



**HAL**  
open science

# Le monomythe vernien : constantes et schémas récurrents dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne

Elyès Kraïem

► **To cite this version:**

Elyès Kraïem. Le monomythe vernien : constantes et schémas récurrents dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne. Linguistique. Sorbonne Université, 2022. Français. NNT : 2022SORUL096 . tel-03962216

**HAL Id: tel-03962216**

**<https://theses.hal.science/tel-03962216>**

Submitted on 30 Jan 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



**SORBONNE UNIVERSITÉ**

**ÉCOLE DOCTORALE III**

**Centre d'étude de la langue et des littératures françaises**

**T H È S E**

pour obtenir le grade de

**DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ**

Discipline : Littérature française

Présentée et soutenue par :

**Elyès KRAÏEM**

le : 02 juillet 2022

**Le Monomythe vernien**  
**Constantes et schémas récurrents dans les Voyages**  
**extraordinaires de Jules Verne**

**Sous la direction de :**

M. Frank LESTRINGANT – Professeur, Sorbonne Université

**Membres du jury :**

M. Frank LESTRINGANT – Professeur, Sorbonne Université

Mme Marie-Françoise MELMOUX-MONTAUBIN – Professeure, Université de Picardie  
Jules Verne

Mme Claude MILLET – Professeure, Université Paris-Diderot

M. Denis PERNOT – Professeur, Université Paris-Nord

Mme Sylvie ROQUES – Chercheuse associée, Institut Interdisciplinaire d'Anthropologie du  
Contemporain (Ecole des hautes études en sciences sociales)



## Remerciements

Mes premiers remerciements vont à Monsieur Frank Lestringant, dont l'aide et les conseils ont été si précieux pendant ces années de recherches. Ce travail n'aurait pu se faire sans sa disponibilité et ses encouragements.

À ces remerciements, j'associe les autres membres du jury de soutenance pour l'intérêt qu'ils ont bien voulu porter à ma thèse.

Il me faut remercier très vivement les membres de ma famille, qui m'ont apporté une aide inappréciable dans la traque des nombreuses fautes de frappe.

Je veux enfin remercier Monsieur Daniel Compère, qui a eu la gentillesse de me faire parvenir l'un de ses ouvrages sur Jules Verne, non le moindre, et de très loin, des supports qui m'ont permis de développer cette réflexion.



# Table des matières

Table des matières .....	5
I - Introduction.....	8
Une dualité actantielle de base.....	15
Une conséquence concrète : science omniprésente et interrogations philosophiques.....	18
La typologie de l'agent comme critère de division du plan. ....	20
Plan du corps de thèse.....	24
II – Partie préliminaire : « glossaire vernien » et quelques notes.....	40
II-1 – glossaire vernien.....	40
1° Une épopée de la physique et de l'homme : le monomythe mécanique et l'homme conquérant du savoir. ....	41
1.1° Un roman de la géométrie et de la trajectoire .....	41
1.2° Science motrice, machines verniennes.....	44
1.3° A la conquête du savoir.....	49
1.4° Une conquête mythique (du savoir, de la nature...) aux résultats mitigés .....	51
2° Le rapport à l'Objet : déclinaisons homme-nature et quête d'un Autre multiforme. ....	57
2.1° Manifestations et interactions homme-nature. ....	57
2.2° Quête, vision du monde, théologie vernienne. ....	59
3° Structures et procédés narratifs et textuels. ....	62
II-2 – Liste des abréviations.....	66
II-3 – Quelques notes sur les notes.....	71
III – Première partie : le surhomme solitaire, ou les ombres de Nemo .....	75
1 – L'archétype indépassable : le capitaine Nemo .....	76
1-a) Vingt mille lieues sous les mers .....	76
2 – Le surhomme au vaisseau errant. ....	147
2-a) Robur-le-Conquérant.....	147
2-b) Maître du monde .....	177
2-c) Face au drapeau .....	202
3 – D'autres surhommes, le héros sans la machine.....	231
3-a) Michel Strogoff.....	231
3-b) Mathias Sandorf .....	253
3-c) Le Sphinx des glaces .....	302
3-d) Voyage au centre de la terre .....	339
3-e) Hector Servadac.....	396
3-f) Mirifiques Aventures de maître Antifer.....	445

3-g) Le Tour du monde en quatre-vingts jours .....	467
Conclusion de la première partie.....	487
IV – Deuxième partie : l’explorateur-colon .....	492
IV-a) L’Île mystérieuse.....	493
IV-b) De la Terre à la Lune.....	549
IV-c) Voyages et aventures du capitaine Hatteras .....	620
IV-d) Les Enfants du capitaine Grant .....	657
IV-e) Le Volcan d’or.....	694
IV-f) Hector Servadac.....	713
Conclusion de la deuxième partie .....	742
V – Troisième partie : la force mystérieuse.....	747
1 – L’origine est humaine : .....	748
1-a) L’Île mystérieuse .....	748
1-b) Vingt mille lieues sous les mers .....	791
1-c) Un capitaine de quinze ans .....	818
1-d) Voyage au centre de la terre .....	855
1-e) Les Indes noires .....	893
1-f) Le Village aérien.....	915
2 – Une origine à dominante non humaine .....	937
2-a) Les Enfants du capitaine Grant.....	937
2-b) Le Sphinx des glaces .....	966
2-c) Le Pays des fourrures .....	989
2-d) Le Chancellor.....	1015
2-e) Cinq semaines en ballon .....	1032
2-f) Un hivernage dans les glaces .....	1048
2-g) L’Étoile du Sud .....	1061
Conclusion de la troisième partie.....	1074
VI – Conclusion.....	1080
Bibliographie .....	1098
Critique littéraire et travaux en rapport avec l’auteur et l’œuvre : .....	1099
Corpus primaire, supports principaux dans l’œuvre vernienne : .....	1105
Autres œuvres verniennes mentionnées : .....	1106
Autres œuvres liées au corpus : .....	1107
Autres ouvrages cités, articles scientifiques et liens internet : .....	1109
Index des noms propres .....	1110



## I - Introduction

Les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne se situent à l'intersection de deux influences majeures, l'une relativement bien connue et l'autre nettement plus difficile à définir : le rôle d'Hetzel et son projet éditorial d'une part, « votre Verne, celui que vous avez inventé<sup>1</sup> », comme dit l'auteur à l'éditeur ; les choix et motivations de Verne lui-même, complexes et d'une interprétation peu évidente, d'autre part. On pourrait trouver curieux, dès lors, que, si l'on accepte cette dichotomie, le versant qui ne relève pas de l'écrivain soit le mieux défini ou le plus aisé à circonscrire.

La seconde moitié du dix-neuvième siècle hérite sous une certaine forme des idées des Lumières, ainsi que des transformations induites par deux Révolutions Industrielles sur la société, la scène politique en Europe, les transports, les communications, etc. Jamais auparavant la production n'a disposé d'une puissance mécanique aussi grande ; jamais la vitesse à laquelle l'on peut voyager sur terre et par mer n'a augmenté d'une manière aussi fulgurante, ni le cuivre et l'électricité permis à des êtres humains de communiquer et de s'informer en temps réel à des milliers de kilomètres de distance ; jamais auparavant la science n'avait permis le développement d'armes si dévastatrices que l'on commence vaguement à se demander si le monde lui-même pourrait s'en trouver un jour détruit.

D'une part, et nous reviendrons sur ce point plus loin, ce nouveau contexte s'avère singulièrement propice à un renouvellement de la réflexion sur les mythes anciens. Si Homère est presque toujours là en arrière-plan chez Jules Verne, on pense facilement à Prométhée et à Icare lorsqu'est évoqué le progrès technique, peut-être encore davantage aux vingtième et vingt-et-unième qu'au dix-neuvième siècle : l'atome, énergie presque illimitée pour tous ou annihilation ; la biotechnologie, fin concevable de toutes les maladies et souffrances humaines ou création accidentelle ou intentionnelle de quelque nouveau fléau plus fatal encore que ceux que la nature a jusqu'ici produit ; les carburants fossiles, catalyseur majeur de la révolution industrielle et du monde moderne tel que nous le connaissons ou (ou plutôt « et ») responsables, via les gaz à effet de serre, de changements climatiques désastreux.

---

<sup>1</sup> Lettre à Hetzel, « jeudi » (septembre 1867), Bibliothèque Nationale, vol. 73, fol. 66.

D'autre part, la convergence des transformations citées engendre une idée qui se rencontre couramment dans les cercles où évolue Jules Verne vers 1862, au commencement des *Voyages* : que l'homme peut s'améliorer grâce à la Science et la Raison. Il se trouve qu'à cette même époque le roman gagne en importance et en légitimité comme genre littéraire, et acquiert un public bien plus vaste qu'au dix-huitième siècle. Ce n'est pas seulement que le réalisme et le naturalisme s'attachent à peindre le réel, il faut peindre le réel même là où les sensibilités passées ne le jugeraient pas approprié ; donc le sacré peut côtoyer le profane, les classes aisées sont décrites aussi bien que les classes populaires ; et de plus, le roman lui-même est destiné à être lu non pas seulement dans des salons, non pas seulement entre cercles restreints d'auteurs ou entre aristocrates, mais par le peuple même qu'il peint<sup>2</sup>.

Tous les hommes sont nés égaux, *donc* la raison et la science peuvent les élever tous à une condition supérieure, plus désirable, ou dirons-nous peut-être positive puisque l'influence d'Auguste Comte vient au premier plan dans la genèse de ces idées. C'est indéniablement dans ce sens<sup>3</sup> que se forme le projet du *Magasin d'éducation et de récréation* d'Hetzel : « la science sans douleur », « l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit », telles que l'on conçoit les lectures adressées à un public jeune, pâte malléable dont on veut faire l'homme de demain, et qui, semble-t-il, tend à accepter plus facilement l'éducation quand elle est mêlée d'une certaine proportion de ludique.

Jules Verne, bien qu'il semble avoir manifesté à tout le moins une adhésion partielle et sporadique à ces idéaux, n'a pas puisé l'idée générale des *Voyages extraordinaires* à cette source. Citons Daniel Compère sur le cheminement et les conditions qui ont été celles de l'auteur durant les années précédant la rencontre avec Hetzel :

En 1854, J. Verne qui vient de publier *Maître Zacharius*, écrit à son père : « J'aperçois des systèmes nouveaux » (14). Quels sont ces « systèmes nouveaux » ? L'exégèse verniste a longtemps eu tendance à penser qu'il s'agissait d'intégrer la science à la littérature [...] s'il ne s'agissait que de cela, la démarche

---

<sup>2</sup> Dans le cas de Jules Verne lui-même, voir par exemple Henri Scepi (*Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, édition publiée sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Rémi Dahan et Henri Scepi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de *Vingt mille lieues*, p. 1348) : « Œuvre destinée à répondre aux attentes de l'enfance et de la jeunesse, moins dans un souci de thésaurisation aristocratique que dans l'esprit, qu'on sait activement soutenu par Hetzel, d'une démocratisation récréative du savoir, *Vingt mille lieues sous les mers* apparaît comme un traité des merveilles. »

<sup>3</sup> « Parachevant ce programme, [Hetzel] venait de lancer sur le marché le *Magasin d'éducation et de récréation. Journal de toute la famille*, avec l'intention laïque de faire pièce à la toute-puissance de l'Église, qui prétendait veiller à l'instruction morale et se réservait jalousement l'éducation de la jeunesse. » (*Ibid.*, préface de Jean-Luc Steinmetz p. XVI).

vernienne n'aurait rien d'original. A la même époque, d'autres écrivains reprennent dans leurs œuvres le savoir scientifique [...] Flaubert [...] Les Goncourt [...] Zola [...] Lautréamont [...]

Lorsqu'il écrit ces textes de la période 1851-61 [...] Sa technique narrative est déjà bien au point : l'extraordinaire et la combinaison qui constituent les deux axes de la thématique vernienne (23), sont déjà présents dans ces œuvres. [...] il s'agit soit de manuscrits laissés à l'état de brouillon, soit de textes qui seront revus avant d'être republiés dans la série des « Voyages extraordinaires ».

En quoi ces œuvres sont-elles une étape dans la recherche de « systèmes nouveaux » ? Ce qui manque encore à J. Verne, c'est le pouvoir, c'est-à-dire la maîtrise de sa propre activité. L'absence de maîtrise du savoir ne permet pas à l'auteur de prendre la posture didactique qu'il adoptera dans ses romans<sup>4</sup>.

Verne aurait rencontré Hetzel vers 1862 par l'intermédiaire du romancier Alfred de Bréhat ; après le rejet du *Voyage en Angleterre et en Ecosse*, il propose à l'éditeur *Un voyage en l'air*, qui deviendra *Cinq semaines en ballon*, publié l'année suivante. Le coup d'essai, qui aura un succès considérable, annonce sur de nombreux plans toute la série des *Voyages* ; et pourtant le projet, du point de vue de Verne du moins, ne semble pas avoir été pleinement formé, ou du moins résolu :

Verne semble alors envisager une fresque sociale, une *Comédie humaine* tournée vers l'avenir, une œuvre où il pourrait « secouer jusqu'en ses fondements la société moderne, par l'audace et la cruauté de ses peintures » (27). Hetzel qui songe au *Magasin d'Education et de Récréation* (il vient de fonder la société pour la fondation et l'exploitation de cette publication avec Jean Macé en avril 1863), en dissuade le jeune écrivain qui lui rapporte un nouveau manuscrit intitulé *Paris au XX<sup>e</sup> siècle* [...] Il est vraisemblable que Hetzel a invité Verne à poursuivre plutôt le genre du roman encyclopédique trouvé avec *Cinq semaines en ballon* et esquissé dans les nouvelles écrites depuis 1851<sup>5</sup>.

Il paraît concevable que, même si les éléments clés des *Voyages* existaient déjà en puissance dans l'esprit de l'auteur, *Ballon* aurait pu être le point de départ d'une série toute autre, avec laquelle il aurait eu des points communs un tant soit peu différents de ceux qui le lient aux *Voyages extraordinaires* que nous connaissons. Il faudra qu'Hetzel le « repousse », ou plutôt – si l'on se permet la vision rétrospective – le pousse dans la « bonne » direction, par le refus de *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, pour qu'un processus bien particulier soit mis en train. Ce début donne le ton, en quelque sorte ; d'un côté le refus d'Hetzel qui réaiguille Verne dans une certaine direction ; de l'autre, le « votre Verne, celui que vous avez inventé » : autant Hetzel a probablement droit de parenté, à un certain degré, sur les *Voyages extraordinaires*<sup>6</sup>,

---

<sup>4</sup> Daniel Compère : *Jules Verne : texte et intertexte*. Thèse de doctorat d'Etat, sous la direction de Philippe Hamon, Université de Haute-Bretagne, Rennes II, 1987, p. 78-80.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>6</sup> Voir par exemple le commentaire de Jacques-Rémi Dahan : « [...] Certes, Hetzel paraît souvent ne respecter que faiblement l'indépendance d'esprit de Verne ; mais comment ne pas reconnaître que, plus que l'auteur en

autant la série sera-t-elle marquée par une dynamique entre les deux hommes loin de l'image d'un écrivain suivant scrupuleusement les directives de l'éditeur : les *Voyages* doivent beaucoup à Hetzel, mais, peut-être, n'auraient jamais eu le même impact si Verne, impossible à contenir par l'influence de l'éditeur, ne s'était permis d'y injecter bien plus que de l'éducation et de la récréation. De fait, le ton plus sombre, plus pessimiste ou moins gai de plusieurs de ses romans après le décès d'Hetzel (on peut penser à *Sans dessus dessous*, *Un drame en Livonie*, *Maître du monde*, *L'Invasion de la mer...*) pourrait ne pas être uniquement imputé à un assombrissement de la vision de l'écrivain en réaction au contexte sociohistorique, mais peut-être aussi à une facette préexistante du « vrai » Jules Verne que l'éditeur aurait de son vivant réussi à juguler. Ainsi de l'avis de Marie-Hélène Huet :

Hetzel meurt en 1886, et cette disparition, qui affecte profondément l'écrivain, lui donne une totale indépendance. Sa technique littéraire s'en trouve considérablement modifiée, et, si certains romans, parce qu'ils ont manqué peut-être des vigoureuses critiques de l'éditeur, sont assez mornes, la plupart ont trouvé un ton d'une violence nouvelle, une assurance qui, jusqu'alors, leur faisait souvent défaut<sup>7</sup>.

Nul écrivain sans doute, ne travaille dans un cadre entièrement dénué de contrainte, et parfois même la contrainte est voulue, féconde. Il serait donc inutile de tenter d'extraire un « Jules Verne sans Hetzel », premièrement parce que forcer la dissociation de l'auteur et des forces externes participant à sa production risque de gommer l'auteur en fin de compte ; deuxièmement parce que, comme nous y avons fait allusion, les tendances verniennes qui auraient fait surface une fois l'auteur libéré de l'influence d'Hetzel étaient déjà présentes auparavant, et même, qui sait si des facteurs inhibés, gardés en sourdine, ne seraient pas plus intéressants à étudier que sous leur forme libérée, explicite.

Une étude des *Voyages extraordinaires* se voulant plus que le commentaire d'une « littérature pour la jeunesse » – parce que l'œuvre vernienne ne saurait être réduite à cette classification, ce sur quoi s'accordent plusieurs des critiques que nous citerons – se doit

---

personne, celui qui lui offrit sa chance fût à même d'anticiper sur le goût du public, de mesurer l'éventualité de succès d'un roman, mais aussi d'exhorter l'écrivain à se porter au plus haut de lui-même ? Au reste, s'il est un aspect tout à fait frappant dans les fragments subsistants de cette correspondance, c'est bien la pugnacité de Verne, la passion avec laquelle il défend son point de vue. [...] En bref, ne pourrait-on concevoir enfin que cette œuvre fût le fruit d'un dialogue authentique, voire d'une symbiose ? » (*Capitaine Grant, Vingt mille lieues*, notice de *Grant*, p. 1243.)

<sup>7</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires, essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1973, p. 100.

d'abord d'adopter une certaine grille de lecture, un angle d'analyse, et l'on trouve beaucoup de diversité dans la manière dont la critique vernienne a abordé le problème. Par exemple chez Michel Serres, la démarche proposée constate le rôle primordial accordé aux sciences et à la recherche du savoir dans l'œuvre, et tente de déduire une lecture par une sorte de mise en abyme :

[...] Passons maintenant aux sciences ; voilà la géologie : comment faut-il la lire ? Voilà l'astronomie : comment faut-il la lire ? Eh bien, Jules Verne propose une manière de faire : il construit une machine qui permet d'aller y voir. [...] Mon entreprise critique consiste à poser la question : Comment faut-il lire Jules Verne ? Puis-je écrire sa « légende » ?<sup>8</sup>

Analyser Jules Verne consisterait à appliquer le principe de la « légende » d'une carte, ou de la traversée de l'inconnu géographique ou scientifique, au texte vernien lui-même. Ceci semble déjà impliquer une approche de type thématique, où le thème se réalise et se définit dans le texte lui-même plutôt que de lui préexister comme topos, comme donnée préalable et immuable. Le souci de ne pas éclipser le texte sous une grille de lecture préexistante, et de trouver plutôt un schéma unificateur qui ne soit pas exclusif par rapport à d'autres lectures mais facilite plutôt leur articulation, se rencontre chez plusieurs critiques. Telle par exemple l'approche de Simone Vierende avec la lecture initiatique :

[...] Son premier avantage est de fournir à l'œuvre une grille de lecture qui n'exclut aucune des autres lectures possibles, mais au contraire les articule [...] la faiblesse de l'analyse, si on la compare aux modèles classiques français, prend un tout autre sens si on considère que nous avons affaire, non pas à un roman du type de *La Princesse de Clèves* ou des romans de Stendhal, mais à des héros dont le rôle dans l'œuvre n'est pas de dévoiler les subtilités du cœur humain, mais d'être les types héroïques d'une initiation<sup>9</sup>.

Daniel Compère se rapproche davantage d'une conception relativement récente – et plus structurale, au final – du thème en critique thématique, en définissant le centre d'intérêt du roman vernien en termes de variations sur des structures narratives:

La critique thématique appliquée à l'œuvre vernienne a apporté des résultats beaucoup plus divers et intéressants. A la suite de l'étude de Michel Butor d'autres articles sont parus, malheureusement en fort petit nombre, sur des thèmes divers : l'île, les éléments, l'horloge, le refuge ou encore trois thèmes empruntés à Hoffmann.

[...] Or nous pensons que l'intérêt de son œuvre ne se trouve pas dans les aventures en elles-mêmes, mais dans la manière de les raconter, dans la combinaison des unités de la narration. Sous l'affabulation

---

<sup>8</sup> Jean-Paul Dekiss, conversations avec Régis Debray, Julien Gracq, Michel Serres, *Jules Verne aujourd'hui*, Paris, Editions Le Pommier, « Essais », 2013, p. 125.

<sup>9</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, Editions du Sirac, 1973, p. 753.

aventureuse il existe une logique qui agence les éléments narratifs, les permute, les fait jouer et se correspondre<sup>10</sup>.

Une lecture de Jules Verne peut donc se donner la tâche de dégager cette logique d'agencement, les éléments qu'elle fait jouer, la manière dont s'opèrent les « permutations », et les interprétations possibles que l'on pourrait en tirer, à l'échelle locale du roman voire de l'épisode (ou, moins chronologiquement parlant, d'un élément quelconque pouvant être localisé dans le roman ou se manifestant de manière éclatée, diffuse) ou plus globale de l'œuvre vernienne. Cette dernière possibilité est bien reconnue par D. Compère et François Raymond dans *Le Développement des études sur Jules Verne* :

Mais toutes ces formations idéologiques [...] sont par définition des instances *extérieures* à l'œuvre, même s'ils la pénètrent [...] Capables d'expliquer tels ou tels *aspects* de l'œuvre, ils échouent à rendre compte et de ses caractéristiques les plus *singulières*, et de sa paradoxale *unité*.

[...] Déjà cependant, et de plus en plus, cette œuvre apparaît comme ce qu'elle est : non pas une série de récits que rassemblerait l'artificielle unité d'un titre de collection [...] mais bel et bien un *système d'explorations*<sup>11</sup>.

Du fait même de la non-universalité du thème, se situant en quelque sorte à l'intersection entre un imaginaire universel et une construction née de l'expérience de lecture, dépendante de l'inconscient du lecteur et de la réalité culturelle, on ne peut pas s'attendre à ce qu'une lecture individuelle thématique des *Voyages extraordinaires* y perçoive exactement les mêmes « constantes », même si une majorité de lecteurs s'accordait à l'existence d'une certaine unité de l'œuvre, ou d'un certain nombre de thèmes récurrents. Mais les différentes lectures peuvent se recouper, faire émerger des thèmes sinon similaires, du moins susceptibles de correspondances rendant « commensurables » plusieurs visions subjectives ; nous faisons ici une allusion délibérée au concept d'incommensurabilité de Paul Feyerabend, puisque cela crée une affinité supplémentaire pour notre sujet vis-à-vis de l'activité scientifique et du problème de la « théorie du texte » comme analogue des « théories du monde », étant théorie d'un monde, celui conçu par l'écrivain. Il ne s'agit pas de se permettre l'ambition démesurée d'une « théorie du tout », comme en subsiste l'espoir en physique moderne – ramener le texte à une série unifiante d'équations, en quelque sorte –, mais de proposer une manière de lire Jules Verne qui s'apparenterait à une théorie capable de se recouper avec d'autres pour tenter une compréhension globale de l'œuvre. Nous ne voulons pas nous étendre plus que de raison

---

<sup>10</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1977, p. 7.

<sup>11</sup> Daniel Compère, François Raymond, (avec la collaboration d'Olivier Dumas et Christian Robin), *Le Développement des études sur Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1976, p. 19-29.

sur l'analogie avec la philosophie des sciences, mais contentons-nous de dire que de tels recoupements espérés seraient d'une nature similaire, par exemple, à la description des phénomènes d'échelle macroscopique par la relativité générale et celle des phénomènes microscopiques par la physique quantique : deux théories jusqu'ici irréconciliables, mais offrant jusqu'à une bonne approximation une description satisfaisante des phénomènes physiques par recoupement de leurs champs de validité respectifs.

Dans « Le thème selon la critique thématique »<sup>12</sup>, Michel Collot défend une définition du thème qui s'oppose à celle du topos – dont la signification existe en dehors du texte et est potentiellement universelle – ; le thème selon la critique thématique serait « idiomatique, individuel » ; « la forme individuelle du connoté » ; il s'agit « moins d'un objet extérieur à l'œuvre que d'une catégorie sémantique qui lui est propre » ; il « se manifeste dans les textes par une récurrence *assortie de variations* » (souligné par nous), il est itératif, et « constitue un réseau organisé d'obsessions ». Cette conception du thème, plus proche du structuralisme que la notion de lieu commun légué par la tradition littéraire, nous semble s'appliquer presque point par point à nos constantes verniennes, à nos schémas récurrents. Daniel Compère parle bien d'« un petit nombre de thèmes obsessionnels et de structures narratives [qui] [se] déploient [dans l'œuvre vernienne] en une gamme de variations<sup>13</sup> ». C'est dans ce sens que nous concevons nos « phénomènes verniens » comme des *thèmes* verniens : des constantes des *Voyages extraordinaires*, qui ont leur sens et leur logique propres à l'intérieur de l'œuvre. Nous ne l'entendons pas dans un sens absolu : les thèmes au sens de simples topoï sont eux-mêmes suffisamment nombreux pour qu'il y ait chevauchement entre eux et un schéma spécifiquement « vernien » : par exemple, le « monstre » en littérature peut avoir certains traits assez universels, cependant que le *monstre vernien* revêt des caractéristiques plus exclusives au *Voyage extraordinaire*.

Toutefois, pour étudier ces thèmes verniens, plusieurs idées à portée plus globale doivent être développées, sans lesquelles il serait impossible d'analyser le déploiement de ces thèmes dans les *Voyages* dans un cadre offrant un minimum d'unité théorique ; une certaine logique sous-jacente fait armature à ces thèmes, voire en constitue les méta-thèmes qui en font plus qu'un ensemble de schémas récurrents éparpillés dans l'œuvre vernienne sans structure commune.

---

<sup>12</sup> Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », *Communications*, volume 47, numéro 1, 1988.

<sup>13</sup> D. Compère, F. Raymond, *op. cit.*, p. 29-30.

## Une dualité actantielle de base.

L'objet principal de notre travail, et l'aspect des *Voyages extraordinaires* qui nous a intrigué depuis le début de ce projet, résident dans la manière particulière dont se présente une certaine dualité actantielle chez Jules Verne, et l'espèce de « monomythe vernien » qu'elle construit à travers ce que l'on pourrait appeler ses lois, eu égard à leur forte récurrence pour ne pas dire leur universalité dans les *Voyages*. Il importe de l'introduire de telle manière que l'angle d'analyse qu'elle ouvre soit projeté correctement sur toute la suite de notre travail et participe donc, nous l'espérons, à sa clarté.

A.-J. Greimas<sup>14</sup> et Claude Brémont<sup>15</sup> ont introduit les couples d'actants respectifs *sujet et objet* et *agent et patient*. Nous allons tenter d'en extraire une schématisation un peu simpliste, à étoffer plus tard quand nous ferons face aux romans eux-mêmes – mais les schémas actantiels de Greimas et Brémont s'accommodent de toute manière d'une souplesse qui va très au-delà de ce que permettrait une interprétation naïve ou rigide de leur formulation de base ; il ne peut d'ailleurs pas en être autrement dans l'analyse de récits riches et complexes. Le Voyage vernien commence avec l'apparence d'une dualité *sujet-objet* bien définie ; il se transforme par la suite, par mitigation ou frustration des ambitions du sujet et par personnification croissante de l'objet, en une compétition, une course, où l'enjeu est le statut d'*agent* ou de *patient*.

Dans le contexte des *Voyages*, le sujet pour nous est généralement le ou les personnages en lesquels se cristallise l'impulsion même, soit du voyage physique, s'il y en a un, soit de la grande entreprise qui en tient souvent lieu dans les romans où il n'y a pas de voyage à proprement parler (par exemple *L'Île mystérieuse* ; notons toutefois qu'il y a généralement tout de même un ou plusieurs déplacements importants, et dans le cas de *l'Île* c'est entre autres le voyage de plusieurs milliers de milles que font les cinq évadés Nordistes depuis Richmond jusqu'au milieu du Pacifique). L'objet varie beaucoup plus, mais l'exemple qui l'illustre le mieux est la Nature, prise dans l'absolu, avec la dualité typique étant celle de l'homme et de la nature : nous lierons cette dualité, dans notre travail, au contexte éditorial, historique et idéologique de l'œuvre. De manière plus générale, c'est ce que le sujet veut obtenir, découvrir, « quadriller » au sens géographique, atteindre comme « point extrême »

---

<sup>14</sup> Algirdas Julien Greimas, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

<sup>15</sup> Claude Brémont, *Logique du récit*, Paris, Editions du Seuil, 1973.

(comme Michel Butor l'a traité dans « Le point suprême et l'âge d'or »<sup>16</sup>), décrypter, vaincre (si c'est une sorte de monstre, ou un puissant ennemi humain) etc. Notons que dans sa thèse *Jules Verne : le roman du savoir*<sup>17</sup>, Jérémy Bigerel a envisagé le savoir comme actant, ce qui nous donne un exemple de précédent concret sur ce plan, puisque le savoir est pour nous l'un des exemples d'objet qui prennent certaines caractéristiques d'une force agissante dans le récit vernien.

Le voyage est donc le plus souvent la conséquence du lancement de cette entreprise, ou du moins commence comme tel. Mais l'objet, quel qu'il soit – prenons le cas de la nature à fins de simplicité – s'avère n'être guère passif ; on voit très souvent se dérouler au fil du récit un raffermissement progressif des forces naturelles faisant obstacle à l'homme, jusqu'à ce que le rapport de forces revienne de manière écrasante à l'avantage de la nature, et que, ses ambitions souvent soit détruites soit grandement diminuées, le protagoniste humain subisse une défaite ou « une victoire par grâce des forces naturelles » : il « gagne » ou évite la destruction, mais d'une manière assez indépendante de ses forces propres, orchestrée principalement par les influences naturelles. Le *sujet* veut être *agent*, mais il semble que la logique du *Voyage extraordinaire* veuille que ce soit le plus souvent l'*objet* qui, par personnification et/ou gain graduel de puissance, se saisit de ce rôle actantiel et du contrôle des événements, reléguant le « héros » vernien au statut de *patient* : quasi-spectateur n'ayant guère d'influence sur le déroulement et donc la *trajectoire* (mot important...) du Voyage : « nous allons devenir le jouet des phénomènes de la terre », note Axel au début du chapitre XLI de *Voyage au centre de la terre*.

Pour risquer une simplification supplémentaire, il y a deux schémas de base du « monomythe vernien », que l'on peut d'ailleurs trouver tous les deux dans un même roman.

Dans le premier, la lutte (ou plutôt interaction peut-être ; le rapport n'est pas que conflictuel, comme on le verra) sujet-objet pour le statut d'agent ordonnateur des fortunes du voyage se déroule presque totalement sous le signe de la suprématie de l'« objet » : par exemple le voyage entier se fait hors de l'emprise des protagonistes humains (dans *Hector Servadac*, les personnages sont enlevés par une comète et n'ont aucun pouvoir de décision sur

---

<sup>16</sup> Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Arts et Lettres*, volume 15, p. 3-31, 1949.

<sup>17</sup> Jérémy Bigerel, *Jules Verne : le roman du savoir. Valeurs et fonctionnement de l'écriture savante dans les romans de Jules Verne (1828-1905)*, thèse de doctorat en Langue et Littérature françaises, sous la direction de Mireille Dereu, Nancy, Université Nancy 2, 2005.

sa trajectoire ; ils reviennent à la Terre sains et saufs par ce qui ressemble beaucoup à un miracle) ; ou encore le « héros » (selon une perception initiale) tente de mettre fin à un malfaiteur ou à un « monstre » et se fait entièrement surclasser par lui (dans les premiers chapitres de *Vingt mille lieues sous les mers*, la frégate *L'Abraham Lincoln* perd avec une facilité déconcertante son « duel » contre le prétendu narval géant, en réalité le sous-marin *Nautilus* du capitaine Nemo). De manière un peu plus générale, l'actant paradoxal sujet-patient – un être humain – est entièrement dominé par l'objet-agent – une force naturelle, une énigme, ou une sorte de surhomme (dont la supériorité repose principalement sur la technologie, la force morale et souvent une rupture à un degré ou à un autre avec la société), tel Nemo. Pour schématiser encore davantage, si l'on nomme H1 l'homme « ordinaire » – ou mis par la force des choses dans une position inférieure –, H2 le « surhomme », et N la nature, l'on a une relation de subordination « AB » (A étant le sujet réduit au statut de patient, et B étant l'objet-agent), de la forme H1H2 ou H1N.

Dans le second schéma, notre rapport sujet-objet n'est pas aussi unilatéral, généralement parce que le sujet est un surhomme et l'objet la nature (« H2N », dirions-nous). Le voyage se termine tout de même le plus souvent à l'avantage de la nature, mais c'est plus une quête aux résultats mitigés – une lutte presque équilibrée avec un léger avantage, surtout vers la fin, à l'objet – qu'un rapport de domination totale : le rôle d'agent n'échappe pas invariablement à l'homme ; il s'en empare parfois, surtout tôt dans le développement du schéma ; pensons par exemple aux événements de *Vingt mille lieues sous les mers* après révélation de la nature artificielle du « monstre ». Il y a un transfert intéressant des rôles actantiels ; sujet et objet ne sont plus le professeur Aronnax ou le capitaine Farragut (sujets) poursuivant le narval (objet), mais le capitaine Nemo à la conquête de la Nature, de la Mer ou des secrets de l'Océan. Farragut avait été entièrement surclassé par Nemo ; mais Nemo n'est pas immédiatement vaincu par les forces naturelles : il a même, à première vue, une forte emprise (par la connaissance, par la mobilité...) sur elles. Mais la résistance de la Nature – sous la forme de péripéties de plus en plus éprouvantes, détroit de Torrès, banquise, attaque des poulpes... – s'affermi progressivement ; Nemo paie d'un prix de plus en plus élevé sa témérité, jusqu'à son apparente destruction dans le tourbillon du Maelström norvégien.

Tels sont les deux schémas principaux – s'articulant sur une souplesse des transitions voire transpositions actantielles, de la redistribution, par séquences narratives, des rôles revenant aux forces agissantes principales – par laquelle se résout, au fil du récit, la dualité actantielle du *Voyage extraordinaire*. On peut déjà y voir une *exploration de permutations possibles*,

idée importante pour plus tard. Michel Serres parle souvent de la « combinatoire<sup>18</sup> » chez Verne, entre autres comme machine à générer de la trame romanesque, des situations romanesques. On peut appréhender l'œuvre vernienne comme exploration des possibles à partir d'un nombre assez conséquent de thèmes fondamentaux.

### **Une conséquence concrète : science omniprésente et interrogations philosophiques.**

Mais nous avons ignoré jusqu'ici, d'une certaine manière, le *voyage* lui-même. Le voyage vernien est un itinéraire, qui, à la lumière de ce qui précède, ne va pas en ligne droite d'un point A à un point B comme le voudrait souvent le sujet vernien, mais constitue *l'intersection d'une dynamique de forces agissantes*, un peu comme, en mathématiques, l'on additionne de multiples vecteurs aux directions différentes pour en déterminer la résultante (Simone Vierre utilise d'ailleurs ce terme pour commenter les personnages verniens<sup>19</sup> ; nous y reviendrons). Les figures récurrentes de géométrie, de « topologie » (plus prosaïquement de topographie, de configurations physiques – de lieux ou autres), de « mécanique » – parfois littéralement – et d'autres éléments des « sciences dures » abondent dans les *Voyages*, mais plus pertinemment, elles orchestrent et structurent le mouvement de l'action. Nous sommes tenté de parler d'une « science motrice » ; Michel Serres dit qu'« une science non dite travaille le texte<sup>20</sup> », et François Raymond parle de l'« énergétique et la cinématique du récit vernien<sup>21</sup> ». On pourrait donc dire que le « monomythe mécanique » (au sens de la Mécanique, « la science du mouvement et des équilibres ») fait pendant à l'épopée des personnages eux-mêmes. Ce qui, à ce stade, ne doit pas étonner : étant admises les forces naturelles comme actants, de là à y inclure les *forces physiques* il n'y a qu'un pas. Selon Daniel Compère, « Les éléments jouent

---

<sup>18</sup> Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, Paris, Les Editions de Minuit, 1974, p. 98.

<sup>19</sup> Simone Vierre, *op. cit.*, p. 377-378.

<sup>20</sup> Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, Paris, Le Pommier, « Poche – Le Pommier », 2010, p. 99.

<sup>21</sup> François Raymond, « Jules Verne, ou le mouvement perpétuel. Essai de patanalyse appliquée. », *Subsidia pataphysica*, numéro 8, 1969, cité dans Daniel Compère, François Raymond, *op. cit.*, p. 21.

[...] un rôle actif ; ils ne sont pas seulement un décor merveilleux et terrifiant, mystérieux et paisible ; ils sont de véritables personnages<sup>22</sup> [...] ».

Mais ce n'est pas que cette « science motrice » qui se retrouve presque partout dans le récit vernien. Une autre grande constante – que l'on peut peut-être voir comme un troisième monomythe aux côtés de celui des personnages et de la mécanique, mais qui, tout bien considéré, est plutôt une conséquence logique ou du moins une excroissance des deux – s'y manifeste, et elle découle directement et de la dualité actantielle, et de l'importance des « sciences dures » dans le mécanisme narratif du roman vernien ; elle est de nature philosophique, si surprenant que cela puisse paraître dans une œuvre qui a longtemps été en grande partie reléguée au statut littérairement peu significatif de « littérature pour la jeunesse ». Simone Vierende en a analysé en grand détail le versant initiatique – elle utilise le schéma initiatique non comme angle d'analyse visant à remplacer les autres approches, mais comme grille de lecture permettant leur articulation, par la manière dont elle unit les divers *Voyages* – ; elle conclut que « cette œuvre peut apparaître comme une longue interrogation sur l'homme et le divin<sup>23</sup> ».

Cette interrogation, effectivement omniprésente et ce sous diverses formes et à des degrés d'explicitation variables, peut découler logiquement de l'un ou l'autre « monomythe » :

1° Dans notre dualité actantielle sujet-objet, le sujet voit le prétendu « objet » lui échapper, le narguer, le vaincre, et bien entendu prendre lui-même des caractéristiques de sujet (parfois en vertu d'éléments textuels ou narratifs, d'autres fois parce que derrière l'énigme se cache bien un être humain, quoique aux capacités hors du commun) ; le rapport entre le protagoniste vernien et ces forces supérieures rappelle donc très souvent certaines conceptions des rapports entre l'homme et le divin, ou l'homme et les forces surnaturelles. Narrateur et personnages jalonnent d'ailleurs le récit de réflexions ayant au moins connotation théologique.

2° Le « monomythe mécanique », l'épopée des forces physiques maîtresses du trajet et finalement de la *trajectoire* (parfois au sens littéral ; penser à *De la Terre à la Lune*) des personnages, pose régulièrement la question de la mécanique du monde lors même qu'il nous livre la mécanique du récit. Il faudra, dans notre travail, consacrer un minimum de temps au sujet des croyances personnelles de Jules Verne lui-même ; mais ici nous nous contentons de dire qu'il existe un certain nombre d'allusions dans les *Voyages extraordinaires* évoquant une

---

<sup>22</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1977, p. 67.

<sup>23</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 683.

mise en regard du « créateur du texte » – Jules Verne – et du « créateur du monde » – Dieu, ou une conception de Dieu sur laquelle le texte n'est pas particulièrement univoque ; son statut dans l'œuvre ne manque pas d'ambiguïté, comme l'ont remarqué Simone Vierne, Daniel Compère, Marie-Hélène Huet<sup>24</sup>, etc.

### **La typologie de l'agent comme critère de division du plan.**

Une fois constatées ces catégories communicantes de thèmes verniens, il faut envisager une structure selon laquelle les étudier. Comme nous l'avons dit plus haut, nous avons été tenté pour un temps de suivre un plan de thèse suivant naturellement cette « taxonomie des thèmes verniens », ou du moins suivant une logique similaire, de classification. Nous avons renoncé à cette option, qui semblait offrir l'avantage d'être plus naturellement synthétique, parce que nous avons réalisé que cela donnerait à notre travail l'apparence d'une visée (et d'une méthodologie) encyclopédique – nous avons d'ailleurs pris l'habitude de désigner cette option comme « le piège du dictionnaire » (ou de l'encyclopédie). Certes, cette approche aurait été symboliquement séduisante, puisqu'elle donnerait à notre travail un point commun avec les thèmes verniens : l'ambition d'exhaustivité, le quadrillage, la clôture des totalités, la saisie du monde par une nomenclature et une classification exhaustives, illustrées entre autres par le personnage de Conseil dans *Vingt mille lieues sous les mers*, avec sa manie de classer dans les subdivisions du règne animal toutes les créatures rencontrées pendant le voyage. L'exhaustivité n'est toutefois pas notre but premier, et cette approche comprend d'autres inconvénients au niveau de la structure à cause du corpus primaire important que nous voulons étudier. La nature des « phénomènes » qui nous interpellent rend plus intéressant, au vu des obsessions du texte vernien lui-même, de les mettre en évidence non d'une manière purement classificatoire, mais sous une forme évoquant des *trains en marche* – les trains réels et métaphoriques en tous genres, courant sur leurs rails tout aussi divers, jalonnant les *Voyages extraordinaires* : en d'autres termes, en suivant au moins partiellement le déroulement de l'action. Au lieu de faire de l'essentiel de notre travail une « taxonomie » des

---

<sup>24</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires, essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1973, p. 61-63, p. 157-162 et p. 176.

thèmes verniens, nous avons dédié à cette dernière une partie préliminaire (II) s'insérant entre l'introduction et le corps de thèse, qui facilitera la lecture de ce dernier.

Notons aussi que nous avons eu pour un temps l'intention de séparer l'analyse des deux pendants du monomythe – l'épopée des personnages et celle de la mécanique –, mais nous avons fini par conclure qu'il était impossible d'isoler le second ; par conséquent, dans la suite, ce dernier sera étudié dans presque toutes les sous-parties, précisément à cause de sa concomitance, dans le roman vernien, avec la plupart des autres thèmes.

Après étude d'un certain nombre d'alternatives possibles, nous avons opté pour la méthode suivante : on utilisera un critère de démarcation basé à première vue sur un aspect des *Voyages* qui ne couvre pas la totalité des centres d'intérêt pour ce travail. Pour chaque subdivision, nous étudierons plusieurs romans de Jules Verne en partant de cet angle particulier – et certains romans sont d'ailleurs susceptibles d'être repris dans une autre partie ou sous-partie si leurs dominantes thématiques justifient deux analyses. Toutefois, le sujet de chaque partie du plan ne sera qu'un *noyau de départ*, et nous nous permettrons d'élargir l'analyse à partir de thèmes pertinents qui confinent au sujet traité ; le tout de façon à ce que, par recoupements successifs, nous réussissions à aborder la plupart des « phénomènes verniens » résumés dans la partie préliminaire ou glossaire.

Quant au critère lui-même, il s'agit de la catégorisation du personnage – ou acteur du récit en général, pouvant être non humain – occupant à un certain moment de la narration le statut d'agent, ayant un certain contrôle ou au moins l'illusion d'un contrôle sur la suite des événements, ou sur l'objet poursuivi, potentiellement perçu à ce stade comme *patient*. C'est surtout le cas du « surhomme » vernien qui offre les possibilités les plus intéressantes de classification ; paradoxalement, les forces non humaines (forces physiques, éléments de la nature, savoir, document à déchiffrer, énigme à élucider, pays à explorer, point suprême à atteindre...) malgré leur grande diversité nous ont paru moins s'y prêter – mais nous nous livrerons tout de même à un début de catégorisation là où ce sera utile. Schématiquement, le plan commence par différents types de surhomme vernien, puis « glisse » vers des manifestations de moins en moins humaines, personnelles, de ce surhomme – signe, comme nous le verrons, de son « assimilation » par les forces mêmes qu'il prétendait dominer ; ou alors, dans une autre perspective, de son accès à un rang égal à ces forces surhumaines – ; enfin il se termine par des forces purement non humaines, où ce n'est pas tant qu'une énigme à première vue naturelle ou surnaturelle révèle un auteur humain, mais que les apparences ici s'avèrent correctes. Le glissement commençant par la typologie du surhomme finit donc par résumer plus généralement la typologie de *l'agent*, qu'il soit homme ou force naturelle.

Ainsi, dans les sections III, IV et V de notre plan, on relèvera :

–Le type 1 : « le surhomme solitaire, ou les ombres de Nemo » : il n'est pas nécessaire de partir du capitaine Nemo comme ancrage fondamental avec tous les autres représentants étant des « pâles copies » ; il est plus juste de dire que Nemo en est simplement l'exemple le plus absolu, archétypal, et qu'il se trouve que les autres surhommes verniens de cette catégorie portent bel et bien des « échos de Nemo », que nous noterons ; ceci sans aller jusqu'à prétendre qu'ils dérivent de lui (Robur, peut-être le comte Artigas, et dans une moindre mesure Mathias Sandorf peuvent y prétendre). Ce sont des personnages à la force physique et/ou morale hors du commun, ayant des idées fixes, des attributs très souvent en rapport avec la machine ou la physique ou les principes scientifiques, et dans de nombreux cas une affinité plus directe avec ces derniers, par leur moyen de transport personnel, les outils qu'ils utilisent, la manière dont ils accomplissent le voyage extraordinaire, etc.

–Le type 2 : « l'explorateur-colon » : il a des qualités globalement moins spectaculaires que le type précédent et peut se concevoir plus aisément comme membre à part entière d'un groupe ; il accomplit des exploits d'exploration, ou il crée la civilisation (en microcosme) là où il y a nature vierge, en mettant à contribution son vaste savoir scientifique souvent à la fois théorique et pratique ; ses qualités incluent souvent le zèle, la persistance, parfois aussi l'idée fixe comme pour le premier type.

–Le type 3 : « la force mystérieuse » : Il ne s'agit pas exclusivement du surhomme, mais plutôt en quelque sorte de la conséquence du « phénomène surhomme » dans les *Voyages extraordinaires*, en ce que l'interaction surhomme-nature aboutit parfois à une contamination ou une assimilation du premier par la seconde. C'est aussi la conséquence d'un élargissement thématique et d'une inversion de perspective : on ne prend pas uniquement le surhomme là où il acquiert des attributs naturels ou mythologiques ; on part des *Voyages* où les personnages font face à de mystérieuses forces naturelles ou énigmes, et l'on constate que derrière les forces agissantes ou l'énigme ne se cache pas toujours un surhomme ; parfois cet « Objet » a toujours eu un caractère non humain et relève entièrement de la nature. Cela signifie que dans les *Voyages extraordinaires* l'homme a affaire à la fois à la nature et à lui-même (le narrateur le rappelle d'ailleurs parfois explicitement), et à la lumière de l'analyse cela n'étonnera pas.

Avant de résumer notre corps de thèse, expliquons-nous brièvement sur la partie II qui doit le précéder, plus particulièrement la sous-partie principale que nous nommons « glossaire des

phénomènes verniens ». Nous avons dit que notre étude des *constantes et schémas récurrents dans les Voyages extraordinaires* suscitait une « tentation de l'encyclopédie », et que nous avons préféré limiter cette approche à des fins purement introductives ; il sera utile de se référer à une sorte de glossaire structuré lorsque notre analyse des *Voyages* évoquera tel ou tel thème selon ses variations diverses dans un ou plusieurs romans. Il s'agit d'un tour d'horizon partiellement structuré des thèmes verniens, dont le but est en partie de soulager, en quelque sorte, le corps de thèse, de la nécessité de nombreux préambules et digressions (dont certains s'imposeront tout de même, dans une moindre proportion toutefois).

De cette manière, nous pourrons dans le corps de thèse étudier – comme elles se manifestent dans et influencent la logique du Voyage extraordinaire – ces constantes verniennes que nous aurons annoncées dans cette section d'une manière plus synthétique. Toutefois, même dans ce « glossaire » nous avons trouvé préférable de ne pas donner priorité absolue à l'impératif de classification seul : si nous avons bien tenté de catégoriser des thèmes du roman vernien, nous choisissons néanmoins de structurer cette classification d'une manière qui reflète, *jusqu'à un certain point*, une certaine chronologie narrative.

La logique de notre classification opérera ainsi une « dérive » partiellement causale : elle commence par des thèmes ayant trait au voyage lui-même et aux outils et ambitions de l'homme ; puis se tourne vers certaines conséquences de la mise en branle du voyage – par la formation du projet humain – où homme et nature, et plus généralement les « sujet et objet » interagissent voire s'assimilent l'un l'autre d'une manière que nous étudierons dans le corps de la thèse. Enfin une dernière grande catégorie, relativement séparée du reste, sera dédiée à des structures et procédés narratifs et textuels ayant lien pertinent avec les autres phénomènes étudiés. Il s'agit donc d'une sorte de compromis où la classification est le but premier, mais où les différentes catégories confinent l'une à l'autre et ne doivent d'ailleurs pas être appréhendées avec un présupposé d'étanchéité.

Nous nous tournons à présent vers le plan du corps de thèse (III-IV-V), avec quelques explications sur chaque *Voyage* considéré, et les éléments du roman justifiant son inclusion dans une partie donnée ; autrement dit le choix du point de départ thématique dans la typologie du surhomme vernien ou de la « force mystérieuse » qui oriente l'analyse de l'œuvre. Comme nous l'avions annoncé précédemment, certains romans sont étudiés deux fois, selon deux éléments distincts de notre typologie.

## Plan du corps de thèse

III/ Le type 1 : Le surhomme solitaire, ou les ombres de Nemo.

1° L'archétype indépassable : le capitaine Nemo.

a) *Vingt mille lieues sous les mers*

Le récit comprend une première partie (dans notre perspective, non dans le sens de la division du roman en deux tomes, d'ailleurs à peu près égaux en longueur) où le sujet principal est Aronnax – et, par extension, la frégate *L'Abraham Lincoln* et son capitaine Farragut –, et l'objet le « monstre », le narval géant. Après révélation de la nature du monstre, c'est le capitaine Nemo qui devient sujet, et, de par ses ambitions, « agent » potentiel ; tandis que l'objet, pour le reste du roman, est l'Océan, et plus généralement les forces naturelles. Il y a des fluctuations, que nous étudierons d'ailleurs, et dans cette section nous mettrons l'emphase sur cette seconde partie ; dans V.1.b), nous reviendrons à *Vingt mille lieues* pour examiner le roman davantage du point de vue de la « force mystérieuse ». Nemo apparaît aussi sous cette dernière forme dans *L'Île mystérieuse*.

2° Le surhomme au vaisseau errant.

a) *Robur-le-Conquérant*

Le surhomme ici est le personnage éponyme du roman ; c'est probablement l'exemple le plus évident d'une « pâle copie de Nemo », et nous aurons des raisons de penser que Verne savait pertinemment qu'il avait inventé un « absolu » indépassable dans le commandant du *Nautilus*. Avec Robur il n'essaie pas vraiment de le dépasser et le ton du roman est moins sérieux (cela change avec *Maître du monde*, plus sombre, mais toujours sans aucune ambition d'égaliser Nemo). L'imagerie marine fait place à une imagerie plus « aérienne », mais aussi, curieusement, « tellurique » (l'île, la montagne, le volcan).

b) *Maître du monde*

Jules Verne fait revenir Robur, près de vingt ans plus tard, mais sur un ton différent, avec une emphase plus explicite sur l'hubris humain et la terreur suscitée par les machines de plus

en plus sophistiquées de l'homme. Robur est à la fois juge – son pronostic sur l'humanité est plus sombre que dans le premier roman, et il la croit indigne de posséder son invention – et accusé – il incarne lui-même la « science allant trop loin », l'homme tentant d'égaliser Dieu, etc., et s'en trouve puni. L'idée d'une perversion de Nemo, ou d'un Nemo poussant l'hubris plus qu'il ne se doit, est plus manifeste que dans *Robur*, comme le montre la scène du foudroiement, qui a son homologue dans *Vingt mille lieues* mais où le commandant du *Nautilus* n'est pas foudroyé (un exemple parmi de nombreux autres où un concept ou un événement existent dans tel *Voyage* mais ne sont qu'évoqués comme possibilités, voire niés, dans un autre).

c) *Face au drapeau*

Le rôle du surhomme, ici, est à la fois allégé du grandiose qui entoure Robur et surtout Nemo – mais il garde son côté énigmatique, son moyen de transport hors du commun, et ses armes terribles – ; moralement assombri au point de n'être guère plus qu'un forban aux moyens d'action un tant soit peu extraordinaires, et distribué cette fois sur deux personnages et non un : le comte d'Artigas, alias le pirate Ker Karraje, reçoit l'essentiel des traits de ce « Nemo corrompu », mais Thomas Roch joue le rôle du savant misanthrope inventeur d'une arme terrible.

3° D'autres surhommes, le héros sans la machine.

a) *Michel Strogoff*

De manière légèrement similaire à *Face au drapeau*, les traits du surhomme énigmatique sont ici aussi éclatés, répartis sur plus d'un personnage et ce de manière asymétrique : Michel Strogoff en reçoit l'essentiel, il est le héros voyageant presque en ligne droite, dont l'énergie physique et morale le rend impossible à arrêter, à la colère terrible, etc. ; Ivan Ogareff est le « monstre » initialement caché, énigmatique, voire même le « sphinx » poseur de devinettes selon certaines lectures. De fait, la classification actantielle en devient ambiguë, et c'est par préférence plutôt que par adéquation totale que nous choisissons d'étudier ce roman dans cette section plutôt que sous l'angle de la force mystérieuse, ou des deux.

b) *Mathias Sandorf*

Roman qui, de l'aveu même de Jules Verne, s'éloigne dans une certaine mesure du voyage extraordinaire – thème presque saturé par les romans déjà publiés par l'auteur – et « cherche à intéresser par la combinaison<sup>25</sup> ». Le héros éponyme commence le roman comme figure de l'indépendance nationale, puis fugitif, et après un épisode de « descente aux enfers », renaît sous des traits mêlant à la fois le sorcier aux pouvoirs quasi surnaturels et le surhomme aux machines merveilleuses – les sous-marins *Electrics* sillonnant la Méditerranée à grande vitesse –, ce qui constitue une permutation du « dialogue entre l'ingénieur et le magicien<sup>26</sup> » de *Vingt mille lieues sous les mers* ou *L'Île mystérieuse*.

c) *Le Sphinx des glaces*

Ce roman est beaucoup plus dominé par le thème de l'énigme sous différentes facettes, voire du fantastique dans le sens de l'hésitation face aux phénomènes étranges entre l'explication naturelle et surnaturelle ; pour cette raison et d'autres, nous l'étudions aussi dans la section V-2. Dans celle-ci toutefois, notre point de départ est à nouveau la figure du surhomme, et là aussi elle est parcellaire et éclatée, non monopolisée par un acteur unique. Len Guy, commandant de l'*Halbrane*, est le capitaine solitaire, froid et, tel Nemo ou Hatteras, tendant à s'isoler pour de longues périodes dans la cabine de son navire. Jeorling, narrateur, est à divers moments le « moteur » ou catalyseur de l'expédition, rappelant d'une part Axel dans la dernière partie du *Voyage au centre de la terre* où il dépasse l'impulsivité de son oncle dans un renversement temporaire de leurs rapports, et d'autre part Arthur Gordon Pym, qui dans le roman d'Edgar Poe – dont le *Sphinx des glaces* se veut une suite –, pousse le commandant de son navire à s'engager dans les mers du Sud. Hunt, alias Dirk Peters, est lui-même un être puissant, évoquant parfois un animal marin, et « attiré par un centre » (le pôle Sud, le sphinx, son ami Arthur Pym perdu en Antarctique), comme le sont tant de héros verniens.

d) *Voyage au centre de la terre*

Les attributs du surhomme se réunissent ici de manière plus exclusive en le personnage d'Otto Lidenbrock, même si le neveu Axel et le guide Hans s'en saisissent en quelques

---

<sup>25</sup> Lettre à Hetzel du 3 décembre 1883 ; citée dans *Le Développement des études sur Jules Verne*, p. 12.

<sup>26</sup> Frank Lestringant, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Librairie Droz, 2002, p. 375.

occasions. Le géologue allemand en possède l'impulsivité (poussée jusqu'à la caricature d'ailleurs), la détermination, l'affinité (là aussi humoristique) avec la machine ou les systèmes physiques, ainsi que les poses prométhéennes, telle la scène où, de l'avis du narrateur, il semble « défier les dieux ». La perception du voyage extraordinaire comme un duel où il s'agit de déterminer « qui l'emportera de l'homme ou de la nature » est très explicite, même si, selon nos deux schémas de base du monomythe vernien, le *Centre de la terre* reproduit plutôt le premier, où l'avantage revient presque en permanence aux forces naturelles.

e) *Hector Servadac*

La répartition des catégories actantielles dans *Hector Servadac* est relativement complexe ; les rôles sont à la fois peu étanches – se chevauchant d'un personnage à un autre – et changeants dans la continuité du récit. Par exemple le lieutenant Procope occupe la figure du savant – ou précisément du « lieutenant » du véritable scientifique – avant d'être remplacé par le « vrai » savant excentrique, Palmyrin Rosette. Mais ce dernier est plus remarquable dans la première moitié du récit par sa présence indirecte, qui rappelle en même temps Nemo dans *L'Île mystérieuse* et Saksussemm dans *Voyage au centre de la terre* (personnage mystérieux qui vivrait « au fond d'un puits », et destinataire introuvable dont on reçoit des lettres indéchiffrables). Rosette affiche aussi une tendance à l'assimilation par les éléments naturels, ce qui le rapproche dans une certaine mesure du type 3, la force mystérieuse d'apparence naturelle ou surnaturelle, mais c'est aussi le cas de Nemo et jusqu'à un certain point de Lidenbrock. Nous reviendrons vers *Servadac* dans la partie IV sous la perspective de l'explorateur-colon, incarné principalement par le personnage éponyme mais aussi, relativement parlant, par son ordonnance Ben-Zouf, le comte Timascheff, etc.

f) *Mirifiques Aventures de maître Antifer*

Comme Mathias Sandorf et Michel Strogoff, Pierre Antifer est un héros vernien de moindre envergure que le capitaine Nemo, mais ce n'est pas à proprement parler un « agent civilisateur » comme le seraient Cyrus Smith ou Servadac ou le docteur Clawbonny, il n'appartient pas au « type 2 » : il se conçoit beaucoup plus isolément – et non comme meneur ou membre important d'un groupe – et il ne mène pas une entreprise de colonisation ou d'exploration, ni un microcosme de l'humanité : il a un but déterminé dans l'espace, et y va tout droit, du moins dans la mesure du possible – frustré en permanence par les obstacles humains ou naturels qui « arrondissent » irrésistiblement sa ligne droite désirée (qui, comme le dénouement le révèle, se transforme littéralement en un cercle : la fameuse « loi Antifer »

de Michel Serres). De fait, il s'apparente à une machine idéale, et Verne ne laisse pas beaucoup de subtilité à la métaphore (le ton du roman se veut plutôt léger) ; d'ailleurs son ami Gildas Trégomain est lui aussi comparé à une machine, quoique dans un but différent. Le début du roman nous présente lui aussi un héros solitaire qui tient de Nemo (comme révolté dans son pays d'origine) et de Saknussem (comme prédécesseur laissant ses initiales gravées en des lieux mystérieux) : Kamyk-Pacha, dont Antifer cherche à acquérir le trésor.

g) *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*

On rencontre ici un autre type absolu, qui, avec Antifer, Strogoff et peut-être quelques autres, aurait pu former une catégorie à part entière de romans – les romans de la hâte et de l'idée fixe, peut-être, ou de l'exploitation optimale des énergies dans la poursuite d'un but spatial singulier. Mais nous le voyons plutôt ici comme un cas particulier du surhomme vernien : sa supériorité – qui n'est pas nécessairement louée par le texte ; du reste, un cas plus extrême est tourné en ridicule dans *Le Rayon vert*, en la personne d'Aristobulus Ursiclos – réside dans l'exactitude mathématique, la connaissance a priori poussée à l'extrême, l'utilisation optimale de tous les moyens de transport, et l'assimilation à la machine qui permet le mouvement. Le récit ne glorifie pas inconditionnellement l'archétype représenté par Phileas Fogg ; si le voyage, en fin de compte un succès, est une sorte de démonstration par l'exemple (de la possibilité du tour du monde en quatre-vingts jours, donc en général des merveilles de la technologie), Fogg ne l'achève qu'après avoir à la fois perdu de sa pureté mécanique (il s'ouvre à l'amour) et cru avoir perdu son pari, donc une fois de plus, par une sorte de concession faite par des forces externes.

IV/ Le type 2 : L'explorateur-colon.

a) *L'Île mystérieuse*

Jules Verne, admirateur du *Robinson suisse* de Wyss, qu'il préfère au *Robinson* de Defoe, écrit sa propre robinsonnade (ou plutôt l'une de ses multiples robinsonnades) où, critiquant les romans à naufragés traditionnels où presque tout est fourni aux personnages dès le début grâce au contenu de la coque de leur navire échoué, il amène ses propres héros à recréer la civilisation « à partir de rien », ou presque. Ce n'est toutefois pas son but unique, et l'argument est tempéré par l'omniprésence de la mystérieuse influence protectrice et bienfaisante de ce qui se révélera être le capitaine Nemo, « dieu » de l'île Lincoln. Les

nafragés de l'Île sont des « surhommes » dans la mesure où ils « dépassent de cent coudées les robinsons d'autrefois », recréant prospérité et technologie humaines jusqu'à un niveau proche de leur propre époque (les années 1860). Sur ce plan, Cyrus Smith est bien un idéal vernien, mais d'un type très différent de Nemo : plutôt que l'individualité libertaire farouche armée de la merveille (et terreur) technologique avançant d'un siècle sur son temps – c'est-à-dire le *Nautilus* –, l'ingénieur incarne l'homme occidental instruit dans toutes les sciences pratiques et capable, dans un cadre collectif et secondé par des compagnons zélés, d'accomplir une tâche civilisatrice, un idéal saint-simonien. Sa suprématie se trouve toutefois contestée d'une part par des forces humaines (notamment les pirates du *Speedy*) et naturelles (l'éruption du mont Franklin) et d'autre part par l'influence en quelque sorte « surnaturelle » de Nemo, qui, en protégeant à plusieurs reprises les colons de l'île Lincoln tout en restant cachée, démontre leur infériorité et frustre leur désir de percer son secret. Ceci crée des connotations théologiques fréquentes, que nous verrons plus en détail dans la section V.1), même s'il sera utile d'examiner les réactions de Cyrus Smith, héros « de type 2 », face à cette influence.

#### b) *De la Terre à la Lune – Autour de la Lune*

Il s'agit d'un seul roman en deux volumes et vu comme tel par Jules Verne<sup>27</sup>, même si la publication des deux tomes se fait à quatre ans d'intervalle. Le groupe d'« explorateurs-colons » diffère un peu dans les deux tomes avec un certain chevauchement : avec Impey Barbicane représentant la figure de proue, on trouve les membres du « Comité » (J.-T. Maston, le général Morgan, le major Elphiston), plus tard Michel Ardan et le capitaine Nicholl dans le premier ; dans le second, ne restent essentiellement que les trois passagers

---

<sup>27</sup> « Seconde partie, et non point second roman, ainsi que Verne le laisse au reste entendre assez clairement. (Note 2 : « le titre du “Chapitre préliminaire” d'*Autour de la Lune* énonce sans ambiguïté qu'il “résume la première partie de cet ouvrage, pour servir de préface à la seconde” »). Par ailleurs, répondant à Hetzel le 5 février 1869 au sujet d'une proposition de Buloz, rédacteur en chef de la *Revue des Deux Mondes*, Verne indique nettement : “Je n'ai rien dans ce moment qui pût lui convenir. Le 2<sup>e</sup> volume de la *Lune* rentrerait bien dans son cadre, mais c'est un 2<sup>e</sup> volume !” (*Correspondance inédite de Jules Verne et de Pierre-Jules Hetzel (1865-1886)*, Genève, Slatkine, t. I, 1999, p. 97) En effet, quand même le premier récit connaît dans la déflagration de la Columbiad un accomplissement relatif, le roman n'y trouve pas de dénouement véritable. » (J.-R. Dahan, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, édition publiée sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Rémi Dahan, Marie-Hélène Huet, et Henri Scepi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016, notice d'*Autour de la Lune*, p. 1226)

de l'obus en route vers la Lune, c'est-à dire Barbicane, Nicholl et Ardan. La teneur du « surhomme » diffère légèrement entre les deux volumes ; dans le premier, on voit l'ingéniosité mathématique (calcul des paramètres de l'obus, du canon...) et les capacités démiurgiques (« Fête de la fonte », construction de la Columbiad) de l'homme à l'œuvre ; dans le second, le but d'exploration et de colonisation est plutôt une abstraction, un acquis du volume précédent relégué presque au second plan, et l'accent est mis sur l'amplitude et le mystère des forces naturelles qui s'y opposent. Nicholl est brièvement un opposant, voire même une « influence mystérieuse » de type 3.1 ; il construit des blindages de coque de navire que Barbicane, qui lui construit des canons, s'efforce de percer, rappelant la métaphore de l'homme conquérant, pénétrateur en quelque sorte, et de la nature, comme dit le texte, « décidée à ne point se laisser percer ». Nicholl est ensuite coopté par l'intervention de Michel Ardan et se trouve du côté du canon ; les trois voyageurs forment dès lors un front à peu près uni faisant face « [aux] hasards des attractions », autrement dit aux forces cosmiques.

#### c) *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*

Roman d'exploration plutôt que de colonisation, même si le but ultime des deux rivaux – l'Anglais Hatteras et l'Américain Altamont – est bien de prendre possession des terres polaires au nom de leurs pays respectifs. Clawbonny incarne une version moins « politique » en quelque sorte du héros vernien colonisateur ; similaire à Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant*, il remplit le rôle didactique du roman par ses explications scientifiques et historiques, et mène une version arctique de la robinsonnade, grâce à ses connaissances précieuses pour la survie des voyageurs. Hatteras, par son énergie hors du commun et sa « manie du pôle », rejoint aussi le « type 1 », un peu comme Antifer ou Strogoff, et se rapproche de Nemo lui-même, puisqu'il est l'un des rares protagonistes verniens à atteindre l'un des pôles terrestres sans y perdre la vie. Contrairement à Nemo toutefois, il en perd la raison – mort symbolique –, et une version initiale du roman lui fait effectivement perdre la vie.

#### d) *Les Enfants du capitaine Grant*

L'un des plus longs romans de Jules Verne, réunissant un grand nombre des thèmes majeurs de l'œuvre, c'est un roman à la fois de la clôture géographique (on effectue le tour du monde le long du trente-septième parallèle sud) et de l'interprétation (le document « indéchiffrable » de Harry Grant se voit recevoir quatre interprétations différentes), que l'on peut être tenté à première vue de ranger aux côtés du *Tour du monde* ou d'*Antifer*. Pourtant,

ce n'est pas la hâte, l'exploitation optimale des machines humaines ou l'obsession du point d'arrivée qui régit vraiment le roman, et le récit relate plus une entreprise qu'une course au but : c'est l'héroïsme de lord Glenarvan face aux obstacles de la nature, des hommes et du triple document, le didactisme souvent comique du savant distrait, Jacques Paganel, qu'il partage avec Palmyrin Rosette (*Servadac*) tout en étant moins irascible, plus sympathique au lecteur ; le côté « colon » du géographe ne se manifeste que partiellement dans les petites robinsonnades (sur l'ombu « où l'on mène la vie des oiseaux », sur le volcan Maunganamu...). Glenarvan est en quelque sorte hissé malgré lui à cette catégorie comme conséquence de sa « quête » même si ses buts conscients ne sont pas d'exploration, de quadrillage de la Terre, etc. Le capitaine John Mangles est un héros plus typique, incarnant le courage, l'énergie (un Michel Strogoff, mais plus secondaire dans le récit). Tous, mais surtout Paganel, sont vis-à-vis de « l'indéchiffrable document » dans une position analogue à celle de Cyrus Smith face à l'indéchiffrable énigme de l'île Lincoln.

e) *Le Volcan d'or*

Ce roman présente d'intéressants points communs avec *Voyage au centre de la terre* et *L'Île mystérieuse*, de par l'importance de la géologie et du « centre » dans différents sens du terme. L'objet initial est l'or du Klondike, à l'époque de la ruée vers l'or ; il est redéfini plus tard par la révélation de Jacques Ledun, qui lance les prospecteurs à la recherche du « volcan d'or ». Ben Raddle, Jane Edgerton et Summy Skim sont les explorateurs-colons principaux à l'échelle globale du récit. Ben et Jane le sont probablement plus que Summy et Edith, parce que Summy est plutôt un « Axel » (*Centre de la terre*), colon réticent quoique courageux et déterminé quand cela devient nécessaire, et qu'Edith incarne un facteur « civilisateur » plus discret que Jane (se révélant principalement à la fin du roman), ce qui la met au second plan par rapport à sa sœur dans la globalité du récit. Ils font bien fortune à la fin du roman, mais de telle manière que les forces naturelles incarnées par le volcan ainsi que les obstacles à l'accès à son or ont acquis une victoire complète, et le dénouement positif se fait par concession ou « grâce » de ces mêmes forces, comme dans tant d'autres *Voyages extraordinaires*.

f) *Hector Servadac*

Servadac, Timascheff, Procope, Ben-Zouf, à sa manière Rosette aussi, sont les « Robinsons » de la comète Gallia : ils transforment d'abord l'île Gourbi puis la Terre-Chaude en un lieu (relativement) hospitalier. Ils y représentent un microcosme de l'humanité, plus nombreux (plus d'une trentaine de personnes) que dans *L'Île mystérieuse* et plus

« adamique », comme cela est suggéré par les enfants Pablo et Nina, cette dernière le seul personnage féminin directement présent dans le récit, tandis que tous les personnages de l'Île (non métaphoriques du moins ; il a été suggéré que la femme y est bien présente, sous la forme de l'île elle-même<sup>28</sup>) sont masculins.

V/ Le type 3 : La force mystérieuse.

1° L'origine est humaine.

a) *L'Île mystérieuse*

Le capitaine Nemo, que la fin de *Vingt mille lieues sous les mers* laisse à un sort incertain, resurgit comme prisonnier et justicier presque surnaturel de l'île Lincoln. Il est difficile de ne pas y voir une tentative de contestation par Jules Verne d'un scientisme qu'il n'a jamais totalement approuvé, tout en se laissant enthousiasmer dans bon nombre de ses romans, en conformité avec le projet hetzelien ; mais tout en relevant les indices allant dans ce sens nous ne nierons pas l'ambiguïté fondamentale du message – s'il y en a un –, la difficulté de distinguer voix de l'auteur et voix des personnages, et le fait que s'il y a intervention de l'auteur dans les romans verniens à versant « théologique », il s'agit plus d'une interrogation ou de l'aveu d'absence de réponse que d'une thèse. Il n'est sans doute pas indifférent que le « dieu » de l'île mystérieuse s'avère n'être, au final, qu'un homme, et il meurt. Il n'est donc pas clair que le roman propose une métaphore de la découverte de Dieu, de son déclin au fil d'un dix-neuvième siècle marqué par la technologie et le positivisme, ou de la perplexité d'un auteur hésitant entre les deux.

b) *Vingt mille lieues sous les mers*

Nous revenons ici à ce roman du point de vue de Nemo perçu plutôt comme objet tandis que ceux qui le pourchassent – Aronnax, Conseil, Ned Land, Farragut – sont sujets, mais se retrouvent rapidement dépassés et, pour trois d'entre eux, avalés par le « monstre », d'une certaine manière. Nemo restera dans un sens « l'objet » du point de vue d'Aronnax, puisque la

---

<sup>28</sup> « Certains critiques ont tiré de l'absence de femme dans *L'Île mystérieuse* des conclusions fort hasardeuses. Il nous semble qu'il en est une, au rôle bien plus important que celui qu'avait Mrs. Clifton : l'île elle-même. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 85)

focalisation interne du récit passe par le professeur français, mais pendant le reste du roman il demeure le protagoniste humain principal, tandis que la nature est l'objet de ses ambitions (de la parcourir selon son vouloir, d'y commander, etc.) ; le vrai point de vue dans le cadre du « monomythe », moyennant une translation mineure, est donc celui de Nemo. Comme l'emphase dans cette section s'effectuera sur les cas où Nemo est appréhendé plus nettement *de l'extérieur*, et comme force énigmatique et monstre marin plutôt que comme homme ou surhomme, on s'intéressera plutôt aux premiers chapitres du roman, lorsque les personnages croient encore avoir affaire à un « écueil fuyant », à un narval géant, etc.

*c) Un capitaine de quinze ans*

Ce roman présente l'un des plus remarquables cas de « tromperie sur le lieu et la direction » (voir la partie préliminaire sur la liste des phénomènes verniens), où les personnages mais aussi dans une certaine mesure le lecteur sont trompés par l'auteur, même si le second reçoit plus d'information que les premiers. Dick Sand, le capitaine de quinze ans, croit aller vers l'est quand il va au sud-est, puis croit traverser l'Amérique du Sud quand il se trouve en Afrique tropicale. L'énigme du roman tient en partie du second cas du « type 3 », celui où la force mystérieuse n'est pas humaine, une énigme de la direction et du lieu géographique – la *myopie*, tout bien considéré, et dès lors on peut spéculer que la myopie réelle du cousin Bénédicte n'est pas un choix arbitraire de l'auteur. Toutefois, comme cette énigme a été elle-même causée par les machinations de Negoro – puis Harris –, nous considérerons que le roman relève plutôt de la première sous-catégorie, celui où une force et une intention humaines (et criminelles) se cachent derrière l'Objet du récit.

*d) Voyage au centre de la terre*

Les énigmes du *Centre de la terre* sont pour la plupart liées à l'alchimiste islandais fictif, Arne Saknussemm : il est l'auteur du document que Lidenbrock peine à déchiffrer ; il montre la voie vers le centre en laissant parfois son nom ou ses initiales gravés en runes sur la roche et d'autres fois son poignard gisant sur le sol – ce qui a amené Simone Vierne à le considérer comme un guide « absent » mais tout de même agissant dans son schéma initiatique appliqué aux Voyages extraordinaires. On peut aussi considérer que d'autres énigmes comme celle de la boussole à l'aiguille inversée procèdent indirectement de Saknussemm, puisque le mystère se crée lorsque les voyageurs tentent de traverser la mer souterraine par-delà laquelle ils espèrent retrouver la trace du chemin de l'ancien explorateur. Une autre force quasi-

surnaturelle possible est celle de « l'homme quaternaire », le berger des mastodontes dont l'apparition est décrite comme une sorte d'épiphanie, à laquelle Axel se refuse de croire. C'est donc sur ces énigmes et leurs implications que nous concentrerons l'analyse dans cette section.

e) *Les Indes noires*

Ce roman se rapproche beaucoup plus du *Capitaine de quinze ans* et de *L'Île mystérieuse* au niveau de l'énigme qu'il pose aux personnages : là aussi il est question d'une influence cachée, souvent perçue comme surnaturelle, et d'une main criminelle ou bienfaitrice qui ne se laisse guère découvrir que si elle le veut bien. Il s'agit cependant d'une influence double – ce qui d'ailleurs n'est révélé que graduellement –, bénéfique et maléfique, et ses deux pendants ne prennent pas simultanément leurs figures humaines, Nell et Silfax. L'espèce d'arrière-texte théologique fréquent dans les *Voyages* est beaucoup plus perceptible ici, avec les « phénomènes inexplicables » de la houillère d'Aberfoyle donnant prétexte à la confrontation répétée du naturel et du surnaturel, du naturalisme ou matérialisme et de la superstition. Le fantastique réside, comme le remarque Daniel Compère, dans le fait que même s'il s'avère à la fin y avoir une explication rationnelle, « il n'empêche que, pendant un temps, tout le monde a cru au surnaturel<sup>29</sup> ».

f) *Le Village aérien*

La plus grande partie de ce roman voit les personnages sur la trace d'une personne ou du moins d'un certain agent, qui se dérobe, étonne ou déçoit : les feux nocturnes, le guide Wagddi dans le tunnel forestier qui tel un mirage ne se laisse jamais approcher, le docteur Johausen plus tard devenu Père-Miroir ; dans un sens plus abstrait le fameux chaînon manquant dont John Cort et Max Huber veulent vérifier l'existence. Ce sont donc là nos « forces mystérieuses » qui aiguillent les voyageurs sur leur trajectoire, sur fond de controverse paléanthropologique présentée par un Jules Verne hostile ou au moins sceptique vis-à-vis de l'évolution darwinienne, à laquelle il fait d'ailleurs des allusions moins explicites dans d'autres romans, tel *Voyage au centre de la terre*.

---

<sup>29</sup> Daniel Compère, *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Paris, Encrage, 1996, p. 33.

## 2° Une origine à dominante non humaine.

### a) *Les Enfants du capitaine Grant*

L'élément le plus susceptible de servir d'« Objet » dans ce roman, les forces naturelles (glaces des Andes, tempête sur l'océan Indien...) mises à part, est bien entendu le message écrit en trois langues et partiellement effacé par l'eau de mer, jeté dans une bouteille par le capitaine Grant. Pourtant nous verrons que ce rôle actantiel s'avère plus complexe dans le roman et est joué par des acteurs inattendus ; par exemple, surtout vu dans une perspective embrassant la trilogie *Grant/ Vingt mille lieues/ L'Île mystérieuse*, le yacht le *Duncan* peut se voir attribuer un tel statut à certains moments du récit : objet cherché et attendu, entité presque surnaturelle qui « sauve » les personnages à la fois dans ce roman et à la fin de *L'Île mystérieuse*. Les personnages lancés sur les traces du capitaine Grant se rendent parfois eux-mêmes générateurs de surnaturel, en un certain sens, lors de leur travail démiurgique sur la montagne néo-zélandaise – le Maunganamu – qui provoque une éruption artificielle.

### b) *Le Sphinx des glaces*

Jules Verne ayant écrit ce roman comme suite au *Gordon Pym* de Poe, on peut considérer les secrets du pôle Sud et le sort de Pym comme l'énigme principale. Il y a quelque ressemblance avec le *Centre de la terre* et *Grant*, en ce que le voyage est motivé par un document (la dernière page du carnet du naufragé Patterson), mais le projet entrepris consiste moins à déchiffrer le document lui-même qu'à retrouver les naufragés, et par la même occasion, résoudre l'énigme du « géant blanc » de Pym, de l'archipel fantastique de Tsalal, du pôle Sud... Hunt (Dirk Peters) est en lui-même une énigme, que le texte ne résout explicitement qu'au-delà de la moitié du récit. Les forces naturelles sont elles aussi mystérieuses et influentes dans le récit : courants polaires « centrifuges et centripètes », aimant géant agissant d'abord métaphoriquement puis littéralement comme un centre d'attraction, un puits gravitationnel, etc.

### c) *Le Pays des fourrures*

Roman de l'entropie, de la dissolution selon Michel Serres<sup>30</sup>, ce *Voyage* a beaucoup en commun avec *L'Île mystérieuse* – en partie parce qu'une « île » y disparaît graduellement – et *Un capitaine de quinze ans* – principalement parce qu'il s'intègre dans la famille des romans

---

<sup>30</sup> Voir *Jules Verne aujourd'hui*, p. 176.

verniens « de la tromperie sur le lieu et la direction » : l'on n'est pas où l'on pense être, l'on ne va pas où l'on pense aller, et la révélation n'est faite qu'aux alentours du milieu du roman, marquant typiquement la fin de la première partie (*Le Pays des fourrures* ne fait pas exception). L'influence externe à laquelle les personnages doivent faire face n'est pas seulement l'énigme du cap Bathurst, mais, une fois la révélation faite, la nature elle-même, ses effets sur l'intégrité de l'île flottante, les courants marins imprévisibles qui finissent par l'entraîner à des latitudes moins froides où elle risque de fondre en entier.

d) *Le Chancellor*

Il s'agit ici d'un des romans les plus fondamentalement « mécaniques » de l'œuvre vernienne. Au bateau « arrivent toutes les fortunes ou infortunes de mer possibles<sup>31</sup> », selon Michel Serres ; les événements se succèdent sous la forme de multiples équilibres instables, créés ou rompus par une mauvaise fortune s'acharnant de plus en plus durement sur les naufragés. La disparition graduelle – par la lente submersion du navire, l'épuisement des vivres, de l'espoir, voire même la « réduction » des naufragés eux-mêmes sous la menace du cannibalisme et de la mutilation – apparaît aussi comme dans *Le Pays des fourrures*. Dans un sens plus étroit et à l'échelle d'une portion réduite du récit, le mystère principal est le feu à bord, dont l'identification et les conséquences sont différées, et qui offre des ressemblances avec le sort de *L'Île mystérieuse* et de son volcan.

e) *Cinq semaines en ballon*

Premier des *Voyages extraordinaires* par ordre de publication, il annonce déjà un certain nombre des « constantes verniennes ». Dans la typologie des surhommes verniens, le docteur Fergusson relèverait du type 2 – l'explorateur-colon – voire même dans une certaine mesure du premier type, puisqu'il possède une machine, un moyen de transport supérieur à ses prédécesseurs et mettant déjà en exergue la future devise *mobilis in mobili*, son avantage déclaré étant son aptitude à se mouvoir presque à son gré, contrairement aux « aérostats » précédents. Mais à l'examen, ceci s'avère être davantage une ambition déclarée qu'un état de fait : d'abord, la « thèse » se contredit elle-même dès le début du récit par l'affirmation « Je ne poursuis pas mon chemin, c'est mon chemin qui me poursuit », rappelant une phrase d'adieu latine au sens très similaire dans *Voyage au centre de la terre* ; ensuite, le trajet du ballon *Victoria* sera bien plus déterminé par des forces externes (ou la nécessité de trouver de

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 52.

l'eau...) que par la volonté des personnages ; Fergusson n'a pas la stature de « surhommes » verniens tels Nemo, Robur ou même Strogoff. Dans une moindre mesure que le *Centre de la terre*, *L'Île mystérieuse*, *Le Sphinx des glaces* et d'autres, c'est aussi un « roman du centre », où, pendant une partie du récit, le point central attirant les personnages et influençant leur itinéraire est le secret des sources inconnues du Nil, au lac Victoria.

f) *Un hivernage dans les glaces*

Œuvre de jeunesse de Jules Verne, reprise aux éditions Hetzel en 1874, elle s'apparente à un coup d'essai précédant *Hatteras* – en tant que roman de l'exploration arctique –, plus long et plus rigoureux sur certains plans. C'est d'abord la tentative de sauvetage de naufragés, comme *Les Enfants du capitaine Grant*, mais aux forces naturelles se joignent bientôt la dissension et la trahison parmi les opposants. Des leitmotifs du roman vernien y figurent déjà, comme le risque d'asphyxie par l'eau (liquide ou solide), le navire pris dans le moule mouvant (au ralenti) de la banquise ainsi que les éléments naturels (tel l'ours) servant d'arbitre du dénouement et de la vie ou la mort des personnages.

g) *L'Etoile du Sud*

Roman de Paschal Grousset remanié par Jules Verne, à un degré dont des critiques comme Simone Vierre ont étudié l'étendue probable<sup>32</sup> ; il n'est naturellement pas aisé de distinguer les épisodes ou aspects « proprement verniens » de ceux qui ne font que le paraître et relèvent de la coïncidence, mais nous risquerons quelques suppositions et rapporterons celles de S. Vierre. L'influence de l'Objet sur le récit se manifeste sous de multiples aspects, généralement selon le premier des deux schémas du « monomythe », c'est-à-dire dans une hégémonie peu contestée des forces non humaines. Ainsi les mystères du diamant artificiel et de la disparition de *L'Etoile du Sud* soit ne se dévoilent pas, soit ne sont résolus que par concession de forces extérieures à l'homme – le diamant est trouvé par hasard, dans l'estomac de l'autruche *Dada*. Pourtant l'ingénieur Cyprien Méré aura pu prétendre temporairement au statut d'un surhomme vernien d'un certain type, étant donné son travail « démiurgique » de création du diamant artificiel, à l'aide bien entendu d'une sorte de « forge ». L'entreprise échoue toutefois, même si l'on peut considérer la revendication de ce statut comme valide, d'abord en vertu de la nature du travail lui-même, qui, utilisant un canon, rappelle une

---

<sup>32</sup> Simone Vierre, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », *Annales de Bretagne*, tome 73, numéro 3, 1966, p. 445-458.

miniature de la fonte de la Columbiad dans *De la Terre à la Lune* ; ensuite parce que, tout « démiurge manqué » qu'il est, Cyprien Méré a au moins cru et fait croire temporairement à son succès de créateur.



## II – Partie préliminaire : « glossaire vernien » et quelques notes

### II-1 – glossaire vernien

Nous avons tenté plus haut de décrire une certaine logique sous-jacente des thèmes verniens, que nous pouvons résumer de la sorte :

Premièrement, le protagoniste principal et les « forces externes » (d'une nature variable) luttent pour le partage des rôles d'agent et de patient dans le *Voyage extraordinaire*.

Deuxièmement, il en résulte approximativement deux schémas de base du « monomythe », l'un dans lequel l'« Objet » ou les forces naturelles dominent presque totalement, l'autre s'apparentant davantage à une dynamique plus « bilatérale », mais où la suprématie finit quand même par revenir à ces forces externes, leur donnant le contrôle de la *trajectoire* des événements.

Troisièmement, que cette notion de « trajectoire » est au cœur du fonctionnement du *Voyage*, donnant à la géométrie, à la mécanique, et à d'autres notions issues des « sciences dures » un rôle capital dans la structure et la progression du récit.

Quatrièmement, que le face à face entre l'homme et les forces naturelles ou surnaturelles, créant comme résultante un voyage extraordinaire éminemment « physique », pose constamment dans l'œuvre vernienne la question du contrôle de l'homme sur sa destinée, et des réactions possibles de l'homme aux forces souvent incompréhensibles qui la guident. Cette question est posée implicitement comme interprétation possible du schéma du voyage vernien ; une sorte de « courbe balistique », dont le modèle parfait est peut-être la trajectoire du boulet lunaire dans *De la Terre à la Lune – Autour de la Lune*, figurant l'essor triomphant des ambitions humaines, puis l'arrondissement de la trajectoire suite à une gradation des difficultés rencontrées, enfin le déclin et la chute consécutifs à la reprise de contrôle par les forces naturelles. Elle est aussi posée explicitement sous la forme d'indices textuels fréquents, répliques des personnages, etc.

Le premier niveau de classification de notre inventaire des « phénomènes verniens » tient compte de ces deux dernières remarques, sur les aspects respectivement physique et philosophique du *Voyage extraordinaire*, d'où les deux premières catégories (et titres)

principales : 1° Une épopée de la physique et de l'homme : le monomythe mécanique et l'homme conquérant du savoir ; 2° Le rapport à l'Objet : déclinaisons homme-nature et quête d'un Autre multiforme. Il existe aussi dans le roman vernien des schémas récurrents de nature plus textuelle ou intertextuelle que thématique. Que ce soit parce qu'ils se rattachent alors aux deux autres aspects à la fois et ne sauraient donc relever de l'un ou de l'autre, ou parce qu'ils leur sont extérieurs voire orthogonaux, ceci impose de leur réserver une troisième catégorie séparée : 3° Structures et procédés narratifs et textuels. Nous présentons donc ci-dessous le glossaire des phénomènes verniens : les trois catégories nommées ci-dessus, leurs sous-catégories respectives (1.1°, 1.2°, 2.1°, etc.), et l'explication de quelques-uns des thèmes individuels (« schéma balistique », « liberté par la machine », « connaissance a priori », « arbitrage via les forces naturelles », « cosmogonie vernienne », etc.).

### **1° Une épopée de la physique et de l'homme : le monomythe mécanique et l'homme conquérant du savoir.**

Nous faisons ici l'inventaire des thèmes verniens liés aux « sciences exactes », ou s'en inspirant, ou relevant d'ambitions humaines issues de ces sciences, ainsi que du souci de complétude du savoir et du degré de succès de cette ambition d'exhaustivité tel qu'il est exposé dans les *Voyages extraordinaires*. Les deux premières subdivisions s'intéressent au voyage extraordinaire dans sa matérialité, sa géométrie et les forces et « moteurs » qui les déterminent ; les deux dernières examinent le rapport à la connaissance, l'ambition d'exhaustivité mise en abyme – puisque les personnages du roman et l'auteur lui-même ont tous deux un but d'ordre didactique, les uns voulant percer les secrets de la nature et l'autre voulant en instruire le lecteur – et son échec ou sa réussite dans le roman.

#### 1.1° Un roman de la géométrie et de la trajectoire

Le *Voyage extraordinaire* a souvent une forme géométrique caractéristique, au moins localement si ce n'est à l'échelle du roman entier. Les péripéties du voyage ou (à défaut de déplacement physique important) de l'entreprise se basent fréquemment sur le changement ou le contrôle de la direction, l'accomplissement ou la répétition d'une certaine trajectoire, et, quand cette répétition se fait à de multiples échelles, on est tenté d'imiter Jules Verne en

empruntant à notre tour aux sciences dures pour parler de « fractale<sup>1</sup> vernienne », même si fondamentalement, le phénomène n'est pas particulièrement distinct de la *mise en abyme*. Quelques exemples :

*Géométrie, direction dans le voyage extraordinaire* : Forme la plus littérale de la classe de phénomènes décrits ci-dessus, mais dans un sens général ne se limitant pas à une structure particulière (contrairement à des cas plus spécifiques et peut-être plus intéressants, voir ci-dessous). Le texte peut s'attarder à la fois sur des aspects géométriques du « Voyage extraordinaire » et sur l'appréhension d'un ou plusieurs personnages de cette géométrie ; penser par exemple à Otto Lidenbrock, qui ne demande qu'à aller vers le centre la terre le plus verticalement possible, mais se voit trop souvent forcé de « s'en aller par l'hypoténuse ».

*Le schéma balistique ; détonation, montée, descente et chute / choc* : certains voyages verniens, et à plus petite échelle certains de leurs segments constitutifs, s'apparentent au sens propre ou figuré à la « trajectoire balistique » d'un projectile lancé par un canon, le cas archétypal en quelque sorte étant le voyage *De la Terre à la Lune*, qui représente une véritable courbe balistique, avec l'obus transportant Barbicane, Ardan et Nicholl éjecté par la détonation de la Columbiad. Un cas intéressant parce que symétrique : celui du *Voyage au centre de la terre* : en effet, si le voyage vers la Lune consiste en une montée, une apogée – en contournement de l'objectif, de la Lune – et une descente, le voyage vers le centre de la terre se déroule en miroir de ce dernier : une descente, qui s'horizontalise lors de la traversée de la mer souterraine, puis une montée explosive, inverse de la chute catastrophique du boulet vers la Terre. De très nombreuses scènes dans les *Voyages* voient le protagoniste ou son moyen de transport *soulevés* ou lancés à toute vitesse, puis finir l'arc violent de leur trajectoire en une *chute* ou un choc généralement relaté sous la forme-type « soudain, un choc se produisit ». Nous considérons ces scènes comme des mises en abyme, des répétitions en miniature, des « fractales » de la courbe balistique globale. Notons enfin une sorte de corollaire de ces constantes géométriques, de schémas se faisant miroir, etc. : dans nombre de *Voyages extraordinaires*, le *dessus* et le *dessous* se font écho à répétition ; ainsi nous rencontrerons parfois une sorte de loi du voyage, que l'on pourrait énoncer comme « *Pour descendre, il faut*

---

<sup>1</sup> Ceci ne diffère pas radicalement de la « séquence-étalon » qu'évoque Daniel Compère (*Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 40), voire des lexies de Roland Barthes (*S/Z*, cité dans le même ouvrage de D. Compère, p. 39)

*monter*<sup>2</sup> (et réciproquement) », ou encore comme le leitmotiv (proféré plus d'une fois par le capitaine Nemo) « *Non pas par-dessus, mais par-dessous !* » – et dans certains cas, c'est l'inverse : l'objet de la quête se situe au-dessus quand on s'attendait à le trouver au-dessous.

*Circumnavigation, cercle* : en accord avec le thème de la *clôture* – des savoirs, de l'espace – présent en (1.3°), les *Voyages* incluent fréquemment un tour du monde, réel, partiel ou métaphorique. Phileas Fogg effectue bien entendu le *Tour du monde en quatre-vingts jours* ; mais *Vingt mille lieues sous les mers* a aussi pour sous-titre le « tour du monde sous-marin », que se propose explicitement Nemo dans le premier volume ; les *Enfants du capitaine Grant* font le tour du globe sur le trente-septième parallèle méridional ; les héros d'*Hector Servadac* naviguent tout autour du monde en miniature qu'est la comète Gallia ; les naufragés de *L'Île mystérieuse* font le tour de l'îlot du Salut puis le tour de l'île Lincoln, etc. Dans de nombreux épisodes il est aussi question de « tourner » ou « contourner » un obstacle, un adversaire...

*Récurrences d'aspects physiques entre romans, configurations ou « topographies » répétées* : Il s'agit ici en effet davantage de topographie au sens parfois littéral que de simple géométrie du récit ; Jules Verne multiplie les lieux ou les configurations en apparence sans aucun lien mais qui se ressemblent fortement d'un roman à un autre. Penser par exemple à l'arrachement graduel d' « alvéoles » dans la prison réelle de Pisino dans *Mathias Sandorf* et la prison figurée de l'iceberg dans *Vingt mille lieues sous les mers* ; ou encore l'inclusion fréquente dans les paysages imaginaires d'un îlot à proximité d'une terre (île ou continent) plus importante (*Sandorf, Île, Vingt mille lieues...*).

*Aspects numériques / quantitatifs* : Les *Voyages* répètent parfois certains chiffres ou formes quantifiables, ou entretiennent des relations numériques entre eux ; il s'agit parfois de correspondances dans les dimensions d'une structure ou d'un paysage – ce qui lie ce thème à celui des constantes « topologiques ». Ainsi la bataille inégale de *L'Île mystérieuse* se fait à

---

<sup>2</sup> « Le problème est que l'imaginaire vernien privilégie la verticalité à l'horizontalité, l'exploration se déroband dès qu'elle le peut à la contrainte du parcours en surface, pour sonder les profondeurs du globe ou gravir, symétriquement, les altitudes vertigineuses des espaces planétaires. C'est du reste la seule solution pour briser la désolante clôture du monde moderne ceinturé et fini, terre battue et rebattue par les roues et les hélices. Or il est difficile d'emprisonner cette dimension verticale dans un atlas. De plus, un tel imaginaire échappe au temps actuel. L'espace vernien n'est pas isochrone. Fuyant la surface, il s'évade aussi du présent, pour se déployer dans le temps mythique des engendremens et des catastrophes. » (Frank Lestringant, *op. cit.*, p. 377)

six contre cinquante et celle de *Mathias Sandorf* à seize contre cinquante ; la cheminée du volcan Sneffels dans *VCT* fait neuf cents mètres de profondeur (trois mille pieds) et le canon Columbiad dans *De la Terre à la Lune* fait neuf cents *pieds* de profondeur, etc.

*Une mise en abyme particulière : la « fractale » vernienne ?* Sans que le concept soit totalement distinct de la simple mise en abyme, nous préférons parler de fractale lorsqu'il s'agit de Jules Verne d'abord comme emprunt aux sciences « dures », ces dernières étant de première importance dans les *Voyages*, ensuite à cause du contexte souvent géométrique dans laquelle se déploie la fractale vernienne. Nous désignons aussi de même certains épisodes reproduisant à plus petite échelle une autre partie du récit, quoique ayant généralement aussi quelque lien avec la progression du « Voyage extraordinaire » ou son itinéraire particulier.

### 1.2° Science motrice, machines verniennes

Les trajectoires récurrentes évoquées dans la section précédente sont généralement le résultat de l'intersection des forces ou de la volonté humaines et des forces de la nature, souvent appréhendées dans leur matérialité – penser par exemple à la rigoureuse balistique du boulet *De la Terre à la Lune* et de l'addition des forces « humaines » représentées par les rétrofusées, lors de la tentative avortée de pousser l'obus vers la surface lunaire. La science se fait moteur du déplacement, et par conséquent de la progression des événements ; dans de nombreux cas les personnages sont confinés au statut de spectateurs, « rapporteurs emportés » : le texte n'est presque que le commentaire issu de la focalisation passant par les personnages humains, commentaire sur un itinéraire dont le moteur est la science. Cette science peut se manifester soit par des « machines verniennes » au sens propre – appareils volants, sous-marins, navires, « éléphant à vapeur » –, soit de « machines » dans le sens d'un subterfuge quelconque, souvent de type mécanique toutefois, permettant de propulser le récit dans la direction voulue. L'eau, et plus généralement les fluides (huile de baleine pour lubrifier un océan déchaîné...), sont des machines verniennes récurrentes.

*La science comme mécanisme narratif* : A divers degrés selon le roman, un ou plusieurs principes scientifiques ont un rôle clé dans la progression de l'action, ou en règlent la logique. Il peut s'agir d'un mécanisme omniprésent, comme les lois de l'attraction dans *De la Terre à la Lune*, ou d'une intervention ponctuelle mais primordiale, comme le phénomène acoustique dans la prison de Pisino, dans *Mathias Sandorf*.

*Science et mécanique du texte, dite et non dite, voire mise en abyme* : Le thème précédent se manifestant à une échelle variable, ceci renouvelle la « fractale vernienne », des segments inégaux du *Voyages extraordinaires* pouvant être influencés de manière similaire par un principe physique. Il peut s'ensuivre des allusions autoréférentielles où le texte attire, directement ou non, l'attention sur son propre fonctionnement, convoquant parfois le lecteur.

*Moteur, train, radeau, île, arrachement, fragmentation* : thème voisin de l'insularité et du microcosme verniens, mais avec plus d'emphase sur la dimension mécanique. Le *Voyage extraordinaire* se fait par des moyens de transport sinon eux-mêmes hors du commun, du moins remarquables, et leur liste exhaustive peut s'apparenter à une série de variantes ou d'analogues d'un petit nombre de représentants principaux, tels le train, les rails, le radeau. Ils sont souvent assimilés à une maison en déplacement, et la séparation avec le « train » ou « l'île » peut faire l'objet d'un certain symbolisme, par exemple de rupture filiale, ou de répétition fractale, du continent devenant île, etc. Le canot du *Nautilus* arraché de son vaisseau-mère dans le Maelström est un exemple.

*Machine universelle, fluide universel (huile, eau, pyroxyle...)* : Les « problèmes verniens » ont souvent des solutions verniennes, appelant un principe ou agent physique qui semble apprécié de l'auteur, ou exprimer une certaine vision du monde. L'eau, par exemple, est à la fois la solution proposée au contrecoup du canon lunaire dans *De la Terre à la Lune* et la source d'énergie des siècles à venir selon l'ingénieur Cyrus Smith, dans *L'Île mystérieuse*.

*Machines récurrentes* : Cas particulier du thème précédent, mais dans un sens plus littéral. Verne n'insère pas systématiquement des machines en tous genres même dans ses romans les plus scientifiques, mais il est exact que si certaines machines ou inventions, dans les premiers romans, ne semblent là que parce qu'elles rendent possible le *Voyage* lui-même et la découverte, il leur arrive d'acquiescer une forme d'autosuffisance, et elles reviennent dans plusieurs romans là où leur nécessité – sur le plan du didactisme – peut ne pas être aussi évidente. Peut-être la machine la plus célèbre dans ce sens est le sous-marin, que l'on trouve dans *Vingt mille lieues sous les mers*, *Mathias Sandorf*, *Face au drapeau* et *Maître du monde*.

*La liberté par la machine* : La liberté est un désir récurrent des héros verniens ; il peut s'agir de la simple liberté de déplacement, une manière plus efficace ou moins contraignante

de voyager ou d'explorer, mais parfois la liberté politique et sociale. Une machine extraordinaire est parfois l'instrument par lequel le héros, simple explorateur audacieux ou révolté de la société, tente d'acquiescer cette liberté. On pense au sous-marin et au scaphandre dans *Vingt mille Lieues* ; au ballon avec son dispositif de chauffage de l'air dans *Cinq semaines en ballon*.

*Épuisement des énergies, entropie, mort de la terre par le froid* : Il s'agit de la menace, immédiate ou dans un avenir lointain, de la fin des sources d'énergie qui entretiennent la civilisation et la vie, ou les moyens de transport et de survie des personnages. Verne reprend une idée populaire dans la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, effrayante pour certains et sans doute pour lui-même (le thème est donc lié à celui d'« eschatologie vernienne », voir plus bas). On peut penser aux allusions répétées au refroidissement de la terre (*Île, Lune*), ou à l'épuisement du charbon (*Les Indes noires*), ou Phileas Fogg brûlant son navire quand le charbon lui manque pour poursuivre sa route (*Tour du monde*).

*Forces naturelles en action, symboles/ mécanique/ géométrie* : Nous incluons ici les représentations verniennes très schématiques (ou favorables à une telle interprétation) des forces de la nature comme actants majeurs du récit. Comme le mathématicien peut identifier les points d'inflexion d'une courbe, ou ceux du changement de signe de la dérivée d'une fonction..., on peut déceler des points où la « courbe du récit », en grande partie tracée par les forces physiques, se manifeste dans le texte. On peut penser à la description éminemment « motrice » des moments clés de la trajectoire du boulet de la Columbiad, qui tombe vers la Terre au lieu de tomber vers la Lune, en dépit de l'action opposée tentée par les trois voyageurs ; ou à la tentative de renflouage du brick (*Grant*) qui échoue malgré l'addition de toutes les forces humaines en présence.

*Le centre d'attraction* : de très nombreux *Voyages* sont, dans un certain sens, des « romans du centre ». Jules Verne semble fasciné par la « loi des carrés inverses », notamment dans la gravitation newtonienne ; il fait souvent référence sérieuse ou humoristique à tel phénomène « augmentant en raison inverse du carré des distances », comme le font au sens propre la force de gravité ou l'électromagnétisme. Les personnages poursuivant un but géographique ou généralement localisé dans l'espace sont souvent décrits comme étant attirés par ce « centre » plutôt que cheminant vers lui par leur force ou leur volonté propres. Le texte peut suggérer que le héros vernien ne va pas à son but, il y tombe plus ou moins vite comme dans un puits

gravitationnel. D'ailleurs les tourbillons marins sont omniprésents – Maelström, gouffre de Corryvreckan, grotte de Fingal à l'île Staffa.

*Moyen de locomotion, parfois d'aspect mythique, vaisseau-maison idéals* : cette constante vernienne s'articule sur la récurrence de la « machine merveilleuse », moyen de transport idéal permettant à la fois d'accéder aux savoirs et d'atteindre les lieux inaccessibles, et sur ce que Roland Barthes appelle « l'enfermement chéri<sup>3</sup> ». De nombreux lieux spéciaux ou moyens de locomotion hors du commun se voient qualifier de résidence idéale, supérieure aux habitations ordinaires : bateaux sous-marins, cavernes merveilleuses, cités souterraines, etc. Un point commun assez fréquent est le désir d'aller où l'on veut tout en conservant un chez-soi idéalisé ; la société sans les contraintes.

*Bouleversement des lois cosmiques* : Le modèle rassurant du monde moderne où évolue le personnage vernien, régi par la perfection doublement rassurante des machines et des lois physiques déterministes, se trouve régulièrement remis en question. Le personnage peut être amené à se demander si ces lois mêmes n'ont pas été modifiées, ou n'ont pas sombré dans le chaos ; voir par exemple *Hector Servadac* où le personnage éponyme, se croyant encore sur terre et non sur une comète, se trouve confronté à une multitude de phénomènes inexplicables.

*Réglage fin* : certaines péripéties se résolvent par un équilibre délicat de forces cumulées. Les personnages annulent un déséquilibre, ou au contraire tentent de rompre un équilibre désavantageux, en additionnant les forces à leur disposition ; l'image de la sommation mathématique de « vecteurs » vient volontiers à l'esprit. La description de telles entreprises

---

<sup>3</sup> « Le goût du navire est toujours joie de s'enfermer parfaitement, de tenir sous sa main le plus grand nombre possible d'objets. De disposer d'un espace absolument fini [...] le navire est un fait d'habitat avant d'être un moyen de transport. Or tous les bateaux de Jules Verne sont bien des "coins du feu" parfaits, et l'énormité de leur périple ajoute encore au bonheur de leur clôture, à la perfection de leur humanité intérieure. Le *Nautilus* est à cet égard la caverne adorable : la jouissance de l'enfermement atteint son paroxysme lorsque, du sein de cette intériorité sans fissure, il est possible de voir par une grande vitre le vague extérieur des eaux, et de définir ainsi dans un même geste l'intérieur par son contraire. [...] La plupart des bateaux de légende ou de fiction sont à cet égard, comme le *Nautilus*, thème d'un enfermement chéri, car il suffit de donner le navire comme habitat de l'homme pour que l'homme y organise aussitôt la jouissance d'un univers rond et lisse, dont d'ailleurs toute une morale nautique fait de lui à la fois le dieu, le maître et le propriétaire (seul maître à bord, etc.) [...] » (Roland Barthes, « Nautilus et bateau ivre », *Mythologies*, Editions du Seuil, 1957, cité par Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 236-237)

est souvent méticuleuse, à des fins de suspense. Ce thème du réglage fin rejoint parfois les allusions théologiques, où l'auteur ou les personnages émettent des interrogations ou des affirmations sur le caractère accidentel ou prédestiné d'équilibres d'apparence improbable ou bénéfique. Il est par conséquent repris dans la partie 2.2° du glossaire.

*La Nature utile, canalisation des énergies, du travail naturel ; la nature « fait tous les frais... » (d'une tâche importante) :* Ceci peut être vu comme un pendant plus optimiste du thème de l'entropie et de la « mort thermique » : les énergies sont en quantité finies, il faut donc les capter de manière optimale, avec le minimum de déperdition. La nature est parfois un allié de l'homme dans cette logique de l'économie, se présentant parfois sous des configurations qui suppléent la machine ou l'habitation humaine ; Verne aime à réutiliser les termes « faire tous les frais... » en parlant de la nature remplissant une certaine tâche que les héros auraient autrement eu peine à compléter. Ceci n'est pas étranger à la fascination de l'auteur pour les cavernes et autres refuges naturels, ainsi que l'aspect « nourricier » de la nature. Le thème suivant peut être vu comme un cas particulier de celui-ci mais aussi une expansion vers les réflexions sur la technologie, l'hybridité...

*Trace du technologique dans le paysage (escalier naturel...) :* Cette catégorie peut inclure l'impact réel de l'industrie humaine sur les paysages naturels, mais plutôt dans le sens du façonnage que de l'impact négatif ; plus souvent, il s'agit plutôt des manifestations souvent utiles de la nature sous une forme mimant la technologie. L'exemple-type est l'escalier naturel, motif très récurrent chez Verne (*VCT, Hatteras, Île...*), mais l'apparence d'architecture délibérée dans le paysage rocheux ou glaciaire est aussi assez fréquente.

*Héros défini par l'opposition à / la victoire temporaire sur les forces naturelles (héros antigravitationnel/ anti-mécanique ?) :* Ceci va au-delà des traits les plus évidents du héros vernien – assez explicites pour être vus comme purement dénotatifs, puisque sans toujours être verbalisés leur symbolique est omniprésente –, conquérant de la nature ou du savoir ; nous nous intéressons plutôt à certains moments ponctuels où un « haut fait » du héros vernien se prête à une schématisation précise, où la force physique ou morale de l'être humain dépasse, ou égale, ou plus souvent tient simplement tête pour un bref instant aux forces naturelles d'habitude immensément plus grandes. Nous trouvons intéressant de nous permettre même un certain jeu de mots qui ferait du personnage vernien un héros *antigravitationnel* (ou plus généralement anti-mécanique, s'opposant à ou neutralisant les

forces physiques), tant certaines de ces images sont parfois saillantes, et jouant très souvent sur la *pesanteur* et son annulation temporaire. Dans un sens plus large, cette constante est parfois ponctuée de phrases qui deviennent reconnaissables d'un roman à l'autre : *Je vivrai et je passerai* (*Strogoff*), *Le Chancellor [restera] en équilibre* (*Le Chancellor*), etc.

*Chaleur et froid, brûlure, mécanismes de protection à vraisemblance variable* : Les héros verniens font à plusieurs reprises face au froid et à la chaleur extrêmes. Ils échappent à ces dangers, ou, sur le mode hypothétique, rejettent la possibilité de ces périls (Ardan affirmant que les planètes plus froides ou plus chaudes que la Terre seraient néanmoins habitables), grâce à un mécanisme d'isolation invoqué par l'auteur, généralement légitime sur le principe général mais très insuffisant en pratique : larmes transformées en vapeur protégeant les yeux d'une lame brûlante (*Strogoff*), nuages épais protégeant de la chaleur brûlante née d'un rapprochement excessif du soleil (*Servadac*), etc.

### 1.3° A la conquête du savoir

Le projet hetzelien de résumé des sciences et savoirs du dix-neuvième siècle et le projet vernien de « peindre la Terre » réapparaissent à travers les ambitions de certains personnages, créant ce que l'on pourrait appeler une « ambition d'exhaustivité extradiégétique et intradiégétique ». Cette catégorie comprend donc les constantes verniennes ayant trait à la fois au didactisme du roman lui-même et au rapport au savoir – et à l'*information* en général – des personnages.

*Insularité, clôture à récurrence* : rejoignant le thème du cercle et de la circumnavigation, on constate ici l'omniprésence des îles ou d'autres formes d'insularité plus métaphorique dans l'œuvre vernienne. L'île est symbole de fragmentation voire d'éphémère mais aussi du modèle réduit, permettant une clôture plus aisée, plus totale des savoirs, et créant un microcosme du tout, du continent, de la société. *L'Île mystérieuse* par exemple, est une île assez invraisemblable au sens biogéographique, possédant les climats de différents points du globe, la faune et la flore de multiples continents et latitudes, des mammifères de grande taille qui ne sauraient exister que sur un continent ou une très grande île, et une abondance de gibier plus propre aux terres de plus grande étendue. Elle permet d'exposer le jeune lecteur à des informations zoologiques, botaniques, etc., via les interventions de personnages « experts »

dans leur domaine, comme le jeune Harbert. Il y a clôture à récurrence parce que l'on fait le tour des îles, des îlots, des lacs d'une île, le quasi-contournement des péninsules, etc.

*Liste, encyclopédie, didactisme, énumération, microcosme* : le phénomène de la liste est presque universel dans les *Voyages extraordinaires*. Comme le remarque Simone Vierende, on le relève dès le premier *Voyage, Cinq semaines en ballon*, où se trouve d'ores et déjà l'un des cas les plus extrêmes, « par exemple, dans le premier chapitre, la liste des explorateurs antérieurs à Fergusson, donnée par ordre alphabétique en une énumération d'une page entière, semble parodier d'avance tous les passages didactiques !<sup>4</sup> ». Plusieurs romans se veulent un concentré des connaissances d'une discipline scientifique ou plusieurs, par exemple la géologie et la paléontologie pour *Voyage au centre de la terre*, l'entomologie pour *Un capitaine de quinze ans*, la zoologie marine (et, comme précurseur, l'océanographie, qui n'existait pas encore à proprement parler à l'époque) pour *Vingt mille lieues sous les mers*. C'est souvent un personnage particulier, un « expert », qui réunit ces connaissances et les expose au lecteur ; parfois plusieurs personnages, auquel cas ils sont qualifiés de microcosme des connaissances humaines, ou la communauté qu'ils forment, par les qualités d'érudition, de savoirs pratiques et de zèle qu'elle cumule, est présentée comme un microcosme d'une humanité idéale.

*Quadrillage, planisphère dans le texte, etc.* Les *Voyages extraordinaires* ambitionnent explicitement de décrire toutes les régions du globe (de même que toutes les sciences et bon nombre de cultures) ; cette encyclopédie géographique se déploie souvent assez littéralement dans le texte, où le moyen de transport « extraordinaire » est souvent un prétexte pour présenter directement la carte du monde sous les yeux des voyageurs, et donc du lecteur. Il y a superposition de l'auteur, du personnage et du lecteur comme géographes plus ou moins volontaires dans le texte vernien.

*La tromperie dans le lieu et la direction* : On sait combien l'« inexplicable » revient dans les *Voyages extraordinaires* ; il n'est donc pas étonnant que dans un récit fortement axé sur le déplacement géographique, l'inexplicable *du lieu* soit chose commune. Le héros vernien peut se tromper sur la direction qu'il prend et le lieu où il se trouve, et le texte s'ingénie parfois soit à détourner l'attention du lecteur – comme celle du personnage – pour retarder la

---

<sup>4</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, Paris, Editions Balland, 1986, p. 137.

révélation, soit à rendre disponibles les indices révélateurs mais en les réinterprétant d'une manière qui prétend dissoudre le mystère, temporairement. On devine un lien à la fois avec le thème du bouleversement des lois cosmiques – dans *Servadac*, c'est ce bouleversement qui trahit le changement du lieu, de la Terre à la comète Gallia – et les sous-entendus théologiques verniens, puisque l'erreur de direction et l'interprétation d'indices étranges causés par cette erreur renforcent graduellement soit le doute soit la certitude vis-à-vis d'un personnage, ou de l'existence d'une force externe, etc. L'un des exemples les plus audacieux est celui d'*Un capitaine de quinze ans*, où, pendant plusieurs chapitres, Verne tente de faire passer à la fois pour le héros et le lecteur l'Afrique tropicale pour l'Amérique du Sud.

« *Voile d'ignorance* », *vision ou connaissances limitées* : la focalisation narrative dans le *Voyage extraordinaire* fluctue entre point de vue interne – centré sur la perception d'un personnage, parfois confondu avec le narrateur –, externe, focalisation zéro et quelques variantes plus subtiles mêlant les points de vue précédents. Comme le récit transporte fréquemment ses personnages dans des lieux extrêmes et inattendus, la focalisation peut muter de façon à leur masquer – parfois à eux et au lecteur – la direction qu'ils prennent ou le lieu où ils se trouvent. Le « cap » suivi et l'emplacement géographique peuvent être dissimulés par un voile littéral, physique ; par perte d'un instrument de navigation, etc. Cette « myopie » est un élément, ou un degré, de la perte de contrôle sur l'itinéraire, contrôle qui dans ce cas revient davantage à l'« Objet », forces naturelles ou influence mystérieuse du récit. Il existe plusieurs variations sur ce thème, notamment une sorte de réciproque, « l'invisibilité à l'observateur externe (mais intradiégétique) », ainsi que le « lever de rideau » vernien (étymologiquement proche de l'apocalypse...), c'est-à-dire ce qui se passe quand le voile lui-même finit par se résorber.

#### 1.4° Une conquête mythique (du savoir, de la nature...) aux résultats mitigés

Nous employons ici le mot mythe moins dans le sens de la fiction ou de l'illusoire, et davantage dans le sens d'une entreprise ayant des aspects mythologiques, épiques, grandioses – mais la première signification n'est pas entièrement exclue. Le héros vernien est mythologisé ; les forces – naturelles et autres – qui s'opposent à lui ou interagissent avec lui sont personnifiées ; tous sont souvent divinisés. On trouve plusieurs fois chez Michel Serres l'idée que la fiction vernienne est moins tournée vers l'avenir (littérature d'anticipation, précurseur de la science-fiction) que vers le passé, et que Jules Verne a simplement réussi à

reprendre la mythologie gréco-romaine dans un contexte contemporain – d’ailleurs le plus souvent basé sur des connaissances et concepts légèrement *antérieurs*, et non postérieurs, à l’année de publication – ; l’Odyssée plus la machine à vapeur, en quelque sorte. Le mythe assimile certaines idées plus caractéristiques du dix-neuvième siècle – positivisme, scientisme, et à un certain degré et de manière plus ambiguë, colonialisme –, et il en résulte une épopée de la conquête des éléments, par le « tour », par l’énumération ou nomenclature, la connaissance totale ou du moins le résumé exhaustif, la traversée au sens géographique, ou encore le simple exploit de se déplacer à son gré dans le milieu que l’on espère ainsi « conquérir ». Ce mythe ne cesse toutefois de se remettre en question au fil du texte, avec un paroxysme intervenant généralement vers la fin du *Voyage*, où, si l’exploit et les capacités hors du commun des personnages ne sont pas niés (dans l’interprétation de Simone Vierne, on dira qu’ils ont bien accompli un degré ou un autre d’*initiation*, de progrès), il n’y a pas eu conquête totale : le résultat est presque invariablement mitigé, s’il est rarement nul.

*Connaissance a priori, théorique ; déterminisme* : le face à face homme-nature dans les *Voyages* peut se voir comme une métaphore ou une simplification de la méthode scientifique ; le savant, le personnage en quête des secrets de l’univers, se voit confronté à des éléments d’apparence chaotique. Par l’application du principe de causalité et par l’induction, il tente de déduire les lois de fonctionnement de ce chaos apparent, fondant ainsi le déterminisme scientifique : le chaos devient horlogerie ; c’est une horlogerie extrêmement complexe mais, suggère le texte, réductible ; on peut donc apprendre à prédire son fonctionnement avec grande exactitude (donc à la « conquérir », à acquérir une mesure de contrôle sur elle) si l’on réduit cette complexité à une série d’équations (penser par exemple à l’équation de Barbicane dans *Autour de la Lune* pour calculer la vitesse initiale du boulet). Le nœud de l’intrigue dans le *Voyage extraordinaire* vient précisément du fait que la réalité n’est pas réductible, ou du moins non entièrement réductible par les capacités actuelles de l’homme. D’où l’imprévu, l’indéterminisme, etc. (ce qui se rapproche grandement de certaines définitions littéraires du roman d’*aventure*). Un élargissement de ce phénomène au-delà de la notion étroite de déterminisme scientifique et d’équations prédictives permet d’inclure aussi dans ce thème la simple connaissance théorique : les connaissances encyclopédiques d’un Paganel (*Grant*), d’un Conseil ou d’un Harbert leur donnent une idée extrêmement précise de l’environnement qu’ils sont sur le point de traverser, de sorte que souvent il n’est même pas besoin d’une carte ou d’un manuel d’histoire ou de zoologie pour les préparer à y survivre. Mais il s’avère par la suite que ce savoir a priori ne suffit pas, que la connaissance des lieux, des dates, de la

classification des espèces, etc., ne prémunit pas contre toutes les péripéties possibles. Avoir déjà visité le pays « dans un fauteuil », comme dirait Paganel, ne dispense pas de connaissance et d'expérience pratiques.

*Le contrôle par la connaissance à distance (spatiale ou temporelle) :* La connaissance a priori, dans le roman vernien, peut atteindre un certain degré de complétude ou être recherchée avec un degré de zèle où il est suggéré qu'elle se transforme en contrôle. La suggestion peut être subtile ou explicite, sérieuse ou humoristique – on pense, dans le dernier cas, à *Hector Servadac*, où l'astronome français observe Jupiter avec tant d'acharnement que Ben Zouf en vient à craindre qu'il ne l'attire avec sa lunette... La connaissance peut se transformer en influence « à distance », c'est-à-dire spatialement, en étant séparé de l'objet étudié, ou temporellement, par la possession d'informations détaillées sur un lieu ou un sujet avant d'y être confronté directement.

*Figure de l'explorateur / colonisateur / savant :* Nous l'entendons ici moins comme personnage que comme représentation d'un certain rapport au savoir et à la géographie ; à un but déterminé – quadriller la terre, répandre la civilisation, faire avancer la science – correspond un individu possédant les caractéristiques permettant sa réalisation. Celles-ci peuvent se réunir, ou presque, en un seul homme – par exemple Cyrus Smith, qui allie connaissance théorique et savoir pratique et peut être vu comme le « civilisateur » de l'île Lincoln – ou être distribuées sur plusieurs personnages, par exemple dans *Hatteras*, le personnage éponyme représente davantage l'explorateur à l'énergie inépuisable alors que Clawbonny possède les connaissances nécessaires à une découverte plus « scientifique » et à la survie.

*Réussite et échec scientifiques :* Si l'impératif de la découverte et du progrès scientifique se rencontrent souvent dans les *Voyages* et avec un certain optimisme quant aux possibilités du futur, il arrive que la science ou l'homme de science soient mis en échec, et l'interprétation n'en est pas toujours claire, peut-être reflétant délibérément un pronostic mitigé de la part de l'auteur. Lidenbrock n'atteint pas le centre de la terre (*VCT*), Cyprien Méré n'a pas vraiment inventé le diamant artificiel (*L'Etoile du Sud*), cousin Bénédicte n'a pas vraiment découvert une espèce toute nouvelle d'hexapode (*Capitaine*), etc.

*Géométrie et psychologie* : Nous avons ici un cas hybride entre les phénomènes de type géométrique ou mécanique et ceux d'une nature plus psychologique, en accord avec la logique de cette classification qui se déroule selon une dérive en partie thématique et en partie causale. Nous ne disons pas « du concret vers l'abstrait » car, si le passage de la géométrie à la psychologie ou la philosophie peut être perçu comme une transition « de la matière vers l'esprit », les concepts de base de la physique et de la philosophie ou de la psychanalyse sont tous deux des pôles d'abstraction, des archétypes. Dans ce cas particulier, nous parlons principalement de configurations rencontrées dans le *Voyage extraordinaire* encourageant une interprétation psychologique. Par exemple les formes creuses ou au contraire saillantes – cavité ou pointe entre autres, les cavernes étant extrêmement fréquentes chez Jules Verne – sont interprétables comme images sexuelles féminines ou masculines.

*Faust, Prométhée, Icare... ; élévation souvent périlleuse de l'homme via le savoir et la technique* : Nous examinons ici de plus près la mythologisation ou divinisation du héros vernien et ses conséquences. Julien Gracq voit dans les héros verniens la « civilisation faustienne » d'Oswald Spengler<sup>5</sup>. Ils tentent sans cesse d'élargir, de dépasser les limites naturelles ; d'ailleurs, s'agissant de Faust en particulier, le « pacte avec le diable » est présent chez Verne bien avant les *Voyages extraordinaires* (voir *Maître Zacharius*). Le protagoniste reproduit, sinon la tragédie complète, du moins certaines poses prométhéennes, et est comparé explicitement ou non à des figures mythologiques ; Verne peut aller parfois jusqu'à la conclusion qui s'impose, à savoir la mort du héros, mais, probablement sous l'influence d'Hetzel et à cause du public principalement jeune de ses romans, il l'évite ou l'atténue généralement, finissant le *Voyage* par une « chute » (dont le pendant physique est la partie descendante de la « trajectoire balistique » du voyage), un effondrement des forces ou des ambitions humaines, une victoire des éléments naturels, en épargnant toutefois son héros, ou en lui donnant une mort symbolique (folie par exemple) plutôt que littérale. Les forces de la nature sont les dieux de la mythologie antique.

*L'acte qui suit le verbe* : la divinisation du héros vernien se manifeste parfois par une métaphore de l'acte de création divine ; ainsi un évènement, un dénouement, un cataclysme surviennent directement après avoir été simplement évoqués ou « demandés » (*mandés* ?) par un personnage. Dans le cas particulier de l'homme préhistorique qui apparaît dans *Voyage au*

---

<sup>5</sup> Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 38-39.

*centre de la terre* peu après qu'Axel en ait envisagé la possibilité, Daniel Compère commente que « nommer fait apparaître<sup>6</sup> ». Il y a souvent perversion du thème, puisque dans beaucoup de cas la pensée ou le souhait du personnage sont réalisés d'une manière inattendue, voire ironique, ne correspondant pas à ce que l'on entendait littéralement.

*Eschatologie vernienne* : à ne pas confondre avec la « cosmogonie vernienne » (section 2.2° de ce glossaire) ; les deux thèmes ne sont pas mutuellement exclusifs mais diffèrent tout de même sur le principe. Nous entendons par eschatologie vernienne les passages, ou les idées plus disséminées le long du texte, relatifs soit à une conception de la fin du monde – littérale ou plus figurative, telle la fin de la vie ou de l'habitabilité terrestre, la fin des continents, etc. – commune à de nombreux *Voyages extraordinaires*, et d'une exactitude scientifique variable (par rapport aux connaissances modernes mais aussi celles du temps de Jules Verne), soit à une métaphore ou une version réduite de l'apocalypse, souvent causée par un *travail humain*, le travail démiurgique des héros verniens. Les personnages discutent de l'apocalypse (ou d'une version poétisée de l'apocalypse mêlant mythe et science), sont victimes et spectateurs d'un genre d'apocalypse, ou provoquent l'apocalypse, par leur témérité, ou leur hubris, parfois même en toute connaissance de cause et dans un but précis (l'éruption artificielle du volcan Maunganamu dans *Capitaine Grant* par exemple).

*L'électricité comme constante* : nous avons ici un exemple saillant du thème comme « obsession », leitmotiv se répétant dans les *Voyages* peut-être sans autre but que la nécessité d'y être (pour l'auteur) : *il faut*, pourrait-on dire, « que l'électricité joue un rôle », mots que l'on rencontre fréquemment dans l'œuvre. L'électricité chez Jules Verne comme phénomène inexplicable à la frontière de la science et du fantastique a été commentée plus d'une fois par Simone Vierne. Accidentellement ou non, il y a d'ailleurs ici correspondance intéressante avec la notion actantielle d'*agent* : si l'ambition humaine serait de s'accaparer le rôle d'agent, faisant de la nature le *patient*, ce sont les éléments naturels qui, se saisissant de la direction des événements, de l'itinéraire, accèdent le plus souvent à ce rôle. Or dans un passage fortement personnifiant, *Vingt mille lieues sous les mers* introduit l'électricité de la sorte : « Il est un agent puissant, obéissant, rapide, facile, qui se plie à tous les usages et qui règne en maître à mon bord. Tout se fait par lui. Il m'éclaire, il m'échauffe, il est l'âme de mes

---

<sup>6</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1977, p. 49.

appareils mécaniques. Cet agent, c'est l'électricité ». La lumière non solaire de la caverne du *Centre de la terre* « [accuse] un phénomène purement électrique ». Dans le même roman, Axel soupçonne l'approche d'un séisme sur la base du fait qu'il se prépare un phénomène « dans lequel l'électricité jouait un rôle ». Etc.

*La sous-estimation des obstacles* : thème voisin de l' « inventaire » ou pause évaluative de la catégorie 3°, mais qui n'apparaît pas seulement dans de véritables pauses narratives. Les personnages verniens sous-estiment fréquemment les difficultés qui les attendent, parfois de façon systématique et sans tenir compte des désillusions précédentes. L'effet n'est d'ailleurs pas toujours, ou nécessairement, de revoir à la baisse les capacités des héros ou des entreprises humaines en général : ce peut être un trait caractéristique des héros verniens de faire peu de cas, *verbalement*, des périls qui les attendent ou qu'ils viennent de vivre, même lorsque l'épreuve est objectivement plus ardue qu'il n'est annoncé.

*La « fractale » d'attente météorologique* : on peut considérer ce genre d'épisode comme une forme d' « horizontale locale » : plutôt que d'être vaincu ou temporairement mis en échec par des obstacles ne demandant que plus de volonté, de force ou de moyens pour être finalement franchis, le protagoniste est stoppé net par un phénomène de type atmosphérique ou céleste que nul degré de détermination ne peut vaincre ou contourner ; la seule solution est d'*attendre*, ce que les héros verniens marqués par la *hâte* vivent particulièrement mal (Lidenbrock, Antifer...). Il arrive que l'attente résulte d'un bouleversement causé par les activités humaines, mais qui affecte l'environnement naturel, mettant en branle des processus auxquels les personnages n'ont d'autre choix que d'assister en observateurs, leur déroulement une fois lancé étant à peu près immuable.

*Autres* :

-Ambition scientifique, complétude et incomplétude. « L'échec scientifique implique le (ou prélude au) danger ».

-La technologie : puissance, péril, destruction. La portée de l'homme démultipliée par les machines.

-Références mythologiques significatives.

-La relation entre science, fiction et fantastique.

-Utopie et société.

-Le thème de l'enfermement ; la clôture de la catégorie 1.3° sous un angle plus social et psychologique.

-Evènements ayant lieu à midi ; constantes astronomiques significatives.

## **2° Le rapport à l'Objet : déclinaisons homme-nature et quête d'un Autre multiforme.**

Cette catégorie résume les constantes verniennes relevant du second versant, philosophique celui-là, du monomythe vernien. Nous en faisons l'inventaire en deux temps : d'abord les phénomènes qui s'y rattachent d'une manière relativement subtile, préliminaire dirait-on – même s'ils ne figurent pas nécessairement avant la sous-catégorie suivante dans la chronologie du récit – ; ensuite ceux relevant plus directement de la « théologie souterraine du roman vernien ». Nous choisissons cet ordre parce qu'il a un effet argumentatif : ces phénomènes, énumérés de manière aléatoire, peuvent ne pas donner l'apparence d'une unité thématique ; mais regroupés de cette manière, ils créent une progression sémantique : ainsi la première catégorie traite d'interaction homme-nature, d'assimilation du premier par la seconde, de mythologisation des deux, etc. ; la deuxième catégorie peut être vue comme une extension de cette mythologisation en termes de déchiffrement de l'énigme du monde, de l'homme face au surnaturel ou au divin, etc. L'« Autre multiforme » est donc l'altérité que rencontre ou que perçoit le héros vernien sous ses déclinaisons diverses, qui, plus dénotatives (éléments naturels, autres personnages humains...) dans la première sous-catégorie, confinent davantage au connoté divin ou surnaturel dans la seconde.

### 2.1° Manifestations et interactions homme-nature.

Si la dernière sous-catégorie (1.4°, la conquête mythique...) appréhendait le voyage vernien davantage du point de vue de l'homme et du degré de succès de son entreprise, celle-ci se rapproche de la réciproque – le point de vue de la nature –, ou du moins mêle davantage les deux. Les entités déclarées sujet et objet tôt dans le récit érodent l'étanchéité de cette conception, lui échappent et deviennent protagonistes actifs ; les éléments naturels ou surnaturels acquièrent un pouvoir croissant, parfois « divin » ; enfin le protagoniste humain, dans sa tentative d'égaliser, contrôler ou dépasser les forces naturelles, ne réussit souvent qu'à

leur ressembler ou à être absorbé par elles. Humain ou naturel, on peut identifier un certain agent, ou une totalité agissante qui n'est pas nécessairement individuelle mais peut être appréhendée comme un tout, et se manifestant sous diverses déclinaisons (voir 2.2°).

*Fusion homme-machine, assimilation de l'homme par sa création ou par la nature :* Catégorie de phénomènes relativement variés, qui peuvent aller du sérieux au comique, dont le point commun est l'acquisition par un protagoniste humain de caractéristiques qui sont normalement le propre de l'un des éléments naturels ou technologiques mis en exergue par le récit. Dans *Voyage au centre de la terre*, le géologue Otto Lidenbrock explore les profondeurs terrestres armé d'instruments scientifiques modernes (lampes Ruhmkorff...), or sa description est en partie une métaphore filée du métal aimanté, et sa volonté est « plus dure que le granit » : il est assimilé par la technologie et la géologie. Le capitaine Nemo est l'âme de son *Nautilus* ; ayant conçu un appareil sous-marin capable de voyager au fond des mers plus impunément que le plus puissant des poissons ou mammifères marins, il se manifeste à la manière d'un monstre des abysses.

*Déclinaisons de la nature, archétypes divers :* les éléments de la nature eux-mêmes ne sont pas exempts de cette espèce de contamination symbolique, quoique dans leur cas, un élément naturel est assimilé à un autre, alors que l'homme en général est assimilé par la nature ou par la machine, non par son pareil, par un personnage humain (il existe toutefois des exemples de héros verniens surclassés par d'autres héros qui possèdent leurs qualités à un degré supérieur). L'exemple le plus fréquent est l'usage de l'imagerie animale, animante, pour décrire le figé, la topographie. Ainsi la forme géographique de l'*Île mystérieuse* fait penser à un monstrueux animal marin – ce qui est vrai de plusieurs îles verniennes –, à un « ptéropode » ; l'une des péninsules de l'Islande est décrite comme se terminant par une « rotule » ; la mine abandonnée des *Indes noires* est elle aussi décrite avec force métaphores issues du règne animal<sup>7</sup>.

---

<sup>7</sup> « Il faut dire que la comparaison avec un *squelette*, motivée par la métaphore vitale, avait été peu avant relayée par un intéressant imageant paléontologique [...] L'image des “grandes arêtes d'ichtyosaures” suggérait ici une relecture animale du lexique technologique, qui l'introduisait insensiblement : *s'articuler, épuisement, édenté*. Tout le paysage prenait ainsi des allures de champ fossilifère, d'émouvant ossuaire d'une vie disparue. La mélancolie descriptive de Jules Verne se manifeste, dans le tableau de la fosse Dochart, par le recours à un idiolecte animant qui fait ressortir la mort imaginaire de la mine. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, Paris-Caen, Minard, « Lettres Modernes », 2005, p. 39-40)

*Arbitrage des forces naturelles ; dénouement via les forces naturelles* : schéma voisin de celui de la survie du héros vernien à la phase descendante de son voyage par concession ou « grâce » des forces externes, on constate fréquemment, et parfois simultanément dans le roman vernien, que l'arbitrage final du dénouement de l'intrigue se décide d'une manière presque entièrement indépendante de la volonté et des forces des protagonistes humains. Un fragment de roche aurifère tombe « accidentellement » sur la tête de l'antagoniste principal (*Le Volcan d'or*) ; un ours vient enserrer les deux duellistes qui jusque-là ne parvenaient pas à conclure leur combat au couteau, en relâche un et tue l'autre (*Un hivernage dans les glaces*), etc. Le héros, malgré ses qualités indéniables, n'a généralement pas la force nécessaire non seulement pour finir le *Voyage* à son avantage, mais même pour clore l'intrigue tout court, avec un degré quelconque de succès : des forces extérieures doivent intervenir.

*Autres :*

- L'hybride, le monstre.
- Actants ayant des versants naturel et humain (en coexistence ou en alternance).
- Forces naturelles imprévisibles ou vengeresses.
- Les (quatre ?) éléments ; la géologie en rapport avec la fiction et la mythologie.

## 2.2° Quête, vision du monde, théologie vernienne.

Nous nous tournons ici vers des thèmes qui, tout en variant toujours en termes de degré d'explicite ou d'implicite, relèvent davantage de la question des croyances et du rapport entre naturel et surnaturel que d'une simple interaction homme-nature aux connotations diverses. L'« Autre multiforme » auquel nous avons fait allusion peut être résumé dans cette catégorie comme se déclinant selon une échelle croissante de divinisation (il faut toutefois garder à l'esprit qu'il en existe des cas ne se prêtant pas à cette vision à une dimension). En bas de l'échelle se trouve l'idée d'un simple personnage bien humain, mais qui influence le cours des événements d'une manière plus subtile – suscitant étonnement ou perplexité – que les personnages ordinaires. Un peu plus haut l'on trouve l'agent caché aux moyens hors du commun, dont les traits extraordinaires suscitent le fantastique, par l'incertitude sur son statut naturel ou surnaturel, humain ou surhumain. En haut de l'échelle l'on trouve un personnage ou une autre force extérieure perçue au moins temporairement comme assez explicitement

surnaturelle ou divine ; le cas le plus évident est le capitaine Nemo dans *L'Île mystérieuse*, mais nous en rencontrerons d'autres.

*Doute, scepticisme, « dénévation »* : nous avons parlé d'allusions, d'arrière-texte, de « versant théologique » du roman vernien ; l'une de leurs manifestations les plus communes consiste en la reprise d'un thème courant en contexte religieux, et son insertion dans un contexte en apparence très différent (souvent scientifique, ce qui n'est guère étonnant), mais avec suffisamment d'indices textuels pour suggérer un lien certain. Il se produit souvent dans les *Voyages* des situations, des dialogues où un personnage adopte la posture du « dénégateur », rejetant la véracité d'un fait ou l'existence d'une entité que son interlocuteur tient pour plus ou moins certaine. Là où une attitude dubitative aurait pu être exprimée en termes assez anodins, les choix lexicaux semblent rappeler plus délibérément les débats religieux. Ned Land « ne croyait guère à la licorne », dans *Vingt mille lieues* ; dans *Le Chancellor*, « Robert Kurtis croit-il donc encore à la terre ? Je n'y crois pas, moi !<sup>8</sup> ».

*Le prédécesseur* : le *Voyage extraordinaire* tel qu'il a lieu dans le roman vernien ne se fait parfois pas pour la première fois ; le héros peut avoir un précédent, qui le conforte dans sa confiance en la possibilité de l'entreprise. Michel Serres parle du « voyage second » (*Jouvenances sur Jules Verne*). Ce qu'un autre a fait, le protagoniste se fait fort de refaire, peut-être mieux ou de manière plus complète, dans le cadre (en apparence) démythologisé d'un dix-neuvième siècle où l'outil technologique pourrait lui donner de meilleures chances de succès. Ce prédécesseur peut d'ailleurs provenir d'un passé plus mythique ; il a une consistance variable dans le récit et peut être physiquement absent, n'existant que par les signes ou les documents cryptés qu'il a laissé derrière lui. On pense facilement à Arne Saknussemm dans *VCT*. Il n'y a pas vraiment de divinisation à ce niveau – l'on est en bas de l'échelle évoquée plus haut –, mais la dématérialisation (par l'absence) et la précédence historique travaillent d'ores et déjà à une transition du naturel au surnaturel. Saknussemm est un peu un génie du monde « subterrestre » comme dit Jules Verne.

*Force cachée, éventuellement divine, ou criminelle ; auteur, auctorialité* : On sait combien abondent, dans les romans de Jules Verne, les « phénomènes inexplicables ». L'adjectif revient dans la plupart des romans. Presque aussi fréquent est le souci immédiat chez les

---

<sup>8</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, Paris, Hetzel, 1883, éd. orig. 1875, ch. LII, p. 223.

personnages de déterminer le « qui » ; d'ailleurs la perception des causes des phénomènes comme venant d'une personne – d'un qui plutôt que d'un quoi – est assez commune ; ainsi lorsque Harbert et Pencroff (*L'Île mystérieuse*) voient flamber un feu à leur retour de la chasse, le premier réflexe de Pencroff est de demander « Mais qui a allumé ?... » : il importe peu que la cause directe, philosophiquement parlant, soit l'ingénieur Cyrus Smith usant de son savoir-faire, ou le soleil (réponse qu'il donne), ou encore la lentille : la cause telle que la conçoit le marin est un « qui », un auteur plutôt qu'un simple moteur. L'auctorialité – d'un phénomène étrange, d'un texte... – est donc importante dans les *Voyages*, et l'on constate souvent une forte visualisation des « phénomènes inexplicables » en termes d'une « main » cachée, d'une main criminelle si l'influence est malfaisante (penser à Negoro dans *Capitaine de quinze ans* ou Silfax dans *Les Indes noires*), etc. En étant représenté ainsi et dissocié des actions des personnages plus ordinaires ou du héros vernien, l'agent mystérieux, qu'il soit humain ou non, acquiert une apparence surnaturelle.

*La révolte du héros vernien, ou le « poing tourné vers le ciel »* : Verne ponctue parfois les scènes les plus critiques de ses *Voyages* d'un moment de blasphème littéral ou figuré, dans lequel la détresse du héros vernien – généralement plus ou moins explicitement religieux – l'amène à un « point de rupture », le plus souvent réversible d'ailleurs. Le geste de révolte, sa nature et son ton sérieux ou léger, dépendent du caractère du personnage et de l'effet dramatique particulier vers lequel tend la scène ; selon le cas la frustration exprimée par le protagoniste ne se dirige pas toujours vers la providence divine au sens propre, et symboliquement, peut viser une déclinaison quelconque des « forces externes » telles qu'elles apparaissent dans le roman.

*Cosmogonie vernienne* : à ne pas confondre avec l'« eschatologie vernienne » ; on peut considérer ce motif comme symétrique du premier, mais nous hésitons à le définir fondamentalement comme tel parce que thématiquement la symétrie est assez superficielle : si nous appelons généralement cosmogonie vernienne les exemples de pauses narratives où le texte évoque un « récit des origines » – origines du monde, ou du système solaire, des continents, de la vie sur terre, des gisements de charbon... –, il n'y a guère de cas où l'évocation elle-même a un quelconque rapport avec l'activité démiurgique ou l'hubris humains : on pourrait dire que la symétrie brise la symétrie, puisque, en tant qu'évènement originel, le processus évoqué ne peut avoir été déclenché par les personnages du récit. Là aussi le texte offre la version vernienne de l'explication des origines d'un phénomène

important dans le récit, avec un certain souci d'exactitude par rapport aux connaissances et hypothèses scientifiques de l'époque. La fin en est d'abord didactique, mais l'inclusion de tels épisodes ainsi que leur ton participent à une atmosphère mythologique et entretiennent dans le roman la thématique des origines du monde et de l'homme.

*Autres :*

- Rapport entre science et croyance chez Verne, place de l'homme dans le monde.
- Accumulation d'indices/ de doutes/ révélation (confine à la « pause évaluative », voir 3°).
- Le réglage fin, appréhendé ici non pas du point de vue de la « mécanique » du voyage mais lorsque l'auteur ou les personnages les considèrent comme surnaturels. La tension entre croyance aux miracles et croyance aux lois physiques.
- Labyrinthe, déchiffrement et interprétation.

### **3° Structures et procédés narratifs et textuels.**

Cette catégorie comprend les « phénomènes verniens » qui, tout en participant souvent à la construction des thèmes appartenant aux deux classes précédentes, ne relèvent pas fondamentalement de l'une ou de l'autre. Aspects de type linguistique, narratif ou généralement textuel, ils participent globalement de ce que Daniel Compère appelle un *univerne*<sup>9</sup> – par jeu de mots sur *univers* et *Jules Verne* – ou parfois un *plurivers*<sup>10</sup>. Ils reflètent un souci d'unité et de récurrence à l'échelle du roman lui-même et à celle de l'œuvre entière des *Voyages extraordinaires*, créant complicité entre auteur et lecteur, et explorant des variantes multiples des mêmes configurations globales. Y est incluse l'« intratextualité » ou intertextualité « intra-vernienne », les très nombreux liens de formes diverses entre romans de Jules Verne parfois séparés par plusieurs décennies ; et dans un souci de complétude, nous y ajoutons une proportion plus limitée d'intertextualité plus ordinaire, échos entre des *Voyages* et des romans extérieurs à l'œuvre, venant avant ou après les romans étudiés.

---

<sup>9</sup> Daniel Compère, *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Paris, Encrage, 1996, p. 75.

<sup>10</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 55 (terme emprunté à François Raymond).

*Brouillage du lecteur (à fin de suspense ou autre)* : l'intrigue du *Voyage extraordinaire* dépendant souvent fortement de concepts scientifiques ou inspirés des sciences dures (nous disions « science motrice »), le dénouement lui-même sinon un élément important du récit dépend de la révélation différée d'un « truc », d'une ruse elle-même souvent de type physique ou globalement scientifique. Que ce soit pour entretenir le suspense ou parce que la structure narrative exige une rétention d'information, le texte peut avoir recours à ce que Simone Vierne appelle « une diabolique technique de brouillage<sup>11</sup> » dans l'exemple des « vingt-quatre heures gagnées » du *Tour du monde en quatre-vingts jours* ; mais il existe plusieurs autres exemples. On peut relier ce phénomène, basé surtout sur des techniques textuelles visant à détourner l'attention du lecteur du détail à dissimuler, à celui du « voile d'ignorance » et de la connaissance limitée, dans la section 1.3°. Ils peuvent soit se confondre soit être une mise en abyme l'un de l'autre : le premier cas lorsque la barrière physique à l'accès à l'information la cache à la fois aux personnages et au lecteur ; le second lorsque l'effet de brouillage désoriente seulement le lecteur, effectuant une version métatextuelle ou extradiégétique de ce dont les personnages sont habituellement victimes.

*Inventaire, pause évaluative* : il s'agit d'une pause relative dans la narration où, par la voix d'un narrateur externe ou du point de vue du personnage principal (ou une combinaison des deux), la situation générale, souvent critique ici, est évaluée, soit par un passage dramatique soulignant le degré de péril, de dénuement, etc., soit par une comparaison des « forces en présence » (les héros contre les antagonistes, ou les héros et leurs outils et qualités contre les forces de la nature...), soit encore par une énumération des capacités, des instruments ou des provisions à la disposition des personnages pour la tâche qui s'annonce.

*Personnages types, systèmes de personnages* : le roman vernien reproduit bien entendu certains stéréotypes du personnage de roman d'aventure – le héros classique, le savant distrait, etc. –, mais l'on peut percevoir aussi des régularités plus propres à l'œuvre, à la fois en termes des caractéristiques des personnages et des rapports entre eux. Par exemple, les jeunes gens (habituellement) dominés par l'oncle impérieux et irritable qui décide de leur avenir (mariage...) et des destinations futures, existent à la fois dans *Mirifiques Aventures de maître Antifer* (Juhel et Enogate face à Pierre Antifer) et dans *Voyage au centre de la terre* (Axel et Gräuben face à Otto Lidenbrock). Le personnage incarnant flegme et stabilité, et sauvant

---

<sup>11</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, Paris, Editions Balland, 1986, p. 248.

fréquemment un protagoniste important de la *chute* apparaît à la fois dans *Voyage au centre de la terre* (le guide Hans sauve Axel plus d'une fois d'une chute mortelle) et *Capitaine Grant* (le major Mac Nabbs arrête la chute de Paganel, tombé de l'arbre géant). On peut voir ce phénomène comme voisin des « constantes de topographie ou de configuration » ; la configuration concerne ici plus les personnages que l'espace physique du récit.

« *Spoiler* » ou *divulgâcheur* : malgré le souci de suspense, le ménagement des effets, le roman vernien a tendance à annoncer certains événements clés systématiquement et souvent sans même la retenue du connoté ou de l'allusion : tel phénomène nommé voire attendu par un personnage se réalise bel et bien quelques pages ou chapitres plus loin, en une sorte de « spoiler » à répétition selon l'anglicisme moderne. Curieusement, il est possible de n'y pas trouver une rupture du suspense ; les événements dont le secret est ainsi dévoilé à l'avance deviennent alors des morceaux de bravoure, où l'auteur aurait cherché, peut-être, à prouver son habileté d'écrivain, la qualité de l'écriture rendant superflu le secret voire même amplifiant le suspense par l'annonce même de l'évènement à venir. Ainsi le *Centre de la terre* annonce le mythique « berger des mastodontes » peu après qu'Axel se soit demandé si « quelque homme de l'abîme » vit encore dans la caverne Lidenbrock, et *Le Sphinx des glaces* anticipe bien des chapitres à l'avance l'apparition du sphinx qui hante le pôle méridional du globe (« Et, cette fois, qui sait si le sphinx des régions antarctiques ne parlerait pas pour la première fois à des oreilles humaines ?... »).

*Intertextualité interne* (« *intra-vernienne* »), *intratextualité* : il s'agit ici des cas nombreux de dialogue ou d'emprunt entre différents *Voyages extraordinaires*. Plusieurs critiques ont commenté la remarquable « unité » de l'œuvre de Jules Verne ; Daniel Compère dit ainsi que « Verne [semble] manifester ainsi une profonde conscience de son pouvoir de création littéraire<sup>12</sup> » et que « l'auteur avec lequel Verne entre le plus en relation intertextuelle est lui-même<sup>13</sup> » ; Julien Gracq parle d'« une espèce de mosaïque [...] C'est extrêmement bien conçu, c'est une œuvre englobante et entretoisée<sup>14</sup> ». Les romans partagent des scènes similaires, ou évoquent les mêmes concepts scientifiques – parfois clé de l'intrigue dans l'un,

---

<sup>12</sup> Daniel Compère, *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, p. 75.

<sup>13</sup> Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 89.

<sup>14</sup> Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 72-73.

curiosité simplement mentionnée par l'autre roman –, voire font allusion à des événements d'un autre *Voyage* comme faits réels appartenant au même univers (« univerne »), etc.

*Opposé / corruption d'un thème (Tournier : inversions bénigne et maligne ?)* : Le plus souvent dans le cadre même de cette « intratextualité », de ces récurrences d'un roman vernien à un autre, la reprise de certains thèmes s'accompagne d'une distorsion, ou d'une symétrie ou inversion. L'un des cas facilement repérables est ce que l'on pourrait appeler « *Dark Nemo* » : Robur-le-Conquérant dans *Maître du monde*, suite à son hubris et à ses qualités morales plus dégradées, ainsi que Ker Karraje (le comte d'Artigas) dans *Face au drapeau*, font penser à des corruptions, à des versions moins moralement respectables du personnage (déjà ambigu sur ce plan) du commandant du *Nautilus*. Nous rencontrerons toutefois d'autres exemples. Nous trouvons intéressant de noter une certaine ressemblance de ce phénomène avec un procédé employé par un autre auteur qui a beaucoup commenté Jules Verne, à l'intérieur et à l'extérieur de ses romans : Michel Tournier. Cette « corruption du thème » se rapproche en effet de ce qu'il appelle dans *Les Météores* et surtout *Le Roi des aulnes* « l'inversion maligne » (en opposition avec l'inversion bénigne, elle aussi présente dans ces romans). Ce n'est pas le seul lien intéressant que nous relèverons entre ces deux auteurs dans notre travail.

*Autres :*

-Echos « dialectiques » : ce qui est hypothèse ou nié dans un roman est réalisé dans un autre.

-Allusions entre romans, « clins d'œil », autoréférence.

-Autres aspects métatextuels ; l'auteur dans son texte / ses personnages ; mise en abyme.

-Groupements de personnages/ personnages antonymes.

-Aspects textuels/ narratifs particuliers.

-Intertextualité (cas général ne se limitant pas au cas « intra-vernien »).

-Equivalences narratives ou de forme entre romans.

## II-2 – Liste des abréviations

### Corpus primaire et autres romans de Jules Verne :

Noter que des abréviations différentes peuvent figurer dans la critique vernienne que nous citons ; là où de tels extraits nous ont paru créer quelque ambiguïté dans la rédaction, nous avons inséré de brèves notes explicatives. Par exemple pour une citation traitant de « *Mers et Ile* », nous pourrions préciser que [l’auteur parle de *Vingt mille lieues sous les mers* et de *L’Île mystérieuse*]. On a donc, par ordre de publication et sans inclure les titres de romans que nous n’avons pas abrégé :

*Un hivernage dans les glaces* : *Un hivernage...*, *Hivernage*.

*Cinq semaines en ballon* : (rarement) *Ballon*.

*Voyages et aventures du capitaine Hatteras* : *Aventures du capitaine Hatteras*, *Hatteras*.

*Voyage au centre de la terre* : *Centre la terre*, *VCT*. Nous préférons la seconde forme, et généralement éviterons « *Centre* » tout court ; à l’occasion nous nous permettrons « ...du *Centre* » en fin de phrase par exemple. Lorsque nous parlons du lieu en faisant allusion au roman, il nous arrive d’écrire « au *Centre de la terre* », l’italique soulignant la référence à un événement du roman plutôt qu’à une vérité générale sur le noyau terrestre. Il peut nous arriver d’employer le titre entièrement en bas de casse par jeu de mots.

*De la Terre à la Lune* (roman en deux volumes) : Nous abrégeons *Lune* pour le roman entier (voire à l’occasion « le roman lunaire », « le roman de la *Lune* »), *Autour* pour le second tome ; nous évitons toutefois les formules forcées comme par exemple « Nous constatons ceci dans *Lune* » ; « ceci se vérifie dans la *Lune* » est un jeu de mots que nous avons pu nous permettre une ou deux fois... Nous citons le second volume indifféremment comme « *Autour de la Lune* » ou « *De la Terre à la Lune*, tome II », mais nous employons la pagination de l’édition indiquée en bibliographie (plus celle réservée aux illustrations, voir bibliographie), préfacée par Simone Vierne et qui réunit les deux volumes (que Verne considérait comme formant un seul roman, *De la Terre à la Lune*). On ne s’étonnera donc pas de références au « chapitre I, p. 246 » d’*Autour de la Lune*.

*Les Enfants du capitaine Grant* : *Capitaine Grant*, parfois *Grant*.

*Vingt mille lieues sous les mers* : *Vingt mille lieues*, (rarement, si répétition) *Lieues* (parfois abrégé en « *Mers* » par certains critiques que nous citons).

*Le Pays des fourrures* : (rarement) *Fourrures*.

*Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* : *Aventures de trois Russes...*

*Le Tour du monde en quatre-vingts jours* : (*Le*) *Tour du monde*, (rarement) *Tour*.

*L'Île mystérieuse* : *Île*.

*Le Chancellor* : *Chancellor*.

*Michel Strogoff* : *Strogoff*.

*Hector Servadac* : *Servadac*.

*Les Indes noires* : (rarement, surtout quand mentionné en passant entre parenthèses) *Indes*.

*Un capitaine de quinze ans* : *Capitaine de quinze ans*, (rarement, parfois abrégé sous cette forme par certains auteurs que nous citons) *Capitaine*.

*Les Cinq Cents Millions de la Bégum* : (*la*) *Bégum*.

*Les Tribulations d'un Chinois en Chine* : *Tribulations*.

*L'Etoile du Sud* : *Etoile*.

*Mathias Sandorf* : *Sandorf*.

*Robur-le-Conquérant* : *Robur*.

*Mirifiques Aventures de maître Antifer* : *Aventures de maître Antifer*, *Maître Antifer*, *Antifer*.

*Face au drapeau* : (rarement) *Drapeau*.

*Le Sphinx des glaces* : (*Le*) *Sphinx*.

*Le Village aérien* : *Village*.

*Maître du monde* : *Maître*.

*Le Volcan d'or* : *Volcan*.

*L'Etonnante Aventure de la mission Barsac* : *Mission Barsac*, *Barsac*.

#### Ouvrages critiques :

Ceux-ci sont énumérés selon le même ordre où ils figurent dans notre bibliographie, à l'exclusion de ceux que nous n'abrégeons pas dans la rédaction :

« Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne » : « Le point suprême et l'âge d'or », « Le point suprême ».

*Jules Verne, la science et l'espace : travail de la rêverie : Jules Verne, la science et l'espace.*

*Approche de l'île chez Jules Verne : Approche de l'île.*

*Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre : nous abrégeons Un voyage imaginaire de Jules Verne... / Un voyage imaginaire...*

*Jules Verne : texte et intertexte : Texte et intertexte.*

*Jules Verne, parcours d'une œuvre : \_\_\_\_, parcours d'une œuvre, Parcours d'une œuvre.*

*Entretiens avec Jules Verne : Entretiens.*

*Jules Verne, l'enchantement du monde : L'Enchantement du monde.*

« Le Dialogue des imaginaires. Formes du monstrueux et merveilleux géographique dans Voyage au centre de la terre » : « Dialogue des imaginaires ».

*L'Histoire des Voyages extraordinaires : essai sur l'œuvre de Jules Verne : nous abrégeons L'Histoire des Voyages extraordinaires.*

*Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne : nous abrégeons Le Livre des îles.*

*Le Cannibale. Grandeur et décadence : nous abrégeons Le Cannibale.*

*Lecture documentée et analyse textométrique de l'œuvre de Jules Verne : Lecture documentée et analyse textométrique.*

*Jouvences sur Jules Verne : Jouvences.*

*Voyages extraordinaires : Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers (édition critique de deux romans du corpus) : nous abrégeons Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers, voire Capitaine Grant, Vingt mille lieues, ou exceptionnellement, Grant, Lieues.*

*Voyages extraordinaires : L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces : nous abrégeons L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces, ou exceptionnellement Île, Sphinx.*

*Voyages extraordinaires : Voyage au centre de la terre et autres romans : nous abrégeons Voyage au centre de la terre et autres romans, ou encore VCT et autres romans.*

*Voyages extraordinaires : Michel Strogoff et autres romans : nous abrégeons Michel Strogoff et autres romans.*

*Jules Verne et le roman initiatique : \_\_\_\_ roman initiatique.*

*Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque : \_\_\_\_ une vie, une œuvre, une époque.*

*Jules Verne : mythe et modernité : nous abrégeons \_\_\_\_ mythe et modernité, voire Mythe et modernité quand le contexte s'y prête (voir notre conclusion générale).*

Autres ouvrages divers :

*Discours de la méthode* : *Discours*.

*Méditations métaphysiques* : *Méditations*.

*Robinson Crusoé* : *Robinson*.

*Les Aventures d'Arthur Gordon Pym* : *Arthur Gordon Pym, Gordon Pym, Pym*.

(*De l'Origine des espèces* (lui-même un titre quelque peu abrégé, par ailleurs) : *L'Origine* (lorsque le contexte rend la contraction évidente).

*Les Frères Karamazov* : *Karamazov*.

*Les Montagnes hallucinées* : (éventuellement) *ATMOM* (pour *At The Mountains of Madness*).

*À la recherche du temps perdu* : *La Recherche*.

*Le Seigneur des Anneaux* : (rarement, si proximité textuelle) *Anneaux*, voire (le) *Seigneur*.

Autres expressions et noms propres :

*Le Magasin d'éducation et de récréation* : le *Magasin* (quand le contexte le rend compréhensible).

*Voyages extraordinaires* : *Voyages*.

La dualité actantielle de base du « monomythe vernien » : sa forme la plus générale (donc à peu près inutile, mais à partir de laquelle on dégage les spécificités) est AB (ou A-B), pour *sujet* (héros vernien, etc.) et *objet*. Ce dernier, pris dans sa globalité, la somme de ses déclinaisons (nature, paysage, énigme, cryptogramme, etc.) est occasionnellement comparé à un « territoire vernien » ou « territoire vivant » que tente de traverser le protagoniste et qui réagit à ces tentatives (voir la première analyse d'*Hector Servadac*).

La forme la plus commune du sujet (A) est humaine, avec les deux versions principales du surhomme vernien (H1 et H2) décrites dans notre introduction ; (B) est représenté le plus souvent par la Nature, soit N. Ceci nous amène parfois à parler d'un rapport de type H1N ou H2N, moins spécifiquement HB. Nous veillerons toutefois à limiter ce genre de schématisation dont l'excès risquerait de rendre l'analyse plus opaque au lieu de la clarifier...

Le cas échéant, il peut nous arriver d'abrégé Jules Verne en « J. V. » (ou encore, les auteurs que nous citons le font à l'occasion, ce que nous n'altérons pas), mais nous nous en

tiendrons la plupart du temps à Verne ou Jules Verne. Les autres noms propres sont donnés en entier, ou par leur nom et l'initiale du prénom, ou, lorsque la répétition dans une même page ou paragraphe ne laisse nul risque d'ambiguïté, par le nom seul.

L'exception principale sera celle des personnages verniens, et plus particulièrement ceux dont les noms reviennent très souvent et deviendront donc raisonnablement familiers : pour ceux-ci, nous nous permettrons occasionnellement un « Cyrus » au lieu de Cyrus Smith, Michel pour Michel Ardan, etc. Nous l'éviterons, là aussi, en toutes occasions où ceci peut générer une confusion, par exemple si un nom propre similaire apparaît dans le même passage.

## II-3 – Quelques notes sur les notes...

En règle générale, pour les ouvrages critiques, nous donnons la référence bibliographique complète lors de la première mention d'un ouvrage donné (à plus forte raison ceux cités dans notre introduction générale, qui par définition apparaissent donc pour la première fois dans la thèse). Dans les occurrences suivantes, nous donnons *au moins* l'auteur(e), le titre et la page ; on peut alors se référer à la bibliographie pour l'édition dont nous tirons la pagination.

Lorsque cela peut être utile ou lorsque l'inclusion paraît pertinente dans le passage en question, nous incluons parfois le titre du chapitre, de la section ou de la partie (ce qui est plutôt la règle qu'un cas particulier lorsque nous citons des romans ; voir plus bas). On pourra donc trouver par exemple : [Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, ch. V « Le ludotexte », p. 108], dans le contexte des renvois internes de Verne ou « clins d'œil au lecteur », etc. Ou encore : on inclura le nom du chapitre XXI de la seconde partie de *Vingt mille lieues*, « Une hécatombe », ce titre étant relativement parlant plus pertinent pour l'analyse que dans le cas d'autres chapitres. Même constat, au niveau des parties d'un roman, pour celles de *L'Île mystérieuse* par exemple : « Les Naufragés de l'air » (I), « Le Secret de l'île » (III).

Pour les citations tirées des *Voyages extraordinaires*, nous nous autorisons pour des raisons de brièveté quelques variations (jamais aléatoires) sur la forme standard qui suit :

Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 4.

Dans une note de bas de page, nous omettons parfois le numéro de la partie dans deux cas, *et uniquement ces deux cas* :

1° Si la note est immédiatement précédée d'une autre note citant le même roman et la même partie ou tome, il peut nous arriver dans la suivante d'omettre le numéro de la partie. Il s'agit *toujours* du même tome que dans cette note précédente. Par exemple : « *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 443 », note immédiatement suivie de : « *Mathias Sandorf*, ch. III, p. 430 ». La seconde note réfère dans ce cas à la 4<sup>ème</sup> partie, *sans exception*.

2° Si l'on *n'est pas* dans le premier cas de figure qui vient d'être décrit : dans ces conditions, l'omission du numéro de partie signifie toujours que nous citons la première partie du roman.

Pour éviter d'éventuelles confusions<sup>15</sup>, nous n'avons pas effectué ces omissions dans tous les cas qui s'y prêtent. Nous le faisons surtout lorsque le numéro de page le rend évident : par exemple dans un roman de 500 pages, on ne s'attend pas à ce que le chapitre II, page 19 provienne de la 2<sup>e</sup> ou 3<sup>e</sup> partie (*aucun des Voyages extraordinaires* que nous citons ne possède un premier tome de moins de cent pages dans l'édition utilisée).

Le même principe avec les deux cas de figure prévaut pour les chapitres.

Un usage concomitant peut donner trois notes successives comme suit : [Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 306], suivie de : [*Ibid.*, ch. VII, p. 379], suivie enfin de : [*Ibid.*, p. 389].

Un tel cas de figure signifie *toujours* que la seconde note se réfère bien à la deuxième partie du roman (comme la note qui la précède), et que la troisième note se réfère bien au chapitre VII de la deuxième partie (comme la note qui la précède). Comme indiqué plus haut et pour lever d'éventuelles ambiguïtés, nous n'exploitons pas toujours ce principe et il nous arrivera donc assez souvent de ménager des redondances, en précisant « 2<sup>e</sup> partie » pour la seconde note, ou « chapitre VII » pour la troisième note dans l'exemple ci-dessus. Cette précaution sera tout particulièrement observée lorsque de telles successions de notes s'étalent sur plus d'une page : cela permettra d'épargner au lecteur de revenir à la page précédente.

Dans la rédaction elle-même : il nous arrivera de donner, là où cela ne brise pas le fil du raisonnement, directement le chapitre voire la page au lieu de les rejeter en note ; toutefois nous avons veillé à limiter de telles références. On peut par exemple trouver : « Ceci se vérifie tout particulièrement au chapitre VI de la seconde partie », ou encore « Nous savons que ce procédé se répète au chapitre IX (p. 138) ». Dans le second cas, qui peut encombrer le texte, nous optons plus souvent pour une note de bas, ou encore « ceci se répète au chapitre IX » avec renvoi en note précisant « Voir par exemple p. 138 ».

---

<sup>15</sup> Il est concevable que *dans la rédaction*, on fasse référence à la 2<sup>ème</sup> partie d'un roman, avec à cet endroit une note de bas qui donnerait le chapitre et la page seuls, auquel cas il doit s'agir de la 2<sup>ème</sup> partie, mais de telles exceptions peuvent prêter à équivoque et nous avons tenté dans la mesure du possible de les éliminer (en spécifiant la partie).

Sur la numérotation des notes de bas de page : étant donné leur nombre, nous remettons à zéro à la fin de chaque partie (y compris à la fin de l'introduction, I, et de la partie préliminaire, II). Dans les trois parties du corps de thèse, nous effectuons aussi cette réinitialisation après chaque analyse individuelle de roman, celles-ci ayant tendance à approcher facilement la centaine de notes : il nous a paru moins pénible pour le lecteur de ne pas laisser le décompte des notes dépasser de trop loin ce chiffre. Donc par exemple à la fin de la section V-2-b) où l'on analyse *Vingt mille lieues*, la dernière note pourrait porter le numéro 98, et dans la section qui suit immédiatement, soit V-2-c (l'analyse d'*Un capitaine de quinze ans*), la première note prend simplement le numéro 1, et ainsi de suite.



### **III – Première partie : le surhomme solitaire, ou les ombres de Nemo**

## 1 – L’archétype indépassable : le capitaine Nemo

### 1-a) Vingt mille lieues sous les mers

*Je suis l’historien des choses d’apparence impossibles qui sont pourtant réelles, incontestables.*

(*Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 412)

*Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870) est le sixième des *Voyages extraordinaires* par ordre de parution, après *Cinq semaines en ballon*, *Hatteras* (le premier volume du moins, *Les Anglais au pôle Nord*), *VCT*<sup>1</sup>, *De la Terre à la Lune* (premier volume) et *Grant*. On considère parfois que *L’Île mystérieuse*, qui forme une trilogie avec *Vingt mille lieues* et *Capitaine Grant*, clôt une première phase des *Voyages extraordinaires*, ou en constitue une sorte de culmination ; toutefois, le « Voyage sous les eaux » a peut-être meilleure prétention à ce dernier titre, et sur plus d’un plan. Dans cette sous-partie, notre point focal est le surhomme vernien, et dans la troisième partie de notre corps de thèse (section V-1-b) nous nous concentrerons sur *Vingt mille lieues* sous l’angle des manifestations d’une « force mystérieuse ». Ici, on peut constater dès l’abord que les surhommes, ou plus généralement toutes amplifications globales ou temporaires de la stature de l’homme, sont légion : si Nemo saute aux yeux, Ned Land aussi se voit attribuer des qualités presque surhumaines ; Farragut, commandant la frégate américaine chargée de détruire le « narval », porte le nom d’un célèbre amiral de la guerre de Sécession<sup>2</sup>, et prend le risque, comme lui, de faire exploser son navire – non par des torpilles, mais par excès de pression dans sa chaudière lorsqu’il poursuit le monstre à pleine vitesse (chapitre VI). Même Aronnax, qui, dans notre schématisation des rapports homme-surhomme (« H1H2 »), représente généralement l’individu ordinaire, impressionnable, surclassé et parfois initié par la puissance supérieure, se voit accorder au moins deux moments d’indéniable élévation : lorsqu’il se déclare<sup>3</sup> « l’historien des choses d’apparence impossibles

---

<sup>1</sup> *Voyage au centre de la terre*. Voir la liste des abréviations dans la partie préliminaire (II-2).

<sup>2</sup> David Farragut, amiral de l’US Navy, se serait écrié, le 5 août 1864, au moment d’une attaque pour s’emparer du port de Mobile Bay défendu par des mines (alors appelées « torpilles », ce qui peut prêter à confusion), « Au diable les torpilles ! ».

<sup>3</sup> La réplique invite à un rapprochement assez irrésistible avec la célèbre phrase de Newton dans une lettre à Robert Hooke, « Si j’ai pu voir si loin, c’est que j’étais juché sur les épaules des géants ». On peut aisément voir

qui sont pourtant réelles, incontestables », et lorsque Nemo lui-même lui concède qu'il est « de ceux qui peuvent tout comprendre, même le silence<sup>4</sup> ».

De ce qui précède, nous nous permettons de tirer deux remarques qui, pour paraître à première vue opposées, découlent en toute cohérence de cette singularité – ou du moins, du statut superlatif, démultiplié – de l'entité Surhomme dans *Vingt mille lieues* : le roman se prête abondamment à notre tentative de typologie vernienne, *et il la remet en question sur-le-champ* en sortant résolument du schéma pris de manière trop naïve. Nous en avons prévenu le lecteur dans notre introduction lorsque nous invoquons les couples *sujet et objet* de Greimas et *agent et patient* de Brémond. Plutôt que de répéter la nuance que nous avons alors exprimée, retenons ce qu'en dit Yves Reuter :

Il convient encore de rappeler que ce schéma – comme le schéma quinaire – doit être utilisé de façon souple et précise plutôt sur les séquences que sur l'histoire entière (car il présente alors un tel niveau de généralité que la spécificité de chaque histoire risque d'être perdue). Il ne se reconstruit facilement que sur certains romans d'aventure ou sur certains contes à l'architecture très simple. L'intérêt fondamental de son maniement est de comprendre comment et pourquoi il est incarné de façon singulière dans une histoire donnée. [...] Cette grille d'analyse permet ainsi d'étudier les rôles successivement ou alternativement assumés par les personnages et le sens de ces transformations<sup>5</sup>.

C'est dans ce sens que le roman, plus complexe que ces « contes à l'architecture très simple », se prête à un tel schéma, puisque le surhomme et les rapports qu'il entretient avec le monde extérieur – humain et naturel – y figure en des permutations diverses. Mais arrêtons-nous un instant sur l'incarnation la plus évidente.

Nemo est un « maximum local », voire même absolu au niveau de la création de personnages, de l'œuvre vernienne, d'abord a priori, parce que l'auteur en avait pleinement conscience dès sa genèse ; ensuite par la force des choses, parce que d'avis général Jules Verne ne l'a jamais à nouveau égalé, et n'a peut-être pas vraiment essayé, même si l'on peut aisément suggérer que Robur-le-Conquérant par exemple est un autre Nemo. Simone Vierne cite une lettre de Verne à Hetzel sur la création du personnage de Nemo :

*Il m'est venu une bonne idée, qui naît bien du sujet. Il faut que cet inconnu n'ait plus aucun rapport avec l'humanité dont il s'est séparé. Il n'est plus sur terre, il se passe de la terre [...] Je crois que cette*

---

l'implicite dans la déclaration d'Aronnax, d'autant plus qu'il le dit lors de sa sortie avec Nemo à la découverte de l'Atlantide engloutie, à savoir que sa position d'historien privilégié s'appuie sur les épaules d'un autre géant.

<sup>4</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 555.

<sup>5</sup> Yves Reuter, *L'Analyse du récit*, ouvrage publié sous la direction de Daniel Bergez, Paris, Nathan/HER, 2000, p. 32-33.

situation “absolue” donnera beaucoup de relief à l’ouvrage [...] Ah ! mon cher Hetzel, si je ratais ce livre-là, je ne m’en consolerais pas : Je n’ai jamais eu un plus beau sujet entre les mains<sup>6</sup>.

La rupture non seulement avec l’humanité, mais plus symboliquement avec le sol même sur lequel les despotes honnis de Nemo peuvent exercer leurs « droits iniques », trait commun chez les surhommes verniens, est donc déjà là ; s’y ajoute un sens de l’absolu, du dépassement des limites qui, peut-être, n’y atteint jamais un tel degré que chez le capitaine Hatteras (sous une forme un peu différente). Il se trouve toutefois que chez Nemo ce sens de l’absolu a davantage de « pureté », c’est-à-dire qu’il est plus délesté des attachements nationaux (l’Angleterre pour Hatteras) et idéologiques, *même si l’arrière-plan politique a contribué à la genèse de cet absolu*. Ainsi Michel Serres répond à la remarque non moins exacte de Jean-Paul Dekiss :

[...] Mais derrière Nemo et les guerres d’indépendance nationales ou régionales, il y a l’accession à la liberté individuelle, à l’autonomie. C’est l’époque où l’individu est reconnu libre dans une société en train de réinventer la démocratie.

– Bien sûr. Mais Jules Verne me paraît plus anarchiste. Il défend moins le projet de libérer un groupe qu’une philosophie farouche de l’individu<sup>7</sup>.

Nemo alias le prince hindou Dakkar<sup>8</sup> a bien été engendré, dans son histoire fictive, par le contexte de la lutte pour l’indépendance, puisque Verne fait de lui l’un des moteurs principaux de la révolte des Cipayes. Mais cette origine est tue dans le roman, d’abord parce que l’auteur avait une conscience aiguë de la charge émotionnelle bien plus forte d’un Nemo entouré de mystère, ensuite parce que la « pré-histoire » même du personnage consiste en une perte douloureuse – que nous trouverons à un certain degré chez l’auteur lui-même – de la foi

---

<sup>6</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 719-720.

<sup>7</sup> Jean-Paul Dekiss, conversations avec Régis Debray, Julien Gracq, Michel Serres, *Jules Verne aujourd’hui*, p. 143.

<sup>8</sup> Ce n’est pas l’origine initiale assignée au personnage par Verne. « [Verne] avait eu l’intention de faire de Nemo un Polonais [...] Et Verne de résumer quelle était « l’idée première du livre » : « [...] un seigneur polonais, dont les filles ont été violées, la femme tuée à coups de hache, le père mort sous le knout, un Polonais dont tous les amis périssent en Sibérie et dont la nationalité va disparaître de l’Europe sous la tyrannie des Russes ! » Mais à cette identité nationale, lourde en effet de toute une histoire meurtrie, Hetzel va opposer son refus : non qu’il ne souscrive pas à l’amitié franco-polonaise, ses convictions libérales et républicaines l’incitant à épouser plutôt favorablement le point de vue de son auteur sur ce sujet ; mais il sait trop bien par ailleurs que par des positions trop nettement affirmées la fiction romanesque risque de rejoindre de façon vive les revendications d’un peuple asservi à la domination tsariste et, du même coup, de fermer aux livres publiés par la librairie Hetzel le fructueux marché de la Russie. » (Jean-Luc Steinmetz, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de *Vingt mille lieues*, p. 1334)

en la possibilité d'une vie humaine juste et libre à la grande échelle des nations et du monde : s'il a combattu les Anglais, et y a perdu femme et enfants, Nemo, une fois possesseur d'un engin sous-marin qui a « cent ans d'avance » sur le reste de l'humanité, ne s'en sert pas du tout pour tenter d'assurer l'indépendance de l'Inde ; il se limite – si l'on peut appeler cela se limiter – à la règle d'action un peu imprécise consistant à couler soit tout navire anglais qu'il rencontre, soit ceux qui l'attaquent d'abord (ce qui, dans ce second cas, inclut alors les navires de toutes nationalités). La « société idéale » du *Nautilus* est petite – ni nation, ni même cité, mais composée d'une vingtaine de personnes – et stérile – uniquement des hommes. Elle n'est pas un exemple proposé pour l'humanité mais l'expression de l'échec de l'harmonie humaine à l'échelle globale, harmonie qui se réfugie alors dans ces divers cloîtres verniens analysés par Roland Barthes dans son « Nautilus et bateau ivre ». Cette origine politico-historique qui crée et se nie tout à la fois est commentée longuement par Marie-Hélène Huet :

[...] il est un peu inexact de considérer le capitaine Nemo comme l'homme de 1848, comme le défenseur du principe des nationalités. Il aide sans doute la Crète insurgée, mais comme un homme qui contribue à tout ce qui peut détruire la société qu'il a connue et haïe. Il aide un de ses semblables plus qu'il ne soutient un principe national. Il ne défend aucune institution et ce qui domine tous ses gestes, c'est sa rupture d'avec la société de 1866 :

La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer des droits iniques, s'y battre [...] y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse [...] leur puissance disparaît ! Ah ! Monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre !

On reconnaît un peu de l'élan anarchiste : « Ni Dieu ! Ni Maître ! ». Nemo a rejeté toute autorité extérieure, même divine, puisqu'il s'est arrogé le droit de vengeance. [...] L'équipage est composé d'hommes qui ont abandonné tout ce qui pouvait rappeler leur origine, et ils parlent une langue commune, préfigurant l'esperanto. Pas de classes sociales non plus, mais une forme de société où l'industrie se joint à la science. C'est un peu l'Icarie de Cabet, et Nemo est comparable aux ingénieurs sociaux d'Auguste Comte qui ont « *l'amour pour principe, l'ordre pour base, la liberté pour but* ». Ces rapprochements n'indiquent pas que [Verne] ait lu Comte ou Proudhon, ni qu'il se soit intéressé aux expériences de Cabet, mais suggèrent seulement qu'il a été très sensible à ces courants d'idées divulguées par les revues scientifiques et les congrès ouvriers. [...] Il faut se rappeler qu'à Londres en 1864 avait eu lieu la première Internationale qui avait vu éclater les dissensions entre Marx et Bakounine. [Verne], sans avoir lui-même, à cette époque du moins, de relations personnelles avec les milieux socialistes et libertaires, éveillé par cette manifestation d'un monde nouveau, lui a donné une image idéale dans la merveilleuse aventure du *Nautilus*. Il est vain d'évoquer une influence précise, [*Vingt mille lieues*] doit surtout aux sentiments de l'auteur, et ce qui a sans doute le plus intéressé [Verne] est la liberté absolue de Nemo<sup>9</sup>.

---

<sup>9</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires, essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1973, p. 61-62.

On commence à percevoir les premiers éléments d'une idée que D. Compère a pleinement développée dans sa thèse *Jules Verne : texte et intertexte*<sup>10</sup> : à savoir, que l'une des caractéristiques les plus saillantes du texte vernien est son assimilation continue des textes, des voix et de la culture de son époque, sans que l'opinion ou l'idéologie personnelle de l'auteur puisse être déduite directement, sans transformation ou synthèse, d'une quelconque réplique, d'un quelconque extrait qui semblerait exprimer tel ou tel point de vue – car ils se contredisent tout le temps !<sup>11</sup> Le texte vernien ne se fait pas canal de transmission passif des idées diverses et contradictoires de son temps, mais il les absorbe, les digère et les incorpore à son propre imaginaire, sous une forme finale qui sert les desseins et la rêverie de l'auteur : moins un compromis de l'auctorialité qu'une prérogative qui se trouve sans doute à l'origine de toute création, se saisir de ce qui est externe et contingent et le faire sien.

La figure du capitaine Nemo pourrait alors être vue comme ce qu'obtiendrait un dessinateur qui coucherait sur le papier une représentation de toute la cacophonie culturelle, politique, sociale d'une époque, puis se livrerait à un soigneux gommage par lequel, tout en héritant nécessairement de ce qui a été tracé au crayon, le croquis perd la plus grande part de lui-même, et il n'en subsiste que ce que l'artiste, suivant le fil de sa propre idée mais mêlant ces ingrédients de son entourage, aurait jugé bon de garder. C'est moins un microcosme plus ou moins objectif qu'une distillation hautement et délibérément subjective. D'où l'intensité très « politique » qu'irradie le capitaine Nemo et qui inspire de si nombreuses lectures idéologiques souvent divergentes, bien qu'en somme le personnage fasse très peu de politique, explicitement. Il est toutes ces voix qui ont laissé leur trace dans l'esprit de Verne, et il n'est aucune d'elles – Personne, comme le dit son nom ; sur un ton plus facétieux, on pourrait suggérer que quiconque chercherait le personnage historique (Nemo s'est tout de même vu attribuer les traits du lieutenant-colonel Charras) ou l'idéologie précise que représente le commandant du *Nautilus* se verrait dans la même position que le cyclope demandant son nom à Ulysse.

Car ce qu'a surtout fait le capitaine Nemo en tant qu'être de papier et dans la réception populaire de l'œuvre vernienne, si ce n'est pas de la politique, c'est bien évidemment de la

---

<sup>10</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, sous la direction de Philippe Hamon, Université de Haute-Bretagne Rennes II, 1987.

<sup>11</sup> « La critique a toujours beau jeu de prendre l'auteur en flagrant délit de contradiction. Toutefois, chez Verne, l'autocontradiction se manifeste si souvent dans l'œuvre comme dans l'existence qu'elle semble constituer un véritable principe. [...] On comprend mieux, dès lors, que des lectures contradictoires de l'œuvre vernienne aient pu être menées : d'un roman à un autre, Janus Verne ne montre pas le même visage. » (*Ibid.*, p. 138)

mythologie. C'est en elle que Verne puise pour que la réalisation du projet très moderniste et positif d'Hetzel se fasse sous une forme qui sied au roman d'aventures. C'est le cas de citer le *Héros aux mille et un visages* de Campbell, puisque nous traitons beaucoup de « monomythe » dans ce travail :

Il ne serait pas exagéré de dire que le mythe est l'ouverture secrète par laquelle les énergies inépuisables du cosmos se déversent dans les entreprises créatrices de l'homme. Les religions, les philosophies, les arts, les formes sociales de l'homme primitif et historique, les principales découvertes de la science et de la technologie, les rêves mêmes qui troublent le sommeil proviennent du cercle magique et fondamental du mythe.

L'étonnant est que le moindre conte de nourrice soit doué de ce pouvoir caractéristique [d'inspirer] les centres créateurs profonds [...] Car les symboles de la mythologie ne sont pas fabriqués ; l'homme n'en est pas maître. Il ne peut ni les inventer ni les supprimer définitivement. Ce sont des symboles spontanés de la psyché et chacun d'eux renferme le pouvoir de germination de la source dont il provient.

[...] Freud, Jung et leurs disciples ont démontré irréfutablement que la logique du mythe, ses héros et leurs exploits survivent de nos jours. En l'absence d'une mythologie collective efficace, chacun de nous possède son propre panthéon onirique, insoupçonné, rudimentaire et cependant secrètement agissant<sup>12</sup>.

Il serait sans doute intéressant d'étudier les mécanismes possibles par lesquels les *Voyages extraordinaires* exploitent ce « panthéon onirique » pour tirer leur forte dimension mythologique<sup>13</sup>, mais *Jules Verne et le roman initiatique*, de S. Vierne, a déjà exploré une grande partie du sujet : il propose entre autres une classification des *Voyages* suivant le type d'initiation accomplie, et suggère que chez les enfants – dont on peut penser qu'ils apprécient un roman plus par la perception directe d'archétypes forts que par une analyse réfléchie – une préférence existe pour ceux des romans verniens qui se tiennent au plus près d'un schéma initiatique « pur ». L'une des trouvailles de *Vingt mille lieues sous les mers* est la dualité surprenante du *Nautilus* : c'est à la fois le vaisseau magique du héros et le microscope du scientifique ; comme navire aux propriétés merveilleuses il se prête à la rêverie, mais comme engin submersible il est tout indiqué pour une tâche didactique qui anticipe l'océanographie

---

<sup>12</sup> Traduction de H. Crès, Paris, Editions Robert Laffont, 1978, p. 15-16.

<sup>13</sup> Citons par exemple Daniel Compère et François Raymond : « Il en va tout autrement, il faut le souligner, du remarquable essai de M. Carrouges sur « Le Mythe de Vulcain chez Jules Verne ». Prototype de la critique exégétique de Verne, il fait immédiatement succéder, aux analyses proprement structurelles, une « Interprétation des mythes verniens », psychanalytique, puis ésotérique. Il ne s'agit plus, comme chez Butor, d'une « mythologie » vernienne « singulièrement structurée » (p. 4), mais du *reflet* chez Verne ici des « archétypes » jungiens, là de telle configuration *empruntée* à la mythologie classique. » (*Le Développement des études sur Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1976, p. 16) Les auteurs remarquent aussi (*Ibid.*, p. 131) que Verne a parsemé son roman *Vingt mille lieues sous les mers* de références à l'Odyssee.

moderne, c'est la « machine qui permet d'aller y voir », comme nous l'avons vu dire à Michel Serres. Curieuse récursivité d'ailleurs, que celle de cette « sonde » – le *Nautilus* plongeant dans les profondeurs marines pour en découvrir les secrets – possédant elle-même des sondes, qui lui permettent, par exemple, de mesurer l'épaisseur de l'iceberg qui l'emprisonne lors de l'épisode polaire. La jonction entre l'homme de science bourgeois – désireux de préserver le confort que lui assure l'industrie de son temps – et le héros épique, c'est le vaisseau-maison capable d'accéder directement aux objets de la science ou de la Quête, de transformer l'astronome en astronaute en quelque sorte, et en astro-*naute* dirions-nous puisqu'il s'agit précisément des océans. La solution du problème de la « science sans douleur » du projet hetzelien découle donc presque mathématiquement du style vernien établi par les premiers *Voyages*, comme l'avait pressenti George Sand dans une lettre de 1865 (quatre ans avant *Vingt mille lieues*) où elle espère que l'auteur les conduira « bientôt dans les profondeurs de la mer » et qu'il fera voyager « ses personnages dans ces appareils de plongeurs que [sa] science et [son] imagination peuvent se permettre de perfectionner » ; formulation remarquablement précise du type de « science-fiction » que produit Jules Verne (si science-fiction il y a, ce que certains disputent, y compris Verne pourrait-on dire). Ou, pour suivre Michel Serres :

L'homme transporte avec lui ses espaces, dont l'écologie n'est pas fixe, il indexe les lieux. [...] Choisissons donc un élément quelconque de la liste, un mollusque céphalopode, par exemple, autrefois nommé le Nautilé. Son vrai nom est, de fait, l'Argonaute. Et partons en voyage dans sa coquille. Derrière notre dos, le voyage est, bien entendu, la quête de la toison d'or. Comme souvent chez Jules Verne, où le but est un volcan d'or, une comète d'or, une caverne de diamants, une huître improbable couvrant sous ses tuniques une perle atomique. [...] En fait, le sous-marin plonge moins sous les eaux que le nautilé n'indexe, par son mouvement vertical, toute l'épaisseur des classifications<sup>14</sup>. [...]

On retrouve ici non seulement l'intersection du cloître vernien et de la mythologie antique qui permet de mettre en branle la mécanique du Voyage extraordinaire, mais aussi l'ambition d'exhaustivité, l'annexion de l'inconnu à une taxonomie par la traversée plus ou moins horizontale alliée à la *plongée* verticale, schéma qui existe déjà d'une façon très similaire dans *Voyage au centre de la terre*. Que peut-on alors retenir de Nemo à ce stade ? C'est, ou c'était, un révolté politique, presque complètement dépolitisé mais qui en a gardé une sorte d'élan, ce « passé formidable » qu'Aronnax entrevoit dans l'éclair de son regard ; c'est un héros mythologique dont le vaisseau errant (c'est, après, tout, « un écueil fuyant », dit le titre du tout premier chapitre) est comparé à l'Argonaute dans le roman même (par Conseil) ; c'est aussi un savant pourvu d'un engin d'exploration fabuleux qui affirme qu' « il n'est pas une mer qui

---

<sup>14</sup> Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 151-152.

ait échappé à [ses] recherches ». Affirmation d'ailleurs un tant soit peu réfutée ou du moins nuancée par son aveu, plus loin dans le roman, qu'il n'est jamais encore allé « aussi loin sur les mers australes » avant sa tentative du pôle Sud » : nous obtenons donc simultanément la nature de l'ambition du capitaine – explorer *toutes* les mers impunément – et le germe de sa remise en question par les forces naturelles.

*Vingt mille lieues sous les mers* a pour sous-titre « Tour du monde sous-marin ». Il n'y a pas de sens rigoureux dans lequel le voyage du *Nautilus* raconté par Pierre Aronnax, de novembre 1867 à juin 1868, est un « tour du monde » : il va du Pacifique nord-ouest, au large du Japon, jusqu'aux côtes norvégiennes, en passant par le détroit de Torrès, l'Océan Indien, la mer Rouge, la Méditerranée, l'Atlantique vers le sud puis vers le nord en passant par le pôle Sud (qui, dans la carte du monde vernienne, est accessible par voie sous-marine, même si un continent y est censé exister). Ce n'en est pas non plus tout à fait un si l'on y raccorde le chemin fait avant cela par la frégate américaine depuis New York jusqu'au lieu de la collision avec le « narval géant ». Il vaut mieux voir dans l'expression de tour du monde un « tour », entendu comme exploration sommaire – au sens de « sommer », de résumer –, qui révélerait au voyageur les principaux joyaux découverts par le passé, au fil des ans, par le capitaine Nemo. Car c'est le capitaine qui utilise lui-même cette expression dans sa première conversation avec le professeur Aronnax : « Je vais *revoir* dans un nouveau tour du monde sous-marin – qui sait ? le dernier peut-être – tout ce que j'ai pu étudier au fond de mers tant de fois parcourues ».

Ce « tour du monde » a ceci de particulier qu'à la différence de beaucoup d'autres épopées verniennes, il s'effectue *de l'est vers l'ouest*. S'il est un « tour du monde » connu par tout lecteur de Jules Verne, c'est bien le *Tour du monde en quatre-vingts jours* ; or ce dernier s'effectue de l'ouest vers l'est. Le voyage de Lord Glenarvan sur les traces du capitaine Grant, le long du 37<sup>ème</sup> parallèle sud, se fait aussi dans cette direction ; de même, Dick Sand traverse l'Atlantique, le Pacifique puis une partie de l'Afrique vers l'est ; l'expédition Lidenbrock pénètre par l'orifice du Sneffels et dès lors ne cessera d'aller vers le sud-est, jusqu'en Italie méridionale ; Michel Strogoff franchit « cinq mille deux cents verstes » (environ cinq mille cinq cents kilomètres) vers l'est pour aller de Moscou à Irkoutsk, etc.

Il suffit de considérer la manière dont se déroule le voyage sous les mers pour pouvoir émettre des hypothèses sur le siège de la singularité du cas de Nemo, et de son *Nautilus* : il ne s'agit pas d'un voyage « d'un point A à un point B », contrairement à bien d'autres ; le capitaine Nemo n'est pas comme le commun des mortels du monde vernien, c'est un

« surhomme » qui, au moins en apparence, n'a plus de grande tâche à accomplir et se permet donc un voyage où il est en grande partie blasé des merveilles qui s'offrent à son regard, tandis que les vrais spectateurs sont les captifs du capitaine, Aronnax, Conseil et Ned Land. Ceci nous permet aussi de supposer un lien entre le *sens* de déroulement du voyage et le statut de captif : peut-être ne se déroule-t-il pas de l'ouest vers l'est parce qu'il se fait contre le gré des trois prisonniers.

Mais, quelles que soient la nature et la cause de la « trajectoire » du *Nautilus*, elles sont, comme nous l'avons dit plus tôt, la *résultante* de la volonté humaine et de la réaction (opposition ou autre) des forces externes, de l'extériorité géographique et élémentielle dans laquelle il se meut. Nous avons décrit brièvement dans notre introduction comment deux « monomythes » principaux se déploient dans les *Voyages* et plus particulièrement dans *Vingt mille lieues*, le mythe à dualité de type « H1-B », où un personnage de stature relativement ordinaire est surclassé, fasciné ou encore guidé/initié par une force supérieure (surhomme, donnant un couple H1H2, ou nature, ce qui donne H1N) de différentes façons ; le mythe de type « H2B » (généralement H2N, le surhomme et la Nature), dans lequel la victoire de « l'objet devenu agent » sur « le sujet transformé en patient » n'est ni aussi totale ni aussi permanente. Puisque c'est au surhomme que nous nous intéressons le plus ici, c'est le second monomythe, qui occupe la plus grande part du roman après les sept premiers chapitres, qui commande davantage notre attention : l'« Homme des eaux » déjà révélé aux chasseurs du « monstre », lancé à la conquête de la mer, conquête aux résultats mitigés se terminant par une apparente victoire ou vengeance de l'Océan dont la fureur culmine dans les tourbillons du Maelström. Il faut cependant chercher plus tôt dans le roman les signes avant-coureurs du caractère à la fois surhumain et foncièrement technologique du couple (symbiotique ?) Nemo-Nautilus.

Les hypothèses scientifiques faites par Pierre Aronnax sur la nature du *monstre* se basent principalement sur des paramètres « moteurs » : la *chose en question*, comme l'appelle Ned Land (chapitres V et VI), a « trop » de deux pouvoirs ou attributs, que possèdent les œuvres de la nature d'une part, celles de l'homme d'autre part, qui se déplacent sur et sous les mers : la vitesse, et l'« outil perforant ». C'est d'ailleurs la mobilité irréfutable de l'objet qui fait rapidement éliminer l'hypothèse d'un écueil – d'où le titre du premier chapitre : « Il fallait donc que l'outil perforant qui [avait produit la cassure de la tôle du *Scotia*] fût d'une trempe peu commune – et après avoir été lancé avec une force prodigieuse [...], il avait dû se retirer de lui-même par un mouvement rétrograde ». Après avoir formulé ses arguments pour l'hypothèse d'un narval géant, et offert une description du narval ordinaire et de sa

« puissance contondante », Aronnax propose donc une version agrandie de l'exemple donné par la zoologie – et il a du reste raison, mis à part le fait que son « monstre » est une version agrandie *artificielle*, de main d'homme :

Eh bien ! supposez l'arme dix fois plus forte, et l'animal dix fois plus puissant, lancez-le avec une rapidité de vingt mille à l'heure, multipliez sa masse par sa vitesse<sup>15</sup>, et vous obtenez un choc capable de produire la catastrophe demandée [...] Donc [...] j'opinerais pour une licorne de mer [...] armée [...] d'un véritable éperon comme les frégates cuirassées ou les "rams" de guerre, dont elle aurait à la fois la masse et la puissance motrice<sup>16</sup>.

Une telle puissance motrice signifie-t-elle que le « mobile dans l'élément mobile », une fois lancé, accomplira exactement l'itinéraire prémédité par son capitaine ? Le texte se garde bien d'être trop explicite, mais les données laissées à la disponibilité du lecteur nous feraient pencher vers la négative. Nemo parle d'exécuter un « tour » mais ne revient jamais à la mer du Japon ni même au Pacifique (dans ce roman du moins) ; après son plongeon (dans bien des sens du terme) au pôle Sud, son cheminement constant vers le nord ne paraît guère basé sur un plan quelconque, même si le passage au large des Sorlingues pour visiter l'épave du *Vengeur* est bien sûr délibéré ; enfin le dernier segment des *Vingt mille lieues* confinant aux parages du nord de la Norvège ressemble fort à une fuite, et la conclusion à une tentative de suicide. On peut sans trop d'hésitation affirmer l'absence de la « courbe balistique » que l'on reconnaît dans *De la Terre à la Lune* ainsi que sa réplique en miroir dans *VCT*<sup>17</sup> ; toutefois, plus subtilement, on peut bel et bien voir un parallèle entre l'itinéraire, complaisamment tracé sur le planisphère par Verne et montrant cet angle violent que fait le *Nautilus* en arrivant jusqu'au pôle puis en filant presque d'une traite jusqu'à l'autre mer polaire, et le schéma des héros du *Centre de la terre*, qui pénètrent à plus de trente lieues sous terre (un autre « dessous ») avant d'être eux aussi vomis « à angle droit » par la cheminée du Stromboli. C'est d'ailleurs juste après la conquête du pôle Sud que l'attitude de Nemo envers Aronnax devient plus distante : l'ascension en fin de compte sans but vers le nord constitue-t-elle la phase *descendante* sur le plan psychologique, et le refroidissement des rapports Aronnax-

---

<sup>15</sup> Verne pousse donc les références à la physique jusqu'à mentionner presque directement la notion de quantité de mouvement (le *momentum* anglais),  $p=mv$ , le produit de la masse et de la vitesse. Connaissant sa prédilection pour les « carrés » on aurait également pu s'attendre à ce qu'il évoque l'énergie cinétique de ce bélier monstrueux, en « multipliant sa masse par le carré de sa vitesse ». Mais il préfère l'usage – presque incantatoire, poétique du moins – du carré lorsqu'il se place au dénominateur, autrement dit pour les lois d'attraction, que nous rencontrerons fréquemment.

<sup>16</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 43.

<sup>17</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*. Voir la liste des abréviations.

Nemo ne font-ils pas écho à la relation surhomme-nature devenue elle aussi plus conflictuelle dans la dernière partie du récit ?

Quoi qu'il en soit, et conformément à la fois à notre notion proposée de « fractales verniennes », et à ce qui a été dit plus haut sur l'application souple de nos schémas à des segments et non simplement à la totalité d'un roman, le thème de la courbe balistique ainsi que diverses autres images « géométriques et motrices » se reproduira bien des fois au fil de nos *vingt mille lieues*.

La multiplicité des « surhommes » dans le roman (qui donne à *Lieues* des connotations vaguement nietzschéennes), ou du moins des candidats pouvant aspirer à ce titre, outre ses effets déjà mentionnés, a pour fonction de rehausser – par dépassement et absorption – les attributs extrêmes de celui qui apparaît en dernier, Nemo. Ned Land, Farragut, la frégate *L'Abraham Lincoln*, sont introduits d'une manière qui cadre avec ce que nous avons classé comme l' « inventaire ou pause évaluative ». Le Voyage extraordinaire s'arrête souvent – par la description, ou la pause introspective –, tantôt sur une focalisation interne (à peu près la règle dans *Vingt mille lieues*, mais peut-être en trichant un peu<sup>18</sup>) et tantôt une focalisation zéro (ou s'en rapprochant ; *Un capitaine de quinze ans* donne plusieurs exemples), pour faire une sorte de sommation des forces en présence, parfois d'ailleurs fort artificielle puisque le résultat de la confrontation qui s'ensuit va souvent à l'opposé des attentes (voire presque toujours, comme nous verrons dans *Capitaine Grant*) ; ou encore un commentaire dramatique du degré de détresse auquel viennent d'arriver les personnages. Nous en sommes venus à y voir globalement une « pause thermométrique ».

La frégate américaine est soigneusement décrite non seulement au niveau de son fonctionnement et de ses performances, mais aussi à celui de son équipement destiné à abattre le narval, armes, projectiles et leur portées, et ces caractéristiques impressionnantes sont énumérées pour être immédiatement surpassées – par décret du narrateur – en quelques mots : « Donc, l'*Abraham Lincoln* ne manquait d'aucun moyen de destruction. Mais il avait mieux

---

<sup>18</sup> « [...] Le souci essentiel de [Verne] est de maintenir la vraisemblance. Dans *Voyage au centre de la Terre*, il emploie le procédé connu de la narration à la première personne, du « discours en Je ». [...] Christian Robin a montré combien ce procédé entraîne, par ailleurs, d'invéraisemblances : le narrateur se représente lui-même écrivant dans les situations les plus imprévues (par exemple, sur le radeau pendant l'orage !) [...] Comme le remarque Gérard Genette, « le narrateur en "sait" presque toujours plus que le héros, même si le héros c'est lui » » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 45).

encore. Il avait Ned Land, le roi des harponneurs<sup>19</sup>. » Roi qui, donc, usant d'un instrument fort primitif mû par la seule force musculaire, est censé dépasser le pouvoir destructeur – au moins lorsqu'il s'agit de s'emparer d'animaux marins – d'un canon portant à seize kilomètres ; roi qui finira pourtant emprisonné à l'intérieur du monstre qu'il était censé tuer. Nemo serait l'ultime *Moby Dick*, et, cas évident de renversement agent-patient, l'« Achab » de *Vingt mille lieues* devient Jonas. Ned est aussi ce qu'on serait tenté d'appeler en termes contemporains une sorte de cyborg, un hybride homme-machine comme il y en a tant dans les *Voyages*. « Je ne saurais le mieux comparer qu'à un télescope puissant qui serait en même temps un canon toujours prêt à partir » (p. 57). Il possède une puissance de vision qu'Aronnax reconnaît d'abord *a priori*, puisqu'il dit qu'elle accentue sa physionomie, et qui est ensuite prouvée lorsque, par deux fois, Ned Land est le premier à repérer le « monstre ». Il n'encaissera toutefois pas la prime (double, peut-être ?) à laquelle il a droit, et ses atouts naturels ne sont mis en relief que pour être à leur tour dépassés par le capitaine Nemo, qui lui aussi possède un regard pour ainsi dire surhumain et qui, dans un moment de colère, sera capable de terrasser le harponneur. Le capitaine évoque de manière bien plus poussée certaines visions futuristes d'une fusion homme-machine ; l'homme et son sous-marin sont indissociables et le second figure souvent irrésistiblement un bras puissant servant à augmenter la portée du premier – harpon et levier à la fois, en quelque sorte. En voici un premier exemple, lors de l'extermination des cachalots qui menaçaient les baleines, cependant que le *Nautilus* fait route vers la banquise :

Quelle lutte ! [...] Le *Nautilus* n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine. Il se lançait contre ces masses charnues et les traversait de part en part, laissant après son passage deux grouillantes moitiés d'animal. [...] La mer n'était que cadavres mutilés...

[...] je ne suis pas un boucher, je suis un chasseur, et ceci n'est qu'une boucherie.

–C'est un massacre d'animaux malfaisants<sup>20</sup> [...]

Par une curieuse inversion de perspective, la description du *Nautilus*, qui est l'outil même par lequel Nemo parvient à lutter d'égal à égal (et plus) contre des centaines de cachalots, a pour effet de faire figurer un Nemo herculéen – porteur transporté du vaisseau-outil –, capable à lui seul de brandir ce harpon de quinze cents tonnes et soixante-dix mètres de long, pour

---

<sup>19</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 56-57.

<sup>20</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 461. Nous rencontrons un exemple parmi d'autres de la « morale spéciale » de certains personnages de Jules Verne : l'extermination des baleines – menacées d'extinction – est désapprouvée par le capitaine Nemo, c'est « tuer pour tuer » (p. 456-457), alors que celle des cachalots, parce que ce sont des prédateurs et peut-être des concurrents de l'homme pour ce statut, est fort légitime, un peu comme, dans *L'île mystérieuse*, Gédéon Spilett réitère à plusieurs reprises son intention résolue de purger l'île de ses jaguars et autres prédateurs (p. 158-159, p. 382).

éperonner les cétacés. Ainsi Jules Verne distille-t-il discrètement ses marques du demi-dieu, du mythologique en général, sans nécessairement verbaliser la chose, et ce à travers une description soigneusement tissée de la technologie au travail.

Un deuxième exemple est celui du comportement du *Nautilus* après l'épisode des poulpes, où le capitaine Nemo perd un autre de ses membres d'équipage :

Sa douleur fut immense. C'était le second compagnon qu'il perdait depuis notre arrivée à bord ! Cet ami, écrasé, étouffé, brisé par le formidable bras d'un poulpe, broyé sous ses mandibules de fer, ne devait pas reposer avec ses compagnons dans les paisibles eaux du cimetière de corail !

[...] Le capitaine Nemo rentra dans sa chambre, et je ne le vis plus pendant quelque temps. Mais qu'il devait être triste, désespéré, irrésolu, si j'en jugeais par ce navire dont il était l'âme et qui recevait toutes ses impressions ! Le *Nautilus* ne gardait plus de direction déterminée. Il allait, venait, flottait comme un cadavre au gré des lames.

Son hélice avait été dégagée, et cependant il s'en servait à peine<sup>21</sup>.

La fusion entre le capitaine et son vaisseau est si totale que, encouragés par les premières manifestations du capitaine Nemo sous la forme d'un monstre marin, capable de « chauffer » (p. 80) tout comme l'*Abraham Lincoln* avec ses chaudières sous pression, et de la « narguer », etc., nous pouvons presque voir dans le sous-marin le personnage réel, tandis que le capitaine Nemo, emprisonné dans la cage du timonier qui fait office de cerveau au bâtiment, serait un « théâtre cartésien », le « fantôme dans la machine », du *Nautilus*.

Les premières interrogations du professeur Aronnax, une fois péremptoirement confirmé son statut de captif à bord du sous-marin, ainsi que ses deux compagnons, portent sur la force physique qui anime le *Nautilus* : « *Mobile dans l'élément mobile !* Cette devise s'appliquait justement à cet appareil sous-marin », « Quelle étrange puissance nous emportait ? » (p. 104) ; « Cependant, j'avoue que ce *Nautilus*, la force motrice qu'il renferme en lui [...] l'agent si puissant qui l'anime, tout cela excite au plus haut point ma curiosité » (p. 135). L'explication qui est donnée à Aronnax – que l'« agent » moteur du *Nautilus* est l'électricité – n'en est pas vraiment une, puisqu'elle ne fait que déplacer le problème : l'électricité fournit la puissance motrice du sous-marin, mais à cette époque, « la puissance dynamique » de l'électricité « n'a pu donner que de petites forces ». Ceci est sans doute voulu par l'auteur, qui conserve ainsi l'aura de mystère et de puissance impossible à percer totalement à jour du capitaine Nemo : comme il le dit lui-même, son électricité n'est pas celle de tout le monde. Simone Vierre a beaucoup commenté la fascination de Verne pour l'électricité (et le magnétisme...) comme

---

<sup>21</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 547-548.

forces quasiment magiques, et suscitant le fantastique<sup>22</sup>, ce à quoi nous reviendrons. Mais citons ici Christian Chelebourg, sur l'absence de détail concernant la construction et les principes moteurs de la « machine merveilleuse » (même si c'est ici à propos de celle de Robur, et non de Nemo) : « Ce “*secret*” ignoré de tous, c'est celui de toutes les anticipations verniennes ; c'est l'ellipse, le *joker* pourrait-on dire, qui autorise au romancier tous les perfectionnements techniques impossibles à l'ingénieur<sup>23</sup> ». C'est en partie là que se trouve peut-être la part de « science-fiction » chez Jules Verne – dans l'amplification et l'assimilation mythologique du préexistant scientifique –, comme suggéré dans l'allusion de George Sand ; autrement, Vierendeux<sup>24</sup> et Chelebourg se rapprochent plutôt de l'opinion de M. Serres, et des protestations de Jules Verne lui-même<sup>25</sup>, à savoir, que l'auteur n'a pas vraiment anticipé, ou imaginé de technologies fondamentalement nouvelles.

---

<sup>22</sup> Notamment dans *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque* (Paris, Balland, 1986). Voir par exemple p. 71, p. 77, p. 91.

<sup>23</sup> Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace. Travail de la rêverie*, p. 88.

<sup>24</sup> « La vapeur du reste est l'un des grands thèmes scientifiques et techniques du siècle, avant la découverte du moteur à explosion, que Jules Verne ne signalera que dans ses derniers romans. [...] Mais on l'a aussi crédité d'inventions prophétiques dans le domaine des machines. En fait, invente-t-il vraiment ? En réalité, il ne fait que donner à des inventions, en germe à son époque, un peu d'avance, sans s'embarrasser outre mesure de détails techniques. Ainsi, le fameux *Nautilus* [...] existe déjà : Fulton l'a proposé au Directoire pour lutter contre le blocus anglais en 1796. Il n'a, il est vrai, que 6.50 m sur 2 mètres. [...] Il s'appelait le *Nautilus* et fit plusieurs plongées au Havre et à Brest, en 1800 et 1801. [...] Pendant la guerre de Sécession [...] Ericsson mit au point des navires dont on avait supprimé tout ce qui dépassait la ligne de flottaison, de façon à remonter les fleuves et naviguer le long des côtes, par petit fond. On les appelait *monitors* et c'est le nom qui est parfois donné par [Verne] à l'engin de Nemo. [...] Verne enfin vit dans la baie de la Somme – où il avait une maison au Crotoy – les essais d'un sous-marin qui se terminèrent mal. L'ingénieur qui les faisait s'appelait Conseil. C'est le nom de l'un des personnages du roman. En somme, l'idée du sous-marin était « dans l'air » [...] Mais le sous-marin de Nemo est bien plus « performant », [...] non seulement il est beaucoup plus gros, mais il accomplit un exploit qui n'aura son équivalent qu'en 1958, lorsque le *Nautilus* américain à propulsion nucléaire franchira la calotte glaciaire arctique. Si le *Nautilus* de Nemo est propulsé à l'électricité, c'est parce que Jules Verne est fasciné par cette source d'énergie [...] » (Simone Vierendeux, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 69-71).

<sup>25</sup> « M<sup>me</sup> Verne intervint fièrement : *Sans doute n'ignorez-vous pas que, dans les romans de mon mari, beaucoup de phénomènes scientifiques apparemment impossibles se sont réalisés ?*

–« Tut, tut », dit M. Verne d'un ton désapprouvateur, « ce n'est que de la pure et simple coïncidence et cela vient sans [doute] du fait que, même quand j'invente un phénomène scientifique, [j'essaie] de rendre les choses aussi vraies et simples que possible. [...] bien avant d'être romancier, j'ai toujours pris de nombreuses notes en lisant les livres, les journaux, les magazines ou les revues scientifiques. » (Daniel Compère, Jean-Michel Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, textes anglais traduits par Sylvie Malbrancq, Genève, Slatkine, 1998, p. 102)

Le voyage du *Nautilus* des mers du Japon jusqu'à celle de Norvège pourrait être lu, très approximativement, comme une « balistique », où le coup d'envoi / coup de canon est le choc qui projette Aronnax à l'eau (qui est d'ailleurs la conclusion d'une bataille commencée lorsque le « vieux canonnière à barbe grise » tire un boulet qui va effleurer la « peau » du monstre), pour ensuite nager jusqu'au sous-marin, et où la « chute » est l'engouffrement final du *Nautilus* dans le Maelström norvégien près des îles Lofoten (Loffoden dans le texte) ; avec une phase ascendante<sup>26</sup> indexée par l'émerveillement croissant des personnages face aux exploits du capitaine et de son vaisseau et des richesses de la mer qui s'offrent à leurs regards, et une phase descendante qui correspond à l'assombrissement progressif du capitaine. Cette courbe du reste assez abstraite<sup>27</sup> est beaucoup plus convaincante au niveau « fractal » : un bon nombre d'épisodes du voyage se lisent de manière beaucoup plus évidente suivant notre schématisation « balistique et motrice ». Sans qu'il y ait exclusion mutuelle, on peut proposer qu'il est des fractales où l'épreuve est celle d'un cheminement, ou d'une tentative de reprendre un

---

« –Vous admettez au moins que vos livres ont présagé un certain nombre de grandes inventions et d'expériences précieuses.

–« Non, cent fois non », s'écria Verne. Le sous-marin a été inventé un certain temps avant que je ne publie mon livre, *Vingt mille lieues sous les mers*, et le monde entier parlait d'aéronautique avant la sortie de *Cinq semaines en ballon*. [...] » (*Ibid.*, p. 193-194)

<sup>26</sup> M. Serres a déjà analysé des romans verniens en ces termes, par exemple dans les entretiens *Jules Verne aujourd'hui* avec J.-P. Dekiss : « [...] en phase ascendante, pendant les progrès de *L'Île mystérieuse*, les hommes massacrent les animaux pour leur fourrure ; inversement, les animaux, pour se défendre, attaquent les hommes... En phase descendante, à la régression du *Pays des fourrures*, leur conduite et la nôtre s'inversent : tous se réconcilient [...] L'image terminale, au moment de mourir, reproduit l'image initiale, celle du paradis terrestre : l'Éden final reproduit le Jardin premier. » (p. 177) Le sens géométrique y est peut-être moins explicite toutefois.

<sup>27</sup> Même remarque que pour la note précédente : « La critique est quelque chose comme une physique. Il existe un phénomène : l'œuvre. A découper de telle et telle manière. [...] Construit et hautement complexe, saturé de lois. Soit donc à les discerner. Cela demande [...] de multiples observations [...] Il arrive qu'on formalise et qu'on mathématise. [...] La mathématisation pressée délaisse [...] la rectification lente des phénomènes. Elle talmudise – on l'a vu un peu, je n'ai rien contre le Talmud. Aller directement de la promenade courante et pittoresque, de la lecture cursive à la loi formelle [...] équivaut à un songe pré-scientifique : à une alchimie du verbe, à un roman de physique, bref à une théorie, non à une critique. Celle-ci est d'abord d'expérimentation : observer, comparer [...] Il y a un secret rapport entre la critique formalisante et la physique préhistorique [...] Je [donne] ma préférence à qui fait voir ce qu'il fait sur qui dit ce qu'il pense. » (Michel Serres, *Jouvenances*, p. 74)

« Le roman de Verne est dual de l'*Exode*. Les tables de correspondance définissent deux courbes, deux itinéraires [...] Non, ce n'est pas un calque et je parierais fort que, pas une minute, Verne n'y a songé. » (*Ibid.*, p. 77)

Henri Scepi évoque la courbe du *Voyage vernien* au sens plus littéral dans une notice sur *De la Terre à la Lune (Voyage au centre de la terre et autres romans)*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016).

mouvement initialement enrayé, et d'autres où c'est la lutte avec un monstre. Le « monstre » d'ailleurs annexe aisément la première catégorie via la comparaison, comme nous allons le voir. La difficulté de ces épreuves, si elle fluctue, suit néanmoins une direction généralement croissante. Conformément à cette caractérisation, le premier épisode des « monstres » ne suscite qu'un « effleurement » et non un combat réel :

[...] je vis le capitaine Nemo revenir vers moi. De sa main vigoureuse, il me courba à terre, tandis que son compagnon en faisait autant de Conseil. Tout d'abord, je ne sus trop que penser de cette brusque attaque [...] relevant la tête, j'aperçus d'énormes masses passer bruyamment en jetant des lueurs phosphorescentes.

Mon sang se glaça dans mes veines ! J'avais reconnu les formidables squales qui nous menaçaient. [...] Monstrueuses bouches à feu, qui broient un homme tout entier dans leurs mâchoires de fer ! Je ne sais si Conseil s'occupait à les classer, mais pour mon compte, j'observais leur ventre argenté, leur gueule formidable, hérissée de dents, à un point de vue peu scientifique, et plutôt en victime qu'en naturaliste.

[...] Ils passèrent sans nous apercevoir, nous effleurant de leurs nageoires brunâtres, et nous échappâmes, comme par miracle, à ce danger plus grand, à coup sûr, que la rencontre d'un tigre en pleine forêt<sup>28</sup>.

Le seul moyen d'échapper au péril des requins-marteaux, un peu comme le navire « vernien » qui doit *céder* devant la tempête, est de se *courber*, et dans le cas d'Aronnax, ce passage forcé à la position horizontale est imposé par le capitaine lui-même, qui ensuite se couche à son tour : une hiérarchie est naturellement établie, où les requins sont en haut de l'échelle, suivis par le capitaine puis par le professeur. H1H2N ?... Nemo est le seigneur des mers, mais pour y aller à son gré en toute impunité il doit s'incliner. Cette hiérarchie ne s'établit pas sans contestation d'ailleurs ; Ned Land lui-même, de certaines façons subordonné à Nemo, déclare à propos des requins que « c'est [son] métier de se moquer d'eux ! ». Notons aussi en passant le choix quelque peu étrange de l'image d'une « bouche à feu » pour décrire les requins : signe s'il en fut de l'omniprésence du canon dans l'imaginaire vernien, s'immisçant même là où la métaphore n'est guère évidente ?

L'image des terribles mâchoires menaçant de « happer » leur victime est récurrente dans *Vingt mille lieues*, surtout comme visualisation plutôt que comme événement réel : Aronnax y comparera, dans sa terreur, le rapprochement progressif des murailles de glace qui entourent le *Nautilus* échoué sous la banquise antarctique : « A quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé [...] Il me semblait que j'étais entre les formidables mâchoires d'un monstre qui se rapprochaient irrésistiblement<sup>29</sup> » ; il est similairement impressionné lors de son évocation par Ned Land : « –Ma foi, avec un bon harpon ! Vous savez, monsieur, ces requins, ce

---

<sup>28</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, ch. XVII, p. 200-202.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 510.

sont des bêtes assez mal façonnées. Il faut qu'elles se retournent sur le ventre pour vous happer, et, pendant ce temps..." Ned Land avait une manière de prononcer le mot "happer" qui donnait froid dans le dos<sup>30</sup> ». Et dans *L'Île mystérieuse*, la forme suggestive du Golfe du Requin suscite de fortes appréhensions chez Nab :

– Nous sommes dans la gueule du requin, [dit] Nab, en faisant allusion à la forme du golfe.

– En pleine gueule, mon brave Nab ! répondit Harbert, mais vous n'avez pas peur qu'elle se referme sur nous, n'est-ce pas ?

– Non, Monsieur Harbert, répondit Nab, et pourtant ce golfe-là ne me plaît pas beaucoup ! Il a une physionomie méchante !

[...] « Ouf ! » fit Nab, en poussant un soupir de satisfaction.

On eût vraiment dit que le brave nègre ne se sentait pas à l'aise dans cette énorme mâchoire !<sup>31</sup>

Nemo, lui, ne se permet guère la comparaison ou la métaphore lorsqu'il s'agit de ses impressions sur les menaces de l'océan ; quoique la remarque ne puisse être péremptoire, puisque nous n'avons pas accès à ses pensées et que nous le percevons à travers Aronnax, qui lui, se permet les excès descriptifs à la fois par la pensée et par ses répliques qu'il nous rapporte. Ces figures apparaissent le plus remarquablement dans la bouche du capitaine pour décrire un rapport beaucoup plus symbiotique que conflictuel avec la Nature :

–Oui ! je l'aime ! La mer est tout ! Elle couvre les sept dixièmes du globe terrestre. [...] C'est l'immense désert où l'homme n'est jamais seul, car il sent frémir la vie à ses côtés. La mer n'est que le véhicule d'une surnaturelle et prodigieuse existence ; elle n'est que mouvement et amour ; c'est l'infini vivant, comme l'a dit un de vos poètes. [...] les mammifères, les reptiles et ces innombrables légions de poissons [...] C'est par la mer que le globe a pour ainsi dire commencé, et qui sait s'il ne finira pas par elle ! Là est la suprême tranquillité. La mer n'appartient pas aux despotes. A sa surface, ils peuvent encore exercer leurs droits iniques [...] y transporter toutes les horreurs terrestres. Mais à trente pieds au-dessous de son niveau, leur pouvoir cesse [...] Ah ! monsieur, vivez, vivez au sein des mers ! Là seulement est l'indépendance ! Là je ne reconnais pas de maîtres ! Là je suis libre ! »<sup>32</sup>

Il y a beaucoup à dire sur ce passage, et nous tenterons d'être bref. Cette tirade de Nemo a lieu peu après la rencontre initiale avec Aronnax, Conseil et Ned ; les rapports entre le professeur et le capitaine et entre le capitaine et la nature sont à peu près aussi « cordiaux » qu'ils pourront l'être dans le roman, et peu de temps auparavant, Nemo avait qualifié la mer de nourrice prodigieuse<sup>33</sup>, subvenant à tous ses besoins. On peut lire l'antithèse « immense désert où l'homme n'est jamais seul » de diverses manières : cela renvoie d'abord à la rupture

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 316.

<sup>31</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 541.

<sup>32</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 125.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 124.

entre le prince Dakkar et la société des hommes, dont il prétend pouvoir se passer. La vie foisonnante du fond des mers constitue-t-elle un substitut ? Verne adhère résolument au postulat que l'homme ne peut vivre, que l'existence humaine ne peut se concevoir à l'écart de la société, et l'Ayrton (presque transformé en bête sauvage) de *L'Île mystérieuse* est son anti-Robinson, sa démonstration de l'impossibilité de vivre seul – et dans *l'Île*, Nemo dira qu'il meurt d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul. Nemo est aussi seul qu'il veut l'être vis-à-vis des hommes, dans un de ces modèles réduits d'une société humaine jugée incapable d'accomplir harmonie et justice à plus grande échelle ; et aussi proche de l'infini du vivant qu'il le souhaite. D'un point de vue plus œdipien, qui interpréterait la société industrielle et coloniale – et, pour Nemo, particulièrement l'Angleterre et son écrasement des tentatives d'indépendance indienne – comme une sorte d'ingérence masculine vécue comme une oppression (entre autres une oppression de la nature), le capitaine s'apparente au fils rejetant le Père et tentant de faire sienne la Mère-Mer<sup>34</sup>. Mais ce faisant, il ne peut s'empêcher de reproduire au moins partiellement le schéma du père : conquérant, pénétrateur, etc., et ceci mène à l'éventuelle destruction du rapport initialement imaginé comme symbiotique : la nature se rebellera. Ainsi le lecteur revenant à ce passage après avoir fini le roman lira : « elle n'est que mouvement et amour (*et mort*) » ; Nemo perdra deux de ses compagnons pendant le voyage, coulera deux navires, et sera bien près de se faire tuer lui aussi. Claironnant que la mer n'appartient pas aux despotes, il ne relève pas qu'au moins symboliquement, son propre monopole du « monde du dessous » s'apparente à un despotisme. Explicitement du moins, le but, ou en tout cas l'avantage qu'il déclare y trouver, siège dans « la suprême tranquillité », comme pour tous les refuges verniens dont la supériorité fondamentale sur les habitations des mortels siège principalement dans cet isolement, souvent dans une impression d'immobilité même dans la mobilité la plus extrême (penser au wagon-projectile capitonné dans *De la Terre à la Lune*, qui au début du voyage se déplace avec une vitesse de plusieurs kilomètres par seconde). Il suffit, dans *Vingt mille lieues*, de mettre « trente pieds » entre soi et la surface

---

<sup>34</sup> ...qui, loin de se limiter à un rôle nourricier, possède tout un cortège d'attributs mythologiques, comme le remarque S. Vierre : « [L]ouragan, les ours perchés sur un iceberg [menaçant], enfin le maelström, figure la plus nette de la mer-mère dévorante. Elle rejette les héros au pied même du volcan. [Une] scission se produit définitivement entre les héros. Les plus « raisonnables », ceux qui tentent l'initiation la plus simple, se contentent d'atteindre la base du volcan qui marque le pôle. Mais Hatteras, comme tout le roman tendait à le faire comprendre, veut [entrer] en contact direct avec le Sacré, au risque de se perdre. La montagne de feu le dévore, et l'inscription laissée sur l'île par ses amis a des allures de pierre tombale. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 81)

de la mer ; dans *VCT*, quelques kilomètres entre le lieu du coucher et la surface de la terre : la supériorité du logis est dans le troglodytisme<sup>35</sup>.

L'idée que le globe ait commencé par la mer et finirait par elle est un peu plus ambiguë ; elle se rattache à notre thème du « récit des origines », de la « cosmogonie vernienne », et est indissociable du sujet des croyances de Verne, mais aussi de cet ensemble d'idées pour lesquelles l'auteur, sans nécessairement exprimer d'adhésion ou de rejet définitifs, n'a pas caché sa fascination. Finir par la mer, cela renvoie directement aux thèses « catastrophistes », populaires dans la première partie du dix-neuvième siècle<sup>36</sup> et notamment chez Cuvier, que Verne

---

<sup>35</sup> Par exemple pour D. Compère :

« Toutes les tendances refoulées par le conscient, et le complexe d'Œdipe en particulier, apparaissent dans les rêves sous forme symbolique. Il est intéressant de relever les représentations de la mère que Freud a retrouvées dans les rêves. Ce sont d'abord tous les objets qui circonscrivent une cavité : mines, fosses, cavernes, vases, etc., mais aussi le bateau, la maison, la forêt, le château, la ville. Curieusement, nous avons précédemment assimilé la plupart de ces éléments à une île. Mais Freud ne parle pas d'une île proprement dite. [Pour Verne] la mère serait représentée par une île. Cette représentation peut s'expliquer par le fait que l'auteur est né dans une île, une île de la Loire, au cœur de Nantes, nommée l'île Feydeau. [...] nous retrouvons bien une illustration du complexe d'Œdipe : l'île est la mère que l'enfant veut éloigner de son père en partant avec elle, et dont il veut devenir le chef, c'est-à-dire remplacer le père. « La peur et le désir » correspondent bien à la double attitude du petit garçon envers son père et sa mère. [Ce] désir non-réalisé [va s'exprimer dans l'œuvre] sous la forme [de] l'arrivée dans une île. L'île représente toujours la mère ; le secret de l'île représente le père ; ce secret doit être percé par un héros, c'est-à-dire le fils qui veut tuer son père. Lorsque le héros s'installe dans une grotte ou une autre excavation de l'île, ce geste correspond à la possession de la mère. Autre symbole de possession, l'exploration de l'île amène la découverte de sa nature. [...] L' « Arrivée dans une île » représente donc l'inceste maternel. [...] Les naufragés qui sont presque toujours des hommes pénètrent cependant dans l'île, [violent] son intimité et s'installent en elle. Cette démarche érotique n'est pas absente de l'esprit de J. Verne qui écrivait à Hetzel à propos de *L'Île mystérieuse* : « Je ménage avec le plus grand soin l'intérêt dû à la présence ignorée [de] Nemo dans l'île, de manière à avoir un crescendo réussi, comme des caresses à une jolie femme que l'on veut conduire où vous savez. » (Lettre du 2 février 1873, B. N. 199-200). » (*Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 120-122)

<sup>36</sup> Michel Serres a bien vu que la science chez Jules Verne, plutôt que d'être en avance, retarde souvent de plusieurs décennies sur son temps : « Notre ignorance a fait de l'œuvre de Verne un rêve de la Science. Elle est une science des rêves. La fiction des *Voyages* est, dit-on, une science-fiction. Cela est faux, tout bonnement. Jamais une règle mécanique n'y est outrepassée [...] Le contenu de science, en général, est même fort en retard sur son âge [...] Le *Nautilus* appartient en propre au XVI<sup>e</sup> siècle, les voyages interplanétaires à Huygens, Kircher, Wilkins, Fontenelle, savoir au XVII<sup>e</sup> siècle savant [...], Collin de Plancy a précédé, au XVIII<sup>e</sup>, Saknussemm et Dumas au centre de la terre... » (*Jouvences*, p. 82)

« [...] les journaux, le patronat, les syndicats, les gouvernements, etc., reflètent [...] l'idéologie courante de l'université à l'époque de la formation de leurs cadres, décideurs et employés. Toujours en retard d'au moins une génération. Même compte chez Jules Verne. [...]

mentionne abondamment – même si, sur un plan un peu plus dénotatif, on peut supposer que Nemo ne fait que reconnaître l’immense pouvoir de la mer, l’espèce de gratitude que l’homme peut lui devoir, et sa capacité à « tout reprendre », étant donné le caractère capricieux que lui attribuent traditionnellement les marins. « Commencer par la mer » offre un plus large éventail d’allusions possibles. *Vingt mille lieues* commence à être publié en feuilleton en 1869, une décennie après la sortie de *L’Origine des espèces* de Darwin. Verne, qui, on le verra, n’a probablement jamais pleinement accepté l’évolution darwinienne mais gardera un intérêt permanent pour elle, pense-t-il aux « *warm little ponds* », aux petites mares chaudes suggérées par le biologiste britannique comme milieu potentiel dans lequel les premières formes de vie se sont développées ? Il est possible toutefois que nous percevions dans le passage plus qu’il n’est censé contenir ; après tout, même avant l’essor des thèses transformistes, les scientifiques savaient que les formes de vie les plus anciennes, animales y compris, apparaissent d’abord dans la mer, avant d’envahir graduellement les continents.

Donc, le passage précédemment commenté met en abyme, sous certains aspects, l’évolution qui s’opère le long du roman dans les rapports entre le Surhomme et « l’objet », la Nature. Il y a maternité (d’une mer que Nemo décrit dans le même chapitre en des termes qui rappellent les thèses du *superorganisme*) et gratitude, mais aussi finitude et destruction annoncées ; il y a liberté et symbiose, mais aussi le germe de la tyrannie et de sa contestation. Il existe un thème qui court à travers une bonne partie du roman et qui peut constituer lui aussi une « fractale », éparpillée sur une poignée de chapitres toutefois, de cette « trajectoire tragique » de la relation Nemo-Nature, l’aspect le plus intéressant étant la reproduction de cette impression d’un *statu quo* remarquable, harmonieux et *fonctionnel*, suivie inopinément de sa rupture pour ainsi dire cataclysmique. Nous voulons parler du langage secret de l’équipage du *Nautilus* et du manège effectué par l’équipage autour de cet idiome incompréhensible pour le narrateur :

---

– On le voit bien lorsqu’il écrit, à la fin du siècle, Le Village aérien pour traiter du darwinisme, avec cinquante ans de décalage...

– Et encore Darwin y domine-t-il moins que Spencer et celui-ci que Lamarck. Le terme « évolutionnisme » date d’avant Darwin, qui, de plus, l’emploie peu. La notion d’évolution émerge vers le milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle : Buffon et surtout Charles Bonnet [...] en ont déjà des intuitions profondes et des vues détaillées. [...] il n’y a pas de science-fiction chez Jules Verne. La science y reste intégralement positiviste, et la technique parfois antérieure, puisque, par exemple, l’idée de sous-marin a déjà cinquante à soixante ans, au moment où le *Nautilus* fait surface, nous l’avons déjà vu. » (J.-P. Dekiss, M. Serres, *Jules Verne, l’enchantement du monde*, p. 93-94)

[...] Il scruta tous les points de l'horizon avec une attention extrême. Puis, cet examen fait, il s'approcha du panneau, et prononça une phrase dont voici les termes. Je l'ai retenue, car, chaque matin, elle se reproduisit dans les mêmes conditions. Elle était ainsi conçue :

« Nautron respoc lorni virch. »

Ce qu'elle signifiait, je ne saurais le dire. (p. 174)

[...] le second du *Nautilus* prononçait sa phrase quotidienne. Il me vint alors à l'esprit qu'elle se rapportait à l'état de la mer, ou plutôt qu'elle signifiait : « Nous n'avons rien en vue. » (p. 203)

Mais, ce jour-là, elle fut remplacée par une autre phrase non moins incompréhensible. Presque aussitôt, je vis apparaître le capitaine Nemo [...] Celui-ci semblait être en proie à une émotion qu'il voulait vainement contenir. Le capitaine Nemo, plus maître de lui, demeurait froid. [...] Mais, mon œil ne s'était pas encore appliqué à l'oculaire, que l'instrument me fut vivement arraché des mains. [...] Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. [...] Son corps raide, ses poings fermés, sa tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne. (p. 274-275)

L'un des premiers actes du capitaine dans son rôle de « cicérone » introduisant le professeur Aronnax aux merveilles du *Nautilus* a été de lui en montrer la salle des machines – ou plutôt la « chambre » des machines comme elle est appelée, petite modification par rapport à l'expression usitée qui renvoie encore à la transformation du mobile en refuge (ou l'inverse). Mais c'est une autre « mécanique bien huilée » que voit plus tard le professeur dans le rituel quotidien du second du sous-marin, qui « employa toujours devant [lui] un idiome singulier et absolument incompréhensible ». On voit rarement l'équipage du *Nautilus* dans le roman, et les actions du second en sont donc une sorte de microcosme ; les semaines passent et sa sortie quotidienne et la phrase habituelle qu'il prononce deviennent donc une constante qui confirme régulièrement la stabilité préservée d'un mécanisme qui « marche » : le sous-marin poursuit son voyage, l'équipage obéit et pourvoit aux besoins du bord (par la pêche, etc.) en communiquant via cette langue secrète<sup>37</sup>, les passagers découvrent merveille après merveille... mais c'est précisément à travers ce même rituel synonyme de stabilité que s'effectuera la violente rupture d'équilibre. Le capitaine Nemo dans sa figure de scientifique hautain, mystérieux et maître des lieux disparaît ; c'est le Vengeur qui le remplace, l'archange de la haine, dira plus tard Aronnax. Cette rupture, sans doute, représente à la fois la justification du récit entier et annonce le caractère temporaire de tout semblant d'harmonie entre le surhomme et la nature. D'une part, il n'y aurait probablement pas de *Voyage extraordinaire* si de telles perturbations

---

<sup>37</sup> « L'équipage du *Nautilus* forme une véritable équipe de compagnons – on le voit bien lors de la très belle scène de l'enterrement sous les mers. En outre, Jules Verne a eu cette invention très initiatique de leur prêter un langage qu'ils sont seuls à comprendre, et dont il nous donne d'ailleurs un échantillon... » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 167)

n'allaient pas avoir lieu ; certes un sous-marin faisant le tour des océans et en cataloguant les curiosités jusqu'à une quelconque conclusion scientifiquement glorieuse, accompagnée peut-être de quelque acte héroïque, ne trahirait guère le projet hetzelien ; mais une telle stabilité pérenne, même avec déplacement « géographique », équivaldrait à une totale stagnation. Le programme accompli est un non-récit, en quelque sorte. D'autre part, le déchirement quasi littéral de la figure du savant pacifique dans la scène où le second du *Nautilus* profère la nouvelle phrase met encore une fois en abyme le déroulement du récit dans son ensemble : il avertit le lecteur que le statu quo ne sera pas conservé, *ne peut* être conservé, précisément parce que le capitaine Nemo n'est pas (uniquement) « un de ces savants méconnus qui rendent à l'humanité mépris pour indifférence [...] génie incompris qui, las des déceptions de la terre, avait dû se réfugier dans cet inaccessible milieu où ses instincts s'exerçaient librement<sup>38</sup> », comme se l'imagine Conseil.

Nous avons dit qu'outre la lutte avec le Monstre, les « fractales » du voyage du *Nautilus* représentent l'épreuve d'un cheminement, ou de surmonter une immobilité. C'est ce dernier cas de figure qui se présente dans le détroit de Torrès (entre l'Australie et l'île de Nouvelle-Guinée) ; on peut en suivre le déroulement sur trois chapitres entiers :

Soudain, un choc me renversa. Le *Nautilus* venait de toucher contre un écueil, et il demeura immobile, donnant une légère gîte sur bâbord. [...] Nous nous étions échoués au plein, et dans une de ces mers où les marées sont médiocres, circonstance fâcheuse pour le renflouage du *Nautilus*. [...] Mais s'il ne pouvait ni couler, ni s'ouvrir, il risquait fort d'être à jamais attaché sur ces écueils [...]

[...] Les marées ne sont pas fortes dans le Pacifique, vous avez raison [...] mais, au détroit de Torrès, on trouve encore une différence d'un mètre et demi entre le niveau des hautes et basses mers. C'est aujourd'hui le 4 janvier, et dans cinq jours la pleine lune. Or, je serai bien étonné si ce complaisant satellite ne soulève pas suffisamment ces masses d'eau, et ne me rend pas un service que je ne veux devoir qu'à lui seul. »

[...] –Le *Nautilus* ne s'est pas échoué, monsieur, me répondit froidement le capitaine Nemo.

[...] –Capitaine, dis-je, je ne doute pas...

–Demain, ajouta le capitaine Nemo en se levant, demain, à deux heures quarante minutes du soir, le *Nautilus* flottera et quittera sans avarie le détroit de Torrès. »

[...] Cependant, quelques tressaillements avant-coureurs se firent bientôt sentir dans la coque du bateau. J'entendis grincer sur son bordage les aspérités calcaires du fond corallien.

[...] Mais, en ce moment, le *Nautilus*, soulevé par les dernières ondulations du flot, quitta son lit de corail à cette quarantième minute exactement fixée par le capitaine. Son hélice battit les eaux avec une

---

<sup>38</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 292.

majestueuse lenteur. Sa vitesse s'accrut peu à peu, et, naviguant à la surface de l'océan, il abandonna serein et sauf les dangereuses passes du détroit de Torrès<sup>39</sup>.

De très nombreuses « constantes verniennes », que l'on peut retrouver dans bien d'autres *Voyages*, s'offrent à l'examen dans cette quarantaine de pages. Il s'agit ici moins d'un segment assimilable à une « courbe balistique » (contrairement aux « fractales de la tempête », qui le sont jusqu'à un certain point) que de la séquence typique de la perte puis de la (possible) reprise du mouvement<sup>40</sup>. Il débute toutefois par un événement beaucoup plus universel comme commencement ou clôture des fractales verniennes : le *choc*, et généralement un choc qui « fait tomber à la renverse » les personnages concernés. Dans cette sorte de jeu d'échecs entre surhomme et nature que figurent nombre de ces confrontations, le fait de subir un choc qui le jette à terre s'apparente pour l'homme au fait d'encaisser un audacieux « coup d'entrée » de l'adversaire, parfois décisif à lui tout seul. Rien de plus symbolique, en effet, que de perdre sa verticalité, son aptitude à rester debout ; passer de la verticale à l'horizontale suggère aussi renversement du rapport de forces. Le fait de choir, puis de *demeurer immobile* – ce dernier état de fait énoncé à l'imparfait, ce qui le rend plus péremptoire, potentiellement définitif – est symptomatique de ce genre d'épisode, et représente ici un degré supplémentaire de menace puisqu'il va explicitement à l'encontre de la devise du sous-marin.

Le *Nautilus*, ayant « touché », se trouve dans la même situation que le *Macquarie* dans *Les Enfants du capitaine Grant* : c'est l'épisode de l'échouement d'un navire (ou d'un « vaisseau », d'un moyen de transport en général) et des laborieuses tentatives pour « lui rendre la motricité », symbolique sinon de la victoire, du moins de la restauration des chances de succès du héros vernien. Il ne peut « ni couler, ni s'ouvrir », ni se dégager non plus, un équilibre de forces<sup>41</sup> exprimé dans toutes les occurrences de ce thème, et qui rappelle une ré-

---

<sup>39</sup> *Ibid.*, chapitres XX, XXI et XXII, p. 231-268.

<sup>40</sup> Michel Serres, en prenant là encore un niveau métaphorique quelque peu différent mais dans la même « constellation thématique », peut-on dire, a développé ce schéma pour *Le Chancellor*. Voir *Jouvences sur Jules Verne et Jules Verne, l'enchantement du monde*. De manière générale la différence réside dans le fait que M. Serres s'intéresse à la progression narrative et applique la métaphore physique de la « chute d'une feuille » (à ses paliers et ses ruptures d'équilibre...) au récit, tandis que nous nous intéressons directement aux « paliers et ruptures d'équilibres » physiques/littéraires et, allant presque en sens inverse, en examinons les variantes (et leur significations possible) dans l'œuvre vernienne.

<sup>41</sup> Dans nos interprétations basées sur la trajectoire, cet équilibre représente la phase « horizontale » d'une fractale vernienne : soit une horizontale en réalité approximative correspondant simplement au sommet d'une courbe balistique, soit le résultat de l'égalisation des forces humaines et naturelles, dont la conséquence est qu'il n'y a plus ni montée ni descente (ou ni avancement ni recul) ; le héros vernien ne se rapproche plus de son but, et

plique faite par Barbicane à Michel Ardan<sup>42</sup>, exprimant l'impossibilité d'atteindre l'astre des nuits. Mais, plutôt que de mobiliser toutes les forces humaines, comme l'ont fait Glenarvan et ses compagnons, Nemo ne compte que sur les forces naturelles (personnifiées d'ailleurs ; la lune est « complaisante »), en l'occurrence l'attraction lunaire<sup>43</sup>. L'idée de déterminisme, et la confiance de l'homme dans ses modèles prédictifs de la nature qui sous-tend ce déterminisme, resurgit ici dans la certitude exprimée par Nemo, ainsi que l'heure précise à laquelle il prédit la délivrance du sous-marin. Les événements ultérieurs du roman se caractérisent d'ailleurs par une décroissance progressive de cette attitude confiante du capitaine : ses rapports avec la nature passent de la confiance absolue (en la profondeur de la symbiose ou de la coopération de la nature selon une certaine lecture ; en la perfection de sa maîtrise des événements par la connaissance mathématique<sup>44</sup> selon une autre) dans le détroit de Torrès, à une incertitude contrariée lorsqu'il attend l'apparition du soleil au pôle Sud<sup>45</sup>, et enfin à une véritable inimitié dans la scène où, s'étant attaché sur la passerelle du *Nautilus*, il fait face à l'orage<sup>46</sup>. Dans cette première partie du voyage, on n'en est pas encore là, et même, un mot d'habitude utilisé dans un contexte de « chute », de terribles représailles des forces naturelles, est employé ici dans un sens tout à fait inoffensif : le sous-marin est *soulevé* par la marée. La Chute dans une fractale vernienne a ceci de particulier que, très souvent, le personnage ou son moyen de locomotion ne se contentent pas de tomber tout bonnement : ils sont d'abord soulevés (par une

---

comme cela peut se prolonger indéfiniment, cette égalité ressemble déjà fort à une défaite. L'aventure du détroit de Torrès ne s'y prête pas vraiment ; c'est un succès plutôt qu'un échec du « surhomme », et sa conclusion, même si elle ressemble à notre schéma récurrent de la *victoire par grâce ou sursis des forces naturelles*, correspond plus à une libération « douce », graduelle, qu'à une chute.

<sup>42</sup> « La force centripète nous maintient sous l'influence lunaire, mais la force centrifuge nous éloigne irrésistiblement. » (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. X, p. 330).

<sup>43</sup> Ned Land – donc l'auteur, dans un but sans doute en partie didactique – ne se retient pas de mentionner le procédé ordinaire en une telle situation, « Et ce capitaine ne va pas mouiller ses ancres au large, mettre sa machine sur ses chaînes, et tout faire pour se déhaler ? », ce qui, rationnellement parlant, aurait été préférable quelle que soit la puissance de la marée, et met davantage en relief la confiance absolue du capitaine en l'assistance de la Lune. Conformément à la règle selon laquelle ce qui n'est qu'évoqué voire nié dans un roman est confirmé dans un autre, cette manœuvre sera tentée dans *Le Chancellor*, près de cinq ans après *Lieues*.

<sup>44</sup> La « quarantième minute exactement fixée par le capitaine » amène à penser, bien sûr, à l'arrivée dramatique de Phileas Fogg au Reform-Club à la fin exacte de ses *Quatre-vingts jours*, le narrateur ayant consciencieusement égrené les minutes puis même les secondes avant l'échéance du fameux pari.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 483.

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 556.

vague, par un monstre...) puis rabattus. Soulever ce que l'on est sur le point de vaincre, c'est un tour de force, une déclaration de supériorité écrasante. C'est ainsi que nous l'interprétons. Ici, Nemo et son *Nautilus* complaisamment « soulevés », renfloués sans aucun frais, évoquent la situation des marins s'établissant sans crainte sur une île d'apparence accueillante et ne s'apercevant guère qu'il s'agit en réalité d'une baleine qui ne tardera pas à amener leur ruine en plongeant vers le fond de l'océan. Il va y avoir perversion du thème<sup>47</sup>.

Le *Nautilus* a une place à part dans la panoplie du capitaine Nemo, preuve et conséquence de son génie et de sa connaissance des principes scientifiques : ce n'est pas seulement l'outil démultipliant les forces humaines, c'est aussi l'habitation idéale et le moyen de locomotion. Mais, de même que nous avons qualifié le submersible de « sonde possédant elle-même des sondes », on constate que Nemo augmente sa capacité d'étude du monde naturel, la portée de sa « sonde », par d'autres outils. Il ne suffit pas de regarder défiler les poissons par les deux vitres du salon<sup>48</sup>, il faut réduire encore la distance entre sujet et objet, en quittant l'abri du vaisseau et en se mouvant dans le milieu même que l'on veut étudier. C'est une caractéristique récurrente des surhommes verniens que de vouloir faire mieux, aller plus loin, etc., que ce que le sens commun ou la méthode habituelle dicteraient – penser par exemple à Hatteras qui arrivé, dans un sens tout à fait raisonnable du terme, « au pôle Nord », ne s'avoue pas satisfait et croit devoir gravir le volcan avoisinant afin d'atteindre rigoureusement le point mathématique du pôle. Chez Nemo, c'est la liberté, plus peut-être que la « poussée faustienne », qui importe ; et si, pour faire « mieux » que le sous-marin comme instrument d'exploration du fond des mers, la réponse de l'homme du XIX<sup>e</sup> est le scaphandre, Nemo ne manque pas d'objecter : « ...mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre. Il est rattaché à la pompe qui lui envoie l'air par un tuyau de caoutchouc, véritable chaîne qui le rive à la terre<sup>49</sup> » ; il emploie donc un scaphandre plus perfectionné qui emporte sa propre provision d'air comprimé et n'est pas enchaîné à la terre ferme, ni même au « mobile dans l'élément mobile ». Soit dit en passant, son explication est fournie à la demande d'Aronnax effectuée sous la forme d'une ellipse très courante<sup>50</sup> chez Verne : « Et le moyen d'être libre ? ». Le narrateur l'avait déjà

---

<sup>47</sup> Ou « inversion maligne », dirait peut-être Michel Tournier. Nous y reviendrons.

<sup>48</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XIV, p. 163.

<sup>49</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 180.

<sup>50</sup> Dans notre glossaire des constantes verniennes, nous la classerions donc dans la section 3°, « structures et procédés narratifs et textuels ».

utilisée plus tôt dans le récit, en réponse au caractère hasardeux de la recherche du narval : « Evidemment, nous marchions en aveugles. Mais le moyen de procéder autrement ?<sup>51</sup> »

Il est alors intéressant de noter qu'au Nouvel An, Conseil souhaite au professeur et à lui-même « une année qui nous permettrait de tout voir<sup>52</sup> ». Sans doute l'opacité de la mer<sup>53</sup>, où il ne subsiste guère plus de lumière au-delà d'une centaine de mètres de profondeur, impressionne-t-elle Verne plus que ne le conçoivent des esprits de notre temps (esprits, note S. Vierre, habitués aux documentaires du commandant Cousteau) ; le quasi-miracle du navire submersible doublé de celui du scaphandre amplifie donc sans doute le désir préexistant mais jusqu'ici cantonné aux terres émergées, de circonscrire et peindre le réel. Vêtus de scaphandres, les pionniers du monde sous-marin accompagnent donc le capitaine Nemo dans « ses forêts de l'île Crespo », et Aronnax note la « ligne rigide et perpendiculaire » de tous les fucus et lianes qui s'offrent à son regard, « [C'est] ici le règne de la verticalité ». Verticalité vernienne qui, en ajoutant la troisième dimension à l'espace exploré, n'en augmente ainsi considérablement l'étendue totale que pour mieux s'assurer de sa finitude : les terres (ou mers) vierges créées par la verticale donnent de nouveaux espaces à l'écrivain mais sans nullement détruire l'espoir ultime de la clôture des savoirs. « En fait, le sous-marin plonge moins sous les eaux que le nautille n'indexe, par son mouvement vertical, toute l'épaisseur des classifications. L'immersion n'est qu'une lecture, verticale et de haut en bas, des rubriques du dictionnaire. Le fond de la mer est [...] ce socle invariant sur quoi s'entassent les couches aquatiques du systématique<sup>54</sup>... »

Nous avons également dans le souhait de Conseil, un avant-goût du très fameux « Regarde de tous tes yeux, regarde ! » de *Michel Strogoff*, et il y en a d'autres exemples dans les *Voyages*. Certains ont vu dans cette « ambition d'exhaustivité » omniprésente dans les *Voyages extraordinaires* un peu plus que le connoté des visées d'Hetzel et des aspirations scientifiques :

Dans *Les Indes noires*, la diégèse ne fait rien d'autre qu'articuler la pénurie et l'abondance, la privation et la satisfaction, c'est-à-dire les deux pôles de l'oralité imaginaire qui opposent, sur le terrain des pathologies psychosomatiques, l'anorexie et cette boulimie dont souffrait précisément Jules Verne.

---

<sup>51</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. V, p. 67.

<sup>52</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 227.

<sup>53</sup> Verne vante pourtant la diaphanéité de la mer (ch. XIV, p. 163). Mais encore faut-il précisément être dessous, pour profiter pleinement de sa transparence ; nous n'y voyons donc pas de contradiction.

<sup>54</sup> Michel Serres, *Jouvences*, p. 152.

Grand dévorateur de terrains carbonifères, l'ingénieur James Starr est l'un de ces géophages par lesquels le sujet vernien projette sur le globe terrestre sa pathologie orale. L'écriture, pour Verne, est en effet une manière de satisfaire sa boulimie en dévorant la terre<sup>55</sup> [...]

Ou encore, pour Michel Serres et Jean-Paul Dekiss :

[...] *Mais la mangeaille chez Jules Verne... vous [pensez] que chez lui la nourriture est très présente ?*

– Tout le temps ! La hantise de manquer de nourriture n'y cesse jamais. [...] Les repas ne dominent certes pas, mais il y en a beaucoup. [...] Le XIX<sup>e</sup> siècle ne dispose pas encore de nos techniques de conservation ; un long voyage doit se doubler de préoccupations constantes : chasse et pêche. On tue du gibier, chez Verne.

[...] – *On ne mange pas, on crée une industrie qui permet de se nourrir, ce ne sont pas des ripailles, rien d'épicurien ni de picaresque.*

– Considérez donc l'appareillage d'une goélette : avec quelle intense attention se font la liste et l'embarquement des vivres !

[...] Quant aux troupes et aux meutes, la boulimie de Verne tente goulûment de les absorber : elle requiert ces grandes populations pour tenter de combler une faim irrassiable. [Lorsqu'un] homme désire traverser tous les pays, [...] emprunter tous les moyens de communication, rencontrer toutes les tribus, en apprendre toutes les langues, passer par les déserts, les montagnes, les mers, mettre en scène toutes les sciences, collecter les techniques, les arts et les métiers... il ne se contente pas de dévorer, mais ajoute à cette faim une infinie et belle boulimie de savoir [...] qui traduit à un autre niveau cette « pulsion de faim », ce vouloir-dévorer tout le possible, à la Rabelais. Cette pulsion entraîne autant Gargantua et Pantagruel qu'Hatteras et Cyrus Smith.

J'aime ces deux auteurs pour m'avoir transmis cette merveilleuse maladie, si précieuse au philosophe, amant des totalités. Sans les trois voyages par l'espace du monde, l'encyclopédie des sciences et le genre humain, pas de philosophie<sup>56</sup>.

Sans nous prononcer sur une causalité directe, nous trouvons plausible un lien métaphorique peut-être conscient entre la « voracité » (c'est ainsi qu'il décrit Axel, son narrateur dans *VCT*) de l'auteur et l'appétit de connaissances de toutes sortes, et même l'*ingestion* d'éléments scientifiques, linguistiques et culturels, des romans verniens, comme l'a démontré Daniel Compère en détail dans *Jules Verne : texte et intertexte*.

L'excursion de l'île Crespo – île fantôme, d'ailleurs, dont l'existence n'a pas été confirmée, tout comme l'île Tabor de la trilogie *Grant-Lieues-Île* – a ceci de particulier que, toute sous-marine qu'elle soit, elle garde une évidente proximité thématique des choses de la « terre ». Elle est annoncée sous le signe du quiproquo, puisque l'invitation aux « forêts de l'île Crespo » laisse d'abord Aronnax s'imaginer que Nemo, en contradiction avec lui-même, pos-

---

<sup>55</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 42.

<sup>56</sup> Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, p. 116-119.

sède des domaines forestiers sur la terre ferme. Le texte insiste complaisamment sur le caractère de randonnée « à pied sec » ; la comparaison des herbes marines avec une forêt une fois faite est reprise à la lettre pour le reste de l'épisode, allant jusqu'à parler d' « arbrisseaux » ; l'invertébré géant qui menace les promeneurs est désigné d'abord comme une « araignée de mer » avant que l'ambiguïté soit levée en ajoutant « hideux crustacé » ; enfin le narrateur fait un certain cas de décrire la *frontière* du domaine de Nemo, marquant la fin de l'excursion, c'est-à-dire le point où l'élévation du fond sous-marin annonce l'approche de la partie émergée de l'île proprement dite. L'idée de rempart indépassable est répétée presque à chaque syntagme : « mur de rochers », « masse imposante », « entassement de blocs gigantesques », « énorme falaise », « aucune rampe praticable », « accores », et enfin l'anaphore ajoutant un aspect définitif à la frontière créée entre le capitaine et le monde terrestre : « C'étaient les accores de l'île Crespo. C'était la terre<sup>57</sup>. » Le domaine marin, pourtant plus vaste que les continents, donne l'impression paradoxale d'être borné (par une île !), et donc d'être lui-même insulaire. Mobile dans l'élément mobile, Nemo est-il aussi prisonnier de la mer qu'il ne l'est de son *Nautilus*, en vertu même de son exclusion du monde humain ?

La verticalité, déjà constatée dans le règne végétal, persiste en filigrane durant tout l'épisode, notamment dans l'attention portée aux profondeurs successivement atteintes (plutôt qu'au cheminement horizontal), comme si le narrateur traçait discrètement les courbes de niveau, la cartographie de la région. Elle donne aussi au narrateur l'occasion de s'interroger sur les dénivellations, sur les *couches* qui composent les verticales qu'il rencontre – il est d'ailleurs question du « retour dans les couches supérieures<sup>58</sup> ». Dans la nature, qui dit couches et stratification dit histoire, de la terre et aussi du vivant, et bon nombre de passages y font allusion, avec quelque ambiguïté qu'ont généralement gardée tous les *Voyages*. Déjà au début du roman, lorsqu'il est question des formes possibles du « monstre », il est dit « Autrefois, les animaux terrestres, contemporains des époques géologiques [...] étaient construits sur des gabarits gigantesques. Le Créateur les avait jetés dans un moule colossal que le temps a réduit peu à peu. » Quelques années à peine après la confrontation de 1860 entre Samuel Wilberforce et T. H. Huxley à la suite de la publication de *L'Origine des espèces*, une telle formule offre une dualité d'actualité : le début de la phrase, pris littéralement, suggère la thèse de la création des espèces, tandis que l'idée d'un moule que le

---

<sup>57</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XVII, p. 197.

<sup>58</sup> *Ibid.*

temps puisse « réduire » invite plutôt une lecture métaphorique, celle, peut-être, des thèses d'évolution théiste, où un processus lancé par Dieu serait prolongé par des processus purement naturels, et où le temps peut accumuler le changement, y compris dans les dimensions et l'organisation des êtres vivants. On voit déjà le résumé des hésitations de Verne vis-à-vis de Darwin, qui, quoique plus détaillées et explicites dans *Le Village aérien*, sont peut-être plus intéressantes dans la subtilité même où elles sont distillées, bribe par bribe, dans des romans tels *Vingt milles lieues*, *VCT* ou *L'Île mystérieuse*. Le transformisme est un thème que Verne conteste sans jamais cesser d'avoir un profond intérêt pour lui, et il y fait allusion ne serait-ce que par la prétérition. Ainsi à propos de l'éponge, « Son animalité n'est pas douteuse, et on ne peut même adopter l'opinion des Anciens qui la regardaient comme un être intermédiaire entre la plante et l'animal<sup>59</sup> » : commentaire didactique sans doute, et source en principe déconnectée de l'actualité scientifique (les Anciens), mais le choix du commentaire dans un chapitre sur la traversée de la mer Rouge est d'un arbitraire qui invite à la spéculation.

Toutefois, à la suite de l'épisode de l'île Crespo, c'est de la « genèse » des terres que traite d'abord le texte, d'une manière qui sera reprise dans *L'Île mystérieuse* : il s'agit du lent travail des polypes, responsable de la formation d'îles et îlots, et censé soulever, dans un avenir lointain, un continent dans l'ouest du Pacifique<sup>60</sup>. Est-ce une coïncidence que ce sujet cher à Jules Verne soit directement lié au grand biologiste anglais ? « En prolongeant à quelques encablures seulement les accores de l'île Clermont-Tonnerre, j'admire l'ouvrage gigantesque, accompli par ces travailleurs microscopiques. Ces murailles étaient spécialement l'œuvre des madréporaires [...] Telle est, du moins, la théorie de M. Darwin, qui explique ainsi la formation des atolls ». Verne fait allusion à l'article de 1842, *The Structure and Distribution of Coral Reefs*, publié quelques années après le voyage du *Beagle*. Là encore il est difficile de savoir si la référence est anodine<sup>61</sup> pour l'auteur : un exemple de plus des sources relativement datées sur lesquelles il se base dans ses romans (Arago, Michelet, Elie de Beaumont, Milne-Edwards...), ou choix délibéré poussé par sa fascination pour Darwin, entretenant le sous-entendu en se contentant de l'évoquer pour une publication vieille de près de trente ans plutôt que par son travail le plus célèbre ?

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 337.

<sup>60</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 214-215.

<sup>61</sup> Même constat plus loin, au chapitre I du second volume (p. 298), lorsque le *Nautilus* a connaissance « de l'île Keeling, soulèvement madréporique planté de magnifiques cocos, et qui fut visitée par M. Darwin et le capitaine Fitz-Roy ». Les madrépores, sujet plus « innocent » que l'évolution, sont le cheval de Troie par lequel Verne peut mentionner deux fois Darwin (et une troisième à propos du crabe de cocotier) dans son roman.

Le texte offre un bref « récit des origines », une charmante genèse de l'île Clermont-Tonnerre qui prolonge l'équivoque de tout ce début de chapitre :

Un jour, quelque graine, enlevée par l'ouragan aux terres voisines, tomba sur les couches calcaires, mêlées des débris décomposés de poissons et de plantes marines qui formèrent l'humus végétal. Une noix de coco, poussée par les lames, arriva sur cette côte nouvelle. Le germe prit racine. L'arbre, grandissant, arrêta la vapeur d'eau. Le ruisseau naquit. La végétation gagna peu à peu. Quelques animalcules, des vers, des insectes, abordèrent sur des troncs arrachés aux îles du vent. Les tortues vinrent pondre leurs œufs. Les oiseaux nichèrent dans les jeunes arbres. De cette façon, la vie animale se développa, et, attiré par la verdure et la fertilité, l'homme apparut. Ainsi se formèrent ces îles, œuvres immenses d'animaux microscopiques<sup>62</sup>.

Le récit met en abyme la création biblique où la Terre est préparée par étapes pour l'arrivée de l'homme, mais bien entendu cette succession de phrases courtes, égrenant les étapes d'un scénario en fin de compte assez gradualiste, raconte un processus parfaitement en accord avec le naturalisme philosophique, en invoquant des causalités purement mécanistes (« l'arbre [...] arrêta la vapeur d'eau »...). On retrouve là des échos de la « religion de l'humanité » d'Auguste Comte, le pendant séculier<sup>63</sup> des religions traditionnelles, et dont ce passage pourrait être lu comme l'un des « contre-mythes ». Et quand Conseil demande au professeur le temps qu'il a fallu aux lents madrépores pour élever les murailles (accumuler les strates verticales, donc...) de l'île Clermont-Tonnerre, Aronnax répond :

—Cent quatre-vingt-douze mille ans, mon brave Conseil, ce qui allonge singulièrement les jours bibliques. D'ailleurs, la formation de la houille [...] a exigé un temps beaucoup plus considérable. Mais j'ajouterai que les jours de la Bible ne sont que des époques et non l'intervalle qui s'écoule entre deux levers de soleil, car, d'après la Bible elle-même, le soleil ne date pas du premier jour de la création<sup>64</sup>.

La première phrase a un ton peu flatteur pour la chronologie biblique, mais le professeur se hâte de la nuancer par une approche à visée plus conciliatrice entre science et religion, une lecture non littérale de la Bible. Si le texte s'en tient donc à son ambiguïté habituelle, on peut dire qu'il se prononce du moins pour les thèses de la « vieille Terre », et contre les opinions littéralistes lui assignant un âge de quelques millénaires seulement. On sait aussi que dans *Autour de la Lune*, Barbicane estime à quatre cent mille ans le temps que mettra la Terre à se refroidir à un degré empêchant l'habitabilité ; et dans *L'Île mystérieuse*, Verne remarque prudemment que « suivant les expériences de Bischof », le basalte aurait exigé trois cent

---

<sup>62</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, ch. XIX, p. 216.

<sup>63</sup> Un équivalent moderne possible est l'« *epic of evolution* », l'épopée de l'évolution, d'Edward O. Wilson.

<sup>64</sup> Jules Verne, *op. cit.*, p. 216.

cinquante millions d'années pour refroidir, ce qui donne à la Terre un âge minimum qui cadre plutôt avec les estimations avancées par les évolutionnistes dans cette partie du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>.

Cinq chapitres après l'approche de Clermont-Tonnerre, et peu avant sa remarque sur l'éponge d'ailleurs, Verne complète en quelque sorte sa série de chaînons manquants par une remarque tout aussi révélatrice sur un autre type de polype :

[...] quelques touffes de corallines, les unes vertes, les autres rouges, véritables algues encroûtées dans leurs sels calcaires, que les naturalistes, après longues discussions, ont définitivement rangées dans le règne végétal. Mais, suivant la remarque d'un penseur, « c'est peut-être là le point réel où la vie obscurément se soulève du sommeil de pierre, sans se détacher encore de ce rude point de départ »<sup>66</sup>.

Il s'agit non plus ici de la transition entre végétal et animal, mais entre « pierre » et végétal, le passage de la non-vie à la vie. La tournure des phrases est suffisamment ambiguë pour se prêter à diverses interprétations, de l'abiogenèse parfaitement matérialiste à son rejet total en passant par diverses alternatives « vitalistes » qui retenaient encore quelque popularité au milieu du dix-neuvième siècle, et où la vie émergeant d'un « sommeil de pierre » serait vue plus littéralement comme le fait d'un principe vital.

Ayant traversé avec succès les parages parsemés d'îles du Pacifique sud-ouest, ainsi que la première épreuve de l'échouement dans le détroit de Torrès, Nemo se rapproche de la première véritable « épreuve du monstre », qui a lieu dans l'océan Indien, aux pêcheries de perles de Ceylan. Il a jusqu'ici établi à la fois son statut de surhomme et son rapport avantageux à la nature, qui se nourrissent l'un de l'autre, d'ailleurs ; le combat contre le requin, même s'il rehausse le caractère héroïque du capitaine, représente peut-être aussi un premier cas de rébellion de la nature, ou de menace. Dans le détroit de Torrès, Nemo montre une confiance absolue à la fois en la nature (la garantie que la Lune l'aidera à se renflouer) et en ses propres forces : sa désinvolture à l'égard de la proximité menaçante des Papouas égale celle qu'il affichait face au danger de l'insuffisance de la marée. « Monsieur Aronnax, répondit [Nemo], dont les doigts s'étaient replacés sur les touches de l'orgue, quand tous les indigènes de la Papouasie seraient réunis sur cette plage, le *Nautilus* n'aurait rien à craindre de leurs attaques ! » ; et, plus tard, « on n'entre pas ainsi par les panneaux du *Nautilus*, même quand ils sont ouverts ». L'aspect magique de l'électricité est exploité à souhait : champ de force par le-

---

<sup>65</sup> L'inexistence de la datation radiométrique à l'époque, et dans une certaine mesure l'influence du physicien Lord Kelvin, farouchement opposé à l'idée d'une Terre et d'un Soleil vieux de plus de quelques dizaines de millions d'années environ, retardera des estimations plus correctes de l'âge du globe jusqu'au-delà des années 1910.

<sup>66</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XXIV, p. 287.

quel le magicien se cuirasse contre toute attaque sans marquer d'inquiétude ni même de vraie attention vis-à-vis du danger. C'est, comme le dit le titre du chapitre, la foudre du capitaine Nemo, arme de Zeus dont l'autre manifestation, plus offensive que défensive, est celle des balles électriques par lesquelles « le justicier de l'île » frappera les pirates dans *L'Île mystérieuse*. Selon l'angle que l'on peut préférer, Nemo jouit de l'alliance de la Nature ou alors s'en approprie les pouvoirs, électricité comme arme et force motrice et interactions gravitationnelles pour se tirer d'embarras après avoir « touché » contre un écueil. Il chante d'ailleurs cette Nature avec force personnification peu après la chasse dans les forêts de Crespo :

« Voyez cet océan, monsieur le professeur, n'est-il pas doué d'une vie réelle ? N'a-t-il pas ses colères et ses tendresses ? [...] il s'éveille sous les caresses du soleil ! [...] il possède un poulx, des artères [...] une circulation aussi réelle que la circulation sanguine des animaux.

[...] vous comprendrez pourquoi, par cette loi de la prévoyante nature, la congélation ne peut jamais se produire qu'à la surface des eaux !

[...] La vie, plus intense que sur les continents [...] élément de mort pour l'homme, a-t-on dit, élément de vie pour des myriades d'animaux – et pour moi ! »<sup>67</sup>

On retrouve encore la nature ou du moins l'océan comme superorganisme, mais aussi à un certain degré comme entité consciente, et, du reste, ambivalente, puisqu'elle est capable de tendresse et de colère, et peut dispenser la vie et la mort. La singularité de l'eau parmi les liquides, par sa propriété de perdre en densité lorsqu'elle se solidifie, ce qui lui permet de se congeler *par le haut*, est présentée comme le signe d'une nature faite pour permettre l'existence de la vie, idée que nous rencontrerons ailleurs dans les *Voyages*. Nemo reconnaît que la mer n'a pas que des côtés hospitaliers, mais là où ses dangers en interdisent les profondeurs et même dans une certaine mesure la surface à l'humanité, il se considère comme excepté de ces périls. Comme toujours, le germe de la contradiction existe déjà dans le « manifeste » du capitaine : l'océan est un élément de mort pour l'homme, et de vie pour les animaux et pour Nemo, affirme ce dernier ; mais, bien entendu, la mer apporte la mort aux animaux aussi, et nulle harmonie n'y règne, puisque le vivant s'y entre-dévore tout autant ou davantage que le monde de la surface ; l'absence de la loi des hommes ne signifie pas la sûreté mais le remplacement de la férocité humaine par celle de l'état de nature. Nemo s'expose donc bel et bien à des périls, quoique de forme différente.

L'épreuve du requin à la pêcherie de perles a lieu en vue du pays natal du prince Dakkar lui-même, ce à quoi il fera une discrète allusion à la fin de l'épisode<sup>68</sup>, qu'Aronnax ne peut

---

<sup>67</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 204-206.

prendre qu'allégoriquement. Le banc de perles en question est celui du golfe de Manaar – Mannar aujourd'hui, près du Sri Lanka. L'affrontement est rendu possible par la soustraction des fameuses balles électriques, qui auraient rendu le corps à corps inutile. Ainsi, avant la plongée vers les pêcheries de perles, le professeur s'entend répondre : « Des fusils ? à quoi bon ? Vos montagnards n'attaquent-ils pas l'ours un poignard à la main, et l'acier n'est-il pas plus sûr que le plomb ? Voici une lame solide. Passez-là à votre ceinture et partons<sup>69</sup>. » L'allusion aux montagnards affrontant un ours avec un poignard anticipe, en quelque sorte, la scène de *Michel Strogoff*, où c'est précisément ce que fait le personnage éponyme<sup>70</sup>. Avant le combat proprement dit, prenons note de l'interlude où Aronnax et Nemo rendent visite au tridacne (nous soulignons) :

C'était une huître de dimension extraordinaire, un tridacne gigantesque, un bénitier qui eût contenu un lac d'eau sainte [...] Le capitaine Nemo avait un intérêt particulier à constater l'état actuel de ce tridacne. [...] Le capitaine s'approcha et introduisit son poignard entre les coquilles pour les empêcher de se rabattre [...] il souleva la tunique membraneuse et frangée [...] Là, entre les plis foliacés, je vis une perle libre dont la grosseur égalait celle d'une noix de cocotier [...] j'étendais la main pour la saisir, pour la peser, pour la palper ! Mais le capitaine m'arrêta, fit un signe négatif, et, retirant son poignard par un mouvement rapide, il laissa les deux valves se refermer subitement. [...] En laissant cette perle enfouie sous le manteau du tridacne, il lui permettait de s'accroître insensiblement [...] seul il l'élevait, pour ainsi dire, afin de la transporter un jour dans son précieux musée. Peut-être même [...] avait-il *déterminé la production* de cette perle en introduisant sous les plis du mollusque quelque morceau de verre et de métal, qui s'était peu à peu recouvert de la matière nacré<sup>71</sup>.

Il est significatif que cette scène de « défloration » de la nature par le capitaine Nemo ait lieu immédiatement avant l'attaque d'un requin qui manquera le tuer. S'il est un paragraphe de ce roman, voire même des *Voyages extraordinaires* dans leur totalité, qui résume la dimension érotique des rapports homme-nature dans l'univers vernien, c'est bien celui-ci. Le capitaine « soulève la tunique » de la gigantesque coquille, qu'il « féconde », suppose Aronnax, d'un élément catalysant la « gestation » d'une perle. Le geste a connotation à la fois de pouvoir et de savoir : le capitaine « détermine » la production de la perle, son intervention est éminemment *causale* et ses résultats sont inévitables, dérivant des principes mécaniques. La progression psychologique du récit peut d'ailleurs être vue comme une évolution de ce

---

<sup>68</sup> « Cet Indien [...] c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là ! » (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 332).

<sup>69</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 320.

<sup>70</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 109-110.

<sup>71</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 324-327.

rapport entre la nature et Nemo qui part d'un état initial hypothétiquement consensuel (voire même déjà ambigu : le tridacne initialement ouvert ne s'oppose pas d'emblée à son insémination mais au risque de se refermer sur la main du capitaine, qui doit donc *forcer* la coquille à demeurer ouverte), à un rejet de plus en plus violent par la nature, qui soustrait un membre de l'équipage (p. 282) puis un autre (p. 545) au capitaine Nemo. L'attaque du requin après cette visite faite au tridacne peut donc être vue comme un premier avertissement :

[...] je sentis le capitaine Nemo, posté près de moi, se lever subitement. Puis [...] son poignard à la main, il marcha droit au monstre, prêt à lutter corps à corps avec lui. [...] Je vois encore la pose du capitaine Nemo [...] Un combat terrible s'engagea. [...] labourant de coups de poignard le ventre de son ennemi, sans pouvoir toutefois porter le coup définitif [...] Je voyais les phases de la lutte se modifier. Le capitaine tomba sur le sol, renversé par la masse énorme qui pesait sur lui. Puis, les mâchoires du requin s'ouvrirent démesurément comme une cisaille d'usine, et c'en était fait du capitaine si, prompt comme la pensée, Ned Land [...] ne l'eût frappé de sa terrible pointe. [...] C'était le râle du monstre. Frappé au cœur, il se débattait dans des spasmes épouvantables, dont le contrecoup renversa Conseil<sup>72</sup>.

Nous avons ici une forme de « fractale », de réplique à l'échelle réduite de la trajectoire du monomythe en montée, équilibrage des forces et déclin ou chute. L'inversion des rapports de dominé et de dominant entre le capitaine et la nature coïncide avec la « chute » de Nemo, culbuté par le requin ; le capitaine n'est sauvé que par l'intervention de Ned Land. Notons aussi qu'il est question du « contrecoup » des soubresauts de l'animal, un peu comme celui de la détonation de la Columbiad, à la suite de laquelle « pas un spectateur n'était resté debout », dans *De la Terre à la Lune*<sup>73</sup>. Ici comme là, il s'agit du contrecoup d'un « cataclysme » (en miniature pour la mort du requin) provoqué par l'homme, mais auquel les forces naturelles donnent une ampleur surhumaine, qui déstabilise les êtres humains l'ayant déclenché : la tempête après la mise à feu du canon géant du Gun-Club, et les soubresauts du requin harponné par le Canadien. Schéma qui se répète à peu de chose près pour l'éruption artificielle du volcan Maunganamu (*Grant*), l'explosion de la nitroglycérine (*Île*), etc. Du reste, malgré l'absence d'un « surhomme » pris dans sa singularité (il y en a après tout plusieurs au sens collectif), *De la Terre à la Lune* ne manque pas de ressemblances avec *Vingt mille lieues*. Le rapport à la *Moby Dick* entre Farragut (ou Ned Land) et le *Nautilus* n'est pas sans rappeler la « course aux armements » entre le président Barbicane et ses boulets d'une part, et le capitaine Nicholl et ses impénétrables cuirasses de navire d'autre part. Un thème récurrent, surtout dans le second volume (*Autour de la Lune*) qui fait écho à Nemo est celui de

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 328.

<sup>73</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXVII, p. 231.

la misanthropie des trois occupants de l'obus Terre-Lune. Or voici l'échange entre le capitaine et Aronnax à propos du « cimetière de corail » :

« C'est là notre paisible cimetière, à quelques centaines de pieds au-dessous de la surface des flots !

– Vos morts y dorment, du moins, tranquilles, capitaine, hors de l'atteinte des requins !

– Oui, monsieur, répondit gravement le capitaine Nemo, des requins et des hommes !<sup>74</sup>

Et plus tôt dans le récit, le capitaine avait déjà révélé qu'il « concevrai[t] la fondation de villes nautiques [...] qui [...] reviendraient respirer chaque matin à la surface des mers, villes libres<sup>75</sup>... », asiles pour les gens comme lui, qui auraient rejeté l'humanité. Et c'est cette idée qui est inspirée à Michel Ardan par la vue du vaste cratère de Tycho à la surface de la Lune :

« Ah ! s'écria Michel Ardan [...] quelle ville grandiose on construirait dans cet anneau de montagnes !

[...] Comme ils vivraient là, calmes et isolés, tous ces misanthropes, tous ces haïsseurs de l'humanité, tous ceux qui ont le dégoût de la vie sociale !

– Tous ! Ce serait trop petit pour eux ! » répondit simplement Barbicane<sup>76</sup>.

Nemo et Ardan/Barbicane convergent sur l'idée que les misanthropes sont légion (et qu'ils ont à quelque degré raison) ; mais le capitaine hait moins l'humanité dans son ensemble que son incapacité à créer progrès et civilisation sans occasionner des groupes ou des nations opprimées (pour lesquels il ne ressent que sympathie) ; le point de vue Ardan est davantage élitiste, il ne hait pas vraiment mais méprise la médiocrité de la plupart des hommes : « Quelques secondes d'un Pascal ou d'un Newton sont plus précieuses que toute l'existence de l'indigeste foule des imbéciles...<sup>77</sup> ». Les héros du voyage vers la Lune s'accrochent, toutefois, de l'existence au sein d'une société humaine – Barbicane et Ardan font tous les deux un discours à succès face à une foule nombreuse, dans le premier volume –, même s'ils marquent peut-être une préférence pour le « microcosme » du boulet, société aux trois âmes. Ils n'ont toutefois pas le « passé formidable » de Nemo, et nul événement tragique ne les a propulsés à la conclusion extrême de la trajectoire du rejet de l'humanité ; il a fallu que Nemo ait eu affaire aux aspects les plus sombres suscitant sa misanthropie – oppression de son pays, meurtre de sa famille – pour qu'il y ait rupture définitive.

S'il a rompu avec l'humanité, Nemo ne s'empêche pas, toutefois, de naviguer à proximité des terres habitées, même dans des zones resserrées telle la mer Rouge, et jusqu'à venir en

---

<sup>74</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, ch. XXIV, p. 290.

<sup>75</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 206-207.

<sup>76</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XVII, p. 395.

<sup>77</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 248.

vue des jetées de Port Saïd, dans la Méditerranée, de l'autre côté de l'isthme de Suez<sup>78</sup>. Les espaces restreints et occupés par la civilisation ne l'intimident donc pas plus que ceux créés par le labyrinthe des banquises polaires. La perspective du passage vers la Méditerranée est l'occasion pour l'auteur de mettre en relief l'une des caractéristiques maîtresses du commandant du *Nautilus* – et un thème très répandu dans les *Voyages* en général – sa propension à toujours aller « vers le dessous ». Expliquons-nous. Ce n'est pas seulement que le *Nautilus* est un navire qui va *sous* les mers : le capitaine organise des chasses dans des forêts sous-marines; passe d'une mer à une autre par ce qui peut être vu comme le pendant sous-marin (et naturel) du canal de Suez (*Arabian Tunnel*) ; il contourne l'obstacle infranchissable de la banquise en passant « non pas par-dessus, mais par-dessous » (p. 471). Ceci lui permet d'atteindre le « dessous ultime » de la Terre, le pôle Sud ; il extrait les matières premières dont il a besoin pour son électricité des houillères sous-marines (p. 422) ; et il va jusqu'au point le plus bas des mers, que Jules Verne situe dans l'Atlantique, à seize mille mètres de profondeur (p. 443). A deux reprises, l'incrédulité du professeur Aronnax viendra de son présumé que tel ou tel obstacle ne peut être franchi qu'en passant soit à travers, soit par-dessus (l'isthme de Suez, puis la banquise antarctique), et les deux fois, le capitaine Nemo répond imperturbablement : « Non pas par-dessus, mais par-dessous ». Du point de vue des rapports homme-nature, l'état encore inachevé de l'isthme de Suez sous l'impulsion de Ferdinand de Lesseps là où existe déjà un passage sous-marin naturel suggère l'avance qu'a la nature sur l'homme ; mais en même temps, l'aptitude de l'homme – du moins du surhomme Nemo – à plonger suffisamment profond pour exploiter ce travail mitige cette supériorité, et lui approprie une partie de la puissance naturelle, conformément au « second monomythe », où le couple H2N n'évolue pas sous le signe d'une suprématie permanente de la nature. La manière dont le capitaine trouve le tunnel est elle-même révélatrice :

[...] Depuis longtemps la nature a fait sous cette langue de terre ce que les hommes font aujourd'hui à la surface.

[...] -Mais cet isthme n'est composé que de sables mouvants ?

-Jusqu'à une certaine profondeur. Mais à cinquante mètres seulement se rencontre une inébranlable assise de roc.

-Et c'est par hasard que vous avez découvert ce passage ?

-Hasard et raisonnement [...] et même, raisonnement plus que hasard<sup>79</sup>.

---

<sup>78</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V-VI.

<sup>79</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 347.

Nemo explique ensuite sa déduction de l'existence d'une communication entre la mer Rouge et la Méditerranée basée sur l'existence des mêmes espèces de poisson de part et d'autre, et la vérification basée sur l'expérience d'un anneau de cuivre fixé à la queue de poissons retrouvés ensuite de l'autre côté de l'impasse. Raisonement, expérimentation, déduction sont les armes par lesquelles l'homme du dix-neuvième siècle, héritier des Lumières doublées de la révolution industrielle, non seulement bâtit le monde moderne mais peut aussi occasionnellement trouver des merveilles préexistantes appartenant au monde naturel.

Ce même chapitre ne manque pas d'ailleurs de faire allusion au moins deux fois à l'une des conséquences de cette révolution : la remise en question du religieux. Nemo remarque qu'avec les progrès dans la construction des navires ainsi que leur propulsion, les marins « ne vont plus [...] remercier les dieux dans le temple voisin », et Aronnax convient que « la vapeur [lui] paraît avoir tué la reconnaissance dans le cœur des marins » (p. 343). Deux pages plus loin, à propos du passage « où Moïse a passé avec tout son peuple », Nemo accepte l'évènement comme fait historique mais se permet d'ajouter « que ce passage soit miraculeux ou non ». L'ambiguïté du texte vis-à-vis du progrès technique et scientifique – régulièrement loué, sans doute, mais avec le sous-entendu qu'une divinisation de l'homme pourrait le rendre incapable de gratitude, ou être lourde de périls icariens – s'accompagne de l'habituelle ambiguïté religieuse, le texte n'allant pas jusqu'à prôner un rejet en bloc mais s'en tenant plutôt à un vague non-littéralisme.

La seconde « épreuve du monstre » – ou troisième si l'on compte le prologue-effleurement des « tintoréas » –, qui a lieu peu après l'intention annoncée par Nemo de passer en Méditerranée, a Ned Land pour héros ; on y retrouve la sous-estimation récurrente des difficultés par les personnages :

–Est-ce que ce dugong est dangereux à attaquer ? demandai-je malgré le haussement d'épaules du Canadien.

[...] pour maître Land, le danger n'est pas à craindre. [...] Ce dugong que Ned Land se préparait à attaquer était de dimensions colossales, et sa longueur dépassait au moins sept mètres.

[...] « Mille diables ! s'écria le Canadien furieux, je l'ai manqué !

–Non, dis-je, l'animal est blessé, voici son sang, mais votre engin ne lui est pas resté dans le corps.

[...] cet animal fut pris d'une malencontreuse idée de vengeance dont il eut à se repentir [...] il se précipita sur nous. [...] [le canot] embarqua une ou deux tonnes d'eau [...] il ne chavira pas. Ned Land, cramponné à l'étrave, lardait de coups de harpon le gigantesque animal, qui, de ses dents incrustées dans le plat-bord, soulevait l'embarcation comme un lion fait d'un chevreuil [...] et je ne sais trop comment aurait fini l'aventure, si le Canadien, toujours acharné contre la bête, ne l'eût enfin frappée au cœur<sup>80</sup>.

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 353-355.

Un peu comme le narval ordinaire dont Aronnax dit qu'il atteint « soixante pieds », alors qu'en zoologie « réelle » on sait que les narvals dépassent rarement les dix-huit pieds, le « monstre » vernien se voit attribuer des dimensions plus grandes que nature, et le dugong fait sept mètres de long<sup>81</sup>, quand on sait que les plus grands spécimens de cette espèce dépassent rarement les quatre mètres. Le « monstre », chez Jules Verne, est plus un archétype qu'un animal réel, comme le suggère d'ailleurs l'idée d'un lion soulevant un chevreuil : ce n'est, peut-on proposer, pas le lion ou le dugong qui importe, c'est la pose du héros vernien affrontant le monstre<sup>82</sup>. Il est aussi intéressant de noter que si c'est Ned Land, et non Nemo, qui tue le dugong, il semble que Jules Verne ait voulu ajouter quand même un tel exploit au palmarès du capitaine, puisqu'il lui fait tuer un autre dugong dans *L'Île mystérieuse* (p. 200-201). C'est le cas de citer *Texte et intertexte* :

Le nouveau traitement d'une même scène manifeste la liberté de l'auteur à jouer avec un nombre de motifs qui peuvent être combinés différemment selon le mode du récit. A un lecteur qui lui fait le reproche de se répéter, Verne répond nettement :

« Si j'ai repris, pour *L'Île à hélice*, un incident de *L'École des Robinsons*, c'était en connaissance de cause, et parce que j'en voulais tirer un autre effet. »

Les reprises verniennes fonctionnent donc comme des répliques : un embryon de dialogue s'instaure entre les deux ouvrages<sup>83</sup>.

Comme le dit Jean-Pierre Richard, « un thème n'est rien d'autre que la somme ou plutôt la mise en perspective de ses diverses modulations<sup>84</sup> »...

Arrivé dans la mer dont le nom indique qu'elle se trouve « au centre de la terre », le *Nautilus* se rapproche de l'archipel grec, origine et cadre de nombreuses légendes dans lesquelles puise l'imaginaire vernien, et au niveau des phénomènes naturels, siège de l'impermanence géologique chère aux capricieuses îles verniennes, et de ce volcanisme qui fascine l'auteur. L'épisode qui s'y produit n'est pas à proprement parler une fractale, ni de

---

<sup>81</sup> Aronnax lui estime aussi un poids de cinq tonnes. Ceci dépasse non seulement la taille des plus grands dugongs et lamantins mais même celle de l'éléphant de mer.

<sup>82</sup> « Je vois encore la pose du capitaine Nemo. Replié sur lui-même, il attendait avec un admirable sang-froid le formidable squala... », p. 329. On pourrait proposer que ce sont moins les aventures spécifiques qui importent, que l'occasion pour Jules Verne d'itérer les variantes de son schéma héroïque en une multitude de « poses », un peu comme la photographie prise du fond de l'Atlantique ; et ayant fonction d'archétype. Noter que dans *L'Etoile du Sud* aussi, Cyprien Méré « [attend] deux ou trois minutes le bon plaisir de monseigneur le lion » (ch. XIII, p. 134).

<sup>83</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 236.

<sup>84</sup> Jean-Pierre Richard, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Editions du Seuil, 1961, p. 28.

« mouvement » ni d'affrontement avec une créature marine, mais se rapproche de la première catégorie, pour des raisons qui seront bientôt évidentes. Après sa traversée de l'*Arabian Tunnel*, le sous-marin se trouve à proximité d'un foyer volcanique, près de l'île Santorin :

Je continuai mon travail, mais la température s'éleva au point de devenir intolérable.

« Est-ce que le feu serait à bord ? » me demandai-je.

[...] « Quarante-deux degrés, dit-il.

[...] Oh ! monsieur le professeur, cette chaleur n'augmentera que si nous le voulons bien.

-Vous pouvez donc la modérer à votre gré ?

[...] -Non, mais je puis m'éloigner du foyer qui la produit.

-Elle est donc extérieure ?

-Sans doute. Nous flottons dans un courant d'eau bouillante.

[...] Rien n'est jamais terminé dans les parages volcaniques [...] Malgré l'hermétique fermeture du salon, une odeur sulfureuse insupportable se dégageait, et j'apercevais des [flammes] dont la vivacité tuait l'éclat de l'électricité. [J'étais] en nage, j'étouffais, j'allais cuire. Oui, en vérité, je me sentais cuire !

« On ne peut rester plus longtemps dans cette eau bouillante, dis-je au capitaine.

-Non, ce ne serait pas prudent, répondit l'impassible Nemo.

[...] Le *Nautilus* vira de bord et s'éloigna de cette fournaise qu'il ne pouvait impunément braver<sup>85</sup>.

Que « rien [ne soit] jamais terminé » dans les parages volcaniques est un avertissement anticipatoire pour les colons de l'île Lincoln, qui supposeront d'abord que le mont Franklin est entièrement éteint<sup>86</sup>. La possibilité du feu à bord dans *Vingt mille lieues* est une hypothèse qui s'avère fausse, et qui sera vraie cinq ans plus tard dans *Le Chancellor*, annoncée par des symptômes similaires. Ceci représente l'intertextualité « prospective » ; sur le plan rétrospectif, remarquons que le moyen de transport maritime flotte *dans* un courant d'eau bouillante, alors que dans *VCT*, il flotte *sur* un courant d'eau bouillante, vers la fin du voyage qui propulsera les trois héros sur un radeau par la cheminée du volcan italien.

Le capitaine Nemo possède ici un degré de contrôle bien particulier sur les phénomènes de la nature : s'il revendique l'aptitude à augmenter ou à diminuer la chaleur « s'il le veut bien », ce n'est pas parce qu'il contrôle l'éruption en cours, mais parce que, de par sa mobilité, il peut contrôler sa distance par rapport au centre d'où est issue cette chaleur. C'est donc une invulnérabilité toute relative, admise (« [une] fournaise qu'il ne pouvait impunément braver »), mais où il y a claire division entre l'humanité « ordinaire » d'Aronnax, qui se sent cuire sous cette chaleur, et l'impassibilité de Nemo, comme si ce dernier, ne faisant qu'un avec la nature qu'il explore, ne saurait être impressionné par l'un de ses phénomènes. Il allie une apparence

---

<sup>85</sup> *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 373-375.

<sup>86</sup> « Quant à l'extinction complète du volcan, elle n'était pas douteuse. » (*L'Île mystérieuse*, p. 127)

d’invincibilité physique à l’imperturbabilité morale : le surhomme ne quitte les lieux qu’à la requête du « non-initié » qu’il fait voyager avec lui, et qui ne saurait sortir indemne des périls de certains foyers – c’est bien le mot adéquat – de son domaine. Curieusement, la courte scène de communication muette entre Nemo et le mystérieux nageur<sup>87</sup> – le Pesce – donne à ce dernier, précisément par divinisation du capitaine, un air d’Hermès maritime, messenger du bienfaiteur qui enverra ses millions pêchés à la baie de Vigo pour soutenir la Crète insurgée (fractale, réplique en miniature, du rôle lui aussi en partie masqué, « de coulisses », qu’a eu le prince Dakkar dans la révolte des Cipayes, comme le raconte *L’Île mystérieuse*).

L’idée de varier à souhait une grandeur physique, un paramètre naturel, grâce à un « truc », à une manœuvre permettant d’accomplir le résultat désiré sans réellement modifier les lois de la nature, avait déjà été évoquée dans *De la Terre à la Lune*, quand Barbicane prétendait pouvoir amincir l’atmosphère terrestre et rendre ainsi plus facile l’observation astronomique. L’astuce consiste alors non à réduire littéralement l’atmosphère, mais à bâtir l’observatoire au sommet d’une montagne.

Entre la scène énigmatique du coffre plein de lingots d’or, dont Aronnax ne peut deviner la signification, et celle où elle lui est révélée par le capitaine dans la baie de Vigo, le *Nautilus* doit franchir une distance de près de quatre mille kilomètres – mille lieues, un vingtième du parcours qui donne son nom au roman – entre le voisinage de Santorin et la baie en question. Le chapitre qui sépare ces deux scènes se nomme « La Méditerranée en quarante-huit heures », et sans doute, peu de titres résument mieux la visée didactique des *Voyages extraordinaires*. *Vingt mille lieues* est fameux pour ses listes de poissons<sup>88</sup> et d’autres animaux, plus sans doute que les autres romans qui pourtant ne manquent pas de longues énumérations de même nature. Le titre ne réfère pas simplement à la rapidité du sous-marin, capable de traverser la Méditerranée en un laps de temps si court : la mer est *nommée* et par là-même *épuisée*, dans l’intervalle record annoncé par le titre ; un peu comme *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, hymne à la machine et en bonne partie au chemin de fer, est une sorte de saisie par la circonscription. Revenons à *Jouvences sur Jules Verne* :

---

<sup>87</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 369.

<sup>88</sup> « [...] on [a] souvent reproché [à Verne] les très nombreuses énumérations de poissons et de [coquillages]. Nous reconnaissons [que] que la plupart des lecteurs sautent une grande partie de ces passages. Mais ils ont sans doute tort, et Michel Butor a raison de les comparer aux poèmes les plus modernes. [...] elles ne sont pas pour autant la copie des sources de Jules Verne [...] Il leur a ajouté des couleurs, des formes, et en somme une qualité esthétique qu’accentue souvent la mise en scène. » (Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 36-37)

Le dix-neuvième siècle paraît s'être donné pour tâche l'épuisement exhaustif de totalités locales, et leur épuisement distributif global. [...] Jules Verne est de son temps, son œuvre est un cycle de cycles, au sens où Hegel prétendait que l'*Encyclopédie* est un cercle de cercles. Un cycle de voyages cycliques, tout d'abord, dans l'espace commun du déplacement. [...] Clôtures géométriques, spatiales, qui fouillent les terres connues et inconnues [...] Il n'y a pas une ligne droite chez Jules Verne [...] Pour aller de Rome à Moscou [...], toutes les routes sont courbes, y compris la plus courte. Tout parcours, en ces lieux, est homéomorphe à un cercle. Les *Voyages extraordinaires* marquent ainsi la fin de l'âge des voyages, le moment où l'ensemble des passages est forclos. La Terre est finie<sup>89</sup>.

Il serait impossible pour Verne d'épuiser littéralement tout ce qu'il y a à dire de scientifiquement pertinent sur la Terre ou même la Méditerranée (à laquelle il reviendra, sous un angle plus géographique et culturel que géologique, dans *Mathias Sandorf*), alors il opte pour la traversée, le cercle, le quadrillage, comme compromis et comme conquête symbolique. D'ailleurs, on peut insister que même une ligne « droite » traversant la Méditerranée d'est en ouest n'en est pas vraiment une, puisqu'elle suit la courbure du sphéroïde terrestre, c'est donc au final un arc de cercle, fait imperceptible pour les distances ordinaires mais mesurable pour un arc terrestre d'une telle dimension ; la remarque de M. Serres est donc exacte même jusqu'à un niveau assez littéral. Le but implicite de la traversée donne l'occasion au roman d'employer Conseil à sa spécialité déclarée – et comiquement décrite au début du récit :

J'avais en lui un spécialiste, très ferré sur la classification en histoire naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous-classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classifier, c'était sa vie, et il n'en savait pas davantage. Très versé dans la théorie, peu dans la pratique, il n'eût pas distingué, je crois, un cachalot d'une baleine !<sup>90</sup>

L'hyperspécialisation et le cloisonnement du savoir font partie des faiblesses occasionnelles des scientifiques verniens, même ceux possédant supposément le don de la pluridisciplinarité. C'est une variante de l'opposition entre connaissances théorique et pratique, prédiction à vocation déterministe et déroulement imprévu et chaotique de l'intrigue ; dans le cas de Conseil, présenté sur un ton léger et du reste complété par le savoir « pratique » du harponneur, il n'y aura pas de conséquences négatives, contrairement à d'autres « savants de fauteuil » du monde vernien. On peut y voir une valeur prophétique, à travers le commentaire<sup>91</sup> de M. Serres, que nous résumons en note (c'est nous qui soulignons).

---

<sup>89</sup> Michel Serres, *Jouvences*, p. 11.

<sup>90</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. III, p. 48.

<sup>91</sup> « [...] l'université, partout, divise étudiants, enseignants et chercheurs en scientifiques qui ne savent pas de lettres, et en littéraires qui ne savent pas de science. J'écrivis mon œuvre au beau milieu. [...] Or ne pas enseigner de science aux littéraires ni de lettres aux scientifiques produit un tel malheur de civilisation qu'après

L'obsession de la nomenclature culmine dans ce chapitre avec une prétérition à l'ironie presque gênante dans son évidence : « le temps [manque] » à Conseil pour « compléter la classe des crustacés<sup>92</sup> », dans son observation taxonomique des espèces qui défilent par les hublots du *Nautilus*, et le narrateur s'attelle derechef à la tâche de compléter les subdivisions non observées, incluant même les trilobites<sup>93</sup> aujourd'hui disparus ! Il consacre le reste du paragraphe à l'énumération des articulés marins autres que les crustacés. On peut conclure avec Marie-Hélène Huet :

Le premier héros des *Voyages extraordinaires* est un homme de science. Explorer, c'est connaître, identifier, classer : la possession n'étant plus un acte d'attribution plus ou moins arbitraire, mais la simple reconnaissance de la suprématie de l'homme sur ce qu'il a si bien compris. Les interminables énumérations d'un Paganel, d'un Conseil, ne constituent pas seulement un enseignement, mais une sorte de mainmise de l'homme sur la nature<sup>94</sup>.

Le lecteur contemporain peut trouver lourds de tels procédés didactiques, mais, tout compte fait, si l'on replace les *Voyages* parmi les romans à vocation didactique de leur temps, on peut prétendre qu'ils ne se démarquent pas radicalement de la norme, même si certaines des « listes » le font par leur longueur. Comme avis strictement personnel, nous avons trouvé la lecture du *Robinson suisse* de Wyss (que Verne préférait au Robinson de Defoe), y compris

---

la crise touchant les lettres dans les années 1970, nous assistons aujourd'hui à une crise des sciences plus forte encore. Nous perdons tous les ans des candidats aux sciences dures. Et si l'Occident sciait allégrement la branche sur laquelle il s'appuie ? » (Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, p. 140)

« A grand talent, Jules Verne a tenté un coup admirable, un voyage extraordinaire : rendre la science culturelle. [...] Le hublot de Nemo montre, comme un écran, que l'océanographie permet de mieux percevoir la beauté de la mer. Quant à nous, philosophes, politiques, [...], nous n'avons pas réussi à rendre culturelle la science contemporaine. [...] La culture s'écarte de la recherche. [...] Avons-nous manqué une voie dans laquelle [Verne] a montré qu'on pouvait s'engager ? [...] mesurez cette distance en appréciant, par exemple, la vision du monde d'un biochimiste et celle d'un militant écologiste. Les deux futurs qu'ils espèrent se tournent le dos. L'entreprise de [Verne] concerna la science et la culture de son temps [comme] la tentative de Platon au moment où naquit la géométrie : sa philosophie tente de concilier les problèmes concernant la politique ou la morale avec la nouvelle manière de penser qu'induit la géométrie. [...] [La philosophie contemporaine] abandonne le savoir exact du monde, et le monde, par conséquent. [...] Dans les livres de sciences humaines, si importants à mille égards, je m'étonne, je le souligne encore, de l'absence du monde, comme si nous ne vivions qu'entre nous, dans des villes, sans corps ni environnement. Pas de biologie, pas de génétique, etc. Alors que nous entrons dans une connaissance ultra-fine du monde, nous vivons dans une sorte d'*acosmisme*. » (*Ibid.*, p. 183-184)

<sup>92</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 386.

<sup>93</sup> La classification moderne de ce groupe éteint le considère toutefois comme une classe à part entière à côté des crustacés, et les range tous les deux dans les arthropodes.

<sup>94</sup> Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, p. 21.

les interludes didactiques peut-être peu fluides qu'il contient, infiniment plus laborieuse que celle de *L'Île mystérieuse*, roman vernien qu'il a directement inspiré.

La dernière partie de la traversée de la Méditerranée offre un spectacle qui préfigure les épisodes de l'Atlantide et du *Vengeur*, en offrant au regard les nombreux navires ayant sombré dans cette mer<sup>95</sup>. Il est logique que la plongée à visée presque *stratigraphique* du sous-marin explore le passé de la civilisation à travers la *couche* de bâtiments sinistrés qui se superpose au fond marin. C'est en quelque sorte la répétition sous-marine des errements d'Axel dans la plaine aux ossements<sup>96</sup> ; là où il découvre des vestiges du passé zoologique lointain, Aronnax contemple les reliques plus récentes de la civilisation humaine. Le mot « ossuaire » est employé dans les deux scènes, suggérant une fonction thématique similaire, et le narrateur s'attarde sur la description horrifiée des épaves « semblables à des animaux formidables ». D'ailleurs, le chapitre XVIII de la 1<sup>e</sup> partie se terminait sur la vision d'un navire coulé flottant entre deux eaux, dont la description peut être considérée comme une scène d'horreur (p. 212-213), et le chapitre se clôt sur la mention du nom et du port d'attache du navire, sans autre explication. Verne a jalonné *Vingt mille lieues* d'épaves et de ruines, ainsi que de l'épisode d'abord non expliqué d'*Ægri somnia*, peut-être sans véritable crescendo mais avec du moins une régularité menaçante qui prépare (ou ne prépare guère) le lecteur à l'horreur de la scène de représailles de l'avant-dernier chapitre. Nous pouvons aussi voir le thème d'une autre manière, en le rattachant à l'idée d'un *Nautilus* atemporel, qui, plutôt que d'incarner le futur, éjecte ses passagers hors du monde humain et de l'histoire, et qui, donc, dans ses pérégrinations, « survole » symboliquement les ruines d'une humanité disparue aux yeux de son capitaine.

Nous ne commenterons pas directement l'épisode de l'Atlantide, qui se prête davantage à l'analyse prévue dans notre seconde section sur *Vingt mille lieues*, du point de vue de l'« influence mystérieuse » (section V-1-b). Du point de vue du trajet effectué toutefois, de la géométrie du Voyage extraordinaire, les destinations choisies et le tracé qui en résulte – dont l'auteur donne deux cartes (pages 161 et 405 dans notre édition) – sont fort intéressants. Nous laissons un degré supérieur de détail à une analyse encore plus foncièrement mathématique que celle que nous tentons de temps à autre des thèmes verniens ; mais nous notons tout de

---

<sup>95</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 387-389.

<sup>96</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXVII, p. 253-255.

même que l'itinéraire invite quelques hypothèses. On peut spéculer que les changements de direction « fluides » (où un mathématicien considérant le trajet comme une courbe, dirait que la fonction demeure « dérivable » à ce point, présentant un arrondi) représentent un choix ou un programme délibéré du capitaine Nemo, tandis que les virages présentant un angle vif (où la fonction serait « continue mais non dérivable ») ont lieu par la force des choses, ou sont le signe du chaos se saisissant de la trajectoire du *Nautilus*. Le trajet depuis le détroit de Gibraltar jusqu'au début du cheminement vers le pôle va au nord pour rejoindre la baie de Vigo, vire – mais plutôt en arrondi, et non en un angle aigu – vers l'ouest-sud-ouest pour passer par l'Atlantide, puis prend plus franchement la direction du sud. C'est au pôle qu'on trouve un angle très fermé qui jure avec le reste de l'itinéraire. Si, logiquement parlant, on peut arguer que le sous-marin n'avait d'autre choix que de chercher au plus vite le même point où il était passé en-dessous des glaces, afin d'en ressortir sûrement, on ne peut ignorer que c'est précisément après ce demi-tour abrupt que le récit s'assombrit pour de bon et que les rapports entre Nemo et Aronnax se refroidissent.

L'épisode de l'Atlantide est suivi directement par celui d'une autre « terre du dessous » : la relâche aux houillères sous-marines. Nous ne tenterons pas de forcer l'idée de « fractale » sur la structure de ce chapitre, mais nous admettons celle d'une *concaténation*, au moins thématique, entre « Un continent disparu » et « Les houillères sous-marines ». Citons Jean-Luc Steinmetz : « Edgar Poe est l'une des admirations les plus avouées de Verne qui a trouvé dans les œuvres du poète américain un aliment essentiel, un *pabulum*, aurait dit Baudelaire, tant pour la conception ingénieuse et “concaténée” du récit que pour une forme nouvelle d'écriture scientifique<sup>97</sup>... ». La comparaison avec la vision concaténée des événements chez Poe est faite explicitement pour un passage du *Sphinx* (p. 855 dans cette édition<sup>98</sup>), où Len Guy interprète les indices passés comme « une chaîne dont [...] le premier maillon est le glaçon de Patterson, et dont le dernier sera l'île Tsalal ».

La houillère est l'un des ports d'attache du *Nautilus*, tout comme l'est l'île *mystérieuse*. Elle permet au capitaine de rester fidèle à la lettre à sa règle de ne demander aucune ressource

---

<sup>97</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice du *Sphinx*, p. 1189.

<sup>98</sup> Sauf avis contraire comme indiqué ci-dessus (soit la page 855 de l'édition de la Pléiade), dans notre analyse du *Sphinx* nous utiliserons la pagination de l'édition plus ancienne disponible sur Gallica et que nous donnons dans la bibliographie.

à la terre : il en extrait la houille sous-marine « [revêtu] de scaphandres, le pic et la pioche à la main ». C'est un îlot qui reproduit des caractéristiques physiques à la fois de la crypte Dakkar (*Île*) et de l'îlot Back-Cup (*Face au drapeau*) ; comme l'îlot de Ker Karraje, il s'agit d'un « entonnoir retourné<sup>99</sup> », avec un orifice à découvert mais inaccessible de l'extérieur. Et comme dans *Face au drapeau*, la fumée dégagée par l'activité de l'équipage (fabrication du sodium pour celui de Nemo, brûlage de varechs par artifice délibéré pour celui du comte d'Artigas) peut créer l'illusion d'un volcan en activité. L'îlot fait six milles de tour et une hauteur de « cinq ou six cents mètres », ce qui lui donne grossièrement six fois la taille de l'îlot du pirate malais : il y a hiérarchie entre les surhommes, entre « le » capitaine au navire mystérieux et ses avatars plus tardifs dans l'œuvre vernienne. De même, l'« aire » du Great Eyry (*Maître du monde*) où se trouve le repaire de Robur est de dimension plus réduite que le domaine de Nemo, même lorsqu'on prend la montagne dans son ensemble, puisque Daniel Compère a justement remarqué dans *Approche de l'île chez Jules Verne* que les montagnes verniennes fonctionnent comme des îles. Et Ned Land a beau dire qu'il « n'appelle pas cela “la terre” » et que, « d'ailleurs, nous ne sommes pas dessus, mais dessous », Verne semble avoir pris plaisir à pousser jusqu'au bout l'idée d'une terre « du dessous » (on sait que ce n'est pas la dernière !), en décrivant la topographie interne de l'îlot avec un soin<sup>100</sup> qui rappelle *L'Île mystérieuse*.

La visite du *Nautilus* à l'îlot est suivie par une ellipse, accélération passagère du rythme narratif, qui fait sauter « dix-neuf jours, du 23 février au 12 mars<sup>101</sup> » à la narration ; l'ellipse confine à l'épisode de la plongée profonde, et un seul événement de quelque importance s'y produit : « Un jour nous fûmes poursuivis par les embarcations d'un baleinier qui nous prenait sans doute pour quelque énorme baleine d'un haut prix. Mais le capitaine Nemo ne voulut pas faire perdre à ces braves gens leur temps et leurs peines, et il termina la chasse en plongeant sous les eaux<sup>102</sup> [...] » On assiste là à une étrange inversion de perspective. Expliquons-nous.

Nous avons dit dans l'introduction que les premiers chapitres du roman étaient ceux où le « premier monomythe » s'applique le plus, celui où l'acteur humain, non nécessairement médiocre ou dénué de moyens mais au final sans « initiation supérieure » et ne sortant pas

---

<sup>99</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 423.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 423, p. 426 et p. 428-430.

<sup>101</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 436. Corrigé en 13 mars quatre pages plus loin, ce qui est plus exact.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 437.

radicalement de l'ordinaire, se trouve presque toujours subordonné à une puissance supérieure, souvent une force naturelle. On peut dire que c'est exactement le cas d'Aronnax par rapport à Nemo pendant presque tout le reste du roman ; mais faisant valoir que le « vrai » héros de cette partie est Nemo, nous avons choisi le couple Nemo-nature ou Nemo-océan comme plus pertinent : la subordination de l'homme ordinaire au surhomme nous est moins utile comme base de la lecture que comme point de vue donnant sur le surhomme, avec la vraie dualité résidant dans le capitaine et la mer – ce qui nous donne le second monomythe, où le rapport de forces n'est pas aussi unilatéral, et sur lequel nous plaçons l'emphase dans cette sous-partie. Notre seconde analyse de *Vingt mille lieues* doit prendre plutôt le premier mythe, les manifestations d'une force mystérieuse, etc., mais lors de l'incident des baleiniers, Aronnax se retrouve dans la situation inverse de celle où il était quand l'*Abraham Lincoln* pourchassait vainement le « narval ». Il lui est donné de comprendre l'autre point de vue, et l'on peut même dire que ce bref incident l'élève à un niveau sinon proche, du moins analogue à celui de Nemo. C'est Nemo qui termine la chasse pour ne pas « faire perdre à ces braves gens leur temps et leurs peines », mais comme c'est le professeur qui effectue ce jugement, la sagesse ou l'indulgence de l'acte se reflète sur lui ; point focal par lequel nous percevons tous les actes et dires du capitaine, Aronnax assimile au passage une partie de ses qualités<sup>103</sup>.

La « fractale de la fosse atlantique » est l'épisode où le sous-marin tente d'atteindre les profondeurs les plus lointaines de l'océan. Nous la désignons de la sorte parce qu'elle réunit plusieurs des éléments les plus communs d'une trajectoire vernienne, au sens « moteur » et psychologique, si ce n'est au sens rigoureusement balistique de *De la Terre à la Lune*. Curieusement, ce dernier roman (au second volume, *Autour de la Lune*) contient un épisode, un dernier segment fort similaire à cette immersion du *Nautilus* : la plongée du projectile dans les profondeurs du Pacifique pour être ensuite repoussé à la surface, au large de la Californie. Le texte ne donne pas de détails, mais l'on peut imaginer – selon cette physique spéciale au monde vernien, où un obus d'aluminium lancé à onze mille yards par seconde par un canon géant n'est pas vaporisé, et où il peut percuter la surface de l'eau à une vitesse tout aussi

---

<sup>103</sup> Dans *Jules Verne et le roman initiatique*, Simone Vierre estime que « Celui qui est le plus près d'une initiation supérieure, qui en tout cas réussit celle du premier degré, c'est assurément Aronnax » (p. 158). A notre sens, il n'y a jamais vraiment de doute sur la suprématie de Nemo, au moins dans la perspective du rapport de forces et du contrôle de la trajectoire du Voyage extraordinaire ; d'où la manière dont nous avons choisi de répartir nos deux analyses du roman.

énorme et y survivre – que l’obus, en remontant, s’est lui aussi élevé dans les airs comme le *Nautilus* avant de retomber définitivement dans les flots. La physique des *Voyages* ne consiste pas à suivre à la lettre les données scientifiques, cela rendrait nombre d’entre eux impossibles, mais plutôt à admettre les quelques concessions permettant le déploiement d’une certaine rêverie et d’une certaine constellation thématique tout en retenant partout ailleurs la rigueur et l’exactitude scientifiques. Examinons l’épisode (nous soulignons) :

Le capitaine Nemo résolut d’envoyer son *Nautilus* à la plus extrême profondeur afin de contrôler ces différents sondages. [...] les manœuvres commencèrent pour atteindre ces couches si prodigieusement reculées.

[...] il ne fut pas question de plonger en remplissant les réservoirs [...] pour remonter [...] les pompes n’auraient pas été assez puissantes pour vaincre la pression extérieure.

Le capitaine Nemo résolut d’aller chercher le fond océanique par une diagonale suffisamment allongée, au moyen de ses plans latéraux qui furent placés sous un angle de quarante-cinq degrés [...] Puis, l’hélice fut portée à son maximum de vitesse, et sa quadruple branche battit les flots avec une indescriptible violence.

[...] dans l’état actuel de la science, que présume-t-on, que sait-on ?

[...] –Ah ! *on sait cela* ? répondit le capitaine Nemo, d’un ton légèrement surpris. Eh bien, monsieur le professeur, on a raison de le savoir, car c’est la vérité.

[...] Cependant, par quatorze mille mètres, j’aperçus des pics noirâtres qui surgissaient au milieu des eaux. [...] Je sentais ses tôles trembler sous la jointure de leurs boulons ; ses barreaux s’arquaient ; ses cloisons gémissaient ; les vitres du salon semblaient se gondoler sous la pression des eaux. Et ce solide appareil eût cédé sans doute, s’il n’eût été capable de résister comme un bloc plein.

[...] bientôt ces derniers représentants de la vie animale disparurent, et [...] le *Nautilus* dépassa les limites de l’existence sous-marine, *comme fait le ballon* qui s’élève dans les airs au-dessus des zones respirables. Nous avons atteint une profondeur de seize mille mètres – quatre lieues –, et les flancs du *Nautilus* supportaient alors une pression de seize cents atmosphères [...]

« Remontons, monsieur le professeur. Il ne faut pas abuser de cette situation ni exposer trop longtemps le *Nautilus* à de pareilles pressions.

[...] –Tenez-vous bien. »

Je n’avais pas encore eu le temps de comprendre [...] quand je fus précipité sur le tapis.

Son hélice embrayée [...], le *Nautilus*, emporté comme un ballon dans les airs, s’enlevait avec une rapidité foudroyante. Il coupait la masse des eaux avec un frémissement sonore. [...] En quatre minutes, il avait franchi les quatre lieues qui le séparaient de la surface de l’océan, et après avoir émergé comme un poisson volant, il retombait en faisant jaillir les flots à une prodigieuse hauteur<sup>104</sup>.

Nous retrouvons ici l’idée de viser les « points extrêmes du globe », plus particulièrement les extrema dans la direction du dessous. Suivant une véritable tradition de l’explorateur

---

<sup>104</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 440-444.

vernien, les découvertes et les « records » qui précèdent le héros sont énumérés ou du moins résumés – ici les sondages les plus profonds effectués dans cette partie de l’Atlantique<sup>105</sup> – et il s’agit habituellement de les « relier » (pour remplir les blancs des cartes, compléter une théorie...), de les prolonger, et bien sûr de les dépasser. Nemo compte « envoyer son *Nautilus* à la plus extrême profondeur » pour « contrôler ces différents sondages ».

Il est impossible de ne pas opérer un rapprochement entre les « seize mille mètres » que Verne attribue à la profondeur maximale de l’Océan et les « seize lieues » qu’il donne à l’épaisseur de l’atmosphère dans *De la Terre à la Lune*<sup>106</sup>. Un peu comme la cheminée du Sneffels mesure autant en mètres que le canon géant de *De la Terre à la Lune* mesure en pieds, l’océan fait autant de kilomètres que l’atmosphère en lieues... Et par deux fois dans la séquence, le sous-marin est comparé à un ballon, autre *vaisseau* évoluant dans un fluide huit cents fois moins dense que l’eau mais selon des règles qui ne diffèrent pas beaucoup, ce que l’auteur a exploité pour décliner un même thème de diverses manières : sous-marins et ballons abondent dans son œuvre, même si le navire de surface est plus commun, être hybride qui évolue immergé à moitié dans un fluide et à moitié dans l’autre.

Comme signe que le capitaine Nemo se mesure ici à des forces impressionnantes et de certaines manières supérieures à lui-même, il est admis que ses pompes ne sont pas assez puissantes pour le faire descendre à la manière traditionnelle : c’est à la force de son hélice, en diagonale, qu’il s’enfonce vers les profondeurs de l’océan. Une autre « lézarde » s’ouvre dans son apparente invincibilité, lorsque le professeur Aronnax lui révèle une certaine découverte scientifique qui le laisse « légèrement surpris » : Nemo a peut-être sous-estimé l’aptitude humaine à le « rattraper », et ceci suggère peut-être un certain optimisme de Jules Verne, une espérance en le progrès futur du savoir humain, peut-être au point de reproduire le véritable *Nautilus* hors de la pure fiction littéraire.

Les signes de rupture imminente de la coque du sous-marin lors de la dernière partie de la plongée sont ceux de l’« horizontale » (l’immobilisation littérale ou symbolique, dans la trajectoire vernienne, due à l’égalisation des forces en présence) : Nemo ne peut descendre davantage sans mettre en péril son vaisseau, mais il a tout de même atteint à peu près l’extrême limite des fonds marins, et la mer et lui sont ici à égalité, ou presque. L’horizontale

---

<sup>105</sup> Les chiffres donnés sont toutefois erronés ; les points les plus profonds de l’Atlantique selon les mesures modernes sont à un peu plus de huit kilomètres – moins que la fameuse fosse des Mariannes – et non quatorze ou seize.

<sup>106</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. VII, p. 91.

est suivie, bien sûr, par une « chute », inversée comme pour *Voyage au centre de la terre*<sup>107</sup> : après avoir été « toléré » pendant un bref moment au point extrême de la mer, le *Nautilus* est violemment rejeté vers le haut, au point de dépasser la surface puis d'y « choir » de toute sa masse. Concluons cet épisode par l'analyse de J.-L. Steinmetz :

Chez Verne, le réel rappelle sans arrêt ses règles immuables, ses lois physiques. Il est [d'un] autre ordre que celui que respectent ses confrères les romanciers, fussent-ils naturalistes. Son réel à lui dépend directement de l'appréhension des sens. Il est soumis à la physique. Par-dessus tout, on le sait mesurable, quantifiable, et chaque moment de l'action se charge de nous le rappeler en termes mathématiques. [...] Dans les quatre romans de ce volume, à aucun instant il n'est permis d'ignorer l'espace environnant, sa nature [...] Nulle hésitation de sa part à immerger son intrigue au sein de l'arithmétique qui en [devient] l'un des principaux moteurs. Le nombre rivalise avec le mot, il a droit de cité, exprimé en toutes lettres<sup>108</sup>.

Il est significatif que la fractale de l'aller-retour « au centre de la mer », c'est-à-dire de la fosse océanique, terminée par une « chute », soit directement suivie par le début du voyage vers le pôle : dans l'enchaînement du Voyage extraordinaire, le point final d'un segment de l'itinéraire représente le coup d'envoi du chaînon suivant<sup>109</sup>. Le capitaine Nemo semble partir à la conquête de tous les points extrêmes successifs de la terre et de la mer ; en ayant fini avec le fond marin, il s'attaque au pôle Sud, un exploit qu'il admet n'avoir pas tenté par le passé (p. 471). Deux épisodes secondaires ou évolutions scandent le cheminement vers le sud, principalement dans le chapitre XII : la hausse de la tension entre le harponneur et le capitaine, et le massacre des cachalots. On peut s'interroger sur les raisons qui amènent l'auteur à faire culminer ici le ressentiment, voire aussi l'abattement du Canadien, plutôt qu'*après*

---

<sup>107</sup> *VCT*, comme nous y avons fait allusion et traiterons plus tard en détail, est un voyage symétrique de la *Lune*, et donc le dernier segment ayant fonction de « chute » s'effectue vers le haut ; ce n'en est pas moins une forme de chute puisque les voyageurs ne progressent pas de leur propre chef mais sont violemment rejetés hors du domaine auquel ils étaient arrivés (ou s'étaient « élevés », pour pousser davantage l'inversion).

Il est intéressant que, dans la partie « statique » de la plongée du *Nautilus*, à seize mille mètres de profondeur, l'engin soit en quelque sorte arc-bouté à la diagonale, position exprimant l'intention (différée par la pression de l'eau) d'aller plus bas encore, mais ne descende plus d'un pouce ; dans *VCT*, métaphoriquement, c'est exactement ce que fait Lidenbrock sur la mer souterraine. Certes, il s'avance de plusieurs centaines de lieues par voie maritime, mais cela ne compte pas dans son programme. Donc, au sens thématique si ce n'est au sens rigoureusement géométrique, cet épisode est isomorphe au Voyage au centre de la terre. Mais là où Otto Lidenbrock laisse libre cours à sa frustration, Nemo, surhomme plus profondément initié, reste maître de lui.

<sup>108</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016, préface p. XII.

<sup>109</sup> Nous mettrons ceci en évidence de manière plus décisive dans l'analyse du *Voyage lunaire*.

l'arrivée au pôle, lors de la « fuite vers le nord » qui est aussi la partie descendante du récit, psychologiquement. C'est peut-être parce que, surhomme dépassé, assimilé et d'ailleurs littéralement avalé par un autre surhomme (dont le navire figure ironiquement la proie traditionnelle du harponneur, un cétacé), il est logique que la révolte de Ned Land culmine là même où approche ce qui est probablement le plus grand exploit de Nemo, et qui se fait dans la direction exactement opposée aux terres habitées que Ned veut rallier. Après le retour d'Antarctique, il n'est plus beaucoup question de cette crise et Ned Land reprend des allures « positives », dans tous les sens du terme : sa morosité est remplacée par un pur désir d'action et même une occasionnelle touche d'humour<sup>110</sup>. A la suite du refus catégorique du capitaine de libérer ses prisonniers, Ned se contentera de conclure « Nous savons maintenant [...] qu'il n'y a rien à attendre de cet homme<sup>111</sup> ». Les déceptions des projets d'évasion avortés dans l'archipel grec et à la baie de Vigo ont causé une dépression rythmée géographiquement par la descente vers le pôle. Mais l'extremum polaire et l'épreuve « purificatrice » de l'échouage sous les glaces semblent avoir d'eux-mêmes dissous la crise, libéré Ned Land de son habitude d'« ennuyer [Aronnax] avec [ses] récriminations » (selon ses propres termes), *sans nullement lui enlever sa vocation « centrifuge »*, de fuite, contraire à celle de Nemo qui ne fait que chercher centres et sommets<sup>112</sup>. L'arc du développement du personnage consiste donc en l'obtention d'une disposition générale plus mature plutôt qu'à un changement radical de sa « vocation motrice » principale : Ned Land optimise un thème préexistant resté inchangé.

Pour ce qui est des « cachalots et baleines », nous y avons déjà fait allusion, du point de vue du *Nautilus* comme prolongement du capitaine ; nous nous contentons de remarquer la formule particulière qu'utilise l'auteur pour décrire les résultats du sauvetage ou massacre – au choix : « Une explosion formidable n'eût pas divisé, déchiré, déchiqueté avec plus de violence ces masses charnues<sup>113</sup> ». Les baleines sont tout compte fait décrites comme la forme

---

<sup>110</sup> « Mes amis, répondis-je vivement ému, nous sommes liés les uns aux autres pour jamais, et vous avez sur moi des droits...

–Dont j'abuserai, riposta le Canadien.

–Hein ? fit Conseil.

–Oui, reprit Ned Land, le droit de vous entraîner avec moi, quand je quitterai cet infernal *Nautilus*. (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII « Du cap Horn à l'Amazone », p. 519-520).

<sup>111</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 555.

<sup>112</sup> Il est possible de voir le Canadien comme « centripète » à l'image du capitaine, mais alors son « centre » serait la terre ferme, comme le suggère son nom, Ned *Land*.

<sup>113</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 460-461.

bénigne du monstre marin, et, dans *L'Île mystérieuse*, c'est précisément par une explosion bien réelle que le « génie de l'île » détruira les pirates du *Speedy*, forme maligne et destructrice de l'humanité, dont les naufragés nordistes ou « colons » sont le pendant positif et civilisateur. Après avoir jalonné le roman d'épaves, de ruines et même de cadavres flottants<sup>114</sup>, Verne en arrive aux premières scènes de destruction où Nemo est l'auteur plutôt que le spectateur (ou son pays d'origine la victime), même si ce ne sont encore que des animaux qui en font les frais.

L'épisode de la conquête du pôle Sud est lui-même « segmenté » – comme il se doit pour une fractale –, dans la mesure, notamment, où le capitaine Nemo surmonte des niveaux successifs d'incrédulité venant du professeur Aronnax et de Ned Land, incrédulité qui se voit à chaque fois réfutée par les « bornes » séquentiellement dépassées par le capitaine.

Ainsi, le *Nautilus* commence par ignorer le cap Horn, qu'Aronnax s'attendait à ce qu'il vire à l'ouest pour doubler, et il continue vers le sud. Conseil ajoute quand même qu'« [Après tout], le capitaine Nemo ne peut pas aller toujours au sud ! Il faudra bien qu'il s'arrête, ne fût-ce que devant la banquise, et qu'il revienne vers des mers plus civilisées ! » Suit l'épisode des baleines et des cachalots, qui, en posant le *Nautilus* comme supérieur de ces cétacés, confirme que le sous-marin possède, peut-être, une puissance digne du navire qui réussira à atteindre le pôle Sud, sa puissance perforatrice capable de tuer des centaines de cétacés (qui essaient vainement de *l'écraser sous leur masse*, donc de le faire « chuter ») en quelques instants pouvant être réutilisée pour percer la banquise. Une hiérarchie est à nouveau construite, entre Ned Land et sa baleinière, la baleine qui les a « lancés à une hauteur de six mètres », celle dont on raconte qu'elle coula l'*Essex* (auprès de laquelle la baleine de Ned « n'était qu'un baleineau<sup>115</sup> »), et enfin le *Nautilus*, qui les surclasse tous.

La progression du *Nautilus* vers le Sud, outre la mention des latitudes, est « mesurée » par la taille et la fréquence croissantes des icebergs qui commencent à se manifester, servant à leur tour de « bornes » :

Il suivait le cinquantième méridien avec une vitesse considérable. Voulait-il donc atteindre le pôle ? Je ne le pensais pas, car jusqu'ici toutes les tentatives pour s'élever jusqu'à ce point du globe avaient échoué. [...] Le 14 mars, j'aperçus des glaces flottantes par 55° de latitude, simples débris blafards [...] bientôt parurent des blocs plus considérables [...] Plus nous descendions au sud, plus ces îles flottantes

---

<sup>114</sup> « [...] les morts des villes indiennes, charriés par le Gange jusqu'à la haute mer » (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 303).

<sup>115</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 455.

gagnaient en nombre et en importance. [...] Pendant cette navigation au milieu des glaces, le capitaine Nemo se tint souvent sur la plate-forme. Il observait avec attention ces parages abandonnés. Je voyais son regard s'animer parfois. Se disait-il que dans ces mers polaires interdites à l'homme, il était là chez lui, maître de ces infranchissables espaces ? [...] Souvent l'horizon paraissait entièrement fermé. A la hauteur du soixantième degré de latitude, toute passe avait disparu. Mais le capitaine Nemo, cherchant avec soin, trouvait bientôt quelque étroite ouverture par laquelle il se glissait audacieusement, sachant bien, cependant, qu'elle se refermerait derrière lui<sup>116</sup>.

On ne nous donne pas accès aux pensées réelles du capitaine, même si elles seront partiellement révélées au pôle, mais le professeur suppose tout de même que le cheminement vers le pôle a le caractère d'une prise de possession, ou d'un monopole exclu au reste de l'humanité. Cette prise de possession a cependant un prix, auquel la « fermeture » des passes<sup>117</sup> derrière le *Nautilus* qui ne cesse d'avancer fait allusion : s'il se rapproche du pôle, il risque fort de se trouver dans l'impossibilité de revenir, ce retour qui est un leitmotiv du *Voyage au centre de la terre* et du voyage *De la Terre à la Lune*<sup>118</sup>.

Le sous-marin dépasse encore deux « bornes » supplémentaires, la « latitude des îles New Shetland et des Orkney du Sud » le 15 mars, et « le cercle polaire antarctique » (c'est-à-dire la latitude sud 66°33') le 16 mars. Ce bref échange entre Aronnax et Conseil résume la problématique des « limites », et de l'aptitude ou non de l'homme à dépasser celles qui semblent être posées par la nature :

« Mais où va-t-il ? demandai-je.

–Devant lui, répondait Conseil. Après tout, lorsqu'il ne pourra aller plus loin, il s'arrêtera.

–Je n'en jurerais pas ! » répondis-je<sup>119</sup>.

Le professeur n'abandonne pourtant pas son incrédulité : « Souvent, en ne voyant aucune issue, je pensais que nous étions définitivement prisonniers ; mais, l'instinct le guidant, sur le plus léger indice le capitaine Nemo découvrait des passes nouvelles ». Comme l'obstacle

---

<sup>116</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 462-464.

<sup>117</sup> Situation reprise dans *Hatteras* ; et Simone Vierne y voit « le thème des Syplégades, portes impossibles à franchir sans aide magique du royaume de la Mort, et portes ensuite définitivement closes, si heureusement illustré par la réflexion du docteur Clawbonny dans *Les Aventures du capitaine Hatteras* :

[...] nous avons un peu l'air de gens qui s'avancent dans des galeries inconnues, dont les portes se referment sans cesse derrière eux. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 506)

<sup>118</sup> Les vivres que transporte Lidenbrock ne peuvent en aucun cas suffire à un voyage en pente ascendante de six mille kilomètres pour revenir du centre de la terre, ni même pour y arriver (en pente descendante), d'ailleurs. De même, les passagers du wagon-projectile de la Columbiad n'auront guère les moyens industriels de construire un canon sur la Lune pour le retour, même au vu de la gravité six fois plus faible.

<sup>119</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 464-465.

constitué par les glaces polaires ne cesse de s'épaissir et de fermer les issues, la progression du sous-marin ralentit et requiert de plus en plus de brutalité : ainsi quand toutes passes entre les glaces disparaissent, il ne s'agit plus alors de « passer », mais de les prendre d'assaut comme une forteresse :

Cependant, dans la journée du 16 mars, les champs de glace nous barrèrent absolument la route. Ce n'était pas encore la banquise, mais de vastes ice-fields cimentés par le froid. Cet obstacle ne pouvait arrêter le capitaine Nemo, et il se lança contre l'ice-field avec une effroyable violence. Le *Nautilus* entra comme un coin dans cette masse friable, et il la divisait avec des craquements terribles. C'était l'antique bélier poussé avec une puissance infinie<sup>120</sup>.

Enfin vient le moment où l'obstacle atteint une telle robustesse que le capitaine doit opter pour le contournement plutôt que le perçage, et où la nature oblige Nemo à faire usage de tous ses atouts pour passer ; un signe de plus de l'« horizontalisation » de ce voyage vers le sud. Il s'ensuit une sorte de « temps mort » dont la résolution ne prend pas bien moins d'une dizaine de pages :

Enfin, le 18 mars, après vingt assauts inutiles, le *Nautilus* se vit définitivement enrayé. Ce n'étaient plus ni les streams, ni les palchs, ni les ice-fields, mais une interminable et immobile barrière formée de montagnes soudées entre elles.

« La banquise ! » me dit Ned Land.

Je compris que pour Ned Land comme pour tous les navigateurs qui nous avaient précédés, c'était l'infranchissable obstacle. [...] le capitaine Nemo obtint [...] 67°39' de latitude méridionale.

« Monsieur, me dit ce jour-là Ned Land, si votre capitaine va plus loin [...] Ce sera un maître homme.

-Pourquoi, Ned ?

-Parce que personne ne peut franchir la banquise. Il est puissant, votre capitaine ; mais [...] il n'est pas plus puissant que la nature, et là où elle a mis des bornes, il faut que l'on s'arrête bon gré mal gré.

[...] -Eh bien ! monsieur le professeur, répondit le Canadien, renoncez à cette idée. Vous êtes arrivé à la banquise, ce qui est déjà suffisant, et vous n'irez pas plus loin [...] qu'il le veuille ou non [...]

[...] Ah ! monsieur le professeur, répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique, vous serez toujours le même ! Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles !...

[...] -Je veux vous croire, capitaine, repris-je d'un ton un peu ironique. Je vous crois ! Allons en avant ! [...] Brisons cette banquise ! Faisons-la sauter, et si elle résiste, donnons des ailes au *Nautilus*, afin qu'il puisse passer par-dessus !

-Par-dessus ? monsieur le professeur, répondit tranquillement le capitaine Nemo. Non point par-dessus, mais par-dessous. [...] Pour un pied que les icebergs ont au-dessus de la mer, ils en ont trois au-dessous. Or, puisque ces montagnes de glace ne dépassent pas une hauteur de cent mètres, elles ne s'enfoncent que de trois cents. Or, qu'est-ce que trois cents mètres pour le *Nautilus* ?

-Rien, monsieur.

---

<sup>120</sup> *Op. cit.*, ch. XIII, p. 465.

-La seule difficulté, reprit le capitaine Nemo, sera de rester quelques jours immergés sans renouveler notre provision d'air.

-N'est-ce que cela ? répliquai-je. Le *Nautilus* a de vastes réservoirs, nous les remplirons, et ils nous fourniront tout l'oxygène dont nous aurons besoin.

[...] Je vous ferai observer qu'après avoir émis tant d'objections contre mon projet, maintenant vous m'écrasez d'arguments en sa faveur. »

Le capitaine Nemo disait vrai. J'en étais arrivé à le vaincre en audace ! [...] Je le devançais, je le distançais<sup>121</sup>...

Il y a là plusieurs points à relever. Notons premièrement la « perte de motricité » du sous-marin, « définitivement enrayé », du moins en apparence. Il y a ensuite une réitération *a contrario* de la caractérisation du capitaine comme surhomme faustien, qui « dépasse les limites », par l'affirmation opposée de Ned Land, puisqu'elle est destinée à être réfutée par les événements ultérieurs.

Ensuite, nous sommes témoins d'une « inversion » qui met en place un dialogue avec deux autres *Voyages extraordinaires*. La première, mineure et un peu comique, est celle où Aronnax fait mine de changer d'avis, suggérant (avec une gradation ironique des verbes d'action à l'impératif) de « donner des ailes au *Nautilus* ». Cette petite sortie du personnage vernien peu convaincu qui feint l'assentiment hyperbolique et amusé trouve son homologue dans la bouche de l'ingénieur James Starr, dans *Les Indes noires* :

– Bien dit, Simon, s'écria l'ingénieur, qui ne put retenir un sourire en regardant l'enthousiaste overman. Poussons nos tranchées sous les eaux de la mer ! Trouons comme une écumoire le lit de l'Atlantique ! Allons rejoindre à coups de pioche nos frères des États-Unis à travers le sous-sol de l'Océan ! Fonçons jusqu'au centre du globe, s'il le faut, pour lui arracher son dernier morceau de houille !

– Croyez-vous rire, monsieur James ? demanda Simon Ford d'un air tant soit peu goguenard.

– [...] Non ! Mais vous êtes si enthousiaste, que vous m'entraînez jusque dans l'impossible !<sup>122</sup>

Aronnax s'aperçoit lui aussi qu'il s'est laissé entraîner « dans les rêveries de l'impossible » dans ce même passage (p. 473), et c'est là la seconde inversion, cette fois non antiphrastique, puisqu'ayant été « converti » par Nemo, le professeur se transforme en allié enthousiaste des ambitions du capitaine. La conversion se fait par la révélation « non pas par-dessus, mais par-dessous » : le sous-marin n'est pas bloqué ; la glace lui fait barrage en surface, mais elle ne peut rien contre lui s'il plonge plus bas que sa limite inférieure. Le lecteur attentif pouvait bien sûr connaître d'avance la solution, mais Verne s'est bien livré à ce que S. Vierge a appelé sa « diabolique technique de brouillage », pour ménager le suspense : la traversée de la

---

<sup>121</sup> *Op. cit.*, ch. XIII, p. 466-473.

<sup>122</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. X, p. 115-116.

banquise mobilise l'attention sur la surface, la pensée en « plan », en deux dimensions, décourageant de songer à l'option du « dessous ».

Nous parlerons davantage de la « thématique de la Dénégation » dans notre seconde analyse de *Vingt mille lieues*, mais remarquons tout de même ici que le « Vous ne voyez qu'empêchements et obstacles ! » de Nemo ressemble fort à un « Homme de peu de foi ! » railleur. Puissance quasi divine, Nemo réussit peu après à amener Aronnax à croire en lui.

Les deux hommes commettent tout de même deux sous-estimations de l'obstacle : ils s'attendent à ce que les glaces ne s'enfoncent que de trois cents mètres environ sous l'eau, et ils considèrent comme négligeable le problème de l'oxygène. Les événements ultérieurs leur donneront tort sur les deux fronts. Ceci est symboliquement anticipé par l'incrédule Canadien :

Quant à Ned Land, si jamais épaules se levèrent haut, ce furent bien celles du Canadien.

« Voyez-vous, monsieur, me dit-il, vous et votre capitaine Nemo, vous me faites pitié !

–Mais nous irons au pôle, maître Ned.

–Possible, mais vous n'en reviendrez pas ! »<sup>123</sup>

Les préparatifs de la plongée consistent entre autres à « casser la glace autour de la carène » du *Nautilus*, qui « ne tarde pas à descendre », descente vers le bas qui préfigure la descente vers le Sud. C'est à l'aveugle, par des « chocs » successifs, que le sous-marin réussit à déterminer le tracé de la « chaîne de montagnes inversée » formée par le dessous de la banquise sous laquelle il navigue : il n'existe, bien sûr, ni périscope ni sonar dans *Vingt mille lieues*. C'est là l'« horizontale » de la progression du sous-marin vers le pôle, dans la mesure où il n'y a nulle garantie que les glaces finiront par disparaître et lui laisser la possibilité de faire surface au pôle. Nemo tâtonne comme une taupe dans une galerie souterraine, ce qui donne à la « fractale » un aspect plus *tellurique* que marin, et de fait, l'incertitude du passage fait écho à Lidenbrock, Axel et Hans cherchant dans le labyrinthe souterrain l'issue qui les mènera vers le centre, avec des provisions qui risquent de ne suffire ni pour arriver ni pour revenir si l'incertitude se prolonge<sup>124</sup>. La « descente » consiste en l'amincissement progressif de la banquise, jusqu'au dénouement par l'annonce de la « mer libre » (p. 476) par le capitaine Nemo. Aronnax « [note] soigneusement ces diverses profondeurs, et [obtient] ainsi le profil sous-marin de cette chaîne qui se développait sous les eaux », ce qui relève à la fois de la thématique du déchiffrement (de l'influence mystérieuse) et de l'ambition encyclopédique, où

---

<sup>123</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 473-474.

<sup>124</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XX, p. 151-155.

chaque choc du *Nautilus* contre le plafond de glace comble graduellement les discontinuités et trace la carte de la *terra incognita* (sous-marine, et glaciaire<sup>125</sup>).

La configuration de l'« Antarctique de Jules Verne » au point d'atterrissage de Nemo ressemble d'une certaine manière à l'île Lincoln : il y a un îlot, qu'un « étroit canal » sépare d'une terre plus vaste, qui bordent le pôle sud. Les brumes masquant en grande partie la lumière solaire nécessaire à l'observation astronomique qui permettra de mesurer sa position, le capitaine Nemo exprime la même foi en le soleil qu'il avait professée à l'égard de la Lune dans le détroit de Torrès. La conclusion du succès de l'entreprise, exprimée par Aronnax, réitérera l'image du « wagon » qui se rencontre si souvent dans ces *Voyages extraordinaires* : « Nous avons atteint ce point inaccessible sans fatigues, sans danger, comme si notre wagon flottant eût glissé sur les rails d'un chemin de fer<sup>126</sup> ».

La « fractale » de l'attente météorologique ou astronomique, que nous verrons en plus de détail dans *Capitaine Grant* et *VCT*, s'applique ici au soleil, astre nécessaire pour la vérification de la position polaire ou non des voyageurs. Comme dans le détroit de Torrès et d'ailleurs dans le cas général, l'attente est trompée au moins deux jours de suite.

–Mais le soleil se montrera-t-il à travers ces brumes ? dis-je en regardant le ciel grisâtre.

–Si peu qu'il paraisse, il me suffira », répondit le capitaine<sup>127</sup>.

Le pôle présente « comme un printemps relatif enfermé derrière cette banquise », conformément à la théorie de la mer libre aux pôles – ce qui en fait une sorte de paradis et de lieu sacré –, chère aux *Voyages extraordinaires*, mais cela ne l'immunise pas contre les caprices du temps. La réplique de Nemo a une connotation bien théologique, elle divinise le soleil, mettant le capitaine dans la posture du croyant – ou du sceptique – qui n'exige qu'un infinitésimal miracle, que la moindre des théophanies, pour croire. Sont-ce peut-être les doutes ou du moins les interrogations de l'auteur lui-même qui sont mises en scène ? Les ambitions de Nemo sont ici clairement subordonnées au bon vouloir de la nature :

---

<sup>125</sup> Soit dit en passant, une telle épaisseur assignée à la couche de glace flottante lui donne le statut de « barrière de glace » ou *ice shelf* plutôt que de banquise (ou *sea ice*) en terminologie moderne. Une vraie banquise est généralement le résultat de la simple solidification de la surface de la mer, et ne dépasse guère une dizaine de mètres ; lorsque la couche d'eau solidifiée à la surface de la mer fait des dizaines ou des centaines de mètres, c'est le plus souvent parce qu'elle est le prolongement de la calotte glaciaire recouvrant la terre ferme, et débordant sur la mer en s'amincissant peu à peu jusqu'à rejoindre la banquise « ordinaire ». C'est le cas, par exemple, de la banquise de Ross, souvent appelée Barrière de Ross (*Ross ice shelf* et non *Ross sea ice* en anglais) voire Grande Barrière pour les explorateurs polaires ; elle approche quelquefois les 750 mètres d'épaisseur.

<sup>126</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 497.

<sup>127</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 478.

[...] je le trouvai silencieusement accoudé sur un morceau de roc et regardant le ciel. Il paraissait impatient, contrarié. Mais qu'y faire ? Cet homme audacieux et puissant ne commandait pas au soleil comme à la mer<sup>128</sup>.

La situation rappelle celle du *VCT* après la traversée de la mer Lidenbrock : les voyageurs semblent être dans une impasse, croyant avoir été rejetés sur les rivages d'où ils étaient partis et devant soit repartir en radeau, soit trouver une quelconque galerie descendante sur le rivage ; Lidenbrock préfère la première possibilité mais décide d'explorer d'abord les environs, et c'est aussi ce que font Aronnax et Conseil pendant l'attente d'un soleil voilé par le brouillard. Si Axel, lors de cette excursion, verra le troupeau de mastodontes et leur berger géant anthropomorphe (d'ailleurs bien qualifié de « Protée de ces contrées souterraines »), Aronnax contemple un troupeau de phoques et autres mammifères marins, et « [cherche] involontairement du regard le vieux Protée, le mythologique pasteur qui gardait ces immenses troupeaux de Neptune » (p. 486). Le monomythe tisse sa trame à travers l'ensemble des Voyages extraordinaires ; si une variation, un schéma, une scène n'a pas lieu ou se contente du statut d'idée ou d'hypothèse dans un roman, il ne manque pas de se concrétiser dans un autre, et souvent en un lieu thématiquement similaire : le pôle est un centre, l'entrecroisement des méridiens terrestres, et le centre est de toute façon évoqué au pôle même, dans *Hatteras*.

L'arrivée au pôle replace Aronnax dans une situation quelque peu initiatique, comme lors de la découverte de l'Atlantide ; il *suit* le guide et ne peut égaler sa prouesse.

Je pris place auprès de lui et j'attendis sans parler [...] Midi arriva, et, ainsi que la veille, le soleil ne se montra pas. [...] Le lendemain [...] [le] capitaine Nemo se dirigea vers le pic dont il [voulait] faire son observatoire. Ce fut une ascension pénible [...] Le capitaine [...] gravissait les pentes les plus raides avec une souplesse, une agilité que je ne pouvais égaler, et qu'eût enviée un chasseur d'isards [...] A midi moins le quart, le soleil, vu alors par réfraction seulement, se montra comme un disque d'or et dispersa ses derniers rayons sur ce continent abandonné, à ces mers que l'homme n'a jamais sillonné encore.

[...] « Midi ! m'écriai-je.

–Le pôle Sud ! » répondit le capitaine Nemo d'une voix grave, en me donnant la lunette qui montrait l'astre du jour précisément coupé en deux portions égales par l'horizon<sup>129</sup>.

Le novice se tient près du maître et se garde bien de parler ; Nemo fait d'un élément du paysage un instrument de la science – un observatoire – et gravit donc le pic rocheux, conformément au principe particulier à *Vingt mille lieues* (mais existant quelque peu dans d'autres *Voyages*) que « pour descendre il faut monter » (pour savoir si l'on est bien descendu jusqu'au pôle, il faut d'abord s'élever). L'évènement est vaguement fantastique mais aussi

---

<sup>128</sup> *Ibid.*, p. 483.

<sup>129</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 488-493.

très « scientifique », puisque le phénomène, le « météore », a lieu pour la satisfaction des seuls chercheurs et explorateurs, en un point où l'humanité, la civilisation ne peuvent ni l'observer, ni jouir des rayons solaires avec le bien entendu commun aux latitudes modérées. Cela met aussi en relief le monopole du capitaine Nemo, et une possible amertume de l'auteur vis-à-vis des beautés s'épanchant pour ainsi dire sur le néant, n'ayant pas de regard adorateur pour les mettre en valeur. Nemo offre à Aronnax de vérifier lui-même son observation, en une simplification du procédé du travail scientifique « révisé par des pairs », la *peer review*. On peut aussi voir dans l'agilité du capitaine une marque supplémentaire de sa supériorité toute particulière : elle n'exprime pas seulement l'avance qu'il a sur Aronnax ; il est comparé à *un chasseur d'isards* là où la plupart des personnages verniens « agiles » sont comparés à *un isard*. Nemo, supérieur hiérarchique des autres surhommes verniens en vertu du fait qu'il peut s'emparer de la créature aux aptitudes extraordinaires plutôt que d'être seulement son égal ?

L'observation a lieu à midi par nécessité astronomique, mais c'est aussi le zénith des exploits du capitaine Nemo ; en termes de « balistique du voyage extraordinaire », il est au sommet de sa *parabole* (mot géométrique qui se prête aussi bien sûr au sens mythologique). Il résume et augmente les découvertes qui le précèdent<sup>130</sup>, et peu après le professeur Aronnax, dans une de ces fréquentes « pauses thermométriques », résume le voyage sous-marin lui-même<sup>131</sup>. Il y a récursivité, donc fractale.

La « fractale » du retour vers le nord, préfigurée, comme on l'a vu, par les appréhensions de Ned Land, commence traditionnellement par un « choc » (p. 497) qui réveille le professeur ; comme dans le détroit de Torrès ou comme le *Macquarie* sur les récifs Néo-Zélandais (*Grant*), le *Nautilus* a « touché » et « donne une bande considérable » – mais à des centaines de mètres *sous* l'eau, et non pas dessus. Comme les navires que nous voyons « soulevés » (donc dominés) par telle ou telle énorme vague avant de retomber, le sous-marin est mis dans cette situation selon un schéma similaire (nous soulignons) :

–Un énorme bloc de glace, une montagne entière s'est retournée [...] Puis, glissant sous sa coque et *le relevant avec une irrésistible force*, il l'a ramené dans des couches moins denses [...]

[...] « La route est barrée au sud ? lui demandai-je.

–Oui, monsieur. L'iceberg en se retournant a fermé toute issue.

–Nous sommes bloqués ?

–Oui. »<sup>132</sup>

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 493-494.

<sup>131</sup> *Ibid.*, ch. XV « Accident ou incident ? », p. 497.

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 498-504.

Les évènements qui suivent – et qui accusent une ressemblance frappante avec des scènes d’*Un capitaine de quinze ans* et d’*Un hivernage dans les glaces* (dans la fourmilière et la maison de neige, respectivement), que nous étudierons –, décrivent une détérioration progressive de la situation :

De longues sondes furent enfoncées dans les parois latérales ; mais après quinze mètres, elles étaient encore arrêtées par l’épaisse muraille. Il était inutile de s’attaquer à la paroi plafonnante, puisque c’était la banquise elle-même [...] [Nemo fit] sonder la partie inférieure. Là, dix mètres de paroi nous séparaient de l’eau. [...] Dès lors, il s’agissait d’en découper un morceau égal en superficie à la ligne de flottaison du *Nautilus* [...] afin de creuser un trou par lequel nous descendrions au-dessous du champ de glace.

[...] Mais, le matin, quand [...] je parcourus la masse liquide [...] je remarquai que les murailles latérales se rapprochaient peu à peu. [...] En présence de ce nouveau et imminent danger, que devenaient nos chances de salut, et comment empêcher la solidification de ce milieu liquide, qui eût fait éclater comme du verre les parois du *Nautilus* ? [...] Mon pic fut près de s’échapper de mes mains. À quoi bon creuser, si je devais périr étouffé, écrasé par cette eau qui se faisait pierre, un supplice que la férocité des sauvages n’eût pas même inventé ? Il me semblait que j’étais entre les formidables mâchoires d’un monstre qui se rapprochaient irrésistiblement<sup>133</sup>.

Le pic qui manque de tomber des mains du professeur est une quasi-« chute » symbolisant peut-être le point le plus bas du moral des personnages, que seul un moyen « héroïque » pourra alors sauver. La progression des évènements a accumulé la tension en poussant lentement mais sûrement les personnages dans une sorte d’ « échec et mat », lorsqu’il s’avère que toutes les issues sont fermées ; quand semble s’ouvrir la possibilité du forage, l’adversité monte à son tour d’un cran par la congélation et donc le rapprochement des parois. On retrouve le monstre dévorateur aux mâchoires qui hantaient Aronnax lorsqu’il se préparait à la pêche aux perles, mais aussi la fascination de la mort par le froid, récurrente chez Verne, et que Simone Vierende a commentée dans *Jules Verne et le roman initiatique*<sup>134</sup> et dans la préface à *De la Terre à la Lune*<sup>135</sup>.

---

<sup>133</sup> *Ibid.*, ch. XVI « Faute d’air », p. 506-510.

<sup>134</sup> « Cette peur de la terre mourant dans un froid éternel n’est du reste pas spécifique de Jules Verne. Descartes, Buffon, puis surtout les romantiques voient ainsi la fin du monde. [...] le froid est le contraire du feu vital. [...] Il “bloque” le temps, comme le gel bloque les passages liquides devant les navires engagés vers le pôle. Car il s’oppose aussi à l’eau vivante. » (Simone Vierende, *roman initiatique*, p. 624)

<sup>135</sup> « Au froid mortel des espaces interplanétaires correspond le froid de la lune ; astre mort, dont la fin glacée préfigure celle de la terre elle-même (A.L., chap. XVIII). Ce fantasme de la mort par le froid qui hante les imaginations de l’époque est aussi l’un de ceux qui fascinent Jules Verne, dont l’œuvre offre une galerie de cadavres gelés, notamment celui du monstrueux Herr Schultze (*Cinq Cents Millions de la Bégum*). » (Simone Vierende, in Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, Paris, Flammarion, 1978, préface p. 37)

Nemo, en un rapprochement assez atypique du personnage du géologue allemand du *Voyage au centre de la terre*, se met, osons-nous dire, à « déraisonner à la Lidenbrock ». Rappelons en quoi consiste la « déraison » du professeur : il rejette l'idée de la chaleur centrale régnant sous terre ; il soutient que seul le « dessous », et non le dessus de l'Islande a un quelconque intérêt ; il prétend franchir en radeau une mer qui s'avère avoir des centaines de lieues d'étendue ; il rejette un raisonnement pourtant irréfutable de son neveu prouvant qu'il ne pourra, avec ses quelques mois de provisions, atteindre le centre de la Terre et encore moins en remonter ; et il compte allègrement sur un dénouement quelconque qui le fera revenir « par un chemin autre que celui par lequel il est venu ». Or, dans ce point critique de *Vingt mille lieues sous les mers*, nous avons un bref et sans doute unique moment où l'on peut dire que le capitaine Nemo déraisonne « à la Lidenbrock<sup>136</sup> » suivant l'expression d'Axel :

« Monsieur Aronnax, me dit-il, il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment.

-Oui ! dis-je, mais que faire ?

-Ah ! s'écria-t-il, si mon *Nautilus* était assez fort pour supporter cette pression sans être écrasé ?

-Eh bien ? demandai-je, ne saisissant pas l'idée du capitaine.

-Ne comprenez-vous pas, reprit-il, que cette congélation de l'eau nous viendrait en aide ! Ne voyez-vous pas que par sa solidification, elle ferait éclater ces champs de glace qui nous emprisonnent, comme elle fait, en se gelant, éclater les pierres les plus dures ! [...]

-Oui, capitaine [...] Mais quelque résistance à l'écrasement que possède le *Nautilus*, il [...] s'aplatirait comme une feuille de tôle<sup>137</sup>.

La déraison, ici, résidant dans l'exagération disproportionnée de la résistance du sous-marin, certes hors du commun. La ressemblance avec Lidenbrock vient du caractère spéculatif voire invraisemblable de la solution souhaitée/fantasmée, tout comme Lidenbrock, sans nul indice en sa faveur, s'exclame « Au diable tes hypothèses ! Sur quoi reposent-elles ? Qui te dit que ce couloir ne va pas directement à notre but ?<sup>138</sup> » C'est pourtant du côté de la raison – et des forces humaines – qu'il faudra que la solution vienne, ce que Nemo entérine par l'anaphore : « Il ne faut donc pas compter sur le secours de la nature, mais sur nous-mêmes. Il faut s'opposer à cette solidification. Il faut l'enrayer<sup>139</sup>. » Ce dernier mot dit la préoccupation la plus commune peut-être aux voyageurs verniens. Les forces externes les emportent sur une trajectoire souvent irrésistible, toujours au minimum difficile à modifier, et vers une fin

---

<sup>136</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVI, p. 180.

<sup>137</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 511.

<sup>138</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXV, p. 178.

<sup>139</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 510-511.

parfois horrible ; s'il n'est pas possible de vaincre ce mouvement, autant tenter une reprise partielle du contrôle des événements : à défaut de maîtriser, enrayer. Retenons aussi que le *Nautilus* voit l'une de ses qualités vantées plus tôt dans le roman niée ou du moins nuancée : il peut résister « comme un bloc plein », mais non au point de survivre à l'écrasement des glaces. Même une résistance décrite comme « pour ainsi dire infinie » requiert quelques précisions, « addenda », quand les forces naturelles déchaînent toute leur violence.

La solution viendra de l'une des « machines universelles » de Jules Verne – un peu comme le « pyroxyle », que nous évoquerons : l'eau. Ce procédé a un précédent peut-être plus mémorable dans les *Voyages*, à savoir l'usage de l'eau dans *De la Terre à la Lune*. Pendant l'échange entre Michel Ardan et le capitaine Nicholl, lors du meeting, Michel avait admis le péril du contrecoup de la détonation comme seul argument valide de Nicholl contre la possibilité du voyage Terre-Lune – argument qui ne manque pas de plonger Barbicane dans une légitime perplexité<sup>140</sup>. C'est à l'heure supposée de son mortel duel avec Nicholl que le président du Gun-Club trouve enfin la solution (fictive tout de même, puisque dans la réalité, même avec ce mécanisme des êtres humains ne survivraient pas à un tel coup de canon) :

[...] Barbicane, le crayon à la main, traçait des formules et des figures géométriques sur un carnet, tandis que son fusil désarmé gisait à terre. [Absorbé] dans son travail, le savant, oubliant à son tour son duel et sa vengeance, n'avait rien vu, rien entendu.

[...] « Ah ! s'écria-t-il enfin, toi ! ici ! J'ai trouvé, mon ami ! J'ai trouvé !

-Quoi ?

-Mon moyen !

-Quel moyen<sup>141</sup> ?

-Le moyen d'annuler l'effet du contrecoup au départ du projectile !

-Vraiment ? dit Michel en regardant le capitaine du coin de l'œil.

-Oui ! de l'eau ! de l'eau simple qui fera ressort...<sup>142</sup>

Dans *Vingt mille lieues*, l'eau est mise à contribution d'une manière différente :

« L'eau bouillante ! murmura-t-il.

-L'eau bouillante ? m'écriai-je.

---

<sup>140</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XX, p. 184-185.

<sup>141</sup> Au risque de multiplier à l'excès les cas d'intertextualité « intra-vernieenne », nous notons que ces deux dernières répliques rappellent à la fois en thème et en structure phrastique ces deux passages de *VCT* :

« Mais quelle est cette clef ? Axel, as-tu cette clef ? » (Ch. III, p. 35)

« –Eh bien ! cette clef ?

–Quelle clef ? La clef de la porte ?

–Mais non, m'écriai-je, la clef du document ! » (Ch. V, p. 48)

<sup>142</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXI, p. 194-195.

-Oui, monsieur. [...] Est-ce que des jets d'eau bouillante, constamment injectée par les pompes du *Nautilus*, n'élèveraient pas la température de ce milieu et ne retarderaient pas sa congélation ?<sup>143</sup>

Dès lors, les prisonniers de la glace n'ont « plus que l'asphyxie<sup>144</sup> à craindre », menace qui donne son titre au chapitre. Le creusement à travers l'épaisseur de glace de dix mètres qui sépare le *Nautilus* de la liberté se fait de manière segmentée (ou du moins est décrit de la sorte), mètre par mètre, au rythme des rotations de deux heures accomplies par l'équipage<sup>145</sup>. Le temps disponible avant l'épuisement total de l'air respirable du bord n'étant pas suffisant pour creuser la totalité de ces dix mètres à la force du bras, c'est la force brute du *Nautilus* qui est finalement utilisée pour briser les deux derniers mètres :

Ce jour-là, le sixième de notre emprisonnement, le capitaine Nemo, trouvant trop lents la pioche et le pic, résolut d'écraser la couche de glace qui nous séparait encore de la nappe liquide. Cet homme avait conservé son sang-froid et son énergie. Il domptait par sa force morale les douleurs physiques. Il pensait, il combinait, il agissait. [...] Le *Nautilus* reposait alors sur la couche de glace qui n'avait pas un mètre d'épaisseur et que les sondes avaient trouée en mille endroits. [...] Un dénivèlement se produisit. La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire, et le *Nautilus* s'abaissa.

« Nous passons ! » murmura Conseil à mon oreille.

[...] emporté par son effroyable surcharge, le *Nautilus* s'enfonça comme un boulet sous les eaux, c'est-à-dire qu'il tomba comme il l'eût fait dans le vide ! [...] Nous devons être au 28 mars. Le *Nautilus* marchait avec une vitesse effrayante de quarante milles à l'heure. Il se tordait sous les eaux. [...] le manomètre indiqua que nous n'étions plus qu'à vingt pieds de la surface. Un simple champ de glace nous séparait de l'atmosphère. Ne pouvait-on le briser ?

[...] Je sentis, en effet, qu'il prenait une position oblique, abaissant son arrière et relevant son éperon. [...] Puis, poussé par sa puissante hélice, il attaqua l'ice-field par en-dessous comme un formidable bélier. Il le crevait peu à peu, se retirait, donnait à toute vitesse contre le champ qui se déchirait, et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa de son poids.

Le panneau fut ouvert, on pourrait dire arraché, et l'air pur s'introduisit à flots dans toutes les parties du *Nautilus*<sup>146</sup>.

Par-delà la réaffirmation des qualités exceptionnelles du capitaine, l'emprise « de son esprit sur la matière », dirait-on, l'auteur semble s'être livré à quelques jeux de mots allant dans le

---

<sup>143</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 512.

<sup>144</sup> A propos des *Aventures du capitaine Hatteras*, S. Vierendeux remarque : « L'imagination de Jules Verne est d'ailleurs hantée par la peur de l'étouffement [...] C'est une constante en tout cas dans ce roman que la menace de la mort par écrasement. [...] Or l'étouffement est une sensation que l'on trouve souvent dans les épreuves des initiations rituelles. Et elle est peut-être souvenir de l'étouffement qui précède la naissance biologique... » (Simone Vierendeux, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 78)

<sup>145</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 507-513.

<sup>146</sup> *Ibid.*, p. 514-517.

même sens : Nemo conserve son « sang-froid », chose quelque peu ironique étant donné le genre de mort qui le menace, et son *énergie*, là où le *Nautilus* menace d'être « tué » par la mise en défaut de l'énergie : la congélation, défaut d'énergie thermique, et l'immobilisation sous la mer, antithétique de sa devise et qui ne peut donc mener d'une manière ou d'une autre qu'à la mort – comme ce sera d'ailleurs le cas dans *L'Île mystérieuse*. De plus, cette aptitude à *combiner* ne fait-elle pas allusion au travail de l'auteur lui-même, qui tente de varier à l'infini les diverses permutations de certains thèmes qui lui sont chers ?

La libération du *Nautilus* s'effectue par la mobilisation de diverses aptitudes qu'il possède et qui ont déjà été observées par le passé, mais poussées ici à des sommets inusités : violence des chocs, imagerie presque incontournable de l'artillerie et de la balistique, vitesse de quarante nœuds, emploi répété de la force brutale y compris pour retomber dans l'eau libre en écrasant l'icefield. En d'autres termes, le degré d'opposition de la nature aux desseins du capitaine – qui prétend non seulement atteindre le pôle...mais en revenir vivant, ce qui, dans la vision vaguement panthéiste qui se révèle ici, pourrait avoir été vu comme une grande insolence par la nature ! – atteint ici de tels sommets qu'il ne lui est plus possible de compter sur le seul emploi calme et mesuré de l'intelligence, de l'industrie humaine et des qualités plus ordinaires de son vaisseau sous-marin. Le risque de perte de contrôle – par un usage excessif de forces peu maniables – est bien là : le sous-marin est « poussé » et par deux fois « emporté », par sa propre impulsion.

L'idée d'un Nemo « choqué » par une nature qui ne se montre ni soumise ni accueillante à son égard, contrairement à ce qu'il déclarait dans ses premiers discours, semble confirmée par son attitude après les épisodes du pôle : « D'ailleurs, depuis quelque temps, cet homme devenait plus sombre, plus retiré, moins sociable. Il paraissait m'éviter. [...] Autrefois, il se plaisait à m'expliquer les merveilles sous-marines ; maintenant il m'abandonnait à mes études et ne venait plus au salon<sup>147</sup>. » C'est pourtant à la même page que le capitaine est pour la énième fois « divinisé » : le narrateur réitère son aptitude à aller à sa guise, à marcher à son but « par des voies mystérieuses pour les autres », comme les voies de la providence.

Nous ne nous arrêterons pas longtemps sur l'épisode des poulpes, qui ne nous paraît pas ajouter d'élément fondamentalement nouveau aux exemples de « fractales » étudiés jusqu'ici, ou à ce qui a déjà été dit sur le changement progressif des rapports entre le capitaine Nemo et la nature. Nous notons tout de même qu'il représente une sorte d' « hybride » entre l'épreuve

---

<sup>147</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 532.

du monstre et l'épreuve du « mouvement enrayé » : en effet, si le sous-marin doit faire surface et que son équipage s'attaque aux poulpes, c'est que ces derniers y sont accrochés et que « L'hélice est arrêtée. Je pense que les mandibules cornées de l'un de ces calmars se sont engagées dans ses branches. Ce qui nous empêche de marcher<sup>148</sup> » ; il s'agit donc de libérer l'« organe moteur » du *Nautilus*. Comme souvent, Verne crée l'appréhension puis l'horreur par le crescendo, en commençant par l'aisance inquiétante avec laquelle les poulpes égalent la vitesse du sous-marin, et apparaissent d'abord à l'unité, puis soudain tous ensemble (p. 541). L'évènement avait été préfiguré dans la première partie<sup>149</sup>, lorsque le *Nautilus* est entouré par des millions de calmars ou encornets qui réussissent à se tenir dans ses eaux pendant des heures.

Le paroxysme du conflit entre Nemo et la nature, si l'on ne compte pas l'engloutissement dans le Maelström comme candidat rival, est atteint peu après cet épisode des poulpes, avec l'intention expresse du capitaine :

Le capitaine Nemo, inébranlable sous les rafales, avait pris place sur la plate-forme. Il s'était amarré à mi-corps pour résister aux vagues monstrueuses qui déferlaient. Je m'y étais hissé et attaché aussi, partageant mon admiration entre cette tempête et cet homme incomparable qui lui tenait tête.

[...] Ce n'était pas un roc résistant, que ces lames eussent démoli, c'était un fuseau d'acier, obéissant et mobile, sans grément, sans mâture, qui bravait impunément leur fureur.

[...] A dix heures du soir, le ciel était en feu. L'atmosphère fut zébrée d'éclairs violents. Je ne pouvais en supporter l'éclat, tandis que [le capitaine], les regardant en face, semblait aspirer en lui l'âme de la tempête [...] A la pluie avait succédé une averse de feu. Les gouttelettes d'eau se changeaient en aigrettes fulminantes. On eût dit que [Nemo], voulant une mort digne de lui, cherchait à se faire foudroyer<sup>150</sup>.

Du point de vue de notre lecture « balistique et motrice » de ses aventures, le capitaine Nemo prend ici, pourrait-on dire, une posture « anti-motrice » : le défi qu'il lance aux éléments est qu'il *ne se laissera pas déplacer*, lui qui se met précisément à un point entièrement exposé aux forces susceptibles de l'arracher à son immobilité. Plutôt que de se mouvoir contre ses obstacles, cette énième manière de guerroyer contre la nature consiste à s'abstenir de bouger là où les éléments tendent vers l'évènement inverse<sup>151</sup>. Il est tout aussi significatif que Nemo-Zeus, l'homme des balles électriques ainsi que des décharges d'électricité, qui le laissent invulnérable aux tentatives des indigènes de Gueboroar de pénétrer dans son

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 542.

<sup>149</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 209.

<sup>150</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 556-559.

<sup>151</sup> Nous rencontrerons plus d'un exemple de ce sous-thème du surhomme vernien face aux forces « mécaniques » dans notre analyse de *Mathias Sandorf*.

sous-marin<sup>152</sup>, cherche à mourir par foudroiement. L'auteur met en théâtre ce conflit homme-nature, un peu comme il le fera vers la fin de *Maître du monde*, en envoyant Nemo braver le monde de la surface, loin de la protection du *dessous*. Simone Vierne remarque :

[...] Car tous les grands héros de [Verne] défient Dieu et souvent les hommes [...] Nemo plante au Pôle Sud un drapeau noir frappé de son initiale, ce qui est déjà un défi à la terre entière, et il salue le soleil qui se couche, car son royaume est celui de l'ombre, et pas seulement des dessous de la mer [...] [Cette ombre] marque le domaine du Révolté, et l'initiale de son nom fait que le drapeau noir n'est pas seulement le drapeau des pirates et des anarchistes, c'est son drapeau personnel, comme l'est son défi. Défi qu'il manifeste aussi plus tard lorsqu'il refuse de faire descendre le *Nautilus* sous les eaux de la mer, alors que se déchaîne la tempête. [...] La foudre, arme de Zeus contre ceux qui s'opposent à sa volonté et à l'ordre du monde, et [dans] les légendes, punition du pécheur qui a défié Dieu... Au reste, si ce n'est pas la foudre qui aura raison du *Nautilus*, comme elle aura raison de *L'Albatros* et de *L'Épouvante*, c'est un autre phénomène plus en rapport avec la nature marine de la création de Nemo. Le monstre marin sera englouti par le monstre du maelström, ce qui est beaucoup plus conforme à la constellation symbolique<sup>153</sup>.

Nous voyons toutefois dans l'équivoque sur la fin de Nemo dans *Vingt mille lieues* – au plus ce qu'il est convenu d'appeler une mort symbolique – le signe du statut supérieur du capitaine par rapport aux autres personnages du même type dans l'univers vernien. Hatteras était censé mourir et ne sera – à peine – sauvé que sur les instances d'Hetzel ; Robur est foudroyé exactement comme Nemo avait risqué de l'être.

La confrontation avec le deux-ponts cuirassé anglais (dont la nationalité restera secrète jusqu'à *L'Île mystérieuse*) représente la double résolution des soupçons grandissants d'Aronnax quant à la nature point seulement scientifique et misanthrope de cette existence sous-marine de Nemo, et des scènes cumulées de carnage, de mort, de décomposition et de ruine qui jalonnent le roman. Oui, le cœur de Nemo recèle la haine, projetée dans le monde physique avec des effets terribles à travers la puissance du *Nautilus* ; oui, la série des scènes donnant à voir des cités ou navires détruits ou des cadavres humains ou animaux flottant sur les eaux préparait bien à une culmination beaucoup plus explicite<sup>154</sup>, convergeant avec la révélation du secret de Nemo, notamment des événements passés sous silence dans le chapitre

---

<sup>152</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 266.

<sup>153</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 96-97.

<sup>154</sup> Étymologiquement, « apocalypse » signifie en quelque sorte « dé-cacher », lever le voile. L'implicite prolongé du passé et de certaines activités de Nemo pendant tout le roman, et la révélation explosive (qui reste incomplète, tout compte fait, mais est visuellement traumatique) qui y met fin, invitent à voir dans ce chapitre « Une hécatombe » un échantillon de ce que nous avons appelé l'eschatologie vernienne, et plus précisément les scènes d'apocalypse humaine en miniature, au moins au sens figuré.

« Ægri somnia ». La verve qu’y met l’auteur est assez surprenante, et suggère bien la passion d’un écrivain plutôt qu’un simple ajout pragmatique destiné à épicer l’éventuelle monotonie du côté encyclopédique du roman :

Ned Land prit son mouchoir pour l’agiter dans l’air. Mais il l’avait à peine déployé, que, terrassé par une main de fer, malgré sa force prodigieuse, il tombait sur le pont.

« Misérable, s’écria le capitaine, veux-tu donc que je te cloue sur l’éperon du *Nautilus* avant qu’il ne se précipite contre ce navire ! »

Le capitaine Nemo, terrible à entendre, était plus terrible encore à voir. Sa face avait pâli sous les spasmes de son cœur, qui avait dû cesser de battre un instant. Ses pupilles s’étaient contractées effroyablement. Sa voix ne parlait plus, elle rugissait. [...] il tordait sous sa main les épaules du Canadien.

[...] « Ah ! tu sais qui je suis, navire d’une nation maudite ! s’écria-t-il de sa voix puissante. Moi, je n’ai pas eu besoin de tes couleurs pour te reconnaître ! Regarde ! Je vais te montrer les miennes ! »

Et [le capitaine déploya] [...] un pavillon noir, semblable à celui qu’il avait déjà planté au pôle Sud<sup>155</sup>.

Si *Vingt mille lieues sous les mers* ne révèle pas entièrement l’histoire véritable du capitaine Nemo, il offre tout de même au lecteur une explication suffisante de ses motivations vengeresses<sup>156</sup>. L’épisode du navire coulé reçoit un prologue suggestif en la plongée du *Nautilus* jusqu’aux ruines du navire *Le Vengeur*. La tentative de Ned Land de se signaler par un signe de paix – le mouchoir – se traduit par une « chute », le Canadien étant « terrassé » par la main du capitaine. Le pavillon avec le N (comparable à certains égards aux initiales d’Arne Saknussemm) est réutilisé, cette fois non comme signe de conquête géographique ou scientifique mais comme étendard guerrier. L’on assiste à un dernier moment de « toute-puissance » du capitaine Nemo : non seulement il décide du lieu de la destruction du navire ennemi, dont il ne veut pas que « [ses] ruines se confondent avec les ruines du *Vengeur* », mais lors de l’impact, il le perce si violemment qu’il passe à travers (« comme l’aiguille du voilier à travers la toile »). C’est Hector transpercé par Achille malgré sa *cuirasse* ; pourfendre de part en part a un caractère définitif, qui s’oppose au cas du *Scotia*, au début du roman, où la collision était accidentelle et où le *Nautilus* ne fait que percer, et « se retirer de lui-même par un mouvement rétrograde ».

L’expression utilisée normalement pour le segment de la « chute » dans une fractale – « un choc eut lieu » (p. 581) –, ainsi que l’idée de descente soudain accélérée du navire coulé<sup>157</sup>,

---

<sup>155</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 575.

<sup>156</sup> « Je suis le droit, je suis la justice ! me dit-il. Je suis l’opprimé, et voilà l’opresseur ! C’est par lui que tout ce que j’ai aimé, chéri, vénéré, patrie, femme, enfants, mon père, ma mère, j’ai vu tout périr ! Tout ce que je fais est là ! Taisez-vous ! » (*Ibid.*, p. 578)

<sup>157</sup> « Alors le malheureux navire s’enfonça plus rapidement. » (*Ibid.*, p. 582).

suggèrent symboliquement que par ce dernier acte, c'est en réalité le capitaine Nemo et son *Nautilus* qui « chutent ». Ceci est confirmé plus loin quand, plutôt que d'exprimer un quelconque triomphe, le capitaine « tombe » – ou du moins s'agenouille – devant le portrait de sa femme et de ses enfants et « fon[d] en sanglots » (p. 584). La *chute* proprement dite, du point de vue de l'effondrement à tout le moins symbolique du surhomme englouti par la furie des forces naturelles, a lieu des jours plus tard, au large des côtes norvégiennes.

Le récit, à ce stade, bute quelque peu sur les difficultés de la focalisation interne : Aronnax est censé se souvenir, mais il raconte autant que possible les événements tels qu'ils se déroulent et avec peu de prolepses ; toutefois, le lecteur ne peut s'empêcher de ressentir quelque incohérence lorsque le narrateur s'interroge sur les régions que le *Nautilus* a peut-être atteintes dans sa fuite vers le nord (Spitzberg, Nouvelle-Zemble, mer de Kara...) : le naufrage ayant lieu au large de la Norvège, il est à peu près évident que le sous-marin est allé directement de la Manche aux Lofoten, et non plus loin vers le nord ou le nord-est, et *a posteriori*, Aronnax doit avoir pu tirer cette conclusion, à moins d'invoquer un cheminement tortueux. Un procédé récurrent du *Voyage extraordinaire* est employé : l'interrogation sur le chemin pris à laquelle il est répondu par une description de la *manière* ou de la vitesse du mouvement au lieu de sa direction ou de sa destination : « Depuis ce jour, qui pourra dire jusqu'où nous entraîna le *Nautilus* dans ce bassin de l'Atlantique nord ? Toujours avec une vitesse inappréciable ! Toujours au milieu des brumes hyperboréennes !<sup>158</sup> » Nous reverrons ce phénomène, constante de l'aveuglement essentiel à la « dernière ligne droite » vernienne et indice de la vocation *motrice* de la description, dans *VCT*. D'ailleurs dans ce roman aussi, la destination sur laquelle spéculait Axel est « hyperboréenne » : il pense ou du moins espère que le radeau ressortira au Spitzberg. Verne ne pouvait donc manquer de couronner le décor (même hypothétique) polaire par l'évocation d'un de ses écrivains favoris, qui a envoyé son héros Arthur Pym à proximité du pôle sud : Edgar Poe. Il cite même la traduction des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* de Baudelaire, là où apparaît la « figure humaine voilée ». Poe est d'ailleurs nommé dans un contexte somme toute *fantastique*, puisque le temps semble suspendu à bord<sup>159</sup>, et qu'Aronnax « [se sent] entraîné dans ce domaine de l'étrange... » ; il semble presque attendre une épiphanie, au sens propre. « C'est une loi chez [Verne] », dit M. Serres, « le dernier segment de l'itinéraire est de type religieux<sup>160</sup> ». La fin de l'avant-dernier chapitre

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 585.

<sup>159</sup> *Ibid.*

<sup>160</sup> Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, p. 45.

récapitule le voyage, offre quelques bribes de cet aspect religieux ou peut-être initiatique – ou initiatique à rebours, puisque le novice quitte et rejette quelque peu le maître ? – et orchestre l’expulsion, ou la naissance, au choix, des trois prisonniers de « l’homme des eaux » :

[...] je revis dans un rapide souvenir toute mon existence à bord du *Nautilus* [...] Alors le capitaine Nemo grandissait démesurément dans ce milieu étrange. Son type s’accroissait et prenait des proportions surhumaines. [...] Et je l’entendis murmurer ces paroles – les dernières qui aient frappé mon oreille : « Dieu tout-puissant ! assez ! assez ! » [...] Soudain un bruit intérieur se fit entendre. Des voix se répondaient avec vivacité. [...] Mais un mot, vingt fois répété, un mot terrible, me révéla la cause de cette agitation qui se propageait à bord du *Nautilus*. Ce n’était pas à nous que son équipage en voulait !

« Maelström ! Maelström ! » s’écriait-il [...] De tous les points de l’horizon accourent des lames monstrueuses. Elles forment ce gouffre justement appelé le « Nombriil de l’Océan », dont la puissance d’attraction s’étend jusqu’à une distance de quinze kilomètres. [...] C’est là que le *Nautilus* – involontairement ou volontairement peut-être – avait été engagé par son capitaine. Il décrivait une spirale dont le rayon diminuait de plus en plus. Ainsi que lui, le canot, encore accroché à son flanc, était emporté avec une vitesse vertigineuse. [...] Les écrous manquaient, et le canot, arraché de son alvéole, était lancé comme la pierre d’une fronde au milieu du tourbillon.

Ma tête porta sur une membrure de fer, et, sous ce choc violent, je perdis connaissance.

[...] comment Ned Land, Conseil et moi, nous sortîmes du gouffre, je ne saurai le dire<sup>161</sup>.

Le professeur ne manque pas de rappeler les principaux épisodes du voyage sous les mers, et c’est cette récapitulation qui fait paraître surhumain le capitaine Nemo. « Surhomme » et ses dérivés n’apparaissent que trois fois dans le roman, et il est donc significatif que l’auteur se l’autorise ici, la seule des trois occurrences où la qualification est relativement directe. Ce sont les vingt mille lieues, le « tour du monde sous-marin », et la sommation consciente par Aronnax des éléments du voyage, qui font accéder l’omniprésent sous-entendu surhumain qui entourait Nemo à l’explicite. Et ce au moment de sa Chute, son aveu d’impuissance voire sa demande de grâce. On peut peut-être interpréter cette proximité comme une défaite de Prométhée face aux dieux, la divinisation et l’accès à une puissance interdite aux hommes ne venant qu’au prix de supplices tels que le « coupable » se voit forcé de demander qu’ils cessent. Mais nous trouvons peut-être plus plausible qu’il s’agisse de l’incompatibilité entre le don de Nemo – qu’il exerce à l’écart du reste de l’humanité – et l’origine trop humaine de ce don – les horreurs de la société des hommes, et la haine qui en résulte et dont le capitaine n’a pu se départir. L’impulsion initiale, et la continuation de ses représailles, déteignent sur la toute-puissance acquise, et rendent le dépositaire incapable de se livrer impunément aux côtés pacifiques de son type d’existence – microcosme libertaire, circumnavigation et exhaustivité

---

<sup>161</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 588-591.

scientifique – ; et Aronnax espère qu'une telle « purification » aura lieu et « que la contemplation de tant de merveilles éteigne en lui l'esprit de vengeance<sup>162</sup> ».

Le « Maelström » est un « mot terrible », au même titre que « L'Afrique ! », dans la bouche de Dick Sand<sup>163</sup>. Les champs d'attraction bien réels de la Lune et de la Terre mis à part (*De la Terre à la Lune*), le Maelström est peut-être le plus puissant des champs gravitationnels métaphoriques rencontrés dans les *Voyages* : la vase qui retient le chariot de Glenarvan, le récif qui fait s'échouer le *Macquarie*, le détroit de Torrès qui manque d'immobiliser le *Nautilus*, etc. On chiffre même son rayon d'action (quinze kilomètres). Le vaisseau est entraîné dans une spirale que son canot, qui lui est accroché, décrit à l'identique, ce qui semble donner audit canot le titre de « satellite » du *Nautilus*. L'arrachement des écrous représente métaphoriquement la rupture de l'influence « gravitationnelle » du sous-marin sur le canot, et ce dernier est donc éjecté, devenu « projectile » libre, et entraîne ses trois passagers. Comme pour d'autres « chutes » où les héros ont risqué d'être « tués mille fois », la survie des captifs semble relever plus d'un inexplicable miracle que d'un déroulement logique des événements, conformément à la fin « vernienne » où le sauvetage des héros doit grandement ou totalement dépendre d'une grâce de la nature. Le sort du capitaine Nemo, lui, est laissé ambigu, sa résolution ne devant advenir que dans l'île Lincoln, et sa dernière évocation dans le roman rejoint, par les termes employés, un thème récurrent au *Centre de la terre* : le capitaine est le seul (avec Aronnax) à avoir pu sonder les profondeurs de « l'abîme »<sup>164</sup>, un absolu aux formes multiples, qui dans le voyage souterrain représentait les entrailles du globe, et dans le voyage sous-marin, en adéquation avec le statut d'« homme des eaux », représentait les profondeurs marines. Il est curieux que le professeur attribue ce privilège à Nemo et à lui-même, mais pas à Ned et Conseil ; on peut rejoindre S. Verne dans l'idée que ces derniers n'atteignent qu'à un degré d'initiation moindre, par comparaison. Il pourrait aussi s'agir d'un jeu de mots métanarratif. D. Compère en a commenté un autre cas :

Nous avons montré que, dans les romans à sujet insulaire, les naufragés ont pour modèle un livre, *Robinson Crusoe*, auquel ils se réfèrent en le tenant pour aussi réel qu'eux-mêmes puisqu'ils appartiennent au monde de l'imaginé. Cyrus Smith lui-même est comparé à un livre : « *L'ingénieur était un livre toujours prêt, toujours ouvert à la page dont chacun avait besoin, un livre qui leur résolvait toutes les questions et qu'ils feuilletaient souvent.* » [Autre] jeu avec la fiction, au moment où ils rencontrent Nemo, [Smith] et [Spilett] déclarent avoir lu *Vingt mille lieues*. Mais ce roman de [Verne] est devenu un ouvrage

---

<sup>162</sup> *Ibid.*, ch. XXIII « Conclusion », p. 595.

<sup>163</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, fin de la 1<sup>e</sup> partie (ch. XVIII, p. 273).

<sup>164</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 595.

[d'Aronnax] qui en est le narrateur. [Alors] se pose la question : qui est l'auteur de *L'Île mystérieuse* ? Jules Verne ou Nemo ? En effet, Nemo apparaît semblable à un auteur qui a tout pouvoir sur ses personnages dont l'existence est liée au récit. [...] L'île est une allégorie du roman [...] l'histoire de l'île mystérieuse est aussi celle de *L'Île mystérieuse* ; le roman se raconte lui-même ; il est son propre miroir. [...] L'interrogation finale de Nemo avant sa mort pourrait bien être celle de tout romancier qui se pose le problème de son rôle d'auteur et remet en question l'arbitraire de toute narration : « *Ai-je eu tort, ai-je eu raison ?* ». Et Cyrus Smith, le savant qui déchiffre le livre du monde, le lecteur idéal, répond : « *Toutes les grandes actions remontent à Dieu, car elles viennent de lui !* », c'est-à-dire, tout dépend du créateur, c'est à l'auteur d'assumer ses responsabilités. [Si] le sens littéral du roman est l'histoire des naufragés, le sens allégorique est l'histoire du roman lui-même. Nous en revenons donc au texte et rien qu'à lui. « *Finalem<sup>165</sup>, il n'y a pas d'objet du récit : le récit ne traite que de lui-même ; le récit se raconte<sup>166</sup>.* »

On peut suivre l'hypothèse de D. Compère pour les derniers mots de *Vingt mille lieues sous les mers* et proposer que quand il dit « le capitaine Nemo et moi », l'auteur se substitue à Aronnax à cet instant de la narration et s'adresse presque directement au lecteur : s'il n'a pas réellement voyagé sous les mers, Nemo est un être de papier et ne l'a donc pas fait non plus, *donc, étant le créateur de ce personnage, il peut prétendre au moins à égalité* à la réalité de sa plongée dans les océans par rapport à celle du capitaine. Nous en revenons à l'interprétation de M. Serres où la plongée du *Nautilus* n'est, au final, qu'une indexation, une lecture des rubriques du dictionnaire. Jules Verne, à travers le point focal « dédoublé » de Nemo regardant la mer et regardé par Aronnax (qui se voit prêter les traits de l'auteur dans les illustrations), a écrit *Vingt mille lieues* comme roman didactique, anticipant sur l'océanographie encore embryonnaire ; pour ce faire il a dû plonger dans les revues scientifiques – et historiques et autres, d'ailleurs –, et tenter de restituer ce qu'il a vu sous la forme du roman. Et c'est donc pourquoi la gloire d'avoir sondé les profondeurs de l'abîme revient au narrateur-créateur du récit et au génie surhumain qui le hante, qui, tout comme l'écrivain, ne se révèle jamais au lecteur que par l'intermédiaire du savant français. L'épigraphe que nous avons choisie pour cette partie prend alors l'apparence d'une proclamation faite par Jules Verne lui-même, jouant peut-être sur le sens du mot « historien » ; l'« histoire naturelle » étant la science du naturaliste, science la plus présente dans le roman. Et si la véracité des faits extraordinaires du *Voyage* est affirmée, ce ne serait que dans la continuité de tant d'œuvres de fiction ayant suivi cette tradition, où l'auteur présente des événements fictifs comme véridiques, ou provenant d'un mystérieux journal... Et, comme nombre de critiques l'on remarqué, le travail d'auto-authentification sous diverses formes est l'un des traits les plus caractéristiques du texte

---

<sup>165</sup> D. Compère cite ici *S/Z* de Roland Barthes (Paris, Editions du Seuil, 1970).

<sup>166</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 160-161.

vernien. Peut-être le lecteur n'a-t-il pas meilleur choix que de croire, au moins le temps d'une lecture, à la réalité de l'abîme.

## 2 – Le surhomme au vaisseau errant.

### 2-a) Robur-le-Conquérant

*J'ai compris que, pour lutter contre le vent, il n'y avait tout simplement qu'à être plus fort que lui, et je suis plus fort. (Robur-le-Conquérant, ch. VII, p. 71)*

*Robur-le-Conquérant*, paru en 1886<sup>1</sup>, appartient à la seconde période des *Voyages extraordinaires*, selon une catégorisation sur laquelle s'accordent plusieurs critiques<sup>2</sup>. La première période, où domine l'extraordinaire géographique (et plus largement, spatial) ainsi que le moyen de transport hors du commun, se termine plus ou moins avec *L'Île mystérieuse* (1875) ou encore *Michel Strogoff* (1876). La seconde période est généralement connue comme celle des romans de la « combinaison », mot utilisé par l'auteur lui-même (voir notre introduction), dont *Mathias Sandorf*, le *Monte Cristo* de Jules Verne, est l'exemple type. On y trouve d'ailleurs quelques traces dans *Robur*, publié un an après lui : la Casa Inglese, lieu important dans l'intrigue de *Sandorf*, est mentionnée au tout premier chapitre, la station météorologique italienne confirmant la matérialité du « phénomène » qu'est l'*Albatros* de Robur. Une allusion plus directe est faite à un autre roman de la seconde période, et ce d'une manière suggérant que les *Voyages* se déroulent dans le même univers fictif : on propose que

---

<sup>1</sup> Hetzel décède trois mois avant le début de la sortie en feuilleton du roman.

<sup>2</sup> Par exemple pour Daniel Compère : « Les premières œuvres de Jules Verne se tournent vers des lieux inexplorés à l'époque [...] Ces voyages sont extraordinaires non seulement par le but qu'ils se proposent d'atteindre (et qui ne l'est pas toujours), mais aussi par les moyens de transport utilisés : ballon, obus, sous-marin, glaçon, radeau, etc. L'extraordinaire réside aussi dans le point de départ de certains voyages : message chiffré [...] pari audacieux [...] recherche d'un monstre [...] mesure d'un méridien [...] évasion en ballon. Cet extraordinaire qui marque les douze premiers romans, diminue dans les ouvrages suivants où apparaissent davantage l'histoire et la politique [...] Cette période qui s'étend de 1876 à 1887 voit naître aussi une série de romans « combinés », ainsi que Verne les a définis dans une lettre à Hetzel (9 décembre 1883) [...] où l'intérêt tient dans l'intrigue, le suspense, l'énigme. L'extraordinaire revient dans la troisième période des romans verniens qui débute en 1887, période marquée par des « reprises » : *Mistress Branican* (1891) et *Le Superbe Orénoque* (1898) rappellent *Les Enfants du capitaine Grant* ; plusieurs romans sont des robinsonnades et entrent en écho avec *L'Île mystérieuse* [...] D'autres romans sont des suites [...] Cette évolution chronologique sous le règne de l'extraordinaire souligne, dernière une apparente diversité et avec des périodes de renouvellement, une unité profonde de l'œuvre de Verne. » (*Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 26-27)

l' « objet volant non identifié » en question est le projectile de Herr Schultze, des *Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879).

Il serait inexact de voir dans ce roman un nouveau *Vingt mille lieues sous les mers* adapté au domaine aérien : si de nombreuses ressemblances existent, et si l'auteur a clairement réexploité plusieurs de ses thèmes favoris, le ton est plus léger, la vocation encyclopédique n'est pas du même ordre, et il manque à *Robur* une recherche de l'impact émotionnel et une attention continue au sous-texte mythologique qui se ressentent dans *Vingt mille lieues* (même si Icare est bien sûr souvent nommé). Réaliser le rêve d'Icare grâce à la science cadre parfaitement avec les aspirations générales qu'expriment les *Voyages*, mais l' « océan aérien » n'est pas vraiment un espace d'investigation pour le naturaliste au même titre que l'est la mer : on navigue dans les airs pour aller vite ou pour mieux voir *la terre*. Le roman est donc plus probablement engendré par le besoin d'un moyen pratique de peindre la Terre en la regardant d'en haut, meilleure manière de figurer un planisphère grandeur nature et que Verne utilise très souvent, à commencer par son tout premier *Voyage extraordinaire (Cinq semaines en ballon)* ; et par la promotion des progrès du plus lourd que l'air, belle occasion de mettre en scène une nouvelle machine merveilleuse, plus pratique que le ballon pour accomplir le premier objectif. C'est la convergence de ces deux facteurs qui crée alors l'opportunité d'introduire un nouveau surhomme mystérieux et misanthrope, ce qui, pour emprunter aux sciences biologiques, fait de Robur un analogue plutôt qu'un homologue de Nemo : il ne descend pas directement de lui, mais, par des voies quelque peu différentes, a convergé sur des fonctions assez similaires.

On se souvient que dans *Vingt mille lieues*, nos deux formes proposées du monomythe vernien se cristallisent principalement dans deux parties assez nettement juxtaposées du roman : les premiers chapitres relatant les manifestations puis la poursuite du « monstre », puis le *Voyage* proprement dit où l'objet poursuivi (vainement) devient sujet et surhomme, et fait face aux forces naturelles. Pour *Robur*, le second monomythe domine d'une manière plus complète, d'abord en termes quantitatifs et ensuite parce que le premier schéma est éclaté : ce que Ned Land appellerait « la chose en question » se manifeste principalement au premier chapitre, mais elle attendra le dernier chapitre pour démontrer sa supériorité sur le vaisseau aérien de l' « humanité non initiée ». La victoire est immédiatement suivie d'un discours de Robur aux « citoyens des Etats-Unis », mettant les événements davantage sous le signe du *sur-homme* que de la créature ou de l'influence mystérieuse. Il faut tout de même concéder que l'introduction de l'*Albatros* se fait bien dans le contexte de l' « inexplicable », comme pour *Lieues*, avec un certain décalage dans le degré de sérieux. Ainsi dans l'incipit de *Vingt*

*mille lieues*, « L'année 1866 fut marquée par un événement bizarre, un phénomène inexplicable et inexplicable que personne n'a sans doute oublié » ; au premier chapitre de *Robur*, « ce duel montre combien les esprits s'étaient passionnés, non seulement dans le nouveau, mais aussi dans l'ancien continent, à propos d'un phénomène inexplicable, qui, depuis un mois environ, *mettait toutes les cervelles à l'envers* », termes que n'aurait sans doute jamais employés un narrateur comme Pierre Aronnax.

Mais le mystère, le « météore », prend rapidement figure humaine, du moins par ses manifestations : un pavillon, noir comme celui de Nemo, mais serti d'étoiles plutôt que de l'initiale d'un nom, est planté au sommet de multiples bâtiments élevés, dont même la future tour Eiffel, que le texte désigne comme « la Tour en fer de l'exposition de 1889 (date située trois ans dans le futur par rapport au roman), haute de trois cents mètres ». Robur domine la terre de par l'altitude que peut atteindre son engin, mais il domine surtout les hommes, du moins symboliquement ; il plante donc son étendard aux points culminants de la civilisation plutôt qu'aux sommets des montagnes. On peut aussi voir ces pavillons comme l'équivalent d'empreintes de pas, signature presque accidentelle<sup>3</sup> du passage d'une entité supérieure : l'élément dans lequel se meut Robur est un « plan » parallèle à celui du domaine humain, mais plus élevé, de sorte que son passage laisse des empreintes – à la partie inférieure de son domaine à lui – précisément à la partie supérieure du domaine qu'il surplombe et, d'ailleurs, méprise. Encore du point de vue de la symbolique spatiale, Robur semble avoir de bonnes raisons de se sentir supérieur : son domaine n'est pas un plan mais un volume, par rapport auquel les quelques mètres d'épaisseur à l'intérieur desquels existent la plupart des habitations humaines sont négligeables, telle l'épaisseur d'une feuille de papier.

La problématique de la propulsion et de la direction des ballons est l'occasion pour Jules Verne de présenter à nouveau le peuple américain, sous un jour similaire à celui que l'on trouve dans *De la Terre à la Lune* : intérêt pour tout ce qui est industriel et scientifique (principalement les applications pratiques), abondance des ressources, enthousiasme pour les projets grandioses, caractère emporté à l'opposé des Anglais qui, dans l'univers vernien, se caractérisent généralement par leur sang-froid. On sait comment, dans *Le Tour du monde en*

---

<sup>3</sup> Et de là, on peut faire un rapprochement avec *Vingt mille lieues sous les mers*, du fait que les collisions entre les navires et l'« écueil fuyant » sont – sauf les vaisseaux britanniques coulés délibérément par Nemo – de simples accidents, dus précisément au fait que tout navire se déplace à l'intersection du domaine humain et de la partie supérieure du domaine du *Nautilus*.

*quatre-vingts jours*, l'un des chapitres décrit ironiquement un assez violent meeting, qui s'avère avoir pour sujet l'élection d'un simple juge de paix. Verne brode ici sur le même modèle, avec des accents de débat byzantin ou peut-être de la querelle des Lilliputiens de Swift sur la manière de casser les œufs à la coque : les membres du Weldon-Institute de Philadelphie, qui rappelle le Gun-Club de Baltimore, se disputent violemment sur la position idéale à donner à l'hélice propulsive des ballons (nous dirions aujourd'hui des dirigeables), à l'avant ou à l'arrière de la nacelle (donc, les camps « Avantiste » et « Arriériste »). Les deux rivaux, Uncle Prudent et Phil Evans, qui deviendront alliés en s'unissant contre Robur, sont départagés d'une manière « scientifique » (en thème plutôt qu'en procédé), par la « méthode du point milieu », qui résout l'incapacité de départager les candidats démocratiquement par l'arbitraire géométrique. On peut voir dans leur rivalité initiale des échos de celle de Barbicane et Nicholl, mais là où ces derniers s'uniront dans une entreprise scientifique, par l'entremise de Michel Ardan, Prudent et Evans le seront parce qu'ils partageront le même kidnappeur, et la même prison plutôt que le même obus lunaire. Le Graal que poursuivent ces ballonistes, et auquel l'auteur donne un prélude historico-technique sur les ballons, c'est « un cheval-vapeur dans un boîtier de montre » : le propulseur suffisamment compact et puissant pour permettre à un ballon de tenir tête à un vent puissant, sans qu'il en résulte une machine trop lourde pour la sustentation du ballon. La puissance de la machine à vapeur suscite l'espoir d'une source d'énergie qui l'égale ou la dépasse mais en étant plus dense, permettant une meilleure légèreté spécifique ; c'est à peu près ce que fait le pétrole, et plus précisément le moteur à explosion, qui permettra aux frères Wright d'effectuer leur fameux vol dix-sept ans seulement après *Robur* ; l'expression suggère toutefois l'idée d'une performance radicalement supérieure, comprimant des quantités énormes d'énergie dans un volume infinitésimal – un lecteur moderne pense naturellement à la fission, la fusion, et surtout à l'antimatière, qui représente une limite absolue, puisqu'elle convertirait la totalité de la masse en énergie. Sans que le mécanisme spécifique soit nommé, la littérature d'anticipation utilisera beaucoup cette notion du générateur ultra-compact, comme par exemple Edgar Rice Burroughs : à la première page d'*Au cœur de la terre* (1914) – par ailleurs en partie inspiré de *Voyage au centre de la terre* –, le narrateur explique que le moteur de la « taupe d'acier » qui permettra de forer vers les profondeurs du globe possède plus de puissance *au pouce cube* que n'en ont les meilleurs moteurs d'époque *au pied cube* ; autrement dit les performances contemporaines sont augmentées d'un facteur d'au moins 1728. Pour le *Go a head* du Weldon-Institute, c'est la pile électrique qui est utilisée, et sans préciser sa puissance en chevaux-vapeur, il est tout de même indiqué qu'elle permettrait « des déplacements de dix-huit à vingt mètres à la seconde ». Ceci

rappelle quelque peu les performances somme toute impressionnantes de l'*Abraham Lincoln*, qui seront ensuite doublées ou triplées par le *Nautilus*. La manière dont le nom même du dirigeable est donné représente une sorte de rabais, en même temps qu'une référence voilée, par la prétérition, à *Cinq semaines en ballon* : le ballon *ne sera pas* nommé *Excelsior*<sup>4</sup>, mais *Go a head*. C'est encore une allusion possible au statut « inférieur » des ballonistes, qui, ne pensant qu'à aller *en avant*, demeurent dans l'univers « plan » de l'humanité ordinaire, et ne conquerront jamais la troisième dimension, le volume sur lequel règne Robur.

Ce dernier est au moins implicitement divinisé dès sa première apparition directe dans le récit : le titre du chapitre III annonce qu'il « n'a pas besoin d'être présenté, puisqu'il se présente lui-même » : la présentation étant l'acte introduisant un personnage dans l'univers au roman, n'est-ce pas la métaphore d'un être n'ayant pas besoin d'« auteur », « car il se crée lui-même » ? D'ailleurs, par trois fois dans le roman, la manière dont Robur donne des ordres a un caractère quelque peu divinisant : il n'use pas de l'impératif, mais énonce directement ce qui est exigé, « Du sang froid ! » et « Un coup de canon ! » au chapitre XIII, lorsqu'il s'agit de survivre à la « trombe », et « un coup de fusil ! » au chapitre XIV, pour attirer l'attention des naufragés de la *Jeannette*. Il est bien sûr immédiatement obéi : le verbe est superflu, il suffit de nommer ce qui est désiré pour qu'il se matérialise sur-le-champ.

Il se présente d'abord « pour le physique », et s'il s'attribue en premier une forte constitution, trait assez commun aux héros verniens, il est un peu plus surprenant qu'il y ajoute « un estomac qui passerait pour excellent même dans le monde des autruches ». On peut n'y voir qu'un surplus dans les symptômes de bonne santé, ainsi qu'un simple « contrecoup » de *L'Etoile du Sud*, roman d'André Laurie remanié par Verne et paru deux ans seulement avant *Robur*, et où une autruche, et plus exactement son vorace estomac, jouent un rôle clé. Mais c'est peut-être aussi encore une fois la boulimie de Verne qui parle ici, physique et géographique ; d'ailleurs, lorsqu'il décrit Cyrus Smith, l'auteur parle d'une « large expansion vitale », et l'une des « trois conditions dont l'ensemble détermine l'énergie humaine » est l'« impétuosité des désirs »<sup>5</sup>. La comparaison au gosier des autruches évoque aussi l'idée générale de démultiplication des dimensions et capacités humaines, donc à la machine, plus grande consommatrice d'énergie que l'homme. Et l'apparence de Robur est bel et bien décrite à coups de géométrie et d'images industrielles : sa carrure est trapézoïde, sa tête est sphéroï-

---

<sup>4</sup> Ce mot est, pour reprendre la formule comique du roman, la « version intégrale » du discours très applaudi du docteur Fergusson dans le premier chapitre de *Cinq semaines en ballon*.

<sup>5</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 17-18.

dale, ses yeux sont portés « à l'incandescence » lorsqu'il est contrarié, et sa poitrine s'élève ou s'abaisse « avec des mouvements de soufflet de forge ». Même lorsque ce sont des métaphores animales qui sont employées, elles sont assimilées au domaine des forces physiques et de la « puissance spécifique » (par unité de volume ou de masse) : Robur possède des masséters à la « puissance formidable », et elle se situe entre celle du chien et du crocodile au niveau de la pression exercée par kilogramme : chien et crocodile ne sont, au final, que deux machines (à broyer) aux performances différentes, avec Robur pour intermédiaire.

Rétrospectivement, il est curieux que Jules Verne n'ait pas hésité à broser ce portrait doublement hybride – machine et bête – de Robur, là où sa description de Nemo ne contient guère de telles métaphores. Nemo *se manifeste* comme un animal marin, et il est avéré, par certains de ses actes, qu'il possède une grande force physique, mais Verne a peut-être eu quelque scrupule à l'annexer à la machine : il le fait de manière plus subtile et diffuse dans le roman entier, plutôt que directement dans une description physique introductive. La caricature, l'explicite anatomique et en quelque sorte thériomorphe, diminuent la stature du surhomme, ou soulignent le ton moins sérieux du roman, au choix.

La doctrine de Robur, préfigurée par cette remarque que « si l'aérostat rencontre un point d'appui sur l'air, il appartient à ce milieu dans lequel il plonge tout entier [...] comment sa masse, qui donne tant de prise aux courants de l'atmosphère, pourrait-elle tenir tête à des vents moyens [...] ? », consiste à contourner le problème des aérostats, forcés de présenter cette immense surface vulnérable aux vents par la nécessité d'être légers, en utilisant un appareil plus lourd que l'air. Les termes qu'il utilise ont bien entendu une connotation plus conflictuelle et personnifiante que scientifique :

[...] de même [que l'homme] est devenu maître des mers, avec le bâtiment, par l'aviron, par la voile, par la roue ou par l'hélice, de même il deviendra maître de l'espace atmosphérique par les appareils plus lourds que l'air, car il faut être plus lourd que lui pour être plus fort que lui<sup>6</sup>.

L'erreur des ballonistes, qui les maintiendrait dans la position de simples mortels, de sous-Icare, serait donc de ne pas avoir appréhendé la question du vol humain en termes de rapports de force entre la machine et l'élément dans lequel il s'agit de naviguer. Robur note d'ailleurs que l'oiseau lui-même est un plus-lourd-que-l'air, et on lui répond qu'il vole « contre toutes les règles de la mécanique ». Ceci assimile les ballonistes du Weldon-Institute à ceux que Michel Ardan<sup>7</sup> appelle « les savants qui ne savent pas », et dont il donne pour exemple un

---

<sup>6</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. III, p. 29.

<sup>7</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XX, p. 180.

savant soutenant que « mathématiquement l’oiseau ne peut pas voler <sup>8</sup> ». Similarité additionnelle non seulement avec ce roman mais encore avec cette même scène du meeting, Robur est menacé d’être jeté bas, comme J.-T. Maston, et avec un humour similaire : le secrétaire du Gun-Club, emporté par l’éloquence d’Ardan, s’écrie avec un peu trop d’enthousiasme que « la distance n’existe pas ! », et « faillit tomber du haut de l’estrade sur le sol. Mais il parvint à retrouver son équilibre, et il évita une chute qui lui [eût] prouvé que la distance n’était pas un vain mot. » Dans la salle des séances du Weldon-Institute, l’arrogance de Robur déchaîne l’hostilité de l’auditoire, et il est question de le jeter hors de la tribune « Pour lui prouver qu’il est plus lourd que l’air ! »...

Dès avant l’apparition de l’*Albatros*, le discours de Robur annonce déjà que son appareil n’est pas un avion, un *aéroplane*<sup>9</sup> au sens moderne du terme : il décrit tout particulièrement l’air comme « point d’appui », et l’aptitude des oiseaux à voler en termes de battements par seconde. C’est l’hélice à laquelle tout ceci prépare, et l’engin de Robur est un hélicoptère – quoique se soutenant dans les airs à l’aide de 74 hélices au lieu d’une. Verne était censeur de la « Société d’encouragement de la locomotion aérienne au moyen du plus lourd que l’air », fondée par Nadar, La Landelle et Ponton d’Amécourt en 1863 (l’année où Nadar s’envola à bord du ballon *Géant*, ironiquement pour recueillir des fonds de recherche pour le plus lourd que l’air). Ces deux derniers avaient construit, en 1861, un prototype d’hélicoptère à vapeur, dont le modèle ressemble fort à celui de l’*Albatros* de *Robur*. Le procédé vernien de saisie du fait scientifique et de la réalité technologique (souvent embryonnaire) conserve les données techniques générales, substitue à la source d’énergie traditionnelle une autre, passée sous silence mis à part son caractère presque infini et son stockage sous forme électrique, et *greffe*

---

<sup>8</sup> Que l’auteur ait jugé bon d’introduire cette idée deux fois dans les *Voyages* porte à se demander à quel point les principes de l’aérodynamique étaient connus à l’époque. Le théorème de Bernoulli remonte à 1738, et dans les années 1800, George Cayley pose les bases du vol plus lourd que l’air et établit en partie les mécanismes du vol des oiseaux, qu’il n’est pas nécessaire d’imiter leur vol battu, et qu’une aile fixe peut obtenir le même résultat. Mais il est vrai qu’une théorie complète de l’aérodynamisme devra attendre le temps des premiers avions, et même aujourd’hui les explications populaires des mécanismes de la portance peuvent prêter à confusion. Il est donc possible que le vol des oiseaux ait encore été entouré d’un certain degré de mystère à l’époque de l’écriture de *Robur*.

<sup>9</sup> Les trois catégories d’appareils volants que décrit l’auteur au sixième chapitre sont d’ailleurs quelque peu incohérentes, mais nous n’aurons pas l’espace nécessaire ici pour nous y arrêter en détail. Nous nous bornons à dire que l’*Albatros* fonctionne bien plus comme un hélicoptère (1<sup>ère</sup> catégorie) que comme un aéroplane (3<sup>ème</sup> catégorie), alors que Robur est censé avoir rejeté les deux premières pour adopter la troisième.

cette technologie réappropriée sur la silhouette plus primordiale du « vaisseau » – car, comme l’atteste la description, l’*Albatros* ressemble beaucoup à un navire de surface.

N’ayant pu convaincre Uncle Prudent et Phil Evans de ses idées, ce qui vu ses méthodes de persuasion n’était peut-être même pas son intention, Robur les enlève ainsi que le valet Frycollin à bord de sa machine volante. L’huis-clos du chapitre V, dans lequel les prisonniers découvrent leur cellule et s’interrogent sur le matériau qui en compose les parois (il s’agit de « papier de paille, devenu métal sous la pression », que Robur utilise pour sa combinaison de solidité et de légèreté), rappelle l’emprisonnement initial d’Aronnax, Ned et Conseil dans le *Nautilus*, notamment sur le plan de l’obscurité temporaire et la manière dont les personnages y réagissent, ainsi que de l’usage du toucher pour l’exploration de cet espace clos. D’ailleurs, considérons ces répliques du chapitre VIII de *Vingt mille lieues*, précisément après l’incarcération :

– Mes amis, dis-je, il ne faut pas se désespérer. [...] Faites-moi donc le plaisir d’attendre pour vous former une opinion sur le commandant et l’équipage de ce bateau.

– Mon opinion est toute faite, riposta Ned Land. Ce sont des coquins...

– Bon ! et de quel pays ?

– Du pays des coquins ! (p. 102)

Et celles de Prudent et Evans :

– Mais quel est cet homme ?... D’où vient-il ?... Est-ce un Anglais, un Allemand, un Français... ?

– C’est un misérable, cela suffit, répondit Uncle Prudent. – Maintenant, à l’œuvre ! »<sup>10</sup>

Par-delà l’humour similaire des deux répliques, il y a, au final, négation de la pertinence de l’origine ou de la nationalité de l’énigmatique maître de la machine volante / sous-marine : tout ce qu’il est, c’est un coquin ou un misérable, qui, en reniant l’humanité, se voit affubler d’une qualification qui, contournant les considérations caduques de nationalité, souligne son altérité pure et simple. Nous ajoutons donc ces passages à la catégorie des « structures et procédés narratifs et textuels » de notre glossaire vernien, qui dans ce cas particulier ont trait à la perception du surhomme – avant même son entrée en scène proprement dite – par les personnages plus ordinaires dont l’existence se trouve perturbée par ses actions. Simone Vierre a commenté la contradiction interne de l’approche de Robur :

Mais aussi on voit que ce dessein n’est pas pur. Sans doute [Robur] paraît-il vouloir partager son secret avec les autres hommes, mais pourquoi s’adresse-t-il alors à ceux qui peuvent le moins [...] l’accepter, sinon parce qu’il en fait une affaire personnelle, comme si les convictions des « ballonistes » étaient une offense à son génie ? Il est curieux de l’entendre faire, sans s’en rendre compte, son propre procès :

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. V, p. 46-47.

*Quand j'ai une idée, j'entends qu'on la partage et ne supporte pas la contradiction.*

Il tombe ainsi par là dans le défaut qu'il reproche précisément à ses contradicteurs. [...] De la violence verbale, signe de sa passion, il passe à la violence physique en enlevant Uncle Prudent et Phil Evans et cela, par le « droit du plus fort ». Aronnax et ses compagnons étaient entraînés par accident dans le périple du *Nautilus*, et Nemo ne pouvait les relâcher par prudence ; en revanche, Hatteras faisait déjà d'une certaine manière violence à une partie au moins de son équipage. Rien ne justifie que Robur refuse de relâcher ses passagers récalcitrants, sur l'île Chatham : il est bien visible qu'il poursuit ici une vengeance personnelle, disproportionnée avec le méfait des deux personnages ; si antipathiques qu'ils soient, ces hommes sont surtout sots<sup>11</sup>.

On pourrait objecter que même Nemo n'avait pas de justification bien solide pour retenir Aronnax et ses deux amis, puisque, libres, ce qu'ils savaient de lui n'aurait guère représenté une menace pour son existence (les puissances mondiales avaient déjà déduit que le « monstre » était en réalité un sous-marin<sup>12</sup>). Mais le capitaine ne s'est pas volontairement saisi d'eux, et ne les a pas enlevés pour un simple désaccord sur une question de transport ou de technologie. Il y a donc un certain décalage moral entre les deux personnages, qui préfigure peut-être déjà l'assombrissement de Robur dans *Maître du monde* : Robur a peut-être déjà davantage de dédain pour les droits de ses semblables que Nemo, et une plus grande tendance à s'offusquer du désaccord des autres et à réagir par la violence.

Comme pour *Vingt mille lieues*, la phase de l'emprisonnement est suivie par l'apparition du capitaine, elle-même suivie par des explications techniques relatives au vaisseau merveilleux. Toutefois, ici, la transition ne prend que quelques lignes, en partie sans doute parce qu'Evans et Prudent ne sont pas Pierre Aronnax et leur rapport à Robur, plutôt que mitigé, est de pure hostilité. Ce ne sera donc pas Robur qui fera le cicérone dans le chapitre suivant (ch. VI), mais le narrateur, et plutôt qu'une visite guidée de l'*Albatros*, le lecteur a droit à une de ces parenthèses didactiques qui prennent un chapitre entier dans un certain nombre de *Voyages*, comme *Les Indes noires* et dans une moindre mesure *L'Etoile du Sud*. Mais, plutôt que la genèse des houillères ou celle, spéculative, du diamant, il s'agit de la genèse encore incomplète – complétée, couronnée par le fictif *Albatros* – de l'appareil plus-lourd-que-l'air. Il est intéressant que dans le domaine technologique, ce procédé comporte chez Verne *discontinuité* et

---

<sup>11</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 443.

<sup>12</sup> C'est d'ailleurs une légère incohérence du roman que le professeur, une fois rapatrié, ne revient pas sur l'origine du navire coulé par Nemo, qui aurait alors dû être connue. On apprend dans *L'Île mystérieuse* que c'était une frégate anglaise. Mais le refus final de libérer Aronnax est donné par Nemo dès avant l'« hécatombe ».

*dissonance*. Discontinuité, parce qu'il ne se contente pas d'ajouter un incrément « unitaire », en partant de l'état le plus avancé de la technologie en question : il augmente radicalement taille et performances. Dissonance, parce qu'il ne se place pas dans le prolongement exact des trajectoires technologiques passées et présentes : il y ajoute du *vernien*, en l'occurrence les images plus archétypales que technologiques de refuge et de train. Ainsi le boulet de la Columbiad n'est pas qu'un projectile plus volumineux et plus rapide que les précédents, il les dépasse à l'extrême *et* est habité, et capitonné comme un wagon-lit ; le *Nautilus* n'est pas un *Gymnote* légèrement amélioré ni même un bâtiment rappelant les *U-Boote* de la 1<sup>ère</sup> guerre mondiale, c'est un fuseau géant atteignant les cinquante nœuds *et* il est luxueusement aménagé avec des allures de musée et de centre d'études océanographiques. L'introduction de la machine de Robur se fait effectivement sous le signe tout à la fois du navire et de la locomotive : il a une "coque" de trente mètres, et sa description est précédée de peu – lors de l'introduction historico-technique – par le mot d'ordre « A locomotive, aéromotive ! ». C'est l'extension du chemin de fer dans la troisième dimension, et l'on peut imaginer l'impact encore récent du « railroad » (comme l'appelle souvent Verne, friand d'anglicismes) dans les esprits à cette époque, à la suite de son expansion fulgurante dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle.

L'auteur donne quelques précédents chargés d'inscrire l'*Albatros* dans un minimum de continuité technologique, mais, comme pour le *Nautilus*, il garde l'aspect énergétique – production et stockage de l'énorme puissance nécessaire à la machine volante – dans le non-dit : l'énergie est de forme électrique, « cet agent qui sera, un jour, l'âme du monde industriel », mais on ne nous révèle pas d'où elle vient et comment elle a pu être stockée en une telle quantité sans alourdir excessivement l'engin.

Mais c'est surtout dans le choix et l'application de la force motrice [que Robur] a le droit d'être considéré comme inventeur. [...] D'ailleurs, nulle machine électromotrice pour le produire. Rien que des piles et des accumulateurs. Seulement, quels sont les éléments qui entrent dans la composition de ces piles, quels acides les mettent en activité ? C'est le secret de Robur. De même pour les accumulateurs. De quelle nature sont leurs lames positives et négatives ? On ne sait. [...] des piles d'un rendement extraordinaire, des acides d'une résistance presque absolue à l'évaporation ou à la congélation, des accumulateurs qui laissent très loin les Faure-Sellon-Volckmar, enfin des courants dont les ampères se chiffrent en nombres inconnus jusqu'alors. (p. 61-62)

Le vocabulaire du matériel technique contemporain sert en quelque sorte d'armature thématique au « joker » de Ch. Chelebourg, l'ellipse recouvrant le secret connu par l'inventeur seul. Robur, créature de l'écrivain, renferme et circonscrit la dose d'imagination et de non-dit technologique – donc en quelque sorte de fantastique – qui est la prérogative de l'auteur de fiction. Le titre même du chapitre peut être lu de deux manières différentes : si

« Les ingénieurs, les mécaniciens et autres savants feraient peut-être bien de passer » annonce au niveau dénotatif des détails techniques que les initiés n'ont pas besoin de lire, cela peut être vu comme une admission par Verne que son « hélicoptère » n'est pas plausible du point de vue des connaissances du scientifique et de l'ingénieur des années 1880.

L'important, du point de vue de la fiction, est l'effet de la technologie postulée : la machine capable de transformer l'atmosphère en océan navigable et le monde en planisphère ; mais aussi le vaisseau-maison cher au voyageur vernien, et dont Robur vante la supériorité :

Il ne serait pas digne de conquérir l'espace s'il était incapable de le dévorer. J'ai voulu que l'air fût pour moi un point d'appui solide, et il l'est. J'ai compris que, pour lutter contre le vent, il n'y avait tout simplement qu'à être plus fort que lui, et je suis plus fort. Nul besoin de voiles pour m'entraîner, ni de rames ni de roues pour me pousser, ni de rails pour me faire un chemin plus rapide. De l'air, et c'est tout. De l'air qui m'entoure ainsi que l'eau entoure le bateau sous-marin, et dans lequel mes propulseurs se vissent comme les hélices d'un steamer. (p. 71)

L'« aviateur » apostrophe ses prisonniers de la même manière que Nemo s'adresse à Aronnax, « ni bonjour ni bonsoir<sup>13</sup> », sans tenir compte du fait que leur conversation se soit interrompue pendant des heures ou des jours plutôt que quelques instants. Dans le cas de Nemo, on peut imputer cela en partie au caractère explicitement atemporel, ahistorique du personnage : si Delacroix et Mozart sont des contemporains d'Orphée, et que l'horloge de sa cabine est graduée en vingt-quatre heures et ne tient pas compte des cycles diurne et nocturne, on peut concevoir qu'il fasse fi des conventions sociales humaines et que ses interactions avec Aronnax ne soient pour lui qu'une longue et unique conversation. Pour Robur, un motif similaire reste concevable, mais étant avéré que les deux hommes n'ont nulle réceptivité à ses vues et nulle intention de se laisser convaincre, cette attitude semble procéder davantage du monologue, voire d'un simple narcissisme ayant besoin d'une audience de pure forme, dont l'hostilité même consolide le triomphe, puisque la scène a lieu à bord de l'engin qui prouve sa supériorité technique.

Une fois de plus, la conquête d'un espace est assimilée à une sorte d'ingestion ; dévorer permet de digérer, donc d'aller au-delà de la simple nomenclature, jusqu'à la pleine acquisition d'un savoir. Étant donné l'omniprésence du thème de la terre et du souterrain chez Verne, on peut même percevoir une vague allusion à la taupe et à ses galeries : certes, cet animal ne creuse pas vraiment son chemin en dévorant le milieu où il se déplace, mais c'est une créature connue pour son extrême voracité par rapport à sa taille. Outre la répétition de l'idée d'être « plus fort » que l'air énoncée plus tôt face au Weldon-Institute, Robur se tourne

---

<sup>13</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 205.

vers l'obligatoire énumération des avantages du navire-refuge – tout comme un ou plusieurs personnages sont chargés de le faire pour un moyen de transport ou une résidence peu commune dans *VCT*, *Servadac*, *Les Indes noires*, *De la Terre à la Lune*, etc. Notons aussi l'attention, implicite mais assez persistante, donnée à la valeur de la *stabilité* : on ne vante pas que la liberté obtenue par l'absence du besoin de rails ou de voiles..., etc. ; il est toujours question de *point d'appui*, de *se visser* dans l'élément mobile. C'est en partie une manière de conjurer la peur de la chute, le vertige de l'altitude – un peu comme les leçons d'abîme du *Centre de la terre* –, mais force est de constater qu'il y a dans certains romans verniens un souci généralisé de la *stabilité des structures*. La portance générée par les hélices ne suffit pas, elle couvre la dimension technique du problème, garantie physique du vol motorisé, mais du point de vue psychologique l'Icare ou l'Ulysse vernien doivent être convaincus que l'air ou l'eau, éléments traditionnellement mobiles et inconstants, ont la matérialité nécessaire pour que leur vaisseau puisse s'y soutenir. Et Verne parseme son œuvre de lieux, machines, configurations physiques à la topologie similaire, mais qui, toutes, forcent l'inquiétude du passager ou du « colon » quand à leur stabilité – le cas le plus impressionnant est peut-être *L'Île mystérieuse*, où la structure qui supportait le triomphant microcosme social et industriel créé par les naufragés est vouée à une tragique désagrégation. Dans *Robur-le-Conquérant*, cette appréhension se décline plutôt à travers le milieu conquis et la prouesse technologique spéciale au roman : parce qu'il s'élève verticalement, l'*Albatros* suscite la peur de voir les merveilles de la technologie « tomber de haut », échouer d'une manière consubstantielle à leur nature propre, et cataclysmique. C'est un échec qui reproduit plus naturellement une « courbe balistique » : le *Nautilus* risque d'être détruit s'il plonge trop bas, et serait alors écrasé par la pression des eaux ; mais l'*Albatros* risque le plus en allant trop haut (trop près du soleil...), et un échec prendrait alors la forme classique d'une parabole, avec une apogée et une chute. L'équipage de Robur inclut d'ailleurs un Français – tout comme celui du *Nautilus* –, François Tapage, qui explicite la menace sur le ton de l'ironie : « [...] mais ça finira par casser [...] Parce que tout lasse, tout passe, tout casse, comme on dit dans mon pays<sup>14</sup>. »

Le voyage entrepris par l'*Albatros* s'apparente à un tour du monde, dont le tracé permet à Jules Verne de combler quelques-uns des blancs sur la carte terrestre qu'il compte peindre aux lecteurs du *Magasin d'éducation et de récréation*, entre autres une partie des Etats-Unis, de la Chine, de l'Inde, diverses parties d'Europe puis d'Afrique. Dans les *Entretiens avec Jules*

---

<sup>14</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. IX, p. 91.

*Verne* réunis par D. Compère et Jean-Michel Margot, l'intention de l'auteur *et* l'importance des moyens de transport nécessaires sont clairement exprimés :

« [...] se faisant héros lui-même, il finit par croire que ses romans *lui* sont arrivés.

Il vous dira très bien :

[...] Un brave homme, allez, le capitaine Hatteras, incapable d'une vilaine action, et facile à vivre ! »

[...] « Je décrirai toute la Terre », me disait-il récemment, « c'est convenu, c'est arrêté. J'ai chez moi un planisphère sur lequel j'ai marqué à l'encre rouge tous les voyages que j'ai faits (il mêle les siens à ceux de ses personnages), de telle sorte que je vois nettement ceux qui me restent à faire ; mais le globe ne me suffit pas... c'est le monde que je veux visiter, ce sont les espaces... les étoiles... car, enfin, si les astres existent, c'est pour que j'y aille, et... vous aussi. Il n'y a que les moyens de translation qui manquent : on les trouvera !<sup>15</sup> [...] »

Le jeu sur le statut extra- et intradiégétique de l'écrivain crée une ambivalence correspondante du sens de la dernière affirmation : simple promesse de trouver l'engin fictif qui permettra de faire voyager ses personnages partout dans l'univers, ou optimisme technologique et prédiction d'inventions humaines qui permettront, dans le monde réel, de visiter les espaces interplanétaires et interstellaires.

La traversée des Etats-Unis est l'occasion de renouer brièvement avec deux thèmes récurrents et liés des *Voyages extraordinaires*, les vestiges à l'origine ambiguë et la paléontologie<sup>16</sup>. Mais là où au moins l'un des deux se voit consacrer plusieurs pages ou chapitres dans *De la Terre à la Lune* (2<sup>e</sup> volume, *Autour de la Lune*) ou *VCT*, ils ne sont que mentionnés ici ; la simple mention, toutefois, dans un roman court et dont le sujet principal leur est a priori étranger, atteste leur importance pour l'auteur. La configuration étrange des Mauvaises Terres – les fameux *Badlands* – du Nebraska est d'abord comparée au travail artificiel de l'homme, à des bâtisses du Moyen-âge réduites à l'état de ruines. Michel Ardan aussi prend pour des ruines d'aspect archaïque ce qui n'est vraisemblablement qu'un paysage naturel<sup>17</sup> (le texte ne tranche pas entièrement contre son jugement, même s'il lui oppose celui de deux personnages d'esprit plus positif, Barbicane et Nicholl). Le Français tente aussi

---

<sup>15</sup> D. Compère, J.-M. Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 20-21.

<sup>16</sup> « [...] l'*Albatros* volait au-dessus de ce territoire qu'on a justement appelé les Mauvaises-Terres du Nebraska, – un chaos de collines couleur d'ocre, de morceaux de montagnes qu'on aurait laissées tomber sur le sol et qui se seraient brisées dans leur chute. De loin, ces blocs prenaient les formes les plus fantaisistes. Ça et là, au milieu de cet énorme jeu d'osselets, on entrevoyait des ruines de cités du Moyen Âge avec forts, donjons, châteaux à mâchicoulis et à poivrières. Mais, en réalité, ces Mauvaises-Terres ne sont qu'un ossuaire immense où blanchissent, par myriades, les débris de pachydermes, de chéloniens, et même, dit-on, d'hommes fossiles, entraînés par quelque cataclysme inconnu des premiers âges. » (*Robur-le-Conquérant*, ch. VIII, p. 80-81)

<sup>17</sup> Jules Verne, *Autour*, ch. XVII, p. 389-390.

d'expliquer les rainures des cratères lunaires en invoquant un « jeu de jonchets » ou un « immense ossuaire<sup>18</sup> ». *Robur* reprend les deux propositions pour la description des Badlands, la première (« énorme jeu d'osselets ») pour aussitôt la rejeter comme simple ressemblance, la seconde pour la retenir comme la nature réelle de ce paysage. C'est aussi le pendant, en surface, de l'ossuaire de la caverne souterraine<sup>19</sup> de *VCT*, avec ses restes d'animaux préhistoriques.

Ayant achevé sa traversée du continent américain d'est en ouest – sorte de prise de possession qui fait écho à son discours d'entrée commencé par « Citoyens des Etats-Unis... » –, Robur s'engage dans le Pacifique et réaffirme encore sa suzeraineté sur toute l'étendue géographique et les éléments, notamment par une atypique chasse à la baleine. Là aussi on décèle un certain écart entre les scrupules de Nemo et ceux de Robur ; là où le premier ne va pas au-delà du « massacre d'animaux malfaisants » (pour sauver des baleines) et de l'admission de la chasse comme « un privilège réservé à l'homme<sup>20</sup> », Robur semble n'effectuer cette chasse que pour prouver à Prudent et Evans sa capacité à égaler les baleiniers hors de son élément ; une extension verticale du pouvoir du domaine des airs à tout ce qui se trouve à sa frontière inférieure, terre ou océan. La métaphore du capitaine comme âme de son navire, le navire comme excroissance de la volonté de son commandant, est reprise à l'image de *Vingt mille lieues* : « On ne saurait croire avec quelle rapidité, avec quelle précision, l'appareil obéissait [à] ses commandements. On eût dit d'un être organisé, dont l'ingénieur Robur était l'âme<sup>21</sup>. »

C'est toutefois comme monstre, ou comme créature surnaturelle, qu'il se manifeste lors de son passage au-dessus de la Chine (p. 102) – mis à part pour les astronomes chinois, dont l'un avait déjà deviné au début du roman que l'*Albatros* était une machine volante. Le mot « tankadère<sup>22</sup> » est utilisé, comme le nom de la goélette dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, et que Verne emploie aussi dans *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*. Un peu comme le *Nautilus* est une sorte de super-cétacé qui surpasse les navires de guerre et les

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. XII, 345.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXVII, p. 255.

<sup>20</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 456.

<sup>21</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. IX, p. 93.

<sup>22</sup> *Tanka* désigne en Chine le « peuple des bateaux », vivant traditionnellement sur des jonques, et la tankadère des *Tribulations* possède effectivement un sampan. La dérivation semble similaire à « bayadère », *bailar* signifiant danser en portugais. Curieusement, *tanka* est aussi un genre de poésie japonaise, et la tankadère rencontrée par Kin-Fo chante...

cétacés réels, le passage de l'*Albatros* au-dessus de Pékin semble devoir exclure les cerfs-volants de son domaine aérien : « [Les] uns revinrent rapidement à terre en accentuant leurs accords, les autres tombèrent comme des oiseaux qu'un plomb a frappés aux ailes » (p. 102) On peut même voir dans la comparaison à des oiseaux tirés au fusil l'équivalent allusif et métaphorique de la scène où Robur abat une baleine ; ici l'oiseau naturel doit s'incliner devant l'oiseau « technologique ». Robur est du reste indifférent aux réactions que son appareil suscite – il en jouit peut-être, mais se contente d'assurer sa propre sûreté sans donner la réplique – et ce non-interventionnisme est davantage affirmé un peu plus loin lorsqu'il survole le Caboulistan (qui correspond à peu près à l'actuel Afghanistan), quoique en des termes qui annoncent les exceptions à la règle :

Dans ces contrées, toujours si disputées encore, sur cette route ouverte aux Russes vers les possessions anglaises de l'Inde, apparurent des rassemblements d'hommes, des colonnes [...] en un mot tout ce qui constitue le personnel et le matériel d'une armée en marche. [...] Mais l'ingénieur ne se mêlait jamais des affaires des autres, quand ce n'était pas pour lui question d'honneur ou d'humanité. Il passa outre. [...] Les intérêts terrestres ne regardaient plus l'audacieux qui avait fait de l'air son unique domaine<sup>23</sup>.

Robur s'est détaché des choses du monde terrestre physiquement et sur le plan moral, et n'y déroge que quand l'intervention peut passer pour plus purement humaine que politique, comme ce sera le cas au Dahomey. En cela il diffère de Nemo sans lui être diamétralement opposé ; Nemo coule les navires britanniques, mais les ouvrages d'économie politique sont strictement exclus de sa bibliothèque<sup>24</sup> ; il aide le soulèvement crétois, c'est-à-dire une lutte pour l'indépendance plutôt qu'une guerre entre deux puissances pour le contrôle d'une tierce région, comme celle qu'ignore Robur entre les Russes et les Anglais. La ressemblance subsiste donc, au moins dans le sens d'une aspiration générale à rester loin du monde des hommes tout en essayant de ne pas renoncer à tout engagement moral. L'effet général est peut-être hautain, toutefois, quoique pour Nemo cela soit davantage mis en relief dans *L'Île mystérieuse*. Ainsi S. Verne a dit de Robur et du capitaine du *Nautilus* :

Nemo est devenu un personnage de l'imaginaire collectif, qu'on cite chaque fois qu'il est question d'un aventurier, d'un inventeur génial et séparé du reste de l'humanité. De même Robur, ou Thomas Roch sont des génies rejetés et méprisés par une humanité mesquine, incapable de les comprendre<sup>25</sup>.

Et sur Robur en particulier :

Robur, lui, à la fin du premier roman, prend la parole pour annoncer qu'il va disparaître avec son invention [...] Entre cette parole de définitive absence et celle qui lui a été refusée au début par les mem-

---

<sup>23</sup> *Op. cit.*, ch. X, p. 109.

<sup>24</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 128.

<sup>25</sup> Simone Verne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 100.

bres obtus du Weldon Institute, il n'a plus guère communiqué avec l'humanité que par l'intermédiaire de la symbolique trompette de Tom Turner – annonce d'Apocalypse qui manquera de peu de se réaliser dans le second roman, *Maître du monde*. Divinité jugeant de très haut le commun des mortels – physiquement du haut de l'*Albatros* et moralement du haut de son génie, il les abandonne à leur médiocrité<sup>26</sup>.

On rejoint ici l'idée, rencontrée plus tôt avec *Vingt mille lieues*, de renoncement à une société humaine digne des aspirations des individus épris de liberté et de science : Nemo y renonce par dégoût et parce que ces valeurs paraissent impossibles à préserver ailleurs que dans des microcosmes ; Robur peut-être en partie pour les mêmes raisons mais aussi par dédain fondamental, le Weldon-Institute et son entêtement obtus en faveur de l'engin volant plus léger que l'air étant un microcosme de l'humanité dans son ensemble, sur laquelle Robur prononce un verdict négatif, quoique de certaines façons provisoire.

Le voyage de l'*Albatros* ne semble pas se prêter, à l'échelle globale du moins, par opposition aux « fractales », à la métaphore de la courbe balistique. La constellation thématique y figure sporadiquement ; mais sur le plan psychologique, on peut parler d'une « phase descendante » dans un sens assez similaire au cas de *Vingt mille lieues*, avec l'assombrissement de Ned Land : les relations entre geôlier et prisonniers passent un cap significatif de détérioration lorsque le véhicule s'engage vers, puis dans, l'hémisphère sud puis vers le pôle sud (et cette descente se termine bien littéralement par la *chute* de la machine volante). Ainsi, quand Robur commence à survoler l'Atlantique, « être condamnés à l'aviation<sup>27</sup> perpétuelle, n'y avait-il pas de quoi pousser à quelque extrémité terrible le président et le secrétaire du Weldon-Institute ?<sup>28</sup> » ; après la rencontre avec les « trombes » (les tornades), « Les deux collègues en étaient arrivés là à force de fureur impuissante, de rage concentrée en eux. Oui ! puisqu'il le fallait, ils se sacrifieraient pour détruire l'inventeur et son secret ! » (p. 154). Mais ici la progression vers le sud est une circonstance aggravante plutôt que la raison principale : c'est l'altercation entre Uncle Prudent et Robur lors du survol de Tombouctou<sup>29</sup>, et l'aveu du document jeté au-dessus de Paris, qui lancent cette nouvelle phase de l'inimitié déjà établie

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 63.

<sup>27</sup> Verne utilise le verbe « avier » au troisième chapitre, et l'aviation désignerait donc l'action de voler. « Aviateur » désigne pour lui la personne voyageant sur un appareil volant plus lourd que l'air, et, avec quelque ambiguïté, l'appareil lui-même. Le mot sera employé plus décidément dans ce dernier sens dans *Maître du monde*.

<sup>28</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XIII, p. 147.

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 137-138.

entre eux : « ils voyaient peu Robur, et, depuis les menaces échangées de part et d'autre dans le pays de Tombouctou, l'ingénieur et eux ne se parlaient plus<sup>30</sup>. »

On peut toutefois identifier plusieurs fractales verniennes, où le rôle des « éléments » (principalement l'eau, l'air et le feu) et des images motrices est plus explicite. Sorti de l'Inde, l'*Albatros* doit passer par l'épisode de *l'orage sur la mer intérieure*, et c'est la mer Caspienne qui fait office de « Méditerranée », de mer au centre de la terre, comme la mer Lidenbrock. Sans doute Jules Verne est-il fasciné par ces mers qui sont des sortes d'îles, et il y déchaîne donc les forces naturelles d'une manière qui se démarque de ses tempêtes maritimes « ordinaires », en y ajoutant l'élément du feu : orage sur la Caspienne et la mer Lidenbrock (avec force boules de feu et phénomènes électriques), invasion de la lave sur le lac Grant, cette mer intérieure en miniature de l'île Lincoln, deux fois circonscrite. L'*Albatros* est frappé par l'« agent » même qui assure sa locomotion – l'électricité – sous la forme d'un coup de foudre, qui préfigure d'ailleurs la fin de Robur dans *Maître du monde*. L'électricité de la nature ne peut qu'être supérieure à celle de l'homme dans une confrontation directe, et le résultat en est *d'abord* géométrique (nous soulignons) : « Ainsi qu'il arrive pour les courants des fils télégraphiques pendant les orages, le fonctionnement électrique n'opérait plus qu'incomplètement dans les accumulateurs de l'aéronef [...] et ce qui n'avait été jusque-là qu'une descente un peu rapide menaçait de devenir une chute<sup>31</sup> ».

On rencontre des échos un peu plus directs de la balistique omniprésente de *De la Terre à la Lune* lorsque l'aéronef, sorti de l'orage, se dirige à toute vitesse vers l'Europe septentrionale. De manière indirecte, il acquiert les attributs du « projectile du professeur Schultze » pour lequel on prenait l'*Albatros* au début du récit, boulet trop perfectionné, allant si vite qu'il ne retombera jamais sur aucune ville ennemie<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 158.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 120.

<sup>32</sup> Soit dit en passant, cet épisode des *Cinq Cents Millions de la Bégum* relève plus de l'imagination que d'autre chose, et avait sans doute la portée didactique de familiariser les jeunes lecteurs avec la notion de satellite artificiel. Dans la réalité, il est peu plausible qu'un quelconque artilleur commette l'erreur du professeur Schultze : les mêmes connaissances en balistique qui lui permettaient d'évaluer la portée (« dix lieues ») de son obus permettent directement à un artilleur de savoir si une trajectoire résulte en une chute (sur un quelconque objectif militaire...) ou en une orbite autour de la Terre ; quoique, bien entendu, la vitesse des boulets était suffisamment basse pour que ce dernier cas soit purement académique. Quelques inexactitudes du même genre sont d'ailleurs commentées dans les notes de *Voyage au centre de la terre et autres romans* (Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016. Voir par exemple la note 4 sur le ch. VIII d'*Autour de la Lune*,

Dix heures seulement pour ces deux mille kilomètres ! En vérité, on aurait pu le croire, aucune puissance humaine n'eût été capable désormais d'enrayer la vitesse de l'*Albatros*, comme si la résultante de sa force de projection et de l'attraction terrestre l'eût maintenu dans une trajectoire immuable autour du globe.

[...] – Il me semble que tout se disloque ! répétait Frycollin.

– Peut-être bien, mon brave Fry ! Mais nous allons si rapidement que nous ne pourrions même plus tomber !... Voilà qui est rassurant !<sup>33</sup>

La même idée, du reste scientifiquement fort exacte, est énoncée sur deux registres différents, par le narrateur puis par François Tapage : le concept de satellite artificiel, où un objet se maintient dans un état de chute perpétuelle, sa vitesse excessive neutralisant l'attraction terrestre. Cette image évoque de manière trop directe le duel homme-nature pour ne pas attirer l'attention de Verne, qui la réutilise sous diverses formes dans ses romans (voir l'épisode du pont délabré du *Tour du monde*, où « la vitesse [du train] mangeait la pesanteur »). Une égalisation de la « motricité » de la machine humaine et des forces naturelles qui tendent à la faire retomber crée la parfaite horizontale vernienne, où il n'y a plus ni montée ni descente, horizontale qui est aussi souvent un cercle ; et dépendamment du contexte, cette apparente égalité favorise en réalité l'un des deux protagonistes : la nature, si le but de l'homme est de « s'élever<sup>34</sup> », l'immobilité équivalant à un échec ; l'homme, si cette horizontale même l'achemine vers son objectif, comme pour Robur dans ce cas particulier. Verne a donc trouvé un autre aspect des sciences exactes au puissant potentiel mythologisant : ses héros sont ceux qui « voyagent si vite qu'ils ne retombent plus », ceux qui vainquent la pesanteur, du moins temporairement. Bien sûr, ce n'est pas la satellisation réelle qui est recherchée ici, et l'*Albatros* se déplace à deux cents kilomètres à l'heure, soit moins de un pour cent de la vitesse nécessaire pour avoir le sort du projectile de Schultze : c'est l'idée générale d'excès, d'une performance dépassant de loin les maximums connus, qui importe. Le héros n'a pas besoin d'accomplir des exploits de dimension littéralement cosmique pour accéder au statut de demi-dieu, mais seulement d'établir une marge non négligeable, une discontinuité réelle plutôt qu'une légère différence de degré, entre lui et le commun des

---

p. 1257-1258), citant entre autres « Les 9 erreurs de Jules Verne ou les Jeux de la mécanique céleste », par Ch.-N. Martin.

<sup>33</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XI, p. 123.

<sup>34</sup> Rappelons qu'il s'agit d'élévation simplement fonctionnelle voire symbolique. Ainsi dans *Voyage au centre de la terre*, l'objectif fait que c'est l'acte de *descendre* qui représente un progrès et donc une sorte d'élévation ; Lidenbrock s'irrite de l'horizontalité de la mer parce qu'il veut *s'élever* vers son objectif, un peu comme l'on dit des navires de l'hémisphère austral se dirigeant vers le sud qu'ils s'élèvent en latitude.

mortels. Il faut doubler, quintupler, vingtippler..., et ce n'est pas un hasard que ces termes reviennent souvent dans *De la Terre à la Lune*, par exemple. Ici, Robur se contente de distancer n'importe quel train de l'époque, et dans *Maître du monde* sa machine aura le double de la vitesse des automobiles les plus rapides ; mais comme il n'existe pas encore d'appareils plus lourds que l'air pilotés, on peut aussi proposer que quelle que soit sa vitesse, l'*Albatros* dépasse le reste de l'humanité d'un facteur infini...

Il se dégage des remarques précédentes que si *Robur-le-Conquérant* n'est peut-être pas de ces romans verniens regorgeant de références à d'autres *Voyages extraordinaires*<sup>35</sup>, cette sorte d'*intratextualité* y est tout de même assez présente, et ne se limite pas à quelques références plus ou moins directes à *De la Terre à la Lune* ou à la *Bégum*, ou à la manière sommaire dont les régions du nord de l'Europe sont à la fois survolées et énumérées<sup>36</sup> tout comme à la fin de *Vingt mille lieues*. Lorsque l'*Albatros*, ayant traversé la Méditerranée, survole la côte algérienne (mise en scène dans *Hector Servadac*), le texte ne manque pas de mentionner la pointe Pescade et le cap Matifou<sup>37</sup>, qui, dans *Mathias Sandorf*, paru un an avant *Robur*, donnent leurs noms à deux des personnages principaux. Nous rencontrerons dans les *Voyages* d'autres exemples de cette sorte de « nécessité géographique » : le voyage *doit* être scandé par des bornes familières qui, par leur simple mention à chaque fois qu'un personnage se trouve géographiquement à proximité – même s'ils n'ont pas de rôle direct dans l'intrigue –, semblent ancrer plus solidement le récit dans l'univers vernien, authentifier le fictif, en quelque sorte. Dans le même chapitre, c'est un renvoi à *Cinq semaines en ballon* que l'on rencontre :

Traversée du désert [...] avec une rapidité fougueuse qui distançait le vol des gypaètes. Plusieurs fois même, il fallut faire feu contre ces redoutables oiseaux, qui, par bandes de douze ou quinze, ne craignaient pas de se précipiter sur l'aéronef [...] (p. 133)

Dans à peu près la même région d'Afrique, l'appareil volant de Robur rencontre les mêmes volatiles que celui du docteur Fergusson, avec beaucoup plus d'impunité d'ailleurs, puisque l'*Albatros* n'a pas d'enveloppe fragile que les gypaètes puissent déchirer, comme le ballon *Victoria* : le roman du plus lourd que l'air conteste discrètement celui de l'aérostat, ou du moins le relègue à une phase révolue des *Voyages*, s'inscrivant dans un nouveau contexte historico-technique où les « ballonistes » ne sont plus les pionniers.

---

<sup>35</sup> Daniel Compère a commenté de nombreux exemples de cette espèce d'autoréférence dans *Jules Verne : texte et intertexte*, notamment le cas de *L'Île mystérieuse* et *Sans dessus dessous*. Voir entre autres p. 228 (ch. IV : Les opérations intertextuelles).

<sup>36</sup> Jules Verne, *Robur*, ch. XI, p. 123-124 et p. 126.

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 132.

Plus loin, lorsque l'aéronef survole l'Atlantique, c'est une allusion au *Rayon vert* (paru quatre ans avant *Robur*) qui se glisse dans le texte : « Le soleil, à son coucher, projeta des rayons multicolores, dont quelques-uns s'imprégnaient d'une ardente couleur verte » (p. 149). C'est peut-être le point de vue privilégié de l'*Albatros*, et le statut surhumain de son commandant, qui accordent aux personnages la vue d'un phénomène traité dans *Le Rayon vert* comme un quasi-miracle si difficile à surprendre. Cela semble imposer une forme de punition : si le rayon vert requiert des conditions météorologiques parfaites, le temps se gâte peu après cette vision, et l'*Albatros* est « enveloppé dans le tourbillon d'une [trombe] », comme le ballon des évadés de Richmond (*L'Île mystérieuse*), et comme lui, « il se mit à tourner sur lui-même avec une effroyable rapidité ». La trombe, désignant généralement chez Verne une tornade ou une bourrasque violente et de nature plutôt « giratoire », fait l'intersection entre les éléments aérien et marin<sup>38</sup>. Elle peut servir aussi à exprimer une phase de détresse où l'emprise des forces naturelles est *double* : les personnages ne sont pas seulement *emportés* – pris dans une trajectoire dictée par la nature et indépendante de leur propre itinéraire –, mais ils *tournent* : la rotation, par le chaos et le non-sens qu'elle représente, crée un niveau supplémentaire de perte du contrôle moteur, ce qui est encore plus grave pour un plus-lourd-que-l'air censé précisément être plus fort que lui, que pour un aérostat. Et de même que Nemo se sort des situations les plus critiques en passant des solutions « réfléchies » à la méthode brutale de l'éperonnage du champ de glace, Robur résout le problème en déléguant la tâche d'être « plus fort que l'air » à une extension de lui-même plus apte à réussir que l'aéronef seul : le canon.

« Un coup de canon !... » cria l'ingénieur.

Cet ordre s'adressait à Tom Turner. Le contremaître s'était accroché à la petite pièce d'artillerie, montée au milieu de la plate-forme, où les effets de la force centrifuge étaient peu sensibles. Il comprit la pensée de Robur. En un instant, il eut ouvert la culasse du canon dans laquelle il glissa une gargousse qu'il tira du caisson fixé à l'affût. Le coup partit, et soudain se fit l'effondrement des trombes, avec le plafond de nuages qu'elles semblaient porter sur leur faite.

L'ébranlement de l'air avait suffi à rompre le météore<sup>39</sup> [...]

L'artillerie reste donc une solution récurrente des « problèmes verniens », même « à blanc », puisque seule la charge explosive est mentionnée et non le boulet (procédé déjà utilisé dans *Hatteras*) ; on peut même dire que cette conversion pacifique du canon est plus

---

<sup>38</sup> Cette nature duelle est d'ailleurs représentée symboliquement dans le même passage : « En de certains endroits du ciel, de gros nuages noirs, mamelonnés à leur partie supérieure, se terminaient par une ligne rigide, absolument horizontale. De ces nuages s'échappaient des protubérances allongées, dont la pointe semblait attirer l'eau qui bouillonnait au-dessous en forme de buisson liquide. » (*Robur-le-Conquérant*, ch. XIII, p. 151).

<sup>39</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 152.

représentative de son emploi typiquement vernien : même si un projectile peut de toute façon être employé à des fins non militaires, il est symboliquement significatif qu'il soit absent dans la mise à feu d'un canon. C'est, comme dans *De la Terre à la Lune*, la réappropriation du pouvoir destructeur de la science à des fins sinon entièrement pacifiques, du moins non fondamentalement meurtrières.

Revenons enfin à un autre cas d'ancrage géographique, lorsque, après l'épisode des trombes, l'*Albatros* arrive au détroit de Magellan. Ici, Jules Verne « doit<sup>40</sup> », semble-t-il, mentionner le Port Famine, dont Paganel fait tant de cas dans *Les Enfants du capitaine Grant* ; et il « doit », ne serait-ce qu'en passant, faire allusion au débat sur l'apparence et la taille des Patagons, traité plus en détail dans *Grant*.

Si les Patagons, dont les feux se voyaient çà et là, ont réellement une taille au-dessus de la moyenne, les passagers de l'aéronef n'en purent juger, puisque l'altitude en faisait des nains.

[...] Cependant, une fois arrivé à Port-Famine, il fut constant que l'*Albatros* allait reprendre sa route vers le sud. (p. 154-155)

La remarque, purement anecdotique et non nécessaire à la progression du récit, servirait donc à rappeler une forme de parenté, ou le fait que les *Voyages extraordinaires* se développent tous dans le même univers, où même les lieux et faits réels existent sous un cachet *vernien*.

---

<sup>40</sup> Nous nous devons de mentionner que le procédé a déjà été commenté dans *Jules Verne : texte et intertexte* (D. Compère), ouvrage qui, à notre avis, réunit peut-être plus de « phénomènes verniens » que tout autre travail sur le sujet, quoique l'angle d'analyse y soit plus fondamentalement celui du travail intertextuel chez Verne, et que les exemples utilisés dans les *Voyages* diffèrent de ceux qui nous ont aiguillé vers des conclusions similaires. Citons deux passages, le premier commentant un lien entre *César Cascabel* et *Le Pays des fourrures*, le second une scène de *Cinq semaines en ballon* :

« Comme on s'en rend compte, l'autoréférence joue sur l'ambiguïté entre le réel et l'imaginé. En se référant à des écrits antérieurs, le texte nouveau cherche à s'accréditer de leur prétendue réalité ; ou parfois, plus perversément, en renvoyant ces écrits dans l'imaginaire, il se donne par contrecoup un certificat de réalité. Etrange pouvoir que celui de parler d'un autre... » (p. 230-231)

« Le narrateur aime à évoquer dans le cours du récit des situations conventionnelles par lesquelles ses personnages devraient obligatoirement passer [...] Cette hypothèse est aussitôt démentie par la phrase suivante : "Mais il reprit assurance en voyant le mercure baisser très sensiblement dans le baromètre." La situation menaçante est dissipée, à peine évoquée. C'est ici que se perçoit une infime distance, une nuance restrictive de l'auteur par rapport à la convention. L'épisode traditionnel est donc repris, détourné légèrement par le texte vernien qui lui confère le statut d'hypothèse, comme si le récit devait obligatoirement mentionner un tel épisode et réagir aussitôt pour le rejeter. » (p. 306)

Nous avons dit plus haut que, d'une manière similaire mais non identique au cas de Nemo, l'indifférence de Robur aux affaires humaines se permettait des exceptions, « quand l'intervention peut passer pour plus purement humaine que politique ». Catégoriser strictement les actes des surhommes verniens, surtout lorsque leurs « règles » ayant trait au reste de l'humanité sont en jeu, ne peut aboutir qu'à des contradictions si l'on exige une cohérence totale ; au final, c'est l'auteur qui a choisi ce que son personnage se permet ou s'interdit de faire, et la chose pourrait même correspondre à un acte impulsif – peut-être un sentiment d'humanité qui vient ponctuellement redresser le niveau moral du personnage, sans qu'il y ait suite – plutôt qu'à une quelconque clause dans une règle prédéterminée. Mais dans la symbolique vernienne, on peut tout de même proposer que les deux « interventions » de Robur, le sauvetage des prisonniers du roi Dahomien et celui des naufragés français, ne sont guère de nature politique, et illustrent simplement la persistance d'un certain sens moral chez le capitaine de l'*Albatros*. Dans la scène du Dahomey, vers la fin du survol de l'Afrique, le couronnement du nouveau roi doit s'accompagner du sacrifice de trois mille prisonniers. Robur et ses compagnons les libèrent en faisant feu sur les bourreaux et en abattant des cartouches de dynamite sur l'armée du roi : si le *Gulliver* de Swift a vraisemblablement introduit pour la première fois le bombardement aérien dans la fiction (les rochers jetés sur les cités rebelles depuis l'île volante Laputa), l'on a sans doute ici l'un des premiers cas où le bombardement est fait à l'aide de charges explosives et depuis une véritable machine volante. L'*Albatros* est, bien sûr, divinisé, mais sur un ton ironique : « Ce monstre ailé, ce n'était point un Esprit favorable, c'était un Esprit hostile à ce bon peuple du Dahomey<sup>41</sup>. »

La seconde intervention de Robur se fait dans un contexte assez isolé pour évacuer plus complètement toute dimension politique : il s'agit de secourir des naufragés dérivant en haute mer. Il est curieux que, dans *Vingt mille lieues*, Nemo porte secours à un pêcheur *Indien*, donc un compatriote, et qu'ici, Robur sauve des *Français*, des compatriotes de l'auteur. La nationalité du personnage restant un mystère contrairement à celle du prince Dakkar, le pays de l'écrivain est donc choisi pour les dépositaires de l'humanité de Robur. L'embarcation à la dérive appartient à un navire sinistré provenant de Nantes, la *Jeannette*. Ce nom est presque certainement une allusion à la véridique expédition de la *Jeannette* dans l'Arctique (1878-1881) : le navire britannique fut pris par les glaces et, après avoir dérivé pendant deux ans, fut écrasé et coula à près de six cents kilomètres des côtes sibériennes ; une partie de l'équipage réussit à faire voile vers la côte puis à se rapatrier. Une portion de l'épave est récupérée en

---

<sup>41</sup> Jules Verne, *Robur*, ch. XIII, p. 143.

1884, deux ans avant la publication de *Robur*, et le voyage donnera à l'explorateur norvégien Nansen l'idée de sa fameuse expédition polaire du *Fram*. La vraie *Jeannette* et celle, fictive, de *Robur*, sont toutes deux grées en « trois-mâts barque » : Verne grée le plus souvent ses navires fictifs en brick, goélette ou brick-goélette, et il est donc peu probable que le choix soit une pure coïncidence. Nous avons une autre raison de penser que l'allusion est réelle. Quand Verne parle de l'Antarctique quelques pages plus haut<sup>42</sup>, il semble avoir perdu de sa confiance des années 1860 en l'existence d'une mer libre aux pôles, or la *Jeannette* a contribué à l'abandon de cette théorie dans le monde savant. Donc, ne serait-ce que par l'évocation la plus indirecte, le « réseau d'obsessions » thématique se manifeste à un niveau ou à un autre au fil du Voyage extraordinaire.

Le *Voyage* de *Robur* n'a pas de culmination géographique proprement dite, comme l'espèce d'apothéose qu'atteint Nemo lorsqu'il salue les derniers rayons du soleil avant la nuit polaire, mais l'*Albatros* atteint tout de même le pôle Sud, dans des circonstances plus mitigées et sans les accents épiques de *Vingt mille lieues*. Verne semble avoir voulu réserver à Nemo d'atteindre délibérément et sans conteste un pôle du globe et en revenir indemne. Hatteras atteint le pôle Nord mais y meurt dans le manuscrit et devient fou dans la version publiée ; *Robur* est entraîné vers les régions polaires par un ouragan et non de son propre chef, *et il n'y met pas le pied* : il ne fait que constater le survol à l'aide de sa boussole<sup>43</sup>. La tempête rappelle un peu le Maelström qui saisit le *Nautilus* et fait pendant à ce tourbillon de la mer, étant qualifiée de maelström des airs ; elle est décrite en termes de « mouvement giratoire » et de « zone d'attraction » (p. 164), à laquelle l'engin aérien ne peut se soustraire. Si la résistance de l'appareil et les initiatives de *Robur* permettent de survivre à la tourmente, on peut considérer que le mérite du voyage revient presque entièrement aux forces naturelles, comme l'ouragan jette Cyrus Smith et ses compagnons sur l'île Lincoln ou comme la cheminée du Stromboli ramène Lidenbrock au monde de la surface. L'*Albatros* se trouve dans la situation même qui faisait l'infériorité du plus léger que l'air, incapable de remonter même une brise moyenne : il est emporté par un courant qu'il « ne [peut] remonter » et, leitmotiv du voyageur vernien, il

---

<sup>42</sup> « [...] il ne fut plus douteux que l'*Albatros*, après s'être avancé vers les limites de la mer Antarctique, allait définitivement rétrograder. Lorsque les glaces auraient envahi ces parages jusqu'au cap Horn, toutes les basses régions du Pacifique seraient couvertes d'icefields et d'icebergs. La banquise formerait alors une barrière impénétrable aux plus solides navires comme aux plus intrépides navigateurs. [...] l'*Albatros* pouvait franchir les montagnes de glace, accumulées sur l'Océan, puis les montagnes de terre, dressées sur le continent du pôle – si c'est un continent qui forme la calotte australe. » (*Ibid.*, ch. XIV, p. 160)

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 170.

« [n'est] plus maître de sa direction » (p. 166). Plus loin, ceci est exprimé en termes plus providentiels, que nous reverrons sous une forme assez similaire dans *Hector Servadac* : « l'ouragan l'emporta au-dessus des banquises, au-dessus des icebergs, contre lesquels il risqua cent fois d'être brisé. Il n'était plus dans la main de son timonier, mais dans la main de Dieu... Dieu est un bon pilote. » (p. 171) On retrouve l'idée de sauvetage miraculeux ou de survie improbable, où le protagoniste vernien « risque vingt fois sa vie » ou manque de se faire tuer (vingt, cent, mille) fois. Au retour du pôle ou plutôt en ayant dépassé le pôle sud et continuant à présent vers le nord, l'*Albatros* passe par les volcans Erebus et Terror<sup>44</sup> :

[...] En effet, non seulement il ne pouvait plus se diriger horizontalement, mais il n'était même plus maître de son déplacement en hauteur. [...] Deux points lumineux se montrèrent alors à une centaine de kilomètres en avant de l'*Albatros*. C'étaient les deux volcans qui font partie du vaste système des monts Ross, l'Érebus et le Terror. [...] L'un des volcans, l'Érebus, semblait se précipiter sur l'aéronef qui ne pouvait dévier du lit de l'ouragan. [...] Les figures, vivement éclairées à bord, prenaient un aspect infernal. Tous, immobiles, sans un cri, sans un geste, attendaient l'effroyable minute, pendant laquelle cette fournaise les envelopperait de ses feux. Mais l'ouragan qui entraînait l'*Albatros*, le sauva de cette épouvantable catastrophe. Les flammes de l'Érebus, couchées par la tempête, lui livrèrent passage. [...] Une heure après, l'horizon dérobait aux regards les deux torches colossales qui éclairent les confins du monde pendant la longue nuit du pôle<sup>45</sup>.

La scène rappelle fortement celle de l'explosion du bolide dans *Autour de la Lune*, qui manque de détruire l'obus lunaire et révèle brièvement la face cachée de la lune. Il est d'abord question d'un « éclat lumineux », celui du volcan lunaire, qui préfigure l'apparition, peu après, du bolide enflammé ; l'obus renfermant Barbicane, Nicholl et Ardan « [semble] se précipiter vers un abîme de feu » ; les voyageurs sont « muets, immobiles, les membres crispés », et « Si la pensée n'était pas détruite en eux, si leur cerveau fonctionnait encore au milieu de son épouvante, ils devaient se croire perdus !<sup>46</sup> » Verne trouve une autre manière d'enlever « doublement » à son *Albatros* le contrôle de sa route : en lui retirant à la fois la manœuvrabilité horizontale et verticale. Le sauvetage *par grâce des forces naturelles* est affirmé sans aucune ambiguïté, et c'est l'influence même qui mettait l'engin en péril – le vent – qui le sauve d'un autre élément, le feu. Dans la notice du *Sphinx des glaces*, Jean-Luc Steinmetz remarque que l'usage de l'adjectif « colossales » pour désigner les deux volcans disparaissant

---

<sup>44</sup> Ceux-là mêmes près desquels passera l'expédition de Robert F. Scott en 1911 ; on peut imaginer l'intérêt qu'y aurait porté Jules Verne s'il avait vécu assez longtemps pour y assister, le sort tragique de l'expédition, deuxième à atteindre le pôle, faisant de Scott une sorte de Hatteras véridique.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XIV, p. 170-171.

<sup>46</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 375-378.

derrière l'horizon « [revêt] en l'occurrence une merveilleuse valeur prémonitoire<sup>47</sup> », puisque, onze ans plus tard, Verne placera effectivement un « colosse », le sphinx aimanté, dans ces régions quasi fantastiques du globe.

Les suites de l'aventure polaire de l'*Albatros* sont l'occasion pour l'auteur d'introduire l'un de ses paysages géographiques récurrents : l'îlot avoisinant une île ou une terre plus étendue, tel un satellite. Dans *L'Île mystérieuse*, un ouragan entraîne les évadés nordistes de Richmond au milieu du Pacifique sud, et les jette sur une île déserte, ou plutôt d'abord sur un îlot, l'îlot du Salut, avant qu'ils ne puissent rejoindre l'île Lincoln. Dans *Vingt mille lieues*, Nemo a la chance de trouver le pôle non seulement libre de glaces, mais immédiatement bordé par un continent et un îlot ; s'il y avait eu une épaisse banquise ou un continent s'avancant trop au nord du pôle, il aurait été inaccessible à son *Nautilus*. Dans *Robur-le-Conquérant*, la tempête qui avait entraîné l'aéroplane jusqu'au pôle occasionne des avaries, dont une partie au moins doit être réparée avant de pouvoir gagner le port d'attache (l'« île X ») pour une halte plus prolongée ; les réparations sont effectuées là encore au-dessus d'une île ayant un îlot à sa pointe sud-est<sup>48</sup>, il s'agit de l'île Chatham et de l'îlot Viff<sup>49</sup>. Diverses raisons peuvent être invoquées pour expliquer la fréquence de ce type de topographie, d'escale vernienne (celle de l'île Lincoln est tout compte fait elle aussi une escale, de quatre ans il est vrai, marquée par l'éphémère et la fragilité des îles verniennes). D'une manière générale, l'insularité est l'un des exutoires à la puissance créatrice de l'auteur frustrée (et fascinée tout à la fois) par la clôture géographique marquant le dix-neuvième siècle<sup>50</sup>. Mais le rattachement à une terre de

---

<sup>47</sup> J.-L. Steinmetz, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, notice du *Sphinx*, p. 1189.

<sup>48</sup> Jules Verne, *Robur*, ch. XV, p. 173.

<sup>49</sup> Ce dernier semble correspondre à l'îlot Pitt sur les cartes actuelles.

<sup>50</sup> Citons deux passages du *Livre des îles* :

« La description en archipel permet une appréhension progressive de la terre, émiettée et particularisée à l'infini. [...] Car le monde entier peut être décrit comme une île au milieu des océans – *a guisa d'un'Isola*, écrit Thomaso Porcacchi. Une île elle-même divisée en poussière d'îlots. [...] Les systèmes de l'âge moderne en auront bientôt fini avec l'esprit d'archipel.

Au temps de Coronelli [...] l'insulaire est devenu obsolète. Mais il a eu son heure de gloire, et surtout il a préfiguré l'atlas. Sans doute parce que l'île, étant close et circonscrite, constitue l'objet cartographique par excellence, et que la série d'îles, l'archipel, se prête tout naturellement à la structure feuilletée du livre de cartes. L'archipel, pour entrer en atlas, est déjà prédécoupé, et ses unités réduites au format convenable. La représentation d'un continent, en revanche, nécessite une complexe chirurgie, par ablation, réduction, lacération. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, p. 22)

dimension réduite et circonscrite par la mer – brièvement pour l'île Chatham et comme repaire plus permanent pour l'île X, un peu comme les ports d'attache « sous-marins » du capitaine Nemo – reproduit l'existence même de Robur et de son équipage : fragment d'humanité détaché du reste, qui fait sa demeure dans une machine qui est elle-même une île mécanique, dans l'océan aérien contigu aux continents (et en même temps détaché d'eux), où vit la plus grande partie de l'humanité.

Il est intéressant que l'« attentat » d'Uncle Prudent et Phil Evans contre Robur répète ou plutôt concrétise en quelque sorte le péril évité près du volcan Erebus en Antarctique : la destruction par le feu et la chute (chapitres XV et XVI). Prudent et Evans s'échappent par le câble de l'ancre et endommagent l'*Albatros* à l'aide d'une cartouche explosive à retardement ; l'engin tombe à l'eau, d'une chute différée il est vrai grâce à l'intervention de Robur, qui survit avec son équipage. Cette destruction mitigée est donc une variation sur l'épisode du Maelström (*Lieues*), où le *Nautilus* est englouti mais sans qu'il y ait confirmation de sa destruction complète. Là où un volcan polaire, une force de la nature, n'avait pu « happer » l'*Albatros*, la main vindicative de Prudent et Evans y est parvenue : la malveillance humaine peut être un péril plus grand encore que la nature, un peu comme « ce courageux chercheur, que les éléments conjurés n'avaient pu arrêter dans les pampas, la perversité des hommes venait de le vaincre sur le continent australien<sup>51</sup> ». Robur est encore sauvé par un « sursis » venu de l'extérieur, mais, lorsque son sauvetage est expliqué au dernier chapitre, les termes ne réfèrent plus aux forces naturelles et sont explicitement théologiques : « La Providence, pour ceux qui croient à l'intervention divine dans les choses humaines – le hasard, pour ceux qui ont la faiblesse de ne pas croire à la Providence –, vint au secours des naufragés ». Les hésitations de l'écrivain refont surface, d'une manière que l'on verra plus en détail dans *L'Île mystérieuse* et quelque peu dans *Un capitaine de quinze ans*, encore une fois de manière

---

« Passant de la mémoire au laboratoire, l'Insulaire rencontre un premier achèvement. La terre n'est plus à découvrir, mais à vérifier lieu par lieu, île par île. C'est le temps des Lumières et de l'expérimentation. [...] Un siècle encore, et la terre est circonscrite, balisée, contenue dans un réseau de lignes géométriques, grands cercles, méridiens, ellipses, loxodromies [...] Est-ce pour autant la fin de l'Insulaire ? Il est au moins deux manières de conjurer l'espèce de malédiction attachée à la clôture du monde. La première consiste à jeter un regard nostalgique sur le passé [...] L'autre manière de rouvrir la terre close et figée consiste en une sorte de répétition ou de relecture de l'Insulaire. Ainsi procèdent Victor Hugo et Jules Verne : Hugo à l'échelle locale des îles anglo-normandes, Jules Verne à l'échelle globale du monde. [...] Jules Verne, quant à lui, épelle inlassablement l'archipel universel... » (*Ibid.*, ch. XII « Mobilis in Mobili », p. 361-362)

<sup>51</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 631.

subtile : si c'est le point de vue religieux qui est favorisé, Verne a tout de même choisi de *mentionner* l'interprétation areligieuse des événements, ne serait-ce que pour lui donner immédiatement un tour défavorable. L'arrière-plan idéologique des *Voyages* semble trahir un parti pris de figurer côte à côte et le plus souvent possible thèse et antithèse.

La disparition de Robur donne au *Voyage extraordinaire* l'aspect d'un songe, d'une parenthèse, d'autant plus que les prisonniers rapatriés se gardent bien de parler de ses péripéties, et se contentent de résoudre la querelle « des Avantistes et des Arriéristes » en s'inspirant de l'*Albatros*, c'est-à-dire en plaçant une hélice à chaque extrémité de la nacelle du ballon. Le texte lance toutefois un avertissement, « qui pouvait se dire à l'abri des atteintes de ce tout-puissant maître des régions aériennes ?<sup>52</sup> », qui en divinisant encore une fois le mystérieux ingénieur, ne laisse aucun doute sur son retour et sa vengeance. Ce que l'on nous annonce une quinzaine de pages à l'avance, c'est que, comme l'atteste la part disproportionnée que prend le voyage de l'*Albatros* dans le roman, ce n'est pas ce dernier qui relève de la parenthèse ou de la fantaisie, mais bien le projet du Weldon-Institute et son ballon le *Go a head*. D'où la nécessité de faire clore cette parenthèse par le retour sur scène du protagoniste réel du roman, Robur le Conquérant.

Le lancement du dirigeable est donc décrit comme une caricature d'apothéose : c'est censé être un réel couronnement pour les ballonistes, mais, le lecteur sachant de toute façon que le plus lourd que l'air est le favori du roman et non l'aérostat, et les deux ballonistes eux-mêmes sachant que le meilleur échantillon de la technologie du plus léger que l'air a été surclassé d'avance par la machine volante, c'est un faux triomphe. Verne emploie le cliché pour aussitôt en saboter l'effet : « le *Go a head* s'éleva “majestueusement”, – adverbe consacré par l'usage dans les descriptions aérostatiques<sup>53</sup> ». On sait que l'auteur exploite parfois les guillemets pour faciliter l'insertion de registres de langage familiers ou idiosyncrasiques à l'intérieur du discours généralement plus châtié de ses romans, mais ici, le but des guillemets semble plus purement ironique. La description technique du ballon s'achève sur un ton guère plus flatteur : « C'était, en somme, l'application de systèmes déjà connus, mais poussés à un extrême degré de perfection. » Phrase importante, soit qu'elle résume les plus légers que l'air comme un perfectionnement sans vraie innovation, méritant le dédain du narrateur, soit, au niveau métatextuel, qu'elle résume en réalité l'« anticipation » vernienne, qui en général n'invente ou ne prédit pas vraiment mais amplifie des tendances existantes. L'*Albatros* n'est

---

<sup>52</sup> Jules Verne, *Robur*, ch. XVII, p. 202.

<sup>53</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 213.

pas un perfectionnement des techniques du plus léger que l'air, mais le représentant déjà mature d'un tout autre paradigme : en ce sens il représente une révolution, non une évolution. Et après sa victoire, Robur, s'adressant au peuple américain dans son ensemble, dira :

Mon expérience est faite ; mais mon avis est dès à présent qu'il ne faut rien précipiter, pas même le progrès. La science ne doit pas devancer les mœurs. Ce sont des évolutions, non des révolutions qu'il convient de faire. En un mot, il faut n'arriver qu'à son heure. (p. 219)

Divers critiques tels Simone Vierne et Daniel Compère ont justement remarqué qu'il serait imprudent, dans l'univers extrêmement polyphonique des *Voyages extraordinaires*, de hasarder trop hâtivement des interprétations politiques, mais il est difficile dans ce cas précis de ne pas lire dans les paroles de Robur le réformisme de Jules Verne : son intérêt manifeste pour l'absolu libertaire, les mouvements d'indépendance, etc., a toujours coexisté avec des vues plus conservatrices dans la vie pratique. D'ailleurs, à ce discours ayant pour objet une problématique purement technologique, Robur mêle des notions d'ordre plus moral et politique : les « intérêts contradictoires et divisés », la sagesse nécessaire à tirer profit d'une invention sans en abuser, les nations « mûres pour l'union » ou point encore, etc. Le verdict global est peut-être légèrement plus optimiste que celui exprimé par Nemo : là où ce dernier, tout en constatant que son sous-marin avance d'un siècle ou plusieurs sur l'humanité, se limite à transmettre son secret par le moyen aléatoire d'un appareil livré au gré des flots, Robur offre une promesse plus explicite, plus sûre, et, dit le narrateur, « il viendra livrer le secret d'une invention qui peut modifier les conditions sociales et politiques du monde<sup>54</sup> » (p. 220). Verne se permet donc de rêver, et sa rêverie nourrit le Voyage extraordinaire de bout en bout, mais à la fin du roman la machine merveilleuse, représentant la « révolution » ou l'idéal à atteindre, disparaît, tel l'un de ces points lumineux fugitifs – volcan polaire ou bolide incandescent disparaissant derrière l'horizon ou dans l'infini intersidéral – qui montrent un point extrême à atteindre dans le long terme, graduellement. C'est d'ailleurs, à un jeu de mots près, la définition du rêve : une vision vécue dans le présent qui offre l'objectif vers lequel l'espoir pousse l'être humain et qu'il atteindra à un point indéterminé de l'avenir.

Nous avons dit vers le début de notre analyse que, des deux monomythes verniens, c'est celui gravitant autour du surhomme et de sa lutte avec les éléments naturels qui domine dans *Robur*, et nous avons vu l'« aviateur » marquer plusieurs points, en quelque sorte, mais céder, somme toute, aux forces les plus dévastatrices de la nature ; le coup final lui est porté par la

---

<sup>54</sup> Ceci fait écho à une déclaration de Robur dans le troisième chapitre (p. 29).

main de l'homme mais c'est une chute réversible, de laquelle il revient précisément pour clore l'autre monomythe, minoritaire dans le roman et d'abord interrompu non loin de son commencement. Le résultat est le *non-duel*, pouvons-nous dire, entre l'*Albatros* et le *Go a head*. Citons à ce propos S. Vierende :

Robur, lui, à la fin du premier roman, prend la parole pour annoncer qu'il va disparaître avec son invention, solution suggérée par Hetzel et acceptée avec enthousiasme, au lieu du combat entre l'avion et le ballon, dont l'agressivité devait gêner l'éditeur. Entre cette parole de définitive absence et celle qui lui a été refusée au début par les membres obtus du Weldon Institute, il n'a plus guère communiqué avec l'humanité que par l'intermédiaire de la symbolique trompette de Tom Turner – annonce d'Apocalypse qui manquera de peu de se réaliser dans le second roman, *Maître du monde*<sup>55</sup>.

Ceci rappelle comment l'engin volant avait été initialement pris pour une illusion d'optique ou d'acoustique (p. 5), ce second cas à cause de la trompette du contremaître. A son retour, Robur n'enlève pas à nouveau Prudent et Evans, il reprend cet aspect du début du roman, et l'on peut dire que le ballon va à sa propre destruction précisément en poursuivant une illusion, un mirage : l'espoir d'échapper à l'*Albatros* en grim pant suffisamment haut.

Le ballon fait d'ailleurs l'expérience de l'altitude comme test, avant même l'arrivée inopinée de Robur ; l'élévation graduelle cause un rapetissement apparent, et significatif. De baleine il est ensuite comparé à un marsouin, et l'attaque se produit lorsque deux conditions symboliquement propices à la « chute » sont réalisées : le *Go a head* rapetisse au point de ressembler moins à un cétacé qu'à un simple goujon<sup>56</sup>, et il atteint une altitude de quatre mille mètres, rarement dépassée par l'*Albatros* lui-même (qui avait tout de même poussé jusqu'à sept mille dans l'Himalaya<sup>57</sup>). Minimum et maximum : la petitesse qui annonce la vulnérabilité et le statut de proie, et l'altitude qui représente un défi et une rivalité à laquelle le plus-lourd-que-l'air ne peut manquer de réagir. Robur et son aéroplane surgissent donc, et le ballon d'Uncle Prudent et Phil Evans tente désespérément d'y échapper<sup>58</sup>. On voit resurgir la constellation thématique des chapitres « A toute vapeur »<sup>59</sup> et « Cachalots et baleines »<sup>60</sup> de *Vingt mille lieues sous les mers* : le navire aérien qui fait le tour du ballon impuissant tout comme le prétendu narval fait le tour de la frégate l'*Abraham Lincoln*, avec le danger permanent d'être éperonné ou d'avoir son enveloppe crevée ; l'évocation des prédateurs des

---

<sup>55</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 63.

<sup>56</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XVIII, p. 214-215.

<sup>57</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 106.

<sup>58</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 217-218.

<sup>59</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI.

<sup>60</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII.

grands cétacés<sup>61</sup>, « l'espadon à la poursuite de la baleine qu'il perce de son dard », etc. Il n'y a pas collision, cependant, et Robur accomplit l'exploit « surnaturel » de détruire son adversaire sans même le toucher : le gaz, dilaté par l'altitude, crève l'enveloppe du ballon, qui commence à choir, et Robur se charge de secourir ses ex-prisonniers. Par-delà la victoire en partie non violente et la supériorité manifeste de l'*Albatros* qui force son ennemi à se défaire par lui-même, le dénouement est une affirmation des limites du plus léger que l'air, qui, nous suggère-t-on peut-être, démontrera de lui-même son insuffisance, et sera inévitablement remplacé par l'*aviation*. C'est ce que reprend la conclusion du roman, où les interrogations du narrateur, qui rappellent celles d'Aronnax à la fin de *Vingt mille lieues*, jouent sur le sujet et l'objet – Robur et la locomotion aérienne – et leur attribuent un sort commun, sinon analogue : Robur reviendra et livrera son secret, et le voyage aérien – par le plus lourd que l'air, non l'aérostat – est la réserve certaine de l'avenir. « Robur, c'est la science future », et à travers cette certitude, on pourrait voir l'aveu par l'auteur du rôle primordial, autosuffisant, que joue la science dans son roman : ce n'est pas simplement que l'aviateur est une allégorie du progrès technique et de ses promesses futures, ni même que Robur, sa machine et son voyage sont tous mus par des principes inspirés de la science et de la technique ; Verne nous propose peut-être qu'inversement, la science du roman, c'est Robur : en une sorte de naturalisme poussé à sa conclusion extrême, la science, les faits matériels, pourraient former la substance même du roman de demain. *Robur* serait alors une forme intermédiaire du roman, où le contenu a encore besoin de s'ancrer sur une intrigue et un personnage fictifs, et les évolutions futures qui sont annoncées doivent aboutir à une forme textuelle où c'est plutôt la réalité historique ou scientifique qui domine, et dont l'exposition habile, « romanesque » par les auteurs de l'avenir<sup>62</sup> remplirait la fonction encore réservée à la fiction et à la rêverie.

---

<sup>61</sup> « Laissez donc tranquilles ces malheureux cétacés. Ils ont bien assez de leurs ennemis naturels, les cachalots, les espadons et les scies, sans que vous vous en mêliez. » (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 457)

<sup>62</sup> « Je ne pense pas qu'il y aura encore des romans, en tout cas pas sous la forme de volumes, dans cinquante ou cent ans. Ils seront remplacés par le journal quotidien [...] Les journalistes ont si bien appris à colorer les événements de tous les jours que leur lecture donnera à la postérité une image plus vraie que ne pourrait le faire le roman historique ou descriptif [...] » (Jules Verne cité dans les *Entretiens avec Jules Verne*, de Daniel Compère et Jean-Michel Margot, p. 178)

## **2-b) Maître du monde**

*Il ne ralentissait pas sa vitesse... [...] Est-ce donc que le mécanicien n'était plus le maître de sa mécanique ?... (Maître du monde, ch. IV, p. 56)*

*Maître du monde*, publié dans la seconde moitié de 1904, est l'un des derniers romans de Jules Verne, et le dernier à être paru en volume du vivant de l'auteur<sup>1</sup>. On a beaucoup commenté le ton plus sombre des derniers romans verniens, qui est habituellement imputé à la santé défaillante de l'auteur (cataracte, diabète, séquelles du coup de pistolet de son neveu en 1886, année à laquelle meurt Hetzel...) et à un déclin de son optimisme sur le progrès humain et les bienfaits de la technologie, peut-être en rapport avec la course aux armements des nations occidentales (penser à *Face au drapeau*) qui aboutira à la Grande Guerre, neuf ans après la mort de l'auteur. *Maître du monde* relève aussi vaguement du style policier, ce qui était à la mode, en partie à cause du succès du Sherlock Holmes de Conan Doyle. Pourtant, on pourrait voir la narration à la première personne de *Maître* comme une simple reprise – dans l'air du temps toutefois – du style de *Vingt mille lieues* : ce dernier commence par un chapitre sur l'« écueil fuyant » qu'Aronnax se promettra de trouver et d'en purger les mers, et *Maître* commence sur un ton à peu près aussi *journalistique*, avec un chapitre intitulé « Ce qui se passe dans le pays », et Strock, inspecteur de police, s'est juré de résoudre l'énigme du Great-Eyry. Les romans de Robur ne sont pas des tentatives de refaire celui de Nemo, mais nous ne pensons pas que l'auteur se soit radicalement démarqué des grandes lignes de ses *Voyages extraordinaires*. Même en revenant aussi loin que *Voyage au centre de la terre*, le narrateur Axel n'est-il pas, tout autant que Strock face à Robur, aux prises avec diverses incarnations du « monstre » – Otto Lidenbrock qui l'entraîne à peu près contre son gré vers les entrailles de l'Islande, Saksussemm, les monstres préhistoriques, le berger des mastodontes – et n'en est-il libéré que par des forces entièrement indépendantes des siennes (raz-de-marée et coulée de lave pour Axel, coup de foudre pour Strock) ?

On peut aussi objecter quelque peu à l'idée d'une vision vernienne plus sombre lors de l'écriture de *Maître du monde*, non pour la nier entièrement, mais pour nuancer son statut

---

<sup>1</sup> *L'Invasion de la mer* est achevé et ses épreuves corrigées par Verne, et il paraît en feuilleton à partir de janvier 1905, mais le volume attendra la fin de l'année, après le décès de l'auteur. « Lorsque la mort le surprend, il achève les dernières corrections sur épreuves du *Maître du Monde*. Le 26 septembre 1904, il annonce l'envoi de ces dernières, et en même temps, le manuscrit pour 1905, *La Mer saharienne* (titre provisoire de *L'Invasion de la mer*) » (Simone Vierne, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », *Annales de Bretagne*, 1966).

« tardif ». Nous avons déjà vu quelques signes, souvent provenant des romans de la première période, que si Verne exalte les capacités de l'homme vertueux et savant, son discours n'est guère flatteur lorsqu'il parle *des* hommes. Écoutons Marie-Hélène Huet :

[...] Peut-être aussi Jules Verne était-il devenu prisonnier de son personnage, et devait répondre à ce que les lecteurs attendaient de lui. La note que son fils a écrit en préface à *L'Eternel Adam* montre assez l'*a priori* qui entourait l'auteur : « *Écrite par Jules Verne en ses dernières années, jusqu'à présent inédite, cette nouvelle offre la particularité de tendre à des conclusions plutôt pessimistes, contraires au fier optimisme qui anime les Voyages extraordinaires.* »

On peut se demander où se trouve ce fier optimisme sinon dans les quinze premières œuvres ; depuis *Famille sans nom*, en particulier, dont la fin est tragique, les romans ont considérablement changé de ton : *Sans dessus dessous* n'a de réconfortant que la faillite d'une entreprise scientifique insensée ; *Le Château des Carpathes* n'est que nostalgie, l'humour de *Clovis Dardentor* est grinçant, pour ne parler que de ces titres. Mais cette note ajoutée à *L'Eternel Adam* traduit un état d'esprit qui explique que Jules Verne ait préféré attendre quelque peu avant de faire éditer les œuvres qui lui tenaient le plus à cœur<sup>2</sup>.

Nous avons déjà fait écho dans notre introduction à l'opinion de certains critiques, à savoir que le côté « sombre » de Verne est une tendance en grande partie préexistante qui a tout simplement trouvé une liberté plus grande après la mort d'Hetzel ; en même temps, que l'éditeur n'a jamais entièrement jugulé cette tendance, et que le succès et la pérennité des *Voyages* dans la conscience populaire devaient autant à l'influence d'Hetzel qu'aux débordements créatifs de l'écrivain. Il serait peut-être plus exact de dire que là où l'extraordinaire est épuisé, ou peine à captiver le lecteur, les autres constantes verniennes gagnent en visibilité ; or l'extraordinaire était déjà à bout de souffle dès les années 1880, comme l'admettait déjà Jules Verne en évoquant l'usage de la « combinaison ». L'optimisme vernien est bien réel, mais c'est dans l'insulaire quasi-magique des refuges et vaisseaux verniens qu'il l'est le plus, non dans « l'indigeste foule des imbéciles » (*Autour de la Lune*). Simone Vierende, en partant du point de vue initiatique, donne une opinion similaire :

« [...] les données de l'expérience mystique ont été exclues par la pensée rationnelle [...] ». Mais celle-ci ne le peut qu'au « prix d'un dur effort », car elle doit refouler la tendance naturelle de l'esprit humain à s'abandonner à l'expérience mystique. [Verne] se trouve forcément dans ce cas et d'autant plus qu'il essaye précisément et consciemment de situer l'homme dans le monde. Or [...] le pessimisme l'emporte [...] Attribuer cela à un assombrissement de la vision vernienne du monde, venu de circonstances toutes personnelles, ne saurait nous satisfaire entièrement. [...] C'est alors qu'il [faudra bien essayer] de résoudre le problème des croyances profondes de [Verne], car toute révélation est révélation du Sacré – et là [se trouve] la difficulté pour toute mentalité moderne, qui a évacué le Sacré au nom de la Raison.

---

<sup>2</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 131.

[...] Ce pessimisme est présent même dans des œuvres aussi apparemment optimistes que les premiers *Voyages*, ne serait-ce que parce que les héros forment une race vraiment à part ; l'humanité [...] ne paraît pas capable même d'apprécier à sa juste valeur les exploits des héros [...] Il faut bien en convenir : Jules Verne n'a pas confiance en l'homme en général. Le fait même que certains de ses héros les plus chers sont au bord de la monstruosité, tel le capitaine Nemo, le montre bien. [...] L'on parle pourtant toujours, surtout il est vrai au XIX<sup>e</sup> siècle, de l'optimisme vernien. Or s'il présente des héros « au grand cœur », selon une tradition bien établie, il ne manque jamais de les opposer à la masse des autres hommes ; pour l'ensemble des hommes, il semble que la transmutation soit d'avance compromise par la médiocrité générale de la condition humaine. [...] C'est que l'homme est un être faible [...] Les forces cosmiques menacent toujours l'homme, et il n'arrive que rarement à les dominer [...] L'homme ne peut pas dominer son domaine [...] Il ne parvient pas mieux à s'intégrer à une société, et cela en raison même de son manque de qualités. Les communautés d'êtres généreux et grands [...] pour vivre de la manière conforme à l'idéal, elles demeurent séparées de l'humanité [...] La société moderne paraît à Jules Verne irrémédiablement mauvaise<sup>3</sup>.

La position de Robur dans cette suite à *Robur-le-Conquérant* est d'autant plus intéressante qu'elle exprime peut-être plus fortement la dualité juge-accusé : le savant misanthrope à la machine géniale émet un verdict négatif et dédaigneux sur l'humanité, mais le verdict de l'auteur sur ce juge surhumain est lui aussi somme toute négatif ; Robur, que le premier roman ne donnait pas pour exempt de défauts d'ailleurs, a maintenant sombré dans une vraie folie, et les « éléments » lui délivrent leur propre verdict d'une manière qui peut rappeler la statue du Commandeur du *Dom Juan* de Molière<sup>4</sup>. Ainsi, la pratique de la science peut représenter une vertu, à la fois éveillant et satisfaisant chez l'homme la soif de vérité, de rigueur, d'intégrité ; par cet acte même d'élévation morale l'homme de science peut être amené à mépriser « ceux qui ne savent pas » (tels les anciens Robinsons moqués par *L'Île mystérieuse*), qui ne cherchent pas à savoir – et donc ne comprennent pas la valeur de l'honnêteté et de la coopération, nécessaires à l'accumulation du savoir. Mais précisément parce qu'il n'est qu'un homme, il reste au final aussi corruptible qu'eux : il importe peu que ce soit la science qui le corrompt ou sa propre faiblesse qui trouve à s'exprimer par cette nouvelle voie ; d'une façon ou d'une autre, le progrès technique ne conserve pas ses intentions vertueuses et la puissance énorme qu'il confère à l'homme risque de se retourner contre lui, de faire de lui une menace plus grande encore pour les valeurs qu'il chérissait que ne l'est la médiocrité des humains « ordinaires ». D'où l'épigraphe que nous avons choisie pour cette section, phrase du narrateur se rapportant à l'automobile ultrarapide qui semble devoir aller se

---

<sup>3</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 632-637.

<sup>4</sup> Ou, pour rester dans l'œuvre vernienne, la fin du personnage éponyme dans *Maître Zacharius*.

noyer dans les eaux du lac Michigan : la technologie permet d'aller toujours plus vite, mais Robur, dans ce nouveau *Voyage*, n'arrive pas à *ralentir* lorsque cela semble devenir nécessaire, et sa folie se traduit très bien par l'image d'un « mécanicien [qui n'est] plus le maître de sa mécanique ». Perdre le contrôle de son boulet, de son train, de son navire, est une constante vernienne qui existe dès les premiers Voyages, mais elle trouve ici un sens alternatif, où la « mécanique » s'identifie aussi à l'esprit humain, susceptible de folie au contact de la technologie.

Cyrus Smith remarquait déjà qu'à l'aide de la nitroglycérine – qu'il n'a utilisée que pour rendre plus habitable son domaine de l'île Lincoln – on pouvait faire sauter « l'île, les continents et la terre elle-même », que ce n'est « qu'une question de quantité<sup>5</sup> ». *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* illustre aussi le caractère moralement neutre – ou du moins non déterministe, ne garantissant pas la vertu – de la science : au docteur Sarrasin, qui use de sa fortune et des connaissances scientifiques de son temps pour fonder une ville modèle, s'oppose le professeur Schultze, qui lui aussi emploie science et technologie pour élever une cité-forteresse aux visées destructrices voire génocidaires.

La dualité de Robur tend aussi à en faire une sorte de pivot thématique dans la dualité sujet-objet du monomythe vernien : juge, il est sujet, avec l'humanité comme objet de son dédain et de ses visées tyranniques ; accusé, il est objet, à la fois de la poursuite des nations et polices du monde et, finalement, du courroux des forces naturelles. Mais comme le retournement du rapport de forces ne se fait réellement qu'à la toute fin, et que le point de vue humain représenté par Strock restera impuissant (et ce d'une manière encore plus évidente au moment du « foudroiement »), c'est le surhomme qui domine le récit.

La réapparition de Robur dans l'univers vernien se fait d'abord dans les règles des romans de la première période et de *Vingt mille lieues*, sous le signe de l'« inexplicable »<sup>6</sup> et de la question de l'origine « humaine ou naturelle » d'un certain phénomène. Dans le cas du *Nautilus*, on parle d'abord d'un écueil fuyant, puis la technologie humaine – sous la forme de l'engin militaire sous-marin – et la nature – via le « monstre », le narval géant – se disputent brièvement l'origine du phénomène, avant que l'opinion s'arrête presque unanimement sur le « monstre ». Dans *Maître du monde*, cette sorte de mise en abyme – sous la forme de l'hypothèse explicative – du futur conflit entre l'homme et les éléments, se présente sous une

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 217.

<sup>6</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, ch. I, p. 4 et ch. II, p. 20.

forme un peu différente et peut-être plus complexe. La narration oscille entre le point de vue de John Strock qui rapporte les événements, et une focalisation zéro presque « fugitive », à laquelle l'auteur fait appel à la fin du premier chapitre pour, étrangement, donner d'abord l'avantage à l'hypothèse fantastique du monstre, du moins pour le lecteur auquel est réservée cette information :

[...] un bruit étrange se fit entendre à travers l'atmosphère, une sorte de halètement régulier, accompagné d'un puissant battement d'ailes. Et, s'il eût fait jour, peut-être les gens des fermes et des villages eussent-ils vu passer un gigantesque oiseau de proie, quelque monstre aérien, qui, après s'être enlevé du Great-Eyry, fuyait dans la direction de l'est ! (p. 11)

Du point de vue des personnages, il n'est question que de flammes au sommet d'une montagne et de secousses d'apparence sismique, et les deux explications invoquées sont donc soit qu'un groupe de malfaiteurs ait établi son repaire au Great-Eyry, soit que la montagne soit en réalité un volcan venant de s'éveiller<sup>7</sup>. Enfin, lorsqu'apparaîtront l'automobile et le sous-marin, il n'y aura guère plus d'hésitation cette fois : la technologie n'en est plus à 1866 (date du début des événements de *Lieues*), et l'on ne pense pas à un narval ou autre monstre aux capacités prodigieuses, mais bien à une invention humaine. Un faux monstre aérien révélé au lecteur seul, puis les hypothèses humaine et naturelle coexistent, brièvement, puis enfin la machine triomphe et le protagoniste est prêt à rencontrer le prétendu diable – donc le « fantôme dans la machine »... Rétrospectivement, on s'aperçoit alors que l'image du monstre aérien ne faisait que préfigurer le statut surhumain, icarien, de Robur. Les oiseaux et autres animaux fuient son repaire : « nulle créature vivante ne se montrait, à l'exception de deux ou trois couples de grands oiseaux de proie qui planaient au-dessus de l'aire » (p. 41), jeu de mots possible indiquant que Strock se trompe en croyant les lieux déserts, puisqu'ils sont habités par une sorte d'« oiseau de proie », l'*Epouvante*. Lorsque l'expédition constate que le côté du mont qu'elle tentait d'escalader est infranchissable, elle se trouve en vue d'« un rocher dont l'étrange silhouette figurait un aigle énorme, prêt à s'envoler vers les hautes zones du ciel » (p. 39) ; c'est en quelque sorte Robur, sous sa forme animale et tellurique, qui leur interdit le passage. Les interrogations des explorateurs sur la nature du « volcan » reprennent curieusement celles de Lidenbrock et Axel descendant le Sneffels : à la question de l'existence de la « chaleur centrale » qui fait le désaccord principal de l'oncle et

---

<sup>7</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. II, p. 14.

du neveu, fait écho la question de l'extinction ou de l'activité du Great-Eyry, et d'ailleurs, Smith utilise le fameux « nous verrons ! » d'Otto Lidenbrock<sup>8</sup> :

[...] Nous battons le briquet pour faire cuire notre chasse, à moins qu'il ne se trouve là-haut un feu tout allumé...

– Tout allumé... monsieur Smith ?

– Et pourquoi non, monsieur Strock ? [...] Sait-on si leur foyer est absolument refroidi, si quelque feu ne couve pas sous la cendre [...] Franchement, ce serait un triste volcan qui n'aurait plus assez de feu pour durcir un œuf ou griller une pomme de terre !... Enfin, je le répète, nous verrons... nous verrons ! » (p. 34)

On peut donc dire ici que le facteur de variation dans la reprise du thème réside dans le registre, plus comique, quoique la nature de l'interrogation elle-même soit sérieuse, puisque la raison première concerne la possibilité de malfaiteurs à arrêter, ou d'une éruption dont il faut prévenir la population.

L'énigme, toutefois, n'est pas résolue, et en donnant au repaire de Robur des murailles infranchissables l'auteur lui a conféré le même degré d'inaccessibilité que les îles-refuges, les cavernes sous-marines de Nemo, dont la roideur des parois à l'intérieur comme à l'extérieur empêche les prisonniers de les fuir et le monde extérieur de les visiter. Du reste, Robur avait déjà démontré sa supériorité et même à un certain degré son invisibilité par la voie des airs, et donc, dans son incarnation d' « aigle », il est logique qu'il demeure entièrement mystérieux et que son aire résiste à l'investigation. Les choses se passent différemment lorsqu'il se manifeste sur la terre ferme.

Il est certainement plus difficile, du point de vue de la plausibilité, de conserver l'aspect fuyant, inaccessible du sous-marin ou de l'engin volant lorsque le nouveau milieu où la machine fait irruption est celui du quotidien des hommes, la surface de la terre ; à peine l'auteur y arrive-t-il en donnant à son « bolide » une vitesse de l'ordre de soixante-dix mètres par seconde, qui peut justifier aux yeux du lecteur l'extrême difficulté de l'identifier (surtout pour des observateurs des années 1900, plus habitués à suivre du regard des objets plus lents...), et bien sûr de l'arrêter. L'ambition de Robur s'est accrue par rapport au roman précédent, il affirme sa supériorité sur la terre non plus symboliquement mais en osant s'y mouvoir directement. Nous avons fait quelques allusions dans notre analyse de *Robur-le-Conquérant* au rattachement du personnage à la terre, et non pas seulement à l'élément aérien ; le phénomène est plus saillant dans *Maître du monde*. Ce n'est pas parce que cet

---

<sup>8</sup> Dans *VCT*, aux chapitres VI et XVII et repris par Axel au chapitre XXXIV, où il ajoute « C'est le mot du professeur » (p. 238).

élément est le plus important dans ce *Voyage* mais plutôt parce qu'il a une telle importance *générale* dans les Voyages extraordinaires qu'il paraît devoir figurer au moins partiellement dans ceux qui, à première vue, ne s'y rapportent guère. Pour citer à nouveau *Jules Verne et le roman initiatique* :

Les héros verniens se rendent maîtres des éléments, grâce certes à la science et à la technique modernes, qui permettent – ou permettront dans un avenir proche – de réaliser les vieux rêves humains : dominer le fond des mers, voler, connaître la terre entière. Les navires et le *Nautilus*, avec ses dérivés, *tug* de Ker Karraje et *electrics* de Mathias Sandorf, *Albatros* et *Epouvante*, dominent l'Eau et l'Air. La Terre est dominée par le courage des voyageurs – et aussi par les trains qui sillonnent les régions autrefois désertiques, en Algérie ou en Asie. A certains égards, l'homme est même le maître de cette forme divine du feu qu'est la foudre, grâce à sa maîtrise de l'Electricité. [...] Des quatre éléments, contrairement à ce qu'on pourrait croire, mais ce que nous indiquaient déjà les préférences pour le labyrinthe et les divinités chthoniennes, c'est la Terre qui domine. (p. 520)

[...] Les deux « aviateurs », c'est le nom que donne de préférence Jules Verne aux deux créations de Robur, eux aussi, ont besoin de « reprendre contact avec la terre » : l'un pour réparer ses avaries, l'autre pour retourner à son « nid », lieu de sa naissance, Great-Eyry, la « grande aire ». Voler, c'est bien plutôt dominer la terre... (p. 523-524)

La maîtrise du feu, dans le cas de Robur, contient bien entendu les germes de sa chute, puisque c'est par un « feu » de même nature qu'il sera détruit avec son *Epouvante*. Mais en ce qui concerne la prédominance de la terre, on serait tenté de pousser le raisonnement à l'extrême et proposer – pour *Maître du monde* si ce n'est pour *Robur* – qu'elle est réellement l'objet principal de sa « conquête » : ainsi la maîtrise du dessus et du dessous (par l'aéronef et le sous-marin) ne seraient qu'une manière de circonscrire la terre et de solidifier la prise qu'il a sur elle par le moyen de l'automobile. Nous serions plutôt portés à n'y voir qu'une lecture possible, le thème d'Icare dans le roman étant trop évident pour être relégué au second plan. Mais en même temps, cette inversion serait peut-être tout simplement symptomatique de la folie récente de Robur : dans le roman précédent, il était évident que c'est à l'« océan aérien », infiniment plus vaste et donc plus désirable que le monde plat des hommes, que l'« aviateur<sup>9</sup> » donne accès. Que Robur ne soit plus conscient de ce fait, et dirige son ambition vers un terrain plus médiocre, plus limité, exprime donc la perversion du thème : la

---

<sup>9</sup> Le terme désigne plus spécifiquement la machine elle-même dans *Maître* que dans *Robur*, où elle peut signifier le pilote de la machine. La reprise dans ce second roman pourrait aussi s'inspirer du nom anglais *Flyer* de l'engin des frères Wright, qui a volé en décembre 1903, juste avant l'année de publication de *Maître du monde*.

machine ne sert plus à se libérer ou s'isoler des contraintes humaines, mais à tyranniser l'humanité à son tour.

Quelques anciennes tournures de phrases verniennes refont surface pour qualifier les apparitions de l'*Epouvante* sous la forme automobile ; comme dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *Robur*, « la vitesse de déplacement mange la pesanteur<sup>10</sup> » ; et l'on peut « affirmer sans être taxé d'exagération qu'il faisait du deux cents quarante à l'heure<sup>11</sup> ». On sait que c'est aussi pour une question de dimension physique – de longueur toutefois, non de vitesse, mais la longueur nécessaire à imprimer une vitesse suffisante – que J.-T. Maston, dans *De la Terre à la Lune*, se fait « [taxer] d'exagération » par le général Morgan, en proposant un canon d'un demi-mille, soit plus de huit cents mètres de long. La démesure, l'excès – de vitesse – et l'apparence surnaturelle – « manger » la pesanteur peut bien passer pour un tour de magie – suscitent une figure diabolique, qui encore une fois et comme l'aigle géant, tout en manquant à nouveau la vraie nature du phénomène, le préfigure en partie : le véhicule est donc « la charrette du diable, chauffée avec le feu de l'enfer ». *A contrario*, « à ceux qui ne voulurent point admettre que le mystérieux chauffeur fût le diable en personne, il ne répugnait pas de voir en lui quelque monstre échappé des fantastiques repaires de l'Apocalypse » (p. 56). Par élimination, et en allant du plus au moins superstitieux, si le coupable n'est pas le diable, alors c'est un monstre. Le moteur à explosion au tournant du vingtième siècle est en quelque sorte animalisé comme le fut la machine à vapeur plus de soixante ans plus tôt :

La machine à vapeur est un « étrange animal » [...] La locomotive se rapproche tantôt d'un « monstre marin enrhumé du cerveau », tantôt d'un « serpent de mer » qui renâcle ; le cheval a « du feu dans les yeux » et il est assimilé à une « marmite » à cause du bouillonnement continu de la vapeur. [...] Sa force, ses efforts, ses halètements, son travail continu et enfin sa course en font un monstre. Un monstre puissant dont la force dévorant les distances sera partie prenante d'une transformation de la société et de la vie des gens qui n'avait pas eu d'égale jusque-là.<sup>12</sup>

Malgré tout, c'est l'idée d'une machine qui domine les interprétations : à chaque fois que reprend la narration, il est question du « véhicule », du « chauffeur », de « la forme de cette machine », de « dresser contravention à ce terrible *inventeur* » ; ce qui donne à penser que le « monstre » ne représente que les exemples hyperboliques, présentés comme des opinions

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. IV, p. 44.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 53.

<sup>12</sup> Aline Le Berre, *De Prométhée à la machine à vapeur : cosmogonies et mythes fondateurs à travers le temps et l'espace*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, « Espaces Humains », 2004, p. 215.

réelles mais ne faisant que rehausser les connotations fantastiques, sans qu'il soit suggéré que la majorité s'abuse sur le caractère mécanique de l'engin. Même lorsqu'on parle de « charrette du diable », elle est *chauffée*, donc motorisée, et le « feu de l'enfer » n'est tout compte fait que la métaphore d'un principe énergétique hors du commun. Et le diable, ange « allant trop loin », se refuse à ralentir lorsque menace le danger d'engloutissement ; le véhicule « gagne » la course automobile à laquelle il n'était pas invité et, toujours à pleine vitesse, va se perdre dans le lac Michigan. Tomber à l'eau peut être vu, au sens du monomythe de Campbell, comme une descente aux enfers qui permet le retour sous une forme nouvelle. Cet épisode est une sorte de répétition de la chute de l'*Albatros (Robur)* près de l'île Chatham, et son retour, reconstruit, neuf mois plus tard lors du test du dirigeable d'Uncle Prudent et Phil Evans. La chute du premier roman peut donc être rétrospectivement considérée comme le prélude à une transformation vers la forme amphibie de la machine de Robur dans le second roman.

Le chapitre VI est donc dédié aux apparitions de la forme maritime de l'*Epouvante* – au large des côtes atlantiques, et non du Michigan<sup>13</sup>, ce qui permet de rendre moins évidente la connexion entre cet objet et l'automobile disparue. Le procédé d'élimination noté plus haut se reproduit ici, mais du cétacé vers le monstre, non du diable vers le monstre :

D'abord, marins et pêcheurs admirent que ce devait être quelque mammifère du genre cétacé. Or [...] ces animaux plongent avec une certaine régularité et, après plusieurs minutes sous les eaux, ils reviennent à la surface, rejetant par leurs événements des colonnes de liquide mélangé d'air. Or, jamais, jusqu'ici, cet animal – si c'était un animal – n'avait « sondé », comme disent les baleiniers, jamais il ne s'était dérobé par un plongeon, jamais on n'avait ni vu ni entendu les puissants souffles de sa respiration.

Dès lors, s'il n'appartenait pas à la classe des mammifères marins, fallait-il voir en lui quelque monstre inconnu, qui remontait des profondeurs océaniques, tels que ceux qui figurent dans les récits légendaires des anciens temps ?<sup>14</sup>...

C'est à peu près l'inverse du raisonnement de Pierre Aronnax, qui, tout en admettant que la créature puisse appartenir à une subdivision inconnue du règne animal, préfère l'hypothèse d'un spécimen extraordinairement grand du groupe déjà connu des cétacés. Mais dans tous les cas, on voit l'effort omniprésent d'énumération des possibilités, et donc de classification.

---

<sup>13</sup> L'*Epouvante* aurait donc pu soit se faufiler à travers les Grand-Lacs jusqu'au Saint-Laurent et de là à l'océan, soit tout simplement s'envoler et rejoindre l'Atlantique par les airs. La première possibilité est peu plausible, pour des raisons déjà évoquées dans *Vingt mille lieues sous les mers* (nous soulignons) : « l'isthme de Suez n'est pas encore percé, et, *le fût-il*, un bateau mystérieux comme le nôtre ne se hasarderait pas dans ses canaux coupés d'écluses » (2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 334).

<sup>14</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. V, p. 63-64.

C'est pourtant l'hypothèse d'une machine qui prend assez rapidement le dessus : si elle n'est évoquée qu'après le cétaqué et le monstre, elle l'est par des esprits « plus avisés », et il se produit « un revirement de l'opinion » (p. 66). Et la mobilité exceptionnelle de l'engin, égale à celle du « chauffeur diabolique », ne tarde pas à suggérer un lien entre les deux : bateau et automobile appartiendraient au même inventeur<sup>15</sup>. On se trouve au tout début d'une de ces énumérations verniennes tournant autour de la question du « qui », de l'auctorialité, et qui, traditionnellement (chez Verne), se résolvent en fin de roman (ou *en fin de fractale*, lorsqu'il s'agit d'un cycle partiel) par une série d'affirmations de type « ce premier fait inexplicable, c'est *lui* qui l'a causé, et ce second fait, c'est *lui* qui en est responsable... ». *L'Île mystérieuse* en contient probablement les exemples les plus extrêmes<sup>16</sup>. On n'en est qu'à deux manifestations avérées – le véhicule et le bateau –, trois en comptant les apparitions du Great-Eyry dont Strock et Ward n'ont pas encore établi le lien avec les autres ; mais c'est la vieille Grad qui amène l'inspecteur à ajouter ce troisième maillon et à énoncer la formule vernienne, certes sur un mode ironique qui oppose le positivisme de l'agent de police à la superstition de la servante (nous soulignons) :

– Oh ! cette fois, Grad, il y aurait des chances pour qu'il fût arrêté...

– On n'y parviendrait pas, monsieur !...

– Et pourquoi ?...

– Parce que ce chauffeur, c'est le diable, et on n'arrête pas le diable !... »

Décidément, pensai-je, le diable a bon dos, et je crois bien qu'il n'a été inventé que pour permettre à nombre de braves gens d'expliquer ce qui est inexplicable !... *C'est lui qui* a allumé les flammes du Great-Eyry !... *C'est lui qui* a battu le record de vitesse sur la grande route du Wisconsin !... *C'est lui qui* évolue dans les parages du Connecticut et du Massachusetts !<sup>17</sup>...

Verne met en scène croyance et scepticisme comme il le fait au moins occasionnellement dans la plupart des *Voyages extraordinaires*, et d'une manière rappelant plus particulièrement *Les Indes noires*, où Harry Ford rejette le surnaturel tandis que Jack Ryan considère des

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, ch. V p. 67-68 et ch. VI p. 71.

<sup>16</sup> En voici un exemple par la bouche de Cyrus Smith, dans lequel il est difficile de ne pas voir à la fois une sorte de poésie mais aussi de psalmodie sacralisante : « [...] car si c'est l'inconnu qui m'a sauvé des flots après la chute du ballon, c'est évidemment lui qui a écrit le document, qui a mis cette bouteille sur la route du canal et qui nous a fait connaître la situation de notre compagnon. J'ajouterai que cette caisse, si convenablement pourvue de tout ce qui nous manquait, c'est lui qui l'a conduite et échouée à la pointe de l'Épave ; que ce feu placé sur les hauteurs de l'île et qui vous a permis d'y atterrir, c'est lui qui l'a allumé ; que ce grain de plomb trouvé dans le corps du pécaré, c'est lui qui l'a tiré ; que cette torpille qui a détruit le brick, c'est lui qui l'a immergée dans le canal [...] » (*L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 610).

<sup>17</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. VI, p. 75.

« génies de la mine » précisément comme des moyens tout indiqués d' « expliquer ce qui est inexplicable », pour reprendre les mots de John Strock. Et aux spéculations amusées de l'inspecteur, vient répondre la lettre de Robur<sup>18</sup>, qui reprend à sa façon l'aspect diabolique ou surhumain en utilisant une autre anaphore : la répétition du verbe à la deuxième personne, « vous êtes venu », « vous êtes monté », « vous [n'avez] pas [trouvé] »... Le diable se voit attribuer une série d'actions, il est *auteur*, et il répond à Strock par la négation de ses propres tentatives, en une sorte d'inversion du *veni, vidi, vici* de Jules César : l'inspecteur est venu et il *n'a pas* vaincu. L'étamine noire semée d'étoiles et au soleil d'or à son centre – le drapeau de Robur-le-Conquérant – réapparaît partiellement, sous la forme de l'écusson aux trois étoiles que porte la lettre. Bien que les verbes soient au passé et que le policier en soit l'agent, la formulation exprime une sorte de prise de possession par l'auteur de la lettre, qui, en constatant l'échec, en ramène l'origine à lui-même : les actions des simples mortels reviennent toutes à lui en quelque sorte, et c'est lui qui en a déterminé le succès ou l'échec, tel un dieu.

Les manifestations monstrueuses de la machine du Maître du Monde se déclinent à peu près de haut en bas, commençant par la créature volante et son aire au sommet d'une montagne, puis en passant à la terre ferme, puis à la surface de la mer, enfin aux profondeurs d'un lac fictif (le lac Kirdall, que Verne situe au Kansas) ; l'enlèvement de Strock servira à la révélation en sens inverse des capacités et de l'identité de Robur, puisqu'il revient en surface et est ensuite forcé de s'envoler lorsqu'il atteint les chutes du Niagara. Ce cycle peut représenter une concession figurée au style du roman policier, dans lequel le détective « boucle la boucle », reconstitue souvent à rebours la clé du mystère et la façon dont elle détermine l'enchaînement passé des événements. On peut aussi voir dans les quatre « monstres » qui représentent tous la même machine une version moderne, technologique, de ceux du *Voyage au centre de la terre* : deux créatures donnent d'abord l'impression d'être au nombre de six, à cause de leur apparente hybridité ; un ichtyosaure passe pour un marsouin, un lézard, un crocodile et une baleine, tandis qu'un plésiosaure se présente sous l'apparence d'un serpent et d'une tortue<sup>19</sup>. *Vingt mille lieues*, *Robur* et *Maître* diffèrent du *Centre* en ce que les monstres n'y sont pas réels, ou du moins des représentants réels du monde animal ; derrière ce qui se manifeste d'abord comme un monstre se cache un être humain, inventeur de génie qui tire des

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 77-79.

<sup>19</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 229.

qualités physiques de sa machine – dérivées de ses propres qualités intellectuelles – des aptitudes quasi mythologiques. Mais derrière l’homme lui-même se cache aussi une sorte de monstre, en un enchâssement qui peut amener le lecteur à douter de ce qui est réel et de ce qui est métaphorique : Nemo couve une haine féroce et massacre des centaines de marins sans défense<sup>20</sup> (par rapport à lui et face à ses attaques sous-marines imparables, s’entend), et Robur prétend exercer sa domination sur l’humanité entière par le titre qu’il se donne dans le second roman. Citons encore Simone Vierre :

[...] le Monstre est aussi – avant tout – un génie. [...] Aussi Jules Verne a-t-il consacré quelques-uns de ses plus célèbres romans, non pas tellement à la lutte du héros contre le Monstre, mais au Monstre lui-même. [...] qu’il s’agisse de *Vingt mille lieues sous les mers* (1870), de *Robur le Conquérant* (1886) ou de *Maître du monde* (1904) [...] nous nous trouvons dans les trois cas devant un inventeur de génie, qui a rompu avec l’humanité que son invention met en dehors d’elle, le plaçant à mi-chemin entre l’homme et Dieu. On sait que c’est après tout la place même du héros, selon l’étymologie. En même temps, Nemo et Robur [...] jouent aussi le rôle du Monstre, que leurs machines représentent fort bien.

[...] Le *Nautilus*, le sous-marin de Nemo, est considéré au départ comme un animal monstrueux, peut-être préhistorique [...] En tout cas, il est d’abord une « chose énorme » (qui attaque les navires) puis franchement un animal monstrueux [...] Mais lorsque [Aronnax] découvre que lui-même, comme tout le monde, s’est trompé, l’« animal » devenu un sous-marin n’en est pas moins merveilleux

[...] *L’Albatros* de *Robur le Conquérant* [...] est traité d’« aigle gigantesque » ou « fabuleux », d’être céleste [...] au-dessus des villes, comme l’Archange du Jugement Dernier, il fait entendre une triomphante et terrifiante fanfare [...] *L’Epouvante* enfin présente en lui-même, outre l’effet qu’il produit et que traduit son nom, un caractère très précis des Monstres : il est essentiellement composite, avion, sous-marin, vaisseau, automobile, qu’il surpasse tous par sa possibilité, proprement magique, de se métamorphoser. [...] *L’Epouvante* est le parfait achèvement du monstre mécanique<sup>21</sup>.

La multiplicité des facettes monstrueuses, ou animales, du surhomme, et son hybridité essentielle, on bien sûr une fonction esthétique, mais ils relèvent aussi de son rapport à la nature. Comme nous le verrons davantage dans d’autres romans (*Servadac*, *Île...*), le surhomme et le travail « surhumain » ont tendance à être pris pour des phénomènes naturels, ou à être assimilés<sup>22</sup> par les éléments de la nature (surtout la terre). Ainsi lorsque sera révélée l’« aire »

---

<sup>20</sup> Comme nous l’avons noté, Nemo s’attaque aux navires anglais par désir de vengeance, et non d’indépendance, puisqu’il ne se sert pas de ses victoires « militaires » pour tenter d’obtenir l’indépendance de son pays : sa haine est aveugle, d’une certaine façon, et peut correspondre à la qualification moderne de « terroriste », qu’utilise d’ailleurs Michel Serres (*Jouvences* et *Jules Verne l’enchantement du monde*) en constatant comment le capitaine ne se bat pas ouvertement mais « dans l’ombre ».

<sup>21</sup> Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 156-158.

<sup>22</sup> « Tout est clair : ce rocher (du Great-Eyry) est placé là pour faciliter l’éclosion symbolique de “*L’Epouvante*”, pour aider l’aire à engendrer son aigle. Tout, ici, évoque l’oiseau de proie, tout l’appelle et

de Robur, digne de son aigle mécanique et signalée par un rocher en forme d'aigle (ch. XV, p. 178), et que s'expliquera l' « incendie » au sommet du Great-Eyry par la destruction du second *Albatros*<sup>23</sup>, l'inventeur deviendra le « point origine » de phénomènes relevant à la fois de la zoologie et de la géologie : volatiles aux dimensions fantastiques, formations rocheuses et éruptions volcaniques<sup>24</sup>. Il s'approprie par la même occasion les éléments de l'air, de la terre et du feu, comme il s'est approprié la mer<sup>25</sup> par le bateau et le sous-marin.

L'*Epouvante* sous sa forme submersible apparaît sur le lac Kirdall, avec une mise en scène (ch. VII) qui peut évoquer la légende du monstre du Loch Ness ; ce qui a une certaine logique puisque le sous-marin de Robur, long d'une dizaine de mètres, est une sorte de réduction du *Nautilus*, et il hante le lac Kirdall là où le sous-marin de Nemo, longtemps pris pour un monstre, hante toutes les parties de l'océan. Et après les hypothèses du monstre, de la secousse sismique, etc., « il n'est plus possible [de] douter » que le phénomène soit artificiel, à la suite de la collision entre la goélette *Markel* et l'*Epouvante*. L'incident (p. 91) est très similaire à la collision du navire le *Scotia* et du *Nautilus*<sup>26</sup> : l'appareil de Robur flottait « entre deux eaux » lorsqu'il heurte la goélette et la plaie du *Scotia* se trouve à deux mètres et demi sous la ligne de flottaison ; la voie d'eau du *Scotia* ne peut être aveuglée et n'épargne le bâtiment que grâce à ses compartiments multiples, celle de la goélette menace de la faire couler

---

l'attend. De fait, l'imaginaire ornithologique déployé dans le roman fait très majoritairement de "*L'Epouvante*" un oiseau de proie, et change ce repaire du Great-Eyry en « Nid de l'aigle ». Ainsi Robur se voit-il doté d'un attribut impérial conforme à ses ambitions de Maître du Monde.

[...] Le roman « à machine » jaillit du récit géographique et viatique. En termes de peinture, on pourrait dire que Jules Verne met "*L'Epouvante*" en mouvement par une sorte de réchappissage d'éléments disséminés dans l'arrière-plan de son tableau des Appalaches. [...] [La machine], du reste, apparaît bel et bien comme un phénomène naturel. [...] "*L'Epouvante*" est une machine météorique [...] L'imaginaire météorique fonctionne à un double niveau dans l'organisation du roman : en qualité d'imageant dynamique, il participe à la construction romanesque de "*L'Epouvante*", mais il relie également celle-ci à sa destruction finale. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 96-98)

<sup>23</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. XVI, p. 196 et ch. XVII, p. 201.

<sup>24</sup> La fausse éruption du Great-Eyry relève donc en partie du « travail démiurgique », comme l'éruption artificielle induite par Paganel et ses compagnons dans *Les Enfants du capitaine Grant*.

<sup>25</sup> « De ces machines dont elle descend, "*L'Epouvante*" hérite la morale poétique qui sous-tend les « Voyages extraordinaires », à savoir que le parcours est métaphore de la domination, de la conquête. C'est pourquoi Robur, passager du vent, des terres et de l'eau peut être qualifié de « maître des mers, des terres, des airs !... », autrement dit de Maître du Monde, car le monde de Jules Verne est d'abord géographique et élémentiel. » (Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 90)

<sup>26</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, ch. I, p. 37-38.

en quelques minutes même si elle parvient au final à rallier le port le plus voisin. La relation faite par Aronnax est encore une fois assez journalistique et précédée d'une description de la ligne transocéanique Cunard ; la collision entre le voilier et le sous-marin de Robur est littéralement racontée par un journal et précédée d'une description détaillée du lac Kirdall. La mise en abyme de l'activité de lecture – le lecteur de *Maître du monde* se fait raconter l'incident par Strock lui-même rapportant un article de l'*Evening Star* – contribue à l'immersion dudit lecteur, par l'effet d'authenticité qu'elle crée, voire même de brouillage, puisque le fait de rapporter un témoignage écrit peut faire oublier au lecteur le contenu fictif du texte lui-même. L'incident ne laisse plus d'ambiguïté sur la nature mécanique du « monstre » du lac Kirdall, là où, dans *Vingt mille lieues*, l'incident du *Scotia* n'a pas suffi et il aura fallu attendre l'attaque de l'*Abraham Lincoln* pour que la conclusion véridique soit enfin tirée. Quoique toujours présent en sous-texte, le mythologique n'a plus autant prise dans l'univers vernien qu'il n'en avait quelques décennies plus tôt, non seulement à cause du progrès technique dans le monde réel mais peut-être aussi parce que dans l'« univerne », les romans héritent des connaissances acquises<sup>27</sup> dans leurs prédécesseurs. De fait, à l'hypothèse faite par le journal en fin d'article que l'automobile, le bateau et le sous-marin soient la même machine provenant du même inventeur, la réaction enthousiaste du public est expliquée par cette même prédisposition de l'esprit humain qu'Aronnax invoquait pour expliquer l'enthousiasme pour le « monstre » : « Étant donné la propension de l'esprit humain vers l'extraordinaire, souvent même vers l'impossible, personne n'en voulut plus douter<sup>28</sup> ». Le narrateur de *Vingt mille lieues* disait : « l'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels<sup>29</sup> » ; *Maître du monde* généralise plutôt qu'il ne contredit : c'est l'extraordinaire qui fascine l'homme, qu'il vienne de la nature ou de l'homme. Et ce dernier, non moins que les monstres marins, peut aisément se prêter à une rêverie d'ordre mythique : Robur, telle une divinité ne se révélant qu'aux initiés et tout comme Nemo dans l'île Lincoln, « ne se laisse voir que si cela lui

---

<sup>27</sup> « [...] De *Vingt mille lieues sous les mers*, *Maître du monde* retient essentiellement le thème de la tératologie marine. Comme le “*Nautilus*” en son temps, on prend d'abord pour quelque fantastique animal ce corps mouvant [...] En revanche [...] on attribue d'emblée à un submersible l'avarie de la goélette “*Markel*” ; Aronnax, lui, avait accusé un narval géant de l'abordage du “*Scotia*”. Même voie d'eau à bâbord, même examen de la coque en cale sèche, même épisode en somme : la différence des conclusions est la marque du progrès technique, d'une part, et de l'acquis fictionnel des « Voyages extraordinaires », d'autre part. [...] L'expérience et l'empirisme ont un sens dans l'intertexte vernien. » (Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 88-89)

<sup>28</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. VIII, p. 93.

<sup>29</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 44.

convient<sup>30</sup> », et il est traité de « Protée de la mécanique » pour ses qualités transformatives, titre que, par transitivité, peut mériter Jules Verne lui-même.

Le dernier atout de l'*Epouvante* échappe encore au public, sa qualité d'aéroplane, et c'est ce qui prolonge l'« inexplicable »<sup>31</sup>, pendant un temps, malgré la connaissance de sa rapidité et de deux de ses métamorphoses : la machine est aperçue naviguant sur le Lac Supérieur puis sur une route de l'Arkansas à huit cent milles de là et à seulement quelques heures d'intervalle, sans avoir été vue (sur terre) entre ces deux points. Les grandes puissances mondiales tentent d'entrer en contact avec le mystérieux inventeur pour lui acheter sa machine, d'un intérêt surtout militaire évident, en lui offrant des prix qui culminent à vingt millions de dollars pour les Etats-Unis ; mais l'ingénieur refuse hautainement – indiquant clairement à la fois son dédain à leur égard et sa disposition à *prendre* (plutôt qu'à vendre) ce que bon lui semble grâce à la puissance qu'il possède, puissance qui fait de lui le « Maître du Monde », nom dont il signe sa lettre. La « guerre » est déclarée, et il ne s'agit alors plus de découvrir simplement l'identité de l'individu ni de communiquer avec lui mais de l'arrêter, voire de le détruire. Strock se lance à la recherche de l'*Epouvante*, qui vient d'être signalée sous sa forme de sous-marin près de Toledo, à l'extrémité ouest du lac Erié. L'extrémité orientale est située à près de quatre cents kilomètres de là. S'y trouvent la ville de Buffalo, où « [l'auteur se trouvait au 12 avril 1867], alors que l'Erié était pris (par les glaces) sur toute son étendue », dit une note de bas de page du roman<sup>32</sup>, et les fameuses chutes du Niagara, qui ont retenu l'intérêt de Jules Verne et qu'il a utilisé dans certaines comparaisons (« Niagara de métal en fusion » dans *De la Terre à la Lune* et « Niagara de fonte liquide » dans *L'Île mystérieuse*). Strock, en se rendant à Toledo, signale la présence de deux destroyers à cette extrémité est, ce qui en fait une sorte de « fusil de Tchekhov<sup>33</sup> » et annonce que le lac sera traversé de bout en bout dans la suite des événements, d'ouest en est, afin que les navires de guerre entrent dans l'action. La guerre sous-marine moderne est donc partiellement anticipée, plus peut-être que dans les deux duels de *Vingt mille lieues*, puisque le destroyer est un type de navire spécifiquement développé pour la défense contre les attaques à la torpille, voire un « prédateur » naturel des sous-marins – un *contre-torpilleur*, comme on l'appelle parfois. Les navires

---

<sup>30</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. VIII, p. 96.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 99 et ch. X, p. 113.

<sup>32</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 120.

<sup>33</sup> Le concept remontant à 1889, il est possible que Jules Verne en ait eu vent directement et avant *Maître du monde*, étant donné son intérêt pour le théâtre – qui précède sa carrière d'écrivain, d'ailleurs – mais bien entendu une connaissance explicite n'est pas nécessaire pour l'usage du procédé.

décrits dans *Maître du monde* atteignent vingt-sept nœuds<sup>34</sup>, indiquant le progrès technique considérable par rapport à l'*Abraham Lincoln* de 1866. L'*Epouvante* possède d'ailleurs un périscope<sup>35</sup>, contrairement au *Nautilus*. Robur prouvera sa supériorité, non en engageant le duel avec les destroyers, mais en échappant complètement à leur domaine d'opération et à l'élément dans lequel ils se meuvent, c'est-à-dire en s'envolant.

L'« enlèvement » de John Strock à bord du sous-marin se fait dans des circonstances thématiquement très similaires à celui d'Aronnax, Conseil et Ned Land à bord du *Nautilus* : bien que la « chute » soit accidentelle, le personnage tentait réellement d'atteindre l'engin, et l'a effectivement attaqué d'abord (dans le cas d'Aronnax, par extension via les actions du capitaine Farragut, de ses canonnières et du harponneur Canadien ; Strock et ses compagnons échangent directement des coups de feu avec l'équipage de Robur). Dans les deux cas, il est entraîné « mécaniquement » : le contrecoup du choc projette Aronnax par-dessus le bord de la frégate, et le grappin qui amarrait l'*Epouvante* à la crique prend Strock à la ceinture, l'attirant dans le lac. Verne, dans les deux situations, semble avoir voulu structurer le rapport entre l'acteur-narrateur et le surhomme de façon à réduire les choix et le pouvoir de décision du premier et à mitiger le statut de malfaiteur du second, puisqu'il sauve la vie à son prisonnier. Aronnax et Strock ne sont pas tout à fait enlevés, mais ils n'ont pas décidé d'eux-mêmes de rejoindre le sous-marin non plus. Somme toute, le transfert du monde des hommes à l'univers du surhomme se fait par des intermédiaires mécaniques, et Nemo-Robur garde Aronnax-Strock parce qu'il répugne à le laisser se noyer plutôt que par intention délibérée : on peut aller jusqu'à dire que ni l'un ni l'autre ne sont agents ; tout est trajectoire.

Strock ne tarde pas à rencontrer le capitaine, à la barre sur le pont de l'*Epouvante* naviguant en surface. Mais si la description de Robur<sup>36</sup> est similaire (l'auteur n'y ajoutant que les signes de l'âge) à celle faite dans le premier roman – qui sera elle-même plus ou moins répétée dans le rappel fait au chapitre XVI –, il s'y ajoute à présent un mutisme prononcé vis-à-vis de Strock avec qui il n'échangera guère que quelques mots jusqu'à la fin. Ce mutisme ne s'étend pas à l'équipage, et il symbolise donc sa rupture avec l'humanité « terrienne », et peut-être aussi avec la raison, puisque, dans *Robur*, il ne s'empêchait pas de s'adresser à Uncle Prudent et Phil Evans. Il ne s'agit plus seulement de deux domaines d'existence inégaux et séparés,

---

<sup>34</sup> *Maître du monde*, ch. XIV, p. 158.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 147.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 151.

entre lesquels une communication certes tendue reste occasionnellement possible : c'est à la mutuelle inintelligibilité que l'on est passé avec *Maître du monde*. L'homme ordinaire n'a pas accès aux pensées ou mêmes aux réponses du surhomme, et le surhomme n'a pas réussi à poursuivre un usage de sa machine sinon bénéfique, du moins prometteur pour l'avenir, et son esprit, qui dépendait d'une certaine symbiose avec la machine, marche à grands pas vers l'autodestruction.

Les manœuvres de Robur, qui se dirige inexplicablement vers la pointe nord-est du lac Erié et continue droit vers les chutes du Niagara lorsqu'il est repéré par les deux destroyers, sont tout aussi inintelligibles pour John Strock ; illustrant la pensée « en deux dimensions » implicitement attribuée à l'humanité ordinaire dans les deux romans, il ne voit dans les cataractes qu'un cul-de-sac. On peut voir dans ce segment une petite « fractale », une réplique en plus petit (au sens spatial et celui de l'importance de l'épisode et du volume textuel qui lui est alloué) de la progression du capitaine Nemo vers le pôle Sud : Aronnax, auquel il ne vient pas à l'esprit que le *Nautilus* évolue en trois dimensions et peut naviguer *sous* la glace, ne voit dans l'épaisse banquise qu'un cul-de-sac ; il note aussi que Nemo se faufile dans une passe de l'icefield « sachant bien, cependant, qu'elle se refermerait derrière lui ». Ici, les deux destroyers jouent le même rôle que le relief naturel mouvant<sup>37</sup> (celui-là même que S. Vierge compare aux Symplégades dans *Hatteras*) :

L'Épouvante venait d'émerger [...] Je regardai si les destroyers étaient en vue... Oui... à un quart de mille seulement. L'Épouvante réaperçue, ils lui donnaient déjà la chasse. Mais, cette fois, ce fut dans la direction du Niagara.

Je ne compris rien à cette manœuvre, je l'avoue. Engagé dans ce cul-de-sac, ne pouvant plus plonger par suite d'avarie, l'appareil trouverait sa route barrée par les destroyers, lorsqu'il voudrait revenir en arrière. Chercherait-il donc à atterrir, à s'enfuir, sous la forme d'automobile [...] ?<sup>38</sup>

L'inspecteur tente donc tout de même une hypothèse, mais sans sortir du paradigme *plan*, ou du moins en ne l'évoquant que pour en éliminer la direction du dessous, la plongée. Les ingrédients se trouvent donc bien en place pour que l'auteur introduise enfin un revirement de type « non pas par-dessus, mais par-dessous », comme l'on en trouve dans *Vingt mille lieues* – mais dans le sens inverse. L'*Épouvante*, au lieu de s'abîmer dans le Niagara, prend l'essor

---

<sup>37</sup> On s'explique alors en partie l'intérêt de Verne pour les contrées polaires : la glace est une forme solide de l'« élément mobile », qui retient le caractère mouvant de l'eau mais emprunte aussi à la géologie, au roc, et son hybridité en fait un élément important de l'Extraordinaire.

<sup>38</sup> *Maître du monde*, ch. XIV, p. 164.

achevant sa dernière métamorphose<sup>39</sup> et celle qui avait été révélée au lecteur dès les premiers chapitres.

Le domaine d'origine de Robur – les airs – est introduit dès le début, ce qui est une manière logique de reprendre le personnage, mais le narrateur n'y voit Robur en action qu'en dernière instance, ce qui permet le dévoilement tardif de l'identité du mystérieux Maître du Monde (fin du chapitre XV). Il se produit dans le style des « révélations » verniennes, et se termine par des « mots terribles » (dont le meilleur exemple est celui d'*Un capitaine de quinze ans* à la fin de la première partie, quand Dick Sand s'aperçoit qu'il se trouve en Afrique) :

L'enceinte fut inondée de lumière sous les rayons du soleil, à mi-chemin de l'horizon et du zénith. Un cri m'échappa !... [...] du côté de l'est saillit à mes regards cette silhouette si reconnaissable, ce roc taillé en forme d'aigle... [...] Ainsi, plus de doute ! Pendant la nuit dernière, dans son vol, l'aviateur avait franchi la distance comprise entre le lac Érié et la Caroline du Nord !... [...] C'était ce nid digne du puissant et gigantesque oiseau créé par le génie de son inventeur, duquel il était impossible à tout autre que lui de franchir les infranchissables murailles ?... Et qui sait même s'il n'avait pas découvert, en quelque profonde anfractuosité, une communication souterraine avec le dehors, et qui lui permettait de quitter le Great-Eyry [...] Ainsi se fit toute complète révélation dans mon esprit !... [...] Le capitaine s'avavançait vers moi, et, s'arrêtant, il me regarda en face.

Alors je ne pus me contenir, et ces mots m'échappèrent : « Le Great-Eyry !... Le Great-Eyry !...

– Oui !... Inspecteur Strock !...

– Et vous... le Maître du Monde ?...

[...] – Moi... répondit-il, en se redressant dans tout son orgueil, moi... Robur... Robur-le-Conquérant !<sup>40</sup> »

Le surhomme, ou le monstre, au choix, est identifié lorsqu'il est mis en présence de son avatar « géo-zoologique » (l'aigle taillé naturellement dans le roc) ; son lien avec l'élément terrestre – qui semble nécessaire au fantastique vernien, ou au statut quasi surnaturel d'une force ou d'un personnage – est mis en exergue par l'idée d'un lien souterrain (qui est son exclusivité) avec le dehors. Ce lien est laissé à l'état d'hypothèse, tout comme la galerie qui permettait peut-être au « génie » de l'île Lincoln de se déplacer depuis la crypte Dakkar jusqu'au puits de Granite-house (*Île*). Nemo, Robur, Saknussem<sup>41</sup> : tous possesseurs d'un passage souterrain, sinon entrevu, du moins déduit par les personnages, constituant une voie vers ou depuis leur domaine fantastique que les non initiés ne peuvent emprunter.

---

<sup>39</sup> *Ibid.*

<sup>40</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 177-180.

<sup>41</sup> Au chapitre XLI de *VCT*, Axel remarque que « c'était, à n'en pas douter, le chemin de Saknussem », (p. 281) mais les voyageurs n'auront pas l'occasion d'en chercher les ramifications possibles qui permettraient de se rapprocher davantage du centre de la terre, et l'éruption les ramène vers la surface.

La révélation vernienne est souvent le résultat de la fin d'un doute, ou de l'explosion de doutes ou soupçons s'étant accumulés au fil des chapitres. Elle est donc souvent introduite par des expressions telles « le doute n'était plus permis », « plus de doute », etc. ; elle peut s'accompagner de marques symboliques de dévoilement comme la lumière solaire (qui peut avoir toutefois un rôle plus directement causal). La conclusion qui s'impose *échappe* au protagoniste, à voix haute, et participe du « coup de théâtre » cher à Verne, où la relation écrite des pensées du personnage ne suffit pas et où le spectateur doit les entendre par la bouche de l'acteur. Le dernier mot est toutefois laissé au surhomme, qui complète l'élucidation du mystère – d'une manière paradoxale, et autoréférentielle, puisque « Robur » était tout aussi mystérieux dans le précédent roman que ne l'est le Maître du Monde, comme si le simple fait de se nommer constituait en soi une révélation. Comme Nemo, Robur n'est « Personne », et un simple nom qui évoque un Voyage extraordinaire précédent suffit à obtenir l'effet d' « épiphanie ».

Un chapitre entier est consacré au rappel des événements de *Robur-le-Conquérant*, ce qui altère quelque peu la fluidité du récit étant donné que la partie restante du roman après ce chapitre n'est guère plus longue que le rappel lui-même ; l'effet en est moins équilibré que, par exemple, le « chapitre préliminaire » d'*Autour de la Lune*, second volume de *De la Terre à la Lune* et résumant le premier. La logique de *Maître du monde* rend le choix somme toute compréhensible, et il faut noter que si plus de quatre ans s'écoulaient entre les deux volumes du roman lunaire, il y en a dix-sept entre *Robur* et *Maître*.

Le renvoi est exploité pour prendre acte d'une unité plus large de l'œuvre, puisque le capitaine Nemo est lui-même mentionné comme un personnage réel. Une « continuité rétroactive » est introduite : il est dit – ce que *Lieues* ne mentionnait pas – que Nemo tirait son électricité de l'eau, comme Robur tire la sienne de l'air<sup>42</sup>. John Strock était déjà arrivé en partie à cette conclusion lorsqu'il examine la machine au Great-Eyry<sup>43</sup> ; une fois encore, la nature électrique de la force motrice est affirmée et authentifiée par l'évocation d' « accumulateurs » et de « dynamos », mais le mystère de la source reste total (« Mais à quelle source le puisaient les accumulateurs ? [...] Je ne savais rien [...] de [l'agent] qui les mettait en activité »). Nommer le fluide (« magique » ?) d'où le capitaine tire son électricité constitue sans doute un degré d'explicité, ou un degré de moins dans l'énigme voire le fantas-

---

<sup>42</sup> *Maître du monde*, ch. XVI, p. 184.

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 176.

tique, que l'auteur a évité dans *Vingt mille lieues*, à cause du mystère plus total dont il voulait entourer Nemo ; greffer rétrospectivement l'information dans un roman ultérieur remplit la fonction d'unification des *Voyages* sans réellement altérer le premier roman ou en annuler le non-dit. Un autre renvoi discret existe dans le chapitre, celui-ci à *L'Île mystérieuse* : Uncle Prudent et Phil Evans, échappés de l'*Albatros* sur l'île Chatham, sont qualifiés de « naufragés de l'air » (p. 191), titre de la première partie du roman de l'île Lincoln. La similarité de configuration entre l'île Chatham avec son îlot Viff et l'île Lincoln<sup>44</sup> bordée de l'îlot du Salut est donc rétrospectivement renforcée par cette discrète allusion. Mais, que les deux membres du Weldon-Institute soient l'objet de cette métaphore dans la suite de *Robur* plutôt que dans leur propre roman, est révélateur : Cyrus Smith et ses compagnons sont les naufragés d'un élément de la nature, échoués sur une île par montgolfière ; Prudent et Evans sont les évadés d'un être humain, certes surpuissant, mais qui, dans le premier roman, n'était pas encore marqué d'hubris à un degré fatal par sa description et ses actes, cela ne viendra que dans *Maître du monde*. C'est donc dans ce même roman où il défie explicitement la nature que le texte le compare indirectement à *l'air*, par ce renvoi au *Voyage* précédent. L'assimilation est en elle-même un défi, qui ne sera pas toléré.

La « folie » de Robur est décrite en des termes qui, tout en évoquant divinisation et hubris – le thème de la révolte vernienne et du « poing tourné vers le ciel », qui se répète sous de multiples variations dans les *Voyages* –, tendent déjà à retirer, du moins à mitiger le statut d'agent chez le surhomme, en faisant de lui tantôt l'auteur et tantôt la victime ou l'objet de ses impulsions (nous soulignons) :

[...] l'état moral de ce Robur qui me parut *sous l'empire* d'une exaltation permanente. Que méditait son cerveau en constante ébullition ?... Quels projets formait-il pour l'avenir ?... [...] Parfois, je le voyais errer pensivement à travers l'enceinte, s'arrêter, lever un bras vers le ciel, le dresser contre ce Dieu avec lequel il prétendait partager l'empire du monde !... Et son orgueil immense ne *le conduirait-il* pas à la folie<sup>45</sup> [...]

On peut penser à la manière dont les Grecs et Romains, dans certains textes (Homère pour les actions des héros, Ovide pour, par exemple, le désir féminin), ont parfois fait de l'homme le récepteur et le véhicule des émotions ou des aptitudes plutôt que leur auteur. Ce sont les

---

<sup>44</sup> De manière très approximative, l'île Chatham peut rappeler l'île Lincoln : elle a trois péninsules principales (comme les « excroissances » de la presqu'île Serpentine, du cap Griffé et des caps Mandibule pour l'île Lincoln), et possède une large baie donnant sur l'est, qui peut passer pour la « baie de l'Union », de même orientation. Les deux îles ont une longueur maximale de l'ordre de trente milles.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. XVII, p. 200.

dieux qui emplissent le personnage de rage ou d'amour, multiplient ou réduisent sa force, etc. Sous cette perspective, la Chute de Robur est inhérente à son geste de révolte ; le schéma icarien importe plus qu'une causalité linéaire, et la folie de Robur est moins le résultat ou la conséquence de sa démesure que sa manifestation, sa déclinaison mentale : Robur dans sa folie défie les puissances supérieures, *et* sa folie et sa perte de contrôle de ses processus mentaux représente la rétribution divine et la marque de sa chute, comme le suggère la coexistence de formes passives et actives dans la description de l'état d'esprit du personnage. En voici la perspective de Ch. Chelebourg :

Cette révolte de la créature humaine contre son créateur divin est une des constantes de l'imaginaire vernien de la machine, mais elle n'apparaît nulle part aussi explicitement que dans ce roman. [...] Robur achève sa carrière en Icare foudroyé.

[...] [Robur] est en quelque sorte dépossédé de lui-même par "*L'Epouvante*", qui substitue sa raison mécanique à une raison humaine dont l'inspecteur est alors le dernier représentant. Il y a inversion du rapport de domination qui régit normalement les relations entre l'homme et la machine. Du reste, si Jules Verne a choisi Robur pour tenir ce rôle, c'est peut-être que le portrait qu'il en avait dressé dans *Robur-le-Conquérant* [...] tendait déjà à le mécaniser : « Des yeux que la moindre émotion devait porter à l'incandescence [...]. Des cheveux [...] à reflets métalliques [...] large poitrine qui s'élevait et s'abaissait avec des mouvements de soufflet de forge [...] »

Verne a conçu ce roman comme une parabole de l'ingénieur maître du monde. La signification en est claire : la technologie menace d'aliéner l'homme aux exigences de la mécanique. [...] Robur incarne avant l'heure l'homme faustien décrit par Oswald Spengler dans *Le Déclin de l'Occident* puis dans *L'Homme et la Technique*. [...] Verne et Spengler [...] ont réfléchi sur des réalités similaires et, malgré des idéologies différentes, sont donc parvenus à des conclusions assez proches<sup>46</sup>.

Bien que, jusqu'ici, nous ayons généralement caractérisé Robur comme une sorte de « *Dark Nemo* », un surhomme similaire au commandant du *Nautilus* mais aux valeurs décrites à plusieurs reprises comme inférieures, une équivalence plus complète peut être faite ici : Robur et Nemo sont tous deux des surhommes qui finissent par ne plus pouvoir contenir ou contrôler une impulsion qui était pourtant constitutive de leur personnage et de leurs attributs extrêmes. Robur a l'esprit dévoré par sa machine, il « n'était plus le maître de sa mécanique » ; mais Nemo se trouve peut-être dans le même cas, de plus d'une manière : il est l'âme de son vaisseau mais ne le quitte presque jamais, « englouti » par le monstre, mais aussi, plus indirectement, la haine qui s'empare de lui et le défigure lorsqu'un certain type de navire apparaît à l'horizon – effaçant le « bon » Nemo, le Nemo savant et explorateur – peut-être vu comme l'ultime aboutissement d'une autre « mécanique », d'une autre poussée de nature en partie

---

<sup>46</sup> Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 103-104.

industrielle : l'emprise coloniale sur son pays natal, qui est à l'origine de sa haine. Par des chaînes causales plus ou moins étendues, les deux surhommes – dans *Vingt mille lieues* de manière occasionnelle puis comme note de fin lors de la scène d'engloutissement ; dans *Maître* de manière plus permanente, sorte d'image figée des crises épisodiques de Nemo – suggèrent tous les deux l'inquiétude de l'auteur face à l'élan peut-être moralement incontrôlable d'un progrès technique qui menace de dévorer ses créateurs. On sait comment, même dans les romans de la première période, Verne n'exprime l'inévitabilité et les déclinaisons du progrès qu'en termes fort prudents, voire même vaguement désapprobateurs pour certaines de ces déclinaisons. « Mais la civilisation ne recule jamais, et il semble qu'elle emprunte tous les droits à la nécessité », lit-on dans *L'Île mystérieuse*<sup>47</sup>. C'est plus la constatation quelque peu consternée que l'approbation d'une inévitabilité – du moins lorsque le progrès prend la forme d'un joug, ou de l'usage militaire des nouvelles technologies.

Bien entendu, le fait que la folie de Robur se cristallise par un geste aussi explicitement blasphématoire peut être relié aux sentiments mitigés de Jules Verne vis-à-vis du scientisme de la seconde moitié du dix-neuvième siècle : élevé dans la religion catholique, envers laquelle il semble avoir entretenu une relation complexe au fil de sa vie, l'écrivain ne regarde pas l'évacuation du religieux sans appréhension (voir par exemple l'allusion au hasard et à la Providence dans *Robur*<sup>48</sup>). Verne attribue peut-être le danger de la technologie non à elle-même mais à son usage dans le paradigme positiviste, qu'il ne perçoit pas comme un garant suffisant de moralité – et curieusement, Hetzel, qui d'une certaine façon était à l'opposé d'une telle méfiance, ne manquait pas d'approuver l'inclusion de valeurs religieuses dans les *Voyages extraordinaires* (pour des raisons en partie commerciales, mais Hetzel paraît avoir souscrit à l'idée de l'utilité de la religion pour le peuple, tout en étant lui-même athée). Dans cette dernière période vernienne, cette attitude de l'auteur semble donc se traduire moins par l'inclusion du religieux que par une critique à peine voilée de son exclusion. Ainsi d'après Simone Vierende, dans un commentaire des *Naufragés du Jonathan* :

Après l'homme seul, la famille, déjà traités par d'autres, le petit groupe sous la direction d'un chef, la troupe d'enfants inventés par Jules Verne, ce roman dessine l'image de l'adaptation la plus difficile, et même impossible sans de graves concessions aux principes<sup>49</sup>.

[...] Cette tendance « élitaire » n'est pas seulement idéologique, caractéristique aussi d'une partie de la pensée du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle correspond à la pensée profonde de Jules Verne : l'« initiation » – la

---

<sup>47</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 747.

<sup>48</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XVIII, p. 216.

<sup>49</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 637.

transmutation – ne peut plus réussir que dans de très rares cas. [...] En ce qui concerne Jules Verne, cette possibilité est si remarquablement ménagée que l'on trouve aussi bien des lecteurs qui le jugent optimiste que d'autres qui le trouvent pessimiste. [...] le fait même que Jules Verne ait développé les deux possibilités nous paraît bien significatif d'un doute essentiel, en lui-même déjà pessimiste. Comme Wagner qu'il admire, Jules Verne croit que le *Crépuscule des dieux* est arrivé, et il ne semble pas très convaincu que le règne des nouveaux dieux, la nouvelle vision du monde, apportent à l'homme l'assurance de sa transmutation, d'un éveil à une vie radicalement renouvelée et rajeunie<sup>50</sup>.

Nous avons déjà vu certains signes que le « déclin des dieux » était, sinon une constante, du moins un thème présent dans les *Voyages* ; Nemo constate que la vapeur a tué la reconnaissance dans le cœur des marins, et d'ailleurs, il est lui-même une sorte de divinité dans *L'Île mystérieuse*, qui ne se révèle pleinement que quand elle est sur le point de mourir. Le phénomène d'enchâssement et de contradiction déjà constaté chez Robur est peut-être reproduit ici : s'il a changé d'avis par rapport au roman précédent, s'il n'a plus aucune intention de révéler ses secrets technologiques aux hommes, c'est peut-être, symboliquement, qu'il condamne l'humanité pour impiété ; et, à son tour, il s'en rend coupable et est également condamné, par le foudroiement. Son sort, l'image évidente (et assumée dans le texte) d'Icare mise à part, est celui d'une sorte d'anti-Prométhée : plutôt que d'avoir dérobé le feu du ciel pour le donner aux mortels, Robur est celui qui le leur nie, et en revendique l'exclusivité.

Le dernier segment de la « trajectoire » du Maître du Monde se fait à l'écart des territoires habités, au sein de l'élément naturel. L'obsession de Robur s'est déjà résolument tournée vers le haut, ce qui est logique, comme prolongement à l'infini de ses aspirations à conquérir l'océan aérien ; il n'exécute pas ses menaces de tyrannie contre la civilisation, et quittant le territoire américain, il survole le golfe du Mexique. A l'état imparfait, puisqu'il n'est pas entièrement fermé, le golfe est une autre mer intérieure vernienne, théâtre adéquat pour une scène d'orage, beaucoup plus tragique que celle de la mer Caspienne dans le roman précédent. Au passage, le texte fait concession à la vocation encyclopédique de l'œuvre, encore une fois sur le mode hypothétique : « A suivre cette direction », l'aéronef « rencontrerait l'une ou l'autre des Grandes Antilles, puis, au fond du golfe, le littoral du Venezuela ou de la Colombie » ; et, encore au conditionnel, « peut-être l'aviateur reprendrait-il les routes de l'air pour franchir ce long isthme du Guatemala et du Nicaragua, afin de gagner l'île X, dans les parages du Pacifique ? » Régions du monde globalement peu évoquées dans les *Voyages*, et qui sont donc énumérées sans rompre la narration, via la focalisation interne. Le futur isthme

---

<sup>50</sup> *Ibid.*, p. 724.

de Panama ne peut bien entendu qu'intéresser l'auteur, qui fait mentionner le canal de Suez en termes élogieux par Nemo ; si ce dernier est achevé en 1869, celui du Panama, malgré de nombreuses tentatives de creusement au fil des siècles, ne sera terminé qu'en 1914.

Robur engage son appareil dans une tempête, dédaignant la précaution de se réfugier sous les eaux, qui lui aurait garanti l'impunité. C'est, selon l'expression utilisée dès les premiers *Voyages (Ballon, Centre)*, la « lutte des éléments<sup>51</sup> » qui se déchaîne. Le feu se joint à l'eau et à l'air, avec un champ lexical qui se rapproche de celui de l'orage sur la mer Lidenbrock : « lames échevelées », « coruscations aveugles », « décharges du fluide » ; Robur lui-même, un peu comme Hans Bjelke dans *VCT*, prend des caractéristiques « ignivomes » (« l'œil plus ardent que jamais »). Le caractère délibéré du péril où se jette l'*Epouvante*, ainsi que le risque déclaré de foudroiement, rejoignent la scène où Nemo s'attache sur la passerelle du *Nautilus*, dans le courant du Gulf Stream (le choix du « golfe » du Mexique représenterait-il donc un jeu de mots ?). Et si le *Nautilus* est plus tard englouti par le tourbillon du Maelström, l'*Epouvante* est foudroyée avec son capitaine. Strock venait d'invoquer la loi des hommes pour l'arrêter (« Au nom de la loi, je... »), et c'est aussitôt la loi de la nature qui le fait à sa place. Dans la hiérarchie du surhomme et des éléments naturels qui finissent par triompher de lui, les impératifs humains sont impotents – ou alors, par transcendance, ils ont quelque validité mais uniquement par l'intermédiaire de forces hors de leur contrôle. Robur « chute » donc, fin géométrique et mythologique de son vol d'Icare, victime de son orgueil « qui l'avait poussé à lutter, au milieu des airs, contre le plus terrible des éléments » (p. 213). Quoique la formule soit ambiguë, il s'agit plus vraisemblablement d'une allusion au feu qu'à l'air. Verne semble habituellement considérer « Pluton comme plus fort que Neptune », l'élément géologique primant sur l'élément marin (malgré les apparences) ; mais il s'étend aussi au feu, via le volcanisme. Par comparaison, Nemo a la faveur de l'auteur, puisqu'il survit à sa chute et que son sous-marin ne sera définitivement immergé (dans le lac souterrain de l'île Lincoln) que par sa propre volonté ; la machine de Robur est détruite deux fois, *Albatros* et *Epouvante*. Mais une fonction commune se dégage :

C'est la machine elle-même qui fournit au récit un grandiose dénouement : chute dans le Maelström (Mers), combat aérien (Robur), foudroiement (Maître). Les armes ne fonctionnent qu'à la fin du roman, avec des résultats effrayants : tremblements de terre et inondations (Terre, Dessus<sup>52</sup>), destruction de Back-Cup (Drapeau), mort terrible (Bégum). Le récit avance grâce au fonctionnement de la machine. [...] La machine vernienne est « célibataire » pour reprendre l'expression de Michel Carrouges : elle est sans

---

<sup>51</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. XVII, p. 210.

<sup>52</sup> Il s'agit de *De la Terre à la Lune* et *Sans dessus dessous*.

descendance et n'a pas d'avenir. [...] Elle est tellement liée au récit qui la fait fonctionner et qu'elle fait avancer, qu'elle ne peut lui survivre<sup>53</sup>.

Pour appliquer le raisonnement de Daniel Compère à la folie de Robur, on peut voir dans l'effet « mécanisant » qu'a la machine sur son esprit l'expression de sa prise sur les événements et donc sur la trajectoire : loin des itinéraires délibérés du premier roman, Robur, par là même qu'il obéit à son orgueil, obéit aussi à une sorte d'impératif de réalisation maximale, hyperbolique, des potentialités de l'engin volant. Il ne se jette pas dans l'orage et ne refuse pas de replonger sous les eaux par un choix raisonné, mais parce que l'existence de la machine et ses capacités dictent qu'elle *doit* être utilisée jusqu'au point de rupture : toujours plus haut, face à des éléments toujours plus hostiles, jusqu'à la désintégration et aux dépens de la raison et finalement de la vie de son inventeur. Et si le « dernier mot » est laissé à la vieille Grad, pour clore le récit sur une réaffirmation mi-sérieuse du caractère démoniaque du Maître du Monde, les dernières pensées du narrateur semblent restaurer quelque peu l'espoir d'un certain avenir pour l'humanité et la préservation de ses lois :

« Grâce à l'inspecteur Strock, l'Amérique détient le record de la police. Tandis qu'ailleurs, on agit avec plus ou moins de succès sur terre et sur mer, la police américaine s'est lancée à la poursuite des criminels dans les profondeurs des lacs et des océans et jusqu'à travers l'espace... »

En agissant comme je l'ai raconté, ai-je fait autre chose que ce qui sera peut-être à la fin de ce siècle le rôle de nos futurs collègues ?<sup>54</sup>

Avenir certes peu glorieux, qui voit le crime s'étendre au domaine aérien et donc la nécessité de l'y poursuivre, mais en même temps, il tempère la crainte de voir la machine volante se transformer en instrument de destruction totale et de tyrannie : l'homme n'arrive pas à purger tous ses défauts, mais en somme, là où la technologie l'entraîne, il parviendrait encore à conserver le même degré de contrôle – imparfait, conflictuel – sur son usage et ses dangers que celui qu'il exerce sur la terre ferme. Éviter l'apocalypse ou l'assujettissement par la machine a donc pour prix le renoncement, du moins temporaire, à l'utopie ; l'homme se résout à ce que les bienfaits de la science, quoique tangibles, aient une spécificité et une finitude qui n'apportent pas la transformation universelle de la condition humaine ou la solution à tous ses maux et interrogations.

---

<sup>53</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 398.

<sup>54</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. XVIII, p. 214.

## **2-c) Face au drapeau**

« Bientôt, même, le mobile de l'intérêt, le seul qui semble avoir survécu dans son âme, disparaîtra...  
–Restera peut-être le mobile de la haine ! » (Face au drapeau, ch. II, p. 37)

*Face au drapeau* appartient traditionnellement à la troisième partie des romans verniens, de 1887 à 1905 (plus éventuellement les romans posthumes, mais où le rôle de Michel Verne rend la catégorisation plus complexe). Cette période est marquée par les suites, les reprises de thèmes de la première période, et le retour de l'extraordinaire<sup>1</sup>. Le roman est écrit en 1894 et publié en 1896-97 ; son cadre temporel, donné en première page en omettant le chiffre des unités, se situe aux années 1890, ce qui contribue à la fois au flou temporel qui authentifie la fiction technologique, et à la proximité historique trahissant le désir de réalisme et les préoccupations d'actualité.

Nous avons dit dans notre introduction que « le rôle du surhomme, [dans ce roman], est allégé du grandiose qui entoure Robur et surtout Nemo – mais il garde son côté énigmatique, son moyen de transport hors du commun, et ses armes terribles ». *Face au drapeau*, paru environ à mi-chemin entre *Robur* et *Maître du monde*, a la particularité de répartir des traits propres au surhomme vernien sur deux acteurs très distincts. Si le comte d'Artigas, alias le pirate Ker Karraje est sans doute celui des deux qui attire le plus facilement l'attention – c'est après tout lui le commandant hors-la-loi au vaisseau marin destructeur –, l'inventeur Thomas Roch s'avère tout aussi intéressant et est d'ailleurs décrit en premier, s'il n'est pas le premier à être nommé. Et la première *action* du récit est la tentative par Artigas de se mettre en communication avec Roch : cas rare où le jeu de permutations agent-patient entre les forces de l'univers vernien s'ouvre sur deux types de surhomme, et non entre l'homme et la nature ou l'homme ordinaire et le surhomme. C'est l'état d'aliénation du savant français qui permet cette combinaison : au fil du récit, il devient clair que les pirates de Ker Karraje, derrière leurs techniques de persuasion, usent de l'inventeur exactement comme ils usent de leurs machines et ont toutes les intentions de le tuer lorsqu'il aura livré ses secrets ; leur mise en échec viendra précisément du fait que le personnage n'avait pas tout à fait régressé à l'état de simple réceptacle de savoir dépourvu de tout sentiment humain, et il se révoltera lorsqu'il se trouvera finalement « face au drapeau ».

---

<sup>1</sup> Voir Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 26-27.

Si nous appréhendons le surhomme dans ce roman du point de vue de la convergence avec les traits que l'écrivain a donné à son capitaine Nemo, c'est d'abord le comte d'Artigas qui est mis en relief. Comme Nemo, il apparaît sous le signe de l'ambiguïté des origines (Aronnax disait qu'il « sentait du méridional » en le capitaine et son second, mais sans pouvoir se prononcer davantage) : une ascendance espagnole est d'abord évoquée à cause de son nom, et semble confirmée sur la base de son teint de peau, puis en partie rejetée<sup>2</sup> pour une origine indoue et malaise, cette dernière<sup>3</sup> étant de plus en plus affirmée au fil du récit<sup>4</sup>. Artigas, « très robustement constitué » comme la plupart des surhommes verniens, ressemble aux « superbes types de la Malaisie », un peu comme Nemo est « certainement le plus admirable type [qu'Aronnax ait] jamais rencontré<sup>5</sup> » ; ici toutefois, l'adjectif s'inscrit plutôt dans le cadre de la hiérarchie particulière que donne Jules Verne aux peuples non européens, et qui valorise, par exemple, les Araucaniens comme Thalcave ou les Maoris comme Kai-Koumou<sup>6</sup> au détriment des Ando-Péruviens ou des Aborigènes australiens<sup>7</sup>. A l'image de Nemo, le personnage a la démarche « calme et hautaine », un « geste impérieux » et une « parole brève » (p. 20) ; sa « hautaine allure » et son « superbe dédain » impliquent une complète

---

<sup>2</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. II, p. 20

<sup>3</sup> « Et le comte d'Artigas, avec son nom espagnol, son type asiatique... d'où vient-il ? » (*Ibid.*, ch. VI, p. 120) ; « Cela ne me rappelle rien de ce que j'ai entendu au cours de mes voyages à travers les deux mondes, – si ce n'est peut-être cette dureté caractéristique des idiomes de la Malaisie. Et, en vérité, avec son teint chaud, presque olivâtre, tirant sur le cuivre, sa chevelure crépelée d'un noir d'ébène, son regard sortant d'une profonde orbite et qui jaillit comme un dard d'une prunelle immobile, sa taille élevée, la carrure de ses épaules, son relief musculaire très accentué qui décele une grande vigueur physique, il ne serait pas impossible que le comte d'Artigas appartînt à quelqu'une de ces races de l'Extrême-Orient. » (*Ibid.*, ch. VII, p. 120)

<sup>4</sup> On connaît l'omniprésence d'un certain déterminisme racial dans les comportements des personnages chez Jules Verne, qui est peut-être à son maximum dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, vraisemblablement en contrecoup de la guerre franco-prussienne de 1870 souvent évoquée dans le roman. Il faut toutefois noter que dans *Face au drapeau*, l'auteur a moins attribué les tendances criminelles à une question d'origines qu'à des vices qu'il considère communs à certains individus de toutes nations : « Mais, si ces habitants de Back-Cup ne sont pas reliés par un lien de race, ils le sont certainement par celui des instincts et des appétits. Quelles inquiétantes physionomies, quelles figures farouches, quels types foncièrement sauvages ! » (*Ibid.*, ch. IX, p. 184)

<sup>5</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 98.

<sup>6</sup> Voir à ce sujet Jacques-Rémi Dahan, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de *Grant*, p. 1262. Kai-Koumou est une sorte de corruption de Thalcave un peu comme Ker Karraje est un « *Dark Nemo* ».

<sup>7</sup> Voir Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI et 2<sup>e</sup> partie, ch. III et X.

indifférence au danger d'être abordé et fouillé par la police<sup>8</sup> tout comme Nemo ne ressent nulle appréhension vis-à-vis de l'approche des Papouas ou des colères de Ned Land ; sa goélette, l'*Ebba*, contient un « salon luxueusement aménagé<sup>9</sup> », comme le *Nautilus*. Nemo est désigné comme un « énigmatique personnage » trois fois dans *Vingt mille lieues*, et Artigas l'est deux fois dans son roman : « Était-il donc venu, cet énigmatique personnage, dans l'unique but de visiter Healthful-House ?<sup>10</sup> », « ce personnage énigmatique doit avoir un intérêt majeur à cacher son origine<sup>11</sup> ».

Le *tug* du pirate, et peut-être aussi la goélette elle-même, qui ne jauge que deux cents cinquante à trois cents tonneaux<sup>12</sup> (moins du cinquième du *Nautilus*), sont de dimensions trop réduites pour réellement constituer le « cloître », le vaisseau-refuge du surhomme, et c'est donc l'habituelle île souterraine (« sous-marine ») qui en tient lieu (Nemo possède l'un et l'autre), « où le comte d'Artigas vit avec ses compagnons – pour ainsi dire – en dehors de l'humanité !<sup>13</sup> », « retraite mystérieuse » d'ailleurs, comme la crypte Dakkar de l'île mystérieuse<sup>14</sup>. Back-Cup, comme s'appelle l'îlot, est aussi le lieu de production de l'énergie dont dépend la bande de Karraje, et ce, comme l'énonçait un chapitre de *Vingt mille lieues*, selon le thème « Tout par l'électricité » : par opposition avec la machine à vapeur, perçue comme complexe, encombrante et de puissance médiocre, des « piles d'une extraordinaire puissance » fournissent le courant au sous-marin, aux lampes de la caverne, pour le chauffage, la production d'eau<sup>15</sup>... C'est encore ce « fluide » cher à Verne et aux propriétés quasiment magiques, qui n'a pas encore produit de performances révolutionnaires à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle mais dont les attributs vaguement fantastiques encouragent la visualisation d'un potentiel

---

<sup>8</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. IV, p. 73.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 79.

<sup>10</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 23

<sup>11</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 128

<sup>12</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 111.

<sup>13</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 169.

<sup>14</sup> L'origine malaise du pirate Ker Karraje est elle-même une forme d'intertextualité avec *L'Île mystérieuse*, appartenant à la catégorie des concepts ou événements évoqués comme hypothèses dans certains romans et réalités dans d'autres. Les colons de l'île Lincoln s'inquiètent à de nombreuses reprises de la possibilité d'une descente, non de navires hostiles d'origine européenne, mais de « praos malais ». Ceci ne se concrétise jamais dans le roman, mais *Face Drapeau*, 22 ans plus tard, met en scène des pirates malais. Toutefois, progrès technologique oblige, leur moyen de navigation n'est pas le fameux bateau multicoque des peuples Austronésiens.

<sup>15</sup> *Op. cit.*, ch. IX, p. 186-187.

énorme, que Verne met en scène via diverses machines merveilleuses. Et pour finir, le vaisseau et son équipage présentent une nature hybride : si les pièces du *Nautilus* proviennent de plusieurs pays<sup>16</sup> et que son équipage est « composé d'individus de nationalités diverses<sup>17</sup> », la goélette *Ebba* provient de Norvège cependant que son équipage est hétérogène, incluant un Grec, un Italien<sup>18</sup>, des Malais<sup>19</sup>, un Anglais<sup>20</sup>, etc. Ils communiquent par « une langue que je ne comprenais pas, et dont je n'ai pu reconnaître la provenance<sup>21</sup> », tout comme l'espèce d'espéranto fictif, l'incompréhensible idiome par lequel se parlent les marins du *Nautilus*. C'est l'unité dans la diversité, la multiplicité des origines unies dans le *séjour* composite – représenté par la goélette, le tug et l'îlot renversé – qui allie les éléments de la terre, de l'air et même d'une certaine manière du feu (la fausse fumée du « volcan ») et la langue commune.

Thomas Roch, l'inventeur français, peut à première vue suggérer une variante simplement plus dramatique, plus sombre, du savant excentrique, du Palmyrin Rosette d'*Hector Servadac* par exemple – comparaison d'autant plus tentante que ce roman est d'un ton plus léger que *Face au drapeau*, tout en mettant en scène un savant éconduit par la communauté scientifique. S'il était nécessaire de trancher, nous serions enclin à dire que « le » surhomme du roman est Ker Karraje plutôt que Thomas Roch, parce qu'il l'excède, au moins quantitativement, en éléments clés de cette figure vernienne. La distribution duelle est pourtant plus intéressante qu'une exclusion ou une hiérarchie, parce que les deux personnages développent au fil du roman une sorte de symbiose pervertie – donc, plus simplement, de parasitisme ? Mais Karraje est aussi, à sa façon, quelque peu salutaire à Roch – une complémentarité à la fois thématique et fonctionnelle qui ne se désagrège qu'aux toutes dernières pages. Notre épigraphe nous paraît illustrer le phénomène d'une manière synthétique, par le jeu de mots que l'on peut y lire. Healthful-House, à New Bern (Caroline du Nord), est une sorte d'asile d'aliénés à visée vaguement utopique, l'équivalent médical, peut-être, de la Franceville du docteur Sarrasin (*Bégum*) avec son emphase sur le confort et la salubrité ; Roch y est interné, et surveillé dans l'espoir que la raison lui reviendra et qu'il révélera le secret de son arme

---

<sup>16</sup> Angleterre, France, Prusse, Suède... voir *Vingt mille lieues*, ch. XIII, p. 153.

<sup>17</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 547.

<sup>18</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. VI, p. 120.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. IX p. 184. Le capitaine Spade est de nationalité « Indo-malaise » (ch. IV, p. 76).

<sup>20</sup> Le mécanicien Gibson (*Ibid.*, ch. X, p. 206)

<sup>21</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 109.

terrible. Le directeur de l'établissement, lors de la visite du comte, constate le déclin continu de la santé mentale du patient – sauf lorsqu'il s'agit de conversations sur sa spécialité, mais sans jamais qu'il aille jusqu'à révéler son secret –, et donc l'impossibilité de le persuader par les voies ordinaires : « Bientôt, même, le mobile de l'intérêt, le seul qui semble avoir survécu dans son âme, disparaîtra... ». Ce à quoi le comte répond – dans un murmure que le directeur n'entend sans doute pas : « Restera peut-être le mobile de la haine ! » L'appât du gain est un « mobile », initialement possible pour Roch (son pays était prêt à le rémunérer, mais il exige d'être payé avant que son Fulgurateur soit testé, ce qui lui vaut le refus, qui entraîne sa folie). Mais le projectile autopropulsif du savant est aussi un (objet) « mobile » – dans un autre sens il est vrai –, et le tug de Ker Karraje, comme le sous-marin de Nemo, est un « *mobile dans l'élément mobile* »... Le pirate, qui possède déjà un « mobile de la haine » (il emploie son tug pour détruire des navires) entend donc persuader Thomas Roch grâce au mobile de la haine contre les pays qui l'ont éconduit ; il veut obtenir pour lui-même l'ultime incarnation du « mobile de la haine » : le Fulgurateur capable de tout détruire « sur une zone de dix mille mètres carrés » (ch. I). Jeu de mots somme toute justifiable, les sous-marins, projectiles et autres armes de guerre étant des projections belliqueuses de la volonté humaine, une matérialisation des « mobiles » humains sous leur forme destructrice. Nemo, lorsqu'il s'attaque aux navires, se trouve temporairement dans l'état du surhomme auquel, précisément, « ne reste que le mobile de la haine », dans les deux sens du terme.

La description de Thomas Roch<sup>22</sup> présente un curieux mélange des traits du héros (ou anti-héros) vernien et du savant excentrique : d'une part, la constitution vigoureuse, la taille moyenne (ce n'est pas le cas de tous les héros verniens dont plusieurs sont grands, mais retenons Dick Sand, Hatteras, Robur, Ayrton...), l'œil impérieux ; d'autre part, le crâne volumineux (Palmyrin Rosette, Paganel, cousin Bénédic...), la nervosité, l'idée fixe. Son tempérament possède aussi un point commun avec Nadia<sup>23</sup> (*Michel Strogoff*) : « l'attitude d'un homme qui a longtemps lutté et qui est résolu à lutter encore ». A la fin des deux romans, Nadia Fedor retrouve son père et Thomas Roch (symboliquement et en un geste qui amène sa mort) retrouve sa patrie. Ce n'est pas le même type de mélange que l'on trouve, par exemple, chez Cyrus Smith, qui est bien une sorte de savant mais un savant meneur et *civilisateur* (donc notre type 2 du surhomme, l'explorateur-colon) ; le personnage mêle les deux familles de

---

<sup>22</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. I, p. 18.

<sup>23</sup> « [...] il était non moins certain qu'elle avait su lutter et qu'elle était résolue à lutter encore contre les difficultés de la vie » (Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>er</sup> partie, ch. IV, p. 39).

traits physiques et mentaux parce qu'en tant qu'actant il « pivotera », à la fin du roman, du savant misanthrope au héros patriotique, et il lui faut donc des traits qui préfigurent, voire « déterminent » ce dénouement – ce qui n'est pas un cas isolé chez Verne.

Le gardien Gaydon, en réalité l'ingénieur français Simon Hart, qui tentait d'obtenir le secret du savant sous le couvert de cette fonction, est enlevé avec Thomas Roch par le capitaine de l'*Ebba* et ses hommes, envoyés par Artigas. La ruse du pirate consiste à cacher ses prisonniers dans le petit sous-marin, le *tug*, qui suit la goélette, restant invisible aux navires de surface, et aucune fouille du voilier ne peut donc incriminer le comte. La goélette quitte donc l'estuaire de la Neuze (Neuse River) et atteint la baie Pamlico Sound<sup>24</sup>. Les autorités s'aperçoivent de l'enlèvement et un coup de canon, entendu à bord du navire, l'atteste, mais à la remarque de son complice Serkō, Artigas, avec une impassibilité à la Nemo, réagit en « [demandant] d'un ton tranquille » en quoi cela peut l'intéresser. « En rien », admet l'ingénieur Serkō<sup>25</sup>, ce qui a pour effet d'établir – avant que le lecteur connaisse la ruse employée – l'invincibilité du personnage face aux mesures humaines ; de fait, la goélette est accostée par le croiseur *Falcon* et fouillée, sans résultat. Le texte instruit le lecteur sur le grand lagon du Pamlico Sound, en énumérant les passes qui permettent d'en sortir par l'est, vers l'Atlantique ; il paraît d'abord que la goélette passera par l'Ocracoke Inlet (ch. IV), mais elle opte ensuite pour le détroit d'Hatteras. Mis à part la fonction didactique de l'énumération, le fait d'évoquer d'abord un « *inlet* » comme passage possible puis de porter résolument l'attention sur un autre est assez singulier ; le but est peut-être, paradoxalement, de mettre en exergue le second. C'est près d'Hatteras Inlet que la goélette est fouillée (p. 71, p. 73), et c'est cette passe qu'elle franchit pour atteindre l'océan. Le choix du cap Hatteras et de l'Hatteras Inlet représente sans doute l'une de ces bribes d'intertextualité par lesquelles l'auteur instaure une complicité avec son lecteur ; d'après D. Compère : « La création littéraire s'accompagne chez Verne d'un plaisir à jouer avec les conventions romanesques. Le lecteur se voit ainsi appelé à une complicité avec l'auteur qui lui adresse des clins d'œil en intervenant dans son récit pour souligner les conventions<sup>26</sup>. » Que la description géographique d'une partie de la côte orientale des États-Unis inclue une discrète référence au *Capitaine Hatteras* serait donc l'un de ces « clins

---

<sup>24</sup> Verne écrit Pamlico Sound ; le nom est originellement celui d'un peuple amérindien, et les deux orthographes existent.

<sup>25</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. IV, p. 62.

<sup>26</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 69.

d'œil », et en même temps ce que nous avons décrit comme des bornes, des points d'ancrage géographique de l'univers vernien, qui peuvent ne pas être nécessaires dans l'économie du récit mais « doivent » y figurer si l'itinéraire du *Voyage* le permet.

La goélette, sortie de la baie, est encalminée, ayant perdu le vent de terre ; c'est donc le sous-marin – dont la présence n'est alors signalée que par une bouée – qui la prend en remorque. La performance du tug est d'ores et déjà soulignée par son aptitude à tracter un bâtiment plus grand que lui, le tout à une vitesse de dix nœuds (p. 118), ce qui laisse imaginer ce que serait sa vitesse maximale s'il n'avait rien à remorquer : on se rapproche des capacités du *Nautilus*, à tout le moins de celles des *Electrics* de Mathias Sandorf. Ceci met fin au quatrième chapitre, et à partir de ce point jusqu'à la fin du chapitre XVII, la narration passe en focalisation interne, transition signalée par le sous-titre (*Notes de l'ingénieur Simon Hart*), le prétendu gardien Gaydon de Thomas Roch. De certaines façons, ceci calque le journal de bord commencé par Axel, lui aussi au départ d'une traversée maritime<sup>27</sup> ; dans les deux cas, il faudra un désastre où l'élément du feu joue un rôle pour mettre fin au journal : l'orage sur la mer intérieure (avec les éclairs, la boule de feu...) qui jette Axel, Hans et Lidenbrock sur les côtes opposées ; l'explosion de l'îlot après laquelle on trouvera les notes de Simon Hart ainsi que l'ingénieur lui-même, inconscient. Hart, comme Axel, tiendra son journal dans une forme ou une autre de prison souterraine ou sous-marine : le tug, puis l'intérieur de l'îlot, qui contient d'ailleurs un lagon tenant lieu de mer intérieure en microcosme. La différence est que le narrateur du *Centre de la terre* est toujours Axel même avant et après le journal, alors que pour *Face au drapeau* la focalisation est externe quand ce n'est pas Gaydon qui raconte les événements. Le procédé permet d'entretenir le mystère ou de pousser le lecteur à déduire lui-même le « truc » du comte Artigas, autrement dit le sous-marin ; ensuite il crée un point de vue privilégié à la fois sur Ker Karraje et Thomas Roch, à l'intérieur de Back-Cup.

Bandé et bâillonné, Simon Hart quitte le canot et, là où il s'attend à être soulevé par-dessus le bastingage d'un navire, il est au contraire « affalé », « descendu avec de certaines précautions », et c'est là l'indice le plus évident qui signale au lecteur, fidèlement au thème « non pas par-dessus, mais par-dessous », le passage à bord d'un sous-marin. Le plancher sur lequel l'ingénieur-gardien est déposé a une « froideur métallique<sup>28</sup> », prouvant là encore qu'il ne s'agit pas de la goélette. Gaydon explore son étroite prison un peu comme Phil Evans ou Aronnax la leur dans *Robur* ou *Vingt mille lieues* ; la sorte d'isolation sensorielle due au noir

---

<sup>27</sup> « Depuis notre départ de Port-Graüben... » (Jules Verne, *VCT*, ch. XXXII, p. 218).

<sup>28</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. V, p. 91.

total de la cellule est doublée d'une surdité symbolique, puisque l'engin qui transporte Simon Hart ne semble pas sujet au roulis et ne produit pas le vacarme d'une machine à vapeur ou d'une hélice conventionnelle. Et pourtant le bateau aurait dû être déjà en plein océan ; la chose est donc « inexplicable » (p. 99). Le personnage, quoique spatialement déjà situé dans le domaine du surhomme, n'est fonctionnellement que dans une antichambre, subissant une sorte de transition rituelle, puisqu'il ne peut *voir*, constater qu'il a quitté le monde de l'humanité ordinaire. Le texte offre un indice supplémentaire en répétant la transition dans le sens inverse : « [...] je suis entraîné hors du compartiment et poussé à travers une étroite coursive. Sous mes pieds résonnent les marches d'un escalier métallique [...] on me soulève, et les deux hommes me déposent sur un plancher qui, cette fois, n'est pas fait de plaques de tôle<sup>29</sup> ». Même si Gaydon n'arrivera à la bonne conclusion que plus tard, cet aller et retour à l'intérieur du tug a une fonction symbolique : il y a été introduit en aveugle et en ressort les yeux ouverts, on lui enlève son bandeau quand, poussé sans doute à travers un sas reliant le sous-marin à son « vaisseau mère », il émerge sur le pont de la goélette. Dans l'immédiat toutefois, la restitution du sens de la vue ne fait qu'épaissir le mystère pour l'ingénieur français. La goélette avance sans nullement déployer ses voiles, sans cheminée, et même l'hypothèse d'un moteur électrique semble exclue par le fait que, tout en traçant un sillage sur les eaux, elle n'a aucune hélice visible (p. 112). L'auteur fait encore allusion à la vraie explication, au vrai principe moteur du navire, et ce de manière *vectorielle* : « cependant, la goélette file avec rapidité, piquant un peu du nez ». La traction se fait donc vers l'avant mais aussi légèrement vers le dessous : le « remorqueur » se trouve sous les eaux. Mais du point de vue du narrateur, l'énigme reste opaque, et le « sillage plat », l'absence de « source mécanique » visible, a quelque valeur fantastique : le principe même d'action-réaction<sup>30</sup> semble être nié, l'*Ebba*

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 110.

<sup>30</sup> Sans être généralement nommé, ce principe newtonien est d'une importance capitale dans les *Voyages extraordinaires*. Les hélices des sous-marins et engins volants leur permettent de se mouvoir en *réagissant* contre le fluide environnant, elles « se vissent » (*Robur*), comme on l'a vu, dans l'élément qui les contient, etc. Comme pour d'autres aspects des sciences physiques, l'idée explicite reste dans le non-dit mais elle imprègne les choix lexicaux, surtout dans le dialogue et la focalisation interne. La « science sans douleur » doit donc passer par un format qui est fondamentalement celui du divertissement, de la fiction d'ordre ludique, mais constamment soucieuse de véhiculer un message didactique.

« [...] *récits d'aventures* souvent feuilletonnesques, ils exigent par là même, remarque Isabelle Jan, « *certaine manière adulte de lire* » et s'adressent sous cette condition à tous les publics ; romans « de la science », la « science » s'y intègre dans le roman, qu'elle ne peut supplanter et auquel elle apporte tout   la fois un certain

paraît se propulser au mépris des lois physiques ; son « moteur » est caché au sens spatial au même titre que la source d'énergie des propulseurs du tug – une fois ce dernier révélé – restera cachée. Le texte concédera simplement<sup>31</sup> que le tug emploie « des piles de nouvelle invention », qui « [donnent] à son moteur une énorme puissance propulsive »<sup>32</sup>.

Le dévoilement du surhomme Artigas / Ker Karraje, quoique immédiat par les quelques signes annonciateurs des premiers chapitres, est graduel au niveau des caractéristiques morales, du « mobile » (dans les deux sens du terme : sous-marin et desseins criminels) et du refuge secret. On peut percevoir trois phases dans ce dévoilement : les quelques détails que peut glaner le lecteur lors de l'introduction du personnage, où transparaissent les airs de prince indou déjà établis par Nemo dans l'univers vernien (*Lieues, Île*) ; les premières confrontations entre le narrateur et Artigas dans le milieu du second (ou en transition vers ce domaine) ; puis enfin Ker Karraje après que Serkô ait révélé son identité à Gaydon, à l'intérieur de Back-Cup. La seconde phase est à la fois lancée et résumée par la toute première interaction de Simon Hart et Artigas après l'enlèvement :

Je me retourne, et je le reconnais.

C'est le comte d'Artigas, la physionomie sombre, l'attitude impérieuse, tel que je l'ai vu à Healthful-House.

Aussitôt je vais à lui. Il me faut une explication quand même... et je l'aurai.

« De quel droit... monsieur ?... ai-je demandé.

– Du droit du plus fort ! » me répond le comte d'Artigas.

Et il se dirige vers l'arrière, tandis que l'on emporte Thomas Roch dans sa cabine<sup>33</sup>.

L'enchaînement des verbes d'action avec retour à la ligne, ainsi que des répliques, donne au bref épisode une structure « close », qui en même temps fait avancer le récit : il s'ouvre sur Gaydon *se retournant* pour revoir Artigas, et se ferme sur Artigas quittant brutalement son prisonnier en se dirigeant *vers l'arrière*, après avoir, par sa réponse, brisé net l'élan accusateur de l'ex-gardien. En quelques lignes, le texte modifie et enrichit l'image originellement donnée du comte Artigas, puis clôt immédiatement l'épisode ainsi que le chapitre. Artigas n'était

---

“merveilleux” », et la “plausibilité” qui lui est désormais demandée. » (Daniel Compère, François Raymond, *Le Développement des études sur Jules Verne*, p. 10)

<sup>31</sup> « Un autre procédé du fantastique chez Verne est l'explication insuffisante. C'est le cas de la “*lumière spéciale*” qui éclaire la caverne gigantesque et qui a “*évidemment une origine électrique*” [...] » (D. Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 25)

<sup>32</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. X, p. 204.

<sup>33</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 126.

« que » hautain, impérieux et courtois (en apparence) ; on sait maintenant qu'il rejette l'invocation des droits conventionnels en la contrant par celui de la force, et on l'a vu gagner un duel verbal, puisque c'est lui qui décide de la fin d'une confrontation, en quittant son interlocuteur après l'avoir réduit au silence. On sait que Robur donne la même réponse (« Eh bien, du droit du plus fort ! ») à la même question posée par Uncle Prudent<sup>34</sup>. C'est aussi à peu de chose près la réplique du capitaine Nemo face à Pierre Aronnax, même si elle s'inscrit plus explicitement dans le contexte de la rupture avec la civilisation :

– C'était peut-être le droit d'un sauvage, répondis-je, ce n'était pas celui d'un homme civilisé.

– Monsieur le professeur, répliqua vivement le commandant, je ne suis pas ce que vous appelez un homme civilisé ! J'ai rompu avec la société tout entière pour des raisons que moi seul j'ai le droit d'apprécier. Je n'obéis donc point à ses règles, et je vous engage à ne jamais les invoquer devant moi ! »

Ceci fut dit nettement. Un éclair de colère et de dédain avait allumé les yeux de l'inconnu<sup>35</sup> [...]

Le rejet des lois humaines lors même que le personnage se trouve au pouvoir du surhomme équivaut à la mise en vigueur des lois spéciales de ce dernier, et donc d'une supériorité de fait, là où elle n'existait que par l'attitude dans le chapitre II. Mais l'« énigmatique personnage » n'est encore que le comte d'Artigas, et sa vraie identité – « vraie » au même sens que celle de Robur dans *Maître du monde*, révélée simplement par un nom (Ker Karraje) qui est lui-même sans doute inventé – n'est pas encore livrée au narrateur. C'est dans cette même logique de dévoilement partiel qu'est narré l'épisode de l'attaque du trois-mâts : un long-courrier de commerce apparaît, la goélette s'en approche, le capitaine Spade signifie à Gaydon de descendre sous le pont<sup>36</sup>, et, le lendemain matin, quand on le libère de sa cabine de l'*Ebba*, le trois-mâts a disparu. On reconnaît, bien sûr, le schéma de l'épisode « *Ægri somnia* », dans *Vingt mille lieues*. On néglige toutefois de droguer le prisonnier, puisque, étant sur la goélette pendant que le tug s'attaque au navire, il ne peut percevoir de choc incriminant lorsque le navire est éperonné. Des signes plus directs de la communication avec le *tug* sont toutefois donnés : avant l'attaque, « [le capitaine Spade] s'arrête devant un [appareil] signalétique, semblable à ceux qui sont destinés à l'envoi des ordres dans la chambre des machines d'un steamer. Dès qu'il a pressé un des [boutons], l'*Ebba* laisse arriver d'un quart vers le sud-est [...] un ordre "quelconque" a été transmis au mécanicien de la machine "quelconque"<sup>37</sup> » ; après l'attaque, Spade « presse un des boutons de la plaque supérieure. Presque aussitôt,

---

<sup>34</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. VII, p. 73.

<sup>35</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, ch. X, p. 117-118.

<sup>36</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. VII, p. 139.

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 138.

l'*Ebba* éprouve une assez sensible secousse à l'avant<sup>38</sup> ». Le *bouton* fonctionne comme un signe de progrès technologique qui se démarque du levier, de la manivelle, etc., plus caractéristiques de la machine à vapeur ; il figure déjà dans *Vingt mille lieues*, où le capitaine Nemo « [presse] un bouton » plus d'une fois dans le récit pour donner ses ordres à l'équipage. Ici, plutôt que de permettre la communication entre le *Nautilus* et son canot métallique, le bouton permet à la goélette de donner des ordres au tug.

La fin de la phase maritime est perçue du point de vue du narrateur sur un thème similaire à celui employé dans *Voyage au centre de la terre* : la manifestation insolite d'un élément naturel, et l'achèvement du chapitre sur une interrogation du narrateur qui s'interrompt en ellipse. C'est le « Un bruit nouveau se fait entendre ! Evidemment, la mer qui se brise sur des rochers !... Mais alors...<sup>39</sup> » d'Axel :

Vers une heure et demie, la terre est signalée [...] deux heures après, une vague silhouette s'arrondit à moins de huit milles [...] de son sommet s'échappe un panache qui se dresse vers le zénith.

Un volcan dans ces parages ?... Alors ce serait donc...<sup>40</sup>

Nonobstant l'effet général de suspense, l'ellipse a une fonction prospective. Pour *VCT*, elle exprime l'incertitude d'Axel mais prépare aussi l'énigme de la boussole, qui amènera d'abord Lidenbrock à penser qu'il a été rejeté aux rivages d'où il était parti, avant qu'il soit révélé, à la fin du roman, que le radeau avait bel et bien traversé la totalité de la mer souterraine. Dans *Face au drapeau*, l'explication est là aussi différée, mais à un degré moindre : le chapitre VIII dédie quelques pages à l'arrivée de la goélette à Back-Cup et aux réflexions de Simon Hart, avant de passer franchement à l'analepse qui explique sa réaction à la fin du chapitre précédent. Le choix de l'ordre de ces séquences est lui-même assez similaire à celui de *VCT*, lorsque la découverte d'un crâne humain et la réaction à première vue cryptique d'Otto Lidenbrock amène elle aussi un retour en arrière explicatif (fin du chapitre XXXVII ; chapitre XXXVIII). Nous rencontrerons ce procédé également dans *Mathias Sandorf* et *Le Chancellor*.

L'îlot Back-Cup est décrit dans sa « contexture »<sup>41</sup> ; il possède une « signature », une caractéristique qui fait de lui un *amer*, au sens propre, de l'univers vernien, un peu comme le

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>39</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du ch. XXXV, p. 46.

<sup>40</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. VII, p. 148.

<sup>41</sup> Le choix du mot n'est sans doute pas anodin, il souligne le rôle de la topographie dans le *texte*.

« L'ambition du présent essai serait de montrer comment il peut y avoir une pensée géographique du texte, en d'autres termes comment l'image du monde informe l'écriture littéraire, de quelle manière, en définitive, la carte préexiste à la fiction et en conditionne le surgissement, l'organisation et la lecture. "Dans la carte, le récit trouve

rocher en forme d'aigle annonçant le repaire de Robur, ou le sphinx antarctique d'Arthur Pym. C'est la « tasse renversée » avec son arche distinctive, et l'appellation a ceci d'ironique qu'elle préexiste à la découverte de la nature creuse de l'îlot, qui justifie davantage le nom. La description est aussi chiffrée, donnant la hauteur (ch. VIII) et plus tard la circonférence externe et la superficie interne de Back-Cup (ch. IX). Ce mont possède, somme toute, la même configuration que la partie supérieure du Great-Eyry (*Maître*), et pour les mêmes raisons : la roideur des parois externes empêche l'accès à l'intérieur, dans un sens relatif dans *Maître du monde* (un survol ou un équipement plus spécialisé auraient permis d'accéder au « cratère ») et plus total dans *Face au drapeau* (les parois internes sont elles-mêmes à pic, et il aurait donc fallu trouver l'orifice sous-marin ou renoncer à pénétrer l'îlot). Back-Cup est, comme le Great-Eyry, un faux volcan : dans le second, c'est la destruction du deuxième *Albatros* qui crée flammes et déflagrations faisant croire aux habitants de Morganton qu'un phénomène « plutonien » est en cours ; dans le premier, le simulacre est intentionnel, les pirates brûlant du varech pour faire fuir les pêcheurs (p. 175). Le subterfuge peut avoir la double fonction de consacrer l'omniprésence du volcanisme chez Jules Verne – ne serait-ce que comme « faux » – et de souligner que Ker Karraje est une perversion du surhomme, et non une forme pure. Il sera d'ailleurs détruit par une sorte d'« éruption », l'explosion artificielle causée par Thomas Roch ; le capitaine Nemo, lui, passe indemne près d'une éruption sous-marine dans l'archipel grec, et il domine une autre éruption depuis son poste d'observation lorsqu'il fait découvrir à Aronnax les ruines de l'Atlantide.

La révélation principale – celle du moyen de transport d'Artigas, si ce n'est de son identité – est précédée d'un dernier indice qui est à la fois une ultime tentative de brouillage. À l'approche de l'îlot, le narrateur se demande « quelle apparence qu'un riche yachtman ait eu la pensée d'établir sa résidence sur ce cône aride, exposé aux terribles tempêtes de l'Ouest-Atlantique » (p. 161) : la préposition « sur » réduit les possibilités à une seule, là où il se pourrait, encore une fois, que la réponse se situe dans le *dessous*. De plus, l'îlot analogue que possède Nemo dans l'Atlantique est « abrité de tous les rhumbs du vent<sup>42</sup> », sorte de démenti prospectif de la réflexion de Gaydon.

---

son sol, des parcours pour ses personnages, parfois toute l'intrigue, en tout cas une mine de suggestions", écrit Jean-Yves Tadié à propos de *L'Île au trésor*. [...] Tant il est vrai qu'une carte, un atlas ne sont pas seulement une image ou un album du monde, mais un magasin de mémoire et une réserve d'histoires en puissance. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 34)

<sup>42</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 423.

A deux encablures de la côte, la goélette stoppe « à l'entrée d'une passe ménagée au milieu d'un semis de roches à fleur d'eau » : curieuse mise en abyme de la configuration, beaucoup plus grande, du lagon du Pamplico Sound lui aussi fermé par un semis d'îlots entre lesquels les passes d'Ocracoke, Hatteras, etc., livrent passage vers l'Atlantique ou au contraire vers l'estuaire de la Neuze. Un « estuaire », sous-marin celui-là, livre passage vers le lagon intérieur de l'îlot. Le *tug* est enfin révélé, presque à la moitié du roman :

[...] j'aperçois une bouée flottante qu'un des matelots s'occupe de hisser sur l'avant. [Presque] aussitôt, l'eau, qui est très claire en cet endroit, s'assombrit, et il me semble voir une sorte de masse noire monter du fond. Est-ce donc un énorme cachalot [...] J'ai tout compris... Je sais à quel engin la goélette doit de se mouvoir avec cette extraordinaire vitesse, sans voiles ni hélice... Le voici qui émerge, son infatigable propulseur, [...] C'est un bateau submersible, un remorqueur sous-marin, un « tug »<sup>43</sup> [...]

Le verbe « se mouvoir » est préféré à celui de « naviguer » ou tout autre choix, peut-être comme renvoi discret au « mobile de la haine » ou au thème « mobilis in mobili ». Le terme *tug* est un anglicisme (*tug* ou *tugboat* pour *remorqueur*) dont l'usage fait à peu près écho au terme *monitor* utilisé par Aronnax dans *Vingt mille lieues*, ce qui était logique étant donné la popularité de ce mot juste après la guerre de Sécession pour désigner les submersibles à fins militaires. Contrairement au *Nautilus*, le *tug* n'a qu'une carrière de « monstre » ou de « cétacé » très brève, Gaydon envisageant d'abord un cachalot à cause de leur apparence similaire, puis se détrompant lorsque lui vient une réponse plus « scientifique », dans la mesure où elle couvre à elle seule la série des faits « inexplicables » recensés jusqu'ici : le sous-marin se substitue au cachalot, parce que grâce à lui, Gaydon a « tout [compris] »... Or, nous avons dit que Karraje avait un « séjour composite », se déclinant en trois éléments de dimension inégale : le *tug*, la goélette et Back-Cup. Il n'est donc pas surprenant que l'îlot soit lui aussi animalisé : il a des « entrailles » et une « carapace » (ch. IX), c'est, comme le *tug*, un animal amphibie, ce que confirme son hybridité. Simon Hart ne fait qu'échanger une prison pour une autre appartenant au même « système », un peu comme la petite grotte où séjourne brièvement Axel avant d'atteindre la caverne proprement dite. L'ingénieur chiffre d'ailleurs l'épaisseur de sa prison – « entre trente et cent mètres » – et la longueur de l'issue sous-marine – « quarante mètres à peu près » –, chiffres qui tous deux rendent une fuite à peu près impossible : difficulté de nager sans apport d'air sur une telle distance, difficulté de se creuser en secret un tunnel sur une épaisseur aussi grande. La description quantitative est aussi l'occasion d'insérer une liste vernienne, liste de cavernes en l'occurrence, avec l'inévitable caverne du Mammoth que Verne cite presque toujours en de telles occasions. La grotte de

---

<sup>43</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. VIII, p. 163-164.

l'île Staffa est elle aussi mentionnée, ajoutant donc *Le Rayon vert* aux *Voyages* avec lesquels le roman entre en intertextualité. Les grottes verniennes doivent donc apparaître accompagnées d'un échantillon, au moins, de la constellation dont elles font partie dans la globalité de l'œuvre<sup>44</sup> d'une part, dans le monde réel ayant inspiré le thème, d'autre part<sup>45</sup>. Celle de Back-Cup, toutefois, porte l'empreinte du travail humain :

[...] je distingue sur le côté septentrional du lagon les habitations de cette colonie de troglodytes, – ne méritent-ils pas ce nom ? Cette partie de la caverne, qui est appelée Bee-Hive, c'est-à-dire « la Ruche », justifie pleinement cette qualification. En effet, là sont creusées de main d'homme plusieurs rangées d'alvéoles, dans le massif calcaire des parois, et dans lesquels demeurent ces guêpes humaines. (p. 180)

Le troglodytisme chez Verne est généralement évoqué sous un jour positif, c'est même l'une des formes du refuge idéal (*Centre de la terre*, *Les Indes noires*), contrasté avec l'aspect exposé et instable des cités de la surface. Mais cette « ruche », contrairement à Nina-Ruche dans la comète d'*Hector Servadac*, n'est pas un microcosme de la société humaine idéale, mais un repaire de pirates. Nous avons vu avec Simone Vierne que la coexistence d'interprétations pessimistes et optimistes des romans verniens trahissait « un doute essentiel, en lui-même déjà pessimiste ». *Face au drapeau* exemplifie ce « revers de la médaille », en montrant que même un groupe humain uni par le crime et non la vertu peut exploiter les schémas utopiques *en étant pleinement fonctionnel*. L'homme « civilisateur » n'a pas l'exclusivité de l'usage des cadeaux d'une Nature somme toute neutre : si, comme bien d'autres<sup>46</sup> dans les *Voyages*, Bee-Hive est une ressource « dont la nature seule a fait tous les frais<sup>47</sup> », ce

---

<sup>44</sup> Ceci correspondrait alors à ce que Michel Collot appelle les déclinaisons de l'horizon interne du thème. « Le sens d'un thème résulte d'une part de la somme des différents signifiés qui le représentent dans le texte et qui constituent ce que j'appellerai son « horizon interne » ; et d'autre part de son rapport aux autres thèmes de l'œuvre qui constituent son « horizon externe ». L'horizon interne du thème comprend ses diverses modulations et déclinaisons. La thématique entend, par « modulations », les différentes variations quantitatives ou qualitatives auxquelles se prête le signifié du thème ; par « déclinaisons », la série des motifs concrets dans lesquels ce signifié est impliqué. » (« Le thème selon la critique thématique », p. 9) La grotte vernienne est introduite presque toujours accompagnée d'allusions à son horizon interne tel qu'il se décline dans les *Voyages*, et à ses homologues dans le monde réel.

<sup>45</sup> Même si, bien entendu, l'île Staffa et la grotte de Fingal existent réellement dans les Hébrides intérieures.

<sup>46</sup> Dans *L'Île mystérieuse*, c'est en ces termes que sont introduits la source sulfureuse du Creek-rouge (1<sup>e</sup> partie, ch. XII), et la demeure souhaitée par Cyrus Smith (ch. XVI) qui s'avère d'ailleurs exister, même s'il devra d'abord l'exposer en abaissant les eaux du lac. Dans *Le Village aérien*, le Congo bénéficie « d'une irrigation généreuse dont la nature a fait tous les frais » (ch. I), de même qu'elle fait tous les frais de la nourriture des Wagddis (ch. XV).

<sup>47</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. X, p. 195.

sont des malfaiteurs qui en jouissent en toute impunité. On se rapproche ici du concept d'*inversion maligne* employé par Michel Tournier dans *Le Roi des aulnes*<sup>48</sup>, où l'ossature d'un certain concept est en principe conservée mais s'accompagne d'une transformation qui en pervertit le sens originellement neutre ou positif<sup>49</sup>. Avec Back-Cup, l'effet est d'autant plus pernicieux que ce repaire de criminels réunit encore d'autres éléments « verniens » en principe inoffensifs, par exemple le « règne de la verticalité » ainsi que la « fausse » forêt :

Vers l'est, la disposition de la caverne est très différente. De ce côté, se profilent, se dressent, se multiplient, se contournent, des centaines de piliers naturels, qui soutiennent l'intrados de la voûte. Une véritable forêt d'arbres de pierre, dont la superficie s'étend jusqu'aux extrêmes limites de la caverne. À travers ces piliers s'entrecroisent des sentiers sinueux, qui permettent d'atteindre le fond de Back-Cup<sup>50</sup>.

On se souvient des algues, toutes verticales, des forêts de l'île Crespo (*Vingt mille lieues*), mais ce passage, parce que le règne minéral y simule le végétal, rappelle davantage l'étrange forêt de *VCT*, qui s'avère n'être composée que de champignons géants pétrifiés<sup>51</sup>. Au même chapitre, Axel contemple une grève où « venaient mourir les contreforts de rochers énormes qui montaient en s'évasant à une incommensurable hauteur », et qui, donc, comme les piliers de Back-Cup, soutiennent la voûte de la caverne. Et si des sentiers s'entrecroisent « à travers » les piliers de Back-Cup, les contreforts de la caverne Lidenbrock renferment<sup>52</sup> eux-

---

<sup>48</sup> « *Le Völkischer Beobachter*, organe officiel du parti gouvernemental allemand, lance la formule : plutôt des canons que du beurre. C'est sous sa forme la plus basse l'expression de la grande *inversion maligne* partout en œuvre. Des canons plutôt que du beurre, cela veut dire en termes nobles, en termes ordinaires : plutôt la mort que la vie, plutôt la haine que l'amour ! » (*Le Roi des aulnes*, Paris, Gallimard, « Folio », 1970, p. 64)

« L'une des inversions malignes les plus classiques et les plus meurtrières a donné naissance à l'idée de *pureté*. La pureté est l'inversion maligne de l'innocence. L'innocence est amour de l'être, acceptation souriante des nourritures célestes et terrestres, ignorance de l'alternative infernale pureté-impureté. De cette sainteté spontanée et comme native, Satan a fait une singerie qui lui ressemble et qui est tout l'inverse : la pureté. La pureté est horreur de la vie, haine de l'homme, passion morbide du néant. Un corps chimiquement *pur* a subi un traitement barbare pour parvenir à cet état absolument contre nature. L'homme chevauché par le démon de la pureté sème la ruine et la mort autour de lui. (*Ibid.*, p. 76)

<sup>49</sup> Cette idée existe déjà dans *Jules Verne et le roman initiatique* (S. Vierne) : « Back-Cup explose, Standard-Island, *L'île à hélice*, se disloque; le phénomène a certes, ici, des causes humaines, et non telluriques. Aussi bien, ces îles sont des sortes de « négatif » des îles initiatiques : repaires, l'une de profanes, l'autre de pirates, elles subissent alors un sort qui est châtement, comme d'une profanation. » (p. 541)

<sup>50</sup> *Face au drapeau*, ch. IX, p. 180.

<sup>51</sup> *Voyage au centre de la terre*, ch. XXX, p. 205.

<sup>52</sup> On exploite ici la légère équivoque de l'expression « à travers » : il est clair que les sentiers mentionnés se croisent *entre* les piliers, alors que les contreforts bordant la mer Lidenbrock représentent la limite de massifs

mêmes le labyrinthe souterrain qui a conduit Axel jusqu'à l'issue donnant sur la mer intérieure.

Ayant laissé découvrir à Gaydon les trois éléments de son secret – goélette, sous-marin et « tasse renversée » –, le comte d'Artigas est en passe de finir la seconde phase de son dévoilement. Il ne reste que le *nom* à révéler, et cette révélation, donnée par l'ingénieur Serkō, est précédée de préliminaires en quelque sorte symétriques, puisqu'ils sous-entendent que Serkō en sait plus qu'il n'y paraît sur « Gaydon » lui-même. Il appelle la Terre « notre sphéroïde » et emploie des références mythologiques (Pluton, Neptune et Trophonius), ce qui paraît déplacé pour Simon Hart, Serkō étant censé croire que l'ingénieur français n'est qu'un gardien ne possédant pas l'éducation nécessaire pour saisir de telles références<sup>53</sup>. Simon Hart n'est pas détrompé immédiatement, même si la réplique inattendue de Serkō (« –Et qui est-ce donc, s'il vous plaît ? –C'est le pirate Ker Karraje »), en réduisant encore une fois au silence son interlocuteur, fonctionne similairement : une révélation est différée mais en l'échange d'une autre, avec pour effet la conclusion d'un autre duel verbal au détriment du protagoniste. Il s'ensuit qu'après l'analepse sur l'îlot de Back-Cup viennent de nouvelles explications sur ce « Ker Karraje »<sup>54</sup>, sorte de nom de guerre qui rappelle fort Ayrton/Ben Joyce (*Grant, Île*), avec une histoire qui représente, somme toute, le projet d'Ayrton, lorsqu'il tentait de s'emparer du *Duncan* : « les mers de l'Ouest-Pacifique furent désolées par des attentats sans nombre, des faits de piraterie [...] une bande de malfaiteurs de diverses origines, déserteurs des contingents coloniaux, échappés des pénitenciers, matelots ayant abandonné leurs navires, opérait sous un chef redoutable ». De plus, la renommée de Ker Karraje commence par des attaques de navires, un peu comme celle de Nemo en tant que « monstre ». Troisième point commun avec les surhommes ou « héros » verniens, Karraje est « un de ces oseurs qui ne reculent devant rien ». Dans *Un capitaine de quinze ans*, l'« oseur » est opposé à l'audacieux, dont il diffère par un courage plus réfléchi (ch. II) ; toutefois d'autres *Voyages* emploient « audacieux » comme une sorte d'épithète homérique, surtout au pluriel lorsque des personnages tentent un « travail démiurgique » ou un acte héroïque et extrêmement risqué. « Oseur » peut donc être ou ne pas être un mot de sens mélioratif chez Verne, mais il ne semble pas

---

souterrains qui *contiennent* la galerie qu'a suivi Lidenbrock. C'est ce léger jeu de mots qui permet cette extension du dialogue topographique entre les deux romans.

<sup>53</sup> *Face au drapeau*, ch. X, p. 197-198.

<sup>54</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 200-202.

avoir en lui-même de connotation négative : le pirate s'approprie des attributs du héros vernien et ce n'est que par leur application malfaisante qu'il représente une perversion du thème. De même, Karraje reproduit les exploits du surhomme *ingénieur*, qui sait démultiplier sa portée en puisant aux forces de la physique. Son tug « dépassait, et de beaucoup, les successeurs des *Goubet*, des *Gymnote*, des *Zédé* et autres échantillons déjà si perfectionnés », en partie grâce aux piles hors du commun « auxquelles il empruntait sa force mécanique<sup>55</sup> », expression très vernienne. Dans *L'Île mystérieuse*, en cherchant le trop-plein des eaux du lac, « l'ingénieur pensait qu'il serait peut-être possible d'utiliser cette chute et de lui emprunter sa force, actuellement perdue sans profit pour personne<sup>56</sup> ». Dans *Maître du monde*, sur le mystérieux bateau signalé au large de la côte est des Etats-Unis (la forme nautique de l'*Epouvante*), on se demande « A quel fluide empruntait-il sa valeur dynamique<sup>57</sup> ». Une fois le sous-marin construit, le comte d'Artigas lui fait effectuer un test au large de Charleston, lors duquel le tug feint de sombrer avec son équipage, pour rejoindre secrètement l'*Ebba* en un lieu convenu. Le tug est donc une sorte de vaisseau fantôme, qui « revient » pour attaquer les navires alors qu'il n'est pas censé exister, mettant le comte d'Artigas au-dessus des soupçons.

La « rétrospective » sur Ker Karraje ne clôt pas le chapitre, toutefois : la réplique de Serkō ne fait que préfigurer la révélation finale, puisque, en surexcitant le prisonnier contre son geôlier et en poussant Artigas à venir juger de sa réaction, elle détermine un autre « duel ». Le pirate apparaissant derrière Gaydon et « [lui jetant] un regard inquisiteur » fait d'ailleurs penser à un combattant attendant l'attaque de son adversaire, afin de la parer et de lui donner le coup de grâce. Gaydon relève le défi, son apostrophe se veut impérieuse (« je vous somme de me renvoyer... »), et en quelque sorte dans les règles du combat singulier, puisqu'il appelle Ker Karraje par son nom de pirate (qui peut valoir aussi bien une insulte que la reconnaissance du statut élevé d'un ennemi). Le coup de théâtre final donne la victoire au « surhomme », qui laisse Gaydon encore une fois sans réponse : « Le comte d'Artigas est Ker Karraje...comme le gardien Gaydon est l'ingénieur Simon Hart, et Ker Karraje ne rendra jamais la liberté à l'ingénieur Simon Hart qui connaît ses secrets !<sup>58</sup>... » Le parallélisme des pseudonymes, outre son effet de joute oratoire, renverse le rapport de forces escompté par Hart dans son rôle d'accusateur, puisque c'est lui qui est « démasqué », et rappelle cet autre

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 205.

<sup>56</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>o</sup> partie, ch. XII, p. 151.

<sup>57</sup> *Maître du monde*, ch. V, p. 66.

<sup>58</sup> *Face au drapeau*, ch. X, p. 213.

coup de théâtre, à la fin d'un chapitre des *Enfants du capitaine Grant* : « C'est une erreur, reprit tranquillement le major. Il se prononce Ayrton, mais il s'écrit Ben Joyce !<sup>59</sup> » La ressemblance pourrait bel et bien être intentionnelle, puisque, dans *Grant*, Ayrton démasqué réagit en tirant sur Lord Glenarvan ; ici, la repartie de Ker Karraje produit sur Simon Hart « l'effet d'une balle tirée à bout portant<sup>60</sup> ». Le prisonnier résiste tout de même et « [croise] les bras, à son exemple », ce qui, d'ailleurs, accorde à Ker Karraje cette pose vernienne, comme chez plusieurs personnages des *Voyages* : Nemo, Ayrton, Sarcany... C'est, là encore, une marque de fermeté morale que peuvent partager les héros et les criminels de cet univers.

Comme la confrontation précédente entre Ker Karraje et Hart, cet incident ponctuel clôt derechef tout rapport direct entre eux deux, ayant à la fois changé les paramètres de l'emprisonnement du protagoniste et ajouté, de manière succincte mais significative, à la caractérisation du surhomme, qui dès lors ignore l'ingénieur la plupart du temps et parle surtout *de* lui à Serkō, ce dernier voulant l'épargner à cause de son intérêt pour un « collègue » partageant sa profession, Artigas préférant, lui, éliminer le Français. La caractérisation du surhomme va donc se reporter d'Artigas vers Thomas Roch, dès le chapitre suivant, et ceci va dans le sens symbolique du surhomme comme actant unique se déclinant en deux acteurs : nous avons vu Ker Karraje dévoiler graduellement sa nature maléfique, du comte richissime et mystérieux au pirate sans scrupules, et immédiatement après, on nous présente un Thomas Roch dont les dernières traces de conscience et de patriotisme semblent avoir disparu, et qui ne trouvera la rédemption qu'à la fin du roman. C'est comme si un seul et même personnage avait opéré une dégradation morale progressive avant d'effectuer à présent le cheminement inverse ; mais Roch et Artigas se partagent les deux moitiés de ce cycle.

Il est schématiquement assez logique que, à cette moitié du récit et point de transition du surhomme – qui aurait sans doute divisé le roman en deux parties s'il avait été plus long, comme *Un capitaine de quinze ans* dont la première partie se termine aussi après une « révélation » –, une « ouverture » soit mise à jour, dans plus d'un sens du terme. Ouverture littérale, celle du tunnel sous-marin menant hors de Back-Cup ; et issue possible à la situation critique de Simon Hart, qui non seulement ne peut rien contre les agissements de Ker Karraje mais s'attend à être éliminé une fois les secrets de Thomas Roch obtenus par les pirates. Les

---

<sup>59</sup> *Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 589.

<sup>60</sup> *Face au drapeau*, ch. XI, p. 215.

soubresauts d'agonie d'une baleine à l'intérieur du lagon agitent la surface des eaux et permettent au Français d'entr'apercevoir le point précis où se trouve l'orifice sous-marin (p. 228-229). Gaydon saura donc transmettre un message vers l'extérieur, en faisant flotter vers le tunnel un tonnelet contenant une lettre, où il révèle non seulement la cachette de Ker Karraje mais la tactique requise pour l'attaquer<sup>61</sup>. La première apparition du tug lorsque l'ingénieur français était sur le point d'entrer dans la « tasse renversée » se voit donner une sorte de symétrie dans l'arrivée de la baleine qui permettra au Français de « sortir », du moins de communiquer avec l'extérieur ; la scène est en effet similaire : « Vers trois heures de l'après-midi, un vif bouillonnement trouble les eaux pendant une minute, cesse pendant deux ou trois, et recommence dans la partie centrale du lagon. [...] Ce n'est point le tug [...] J'ai deviné [...] C'est, en effet, une baleine [...] ». Simon Hart « devine », tout comme il a « tout compris » lorsqu'il voit pour la première fois le sous-marin.

L' « entrée en scène » – dans un certain sens – de Thomas Roch, est différée ; elle a lieu dans un chapitre placé sous le signe du transitoire, de l'accélération de la narration, ayant pour titre « Pendant cinq semaines ». L'attente du contact avec le savant est donc elle-même emboîtée dans un épisode d'attente : « Durant les quinze jours qui suivent, je n'ai pas aperçu une seule fois mon ancien pensionnaire » (p. 216). L'évolution récente de Thomas Roch est ensuite déclinée en trois temps : d'abord indirectement, lorsque Simon Hart observe l'inventeur et Serkō ; puis l'altercation directe entre Gaydon et Roch ; enfin le verdict donné par l'ingénieur Grec et consacrant, au choix, la déchéance ou la pleine réalisation (sous une forme pervertie) du surhomme. « Trois ou quatre fois [...], Thomas Roch et l'ingénieur Serkō se sont promenés ensemble [...] le premier semblait écouter avec une certaine attention ce que lui disait le second. [...] Visiblement, l'état mental de Thomas Roch s'est amélioré depuis son départ de Healthful-House<sup>62</sup>. » Roch, qui a refusé son invention à l'humanité ordinaire, se laisse séduire lorsqu'on lui montre la machinerie du sous-marin et la « fabrique d'énergie électrique » : il n'accepte de partager ses secrets que sur ce qu'il perçoit comme un pied d'égalité. Et, mis face à face avec son ancien gardien – qui reconnaît que « Sa physionomie sérieuse, pensive, n'est plus celle d'un fou » –, il le rejette violemment et se remet à déraisonner (p. 220-221) ; ses ravisseurs sont ses « amis », ses « commanditaire[s] ». Certes, l'argent y a eu sa part, mais il est clair que l'avantage de Ker Karraje par rapport à Gaydon et

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 261-264.

<sup>62</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 218.

à tous les autres est que lui seul – via Serkō – a su employer « le mobile de la haine ». Que les signes de folie chez Roch réapparaissent à la seule vue de l'ex-gardien suggère une nouvelle itération du jeu de mots : la raison du Français « s'arrête » en présence de son compatriote, ou d'autres personnes ou nations cherchant à lui acheter son invention, et elle reprend sa mobilité lorsqu'il se retrouve parmi ceux qui ont stimulé en lui le seul mobile qui lui reste. Au retour du tug, la troisième étape a effet de confirmation et d'explicitation :

« Ainsi... ce que personne encore n'avait pu obtenir de Roch...

– Nous l'avons obtenu sans grande difficulté... [En le payant] [...] D'un prix invraisemblable... et, de plus, en faisant vibrer une corde très sensible chez cet homme...

– Quelle corde ?...

– Celle de la vengeance !

– La vengeance ?... Et contre qui ?...

– Contre tous ceux qui se sont faits ses ennemis [...] en le rebutant [...] Maintenant, toute idée de patriotisme est éteinte dans son âme ! Il n'a plus qu'une pensée, un désir féroce : se venger de ceux qui l'ont méconnu... et même de l'humanité tout entière !... Vraiment, vos gouvernements de l'Europe et de l'Amérique, monsieur Hart, sont injustifiables de n'avoir pas voulu payer à sa valeur le Fulgurateur Roch !<sup>63</sup> »

Les paroles de Serkō viennent, en quelque sorte, pallier l'insuffisance du point de vue éloigné de Simon Hart sur ses conversations avec le savant. Les trois étapes sont donc à la fois chronologiques et descriptives : elles ne représentent pas seulement une progression, où les manœuvres de Serkō et le choc de la rencontre avec Gaydon déterminent les changements psychologiques chez le savant français ; elles sont trois angles différents sur approximativement un même moment de l'évolution du personnage, qui se complètent. Il faut noter ici que la caractérisation de Thomas Roch lie *Face au drapeau* à *Vingt mille lieues*, par la répétition d'un thème sous une forme familière et subtilement différente<sup>64</sup> :

Pour moi, je ne me contentais plus des hypothèses qui satisfaisaient Conseil. Ce digne garçon persistait à ne voir dans le commandant du *Nautilus* qu'un de ces savants méconnus qui rendent à l'humanité

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, ch. XII « Les conseils de l'ingénieur Serkō », p. 239-240.

<sup>64</sup> « D'autres personnages se rattachent à Nemo, non par la force d'esprit, ou par la haine, mais en ce qu'ils sont irrémédiablement exclus de la société, condamnés à une solitude sans recours. [...] De même que Thomas Roch s'est mis au service d'un pirate qui porte parfois le nom de Ker Karraje, Orfanik entre au service du Baron de Gortz, vieil original dont la passion musicale aura des conséquences tragiques.

Les savants sont désormais des êtres à part, détenteurs de fabuleux secrets, ils seront employés par d'autres personnages, généralement dépourvus de scrupules. Au début de l'œuvre le savant, l'ingénieur et le réalisateur se rencontraient. Un seul homme était capable de concevoir, d'édifier et d'utiliser. Il n'en est plus ainsi désormais. A l'homme moderne des débuts, contemporain de Nietzsche ont succédé des associations aux conséquences dramatiques. » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 120)

mépris pour indifférence. C'était encore pour lui un génie incompris qui, las des déceptions de la terre, avait dû se réfugier dans cet inaccessible milieu où ses instincts s'exerçaient librement. Mais, à mon avis, cette hypothèse n'expliquait qu'un des côtés du capitaine Nemo<sup>65</sup>.

Roch est un « génie incompris » dont la folie connaît une rémission partielle dans l'« inaccessible milieu » de Back-Cup. Dans un sens, il est donc ce que Conseil croyait voir en le capitaine Nemo ; ce qui est nié dans un roman est réalisé dans un autre ; mais l'archétype du génie incompris est lui-même contesté, puisque la condition de Thomas Roch n'est, tout comme pour Nemo, « pas une misanthropie commune<sup>66</sup> » : il s'y ajoute une haine irraisonnée. Le même effet se manifeste lors de l'attaque de l'îlot et de la destruction du croiseur au chapitre XVII : « Je comprends, en l'abhorrant, ce triomphe de l'inventeur, dont la haine est doublée d'une vengeance satisfaite !... » (p. 340) On pense aussi à Palmyrin Rosette (*Hector Servadac*), que personne ne croira lorsqu'il rapportera sa découverte et son voyage sur la comète Gallia ; il n'est jamais « vengé » et le ton léger du roman ne s'y prête guère, mais sa misanthropie de génie déçu acquiert une sorte de continuité dans *Face au drapeau*, près de vingt ans plus tard.

L'échange entre Hart et Serkō permet aussi d'introduire des détails sur l'« arme de destruction massive » de l'inventeur français. Le « mobile », c'est-à-dire le projectile transportant la substance explosive, est « autopropulsif », « porte en lui sa puissance de projection » (donc ne nécessite pas un canon) : une fusée, en somme. Verne n'a pu employer la fusée pour aller *De la Terre à la Lune*, il s'est servi d'une détonation ; mais il introduit le principe même des lanceurs modernes<sup>67</sup> dans *Face au drapeau* : la « poudre à combustion progressive ». Cela aurait, certes, permis une accélération graduelle, moins mortelle pour les passagers de l'obus de la Columbiad que la déflagration du pyroxyle. Du reste, la *charge utile* de cette mini-fusée est bel et bien explosive, et d'un effet dévastateur. Les indices textuels sur sa puissance sont quelque peu contradictoires : d'une part, « quelques grammes » ont réduit en poussière « d'énormes quartiers de roche de notre littoral » (ce qui, gramme pour gramme, est comparable à la puissance des armes nucléaires...), lors de tests sur la côte (p. 243) ; d'autre part, il a fallu « cinq à dix grammes » pour excaver un mètre cube de calcaire (p. 257), lors du creusement du tunnel destiné à communiquer avec la base extérieure de l'îlot. À l'opposé de ce résultat plus modeste, l'ingénieur Serkō imagine les effets de quantités plus

---

<sup>65</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 292.

<sup>66</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 570.

<sup>67</sup> Plus précisément des « boosters », propulseurs d'appoint à poudre, comme ceux que l'on voit sur les flancs d'Ariane 5 ; les étages principaux des lanceurs modernes utilisent des ergols liquides plutôt que de la poudre.

théoriques de l'explosif en termes qui rappellent comment Cyrus Smith parle de la nitroglycérine : « Il serait assez puissant, avec une charge de plusieurs milliers de tonnes, pour démolir notre sphéroïde et en disperser les morceaux dans l'espace comme ceux de cette planète éclatée entre Mars et Jupiter<sup>68</sup> ». Un rapide calcul peut aisément montrer qu'une telle puissance dépasse même celle de l'antimatière, que nous avons brièvement évoquée dans notre étude de *Robur* et du problème du « cheval-vapeur dans un boîtier de montre ». La formule  $E=mc^2$  n'étant pas encore connue, il n'y a pas de vraie limite théorique à l'énergie que l'on peut tirer d'un explosif fait de matière ordinaire, et le pouvoir que Verne peut attribuer à la terrible arme n'est donc pas « plafonné » par les constantes physiques. Les contradictions, du reste, importent peu : l'auteur n'a sans doute pas cherché à rendre les différents chiffres rigoureusement consistants, et c'est l'idée générale de dépassement de toutes les limites connues par la technologie contemporaine qui prime dans tous les exemples. « Tenez pour certain qu'il est capable d'anéantir n'importe quel navire à une distance qui défie les plus longues trajectoires des projectiles actuels, et sur une zone dangereuse d'un bon mille », dit Serkō (nous soulignons). L'effet recherché est le même que celui noté précédemment pour la vitesse excessive de l'*Albatros* de Robur : elle ne peut certes pas réellement l'envoyer sur orbite, mais la comparaison entérine sa supériorité.

L'engin de Roch est inspiré du « canon pneumatique Zalinski », arme bien réelle dont le prototype a été testé en 1883. Selon les mots de l'ingénieur Serkō, « Il est analogue à celui du boulet Zalinski, mais cent fois plus considérable » (p. 240), cette augmentation au centuple étant d'ailleurs réitérée deux autres fois dans le roman, notamment lorsque le premier croiseur « [disparaît], démembré, éventré, coulé par le fond<sup>69</sup> ». L'auteur confère un élément de nouveauté aux « missiles », en ce qu'ils semblent d'abord manquer leur but mais « à la façon du projectile discoïde du commandant d'artillerie Chapel, reviennent sur eux-mêmes comme un boomerang australien... » : Suspense et stratagème, mais aussi addition pour ainsi dire « vernienne », qui trouve à intégrer, dans un contexte militaire, l'intérêt de l'auteur des *Voyages extraordinaires* pour l'Australie et pour le fonctionnement (jugé inexplicable dans *Les Enfants du capitaine Grant*<sup>70</sup>) du boomerang.

---

<sup>68</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 244.

<sup>69</sup> *Face au drapeau*, ch. XVII, p. 339.

<sup>70</sup> On retrouve d'ailleurs dans *Face au drapeau* l'expression « A dieu vat ! », lorsque Gaydon abandonne le tonnelet porteur du message au gré des flots, mots que prononce le capitaine John Mangles dans *Les Enfants du capitaine Grant* lorsqu'il fait filer de l'huile pour calmer momentanément les eaux tumultueuses et permettre, non à un tonnelet, mais au yacht écossais, de passer par-delà les récifs.

Le chapitre XIV orchestre la confrontation du *Sword* et du *tug*, le sous-marin « ordinaire » de la marine britannique et le sous-marin « vernien », aux performances hors du commun, de Ker Karraje. Du point de vue de la chronologie narrative et des indices textuels, cet épisode fait écho au duel des « monstres antédiluviens » de *VCT* : tous deux ont lieu approximativement aux trois quarts du récit (chapitre XIV sur un total de dix-huit pour *Face au Drapeau*, ch. XXXIII sur un total de quarante-cinq pour *VCT*) ; Axel parle du « trouble des couches reculées » et de deux monstres qui « troublent ainsi la surface de la mer » et Simon Hart d'une « lutte des deux appareils sous une eau troublée », appareils qu'il compare d'ailleurs à « deux monstres d'inégale puissance ». La différence est qu'ici le narrateur – spectateur passif, là encore – se trouve à l'intérieur d'un des deux monstres plutôt que de regarder de l'extérieur. Mais le danger n'est guère différent ; comme disait Barbicane à propos de la violence du coup de canon qui propulsera l'obus de la Columbiad, « que nous soyons dedans ou [...] devant, c'est à peu près la même chose<sup>71</sup> ». La situation du narrateur vernien transporté par ou témoin de forces le dépassant est, somme toute, la même dans ces divers romans ; il survit parce que les forces externes le veulent bien ou par décret de l'auteur, ce qui revient au même.

On sait que l'épisode se termine mal, au moins pour les officiers britanniques et leur sous-marin ; il ne s'agit pas à proprement parler d'un « cataclysme » comme les *Voyages* en contiennent tant, mais son imminence est signalée comme ces désastres le sont souvent – *VCT*, *Capitaine Grant*, *De la Terre à la Lune*, *Le Pays des fourrures...* ; c'est-à-dire par une variante de l'expression « le pressentiment d'une catastrophe prochaine ». Le journal de Gaydon relate ainsi, à la date du 23 octobre : « j'avais quitté ma cellule dans un indéfinissable état de nervosité, comme si j'eusse éprouvé le pressentiment de quelque événement grave et prochain » (p. 275). Simon Hart est accosté par le lieutenant Davon et ses hommes, qui l'emportent ainsi que Thomas Roch à bord du *Sword*, qui est décrit comme jaugeant une douzaine de tonneaux, « de dimensions et de puissance très inférieures à celles du *tug* ». Mais ils ne parviennent pas à s'échapper par le tunnel sous-marin : le *tug* arrive au même moment ; un combat entre sous-marins s'ensuit, sans doute l'un des premiers dans la fiction romanesque. Le *Sword* est éperonné et coule au fond du lagon – après avoir été *soulevé* par son adversaire (p. 290), signe de domination qui apparaît le plus souvent lorsqu'un homme ou un vaisseau fait de la main des hommes est vaincu par une force naturelle de l'univers vernien (soulevé par une vague, une baleine...). Les compartiments où se trouvaient le lieutenant et ses hommes d'équipage sont envahis par l'eau, et ils périssent, tandis que Gaydon et Roch

---

<sup>71</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. I, p. 249.

survivent suffisamment longtemps dans le leur pour être secourus par les scaphandriers de Karraje, comme il est expliqué au chapitre suivant (« Attente »). La tentative échoue donc, même si, s'ajoutant à la lettre envoyée par Hart, elle détermine l'expédition qui sera tentée contre l'îlot. Dès lors, l'idée fixe de Simon Hart devient la destruction des pirates *et de leur repaire*, ce sur quoi l'on constate une insistance particulière. « Il faut bien que l'œuvre de justice s'accomplisse tôt ou tard et amène la destruction complète de Back-Cup<sup>72</sup>... » Plus peut-être que les îles « heureuses » – comme l'île Lincoln –, cette perversion du thème *doit* être anéantie, semble-t-il ; pragmatiquement, seuls les pirates et leur arme constituent une menace, mais le lieu anti-utopique<sup>73</sup> semble devoir être lui-même détruit, pour des raisons symboliques. On peut encore relier cette idée à *L'Île mystérieuse* par la détermination particulièrement féroce à éliminer les « malfaiteurs » du domaine principal du roman : sur l'île Lincoln, le reporter Spilett est bien décidé à « purger l'île » de ses animaux carnassiers, et plus tard, Cyrus prend la résolution brusque (résolution « militaire », d'un esprit habituellement plus typique de Spilett ou Pencroff) de surprendre tous les convicts réunis dans l'habitation du corral et d'en finir définitivement avec eux<sup>74</sup>. Soit dit en passant, ceci ne se réalisera pas, et c'est la force quasi divine de l'île qui éliminera les convicts ; de même, c'est le revirement patriotique de Thomas Roch, et non l'action militaire – quoique héroïque – des cinq croiseurs, qui détruira la « tasse renversée ». Sans doute cet impératif de destruction vise-t-il plus les criminels et leur corruption du microcosme social vernien, mais indirectement, il dénote la vision mitigée qu'a Jules Verne de la technologie<sup>75</sup>, et sa désapprobation sans

---

<sup>72</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. XV, p. 309-310.

<sup>73</sup> Etrange jeu de mots, nous l'admettons, puisque « lieu anti-utopique » enchaîne la notion de lieu, le préfixe négatif, puis un autre préfixe négatif (« u »), et enfin une seconde référence au lieu (« topia »). Back-Cup n'est pas une « dystopie » au sens habituel, c'est une perversion du cloître idéal plutôt qu'une représentation du pire lieu possible, puisque, tout en étant au service du mal, l'îlot et sa communauté fonctionnent fort bien et d'une manière somme tout similaire à certaines communautés verniennes comme la Terre-Chaude (*Servadac*) et ses similaires *alvéoles*. Si Artigas est Nemo en plus sombre, Bee-Hive est le pendant maléfique de Nina-Ruche ; d'ailleurs contrairement à la « ruche » des habitants de Gallia elle ne reçoit pas le nom d'une personne, et encore moins celui d'une fillette innocente...

<sup>74</sup> « Tous cinq s'avancèrent vers la porte, et, en effet, à travers les vitres de la fenêtre qui leur faisait face, ils virent trembloter une faible lueur. [Cyrus Smith] prit rapidement son parti.

“C'est une chance unique, dit-il à ses compagnons, de trouver les convicts enfermés dans cette maison, ne s'attendant à rien ! Ils sont à nous ! En avant !” » (Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 692)

<sup>75</sup> « [...] D'autant que, dans les romans de [Verne], la science est elle aussi remise en question. Elle qui était l'une des garanties du vrai, et jouait donc sa part dans le trompe-l'œil, est subvertie, et il y a plus, dans ce do-

équivoque lorsque la technologie a des applications exclusivement militaires (quoique, théoriquement bien sûr, le Fulgurateur Roch puisse être et ait été employé pour des opérations de simple creusage, comme la dynamite dans la réalité). Ce n'est pas tant un rejet du progrès technique qu'une amère déception face à l'incapacité de l'humanité – ou d'une fraction non négligeable de l'humanité – à ne pas le tourner vers la destruction.

Simon Hart tentera une dernière fois de « sauver l'âme » de Thomas Roch, sans succès, et si la séquence n'a pas l'impact des scènes de l'hécatombe de *Vingt mille lieues* ainsi que celle de l'épave du *Vengeur*, on croit tout de même entendre Nemo dire « Je suis l'opprimé, et voilà l'opresseur ! », lorsque Hart apprend au savant qu'il est aux mains de pirates, et que Roch rétorque « ...les pirates, ce sont ceux qui oseraient me menacer jusque dans cette retraite [...] ce sont ces hommes qui m'ont repoussé sans vouloir m'entendre<sup>76</sup> ». L'inversion du statut de pirate ou de bandit rappelle d'ailleurs la remarque ironique de Nemo, face à la proximité des Papouas dans le détroit de Torrès, que, s'agissant de « sauvages », il en avait rencontré partout, y compris, autrement dit, dans les pays dits civilisés. Mais là où l'on sent une trace d'assentiment de l'auteur vis-à-vis de son personnage de *Vingt mille lieues sous les mers*, *Face au drapeau* opère une dégradation morale, où les répliques du savant trahissent davantage la folie qu'une part de vérité. Mais le statut de surhomme lui revient tout de même, comme il revient à Ker Karraje, et le texte le confirme peu après : « Et puis, Artigas ou Ker Karraje, qu'importe !... N'est-ce pas lui, Thomas Roch, le maître de Back-Cup ?... N'est-il pas le possesseur de ces richesses que vingt années de meurtres et de rapines y ont entassées ?<sup>77</sup>... » Le comte et son alter ego sont interchangeables, et Artigas et Roch comme maîtres de l'îlot sont aussi interchangeables ; la fusion des deux composantes du surhomme déchu est complète, ce qui, selon la règle de la détresse maximale avant le dénouement<sup>78</sup>, est entièrement logique.

---

maine, qu'un clin d'œil, sans doute parce que la question est porteuse d'une angoisse qui est bien aussi la nôtre. Car elle ne garantit pas le progrès, comme voudrait le faire croire l'idéologie régnante. Le ballon, le sous-marin, l'hélicoptère, sont montrés comme des outils de combat, et en ce sens, Jules Verne a été trop bon prophète. [...] En ce cas, même si la prophétie ne s'est pas réalisée sous cette forme, les inventions traduisent la peur de l'homme devant la destruction de la terre, l'Apocalypse. Jules Verne est fort pessimiste sur les capacités de l'homme à bien user du progrès. [...] Toute la correspondance atteste d'ailleurs sa méfiance devant le monde de son époque, où il ne voit qu'intrigues et scandales. » (Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 71-72)

<sup>76</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. XVI, p. 324.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>78</sup> C'est, comme Jean-Yves Tadié le remarque pour *Michel Strogoff*, « le motif de l'effondrement près du but : le héros court d'autant plus de danger qu'il est près de vaincre, selon la figure rhétorique de l'antithèse... » (*Le Roman d'aventures*, p. 91). Nous étudierons *Strogoff* immédiatement après *Face au drapeau*.

Le dernier chapitre faisant partie des « notes de l'ingénieur Simon Hart » est le XVII<sup>ème</sup> ; il a pour titre « Un contre cinq », référence à la confrontation entre Thomas Roch (et les pirates) et les cinq navires de guerre. La scène est relatée par l'ingénieur français, qui a réussi à se faufiler hors de la caverne, le tunnel n'étant plus surveillé (p. 331) à cause de l'engagement imminent. Nous hésitons à aller jusqu'à parler de constante, mais, dans un certain nombre de scènes de bataille, Verne semble avoir choisi pour les assaillants un nombre dont le premier chiffre est cinq : six contre cinquante dans *L'Île mystérieuse* (les six colons de l'île Lincoln contre les cinquante convicts du brick le *Speedy*), seize contre cinquante dans *Mathias Sandorf* (la bataille de la Casa Inglese entre le groupe du docteur Antékirtt et la bande de Zirone), un contre cinq...

Conformément à la perversion du thème qui fait loi dans ce roman, ce ne sont pas les protagonistes, cette fois, qui sont numériquement inférieurs ; ce sont les pirates qui, pour un temps, triomphent de forces supérieures grâce à l'arme imparable du savant. On pense à la technologie des fusées, employée par le Troisième Reich via des savants tels que Wernher Von Braun, à des fins purement militaires ; le Fulgurateur Roch préfigure autant les armes nucléaires que le V2 allemand.

Il importe, semble-t-il, que la rédemption du savant ait lieu de sa propre initiative, aussi n'y aura-t-il pas de énième tentative par Gaydon de le dissuader ; toutefois, la scène est jouée sous forme d'hypothèse et de velléité, comme c'est souvent le cas dans les *Voyages* :

Non !... Cela ne sera pas... Je vais m'élancer sur Thomas Roch... Je vais lui crier que ce bâtiment est français... Il ne l'a pas reconnu... il le reconnaîtra... [...] Au risque d'être aperçu, – et que m'importe ? – je rampe le long des roches... Je veux être là pour soutenir Thomas Roch et l'empêcher de faiblir !... Dussé-je le payer de ma vie, je l'adjurerai une dernière fois au nom de sa patrie !... Je lui crierai :

« Français, c'est le pavillon tricolore qui est arboré sur ce navire !... Français, c'est un morceau de la France qui s'approche !... Français, seras-tu assez criminel pour le frapper ?... »

Mais mon intervention ne sera pas nécessaire<sup>79</sup>...

Il est intéressant que Verne, avant de mettre son personnage face au drapeau – c'est-à-dire face au pavillon du croiseur français, qui s'avance à toute vapeur après la destruction du premier navire – ait exploité au maximum l'équivoque sur la dualité antagoniste-protagoniste, sur le statut de « véritable » pirate ou bandit, et l'inversion des rôles tenus par le savant (habituellement bénin) et les grandes puissances (qui sont au mieux discrètement critiquées par l'auteur, au pire possèdent le statut d'opresseur, comme les Anglais dans *L'Etoile du Sud*). Le patriotisme est la valeur centrale du roman et c'est elle qui rachète le surhomme

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. XVII, p. 342-343.

déchu ; mais quelques instants avant la révélation de sa nationalité, le navire français est d'abord présenté presque comme un navire pirate – autrement dit, comme Roch perçoit ses « ennemis » : aucun pavillon ne flotte à sa corne, le narrateur n'arrive pas à deviner sa nationalité (on pense à la scène de l'*Île mystérieuse* où les colons tentent de reconnaître quel navire est en train d'approcher la Baie de l'Union). Ensuite viennent tambours et sonneries, et le pavillon est hissé : hors contexte, le rituel ordinaire d'un navire se préparant à une attaque au nom de la patrie ; mais ici, et avant reconnaissance du drapeau, on pense aussi au coup de canon du *Speedy* lorsqu'il arrive en vue de Granite-house : « pure forfanterie de pirates », dit alors le texte. L'ambiguïté n'est levée qu'au dernier moment.

Le savant reprend donc ses esprits, refuse de faire feu sur le croiseur français, détruit l'étui permettant la mise à feu des projectiles et s'échappe vers le couloir pour faire sauter l'îlot et la technologie de mort qu'il contient ; la focalisation interne, via le journal de Simon Hart, se termine précisément avant l'explosion, tout comme le journal d'Axel s'achève au moment où l'éruption du Stromboli l'éjecte par le cratère. L'explosion éruptive « purge » au sens d'évacuation – sorte d'expulsion qui a été parfois interprétée comme une naissance, le rejet de la progéniture humaine par la terre mère –, alors que l'explosion de Back-Cup purge au sens de la (triple) purification : le repaire de pirates est détruit, l'arme terrible est perdue, et les méfaits de l'inventeur sont expiés ou du moins cessent de menacer toutes les marines du monde. Il ne reste plus de la « tasse renversée » qu' « un amas de roches fumantes, roulant les unes sur les autres comme les pierres d'une avalanche. [...] un entassement de récifs<sup>80</sup> », ce qui rappelle le sort de l'île mystérieuse, dont il ne restera que le sommet du massif de Granite-house, laissant les colons pour morts, avant que Robert Grant vienne les secourir. Simon Hart est le seul survivant de Back-Cup ; il est recueilli en état d'inconscience mais « devait survivre à cette catastrophe – seul de tous ceux qui en avaient été les trop justes victimes ». Le texte insiste qu'il ne reste rien de la *caverne* : le savant est englouti avec le chef des pirates, deux facettes maléfiques du surhomme, immergées avec leurs inventions et leur refuge secret, tout comme le capitaine Nemo, racheté par les services rendus aux naufragés, meurt dans son sous-marin au milieu de la crypte Dakkar, dont il ne restera plus rien après destruction de l'île<sup>81</sup>. Les restes de Back-Cup se confondent avec les bancs rocheux de l'ouest des

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 349.

<sup>81</sup> Simone Vierre parle d'une « prison cinq fois redondante et emboîtée » (Nemo enfermé dans le *Nautilus*, au milieu d'un lac, dans une grotte, cachée par le mont Franklin, au centre d'une île), ce qui représente « la Mort définitive, sans survie possible » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 720).

Bermudes ; ils se dissolvent dans la géographie du monde réel et n'ont jamais existé, en quelque sorte : le souhait d'anéantissement total exprimé par Gaydon est exaucé, l'abominable perversion du thème du progrès a été oblitérée, avec l'espoir sous-entendu que cela se réalise à l'extérieur de la fiction.

Nous avons dit au début de cette étude que *Face au drapeau* offrait un « cas rare où le jeu de permutations agent-patient entre les forces de l'univers vernien s'ouvre sur deux types de surhomme », faisant une sorte d'entorse au monomythe vernien que nous avons proposé. Il en a résulté une dynamique un peu différente des trois romans précédemment considérés, toutefois nous avons vu que divers schémas récurrents des *Voyages extraordinaires* se sont fidèlement manifestés, ainsi qu'une solide intertextualité entretenue avec d'autres *Voyages*, qui à première vue auraient pu sembler déconnectés du type de roman qu'est *Face au drapeau*. Le roman est atypique mais loin d'être dénué d'intérêt ; toutefois certains critiques ont perçu la divergence – en partant d'une grille d'analyse différente –, et leurs conclusions pourraient expliquer que l'on puisse trouver ce roman moins *vernien*, ou qu'il porte moins à la rêverie que d'autres. Citons encore S. Vierre :

[...] le premier groupe [de romans] [...] offrait un piège, dans lequel [Verne] est parfois tombé, surtout dans la seconde partie de sa vie : car il s'est souvent contenté d'inventer de nouveaux voyages [...] sans que les épreuves gardent la même forme symbolique parfaite qu'ils avaient dès le *Voyage au centre de la terre* [...] le sens profond se dilue pour ne réapparaître que dans certaines scènes, et sous forme de traces diffuses, d'images qui gardent une certaine référence à la symbolique initiatique. Lorsque le canevas est héroïque, la figure même du Monstre peut être ambiguë ; malheureusement, il arrive aussi au romancier de réduire les dimensions du Monstre, qui devient alors un ennemi politique ou un bandit, et cela est plus grave, car l'archétype alors est édulcoré et perd ses résonances dans l'imagination du lecteur<sup>82</sup>.

C'est par rapport au schéma initiatique que certains romans sont ici vus comme des anomalies ; nous ne doutons pas, toutefois, que les déviations soient aussi enrichissantes que les versions fidèles à un certain modèle, surtout lorsqu'elles en gardent une part suffisante pour que les différences soient en elles-mêmes des structures dignes d'intérêt. Ces cas rebelles au patron idéal des premiers *Voyages extraordinaires* sont heuristiques : ils sont susceptibles, en élargissant le champ d'investigation sans faire perdre leur sens aux précédents déjà établis, de tenter de comprendre l'exploration par Verne d'un champ des possibles qu'il a toujours voulu plus large que le domaine implicitement défini par le contrat hetzelien, et *Face au drapeau* paraît dix ans après le décès de l'éditeur. Le surhomme et le monstre dans ce cas

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 64.

particulier ne font qu'un, et le surhomme fait face à lui-même, évacuant le rôle habituellement donné à la nature ou à la force énigmatique, et trahissant peut-être l'inquiétude chez Verne que, même une fois la nature conquise et ses cataclysmes conjurés, il reste à craindre l'anéantissement de l'homme par l'homme, dans le même mouvement qui lui avait permis de se libérer des contraintes de l'état de nature. Conserver les avantages de la technologie et se prémunir contre ses dangers constitue un point d'équilibre précaire, et il faut, nous dit peut-être l'auteur, trouver toujours le moyen de placer l'homme face au drapeau : appeler à des valeurs (le patriotisme peut n'être qu'un exemple à fin d'illustration) susceptibles, en accord avec l'aphorisme de Rabelais, de préserver une *conscience* du progrès technique, et ne pas laisser triompher le mobile de la haine...

### 3 – D’autres surhommes, le héros sans la machine.

#### 3-a) Michel Strogoff

*Deux gardes voulurent le contraindre à se courber, mais ce furent eux qui furent couchés sur le sol par la main du robuste jeune homme. (Michel Strogoff, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 227)*

La première période des *Voyages extraordinaires* se termine traditionnellement par *L’Île mystérieuse* (1874-1875). L’extraordinaire géographique et les machines merveilleuses ne disparaissent pas, mais diminuent, et Jules Verne se tourne vers le roman « combiné ». Dans cette perspective, *Michel Strogoff* (1876) apparaît comme une sorte de chaînon manquant : sa lecture est une expérience indéniablement très différente<sup>1</sup> de celle de romans tels que *Voyage au centre de la terre*, *Vingt mille lieues*, *Capitaine Grant*, etc., et cependant il s’oriente assez littéralement selon une trajectoire – voire même à peu près selon un parallèle constant, un peu comme le 37<sup>ème</sup> degré pour Lord Glenarvan et ses compagnons –, puisque le trajet Moscou-Irkoutsk va assez rigoureusement de l’ouest vers l’est. Le roman est effectivement combiné dans la mesure où l’intrigue y abonde – trahison, espions, machination diabolique –, et où la difficulté du parcours physique vient en grande partie de l’adversité humaine, même lorsque des ennemis réels ne sont pas à proximité.

Michel Strogoff n’est nullement intimidé par un trajet Moscou-Irkoutsk, et il aurait même préféré l’effectuer en hiver, où le sol gelé rend le déplacement plus aisé et plus rapide – le voyage « facile », qui ne sera fait qu’en sens inverse à la fin du roman, une fois le traître *mort* et le héros et l’héroïne *mariés* : l’obstacle géographique n’a plus lieu de faire barrage sérieux à la marche du héros une fois le nœud de l’intrigue résolu, et la direction est-ouest figure presque un « sud<sup>2</sup> », une descente, physiquement plus aisée que la montée. On sait, d’ailleurs,

---

<sup>1</sup> « Au sein des *Voyages extraordinaires*, ce roman occupe une place à part qui le différencie de la plupart de ceux qui l’ont précédé. Rien d’extraordinaire, en effet, ni sur le plan scientifique (notoirement absent) ni sur le plan géographique. Un héros domine, presque monolithique, animé par un sens du devoir peu commun : c’est là l’extraordinaire, plus psychique que physique. Il est cependant engagé dans la logique d’un parcours, caractéristique de tous les romans de Verne, et c’est en cela surtout qu’il se rattache à eux quand il traverse une partie du monde [...] » (Jean-Luc Steinmetz, in *Michel Strogoff et autres romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017, préface p. xv)

<sup>2</sup> Et, quoique le fait soit assez approximatif, la Sibérie dans l’imaginaire collectif est perçue comme plus froide, plus « arctique » que les parties occidentales de la Russie, même celles situées à la même latitude. Le

comment Phileas Fogg aurait perdu un jour au lieu d'en gagner un s'il avait fait son tour du monde vers l'ouest ; le voyage ne doit pas échouer, il se fait donc vers l'est, mais il doit aussi être difficile, et contenir de l'imprévu qui dépasse la somme des barrières physiques connues de l'itinéraire<sup>3</sup>. La nécessité de l'incognito, la menace permanente de rencontrer les troupes tartares, et les confrontations avec l'alter ego maléfique Ogareff, rendent d'elles-mêmes le voyage plus ardu, et ceci avant que l'on ne tienne compte du péril qui s'y ajoute lorsque ces dangers sont concrétisés (poursuivi par les « Usbecks » (Ouzbeks), frappé à la lance par les Tartares, démasqué par Ivan Ogareff).

Une autre différence notable avec la plupart des *Voyages* précédents est la relative absence d'une dynamique de groupe<sup>4</sup>. « Le » protagoniste, si l'on doit en choisir un seul, n'est pas « narré » de l'extérieur par un personnage important, tel Nemo par un Aronnax admiratif ou Lidenbrock par un Axel réticent : le récit global se déroule à peu de chose près de son point de vue, même si au sens strict la focalisation varie beaucoup dans le roman, sautant d'un point de vue « externe mais qui en sait trop » (courant chez Verne, qui, sauf peut-être lors des conclusions ou des grandes révélations, va rarement jusqu'au point de vue omniscient et ne le prolonge pas) à Strogoff ou Nadia, Marfa, Alcide Jolivet voire Ogareff. Michel Strogoff interagit

---

voyage de Moscou à Irkoutsk est un voyage vers un « nord » thématique, là même où c'est aussi un voyage vers l'Orient et donc l'Autre. D'ailleurs, le voyage commence en juillet et s'achève dans la première semaine d'octobre ; il fait donc plus froid à mesure que le héros s'avance dans la Sibérie, et l'Angara est partiellement gelé à son arrivée ; l'axe du temps, de l'été vers l'hiver, supplée le fait que l'axe du périple soit en longitude plutôt qu'en latitude.

<sup>3</sup> Itinéraire avec lequel l'auteur ne se défend pas de jouer pour les besoins de l'histoire : « Parfois l'erreur est voulue : Verne met lui-même son contrat à l'épreuve en trichant par rapport au savoir. Par exemple, à propos de *Michel Strogoff* [...] la ville de Kolyvan a été déplacée de 250 kilomètres, ce qui permet à Michel Strogoff d'échapper aux Tartares en franchissant le fleuve Obi et de retrouver les deux journalistes [...] Ailleurs ce sont de véritables tours de passe-passe qui permettent à un épisode de se dérouler. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 27)

<sup>4</sup> Nous entendons « dynamique de groupe » sous sa déclinaison vernienne. Le manque de complexité (perçu ou avéré) des personnages verniens fait partie des raisons pour lesquelles la critique littéraire a ignoré Verne pour un temps ; on a remarqué par exemple le manque quasi-total de conflit dans le groupe utopique des colons de l'île Lincoln (voir Simone Vienne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 753). Même dans les romans verniens où le groupe importe autant ou davantage qu'un héros singulier, il n'y a somme toute pas beaucoup de conflit interne (avec quelques exceptions comme les dissensions d'*Un hivernage dans les glaces*). A notre sens, même cette dynamique peu conflictuelle des *Voyages* principaux, servant plus à la création d'une micro-utopie et d'une certaine atmosphère qu'à une étude psychologique approfondie, manque à peu près à *Michel Strogoff*.

avec la plupart des personnages, mais rarement avec plusieurs à la fois comme le ferait Cyrus Smith, Edward Glenarvan ou d'autres « pivots » des microcosmes sociaux verniens.

L'on est tenté de croire que son énergie surhumaine, son idée fixe, sa détermination de fer à arriver au but (même lorsque sa lettre a été prise et lue et que le traître doit arriver avant lui), absorbent toutes les autres perspectives et, partant, ramènent tout à lui, lors même que, strictement parlant, une bonne partie du récit est relatée d'un point de vue autre que le sien et que l'on ne sait souvent pas grand-chose de son intériorité. Jean-Yves Tadié remarque que « *Michel Strogoff* est le premier titre de Jules Verne qui se réduise au nom du personnage principal : tout se passe comme s'il avait eu quelque répugnance, pendant dix ans, à employer ce procédé (que l'on rencontre cependant souvent dans le "roman médiéval")<sup>5</sup> ». C'est un accident, puisque le titre devait être *Le Courrier du czar* et a été changé à la demande de l'ambassadeur russe Nicolas Orloff. Mais cela peut aussi être significatif. Nous sommes d'avis que le personnage monopolise le roman éponyme bien plus sans doute que pour *Mathias Sandorf*, qui, quoique similaire sur certains points<sup>6</sup>, n'est pas « aspiré » au même degré par son seul héros – Strogoff, maelström humain qui attire amis et ennemis à lui au fil de son irrésistible progression vers Irkoutsk – et accorde plus d'indépendance, plus d'action qui ne sont pas totalement tributaires du protagoniste principal, à d'autres personnages.

Le paradoxe somme toute fécond de *Michel Strogoff* est que le héros éponyme agit par profonde subordination à une autorité supérieure – « pour la patrie et pour le Père » – et en même temps semble porter en lui toute la force motrice du *Voyage*. Glenarvan, Cyrus Smith, Michel Ardan, Lidenbrock : autant de héros verniens dont la motivation peut sans concession majeure être vue comme *interne*, le désir d'exploration, de sauver des infortunés, de faire avancer la science ; ils n'ont qu'un contrôle tout relatif sur leur propre cheminement et

---

<sup>5</sup> Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 76.

<sup>6</sup> « Sangarre retrouve Strogoff, Féofar-Khan le soumet au terrible supplice, Ogareff prend sa place et tente de le tuer. Ce n'est d'ailleurs pas la seule trinité monstrueuse des œuvres de Jules Verne : les adversaires de Mathias Sandorf sont trois, eux aussi ; l'âme en est Sarcany, qui entraîne le faible et cupide Thoronthal, malhonnête sans grandeur (au contraire de Sarcany, qui est la méchanceté à l'état pur), et l'aide Zirone, « aventurier à toutes mains », remplacé ensuite par Carpena dans le même rôle. [...] Mais dans *Michel Strogoff* comme dans *Mathias Sandorf* (dont les noms présentent de curieuses assonances et les mêmes initiales), malgré le désir évident de peindre des « misérables », Jules Verne retrouve indirectement la nature sacrée du monstre, en faisant d'Ogareff un « homme de grand mérite et d'une audace à toute épreuve », de Sarcany un homme courageux dans la défaite, qui accueille les accusations avec l'attitude favorite des héros verniens, les bras croisés, et la sentence avec une impudence qui ne manque pas de grandeur et rappelle Ayrton. Le monstre *aurait pu* être un héros... » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 512)

finissent par être dominés ou emportés par une force supérieure. Avec Strogoff, c'est presque par décret divin, par décret du « Père » (ainsi est appelé le tsar) que le courrier doit aller à Irkoutsk, l'impulsion initiale est celle du patriotisme<sup>7</sup> et de l'obéissance au maître ; mais une fois « chargé », le héros devient une force que rien ne pourra stopper. Bien sûr, il lui arrive d'être défait, ralenti, blessé, mis en péril, mais son ultime victoire est elle aussi promise « par décret » tout le long du récit, c'est-à-dire par de multiples verbes généralement au futur que martèle Strogoff avec une obstination qui sonne comme un ordre : « Je passerai », « J'arriverai » (plusieurs fois), « J'ai juré d'aller à Irkoutsk ». Comme le dit le texte – en utilisant les guillemets d'ailleurs –, le courrier du czar est un « exécuteur d'ordres ». Autrement dit, une fois l'impulsion donnée de l'extérieur, il se l'approprie, et d'une certaine façon s'approprie aussi le caractère presque divin du « Père », puisque c'est de sa volonté sacrée qu'il s'est juré d'être le véhicule ; l'inévitabilité de la volonté du czar devient inévitabilité de la progression du courrier.

Dans l'optique du monomythe de Joseph Campbell, le héros est l'homme qui s'est entièrement soumis<sup>8</sup> (« *The hero is the man of self-achieved submission* »). Les héros verniens se soumettent généralement près de la fin, dans la phase de la Chute, lors du renversement en faveur des forces naturelles ; Simone Vierre a remarqué qu'une initiation est accordée ou non,

---

<sup>7</sup> A ce sujet, Jean-Paul Dekiss et Michel Serres constatent à la fois la différence entre le héros vernien et le héros des mythes anciens et la manière dont Strogoff se rapproche de ses derniers en se singularisant par rapport aux protagonistes verniens :

« – *Le mythe a besoin du héros, qu'il travaille pour ou contre la science. Strogoff est un héros entier, plus proche qu'aucun autre des héros grecs. Le devoir est omniprésent dans le roman. Mais, par ailleurs, Nemo, Hatteras, Sandorf, sont aussi des personnages héroïques...*

[...] Par rapport à lui [au héros grec], plutôt politique, militaire et patriote, militant pour faire bref, le héros vernien me paraît avoir une caractéristique de plus : il consacre sa vie à la connaissance. [...] Nemo reste un héros politique, certes, mais cela se voit moins, au cours du récit, que sa passion pour la géographie et la biologie, atolls et banquise, huître et perles, cachalots et lamantins... De son bureau, par une sorte de hublot, il observe les poissons. Invente-t-il l'océanographie ?

– *Le héros grec n'était que « militant » ?*

– Religieux et militaire [...] puis, devenu plus historique, patriote et politique chez les Romains. Dumézil, dont nous avons parlé, analyse fort bien ce passage gréco-romain du mythe à l'histoire.

– *Et le sens du héros intermédiaire entre les dieux et les humains ?*

– Chez Jules Verne, cette dimension, conservée pourtant, me paraît, peu à peu, s'effacer. L'homme, seul, contemple l'horizon, les bras croisés. » (*Jules Verne aujourd'hui*, p. 204-205)

<sup>8</sup> Joseph Campbell, *Le Héros aux mille et un visages* (voir bibliographie ; p. 16 pour la version anglaise et p. 25 pour la traduction d'Henri Crès).

atteint un niveau plus ou moins élevé et se fait à un prix plus ou moins sévère dépendamment de la nature du but poursuivi : « Lorsque le but n'est pas l'or, mais un dessein proprement scientifique, comme la mesure du méridien terrestre, dans *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872), le but est effectivement atteint<sup>9</sup> ». Or, dans un certain sens, Michel Strogoff, dont on peut croire qu'il a rejoint le corps des courriers du czar moins par obligation que par choix, a déjà accompli cette *self-achieved submission*, dès le début du roman. Il n'y a pas vraiment de destruction du moi<sup>10</sup>, de descente dans les enfers, de mort symbolique à effectuer<sup>11</sup> ; le courrier du czar, qui s'est déjà offert corps et âme à une certaine cause, demeure inébranlable tout le long du récit, et son unique moment de « faiblesse » est compensé, en quelque sorte, par le fait qu'il constitue lui-même une victoire physique : il arrête le knout qui allait s'abattre sur sa mère – ce qui le trahit, comme l'espérait le traître –, et en lacère le visage d'Ogareff<sup>12</sup>. Après avoir été aveuglé (croit-on) par la lame surchauffée de l'exécuteur tartare, Strogoff semble avoir aussitôt l'intention (après avoir embrassé sa mère) de se remettre en route d'une manière ou d'une autre : « Puis, il se releva, et, tâtant du pied, cherchant à tendre ses mains pour se guider, il marcha peu à peu vers l'extrémité de la place ». Il aurait sans doute échoué sans Nadia, dont la présence renforce le faux-semblant de sa cécité, mais il se met tout de même en mouvement – avec ou sans espoir

---

<sup>9</sup> Simone Vierne, *\_\_\_ roman initiatique*, p. 112. Voir aussi son commentaire sur John Hatteras, p. 443.

<sup>10</sup> « Et, là où nous pensions trouver un monstre, nous trouverons un dieu ; là où nous pensions tuer l'autre, c'est notre propre *ego* que nous sacrifierons ; là où nous pensions cheminer vers un monde extérieur, nous atteindrons le centre de notre propre existence ; là où nous pensions être seuls, nous serons avec le monde tout entier. » (Joseph Campbell, *op. cit.*, p. 30)

<sup>11</sup> Ceci reste fort discutable, et nous n'y voyons qu'une lecture très partielle à fin d'interpréter la singularité du personnage. La perte de la vue est de toute façon une forme de mort symbolique, qui a d'ailleurs lieu au milieu du roman et est soulignée par divers indices textuels ; et S. Vierne note un autre épisode de renaissance que nous citons ci-après, et qui peut représenter la fin différée, voire la « fractale » tardive, de l'épisode de mort du héros représenté par l'aveuglement. On peut alors revoir à la baisse le statut de « soumission a priori » de Strogoff comme un niveau d'initiation prérequis, ce qui fait de l'aventure un degré plus élevé d'initiation.

« Nous ne saurons que plus tard comment les héros ont pu renaître ; car à ce moment, ils paraissent définitivement perdus : Michel a *plongé dans l'eau*, pour en ressortir à l'intérieur de la ville [...] Mais sa renaissance ne sera complète que s'il *retrouve enfin son nom*, que lui a ravi Ogareff – autre marque du dépouillement et de la mort du héros. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 126)

<sup>12</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 217.

– *avant* qu'elle n'intervienne pour le guider<sup>13</sup>. Peut-être plus encore que Phileas Fogg, Michel Strogoff évoque la mythique machine à mouvement perpétuel, qu'aucune usure n'arrête :

Nadia ne pouvait plus se traîner, mais elle pouvait voir pour lui. Il la prit dans ses bras et s'enfonça dans le sud-ouest de la province. [Plus] de deux cents verstes lui restaient à parcourir. Comment les fit-il ? Comment ne succomba-t-il pas à tant de fatigues ? Comment put-il se nourrir en route ? Par quelle surhumaine énergie arriva-t-il à passer les premières rampes des monts Sayansk ? Ni Nadia ni lui n'auraient pu le dire ! [Et] cependant, douze jours après, le 2 octobre, à six heures du soir, une immense nappe d'eau se déroulait aux pieds de Michel Strogoff.

C'était le lac Baïkal<sup>14</sup>.

Tout bien considéré, le roman diffère donc des *Voyages* où la progression voire la direction sont contrôlées de manière croissante par des forces extérieures. Les difficultés augmentent indubitablement, mais il n'y a pas la « perte de motricité » omniprésente dans d'autres romans<sup>15</sup>. La difficulté ou l'impossibilité de se nourrir fait peut-être écho à la pénurie de charbon à bord de l'*Henrietta* (*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*), qui n'arrête pas Phileas Fogg ; pour Strogoff, la question du « carburant » (nutritif) est résolue simplement par l'ellipse, et donc, symboliquement, il n'en a en quelque sorte pas besoin. Les obstacles naturels sont nécessaires à la logique du voyage comme parcours géographique, mais ce sont surtout des obstacles humains qui sont susceptibles de mettre en échec le courrier du czar : les Tartares, l'espèce de revers maléfique du surhomme que constitue Ivan Ogareff, et la tzigane Sangarre. Il n'y a peut-être que Sangarre qui, somme toute, se possède totalement lorsqu'elle est en présence de Michel (en connaissance de cause ; il y a une scène où Ogareff semble dominer Strogoff mais c'est parce qu'il s'imagine n'avoir face à lui qu'un simple marchand). Curieux paradoxe : Verne semble osciller entre la tentation d'un acteur subalterne, sorte d'esclave volontaire d'Ogareff<sup>16</sup>, dont la mort ne sera relatée qu'en une seule phrase (dans la Conclusion du roman), et celle d'un personnage féminin remarquablement puissant, indépendant, plus ou moins consciemment érotisé (elle est à un moment « superbe dans son costume

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 236.

<sup>14</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 282.

<sup>15</sup> Tout en notant les spécificités du roman parmi les *Voyages extraordinaires*, J. Y. Tadié a associé *Michel Strogoff* avec *La Maison à vapeur* et *Mathias Sandorf* sur la base d'un certain nombre de ressemblances : « [...] le rôle subordonné ou inexistant de la machine ; le trio central : un homme, une femme, un adversaire ; le thème du poursuivant/poursuivi ; la longueur (il s'agit de volumes doubles) ; les troubles politiques. [...] Dramas individuels, dramas politiques [...] dramas enfin de la mobilité, puisque les héros de Verne ne sont pas de ceux qui attendent la mort dans un fauteuil [...] » (*Op. cit.*, p. 72-73)

<sup>16</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 191.

étrange » et à un autre « [se tient] dans une pose superbe »), qui donne la réplique à l'ex-colonel et est à l'origine de la ruse qui forcera Strogoff à se trahir<sup>17</sup>.

Aucune force humaine ou naturelle ne se saisit de la direction des événements au détriment du héros dans les derniers segments du parcours, et il n'y a pas de « chute » au sens habituel, avec toutefois deux nuances notables : la vue de l'Angara en flammes arrache un cri de révolte à Strogoff<sup>18</sup>, crise de la foi que connaît parfois le héros vernien lorsque tout espoir semble anéanti ; et la réaction de Michel qui *plonge*, chute symbolique à laquelle le contraint

---

<sup>17</sup> « – Le fils de Marfa Strogoff est au campement, répondit Sangarre.

– Prisonnier ?

– Prisonnier !

– Ah ! s'écria Ivan Ogareff, je saurai...

– Tu ne sauras rien, Ivan, répondit la tzigane, car tu ne le connais même pas !

[...] – Mais, Sangarre, il y a au campement plusieurs milliers de prisonniers, et tu dis que tu ne connais pas Michel Strogoff !

– Non, répondit la tzigane, dont le regard s'imprégna d'une joie sauvage, je ne le connais pas, moi, mais sa mère le connaît ! Ivan, il faudra faire parler sa mère !

[...] il tendit sa main à la tzigane, et celle-ci la baisa, sans que dans cet acte de respect, habituel aux races du Nord, il y eût rien de servile. » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 212)

<sup>18</sup> C'est le thème que nous choisissons d'appeler le « poing tourné vers le ciel » (littéralement dans le cas de Pencroff par exemple, lorsqu'il s'avère impossible de transporter Harbert blessé à Granite-house, voir *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 636) qui caractérise le héros vernien dans les situations d'extrême détresse. Verne sauve généralement le personnage et restaure sa foi, mais le moment blasphématoire demeure en lui-même significatif. Les mots qui échappent à Strogoff ne sont pas seulement de désespoir, mais de véritable colère : « sa figure, tout éclairée de reflets bleuâtres, devint effrayante à voir » (*Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 303).

Citons Simone Vierre : « Marcel Bruckmann dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, arrêté dans son évasion [...], pense, alors que lui échappe la scie dont il se sert pour forcer la grille : « Dieu ne peut être contre moi ! » Mais ce qui lui donne la force d'ouvrir la grille, ce n'est pas du tout la pensée de la bienveillance de Dieu pour les causes justes, c'est, précise bien Jules Verne, le « suprême instinct de la conservation ». Ainsi Dieu n'est pas « contre lui », mais il n'est pas non plus « pour lui »... Michel Strogoff va plus loin et prononce une phrase très sacrilège, en somme [...] le fleuve sur lequel vogue son très fragile refuge (un glaçon), s'enflamme, au moment où il vient de s'écrier : « Enfin ! ». Et, « comme si ses yeux se fussent rouverts à la lumière » :

*Ah ! s'écria-t-il, Dieu lui-même est donc contre nous !*

Il est bien difficile de ne pas sentir toute la charge symbolique de cette phrase ; les yeux « rouverts », éclairés enfin de façon miraculeuse [...] ne reçoivent comme message que celui de l'abandon de Dieu, de l'Injustice suprême. [...] ce n'est pas l'histoire d'un miracle, c'est l'histoire d'un être courageux où le héros est avant tout un homme. De telles figures, une si étrange exclamation, trahissent la crainte inconsciente de Jules Verne de la perte, du retrait de Dieu. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 690)

le cataclysme – mi-humain mi-naturel, à l’image de la tempête causée par le canon Columbiad ou les suites de la détonation causée par Lidenbrock – déclenché par Ivan Ogareff.

La caractérisation du traître lui-même est quelque peu étrange, comme nous allons le voir. Nous avons constaté avec *Face au drapeau*, dans le portrait de Thomas Roch, comment « il faut [au personnage] des traits qui déterminent [le] dénouement ». S’agissant de *Strogoff*, Jean-Yves Tadié a remarqué le déterminisme dans la description des deux ennemis et des événements qui en découlent :

Dans le dernier chapitre d’introduction, le héros est d’abord présenté [...] et Verne recourt à une « physiologie » balzacienne pour présenter un héros idéal, entièrement fonctionnel, sans aucune faille, sans aucune ambiguïté, venu droit de l’épopée antique. Il est fait pour obéir aux ordres du czar [...], pour le voyage, et le voyage est fait pour lui [...] Il faut dire, à la décharge de Verne, qu’il arrive à Dumas, et même à Conrad de « programmer » leur héros de cette façon<sup>19</sup>.

Dans son caractère se trouve une réserve (une promesse) d’aventures [...] On comprend ici la fonction du portrait vernien : de chaque trait psychologique se déduit une action, une aventure : on a vu Ogareff déguisé en tzigane, en voyageur, on le retrouve en officier (p. 142) ; on pressent les pièges qu’il va tendre à Strogoff<sup>20</sup> [...]

Le traître de ce roman est supérieurement intelligent, excellent stratège : or, la qualité du roman d’aventures dépend moins de celle des « bons » héros que des traîtres<sup>21</sup>.

Or, si Jules Verne semble « programmer » les deux personnages de façon similaire, la « promesse » n’est pas tenue au même degré : l’héroïsme de Strogoff est sans faille, et Ogareff multiplie ruses, subterfuges et les preuves d’une indéniable compréhension des choses de la guerre, mais lors de son duel final contre le héros, cet « individu à tournure militaire [...] grand, robuste, tête forte, épaules larges<sup>22</sup> » cet « homme de grand mérite et d’une audace à toute épreuve<sup>23</sup> », ne s’avère évidemment pas à la hauteur. Il semble que dans le cas de l’antagoniste, les traits destinés à en faire une menace permanente pour le héros ne se concrétisent que lorsqu’il agit séparément – complotant avec Sangarre, ou préparant l’attaque contre Irkoutsk – ou lorsqu’il n’est pas directement confronté au courrier sans son incognito ; dans ce dernier cas, la chute du « masque » de Strogoff – fausse identité et cécité – provoque celle du masque d’Ogareff, dont la confrontation finale expose l’inattendue lâcheté, et neutralise ses atouts physiques ou mentaux, en contraste direct avec son audace au relai d’Ichim, lorsqu’il

---

<sup>19</sup> Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p. 79-80.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 84-85.

<sup>21</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>22</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 124.

<sup>23</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 138.

force « Nicolas Korpanoff » à lui céder ses chevaux. Nous sommes tenté de voir dans le protagoniste et l'antagoniste du roman une inversion du rapport habituel entre les deux forces principales du roman vernien (inversion qui rappelle quelque peu ce que nous avons vu dans *Face au drapeau*, sans être identique) : au lieu de l'homme débutant son voyage avec tout l'espoir que lui donnent le pouvoir de la raison et de la technologie avant d'être défait par les forces naturelles qu'il s'attendait à dominer, ou la perversité des hommes qu'il espérait vaincre, c'est ici le criminel, le traître qui, contre toute attente, échoue totalement – même à armes inégales, épée contre couteau – à la fin du parcours. Michel fait d'ailleurs parfois penser à une « force naturelle », et nous y reviendrons. L'épigraphe que nous avons choisie illustre l'inversion du rapport de forces auquel on pourrait s'attendre, ce qui est habituellement chez Verne la marque du « monstre », du chassé devenant chasseur – penser au « narval géant » faisant le tour de la frégate américaine, pourtant si rapide – ou de la nature. Michel, fait prisonnier et démasqué, doit ployer sous le bras de deux gardes, « mais ce furent eux qui furent couchés sur le sol par la main du robuste jeune homme ». Ce sont les adversaires, et non le héros, comme ce serait de rigueur dans bien d'autres *Voyages*, qui subissent une « chute ». Sur ce plan, Strogoff représente une sorte d'exception à la règle à peu près au même titre que Nemo, à cause de sa singularité, a échappé à certaines lois verniennes, par exemple en ne payant pas de sa vie ou de sa raison la conquête du pôle. D'ailleurs, d'après le texte et le dessin de Jules Férat l'accompagnant (p. 129) – qui suggère un certain degré de violence –, la réaction de Strogoff à l'attitude du maître de poste rappelle la scène où Nemo terrasse Ned Land sur la passerelle du *Nautilus* et menace de le clouer sur l'éperon du sous-marin :

– Tu te permets de me juger ! s'écria Michel Strogoff.

– Oui, répondit le Sibérien, car il est des choses qu'un simple marchand lui-même ne reçoit pas sans les rendre !

– Les coups de fouet ?

– Les coups de fouet, jeune homme ! Je suis d'âge et de force à te le dire !

Michel Strogoff s'approcha du maître de poste et lui posa ses deux puissantes mains sur les épaules.

Puis, d'une voix singulièrement calme :

– Va-t'en, mon ami, lui dit-il, va-t'en ! Je te tuerais !<sup>24</sup>

Comme nous l'avions proposé dans notre typologie, Strogoff serait « le surhomme sans la machine », sans le sous-marin, etc., mais il y a de la colère latente de Nemo en lui, et en déniaut au maître de poste le droit de le juger, il se rapproche de Nemo quand ce dernier se déclare au-dessus des lois humaines. La raison est différente, puisque c'est l'impératif du

---

<sup>24</sup> *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 128-129.

secret et non le rejet de l'autorité qui guide Strogoff, mais, comme dans bien d'autres cas, c'est la reproduction de la pose du héros vernien qui compte.

*Michel Strogoff* possède une autre particularité qui, sans être unique chez Jules Verne, retient volontiers l'attention et met peut-être en abyme le récit dans sa globalité. Nous voulons parler de l'incipit dialogué. Le premier chapitre, « Une fête au Palais-Neuf », a été beaucoup commenté, parfois de manière assez favorable pour ce qui est de la scène de « fête » elle-même ; nous sommes plus intéressé par les premières répliques, ainsi que les dialogues qui suivent, disséminés dans les deux premiers chapitres.

En terminant *Strogoff*, le lecteur peut être amené à se demander, somme toute, quel a été le rôle véritable du héros dans la résolution de la crise introduite au début du roman. Certes, grâce à lui le traître est détruit, mais est-ce grâce à lui qu'Irkoutsk et le grand-duc sont sauvés de l'invasion tartare ? Le plan d'Ivan Ogareff a été exécuté presque entièrement comme prévu – diversion, fausse attaque, incendie, affaiblissement de la garnison russe du côté de la véritable attaque... –, et son échec, strictement parlant, n'est pas directement causé par le courrier du czar :

Les Tartares avaient été repoussés dans leur double attaque contre la ville. Wassili Fédor, avec sa petite troupe, avait écrasé les premiers assaillants qui s'étaient présentés à la porte de Bolchaïa, comptant qu'elle leur serait ouverte, et dont, par un instinctif pressentiment, il s'était obstiné à rester le défenseur.

En même temps que les Tartares étaient refoulés, les assiégés se rendaient maîtres de l'incendie.

[...] Pendant deux jours, les assiégeants ne tentèrent aucun nouvel assaut. Ils étaient découragés par la mort d'Ivan Ogareff. [...] Mais le 7 octobre, dès les premières lueurs du jour, le canon retentit sur les hauteurs qui environnent Irkoutsk.

C'était l'armée de secours qui arrivait sous les ordres du général Kisselef et signalait ainsi sa présence au grand-duc.

Les Tartares n'attendirent pas plus longtemps [...] et le camp de l'Angara fut immédiatement levé<sup>25</sup>.

On peut donc proposer que, symboliquement du moins, la mission héroïque du courrier du czar est simplement de rétablir la communication coupée. Il n'a ni levé le siège d'Irkoutsk, ni atteint le grand-duc avant Ogareff, ni empêché le traître d'appliquer son stratagème militaire pour le siège d'Irkoutsk ; tout au plus abat-il l'ex-colonel avant que ce dernier n'ait une hypothétique chance d'assassiner le grand-duc. Le roman s'ouvre pour constater une mise en échec de la technologie – le fil télégraphique – par la main de l'homme, et l'on y remédie par un *courrier*, un courrier humain, s'entend, dont la mission s'achève lorsque la *communication*

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV « Conclusion », p. 337-338.

est rétablie : ainsi peut-on expliquer l'échange en cascade, vaguement symétrique<sup>26</sup> de l'incipit, qui clôt l'avant-dernier chapitre, parce qu'il rétablit *l'information juste*, remet les vrais noms à leur place :

- Qui a tué cet homme ? demanda [le grand duc].
- Moi, répondit Michel Strogoff.
- Un des officiers lui posa son revolver sur la tempe, prêt à faire feu.
- Ton nom ? demanda le grand-duc, avant de donner l'ordre de lui fracasser la tête.
- Altesse, répondit Michel Strogoff, demandez-moi plutôt le nom de l'homme étendu à vos pieds !
- Cet homme, je le reconnais ! C'est un serviteur de mon frère ! C'est le courrier du czar !
- Cet homme, Altesse, n'est pas un courrier du czar ! C'est Ivan Ogareff !
- Ivan Ogareff ? s'écria le grand-duc.
- Oui, Ivan le traître !
- Mais toi, qui es-tu donc ?
- Michel Strogoff !<sup>27</sup>

Le *Voyage extraordinaire* est possible, et nécessaire, parce que la technologie – et les hommes – sont faillibles, et que quand le courant électrique ne peut passer, un héros, plus fiable que l'électricité sur le plan « moteur », passera<sup>28</sup>. L'incipit définit le problème, qui est précisé un peu plus loin dans le chapitre (« depuis hier nous sommes sans communication avec le grand-duc mon frère ») ; Michel Strogoff est envoyé pour que la parole du czar atteigne son frère, et, par un jeu de mots auquel Verne a peut-être pensé consciemment (il appelle *communications* aussi bien le transport des informations que celui des êtres humains), les moyens de « communication » au cours du voyage du courrier ne vont cesser de se dégrader,

---

<sup>26</sup> Ou peut-être dirions-nous *fonctionnellement complémentaire*. Notons que l'« échange en cascade » a été commenté par D. Compère, dans *VCT (Un voyage imaginaire de Jules Verne...)*, p. 44).

<sup>27</sup> *Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 334.

<sup>28</sup> Nous n'avons pas l'espace dans le présent travail d'étudier les rapports entre Jules Verne et J.R.R. Tolkien dans un quelconque degré de détail, mais nous notons ici qu'une idée curieusement similaire, mais inversée à cause de l'inversion des antagonistes et protagonistes, est exprimée dans *Les Deux tours*, deuxième tome du *Seigneur des Anneaux* : « *One of their regiments is due by our reckoning to pass by, some time ere noon – up on the road above, where it passes through the cloven way. The road may pass, but they shall not!* » (« Un de leurs régiments doit, d'après nos calculs, venir par ici peu avant midi – sur la route d'en haut, là où elle passe la percée. La route passe peut-être mais eux ne passeront pas ! », livre IV, ch. IV) Le *fil* télégraphique est coupé à cause des agissements de l'armée tartare, et le courrier passera (*Strogoff*) ; la *route* d'Ithilien est ouverte mais les armées alliées de l'Ennemi ne passeront pas (*Anneaux*). Il est de même curieux que les neuf individus envoyés pour détruire l'Anneau dans le premier tome de la trilogie soient qualifiés de « messagers » (livre II, ch. II), même s'ils effectuent une mission d'ordre matériel et ne portent pas de message. Michel Strogoff est un « courrier » qui ne fera jamais parvenir aucun message – dans un sens du moins – tout en étant tout de même victorieux.

faisant écho au recul progressif du fil télégraphique, d'abord coupé après Oudinsk (un peu au-delà d'Irkoutsk), puis en avant d'Irkoutsk, puis à Krasnoïarsk<sup>29</sup> (plus près de Moscou que ne l'est Irkoutsk), puis ne dépassant plus Tomsk ; point de train ni de tarentass ou télègue à la fin, Michel et Nadia finissent le voyage à pied (et en radeau, sans doute l'un des plus anciens moyens de transport, sur un fleuve mi-gelé qui va s'enflammer). Pour citer J.-Y. Tadié, « Le premier chapitre, “Une fête au palais neuf”, débute comme [*L'Île mystérieuse* (?)<sup>30</sup>] par un dialogue dramatique de huit lignes brèves, où le sujet du roman est déjà contenu [...] l'attaque situe la hauteur du drame, la nature de son destinataire, le problème des communications avec la Sibérie coupées par la révolte, et qu'il faut rétablir<sup>31</sup>. » Le procédé est quelque peu diffus, il faut attendre l'échange entre les deux journalistes et la demande « un courrier à l'instant ! » du général près de la fin du premier chapitre pour que la mise en abyme esquissée par les échanges soit convaincante ; il est beaucoup plus clair et compact dans l'incipit de *L'Île mystérieuse*, ces quelques répliques qui elles aussi constatent une « dégradation » d'un certain paramètre de la détresse ressentie (l'altitude), dégradation qui aura son écho à la fin du roman avec la destruction progressive de l'île Lincoln. Le fil recule d'au-delà d'Irkoutsk à en-deçà de Krasnoïarsk, les transports disponibles au courrier du czar diminuent depuis le train jusqu'à la force de ses propres jambes ; le ballon pris aux Sudistes et à l'enveloppe déchirée décline au risque de sombrer dans le Pacifique, et l'île prospère est recouverte de laves avant de disparaître sous les flots...

Les deux romans présentent une certaine homologie entre le parcours géométrique ou la voie de transport et le fil électrique, et la crainte que la rupture de ce dernier ne représente un péril pour le progrès, et pour la survie de la civilisation fondée sur le cadastrage d'un territoire. *L'Île mystérieuse* a elle aussi sa scène du « fil rompu<sup>32</sup> », scène symboliquement

---

<sup>29</sup> On ne l'apprend pas dans cet ordre dans le premier chapitre, les informations venant d'abord du général Kissof puis des journalistes Français et Anglais, mais nous donnons la succession de l'est vers l'ouest. Comme l'a suggéré S. Vierne pour le vocabulaire minéralogique du *Centre de la terre* (*Jules Verne : mythe et modernité*, p. 36), les sonorités inusitées des mots – ici des noms de villes russes plutôt que des noms de roches – peuvent faire sourire les jeunes lecteurs ; mais le but au moins indirect est didactique. Le texte encourage les lecteurs à consulter des cartes géographiques ou à apprendre la géologie.

<sup>30</sup> Notre édition du *Roman d'aventures* dit « Vingt mille lieues sous les mers », mais nous pensons que l'auteur parlait en réalité de *L'Île mystérieuse*. *Vingt mille lieues* ne commence pas par un dialogue, et l'*Île* est une sorte de suite à *Lieues* et *Grant*, d'où notre supposition.

<sup>31</sup> J.-Y. Tadié, *op. cit.*, p. 77.

<sup>32</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 629-632.

importante peut-être non pour elle-même mais parce que moins de deux pages plus loin, Harbert est frappé d'une balle, ce qui ouvre la phase la plus critique de la lutte des colons contre les pirates. Le « poteau n°74 » aurait été facile à rétablir, le fil à réparer, mais c'est l'acte de vandalisme des convicts (avec bien entendu l'intérêt tactique concret de rompre les communications entre Granite-house et le corral, de briser la *ligne droite* reliant le plateau de Grande-Vue, résidence et lieu de travail métallurgique et chimique de la colonie, aux premiers contreforts du mont Franklin, centre de l'île et siège de son mystère) qui représente l'échec, à ce moment du récit, de l'édifice technologique lentement bâti par les naufragés sur l'île Lincoln ; donc l'incident *doit* avoir des suites sérieuses. Les Tartares menés par Féofar et Ogareff sont les « convicts » de *Michel Strogoff*. J.-Y. Tadié parle d'un « drame de la communication rompue<sup>33</sup> » lorsqu'il commente la scène du poste télégraphique de Kolyvan, où le petit corps militaire russe est défait par l'armée tartare et que le fil est là encore brisé. On ne s'étonnera peut-être pas que l'épisode entre en intertextualité avec *L'Île mystérieuse* là aussi : tout comme Gédéon Spilett l'a fait pour assurer au *New York Herald* la priorité de l'information<sup>34</sup>, l'Anglais Harry Blount prolonge sa communication au *Daily Telegraph* par des versets de la Bible, afin de ne pas perdre sa place au guichet au profit du Français Alcide Jolivet ; et comme il en a coûté « deux mille dollars » au journal américain, « il en coûterait peut-être quelques milliers de roubles<sup>35</sup> » à l'anglais. Le « Monsieur, le fil est brisé » de l'imperturbable Nicolas Pigassof (qui n'est pas encore nommé à ce stade, d'ailleurs ; il est impartial et détaché au point de « ne pas exister »), peu avant que Strogoff soit fait prisonnier, souligne la concomitance entre la fin (apparente) de la route du héros et la rupture du lien qui établit la mainmise technologique du tsar sur l'immensité sibérienne, fil qui est aussi presque un parallèle du globe, puisque Moscou et Irkoutsk se trouvent à des latitudes similaires. Retenons l'interprétation initiatique de S. Vierende :

[Michel Strogoff] est retardé par un marais, sorte de Styx, et qui mène bien en Enfer, puisque, après une seconde épreuve de l'eau, où il perd son cheval, il est fait prisonnier, jeté dans « la gueule du loup ». Assistent à son emprisonnement deux personnages bien étranges malgré les apparences, les deux reporters, chargés de donner les nouvelles – au monde et au héros – sorte de double Hermès. De la divinité, du reste, ils ont l'impassibilité, surtout l'*Anglais* Harry Blount<sup>36</sup> [...]

---

<sup>33</sup> J.-Y. Tadié, *op. cit.*, p. 87.

<sup>34</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 20.

<sup>35</sup> Jules Verne, *Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 175.

<sup>36</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 125.

Ces personnages qui représentent à bien des égards les forces instinctives mises au service d'une intelligence directrice, nous les retrouvons pratiquement dans tous les romans. [Nicolas est] une sorte de double : il porte le même nom que Michel Strogoff (Nicolas Korpanoff), alors que celui-ci se cache sous l'incognito imposé par sa mission. Son métier est même symbolique : il est *employé au télégraphe*, c'est-à-dire qu'il est le maître du fil qui lie les hommes, dieu messager qui refuse de s'intéresser aux nouvelles, mais qui ne songe qu'à accomplir sa mission<sup>37</sup>.

Pigassof est « au service d'une intelligence directrice » comme Strogoff est au service du czar ; il aidera Michel et Nadia à couvrir une partie du chemin vers Irkoutsk, même s'il y laissera tragiquement sa vie, *alter ego* qui meurt à la place du héros, et qui rappelle certains autres « compromis » qu'a choisi l'auteur lorsqu'il n'était pas acceptable d'achever son roman par la mort du protagoniste (Hatteras par exemple). Toutefois, avant qu'il n'apparaisse avec sa kibitka après le supplice du courrier du czar, c'est un personnage plutôt neutre, véhicule impartial de l'information qui accepte avec complaisance les ruses des deux journalistes rivaux. De part et d'autre, Tadié oppose la bonne information de ces derniers à l'espionnage des bohémiens<sup>38</sup>. C'est ce que nous avons appelé le phénomène de l'opposé ou de la corruption du thème dans notre glossaire. Pour paraphraser Michel Tournier, que nous avons évoqué lorsque nous étudions *Face au drapeau*, l'espionnage de Sangarre est une inversion maligne du journalisme de Blount et Jolivet<sup>39</sup>. Ogareff, qui vole son identité à Strogoff et, ironiquement, remplit parfaitement la mission du courrier du czar (il remet la lettre au grand-duc et le « prévient »...contre lui-même), est aussi une inversion maligne du héros – ou, d'un point de vue plus causal, Strogoff est une inversion bénigne d'Ogareff, puisque c'est la trahison du colonel qui amène le recrutement du courrier pour s'opposer à lui<sup>40</sup>.

Remarquons d'ailleurs, outre la similarité des noms (*g-ff*), la correspondance entre les initiales du héros et du traître : il suffit de décaler de quatre rangs alphabétiques les I et O d'Ivan Ogareff (9<sup>e</sup> et 15<sup>e</sup> lettres de l'alphabet) pour obtenir les M et S de Michel Strogoff (13<sup>e</sup>

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, p. 315.

<sup>38</sup> Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p. 82.

<sup>39</sup> Ce dernier, une fois déclaré libre ainsi que son homologue anglais par Ivan Ogareff, remarque qu'« Il ne faut pas trop se tartariser » (2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 198), et entend rejoindre au plus vite les troupes russes. L'usage humoristique du suffixe causatif est assez fréquent chez Verne : « britanniser », « gibraltariser », « africaniser », « printaniser »...

<sup>40</sup> « Strogoff et Ogareff (on remarquera leur étonnante, voire inacceptable, proximité phonétique) sont pareillement des êtres d'un seul bloc, l'un dans l'ordre du bien, l'autre dans l'ordre du mal, en dépit des déguisements auxquels ils recourent, l'un riche marchand, l'autre vieux Zingaro » (J.-L. Steinmetz, in *Voyages extraordinaires : Michel Strogoff et autres romans*, notice de *Strogoff*, p. 1109)

et 19<sup>e</sup> lettres). Chaque paire d'initiales est donc la version chiffrée de l'autre, avec la clé 4. Chiffrement et déchiffrement sont un point commun supplémentaire entre *Michel Strogoff* et *Mathias Sandorf*, même si, dans le premier, le sens est moins littéral. Citons encore à ce sujet Simone Vierende :

[...] Après que Michel Strogoff a été non pas tué, mais rendu aveugle, on l'invite une fois encore à regarder, cette fois le message secret dont il ignorait lui-même la teneur, et qu'il devait porter au frère du czar, père de la patrie : "Lis, maintenant, Michel Strogoff, lis, et va redire à Irkoutsk ce que tu auras lu".

Cet épisode pourrait servir de fable à notre démarche. [...] Le spectacle du monde, tout aussi varié et étrange, les "illusions" de Protée, ne prennent une valeur que dans leur rapport à un sens plus profond et plus essentiel. Il faut les voir, et Michel aurait eu intérêt à y porter plus d'attention auparavant. [...] Finalement, la mère sauve la vue de son fils, car il a, en la regardant, les yeux pleins de larmes, et cela annule l'effet du feu du supplice, de la lame chauffée à blanc. On ne le saura, à vrai dire, que tout à la fin de l'aventure [...] Mais les aveugles, de tous les mythes, sont, de toute façon, des voyants. Et le héros a lu le message qu'Ogareff a mis ironiquement sous ses yeux aveugles. Travail de déchiffrement, thème constant chez Jules Verne, des runes de *Voyage au centre de la terre*, au message chiffré de *La Jangada*, entre autres. Délivrance d'un message secret, ici celui que contient le billet du czar, mais ce peut être aussi bien l'identité (de Nemo, de Mathias Sandorf, ou des pères dans *La Jangada*, *Le Superbe Orénoque*) que les secrets de la science et du monde. Le déchiffrement et l'expression, c'est-à-dire la délivrance du message caché, c'est en somme en quelque manière le travail auquel nous sommes livrés, en tâchant de regarder de tous nos yeux toutes les facettes de ces romans apparemment sans secrets<sup>41</sup>.

La thématique du déchiffrement des messages, des mystères, de l'identité cachée, rejoint ainsi celle du décryptage de l'énigme du monde, et de la recherche de l'épuisement des savoirs. Strogoff n'a pu faire arrêter Ogareff malgré les quelques occasions qu'il a eu de le faire – auquel cas, à condition d'agir à coup sûr, le dévoilement de son identité de courrier n'aurait pas été un prix inacceptable à payer, puisqu'il aurait neutralisé l'agitateur principal de l'invasion tartare – ; faute d'avoir vu avec certitude le traître sous ses déguisements, il échoue et se fait démasquer au camp de Zabédiero, près de Tomsk, et on lui ordonne de *regarder* de tous ses yeux, pour la dernière fois. Par analogie avec les *Voyages* à vocation plus explicitement didactique, où abondent les figures de savant, Strogoff fait penser à un scientifique que les événements punissent de ne pas avoir *su* assez, ou vu assez. Dans *Les Enfants du capitaine Grant*, Paganel est couvert de honte lorsqu'il réalise qu'il n'a pas pensé au nom français de Maria-Thérèse, l'île Tabor, ce qui l'a empêché de trouver le lieu du naufrage du capitaine Grant ; le major Mac Nabbs le « punit » d'un *formidable coup de poing*, et à la fin du roman,

---

<sup>41</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 169-170.

il est condamné – par lui-même il est vrai, et pour une autre raison – à ne plus retourner en France.

De son côté, Ivan Ogareff lui-même ne se dévoile que graduellement, ou du moins suivant diverses déclinaisons, où l'apparence change radicalement grâce au caractère protéiforme du personnage, alors que l'attitude, les manières gardent assez de points communs pour que le lecteur ne soit pas dupe même lorsque Michel l'est. C'est d'abord un homme de haute taille qui interpelle rudement le courrier à Nijni-Novgorod<sup>42</sup>, et fait, en parlant à Sangarre, une allusion au czar (« le Père lui-même<sup>43</sup> ») que Michel ne comprendra que plus tard. La seconde fois, il n'est qu'entendu, et, un peu comme chez le héros lui-même, ses paroles ont valeur de commandement : « On le dit, Sangarre, mais ou ce courrier arrivera trop tard, ou il n'arrivera pas !<sup>44</sup> » Il a en quelque sorte raison, puisque le courrier n'atteindra Irkoutsk qu'après le traître. Le roman se déroule de manière à ce que le principe de « l'action qui suit le Verbe » soit vraie pour les deux « surhommes » opposés, sans qu'il y ait réelle contradiction et en permettant au protagoniste de triompher tout de même. Plus tard, Ogareff paraît décrit comme étant vieux, voûté, mal vêtu, et, comme une réponse par le déni à la grande taille de son incarnation précédente, « Il eût été difficile, sous ce misérable accoutrement, de juger de sa taille et de sa figure<sup>45</sup> ». Et plus loin encore, ce sera le voyageur de la berline, et c'est cette fois son vieil âge qui est comme gommé, puisqu'à présent il est « âgé d'une quarantaine d'années<sup>46</sup> ». Pour faire obstacle suffisant à l'endurance infinie, la force motrice irrésistible<sup>47</sup> de Strogoff, l'auteur dote l'ex-colonel des pouvoirs de Protée, et il n'en faut pas moins : l'alternative aurait été de ne pas faire se rencontrer les deux ennemis avant les moments cruciaux à partir d'Omsk, et quoique narrativement possible cela fausserait le crescendo que veut créer Verne dans ses « romans combinés ». Et si Strogoff endurera l'échec et la souffrance pour n'avoir

---

<sup>42</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 46.

<sup>43</sup> Nous pouvons interpréter cette formule elle-même sous un jour théologique ou du moins sous celui du pouvoir du tsar ou du surhomme perversi : Ogareff exploite à son profit le caractère inévitable de la volonté du « Père » ; voleur d'identité, il se réapproprie aussi le pouvoir quasi divin du tsar et de son « arrêté en deux articles », et le redirige à des fins maléfiques.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 71.

<sup>45</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 75.

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 124.

<sup>47</sup> Le texte dit aussi de lui qu'il « n'eût pas été facile à déplacer malgré lui, car, lorsqu'il avait posé ses deux pieds sur le sol, il semblait qu'ils s'y fussent enracinés » : il joint donc la qualité bien vernienne de résistance au mouvement – d'antidéplacement si l'on veut – notée plus tôt chez Nemo, à une qualité plus propre aux forces naturelles, puisque l'enracinement suggère la force statique des arbres.

pas *vu* à travers les subterfuges de l'ex-colonel, ce dernier, de son côté, répète sa ferme intention de *savoir* : comme chez plusieurs autres antagonistes verniens, l'intention criminelle passe par l'expression « je saurai bien... »<sup>48</sup>. Il « saura bien » faire parler Marfa Strogoff après l'incident d'Omsk<sup>49</sup>, et, quand Sangarre voit à nouveau la mère se trahir par un bref mouvement au camp Zabédiero :

- Le fils de Marfa Strogoff est au campement, répondit Sangarre.
- Prisonnier ?
- Prisonnier !
- Ah ! s'écria Ivan Ogareff, je saurai...
- Tu ne sauras rien, Ivan, répondit la tzigane, car tu ne le connais même pas !<sup>50</sup>

Par le verbe, Ogareff projette son pouvoir de commandement vers l'extérieur, sur les êtres humains – dont il extrait des informations, ou sa vengeance, etc. – et sur le déroulement des événements, tandis que Strogoff n'utilise le sien que pour « passer ». Tout au plus acquiesce-t-il à la rectification du czar lorsqu'un impératif supplémentaire doit logiquement s'ajouter à celui du libre passage :

- Ainsi tu passeras quand même ?
- Je passerai, ou l'on me tuera.
- J'ai besoin que tu vives !
- Je vivrai et je passerai, répondit Michel Strogoff<sup>51</sup>.

Sous la perspective « mécanique » du *Voyage extraordinaire*, l'assurance de Strogoff rejoint les répliques similaires de personnages verniens où le péril, exorcisé par la simple affirmation, consiste à tomber, à perdre l'équilibre, à ne pas passer, etc., et que nous rencon-

---

<sup>48</sup> Là aussi l'expression a ses variantes bénignes et malignes, et il est possible que ce soit plus une habitude ou un choix stylistique de l'auteur (comme les « il y a lieu de... ») qu'une marque des « méchants ». Nous pensons toutefois qu'elle a plus d'impact lorsque Verne la met dans la bouche d'un antagoniste, ou d'un protagoniste se préparant à une action grave ; les cas bénins ne sont pas accompagnés de marqueurs de tension, ni précédés d'un « Ah !... » d'emphase, etc. Cette version bénigne apparaît dans *Michel Strogoff* aux chapitres II (p. 198), VII (p. 255), IX (p. 277) et XII (p. 309) de la seconde partie.

Une autre expression bien « vernienne » trouve d'ailleurs à s'employer dans *Strogoff*, encore dans le contexte du pouvoir pour ainsi dire absolu : « Le moyen, d'ailleurs, de ne pas obéir sans souffler mot à des ordres émanant d'un souverain qui a le droit d'employer cette formule en tête de ses ukases » (ch. IV, p. 38) La forme plus courante dans les romans de Verne est « Mais le moyen d'agir autrement ?... », exprimant l'impossibilité du choix d'une alternative moins périlleuse ou plus efficace dans les situations de détresse.

<sup>49</sup> *Strogoff*, ch. XIV, p. 148, rapporté ensuite par le pendja-baschi Ouzbek, ch. XVI p. 164.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 212.

<sup>51</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 29.

trérons dans plusieurs romans tels *Mathias Sandorf*, *Le Chancellor*, *Cinq semaines en ballon*, *Les Enfants du capitaine Grant*... Et comme il s'agit aussi de *prendre de vitesse* un rival qui s'est juré de se venger du frère du tsar, le thème de la hâte – célèbre dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, mais déjà pleinement formé chez Otto Lidenbrock et qui réapparaîtra avec *Antifer* – s'ajoute au pur déplacement et au franchissement des embûches<sup>52</sup>. Le courrier du czar remplace, en quelque sorte, le fil télégraphique ; il « devrait », si cela était possible, se déplacer aussi vite que l'électricité ; de manière plus générale, le voyageur vernien va d'un point A à un point B et il n'y a aucune raison autre que la contrainte physique que le déplacement ne soit pas instantané, et la vitesse infinie. Paradoxalement, ce même voyage où l'on ne se soucie guère du paysage ou des villes visitées est en partie un prétexte pour instruire le jeune lecteur, en l'occurrence de cette immense partie du monde qu'est la Russie. Verne a l'occasion de progresser, dans son projet de peindre la Terre, de la superficie énorme de la Russie entière ; aussi la hâte du messenger ne le fait pas faillir à la vocation didactique du roman, et même, c'est elle qui semble dicter l'usage, encore une fois, des listes, qui abondent. Les premiers dialogues instruisent déjà le lecteur des noms de nombreuses villes sur le parcours Moscou-Irkoutsk ainsi que d'autres cités et régions (Tobolsk, Semipalatinsk, etc.), et l'évocation de la toute-puissance du tsar<sup>53</sup> est l'occasion d'énumérer toutes les provinces sur lesquelles l'empire russe revendique son autorité. Il y a superposition entre l'ambition d'exhaustivité de l'auteur, soucieux d'englober toute la Russie par ses énumérations, en résumé du moins, et la « motricité » de Michel Strogoff, qui tend, n'étaient les obstacles physiques et humains, à avaler les « cinq mille deux cents verstes » du trajet comme par une identique sommation ; ce faisant, il rejoint les autres rêves verniens du voyage qui fait de la Terre un planisphère (*Ballon*, *Servadac*, *Robur*...), c'est-à-dire du voyage aérien et rapide :

---

<sup>52</sup> « Le refrain du *Tour du monde* assure que l'on n'a rien vu de ce qu'il fallait voir, l'objectif étant le bouclage de la boucle et non l'admiration distillée par un touriste international. Même hâte chez Michel Strogoff. L'urgence commande la mission dont s'est chargé le « courrier du tsar », et il ne saurait être question de dévier le moindre de la ligne la plus directe menant jusqu'à Irkoutsk. Le parcours est un saut d'obstacles, entrecoupé par trois fleuves et les monts Oural. [...] Il est exclu que Strogoff, véritable « force qui va », force aveugle même à partir d'un certain moment, s'attarde sur la configuration des lieux, hormis dans une vue stratégique. » (J.-L. Steinmetz, in *Michel Strogoff et autres romans*, préface p. XV).

« Un seul impératif s'impose pour le messenger : atteindre au plus vite la bonne destination. Cette rapidité est l'une des données de l'univers de Verne, où l'on ne reste jamais à demeure, sauf contraints et forcés. Strogoff avance donc irrésistiblement et touche en lui-même les limites des forces humaines – en quoi il conquiert son statut de héros. » (*Ibid.*, notice de *Strogoff*, p. 1101)

<sup>53</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, ch. IV, p. 38.

« Michel Strogoff sentait en lui un désir farouche de s'élancer à travers la steppe, de franchir à vol d'oiseau [...], d'être aigle pour s'élever au-dessus des obstacles, d'être ouragan [...], d'arriver enfin face au grand-duc<sup>54</sup> [...] ». J.-Y. Tadié interprète le « désir du héros-voyageur [d'arriver] » exprimé dans le passage ci-dessus comme « un grand rêve d'élévation romantique<sup>55</sup> » Le choix de l'*aigle* fait écho à l'expression argotique pour désigner les passagers d'un tarentass n'hésitant pas à payer le prix fort pour voyager vite : « des aigles, entends-tu, à neuf kopecks par verste<sup>56</sup> », comme le dit Strogoff au postillon qui soupçonne d'abord Michel et Nadia d'être des « corbeaux ». Le souhait de se transformer en une force naturelle équivaut presque à l'être, étant donnés les attributs du héros. Michel Serres a commenté un autre aspect du phénomène du « sommaire » dans *Michel Strogoff*, au niveau du contenu des aventures elles-mêmes :

Trois épreuves par le feu : l'orage et l'électricité sur l'Oural, l'épée ardente à Tomsk, le fleuve en flammes à l'entrée de la ville promise. Trois épreuves par la Bête : l'ours, le lièvre et les loups. Autant d'épreuves de force et d'audace qu'on veut. L'important est de voir que la dernière est une répétition générale : sur le radeau final, comme au *Centre de la terre* ou à *L'Île mystérieuse*, l'eau est en feu, par une alchimique addition, les bêtes attaquent et Dieu meurt<sup>57</sup>.

Il décrit aussi cette scène comme l' « ultime étape, la plus redoutable, le résumé de tout » (p. 44). Les bêtes désignent les loups qui attaquent le radeau, peu avant l'incendie déclenché par Ogareff ; c'est l'une de ces scènes « nécessaires » de Verne, où les héros doivent combattre un grand nombre de bêtes féroces – généralement des canidés, culpeux dans *L'Île mystérieuse* ou aguaras dans *Capitaine Grant* –, avec peu ou pas d'armes à feu disponibles, ce qui permet d'introduire la dimension épique du corps à corps. L'allusion « Dieu meurt » vient de ce que Strogoff, faux aveugle, a vu l'incendie et s'écrie que Dieu lui-même s'annonce contre eux ; comme nous l'avions vu dans notre étude de *Vingt mille lieues*, « le dernier segment de l'itinéraire est toujours de type religieux », dit Serres. On peut ajouter à l'analogie entre l'orage sur l'Oural et le feu sur l'Angara que la difficulté de diriger le radeau parmi les glaçons du fleuve<sup>58</sup> répond à celle de diriger le tarentass et de garder le contrôle des chevaux affolés dans les montagnes<sup>59</sup> ; dans les deux cas, « la bête » arrive ensuite, et Michel égorge

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 156.

<sup>55</sup> J.-Y. Tadié, *op. cit.*, p. 86.

<sup>56</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, ch. IX, p. 85.

<sup>57</sup> Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 58.

<sup>58</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, chapitres X-XI.

<sup>59</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 96-98.

les loups avec le même couteau qu'il avait utilisé pour éventrer l'ours, et qu'il emploiera pour tuer l' « ogre », Ogareff.

Le duel lui-même a eu nombre de « répétitions » tout le long du roman. L'aveuglement de Strogoff est en quelque sorte un duel que gagne Ogareff. Peu avant le supplice, l'exécuteur « [pose] sa main sur l'épaule de Michel Strogoff », lui répétant les fameuses paroles, « que leur répétition rendait de plus en plus sinistres<sup>60</sup> ». Le geste est le même que celui d'Ogareff, alors anonyme, lorsqu'il accoste Michel, assis sur un banc à Nijni-Novgorod. Daniel Compère a remarqué que le « père<sup>61</sup> » (pour Axel) a différentes incarnations dans *VCT*<sup>62</sup> : Saksussemm, Lidenbrock, et même le berger antédiluvien monstrueux. Nous pensons ici que l'exécuteur (exécuteur plutôt que bourreau, ce qui renforce la suggestion) « rejoue » Ogareff, en quelque sorte, et « rappelle » et concrétise la menace latente de la main du traître sur l'épaule du héros plusieurs semaines plus tôt. Les danses et spectacles que l'on fait regarder à Strogoff sont un « dernier repas du prisonnier », et, par la diversité des origines de ceux qui y participent, une sorte de résumé culturel, là encore. Dans notre analogie entre Michel et le « savant ayant failli » à sa tâche de tout savoir, il s'agit en quelque sorte de dévorer le monde du regard, d'en saisir toutes les connaissances, avant que l'instrument d'investigation scientifique – l'œil, en l'occurrence – manque définitivement. Les premières paroles de Michel lorsque le récit révèle qu' « il voit » sont des paroles de reconnaissance : il reconnaît Ogareff, voit la balafre dont il a marqué son visage – et peu avant d'ailleurs, ses yeux « semblaient lire jusqu'au fond de son âme ». Tout se passe comme si l'injonction de regarder de tous ses yeux avait effectivement amené le héros à « tout voir », à acquérir une connaissance ou une pénétration d'esprit supérieure ; les multiples déguisements qui l'avaient dupé auparavant n'ont plus aucune prise sur lui. Strogoff est devenu une sorte de Tirésias, après sa descente aux Enfers par l'intermédiaire

---

<sup>60</sup> « Le chapitre se termine par la phrase de Féofar Khan : « Regarde de tous tes yeux, regarde ! », reprise comme titre du chapitre X, et répétée encore pages 228, 230, 231. Ce refrain d'une ironie tragique est l'une des plus belles trouvailles du roman. La scène que rythme cette phrase progresse avec lenteur : une longue danse tartare, la tombée de la nuit, les feux d'une fantasia, tout ce pittoresque souligne le drame en le retardant. [...] on voit que Verne ne recule pas devant la cruauté, la torture. L'aventure doit se tremper de sang pour prendre toute sa signification, et le supplice est plus terrible que la mort. Il réduit le personnage à l'abaissement total. » (Jean-Yves Tadié, *op. cit.*, p. 90)

<sup>61</sup> C'est aussi le cas dans le présent roman, mais nous sommes contraints de ne pas nous y attarder. Jean-Luc Steinmetz (*op. cit.*, préface p. XXVIII) note que le roman « se déroule selon une ligne très pure [...] et calque, plutôt inconsciemment, l'histoire d'Œdipe ». Voir aussi Michel Serres, *Jouvences*, p. 49-52.

<sup>62</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*. Voir par exemple p. 59.

du sabre chauffé à blanc. Sur le plan physique, Verne a recours à un procédé peu plausible (les larmes que verse le héros sur sa mère forment une couche de vapeur qui protègent sa vision de la chaleur de la lame) mais ayant suffisamment d' « effet de science » pour relier le roman à la tradition scientifique des *Voyages extraordinaires*, un peu comme les meurtriers sont démasqués par leur image fixée sur la rétine de la victime dans *Les Frères Kip*. L'auteur ne prend vraisemblablement pas la chose au sérieux, comme le suggère la conclusion humoristique d'Harry Blount : « Fer rouge peut être insuffisant pour détruire la sensibilité du nerf optique. À modifier !<sup>63</sup> ». Cela reste incertain, toutefois, car la vapeur comme antidote aux chaleurs extrêmes revient à plusieurs reprises dans les *Voyages*, comme nous le verrons.

Nous avons donné plus haut notre interprétation de la facilité inattendue avec laquelle Ivan Ogareff est vaincu dans sa confrontation finale avec Michel Strogoff. Les duels à mort entre le héros et le protagoniste principal sont, de toute façon, rares dans les *Voyages extraordinaires* ; un cas notable est celui de Louis Cornbutte et André Vasling dans *Un hivernage dans les glaces*, nouvelle d'ailleurs initialement parue avant la rencontre Verne-Hetzel. Vasling meurt tué par l'ours et non par Louis. Ici cependant, Verne est « forcé » de faire mourir le traître par la main du héros et non, comme d'habitude, par un élément de la nature, mais il y donne des airs de mort « naturelle » : Strogoff est une « statue<sup>64</sup> », il se contente de dévier à chaque fois la lame de son ennemi (et d'« un mouvement imperceptible ») sans attaquer ; à plusieurs reprises Ogareff est « jeté à terre ». Mais non achevé : il est seulement battu « gravitationnellement » ; c'est la Chute qui, selon l'inversion évoquée plus haut, advient à l'antagoniste au lieu du héros. Strogoff « [fait] toujours face à la pointe » du colonel : ainsi, d'une façon inattendue, ce roman intègre même le thème de la *boussole vernienne*, ajoutant aux compas réels du *Centre de la terre* ou d'*Un capitaine de quinze ans* et à la boussole métaphorique du boulet d'*Autour de la Lune* une sorte de boussole humaine. Ogareff se bat contre une statue voire une *montagne*, et même une *montagne magnétique*, qui fait toujours face à son épée. La dernière phase du duel du point de vue du héros est étrangement passive :

---

<sup>63</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV « Conclusion », p. 338.

<sup>64</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 332-334.

La cécité est synonyme d'immobilité ; lorsque le secret de Strogoff est révélé, « la statue s'anima », dit le texte : le retour de la vue est le retour du mouvement, et le mouvement de Strogoff est de toute façon « perpétuel », comme nous l'avons vu, donc, symboliquement, Ogareff sait qu'il ne peut l'arrêter, d'où sa panique.

[...] il se précipita l'épée en avant sur son impassible adversaire. Les deux lames se croisèrent, mais au choc du couteau de Michel Strogoff, manié par cette main de chasseur sibérien, l'épée vola en éclats, et le misérable, atteint au cœur, tomba sans vie sur le sol<sup>65</sup>.

Ogareff s'est presque littéralement empalé sur l'arme de son adversaire, qui ne se voit attribuer aucun verbe d'action, du moins directement, contrairement à la manière « active » dont il tue l'ours dans les monts Oural (p. 110). Dans un roman où aucun personnage n'a d'ambition géographique ou scientifique et où, donc, le but du héros – arriver, et rien d'autre – et le but (partiel) de l'auteur – faire connaître la Russie – divergent de bout en bout, une variante fort inhabituelle du « monomythe » se dégage : c'est à l'antagoniste qu'échoit le rôle de l'entité conquérante à l'ambition démesurée qui s'effondre à la fin, et c'est un être humain qui joue la force initialement sous-estimée (Ogareff déclare très tôt que le courrier du czar échouera) et qui lui infligera une totale défaite. Force quasiment « géologique », puisqu'elle laisse venir Ogareff qui, telle une vague, vient se fracasser contre elle, et force mobile également, que tous les obstacles jetés contre elle n'ont pu arrêter. Il n'y a pas de cloître à l'abri des intempéries, de refuge vernien dans *Michel Strogoff*, et en faisant de son héros à la fois une « statue » impossible à abattre et une machine idéale au mouvement perpétuel, Verne supplée en quelque sorte à cette absence, et quoique selon un schéma atypique, crée indiscutablement un *surhomme* très proche de l'absolu d'un capitaine Nemo ou de l'élan politique d'un Mathias Sandorf. Les prémisses quelque peu inhabituelles du roman, privées de certains éléments de l'« extraordinaire » et avec un héros d'une certaine manière plus effacé, subordonné à une volonté externe, n'ont pas empêché l'imaginaire vernien de déployer une grande partie de ses thèmes les plus récurrents.

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 334.

### **3-b) Mathias Sandorf**

*En un instant, l'amarre y est tournée et se déroule peu à peu, pendant que l'homme, au risque d'être saisi et broyé, la retient et résiste avec une force surhumaine, – cela durant dix secondes.*

(Mathias Sandorf, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 167)

*Mathias Sandorf* paraît en 1885, l'un des premiers romans combinés<sup>1</sup> de Verne avec *L'Archipel en feu* (1884). C'est aussi l'un des *Voyages extraordinaires* les plus longs, avec la division assez inhabituelle en cinq parties – Verne divise généralement ses romans volumineux en deux parties, trois pour *Capitaine Grant* et *L'Île mystérieuse*, qui sont pourtant un peu plus longs que *Sandorf* –, division qui fait quelque peu penser aux actes d'une pièce de théâtre. On sait que Verne s'était essayé au théâtre avant la série des *Voyages* et n'a jamais perdu le goût pour certains procédés issus de ce genre, et le roman est truffé d'allusions autoréférentielles et d'expressions suggérant que l'histoire entière est une pièce de théâtre, surtout par la bouche du saltimbanque Pointe Pescade<sup>2</sup>. « *Mathias Sandorf* vient d'une croisière de Tanger à Malte sur mon yacht, le *Saint-Michel* baptisé d'après mon fils Michel, qui m'a accompagné, ainsi que sa mère et mon frère Paul<sup>3</sup> », dit l'auteur. Il n'y a donc pas vraiment d'extraordinaire géographique dans le roman ; *Hector Servadac*, par exemple, se déroule dans un cadre similaire mais transposé dans l'espace intersidéral, mais *Sandorf* se déroule

---

<sup>1</sup> « Vous comprenez ma situation vis-à-vis de notre public. Je n'ai plus de sujets dont l'intérêt soit dans l'extraordinaire, *Ballon*, *Capitaine Nemo*, etc. Il me faut donc chercher à intéresser par la combinaison. Or, *L'Archipel en feu* est un roman combiné, et celui que je fais [*Mathias Sandorf*] l'est bien plus encore ; sans viol, ni adultère, ni passions extra, je cherche à faire pour nos lecteurs un véritable *Monte Cristo*, et je crois que je l'ai. [...] je me tiendrai toujours et le plus possible dans le géographique et le scientifique, puisque c'est le but de l'œuvre entière ; mais, que ce soit l'instinct du théâtre qui m'y pousse, ou que ce soit pour prendre davantage notre public, je tends à corser le plus possible ce qui me reste à faire de romans et en employant tous les moyens que me fournit mon imagination dans le milieu assez restreint où je suis condamné à me mouvoir. » (Lettre à Hetzel de décembre 1883, citée dans : J.-L. Steinmetz, *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, préface p. XXVII) Le mot « restreint » est révélateur, pour deux romans censés s'inscrire dans le genre effectivement limité de l'aventure et du didactique mais où l'auteur a tenu à faire au moins affleurer certaines questions politiques du dix-neuvième siècle.

<sup>2</sup> Il parle ainsi d'un « drame » où le traître alors triomphe temporairement, « comme cela se fait toujours dans une pièce bien charpentée » (*Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 260-261) ; il annonce à Cap Matifou qu'il va « entrer en scène » et lui demande d'« [attendre] [sa] réplique » (3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 323), et plus tard de « [rester] à la cantonade » (4<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 443) ; etc.

<sup>3</sup> Daniel Compère, Jean-Michel Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, Genève, Slatkine, 1998, p. 94.

dans le bassin méditerranéen « non vernien<sup>4</sup> », autrement dit réel (autant que son insertion dans la fiction peut l'être). J.-Y. Tadié note que « L'itinéraire ne donne plus au récit sa structure, ni son moteur : voyage, certes, mais [éparpillé], secondaire, à travers un monde méditerranéen qui, bien que Verne le connût, ne s'impose pas avec la force de la Russie, de l'Inde : ce romancier est plus heureux dans ses descriptions lorsqu'il n'a pas vu<sup>5</sup>. » On s'y attendra donc : le rôle, pourtant très important à notre sens, de la mécanique dans ce *Voyage* se dégage plutôt dans des séquences particulières que comme fil conducteur général du récit.

La topographie est aussi présente, mais là encore, de manière ponctuelle : l'îlot Kencraf voisin de l'île Antékirtta rappelle l'îlot du Salut près de l'île Lincoln ; le docteur Antékirtt et ses amis sont assiégés sur l'« île » montagneuse de la Casa Inglese sur les pentes de l'Etna (volcan vu et nommé par Axel en sortant du Stromboli, donc en quelque sorte promis à être escaladé) et se battent à seize contre cinquante comme les colons de *L'Île mystérieuse* ont dû se battre à six contre cinquante. Enfin l'auteur décrit, avec une attention au détail qui rappelle les données topographiques de l'exploration du mont Franklin et du plateau de Grande-Vue (*Île*), la région à l'ouest de Monte-Carlo et Monaco, dominés par la « Tête de Chien<sup>6</sup> », lorsque Silas Toronthal ruiné est poursuivi par Sarcany (et Pescade et Matifou) vers la Turbie<sup>7</sup> puis sur la Corniche<sup>8</sup> vers Èze (Eza dans le texte) avant d'être attrapé par les saltimbanques, qui coupent court à ses velléités de se jeter du haut d'un précipice.

La dynamique du monomythe avec sa dualité actantielle varie en grande partie en fonction de l'intrigue principale des cinq « actes » du roman et des fluctuations de l'identité du personnage éponyme : entre Mathias Sandorf « mort » et le docteur Antékirtt, il se passe quinze ans, une transformation assez considérable (quoique peut-être pas radicale au sens

---

<sup>4</sup> Nous avons fait allusion à la manière dont même les faits et événements réels prennent une qualité différente une fois immergés dans l'univers vernien. Citons Daniel Compère :

« Se pose donc la question des limites de l'intertextualité : dans son travail d'appropriation des propos des autres, le texte vernien tente d'effacer l'emprunt. [...] En fait, le réel est *dénaturé* pour entrer dans le monde vernien. Il vient appuyer la fiction. [...] Quelle valeur conservent, par exemple, des événements historiques comme la guerre de Sécession ou la révolte des Cipayes dans *L'Île mystérieuse* ? Ne deviennent-ils pas imaginaires ? L'intégration de l'historique au romanesque ne transforme-t-elle pas, par effet de retour, l'histoire en roman ? Tout se met à «fictionner». » (*Jules Verne écrivain*, p. 88)

<sup>5</sup> Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 106.

<sup>6</sup> Le texte la décrit comme « cette face de dogue, qui semble interroger la Méditerranée comme un sphinx du désert lybique. » (Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 430)

<sup>7</sup> *Ibid.*, 4<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 447-451.

<sup>8</sup> Elle est décrite au ch. III, p. 430 (4<sup>e</sup> partie), puis suivie (par Toronthal) ch. IV, p. 451-452.

propre) et un passage en Orient, lieu tout indiqué pour l'obtention de pouvoirs magiques ainsi que la prise d'âge qui sanctionne le statut de vieux magicien. Sandorf a trente-cinq ans et Antékirtt cinquante, et ce n'est peut-être pas une coïncidence que, dans *Vingt mille lieues*, Aronnax avoue son incapacité à estimer l'âge de Nemo en ces termes : « avait-il trente-cinq ou cinquante ans, je n'aurais pu le préciser<sup>9</sup> ». Là où l'âge de Nemo a un flou qui somme toute définit son intervalle probable<sup>10</sup> tout en faisant écho à son désir de vivre hors de l'Histoire, Sandorf-Antékirtt a deux incarnations<sup>11</sup> qui existent ponctuellement aux deux phases majeures de son existence, avec un intervalle qui sans doute mimique les quatorze ans du *Comte de Monte-Cristo* de Dumas (entre l'emprisonnement et la vengeance de Dantès), auquel le roman est explicitement dédié. Au début du roman, Mathias Sandorf est décrit<sup>12</sup> d'une façon qui rappelle fort Michel Strogoff<sup>13</sup> : taille au-dessus de la moyenne, visage carré, référence à la circulation sanguine, grande force physique, etc. On apprend aussi – déterminisme<sup>14</sup> qui prépare la vengeance de la suite du roman – que le comte « ne pardonnerait jamais une offense dont ses amis auraient été victimes » et n'est pas « de ceux qui laissent à Dieu seul le soin de punir en ce monde ». Strogoff, qui dans la première partie du roman aurait à la rigueur pu se contenter d'arrêter Ogareff, semble lui aussi vouloir « punir » à la suite de son supplice :

- Ce n'est pas possible, répondit Nicolas, non, ce n'est pas possible ! Quand je songe à Ivan Ogareff, au mal qu'il fait à notre sainte Russie, la colère me prend, et si je le tenais...
- Si tu le tenais, ami ?...
- Je crois que je le tuerais.

---

<sup>9</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 98.

<sup>10</sup> Soit dit en passant, la chronologie problématique de la trilogie *Grant-Lieues-Île* nous amène à penser que, moyennant quelques incertitudes dues à la discordance de dates avouée par l'auteur, l'âge réel de Nemo dans *Vingt mille lieues* est probablement de cinquante ans plutôt que de trente-cinq. Un autre personnage vernien, quoique dans un contexte comique plutôt que celui d'une atemporalité mythique, s'avère difficile à « quantifier » pour le protagoniste : Lî, dans *L'Etoile du Sud*, qui pourrait avoir aussi bien quinze ans que soixante (ch. II, p. 18).

<sup>11</sup> Nemo lui-même, toutefois, présente une dualité similaire, révélée dans *L'Île mystérieuse* : le prince Dakkar, héros fictif de la révolte des Cipayes, devient capitaine Nemo et cherchera vengeance contre les Anglais. Curieusement, la dimension nationaliste de Sandorf ne semble pas se prolonger au-delà de la première partie : il dirige sa vengeance contre des individus l'ayant trahi, et non contre l'Autriche.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 22.

<sup>13</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 23.

<sup>14</sup> « L'art du portrait vernien est d'envelopper l'action, d'être gros de tous les développements futurs », dit J.-Y. Tadié à ce sujet (*op. cit.*, p. 108).

– Et moi, j’en suis sûr, répondit tranquillement Michel Strogoff<sup>15</sup>.

Il n’y a guère d’éléments dans le roman qui suggèrent que le motif principal de Michel soit de se venger d’avoir été « aveuglé », et il est donc fort plausible que son but à lui aussi – bien qu’il ne soit pas un agent aussi indépendant ou « souverain » que ne l’est Sandorf – soit plutôt de punir (distinction sur laquelle insiste le comte plus d’une fois dans *Mathias Sandorf*) : punir Ogareff d’avoir menacé sa mère, « du mal qu’il fait à la sainte Russie », et vers la fin, d’avoir tenté de tuer Nadia Fedor. Plus symboliquement, Strogoff se venge qu’on lui ait volé son identité de courrier du czar ; et Mathias Sandorf se venge qu’on lui ait volé son propre secret : son chiffre déchiffré, le projet de soulèvement magyar divulgué aux autorités autrichiennes. Curieusement, ceci crée une « courbe » possible au monomythe : si l’on perçoit Sandorf comme une métaphore des forces naturelles – qui, dans l’« univérne », sont notoirement vengeresses –, le roman, qui commence d’ailleurs du point de vue des « traîtres », reproduit alors la « courbe balistique » de l’entreprise vernienne, qui s’élève, culmine, puis chute face à l’ascension irrésistible de la Nature. Zirone et Sarcany joueraient alors une perversion de l’entreprise humaine de conquête de la nature : progrès scientifique et thématique du déchiffrement se confondraient alors dans l’entreprise du décodage du message de Sandorf ; et plus tard dans le roman, le docteur Antékirtt est lui-même une énigme que Sarcany aura beaucoup de mal à déchiffrer : son origine, son association difficile à déterminer mais indéniable à ses récents problèmes<sup>16</sup>, etc. Nous ne souscrivons cependant pas littéralement à ce schéma, certainement pas au même degré que pour *Voyage au centre de la terre* ou *De la Terre à la Lune*, parce que l’intrigue éclatée, ou du moins périodisée, n’offre pas assez de points d’ancrage, tout bien considéré. Mathias Sandorf est « lancé » dans l’intrigue sous les traits d’un surhomme en puissance, à peu près comme l’est Michel Strogoff lorsqu’il reçoit sa mission du tsar ; mais là où le second s’avance inexorablement à travers la Sibérie jusqu’à son but, le premier voit sa révolution tuée dans l’œuf, et se fait arrêter : le docteur Antékirtt naîtra parce que la première incarnation du surhomme a échoué. A un autre niveau de figuration, c’est la lutte nationaliste qui échoue – et doit échouer, si l’auteur veut rester fidèle à l’Histoire, puisqu’au troisième quart du XIX<sup>e</sup> siècle la Hongrie n’a pas acquis son indépendance vis-à-vis de l’Autriche –, et elle est remplacée par l’expérience vernienne

---

<sup>15</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 247.

<sup>16</sup> « Quant à l’apparition du docteur Antékirtt à Ceuta, ceci est plus grave !... Qu’est-ce donc que cet homme ? Peu m’importerait, après tout, si depuis quelque temps je ne le trouvais plus ou moins directement mêlé à ce qui me concerne ! [...] » (Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 431).

de la communauté plus petite, (se voulant...) « apolitique », et bien entendu, insulaire : celle d'Antékirtta. De manière partielle, le schéma que nous avons désigné par « H1H2 », la relation maître-élève ou celle entre l'homme ordinaire et le surhomme ayant grande prise sur lui (une influence entre autres hypnotique d'ailleurs, dans ce cas particulier), sont représentés dans les rapports de Pierre Bathory (fils d'Etienne Bathory, l'ami de Sandorf qui sera exécuté à Pisino avec Ladislav Zathmar) et de Mathias Sandorf. Antékirtt comme « monstre marin » apparaît aussi brièvement, à la manière du *Nautilus*, lorsque le sous-marin *Electric 2* longe le littoral nord-africain (nous soulignons) :

[...] tout ce panorama du littoral africain se déroula pendant les journées du 20 et du 21 novembre, sans un incident, sans un accident. Jamais la machine, actionnée par les courants de ses accumulateurs, n'avait donné un pareil rendement. Si l'*Electric* fut aperçu, tantôt au long des côtes, tantôt au large des golfes qu'il coupait de cap en cap, les sémaphores durent croire à l'apparition d'un navire phénoménal ou peut-être d'un cétacé d'une puissance extraordinaire, qu'aucun steamer n'eût pu atteindre à la surface des eaux méditerranéennes<sup>17</sup>.

Le « Thornycroft<sup>18</sup> » de Sandorf, de taille plus modeste que le *Nautilus* – une longueur de 41 mètres et jaugeant 70 tonneaux – se prête encore plus à la confusion qu'a pu causer l'engin du capitaine Nemo, pris pour une créature marine. La partie que nous soulignons est presque certainement un clin d'œil de l'auteur aux lecteurs de *Vingt mille lieues sous les mers* : l'« incident » du détroit de Torrès et l'« accident » sous la banquise, rappelés par la négation aux familiers de l'univers vernien, tout comme Ned Land, en doutant de l'existence des monstres antédiluviens dans les profondeurs du globe, renvoie au *Centre de la terre*.

Neuf ans après Sandorf, *Mirifiques Aventures de maître Antifer* présente un schéma de la transposition des actants qui est en quelque sorte inverse : la figure orientale et richissime au

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, 5<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 491.

<sup>18</sup> C'est ainsi que Verne nomme les sous-marins du docteur. Le nom provient de la compagnie de construction navale John I. Thornycroft & Company Limited (1866). Elle a produit des navires torpilleurs pendant plusieurs décennies. Ceux construits pour la France en 1878 (*Torpilleur 8*, *Torpilleur 9*, ...et *Torpilleur 19*) peuvent avoir retenu l'attention de Verne ; ils faisaient près de 27 mètres et croisaient à environ 19 nœuds, ce qui n'est pas bien loin de la performance des engins d'Antékirtt, quoiqu'il n'en aient pas eu l'autonomie prolongée. Un Thornycroft construit pour la marine allemande en 1884 – peu avant la publication de *Mathias Sandorf* – fait près de 36 mètres et 20 nœuds de vitesse, ce qui se rapproche le plus de la fiction. Il faut garder à l'esprit que Verne se permet souvent des formes d'antonomase, en partie pour varier le vocabulaire, en partie pour son goût des anglicismes ; s'il a appelé le sous-marin de Nemo un *monitor* comme on appelait ces engins (somme toute très partiellement « sous-marins », et plus précisément des navires de surface beaucoup plus bas sur l'eau que les autres, avec certains types capables d'immersion partielle) pendant la guerre de Sécession, on comprend qu'il passe à *Thornycroft* seize ans plus tard pour suivre l'actualité de la construction navale.

début du roman, et le passage à un protagoniste occidental (Breton, peut-être une légère facétie de Verne qui se revendiquait comme breton) pour le reste de l'intrigue. M. Serres, dans un commentaire portant davantage sur *Antifer* il est vrai, a relié plusieurs personnages verniens sous une perspective similaire à celle évoquée plus haut et de manière fort synthétique :

[...] Au commencement, voici le Père.

Taille élevée, tête forte, chevelure abondante, large barbe ramifiée sur la poitrine, physionomie fière et digne, yeux noirs et vifs, c'est toujours le même : Nemo vieillissant, Sandorf ressuscité, le maître du monde. Révolté politique, exilé, comme il se doit, courant les mers, seigneur d'une île : Kamyk-Pacha. Son nom cache un secret et son île, un trésor.

Le Père enfouit le trésor dans son île [...] Il marque le rocher de son chiffre [...] Il garde, en outre, le secret du récit : les trois chemins des trois îles préalables à la vraie, située au milieu.

Tout le reste est Télémachie<sup>19</sup>.

Toutefois, étant donné que c'est Antékirtt qui cherche et trouve Pierre Bathory et Sava Toronthal (Sandorf), on serait tenté de parler dans son cas d'anti-télémachie, tout comme le passage de Kamyk-Pacha à Pierre-Servan-Malo comme protagoniste est culturellement inverse de la transformation de Mathias Sandorf (grâce à ses connaissances en médecine et ses voyages en Asie Mineure) en cette sorte de guérisseur oriental qu'est Antékirtt, de réputation du moins.

Nous avons donc remarqué que le roman introduisait les antagonistes en premier, et ce de manière à leur donner un parcours qui rappelle la courbe ascendante puis descendante des protagonistes verniens plus typiques. Leur description commence d'abord de manière neutre, voire même favorable étant donné la remarque comique de Zirone lorsqu'il demande l'heure qu'il est (« suis-je assez sot ! s'écria le Sicilien. N'est-il pas l'heure à laquelle on a faim, quand on a oublié de déjeuner !<sup>20</sup> »), et ce n'est qu'un peu plus loin que l'on donne à deviner au lecteur qu'il ne s'agit pas de futurs « héros », mais d'une perversion du thème. Pescade et Matifou seront introduits de la même manière, dans les mêmes circonstances d'indigence et avec encore plus d'emphase comique sur le problème de la nourriture (surtout étant donné les besoins au-dessus de la moyenne de l'hercule, Cap Matifou) ; ils sont l'inversion bénigne<sup>21</sup>

---

<sup>19</sup> Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, p. 96-97.

<sup>20</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 2.

<sup>21</sup> Citons à nouveau Simone Vierne, cette fois en rapport avec *Sandorf* et non *Strogoff* :

« Sarcany domine le trio, et c'est le plus mystérieux des trois, par son origine, mi-africaine, mi-occidentale, encore qu'il soit, dit Jules Verne, plus près du blanc que du nègre. Un être hybride, donc, une fois encore, comme Ogareff, et en outre au passé anormal « né au hasard, poussé au hasard, destiné à vivre au hasard ». [...]

de Sarcany et Zirone, pour emprunter une nouvelle fois à M. Tournier. Leur « courbe » à eux va elle aussi s'élever, mais n'aura pas la phase de Chute ; elle rejoint l'ascendante de Mathias Sandorf, à laquelle les deux saltimbanques contribuent d'ailleurs, en l'assistant contre Sarcany et ses complices. Sarcany et Zirone, de leur côté, sont présentés d'une manière qui présage le facteur qui ruinera le premier ainsi que Silas Toronthal, c'est-à-dire la chance : ils sont « gens à tout faire pour lui imprimer un tour favorable », image déjà accidentellement « motrice », dès la première scène du roman. La perversion du thème réside dans l'illusion de pouvoir, par des moyens « verniens » – la « poussée », la force mécanique –, intervenir sur le hasard. S. Verne a relié le hasard chez Verne à la question du fantastique et du surnaturel, si prépondérante dans *L'Île mystérieuse* :

[...] les héros n'obtiendront pas la raison de ces phénomènes par une méthode de recherche scientifique [...] Jules Verne joue sans cesse sur l'opposition *rationnel-irrationnel* [...] le désir [...] de ne pas trancher en faveur d'une explication soit rationnelle, soit surnaturelle, est assez caractéristique du fantastique, si l'on s'en réfère aux essais de définition de T. Todorov. Nous avons donc affaire à un projet concerté, qui maintient l'aventure dans un contexte où le hasard est prépondérant, où *tout peut arriver*, ce qui n'est guère, on en conviendra, une attitude scientifique. Et il arrive très naturellement à Jules Verne de désirer faire un roman dans lequel le hasard mène l'intrigue, comme dans les romans-feuilletons de l'époque : ce sera *Mathias Sandorf*, roman dans lequel le hasard joue en effet un rôle essentiel<sup>22</sup> [...]

C'est le hasard qui met Zirone et Sarcany en présence du message codé du comte Sandorf, transporté par un pigeon à bout de forces. Zirone a une réaction initiale qui rappelle Pencroff (*Île*) et Ned Land (*Lieues*), qui ne « classent » les espèces animales que du point de vue gastronomique<sup>23</sup> ; mais les deux compagnons décident bientôt d'épargner l'oiseau et même de le laisser arriver à destination, après avoir pris copie du message qu'il véhicule. C'est l'occasion pour Verne de réitérer le thème de la carte grandeur nature, la scène se passant en amont de Trieste, sur la terrasse de la cathédrale près du sommet de la colline du Karst. « [La] ville se développe au-dessous comme une carte en relief. De ce point élevé, on aperçoit facilement tout le quadrillé des toits de ses maisons, depuis les premières pentes du talus jusqu'au littoral

---

Mais dans *Michel Strogoff* comme dans *Mathias Sandorf* (dont les noms présentent de curieuses assonances et les mêmes initiales), malgré le désir évident de peindre des « misérables », Jules Verne retrouve indirectement la nature sacrée du monstre, en faisant d'Ogareff un « homme de grand mérite et d'une audace à toute épreuve », de Sarcany un homme courageux dans la défaite, qui accueille les accusations avec l'attitude favorite des héros verniens, les bras croisés, et la sentence avec une impudence qui ne manque pas de grandeur et rappelle Ayrton. Le monstre *aurait pu être un héros...* » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 512)

<sup>22</sup> *Ibid.*, p. 670-671.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 12.

du golfe<sup>24</sup> », dit le texte. La « carte » de la ville sur laquelle les deux complices tentent de localiser la maison où se dirige le pigeon voyageur préfigure l'espèce d'échiquier de la grille permettant de déchiffrer le message. Et la dernière étape du déchiffrement sera identique à celle du *Voyage au centre de la terre* : le décodage du document se fait correctement, mais dans un premier temps les « décodeurs » ne réalisent pas qu'il manque une ultime transformation, la plus facile : lire le texte à rebours<sup>25</sup>. Comme dans *Michel Strogoff*, l'intention criminelle est soulignée par l'expression « je saurai bien... » : une première fois quand est formulé le plan de s'introduire chez le comte Zathmar où, promet Sarcany au banquier Toronthal, « je saurai bien m'emparer de la grille et déchiffrer cette dépêche<sup>26</sup> » ; une seconde fois au même chapitre lorsque le Tripolitain, temporairement incapable de convaincre Silas de s'associer à lui, menace qu'il « [saura] bien [le] forcer... » (p. 44).

Une fois la machination réussie – Sandorf, Zathmar et Bathory arrêtés et emportés au donjon de Pisino (Pazin, dans l'actuelle Croatie) –, la focalisation jusqu'ici quelque peu monopolisée par le couple Sarcany-Zirone puis Sarcany-Toronthal (le Libyen est en quelque sorte le point d'ancrage de l'antagonisme, et ses compléments actantiels pivotent entre Zirone, Silas et Carpena, voire Namir dans un rôle distinct des autres) migre davantage vers Mathias Sandorf, emmené à l'aveuglette vers une prison qu'il ne peut initialement même pas reconnaître. Le problème du déchiffrement passe alors à lui, et donc c'est à lui à présent d'être face à l'« inexplicable » ; non pas la découverte de la destination du pigeon ou le décodage d'un message, mais la manière dont sa conspiration a pu être éventée, et surtout *l'auteur*, le *qui*, autre constante vernienne que nous retrouverons dans les *Voyages*.

– Oui, sans doute, Ladislas, répondit le comte Sandorf, mais ce billet, un des derniers que nous ayons reçus, en quelles mains est-il tombé d'abord, et par qui copie a-t-elle pu en être prise ?

– Et, étant prise, ajouta Étienne Bathory, comment, sans la grille, est-on parvenu à la déchiffrer ?

– Il faudrait donc que cette grille nous eût été volée, ne fut-ce qu'un instant... dit le comte Sandorf.

– Volée !... Et par qui ? répondit Ladislas Zathmar. Le jour de notre arrestation, elle était encore dans le tiroir du bureau de ma chambre, puisque c'est là que les agents l'ont saisie ! »

C'était, en effet, inexplicable<sup>27</sup>.

La réponse finit par se faire jour dans l'esprit de Sandorf (p. 79), mais, selon la même dynamique des initiés et des non-initiés que l'on trouve dans *L'Île mystérieuse* (où Cyrus,

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 15.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 63.

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 43.

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 79.

voire Cyrus et Spilett, notent les signes de la puissance mystérieuse dans l'île mais dans un premier temps s'abstiennent de communiquer leurs conclusions à Pencroff, Nab et Harbert), il garde le silence. Une nouvelle transposition du mystère, quoique plus brève et moins sérieuse, se fera plus loin, cette fois du point de vue de Pescade et Matifou, lorsque, à Raguse (actuel Dubrovnik, en Croatie), ils peinent bien plus que d'habitude à s'attirer des spectateurs susceptibles de les rémunérer pour leurs performances. Entretemps Sandorf a opéré sa transformation en le docteur Antékirtt ; il n'y a peut-être pas de causalité directe entre son arrivée à Raguse et les déboires des deux saltimbanques, mais il est symboliquement possible que ce soit lui, à présent, qui pose une énigme à ceux se trouvant englobés par sa sphère d'influence. « [P]ourquoi, ce jour-là, sur le quai de Gravosa, ces deux pauvres diables se voyaient-ils abandonnés des spectateurs au profit des autres baraques ? [...] C'était vraiment inexplicable<sup>28</sup> ». Pescade et Matifou<sup>29</sup> finissent par être complètement désertés – après que le texte ait tout de même usé de la scène pour introduire le fils d'Etienne Bathory –, à cause du lancement du « trabacolo » ; c'est peut-être une manière pour l'auteur de marquer le point minimum de leurs fortunes, avant la remontée coïncidant avec leur rencontre avec Sandorf.

L'évènement qui, à notre sens, représente métaphoriquement l'un de ces « coups de canon » verniens (voir notre analyse de *De la Terre à la Lune* pour un autre exemple) et amorce la phase de transition du comte vers sa seconde identité a lieu dans le donjon de Pisino ; futur *taleb* (mot employé plus tard dans le roman) aux connaissances quasi occultes, il va enfin *savoir* le fin mot de la machination contre lui. Silas Toronthal converse avec Sarcany, emprisonné à Pisino au même titre que les trois Hongrois afin de préserver son apparente innocence. Un phénomène d'acoustique « semblable à ceux qu'on observe à l'intérieur des galeries de dômes ou sous les voûtes de forme ellipsoïdale » et qui permet à la voix, « partant de l'un des côtés de l'ellipse », de se faire entendre « à l'autre foyer, sans avoir été perceptible en aucun point intermédiaire », trahit les deux délateurs, dont les victimes connaissent à présent les noms<sup>30</sup>. On se souvient, bien sûr, du phénomène similaire, mais à bien plus grande distance et à travers un massif granitique, qui permet à Axel égaré de retrouver le contact avec Lidenbrock et Hans, dans *VCT*. Retenons le commentaire de J.-Y. Tadié :

Le récit donne une grande importance au *message secret*, selon l'archétype, admiré par Verne, du *Scarabée d'or*. Un pigeon voyageur le livre aux traîtres, qui doivent le déchiffrer. [...] Le secret est

---

<sup>28</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 154.

<sup>29</sup> Nommés d'après les deux promontoires algériens, que l'on retrouve encore mentionnés dans *Servadac*, *Robur*, *Antifer*...

<sup>30</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 81-82.

surpris, le message intercepté, les dirigeants du soulèvement sont arrêtés. Ce qui préoccupe Sandorf, c'est de démasquer le traître. Il y arrivera grâce à un phénomène d'acoustique : la science sert à expliquer l'aventure<sup>31</sup>, quand elle n'intervient pas dans l'aventure même (p. 91-92). On notera la beauté de cette opposition : Sarcany a surpris le message, il a lu ; Sandorf a surpris le secret d'un complot dont il a été victime, il a entendu<sup>32</sup>.

Verne est un grand admirateur de Poe, qu'il lit traduit en français par Baudelaire ; que *Le Scarabée d'or* (1843) ait popularisé la cryptographie auprès du grand public peut expliquer en partie sa récurrence, sous diverses formes, dans l'œuvre vernienne. Sandorf ne déchiffre pas à proprement parler le secret de Sarcany et Toronthal, mais il reçoit tout de même leur voix via une « transformation », un peu comme la téléphonie fait parvenir la voix d'un interlocuteur via deux conversions symétriques (le téléphone est inventé dans les années 1870 et Verne le met à contribution dans son œuvre dès *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, en 1879), ce qui peut équivaloir à un déchiffrement ; et de plus, les phrases prononcées parviennent tronquées, les voix ne venant pas toujours exactement du foyer du phénomène. La réaction de Mathias Sandorf à la révélation rappelle fortement le changement dans la physiologie du capitaine Nemo dans le chapitre *Ægri Somnia* lorsqu'il aperçoit le navire (anglais, sans doute) dans sa lunette, comme on s'en rend compte en comparant les deux passages :

Il regardait ses deux amis, tout pâle. Son cœur avait cessé un instant de battre sous l'étreinte d'un spasme. Ses pupilles effroyablement dilatées, son cou raide, sa tête comme retirée entre les épaules, tout indiquait en cette énergique nature une colère effroyable, poussée aux dernières limites. (*Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 83)

Je me retournai. Le capitaine Nemo était devant moi, mais je ne le reconnus pas. Sa physiologie était transfigurée. Son œil, brillant d'un feu sombre, se dérobait sous son sourcil froncé. Ses dents se découvraient à demi. Son corps raide, ses poings fermés, sa tête retirée entre les épaules, témoignaient de la haine violente que respirait toute sa personne. (*Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 275)

Plus loin dans *Vingt mille lieues*, lorsque paraît la frégate anglaise, il est également dit que son cœur « avait dû cesser de battre un instant » et que ses pupilles sont « contractées effroyablement<sup>33</sup> ». Chez Sandorf, cet état « tétanisé » est suivi par « une sorte de

---

<sup>31</sup> Marius Topin résume fort exactement le « mécanisme » vernien – voire, dit D. Compère, son originalité : « Toutes les combinaisons, tous les artifices que les romanciers ordinaires imaginent pour nouer et dénouer une situation, M. Verne les a empruntés à la science [...] ; de telle sorte que ses romans ne sont pas seulement scientifiques par les descriptions qu'ils renferment, par les buts qu'ils poursuivent ; ils le sont aussi par les ressorts mêmes employés pour exciter sans cesse et renouveler l'intérêt » (Marius Topin, *Romanciers contemporains*, Charpentier, 1876, p. 382, cité dans D. Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 80).

<sup>32</sup> Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 108-109.

<sup>33</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 575.

rugissement », puis il « [se redresse] » et se met à parcourir la salle à grands pas : la découverte de l'identité des traîtres *le met en mouvement*. Et, ce sur quoi le texte ne laisse aucun doute, c'est seulement à cet instant que Mathias Sandorf montre une volonté sérieuse de s'évader, et de « faire justice » (comme il le dit pour corriger ses deux compagnons, qui parlent de « vengeance ») ; il était originellement assez résigné à son sort. Dans *De la Terre à la Lune*, où abondent les touches d'humour de ce genre, une semblable révélation aurait sans doute été décrite comme « faisant l'effet d'un boulet » ; et dans un roman où il n'y a guère de périple extraordinaire ou de vraie trajectoire géométrique, on peut identifier cet événement, avec le changement explosif du comte Sandorf, à une sorte de « lancement », qui l'éjectera de la prison de Pisino et l'enverra sur une courbe qui ne s'arrêtera qu'une fois justice faite de tous ses ennemis. D'ailleurs, au début du chapitre suivant, nous pouvons identifier une discrète intertextualité avec le roman lunaire : après description du donjon de Pisino et de la quasi impossibilité de s'en évader, le texte ajoute « Et peut-être était-il heureux que leur ignorance fût complète à cet égard ! Mieux instruits, ils auraient sans doute reculé devant les difficultés<sup>34</sup> ». Nous savons que Michel Ardan attribue à des raisons similaires l'audace inégalée de son projet de s'enfermer dans le boulet du Gun-Club à destination de la Lune<sup>35</sup>.

Les prisonniers tentent donc de s'enfuir par la fenêtre de leur cellule, qui donne sur l'abîme du Buce, déversoir du trop-plein de la rivière Foïba, qui se fait passage à travers un massif rocheux, puis entre des falaises encaissées qui perdent ensuite de leur hauteur, et enfin sur l'estuaire de Lème<sup>36</sup>, vers la mer Adriatique. L'évasion se passe pendant un orage, et comme il se doit dans un *Voyage extraordinaire*, « l'atmosphère, lourde, presque irrespirable, était

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 84.

<sup>35</sup> « – Pourquoi donc abordez-vous les questions scientifiques si vous ne les avez pas étudiées ? demanda l'inconnu assez brutalement.

– Pourquoi ! répondit Ardan. Par la raison que celui-là est toujours brave qui ne soupçonne pas le danger ! Je ne sais rien, c'est vrai, mais c'est précisément ma faiblesse qui fait ma force.

– Votre faiblesse va jusqu'à la folie, s'écria l'inconnu d'un ton de mauvaise humeur.

– Eh ! tant mieux, riposta le Français, si ma folie me mène jusqu'à la Lune ! » (Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XX, p. 180)

<sup>36</sup> Dans le roman, on sait que la Foïba se fraie un passage souterrain et l'on connaît le canal de Lème, mais l'on ne sait pas que les deux sont reliés par un seul et même cours d'eau. Une « configuration » similaire, quoique à plus grande échelle et dans un contexte différent, est présentée dans *Cinq semaines en ballon* : on connaît le cours du Nil jusqu'à quelques degrés au nord de l'équateur, ainsi que l'existence du lac « Ukéréoué » (le lac Victoria) au sud de l'équateur, et l'on soupçonne que ce lac s'étend de deux degrés au nord, et qu'à son extrémité nord se trouvent les sources du Nil. L'expédition du docteur Samuel Fergusson vérifie ce fait dans le roman.

saturée d'électricité » (p. 86) ; on pense à l'orage sur la mer Lidenbrock par exemple. *Voyage au centre de la terre* est l'un des *Voyages* exaltant le refuge idéal, le troglodytisme, la supériorité des cavernes souterraines (dépourvues du bruit et de l'agitation du « monde sublunaire ») à la fois comme séjour et comme voie de déplacement. Si *Mathias Sandorf* ne fait pas tout à fait la même chose, on perçoit quelque peu de ce thème lorsque le comte propose, en l'absence d'une corde ou de draps à nouer bout à bout, de se servir du câble du paratonnerre pour descendre la muraille extérieure :

« [...] Si nous possédions une corde, nous n'hésiterions pas à la suspendre [...] pour nous laisser glisser jusqu'au sol ? Or, ce câble vaut mieux qu'une corde, à raison même de sa rigidité, et il devra rendre la descente plus facile. Comme tous les conducteurs de paratonnerre, nul doute qu'il ne soit maintenu à la muraille par des crampons de fer. Ces crampons seront autant de points fixes, sur lesquels nos pieds pourront trouver un appui. Pas de balancements à craindre, puisque ce câble est fixé au mur. Pas de vertige à redouter, puisqu'il fait nuit et que nous ne verrons rien du vide. [...] »

[...] De là, une plus grande facilité pour descendre, puisque les fugitifs auraient là comme autant d'échelons, qui les garantiraient contre un glissement trop rapide<sup>37</sup>.

Le moyen de transport est donc lui-même « vernien », en ce que sa supériorité sur les moyens ordinaires est traditionnellement énumérée, soit par un personnage, soit par le narrateur, même en soulignant son caractère inconventionnel ; même si, et comme pour *VCT*, l'avantage principal est le même que celui du voyage et du séjour souterrain : l'immobilité, par rapport à l'instabilité d'une corde ou à l'agitation du monde de la surface.

Méditant l'évasion en sens inverse de sa succession logique, les prisonniers se tournent ensuite vers la nécessité de passer à travers la fenêtre. Curieusement, comme pour l'effet de science dans la révélation du nom de Sarcany et Toronthal, la voie de salut est elle aussi expliquée en termes de *conduction* – électrique et non sonore toutefois. L'état peu robuste des barreaux de fer est expliqué d'une manière scientifiquement plausible par un narrateur hétéro-diégétique, ce qui de prime abord peut sembler « tricher » avec la continuité du récit, *mais* l'explication est attribuée à Bathory immédiatement après, curieuse équivoque dans la « voix savante » du récit. Mieux encore, la rupture du flux narratif, qui a pu avoir pour effet d'éroder l'attention du lecteur, est en quelque sorte neutralisée par la prétérition : « Mais il ne s'agissait pas d'expliquer, il s'agissait de se mettre à la besogne, sans perdre un instant » (p. 90). Verne prend un moment pour faire son tribut à la vocation didactique du roman, puis se rattrape sur-le-champ en la niant et en restaurant l'action. Ceci met en abîme le roman lui-même, qui à de nombreuses reprises instruit et se hâte de repasser à la diégèse.

---

<sup>37</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 87-89.

Les prisonniers démontent une lame métallique d'un des lits et s'en servent pour user les alvéoles maintenant l'extrémité des barreaux. La situation rappelle l'emprisonnement du *Nautilus* dans le tunnel de glace formé par les icebergs et la banquise, et où, alors que l'air du bord continue de se vicier, l'équipage s'acharne à creuser mètre après mètre de l' « alvéole » de la paroi inférieure d'où doit s'échapper le sous-marin<sup>38</sup>. Il s'agit dans *Sandorf* d'alvéoles de pierre<sup>39</sup>, retenant le croisillon à repousser pour s'échapper, mais la récurrence du terme n'est sans doute pas une coïncidence ; pour les prisonniers de Pisino, l'échéance n'est pas l'épuisement de l'air mais leur exécution, qui doit advenir dans moins de douze heures. Notons aussi la similarité avec la dernière étape de *VCT* : un roc bloque le passage des voyageurs, qui cherchent un moyen de le percer, et Axel trouve que « c'est trop dur pour le pic », « trop long pour la pioche », et propose d'user de la poudre<sup>40</sup>. Dans la cellule de Pisino, « nous ne pouvons déchirer cette pierre avec nos mains », dit Ladislas Zathmar<sup>41</sup>. C'est donc « trop dur pour les mains », et il faut recourir à un outil de métal : les personnages sont à un degré de moins dans leurs moyens que l'expédition Lidenbrock, passant des mains au métal, alors que ces derniers s'élèvent du métal au fulmicoton. Une fois Axel, Lidenbrock et Hans entraînés par le raz-de-marée dans l'abîme, « En moins d'une seconde, la lumière fit place à la plus profonde obscurité<sup>42</sup> » ; de même, on apprend qu' « En quelques instants, [le comte Sandorf] passa de l'intense lumière, dont l'électricité emplissait le fond du gouffre, à la plus profonde obscurité<sup>43</sup> ». Le parallélisme somme toute assez robuste entre les deux scènes vient peut-être du fait que l'engloutissement d'Axel et son éjection par le cratère du Stromboli constitue, de l'avis de bien des critiques, une naissance (et un accès à un certain niveau d'initiation) ; pour Mathias Sandorf on est loin de la fin du récit mais l'on se situe au moment de renaissance en la figure du docteur Antékirtt, ou du moins à l'une de ses répétitions, ou « fractales » si l'on veut. Simone Vierne a commenté à la fois la dimension initiatique de l'épisode et son caractère différé ou éclaté :

[Mathias Sandorf] subit sa mort initiatique de façon fragmentaire mais caractéristique : il est « avalé », après sa périlleuse descente, par le gouffre du *Bucco*, au nom transparent, et parcourt le canal *souterrain*,

---

<sup>38</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 508 et p. 513.

<sup>39</sup> « Trois alvéoles sur quatre étaient déjà rongées au point que le bout des barreaux en pouvait librement sortir. La quatrième fut alors attaquée à la lueur des éclairs, qui illuminait incessamment l'espace. » (p. 92)

<sup>40</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XL, p. 277.

<sup>41</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 90.

<sup>42</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLI, p. 279.

<sup>43</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 100.

emporté par le torrent, la Foïba qui « ne pouvait rendre que des cadavres, si même elle en rendait ». [...] un quatrième traître, Carpena, le dénonce, et il est cette fois avalé par la mer. [...] nous apprendrons plus tard qu'après une période d'*hallucinations*, provoquées par la fatigue, il a réussi à s'accrocher à un bateau – le parcours se fait en sens inverse de la descente le long du donjon de la prison, par une autre chaîne [...] cette fragmentation de l'avalement et de la renaissance, si elle ménage l'intérêt du lecteur, empêche son imagination de se laisser porter totalement par l'archétype<sup>44</sup>...

Nous sommes plus enclin à croire que le schéma plus complexe de l'avalement et de la renaissance constitue un atout et non une faiblesse de l'écriture vernienne ; si la science offre ses machines (machines réelles ou procédés à « effet mécanique ») pour l'enrichissement de la narration, on peut concevoir que Verne, avec son intention annoncée d'« intéresser par la combinaison », ait voulu innover par rapport aux anciens archétypes en ajoutant un niveau supplémentaire de complexité.

Conformément à la logique des « fractales » verniennes, celle de l'évasion de Pisino doit se terminer par une chute : en théorie, les évadés auraient peut-être pu suivre la longueur du câble jusqu'à la surface de l'eau, mais l'auteur ne l'entend pas ainsi ; la foudre frappe le paratonnerre et contraint Bathory et Sandorf à choir dans le gouffre du Buco, alors que Ladislas Zathmar, resté en arrière, est arrêté. On peut attribuer à une qualité symboliquement « surhumaine » du personnage le fait qu'il ne lâche prise qu'après avoir vu tomber Bathory près de lui, alors que bien entendu le courant électrique les aurait atteints pour ainsi dire simultanément. « A son tour, il dut lâcher le câble qui lui brûlait les mains<sup>45</sup> », ce qui implique que Sandorf ait résisté au réflexe et enduré la douleur pendant un certain laps de temps, proposition difficile à recevoir à moins de la mettre au crédit d'un statut quasi mythique du personnage – qui acquerra plus tard des pouvoirs surnaturels, comme l'hypnose.

L'entraînement par le courant dans la caverne creusée par la Foïba peut être vu comme un hybride des épisodes de traversée maritime (ou fluviale) et de ceux du voyage souterrain. On pense d'une part aux « tempêtes » verniennes et à certaines traversées de cours d'eau comme celui de la Snowy (*Capitaine Grant*), d'autre part aux galeries et cavernes du *Centre de la terre*, des *Indes noires*, etc. Dans le premier cas, les personnages ou leur moyen de locomotion sont souvent en mouvement de rotation, signe de la perte du contrôle moteur et du règne des forces chaotiques de la nature ; Verne préfère presque toujours parler de « mouvement giratoire », c'est le cas ici<sup>46</sup>. Il y a pourtant un passage de *VCT* qui reproduit cette hybridité

---

<sup>44</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 253.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. VI, p. 99.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 101.

(eau et roc) et emploie la même expression, dans les dernières lignes du voyage souterrain lorsque le radeau remonte la cheminée du Stromboli poussé par une coulée de lave : « J'ai le sentiment confus de détonations continues, de l'agitation du massif, d'un mouvement giratoire dont fut pris le radeau<sup>47</sup>. »

Les fractales verniennes se terminent très souvent par une variante de l'expression « soudain, un choc se produisit », comme nous l'avons dit dans notre partie préliminaire ou *glossaire vernien* ; c'est l'équivalent et parfois le complément de la phase de chute dans la grande « courbe balistique » du *Voyage*. Ici, nous avons un nouvel exemple de la « fragmentation » signalée par S. Vierre : il se produit bien un choc, mais à deux reprises : « Soudain, un choc violent lui déchira l'épaule [...] Ces racines étaient celles d'un tronc d'arbre, emporté par le torrent » (p. 101) : on peut dire par analogie avec les voyages maritimes verniens que « le navire n'a pas encore touché terre » mais que les signes de la terre, sous forme de végétation, comme pour les navigateurs des siècles passés, se manifestent. Fonctionnellement toutefois, il s'agit d'un véhicule qui donnera un sursis à Sandorf et Bathory en leur permettant de flotter. Plus loin, la voûte de la caverne s'abaisse peu à peu et la noyade menace de plus en plus les deux compagnons ; le second choc fait d'abord l'effet d'un coup de grâce :

Tout à coup, il se fit un choc d'une extrême violence. Par son extrémité antérieure, le tronc d'arbre venait de heurter un énorme pendentif de la voûte. Sous la secousse, il culbuta complètement. Mais le comte Sandorf ne le lâcha pas. D'une main cramponné désespérément aux racines, de l'autre il maintint son compagnon, au moment où il allait être emporté. Puis, il se laissa couler avec lui dans la masse des eaux, qui se brisaient alors contre la voûte<sup>48</sup>.

Mais c'est aussi une sorte de borne qui annonce en réalité la fin du péril, puisque peu après, « la Foiba, sortie de ce sombre canal, avait repris son cours à ciel ouvert ». On peut aussi interpréter les deux chocs comme une surenchère sur la nécessité pour le héros d'une chute aussi totale et désespérée que possible avant que la grâce soit accordée.

Le voyage souterrain n'est toutefois pas totalement terminé puisque la rivière est encore encadrée par « deux hautes murailles accores », et seule l'une des faces du tunnel qui emprisonnait les évadés a disparu : « En somme, le canal resserré [...], moins son plafond de pierre ». Une heure plus tard, une détonation signale aux fuyards la proximité d'un port, donc de la mer, et Mathias Sandorf se demande « [...] Quel pourrait être ce port ? Trieste ? Non [...] Serait-ce Pola, à l'extrémité sud de l'Istrie ? Mais alors... » (p. 108) ; ceci crée une intertextualité intéressante avec la fin d'une fractale de *VCT*. Considérons encore la fin du

---

<sup>47</sup> *Voyage au centre de la terre*, ch. XLIII, p. 296.

<sup>48</sup> *Mathias Sandorf*, ch. VII, p. 106.

chapitre XXXV – déjà évoquée dans notre étude de *Face au drapeau* –, lorsque le radeau sur lequel se trouve Axel, poussé par la tempête, s’approche des rives opposées de la mer Lidenbrock : « Un bruit nouveau se fait entendre ! Evidemment, la mer qui se brise sur des rochers !... Mais alors... » Outre les observations faites pour le cas précédent, ce genre d’énoncé semble marquer la fin d’un épisode important, la « fractale de la tempête » ou de la traversée maritime pour *VCT*, par exemple. Pour Sandorf, ni la « renaissance » symbolique ni la fuite dans sa globalité ne sont terminées, et l’on peut presque parler de la fin d’une sous-fractale (ce qui n’a rien de surprenant vu la dénomination que nous leur donnons) ; quoi qu’il en soit, le parcours hybride joignant le torrent et la caverne est terminé, et de nouveaux personnages – auxiliaires et antagonistes – vont entrer en scène. Le bruit du ressac annonce la fin de la mer à Axel, tandis que le bruit du canon annonce la proximité de la mer à Sandorf. Il préfigure peut-être à la fois le cadre « circumméditerranéen » du reste du roman et le rôle peut-être mineur mais significatif que les canons y joueront.

Sandorf et Bathory tentent de rejoindre l’Adriatique en marchant vers l’ouest, et sont forcés par la nature du terrain de suivre la route (risque assumé par l’habituel « mais le moyen d’agir autrement !<sup>49</sup> » de Verne ; expression répétée, alliée à une allusion autoréférentielle comique, au chapitre IV de la seconde partie, « Le moyen de renseigner des lecteurs avec de si laconiques réponses ! » (p. 190) ; ils atteignent les environs de Rovigno (Rovinj, dans l’actuelle Croatie), où le pêcheur Andréa Ferrato leur donne asile. Le texte décrit l’habitation et le jardin d’ « un demi-arpent » du pêcheur Corse, et achève de définir le cadre où vont se dérouler les prochains événements par « [u]ne haie le [séparant] d’un ruisseau, large de cinq à six pieds, [qui en forme] la lisière sur la campagne<sup>50</sup> ». Ceci annonce le « bond » que devra faire Sandorf par la suite, et la campagne le nouvel espace vers lequel il devra à nouveau « s’évader ».

La description de la famille Ferrato, sur laquelle nous ne nous attarderons pas, « programme » chacun des personnages pour la suite des événements : Andréa veut expier un meurtre, ce qui le poussera à se sacrifier sans regrets pour offrir une chance de salut aux fugitifs ; Maria, qui rappelle quelque peu Nadia Fedor (*Strogoff*) car comme elle « plutôt belle que jolie » (p. 124), rejette les nombreuses offres de mariage qui lui sont faites, par dévouement pour sa famille, ce qui prépare au ressentiment de Carpena qui se muera en trahison ; Luigi est un garçon « plus que hardi, même, audacieux » (p. 125), ce qui annonce le rôle qu’il aura comme allié du docteur Antékirtt, et représente une surenchère sur *Un capitaine de*

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 118.

<sup>50</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 123.

*quinze ans*, où le héros, Dick Sand, est décrit comme brave – un « oseur » – mais non au point d’être audacieux<sup>51</sup>. Luigi prendra effectivement un risque énorme pour sauver le *Ferrato* du naufrage<sup>52</sup>.

Il serait possible de voir la première partie de *Sandorf* comme une série d’*essors avortés* : des indépendantistes hongrois préparent une révolution contre l’Autriche ; une machination fait échouer leur tentative et la trajectoire ascendante de leur projet, qui en était au dernier maillon – le message annonçant que tout est prêt pour le soulèvement –, est brisée net pour s’échouer au donjon de Pisino. Sandorf, Bathory et Zathmar tentent de s’évader ; les deux premiers tombent et Zathmar est arrêté. Sandorf et Bathory tentent de s’échapper de la « prison » en plus grand qu’est la péninsule istrienne, et au sens plus réduit la maison de Ferrato – leur bienfaiteur bien sûr, mais d’où ils doivent partir aussitôt que possible sous peine d’être retrouvés – ; ils s’y préparent et Andréa Ferrato propose même de les emmener sur son bateau, le lecteur peut presque visualiser le scénario entier de l’évasion ; mais cet essor lui aussi sera coupé net, par la faute de Carpena, et Bathory sera à son tour pris et exécuté avec Ladislav Zathmar. Les chutes successives ont pour but de laisser seul le héros éponyme, et aussi de le priver des moyens d’évasion ordinaires, comme la balancelle du pêcheur corse, qui l’aurait emmené hors de portée des autorités avec des risques finalement tolérables. Le héros ne s’« envolera » que quand il paraîtra mort et bien mort, noyé ou criblé de balles : Verne joue avec (et fracture) et rejoint le schéma mythique tout à la fois.

Ferrato et son fils rejoignent les autres pêcheurs sur la grève pour maintenir le faux-semblant, et l’auteur en profite pour introduire quelques connaissances ainsi que de la « couleur locale » : un pêcheur parle de la bora, le vent du nord soufflant sur l’Adriatique ; un autre des madragues, filets de pêche employés en Méditerranée ; le lecteur apprend les noms des thonines et des bonicous, ces derniers étant même décrits et classés, un peu à la manière de Conseil (*Lieues*), dans le genre des thons et l’espèce des anxides (p. 131). Il y a ensuite une « répétition générale » et dialoguée de l’évasion qui n’aura jamais lieu : Ferrato compte emmener les fugitifs en mer en feignant d’aller pêcher, avec deux itinéraires possibles : soit en longeant la côte vers le sud jusqu’à ce que soient dépassés les territoires contrôlés par l’Autriche, c’est-à-dire aux bouches de Cattaro<sup>53</sup> ; soit en allant au large et en traversant l’Adriatique, pour rejoindre la côte est de l’Italie (Rimini étant la ville la plus proche). Nonobstant

---

<sup>51</sup> *Un capitaine de quinze ans*, ch. II, p. 24.

<sup>52</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 330.

<sup>53</sup> Kotor, dans l’actuel Monténégro.

l'arrestation de Bathory et de Ferrato et la fuite à la nage, le trajet qui sera réellement suivi par Mathias Sandorf se rapproche de la seconde option mais semble vouloir plutôt concilier les deux : Sandorf rejoindra finalement la côte italienne, mais en allant beaucoup plus au sud, emporté par un steamer qui le débarque à Brindisi<sup>54</sup>, qui se trouve effectivement plus au sud que les « bouches de Cattaro ». La trajectoire semble donc offrir une sorte de double démenti à l'échec et à la mort apparente du héros : non seulement les deux possibilités d'évasion n'ont pas vraiment échoué, elles se sont en quelque sorte réalisées toutes les deux.

Le facteur qui amènera l' « éjection » de Mathias Sandorf hors de la maison de Ferrato, de cette haie qui encadre son arpent de terre et finalement de la péninsule de l'Istrie – la force centrifuge, pourrait-on dire – est la délation de Carpena, qui se venge ainsi du refus du pêcheur d'accepter ses avances envers Maria. Les agents autrichiens parviennent à blesser Bathory, qui ne peut fuir mais transmet sa motricité défaillante au comte par des paroles similaires aux siennes : « Fuis, Mathias ! [...] et vis pour faire justice des traîtres !<sup>55</sup> » La ressemblance avec les ordres du czar et la réponse du « courrier » dans *Michel Strogoff* est frappante : là aussi le héros se voit sommer *de passer et de vivre*, pour arrêter et finalement punir les antagonistes. Il est également possible que la mort de Zathmar et Bathory ait été jugée nécessaire par l'auteur ou l'éditeur pour que la *vengeance* soit considérée comme acceptable ou compréhensible au lecteur : l'échec du soulèvement sans qu'il en coûte directement aux amis du héros aurait pu ne pas constituer une raison suffisante pour que les responsables soient eux-mêmes exécutés. Notons aussi qu'une fois de plus la fuite de Mathias se fait en deux temps, et de plus, il s'agit bien de *bondir* : « Tous deux venaient d'atteindre la haie [...] le comte Sandorf, après l'avoir sauté d'un bond, aidait [Bathory] à la franchir... » ; puis, après la blessure et l'injonction de Bathory : « Et d'un bond prodigieux, il franchit le ruisseau, dont le cours longeait la haie, puis disparut » (p. 141). Nous avons proposé auparavant que le héros vernien se distinguait par l'exploit « antigravitationnel », voire plus généralement anti-mécanique, son aptitude non à vaincre (généralement), mais à tenir tête ou à triompher localement et temporairement des forces naturelles. Le bond est l'exemple le plus simple, à l'échelle purement humaine (sans machines merveilleuses), de la victoire éphémère sur la force de gravité, et de nombreux héros verniens bondissent, d'une manière qui suggère parfois un phénomène impossible à contenir, échappant irrésistiblement à un puits d'attraction. La course vers la mer qui suit le bond de Sandorf se fait d'ailleurs « sur des pierres glissantes ou

---

<sup>54</sup> *Op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 287-288.

<sup>55</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 141.

ébranlées [...] où chaque pas risquait d'entraîner une chute ». La seule voie de salut est la « chute » en quelque sorte volontaire, l'immersion dans les eaux de l'Adriatique, dont le texte dit à peu de chose près ce qu'il disait de la Foïba : qu'elle ne peut rendre que des cadavres. La dernière sous-fractale de l'évasion est donc close ; la machination est consommée par l'exécution des « complices » du héros et la mort différée du sauveteur (Andréa Ferrato est condamné aux galères perpétuelles et y mourra peu après), et la fin de la *première partie* est justifiée par le fait que ce premier quart du roman pourrait se suffire comme tragédie, voire même comme miniature pervertie du récit dans son ensemble, où la focalisation initiale passait par les antagonistes, Zirone et Sarcany, et où la fin est « heureuse » pour eux, qui reçoivent, avec Silas Toronthal, la moitié des biens immenses de Mathias Sandorf.

Plus que les parties restantes du roman, la seconde, qui s'ouvre sur le chapitre « Pescade et Matifou », donne effectivement l'impression d'un nouveau commencement, au moins dans la logique des romans verniens : elle débute par une fête<sup>56</sup>, tout comme la « fête au Palais-Neuf » de *Michel Strogoff*<sup>57</sup>, où les participants sont décrits – musiciens, chanteurs et danseurs – avec renfort de mots locaux, et le cadre géographique posé – ici Raguse ainsi que le port voisin de Gravosa (actuel Gruž). Le mécanisme qui provoquera la convergence de trois personnages (Pescade et Matifou d'une part, Mathias Sandorf de l'autre) est déjà en place : c'est le trabacolo au lancement imminent, dont la coque, « déjà débarrassée de ses accores, n'attendait plus que l'enlèvement de la clef pour glisser à la mer ». Nous avons vu avec S. Vierne que le hasard (y compris, près de la fin, les jeux) joue un rôle essentiel dans *Mathias Sandorf*, et ce sera le cas dans cet épisode, puisque la clef manquera « pour une raison ou pour une autre<sup>58</sup> », se contente de dire le texte. Le premier personnage à être introduit – à part ceux jouant plutôt des rôles de figurants – est Silas Toronthal, qui n'est tout d'abord pas nommé (comme le czar au début de *Michel Strogoff*), ainsi que Sava Sandorf, présentée alors comme sa fille. L'information différée ne semble pas avoir de but autre que le plaisir de l'anticipation pour le lecteur, mais il est possible que l'auteur, tout en posant les bases de l'action à venir, n'ait voulu nommer aucun personnage avant ceux annoncés par le chapitre, Pescade et Matifou. Nous avons parlé quelque peu de leur introduction et de leur position actantielle de certaine manière symétrique de Zirone et Sarcany ; nous ajoutons ici deux observations. Ils

---

<sup>56</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 147-150.

<sup>57</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 2-3.

<sup>58</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 167.

sont comparés, de par leurs noms, aux deux promontoires qui encadrent Alger<sup>59</sup>, et si la comparaison est à peu près exclusivement comique dans le cas de Pescade – elle exprime sa maigreur –, pour Matifou, dont elle souligne la force, elle pourrait rappeler Michel Strogoff, comme nous l’avons vu dans notre analyse du roman. Matifou n’est pas seulement fort, mais *inébranlable*, et en quelque sorte interchangeable avec quelque support de nature géologique, ce qui déterminera son rôle vers la fin du récit. En second lieu, cette paire semble elle aussi « destinée à vivre au hasard » (comme Sarcany), ce qui est souligné d’une façon particulière : « Depuis leur départ du pays provençal, sans parents qu’ils ne s’étaient jamais connus, véritables produits d’une génération spontanée [...] vivant plutôt mal que bien, mais vivant, et, s’ils ne déjeunaient pas tous les jours, soupant à peu près tous les soirs » (p. 154). Verne se fait l’écho d’idées à l’époque déjà discréditées dans le milieu scientifique, mais encore populaires dans la conscience collective, à savoir la doctrine de la « génération spontanée », encore en vogue au temps de Lamarck mais réfutée par les expériences de Pasteur au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s’agit sans doute d’une simple image, mais elle traduit l’intérêt de l’auteur au développement des théories scientifiques, sinon sur les questions d’origine – et il s’agit en l’occurrence d’une sorte de création ex nihilo –, ou, à défaut, du soin mis à introduire un effet de science même dans les passages légers du roman.

Comme Sarcany et Zirone, les deux compagnons sont introduits au nadir de leur trajectoire : leur métier de saltimbanque leur rapporte encore moins qu’à l’ordinaire, ils songent à revenir en Provence, sans trop savoir comment obtenir les fonds pour le faire, et, signe ultime de la dissolution de leur fortune, Cap Matifou suggère à Pointe Pescade de se séparer, afin que le second soit, pense-t-il, moins embarrassé par lui. La formule, d’ailleurs, reprend les « qu’y a-t-il ? », « ce qu’il y a ? », « il y a que<sup>60</sup> », que l’on trouve chez Paganel, Maston, etc. Verne a défini l’amitié des deux personnages « géographiquement », contraire-

---

<sup>59</sup> « Verne est souvent soucieux de la couleur locale et tire parfois des noms propres de personnages de noms de lieux : Pescade et Matifou (*Mathias Sandorf*) prennent les noms d’une pointe et d’un cap qui entourent le port d’Alger ; Antifer [...] est un cap au sud d’Eretat tout comme Hatteras est un cap des Etats-Unis ; un savant se nomme Everest (*Aventures de trois Russes...*). » (D. Compère, *Jules Verne : parcours d’une œuvre*, p. 32)

<sup>60</sup> « Eh ! Cap Matifou, qu’est-ce qui te prend donc ? s’écria Pointe Pescade, qui saisit son camarade par la main et parvint, non sans peine, à le ramener en arrière.

– Moi... Moi... ce que j’ai ?

– Oui... toi !

– J’ai..., dit Cap Matifou, en reprenant peu à peu ses idées, – opération difficile, quoique le nombre n’en fût pas considérable, – j’ai qu’il faut que je te parle, Pointe Pescade ! » (*Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 158)

ment à l'association plus lâche de Zirone et Sarcany ; leur séparation serait donc aussi peu probable que la séparation physique des deux promontoires algériens, et le fait qu'elle soit seulement évoquée souligne la gravité de la situation. Toutefois, la proposition de l'hercule provençal, entamée au sens phatique dans le premier chapitre, n'est faite qu'au début du suivant, « Le lancement du trabacolo », ce qui fait coïncider ce point minimum de la condition des saltimbanques avec l'épisode qui leur donnera enfin l'essor. De même, la description des qualités du géant est reprise dans ce chapitre pour mieux préparer son tour de force : on énumère à la fois ses exploits et la partie anatomique dont ils prouvent la force : soutenir une poutre (« Cela, c'était pour la force des épaules »), renverser un taureau (« Voici maintenant pour la force des bras »). Il faut pourtant que l'exploit qui a lieu sous les yeux du lecteur dépasse les autres, aussi donne-t-on au trabacolo les dimensions nécessaires pour offrir une tâche proprement herculéenne : il jauge « une cinquantaine de tonneaux<sup>61</sup> ». Un dernier acteur, toutefois, est introduit avant l'incident, et qui reste là encore anonyme pour un temps : Pierre Bathory, le fils d'Etienne, dont le portrait est donné ainsi qu'un signe de sa bonté (il paie pour regarder le spectacle donné par les deux Français bien qu'il ne soit pas nécessairement intéressé), à l'image de celle de Sava Sandorf (« L'une avait fait l'aumône aux bohémiens, l'autre venait de la faire aux acrobates », p. 164), rapprochement préparant l'intrigue qui suivra. Sans doute l'auteur, en mettant en place autant de personnages différents, aurait-il pu chercher à tirer un effet de la réaction immédiate de chacun à l'incident et au tour de force de Matifou, mais il semble s'être contenté de la proximité spatiale, qui permet par à-propos à Toronthal d'approcher Antékirtt, et ce après l'évènement ; elle permet aussi d'établir les sentiments de Bathory envers la « fille » du banquier, ainsi que le mépris de ce dernier envers le jeune homme.

L'évènement lui-même, relaté assez brièvement, advient à la fin d'un long prologue, et l'on peut l'interpréter dans sa globalité comme une sorte de « glissement » qui aurait été stoppé net par l'intervention de Cap Matifou. Considérons le moment où les deux saltimbanques commencent leur spectacle, passé de peu de spectateurs à un seul (Bathory) puis à aucun :

De cette façon du moins, en jouant devant les banquettes, – il n'y en avait même pas ! – ils auraient gagné leur argent.

---

<sup>61</sup> L'usage de l'unité du tonneau chez Jules Verne est un tant soit peu inconsistant. Le plus souvent, il veut parler de l'unité anglaise en volume brut d'un navire, qui vaut cent pieds cubes ou 2.83m<sup>3</sup>, mais dans certains cas (voir la description technique du *Nautilus* par Nemo dans *Vingt mille lieues*), il semble entendre le tonneau comme équivalant à un mètre cube. Pour le trabacolo et, en général, pour les embarcations décrites sans commentaire additionnel, nous pensons qu'il s'agit du premier cas.

Mais, en ce moment, un gros brouhaha [...] La foule parut s'agiter dans un mouvement d'ensemble très prononcé, qui la portait du côté de la mer, et ces mots se firent entendre [...] :

« Le trabacolo !... Le trabacolo ! »

C'était l'heure [à] laquelle devait être lancé le petit bâtiment. Ce spectacle, toujours attrayant, était de nature à exciter la curiosité publique. Aussi la place et les quais que la foule encombraient, furent-ils bientôt abandonnés pour le chantier de construction, dans lequel devait se faire l'opération du lancement<sup>62</sup>.

Les spectateurs, Pierre Bathory, la foule en général, et la bonne fortune, tout « fuit » Pescade et Matifou, et ils ne réussirent à inverser le cours de leur destinée qu'en *retenant* le glissement du trabacolo :

En ce moment, au détour de la pointe [...] apparut un yacht de plaisance. C'était une goélette, jaugeant environ trois cent cinquante tonneaux. [...] Un abordage entre ces deux navires, l'un se présentant par le travers, l'autre l'abordant à grande vitesse, eût certainement causé quelque grave catastrophe à bord du yacht. [...] Soudain, un cri de terreur s'éleva. Le trabacolo venait de s'ébranler.

[...] Tout à coup, un homme s'élance. Il saisit une amarre qui pend à l'avant du trabacolo. Mais en vain veut-il la retenir en s'arc-boutant contre le sol au risque d'être entraîné. Un canon de fer, qui sert de pieu d'attache, est là, fiché en terre. En un instant, l'amarre y est tournée et se déroule peu à peu, pendant que l'homme, au risque d'être saisi et broyé, la retient et résiste avec une force surhumaine, – cela durant dix secondes.

Alors l'amarre casse. Mais ces dix secondes ont suffi<sup>63</sup>.

La prouesse du héros vernien ne doit pas être proprement surnaturelle, y compris au sens littéral : elle ne doit pas vaincre la nature, qui tend ici à faire glisser la masse du navire ; il ne s'agit donc pas d'arrêter définitivement la trajectoire du trabacolo jusqu'à ce qu'il soit adéquatement immobilisé puis lancé dans les règles. La marque du héros vernien est, nous l'avons vu, l'aptitude à résister juste assez longtemps à une certaine altérité surpuissante malgré sa force comparativement dérisoire – qu'il s'agisse de l'effort musculaire ou d'une extension mécanique ou industrielle de lui-même. Ce n'est peut-être pas une coïncidence que Matifou se serve d'« un canon de fer, qui sert de pieu d'attache » pour freiner le bâtiment, puisqu'il exécutera un exploit similaire à l'aide d'un canon vers la fin du roman : le thème égrène ses variantes, déjà en partie contenues dans les « fractales » précédentes.

Antékirtt invite donc Matifou et Pescade à le voir à son bord le lendemain, ce qui scellera leur alliance, et le chapitre suivant commence par une introduction de cette seconde incarnation de Sandorf : « En effet, depuis quelques années, autour du docteur Antékirtt, il s'était fait une sorte de légende dans tous ces pays [qui] ne cessaient de répéter son nom, comme celui d'un homme extraordinaire dans les sciences naturelles, une sorte de gnostique, de taleb, qui

---

<sup>62</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 165.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 166-167.

possédait les derniers secrets de l'univers<sup>64</sup> ». D. Compère a dit de ce passage que « [c]ette remarque à propos de Mathias Sandorf pourrait tout aussi bien s'appliquer à [son auteur]. Celui-ci n'apparaît-il pas également auréolé de diverses légendes, au point où un véritable mythe "Jules Verne" s'est ancré dans l'imagination collective ?<sup>65</sup> ». Le rapport au savoir d'Antékirtt semble être celui d'un acquis plutôt que l'objet d'une recherche effrénée, s'agissant des sciences naturelles du moins – et il évolue dans un espace *connu*, la Méditerranée –, mais il est en quête d'individus ayant en quelque sorte acquis et propagé un savoir interdit (l'identité des nationalistes hongrois), pour les punir de cette perversion de la recherche des connaissances. Antékirtt, « assis sur un large divan » et réfléchissant à l'identité du jeune Pierre Bathory, est gagné par « une sorte de torpeur somnolente<sup>66</sup> ». Quelques traits du docteur seront repris par l'auteur lorsqu'il introduira un personnage réellement oriental, Kamyk-Pacha (*Antifer*), lui aussi âgé d'une cinquantaine d'années, qui, « étendu sur un divan, [semble] s'abandonner à une sorte de torpeur » (ch. I). C'est la pose de certains surhommes verniens, généralement lorsqu'ils ne sont pas au sommet de leur trajectoire, voire vers la toute fin, comme dans le cas de Nemo que les colons de l'île Lincoln trouvent étendu dans son salon, et qui, sans être décrit comme en état de torpeur, ne paraît pas s'apercevoir de leur présence jusqu'à ce que Cyrus Smith l'interpelle<sup>67</sup>. On se rappelle les diverses marques de la liberté du mouvement et du désir de cette liberté chez Nemo, depuis son *Nautilus*, logement mobile, jusqu'à ses scaphandres (« mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre », dit-il des modèles ne transportant pas leur propre réserve d'air) ; on peut en trouver plusieurs pour le docteur Antékirtt, dont, au chapitre « La veuve d'Etienne Bathory » :

Aussi les réponses que faisait le capitaine Narsos à toutes les demandes des visiteurs, étaient-elles invariablement les mêmes :

« Mais d'où vient ce docteur ?

– D'où il lui plaît.

– Et où va-t-il ?

– Où il lui convient d'aller.

– Mais qui est-il ?

– Personne ne le sait, et peut-être ne le sait-il pas plus que ceux qui le demandent ! » (p. 190)

On peut même y voir une discrète allusion au « Personne » qu'est Nemo, le nom donné par Ulysse au Cyclope. Narsos est le capitaine de la goélette *Savarèna*, qui porte les noms

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 172.

<sup>65</sup> Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 7.

<sup>66</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 178.

<sup>67</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 741.

concaténés de la fille et de la femme de Mathias Sandorf<sup>68</sup>, et possède, comme le *Nautilus*, un équipage d'une vingtaine d'hommes. De manière plus similaire au comte d'Artigas (*Face au drapeau*), le refuge mobile du docteur est sa goélette (et plus tard, son île) plutôt que son sous-marin, même s'il en a un, voire plusieurs. Comme pour certaines correspondances numériques déjà remarquées dans l'œuvre et d'autres que nous rencontrerons plus loin, les *Electrics* d'Antékirtt atteignent cinquante kilomètres à l'heure – soit vingt-sept nœuds – là où le *Nautilus* de Nemo – plus ancien mais aux performances plus « mythiques », à l'inverse de la logique du progrès technique – avait un maximum de cinquante milles à l'heure. L'« agent » moteur universel de Nemo, Robur et Ker Karraje est là encore mis en relief, par opposition à l'ancestrale machine à vapeur<sup>69</sup>.

La seconde partie de *Sandorf*, conformément à la logique du hasard menant l'intrigue, notée par S. Vierende pour ce roman, réunit les personnages principaux de manière au moins partiellement fortuite, et le narrateur comme le docteur Antékirtt – qui cherche précisément à rentrer en contact avec certains de ces personnages, pour assister ou pour punir – ne manquent pas de le remarquer. Antékirtt murmure, à propos de Toronthal et de la veuve Bathory, « Tous deux dans cette même ville ! Ceci est la part du hasard, non la mienne !<sup>70</sup> », ce qui, en même temps, souligne peut-être encore son statut de surhomme, puisqu'il semble avoir une part dans le déroulement de la destinée de ces individus, ou du moins entend fermement en avoir une. Plus loin, le chapitre « Les bouches de Cattaro » commence par la phrase « Ainsi, la fatalité, qui joue un rôle prédominant dans les événements de ce monde, avait réuni en cette même ville de Raguse la famille Bathory et la famille Toronthal » (p. 227). La recherche de Sarcany par Antékirtt, jusque-là vaine, aboutit elle aussi par hasard lorsque le Libyen arrive à Cattaro, où le docteur comptait s'emparer de Pierre Bathory et le persuader de renoncer à épouser Sava, qu'il croit être la fille du banquier. Sarcany, ayant dilapidé en quinze ans sa part des richesses de Sandorf, compte refaire sa fortune en épousant Sava. Bathory se meurt de chagrin et est finalement poignardé par Sarcany – ce que l'on prendra pour un suicide –, et Sava en

---

<sup>68</sup> « Maintenant, il fallait à tout prix retrouver Sava, sa fille, – dont le nom, joint à celui de la comtesse Réna, sa femme, avait été donné à la goélette *Savarèna*, comme celui de Ferrato au steam-yacht ! » (*Mathias Sandorf*, 5<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 484)

<sup>69</sup> « Toutefois, une notable différence entre les Thornycrofts et les appareils du docteur, c'est qu'au lieu de la vapeur surchauffée, c'était l'électricité qu'il employait à les mouvoir au moyen de puissants accumulateurs, inventés par lui, et dans lesquels il pouvait emmagasiner ce fluide sous une tension pour ainsi dire infinie. » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 229)

<sup>70</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 191.

l'apprenant s'évanouit le jour de son mariage arrangé, ce qui en cause l'annulation, du moins temporaire. Le docteur use pour la première fois de ses pouvoirs « magnétiques », en induisant un état proche de la mort chez le jeune Bathory, qui dupe ses proches ; il est enterré, puis exhumé en secret et enlevé par le docteur et les saltimbanques. D. Compère, dans son étude de certains types de séquences narratives du roman vernien associées à l'arrivée dans une île, a noté l'importance des *trajectoires* et des chutes chez Verne, mais aussi la possibilité d'inclure l'épisode d'enterrement<sup>71</sup>, comme y étant thématiquement lié :

Le voyage dans l'obscurité pourrait être ajouté à ces séquences. Ainsi Mathias Sandorf : « *se sentit irrésistiblement entraîné à travers le Buco. En quelques instants, il passa de l'intense lumière, dont l'électricité emplissait le fond du gouffre, à la plus profonde obscurité* » [...] Cependant l'on voit que l'obscurité se conjugue souvent à un mouvement de chute. Il semble donc préférable de songer à un autre classement en suivant le mouvement que les séquences décrivent [...] Les catégorisations visuelles sont plus proches de formes d'expression qui opposent plus naturellement le haut et le bas que l'air et la terre.

Nous avons donc retenu trois catégories de séquences décrivant un mouvement dans un élément sans isolement : la descente ou la chute, la ligne droite et l'ascension.

*La descente* – Une séquence contraire à l' « Arrivée dans une île » est donc la descente dans l'eau sous ses formes diverses, et d'abord le bain [...] A ces bains on peut joindre les promenades sous-marines effectuées en scaphandre dans *Vingt mille lieues sous les mers* [...]

Il nous semble également possible de joindre aux chutes les séquences décrivant l'enterrement d'un acteur vivant, comme celle de *L'Etoile du Sud* (chap. VII).

Un dernier type de chute est le plongeon dans un volcan en activité<sup>72</sup>, séquence qu'il convient de distinguer (en l'opposant) de l'arrivée sur un volcan étudiée précédemment. Ce plongeon figure dans *Mathias Sandorf*<sup>73</sup> [...]

Il y a peut-être une forme de mise en abyme dans le fait que l'auteur « enterre » son protagoniste principal dans le Buco et le fasse renaître, tandis que le jeune Bathory, quasi-fils de Sandorf, subit un sort similaire, mais à l'instigation du docteur Antékirtt, qui dès lors est une sorte d' « auteur » vis-à-vis du destin du fils de son ami décédé. Ou encore, la mort symbolique du comte Sandorf crée une sorte de transivité par laquelle le comte ressuscite muni de pouvoirs nouveaux et fait « revenir » son ami à travers le fils, précisément par engloutissement de ce fils sous les eaux, ou du moins dans le sous-marin *Electric*. Cette

---

<sup>71</sup> Ou d'enfouissement, comme l'a remarqué ailleurs S. Vierne. Nous y reviendrons dans *L'Etoile du Sud* ; voir toutefois notre référence à la « prison cinq fois redondante » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 720) dans notre étude de *Face au drapeau* (note 81).

<sup>72</sup> D. Compère fait ici allusion à la mort de Zirone, jeté par Cap Matifou dans l'une des solfatares de l'Etna – miniature d'un vrai cratère de volcan –, vers la fin de la bataille de la Casa Inglese (3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 383).

<sup>73</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 109-110.

transitivité est exprimée par Antékirtt lui-même lorsque, quittant la chambre où selon toute apparence Pierre Bathory vient d’expirer, il murmure « *La mort ne détruit pas, elle ne rend qu’invisible !*<sup>74</sup> ». La mort apparente a rendu Mathias Sandorf invisible à ses ennemis, lui offrant l’opportunité de les retrouver et de se venger d’eux à coup sûr ; il fait donc subir la même transformation au fils de leur victime, Bathory. L’invisibilité est aussi un attribut significatif des protagonistes verniens sous leur jour plus « politique », comme l’a remarqué M. Serres :

*Vingt mille lieues sous les mers* s’ouvre sur le naufrage d’un armement britannique. L’auteur de l’accostage, pirate, se nomme Nemo, « personne »... Il navigue à bord d’un sous-marin ; deux fois invisible, donc, et par le nom et par sa cachette sous l’eau... Prince hindou, Nemo ne lutte point à visage découvert, pour l’indépendance de l’Inde, comme les Grecs, dans *L’Archipel en feu*, luttent contre les Turcs et se battent contre eux face à face. Mathias Sandorf se bat face à face contre l’occupant autrichien. Nemo, lui, se bat dans l’ombre. Nemo, invisible, voilà donc un terroriste !

Au Québec, Jean-sans-nom se bat aussi comme un terroriste, sans nom... Nous n’assistons plus à une guerre d’indépendance livrée face à un ennemi, mais à ce que déjà George Sand décrit dans *Ma vie*. Elle parle des attentats de Paris et de ces gens qui luttent à visage couvert. Nul ne sait leur nom.

[...] Vous le voyez, il n’y a pas seulement, dans les romans où Nemo apparaît, l’exaltation de la technique [...] mais cette double invisibilité que procure le nom de « personne » et le sous-marin irrepérable. Voilà un terroriste au sens le plus contemporain<sup>75</sup>.

On peut aussi remarquer que l’espèce d’antihéros vernien qui naît des vicissitudes politiques a tendance à être, sur certains plans, *moins politique*<sup>76</sup> que sa première incarnation,

---

<sup>74</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 259.

<sup>75</sup> Michel Serres, *Jules Verne : l’enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 35-36.

<sup>76</sup> On peut retenir ce qu’en disent Simone Vierne et Marie-Hélène Huet :

« Antekirtta, l’île de *Mathias Sandorf*, est située loin de tout trafic [...] Après l’heureuse fin, Antekirtt refuse de reprendre sa place dans son pays natal – refuse de réintégrer sa société, et demeure à Antekirtta [...] Certes, la colonie s’agrandit : mais elle demeure une colonie, sur une île dont la prospérité n’a pas de rivale [...] Le bonheur doit demeurer dans un espace protégé, l’île, ce Jonas de terre ferme. » (S. Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 715)

« Jules Verne, devant l’Histoire, reste fidèle en quelque sorte à l’attitude “ne pas faire de politique”. Effectivement, il n’en a jamais fait dans la mesure où il n’a jamais parlé en théoricien des conflits existants, se rangeant dans un camp ou dans l’autre. L’écrivain n’a pas pris parti pour un peuple une fois pour toutes. Plutôt fidèle à l’idéologie, il a pris parti pour l’insurrection, de quelque côté qu’elle se trouvât, chaque fois que la liberté était en cause : pour les Hongrois contre les Slaves, pour les Roumains contre les Hongrois.

Le thème de l’insurrection s’est ainsi substitué à celui de l’exploration, comme cadre et inspiration des romans des années 85.

là même où il est animé peut-être d'une haine encore plus vive. Nemo hait toujours les Anglais, mais il coule leurs navires sans chercher directement à amener l'indépendance de l'Inde, comme il le faisait plus ou moins sous l'identité du prince Dakkar ; Antékirtt hait toujours la domination autrichienne sur la Hongrie, mais contrairement à Mathias Sandorf, il ne fomenté plus de rébellion, mais crée sa propre communauté indépendante et insulaire. La mort rend aussi politiquement invisible, semble-t-il. Il est assez curieux, dans *Vingt mille lieues sous les mers* – et dans les commentaires sur la suite de la vie de Nemo vers la fin de *L'Île mystérieuse* –, que l'on ne remarque jamais que le « monstre », puis le mystérieux sous-marin, coulent sans doute beaucoup plus fréquemment des navires anglais que tous autres ; aucun des deux romans ne revient sur la nationalité de la frégate coulée par Nemo dans le chapitre « Une hécatombe », et qui aurait été signalée, dans l'univers fictif de la trilogie, et suscité quelques conclusions. Même les actions les plus palpables du surhomme réincarné gardent donc une forme d' « invisibilité », sinon au narrateur, du moins au reste de l'univers fictionnel et des forces qui y sévissent.

La seconde partie de *Mathias Sandorf* se ferme sur la révélation de l'identité du docteur Antékirtt, « un mort », comme Pierre Bathory. Comme quinze ans plus tôt, l'action prend une direction centrifuge par rapport à la terre et aux côtes du nord-est de l'Adriatique, pour se propager à l'espace bien plus vaste de la Méditerranée, dont Sandorf a fait son domaine après s'être échappé de la péninsule istrienne. Le premier chapitre de la troisième partie porte donc le nom de cette mer « du milieu de la terre », à laquelle on arrive presque exactement à mi-roman, de par le nombre de pages. C'est Michelet, si présent dans *Vingt mille lieues sous les mers*, qui est cité en premier. Le texte évoque ensuite le détroit de Gibraltar pour, étrangement, étayer les thèses fixistes de la géologie, s'opposant à l'idée d'une transformation graduelle et continue des reliefs et des littoraux :

Il faut même admettre, en dépit des assertions de maints géologues, que ce détroit a existé de tout temps. Sans lui, pas de Méditerranée. En effet, l'évaporation enlève à cette mer trois fois plus d'eau que ne lui en fournissent ses fleuves, et, faute de ce courant de l'Atlantique qui la régénère en se propageant à

---

[...] préférant une indépendance personnelle à la libération de sa patrie, Mathias Sandorf ne quittera plus l'île où il règne en maître absolu.

Il y a donc une sorte d'incohérence dans la construction du roman et la psychologie du héros, et il n'est pas impossible que ce changement d'orientation soit dû aux instances d'Hetzel. [...] Il n'est donc pas impossible qu'Hetzel, devenu de plus en plus prudent, ait contribué quelque peu à la dépolitisation du roman. » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 96-99)

travers le détroit, elle ne serait plus, depuis bien des siècles, qu'une sorte de Mer Morte, au lieu d'être par excellence la Mer Vivante<sup>77</sup>.

L'argument est erroné, la Méditerranée s'étant effectivement asséchée presque totalement au cours des temps géologiques, et pouvant l'être à nouveau dans un futur éloigné. Simple suggestion poétique peut-être, ou alors une sorte de symptôme périphérique du scepticisme de Verne envers le transformisme, qui réapparaîtra plus directement dans *Le Village aérien* ; souvenons-nous que l'auteur lit principalement des sources scientifiques assez datées, et que Cuvier rejetait le transformisme à la fois biologique et géologique, y préférant le « catastrophisme », où le vivant et le relief terrestre sont modifiés par extinctions et cataclysmes soudains.

Suivent quelques passages didactiques qui quadrillent le bassin méditerranéen et en soulignent l'aspect de microcosme d'un monde, étant donné le nombre de ses îles et la diversité de ses cultures – dont Verne donne, bien sûr, des listes. Il est possible, en accord avec l'avis de J.-Y. Tadié selon lequel Verne décrit mieux « lorsqu'il n'a pas vu », que les descriptions d'un monde méditerranéen déjà connu et peu « extraordinaire » aient été perçues comme assez lourdes par l'éditeur, ce que commente S. Vierende<sup>78</sup>. Mais l'on peut voir dans ces descriptions et énumérations le pendant culturel et géographique de la « Méditerranée en quarante-huit heures » de *Vingt mille lieues sous les mers*, où domine la zoologie. Antékirtt, en dominant la surface et le littoral du bassin méditerranéen, complète le travail encyclopédique vernien commencé via Nemo, qui règne sur la partie sous-marine de ce monde.

Ayant différé la pleine révélation du sort de Mathias Sandorf pendant toute la seconde partie, l'auteur s'autorise une description plus complète de l'apparence du docteur, déjà

---

<sup>77</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 271.

<sup>78</sup> « Dans une lettre à Hetzel le 30 octobre [1884], à la suite sans aucun doute de remarques de celui-ci à propos des trop longues descriptions de lieux dans *Mathias Sandorf*, Jules Verne se défend :

“J'ajoute que j'écris plus pour la jeunesse que pour l'âge mûr, que le côté géographique qui peut fatiguer l'âge mûr a un intérêt pour la jeunesse, que les descriptions de pays dans le *Ballon*, *Hatteras*, *Grant*, etc., étaient bien plus importantes que celles des derniers romans où l'action est plus fournie et qu'on ne s'en plaignait pas. Dans ce roman, je désire que le lecteur connaisse de la Méditerranée tout ce qu'on en doit connaître, et voilà pourquoi l'action transporte le lecteur en 20 points différents.”

Or, ce roman était au départ, explicitement, un Monte-Cristo [...]

[...] L'époque, cela est évident, a une véritable boulimie de connaissances sur ce qui non seulement lui fait connaître le monde – cela, c'est la géographie et l'astronomie – mais sur tout ce qui permet d'expliquer les phénomènes et de se rendre par là maîtresse de ces puissances que recèle le monde. » (Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 61-63)

brièvement évoquée lors de son introduction – ce qui se rapproche, par exemple, de la manière en partie différée dont « Hunt », c'est-à-dire le Dirk Peters des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, est décrit dans *Le Sphinx des glaces* (lors de son apparition aux Falkland puis après l'aveu de sa véritable identité). Plus précisément, la description initiale est à peu près refaite à l'identique, mais confrontée à l'apparence qu'avait Sandorf quinze ans plus tôt, ce qui, par la rétrospective même, équivaut au dévoilement d'une énigme, un peu comme la grille de Sandorf sans laquelle on ne peut lire son message chiffré : les deux doivent être mis en présence pour que le secret soit révélé :

Ses cheveux, qu'il portait en brosse, étaient devenus blancs, et son teint avait pris une pâleur mate. C'était un de ces hommes de cinquante ans, qui ont gardé la force de la jeunesse, tout en gagnant la froideur et le calme de l'âge mûr. La chevelure touffue, le teint coloré, la barbe d'un rouge vénitien du jeune comte Sandorf, rien de cela ne pouvait revenir à l'esprit de ceux qui se trouvaient en présence du sévère et froid docteur Antékirtt. Mais plus affiné, plus trempé, il était resté une de ces natures de fer, dont on pourrait dire qu'elles troubleraient l'aiguille aimantée rien qu'en l'approchant<sup>79</sup>.

On peut là encore percevoir un élément possible de la genèse de la suite vernienne du *Gordon Pym* d'Edgar Poe : l'énigmatique docteur est une sorte de Sphinx qui pose (ou constitue, par sa personne même) une devinette à Silas Toronthal, et c'est aussi un sphinx magnétique... La référence au magnétisme est aussi bien entendu une allusion à ses capacités hypnotiques, et de plus, elle relie Antékirtt à Otto Lidenbrock, dont le nez est censé attirer la limaille de fer, du moins selon les mauvais plaisants<sup>80</sup>.

Sandorf revient donc sous des traits de patriarche, mais un patriarche sans enfants et qui en cherche. Le texte revient d'abord sur son intention de prendre Etienne Bathory sous son aile et de faire de lui « ce qu'il avait fait de lui-même » ; il révèle ensuite la disparition de la fille du comte peu après son évasion :

On ne recueillit que son chapeau sur le bord de l'un de ces nombreux cours d'eau que les contreforts voisins versaient dans le parc. Il fut donc malheureusement trop certain que la petite fille avait été entraînée au fond de l'un de ces gouffres dans lesquels se jettent les torrents des Carpathes<sup>81</sup> [...]

La mort présumée de la fille est donc similaire à celle du père – un « gouffre » des Carpates –, et il est donc logique qu'elle ressuscite de la même manière : sous une nouvelle identité, celle de la fille du banquier Toronthal.

Le texte porte une certaine emphase sur l'intention du docteur, non simplement de secourir le jeune Bathory et de lui offrir une situation, mais de l'associer à l'œuvre de vengeance : « il

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 273.

<sup>80</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. I, p. 23.

<sup>81</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 273-274.

fallait lui dire quels étaient les traîtres, il fallait enfin l'associer à ce rôle d'implacable justicier que le docteur prétendait exercer en dehors de la justice humaine, puisque lui-même avait été victime de cette justice. » (p. 277-278) On pense volontiers à Nemo, qui se place au-dessus de la loi des hommes ; lui aussi, lorsqu'il cesse d'être le prince Dakkar et disparaît du monde de la surface, s'est allié d'autres individus – et non pas seulement des compatriotes, son équipage inclut même un Français, comme le remarque Aronnax – partageant sa haine<sup>82</sup>. La distinction que maintient Sandorf entre « se venger » et « punir » (et faire justice) semble avoir pour corollaire un impératif d'informer les victimes, ou leurs descendants, de l'injustice qui leur a été faite, et de les exhorter à rejoindre sa cause. Antékirtt considère même que c'est « son devoir » d'apprendre à Pierre que Sava « était la fille de l'homme qui avait livré, vendu, tué son père », même s'il retarde toutes explications en attendant la guérison du jeune homme. Celle-ci est annoncée en des termes qui, chez Verne, désignent plus généralement un processus rapide voire soudain, ou un revirement : « Cependant les soins l'emportèrent et la réaction se fit<sup>83</sup> ». L'expression « la réaction se fit alors » apparaît par exemple dans *Les Indes noires* lorsqu'Harry Ford s'évanouit après avoir été hissé hors du puits<sup>84</sup> et *Vingt mille lieues* quand l'enthousiasme et l'optimisme des marins de la frégate américaine se transforment en colère et en incrédulité suite à l'échec des recherches du « monstre »<sup>85</sup>. Le terme, quand Verne l'emploie, désigne plus que la simple notion de réagir à un événement quelconque, et implique un bouleversement ou une transformation d'une certaine importance, voire la conclusion d'un enchaînement logique, comme lorsque Aronnax spéculé sur l'usage d'un sous-marin pour éperonner les navires : « Après les chassepots, les torpilles, après les torpilles, les béliers sous-marins, puis, – la réaction<sup>86</sup>. » Dans *Mathias Sandorf*, ce sens apparaît aussi lorsque les prisonniers de Pisino, impassibles devant les juges, laissent cours à leurs émotions une fois dans la cellule et s'étreignent<sup>87</sup> ; plus tard, lorsqu'il s'agit de guérir la veuve Bathory, le texte évoque le pouvoir hypnotique du docteur comme moyen de traitement possible : « Ne pouvait-on, par influence magnétique, rappeler la raison en elle et l'y mainte-

---

<sup>82</sup> « Une quinzaine de marins du *Nautilus* entouraient le capitaine et regardaient avec un implacable sentiment de haine ce navire qui s'avancait vers eux. On sentait que le même souffle de vengeance animait toutes ces âmes. » (*Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 577)

<sup>83</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 278.

<sup>84</sup> *Les Indes noires*, fin du ch. XIV, p. 179.

<sup>85</sup> *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 67-69.

<sup>86</sup> *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 41.

<sup>87</sup> *Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 75.

nir jusqu'à ce que la réaction se fût produite ? », et un peu plus loin, « Il ne s'agissait de rien moins que de raviver en Mme Bathory les effets du souvenir, [...] et cela, dans des circonstances tellement saisissantes qu'une réaction put se produire en son esprit<sup>88</sup> ». Nous ne pensons pas que ce choix de l'auteur soit lié là aussi à la vision « mécaniciste » qui transparait dans les *Voyages* – le jeu de forces, l'action/réaction newtonienne –, tout comme des expressions tel le fréquent « il y a lieu de » ne sont vraisemblablement que des habitudes sans portée connotative délibérée ; mais il peut néanmoins s'agir d'une « signature » consciente de l'idiolecte vernien.

Le récit s'achemine donc vers la révélation détaillée du sort de Mathias Sandorf à la suite de sa course vers la mer lorsqu'il fuyait la police autrichienne à Rovigno, quinze ans plus tôt. Le récit fait par le comte à Pierre Bathory est précédé de quelques allusions préliminaires faites par Pointe Pescade sur un ton plus comique, mais qui relie encore le personnage du docteur aux énigmatiques figures surhumaines de l'univers vernien, particulièrement via les allusions au « néant » qui l'entoure, comme Nemo – Personne. Ainsi, aux curieux qui posent des questions sur l'origine d'Antékirtt, Pescade répond que son pays est « borné, au nord, par pas grand-chose, et, au sud, par rien du tout !<sup>89</sup> » : la boutade peut évoquer à la fois l'inexistence et l'infinité, et rappelle les répliques du capitaine Narsos sur l'autonomie de mouvement du docteur. Plus loin, en répondant aux questions du jeune convalescent sur l'île où il a été amené, le Provençal brode sur le thème :

« Oui, monsieur Pierre, oui ! répondit le brave garçon, Antékirtta. Par rien du tout de longitude et encore moins de latitude. Méditerranée, c'est à cette adresse que mon oncle devrait m'écrire, si j'avais un oncle, mais jusqu'ici le ciel m'a refusé cette joie ! Après tout, rien d'étonnant à ce que cette île s'appelle Antékirtta, puisqu'elle appartient au docteur Antékirtt ! Quant à vous dire si le docteur a pris son nom de l'île ou si l'île a pris son nom du docteur, voilà ce qui me serait impossible, même si j'étais secrétaire-général de la Société de Géographie !<sup>90</sup> »

La formule rappelle les spéculations des compagnons d'Hector Servadac – dans un cadre également méditerranéen, mais transporté dans l'espace interplanétaire – sur l'origine des messages du savant Palmyrin Rosette, dont l'adresse se trouverait « au fond du puits de l'astrologue » ; Rosette habitait une île réelle des Baléares, Formentera, tandis qu'Antékirtt a fait sa résidence dans l'île fictive, elle aussi relativement proche du continent, d'Antékirtta. Le

---

<sup>88</sup> *Ibid.*, 4<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 478-479.

<sup>89</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 206.

<sup>90</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 281.

fait que Pescade ne sache pas si l'île a donné son nom au docteur ou l'inverse<sup>91</sup> a une connotation vaguement théologique ; Antékirtt fait penser à une divinité qui se serait créée elle-même, ou dont on ne peut identifier la cause. La dernière allusion du saltimbanque est, bien sûr, un discret renvoi à Paganel, qui, dans *Les Enfants du capitaine Grant*, est secrétaire de la société de géographie de Paris – et pour qui le mystère d'une certaine île, l'île Tabor, avait également été impossible à percer.

Antékirtt commence donc son récit, dont la première partie rappelle le séjour dans l'eau d'Aronnax et Conseil (*Vingt mille lieues*) ; là aussi le professeur arrive au dernier degré de la fatigue avant que l'évènement salvateur n'advienne au dernier moment : pour Aronnax, c'est le fait de « toucher terre », ou plutôt le *Nautilus* ; pour Sandorf, c'est le steamer venant de Trieste et allant à Brindisi. Sandorf aussi, en quelque sorte, sera « englouti par le sous-marin », mais c'est parce qu'il deviendra lui-même le détenteur de plusieurs de ces engins. La survie du héros jusqu'à l'ultime moment est décrite en termes éminemment « verniens », par le langage de la physique et de l'exploit pour ainsi dire mythologique :

Cinquante milles pour traverser l'Adriatique, oui, je voulais les franchir, oui ! je les franchirais ! Ah !

Pierre ! il faut avoir passé par de telles épreuves pour savoir ce dont l'homme est capable, quelle résultante, de la force morale unie à la force physique il peut sortir de la machine humaine !<sup>92</sup>

Les cinquante milles, sorte d'équivalent maritime du marathon – en plus impressionnant – ne sont finalement pas franchis à la nage, mais c'est leur simple évocation comme hypothèse et intention désespérée qui compte : le héros vernien ne s'élève pas toujours concrètement aux aptitudes des demi-dieux anciens, mais il en acquiert la stature par l'hyperbole et par l'espoir, basé sur la science ou la persévérance humaine, non accompli ou laissé à un futur au-delà de la fin du récit ; on peut penser par exemple à l'espoir de Pencroff, émerveillé par les prouesses de l'ingénieur Cyrus Smith, de voir des chemins de fer sur l'île mystérieuse – qui, malheureusement, ne survivra pas à la fin du roman. Notons aussi que traverser toute une mer par la seule force humaine rappelle « Le Pesce », cet énigmatique personnage en rapport avec le capitaine Nemo, « connu dans toutes les Cyclades », capable de nager d'une île à l'autre et passant plus de temps dans l'eau que sur terre.

Le cheminement ultérieur de Mathias Sandorf, quoique conforme globalement à celui de Dantès dans *Le Comte de Monte-Cristo* – il doit devenir riche pour se venger des traîtres –, le relie là encore à Nemo : « Il me fallait acquérir une puissance sans bornes, telle qu'aurait pu

---

<sup>91</sup> Il est plus tard expliqué que c'est l'île qui a d'abord reçu ce nom « parce qu'elle est située en avant des autres groupes [du golfe de la Sidre, au large de la Libye] Syrtiques ou Kyrtiques » (3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 293).

<sup>92</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 285.

l'avoir un de ces opulents rajahs de l'Inde, dont la science eût égalé la richesse<sup>93</sup> ». On peut interpréter cette ressemblance au prince Dakkar soit comme une inversion du parcours de Nemo – prince indou féru de science et devenu justicier, alors que Sandorf est le nationaliste devenant une sorte de riche mage oriental –, soit comme une répétition à partir d'un point plus reculé : Nemo était déjà riche prince de manière innée et sa mort symbolique est immédiatement suivie de la nouvelle identité et de l'existence mystérieuse ; Sandorf doit d'abord le devenir avant d'effectuer cette transition.

Le choix de la résidence du docteur Antékirtt est l'occasion pour Verne de reprendre le panorama méditerranéen qu'il peint au lecteur ; les déplacements du docteur sont en même temps déplacements du regard du géographe sur la carte que le texte invite le jeune lecteur à considérer, et la carte est génératrice, comme toujours, de listes, aussi bien géographiques qu'historiques :

Les hasards de son voyage – car il allait un peu où on le demandait, – le portèrent jusqu'à ces nombreux archipels qui sont semés sur le littoral lybien<sup>94</sup>, Pharos et Anthirode, les jumelles de Plinthine, Enesipte, les roches Tyndariennes, Pyrgos, [...] et enfin les Syrtiques.

Là, dans le golfe de la Sidre, à trente milles au sud-ouest du vilâyet de Ben-Ghâzi [...] cette île Antékirtta [attira] son attention. [...] elle était placée au fond de cette mer, terrible en ses tempêtes, qui, dans les temps préhistoriques, fut fatale aux Argonautes, dont Apollonius de Rhodes, Horace, Virgile [...] et tant d'autres plus géographes que poètes, Polybe, Salluste [...] signalèrent les effroyables dangers<sup>95</sup>...

La voix savante, on le constate, n'est pas moins prodigue en énumérations lorsqu'elle vient du narrateur hétérodiégétique (vaguement confondue, toutefois, avec celle du docteur, même si le discours est rapporté ; toutefois le discours direct est précisément interrompu pour donner lieu aux énumérations) que lorsqu'elle passe par l'intermédiaire plus comique d'un Jacques Paganel, comme lors de son « duel » contre le major Mac Nabbs, où il nomme sans difficulté bien plus de cinquante explorateurs de l'Australie<sup>96</sup>.

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 291.

<sup>94</sup> Jules Verne orthographe « Lybie » et non « Libye ». Ce n'est pas le cas dans d'autres romans, par exemple dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (avant *Sandorf*) et *Le Village aérien* (après *Sandorf*) on trouve « Libye » ou « libyque ». Verne effectue souvent des choix orthographiques se démarquant quelque peu de la norme, par exemple le choix du K plutôt que le C pour certains mots (« Karpathes », « Koran »...) – qui nous paraît du même ordre que celui-ci, peut-être pour l'effet plus « grec ». L'auteur pense peut-être aux anciens noms hébreu et arabe donnés à la région, *lubim* et *lubya*, et aurait transformé le u en y, qui auraient été interchangeables pour un emprunt au grec, mais ce n'est qu'une spéculation, basée sur l'importance visible donnée au monde grec dans ce roman, qui n'est pas présent dans la *Bégum* et le *Village*.

<sup>95</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 293.

<sup>96</sup> *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV « Les parisiens de Jacques Paganel et du major Mac Nabbs », p. 361-368.

L'action se porte donc peu à peu vers l'île d'Antékirtta, qui sera le cadre du dernier acte du roman. La femme de Silas Toronthal révèle à Sava qu'elle n'est pas réellement sa fille, et meurt avant de pouvoir compléter son aveu par le nom du vrai père ; Sava « Toronthal » renie donc son faux père et refuse de devenir la femme de Sarcany, qui se résout alors à la faire enlever loin de la côte dalmate pour l'amener à l'épouser par la force – ou du moins le harcèlement permanent de sa complice Namir<sup>97</sup>, et de lui-même. La veuve Bathory, ayant perdu à la fois son fils et l'opportunité de parler à Sava, sombre dans la folie, et Antékirtt, au début du chapitre « Sur les parages de Malte », se prépare à l'amener sur son domaine pour tenter de la guérir. L'île est alors en cours de fortification, pour la protéger contre l'hostilité de la secte Senoûsiste<sup>98</sup> ; les travaux se poursuivent encore pendant la convalescence de Bathory (ch. IV). Des batteries de canons doivent défendre le port, tout comme Pencroff souhaitait couvrir la baie de l'Union de l'île Lincoln grâce aux canons du navire pirate détruit – ce qui n'aura jamais lieu dans *L'Île mystérieuse*, mais se concrétise pour cette autre île fictive du monde vernien. On apprend ensuite :

L'électricité devait jouer un important rôle dans ce système défensif, soit pour l'inflammation des torpilles, dont le chenal était armé, soit même pour le service des pièces de batterie. Le docteur avait su obtenir les plus merveilleux résultats de cet agent auquel appartient l'avenir [...] servi par les sérieuses études de sa jeunesse, [il] avait réalisé un des desiderata de la science moderne, le travail électrique pour le transport de la force à distance. Puis, grâce à cet agent d'un emploi si pratique, il avait pu construire les canots dont il a été parlé<sup>99</sup>, et ces *Électrics* à vitesse excessive<sup>100</sup> [...]

Sur une île, qui réunit le terrestre et le marin, l'évocation de l'électricité semble réunir des caractéristiques qu'elle possède à la fois dans les cadres verniens de la géologie ou des cataclysmes, et de la technologie et de l'ingéniosité humaine. Ainsi, d'une part elle « doit jouer un

---

<sup>97</sup> « Namir » signifie tigre en arabe, ce qui peut être volontaire ; le personnage et ses rapports avec le Libyen rappellent le couple Sangarre-Ogareff (*Michel Strogoff*), et, à peu près comme la bohémienne vis-à-vis du colonel russe, Namir « semblait avoir un certain ascendant sur Sarcany » (2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 243), « lui était dévouée corps et âme » et est « liée à Sarcany par une sorte d'amour maternel » (4<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 404). Voir plus haut notre remarque sur le groupe Sarcany-Zirone-Carpena-Namir dont le premier est une sorte de pivot ; voir aussi la citation de S. Vierne sur la « trilogie monstrueuse » dans notre étude de *Michel Strogoff*.

<sup>98</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 294.

<sup>99</sup> Ils sont mentionnés au chapitre « Les bouches de Cattaro » dans la seconde partie (p. 234) : « C'est à l'entrée des bouches que le docteur s'était fait débarquer, après une traversée rapide. Là, un rapide canot à moteur électrique l'attendait pour le conduire à l'extrême baie. » Il s'agit d'un progrès par rapport au *Nautilus*, qui seul est propulsé par l'électricité, contrairement à son canot. Les performances des machines de *Sandorf* peuvent être moindres que celles de Nemo mais la technologie se généralise.

<sup>100</sup> *Op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 318.

rôle », expression que Verne lui réserve d'habitude comme signe annonciateur d'une catastrophe naturelle<sup>101</sup> (voir par exemple les pensées d'Axel, dans *VCT*, lorsque, emporté sous terre sur le radeau, il commence à deviner qu'un séisme se prépare) ; d'autre part c'est un « agent » universel, comme elle l'est aux yeux du capitaine Nemo ou de Robur-le-Conquérant.

Au vu de tous les points communs avec le capitaine du *Nautilus*, il se crée un paradoxe apparent de la figure de Mathias Sandorf et de sa communauté insulaire, à savoir que cette dernière a d'évidents accents coloniaux, alors que Nemo se pose comme un champion du désir féroce de liberté individuelle ainsi que de l'anticolonialisme. Mais cette contradiction ne résiste pas vraiment à l'analyse. Chez Verne, « coloniser » au sens d'introduire industrie et harmonie sociale dans des terres initialement non occupées ou dont la population n'est pas mise sous le joug ne se confond pas avec l'oppression impérialiste, que l'auteur – avec toutefois des nuances que nous avons déjà rencontrées – condamne. Marie-Hélène Huet résume l'attitude vernienne sur le sujet comme suit :

Ce qui éloigne aussi Jules Verne de l'attitude générale de la droite à cette époque, est la question coloniale. Après 1885 surtout, la droite se rallie à l'expansionnisme, alors que Jules Verne a, depuis longtemps, condamné les méfaits de la colonisation.

L'évolution de Jules Verne en matière coloniale est parallèle à celle de Jaurès qui, parti d'un rêve pacifique et idéaliste, est devenu anti-colonialiste et déclare que cette partie de la nation française qu'on avait fait pénétrer au cœur des Noirs n'est plus maintenant qu'un élément de troc. De même, Jules Verne ne condamne pas tant le principe de la colonisation que l'usage qu'on en fait. L'idée de la mise en valeur de terres incultes ne justifie jamais l'occupation d'un territoire dont la population résiste. Le respect de toute autre conscience nationale doit arrêter le colonisateur, bien qu'il apporte une forme de civilisation ; et l'auteur qui avait dit de cette civilisation « *qu'elle empruntait tous ses droits à la nécessité* », nuance son opinion au point de remettre en question l'idée même, le fondement de cette civilisation<sup>102</sup>.

On voit déjà dans le *Capitaine Grant* que Verne peut, au nom de l'autodétermination des peuples, exprimer de la sympathie pour la cause de l'indépendance écossaise, tout autant que pour un projet écossais d'établir une colonie dans une île du Pacifique – aussi longtemps qu'il est entendu que l'île soit inhabitée, ou, dans le cas, plus tard, d'Antékirtta, que la « colonie » soit composée d'individus libres, sans considération d'origine (« trois cents familles d'Européens ou d'Arabes, attirés par ses offres<sup>103</sup>... », ayant volontairement joint le projet de colonisation. En même temps, cela donne à Antékirtt une certaine hybridité, du point de vue de la classification du surhomme : nous lui avons attribué une dominante du premier type, qui

---

<sup>101</sup> Verne suggère souvent que les phénomènes électriques et les convulsions géologiques sont liés.

<sup>102</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 149-150.

<sup>103</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 294.

se conçoit surtout individuellement et sous un jour en quelque sorte techno-mythique, mais par sa communauté insulaire il se rapproche d'un Cyrus Smith, du second type que nous avons appelé l'explorateur-colon. Ceci mitige la parenté avec le « surhomme au vaisseau errant », et nous ne l'avons donc pas classé aux côtés de Nemo, Robur et Artigas, mais nous y voyons bien plus un élément de continuité et complétude du système vernien qu'un faux-pas de l'écrivain. S. Vierendeel le résume ainsi :

[...] [la colonie] de Mathias Sandorf est beaucoup plus nombreuse [que celle des colons de l'île Lincoln], et beaucoup mieux organisée, et elle l'est par le héros lui-même. Ce qui fait, entre autres causes, que la figure de Sandorf n'a pas la simplicité grandiose de celle de Nemo, même s'il passe pour un mage et possède des pouvoirs extraordinaires, tout autant qu'une intelligence supérieure [...] Jules Verne est un maître de ces variations, et la figure de Sandorf a beaucoup de charme. Mais elle est, si l'on peut dire, beaucoup plus civilisée. Décidément, Jules Verne avait bien senti qu'il tenait non seulement une situation « absolue » mais un personnage absolu, avec le capitaine Nemo<sup>104</sup>.

Que le comte Sandorf soit « plus civilisé » représente peut-être un compromis entre l'absolu libertaire de Nemo et les contraintes de la société du XIX<sup>e</sup> siècle. Si l'on confronte Aronnax et Pierre Bathory comme deux points de vue sur Nemo et Antékirtt respectivement, on constate que si le pouvoir de séduction du surhomme sur le « non-initié » est comparable dans les deux cas, le degré d'horreur ou de répulsion diffère fortement : Bathory se joint à la cause, somme toute plus « modérée », du comte, alors qu'Aronnax (et plus tard Cyrus Smith) admire l'homme mais estime que ses repréailles – trop fondamentalement opposées à la civilisation telle qu'elle existe à son époque – appartiennent à un ordre que les hommes ne peuvent définitivement juger en bien ou en mal. Il se peut que Nemo corresponde davantage au désir d'absolu de l'auteur – et, par son absence totale de retenue, il ne peut gagner l'approbation finale du narrateur –, et son utopie échoue symboliquement dans le Maelström ; tandis que le docteur Antékirtt, parce qu'il se résout à mener par l'exemple (indépendant, miniaturisé, insulaire) plutôt que de continuer à s'attaquer de front à un certain statu quo politico-historique, réussit dans son projet, et son île n'est pas détruite.

Ayant exposé le lecteur aux côtes italienne, dalmate et libyenne par une sorte de mouvement horaire, le récit poursuit de la même façon en remontant vers la Sicile, et en opérant une convergence progressive des anciens fils de l'« affaire Sandorf » conclue à la fin de la première partie. L'épisode de Malte réintroduira la famille Ferrato en commençant par le fils, Luigi ; Antékirtt vogue vers la Sicile pour s'emparer de Zirone et à travers lui de Sarcany.

---

<sup>104</sup> Simone Vierendeel, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 217.

Le *milieu* de la *Méditerranée* est un endroit tout indiqué pour un épisode de tempête et du danger de naufrage, surtout dans des parages proches des fameux Charybde et Scylla, et fortement liés à la mythologie grecque, que le texte évoque d'ailleurs, en jouant avec les niveaux de fiction : on verra nommer Enée, puis le cyclope Polyphème, puis l'on doutera de l'existence de ce dernier, « quoiqu'en ait dit Ulysse<sup>105</sup> », lui-même personnage de légende.

Le *Ferrato*, « un steam-yacht de sept à huit cents tonneaux de jauge<sup>106</sup> », met donc le cap sur la Sicile, dirigé par un capitaine qui comme Narsos (le capitaine Grec de la *Savarèna*) est d'origine méditerranéenne, le Dalmate Köstrik<sup>107</sup>. Suivant l'expression consacrée dans les *Voyages*, l'approche de la tempête au second jour de la traversée est annoncée par un horizon orageux et une atmosphère lourde qui « laissait présager une lutte prochaine des éléments ». En une variante des commandements de Robur, qui use de phrases nominales comme « Un coup de fusil ! », où l'absence de verbe rehausse l'aspect sans réplique du désir du capitaine, Antékirtt délègue son pouvoir là où la compétence maritime le justifie, en disant « Liberté de manœuvre ! » à Köstrik. C'est plutôt une *absence* d'ordre spécifique ou un transfert d'autorité qu'un ordre, mais l'effet en est le même : une itération du thème de l'« action qui suit le verbe (au sens de la parole) ». Mais en même temps, cette liberté donnée au capitaine implique précisément que, face au mauvais temps, le navire ne peut plus aller là où le docteur le veut, mais là où la tempête dicte que se trouvera le moindre danger : le revers de cette autorité est donc que les forces « neptuniennes » prennent le contrôle de l'itinéraire. La réponse du capitaine, qui au niveau dénotatif parle des conditions météorologiques, file la métaphore de la confrontation entre la colonie « occidentale » du docteur et la menace « orientale » des Senoûsistes : « L'est et l'ouest luttent à qui l'emportera, et l'orage aidant, je crains que l'avantage ne reste au premier<sup>108</sup> ».

La détresse du *Ferrato* est l'occasion de livrer quelques détails sur l'archipel de Malte : ainsi le navire tente de se diriger en cherchant le feu de l'île Gozzo, au nord-ouest de l'île principale, et que sépare un double canal – *North Comino* et *South Comino* – créé par une île intermédiaire plus petite, du même nom. Au lieu des deux récifs de Charybde et Scylla dans le détroit de Messine, le navire est donc confronté à deux canaux, à l'approche périlleuse, puis-

---

<sup>105</sup> Jules Verne, *Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 351.

<sup>106</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 318.

<sup>107</sup> On remarquera que la consonance rappelle le nom de Serkő, l'ingénieur Grec associé à Ker Karraje dans *Face au drapeau*.

<sup>108</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 325-326.

que, sans visibilité, il risque de s'échouer sur la côte. Enfin, l'arrivée de Luigi Ferrato permet d'ajouter un élément géographique de l'île principale : c'est un pêcheur qui, déduit le texte, a dû se réfugier dans l'anse de Melléah, sur la côte nord de Malte et à proximité de ce canal de Comino, à cause de la tempête. Il est inévitable que soit alors mentionnée la grotte de Calypso, « qui pourrait être comparée à la grotte de Fingal des Hébrides<sup>109</sup> », sorte d'homologue nordique tout aussi mythique, et allusion au *Rayon Vert*, paru trois ans avant *Sandorf*. La scène où le pêcheur rejoint le steamer pour le sauver (ce qui cause la perte de sa propre embarcation) en le pilotant dans la passe du Comino rappelle quelque peu le sauvetage d'Olivier Sinclair dans *Le Rayon vert* (ch. VI, « Le gouffre de Corryvreckan »), mais avec des rôles inversés puisque dans ce transbordement, c'est le personnage allant du canot au navire qui est sauvé, alors que c'est Luigi qui sauve le *Ferrato* en quittant son canot. Le geste brave et la géométrie de la scène sont toutefois fort similaires. Comme beaucoup de fins de chapitres et coups de théâtre verniens, l'évènement se conclut par la révélation du nom du jeune pêcheur : c'est le fils d'Andréa Ferrato, mort au bain après avoir aidé à la fuite de Mathias Sandorf. Et tout comme la ruine de la famille Bathory l'amène à changer de ville, Luigi et Maria, après l'arrestation de leur père, vont s'établir à La Valette, vivant de pêche et de couture respectivement. L'habileté de Luigi à la pêche et à la nage le relie à la fois au comte Sandorf et à *Vingt mille lieues* : il est comparé à Nicolo Pescei<sup>110</sup> « qui porta, dit-on, des dépêches de Naples à Palerme, en traversant à la nage la mer Éolienne ». Trois cents kilomètres de mer Tyrrhénienne séparent Naples de Palerme, et l'exploit dépasse – tout en rappelant – l'hypothétique ambition de Sandorf de traverser tout l'Adriatique à la nage : Luigi s'approprie une part du statut surhumain du comte Sandorf. En même temps, ce Nicolo Pescei, dont le texte dit ici qu'il est né à La Valette, ne peut être que le même personnage que le « messager » du capitaine Nemo, le « Nicolas, du cap Matapan, surnommé Le Pesce<sup>111</sup> ». La légende de ce personnage s'élargit donc du monde grec au sens strict à son extension à l'Italie méridionale, *Magna Graecia*, comme c'était le cas du VIII<sup>ème</sup> au III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.

Le pur hasard, qui avait réuni Antékirtt avec les enfants de Ferrato, amène aussi l'Espagnol Carpena au quartier du Manderaggio où habitent Luigi et Maria, et de plus, en contact avec Zirone et sa bande de malfaiteurs. Le texte se permet toutefois d'introduire un peu de causalité dans cette chaîne de coïncidences :

---

<sup>109</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 330.

<sup>110</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 339.

<sup>111</sup> *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 369.

La trahison de l'Espagnol, après avoir amené l'arrestation des fugitifs de Pisino, n'avait pu être ignorée de Sarcany. Celui-ci l'ayant fait chercher, sans doute, et retrouvé dans le plus complet dénuement, il n'avait pas dû hésiter à en faire un de ces agents que Zirone employait au service de l'association. Carpena allait donc être le premier jalon d'une piste sur laquelle le docteur ne se lancerait plus en aveugle<sup>112</sup>.

Ces informations sont obtenues grâce à l'espionnage de Pointe Pescade, qui, fidèle à son rôle d'« inversion bénigne » de la trilogie monstrueuse, rappelle aussi celle de *Michel Strogoff* (Ogareff-Sangarre-Féofar), en se présentant, comme Ivan Ogareff, sous un déguisement qui (l'espace d'un instant) trompe le héros, quoique de façon comique<sup>113</sup>.

L'action se transporte donc en Sicile, et le chapitre VI de la troisième partie, tout comme le premier, commence par une introduction géographique, qui là aussi, comme pour le détroit de Gibraltar, traite quelque peu des questions d'origine géologique :

Si l'homme eût été chargé de fabriquer le globe terrestre, il l'aurait sans doute monté sur un tour, il l'aurait fait mécaniquement, comme une bille de billard, sans lui laisser ni une aspérité ni une ride. Mais l'œuvre a été celle du Créateur. Aussi, sur la côte de Sicile, [...] les récifs, [les] montagnes ne manquent-ils pas à cet incomparable littoral<sup>114</sup>.

Il n'est pas aisé de mesurer le degré auquel l'auteur parle littéralement ou métaphoriquement, et s'il attribue le relief géologique à l'intervention divine directe voire ponctuelle ou à l'action lente des phénomènes naturels. Comme nous l'avons dit dans notre étude de *Vingt mille lieues*, « dans *L'Île mystérieuse*, Verne remarque prudemment que “suivant les expériences de Bischof”, le basalte aurait exigé trois cent cinquante millions d'années pour refroidir ». Ceci fait écho à la dialectique entre gradualisme et catastrophisme, entre transformisme et fixisme, dans la « géologie vernienne ». On peut, puisqu'il s'agit ici de « sphères » créées respectivement par Dieu et par l'homme, rapprocher aussi ce passage de la tirade de J.-T. Maston<sup>115</sup> sur le boulet, projectile humain, et les planètes, projectiles divins.

Le texte passe donc du monde à la côte de Sicile, mais – après une parenthèse introduisant la Maffia sicilienne, à laquelle Sarcany et Zirone sont affiliés –, il inverse, pourrait-on dire, le sens de la métonymie, et fait de la Sicile la mise en abyme d'un monde géographique : « C'est, en petit, le résumé du globe, ce morceau de terre sicilienne où se rencontre tout ce qui constitue le domaine terrestre, monts, volcans, vallées, prairies, fleuves [...], lacs, torrents, villes, villages, hameaux, ports, criques, promontoires, caps, écueils, brisants<sup>116</sup> [...] ». Le

---

<sup>112</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 349.

<sup>113</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 348-349.

<sup>114</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 351.

<sup>115</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. VII « L'hymne du boulet », p. 88-89.

<sup>116</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 356-357.

docteur Antékirtt, qui, d'après le récit que fait Pescade à Zirone pour le piéger, veut faire l'ascension de l'Etna, vient donc effectuer sa prise de possession « du monde » qu'est la Sicile, en escaladant son point culminant, comme Cyrus Smith pour l'île Lincoln. Le saltimbanque convainc donc le bandit de tenter d'attraper et de rançonner le riche docteur en l'assaillant sur le flanc de la montagne, afin que le docteur lui-même s'empare de Zirone, à la maison nommée Casa Inglese. Nous ne nous attarderons pas sur le récit du cheminement vers la « maison des Anglais », mais nous notons l'emploi récurrent d'un terme cher à Verne, qui apparaît par exemple dans *L'Île mystérieuse* lors de l'ascension du mont Franklin : les grimpeurs sont des « ascensionnistes<sup>117</sup> ». L'intertextualité entre *Sandorf* et *L'Île mystérieuse* n'est peut-être pas aussi robuste que celle entre ce dernier roman et certains autres *Voyages*, mais force est de constater qu'elle se manifeste au moins de manière parcellaire au voisinage de la Sicile, elle-même mentionnée plus d'une fois dans la robinsonnade, par exemple pour en comparer les « conditions climatiques<sup>118</sup> » à celles de l'île Lincoln. Et lorsque le piège tendu par Antékirtt à Zirone menace de se retourner contre lui par l'arrivée d'un nombre disproportionné de bandits à la Casa Inglese, le rapport de forces de seize contre cinquante rappelle les six colons contre cinquante convicts au début de la troisième partie de *L'Île mystérieuse*. On peut aussi penser à des scènes d'autres romans d'aventures, comme le siège du blockhaus de *L'Île au trésor* de Stevenson, antérieur de trois ans à *Sandorf*, et où là aussi un nombre inférieur de protagonistes posté à des meurtrières dans un bâtiment de bois résiste à un assaut de pirates. Les malfaiteurs de la bande de Zirone sont « ivres de fureur » à la mort de plusieurs d'entre eux sous les balles des défenseurs, tout comme les pirates du *Speedy* sont « ivres de colère » à la suite des coups de feu par lesquels les colons de l'île Lincoln déciment leurs canots, envoyés en reconnaissance de la côte. Comme dans bien d'autres scènes, Verne crée le suspense par l'épuisement des munitions, qui permet d'amener ou de faire peser la menace du corps-à-corps – contre des ennemis humains ou des animaux féroces tels les loups ou les culpeux. La solution doit cependant venir de deux mécanismes bien verniens : la reprise de la communication – Pescade doit s'échapper du siège afin d'appeler des renforts – et l'emploi du cataclysme naturel déterminé par l'action humaine. Celui-ci est d'abord préfiguré par les roches de basalte que Cap Matifou fait culbuter sur les hommes de Zirone. Après cette « répétition », c'est la boule de neige qui fera office de bélier et de véhicule naturel pour percer les lignes ennemies et éjecter Pescade du cercle fatal. Pescade, non pas le courrier du czar mais le

---

<sup>117</sup> Le mot est utilisé quatre fois (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 363 et ch. VII, p. 366, 371 et 372).

<sup>118</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 192.

courrier du docteur Antékirtt, martèle, comme Michel Strogoff, « Donc, il faut que je passe, et je passerai !<sup>119</sup> ». L'affinité de Matifou avec les canons est encore discrètement reproduite ici, puisque, élément moteur de la boule de neige qui contient son compagnon, il fait office de pièce d'artillerie pour lever partiellement le siège de la Casa Inglese. Pescade enfermé dans un « boulet » recrée la situation de Michel Ardan – « Partirai dedans », dit ce dernier<sup>120</sup> – dans le projectile de la Columbiad. L'action de « rouler vers le bas », où l'objet inerte et le voyageur humain se confondent, répète aussi le moment comique de *VCT* où Lidenbrock envoie dégringoler le paquetage des provisions dans le puits du Sneffels puis déclare « A nous maintenant », à l'effroi d'Axel<sup>121</sup>. Comme pour l'attaque de l'île Lincoln, l'habitation fortifiée des protagonistes – Granite-house pour Cyrus et ses compagnons – devient vite intenable face aux assauts réitérés des attaquants ; il faut l'évacuer, et c'est à ce moment que le dénouement se produit : les gendarmes rejoignent les assiégés, Zirone meurt tué par Matifou après avoir blessé Pointe Pescade, Carpena se fait arrêter et emporter au bague à Ceuta, et la piste de Sarcany semble à nouveau échapper aux projets de vengeance du comte Sandorf. Cette sorte de mouvement en spirale où le statu quo semble être à peu près conservé mais où l'action a toutefois progressé au moins géographiquement, permet de clore la troisième partie, et, poussant encore vers l'est, elle se reporte sur les deux côtés du détroit de Gibraltar.

La progression du récit continue en effet de se faire suivant une sorte de principe d'unité de la direction, et de parallélisme dans les itinéraires respectifs vers lesquels tendent le héros et l'antagoniste. De part et d'autre du détroit séparant la péninsule ibérique et la côte marocaine, Sarcany et Namir, au nord, parlent de Sava emprisonnée sur l'autre littoral (à Tétuan), et envisagent un retour vers l'est, c'est-à-dire d'emmener la fille de Sandorf en Libye et d'attaquer l'île du docteur ; ce dernier se rend à Ceuta pour s'emparer de Carpena et le *ramener* aussi vers l'est. Il y a une sorte d'effet de miroir dans cette tendance à la clôture du cycle et au retour au point de départ. Sarcany et Antékirtt se trouvent respectivement au nord et au sud du détroit, mais à leur retour leurs positions seront inversées : le docteur se fortifiera à Antékirtta, et Sarcany l'attaquera en venant du sud, de la côte tripolitaine. Qu'il s'agisse d'arracher le consentement au mariage de Sava ou de neutraliser la menace du docteur, Sarcany réitère sa

---

<sup>119</sup> *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 380-381.

<sup>120</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XVII, p. 159.

<sup>121</sup> *Voyage au centre de la terre*, ch. XVII, p. 133.

formule habituelle<sup>122</sup> : « je saurai bien<sup>123</sup> ... ». L'objet de sa haine et de sa résolution est, comme dans l'intrigue de *Michel Strogoff*, la défaite psychologique d'un personnage féminin et l'anéantissement militaire d'un ennemi masculin : Sava et Antékirtt pour Sarcany, Marfa Strogoff (la mère du héros) et le grand-duc assiégé à Irkoutsk pour Ivan Ogareff.

Nous n'analyserons pas dans le détail l'enlèvement de Carpena au préside de Ceuta – à l'occasion duquel Verne, après de multiples allusions au fil du roman, donne libre cours à son hypothèse du pouvoir scientifiquement douteux<sup>124</sup> (même à l'époque) de l'hypnose magnétique –, mais nous en remarquerons un effet d'intertextualité *intra-vernienne* qui le relie aux *Enfants du capitaine Grant*. Sous prétexte d'une démonstration de ses pouvoirs hypnotiques, lors d'une réception du gouverneur de Ceuta à bord du *Ferrato* puis d'une visite à terre, Antékirtt se saisit de l'esprit du prisonnier Espagnol, et l'amène à plonger sous les eaux, en une apparence de suicide, qui permet à Luigi Ferrato de le recueillir à l'insu du gouverneur et de l'amener à bord du navire du docteur. La substitution de la volonté du docteur à celle de Carpena fait que, schématiquement, c'est en quelque sorte le comte Sandorf qui est prisonnier de Ceuta et s'évade, et comme il le fait remarquer au gouverneur :

« Mais, ajouta-t-il, la surveillance des condamnés doit souvent vous causer quelque souci !

– Et pourquoi, mon cher docteur ?

– Parce qu'ils doivent chercher à s'évader. Or, comme tout prisonnier pense plus à prendre la fuite que ses gardiens ne pensent à l'en empêcher, il s'ensuit que l'avantage est au prisonnier, et je ne serais pas surpris qu'il en manquât quelquefois à l'appel du soir ?<sup>125</sup>

Le même principe selon lequel le prisonnier songe davantage à s'enfuir que le geôlier à l'en empêcher est énoncé dans *Capitaine Grant*, lorsque Lord Glenarvan et ses compagnons sont prisonniers des Maoris de Kai-Koumou<sup>126</sup>. Carpena, en une reproduction somme toute

---

<sup>122</sup> Répétée encore lors de l'épisode du jeu de hasard à Monte-Carlo, lorsque le Tripolitain projette de persuader les Senoûsistes d'attaquer Antékirtta (*Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 431) et de faire assassiner Silas Toronthal au cas où il serait ruiné (*Ibid.*, p. 433).

<sup>123</sup> *Ibid.*, 4<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 406.

<sup>124</sup> « L'attrait pour ce que nous appelons les “sciences parallèles” s'avoue sans vergogne, et d'ailleurs, on ne sait pas bien encore faire le départ. [...] Le temps de Jules Verne est celui, par exemple, où l'on se passionne pour l'hypnotisme. Freud suivra les leçons de Charcot, dont Jules Verne connaît les expériences, car il s'en sert comme caution, devant le scepticisme d'Hetzel, pour justifier les pouvoirs de Mathias Sandorf. » (Simone Vierre, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 85)

<sup>125</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 413.

<sup>126</sup> « On dit qu'entre un geôlier qui veille et un prisonnier qui veut fuir, les chances sont pour le prisonnier. En effet, l'intérêt de l'un est plus grand que l'intérêt de l'autre. Celui-ci peut oublier qu'il garde, celui-là ne peut pas

ingénieuse de l'évasion de Dantès dans *Le Comte de Monte-Cristo*, ne peut s'enfuir qu'en passant pour mort et par la plongée dans les eaux de l'anse de Ceuta. Les Écossais en quête du capitaine Grant sont sauvés par le jeune Robert qui les fait sortir par une « mort symbolique », en *creusant* un passage sous le mur de la hutte – et d'ailleurs, ils se réfugient ensuite sur la montagne tabou, domaine du mort, le tombeau du chef Kara-Tété.

Avant de converger enfin sur l'île d'Antékirtta, l'intrigue consacre un dernier épisode intermédiaire qui représente le point culminant du rôle du hasard dans le roman, et réitère de façon magistrale la thèse en sous-texte qu'il semble contenir : la chance gouverne en effet largement les destinées humaines, mais quiconque prétend la contrôler, pousser ce qui est aléatoire en sa faveur, la verra se retourner contre lui avec cette même inévitabilité qui semblait lui faire défaut. Ce qui est *mécanique*, antonyme du hasard, existe mais se maintient en amont des forces d'intervention humaines.

C'est aussi un point culminant d'ordre géographique, puisque l'action se situe dans le sud de la France, quasiment le point le plus nordique de ce *Voyage extraordinaire*, à peu près à la même latitude que la péninsule istrienne où avait commencé le roman<sup>127</sup>. Pescade et Matifou, dans leur pays natal, tentent de se saisir de leur pendant maléfique, Sarcany et Toronthal, venus essayer une dernière fois de sauver par le jeu leur fortune érodée elle-même par le jeu. Le chapitre III (« Dix-sept fois ») de la quatrième partie s'ouvre à Monte-Carlo sur une série de répliques brèves, suivie par la phrase « Tels étaient les propos ou plutôt les exclamations, qui s'échangeaient... » (p. 423-424), à l'image de l'incipit de *Michel Strogoff*, où sept répliques ouvrent le récit, suivies du commentaire « Ces paroles étaient échangées à deux heures du matin... ». Le fait que la situation des joueurs soit *chiffrée*, et à leur détriment, rappelle l'incipit de *L'Île mystérieuse*, où la détresse des évadés de Richmond est quantifiée par l'altitude déclinante du ballon et par l'aggravation de la simple descente, via le « Pis que

---

oublier qu'il est gardé. Le captif pense plus souvent à fuir que son gardien à empêcher sa fuite. De là, des évasions fréquentes et merveilleuses. » (Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 789)

<sup>127</sup> Strictement parlant, Monaco se trouve à environ deux degrés plus au sud que Trieste, point de départ de Sandorf. C'est aussi le cas d'Irkoutsk par rapport à Moscou, dans le voyage vers l'est de Michel Strogoff. *Sandorf* est un Voyage qui ne suit pas un parallèle mais décrit approximativement le pourtour méditerranéen ; on peut interpréter son schéma comme un cycle qui dans un premier temps ne fait qu'égaliser les rapports de force lorsque le périple, de Trieste à Monte-Carlo, termine une boucle entière et revient à environ la même latitude. Puis, à partir de cette égalisation produite par la ruine et l'arrestation de Silas Toronthal et la fuite de Sarcany, il plonge vers Antékirtta où l'intrigue se résoudra enfin à l'avantage de la victime, Mathias Sandorf.

cela, monsieur Cyrus ! Nous tombons ! ». La « déveine » qui frappe les deux complices est commentée principalement à travers le point de vue de Sarcany, qui est décrit comme plus froid et maître de lui que Toronthal, mais dont la perception de l'absurdité des jeux de chance oscille entre la lucidité cynique et l'espoir de regagner les sommes perdues en poussant le banquier à parier jusqu'au bout. L'intrusion de Pescade et Matifou, venus dans le but d'intercepter les deux traîtres lorsqu'ils sortiraient des salles de jeu, est décrite de manière à interrompre la narration des pensées de Sarcany, qui reprend juste après, sans que lui-même se soit aperçu du débarquement des deux personnages à la pointe Focinana<sup>128</sup>. Comme le *Nautilus*, l'*Electric* du comte possède « une légère yole de tôle, qui était comme incrustée sur le flanc de ce bateau presque invisible ». L'« interception » est imperceptible à Sarcany tout comme la description du fil de ses pensées ne tient aucun compte du paragraphe du débarquement qui s'insère en son milieu.

Les deux chapitres du jeu contiennent, par bribes séparées, un véritable réquisitoire de Jules Verne contre la folie des « joueurs », qui, par sa verve, rappelle un peu le chapitre « La traite » d'*Un capitaine de quinze ans*, contre l'esclavage en Afrique. Il finit par conclure, à la suite des raisonnements insensés des deux complices sur la manière de « forcer » la chance ou d'en exploiter les fluctuations :

Le fou ! Comme tous les joueurs, ses pareils, il mettait au présent ce qui ne peut jamais être qu'au passé ! Au lieu de se dire : J'ai eu de la chance, – ce qui était vrai, – il se disait : J'ai de la chance, – ce qui est faux ! Et pourtant, dans le cerveau de tous ceux qui tablent sur le hasard, il ne se fait pas d'autre raisonnement que celui-là ! Ils oublient trop ce qu'a récemment dit un des plus grands mathématiciens de la France : « Le hasard a des caprices, il n'a pas d'habitudes<sup>129</sup>. »

Toronthal se ruine définitivement, et Sarcany, ayant vainement tenté de le convaincre de le suivre à la côte marocaine, cherche à tuer le banquier qui lui-même est en proie à la même tentation. Sa « trajectoire » laisse donc à croire qu'elle atteindra enfin la phase de chute finale lorsqu'il arrive en face du précipice, mais il est arrêté par Pescade et Matifou – alors que Sarcany réussit à s'enfuir –, et cette mort différée exprime l'emprise croissante du docteur Antékirtt sur le destin de ses ennemis : leur chute ne suffit pas, elle doit s'effectuer par ordre du comte, lorsque Toronthal et Sarcany seront tous deux en son plein pouvoir, sur l'île d'Antékirtta. Il faut toutefois que, même dans le cadre familial de la côte française, un certain degré de péril accompagne l'action, ce que permet la nature accidentée de la côte : les deux saltimbanques font descendre Toronthal jusqu'au niveau de la mer « après avoir risqué vingt

---

<sup>128</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 432.

<sup>129</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 445.

fois leur vie » (p. 453). C'est la même expression que celle qui, dans un contexte plus dépaysant mais lui aussi par ailleurs relativement léger, qualifie les tentatives de Ned Land de s'emparer d'une outarde à l'intérieur de l'île creuse où le capitaine Nemo fait relâche : « Dire qu'il risqua vingt fois sa vie pour s'en emparer, ce n'est que vérité pure<sup>130</sup> ». Cette répétition des caractéristiques de l'Extraordinaire dans des circonstances en elles-mêmes moins périlleuses que celles qui se rencontrent dans d'autres *Voyages* met en abyme *Mathias Sandorf*, où risques mortels et rebondissements dramatiques existent dans le cadre inhabituellement « ordinaire » de la Méditerranée.

La dernière phase du récit répète, à une échelle agrandie, l'épisode de type « militaire » de la Casa Inglese, avec description de la situation tactique et des possibilités s'offrant aux défenseurs, quoique peut-être avec moins de soin que dans le cas de *L'Île mystérieuse* lors de l'attaque des pirates. Mais ce dernier roman, de toute façon, porte une attention extrêmement poussée à tout ce qui a trait à la géométrie et à la topographie qui déterminent la progression de l'action.

L'auteur peine quelque peu à créer une menace crédible : la secte des Senoûsistes, décrite comme redoutable et puissante à plusieurs reprises, s'attaque finalement à l'île avec une force de « quinze cents à deux mille hommes », nombre assez bas par rapport à la flotte d'invasion, qui compte « pas moins de deux cents embarcations, dont quelques-unes jaugeaient de trente à quarante tonneaux ». Il est possible que l'auteur ait initialement voulu concrétiser la menace latente des diverses mentions antérieures, mais, là encore, on peut sentir l'influence modératrice d'Hetzel, voire la volonté de ne pas trop se départir de la réalité historique en y insérant un évènement fictif de trop grande envergure. Le danger est toutefois aggravé par le fait que les fortifications, que le texte déclare inachevées à divers stades du récit, le restent tout autant pendant l'attaque même : voilà ici un cas où un processus en cours dès le milieu du roman est différé non pas temporairement mais définitivement. Peut-être n'aurait-ce pas été le cas si l'auteur avait choisi de faire attaquer « son île » par une force plus considérable, à l'instar de l'armée tartare investissant Irkoutsk. Comme pour l'île Lincoln, la proximité d'un îlot – l'îlot Kencraf – représente un sérieux danger tactique, mais en même temps une opportunité de causer des dégâts à l'ennemi : le docteur envisage de le faire sauter, afin d'en annuler l'utilité pour les envahisseurs. Fidèle à la règle du progrès technique, Jules Verne, qui d'ordinaire contraste la puissance explosive du pyroxylyte avec celle de la poudre ordinaire, va

---

<sup>130</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X « Les houillères sous-marines », p. 430.

au-delà, et fait employer la « panclastite » au docteur<sup>131</sup>, substance encore plus destructrice que le fulmicoton. C'est Eugène Turpin qui le premier a suggéré l'emploi de cet explosif, le même scientifique qui attaquera Verne en justice (sans succès) pour la ressemblance du personnage de Thomas Roch avec sa propre personne, dans *Face au drapeau*.

Un autre rebondissement – la découverte de la veuve Bathory et de Borik, l'ancien serviteur de Ladislas Zathmar – permet à Jules Verne de faire visiter la côte tunisienne au lecteur, côte à laquelle il reviendra d'ailleurs dans *Mirifiques Aventures de maître Antifer* lorsque le personnage éponyme rencontre le banquier Maltais Zambuco. Borik et Mme Bathory vivent dans la misère à Carthage, et c'est là encore la chance, ou presque, qui permet à Antékirtt de les retrouver, grâce à la lettre en poste restante de Borik. La formulation est ambiguë, puisque le texte invoque la Providence mais le fait sur un ton ironique :

Ce fut dans ces conditions que le vieux serviteur se souvint du docteur Antékirtt [...] Mais Borik ne savait pas quelle était sa résidence habituelle. Il lui écrivit cependant, et, cette lettre, qui contenait un appel désespéré, il la confia aux soins de la Providence. Or, il paraît que la Providence fait assez bien son service postal, puisque la lettre était arrivée à son adresse !<sup>132</sup>

On en revient à une indécision, ou à une coexistence des contraires, qui se remarque déjà dans la manière dont l'hypnose magnétique est présentée – une volonté de scientificité, mais aussi « des choses auxquelles il faut croire comme une brute<sup>133</sup> ». L'écriture vernienne trahit

---

<sup>131</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 465-466.

<sup>132</sup> *Ibid.*, 4<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 477.

<sup>133</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 421. Permettons-nous à ce propos de citer S. Vierne plus longuement :

« Nous sommes presque à la limite du conte de fées, où l'on affirme à la fois l'impossibilité et la réalité des faits magiques. Jules Verne avait bien vu, en ce sens, que le génie de Poe, c'était qu'au milieu de ces impossibilités, "existe parfois une vraisemblance qui s'empare de la crédulité du lecteur".

[...] il nous [faut] constater que le vocabulaire trahit un certain embarras [...], comme si [Verne] était partagé entre deux attitudes. J. Chesneaux parle d'« équivoque et de contradiction ». Sans doute, si l'on s'en tient à l'expression, on peut même parler d'une certaine confusion, qui nous paraît d'ailleurs caractéristique d'une époque où scientisme et foi n'ont pas encore bien séparé leurs domaines respectifs [...] Verne, en somme, est contraint par deux exigences contradictoires [...] sa vision du monde s'efforce d'être celle de la raison ; mais la forme du roman d'aventure, avec ce qu'elle implique de possibilités pour une imagination, [et] du côté du sens initiatique, pousse l'auteur à voir dans le monde une tout autre organisation, soumise à des forces surnaturelles.

[...] Il n'est que de comparer par exemple un livre très nettement imité de Jules Verne, intitulé "*Les Naufragés de l'Alaska*", de Léon Ville, pour se rendre compte à quel point Jules Verne fait peu d'allusions, comparativement, à Dieu ou à la Providence. Et ce phénomène vaut pour tous les romans. On peut même mettre sur le compte d'Hetzel certaines des allusions précises de Jules Verne, non à Dieu, mais à la religion. Ainsi, Jules Verne lui rappelle-t-il dans une lettre : « vous réclamez aussi une église qui existe depuis longtemps et qui

un désir omniprésent, sinon d'exprimer une quelconque thèse définitive, du moins de *laisser parler* la palette d'idées<sup>134</sup> de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle sur les questions de hasard, de déterminisme, de croyance et de naturalisme. La résultante en est fort complexe et il s'ensuit une nécessité de reporter toute conclusion hâtive sur les opinions réelles de l'auteur, dont l'évidence apparente se dissout à l'examen des voix discordantes de ses personnages et de ses narrateurs.

Du reste, cette même influence hypnotique que possède le docteur et à laquelle Verne donne le cachet d'authenticité scientifique va faire défaut lorsqu'il s'agit de guérir la veuve, retrouvée enfin et emmenée à Antékirtta, car, explique Sandorf, c'est sur les aliénés que ce pouvoir est entièrement inopérant. Il faudra un mécanisme lui aussi tributaire du fantastique pour déterminer la guérison de Mme Bathory, à savoir la mise en scène lugubre de l'« apparition » d'un mort, son fils ressuscité, Pierre. Le choc subi par la veuve est doublé du « coup de théâtre » de sa propre révélation, qui imite l'*échange en cascade* de *Michel Strogoff* (voir notre commentaire dans l'analyse de ce roman), à fonction de « rétablissement des identités volées<sup>135</sup> ».

Sava Sandorf est donc enlevée à la maison où la retiennent Sarcany et Namir, et amenée à Antékirtta. On peut repérer quelques parallèles avec *Les Indes noires*, où Harry sauve Nell du puits où l'avait enfermée le vieux Silfax, et où la dernière menace – celle de la destruction totale du lieu utopique – advient alors que les deux protagonistes veulent croire les dernières embûches derrière eux et se préparent au mariage. Pierre Bathory et Sava Sandorf préparent le leur, quand l'attaque des Senoûsistes arrive enfin. L'évènement est annoncé par la sonnerie du

---

fonctionne » (sur Antekirtta). [...] si l'on peut relever des expressions très respectueuses envers le *sentiment* religieux, les allusions à la religion, elles, sont bien plus rares et parfois d'une franche teinte satirique. Autant qu'on sache, par ceux qui ont encore connu Jules Verne à la fin de sa vie, il était, comme on dit, croyant mais pas pratiquant. [...] » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 675-680)

<sup>134</sup> Voir notamment Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte* pour plus de détails sur cet aspect de l'œuvre.

<sup>135</sup> « Vivant !... mon Pierre... Vivant !... s'écria-telle.

– Oui !... vivant pour toi, ma mère, vivant pour t'aimer...

– Et pour l'aimer... elle aussi !

– Elle ?...

– Elle !... Sava !...

– Sava Toronthal ?... s'écria le docteur.

– Non !... Sava Sandorf ! » [...] Ces lignes ne pouvaient laisser aucun doute sur la naissance de Sava !... Sava était l'enfant qui avait été enlevée du château d'Artenak !... Sava était la fille du comte Mathias Sandorf ! » (*Jules Verne, Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 482)

timbre électrique, à une heure similaire (dix heures contre neuf heures du soir) à celle du télégramme du « génie de l'île » aux colons de Granite-house<sup>136</sup>, quand, au sommet de leur prospérité, il se manifeste enfin à eux – pour les prévenir du danger de destruction imminente que court l'île. L'électricité fait donc office d'émissaire, presque mythologique (pour l'*Île* par exemple, Nab se demande si c'est le diable qui sonne), des plus terribles menaces au microcosme de civilisation.

La bataille qui s'ensuit ne reproduit certes pas à l'identique celle qui oppose les pirates de Bob Harvey à Cyrus Smith et ses compagnons, mais le schéma général ne diffère pas radicalement. Une éventualité précise – que le brick pirate pénètre dans le canal et bombarde la façade de Granite-house ou que les assaillants Senoûsistes puissent pénétrer le mur de défense de la ville – est nettement présentée comme le péril à éviter à tout prix, et qui se réalise presque mais est conjuré par une forme de *deus ex machina* : le navire pirate explose dans le canal grâce à la torpille de Nemo<sup>137</sup>, et l'arrivée du *Ferrato* prend les pirates à revers et cause la destruction de bon nombre de leurs embarcations, ce qui les force à interrompre leur attaque sur la brèche du mur et à battre en retraite<sup>138</sup>. D'autre part, le combat des deux torpilleurs d'Antékirtt contre les bateaux pirates<sup>139</sup> rappelle en plus bref celui du *Nautilus* contre les cachalots, dans le chapitre « Cachalots et baleines » de *Vingt mille lieues sous les mers*. La bataille est gagnée, mais il faut, pour que la victoire soit complète, que le dernier traître, Sarcany, tombe au pouvoir du comte ; un exploit « vernien » y sera nécessaire, celui pour lequel Matifou avait été – on l'a vu – programmé tout le long du récit :

Sarcany et le chef des Senoûsistes, suivis d'une dizaine de leurs compagnons, étaient parvenus à regagner une petite polacre [...] En ce moment, Cap Matifou aperçut une pièce de campagne, démontée de son affût, qui gisait sur le sable. [Se] précipiter sur cette pièce encore chargée, la hisser, avec une force surhumaine, sur une des roches, s'arc-bouter pour la maintenir en place en la tenant par ses tourillons, puis, d'une voix de tonnerre, s'écrier : « À moi, Pescade, à moi ! », ce fut l'affaire d'un instant.

Pointe Pescade entendit l'appel de Cap Matifou, il vit ce qu'avait fait « son Cap », il le comprit, il accourut, et, après avoir pointé sur la polacre le canon que soutenait cet affût vivant, il tira.

Le projectile atteignit l'embarcation dans sa coque et la fracassa... L'Hercule ne fut pas même ébranlé par le recul de la pièce. [...] Un instant après, Sarcany était remis entre les larges mains de Cap Matifou qui se refermèrent sur lui<sup>140</sup>.

---

<sup>136</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 727.

<sup>137</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 593.

<sup>138</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 5<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 540-541.

<sup>139</sup> *Ibid.*, p. 539.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p. 542.

L'hercule Provençal réalise le potentiel en quelque sorte *tellurique* contenu dans le robuste promontoire auquel il emprunte son nom, et il sert donc d'affût à une pièce d'artillerie. La dimension surhumaine réside non dans la propulsion du boulet, mais (outre la manœuvre du canon à lui tout seul) dans l'aptitude à absorber le contrecoup de la détonation : il joue le même rôle que le sous-sol floridien dans *De la Terre à la Lune*.

Sarcany, Toronthal et Carpena se retrouvent donc aux mains de leurs anciennes victimes, en un face à face qui, quoique plus formel – ils sont devant des juges – fait écho à la fin des *Enfants du capitaine Grant*, où Ayrton et Harry Grant se reconnaissent et où Lord Glenarvan décide d'abandonner le convict sur l'île Tabor. L'attitude de défi de Sarcany<sup>141</sup> rappelle d'ailleurs celle du quartier-maître du *Britannia*, comme le remarque Simone Vierende<sup>142</sup>. Les trois hommes sont eux aussi « abandonnés » sur un îlot, l'îlot Kenraf, mais en vue d'y être exécutés, non exilés.

L'auteur semble avoir renoncé à pousser jusqu'au bout l'aspect « vengeur » du comte Sandorf, cet homme qui « n'était point de ceux qui laissent à Dieu le soin de punir en ce monde » : s'il conclut, ainsi que ses camarades, que c'est « en toute justice » que les traîtres seront exécutés, leur mort vient de l'explosion accidentelle de l'îlot, qui advient au moment même où Antékirtt finit de parler. D'une part, le statut surhumain du personnage reçoit une dernière confirmation – l'action qui suit immédiatement le verbe, comme si le docteur pouvait tuer à distance tout comme il contrôle les gens par hypnose – ; d'autre part, la vengeance est atténuée, en étant subordonnée au hasard, et donc, sans doute, pour l'auteur, à une intervention providentielle. On sait que le capitaine Nemo a perdu « tout ce qu'[il a] aimé [...], patrie, femme, enfants, [son] père, [sa] mère<sup>143</sup> », sort similaire à Mathias Sandorf. Il est donc possible que ce dernier, figure moins irrévocablement divorcée de la civilisation, comme nous l'avons vu plus haut, réitère en plus modéré le parcours du capitaine, en se vengeant seulement à un niveau individuel, qui ménage donc pour le protagoniste et ses compagnons la possibilité d'une utopie insulaire plus durable, en pleine Méditerranée, invitation ouverte aux puissances voisines d'en suivre l'exemple.

---

<sup>141</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 5<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 546-547.

<sup>142</sup> Voir la citation en note 21 plus haut (Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 512).

<sup>143</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 578.

### 3-c) Le Sphinx des glaces

*Je me demandai si le bosseman ne cherchait point à faire de sa goélette un bâtiment mystérieux, naviguant au hasard, ne s'arrêtant guère en ses relâches, une sorte de navire errant des hautes latitudes, sous le commandement d'un capitaine fantasmagorique. (Sphinx, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 20)*

Les romans que nous avons étudié jusqu'ici couvrent l'essentiel de la période de publication des *Voyages extraordinaires*, et c'est à toutes les phases de cette période que nous avons pu, sporadiquement il est vrai, constater l'intérêt de l'auteur pour l'écrivain américain Edgar Poe, et plus particulièrement pour ses *Aventures d'Arthur Gordon Pym*<sup>1</sup> (1838) : ce roman se situe à l'intersection du fantastique particulier que Verne admire chez Poe<sup>2</sup> et des expéditions polaires ou des voyages dans les mers australes, thème récurrent tout le long de la carrière de Verne (*Grant, Lieues, Mistress Branican, Le Phare du bout du monde...*). Il aura pourtant fallu attendre 1897 pour que l'auteur se résolve à écrire cette suite à *Pym*, qui le tente depuis plus de trois décennies. C'est, suivant la caractérisation de D. Compère que nous avons citée dans notre étude de *Robur*, la période des reprises et des suites verniennes (à partir de 1887) : *Branican* rappelle *Capitaine Grant*, *Seconde Patrie* est une suite au *Robinson suisse* de Wyss, etc. *Le Sphinx des glaces* est en quelque sorte beaucoup plus *cibliste* que *sourcier*, si nous pouvons nous permettre cette analogie avec le travail de traduction : c'est plus une reprise *vernienne* des éléments du roman de Poe, qui se trouve narrer des événements ultérieurs à ceux de ce récit, qu'une tentative de donner une suite à *Gordon Pym* dans l'esprit le plus proche possible d'Edgar Poe. *Pym* peut être décrit comme une succession de trois aventures partant chacune d'une embarcation différente, l'*Ariel*, le *Grampus* et la *Jane Guy*<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Nous utiliserons, pour les citations, la traduction de Baudelaire, puisque c'est celle qu'a lu Jules Verne (qui ne lisait pas en anglais et a également lu Dickens en traduction), édition Michel-Lévy, 1875.

<sup>2</sup> Par exemple, à propos du tout premier *Voyage* : « Son livre – *Cinq semaines en ballon* – fut lu dans les huit jours, imprimé dans le mois. Point n'est besoin de dire le succès qu'il obtint. Ce fut une véritable révélation. Un genre nouveau était créé. C'était de l'Edgar Poe avec la gaieté en plus et l'hallucination en moins, la science et l'imagination associées dans une harmonie parfaite. » (Daniel Compère, Jean-Michel Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 27)

<sup>3</sup> Avec des « sous-fractales » possibles, puisque sur ce plan Poe et Verne se ressemblent, peut-être parce que le second a emprunté au premier ce principe de concaténation évoqué plus tôt ; la dernière partie de la troisième aventure est une fuite en canot, embarcation qui n'est pas nommée toutefois. Les deuxième et troisième épisodes ont chacun une amplitude géographique plus grande que le précédent – on pourrait penser à la série d'essors avortés de *Mathias Sandorf*, voir notre commentaire de ce roman (III-3-b notamment p. 268).

Les liens logiques entre les aventures ne sont pas toujours entièrement cohérents, avec par exemple la mort du personnage d'Auguste (ch. XIII) sur le *Grampus* alors que le texte avait annoncé un aveu qu'il ferait à Pym plusieurs années plus tard (ch. V). Sur certains plans, le *Sphinx* est une tentative de Verne de rétablir, à sa manière, une cohérence dans le récit d'origine, mais, à notre sens, au service des noyaux thématiques du Voyage vernien, et non dans un but réellement correctif : les étrangetés logiques et le surnaturel de *Pym* relèveraient de l'esthétique, et les effets de *rapetissement* ainsi que le retrait du surnaturel dans *Sphinx* constituent davantage un thème, une constante de plus, qu'une prétention à améliorer le roman de Poe, même si le texte vernien essaie tout de même d'éclaircir une partie du mystère.

Un aspect de *Gordon Pym* qui, sans surprise, survit bien évidemment dans *Le Sphinx des glaces*, c'est l'irrésistible poussée (ou peut-être mieux, *traction*) vers le sud. Après la mutinerie sur le baleinier *Grampus*, où Pym est caché dans la cale et son ami Auguste prisonnier des mutins, le maître cordier, Dirk Peters, tente de persuader l'équipage de se porter vers les mers du sud plutôt que de se livrer à la piraterie dans les Antilles<sup>4</sup>. La vocation « méridionale » du personnage existe déjà à ce stade, et se transformera, dans le *Sphinx*, en une obsession comparable à la folie du nord chez le capitaine Hatteras. De même, le lieu fantastique des abords du pôle sud avec sa cataracte et sa mystérieuse figure blanche à la fin de *Pym*, auquel mène ce courant constant qui entraîne le canot volé par Dirk et Pym, trouve son équivalent dans le sphinx magnétique : tous deux sont des lieux qui attirent les personnages vers eux sans possibilité d'évasion ou même de déviation<sup>5</sup>. Le « puits gravitationnel » de

---

<sup>4</sup> « La deuxième faction [...] inclinait à suivre la route primitivement assignée au brick vers l'océan Pacifique du Sud, et là, soit à pêcher la baleine, soit à agir autrement, suivant que les circonstances le commanderaient.

Les représentations de Peters, qui avait fréquemment visité ces parages, avaient apparemment une grande valeur auprès de ces mutins [...] Il insistait sur tout un monde de nouveauté et d'amusement qu'on devait trouver dans les innombrables îles du Pacifique, sur la parfaite sécurité et l'absolue liberté dont on jouirait là-bas, mais plus particulièrement encore sur les délices du climat, sur les ressources abondantes pour bien vivre et sur la voluptueuse beauté des femmes. Jusqu'alors, rien n'avait encore été absolument décidé ; mais les peintures du maître cordier métis mordaient fortement sur les imaginations ardentes des matelots [...] » (Edgar Poe, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym*, ch. V, p. 70-71).

<sup>5</sup> « [...] A toute attraction correspond un centre. Voici comment certains points géométriques ou géodésiques deviennent des points sublimes : pôles au milieu. Le monde extraordinaire est construit comme celui-ci : tissé de la croix multiple des latitudes et des longitudes, pris dans le fuseau du champ magnétique, sphère à peu près parfaite. Voyager le long de ces lignes, c'est les indexer du désir ; celui-ci se condense aux pôles où sont référés ces réseaux, vers le centre de cette boule. Des cercles et des points, cela fait une géographie ordinaire, un

la fin de *Pym* l'accomplit par une sorte de nécessité narrative qui se suffit à elle-même, le récit s'interrompant là, sans explication ; les personnages du *Sphinx des glaces* dépassent le pôle et atteignent la montagne magnétique à cause d'une succession de péripéties en grande partie hors de leur contrôle et qui ont leur itération finale et purement physique dans le champ d'attraction du sphinx.

Le *Sphinx* se réapproprie donc ce « vecteur » pointant vers le sud dès un moment peu avancé de *Gordon Pym* et l'adapte de façon à créer une convergence intéressante des thèmes du déchiffrement, du sauvetage de naufragés, de l'exploration géographique et de la progression vers un centre. Le résultat est un hybride qui peut dérouter; par exemple on aurait pu s'attendre à ce que Verne place les naufragés de la *Jane* – ou alors Pym lui-même – à l'emplacement précis du pôle ; il opte pour une combinaison différente, où le pôle géographique n'est atteint qu'hypothétiquement et où le point suprême est « décentré<sup>6</sup> » : c'est le pôle magnétique. L'emplacement peut être considéré comme homologue du lieu de la « robinsonnade arctique » d'Hatteras dans le roman éponyme, situé sur l'île de « Nouvelle Amérique » (au nord du Groenland, mais pas au pôle Nord), ou encore de celui du naufrage du navire *Porpoise* d'Altamont, sauvé par Hatteras et ses compagnons. Les correspondances sont d'autant plus frappantes que le *Sphinx* n'est pas vraiment un symétrique austral des *Aventures du capitaine Hatteras* : le pôle sud est une destination beaucoup plus accidentelle pour les héros du sphinx des glaces, et le surhomme n'est ni aussi nettement désigné (dans le roman éponyme, on pourrait considérer qu'il s'agit de John Hatteras et personne d'autre), ni aussi faustien. Nous admettons que cela soit discutable, toutefois. Le fait est que le roman hérite de la conception de l'exploration géographique du temps de *Gordon Pym*<sup>7</sup>, où les pôles de la terre sont des lieux où l'étendue désolée de glaces ne domine pas nécessairement la

---

programme de cheminement et de navigation. [...] Voyager [...] c'est aussi désirer, subir l'attraction vectorielle d'un pôle, au bout du chemin [...] le voyage est toujours circulaire. » (Michel Serres, *Jouvenances*, p. 82-83)

<sup>6</sup> « [...] le magnétisme humain n'est pas sans rapport, au moins sur le plan de l'imaginaire, avec le magnétisme terrestre. Ce phénomène aux causes mystérieuses fascine Jules Verne. Il note soigneusement dans le voyage d'Hatteras au pôle nord les effets du pôle magnétique sur la boussole. Mais surtout, il invente, au pôle sud, cet aimant gigantesque, ce *Sphinx des glaces*, qui est bien alors le véritable point suprême – d'autant que les voyageurs ne voient pas le pôle géographique à cause de la brume [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 666)

<sup>7</sup> Malgré l'omniprésence du fantastique ou du moins de l'étrange, *Gordon Pym* traite très explicitement de l'exploration géographique, voire des connaissances zoologiques et maritimes. L'investigation des hypothétiques îles Aurora et la conquête du pôle Sud y sont traitées, et il est fait référence au capitaine Cook et à ses voyages dans les mers australes.

vision populaire, et la dispute à des conceptions pour ainsi dire féeriques, d'où des descriptions de régions polaires au climat doux et aux créatures fantastiques. Le *Sphinx* garde un peu de cela ; les régions australes possèdent bien l'obligatoire banquise mais, plus près du pôle, c'est l'étrange et la désolation qui dominent par rapport à l'idée de froid inhumain si présente dans *Hatteras*. On pourrait donc voir ce roman comme un symétrique d'*Hatteras*, moyennant le décalage d'une soixantaine d'années dans la perception populaire des pôles.

La date de 1897 importe pour plus d'une raison, par-delà la périodisation de l'œuvre de Verne. Nous avons déjà fait allusion, lors de notre étude de *Robur*, à la question de la mer libre aux pôles, et de la montée du scepticisme scientifique à ce sujet après 1880, notamment à la suite de l'expédition de la *Jeannette* dans l'Arctique. Il est vraisemblable que Verne lui-même ait été conscient de ce revirement et l'ait en partie partagé, donc le retour à une mer polaire relativement libre de glaces dans un roman aussi tardif ne fait, au final, que renforcer la teneur fantastique, mythologique et atemporelle de cette suite au roman de Poe. Le cadre historique lui-même (1839-1840 pour le voyage de la goélette *Halbrane*), se décale de ceux des autres *Voyages*, habituellement voisins de l'année de publication. On sait aussi le déclin relatif de l'intérêt pour les expéditions polaires après les dernières grandes tentatives des années 1840<sup>8</sup> ; or cet intérêt va renaître cinquante ans plus tard et peut-être culminer, au début du vingtième siècle, avec (pour ce qui est du pôle Sud) Ernest Shackleton, Roald Amundsen et Robert F. Scott. La *Royal Geographic Society* institue le « Comité Antarctique » en 1887, encourageant les baleiniers à explorer les mers australes, et il est plausible que cela ait retenu l'attention de Verne, avec son intérêt marqué pour les Anglo-Saxons et le rôle de l'Angleterre dans l'exploration géographique. L'océanographe britannique John Murray publie en 1893 « Le renouveau de l'exploration antarctique » (*The Renewal of Antarctic Exploration*), et l'« âge héroïque » de l'exploration antarctique débute avec l'expédition belge menée par Adrien de Gerlache de Gomery, l'année même de la publication du *Sphinx des glaces* : on peut considérer que ce voyage constitue le pendant historique de ce que le voyage de Wilkes<sup>9</sup> représente dans le *Sphinx*, expédition réelle que l'auteur incorpore au récit fictif, se déroulant simultanément au périple de l'*Halbrane*.

---

<sup>8</sup> *Aventures du capitaine Hatteras*, dont les événements se passent dans les années 1860, se pose en héritier de ces dernières expéditions, du moins leur versant septentrional, vers le pôle Nord.

<sup>9</sup> Charles Wilkes est mentionné au chapitre III (p. 32-35) et même « vu » au chapitre X du *Sphinx des glaces*, par la vigie du navire (p. 145).

Le voyage de Jeorling, Len Guy et Hunt sur les traces d'Arthur Pym est, dans un sens très réel, un échec et une tragédie : comme le dit le titre du dernier chapitre, « Douze sur soixante-dix ! », seule une proportion terriblement faible des personnages engagés dans cette aventure en revient indemne, et l'expédition de l'*Halbrane* se solde par la mort de bien plus d'hommes qu'elle n'en sauve. Ce n'est guère un *Capitaine Grant*, du moins d'après ce paramètre particulier. Ce n'est pas non plus une conquête triomphale du pôle – ne serait-ce qu'une conquête réussie mais à la fin tragique, comme *Hatteras* : c'est un voyage qui se déroule pendant que le « vrai » voyage d'exploration, celui, historiquement réel, de Wilkes, suit son cours : le lecteur entr'aperçoit ce voyage véridique au début et après la fin du périple dans l'océan glacial<sup>10</sup>, la sortie du domaine mythique amenant le raccordement avec le monde extérieur et rationnel. C'est peut-être en partie pour cela que non seulement le roman tient beaucoup de l'énigme et de l'homme face à la force mystérieuse – d'où notre seconde analyse dans la partie V-2 –, mais que le surhomme vernien y est pluriel et quelque peu subtil. Au début du roman, la dynamique entre Jeorling et Len Guy rappelle un peu Aronnax-Nemo, le non initié face au mystérieux capitaine, donc le rapport « H1H2 » comme nous l'avons désigné dans notre introduction. Comme Nemo, Len Guy est distant vis-à-vis du narrateur, refuse plusieurs fois ses requêtes, et se voit peindre par le bosseman (Hurliguerly), lui et sa goélette *Halbrane*, d'une façon qui fait penser au mythique Hollandais Volant : le navire fantôme aux apparitions énigmatiques, sans port d'attache, qui hante les mers australes ; cette suggestion n'est nulle part plus évidente que dans le passage que nous avons pris pour épigraphe, et par la même occasion elle mythifie aussi le capitaine, si elle ne le déifie pas vraiment. La formulation est assez similaire aux commentaires des personnages ou du narrateur dans *L'Île mystérieuse* sur la nature de l'« influence inexplicable<sup>11</sup> » qui les protège. Il y a un certain renversement de ces rapports plus tard dans le récit, lorsque Jeorling, à l'image de Pym dans

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, dernier chapitre (2<sup>e</sup> partie, ch. XVI), p. 445-446.

<sup>11</sup> Citons deux exemples, que nous retrouverons ailleurs :

« Si on eût été au temps des génies, cet incident aurait donné le droit de penser que l'île était hantée par un être surnaturel qui mettait sa puissance au service des naufragés ! » (*L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 344)

« [...] Il me semble qu'il doit être beau, grand, fort, avec une belle barbe, des cheveux comme des rayons, et qu'il doit être couché sur des nuages, une grosse boule à la main !

– Eh mais, Pencroff, répondit Gédéon Spilett, c'est le portrait de Dieu le père que vous nous faites là ! » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 612)

La similarité réside dans le fait de commenter une caractérisation déjà donnée (comme celle de Len Guy par Hurliguerly) – par une autre voix, intra ou extradiégétique – de façon à y renforcer le côté surnaturel.

le roman de Poe, exhorte le capitaine du navire à pousser plus loin vers le sud. Une autre dynamique qui se déploie tout le long du récit est celle du type général « H1B », c'est-à-dire la première version du monomythe, le héros vernien aux forces relativement limitées face à une altérité qui domine sa destinée, ce qui se manifeste principalement sous une forme physique, par le jeu des icebergs instables et des courants marins ; et fantastique, via le mystère de Tsalal et du sphinx antarctique (donc, par extension, la thématique du déchiffrement). Hunt ou Dirk Peters quant à lui, possède un certain nombre de caractéristiques « surhumaines » mais constitue lui-même une énigme qui tient en échec le narrateur, et de plus, ses traits hyperboliques l'assimilent à une force naturelle ou un animal marin. Notons aussi que l'observation du narrateur sur le « capitaine fantasmagorique » au navire errant est provoquée par une réplique tout aussi révélatrice du bosseman : « [Le capitaine] veut n'être point embarrassé dans ses allures, aller où il lui plaît, rebrousser chemin pour peu que cela lui convienne, au nord ou au sud, au couchant ou au levant, sans en donner de motifs à personne<sup>12</sup> ». C'est là encore l'idéal de liberté de mouvement absolue du capitaine Nemo, liberté face aux contraintes humaines et vis-à-vis des obstacles élémentiels.

Le voyage commence du point de vue d'un personnage savant, l'Américain Jeorling, et selon un enchaînement qui fait écho à l'insertion de Paganel dans l'intrigue du *Capitaine Grant*, comme nous le verrons ; Jeorling, après un travail de minéralogiste aux îles Kerguelen – frontière insulaire logique aux étendues proprement antarctiques situées au-delà de cet archipel en latitude – tente de prendre passage sur la goélette *Halbrane*, sinon pour rentrer chez lui, du moins pour reprendre la mer. L'épuisement de sa curiosité pour l'archipel rappelle à la fois le désintérêt de Paganel vis-à-vis des Canaries ou des îles du Cap-Vert, et l'impatience du professeur Lidenbrock sur le sol islandais : dans les deux cas, ce qu'il y a de réellement intéressant à étudier ne se trouve pas à l'endroit où l'on est mais *dessous* : au sud, pour Paganel, qui veut aller en Patagonie avec Glenarvan ; vers le bas, pour Lidenbrock, qui n'a que faire de la surface de l'Islande et entend s'engouffrer le plus tôt possible dans les profondeurs du Sneffels. Jeorling, sans encore le savoir, doit quitter les Kerguelen pour explorer les mers et terres plus fascinantes situées loin au sud. Sur le moment, il n'éprouve que le désir général de partir, d'où l'idée, qui n'est qu'un prétexte, de se faire transporter jusqu'à

---

<sup>12</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 20.

Tristan d'Acunha<sup>13</sup>, et voir ensuite à poursuivre sa route. Curieusement, Tristan d'Acunha se trouve à une latitude plus faible – plus au nord – que les Kerguelen, et la goélette va donc d'abord se rapprocher de l'équateur avant de s'engager résolument vers le sud : c'est, encore une fois par équivalence du Sud et du *dessous*, le schéma du *Voyage au centre de la terre*, où il faut d'abord s'élever jusqu'au sommet d'un volcan pour pouvoir descendre vers les profondeurs géologiques<sup>14</sup>. Le navire l'*Halbrane* est décrit comme une goélette à la fois en français et en anglais (*schooner*, d'ailleurs sans italiques, signe que l'auteur considère le mot comme pleinement intégré dans le vocabulaire maritime français), et de même on parle d' « un mat ou lieutenant, un bosseman ou maître d'équipage... » (p. 14). « Mat » semble désigner le *mate* ou *first mate* des anglophones. L'*Halbrane* se trouve dans la norme du tonnage des navires verniens (trois cents tonneaux), dépassant de peu le *Duncan (Grant)* ou le *Forward (Hatteras)* et en-dessous du *Pilgrim (Un capitaine de quinze ans)*. Il faudra attendre la fin du VIII<sup>e</sup> chapitre pour que le grand voyage austral, ou plus précisément la participation du narrateur à ce voyage qui en permet la relation, soient confirmés ; mais le principe d'énumération des prédécesseurs est appliqué beaucoup plus tôt, au voisinage d'allusions prospectives aux intentions réelles de Len Guy. L'énumération est d'ailleurs « transitive » : on nomme d'abord Wilkes, prédécesseur en ce qu'il a pris le départ un an plus tôt, mais qui atteindra l'Antarctique en même temps que l'*Halbrane*, puis l'on énumère *ses* prédécesseurs, qui deviennent donc aussi ceux de Len Guy : « Bellingshausen, Forster, Kendall, Biscoe, Morrell, Kemp, Belleny<sup>15</sup>... » (p. 34). Le capitaine revient sur son refus initial de prendre Jeorling pour passager – à cause de son origine américaine, du Connecticut, comme Gordon Pym – et accepte de l'emmener à Tristan, accord qui se conclut comme l'entente initiale entre le capitaine Nemo et Aronnax : « Mon bras s'était tendu vers cet homme bizarre pour sceller notre engagement. Sans doute, l'obscurité l'empêcha de voir ce geste, car il n'y répondit pas [...] » (p. 38) Avec une ambiguïté similaire, Nemo ne rejette pas sans équivoque une poignée de main, mais il n'en offre pas non plus, là où Aronnax « [pensait] que le

---

<sup>13</sup> Tristan da Cunha ; Verne utilise dans tous ses romans la même orthographe que celle d'Edgar Poe dans *Gordon Pym* : « d'Acunha ».

<sup>14</sup> Moins élégamment et comme nous l'avons remarqué pour *Vingt mille lieues sous les mers*, « pour descendre il faut monter », et vice versa.

<sup>15</sup> Comme le relève Jean-Luc Steinmetz (*L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, note 5 sur le ch. III (1<sup>e</sup> partie) du *Sphinx*, p. 1206), il s'agit de John Balleny. Étrangement, le nom porte aussi une coquille dans les premières éditions de *Robur-le-Conquérant* lorsqu'est mentionnée l'île Balleny (orthographiée Ballery, ch. XIV, p. 171).

commandant allait [lui] tendre la main pour sceller notre traité<sup>16</sup> ». C'est le bosseman qui s'attribue le mérite du revirement du capitaine (p. 39-40), sur un ton qui rappelle Pencroff dans *L'Île mystérieuse*, notamment par le « hein ! », que certains personnages verniens emploient pour exprimer l'enthousiasme<sup>17</sup> ou la bonne humeur plutôt que la surprise.

Les traits du capitaine du vaisseau errant ne se réunissent pas en totalité chez Len Guy. Les attributs de l'autorité et de la force, que l'on trouve en Nemo ou Robur par exemple, ne sont pas saillants chez ce personnage, et l'auteur les a en grande partie déplacés vers la personne du lieutenant du bord, Jem West. Sa voix même est généralement décrite comme « nette », « impérieuse », alors qu'à quelques exceptions près, celle du capitaine est « chuchotante », « altérée », voire « tremblante » à certains moments.

On peut proposer que l'actant ou la constellation actantielle du capitaine vernien quasi-surhumain se répartit chez le capitaine et le commandant en second de l'*Halbrane* selon le principe approximatif suivant : Jem West en remplit le rôle *de facto* dans deux cas de figure : premièrement, dans les cas en quelque sorte extérieurs à la trame du récit, c'est-à-dire dans le *statu quo* décrit lors de l'introduction du personnage, qui expose donc la dynamique du bord<sup>18</sup> avant le lancement de l'aventure du *Sphinx*. Deuxièmement, dans les cas se présentant bel et bien pendant le récit lui-même, mais ayant trait, somme toute, à des circonstances qui ne sont pas uniques à cette aventure particulière : West a un rôle de commandement par défaut, parce que le navire n'a pas un besoin direct de son capitaine. En revanche, la nature effacée de Len Guy se mue en une figure plus audacieuse et plus autoritaire<sup>19</sup> dans les occasions ponctuelles où l'affaire toute particulière de *Gordon Pym* et de William Guy refait surface. Ainsi la voix de Len Guy est décrite comme « tonnante » lorsqu'il révèle sa parenté avec William Guy, « impatiente » lorsqu'il ordonne de mettre le canot à la mer pour explorer Tsalal, « brusque » quand il envoie l'équipage à l'arrière du navire pour interroger Hunt, « terrible » pour tancer les matelots après leur révolte, etc.

---

<sup>16</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 121.

<sup>17</sup> Voir par exemple *L'Île mystérieuse*, ch. XII, p. 140.

<sup>18</sup> « [...] tous très entendus à leur métier, tous remarquablement disciplinés sous une main de fer. J'ai à le noter dès le début : l'homme, d'une énergie exceptionnelle, auquel ils obéissaient sur un mot, sur un geste, ce n'était pas le capitaine de l'*Halbrane*, c'était le second officier, le lieutenant Jem West... » (*Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 43)

<sup>19</sup> A quelques variantes près, ceci ne diffère pas fondamentalement du personnage de John Hatteras, qui se fait passer pour un simple matelot restant plutôt en retrait au début du roman, et change radicalement une fois révélé son but d'atteindre le pôle.

Jem West tient à la fois de Nemo, par son affinité avec l’océan – il est « né sur mer » – et de Dick Sand, le *Capitaine de quinze ans*, du fait d’ « avoir été mousse, novice, matelot [...] quartier-maître, puis maître, puis lieutenant... » (p. 43-44) : Il représente une maturation du personnage de Sand, qui n’est que novice dans son roman mais est destiné lui aussi à grimper les échelons du métier de marin. Jem et Dick ont tous les deux un caractère impérieux et sont capables d’aller jusqu’à menacer de mort un membre d’équipage en cas d’insubordination grave (Negoro ou Hearne, pour *Un capitaine de quinze ans* ou le *Sphinx* respectivement, avec la même menace de lui « casser la tête »...). West possède aussi ce trait particulier aux surhommes « maritimes » (Nemo, Ned Land...), le « regard [...] d’une extraordinaire portée et d’une pénétration surprenante ». Et, dans le même esprit de parallélisme qu’exemplifie (par excellence ?) l’ « Hymne du boulet<sup>20</sup> » de J.-T. Maston (*Lune*), la consubstantialité de Jem West et de Len Guy à leur navire côtoie l’évocation de l’œuvre divine :

J’appelle l’attention sur ce type d’officier de la marine marchande, qui était dévoué corps et âme au capitaine Len Guy comme à la goélette *Halbrane*. Il semblait qu’il fût un des organes essentiels de son navire, que cet assemblage de bois, de fer, de toile [...] fût de lui sa puissance vitale, qu’il y eût identification complète entre l’un construit par l’homme, et l’autre créé par Dieu<sup>21</sup>.

Lorsque le grand catalyseur du *Voyage extraordinaire* arrive toutefois – à savoir, l’apparition du glaçon portant le naufragé Patterson<sup>22</sup> –, l’action se reporte sur le capitaine Guy, qui intègre alors un autre trait récurrent chez le surhomme vernien : la fusion avec l’outil ou machine (tels Palmyrin Rosette, ou Nemo...), et ici, entrant en concurrence directe avec la puissance de vision de Jem West, il s’agit d’un instrument optique. L’acte de « regarder de tous ses yeux » s’associe tout naturellement à l’obsession, également caractéristique du surhomme, et déjà signalée plus tôt par le narrateur (qui à plusieurs reprises parle de « monomanie ») :

Je fus frappé du soin que le capitaine Len Guy mettait à son observation. Il semblait que ses regards ne pussent quitter l’oculaire de la longue-vue, devenu, pour ainsi dire, la pupille de son œil.

[...] Je devinai ce qui se passait dans l’esprit de cet homme sous l’obsession d’une idée fixe. Ce morceau de glace, arraché de la banquise australe, venait de ces parages où sa pensée l’entraînait sans cesse<sup>23</sup>.

---

<sup>20</sup> Nous voulons parler de l’analogie que fait le secrétaire du Gun-Club entre le boulet de canon, projectile humain, et les astres, projectiles divins aux vitesses de déplacement comparables ou supérieures.

<sup>21</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 44.

<sup>22</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 87.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 86.

Le morceau de glace met en abyme (quoique en plus grand, inversement au schéma habituel) la « bouteille à la mer », que représente ou que transporte Patterson, sous la forme du carnet aux feuillets endommagés par l'humidité (p. 90). Un fragment du domaine fantastique du monde d'Arthur Pym – la banquise australe – se détache, établissant la communication entre ce domaine et celui des latitudes « civilisées », et Len Guy, en tentant de lire les feuillets de Patterson, ne trouve là aussi que des fragments du message initial. Le sauvetage lui-même se fera sous le signe de la fragmentation et du rétrécissement – la fractale, serions-nous tenté de dire –, comme le résume le chapitre « Douze sur soixante-dix ! ». Le document partiel, qui donne la latitude de l'île Tsalal et le nombre de naufragés qui y vivent (« depuis onze ans<sup>24</sup> », comme la durée de l'exil d'Ayrton sur l'île Tabor...), fait écho aux *Enfants du capitaine Grant*. Toutefois, le document n'est pas rédigé en langues multiples, et il ne génère pas de problème de déchiffrement, nœud principal de l'intrigue de *Grant* : la longitude n'est pas donnée, mais le texte fait connaître le méridien où Arthur Pym a dépassé le cercle polaire, « entre le 41<sup>e</sup> et le 42<sup>e</sup> degré<sup>25</sup> », et Tsalal se trouve dans son prolongement vers le sud. La scène de révélation soudaine, si fréquente dans les *Voyages*, n'est donc pas différée comme dans *Capitaine Grant*<sup>26</sup> mais immédiate :

Alors s'opéra dans mon esprit surexcité le rapprochement de deux noms, qui allait m'expliquer cet intérêt que portait notre capitaine à tout ce qui rappelait l'affaire Arthur Pym.

Len Guy se retourna vers moi, et, me regardant, ne prononça que ces mots :

« Y croyez-vous, maintenant ?... »

– J'y crois... j'y crois ! balbutiai-je. Mais le capitaine William Guy de la *Jane*...

– Et le capitaine Len Guy de l'*Halbrane* sont frères ! » s'écria-t-il d'une voix tonnante, qui fut entendue de tout l'équipage<sup>27</sup>.

Le narrateur passe donc d'une incrédulité totale réaffirmée à répétition dans les premiers chapitres à la croyance immédiate, ce qui correspond par exemple à la « révolution [qui] se fit

---

<sup>24</sup> Nonobstant les problèmes de continuité chronologique signalés par la note de Jules Verne dans *L'Île mystérieuse*, Ayrton est abandonné en mars 1855 (1865 dans *Grant*, dont l'essentiel des événements se déroule de juillet 1864 à mars) et retrouvé par Pencroff et Harbert en octobre 1866, donc après onze ans et sept mois. En décembre, lorsque Harbert lui communique la date, il s'écrie « Douze ans ! » (2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 486), approximation du reste valide.

<sup>25</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, ch. X, p. 137.

<sup>26</sup> Elle y est aussi répétée, Verne jouant sur le suspense créé par les interprétations nouvelles et contradictoires du triple document. C'est peut-être là aussi un procédé analogue aux multiples « essais avortés » de *Mathias Sandorf*.

<sup>27</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 91.

dans l'esprit de Dick Sand<sup>28</sup> » sur le continent où il se trouve, ou encore le « revirement [qui] s'était fait dans [l'esprit]<sup>29</sup> » de Passepartout lorsqu'il commence à croire au voyage et au pari de Phileas Fogg. On peut aussi rattacher ce moment à plusieurs fins de chapitre verniennes – généralement sombres – signalées par l'expression « le doute n'était plus permis ». Du point de vue de la *courbe balistique* du voyage extraordinaire, la réplique de Len Guy, faite d'une voix « tonnante », suggère un coup de canon – quoique moins explicitement que le discours de Barbicane (*Lune*) –, du moins un coup d'envoi du voyage proprement dit. Elle coïncide avec une révélation des noms, du moins d'un fait d'identité, presque toujours dramatique chez Verne et incluant souvent la repartie audacieuse ou, ici, l'interruption de Jeorling par le capitaine qui termine sa phrase laissée en suspens. Les répliques ne sont pas conçues très différemment de celles de la révélation d'Ayrton / Ben Joyce par le major Mac Nabbs (*Grant*) ou de Simon Hart / Gaydon par Ker Karraje (*Face au drapeau*). Il est donc logique que le chapitre suivant – comme par exemple l'incipit de la deuxième partie d'*Un capitaine de quinze ans* – contienne les déductions du narrateur s'imposant par suite des faits révélés par le document et par le capitaine ; notamment, la raison pour laquelle Len Guy se refusait à accepter des passagers ou à suivre un itinéraire bien arrêté<sup>30</sup>. Mais c'est aussi l'élévation du statut du capitaine qui est reprise, et ce d'une manière assez commune chez Verne : par (l'accumulation des) verbes d'action au futur, ainsi que la mise en relief du caractère extrême de l'entreprise<sup>31</sup>. Curieusement, les verbes dont Len Guy est le sujet seront bel et bien concrétisés dans le récit, et témoignent donc de son pouvoir ; mais la prédiction portant sur le dévouement de l'équipage ne se réalisera que d'une manière fort mitigée : la contestation de la volonté humaine existe donc en germe dans le caractère affirmatif du passage, démenti par les événements ultérieurs.

On pourrait s'attendre à ce que la révélation du lien entre le capitaine Len Guy et les personnages du roman de Poe amène un changement dans la résolution du narrateur, qui,

---

<sup>28</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 271.

<sup>29</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XI, p. 50.

<sup>30</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 95.

<sup>31</sup> « Et maintenant, qu'allait faire [Len Guy] ?... pas l'ombre d'une hésitation à ce sujet, – il ferait tout pour sauver les survivants de la *Jane*... Il lancerait l'*Halbrane* [...] Il la conduirait jusqu'à l'île Tsalal [...] [Son lieutenant] irait où il lui ordonnerait d'aller... Son équipage n'hésiterait pas à le suivre, et la crainte des dangers que comporterait une expédition, peut-être au-delà des limites assignées aux forces humaines, ne saurait l'arrêter... L'âme de leur capitaine serait en eux... le bras de leur lieutenant dirigerait leurs bras... » (*Ibid.*, ch. VII, p. 94-95)

passant du scepticisme à la croyance, cesserait aussi d'être passager éphémère pour se joindre à l'expédition de l'*Halbrane*. Mais, peut-être à cause des archipels australs que lui offre le planisphère, Verne semble avoir voulu reproduire – en moins comique peut-être – le schéma suivi par Paganel dans *Les Enfants du capitaine Grant* : le géographe français, embarqué par erreur sur le navire du lord écossais en partance pour la Patagonie alors que lui compte se rendre en Inde, entend initialement débarquer à Madère pour rebrousser chemin ; puis, par prétextes successifs, il reporte son départ à l'escale aux Canaries puis au Cap-Vert, avant de se joindre réellement au voyage de Glenarvan et les suivre au Chili<sup>32</sup>. Le processus est un peu plus simple pour Jeorling, qui renonce à rester à Tristan d'Acunha et projette de prendre congé du capitaine à son escale des Falkland. Le dénouement de cette insertion différée<sup>33</sup> du narrateur dans l'aventure se fait lorsqu'il pose la requête directement au capitaine, ce qui a pour effet d'amener la dernière phase de cette dynamique analogue au « traité », évoqué plus haut, entre Aronnax et Nemo :

– Capitaine, dis-je alors, voulez-vous que je sois des vôtres jusqu'à la fin de cette campagne de l'*Halbrane* à travers les mers antarctiques ?... »

Le capitaine Len Guy me regarda, – d'un regard pénétrant comme une lame effilée. Il ne parut point autrement surpris de [la proposition] – qu'il attendait peut-être – et il ne prononça que ce seul mot :

« Volontiers ! »<sup>34</sup>

On sait que dès la scène où il est introduit, le capitaine Nemo se voit attribuer un regard qui « vous pénétrait jusqu'à l'âme<sup>35</sup> ». L'acquiescement de Len Guy instaure initialement un rapport implicite qui fait de Jeorling le profane et de Guy le guide – le cicérone comme dirait le capitaine Nemo –, même si l'effet en est moindre et assez temporaire, non seulement parce que Jeorling participe lui aussi du rôle « moteur » dans le *Voyage*, mais à cause de l'habitude

---

<sup>32</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 102.

<sup>33</sup> La récurrence de ce procédé peut le faire associer à une certaine vision du désir et du suspens chez Verne : « Jules Verne découvre dans ses meilleurs romans le suspense. Le mot « suspens » est employé en français avant l'appropriation de son équivalent anglais. « Suspens » veut dire attente, oui, une sorte de retard à la réalisation du désir. Ainsi *La Jangada* me paraît un roman « suspendu ». Le bateau ainsi nommé descend si lentement l'Amazone que l'on ne cesse d'attendre, attendre, attendre... La lente et longue navigation retarde, retarde, retarde... La décharge énergétique émotionnelle. Et comme il s'agit d'un bateau chargé, je finis par le comparer à ce poisson, du genre torpille, à décharge électrique, rencontré dans l'Amazone. Platon et Socrate aimaient cette comparaison, je crois bien. » (Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 52)

<sup>34</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 118.

<sup>35</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, ch. VIII, p. 98-100.

déjà notée du personnage de Len Guy de s'effacer immédiatement après un « pic », un moment d'autorité. On peut penser aux rapports de Lidenbrock et d'Axel, plus fortement déséquilibrés dans *VCT* quoique avec un bref revirement près de la fin. Si Simone Vierne a noté le caractère évolutif des rapports de l'oncle et du neveu – principalement sous la perspective initiatique –, elle souligne la *retenue* dans les ambitions du second ou du moins dans la portée que l'auteur permet à la progression de son personnage, ce qui lui permet de l'épargner :

En fait, les lieux sacrés sont marqués par des thèmes terrifiants : les Pôles sont gardés, l'un par un volcan, l'autre par un sphinx magnétique. Les héros supérieurs sont même détruits, soit par la folie (Hatteras), soit totalement et par une mort horrible (Pym fixé au sphinx par le fer de son fusil et mourant de faim). Seuls les aides ou les initiés inférieurs, généralement engagés dans l'aventure pour des motifs désintéressés, non personnels, personnages beaucoup moins « désirants », s'en tirent : Clawbonny, Jeorling, Axel. Le Minotaure a une fâcheuse tendance à dévorer les Thésée modernes, et à mépriser les subalternes, ce qui est un intéressant renversement du mythe<sup>36</sup>.

Jeorling, presque immédiatement après avoir été accepté par le capitaine comme membre de l'expédition, déclare n'avoir « pas l'ambition de conquérir [le pôle] » (p. 122). Cela peut expliquer pourquoi l'auteur lui permettra « presque » d'atteindre bel et bien le pôle sud (il le dépasse sans qu'il soit possible de vérifier s'il y est passé précisément ; ceci se rapproche de Robur, qui survole le pôle sud sans y poser le pied) et d'en revenir indemne.

L'escale de Port-Egmont, aux Falkland, permet à l'auteur de rattacher plus directement le récit à celui de Poe : Patterson était un chaînon plus ténu, puisque, personnage venu des *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, il est déjà mort lorsque le trouve Len Guy. Peters est bien vivant lorsqu'il rejoint les personnages verniens, mais sous un faux nom, et avec une description tronquée quoique conforme à celle donnée dans le roman de Poe : le texte en révèle assez pour que le lecteur n'ait guère de doute, et ne tait que de menus détails qui sont rappelés au début de la seconde partie du roman (ch. II), lorsque l'identité du personnage est confirmée ; on y ajoute l'effet présumé de l'âge, comme dans le cas de Mathias Sandorf transformé en Antékirtt. La jonction entre Len Guy et Peters se fait à l'aide du même verbe que celle entre Cyrus et Pencroff dans *L'Île mystérieuse*<sup>37</sup> : le capitaine est « accosté » par le marin<sup>38</sup>. Cyrus Smith voulait déjà fuir Richmond, et Pencroff lui suggère un moyen précis de le faire (en s'emparant d'un ballon des confédérés) ; dans *Le Sphinx des glaces*, la trajectoire

---

<sup>36</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 142.

<sup>37</sup> « Ce jour-là, l'ingénieur Cyrus Smith fut accosté [...] par un homme qu'il ne connaissait point. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 23).

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 131.

de Guy est déjà définie lorsque Hunt le rejoint mais c'est ce dernier qui, plus tard, donnera une impulsion supplémentaire à l'expédition en demandant au capitaine et à Jeorling de pousser vers le sud pour retrouver Pym (que l'on peut alors rapprocher d'Ayrton, que les évadés nordistes trouveront effectivement non loin de leur lieu d'échouage, sur l'île Tabor). L'*Halbrane* embarque donc Hunt, ainsi que dix-huit recrues falklandaises, et prend la direction du sud ; la fin du chapitre IX entre alors en intertextualité à la fois avec *Capitaine Grant* et *Un hivernage dans les glaces*. En premier lieu, le départ de la goélette est décrit par bornes successives, elle double la pointe Tamar-Hart, contourne la Soledad, enfin « les caps Dolphin et Pembroke [disparaissent derrière l'horizon] » ; ceci reprend la sortie du *Duncan* depuis le golfe de la Clyde vers l'Atlantique<sup>39</sup>. Ensuite, le chapitre se clôt sur l'incertitude du sort réservé à l'expédition, en des termes similaires à ceux employés pour le départ de *La Jeune-Hardie*<sup>40</sup> : « La campagne était commencée. A Dieu seul appartenait de savoir si le succès attendait ces hommes courageux, qu'un sentiment d'humanité poussait vers les plus effrayantes régions de l'Antarctide ! ». L'auteur aurait pu se permettre de reprendre le « *Go ahead* » du capitaine Mangles (*Grant*) ou Farragut (*Lieues*) pour consacrer le départ, mais il a choisi un autre anglicisme, quelques pages plus loin, qui relie le *Sphinx* au voyage d'*Hatteras* : « "Forward!" en avant ! eût été le seul cri qui se fût échappé de toutes les bouches !<sup>41</sup> ». On ne va pas jusqu'à nommer la goélette de ce mot suggérant départ et résolution, mais l'on s'en rapproche par l'idée d'unanimité des esprits – et, comme pour *Hatteras*, cette unanimité ne durera pas.

Le trajet de l'*Halbrane* à partir des Kerguelen décrit une sorte de crochet qui permet à plusieurs îles australes différentes d'être visitées et décrites : d'abord vers l'ouest, à Tristan d'Acunha, puis encore vers l'ouest et le sud, aux Malouines, puis de retour vers l'est et un peu plus au sud pour « faire de l'eau » en Géorgie du Sud<sup>42</sup>, en passant par la position approximative de ces îles fantômes, les Aurora, mentionnées dans *Pym*. Il est concevable que le didactisme soit la raison principale de ce rallongement du voyage, qui, somme toute, aurait pu se faire directement vers le sud à partir des Kerguelen (où l'auteur aurait pu justifier de

---

<sup>39</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. V, p. 55-56.

<sup>40</sup> « Où va ce navire ? Il suit la route périlleuse sur laquelle se sont perdus tant de naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ! Il doit s'attendre à tous les périls, et savoir les braver sans hésitation ! Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder ! Dieu le conduise ! » (Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. III, p. 22)

<sup>41</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 138.

<sup>42</sup> Dans le texte, les hommes d'équipage partent « à la recherche d'une aiguade » (ch. X, p. 143), titre d'un chapitre des *Enfants du capitaine Grant*.

placer Dirk Peters dès le début). Comme lorsque le yacht le *Duncan* suit rigoureusement le 37<sup>ème</sup> parallèle, Jules Verne égrène rigoureusement la liste des archipels des mers du Sud. L'hypothétique observation du navire de Wilkes entre la Géorgie du Sud et les Sandwich n'est guère plausible, cette expédition, en cette partie de l'année 1839, se trouvant dans les parages australiens. Ceci fait du bâtiment américain lui-même une sorte de Hollandais Volant, dont un mirage est (peut-être) aperçu par le matelot Stern<sup>43</sup> de l'*Halbrane* à des milliers de kilomètres de distance.

La « boussole » de l'*Halbrane*, qui indique l'ultime direction indépendamment des méandres où la conduisent les nombreux archipels où elle relâche, c'est Dirk Peters, qui, du capitaine Hatteras, hérite à la fois de l'anonymat temporaire, de cette obsession du point cardinal et de la « chaleur interne<sup>44</sup> » qui assure la continuation du voyage :

« ...Mais si ce marsouin-là n'a pas franchi le cercle antarctique et même la banquise d'une bonne dizaine de degrés, je veux que le premier coup de mer m'élingue par-dessus le bord...

– A quoi avez-vous vu cela, bosseman ?...

– A ses yeux, monsieur Jeorling, à ses yeux !... N'importe à quel moment, que la goélette ait le cap ici ou là, ils sont toujours braqués vers le sud [...] Lorsque son œil regarde l'habitacle, on dirait que l'aimant du compas l'attire !... Je me vante d'être bon timonier, mais pour être de la force de Hunt, point !... Avec lui, pas un instant l'aiguille ne s'écarte de la ligne de foi, quelque rude que soit l'embarquée !... Tenez... la nuit... si la lampe de l'habitacle venait à s'éteindre [...] Hunt n'aurait pas besoin de la rallumer !... Rien qu'avec le feu de ses prunelles, il éclairerait le cadran et se maintiendrait en bonne direction ! »<sup>45</sup>

Hunt se situe donc dans la lignée des héros verniens aux caractéristiques « mathématiques », Phileas Fogg ou Otto Lidenbrock aux enjambées rigoureuses, J.-T. Maston capable d'impressionnants calculs en quelques secondes, etc. A défaut de fournir de lui-même la force motrice du voyage, son pouvoir surnaturel consiste à pointer exactement le Sud, et, comme hypothèse à valeur comique, à éclairer par sa propre force vitale la direction à prendre. Les « énormes mains » de Hunt qui tiennent les poignées de la barre « comme si elles étaient rivées à la roue » pourraient aussi préfigurer le sphinx antarctique, puisque le personnage reproduit, d'une certaine façon, la position et l'immobilité du sphinx égyptien, avec ses pattes à jamais immobiles.

On sait que l'itinéraire suivi dans le *Sphinx* ne s'éloigne pas beaucoup de celui du *Nautilus* dans sa conquête du pôle, quoique le méridien diffère dans les dernières étapes ; les deux

---

<sup>43</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, ch. X, p. 145.

<sup>44</sup> « Cet homme est étrange, disait le docteur à Johnson ; il m'étonne moi-même ! il porte en lui un foyer ardent ! [...] » (Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXVI, p. 183)

<sup>45</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, ch. XI, p. 155-156.

convergent aussi d'une manière plus thématique que strictement géographique, lorsque l'un et l'autre bâtiments dépassent la latitude des Orkney (Orcades) du Sud : ils rencontrent des baleines – sans les chasser, à la frustration de l'un des personnages, le harponneur Ned Land à bord du sous-marin, le *sealing master* Hearne sur la goélette. Verne sème donc les germes de la rébellion à partir de pulsions similaires, même si la révolte du harponneur Canadien ne sera pas consommée vis-à-vis de Nemo de la même façon que celle de Hearne, qui se mutinera au sens propre contre le capitaine Len Guy. Du point de vue de l'« univerne », ces parages atlantiques du soixantième parallèle<sup>46</sup> sud semblent marquer, pour au moins deux romans qui ne sont guère liés narrativement, le repaire des baleines.

Le douzième chapitre, « Entre le cercle polaire et la banquise », est l'occasion de faire subir aux protagonistes une première épreuve de la tempête, sur fond de progression vers la banquise avec les éléments habituels qui la caractérisent dans des *Voyages* tel *Vingt mille lieues* (par exemple les descriptions à lexique « architectural » des icebergs, quoique surtout au chapitre suivant, « Le long de la banquise »). En écho aux nombreux passages de *Gordon Pym* qui soulignaient l'importance de l'arrimage des marchandises dans la cale d'un navire (que le résumé vernien du ch. V rappelle d'ailleurs), « l'arrimage (à bord de l'*Halbrane*) [a] été fait avec une parfaite entente des éventualités nautiques » (p. 168), ce qui réduit quelque peu le péril de l'ouragan.

Verne semble avoir jugé nécessaire de racheter Dirk Peters – dont il efface la « férocité » qui existait dans le roman de Poe, elle-même déjà nuancée – en lui faisant payer une vie par une vie : Peters, naufragé sur la coque du *Grampus* avec Arthur Pym, avait tué le matelot Richard Parker pour le dévorer, après un tirage à la courte paille. Dans le *Sphinx*, il est révélé que Parker se nomme en réalité Ned Holt, le frère d'un membre de l'équipage de l'*Halbrane*, Martin Holt. « Hunt » va donc sauver la vie de Holt, même si rien de sa culpabilité passée ne transparait encore. C'est l'occasion pour le personnage de déployer de nouvelles caractéristiques surhumaines, voire « météoriques » : lorsque Holt tombe à la mer et que Hunt se précipite à son sauvetage, Jeorling « [entrevoit] une masse qui fendait l'air » (p. 172) à la suite

---

<sup>46</sup> Simple approximation. Dans le *Sphinx*, la scène se déroule peu après que l'*Halbrane* quitte les Orcades (ch. XI, p. 157), qui se trouvent par 60° de latitude. Dans *Vingt mille lieues*, le cap Horn (56°) est dépassé au début du chapitre « Cachalots et baleines » ; l'observation des baleines et le massacre des cachalots se font le 14 mars, et le chapitre suivant signale, avec la date du 15 mars, le dépassement de « la latitude des îles New Shetland et des Orkney du Sud ». Notons aussi que le texte (*Sphinx*) évoque les crustacés consommés par les baleines sous le même nom populaire que dans *Un capitaine de quinze ans* (ch. VI), le « manger de baleine ».

du maître voilier : les termes font penser au bolide du Gun-Club, aperçu après la détonation de la Columbiad comme un phénomène plutôt atmosphérique qu’humain<sup>47</sup>. Des qualités « motrices » presque surnaturelles – donc, purement fantastiques – lui permettent de nager vers Holt : « Il s’enfonça encore, puis, comme si son pied eût rencontré un point d’appui solide, on le vit s’élancer avec une surhumaine vigueur » (p. 174). Ce peut n’être qu’une simple hyperbole dénotant l’extrême vigueur du nageur, mais dans la tradition des héros verniens et de leurs affinités avec la mécanique, c’est, paradoxalement, le pouvoir surnaturel du mouvement sans besoin de « réaction », de point d’appui, qui est suggéré ici ; le fait que Hunt *s’élance* de cette manière le relie aussi à Top, le chien de Cyrus Smith, qui lui paraît être *lancé* des eaux du lac Grant, sans qu’il soit explicable qu’il ait pu se propulser lui-même (c’est le bras du capitaine Nemo qui le sauve). Mais ici au lieu d’un sujet et d’un objet qu’il propulse (Nemo et Top), nous avons fusion des deux, ce qui rend l’aspect surnaturel plus total car laissé tel quel sans que le rationnel vienne l’atténuer. Pour résumer par une expression toute vernienne, « sa force motrice est en lui »... La goélette doit ensuite *fuir devant la tempête*, comme le *Pilgrim* dans *Un capitaine de quinze ans* (ch. XII) et bien d’autres navires verniens, avec l’inévitable risque d’être devancé par les vagues et de chavirer. La tourmente dévie l’*Halbrane* du quarante-troisième méridien comme les « Colères de l’Océan Indien » (nom du chapitre) rejettent le yacht de Lord Glenarvan à quelque distance du trente-septième parallèle<sup>48</sup> (*Grant*).

Avec l’approche de la banquise, le texte effectue une variation sur l’habitude vernienne de la préfiguration : plusieurs périls possibles sont évoqués et décrits, plutôt que d’en annoncer un seul, et l’un se réalisera bel et bien plus loin<sup>49</sup>. Le premier exemple entre en intertextualité avec *Hatteras* et *Un hivernage dans les glaces* :

Ce jour-là, nous avons vu un [icefield], quoiqu’il ne fût animé que d’une médiocre vitesse, en heurter un autre qui était immobile. Eh bien, ce champ fut brisé sur ses arêtes, bouleversé à sa surface, presque entièrement anéanti. Il n’y eut plus qu’énormes débris montant les uns sur les autres, hummocks se dressant jusqu’à cent pieds de hauteur, calfs s’immergeant sous les eaux<sup>50</sup>.

---

<sup>47</sup> « Une immense gerbe de feu jaillit des entrailles du sol comme d’un cratère. La terre se souleva, et c’est à peine si quelques personnes purent un instant entrevoir le projectile fendait victorieusement l’air au milieu des vapeurs flamboyantes. » (*De la Terre à la Lune*, fin du ch. XXVI, p. 230)

<sup>48</sup> Ainsi M. Serres a noté, dans *Jouvences*, la perpendicularité encore plus explicite (car découlant de la mesure géométrique qui est la tâche des protagonistes) entre les *Aventures de trois Russes...* et le *Capitaine Grant*. Ces entrecroisements participent du projet par endroits littéral de quadriller le globe terrestre (p. 63).

<sup>49</sup> *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 316. C’est le retournement de l’iceberg, qui enlève la goélette avec lui.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 189.

La destruction de l'icefield originellement plat et uni peut traduire la peur pour la civilisation des forces naturelles capables, en bouleversant ces glaces tantôt décrites en termes architecturaux (« pyramides », « église byzantine », « dolmens », etc., au même chapitre), de détruire une sorte de réplique du monde humain et urbanisé – et dont la fragile *Halbrane* est un microcosme, directement menacé. Un autre icefield est méconnaissable après un « tremblement de glaces » qui rapproche le brick *La Jeune-Hardie* de la côte groenlandaise<sup>51</sup>. Quant aux « débris montant les uns sur les autres », c'est une terreur des *Aventures du capitaine Hatteras*, l'assaut des glaçons<sup>52</sup> qui manque d'écraser le *Forward*. Comme d'autres péripéties des *Voyages*, il menace les protagonistes dans un roman et est seulement observé à une certaine distance dans un autre, trente ans plus tard. De manière à peu près inverse, la culbute d'un iceberg, évitée miraculeusement dans *l'Hivernage*<sup>53</sup>, entraînera bel et bien le navire de Len Guy (et immobilise aussi le sous-marin du capitaine Nemo, mais, comme il convient à *Vingt mille lieues*, sous l'eau et non au-dessus).

Le second exemple vient du choix de Verne de faire progresser l'*Halbrane* vers le sud à la faveur d'un été précoce et anormalement doux, à l'opposé de la première saison d'Hatteras dans l'Arctique ; ces températures permettent, par la fonte des glaces qu'elles produisent, d'introduire brièvement le phénomène de retournement des icebergs (p. 191), avec une laconique mise en garde : « [e]n somme il y avait à se garer des culbutes... », annonçant le naufrage qui aura lieu neuf chapitres plus loin.

L'« Antarctide » du *Sphinx des glaces* est de certaines façons une version atténuée de celle de *Gordon Pym*, et cette mer libre est l'un des compromis adoptés par l'auteur, par rapport au climat pour ainsi dire tropical qui se rencontre par endroits dans le roman de Poe. Le fantastique « à concession scientifique » de Verne consiste à retenir une part d'étrange et d'inattendu – la mer polaire, normalement en grande partie gelée même au plus fort de l'été, surtout aux latitudes les plus élevées, ne l'est guère ici, et est entièrement libre de glaces (en été) au-delà de la latitude de l'îlot Bennett, qui frôle les 83° sud – tout en rejetant ce qui est proprement surnaturel et qu'un esprit scientifique ne pourrait accepter<sup>54</sup>, à savoir, la chaleur

---

<sup>51</sup> *Un hivernage dans les glaces*, ch. VI, p. 49-52.

<sup>52</sup> *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 1<sup>o</sup> partie, ch. XXIII, p. 164.

<sup>53</sup> *Un hivernage dans les glaces*, ch. IV, p. 34-35.

<sup>54</sup> Citons F. Lestringant à ce sujet :

« Les *Voyages extraordinaires* auraient donc pour fonction première et principale d'exhumer le trésor enfoui des mythes et de lui donner toutes les apparences de la science triomphante. Ce processus de légitimation du légendaire par la science positive est visible par exemple dans *Le Sphinx des glaces*, qui se présente comme une

excessive près du pôle, impossibilité scientifique<sup>55</sup>. Comme pour l'hypnose magnétique dans *Mathias Sandorf*, Verne s'appuie sur des théories à mi-chemin entre la pure spéculation et les opinions scientifiques majoritaires de son temps, c'est-à-dire l'idée que les pôles, sans avoir un climat tempéré, sont relativement libres de glaces : comme on l'entend dire dans *Hatteras*, le climat terrestre serait à son plus froid vers 78° de latitude, puis se ferait graduellement plus doux jusqu'au pôle, douze degrés plus loin, et qui, sous-entend le texte, aurait alors un froid comparable aux régions à douze degrés en-dessous du 78<sup>ème</sup> : le climat du cercle polaire, donc, où la mer ne gèle jamais entièrement. Une logique similaire prévaut dans le *Sphinx* : la banquise est épaisse à quelques degrés au-delà du cercle polaire, Verne ayant garde de ne pas contredire les observations des « prédécesseurs » dans l'exploration antarctique, qu'il invoque toujours avec complaisance ; c'est l'inexploré qui laisse le champ libre à la spéculation. La tâche de l'écrivain est d'autant plus délicate qu'il rappelle les thèses de James Cook et autres, selon lesquelles l'épaisseur des banquises australes trahit un continent : il faut donc que ces latitudes aux alentours du 80° parallèle soient encombrées de glaces qui se rattachent à des terres, *mais* que terres *et* glaces présentent une discontinuité qui permette de naviguer jusqu'au pôle et au-delà. D'une façon qui rappelle la question « d'île ou continent » des premiers chapitres de *L'Île mystérieuse*, il y a, aux alentours de la moitié du roman, une question de « mer ou continent ». Et même, au début de la seconde partie<sup>56</sup>, le narrateur suggère sur le mode de l'interrogation<sup>57</sup> que le capitaine tenterait « l'impossible pour découvrir le continent ou l'île<sup>58</sup> sur lesquels les survivants de la *Jane* avaient peut-être réussi à se réfugier ». Une

---

suite des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* d'Edgar Poe, et qui pas à pas, escale après escale, s'efforce d'authentifier par une exploration imaginaire de l'Antarctique la fiction ébouriffée et délirante de l'écrivain américain. Dans ce voyage extraordinaire, qui est aussi une variante de la Télémachie, puisque l'on y accompagne un serviteur, en l'occurrence un métis d'Indien, à la recherche de son maître disparu [...] » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, p. 371)

<sup>55</sup> Ce ne serait guère concevable que si la Terre possédait une inclinaison axiale excessive, qui rendrait les pôles plus chauds que l'équateur. Ce qui, par ailleurs, conviendrait fort à la thématique du « monde à l'envers » à la fois chez Poe et Verne. C'aurait été une inversion du roman *Sans dessus dessous*, dans lequel il s'agit de redresser plutôt que d'exacerber l'inclinaison de l'axe terrestre.

<sup>56</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 234.

<sup>57</sup> Question répétée par le capitaine (« Est-ce un continent qui s'étend devant nous, est-ce une île, dit-il, rien ne nous permet encore de l'affirmer ») au chapitre VI, p. 305.

<sup>58</sup> Ce choix des deux groupes nominaux en coordination est fréquent chez Verne, là où un seul aurait suffi (par exemple « les terres » dans le cas présent) : « les accidents et incidents », « les hasards et les nécessités »... La raison est parfois de pur style mais peut aussi contenir des allusions exogènes.

subtile tactique est empruntée à *Pym* – directement d’ailleurs, puisque Jeorling cite mot à mot le roman de Poe, dans sa traduction baudelairienne bien sûr – pour parer à l’incrédulité du lecteur : la plausibilité par la simple mention du point de vue contraire, et la confrontation de la théorie et de l’observation empirique, les « notions acceptées » et l’ « expérience » :

En arrivant par le nord, sur la *Jane*, – pour atteindre l’île Tsalal, nous avons graduellement laissé derrière nous les régions les plus rigoureuses de glace, – et, bien que cela puisse paraître un absolu démenti aux notions généralement acceptées sur l’océan antarctique, c’était là un fait que l’expérience ne nous permettait pas de nier<sup>59</sup>.

Le procédé participe fortement à la suspension de l’incrédulité, et, chez Verne, il remonte au moins au *Centre de la terre*, où le rappel très régulier des théories de la chaleur centrale semble rendre plus tolérable au lecteur, paradoxalement, l’environnement « tempéré » où évoluent Axel, Hans et Lidenbrock à trente lieues sous terre. Inversement, lorsque l’*Halbrane* effectue ses investigations à peu près vaines à l’îlot Bennett (1<sup>e</sup> partie, ch. XV), l’île Tsalal (ch. XVI) et « le groupe (d’îles) disparu » situé au-delà<sup>60</sup>, le narrateur prend acte de « l’existence d’une mer libre pendant la saison estivale, sur un espace compris entre le soixante-douzième et le quatre-vingt-septième parallèle » mais en même temps s’exclame : « Quel écart déjà entre les cotes relevées par Arthur Pym... !<sup>61</sup> ». Le climat est d’une douceur peu crédible, mais la constatation du froid comparativement plus vif que dans le récit de Poe/Pym en rachète la crédibilité.

L’échec des recherches à l’île Tsalal amène un premier « point de rupture », Len Guy perdant espoir et décidant d’abandonner la campagne : le *Voyage* ne peut continuer que par l’irruption dans le récit d’un lien supplémentaire avec le roman qui lui a donné son impulsion initiale ; Hunt révèle une partie de son secret et supplie le capitaine de pousser vers le sud pour secourir « le pauvre Pym ». On pourrait arguer que c’est plus ce nouveau point d’ancrage, cette nouvelle connexion avec *Gordon Pym* qui justifie la poursuite du voyage, davantage que le niveau dénotatif, la logique interne du récit : la révélation de Peters pourrait, à première vue, ne rien changer à la résolution du capitaine ; que Hunt s’avère être un personnage réel de l’histoire de Pym n’invalide pas l’échec de l’expédition et le choix raisonnable de revenir vers le nord. Le retour de la fiction au second degré<sup>62</sup> de *Pym* dans la « réalité », la fiction au

---

<sup>59</sup> *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 276.

<sup>60</sup> Titre du chapitre III de la seconde partie.

<sup>61</sup> *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 289.

<sup>62</sup> Comme le note Simone Vierne, cet enchâssement va plus loin encore : « Il arrive même que l’imaginaire réponde lui-même de sa réalité : ainsi, *Le Sphinx des glaces* est une véritable construction “en abyme” de

premier degré du *Sphinx*, imprime un nouvel élan « moteur » au Voyage extraordinaire menacé d'essoufflement. A un niveau plus concret, c'est l'ambiguïté entretenue entre le sort d'Arthur Pym et celui de William Guy qui ménage une raison valable de reprendre l'expédition : Hunt affirme que Pym a peut-être survécu, *donc* les naufragés de la *Jane* sont peut-être aussi vivants et pour des raisons similaires. Verne reprend le récit de Poe à son extrémité, et y crée une bifurcation, la collision entre le canot et le glaçon entraînant Pym vers le sud et Peters vers le nord, ce qui permettra à ce dernier de revenir en Illinois. Avant la séparation, Peters affirme avoir vu « des apparences de terre vers le sud<sup>63</sup> » ; il s'ensuit donc que tout comme Pym a pu dériver vers ces terres et y survivre, les naufragés de la *Jane*, ayant mystérieusement quitté Tsalal peu après le tragique départ de Patterson et n'ayant jamais reparu au nord, ont pu eux aussi dériver vers ces mêmes terres nébuleuses du pôle. L'étincelle motrice du nouveau tronçon du *Voyage* est alors fournie par Jeorling, qui fait ressortir cette seconde possibilité (p. 255) – la première, celle de la survie de Pym, ne motivant guère le capitaine. Cette argumentation ne suffit pas, toutefois, et il faudra y ajouter, pour paraphraser *Face au drapeau*, « le mobile de l'intérêt » : Jeorling promet une forte somme à l'équipage s'il accepte de poursuivre vers le sud (p. 260), avec des primes s'échelonnant par degré de latitude, reprenant la méthode de John Hatteras. C'est donc dans cet épisode, où le capitaine reprend un peu de son aspect effacé voire légèrement indécis, que les qualités morales et « centripètes » (poussant vers le pôle sud) du héros vernien se reportent sur le narrateur, et par la même occasion, le schéma de *Gordon Pym* est répété presque à l'identique : le narrateur Pym décrivait le capitaine de la *Jane* comme un homme qui « manquait d'énergie et conséquemment de l'esprit indispensable dans une entreprise de ce genre<sup>64</sup> », et sa réaction lorsque William<sup>65</sup> Guy montre des velléités d'abandonner le voyage austral est similaire à celle qu'aura Jeorling vis-à-vis de Len Guy :

[...] j'insistais [chaudement] sur la nécessité de persévérer, au moins pendant quelques jours encore, dans la direction suivie jusqu'alors. Une occasion aussi tentante de résoudre le grand problème relatif à un

---

références à des réalités qui n'ont d'existence que dans d'autres livres : à l'œuvre de Poe, et, au second degré, à sa propre affirmation, qu'il n'a fait que publier un manuscrit authentique ; à [*Vingt mille lieues*], lorsqu'une note – ce qui fait plus “sérieux” encore – rappelle que, vingt-huit ans après, le pôle Sud, que les voyageurs n'ont pu entrevoir, sera conquis par le capitaine Nemo. » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 752)

<sup>63</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 256-257.

<sup>64</sup> Edgar Poe, *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, ch. XIV, p. 168 (traduction de Baudelaire, voir bibliographie).

<sup>65</sup> Ce prénom n'apparaît que dans le roman de Verne ; dans celui de Poe le personnage n'est désigné que comme « le capitaine Guy ».

continent antarctique ne s'était encore présentée à aucun homme [...] Je [crois] que tout ce que je ne pus m'empêcher de lui dire à ce sujet eut pour effet de le raffermir dans l'idée de pousser de l'avant<sup>66</sup>.

L'autre flanc du capitaine, en quelque sorte, est gardé par le lieutenant Jem West, qui se manifeste à son tour au vu du silence de Len Guy, donnant la réplique aux récriminations du maître de pêche, Hearne<sup>67</sup> ; le rôle du capitaine se limite plutôt au « sondage » des opinions de son équipage, divisé entre la minorité des anciens membres (plus Hunt) en faveur de continuer et la majorité de recrues des Falkland qui pour la plupart désirent revenir au nord. Le groupe Guy-West-Jeorling peut donc être interprété comme une « rotation » d'acteurs du rôle du surhomme, dont un ou deux sont généralement actifs ou *moteurs* à un moment donné, rarement les trois à la fois, donnant au Voyage l'impulsion minimale nécessaire à sa continuation. S'y ajoute parfois Hunt, toutefois il agit plus souvent comme une force auxiliaire mais autonome qu'en synergie directe avec ce trio ; son idée fixe étant d'aller vers le sud, c'est un allié presque inconditionnel de Jeorling, mais il a plus tendance à essayer de persuader les trois autres qu'à s'allier directement l'équipage.

L'*Halbrane* commence donc d'abord par explorer les îles situées au sud de Tsalal, et où William Guy et ses compagnons auraient pu trouver refuge ; ces îles sont, à leur manière, une déception au même titre que Tsalal, et elles ont presque entièrement disparu. On pousse donc vers les hypothétiques terres à la limite de l'horizon de la dernière scène de *Gordon Pym*, entrevues par Dirk Peters d'après la modification apportée par Verne. Le narrateur choisit la nouvelle année (1<sup>er</sup> janvier 1840), trois jours après le départ des îles immergées, pour faire le compte des mois et jours depuis le départ des Kerguelen puis des Falkland, et il se demande « Que durerait cette navigation ?<sup>68</sup>... ». Cette tournure de phrase, qui semble réservée à la transition entre deux « fractales » verniennes ou du moins entre la fin d'une phase majeure et le début d'un nouveau segment<sup>69</sup> du *Voyage*, figure aussi dans *Vingt mille lieues sous les mers* : après l'angoissant épisode d'emprisonnement par l'iceberg, lorsque le *Nautilus* se dégage enfin et vogue à toute vitesse pour retrouver la limite de la banquise et renouveler l'air du bord, Aronnax rappelle que tout n'est pas encore terminé : « Mais que devait durer cette navigation sous la banquise jusqu'à la mer libre ? Un jour encore ? Je serais mort avant !<sup>70</sup> ».

---

<sup>66</sup> Edgar Poe, *op. cit.*, ch. XVII, p. 200-201.

<sup>67</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. II, p. 258.

<sup>68</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 277.

<sup>69</sup> Nous relevons une autre occurrence de cette interrogation au chapitre XVII de *Maître du monde* (p. 197).

<sup>70</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 515.

Dans *Vingt mille lieues*, la question exprime l'urgence et la nécessité d'une libération prochaine, sous peine d'asphyxie ; pour Jeorling, c'est seulement une certaine impatience et le suspense est moindre, mais dans les deux cas l'on exprime un relâchement ou un « desserrement » dans la narration, qui, après des péripéties en succession continue, s'inscrit à nouveau dans la durée, à un certain degré tout au moins.

La « vocation australe », l'attraction du Sud, reprennent alors de nouvelles façons, selon le personnage dont le point de vue est considéré. Pour Dirk Peters, l'attracteur méridional est Pym, et même si, nous l'avons vu, ce personnage portait en lui dès le roman de Poe une « poussée vers le sud », dans le *Sphinx* cette fixation vient principalement de ce que Pym se trouve vraisemblablement dans cette direction. Le lien entre Pym et Peters dans le récit de Poe suggère la camaraderie avec quelques suggestions de vague paternité, Peters étant plus âgé, plus expérimenté et sauvant plus d'une fois la vie de Pym ; Verne développe les sentiments de Peters en véritable amour paternel. Lorsque Jeorling interroge à nouveau le métis sur Gordon Pym, le texte reprend l'imagerie des « prunelles enflammées » du chapitre XI, et entre en intertextualité avec *Michel Strogoff* :

[...] Les prunelles du métis flamboyèrent comme une braise sur laquelle on vient de souffler.

[...] Les yeux du métis se mouillèrent de grosses larmes !... Et, comment ne se vaporisaient-elles pas à l'ardente flamme qui jaillissait de ses yeux ?<sup>71</sup>...

On se souvient que c'est l'amour filial que porte Strogoff pour sa mère qui, via ses larmes qui se vaporisent à la chaleur du sabre du bourreau tartare, lui épargne de perdre la vue. L'idée est reprise ici, sous le mode de la simple hyperbole toutefois, avec un sentiment symétrique pour cause. Symboliquement, cela peut signifier que le même sentiment qui permet au courrier du tsar d'arriver au bout de son « idée fixe », d'atteindre Irkoutsk (« son » centre attracteur à lui) et d'abattre le traître, rend Dirk Peters digne de retrouver Pym, dans des circonstances tragiques il est vrai.

Pour Jeorling, la « pulsion du sud » peut être considérée comme la résultante de deux vecteurs, l'un produit par sa curiosité de percer le secret d'Arthur Pym, l'autre par un désir sous-jacent de conquérir le pôle – qui de toute manière est aussi tributaire des thèmes de *Gordon Pym*, où ce désir existait chez le narrateur, alter ego de Jeorling. Comme en géométrie, cette résultante va engendrer un itinéraire qui biaise entre les deux buts, créant une réponse de type « oui et non », si l'on veut, aux deux attractions qui influent sur le récit : trouvera-t-on Pym ? Oui, mais il sera mort et ne donnera aucune réponse définitive aux

---

<sup>71</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 278.

mystères soulevés par le roman de Poe ; atteindra-t-on le pôle ? Peut-être, mais sans vérification astronomique, et du moins verra-t-on le pôle magnétique à quelques degrés de là. Ce résultat peut constituer une variante du thème de la « défaite de l'homme avec concession des forces naturelles », au vu du succès partiel combiné aux événements tragiques du voyage de l'*Halbrane*. En voici une illustration assez synthétique :

Si [...] le capitaine Len Guy résistait encore, je sentais qu'il devait être sur la limite du découragement. Néanmoins, la goélette ne déviait pas de la ligne droite [...] Il semblait qu'elle fût rattachée comme par un aimant sous-marin à cette longitude de la *Jane*, et plutôt au Ciel que ni les courants ni les vents ne vinssent à l'en écarter ! Contre ces forces de la nature, il aurait fallu céder [...] Je dois mentionner, d'ailleurs, une circonstance qui favorisait la marche vers le sud. Après avoir molli [...] le courant se faisait de nouveau sentir avec une vitesse de trois à quatre milles à l'heure<sup>72</sup>.

Le paradoxe du *Sphinx des glaces* est que dans le modèle de la trajectoire balistique du voyage vernien, la phase de la « chute », tout en marquant bien l'échec des efforts humains et l'extrême péril pour les protagonistes, mène en même temps à peu près à l'objectif – à comparer, par exemple, avec la trajectoire d'*Autour de la Lune*, elle aussi loin d'être simpliste, mais où, schématiquement, la Chute s'effectue dans la direction opposée à l'objectif poursuivi. Une autre variante, avec là aussi un jeu complexe de similarités et de déviations, existe dans *VCT* : le raz-de-marée à la fin du voyage entraîne initialement les personnages sur « le chemin de Saknussem<sup>73</sup> », comme le devine le narrateur, mais aboutit finalement à la surface via la cheminée volcanique, et non aux profondeurs terrestres. Il y a toujours une forme de biais, de compromis, de somme de vecteurs formant des angles qui varient selon le roman. Ci-dessus, on constate à la fois l'existence de la « ligne droite », signe du succès de l'homme – chemin de fer, équerre, fil à plomb, bâtiments droits qui jurent avec l'irrégularité du relief naturel – et la nécessité de céder à la nature, le succès obtenu à condition d'acquiescement des éléments naturels (les courants et les vents), l'image de l'aimant qui suggère plus la traction que la poussée et donc le concours d'une influence extérieure, etc. On peut aussi intégrer le point de vue du capitaine Len Guy à cette perspective : lui n'a aucun

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 288.

<sup>73</sup> Nous pouvons y ajouter une autre particularité géométrique qui rejoint le *Sphinx* : la courbe du voyage de Lidenbrock dans les derniers chapitres commence par descendre à partir du tunnel obstrué que les voyageurs ouvrent au pyroxyle, puis finit par remonter pour rejoindre la galerie volcanique, et il est donc concevable qu'entre ces deux points le radeau « touche » bel et bien à la profondeur maximale atteinte par Saknussem. Le fait que cette possibilité n'existe que dans le segment final du voyage – celui se faisant à la merci de la poussée des eaux puis des laves – se répète pour le *Sphinx* : ce n'est pas l'*Halbrane* elle-même, mais l'*Halbrane* dérivant sur un iceberg, qui passera hypothétiquement par le Pôle Sud.

désir de retrouver Arthur Pym et en veut au personnage pour avoir encouragé le désastreux voyage de la *Jane* vers le sud, il ne veut que retrouver son frère William ; la somme des visées de Len Guy et de Jeorling, plus l'influence naturelle, crée le scénario mitigé du *Sphinx*.

Le climat constitue lui aussi un élément favorable, bien entendu ; l'absence quasi surnaturelle de banquise – même si elle peut aussi évoquer un piège insidieux, qui attire la goélette croyant trouver libre passage avant de « se refermer » sur elle – constitue non seulement une facilité, mais un effacement littéral de l'obstacle bien matériel des barrières de glace qui arrêtent d'ordinaire les explorateurs polaires. Le narrateur constate donc qu'il existe pendant l'été austral une mer libre « entre le 72<sup>e</sup> et le 87<sup>e</sup> parallèle<sup>74</sup> » ; peu avant l'apparition des premiers icebergs, il prend acte d'un début d'abaissement de la température en-dessous de la dizaine de degrés observés jusque-là, aux alentours du moment où le navire atteint 88°17 de latitude, le 15 janvier. Et cette fois on ne nous donne pas de vraie explication qui cadre avec un adoucissement continu depuis le 78<sup>e</sup> degré : c'est peut-être simplement l'aléatoire des *terrae incognitae*, la nécessité naturelle – qui s'oppose aux entreprises humaines – qui aurait barre sur la cohérence des spéculations géographiques.

Le voyage, à ce stade, menace à nouveau de s'arrêter, sous la pression du mécontentement de l'équipage, influencé par Hearne, et peut-être aussi l'absence relative de force opposée à cette pression : Len Guy, à l'image d'Hatteras ou de Nemo dans certaines parties de leurs romans respectifs, soustrait son concours à Jem West, s'enfermant dans sa cabine<sup>75</sup>. C'est donc plutôt dans le sens du retrait et de la déception que de la seule froideur, de la taciturnité, ou d'une autorité suprême capable de commander même sans présence directe<sup>76</sup>, que le capitaine reproduit ce comportement d'autres capitaines verniens. Le point de rupture est encore une fois évité, par la convergence de deux fils narratifs qui avancent chacun d'un cran, pourrait-on dire, et haussent d'autant la tension du récit : le maître pêcheur, qui épiait Jeorling et Hunt (p. 300), entend la confession de ce dernier sur son meurtre de Parker (Ned Holt, le frère du maître voilier de l'*Halbrane*) sur l'épave du *Grampus*, ce qui lui donne matière à attendre d'exploiter au moment opportun cette révélation ; d'autre part, la « terre » est signalée par la vigie à la fin du chapitre, fausse alerte d'ailleurs, puisqu'il s'agira en réalité d'icebergs, mais suffisante pour parer temporairement aux vellétés de mutinerie. Jeorling fait à nouveau valoir le motif pécuniaire ainsi que l'argument rationnel ; des icebergs de cette

---

<sup>74</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 289.

<sup>75</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 295, mais aussi aux chapitres VII, VIII, XVI de la 1<sup>e</sup> partie.

<sup>76</sup> Même si, nous l'avons vu, ce dernier aspect existe, par délégation des pouvoirs, via le lieutenant West.

dimension doivent s'être détachés d'une terre ou d'une calotte continentale proche<sup>77</sup>. L'approche de l'« horizontale » du voyage, de l'égalisation des efforts humains et naturels qui présage le désastre et l'hégémonie des seconds, est exprimée en des termes géométriques, notamment lorsque le narrateur, après la prédiction à la Christophe Colomb donnée par Hurliguerly (que l'équipage refuserait définitivement de poursuivre le voyage sous deux jours), conclut que bientôt « la goélette rétrograderait définitivement vers le nord ».

La catastrophe est « préparée », symboliquement, d'abord par l'état général de découragement (qui rappelle l'atmosphère d'*Un capitaine de quinze ans*, à la fin de la 1<sup>ère</sup> partie, avant les « mots terribles » de Dick Sand) ; mais aussi par un moment d'hubris du narrateur, qui, donc, peut justifier une sorte de punition et met en abyme un hubris supposé de l'entreprise entière (puisque'il sera dit plus loin que la nature interdit le pôle aux êtres humains...) :

Ah ! que n'étais-je le maître de cette goélette !... Si j'avais pu l'acheter, fût-ce au prix de toute ma fortune, si ces hommes eussent été mes esclaves que j'aurais conduits sous le fouet, jamais l'*Halbrane* n'aurait abandonné cette campagne... dût-elle l'entraîner jusqu'à ce point axial de l'Antarctide, au-dessus duquel la Croix du Sud jette ses feux étincelants !... (p. 314)

Les déterminismes physiques et psychologiques ou symboliques agissent donc de concert de manière à donner – ou du moins le tenter – une cohérence multiple à la progression du récit. Le fantasme du narrateur se meut en rêve, où le rôle du surhomme est brièvement occupé par le « prédécesseur », Arthur Pym, et le rêve – suspension du réel, par le surnaturel et par le libre cours qu'il donne aux aspirations du rêveur – est interrompu brutalement par la rupture de l'équilibre du navire et de la régularité de sa marche : « un changement [s'opère] dans les balancements de la goélette », Jeorling a l'impression d'être dans la nacelle d'un ballon, « comme si les effets de la pesanteur se fussent annihilés » (ce que ressentent les naufragés de l'*Île* dans une nacelle bien réelle lors du « naufrage » du début du roman), les cloisons « [dévient] de la verticale », etc. La conclusion fait écho à un épisode similaire du *Chancellor*, où là aussi « soudain, un choc se produit » puis « Le *Chancellor* est immobile<sup>78</sup> » : « Enfin un dernier heurt se fit, et l'*Halbrane* demeura immobile<sup>79</sup> ». Cet échouage par retournement et entraînement d'un iceberg reprend celui du *Nautilus* lors de son retour du pôle Sud, quoique en surface<sup>80</sup>, et l'explication donnée<sup>81</sup> par Hurliguerly<sup>82</sup> puis son développement par le

---

<sup>77</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 310.

<sup>78</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, fin du ch. XIV, p. 61.

<sup>79</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. VI, p. 316.

<sup>80</sup> Donc, à un niveau métatextuel, ce serait l'auteur lui-même, vis-à-vis des lecteurs de *Vingt mille lieues*, qui semble dire « non pas par-dessous, mais par-dessus »... De même, le texte semble s'adresser au lecteur, ou du

narrateur (« Voici ce qui était arrivé... », p. 322) rappellent celle de Nemo lorsqu'il annonce la nouvelle à Aronnax. On peut percevoir comme très typiquement vernien que l'incident représente *un radeau humain pris sur un radeau naturel plus imposant*, même si l'ancrage mythologique plus profond est peut-être celui de la baleine prise pour une île par des marins – les personnages ont, après tout, pris les icebergs pour une terre, peu avant le désastre. Au moment où le capitaine va sans doute renoncer et faire demi-tour, les forces naturelles se saisissent de la trajectoire<sup>83</sup>, qui dès lors ne devra plus grand-chose aux choix humains.

Le septième chapitre de la deuxième partie représente principalement une de ces « pauses thermométriques », un de ces états des lieux dont la plupart des *Voyages* possèdent au moins un et parfois plus. Ces épisodes, ou non-épisodes si l'on veut, se caractérisent souvent par l'immobilité, ou encore une immobilité de forme : le véhicule des protagonistes peut être toujours en route mais d'une façon qui ne modifie guère le statu quo. L'*Halbrane* est échouée sur un iceberg lui-même échoué sur un haut-fond (« tandis que [d'autres] montagnes de glace descendaient vers le sud, la nôtre s'était immobilisée [...] sa nouvelle base avait rencontré le seuil sous-marin, auquel elle adhérait »), fort près du pôle sud, par 88°55 (donc à 65 nautiques du pôle) comme l'indique l'observation qui termine le chapitre. La redondance des « écueils », l'un partiellement émergé par sa nature même de glaçon, l'autre sous-marin, assure une immobilité renforcée. Comme lors d'une autre « pause » en climat polaire – dans *Capitaine Hatteras* –, le *frost-rime* (fumée gelée) se lève, révélant la forme et la taille de l'iceberg (p. 321). Dans *Hatteras*, le *Forward* est lui aussi immobilisé à peu de distance du « continent polaire » (septentrional), et une partie de l'équipage vient de se lancer à la recher-

---

moins commenter le roman lui-même, lorsque le bosseman s'exclame « dans tous les cas, c'est un fameux échouage ! [...] Au lieu de donner sur un honnête bas-fond, aller faire côte en l'air... » (ch. VIII, p. 335) ; c'est l'idée d'inversion de ce qui est ordinaire – même les désastres ordinaires – qui apparaît en filigrane.

<sup>81</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 318.

<sup>82</sup> C'est d'ailleurs l'occasion d'une nouvelle variante de l'échange de type « Qu'y a-t-il ? » / « Il y a que... », un peu plus différé que la norme :

« Qu'y a-t-il ?... lui demandai-je.

–Un échouement [...]

–Enfin... qu'est-il arrivé ?...

–Il est arrivé un iceberg [...] » (*Ibid.*, ch. VII, p. 318)

<sup>83</sup> L'iceberg sur lequel l'*Halbrane* a été soulevée s'immobilise dans un premier temps, mais il se mettra en mouvement à la fin du IX<sup>ème</sup> chapitre – dans le sens voulu plus tôt par les protagonistes, certes, mais à l'opposé de la décision imminente de Len Guy et du désir de l'équipage.

che d'un dépôt de charbon, lorsque s'élève la vapeur congelée<sup>84</sup>. Verne décrit soigneusement le phénomène dans les deux romans, y compris les « fibres prismatiques » (*Sphinx*) ou « prismes aigus » (*Hatteras*) qui le caractérisent. Le chapitre marque aussi un point d'inflexion pour le personnage de Len Guy, qui, remarque le narrateur, « [s'est] transformé en présence des périls de l'avenir », « [va] reprendre ses fonctions de chef [...], redevenir comme à bord le maître après Dieu » (p. 326-327) ; sur un ton qui rappelle l'éclat autoritaire d'Hatteras face à son rival Altamont<sup>85</sup>, il abat les vellétés de rébellion du maître de pêche :

[...] Je commande ici comme à bord...

–À bord... quand il n'y a plus de navire !... osa répondre le sealing-master.

–Tu te trompes, Hearne. Le bâtiment est là [...] n'eussions-nous plus que notre canot, j'en suis le capitaine... Malheur à qui l'oubliera ! » (p. 328)

Pour un temps, le surhomme, « maître après Dieu », se concentre donc chez le seul capitaine Len Guy. Le caractère relatif de cette autorité est cependant souligné peu après, lors de la conversation de Jeorling et d'Hurliguerly sur la gravité des circonstances : la sentence du bosseman rejoint plusieurs autres, dans les *Voyages extraordinaires*, qui prononcent ces « points suprêmes » de M. Butor comme étant l'exclusivité des puissances surnaturelles<sup>86</sup>. L'affirmation peut paraître à proprement parler religieuse mais ceci est contesté par J.-L. Steinmetz :

Hurliguerly raisonne plus par superstition que par conviction religieuse en énonçant l'idée ancienne et populaire que l'on ne doit pas bouleverser l'ordre de la Création. Dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1869-1870, II<sup>e</sup> partie, chap. XIII, t. I de la présente édition, p. 1122), le harponneur Ned land s'exprimait déjà ainsi aux approches du pôle Sud [...] A la fin de *Sans dessus dessous* (1889, chap. XXI), une sentence semblable apparaît : « Il n'appartient pas aux hommes de rien changer à l'ordre établi par le Créateur dans le système de l'Univers<sup>87</sup>. »

Du reste, Len Guy n'a plus aucune intention d'aller à l'encontre des obstacles naturels, sauf dans la mesure où cela lui permet de survivre à un échec assumé, en revenant vers le nord : comme c'est le cas – en moins spectaculaire – dans *Un hivernage dans les glaces* (fin du ch. XII, et ch. XVI), on creuse dans la glace un lit (qui, par son orientation oblique réduisant

---

<sup>84</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIX, p. 205-206.

<sup>85</sup> Les termes sont fort similaires :

« –Suis-je donc sous vos ordres ? riposta Altamont.

–Sans aucun doute ! et malheur à vous, si...

Le docteur, Johnson, Bell intervinrent [...] » (Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 361-362)

<sup>86</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 336.

<sup>87</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, note 1 sur le ch. VIII (2<sup>e</sup> partie) du *Sphinx*, p. 1221.

la pente, suggère un escalier en colimaçon) permettant à la goélette une fois poussée de glisser jusqu'à la mer (p. 340). Mais même cette victoire partielle ne sera pas permise, comme l'indique le titre du chapitre VIII, « Le coup de grâce ». Une température anormalement élevée (plus de 11°C) entraîne la fonte d'un des blocs qui soutenaient l'*Halbrane* ; une sorte de perversion ironique – naturelle et non artificielle – de la gracieuse glissade prévue se produit, et la goélette opère une descente destructrice (à l'échelle de cette « fractale », ce serait donc une Chute, précédée d'ailleurs par un maximum local, les « hurrahs un peu prématurés », dit le texte) et elle sombre en entraînant deux membres d'équipage (p. 342). Dans la logique du déroulement des événements, il semble que l'auteur ait eu besoin d'une « machine » pour détruire l'*Halbrane* en épargnant la plus grande partie de l'équipage ; il y réussit en deux temps : il échoue le navire, débarque l'équipage (et des provisions...), puis détruit le navire. Ce sous-texte *mécaniciste* réapparaît un peu plus loin lorsque l'iceberg se met en mouvement, selon l'expression déjà utilisée dans *Un hivernage dans les glaces* :

[...] je roulai sur le sol à la suite d'une violente secousse.

[...] Une autre masse flottante, d'énorme dimension, venait de heurter notre iceberg, qui avait « levé l'ancre » comme disent les marins, et dérivait vers le sud<sup>88</sup>.

La montagne de glace est donc délogée par l'impact d'un autre glaçon, ce qui fait penser à des boules de billard ; le récit s'apparente donc à un « chaos déterministe », où les événements, quoique fondamentalement mécaniques, doivent une grande part au hasard, et à l'imprévisibilité que réitère le texte vernien lorsque, plus d'une fois dans l'œuvre, il évoque le « problème des trois corps », mobiles célestes dont les égarements deviennent incalculables sur les longues durées. Comme les passagers de l'obus d'*Autour de la Lune*, les protagonistes iront donc là où « les hasards des attractions » les entraîneront : « Nous ne sommes plus les maîtres d'aller où il nous plaît », conclut le bosseman<sup>89</sup>. Curieusement, les deux icebergs demeurent unis après la collision<sup>90</sup>, ce qui évoque une sorte de locomotive poussant un wagon, même si la force motrice est externe (le courant marin).

Le double glaçon progresse alors à travers la grande échancrure imaginée par Verne entre les deux moitiés du continent polaire ; fait peut-être unique dans les *Voyages*, il passe, par-delà le pôle, « aux antipodes », exécutant un tour du monde partiel le long d'un méridien (pas tout à fait constant toutefois) et non d'un parallèle ; donc, sans changement de direction, le

---

<sup>88</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 352.

<sup>89</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 356.

<sup>90</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 355.

sud devient nord et l'est devient ouest. Là où Nemo atteint en toute certitude le pôle sud, et là où Robur le survole<sup>91</sup>, les naufragés de l'*Halbrane* le frôlent d'une façon particulière :

C'était un brouillard qui ne se résoudrait pas en pluie, une sorte d'ouate appliquée sur l'horizon...

[...] Pas une fois le rideau ne s'ouvrit devant nos regards, et si l'iceberg, qui s'était déplacé d'une quarantaine de milles depuis la veille, avait passé à l'extrémité de l'axe terrestre, nous ne devions jamais le savoir ! [...] il faut [faire] notre deuil [...] Du pôle sud, dont nous n'avons pas même aperçu la pointe !

– Oui... et qui doit être maintenant à quelque vingtaine de milles en arrière... [...] nous pouvons renoncer à jamais sentir le bout de la broche terrestre tourner entre nos doigts !<sup>92</sup>

Dans le sens que nous avons décrit dans notre partie préliminaire, ou glossaire vernien, l'incertitude sur le passage au pôle est causée par un « voile d'ignorance », ou – pour éviter une expression au sens original par trop différent<sup>93</sup> –, une sorte d'équivalent météorologique (les brumes) au « génie malin » des *Méditations* de Descartes. D'une stature inférieure à Nemo ou Robur ou par absence d'une motivation unifiée, le surhomme éclaté constitué par Jeorling et Len Guy voire aussi Hunt et Jem West doit se contenter de l'agnosticisme vis-à-vis du point suprême. Le rabaissement relatif du surhomme est souligné par un mélange d'allusion et de négation : que l'axe de la planète – qui passe par le pôle – soit décrit par l'enjoué bosseman comme une simple broche tournante paraîtrait rapetisser la géométrie terrestre, la mettre à pleine portée des capacités grandioses de l'homme ; mais l'image est simultanément niée. Une longue note de Verne à la fin du dixième chapitre fait une référence prospective au capitaine Nemo, comme personnage réel du même univers que *Le Sphinx des glaces*, et qui met le pied au point géographique « que M. Jeorling n'avait pu même entrevoir ». Non seulement Verne reprend à peu près la même expression employée par Nemo<sup>94</sup> sur la « nuit de six mois » qui va bientôt recouvrir la terre du pôle, mais il se permet dans cette même note d'inclure du didactisme, par les habituelles listes :

[...] Là, son canot le déposa sur un sol volcanique, jonché de débris de basalte, de scories, de cendres, de laves, de roches noirâtres. A la surface de ce littoral pullulaient les amphibies, les phoques, les morses.

---

<sup>91</sup> A comparer aussi à l'île Julia dans *Antifer*, car c'est aussi un « pôle », le centre d'une calotte hémisphérique, comme le décrit le « problème de géométrie » donné comme clé de l'énigme du roman : Pierre Antifer finit par atteindre ce point suprême, mais il n'y trouvera aucun trésor, l'île ayant disparu.

<sup>92</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X-XI, p. 362-366.

<sup>93</sup> Ce sens est en effet plutôt moral et socioéconomique, développé par Thomas Hobbes et d'autres. Nous avons tout de même retenu l'expression parce que les deux sens ont en commun un problème qui relève, somme toute, de l'épistémologie et des obstacles qu'elle rencontre.

<sup>94</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV, p. 494.

Au-dessus volaient des bandes innombrables d'échassiers, les chionis, les alcyons, les pétrels gigantesques, tandis que les pingouins se rangeaient en lignes immobiles<sup>95</sup>.

Le basalte et le porphyre sont aussi nommés. Les énumérations de type minéralogique<sup>96</sup> ramènent surtout à *VCT*, les autres spécifiquement à *Vingt mille lieues*. Une note de bas de page aussi substantielle autant en longueur qu'en contenu trahit une intention bien arrêtée de faire communiquer les deux romans<sup>97</sup>, voire les *Voyages extraordinaires* comme tout significatif ; que *Vingt mille lieues* et le *Sphinx* représentent une seule et même chronologie suggèrerait alors un autre monomythe vernien, non au sens de la récurrence d'un certain schéma mais du déploiement unique d'une « histoire de l'univerne » à travers plusieurs romans.

Le passage d'un hémisphère à un autre, à travers un détroit où règne un irrésistible courant, se rapproche aussi de *Vingt mille lieues sous les mers* par sa ressemblance à l'épisode d'*Arabian Tunnel*, nom du chapitre et du passage sous-marin où le *Nautilus*, guidé par son capitaine et entraîné par un torrent, passe de la mer Rouge à la Méditerranée, et donc d'une certaine façon de l'hémisphère oriental à l'hémisphère occidental, transition « orthogonale » à celle qu'effectuent les naufragés de l'*Halbrane*, qui passent de l'extrémité sud de l'Atlantique à celle de l'océan Indien<sup>98</sup> via un méridien et non un parallèle. Le sous-marin de Nemo est

---

<sup>95</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 364.

<sup>96</sup> Une autre énumération de roches volcaniques est faite lorsque les survivants de l'*Halbrane* quittent leur iceberg et accostent le continent : « Le sol volcanique était semé de débris pierreux, de fragments de laves, d'obsidiennes, de pierres ponces, de scories. » (*Ibid.*, ch. XII, p. 382)

<sup>97</sup> Le cas est d'autant plus frappant que, selon D. Compère, « L'éditeur Hetzel semble avoir peu apprécié ce type de références de Jules Verne à lui-même » (*Jules Verne écrivain*, chapitre V « Le ludotexte », p. 110) ; la remarque est faite à propos de cette note de Verne ainsi que d'autres exemples relevés dans *Sans dessus dessous*, *Claudius Bombarnac*, *César Cascabel...* (*Ibid.*, p. 108-110)

<sup>98</sup> Le navire qui effectue le sauvetage des derniers survivants de l'*Halbrane* et de la *Jane* les débarque à Melbourne (2<sup>e</sup> partie, dernier chapitre, p. 447). Selon l'habitude de Verne, cet itinéraire est annoncé à l'avance (« Continuer les recherches dans cette direction, s'élever au-delà du pôle, sans être assuré d'atteindre l'océan Indien à défaut de l'océan Atlantique... », 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 334), et la transition est constatée par la mesure de coordonnées fréquente aux fins de chapitre :

« Latitude : 86° 12' sud. Longitude : 114° 17' est.

L'iceberg se trouvait à peu près de 4° au-delà du pôle antarctique, et, des longitudes occidentales que notre goélette avait suivies sur l'itinéraire de la *Jane*, nous étions passés aux longitudes orientales. » (Ch. XI, p. 376)

La conclusion du roman déclare que le *Paracuta* avait « débouqué sur le Pacifique entre la terre Clarie [...] et la terre Fabricia, reconnue par Balleny en 1838 ». La terre découverte par Balleny, nommée correctement dans *Vingt mille lieues* (2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 494), s'appelle en réalité la terre Sabrina (par 119° est), la côte Clarie se trouve par 133° est ; l'entre-deux correspond plutôt au sud-est de l'océan Indien qu'au Pacifique.

entraîné « comme une flèche, malgré les efforts de sa machine qui, pour résister, battait les flots à contre-hélice<sup>99</sup> » ; le bosseman de l'*Halbrane* déclare que « notre véhicule de glace nous charrie au diable<sup>100</sup> », par la force d'un courant créé, non par la pente du tunnel sous-marin qui déverse les eaux de la mer Rouge dans celles de la Méditerranée, mais par une « pente » nord-sud au figuré, à présent inversée d'ailleurs depuis le dépassement du pôle. Enfin, l'itinéraire descendant jusqu'au pôle et remontant à une longitude radicalement différente de celle du départ reprend le schéma de *VCT*, qui, débutant depuis la partie la plus occidentale de l'Europe – l'Islande – aboutit loin à l'est, en Italie, et partant d'une latitude presque arctique, éjecte les protagonistes dans une contrée au climat méridional<sup>101</sup>. Le chemin du Prédécesseur, Arne Saknussemm, est un tunnel où « nous avons », dit Axel, « par notre imprudence, entraîné toute une mer avec nous<sup>102</sup> », et ironiquement dans le *Sphinx* c'est une mer qui entraîne les personnages sur les traces du prédécesseur Arthur Pym.

Le onzième chapitre doit se terminer par un « lever de rideau » qui révèle la proximité de la terre<sup>103</sup>, où les rencontres « fantastiques » (Pym, le sphinx antarctique) et plus humaines (William Guy) vont se produire ; il faut donc que l'évènement soit précédé par un maximum d'opacité, de privation sensorielle peut-on dire. Verne plonge donc ses personnages dans cette sorte de « référentiel galiléen » où la synchronie des vitesses et des directions crée une impression d'immobilité, d'apesanteur, et l'impossibilité de juger du chemin parcouru, comme au début de *L'Île mystérieuse* ou à la fin d'*Hector Servadac* :

Animé de la même vitesse que le courant, comment le capitaine Len Guy aurait-il pu déterminer son déplacement, alors que les vapeurs empêchaient de prendre aucun point de repère. Il eût été immobile qu'il n'y aurait eu pour nous aucune différence appréciable, car le vent avait calmi – nous le supposions du moins –, et pas un souffle ne se faisait sentir. La flamme d'un fanal, exposée à l'air, ne vacillait pas. Des cris d'oiseaux, sortes de croassements affaiblis à travers cette atmosphère ouatée de brumes, interrompaient seuls le silence de l'espace<sup>104</sup>.

Les créatures de l'« Antarctide » semblent même participer au processus d'aveuglement : l'un d'eux, un « quebrantahuesos » chasse le bosseman du sommet de l'iceberg d'où il voulait

---

<sup>99</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 360.

<sup>100</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2 partie, ch. XI, p. 366.

<sup>101</sup> Et, dans le plan vertical, le voyage d'Axel a la même forme que celui de Len Guy, s'introduisant dans le domaine fantastique par un chemin descendant et ressortant par un autre, ascendant, après être passé par l'extrémité inférieure (ou méridionale).

<sup>102</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XLI, p. 281.

<sup>103</sup> Thème traité en détail par D. Compère dans *Approche de l'île chez Jules Verne*.

<sup>104</sup> Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 370.

tenter une observation. Cet oiseau appartient au genre *Gypaetus*, ce gypaète que Verne a utilisé plus d'une fois dans ses romans, notamment pour endommager la montgolfière de Fergusson (*Cinq semaines en ballon*). Les passagers du « plus léger que l'eau » (l'iceberg) sont dans la même situation que ceux du plus léger que l'air. A son paroxysme, le « voile d'ignorance » est si épais qu'il tend à empêcher non seulement la perception, mais le mouvement (« les brumes à demi condensées étaient si compactes que l'on sentait une résistance à la marche »), et le narrateur est amené à comparer ce phénomène aux étrangetés rapportées, mais nullement observées, de l'île Tsalal : le surnaturel est remplacé par le phénomène le plus proche qui soit à la limite du naturel. L'affolement de la boussole, qui avait d'abord été « présagé par la négation » lorsque le pôle magnétique était « encore éloigné de plusieurs centaines de milles » et ne la perturbait pas<sup>105</sup>, se produit enfin, environ quatre degrés au-delà du pôle géographique. Le chaos au niveau observationnel est accompagné du chaos moteur, et, comme l'aiguille aimantée, la « machine flottante<sup>106</sup> » qui porte les naufragés est animée d'« un mouvement de giration », causé, non par une trombe comme pour les naufragés de l'île Lincoln, mais par la proximité de la terre.

Le narrateur, sur toute la durée de cette dérive vers « Halbrane-Land » (la côte du demi-continent oriental de l'Antarctique dans la géographie fictive du roman), semble animé d'une obsession qui rappelle étrangement *Les Enfants du capitaine Grant*. Là où Ayrton ne cesse de suggérer l'emploi du yacht (parce qu'il veut s'en emparer avec sa bande de convicts) – ce qui finit par arracher un « Ah ! toujours le *Duncan* ! » au capitaine John Mangles, impatienté<sup>107</sup> –, Jeorling a une idée fixe analogue, dans la proportion du seul véhicule nautique resté intact : « toujours le canot ! ». Alors que l'iceberg est encore immobilisé contre le haut-fond<sup>108</sup>, il suggère sans succès d'envoyer des hommes dans l'embarcation pour vérifier la présence d'un continent proche (ch. IX). Il le réitère peu après la mise en mouvement de la montagne de glace, ce qui lui vaut une réponse du bosseman à l'image de celle de Mangles à Ayrton (« Toujours cette idée !... Vous y tenez à votre canot !<sup>109</sup>... »), et une nouvelle fois lorsque le brouillard enveloppe l'iceberg (p. 362). Signe possible que le narrateur se dupe lui-même, il

---

<sup>105</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 312.

<sup>106</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 381.

<sup>107</sup> *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 584.

<sup>108</sup> Et donc, on peut étendre l'analogie, du fait qu'Ayrton presse Glenarvan de faire mander le yacht à un moment où la troupe est embourbée dans l'ouest australien, alors que Jeorling fait de même lorsque sa troupe est elle aussi privée de mouvement.

<sup>109</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 356.

parle d'une « dernière fois », et ce dans la narration même et non dans le discours direct<sup>110</sup>, lorsque le pôle est dépassé ; or il ne s'agit que de son avant-dernière tentative (il la réitère au ch. XII, dans le but de parer à la possibilité d'être éloigné de terre par le courant). A l'image d'Ayrton, son souhait ne sera pas exaucé, y compris lorsque les raisons s'y prêtent enfin, parce que l'iceberg lui-même vient porter contre la pointe de terre, autorisant un débarquement direct<sup>111</sup>. La ressemblance vient peut-être du fait que, sans avoir nulle intention criminelle comme Ben Joyce, Jeorling espère comme lui, d'une certaine façon, « réquisitionner » le canot à des fins autres que celles de la survie du groupe ou de la découverte des rescapés de la *Jane* : élucider le mystère géographique du continent polaire et trouver Arthur Pym.

L'arrivée à Halbrane-Land engendre une nouvelle séquence du débarquement suivi par la « destruction » (ou, cette fois, la disparition) du moyen de transport : les naufragés trouvent une source et une caverne, où ils transportent les provisions, et envisagent de tirer au sort ceux qui y tenteraient un hivernage et ceux qui prendraient le canot (trop petit pour transporter tout le monde) pour aller au nord et renvoyer des secours ; mais Hearne, qui avait temporairement simulé la docilité, rallie une douzaine de mutins (les marins recrutés aux Falkland) qui s'enfuient avec l'embarcation sans tirage au sort. Cet ultime revers survient alors que Len Guy paraît s'approcher de son plein potentiel, le narrateur concédant que « [le capitaine] grandissait avec la gravité des circonstances » (p. 386). Hearne réussit à entraîner Martin Holt avec lui en lui révélant le sort de son frère : Ned, alias Richard Parker, a été victime du tirage au sort sur le *Grampus*, et tué par le métis. Dirk Peters se voit terrassé par le nombre – mais en des termes soulignant encore sa force quasi surhumaine –, puis, alors que le canot commence à s'éloigner, l'on est témoin d'une de ces scènes où Verne introduit une sorte de concession ou de représailles réduites lors des situations de défaite presque totale :

En ce moment, Dirk Peters se releva d'un bond, s'abattit sur l'un des Falklandais à l'instant où cet homme enjambait le plat-bord du canot, l'enleva à bout de bras, et le faisant tourner au-dessus de sa tête lui brisa le crâne contre une roche<sup>112</sup>...

La scène qui s'en rapproche le plus dans les *Voyages* est celle où Hercule s'échappe de la pirogue où ses compagnons et lui viennent d'être faits prisonniers et tue deux indigènes à coups de crosse en faisant tourner son fusil<sup>113</sup>. Tournement, évasion du canot, évasion d'un personnage *depuis* un canot..., autant d'images « centrifuges », d'échappement à un

---

<sup>110</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 368.

<sup>111</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 381.

<sup>112</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 389-390.

<sup>113</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 362.

centre d'attraction, au prix d'un mort ou plus (un coup de feu de Jem West renverse un second matelot dans le canot en fuite).

La convergence finale entre le sort des hommes de la *Jane* et de l'*Halbrane* (sauf pour Arthur Pym) se fait alors que Len Guy et ses compagnons considèrent la possibilité d'hivernage ou de traversée des icefields vers le nord avec le retour imminent du froid. William Guy et les cinq autres survivants restés à Tsalal sont forcés de quitter l'île<sup>114</sup>, cinq mois après le départ de Patterson, à cause du tremblement de terre qui la rend stérile ; un canot à la dérive venant de l'archipel au sud de Tsalal leur permet de partir, et traversant le « Jane-Sund », le détroit antarctique, ils échouent sur une côte elle aussi inculte. Repartant après avoir laissé deux victimes de plus, ils finissent par arriver en vue d'Halbrane-Land le 19 février, jour où leur embarcation est enfin aperçue par le bosseman Hurliguerly. On se souvient que le pôle et le sphinx antarctique agissent comme centres attracteurs sur la personne de Dirk Peters ; par extension, le canot portant les quatre derniers survivants de la *Jane*, étant thématiquement lié à Arthur Pym, agit à l'identique, et Hunt se jette à la mer :

Le métis tourna un instant la tête, et, d'une coupe puissante, bondit – c'est le mot – à travers le léger clapotis des lames, ainsi que l'eût fait un marsouin dont il possédait la force et la vitesse. Je n'avais jamais rien vu de pareil, et que ne devait-on pas attendre de la vigueur d'un tel homme !

[...] Rien n'annonçait que la fatigue commençât à le prendre. Ses deux bras et ses deux jambes repoussaient l'eau méthodiquement, et il maintenait sa vitesse sous l'action régulière de ces quatre puissants propulseurs. [...] Mais, ensuite, ne serait-il pas entraîné avec elle, à moins que – tant sa force était prodigieuse, – il ne pût, en nageant, la remorquer jusqu'à la côte ?<sup>115</sup>...

A son habitude, Peters est affublé de caractéristiques surhumaines plutôt isolément qu'en association avec Len Guy, Jeorling et West, qui présentent davantage de cohésion inhérente et jouent ensemble ou à tour de rôle l'actant héroïque. La natation hors du commun de Peters fait d'abord de lui un animal marin, puis, par gradation de l'hyperbole, il devient navire, doté de « propulseurs » et capable de « remorquer » un canot. On se rapproche de l'équivoque dans la description du « monstre » lorsque l'*Abraham Lincoln* lui donne la chasse : les termes employés peuvent suggérer à la fois un cétacé et un engin mécanique surpuissant.

William Guy et ses compagnons sont donc ramenés à la vie, et leur *Paracuta*, cette pirogue ou « bateau plat » construite sans aucun morceau de fer<sup>116</sup> va permettre le rapatriement des deux groupes combinés. Verne laisse une note exprimant les incertitudes sur le méridien réel

---

<sup>114</sup> Voir l'analepse du chapitre XIV, « Onze ans en quelques pages ».

<sup>115</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 402-403.

<sup>116</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 422.

du pôle sud magnétique (p. 426), mais pour les besoins du récit il va le situer vers 118° est (méridien qui plus au nord traverse l’Australie occidentale). Aussi l’échancrure qui sépare les deux moitiés de l’Antarctique se fait à ce stade à la fois plus étroite<sup>117</sup> et orientée plus exactement nord-sud, pour un temps, la longitude mesurée demeurant la même. C’est un « goulet d’étranglement », où les péripéties finales vont se produire et où les ultimes survivants du *Voyage* seront déterminés. D’une certaine façon, c’est ici que l’on peut situer la phase de Chute, au moins pour le voyage partiel de Hunt, depuis Port-Egmont (où il a rejoint l’équipage) jusqu’au pôle magnétique si ce n’est pour le voyage entier : en effet, il y a accélération du mouvement du canot, là même où le détroit commence à s’élargir et où l’on s’attendrait donc à ce que le courant faiblisse<sup>118</sup>. La force d’attraction du sphinx antarctique est si grande qu’il redéfinit la verticale, c’est vers lui que se trouve le nouveau « bas », et vers lui que « tombent » les instruments métalliques des voyageurs, et symboliquement, Dirk Peters. La relation de la mort du métis (p. 438) peut laisser perplexe : il meurt de chagrin – et physiquement d’une crise cardiaque – là où le cadavre d’Arthur Pym se trouve maintenu contre la muraille du sphinx par le fusil (métallique) ; son trépas « réduit à douze le chiffre des passagers du *Paracuta* » (p. 440), sans plus. Il est possible que Verne hésite quant à la manière dont il conviendrait aux personnages d’enterrer Peters, des croyances duquel on ne connaît que l’allusion du texte lorsqu’il s’écrie « Par le Grand Esprit de mes pères<sup>119</sup>... », et qu’il a préféré l’éluder. D’autre part, le cycle de Dirk Peters renvoie à plus grande échelle aux recherches désespérées de Nab lors de la disparition temporaire de Cyrus Smith<sup>120</sup> ; au dire de Nab, si l’ingénieur n’avait pas survécu, « j’aurais enterré mon maître et je serais mort près de lui !<sup>121</sup> ». *Le Sphinx des glaces* réalise une possibilité qui est épargnée aux personnages de *L’Île mystérieuse*.

La navigation reprend, et le mythique continent est perdu de vue à la date de l’équinoxe (21 mars), et un jour avant la dernière date du journal de Pym : le voyage second quitte donc les lieux fantastiques à la date où le prédécesseur arrivait à leur point le plus mystérieux, avec sa cataracte et sa figure blanche. Curieusement, les conditions d’aveuglement qui caractérisent les arrivées cataclysmiques (en début ou en fin de *Voyage*, ou d’une fractale particulière) sont

---

<sup>117</sup> « [Dix] ou douze milles de largeur [...] on apercevait distinctement la terre des deux côtés » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 426).

<sup>118</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 430.

<sup>119</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 281.

<sup>120</sup> Jules Verne, *L’Île mystérieuse*, chapitres III à VIII.

<sup>121</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 88-89.

de retour : « Le soleil absent [...] il était impossible de prendre hauteur<sup>122</sup> ». Ce n'est guère plausible, puisque le même paragraphe estime aussi la latitude à 68 ou 69°, le 27 mars, à un point où la nuit polaire n'a qu'une longueur réduite (vers juin dans l'hémisphère sud) et où, donc, le soleil serait visible pendant plusieurs heures en temps d'équinoxe. Il n'est pas probable que Verne l'ait ignoré, et cette petite entorse à l'astronomie (on sait, par exemple, qu'il a modifié la géographie sibérienne dans *Strogoff*, ce ne serait donc pas une exception absolue...) peut représenter le dernier maillon du fantastique qui règne sur le domaine de Pym-Poe : plus que dans la norme des *Voyages* mais à moindre degré que chez Poe, Verne biaise une dernière fois et sacrifie un peu d'exactitude scientifique aux besoins de l'étrange et, en l'occurrence, des thèmes qui se répètent sur le trajet des rescapés de la *Jane* et de l'*Halbrane*. Le froid antarctique reprend bientôt ses droits, ainsi que la banquise, et l'embarcation doit se faufiler dans des passes (p. 444). En avance de deux mois sur le journal de Pym dans sa progression vers le sud<sup>123</sup>, Jeorling se trouve, au retour, en retard de deux mois sur le passage de l'expédition réelle de Wilkes, qui aurait pu le rapatrier (p. 445). La symétrie reflète le renversement des fortunes du voyage, lancé pour sauver les naufragés de la *Jane*, et peinant vers la fin pour ramener « Douze sur soixante-dix » des personnages des deux romans. La conclusion, après le sauvetage final par le trois-mâts américain, n'est pourtant pas pessimiste, le narrateur appelant à de nouvelles explorations des terres australes. La technologie au sens propre, avec ses périls et ses promesses, n'a pas une place centrale dans le *Sphinx*, mais la volonté humaine et la survie – toujours à grand prix – aux éléments hostiles et aux confins du globe y jouent un rôle similaire. Si le sort des ambitions de l'homme suit la trajectoire traditionnelle qui est la sienne dans les *Voyages extraordinaires*, ce choix, en conservant toutes ses implications, ne contredit pas mais coexiste avec la croyance à des possibilités futures, où l'homme, sans doute, essuierait encore des échecs, mais continuerait à étendre l'horizon des savoirs, à la façon partielle, non définitive, dont le *Sphinx des glaces* tente d'élucider les mystères d'Arthur Gordon Pym.

---

<sup>122</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 443.

<sup>123</sup> Voir *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 276.

### 3-d) Voyage au centre de la terre

– *Quoi ! vous croyez encore à quelque chance de salut ?*

– *Oui ! certes, oui ! et tant que son cœur bat, tant que sa chair palpite, je n'admets pas qu'un être doué de volonté laisse en lui place au désespoir.* » (VCT, ch. XLII, p. 287-288)

*Voyage au centre de la terre* est l'un des romans les plus représentatifs de l'œuvre vernienne dans la perception populaire. S'il est vrai que cette perception doit beaucoup aux dix ou quinze premiers romans et que la série des *Voyages extraordinaires* exhibe une variété de thème, de ton et de style qui est loin d'être réductible à ces commencements, VCT a très certainement défini un grand nombre de constantes qui ont ensuite subsisté tout le long de la carrière du romancier. Paru en 1864, ce n'est que le troisième des *Voyages*, non le premier, et même, certaines des pages les plus mémorables n'ont été ajoutées que dans l'édition augmentée de 1867 ; mais l'on peut volontiers accepter que, comme le dit J.-L. Steinmetz, « Nous sommes aux commencements du vrai Jules Verne<sup>1</sup> ». Il y a au moins un « centre » dans *Cinq semaines en ballon* – les sources du Nil –, et il y au moins un « surhomme » très frappant dans *Hatteras*, le personnage éponyme, mais le *Centre de la terre* se situe à une singulière confluence du réseau thématique vernien, et se déroule dans un espace fondamentalement propice au grandiose, au mythologique et à cette façon de « mettre la science en roman<sup>2</sup> » que Verne a faite sienne. Peut-être au même titre que *Vingt mille lieues sous les mers*, ce roman exemplifie ce que Michel Serres a suggéré<sup>3</sup> sur la « légende » permettant de

---

<sup>1</sup> « Après une traversée de l'Afrique primitive et la conquête du pôle », poursuit-il, « il part en quête des profondeurs qui, en réalité, sont celles du temps plus que de l'espace. Le Graal maintenant est le centre (refroidi ou igné). Mais le centre ne sera jamais atteint. Il n'empêche que ses abords ménagent une rencontre cruciale. Les voyageurs auront-ils vu « ce que l'homme a cru voir » ? » (Jean-Luc Steinmetz, in *Voyages extraordinaires : Voyage au centre de la terre et autres romans*, notice de VCT, p. 1128)

<sup>2</sup> « [...] Il met la science en roman : ainsi le troisième, *Voyage au centre de la Terre*, peut-il être appelé un roman géologique et paléontologique (la paléontologie est à la mode) en ce sens que, grâce à l'intrigue – qui a des racines bien plus archétypales, il est vrai, de descente aux Enfers – sont passées en revue les couches géologiques, les minéraux, la formation de la terre, les hypothèses sur la nature du noyau central [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 63)

Retenons aussi, du même ouvrage : « [...] le roman de Jules Verne joue, comme souvent, sur deux tableaux : la réalité de la science et le fantastique de l'aventure. » (p. 157)

<sup>3</sup> Cité dans notre étude de *Vingt mille lieues*. Ajoutons, du même auteur :

lire Jules Verne, le projet hetzelien d'exploration des savoirs (qui souvent correspondent à des *espaces* respectifs) et la « machine qui permet d'aller y voir » ; quoique, curieusement, ce soit Edgar Rice Burroughs qui fut peut-être le premier<sup>4</sup> à adopter ce principe « vernien » à la lettre, avec sa *taupe d'acier*, dans les romans de *Pellucidar*. Dans notre perspective, le *Centre* est aussi un commencement dans le sens où les images motrices et géométriques du Voyage y sont plus évidentes, plus robustes et existent à plus de niveaux « fractals » imbriqués que dans les deux romans précédents (*Ballon*, *Hatteras*).

Le géologue allemand Otto Lidenbrock entre en possession d'un parchemin écrit par l'alchimiste islandais Arne Saknussemm<sup>5</sup> ; son neveu Axel le déchiffre pour ainsi dire accidentellement, et doit alors suivre bon gré mal gré son oncle excentrique et emporté en Islande, d'où, avec l'aide du guide Hans, commence un voyage souterrain qui les emmènera loin vers l'est-sud-est, jusqu'à ce qu'un cataclysme bien vernien – à l'origine humaine, mais à l'ampleur et à la violence issues des éléments naturels – rejette les voyageurs, miraculeu-

---

« Comment connaître la totalité de l'encyclopédie ? Réponse plus haut : en visitant la totalité du monde. L'encyclopédie se divise en disciplines comme la politique partage le monde en pays divers. Veux-tu visiter le pays de biologie ? Je te donne un sous-marin pour que tu visites l'océanographie, la flore et la faune marines ; voilà deux zones encyclopédiques : la physique du globe, l'histoire naturelle... De même, entre par la cheminée d'un volcan d'Islande, descends vers le centre de la Terre et tu verras les strates différentes de la géologie... Et ainsi de suite. Du coup, Jules Verne dessine deux cartographies, d'abord celle du monde et celle du savoir, qu'il superpose, et une troisième dont nous aurons à parler. En bref :

– la *cartographie du monde*, ou la mappemonde découpée en régions : la Livonie, les Carpathes, le Québec...

– la *mappemonde de l'encyclopédie*, divisée en disciplines : astronomie, géologie, histoire naturelle des poissons...

– une *carte mystérieuse de l'espace imaginaire* ou virtuel, où Orphée descend aux Enfers, où Télémaque recherche son père.

Bref l'espace naturel du monde, celui des connaissances, enfin celui des mythes où les déplacements diffèrent des deux précédents. Jules Verne fait coïncider les trois cartes. » (Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 26)

<sup>4</sup> Nous voulons dire le premier après Verne, et s'inspirant en partie de lui.

<sup>5</sup> « Ce Saknussemm est inspiré d'un savant islandais du XVIII<sup>e</sup> siècle, Arni Magnusson qui voyageait pour le compte du roi de Danemark afin de collectionner les manuscrits des sagas. Il écrivait toujours en latin. Malheureusement les immenses matériaux qu'il avait réunis à l'Université de Copenhague furent détruits en 1728 par un incendie. [Dans] *Voyage au centre de la Terre*, Verne transforme Magnusson en personnage romanesque, en faisant de Saknussemm un alchimiste du XVI<sup>e</sup> siècle qui « fut persécuté pour cause d'hérésie » et dont les « ouvrages furent brûlés à Copenhague par la main du bourreau » en 1573. La rectification de la réalité pour les besoins de la fiction est un procédé vernien que nous avons déjà évoqué. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 16)

sement indemnes, par le cratère du volcan Stromboli. On a beaucoup commenté *VCT* du point de vue initiatique et psychanalytique, principalement dans la perspective où Axel est initié par son oncle, par Saknussem – un « faux absent » – et par l’altérité fantastique représentée par les profondeurs du globe ou la Terre Mère... Simone Vierre a repris le schéma initiatique sous une optique plus structurale dans *Jules Verne et le roman initiatique*, et en a étudié différentes permutations dans *VCT* et de nombreux autres *Voyages*. Notre intérêt, sans être étranger aux aspects initiatiques incontournables de ce récit, réside surtout dans l’articulation des notions physiques qui participent à la structure du récit, et dans une certaine itération du monomythe vernien. Le voyage de Lidenbrock fait plutôt penser à la première des deux principales versions du monomythe proposées dans notre introduction, puisque les forces extérieures à l’homme contrôlent le voyage pour la plus grande partie du roman, et l’on dirait donc « H1N », homme et nature, voire plus largement H1B, l’homme ordinaire face à diverses forces qui le dépassent. Pourtant cette catégorisation est tempérée par une indéniable élévation des personnages à au moins certains stades du récit. *VCT* peut être vu comme un cas hybride où les protagonistes sont dans un certain sens des « surhommes », finalement assez proches du cas de *Vingt mille lieues*, mais qui cependant échouent plus souvent et plus lourdement. Cinq ans plus tard, le narrateur de *Vingt mille lieues* (Pierre Aronnax) et le surhomme (Nemo) peuvent alors être vus comme les réincarnations respectives d’Axel et de Lidenbrock, plus matures, mieux outillés<sup>6</sup> et pour ainsi dire plus initiés. Il n’y a pas de nouveau « Hans Bjelke » à proprement parler, mais Ned Land et Conseil hériteront chacun de quelques traits du placide chasseur d’eider islandais.

Nous avons évoqué dans notre *glossaire vernien* une particularité qui fait du *Centre de la terre* et de *De la Terre à la Lune* un couple schématique, du point de vue de la « trajectoire balistique » : l’itinéraire Lidenbrock ressemble, par symétrie, à la parabole que décrit un projectile, tel l’obus de la Columbiad. Il descend jusqu’à une trentaine de lieues de profondeur (et donc de « hauteur », du point de vue de l’*ascension vers l’objectif*), reprend l’horizontale lors de la traversée de la mer souterraine, et se termine par une remontée explosive, qui rappelle donc, en sens inverse, la chute accélérée des objets livrés à la pesanteur, comme le boulet du Gun-Club revenant sur Terre. L’horizontale de la mer Lidenbrock est d’ailleurs logiquement une courbe, puisque, ayant une profondeur constante, elle ne peut que suivre la courbure terrestre ; c’est une « horizontale en géométrie sphérique » qui a son pendant dans

---

<sup>6</sup> Outre l’exemple évident du sous-marin merveilleux, remarquons que Nemo et Lidenbrock usent tous deux des lampes Ruhmkorff.

l'épisode de contournement de la Lune par Barbicane, Ardan et Nicholl, où l'équilibre des forces humaines et naturelles est illustré par l'incapacité des voyageurs à se rapprocher de leur objectif, sans toutefois reculer. Le voyage de Lidenbrock vise l'un des *extrema* de l'imaginaire humain : si le fait d'aller très haut, incommensurablement haut, se résume traditionnellement à aller jusqu'à la Lune, ou aux étoiles, ou tel Icare, voler jusqu'au Soleil, un voyageur qui irait aussi bas sous terre qu'il est concevable arrivera au centre de la Terre, car un pas au-delà et, physiquement parlant, il ira désormais vers le haut – de même qu'un pas au-delà du pôle nord, cet autre extremum terrestre, et l'on va vers le sud. Les *Voyages* s'approprient les directions du monde physique et les réorientent selon leur thématique particulière pour obtenir un grand nombre de périple retenant structure commune.

Nous ne pensons pas qu'il y ait une ressemblance point par point entre Barbicane, Nicholl et Michel Ardan d'une part, et Lidenbrock, Axel et Hans d'autre part. Toutefois, nous avons des raisons de croire que de certaines façons, le jeune Axel est un homologue du capitaine Nicholl dans le sens où il représente l'opposition scientifique à la faisabilité du projet : il est le « dénégateur » s'opposant à la « foi » de son oncle (nous y reviendrons lorsque nous reverrons *VCT* du point de vue de l'influence mystérieuse à dominante humaine, en V-1). Si, lors du grand meeting de Tampa Town, Ardan et Nicholl échangent des arguments sur l'habitabilité de la Lune et la possibilité d'y envoyer un boulet, à plusieurs reprises dans *Voyage au centre de la Terre*, Lidenbrock et Axel débattent de l'« habitabilité » – plus précisément des températures tolérables ou au contraire astronomiquement élevées – du noyau terrestre, et de la plausibilité du précédent d'Arne Saknussemm. Le duel de forces dans les *Voyages extraordinaires* est souvent plus complexe qu'une binarité homme-nature, et parfois un personnage humain peut, au moins par son argumentation ou son comportement, représenter, poser pour la nature, en quelque sorte.

Notre *noyau de départ* dans cette partie, selon la méthode que nous nous sommes proposée dans l'introduction, est le surhomme vernien, et dans une première lecture du roman ceci s'applique d'abord et principalement à Lidenbrock. Le savant allemand ne se fait peut-être pas attribuer dès le début des qualités supra-humaines ou héroïques, mais il a indéniablement une affinité (certes plutôt comique) avec les *forces plutoniennes* chères à l'auteur, et les manifestations physiques en général. Le professeur « [fait] un cours de minéralogie pendant lequel il se [met] régulièrement en colère une fois ou deux<sup>7</sup> », ce qui préfigure en quelque sorte l'intermittence des éruptions du Stromboli. C'est « un homme très fort », du moins

---

<sup>7</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. I, p. 20.

lorsqu'il est muni de ses divers outils scientifiques, qui sont énumérés (p. 21-22), y compris l'inévitable aiguille aimantée qui le frustrera plus tard. Lorsque sa première tentative de déchiffrer le manuscrit Saknussem (suivant, du reste, une méthode correcte) échoue à restituer un texte latin cohérent, sa réaction est elle aussi quelque peu « éruptive » :

Mais, qui aurait pu le prévoir ! un violent coup de poing ébranla la table. L'encre rejaillit, la plume me sauta des mains.

« Ce n'est pas cela ! s'écria mon oncle, cela n'a pas le sens commun !<sup>8</sup> »

On pense aussi à des réactions très similaires de J.-T. Maston, le bouillant secrétaire du Gun-Club (*Lune*), dont les éclats et chutes évoquent en miniature des cataclysmes. Axel craint le pire<sup>9</sup> du fait que les « forces vives » de Lidenbrock ne puissent s'échapper « par leur exutoire ordinaire » (lorsqu'il est trop absorbé par son travail cryptologique pour s'irriter), termes identiques à ceux qu'emploie Verne pour la menace d'éruption, les solfatares et autres « soupapes » étant l'exutoire qui conjure le risque d'éruption. Le texte enfin déchiffré définit à la fois le prédécesseur<sup>10</sup> qui forme souvent l'une des motivations principales du voyageur vernien (« ...et tu parviendras au centre de la Terre. Ce que j'ai fait. »), et le caractère héroïque de la quête par l'épithète « (voyageur) audacieux », que Verne utilise particulièrement lorsque ses protagonistes s'attellent à une tâche grandiose ou périlleuse (on la retrouve dans *Capitaine Grant*, *Autour de la Lune*...). Conformément à l'image de *VCT* comme analogue (en miroir, et en moins littéralement « balistique ») du roman lunaire, le signal du départ de l'expédition évoque bien un coup de canon, au même titre que la fin du discours de Barbicane dans *De la Terre à la Lune*<sup>11</sup> :

Mon oncle, à cette lecture, bondit comme s'il eût inopinément touché une bouteille de Leyde [...]

---

<sup>8</sup> *Ibid.*, fin du ch. III, p. 38.

<sup>9</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 45.

<sup>10</sup> « Tout le monde connaît l'histoire, toujours centrée sur nous, des grandes explorations. Les vagues successives d'appropriation de la terre. [...] On connaît moins le mouvement nouveau qui saisit l'Occident au début du XIX<sup>e</sup> siècle : le voyage mondial des savants. Ce ne sont plus les marins, les soldats, les agriculteurs ou les missionnaires qui s'approprient la terre, ce sont les scientifiques. [...] Notre géographie envahit la planète. Voilà créé le voyage second. La réappropriation par le savoir. [...] Le grand impérialisme fin de siècle se reflète, chez Verne et ailleurs, dans cette mainmise du savoir sur l'univers. Alors, la terre cycle, l'espace courbe pour les déplacements, est, identiquement, le lieu de l'encyclopédie.

[...] La carte positiviste est méthodiquement parcourue, jusques et y compris la sociologie, avec la même insistance sur la mécanique [...] avec la même fascination des combinaisons et de la circularité. Au bout du monde, les *Voyages extraordinaires* sont le *Cours de philosophie positive* à l'usage de tous. Même cartographie du savoir, même idéologie du connaître. » (Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 12-13)

<sup>11</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. III, p. 63.

-Tiens ! mon dîner a passé vite. Je meurs de faim. A table. Puis ensuite...

-Ensuite ?

-Tu feras ma malle.

-Hein ! m'écriai-je.

-Et la tienne ! » répondit l'impitoyable professeur<sup>12</sup> [...]

Le décodage final du document fait littéralement bondir le professeur, d'une manière analogue à *l'action qui suit le verbe* lorsque la « communication Barbicane » a un effet « explosif » sur l'audience, comme si ses paroles se traduisaient instantanément en leur concrétisation. Ici, les paroles conservées d'Arne Saknussemm mettent en branle le voyage de Lidenbrock vers le centre la Terre. La comparaison avec le contact d'une bouteille de Leyde – appareil inventé en 1745 et pouvant causer des commotions grâce à des phénomènes d'électrostatique – ne sert pas qu'à renforcer l'idée de départ *détonant* : il n'y a pas de résistance concevable, Lidenbrock a été « lancé » sur la trajectoire souterraine et ne peut pas plus se soustraire à ce soudain désir qu'Axel ne peut refuser de l'accompagner.

Axel débute donc avec un statut de subordonné, même si Verne lui concède discrètement l'un de ces traits secondaires mais récurrents de certains de ses héros : il a « un naturel assez vorace » (p. 47) ; on pense à Ned Land, Pencroff... Il est aussi au début l'inférieur du professeur sur le plan du débat scientifique : lorsqu'il objecte que les théories savantes rendent le centre de la terre inaccessible à l'homme, Lidenbrock rejette fort sarcastiquement « les vilaines théories<sup>13</sup> ». Il a bien des velléités de révolte, puisqu'il s'enferme dans sa chambre, et c'est par l'intermédiaire de Graüben, la fille qu'il aime, qu'il cèdera à Lidenbrock ; c'est d'abord à elle qu'il cède symboliquement : « Mais le moyen de résister à la douce voix qui prononçait ces mots<sup>14</sup> [...] ». Cette expression dénotant l'impuissance face à une autorité supérieure établit la jeune Virlandaise comme « moteur » principal du voyage, au moins du point de vue d'Axel ; à son retour, comme plusieurs lectures de Jules Verne l'ont noté, le passage à l'âge adulte du protagoniste est sanctionné par le mariage. Axel tombe ensuite sous l'emprise plus directe du professeur, et tout d'abord en rêve<sup>15</sup> ; il se sent « étreint par la main vigoureuse du professeur, entraîné... », et, présage de l'empire plus grand encore

---

<sup>12</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. V, p. 49-50.

<sup>13</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 55. Le ton rappelle celui, ironique mais somme toute inquiet, de John Watkins à la fin de *L'Etoile du Sud* lorsque Vandergaart lui annonce que ses terres ne lui appartiennent pas légalement (« Je me moque pas mal des renseignements !... », ch. XXIII, p. 231).

<sup>14</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VII, p. 64.

<sup>15</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 66.

des forces physiques sur sa destinée, il tombe « au fond d'insondables précipices avec cette vitesse croissante des corps abandonnés dans l'espace ». Il s'en dégage que le voyage commence notamment sous le signe de la *hâte*<sup>16</sup>, commune à nombre de voyageurs verniens, souvent mais pas nécessairement ceux d'une nature irritable : Lidenbrock, Antifer, Strogoff, et bien sûr Phileas Fogg. A la naïve question d'Axel, « Seulement je vous demanderai ce qui nous presse », l'oncle répond<sup>17</sup> « Mais le temps ! le temps qui fuit avec une vitesse irréparable !<sup>18</sup> ».

Même s'il ne s'agit pas, comme dans le voyage lunaire, de viser correctement la Lune par un calcul rigoureux des trajectoires, le voyage « subterrestre » (mot employé par Verne) dépend fortement du bon fonctionnement – et de la bonne prédiction – de la « mécanique céleste ». Il en résulte que sur certains plans, Saksussemm, un être humain, se confond fonctionnellement avec les forces naturelles, dans la manière exogène dont il influence les fortunes du voyage<sup>19</sup>. Déterminisme et contingence vont se disputer l'issue de l'entreprise tout comme pour *De la Terre à la Lune*. Il ne suffit pas de se rendre au cratère du Sneffels (pour respecter l'orthographe du roman ; Snaefell ou Snaefellsjökull pour l'orthographe islandaise) et d'y descendre ; le document dicte d'y aller « aux calendes de juillet », et même si l'échange

---

<sup>16</sup> Les indices de hâte du professeur ne discontinuent pas par la suite : le convoi d'Altona vers Kiel est « trop lent au gré de son impatience » (ch. VIII, p. 68), Axel se demande si Lidenbrock « poussait le wagon avec ses pieds » dans le train de Korsör à Copenhague (p. 70) ; et, à l'image d'autres voyageurs verniens « pressés », Lidenbrock « ne vit rien » de la capitale danoise (p. 72), dont les sites touristiques sont énumérés dans cette même négation, selon l'habitude de l'auteur.

<sup>17</sup> Il y a donc une forme de convergence entre les motivations (y compris au sens étymologique, donc *moteur*) des personnages et les forces naturelles, en partie parce que le « programme » de Lidenbrock est subordonné aux paramètres qu'impose le document de l'alchimiste. Citons D. Compère à ce sujet :

« Tandis que le voyageur tire cette ligne sur l'irrégularité naturelle, il se métamorphose lui-même en machine ou, tout au moins, il perd son individualité : « [...] nous allons devenir le jouet des phénomènes de la terre. » Mécanique ou objet, l'homme se fait sur le modèle des objets naturels. Homme, machine et nature deviennent ainsi complémentaires. [...] Selon P. Macherey [...] Lidenbrock est pressé, parce qu'il est en retard sur quelqu'un. "Et ce quelqu'un, en dernière analyse, ce n'est même pas le héros maudit, et marqué donc pour le succès, c'est la nature elle-même, qui est toujours en avance, et qu'il s'agit seulement de rejoindre." D'où cette constatation étonnante : le progrès est le reflet atténué d'une aventure passée ; la marche en avant est un retour, une régression.

L'œuvre de Verne contredit donc son projet [...] » (*Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 54).

<sup>18</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VII, p. 64.

<sup>19</sup> Là encore, ceci relève plus de la seconde partie de notre travail sur le *Voyage au centre de la terre* ; nous nous intéressons davantage ici aux déterminismes que cela implique et à la caractérisation du surhomme.

entre oncle et neveu a lieu le 26 mai<sup>20</sup>, les transports entre Hambourg et l'Islande s'avèrent peu fréquents. L'usage de l'ombre du Scartaris, destinée à indiquer la bonne cheminée du Sneffels, exemplifie alors le thème du « réglage fin », ici sous la forme de l'horloge naturelle. Comme nous l'avons vu par exemple dans *Vingt mille lieues* pour l'échouement du *Nautilus* dans le détroit de Torrès, le succès de l'homme dépend du succès de la prédiction déterministe et de l'absence de perturbation de type chaotique (dont par exemple météorologique) qui vienne dérégler la « fine horlogerie cosmique », comme le héros vernien voit le monde. Un petit effet de fractale, humoristique certes, nous est offert dans l'échange entre Axel et la bonne Marthe :

« Est-ce que monsieur est fou ? » me dit-elle.

Je fis un signe affirmatif.

« Et il vous emmène avec lui ? »

Même affirmation.

« Où cela ? » dit-elle.

J'indiquai du doigt le centre de la terre.

« A la cave ? » s'écria la vieille servante.

– Non, dis-je enfin, plus bas !<sup>21</sup> »

L'humour du passage fonctionne par changement radical d'échelle<sup>22</sup> : d'un point de vue directionnel, Lidenbrock entraîne effectivement son neveu « à la cave », mais ce faible segment représente une réduction à très petite échelle du déplacement réel ambitionné, qui est, suivant le rayon terrestre, de près de six mille quatre cents kilomètres.

L'escale à Copenhague est l'occasion de retrouver un autre leitmotiv vernien. Nous avons évoqué l'idée que souvent chez Jules Verne, « pour monter, il faut descendre », et vice versa. Axel doit gravir la vis tournante de la célèbre église Vor-Frelsers-Kirk, afin de s'habituer à la sensation de vertige en préparation à la descente dans les entrailles du globe :

[...] nous arrivâmes devant Vor-Frelsers-Kirk. [...] Mais voici pourquoi son clocher assez élevé avait attiré l'attention du professeur : à partir de la plate-forme, un escalier extérieur circulait autour de sa flèche, et ses spirales se déroulaient en plein ciel.

---

<sup>20</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VII, p. 64-65.

<sup>21</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 65.

<sup>22</sup> « Mais notre volume s'ouvre tout de go sur l'un des livres les plus fabuleux de Jules Verne, marquant le commencement du commencement, et même un peu plus : la préhistoire. [...] *Voyage au centre de la Terre* : véritable fondement ou fondation. On descend immédiatement dans la cave de la maison. Par la suite, il sera loisible de visiter toutes les pièces et tous les étages de cette Terre appelée plaisamment par Verne, et presque invariablement, « notre sphéroïde » (comme s'il voulait allier à la familiarité conviviale de l'adjectif possessif un terme scientifique coloré d'un zeste d'érudition amusée). » (J.-L. Steinmetz, *op. cit.*, préface p. X)

« Montons, dit mon oncle.

-Mais, le vertige ? répliquai-je.

-Raison de plus, il faut s'y habituer.

[...] « Regarde, me dit-il, et regarde bien ! il faut prendre *des leçons d'abîme* ! »

[...] Et en effet, pendant cinq jours, je repris cet exercice vertigineux, et, bon gré mal gré, je fis des progrès sensibles dans l'art « des hautes contemplations »<sup>23</sup>.

Axel doit « monter pour apprendre à descendre » ; il s'entraîne à la Chute, en quelque sorte ; les voyageurs tentent d'augmenter les chances de succès de leur voyage descensionnel en effectuant le mouvement inverse à une échelle réduite, en une sorte de rituel initiatique. Le « regarde, me dit-il, et regarde bien ! » constitue un renvoi prospectif à *Michel Strogoff* (« Regarde de tous tes yeux, regarde ! ») ; Axel, qui s'attend à ce que l'expédition se termine promptement en désastre, reçoit l'injonction de son oncle d'une manière qui ne diffère guère, par conséquent, de Strogoff interpellé par Féofar-Khan puis par l'exécuteur tartare.

Les deux voyageurs doivent ensuite se rendre en Islande, et c'est l'occasion pour Verne de rejouer la scène, récurrente chez lui (parfois en métaphore), du voilier fuyant devant la tempête avec peu ou pas de voiles déployées :

Bientôt notre goélette fut battue par les vagues de l'Atlantique...

[...] Je supportai assez bien les épreuves de la mer ; mon oncle, à son grand dépit, et à sa honte plus grande encore, ne cessa pas d'être malade.

[...] Quarante-huit heures après, en sortant d'une tempête qui força la goélette de fuir à sec de toile, on releva dans l'est la balise de la pointe Skagen<sup>24</sup> [...]

Contrairement à la richesse de détail avec laquelle la détresse du *Duncan* ou du *Pilgrim* est décrite dans d'autres romans, celle de la *Valkyrie* est mentionnée pour ainsi dire en passant, comme une sorte d'ingrédient qui doit *nécessairement* faire partie du Voyage même s'il n'occupe qu'une place secondaire dans ce roman particulier. Cette traversée a aussi un aspect « fractal » : elle préfigure en plus petit et moins spectaculaire celle de la mer Lidenbrock, et le texte nous en donne un indice par la manière dont l'oncle et son neveu supportent le voyage. Lidenbrock est continuellement malade, tandis qu'Axel se porte bien. La vaste mer souterraine sera une source de grande frustration pour Otto Lidenbrock, tandis qu'Axel, au moins dans un premier temps, appréciera la traversée.

L'idée fixe d'un Lidenbrock voulant aller « de A à B », qui rend peu intéressante pour lui la contemplation des beautés naturelles surtout quand elles s'interposent entre lui et son « point

---

<sup>23</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VIII, p. 72-75.

<sup>24</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 77.

B », va jusqu'à d'étranges extrêmes, comme par exemple lorsque, délivré de la traversée maritime sur la *Valkyrie*, il met le pied en Islande :

« Eh bien, Axel, me dit mon oncle, cela va, et le plus difficile est fait.

-Comment, le plus difficile ? m'écriai-je.

-Sans doute, nous n'avons plus qu'à descendre !

-Si vous le prenez ainsi, vous avez raison ; mais enfin, après avoir descendu, il faudra remonter, j'imagine ?

-Oh ! cela ne m'inquiète guère.

[...] Ce qui est curieux dans cette terre d'Islande n'est pas dessus, mais dessous<sup>25</sup>. »

Avec Lidenbrock, tout est réduit à la destination à atteindre, et tout ce qui n'y mène pas en droite ligne (donc à la verticale) aussi rigoureusement que possible est source de frustration ; d'où son irritation contre toutes les « horizontales », et le peu d'attention qu'il porte à ce qui n'a pas trait à son but final. Il nous rappelle alors Cyrus Smith avec son idée fixe d' « île ou continent ? » (ch. VIII) au début de *L'Île mystérieuse* :

Quelques animaux [...] avaient été entrevus sous les futaies. Top les faisait lever lestement, mais son maître le rappelait aussitôt, car le moment n'était pas venu de les poursuivre. [...] L'ingénieur n'était point homme à se laisser distraire de son idée fixe. On ne se serait même pas trompé en affirmant qu'il n'observait le pays, ni dans sa configuration, ni dans ses productions naturelles. Son seul objectif, c'était ce mont qu'il prétendait gravir, et il y allait tout droit<sup>26</sup>.

L'intertextualité ne s'arrête pas là : pensons au peu de cas que fait le professeur Lidenbrock du problème du retour, logiquement beaucoup plus difficile que l'aller puisqu'il s'agira de monter ; il rappelle grandement l'attitude de Michel Ardan, lors de son « duel » avec le capitaine Nicholl :

-Mais enfin, en supposant que toutes les difficultés soient résolues, tous les obstacles aplanis, en réunissant toutes les chances en votre faveur, en admettant que vous arriviez sain et sauf dans la Lune, comment reviendrez-vous ?

-Je ne reviendrai pas !<sup>27</sup> »

Aussi bien dans *De la Terre à la Lune* que dans le *Voyage au centre de la Terre*, les voyageurs, ou du moins les plus téméraires d'entre eux, ne se soucient pas d'un retour qui, examen fait, paraît presque impossible : pour Michel Ardan, devoir fabriquer un nouveau canon, par ses propres moyens, sur la Lune (en espérant qu'elle soit habitable) ; pour Lidenbrock, remonter « seize cents lieues » en moins de temps qu'il n'en faut pour ses six mois de vivres d'être épuisés. C'est là un point particulier où la nature, au lieu d'être

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 80.

<sup>26</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 116.

<sup>27</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXII, p. 185.

l'ennemie du voyageur, assure son sauvetage : le wagon-projectile retombe de lui-même sur la Terre (une défaite qui est aussi une grâce), et l'expédition Lidenbrock est propulsée à toute vitesse par l'eau puis par la lave jusqu'à l'orifice du Stromboli. Les difficultés du « retour » sont épargnées à l'homme, au prix de l'échec à atteindre la destination voulue.

L'arrivée des protagonistes à Reykjavik (Reykjavik dans le texte) entraîne un certain nombre de séquences relevant de ce que nous désignons comme « les forces en présence » ou pauses thermométriques ; le défi à réussir est présenté, ou les qualités d'un personnage décrites<sup>28</sup>, ou encore les armes (dans divers sens du terme) des protagonistes sont énumérées et leur efficacité estimée. Le guide Hans fait son apparition, et l'opposition entre son tempérament et celui du géologue engendre un cas comique d'« attraction des contraires », du moins d'entente :

[...] à la manière dont l'Islandais écouta le verbiage passionné de son interlocuteur. Il demeurait les bras croisés, immobile au milieu des gestes multipliés de mon oncle ; pour nier, sa tête tournait de gauche à droite ; elle s'inclinait pour affirmer, et cela si peu, que ses longs cheveux bougeaient à peine. C'était l'économie du mouvement poussée jusqu'à l'avarice<sup>29</sup>.

L'impétuosité du professeur le jette souvent dans des situations cataclysmiques, tandis qu'à l'extrême placidité de Hans correspond son rôle de force stabilisante dans le récit : il se laisse entraîner de plein gré dans la tourmente du voyage souterrain, mais il y introduira une sorte d'inertie locale<sup>30</sup>, qui sauve à plusieurs reprises la vie d'Axel et dans une certaine mesure celle de Lidenbrock aussi. L'échange entre les deux personnages trouvera bientôt son équivalent dans *Les Enfants du capitaine Grant*<sup>31</sup>, avec le Français Paganel et le Patagon Thalcave jouant des rôles quasiment identiques à ceux de l'Allemand et de l'Islandais.

Après la description du guide, viennent les objets, donc l'inventaire (p. 92-94) des outils et instruments du voyage (même le pyroxyle et sa force expansive supérieure à celle de la poudre ordinaire sont mentionnés, comme ils le seront dans bien plus de détail dans *De la*

---

<sup>28</sup> Deux exemples parmi les plus représentatifs sont ceux de la description de Dick Sand puis de la manière d'utiliser un baromètre, dans *Un capitaine de quinze ans* (1<sup>e</sup> partie, chapitres II et XI). On pense aussi à l'énumération des traits physiques et moraux des colons de *L'Île mystérieuse* (1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 153).

<sup>29</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. X, p. 89.

<sup>30</sup> Et donc, Hans a un aspect « anti-mécanique » qui diffère quelque peu de Mathias Sandorf bondissant par-dessus une haie ou Cap Matifou retenant le glissement d'un navire, quoique allant dans le même sens. Il ne propulse pas directement les personnages vers leur but, mais il empêche le mouvement lorsque celui-ci peut s'avérer néfaste.

<sup>31</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 175-176.

*Terre à la Lune*). « Ainsi vêtus, chaussés, équipés, il n’y a aucune raison pour ne pas aller loin », dit Lidenbrock (p. 95). La profusion des outils soigneusement énumérés, le détail des préparatifs, se veulent un gage de succès, ou, en quelque sorte, la garantie d’atteindre une grande profondeur qui soit proportionnelle à la longueur des énumérations...

Le départ vers le Sneffels est salué de la phrase d’adieu en latin prononcée par M. Fridriksson, professeur à l’école de Reykjavik, « *Et quacumque viam dederit fortuna sequamur*<sup>32</sup> ». Elle signifie « Et quelle que soit la voie que la fortune donnera, nous la suivrons », et prophétise correctement les événements qui suivront : mise à part la nécessité d’aller vers le bas chaque fois que c’est possible, les voyageurs n’ont guère le choix de leur itinéraire. D’ailleurs lorsqu’une mer s’ouvre sur son chemin, cela semble bien arbitrairement que Lidenbrock choisit de tenter de la traverser, en espérant trouver de nouvelles voies sur l’autre rive, au lieu de fouiller d’abord le littoral où il se trouve : en bref, il semble suivre sans trace de « libre arbitre » segment après segment du chemin au fur et à mesure qu’ils se révèlent devant lui, exactement comme le dit la phrase de Fridriksson. Il s’agit d’un déterminisme où le rapport homme-nature est inversé ; plutôt que le maître outil du savant, le déterminisme, allié à la nécessité d’aller toujours vers le bas, fait de Lidenbrock l’équivalent d’une bille roulant sur la pente d’une montagne : le tracé de sa glissade est entièrement à la merci de la topographie.

L’épisode du cheminement des voyageurs sur les pentes externes puis internes du Sneffels a une valeur prospective vis-à-vis d’un certain nombre d’épisodes montagnards qui suivront dans la série des *Voyages* ; elle entre surtout en intertextualité avec *L’Île mystérieuse*, principalement au niveau de ce que nous nous sommes proposé d’appeler *constantes de configuration* ou de topographie.

Les chapitres III à X de *L’Île mystérieuse* se concentrent de manière croissante sur le point culminant de l’île, le mont Franklin, culminant avec l’arrivée de Cyrus Smith et Harbert à son sommet. La ressemblance entre le mont Franklin et le Sneffels, tels qu’ils sont présentés et insérés dans la narration dans les deux romans respectifs, est assez frappante. Le Sneffels, fidèlement au précepte vernien, est un obstacle qu’il faut « monter pour descendre », c’est-à-dire gravir pour trouver ensuite au fond du cratère la cheminée menant au centre du globe. Le mont Franklin doit être « gravi pour mieux voir ce qu’il y a plus bas », c’est-à-dire pour résoudre la question d’ « île ou de continent », de voir dans un large rayon les parages dans

---

<sup>32</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du ch. XI, p. 96.

lesquels se sont échoués les « naufragés de l'air ». Les deux montagnes sont décrites en utilisant une imagerie « zoologique » ou anatomique ; ainsi dans *Voyage au centre de la terre* :

[...] mais qu'est-ce que le Sneffels ?

[...] « Suis-moi sur la côte occidentale de l'Islande. [...] Que vois-tu là ?

–Une sorte de presqu'île semblable à un os décharné, que termine une énorme rotule.

[...] n'aperçois-tu rien sur cette rotule ?

–Si, un mont qui semble avoir poussé en mer.

–Bon ! c'est le Sneffels<sup>33</sup>.

Outre la péninsule elle-même comparée à un os, le mont se voit attribuer une nature quasi-végétale, voire animale, comme une excroissance de l'os lui-même. L'animalité du mont Franklin va encore plus loin :

Le mont se composait de deux cônes. Le premier, tronqué à une hauteur de deux mille cinq cents pieds environ, était soutenu par de capricieux contreforts, qui semblaient se ramifier comme les griffes d'une immense serre appliquée sur le sol. Entre ces contreforts se creusaient autant de vallées étroites<sup>34</sup> [...]

Et, une fois au sommet, le regard des naufragés peut créer de nouvelles comparaisons à partir d'une vue du dessus :

Du nord-est au nord-ouest, la côte s'arrondissait comme le crâne d'un fauve, pour se relever en une sorte de gibbosité qui n'assignait pas un dessin très déterminé à cette partie de l'île, dont le centre était occupé par la montagne volcanique<sup>35</sup>.

Le Sneffels, du moins tels qu'il est peint dans le roman, possède une ressemblance plus directe avec le mont Franklin : le premier est « une haute montagne à deux pointes, un double cône couvert de neiges éternelles<sup>36</sup> », le second possède un cône tronqué surmonté d'un second cône, et sa première description est faite en ces termes :

Enfin, tout en arrière-plan et au-dessus du plateau, dans la direction du nord-ouest et à une distance de sept milles au moins, resplendissait un sommet blanc, que frappaient les rayons solaires. C'était un chapeau de neiges, coiffant quelque mont éloigné<sup>37</sup>.

L'ascension des deux volcans est relatée en termes de « paliers », d'étapes découlant de cette topographie en plateaux et cônes successifs. Comparons quelques passages des deux ascensions respectives :

---

<sup>33</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VI, p. 53.

<sup>34</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 116.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 129.

<sup>36</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. IX, p. 78.

<sup>37</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. III, p. 37-38.

« Sur le premier cône reposait un second cône, légèrement arrondi à sa cime, et qui se tenait un peu de travers... »

« [...] ces cinq cents pieds s'accrurent de plus de deux milles par les zigzags qu'il fallut décrire [...] Cyrus Smith et ses compagnons, très fatigués [...] arrivèrent au plateau du premier cône [...] Ce second étage de la montagne s'élevait... »

« Cyrus Smith eut alors la pensée d'explorer, dans la demi-obscurité, cette large assise circulaire qui supportait le cône supérieur de la montagne »

« Les laves durcies [...] formaient une sorte d'escalier naturel, aux marches largement dessinées, qui devaient faciliter l'accès du sommet » (*Île*, ch. X, p. 116-123).

« [...] une sorte d'escalier se présenta inopinément, qui simplifia notre ascension. Il était formé par l'un de ces torrents de pierres rejetées par les éruptions »

« [...] nous avons monté les deux mille marches de l'escalier, et nous dominions une extumescence de la montagne, sorte d'assise sur laquelle s'appuyait le cône proprement dit du cratère »

« Nous continuâmes notre ascension en zigzag ; les quinze cents pieds [...] prirent près de cinq heures ; les détours [...] mesuraient trois lieues au moins ». (*VCT*, ch. XV, p. 121-125)

On peut voir l'ascension du mont Franklin comme une « fractale » de celle du plus imposant Sneffels (le premier faisant « trois mille cinq cents pieds » de hauteur et le second « cinq mille pieds »), avec un facteur de réduction qui joue (approximativement) sur les tiers : cinq cents pieds sont rallongés à *deux* milles pour l'ascension d'un certain segment du mont Franklin à cause des détours ; et pour la même raison, *quinze cents* pieds sont rallongés à *trois* lieues (six à sept milles environ<sup>38</sup>) dans le cas du Sneffels. L'échelle plus grande pour le mont islandais est à la mesure de l'objectif beaucoup plus ambitieux : atteindre le plus bas de tous les points du sphéroïde terrestre via l'un de ses points hauts, *versus* prendre connaissance du caractère insulaire ou continental du lieu du naufrage par l'ascension de son point le plus haut.

La fin imminente de l'épisode « montagnard » est marquée dans les deux romans par la vue d'astres particuliers, même si au fond du Sneffels, l'étoile Bêta de la Petite Ourse n'est mentionnée que pour elle-même, tandis qu'au sommet de l'île Lincoln, l'éclat lunaire sert en revanche à découvrir l'insularité de la terre où sont tombés les naufragés. Après l'ascension du Sneffels et l'arrivée en bas de sa cheminée perpendiculaire :

Et quand, étendu sur le dos, j'ouvris les yeux, j'aperçus un point brillant à l'extrémité de ce tube long de trois mille pieds, qui se transformait en une gigantesque lunette.

C'était une étoile dépouillée de toute scintillation, et qui, d'après mes calculs, devait être  $\beta$  de la Petite Ourse.

---

<sup>38</sup> Verne utilise généralement la lieue française de quatre kilomètres ; moins fréquemment il peut employer les lieues de trois milles nautiques ou environ 5.55 kilomètres, ou les lieues de trois miles anglais (4.82 km).

Puis je m'endormis d'un profond sommeil<sup>39</sup>.

De même, à la fin de l'ascension des derniers degrés du mont Franklin par l'ingénieur et le jeune Harbert :

A chaque pas, pour ainsi dire, que firent Cyrus Smith et Harbert, de nouvelles étoiles entrèrent dans le champ de leur vision. [...] Au zénith, brillaient d'un pur éclat [...] cette  $\beta$  du Centaure que l'on croit être l'étoile la plus rapprochée du globe terrestre.

[...] Mais, en un point de cet horizon, une vague lueur parut soudain [...] c'était le croissant délié de la lune, déjà près de disparaître. Mais sa lumière suffit à dessiner nettement la ligne horizontale [...] et l'ingénieur put voir son image tremblotante se refléter un instant sur une surface liquide.

[...] « Une île ! » dit-il, au moment où le croissant lunaire s'éteignait dans les flots<sup>40</sup>.

Si l'on suppose une continuité consciente dans le choix des étoiles des deux passages, Bêta du Centaure (en réalité Alpha, voir la notice de Marie-Hélène Huet dans l'édition mentionnée de *l'Île* et du *Sphinx des glaces*) fonctionne ici comme un homologue méridional de Bêta de la Petite Ourse vue par Axel, l'île Lincoln se trouvant dans l'hémisphère Sud.

Dans les deux récits, la vue d'un certain astre fonctionne comme une « dernière lumière » avant l'obscurité : l'obscurité consécutive à l'enfoncement dans les entrailles du globe après dépassement du fond de la cheminée du Sneffels, qui rendra le ciel désormais invisible, d'une part ; celle consécutive à la disparition du croissant lunaire, qui rendra le tracé de l'île Lincoln invisible jusqu'au matin suivant et la lumière solaire, d'autre part. Les colons de l'île Lincoln obtiennent un premier aperçu de leur domaine qu'ils verront dans plus de détail à la lumière du jour, alors qu'Axel dit adieu au firmament pour deux mois et c'est la topographie d'un « insulaire » souterrain qu'il va explorer.

Le premier segment de la descente vers le centre de la terre se déroule d'une manière assez propice aux desseins d'Otto Lidenbrock, puisque sa direction est assez proche de la verticale :

Le véritable voyage commençait [...] Rien de plus capiteux que cette attraction de l'abîme. J'allais tomber. Une main me retint. Celle de Hans. [...] Il déroula une corde de la grosseur du pouce et longue de quatre cents pieds ; il en laissa filer d'abord la moitié, puis il l'enroula autour d'un bloc de lave qui faisait saillie et rejeta l'autre moitié dans la cheminée. Chacun de nous pouvait alors descendre en réunissant dans sa main les deux moitiés de la corde qui ne pouvait se défiler ; une fois descendus de deux cents pieds, rien ne nous serait plus aisé que de la ramener en lâchant un bout et en halant sur l'autre. Puis on recommencerait cet exercice *ad infinitum*. [...] ce paquet, solidement cordé, fut tout bonnement précipité dans le gouffre.[...] Mon oncle, penché sur l'abîme, suivait d'un œil satisfait la descente de ses bagages, et ne se releva qu'après les avoir perdus de vue.

« Bon, fit-il. A nous maintenant. »

---

<sup>39</sup> *Voyage au centre de la terre*, fin du ch. XVII, p. 137.

<sup>40</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 125.

Je demande à tout homme de bonne foi s'il était possible d'entendre sans frissonner de telles paroles !<sup>41</sup>

La mention d'un « véritable » commencement invite à placer à ce point particulier le début de cette sorte de balistique renversée, ou de U évasé du voyage de Lidenbrock. En apparence, c'est une descente qui commence, mais comme l'objectif est le centre du globe, schématiquement il s'agit de la phase « ascendante » ; comme l'on « grimpe » vers le pôle Sud, on monte vers le centre de la Terre. La réussite de l'ascension consiste à effectuer la...descente de manière contrôlée, en s'aidant de la corde, par opposition avec une chute libre, qui tuerait les voyageurs même en les conduisant ironiquement dans la bonne direction... Plusieurs fois le long du roman, Axel sera en danger de tomber, et c'est toujours Hans qui le sauve de cette « Chute ». L'usage de la corde nous présente encore un jeu de forces à l'œuvre : une traction égale sur les deux moitiés donne un état d'équilibre ; en tenant les deux bouts, on a un état de stabilité, et en soulageant la tension sur une extrémité et en halant l'autre, on progresse sans perdre le contrôle ; la répétition du processus « ad infinitum », en segments identiques dans la même direction générale, suggère l'algorithme, donc la prévisibilité, l'assurance de toucher au but. L'aspect comique du colis précipité par Lidenbrock fonctionne par la désinvolture de l'acte : c'est la manière dont les objets inertes, n'ayant pas la vulnérabilité humaine, peuvent effectuer la descente, et Lidenbrock, toujours plus soucieux de sa priorité (la verticale) que de quelconques précautions, n'y voit que peu de différence. Lidenbrock est défini par l'attrait d'une chute qui serait la seule manière d'arriver mais aussi la garantie du trépas ; il n'aura ni l'un ni l'autre.

Dans notre introduction, nous avons proposé que la courbe du voyage vernien figure « l'essor triomphant des ambitions humaines, puis l'arrondissement de la trajectoire suite à une gradation des difficultés rencontrées... », et que certains segments constitutifs des romans verniens reproduisent de manière fractale ce schéma. La partie « horizontale » évidente du voyage au centre de la terre est la traversée maritime, mais d'après ce qui précède, on peut s'attendre à des « horizontales locales », ou autres segments localisés du schéma global, y compris, par exemple, une chute pendant l'« ascendante » du voyage, etc., tout comme, en géométrie, la pente moyenne d'une courbe peut être positive même si la courbe fluctue en dents de scie ou d'autre façon. Ces changements locaux peuvent être des obstacles au sens général, ou une modification littérale de la géométrie du trajet.

---

<sup>41</sup> *VCT*, ch. XVII, p. 132-133.

La première « horizontale » significative du parcours a lieu peu après l'arrivée au « sol de l'île », c'est-à-dire au niveau de la mer dans la cheminée du Sneffels<sup>42</sup> ; il s'agit du fameux carrefour où le professeur commettra une erreur lourde de conséquences. Elle est précédée par une sorte d'entracte, qui annonce de très loin la gigantesque caverne :

« [...] Marchons ! marchons ! »

Il aurait dit plus justement « glissons », car nous nous laissons aller sans fatigue sur des pentes inclinées. C'était le *facilis descensus Averni* de Virgile. La boussole, que je consultais fréquemment, indiquait la direction du sud-est avec une imperturbable rigueur. Cette coulée de lave n'obliquait ni d'un côté ni de l'autre. Elle avait l'inflexibilité de la ligne droite.

[...] Nous étions dans une sorte de caverne où l'air ne manquait pas. Au contraire. Certains souffles arrivaient jusqu'à nous. Quelle cause les produisait ? A quelle agitation atmosphérique attribuer leur origine ? (p. 140-141)

L'*Enéide* de Virgile dit qu'il est aisé de descendre dans l'Averne, qui désigne à la fois le lac de ce nom et les Enfers (*Averni* étant le pluriel d'*Averno*) ; Verne présage à la fois le « lac » souterrain et les aspects plus infernaux du voyage. La « glissade », moyennant le renversement demandé par la direction du voyage, correspond bien à la phase ascendante, où le protagoniste a le plus de contrôle sur son itinéraire, le plus d'espoir d'arriver à destination, et où sa progression est globalement la plus rapide ou la plus aisée. La gravité tirant vers le bas, même un effort quasi-nul – le fait de se laisser glisser passivement, au lieu de marcher, qui serait un mode de locomotion *active* – suffit à avancer. Ceci est un autre aspect antonyme d'*Autour de la Lune*, où le projectile doit « grimper » en permanence contre la gravité terrestre, en état de diminution perpétuelle de vitesse, jusqu'à sa quasi-annulation au « point d'égale attraction ». La gravité terrestre s'annule aussi en son centre, mais d'ici là, elle aura été continuellement favorable à la descente. La rectitude de la galerie suivie par Lidenbrock peut être interprétée de plus d'une manière. On peut, rejoignant ce qui vient d'être dit, y voir un autre signe que jusqu'ici le voyage a les faveurs des éléments naturels, qui prennent les caractéristiques d'un chemin fait de main d'homme ; en même temps, une ligne rigoureusement droite fait aussi penser à la rigueur mathématique des trajectoires naturelles<sup>43</sup>, par

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 138.

<sup>43</sup> On rejoint alors le commentaire de M. Serres sur *Le Chancellor* :

« *Le Chancellor* est immobile. [...] Une quatrième [surface] se dessine jusqu'au nouveau point stationnaire où le bateau, glissant sur le radier de pierre et revenant dans le bassin, reste en prison, tranquille sur sa darse. Puis une cinquième, jusqu'en état d'immobilité, entre deux eaux. Et ainsi de suite. Leibniz [...] cherchait autrefois, dans la chute, un ensemble de lois mécaniques, propres à expliquer la création [...] Il observait, à ce propos, que

opposition avec le cheminement normalement tortueux d'un voyage ordinaire à pied, et cette ligne droite peut aussi préfigurer la verticale suivant laquelle les voyageurs seront éjectés à travers la cheminée du volcan. Lidenbrock, Hans et Axel arrivent finalement à la caverne « où l'air ne manquait pas » et où des souffles leur parviennent ; on ne nous en fournit pas d'explication. Prémonition mise à part – et c'en est sans doute une, participant, notamment lors d'une deuxième lecture du roman, à la tension narrative –, il ne paraît pas très plausible que ces souffles proviennent de l'immense cavité située trente lieues plus bas et qui, d'ailleurs, ne s'étend peut-être pas jusqu'en dessous de l'Islande, puisque les voyageurs en atteindront le (ou l'un des) rivage loin dans le sud-est. Il est possible que ce détail soit le résultat d'un premier jet qui n'aurait pas eu de suites narratives mais dont un « vestige » aurait été épargné dans le texte (c'est, après tout, un roman de fossiles...), un peu comme le grain de plomb dans le corps du pécarie de *L'Île mystérieuse*, que le roman doit à *L'Oncle Robinson*<sup>44</sup>.

La bifurcation qui survient au début du chapitre XIX représente un premier degré de difficulté, qui, tout en s'intégrant dans la progression générale vers le centre, va en causer une « horizontalisation » temporaire. L'on est parvenu « à l'extrémité de la cheminée », et face aux deux chemins possibles, Lidenbrock prend arbitrairement vers l'est. « D'ailleurs, toute hésitation devant ce double chemin se serait prolongée indéfiniment [...] La pente de cette nouvelle galerie était peu sensible, et sa section fort inégale [...] nous nous glissions en rampant à travers d'étroits boyaux » (p. 144). Le déroulement favorable du voyage avant le carrefour se caractérise par l'unicité du chemin possible et la quasi verticalité de sa pente ; en ramenant à deux les choix de directions à prendre, la galerie crée le risque d'une « horizontale éternelle », qui sera résolue par l'épreuve de la soif. Curieusement, la prochaine horizontale significative – l'égarement d'Axel – sera d'une certaine manière l'opposée de celle-ci, puisque la solution viendra de la réalisation que *tous* les chemins (ceux qui descendent, du moins) mènent au bon endroit<sup>45</sup>.

Symboliquement, le texte offre deux indices qui préviennent contre le choix de Lidenbrock : contrairement au chemin jusqu'ici suivi, la galerie n'est ni rigoureusement

---

la chute était une loi de *maximum*. Livré à soi-même, un corps emprunte toujours *le plus* court chemin, vers le point *le plus* bas. [...] tout se passait, dans le monde des choses, par *extrema*. » (*Jouvences*, p. 119)

<sup>44</sup> Voir la notice par Marie-Hélène Huet sur l'Île (*op. cit.*, p. 1124-1125). Citons aussi D. Compère : « L'existence de deux versions successives de ce roman explique certaines invraisemblances relevées parfois dans *L'Île mystérieuse*, en particulier celle du grain de plomb trouvé dans le corps du pécarie, épisode que les balles électriques de Nemo rendent impossible. » (*Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 88)

<sup>45</sup> *VCT*, ch. XXVIII, p. 194.

droite, ni descendante (ou pas beaucoup) : elle a une « section fort inégale » et une pente « peu sensible » ; c'est l'opposé d'un trajet direct vers le centre de la terre. On peut même dire que le chemin à présent résiste activement à l'avance des voyageurs, puisqu'à présent ils doivent « se glisser en rampant » à travers d'étroits boyaux. Ce dernier mot suggère une personnification de la Terre, de la nature que les voyageurs tentent de pénétrer, mais en même temps un milieu hostile, où ils seraient en danger de se perdre dans une sorte de système digestif, les viscères granitiques de la Terre. Mais Lidenbrock ne se laisse pas arrêter par de telles considérations, ce qui est davantage confirmé plus loin :

« Pourvu, pensai-je, que le vieux volcan ne vienne pas à se reprendre d'une fantaisie tardive ! »

Ces réflexions, je ne les communiquai point à l'oncle Lidenbrock ; il ne les eût pas comprises. Son unique pensée était d'aller en avant. Il marchait, il glissait, il dégringolait même, avec une conviction qu'après tout il valait mieux admirer. [...] Nous n'avions à redouter ni froid, ni visite importune. Les voyageurs qui s'enfoncent au milieu des déserts de l'Afrique, au sein des forêts du nouveau monde, sont forcés de veiller les uns sur les autres pendant les heures du sommeil. Mais ici, solitude absolue et sécurité complète<sup>46</sup>.

On retrouve ici la notion d' « idée fixe » ne laissant guère la place à des inquiétudes rationnelles ou irrationnelles, en des termes qui rappellent à nouveau l'idée fixe de Cyrus Smith, citée plus haut. La gradation « il marchait, il glissait, il dégringolait même » semble rapprocher la trajectoire de Lidenbrock d'une chute libre ; il tend vers un idéal de progression à vitesse maximale, et qu'il se contente d'approcher seulement, dans la limite de ce que le chemin lui permet.

L'allusion aux voyageurs tentant de traverser les zones hostiles d'Afrique et d'Amérique anticipe l'intérêt omniprésent de Verne pour ce thème, qui s'exprimera dans des romans tels *Les Enfants du capitaine Grant*, *Un capitaine de quinze ans* ou *Le Superbe Orénoque*, dans lesquels non seulement les personnages traversent ces contrées mais ils instruisent le lecteur sur les explorateurs réels ayant effectué des exploits similaires. Verne ne cessera de comparer l'extrême difficulté et le péril des voyages d'exploration par moyens traditionnels avec la tranquillité et le confort des moyens – fictifs, mais inspirés de la science contemporaine – utilisés dans ses romans pour atteindre des lieux réputés inaccessibles à l'homme. On pense aux assurances du docteur Fergusson sur les qualités de son ballon<sup>47</sup>, au calme et à la liberté du fond des mers chantés par Nemo<sup>48</sup>, au boulet de la Columbiad que l'auteur déclare

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 146.

<sup>47</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. III, p. 20-22.

<sup>48</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X p. 125 et ch. XIII p. 153.

supérieur même au ballon<sup>49</sup> ... Dans tous ces cas successifs, un nouveau mode de locomotion ou un nouveau *milieu* à explorer est présenté comme idéal : au *Centre de la Terre* ce sont les entrailles du globe qui sont décrites comme le champ d'exploration par excellence, dénué (pour le moment, et en apparence) des périls de la surface ; le ballon paraît supérieur à la locomotive, au navire ou au muscle humain ou animal comme moyen de transport ; et le sous-marin *Nautilus* supplante le bâtiment de surface comme moyen plus sûr de traverser les océans – et bien entendu, toutes ces affirmations, prononcées avec une certaine confiance vers le début du récit, sont remises en question par les péripéties ultérieures, dans chaque roman. *VCT* établit peut-être une dichotomie plus fondamentale entre le monde de la surface et le monde « subterrestre » ; il est possible que le développement en trois dimensions, donc plus vaste, des profondeurs du globe, soit supérieur aux yeux de l'auteur de la même manière que l'océan aérien dans *Robur*, et peut-être davantage puisque, à condition de ne pas être entièrement en fusion, il offre plus d'espace encore que l'atmosphère. La vie souterraine semble liée à une condition d'initiation supérieure, de prospérité, voire de longévité extrême (*Les Indes noires*). De plus, le héros troglodyte accède à cette condition par assimilation dans l'élément rocheux<sup>50</sup> (« En notre qualité de fossiles... », dit Axel au début du chapitre XXV), il s'y incruste : par exemple, quand le *Nautilus* se trouve bloqué dans la crypte de l'île Lincoln, Nemo commence son rôle de divinité insulaire ; il a payé la divinité de sa mobilité.

Suite au choix erroné de Lidenbrock au « carrefour », les signes de son erreur s'accroissent progressivement, jusqu'à la confirmation concrète, sous la forme de l'« impasse » :

[...] Nous suivions un chemin de lave comme la veille. [...] Le tunnel, au lieu de s'enfoncer dans les entrailles du globe, tendait à devenir absolument horizontal. Je crus remarquer même qu'il remontait vers

---

<sup>49</sup> « Où auraient-ils, pour dormir, trouvé un lieu plus calme, un milieu plus paisible ? Sur terre, les maisons des villes, les chaumières des campagnes, ressentent toutes les secousses imprimées à l'écorce du globe. Sur mer, le navire, ballotté par les lames, n'est que choc et mouvement. Dans l'air, le ballon oscille incessamment sur des couches fluides de densités diverses. Seul, ce projectile, flottant dans le vide absolu, au milieu du silence absolu, offrait à ses hôtes le repos absolu [...] » (*De la Terre à la Lune*, t. II, ch. III, p. 265).

<sup>50</sup> Élément dont la prédominance peut être contestée par endroits. Daniel Compère commente ainsi ce même chapitre XIX, où les voyageurs traversent des galeries évoquant l'architecture gothique :

« Dans un voyage souterrain, on pourrait s'attendre à ce que, parmi les éléments naturels, la terre tienne la place la plus importante. Curieusement, elle est reléguée à l'arrière-plan au profit du feu et de l'eau. [...] Mais ces mots n'ont pas ici de connotations religieuses et ne transforment pas toute grotte en un lieu sacré. Ils sont utilisés à titre de comparaison, pour souligner la beauté du monde souterrain et rapprocher cet inconnu du connu. » (*Un voyage imaginaire...*, section « Le jeu des éléments », p. 62-63)

la surface de la terre. [...] Mes pieds, habitués au sol dur des laves, foulèrent tout à coup une poussière faite de débris de plantes et de coquilles.

[...] –Mais n'en concluez-vous pas ?...

–Ce que tu conclus toi-même ? Si. Parfaitement. [...] Il est possible que je me sois trompé ; mais je ne serai certain de mon erreur qu'au moment où j'aurai atteint l'extrémité de cette galerie.

[...] Il attendait deux choses : ou qu'un puits vertical vînt à s'ouvrir sous ses pieds, [ou] qu'un obstacle l'empêchât de continuer cette route. Mais le soir arriva sans que cette espérance se fût réalisée. [...] Mon oncle contenait à peine l'impatience que lui causait l'horizontalité de la route. Les ténèbres [...] empêchaient d'estimer la longueur de la galerie, et je commençais à la croire interminable, quand soudain, à six heures, un mur se présenta inopinément à nous. [...] Nous étions arrivés au fond d'une impasse<sup>51</sup>.

L'« horizontalité » passe ici du métaphorique au littéral ; le tunnel est un compas des fortunes du voyage, et une pente montante ne peut qu'être un avertissement, même si, rationnellement, une galerie qui monte pendant un temps peut tout aussi bien descendre plus tard « jusqu'au centre de la terre ». Lidenbrock préfère ignorer ce « signe » et attendre une résolution plus directe, soit par la « verticale » qu'il souhaite, soit par l'obstacle physique ; Axel, de son côté, trouve suffisant de s'appuyer sur l'inférence plus indirecte, à savoir la présence de fossiles dans les galeries traversées, prouvant que les voyageurs « tournent le dos au massif granitique » (p. 148) où l'eau peut être rencontrée.

Le pari de Lidenbrock est bien entendu fort risqué, puisque la nature peut « jouer le jeu de l'horizontalité » sur des distances trop longues pour les provisions des voyageurs ; toutefois l'impasse requise se présente (vers le 4 ou le 5 juillet, autant que l'on peut le déduire du texte ; ils reviennent à la jonction vers le 8), à un moment que l'on pourrait qualifier de critique – ni tellement tardif que l'épuisement des vivres rende impossible de rebrousser chemin et de chercher de l'eau, ni tellement prompt que le retour jusqu'à la surface sans renouvellement d'eau soit concevable – de ce point de vue, le point de non-retour est largement dépassé. Comme guidé malgré lui par les signes d'approbation ou de réprobation donnés par l'intérieur du globe, Lidenbrock se remet à rencontrer des indices favorables dès qu'il revient au carrefour (comme le fait que la nouvelle galerie soit bien en pente descendante) et prend la voie précédemment ignorée :

[...] j'ai été reconnaître la conformation de cette galerie. Elle s'enfonce directement dans les entrailles du globe, et, en peu d'heures, elle nous conduira au massif granitique. Là, nous devons rencontrer des sources abondantes. [...] Quand Colomb a demandé trois jours à ses équipages pour trouver les terres

---

<sup>51</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XIX-XX, p. 146-155.

nouvelles, ses équipages, malades, épouvantés, ont cependant fait droit à sa demande [...] Moi, le Colomb de ces régions souterraines, je ne te demande qu'un jour encore<sup>52</sup>.

L'analogie avec Colomb est frappante par sa pertinence : le voyage de Colomb se fait lui aussi sur une étendue (d'eau) pour la plus grande partie inconnue, sans nulle garantie de rencontrer la terre avec la rapidité escomptée – et de fait, on sait que la distance parcourue par Christophe Colomb à travers l'Atlantique avant d'atteindre l'île de San Salvador dépassait de loin celle qu'il s'attendait à franchir pour atteindre « les Indes ».

Mais même si le changement de route aboutit bien à un changement des fortunes du voyage, cela ne se fait pas sans d'abord passer par une sorte de « point mort », une nouvelle horizontale locale où la progression semble être définitivement stoppée vers la fin du chapitre XXII par le manque d'eau et l'épuisement d'Axel, ce dernier se traduisant littéralement par une « chute » (« Je poussai un cri et je tombai ») : il tombe et perd connaissance, cependant que l'oncle lui-même admet que « tout est fini ». Axel déclare lui-même « mourir » en tombant, et lorsqu'il « renaît », il règne « un silence de tombeau ». La profondeur de l'échec et l'impossibilité de s'en relever sont soulignés par la formidable épaisseur de l'écorce terrestre surplombant le point atteint par les voyageurs, autrement dit la longueur de la « route ascendante » à prendre pour revenir à la surface. La seule solution concevable, symboliquement, est de *descendre davantage*, et c'est ce que fait Hans. Il est intéressant de noter l'usage de la direction prise par le guide comme « boussole morale » par Axel pour juger des intentions mauvaises ou altruistes de Hans : les quitter pour *remonter* signifie l'abandon lâche ; *descendre* signifie que ces soupçons sont infondés. Les « murmures » qu'aurait entendu Hans<sup>53</sup> rappellent les mystérieux « souffles » perçus plus tôt par Axel, de la même manière que la source d'eau qui sera bientôt trouvée préfigure la découverte, plus tard, d'une étendue d'eau bien plus grande, la mer Lidenbrock. Nous pouvons interpréter l'épisode de la découverte de cette source comme une « fractale », avec sa montée, sa phase horizontale et sa descente :

–Vatten », répondit le chasseur

[...] Où ? En bas ! [...] J'entendis distinctement un son... [...] c'est le mugissement d'un torrent. [...] Il augmentait sensiblement. Le torrent, après s'être longtemps soutenu au-dessus de notre tête, courait maintenant dans la paroi de gauche, mugissant et bondissant. Je passai fréquemment la main sur le roc, espérant y trouver des traces de suintement ou d'humidité. Mais en vain. [...] Bientôt même il fut constant que, si notre marche continuait, nous nous éloignerions du courant dont le murmure tendait à

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, fin du ch. XXI, p. 160.

<sup>53</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 164-165.

diminuer. [...] Hans s'arrêta à l'endroit précis où le torrent semblait être le plus rapproché. [...] les eaux couraient à deux pieds de moi [...] Mais un mur de granit nous en séparait encore. [...] Je compris qu'il cherchait le point précis où le torrent se faisait entendre plus bruyamment. [...] je le vis saisir son pic pour attaquer la roche elle-même [...] Rien de plus dangereux que de donner un coup de pioche dans cette charpente du globe. Et si quelque éboulement allait se produire qui nous écraserait !

[...] Je me tordais d'impatience ! Mon oncle voulait employer les grands moyens [...] soudain un sifflement se fit entendre. Un jet d'eau s'élança de la muraille et vint se briser sur la paroi opposée.

Hans, à demi renversé par le choc, ne put retenir un cri de douleur. [...] La source était bouillante.

–Pourquoi nous entêter à boucher cette ouverture ?

[...] –Eh bien, laissons couler cette eau ! Elle descendra naturellement et guidera ceux qu'elle rafraîchira en route !<sup>54</sup>

Comme en d'autres endroits de l'œuvre vernienne où le « verbe » déclenche l'action ou le phénomène qu'il annonce, le mot *vatten* (« eau ») est le coup d'envoi de la « balistique locale » où nous suivons les voyageurs jusqu'à la découverte de l'eau ; c'est l'équivalent miniature de la détonation de la Columbiad, ou de l'exclamation « Au centre du globe ! » de Lidenbrock à fin du chapitre XVI, avant de s'enfoncer dans la cheminée centrale du Sneffels. L'« ascendante » de cette fractale se produit par intensification progressive des signes d'approche de la source recherchée : Axel entend d'abord un son, puis l'identifie comme étant le mugissement d'un torrent, le sent se rapprocher au point de s'attendre à une progression supplémentaire (et non réalisée) par « suintement » d'eau à travers la paroi. Puis se produit l'« horizontale » c'est-à-dire une stagnation de la tentative de se rapprocher encore de la source : en avançant encore, on s'en éloigne ; en demeurant au même endroit, on en reste séparé par « deux pieds » de roc, d'où le désespoir momentané d'Axel. Hans brise ce statu quo en faisant intervenir *l'industrie humaine*, sous la forme assez archétypale de la saisie d'un pic pour entamer la roche. On préfigure aussi l'usage des « grands moyens » par l'oncle Lidenbrock, qui effectivement les utilisera lors d'un autre épisode d'immobilisation, à la fin du roman, en employant les explosifs – mais cette fois-là les conséquences seront très différentes. Et sans surprise, la résolution se traduit par une « chute » symbolique : Hans réussit à mettre à jour la source, mais il est « renversé » par son jaillissement, il *tombe*. La conclusion de l'épisode réutilise un autre de nos concepts familiers : le ruisseau Hans-bach devient une boussole qui désormais guide l'itinéraire des voyageurs (et, par son nom, double explicitement Hans, lui-même guide de l'expédition).

La découverte de l'eau débloque l'« horizontale locale » où se trouvait le voyage, à la fois par le danger concret du manque d'eau et par l'aller et retour (sans aucun progrès vers le bas)

---

<sup>54</sup> *VCT*, ch. XXIII, p. 165-170.

à partir de la bifurcation, et le « marchons ! marchons ! » auquel Axel répondait plus tôt par « glissons ! » se répète au début du chapitre XXII. Conformément à la manière dont il s'est proposé de « faire de la science » dans ses romans, Verne donne la théorie – à travers le narrateur qui résume les hypothèses sur l'origine des couches géologiques et des galeries souterraines – et la fait suivre par la pratique, sa version hyperbolique<sup>55</sup> et idéalisée qui est la sienne dans l'œuvre :

Or, jamais minéralogistes ne s'étaient rencontrés dans des circonstances aussi merveilleuses pour étudier la nature sur place. Ce que la sonde, machine inintelligente et brutale, ne pouvait rapporter à la surface du globe de sa texture interne, nous allions l'étudier de nos yeux, le toucher de nos mains. (p. 161)

L'image fait vaguement penser à l'idée d'« avaler le médecin » que suggérera bien plus tard Richard Feynman, dans sa conférence de 1959 *There's Plenty of Room at the Bottom* (« Il y a de la place en bas ») sur les perspectives de la miniaturisation, grâce auxquelles, à défaut d'envoyer littéralement un chirurgien en miniature dans le corps humain, il serait possible d'y introduire des sondes et machines de haute dextérité. Ce sont les entrailles de la terre et non celles de l'organisme humain qui sont explorées ici, mais le concept est similaire : la possibilité d'aller « sur place » implique une plus grande liberté d'investigation. L'expression « toucher de nos mains », allusion transparente à Saint-Thomas (qui est mentionné dans le roman) fait se côtoyer les notions scientifiques et religieuses, et réitère la dimension quasi mystique de l'exploration de la nature par les sciences positives.

La narration s'accélère quelque peu au chapitre XXIV, du moins au niveau de la progression géographique, car les jours ne défilent pas sensiblement plus vite, et les indications d'une profondeur accrue se succèdent : deux lieues et demie le 10 juillet (p. 172), sept lieues le 15 (p. 174), moment marquant le passage au-delà des régions souterraines situées sous l'Islande, vers le plancher de l'Atlantique même ; enfin seize lieues sous terre le 19 juillet (p. 176). L'arrivée à cette profondeur particulière, outre sa désignation comme étant la limite inférieure de la croûte terrestre, a une autre dimension symbolique, surtout relativement à la symétrie de ce voyage souterrain par rapport au voyage Terre-Lune : ces seize lieues sont aussi, dans *De la Terre à la Lune*, l'épaisseur attribuée à l'atmosphère terrestre<sup>56</sup>. Comme le projectile dépassant les limites de l'atmosphère, Lidenbrock et ses compagnons viennent de

---

<sup>55</sup> Ainsi pour Christian Chelebourg, « L'espace de *Voyage au centre de la Terre* fait l'objet d'une progressive déréalisation porteuse d'enseignements sur la manière dont le romancier articule la science à l'espace. Chez lui, tandis que le contenu didactique obéit à un tropisme académique, le décor du voyage travaille à teinter la fiction aux couleurs de l'extraordinaire. » (*Jules Verne, la science et l'espace*, p. 26)

<sup>56</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. VIII, p. 98.

dépasser une « borne » du voyage vers le centre de la Terre qui est son homologue exact, à égale distance *vers le bas*.

L'échange entre Axel et Lidenbrock lors de la prise des « notes quotidiennes » du second est l'occasion pour le professeur, adversaire des théories de la chaleur centrale, d'exprimer une dérision<sup>57</sup> qui est peut-être celle de l'auteur lui-même (qui, tout en glorifiant les sciences, s'est toujours permis un regard occasionnellement amusé sur elles). Il effectue ainsi la soustraction littérale de la température observée à celle – de quinze cents degrés – qui « aurait dû » exister à cette profondeur, et comptabilise ironiquement l'erreur de prédiction des scientifiques. Verne, d'ailleurs, est loin de désavouer la chaleur centrale, comme il le montre à travers des indices tel le geyser d'eau bouillante et, plus immédiatement, les spéculations d'Axel sur des propriétés isolantes de la cheminée volcanique. L'attitude d'Axel, comme cela réapparaît bien plus vivement avec la rencontre du berger des mastodontes, est celle de la lutte chez un même individu de visions du monde différentes ainsi que de données concrètes qui daignent rarement trancher de manière définitive en faveur d'une idée préconçue ou d'une autre.

Cette distance de seize lieues est bien entendu dérisoire par rapport à l'ambition finale du voyage. On sait que, dans le meeting de *De la Terre à la Lune*, la traversée des seize lieues d'atmosphère est l'un des obstacles présentés par le capitaine Nicholl à Michel Ardan ; ici, Jules Verne injecte une dose de réalisme en contrepoint à la désinvolture de Lidenbrock, par la voix du « Nicholl du *Centre de la terre* », Axel :

[...] A continuer ainsi, nous mettrons donc deux mille jours, ou près de cinq ans et demi à descendre !  
[...] Sans compter que, si une verticale de seize lieues s'achète par une horizontale de quatre-vingts, cela fera huit mille lieues dans le sud-est et il y aura longtemps que nous serons sortis par un point de la circonférence avant d'en atteindre le centre !

-Au diable tes calculs ! répliqua mon oncle avec un mouvement de colère. Au diable tes hypothèses !  
Sur quoi reposent-elles ? Qui te dit que ce couloir ne va pas directement à notre but ?

---

<sup>57</sup> « -Mais c'est l'extrême limite assignée par la science à l'épaisseur de l'écorce terrestre. [...] Et ici, suivant la loi de l'accroissement de la température, une chaleur de quinze cents degrés devrait exister.

-“Devrait”, mon garçon.

-Et tout ce granit ne pourrait se maintenir à l'état solide et serait en pleine fusion.

-Tu vois qu'il n'en est rien et que les faits, suivant leur habitude, viennent démentir les théories.

[...] -Qu'indique le thermomètre ?

-Vingt-sept degrés six dixièmes.

-Il s'en manque donc de quatorze cent soixante quatorze degrés quatre dixièmes que les savants n'aient raison. Donc l'accroissement proportionnel de la température est une erreur. Donc Humphry Davy ne se trompait pas. » (*VCT*, ch. XXV, p. 177)

[...] -Il t'est permis de te taire, Axel, quand tu voudras déraisonner de la sorte. »

[...] -Mais cette densité augmentera sans doute ?

[...] mais, dites-moi, cet air ne finira-t-il pas par acquérir la densité de l'eau ? [...] Comment descendrons-nous alors ?

-Eh bien, nous mettrons des cailloux dans nos poches.

[...] Je n'osai pas aller plus avant dans le champ des hypothèses, car je me serais encore heurté à quelque impossibilité qui eût fait bondir le professeur.

Il était évident, cependant, que l'air, sous une pression qui pouvait atteindre des milliers d'atmosphères, finirait par passer à l'état solide, et alors, en admettant que nos corps eussent résisté, il faudrait s'arrêter, en dépit de tous les raisonnements du monde. [...] Mon oncle m'aurait encore riposté son éternel Saknussem, précédent sans valeur, car, en tenant pour avéré le voyage du savant Islandais, il y avait une chose bien simple à répondre : [Au] XVI<sup>e</sup> siècle, ni le baromètre ni le manomètre n'étaient inventés ; comment donc Saknussem avait-il pu déterminer son arrivée au centre du globe ?<sup>58</sup>

Lidenbrock se trouve cerné, intellectuellement parlant, par le *reductio ad absurdum* de son neveu, et par des arguments strictement mathématiques, donc à première vue irréfutables<sup>59</sup> : le caractère indirect de sa descente (« montée ») mène à un piège géométrique bien simple, lié à la forme sphérique de la Terre, qui le fera tout simplement ressortir d'un autre côté – autrement dit transformer la descente vers le centre en montée vers un autre lieu géographique à la surface – si son angle de descente demeure trop faible. La trajectoire oblique, insuffisamment verticale, se transforme donc, une fois *prolongée par la pensée*, en une « horizontale *de facto* », puisqu'à long terme elle ne le rapproche plus de son objectif.

Un raisonnement au mécanisme exactement semblable est amorcé, mais non abouti à sa dérangeante conclusion par un Axel encore un peu timoré, appliqué à l'air de plus en plus dense dans lequel se meuvent les voyageurs : l'« horizontale », le « mur » qui est déduit du prolongement de cette expérience de pensée consiste en l'atteinte d'une telle pression que l'air deviendrait liquide, voire solide et donc impossible à pénétrer ou même à survivre. Probablement par coïncidence, le déterminisme sur lequel compte l'homme est miné – « en dépit de tous les raisonnements du monde », nous dit Axel – par un facteur lié à l'atmosphère,

---

<sup>58</sup> *Ibid.*, ch. XXV, p. 178-180.

<sup>59</sup> Strictement parlant, le raisonnement est faux : en supposant que Lidenbrock se serve d'un fil à plomb pour constater les pentes du trajet, une « hypoténuse » prolongée à l'extrême – si elle ne cesse de descendre – ne finirait pas par ressortir en un autre point de la surface terrestre, mais se transformerait en une sorte de spirale descendant lentement vers le centre. Cela vient du fait que, la Terre étant sphérique et le « bas » pointant toujours vers le centre, les droites en deviennent des courbes. Lidenbrock ne serait donc pas « ressorti aux antipodes », mais il aurait mis des éternités à arriver.

siège de l'imprévisibilité, tout comme l'erreur de Barbicane au début de *De la Terre à la Lune* consiste à négliger le frottement atmosphérique.

Enfin, le coup de grâce est délivré par une troisième attaque de la raison lucide contre l'optimisme (par ailleurs fort irritable) du professeur : l'argument technologique, selon lequel Arne Saknussemm n'aurait pu savoir – en l'absence d'un manomètre – qu'il avait atteint le centre du globe. La revendication du cryptogramme – « et tu arriveras au centre de la Terre » –, dès lors, et en la supposant seulement partiellement véridique, revêt un sens plus vague, plus archétypal : le « centre de la terre » n'est plus un point mathématique précis, mais un « royaume », défini par le simple fait d'être très, très en-dessous de toute profondeur précédemment atteinte par l'homme, comme l'expression « l'abîme », avec un article défini, pour désigner les profondeurs du globe en général, et que nous rencontrerons plus tard.

La transition entre la phase favorable, « ascendante » du voyage et l'horizontale marquée par la traversée de la mer Lidenbrock s'effectue via un test, une mort symbolique qui permettra à Axel de renaître à un rôle plus actif dans l'expédition, culminant vers la fin lorsque c'est quasiment lui – et non Lidenbrock – qui, peu ou prou, prend les décisions. Nous pouvons schématiser le processus comme deux « fractales », avant et après la mort symbolique. Axel doit effectuer un voyage en miniature se terminant les deux fois par une violente Chute où sa mort aurait été fort possible et où sa survie est en grande partie due à la chance, même si un peu de physique y joue aussi un rôle. Examinons la première fractale :

Le 7 août, nos descentes successives nous avaient amenés à une profondeur de trente lieues [...] Tout à coup, me retournant, je m'aperçus que j'étais seul. [...] Je revins sur mes pas. [...] Personne. J'appelai. Point de réponse. [...] Je remontai [...] j'ai un moyen sûr de ne pas m'égarer, un fil pour me guider dans ce labyrinthe, et qui ne saurait casser, mon fidèle ruisseau [...] Je foulais un granit sec et raboteux ! Le ruisseau ne coulait plus à mes pieds !

J'étais enterré vif [...] Il est évident qu'à ce moment une bifurcation de la galerie s'ouvrit devant moi, tandis que le Hans-bach, obéissant aux caprices d'une autre pente, s'en allait avec mes compagnons vers des profondeurs inconnues !

Comment revenir ? Des traces, il n'y en avait pas. [...] Ma situation se résumait en un seul mot : perdu ! [...] Mais fallait-il monter ou descendre ? Monter évidemment ! monter toujours ! [...] je reconnus bientôt que cette galerie ne pouvait me ramener à la bifurcation. Elle était sans issue. Je me heurtai contre un mur impénétrable, et je tombai sur le roc. [...] Perdu dans ce labyrinthe dont les sinuosités se croisaient en tous sens [...] Et chose, étrange, il me vint à la pensée que, si mon corps fossilisé se retrouvait un jour, sa rencontre à trente lieues dans les entrailles de la terre soulèverait de graves questions scientifiques ! [...] Ma lampe s'était faussée en tombant. [...] Je regardai le courant lumineux s'amointrir dans le serpent de l'appareil. [...] Enfin une dernière lueur trembla dans la lampe. [Je] l'aspirai du

regard, je concentrai sur elle toute la puissance de mes yeux, comme sur la dernière sensation de lumière qu'il leur fût donné d'éprouver, et je demeurai plongé dans les ténèbres immenses. [...] Alors ma tête se perdit [...] Je me pris à fuir, précipitant mes pas au hasard dans cet inextricable labyrinthe, descendant toujours [...] attendant toujours que quelque muraille vînt offrir à ma tête un obstacle pour s'y briser !

Où me conduisit cette course insensée ? Je l'ignorerai toujours. Après plusieurs heures, [à] bout de forces, je tombai comme une masse inerte le long de la paroi, et je perdis tout sentiment d'existence !<sup>60</sup>

Il y a d'abord accélération du récit, qui amène les voyageurs de seize à trente lieues sous terre en peu de volume textuel, et aussi par une progression fractale : les descentes « successives » se ressemblant par la direction et la forme et étant de simples modèles de la trajectoire à plus large échelle, la seule référence à une telle « série » peut fonctionner comme raccourci narratif qui amène le lecteur rapidement au prochain moment important de l'intrigue. A cause de la focalisation interne centrée sur Axel, il y a « ellipse » de l'intervalle laissé sans explication définitive pendant lequel le neveu est séparé de son oncle et du guide Hans : la rupture est perçue brutalement, après sa pleine réalisation. Le ruisseau Hans-bach décrit comme un « fil » – un fil d'Ariane, peut-on dire – donne un arrière-plan mythologique au texte et renforce l'interprétation des indices textuels des pages suivantes comme ceux d'une mort rituelle du personnage.

L'immobilisation d'Axel, la nouvelle horizontale locale, est là aussi causée par un carrefour, par une bifurcation non remarquée qui l'aurait séparé de ses compagnons à son insu – et comme celle qui avait piégé son oncle précédemment, elle se conclut par l'atteinte d'une impasse. Ses réflexions sur la découverte de son corps à des lieues sous terre, et aux questions paléontologiques qu'elle provoquerait, anticipe bien entendu sur les fossiles que l'on trouvera dans la grande caverne – et rétrospectivement, remet en relief sa propre comparaison de la péninsule terminée par le Sneffels à une « rotule », prémonition des ossements, et des monstres antédiluviens bien réels, qu'Axel rencontrerait très loin en-dessous du Sneffels. Le corps d'Axel découvert longtemps après dans les profondeurs est un avatar à l'état hypothétique du corps de l'homme antédiluvien du chapitre XXXVIII.

Nous rencontrons encore une fois une tournure phrastique similaire au fameux « Regarde de tous tes yeux, regarde » (*Michel Strogoff*) ; comme Michel Strogoff avant que la lame chauffée à blanc frôle ses yeux pour l'aveugler, Axel est sur le point de perdre la vue, dans un certain sens, par extinction de sa lampe dans un milieu où il n'y a nulle lumière naturelle. Le fait qu'Axel se précipite « au hasard » dans le labyrinthe souterrain, outre la ressemblance supplémentaire avec le mythe du Minotaure, Ariane et Thésée (définie par l'absence plutôt

---

<sup>60</sup> *VCT*, ch. XXVI-XXVII, p. 182-188.

que la présence du fil conducteur permettant de sortir du labyrinthe), rejoint encore notre idée de contingence du sauvetage du personnage. Enfin vient la « mort », signalée par la « [perte de] tout sentiment d'existence », et par la fin du chapitre (XXVII) qui constitue elle-même une sorte de transition paratextuelle vers la nouvelle vie. Débute alors la seconde « fractale » :

[...] un bruit violent vint frapper mon oreille. Il ressemblait au roulement prolongé du tonnerre [...] J'écoutai encore [...] mon oreille [...] crut surprendre des vagues paroles [...] En me portant même à quelques pieds plus loin le long de la muraille, j'entendis distinctement.

[...] « A moi ! criai-je de toutes mes forces, à moi ! »

Il faut qu'il y ait là un effet d'acoustique tout particulier ! [...] Pour me faire entendre, il fallait précisément parler le long de cette muraille qui servirait à conduire ma voix comme le fil conduit l'électricité.

[...] « Axel, Axel ! est-ce toi ? »

[...] « Mais faut-il monter ou descendre ? »

[...] « Descendre [...] Nous sommes arrivés à un vaste espace, auquel aboutissent un grand nombre de galeries [...] il semble que toutes ces fentes, ces fractures du globe, rayonnent autour de l'immense caverne que nous occupons. [...] En route, mon enfant, en route ! »

[...] Je me levai donc. [...] La pente était assez rapide. Je me laissai glisser.

Bientôt la vitesse de ma descente s'accrut dans une effrayante proportion, et menaçait de ressembler à une chute. Je n'avais plus la force de m'arrêter.

Tout à coup le terrain manqua sous mes pieds. Je me sentis rouler en rebondissant sur les aspérités d'une galerie verticale, un véritable puits. Ma tête porta sur un roc aigu, et je perdis connaissance<sup>61</sup>.

C'est un coup de fusil qui réveille l'attention d'Axel et finira par remettre en branle son processus d'acheminement vers la caverne où toutes les routes convergent, ce qui en fait un équivalent en version réduite de la détonation qui marque le coup d'envoi du voyage Terre-Lune, ou de la réaction explosive de Lidenbrock à la lecture du cryptogramme une fois déchiffré, coup d'envoi du voyage vers le centre de la terre. Il commence par « déplacer » seulement l'oreille, puis « se porte » à quelques pieds, tentant une nouvelle sorte de *réglage fin*, une nouvelle mise à contribution d'un phénomène naturel par l'ajustement précis de conditions initiales, afin de mieux entendre Lidenbrock. Là où dans la fractale précédente il n'a fait que monter, l'injonction qui lui est cette fois faite par son oncle est de descendre. Il en résulte que la fusion de nos fractales en fait une plus grande, avec montée et descente puis chute : le récit a bien, par endroits, une structure répétable de multiples fois à des échelles de plus en plus petites.

La gradation reprend ensuite, la marche d'Axel devenant une « glissade », puis une chute : à partir du moment où Axel « n'a plus la force de s'arrêter », les forces naturelles sont

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, ch. XXVIII, p. 188-195.

entièrement aux commandes de sa « trajectoire », et la galerie devenant puits, cette trajectoire devient une Chute à part entière, au bout de laquelle Axel subit son deuxième évanouissement. Preuve de sa résurrection symbolique, il se réveillera à la lumière du jour, en quelque sorte, comme on le verra.

Son réveil s'effectue une fois de plus dans une grotte (ou une antichambre), la dernière avant la « vraie » caverne dont toutes les précédentes n'étaient que les minuscules précurseurs ponctuant les étapes d'acheminement vers elle.

Cette après-mort symbolique s'effectue dans un « autre monde », où là aussi il y a la brise, la mer, la lumière « diurne », etc. Sans que ce soit explicitement confirmé par le texte, on obtient une explication – à la limite du concevable, certes – des « souffles » qui parvenaient jusqu'aux voyageurs plus tôt dans le périple, des lieux plus haut, et dont les sifflements de la brise mentionnés au début du chapitre XXIX seraient comme un point d'origine (p. 196). La Chute d'Axel dans la fractale précédente obéit d'assez près au schéma « vernien » : quasi verticalité (une galerie « presque perpendiculaire »), risque énorme couru par le personnage qui aurait pu être « tué mille fois » (p. 198) mais a cependant été épargné par les forces naturelles contrôlant sa trajectoire. L'un de ses aspects préfigure aussi la Chute finale du roman, le séisme qui propulsera les voyageurs vers le cratère du Stromboli : ici, Axel en tombant a glissé avec « une partie [entière] du massif » ; plus loin, « au lieu de descendre seuls, nous avons, par notre imprudence, entraîné toute une mer avec nous<sup>62</sup> ». Souvent le personnage vernien, dans ses entreprises, ne réussit, si réussite il y a, qu'en déclenchant avec lui un mouvement analogue des éléments naturels, comme la détonation de la Columbiad a causé de vastes perturbations dans les couches atmosphériques. On retrouve aussi l'image d'un « train » naturel entraînant les personnages avec lui sur sa trajectoire, train artificiel dans le cas du wagon-projectile du Gun-Club par exemple, mais qui, ici, est représenté par le massif rocheux qui glisse vers le bas en charriant Axel avec lui. Le même type de cataclysme se reproduit dans *Les Enfants du capitaine Grant* à la fin de la « fractale » de la traversée des Andes, quand un tremblement de terre inattendu fait faire au groupe de Glenarvan la « Descente de la Cordillère » – titre du chapitre –, aux frais de la nature, en quelque sorte, mais non sans péril, et c'est ce qui se répète lors de ces épisodes : l'homme paie un déplacement considérable sans véritable effort physique d'un énorme risque, puisque par là même il renonce au contrôle qu'il aurait autrement possédé sur son itinéraire.

---

<sup>62</sup> *Ibid.*, ch. XLI, p. 281.

La caverne souterraine est suffisamment vaste pour mettre fin à l'aspect presque unidimensionnel des galeries où s'est jusque-là déroulé le voyage : s'il est hors de question de l'explorer en hauteur, elle offre tout au moins un milieu en deux dimensions et contient une mer, donc elle restaure l'opportunité de l'*exploration géographique*, de la nomenclature (et donc de la prise de possession) de lieux, etc. Lidenbrock se permet donc de reprendre les attributs de l'explorateur :

[...] « La mer ! m'écriai-je.

–Oui, répondit mon oncle, la mer Lidenbrock, et, j'aime à le croire, aucun navigateur ne me disputera l'honneur de l'avoir découverte et le droit de la nommer de mon nom !

[...] Sur cette grève légèrement inclinée, à cent toises [de] la lisière des vagues, venaient mourir les contreforts de [rochers] qui montaient en s'évasant à une incommensurable hauteur. Quelques-uns, déchirant le rivage de leur arête aiguë, formaient [...] des promontoires rongés par la dent du ressac<sup>63</sup>.

D'une certaine façon, Lidenbrock, découvreur d'une *mer*, se place au-dessus des *navigateurs* par cela même qu'il l'a découverte par voie terrestre, du moins à travers le milieu tellurique. Au « centre de la terre », ce sont les océans qui sont des îles entourées de terre, non l'inverse. Le paragraphe qui suit la déclaration du professeur trahit d'ailleurs une conscience aiguë du caractère « en volume et non en surface » de la caverne : il décrit comment la deuxième dimension (la grève) confine graduellement à la troisième (les contreforts montant jusqu'à devenir les piliers de la caverne), puis revient au « plan », c'est-à-dire à la description du simple développement de la baie et de ses caps dépourvus des termes de hauteur ou de profondeur. Le regard du géographe, ou du topographe, s'interrompt pendant quelques pages pour laisser place à celui du paléontologue examinant la « ménagerie » de la caverne, puis reprend le dessus lorsqu'Axel revient se reposer au bout d'un promontoire, et que son attention se reporte sur la mer :

De là mon regard embrassait toute cette baie formée par une échancrure de la côte. Au fond, un petit port s'y trouvait ménagé entre les roches pyramidales. [...]

Où finissait cette mer ? Où conduisait-elle ? Pourrions-nous jamais en reconnaître les rivages opposés ?

Mon oncle n'en doutait pas, pour son compte<sup>64</sup>.

Le point de vue d'Axel peut suggérer un désir de possession d'un autre ordre, puisque, en un jeu de mots sans doute intentionnel, son regard « embrasse » une baie qu'il dénommera Port Graüben. Sa première interrogation porte sur les *limites* de la nouvelle mer, et sur la possibilité, non d'une reconnaissance systématique du littoral, mais des rivages *opposés* : dans

---

<sup>63</sup> *Ibid.*, ch. XXX, p. 200.

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XXX, p. 209.

un voyage où le mot d'ordre est la hâte et le plus court chemin, la conquête la plus efficiente consiste en une traversée en ligne droite.

La découverte de la mer Lidenbrock est l'occasion de confronter à nouveau les personnalités respectives de l'oncle et du neveu, et en l'occurrence, c'est l'aptitude à s'émerveiller – à « voir du merveilleux » – chez Axel qui est mise en contraste avec la sobriété scientifique d'Otto Lidenbrock :

[...] j'allai me plonger pendant quelques minutes dans les eaux de cette Méditerranée.

[...] voici l'heure de la marée [...]

–Comment, la marée ! m'écriai-je. [...] L'influence de la lune et du soleil se fait sentir jusqu'ici ?

[...] les corps ne sont-ils pas soumis dans leur ensemble à l'attraction universelle ? Cette masse d'eau ne peut donc échapper à cette loi générale. Aussi [...], tu vas la voir se soulever comme l'Atlantique lui-même. »

[...] –C'est merveilleux !

–Non, c'est naturel<sup>65</sup>.

Du point de vue du coude-à-coude Homme-Nature omniprésent dans les textes que nous étudions, nous avons ici un rare moment dont on pourrait arguer la « neutralité », les affirmations scientifiques de l'homme tombant d'accord avec les phénomènes observés : plutôt qu'une déclaration de possession de la nature, Lidenbrock fait une revendication d'universalité du règne des lois naturelles. La même force qui fait tomber les corps, tourner les planètes, crée des marées à la surface de la terre, agit encore en-dessous et cause là encore des marées, son influence nullement modifiée par une descente de trente lieues sous l'écorce terrestre. La mer Lidenbrock est présentée comme un homologue souterrain de la Méditerranée, titre qu'elle gagnera bientôt largement par l'étendue qu'elle se révélera avoir. L'universalité des forces physiques est toutefois l'alliée de l'investigation scientifique, et Lidenbrock déclare peu après qu' « il faut pénétrer tous les secrets de ces régions nouvelles » ; le fait que sa déclaration porte sur l'idée de sonder la mer pour y vérifier l'existence possible d'êtres vivants peut y donner l'aspect d'une étrange fécondation, par la seule découverte du vivant préexistant. Dans le même échange et sur le mode didactique, le professeur poursuit que « La science, mon garçon, est faite d'erreurs, mais d'erreurs qu'il est bon de commettre, car elles mènent peu à peu à la vérité » (p. 213). La formule est assez frappante, et si son sens peut se limiter au résumé transparent de l'activité scientifique d'induction, vérification, accumulation graduelle du savoir..., on est tenté d'y voir un écho de Darwin, qui à travers tout le roman est relégué au non-dit. L'idée de sélection naturelle ne date que de cinq ans lorsque

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, ch. XXXI, p. 209-210.

paraît *Voyage au centre de la terre*, et la phrase du professeur ne demande qu'un ajustement modéré pour donner : « l'évolution darwinienne, mon garçon, est faite d'erreurs (dans la fidélité de la reproduction des êtres vivants), mais ces erreurs, de par leur hérédité et leurs différents taux de survie dans la nature, mènent peu à peu (et de manière cumulative) à de nouvelles espèces. » Nous n'y voyons pas plus qu'une spéculation, la réplique n'ayant pas d'indices textuels proches qui étayeraient cette interprétation.

Rappelons que, conformément au maître mot du voyage sous terre, « et quelle que soit la voie que la fortune donnera, nous la suivrons », Lidenbrock semble cheminer au fur et à mesure que la route lui est « indiquée » par les événements, un peu comme certains dessins animés où les personnages ne se déplacent qu'en une seule dimension et ne fuient jamais latéralement ce qui les poursuit. Aussitôt qu'une mer s'ouvre devant lui, le professeur décide d'emblée de la traverser, et il n'est guère question d'explorer d'abord les environs pour voir s'il ne s'y trouve pas une nouvelle cheminée de descente : le mécanisme de la prise de décision semble relever du symbolique plus que du rationnel, ce qui renforce l'idée d'un voyage « archétypal », d'un écho des mythes anciens. Trouver « de nouvelles issues » sur le rivage déjà découvert n'effleure pas les personnages :

[...] Ne comptez-vous pas retourner à la surface du globe ?

–Retourner ! Par exemple ! Continuer notre voyage [...]

–Cependant je ne vois pas comment nous pénétrerons sous cette plaine liquide.

[...] sur les rivages opposés, je suis certain de trouver de nouvelles issues.

[...] –Ce ne sera pas sur un bâtiment, mon garçon, mais sur un bon et solide radeau<sup>66</sup>.

On notera d'abord le retour du connoté érotique : la pensée immédiate d'Axel face à la découverte de la mer Lidenbrock est « comment la pénétrer<sup>67</sup> ». En second lieu, nous avons

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, ch. XXXI, p. 213-214.

<sup>67</sup> Citons D. Compère au sujet des lectures psychanalytiques de *VCT* :

« Dans les rêves de ses patients, Freud a relevé que les représentations féminines étaient souvent “des objets dont la caractéristique consiste en ce qu'ils circonscrivent une cavité dans laquelle quelque chose peut être logé : mines, fosses, cavernes, vases et bouteilles, boîtes de toutes formes, coffres, caisses, poches, etc.”. Ces symboles ne manquent pas dans *Voyage au centre de la Terre* !

Le sexe masculin est représenté lui aussi par des objets qui lui ressemblent : cannes, arbres, champignons, couteaux, poignards, armes à feu, sources jaillissantes, reptiles, poissons. On remarquera alors que, dans [*VCT*], les arbres sont abattus, qu'Axel veut empêcher l'eau de couler, que les monstres meurent, mais que, en revanche, les champignons sont gigantesques et qu'Axel prend possession du poignard de Saknussem.

[...] S'il est vrai que le Meurtre du Père peut être lu dans *Voyage au centre de la Terre*, il ne correspond pas pour autant à une *expression* de Verne. En revanche, le Meurtre du Père peut être utilisé comme *production*, c'est-à-dire comme un motif susceptible d'organiser une fiction. [...] Selon [Michel] Carrouges, de nombreux

ici un nouvel échange de type « non pas par-dessus, mais par-dessous ! », inversé toutefois. Un personnage présuppose que le seul moyen de surmonter un obstacle consiste à le contourner ou le traverser d'une certaine manière, qui lui paraît de toute façon impraticable, et le second personnage le surprend en invoquant un autre mode de contournement, évident et celui-là bien faisable : il ne s'agit pas de la tâche impossible d'aller jusqu'au fond de la mer pour ensuite creuser à travers le manteau terrestre, mais simplement d'aller « par-dessus », de traverser la mer en radeau et trouver des galeries au-delà.

La traversée de la mer Lidenbrock, de la fin du chapitre XXXI à la fin du chapitre XXXVI de *Voyage au centre de la terre*, est l'une des « fractales maritimes » que l'on trouve souvent chez Verne. Dès le premier instant de la traversée, le lecteur reçoit des signes annonciateurs d'un raffermissement de la prise des forces naturelles sur le voyage de Lidenbrock, lorsque, quittant les surfaces solides, il confie à l'élément liquide la tâche de l'amener à bon port :

[...] et, une fois lancée, cette embarcation improvisée flotta tranquillement sur les eaux de la mer Lidenbrock. [...] Je détachai l'amarre qui nous retenait au rivage. La voile fut orientée, et nous débordâmes [...] Nous filions vent arrière avec une extrême rapidité. Les couches très denses de l'atmosphère avaient une poussée considérable et agissaient sur la voile comme un puissant ventilateur.

[...] Hans [...] laissait courir le radeau, qui, d'ailleurs, poussé vent arrière, ne demandait même pas à être dirigé<sup>68</sup>.

L'embarcation est « lancée », forme passive qui à la fois fait allusion à la mainmise de l'eau et du vent désormais sur la « navigation » du petit groupe et réfère à la dernière action purement humaine – pousser le radeau à l'écart du rivage – avant que le reste du trajet, jusqu'aux rivages opposés, se fasse (presque totalement) indépendamment de la volonté de l'homme. Le dernier lien – un lien physique, l'amarre – qui retient les voyageurs à un semblant de stabilité représenté par la terre ferme, est détaché ; la force motrice est celle du vent, à l'influence plus importante que celle des vents du « monde du dessus » en vertu de la pression supérieure de l'air à ces profondeurs ; et une fois lancé, le radeau « ne demande pas à être dirigé », et de fait, le diriger deviendra impossible lors de la tempête. Remarquons que l'embarcation est faite de « *surtarbrandur* », désignation islandaise du lignite ou charbon

---

thèmes sexuels se cachent ainsi sous les dehors anecdotiques de pénétrations, éventrations, explosions. Ainsi s'expliquerait la singulière familiarité des héros verniens avec les volcans. Seul un fantasme de naissance justifierait l'invraisemblable remontée des voyageurs portés par un flot de lave et rejetés intacts par le Stromboli.

Non moins frappante, l'importance du fil auquel s'accrochent les personnages (des cordes d'abord, puis le Hans-Bach), et qui représente le fil ombilical. » (*Un voyage imaginaire...*, p. 60-62)

<sup>68</sup> *VCT*, ch. XXXII, p. 215-218.

brun, ayant une teneur en carbone intermédiaire entre la tourbe et la houille. Lidenbrock et Axel se contentent de constater pragmatiquement qu'il n'a subi qu'« un commencement de transformation fossile », et qu'il peut donc flotter, mais c'est un indice de l'acheminement graduel du texte du minéral et du fossile vers le vivant et surtout l'animal<sup>69</sup>. Viennent ensuite les algues géantes, celles-là nullement fossilisées mais qui, n'étant pas *animées*, n'impressionnent que par leur taille, n'ayant pas les attributs qui feraient de la caverne un lieu proprement « hanté ». De même, le poisson pêché par Hans augmente certainement la nervosité du narrateur, mais étant aveugle, il ne crée pas encore d'effet de fantastique prononcé, puisqu'il a l'attribut des créatures adaptées aux grottes « ordinaires », dépourvues d'yeux ou de vision. La rêverie d'Axel constitue un autre type d'état intermédiaire : de vrais animaux préhistoriques, mais dans un rêve éveillé, et non encore aperçus directement.

La fin du rêve est provoquée par l'intervention de Hans, qui empêche Axel de passer à l'eau, mais aussi par la mise en garde de l'oncle (p. 223). Otto Lidenbrock est celui qui se situe « à l'extérieur » du rêve, donc du côté concret des choses, et c'est pour cette raison qu'il n'est guère capable de l'émerveillement de son neveu alors que le voyage, à ce stade, ne semble plus le rapprocher directement de son but :

Mon oncle n'a pas rêvé, lui, mais il est de mauvaise humeur. Il parcourt tous les points de l'espace [...]

Je remarque que le professeur Lidenbrock tend à redevenir l'homme impatient du passé, et je consigne le fait sur mon journal. [...] la nature a repris le dessus.

[...] –Que m'importe ? Ce n'est pas la vitesse qui est trop petite, c'est la mer qui est trop grande ! »

[...] « Nous ne descendons pas ! reprend le professeur. Tout cela est du temps perdu... »

[...] Ce ruisseau que nous avons pris pour guide ne nous a-t-il pas complètement égarés ?

–En tout cas, nous ne pouvons regretter d'être venus jusqu'ici. Ce spectacle est magnifique, et...

–Il ne s'agit pas de voir. Je me suis proposé un but, et je veux l'atteindre !

[...] Mon oncle sonde à plusieurs reprises. [...] il laisse filer [deux] cents brasses. Pas de fond<sup>70</sup>.

Notons d'abord l'évidente polysémie de l'expression « la nature a repris le dessus » : contextuellement, il s'agit de la nature psychologique de Lidenbrock, qui redevient l'homme impatient et irritable du début du roman ; mais en même temps, on sait que le retour de ses

---

<sup>69</sup> « [...] Peu après, la rencontre du berger antédiluvien obéit à deux ordres de cohérence textuelle, l'un narratif, l'autre idéologique. Du point de vue narratif, elle vient répondre au fossile par la vie [...] Elle redouble ainsi la démarche d'ensemble d'un voyage qui nous mène des fossiles à des monstres bien réels. Cette trajectoire romanesque reproduit en outre le travail que Jules Verne dut effectuer pour rédiger ce récit, et qui consistait à donner vie aux fossiles – la fiction apparaît dès lors comme une métaphore de sa composition. » (Ch. Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 20)

<sup>70</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 224-225.

colères vient précisément du fait que la « nature » a repris le dessus sur son expédition, puisque sa tentative de traverser la mer s'éternise sans qu'il ait gagné un pouce vers le centre de la Terre : nous sommes en plein dans l'Horizontale, et il ne s'agit pas cette fois d'une horizontale « locale », d'une simple fractale reproduisant à petite échelle le schéma global du voyage, mais de l'horizontale principale, du creux du « U » par lequel on peut schématiser l'expédition Lidenbrock.

L'impuissance du professeur est mise en relief par des références répétées aux *dimensions* de l'obstacle à traverser, dimensions qui le *dépassent* dans tous les sens du terme : ce n'est pas que le radeau n'a pas franchi la distance demandée, mais que Lidenbrock s'est tout bonnement trompé sur la largeur de la mer ; ce n'est pas la vitesse du radeau qui fait défaut, « c'est la mer qui est trop grande ». Enfin, la sonde jetée par le professeur – une tentative de plus de « dominer la mer en la *mesurant* », en en déterminant les *limites* –, quoiqu'elle fasse deux cents brasses, échoue à trouver le fond de la mer : elle est *insondable* en profondeur, tout comme elle s'est avérée impossible à estimer en largeur<sup>71</sup>.

Deux cas possibles d'intertextualité semblent poindre dans ce passage, qui couvrent à eux deux à la fois notre étude « balistique et motrice » du *Voyage extraordinaire* et les thèmes du rapport à la nature ainsi que du sous-texte théologique dans le discours des personnages verniens. En premier lieu, l'échange rappelle une réplique de Michel Ardan : « Je ne me plains pas ! La promenade me plaît ! Le boulet me va ! mais faisons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour retomber quelque part<sup>72</sup> ». Dans l'extrait précédent, c'est Axel qui apprécie la « promenade », et c'est Lidenbrock qui ramène l'attention de son neveu

---

<sup>71</sup> On se rapproche alors des points de vue de D. Compère et M. Serres :

« Nous avons émis l'hypothèse que la structure initiatique pourrait être un type de « phrase » de la syntaxe narrative, un rythme particulier de l'esprit humain lorsqu'il veut raconter une histoire.

Nous rejoignons ici les postulats de Michel Serres : « *Il y a une grammaire imaginative des éléments de forme, des unités formelles. [...] Cercles et points sont issus de l'imagination formelle, fonctions responsables de résultats généraux de l'analyse structurale [...] Il y a un formalisme fantastique, une abstraction imaginaire, un mathématisme onirique [...].* » [Dans] *Voyage au centre de la Terre* cette imagination formelle se repère dans les mises en jeu de formes géométriques : « *Quant à mon oncle, il pestait contre l'horizontalité de la route, lui, "l'homme des verticales". Son chemin s'allongeait indéfiniment, et au lieu de glisser le long du rayon terrestre, suivant son expression, il s'en allait par l'hypoténuse. [...]* ».

Il faudrait rappeler ici nos remarques sur la clôture, la circularité, la ligne droite, et souligner les rythmes ternaires, les inversions, les symétries, mais la place nous manque pour une longue démonstration de cette imagination formelle à l'œuvre. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 70)

<sup>72</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 405.

sur le but concret à atteindre, sur la nécessité d'aller d'un point A – le Sneffels – à un point B, le centre de la Terre. On peut même dire que Michel Ardan réunit les traits de l'oncle et du neveu : l'aptitude à apprécier ce que le voyage a à offrir comme merveilles naturelles, et la détermination à continuer l'effort vers un objectif clairement établi<sup>73</sup>.

Deuxièmement, nous avons dans l'interrogation de Lidenbrock sur le ruisseau un cas intéressant du « guide trompeur », dont on trouve un exemple beaucoup plus développé dans les personnages de Negoro et Harris (*Un capitaine de quinze ans*) : la perte progressive de confiance, par accumulation d'indices de plus en plus incriminants, en un personnage à première vue inoffensif, et qui, dans une perspective plus large, relève de ce que nous voulons appeler « l'inconscient théologique du texte vernien » : le processus de perte de confiance en le guide du voyage a un aspect « théologique à rebours », parce qu'il est exactement inverse du processus d'acheminement vers la foi ou la « révélation », comme celui par lequel passent les colons de *L'Île mystérieuse* avant de se mettre à « croire » au *génie de l'île*, qui s'avèrera n'être autre que le capitaine Nemo (et les deux cheminements ne diffèrent guère dans la façon dont Verne les narre). Parallèlement à cela, c'est aussi la première fois que Lidenbrock doute de l'une de ses « boussoles » : comme nous l'avons vu plus tôt, le ruisseau Hans-bach a fonctionné comme un compas guidant l'itinéraire des voyageurs, et la fidélité de la boussole réelle de Lidenbrock, dont la tempête inversera l'aimantation, sera elle aussi remise en question plus tard.

L'épisode des monstres, ou du combat entre « l'ichthyosaurus et le plesiosaurus », illustre une certaine caractérisation du voyage vernien, qui est peut-être la plus saillante dans *De la Terre à la Lune* et *Voyage au centre de la terre*<sup>74</sup> : les voyageurs sont souvent si totalement submergés par l'énormité des forces qui les saisissent ou qui s'affrontent devant eux, qu'ils en deviennent davantage des spectateurs que des actants ; à tout le moins, la nature en devient un personnage à part entière, et souvent les « monstres » sont des personnages plus encore que les humains. Ces derniers en arrivent à n'être que des spectateurs un peu privilégiés, permettant au lecteur d'observer l'« aventure réelle », dont la nature est le protagoniste. Ce peut être une exagération simplificatrice, mais l'on est fondé à l'estimer correcte localement, quand un

---

<sup>73</sup> Ajoutons que le péremptoire « Il ne s'agit pas de voir » fait de Lidenbrock une sorte d'« anti-Strogoff », diamétralement opposé au commandement de regarder de tous ses yeux.

<sup>74</sup> Cela vaut aussi pour Pierre Aronnax dans *Vingt mille lieues*, jusqu'à un certain point, mais pas pour le capitaine Nemo.

paroxysme d'élévation du protagoniste « naturel », animal, fait des voyageurs humains de simples témoins, la focalisation interne qui permet au lecteur de vivre la scène avec eux :

[...] une secousse épouvantable me réveille. Le radeau a été soulevé hors des flots avec une indescriptible puissance et rejeté à vingt toises de là.

[...] Hans veut [...] fuir ce voisinage dangereux ; mais il aperçoit sur l'autre bord d'autres ennemis non moins redoutables. [...] Impossible de fuir. Ces reptiles s'approchent ; ils tournent autour du radeau avec une rapidité que des convois lancés à grande vitesse ne sauraient égaler ; ils tracent autour de lui des cercles concentriques. [...] Ces animaux s'attaquent avec une indescriptible furie. Ils soulèvent des montagnes liquides qui refluent jusqu'au radeau. Vingt fois nous sommes sur le point de chavirer. Des sifflements d'une prodigieuse intensité se font entendre. Les deux bêtes sont enlacées. Je ne puis les distinguer l'une de l'autre. Il faut tout craindre de la rage du vainqueur<sup>75</sup>.

La scène commence d'emblée par une prise de pouvoir des forces naturelles sur la « motricité » du véhicule humain, qui se fait éjecter bien plus loin que certaines baleines verniennes projettent, d'un coup de queue, les canots des baleiniers. La velléité de fuite de Hans, qui échoue par un « encerclement » du radeau par d'autres bêtes (au stade où l'on en est encore à l'illusion d'avoir affaire à un « troupeau » de monstres, avant qu'il soit révélé qu'il n'y en a que deux), est une déclinaison de la scène de « capture par un centre d'attraction » (métaphorique), un peu comme si le radeau était piégé dans les remous concentriques d'un tourbillon<sup>76</sup>. Autre image courante dans les *Voyages* : le véhicule humain incapable de rivaliser de vitesse avec l'animal marin, au point que ce dernier parvient même à lui tourner autour sans se laisser rattraper. Les deux monstres ont une vitesse comparable à celle des trains de l'époque, ce qui, en 1864, se rapproche des cinquante nœuds du *Nautilus* ; et dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le « faux monstre » fait subir une déconfiture similaire à la frégate *L'Abraham Lincoln*.

Il y a un autre duel entre deux forces de la nature dans les *Voyages extraordinaires* où les spectateurs « ont tout à craindre de la rage du vainqueur », même si dans ce duel-là, les deux protagonistes ne sont pas des animaux mais des « éléments », au sens antique. Il s'agit de l'eau et du feu, dans *L'Île mystérieuse* :

–Bon ! répliqua Pencroff [...] la mer éteindra le volcan, et tout sera fini !

–Oui ! tout sera fini ! répondit Cyrus Smith. Le jour où la mer se précipitera à travers la paroi et pénétrera par la cheminée centrale [...] où bouillonnent les matières éruptives, ce jour-là [...] l'île Lincoln sautera comme sauterait la Sicile si la Méditerranée se précipitait dans l'Etna !

---

<sup>75</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 227-232.

<sup>76</sup> Il est même possible que Verne pense à certaines baleines qui piègent le plancton de cette manière, ce qui « rapetisse » encore les passagers du radeau.

[...] « Le lac nous couvrira, dit Gédéon Spilett.

–Je l’espère ! » répondit Cyrus Smith [...]

[...] [Dès] que les couches inférieures des laves s’étaient durcies, d’autres nappes bouillonnantes les recouvraient aussitôt. [...] « Ou le lac arrêtera ce courant [...] ou le courant envahira les forêts du Far West, et pas un arbre [...] ne restera à la surface du sol.

[...] Quel spectacle que ce combat entre l’eau et le feu ! [...] Cette fois, l’eau devait être vaincue par le feu<sup>77</sup>.

Dans le roman, la fracturation progressive de la mince paroi de la crypte Dakkar (qui donne sur le foyer lavique du mont Franklin) menace de faire exploser l’île : la mer, qui s’avance dans la vaste grotte jusqu’à cette paroi, doit pénétrer le volcan et entrer en contact avec la lave, causant une explosion cataclysmique. De ce point de vue, une « victoire de l’eau » par pénétration de la mer dans le volcan signifie la mort des colons. D’autre part, une « victoire du feu », par l’échec du lac Grant à contenir l’avancée des torrents de lave, signifie elle aussi la fin des colons, par submersion de l’île entière sous les flammes. C’est dans ce sens que là aussi, le vainqueur du duel représente un péril immédiat pour ses spectateurs involontaires. La différence, bien entendu, étant que dans ce sombre épisode de *L’Île mystérieuse*, les deux issues se produisent à la fois : le lac n’arrive pas à contenir les laves, *et* la mer se précipite dans le volcan ; l’île est *d’abord* détruite par les flammes *puis* explose.

Une brève pause dans le déroulement globalement saccadé des événements de la traversée maritime s’effectue à l’ « îlot Axel », qui représente comme un point de la mi-fractale. De nouveaux éléments d’intertextualité prospective avec *L’Île mystérieuse* apparaissent, cette fois sur le plan des analogies entre « géologie et zoologie », de ressemblance voire d’assimilation d’un élément naturel inerte à un animal ou un monstre marin. Nous avons vu en confrontant des passages de *l’Île* et du *Centre* la comparaison de la forme de l’île Lincoln à la tête d’un fauve, ou des contreforts du mont Franklin à la serre d’un oiseau de proie ; au chapitre XI (1<sup>e</sup> partie), l’île dans son ensemble « ressemblait à quelque fantastique animal, une sorte de ptéropode monstrueux, qui eût été endormi à la surface du Pacifique ». L’îlot du Salut, au nord-est de l’île principale, est comparé à « un énorme cétacé<sup>78</sup> ». L’îlot Axel, lui, est littéralement pris pour un cétacé par les occupants du radeau : Axel parle de ses « événements », de sa longueur surnaturelle (plus de mille toises, soit près de deux mille mètres) « que n’ont prévu ni les Cuvier ni les Blumenbach » ; c’est une « masse puissante que cent baleines ne

---

<sup>77</sup> Jules Verne, *L’Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 784-792.

<sup>78</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 37.

nourrirait pas pour un jour ». La transformation baleine-îlot se fait même dans les deux sens, puisque Axel compare le prétendu monstre à un îlot, avant de réaliser que c'en est réellement un<sup>79</sup>. L'aspect gargantuesque rejoint le thème de la boulimie chez Verne ; cet îlot, dont le geyser l'associe au volcanisme et autres phénomènes géologiques, rappelle alors le mont « ignivome » de *L'Île mystérieuse* (terme employé dans ce roman), une montagne qui finit par dévorer son île par les flammes. Les premières phases d'approche de l'îlot entrent aussi en intertextualité avec un autre *Voyage extraordinaire* :

Vers midi, un bruit très éloigné se fait entendre. Je consigne ici le fait sans pouvoir en donner l'explication. C'est un mugissement continu.

[...] Courons-nous donc à quelque cataracte qui nous précipitera dans l'abîme ? Que cette manière de descendre plaise au professeur, parce qu'elle se rapproche de la verticale, c'est possible, mais à moi<sup>80</sup>...

Il arrive, comme on l'a vu, qu'un motif présent dans un roman soit simplement évoqué dans une autre partie de l'œuvre vernienne, comme une hypothèse, ou une éventualité à craindre ou à espérer, et par là même, toute une imagerie est convoquée sans même qu'il soit besoin que l'évènement ait réellement lieu. Axel s'inquiète de ce que le « mugissement continu » annonce des cataractes, « machine » idéale pour amener une Chute des voyageurs. Il n'y a pas de cataractes sur la mer Lidenbrock, mais dans *Un capitaine de quinze ans*, le radeau naturel de Dick Sand et de ses compagnons flotte sur un fleuve Zaïre si large qu'il est pris pour une mer par le petit Jack, et aboutit bel et bien à des cataractes, dont la dernière manque de tuer Dick et représente la « Chute » dans le schéma narratif de ce roman :

[...] un grand espace d'eau apparut à l'horizon.

« La mer ! » s'écria-t-il.

[...] Non, pas encore, mais du moins un fleuve [...] Peut-être est-ce le Zaïre lui-même !

[...] un bruit lointain, très sourd encore, se fit entendre dans l'ouest. [...] Ce fut bientôt comme un mugissement éloigné. [...] A quatre cents pieds en aval, l'imposant mugissement des eaux emplissait l'espace. [...] [Dick] frémissait à la pensée que la pirogue [...] se fût perdue dans ces cataractes [...]

[...] La pirogue s'enfonça dans l'abîme creusé par les eaux au pied de la cataracte<sup>81</sup> [...]

La progression schématique réelle des évènements d'*Un capitaine de quinze ans* offre une ressemblance frappante avec celle envisagée par Axel avant que le bruit en question s'avère n'être que celui d'un geyser, et non de cataractes. De manière plus générale, Axel dans *VCT* se trouve presque constamment en danger de *tomber*, réel ou fictif, et là où le péril est tangible, comme on l'a vu, Hans se charge de prévenir la Chute.

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIV, p. 235.

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XXXIV, p. 233.

<sup>81</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII-XIX, p. 532-547.

Notons l'usage du mot « abîme » avec un article défini dans les deux extraits. Pour *VCT* il s'agit bien entendu d'un abîme simplement envisagé, au cas où il y aurait bien une chute d'eau, ou encore les profondeurs du globe au sens général. L'emploi de la forme définie plutôt qu'indéfinie est significatif ; ce n'est pas un quelconque abîme comme il est question de « quelque cataracte », c'est *l'abîme*, l'archétype du gouffre monstrueux des entrailles de la Terre qui menace d'engloutir des voyageurs en son sein. Ce n'est peut-être pas une coïncidence que dans *Un capitaine de quinze ans*, là encore, le rugissement d'un lion entendu par le vieux Tom lui arrache l'exclamation « **Le lion ! le lion !** » : Le roi de la jungle est évoqué sous forme définie, comme preuve finale et sans conteste que la petite troupe du Capitaine Sand n'est décidément pas en Amérique mais en Afrique, puisqu'elle vient d'entendre le cri du prédateur archétypal de ce continent.

Curieusement, le geyser lui-même peut représenter une sorte d'inversion des inquiétudes initiales d'Axel : son jet « irrégulier dans ses accès », qui « diminue parfois d'intensité, puis reprend avec une nouvelle vigueur » (p. 238) rappelle l'intermittence du Stromboli (ne serait-ce que par l'opposition, puisque ce volcan est, lui, régulier). Axel craint de tomber dans une cataracte qui le conduira à « l'abîme », mais l'issue ultime de son voyage, quoique tout aussi verticale, va dans le sens inverse, et est préfigurée par le geyser projetant ses eaux en ébullition à cinq cents pieds de hauteur. La cataracte est un risque d'engloutissement « passif » par la nature – qui, d'ailleurs, en dépit du péril, va dans le sens voulu par Lidenbrock –, alors que l'éruption ou le geyser sont des phénomènes d'éjection « active » et de rejet de matières vers la surface. Axel commet une « erreur » analogue au chapitre suivant lorsque, face au calme menaçant de l'atmosphère et aux signes de mauvais temps imminent, il trouve que la nature « a l'air d'une morte<sup>82</sup> », alors qu'elle s'apprête en réalité à se déchaîner. Il « ne [veut] pas croire aux menaces du ciel », ce qui, au connoté, reproduit la pose du héros tragique défiant les dieux, même si elle échoira de façon plus explicite à l'oncle, après la fin de la traversée.

La structure de la « fractale maritime » se déroule de la sorte : la « phase montante », assez brève, est celle où le professeur navigue avec des espoirs encore élevés, sur une mer qu'il espère petite ; l'« horizontale » est représentée par les centaines de lieues franchies par la suite, l'escale à l'îlot Axel, et les quelques heures suivantes, où la frustration du professeur atteint son sommet – invitant donc à y voir « le paroxysme de l'Horizontale » à la fois dans cette fractale même et à l'échelle du roman entier –, quand, même face aux signes d'un orage

---

<sup>82</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXV, p. 239.

prochain, il refuse d'amener la voile, dans son obsession d'atteindre les rivages opposés. C'est cette tempête qui, en précipitant les événements, représentera à la fois la phase descendante de cette fractale maritime, et le *commencement*, ou plutôt les prémices, à une plus grande échelle, de la phase descendante du roman entier. Nous avons évoqué cette propriété fondamentale du schéma fractal : il met en abîme la structure globale du récit à l'échelle du tome, du chapitre, voire du paragraphe ; et de fait, dans la traversée de la mer souterraine, l'épisode de la tempête représente à notre avis une *sous-fractale*, comme segment final de la partie maritime. Elle commence par augmenter progressivement en violence, atteint un maximum de péril dans la scène du « disque de feu », puis diminue d'intensité jusqu'à la Chute, lors du « choc » du radeau contre les écueils, chute qui, par-delà les emboîtements successifs, correspond aussi à la Chute de la fractale maritime globale, puisqu'elle met fin à la traversée de la mer Lidenbrock. Nous laissons le commentaire de la plupart des aspects *électriques* à notre seconde étude de *VCT* dans la troisième partie (V-1), même si nous voulons retenir ici un détail intéressant du point culminant hypothétique de l'épisode : l'apparition de la boule de feu<sup>83</sup> et l'enlèvement du mât du radeau semblent être cause et effet, contextuellement ; cependant ils ne sont que juxtaposés<sup>84</sup>, ce qui crée au moins la possibilité d'une simple coïncidence : le vent a pu arracher mât et voile au moment précis où arrivait l'étrange météore. Nous y voyons un cas possible de cette « nécessité » symbolique qui se rencontre chez Verne ; en l'occurrence, qu'il y ait causalité ou pas, les incidents s'apparentant à un « coup de grâce », ou à un maximum du cataclysme ou du phénomène étrange, doivent avoir lieu simultanément, au même stade de la tourmente. L'espèce d'astre électrique<sup>85</sup>, phénomène presque magique qui immobilise momentanément les personnages, arrive en même temps que la perte de la « mâture de leur navire ».

L'indifférence, ou du moins l'absence d'inquiétude du professeur face à la furie des éléments, l'élève au niveau de la Nature ; il est d'ailleurs lui-même « d'une humeur massacrant, à voir l'océan se prolonger indéfiniment devant ses yeux » – tout en gardant le silence sauf lorsqu'il répond à Axel, un peu comme le vent « mollit pour mieux reprendre haleine » (p. 239). Tout en étant victime du mauvais temps et menacé à tout moment par lui,

---

<sup>83</sup> *Ibid.*, ch. XXXV, p. 243.

<sup>84</sup> « Sa tête n'a pas eu le temps de se relever de bas en haut qu'un disque de feu apparaît au bord du radeau. Le mât et la voile sont partis tout d'un bloc [...] » (*Ibid.*)

<sup>85</sup> Ce globe de feu donne la réplique à la réflexion faite plus tôt par Axel, que la caverne ne suffirait pas « à la promenade du moins ambitieux des satellites » (ch. XXX, p. 202). Lune en miniature, son existence dans cet espace trop étroit ne peut être qu'éphémère et avoir une fin explosive.

Lidenbrock acquiert des traits surhumains en cela qu'il ne préfère voir que l'unité de direction entre la tempête et sa propre volonté. Le procédé est donc similaire à celui par lequel Nemo paraît presque inhumain au professeur Aronnax par son impassibilité lorsque le *Nautilus* navigue dans les eaux bouillantes avoisinant une éruption sous-marine. En même temps, le prolongement sans limites de l'océan consacre l'« Horizontale », voire même, ici, le cercle : en poussant la spéculation à l'extrême, la mer Lidenbrock fait peut-être une grande partie du tour du globe (sous-terrain) à certaines latitudes<sup>86</sup>. On paraphrase alors la « loi Antifer » : le héros vernien attiré par un centre d'attraction se trouve souvent réduit à longer seulement la circonférence du centre.<sup>87</sup>

La colère de Lidenbrock se manifeste de la même façon que l'ouragan qui arrive, par un mutisme forcé suivi d'un éclat soudain : il faut qu'Axel tente par trois fois<sup>88</sup> de communiquer avec lui pour le tirer de son apathie apparente. Il rejette la suggestion du neveu par une réplique qui rappelle celle de Michel Ardan, « mais faisons tout ce [qui] est humainement possible [pour] retomber quelque part<sup>89</sup> », puisqu'il lui convient, comme à Michel, de s'écraser – non pas sur la Lune ou sur la Terre mais sur un rivage quelconque – si là est le prix à payer en gardant la voile tendue et en naviguant le plus rapidement possible sous la poussée de la tempête<sup>90</sup>. Aussi, quand l'ouragan commence, est-ce « avec plaisir » que Lidenbrock le constate, exactement comme Negoro dans *Un capitaine de quinze ans* :

Soit que Negoro ne fût pas homme à s'effrayer, soit qu'il ne comprît rien aux menaces du temps, il ne parut pas être impressionné. Cependant, un mauvais sourire parut sur ses lèvres. On eût dit, en fin de compte, que cet état de choses était plutôt fait pour lui plaire que pour lui déplaire<sup>91</sup>.

---

<sup>86</sup> Au chapitre XXXVI, Lidenbrock et Axel estiment à six cents lieues la distance parcourue pour traverser la mer, et en concluent qu'elle rivalise de grandeur avec la Méditerranée, « surtout si nous ne l'avons traversée que dans sa largeur », ce qu'ils jugent fort possible.

<sup>87</sup> Nous pouvons tenter de généraliser, quoique de manière fort peu élégante : Là où le héros vernien veut, ou peut en théorie, effectuer une ligne droite, il décrira invariablement une montée et une descente, ou l'inverse, ou un (arc de) cercle. Comme le suggère M. Serres (*Jouvences*, p. 112-119), allant à l'encontre des extrema naturels, le récit vernien fait voyager la « feuille tombante » (les voyageurs ou leur véhicule) par le plus long chemin au lieu du plus court.

<sup>88</sup> *VCT*, ch. XXXV, p. 239-240.

<sup>89</sup> *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 405.

<sup>90</sup> « Non, par le diable ! s'écrie mon oncle, cent fois non ! Que le vent nous saisisse ! que l'orage nous emporte ! mais que j'aperçoive enfin les rochers d'un rivage, quand notre radeau devrait s'y briser en mille pièces ! » (*VCT*, ch. XXXV, p. 240)

<sup>91</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 148.

Lidenbrock est satisfait du déchaînement de la tempête qui accélère son déplacement et lui fait donc espérer d'en finir plus vite avec la mer à laquelle il a donné son nom ; Negoro, lui, l'est pour trois raisons : elle hâte son arrivée en Afrique ; elle fait avancer le *Pilgrim* plus vite que Dick Sand ne peut l'estimer, lui rendant moins facile de conclure qu'il est en train de franchir deux océans (le Pacifique et l'Atlantique) et non un seul et donc qu'il va à la côte africaine et non sud-américaine ; et enfin, en diminuant la visibilité, elle empêche Dick – même si Negoro y réussit quand même – d'apercevoir le Cap Horn, qui l'aurait prévenu qu'il était en passe de doubler la pointe méridionale du continent américain où il voulait atterrir.

A la question « Où sommes-nous ? », Axel ne répond pas par un lieu mais par une description de l'état « moteur » du radeau et de ses occupants – une « situation » au sens événementiel plutôt que géographique, qui souligne leur instabilité : « Emportés avec une incommensurable rapidité » (p. 242). C'est une sorte de réponse « vectorielle<sup>92</sup> », où, au lieu des coordonnées d'un point, on décrit un *mobile* par les éléments de sa vitesse et de sa direction (« Le radeau court invariablement vers le sud-est », p. 243) – sauf que ces données ne sont d'aucune aide, puisque l'on n'a aucune idée de l'endroit où un tel vecteur mène : l'apparente infinité de la mer rend l'outil mathématique dépourvu de sens. Toutefois, la mer ici n'est qu'une sorte de faire-valoir de l'élément qui l'englobe et dont elle transmet la furie (et acquiert elle-même une furie plus grande par les conditions de pression, de charge électrique, etc., qui y règnent) : la terre, dans sa manifestation « plutonienne », qui l'associe au feu. C'est ainsi que « les vagues soulevées semblent être autant de mamelons ignivomes sous lesquels couve un feu intérieur, et dont chaque crête est empanachée d'une flamme ». Le son aussi est contaminé : « Nous vivons [...] dans une détonation incessante. Nos oreilles saignent. » Le choix de l'expression est intéressant : même si, au premier degré, il est employé pour décrire le bruit continu qui environne les voyageurs, associé à l'idée d'être « emportés » à très grande vitesse il invite à voir dans cette « détonation » le résultat d'un *coup de canon* métaphorique. Le canon, comme on l'a vu dans *De la Terre à la Lune*, étant une sorte de mode de locomotion suprême, et le radeau de Lidenbrock étant propulsé avec une violence extrême, son déplacement serait ici assimilé à celui d'un *projectile* incessamment

---

<sup>92</sup> « Nous avons donc retenu trois catégories de séquences décrivant un mouvement dans un élément sans isolement : la descente ou la chute, la ligne droite ou l'ascension.

[...] *La ligne droite* – De même que les descentes décrivent un mouvement linéaire de haut en bas, certaines séquences renvoient à un mouvement horizontal en ligne droite. A trois reprises figure dans l'œuvre vernienne un échange de répliques tel que celui-ci : « Où allons-nous ? – Droit devant nous » (*Aventures de trois Russes et de trois Anglais*, p. 34). » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 109 et p. 111-112)

animé par la déflagration répétée d'un canon. D'où la « détonation incessante ». *Voyage au centre de la terre* est alors au plus près de l'aspect « balistique » plus inhérent au roman lunaire, encore une fois par voisinage thématique plutôt que par une causalité directe (le vacarme est un symptôme de la tempête mais n'est pas la force qui propulse le radeau).

D'une façon analogue à l'« uchronie » de la caverne, où les époques géologiques se trouvent toutes réunies, le chaos de la tempête cause une annihilation du lieu : l'élément de l'eau (superposé à celui du feu) étant partout, on n'est nulle part ; le vacarme étant incessant, on ne s'entend plus ; de même, le narrateur semble piégé dans une sorte de boucle où la même interrogation sans réponse, ou avec une réponse qui ne l'ancre nullement dans la réalité mesurable, se répète. A la date du 23 août de son journal, Axel demande « Où sommes-nous... ? », avec la réponse rencontrée plus haut ; le 24, il conclut que « Cela ne finira pas ! », et se produit alors l'incident de la boule de feu, qui le fait passer dans la partie déclinante de la fractale de l'ouragan ; symétriquement à ce maximum, le 25 août, Axel écrit encore : « Sommes-nous toujours sur la mer ? Oui, emportés avec une vitesse incalculable. Nous avons passé sous l'Angleterre, sous la Manche, sous la France, sous l'Europe entière, peut-être !<sup>93</sup>... ». L'absence d'indication, alliée aux conditions extrêmes du voyage, implique une réponse hyperbolique – le neveu se demande même s'il est encore en mer, ce qui rejoint l'idée de déréalisation progressive citée plus haut –, d'ailleurs compatible avec la destination qui sera finalement atteinte, l'Italie méridionale. La température aussi est évoquée sous le signe de l'extrême et de l'indéfini : Axel la note sur son journal, mais le lecteur n'en a pas connaissance, le chiffre étant effacé (p. 243).

Nous ne nous attarderons pas longtemps sur la fin du chapitre XXXV ; Verne réutilise les points de suspension, à valeur d'ellipse, et qui avaient servi principalement à représenter le délai d'aller-retour du son lors de l'égarement d'Axel et du phénomène acoustique qui lui permet de retrouver Hans et Lidenbrock. Et c'est effectivement un bruit qui fait suite à l'ellipse ici, celui de « la mer qui se brise sur des rochers !... Mais alors...<sup>94</sup> » (p. 246). Les trois points de suspension « intérieurs » au train de pensées d'Axel emboîtés dans ceux qui occupent la largeur entière de la page créent un curieux effet d'isolation, qui accomplit, « par le néant », la même fonction que le connoté d'« apesanteur » pour le ballon des évadés de Richmond<sup>95</sup>.

---

<sup>93</sup> *VCT*, ch. XXXV, p. 245-246.

<sup>94</sup> Voir nos commentaires supplémentaires sur cette expression dans notre étude de *Face au drapeau* et *Mathias Sandorf*.

<sup>95</sup> *L'Île mystérieuse*, ch. I, p. 9. Voir notre première analyse de ce roman (IV-a).

La fractale ne se termine pas littéralement par le traditionnel « *soudain, un choc se produisit* » ; il y a bien impact du radeau contre les écueils (p. 246) et Axel est *précipité* dans les flots, c'est donc encore une Chute ; il n'échappe que de peu à la mort et est une fois de plus sauvé par Hans qui le « retira de l'abîme » – nouvelle occurrence de cette manière emphatique de nommer les profondeurs de la mer, ou celles de la Terre en général.

Cet atterrissage amène une « mise au point » qui s'effectue en deux temps : d'abord la constatation effective de la fin d'une certaine phase du voyage ; ensuite la grosse déception qui attend Lidenbrock – déception en réalité trompeuse, puisque la boussole aimantée par le globe électrique n'indique plus le nord, et que la traversée complète de la mer a bien eu lieu –, à savoir l'idée, en apparence, qu'il n'a pas du tout traversé toute la mer mais a simplement dépassé l'îlot Axel (la « mi-mer symbolique ») avant de se faire renvoyer en sens inverse et à ses rivages de départ par la violence de l'ouragan. Considérons quelques passages de la première phase :

[...] une pluie diluvienne continuait à tomber, mais avec ce redoublement qui annonce la fin des orages. [...] quarante lieues m'en séparaient à peine ! Mais quarante lieues verticales d'un mur de granit, et, en réalité, plus de mille lieues à franchir !

[...] « [...] Nous sommes arrivés !

–Au terme de notre expédition ?

–Non, mais au bout de cette mer qui n'en finissait pas. Nous allons reprendre maintenant la voie de terre et nous enfoncer véritablement dans les entrailles du globe.

[...] Ce n'est pas que nous n'eussions fait des pertes assez sensibles ; nos armes, par exemple [...] La provision de poudre était demeurée intacte<sup>96</sup> [...]

Il est difficile d'interpréter le passage de « trente lieues », profondeur annoncée juste avant l'égarement d'Axel et sa chute après laquelle il se réveille sur les rivages de la mer Lidenbrock, aux quarante lieues annoncées ici ; il n'est guère concevable qu'entretemps l'expédition ait encore gagné en profondeur ou que la mer soit elle-même « en pente » (quitte à attribuer ce décalage à l'explication peu réaliste selon laquelle l'égarement d'Axel puis le glissement du massif rocheux lui aient fait gagner dix lieues de profondeur). Au final, on ne peut exiger du récit une cohérence parfaite, bien entendu, et l'on doit se rappeler l'aspiration « archétypale », légendaire, plutôt que rigoureusement rationnelle, de l'épopée des héros. Ces quarante lieues d'épaisseur terrestre qui écrasent psychologiquement Axel

---

<sup>96</sup> *VCT*, ch. XXXVI, p. 246-248.

servent à souligner l'apparente impossibilité du retour, qui par conséquent, *devra s'effectuer grâce à un moteur différent* de ceux employés à l'aller.

Le redoublement de la pluie annonçant l'approche de la fin de l'orage, couplé à l'idée d'être « arrivés » – mais pas au terme de l'expédition – exprimée par Lidenbrock, souligne la fin d'une « fractale » et l'amorce d'une nouvelle. La dernière phrase du professeur est importante, et il faut la lire « géométriquement », ce qui va faire ressortir la ressemblance avec un moment clé d'*Autour de la Lune*.

Le professeur prétend que l'on va enfin s'enfoncer véritablement dans les entrailles de la Terre. Or, nous savons que c'est exactement l'inverse qui va se produire : Lidenbrock espère que l'horizontale exaspérante qu'il a suivie jusqu'ici va enfin se transformer en une belle verticale ; mais il va être lancé sur une verticale ascendante, vers la surface de la Terre. Ce schéma est le même que celui de la tentative de Barbicane, Nicholl et Michel Ardan, qui, ayant espéré, par la poussée de leurs fusées, provoquer une chute vers la Lune, se retrouvent, au contraire, en chute libre vers la Terre, dans la direction opposée à celle escomptée. Dans ces deux romans, la transition de l'horizontale à la « Chute » se fait par le phénomène inattendu d'une « verticale » inverse de celle que les personnages tentaient, *en combinant leurs maigres forces* et moyens « technologiques », de provoquer.

La perte des armes est une première itération du processus de dépouillement qui se fera de manière plus « rituelle » dans la dernière partie du voyage, dans la mesure où les personnages se trouveront alors dans un dénuement littéral (ils perdent leurs vivres, sont forcés de retirer leurs vêtements...); pour le moment la nature se contente de leur enlever leurs armes « ordinaires » et épargne la poudre, autrement dit l'arme qui se retournera contre eux et fera d'eux le « jouet » des éléments. Nous commenterons plus spécifiquement la déviation de la boussole dans notre deuxième étude de *VCT*, mais examinons-en les répercussions :

[...] Quant au radeau, je vais recommander à Hans de le réparer de son mieux, quoiqu'il ne doive plus nous servir, j'imagine !

–Comment cela ? m'écriai-je.

–Une idée à moi, mon garçon. Je crois que nous ne sortirons pas par où nous sommes entrés. » [...] Et cependant « il ne savait pas si bien dire ». [...] La fleur de l'aiguille marquait le nord là où nous supposions le midi ! Elle se tournait vers la grève au lieu de montrer la pleine mer !

[...] tout était à recommencer ! Nous avons reculé au lieu de marcher en avant !

[...] « Ah ! la fatalité me joue de pareils tours ! [...] L'air, le feu et l'eau combinent leurs efforts pour s'opposer à mon passage ! Eh bien ! l'on saura ce que peut ma volonté. Je ne céderai pas, je ne reculerai pas d'une ligne, et nous verrons qui l'emportera de l'homme ou de la nature !

Debout sur le rocher, irrité, menaçant, Otto Lidenbrock, pareil au farouche Ajax, semblait défier les dieux. [...] « Ecoutez-moi, lui dis-je d'un ton ferme. Il y a une limite à toute ambition ici-bas [...] Nous ne pouvons gouverner, nous sommes le jouet des tempêtes [...] »

[...] je me heurtai à une volonté plus dure que le granit<sup>97</sup>.

Verne prévient discrètement le lecteur de la suite des événements par le « il ne savait pas si bien dire » d'Axel, qui annonce qu'effectivement, entrés par la cheminée du Sneffels, les voyageurs ressortiront par la cheminée du Stromboli. La révélation de la boussole « inversée » cause une transformation analogue de l'humeur d'abord gaie du professeur, dont la première description lui donnait déjà une affinité humoristique avec le magnétisme.

La fin du chapitre XXXVI voit le professeur se diriger *vers* le rocher sur lequel sont déposés les instruments ; au début du chapitre suivant, il est debout *sur* le rocher qui portait la boussole incriminée. Lidenbrock prétend donc s'élever au-dessus des revers que lui inflige la fortune, au-dessus des forces de la géologie peut-être. Sa pose est celle du blasphème vernien, du « poing tourné vers le ciel » qui apparaît parfois littéralement dans ces romans. Ajax le chef des Locriens défie les dieux et est noyé par Poséidon ; Lidenbrock défie les éléments combinés, et il sera, lui, entraîné par la mer dans le gouffre qui l'expulsera du domaine qu'il voulait conquérir. Par sa chute même, il gagne néanmoins la prétention au statut de demi-dieu. L'évocation de « l'air, le feu et l'eau » se liguant contre le voyageur nous ramène à cette image d'une convergence de multiples forces qui, collectivement, culbutent le déroulement de l'action dans un sens déterminé. Axel, même si par sa petite tirade il atteint à un niveau d'audace supérieur à ses antécédents plutôt timorés, est fidèle à son rôle du sceptique, du « capitaine Nicholl » de ce roman, en exprimant l'idée contraire à la quasi-déification du professeur Lidenbrock : les voyageurs et leur radeau sont « le jouet des tempêtes ». Et il se heurte à « une volonté plus dure que le granit », image doublement frappante, d'abord parce que c'est un jeu de mots quelque peu comique, dans un voyage où l'on est entouré de granit la plupart du temps, ensuite parce que si l'on suit la métaphore, on voit se dégager une caractéristique clé d'Otto Lidenbrock : sa volonté est plus dure que le granit, *donc* lui entre tous est à même de le *percer*, et peut-être, d'arriver jusqu'au centre de la Terre.

La brève tentative de révolte d'Axel une fois vaincue, ce dernier se résigne à la continuation du voyage, ainsi qu'à l'avis du professeur de ne point partir sur-le-champ, mais d'explorer d'abord les environs – ce qui n'avait pas été fait au départ, et qui n'aurait abouti

---

<sup>97</sup> *Ibid.*, ch. XXXVI-XXXVII, p. 249-253.

sur rien, tandis qu'ici, où les voyageurs ignorent encore qu'ils sont *de l'autre côté de la mer Lidenbrock*, comme Dick Sand, dans *Un capitaine de quinze ans*, ignore longtemps qu'il se trouve en Afrique. L'itinéraire reste fidèle, là encore, à la phrase d'adieu du professeur Fridriksson, que Lidenbrock reprend d'ailleurs à sa manière : « puisque la fatalité m'a poussé sur cette partie de la côte, je ne la quitterai pas sans l'avoir reconnue<sup>98</sup> ». L'édition originale de *VCT* n'inclut pas la douzaine de pages entre la fin de la phrase « le sol changea subitement d'aspect » (ch. XXXVII) et le paragraphe commençant par « Bien que je fusse certain de fouler un sol... » (ch. XXXIX). Peu avant cet épisode ajouté en 1867, l'exploration par l'oncle et le neveu commence, et les fortunes du voyage semblent regagner pour un moment une apparence favorable.

D'une part, la similarité de prime abord déroutante<sup>99</sup> de la côte à celle d'où étaient partis les voyageurs constitue un signe d'être sur la « bonne route » : certes, elle entretient l'erreur de Lidenbrock, qui croit être revenu aux rivages de départ, mais symboliquement, elle semble gommer la largeur de la mer, qui ne représente alors guère plus qu'une regrettable discontinuité ; le chemin de Saknussem à partir de l'Islande aboutit à une côte et reprend immédiatement sur la côte opposée, et la signature de ce chemin réside dans l'identité *topographique* des deux littoraux<sup>100</sup>. Sous cette perspective, on serait tenté de voir dans la mer Lidenbrock un labyrinthe de plus, où Lidenbrock tâtonne, avant de retrouver enfin un terrain reconnaissable où l'orientation redevient possible.

D'autre part, une réussite de type scientifique est accordée à Axel, lorsqu'il tente d'interpréter le sol semé de débris pierreux et alignés :

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, ch. XXXVII, p. 253.

<sup>99</sup> « [...] j'apercevais souvent des agrégations de rochers dont la forme rappelait ceux de Port-Graubien. Cela confirmait, d'ailleurs, l'indication de la boussole et notre retour involontaire au nord de la mer Lidenbrock. C'était parfois à s'y méprendre. Des ruisseaux et des cascades tombaient par centaines des saillies de rocs. Je croyais revoir la couche de surtarbrandur, notre fidèle Hans-bach et la grotte où j'étais revenu à la vie. Puis, quelques pas plus loin, la disposition des contreforts, l'apparition d'un ruisseau, le profil surprenant d'un rocher venait me rejeter dans le doute. » (Ch. XXXIX, p. 269) On se rappelle que de l'autre côté de la mer, les ruisseaux et galeries avaient été décrits par Lidenbrock puis Axel dans le sens de « toutes les voies menant à Rome » ; qu'une configuration similaire existe sur ce littoral renforce l'idée que l'écheveau converge à nouveau et que la route de Saknussem reprenne après son interruption « maritime ».

<sup>100</sup> Pure coïncidence sans doute, ceci rejoint encore indirectement *Un capitaine de quinze ans*, dans la mesure où les tracés de la côte ouest de l'Afrique et de la côte est de l'Amérique du sud semblent s'emboîter, trahissant la dérive continentale (ou tectonique des plaques) inconnue à l'époque, mais dont les effets ont pu inspirer à Verne l'idée de confusion entre les deux continents.

Je [fus] conduit à faire cette remarque, que la mer devait autrefois occuper cet espace [...] cette masse liquide devait se perdre peu à peu dans les entrailles de la terre, et elle provenait évidemment des eaux de l'Océan qui se firent jour à travers quelque fissure. [...] Peut-être même cette eau, ayant eu à lutter contre des feux souterrains, s'était-elle vaporisée en partie. De là l'explication des nuages suspendus sur notre tête et le dégagement de cette électricité qui créait des tempêtes à l'intérieur du massif terrestre.

Cette théorie des phénomènes dont nous avons été témoins me paraissait satisfaisante, car, pour grandes que soient les merveilles de la nature, elles sont toujours explicables par des raisons physiques<sup>101</sup>.

L'« ambition d'exhaustivité » scientifique du héros (et du roman) vernien refait surface, et les déductions du neveu font écho à l'impératif prononcé plusieurs jours plus tôt par l'oncle, à savoir la nécessité de percer tous les secrets de ces régions. L'élève se rapproche du maître.

Lidenbrock et Axel découvrent alors le poignard de Saknussem, puis l'« antre » marqué de ses initiales runiques<sup>102</sup>. D'une manière qui certes diffère de l'enchaînement de *Michel Strogoff* avec le câble rompu entre Moscou et Irkoutsk, la *communication* est enfin restaurée, deux mois après le dernier signe concret rencontré dans le cratère du Sneffels. Il s'agit donc d'un dernier moment de triomphe pour l'expédition Lidenbrock avant la « chute », le dernier instant où peut être entretenue l'illusion d'avoir le plein contrôle de sa « trajectoire ». Un avertissement voilé ne tarde d'ailleurs pas à être donné :

« Savez-vous, mon oncle, disais-je en marchant, que nous avons été singulièrement servis par les circonstances jusqu'ici !

[...] Béni soit l'orage ! Il nous a ramenés à cette côte d'où le beau temps nous eût éloignés ! Supposez un instant que nous eussions touché de notre proue [...] les rivages méridionaux [...] Le nom de Saknussem n'aurait pas apparu à nos yeux [...]

—Oui, Axel, il y a quelque chose de providentiel à ce que, voguant vers le sud, nous soyons précisément revenus au nord [...] il y a là un fait dont l'explication m'échappe absolument.

[...] Je proposai même de brûler « nos vaisseaux », afin de nous couper toute retraite. Mais mon oncle s'y opposa. Je le trouvai singulièrement tiède<sup>103</sup>.

Il y a deux prémonitions dans ce passage. La première est une prémonition « a contrario » : les circonstances, dit Axel, ont jusqu'ici été singulièrement favorables... et la situation ne va pas tarder à se détériorer, rétablissant, voire plus, la « moyenne » dont parlait Axel plus tôt dans le voyage (après l'épreuve de la soif) en disant que les chances de succès étaient bonnes si la « moyenne des difficultés » n'augmentait pas<sup>104</sup>. Notons en passant que c'est en ce même début de chapitre qu'Axel avait été pris d'une brève poussée d'optimisme un peu délirant :

---

<sup>101</sup> *VCT*, ch. XXXVII, p. 254.

<sup>102</sup> *Ibid.*, ch. XXXIX, p. 271-272.

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. XL, p. 273-274.

<sup>104</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 180.

« nous ne pouvions manquer d'atteindre notre but [...] J'en étais arrivé à faire de ces raisonnements à la Lidenbrock. Sérieusement. » Ceci se passait peu après avoir opposé ses arguments géométriques au professeur ; on rencontre ici un revirement similaire mais plus prononcé peu après la tentative d'Axel de dissuader son oncle de persister dans son entreprise – le catalyseur étant la preuve irréfutable offerte par les traces de l'alchimiste.

La deuxième prémonition est dissimulée dans la réplique du professeur, « voguant vers le sud, nous [sommes] précisément revenus au nord » : peu après, en voulant continuer « vers le bas », vers le centre de la Terre, les voyageurs seront entraînés vers le haut, vers la surface, et croyant aller vers les régions polaires, Axel aura la surprise un peu décevante (pour lui) d'émerger dans le sud de l'Italie.

L'ascension graduelle d'Axel culmine par une « inversion » dans les rapports entre l'oncle et le neveu : ce dernier semble être devenu l'opposé de sa nature jusqu'ici plutôt pusillanime ; il interrompt son oncle (p. 273 et p. 277<sup>105</sup>), propose de « brûler les vaisseaux », et d'une certaine façon prend la direction des opérations, tandis que c'est Lidenbrock qui fait preuve d'une pondération inhabituelle, depuis le moment où il avait décrété que l'on ne partirait pas sur-le-champ et que l'on explorerait d'abord les environs. La prédiction de Graüben se réalise dans cette scène à la dynamique temporaire mais aux conséquences confirmées dans l'épilogue du roman ; elle prédisait en effet qu'à son retour, Axel serait « un homme, [l'égal

---

<sup>105</sup> C'est ici que se produit l'échange que Daniel Compère a commenté comme suit, et auquel nous avons fait allusion dans notre étude de *Michel Strogoff* :

« Comme au théâtre aussi, Verne utilise des dialogues “en cascade” où les interlocuteurs s'entraînent l'un l'autre :

“Eh bien ! reprit mon oncle, à coups de pioche, à coups de pic, faisons notre route ! renversons ces murailles !

– C'est trop dur pour le pic, m'écriai-je.

– Alors la pioche !

– C'est trop long pour la pioche !

– Mais !...

– Eh bien ! la poudre ! la mine ! minons, et faisons sauter l'obstacle !

– La poudre !

– Oui ! il ne s'agit que d'un bout de roc à briser !

– Hans, à l'ouvrage ! » s'écria mon oncle.”

[...] [*VCT*] est un ouvrage où Verne s'est efforcé de faire varier les styles et l'on n'y rencontre pas encore les *tics* que l'on relèvera dans ses romans postérieurs, à l'exception toutefois des successions d'interrogations [...]

Ces suites interrogatives ont une fonction phatique ; elles sont un moyen de retenir l'attention du lecteur dans les passages où elle risquerait de diminuer. » (D. Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 44-45)

du professeur]<sup>106</sup> ». Lidenbrock, toutefois, n'est pas rabaissé ; son changement d'humeur correspond plutôt à un progrès dans l'initiation, qui sera illustré dans les moments critiques à l'intérieur de la cheminée du volcan.

On peut tout de même parler d' « inversion des rapports » entre les deux personnages dans un sens partiel. Elle apparaît le plus clairement dans la réaction irritée, plus typique de l'oncle que du neveu, suscitée chez Axel par le bloc de pierre qui, bouchant le passage, crée, si cela est possible, la dernière « horizontale locale » avant la Chute proprement dite :

[...] notre marche fut interrompue par l'interposition d'un bloc énorme.

« Maudit roc ! » m'écriai-je avec colère [...]

[...] et si nous ne le renversons pas, nous sommes indignes d'arriver au centre du monde ! »

Voilà comment je parlais ! L'âme du professeur avait passé tout entière en moi<sup>107</sup>.

Si c'est le tempérament bouillonnant du professeur qui a déclenché la phase « ascendante » (et géométriquement, descendante) du voyage, l'enthousiasme d'Axel, qui le supplante à la fin comme « moteur » de la poursuite de l'itinéraire, déclenche la Chute (et géométriquement, la phase ascendante). Les « cinquante livres de fulmicoton » (p. 277), l'une des nombreuses utilisations du « pyroxyle » dans l'œuvre vernienne, sont aussi à comparer aux « dix litres de nitroglycérine<sup>108</sup> » qu'emploie l'ingénieur Cyrus Smith pour effectuer l'explosion qui lui permettra d'abaisser le niveau du lac Grant et mettre à jour l'orifice du déversoir. La comparaison de ces quantités, toutes deux de substances explosives très puissantes, révèle davantage l'état de surexcitation dans lequel se trouvent Axel et ses compagnons, si pour écarter un gros bloc rocheux de leur route ils se risquent à employer autant de pyroxyle – avec des résultats relativement prévisibles, une fois ceci constaté.

Le segment du *voyage au centre de la terre* correspondant à la « Chute » comprend certains aspects qui relèvent plus à notre sens du point de vue de la « force mystérieuse », et nous les laissons donc à une seconde étude. Nous commenterons ici principalement la partie de l'épisode qui va des instants précédant la détonation jusqu'au « dernier repas » des voyageurs, qui, étant donné qu'ils s'attendent plus ou moins à périr, a des airs de « Cène » christique :

Le lendemain, jeudi, 27 août, fut une date célèbre de ce voyage subterrestre. Elle ne me revient pas à l'esprit sans que l'épouvante ne fasse encore battre mon cœur. A partir de ce moment, notre raison, notre jugement, notre ingéniosité n'ont plus voix au chapitre, et nous allons devenir le jouet des phénomènes de la terre. [...] La mèche devait brûler pendant dix minutes [...]

[...] Croulez, montagnes de granit ! »

---

<sup>106</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VII, p. 64.

<sup>107</sup> *Ibid.*, ch. XL, p. 275-277.

<sup>108</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 213-215.

[...] Le bruit de la détonation, je crois que je ne l'entendis pas. Mais la forme des rochers se modifia subitement à mes regards [...] J'aperçus un insondable abîme [...] La mer, prise de vertige, ne fut plus qu'une vague énorme, sur le dos de laquelle le radeau s'éleva perpendiculairement.

Nous fûmes renversés tous les trois. [...] la lumière fit place à la plus profonde obscurité [...] C'était, à n'en pas douter, le chemin de Saknussemm ; mais, au lieu de le descendre seuls, nous avions, par notre imprudence, entraîné toute une mer avec nous. [...] la rapidité d'un mouvement que nulle puissance humaine ne pouvait enrayer. [...] Mon oncle et Hans me serraient le bras à le briser, et le radeau nous portait encore tous les trois.

[...] Nous montons [...] Oui, si rien ne nous arrête, si ce puits a une issue ! Mais s'il est bouché, si l'air se comprime peu à peu sous la pression de la colonne d'eau, si nous allons être écrasés !

La chaleur s'accroissait d'une inquiétante façon [...] Jusqu'alors les faits avaient donné raison aux théories de Davy et de Lidenbrock ; jusqu'alors des conditions particulières de roches réfractaires [...] avaient modifié les lois générales de la nature, en nous faisant une température modérée [...] Allions-nous revenir à un milieu où ces phénomènes s'accomplissaient dans toute leur rigueur [...] ?

[...] –Quoi ! vous croyez encore à quelque chance de salut ?

–Oui ! certes, oui ! et tant que son cœur bat, tant que sa chair palpite, je n'admets pas qu'un être doué de volonté laisse en lui place au désespoir. »

[...] Cela donnait environ une livre d'aliments pour chacun. Le professeur mangea avidement [...] moi, sans plaisir, malgré ma faim, presque avec dégoût ; Hans, tranquillement, modérément [...] savourant avec le calme d'un homme que les soucis de l'avenir ne pouvaient inquiéter [...] cette bienfaisante liqueur eut le pouvoir de me ranimer un peu<sup>109</sup>.

La troisième phrase du chapitre XLI, l'affirmation sentencieuse d'Axel sur le sort des voyageurs à partir de ce moment du parcours, résume, sinon le roman entier, assurément cette Chute paradoxalement effectuée « vers le haut », par l'expulsion violente des explorateurs du globe hors de celui-ci, du moins de ses profondeurs. Les personnages ont de toute façon été « le jouet des éléments » bien avant, mais l'admission de cet état des choses sert à la gradation, à une intensification finale d'un thème ayant commencé à l'arrière-plan puis gagné une réalité de plus en plus envahissante.

Nous assistons à une scène de *mise à feu*, comme au début et à la fin de *De la Terre à la Lune*<sup>110</sup>, ou dans *L'Île mystérieuse*. Nous avons dit que le voyage souterrain était *symétrique* du voyage lunaire, par sa trajectoire. Une autre symétrie intervient ici, dans la mesure où une sorte de coup de canon se produit. Les voyageurs sont « renversés tous les trois » (comme les spectateurs du lancement du boulet) ; Axel pense n'avoir pas entendu le bruit de la détonation – tout comme Michel Ardan, Nicholl et Barbicane n'entendent jamais la détonation de la

---

<sup>109</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLI-XLII, p. 278-288.

<sup>110</sup> Ou plutôt au début et à la fin du voyage lunaire : la détonation du canon et la combustion des rétrofusées.

Columbiad, « parce que [notre] projectile allait plus vite que le son<sup>111</sup> ». Et la cheminée du Stromboli fonctionne bien entendu comme le tube d'un gigantesque canon qui expulse le « wagon-projectile » – ici un radeau et non un obus d'aluminium.

Outre l'aspect théâtral donné à la scène du début du cataclysme par l'absence de bruit, du moins de bruit perçu par les personnages, ce silence comme procédé de description d'un séisme n'est pas isolé dans les *Voyages extraordinaires*. Considérons le début du tremblement de terre qui emporte le groupe de Lord Glenarvan du sommet jusqu'au bas de la Cordillère des Andes dans *Les Enfants du capitaine Grant* :

Glenarvan sentit le sol manquer à ses pieds [...] Ses compagnons, tous réveillés et renversés pêle-mêle, étaient entraînés sur une pente rapide. [...] La forme des montagnes changeait subitement ; les cônes se tronquaient ; les pics chancelants disparaissaient<sup>112</sup> [...]

La suppression délibérée du son de la scène du cataclysme peut renforcer l'effet de journal et de remémoration, puisque les victimes de certains accidents rapportent parfois cette impression de surdité, de mouvement au ralenti, etc. Ceci focalise l'attention, centrée sur le point de vue du protagoniste principal, sur les aspects visuels de la déstabilisation du paysage, préfigurant l'entraînement des personnages dans une « chute » hors de leur contrôle. Comme nous y avons fait allusion plus tôt, ce n'est pas que la « motricité » qui est définitivement retirée aux voyageurs, c'est aussi l'aptitude à juger de leur trajectoire ; d'où le passage « de la lumière à l'obscurité ». Comme le « train » représenté par le massif montagneux qui entraîne Glenarvan dans sa glissade, le séisme qui entraîne Lidenbrock, Axel et Hans ne peut être enrayé par « nulle puissance humaine ». Les deux images sont celles d'un « radeau » dont la mince épaisseur offre une protection relative aux « passagers » contre les dangers du dessous ; le massif en mouvement qui emporte le groupe de Glenarvan est d'ailleurs décrit comme un « navire » et ses mouvements comme du « tangage » (p. 145). L'analogie est d'autant plus tenace que, comme pour la « Descente de la Cordillère », le mouvement du radeau de Lidenbrock est initialement une descente (« au lieu de descendre seuls, nous avons [...] entraîné toute une mer avec nous »), et ne se transforme que plus tard en montée, quand la « chute libre » est enrayée puis inversée par les précurseurs de l'éruption<sup>113</sup>. Ainsi, l'injonction triomphante du professeur au moment précédant la détonation, « Croulez, montagnes de granit ! », dans laquelle d'autres épisodes similaires nous avaient habitués à voir une « action qui suit le verbe », une concrétisation de la parole par l'évènement qu'elle semble commander, se traduit

---

<sup>111</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. II, p. 264.

<sup>112</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 142.

<sup>113</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLII, p. 284.

par un effet cette fois « égal et contraire » : oui, les montagnes de granit croulent, mais au lieu d'entériner la domination de l'homme sur la nature que cette injonction semble proclamer, c'est l'inverse qui se produit : Lidenbrock, un instant après sa phrase triomphante, devient « le jouet des phénomènes de la terre ».

La menace suivante que perçoit Axel est celle de l'écrasement par l'air : si le puits dans lequel ils montent s'avère bouché, l'air doit s'y comprimer de plus en plus étant donné l'eau qui ne cesse de pousser leur radeau vers le haut. Cette situation rappelle la menace de noyade à l'intérieur de la fourmilière dans *Un capitaine de quinze ans*<sup>114</sup>, et dans une moindre mesure – le point commun étant la mort dans un espace confiné, et le rôle qu'y joue l'eau, quoique cette fois sous forme de neige – dans les chapitres X et XI d'*Un hivernage dans les glaces*.

L'accroissement de la température est l'occasion pour Axel de revenir à la controverse scientifique qui l'oppose au professeur, et de faire l'hypothèse que même s'il tient encore pour vrai le « feu central », le voyage s'est produit jusqu'ici en isolation par rapport aux chaleurs régnant normalement à l'intérieur du globe : hors du chemin de Saknussem et hors de l'immense caverne, les lois régulières censées gouverner les conditions souterraines du globe reprendraient vigueur, restaurant l'impossibilité non seulement d'étude scientifique, mais de la simple survie humaine. Il en résulte une perception des voyageurs comme ayant été jusqu'ici – même lorsqu'ils se croyaient en pleine possession du « gouvernail » métaphorique de leur voyage – dans une sorte de sursis accordé par les forces naturelles, qui menace d'être bientôt annulé, menace qui ne sera enfin levée qu'à la chute finale, l'expulsion par le cratère.

Dès lors il semble que la hiérarchie entre Axel et Lidenbrock est rétablie à ses paramètres initiaux – peut-être par double translation, chacun ayant gagné un degré d'initiation égal. C'est le neveu qui se laisse aller au désespoir, tandis que l'oncle semble délivrer ce qui pourrait être un credo proposé par l'auteur, ou du moins un idéal auquel aspirer, exemplifié par le « héros vernien » (« ...je n'admets pas qu'un être doué de volonté laisse en lui place au désespoir »). Si Lidenbrock a échoué à « défier les dieux », il atteint certainement à un statut proche du surhomme par cette réplique, qui fait taire les plaintes d'Axel et le convainc de consommer le « dernier repas ». Le bref moment où le genièvre « eut le pouvoir de nous ranimer un peu » est une consolation qui annonce peut-être d'ores et déjà qu'à la toute fin, le voyage ne se terminera pas par le trépas des audacieux voyageurs. La « pose du héros vernien », là encore, rejoint celle d'autres surhommes de l'œuvre, tel Nemo dans sa certitude – même face à des circonstances suggérant le contraire – de se désengager du détroit de

---

<sup>114</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 350-360.

Torrès, ou son calme et sa persistance à « combiner » des solutions lors de l'emprisonnement dans les glaces. Verne libère ses héros de prisons de feu<sup>115</sup>, de glace, d'eau liquide ou de granit à condition que dans leur (apparente) défaite même ils ne se départissent que de leur orgueil, non de leur « instinct de conservation » comme il l'appelle souvent.

Hans joue toujours son rôle stabilisant, symboliquement puisque sa façon même de manger donne la réplique à celle de l'oncle ou du neveu ; mais aussi concrètement, puisque, de concert avec Lidenbrock, il maintient Axel sur le radeau, contre les hasards « centrifuges » du trajet ; le chaos de la descente (puis de la montée) semble menacer la continuation d'un récit qui dépend d'une focalisation interne, celle-ci doit être ancrée solidement par les deux perspectives qui l'ont accompagnée depuis le début. Hans sauve plus particulièrement Axel – « Sans les bras de Hans, plus d'une fois je me serais brisé le crâne<sup>116</sup> » –, et atteint peut-être le point culminant de sa vocation stabilisatrice lorsqu'il sauve les deux autres à la fois, après l'éruption du Stromboli : « Quand je rouvris les yeux, je me sentis serré à la ceinture par la main vigoureuse du guide. De l'autre main il soutenait mon oncle [...] à deux pas d'un gouffre [...] Hans m'avait sauvé de la mort, pendant que je roulais sur les flancs du cratère<sup>117</sup>. » Le paysage verdoyant au pied du volcan, à plus forte raison par sa description quasi paradisiaque, représente une sorte de variation ironique sur le mythe du climat tempéré et de la mer libre au pôle Nord, puisque Axel, après les chaleurs de la cheminée volcanique, espérait déboucher sur les Spitzberg ou l'île Jean-Mayen<sup>118</sup>.

Par la suite, on trouve peut-être une toute première occurrence dans les *Voyages* du thème de l'*invisibilité à l'observateur externe* (thématiquement assez voisin du « voile d'ignorance » rencontré plus tôt) :

---

<sup>115</sup> « Le feu central ne paraît jamais évoqué avec terreur par Jules Verne, il ne gêne pas la progression des voyageurs vers le centre de la terre, malgré les théories scientifiques, qui, sans être convaincantes car elles ne sont pas d'accord entre elles, semblent cependant pencher vers la vraisemblance d'une chaleur progressive. Même la lave incandescente n'affecte pas dangereusement les héros, lors de leur retour à travers le cratère en activité du Stromboli. [...] on peut se demander par quel miracle le radeau et ses passagers supportent cette montée sur une eau bouillante. Jules Verne ne se donne pas la peine d'expliquer la chose. Elle lui semble naturelle – au lecteur aussi – et cela, parce qu'elle est une fois encore gage de vie, et plus particulièrement ici de résurrection. [...] La mort de la terre interviendra par épuisement du feu vital, central, bénéfique. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 569-570)

<sup>116</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLIII, p. 296.

<sup>117</sup> *Ibid.*, ch. XLIV, p. 298.

<sup>118</sup> Ainsi l'on peut dire que, thématiquement, par comparaison avec *Un capitaine de quinze ans*, le couple Spitzberg / Stromboli est homologue du couple Atacama / Angola.

Quelle fut la stupéfaction de Marthe, quelle fut la joie de Graüben, je renonce à le décrire.

[...] Je laisse à penser si le retour du professeur Lidenbrock fit sensation à Hambourg. Grâce aux indiscretions de Marthe, la nouvelle de son départ pour le centre de la terre s'était répandue dans le monde entier. On ne voulut pas y croire, et, en le revoyant, on n'y crut pas davantage. [Cependant] la présence de Hans, et diverses informations venues d'Islande modifièrent peu à peu l'opinion publique<sup>119</sup>.

Selon l'expression de M. Serres, le voyage de Lidenbrock est un « voyage second<sup>120</sup> », après celui de l'alchimiste islandais. Et comme nous avons décrit la reprise du « sentier » interrompu ou effacé de Saknussem après la traversée maritime, la réapparition du professeur dans le monde de la surface ressemble elle aussi à la fin d'une phase d'aveuglement, du point de vue de l'humanité restée dans l'univers profane : pour elle l'expédition Lidenbrock n'a fait que quitter Hambourg, traverser une partie de L'Islande, disparaître mystérieusement, et réapparaître en Europe continentale. Lidenbrock exprime « son vif regret de ce que les circonstances, plus fortes que sa volonté, ne lui eussent pas permis de suivre jusqu'au centre de la terre les traces du voyageur islandais ». Regret de l'auteur aussi peut-être, et concession discrète à la théorie de la chaleur centrale ; mais ces mêmes circonstances sont un décret de l'écrivain, une nécessité narrative qui complète le schéma vernien. La « modestie » du professeur « dans sa gloire » représente, s'il faut en retenir un, le legs philosophique ou du moins psychologique de ce voyage souterrain : ayant sondé les profondeurs « de l'abîme » (comme Aronnax et Nemo), l'homme, parti conquérant de la nature, en revient certes hissé à un statut indiscutablement héroïque, mais non dénué d'humilité.

---

<sup>119</sup> *Op. cit.*, ch. XLV, p. 306-307.

<sup>120</sup> Voir la citation de Michel Serres en note 10 de cette section, p. 343 (*Jouvenances sur Jules Verne*, p. 12-13).

### 3-e) Hector Servadac

« Paraît, pensa-t-il, que cela ne va pas là-haut comme il le voudrait. Mais, triple nom d'un Bédouin, pourvu qu'il ne dérange pas la mécanique céleste, et nous avec ! » (Servadac, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 343)

*Hector Servadac* (1877) se situe vers les débuts de la seconde période des *Voyages extraordinaires*, peu après la clôture somme toute peu étanche constituée par *L'Île mystérieuse*. Beaucoup de thèmes de la première période y sont présents, mais, en emmenant son lecteur dans les espaces interplanétaires, le roman, même en s'en tenant au contrat de lecture vernien au sens large, trahit déjà un certain essoufflement de l'extraordinaire : le prodigieux effort d'imagination des premiers romans s'est emparé, pour ainsi dire d'un seul geste, d'une si grande proportion des opportunités « terrestres » pour ce genre de roman que Verne tente déjà de s'échapper en se tournant vers le cosmos<sup>1</sup>. En même temps qu'un roman didactique instruisant le jeune lecteur dans les domaines principalement astronomique, mathématique et géographique, *Servadac* est, comme *l'Île*, une utopie insulaire condamnée à ne pas durer ; elle occupe un statut intermédiaire entre l'utopie de l'île Lincoln et celle d'Antékirtta (*Mathias Sandorf*) – qui, elle, survit à la fin du roman – du point de vue de la taille de la microsociété. Nous parlerons davantage de cet aspect lorsque nous reviendrons à *Servadac* sous l'angle de l'« explorateur-colon » (partie IV-f). Dans notre plan basé sur la typologie de l'agent, nous remarquons que « la répartition des catégories actantielles dans *Hector*

---

<sup>1</sup> Nous sommes ici face à l'impératif *et* au problème de la clôture des totalités, comme l'explique Michel Serres :

« En dehors des circonstances sociales, voilà le moment où il n'y aura bientôt plus d'espaces vierges sur la mappemonde. Avant Jules Verne, vous le remarquez, il reste encore des espaces inexplorés : les deux pôles, la banquise, beaucoup d'îles dans le Pacifique, des régions de la Patagonie, des blancs sur les cartes de l'Afrique [...] Bientôt ces voyages se finissent. [Verne] a le sentiment de pouvoir accomplir le tour total des voyages possibles sur la mappemonde. On n'avait pas tout vu sur la planète et tout d'un coup, grâce aux marins qui courent la banquise, le Pacifique [...] embarquent les enfants du capitaine Grant le long du 37<sup>e</sup> parallèle, grâce aux explorateurs qui traversent l'outback d'Australie ; tout d'un coup, arrive un moment [...] où la mappemonde se ferme. La connaissance de la Terre s'achève : finitude d'une planète. [Alors, Verne] assure le relai : comme la Terre est finie, on part visiter la Lune et Servadac court les planètes du système solaire... On est obligé de sortir. La métaphore fondamentale du voyage change : nous n'explorerons plus de terres inconnues, nous en avons terminé avec les vieilles errances, non seulement avec l'histoire des voyages, mais avec l'anthropologie même qui les exigeait [...] » (*Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 30)

*Servadac* est relativement complexe ; les rôles sont à la fois peu étanches – se chevauchant d'un personnage à un autre – et changeants dans la continuité du récit ». Notre étude gravitera donc surtout, conformément à notre concept du *noyau de départ*, autour du surhomme plutôt comique qu'est le savant Palmyrin Rosette, l'investigation des éléments de la comète Gallia par Servadac et ses compagnons (que seul Rosette sera capable d'amener à son terme), et la visée d'exhaustivité scientifique d'*Hector Servadac*, qui élargit la *géographie* à la *cosmographie*, comme le dit la « note des éditeurs » au début du roman<sup>2</sup>.

*Hector Servadac* raconte l'enlèvement de quelques dizaines de personnages ainsi que de quelques fragments du globe terrestre par une comète, Gallia, qui l'effleure avant de suivre une trajectoire elliptique autour du soleil, avec un périhélie en-deçà de l'orbite de Vénus et un aphélie au-delà de l'orbite de Jupiter, lui faisant boucler une révolution – une « année gallienne » – en deux années terrestres, durée du récit lui-même. Les « naufragés » incluent le personnage éponyme et son ordonnance Ben Zouf, soldats de l'armée française en Algérie ; le comte russe Timascheff – rival de Servadac pour la main d'une veuve, et qui devra annuler son duel projeté avec le capitaine à cause des événements du récit – et l'équipage de sa goélette *Dobryna* ; le commerçant juif Isac Hakhabut, propriétaire de la tartane *Hansa* ; un groupe de dix Espagnols enlevés, avec Isac, de Ceuta par le passage de la comète ; treize soldats de la garnison anglaise de Gibraltar dont les officiers Murphy et Oliphant, eux aussi enlevés ainsi qu'un îlot ayant autrefois été rattaché à la terre ferme ; l'astronome excentrique Palmyrin Rosette, enlevé de l'île de Formentera d'où il faisait ses observations ; enfin une fillette du nom de Nina, venant, elle, de l'île de Caprera, au nord de la Sardaigne.

Le lieu principal ou du moins le point d'ancrage de la première partie du récit est l'île Gourbi, en réalité un fragment de la côte de l'Algérie, où les deux Français vivaient dans un gourbi<sup>3</sup>, effectuant des relevés topographiques pour l'armée. Ce fragment de la côte de

---

<sup>2</sup> Daniel Compère, dans *Approche de l'île chez Jules Verne* (p. 30), affirme que la note est en réalité de Jules Verne lui-même. Il est certes intéressant que cette note choisisse d'exprimer le cadre du roman, en une comparaison implicite à *De la Terre à la Lune*, en ces termes : « Il dépasse de beaucoup cette fois l'orbite lunaire ». Ce sont, encore une fois, courbes et dimensions qui intéressent au plus haut degré l'auteur, non au sens scientifique littéral, mais pour ce qu'elles peuvent susciter dans l'imaginaire. Comme le dit le texte, « M. J. Verne a mis en scène différents faits de la science moderne ».

<sup>3</sup> La nomenclature par métonymie n'est peut-être pas omniprésente chez Verne, mais se rencontre tout de même dans plusieurs romans. Relevons la « rivière de la Chute » dans *l'Île*, et peut-être l'îlot du geyser (ce

Mostaganem est arraché par la comète, et, cette dernière ayant aussi « volé » une certaine quantité d'eau à la Terre au passage, elle acquiert un océan sur lequel le morceau de continent devient une île, de même que quelques autres fragments<sup>4</sup> arrachés à la Méditerranée : tel l'îlot enlevé à Gibraltar – avec les Anglais dessus –, ou l'île de Formentera, où réside l'astronome. Ces îles et îlots sont semés sur une sorte de méditerranée encerclée par un « cadre » fait de la matière même de la comète (du tellurure d'or, comme il sera découvert), qui couvre le reste du sphéroïde miniature – seize fois plus petit que la Terre en diamètre. Et vers le sud de l'île Gourbi, séparée par un bras de mer, se trouve la « Terre-Chaude », faisant partie du continent « extraterrestre » entourant la mer gallienne, et où un volcan actif procure de la chaleur à une de ces vastes cavernes verniennes, Nina-Ruche, qui deviendra la résidence de l'ensemble de la population gallienne, Anglais mis à part. Le récit suit les péripéties de l'exploration et de la survie dans Gallia sur une durée de deux ans, qui voit les personnages affronter les fortes chaleurs de l'été gallien lorsque la comète se rapproche du soleil ainsi que les froids interplanétaires lorsqu'elle s'en éloigne. A la fin de la révolution autour du soleil, la comète frôle à nouveau la Terre, et les rescapés tentent de survivre à l'évènement en construisant un ballon, censé les faire passer indemnes de l'atmosphère de la comète à celle de la Terre. La conclusion est ambiguë, les personnages survivant effectivement à leur retour mais ne voyant pas trace du ballon, ni d'ailleurs de la collision précédente, et le reste du monde ne semble pas s'en être aperçu non plus ; on suggère que l'aventure entière pourrait n'avoir été qu'un rêve.

*Hector Servadac* est un roman plus léger, plus fantaisiste que la norme des *Voyages extraordinaires* en deux volumes, et de fait, l'un de ses fils conducteurs – celui sur lequel il s'ouvre, d'ailleurs – est la rivalité entre le capitaine français et le comte russe, traitée sur un mode d'autant plus burlesque qu'elle s'avèrera finalement futile, puisque la jeune veuve se sera mariée lorsque les « passagers » de la comète reviendront sur terre. Au connoté,

---

dernier, toutefois, sans majuscule, et désigné plutôt que nommé par Axel, avant que son oncle insiste sur le nouveau nom, l'îlot Axel) dans *VCT*.

<sup>4</sup> Il y a donc récursivité du rapetissement et de l'insularité. Citons à ce propos F. Lestringant :

« Les premiers voyages transocéaniques ont eu pour résultat d'émettre l'image de la terre, longtemps monolithique, en une poussière d'îlots : archipel innombrable en quoi se résout l'éclatement géographique de l'ancien monde, et dont les explorations ultérieures vont progressivement ressouder les éléments épars.

[...] Substituer un semis d'îles à des profondeurs continentales inexplorables, cette opération, commune au navigateur et au cartographe, revient à fragmenter le réel pour mieux le définir, le décrire et, en définitive, le posséder. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, p. 14)

toutefois, l'incipit du roman établit une relation d'égalité entre les deux personnages, et présage leur alliance, puisque même en se défiant au duel à mort ils gardent leur courtoisie<sup>5</sup>. Le dialogue rapide, aux répliques brèves, rappelle les débuts de *Michel Strogoff* et de *L'Île mystérieuse*<sup>6</sup>. Dans les trois cas, l'échange ne fait qu'entériner un état de fait, ou presque ; une information est transmise ou échangée, qui solidifie une situation déjà à peu près connue,

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 1-4.

<sup>6</sup> Cyrus Smith et les autres occupants du ballon dans lequel ils s'étaient enfuis de Richmond, avant d'être entraînés par l'ouragan jusqu'au Pacifique et qu'une déchirure de l'enveloppe menace de faire sombrer :

« Remontons-nous ?

– Non ! Au contraire ! Nous descendons !

– Pis que cela, monsieur Cyrus ! Nous tombons !

– Pour Dieu ! Jetez du lest !

– Voilà le dernier sac vidé !

– Le ballon se relève-t-il ?

– Non !

– J'entends comme un clapotement de vagues !

– La mer est sous la nacelle !

[...] Alors une voix puissante déchira l'air, et ces mots retentirent :

« Dehors tout ce qui pèse !... tout ! et à la grâce de Dieu ! »

Telles sont les paroles qui éclataient en l'air, au-dessus de ce vaste désert d'eau du Pacifique, vers quatre heures du soir, dans la journée du 23 mars 1865. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 7-8)

Le czar de Russie recevant du général Kissof les nouvelles relatives à l'invasion Tartare :

« – Sire, une nouvelle dépêche.

– D'où vient-elle ?

– De Tomsk.

– Le fil est coupé au-delà de cette ville ?

– Il est coupé depuis hier.

– D'heure en heure, général, fais passer un télégramme à Tomsk, et que l'on me tienne au courant.

– Oui, Sire, répondit le général Kissoff.

Ces paroles étaient échangées à deux heures du matin, au moment où la fête, donnée au Palais-Neuf, était dans toute sa magnificence.

[...] – Et du traître Ivan Ogareff, on n'a aucune nouvelle ?

– Aucune [...] Le directeur de la police ne saurait affirmer s'il a passé ou non la frontière.

– Que son signalement soit immédiatement envoyé à Nijni-Novgorod, à Perm, à Ekaterinbourg, à Kassimow, à Tioumen, à Ichim, à Omsk, à Elamsk, à Kolyvan, à Tomsk, à tous les postes télégraphiques avec lesquels le fil correspond encore !

– Les ordres de Votre Majesté vont être exécutés à l'instant, répondit le général Kissoff.

– Silence sur tout ceci ! » (Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 1-2 et p. 4.)

peut-être empirée par cette « mise à jour ». Il y a gradation du niveau de tension – soit entre les deux personnages, s’il y a antagonisme, soit de l’impact de l’information sur les interlocuteurs –, et l’échange finit par une conclusion péremptoire, un ordre, une clôture agressive ou brusque du dialogue. Dans notre interprétation « balistique et fractale » du texte vernien, nous dirions que ce genre d’échange est une petite fractale résumant à échelle réduite le schéma de montée, de culmination et de chute du *Voyage* ; à la fin du roman, Servadac et Timascheff refont un équivalent emphatique de l’acte d’ « échanger leurs cartes » à la fin de ce dialogue : « Et les deux rivaux, qui n’avaient plus aucune raison d’être en rivalité, scellèrent, en se donnant la main, une amitié que rien ne devait jamais rompre. » Dans la perspective du schéma quinaire classique, les rapports des deux personnages à la clôture du récit représentent bien un « nouvel équilibre », dans lequel le nœud principal (le périple de Gallia) et le nœud comique (la rivalité amoureuse) de l’intrigue sont tous deux résolus par une sorte d’escamotage : on revient mystérieusement sur terre et l’on se demande si l’on n’a pas simplement rêvé, et le duel promis n’a plus lieu d’être, d’une certaine façon à cause de l’intervalle quasi-onirique qui l’a différé de deux années.

Comme il est d’usage chez Jules Verne, c’est le mot « inexplicable » qui accompagne les premiers symptômes de l’irruption des forces étrangères – ici un élément naturel, la comète – dans le récit : par une circonstance « inexplicable », la Terre est enveloppée de brumes depuis des mois, en réalité un effet de l’approche de la grande comète<sup>7</sup>, et au niveau métatextuel, un moyen pour l’auteur de rendre un peu plus vraisemblables à la fois l’enlèvement des personnages sans qu’ils en connaissent la cause et le fait que le reste du monde ne s’aperçoive pas de l’évènement (dont la réalité sera même mise en doute vers la fin).

Peu avant l’arrivée du « *corps fou de l’espace*<sup>8</sup> », le capitaine Servadac « le papier à décalquer sous les yeux, [commença] à le zébrer de lignes diversement colorées et inégales, qui ne rappelaient en rien le dessin sévère d’un levé topographique<sup>9</sup> » : il s’agit pour lui de se remettre à la rédaction du quatrain qu’il destine à la veuve, mais on peut y voir une

---

<sup>7</sup> Décrit davantage ch. III, p. 14-15, « Le ciel présentait alors un aspect singulier », etc.

<sup>8</sup> « Faute de pouvoir recourir à une nouvelle Columbiad pour satelliser ses personnages, Jules Verne les embarque sur une comète. Toute la première partie du roman est parcourue par une longue interrogation sur les phénomènes cosmographiques et les bouleversements topographiques qui résultent de la collision de la Terre avec ce que j’appellerais volontiers un *corps fou de l’espace* [...] Certaine *folie*, en effet, préside ici à la fiction. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l’espace*, p. 60)

<sup>9</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 15.

préfiguration d'un bouleversement de la rigueur mathématique qui réglait jusque-là la vie terrienne, et que le passage de la comète va mettre en désordre, du moins en apparence. Le coup d'envoi de ce bouleversement est symboliquement donné à la fin du chapitre III quand l'officier et son ordonnance sont « précipités la face contre terre avec une effroyable violence ». Il y a dans la chute en elle-même une rupture de l'équilibre ; dans la position face contre terre l'idée d'inversion, de « monde à l'envers », et dans la connotation de soumission qu'elle possède la suggestion de prise de contrôle des événements – et de l'itinéraire futur – par les forces naturelles, représentées ici par Gallia. Le chapitre IV, qui fait moins de deux pages, consiste en somme en une série de phrases interrogatives, qui à la fois détaillent les symptômes de la rencontre entre la Terre et Gallia, et approfondissent le mystère – sinon du point de vue du lecteur, du moins de celui d'un observateur non prévenu, d'une focalisation externe –, la liste des phénomènes inexplicables. Toutefois elles culminent, à l'antépénultième phrase, par un indice qui offre l'explication au lecteur, en suggérant le passage d'un astre errant près du globe terrestre : « Pourquoi, enfin, un nouveau sphéroïde énorme, flamboyant, inconnu des cosmographes, apparut-il au firmament, pour aller bientôt se perdre derrière d'épaisses couches de nuages ? ». Cette conclusion, ou plutôt cette culmination de type « Pourquoi, enfin... ? » se retrouve dans un contexte similaire par la structure et le ton – en ce qu'il multiplie les interrogations et en ménage une vers la fin, qui révèle un point important ou inquiétant –, quoique différent du point de vue narratif<sup>10</sup>, dans *Les Indes noires* :

[...] pourquoi, lorsque les disques électriques s'éteignaient à l'heure du repos, quand la nuit se faisait sur la cité ouvrière, lorsque les habitants de Coal-city avaient regagné leur cottage, pourquoi, de l'un des coins les plus sombres de la Nouvelle-Aberfoyle, un être mystérieux se glissait-il dans les ténèbres ? [...] Pourquoi se dirigeait-il si obstinément vers l'habitation de Simon Ford, et si prudemment aussi, qu'il avait jusqu'alors déjoué toute surveillance ? Pourquoi venait-il appuyer son oreille aux fenêtres et essayait-il de surprendre des lambeaux de conversation à travers les volets du cottage ?

Et, lorsque certaines paroles arrivaient jusqu'à lui, pourquoi son poing se dressait-il pour menacer la tranquille demeure ? Pourquoi, enfin, ces mots s'échappaient-ils de sa bouche, contractée par la colère :

« Elle et lui ! Jamais ! »<sup>11</sup>

Dans *Les Indes noires*, le personnage évoqué ci-dessus est Silfax, le dernier « pénitent » des houillères d'Aberfoyle et principal antagoniste ; il représente la figure humaine de la « force mystérieuse » à laquelle les héros sont confrontés dans ce roman. Dans le passage analogue

---

<sup>10</sup> Daniel Compère remarque toutefois : « Romans contemporains, *Hector Servadac* et *Les Indes noires* contiennent des renvois réciproques. De l'un à l'autre les péripéties se font écho : lettres mystérieuses, installation dans une caverne, rencontre d'une jeune fille, lecture du ciel. » (*Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 74)

<sup>11</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XVII, p. 207.

d'*Hector Servadac*, cette force étrangère est la comète Gallia ainsi que les conséquences de son effleurement de la Terre. Dans les deux cas, les interrogations successives introduisent le phénomène (car, au moins jusqu'à ce qu'il soit nommé et prenne davantage un aspect humain, incarné, Silfax est bel et bien un « phénomène », un peu comme Nemo dans *L'Île mystérieuse*) en ménageant leurs effets, et culminent par une demi-révélation inquiétante vers la fin, qui entretient le suspense. Cela aurait pu valoir à *Hector Servadac* d'être étudié dans notre troisième partie ; toutefois, ce *Voyage* a cette particularité que l'énigme qui sera longtemps opaque aux personnages introduits en premier est largement transparente, avec de mineures exceptions, au savant Palmyrin Rosette. Si caricaturé qu'il soit, l'astronome français est moins battu par la nature que par les circonstances (et par son tempérament, qui laisse le monde scientifique peu enclin à le croire, surtout sans preuves concrètes). Il y a une hiérarchie implicite allant de Ben-Zouf (indifférent aux mystères aussi bien physiques que philosophiques) à Rosette en passant par Servadac et le lieutenant Procope, dans laquelle le flambeau de la recherche scientifique est transmis tour à tour, et le dernier élément résout bel et bien l'énigme de Gallia : jusqu'à un certain point, la figure surhumaine du scientifique triomphe bel et bien dans ce roman. Palmyrin Rosette est presque aussi ridicule qu'Aristobulus Ursiclos dans *Le Rayon vert*, mais il a raison ; le roman de 1882 ironise sur le scientisme et glorifie une certaine subjectivité romantique. Il ne s'agit pas d'une contradiction à proprement parler chez Verne, mais de deux pendants du regard qu'il porte sur le monde des idées. *Le Rayon vert* ne dénigre pas la science en bloc et *Hector Servadac* ne s'empêche nullement d'introduire du comique dans la figure et le travail du scientifique<sup>12</sup> (Rosette rappelle un peu Lidenbrock) ; simplement, les proportions sont quelque peu inversées dans les deux romans. Servadac, Timascheff, Procope essaient tous de résoudre le problème de physique représenté par Gallia, et y parviennent presque par leurs déductions cumulatives ; mais pour en venir entièrement à bout, il faut posséder des attributs quelque peu déséquilibrés : Palmyrin Rosette paie ses

---

<sup>12</sup> Citons à ce sujet Simone Vierende : « [...] pour les Romantiques, c'est l'individu qui peut et doit changer, entraînant le changement de la société et du monde. Jules Verne se trouve dans une position charnière : par son âge et ses goûts, il se place du côté des Romantiques ; par le projet didactique d'Hetzel et par l'environnement socio-culturel de son temps, du côté des scientifiques pour qui le monde doit évoluer par la science qui changera l'individu et la société. [...] Verne cependant, on l'a vu, est loin d'être un fidèle absolu de la nouvelle religion. Dans le discours même, il introduit une certaine ironie, une mise en doute railleuse qui [contamine] le discours scientifique et l'effet de réel de la fiction, [déjà] inséparables]. Cette distance critique, même subtile et camouflée, mine et l'effet de *mimesis* et la valeur positive absolue reconnue à la science et à la technique. » (*Jules Verne : mythe et modernité*, p. 82)

capacités scientifiques surdimensionnées d'une personnalité peu compatible avec l'utopie sociale qui s'organise sur la comète.

Les suites de l'incident offrent à première vue peu de modifications du statu quo<sup>13</sup>. Cet équilibre apparent après un cataclysme rappelle fortement celui qui suit le tremblement de terre dans *Le Pays des fourrures*<sup>14</sup>, quand la troupe de Jasper Hobson est sauvée des ours par un séisme, qui paraît sans suite, mais qui a en réalité détaché le cap Bathurst – iceberg pris pour un promontoire proprement dit – du continent américain. De même, Gallia détache l'« île Gourbi » du sphéroïde terrestre : deux phénomènes transformant l'un et l'autre en île un cadre initialement rattaché à la réalité ordinaire ; la première dérivant sur l'océan Arctique, la seconde dans l'espace interplanétaire. Les personnages du *Pays des fourrures* ne manqueront pas de remarquer eux aussi certains bouleversements consécutifs au cataclysme : ainsi Hobson ne parvient pas à expliquer que le cap Bathurst, qui déjà, étrangement, n'accusait qu'un pied d'élévation des marées, n'en affichait plus du tout après le tremblement de terre<sup>15</sup>, changement d'un ordre similaire, quasi cosmographique – puisque les marées sont causées par l'influence lunaire – tout à fait analogue à ceux que l'on observe dans *Hector Servadac*. La transition vers l'étrange est de type cataclysmique, mais sa réalisation se fait dans la durée, et c'est la révélation finale qui est brusque (penser au *Pays des fourrures*, au *Capitaine de quinze ans...*), de même que dans la métaphore du coup de canon, de la longue parabole, puis de l'impact.

Le mot « inexplicable » réapparaît<sup>16</sup> lorsqu'est constatée l'inversion du sens de rotation de la Terre (en réalité de Gallia), le soleil se levant à l'ouest et se couchant à l'est ; puis encore une fois<sup>17</sup> pour qualifier le fait que le soleil tombe verticalement vers l'horizon, comme il le ferait à l'équateur, alors que Servadac croit se trouver en Algérie, pays plus élevé en latitude, où, par conséquent, le mouvement apparent du soleil en hiver devrait être plus oblique. L'« île Gourbi », ce morceau d'Algérie transplanté sur la mer gallienne, se situe à peu près à l'équateur de la comète. L'homologue « vernien » d'un lieu réel implique une sorte de

---

<sup>13</sup> « [Aucun] changement ne semblait s'être produit dans cette portion du littoral algérien [...] Bien que la commotion eût été très violente, [...] rien n'indiquait qu'une modification eût altéré leur aspect physique » (Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. V, p. 19)

<sup>14</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 182-183.

<sup>15</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 195.

<sup>16</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 21.

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 28-29.

transformation géométrique – telles les translations, homothéties et autres –, qui signale la réappropriation *extraordinaire* du familier.

On retrouve le phénomène de l'énumération de tous les faits étranges en réalité liés à une cause unique<sup>18</sup> – l'arrachement par une comète ayant effleuré la Terre de multiples parcelles de la planète, avec les personnages pris dans le mouvement :

« Les lois de la pesanteur modifiées ! [...] les points cardinaux changés, la durée du jour réduite de cinquante pour cent !... Voilà qui [pourrait] retarder indéfiniment ma rencontre avec le comte Timascheff ! Il y a quelque chose ! Ce n'est pas ma cervelle, que diable ! ni celle de Ben-Zouf qui ont déménagé ! »<sup>19</sup>

En résumé, « toute la mécanique terrestre et céleste serait sens dessus dessous » (p. 22). Sans doute, on ne peut y voir anachroniquement une allusion à *Sans dessus dessous*, où les héros de *De la Terre à la Lune* tenteront de redresser l'axe de la Terre (avec des conséquences désastreuses s'ils réussissaient), puisque ce roman ne sera publié qu'en 1889, douze ans après *Servadac*. Mais cela trahit la récurrence chez Verne du thème général d'un bouleversement des lois cosmiques – par accident naturel ou par intervention humaine –, au sens quasi littéral dans ces trois romans, et dans un sens plus large dans tous les récits verniens où le travail humain ou les catastrophes naturelles (parfois catalysées par l'homme, d'ailleurs) prennent un aspect démiurgique ou apocalyptique.

La dernière exclamation du capitaine relève du jeu sur la fiction et le réel : les étrangetés observées viennent de ce que la côte elle-même ait « déménagé », mais au niveau extradiegétique, c'est le lecteur qui effectue un déplacement de l'esprit, et qui, en consentant à l'immersion de la lecture, se laisse emporter dans l'Extraordinaire. La réaction philosophique de *Servadac* aux événements prolonge ces allusions métatextuelles :

Le caractère aventureux du capitaine *Servadac* étant donné, on accordera sans peine qu'il ne se montrât point définitivement abasourdi de tant d'événements extraordinaires. Seulement, moins indifférent que Ben-Zouf, il aimait assez à savoir le pourquoi des choses. L'effet lui importait peu, mais à cette condition que la cause lui fût connue. À l'entendre, être tué par un boulet de canon n'était rien, du moment que l'on savait en vertu de quelles lois de balistique et par quelle trajectoire il vous arrivait en pleine poitrine<sup>20</sup>.

On pourrait très bien supposer que ce passage reflète l'attitude de l'auteur lui-même, d'une certaine façon. Le développement d'un certain récit, d'un certain itinéraire, d'une dynamique

---

<sup>18</sup> Ceci rehausse, bien entendu, le caractère scientifique de l'énigme : dans un roman très « newtonien », Verne se place dans la même logique que Newton tentant de créer une explication unifiante de phénomènes aussi disparates que les mouvements planétaires, les marées et la chute des corps. La mini-terre Gallia est la « pomme » tombée sur le crâne du savant distrait, Palmyrin Rosette.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. V, p. 27.

<sup>20</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 31.

de forces, de trajectoires, et leur clôture suivant des règles quasi-constantes qui « codifient » l'aventure vernienne, paraissent plus importants que les personnages ou évènements particuliers du récit<sup>21</sup> – ; notre dualité « H/B »<sup>22</sup> entre protagoniste et externalité humaine ou naturelle (ou autre) se veut un schéma en superposition de cette logique. Les actants ont une relative robustesse au fil du récit tandis que les personnages ou les forces qui assument ces rôles respectifs peuvent très bien changer non seulement d'un roman à l'autre mais en un même roman. Il se pourrait donc que Jules Verne, tout comme Servadac, s'intéresse surtout à « en vertu de quelle loi de balistique et par quelle trajectoire » ses personnages naviguent dans son univers, et que faute d'avoir écrit des œuvres purement littéraires, il propose, en cet usage de concepts tirés des sciences « exactes » comme fil conducteur et comme moteur de la narration, une sorte de style littéraire en lui-même.

La tension narrative ainsi qu'un certain effet de fantastique sont entretenus par rétention d'information : « Il était vraiment fâcheux que le ciel fût couvert et que le firmament ne montrât pas son habituel étincellement d'étoiles<sup>23</sup> ». Tout comme la Terre était enveloppée de brumes avant le cataclysme, voilant l'arrivée de la comète, celle-ci est voilée par les soins de l'auteur, empêchant les personnages d'inférer, par l'observation des constellations – qui seraient sans nul doute dérangées en vertu du changement total du point de l'espace depuis lequel elles seraient vues – qu'ils ne se trouvent plus sur terre. On peut y voir un effet similaire à celui exprimé doublement dans *L'Île mystérieuse* : D'abord, par la première illustration de J. Férat (première de couverture et page 6), représentant le chien Top émergeant de l'eau

---

<sup>21</sup> « Hetzel, qui n'était point si mauvais lecteur de Verne, croyait même sentir qu'en ce récit "*la science est le principal, et la fable relativement l'accessoire*". De fait, les références scientifiques y prolifèrent, notamment après la découverte de Palmyrin Rosette, savant bourru [...] Avec lui, la science théorique entre résolument dans le récit. » (Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 60)

« A plusieurs reprises, J. Verne a déclaré quel était son but : "*M. Jules Verne, en commençant la série des Voyages extraordinaires, a eu pour but de faire connaître à ses lecteurs, sous la forme du roman, les diverses parties du monde*". ("Note des Editeurs", dans *Hector Servadac*, p. 2. Note rédigée en fait par J. Verne)

A un correspondant il écrit "*Pour chaque pays nouveau, il m'a fallu imaginer une fable nouvelle. Les caractères ne sont que secondaires.*" [Cette] affirmation est assez surprenante et un visiteur italien a effectivement rapporté comment naît le roman dans l'esprit de l'auteur : "Il se livre d'abord à de nombreuses lectures historiques et géographiques relatives aux pays qu'il envisage, comme s'il n'avait qu'à en faire une description complète et minutieuse : les personnages, les faits principaux et les épisodes du roman surgissent dans son esprit pendant la lecture, inspirés par la lecture même." » (Daniel Compère, *Approche de l'île*, p. 30)

<sup>22</sup> Ou plus généralement AB, mais le premier terme est humain dans la grande majorité des cas.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>o</sup> partie, ch. VI, p. 34.

au premier plan, l'îlot du Salut (vraisemblablement) au second, et l'île Lincoln, signalée par le mont Franklin, à l'arrière-plan ; il faut le regard rétrospectif, après lecture, pour inférer que la côte illustrée en avant du volcan n'est pas celle de la terre principale, un peu comme les héros de *Servadac* ne savent pas dans l'immédiat qu'ils sont sur un autre astre que la Terre, restée « derrière ». Deuxièmement, au chapitre III de *l'Île*, Pencroff « sent » que l'îlot où il se trouve est avoisiné par une côte plus importante, malgré le rideau de *brumes*<sup>24</sup>. La frustration de l'observateur – Servadac – regardant le ciel et cherchant à y voir un « signe » se situe dans la continuité thématique des moments « théologiques » qui mettent le protagoniste vernien face aux forces extérieures subtilement divinisées ; on a une « pose » du héros évoquant une quête différée, frustrée, du divin : « pas une étoile ne s'offrit aux yeux de l'observateur désappointé [...] Ah ! mille diables ! ces satanés nuages ne s'entrouvriront donc pas ?<sup>25</sup> ». Ceci rappelle par exemple l'attitude de Lord Glenarvan cherchant des yeux l'invisible yacht le *Duncan* au large de la Nouvelle-Zélande, dans *Les Enfants du capitaine Grant*<sup>26</sup>. Du reste, le sous-texte théologique de *Servadac* se signale dans le même passage du roman, par son allusion indirecte à la conception du monde comme d'une horloge déterministe – chère à certains philosophes et scientifiques des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, et donc à celle de « Grand Architecte de l'Univers » :

Le capitaine n'y comprenait absolument rien. Les règles les plus élémentaires de la mécanique étaient enfreintes, la sphère céleste ressemblait à une horloge dont le grand ressort vient de s'affoler subitement, les planètes manquaient à toutes les lois de la gravitation<sup>27</sup> [...]

La crainte de l'échec de la civilisation et de l'entreprise scientifique est représentée, non par une transgression avérée des lois physiques (le fantastique de *Servadac* est presque métanarratif, il concerne plus la possibilité onirique de l'aventure entière qu'une réelle incohérence physique des péripéties de Gallia), mais par l'impression temporaire que ces lois viennent à manquer<sup>28</sup> : le savoir et l'industrie humaine requièrent que ces dernières soient connaissables

---

<sup>24</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 33-35.

<sup>25</sup> *Ibid.*, p. 34-35.

<sup>26</sup> « Ses yeux regardaient incessamment l'espace. Sa lunette, pendant les courtes embellies, le parcourait obstinément. Ces flots muets, il semblait les interroger. Cette brume qui voilait l'horizon, ces vapeurs amoncelées, il eût voulu les déchirer d'un geste. » (Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 670)

<sup>27</sup> Jules Verne, *Servadac*, ch. VI, p. 35.

<sup>28</sup> « Verne raconte alors la fin de quelques sciences, à l'inverse de la science-fiction. [...] *Servadac* est la fin de Laplace, et le *Chancellor* la fin de Lagrange. L'environnement technique est bouleversé : feu, four, foyer transmutent la matière, brûlent les vieux réseaux où les déplacements passaient. D'où les vaisseaux, ces microcosmes : marine en bois, marine en fer, le premier meurt ou brûle en enfer. » (Michel Serres, *Jouvenances*, p. 118)

et cohérentes, donc réductibles à un énoncé plus simple que l'énumération chaotique de phénomènes dont l'homme ne serait que le jouet.

Nous avons dit que l'arrivée de la comète transforme le territoire où vivait Servadac en « île » (cosmique) au même titre que le tremblement de terre dans *Le Pays des fourrures* transforme le cap Bathurst en île flottante. Dans un premier temps, et avant de s'apercevoir du niveau « global » de cette situation – la comète Gallia, île parcourant les espaces sidéraux –, les personnages réalisent d'abord que leur portion du littoral algérien est devenue une île véritable, l'île Gourbi, dont les dimensions sont données (p. 39-40) : quadrilatère dont les quatre côtés font cent vingt, trente-cinq, trente et cent kilomètres. Le « pourquoi ? » demandé par Hector Servadac, impliquant une explication physique, *mécaniciste*, se voit opposer la réponse religieuse de Ben-Zouf :

« Très bien ! dit l'officier, mais pourquoi ?

– Bah ! Pourquoi pas ? répondit Ben-Zouf. C'est comme ça, parce que c'est comme ça ! Si le Père éternel l'a voulu, mon capitaine, faudra s'en arranger tout de même ! »<sup>29</sup>

Nous avons vu comment plusieurs romans verniens mettent face à face le religieux et le séculier, sur un ton dont le sérieux peut varier, comme par exemple dans *Les Indes noires*, où Harry Ford cherche une explication rationnelle aux phénomènes étranges de la houillère, tandis que Jack Ryan s'étonne qu'il ne se contente pas de les attribuer à l'intervention surnaturelle de « génies de la mine ». Nous y voyons le signe des hésitations de Jules Verne lui-même sur ce sujet : Ainsi ce n'est pas seulement le héros vernien qui se préoccupe souvent des causes ultimes, de l'auteur mystérieux de quelque phénomène inexplicable, voire d'une divinité cachée se refusant à une révélation claire (Cyrus Smith en quête de Nemo), c'est Verne lui-même qui se trouve dans cette position, et en imprègne ses romans, sans doute de manière au moins en partie volontaire. Comme nous l'avons proposé dans notre introduction, il y a équivalence entre mécanique du roman et mécanique du monde. Ce n'est pas un hasard que l'expression « causes premières » (p. 42) soit employée au début du chapitre VII d'*Hector Servadac*, lorsque ce dernier continue à se demander l'origine des phénomènes étranges dont il a été témoin. Si le *Voyage extraordinaire* reproduit en fractale un certain schéma « géométrique et moteur », à différentes échelles, il reproduit aussi différentes variantes des questionnements de l'homme, qu'il s'agisse de l'origine de l'univers ou, beaucoup plus localement, la cause première des phénomènes « galliens » : pesanteur réduite, durée du jour

---

<sup>29</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 40.

diminuée de moitié, course du soleil semblable à celle qu'il aurait à l'équateur alors qu'on présume être dans le nord de l'Algérie, côte nord-africaine changée en île, etc.

L'enlèvement des personnages par Gallia se déroule de façon à réunir le plus d'éléments inexplicables vers le début de sa révolution. Ainsi l'astre errant commence d'abord par aller à son périhélie, ce qui cause des chaleurs extrêmes, avant de s'éloigner progressivement. Servadac et Ben-Zouf, ce dernier « [se laissant] consciencieusement rôtir » en observation<sup>30</sup>, doivent d'abord endurer ces extrêmes – en plein « hiver », ce qui établit définitivement l'étrangeté de ces nouvelles conditions –, avant d'être enfin réunis à la première partie du contingent des « naufragés de Gallia », le comte et son équipage. L'apparition de la goélette *Dobryna* à la fin du VIII<sup>e</sup> chapitre fait écho à l'arrivée du navire pirate le *Speedy* à la fin de la seconde partie de *L'Île mystérieuse* (les deux romans ne sont séparés que de deux ans), ce qui d'ailleurs se répètera plus loin. Le comte russe a été soumis à une forme d'aveuglement des sens différente – mais elle aussi « météorologique » – des brumes qui empêchent Servadac d'observer les astres, il est à la fois isolé et protégé par une bourrasque qui l'entraîne « dans l'œil du cyclone<sup>31</sup> ». La situation extraordinaire et la nécessité d'explorer la région bouleversée par le cataclysme et d'en expliquer les changements suspendent immédiatement l'idée de duel entre le comte et le capitaine, ce qui rejoint le thème des *Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872), la primauté de la science sur les querelles de nationalité<sup>32</sup>. A peu près sans transition, une alliance est donc scellée :

- M'offrez-vous passage à votre bord, monsieur le comte ?
  - Oui, capitaine, et pour faire le tour du monde, si cela est nécessaire à nos recherches.
  - Oh ! le tour de la Méditerranée suffira !
  - Qui nous dit [...] que le tour de la Méditerranée ne sera pas le tour du monde ? »
- Le capitaine Servadac ne répondit pas et demeura pensif<sup>33</sup>.

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 51.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 63. Il est plausible que la notion oxymorique du calme relatif au *centre* d'une tempête (un peu comme la pesanteur nulle au *centre* de la Terre, où les effets de son « puits gravitationnel » se neutralisent) fascine Verne.

<sup>32</sup> La rivalité de Timascheff et Servadac est de nature amoureuse, mais sa suspension même, par la négation, met plutôt en relief l'aplanissement des hostilités nationales. Noter que le roman est écrit quelque années seulement après *Vingt mille lieues sous les mers*, où Verne avait d'abord eu l'intention de faire des Russes les oppresseurs du peuple (d'abord Polonais) de Nemo, avant de faire de lui un Indien révolté contre les Anglais, suite aux instances d'Hetzel.

<sup>33</sup> *Op. cit.*, p. 63.

Le thème de la circumnavigation si omniprésent dans les *Voyages*, ainsi que celui du cercle duquel Michel Serres déduit la « loi Antifer<sup>34</sup> » (d'après *Maître Antifer*), qui impose au voyageur vernien de toujours se déplacer sur un cercle avec le but recherché pour centre, re-surgit ici sous forme hypothétique. D'une part, l'allusion est assez claire : la « méditerranée » qu'est la mer gallienne fait en réalité figure d'océan à la comète, bien plus petite que la Terre, de sorte que traverser cette mer en entier d'ouest en est constituera un « tour du monde », ou du moins un tour complet de ce petit astre sphérique, ressortant à nouveau par l'ouest au « méridien » de cette mer d'où le voyage avait commencé. D'autre part, il y a « intertextualité intra-vernienne » : le voyageur vernien bien décidé à aller vers l'est aussi loin qu'il le faudra et « jusqu'à effectuer le tour du monde si nécessaire » n'est pas un cas isolé. Voyons le *Capitaine Grant*, d'abord avant le départ du yacht écossais :

– Oui, vous me comprenez, Edward ; le *Duncan* est un brave et bon navire ! il peut affronter les mers du sud ! il peut faire le tour du monde [...] s'il le faut ! Partons [...] à la recherche du capitaine Grant !<sup>35</sup>

Puis, lors de l'intervention de Paganel tentant d'interpréter le document mystérieux :

N'est-ce pas votre avis à tous de suivre à travers ces contrées la ligne rigoureuse que mon doigt trace [...], et si, contre toute prévision, je me trompe encore, n'est-ce pas notre devoir de remonter jusqu'au bout le 37° parallèle, et, s'il le faut, pour retrouver les naufragés, de faire avec lui le tour du monde ?<sup>36</sup>

Encore une fois, dans les Pampas, quand le géographe Paganel tente d'expliquer au Patagon Thalcave la raison pour laquelle l'expédition de Glenarvan recherche le capitaine Grant tout le long du trente-septième parallèle sud, ne possédant pas la longitude :

– Et précisément sur cette ligne comprise entre le soleil qui se couche et le soleil qui se lève, ajouta Thalcave, en précisant par une comparaison à la mode indienne la route de l'ouest à l'est.

– Oui, oui, c'est cela.

– Et c'est votre Dieu, dit le Patagon, qui a confié aux flots de la vaste mer les secrets du prisonnier ?

– Dieu lui-même.

– Que sa volonté s'accomplisse alors, répondit Thalcave avec une certaine solennité, nous marcherons dans l'est, et s'il le faut, jusqu'au soleil !<sup>37</sup>

Le tour du monde, semble-t-il, « doit » être présent dans la plupart des *Voyages extraordinaires*, sinon au sens propre, du moins comme « fractale » – nous voulons dire par une circumnavigation à échelle réduite, autour d'une île ou d'un astre plus petit que la terre... La *Dobryna* va faire le tour de l'océan planétaire qu'est la mer Gallienne. D'ailleurs, la goélette

---

<sup>34</sup> Voir notre étude des *Aventures de maître Antifer* (III-3-f).

<sup>35</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 46.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 103.

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 176.

de Timascheff rappelle le *Duncan* : elle jauge deux cents tonneaux, proches des deux cent dix tonneaux du yacht écossais, et « eût parfaitement suffi à un voyage de circumnavigation<sup>38</sup> ».

Curieusement, la boussole n'est pas perturbée par le changement de circonstances pourtant encore plus radical que celui que l'on trouve dans *Voyage au centre de la terre*, où la boussole de Lidenbrock est faussée par un orage. Jules Verne est fasciné par le magnétisme, qu'il met à contribution dans *VCT*, *Le Sphinx des glaces*, etc. Dans le premier, il suggère<sup>39</sup> que l'influence magnétique de la Terre doit se trouver à une profondeur moindre que celle atteinte par Lidenbrock (qui est de trente-cinq lieues). Pour *Servadac* on ne peut que conjecturer que Verne ait imaginé une comète ayant un champ magnétique tout à fait analogue à celui de la Terre, de sorte qu'une aiguille aimantée soit attirée par un pôle magnétique légèrement décalé par rapport au nord géographique.

Il faut dire [que] la boussole n'avait été ni troublée ni affolée, même un seul instant. Les phénomènes cosmiques n'avaient eu aucune influence sur l'aiguille aimantée, qui marquait toujours le nord magnétique dans ces parages, à vingt-deux degrés environ du nord du monde. Si donc l'est et l'ouest s'étaient substitués l'un à l'autre, en ce sens que le soleil se levait à l'occident et se couchait à l'orient, le nord et le sud avaient immuablement gardé leur position dans l'ordre des points cardinaux. (p. 67)

Par-delà les hypothétiques explications scientifiques que Verne aurait pu invoquer, ceci peut être le signe d'un statut plus « absolu » que posséderait le magnétisme dans le monde vernien : même là où la mécanique « newtonienne » serait d'une certaine façon perturbée, l'influence magnétique, faisant fi d'une quelconque causalité qui la gouverne et relevant presque du mystique, serait moins *perturbable* par les phénomènes sidéraux.

La *Dobryna* effectue donc une circumnavigation autour de Gallia, tandis que Gallia en fait de même autour du Soleil, quoique suivant une orbite très elliptique. Jusqu'à ce que le verdict scientifique de Palmyrin Rosette leur vienne en aide, les personnages, tous éduqués qu'ils soient – particulièrement le lieutenant Procope<sup>40</sup>, qui joue dans une certaine mesure le rôle du

---

<sup>38</sup> *Hector Servadac*, ch. X, p. 66-67.

<sup>39</sup> *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXI, p. 212.

<sup>40</sup> Le lieutenant est la version plus « humaine », moins excentrique, du savant Rosette ; il se rapproche de son niveau de savoir, sans être aussi asocial, et n'a donc pas les déséquilibres qui attirent l'ironie vernienne chez les figures scientifiques (Ursiclos, Lidenbrock, Rosette, Bénédicte...). Le nom Procope vient du grec et signifie progrès et prospérité. On peut spéculer que chez Verne les scientifiques « caricaturaux » sont utiles à l'humanité par le caractère hyperbolique de leur génie, mais doivent (et souvent préfèrent) vivre plutôt *à côté* d'elle qu'en elle, voire même requièrent des précautions pour parer à de possibles excès de leur part (comme lorsque Rosette préfère rester éternellement sur sa comète pour l'étudier au risque d'y périr avec tous les autres), tandis que le type de l'*ingénieur* (Cyrus Smith, etc.) peut posséder un génie moindre mais est plus apte à s'intégrer et à faire

scientifique jusqu'à ce que le « vrai » savant vernien vienne le remplacer –, ne peuvent deviner la nature de leur trajectoire. Un peu comme Impey Barbicane, le capitaine Nicholl et Michel Ardan se demandent si la courbe de leur boulet sera une hyperbole, une parabole ou une ellipse, dans le second tome de *De la Terre à la Lune*, ici aussi les personnages verniens ne savent si leur « train », le moteur de leur voyage, les entraîne en une chute vers le soleil, ou sur une révolution, ou une courbe ouverte qui ne fera que contourner le soleil avant de les entraîner à jamais dans l'espace interstellaire (nous soulignons) :

« Il est évident, capitaine, dit le lieutenant Procope, que la terre ne suit plus sa route habituelle autour du soleil, dont une cause inconnue l'a singulièrement approchée !

– Je n'en suis que trop certain, répondit le capitaine Servadac, et la question, maintenant, est de savoir si, après avoir coupé l'orbite de Vénus, nous n'irons pas couper l'orbite de Mercure !...

– Pour tomber, en fin de compte, et nous anéantir sur le soleil, ajouta le comte Timascheff.

– Ce serait alors *une chute, et une chute terrible* ! s'écria le capitaine Servadac.

– Non, répondit le lieutenant Procope, je crois pouvoir affirmer que ce n'est pas une chute dont la terre est menacée en ce moment ! Elle ne se précipite pas vers le soleil, et c'est incontestablement une nouvelle trajectoire qu'elle décrit autour de lui<sup>41</sup>.

La « Chute », conclusion fréquente et segment final traditionnel de la trajectoire des *Voyages extraordinaires*, est évoquée sans que le récit la confirme tout à fait, même si la comète chutera en quelque sorte sur la Terre ou du moins l'effleurera à nouveau, deux ans après le premier passage. *De la Terre à la Lune* se termine bien par « une chute terrible » :

En effet, cette chute épouvantable commençait. La vitesse conservée par le projectile l'avait porté au-delà du point mort. L'explosion des fusées n'avait pu l'enrayer. Cette vitesse, qui à l'aller avait entraîné le projectile en dehors de la ligne neutre, l'entraînait encore au retour. La physique voulait que, dans son orbite elliptique, *il repassât par tous les points par lesquels il avait déjà passé*.

C'était une chute terrible [...] et qu'aucun ressort ne pourrait amoindrir<sup>42</sup>.

Le voyage de circumnavigation de la goélette commence le dernier jour de l'année, en même temps qu'est constaté « un léger abaissement de la température » : le début de la boucle de la *Dobryna* coïncide avec le début de sa « fractale-mère », l'ellipse de la comète qui commence à s'éloigner du soleil. Le chapitre X commence par l'épisode de l'inventaire ou des « forces en présence », d'abord celui de la goélette et de son approvisionnement et ensuite

---

prospérer directement la société. C'est Procope, et non Rosette, qui proposera de construire un ballon pour survivre à l'impact final. Il faut pourtant noter que c'est, sous certaines formes, le premier type qui séduit davantage l'écrivain, sans que soient niés les défauts et périls de son caractère : on pense au capitaine Nemo.

<sup>41</sup> *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 69.

<sup>42</sup> *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XIX, p. 413.

les qualités du lieutenant Procope ; le texte fait une discrète allusion à *Michel Strogoff* lorsqu'il mentionne sous un jour favorable le tsar Alexandre<sup>43</sup>.

La *Dobryna* se dirige vers l'ouest, et rencontre divers phénomènes inexplicables consécutifs à la disparition du relief habituel à la Méditerranée, y compris son relief sous-marin. Alger a disparu<sup>44</sup>, et sa mention (par l'absence) permet à l'auteur d'introduire encore les caps Pescade et Matifou, qui apparaissent dans *Antifer*<sup>45</sup>, *Robur le Conquérant*<sup>46</sup>, mais surtout *Mathias Sandorf*, où deux personnages importants, les saltimbanques Pointe Pescade et Cap Matifou, leur doivent leurs noms. Les faits portent un démenti à l'hypothèse des voyageurs (inconscients astronautes « au second degré ») selon laquelle ils seraient encore sur Terre mais après une sorte d'engloutissement d'une grande partie des littoraux. La mer est de plus beaucoup moins profonde qu'elle ne devrait l'être et le fond recèle une « poussière métallique » (p. 71) ; la cause réelle étant que, premièrement, Gallia n'a « volé » qu'une portion relativement réduite des eaux de la Terre et sa mer est donc de faible profondeur, deuxièmement, que le « fond » n'est autre que la surface réelle de la comète, faite de cette mystérieuse substance.

Il est intéressant de considérer les questionnements des personnages, le va-et-vient entre modèle théorique (le présumé que l'on se trouve sur terre) et les surprises empiriques de l'observation, le premier, suite à sa non-adéquation aux faits réels, recevant des démentis répétés assenés par l'observation. Dans un sens plus large, cela fait encore une fois écho à l'échec de l'homme à appréhender entièrement le fonctionnement de la nature dans un modèle déterministe et compréhensible. A tout le moins, tant que son modèle est faux ou incomplet (et le modèle<sup>47</sup> des naufragés de Gallia s'améliore graduellement plutôt que de passer abrupte-

---

<sup>43</sup> Procope est le « fils d'un serf affranchi bien avant le fameux édit du tsar ». *Strogoff* reconnaît la clémence d'Alexandre II lorsqu'il est question de l'adoucissement des ukases (édits d'expulsion). Le tsar n'est pas directement nommé dans ce roman, même si le journaliste Alcide Jolivet mentionne Alexandre 1<sup>er</sup>. Ce roman paraît immédiatement avant *Servadac*.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. X, p. 71.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 272.

<sup>46</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XII, p. 132, voir notre analyse de ce roman.

<sup>47</sup> Nous ne nous étendons pas beaucoup sur le sujet mais l'énigme entière de Gallia, depuis les premiers questionnements de Servadac jusqu'au début de la seconde partie lorsque Rosette se prononce enfin, fait penser à une transition « de Ptolémée à Copernic », d'une vision géocentrique à la réalisation du nouveau centre, cométaire, qui assujettit alors les protagonistes. Un peu comme le décrira Thomas Kuhn dans *La Structure des révolutions scientifiques*, l'investigation commence d'abord par supposer l'ancien modèle comme correct, mais ajoute des modifications *ad hoc* permettant d'en expliquer les anomalies (« nous sommes toujours sur Terre, mais la Terre a changé, elle a rapetissé, etc. ») ; puis, par suite d'une accumulation d'anomalies qui débordent les

ment d'une totale fausseté à la vérité entière, qui sera donnée par Palmyrin Rosette), surgiront encore et toujours des « faits inexplicables ». Notons que, si l'on suppose que c'est le récit qui en représente le miroir, l'opinion de Jules Verne n'est pas nécessairement anti-scientiste ; il serait plus juste de dire qu'il fait une exposition narrative, littéraire, à la fois de l'espoir scientifique et des obstacles qui s'y opposent. En d'autres termes, l'homme se trompe, souvent et peut-être toujours, mais la progression narrative aboutit bel et bien à une *accumulation du savoir*, à une correction graduelle des erreurs et des fausses suppositions. L'approche scientifique réussit lors même qu'elle échoue, pour risquer une formule provocante.

Dans *Un capitaine de quinze ans*, Verne adopte aussi une focalisation interne et parfois externe qui non seulement ne donne pas le mot de l'intrigue au lecteur jusqu'à ce que le protagoniste lui-même le devine, mais, pourrait-on dire, tente activement d'en retarder la révélation : tout comme les héros de *Servadac* s'imaginent être sur Terre alors qu'ils sont sur Gallia, avec les phénomènes inexplicables qui en résultent, Dick Sand s' imagine être en Amérique du Sud (trompé encore plus par les mensonges de Harris) alors qu'il se trouve en Afrique, et ne parvient pas à réconcilier son « modèle » erroné du territoire qu'il traverse avec ses divers aspects particuliers à l'Afrique tropicale et non aux Pampas de l'Amérique méridionale. Pour *Servadac*, une partie de la vérité éclatera lors de la rencontre avec les Anglais : l'officier français se croit à Corfou, en Grèce, ayant traversé longitudinalement toute la Méditerranée, mais, comme le globe qu'il a parcouru est beaucoup plus petit que la Terre, il est déjà aux antipodes et est donc « ressorti par l'ouest » lors même qu'il allait continuellement vers l'orient, et se trouve donc à l'emplacement de Gibraltar<sup>48</sup>.

On pourrait s'attendre à ce qu'un *Voyage extraordinaire* « interplanétaire » ne serve les buts encyclopédiques de l'auteur que dans la mesure où le système solaire ainsi que divers faits astronomiques y sont décrits ; il n'en est rien et Jules Verne y ajoute une bonne proportion de géographie tout à fait « terrestre » :

Mais aucun vestige ne fut revu, sur ce parcours, de la côte qui s'étendait depuis le cap Matifou jusqu'à la frontière de Tunis, ni la ville maritime de Dellys, bâtie en amphithéâtre, ni aucune apparence à l'horizon de cette chaîne du Jurjura [...] ni la ville de Bougie [...] ni le mont Adrar, ni Didjela, ni les montagnes de la Petite Kabylie, ni le Triton des anciens, cet ensemble de sept caps dont la plus haute cime mesurait onze cents mètres, ni Collo, l'ancien port de Constantine, ni Stora, le port moderne de

---

capacités explicatives de la démarche ad hoc, vient la « révolution », ici par *décentrement* : « la Terre est restée la même, mais nous ne sommes plus dessus ».

<sup>48</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 109.

Philippeville, ni Bône, assise sur son golfe de quarante kilomètres d'ouverture. On ne vit plus rien, ni du cap de Garde, ni du cap Rose, ni des croupes des montagnes d'Edough, ni des dunes sablonneuses du littoral, ni de Mafrag, ni de Calle, célèbre par l'importante industrie de ses corailleurs<sup>49</sup> [...]

On retrouve le phénomène de la liste – listes de poissons, d'oiseaux, de lieux géographiques, que l'on rencontre quasi uniformément dans les *Voyages*, signe d'un désir d'exhaustivité par la pure énumération<sup>50</sup>. Sans doute Verne n'est-il nullement dupe de l'idée que l'énumération circonscrit entièrement l'objet décrit, loin s'en faut, mais c'est l'acte qui, symboliquement, résume le désir d'étendre le contrôle de l'homme sur son environnement par la connaissance. Puisqu'une partie de la Terre a été arrachée par Gallia dans l'espace, l'on peut continuer à « peindre la Terre » même dans l'espace intersidéral. Déplacement et arrachement ont une fonction analogue à celle de la loupe ; le savant – l'écrivain – détache un échantillon de la Terre et l'expose à la lentille du microscope. Citons D. Compère :

« [...] le but poursuivi par les *Voyages extraordinaires* est de dépeindre le monde entier sous la forme du roman géographique et scientifique. Ce plan a été rigoureusement suivi »<sup>20</sup>

[...] « Je n'ai eu d'autre but que de peindre la Terre, et même un peu l'*au-delà*, sous la forme du roman [...] »<sup>21</sup> Il faut dire qu'à la géographie s'ajoute tout naturellement l'histoire : histoire des voyageurs et explorateurs, mais aussi l'histoire du globe depuis ses origines jusqu'à sa fin imaginée<sup>51</sup>.

Notons d'ailleurs que, cheminant vers l'est suivant le littoral sud de la Méditerranée, Servadac se tient « dans la direction du trente-septième parallèle ». Certes, il s'agit du 37<sup>ème</sup> degré de latitude nord – et de plus, cela même est erroné puisque cela correspond à la latitude de ces lieux sur Terre, non celle qu'ils occupent sur la comète –, mais il est difficile d'y voir

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 75.

<sup>50</sup> Citons à ce propos D. Compère :

« Bien plus que scientifiques, les romans verniens sont géographiques. Il s'agit littéralement d'une *géographie*, car Verne écrit une Terre qui n'est pas exactement la Terre réelle ; c'est un monde imaginaire qui double le réel. [Verne] essaie de combler les blancs du planisphère, mais il les remplit à sa façon.

[...] R. Barthes avait été frappé de ce principe de l'enfermement qui fait que, chez Verne, le voyage correspond, non pas à un appel de l'exotisme, mais à une exploration de la clôture. Les exemples de mondes clos [abondent] : obus lunaire, Nautilus, [et] îles désertes où l'homme re-crée un monde miniature, un microcosme. [...] Ces "Voyages extraordinaires dans les mondes connus et inconnus" consistent surtout en une réduction de l'inconnu au connu. [...] Cette clôture s'exprime aussi par les inventaires, [...] les énumérations, les classifications [...] Le but du voyage est de constater la clôture du monde et d'enfermer celui-ci dans un langage par la description et l'explication [...] » (*Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 9-12)

<sup>51</sup> Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 40.

Note 20 de l'auteur : « note adressée à Hetzel fils, "Amiens, 21 octobre 1888", B.N., vol. 74, fol. 92. »  
Note 21 : « Lettres à Mario Turiello, "Amiens, le 7 juin 1894", et "Amiens, le 19 juin 1894", *Europe*, n°613, mai 1980, p. 106-107) »

une simple coïncidence que le voyage des *Enfants du capitaine Grant*, publié neuf ans avant *Servadac*, se soit effectué sur le 37<sup>ème</sup> parallèle sud. Ne pouvant certes pas faire quadriller la Terre à ses personnages selon tous les degrés de longitude et de latitude, Jules Verne ne se fait pas faute d'en tenter un équivalent plus modeste, par la symétrie : si le capitaine Nemo atteint le pôle Sud, le capitaine Hatteras lui conquiert le pôle Nord ; si Phileas Fogg fait le tour du monde en quatre-vingts jours (à des latitudes variables, il est vrai), Lord Glenarvan l'effectue le long du 37<sup>ème</sup> parallèle austral et Hector Servadac en effectue la miniature « gallienne » sur le 37<sup>ème</sup> parallèle septentrional.

La scène de l'apparition maritime inopinée se répète, cette fois « le point fixe vu depuis le mobile » et non l'inverse, lorsque la *Dobryna* se rapproche de la côte tunisienne, et finit par trouver le tombeau de Louis IX. La manière dont l'îlot est initialement aperçu rappelle comment le navire *Speedy* est décelé à son approche de l'*Île mystérieuse* : par un signe minuscule pris d'abord pour un « artefact<sup>52</sup> ». A l'opposé de l'*Île*, un îlot est aperçu depuis un navire, avec un enchaînement assez similaire<sup>53</sup> : la succession de la détection, de la croyance à une illusion, puis de l'examen à la lunette, qui coupe court aux incertitudes. Le tombeau,

---

<sup>52</sup> « L'objectif avait été placé à l'une des fenêtres de la grande salle de Granite-House, et par conséquent, il dominait la grève et la baie. [...] le cliché obtenu, [Harbert] alla le fixer [...] Revenu en pleine lumière, en l'examinant bien, Harbert aperçut sur son cliché un petit point presque imperceptible qui tachait l'horizon de mer.

Il essaya de le faire disparaître par un lavage réitéré, mais il ne put y parvenir.

« C'est un défaut qui se trouve dans le verre », pensa-t-il.

Et alors il eut la curiosité d'examiner ce défaut avec une forte lentille qu'il dévissa de l'une des lunettes.

Mais, à peine eut-il regardé, qu'il poussa un cri et que le cliché faillit lui échapper des mains. [...] Cyrus Smith examina ce point ; puis [...] il se précipita vers la fenêtre. [La] longue-vue, après avoir parcouru lentement l'horizon, s'arrêta enfin sur le point suspect, et Cyrus Smith, l'abaissant, ne prononça que ce mot : « Navire ! »

Et, en effet, un navire était en vue de l'île Lincoln ! » (*Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 548-550)

<sup>53</sup> « Soudain, pendant qu'il était tourné vers l'horizon méridional par l'avant de la goélette, son œil ressentit une sorte d'impression lumineuse. Il crut d'abord avoir été troublé par quelque illusion d'optique, et il regarda avec plus d'attention.

Une lointaine lumière lui apparut réellement alors, et un des matelots qu'il appela la vit distinctement.

Le comte Timascheff et le lieutenant Procope furent aussitôt prévenus de cet incident.

« Est-ce une terre ?... demanda le capitaine Servadac.

– N'est-ce pas plutôt un navire avec ses feux de position ? répondit le comte Timascheff.

[...] Au soleil levant, toutes les lunettes du bord étaient braquées vers le point qui avait paru lumineux pendant la nuit. La lueur s'évanouit bientôt sous les premiers rayons du jour ; mais, à sa place, apparut, à six milles de la *Dobryna*, une sorte de rocher singulièrement découpé. On eût dit un îlot isolé au milieu de cette mer déserte. » (*Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 78)

toutefois, ne signale pas la redécouverte de la côte nord-africaine proprement dite : un peu comme l'état des choses que l'on trouve sous forme d'hypothèse et de péril dans *Sans dessus dessous* et de réalité dans *L'Éternel Adam*, une grande partie des terres semblent submergées et les rares lieux « ordinaires » que l'on trouve ne sont, en quelque sorte, que les sommets émergés ayant survécu au cataclysme. Ce ne sont d'ailleurs pas toujours des points culminants – comme le serait l'Himalaya transformé en archipel, par exemple –, mais plutôt des bornes symboliques. Le fragment de Gibraltar ou la tombe de Saint-Louis existent encore de la même façon qu'à la fin de *L'Île mystérieuse*, c'est le massif de Granite-house qui émerge encore, même s'il avait bien moindre altitude que les pentes du mont Franklin.

La *Dobryna* ne trouve donc plus le reste du littoral tunisien au sud du 37<sup>ème</sup> parallèle, et elle sera, bien entendu, prise par une tempête, comme à peu près tout navire dans l'univers vernien. Comme dans tout épisode de tempête le navire doit se retrouver soit à sec de toile, soit forcé de réduire sa voilure à une trinquette ou tourmentin – voiles pouvant faire face aux vents violents – et, dans le premier cas, la possibilité d'établir un tourmentin est généralement au moins évoquée<sup>54</sup>, même si elle n'est pas en fin de compte appliquée. Les exemples les plus frappants sont peut-être ceux des *Enfants du capitaine Grant* quand le *Duncan* traverse l'océan Indien et d'*Un capitaine de quinze ans* quand le *Pilgrim* traverse le Pacifique Est puis l'Atlantique. Mais Jules Verne semble tenir tant à ce genre d'épisode qu'il en insère un pour ainsi dire en passant, à l'intérieur d'une phrase unique, que nous avons relevée dans *VCT* (ch. IX). Certains ingrédients du monomythe vernien semblent si importants – du moins leur présence à l'état pur – que l'auteur préfère en inclure même une miniature (une « fractale »...) plutôt que de ne pas en inclure du tout. Comme le *Duncan* et le *Pilgrim*, la *Dobryna* se trouve en danger d'être brisée sur la côte – ce « cadre » qui entoure la Méditerranée, en réalité la mer gallienne, d'un nouveau continent inconnu, formé par le matériau de la comète. La mer gallienne est limitée à l'est bien avant le littoral ordinaire du Proche-Orient, de la Grèce, etc. : le cadre de roche cométaire fait barrage à peine a-t-on légèrement dépassé la Sicile. L'impossibilité du sauvetage amène une allusion religieuse :

– As-tu fait tout ce qu'un marin pouvait faire ? demanda le comte Timascheff, dont la figure ne trahissait aucune émotion.

– Tout, répondit le lieutenant Procope. Mais, avant une heure, notre goélette se sera mise à la côte !

---

<sup>54</sup> Nous avons cité M. Serres dans le plan de thèse, à propos du voyage du *Chancellor*, « auquel arrivent toutes les fortunes ou infortunes de mer possibles ». Il se dégage ici que non content de décliner les variantes d'un thème à travers son œuvre, Verne, en un procédé que l'on peut percevoir comme relevant du méta-thème encyclopédique, réunit ces déclinaisons dans le même texte et le même passage, par la spéculation, la possibilité, etc.

– Avant une heure, dit le comte Timascheff, et de manière à être entendu de tous, Dieu peut nous avoir sauvés !

– Il ne nous sauvera que si ce continent s’entrouvre pour livrer passage à la *Dobryna* !<sup>55</sup>

Il aurait donc fallu un exploit digne de Moïse, fendre un continent en deux telle la mer Rouge, pour éviter le naufrage. Mais il s’avère qu’une mince ouverture existe déjà dans le continent gallien même<sup>56</sup>, qui permet à la *Dobryna*, in extremis, de finir son « tour du monde » vers l’est, aboutissant, du point de vue d’une carte plane de Gallia, à l’extrémité opposée, occidentale, de la mer, c’est-à-dire proche du détroit de Gibraltar (là où les personnages se figurent poursuivre en direction des rives orientales de la Méditerranée). Ainsi le texte suscite à de multiples occasions des interrogations théologiques sans pleinement les résoudre : Dieu, pourrait-on dire, sauve bel et bien le navire, comme le pensait Timascheff, mais il le sauve non par un miracle, mais d’une manière ne violant nullement les lois physiques : le continent ne se fend pas en deux, il possédait déjà un détroit (situé légèrement au-delà de la Sicile, en allant vers l’est) le coupant en longitude bien avant que la *Dobryna* arrive en vue de la côte.

La navigation de la *Dobryna* explorant les côtes méditerranéennes – ou ce qu’il en reste – amène les personnages à spéculer sur la réalité des événements, et c’est l’engloutissement – le déluge, pourrait-on dire, thème populaire au XIX<sup>ème</sup> siècle du catastrophisme de Cuvier et d’autres – qui vient d’abord en tête de leurs hypothèses : les continents, la majeure partie des terres émergées auraient été engloutis, remplacés en partie par ce mystérieux matériau. Vient cette expression si commune chez Verne, répétée trois fois dans ce roman : ces terres auraient été englouties « dans l’abîme<sup>57</sup> ». On retrouve cet abîme archétypal, affublé de l’article défini, dans *VCT* (le contraire étonnerait !), *Hatteras*, *Le Pays des fourrures*, *Le Chancellor*, etc. Le héros vernien, ses machines d’exploration et même la terre sous ses pieds, sont souvent menacés non seulement de tomber dans un lieu spécifique, mais d’une sorte de damnation : l’engloutissement dans une profondeur en quelque sorte abstraite, où la nature du « gouffre » – océan, crevasse, cratère – importe peu, il s’agit plus généralement de la béance et de l’anéantissement. En de rares occasions, la connotation peut être moins négative, tout en restant inquiétante : par exemple dans *Vingt mille lieues* où Aronnax parle de sonder les profondeurs de l’abîme à la dernière page – certes, Nemo ne verrait pas avec grande inquiétude l’élément où son *Nautilus* lui permet de se mouvoir impunément, contrairement au

---

<sup>55</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XII, p. 90.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>57</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 105.

commun des mortels –, ou encore dans *Voyage au centre de la terre* où Axel se demande si « quelque homme de l'abîme<sup>58</sup> » erre encore sur les grèves de la mer Lidenbrock...

Les navigateurs se rapprochent de la vérité dans les chapitres XIV et XV, comme le suggère le titre du second, à la suite du malentendu avec les Anglais sur Corfou et Gibraltar. Au lieu d'en conclure à une comète, on suppose que le sphéroïde terrestre a rapetissé, au seizième de sa circonférence ordinaire. Voilà donc Servadac et Timascheff *circumnavigateurs*, peut-être en un sens moins complet que Phileas Fogg ou les enfants du capitaine Grant, mais *circumnavigateurs* tout de même. Les colons de l'*Île mystérieuse* en font bien le tour eux aussi – à pied et en voilier –, après avoir, d'ailleurs, effectué la « fractale », la miniature de cette entreprise, dès leur arrivée, en faisant le tour de l'îlot du Salut. Les héros verniens explorent, ou dominent – ou croient dominer –, en circonscrivant.

Le lieutenant Procope, qui comme *actant* est le scientifique du groupe jusqu'à ce que vienne son représentant plus absolu, Palmyrin Rosette – irascible et absorbé par sa passion –, fait un pas de plus vers la résolution de l'énigme, suggérant que la Terre est restée où elle était et qu'un morceau en a été arraché ; mais au moins un élément reste inexpliqué par sa théorie<sup>59</sup>, le cadre fait de ce matériau inconnu, qui entoure la mer gallienne. Le remplacement de Procope par Rosette dans le rôle de pourvoyeur d'informations et déductions scientifiques ne se fait pas de manière instantanée, mais par bribes, littéralement d'ailleurs : plutôt que de rencontrer l'individu lui-même, on trouve des notes écrites par lui, dans une « bouteille à la mer » (un étui de cuir), qui, quoique sibyllines, donnent la distance au soleil et la distance parcourue par la comète au moment de l'écriture des notes (p. 116). L'existence de mots français, latins, italiens et anglais dans le document rappelle à la fois *Grant*, où le document à demi effacé est écrit en français, anglais et allemand, et *Voyage au centre de la terre*, où la vaine tentative de déchiffrement initiale du cryptogramme d'Arne Saknussemm génère ce qui paraît être des mots anglais, hébreux et français<sup>60</sup>. Déchiffrement et polyglottisme semblent fortement liés chez Jules Verne – et il n'est certes pas étonnant que plusieurs de ses « scientifiques » soient polyglottes, tels Paganel et Lidenbrock.

Le document Palmyrin Rosette corrobore donc l'hypothèse d'une ellipse autour du soleil, ellipse par ailleurs « calculable » en vertu des lois de Kepler, en relevant plusieurs points de la

---

<sup>58</sup> *Voyage au centre de la terre*, fin du ch. XXXVIII, p. 263.

<sup>59</sup> *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 111-114.

<sup>60</sup> *VCT*, ch. IV, p. 41.

courbe en question. « Dès l'instant que ce bloc s'est séparé de la terre, il a été saisi par les chaînes invisibles de l'attraction », dit le comte Timascheff<sup>61</sup>, et permettons-nous d'ajouter *que ceci est généralisable à tout Jules Verne*. Dès l'instant où le héros vernien est poussé, éjecté, comme de la bouche à feu de la gigantesque Columbiad, sur sa trajectoire, cette dernière est largement au pouvoir de forces au-dessus des siennes, qui déterminent ledit itinéraire, la courbe qu'il décrit. Le document donne aussi un nom au « mobile » entraînant les passagers de la *Dobryna* : Gallia. Ce serait donc un astéroïde (p. 118-119) ; on sait que la Ceinture Principale des astéroïdes était partiellement connue à l'époque de la publication d'*Hector Servadac*. Le texte en porte le décompte à cent soixante-neuf, on sait aujourd'hui qu'il y en a des centaines de milliers, sans compter ceux de taille négligeable<sup>62</sup>.

Le savant français se trouve sur une île des Baléares, et les voyageurs rencontrent effectivement ses messages alors qu'ils cheminent vers le nord-est le long de ce qui avait été la côte ibérique puis française. En une répétition partielle de « La Méditerranée en quarante-huit heures » (*Vingt mille lieues*), le procédé de la liste est réutilisé pour peindre le pourtour méditerranéen et plus particulièrement le sud de la France :

Du cap d'Agde, sur la frontière de l'Hérault, jusqu'au golfe d'Aigues-Mortes, il n'existait plus rien, ni de Cette, ni de Frontignan, rien de cet arc que l'arrondissement de Nîmes baignait autrefois dans la Méditerranée, rien des plaines de la Crau et de la Camargue, rien de ce capricieux estuaire des Bouches-du-Rhône. Martigues, disparue ! Marseille, anéantie ! [...] après avoir vainement cherché trace des îles d'Hyères, de la presqu'île de Saint-Tropez, des îles de Lérins, du golfe de Cannes, du golfe Jouan, la *Dobryna* arriva à la hauteur du cap d'Antibes<sup>63</sup>.

L'itinéraire même du navire figure le feuilletage d'un atlas, qui fait partie intégrante du projet encyclopédique de Jules Verne. Le « cadre » de matériau cométaire qui enserme les parties restantes de la Méditerranée peut représenter une boîte d'échantillons, un mécanisme permettant de saisir délibérément un fragment du planisphère et y promener le lecteur. Curieux fait du même ordre, les planètes du système solaire dans le roman semblent avoir été « artificiellement » alignées par l'auteur : Gallia les rencontre ou les approche toutes, ou du moins elles sont toutes tour à tour visibles pendant le trajet : la Terre, Vénus, Mercure, Mars,

---

<sup>61</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 118.

<sup>62</sup> Dans l'article ci-dessous, il est spécifié que l'astéroïde 148Gallia a été nommé à l'époque même de la publication du roman, mais il s'agirait d'une simple coïncidence. (« Notons qu'à l'époque même de la rédaction d'« Hector Servadac » un astéroïde (l'astéroïde 148 découvert par Prosper-Mathieu Henry à Paris le 7 août 1875) a été nommé *Gallia*. ») Lien internet :

[http://www.lesia.obspm.fr/perso/jacques-crovisier/JV/verne\\_HS.html](http://www.lesia.obspm.fr/perso/jacques-crovisier/JV/verne_HS.html)

<sup>63</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XVI, p. 122-123.

Jupiter, Saturne, Uranus (p. 123) – même Neptune aurait été vue par Palmyrin Rosette<sup>64</sup>. Remarquons qu'il aurait suffi que l'une de ces planètes se situe à l'opposé du soleil dans son orbite pour que cela soit impossible. Le système solaire lui aussi doit donc se plier à une disposition se rapprochant de celle d'un atlas.

Une sorte de minimum local (du moral du héros éponyme et dans une certaine mesure de ses camarades) est atteint lorsque les navigateurs se font brièvement explorateurs et débarquent, pour constater alors la disparition du territoire français. L'exploration est elle-même facilitée par une constante vernienne bien familière, l'escalier naturel :

En cet endroit, à l'extrême surprise, mais aussi à l'extrême satisfaction des explorateurs, une étroite coupée fendait l'énorme falaise du haut en bas. À sa base, au niveau de la mer s'étendait une petite grève [...] Ce ravin était à sec, et même il était facile de voir que jamais aucun torrent n'y avait précipité ses eaux tumultueuses. Les roches de son lit, aussi bien que celles qui formaient talus de chaque côté, présentaient cette même texture lamelleuse observée jusqu'ici [...] Très heureusement, les stries de la substance minérale, dont le lit du ravin était formé, facilitaient leur marche, et, une heure et demie environ après avoir quitté l'étroite grève, ils atteignaient la crête de la falaise<sup>65</sup>.

Notons que l'un des exemples les plus topographiquement similaires, où la nature se fait adjuvant de forme quasi artificielle pour l'explorateur vernien, apparaît dans l'escalade du volcan de l'île Lincoln :

Il arriva même qu'après une marche de vingt minutes, Cyrus Smith et Harbert durent s'arrêter. À partir de ce point, le talus des deux cônes affleurait. Plus d'épaulement qui séparât les deux parties de la montagne. La contourner sur des pentes inclinées à près de 70° devenait impraticable.

Mais, [s'ils] durent renoncer à suivre une direction circulaire, [la] possibilité leur fut alors donnée de reprendre directement l'ascension du cône. [...] devant eux s'ouvrait un éventrement profond du massif. C'était l'éguelement du cratère supérieur, le goulot, si l'on veut, par lequel s'échappaient les matières éruptives liquides, à l'époque où le volcan était encore en activité. Les laves durcies, les scories encroûtées formaient une sorte d'escalier naturel, [...] qui devaient faciliter l'accès du sommet de la montagne<sup>66</sup>.

Tout comme Servadac désire accéder au sommet de la falaise pour voir ce qui reste du sol français, Cyrus Smith tente d'atteindre le sommet du volcan éteint (en apparence) pour résoudre son importante question « Île ou continent ? » relative au lieu où le ballon échappé aux Sudistes a amené les « naufragés de l'air ». Les personnages ont pour simple but d'arriver à une certaine destination, d'aller d'un point A à un point B, et n'ont pas vraiment d'itinéraire préétabli, sinon la notion évidente qu'une ligne droite serait préférable. En dernier recours c'est bien le paysage lui-même – paysage faisant illusion d'« intentionnalité » par son aspect

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 311.

<sup>65</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 123-125.

<sup>66</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 122-123.

artificiel, mais où l'intention n'est nullement humaine – qui dicte le chemin parcouru. Nous verrons cela se répéter chez Jules Verne.

La goélette du comte achève son « tour du monde », rejoignant à nouveau la coupure, le détroit qui relie l'extrême est à l'extrême ouest de la mer gallienne<sup>67</sup>, cependant que Gallia elle-même traverse la ceinture des astéroïdes<sup>68</sup>, située entre les orbites de Mars et Jupiter. Au passage, on recueille la petite italienne Nina, sur ce qui reste de Madalena (Maddalena sur les cartes modernes), au nord de la Sardaigne. La *Dobryna* se rapproche donc à nouveau de l'île Gourbi<sup>69</sup>, sa circumnavigation terminée, et l'on s'aperçoit qu'un volcan existe au sud de l'île, sur le littoral du mystérieux continent, à l'emplacement où avait existé l'Algérie. Gallia, comme la Terre, possède donc un foyer interne ; le volcan signale la « Terre-Chaude », telle qu'elle sera appelée par la colonie. Et le 5 mars, on trouve une seconde « bouteille à la mer », jetée par Palmyrin Rosette, depuis sa résidence isolée sur Formentera : le message indique la distance au soleil atteinte par Gallia le 1<sup>er</sup> mars, avec les habituelles interjections en multiples langues. La réaction des passagers de la goélette à la fois prépare à l'image du « savant distrait » par l'allusion à La Fontaine, et opère un lien indirect avec *L'Île mystérieuse* :

– Mais quel est ce savant écervelé, qui ne songe même pas à donner son adresse !

– Son adresse ? C'est le fond du puits de l'astrologue<sup>70</sup> ! répondit le comte Timascheff, en faisant allusion à la fable de La Fontaine<sup>71</sup>.

Souvenons-nous que dans *L'Île*, chronologiquement proche de *Servadac*, il y a bien un mystérieux personnage, au contact longtemps différé, dont l'« adresse » est « le puits » : il écoute les conversations des colons de l'île du fond du puits de Granite-house, d'où il suscite les réactions étranges du chien Top et de l'« orang » (orang-outan) Jup ; et dans un sens plus symbolique, il habite bel et bien dans un puits, une cavité au centre de l'île, la Crypte Dakkar. Pendant l'intervalle limité où les personnages ne voient de lui que ses messages, Palmyrin Rosette tient moins du « surhomme » vernien habituel que de l'influence énigmatique à forme

---

<sup>67</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 133.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 131-133.

<sup>69</sup> La *Dobryna*, homologue bénin du navire pirate le *Speedy*, révèle sa proximité de l'île Gourbi par un coup de canon (1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 139). Dans *L'Île*, les colons craignent que le belliqueux signal du brick signifie qu'ils connaissent déjà l'île voire même y possèdent des complices cachés, mais il s'avèrera que la détonation n'était que « pure forfanterie de pirates » (3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 571) ; dans *Servadac*, c'est l'inverse : la goélette a bien un « complice », innocent toutefois (Ben-Zouf), et son coup de canon a bien une fonction de signalisation.

<sup>70</sup> Palmyrin Rosette, ainsi que son travail de scientifique, sont ainsi mythologisés : l'astrologie se substitue à l'astronomie.

<sup>71</sup> *Op. cit.*, ch. XVII, p. 135-136.

humaine. Le mystère qui l'entoure et l'absence d'incarnation physique en font un élément externe aux personnages ordinaires, bref il fait partie du « territoire » où ils se meuvent, territoire à la vie propre, et l'on ne s'étonnera donc pas que son « adresse » imaginaire soit un puits, qui l'intègre presque à l'élément tellurique, tout comme, d'ailleurs, il vivra dans un puits littéral, isolé, lorsque la colonie s'installera dans Nina-Ruche, en « Terre-Chaude » :

Ce qu'il lui fallait, c'était une sorte d'observatoire, bien exposé, bien isolé, et dans lequel il pourrait se livrer tranquillement à ses observations astronomiques.

Hector Servadac et le lieutenant Procope s'occupèrent donc de lui trouver le logement en question. Ils eurent la main [heureuse]. Dans les flancs du massif volcanique, à cent pieds environ au-dessus de la grotte centrale, ils découvrirent une sorte d'étroit réduit, suffisant à contenir l'observateur et ses instruments<sup>72</sup>.

Plus tard, la supériorité scientifique de Rosette continuera de certaines façons à suggérer l'énigme à résoudre en même temps qu'une parodie des surhommes plus « sérieux » de l'œuvre ; c'est presque un sphinx que le héros doit vaincre verbalement, lui arracher ses secrets, ce en quoi il rejoint alors l'Alsacien Marcel Bruckmann qui cajole le terrible professeur Schultze pour lui faire livrer le fin mot de son arme de destruction (*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*). Le capitaine soutirera adroitement la vérité à un professeur furieux avant de le quitter sur un remerciement ironique<sup>73</sup>.

En ce même jour (le 5 mars) où est repêché le nouveau message, la *Dobryna* atteint l'île Gourbi, et trouve sa « population », autrefois égale à 1, augmentée de onze personnes : les dix Espagnols de Ceuta et le Juif Isac Hakhabut. Si l'on fait abstraction du racisme vis-à-vis des Juifs et des Allemands (on se situe peu après la guerre de 1870, et Verne est beaucoup moins indulgent envers les Allemands qu'il ne l'était dans *VCT*), le portrait du commerçant de Cologne<sup>74</sup> présente quelque intérêt pour notre analyse, parce qu'il exemplifie le phénomène du « mauvais jumeau », tel que nous sommes tenté de l'appeler. Nous verrons ailleurs que lors même qu'ils jouent partiellement un rôle analogue aux forces naturelles et mystérieuses, Silfax (*Indes*) et Negoro (*Capitaine de quinze ans*) sont un « Anti-Nemo » (perversion rencontrée dans la personne de Robur et celle d'Artigas) : une figure similaire en certains points au capitaine Nemo, mais comme versant maléfique du personnage, quoique Nemo lui-même soit déjà moralement ambigu, tel qu'on le présente dans *Vingt mille lieues* et *L'Île mystérieuse*. Eh bien, nous soutenons qu'Isac Hakhabut est un anti-Lidenbrock...  
Considérons d'abord sa description dans *Servadac* :

---

<sup>72</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 247.

<sup>73</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 378.

<sup>74</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 144 et p. 146.

C'était un homme de cinquante ans qui paraissait en avoir soixante. Petit, malingre, les yeux vifs mais faux, le nez busqué, la barbiche jaunâtre, la chevelure inculte, les pieds grands, les mains longues et crochues, il offrait ce type si connu du juif allemand, reconnaissable entre tous. C'était l'usurier souple d'échine, plat de cœur, rogneur d'écus et tondeur d'œufs. L'argent devait attirer un pareil être comme l'aimant attire le fer<sup>75</sup> [...]

Et voici la description du professeur Otto Lidenbrock, dans *Voyage au centre de la terre* :

Représentez-vous un homme grand, maigre, d'une santé de fer, et d'un blond juvénile qui lui ôtait dix bonnes années de sa cinquantaine. Ses gros yeux roulaient sans cesse derrière des lunettes considérables ; son nez, long et mince, ressemblait à une lame affilée ; les méchants prétendaient même qu'il était aimanté et qu'il attirait la limaille de fer<sup>76</sup>.

Tous deux sont d'origine allemande, maigres ; l'un paraît d'une dizaine d'années plus jeune que son âge réel et l'autre de dix ans plus vieux ; ils ont le nez long ou crochu, et sont décrits comiquement à l'aide d'un concept physique – le magnétisme : ils « attirent le fer ». Mais Hakhabut est globalement un antagoniste – que Verne tourne trop en ridicule pour en faire un véritable ennemi ou danger – là où Lidenbrock est plutôt un adjuvant ayant quelques défauts ; c'est peut-être la raison pour laquelle celui-ci est décrit comme de grande taille tandis que l'autre est petit. Isac Hakhabut est un reflet négatif d'Otto Lidenbrock.

Nous nous intéresserons de plus près à la Terre-Chaude et à Nina-Ruche à notre retour à ce roman du point de vue de l'explorateur-colon, mais retenons que l'irruption du géologique et du souterrain dans un cadre « intersidéral » fait de *Servadac* une sorte de synthèse, ou de double commentaire mi-sérieux de *VCT* et de *De la Terre à la Lune*. Le premier volume de la *Lune* a après tout été publié un an seulement après *VCT* ; viennent *Autour de la Lune* en 1870 et *Servadac* en 1877. Le roman interplanétaire se saisit de la minéralogie, du « roman du centre », et les remet en scène dans le cadre spatial du roman lunaire ; il y a un jeu sur l'étymologie de « géologie », puisque cette dernière – à travers le volcanisme, la vie troglodyte, etc. – n'est pas exposée sur la Terre à proprement parler. On a donc ici un cas inhabituel et fécond de la notion de permutations ou de variation sur un thème, dans lequel, outre les allusions (prospectives ou rétrospectives) entre romans, l'hybridation somme toute remarquablement simple de deux thèmes peut en créer un nouveau. L'inverse de cette hybridation – le « centre du globe » étudié sur une orbite intersidérale – consisterait peut-être en une orbite miniature décrite à l'intérieur de la caverne du centre de la Terre (la *Lune* mise en scène dans

---

<sup>75</sup> *Op. cit.*, ch. XVIII, p. 146.

<sup>76</sup> *VCT*, ch. I, p. 23.

le cadre spatial du *Centre*, au lieu de la réciproque) ; et même s'il n'y a pas de roman vernien à ce sujet, l'idée vient bel et bien à Axel dans la caverne Lidenbrock, lorsqu'il déclare qu'elle ne suffirait pas à la promenade du moins ambitieux des satellites<sup>77</sup>.

La traversée par la comète de la ceinture des astéroïdes ou « zone / anneau des planètes télescopiques » a pour résultat de capter l'un de ces astéroïdes dans l'orbite de Gallia : c'est Nérina, telle que la nommera Palmyrin Rosette. Notons que si Verne écrit la « Lune » presque toujours avec un L majuscule, il emploie la minuscule lorsqu'il fait dire à Ben-Zouf que « la lune se lève » et que le texte annonce que « la lune sortait des brumes de la nuit<sup>78</sup> » ; ceci se produit en fin de chapitre, laissant à la suite le dévoilement de la nature de l'astéroïde – et du fait qu'il ne s'agit pas du satellite ordinaire de la Terre –, et constitue donc un indice subtil en faveur du lecteur. Le nom Nérina apparaîtra dans le document suivant du scientifique français retrouvé – à la patte d'un pigeon, comme le document secret intercepté par Sarcany et Zirone dans *Mathias Sandorf* – par les résidents de la Terre-Chaude :

« Gallia.

« Chemin parcouru du 1<sup>er</sup> mars au 1<sup>er</sup> avril : 39 700 000 L.

« Distance du soleil : 110 000 000 L. !

« Capté Nérina en passant.

« Vivres vont manquer, et... »<sup>79</sup>

Le reste étant déchiré par les goélands, quoiqu'une information de plus ait pu être sauvegardée : le nom de la résidence de l'auteur de ces « bouteilles à la mer » : Formentera, île de l'archipel des Baléares. La dernière ligne, incomplète, rappelle fortement le journal de Gédéon Spilett lors de sa capture dans *L'Île mystérieuse*<sup>80</sup>. Dans les deux cas, on a une dernière phrase tronquée à la conjonction « et... », créant incertitude (et inquiétude) sur le sort du personnage. Dans le cas de Spilett, on apprend sur-le-champ qu'il a survécu, quoique finissant prisonnier des séparatistes à Richmond ; pour l'astronome français toutefois, on n'apprend rien de plus sur le moment (son lieu de résidence mis à part), et il est à craindre que l'énigmatique auteur de ces messages meure de faim et de froid avant d'être secouru.

---

<sup>77</sup> *VCT*, ch. XXX, p. 202.

<sup>78</sup> *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 174.

<sup>79</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 191.

<sup>80</sup> « Depuis dix ans, Gédéon Spilett était le reporter attitré du *New York Herald*, qu'il enrichissait de ses chroniques et de ses dessins, car il maniait aussi bien le crayon que la plume. Lorsqu'il fut pris, il était en train de faire la description et le croquis de la bataille. Les derniers mots relevés sur son carnet furent ceux-ci : “Un sudiste me couche en joue et...” Et Gédéon Spilett fut manqué, car, suivant son invariable habitude, il se tira de cette affaire sans une égratignure. » (*Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 20)

L' « hiver » gallien arrive en effet : l'aphélie de Gallia menace le groupe de températures de soixante à soixante-dix degrés sous zéro, donc d'une banquise épaisse – et, par conséquent, d'une pression des glaces susceptible de détruire toute coque de navire. La goélette *Dobryna* du comte Timascheff et la tartane *Hansa* du commerçant Isac Hakhabut sont soumises aux dispositions d'hivernage habituelles aux *Voyages extraordinaires* entraînant les personnages en milieu arctique ou antarctique<sup>81</sup>. On retrouve le thème du moule naturel, de la protection contre la nature par enveloppement dans le même élément d'où vient le péril ; ainsi la glace est « taillée en biseau » autour des deux navires, comme dans *Un hivernage dans les glaces*<sup>82</sup> et *Aventures du capitaine Hatteras*<sup>83</sup>. De même, c'est une force naturelle qui sert de « moteur » poussant le traîneau utilisé pour voler au secours de P. Rosette à Formentera :

« Ah ! si nous avions seulement un traîneau ! s'écria Ben-Zouf.

– Un traîneau serait facile à construire, répondit le comte Timascheff, mais où trouver des chiens ou des rennes pour le traîner ?

– N'avons-nous pas nos deux chevaux, que l'on pourrait ferrer à glace ? s'écria Ben-Zouf.

– Ils ne supporteraient pas cette température excessive et tomberaient en route ! répondit le comte.

– N'importe, dit alors le capitaine Servadac. Il n'y a pas à hésiter. Faisons le traîneau...

– Il est fait, dit le lieutenant Procope.

– [...] Nous avons un moteur plus sûr et plus rapide que vos deux chevaux, qui ne résisteraient pas aux fatigues de ce voyage.

– Et c'est ?... demanda le comte Timascheff.

– Le vent », répondit le lieutenant Procope<sup>84</sup>.

Le traîneau à voile est aussi le moyen qu'utilise Phileas Fogg dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*<sup>85</sup> après l'attaque des Sioux contre le train, pour tenter de s'embarquer à temps à la station d'Omaha. Il s'ensuit une belle traversée sur la neige durcie<sup>86</sup> ; celle effectuée par Servadac et Procope de la Terre Chaude à Formentera sur le youyou de la goélette reconverti en traîneau y est fort similaire<sup>87</sup>. Les deux groupes de voyageurs sont en lutte contre le temps : le premier doit récupérer le temps perdu par l'arrêt du train et rattraper aussi tôt que possible le paquebot de New York pour Liverpool qui lui permettrait de terminer son tour du monde en quatre-vingts jours ; le second cherche à atteindre le savant isolé sur son îlot, avant

---

<sup>81</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. XXIII, p. 187.

<sup>82</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. VII, p. 54.

<sup>83</sup> Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 168.

<sup>84</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 195.

<sup>85</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XXXI, p. 183.

<sup>86</sup> *Ibid.*, p. 186-188.

<sup>87</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 196-198.

que le froid et l'inanition aient raison de lui. Une force naturelle, le vent, les assiste ; un autre élément de la nature, encore plus impitoyable et moins maniable, joue contre eux, le temps<sup>88</sup>.

A l'approche de Formentera, les deux voyageurs « polaires » (ils peuvent mériter ce qualificatif bien que leur voyage s'effectue sur la Méditerranée d'un point de vue « terrien », et assez près de l'équateur de Gallia du point de vue de la géographie de la comète) tentent de repérer l'îlot quasi imperceptible, et pour Servadac en particulier, « Tout ce qu'il avait de force se concentrait dans son regard ». Avec la position debout et les bras croisés, c'est l'une des poses communes du héros vernien ; on la retrouve chez les passagers du radeau du *Chancellor*<sup>89</sup> vers la fin du récit, et on la voit aussi chez le capitaine Nemo, dans *L'Île mystérieuse*<sup>90</sup> juste avant sa mort. Par une sorte de continuité étrange (les deux romans, publiés à deux ans de distance, se sont clairement « contaminés » à un certain degré), les premières paroles du savant rappelé à la vie se rattachent thématiquement aux premières paroles de l'ingénieur Cyrus Smith exprimant son idée fixe, « Île ou continent ?<sup>91</sup> » :

Le capitaine Servadac s'approcha, et un cri s'échappa de sa poitrine.

« Mort de froid ! Mort de faim ! »

[...] « Il vit ! » s'écria [Procope]. [Et], ouvrant un flacon que remplissait un énergique cordial, il en introduisit quelques gouttes entre les lèvres du mourant. Un léger soupir se fit entendre, et il fut presque aussitôt suivi de ces quelques mots, dits d'une voix faible :

« Gallia ?

– Oui !.. oui !.. Gallia !.. répondit le capitaine Servadac, et c'est...

– C'est ma comète, à moi, ma comète ! »

Puis, ce mot prononcé, le moribond retomba dans un profond engourdissement<sup>92</sup> [...]

Le scientifique, le savant dans le récit vernien, représente une formidable somme de savoir, souvent dépassant celui de tous les autres personnages réunis, et son arrivée peut représenter un changement majeur des fortunes du groupe ; cela ne va pas sans un certain nombre d'obsessions ou d'idées fixes propres à la figure du savant excentrique (quoique Cyrus Smith, étant donné le thème civilisateur de *L'Île mystérieuse*, soit un ingénieur-savant idéalisé, non

---

<sup>88</sup> « Parmi les personnages verniens, il existe aussi le concurrent qui s'oppose au voyage entrepris. Ce concurrent peut être un adversaire qui parie sur l'échec [...] un rival [...] un ennemi [...] Parfois le concurrent est une mécanique comme l'horloge du Reform Club qui marque impitoyablement les jours tandis que Phileas Fogg parcourt le globe [...] La nature peut aussi jouer le rôle de concurrent en mettant des obstacles [...] » (Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 35-36)

<sup>89</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. LIV, p. 233.

<sup>90</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 762.

<sup>91</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII p. 92 et ch. IX p. 103.

<sup>92</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 202.

pas comique, distrait ou excentrique). Elles sont souvent d'ordre géographique, comme pour Cyrus – devant trancher la grave question d'île ou de continent qui détermine en grande partie les perspectives de survie et de rapatriement pour les « naufragés de l'air » –, Jacques Paganel (*Grant*) avec son savoir encyclopédique et sa fascination envers le document de Harry Grant, et ici Palmyrin Rosette, entiché de la comète qu'il est le seul à découvrir, frustré de la reconnaissance de la communauté des astronomes. La question « Gallia ? », posée avec son premier (et en apparence, peut-être dernier) souffle, pourrait tout aussi bien être une demande de confirmation de lieu géographique (ou plutôt ici cosmique), qu'une demande d'être rassuré sur la paternité de « sa » comète. « Gallia », d'ailleurs, peut être une allusion patriotique, via le nom donné par les Romains à la Gaule.

Aussi, l'une des premières questions que pose le texte, avec l'introduction – lors du passage du premier au second tome du roman<sup>93</sup> – de ce nouveau personnage et de l'érudition qu'il ajoute aux protagonistes et au récit, a trait à la *trajectoire* future de la comète. Nous retrouvons des échos du chapitre « Hyperbole ou parabole » dans le second tome de *De la Terre à la Lune*<sup>94</sup>. Les trois passagers du projectile de la Columbiad se demandent à un certain moment – Barbicane et Nicholl se disputant à ce propos à coups de chiffres et d'équations – si l'obus suivra l'une ou l'autre des courbes infinies, toutes deux signifiant d'ailleurs l'échec du voyage lunaire et la mort des voyageurs. Une troisième possibilité semble s'imposer plus tard, celle de l'ellipse, et de l'éternelle « servitude » comme sous-satellite du satellite de la Terre<sup>95</sup>, avant que la résolution à la fois du récit et de l'« équation » de la mystérieuse trajectoire du bolide humain se traduise par un retour vers la Terre, une *chute*. *Hector Servadac* ne suit pas ce schéma à la lettre, tout en gardant bien des points communs ; les trois possibilités sont évoquées d'emblée :

Ce savant – il l'était à n'en pas douter – connaissait donc quelques-uns des éléments de Gallia. Il avait pu mesurer son éloignement progressif du soleil, calculer la diminution de sa vitesse tangentielle. Mais – et c'était la question la plus importante –, avait-il calculé la nature de son orbite, et reconnu si c'était une hyperbole, une parabole ou une ellipse que suivait l'astéroïde ? Avait-il déterminé cette courbe par l'observation successive de trois positions de Gallia ? Savait-il enfin si le nouvel astre se trouvait dans les conditions voulues pour revenir à la terre, et dans quel laps de temps il y reviendrait ?<sup>96</sup>

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV et 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 203-204.

<sup>94</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 369.

<sup>95</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 383.

<sup>96</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 204 ; voir aussi p. 211.

Le *savant*, peut-être plus que l'explorateur, est le personnage le mieux placé pour mener à bien le projet vernien de mettre le monde naturel à portée de l'homme par l'observation suivie du calcul. L'aptitude de la science à décrire les phénomènes en général, et les trajectoires en particulier en utilisant des *lois* offre la possibilité d'établir une sorte de contrôle à distance, qui rend même l'exploration directe, géographique, presque superflue : on n'a même pas à aller sur place (quoique cela soit préférable), ou à poser le pied sur l'astre même, à suivre chaque kilomètre de son évolution dans l'espace ; on peut relever trois points ou plus, et partant, extrapoler sa trajectoire future. Extrapoler (correctement), c'est connaître, c'est presque dicter : on n'est certes pas la cause première du mouvement, mais en se rendant capable de le prédire à un degré avancé de précision, on passe presque pour le maître de ce mouvement. C'est l'« exploration dans un fauteuil<sup>97</sup> » de Paganel. Bien entendu, Jules Verne *expose* ce point de vue, voire s'enthousiasme en sa faveur, mais il n'y souscrit pas inconditionnellement ; nous savons comment il tempère cette vision parfois d'inquiétude, d'autres fois d'ironie, et parfois encore de terreur lorsque l'échec de cette méthode à prévoir correctement les phénomènes naturels (et donc à les contrôler) s'accompagne de cataclysmes faisant jouet de l'homme et de ses machines.

Tout comme pour Otto Lidenbrock, Palmyrin Rosette est décrit à l'aide de notions de physique (expérimentale plutôt que théorique) :

[...] un nez long et busqué, servant de support à une paire de ces formidables lunettes qui, chez certains myopes, semblent faire partie intégrante de leur individu.

Ce petit homme devait être extraordinairement nerveux. On aurait pu le comparer à l'une de ces bobines Ruhmkorff, dont le fil enroulé eût été un nerf long de plusieurs hectomètres, et dans laquelle le courant nerveux aurait remplacé le courant électrique avec une intensité non moins grande. En un mot, dans la « bobine Rosette », la « nervosité », – que l'on accepte pour un instant ce mot barbare, – était emmagasinée à une très haute tension, comme l'électricité l'est dans la bobine Ruhmkorff<sup>98</sup>.

On retrouve ici l'homme-machine, le cyborg, prolongement logique de l'homme « technicien » qui, en faisant de l'outil – depuis plus de deux millions d'années déjà – la terminaison versatile de son bras, fusionne avec la machine. Paradoxalement, cet effet est exprimé avec beaucoup plus de force dans le cas du capitaine Nemo, même si ce dernier n'est pas souvent décrit avec un outil à la main et certainement pas des lunettes<sup>99</sup> – symbolique

---

<sup>97</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 120.

<sup>98</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 207.

<sup>99</sup> Toutefois, on le voit souvent faire le point au sextant, et les éditions illustrées par Neuville incluent cette pose du capitaine prenant la hauteur du soleil, au chapitre « Le Fleuve-Noir » (p. 158 dans notre édition).

moyen d'*agrandissement* des capacités humaines. Les appareils de Ruhmkorff, omniprésents dans *VCT*, refont surface ici ; Rosette étant un personnage moins sérieux et grandiose que Nemo ou même Lidenbrock, la métaphore frise le ridicule.

Le mot de l'énigme est finalement donné par le savant, au second chapitre<sup>100</sup> (et à la fin du premier), non sans que les autres personnages aient eu l'occasion de s'en rapprocher, surtout après lecture du journal de l'astronome – émissaire inanimé du savant, qui l'incarne presque, tout comme le « surhomme » Saknussemm est plus uniformément représenté par son cryptogramme et ses runes (*VCT*). On sait comment Verne a tendance à annoncer le thème de romans futurs dans certains de ses *Voyages extraordinaires*, ou encore à convoquer des romans passés, comme Ned Land parlant de monstres préhistoriques au centre du globe dans *Vingt mille lieues*, ou les héros de *Hatteras* évoquant le voyage vers le centre de la terre à leur arrivée au pôle Nord. Dans *Autour de la Lune* (chapitre « Les froids de l'espace »), il est bien question de la possibilité que la Terre soit entraînée par une comète dans son orbite ; *Servadac* ne réalise pas entièrement l'hypothèse, mais presque. Privés de l'aide de l'astronome français, les personnages se rapprochent de plus en plus de la vérité, d'une manière qui rappelle grandement les déboires de Jacques Paganel avec l'indéchiffrable (et cependant *non chiffré*) document du capitaine Grant<sup>101</sup>, ou encore comment Lidenbrock termine presque le décodage du cryptogramme Saknussemm<sup>102</sup>, et ne pense pas à *lire à l'envers*. La progression « asymptotique » du protagoniste vernien franchit presque tous les obstacles du déchiffrement (ou de la conquête géographique, etc.), même si cela n'est pas toujours évident au sein d'une focalisation interne (sauf rétrospectivement lorsque la vérité est révélée). L'homme et sa science s'apparentent à un outil, une machine tentant de se frayer chemin à travers un territoire qui y résiste, vers une destination désirée ; la quasi-totalité de l'épaisseur ou de la profondeur de ce territoire sont traversées, mais les dernières couches de résistance – dont le héros vernien ne réalise pas la « minceur » a priori – se révèlent imprenables, jusqu'à ce qu'une certaine intervention, souvent d'ordre naturel, fournisse une résolution.

Ils tenaient enfin la vérité, dont ils avaient pu s'approcher de si près. On se rappelle quelles furent les hypothèses successivement admises après discussions : d'abord, changement de l'axe de rotation de la

---

<sup>100</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 222.

<sup>101</sup> Voir par exemple *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 899.

<sup>102</sup> « Toutes les ingénieuses combinaisons du professeur se réalisaient ; il avait eu raison pour la disposition des lettres, raison pour la langue du document ! Il s'en était fallu de "rien" qu'il pût lire d'un bout à l'autre cette phrase latine, et ce "rien", le hasard venait de me le donner ! » (*VCT*, ch. IV, p. 42)

terre et modification de deux points cardinaux ; puis, fragment détaché du sphéroïde terrestre et emporté dans l'espace ; enfin comète inconnue qui, après avoir effleuré la terre, en avait enlevé quelques parcelles et les entraînait peut-être jusque dans le monde sidéral<sup>103</sup>.

La résolution donnée par Palmyrin Rosette pourrait marquer un tournant dans son fonctionnement actantiel dans le roman : jusqu'à ce point il pouvait s'apparenter à une « force mystérieuse », génie sans nom qui laissait des bouteilles à la mer, plus tellurique (voire *plutonien*, dirait peut-être Verne) qu'humain ; la révélation se fait en même temps que, secouru et rappelé à la vie, l'astronome quitte ce rôle<sup>104</sup> et s'investit de celui de scientifique du groupe, remplaçant ainsi le lieutenant Procope.

Les suites de la révélation sont le prétexte pour Verne d'introduire ce qui s'apparente à un cours magistral sur les comètes – à savoir l'intégralité du III<sup>e</sup> chapitre ; on retrouve le phénomène de la liste, comètes périodiques et comètes non périodiques (p. 226-229), etc. Verne, se basant comme souvent sur des données scientifiques rigoureuses mais un peu datées (généralement pas plus récentes que les années 1840, même lorsqu'il écrit à la fin du siècle), considère qu'un choc passé entre la Terre et une comète est exclu, vu que l'axe terrestre ne semble pas avoir été dérangé, tout en admettant que la chose aurait nécessité une comète de taille imposante. Le lecteur se voit donner par Rosette ce qui s'apparente à un « almanach » des évolutions de la comète ; il récapitule ainsi<sup>105</sup> que Gallia a effleuré la Terre dans la nuit du 31 décembre au 1<sup>er</sup> janvier, coupé l'orbite de Vénus le 10, atteint son périhélie le 15 janvier, l'orbite de Mars le 13 février, et pénétré la « zone des planètes télescopiques » le 10 mars. Le savant se montre toutefois évasif lorsqu'il s'agit de se prononcer sur l'avenir de la comète, sans doute une manière pour l'écrivain de ménager un suspense ressenti aussi par les personnages. Il finit tout de même par parler (p. 245), révélant les « éléments » de Gallia : une période ou année de deux ans exactement (dont l'aphélie dépasse de peu celui de Jupiter), faisant écho à sa période de rotation d'un demi-jour terrestre. Cette loi des doubles et des moitiés va plus loin : Nérina, la lune de Gallia, tourne autour d'elle en un demi-mois, deux fois plus vite que notre Lune tourne autour de la Terre. Palmyrin Rosette a d'ailleurs soin de déclarer que cette révolution de deux ans est établie « en tenant compte des perturbations que lui feront subir Jupiter, Saturne et Mars ». Donc, ici l'ambition déterministe de prédiction des

---

<sup>103</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 236.

<sup>104</sup> On pourrait mieux dire qu'il « pivote » quelque peu ; les frontières entre ces catégories actantielles gardent le plus souvent une certaine porosité.

<sup>105</sup> *Op. cit.*, ch. IV, p. 243-244.

trajectoires des corps va jusqu'à tenir compte des ennemis traditionnels de l'horlogerie parfaite de la « mécanique rationnelle » : perturbations, interactions de trois corps et plus, etc. Globalement parlant, Rosette ne sera d'ailleurs pas détrompé ; sur ce plan, s'agissant du succès du scientifique dans l'univers vernien, ce personnage pourtant assez caricatural semble s'être fait concéder un statut élevé, par rapport à la norme des héros verniens, qui trop souvent voient leurs prédictions, leurs investigations mises en échec précisément par ces facteurs impondérables, qui créent le chaos au sein de la perfection déterministe.

Conformément à la tradition vernienne, les réponses de l'astronome mènent à un retour à l'énumération, cette fois accompagnée de l'explication, des phénomènes inexplicables rencontrés plus tôt dans le récit (p. 246).

Une journée de juillet est consacrée au calcul des éléments physiques de Gallia<sup>106</sup> – journée ironiquement désignée comme le « 62 avril gallien » par l'auteur (via Rosette) qui ne donne pas plus de précision, utilisant jusqu'au bout le calendrier spécial sur lequel insiste l'astronome. La tâche n'a pas de nécessité immédiate, et rappelle en cela la « mesure de la muraille granitique<sup>107</sup> », ainsi que le calcul des coordonnées de l'île Lincoln. Il faut *métriser* pour *maîtriser*, suivant une expression employée par Michel Serres<sup>108</sup>. L'ingénieur Cyrus Smith utilise des ombres, des triangles, une montre<sup>109</sup>..., et l'astronome emploie des pesons, des pièces de monnaie, et de laborieux calculs<sup>110</sup> que l'auteur assène d'ailleurs au lecteur en toutes lettres<sup>111</sup> – avec un intermède consacré à l'obtention d'un peson fourni par Isac Hakhabut, peson qui s'avèrera plus tard inexact, d'ailleurs.

Petite parenthèse mathématique : Verne dérape légèrement dans ses calculs ; le peson indique qu'un kilo sur Gallia pèse 133 grammes, que l'auteur considère comme « un septième » en approximation ; mais il la prend au sens propre dans les calculs ultérieurs : si un décimètre cube de substance gallienne pèse 1.43 kilogramme, Verne multiplie tout bonnement

---

<sup>106</sup> *Op. cit.*, ch. VI, p. 260-261.

<sup>107</sup> Ainsi annoncée dans le résumé en sous-titre du chapitre XIV de *L'Île mystérieuse* (1<sup>e</sup> partie).

<sup>108</sup> Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec J.-P. Dekiss, p. 77.

<sup>109</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 168-179.

<sup>110</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI-VIII, p. 261-284.

<sup>111</sup> Cette tendance existait déjà dans *Vingt mille lieues*, particulièrement lorsque Nemo explique le fonctionnement du sous-marin à Aronnax ; par exemple le chiffre « 7,8 » est énoncé « sept, huit dixièmes » (1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 148). Même « esthétique » dans le *Tour du monde*, qui comptabilise en toutes lettres les enjambées faites par Phileas Fogg pour aller au Reform-Club. On sait que Simone Vierne y voit bel et bien une esthétique à part entière, comme nous en rencontrerons quelques exemples.

par sept, au lieu de diviser rigoureusement par 0.133, pour obtenir la densité gallienne. Ceci donne « à peu près dix kilos », comme dit le texte, là où le chiffre exact aurait été plus proche de onze<sup>112</sup>. Ironiquement, une imprécision supplémentaire compense cette erreur : on attribue à la Terre une densité égale à 5 (la valeur réelle étant de 5.5), d'où la conclusion que Gallia a une densité double, ce qui, par neutralisation des deux petites erreurs, est en fin de compte exact. Et il s'ensuit la conclusion de Palmyrin Rosette, que le mystérieux matériau composant le « cadre » de la mer gallienne – le continent fait de roches à la structure en lamelles hexagonales, d'aspect si neuf et sans érosion, qui entoure cette méditerranée extraterrestre – est un « tellurure d'or ». Le lecteur essoufflé apprend à la fin du chapitre VIII :

« Mais, demanda alors Ben-Zouf, à quoi servent tous ces calculs que ce savant hargneux vient d'exécuter comme des tours de passe-passe ?

– À rien ! répondit le capitaine Servadac, et c'est précisément ce qui en fait le charme ! » (p. 285)

C'est donc « de l'art pour l'art », exactement comme les calculs et querelles toutes scientifiques du président Barbicane et du capitaine Nicholl<sup>113</sup>, à propos de l' « Hyperbole ou parabole ». L'expression, chère au Parnasse, est d'ailleurs utilisée au début du chapitre suivant (p. 286) pour qualifier le travail de Palmyrin Rosette. Ce chapitre a pour titre « Dans lequel il sera uniquement question de Jupiter, surnommé le grand troubleur de comètes ».

Verne, cela ne surprendra pas, fait grand cas de la géante gazeuse. Il est d'ailleurs curieux que, si la planète Terre est traditionnellement désignée au féminin, Verne ait pris le masculin pour Jupiter, et à un niveau plus comique, la fasse désigner comme « ce M. Jupiter qui veut nous avaler » par Ben-Zouf<sup>114</sup>. Cela permettrait peut-être de présenter plus commodément Jupiter comme monstre dévorateur – ce qu'est d'ailleurs Cronos, père de Zeus, Jupiter pour les Romains – de la mythologie grecque, plutôt que comme une « terre mère ». L'explication du choix reste disputable ; si les centres d'attraction physiques et métaphoriques (très abondants dans les *Voyages*) ainsi que les abîmes semblent être par défaut masculins, cela peut prêter à confusion du fait que les *cavités*, comme les analyses de type freudien de l'œuvre ver-nienne le suggèrent, correspondent plutôt à des images féminines, maternelles, utérines, etc.

L'intérêt de Jupiter fait donc que « [...] le professeur avait raison de ne plus quitter son observatoire ! Jamais astronome – et un astronome est plus qu'un homme, puisqu'il vit en dehors du monde terrestre – ne s'était trouvé à une pareille fête des yeux ! » (p. 286). Nous

---

<sup>112</sup> Ce qui donne une gravité inférieure à celle de la Lune, mais proche de celle des quatre grands satellites Joviens.

<sup>113</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 372.

<sup>114</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 293.

avons déjà avancé dans notre travail certains arguments suggérant que l'une des caractéristiques implicites du héros vernien est d'être « anti-gravitationnel ». S'il tente en général de maîtriser ou de s'opposer aux forces naturelles, l'auteur semble lui dédier de petites scènes où c'est la gravité en particulier qui est vaincue par lui, du moins temporairement ou à petite échelle. Nous avons ci-dessus un cas un peu plus compliqué ; Palmyrin Rosette n'est certes pas un héros au sens habituel, mais le passage en fait « *plus qu'un homme* ». Et ce surhomme « *vit en dehors du monde terrestre* ». Ce que l'on interpréterait en temps normal comme une affirmation de plus du caractère excentrique du savant distrait et asocial, archétype bien connu, peut ici être vu, en jouant certes un peu sur les mots, comme l'allusion à une victoire sur la gravité : Palmyrin Rosette appelait de tous ses vœux l'arrivée de cette comète découverte par lui seul, et cette comète l'a arraché à sa condition terrienne où il n'obtenait pas la popularité qu'il estimait mériter, en l'extrayant du champ gravitationnel de la Terre. Dans son observatoire situé *au-dessus* de Nina-Ruche, il est dans un sens celui des habitants de la Terre-Chaude situé *le plus près* de Jupiter, le plus loin de la Terre – le plus haut dans l'absolu, en somme. C'est un autre triomphe local sur l'attraction gravitationnelle. Il semble même triompher *trop* du point de vue de Ben-Zouf, qui est amené à se demander si la lunette astronomique du savant, constamment braquée sur Jupiter, n'a pas la propriété d'attirer Gallia davantage vers la géante gazeuse (p. 293) ! Nous en revenons donc, dans un contexte comique il est vrai, à l'idée que l'observation et la prédiction scientifiques, menées à un degré suffisant de précision, commencent à s'apparenter à un *contrôle*, une influence – certes par confusion entre corrélation et cause, mais à l'effet symbolique certain.

L'astronome, comme ses messages jetés à la mer l'attestaient déjà<sup>115</sup>, est entièrement satisfait de la situation, voire même préférerait que la comète soit en route pour les espaces interstellaires plutôt que sur une ellipse qui la ramènerait vers la Terre. « Cela lui allait beaucoup », dit le texte, de parcourir « cette nébuleuse de la voie lactée<sup>116</sup> ». On sait que les galaxies ont longtemps été appelées nébuleuses avant que soient formulées les distinctions entre les deux ; les mesures astronomiques de l'époque ne permettaient pas d'établir que certaines de ces « nébuleuses » étaient internes à la Voie Lactée tandis que d'autres, en réalité des galaxies, se trouvaient à des millions d'années-lumière. D'autres aspects de l'astronomie du dix-neuvième siècle sont évoqués ; Flammarion est nommé, qui assigne à la Terre un âge

---

<sup>115</sup> Les *Va bene* et *Nil desperandum* des messages rappellent la devise « *spiro, spero* » de Jacques Paganel.

<sup>116</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 287.

de cent millions d'années – et, de manière assez invraisemblable, estime que l'ancienneté des planètes va en raison de leur éloignement du soleil, faisant de Neptune la doyenne et de Mercure la cadette. Mais il faut replacer ces estimations dans le contexte scientifique de l'époque ; en l'absence du mécanisme de la fusion nucléaire encore inconnue, il était difficile d'attribuer au soleil – donc aussi aux planètes vraisemblablement nées de lui ou avec lui – un âge de plus de quelques dizaines de millions d'années, comme en témoignent les estimations de Lord Kelvin vers la fin du siècle.

La crainte de la *chute* vers Jupiter est omniprésente chez les personnages – sauf l'astronome – pendant la période de proximité de la géante gazeuse<sup>117</sup>. *Hector Servadac* n'est pas l'un des romans les plus fidèles à notre schéma de la trajectoire balistique avec sa montée, son horizontale et sa Chute, il est peut-être plus compatible avec la Loi Antifer, puisque l'on a bien un point central et un voyage sinon circulaire, du moins fermé, elliptique, avec même la notion du relèvement de « plusieurs points sur le cercle ». Pourtant, la crainte de la *transformation* d'un chemin plus ou moins rectiligne en une chute, ainsi que la chute annoncée (plus tard dans le récit), sont bien présentes :

Si Palmyrin Rosette continuait d'observer la planète en astronome purement désintéressé, ses compagnons, eux, craignaient toujours un retard ou même une attraction qui se fût changée en chute. Les jours s'écoulaient, cependant, sans justifier ces dernières appréhensions. L'astre troublant n'aurait-il donc d'autre effet que de produire sur Gallia les perturbations indiquées par le calcul ? Si une chute directe n'était pas à redouter, en raison de l'impulsion initiale donnée à la comète, cette impulsion suffirait-elle à la maintenir dans les limites de ces perturbations, qui, tout compte fait, devaient lui permettre d'accomplir en deux ans sa révolution autour du soleil ? (p. 292)

Le passage rappelle vaguement ces nombreuses scènes de tempête dans les *Voyages extraordinaires*, où le navire en péril ne doit sa survie qu'à sa vitesse, qui l'empêche de s'engouffrer entre deux vagues pour ne plus se relever. Notons aussi l'opposition entre les perturbations impondérables, dont le calcul n'aurait pas rendu compte, et celles prévues par les équations du savant. Comme dans *De la Terre à la Lune*, le salut réside dans le fait de tout prévoir, de tout calculer<sup>118</sup> ; la différence étant que pour *Servadac*, cela permet davantage la connaissance de la trajectoire future que le sauvetage proprement dit, puisque le « moteur » initial du voyage n'est pas humain – ce n'est pas le gigantesque canon Columbiad mais

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 288 et p. 292.

<sup>118</sup> On pense alors à Phileas Fogg répondant imperturbablement « tout compris » (ch. III, p. 14) à l'énumération des imprévus par Andrew Stuart (vents contraires, déraillements...), imprévus dont il affirme toujours qu'ils font partie de « son programme » (*Tour du monde*, chapitres XI, XVIII, XX, XXI).

l'impulsion de la comète Gallia. Le franchissement de l'obstacle, c'est-à-dire celui de la zone d'incertitude où il était à craindre que Jupiter provoque un retard ou une chute de la comète, rappelle le passage du « point neutre » dans *Autour de la Lune*, lui-même comparé au « passage de la ligne » (le franchissement de l'équateur) pour les marins. On parle de « franchir le funeste passage<sup>119</sup> » ; Jupiter serait donc Charybde ou Scylla, voire un maelström guettant les navigateurs dans un étroit passage entre de dangereux écueils.

Toutefois, plutôt que d'amener le désespoir, le danger a suscité à la fois la résignation et une sorte de philosophie cosmique que Jules Verne dissémine par bribes dans le roman, par exemple : « Ils [...] s'inspiraient de cette large philosophie qui, repoussant l'étroite conception d'un monde fait uniquement pour l'homme, embrasse toute l'étendue d'un univers habité » (p. 294). La récusation de l'anthropocentrisme est surprenante par sa modernité<sup>120</sup> ; elle constitue un exemple de plus de la propension de Jules Verne, à peu près indépendamment de son adhésion personnelle, à diffuser les différentes idées de son temps. Il n'est pas aisé de démêler si Verne, à un quelconque moment de sa carrière, soit allé au-delà de la notion (prise isolément) que l'univers n'ait pas l'homme pour but central ou unique, jusqu'à douter de tout dessein en général. On voit d'ailleurs plus loin la précaution qu'il prend vis-à-vis de la datation biblique, en parlant de l'observation du passé grâce à un point de vue hypothétique se situant à des milliers d'années-lumière de la Terre, et recevant donc l'image, transportée par la lumière, des temps passés :

Plus loin encore, s'il faut au rayon lumineux six mille ans pour arriver à son œil, il pourra contempler les désolations du déluge universel. Plus loin enfin, puisque l'espace est infini, il verrait, suivant la tradition biblique, Dieu créant les mondes<sup>121</sup>.

Suivant la tradition biblique : l'auteur tient à ne pas trop prendre parti dans le roman ; on peut déduire au minimum une non-adhésion au littéralisme donnant au monde un âge de six mille ans, comme nous l'avons constaté en étudiant *Vingt mille lieues*.

La comète s'éloigne donc de Jupiter et gravite vers l'orbite de Saturne, qu'elle n'atteindra pas, son aphélie, comme le dit le texte, étant de « deux cent vingt millions de lieues<sup>122</sup> »,

---

<sup>119</sup> *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 295.

<sup>120</sup> Parmi les auteurs s'étant en partie inspirés de Jules Verne et ayant poussé bien plus loin l'opposition à l'anthropocentrisme (« Principe de médiocrité », dirions-nous aujourd'hui : en l'absence d'information spécifique, il ne faut pas supposer que l'objet d'étude est hors norme), nous pouvons nommer H. P. Lovecraft, qui, par ailleurs, emprunte lui aussi au *Gordon Pym* de Poe dans sa description de l'Antarctique (*Les Montagnes hallucinées*, voir bibliographie).

<sup>121</sup> *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 314.

beaucoup moins éloigné du soleil que ne l'est Saturne. Cela n'empêche pas Palmyrin Rosette de se consacrer entièrement à l'observation de la seconde géante gazeuse, au point qu' « il semblait que l'oculaire de sa lunette fût, nuit et jour, vissé à ses yeux<sup>123</sup> », indice supplémentaire de la fusion homme-machine. La lunette astronomique est à l'astronome ce que le *Nautilus* est au capitaine Nemo (« Le *Nautilus* n'était plus qu'un harpon formidable, brandi par la main de son capitaine<sup>124</sup> ») lors de sa terrible lutte contre les cachalots. Si le savant français ne semble plus d'humeur à instruire la colonie (et donc le lecteur) sur Saturne, ce sont les livres qui s'en chargent, et il s'ensuit une petite mise en abîme<sup>125</sup>, résultat logique du projet éducatif de l'auteur : « Livre en main, on apprend que Saturne... », dit le texte ; et les lecteurs de *Servadac* eux-mêmes apprennent la même chose, livre en main... Étrangement, Verne semble supposer que l'anneau de Saturne est fait d'un seul bloc solide<sup>126</sup> :

De quelle matière est formé cet appendice, comment résiste-t-il à la désagrégation ? nul ne le sait ; mais, en le laissant subsister, il semble que le Créateur ait voulu apprendre aux humains de quelle manière se sont [formés] les corps célestes. [Cet] appendice est le reste de la nébuleuse qui, après s'être concentrée peu à peu, est devenue Saturne. Pour une raison inconnue, il s'est probablement solidifié lui-même<sup>127</sup> [...]

L'allusion au disque d'accrétion, toutefois, est assez remarquable ; elle rappelle l'interlude cosmologique du chapitre V de *De la Terre à la Lune*, sur la formation de la Voie Lactée et du système solaire. Le onzième chapitre se termine d'une manière où l'on sent une sorte de mélancolie au niveau métatextuel<sup>128</sup> : le point le plus éloigné auquel les *Voyages* amènent le lecteur est insignifiant par rapport à la taille de l'Univers lui-même ; dans un certain sens, le

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 333.

<sup>123</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 309.

<sup>124</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 460.

<sup>125</sup> Citons à ce propos Daniel Compère :

« Pour figurer sa fabrication, le texte vernien attribue donc à des personnages des opérations identiques à celles qui l'ont produit : lecture des textes des autres, classement de documents, transformation des écrits antérieurs, écriture, réécriture, publication d'ouvrages. Tout comme Verne se documente en vue d'écrire un roman, le personnage vernien entreprend diverses lectures avant de se lancer dans une aventure. Il passe fréquemment par le "stade du miroir" que constitue la bibliothèque, créature livresque plongée dans les livres. [...] La plus étonnante et la mieux décrite est celle qu'Aronnax découvre dans le *Nautilus* [...] » (*Jules Verne écrivain*, p. 126).

<sup>126</sup> James Maxwell, auteur du grand modèle classique de l'électromagnétisme (les fameuses « équations de Maxwell »), a réfuté cette hypothèse en 1859.

<sup>127</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 310.

<sup>128</sup> « Non ! Gallia ne devait jamais quitter le monde solaire, ni perdre la terre de vue. Et, après avoir décrit un orbe de six cent trente millions de lieues environ, elle n'aurait fait cependant qu'un insignifiant voyage dans cet univers dont l'immensité est sans limites. » (*Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XI, p. 315)

projet de clôture géographique et cosmique est un échec, et l'explorateur est condamné à définir des cercles, potentiellement de plus en plus grands certes (planisphère, système solaire), et recenser, quadriller l'intérieur de ces cercles, mais tous restent très inférieurs à la somme totale de ce qu'il y a à explorer, de tout ce que le savant, par son regard augmenté de ses instruments, peut définir comme objet d'un désir d'exploration.

L'aphélie de Gallia coïncide aussi avec une « progression vers le centre », puisque l'extinction inopinée du volcan, peu avant le maximum d'éloignement du soleil, force les Galliens d'emménager plus bas dans les profondeurs du volcan, en une répétition à échelle réduite de la progression d'Axel, Lidenbrock et Hans dans les chapitres XVII à XXIV de *VCT*. Du reste, Verne ne tient pas à allonger plus que de raison la période hivernale et son dangereux engourdissement<sup>129</sup>. Une première ellipse lui permet de « sauter » au mois de juin : « Cependant, des mois s'écoulèrent. Comment ? le capitaine Servadac et ses compagnons n'auraient pu le dire. Vers ce commencement de juin, la torpeur générale parut se détendre peu à peu. » (p. 340) Une seconde accélération de la narration dès la page suivante amène un « printemps » gallien (aux températures toujours très au-dessous de glace), et une troisième rapproche Gallia jusqu'à seulement trois unités astronomiques de l'astre du jour et amène des froids « presque supportables<sup>130</sup> ». Rosette se remet à remonter plus souvent à son observatoire, situé au-dessus de Nina-Ruche et donc plus loin de la chaleur centrale. On retrouve l'étrange inversion de causalité fantasmée par l'inquiet Ben-Zouf, qui s'imagine que l'observation des cieux, surtout par l'excentrique savant, pourrait en quelque sorte perturber les cieux eux-mêmes, comme pour Jupiter :

Une ou deux fois, Ben-Zouf – un brave, comme on sait –, enchanté au fond de ces symptômes de désappointement, accosta le terrible professeur. Comme il fut reçu, cela ne peut se dire.

« Paraît, pensa-t-il, que cela ne va pas là-haut comme il le voudrait. Mais, triple nom d'un Bédouin, pourvu qu'il ne dérange pas la mécanique céleste, et nous avec !<sup>131</sup> »

Nous ne nous hasarderons pas à des interprétations anachroniques telle que l'idée que « l'observation modifie la réalité », qui relève d'une certaine interprétation de la physique quantique, inexistante au temps de Jules Verne ; on peut s'en tenir à l'interprétation « prométhéenne », où Ben-Zouf s'inquiéterait, en quelque sorte, de ce que l'hubris de l'astro-

---

<sup>129</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 339.

<sup>130</sup> « Dès les premiers jours du mois d'octobre, les froids furent presque supportables [...] La distance de Gallia au soleil n'était pas triple alors de la distance qui sépare la terre de son centre attractif. La température se maintenait à une moyenne de trente à trente-cinq degrés au-dessous de zéro. » (*Ibid.*, ch. XV, p. 343)

<sup>131</sup> *Ibid.*

nome, « regardant trop loin » (et donc trop haut), puisse s'attirer les furies du ciel. On sait comment Verne lui-même semble avoir des sentiments mitigés envers le Prométhée moderne, mélange de fascination et d'inquiétude, d'optimisme et d'ironie sceptique. Quoi qu'il en soit, cela rejoint notre observation que la connaissance « excessive » semble se traduire presque par une faculté d'action, plutôt que de pure observation. Palmyrin Rosette observe les cieux avec tant d'insistance que Ben-Zouf pense qu'il fait plus que les observer. Il est, à sa façon, une sorte de démiurge (ou d'anti-démiurge, puisqu'il risque de « déranger » plutôt que de construire), et finira d'ailleurs par avoir le fin mot de l'énigme. Ce principe de connaissance périodiquement frustrée, et hyperbolique au point de confiner à l'« action », *au moins du point de vue des profanes qui l'observent*, définit le type de surhomme qu'est Rosette, d'où l'exclamation de Ben-Zouf que nous avons choisie comme épigraphe. Entretemps du moins, les choses ne vont pas au gré de l'astronome français :

S'il eût été permis à l'un de ses semblables de l'approcher en ce moment, voici ce qu'il l'aurait entendu se répéter à lui-même : « Malédiction ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Que fait-elle là ? Elle n'est pas à la place que mes calculs lui donnent ! La misérable ! Elle est en retard ! Ou Newton est un fou, ou elle est folle ! Tout cela est contraire aux lois de la gravitation universelle ! Que diable ! je n'ai pu me tromper ! Mes observations sont justes, mes calculs aussi ! Ah ! satanée coquine ! »

Et Palmyrin Rosette se prenait la tête à deux mains, et il s'arrachait les cheveux, qui ne foisonnaient cependant pas sur son occiput. Et toujours, toujours le même résultat : un désaccord constant et inexplicable entre le calcul et l'observation<sup>132</sup>.

Usage relativement rare, mais tout de même répété dans plusieurs romans de Verne, de cette forme intéressante de focalisation zéro : « S'il eût été permis [...] de l'approcher en ce moment »... partielle, dirait-on – sorte de focalisation externe « fictive au second degré ». Outre la répétition, peut-être à plus petite échelle (fractale encore ?), de l'idée du chaos dans les lois de la physique que nous avons vue au début du roman lors du passage de Gallia près de la Terre, la situation est décrite de manière plus précise comme *un désaccord constant et inexplicable entre le calcul et l'observation*. Palmyrin Rosette enrage, tout comme Lidenbrock incapable de trouver la clé du document Saknussemm, ou d'expliquer l'inversion des pôles de la boussole ; Dick Sand se croit en Amérique du Sud et est inondé d'indices concrets correspondant bien davantage à l'Afrique qu'au continent sud-américain ; Servadac, Timascheff et Procope se croient sur la Méditerranée « normale » et ne peuvent s'expliquer que la mer n'ait que quelques mètres de profondeur et que le fond soit tapissé de cette étrange poussière grise. Pour résumer : *la perplexité du héros vernien face à la réalité rebelle au*

---

<sup>132</sup> *Ibid.*, p. 345-346.

*modèle un tant soit peu erroné qu'il tente de plaquer sur elle.* Ceci peut alors suggérer une interprétation légèrement différente d'une scène déjà brièvement rencontrée dans *VCT* :

[...] Eh bien, appliquons mon procédé au document en question ! » [Mon] oncle, retombé dans son absorbante contemplation, oubliait déjà mes imprudentes paroles. [...] Au moment de faire son expérience capitale, les yeux du professeur Lidenbrock lancèrent des éclairs à travers ses lunettes. Ses doigts tremblèrent, lorsqu'il reprit le vieux parchemin ; il était sérieusement ému. [...] il me dicta la série suivante :

messunkaSenrA.icefdoK.segnittamurtn  
ecertserrette,rotaivsadua,ednecsedsadne  
lacartniiluJsiratracSarbmutabledmek  
meretarcsilucoYsleffenSnl

En finissant, je l'avouerai, j'étais émotionné ; ces lettres, nommées une à une, ne m'avaient présenté aucun sens à l'esprit ; j'attendais donc que le professeur laissât se dérouler pompeusement entre ses lèvres une phrase d'une magnifique latinité.

Mais, qui aurait pu le prévoir ! un violent coup de poing ébranla la table. L'encre rejaillit, la plume me sauta des mains.

« Ce n'est pas cela ! s'écria mon oncle, cela n'a pas le sens commun ! »

Puis, traversant le cabinet comme un boulet, descendant l'escalier comme une avalanche, il se précipita dans Königstrasse, et s'enfuit à toutes jambes<sup>133</sup>.

Plus qu'une variante des scènes de « mise à feu » vernienne – où l'auteur ménage un suspense en crescendo jusqu'à une fin consistant en une détonation au sens propre ou figuré –, on peut voir dans ce genre d'épisode un *négatif* de ce thème : la scène se déroule de la même manière mais l'« explosion » de Lidenbrock marque un échec et non un triomphe ; un *anticlimax*. La méthode scientifique est appliquée « presque » comme il se doit, mais le résultat se fait attendre, parce qu'il y a eu perturbation « non scientifique », ou farce peut-être (comme on peut voir le texte à l'envers de Saknussem<sup>134</sup>)... Dans le cas d'*Hector Servadac*, le savant français n'aura pas besoin d'un Axel découvrant la clé du mystère par hasard et la lui remettant ; il aura son propre « eurêka », et Jules Verne se permettra le jeu de mots à cette

---

<sup>133</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. III, p. 37-38.

<sup>134</sup> « Une lecture roussellienne de *Voyage au centre de la Terre* peut être tentée, lecture qui suivrait le niveau du « texte et de ses tours – comme l'on dit “tours de roue” ou “circuits”, mais aussi “tours de cartes”, “de passe-passe”, voire “mauvais tours” [...], une lecture de Verne qui restitue dans certaines de ses œuvres – “poétiques” dans leur genèse même, comme celles de Roussel – leur “initiative aux mots” – et aux jeux sur les mots ». [Or] le *tour*, aux deux sens définis ainsi par F. Raymond, se retrouve dans *Voyage au centre de la Terre*. D'abord, le trajet est circulaire : les voyageurs reviennent chez eux après être « entrés par un volcan [et] sortis par un autre ». Mais on voit aussi la boussole inversée [...] Quant au cryptogramme sur lequel Lidenbrock essaie vainement des combinaisons, il suffisait pour le lire de retourner la feuille. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 71-72. C'est François Raymond que D. Compère cite en italique)

occasion<sup>135</sup>. Quoique, vu point par point, Lidenbrock est probablement un savant moins irascible et plus « tolérable » que Palmyrin Rosette<sup>136</sup>, la superposition des comportements est assez frappante, même alors que dans le passage en question le savant vient de deviner la vérité et non de se retrouver face à un indéchiffrable cryptogramme.

Suit une longue scène assez comique (p. 347-350) qui se terminera par la révélation du peson truqué ; colère terrible mais ridicule de Palmyrin Rosette qui reproduit le schéma « Qu’y a-t-il ? Il y a que... » si fréquent chez Verne, et qui rappelle des scènes similaires des *Enfants du capitaine Grant*, où c’est d’ailleurs le savant distrait, Jacques Paganel, qui profère cette interjection. Rosette y met plus de verve, ce qui rejoint davantage le cas de J.-T. Maston dans la scène du boulet repêché de *De la Terre à la Lune*<sup>137</sup> – peut-être pas tout à fait un « savant » mais tout de même le « calculateur » parmi les personnages du Gun-Club, et l’on sait que Palmyrin manie lui aussi les gros chiffres avec délectation. Limitons-nous donc à ce dernier, puisque nous verrons le cas de Paganel et Maston plus tard :

– L’aiguille est-elle bien rendue au point ? demanda le négociant, en se penchant sur [...] l’instrument.

– Oui donc, vieux Jonas !

– Poussez-la un peu du doigt, monsieur Ben-Zouf !

– Et pourquoi cela ?

– Parce que... parce que... murmura Isac Hakhabut, parce que mon peson n’est peut-être pas... tout à fait... juste !... »

---

<sup>135</sup> « Cependant, cet état de choses devait avoir un terme. [Un] jour, le 12 octobre, Ben-Zouf, qui rôdait autour de la grande salle de Nina-Ruche, dans laquelle le professeur se trouvait en ce moment, l’entendit pousser un cri retentissant. [Ben-Zouf] courut à lui.

« Vous vous êtes fait mal, sans doute ? lui demanda-t-il du ton dont il aurait dit : Comment vous portez-vous ?

– Eurêka ! te dis-je, eurêka ! » répondit Palmyrin Rosette, qui trépignait comme un fou.

Il y avait dans son transport à la fois du contentement et de la rage.

« Eurêka ? redit Ben-Zouf.

– Oui, eurêka ! Sais-tu ce que cela veut dire ?

– Non.

– Eh bien, va-t’en au diable ! »

« Heureusement, pensa l’ordonnance, que lorsqu’il ne veut pas répondre, M. Rosette y met au moins des formes ! » [Et] il s’en alla, non au diable, mais trouver Hector Servadac.

« Mon capitaine, dit-il [...] Le savant... eh bien ! il a “eurêké...” ». (*Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 346)

<sup>136</sup> Notons par exemple que Lidenbrock est parfaitement capable de conversations ordinaires avec Fridriksson, Hans, etc., même s’il y met toujours son excentricité, alors que Rosette est beaucoup plus invivable, évoluant fondamentalement à l’écart du monde humain à la fois par préférence et parce qu’on lui en sait gré, de toute manière.

<sup>137</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XXII, p. 434.

Ces mots étaient à peine achevés, que Palmyrin Rosette sautait à la gorge d'Isac. Il le secouait, il l'étranglait.

« Canaille ! criait-il.

– Au secours ! à moi ! » répondait Isac Hakhabut.

La lutte continuait [...] Ben-Zouf se gardait bien d'intervenir. Au contraire, il excitait les combattants, il éclatait de rire. Pour lui [...] l'un ne valait pas mieux que l'autre. [Mais], au bruit de la bataille, le capitaine Servadac, le comte Timascheff, le lieutenant Procope vinrent voir ce qui se passait. [...]

« Mais qu'y a-t-il ? demanda Hector Servadac.

– Il y a, répondit Palmyrin Rosette, il y a que ce sacripant nous a donné un peson faux, un peson qui accuse un poids plus fort que le poids réel !<sup>138</sup>

Il s'avère donc que le peson d'Isac était faux d'un quart, déroutant les calculs de Palmyrin Rosette sur Nérina, la lune de Gallia ; la gravité gallienne n'est donc pas d'un septième mais d'un dixième de la gravité terrestre ; la densité de la comète n'est pas de onze mais plutôt de dix grammes par centimètre cube. Pour ce « mystère » relativement secondaire, l'explication est donc entièrement rationnelle, et l'exactitude mathématique du savant n'est pas remise en cause. Les personnages apprennent aussi que Gallia va bien vers la Terre, et la comète retransverse les « planètes télescopiques », les astéroïdes, cependant que la température remonte à « dix à douze degrés au-dessous de zéro<sup>139</sup> ». Nous verrons dans notre seconde partie d'autres péripéties de l'« arc » de l'ellipse gallienne parcouru dans les deux derniers mois de sa révolution ; dans celle-ci, notons plutôt ce qui s'apparente à un débordement *au-delà* de cet arc : Verne refait l'été gallien ultra-rapide, qui cependant, à l'aller, n'avait eu lieu que quand la comète se trouvait au-delà de l'orbite terrestre, plus près de celles de Vénus et Mercure. Ici, la chaleur excessive et les récoltes estivales<sup>140</sup> se font *avant* l'effleurement de la Terre, alors que le morceau de Gallia est censé encore se situer dans une zone plus éloignée du soleil, donc plus froide, que la Terre. Cette petite entorse à la plausibilité s'explique peut-être par le désir d'exhaustivité dans l'effet de récurrence, vers la fin du voyage, des éléments rencontrés à son début : l'*effet de cycle* est plus saillant lorsqu'un début de second cycle est entrevu.

La « brûlure » est d'ailleurs omniprésente comme thème et comme danger : le texte concède que la montgolfière, fabriquée dans l'espoir de survivre à l'« atterrissage », serait vraisemblablement brûlée avec tous ses occupants, et la nécessité pour l'auteur de ne pas autoriser une telle fin – peu compatible avec les conditions d'Hetzl – rappelle la scène d'aveuglement de *Michel Strogoff* : la lame brûlante aurait dû aveugler le courrier du tsar,

---

<sup>138</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 350-351.

<sup>139</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 354.

<sup>140</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 379.

mais un moyen « pseudo-scientifique », dirait-on, est invoqué pour lui faire garder la vue, à savoir la couche de vapeur formée par ses larmes. Il faudra plus, le « miracle », le sauvetage sans vraie explication – rapprochant *Hector Servadac* du genre fantastique, d'ailleurs plus commun qu'on ne pourrait le croire dans l'œuvre vernienne – pour sauver le capitaine et ses compagnons. Indice frappant de cette connexité avec *Michel Strogoff* :

Ah ! combien sa regrettable lunette lui faisait défaut ! Voilà que Gallia allait pénétrer dans cette étroite zone des étoiles filantes ! N'y avait-il pas là des phénomènes à observer, quelque découverte à faire ? Palmyrin Rosette, désespéré, employa alors un moyen héroïque en augmentant la pupille de ses yeux [...] Il se soumit à l'action de la belladone, ingrédient qu'il emprunta à la pharmacie de Nina-Ruche, et alors il regarda, il regarda à se rendre aveugle ! (p. 380)

Aveuglé, du moins du point de vue de l'observation astronomique utile, par le bris de sa lunette, l'astronome « regarde de tous ses yeux », comme Michel Strogoff<sup>141</sup>. Mais sans succès : cette fois, l'ingéniosité du scientifique ne supplée pas la disparition de l'instrument d'observation<sup>142</sup>.

Le ballon prend finalement l'air, et, contrairement à *Robur-le-Conquérant*, où le mot est mis entre guillemets par ironie, il s'élève « majestueusement<sup>143</sup> » sans que l'auteur y injecte le ton moqueur qu'il utilisera en 1886, lorsqu'il mettra face à face le plus léger que l'air et le plus lourd que l'air, avec une préférence évidente pour ce dernier. Les approches de la Terre forment une situation idéale pour les fins encyclopédiques de l'auteur, puisqu'un planisphère en grandeur nature est littéralement étalé sous les yeux des personnages, et donc des lecteurs. Les continents et pays sont décrits avec force personnification, l'Angleterre étant « une lady », la Suède un lion, la Russie un ours polaire, l'Autriche un chat<sup>144</sup>, etc. Si l'on se rappelle, dans *De la Terre à la Lune*, combien les passagers du projectile étaient déterminés à atteindre la surface lunaire lors même qu'ils venaient de conclure qu'elle n'était pas habitable<sup>145</sup>, on peut voir un schéma similaire se reproduire ici : malgré l'imminence du danger et la quasi-certitude de la mort, les derniers moments avant la collision sont utilisés à fin de contemplation pour les passagers de la montgolfière, didactique pour les lecteurs. Cette

---

<sup>141</sup> Voir Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V « Regarde de tous tes yeux, regarde ! ».

<sup>142</sup> On se souvient qu'il a su employer les pièces de monnaie françaises pour pallier le manque d'instruments de mesure.

<sup>143</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XVIII, p. 383.

<sup>144</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 386-387.

<sup>145</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XVIII-XIX.

sorte d'étanchéité entre le danger et le loisir ou le didactisme n'existe pas que sur le plan psychologique, mais aussi physique : ainsi « les passagers [...] ne sentaient rien de cette effroyable vitesse, [et] leur appareil semblait rester absolument immobile au milieu de l'atmosphère qui l'entraînait<sup>146</sup> ». C'est à peu près la même idée évoquée par Procope lorsqu'il suggère que, lors de l'impact entre l'atmosphère terrestre et celle de Gallia, le ballon pourrait ne rien ressentir du choc, en « glissant<sup>147</sup> » de l'une à l'autre. Sur le plan intertextuel, cela rejoint aussi le début de *L'Île mystérieuse*<sup>148</sup>. Jules Verne poussera plus loin cet « aveuglement avant le lever de rideau », pour souligner le caractère inexplicable, fantastique du sauvetage des Galliens :

Alors les deux atmosphères se confondirent. Un énorme amas de nuages se forma. Des vapeurs s'accumulèrent. Les passagers de la nacelle ne virent plus rien [...] Il leur sembla qu'une flamme immense les enveloppait, que le point d'appui manquait sous leurs pieds, et sans savoir comment, sans pouvoir l'expliquer, ils se retrouvèrent sur le sol terrestre. C'était dans un évanouissement qu'ils avaient quitté le globe, c'était dans un évanouissement qu'ils y revenaient !<sup>149</sup>

Le cycle, la révolution de deux années terrestres autour du soleil, est donc bouclé, et l'on peut qualifier d'inhabituel le dénouement dénué de vraie justification physique, surtout étant donné qu'un semblant de mécanisme avait été avancé au préalable – le ballon. Le moyen de transport vernien, dont l'isolation n'est généralement que protectrice<sup>150</sup> – le *Nautilus* pour plonger impunément sous les mers et observer directement leurs merveilles, l'*Albatros* pour explorer l'océan aérien – sert ici moins d'outil de découverte que de masque ; l'isolation fonctionne « trop bien », pourrait-on dire, et crée un blanc au point de transition entre le *Voyage extraordinaire* et le point de départ et d'arrivée. Un doute explicite existe sur la réalité même du voyage, qui, propose le texte, pourrait n'avoir été qu'un rêve<sup>151</sup>. Le retour se fait, à la seconde près, deux ans après le départ ; l'exactitude même, plutôt que d'étayer la véracité scientifique du voyage, est assez suspecte. En théorie, le sort non résolu des Anglais (un

---

<sup>146</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. XIX, p. 388.

<sup>147</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 369.

<sup>148</sup> « Il devait même se produire ce fait curieux, qu'emportés au milieu des violences de la tempête, ils ne les subissaient pas. [Ils] se déplaçaient, ils tournaient sur eux-mêmes sans rien ressentir de cette rotation, ni de leur déplacement dans le sens horizontal. Leurs yeux ne pouvaient percer l'épais brouillard qui s'amoncelait sous la nacelle. Autour d'eux, tout était brume. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>er</sup> partie, ch. I, p. 9)

<sup>149</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 389.

<sup>150</sup> Dans le *Voyage au centre de la terre* on peut proposer qu'il y a une forme d'isolation qui accomplit à la fois protection et ellipse : Axel perd connaissance à la sortie périlleuse du cratère, et se réveille sans transition sur la corniche du Stromboli, retenu par Hans (ch. XLIII-XLIV, p. 298).

<sup>151</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 390.

tremblement de terre qui fend la comète en deux moitiés emporte « la leur » loin de la Terre et du groupe de Servadac) peut suggérer un moyen, bien spéculatif, de prouver le voyage : en redécouvrant, à l'aide d'une lunette, la moitié de Gallia gravitant dans le monde solaire.

L'incrédulité du monde savant vis-à-vis du récit de Palmyrin Rosette<sup>152</sup> reproduit celle que rencontrent Axel et Lidenbrock à leur retour de leur *Voyage au centre de la terre* (« On ne voulut pas y croire et, en le revoyant, on n'y crut pas davantage ») ; mais là où Axel est « cuirassé d'avance contre l'incrédulité humaine<sup>153</sup> », il n'en est pas de même de l'irascible astronome. Cela nous amène à nous demander si, malgré le ton plus affirmatif, concédant (à quelques exceptions près) moins au fantastique, de *VCT*, les deux romans ne diffèrent guère par l'effet de réel (ou d'irréel) que Verne a voulu leur conférer : il s'agit peut-être de deux récits égaux sur ce plan, mais dont la véracité est offerte à l'examen sous deux focalisations différentes. Dans *VCT*, ce sont les personnages principaux, dont l'un est le narrateur, qui affirment la véridicité du récit, en dépit des incrédules ; dans *Servadac*, c'est un personnage peu sympathique au lecteur, Palmyrin Rosette, qui tient à clamer la vérité, et échoue à convaincre la majorité des scientifiques. Une fois de plus, les *Voyages extraordinaires* expriment un schéma d'unité dans la différence, chaque *Voyage* réussissant à paraître unique et novateur, mais révélant après examen qu'il est en grande partie le fruit de la répétition de constantes verniennes réutilisées sous une multitude de combinaisons différentes.

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 391-392.

<sup>153</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XLV, p. 306.

### **3-f) Mirifiques Aventures de maître Antifer**

*On se jeta dans le rapide de Marseille à Paris, puis dans l'express de Paris à Calais, puis dans le bateau de Calais à Douvres, puis dans le train de Douvres à Londres, puis dans l'éclair de Londres à Édimbourg, tous les six, comme s'ils eussent été rivés à la même chaîne ! (Antifer, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 339)*

*Mirifiques Aventures de maître Antifer* (1894) appartient à la troisième période des *Voyages extraordinaires* dans la catégorisation proposée par D. Compère, période qui débute en 1887. Selon Compère, les romans de cette phase comprennent des reprises, des suites et des robinsonnades, et l'extraordinaire y réapparaît<sup>1</sup>. Le roman n'est pas à proprement parler une suite mais il rappelle beaucoup *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, et reprend des thèmes de plusieurs autres romans dont *Sandorf* et *VCT*. L'extraordinaire y réside moins dans les lieux eux-mêmes – généralement moins extrêmes ou hostiles<sup>2</sup> que dans les romans de la première période – que dans l'immense variation des latitudes, longitudes, variation dont le maître mot s'avèrera être un cercle centré sur le véritable objectif, d'où M. Serres a déduit « la loi Antifer ». Les lieux visités et décrits étant fort hétérogènes et ne décrivant pas une unique région bien définie ni ne longeant un parallèle<sup>3</sup> comme le 37<sup>ème</sup> (*Capitaine Grant*), on peut y voir le souci de l'auteur de finir scrupuleusement son projet de « décrire toute la terre », en « [marquant] à l'encre rouge » les lieux déjà explorés pour « [voir] nettement ceux qui [lui] restent à faire<sup>4</sup> ». Les *Voyages* précédents n'ont pas beaucoup décrit le Proche et le Moyen-Orient : il le fait dans les premiers chapitres (Égypte, Syrie...), qui servent de prologue au récit principal, puis longe le golfe persique à la recherche du premier îlot. Les *Voyages* ne s'arrêtent que brièvement sur la Scandinavie (*Voyage au centre de la terre*, etc.) : Verne

---

<sup>1</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 26-27.

<sup>2</sup> Il est possible que Verne parodie en partie *L'Île au trésor* de Robert-Louis Stevenson (1883), ou du moins qu'il en ait eu les thèmes à l'esprit en écrivant *Antifer*. *L'Etoile du Sud* paraît en 1884 et contient aussi une forme de « chasse au trésor ».

<sup>3</sup> Ceci est, d'une certaine manière, faux, au sens quelque peu facétieux voulu par l'auteur : les voyageurs ont bel et bien visité des lieux situés sur un cercle, un peu comme l'expédition d'Edward Glenarvan visite la Patagonie, L'Australie, la Nouvelle-Zélande sur le même trajet circulaire, mais leur « pôle » n'est pas l'un des deux pôles géographiques, c'est le gisement de l'île Julia. On peut en conclure que même lorsque l'écrivain se contente de « remplir les blancs » restants sur sa carte, il le fait selon des lois.

<sup>4</sup> Cité dans *Entretiens avec Jules Verne* par D. Compère et J.-M. Margot (p. 20-21), voir notre étude de *Robur-le-Conquérant* (note 15).

emmène son protagoniste à Bergen et au Spitzberg. Ils explorent davantage l'intérieur de l'Afrique que la côte occidentale : *Antifer* promène donc le lecteur dans le golfe de Guinée. *Antifer* appartient aussi à la sous-catégorie vernienne des romans de la *hâte* : *Strogoff*, *VCT*, *Tour du monde*, autant de voyages (aux motivations très différentes il est vrai) où l'énergie, l'impatience et l'obsession d'un protagoniste forment en quelque sorte l'équivalent moral du combustible qui fait avancer locomotives et « steamers ». C'est l'une des raisons pour lesquelles nous étudions ce *Voyage* dans les romans du « surhomme vernien » plutôt que du point de vue de la « force mystérieuse », qui aurait pu être identifiée au « prédécesseur », Kamyk-Pacha, ou à l'énigme de l'emplacement du trésor en elle-même.

Le riche Egyptien est un proche « parent » thématique d'Arne Saknussemm, comme nous l'avons vu démontrer par Michel Serres (voir notre travail sur *Sandorf*), quoique moins mythique. Les trois chapitres où il apparaît directement sont l'introduction au ton « sérieux » qui, précédant le reste du roman (plus fantaisiste, de l'admission même du narrateur), forme une sorte de préhistoire solennelle, un peu comme l'âge des Héros ou l'âge d'airain par rapport au présent ou âge du fer dans la tradition hésiodique. La période de 1799 (année du sauvetage de Kamyk-Pacha par Thomas Antifer, à Jaffa) à 1831 (lorsque le pacha enterre son trésor) a vis-à-vis du récit principal une fonction similaire aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym* par rapport au *Sphinx des glaces* : un passé presque fantastique, habité de riches et énigmatiques Orientaux ou de créatures étranges des confins du globe, suivi par un présent peut-être moins grave ou plus réaliste. *Gordon Pym* offre l'authentification fictive au *Sphinx* et la vie de Kamyk-Pacha fournit l'ancrage historique aux aventures de Pierre-Servan-Malo ; le nouveau cycle peut donc se permettre d'être pleinement « vernien »... Mais la pré-histoire elle-même possède un certain nombre de thèmes familiers. Kamyk-Pacha débute un peu comme Nemo, sous le signe de la lutte contre un colonialisme envers lequel l'auteur exprime des sentiments toujours mitigés. Peut-être parce qu'il pèse moins à Verne d'être critique du *passé* de la France (au temps de Napoléon 1<sup>er</sup>), il s'autorise une mesure de dénonciation, qu'il réserve d'habitude aux autres puissances<sup>5</sup> : le protagoniste, égyptien sympathisant avec

---

<sup>5</sup> « [...] L'Europe assiste donc à la rapide extension des Etats-Unis et à la montée de la Grande-Bretagne grâce à une politique coloniale qui l'oppose souvent à la France. [...] Il semble que Jules Verne n'ait jamais pardonné aux grandes puissances d'avoir failli en quelque sorte à la mission qu'il leur avait imaginée, et qu'il dénonce leur trahison avec d'autant plus de violence qu'il s'agissait des mêmes fautes qu'il ne pouvait reprocher à la France, ouvertement du moins<sup>37</sup>. [...] La colonisation est le seul point sur lequel Jules Verne avait attaqué l'Angleterre dès le début de l'œuvre. En 1884, *L'Etoile du Sud* lance un réquisitoire passionné et dramatique contre l'attitude des Anglais en Afrique du Sud.

l'autorité ottomane, veut rejoindre « la résistance aux tentatives de l'Europe occidentale pour asservir les populations du Levant<sup>6</sup> » ; il doit être fusillé lors de l' « épouvantable massacre, nécessité peut-être par les exigences de la guerre<sup>7</sup> ». Sauvé par Antifer père, qui deviendra alors l'un de ses trois « débiteurs », il retourne plus tard en Egypte, où son cousin Mourad, jaloux de sa richesse, use contre lui de son influence sur le sultan Méhémet-Ali, et espère que l'héritage du pacha finira par échoir à son fils Saouk. Kamylyk-Pacha se résout donc à cacher ses richesses dans un îlot volcanique de la Méditerranée, et choisit trois autres îlots dans lesquels il laisse des indices partiels et complémentaires à ses trois futurs bénéficiaires (le marin français Antifer, le banquier maltais tunisien Zambuco et le révérend écossais Tyrcomel), de façon à ce qu'ils ne puissent entrer en possession du trésor que « démocratiquement », en quelque sorte. Comme Lord Glenarvan (*Grant*) ou James W. Weldon (*Un capitaine de quinze ans*), Kamylyk possède un navire avec son propre commandant (à l'image de John Mangles, ou le capitaine Hull), navire d'ailleurs de même grément (un brick-goélette) et dimension que le *Pilgrim* qui transporte Dick Sand et ses compagnons, soit quatre cents tonneaux<sup>8</sup>. C'est aussi un « navire fantôme » comme l'*Halbrane* de Len Guy (*Sphinx*), qui parcourt toutes les mers à la recherche d'un frère perdu ; le navire dirigé par le capitaine Zô cherche l' « île au trésor » adéquate au dépôt du fabuleux héritage. Kamylyk-Pacha « promenait sur les mers [...] son existence sans but, marquée par une indifférence hautaine pour l'humanité<sup>9</sup> », ce qui rejoint encore le caractère du capitaine Nemo. Le phénomène du *Rayon Vert* (1882) vient précéder immédiatement la découverte de l'île non répertoriée sur laquelle tombe le choix du pacha (p. 10) : ce phénomène atmosphérique qui a été si insaisissable pour Helena Campbell (qui, d'ailleurs ne le verra pas dans le roman) semble donc annoncer la mise en échec future de Pierre Antifer lancé à la recherche de l'îlot. Ce dernier, comme beaucoup d'îles verniennes, tient de l'animal, mais, cas un peu

---

[Note 37 de l'auteure] : Si Jules Verne devient plus audacieux en matière de politique à partir de 1880, il reste toujours très discret en ce qui concerne la France. Pour la colonisation, on ne trouve guère que cette remarque : «*Un jour, peut-être, les Arabes seront anéantis devant la colonisation française.*» (*La Jangada*, p. 44) » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 82)

<sup>6</sup> Jules Verne, *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 15.

<sup>7</sup> Le ton rappelle là aussi l'idée de « nécessité » historique, comme pour les Anglais en Inde à la fin de *L'Île mystérieuse* ; mais on peut relever une certaine ironie, puisque le narrateur décrit Bonaparte comme étant « très gêné de cette capture ». Sa sympathie va nettement au sauvetage du prisonnier par le marin Français.

<sup>8</sup> Jules Verne, *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 3.

<sup>9</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 20.

particulier, son animalité même est « minérale » : il n'évoque pas un cétacé endormi, un ptéropode, ou un monstre antédiluvien, mais plutôt l'excroissance d'un animal – « valve supérieure d'une huître » ou « carapace de tortue<sup>10</sup> ». Ceci peut présager l'éphémère *partiel* des îlots du pacha, celui du *centre* se situant à mi-chemin entre l'animé et l'inanimé : trois d'entre eux demeureront, mais le plus important disparaîtra. Tel l'alchimiste Islandais de *VCT*, l'Égyptien jalonnait la « chasse au trésor » qu'il laisse à ses héritiers de plusieurs marques portant, non pas tout à fait ses initiales, mais le monogramme réunissant les deux K de son nom. Verne le présente dans les mêmes termes que quand il introduit la devise du capitaine Nemo<sup>11</sup> (*Mobilis in mobili*), « ...dont voici le fac-similé exact<sup>12</sup> ». Devise du capitaine mystérieux, grille de décryptage du révolutionnaire hongrois (*Sandorf*), signature gravée dans la pierre : Verne tient à un peu de cérémonie lorsqu'il évoque l'empreinte écrite de ces personnages singuliers.

Kamyk-Pacha, capturé trois ans plus tard (en 1834), est emprisonné à vie au Caire, se refusant à communiquer à Mourad l'emplacement de son trésor, mais réussissant, avant sa mort dix-huit ans plus tard, à faire prévenir ses trois bénéficiaires de leur héritage. Le notaire Ben-Omar fait office de catalyseur du second récit : les instructions de Kamyk-Pacha veulent que le premier héritier reçoive la longitude du premier îlot dix ans après le décès de l'Égyptien, et le notaire informe d'abord Saouk, qui bien entendu s'avère déshérité au même titre que son père. Mais, selon la règle des antagonistes verniens, il « saura bien... » battre tout concurrent<sup>13</sup>, formule qui se répète plus tard lorsqu'apparaît le second héritier, Zambuco<sup>14</sup>. La menace, toutefois, ne se veut pas aussi sérieuse que celle d'un Ogareff (*Strogoff*) ou d'un Sarcany (*Sandorf*) ; le lecteur est d'ailleurs indirectement prévenu du caractère plutôt ludique du récit principal dès la fin du second chapitre<sup>15</sup>.

L'action se déplace donc en Bretagne, dont se revendique Jules Verne, étant né à Nantes ; les portraits qu'il dresse sont aussi affectueux que parodiques, principalement dans le cas du personnage éponyme et de son ami Gildas Trégomain. La première dynamique de personna-

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 27.

<sup>11</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 104.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 33.

<sup>13</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 83.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 225.

<sup>15</sup> « Le récit va prendre une allure plus fantaisiste que ce grave début ne pourrait le donner à croire... Mais il fallait l'appuyer sur une base solide, et c'est ce que l'auteur [...] a tenté de faire. » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 24)

ges reconnaissable est toutefois celle qui existe entre le tuteur et les jeunes amoureux : Juhel et Enogate veulent se marier (et la chasse au trésor sera l'obstacle à leur union), alors que l'oncle Antifer tarde à leur donner son consentement<sup>16</sup>, ce qui reproduit le schéma de Lidenbrock, Axel et Graüben<sup>17</sup> (*VCT*). Les rapports entre Antifer et Trégomain n'ont pas un homologue aussi évident dans les *Voyages*, mais l'on voit tout de même aisément la vocation « stabilisante » de Hans chez le gabarier Trégomain, et l'irritabilité de Lidenbrock chez Antifer. Le chasseur d'eider islandais était toutefois un agent stabilisateur du voyage, non du tempérament de l'oncle, et le rôle du gabarier consiste plutôt à absorber les humeurs de Maître Antifer, par ce que Jules Verne appelle habituellement la philosophie : l'aptitude à prendre son parti des écarts de la fortune sans émotivité excessive – ce qui tend d'ailleurs à causer la frustration du personnage plus perturbé ou « perturbateur », qui peut alors exiger une plus forte réaction. « Mais regarde donc, admire donc, impie », dit Lidenbrock à un Axel peu curieux du document Saknussem<sup>18</sup>. L'apathie du second protagoniste peut entraîner des attaques plus « ad hominem », des coups bas si l'on veut, le premier se moquant d'un sujet qu'il sait cher à son camarade : ainsi le capitaine Servadac (et plus tard, Palmyrin Rosette) traite la butte Montmartre de motte de terre, et Ben-Zouf, blessé, serre les dents et crispe les poings mais n'ose pas s'élever contre son compagnon<sup>19</sup> ; de son côté, Pierre Antifer se moque plusieurs fois de la Rance, rivière où a longtemps navigué le gabarier (retraité comme lui), la qualifiant de ridicule ruisseau<sup>20</sup>, et Trégomain encaisse lui aussi l'attaque avec quelque peine<sup>21</sup>.

Dans la tradition des Lidenbrock, Rosette, Robur, etc., Antifer est décrit comme un système physique selon une métaphore filée qui pousse plus loin encore l'affinité avec l'électricité, les tempêtes verniennes et l'accumulation graduelle d'une certaine « charge » qui doit inévitablement éclater à un certain moment, avec des résultats comiques ou tragiques. Parodie de Zeus

---

<sup>16</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 43.

<sup>17</sup> Il est observé plus loin que « Lorsque l'on dépend d'un oncle, excellent homme mais quelque peu détraqué, on n'est sûr de rien, tant que le oui sacramentel n'a pas été prononcé devant le maire » (*Ibid.*, ch. IX, p. 103), ce qui renforce la similarité avec *Voyage au centre de la terre*, à la différence près que les projets de Juhel et Enogate ne sont pas cachés à l'oncle Antifer.

<sup>18</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. II, p. 28.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 55.

<sup>20</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 107.

<sup>21</sup> Verne joue sans doute sur l'opposition entre marin d'eau douce et marin d'eau salée ; le gabarier, appartenant à la première catégorie, doit donc être un « doux géant ».

dont la colère menace de se manifester par la foudre<sup>22</sup>, Antifer est neutralisé par un moyen tout aussi parodique, qui dissout la connotation mythologique aussitôt apparue, en lui opposant la réponse anodine mais aussi technologique, le paratonnerre. On nous signale donc que maître Antifer est un surhomme de type plutôt comique, puisque les possibilités d'interprétation plus grandiose sont données par le texte et immédiatement tournées en ridicule. L'identification du paisible voisin, Trégomain, à un paratonnerre, constitue une sorte de goulet d'étranglement de la métaphore filée : le marin au cabotage est décrit comme un système physique, lequel doit être jugulé par cet ustensile simple, mais une fois nommé, ce dernier met au jour une nouvelle métaphore filée qui se développe alors pour caractériser ce nouveau personnage<sup>23</sup>. Le texte circonscrit d'abord les limites géographiques du gabarier, qui sont en quelque sorte déjà « circulaires » puisqu'il a passé toute sa vie sur une gabare à naviguer la rivière de la Rance dans les deux sens – mais c'est une circularité du confinement, et aussi de la modestie des désirs, alors que le « cercle » qu'il va effectuer est celui de la totalité géographique (ou d'une trajectoire géographiquement totalisante), et le verra même s'enthousiasmer pour la chasse au trésor alors que l'arc du personnage d'Antifer aboutira après maints aléas à en faire son deuil. Comme Hunt ou Dirk Peters dans *Le Sphinx des glaces* (paru trois ans après ce roman), Trégomain a d'énormes bras et une force surhumaine ; son usage plus paisible et moins turbulent de cette force fait de lui « une de ces presses hydrauliques qui courbent à froid les tôles les plus résistantes », là où Antifer serait un marteau-pilon. Élément absorbant et stabilisant, il est logique que le gabarier ait une affinité *tellurique* : c'est « une sorte de rocher inébranlable contre lequel se fatiguaient en vain les houles de maître Antifer ». Le Malouin doit être comique plutôt qu'entièrement antipathique au lecteur, et Verne lui oppose donc un camarade auquel il ne peut faire de mal, une nièce qui lui tient tête<sup>24</sup>, etc. D'autres échos du *Centre de la terre* et (prospectifs ceux-là) du *Sphinx* continuent à transparaître dans cette dynamique, et dans le premier cas, l'on n'est guère surpris puisque le protagoniste vernien face à l'indéchiffrable, et poussant le novice à s'y investir aussi, reproduit bien entendu les rôles d'Otto Lidenbrock et d'Axel examinant le cryptogramme Saknussemm. Axel ne porte que peu d'intérêt au document et pense qu'il n'y a

---

<sup>22</sup> « Maître Antifer, lui, allait et venait, roulant des yeux encore illuminés d'éclairs – preuve que l'orage ne tirait pas à sa fin, et qu'un coup de foudre pouvait éclater d'un moment à l'autre [...] Mais n'y avait-il donc pas un paratonnerre qui fût capable de soutirer toute l'électricité accumulée dans les réservoirs de maître Antifer ? » (*Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 44)

<sup>23</sup> *Op. cit.*, ch. IV, p. 45-46.

<sup>24</sup> *Op. cit.*, p. 44.

rien à décrypter<sup>25</sup> ; Antifer est obnubilé par la question de la longitude manquante alors que Gildas ne tient nullement à la découvrir et préférerait plutôt qu'elle reste un secret<sup>26</sup>. Le vocabulaire maritime de *L'Île mystérieuse*, surtout celui associé généralement à Pencroff, fait aussi surface : la nouvelle de la disparition de Kamyk-Pacha est un « terrible abordage dans les œuvres vives<sup>27</sup> » du marin, et il faut se garder de provoquer une explosion « dans la sainte-barbe » d'Antifer<sup>28</sup>. Le « feu » chez ce dernier se manifeste d'ailleurs d'une façon moins explosive<sup>29</sup>, dans le sens de l'idée fixe et de l'éclairage : « S'il ne portait pas une lanterne allumée en plein jour [...], il avait deux bons yeux à pruneau incandescente<sup>30</sup> ». Outre l'allusion à Diogène, Antifer « cherche un homme » avec les mêmes attributs que Dirk Peters et ses prunelles braquées vers le sud, qui cherchent Arthur Pym, et il s'avèrera que le Malouin avait aussi un « pôle », le centre de la calotte définie par le jeu de géométrie de Jules Verne.

Il n'y a pas, comme pour *VCT*, de déchiffrement fortuit des données manquantes, ni, comme pour *Capitaine Grant*, de circumnavigation tout le long du degré de latitude connu et en l'absence de la longitude : ce sera Ben-Omar, le notaire d'Alexandrie, qui la révélera, après avoir, poussé par Saouk, tenté vainement de soustraire la latitude à Antifer<sup>31</sup> au profit du fils de Mourad. Le gisement de l'îlot, que l'on croit être l'emplacement du trésor, rappelle la première interprétation des documents d'Harry Grant, dans la mesure où il faudra en réalité trouver trois îlots de suite, et où la troupe de Lord Glenarvan portera ses recherches

---

<sup>25</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. II-III, p. 30-31.

<sup>26</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 48-50.

<sup>27</sup> Pencroff ne décrit pas sa propre anatomie ou son humeur en termes maritimes, mais il tient aux œuvres vives de son voilier (le *Bonadventure*) à un degré tout personnel qui sous-entend le rapprochement sans le dire (*L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 535). On peut y voir les sentiments de l'auteur, qui a possédé un yacht pendant près de dix ans et aimait naviguer.

<sup>28</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 53-54. Ayrton s'accroche aux *sous-barbes* du beaupré du navire pirate pour écouter les convicts, et il tente ensuite de faire sauter le *Speedy* en s'introduisant dans la soute aux poudres, donc la *sainte barbe* du bâtiment (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II).

<sup>29</sup> Antifer déclare aussi avoir « du salpêtre, dissous dans [son] sang » (ch. V, p. 55), alors que Trégomain n'aurait que « du sirop ». Le texte renvoie alors à *Michel Strogoff*, à la suite du coup de knout porté par le héros éponyme à la face d'Ogareff, lorsqu'Alcide Jolivet s'exclame : « Eh ! que diable ! Il faut bien bouillir quelquefois ! Dieu nous aurait mis de l'eau dans les veines et non du sang, s'il nous eût voulu toujours et partout imperturbables ! » (Jules Verne, *Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 218). Le calme de Trégomain qui frustre Antifer le rapproche aussi de Nicolas Pigassof, le conducteur de charrette au caractère placide, qui hésite quelque peu à l'idée de tuer le traître alors que Strogoff en est sûr (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 247).

<sup>30</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 55.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 68-73.

successivement sur la Patagonie, l’Australie et la Nouvelle-Zélande à la recherche du capitaine écossais. Ben-Omar, et par extension Saouk qui se fait passer pour un simple clerc (« Nazim »), réussissent à accompagner Antifer dans sa quête, en vertu du testament de Kamyk-Pacha. Ce couple de type dominant-dominé<sup>32</sup> rappelle fortement Sarcany et Silas Toronthal (*Mathias Sandorf*), et Verne prête d’ailleurs un certain sang-froid à Saouk<sup>33</sup>, qu’il n’accorde qu’à des antagonistes d’une certaine stature<sup>34</sup>. Une fois les deux visiteurs partis, le marin laisse libre court à sa joie d’avoir obtenu « sa longitude », et comme certains météores verniens, il entraîne son ami Trégomain dans un « mouvement giratoire<sup>35</sup> », signe à la fois de son impétuosité toute « mécanique » et de la mise en branle de la trajectoire principale du récit – qui s’avèrera être de *giration*, suivant la Loi Antifer. De fait, nous pouvons identifier une de ces « fractales verniennes », comiques il est vrai, dans toute la scène débutant par la danse d’Antifer et se terminant par la chaise brisée<sup>36</sup> : Il y a d’abord le départ explosif typique d’une trajectoire vernienne, puisque le marin, « ne se maîtrisant plus, sauta sur un pied... », le verbe « sauter » autorisant l’équivoque sur le saut ordinaire et l’action de « sauter » (exploser), le marin ayant déjà été décrit en des termes qui s’y prêtent (foudre, salpêtre...) ; nous sommes dans le même champ lexical que pour les éclats d’un J.-T. Maston par exemple. La maison « en fut ébranlée jusque dans ses dernières fondations », un peu comme la Floride ébranlée par la mise à feu de la Columbiad (*Lune*). Enfin pour clore la « balistique » vernienne, il faut une Chute, de préférence assez dévastatrice, et effectivement, Gildas Trégomain, « victime » ou du moins *patient*, receveur de la « mauvaise » nouvelle – la communication de la fameuse longitude qui va différer le mariage des jeunes amoureux –, va se laisser « choir sur une chaise, qui, ne pouvant opposer une résistance impossible, s’écrasa sous lui ». La dernière étape qui précède le départ consiste, comme dans plusieurs autres *Voyages extraordinaires*, à identifier l’emplacement géographique de l’îlot (en mer d’Oman,

---

<sup>32</sup> « On le savait de reste, le notaire, d’une part poussé par la crainte de perdre sa prime s’il n’assistait pas à la découverte du trésor, de l’autre dominé par l’implacable volonté de Saouk, ne fausserait pas compagnie à maître Antifer. » (*Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 122)

<sup>33</sup> Au chapitre VIII (p. 100), Antifer tourne en dérision le fils de Mourad sans savoir qu’il se trouve en face de lui.

<sup>34</sup> Plus loin, Nazim (Saouk) résiste sans peine au mal de mer (ch. XI, p. 138), ce qui rappelle André Vasling (*Un hivernage dans les glaces*), autre antagoniste dont la santé physique à toute épreuve se manifeste en contrepoint aux qualités des héros ainsi que de leurs propres chances de succès.

<sup>35</sup> *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. VIII, p. 102.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. VIII-IX, p. 102-105.

non loin de Mascate), suivant la méthode didactique (mais d'un ton léger) de suivre pas à pas les coordonnées sur une carte en énumérant les lieux par lesquels passe un méridien ou un parallèle<sup>37</sup>. On peut relever des scènes similaires dans *Cinq semaines en ballon* (ch. V), *VCT* (ch. VI) ou *Les Enfants du capitaine Grant* (1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII).

Le voyage d'Antifer commence dans la même direction que celui de Phileas Fogg dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, de l'Europe vers l'Orient et par des moyens de transport relativement modernes. Antifer tout comme Fogg<sup>38</sup> se rend d'abord à Suez en bateau, où l'attend Ben-Omar, qui, ne pouvant tolérer le mal de mer, y arrive en avance par voies terrestres. Le Malouin lui-même, contre toute attente, supporte mal la houle marine<sup>39</sup>, présage défavorable qui s'était aussi présenté à Lidenbrock lors de la traversée vers l'Islande, comme nous l'avons vu en étudiant *VCT*. Le steamer qui transporte Antifer, Juhel et Trégomain est un charbonnier anglais, et le texte se permet donc un discret renvoi aux *Indes noires*, en faisant allusion aux « entrailles carbonifères » du Royaume-Uni<sup>40</sup> : cet adjectif, qui apparaît plusieurs fois dans les *Indes*, semble plaire autant à Jules Verne que le terme « ignivome<sup>41</sup> » pour qualifier les volcans. De même, la baie de Vigo est mentionnée en passant (p. 125), c'est le lieu où le capitaine Nemo, dans le chapitre qui en porte le nom, récupère les millions perdus des galions espagnols. Ce dixième chapitre, premier du véritable « voyage extraordinaire », contient déjà implicitement la conclusion du roman : en passant entre la Sicile et la Tunisie, le steamer se trouve au voisinage du « vrai » îlot au trésor, et le texte en prévient ironiquement le lecteur :

Du reste, le sous-sol de cette partie de mer, depuis le cap Bon jusqu'aux parages les plus reculés de l'archipel grec, est volcanique. Des îles y apparaissent, telles Santorin et nombre d'autres, qui formeront peut-être un jour quelque nouvel archipel.

Aussi Juhel eut-il raison de dire à son oncle :

« Il est heureux que Kamyk-Pacha n'ait pas choisi un îlot de ces parages pour y enterrer sa fortune.

---

<sup>37</sup> « [Attrape] donc le cinquante-cinquième méridien », « descends jusqu'à l'endroit... », « Je descends... », « Dis par où il passe », « Quelles villes traverse-t-il ? », etc. (*Ibid.*, ch. IX, p. 113-115).

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. VI, p. 25-28.

<sup>39</sup> Jules Verne, *Antifer*, ch. X, p. 124.

<sup>40</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 118.

<sup>41</sup> « *Ignivome*, "qui vomit le feu". Verne goûte vivement cet adjectif rare, peut-être emprunté à Louis Figuier, dont il fait usage à non moins de vingt-cinq reprises dans douze romans. » (Jacques-Rémi Dahan, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016, notes d'*Autour de la Lune*, note 5 du ch. XII, p. 1265-1266)

– C’est heureux... très heureux ! » répondit maître Antifer.

Et sa face était devenue toute pâle à la pensée que son îlot aurait pu émerger d’une mer incessamment travaillée par les forces souterraines. Heureusement, le golfe d’Oman est garanti contre les éventualités de cette sorte<sup>42</sup>.

La crainte du marin se révélera légitime, puisque c’est dans ces parages que se trouve l’île Julia, déjà disparue avec le legs de Kamyk-Pacha. L’obsession du caboteur, comme chez d’autres voyageurs verniens marqués par la hâte et l’idée fixe, agit comme un voile qui rend invisible ou dénué d’intérêt le paysage parcouru, et peut-être plus encore que pour Lidenbrock, Fogg ou Cyrus Smith, puisque « dans le monde entier il n’existait qu’un seul point<sup>43</sup>, l’îlot du golfe d’Oman, son îlot, lequel, comme un bouton de métal brillant, hypnotisait tout son être » (p. 132-133). Là aussi l’hyperbole est rehaussée par l’attitude contraire des compagnons de voyage (Juhel et Trégomain), tout comme Axel apprécie bien plus que son oncle la traversée de la mer souterraine ou Passepartout et Aouda celle de la vallée du Gange et du golfe du Bengale.

La suite du voyage se fait encore selon le « programme » de Phileas Fogg, sur un paquebot (l’*Oxus*) partant de Suez vers l’Inde ; mais on en descend à Mascate, non à Bombay, même si les escales ne manquent pas d’être énumérées, ainsi que d’autres détails des côtes de la mer Rouge puis du littoral de la péninsule arabique. Le regard de profane du gabarier, instruit par Juhel – voix savante –, offre l’opportunité d’une esquisse de la région, avec une imagerie qui rappelle la description de l’Islande et de la « rotule » du Sneffels dans *VCT* : le golfe d’Oman « finit en entonnoir », et le golfe d’Ormuz « a l’air d’un gigot de présalé<sup>44</sup> ». Mascate, à défaut d’être sur un détroit, est tout de même située non loin de l’entrée d’un golfe important, et l’on sait l’intérêt que porte Verne à ces points stratégiques ; il ne manque donc pas d’évoquer l’influence britannique grandissante (déjà décrite sur le mode comique dans *Servadac*), dont Gibraltar est le modèle, et donc le processus de colonisation consisterait à « gibraltariser » les détroits du globe (p. 147). Verne reproduit le procédé employé par exemple dans *Strogoff* (« se tartariser ») pour qualifier l’acquisition d’une couleur locale ou des attributs d’un lieu, d’une saison, etc. Les voyageurs doivent d’ailleurs par la suite « s’encaravaner » : ils se dirigent vers Sohar, plus proche de l’îlot que Mascate, en caravane plutôt qu’en bateau pour éviter les pirates – et, peut-être, pour que s’allonge quelque peu la liste des différents moyens

---

<sup>42</sup> *Antifer*, ch. X, p. 131.

<sup>43</sup> La même idée est appliquée au second îlot et en joignant Zambuco, le second héritier, à Antifer, au ch. V de la seconde partie, p. 259 et p. 261.

<sup>44</sup> *Antifer*, ch. XII, p. 146.

de transport employés dans les *Voyages*, puisque Trégomain monte un chameau. Les réflexions du gabarier et du neveu, en discours direct, confinent aux développements du narrateur, dont les commentaires se font selon une curieuse variante de focalisation externe :

Bref, les choses étaient telles. Impossible d'y rien changer. L'îlot occupait un point du golfe d'Oman depuis la formation géologique de notre sphéroïde, il y resterait jusqu'à la fin du monde. Quel malheur qu'on ne pût lui donner la remorque pour le conduire en vue de Saint-Malo !... Voilà qui eût beaucoup simplifié la besogne<sup>45</sup>.

Le narrateur copie le point de vue interne, ce que savent Juhel et Trégomain, et tenant leurs postulats pour vrais, il suppose que l'îlot du pacha existe de toute éternité, alors que l'auteur et le lecteur (d'après le prologue où Kamyk-Pacha enterre son trésor et qu'est constatée l'origine volcanique et récente de l'île) savent qu'il n'a émergé que depuis peu de temps. L'idée de remorquer l'îlot est une extension du caractère déjà « plus pratique », plus connaissable de l'insulaire par rapport au continent<sup>46</sup> : l'homme regrette que la terre, la nature ne plie pas aussi aisément que l'œuvre de ses mains ou (particulièrement) qu'un navire maniable, et l'on sait que le capitaine Nemo a tenté de résoudre ce problème par *mobilis in mobili*, en enfermant sa société, sa maison et ses trésors dans un engin sous-marin autonome.

Dans cette même logique de rapetissement des obstacles, Pierre Antifer sous-estime l'ampleur de la tâche qui l'attend pour atteindre le (vrai) îlot du pacha : « Il me semble qu'en une heure ou deux un des bateaux du port peut être paré... que diable ! Il ne s'agit pas de faire le tour du monde... », dit-il une fois à Sohar<sup>47</sup>. Il s'agit effectivement en réalité de faire le tour « du monde », d'une certaine manière, et même cela ne produira pas le résultat désiré. Si le roman accomplit bien une finalité didactique et propose une morale qui ne jure pas avec les *Voyages* des périodes précédentes (futilité de la richesse, etc., voir *L'Etoile du Sud* ou le *Tour*

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 164.

<sup>46</sup> « L'île apparaît comme l'élément privilégié d'une géographie malléable, dont la forme et le dessin sont indéfiniment reconstituables en fonction de projets politiques particuliers. Certes les navigateurs ont beau jeu de dénoncer l'inconstance de l'île et son inaptitude foncière à s'ancrer de façon durable en un point déterminé de la mappemonde ; ce défaut même peut être retourné en avantage, et va servir les intérêts divergents de puissances coloniales rivales. [...] Grâce au chapelet d'îlots qui l'encombre, l'étendue océanique se prête à un cabotage imaginaire, où la connaissance gagne de proche en proche, sans que l'on perde jamais de vue le repère familier d'un cap ou d'un récif. L'île est instantanément visible et saisissable, depuis le navire de haut bord qui la croise. La multiplication des îles permet d'élargir à la totalité du globe le bénéfice de cette saisie parcellaire, progressive et bientôt totale. Ainsi, selon le chancelier Francis Bacon, a marché le progrès des connaissances. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 14-15)

<sup>47</sup> Jules Verne, *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 177.

*du monde*), on peut y voir des connotations « absurdes » qui sont plus neuves. On peut citer à ce propos le commentaire de Marie-Hélène Huet :

[...] voyager, c'est aller au but, même celui qui semble toujours se dérober. A défaut de ligne émerge un point central, « le point suprême » écrit par Michel Butor [...] C'est en tout cas le point crucial d'un itinéraire, celui à partir duquel le retour devient désirable et nécessaire. Or *Le Testament d'un excentrique* bouleverse entièrement l'ordre et l'orientation du voyage. [...] Et pourtant, Verne l'avait autrefois rendu très explicite, non seulement le sens du voyage est-il essentiel dans la progression vers un but déterminé, mais le *bon sens* seul assure le succès : on se souviendra que c'est parce qu'il avait couru le monde en allant vers l'est que Phileas Fogg avait gagné un jour et ainsi son formidable pari.

Or, depuis quelques années déjà, le romancier s'est engagé dans une toute autre voie : l'examen d'entreprises dépourvues de sens, voire la possibilité d'un monde littéralement désorienté. Il en a même fait tout un roman. *Sans dessus dessous* (1889) retrouve les infatigables artilleurs du Gun-Club [...] Serait-ce aussi la règle des courses au trésor que d'égarer les aventuriers ? *Les Mirifiques Aventures de maître Antifer* (1894) avaient expédié le marin breton de la mer d'Arabie à l'Ecosse et au Spitzberg pour apprendre, de retour à Saint-Malo, que le trésor avait disparu avec l'île volcanique sur laquelle il avait été caché. *Le Testament d'un excentrique* offre, on le voit, une autre version du non-sens géographique organisé, du point excentré d'où le mort dicte sa loi<sup>48</sup>.

Antifer devra donc passer par les péripéties habituelles des héros verniens, peut-être à moindre magnitude et en moins sérieux, sans toucher au but, ni au terme de l'aventure du « premier îlot », ni à la fin de sa quête. La première étape, par exemple, reproduit la « fractale météorologique », nous voulons dire l'épisode vernien de l'attente d'un changement dans l'atmosphère ou l'environnement et qui permette l'arrivée ou la prise du « point », des coordonnées. Antifer s'embarque sur la *Berbera*, bateau d'une cinquantaine de tonneaux, pour trouver l'îlot, mais le soleil, nécessaire à calculer latitude et longitude, reste masqué par les nuages<sup>49</sup>. A l'image de Lidenbrock, Antifer regarde constamment le ciel, et finit, comme tout héros vernien au stade de la révolte, par « [menacer] du poing ce soleil, qui s'était montré plus obéissant envers Josué, de biblique mémoire ». Vient ensuite l'épreuve de la tempête, dont Verne décrit d'ailleurs les causes en termes de dynamique des vents et courants<sup>50</sup>, un peu comme dans d'autres romans où l'on rappelle régulièrement qu'un ouragan peut « se résoudre

---

<sup>48</sup> Marie-Hélène Huet, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, notice du *Testament d'un excentrique*, p. 1284.

<sup>49</sup> Jules Verne, *Antifer*, ch. XV, p. 188. Ce contretemps empêche l'observation du boulet de la Columbiad après le coup de canon (*Lune*) et celle de l'ombre du Scartaris indiquant le chemin de Saknussem (*VCT*).

<sup>50</sup> « Parfois, ces terribles khamsins, que le désert jette sur l'Égypte, dévient brusquement, et leurs derniers souffles, après avoir balayé le littoral arabe, viennent se heurter contre les lames de l'océan Indien. » (*Antifer*, ch. XV, p. 189)

en nappes (ou flammes) électriques » (*Tour, Île...*). La *Berbera* ne peut tenir la cape, et donc, elle doit « fuir devant la tempête », même s'il ne s'agit pas d'un de ces morceaux de bravoure verniens que l'on rencontre pour des ouragans tels ceux affrontés par le *Duncan* dans l'océan Indien ou par le *Pilgrim* dans le Pacifique et l'Atlantique (*Un capitaine de quinze ans*). Le soleil, lui, réapparaît après trois jours d'attente, durée symboliquement significative même si l'épisode d'attente chez Verne peut varier (généralement de trois à sept jours). Il est précédé par un « précurseur » le soir d'avant : un unique rayon solaire qui perce les nuages, et auquel répond le « rayon oculaire », pourrait-on dire, du regard furieux du marin<sup>51</sup>. On finit donc par découvrir l'îlot, dont la description prépare au désappointement prochain : quoique tout aussi aride que celui où l'on a vu Kamyk-Pacha ensevelir ses barils (p. 26), ses dimensions sont plus importantes<sup>52</sup>, même si le lecteur à ce stade peut les attribuer à un accroissement d'origine éruptive. L'attitude d'Antifer cherchant la pointe méridionale où est enterré le « trésor » fait penser à Lidenbrock, ou plutôt Axel, face à l'entrée du chemin final de Saknussem, obstruée par des roches : comme eux, le marin « en ferait sauter les roches les unes après les autres<sup>53</sup> » pour atteindre son but. L'émoi d'Antifer, ainsi que les allusions répétées aux risques qu'il peut représenter pour sa santé voire sa vie, se rapprochent plutôt de celui de Hunt (Dirk Peters) touchant au terme de sa quête d'Arthur Pym : tous deux s'exclament « Là !... Là ! » à deux reprises<sup>54</sup> et environ une page d'intervalle lorsqu'ils croient arriver à destination, et Peters meurt réellement de chagrin. L'îlot de la mer d'Oman ne recèle pas les barils recherchés, mais un parchemin portant une nouvelle longitude ; ironiquement, en frustrant les ambitions de son protagoniste, l'auteur le sauve aussi d'être volé par Saouk ou par les agents qui l'accompagnent sur la *Berbera*. Antifer devra décrire un cercle à la fin duquel nul trésor n'est déterré, mais deux personnages obtiendront l'union qu'ils désiraient au début du roman ; on sait que Phileas Fogg, même en gagnant son pari, aura tant dépensé en cours de route qu'au final il n'y obtiendra aucune fortune, mais lui-même se mariera à la fin de sa « circonférence ».

Antifer se dirige donc sur Tunis, voyage résumé via la lettre de Juhel à Enogate<sup>55</sup>. Y demeure le banquier Zambuco, devenu le bénéficiaire du pacha à la suite de son assistance dans l'opération risquée par laquelle l'Égyptien transféra ses richesses en Syrie pour les

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 195. Une variation sur ce thème existe vers la fin du *Rayon vert* : les rayons noir et bleu des regards des deux amoureux, par opposition au phénomène optique qui donne son nom au roman.

<sup>52</sup> *Antifer*, ch. XVI, p. 198.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 204.

<sup>54</sup> Voir *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 437, et *Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 205-206.

<sup>55</sup> *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 211-219.

soustraire à la convoitise de son cousin, père de Saouk – opération qui valut un emprisonnement temporaire au maltais tunisien. Ce dernier, toutefois, n'est qu'un nouvel Isac Hakhabut (*Servadac*), dont les instincts d'usurier doivent en faire un digne rival<sup>56</sup> de l'emporté marin<sup>57</sup>. Après de longues tergiversations, Antifer obtient la latitude du banquier en l'échange d'un engagement à épouser sa sœur, et joignant leurs coordonnées, ils relèvent donc la position du second îlot, en golfe de Guinée<sup>58</sup>. Sur le plan de l'exhaustivité géographique, la portion suivante du voyage effectue une sorte de raccordement, entre le monde méditerranéen et la partie de la côte d'Afrique explorée dans *Un capitaine de quinze ans*, c'est-à-dire principalement l'Angola puis une partie du bassin du Congo : Antifer va longer la côte africaine pour arriver, du nord, non loin de la région où Dick Sand termine son voyage, et où Samuel Vernon est assassiné par Negoro. Le cheminement (en train, en diligence et en paquebot...) est relaté quasiment sous la forme de la liste, en accord avec l'extrême hâte des principaux intéressés, et même si Verne a soin, lors du passage à Alger, de nommer les fameux cap Matifou et pointe Pescade<sup>59</sup>, mentionnés dans tous les romans « passant » par ces lieux. On rencontre aussi l'idée de microcosme et plus précisément du navire comme fragment d'une nation : comme le navire de guerre dans *Face au drapeau*<sup>60</sup>, les paquebots sont décrits comme des morceaux de la France<sup>61</sup>. Une pause s'effectue dans la narration lors de l'arrivée à Dakar, où l'on doit attendre un nouveau paquebot pendant huit jours<sup>62</sup>, et le narrateur décrit les trois paires qui se forment à partir du groupe des voyageurs (Juhel-Trégo-main, Antifer-Zambuco et Omar-Saouk) et les effets de l'attente sur chacun. Curieusement, leurs récriminations peuvent rappeler celles de Ned Land à bord du *Nautilus*, qui ont généralement un objet similaire (l'attente et la fin du voyage), et de plus, le narrateur s'exprimant de manière générale au nom du groupe emploie une touche d'humour similaire à celle du harponneur : « Cet Égyptien n'aurait donc pu faire choix d'un honnête îlot, bien discret, sur les parages des mers européennes ? » (p. 284). Ned Land, lorsqu'il s'attend à ce que Nemo tourne le dos à la banquise,

---

<sup>56</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 224-226.

<sup>57</sup> Le gabarier remarque plus loin que « ces deux colégataires sont dignes l'un de l'autre ! » (ch. V, p. 259).

<sup>58</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 251-255.

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 272.

<sup>60</sup> Jules Verne, *Face au drapeau*, ch. XVII, p. 343.

<sup>61</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 281-282.

<sup>62</sup> C'est l'attente qui *ne se produit pas* dans le *Tour du monde*, les huit jours qui auraient permis à l'agent Fix d'obtenir son mandat d'arrêt, Phileas Fogg ayant manqué le paquebot *Carnatic* en partance de Hong Kong pour Yokohama (*Le Tour du monde*, ch. XX, p. 108). Nous analysons ce roman à la suite d'*Antifer*.

prédit que le sous-marin reviendra immanquablement vers le nord, « c'est-à-dire au pays des honnêtes gens<sup>63</sup> ». L'arrivée du paquebot (le *Cintra*) « recentre » les pensées des voyageurs et principalement des deux héritiers, et leur donne, suivant une habitude chère à Jules Verne, une qualité « coulombienne », c'est-à-dire analogue aux lois d'attraction magnétique ou gravitationnelle où la force est inversement proportionnelle au carré de la distance<sup>64</sup>, comme M. Serres l'a plus d'une fois commenté<sup>65</sup>. Un peu plus loin, à l'arrivée à Loango<sup>66</sup>, le texte brode encore sur le même thème : « Ils cherchaient au loin, plus au nord, un point imperceptible, un point unique au monde, une sorte d'énorme diamant aux éclats fascinants, pesant des milliers de carats et valant des millions de francs !<sup>67</sup>... ». Le diamant gargantuesque reproduit l'aspect « attractif » de l'île au trésor<sup>68</sup> en remplaçant la masse ou le magnétisme par le prix et l'éclat, ce qui circularise la métaphore puisque cette fascination venait elle-même de la somme énorme promise par Kamyk-Pacha aux deux légataires.

Le paquebot débarque la petite troupe à Loango, le capitaine ayant refusé de les rapprocher davantage de leur but en effectuant un détour vers Ma-Yumba, et c'est Saouk qui découvre un moyen de s'y rendre et d'en revenir – ostensiblement – mais aussi de dépouiller Antifer et Zambuco une fois le trésor obtenu. La rencontre de Saouk et du Portugais Barroso, qui fournira le « boutre » qui embarque les voyageurs pour Ma-Yumba, rappelle fortement celle

---

<sup>63</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 469.

<sup>64</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 288.

<sup>65</sup> « Comme chacun le doit, à mesure d'approche, l'angoisse croît à la folie ; mais le point se dérobe, c'est l'aventure d'Antifer. La loi d'attraction est règle de torpeur et d'extase : l'inverse des raisons pour la raison inversée se focalise vers un pôle. Accélération haletante, comme une chute [...] Attirance vers un centre, retour indéfini du même mouvement : la gravitation ordonne l'imaginaire. Mieux encore : puisque ces lois naturelles sont dites au pluriel, celles du magnétisme, de formule analogue, organisent la fascination. [...] l'imagination ne prend pas les équations de Newton et de Coulomb pour objets de fantaisie ; au contraire, son libre cours se règle sur elles. La loi de l'extraordinaire est la loi du voyage, celle de l'ordinaire. » (Michel Serres, *Jouvences*, p. 81)

« Dans un premier temps, le point est le but et le cercle la route. D'où la première loi d'attraction, à la mode de Newton ou de Coulomb : le voyageur est attiré par le pôle, géographique ou magnétique, Nord ou Sud, vers le Centre de la Terre. Ou bien : le voyage est une circulation, à la mode maritime, sur un grand cercle [...] » (*Ibid.*, p. 87-88)

<sup>66</sup> Loango se trouve dans l'actuelle république du Congo, près de Diosso et à quelques kilomètres au nord de Pointe Noire. Mayumba (Ma-Yumba pour Verne) se situe à cent milles au nord-nord-ouest (dans l'actuel Gabon).

<sup>67</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 298-299.

<sup>68</sup> Il préfigure aussi les deux diamants que Kamyk-Pacha laisse aux colégataires en gage de bonne foi dans le second îlot (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 330).

du Portugais Negoro et de l'Américain Harris, discutant des derniers événements et de leur complot « au pied d'un énorme banian<sup>69</sup> ». Le chapitre VIII d'*Antifer* (2<sup>e</sup> partie) commence d'une façon fort similaire :

Le lendemain, à l'abri d'un baobab, qui les défendait contre les torrents de feu du soleil, deux hommes s'entretenaient avec animation. En remontant la principale rue de Loango, où ils venaient de se rencontrer par le plus grand des hasards, ils s'étaient regardés, faisant mille gestes de surprise. [L'un] avait dit :

« Toi... ici ?... »

– Oui... moi ! » avait répondu l'autre.

Et, sur un signe du premier, qui était Saouk, le second, un Portugais du nom de Barroso, l'avait suivi hors de la ville. (p. 291-292)

La différence principale réside dans le fait que la rencontre fortuite de Harris et Negoro est relatée en analepse<sup>70</sup>, et que leur conversation au pied du banian est préméditée, tandis que rencontre de hasard et conspiration se succèdent directement pour Saouk et Barroso. Verne va jusqu'à mentionner l'abolition de la traite d'esclaves<sup>71</sup>, thème majeur du *Capitaine de quinze ans*. Les listes à fonction didactique sont aussi présentes : énumérations d'espèces animales, de plantes cultivées<sup>72</sup>, etc. S'y ajoutent les éléphants, étrange *deus ex machina* qu'emploie Verne pour faire échouer les visées de Saouk, quoique conforme au thème de l'intervention de mécanismes naturels, chaotiques, dans la détresse des personnages. Le boutre *Portalègre* emporte six pachydermes dans sa cale, et, alors que l'embarcation approche des multiples îlots de la baie de Ma-Yumba, « [s]ous l'empire d'un caprice inexplicable », les éléphants causent un tel roulis que le *Portalègre* sombre non loin du premier îlot (p. 306). Le naufrage rappelle quelque peu celui du *Speedy* (*L'Île mystérieuse*), coulé lui aussi par une cause en quelque sorte « extra-humaine », la torpille du capitaine Nemo ; le bateau de Barroso est lui aussi, dans un sens, un « navire pirate », détruit juste avant d'atteindre le rivage d'une île.

Cette répétition plus légère, en réduction, de péripéties plus sérieuses ayant eu lieu dans les romans précédents exprime peut-être, en cette dernière partie de la carrière de l'auteur, ce constat d'épuisement de la veine du roman d'aventures que Verne effectue sur le mode de l'autoparodie dans des *Voyages* tel *Le Village aérien*<sup>73</sup>, qui essaie de produire de

---

<sup>69</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II « Harris et Negoro », p. 288.

<sup>70</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 292.

<sup>71</sup> *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 292.

<sup>72</sup> *Ibid.*, p. 298.

<sup>73</sup> Ce roman traitera aussi de la langue des singes, dans plus de détail qu'*Antifer*, qui n'y touche que brièvement dans le chapitre sur l'exploration de l'îlot numéro 2 lorsque les voyageurs sont poursuivis par des chimpanzés. Les deux romans ne réfèrent pas au même « vocabulaire » simiesque et les mots « traduits » dans

*l'Extraordinaire* tout en réitérant que l'extraordinaire est à peu près tari, notion fort moderne en cette fin du dix-neuvième siècle. La dimension métatextuelle est assez évidente, par exemple, lorsque Gildas Trégomain s'exclame « Enfin... j'ai donc fait naufrage ! » au début du chapitre IX : l'existence jusque-là paisible du gabarier qui n'a navigué que sur la Rance est une réplique de celle du lecteur qui vit les aventures à travers la fiction, et l'impression de nouveauté que ressent Trégomain ironise sur un thème déjà traité un grand nombre de fois dans l'œuvre. Trégomain rappelle aussi de manière comique d'autres personnages verniens aux manifestations occasionnellement « animales », ou de monstre marin (Nemo, Dirk Peters...) : « rien qu'en obéissant aux ondulations de la houle, il était venu tranquillement s'échouer, comme un cétacé, sur une grève de sable jaune<sup>74</sup> ».

Jules Verne accorde une sorte de compensation à ses deux chasseurs de trésor, dans la mesure où, s'ils sont déçus à répétition par les îlots supplémentaires à découvrir, il ne reproduit pas la même difficulté lorsqu'il s'agit de trouver le bon endroit parmi les « cinq à sept » îlots de la baie de Mayumba (lors même qu'Antifer a perdu son sextant et ne peut aller directement aux coordonnées indiquées en connaissance de cause). L'îlot numéro deux est bien le premier sur lequel échouent les naufragés, dont l'obsession, à ce stade, fait écho aux fantaisies d'un Pencroff s'attendant à ce que son île régurgite complaisamment des minéraux précieux<sup>75</sup>, voire plus précisément au thème littéral du *Volcan d'or*<sup>76</sup> : « Ces trois hommes dévoreraient des yeux le premier de ces îlots. S'attendaient-ils donc à voir jaillir de ses flancs une gerbe de millions comme d'un cratère d'or ?<sup>77</sup>... ». Ce sera le caractère « tellurique » du corpulent gabarier qui occasionnera la découverte de la cache du pacha : telle la grève de sable où Robinson Crusoé trouve l'empreinte de pied ou les roches sur lesquelles Lidenbrock découvre les signatures successives d'Arne Saknussemm, c'est le dos du gabarier, qui s'était assis par hasard contre la « bonne » roche, qui porte la trace du monogramme du riche égyptien<sup>78</sup>. Il s'avère alors qu'un troisième héritier existe, le révérend Tyrcomel, et un troisième îlot, ce qui réduit encore les parts individuelles des héritiers et aggrave l'exaspération du Malouin, qui à

---

*Maître Antifer* (voir 2<sup>e</sup> partie, ch. X) ne reparait pas dans le *Village*, mais dans les deux cas Verne mentionne les travaux de Richard Lynch Garner à ce sujet.

<sup>74</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 308.

<sup>75</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 769.

<sup>76</sup> Ce roman est posthume et fortement remanié par Michel Verne, mais Jules Verne l'a écrit en 1899, quelques années après *Antifer*.

<sup>77</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 303.

<sup>78</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 326-327.

nouveau possède une longitude orpheline – donc un « grand cercle » terrestre sans la latitude dont l'intersection situerait le trésor –, qu'il a alors l'imprudence de lire à voix haute, la révélant à Saouk. Il se trouve que la nouvelle destination, Edimbourg, où habite le révérend, et l'emplacement encore inconnu du troisième îlot (la côte sud de l'île principale des Svalbard, au nord de la Norvège), sont à peu près dans la même direction à partir du golfe de Guinée : le voyage vers le troisième légataire est donc symboliquement « vectoriel », il pointe dans la bonne direction. Tel Phileas Fogg qui saute « mathématiquement » des railways dans les paquebots et des paquebots dans les chemins de fer<sup>79</sup>, le groupe d'Antifer s'achemine vers le nord avec plus de hâte encore que dans les deux premiers segments du voyage<sup>80</sup>. Moyens de transport et villes sont énumérés par simple coordination (« puis » répété trois fois), et à cette concaténation répond la fusion des voyageurs eux-mêmes, « tous les six, comme s'ils eussent été rivés à la même chaîne » : la volonté effrénée de Maître Antifer tend à réduire à l'unité – sinon la quasi simultanée par raccords successifs – à la fois le chemin parcouru et les personnages « satellites » entraînés bon gré mal gré dans l'aventure ; ceci résume le personnage et justifie le choix de ce passage comme épigraphe.

Le troisième légataire de Kamyk-Pacha présente un obstacle diamétralement opposé à l'avarice du banquier Zambuco, et plus insurmontable encore : les convictions religieuses du révérend Tyrcomel, détaillées dans son sermon du chapitre XI, sont absolument incompatibles avec l'acquisition d'un trésor, par lui-même ou par tout autre, et il se refuse à communiquer la lettre qu'il a héritée de son père et portant la latitude recherchée, lettre qu'il est allé jusqu'à brûler. Conformément aux présages qui jalonnent le récit, le zèle fiévreux du Malouin, arrêté net par ce dernier revers, aboutit enfin à sa conclusion logique : le marin, comme l'un de ces volcans verniens (réels ou figurés) ne trouvant pas d'exutoire à leurs feux souterrains, « explose », mais dans le sens tragique :

Tant d'émotions, de bouleversements, de trances, de troubles, de secousses, d'alternatives d'espoir et de désespoir, c'était décidément plus que n'en pouvait supporter maître Antifer. Les forces physiques et morales [...] ont des limites, qui ne sauraient être dépassées. Le trop éprouvé oncle de Juhel dut prendre le lit [...] La fièvre le saisit – une fièvre violente avec délire, dont les suites pouvaient être fort graves. [...] Il était à craindre que [sa] raison très ébranlée ne résistât pas à ce dernier coup, et le médecin, appelé en toute hâte, ne regarda pas comme impossible qu'il fût bientôt frappé d'aliénation mentale<sup>81</sup>.

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. III, p. 15.

<sup>80</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 339.

<sup>81</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 359.

Le « vecteur » représenté par la direction du golfe de Mayumba vers L'Ecosse, dont le prolongement indique approximativement la zone arctique où se trouve le Svalbard, est brisé par la non-coopération du troisième colégataire ; l'ironie du sort veut donc que ce soit un antagoniste, Saouk, qui résolve le problème d'une manière « non démocratique », contrairement aux projets initiaux du pacha qui distribuaient le pouvoir sur le trésor via les longitudes et latitudes données aux héritiers. Signe annonciateur de la conclusion négative de la quête, les plans du pacha sont subvertis par le fils de son ancien rival et cousin : il assaille Tyrcomel chez lui, et trouve la latitude tatouée sur l'épaule du révérend (par Tyrcomel père). Du reste, Saouk ne parvient pas à devancer Antifer : il est arrêté à Glasgow alors qu'il s'appête à faire voile vers le nord<sup>82</sup>. Les protagonistes ne le sauront que plus tard, et c'est donc à la suite d'un « prédécesseur » fictif (Antifer se rétablit dès la nouvelle de l'agression du révérend et la publication du chiffre de la latitude dans la presse écossaise) qu'ils se précipitent vers le Svalbard en espérant arriver en premier. Ils font escale aux ports norvégiens de Bergen et Trondheim (orthographié Drontheim par Verne), dont l'auteur donne une description, puis Tromsø, et au passage, intertextualité oblige, le narrateur ne manque pas de mentionner « les îles Loffoden, cet archipel si fréquenté des pêcheurs norvégiens, qui apparut à l'ouest<sup>83</sup> » : ces îles sont une borne significative de l'univers vernien, puisque c'est le lieu de convalescence d'Aronnax, Ned Land et Conseil après leur évasion du *Nautilus* à la fin de *Vingt mille lieues sous les mers*. Les instructions de Kamyk-Pacha entraînent donc les colégataires « dans les régions hyperboréennes », comme aime à les appeler Jules Verne, et le narrateur, comme plus tôt à Dakar, s'exclame au nom des intéressés : « Et pourtant, après avoir cuit sous le soleil du Loango, venir geler dans les glaciers de la Norvège septentrionale !... Satané pacha du diable !... Pourquoi s'était-il avisé d'enfouir son trésor en des régions invraisemblables ! » (p. 379). D'une part, les alternatives de chaud et de froid sont la métaphore du tour du monde, de la circumnavigation, voire de l'« encyclopédie » des climats : on définit les limites de la terre en visitant les extrêmes de la latitude et de la température. D'autre part, le passage a une dimension autoréférentielle : si les choix du pacha sont invraisemblables, cela signifie que ceux de l'auteur, créateur du récit, le sont aussi ; l'écrivain entre en complicité discrète avec son lecteur en se moquant de sa propre créativité.

Le steamer *Viken* qui transporte Antifer le débarque enfin à Hammerfest, avant de continuer vers le Cap Nord, point extrême de la côte norvégienne, que le Malouin n'a aucune intention

---

<sup>82</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 394-395.

<sup>83</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 376.

de visiter : un tout autre extremum septentrional l'appelle (p. 379). Il s'embarque donc sur le bateau de pêche le *Kroon*, vers les îles Spitzberg. Arrivé aux coordonnées indiquées par le document, Pierre Antifer découvre le roc au monogramme avec l'exclamation « Ici... ici ! » plutôt que l'habituel « Là !... là ! », sous-entendant une plus grande proximité, qui annonce symboliquement que l'on est arrivé au dernier maillon de la chaîne. Un dernier acte de révolte ponctue l'extraction du troisième parchemin, Antifer « menaçant le ciel de son poing<sup>84</sup> », et le quatorzième chapitre se termine par la conséquence mythologique traditionnelle de l'acte d'hubris : le marin, « frappé comme d'un coup de foudre » lorsque la fin du document s'avère illisible et donc le trésor à jamais perdu, « tomba raide sur le sol ». Mais, si Verne – Hetzel y veillant – ne va pas jusqu'à tuer ses héros même dans les *Voyages* « sérieux », à plus forte raison il ne peut le faire dans un roman plus fantaisiste comme les *Mirifiques Aventures de maître Antifer*. Le Malouin survit donc, se résout à autoriser le mariage de Juhel et Enogate<sup>85</sup>, et échappe à celui qui lui était imposé par Zambuco avec sa sœur, le trésor n'ayant pu être récupéré. Le titre du chapitre XV commence ainsi : « Dans lequel on verra le doigt d'Enogate décrire une circonférence... ». En quelque sorte symétriquement à Graüben, dont l'impulsion envoie son fiancé Axel vers le centre de la terre, Enogate détermine *a posteriori* le voyage extraordinaire par la géométrie. Peu avant la révélation, d'ailleurs, on suggère que « le riche Egyptien, porté, comme il a été dit, aux fantaisies mathématiques... [eût] voulu donner quelque problème à résoudre ?... » (p. 396). C'est, là encore, la fantaisie mathématique de l'auteur lui-même, qui se traduit par la « loi Antifer ». Le secret, dans la même logique que les coordonnées partagées par le pacha qui empêchent un héritier individuel de trouver le trésor, est découvert à deux : Juhel, bien que « toute la pénétration de son intelligence s'appliquât à résoudre enfin cet obscur problème », ne parvient à rien, jusqu'à ce qu'Enogate réalise enfin que les lieux successifs visités lors du voyage figurent un cercle, et c'est alors seulement que Juhel trouve « l'îlot numéro quatre<sup>86</sup> ». Le secret à moitié effacé par les intempéries sur le dernier parchemin trouvé au Svalbard – ce « pôle » mystérieux – est donc le centre du cercle

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 387.

<sup>85</sup> Autant que le permet le registre comique, on peut voir ce consentement comme une approximation de la « mort symbolique » du personnage. En effet, l'acquiescement du marin est passif, témoin, donc, de l'extinction totale de la volonté chez lui :

« C'est alors que maître Antifer, dans l'impossibilité de pouvoir constituer une dot de millionnaire à son neveu et à sa nièce, ne refusa plus son consentement à leur mariage – sous cette forme aimable d'ailleurs :

“Pour Dieu, qu'ils fassent ce qui leur plaît, et qu'on me laisse tranquille !” » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 392)

<sup>86</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 399-402.

qui circonscrit le triangle formé par les trois îlots : l'emplacement du trésor est à l'intersection des médiatrices, notion qui peut avoir de quoi amuser le lectorat principalement jeune de Jules Verne... Le texte énumère alors les lieux géographiques par lesquels passe ce cercle, une dizaine de points y compris les trois îlots, avec les coordonnées du centre autour duquel Antifer a tourné, là où il voulait l'atteindre : énième exemple<sup>87</sup> de ces « Horizontales en géométrie courbe » du monde vernien, qui se traduisent par des cercles. Gildas Trégomain reprend (p. 403) la chanson improvisée par Antifer au début du roman lorsqu'il avait obtenu la seconde coordonnée du premier îlot, à cette différence près que le gabarier parle de « la longitude », quand son ami disait « ma longitude » : signe de dépossession, qui exprime peut-être que le secret ne sera atteint qu'à l'état de connaissance pure, sans que le protagoniste puisse faire sien le trésor matériel. C'est Trégomain qui convainc un Antifer apathique (il a deviné le « vrai » secret du trésor, c'est-à-dire le sort de l'îlot) de se rendre en Méditerranée, près de l'île Pantelleria, pour entrer en possession du legs de Kamyk-Pacha. Le voyage, dépourvu de péripéties ou de dangers, se fait sans « incidents ou accidents » que le narrateur fait un instant redouter<sup>88</sup>, eu égard au risque d'une attaque de brigands en Sicile. Il ne s'agit pas que d'une vague allusion à *Mathias Sandorf*, où les héros doivent faire face à la mafia : la formule renvoie bien entendu à *Vingt mille lieues sous les mers*, où elle apparaît deux fois, au détroit de Torrès puis sous la banquise antarctique. Le texte présage peut-être le statut désormais immergé de l'îlot du pacha : Nemo possède des forêts et un cimetière sous-marins, et dans *L'Île mystérieuse*, il est « enseveli » avec son *Nautilus* sous l'eau, dans la crypte de l'île Lincoln qui à son tour disparaîtra de la surface des flots. Deux guides énigmatiques, tous deux richissimes orientaux, dont l'héritage est de nature volcanique, éphémère, et finalement sous-marine.

L'abattement et l'indifférence d'Antifer sont finalement expliqués, lorsque le groupe arrive à l'emplacement de l'îlot : il s'agit de l'île Julia (ou encore Ferdinandea ou île Graham), qui n'est apparue que pendant six mois en 1831, intervalle pendant lequel le pacha a enterré son

---

<sup>87</sup> Citons à ce propos M. Serres :

« [...] Depuis Laplace, l'homme de la clôture, le monde est un système où toute variation revient à l'invariant, sous la législation du cercle. Verne trace naïvement les routes de Laplace. [...] la loi d'Antifer montre que ce remplacement n'a aucun intérêt : car toute île est au centre d'un cercle, qu'elle soit voisine de Santorin ou d'ailleurs, pour un espace à géodésiques fermées [...] Dans cette immense combinatoire fermée, les *Voyages extraordinaires* déploient luxueusement leurs chemins exhaustifs. [...] Depuis Laplace, depuis Hegel, la quête de la totalité ne sait prendre que des chemins de circumnavigation. [...] Verne circule dans le savoir comme ses voyageurs dans le monde. » (*Jouvences sur Jules Verne*, p. 97-98)

<sup>88</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 409.

trésor, avant de disparaître<sup>89</sup> par le même mécanisme volcanique qui lui a donné naissance. L'inversion des tempéraments d'Antifer et de Trégomain<sup>90</sup>, l'un affectant un calme et une ironie inhabituels, l'autre surexcité voire même irritable (sans excès toutefois, et la « fièvre de l'or » du gabarier est temporaire<sup>91</sup>), renouvelle le schéma du *Voyage au centre de la terre* : comme Lidenbrock, Antifer, lorsqu'il réalise, en apprenant la position de « son » île, que le succès n'est plus possible, finit par en prendre son parti et redevient maître de lui-même : c'est, parallèlement au mariage des « auxiliaires », le degré d'initiation que gagne le marin à travers ses mirifiques aventures.

---

<sup>89</sup> « [...] Tout aussi illusoire se révèle le trésor de *Maître Antifer*, ou la fortune promise par le testament de l'excentrique Hypperbone [...] Il semble donc que Jules Verne, tout en construisant des romans selon le schéma initiatique [...] manifeste en même temps une sorte de méfiance, qui l'empêche de mener jusqu'au bout son dessein. Il lui arrive même [...] d'amener son héros à l'anéantissement. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 646)

« [...] Nous devons donc nous interroger sur le sens que prend cette discordance entre le dynamisme imaginaire profond et la réalisation romanesque. Ce n'est du reste pas étonnant dans une œuvre moderne, qui se place dans un contexte totalement opposé aux cultures archaïques. Mais il est en outre possible de chercher un sens propre à Jules Verne. Par exemple chez Eliot, la régénération du monde est attendue du christianisme, un christianisme du reste débarrassé de ses aspects historiques. Tout dépend de la « vision du monde » de l'auteur, et il peut y avoir contradiction entre cette vision et les tendances profondes qui cherchent désespérément l'harmonie et l'insertion dans le monde que procurait l'initiation. » (*Ibid.*, p. 648)

<sup>90</sup> Jules Verne, *Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 406-407 et p. 413.

<sup>91</sup> A comparer à Joe, dans *Cinq semaines en ballon* (ch. XXIII, p. 186-190).

### 3-g) Le Tour du monde en quatre-vingts jours

*Le lendemain, 13 décembre, à midi, un homme monta sur la passerelle pour faire le point. Certes, on doit croire que cet homme était le capitaine Speedy ! Pas le moins du monde. C'était Phileas Fogg, esq. [...] Seulement, il était très clair, à voir manœuvrer Mr. Fogg, que Mr. Fogg avait été marin. (Tour du monde, ch. XXXIII, p. 194)*

*Le Tour du monde en quatre-vingts jours* (1872-1873) est l'un des plus grands succès de Jules Verne, avec des ventes qui du vivant de l'auteur dépassent tous les autres *Voyages extraordinaires* si l'on n'additionne pas les tirages des romans à deux volumes ou plus<sup>1</sup>. On pourrait tenter de l'expliquer par un certain horizon d'attente qui aurait favorisé le sujet du roman à cette époque particulière ; l'inclusion d'une histoire d'amour, jusque-là rare chez l'auteur ; le suspense plus soutenu du début à la fin du roman contrairement à d'autres *Voyages* ; ou encore l'aspect touristique, donnant à voir des pays de quatre continents à la fois et ce par une sorte de prétérition permanente, à travers une course haletante où le protagoniste principal, lui, ne voit rien.

Le voyage de Phileas Fogg représente un cas de coupure assez nette entre ce que nous avons appelé l'ambition d'exhaustivité extradiégétique et intradiégétique respectivement : Fogg n'ambitionne que de démontrer la clôture du monde par les moyens de transport modernes<sup>2</sup> et ne porte nul intérêt aux contrées qu'il traverse ; la description géographique du

---

<sup>1</sup> Diverses sources s'accordent à placer le *Tour du monde*, *Cinq semaines en ballon*, *Vingt mille lieues* et *Strogoff* dans les premières positions respectivement, avec quelque doute sur la position relative des deux derniers. Pour l'édition in-18 à la mort de l'auteur, nous retenons Volker Dehs (« Les Tirages des éditions Hetzel : une mise au point », cité par Jacques-Rémi Dahan (*Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, notice de *Grant*, p. 1240), qui donne 121000 exemplaires pour le *Tour*. Les ventes cumulées des trois volumes de *L'Île mystérieuse* dépassent ce chiffre mais individuellement elles avoisinent 45000 exemplaires.

<sup>2</sup> « *Le Tour du monde*, c'est d'abord un hymne à la machine à vapeur », écrit Jean Chesneaux, « la locomotion à vapeur assure la domination de l'homme sur le [globe] et le libère des servitudes de l'espace et du temps<sup>1</sup> » ; et Jean-Pierre Poncey d'ajouter : « L'un des soucis les plus constants de Verne, dans son attachement à symboliser l'emprise de l'homme moderne sur le monde, a été de montrer sa nouvelle faculté de le parcourir, à son gré, de plus en plus impunément<sup>2</sup>. » Dans cette perspective en effet [...] *Le Tour du monde*, plus encore que les romans d'exploration, offre une éclatante démonstration des grands succès de l'âge industriel. Sur un globe rétréci par la rapidité des communications, l'inconnu n'existe plus [...] Les parties de whist [continuent] tout au long du voyage, marquant ces moments d'équilibre parfait où la machine obéit et fonctionne, ces déplacements prévus et réalisables, en bref tout ce qui [...] devait permettre cet exploit. Les provisions sont assurées, l'énergie est maîtrisée. Le voyage est possible, le pari réalisable. » [Note 1 de l'auteure] : « *Jules Verne I : Le Tour du monde*,

monde est presque exclusivement le but de l'auteur, non des protagonistes. Il est même possible que cette coupure ait participé au succès du roman : ce serait l'opposé de la méthode, elle-même fort appréciée par certains<sup>3</sup>, qui consiste à instruire le lecteur à travers les interrogations ou les débats des personnages, comme dans *Voyage au centre de la terre*. Il se peut donc que Verne ait découvert dans ces deux extrêmes une alternative supérieure à la méthode d'insertion de la voix savante qui caractérise des romans tel le *Robinson suisse* de Wyss<sup>4</sup>, dans lequel les connaissances sont principalement énumérées à travers les questions de l'« élève » (les enfants) et les réponses du « maître » (les parents).

Comme héros vernien, Phileas Fogg étonne sur plus d'un plan. Son flegme a certes des précédents dans les *Voyages extraordinaires*, mais les protagonistes verniens que nous avons caractérisés comme « surhommes » sont plutôt colorés par leur émotivité que par l'absence totale d'émotion visible ; et même, l'on peut dire que les quelques moments de colère d'un capitaine Nemo sont d'autant plus constitutifs du personnage que le narrateur insiste habituellement sur sa maîtrise de soi. Chez Fogg, l'imperturbabilité fait loi et n'est guère tempérée par des moments où se manifeste une personnalité particulière, et l'on ne peut le « lire » qu'à travers ses actions, qu'il effectue aussi en restant impassible (à de rares exceptions, comme lorsque son front se plisse en regardant l'horloge à Liverpool, ou lorsqu'il frappe le détective Fix). Il y a un non-dit omniprésent dans les faits et gestes de Fogg, et à certains points du récit, il dessine un profil – ou l'attente d'un profil – du personnage, d'une façon analogue à

---

dir. François Raymond, Minard, 1976, p. 11. » [Note 2] : « “Misère de Jules Verne, ou l'échec de Jules Verne”, *ibid*, p. 18. » (Marie-Hélène Huet, in *Michel Strogoff et autres romans*, notice du *Tour du monde*, p. 1057)

<sup>3</sup> Citons D. Compère :

« *Voyage au centre de la Terre* est l'écho d'une autre querelle scientifique, celle du feu central qui oppose Axel et son oncle au début du roman. [...] »

Au cours de la discussion, Lidenbrock fait bien apparaître que le feu central n'est qu'une hypothèse [...] Au cours du voyage, rien ne viendra s'opposer à cette théorie. [...] mais surtout Verne utilise la science pour instruire sans ennuyer : c'est la science en marche. La description n'interrompt pas l'action ; elle s'y intègre heureusement dans cet ouvrage, ce qui n'est pas toujours le cas d'autres romans.

La discussion sur la chaleur interne est un exemple de réussite parfaite dans la présentation d'idées scientifiques d'une manière agréable sous forme dialoguée. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 18-19)

<sup>4</sup> Rappelons que Verne s'est en grande partie inspiré de cette robinsonnade et la préférerait au roman de Defoe. Nous nous hasarderons à dire qu'à notre sens, *L'Île mystérieuse* est une lecture plus fluide que le roman de Wyss, y compris les passages didactiques pourtant abondants ; la raison de ce dernier point en particulier porte peut-être sur la répartition moins simpliste des savoirs (et de leur discussion) chez les personnages de *l'Île*.

l'impression de Pierre Aronnax lorsqu'il dit de Nemo : « Un éclair de colère et de dédain avait allumé les yeux de l'inconnu, et dans la vie de cet homme, j'entrevis un passé formidable<sup>5</sup> ». On peut arguer que le seul changement significatif que subit Fogg dans le roman est celui du mariage, un peu comme par exemple Michel Strogoff<sup>6</sup> : il se peut que ces deux personnages, possédant déjà certaines qualités surhumaines dès leur introduction, n'aient pas été destinés à un autre type d'initiation, leur conformation ne l'appelle pas et ils ne font qu'acquérir une maturité supplémentaire entérinée par le mariage. Phileas Fogg est présenté dans la perfection ou plutôt l'immobilisme d'un présent qui ne cesse de suggérer un passé, lui, évolutif voire hors du commun :

Cependant sa vie était à jour, mais ce qu'il faisait était si mathématiquement toujours la même chose, que l'imagination, mécontente, cherchait au-delà. [Avait-il] voyagé ? C'était probable, car personne ne possédait mieux que lui la carte du monde. [...] Ce qui était certain toutefois, c'est que, depuis de longues années, Phileas Fogg n'avait pas quitté Londres<sup>7</sup>.

Le portrait de Fogg, quoique détaillé, présente un tel « vide » (on nous dit immédiatement que l'on « ne savait rien » de lui, « sinon que c'était un fort galant homme ») que l'esprit s'efforce de le remplir par l'hypothèse, ou même par la négation, puisque Verne, fidèle à sa vocation didactique, énumère les différents métiers que Fogg *n'exerce pas*, les associations londoniennes auxquelles il n'appartient pas, etc. Le personnage donne une impression de complétude (et donc l'absence d'un nouveau développement concevable dans l'avenir) qui peut paraître détruire la nécessité même d'un récit, d'un *déplacement*, et de fait, le gentleman Anglais décrira un *cercle*, au bout duquel il reviendra à son point de départ et ne gagnera pour ainsi dire pas un penny de son pari réussi. Ceci peut susciter des spéculations rétrospectives d'un autre ordre, toujours à cause du « vide » du personnage : si Fogg « gravite » autour du globe terrestre avec tant d'indifférence, cela n'implique-t-il pas qu'il n'y gagne rien et que donc sa connaissance, voire sa mémoire, englobent déjà les dizaines de pays traversés et tout ce qu'ils offrent de curieux voire même de périlleux ? L'alternative consisterait à postuler que

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 118.

<sup>6</sup> « Cependant, à l'inverse du conte, le héros du roman d'aventures n'est pas toujours immuable. Il connaît la souffrance morale, le progrès ou la déchéance [...], le vieillissement. Les meilleurs de ces romans sont des romans de formation [...] Chez Jules Verne même, dont les créatures sont plus monolithiques, entre le Némó de *Vingt mille lieues sous les mers* et celui qui a pour cercueil le Nautilus dans *L'Île mystérieuse*, le temps a opéré sa métamorphose ; Mathias Sandorf vengé, Fogg et Strogoff mariés sont eux-mêmes différents, à leur retour d'expédition : le mariage est un moyen primaire de faire croire que les personnages ont changé [...] » (Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 10)

<sup>7</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. I, p. 2-3.

Fogg n'a pas nécessairement eu un passé particulièrement mouvementé, mais que, comme tous les savants verniens, il compte sur la connaissance a priori, l'exhaustivité des savoirs théoriques, pour garantir son succès dans la pratique : « C'était un homme qui avait dû voyager partout – en esprit, tout au moins » (p. 3). C'est Jacques Paganel qui connaît tout des passes andines sur le 37<sup>ème</sup> parallèle méridional parce qu'il a déjà visité le pays, « dans un fauteuil<sup>8</sup> ». Nous pensons que l'ambiguïté peut être délibérée et que le texte se prête aux deux possibilités, par cela même qu'il se refuse à donner à Phileas Fogg un passé bien défini : c'est un érudit qui connaît « tout » du monde extérieur – tout ce que la carte positiviste peut offrir –, et c'est, peut-être, l'un de ces énigmatiques héros verniens au *passé formidable*, qui n'est révélé que dans un roman ultérieur (comme Nemo dans *L'Île mystérieuse*), ou jamais.

On peut identifier une allusion possible à cette dualité dans l'un des derniers chapitres, lorsque le capitaine de l'*Henrietta*, cessant ses récriminations contre Fogg, lui concède : « eh bien, il y a du Yankee en vous<sup>9</sup> ». Le texte sous-entend que l'Anglais ne reçoit nullement la chose comme une flatterie, mais la remarque, après laquelle le dialogue reprend sans transition, invite à quelque interprétation. Fogg est décrit comme le paroxysme du gentleman Anglais, imperturbable, exact en tout point – et de plus, les Anglais en général chez Verne sont industriels, patriotes, expansionnistes (trait qui les oppose au personnage éponyme dans *Hector Servadac* par exemple), etc. Ces caractéristiques supplémentaires effectuent le raccordement entre les Anglais et les Américains de Verne : ces derniers partagent aussi de tels traits, mais il s'y mêle plus de grandiose, et une nature plus emportée, friande de risque voire de projets insensés, presque universellement hyperbolique, que la plupart des Anglais verniens n'affichent pas<sup>10</sup>. Or, les péripéties du voyage vont précisément amener le parfait gentleman anglais à manifester des traits de plus en plus « Américains », et peut-être nulle part davantage qu'en Amérique et dans la traversée des Etats-Unis à l'Europe. Fogg n'oppose aucune objection à la tentative fort risquée de traverser à toute vitesse le pont délabré de Medicine-Bow<sup>11</sup>, là où, dans les intérêts de son pari, il aurait pu préférer perdre quelques heures puis regagner le temps perdu à l'aide des bank-notes<sup>12</sup> qui, comme le souligne le texte,

---

<sup>8</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XI, p. 120.

<sup>9</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XXXIII, p. 199.

<sup>10</sup> Les Américains de Verne, d'ailleurs, n'aiment pas être perçus comme Anglais. Ainsi, « Fils de John Bull » représente « le dernier degré de l'insulte » pour Pencroff (Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 349).

<sup>11</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XXVIII, p. 166-167.

<sup>12</sup> C'est-à-dire en encourageant, à coups de primes, les conducteurs des divers moyens de transport utilisés à dépasser la vitesse réglementaire.

ne sont d'aucun secours dans le cas particulier du pont ébranlé. Plus tard, il accepte un duel « à l'américaine », dans un wagon, contre le colonel Proctor. Lors de la traversée de l'Atlantique, il se rapproche d'un acte de piraterie<sup>13</sup> (sans tout à fait l'atteindre) en usant de son argent pour retourner l'équipage du navire contre son capitaine afin de se diriger sur l'Angleterre au lieu de Bordeaux. Enfin, son acte le plus typiquement « américain » si l'on juge empiriquement des précédents dans *De la Terre à la Lune* et d'autres romans consiste à faire brûler son navire pour le faire avancer<sup>14</sup>, lorsque le charbon s'épuise. On peut aussi ajouter comment, frappé par Proctor (le coup qui le visait tombe toutefois sur Fix), Fogg lui-même portera un double coup de poing à Fix à la fin du roman. D'une manière générale, soit Phileas Fogg acquiert graduellement les traits quasi antonymes de sa description initiale à la suite des aléas de son voyage, soit il les possédait déjà et ne fait que les manifester sous la pression des obstacles, ce qui est tout aussi plausible si l'on considère le fait qu'il ait gardé son impassibilité de bout en bout. Le *Tour du monde* ne serait alors qu'une séance de travaux pratiques, sur lesquels le héros est peut-être déjà blasé.

L'intrigue du *Tour du monde* se noue à partir d'un désaccord parmi les membres du Reform-Club sur les chances de succès d'un voleur de banque, qui en théorie, a « la terre entière » pour échapper aux recherches de la police<sup>15</sup> ; Andrew Stuart soutient que « la terre est vaste », alors que Gauthier Ralph souligne que nul pays ne peut offrir refuge au fugitif. Fogg reste prudemment à l'extérieur de toute conclusion sur le sort du voleur lui-même, et constate seulement que la Terre a effectivement « rapetissé », par suite du réseau de transport de plus en plus complet qui la quadrille et des véhicules de plus en plus rapides qui parcourent ce réseau. Le pari naît donc par une sorte d'amalgame, où le désaccord ne porte pas sur le sujet initial, mais sur une ramification presque arbitraire de ce sujet : non pas l'aptitude d'un voleur à tirer profit du vaste monde pour s'échapper, mais le caractère désormais fini du monde, que cela représente la défaite pour les voleurs (comme le pense Ralph) ou, peut-être, une course perpétuelle entre eux et la police, qui elle aussi peut user de ces nouveaux moyens de transport. C'est Fogg qui tient le pari, et Ralph lui-même parie en fin de compte contre lui,

---

<sup>13</sup> L'inspecteur Fix, à ce stade, soupçonne Fogg de vouloir réellement se faire pirate (ch. XXXIII, p. 195).

<sup>14</sup> Une analogie possible serait celle du canon géant de J.-T. Maston, qui au lieu d'éjecter un boulet, éclate à sa première mise à feu (*De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 50 et ch. VII, p. 90). Le texte mentionne ironiquement le nombre de victimes du coup de canon, comme pour les modèles ayant fonctionné normalement. D'une certaine façon, le procédé de Fogg a lui aussi « marché » tout en étant autodestructeur.

<sup>15</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. III, p. 13.

du côté de ses autres compagnons de whist. L'espèce de transposition qui se produit ici peut-être relue de la sorte : les chances du voleur de banque sont celles qu'a le fugitif (« qui ne peut manquer d'être un habile homme », dit Andrew Stuart) contre les *lois* humaines ; le voleur représente donc le chaos, et en disant que le tour de monde en quatre-vingts jours est faisable, Phileas Fogg affirme en quelque sorte que le chaos n'existe pas ou n'a pas de conséquence insurmontable. Le voyageur est l'inverse du voleur : ses espoirs ne reposent pas sur l'immensité mais sur la petitesse de la Terre ; il ne compte pas sur le chaos, mais sur la constance des lois *physiques* celles-là, espérant que tous phénomènes plus chaotiques qui en émergent ne produisent pas de retards qu'il ne puisse compenser.

*Les Météores*, de Michel Tournier, pousse très loin ses réflexions sur l'échec du déterminisme – de la tentative de modéliser le temps comme l'on ferait d'une machine complexe, pour la rendre prévisible – face à la météorologie :

Misère de la météorologie qui ne connaît la vie du ciel que de l'extérieur et prétend la réduire à des modèles mécaniques. [Les] démentis constants que les intempéries infligent à ses prévisions n'ébranlent pas son obstination stupide. Je le sais depuis que le ciel est devenu mon cerveau : il contient plus de choses que n'en peut enfermer la tête d'un physicien<sup>16</sup>.

Tournier lui-même puise chez Jules Verne pour étoffer son imagerie des « météores » en opposition avec la rectitude mécanique attribuée au physicien, et ce à travers le couple Jean-Paul, deux pôles respectivement « centrifuge » et « centripète » :

Le livre de son enfance, le livre de sa vie, c'était *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne où il avait puisé sa philosophie du voyage.

– Phileas Fogg n'a jamais voyagé, m'expliquait-il. C'est le type du sédentaire [...] Il a pourtant une connaissance de toute la terre, mais d'un genre particulier : par les annuaires, horaires et almanachs du monde entier qu'il connaît par cœur. Une connaissance *a priori*. [...] [Ce] n'est pas un homme, c'est une horloge vivante. Il a la religion de l'exactitude. À l'inverse, son domestique Passepartout est un nomade invétéré [...] Au flegmatisme glacé de Phileas Fogg s'opposent constamment les mimiques et les exclamations de Passepartout. Le pari de Phileas Fogg va se trouver compromis par deux causes de retard : les bévues de Passepartout et les caprices de la pluie et du beau temps. En vérité les deux obstacles n'en font qu'un : Passepartout est l'homme de la météorologie et s'oppose comme tel à son maître qui est l'homme de la chronologie. Cette chronologie exclut aussi bien l'avance que le retard [...] le voyage de [Fogg] est une tentative de mainmise de la chronologie sur la météorologie. L'horaire doit être appliqué contre *vents et marées*. [Fogg] ne fait son tour du monde que pour s'affirmer comme le maître de Passepartout. »

[...] Cette façon qu'il avait ainsi à partir d'une donnée apparemment puérile – *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* – envisagée avec un sérieux absolu, imperturbable, de développer des idées abstraites, confinant à la métaphysique, m'alertait, et je compris plus tard pourquoi : chez Jean tout découlait d'une

---

<sup>16</sup> Michel Tournier, *Les Météores*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, ch. XXII, p. 591.

réalité très lointaine, remontant à sa petite enfance, à ses relations avec son frère Paul exactement. [...] je voyais bien que c'était au sympathique et français Passepartout qu'il s'identifiait. [...] il était clair qu'il y avait dans sa vie un Phileas Fogg, et il n'était pas difficile de lui donner un prénom<sup>17</sup>.

Si l'interprétation faite par Jean (et, par extension, Tournier ?) est peut-être subjective, elle ne dévie pas d'une signification assez dénotative du roman, à savoir la tentative de l'homme d'avoir prise sur sa destinée en contrôlant les états initiaux (« connaissance a priori ») d'un système, dont on espère qu'il est aussi prévisible qu'une horloge simplement plus complexe que d'ordinaire, mais qui s'avère être plus chaotique que cela, et de fait, ne se laisse pas contenir par le carcan déterministe – sinon à grand prix. Ainsi le savant ne pourra prédire avec certitude les précipitations ou les températures d'un jour donné un mois à l'avance, mais il pourra risquer des approximations, définir des régularités climatiques plus « granulaires », etc. On passe en quelque sorte de Laplace à Boltzmann, de l'espoir déçu de pouvoir calculer tous les mouvements passés et futurs de chaque particule individuelle à celui – peut-être plus modeste mais sans renoncement en bloc à la prédiction scientifique – de modéliser des schémas de distribution, des phénomènes *émergeant* du chaos moléculaire... A la fin du voyage, Phileas Fogg a gagné, mais il apprend qu'il aurait pu arriver encore plus tôt, « en ne traversant pas l'Inde » : ainsi même le minimum absolu initialement défini par l'addition des trajets qui bouclent le tour du monde s'avère sujet à révision.

Dans la pratique, les affirmations de Fogg pendant la discussion du Reform-Club relèvent moins du dogmatisme que d'un degré d'exagération qui justifie ensuite la réaction de Stuart et la mise en place du pari : Fogg déclare que « l'imprévu n'existe pas » et qu'il « sautera mathématiquement » (des railways dans les paquebots, etc.<sup>18</sup>), mais en réalité il subit bel et bien des retards à ces points de transition (un peu à l'opposé de la « chaîne » formée par le groupe de Pierre Antifer lorsqu'il voyage continuellement de Marseille à Edimbourg<sup>19</sup>), et espère tout simplement les rattraper en réduisant encore davantage le prétendu « minimum », par des offres alléchantes aux chauffeurs des locomotives et des steamers. Il entend neutraliser les impondérables en usant des performances plus élevées encore que prévu de la machine humaine, et c'est seulement dans ce sens que l'imprévu peut être pris pour quantité négligeable, et que le gentleman se refuse à concéder le point lorsque Stuart insiste « Théoriquement vous avez raison, monsieur Fogg, mais dans la pratique... » : il effectue un pari dans le pari, à savoir que la « pratique » contient aussi des impondérables positifs qui équilibreraient les retards.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 376-378.

<sup>18</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. III, p. 15.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Mirifiques Aventures de maître Antifer*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 339.

Le pluralisme géographique inhérent au *Tour du monde* tend à multiplier, peut-être accidentellement, les cas d'intertextualité, y compris prospective, puisqu'il visite plusieurs lieux géographiques où se déroulent ou du moins passent d'autres *Voyages* ; c'est donc, à sa manière propre, un autre de ces « romans pivots » de l'œuvre vernienne<sup>20</sup>. Phileas Fogg passe par Brindisi, comme le héros éponyme de *Mathias Sandorf* après sa « renaissance » des flots de l'Adriatique ; il fait escale à Suez, comme le fera Antifer pour un temps tout aussi bref ; comme lui, il traversera le détroit de Bab-el-Mandeb, l'issue méridionale de la mer Rouge. Il traverse l'Inde, théâtre de *La Maison à vapeur* et du passé mystérieux du capitaine Nemo, et y rencontrera parmi la population indienne à la fois des auxiliaires (Aouda ainsi que le jeune guide Parsi) et des antagonistes (les Indiens de la pagode de Pillaji), ce qui reproduit la nature moralement composite et conflictuelle du prince Dakkar alias Nemo. Passepartout aura diverses tribulations en Extrême-Orient, de Hong-Kong à Yokohama, manquant le paquebot *Carnatic*, cherchant à rejoindre son maître, se faisant saltimbanque dans la troupe des *Longs-Nez-Longs-Nez*, ce qui fait penser quelque peu aux *Tribulations d'un Chinois en Chine*, etc. Verne avance de plusieurs cases dans son projet de peindre la terre, toujours par la technique des rubans entrecroisés ou du rapiéçage, et dans *Antifer* il opérera une certaine transformation géométrique sur son « grand cercle », qui lui permettra de peindre une autre « circonférence », qui passe par d'autres pays<sup>21</sup> tout en ayant quelques intersections avec le voyage de Fogg.

---

<sup>20</sup> Citons à ce propos D. Compère :

« L'ouvrage qui se réfère au plus grand nombre d'autres romans est *Sans dessus dessous* [...] ce roman est une sorte de "carrefour" de l'ensemble romanesque de Jules Verne. On y retrouve en effet un rappel de la vente de l'île Spencer dans *L'École des Robinsons* (p. 44), un renvoi à *De la Terre à la Lune* et *Autour de la Lune* à propos des membres du Gun-Club (p. 58), l'ajout du nom du capitaine Hatteras parmi les découvreurs du Pôle nord (p. 98) et une comparaison avec le voyage d'Hector Servadac (p. 189). » (*Jules Verne écrivain*, p. 108-109)

« [...] *L'Île mystérieuse*, roman central à toute l'œuvre vernienne, comporte aussi un voyage souterrain dont les termes rappellent *Voyage au centre de la Terre* et qui aboutit à une immense caverne. Ce roman s'achève par une éruption volcanique et une lutte entre l'eau et le feu [...] » (*Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 24)

<sup>21</sup> « Il a annexé la "face de la Terre" au roman. C'est une œuvre [...] Ça couvre toute la planète et c'est très bien structuré. Il y a les grands romans... Des grands romans que j'appelle cosmiques qui concernent soit un élément, soit un des lieux ultrasensibles de la Terre, par exemple l'atmosphère dans *Cinq semaines en ballon*, qui est maîtrisée ; la mer dans *Vingt mille lieues sous les mers* ; il y a le *Centre de la Terre*, où l'homme n'a pas réussi à pénétrer... Et puis il y a le pôle Nord... Le pôle Nord, c'est un point sensible quasi mystique, alors on y va... Et puis ensuite on dépasse et on va dans la Lune. Ce sont les radiales de l'œuvre, si vous voulez.

Après, il y a une quantité de romans qui [sont] parcellaires, qui pratiquement sont axés sur une partie du monde [...] Ce sont les romans parcellaires qui couvrent la Terre comme une espèce de mosaïque, qui remplis-

Conformément à cette logique du non-dit ou peut-être du « presque-dit » qui à notre sens entoure le personnage de Phileas Fogg et ses aventures, notre attention est attirée par un thème, présent dans plusieurs autres romans, qui se hisse plus d'une fois à la limite de l'explicite dans *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* : la locomotion aérienne. Fogg n'est ni Samuel Fergusson (*Ballon*) ni Robur-le-Conquérant, mais, conséquence du reste logique de son voyage « en coup de vent » autour du globe, il vole presque. Après Bombay, et l'obstacle du chemin de fer inachevé, le voyage affiche une progression « en dents de scie » de l'excentricité des moyens de transport utilisés : certes, on revient régulièrement à des vaisseaux ordinaires (paquebot, locomotive...), mais entre eux s'insèrent des véhicules de plus en plus inhabituels ou risqués pour le trajet entrepris, et ces segments ascendants de la progression en dents de scie<sup>22</sup> sont l'occasion de se rapprocher thématiquement du vol proprement dit, ou de la machine volante. La première déviation a lieu avec l'éléphant Kiouni, qui doit remplacer le train sur le tronçon manquant de la ligne de chemin de fer traversant l'Inde. Curieusement, à l'encontre d'autres descriptions verniennes, c'est le chemin moderne, industriel, qui est tortueux, et c'est le cheminement traditionnel, à dos de bête, qui se veut en ligne droite, mais cela est dû à ce que les rails doivent se plier à la topographie. Ainsi se fait, rituellement, en quelque sorte, le premier écart par rapport au voyage *a priori* et à la modernité, au début du chapitre XII :

Le guide, afin d'abrèger la distance à parcourir, laissa sur sa droite le tracé de la voie dont les travaux étaient en cours d'exécution. Ce tracé, très contrarié par les capricieuses ramifications des monts Vindhias, ne suivait pas le plus court chemin, que Phileas Fogg avait intérêt à prendre. Le Parsi, très familiarisé avec les routes et sentiers du pays, prétendait gagner une vingtaine de milles en coupant à travers la forêt, et on s'en rapporta à lui. (p. 55)

Une toute première allusion au vol apparaît dans la description de Passepartout, qui, posté sur le dos de l'éléphant alors que Phileas Fogg et Sir Francis Cromarty sont installés dans les

---

sent tous les intervalles. Le tout est entretoisé par des voyages intercontinentaux, *Les Enfants du capitaine Grant* [...], *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*... C'est extrêmement bien conçu, c'est une œuvre englobante et entretoisée [...] » (Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 72-73)

<sup>22</sup> Dans un esprit similaire aux lectures « mathématiques » de Michel Serres, on pourrait parler de sinusoïde, et, tout comme Serres a évoqué les « paliers » verniens et les successions d'extrema, on peut dire que le retour à un moyen de transport traditionnel comme le paquebot représente le « point d'annulation de la dérivée » de la courbe *extraordinaire*, le creux de la vague ; tandis que l'extremum du sommet de la sinusoïde coïncide avec l'usage de véhicules ou de procédés extraordinaires ou périlleux. La sinusoïde est bien entendu cyclique, elle itère la vision circulaire du Voyage extraordinaire à l'échelle locale, et à la fin Fogg revient à Londres à l'aide d'un véhicule moderne, le « train spécial » de Liverpool à la capitale britannique.

cacolets latéraux, se trouve dans une situation analogue au marin dans les enfléchures ou le nid-de-pie d'un voilier quand le reste de l'équipage demeure sur le pont ou en-dessous – et l'on sait que, chez Verne, en cas de tempête, les voiles hautes ou la partie supérieure des mâts peuvent bien s'envoler, arrachés par une puissante bourrasque... « [D]irectement soumis aux coups et aux contrecoups », Passepartout, « tantôt lancé sur le cou de l'éléphant, tantôt rejeté sur la croupe, faisait de la voltige, comme un clown sur un tremplin » (p. 55). Les mouvements désordonnés du Français sont toutefois comparés à des sauts de carpe, ce qui peut souligner symboliquement que l'on n'en est pas tout à fait au vol proprement dit et peut-être que l'on n'y atteindra jamais dans ce *Voyage* particulier : les poissons peuvent sauter hors de l'eau, voire même planer quelque peu pour certains comme les exocets, mais ils ne volent pas et doivent revenir dans l'autre fluide, l'eau, surplombé par l'atmosphère.

Plus tard, à Hong Kong, lorsque les machinations de Fix lui font manquer le paquebot *Carnatic* (parti plusieurs heures à l'avance) en partance pour le Japon, Fogg est à nouveau éjecté hors des sentiers battus par l'imprévu dont il clamait l'inexistence, et il se voit obligé d'employer un navire non seulement dépourvu de machine à vapeur, mais de loin trop petit pour une traversée aussi longue<sup>23</sup>. La goélette de John Bunsby<sup>24</sup> jauge une vingtaine de tonneaux, et l'on sait que dans *L'Île mystérieuse*, les personnages trouvent déjà relativement risqué de tenter la traversée de cent cinquante milles jusqu'à l'île Tabor, sur un sloop de quinze tonneaux ; la *Tankadère* doit couvrir huit cents milles de Hong Kong à Shanghai, avec toutefois l'avantage d'être un deux-mâts aux performances élevées. La petitesse de cette embarcation effilée, « bien pincée de l'avant<sup>25</sup> », à la voilure considérable, se prête aisément à la comparaison avec un volatile, et comme pour l'épisode de l'éléphant, un indice textuel suggère brièvement, au connoté, l'arrachement total à la pesanteur :

---

<sup>23</sup> La *Tankadère* ne l'emporte pas de Hong Kong au Japon, mais lui fait parcourir la moitié du chemin, jusqu'à Shanghai. Ayant manqué le *Carnatic*, il rattrape le paquebot *General-Grant* (allusion à la guerre de Sécession) à destination de l'Amérique, qui part de Shanghai et fait escale à Yokohama, ce qui permettra la jonction avec Passepartout, resté sur le premier navire.

<sup>24</sup> Soit dit en passant, la proposition d'un moyen de transport in conventionnel, faite par un nouveau personnage au protagoniste initialement introduit, est analogue à la scène où Pencroff (présenté là aussi sans donner son nom de prime abord) trouve Cyrus Smith et lui propose de s'enfuir de Richmond en ballon (« l'ingénieur Cyrus Smith fut accosté [...] par un homme qu'il ne connaissait point », *Île*, 1<sup>er</sup> partie, ch. II, p. 23). Le même verbe est employé lorsque John Bunsby se présente au gentleman anglais : « Mr. Fogg [...] fut accosté par un marin sur l'avant-port. » (*Tour du monde*, ch. XX, p. 109)

<sup>25</sup> *Tour du monde*, ch. XX, p. 111.

Rien qu'avec son petit morceau de toile, la Tankadère fut enlevée comme une plume<sup>26</sup> par ce vent dont on ne saurait donner une idée exacte, quand il souffle en tempête. Comparer sa vitesse à la quadruple vitesse d'une locomotive lancée à toute vapeur, ce serait rester au-dessous de la vérité<sup>27</sup>.

Le texte présage même le prochain épisode de « quasi-vol » (la locomotive sur le pont de Medicine-Bow) dans la comparaison employée pour qualifier la puissance du vent. Phileas Fogg doit donc affronter une « fractale de la tempête vernienne », peu après le passage du tropique du Capricorne et l'entrée dans le détroit séparant le continent de Formose (l'île de Taïwan). Le phénomène du typhon évoqué dans d'autres romans – mais non réalisé, parce qu'il ne se déroule pas dans l'espace géographique où les ouragans portent cette désignation particulière – se concrétise donc ici. L'épisode est d'une longueur intermédiaire entre la brève mention comme pour la goélette *Valkyrie* dans *Voyage au centre de la terre* et le chapitre entier (voire plus) dans des romans comme *Les Enfants du capitaine Grant* ou *Un capitaine de quinze ans*, dans lesquels l'ouragan est un événement majeur aux conséquences dramatiques. Les précautions prises sur la *Tankadère* pour parer au mauvais temps sont soigneusement énumérées : fermeture des écoutilles, serrement des voiles puis (au plus fort du coup de vent) réduction de la voilure à une seule pièce, le tourmentin (comme le fait l'équipage du *Duncan* sur l'océan Indien). Verne varie les dangers : dans un premier temps, l'embarcation doit « fuir devant la tempête », vent arrière, comme tant de bateaux de l'*univerne* ; plus tard, le vent tourne et ses assauts obliques menacent peut-être plus encore l'intégrité de la goélette. Aux assauts « à angle variable » de la mauvaise fortune répond l'imperturbabilité éminemment géométrique, « rectiligne », de Fogg, qui, lorsque le pilote lui suggère de prendre refuge dans un port de la côte, n'admet que l'existence du seul port se trouvant droit devant, c'est-à-dire sa destination, Shanghai<sup>28</sup>. Aux approches du port, le texte inverse la nature de l'obstacle, le vent mollit. Tout comme pour le véhicule « extraordinaire » de *L'Île mystérieuse*, qui peine à se rapprocher de l'île à la fin de sa longue fuite depuis l'Amérique, la goélette est « à bout de souffle », et Verne annonce lugubrement les distances successives jusqu'à Shanghai (p. 119-121), de moins en moins favorables à mesure que le délai imparti s'épuise.

La conclusion de la fractale fait écho à la promesse de « sauter mathématiquement » d'un véhicule à l'autre : Fogg arrive légèrement en retard, de sorte qu'au lieu de débarquer à Shanghai puis de prendre le paquebot qui en part, il l'intercepte à sa sortie du port ; on pense,

---

<sup>26</sup> L'illustration de Neuville et Bennett (*Tour du monde*, ch. XXI, p. 120) est d'ailleurs sous-titrée « La Tankadère fut enlevée comme une plume », choix qui invite à l'interprétation.

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 118.

<sup>28</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 119.

mathématiquement encore, à une *solution de continuité* entre les deux segments du voyage ; la transition s'effectue de justesse. Même logique dans la manière dont Fogg paie le patron du bateau-pilote : pour une traversée de quatre jours il lui promettait cent livres sterling par jour et deux cents de prime s'il arrivait à temps, soit six cents au total. Lorsqu'il accoste le paquebot, il donne cinq cent cinquante livres à John Bunsby, soit son paiement régulier plus une prime tronquée du quart : cohérence imparable, qui s'accorde au personnage. Phénomène curieux, au regard de l'interprétation « balistique » qui voit beaucoup d'épisodes verniens comme la métaphore d'un coup de canon suivi de la courbe d'un projectile, le voyage de la *Tankadère* inverse le schéma : elle se *termine* par un coup de feu, qui n'a pas une fonction *motrice* mais signalétique. On est déjà loin du gentleman casanier du début du roman : c'est Fogg lui-même qui, à la fin du vingt-et-unième chapitre, ordonne la mise à feu, presque l'acte en miniature d'un J.-T. Maston ou de l'ingénieur Murchison (*De la Terre à la Lune*) provoquant l'étincelle de la Columbiad.

Une nouvelle « expérience de vol imminent », pourrions-nous dire facétieusement, a lieu au chapitre XXVIII, lorsque le train qui transporte Phileas Fogg traverse le Wyoming. Ici, le caractère téméraire des Américains dans la vision de Verne est illustré en deux temps, par un enchaînement de la négation et de l'affirmation : le train commence d'abord par s'arrêter, à un mille en amont d'un pont trop délabré pour être traversé. « Et d'ailleurs, avec les habitudes d'insouciance des Américains, on peut dire que, quand ils se mettent à être prudents, il y aurait folie à ne pas l'être », ironise le texte<sup>29</sup>. Mais dès que le mécanicien (« un vrai Yankee, nommé Forster<sup>30</sup> ») propose de passer quand même, donc de faire précisément ce que l'on n'avait pas osé au début – à la différence près que l'on compterait sur une vitesse excessive pour ne pas tomber –, les passagers approuvent avec enthousiasme, et le texte se réapproprie l'audace de l'entreprise en leur faveur, à travers le point de vue du Français : « la tentative lui semblait un peu trop “américaine”<sup>31</sup>. »

Les deux thèmes majeurs selon lesquels le passage critique est relaté sont la mécanique de la locomotive lancée à pleine puissance, et la pesanteur neutralisée. Ceci en fait de certaines façons une itération de l'épisode d'évasion du *Nautilus* de dessous la banquise antarctique, avec un nombre somme toute surprenant de points d'ancrage : on décrit le mécanisme en mar-

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. XXVIII, p. 165.

<sup>30</sup> Ironiquement, dans *L'Île mystérieuse*, il existe un personnage nommé Forster, mais au lieu d'un Yankee, c'est un « Sudiste enragé » (ch. II, p. 22). Le roman est publié moins de deux ans après le *Tour du monde*.

<sup>31</sup> *Tour du monde*, ch. XXVIII, p. 166.

che ainsi que son vacarme, un peu comme l'hélice du sous-marin « fit tressaillir la coque de tôle jusque dans ses boulons » et le *Nautilus* lui-même, lancé à quarante nœuds, « se tordait sous les eaux<sup>32</sup> ». Le texte dit « Et l'on passa ! » pour annoncer le succès de la traversée du pont, alors que Conseil murmure « Nous passons !<sup>33</sup> » à l'oreille d'Aronnax lorsque le *Nautilus* s'extrait de sa prison sous-marine pour faire route vers le nord et la fin de la banquise. Le recul du train qui prend son élan avant de rouler à toute vitesse vers le précipice à franchir répond au recul du *Nautilus*, celui-là dans la dernière étape de sa délivrance, lorsqu'il éperonne l'icefield le séparant de la surface, se retire et frappe à nouveau (p. 517). Comme nous l'avons évoqué dans le commentaire d'un passage similaire de *Robur*, l'excessive rapidité se traduit par des conséquences quasi surnaturelles ou du moins analogues à des phénomènes physiques extrêmes : « On sentait, pour ainsi dire, que le train entier [...] ne pesait plus sur les rails. La vitesse mangeait la pesanteur<sup>34</sup>. » Ne plus peser, c'est voler, que ce soit via un vol battu dont la force agit à l'opposé du poids de la machine ou de l'animal volant, ou via des ailes à section courbe dont la portance soulève l'engin en vertu des principes d'aérodynamique, ou encore par satellisation, l'énorme vitesse latérale d'un objet (le projectile du professeur Schultze (*Bégum*) par exemple) annulant l'attraction gravitationnelle de la Terre. D'autre part, le même épisode de *Vingt mille lieues* répond encore à cette thématique de la pesanteur par des indices textuels pour ainsi dire « égaux et opposés », tels des vecteurs inverses :

D'après son ordre, le bâtiment fut soulagé, c'est-à-dire soulevé de la couche glacée par un changement de pesanteur spécifique. [...] Puis, ses réservoirs d'eau s'emplissant, il descendit et s'emboîta dans l'alvéole. [...] cent mètres cubes d'eau s'y précipitèrent, accroissant de cent mille kilogrammes le poids du *Nautilus*. [...] La glace craqua avec un fracas singulier, pareil à celui du papier qui se déchire, et le *Nautilus* s'abaissa. [...] Tout à coup, emporté par [sa] surcharge, le *Nautilus* s'enfonça comme un boulet sous les eaux, [il] tomba comme il eût fait dans le vide ! [...] il attaqua l'ice-field par en dessous [...] et enfin, emporté par un élan suprême, il s'élança sur la surface glacée qu'il écrasa de son poids<sup>35</sup>.

La sortie du tunnel de glace sous-marin, puis la perforation de l'icefield à la fin de la traversée sous la banquise, jouent toutes les deux sur la manipulation de la pesanteur, et principalement sur son augmentation ou son caractère excessif, le contraire de la locomotive de Phileas Fogg. Autre opposition : le *Nautilus* écrase la paroi inférieure du piège de glaces qui l'enfermait, puis plus tard l'icefield en retombant dessus, tandis que le train détruit non

---

<sup>32</sup> *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 515.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 514.

<sup>34</sup> *Tour du monde*, ch. XXVIII, p. 167.

<sup>35</sup> *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 514-517.

pas un obstacle mais le pont qui permet son passage. En jouant sur les moyens de transport et les configurations physiques, Verne obtient un grand nombre de variations voire d'inversions locales à l'intérieur d'un même thème global, ici la sortie de l'emprisonnement ou plus généralement la reprise du mouvement voulu et nécessaire.

Après cet épisode, on revient temporairement au moyen de transport ordinaire, qui traverse ce qui reste du Wyoming puis une grande partie du Nebraska sans incidents majeurs, jusqu'à Kearney, où s'insère alors un segment « in conventionnel », jusqu'à la ville d'Omaha, à la frontière entre le Nebraska et l'Iowa. Interrompant un duel qui allait se produire entre Fogg et Proctor<sup>36</sup>, des Sioux attaquent le train peu avant l'arrivée à Kearney, et Passepartout sépare le wagon de la locomotive pour arrêter le premier et annuler leur avantage, mais il est lui-même enlevé. Phileas Fogg doit manquer son train pour partir au secours du Français, et à son retour, l'unique moyen de regagner le temps perdu est de « faire voile » vers Omaha. Quatre ans après, Verne reproduira la traversée sur la glace en traîneau à voile sur une distance encore plus grande (de la Terre-Chaude sur la côte algérienne à l'île Formentera dans les Baléares), et dans l'espace interplanétaire puisque le voyage se fait sur la comète Gallia. Les deux épisodes, nous l'avons remarqué en analysant *Hector Servadac*, sont assez similaires. On rencontre d'ailleurs dans les deux descriptions du cheminement des traîneaux l'idée de supériorité par rapport à l'homologue ordinaire (c'est-à-dire le voilier ou la navigation maritime), tout comme l'existence troglodyte est supérieure à l'existence « sublunaire » : le youyou de Servadac et Procope, à l'allure d'une douceur extrême, « n'éprouvait même pas [ce frémissement], dont les trains ne sont pas exempts sur les chemins de fer les mieux établis<sup>37</sup> », cependant que le traîneau de Mudge qui transporte Fogg et ses compagnons « glissait aussi légèrement à la surface de la plaine qu'une embarcation à la surface des eaux –, avec la houle en moins<sup>38</sup> ». Mais aussitôt explicité, égalé et dépassé, cet homologue maritime est *remplacé*, au moins par la suggestion, et le véhicule extraordinaire tend vers une affinité « aérienne » : « Quand la brise [rasait] la terre, il semblait que le traîneau fût enlevé du sol par ses voiles, vastes ailes d'une immense envergure<sup>39</sup> ». On pourrait presque croire que Verne pense au fantastique du *Gordon Pym* de Poe, et que, sur ces plaines enneigées du Nebraska, il voit dans

---

<sup>36</sup> Les compagnons de Fogg espéraient, à tort, réussir à l'isoler du colonel et à empêcher une confrontation, selon la formule vernienne « nous saurons bien l'empêcher... » (ch. XXVIII, p. 162) C'est un élément externe – l'attaque des Sioux – qui permettra d'éviter les conséquences potentiellement graves de la rencontre.

<sup>37</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 198.

<sup>38</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XXXI, p. 186.

<sup>39</sup> *Ibid.*

les « ailes immenses » du traîneau les gigantesques volatiles fictifs de l'Antarctique. Mais ce n'est que spéculation ; l'auteur a déjà comparé ailleurs des voiles à de grands oiseaux<sup>40</sup>.

Fogg arrive donc à Omaha, puis prend deux trains successifs qui l'amènent enfin – sans guère de description du paysage traversé, la narration finissant par s'accorder à la hâte et à l'indifférence du protagoniste – à la Côte Est, « devant le “pier” même des steamers de la ligne Cunard<sup>41</sup> », ligne qui avait été présentée avec force détails dans le premier chapitre de *Vingt mille lieues*. Le bateau qui devait transporter l'excentrique gentleman à Liverpool est parti depuis quarante-cinq minutes... En dernier recours, il se tourne vers le navire de commerce l'*Henrietta* et son désagréable capitaine Andrew Speedy, réplique presque parfaite du brick *Macquarie* et du capitaine Will Halley<sup>42</sup>, qui avait emmené la troupe de Lord Glenarvan de la côte est de l'Australie aux abords de la Nouvelle-Zélande, ce qui correspond d'ailleurs à l'un des derniers tronçons du tour du monde de ce roman, tout comme la traversée de l'Atlantique l'est pour le voyage de Fogg. C'est dans l'intervalle où la négociation semble échouer que la locomotion aérienne est évoquée une dernière fois, comme hypothèse immédiatement rejetée il est vrai : « Cependant, il fallait trouver le moyen de traverser l'Atlantique en bateau – à moins de le traverser en ballon –, ce qui eût été fort aventureux, et ce qui, d'ailleurs, n'était pas réalisable<sup>43</sup> ». Le degré de détresse, conforme au « motif de l'effondrement près du but » (voir notre référence à J.-Y. Tadié dans l'analyse de *Face au drapeau*), est souligné par l'absurdité inhérente à l'idée de « voler vers l'objectif » dans la conscience collective, et la quasi-impossibilité réelle de la tâche même selon les possibilités technologiques des années 1870 : malgré plusieurs tentatives, la première traversée sans escale de l'Atlantique en ballon se fera bien après la réalisation de cet exploit par les plus-lourds-que-l'air... Fogg, à coups de billets de banque, réussit à persuader Speedy<sup>44</sup> de le transporter vers Bordeaux, puis, par le

---

<sup>40</sup> « Déjà les matelots, la hache à la main, s'élançaient pour couper les haubans du grand mât, quand les voiles, arrachées à leurs ralingues, s'envolèrent comme de gigantesques albatros. » (*Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V « Les colères de l'océan Indien », p. 378)

<sup>41</sup> *Tour du monde*, ch. XXXI, p. 188.

<sup>42</sup> *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 636-640.

<sup>43</sup> *Tour du monde*, ch. XXXII, p. 191.

<sup>44</sup> Il existe peut-être un énième clin d'œil vernien dans le choix du nom du capitaine de l'*Henrietta*, similaire à celui que nous avons noté par rapport au boutre *Portalègre* dans *Antifer* : nous avons dit que les moyens de persuasion employés par Fogg pour rediriger le navire vers Liverpool se rapprochaient d'un acte de piraterie ; or « Speedy » est aussi le nom d'un navire pirate, volé par des convicts avec à leur tête Bob Harvey, l'ancien complice d'Ayrton ou Ben Joyce, détourné de sa fonction initiale, dans *L'Île mystérieuse*.

même procédé, à amener l'équipage à passer outre et à faire route directement vers Liverpool, seule option qui ménage une chance de succès au voyageur. Pour une raison ou pour une autre, le ballon et le vol aérien semblent très fortement associés au *Tour du monde* dans la perception populaire ; sans doute, le fait que plus d'une adaptation cinématographique du roman y ait intégré la montgolfière a grandement contribué à cette perception. Mais il est possible que dans une certaine mesure, nous ayons inversé causes et effets : peut-être que c'est le *Tour du monde*, à travers ce vouloir-voler à la fois omniprésent et souterrain, ainsi que le geste absolu par lequel Phileas Fogg se saisit de *toute* la carte du monde grâce à l'emploi optimal de *tous* les moyens de transport, qui invite subtilement les interprétations de l'œuvre à inclure la machine volante au sens propre, frontière de la locomotion au temps de Jules Verne.

La dernière épreuve « élémentielle » du voyage, liée à l'environnement ou aux défauts de la machine plutôt qu'aux hommes (tels Fix ou Proctor), est l'épuisement du charbon, qui, dans l'univers vernien, est l'agent vital universel qui, jusqu'à ce que l'électricité le supplante avantageusement (comme le donnent à espérer plusieurs romans), représente l'âme du monde moderne. La fin des réserves de carburant à bord de l'*Henrietta*, c'est, en miniature, l'épuisement tragique des gisements carbonifères de l'ancienne Aberfoyle au début des *Indes noires*. L'énormité de ce dernier défi de la fortune est telle que Passepartout emploie à peu de chose près la même formule que celle de Ned Land face à l'infranchissable banquise australe<sup>45</sup> : « Ah ! si mon maître pare celle-là, se dit-il, décidément ce sera un fameux homme ! » (p. 197). Fogg le tentera en régressant du charbon au bois comme combustible<sup>46</sup> permettant la continuation du fonctionnement de la machine – à un coût drastique, il est vrai – pour ne rien dire du prix concret payé à Speedy en dollars : une sorte d'autophagie, le navire se dévorant lui-même pour pouvoir subsister. Cette solution invoque une arithmétique morbide qui, somme toute, couronne bien la logique de ce *Voyage extraordinaire* particulier : Fogg est décrit comme une sorte d'organisme en homéostasie parfaite, réfractaire au

---

<sup>45</sup> « Monsieur, me dit ce jour-là Ned Land, si votre capitaine va plus loin...

– Eh bien ?

– Ce sera un maître homme. » (*Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 468)

Le harponneur avait déjà concédé le fait après le passage du *Nautilus* de la mer Rouge à la Méditerranée au chapitre VI de la même partie ; Conseil le répète encore lorsque le sous-marin quitte enfin la zone antarctique (ch. XVII « Du cap Horn à l'Amazone », p. 521).

<sup>46</sup> *Tour du monde*, ch. XXXIII, p. 197-199.

vieillesse<sup>47</sup>, et son existence, réglée à la seconde près, fait penser à l'exactitude de la montre à échappement, évoquée des années plus tôt dans la nouvelle *Maître Zacharius*, puis dans *Autour de la Lune*, lorsque Michel Ardan se moque de l'exactitude numérique (et temporelle) du capitaine Nicholl<sup>48</sup>. Abstraction faite de l'émotivité, des faiblesses humaines, le personnage que le texte qualifie trois fois d'automate ne peut que se tourner vers la seule issue valide pour que la mécanique continue à tourner. Nous revenons ainsi à la machine au mouvement perpétuel, à laquelle nous avons déjà identifié Michel Strogoff. Seulement, cet idéal mécanique n'est que suggéré dans l'échec même, puisque l'*Henrietta* brûlé dans ses roufles, son faux pont, son grément, etc., illustre, au contraire, la lente et inévitable victoire de l'entropie, aussi sûrement que le feu à bord du *Chancellor* ou les laves qui dévorent l'île Lincoln. Le ton de détresse de la narration s'accroît au fur et à mesure que l'on se rapproche (trop lentement) de l'objectif<sup>49</sup> et que s'épuise le délai restant et même le carburant de substitution<sup>50</sup>. Fogg débarque à Queenstown sur la côte irlandaise, atteint Dublin en train, puis

---

<sup>47</sup> « Dans un texte déjà ancien, Michel Foucault avait noté « qu'en général les grands calculateurs de [Verne] se donnent ou reçoivent une tâche fort précise : empêcher que le monde ne s'arrête par l'effet d'un équilibre qui lui serait mortel [...]. Bref il s'agit de lutter contre l'entropie. De là [...] l'obstination avec laquelle reviennent les aventures du chaud et du froid [...], de l'énergie qui propulse et de l'énergie qui retombe<sup>1</sup> ». Cette remarque [éclaire] l'importance du caractère de Phileas Fogg dans un périple qui est aussi celui de machines en panne de combustible, de lignes interrompues et de vaisseaux déroutés par les vents. Ce « Byron impassible, qui aurait vécu mille ans sans vieillir », ne subit ni les ravages du temps ni les désordres d'un organisme dérégulé. Nous le savons, « ce gentleman ne demandait rien. Il ne voyageait pas, il décrivait une circonférence ». Certes, Passepartout soupçonne « une âme sous cette enveloppe de glace » lorsqu'il s'apprête à sauver Aouda, mais Phileas Fogg n'en continue pas moins à accomplir envers elle « les devoirs de la politesse la plus stricte, mais avec la grâce et l'imprévu d'un automate ». De fait, ces images répétées de Fogg sont autant d'évocations de la machine idéale, celle qui se dépense sans rien perdre de son énergie. [Note 1 de l'auteure : « L'Arrière-Fable », *Dits et écrits*, t. I, Gallimard, 2001, p. 529.] » (Marie-Hélène Huet, in *Michel Strogoff et autres romans*, notice p. 1059)

<sup>48</sup> « – Entièrement, répondit le capitaine. Encore treize minutes et demie.

– Ce n'est pas un homme que ce Nicholl, s'écria Michel, c'est un chronomètre à secondes, à échappement, avec huit trous... » (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. I, p. 249)

<sup>49</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XXXIII, p. 199-201.

<sup>50</sup> « Pour autant, rien n'est acquis. Alain Buisine a lu dans l'œuvre de Verne ce rêve contemporain d'« une captation complète et généralisée des énergies » ; les machines verniennes [ont] pour but de canaliser les forces naturelles « pour aboutir à une plus grande domination des énergies<sup>3</sup> ». Une telle entreprise cependant [confronte] deux imparables dangers : les excès d'une nature autrement plus puissante que l'homme, éruptions, [tempêtes] d'une part, et, d'autre part, la déperdition des énergies captées, l'épuisement d'une machine incapable de renouveler ses réserves. Dans [*Le Tour du monde*], l'auteur souligne la nécessité d'alimenter sans faiblir d'insatiables combustions, et les machines engagées dans la réussite du pari rencontrent de formidables obstacles et

traverse la mer d'Irlande « sur un de ces steamers – vrais fuseaux d'acier [...] – qui, dédaignant de s'élever à la lame, passent invariablement au travers<sup>51</sup> » : outre la symbolique de victoire sur l'élément naturel, l'idée d'être « plus fort » que le fluide traversé (comme chez Robur), on pense à la description des sous-marins verniens, ainsi que d'autres engins de surface partiellement submersibles, ces « monitors », comme l'*Epouvante* du Maître du Monde dans sa manifestation maritime, ou le tug du comte d'Artigas, ou encore les Thornycrofts de Mathias Sandorf. En une seule phrase, Verne ajoute substantiellement à la liste des véhicules employés par Fogg et à l'intertextualité « motrice » entre *Voyages extraordinaires*.

Arrêté par Fix, Phileas Fogg perd près de trois heures avant que la résolution du malentendu sur sa culpabilité permette sa libération ; ce retard suffit à le ruiner, du moins en apparence, puisqu'il n'atteint pas Londres à l'heure dite. Il faudra deux chapitres – et une analepse apparente, qui n'en est pas une, puisque la scène d'attente des membres du Reform-Club s'avère avoir lieu le lendemain et non le soir de l'arrivée de Fogg à Londres – pour que s'effectue le « voyage dans le temps » qui permettra le succès<sup>52</sup>, et sans lequel le roman n'aurait probablement pas vu le jour<sup>53</sup> (nous disions dans notre glossaire, « le dénouement lui-même sinon un élément important du récit dépend de la révélation différée d'un « truc », d'une ruse elle-même souvent de type physique ou globalement scientifique »). Fogg, parce qu'il a voyagé dans le sens de la rotation de la Terre, a assisté à un lever de soleil de plus que ses collègues restés à Londres, et le calendrier de son voyage porte donc un jour de plus, d'où son erreur. Naturellement, le subterfuge est peu réaliste, d'abord parce qu'il n'est pas crédible que Fogg n'ait à aucun moment lu la date dans un journal une fois dépassé un décalage horaire de douze heures (c'est-à-dire une fois sur le sol américain), ensuite parce que la

---

revers au cours de leur trajet. [Note 3 de l'auteure : Alain Buisine, « Machine et énergétique », dans *Jules Verne 3 : machine et imaginaire*, dir. François Raymond, Minard, 1980, p. 33. » (M.-H. Huet, *op. cit.*, notice p. 1057)

<sup>51</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XXXIII, p. 202.

<sup>52</sup> On peut donc considérer le revirement comme un exemple atypique du sauvetage « par grâce des forces naturelles ». Comme le notait D. Compère (cité dans notre analyse de *Servadac*, voir *Parcours d'une œuvre* p. 35-36), l'impitoyable horloge du Reform-Club est elle-même un personnage du récit, et Fogg gagne son pari après avoir été certain de perdre, par une fantaisie des fuseaux horaires, pourrait-on dire.

<sup>53</sup> « [...] –D'où est venue l'idée d'écrire votre roman *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* ? demandai-je. –“Par la lecture d'un journal, répondit-il. J'ai pris un exemplaire du *Siècle* un matin [...] L'idée me plut, et en réfléchissant, il me vint à l'esprit que dans leurs calculs ils n'avaient pas pris en compte les changements de méridien. J'ai pensé à ce que cela donnerait comme dénouement dans un roman, et je me suis donc mis au travail. N'était-ce pour le dénouement, je ne pense pas que j'aurais jamais écrit ce livre.” » (*Entretiens avec Jules Verne*, réunis par Daniel Compère et Jean-Michel Margot, p. 42-43)

sommation des segments du parcours et de leurs durées<sup>54</sup>, faite au chapitre III, aurait dû tenir compte de ce décalage. Mais nous savons déjà que le « tour », le « tour de passe-passe<sup>55</sup> », la symbolique et l'effet de science, importent davantage à l'*extraordinaire* vernien qu'une rigueur scientifique absolue : on a vu dans *Strogoff* comment Verne effectue un décalage *spatial* celui-là, en changeant la position de Kolyvan. Ici, le suspense aurait été facilement rompu dès la traversée du Pacifique où l'on passe la ligne de changement de date, mais Verne a veillé à ce que cela ne se produise pas, comme l'a vu Simone Vierne :

[Jean Cocteau] est fasciné par le fait que le roman est construit tout entier sur un « jour fantôme ». C'est cette journée gagnée par le héros dans sa marche d'ouest en est qui est la grande trouvaille poétique du roman, même si elle est de l'ordre de la cosmographie et de la géographie. Ce jour gagné par Phileas Fogg l'est grâce à la direction très mythique adoptée ici pour le voyage [...] tous les héros mythiques vont, comme le soleil qui meurt et renaît, d'ouest en est. [...] il faut dire que l'auteur déploie une diabolique technique de brouillage. En effet, il fait passer l'attention du lecteur de l'espace, dans le début du passage, au temps ; mais quand il parle du temps, il le fait en utilisant un décompte qui se réfère à une sorte d'avoir et de dépense, donc à un calcul quasi monétaire [...] Puis quand il passe à la notation des « méridiens », thème qui est dangereusement près de ce jour que l'on veut dissimuler, il recommence à parler d'espace. [...] Jules Verne prolonge d'ailleurs perversément le jeu qui consiste à indiquer la solution tout en empêchant le lecteur, à moins qu'il ne soit un géographe ou un marin au long cours, de s'en rendre compte [...] Fogg n'a pas volé d'argent. Mais il a volé du temps<sup>56</sup>.

Une technique de brouillage très similaire, quoique s'insérant directement dans le dialogue plutôt qu'à travers le narrateur comme pour le cas de Passepartout et de sa montre<sup>57</sup>, est employée dans *De la Terre à la Lune* pour différer le problème du ralentissement du boulet par le frottement atmosphérique<sup>58</sup>.

On est amené à reposer la question que suscitait le « vide » du personnage au début de notre analyse. Si l'on a affaire à un « narrateur non fiable » dans le *Tour du monde* – dans une certaine mesure du moins, et à des fins principalement ludiques –, nous pouvons considérer deux options : soit que l'on ne peut faire confiance aux données du texte sur le protagoniste,

---

<sup>54</sup> En d'autres termes, la durée du voyage autour du monde *en heures* est la même qu'on l'effectue vers l'est ou vers l'ouest, mais le chiffre des jours change par convention ; si Fogg était bien arrivé à Londres après que 79 jours se soient écoulés pour les membres du Reform-Club, il aurait pu additionner les heures et trouver effectivement que 79 fois vingt-quatre heures se sont écoulées, tout en ayant traversé quatre-vingts levers de soleil. Nous n'avons pas affaire, bien entendu, à une dilatation relativiste du temps...

<sup>55</sup> Voir D. Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 71-72, cité dans notre première étude d'*Hector Servadac*.

<sup>56</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 247-249.

<sup>57</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XXIV, p. 139.

<sup>58</sup> Voir Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. I, ch. VIII, p. 98 et t. II, ch. IV, p. 280.

soit que le narrateur, tout en jouant des tours au lecteur, ne le fait pas d'une façon chaotique, et que des indices contradictoires peuvent pencher d'un côté particulier s'ils s'accumulent davantage dans ce sens. Nous avons vu que la présentation de Fogg ne tranchait pas sur la question de ses voyages passés ou de la possibilité que sa connaissance ne soit que théorique. En Inde, lorsqu'après deux heures de route à dos d'éléphant l'on fait halte, Fogg « paraissait être aussi dispos que s'il fût sorti de son lit », alors que Francis Cromarty est brisé de fatigue. Le brigadier s'exclame qu'il doit être « de fer », et Passepartout renchérit « de fer forgé<sup>59</sup> », caractérisation qui rejoint d'autres héros verniens « expérimentés », comme Michel Strogoff, qui a « un corps de fer et un cœur d'or<sup>60</sup> ». Souvenons-nous ensuite de l'affirmation catégorique du texte, lorsque le personnage prend la barre de l'*Henrietta*, « que Mr. Fogg avait été marin », et ajoutons-y le point de vue de Fix lui-même : « La conquête de l'*Henrietta*, l'achat de son équipage, ce Fogg manœuvrant comme un marin consommé, tout cet ensemble de choses l'étourdissait<sup>61</sup> ». Il devient de plus en plus plausible que Phileas Fogg doit effectivement rejoindre – comme cas le plus implicite, peut-être – la constellation des surhommes verniens « au passé formidable » ; et lorsque vient le moment où, libéré de prison, il frappe Fix en exécutant « le seul mouvement rapide qu'il eût jamais fait<sup>62</sup> », on est alors tenté d'y percevoir la « voix minoritaire », celle dont il faut être sceptique. On peut aussi y lire un jeu sur la diégèse : être de papier, Fogg n'existe pas en-dehors du roman, et n'a donc pas de passé avant son tour du monde ; ce n'est donc que dans les derniers « quatre-vingts jours » qu'il n'a « jamais » effectué de mouvement rapide. Dans un cadre fictif, il demeure entièrement concevable que cet énigmatique personnage – pas tout à fait un rajah indou, un prince Dakkar, mais qui épouse une Indienne grâce à qui il termine à temps sa « circonférence » – n'ait pas été aussi *immobile* par le passé que ne le suggère le texte. Mais en accord avec le progrès, c'est le « voyage second » caractérisé par Michel Serres que Fogg effectue dès que le réseau des transports le rend théoriquement possible, et là où l'imprévisible a créé des blancs inattendus sur ce réseau, chemins de fer interrompus et paquebots manqués, le héros vernien rétablit imperturbablement la continuité à l'aide de l'Extraordinaire.

---

<sup>59</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XII, p. 55.

<sup>60</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, ch. III, p. 22.

<sup>61</sup> Jules Verne, *Tour du monde*, ch. XXXIII, p. 195.

<sup>62</sup> *Ibid.*, ch. XXXIV, p. 204.

## Conclusion de la première partie

Nous avons pris le parti de choisir des *Voyages extraordinaires* assez hétérogènes comme objet de notre analyse basée sur, ou partant du surhomme vernien, et nous avons aussi consciemment ignoré l'ordre chronologique, prenant par exemple le *Sphinx* avant *VCT* ou *Antifer* avant le *Tour du monde*, et ce en évoquant à chaque fois certains rapports entre les deux romans. Il nous paraît superflu de donner ici la justification détaillée de ces partis pris, dont on peut trouver des indices dans la rédaction, mais l'on peut au moins constater que cela a eu l'avantage de remettre immédiatement en question le modèle que nous proposons dans notre introduction. Si l'on est amené à constater qu'un nombre conséquent de romans sont « atypiques » – ce qui s'est produit –, cela peut signifier que le type doit être révisé. Trancher entre cette option et celle d'invoquer simplement les nuances que nous avons cherché à introduire (sur la souplesse nécessaire d'une lecture à partir de concepts-clés, etc.) n'est peut-être pas nécessaire et du reste bénéficierait des résultats des deux autres parties ; nous nous estimerions heureux d'avoir usé d'un plan quelque peu inadapté si la mise en évidence de ses lacunes éclaire notre objet d'étude.

Peut-être la notion *a priori* qui a été la plus malmenée par cette première partie est la vision binaire du monomythe, ou du moins toute attente exclusive ou séquentielle sur son déploiement dans le *Voyage* : les romans « du surhomme », ou qui nous paraissaient s'y prêter, voient souvent coexister les deux, sans même être confinés à deux parties disjointes du récit, et – quoique nous n'ayons pas prétendu à une synonymie quelconque – la vigueur du phénomène surhomme chez Verne ne requiert pas le second monomythe (de type H2-N, où le surhomme domine, ou du moins tient tête à la nature), et n'est pas incompatible avec le premier. Lidenbrock ou Servadac prétendent aisément au statut de surhomme vernien, et cependant il n'y a guère de point du récit où leur influence sur leur trajectoire soit vraiment substantielle. D'autre part, et bien que nous ayons rencontré au préalable des allusions à ce fait (notamment chez Simone Vierne), nous avons été assez surpris de l'empressement de Verne à accorder des traits du surhomme non seulement à ses héros ou à ses « monstres » mais à ses antagonistes : Jeorling tient un peu d'Ayrton ; Ayrton, Sarcany et Karraje rappellent Nemo ; Fogg se rapproche plus qu'il ne convient peut-être de la piraterie ou du moins

semble attirer à lui des « constantes » verniennes de la piraterie<sup>1</sup> ; les « refuges heureux » sont aisément corruptibles d'une façon qui, en conservant bien des aspects de ce qui les rendait bénins ou glorieux, n'en laissent que plus perplexe, si l'on ne se défaisait de certains présupposés. Mais en prenant du recul, ce constat révèle une cohérence, ou assurément il étonne moins, car il peut constituer une sorte de corollaire tout naturel du vrai rôle des actants principaux chez Jules Verne. « La critique traditionnelle », dit Daniel Compère, « passionnée par l'étude psychologique des personnages, n'a pu que rejeter une œuvre où les personnages sont d'une seule pièce et ne sont guère analysables<sup>2</sup>. » Compère et S. Vierne ont, via des approches différentes, donné des arguments relativement analogues pour, sinon nuancer cette première impression, du moins montrer qu'elle n'invalide nullement l'intérêt littéraire de Verne, et qu'elle y contribue même, moyennant un changement de perspective. Notre analyse s'est portée sur des centres d'intérêts d'un autre type, mais la logique de notre argument n'en est pas fondamentalement différente : si la constellation thématique du surhomme vernien au regard des personnages principaux paraît « instable », perméable, peu encline à « se poser » et incompatible avec les études de caractères, c'est que, pour reprendre un constat d'ordre plus intradiégétique, ces personnages sont des « objets » davantage que des « agents », ils existent et agissent pour produire et déployer des schèmes.

Pensons à la fréquence surprenante des cas où, même lorsque nous le remarquons dans le contexte d'une idée totalement différente, le surhomme paraît curieusement et pour ainsi dire *nécessairement* passif. Nous n'entendons pas ici la passivité « de bien entendu » (à ce stade) face aux déchaînements de la nature, ou lors du dernier segment de la trajectoire vernienne, mais à une omniprésence tenace et de grain plus fin : « la nature [reprend] le dessus » chez Lidenbrock<sup>3</sup>, faisant resurgir sa colère à travers un jeu de mots suggérant la *possession* (par d'autres influences) ; le narrateur du *Sphinx* se sent « pris dans un engrenage » là même où il s'est engagé dans l'expédition de son plein gré et que ses exhortations en ont permis la continuation ; le Maître du Monde effectue des choix qui ont peu de chose à voir avec ses buts déclarés et tendent bien plus à pousser arbitrairement les capacités de sa machine jusqu'au point de rupture... Les divinités fileuses du roman vernien semblent s'identifier – nous avons du moins tenté de le montrer – à des déterminismes physiques, ou à une tendance

---

<sup>1</sup> Et, moins sérieusement, ce parfait gentleman Anglais dans le sens vernien le plus stéréotypé s'avère au final passablement « Américain », là aussi sous le jour alternativement admiratif et railleur que le présente Verne.

<sup>2</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 5.

<sup>3</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXIII, p. 224.

mécanisante, et, « saisi par les chaînes de l'attraction<sup>4</sup> » (quelle que soit sa stature et peut-être même à cause d'elle), le héros vernien est là pour décrire sa parabole. De cette façon, l'effet de science est réalisé presque indépendamment de l'exactitude scientifique rigoureuse, et toutes ces « fractales », toutes ces figures – puisées judicieusement à l'univers technoscientifique, à son *impression* vernienne – qui sous-tendent voire saturent l'action ont au moins valeur indicielle lorsqu'elles ne remplissent pas un rôle rigoureusement causal. « [Le] réel rappelle sans arrêt ses règles immuables », comme on l'a vu dire par J.-L. Steinmetz<sup>5</sup>, et prise comme règle, cette synthèse constitue bien un thème, mais il s'y ajoute une sorte de dédoublement réflexif, dans la mesure où le cheminement des personnages rappelle sans arrêt sa vocation physique et le caractère immanent de la « balistique » en cours. Michel Strogoff, force à l'élan perpétuel et que rien n'arrête, n'est pas libre pour autant ; il accomplit son « étage » du mythe, son degré d'abstraction<sup>6</sup>, et en suggère d'autres, aussi sûrement que Fogg ne fait que « [décrire] une circonférence »... On a aussi vu la fréquence inattendue des images « telluriques » associées aux héros (Strogoff, Matifou, Robur, et même, comiquement, Trégomain, qui devient véhicule du *signe*...), et dans le cas de Strogoff, son comportement de statue (antithèse s'il en fut) voire de « mont magnétique » dans le duel final procède peut-être de la même logique que sa préférence pour l'hiver sibérien, lorsque l'eau vient parfaire le relief en prenant sa forme pseudo-géologique (très souvent connotée ainsi chez Verne) de glace. Ce qui rend les héros et les monstres si aisément interchangeables comme véhicules du thème, de « la relation affective [de Verne ?] au monde sensible<sup>7</sup> » fait aussi d'eux, même lorsque leurs autres attributs sembleraient s'y opposer, les émissaires de la nature – au même titre qu'une boule de feu dans une tempête électrique, aux effets aussi considérables que différés –, en tant que phénomène et réservoir de signes. Le conflit homme-nature et la tendance totalisante des efforts du premier ne s'avèrent pas illusoires, ni même secondaires, mais cependant constitutifs d'une structure, davantage que d'une anomalie ou d'une tension à résoudre. Ainsi c'est en assumant pleinement le sens mathématique que l'on peut percevoir certaines singularités du récit vernien comme la *génératrice* du Voyage, exactement comme une courbe ou une droite est génératrice d'un cône ou de quelque autre volume. Tel est le cas du brouillage, de l'artifice sans lequel l'intrigue du *Tour du monde* n'aurait pu exister, la

---

<sup>4</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 118.

<sup>5</sup> Jean-Luc Steinmetz, *Voyage au centre de la terre et autres romans*, Préface p. XII.

<sup>6</sup> Nous faisons allusion à la définition du mythe proposée par Tournier dans *Le Vent paralet*.

<sup>7</sup> Nous reprenons ici la caractérisation de Michel Collot (« Le thème selon la critique thématique », p. 4).

journée de 24 heures gagnée par Phileas Fogg. Telle on peut aussi considérer l'apparente opposition de la hâte de Lidenbrock contre la nécessité du *réglage* – du gnomon géant du Scartaris par exemple –, l'astronomie versus les nuages : ces derniers ont beau aller dans le sens opposé à l'observation, il suffit, comme avec ces fameux cadrans de décryptage employés par Alberti et d'autres, que le ciel et la terre se superposent selon la *bonne* combinaison pour que se produise l'éclaircie qui rend sa mobilité au héros. On ne s'étonne plus dès lors de l'inquiétude quasi constante du surhomme vernien vis-à-vis de la stabilité des structures de la nature, constatée sous des déclinaisons fort variées chez *Robur*, *Servadac* ou les héros du *Sphinx des glaces* et de *VCT*. L'idéal vernien n'est pas la nature vierge ou son asservissement total à la civilisation, ni une collision des deux tendances, mais une intersection fructueuse, la nature-palimpseste où se gravent indifféremment les signes humains ou naturels, la forme parfaite étant probablement l'habitation troglodytique. On le voit d'un bout à l'autre du *Voyage au centre de la terre*, le roc est un milieu fondamentalement sain (ou thématiquement mélioratif, même lorsque ce sont des opposants qui en occupent les alvéoles...), où l'on s'incruste et se fossilise, s'identifiant ainsi à l'objet de l'investigation scientifique.

Si donc, l'examen du *Voyage extraordinaire* privilégiant en principe le surhomme vernien, ses extrêmes et ses fabuleuses machines, nous amène à de telles conclusions, une approche basée explicitement sur la thématique de la colonisation laisse songeur quant aux résultats à prévoir : on peut aussi bien s'attendre à davantage de convergence vers un modèle « symbiotique » qu'à un retournement inattendu par rapport à des prémisses peut-être candides. Nous nous tournons donc vers la seconde partie de notre corps de thèse, en commençant par *L'Île mystérieuse*, récit-monde et point de convergence des constantes de l'« explorateur-colon » et de tous ses paradoxes.



## **IV – Deuxième partie : l’explorateur-colon**

## IV-a) L'Île mystérieuse

« Mais, comme disait le marin, ils dépassaient de cent coudées les Robinsons d'autrefois, pour qui tout était miracle à faire. » Et en effet, ils « savaient », et l'homme qui « sait » réussit là où d'autres végéteraient et périraient inévitablement. (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 232)

*L'Île mystérieuse* (1874-1875) a ceci de particulier qu'elle mérite sans aucun doute une place centrale parmi les *Voyages extraordinaires* et en représente même quelque chose comme une synthèse<sup>1</sup>, mais n'a pas du tout le voyage pour objet. Selon le principe de la répétition fractale, elle commence par un « vrai » voyage, bref quoique certainement extraordinaire, qui n'occupe qu'un chapitre, et tout le reste du roman se déroule sans changement substantiel de lieu ; c'est un « voyage au centre de l'île » : spatialement bien plus réduit que le premier voyage, mais bien plus important. Les deux séquences inégales présentent une « trajectoire vernienne », se terminant par l'inévitable chute narrée longuement et assez tragiquement. Il n'est pas question d'une courbe balistique<sup>2</sup> au sens littéral, mais l'idée

---

<sup>1</sup> « Outre ces deux romans signalés explicitement (*Grant et Lieues*), *L'Île mystérieuse* fait allusion à tous les ouvrages antérieurement publiés dans la série des « Voyages extraordinaires ». Le seul déplacement important du récit – celui qui amène les personnages sur l'île – se fait en ballon (*Ballon*) et pendant la guerre de Sécession (*Terre*). Les naufragés découvrent une terre inconnue (*Chancellor*) s'y installent et utilisent ses ressources, fabriquant du fulmi-coton (*Terre*). Comme Ned Land (*Mers*), Pencroff est harponneur et classe les animaux selon leur comestibilité. Au cours de discussions, les naufragés évoquent les contrées polaires (*Hatteras*) et l'habitabilité de la Lune (*Autour*).

Des mystères les intriguent (*Fourrures*) ; des singes voleurs viennent les troubler (*Russes*) ; une présence mystérieuse est soupçonnée (*Ville*). Ils décident de faire « le tour... – Du monde ? – Non, de l'île » (p. 311) (*Tour*). Quand le secret est découvert, une explosion détruit tout (*Ox*), mais les personnages sont expulsés et sauvés par une éruption où l'eau se mêle à la lave (*Centre*).

Non seulement tout les textes antérieurs sont répertoriés, mais *L'Île mystérieuse* comporte aussi un certain nombre d'allusions prospectives. Des textes chronologiquement proches sont visés : *Les Indes noires* (la pénurie de houille, p. 192 et 458) et *Michel Strogoff* (la Bible télégraphiée, p. 15, la marche en aveugle, p. 430). [...] *L'Île mystérieuse* est l'un de ces romans carrefours qui semble faire le point en s'interrogeant sur l'existence de l'univers construit par les textes verniens. Méditons sur cette remarque des personnages : « Cette île, dans sa forme comme dans sa nature, je la trouve étrange. On dirait un résumé de tous les aspects que présente un continent » (*Île*, p. 273). Tout comme le roman *L'Île mystérieuse* résume le monde vernien. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 118)

<sup>2</sup> Il est clair que le texte vernien suscite la tentation d'un commentaire en termes de « courbes », quoique dans des sens qui peuvent varier ; par exemple chez D. Compère : « [...] l'île mystérieuse est la rencontre de trois

d'ascension, de culmination et de chute catastrophique est bien perceptible à travers le roman. Dans le cas du voyage au sens propre, le ballon de Jonathan Forster enlevé par les cinq évadés des Sudistes commence par s'élever depuis la grande place de Richmond, et avec lui s'élèvent temporairement les espoirs des évadés ; ensuite, emporté par l'ouragan, il dérive pendant cinq jours à une effroyable vitesse sans nulle possibilité d'enrayer ce mouvement ni de connaître avec certitude les régions où le vent emporte les cinq hommes ; enfin, le ballon « chute » sur l'île Lincoln. On peut ensuite suivre le mouvement globalement ascendant, plafonnant puis descendant de la condition psychologique, du moral des personnages, et en même temps de l'emprise qu'a leur industrie, leur ingéniosité, sur leur île, ses ressources et ses milieux naturels. L'explicitation d'une trajectoire ascendante peut être repérée au douzième chapitre, lorsque le marin Pencroff demande de « ne plus nous considérer comme des naufragés, [mais] des colons qui sont venus ici pour coloniser ! » (p. 141). Le pic de la progression des naufragés advient, pensons-nous, lorsque leur propre prospérité rend envisageable la libération d'une autre personne en détresse (Ayrton), même si les colons accomplissent des prouesses techniques supplémentaires au-delà de ce point. Des indices textuels suggèrent l'« apogée » aux chapitres VIII, IX et X de la seconde partie (« L'Abandonné »), tel « Ainsi donc, tout réussissait, grâce à l'activité de ces hommes courageux et intelligents<sup>3</sup> ». La « Chute » dans son sens le plus physique est en quelque sorte l'inverse du voyage *De la Terre à la Lune* : il s'agit de la gigantesque détonation du mont Franklin et avec lui de l'île entière, détruite avec toute la micro-civilisation fondée par les « naufragés de l'air », en un cataclysme comparable à la mise à feu de la Columbiad, qui clôt la « balistique » au lieu de la commencer.

L'île Lincoln, beaucoup l'ont constaté<sup>4</sup>, est un monde en miniature. On peut voir le premier voyage, les quelque dix mille kilomètres en ballon qui emportent les protagonistes de la

---

courbes : la trajectoire du ballon des « naufragés de l'air », le tour du monde des enfants du capitaine Grant et l'odyssée du capitaine Nemo » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 86-87).

<sup>3</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 383.

<sup>4</sup> « Comme celui de Hugo, l'Insulaire de Jules Verne est une récapitulation de l'Insulaire traditionnel, c'est-à-dire tout à la fois une répétition, rubrique après rubrique, et un bilan actualisé.

L'île Lincoln, *alias* l'île Mystérieuse, par exemple, représente sous sa forme idéale le paradigme de l'île-monde. Il s'agit d'un continent en réduction [...] Elle finit même par disparaître dans un cataclysme des plus spectaculaires. Comme le dit l'ingénieur Cyrus Smith, c'est « un résumé de tous les aspects que présente un continent ». [...] Emblème de cet éclectisme naturel, l'étrange contour de l'île réunit, en une sorte de « cadavre exquis », le corps flasque d'un « ptéropode monstrueux » et les mâchoires dentées du squal, le crâne aplati d'un fauve et la queue d'un « gigantesque alligator ». Cette île [...] renferme la quasi-totalité du monde et de son

Virginie au Pacifique Sud, comme l'espèce de déréalisation qui les catapulte du monde réel à cette mise en abyme qui permettra l'« expérience de pensée » que propose le roman. Dans *L'Île mystérieuse*, le voyage extraordinaire est en quelque sorte déjà fait, le monde quadrillé ou du moins facile à arpenter d'un bout à l'autre<sup>5</sup> – ce qui sera fait –, et le roman pose la question de ce qu'il faut y faire, ce que l'on risque d'y trouver, et si ce que l'on y construira a des garanties de durer. A ces trois questions Verne semble répondre respectivement (1) « il faut y bâtir une civilisation, par le travail, l'entraide et la connaissance », (2) « Dieu, ou peut-être la fin de Dieu ? », et (3) « Non, il y aurait plutôt une garantie d'échec, ne serait-ce que dans très longtemps avec la mort thermique de l'univers – mais mes héros ont « tenu » quatre ans, et une réussite finie dans le temps peut ne pas être futile ». Le second point passe principalement par la métaphore assez transparente que file la présence du capitaine Nemo dans l'île, il est la « force mystérieuse à dominante humaine » du roman, et nous en laissons donc la majorité à une seconde analyse. Les deux autres questions nous interpellent davantage ici, puisque notre *noyau de départ* dans cette section est le surhomme de type « explorateur-colon<sup>6</sup> », et comme nous le disions dans notre plan, nous n'éviterons pas systématiquement

---

histoire, depuis la Genèse jusqu'à l'Apocalypse. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, p. 372-373)

« [...] Mais même sans l'homme, la nature elle-même se charge de mettre fin à la vie de continents entiers – et voici que réapparaît le mythe de l'Atlantide. [...] *L'île mystérieuse* et tant d'autres îles volcaniques (dont l'Atlantide est la forme idéale), irrémédiablement englouties par des mouvements sismiques, en témoignent. [...] Or les îles sont des mondes en réduction, et ce qui arrive au microcosme a des chances de se produire pour le macrocosme. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 627)

<sup>5</sup> « Pour les intrépides héros des « Voyages extraordinaires », la distance seule fait obstacle : l'espace est à franchir, toujours plus inaccessible, toujours plus difficile à conquérir. Pour les naufragés de l'île Lincoln, au contraire, tout est circonscrit, borné par l'océan. A peine abandonnés sur leur parcelle de terre, les colons se retirent plus encore à l'intérieur de l'île en fermant d'un fossé profond l'étroit domaine – déjà cerné de trois côtés par les eaux – dans lequel ils se sont retranchés. « Ainsi donc », dit Cyrus Smith, « le plateau de Grande-Vue sera une île véritable, étant entouré d'eau de toutes parts » : l'île dans l'île, c'est un des fils d'Ariane qui parcourt l'œuvre. Le *Nautilus* n'est-il pas l'ultime prisonnier de la crypte souterraine de l'île ? Après les romans des grands voyages et de la pleine expansion, le premier cycle semble se conclure sur le grand roman de l'immobilité et du renfermement. » (Marie-Hélène Huet, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de *L'Île*, p. 1139)

<sup>6</sup> « L'ingénieur en effet, avec les seules ressources de l'île et l'aide de ses compagnons, reparcourt en quelques mois le chemin scientifique que l'homme a fait en plusieurs siècles. Il cultive toutes les bonnes terres de l'île et organise une petite industrie modèle. [...] L'Amérique du Nord, gardant l'attrait d'un pays encore impénétrable en certains points, avait tous les avantages matériels d'un pays civilisé, plus une étonnante audace.

Nemo ou le « sous-texte théologique » du roman en général puisqu'ils ne sont pas déconnectés de l'attitude du « colon » face à ces forces externes. Il n'est pas évident de classer le « monomythe » de *L'Île mystérieuse* suivant les deux cas de base que nous avons schématisé dans notre introduction comme « H2B » et H1B » : le premier cas, le surhomme en lutte presque égale contre des forces généralement naturelles et qui finissent en principe par avoir raison de lui (H2N donc, le plus souvent) ; le second cas, le profane ou le héros « de moindre envergure » face à un surhomme ou aux forces naturelles (ce qui donne H1H2 ou H1N). Il n'est pas étonnant qu'un « roman carrefour » réunisse des caractéristiques des deux modèles ; nous pouvons toutefois proposer que du point de vue du colon, c'est le premier schéma qui prévaut, puisque pendant une bonne partie du roman les personnages luttent assez avantageusement contre la mauvaise fortune, et c'est surtout près de la fin qu'ils deviennent « le jouet des éléments ». Les rapports entre les colons et « le secret de l'île » sont plus unilatéraux, plus proches du second modèle.

*« Il fallait donc, à tout prix, arrêter le mouvement descensionnel, pour empêcher que l'aérostat ne vînt s'engloutir au milieu des flots. » (Ch. I, p. 11)*

Notre analyse de *Michel Strogoff* fait quelques références à *L'Île mystérieuse* et suggère que l'incipit dialogué préfigure le reste du roman, ou du moins sa fin ; les répliques « constatent une « dégradation » d'un certain paramètre de la détresse ressentie (l'altitude), dégradation qui aura son écho à la fin du roman avec la destruction progressive de l'île Lincoln ». Si les débuts des Naufragés de l'Air sur l'île Lincoln consistent à s'extirper le plus vite possible de conditions de vie préhistoriques<sup>7</sup> en « inventant » rapidement agriculture, poterie, métallurgie,

---

[...] Un pays qui accorde à la science un tel respect, devait produire des hommes forts, que rien n'étonne, que rien ne désarme et qui tirent parti de n'importe quelle situation. Ce sang-froid transparait extérieurement et la plupart des Américains se ressemblent comme des frères [...] Le mot exact qui peut résumer l'Américain et le différencier de l'Anglais est le mot « colonisateur », *l'homme qui met en valeur*, après l'homme qui découvre. Il n'est pas aussi séduisant que le Britannique, mais son enthousiasme conquiert, même si Jules Verne se laisse parfois aller à d'inquiétantes plaisanteries, par exemple sur les « *Anges exterminateurs* » qui composent le Gun Club [...] Et, quoi qu'il en soit, l'Américain comme l'Anglais agit pour son pays, et le drapeau symbolise ce devoir patriotique [...] » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 49)

<sup>7</sup> « [...] Mais le premier aspect du voyage, le déplacement physique dans l'espace ou le temps est généralement circulaire [...] Cette structure circulaire apparaît effectivement dans l'itinéraire suivi par les voyageurs verniens qui reviennent toujours à leur point de départ [...] Les voyageurs ne sont pas les seuls à être marqués par ce mouvement circulaire : nous verrons que les naufragés jetés sur une île déserte doivent parcourir

etc., la dernière partie (« Le Secret de l'île ») consistera surtout en une tentative désespérée d' « arrêter le mouvement descensionnel », tout comme pour l'île en miniature sur laquelle ils sont arrivés, c'est-à-dire le ballon. L'île tout comme l'aérostat finira par s'engloutir dans les flots (même si, strictement parlant, le ballon une fois libéré de ses passagers est enlevé à nouveau et sera trouvé plus tard dans un arbre).

L'épisode d'arrivée sur l'île<sup>8</sup> est une « fractale » vernienne : le ballon est d'abord propulsé à vive allure par l'ouragan, puis, son enveloppe déchirée, il commence à perdre de l'altitude alors que continuent à défiler des dizaines de kilomètres d'océan. La phase « horizontale » est représentée par cette traversée qui s'éternise cependant que les naufragés sont taraudés par l'incertitude de pouvoir atteindre la terre ferme. Enfin, la « chute » s'effectue en deux temps : le ballon faillit s'abattre avant de faire un nouveau bond, allégé par la chute de l'ingénieur puis de son chien, puis il tombe pour de bon sur l'îlot du Salut<sup>9</sup>. L'aggravation de la situation est résumée par les trois verbes successifs, remonter, descendre, tomber ; dans le décret « ils n'étaient plus maîtres de l'aérostat », on reconnaît un homologue d'une phrase d'*Autour de la Lune* sur la situation des voyageurs dans leur projectile<sup>10</sup>. Pour paraphraser Verne, « la vérité est » qu'à aucun moment les évadés de Richmond n'ont été vraiment maîtres de leur ballon, puisqu'ils ne se sont pas plus tôt évadés que l'ouragan les emporte. Toutefois, le fait devient effectivement plus saillant suite à la déchirure de l'enveloppe, dans la mesure où le ballon déjà impossible à diriger horizontalement se met à perdre de l'altitude, verticalement, et qu'il est impossible aux naufragés, ayant jeté tout leur lest, de l'amener à se redresser : c'est dans

---

à nouveau les progrès accomplis par l'humanité. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 12-13)

<sup>8</sup> « L'action d'arriver dans une île, par sa fréquence même dans l'œuvre vernienne, doit jouer un rôle particulier. C'est, de plus, un moment privilégié et facilement repérable. C'est surtout un nœud narratif : un voyage finit et autre chose commence. » (*Ibid.*, p. 8)

« L'arrivée qui est un mouvement, correspond à une forme linéaire et orientée que l'on pourrait représenter par une flèche. Cette combinaison de deux formes se présente donc comme un point de départ et un point d'arrivée. Le point de l'île met fin au déplacement et une autre action commence dans le cercle. Ainsi s'explique la fonction importante jouée par le motif de l' « Arrivée dans une île », particulièrement lorsqu'il est initial du récit. Ainsi s'explique aussi le double caractère d'origine et d'aboutissement que nous avons remarqué à propos de l'île. » (*Ibid.*, p. 159)

Notons que dans notre perspective, ces transitions entre séquences correspondent soit à l'ouverture d'une « sous-fractale », soit à la fin d'une fractale vernienne et au début d'une autre de niveau similaire.

<sup>9</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 7-14.

<sup>10</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 369.

ce sens qu'ils perdent encore davantage tout contrôle de leur véhicule. La ressemblance avec la situation de Barbicane, Michel Ardan et Nicholl dans leur wagon-projectile est accentuée par l'idée de *se libérer de la gravité en supprimant ce sur quoi elle agit* (« Dehors tout ce qui pèse ! », dit Cyrus), l'impossibilité de se repérer, et l'apparente impunité des passagers de la nacelle aux fureurs de l'ouragan qui se déchaîne à l'extérieur<sup>11</sup> : on a l'impression que les cinq évadés sont « dans un référentiel galiléen », ou en état d'apesanteur, isolés de toutes les forces agissant extérieurement sur le ballon, qui affectent ce dernier mais pas son « contenu » humain.

Les besoins dramatiques du récit demandent une séparation temporaire entre les naufragés et le plus « savant » d'entre eux, l'ingénieur, ce qui permettra de mesurer toute son importance d'abord *par l'absence*, puis plus tard par les impressionnants exploits d'ingénierie qui lui seront en partie dus et qui feront passer les naufragés d'un total dénuement à un tel degré de prospérité que Pencroff s'écriera : « je ne désespère plus de nous voir un jour rouler en chemin de fer !<sup>12</sup> ». Aussi la « chute » du ballon est en quelque sorte fracturée, se produisant en deux étapes : d'abord une fausse alerte – même si c'en est une « vraie » du point de vue la détresse des évadés qui voient tomber Cyrus Smith, leur leader<sup>13</sup> –, puis l'échouement véritable, après que le ballon a également épuisé le sursis et le supplément d'altitude qui lui ont été temporairement accordés par l'allègement consécutif au « largage » de l'ingénieur et de son chien. Simone Vierre a commenté le thème du dépouillement dans *L'Île mystérieuse*<sup>14</sup> ; celui qui a lieu au début du roman est une « purification préparatoire », que Vierre compare à la scène de *Cinq semaines en ballon* où Joe doit se dessaisir de ses fragments de quartz aurifère. L'instant où l'on demande s'il reste quelque chose à larguer, et qu'il est répondu « rien ! » puis « Si !... La nacelle ! » suggère fortement la mutilation, où l'individu se dépouille d'abord de ses possessions puis, après hésitation, élargit sa perception de ce à quoi il est acceptable de renoncer, pour inclure un élément de prime abord essentiel (un membre), et ceci rejoint donc l'un des thèmes du *Chancellor*, publié la même année que *l'Île*. Le texte remarque qu'« Il suffit de jeter le plus léger objet pour provoquer un déplacement dans le sens vertical », exemple sinon (indirectement) du caractère chaotique des phénomènes atmosphériques, du moins de la brusquerie présente même dans les phénomènes

---

<sup>11</sup> Passage cité dans notre étude de *Servadac* dans la première partie (III-3-e).

<sup>12</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 514.

<sup>13</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 14-16.

<sup>14</sup> Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 505.

relevant de la science des équilibres : tout n'est pas graduel même dans la « mécanique rationnelle » chère à Verne, et tout avantage de ces propriétés peut se retourner brutalement contre les naufragés. La fuite de gaz par l'enveloppe déchirée évoque une hémorragie, et à la fin du roman, l'« hémorragie » lavique du mont Franklin causera la mort progressive de toute l'île. Un autre présage significatif peut être lu au moment où la terre est repérée : le tout premier acte du chien est d'aboyer pour la signaler, et l'on s'écrie « Top a vu quelque chose ! » ; on sait que Top verra bien d'autres choses *avant* les autres personnages, en relation avec le secret de l'île. Au début du second chapitre, le narrateur offre un indice sibyllin sur le lieu où se situent les personnages : « ils se trouvaient à sept mille milles de cette capitale de la Virginie<sup>15</sup> » : le *cercle* réapparaît, puisqu'en prenant une distance de sept mille milles ou environ onze mille kilomètres, on peut définir les emplacements possibles de l'île par un vaste arc de cercle. Si l'on n'inclut pas les régions à l'est de Richmond et l'Atlantique en général (Smith sait que le ballon est allé à peu près au sud-ouest), il balaie l'océan Pacifique depuis le Japon jusqu'au cap Horn.

Le chapitre II, en même temps qu'il offre une brève analepse relatant les événements qui aboutissent à l'incipit *in medias res* du roman, effectue une première présentation des personnages et de leurs qualités. Cyrus Smith est « un ingénieur, un savant de premier ordre », qui a voulu « commencer par manier le marteau et le pic » : cas idéalisé de l'agent civilisateur, analogue au général ayant débuté comme simple soldat et grimpé les échelons, et évacuant d'avance l'image de la « tour d'ivoire », d'ailleurs déjà à peu près évitée grâce à la qualification d'*ingénieur*, par définition s'intéressant aux applications pratiques et non pas seulement théoriques de la science. Smith possède « une large expansion vitale », attribut récurrent des surhommes verniens et notamment de Nemo, ce qui le destine en même temps à être surclassé par ce dernier, comme l'a été Ned Land. Gédéon Spilett le journaliste hérite lui aussi d'une qualification que Verne aime à donner à ses héros, la robustesse développée par l'expérience du monde et que le personnage acquiert « comme une barre d'acier (trempée) dans l'eau froide ». Les héros verniens sont de fer forgé ou d'acier trempé... Nab est « vigoureux, agile, adroit, intelligent », et il sera dit plus tard que le marin Pencroff possède « une force herculéenne », comme Ayrton d'ailleurs. C'est Pencroff qui est à l'origine de la proposition d'évasion – et du moyen –, et il le fait d'une manière qui établit sa tendance à faire des réflexions « à la Pangloss » : « Par ce fainéant de ballon qu'on laisse là sans rien

---

<sup>15</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 16.

faire, et qui me fait l'effet de nous attendre tout exprès !<sup>16</sup> ... ». La tempête permet la fuite des prisonniers des Sudistes, et elle suspend même temporairement les échanges d'artillerie (il s'agit du siège de Richmond – et de Petersburg – par l'armée de Grant vers la fin de la guerre de Sécession) entre les deux camps : « Il semblait [...] que le canon eût voulu se taire devant les formidables détonations de l'ouragan ». Ceci préfigure comment la technologie devra plus tard « se taire » devant la destruction de l'île par des forces plus grandes encore. Le départ se fait à l'image d'autres « coups d'envoi » verniens, assez brutalement d'ailleurs (le ballon abat deux cheminées dans sa fuite), et l'aérostat n'est retenu que par un câble que l'ingénieur doit larguer, et qui figure donc peut-être la *mèche* employée dans les explosions et les coups de canon verniens. Les voyageurs sont alors soumis à la myopie rituelle du passager emporté par des forces irrésistibles, jusqu'à ce que, cinq jours plus tard, « une éclaircie laissa voir l'immense mer au-dessous de cet aérostat, que le vent entraînaît avec une vitesse effroyable ! » La situation est symétrique de *Servadac*, où ce processus a lieu à la fin du roman.

La question d' « île ou de continent » domine les interrogations des personnages sur leur sort dès le début, même si elle prendra plus de force encore à la réapparition de l'ingénieur ; les quatre naufragés doivent d'abord savoir si la pointe sur laquelle l'enveloppe du ballon les a jetés se rattache à des terres plus considérables :

Quel fut donc leur désappointement, quand, après avoir parcouru deux milles environ, ils se virent encore une fois arrêtés par la mer sur une pointe assez élevée, faite de roches glissantes.

« Nous sommes sur un îlot ! dit Pencroff, et nous l'avons arpenté d'une extrémité à l'autre ! »<sup>17</sup>

Arpenter, c'est « finir », circonscrire littéralement. On peut jouer sur le sens du « désappointement » pour voir dans cet îlot très petit (et pourtant, comparable aux dimensions que Verne donne à l'île Tabor) une terre non viable puisque sa domination est trop aisée : il faut une terre plus grande. Pencroff dira d'ailleurs plus tard, à propos du transport du bois, « Si nous avions une charrette ou un bateau, ce serait trop facile<sup>18</sup> ». De l'autre côté d'un canal finit par apparaître l'île principale, avec sa grève limitée par la fameuse muraille granitique<sup>19</sup> : vers le sud, elle s'égrène « en éclats prismatiques<sup>20</sup> », ce qui rappelle la description du matériau mystérieux de la comète Gallia, notamment lorsqu'Hector Servadac débarque lui aussi devant une falaise coupée d'une faille, pour constater sa propre insularité

---

<sup>16</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 25.

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 33.

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 46.

<sup>19</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 37.

<sup>20</sup> Et « rugosités prismatiques » au ch. IX, p. 104, pour à peu près le même référent.

par la disparition des pays connus, et en particulier de la France<sup>21</sup>. Vers le nord se trouve l'ouverture elle-même : « [...] et se terminait brusquement à droite par un pan coupé qu'on eût cru taillé de main d'homme ». Il peut s'agir d'une allusion métatextuelle : cette coupure marque la séparation entre la partie surtout rocheuse et aride de l'île et la partie boisée et humide, la rivière Mercy s'insérant entre les deux ; Verne a délibérément fait de son île un microcosme des biomes et des climats et la topographie de l'île est donc « de main d'homme ».

Les naufragés ne tardent pas à traverser le canal à la nage, et sur la rive nord de l'embouchure de la Mercy, ils trouvent les « Cheminées » : série de couloirs précaires formés par des éboulis. Nous pensons que Verne s'est presque certainement inspiré des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* pour l'invention de cette structure, qu'il qualifie d'ailleurs de labyrinthe<sup>22</sup> et à laquelle il donne la forme du signe « & ». Le chapitre XXIII de *Pym* s'intitule « Le labyrinthe » dans la traduction de Baudelaire, et il parle du labyrinthe de l'île Tsalal où Arthur Pym et Dirk Peters trouvent refuge ; le fossé représenté dans la « figure 1 » du chapitre rappelle bel et bien l'& des Cheminées de l'île Lincoln. Verne reparle d'ailleurs abondamment du labyrinthe dans *Le Sphinx des glaces*.

Sitôt arrivé sur l'île principale, le marin Pencroff entend procéder « avec méthode », projet cartésien s'il en fut ; il énumère les besoins ressentis par les naufragés et en déduit qu'il faut obtenir du feu, des œufs et « la maison<sup>23</sup> », nom qu'il donne à l'abri (même sommaire) à trouver. Peu après avoir trouvé les Cheminées, lui et Harbert grimpent sur le plateau<sup>24</sup> d'une centaine de mètres de haut pour avoir une vue plus étendue du paysage, prélude à l'escalade prochaine du point culminant de l'île. Le projet exploratoire et civilisateur est déjà en marche. Permettons-nous de citer un peu longuement la *Géocritique : état des lieux* :

[...] En outre le passage du voyage périlleux de l'explorateur au travail civilisateur du géographe est un sujet récurrent dans l'œuvre de Jules Verne. Ce dernier associe les géographes aux ingénieurs : les deux unissent leurs forces afin d'accomplir la vision eschatologique d'un monde affranchi des apories du progrès où tout effort humain se soumet à cet impératif biblique qui demande à l'homme d'assujettir la terre.

Selon Carl Schmitt, la nouvelle image planétaire du monde développée vers l'époque de la découverte des Amériques allait de pair avec une gigantesque prise de terres et notamment avec une nouvelle manière de penser, à savoir la pensée par lignes globales – *das globale Linidenken*. [...] Pierre Macherey [écrit] à propos d'un roman de Jules Verne : « Le voyage est une conquête parce qu'il arrive à tirer sur le

---

<sup>21</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XVI, p. 123-125.

<sup>22</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. IV, p. 43.

<sup>23</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 39.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 47.

monde cette ligne rigoureuse – et le témoin de cette conquête est pour *Les Enfants du capitaine Grant* un géographe... ». [...] l'accomplissement de la représentation géographique globale et ainsi de la grande encyclopédie des savoirs humains allait de pair avec l'établissement d'un ordre bourgeois universel. Le bourgeois, en revanche, cherche à se retrancher dans son univers individuel : *My home is my castle*. [...] Pour le bourgeois, le monde est fini – à l'image de son intérieur dont il dresse l'inventaire<sup>25</sup>.

[...] Deleuze augmente cette définition [de l'île] en déclarant que l'homme ne peut y vivre « [...] qu'en y supposant fini [du moins dominé] le combat vivant de la terre et de l'eau ». Mais il faut pour cela que l'espace de l'île soit suffisamment grand pour que l'homme puisse s'installer dans l'oubli de la négativité et de la quotidienneté [...] Si l'homme s'empare de l'île pour y vivre et y travailler, il est parfois lui-même désemparé, ressaisi et dessaisi par l'île. [...] Dans le *moment insulaire*, ces deux espaces que sont le paysage de l'île et le sujet singulier semblent alors ne faire plus qu'une seule identité. En rappelant à l'homme le potentiel de plénitude ou de violence de ses formes et des énergies qu'elle recèle, l'île se dévoile dans une puissante expérience esthétique et éthique. Prise entre les deux extrêmes de l'agonistique et de l'irénique, l'île, c'est aussi l'homme<sup>26</sup>.

L'« inventaire » – des outils des naufragés, pour commencer – fait partie du résumé en sous-titre du chapitre VI, et les protagonistes ne tarderont pas à faire aussi l'inventaire de leur île. Le jeune Harbert, passionné d'histoire naturelle, remplit une bonne partie de la fonction encyclopédique du groupe, et tous commencent à se créer un « cloître » vernien (Cheminées, puis caverne de Granite-house) et à *meubler* leur vie dès que la chose est possible en première approximation et d'après les matières premières disponibles : Pencroff annonce plaisamment qu'il coupera son fusil dans la forêt<sup>27</sup>. Lors de la première excursion de chasse, la rivière est le « train » qui permettra de transporter sans effort le bois pour faire du feu<sup>28</sup> : premier exemple, sans les termes eux-mêmes, de la nature « faisant tous les frais » d'une besogne humaine, comme le dit souvent Jules Verne : l'expression est bien employée au chapitre XII à propos de la fumée émanant des eaux sulfureuses du Creek-Rouge (d'abord prise pour une fumée d'origine humaine<sup>29</sup>), puis au chapitre XVI lorsque Smith exprime une préférence pour un abri naturel plutôt qu'une maison de briques<sup>30</sup>.

---

<sup>25</sup> Clément Lévy, Bertrand Westphal (dirs.), *Géocritique : état des lieux*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, « Espaces Humains », 2016, p. 52.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 61-62.

<sup>27</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. VI, p. 65.

<sup>28</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 46.

<sup>29</sup> C'est un exemple du jeu sur le « qui », notre « thème de l'auctorialité » des phénomènes observés, récurrent dans l'œuvre et particulièrement dans ce roman.

<sup>30</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. XVI, p. 193 et p. 200.

Les difficultés rencontrées par les naufragés avant le retour de Cyrus Smith constituent en elles-mêmes une sorte de fractale, une première robinsonnade plus courte<sup>31</sup> et pour tout dire plus pitoyable que celle qui aura lieu sous l'égide de l'ingénieur<sup>32</sup>. Les réflexions de Pencroff et Harbert sur les aptitudes de Smith, l'idée de « croire ou ne pas croire » à sa survie, se teintent d'une connotation vaguement théologique :

« Quelque chose me dit [qu'un] homme aussi énergique que M. Cyrus n'a pas pu se laisser noyer comme le premier venu. Il doit avoir atteint quelque point du rivage. N'est-ce pas, Pencroff ?

Le marin secoua tristement la tête. Lui n'espérait guère plus revoir Cyrus Smith<sup>33</sup> [...]

[...] –Oui ! murmurait Pencroff. C'était un homme celui-là, et un vrai !

–C'était... dit Harbert. Est-ce que tu désespères de le revoir jamais ?

–Dieu m'en garde ! » répondit le marin<sup>34</sup>.

Plus loin, toutefois, ce sont les « profanes » qui doivent se hisser au niveau de Prométhée modernes, à travers l'épisode dramatique de l'« unique allumette<sup>35</sup> », où c'est finalement Harbert qui se distinguera. Pencroff remarque qu'une allumette vaut tout autant qu'« une cargaison entière », équivalence qui reproduit, à un « maillon » près, l'idée de création ex nihilo. Le texte l'explicite, de toute manière, un peu plus loin, et c'est l'occasion pour Jules Verne de dénoncer la facilité des Robinsons traditionnels :

Ils n'avaient rien [...]

Les héros imaginaires de Daniel De Foé ou de Wyss, aussi bien que les Selkirk et les Raynal [...] ne furent jamais dans un dénuement aussi absolu. Ou ils tiraient des ressources abondantes de leur navire échoué [...] ou bien quelque épave arrivait à la côte qui leur permettait de subvenir aux premiers besoins de la vie. [...] De rien, il leur faudrait arriver à tout !<sup>36</sup>

De fait, la plus grande partie du progrès technique réalisé par les naufragés dans les premiers mois de leur séjour se fait sans aide extérieure et uniquement par un travail sur les

---

<sup>31</sup> Citons D. Compère, ici à propos de l'épisode d'exploration de l'île ou îlot :

« [...] *La répétition* – Le premier procédé rencontré dans *L'Île mystérieuse* est la répétition de la séquence-étalon. [...] Il s'agit donc d'un enchaînement “bout à bout” dans lequel les deux séquences enchaînées paraissent semblables. Faut-il en conclure que la première est inutile ?

En réalité les deux séquences ne sont pas exactement semblables. La première concerne un îlot et couvre quatorze pages. La seconde a pour objet l'île qui est le principal objet du roman et elle remplit soixante-neuf pages. Si nous comparons le texte à une partition musicale, nous dirons que, dans cette ouverture, un thème est exposé *piano* et repris aussitôt *forte*. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 63-64)

<sup>32</sup> D. Compère a commenté les noms des personnages de l'Île (*Ibid.*, p. 151).

<sup>33</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 47.

<sup>34</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 52.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 53-60.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 63.

matériaux offerts par l'île elle-même ; ils commenceront d'ailleurs par le four paraphrasé d'une façon qui résume l'industrie humaine dans sa globalité : « un appareil qui servît à transformer les substances naturelles<sup>37</sup> ». Ce n'est que plus tard que l'influence mystérieuse de l'île leur envoie des outils complémentaires via la caisse échouée à la Pointe de l'Epave<sup>38</sup>. « Arriver à tout », dans *L'Île mystérieuse*, consisterait à se rapprocher de façon au moins parcellaire du confort et des technologies de l'époque à laquelle vivent les colons. Ceci est réalisé, notamment par la fabrication de piles électriques et de diverses substances utiles aux activités industrielles modernes : l'Île se veut un *roman chimique*<sup>39</sup>, et cela se vérifie à plusieurs reprises, notamment dans l'illustration de l'extrême polyvalence de l'acide azotique (acide nitrique) dans les diverses entreprises dirigées par Cyrus Smith. Nous nous permettrons d'imiter la tendance à l'énumération chez Verne en résumant la chronologie des inventions, projets et trouvailles des colons à travers le roman :

–Four et poterie, p. 154-162.

–Mesure de la muraille granitique et des coordonnées de l'île, p. 163-179.

–« Période métallurgique », p. 180-191.

–Chimie, fabrication de nitroglycérine et travaux sur le lac Grant, p. 205-215.

–Fabrication de bougies, p. 243-244.

–Menuiserie, charpenterie, fabrication de ciseaux et construction des ponceaux, p. 245.

–Vannerie, fabrication de corbeilles, p. 267.

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 154.

<sup>38</sup> « Ainsi les colons sont-ils constamment placés dans la situation des premiers hommes, refaisant leurs gestes, revivant leur vie, mais en même temps utilisant leur savoir présent, ce qui accentue encore l'impression que le temps [normal] n'existe pas sur l'île [...] non seulement la caisse de matériaux (envoyée par Nemo) n'arrive que lorsque les principales étapes ont été accomplies, mais symétriquement, il montre une expérience parallèle et inverse, et qui aboutit à l'échec, pour des raisons purement spirituelles : celle d'Ayrton. Après l'arrivée des secours providentiels, les expériences antérieures prendront toute leur signification spirituelle ; elles ont été le prélude à la transmutation d'un homme retourné à l'animalité, et à la recherche de la Providence et du sens profond de l'île, de son secret. [...] [Jules Verne] utilise en effet la dérision, pour bien faire entendre que tout Robinson qui ne part pas pour une aventure colonisatrice (au sens large, bien entendu [...]) est voué à un échec. [...] les Robinsons de l'île Lincoln désirent, au cas où ils reprendraient contact avec le monde extérieur, revenir vivre dans leur île [...] Les Robinsons suisses imaginés par De Wyss ont réussi ce dont rêvent les habitants de l'île Lincoln, et c'est ce qui explique l'intérêt de Jules Verne pour cette histoire ! » (S. Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 618-619)

<sup>39</sup> Voir la notice de Marie-Hélène Huet au sujet des recherches faites par Verne sur les aspects chimiques du roman à venir (*op. cit.*, p. 1128), et du réalisme des procédés (chimiques et métallurgiques) d'après l'article de W. C. de Liefde (*op. cit.*, p. 1143-1144).

- Raffinerie, préparation du sucre, p. 272.
- Construction de la pirogue, p. 284.
- Trouvaille de la caisse à la Pointe de l'Epave, p. 294-298.
- Exploration de l'île en pirogue et à pieds, p. 305-344.
- Découverte de l'enveloppe du ballon, p. 338.
- Capture de l'orang, Jup, p. 355.
- Pont sur la Mercy, p. 363-365.
- Premier champ de blé, p. 366.
- Le plateau de Grande-Vue est transformé en « île », p. 368.
- Création d'une basse-cour, p. 369.
- Construction du chariot, p. 370-371.
- Fabrication de linge, de chaussures et du pyroxyle, p. 372-376.
- Construction du corral, p. 381 et p. 500.
- Construction de l'ascenseur hydraulique, p. 390.
- Fabrication et travail du verre, p. 391-392.
- Construction du petit sloop le *Bonadventure*, p. 399-429 et p. 438.
- Tissage de la laine, construction d'un moulin à foulon, p. 414-415.
- Troisième moisson de blé, construction d'un moulin à vent, obtention du pain, p. 491-494.
- Construction d'un télégraphe, p. 514-518.
- Tour de l'île, p. 529-542.
- Exploration de l'épave du navire pirate le *Speedy*, trouvaille des restes de la torpille, p. 595-608.
- Mise en place des canons, p. 613-617.
- Exploration de l'île à la recherche du « justicier », p. 674-686.
- Début de construction d'un navire, p. 713-717.
- Lessive, p. 721.
- Reprise de la construction du navire, construction d'une scie hydraulique, p. 725-726.
- Derniers travaux sur le navire, qui est presque achevé avant l'explosion de l'île, p. 766-774 et 795-797.

Comme le dit S. Vierendeel, les colons refont donc les gestes des premiers hommes, mais non pas suivant la même chronologie que les temps préhistoriques et historiques : la connaissance déjà acquise des bases du monde moderne permet de sauter des étapes, de ressusciter des inventions autrement que dans leur ordre d'apparition, etc., et ce suivant la nécessité et les matériaux découverts dans l'île.

Harbert et Pencroff commencent par se faire « chasseurs-cueilleurs », reproduisant temporairement l'existence paléolithique, y compris dans sa perception populaire, celle de l'homme des cavernes armé d'un gourdin (au lieu d'outils de silex, etc.) : « avec leurs bâtons manœuvrés comme une faux, ils rasèrent des files entières de ces couroucous, qui ne

songeaient point à s'envoler et se laissèrent stupidement abattre<sup>40</sup> ». Il est tout de même remarqué que d'autres volatiles « se montraient très farouches, comme si l'homme leur eût instinctivement inspiré une juste crainte » : le texte entretient l'ambiguïté sur l'existence d'êtres humains (passée ou présente) ; les oiseaux ne craignent<sup>41</sup> peut-être les visiteurs que par instinct. Au retour des chasseurs, le temps se gâte à nouveau comme si la transition entre cette « robinsonnade des profanes » et la vraie colonisation impliquait que l'ouragan qui commence l'aventure soit répété (le texte parle d' « un coup de vent comparable à celui qui avait transporté les prisonniers depuis Richmond »). Ce mauvais temps permettra de réduire à néant les premiers efforts d'installation des naufragés aux Cheminées ainsi que le feu allumé à l'aide d'une unique allumette à présent perdue, de sorte que la robinsonnade principale sous la direction de Smith commence par une *tabula rasa* quasi parfaite. Plus symboliquement, le vent qui fait trembler la structure des Cheminées<sup>42</sup>, et dont le marin ne s'inquiète pas, préfigure l'instabilité *géologique* de l'île, à laquelle les colons là aussi ne croiront guère de prime abord. De même, il se produit une sorte de miniature de l'immersion quasi-totale de l'île qui aura lieu à la fin : « Les grandes lames tonnaient contre la lisière d'écueils, et elles l'assaillaient avec une telle violence, que, très probablement, elles devaient passer par-dessus l'îlot » (p. 84). On sait que les images diluviennes et « atlantéennes » sont fréquentes dans l'œuvre vernienne ; cet exemple particulier en représente plutôt la menace : la fureur de la mer peut aller jusqu'à dominer par la hauteur – et « nier » son statut d'obstacle en l'enjambant en quelque sorte – l'élément vassal de l'île ; mais il faudra l'intervention des forces plutioniennes, généralement plus puissantes chez Verne, pour que Neptune triomphe réellement de l'île mystérieuse. La formule se répète lors du retour aux Cheminées (« Il était évident que la mer, passant par-dessus l'îlot<sup>43</sup>... »), puis lors du premier hivernage dans l'île : « on devait croire [que les Cheminées] étaient absolument inhabitables, car la mer, passant par-dessus l'îlot, devait les battre avec rage<sup>44</sup> ». La mer tente donc, par assauts répétés, d'atteindre les colons qui avaient failli y tomber avec leur ballon estropié, et y réussira presque dans la conclusion apocalyptique du récit.

---

<sup>40</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 69.

<sup>41</sup> Lors de l'ascension du volcan il est aussi question d'animaux « très fuyards » entrevus sous les futaies (*Ibid.*, ch. X, p. 115).

<sup>42</sup> « Pencroff sentait cela, et sous sa main, appuyée aux parois, couraient de rapides frémissements » (*Ibid.*, ch. VII, p. 78).

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 97.

<sup>44</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 267.

Dans une proportion égale voire supérieure à l'unique allumette à partir de laquelle on aurait tenté d'entretenir un feu permanent, ou du grain de blé qui permettra, à terme, d'obtenir de vastes moissons, l'ingénieur enfin retrouvé<sup>45</sup> représente « un microcosme<sup>46</sup> », dit le texte, « un composé de toute la science et de toute l'intelligence humaine<sup>47</sup> ». Divinité du progrès – en attendant que ce statut revienne à Nemo –, Smith peut faire « avec rien » (dit Gédéon Spilett) ce que les autres ont eu besoin d'une « cause première » (l'allumette) pour obtenir. Pour les naufragés, il est « notre ingénieur » (p. 100), qui au niveau intradiégétique a la même fonction que ce que Ch. Chelebourg (nous l'avons vu) appelle le *joker* employé par l'auteur, et ce à propos des secrets technologiques de Nemo. A la même page, la caractérisation fait plutôt penser à un prophète ou un saint :

On serait venu dire à ces braves gens qu'une éruption volcanique allait anéantir cette terre, que cette terre allait s'enfoncer dans les abîmes du Pacifique, qu'ils eussent imperturbablement répondu : « Cyrus est là ! Voyez Cyrus ! »

Comme pour Axel au fond du Sneffels qui s'imagine dans un tromblon sur le point de faire feu, le texte annonce la fin du roman, mais celle-ci vient en contrepoint à l'optimisme du départ<sup>48</sup> plutôt que de confirmer une anxiété préexistante. Cela peut être dû à la nature de la focalisation et au type de personnage : Axel est le compagnon réticent<sup>49</sup> en « initiation de puberté<sup>50</sup> », qui doit affronter ses peurs et ne cessera donc de les voir se réaliser ; le narrateur de *L'Île* fonctionne différemment et ne s'abstient pas d'une ironie (rétrospectivement) tragique

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, fin du ch. VII ; ramené aux Cheminées à la fin du suivant.

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 100.

<sup>47</sup> « Il est certain que [Verne] exagère quelque peu – nous sommes dans un univers romanesque – les compétences multiples de ses héros. Mais le XIX<sup>e</sup> siècle ne connaissait pas notre excessive spécialisation, et l'ingénieur est un omnipraticien [...] le siècle était tout entier tourné vers les applications pratiques de ces découvertes qui étaient en train de faire naître notre monde moderne : la vapeur, l'électricité [...], les machines volantes [...] et toutes leurs retombées industrielles. On sait que Giono était fort agacé par *L'Île mystérieuse* et l'hymne aux allumettes chimiques – ainsi que par la révérence de tout le groupe de naufragés envers le *chef*, l'ingénieur [...] si bien qu'il est une sorte de génie supérieur [...] mais Giono avait tort : [...] outre qu'il y a au-dessus de « Monsieur l'ingénieur » une sorte de divinité, Nemo, il faut se rendre compte de la force d'émerveillement que peut contenir, pour les hommes du XIX<sup>e</sup> siècle, cette simple invention, l'allumette chimique : c'est le renouvellement du miracle de Prométhée [...] » (Simone Vierre, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 67).

<sup>48</sup> Et, donc, l'affirmation fonctionne comme un avertissement contre l'hubris, même si cela reste surtout symbolique, Cyrus Smith lui-même réaffirmant plus d'une fois les limites de ses connaissances.

<sup>49</sup> voire même compagnon forcé. Nous renvoyons le lecteur à la typologie des personnages chez D. Compère, dans *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 35.

<sup>50</sup> Voir les types d'initiation chez S. Vierre dans *Jules Verne et le voyage initiatique*, p. 57.

dans sa relation des impressions des personnages, et de plus, le thème vernien de la « sous-estimation systématique des obstacles ou dangers<sup>51</sup> » qui domine dans ce roman.

La divinisation de l'ingénieur n'est pas sans reproduire, sur un ton léger il est vrai, les alternatives de foi et de doute, par exemple lorsque s'opposent les priorités respectives du guide et du profane. Cyrus veut résoudre la question d'île ou de continent, alors que Pencroff trouve bien plus urgent de faire du feu et juge la perte de l'allumette assez irrémédiable :

[...] Jusque-là, je le répète, rien à faire.

-Si, du feu ! dit encore l'entêté marin.

-Mais on en fera, du feu ! répliqua Gédéon Spilett. Un peu de patience, Pencroff ! »

Le marin regarda Gédéon Spilett d'un air qui semblait dire : « S'il n'y a que vous pour en faire, nous ne tâterons pas du rôti de sitôt ! » Mais il se tut<sup>52</sup>.

[...] -Patience, Nab, répondit le marin, ce n'est pas le gibier qui manquera au retour !

-Vous n'avez donc pas confiance en M. Smith ?

-Si.

-Mais vous ne croyez pas qu'il fera du feu ?

-Je le croirai quand le bois flambera dans le foyer.

-Il flambera, puisque mon maître l'a dit !

-Nous verrons !<sup>53</sup> »

A première vue, le marin semble incarner les préoccupations séculières (l'abri, le manger, la survie immédiate) alors que l'ingénieur donne la priorité à des impératifs quasi spirituels (déterminer sa place dans l'univers... géographique) ; mais il s'avère au final que les deux personnages s'attelaient à une tâche proprement colonisatrice : Pencroff n'a simplement pas la perspective de Cyrus et ne réalise pas que l'allumage du feu est une besogne triviale et que l'activité scientifique, loin d'être un luxe ésotérique de savants distraits, a des effets bien concrets – quoique parfois différés – sur la prospérité humaine. Le marin « croit » en l'ingénieur, *et* en même temps il veut voir pour croire ; c'est un Saint-Thomas<sup>54</sup>.

---

<sup>51</sup> Ceci demande quelque nuance. D'une part, *VCT* contient aussi ce thème de la sous-estimation ; d'autre part, cette erreur de jugement dans *l'Île* n'est réelle et récurrente que pour l'un des deux « versants » du récit : les ambitions civilisatrices des colons sont pleinement accomplies et ils résistent aux dangers « ordinaires », mais ce qu'ils « ratent » ou sous-estiment très longtemps, c'est le secret de l'île et ses périls de type chthonien. Notons aussi que ce roman était censé avoir une fin encore plus tragique, avec la mort des colons, modifiée sur l'insistance d'Hetzel.

<sup>52</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 105.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 108. Nous soulignons.

<sup>54</sup> Antonomase qui ne figure pas dans ce roman mais dont Jules Verne est tout de même friand ; il l'utilise par exemple dans *Voyage au centre de la terre*.

Cyrus Smith définit la situation des naufragés par une « arborescence » de possibilités, voire même par une sorte d'*algorithme* de type « Si... alors » : si l'on est sur un continent, telles mesures s'imposent ; si l'on est sur une île, elle est habitée, auquel cas tel protocole doit être suivi, ou elle est inhabitée, auquel cas..., etc. (p. 105). L'inconnu géographique à la suite d'un ouragan reproduit la situation d'Otto Lidenbrock après la tempête souterraine qui le jette à la côte de la mer qui porte son nom, côte dont il ne connaîtra la nature réelle que bien plus tard. Cyrus Smith lui aussi ne peut que conjecturer – en énumérant les Etats américains puis les autres régions qui sont traversées par une direction sud-ouest à partir de Richmond – que l'on se trouve dans le Pacifique sud, peut-être aussi loin que la Nouvelle-Zélande<sup>55</sup>.

Le groupe se partage les tâches, et tandis que Pencroff, Nab et Harbert s'occupent de la chasse, Smith et Spilett s'attellent à une besogne encore plus primaire, c'est-à-dire l'allumage du feu – mais avec cette inversion très symbolique, qui leur fait résoudre le problème d'une manière quasi industrielle : ils fabriquent une lentille à partir des verres de deux montres. Au retour du marin, « [une] fumée s'échappait et tourbillonnait au-dessus des roches », énoncé prudent qui suit la logique de l'auctorialité ambiguë qui se répète tout le long du roman ; Pencroff demande d'ailleurs de façon fort elliptique : « Mais qui a allumé ?... », et Spilett répond « Le soleil !<sup>56</sup> », laissant le mérite de l'exploit à un élément naturel plutôt qu'à l'ingéniosité humaine. Le « qui », et son statut naturel, humain ou surhumain se pose partout dans *L'Île mystérieuse*, et sur le moment, l'exploit prométhéen de l'ingénieur le place plutôt dans la troisième catégorie aux yeux du marin : il n'avait pas de lentille, mais, répond-il à Harbert, il en a « fait une », et du point de vue de Pencroff, « Si, pour lui, Cyrus Smith n'était pas un dieu, c'était assurément plus qu'un homme ». C'est l'ingénieur qui prend dès lors la direction du groupe par consentement collectif, et les cinq naufragés à la fois s'attellent à la tâche suivante, l'escalade minutieusement relatée<sup>57</sup> du mont Franklin : la chasse n'est plus un

---

<sup>55</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. IX, p. 106.

<sup>56</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 112.

<sup>57</sup> Cette ascension, décrite en termes souvent quantitatifs, illustre fort bien les observations de Simone Vierne et Michel Butor (cités ici en italique dans D. Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 32) :

« « Ses descriptions, avec leur minutie, leur parti pris par exemple de donner les dimensions d'une montagne, d'un bateau, plutôt que de leur accoler des épithètes de valeur subjective, préfigurent étrangement ce que Robbe-Grillet disait à propos de Kafka : "Rien n'est plus fantastique, en définitive, que la précision". »<sup>39</sup>.

[...] nous pensons qu'il a contribué à renouveler le roman d'aventures : « Il est le premier à avoir su faire passer dans les mots, non seulement le véritable amour des cartes et des estampes, mais ce trouble aussi que

élément rival de cette besogne d'ordre supérieur, mais une activité de « maintenance » à effectuer en parallèle ou par la suite<sup>58</sup>. L'ascension obéit en partie à la logique de la fractale vernienne, en ce que les difficultés et la lenteur de la progression s'accroissent graduellement (« le sol [accuse] une légère pente » au début, puis « [aux] approches du premier plateau, formé par la troncature du cône inférieur, les difficultés de l'ascension furent très prononcées »). La marche finit même par s'arrêter au soir, au « plateau du premier cône », d'où la vue est déjà considérable mais ne permet pas de déterminer si la mer entoure les naufragés dans toutes les directions. Une réédition « fractale », nous voulons dire à petite échelle, de la loi Antifer survient ici, ou, à notre sens, une variante de l'« horizontale » vernienne ; le héros arrêté par un obstacle progresse à une distance constante de son objectif, donc soit sur une véritable horizontale soit selon un rayon fixe autour du but :

[...] Cyrus Smith eut alors la pensée d'explorer [...] cette large assise circulaire qui supportait le cône supérieur de la montagne.

[...] Donc, l'ingénieur [...] commença à suivre la lisière circulaire du plateau [...] A partir de ce point, le talus des deux cônes affleurait. Plus d'épaulement qui séparât les deux parties de la montagne. La contourner sur des pentes inclinées à près de 70° devenait impraticable<sup>59</sup>.

L'ingénieur tente de contourner le cône afin d'accéder à un point d'observation qui révèle le reste du contour de l'île, voire au sommet même qui lui donnerait la vue panoramique dont

---

*nous pouvions éprouver enfants à feuilleter manuels de physique, chimie et astronomie, de pauvres livres laids, trop forts pour nous, mais pleins de mots nouveaux, de figures indéchiffrables et de promesses.* »<sup>40</sup>.

Jules Verne a donc fait de la science un objet de poésie [...]

Note 39 [de Daniel Compère] : S. VIERNE, « Critiques et lecteurs de Jules Verne en France », *Studi francesi*, N. 42, 1970, p. 492. La citation de Robbe-Grillet est extraite de *Pour un nouveau roman* (Paris, Gallimard, Coll. « Idées », 1967), p. 180. Note 40 : BUTOR, « Le Point suprême et l'âge d'or... », p. 39. »

<sup>58</sup> « [...] *Mais la mangeaille chez Jules Verne... vous pensez vraiment que chez lui la nourriture est très présente ?*

– Tout le temps ! La hantise de manquer de nourriture n'y cesse jamais.

– *Il n'y a pas de repas comme chez Rabelais !*

– Les repas ne dominent certes pas, mais il y en a beaucoup. Quelle préoccupation entraîne les projets de *L'île mystérieuse* ? Produire de la nourriture et la conserver. Le XIX<sup>e</sup> siècle ne dispose pas encore de nos techniques de conservation ; un long voyage doit se doubler de préoccupations constantes : chasse et pêche. On tue du gibier, chez Verne. [...]

– *On ne mange pas, on crée une industrie qui permet de se nourrir, ce ne sont pas des ripailles, rien d'épicurien ni de picaresque.*

– Considérez donc l'appareillage d'une goélette : avec quelle intense attention se font la liste et l'embarquement des vivres ! » (Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, p. 116)

<sup>59</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 121-122.

il a besoin. Ceci risque d'échouer face à la difficulté physique, mais la nature finit par autoriser le passage grâce à la fois à un « défaut de la cuirasse (circulaire) » et au phénomène de l'escalier naturel<sup>60</sup> :

Mais, si l'ingénieur et le jeune garçon durent renoncer à suivre une direction circulaire [...] la possibilité leur fut alors donnée de reprendre directement l'ascension du cône. [En] effet, devant eux s'ouvrait un éventrement profond du massif. C'était l'éguelement du cratère supérieur [...] (p. 122)

[...] une vague lueur parut soudain [...] C'était le croissant délié de la lune [...] sa lumière suffit à dessiner nettement la ligne horizontale [...] et l'ingénieur put voir son image tremblotante se refléter un instant sur une surface liquide. [Cyrus] saisit la main du jeune garçon, et, d'une voix grave :

« Une île ! » dit-il, au moment où le croissant lunaire s'éteignait dans les flots. (p. 125)

Cette scène s'inscrit dans la continuité des « levers de rideau » verniens ainsi que des épisodes d'attente météorologique. Un peu comme pour l'éclaircissement des nuages qui entourent Gallia, ou l'apparition inopinée de la nouvelle lune Nérina (*Servadac*), et plus encore les *derniers rayons* du soleil qui permettent à Nemo de constater son arrivée au pôle (*Vingt mille lieues*), les derniers rayons du croissant mourant de la Lune – mêlant rituel mystique et observation astronomique – lèvent fugitivement le voile nocturne qui cachait à Cyrus Smith et à ses compagnons leur situation d'insulaires.

L'éguelement permet, le lendemain, au groupe entier de pénétrer dans le cratère et d'en escalader les pentes intérieures jusqu'au sommet du cône, et des indices subtils sont donnés sur la menace d'éruption qui se concrétisera près de quatre ans plus tard : le texte constate d'abord la présence d'anciennes coulées de laves s'épanchant par le sommet, *puis* la voie nouvelle offerte par la crevasse, *et enfin* conclut avec une ironie à peine voilée « quant à l'extinction complète du volcan, elle n'était pas douteuse<sup>61</sup> ». La création d'un chemin nouveau à l'écoulement des laves est en lui-même un démenti au postulat de fixité géologique du volcan, le signe que non seulement l'extinction n'est pas si certaine mais aussi que le chemin des laves peut changer une seconde fois. Les assurances répétées qui seront faites dans les derniers chapitres du roman quant à la probabilité d'une éruption « dans la direction habituelle », qui ne dévasterait qu'une petite portion de l'île, sont donc contestées dès le départ.

D'un point de vue symbolique, au sommet du volcan, les protagonistes sont « sur le dos de la baleine », ou encore, si l'on se détache des précédents mythologiques pour se placer en relation aux *Voyages*, ils sont dans la position d'Aronnax, Conseil et Ned Land sur la passe-

---

<sup>60</sup> Rencontré dans notre première analyse de *VCT* lorsque nous comparions l'escalade du Sneffels et celle du mont Franklin.

<sup>61</sup> *Op. cit.*, ch. XI, p. 127.

relle du *Nautilus*, peu avant d'y être engloutis pour la première fois<sup>62</sup>. La présence secrète du surhomme Nemo et son assimilation à la fois à l'élément tellurique et au monstre marin sont donc déjà palpables, en même temps, peut-être, qu'un procédé inverse de personnification de l'île elle-même, morceau de terre apparemment inerte mais qui possède ses forces vives imprévisibles :

Sa forme, véritablement étrange, surprenait le regard, et quand Gédéon Spilett [...] en eut dessiné les contours, on trouva qu'elle ressemblait à quelque fantastique animal, une sorte de ptéropode monstrueux, qui eût été endormi à la surface du Pacifique. [...] Au nord-est [...] se creusait un étroit golfe qui ressemblait à la mâchoire entrouverte de quelque formidable squalé<sup>63</sup>.

Les deux créatures nommées existent aussi dans *Vingt mille lieues*, et même les « argonautes », auxquels Conseil identifie le sous-marin du capitaine<sup>64</sup>, peuvent être vus comme des cousins des ptéropodes, si l'on n'en demande pas trop à la rigueur taxonomique – ce sont, du moins, tous deux des mollusques, interchangeable dans l'imaginaire vernien.

Ce que nous avons appelé les deux versants du roman, le second, celui lié à la « force mystérieuse », se révélant graduellement à travers le roman<sup>65</sup>, coexistent dès la première partie même si la convergence explicite n'a lieu que plus tard, peut-être officialisée lorsque Smith appelle pour la première fois « justicier de l'île<sup>66</sup> » l'influence mystérieuse<sup>67</sup>. Dans le cas particulier de l'ingénieur, cette coexistence des deux thèmes est d'abord illustrée par la manière confiante, et cependant grave voire soucieuse, dont il mène son projet civilisateur, et au début l'effet est suffisamment subtil pour que l'on puisse, au surplus, l'attribuer à la personnalité de Cyrus plutôt qu'à une réaction au mystère proprement dit<sup>68</sup> :

[...] l'ingénieur, silencieux la plupart du temps, et ne s'écartant de sa route que pour ramasser, tantôt une chose, tantôt une autre [...] « Que diable ramasse-t-il donc ainsi ? murmurait Pencroff. J'ai beau regarder, je ne vois rien qui vaille la peine de se baisser ! »<sup>69</sup>

[...] Cyrus Smith tira de sa poche de petits échantillons de minerai [...] et se borna à dire :

---

<sup>62</sup> *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 89-90.

<sup>63</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 128-129.

<sup>64</sup> *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 301.

<sup>65</sup> C'est le *crescendo* évoqué par Verne dans une lettre à Hetzel (citée dans D. Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 120-122), voir notre étude de *Vingt mille lieues sous les mers* du point de vue du surhomme.

<sup>66</sup> *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 700.

<sup>67</sup> En d'autres termes et si l'on nous excuse la circularité, « la question du *qui* » devient explicite lorsque le phénomène inexplicable est enfin perçu comme un « agent ».

<sup>68</sup> A ce stade, Smith n'a à s'interroger que sur à peu près un seul « phénomène inexplicable », son sauvetage après sa chute dans l'eau et son refuge dans la région des dunes au nord de l'île.

<sup>69</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 141.

« Mes amis, ceci est du minerai de fer, ceci une pyrite, ceci de l'argile, ceci de la chaux, ceci du charbon. Voilà ce que nous donne la nature, et voilà sa part du travail commun ! – A demain la nôtre ! »<sup>70</sup>

Ironiquement, si l'on considère notre épigraphe où Pencroff compare les colons aux Robinsons traditionnels, le passage ci-dessus caractérise plutôt le marin lui-même comme l'un de ceux qui « ne savent pas » alors que l'ingénieur est l'un de ces initiés qui savent, et, en l'occurrence, savent regarder, et identifier les ressources utilisables de l'environnement. On pense aussi à la boutade du savant Paganel<sup>71</sup> : « Il y a des gens qui ne savent pas voir, et qui voyagent avec autant d'intelligence qu'un crustacé<sup>72</sup> ». Mais il n'y a pas de réelle contradiction : Pencroff admettrait peut-être que, sans l'ingénieur, lui et ses compagnons ne se hisseraient pas de beaucoup au-dessus des naufragés « profanes », et c'est la conscience d'avoir pour meneur un individu au savoir théorique et pratique presque illimité qui lui fait étendre la qualité de « super-Robinson » au groupe entier. Notons que la déclaration de Smith place l'entreprise humaine plutôt sous le signe de la symbiose et de la coopération que de la domination ou d'un rapport unilatéral à la nature. La même logique prévaut entre les colons et Nemo : ils devront d'abord effectuer « leur part » du travail, et l'influence surnaturelle de l'île ajoutera ensuite sa contribution. Sur ce plan, les deux « trains » narratifs cheminent déjà parallèlement l'un à l'autre. Chez S. Verne, le schéma initiatique réunit projet colonisateur et recherche du secret de l'île à travers le concept des niveaux ou des types d'initiation (« de puberté », « héroïque », « supérieure ») :

Dans le premier cas, un groupe de personnages, avec un chef, décide de partir vers l'Inconnu, le Mystère, et partant le Sacré. Il atteint [...] le but fixé, et il revient en principe vers la société profane, transformé. Ce schéma représente bien, en tout cas, ce que *veut accomplir* le voyageur, même si nous devons [...] nous interroger sur les résultats effectifs de cette entreprise. [...] Un autre canevas nous présente un héros dans sa lutte contre une force monstrueuse. En ce cas, [...] Verne semble hésiter à doter le Monstre d'une totale malfaisance<sup>73</sup>. [...] Enfin, le dernier type de roman présente la forme la plus achevée [...], où la révélation et le contact avec le Sacré se font dès cette vie. [Le] voyage devient secondaire : ce n'est qu'une marche d'approche, où le Hasard joue le plus grand rôle, et conduit le héros et son guide vers un lieu sacré – et isolé – qu'il s'attache à coloniser. Car tout en mettant prosaïquement en valeur [...] les ressources matérielles du lieu, les héros poursuivent leur propre perfectionnement, et cherchent à atteindre l'Enigme Suprême. On a évidemment reconnu là le canevas de *L'Île mystérieuse* (1874-1875)<sup>74</sup>.

---

<sup>70</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 151.

<sup>71</sup> Voir notre seconde analyse de *Grant*, où la remarque se retourne contre le géographe lui-même...

<sup>72</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 78-79.

<sup>73</sup> On pense bien entendu à l'ambiguïté morale de Nemo, Robur, etc.

<sup>74</sup> Simone Verne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 58 et p. 63. Pages séparées par un tableau de classification des *Voyages* par type d'initiation ; la discontinuité se situe après « les ressources matérielles du lieu ».

Le travail des colons dans l'île Lincoln est, de toute façon, démiurgique, et la divinité plus discrète, « sédimentaire » en quelque sorte, qui règne sur l'île pourrait donc ne représenter qu'une différence de degré plutôt que de forme<sup>75</sup> : demeurer prisonnier d'une île déserte, avec plus ou moins de compétences ou d'outils, et où l'on s'enlise de plus en plus dans les éléments primordiaux, transforme en dieu ou en singe, opposition à laquelle nous reviendrons. Les colons vont commencer « par le commencement », décrète Cyrus<sup>76</sup>, et le trope de la conception « à partir de rien » est reproduit ici dans sa variante « technologique » : les naufragés « ne possédaient même pas les outils nécessaires à faire les outils ». Il ne s'agit bien sûr que d'une approximation de la création ex nihilo : on pourrait dire que *la connotation passe par l'asymptote*, l'allusion à la création divine est indissociable du caractère partiel de cette création, par exemple lorsque l'ingénieur fabrique le premier couteau (deux, techniquement) de l'île Lincoln, non à partir de rien mais en « recyclant » les deux lames du collier de Top<sup>77</sup>. L'évolution (ou du moins le transformisme en général), qui, en ces années suivant immédiatement *L'Origine des espèces*, ne peut avoir été absente de l'esprit de Verne en contrepoint omniprésent à la création directe, existe entre parenthèses dans le texte : « ils ne se trouvaient même pas dans les conditions de la nature qui, “ayant le temps, économise l'effort”<sup>78</sup> ». Nous avons déjà noté des cas à la fois de fixisme et de transformisme géologiques (plutôt que biologiques) dans des romans de Verne, et *L'Île* est un roman où c'est

---

<sup>75</sup> « *L'Île mystérieuse* reprend l'histoire de Robinson Crusoe à trois degrés correspondant aux trois parties du roman [...] A leur tête se trouve l'ingénieur Cyrus Smith qui est plus que Robinson [...] Les naufragés de l'air réussissent donc trop bien ; ils n'ont plus envie de quitter l'île. [...] A l'opposé se situe Ayrton [...] Il est dans la même situation que Robinson, c'est-à-dire seul, et c'est à travers lui que J. Verne conteste son modèle. [...] Le contraste avec Cyrus Smith est d'autant plus frappant que l'ingénieur humanise de plus en plus l'île et même le singe Jup qu'il a recueilli, et que le narrateur souligne au contraire combien Ayrton ressemble à un singe (p. 350). Ayrton est un Robinson qui échoue. [Mais], si Cyrus Smith réussit trop bien et Ayrton pas assez, où est le vrai Robinson ? Il est, semble-t-il, celui qui donne son titre à la troisième partie de l'ouvrage, “Le secret de l'île”. [...] C'est Nemo le véritable Robinson, comme l'a déjà montré Pierre Macherey<sup>62</sup>, Nemo que les naufragés appellent d'abord le “génie de l'île” (p. 510), qu'ils se représentent ensuite comme une figure divine, qui s'identifie tant à l'île où il vit en solitaire que, après sa mort, elle disparaîtra à son tour.

Note 62 : MACHEREY, *Pour une théorie de la production littéraire*, op. cit., p. 265. » (Daniel Compère, *Approche de l'île...*, p. 86-87)

<sup>76</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 151-153.

<sup>77</sup> *Ibid.*, p. 154.

<sup>78</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 153. William Butcher a commenté ce passage dans *Verne's Journey to the Centre of the Self: Space and Time in the Voyages Extraordinaires* (Houndmills (Basingstoke), Palgrave Macmillan, 1990), au chapitre IV, “The Past is a Place”.

plutôt le second qui prévaut : à plusieurs reprises, ce n'est pas l'idée d'un relief qui aurait existé depuis la nuit des temps qui est évoquée, mais plutôt la transformation graduelle du paysage par les forces « neptuniennes et plutoniennes » ; nous avons évoqué ailleurs l'allusion à Gustav Bischof et au lent refroidissement du basalte.

Le travail démiurgique commence logiquement par « la construction d'un four, qui devait servir à la cuisson des diverses poteries indispensables pour les usages domestiques » (p. 160), et une fois de plus c'est l'ingéniosité humaine qui brise le cercle vicieux, ici le problème de la cuisson des briques argileuses qui doivent former le four : il se cuit lui-même, de par sa forme, et sert ensuite à cuire des poteries. Un « examen des forces en présence » est effectué à cet endroit du récit, dans lequel sont énumérées les aptitudes des colons. La qualité de « surhomme » est sous-entendue par la forme simple :

Il faut dire, d'ailleurs, que ces colons étaient des « hommes » dans la belle et puissante acception du mot. L'ingénieur Cyrus Smith ne pouvait être secondé par de plus intelligents compagnons, ni avec plus de dévouement et de zèle. [...] Il eût été véritablement difficile de réunir cinq hommes plus propres à lutter contre le sort, plus assurés d'en triompher<sup>79</sup>.

Si cette caractérisation suscite l'optimisme pour la micro-utopie de l'île Lincoln, elle trahit aussi *a contrario* le pessimisme de Jules Verne quant à la possibilité d'une société avancée et harmonieuse lorsque, par exemple, les participants ne possèdent pas de qualités exceptionnelles<sup>80</sup> – et donc, à n'importe quelle échelle dépassant le microcosme. De fait, la réplique de la colonie qui est créée à la fin du roman en Iowa a beau être plus importante que l'original (puisque les colons invitent d'autres à se joindre au domaine qu'ils ont acheté avec la fortune léguée par Nemo), rien n'indique qu'elle ait des effets considérables à l'échelle du monde ou même de cet Etat particulier, et l'on peut même douter qu'elle rivalise d'envergure,

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *Île*, ch. XIII, p. 153-154.

<sup>80</sup> « Ne nous leurrions donc pas, Jules Verne, dans sa vie consciente, dans les actes qui dépendent de sa volonté, est conservateur. Il regarde la vaine agitation humaine, avec un mépris que le Kaw-Djer\* exprimera assez bien, mais loin de se révolter contre lui, il prend ses distances [...] Nous nous trouvons donc en face d'un véritable conflit : inconsciemment, [Verne] aspire à un changement total de l'être, mais au niveau de la conscience « lucide », ou du moins qu'il croit telle, il constate que la vision scientifique des lois de l'Univers – qu'il a pour mission de vulgariser – aussi bien que le spectacle de la vaine agitation de notre civilisation, son impuissance à changer la vie, à établir une société juste, rendent impossible l'espoir d'une intégration heureuse de l'homme dans le monde. [...] Dans ces conditions, seules de petites communautés, très protégées, peuvent parvenir à se transformer assez pour reconquérir cette harmonie. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 723)

\* : Protagoniste du roman *Les Naufragés du Jonathan*.

comme utopie « continentale », avec Franceville, l'expérience du docteur Sarrasin en Oregon (*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*).

Le statut surhumain des colons semble aussi impliquer l'éradication des rivaux, ou du moins des menaces : plus d'une fois dans le récit, quand on rencontre un animal féroce ou ses traces, le reporter se promet de « purger l'île<sup>81</sup> » de ses fauves<sup>82</sup>. On sait toutefois que d'autre part, plusieurs romans verniens condamnent la chasse à outrance et prédisent l'extinction prochaine d'espèces, même si les carnassiers semblent exclus de ces considérations écologiques. On ne perçoit guère dans *L'Etoile du Sud* ou *Un capitaine de quinze ans* d'impératif de chasser les lions jusqu'à extinction ; il est donc possible que la motivation de Spilett d'éliminer tous les prédateurs soit moins par principe qu'un mélange de rage du chasseur à la Ned Land et de souci d'assurer la sécurité des naufragés dans le milieu restreint où ils se trouvent. Pencroff, remis de ses doutes du reste peu sérieux sur l'ingénieur, va jusqu'à lui réclamer des fusils, et l'on prend la mesure du soin pris par l'auteur de ne pas ignorer les limitations d'un savoir-faire sans base industrielle lorsque Cyrus en fait rabattre au marin – là où il aurait peut-être pu tenter la confection d'armes à feu simplistes comme l'arquebuse à mèche ou à rouet. Le texte offre en quelque sorte une opposition entre l'optimisme scientifique lucide et réaliste de l'ingénieur, et une sorte de réductionnisme poussé jusqu'à la naïveté de la part de Spilett, qui énumère les « ingrédients » composant un fusil<sup>83</sup>, sous-entendant que leur présence dans l'île suffit. « Oh ! répondit l'ingénieur, toutes ces substances, nous pourrions sans doute les trouver dans l'île, mais une arme à feu est un instrument délicat et qui nécessite des outils d'une grande précision » : Smith sait qu'une colonie aussi réduite que la sienne ne peut tout

---

<sup>81</sup> Par exemple :

« Ces bêtes-là ne nous céderont peut-être pas volontiers leur domaine ? dit Pencroff.

–Eh bien, répondit le reporter, qui avait déjà chassé le tigre aux Indes et le lion en Afrique, nous verrons à nous en débarrasser. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. X, p. 117)

« Gédéon Spilett et Harbert aperçurent un jour un animal qui ressemblait à un jaguar. Ce fauve, heureusement, ne les attaqua pas, car ils ne s'en seraient peut-être pas tirés sans quelque grave blessure. Mais dès qu'il aurait une arme sérieuse [...] Gédéon Spilett se promettait bien de faire aux bêtes féroces une guerre acharnée et d'en purger l'île. » (*Ibid.*, ch. XIII, p. 158-159)

<sup>82</sup> Principalement ou peut-être uniquement des jaguars. L'île Lincoln est plus éloignée de l'Amérique du Sud (habitat de ce félin) que de l'Océanie. Voir la notice de M.-H. Huet (*op. cit.*, p. 1142-1143) sur la diversité des vertébrés dans l'île, du point de vue biogéographique. Il faut garder à l'esprit, toutefois, que le *Robinson suisse* de Wyss – inspiration de Verne – porte encore plus loin l'in vraisemblance (éléphants dans l'île, etc.) ; l'île s'en est tenue globalement à la faune des deux continents qui encadrent l'océan où se déroule l'action.

<sup>83</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 173.

faire, du moins dans des délais raisonnables. A l'opposé, les procédés industriels ne demandant pas d'extrême précision ou la préexistence de toute une panoplie de machines-outils, etc., sont à sa portée, comme le travail du minerai de fer. Il déclare que pour cela, « nous commencerons par faire sur l'îlot la chasse au phoque », ce à quoi Pencroff répond « Il faut donc du phoque pour fabriquer du fer ?<sup>84</sup> » Les peaux de phoques doivent servir de soufflets de forge, mais par-delà les aspects concrets, la formulation souligne surtout les capacités démultipliées de l'homme grâce à l'aptitude à concevoir de longues *chaînes causales*. Les étapes intermédiaires entre « le phoque et le fer » créent, par l'ellipse, un effet d'« alchimie », qui fait donc de l'ingénieur un magicien.

On se rappelle l'opposition entre le problème du feu et celui, plus abstrait, du statut d'île ou de continent ; le point de vue de l'ingénieur ayant prévalu, la suite logique à l'escalade du mont Franklin consiste en un acte de *mesure* : en usant de méthodes primitives mais mathématiquement rigoureuses, Smith calcule la hauteur de la muraille qui représente la façade côtière du plateau de Grande-Vue, et en déduit les coordonnées de l'île (chapitres XIII-XIV). C'est donc une tentative de « strier l'espace lisse » de la nature, pour reprendre l'analyse<sup>85</sup> de B. Westphal, processus dont Verne commente d'ailleurs les excès possibles dans la partie australienne du *Capitaine Grant*<sup>86</sup>. Concrètement, et dans le prolongement de la logique

---

<sup>84</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 181.

<sup>85</sup> « Gilles Deleuze et Félix Guattari, ont distingué espace lisse et espace strié, soit espace hétérogène et espace homogène. L'espace homogène est soumis à des forces gravifiques [...] L'espace strié est alors l'espace qu'occupe l'appareil d'Etat. C'est l'espace [...] du policé, de la police, contre l'espace du *nomos*, qui est espace lisse. [...] « l'espace sédentaire est strié, par des murs, des clôtures et des chemins entre les clôtures [...] ». [...] Deleuze et Guattari ont procédé à un début d'inventaire des espaces lisses. Leur recensement étaye une approche thématologique de l'espace en littérature. Il y a la mer [...] Mais il y a aussi le calcul de la longitude, la saisie cartographique du désert, la cryologie. La mer est aussi un laboratoire ; « [...] la mer, archétype de l'espace lisse [...]. C'est d'abord sur la mer que l'espace lisse a été dompté, et qu'on a trouvé un modèle d'aménagement, d'imposition du strié, qui servira ailleurs ». L'espace lisse est en permanence menacé par le striage que s'emploie à lui appliquer toute société policée. Il faut à tout prix *métriser* l'espace lisse. » (Bertrand Westphal, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Les Editions de Minuit, 2007, p. 68-69)

<sup>86</sup> « Les Anglais ont tiré au cordeau les lignes conventionnelles qui séparent ces grandes provinces. [...] Ces colonies confinent rectangulairement l'une à l'autre et s'emboîtent comme les pièces d'une marqueterie. [...] Seules, les côtes, avec leurs sinuosités variées, leurs fjords, leurs baies, leurs caps, leurs estuaires, protestent au nom de la nature par leur irrégularité charmante. [Cet] aspect d'échiquier excitait toujours, et à bon droit, la verve de Jacques Paganel. Si l'Australie eût été française, très certainement les géographes français n'auraient pas poussé jusqu'à ce point la passion de l'équerre et du tire-ligne. » (*Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 427)

« ramifiée » qui dicte les solutions à adopter suivant la nature du lieu du naufrage, Smith veut connaître la distance des terres habitées les plus proches afin de juger de la possibilité d'un rapatriement – et, à plus long terme, de la jonction de la nouvelle colonie avec le reste de la civilisation. Dans un sens plus large, c'est le projet civilisateur, exigeant que soit connu le cadre spatial où l'homme s'insère et que sa survie et sa prospérité y soient garantis, qui se déploie dans ses phases les plus primaires dans l'espace miniature qu'est l'île mystérieuse<sup>87</sup>.

L'enchaînement rigoureux des travaux effectués par les colons<sup>88</sup>, outre sa sommation des périodes historiques, procède parfois d'une sorte de principe de continuité spatiale, ou logico-spatiale : nous avons vu comment les colons escaladent le volcan pour obtenir une vue panoramique de l'île, puis mesurent le plateau au pied du volcan (plateau au pied duquel se trouve leur première demeure, les Cheminées) pour calculer ses coordonnées. Or, une fois la résolution prise de rester au moins un certain temps sur l'île (parce que son isolation géographique signifie que le rapatriement demande la construction préalable d'un bateau de bonne dimension), la recherche de la « maison » (comme l'appelle plusieurs fois Pencroff) se fait entièrement au voisinage du plateau et de sa façade granitique. Ceci n'est pas vrai qu'au sens purement spatial (on commence par chercher quelque anfractuosité sur le littoral) mais procède bientôt d'une sorte de nécessité topographique : les neiges du mont Franklin *doivent* bien s'écouler quelque part et donc, probablement, creuser quelque cavité, puis, une fois le lac Grant découvert sur le plateau, le trop-plein du lac *doit* avoir cours en quelque point du plateau et l'on pourrait prendre pour abri les grottes que l'écoulement de l'eau a pu créer<sup>89</sup>. Cette démarche va entraîner les naufragés dans le premier segment de leur « voyage au centre de l'île », puisqu'elle leur fait d'abord découvrir la caverne de Granite-house, qui commence par le déversoir du lac creusant une galerie dans le plateau, jusqu'au fond de la caverne situé à

---

<sup>87</sup> Citons à ce propos Michel Serres : « Vous traversez l'espace banal de la géographie : le paysage. Mais l'explorateur est savant, il transporte avec lui du matériel de laboratoire. Il occupe la terre, il la mesure. Il la maîtrise et la métrise. [...] La triangulation étale son schéma sous les yeux du lecteur. Ce n'est plus un morceau de monde, c'est un lambeau d'encyclopédie. Le segment de méridien est partie du cycle savant. » (*Jouvences sur Jules Verne*, p. 73)

<sup>88</sup> « L' « Arrivée dans une île » correspond donc à l'expulsion de Vulcain, rejeté par les autres dieux comme les naufragés sont séparés de la société. Vulcain exerce donc son industrie dans son île comme les colons tentent d'y fonder une nouvelle société, en particulier en transformant l'île avec les actions que nous avons regroupées sous le code heuristique. [...] dans *L'Île mystérieuse* qui apparaît réellement comme le roman le plus riche en connotations, les colons connaissent une « période métallurgique [...] » Il est à remarquer aussi que leur chef se nomme Smith qui signifie en anglais “forgeron”. » (D. Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 131)

<sup>89</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 195-198.

peu de distance de la muraille côtière, et à des dizaines de mètres d'altitude. La fin de la recherche « de surface », qui va catalyser la partie « souterraine » de l'investigation, a lieu au bord du lac Grant :

Il reconnut qu'il existait un large trou ouvert à un pied seulement au-dessous de la surface des eaux. Ce trou, c'était l'orifice du déversoir vainement cherché jusqu'alors. [...] cet orifice, je le mettrai à découvert [...] En leur ouvrant une autre issue plus vaste que celle-ci [...]

[...] Eh bien, répondit Cyrus Smith, je le ferai sauter, ce granit, et les eaux, en s'échappant, baisseront de manière à découvrir cet orifice [...]

–Oui, ajouta le reporter, nous allons faire sauter l'île.

–Sauter l'île ! s'écria Pencroff.

–En partie, du moins ! [...] Employer les grands moyens, éventrer ce granit, créer une cascade, cela allait au marin !<sup>90</sup>

La future habitation des colons, qui est dans un certain sens une lointaine antichambre de la crypte Dakkar, a elle aussi la propriété d'avoir une entrée immergée. Smith entend sculpter le paysage, exploitant les principes d'écoulement de l'eau pour mettre à jour cet orifice jusqu'ici fermé au monde de la surface : l'orifice artificiel qu'il va percer abaissera le niveau du lac. L'ingénieur n'aurait pu creuser de lui-même une caverne dans le granit du littoral, mais il ambitionne bel et bien une victoire *locale* sur cette roche presque mythique des *Voyages extraordinaires* (voir surtout *VCT*) en appliquant son industrie de manière plus ponctuelle, tactique si l'on veut. Ces « grands moyens » qui plaisent à Pencroff renvoient sans doute à ceux employés par Paganel dans la 3<sup>e</sup> partie du *Capitaine Grant*, encore une fois par l'intervention *ciblée* qui permet de déclencher une éruption (ch. XV). Le texte revient alors à la « chimie pratique », l'ingénieur cherchant le moyen de fabriquer des explosifs à partir des substances naturelles. Verne a beau jeu de placer son héros dans un « cercle vicieux » savamment orchestré, « dont il ne fût jamais sorti<sup>91</sup> », qui souligne l'importance de l'acide azotique aux procédés industriels, puis l'en libère par la trouvaille du salpêtre, ce qui en fait une énième variante de la prétérite vernienne<sup>92</sup>. Il joue aussi sur les deux ingrédients, sel de nitrite (salpêtre) et glycérine que tente de se procurer Cyrus, de façon à donner un bel impact à la révélation finale de la substance obtenue : « Voilà de la nitro-glycérine ! » (p. 211) Il s'ensuit l'une de ces scènes de mise à feu verniennes, de certaines façons similaire à celle qui

---

<sup>90</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 205-206.

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>92</sup> Il ne s'agit pas littéralement ici d'annoncer que l'on n'évoquera pas telle chose puis immédiatement d'en parler. Plus subtilement, le texte instruit le lecteur du problème puis « lâche » une solution qui l'aurait éludé dès l'abord, rendant la relation du cercle vicieux superflue a posteriori.

marque la dernière phase du *Voyage au centre de la terre*, mais qui correspond pour une fois à un « cataclysme » qui ne s'étend pas en-dehors des limites prévues par l'homme – parce que le temps des fins apocalyptiques n'est pas encore arrivé :

La fibre devait brûler pendant vingt-cinq minutes [...] une explosion, dont on ne saurait donner l'idée, retentit. Il sembla que toute l'île tremblait sur sa base. Une gerbe de pierres se projeta dans les airs comme si elle eût été vomie par un volcan. [...] Les colons [...] furent renversés. [...] Le cadre de granit était fendu sur une large place ! Un cours rapide d'eau s'en échappait, courait en écumant à travers le plateau, en atteignant la crête, et se précipitait d'une hauteur de trois cents pieds sur la grève !<sup>93</sup>

Nous avons évoqué dans notre étude de *Mathias Sandorf* l'idée de « répétition générale » qui précède un évènement à venir, cas particulier des « fractales verniennes » si l'on veut. L'explosion causée par Cyrus Smith constitue à notre sens un présage de même nature et à échelle réduite du cataclysme qui mettra fin à l'île Lincoln. Les colons causent une explosion qui change en partie la structure de l'île ; trois ans plus tard, l'île entière se désintègre, et de plus, à la cascade qui se déverse sur la grève répondra alors le fleuve de lave<sup>94</sup> qui en fera de même<sup>95</sup> après submersion du plateau par les flammes. Une sorte de corollaire aux cataclysmes déclenchés par l'homme que la nature amplifie ensuite à des dimensions inattendues (effets de la détonation de la Columbiad, effet du pyroxyle de Lidenbrock...) serait donc que les désastres naturels sans catalyseur humain dépassent eux aussi la démiurgie humaine, même si, reconnaît Cyrus Smith, cet état des choses peut ne pas être définitif, puisque la nitroglycérine elle-même pourrait détruire le globe : « ce n'est qu'une question de quantité », dit-il<sup>96</sup>.

Les colons découvrent donc « Granite-house » au fond de la galerie creusée par les eaux depuis l'orifice du déversoir du lac Grant, et à l'intérieur de ce moule à l'irrégularité naturelle,

---

<sup>93</sup> *L'Île mystérieuse*, ch. XVII, p. 215.

<sup>94</sup> Citons à ce propos S. Vierne : « Ainsi, le décor dans lequel et par lequel se déroulent les épreuves, est marqué de l'ambivalence de chacun des éléments, mais des dominantes se dégagent. [...] Les autres éléments ont tendance à s'ordonner en composition avec la terre, réservant leur face maléfique à leur utilisation isolée. Le feu ou l'eau détruisent en général lorsqu'ils sont traités comme des forces pures, même s'il s'agit souvent, en fait, de la destruction des Monstres ou des ennemis des héros. [...] Cette dominante chthonienne [...] a une autre valeur. La terre est, en général, rêvée avec plus de complaisance que les autres éléments. Elle contribue même à euphémiser certains d'entre eux : le feu, comme chaleur maternelle de la terre, est bénéfique ; l'eau, enfermée dans les grottes, l'eau *souterraine*, est elle aussi heureuse. » (*Op. cit.*, p. 571)

Ce constat, tout en dégageant à notre sens un motif réel des *Voyages*, n'y est pas universel : par exemple l'union du feu et de l'eau est désastreuse (pour la terre) dans *L'Île mystérieuse*, et le feu pris isolément n'est pas nécessairement dangereux, notamment dans *VCT*.

<sup>95</sup> *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIX, p. 796.

<sup>96</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 217.

ils « strient » cet espace lisse de Deleuze et Guattari, créant « ce que Walter Benjamin a appelé “l’homme meublé”<sup>97</sup> », par le cloisonnement à l’aide de briques (p. 231), et autres aménagements. Le processus ne va pas jusqu’à effacer le troglodytisme, toutefois, et pas plus que dans la cité souterraine de Coal-City (*Les Indes noires*) ou la « ruche » d’*Hector Servadac*, il ne semble pas que l’effet soit d’éclipser le relief naturel, mais davantage d’une insertion heureuse. L’acte en apparence destructeur de l’usage de la nitroglycérine aboutit à la « construction » d’une demeure bien plus sûre que les Cheminées, et la combinaison des deux assure à l’ingénieur la vénération du marin :

Sa foi dans l’ingénieur était absolue. Rien n’eût pu la troubler. Il le croyait capable de tout entreprendre et de réussir à tout. [...] Tout lui paraissait facile, Cyrus Smith aidant, et tout se ferait en son temps. Il rêvait [...] de chemins de fer, oui, de chemins de fer ! dont le réseau couvrirait certainement un jour l’île Lincoln<sup>98</sup>.

Le niveau technologique de l’époque des naufragés dans leur pays natal constitue donc l’asymptote dont doit s’approcher leur projet civilisateur. Si Verne entend détruire cet espoir à la fin du roman, il crée aussi d’autres discordances à plus petite échelle entre l’optimisme des colons – surtout de Pencroff – et les événements ultérieurs. Ainsi, Pencroff voit son île avec une sorte de « finalisme » (« Pourquoi serions-nous malades, puisqu’il n’y a pas de médecins dans l’île ?<sup>99</sup> »), où l’effet désirable ou indésirable (plutôt que la cause) dicte les propriétés de l’environnement, mais près de trois ans plus tard, Harbert tombera bel et bien malade, et manquera d’y laisser la vie. Pour l’heure, l’île se conforme à peu près au point de vue du marin, et l’extrême diversité de ses productions permet aux colons de varier leur quotidien et entre autres de compenser en partie l’absence de pain, dont Verne énumère les substituts possibles. Toutefois, l’adage « aide-toi et le ciel t’aidera », qui revient sous diverses formes partout dans le roman, ne tarde pas à se réaliser :

Cependant la Providence devait, en cette circonstance, venir directement en aide aux colons, dans une proportion infinitésimale, il est vrai, mais enfin Cyrus Smith, avec toute son intelligence, toute son ingéniosité, n’aurait jamais pu produire ce que, par le plus grand hasard, Harbert trouva un jour dans la doublure de sa veste [...]

« Ainsi, Harbert, ajouta l’ingénieur, tu as fait là une découverte d’une importance extrême pour nous. Tout, mes amis, tout peut nous servir dans les conditions où nous sommes<sup>100</sup> [...] »

---

<sup>97</sup> Clément Lévy, Bertrand Westphal (dirs.), *Géocritique : état des lieux*, p. 52.

<sup>98</sup> Jules Verne, *L’Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 232.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 236.

<sup>100</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 246-249.

Dans des circonstances similaires à l'unique allumette, Harbert trouve un grain de blé, et comme Pencroff, qui parle pour le profane, ne fait pas grand cas de la trouvaille, il reçoit de Cyrus Smith une de ces démonstrations chiffrées dont les échanges entre Michel Ardan et Barbicane ou Nicholl dans *Autour de la Lune* sont le prototype dans les *Voyages*. On peut y voir la démonstration que l'intuition non assistée par la connaissance et les mathématiques peut mener à de graves erreurs de jugement. Le statut de « divinité de second ordre » de l'ingénieur est aussi réaffirmé, puisque là encore le texte martèle l'impossibilité de recréer « à partir de rien » ce que peut lui offrir un unique grain de blé. En termes de voix rivales dans le texte et du sens que l'on peut leur donner, l'effet de la confiance de Pencroff en Cyrus Smith est donc constamment tempéré<sup>101</sup> par ces scènes. La dernière phrase souligne à la fois le dénuement initial des naufragés, qui rend presque tout objet utile, et l'aptitude d'individus industriels à tirer bénéfice des ressources les plus infinitésimales : deux montres pour allumer du feu, le collier d'un chien pour faire deux couteaux, etc. Ceci peut d'ailleurs justifier que Verne se permette un qualificatif familier, « débrouillard<sup>102</sup> », lorsqu'il décrit Smith au début du roman, alors que ce registre est d'habitude réservé à la description et aux répliques de personnages moins graves. L'ingéniosité sous la forme de longues chaînes causales, ou par l'usage du maillon intermédiaire permettant de sortir d'apparentes impasses, revient bientôt avec la découverte des culpeux<sup>103</sup>. Elle coïncide curieusement avec l'arrivée à la « pointe de l'Epave » (p. 254), notée à la même page, mais qui nomme ainsi anachroniquement ce promontoire, qui, du point de vue des naufragés, ne recevra cette appellation que plus tard, et pour cause. Verne pense peut-être déjà aux événements ultérieurs, puisqu'il s'agit ici de la première sortie au marais des Tadornes, où, peut-être, dira plus tard le texte, Harbert contracte le germe de sa fièvre pernicieuse. Pencroff se plaint de ce que les culpeux ne sont d'aucune

---

<sup>101</sup> D. Compère parle ainsi de l'« adoption d'une narration distanciée qui amène un jeu avec les conventions du récit ; travail sur le langage qui laisse entendre dans le texte une polyphonie de voix diverses, parti-pris d'un style précis, objectif ; réflexion sur l'écriture posée dans le texte de manière plus ou moins explicite. Bref une œuvre multiforme qui s'apparente à la famille des romans réflexifs où l'on rencontre également *Bouvard et Pécuchet* de Flaubert, *Les Faux-Monnayeurs* d'André Gide, *Les Enfants du limon* de Raymond Queneau, *L'Emploi du temps* de Michel Butor, *La Jalousie* d'Alain Robbe-Grillet, *La Vie mode d'emploi* de Georges Perec, *La Belle Hortense* de Jacques Roubaud, etc. » (*Jules Verne écrivain*, p. 8-9) Le sens est ici un peu différent, mais Compère a aussi noté la variété des positions idéologiques que l'on trouve dans les romans verniens, et la contestation mutuelle qui en résulte, rendant moins évidente l'opinion de l'auteur, si même elle y figure explicitement.

<sup>102</sup> Jules Verne, *Île*, ch. II, p. 17.

<sup>103</sup> C'est le renard de Magellan ou « culpeo ».

utilité (ils se font prendre par ses trappes, où il espérait trouver meilleur gibier), et pour une fois, ce n'est pas Cyrus, mais Spilett qui répond judicieusement :

– Mais si, dit Gédéon Spilett. [Ces bêtes] sont bonnes à quelque chose !

– Et à quoi donc ?

– À faire des appâts pour en attirer d'autres ! »<sup>104</sup>

On pense aux « outils pour faire les outils », et de plus, comme les renards servent finalement à attraper des pécaris, ceci amorce à son tour l'incident prochain du grain de plomb, qui lance la seconde partie du roman. Premier d'une sorte de sous-ensemble de « faits inexplicables » qui ont la particularité d'interpeller tous les colons plutôt que de rester à peu près entre Smith et Spilett, et qui induisent une nouvelle résolution d'explorer plus entièrement l'île : dans ce premier cas, on construit une pirogue qui doit permettre « soit de remonter la rivière, soit au besoin de contourner la côte<sup>105</sup> ». Le test de la pirogue aura pour principal résultat la découverte de la caisse à outils de Nemo, ainsi qu'un complément de description topographique de ces parages de l'île. Verne contraste l'irrégularité de la rocaille de la Pointe de l'Epave avec la courtine du plateau de Grande-Vue – tous deux granitiques – ; il en résulte une sorte de rupture, que confirment les remarques du texte sur l'aspect sauvage de l'est de l'île par rapport à la fertilité du plateau et des « bois du Jacamar ». La pointe rompt avec le plateau voisin et reproduit la topographie du bout de la péninsule où elle se trouve « emmanchée » (elle « [figure] le bras d'un géant qui serait sorti d'une manche de verdure »), et en effet, tout comme il s'y trouve des granits « capricieusement distribués<sup>106</sup> », le cap Griffé situé plus loin est bordé par des « roches noirâtres [qui] s'accumulaient dans un pittoresque désordre<sup>107</sup> ». Si l'on y ajoute le tracé de la carte donnée par Verne, l'idée d'un rapport « fractal » entre le cap principal et la pointe (« pouce » de la presqu'île) devient assez irrésistible, avec leur orientation et courbure identiques ; d'ailleurs la mention « roches de granit » est répétée aux deux points de la carte. Si l'île Lincoln représente un animal préhistorique ou fantastique, le cap Griffé serait l'extrémité d'une aile membraneuse (figurée par les marais, dépourvus de relief), et la pointe de l'Epave l'un des doigts qui soutiennent la membrane, évoquant une chauve-souris ou encore un ptérodactyle, nommé plusieurs fois dans le *Voyage au centre de la terre...*

---

<sup>104</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. XXII, p. 263.

<sup>105</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 280.

<sup>106</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 293.

<sup>107</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 333.

Le pic de la phase ascendante du roman ne se signale pas par un indice précis, mais nous pouvons l'identifier ici par la fabrication du pyroxyle, l'ascenseur hydraulique, la troisième remarque « à la Pangloss » de Pencroff, et paradoxalement la domestication des onaggas. Cette dernière ne correspond certes pas à un summum de technologie, mais elle a lieu peu après une nouvelle demande du marin de « construire un chariot à vapeur, ou même une locomotive<sup>108</sup> », et les animaux de trait doivent y suppléer. A Harbert qui identifie les bêtes par leur nom correct, Pencroff répond « ce sont des “moteurs”, comme dirait M. Smith », ce qui achève l'identification de l'animal à la machine moderne<sup>109</sup>. Verne n'a pas l'intention de faire durer sa colonie et ne peut donc, comme l'île Antékirtta de Mathias Sandorf, lui donner des *Electrics* ou autres moyens de transport moderne ; il faut donc sur ce plan se contenter de la métaphore.

La question des munitions limitées de la caisse et de la nécessité de les remplacer survient après le passage à la nouvelle année, 1866, symboliquement propice pour l'ajout d'une invention moderne à la panoplie des naufragés (le fulmicoton est inventé vers 1846 et des années se passent avant que des méthodes sûres de fabrication soient développées). Ni les explications détaillées du procédé employé par l'ingénieur ni l'éternel acide azotique ne manquent ; Verne va jusqu'à employer l'expression éminemment chimique « attaquer ». Ironiquement, l'ingénieur choisit le pyroxyle parce que fabriquer de la poudre serait plus difficile : le roman confirme encore une fois comment l'ordre chronologique des inventions ne reflète pas toujours leur complexité, d'où les progrès en quelque sorte non linéaires des colons de l'île Lincoln.

L'installation des colons dans Granite-house s'est faite grâce à l'usage de l'eau comme indicateur, et il est donc logique que l'on tente de l'employer aussi comme moteur. Le déversoir est initialement obstrué sauf « une petite saignée » qui fournit l'eau quotidienne à la grotte, et que l'on augmente ensuite pour créer une chute qui s'écoule dans le puits interne<sup>110</sup>, et Smith relie mécaniquement la chute à la sortie de la grotte – loin au-dessus de la grève – pour faire fonctionner un ascenseur, ce qui facilite le hissage de charges. La prouesse peut paraître peu crédible mais il faut penser à divers mécanismes comparables ayant existé même

---

<sup>108</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 370.

<sup>109</sup> Manque de réalisme de la domestication mis à part, il est intéressant de noter l'emphase que place Verne sur le caractère peu brutal du processus (ce qui contraste avec le *Robinson suisse*) ; il décrit aussi la détresse des deux animaux lorsque les grands bois ne leur sont plus accessibles après clôture du plateau (*op. cit.*, p. 371). Nous pensons donc que le terme « moteurs » relève plus des habitudes constantes verniennes que d'une réelle dérision vis-à-vis des bêtes.

<sup>110</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 390.

avant le Moyen-âge, roue à aubes, vis d'Archimède, etc. Un peu comme les onaggas, l'ascenseur est introduit, au connoté du moins, comme alternative à la machine à vapeur<sup>111</sup>, qui semble devoir toujours éluder le désir de Pencroff. C'est peut-être la peur de l'épuisement global du charbon qui motive ici l'auteur, puisqu'il l'évoquera deux chapitres plus loin. Ceci n'empêche pas le marin de demander à l'ingénieur s'il croit à l'existence d'« îles à naufragés », créées « spécialement pour qu'on y fasse convenablement naufrage, et sur lesquelles de pauvres diables puissent toujours se tirer d'affaire ! ». Donc, même en ayant « toujours été agacé par les facilités que Defoe, et ses imitateurs, accordent à leurs naufragés<sup>112</sup> », Verne reconnaît que son île est quelque peu « sur mesure ». Il est possible que pour l'auteur, recréer la civilisation dans un milieu (insulaire) aussi favorable que les meilleures portions d'un continent<sup>113</sup> vaut mieux que de se faire pratiquement donner des fragments de civilisation (via l'épave d'un navire, comme pour les autres robinsons) dans un milieu plus hostile : il y a moins « tricherie » selon lui, peut-on supposer. Dans la moralité de Verne, il n'est peut-être pas indifférent que Pencroff ait déjà une telle estime de son île *peu avant* que l'on y trouve le tabac qu'il aime tant (p. 403) : de même que les colons doivent « s'aider eux-mêmes » avant de recevoir l'aide de la providence ou de Nemo, leur gratitude vient d'abord et la satisfaction de leurs tous derniers désirs ensuite. La confluence des deux fait qu'« Ainsi

---

<sup>111</sup> « – Certes, monsieur Cyrus. Après nous être donné le nécessaire, pensons un peu au confortable. Pour les personnes, ce sera du luxe, si vous voulez ; mais pour les choses, c'est indispensable ! Ce n'est pas déjà si commode de grimper à une longue échelle, quand on est lourdement chargé !

– Eh bien, Pencroff, nous allons essayer de vous contenter, répondit Cyrus Smith.

– Mais vous n'avez pas de machine à votre disposition.

– Nous en ferons.

– Une machine à vapeur ?

– Non, une machine à eau. » (Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 389)

<sup>112</sup> Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 195.

<sup>113</sup> « – Vous démontrez dans *Eloge des frontières que les îles ont une position particulière quant à la question des territoires. Chez Jules Verne, le rôle de ces lieux isolés, par la mer ou, sur les continents, par le relief et la végétation, sert de métaphore à l'aventure humaine, c'est constant dans son œuvre. Comment analysez-vous le phénomène ?*

– Les utopies, qui sont étymologiquement des non-lieux, ont un tropisme insulaire du fait que les îles permettent de ne pas poser la question de la frontière. Les frontières y sont données, elles ne sont ni à conquérir ni à inventer. Là, vous recevez en cadeau un espace étanche qui vous permet de vous passer d'armée et de police, constituer un territoire sans introduire un principe de démarcation qui, en soi, est toujours arbitraire et violent. » (Régis Debray, Jean-Paul Dekiss, *Jules Verne aujourd'hui*, p. 332)

donc, tout réussissait<sup>114</sup> », et les colons « vivaient de cette existence heureuse [...] Mais qui pourrait se flatter d'avoir jamais fixé la fortune et d'être à l'abri de ses revers !<sup>115</sup> ». Ceci peut correspondre au point culminant de la courbe des « Naufragés de l'air », puisqu'il est immédiatement suivi d'un avertissement contre la possibilité d'une chute. La satisfaction de la colonie est tempérée par l'humeur soucieuse de l'ingénieur, qui « écoutait ses compagnons plus souvent qu'il ne parlait [...] mais, toujours et partout, il songeait à ces faits inexplicables, à cette étrange énigme dont le secret lui échappait encore ! » (p. 384). Les mystères de l'île représentent une incomplétude qui frustre le projet de clôture des savoirs en même temps que le projet civilisateur, un peu comme l'anomalie du périhélie de Mercure laisse perplexe le physicien du XIX<sup>e</sup> siècle, qui n'arrive pas à l'expliquer via la mécanique classique. Une fraction peut-être peu considérable, mais persistante, des causalités qui interviennent dans la vie des colons sur l'île, résiste à l'ingéniosité du savant.

Quoi qu'il en soit, la fin de la phase ascendante ne déclenche pas immédiatement le déclin : *L'Île mystérieuse* n'a peut-être pas de phase « Horizontale » dans le sens d'une stagnation de l'entreprise des héros, mais elle en a une pour ce qui est de l'investigation du mystère de l'île, ainsi que le « plateau » relatif de l'avancement technologique et de la prospérité de la colonie. C'est la partie intitulée « L'Abandonné », où les efforts des naufragés se tournent quelque peu vers le monde extérieur. D'une part, le planisphère trouvé dans la caisse de Nemo suscite l'intérêt pour l'île Tabor, et plus tard le sauvetage d'Ayrton (ou son rapatriement « fractal », puisqu'il rejoint d'abord leur microcosme de civilisation, avant de retrouver à la fin du roman le macrocosme) ; d'autre part, au onzième chapitre, on assiste à « la première tentative faite par les colons pour communiquer avec leurs semblables » (p. 417). Harbert attrape un albatros, et Spilett, avant de le libérer, attache une notice pour le *New York Herald* au cou de l'animal. Verne ne cache pas son admiration pour le grand oiseau et ses qualités de migrateur. Comme l'évènement n'a pas de suite, on peut se demander sa fonction dans le texte, s'il y en a une par-delà le réalisme et le souci d'exhaustivité dans les mesures prises par les colons pour se rapatrier<sup>116</sup>. Un discret hommage à Baudelaire est possible. Mais l'on sait aussi que Verne a lu la version des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* traduite par Baudelaire, et ceci peut

---

<sup>114</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 383.

<sup>115</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 395.

<sup>116</sup> Curieusement, à peu près dans la même partie du roman, une sorte de réciproque de cet évènement se produit : une baleine portant un harpon des marins du Vineyard est repérée lors de son échouement à l'île Lincoln (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 408).

suggérer une autre connexion : l'oiseau géant au message jamais compris, *tékéli-li*, et l'oiseau géant portant un message qui ne sera pas lu, tous deux planant sur les mers australes. Ceci est d'autant plus plausible que l'albatros est évoqué à nouveau, quand trois des naufragés parcourent la mer sur une embarcation fragile (un peu comme le canot de Pym et Peters) à la recherche de l'île Tabor :

Quant à cette mer que l'embarcation parcourait alors, elle était absolument déserte. Parfois, quelque grand oiseau, albatros ou frégate, passait à portée de fusil, et Gédéon Spilett se demandait si ce n'était pas à l'un de ces puissants volateurs qu'il avait confié sa dernière chronique adressée au *New York Herald*<sup>117</sup>.

Le lien semble ténu, mais la scène n'est pas totalement exempte d'un certain fantastique : le caractère désert de l'océan est réitéré plus d'une fois, et Pencroff demande plaisamment si les deux autres « [prennent leur] bateau pour une épave et [leurs] personnes pour des marsouins ». Verne joue à la fois sur le bateau et le groupe humain comme microcosmes de la civilisation et contestant donc le statut « inhabité » d'une terre ou d'une mer, et sur l'assimilation par l'animal marin ; et aussi, peut-être, sur l'indissociabilité du présent – avec un bateau ou une île intacts – et du futur – bateau et île détruits.

La prospérité des colons les amène aussi à s'interroger sur la viabilité de la civilisation à long terme : l'épuisement du charbon, qui, pense Cyrus, pourrait être remplacé par l'électrolyse de l'eau, autrement dit par la « pile à combustible » employant l'hydrogène pour le stockage de l'énergie et l'oxygène pour la libérer. Un certain déterminisme technologique est proposé, étayé par l'observation véridique de la simultanéité de bon nombre de découvertes<sup>118</sup>. Au passage, le texte admet toutefois un cercle vicieux : l'eau peut fournir de l'énergie une fois décomposée, mais sa décomposition consomme elle-même beaucoup d'énergie, et Cyrus espère circulairement que l'électricité « qui sera devenue une force puissante et maniable » palliera ce problème énergétique. Cent cinquante ans plus tard, on propose l'électrolyse et le dessalage de l'eau de mer à l'aide de l'énergie nucléaire, mais tout comme cette énergie n'a pas été prédite par Verne comme « moteur » du *Nautilus* (on n'y fait allusion que bien plus tard dans certaines adaptations cinéma de *Vingt mille lieues*), l'écrivain ne possède pas de « joker », selon les termes de Ch. Chelebourg – autre que l'électricité comme promesse en elle-même –, et ne peut qu'espérer que l'avenir fournira la solution.

---

<sup>117</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 449.

<sup>118</sup> « Oui, mais l'eau décomposée en ses éléments constitutifs, répondit Cyrus Smith, et décomposée, sans doute, par l'électricité, qui sera devenue alors une force puissante et maniable, car toutes les grandes découvertes, par une loi inexplicable, semblent concorder et se compléter au même moment » (*Ibid.*, ch. XI, p. 422).

La discussion et les spéculations de l'ingénieur, survenues lors d'une veillée hivernale « bien éclairée de bougies, bien chauffée de houille », sont suivies par une sorte de sursis symbolique : cet hiver-là dans l'île Lincoln s'avère moins froid que le précédent, et exige donc une moindre consommation de combustible. En contrepartie – ce qui est logique chez Verne, qui dans ses romans voit plutôt le froid extrême comme tolérable voire bénéfique, quand il n'est pas exacerbé par le vent –, la saison est « [troublée] par les tempêtes et les coups de vent ». Là encore revient le thème du raz de marée qui semble vouloir engloutir l'île. M.-H. Huet a commenté le passage :

Dans [*Aventures du capitaine Hatteras*], Verne avait expliqué l'une des causes de la fascination qu'exerçait le pôle Nord en faisant [dire] au docteur Clawbonny que le lieu était « le seul point du globe immobile pendant que tous les autres points tournent avec une extrême rapidité ». L'île Lincoln, « située dans les parages les plus mauvais du Pacifique », partage [cette] immobilité : « Il semblait vraiment qu'elle formât le point central de vastes cyclones, qui la fouettaient comme fait le fouet de la toupie. Seulement, ici, c'était la toupie qui était immobile, et le fouet qui tournait. » L'immobilité de l'île battue par l'« impuissante fureur de l'Océan » l'assimile directement au pôle, ce point autour duquel tournent tous les autres. L'île est ce sommet immobile, partiellement conquis, et pourtant promis à la destruction<sup>119</sup>.

L'île est donc un pôle, où les héros sont déjà arrivés dès le début du roman, ou presque, et passent le reste du roman à atteindre le centre au sens plus strict, mathématique, comme Hatteras ne s'est pas contenté d'atteindre le pôle nord à un mille près et cherche à se rapprocher encore. On peut d'ailleurs comparer le caractère giboyeux de l'île Lincoln à celui des pôles tels qu'ils sont représentés dans *Hatteras* et *Vingt mille lieues*. Ce « pôle excentré », centre arbitraire de cercles qui ne sont pas les parallèles terrestres conventionnels, rappelle l'île Julia dans *Maître Antifer*, où le trésor du pacha est caché en un centre choisi par l'auteur du testament et non pas déterminé par la géographie.

La fin de l'hiver est marquée par l'attaque des culpeux, qui tentent d'envahir le plateau de Grande-Vue, et auxquels les colons résistent à la façon des Grecs à Thermopyles, en interposant leurs forces inférieures sur un front étroit qui réduit le désavantage numérique<sup>120</sup>. L'orang-outan Jup, capturé lors de l'incident de l'invasion de Granite-house par les singes et « domestiqué », est d'une certaine façon le héros du combat (p. 432), et, une fois les renards repoussés, Verne raconte sa guérison dans un degré de détail qui trouvera son écho dans la convalescence d'Harbert, un an et demi plus tard – la « répétition » un peu comique puis l'évènement principal qui faillit tourner au tragique. Verne ne peut s'empêcher d'humaniser

---

<sup>119</sup> Marie-Hélène Huet, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, notice de l'Île, p. 1140.

<sup>120</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 431.

Jup<sup>121</sup>, sans aller jusqu'à évoquer directement une parenté avec l'homme – dont il se déclarera sceptique dans *Le Village aérien* –, et ses circonlocutions rappellent somme toute les idées du Comte de Buffon, qui a commenté abondamment les similarités entre les humains et les grands singes sans adopter pleinement le transformisme (ce que ne fera pas non plus Cuvier, que Verne nomme fréquemment dans les *Voyages*).

C'est plutôt un homme transformé en bête que les colons arriveront pleinement à humaniser, Ayrton, dont la situation est connue de Nemo, qui, parce qu'il ne peut savoir que Lord Glenarvan a promis de revenir ou parce qu'il juge l'ancien convict suffisamment puni, informe les colons de l'existence d'un « naufragé » sur l'île Tabor. Une fois secouru, Ayrton peine, toutefois, à s'autoriser à réintégrer l'humanité – même après le retour de sa raison –, et il se consigne à une position intermédiaire, en ne vivant pas à Granite-house mais au corral où les colons gardent leur troupeau de mouflons, sur le versant sud-est du mont Franklin et à plusieurs milles du plateau. En partie pour surveiller l'île au cas où de nouveaux « phénomènes inexplicables » surviendraient, en partie pour maintenir un lien plus direct avec l'« Abandonné », Cyrus Smith entend relier le corral et la caverne par le moyen du télégraphe. Et comme pour les allumettes (« Chimiques ? » demande Pencroff, « Chimiques ! », lui répond l'ingénieur<sup>122</sup>), c'est un télégraphe « électrique ! » qu'il a bien l'intention d'établir<sup>123</sup>. Là encore Verne décrit dans le détail la fabrication des composants de l'appareil, et tout particulièrement des piles électriques. Nous n'en retiendrons ici qu'une gemme unique, qui incarne le didactisme vernien : « Aux deux stations, le fil s'enroulait sur un électro-aimant, c'est-à-dire sur un morceau de fer doux entouré d'un fil » (p. 518). Tout l'effet réside dans le terme technique qui impressionne sans doute les lecteurs jeunes de Verne, suivi immédiatement par l'explication prosaïque qui en démystifie le jargon : un électroaimant n'est « que » ceci et cela, les merveilles de la technologie sont compréhensibles et reproductibles par l'application concertée de principes somme toute simples.

Il reste à opérer le raccordement entre les colons eux-mêmes et le monde civilisé, qui permettra par la même occasion la seconde phase du retour d'Ayrton à l'humanité, et l'on considère deux moyens possibles<sup>124</sup> : construire un navire de plus fort tonnage que le sloop le *Bonadventure*, ou déposer une notice à l'île Tabor informant Glenarvan, lorsqu'il reviendra

---

<sup>121</sup> « Quel malheur qu'il soit muet de naissance ! », dira Nab lorsque le singe apprend à fumer (*Ibid.*, p. 437).

<sup>122</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 104.

<sup>123</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 514.

<sup>124</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 526-527.

rapatrier Ayrton, de l'existence de l'île Lincoln. Le second projet est remis au printemps (septembre à novembre dans l'hémisphère sud), mais à ce moment-là arriveront les pirates ; la suggestion est rappelée au chapitre XIII de la 3<sup>e</sup> partie, et cette fois ce n'est pas la mauvaise saison mais les pirates eux-mêmes qui empêchent l'expédition : le voilier des colons est détruit par leur faute (p. 702). Un peu comme il détruit en deux temps le navire l'*Halbrane* dans *Le Sphinx des glaces*, Jules Verne diffère et « sabote » les efforts des colons pour se rapatrier (il en fera de même pour le second navire qu'ils construisent), de manière à orchestrer la phase de Chute où tous les moyens leur seront retirés. Malgré la fixité de l'île Lincoln, on perçoit nettement des échos de « *Mobilis in mobili* » dans la description de cet isolement. Les naufragés du *Sphinx* sont sur un bateau échoué sur un iceberg à la dérive, tandis que Cyrus et ses compagnons, depuis « Deux ans déjà ! », sont « perdus sur cette île, aussi bien que s'ils eussent été sur quelque infime astéroïde du monde solaire !<sup>125</sup> » Il s'agit d'une double allusion prospective à *Hector Servadac*, où les personnages sont bel et bien emportés, pendant deux ans, par une comète à travers le système solaire, et ne reçoivent que les messages énigmatiques du savant caché sur *leur* astre, non des nouvelles de la Terre.

La troisième partie du roman, « Le Secret de l'île », est déclenchée par l'arrivée d'un navire pirate, un peu comme dans le *Robinson* de Defoe, mais qui ne permettra pas le rapatriement des naufragés. Les pirates en eux-mêmes dérivent plutôt des événements des *Enfants du capitaine Grant* que de *Vingt mille lieues sous les mers*, et n'ont à première vue pas grand-chose à voir avec le « secret » de l'île. Mais leur irruption constitue un tournant dans les circonstances où évoluent les colons (on pense encore une fois à la comparaison des « éléments naturels » et de « la perversité des hommes » chez Verne, notée dans notre étude de *Robur*), qui deviennent si fâcheuses que le dévoilement du secret de l'île va devenir nécessaire. Et en effet, le danger arrive, et la divinité protectrice de l'île se meurt. Harbert se demande « Ne serait-ce pas le *Duncan* ? », le navire de Glenarvan venu secourir Ayrton (à l'île Tabor) et qui aurait par hasard repéré cette seconde île. Le principe d'inversion maligne des espoirs prévaut ici : c'est bien un navire lié à l'histoire d'Ayrton, mais au lieu de celui apportant le salut, c'est un navire apportant la destruction. Les pirates sont le pendant maléfique de la civilisation et de la robinsonnade à succès : nombreux, organisés, bien armés, en possession d'un bateau très rapide tout comme le yacht du lord écossais, sans doute parfaitement capables de coloniser l'île, et compétents du moins pour certains d'entre eux (puisque, a contrario, ils échoueront à

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 524.

manœuvrer le *Bonadventure* précisément parce que leur chef Harvey ne les accompagne plus) ; ils reproduisent la bande de Ker Karraje (*Face au drapeau*) dans leurs alvéoles de la caverne de Back-Cup. L'expression d'impuissance habituelle dans les *Voyages* revient ici : « Mais le moyen d'arriver jusqu'à eux !<sup>126</sup> ». Il ne suffira pas, d'ailleurs, que le brick le *Speedy* soit détruit, et les pirates rendront toute l'île Lincoln périlleuse pendant des mois, changement qui répond à la remarque du narrateur au pic de la phase ascendante sur la difficulté d'être à l'abri des « revers » de la fortune. A peine les colons se seront-ils enfin débarrassés des convicts que la menace autrement plus grave du volcan commencera à peser sur eux. La logique des deux épisodes, d'importance comparable mais de longueur très inégale, est réutilisée ici à plus petite échelle : le combat contre les pirates du *Speedy* est très important mais bref, et au cours de cet engagement, Verne « détache » six d'entre eux<sup>127</sup>, en les faisant s'échouer sur la rive est de la Mercy, hors du théâtre des opérations en quelque sorte, afin de faire d'eux la nouvelle menace pirate, bien plus longue à détruire, malgré leur petit nombre. Les deux dénouements requerront l'intervention du « génie de l'île », et ce à travers l'élément du feu associé plus ou moins à l'eau (l'explosion d'une mine sous l'eau, les balles électriques près du ruisseau). La fin du *Speedy* mérite une attention particulière :

La situation des colons était désespérée. Leur retraite était découverte. Ils ne pouvaient opposer d'obstacle à ces projectiles, ni préserver la pierre [...] Ils n'avaient plus qu'à se réfugier dans le couloir supérieur de Granite-house et à abandonner leur demeure à toutes les dévastations, quand un bruit sourd se fit entendre, qui fut suivi de cris épouvantables !

[...] Le brick, irrésistiblement soulevé sur une sorte de trombe liquide, venait de s'ouvrir en deux, et, en moins de dix secondes, il était englouti avec son criminel équipage !<sup>128</sup>

La baie de l'Union, formée par le littoral est de l'île, figure un entonnoir, avec l'îlot du Salut au fond ; les colons considèrent que leur péril deviendrait sérieux si Bob Harvey se hasardait à venir plus près que l'îlot, jusque dans le canal, auquel cas ils n'auraient plus la possibilité de l'empêcher d'envahir l'île (ce qui se produit). Le *Speedy* tente en quelque sorte de violer l'île heureuse ; les pirates ne réalisent pas que s'engager dans la baie s'apparente aussi à descendre dans une bouche à feu, et ils sont violemment rejetés par sa « détonation » lorsque se déclenche la torpille de Nemo. Seulement, le rejet, au lieu de se faire vers l'est et

---

<sup>126</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 563.

<sup>127</sup> « [...] l'embarcation elle-même, irrésistiblement emportée sur les récifs, s'y brisa à l'embouchure de la Mercy. Mais les six survivants, élevant leurs armes au-dessus de leur tête pour les préserver du contact de l'eau, parvinrent à prendre pied sur la rive droite de la rivière. [...] ils s'enfuirent à toutes jambes [...] sur l'île, six débarqués, mais qui étaient dans l'impossibilité d'atteindre Granite-house » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 587-588).

<sup>128</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 593.

donc vers l'extérieur de la baie, se produit dans le plan vertical, comme pour le projectile d'un mortier : le navire est soulevé par une trombe, comme si les forces naturelles de l'île venaient à son secours, ou à celui des naufragés. De « six contre cinquante », l'on passe donc à six contre six, Nemo jouant le rôle traditionnel de la providence qui égalise les chances en faveur des fidèles. On peut concevoir que les colons auraient pu triompher des derniers pirates par leurs propres moyens, mais sans doute au prix de pertes humaines ; Verne le leur épargne, soit pour mettre davantage en relief le « justicier de l'île », soit parce qu'à ce stade il avait encore l'intention de faire mourir ses héros avec leur île, avant l'opposition d'Hetzel. Ce sont de toute façon les forces de la nature qui doivent s'imposer comme la plus grande menace, à la conclusion de toutes les péripéties, et une fin heureuse doit être moins le résultat de la prouesse guerrière qu'un mélange de chance (donc une concession des forces externes) et d'actes d'humanité. Verne créera d'ailleurs à ce sujet une curieuse problématique, qu'il ne résoudra pas de manière décisive, si ce n'est peut-être par allusions : le désaccord entre Pencroff et Smith sur la pitié due (ou non) aux six convicts. Le marin trouve tout naturel que des pirates venus avec des intentions criminelles limpides – mises à exécution par la canonnade contre la façade de Granite-house (p. 593) – méritent d'être chassés à mort sans hésitation<sup>129</sup>, alors que l'ingénieur préfère leur donner le bénéfice du doute, point de vue étayé par la présence d'Ayrton, ex-convict réhabilité, prouvant la possibilité de la rédemption. Dans la pratique, les événements donneront d'abord tort à Cyrus Smith, puisque les convicts s'avèrent aussi malintentionnés qu'on le soupçonnait – et cependant, Verne arrête ses personnages à la limite même de l'action, lors même que la blessure d'Harbert les avait pleinement résolus à tuer tous les pirates : l'habitation du corral qu'ils encerclent enfin ne contiendra pas les ennemis pris au piège, mais Ayrton.

La présence des pirates dans l'île – non pas « exogènes », arrivant ouvertement sur leur navire, mais cachés du côté du mont Franklin et des forêts du Far West, là où Smith veut s'aventurer pour éclaircir les mystères de l'île – crée une dualité entre eux et Nemo, en plus de l'opposition « robinsonienne » entre colons et pirates.

La « question du *qui* » dans les artefacts et étrangetés découverts dans l'île se voit contaminée par les actions des convicts : par exemple l'absence de réponse d'Ayrton au télégraphe le soir du 10 novembre (1867), le timbre électrique restant muet, ce qui aboutit à la

---

<sup>129</sup> « –Allons, Pencroff, ne te fais pas si méchant que cela ! Un de ces malheureux serait ici, devant toi, à bonne portée de ton fusil, que tu ne tirerais pas dessus...

–Je tirerais sur lui comme sur un chien enragé, Nab, répondit froidement Pencroff » (*Ibid.*, ch. V, p. 619).

découverte du fil rompu. « Ce n'est pas le vent qui a renversé ce poteau », dit Pencroff, et Spilett renchérit qu'il a été « déraciné de main d'homme<sup>130</sup> ». On en revient aux anomalies où les signes de préméditation rendent improbable l'accident naturel, mais au lieu d'un bienfaiteur quasi surnaturel – le génie qui prendra contact avec les colons à travers ce même fil électrique –, il s'agit ici de la main criminelle qui brise les communications. Nous avons déjà commenté la connexité possible avec *Michel Strogoff*, mais nous croyons en voir une autre dans les suites de l'évènement, lorsque les colons accourent au corral et qu'Harbert reçoit la balle d'un pirate (p. 632) : à peu près en même temps, Smith, en suivant la palissade du corral, fait face à un convict mieux armé que lui (comme Ogareff face à Strogoff), qui ne parvient pas à le tuer et tombe lui-même « frappé au cœur par le poignard de Cyrus Smith, plus sûr encore que son fusil<sup>131</sup> ». C'est une variante, ou plutôt un précédent (*Strogoff* est publié un an après l'Île) du couteau du chasseur sibérien, qui triomphe aussi bien de l'ours des monts Oural que du traître Ivan Ogareff, supérieur à l'épée ou au fusil.

La condition déplorable d'Harbert, qui en outre empêche les colons de quitter le corral pour se fortifier dans leur caverne, constitue un maximum local de la détresse des naufragés, et il en résulte le geste de révolte du héros vernien, le « poing tourné vers le ciel<sup>132</sup> » – littéralement en l'occurrence : « – Malédiction ! s'écria le marin, dont le poing se tourna vers le ciel » (p. 636). Pour la forme, Cyrus n'approuve pas le blasphème de Pencroff, mais, que l'on reproche son manque d'assistance à Nemo ou à la Providence conventionnelle, les colons en général sont dans le doute à ce stade :

« [...] Ah ! il faut avouer, mon cher Cyrus, que cette fois, sa protection nous a fait défaut, et au moment même où elle nous eût été le plus nécessaire !

« [...] nous ne sommes pas au bout de nos peines, mon cher Spilett, [et] la puissante intervention aura peut-être encore l'occasion de s'exercer<sup>133</sup> [...] »

La focalisation à la fin du huitième chapitre délaisse Spilett et se reporte sur Cyrus seul – en quelque sorte le naufragé au point de vue le plus privilégié à la fois sur le projet civilisateur et sur les mystères de l'île –, et là, le pessimisme semble davantage dominer, non pas au sens

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 630.

<sup>131</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 634.

<sup>132</sup> On peut interpréter de la même façon la « sourde colère » que ressent Pencroff à la fin du roman (*Ibid.*, ch. XX, p. 799), lorsque la mort paraît inévitable : on peut s'attendre à de l'abattement ou du désespoir, mais le sentiment de la perte totale des fruits de son labeur dans l'île semble entraîner chez le marin des extrémités similaires à celles que provoque l'agonie de son protégé Harbert lorsqu'il est atteint de fièvre pernicieuse.

<sup>133</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 645.

d'un affaiblissement de la volonté, puisque le texte réitère que l'ingénieur et ses compagnons sont « des hommes préparés à [combattre] », mais dans la perception des fortunes du *Voyage* et de la faveur des forces externes. Il s'ensuit l'un de ces passages de récapitulation et de synthèse d'une situation critique, se terminant parfois par des « mots terribles » comme dans *Un capitaine de quinze ans*<sup>134</sup> : le microcosme de civilisation de l'île Lincoln s'est constitué grâce aux « connaissances générales » des colons, et en faisant appel « à cette logique du simple bon sens », mais il peut venir un moment « où toute leur science serait mise en défaut ». L'ingénieur d'habitude rationaliste va jusqu'à suspendre le raisonnement causal et se demander si les naufragés sont « entrés dans une phase néfaste ». Privé de l'influence bénéfique<sup>135</sup> qui semblait justifier la vision téléologique de Pencroff et son « île à naufragés », Smith se met lui-même à penser de manière téléologique, mais négativement : la fortune a un dessein, mais maléfique, du moins en cette période. Verne s'est quelque peu gardé de rendre trop explicite la métaphore de la quête de Dieu<sup>136</sup>, mais il se permet dans ce passage d'employer le mot « existence » (« Cet être mystérieux, quel qu'il fût, dont ils ne pouvaient nier l'existence »), et la perversion du thème consiste précisément en ce que l'« influence inexplicable » ne soit évoquée que pour considérer la probabilité qu'elle ait « abandonné l'île<sup>137</sup> » (donc l'humanité) ou « succombé à son tour » (p. 649). Du point de vue de la « trajectoire » du roman, il s'agit bien, toutefois, d'une crise *locale*, et non de la Chute proprement dite : les

---

<sup>134</sup> On pense surtout à la dernière phrase de la première partie du roman – quand Dick réalise qu'il se trouve en Afrique équatoriale (*Capitaine*, ch. XVIII, p. 273) –, ainsi qu'à la fin du premier chapitre qui la suit : « En vérité, la situation était épouvantable » (p. 288). D'ailleurs, dans cette même partie de *L'Île mystérieuse*, le chien Top est employé pour faire passer un message entre Nab et les colons immobilisés au corral (3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 641), tout comme Hercule utilisera Dingo pour communiquer avec Dick Sand.

<sup>135</sup> On peut comparer le passage à une remarque d'Axel, peu avant la dernière phase du *Voyage au centre de la terre*, et qui présageait justement un changement radical : « Savez-vous, mon oncle, disais-je en marchant, que nous avons été singulièrement servis par les circonstances jusqu'ici ! » (*VCT*, ch. XL, p. 273)

<sup>136</sup> « Cyrus Smith, lui, se refuse à attribuer au surnaturel les étranges événements qui viennent si opportunément en aide aux colons de l'île. [...] Commence alors la quête de cet être inconnu, qui reprend celle menée au tout début par Cyrus Smith explorant le puits, et dont on sait qu'elle fascinait [Paul] Claudel, qui y voyait le symbole de la quête de Dieu. » (Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 100)

<sup>137</sup> Cette consubstantialité de la foi et du doute fait penser à Kierkegaard, même si, pas plus que pour Freud, Nietzsche ou d'autres, il n'est donné que l'on ait affaire à une inspiration directe de l'auteur. Rappelons la remarque de Marie-Hélène Huet à propos de Marx et Bakounine : « Jules Verne, sans avoir lui-même, à cette époque du moins, de relations personnelles avec les milieux socialistes et libertaires, éveillé par cette manifestation d'un monde nouveau, lui a donné une image idéale dans la merveilleuse aventure du *Nautilus*. Il est vain d'évoquer une influence précise [...] » (*L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 62)

forces qui auront raison des colons se déchaîneront une fois Nemo disparu. Cette crise participe toutefois à la gradation des périls, et même si les acteurs qui en sont la cause ne sont qu’humains, elle s’inscrit dans un mouvement qui domine pour tout le reste du roman, et qui est peut-être structuré indépendamment<sup>138</sup> des changements faits au dénouement final, sur lequel Verne et Hetzel ont dû débattre de la survie des naufragés. Les projectiles du *Speedy* n’ont d’abord pas d’autre effet que d’« écorner quelques roches<sup>139</sup> », mais un peu plus tard les canons visent directement Granite-house et les résultats sont plus graves, même s’ils sont vite interrompus par la destruction du brick : cette désagrégation en crescendo – ici avortée – de la demeure des colons présage celle, menée à terme celle-là, de l’île entière sous l’effet des forces géologiques.

*« Eh bien, monsieur Smith, on la verra, l’éruption, s’écria Pencroff, et on l’applaudira si elle est réussie ! Je ne pense pas qu’il y ait là de quoi nous préoccuper ! » (3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 769)*

Dans une lettre de janvier 1874 à propos du troisième tome du roman, Hetzel, tout en critiquant d’autres aspects du manuscrit, déclare : « Votre destruction de l’île est un chef-d’œuvre<sup>140</sup> ». Pour reprendre la répartie désinvolte de Pencroff, Verne a écrit un cataclysme réussi, et son souci principal après la parenthèse des pirates semble avoir été d’orchestrer une destruction tout aussi méthodique de ce qui avait été soigneusement construit pendant la première partie du roman, et l’effet en est par moments traumatique. L’être humain a réussi, à force de coopération et d’inventivité, à créer des « cavernes » artificielles où les terreurs de l’état de nature sont maintenues à un niveau relativement inoffensif ; mais il ne s’aperçoit que trop bien que la civilisation actuelle – et même l’environnement naturel – ne forment qu’une mince couche d’« anti-entropie » posée sur un globe terrestre immensément plus volumineux et sujet à toutes les instabilités. *L’Île mystérieuse* récapitule l’ascension de la civilisation et la hantise de la finitude temporelle qu’impliquent les découvertes de la science, particulièrement

---

<sup>138</sup> « Verne ayant terminé *Les Enfants du capitaine Grant* trop brusquement, l’éditeur réclama une conclusion plus satisfaisante, et l’auteur répondit que tout ce qui suivait les retrouvailles du capitaine Grant lui paraissait *hors œuvre*. La formule est belle et s’applique aussi bien à la conclusion de *L’Île mystérieuse*. Rien n’intéresse moins le romancier que le programme digne de la III<sup>e</sup> République qu’Hetzel souhaite pour les survivants de l’île Lincoln. » (M.-H. Huet, in *L’Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, notice de *L’Île mystérieuse*, p. 1132)

<sup>139</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 584 et p. 586.

<sup>140</sup> « *Correspondance inédite*, t. I, lettre CXC, p. 229-231 », cité dans M.-H. Huet, *op. cit.*, p. 1132.

avec l'avènement de la thermodynamique<sup>141</sup>. Cyrus Smith a admis que la terre entière pourrait être anéantie par la nitroglycérine, et que ce n'était qu'une affaire de quantité ; l'explosion de l'île, miniature du monde, en est la lugubre démonstration.

Le thème des pirates comme point d'ouverture de la troisième partie s'inscrit dans une sorte de va-et-vient thématique : la « main mystérieuse » initialement bienfaitrice est remplacée par celle, profane, des convicts, qui au lieu d'offrir des caisses à outils ou de faire sonner le timbre de Granite-house, détruisent les accomplissements techniques des colons ; une fois les pirates morts, Ayrton révèle qu'ils l'avaient tenu prisonnier « dans une caverne obscure, au pied du mont Franklin<sup>142</sup> » : donc, dans le domaine du « génie de l'île ». Les colons vont fouiller ce domaine pour tenter de trouver leur bienfaiteur ; ils échouent, mais par la même occasion, ils décèlent les premiers signes annonciateurs de l'éruption<sup>143</sup> : *la quête de type religieux va accidentellement les aiguiller sur des problèmes d'ordre séculier*. Il y a un très court intervalle textuel entre le constat que les vaines explorations des colons à la recherche du justicier ne trouvent que le vide et le *silence*, et le passage où ce dernier est soudain nié, pour introduire la nouvelle menace :

La base de la montagne [...] formait un labyrinthe de vallées et de contre-vallées [...] Ici les arbres étaient plus rares. La pierre remplaçait l'herbe. [...] Là se creusaient mille cavités [...] Les colons visitèrent même de sombres tunnels qui dataient de l'époque plutonienne, encore noircis par le passage des feux d'autrefois [...] Mais partout le silence, l'obscurité. [...] Tels ils étaient, tels le volcan les avait projetés au-dessus des eaux à l'époque de l'émersion de l'île. [...] Cependant, si ces substructions parurent être absolument désertes [...], Cyrus Smith fut forcé de reconnaître que l'absolu silence n'y

---

<sup>141</sup> « Jules Verne calque l'histoire, l'évolution des sociétés ou même l'évolution de la science sur les lois de la thermodynamique, si importantes à son époque. A l'idéologie du progrès, il associe la nouvelle idée d'entropie : dans les années 1880, après Mayer, certains disent le monde et l'histoire soumis à une entropie croissante ; les hommes et le monde “mourront de froid”, disait-on, en raison de la dégradation de l'énergie...

– *La question de l'entropie croissante est-elle liée au phénomène de clôture ?*

– L'entropie ne [vaut] que pour les systèmes clos. [Elle] pousse à penser à la décadence, idée fort à la mode entre les années 1860 et la fin du siècle. Progrès plus entropie égalent cercle ou cycle. Il faut attendre Poincaré pour trouver une autre manière de penser. » (Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne aujourd'hui*, p. 174)

<sup>142</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 698.

<sup>143</sup> Un avertissement subtil est déjà donné dans le récit d'Ayrton : « Le *Bonadventure* [...] n'existe plus. [...] Les convicts l'ont découvert [...] ils se sont échoués sur les roches, et l'embarcation a été entièrement brisée ! » (*Ibid.*, ch. XIII, p. 702). Les colons eux-mêmes arrivent à l'île Lincoln dans un vaisseau aérien qui s'échoue d'abord sur l'îlot du Salut ; et si l'île est un microcosme du monde, on verra ci-dessous que c'est aussi la version agrandie d'un navire, qui lui aussi n'existera plus à la fin du roman, laissant les colons échoués sur les vestiges rocheux de Granite-house.

régnaient pas. [...] il fut surpris d'entendre de sourds grondements [...] « Le volcan n'est donc pas totalement éteint ? dit le reporter<sup>144</sup>.

On connaît la récurrence chez Verne des paysages où le règne minéral lutte avec le végétal, et triomphe en général (par exemple parce que les personnages sont en train de s'élever en altitude). Ceci permet ici une autre variante du va-et-vient entre le mystique et le profane : les colons croient bien en principe – ou préfèrent croire – que leur bienfaiteur n'est probablement qu'un homme, quoique doté de capacités au-delà de la technologie moderne, et ils cherchent un homme. Mais l'absence de traces dans les régions « vivables » de l'île les amène à pousser jusque dans les zones strictement « plutoniennes », au point que leur cheminement (dans une espèce de dédale, qui plus est) fasse bientôt penser à *VCT* ou aux explorations des *Indes noires*, propices à la rêverie et au fantastique. Inversement, les prémices de l'éruption amènent des considérations relevant plutôt de l'« ingénierie<sup>145</sup> », appliquée à l'île elle-même. Smith, ainsi que le narrateur, ne cessent de comparer l'exutoire éruptif de l'île – qui doit permettre un épanchement relativement inoffensif des forces comprimées dans la cheminée du volcan – à une « soupape<sup>146</sup> », que l'on espère suffisante pour que l'agitation géologique se produise en accord avec la fonction de ce composant mécanique, plutôt que par *rupture du système*. C'est une réédition de la course effrénée de *L'Abraham Lincoln*, à la poursuite de Nemo, lorsque le capitaine Farragut fait monter la pression de sa chaudière à un niveau critique, qui fait craindre que ses soupapes ne résistent pas et que la frégate explose (*Vingt mille lieues*). C'est aussi l'union du Sneffels et du Stromboli (*VCT*), le volcan que l'on croyait éteint et celui, bien actif, qui met fin au Voyage extraordinaire de Lidenbrock. L'extinction du mont Franklin n'était pas douteuse, mais trois ans plus tard, Spilett constate : « On entend [de] sourds grondements dans les entrailles mêmes du volcan !<sup>147</sup> » La verbalisation du phénomène-

---

<sup>144</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 703-706.

<sup>145</sup> « L'écorce terrestre n'est autre chose que la paroi d'une chaudière », dira plus tard Cyrus Smith (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 773).

<sup>146</sup> « Le cratère, c'est-à-dire la soupape de sûreté, existe, et le trop-plein des vapeurs et des laves s'échappera [...] » (*Ibid.*, ch. XIII, p. 706)

« [...] il est possible [...] que cette soupape dont je parlais soit trop chargée momentanément. » (*Ibid.*, ch. XIII, p. 708)

« On pouvait donc en conclure [...] que, la soupape étant assez large, aucune dislocation ne se produirait [...] » (*Ibid.*, ch. XVIII, p. 770).

« Les vapeurs, projetées dans l'air, tourbillonnaient à une incommensurable hauteur, comme si les soupapes d'une immense chaudière eussent été subitement ouvertes. » (*Ibid.*, ch. XIX, p. 790-792)

<sup>147</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 708.

ne, venant plusieurs pages après que des signes sans ambiguïté aient été constatés, augmente son impact : c'est le fixisme géologique qui se voit porter un soudain démenti, au désarroi des colons qui y comptaient pour la permanence de leur œuvre. Pencroff, toutefois, ne partage pas les appréhensions du groupe sur les cataclysmes qui menacent leur micro-civilisation, pour la même raison qu'il avait d'être certain de l'établissement réussi de cette civilisation :

[...] ce volcan qui voudrait faire des siennes ! Mais qu'il essaie ! Il trouvera son maître !...

–Qui donc ? demanda Nab.

–Notre génie, Nab, notre génie, qui lui bâillonnera son cratère [...] »

[...] la confiance du marin envers le dieu spécial de son île était absolue [...] on visita le gouffre, encore éteint, mais dans les profondeurs duquel des grondements se faisaient distinctement entendre<sup>148</sup>.

Il y a eu transfert de la « foi absolue » de l'ingénieur à Nemo, au fur et à mesure que l'emphase s'est déportée des prouesses technologiques des colons aux interventions mystérieuses du génie de l'île pour préserver ces prouesses contre les dangers au-dessus de leurs forces. Le passage suivant est pourtant le signe que la nature se prépare à libérer des forces qui surpasseront de loin celles de la divinité protectrice. Et peu après, les colons discutent du mécanisme des saisons terrestres, qui sont dues à l'inclinaison de l'axe du globe, et Cyrus conclut : « À cela, rien à faire, et les hommes, Pencroff, si savants qu'ils puissent être, ne pourront jamais changer quoi que ce soit à l'ordre cosmographique établi par Dieu lui-même<sup>149</sup> ». La sentence conteste la proposition du secrétaire du Gun-Club de Baltimore de redresser l'axe de la Terre, émise dans *De la Terre à la Lune* et presque appliquée dans *Sans dessus dessous*. Quelle que soit la limite réelle des capacités humaines, dans le contexte limité de l'île Lincoln il est suggéré qu'elles n'arrêteront pas la marche des forces souterraines – qui tiennent lieu de forces « cosmiques » dans ce roman, où, comme dans certains autres *Voyages*, les turbulences « chthoniennes » ne sont pas entièrement déconnectées de celles du ciel. Même le *surhomme* de l'île ne pourra les museler, et il est possible que ce soit précisément parce qu'il est lui-même devenu chthonien, et ne peut donc qu'avertir les naufragés, non les sauver.

Le troisième hiver dans l'île Lincoln, curieusement, est décrit comme plus froid que le précédent, et demandant une forte consommation de combustible (p. 721). On peut y voir un effet de contraste entre le froid et le chaud qui va suivre (l'éruption), deux variantes métaphoriques de l'entropie destructive – mort de la terre par le froid et destruction de l'île par les laves – ; ou encore l'image du navire se consumant lui-même (comme dans le *Tour du monde*), les colons brûlant du bois pour survivre comme présage à la combustion de l'île – ce

---

<sup>148</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 709.

<sup>149</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 719.

qui paraît étayé par « le feu [qui] flambait incessamment dans les cheminées de Granite-house, dont les fumées tachaient de longues zébrures noires la muraille de granit », mise en abyme de ce qui arrivera au mont Franklin. Le superflu des bois de construction du navire « permet d'économiser la houille<sup>150</sup> » : tout se passe comme si déjà, le désastre imminent est connu, et que l'on tente instinctivement d'économiser des ressources sur le point de manquer ; ou encore, la finitude des matières premières pousse à se rapprocher d'une industrie plus efficiente, plus « circulaire », réutilisant les sous-produits du travail.

La suite des événements à partir des premières vapeurs du volcan<sup>151</sup> fait penser à la loi de Murphy : tout se déroule d'une manière qui égale voire dépasse en sévérité les pires pronostics ; à chaque « bifurcation » (et après que les possibilités aient été décrites d'avance<sup>152</sup>), les choses prennent la voie la plus mauvaise. Ceci peut relever du phénomène de la sous-estimation systématique des difficultés dans l'aventure vernienne. Le narrateur et les personnages répètent à plusieurs reprises qu'une éruption réellement néfaste est improbable, ce qui ne fait, en quelque sorte, qu'aggraver l'effet de l'éruption qui a lieu en fin de compte. Il est vrai qu'ils font remarquer presque aussi souvent qu'une modification fâcheuse est tout de même possible. C'est l'inévitable « spoiler » vernien, loi un peu étrange voire peut-être irritante pour certains mais que Verne applique avec tant d'aplomb qu'elle en devient au contraire un élément de style. L'art de l'auteur ne se déploie pas dans l'imprévu mais dans la relation dramatique de l'inévitable<sup>153</sup>.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 721-722.

<sup>151</sup> « Le 7 septembre, Cyrus Smith [...] vit une fumée qui se contournait au-dessus du cratère, dont les premières vapeurs se projetaient dans l'air » (*Ibid.*, p. 723). L'évènement clôt le quatorzième chapitre, ce qui lui donne la connotation assez claire de « début de la fin ».

<sup>152</sup> « [...] il était probable que l'île Lincoln n'en souffrirait pas dans son ensemble [...] la forme du cratère [...] devaient projeter les matières vomies à l'opposé des portions fertiles de l'île. [...] Souvent [...] d'anciens cratères se ferment et de nouveaux s'ouvrent. » (*Ibid.*, ch. XV, p. 723-725)

L'optimisme de la voix narrative qui parle à peu près pour les colons est contesté par l'admission de la possibilité d'un changement dans le chemin habituel des laves.

<sup>153</sup> « Tout le roman fonctionne par l'énigme à résoudre et l'on peut dire que l'explosion de l'île est la métaphore de l'énigme résolue.

Comme l'a remarqué François Raymond, ce *crescendo*, cette structure est une phase de tension très lentement *croissante*, puis de plus en plus *accélérée* qui, parvenue au *point critique*, se résout en *détente*. [...] C'est donc selon la plus immanente, et finalement la plus pressante, des *nécessités*, que se produisent toutes ces *explosions* qui brisent – in fine – tant les objets verniens que ses îles, ses horloges que ses comètes, ses éléphants que ses diamants.<sup>68</sup>

Les chapitres XV, XVI et XVII sont consacrés au véritable « secret de l'île », à la rencontre avec le prince Dakkar. La disparition de Nemo retire l'impression de sécurité que sa protection discrète pouvait créer, et la soirée de la découverte de la crypte Dakkar est marquée par des « météores » où se superposent l'orage et (semble-t-il) l'éruption – et qui se résorbent dès la mort de Nemo, comme un avertissement bref mais sans équivoque. Les colons se le tiennent pour dit, et après leur retour, il est convenu « que la construction du navire serait très activement poussée<sup>154</sup> ». Le labeur, interrompu d'abord par les froids de l'hiver, est ensuite poursuivi même lorsqu'il devient peu probable que l'on puisse l'achever à temps. Il n'y a pas de vraie contradiction, d'ailleurs : si Verne fait travailler ses héros inutilement jusqu'à l'explosion qui détruit le bateau, on ne perçoit aucune dérision dans le processus ; il est possible d'y voir l'idée que, malgré la guerre perdue d'avance contre l'entropie, les efforts de la civilisation méritent d'être poursuivis, même s'ils doivent, au final, être réduits à néant.

Les approches du cataclysme sont marquées par un thème très occasionnel chez Jules Verne, mais qui semble bien signaler les désastres imminents : celui de l'« été malsain », ou de la chaleur maligne, qui n'est pas bénéfique comme le feu interne ou le soleil vivifiant. On peut y reconnaître un exemple au chapitre XXIII de *L'Etoile du Sud*, prélude et peut-être en partie cause de l'explosion du fabuleux diamant, catastrophe qui termine le roman mais qui, tout en causant la maladie et la mort de John Watkins, n'empêche pas une fin heureuse. Chaleur, orage et électricité latente produisent cette espèce d'expectative, qui rappelle le lieu commun des animaux réagissant instinctivement à l'approche d'un séisme, et ces éléments sont également réunis dans *L'Île mystérieuse* :

Toute cette saison d'été fut mauvaise. Pendant quelques jours, les chaleurs étaient accablantes, et l'atmosphère, saturée d'électricité, ne se déchargeait ensuite que par de violents orages qui troublaient profondément les couches d'air. [...] C'était comme un murmure sourd, mais permanent [...] la foudre tomba plusieurs fois sur l'île. [...] Ce météore avait-il une relation quelconque avec les phénomènes qui s'accomplissaient dans les entrailles de la terre ? Une sorte de connexité s'établissait-elle entre les troubles de l'air et les troubles des portions intérieures du globe ? (p. 768)

D'une certaine façon, c'est l'aspect « carrefour » du roman qui se manifeste ici, l'agitation élémentielle renvoyant à plusieurs romans précédents. L'électricité qui se résout en orages est en même temps la réciproque des ouragans verniens qui se dissolvent en « nappes électriques » et le phénomène qui a réellement lieu sur la mer Lidenbrock ; la foudre, ainsi que

---

[Note 68 de l'auteur] : RAYMOND, « Jules Verne ou le mouvement perpétuel », *loc. cit.*, p. 44. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 97)

<sup>154</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 766.

l'idée d'un lien entre les fureurs atmosphériques et l'intérieur du globe, renforcent l'affinité de ce passage avec *VCT*. Cette île qui est aussi un « pôle » paraît donc attirer vers elle les éléments de l'univerne déjà constitué par les *Voyages* qui ont eu lieu auparavant. La connexité proposée unit aussi trois des quatre éléments traditionnels (terre, air et feu), ce qui amplifie une simple éruption volcanique aux proportions d'un déchaînement généralisé de la nature.

La progression du réveil du volcan est décrite de manière pour ainsi dire scientifique : il s'agit de suivre « le développement des symptômes volcaniques », et du reste, Pencroff file la métaphore du retour à la vie d'une entité vivante<sup>155</sup>. Spilett, peut-être parce qu'il est plus proche de Cyrus Smith ou d'un esprit plus positiviste que Pencroff, revient plutôt à l'image d'un système mécanique : « Le feu est dans la cheminée » (p. 769). Le marin espère encore, mi-sérieusement, que l'éruption ne représente pas un danger, une *anomalie*, mais une caractéristique de plus de son île, donc potentiellement bénéfique :

[...] –Qui sait ? répondit le marin. Il y a peut-être dans ce volcan quelque utile et précieuse matière<sup>156</sup> qu'il vomira complaisamment, et dont nous ferons bon usage ! »

Cyrus Smith secoua la tête en homme qui n'attendait rien de bon du phénomène dont le développement était si subit<sup>157</sup>.

Pour une fois, l'ingénieur ne sourit pas du panglossisme du marin. Le modèle de l'île fondamentalement heureuse ou du moins inoffensive, a été érodé par les assauts de la mauvaise fortune qui frappe les colons depuis des mois, et si Pencroff y croit encore, Smith a déjà effectué l'ajustement épistémologique : les propriétés de la nature sont *a priori* neutres, et elles causent bonheur et malheur selon les circonstances. Il se peut même qu'un trait d'abord avantageux devienne une faiblesse, comme la diversité géologique de l'île-monde :

[...] il n'est pas rare que les éruptions soient accompagnées de tremblements de terre, et une île, de la nature de l'île Lincoln, formée de matières si diverses, basaltes d'un côté, granit de l'autre, laves au nord, sol meuble au midi, matières qui, par conséquent, ne pouvaient être solidement liées entre elles, aurait couru le risque d'être désagrégée. [...] tout mouvement dans la charpente terrestre qui eût secoué l'île pouvait entraîner des conséquences extrêmement graves<sup>158</sup>.

L'« ajustement » n'a rien de trivial : la terre a une permanence qui, par habitude, peut la rendre absente des préoccupations humaines ; elle est l'arrière-plan qui est *donné*, presque

---

<sup>155</sup> « Ce fut le 3 janvier que Harbert [...] aperçut un énorme panache qui se déroulait à la cime du volcan.

[...] “Eh ! s'écria Pencroff, ce ne sont pas des vapeurs, cette fois ! Il me semble que le géant ne se contente plus de respirer, mais qu'il fume !” » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 768)

<sup>156</sup> Ceci préfigure *Le Volcan d'or*.

<sup>157</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 769.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 770.

identifiée au monde avec ses lois physiques immuables ; les secousses du sol de l'île Lincoln forcent les colons à la considérer comme un objet inséré dans le monde<sup>159</sup> et non plus comme leur monde lui-même, une assise éternellement disponible pour tenter d'établir une civilisation. D'où une inquiétude nouvelle et désormais définitive sur sa stabilité : c'est d'une certaine manière le raisonnement inverse, pourtant à effet identique (une appréhension profonde), de celui d'Axel lors de la tempête sur la mer Lidenbrock, lorsqu'il se demande si l'agitation à l'intérieur de l'immense caverne, une fois déclenchée, pourrait devenir un état permanent. Sur le moment, la phase d'appréhension durable étant lancée, la gradation des symptômes du cataclysme n'est pas poursuivie : les « mugissements souterrains » ne s'accompagnent pas encore de détonations, et l'on en conclut donc qu'aucune « dislocation » du système (p. 770) n'est encore à craindre. Les personnages retournent au chantier de leur navire, sur une remarque de Pencroff<sup>160</sup> qui, par sa dérision vis-à-vis du volcan, rappelle fort la réaction de Nemo lorsque Aronnax lui rapporte les colères du harponneur : « Que Ned Land pense, tente, essaie tout ce qu'il voudra, que m'importe ? » Le rapport de forces est toutefois inversé ici, et Pencroff n'a pas l'impunité du capitaine.

L'éruption proprement dite commence après que « les feux [aient] couvé pendant dix semaines », et, en une inversion des symptômes du Sneffels par lesquels Lidenbrock détermine que le mont islandais est éteint<sup>161</sup>, le mont Franklin fait pleuvoir sur l'île une neige noirâtre, ou pouzzolane, qui « démontre combien le trouble est profond dans les couches inférieures du volcan<sup>162</sup> ». D'autre part, le séisme qui saisit Axel, Lidenbrock et Hans et les éjecte finalement à la surface par l'orifice du Stromboli se déclenche subitement, même si des signes décelés pendant la remontée même permettraient au géologue de reconnaître une éruption ; dans *L'Île mystérieuse*, le processus n'est ni inattendu ni aussi rapide. Dans les deux romans, les personnages sont expulsés de « leur » caverne (Lidenbrock du centre de la terre, les colons de l'île où leur séjour principal est une grotte) par une pénétration cataclysmique de la mer dans une cheminée volcanique. Après expulsion, les uns atterrissent sur une corniche étroite, les autres sur un îlot formé par les restes du plateau de Grande-Vue. Le « voyage au centre de

---

<sup>159</sup> « Mes amis, dit-il – et sa voix décelait une émotion profonde, – l'île Lincoln n'est pas de celles qui doivent durer autant que le globe lui-même [...] » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 783)

<sup>160</sup> « Que le mont Franklin fume, braille, gémisses, vomisse feu et flammes tant qu'il lui plaira, ce n'est pas une raison pour ne rien faire ! [...] Nous allons ajuster les précintes, et une douzaine de bras ne seront pas de trop. » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 770)

<sup>161</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XIV, p. 115.

<sup>162</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 776.

l'île », lente spirale qui s'amorce d'une certaine manière par la première descente à Granite-house, atteint son but trois ans plus tard avec la découverte de la crypte Dakkar et de l'identité du mystérieux « génie » ; au lieu de runes et du poignard laissés par Saksussemm sur le chemin vers le centre, les colons trouvent des indices laissés par Nemo sur le chemin vers la caverne. Mais à la quête de la force mystérieuse il y a un pendant plus séculier, la recherche des menaces qui pèsent sur la colonie. De ce point de vue, le « secret de l'île » est celui que Cyrus Smith découvre (ou vérifie, à la suite de l'avertissement de Nemo) par une dernière descente à la crypte<sup>163</sup>, à savoir, que ce n'est ni l'éruption, ni même une modification néfaste de la conformation du cratère, qui représentent le véritable péril. Accompagné d'Ayrton, l'ingénieur constate que les vibrations issues du foyer volcanique se transmettent à la paroi interne de la caverne, dont il tente de juger l'épaisseur<sup>164</sup>, un peu comme Nemo, en Antarctique, mesure l'épaisseur de sa prison de glace et avec un espoir opposé, c'est-à-dire qu'elle soit aussi mince que possible. Ici, on espère plutôt qu'on ne craint d'être muré<sup>165</sup>, et l'insuffisance de la paroi protectrice de l'île « doit amener tôt ou tard la dislocation de sa charpente sous-marine<sup>166</sup> ». Symboliquement, la mort de Nemo a « retiré la clef de voûte » de l'île Lincoln.

L'explosion qui détruit l'île est précédée d'un cataclysme de moindre envergure, qui, en termes de déchaînement des forces naturelles, donne la première réplique au mini-séisme d'origine humaine (« Il sembla que toute l'île tremblait sur sa base<sup>167</sup> ») qu'avaient opéré les

---

<sup>163</sup> Cette incursion reproduit les équivalences verniennes entre les plans vertical et horizontal, ou l'intérieur et l'extérieur, etc. : la stabilité de la surface, que les naufragés prennent pour argent comptant, cache l'instabilité du dessous, des profondeurs ; de même, la grotte centrale de l'île entretient elle aussi l'illusion de la tranquillité dans ses parties plus éloignées du foyer volcanique, et seul le fond de la grotte trahit le « travail plutonien » :

« Un silence sépulcral régnait sous cette voûte, du moins, dans sa portion antérieure, car bientôt Cyrus Smith entendit distinctement les grondements qui se dégageaient des entrailles de la montagne. "C'est le volcan", dit-il.

[...] Cyrus Smith [...] promena le fanal sur les diverses parties de la paroi [...] les bruits souterrains étaient trop perceptibles pour qu'elle fût bien épaisse. » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 780-781)

Dans le même ordre d'idées, l'ingénieur réalise les risques d'éruption et s'inquiète des dégâts que pourrait causer un changement du sens d'écoulement des laves, mais il reprend aussitôt que « là n'est pas le (principal) danger ! » (p. 777) : le vrai péril ne viendra pas de menaces « profanes » mais d'un phénomène géologique beaucoup plus singulier.

<sup>164</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 780-781.

<sup>165</sup> Le protagoniste vernien court donc un risque permanent dans sa quête du « cloître » idéal, qui peut toujours se retourner contre lui. « Nous étions murés dans l'immense prison de granit », dit le narrateur dans *Voyage au centre de la terre* (ch. XXII, p. 162).

<sup>166</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 784.

<sup>167</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 215.

colons grâce à la nitroglycérine. Le phénomène est décrit quantitativement, ce qui souligne l'échelle sans commune mesure avec les activités humaines :

Mais, pendant la nuit du 23 au 24, sous l'effort des laves [...] celui-ci fut décoiffé du cône qui formait chapeau. Un bruit effroyable retentit. Les colons crurent d'abord que l'île se disloquait [...] Le cône supérieur – un massif haut de mille pieds, pesant des milliards de livres – avait été précipité sur l'île, dont le sol trembla<sup>168</sup>.

L'effet en est d'autant plus prononcé que Verne ne se permet pas beaucoup de « milliards » dans ce roman, contrairement à *De la Terre à la Lune* par exemple, et il ne les emploie guère que pour caractériser la nature prolifique des plantes cultivables (blé, tabac), qui ne suscite pas vraiment de gigantisme. Survivre à de tels phénomènes ou du moins retarder leur échéance oblige donc les colons à reprendre le « travail démiurgique » qu'ils effectuaient lorsqu'ils faisaient fonctionner leur four ou modifiaient les cours d'eau de l'île ; mais l'élément à manipuler change, il ne s'agit plus de l'eau mais du feu<sup>169</sup> : le courant lavique qui menace le plateau est dévié vers le lac, qui est entièrement consumé. Le texte conclut sentencieusement que « [c]ette fois, l'eau devait être vaincue par le feu » ; il peut s'agir d'une autre allusion à Nemo, ou plutôt à son absence, qui « désarme » l'élément qui lui était associé et accorde la victoire aux forces plutoniennes.

La configuration de l'île ainsi que du nouveau cratère déterminent la trajectoire de la dévastation : un courant de laves se propage lentement sur le plateau et menace donc de plus en plus le chantier du navire, seul espoir de salut des colons, alors qu'un autre, allant au sud, a toute l'étendue de la « presque-île Serpentine » pour se propager sans opposition, ce qui permet à Verne de laisser libre cours à la description « apocalyptique » : au même titre que « la remontée dans la cheminée du volcan » du *Voyage au centre de la terre*, le brasier de l'île Lincoln « constitue [lui] aussi une scène d'horreur<sup>170</sup> ». Peut-être plus encore dans ce roman, toutefois, puisque le cataclysme observé n'est pas confiné à une cheminée volcanique mais détruit l'œuvre et l'habitat des naufragés, « cette île qu'ils avaient fécondée, [cette] île qu'ils aimaient<sup>171</sup> ». Outre la personnification de l'île, qui fait des colons ses amants, on peut aussi y

---

<sup>168</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 786.

<sup>169</sup> « Ce torrent, il fallait l'endiguer, pour ainsi dire, et l'obliger ainsi à se déverser dans le lac. [...] ils parvinrent, en quelques heures, à élever une digue haute de trois pieds [...] Le fleuve se gonfla comme une rivière en pleine crue [...] la digue parvint à le contenir [...] il se précipita dans le lac Grant par une chute haute de vingt pieds. » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 790)

<sup>170</sup> Nous reprenons ici les termes de D. Compère (*Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 27).

<sup>171</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 785.

voir une réitération du statut surhumain des colons : la nature serait le pendant féminin d'une dualité où Nemo représenterait la divinité masculine, et sans qu'il soit besoin de revisiter des images freudiennes<sup>172</sup> (abondamment commentées dans les « romans à volcans » de Verne), l'insertion heureuse de la civilisation dans l'île – la « maison » des colons épousant la forme naturelle d'une caverne, les terres agricoles se limitant à un plateau entouré d'eau à l'exclusion des vastes forêts, etc. – peut être le signe de l'élévation des colons eux-mêmes au statut surhumain qui rend concevable l'union avec la divinité féminine. Le cataclysme vient de ce qu'il y ait des dimensions plus profondes et plus imprévisibles, ne se limitant pas aux phénomènes « de surface » – forêts, cours d'eau, gisements de fer ou de salpêtre faciles d'accès –, la dimension géologique et, dans d'autres romans verniens, cosmique. Il en résulte une perception moins monolithique de la « Nature » ; ainsi Pencroff, peut-être le plus attaché à son île de tous les colons, pleure sa destruction par la nature elle-même (« Chaque jour, Cyrus Smith et Gédéon Spilett montaient au plateau [...] jamais Pencroff, qui ne voulait pas voir sous son aspect nouveau l'île si profondément dévastée !<sup>173</sup> »). Il est aussi possible que l'emphase sur le chagrin individuel de Pencroff vienne d'une extension de l'image du navire : on connaît les sentiments du marin pour son premier bateau, le *Bonadventure*, et pour le second, inachevé, et l'île qu'il a rendue habitable par son labeur devient elle-même son navire qu'il doit regarder couler, ou plutôt brûler. « Nous sommes dans la situation de passagers dont le navire est dévoré par un incendie qu'ils ne peuvent éteindre, et qui savent que tôt ou tard il gagnera la soute aux poudres !<sup>174</sup> », dit Cyrus, allusion transparente au *Chancellor*, publié la même année que *l'Île*. Le premier courant de laves, qui « assiège » la faune de l'île fuyant les forêts incendiées, finit enfin par « [déborder] l'arête de la muraille granitique » et « précipiter sur la grève ses cataractes de feu. La sublime horreur de ce spectacle échappe à toute description. [...] on eût dit un Niagara de fonte liquide » (p. 796). Cette scène peut prétendre au titre de parfait antonyme, *destructeur*, à l'événement fondamentalement civilisateur (l'arme guerrière transformée en instrument scientifique et ce avec des dimensions grandioses) de la « Fête de la fonte », à la fin du chapitre XV de *De la Terre à la Lune*, où le déversement de la

---

<sup>172</sup> « [...] Sa configuration, ses ressources, la caverne qui ne se laissera découvrir qu'au terme d'un long parcours, tout dans l'île évoque le désir d'un retour impossible au sein maternel. Edgar Allan Poe, l'un des maîtres de Verne, en avait avant lui longuement exploité la fonction symbolique. [...] L'île rejettera les colons : une seconde naissance aussi violente que leur naufrage initial et qui les laissera, à l'exception du "trésor" de Nemo, tout aussi démunis. » (Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, notice de *L'Île mystérieuse*, p. 1143)

<sup>173</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 793.

<sup>174</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 794.

fonte de fer dans le moule du canon Columbiad est comparé à « un Niagara de métal en fusion ». Le coup de grâce, qui clôt le dix-neuvième chapitre et doit survenir avant que les colons aient pu terminer leur navire (et, de toute façon, le mettra en pièces), en revient aux phénomènes « irréversibles » (pour emprunter un terme aux transformations chimiques) plutôt que graduels comme l'écoulement des laves ou la propagation d'un incendie :

[...] Mais, pendant cette nuit du 8 au 9 [mars], une énorme colonne de vapeurs, s'échappant du cratère, monta au milieu de détonations épouvantables à plus de trois mille pieds de hauteur. La paroi de la caverne Dakkar avait évidemment cédé sous la pression des gaz, et la mer, se précipitant par la cheminée centrale dans le gouffre ignivome, se vaporisa soudain. Mais le cratère ne put donner une issue suffisante à ces vapeurs. Une explosion, qu'on eût entendue à cent milles de distance, ébranla les couches de l'air. Des morceaux de montagnes retombèrent dans le Pacifique, et, en quelques minutes, l'Océan recouvrait la place où avait été l'île Lincoln<sup>175</sup>.

C'est le point final du « voyage au centre de l'île », qui expulse définitivement les protagonistes, épargnant leur vie par une de ces chances miraculeuses où le héros vernien aurait « pu être tué mille fois » selon la formule souvent employée, et les déposant sur « un roc isolé [...] tout ce qui restait du massif de Granite-house<sup>176</sup> ». Les naufragés ont survécu alors que « les débris de l'île pleuvaient de toutes parts », un peu comme Axel lors de sa chute au milieu des rocs éboulés à la fin de son égarement<sup>177</sup> dans *VCT*. Notons aussi qu'il y a une gradation supplémentaire de l'échelle du désastre par rapport à la « répétition » qui a lieu le 24 janvier, lorsque le cône supérieur du volcan s'effondre : on passe au pluriel, et ce sont à présent *des* morceaux de montagne et même d'île qui se détachent. L'explosion est audible dans un rayon qui rivalise quelque peu avec celui du coup de canon du Gun-Club, dont le narrateur suggère hypothétiquement qu'il est entendu<sup>178</sup>, depuis la Floride, sur les côtes d'Afrique. L'in vraisemblance de la survie des colons est comparable à celle de Lidenbrock et de ses compagnons, poussés par un courant de laves sur un fragile radeau puis projetés sur le versant du Stromboli. Le cycle est achevé<sup>179</sup> par retour au dénuement total du début du roman,

---

<sup>175</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 797.

<sup>176</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 797.

<sup>177</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVIII et analepse au ch. XXIX.

<sup>178</sup> Voir Jules Verne, *Autour de la Lune*, chapitre XXVII « Temps couvert », p. 232.

<sup>179</sup> « Local ou global, le récit de Jules Verne fait cycle et cercle comme l'univers positiviste chez Auguste Comte. Les voyages [...] reviennent à l'éternel retour. Vous pouvez même symétriser les aventures d'un savant progressif et découvreur, Cyrus Smith dans *L'Île mystérieuse*, avec les aventures d'un savant fou qui détruit tout, Robur-le-Conquérant. Les romans positifs et les romans noirs sur la science se conjuguent en cercle. » (Michel Serres, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 171-172)

comme l'a noté la critique ; les naufragés n'ont « pas de feu ni de quoi en faire », reproduisant la situation pré-prométhéenne du début. Un peu comme pour *Servadac* mais peut-être avec moins de précision (un « cercle » précis à la seconde près importe peu ici), Verne s'arrange pour que le sauvetage de ses héros se fasse vers le quatrième anniversaire de leur arrivée dans l'île, le 24 mars 1869. Ceci représente aussi, une fois le problème de discordance des dates un tant soit peu atténué par les modifications qu'apportent les récits d'Ayrton et de Nemo, 14 ans depuis l'abandon du quartier-maître du *Britannia* sur l'île Tabor<sup>180</sup> : tel est donc le temps d'expiation jugé bon par Glenarvan, ou à défaut par Robert Grant. Robert trouve l'île Lincoln grâce au message laissé par Nemo, mais il reste un ultime « phénomène inexplicable », dirions-nous, l'arrivée du yacht au bon moment, quand un retard de quelques jours aurait entraîné la mort des naufragés à court de vivres sur leur roc dénudé. La fin heureuse qu'Hetzel exige<sup>181</sup> de Verne s'accomplit donc bien « par grâce des forces externes », que la disparition de Nemo restitue à leurs acteurs plus habituels dans l'œuvre, autrement dit le hasard, la Providence, la nature. Une causalité (ou une chance exceptionnelle) n'en éclipse pas une autre, toutefois, et le rôle indispensable, et posthume, du génie de l'île réalise la prédiction de Pencroff<sup>182</sup>, à propos des derniers services rendus par Nemo.

Le legs de Nemo aux naufragés consiste en un coffret de diamants et de perles, sauvé du cataclysme par Ayrton, qui permet l'achat d'un domaine sur le continent américain où la colonie insulaire est recréée. Cette renaissance limitée mais somme toute satisfaisante de l'espoir utopique (dans les normes verniennes, du moins) reproduit un schéma qui se rencontre non à la fin mais plutôt vers le milieu d'*Hector Servadac* : dans ce roman, ce n'est pas simplement une île mais des continents entiers qui paraissent avoir disparu sous les flots,

---

<sup>180</sup> Les événements du *Capitaine Grant* ont lieu en 1864-65 et Ayrton est abandonné en mars 1865 ; les modifications de *L'Île mystérieuse* les repoussent de dix ans dans le passé.

<sup>181</sup> « *L'Île détruite* – Cette deuxième version n'est pas totalement définitive. En effet, la première version que nous avons lue sur le manuscrit possédé par Jean Jules Verne comporte une fin assez elliptique [...] Hetzel a demandé un dénouement plus optimiste à ce roman et en octobre 1873 J. Verne répond : « *Bien convenu pour la fin de L'Île mystérieuse, je leur recollerai leur île en terre ferme en Amérique.* » (B. N. 178).

[...] Ainsi le sort des naufragés est indifférent à J. Verne après la disparition de l'île. Il faut relever que cette destruction finale est annoncée dès le début du roman. [...] Ainsi l'île est la dernière trace d'un continent disparu. Ce fait explique d'une part qu'elle soit un véritable microcosme et d'autre part qu'elle réunisse le double caractère d'un commencement et d'une fin. Sa destruction doit logiquement achever le roman. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 87-88)

<sup>182</sup> « Vous verrez que, tout mort qu'il est, il nous en rendra d'autres encore ! » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 783)

et un groupe d'hommes, après avoir constaté le désastre, tente de fonder un microcosme de civilisation sur l'île Gourbi, puis dans la Terre-Chaude. Ils s'établissent dans cette dernière après avoir découvert la tombe de Saint-Louis, devenue îlot, tout comme, de l'île Lincoln « tombe de celui qui fut le capitaine Nemo ! », il ne reste plus qu' « un morceau de granit battu par les lames du Pacifique<sup>183</sup> » ; la submersion de l'île confère donc implicitement un statut similaire au prince Dakkar, et d'ailleurs, les colons se promettent de perpétuer sa mémoire, et offrent l'une de ses perles à Lady Glenarvan<sup>184</sup>. Les héros de *Servadac* assistent à ce qu'ils croient être la mort de la civilisation, en recréent un modèle réduit, et finissent par rejoindre le globe terrestre. Ceux de *L'Île mystérieuse* passent par des épreuves similaires mais dans un ordre différent et un cadre plus réaliste, et la « démonstration » que représentent à la fois leurs efforts dans l'île et la reconstitution de leur colonie en Iowa tend vers la même conclusion : Que la détérioration périodique – par les désastres humains ou naturels – ou définitive – par l'entropie – soit ou non le lot inévitable des entreprises humaines, l'espoir d'une renaissance<sup>185</sup> doit continuer à guider la civilisation, et l'image effarante du dénuement total et de la destruction de longues années d'efforts s'exorcise elle-même, en quelque sorte, par le biais des précédents réels ou fictifs d'un retour à la vie.

---

<sup>183</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 805.

<sup>184</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 804.

<sup>185</sup> Cette idée de « démonstration » sous une forme mythique et à visée humaniste revient plus d'une fois dans *Jules Verne et le roman initiatique* :

« Ainsi, ce “Robinson” que Jules Verne brûle d'écrire dès 1865, est-il l'expression d'un des buts majeurs de l'initiation : il est l'image du temps maîtrisé, vaincu. Ce qui explique que l'île soit paradisiaque – au même titre que les pôles : le Paradis est hors du temps ; âge d'or des temps premiers, la vie dans l'île qui renouvelle les gestes primitifs, offre la certitude de son renouvellement indéfini et par là même de la survie, de la mort vaincue.

L'une des images qui revient le plus souvent lorsqu'il est question de l'écoulement du temps et des efforts que l'homme tente pour lui échapper est celle du cercle et sur le plan temporel du cycle. » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 619)

## IV-b) De la Terre à la Lune

« Mais [...] de longues années s'écouleront encore avant que nos canons tonnent sur le champ de bataille. Il faut donc en prendre son parti et chercher dans un autre ordre d'idées un aliment à l'activité qui nous dévore ! » (De la Terre à la Lune, ch. II, p. 58)

*De la Terre à la Lune* (volumes publiés respectivement en 1865 et à la fin 1869) réalise au sens littéral la hantise du canon géant ou du « tromblon » que véhiculait *Voyage au centre de la terre*, et introduit résolument le peuple Américain dans la série des *Voyages extraordinaires*, après les quelques velléités que l'on perçoit dans *Hatteras* (via le personnage d'Altamont) ainsi que dans *Vingt mille lieues sous les mers*<sup>1</sup>, qui paraît peu avant le second volume de la *Lune*. Le roman se démarque de la plupart des autres *Voyages* par l'idée de projet à échelle nationale qui s'y déploie, surtout au premier tome : avant les héros hors du commun, c'est d'abord d'une nation hors du commun qu'a besoin Verne pour conquérir la Lune, et il est difficile de ne pas penser à la mobilisation occasionnée par le projet Apollo lorsque l'on lit les seize premiers chapitres – voire même au sauvetage d'Apollo 13 pour les derniers chapitres d'*Autour de la Lune*. Jules Verne fera représenter la France par Michel Ardan, auquel il donne un rôle capital – c'est uniquement grâce à lui que le boulet sera « habité » –, mais quant à l'impulsion première de l'entreprise dans sa globalité, elle vient des attributs quasi mythiques que se voit donner la nation américaine. Comment ne pas penser à un jeu sémantique sur la figure de Vulcain lorsque l'on voit qualifier les Yankees de « premiers mécaniciens du monde<sup>2</sup> » ? Ils sont ingénieurs « de naissance », dit le texte, et l'objectif du premier chapitre est effectivement d'énumérer les caractéristiques « innées » qui rendent le projet possible ; nous entendons ici innées dans le sens large d'un trait dont la préexistence ou l'acquisition se situent antérieurement au récit, et qui seraient si robustement ancrées que la question de l'inné littéral ou figuré en perd toute importance. Verne étant friand de la métaphore de l'acier trempé dans ses romans, on peut dans le même esprit comparer ces attributs à la torsion permanente d'une pièce de métal, qui contrairement à une déformation élastique, conserve définitivement la nouvelle forme. L'expression qui résume les prérequis permettant de surmonter tous les obstacles ultérieurs – et que les personnages ou

---

<sup>1</sup> On sait qu'une frégate américaine y paraît, et que Nemo se déclare plutôt bien disposé envers ce qu'il appelle « cette brave marine américaine » (1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 152). Ned Land, quoique Canadien, y représente aussi – avec son *bowie knife* par exemple – une sorte de prototype de l'Américain « vernien ».

<sup>2</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 47.

le narrateur invoquent donc face à ces obstacles –, c'est le « génie inventif », le « génie pratique » ou le « génie industriel des Américains ». La guerre de Sécession est le catalyseur du développement des aptitudes nécessaires à la conquête de la Lune : la course aux armements leur donne « des dimensions inusitées » et « des portées inconnues jusqu'alors ». Un projectile ordinaire décrit en quelque sorte une ellipse, tout comme un véritable satellite de la Terre, mais une ellipse trop petite eu égard à sa faible vitesse initiale, donc « interrompue », tronquée, par la surface de la terre, d'où la courbe balistique familière aux artilleurs. L'affinité entre artillerie et « astronautique » est donc assez directe, et, d'un point de vue éminemment vernien, « il ne suffirait que d'une ellipse plus grande »<sup>3</sup> pour passer de l'une à l'autre. Un simple accroissement de dimension, plus la réappropriation de la technologie militaire (et de la science des trajectoires) à des fins plus pacifiques, rendent possible le Voyage extraordinaire. Verne peint donc le peuple américain comme une sorte d'intermédiaire entre la traditionnelle « race guerrière » et la société de savants : « et il n'était pas si mince marchand, si naïf « booby », qui ne se cassât jour et nuit la tête à calculer des trajectoires insensées<sup>4</sup> », image qui constitue le précurseur comique à la trajectoire « insensée » d'un boulet envoyé vers la Lune. La destination « sensée » d'un projectile étant, *a contrario*, les rangs des armées ennemies, ironie que note Jules Verne en comparant l'utilité des canons à celle des machines à coudre (p. 48). Le texte résume cette union pernicieuse entre vocation belliqueuse et vocation scientifique en jouant sur l'expression mathématique de la gravité :

« L'estime qu'ils obtiennent, dit un jour un des plus savants orateurs du Gun-Club, est proportionnelle aux masses de leur canon, et en raison directe du carré des distances atteintes par leurs projectiles ! »

Un peu plus, c'était la loi de Newton sur la gravitation universelle transportée dans l'ordre moral<sup>5</sup>.

---

<sup>3</sup> « Dans ces textes, on voit la mise en fiction, par délire, amplification, ou extrapolation, etc. des technologies connues ou imaginées, ainsi que des idéologies qu'elles engendrent. [...] Chez Jules Verne, l'imagination ne s'aventurerait pas très loin des bases du savoir et des réalités de l'époque. Un sous-marin plus gros, mais habité fort bourgeoisement, voilà le « Nautilus ». Un canon au diamètre comme à la longueur démultipliés pour qu'un obus habitable puisse s'y loger, et on va vers la Lune. C'est un genre d'hyperbolisation que la SF des années trente aux USA va développer. Les canons sont remplacés par des fusées, mais ce qui importe c'est la dimension, la possibilité de dépasser le système solaire par des poussées plus fortes, des explosifs qui peuvent détruire des planètes entières. [...] Les références à la science, comme aux technologies ne sont là que des prétextes à agrandir la scène où se déroulent des intrigues cousues de fil blanc [...] » (Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas, *Poétiques du roman d'aventures*, Nantes, Cécile Defaut, 2004, p. 138)

<sup>4</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. I, p. 48.

<sup>5</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 48-49.

La mention du carré des distances représente soit une repartie comique à *l'inverse* du carré des distances qui régit l'attraction gravitationnelle, soit une allusion au carré de la vitesse, duquel dépend l'énergie cinétique d'un projectile, critère de fierté assez logique pour un artilleur. Le commentaire du narrateur peut être vu comme une démonstration par l'absurde de la neutralité de la science : non, dirait le texte, la science ne garantit pas à elle seule le progrès moral (comme le voudrait une certaine lecture du positivisme), puisque l'on peut très bien en dériver des critères moraux destructeurs<sup>6</sup> tel celui proposé ; il faut donc qu'existe la volonté de vertu en premier, pour qu'intervienne alors la science comme outil et source de structure et de cohérence du projet moral. Le passage d'une utilisation maligne à une utilisation bénigne de la science demande toutefois un minimum de crédibilité, et Verne ne choisit donc pas des protagonistes pleinement monstrueux : quoique fondamentalement belliqueux, ce sont, comme les héros de *L'Île mystérieuse*, des Nordistes. Leur dualité apparaît dans la qualification d'« Anges Exterminateurs<sup>7</sup> », qui les prépare aussi à un statut surhumain, mais au moment où commence le récit, le caractère hyperbolique de leurs exploits est plutôt morbide : Verne énumère les progrès des canons et du nombre de victimes qu'ils font, jusqu'à l'espèce de point de rupture représenté par le canon de J.-T. Maston, qui ne poursuit ce progrès quantitatif qu'en éclatant<sup>8</sup>. Si la fin de la guerre consigne les membres du Gun-Club à une inactivité forcée, l'épisode du canon du secrétaire serait l'annonce symbolique du début de la nouvelle ère, puisqu'en se retournant contre ceux qui le manient, le canon suggère que la tendance actuelle vers le gigantisme ne peut être poursuivie sans un changement de finalité. Les Américains nous sont présentés au collectif comme ayant cette même « expansion vitale » que possède individuellement l'ingénieur Cyrus Smith dans *L'Île mystérieuse*, et lorsque le président Barbicane proposera au Gun-Club de « chercher dans un autre ordre d'idées un

---

<sup>6</sup> « L'explosion qui délivre est elle-même en rapport avec le feu et divers procédés techniques sont complaisamment décrits par l'auteur, qui insiste toujours sur leur double pouvoir ; devastateur et créateur. De la charge nécessaire pour faire partir les boulets meurtriers, les membres du Gun-Club de Baltimore passent à celle qui permettra de lancer l'obus vers la lune, projet plus pacifique et aussi plus magique, puisque non réalisable dans l'état de la science du temps de Jules Verne. » (Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 565)

Simone Vierende commente ici le feu plutôt comme « élément », de par son rôle initiatique, et en partant du rôle de la foudre dans *Mathias Sandorf* ; elle énumère par la suite d'autres exemples d'explosions verniennes bénéfiques ou maléfiques.

<sup>7</sup> Michel Ardan les traitera aussi de « meurtriers aimables et savants » (*op. cit.*, ch. XXII, p. 200).

<sup>8</sup> *Op. cit.*, ch. I, p. 50.

aliment à l'activité qui [les] dévore », c'est dans le sens de rediriger cette pulsion<sup>9</sup> vers un projet qui ne soit ni meurtrier (une nouvelle guerre, que veulent les membres du club) ni vindicatif (coloniser à leur tour la Grande-Bretagne, comme le suggère Maston). On sait que Pierre Aronnax fera un vœu de même nature pour le capitaine Nemo et son redoutable *Nautilus*, à la dernière page de *Vingt mille lieues sous les mers*.

La focalisation, ou du moins l'objet principal de la narration, se transportent graduellement dans les deux premiers chapitres des Etats-Unis comme nation à Impey Barbicane comme individu, en passant par les artilleurs nordistes, le Gun-Club, puis quelques membres distingués du club tels Maston ou Tom Hunter. Barbicane n'est pas décrit à proprement parler comme une synthèse, mais peut-être comme l'effet d'un filtrage plutôt mélioratif : c'est un indubitable « Yankee », mais il n'a pas le caractère bouillant de Maston ; c'est un membre distingué du Gun-Club, mais il a tous ses membres intacts, etc. Les traits traditionnels de l'Américain dans l'imaginaire vernien sont plutôt distribués sur différents personnages, et l'on gagerait que le colonel Stamp W. Proctor, qui apparaîtra plus tard dans le *Tour du monde*, ne détonnerait pas beaucoup parmi les membres du Gun-Club (comparer, par exemple, la conception d'un canon qui éclate catastrophiquement et l'enthousiasme à l'idée de passer en locomotive des précipices « sans pont »). Verne a fait de Barbicane un « cerveau » du grand projet américain, plutôt qu'un échantillon normatif<sup>10</sup>. Son portrait, d'ailleurs, rappelle plutôt les Britanniques de Verne, notamment Phileas Fogg : même âge (quarante ans), « calme,

---

<sup>9</sup> « Car celui qui est « coulé d'un seul bloc » est à l'image de l'œuvre d'artillerie dont il est le concepteur téméraire, une pièce bien trempée, comme l'est la volonté des Américains, inébranlable, inusable. Tout se tient, si bien que de telles qualités désignent le « Yankee » comme le mécanicien par excellence, l'ingénieur élu, destiné non seulement à réparer le monde mais de plus à l'améliorer, à travailler assidûment à son perfectionnement. [...] Mais ce qui réclame pour l'heure le rassemblement de toutes les forces et la fédération des volontés n'est autre que la réalisation d'une pièce d'artillerie colossale, qui matérialise elle-même, comme nous l'avons dit, le prolongement technologique d'une nature, l'excroissance solidifiée d'un tempérament. » (Henri Scepi, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, notice de *De la Terre à la Lune*, p. 1176)

<sup>10</sup> « L'admiration de Jules Verne est sincère, mais en toile de fond, l'image de l'Américain moyen se charge de condescendance :

[Considérez ces] hommes sans-gêne les jambes étendues sur les divans, le chapeau vissé sur la tête : ce sont des Yankees [...] des produits de la Nouvelle-Angleterre, hommes d'intelligence et d'action, un peu trop influencés par les révérends, mais qui ont le tort de ne pas mettre leur main devant leur bouche quand ils éternuent.

[...] Excentrique ou résolue, l'Amérique des premiers *Voyages extraordinaires* garde la séduction d'un pays où la démesure a exclu l'impossible ; à cause de cela, son rôle est de devancer son temps par des inventions étonnantes [...] » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 50)

froid, austère [...] exact comme un chronomètre », avec des traits « tracés à l'équerre et au tire-ligne<sup>11</sup> » ; ceci va dans le même sens que la relation à la fois de parenté et de dépassement (dans la force brute du moins) que le début du roman établit entre les artilleries américaine et européenne<sup>12</sup>. Le discours du président du Gun-Club passe du constat de l'impossibilité d'une guerre imminente à l'étude scientifique de la Lune presque sans transition, si ce n'est par la proposition d'une « expérience digne du dix-neuvième siècle ». Ceci peut avoir pour effet de suggérer que la guerre appartient plutôt au dix-huitième siècle, la guerre de Sécession étant une exception nécessitée par l'impératif d'abolition de l'esclavage, et qu'un dix-neuvième siècle marqué par le principe des nationalités et le positivisme mérite que les prouesses industrielles y aient un point focal moins belliqueux (la guerre franco-prussienne est encore assez loin lorsque Verne publie le premier volume). La suite du discours s'engage résolument dans ce terrain familier des entreprises verniennes : conquête par la connaissance, volonté totalisante, réussite par pure nécessité mécanique ; ainsi le président parle du « degré de perfection » qu'a atteint la balistique dans ses progrès récents, de l'étude de la Lune au niveau de « sa masse, sa densité, son poids... » (p. 59), et un projectile doté d'une certaine vitesse arrivera « nécessairement » à sa surface, sur la base de « calculs indiscutables » (p. 62). « [C]ette petite expérience » que propose Barbicane pour conclure s'apparente donc à des travaux pratiques plutôt qu'à un saut dans l'inconnu : les paramètres de l'opération, les lois qui régissent le mouvement sont connus, et il reste à vérifier la faisabilité à une échelle inusitée – et, plus tard, lorsqu'on décidera d'introduire des observateurs humains dans l'obus, il faudra aussi effectuer des relevés topographiques, déterminer s'il y a de la vie sur la Lune, etc. C'est la « deuxième carte » dont parle Michel Serres, voire même aussi le troisième élément de l'investigation scientifique :

Nous avons fini et même deux fois : premièrement parce que nous avons cartographié les espaces concrets ; deuxièmement, parce que nous avons repéré toutes les populations. Tant de cultures en Nouvelle-Guinée, tant de langues en Amazonie, tant de tribus indiennes en Amérique, etc. Je veux dire en nombre, en recensement. Alors s'ouvre le voyage, non plus des explorateurs, mais celui des savants, le voyage d'encyclopédie, qui cherche à dessiner cette deuxième carte que j'ai écrite tout à l'heure. D'où la répétition de la même question sur ce deuxième domaine : pourra-t-on, aussi, fermer le savoir, comme on a fermé l'espace ? Jules Verne me paraît positiviste parce qu'il répondrait [oui], je crois, à cette question [...] Bien sûr, nous répondrions, quant à nous, plutôt non à cette question.

[...] *Clôture des sciences dures, ouverture vers les sciences humaines*. Elles naissent là. Car le simple repérage des cultures [...] ne suffit pas : il convient d'en faire des sujets d'étude. Cette exigence naît

---

<sup>11</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. II, p. 57.

<sup>12</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. I, p. 47-49.

parce que le pur voyage d'exploration se termine. Par exemple, lorsque les géomètres mesurent un arc de méridien en Afrique du Sud, ils progressent à la fois, dans cette entreprise de science dure, dans l'espace du désert du Kalahari, et au milieu des Hottentots et des Zoulous qu'ils ne connaissent pas. L'espace, les hommes et le savoir : les trois éléments sont là !<sup>13</sup>

Verne créera de la tension narrative sans nécessairement revenir sur la déclaration de clôture du premier niveau du savoir : à quelques nuances près, il n'invoquera pas vraiment de phénomènes physiques qui *restent* inexplicables dans son voyage lunaire, et réussira pourtant à le rendre mouvementé et à « dérailler » entièrement son boulet de la route en principe immuable qui lui était assignée. Quand Barbicane dit que le boulet « arrivera nécessairement » jusqu'à la Lune, il place dès lors les espoirs de l'homme dans le second terme de la fameuse citation de Démocrite sur le hasard et la nécessité ; donc, ce sont les contingences du milieu intersidéral qui s'annoncent implicitement comme l'ennemi de l'entreprise humaine.

Le rapport de cause à effet entre le chapitre II et celui de l'« Effet de la communication<sup>14</sup> Barbicane » met quelque peu en abyme<sup>15</sup> le reste du roman. La fébrilité précédant le coup d'envoi du voyage lunaire, et la détonation suivie de la tempête qui en résulte, font écho au discours de Barbicane, qui ménage ses effets avant de révéler le vrai objet de son invitation, créant une agitation difficile à contenir – témoins les « Ecoutez ! écoutez ! Silence donc ! » répétés pour calmer l'audience. A la suite du mot de la fin : « Il est impossible de peindre l'effet produit par les dernières paroles de l'honorable président [...] Toutes les armes de ce musée d'artillerie, partant à la fois, n'auraient pas agité plus violemment les ondes sonores<sup>16</sup> ». La scène est la métaphore d'un jour de tempête, avec la tension qui précède un coup de tonnerre ; le discours qui annonce le départ vers la Lune est une métaphore du départ lui-même. La frénésie des membres du club « [fait] trembler la salle » (p. 62), comme la

---

<sup>13</sup> Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 31.

<sup>14</sup> Notons la tendance chez Verne à employer le terme « communication », « communication directe », dans le sens de « transport » ; ce n'est bien entendu pas original mais l'auteur semble apprécier particulièrement l'équivalence. Similairement, la « communication » chez Verne a parfois tendance à s'effectuer (en vrai ou comme hypothèse) de manière assez brutale : entrer en communication avec la Lune à l'aide d'un boulet, ou Ned Land disant que le monstre devra bien l'« écouter » (*Vingt mille lieues*, ch. VI « A toute vapeur », p. 76), c'est-à-dire recevoir son harpon, etc.

<sup>15</sup> Daniel Compère a fait une remarque similaire à propos de la « Fête de la fonte » (ch. XV) : « Soulignons par ailleurs la présence d'une discrète circularité : c'est un coup de canon qui va donner le signal de la naissance d'un autre canon. Ce goût baroque pour le spectaculaire et le gigantesque se manifeste souvent dans le texte vernien [...] » (*Jules Verne : texte et intertexte*, p. 56)

<sup>16</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. III, p. 63.

détonation de la Columbiad fera trembler la Floride ; le rapprochement est d'ailleurs encouragé par le texte, en quelque sorte, via la comparaison avec « toutes les armes » du musée d'artillerie, « partant à la fois » – et le canon qui sera par la suite construit évoque bien, par sa puissance, ce que l'explosion cumulée de toute une unité d'artillerie produirait. On peut aussi voir dans le début du troisième chapitre une divinisation de Barbicane, le thème de l'« acte qui suit le verbe » : le président « demande la lune<sup>17</sup> », et on lui répond par ce qui s'apparente à un coup de canon. Le déterminisme implique le caractère de certaine façon illusoire du temps, une sorte de simultanéité entre le début et la fin d'une chaîne causale ; or, dit le narrateur : « Entre le projet Barbicane et sa réalisation, pas un véritable Yankee ne se fût permis d'entrevoir l'apparence d'une difficulté. Chose dite, chose faite<sup>18</sup>. » C'est Laplace qui paraît ici en filigrane, avec sa fameuse citation de l'*Essai philosophique sur les probabilités* :

Une intelligence qui pour un instant donné, connaîtrait toutes les forces dont la nature est animée, et la situation respective des êtres qui la composent, si d'ailleurs elle était assez vaste pour soumettre ces données à l'analyse, embrasserait dans la même formule les mouvements des plus grands corps de l'univers et ceux du plus léger atome : rien ne serait incertain pour elle, et l'avenir comme le passé, serait présent à ses yeux<sup>19</sup>.

Inversement, la menace qui pèse sur l'entreprise est celle de la *sensibilité aux conditions initiales*, à laquelle Barbicane tente de parer en demandant à l'Observatoire de Cambridge de calculer ces conditions : latitude, orientation du canon, vitesse (ch. IV). Le mouvement du boulet après mise à feu étant physiquement une chute libre, c'est entièrement sur le « réglage fin » de ces données initiales que reposent les chances de succès. Détail important à retenir de la réponse de l'Observatoire : le projectile est censé atteindre la Lune au moment où elle passe au zénith par rapport au point de départ. L'arrivée envisagée est donc une culmination, symboliquement parlant, et nulle « chute » n'est au programme : le boulet envoyé par l'homme est

---

<sup>17</sup> « Plusieurs textes semblent tirer leur sujet d'un lieu commun pris au sens littéral : *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, c'est « gagner du temps » ; les artilleurs du Gun-Club « demandent la Lune » (Terre) ; spécialiste des fonds sous-marins, Aronnax « plonge dans son sujet » grâce au *Nautilus* (Mers). Nous verrons aussi que plusieurs écrits développent une phrase d'un texte vernien à la dimension d'un autre. » (Daniel Compère, *op. cit.*, p. 207)

On remarquera, à propos de la dernière phrase, que nous avons rencontré certains exemples de ce phénomène.

NB : Dans cet ouvrage D. Compère abrège *De la Terre à la Lune* en « Terre » et *Vingt mille lieues sous les mers* en « Mers ».

<sup>18</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. III, p. 63.

<sup>19</sup> Pierre-Simon de Laplace, *Essai philosophique sur les probabilités*, « De la probabilité », p. 4. Voir bibliographie.

censé grimper, grimper, jusqu'à ce qu'il atteigne son but ; que la fin du voyage, effectuée sous l'influence de l'attraction lunaire, soit « gravitationnellement parlant » une descente importe peu. Les événements, bien entendu, se dérouleront d'une manière bien différente.

Verne utilise une variante du démon de Laplace dans le cinquième chapitre, « [U]n observateur doué d'une vue infiniment pénétrante, et placé à ce centre inconnu autour duquel gravite le monde » (p. 74), par l'intermédiaire duquel il expose à la fois un de ses « récits des origines » – celles du système solaire en l'occurrence – ainsi qu'un état des lieux scientifique, dans le même esprit<sup>20</sup> que le chapitre III des *Indes noires* (« Le sous-sol du Royaume-Uni ») ou de *L'Etoile du Sud* (« Un peu de science, enseignée de bonne amitié »). Le chapitre se termine par la formule « Tel était l'état des connaissances... », que reprendra Verne dans l'édition augmentée du *Centre de la terre*, « Tel était alors l'état de la science paléontologique », au chapitre XXXVIII sur l'homme quaternaire. On pense à un discret symétrique d' « il était une fois », ce qui s'intègre bien avec le travail de mythologisation ou du moins de diégétisation de la science. Le texte décrit de manière fractale la formation de la galaxie (« nébuleuse » dans le jargon d'époque, la distinction n'existant pas encore), des étoiles et des planètes (« nébulosités secondaires », p. 75). Il commente avec une certaine solennité le lien entre l'histoire cosmique « depuis les premiers jours du monde » et l'enchâssement des structures physiques du microscopique au macroscopique, d'une manière qui, au lecteur moderne, rappelle quelque peu la formule de Carl Sagan, qui fait du vivant « de la poussière d'étoiles ». Moins anachroniquement, on pense à l'héritage des hypothèses de Kant sur la formation des nébuleuses, dont Verne a probablement eu vent, ses sources scientifiques aussi bien que ses inspirations philosophiques plus générales<sup>21</sup> étant souvent assez datées par rapport aux périodes de publication. Le chapitre intitulé « Le roman de la Lune » met donc en abyme le

---

<sup>20</sup> L'exposé didactique se poursuit toutefois dans le chapitre suivant, « Ce qu'il n'est pas possible d'ignorer et ce qu'il n'est plus permis de croire dans les États-Unis ». La conclusion du chapitre fait penser à Robur-le-Conquérant, à son Icarie et aux drapeaux qu'il dépose aux points culminants des cités humaines : les Américains veulent « prendre possession de ce nouveau continent des airs » et « arborer à son plus haut sommet [leur pavillon] ». Pavillon étoilé, note le texte, en un jeu sémantique supplémentaire.

<sup>21</sup> Nous opérons cette distinction dans le sens où les sources directes de Verne, d'où il tire des faits de science ou de vulgarisation scientifique concrets (beaucoup d'entre elles datant des années 1830-1850), diffèrent assez fondamentalement des textes un peu plus anciens qui relèvent plus de la « conscience collective » des cercles instruits, comme par exemple lorsqu'il fait allusion au démon laplacien. D'après Henri Scepi (*op. cit.*, notes, p. 1201), Verne « reprend ici les hypothèses avancées par John Herschel à propos de la formation des nébuleuses dans son *Traité d'astronomie*, traduit en français en 1833 », ainsi que le tome III de l'*Astronomie populaire* d'Arago.

récit qui le contient, le premier relatant une cosmogonie inspirée des hypothèses du siècle précédent et qui invoquent la gravitation universelle comme mécanisme d'accrétion des structures célestes, le second prenant au mot l'expérience de pensée du « canon de Newton » pour partir à la conquête des cieux.

Les membres du « Comité » du Gun-Club, forts des réponses données par l'Observatoire, s'attellent à la tâche de résoudre la question pratique du projet d'envoyer un boulet vers la lune, autrement dit « élucider les trois grandes questions du canon, du projectile et des poudres<sup>22</sup> », modèle analogue à la question « de la fusée, de la charge utile et du carburant<sup>23</sup> » dans un contexte moderne. Barbicane résume schématiquement le rapport entre les deux tomes du roman lorsqu'il appelle la balistique « cette science par excellence, qui traite [...] des corps lancés dans l'espace par une force d'impulsion quelconque, puis abandonnés à eux-mêmes ». *De la Terre à la Lune* est une sorte de gargantuesque préface à une impulsion hors du commun<sup>24</sup>, et *Autour de la Lune* est le récit d'une « chute libre », au sens du mouvement d'un projectile non motorisé.

La tirade de J.-T. Maston, où il considère le boulet « à un point de vue purement moral », ressemble à un manifeste du surhomme vernien, dans lequel le second modèle du monomythe (le surhomme face aux forces (sur-)naturelles, presque sur un pied d'égalité) est affirmé. Si l'homme n'y est pas l'égal de Dieu, la différence qu'y concède Maston est de degré plutôt que de nature : le boulet est le « criterium des vitesses terrestres » (p. 88), plus lent mais somme toute guère différent des projectiles célestes que sont les planètes et les étoiles. En régressant vers la théorie, on peut en conclure alors que dans le même ordre d'idées, Newton s'est rapproché d'une « connaissance divine » lorsque, en postulant la gravitation universelle, il a saisi dans le même système d'idées le phénomène de la chute d'une pomme et celui des trajectoires des astres (et les marées...) : la science du mouvement comme l'artillerie sont des tremplins permettant d'accomplir une élévation de l'homme. Si cette manière de voir semble offrir une sorte de transcendance à l'être humain, on peut inversement y voir une vision en quelque sorte immanente du divin, considéré en des termes si prosaïques (les planètes sont des boulets) : ceci nous paraît se rapprocher d'une certaine conception des dieux qui tendrait à les intégrer à

---

<sup>22</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. VII, p. 87.

<sup>23</sup> Ou, si l'on veut être pointilleux, on parlerait du mélange du carburant et du comburant, pour les fusées modernes à ergols liquides.

<sup>24</sup> « *De la Terre à la Lune* marque le point initial d'une courbe qui amorce sa phase ascendante », selon les termes d'Henri Scepi (*op. cit.*, notice p. 1187).

une cosmologie « atomiste », dans la lignée d'Epicure et de Démocrite : lorsqu'ils ne sont pas niés, les dieux sont considérés soit comme à côté du monde des hommes, n'y intervenant pas, soit comme entités elles-mêmes matérielles ne différant pas des autres phénomènes et n'y préexistant pas. L'homme entre en concurrence – ne serait-ce que comme bon dernier – avec un dieu vu à travers l'énumération des constantes physiques ou des vitesses observées dans la nature (lumière, électricité, vent, son...). La perspective choisie par le secrétaire du Gun-Club s'apparente aussi à un biais d'échantillon ou un biais de confirmation, puisque, en voulant examiner la balistique du point de vue moral, il est amené à considérer le divin du point de vue balistique. Ceci rejoint la remarque de D. Compère sur l'œuvre vernienne :

Pas plus que le descriptif, le discours didactique ne vise la représentation fidèle d'une réalité. C'est un discours orienté : il décrit « la Nature comme un tout intelligible et par là admirable ; et (ou) la Science révélatrice de cette intelligibilité » (15)<sup>25</sup>. Cette orientation amène donc une transformation : le discours didactique ne retient donc du réel que les éléments qui lui semblent positifs, c'est-à-dire ceux qui tendent à appuyer sa démonstration<sup>26</sup>.

Le texte n'est bien sûr pas dupe de lui-même, pourrait-on dire, puisque Barbicane caractérise l'intervention de Maston comme « part faite à la poésie ». Il ne se tourne pas directement vers la question pratique, mais, fidèle à l'habitude vernienne, demande à examiner les *précédents*, que détaille le général Morgan<sup>27</sup>. En préparation à cette phase de la séance, les quatre membres du comité « [absorbent] chacun une demi-douzaine de sandwiches » (et une *douzaine* au chapitre suivant, p. 101) : l'aspect surhumain est ici illustré de manière comique par une voracité hors norme, signe supplémentaire d'« expansion vitale » ; un métabolisme exceptionnel doit se traduire par des créations mécaniques surdimensionnées. Notons que Maston en particulier n'est en fin de compte qu'une variation sur ce thème ; à défaut d'être lui-même la métaphore d'un puissant canon, c'est un puissant « calculateur », qui fait penser aux superordinateurs modernes, gros consommateurs d'énergie et susceptibles à la surchauffe.

L'« état de l'art » une fois défini, l'amélioration qu'il faut y apporter se résume à une simple multiplication : « il faudra la vingtuplier », dit Barbicane de la vitesse maximale de 800 yards par seconde. La multiplication permet en quelque sorte de ramener l'exponentiel au linéaire, donc d'en faire un simple incrément à la portée des capacités actuelles ; comme nous l'avons vu dire à Cyrus Smith, ce n'est qu'une question de quantité. Mais, pour que le coup de

---

<sup>25</sup> Compère cite ici Michael Riffaterre (« Système d'un genre descriptif », *Poétique*, numéro 9, 1972, p. 16).

<sup>26</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 38.

<sup>27</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. VII, p. 90.

canon que se propose le Gun-Club représente réellement une expérience scientifique, il faut que ses effets soient observables ; d'où une digression de plus d'une page – qui, tout comme le premier discours de Barbicane appelle un roman entier, trouvera son écho dans un chapitre entier dédié au « Télescope des montagnes Rocheuses » –, portant sur les limites pratiques d'un instrument d'observation selon les possibilités de l'époque, et partant, la taille à assigner au boulet. Là encore, un mélange d'astuce et connaissances physiques permettent au surhomme vernien de prétendre légitimement à des capacités d'ordre démiurgique : relevant le défi du général Morgan (p. 91), Barbicane « se charge de rendre la Lune plus lumineuse » (pour faciliter l'observation du boulet passant au-devant de son disque), non pas en modifiant littéralement ses caractéristiques mais en établissant un télescope à haute altitude, où l'atmosphère fait moins obstacle à sa lentille. A un « Voilà qui est fort ! » incrédule de Maston, le président rétorque « Oui, fort simple », réponse bien vernienne du savant au profane, qui résume bien le procédé consistant à confirmer une intention grandiose tout en « dissolvant » le grandiose (ou son impossibilité) par la raison.

La séance dédiée au canon revient au problème de la vitesse « à vingtupler », chiffre qui présage déjà implicitement l'erreur de calcul de J.-M. Belfast de Cambridge : comme le découvriront les protagonistes dans le second volume, il fallait au boulet une vitesse de plus de seize mille yards, le vingtuple littéral des huit cents yards des canons Nordistes, et non les douze mille yards annoncés par l'Observatoire. Verne reporte à plus tard les conséquences de cette erreur, et si pour la forme « la résistance du milieu » est nommée parmi les « trois forces indépendantes » qui « [sollicitent] » le projectile, Barbicane, sur le moment, considère le frottement atmosphérique comme négligeable (p. 98). Symboliquement, que le premier faux-pas qui doit introduire la discorde dans le « réglage fin » de l'entreprise du Gun-Club relève de l'atmosphère n'est pas anodin. Vingt ans après *De la Terre à la Lune*, Henri Poincaré démontrera l'impossibilité de résoudre le « Problème des trois corps » : les systèmes dits chaotiques deviennent impossibles à prédire dans leur totalité au-delà d'une durée finie dans le futur ; c'est la « sensibilité aux conditions initiales », qui introduit l'incertitude au sein même du déterminisme. Cette sensibilité dans un sens plus général n'était pas inconnue lorsque Verne écrivait le roman, et si la solution – ou plutôt la découverte (vers 1887-1888) qu'il n'y a pas de solutions générales – n'existait pas encore, le problème des trois corps était lui bien connu : « les mathématiques n'ont donc pas dit leur dernier mot ? », s'exclamera Michel Ardan<sup>28</sup>. On a constaté comment il y a lutte chez Verne entre déterminisme et contingence, le

---

<sup>28</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. IV, p. 278.

premier, en rendant la nature et l'avenir connaissables, étant l'allié de l'homme, la seconde, en introduisant ce qui est imprévisible et impossible à contrôler à l'avance, étant l'alliée de la nature, ou du moins l'ennemie de l'homme. Or, la météorologie est l'un des exemples les plus connus du « chaos » à l'œuvre : l'atmosphère est un système si complexe qu'à moins d'une puissance d'analyse monstrueuse, il est impossible de prévoir avec certitude le temps qu'il fera dans un mois. Verne était conscient de l'incomplétude de ce qu'il appelle « la mécanique rationnelle » ; sans que nous puissions écarter une coïncidence possible, il est tout de même intéressant que la première menace d'échec du voyage vers la Lune vienne d'un milieu qui recèle précisément cette « fin de Laplace » pour reprendre les termes de M. Serres. L'atmosphère terrestre, fine enveloppe de « seize lieues » qui recouvre le globe, est, plus que l'espace intersidéral, le siège même de toutes les contingences qui s'opposent à la rigoureuse horlogerie qu'escompte Barbicane. Ce n'est certes pas le beau temps ou le mauvais temps qui faussera les calculs de l'Observatoire de Cambridge, mais un aspect en fin de compte prévisible, « réductible » de l'atmosphère, dont la connexité avec le chaos n'est que symbolique : le freinage subi par l'obus lors des cinq premières secondes « négligeables » de son ascension.

Il faut remarquer que, pour le projectile comme pour le canon, Verne, sans assommer le lecteur de calculs outre mesure, crée un effet de réalisme par des va-et-vient entre les suggestions par trop fantaisistes et celles qui pèchent par excès de timidité, tout en étant déjà au-dessus des limites connues à l'époque. La demi-tonne des boulets Rodman est trop modeste, mais un boulet de soixante pieds serait impraticable ; un canon de deux cents vingt-cinq pieds est trop petit (« Autant prendre un pistolet ! », dit Maston), mais un canon d'un demi-mille, ou dressé sur un affût (p. 99-100), serait une entreprise au-delà même de la démesure américaine. Il serait peut-être déplacé de parler de « juste milieu » dans un contexte si fondamentalement orienté vers le dépassement, mais le jeune lecteur est tout de même familiarisé avec la notion générale des *contraintes* à l'intérieur desquelles doit opérer l'ingénieur, qui examine ce qui est faisable, plus étroites que celles du physicien, qui évolue dans ce qui est (scientifiquement) concevable. La dimension didactique de la discussion se manifeste aussi dans l'évocation de possibilités – simplement parce qu'elles entrent dans le sujet et invitent à en apprendre plus – qui ne sont ensuite pas réalisées : « je songe », dit Barbicane, « à couler cet engin dans le sol même, à le frotter avec des cercles de fer forgé, et enfin à l'entourer d'un épais massif de maçonnerie à pierre et à chaux »<sup>29</sup>. L'idée de frotter la Columbiad avec des cercles de fer

---

<sup>29</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. VIII, p. 100.

forgé est même répétée au quatorzième chapitre (p. 142), pour être finalement abandonnée<sup>30</sup>. Nous pensons à la caractérisation du chien Top dans *L'Île mystérieuse*, « un de ces chiens sensés qui n'ont jamais perdu leur temps à aboyer à la lune<sup>31</sup> », et toute plaisanterie mise à part, nous pouvons élever les réflexions de Cyrus Smith au niveau autoréférentiel, et postuler que deux occurrences consécutives d'un concept non nécessaire dans le texte suffisent à elles seules pour constituer un thème<sup>32</sup>.

La même logique opère dans le choix du type de pièce d'artillerie à construire, « canon, obusier ou mortier » : on peut constater par la façon dont Barbicane résout la question que ce problème du nom est somme toute circulaire ; les membres du comité étaient déjà d'accord sur l'usage d'un obus, l'uniformité du diamètre du canon et sa verticalité, donc la terminologie découle déjà de ces caractéristiques, et le désaccord entre le général Morgan, le major Elphiston et le secrétaire Maston ne sert, au final, qu'à instruire le lecteur de ces trois types de canon et de leur signification. Le « can-obuso-mortier », comme l'appelle Elphiston pour conclure, pourrait être considéré comme un monstre composite, au même titre que *L'Épouvante* de Robur. Le rôle conciliateur de Barbicane, qui met d'accord les trois autres membres, s'ajoute aux nombreuses occurrences où Verne parodie ou simplement métaphorise les controverses théologiques. Un désaccord sur la nature, la meilleure forme, ou l'existence de telle entité ou phénomène se conclut par l'intervention finale du « chef » ou d'un élément médiateur, qui peut trancher par le compromis, ou en démontrant que le désaccord n'est qu'illusoire, ou parfois par la pure négation : si le président conclut « Ni plus ni moins vite<sup>33</sup> » pour « mettre ses deux amis d'accord » lorsqu'ils se disputent sur le changement de vitesse du bou-

---

<sup>30</sup> De même, l'option d' « étayer les terres au moyen d'étrésillons » (p. 142) est incluse par la prétérition : on ne la nomme que pour déclarer que l'on n'en aura pas besoin. L'allitération en t et r peut éveiller l'intérêt des plus jeunes lecteurs, procédé que S. Vierne a commenté pour *Voyage au centre de la terre* :

« Jules Verne a une prédilection pour le nom “schiste”, dont la sonorité est mise en valeur par celle, sourde, de “gneiss”. Il joue aussi sur le savant “structure stratiforme” : les enfants, nous en avons fait l'expérience, peuvent beaucoup s'amuser avec les sons de cette expression qu'ils ne comprennent pas, encore qu'elle soit expliquée immédiatement après, selon un rythme quasi régulier qui correspond à la régularité de leur forme : à peu près 4-6-6-4 (en fait au début 3-8, mais la diction corrige presque instinctivement “remarquable par la régularité”). » (*Jules Verne : mythe et modernité*, p. 36)

<sup>31</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 274.

<sup>32</sup> « [C'est] Julien Gracq qui confiait que son propre univers romanesque était bâti à partir de quelques “préférences” concrètes, organisées en “leitmotif” », rapporte Michel Collot dans « Le thème selon la critique thématique » (p. 12).

<sup>33</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 404.

let suite à un allègement, il assène « Et s'il n'y a pas de Sélénites !<sup>34</sup> » pour clore leur dispute sur la taille et les prouesses des habitants de la lune. C'est donc la polémique qui est une constante ; Verne ne la résout pas toujours à l'identique mais décline un éventail de possibilités.

La troisième séance du Comité a trait à la question des poudres, et dans la perspective des « fractales » verniennes qui tendent à répliquer en plus petit la structure de base du récit, il est logique que la dernière partie de cet épisode concerne la *détente* des gaz qui va propulser le projectile vers la Lune. Il est en effet expliqué que la déflagration de la poudre libère un volume beaucoup plus important de gaz dont la dilatation est responsable de l'éjection du boulet. La fin de la séance réitère de façon comique le phénomène de l' « action qui suit le verbe » qui semble particulier à Barbicane dans ce roman :

« [...] Ainsi donc, au lieu de seize cent mille livres de poudre, nous n'aurons que quatre cent mille livres de fulmi-coton [...] De cette façon, le boulet aura plus de sept cents pieds d'âme à parcourir sous l'effort de six milliards de litres de gaz, avant de prendre son vol vers l'astre des nuits ! »

A cette période, J.-T. Maston ne put contenir son émotion ; il se jeta dans les bras de son ami avec la violence d'un projectile, et il l'aurait défoncé, si Barbicane n'eût été bâti à l'épreuve de la bombe<sup>35</sup>.

Le président n'a pas fini d'évoquer l'envol du projectile vers l'astre des nuits que c'est Maston qui semble concrétiser la prophétie en « s'envolant » à l'image d'un obus. En même temps, le léger incident préfigure sur le registre comique les « impacts » que Barbicane aura à encaisser de la part des forces naturelles, et face auxquelles lui, l'homme du déterminisme, de la « fixité », devra effectivement être assez solidement bâti pour ne pas être « défoncé », autrement dit dévié de la trajectoire qu'il s'est assigné.

La conclusion de la problématique « du boulet, du canon et des poudres » réitère la notion de quasi-simultanéité entre le plan et son inévitable exécution<sup>36</sup>, mais à l'encontre de cette vision *de proche en proche* de l'instantanéité des causes et des effets, Jules Verne insère un chapitre « de contestation » entre la dernière séance du Gun-Club et le début du projet proprement dit (commençant par le choix de l'Etat américain où doit se construire le canon, Floride ou Texas). Ce seront « les hasards des attractions », suivant les termes verniens, qui représenteront la Nature dans le second volume ; dans le premier, les obstacles que doivent surmonter les industriels artilleurs sont surtout d'ordre technique et psychologique. Pourtant, on peut arguer que la nature, dans le tome I, est bel et bien représentée, métaphoriquement,

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 346.

<sup>35</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. IX, p. 110.

<sup>36</sup> *Ibid.*

par ce personnage introduit au dixième chapitre : le capitaine Nicholl. Dans le jeu des acteurs et des actants du récit vernien, il arrive que le second terme de la dualité généralement de type « H-N » ne soit pas littéralement une force naturelle, mais un être humain prenant des caractéristiques animales, ou monstrueuses, ou chthoniennes, ou encore divines. On pense facilement à Nemo au début de *Vingt mille lieues sous les mers* (et dans une certaine mesure, dans le reste du roman d'ailleurs, ainsi que dans *L'Île mystérieuse*) ; mais pour une brève part du premier volume de la *Lune*, c'est Nicholl qui revêt les caractéristiques d'une altérité non humaine. Du moins, son introduction encourage une telle lecture :

Personne n'ignore la lutte curieuse qui s'établit pendant la guerre fédérale entre le projectile et la cuirasse des navires blindés ; celui-là destiné à percer celle-ci ; celle-ci décidée à ne point se laisser percer. [...] Le boulet et la plaque luttèrent avec un acharnement sans exemple, l'un grossissant, l'autre s'épaississant dans une proportion constante [...] Le président du Gun-Club passait sa vie à percer des trous, le capitaine à l'en empêcher. [...] Nicholl apparaissait dans les rêves de Barbicane sous la forme d'une cuirasse impénétrable contre laquelle il venait se briser, et Barbicane, dans les songes de Nicholl, comme un projectile qui le perçait de part en part<sup>37</sup>.

La vocation « pénétrative » de l'artilleur rappelle les rapports homme-nature de *VCT* ainsi que certaines scènes de *Vingt mille lieues* ; rappelons aussi le rapport de symétrie entre l'itinéraire de Lidenbrock et celui de Barbicane : si le géologue allemand est séparé du centre de la terre par l'immense épaisseur du manteau terrestre, dans le cas des artilleurs du Gun-Club la distance Terre-Lune est figurée de façon similaire par l'épaisseur de la cuirasse<sup>38</sup> d'un navire. En même temps qu'il pose pour la Nature et l'« influence cachée » (les deux hommes ne s'étant jamais rencontrés), Nicholl apparaît aussi comme un surhomme, élevé par des attributs différents de ceux qui participent à la divinisation de Barbicane, principalement son aptitude à faire obstacle au président malgré sa solitude totale, « un seul dans tous les Etats de l'Union », opposition à laquelle Barbicane est plus sensible qu'« aux applaudissements de tous les autres » (p. 111). Les progrès parallèles du boulet et de la plaque exemplifient bien sûr la course aux armements, concept qui deviendra plus populaire quelques décennies après la publication de ce roman, à l'approche de la première guerre mondiale. Les efforts de Nicholl pour s'opposer au projet du Gun-Club suivent eux aussi une sorte de gradation, à laquelle toutefois il n'est répondu qu'à leur point culminant et en une seule fois, lorsque Barbicane relève le défi présenté par les audacieux paris du capitaine, à la fin du chapitre. Les objections de Nicholl, qui se veulent scientifiques, sont « trop souvent spécieuses et de

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 112-113.

<sup>38</sup> Noter aussi l'usage des noms féminins « cuirasse » et « plaque », en vis-à-vis du projectile, du boulet.

mauvais aloi », comme le dit le texte, mais quelques-unes sont correctes : « l'obus ne résisterait pas à la pression des gaz développés par l'inflammation de seize cents mille livres de poudre, et résistât-il à cette pression, du moins il ne supporterait pas une pareille température, il fondrait à sa sortie de la Columbiad<sup>39</sup> » (p. 115). Le but, là encore, n'est pas de démontrer dans toute la rigueur scientifique que l'entreprise est faisable, mais de représenter un processus technoscientifique en marche, controversé et arguments théoriques inclus. On peut presque dire que le roman captive *parce qu'il ne pouvait se réaliser à cette époque*<sup>40</sup>.

L'acheminement vers la fonte de la Columbiad opère de certaine façon un glissement graduel du travail de l'ingénieur au travail démiurgique<sup>41</sup>, phase qui est atteinte à la dernière page du XV<sup>e</sup> chapitre. Il est parfois suggéré que la guerre de Sécession s'est rapprochée d'une « guerre totale », dans le sens du conflit où toutes les ressources d'un pays sont mises en

---

<sup>39</sup> Konstantin Tsiolkovski, le « père de l'aéronautique », notera à la fin du siècle qu'aucun canon employant les poudres existant à l'époque ne serait assez long pour obtenir la performance nécessaire – les neuf cents pieds de la Columbiad ne suffiraient donc pas –, et que les passagers ne pouvaient survivre à l'accélération initiale de plusieurs dizaines de milliers de *g*.

<sup>40</sup> « C'est pourtant la prémonition scientifique qui a retenu l'attention du lecteur, et c'est à cela que Jules Verne doit d'être entré dans la catégorie de ces auteurs ingénieurs auxquels un peu de talent et beaucoup d'imagination ont valu le prestige des prophètes sans leur donner de consécration proprement littéraire. [...] mais il faut se rappeler que ces machines étonnantes, pour prophétiques qu'elles puissent être, ne sont jamais données comme *prévisions*, que l'auteur les conçoit dans le passé, qu'il suppose qu'elles ont déjà existé et souvent disparu. [...] Il s'agit de l'apparition soudaine du *Nautilus* précédant de quelques années la publication, et même la composition du livre. L'auteur ne demande pas au lecteur d'imaginer avec lui, mais suppose au contraire qu'il *se souvient*. Si les œuvres de Jules Verne présentent parfois de ces merveilleuses machines susceptibles d'annoncer les temps futurs, elles se situent toujours, et très explicitement, au XIX<sup>e</sup> siècle. [...] Cela explique aussi que, paradoxalement, on ne lise pas Jules Verne parce que ses inventions restent encore d'actualité, mais parce que leur date est déjà dépassée. Le *Nautilus* aurait depuis longtemps cessé de nous plaire si nous ne faisons ce voyage dans les décors de l'année 1866. De même, la conquête de la Lune selon Jules Verne reste encore du domaine du fantastique pur parce que le lecteur la vit à l'époque des voyages en ballon.

Pour cela, ces romans de science-fiction n'en sont plus tout à fait puisque en décrivant des exploits qui n'ont pas eu lieu, des machines qui n'ont pas encore existé, ils parlent expressément d'une époque révolue. » (M.-H. Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 8-9)

<sup>41</sup> « Mais c'est sans doute la construction du canon dans *De la Terre à la Lune* qui, sans être située dans un volcan, nous donne le plus l'image des forges de Vulcain. [...] les détails techniques abondent, évidemment, mais [...] leur mise en scène est poétique [...] “[...] C'était donc soixante-huit mille tonnes de charbon, qui projetaient devant le disque du soleil un épais rideau de fumée noire”. L'énormité du chiffre concourt, comme toute la description, à faire disparaître le soleil... Nous sommes bien dans le royaume des Enfers [...] L'image se poursuit et s'amplifie lorsque l'obus est tiré [...] » (S. Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 105)

œuvre et où la confrontation n'est pas que militaire mais vise l'appareil industriel de l'adversaire dans son ensemble (on peut entre autres nommer la « marche vers la mer » du général Sherman) ; nous pouvons dire que Verne, à travers le projet détaillé du Gun-Club, a reconstitué le versant bénin d'un tel processus, où les ressources d'une nation à de multiples niveaux sont mobilisées<sup>42</sup> dans la poursuite d'un but précis – d'autant plus que l'impulsion primaire vient d'un club d'artilleurs. On se souvient du cataclysme diamétralement opposé de *L'Île mystérieuse*, et nous pouvons joindre ici une correspondance de plus entre les deux scènes : la fonte du canon géant commence par l'ouverture de douze cents trous de coulées, suite à laquelle « douze cents serpents de feu rampèrent vers le puits central<sup>43</sup> » ; lorsque l'éruption du mont Franklin qui dévaste l'île opère son funeste changement de direction, « mille serpents de feu rampaient sur les talus du volcan<sup>44</sup> » ; l'antonymie est presque parfaite et le remplissage du moule du canon figure une sorte de film à l'envers d'une éruption.

Vers la fin de l'opération, les secousses du sol et les dégagements de vapeurs et de flammes atteignent les proportions d'un cataclysme naturel, et il y a gradation par rapport au constat initial de Maston, qui définissait le statu quo d'où l'on partait : l'homme n'avait que le boulet comme pâle concurrent des planètes et des lunes dans le système cosmique ; par la construc-

---

<sup>42</sup> Pour citer encore la notice de *De la Terre à la Lune* par H. Scepi :

« [...] Tout aussi riche et autrement plus décisif, le volet technique du projet articule sans nul doute dans l'ordre de l'invention romanesque le discours du *faire* à celui de l'*agir*. [...] le texte donne à voir une ligne continue qui déroule un programme. Programme technique et industriel [...] Cet objectif ne peut être atteint qu'à certaines conditions, qui concernent directement la fabrication matérielle de l'engin [...] si les rigueurs de la physique sont rappelées, c'est qu'elles figurent abstraitement un seuil de vulnérabilité en-deçà duquel le génie humain risque toujours de s'affaïsser et de sombrer.

[...] Tous les étages d'un véritable programme de construction d'envergure nationale sont dès lors fixés et vérifiés par les épisodes successifs de la fiction. Du choix d'un site opérationnel à l'exécution finale de la mise à feu [...] s'enchaînent les différents rouages qui assurent à la mécanique d'ensemble de l'entreprise les conditions de son bon déroulement. [...] De là résulte sans nul doute la dimension quasi épique de ce roman, qu'illustrent sur le site réservé de Stone's Hill tout à la fois l'ardeur d'un peuple au travail [...] la création de nouvelles cités ouvrières [...] Il suffit pour s'en convaincre de rappeler le circuit suivi par le minerai de fer, extrait d'abord, puis traité, [...] acheminé par navires, transporté par *railroad* jusqu'aux fours destinés à son ultime emploi [...] tout se passant comme si Verne s'attachait dans un premier temps à exposer un processus technique élaboré marqué au sceau de la démesure, excédant toute norme [...] » (Henri Scepi, *op. cit.*, p. 1173-1174)

<sup>43</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XV, p. 150.

<sup>44</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 786.

tion du canon, il rivalise à présent avec le volcanisme<sup>45</sup>, et les éléments en général, puisque Verne, ne s'arrêtant pas aux éruptions, énumère plusieurs autres « phénomènes terribles que la nature est capable de produire » (p. 150), et que la « fête de la fonte » égale en ampleur ; il crée des « nuages factices », etc. Les expressions « l'homme avait créé... » et « c'était sa main qui précipitait... » entérinent la nature prométhéenne de l'acte. La Columbiad en pleine « gestation » manifeste aussi discrètement son aspect de « monstre », un peu comme dans *VCT*, l'îlot Axel vu de loin est pris pour un gigantesque cétacé<sup>46</sup> : les flots de fonte « [lancent] vers le ciel des tourbillons de fumée, [volatilisent] en même temps l'humidité du moule et la [rejetent] par les événements du revêtement ». Notons que la fonte fait partie de ces événements verniens qui ont lieu à midi (le 9 juillet), que l'on peut considérer comme une constante à part entière ou un thème satellite des « fractales météorologiques » (d'autant plus, dans ce cas-ci, que la fonte est suivie par une longue attente de ce type) ; les nuages issus de la chaleur du métal en fusion montent « vers le zénith ». Des moments clés du récit et particulièrement du projet Columbiad constituent donc autant de répétitions générales de l'acte principal<sup>47</sup>, lorsque le canon, pointé vers le zénith selon les instructions de l'Observatoire, accomplira ce vers quoi il tend déjà symboliquement.

Entourée d'un nuage de vapeurs qui entretient l'incertitude sur la réussite de l'opération, la Columbiad met plus de six semaines à refroidir (du 9 juillet au 22 août), durée appropriée en regard des quinze jours que les canons « ordinaires » de Rodman nécessitent<sup>48</sup>. Accessoirement, nous avons ici une sorte d'inversion du thème de l'« invisibilité à l'observateur externe », puisque le voile qui masque la situation des protagonistes les emprisonne à l'extérieur, et non à l'intérieur de leur véhicule<sup>49</sup> comme ce sera le cas plus tard, ou comme c'est le cas au début de *L'Île mystérieuse* ou à la fin d'*Hector Servadac*. Mais surtout, il s'agit

---

<sup>45</sup> Henri Scepti résume : « Ce simulacre d'éruption volcanique, qui atteste la toute-puissance de l'homme conquérant, maître et possesseur du feu chtonien, illustre un des mythes structurants de l'imaginaire vernien. » (*Op. cit.*, note 3 du ch. XV, p. 1211)

<sup>46</sup> Inversement, le gigantisme de la Columbiad en fait aussi une sorte de *relief* naturel : au chapitre XVI, « une table de dix couverts avait été dressée sur le massif de pierre qui supportait la Columbiad ».

<sup>47</sup> Sur ce plan, la Columbiad rappelle le four de briques des colons de l'île Lincoln, qui « se cuit lui-même » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 159) avant d'être utilisé pour créer de la poterie ou traiter des substances chimiques : la machine qui emploie le feu a déjà des caractéristiques d'ordre plutonien dans sa genèse même.

<sup>48</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XVI, p. 151.

<sup>49</sup> On peut dire que la direction de l'intérêt est centripète au lieu d'être centrifuge. Le canon à la veille de son utilisation a le prestige temporaire d'être le véritable environnement de l'aventure, qui monopolise l'attention des héros, ordinairement fixée sur des obstacles ou des dangers externes.

de l'attente météorologique ou astronomique contre laquelle le héros vernien ne peut généralement que ronger son frein<sup>50</sup>, toujours soucieux comme il l'est de sa *motricité*. J.-T. Maston en vient à se demander si le canon se refroidira jamais (« Voilà qui serait une mystification cruelle ! », p. 152), crainte identique à celle d'Axel lors de l'orage sur la mer Lidenbrock<sup>51</sup>. L'image d'un état des choses à la fois désastreux et permanent s'assimile à une *fin*, puisqu'aucun autre développement ne peut se produire, et donc, lorsqu'il est représenté par une perturbation atmosphérique, c'est une sorte d'apocalypse, qui préfigure le « Temps couvert » qui suivra la détonation de la Columbiad.

« – Mais enfin, en supposant que toutes les difficultés soient résolues, tous les obstacles aplanis, en réunissant toutes les chances en votre faveur, en admettant que vous arriviez sain et sauf dans la Lune, comment reviendrez-vous ?

– Je ne reviendrai pas ! » (De la Terre à la Lune, ch. XX, p. 185)

Michel Ardan est à coup sûr un élément clé de l'attrait de *De la Terre à la Lune*, qui, par rapport à la norme des romans verniens, aurait brillé par son absence si l'on avait dû se contenter de la sobriété de Barbicane et Nicholl à bord du projectile, ou même avant le départ vers la lune. Mais son introduction dans le récit pose un léger problème : tout dans la caractérisation du secrétaire du Gun-Club, J.-T. Maston, le prédispose déjà à proposer lui-même de donner des passagers humains au boulet. Non seulement son caractère à la fois bouillant et fantaisiste s'y prête parfaitement, mais nous avons vu qu'il avait des « propriétés (ou des propensions) balistiques », comme lorsqu'il se précipite sur Barbicane à la conclusion de la « séance des poudres ». A la fin du chapitre qui précède immédiatement l'entrée en scène d'Ardan (ou du moins de son audacieux télégramme), le présage devient assourdissant et en même temps laisse perplexe, puisque c'est à Maston qu'il s'applique<sup>52</sup>. Et à la réception

---

<sup>50</sup> Quoique n'ayant pas directement trait au même sujet, la phrase qui illustre le mieux cette idée dans *De la Terre à la Lune* est peut-être celle du citoyen anonyme interrogeant Barbicane au sujet de Michel Ardan. Au président déclarant que le temps leur apprendrait la vérité, le personnage répond : « Le temps n'a pas le droit de tenir en suspens un pays tout entier. » (Ch. XVIII, p. 163)

<sup>51</sup> « Pourquoi l'état de cette atmosphère si dense, une fois modifié, ne serait-il pas définitif ? » (*Voyage au centre de la terre*, ch. XXXV, p. 243).

<sup>52</sup> « J.-T. Maston ne se possédait plus ; s'il cria plus qu'il ne gesticula, s'il but plus qu'il ne mangea, c'est un point difficile à établir. En tout cas, il n'eût pas donné sa place pour un empire, “non, quand même le canon chargé, amorcé, et faisant feu à l'instant, aurait dû l'envoyer par morceaux dans les espaces planétaires”. » (*De la Terre à la Lune*, ch. XVI, p. 157)

du message du Français, le secrétaire du club est de prime abord le seul à prendre l'idée au sérieux<sup>53</sup>. Au final, et mis à part l'intention sans doute établie longtemps à l'avance d'inclure un Français dans l'aventure, il y a une raison pratique et une raison symbolique à ce que Maston ne s'embarque pas dans l'obus du Gun-Club. Pratique, parce que le secrétaire est un *savant*, et Verne a besoin d'un personnage qui se rapproche du profane (Ardan se taxe volontiers d'ignorance, même s'il a des connaissances générales assez riches) auquel s'identifiera le jeune lecteur afin de mettre en valeur la voix savante de Barbicane et Nicholl<sup>54</sup>. Symbolique, à travers l'argument *ad hominem* (comme l'admet le narrateur) que fait valoir Michel pour le dissuader :

« Vois-tu, mon vieux Maston [...] tu es trop incomplet pour te présenter dans la Lune !

[...] Voudrais-tu donc leur donner une aussi triste idée de ce qui se passe ici-bas, leur apprendre ce que c'est que la guerre [...] Allons donc, mon digne ami, tu nous ferais mettre à la porte !<sup>55</sup>

Les caractéristiques mêmes qui en font l'artilleur par excellence, dans la norme du degré d'amputation des membres du Gun-Club, disqualifient donc Maston pour le voyage vers la Lune. On peut même considérer Maston et Ardan comme des sortes de jumeaux<sup>56</sup> opposés, le premier jouant le même rôle dans les séances du Comité (par son caractère plus emporté et ses idées plus fantasques que le reste du groupe) que jouera le second dans *Autour de la Lune*. Verne avait besoin d'un passager moins savant, moins versé sur le calcul, et plus « poète » – ce qui rappelle d'ailleurs l'opposition entre Aristobulus Ursiclos et Olivier Sinclair (*Le Rayon vert*). Tout comme Ursiclos, Maston est une caricature de la figure savante<sup>57</sup>, tout en étant lui-même « poète » à sa façon (penser à son hymne du boulet) ; dans le second volume, Verne met en scène un poète qui n'est *pas* savant, et qui peut consciemment en parodier un (il imite

---

<sup>53</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XVIII, p. 161.

<sup>54</sup> Dans *Autour de la Lune*, Nicholl hérite de l'attribut de calculateur ultrarapide du secrétaire.

<sup>55</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XXII, p. 200.

<sup>56</sup> Thème discrètement évoqué dans le roman lorsque Maston se déclare l'*alter ego* de Barbicane (ch. XXI, p. 193).

<sup>57</sup> « Plus grave peut-être dans des ouvrages qui cherchent à enseigner, Verne se livre parfois à une mise en cause du savoir. Un bon nombre de savants sont présentés sous un jour ridicule : Paganel est distrait et myope, Lidenbrock bégaie. Quant à Aristobulus Ursiclos (*Le Rayon vert*), il constitue une véritable caricature du discours didactique avec sa manie de vouloir tout expliquer, son ton impérieux et pédagogique, sa volonté de sérieux. [...] D'autres savants sont moqués par l'intermédiaire de leur nom et de leur apparence physique, tel le calculateur Maston (masse tonne), véritable machine à calculer et homme en partie artificiel, avec son crâne en gutta-percha et son crochet en guise de main droite (*De la Terre à la Lune*). » (D. Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 45)

le ton et les gestes de Barbicane lorsqu'il explique à sa place les propriétés de la face visible de la Lune, au chapitre XIV du second tome). Maston devra se consoler en *observant* (du moins il le tentera) le voyage de ses compagnons, et, lui qui est déjà un homme-machine dans un sens plus littéral que Palmyrin Rosette, Lidenbrock ou Nemo (un crochet de fer remplace l'une de ses mains, une calotte de gutta-percha le haut de son crâne, sans oublier ses performances au calcul), il se verra décerner une autre prothèse surdimensionnée qui augmente sa vision : le télescope géant des montagnes Rocheuses, auquel il restera « vissé », comme certains savants verniens à leur lunette astronomique, jusqu'aux derniers chapitres.

Le télégramme qui introduit Michel Ardan a l'avantage de le définir et de lui faire mériter indiscutablement un statut surhumain facilement égal à celui des héros du Gun-Club, et ce en très peu de mots ; c'est au chapitre suivant que Verne prendra le temps de le décrire au moral et au physique. Le laconique « Partirai dedans » qui clôt la dépêche fait du Français un opposé parfait du neveu timoré qu'est Axel dans les premiers chapitres du *Centre de la terre*, et un rival de Lidenbrock : sa formule fait écho au « À nous maintenant » du géologue allemand, qui terrifie Axel, lorsque le paquetage des « objets non fragiles » est précipité<sup>58</sup> dans le gouffre du Sneffels<sup>59</sup>. Les deux héros n'ont aucune hésitation à se jeter dans un « tromblon », pour reprendre le terme d'Axel, qu'il pointe vers les profondeurs ou vers les cieux.

Ardan s'inscrit dans la continuité des personnages verniens dont l'un des traits est signalé par le nom ; Verne qualifie d'ailleurs sa chevelure d'« ardente » dès son entrée en scène, lorsque le steamer *Atlanta* arrive à Tampa Town, où Barbicane guette l'arrivée du Français (ch. XVIII « Le passager de l'*Atlanta* »). La description de l'auteur aussi bien que les dessins d'Henri de Montaut<sup>60</sup> lui donnent les traits du photographe Nadar (dont « Ardan » est l'anagramme), ami de Verne, qui est nommé une fois dans le 2<sup>e</sup> tome. Le personnage est d'ailleurs initialement nommé Nadar, même au second volume que les lecteurs du premier devront pourtant attendre quatre années pour lire<sup>61</sup>. On retrouve quelque peu la complaisance

---

<sup>58</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XVII, p. 133.

<sup>59</sup> Bien que ce soit presque certainement une coïncidence, nous remarquons que la dépêche d'Ardan et la phrase désinvolte de Lidenbrock se trouvent toutes les deux au dix-septième chapitre de leurs romans respectifs.

<sup>60</sup> Voir p. 105 dans l'édition in-8° de 1906, disponible sur Gallica.

<sup>61</sup> Voir Jacques-Rémi Dahan, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, notice p. 1226. J.-R. Dahan commente aussi le délai entre les deux tomes :

« A comparer le diptyque lunaire aux autres ouvrages multiples de Verne, on a tôt fait de constater que les volets du premier s'apparentent davantage, structurellement parlant, aux *Voyages et aventures du capitaine Hatteras* – *Les Anglais au pôle Nord* et *Le Désert de glace* – qu'aux romans de la « trilogie » – *Les Enfants du*

de Verne à décrire des personnages vigoureux en termes mécaniques, notamment les « leviers puissants et bien attachés » pour les bras (on pense à la description de Michel Strogoff) ; en outre, Ardan diffère de Barbicane en ce que, si le second est « coulé d'un seul bloc », le premier est « plutôt forgé que fondu<sup>62</sup> ». L'Américain est décrit de la sorte dans un sens plutôt psychologique – c'est un Yankee par excellence, suggère le texte –, alors que pour Ardan la formule sert plutôt à peindre un physique robuste. Verne s'étend aussi, presque aussi longuement que pour le capitaine Nemo, sur les aspects « psychognomoniques<sup>63</sup> » du personnage, en nommant à son habitude Lavater et Gratiolet, les physionomistes qu'il invoque le plus souvent, avec Johann Engel et Franz Gall. Il est possible que Verne ne prenne pas cette discipline très au sérieux, du reste, surtout d'après la conclusion par trop faussement sérieuse du paragraphe : « les bosses de l'acquisivité, ce besoin de posséder et d'acquérir, manquaient absolument ». On y reconnaît la « mise en doute railleuse » du discours scientifique que note Simone Vierne<sup>64</sup>. La prédisposition au voyage voire à l'impulsion « explosive » est symbolisée par l'expression maritime : « D'ailleurs [...] il allait, venait, ne restant jamais en place, “chassant sur ses ancres”, comme disaient les matelots » (p. 165). Il a la puissance de vision d'un Ned Land, d'un Pencroff ou d'un Nemo (« les objets se peignaient sur la rétine de son œil avec des dimensions démesurées »), et, en un jeu de mots prospectif, il « [vit] dans une perpétuelle disposition à l'hyperbole » : à la phase décisive de la trajectoire du wagon-

---

*capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers et L'Île mystérieuse* : identité des protagonistes essentiels, développement d'une action principale unique, etc. Dès lors, on observera qu'en 1865, dans le *Magasin d'éducation et de récréation*, quelques jours à peine séparent la fin des *Anglais au pôle Nord* du commencement du *Désert de glace*.

Était-il licite, concevable, que l'auteur abandonnât si longuement à leur fortune les protagonistes [...] ? [...] le personnage de Michel Ardan ne porte pas d'autre nom, dans le manuscrit le plus ancien d'*Autour de la Lune*, que celui de *Nadar*, tandis que, dans le manuscrit définitif ayant servi à l'impression, des biffures trahissent l'effort de l'auteur pour se retenir d'attribuer à son personnage le pseudonyme officiel de Félix Tournachon, alors qu'il est dûment dénommé *Michel Ardan* dans toutes les versions imprimées de *De la Terre à la Lune*. Il s'ensuit à notre sens que la rédaction initiale d'*Autour de la Lune* est indéniablement antérieure à la publication de *De la Terre à la Lune* ; sans doute même est-elle contemporaine de celle d'*Hatteras*, à laquelle elle fait référence.

Le mystère entourant cette publication différée n'en est que plus opaque. » (*Op. cit.*, notice d'*Autour de la Lune*, p. 1226-1227)

<sup>62</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XVIII, p. 165.

<sup>63</sup> Pseudoscience assez populaire au dix-neuvième siècle, au même titre que la phrénologie. Son usage en littérature est notable chez Balzac par exemple.

<sup>64</sup> Citée dans notre étude d'*Hector Servadac* du point de vue du surhomme (S. Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 82), section III-3-e.

projectile, il se trouvera bien confronté à la terrible hypothèse d'une hyperbole au sens géométrique, une courbe infinie qui ne le ramènerait jamais ni à la Terre ni à la Lune.

Verne souligne le « contraste frappant » des deux personnages (p. 167), que des dispositions psychologiques diamétralement opposées font converger sur des ambitions similaires. On peut noter l'espèce de symétrie dans leur description psychique : Barbicane, d'habitude plutôt flegmatique, appelle le nom du Français (pour le repérer à bord du navire) « d'une voix dont il voulait en vain contenir l'émotion » ; Ardan est lui aussi ému, mais du fait de son tempérament général (« par l'effet de son organisation fiévreuse » – Verne entend ici « organisation » dans le sens de la conformation de l'esprit), nullement de la circonstance particulière, et il répond avec une totale insouciance aux premières questions du président.

Sur le mode comique, l'auteur caractérise aussi la « rencontre », quoique indirecte, entre Ardan et Maston : des spectateurs un peu trop entreprenants restent sur le pont de l'*Atlanta* alors que le Français s'est retiré dans sa cabine, parmi eux Maston qui « avait vissé son crochet dans la lisse de la dunette, et il aurait fallu un cabestan pour l'en arracher<sup>65</sup> ». Le secrétaire réalise, en dépit de sa propre incrédulité, qu'il a trouvé une sorte d'âme sœur, semble-t-il (ce que corrobore sa réplique à la fin du chapitre), et ne peut s'en séparer. Le « cabestan » suggère à la fois une force peu commune ainsi que cet aspect « anti-mécanique » du surhomme vernien : Maston est difficile à *déplacer*, comme Hans Bjelke ou Michel Strogoff. Une rencontre moins « unilatérale » a lieu au chapitre suivant, lors du meeting, où Ardan donne le bras à la fois à Barbicane et à Maston<sup>66</sup>.

Le plaidoyer de Michel Ardan lors du meeting emploie la même métaphore que Maston dans « L'hymne du boulet » : « les planètes ne sont que des projectiles [...] lancés par la main du Créateur<sup>67</sup> ». L'orateur s'appuie sur une « loi du progrès », qui voit le boulet interplanétaire comme une continuation logique de la croissance de la portée et de la vitesse des moyens de locomotion utilisés par l'homme. Tandis qu'augmente la vitesse, et que donc des voyages de plus en plus longs deviennent chose aussi anodine que l'étaient autrefois des voyages plus courts, des destinations plus rapprochées, c'est conséquemment la distance qui s'efface, minée jusqu'à une hypothétique annihilation par le progrès technologique. Pourtant, un soupçon de finitude se glisse dans le raisonnement du Français : cette courbe des vitesses croissantes, avérée depuis un passé reculé jusqu'au temps présent, et qu'il entend extrapoler vers l'infini,

---

<sup>65</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XVIII, p. 169.

<sup>66</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XIX, p. 171.

<sup>67</sup> *Ibid.*

doit sa progression à l'invention régulière de nouveaux véhicules plus performants, « changements de paradigme » qui nourrissent la continuation de la courbe – mais Ardan postule que le projectile est le tout dernier paradigme, qui devra seul se charger de « réduire la distance à zéro » : il se pourrait que l'on n'invente pas mieux que le boulet, et l'on doit espérer que des progrès purement quantitatifs, et non pas paradigmatiques, suffisent désormais<sup>68</sup>. Verne savait sans doute que le canon – même avec l'effet amortisseur de l'eau – n'est pas un moyen de transport intersidéral viable, mais le prochain « paradigme » est déjà donné dans le roman, peut-être consciemment : les fusées, qui pour le moment ne sont emportées que pour atténuer la chute sur la lune. Canon et boulet ne se veulent donc pas une démonstration véridique de ce que promet l'avenir, mais une hyperbolisation délibérée qui dénonce l'autre extrême :

À en croire certains esprits bornés – c'est le qualificatif qui leur convient –, l'humanité serait renfermée dans un cercle de Popilius qu'elle ne saurait franchir, et condamnée à végéter sur ce globe sans jamais pouvoir s'élancer dans les espaces planétaires ! Il n'en est rien ! On va aller à la Lune, on ira aux planètes, on ira aux étoiles, comme on va aujourd'hui de Liverpool à New York, facilement, rapidement, sûrement, et l'océan atmosphérique sera bientôt traversé comme les océans de la Lune ! La distance n'est qu'un mot relatif, et finira par être amenée à zéro<sup>69</sup>.

La période fait penser aux opinions pessimistes émises jusqu'au début des années 1960 sur l'impossibilité du voyage spatial, et réfutées quelques années plus tard – ou encore le mythe de l'impossibilité de franchir le mur du son<sup>70</sup>, qui persiste plus ou moins jusqu'à ce que ce soit chose faite en 1947. La visée du discours d'Ardan n'est sans doute pas la logique rigoureuse – et le texte affirme plus d'une fois que telle n'est pas sa vocation –, mais la contestation des visions fixistes en démontrant qu'un optimisme tout aussi extrême peut être dérivé à partir d'arguments qui, s'ils ne sont guère concluants, n'ont rien à envier au point de vue adverse. En d'autres termes, l'avenir *est encore ouvert*.

On se souvient que par la nature même du voyage en « wagon-projectile », l'emprise des forces externes sur l'itinéraire ne peut guère se manifester que le long de la trajectoire, les *conditions initiales* étant largement sous le contrôle de l'artilleur : donc, quand la distance est

---

<sup>68</sup> Fidèle à une tradition qui commence plus explicitement avec le *Nautilus*, Verne suggère tout de même que « tout cela sera dépassé quelque jour » par des agents plus puissants tels « la lumière ou l'électricité » (*De la Terre à la Lune*, ch. XIX, p. 172).

<sup>69</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XIX, p. 172-173.

<sup>70</sup> Naturellement, on ne peut extrapoler le raisonnement à outrance. Par exemple l'argument ne peut être appliqué à la vitesse de la lumière, qui représente une barrière physique fondamentale, alors que le mur du son ne suscitait qu'un scepticisme d'ordre pratique, et n'a jamais été considéré comme *physiquement* indépassable : balles et boulets le franchissaient déjà.

« réduite à zéro », tous les itinéraires possibles deviennent infiniment aisés puisque (en quelque sorte) non-existants : le « génie industriel » ayant aplani toutes les difficultés, le triomphe de l'homme sur sa trajectoire, et donc sur sa destinée, est complet. Le contrepoint, toutefois, ne se fait pas attendre (nous soulignons) :

[...] J'ai donc le droit d'affirmer, et je répète avec une conviction qui vous pénétrera tous : « La distance est un vain mot, la distance n'existe pas ! »

[...] – Non ! s'écria J.-T. Maston plus énergiquement que les autres, la distance n'existe pas ! » [Et], emporté par la violence de ses mouvements, par l'élan de son corps qu'il eut *peine à maîtriser*, il faillit tomber du haut de l'estrade sur le sol. Mais il parvint à retrouver son équilibre, et il évita une chute qui lui eût brutalement prouvé que la distance n'était pas un vain mot<sup>71</sup>.

Au moment même où semble culminer l'idée de neutralisation des obstacles naturels, du contrôle absolu par l'homme du « véhicule » qui le transporte, Maston subit une sorte d'avertissement. Chez Verne, pourrait-on dire, ce qui est négligé, mais existe, se manifeste violemment dès qu'on le nie. Le petit incident est une « fractale tronquée » : une montée (au sens psychologique), brisée net, et *presque* suivie par une chute libre. Comme tant de voyageurs verniens, Maston perd son contrôle moteur<sup>72</sup>, au même titre que les occupants du boulet lorsque leur ultime tentative de le diriger se soldera par une chute vers la Terre.

Selon une structure similaire au chapitre où le Comité discute les paramètres du boulet, la première partie « fantaisiste » du meeting (écho de la tirade poétique de Maston) est suivie par une discussion plus sérieuse, déclenchée par l'intervention inopinée du capitaine Nicholl. Celle-ci constitue la conclusion de la phase où ce personnage se manifeste sous les traits de la « force mystérieuse » plutôt que du surhomme vernien de type inventeur ou explorateur. Nicholl n'est, dans un premier temps, pas nommé ; prosaïquement, le procédé ressemble, en plus différé, à celui qui introduit Marcel Bruckmann « par-delà la mort » (c'est-à-dire après sa noyade présumée) à la fin du meeting de Franceville<sup>73</sup> : comme Nicholl, il arrive là où l'on pouvait penser que le « mot de la fin » a été donné, il monopolise l'attention, il est à la fois énergique et résolu, etc. Plus métaphoriquement, et si l'on relie cet épisode aux observations faites plus tôt sur la lutte « entre le boulet et la cuirasse », Nicholl fait penser à Nemo sous sa forme de « narval géant » : c'est le monstre énigmatique qui met les héros en échec, jusqu'à

---

<sup>71</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XIX, p. 174.

<sup>72</sup> De manière plus générale, Maston a tendance à se comporter comme le wagon-projectile : il a un tempérament explosif, il « se propulse » assez violemment vers l'objet de son intérêt, admiration ou colère, et il est toujours menacé de chute, comme dans le chapitre XXI du second tome, où il manque de tomber dans le télescope.

<sup>73</sup> Jules Verne, *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, ch. XII.

ce que se révèle un être humain derrière la coque de tôle<sup>74</sup> du *Nautilus*. Le texte suppose et stimule à la fois l'intérêt du lecteur à travers les réactions des personnages :

Barbicane et ses collègues dévoraient des yeux cet intrus qui venait si hardiment se jeter au travers de l'entreprise. Aucun ne le connaissait [...] (p. 180-181)

[...] –A la porte ! à la porte ! » s'écriait la foule irritée. Mais lui, ferme, cramponné à l'estrade, ne bougeait pas et laissait passer l'orage, qui eût pris des proportions formidables, si Michel Ardan ne l'eût apaisé d'un geste. (p. 184)

La curiosité surexcitée de Barbicane est une réédition « égale et opposée<sup>75</sup> » de son attitude lorsqu'il rencontre Michel Ardan sur l'*Atlanta*, à fond hostile et inquiet plutôt qu'admiratif, et avec cette différence près qu'à ce stade, Nicholl n'a *pas de nom*. Notons aussi que là encore, nous avons un surhomme vernien qui *ne se laisse pas déplacer*, à l'image de Barbicane et Maston. Il manque une épreuve du même type à Ardan, mais sa description le présentait déjà comme « posé d'aplomb sur de longues jambes<sup>76</sup> ». Nicholl est, comme Barbicane, « bâti à l'épreuve de la bombe », et peut-être plus fondamentalement puisque c'est la caractéristique définitoire de ses plaques de navire de guerre. Jusqu'à ce que son nom soit enfin donné, le capitaine s'inscrit donc dans le schéma du « dévoilement graduel » d'une force mystérieuse et, pour l'heure, hostile.

Tout en haussant peu à peu le ton polémique de l'échange en préparation au duel qui doit en résulter, Verne introduit aussi les ingrédients qui permettront – en distrayant Barbicane par des problèmes techniques – de désamorcer le conflit : c'est à la dernière phase du débat que les arguments les plus sérieux contre l'entreprise sont avancés<sup>77</sup>. Et Ardan n'a pas d'autre choix que de contrer par des raisons plutôt psychologiques que techniques : à l'insoluble problème du contrecoup du départ, sa confiance dans le génie industriel américain ; à la

---

<sup>74</sup> *Vingt mille lieues sous les mers* compte plusieurs scènes où des boulets de canon échouent à endommager le sous-marin, et plus d'une fois le *Nautilus* paraît défier ses poursuivants de le frapper ; Nemo lui-même s'expose une fois sur la passerelle. On ne peut que constater le curieux parallèle avec le duel à distance entre Nicholl et Barbicane :

« “A cinquante alors, s'écria le capitaine par la voix des journaux, à vingt-cinq yards ma plaque, et je me mettrai derrière !”

Barbicane fit répondre que, quand même le capitaine Nicholl se mettrait devant, il ne tirerait pas davantage. » (Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. X, p. 114)

<sup>75</sup> Conformément à une lecture qui se veut guidée par l'« effet de science » vernien, nous nous permettons ici un léger jeu de mots basé sur la troisième loi de Newton et l'usage de vecteurs en physique.

<sup>76</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XVIII, p. 165.

<sup>77</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 184-185.

terrible chaleur susceptible de vaporiser l'obus au départ, l'invocation assez arbitraire de l'épaisseur des parois (qui dans la réalité ne suffirait nullement) ; enfin, au problème du retour, en l'ignorant superbement, tout comme le font plus ou moins d'autres héros des *Voyages*<sup>78</sup>. Le « je ne reviendrai pas » de Michel Ardan est toutefois une culmination, qui n'est peut-être battue, du point de vue de l'éloignement du « point suprême », que par Palmyrin Rosette, encore que ce dernier n'ait pas commencé son voyage volontairement. Ardan « gagne » son débat dans la mesure où l'objectif n'est pas de démontrer la faisabilité rigoureuse de l'entreprise, mais la nécessité de la prise de risque – et ce jusqu'au sacrifice ultime, s'il est volontaire – pour que les grandes entreprises aient une chance de se faire.

En conséquence, un Nicholl exaspéré s'en trouve réduit à employer ces mêmes attaques *ad hominem* qu'utilise Ardan, et comme le Français n'est pas sa cible véritable, c'est contre Barbicane qu'il dirige son insulte. Il ne le traite que d'ignorant, mais tout comme l'insulte fort légère qui causera un duel entre Phileas Fogg et Stamp Proctor<sup>79</sup> dans le *Tour du monde*, elle suffit largement. En une perversion de l'incident bénin où Maston se précipite sur Barbicane « avec la violence d'un projectile », les rivaux vont se positionner sur *une trajectoire de collision*, puisqu'ils se proposent de pénétrer chacun par un côté différent du bois de Skersnaw, en vue de s'entretuer en son milieu<sup>80</sup>. La possibilité d'une conclusion tragique est conjurée en deux temps : d'abord le parallélisme qui confirme la vocation (ou la transformation, depuis la fin de la guerre) pacifique du capitaine comme du président ; ensuite la proposition d'Ardan, ou, comme le dit le titre du chapitre XXI, « Comment un Français arrange une affaire », à laquelle les rivaux acquiescent simultanément. Nicholl et Barbicane sont présentés tous deux à proximité d'un imposant *pilier* (« deux tulipiers gigantesques » pour le premier, « un gigantesque catalpa » pour le second), qui symbolise peut-être l'énormité de la tâche à venir, ou la Columbiad elle-même. Chacun a oublié le duel et tente de résoudre un problème, de « démêler un réseau » : Nicholl littéralement, puisqu'il libère un oiseau d'une toile d'araignée ; Barbicane, qui doit trouver une issue à l'inextricable problème du contrecoup du canon, alors que « son fusil désarmé [gît] à terre ». La scène peut être vue comme une consécration du principe déclaré du projet du Gun-Club au début du roman : rediriger l'instinct belliqueux –

---

<sup>78</sup> Lidenbrock ne se soucie guère du retour à la surface du globe ; Nemo semble estimer à tort que la banquise ne posera pas d'obstacle sérieux à son retour une fois arrivé au pôle.

<sup>79</sup> De la même manière, les amis respectifs de Fogg et de Barbicane auront réussi jusque-là à empêcher une rencontre entre les deux ennemis.

<sup>80</sup> *Op. cit.*, ch. XX, p. 187.

sans en perdre l'essence générale – sur des voies non militaires. L'acte de Nicholl sauve un être vivant plutôt que d'en détruire aucun, mais vis-à-vis de l'araignée qui a piégé l'oiseau, Nicholl est « un ennemi redoutable [qui] venait [la] menacer à son tour ». L'*union* consécutive à la guerre fédérale est parachevée par l'union des deux rivaux, qui va enfin permettre de produire un engin non guerrier dépassant de loin toutes les performances passées.

La solution technique découverte par le président du Gun-Club, « de l'eau simple qui fera ressort<sup>81</sup> », et qui sera chassée par le choc<sup>82</sup> est l'un des exemples les plus dramatisés du « fluide vernien », solvant universel dans plus d'un sens du terme, découvre-t-on dans les *Voyages* – l'eau bouillante du capitaine Nemo, l'eau comme source d'énergie pour Cyrus Smith. Tout comme les marins dans certains romans de Verne emploient l'huile pour calmer un bref instant les fureurs de la mer, Barbicane emploie l'eau pour atténuer la violence du coup d'envoi de la Columbiad (qui causera une tempête, d'ailleurs). La notion de « chasser les eaux » donne aussi à cette expulsion l'aspect d'une naissance, réitérant encore la symétrie entre *De la Terre à la Lune* et *Voyage au centre de la terre*<sup>83</sup> : la Terre mère éjecte ses enfants qui atteindront désormais à un statut supérieur aux habitants du « monde sublunaire ».

Nous nous tournons vers l'épisode de la mise à feu et de ses suites, aboutissement de toutes les « explosions » réelles et figurées des chapitres précédents. Le départ est d'entrée de jeu présenté comme une sorte de cataclysme imminent :

Jusqu'au soir, une agitation sourde, sans clameur, comme celle qui précède les grandes catastrophes, courut parmi cette foule anxieuse. Un indescriptible malaise régnait dans les esprits, une torpeur pénible, un sentiment indéfinissable qui serrait le cœur. Chacun aurait voulu « que ce fût fini »<sup>84</sup>.

Outre le lieu commun sur l'anxiété instinctive, attribuée aux animaux, et parfois spéculativement à l'homme, à la veille d'une catastrophe naturelle, on trouve ici une variante collective de l'appréhension viscérale que ressentent des personnages tels Axel<sup>85</sup> ou Glenarvan<sup>86</sup>, l'un avant le début de son voyage et l'autre avant le séisme dans les Andes. Le

---

<sup>81</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXI, p. 195.

<sup>82</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 206.

<sup>83</sup> Le disque qui surmonte la couche d'eau et sur lequel prennent place les occupants du boulet est qualifié de « véritable radeau » (ch. XXIII, p. 205), renvoi supplémentaire au roman publié l'année précédente, dans lequel le radeau de Lidenbrock est propulsé par les eaux puis la lave vers la surface terrestre.

<sup>84</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXVI, p. 228.

<sup>85</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. IV, p. 39.

<sup>86</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 141.

texte avait évoqué plus tôt les légendes peu crédibles sur l'influence surnaturelle de la Lune, voire la folie qu'elle pourrait causer<sup>87</sup>, et l'immense public réuni pour la mise à feu donne l'impression de cautionner quelque peu le phénomène. L'arrivée de l'astre semble du moins conforter le camp déterministe, l'espoir d'un itinéraire précisément établi et sans imprévu :

La Lune se levait sur l'horizon. Plusieurs millions de hurrahs saluèrent son apparition. Elle était exacte au rendez-vous. Les clameurs montèrent jusqu'au ciel ; les applaudissements éclatèrent de toutes parts, tandis que la blonde Phœbé brillait paisiblement dans un ciel admirable et caressait cette foule enivrée de ses rayons les plus affectueux<sup>88</sup>.

Les clameurs montant « jusqu'au ciel » peuvent représenter un accroissement du domaine sur lequel l'homme jette son dévolu, et qui, en visant la lune, vise plus généralement les cieux dans leur totalité, avec l'arrivée à point nommé de la lune comme un acquiescement apparent de la nature à cette conquête. L'image de la lune comme proie, analogue à un gibier *en mouvement*, dont on doit estimer la trajectoire pour le tirer correctement, est bien en évidence : « [Elle] parcourait alors la constellation des Gémeaux et se trouvait presque à mi-chemin de l'horizon et du zénith. Chacun devait donc facilement comprendre que l'on visait en avant du but, comme le chasseur vise en avant du lièvre qu'il veut atteindre<sup>89</sup>. » C'est encore le calcul a priori qui doit garantir que la trajectoire du projectile, pourvu qu'elle ne soit point perturbée, l'amènera sur l'objectif à l'intersection des deux « balistiques », naturelle et artificielle.

Le décompte des secondes jusqu'au coup de canon surprend un peu, en ce qu'il ne s'effectue pas à rebours (à partir de dix par exemple), mais égrène les (cinq dernières) secondes jusqu'à l'heure précise où le boulet doit partir, soit « dix heures quarante-six minutes et quarante secondes du soir », et c'est au cri de « Quarante ! » que la déflagration doit se produire. Il y a forte similarité entre la mise à feu de la Columbiad par l'ingénieur Murchison et la mise à feu des rétrofusées par Michel Ardan, dans un moment pour ainsi dire symétrique du récit :

Murchison suivait de l'œil l'aiguille de son chronomètre [...] Aussitôt Murchison, pressant du doigt l'interrupteur de l'appareil, rétablit le courant et lança l'étincelle électrique au fond de la Columbiad<sup>90</sup>.

Et vingt et un chapitres plus loin :

« Une heure ! » dit Barbicane.

Michel Ardan approcha la mèche enflammée d'un artifice qui mettait les fusées en communication instantanée<sup>91</sup>.

---

<sup>87</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XXII, p. 198-199.

<sup>88</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 228.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 229-230.

<sup>90</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 230.

Les deux passages se situent respectivement juste avant le déclenchement de la phase montante et avant le déclenchement de la « chute ». Entre les deux, un décroissement considérable de la puissance opératoire humaine s'est produit : de la gigantesque détonation du départ, à la combustion – par comparaison – insignifiante des fusées destinées à libérer le projectile de son orbite présumée et le faire chuter sur la Lune.

Verne se permet de qualifier la détonation de surhumaine<sup>92</sup>, « aveu » d'autant plus significatif que le mot est très peu employé dans les deux volumes ; elle excède « les éclats de foudre » et « le fracas des éruptions », et s'accompagne d'une gerbe de feu qui « jaillit des entrailles du sol comme d'un cratère ». Le boulet est aperçu « fendant victorieusement l'air », c'est-à-dire traversant ce premier obstacle de la « résistance du milieu » comme la désignait Barbicane, et ce « au milieu des vapeurs flamboyantes », donc survivant aussi à l'obstacle de la chaleur qui aurait pu le volatiliser. Quoique périlleux, ce moment précis est celui où le rapport de forces homme-nature paraît le plus en faveur du premier, et avec la vitesse toujours diminuant du projectile, ce rapport de forces suivra la géométrie, ou si l'on peut dire la « cinématique » du voyage, et penchera de plus en plus de l'homme vers la nature.

Le résultat immédiat du coup de canon suggère la rupture momentanée des lois naturelles, comme pour l'évènement un peu « symétrique » de l'impact de Gallia (*Servadac*), puisque « pendant un instant incalculable, le jour se substitua à la nuit<sup>93</sup> ». Le phénomène est presque littéralement prométhéen, puisqu'une source humaine, à partir de la surface du globe, fournit le « feu des dieux », et éclaire la scène en lieu et place du feu du soleil. Le séisme, qui secoue toute la Floride, peut aussi être interprété comme une suspension symbolique de la gravité terrestre : la Columbiad a fait s'échapper un boulet de quelques tonnes du globe terrestre, mais montre presque des vellétés d'éjecter toute la péninsule, comme la comète Gallia arrachera des parcelles du monde méditerranéen. Les Floridiens de Verne ont beau avoir accueilli « avec un laconisme digne des temps antiques<sup>94</sup> » le risque que leur mince presque île « saute » à la déflagration, l'évènement proprement dit n'est pas narré sur un ton léger, et l'on pense à la « dislocation de la charpente sous-marine » de l'île Lincoln... En ce début du *Voyage* proprement dit, le rapport de forces homme-nature est assez ambigu, le premier étant à la consécration de sa vocation démiurgique et la seconde n'ayant pas encore trouvé à influencer

---

<sup>91</sup> *Ibid.*, t. II, ch. XIX, p. 412.

<sup>92</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XXVI, p. 230.

<sup>93</sup> *Ibid.*, ch. XXVII, p. 231.

<sup>94</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 124.

la trajectoire à peine entamée du projectile, sur laquelle la focalisation se déportera dans le deuxième tome. Cette ambiguïté se trouve le plus en évidence dans le « temps couvert » : « Tout l'ordre naturel avait été troublé<sup>95</sup> », dit le texte, formule qui entretient l'indécision sur la source réelle à laquelle il convient d'attribuer ce trouble : l'homme, qui a catalysé ce bouleversement, ou la nature, qui, une fois perturbée, déchaîne des forces que l'homme n'a aucun moyen de contrôler. Comme le succès de l'expérience requiert l'observation et donc du beau temps, ce rapport de forces tend plutôt vers une verticale où la nature a le dessus : « Un concert de réclamations s'éleva de toutes les parties du globe. Mais la nature s'en émut peu [...] ». Les éléments se réapproprient<sup>96</sup> le « météore » déclenché par l'ingéniosité humaine. Il s'ensuit donc une fractale d'attente météorologique, comme pour Lidenbrock pestant contre le mauvais temps qui l'empêche de voir l'ombre du Scartaris indiquer le chemin vers le centre la terre. Le soleil et la lune sont personnifiés, peut-être moins pour eux-mêmes que pour donner un tour humoristique à la bouillante impatience des Américains : le premier les « nargue » (p. 235) en apparaissant temporairement mais pas assez pour chasser les nuages et permettre de voir le boulet, la seconde reçoit des injures pour son absence prolongée (p. 234). Comme pour d'autres épisodes de ce genre, Verne égrène les jours d'attente un par un, quoique en partant d'un point où le boulet aurait déjà dû arriver : lancé le soir du 1<sup>er</sup> décembre, il est censé atteindre la lune dans la nuit du 4 au 5 à minuit<sup>97</sup>. L'état des choses les 4, 5, 6...11 décembre est énuméré comme en écho au décompte des secondes que fait le public le jour de la mise à feu, et le passage des secondes aux jours exprime le ralentissement mal venu des événements, d'autant plus frustrant que des artilleurs ordinaires voient les choses plutôt en fractions de seconde. Après l'ascension victorieuse du wagon-projectile, les protagonistes subissent donc une « horizontale locale », qui va d'ailleurs se résoudre de façon assez violente, comme la plupart des « paraboles » verniennes et leur chute finale :

Mais le 11, une de ces épouvantables tempêtes des régions intertropicales se déchaîna dans l'atmosphère. De grands vents d'est balayèrent les nuages amoncelés depuis si longtemps, et le soir, le

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, ch. XXVIII, p. 233.

<sup>96</sup> S. Verne a commenté le dénouement de *L'Invasion de la mer* avec des conclusions similaires : « [ce cataclysme] est très symptomatique, à notre avis, que ce qui devait se faire par la main de l'homme est ici accompli par la nature » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 537).

<sup>97</sup> Le sous-titre de *De la Terre à la Lune*, prolongeant comiquement l'idée de « wagon-projectile », est « Trajet direct en 97 heures 20 minutes », ce qui présage l'affirmation d'Ardan lors du meeting, sur la facilité future des communications intersidérales.

disque à demi rongé de l'astre des nuits passa majestueusement au milieu des limpides constellations du ciel<sup>98</sup>.

Verne suppose en quelque sorte une familiarité du lecteur avec les tempêtes tropicales et leur violence peu commune, et il emploiera le même procédé au tout début de *L'Île mystérieuse*<sup>99</sup>. Indirectement, ceci établit les déchaînements atmosphériques comme un élément clé de l'*univerne* et donc comme mécanisme tout indiqué pour la transition d'une « fractale » à la suivante. Et l'équilibre suivant, du moins présumé, c'est la menace d'immobilité définitive, comme l'expose la communication de J.-M. Belfast depuis l'observatoire géant de Long's Peak :

Où l'attraction lunaire finira par l'emporter, et les voyageurs atteindront le but de leur voyage ; [Ou], maintenu dans un ordre immuable, le projectile gravitera autour du disque lunaire jusqu'à la fin des siècles. [...] mais jusqu'ici la tentative du Gun-Club n'a eu d'autre résultat que de doter d'un nouvel astre notre système solaire<sup>100</sup>.

Il ne s'agit pas d'une horizontale dans un strict sens géométrique (en géométrie *plane* du moins), mais la trajectoire à laquelle le titre du volume suivant fera allusion étant *circumlunaire* tandis que la destination voulue (annoncée, elle, par le titre du premier tome) est la Lune, il en résulte que les voyageurs ne se rapprochent ni ne s'éloignent de leur but, et donc, schématiquement, c'est une horizontale, un peu comme la traversée de la mer Lidenbrock dans *Voyage au centre de la Terre*, courbe qui ne rapproche pas les héros d'un pouce de leur objectif. En les supposant vivants, les passagers du boulet se trouvent certes dans une condition supra-humaine<sup>101</sup> ; mais la fin du premier tome n'est pas dénuée d'ironie : le projectile se trouve piégé par ce déterminisme même sur lequel on comptait pour arriver « nécessairement » et sur la base de « calculs indiscutables<sup>102</sup> » à destination : c'est encore la mécanique céleste qui le condamne à tourner éternellement autour de la lune. L'impulsion initiale donnée par les efforts humains a été entièrement consommée, et n'a suffi qu'à égaliser exactement la situation, ce qui équivaut assez à un échec. Le mot final offre toutefois une note optimiste, par la voix de Maston : « D'ailleurs, je les connais, ce sont des hommes ingénieux. A eux trois ils emportent dans l'espace toutes les ressources de l'art, de la science et de

---

<sup>98</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XXVII, p. 235.

<sup>99</sup> « Personne n'a sans doute oublié le terrible coup de vent... » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 8).

<sup>100</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. XXVIII, p. 237.

<sup>101</sup> « [Ils] s'étaient mis en dehors de l'humanité en franchissant les limites imposées par Dieu aux créatures terrestres » (*De la Terre à la Lune*, ch. XXVIII, p. 237).

<sup>102</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 62.

l'industrie. Avec cela on fait ce qu'on veut, et vous verrez qu'ils se tireront d'affaire !<sup>103</sup> » C'est le microcosme vernien : un nombre limité d'individus (parfois un seul) totalisent entre eux une somme de savoir et de savoir-faire qui fait d'eux un condensé du caractère industriel de l'être humain ; à travers eux se dégage une métaphore de l'humanité en général, et du potentiel qu'elle possède pour atteindre tous les sommets, pour « faire ce qu'on veut », ce qui implique moins une toute-puissance amoralisée qu'une aptitude à surmonter les nécessaires obstacles sur le chemin peut-être sans fin de l'investigation scientifique.

« – Nos semblables ! s'écria Michel Ardan. Mais maintenant, ils ne sont pas plus nos semblables que les Sélénites ! Nous habitons un monde nouveau, peuplé de nous seuls, le projectile ! Je suis le semblable de Barbicane, et Barbicane est le semblable de Nicholl. Au-delà de nous, en dehors de nous, l'humanité finit, et nous sommes les seules populations de ce microcosme jusqu'au moment où nous deviendrons de simples Sélénites ! » (Autour de la Lune, ch. III, p. 267)

Le début du second tome rejoue l'épisode du lancement du projectile en ramenant la focalisation sur les trois passagers. Inversement, Michel Ardan, qui ne peut imiter le calme et la méthode de ses compagnons, peint les dernières minutes telles qu'il les imagine du point de vue extérieur à la Columbiad, en termes un peu grandiloquents :

« Oui, cinq petites minutes ! répliqua Michel Ardan. Et nous sommes enfermés dans un boulet au fond d'un canon de neuf cents pieds ! Et sous ce boulet sont entassés quatre cent mille livres de fulmi-coton qui valent seize cent mille livres de poudre ordinaire ! Et l'ami Murchison<sup>104</sup>, son chronomètre à la main, l'œil fixé sur l'aiguille, le doigt posé sur l'appareil électrique, compte les secondes et va nous lancer dans les espaces interplanétaires !<sup>105</sup> ... »

Ce type de quasi-soliloque verbeux précédant un moment perçu comme cataclysmique et parfois accumulant les chiffres, n'est pas rare chez Jules Verne. Un équivalent possible se trouve dans la phase finale de *VCT*, lorsqu'Axel appréhende l'éruption en cours qui les pousse vers la surface terrestre<sup>106</sup>, même si Ardan est beaucoup plus désinvolte. Dans les deux cas,

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. XXVIII, p. 238.

<sup>104</sup> Impey Barbicane et l'ingénieur Murchison pourraient devoir leur nom au géologue Roderick Impey Murchison, spécialiste du Silurien et donc de l'« époque de transition » qui fascine Jules Verne.

<sup>105</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. I, p. 251.

<sup>106</sup> « Comment ! m'écriai-je, nous sommes pris dans une éruption ! la fatalité nous a jetés sur le chemin des laves incandescentes, des roches en feu, des eaux bouillonnantes, de toutes les matières éruptives ! nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, lancés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes, et c'est ce qui peut nous arriver de plus heureux ! » (Jules Verne, *VCT*, ch. XLIII, p. 293)

les héros sont sur le point d'être expulsés par une sorte de bouche à feu : un véritable canon pour *Autour de la Lune* ; la cheminée du volcan Stromboli dans le cas d'Otto Lidenbrock, Axel et Hans. Dans la lecture géométrique des deux romans, cependant, ces deux scènes se font miroir plutôt que de se superposer, puisque l'une d'elles se situe à la phase de « lancement » du roman, au début de l'itinéraire, tandis que l'autre a lieu vers la fin, au moment de la Chute. Les deux récits sont déjà symétriques l'un de l'autre, en ce que le voyage lunaire « monte, s'horizontalise puis descend » et que le voyage souterrain est exactement le contraire ; le résultat intéressant qui en découle est que ces deux scènes opposées s'effectuent dans la même direction : la « Chute » du *Voyage au centre la terre* se fait vers le haut, par expulsion du cratère d'un volcan, et le départ du voyage vers la lune se fait aussi vers le haut, à travers la bouche de la Columbiad.

Verne a bien soin de ne parler que d'un « choc épouvantable » (p. 251), non d'une détonation, puisque que la vitesse initiale du projectile est supérieure à celle du son et que les passagers ne peuvent donc entendre la déflagration. A un niveau plus symbolique, on peut y voir un rétrécissement de l'horizon de connaissance qu'ont les passagers sur leur moyen de locomotion dès l'instant qu'ils sont à l'intérieur, et qui semble s'ajouter à la disparition effective de leurs moyens de contrôler leur trajectoire, une fois le lancement effectué. Rappelons la dernière remarque de Barbicane à la fin du chapitre « L'Hymne du boulet » : « [...] Quant à la forme du boulet [...] elle importe peu, puisque, l'atmosphère une fois dépassée, le projectile se trouvera dans le vide ; je propose donc le boulet rond, qui tournera sur lui-même, si cela lui plaît, et se comportera à sa fantaisie » (p. 96). Certes, le boulet a ensuite reçu une forme cylindro-conique afin d'accueillir des passagers, mais cela ne réduit que très partiellement le caractère incontrôlable du voyage. Cette superposition entre contrôle limité et connaissance limitée se poursuivra plus loin comme les trois voyageurs passent un certain temps avant de réaliser de manière concluante qu'ils ne sont pas retombés sur terre<sup>107</sup>.

Au début du second chapitre, comme la survie des passagers est temporairement cachée au lecteur, Verne en profite pour rejouer le changement de focalisation qui se fait entre les deux volumes, depuis les protagonistes sur le camp de tir de la Columbiad aux trois passagers ou prisonniers du boulet. Il emploie un subterfuge que l'on trouve ailleurs dans l'œuvre, celui de l'observateur hypothétique qui pallie le manque d'un point de vue avéré :

Et si quelqu'un d'entre eux – J.-T. Maston, par exemple –, eût pu jeter un regard à l'intérieur du projectile, qu'aurait-il vu ?

---

<sup>107</sup> Noter qu'en physique rigoureuse ils devraient déjà le savoir car ils seraient en apesanteur permanente.

Rien alors. L'obscurité était profonde dans le boulet<sup>108</sup>.

L'« après-Columbiad » du récit débute donc à partir de *rien*, et il n'y a pas encore de *lumière* : c'est un commencement biblique, peut-on dire, digne du nouvel astre qu'est le wagon-projectile. Ardan se réveille le premier, et réveille Nicholl ; Barbicane, le « chef naturel » du trio, demande plus de soins pour être rappelé à la vie (p. 254), tout comme Cyrus Smith au début de *L'Île mystérieuse*. Les premiers mots de l'ingénieur seront « Île ou continent ? » ; la première question du président du Gun-Club est « marchons-nous ? ». Cette incertitude amène les personnages à évoquer le frottement entre le boulet et les couches atmosphériques – la chaleur en étant le signe –, et c'est ici que cette « diabolique technique de brouillage » signalée par S. Vierge dans le *Tour du monde* se manifeste encore :

[...] Dans quelle proportion estimez-vous la diminution de cette vitesse par le frottement ?

–Dans la proportion d'un tiers, Nicholl, répondit Barbicane, cette diminution est considérable, mais, d'après mes calculs, elle est telle. Si donc nous avons eu une vitesse initiale de onze mille mètres, au sortir de l'atmosphère cette vitesse sera réduite à sept mille trois cent trente-deux mètres, quoi qu'il en soit, nous avons déjà franchi cet intervalle, et...

–Et alors, dit Michel Ardan, l'ami Nicholl a perdu ses deux paris<sup>109</sup> [...]

Pour échapper à l'attraction terrestre et être capturé par celle de la Lune, l'obus avait besoin d'une vitesse de douze mille yards par seconde, environ onze mille mètres. Pendant plusieurs centaines de pages, le lecteur est « averti sans l'être » qu'un problème s'est créé autour de cette valeur : l'on continue à considérer le freinage atmosphérique comme négligeable au premier tome, et à prévoir une vitesse de douze mille yards « au sortir de la Columbiad » ; celle-ci sera nécessairement diminuée par le frottement avec l'air<sup>110</sup>, et cette valeur de douze mille yards doit donc être conservée jusqu'au sortir de l'atmosphère, sous peine d'être insuffisante. Il y a une double tentative de détourner l'attention du lecteur afin de retarder la révélation : d'abord, quand, après avoir conclu à une diminution d'un tiers, le discours de Barbicane s'en détourne abruptement (« quoi qu'il en soit, nous avons déjà franchi cet intervalle »), ensuite,

---

<sup>108</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. II, p. 252.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>110</sup> L'estimation d'« un tiers » n'est du reste qu'une spéculation qui préserve une raisonnable simplicité à la problématique que pose Barbicane ; dans la réalité, l'atmosphère terrestre n'était pas suffisamment connue et l'on sous-estimera d'ailleurs son épaisseur jusqu'à ce qu'arrivent les données de Spoutnik et d'autres satellites. D'où la croyance en la combustion spontanée (dans le vide) des astéroïdes, censée ne pas être causée par le frottement parce que ces bolides « décrivent leur trajectoire à une distance où l'atmosphère ne saurait s'étendre » (*Autour de la Lune*, ch. XV) : on suppose qu'il n'y a plus d'atmosphère à une altitude de cent ou deux cents lieues, et que les bolides « portent en eux-mêmes le principe de leur incandescence ».

quand Michel lui coupe la parole pour rappeler le pari perdu de Nicholl – ce qui peut d’ailleurs expliquer pourquoi Barbicane ne réalise pas son erreur à ce moment-là : l’intervention de Michel Ardan est une diversion à la fois intra- et extradiégétique ; elle contribue à une rétention d’information qui réserve la découverte de l’erreur à un moment fort.

Dans une certaine mesure, Verne a structuré le voyage de la Terre à la Lune par l’alternance entre le danger et le mystère, ce qui est analogue à « la règle de l’alternance entre les obstacles humains et les obstacles naturels » que remarque J.-Y. Tadié dans *Michel Strogoff*<sup>111</sup>. Le calcul du « v zéro » au chapitre « Un peu d’algèbre » peut être rangé dans la première catégorie, étant donné l’effrayante conclusion à laquelle il mène. Curieusement, certains périls sont d’abord admis avant de s’avérer plus tard illusoire ou de peu de conséquence, et d’autres paraissent conjurés mais refont surface plusieurs chapitres plus loin, à cause de leurs effets difficiles à mesurer. Le premier mystère qui interpelle les voyageurs réunit les caractéristiques des deux types de dangers, en ce que sa résolution est différée mais d’assez peu, ayant lieu au même chapitre, et qu’il s’avère sans suite : c’est l’absence de bruit lors du coup de canon, qui occasionne le tout premier emploi des termes « phénomène inexplicable<sup>112</sup> » dans *Autour de la Lune*. Le délai paraît toutefois assez long parce qu’il comporte l’épisode du bolide, puis le sommeil<sup>113</sup>, qui figurerait normalement la transition vers un nouveau chapitre ; et de fait, après le réveil bruyant de Barbicane qui communique la solution à ses amis, le second chapitre est clos et les voyageurs se rendorment.

Le problème du frottement atmosphérique étant ignoré pour l’heure, c’est donc un astéroïde qui constitue le premier élément explicite de contingence dans le voyage Terre-Lune. « On eût dit une petite Lune », dit le texte (p. 258), ce qui représente symboliquement l’impondérable dans le système physique que Barbicane se doit de prédire correctement pour arriver à bon port : malheureusement, ce système ne se réduit pas à la Terre et la Lune, il incorpore des « vassaux » plus imprévisibles, même s’ils se comportent « comme tous les corps célestes abandonnés dans l’espace ». Pour faire écho à l’interprétation<sup>114</sup> que fait Michel Tournier de Jules Verne dans *Les Météores*, nous pouvons dire que cet astéroïde est un élément de la « météorologie intersidérale » : plus petits, plus nombreux que les planètes, ils ajoutent à la

---

<sup>111</sup> Jean-Yves Tadié, *Le Roman d’aventures*, p. 86.

<sup>112</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. II, p. 257.

<sup>113</sup> Annoncé d’ailleurs suivant la formule « la réaction devait inévitablement se produire » (p. 264), rencontrée dans *Mathias Sandorf* et d’autres romans.

<sup>114</sup> Citée dans notre étude du *Tour du monde*, vers les notes 16 et 17.

complexité de l'espace interplanétaire, et d'une certaine manière, ils héritent de l'imprévisibilité du système plus petit, mais encore plus chaotique, qu'est l'atmosphère terrestre. Le projectile ne doit pas se frayer un passage « contre vents et marées » comme Phileas Fogg, mais « contre comètes et astéroïdes ».

Les risques courus par le projectile sont résumés en : déviation, rupture d'élan (et retombée sur la Terre), et capture par le champ gravitationnel de l'astéroïde ; dans tous les cas, un « vol » de sa motricité par défaut, qui doit normalement l'amener sur la Lune. En accord avec la perception de son obus capitonné comme un confortable wagon, Ardan s'écrie « les deux trains vont se rencontrer ! » (p. 259) : ainsi même dans les périls les plus immédiats, une trace d'optimisme un peu comique persiste chez le personnage ; les espaces intersidéraux seront bientôt quadrillés par l'équivalent des voies de chemins de fer, où l'on n'a à craindre que de regrettables collisions avec d'occasionnels trains mal dirigés.

L'obstacle, en fin de compte, est évité, mais nous assistons tout de même à une gradation des dangers encourus, des difficultés perçues, des risques d'échec potentiel, qui correspond à une dimension psychologique de l'« horizontalisation » d'une trajectoire initialement ascendante : on est déjà loin du moment de la mise à feu et où le véhicule fabriqué par l'homme, « fendant victorieusement l'air », paraissait tout-puissant ; les passagers prennent de plus en plus conscience de l'existence de forces imprévues susceptibles de les mettre en échec.

La certitude d'avoir bel et bien quitté la terre, officialisée par l'explication du choc silencieux du départ, implique que les protagonistes passent ensuite par l'épisode vernien de l'inventaire – ce sont, après tout, des sortes de Robinsons d'une île transitoire<sup>115</sup>, qui ambitionnent de devenir ceux « du continent lunaire ». L'inventaire aurait pu être ignoré, le contenu du boulet ayant été passé en revue dans le premier volume et particulièrement les chapitres « Le wagon-projectile » et « Derniers détails », mais, nonobstant la petite expérience où Maston s'y est enfermé pendant huit jours, l'obus n'a pas encore été habité et l'inventaire doit se produire alors que le *Voyage extraordinaire* est déjà en train. Comme pour le *Nautilus* ou les galeries de *VCT*, le narrateur vante les mérites du milieu idéal représenté par le microcosme du boulet, qui résident principalement dans sa tranquillité totale, résultat obtenu indifféremment en s'entourant d'eau, de granit ou de vide chez les voyageurs verniens<sup>116</sup>. Si les explorateurs des profondeurs terrestres sont qualifiés de troglodytes et de fossiles par

---

<sup>115</sup> Impression renforcée par l'idée de répandre de la terre végétale « sur notre planète d'aluminium » pour faire pousser des petits pois grâce à l'irradiation solaire (*Autour de la Lune*, ch. III, p. 269).

<sup>116</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 265.

Axel, ceux de l'espace intersidéral sont des Sélénites, ou du moins ne sont plus les semblables des Terriens, au dire d'Ardan, à la fois de par la singularité de leur véhicule et par l'arrachement géographique (voire cosmographique) qu'ils subissent, plus extrême peut-être que celui d'Axel, pour qui le véhicule (« vaisseau » serait le jeu de mots adéquat) est aussi le milieu. La divinisation des voyageurs reste à l'arrière-plan<sup>117</sup>, mais perceptible : si les occupants du projectile ne sont plus Terriens, c'est aussi parce qu'ils sont à présent « plus haut ». Le statut de nouvel astre de l'obus demande qu'une « cartographie » soit faite sous ce nouveau jour ; on peut comparer le passage à celui de l'« inventaire des objets possédés par [les] naufragés de l'air » dans *L'Île mystérieuse*<sup>118</sup>, ou, dans une position en quelque sorte « antipode » de la précédente du point de vue narratif (puisqu'elle se trouve près de la fin du récit), le sauvetage et la réparation des instruments et du radeau (principalement par Hans) après l'échouage sur le littoral de la mer Lidenbrock<sup>119</sup>. Comme pour Lidenbrock, l'inventaire vise en partie à vérifier quels instruments ont été endommagés par le choc du départ (ou de l'arrivée, respectivement) :

Barbicane avait emporté aussi plusieurs compas qui furent retrouvés intacts. On comprend que dans ces conditions, leur aiguille était affolée. [...] Barbicane observa avec intérêt que ses fusées et autres artifices n'avaient pas été endommagés. [...] Pendant ce temps, le calculateur Nicholl revoyait ses formules de trajectoires et manœuvrait les chiffres avec une dextérité sans pareille<sup>120</sup>.

On retrouve le leitmotiv de la boussole « affolée » qui se rencontre au *Centre de la terre*, quoique pour une raison différente ; l'affolement est ici causé par l'éloignement de tout pôle magnétique là où se trouve le projectile. Nicholl apparaît peu après comme pour conjurer la menace d'égarement représentée par le mouvement chaotique de la boussole ; le capitaine fait aussi écho au « naïf booby qui se casse jour et nuit la tête à calculer des trajectoires insensées » du début du roman, cette fois dans un registre sérieux. Activité dont le sens symbolique est de sauvegarder la stabilité de la trajectoire du boulet en l'enveloppant d'équations, elle préfigure pourtant l'effet contraire, qui se produit au chapitre suivant :

---

<sup>117</sup> « On connaît le célèbre article de Freud “Une difficulté pour la psychanalyse”. L'auteur y constate le narcissisme humain, à trois reprises humilié par l'avancée des sciences [...] Les romans de la Lune [placent] l'homme dans une situation inédite et nous conseillent de réviser notre condition de bipèdes soumis aux lois de la pesanteur [...]. Innovation stupéfiante. [Les] occupants de la Columbiad [...] apparaissent comme des sortes de *daimones* insolites, des intermédiaires tout prêts à quitter la Terre pour se lancer dans une odyssée de l'espace. » (Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, préface p. XXI)

<sup>118</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, ch. VI, p. 63.

<sup>119</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXVI, p. 248.

<sup>120</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. III, p. 272-273.

« En effet, dit Nicholl, c'est à ce point qu'il faut calculer cette vitesse, puisque nous savons déjà que la vitesse de départ vaut exactement les trois demis de la vitesse au sortir de l'atmosphère.

-Comprends plus ! fit Michel.

-C'est pourtant bien simple, dit Barbicane. [...] Cela veut dire que lorsque notre projectile est arrivé à la limite de l'atmosphère terrestre, il avait déjà perdu un tiers de sa vitesse initiale.

[...] -Oui, mon ami, rien que par son frottement sur les couches atmosphériques. Tu comprends bien que plus il marchait rapidement, plus il trouvait de résistance de la part de l'air.

[...] -Hein ! fit Barbicane, bondissant, vous dites !

-Onze mille cinquante et un mètres.

-Malédiction ! s'écria le président en faisant un geste de désespoir.

-Qu'as-tu ? demanda Michel Ardan, très surpris.

-Ce que j'ai ! Mais si à ce moment la vitesse était déjà diminuée d'un tiers par le frottement, la vitesse initiale aurait dû être...

-De seize mille cinq cent soixante-seize mètres ! répondit Nicholl.

-Et l'Observatoire de Cambridge, qui a déclaré que onze mille mètres suffisaient au départ, et notre boulet qui n'est parti qu'avec cette vitesse !

-Eh bien ? demanda Nicholl.

-Eh bien, elle sera insuffisante !

-Bon.

-Nous n'atteindrons pas le point neutre !

-Sacrébleu !

-Nous n'irons même pas à mi-chemin !

-Nom d'un boulet ! s'écria Michel Ardan, sautant comme si le projectile fût sur le point de heurter le sphéroïde terrestre.

-Et nous retomberons sur la Terre !<sup>121</sup> »

Outre son statut évident de « dialogue en cascade », nous voyons aussi ce passage comme une fractale vernienne, d'ordre psychologique – ascension, culmination et chute – même s'il a directement trait à la trajectoire du projectile. Michel Ardan demande à Barbicane s'il est capable de parvenir aux mêmes résultats que l'Observatoire par le calcul<sup>122</sup>, et déduire la vitesse nécessaire à atteindre la Lune, d'où l'échange qui s'ensuit, Barbicane établissant les formules et Nicholl effectuant les calculs. La perte d'un tiers de la vitesse lors de la traversée de l'atmosphère est à nouveau rappelée, ce qui amène le résultat cette fois correct, que la vitesse *une fois dans le vide sidéral* – et non à la sortie du canon – doit être de « onze mille cinquante et

---

<sup>121</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 280-283.

<sup>122</sup> Ceci nécessite donc que le lecteur consente à « oublier » que Barbicane était déjà censé avoir fait de tels calculs au début du premier volume, puisqu'il parlait dès ce stade d'une vitesse de douze mille yards déduite à partir de calculs indiscutables.

un mètres » par seconde. Il faut donc que le boulet émerge avec plus de seize mille mètres de vitesse initiale, et cette révélation « a l'effet d'une bombe », pourrait-on dire : Le « Hein ! » de surprise de Barbicane est une sorte de coup de tonnerre (voir la première phrase du ch. V) qui amorce une gradation, réplique par réplique, de la détresse perçue des personnages. La vitesse « sera insuffisante », ce qui n'obtient qu'un « bon » ; le projectile « n'atteindra même pas le point neutre », qui mérite un juron modéré de la part de Nicholl ; « nous n'irons même pas à mi-chemin ! » est une sorte de culmination de la perception d'échec, qui arrache un « nom d'un boulet ! » à Michel Ardan ; enfin, la Chute du dialogue est illustrée par la prédiction littérale de cette phase du mouvement : « Et nous retomberons sur la Terre ! ». On peut y superposer l'abaissement, cran par cran, des ambitions encore valables des voyageurs : c'est d'abord l'arrivée sur la Lune qui est exclue, puis l'arrivée au point neutre, puis la possibilité de seulement faire la moitié du chemin est à son tour exclue, avant que soit assené le coup final, la retombée certaine vers le point de départ.

Cette révélation appartient à la catégorie des périls qui paraissent immédiats en théorie mais s'avèrent ensuite illusoire : en une réciproque de l'optimisme théorique réfuté ensuite par l'observation, Barbicane constate empiriquement (parce qu'à cette heure le boulet aurait déjà dû cesser de s'éloigner) qu'il continue à cheminer vers la Lune, et donc qu'il possédait une vitesse supérieure à celle, erronée, que préconisait J.-M. Belfast. Rétrospectivement, ce n'est plus que « l'incident de l'algèbre<sup>123</sup> ». La discussion entre les protagonistes se tourne donc vers d'autres considérations théoriques n'ayant pas trait à leur itinéraire, et d'abord sur la lune elle-même. Il est supposé un peu arbitrairement que celle-ci est plus ancienne que la Terre, ce qui amène Ardan à déduire une formulation mi-sérieuse du paradoxe de Fermi : si les Sélérites sont plus anciens que l'humanité et « si leur cerveau est organisé comme le cerveau humain », ils ont peut-être eu un développement culturel et intellectuel parallèle au sien, ce qui pose la question de l'homologue sélérite de l'entreprise du Gun-Club, d'où cette réplique qui présage comiquement la phrase d'Enrico Fermi (« Où sont-ils ? », comme le rapporte Edward Teller) : « Et le boulet ? Où est le boulet ? Je demande à voir le boulet ! » (p. 287). Ils s'interrogent ensuite sur la nature du vide intersidéral, ce qui permet à Verne d'exposer la théorie de l'éther (p. 292), encore dominante à l'époque, qui sera réfutée une quinzaine d'années plus tard par les expériences de Michelson et Morley, préparant le terrain pour l'arrivée de la relativité restreinte. C'est une leçon de physique générale que fait passer Jules Verne à travers la conversation, allégée principalement par la fantaisie de Michel Ardan ; on sent même de

---

<sup>123</sup> *Op. cit.*, ch. V, p. 285.

vagues échos de Maxwell<sup>124</sup> lorsque Barbicane explique que « la chaleur n'est qu'un simple mouvement moléculaire, une simple oscillation des particules d'un corps ». Le même cadre théorique, appliqué à une plus grande échelle, permet une tentative d'expliquer la chaleur solaire, comme résultat d'incessants impacts de bolides<sup>125</sup> ; on sait que la fusion nucléaire comme source de l'énergie des étoiles ne sera connue qu'au vingtième siècle. Verne instruit même le lecteur de la première loi de Newton – sans la nommer – à travers les « travaux pratiques<sup>126</sup> » un peu morbides constitués par l'éjection du corps de Satellite, le chien emmené par Ardan et qui n'avait pas survécu au départ ; corps qui continue à « flotter » au voisinage du boulet suivant le principe que les objets en trajectoire libre conservent leur vitesse préexistante : un peu comme pour la révélation du « projectile allant plus vite que le son », cet épisode a lieu à cheval entre la fin d'un chapitre (VI) et le début du suivant (VII). C'est à partir de là que Verne introduit très graduellement le problème de la Déviation, alors même que l'arrivée paraît de plus en plus certaine, le projectile se rapprochant du « point neutre » : les protagonistes s'imaginent déjà arpenter la lune, « penchés sur l'abîme<sup>127</sup> », comme Axel lors de sa rêverie sur la mer Lidenbrock, et séparés de la surface lunaire par une distance « de l'esprit » analogue à celle qui sépare Axel des monstres antédiluviens qu'il se figure. Une sorte de résumé archétypal des aventures du voyageur vernien est donné à travers leur vision : « Ils gravissaient des pics élevés. Ils descendaient au fond des larges cirques ». Les exploits les plus saillants du héros, dans cet univers, consistent principalement à « monter » plus loin que l'imagination ordinaire ne le concevrait – jusqu'à la Lune – ou à « descendre » de même, comme Otto Lidenbrock au centre la Terre ou le capitaine Nemo au pôle Sud. Paradoxalement, l'obus semble devoir accoster la lune « par son hémisphère nord [...] où les montagnes sont rares », et c'est ce qui déclenche les premiers soupçons de Barbicane, qui, comme le fera Cyrus dans *L'Île mystérieuse*, garde dans un premier temps pour lui ses réflexions :

---

<sup>124</sup> Nous faisons allusion au travail de Maxwell sur la distribution des vitesses dans les particules d'un gaz, dans les années 1860, généralisé plus tard par Boltzmann. La chaleur comme énergie cinétique des molécules gazeuses était toutefois un concept connu plus d'un siècle avant *Autour de la Lune*, et Verne n'a peut-être pas eu à consulter des sources plus récentes – ou plutôt leur vulgarisation – pour l'évoquer.

<sup>125</sup> *Op. cit.*, ch. VI, p. 297.

<sup>126</sup> Le septième chapitre commence de la sorte : « Ainsi donc, un phénomène curieux, mais logique, bizarre, mais explicable, se produisait dans ces singulières conditions ». Ceci résume la démarche didactique générale de Verne, et fait écho à l'observation d'Axel, « car, pour grandes que soient les merveilles de la nature, elles sont toujours explicables par des raisons physiques » (*VCT*, ch. XXXVII, p. 254).

<sup>127</sup> *Autour*, ch. VII, p. 304.

[La] direction du projectile vers l'hémisphère nord de la Lune prouvait que sa trajectoire avait été légèrement modifiée. Le tir [devait] porter le boulet au centre même du disque lunaire. S'il n'y arrivait pas, c'était qu'il y avait eu déviation. Qui l'avait produite ? Barbicane ne pouvait l'imaginer, ni déterminer l'importance de cette déviation, car les points de repère manquaient. [...] la situation eût été terrible si le boulet, manquant son but et entraîné au-delà du disque, se fût élancé dans les espaces interplanétaires<sup>128</sup>.

C'est la première fois dans le récit que l'itinéraire des héros cesse de les porter *directement* vers l'objectif, et les en rapproche à présent d'une manière plus oblique : la phase ascendante est en passe de se muer en l'« horizontale » du voyage. Ce changement a pour origine une influence supplémentaire pour le moment inconnue, qui vient s'ajouter aux forces motrices initialement responsables de la trajectoire du boulet. Le manque de points de repère rejoint l'affolement des aiguilles des boussoles rencontré plus haut. Quoique certainement pas omniprésent dans les *Voyages*, le thème de la déviation y occupe une place assez saillante, dont l'exemple type est peut-être *Un capitaine de quinze ans*.

Le passage du point d'égalité d'attraction est précédé par la scène d'« ivresse », causée par l'excès d'oxygène dans le boulet. Verne narre l'incident de façon assez fluide, en amenant un début de dispute *avant* les premiers symptômes d'intoxication, lesquels exacerbent à leur tour la querelle des voyageurs. Tout comme les héros de *VCT* après leur traversée maritime<sup>129</sup>, les passagers du boulet s'interrogent – Nicholl en premier – sur le retour vers la terre (p. 306). Les moyens respectifs de revenir sont aussi peu plausibles l'un que l'autre : remonter de milliers de kilomètres jusqu'à la surface avec trois mois de vivres, pour Lidenbrock ; construire une autre Columbiad sur la lune alors que l'on n'est que trois, pour les passagers de l'obus. La réplique « Assez, dit Michel *en s'animant* » (p. 307) qui clôt la question du retour marque le point hypothétique où l'oxygène commence à exercer ses effets, qui dès lors ne font que croître au fil des suggestions fantasques des personnages : ainsi à l'idée d'un fil télégraphique accroché au boulet pour communiquer avec la terre répond la gradation de Michel : « On aurait triplé la charge de la Columbiad ! On l'aurait quadruplée, quintuplée ! », répétant sur le mode comique le but initial du Gun-Club, à savoir de « vingtplier » les performances de l'artillerie. La surexcitation des personnages s'accompagne de bonds d'une hauteur peu ordinaire (p. 310), qui ne s'expliquera que rétrospectivement lorsque l'allègement de leur

---

<sup>128</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. VII, p. 303.

<sup>129</sup> « –Mon oncle, permettez-moi une question.

–Je te le permets, Axel.

–Et le retour ?

–Le retour ? Ah ! tu penses à revenir quand on n'est même pas arrivé ? » (*VCT*, ch. XXXVI, p. 247)

poids est constaté au chapitre suivant. Sur le moment, cela ne semble être qu'un symptôme supplémentaire d'agressivité. On évoque la colonisation de la Lune, et curieusement Michel n'omet pas la nuance que l'on entend « civiliser les Sélénites, à moins qu'ils ne soient plus civilisés que nous ». La conclusion de la séance et du chapitre, avant que les trois protagonistes perdent connaissance, réitère le thème du microcosme (ils constituent à eux trois la république lunaire, et Michel, le « congrès », nomme Barbicane président « à l'unanimité ») et renvoie comiquement aux principes assez simples de formation d'un club<sup>130</sup> que décrit le premier chapitre de *De la Terre à la Lune*. L'épisode, en somme, figure un équivalent plus léger à la partie « orageuse » de la traversée du radeau de Lidenbrock : les pensées tumultueuses d'Axel alors qu'il est environné de phénomènes électriques, qui d'ailleurs, font « cracher du feu » à Hans<sup>131</sup> ; et d'autre part, l'agitation d'Ardan, Nicholl et Barbicane, « plus qu'ivres, brûlés par l'air qui incendiait leur appareil respiratoire », et dont les yeux « brillaient d'une flamme extraordinaire ». En somme, ce sont les mythes sur la « folie lunaire » évoqués au premier tome qui se réalisent, mais pour une raison purement physique. L'explication est donnée au chapitre suivant, lorsque Nicholl remédie à la situation, et Ardan, le responsable, y réagit avec insouciance, et en déduit même des applications pratiques qui préfigurent *Une fantaisie du docteur Ox*, que l'auteur publiera en 1872. La remise en ordre de l'intérieur du boulet après la fin de l'épisode d'ivresse attire enfin l'attention des voyageurs sur le décroissement de la pesanteur<sup>132</sup>. Ils se rapprochent de plus en plus lentement du « point d'égalité attraction », qui, quoique bien plus qu'à mi-chemin entre la terre et la lune, se conçoit aisément comme un pivot narratif important, un mi-chemin symbolique qui fait le raccordement entre la phase ascendante et l'« horizontale » de notre trajectoire. De fait, cette approche toujours ralentissant qui entretient l'incertitude fait penser au paradoxe d'Achille et de la tortue, par lequel Zénon prétendait prouver l'impossibilité du mouvement. La situation est chiffrée selon le principe d'un itinéraire vu comme la concurrence de plusieurs forces motrices, dont la résultante décide de la suite du trajet, ou de l'immobilisation définitive du véhicule :

---

<sup>130</sup> « Or, quand un Américain a une idée, il cherche un second Américain qui la partage. Sont-ils trois, ils élisent un président et deux secrétaires. Quatre, ils nomment un archiviste, et le bureau fonctionne. Cinq, ils se convoquent en assemblée générale, et le club est constitué. Ainsi arriva-t-il à Baltimore. Le premier qui inventa un nouveau canon s'associa avec le premier qui le fonda et le premier qui le fonda. Tel fut le noyau du Gun-Club. » (*De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 48)

<sup>131</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXV, p. 245.

<sup>132</sup> En une allusion prospective à *Hector Servadac*, le narrateur remarque qu'« une balance n'eût pas indiqué cette déperdition », mais qu'« un peson à ressort » aurait pu l'évaluer (*Autour de la Lune*, ch. VIII, p. 314).

Qu'arriverait-il alors ? Trois hypothèses se présentaient. Ou le projectile aurait encore conservé une certaine vitesse, et, dépassant le point d'égle attraction, il tomberait sur la Lune en vertu de l'excès de l'attraction lunaire sur l'attraction terrestre. Ou la vitesse lui manquant pour atteindre le point d'égle attraction, il retomberait sur la Terre en vertu de l'excès de l'attraction terrestre sur l'attraction lunaire. Ou enfin, animé d'une vitesse suffisante pour atteindre le point neutre, mais insuffisante pour le dépasser, il resterait éternellement suspendu à cette place<sup>133</sup> [...]

Le premier cas est celui où les forces humaines auraient prévalu ; dans le second, les forces naturelles ont le dessus et c'est la Chute sur la terre qui s'ensuit ; enfin le troisième équivaldrait lui aussi à un échec, résultat d'une égalisation parfaite des deux influences, qui, soit dit en passant, paraît a priori d'une haute improbabilité du point de vue narratif, puisqu'il aboutit à un « gel » de la narration elle-même. Le point neutre est le lieu où les voyageurs ne « pèsent plus », ou plutôt où leurs ambitions sont « pesées » en vue d'une décision de les laisser, ou non, atteindre leur objectif. Le statut de « milieu du récit », ou de milieu du voyage, accordé au point neutre, est renforcé par sa comparaison à l'Equateur<sup>134</sup>, où les marins arrosent traditionnellement leur « passage de la ligne » (ce que font réellement les voyageurs dans certains romans verniens). En outre, que Barbicane réplique à Michel Ardan que « l'Assomption ne peut durer » peut aussi être lu comme un avertissement, un signe que ce moment d'euphorie ne peut durer non plus, puisque la partie ascendante, avantageuse de l'entreprise touche à sa fin et que les difficultés, voire l'échec, approchent. Les protagonistes sont « surpris, stupéfaits, en dépit de leurs raisonnements scientifiques », comme si la réalisation concrète d'un principe connu en théorie mais sans précédent expérimental constituait en elle-même du fantastique. La tension entre science et surnaturel est d'ailleurs brièvement réévoquée lorsque Barbicane apporte le démenti rationnel aux avantages que Michel attribue à un monde sans pesanteur : « Rien de tel que ces gens *positifs* pour vous ramener brutalement à la réalité » (p. 319), répond Ardan.

La perspective de dépasser le point d'égle attraction implique une chute sur la lune, qui devrait être fatale presque au même titre que la détonation du départ, et il est possible que le texte fasse une discrète allusion à cette invraisemblance même, lorsqu'il rappelle les rétrofusées embarquées à bord du projectile<sup>135</sup>. Il invite en effet le lecteur à se souvenir de « la scène du meeting », ce qui crée une impression d'irréalité ; de même, les fusées sont aussi appelées

---

<sup>133</sup> *Autour de la Lune*, ch. VIII, p. 315-316.

<sup>134</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 317-318.

<sup>135</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 323.

des « artifices », jeu de mots possible les dénonçant comme simple subterfuge, insuffisant à amortir le choc. Cette dimension autoréférentielle et ironique du texte est assez récurrente, et réapparaît par exemple au chapitre XIV, dans lequel les commentaires d'Ardan tempèrent la voix savante de Barbicane : « Belle phrase ! », dit le Français, « un peu académique peut-être » (p. 361). Lorsque Michel imite la façon de professer du président (ce qui fait penser à certaines scènes de romans de Conan Doyle, où Watson s'essaie aux déductions à la place de Sherlock Holmes), il se fait dire « pour un artiste, tu es intelligent » (p. 362) : mise en abyme de l'« effet de science » des *Voyages*, et compliment que Verne se donne à lui-même ?...

L'arrivée sur la lune est perçue comme une chute, mais non pas au sens que nous entendons dans notre interprétation symbolique de l'itinéraire : ce deuxième sens implique un échec au moins partiel, un rabattement des ambitions initiales des personnages, quelle qu'ait été l'entreprise en question dans le récit considéré, avec reprise totale ou quasi-totale du « pouvoir moteur » de la part des forces naturelles ; les personnages, s'ils survivent, le sont en grande partie par chance. La chute dans ce sens-là n'a pas besoin d'être « géométriquement » effectuée vers le bas : à la fin du *Voyage au centre de la terre*, comme on sait, la « chute » consiste en une expulsion vers le haut par le cratère d'un volcan ; dans *Vingt mille lieues sous les mers*, c'est peut-être l'engouffrement du *Nautilus* dans le Maelström norvégien, le gigantesque tourbillon qui manque de l'engloutir, etc. L'alunissage, dans notre perspective, est donc moins une chute que la culmination espérée : rappelons comment le projectile devait atteindre la Lune lorsqu'elle passerait au zénith du point de lancement. C'est une culmination qui n'aura jamais lieu, car tel n'est pas le schéma que doit suivre le récit vernien. Le président Barbicane ne tarde pas à voir les prémices de cet échec :

Barbicane fit de nouvelles observations sur l'inclinaison du projectile ; mais [...], il ne s'était pas suffisamment retourné pour une chute ; il paraissait suivre une courbe parallèle au disque lunaire.

[...] « Arriverons-nous ? dit Nicholl.

–Faisons comme si nous devons arriver, répondit Barbicane.

[...] Cependant, le projectile se rapprochait visiblement de la Lune. Il subissait évidemment son influence dans une certaine proportion ; mais sa propre vitesse l'entraînait aussi suivant une ligne oblique. De ces deux influences, la résultante était une ligne qui deviendrait peut-être une tangente. Mais il était certain que le projectile ne tombait pas normalement à la surface de la Lune, car sa partie inférieure, en raison même de son poids, aurait dû être tournée vers elle. [Les] inquiétudes de Barbicane redoublaient à voir son boulet résister aux influences de la gravitation. C'était l'inconnu qui s'ouvrait devant lui [...]. Lui, le savant, il croyait avoir prévu les trois hypothèses possibles [...] Et voici qu'une quatrième hypothèse, grosse de toutes les terreurs de l'infini, surgissait inopinément<sup>136</sup>.

---

<sup>136</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 322-324.

Le texte oppose la chute « normale », au sens de perpendiculaire, et la *tangente*, la courbe parallèle au disque lunaire et le touchant presque. Une boussole symbolique est aussi introduite à ce stade (même s'il y a eu quelques allusions antérieures), celle de l'orientation du boulet : dépendamment de l'attraction qui domine, le wagon-projectile est censé tourner son côté le plus lourd vers la source de cette attraction. C'est une boussole des *fortunes du voyage*, des perspectives de réussite : si elle pointe vers la Lune, elle annonce le succès. Barbicane est « le savant », comme le souligne le texte, qui a cru *déterminer*<sup>137</sup> toutes les possibilités, et qui s'aperçoit que le système cosmique où il s'engageait n'était pas réductible à ses calculs initiaux. Selon la formule de J.-L. Steinmetz, « le registre de l'appréhension est savamment dosé par Verne<sup>138</sup> », appréciation qui s'applique fort bien à l'exposé en apparence objectif mais subtilement menaçant de la situation, en une focalisation centrée implicitement sur Barbicane.

Le reste du chapitre s'achemine graduellement, via le dialogue, vers la « révélation », qui advient effectivement sur un registre quelque peu épiphanique. Le passage est similaire à celui où les voyageurs s'aperçoivent de l'erreur de calcul de l'Observatoire de Cambridge : il y a là aussi gradation en direction de la soudaine résolution. La clé du mystère consiste dans le premier cas en la vitesse insuffisante de douze mille yards, dans le second en l'astéroïde rencontré plus tôt, qui a causé la déviation. Et la « chute » du dialogue est de même type : lors du premier épisode, Barbicane conclut « Et nous retomberons sur la Terre ! », et dans le second, « si peu que ce soit, sur une distance de quatre-vingt-quatre mille lieues, il n'en fallait pas davantage pour manquer la Lune ! ». C'est une sorte d'effet papillon qui est responsable du « déraillement » : le bolide n'a même pas touché l'obus, et possède un champ gravitationnel minuscule comparé à celui de la Terre ou de la Lune, mais sur l'immense distance entre les deux astres, une déviation de quelques fractions de degré est suffisante pour « manquer la Lune ». La culmination du dialogue se fait par une gradation, une sorte de surenchère : au « maudite alors, s'écria Nicholl, la cause qui a fait dévier notre projectile », Barbicane, découvrant subitement le mot de l'intrigue, rétorque « Maudit alors soit le bolide qui nous a croisé en route ! » ; comme Dick Sand vers le milieu du *Capitaine de quinze ans*, son esprit est « soudainement frappé<sup>139</sup> ». Ce qu'Ardan appelle un « déraillement » voit son effet

---

<sup>137</sup> Le mot semble goûté de Verne, qui l'emploie notamment au sens de « causer ». Voir aussi par exemple les occurrences du verbe « induire », notamment dans ce roman.

<sup>138</sup> Jean-Luc Steinmetz, *op. cit.*, préface p. XXIV.

<sup>139</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. IX, p. 326-327.

grandement intensifié en vertu même de l'explication causale, qui semble ajouter à sa réalité. Barbicane fait ensuite une sorte de synthèse de la mise en échec du voyage lorsqu'il met fin aux espoirs de Michel, par sa formule déjà rencontrée (voir notre travail sur *Vingt mille lieues*), qui décrète l'égalité des forces centrifuge et centripète. Le président du Gun-Club emploie l'adverbe « irrésistiblement<sup>140</sup> » dans le sens littéral : l'ellipse que paraît amorcer le projectile est immuable, et l'obliquité du boulet notée par Ardan ne constitue ni un démenti ni un obstacle à cette immutabilité<sup>141</sup>. L'échec de l'entreprise est exacerbé, si la chose est possible, par l'exactitude de l'horlogerie céleste, qui se conforme en tout point aux prédictions à l'exception de l'élément contingent représenté par l'astéroïde – et offre une image familière aux lecteurs du *Voyage au centre de la terre* :

À minuit, la Lune était pleine. A ce moment précis, les voyageurs auraient dû y prendre pied, si le malencontreux bolide n'eût pas dévié leur direction. L'astre arrivait donc dans les conditions rigoureusement déterminées par l'Observatoire de Cambridge. Il se trouvait mathématiquement à son périégée et au zénith du vingt-huitième parallèle. Un observateur placé au fond de la Columbiad braquée perpendiculairement à l'horizon, eût encadré la Lune dans la bouche du canon. Une ligne droite figurant l'axe de la pièce, aurait traversé en son centre l'astre de la nuit<sup>142</sup>.

Axel, du fond de la cheminée du Sneffels, « ce tube long de trois mille pieds », voit briller une étoile<sup>143</sup>, ce qui par ailleurs suggère une rigoureuse verticalité. Qu'il s'agisse d'une coïncidence ou d'un jeu délibéré de l'auteur, nous remarquons que la profondeur du Sneffels équivaut à environ neuf cent mètres, même chiffre que la longueur *en pieds* de la Columbiad ; quoi qu'il en soit l'analogie avec une bouche à feu (un tromblon, dit Axel) est assez explicite. Nous nous bornons donc prudemment à ajouter cette ressemblance à nos exemples d'inter-textualité, à une survivance de certaines préférences conscientes ou inconscientes de Jules Verne entre l'écriture des deux romans, séparés par plusieurs années. On peut résumer la chose en disant que ceux qui cherchent à conquérir les points extrêmes créent des situations où l'on est amené à considérer un corps céleste à partir d'une structure (naturelle ou de main d'homme) fonctionnant comme une lunette, la Lune représentant l'objectif du Gun-Club et l'étoile Bêta de la Petite Ourse étant une sorte d'antipode à l'objectif de Lidenbrock.

---

<sup>140</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. X, p. 330.

<sup>141</sup> Dans la pratique, le phénomène des réplétions ou « mascons » lunaires rend les orbites basses assez instables, et un satellite de la lune risque bien d'y tomber, malgré l'absence d'atmosphère qui dégrade habituellement les orbites terrestres.

<sup>142</sup> *Op. cit.*, p. 330.

<sup>143</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XVII, p. 137.

Les chapitres XI à XIII poursuivent l'exposé commencé dans « Les observateurs de la Lune » par Verne sur la surface lunaire, qui, sans toujours suivre un cheminement précis, se conforme à peu près à la progression du projectile vers le pôle nord ; il s'interrompt par nécessité lorsqu'il atteint la face obscure de la lune, qui coïncide – puisque le voyage s'effectue en période de pleine lune – avec la nuit de deux semaines, rendant la surface invisible aux voyageurs. Les noms des explorateurs polaires contemporains – Ross, Kane, Dumont d'Urville... – côtoient ceux des îles de l'archipel grec ou de la mythologie, du moins à travers le point de vue de Michel Ardan, ce qui a pour effet de restituer l'impression d'atemporalité que l'on trouve au *Centre de la terre* ou à bord du *Nautilus*<sup>144</sup> : un peu comme Axel s'avoue incapable de trouver dans le vocabulaire humain les mots adéquats pour décrire ce qu'il voit dans l'immense caverne, le narrateur de la *Lune* ne peut la décrire qu'en invoquant des noms et concepts qui effacent toute distinction chronologique. La comparaison des deux hémisphères, « féminin et masculin<sup>145</sup> », tend d'abord à personnifier la lune, qui est ensuite divinisée<sup>146</sup>, revenant à son statut de la fin du premier volume, via la réaction indignée de Michel Ardan :

Cet hémisphère [...] [c'est] donc une surface boursouflée, crevassée, une véritable écume, digne de la qualification peu poétique que lui ont donnée les Anglais, de « green cheese », c'est-à-dire « fromage vert ».

Michel Ardan bondit quand Barbicane prononça ce nom désobligeant.

« Voilà donc, s'écria-t-il, comment les Anglo-Saxons au XIX<sup>e</sup> siècle, traitent la belle Diane, la blonde Phœbé, l'aimable Isis, la charmante Astarté, la reine des nuits, la fille de Latone et de Jupiter, la jeune sœur du radieux Apollon ! »<sup>147</sup>

L'esprit « positif » de Nicholl et Barbicane est moins porté que celui de Michel à « donner vie » à ce qu'il voit du relief lunaire, et par extension, encore moins enclin à lui donner des

---

<sup>144</sup> « Il n'est pas sans signification que dans le salon du *Nautilus*, la bibliothèque contienne les œuvres des plus grands écrivains, que les murs soient ornés des plus grandes toiles de maîtres [...] Nemo affirme : “Les grands maîtres n'ont pas d'âge”, et les musiciens sont tous “des contemporains d'Orphée” et de Nemo, qui se considère lui-même comme un mort, car dans la mort, les différences chronologiques s'effacent. L'Art plonge l'homme hors du temps, et dans le passé mythique [...] Lorsqu'il va mourir, ce sont ces œuvres d'art que Nemo semble vouloir une dernière fois “caresser du regard”, ces “chefs-d'œuvre de l'art et de la nature, auxquels il avait limité son horizon depuis tant d'années dans l'abîme des mers !” [...] » (S. Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 165-166)

<sup>145</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XI, p. 335-337.

<sup>146</sup> « Les noms mythologiques de la lune sont employés avec une grande complaisance [...] C'est une véritable litanie dont l'effet le plus certain est de conférer à l'astre un statut divin. » (Simone Vierne, in *De la Terre à la Lune*, Paris, Flammarion, 1978, introduction p. 36)

<sup>147</sup> Jules Verne, *Autour*, ch. XI, p. 339.

noms de déesses ; cette opposition va se prolonger aux chapitres XII et surtout XIII qui, de certaines façons, rappellent l'exploration des îles antarctiques dans *Le Sphinx des glaces* : plus on se rapproche, plus les îles décrites par Arthur Pym comme verdoyantes et pleines de vie s'avèrent désertes et stériles, malgré le désir du protagoniste d'y trouver un écho du mythique récit<sup>148</sup>. La proximité, ou la puissance de grossissement, effacent ce qui semblait évident à première vue, et l'on connaît un équivalent moderne dans certains reliefs de la planète Mars, comme les « canaux » de Schiaparelli, ou encore le visage de Cydonia qui apparaît sur les images des sondes *Viking* mais qui s'avère illusoire une fois des photographies à plus haute résolution obtenues, vingt ans plus tard. La vocation du wagon-projectile – revue à la baisse lorsqu'une chute sur la lune semble écartée – est précisément d'opérer ce rapprochement, qui fait littéralement du boulet une « sonde » spatiale, extension de l'Observatoire de Cambridge – comme le dit Barbicane lui-même (p. 340). Il ramène la surface de la lune à moins de quinze cents mètres<sup>149</sup> par l'effet conjugué de l'orbite basse qu'il décrit et des lunettes d'observation de ses passagers. Cet effet est à son paroxysme précisément là où le boulet est sur le point de plonger dans l'obscurité, et que Michel Ardan est tenté d'« ouvrir un des hublots et de se précipiter vers la surface lunaire » : la lune, qui semble pouvoir être « touchée de la main » (p. 357) et en même temps inaccessible, devient ici le Sacré dont parle Simone Vierne (*Jules Verne et le roman initiatique*), que le voyageur donnerait sa vie pour atteindre. La frustration à la fois continue – par cette trajectoire contournant la lune – et subite – par l'arrivée de la nuit lunaire – forme une sorte de contrat tacite, selon lequel Michel Ardan *devra* voir plus que ce qu'il a vu jusque-là, et qui sera réalisé par la dissipation temporaire des ténèbres lors de l'incident du volcan et de l'explosion du bolide. Le noir total qui s'empare des voyageurs à la fin du treizième chapitre rappelle aussi la mort symbolique d'Axel, lors de son égarement<sup>150</sup>. Dans un premier temps toutefois, c'est « une clarté factice<sup>151</sup> » que Barbicane doit demander au bec de gaz. Par jeu de mots, le faible éclat de l'intérieur du boulet met en abyme le rapport entre l'éclat lunaire et celui du soleil, le premier étant lui-même « factice » puisqu'il n'est que réfléchi par la lune et non émis par elle. Ceci préfigure le statut de sous-satellite qu'aura plus tard le wagon-projectile.

---

<sup>148</sup> Ardan interprète à plusieurs reprises des aspects de la surface de la lune comme un signe de travail intelligent ou de végétation, ce qui s'avère ensuite peu plausible ou est déclaré tel par ses compagnons ; il finit enfin par s'exclamer : « Ah çà ! il n'y a donc personne ? » (*Autour de la Lune*, ch. XIII, p. 355).

<sup>149</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 333.

<sup>150</sup> *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVII.

<sup>151</sup> *Autour de la Lune*, ch. XIV, p. 359.

A l'image d'autres mécanismes du dénouement vernien qui se manifestent par bribes dès un point relativement peu avancé du récit, le mystère « balistique » d'*Autour de la Lune* met plus ou moins fin à l'alternance d'épisodes que nous avons évoquée plus haut parce que c'est celui qui résistera aux raisonnements de Barbicane jusqu'au chapitre critique (« Lutte contre l'impossible »), dès avant la plongée dans l'obscurité. La déviation, initialement explicable par l'effet du bolide qui avait frôlé l'obus, ne l'est plus lorsqu'elle se met à défier en apparence les lois du mouvement qui dicteraient que sa vitesse soit maximale lors d'un passage au périégée (ou plutôt périhélie) :

Il semblait toujours impossible qu'il pût atteindre un point quelconque du disque. Sa vitesse de translation, relativement médiocre, était inexplicable pour le président Barbicane. A cette distance de la Lune, elle aurait dû être considérable pour le maintenir contre la force d'attraction. Il y avait là un phénomène dont la raison lui échappait encore<sup>152</sup>.

Point important, le mouvement du projectile est pour la première fois appelé « translation », ce qui suggère une droite et non une courbe, métaphoriquement du moins, rejoignant notre idée d'« horizontale » : un peu comme la Terre paraît plate à cause de ses grandes dimensions, l'obus paraît effectuer un mouvement de translation au-dessus de la surface lunaire, parallèlement à elle. Quoique le mot ait été employé plus tôt dans le récit pour qualifier des énigmes de moindre importance, c'est ici que l'« inexplicable » vernien entre pleinement en vigueur, et comme dans bien d'autres romans il gravite surtout autour de l'incompréhension d'un esprit rationnel face à l'incomplétude causale d'un phénomène observé, qui est souvent de type directionnel, spatial, ou de « structure » : on pense au *Capitaine de quinze ans*, à *VCT*, au *Pays des fourrures*. La somme des vecteurs connus ne donne pas tout à fait la résultante attendue ; une influence supplémentaire agit sans que l'on puisse la démasquer. Le narrateur fait à nouveau valoir l'argument de la vitesse trop basse au chapitre suivant, qui fait que « cette résistance à l'attraction lunaire ne s'expliquait plus » ; les pensées de Barbicane, un peu comme un Cyrus Smith qui « ne se pardonnait pas » de déraisonner de la sorte<sup>153</sup>, tendent malgré lui à employer des concepts « personnifiables » plutôt que purement physiques :

Le projectile était-il soumis à une influence étrangère ? Un corps quelconque le maintenait-il donc dans l'éther ? Il était évident, désormais, qu'il n'atteindrait aucun point de la Lune. Où allait-il ? S'éloignait-il, se rapprochait-il du disque ? Était-il emporté dans cette nuit profonde à travers l'infini ? Comment le savoir, comment le calculer au milieu de ces ténèbres ?<sup>154</sup>

---

<sup>152</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 350.

<sup>153</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 274.

<sup>154</sup> *Autour de la Lune*, ch. XIV, p. 364.

On est dans le même ordre d'idées, voire la même cadence générale, que lorsque le narrateur vernien conclut à « une main criminelle » (*Île, Strogoff, Les Indes noires, Capitaine de quinze ans...*), mais à ce degré près de métaphore qu'aucune voix du récit – pas même celle de Michel Ardan sans doute – n'attribuerait le mystère à un *sujet*, même si la tentation de personnifier revient obstinément dans la manière de concevoir l'influence rationnelle ou fantastique en question. L'on n'est pas loin, dans le spectre allant de l'objet inanimé au sujet ou auteur, des colons de l'île Lincoln descendant dans la caverne de Granite-house et se demandant si « quelque poulpe ou autre gigantesque céphalopode » pourrait en occuper les profondeurs<sup>155</sup>. Le « corps quelconque » est un émissaire de la nature chaotique, que Barbicane ne parvient pas à déchiffrer par le *calcul*, et ne peut même l'essayer à cause de l'obscurité. « Où les hasards des attractions l'auraient-il entraîné ? », dit le narrateur en envisageant l'aboutissement du trajet de l'obus lorsque la zone obscure serait franchie ; une allusion discrète est faite à l'« observateur parfait » évoqué dans le premier tome (« Le roman de la Lune ») : « Qui pouvait le dire ? » (p. 365), ce qui signifie au choix que les voyageurs sont en-dessous d'un tel statut en quelque sorte divin, ou que même un tel « démon de Laplace » ne posséderait pas la réponse, peut-être par suite d'une imprévisibilité fondamentale de la nature. Le texte revient alors sur un inconvénient fatal de ce qui était décrit plus tôt comme une sorte de rêve troglodyte, de wagon capitonné ; la contrepartie de la suprême tranquillité de ce moyen de transport :

La vérité est qu'ils n'étaient pas maîtres de leur projectile, qu'ils ne pouvaient ni enrayer sa marche ni modifier sa direction. [...] Toute manœuvre leur était interdite. De là cette disposition à laisser faire, à « laisser courir », suivant l'expression maritime [...] Le projectile, maintenu par des forces inexplicables, avait rasé le pôle nord de la Lune à moins de cinquante kilomètres<sup>156</sup>.

Chez Verne, l'intérieur de la terre offre des avantages comparables au wagon-projectile, mais on le traverse via un système de galeries que l'on ne peut pas modifier, faites d'un granit que l'on ne peut ébranler qu'au risque de cataclysmes encore plus incontrôlables ; le sous-marin de Nemo se déplace à souhait au sein des mers mais court lui aussi le risque – s'il va trop loin – d'être immobilisé par une eau se faisant solide, ou aspiré par un tourbillon. L'espace intersidéral impose un tribut du même ordre, il ne permet à l'homme de s'échapper de ce « cercle de Popilius » évoqué par Ardan qu'à condition de perdre totalement ses « rails », de renoncer à la métaphore rassurante d'un train au chemin et aux horaires bien déterminés. L'image du navire à voiles qui « laisse courir » est un autre élément récurrent

---

<sup>155</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 219.

<sup>156</sup> *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 369.

chez Verne : lors d'une tempête, le navire, moyen de locomotion humain, perd l'aptitude à se diriger correctement et sûrement, subjugué par les éléments naturels – le vent, l'eau, etc.– ; pour ne pas sombrer, il réduit sa voilure au maximum, laissant seulement une forte trinquette, et il « laisse porter<sup>157</sup> », en espérant survivre jusqu'à la fin de la tempête ou jusqu'à ce qu'il en sorte, sans grande considération pour la direction où le portent le vent et les courants. Il ne demeure que le vague espoir que « nous finirons bien par tomber dans un centre quelconque d'attraction ! », comme le disait déjà Michel au chapitre IX. Ce n'est plus la *destination* précise de l'explorateur, mais la possibilité infinitésimale, voisine de celle d'un astéroïde errant, de chuter sur une planète de ce système solaire ou d'un autre, longtemps après épuisement de l'air et des provisions.

Ce verdict est finalement exprimé en termes mathématiques lors de la querelle entre Barbicane et Nicholl : les corps qui ne sont tributaires d'aucun astre décrivent une hyperbole ou une parabole. Le caractère binaire des perspectives offertes aux voyageurs ainsi que la vivacité de la discussion font penser à une controverse théologique, les deux trajectoires représentant les « sectes » respectives auxquelles adhèrent le capitaine et le président ; ils « se [donnent] des raisons hérissées d'*x* » et leurs arguments « [sont] présentés dans un langage qui [fait] bondir Michel<sup>158</sup> » : les deux hommes font figure d'initiés, engagés dans un débat dont les subtilités herméneutiques échappent totalement aux profanes. Verne, qui à l'occasion n'hésite pas à être discrètement grivois, parle de la « courbe de prédilection » des personnages respectifs, ce qui peut être un jeu de mots, qui fait de cette dispute un vague homologue de celle de la rivalité entre Servadac et Timascheff pour la main de la veuve (*Hector Servadac*). « La sinistre vérité » (p. 373), toutefois, est que la réponse n'a nulle incidence sur le destin ultime des passagers. Le boulet ne rencontrera plus jamais « ni la Terre ni la Lune », insiste le texte, ce qui n'est pas nécessaire à la caractérisation d'une « courbe non fermée » mais souligne que les derniers développements ont élargi le théâtre du drame au cosmos entier, au-delà du système simple dans lequel devait s'effectuer l'entreprise du Gun-Club. La situation a grandement changé depuis le point où existaient en apparence trois alternatives (la retombée sur la Terre, l'immobilisation au point neutre, l'arrivée sur la Lune) ; l'hyperbole et la para-

---

<sup>157</sup> Au sens propre, c'est le cas de vrais navires des *Voyages extraordinaires*, tels la *Valkyrie*, le *Duncan*, le *Pilgrim* ou la *Tankadère*. La situation du projectile est similaire à celle d'un navire qui aurait amené toutes ses voiles – voire même perdu son gouvernail : il ne peut ni obtenir une impulsion supplémentaire, ni même commander partiellement la direction où le « vent » le pousse. Au lieu du vent, de la marée ou des courants, ce sont des influences mécaniques ou gravitationnelles (opaques aux voyageurs) qui le guident.

<sup>158</sup> *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 371.

bole mènent toutes deux à l'échec et représentent une sorte d' « horizontale perpétuelle », dans la mesure où le wagon-projectile ne se rapproche ni du point de départ A ni du point d'arrivée B : il va dans l'infini, donc nulle part ; cette « stagnation dynamique » a le même effet que le non-sens géographique que commente M.-H. Huet chez Verne<sup>159</sup>.

Le premier démenti de cet immobilisme apparent – qui, là encore, relève du même « mystère » s'étendant sur plusieurs chapitres plutôt que d'une nouvelle énigme ponctuelle – intervient dans ce même chapitre, comme pour en contester le titre :

Mais un changement avait eu lieu dans la position relative du véhicule, et Barbicane le constata vers quatre heures du matin. [II] consistait en ceci, que le culot du projectile s'était tourné vers la surface de la Lune et se maintenait suivant une perpendiculaire passant par son axe. [...] La partie la plus lourde du boulet inclinait vers le disque invisible, exactement comme s'il fût tombé vers lui. [...] Et l'observation d'un point de repère, assez inexplicable du reste, vint démontrer à Barbicane que son projectile ne se rapprochait pas de la Lune, et qu'il se déplaçait en suivant une courbe à peu près concentrique<sup>160</sup>.

Symboliquement, la modification exprimée en termes de « position relative » suggère que le rapport projectile-Lune, ou projectile-Terre, bref son orientation relativement à ses points de départ et d'arrivée, importe dans la détermination des perspectives futures : l'axe du boulet est une « boussole » presque au même titre que les boussoles réelles employées par Dick Sand, le capitaine de quinze ans (qui le trompent, d'ailleurs), et Otto Lidenbrock au centre de la terre. Le changement en question semble être en faveur des voyageurs, puisque la partie la plus lourde du boulet se tourne vers la surface lunaire ; mais sans avoir l'effet escompté. Pour l'heure, les protagonistes ne peuvent espérer que l'éventualité d'un phénomène qui éclairerait la surface de l'astre, avant que leur itinéraire les entraîne dans l'infini stellaire. Le texte prépare très graduellement l'épisode d' « apocalypse », au sens étymologique de « lever de rideau », qui est celui du dévoilement de la face cachée, et ce d'une façon qui rappelle l'apparition du navire pirate dans *L'Île mystérieuse* ou du tombeau de Saint-Louis dans *Servadac*. On espère que la lune est pourvue d'une atmosphère, et, donc, « ne devait-on pas voir des étoiles filantes la rayer de leurs trajectoires ? [...] ne pourrait-on pas surprendre [...] la détonation d'un volcan en activité ? Et si quelque montagne ignivome<sup>161</sup> s'y panachait

---

<sup>159</sup> Voir notre étude d'*Antifer*.

<sup>160</sup> *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 375.

<sup>161</sup> On se souvient de la formule de D. Compère, « nommer fait apparaître ». Concernant le terme lui-même, qui est réutilisé lorsque le volcan apparaît pour de vrai, citons encore les notes de J.-R. Dahan sur *Autour de la Lune* : « *Ignivome*, “qui vomit le feu”. Verne goûte vivement cet adjectif rare, peut-être emprunté à Louis Figuière, dont il fait usage à non moins de vingt-cinq reprises dans douze romans. » (*Voyage au centre de la terre et autres romans*, note 5 sur le ch. XII, p. 1265-1266)

d'éclairs... » (p. 373), ce qui pourrait permettre d'élucider la « question de la constitution lunaire<sup>162</sup> ». Le phénomène de l'« artefact » au départ insignifiant, de l'« impression lumineuse » qui attire l'attention de Servadac ou d'Harbert, est d'abord présagé par les « frottements réitérés<sup>163</sup> » qui visent à « détruire cette opacité du verre<sup>164</sup> ». Et un peu plus loin, le texte poursuit que le repère même qui avait permis à Barbicane de constater le pivotement du boulet était « un éclat lumineux » (p. 375), dont la réalité et l'appartenance à la surface lunaire sont établies par gradation. Cet incident fait aussi écho au bolide rencontré au début du voyage, lui aussi décelé d'abord par le président du Gun-Club : « son attention fut attirée par l'approche d'un objet brillant<sup>165</sup> ».

Le volcan lunaire, qui disparaît peu après avoir été identifié, peut paraître insignifiant, pris isolément, mais il fonctionne – en plus modeste – de la même façon que l'ossuaire du centre de la terre ou encore la dépouille de l'homme antédiluvien, trouvailles d'importance « moyenne » qui servent de prélude à l'évènement épiphanique du « berger des mastodontes »<sup>166</sup>. Par ailleurs, comme eux, il a la vertu d'augmenter la plausibilité d'une vie animée dans le territoire à explorer : « Il prouvait que toute chaleur n'avait pas encore disparu des entrailles de ce globe, et là où la chaleur existe, qui peut affirmer que le règne végétal, que le règne animal lui-même, n'ont pas résisté jusqu'ici aux influences destructives ? » (p. 376) Barbicane, fidèle à sa vocation de *déchiffrement* de l'énigme, « [cherche] à relier entre eux les faits observés jusqu'alors », et, comme l'« eurêka » d'Axel découvrant la clé du document Saknussem, ou comme la vision fantastique du berger préhistorique, les réponses vont cette fois le frapper de plein fouet et non par bribes sibyllines. On se souvient de la caractérisation du premier bolide comme un supplément « vassal » du système terre-lune, un homologue plus petit et moins prévisible ; le nouvel astéroïde apparaît de la même façon, puisque Ardan le traite de « Lune malencontreuse ». L'usage de la majuscule en fait d'ailleurs une antonomase

---

<sup>162</sup> « Malgré l'erreur de trajectoire qui les empêche d'atterrir (ou alunir...), les héros obtiennent ce qu'ils désirent avant tout, comme le répète Michel, “passer assez près de la Lune pour en *pénétrer les secrets* !” Et en somme, cette déviation est bénéfique, car l'exploration est facilitée par le survol, alors qu'elle aurait été difficile en cas de réussite totale [...] Elle permet surtout de pénétrer le secret suprême, la vision de la face *interdite*, la face cachée de la Lune. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 596)

<sup>163</sup> Dans *L'Île mystérieuse*, Harbert croit d'abord que l'image du navire est un défaut du verre, après avoir tenté d'effacer l'anomalie « par un lavage réitéré » (2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 548).

<sup>164</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 372-373.

<sup>165</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 258-259.

<sup>166</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, chapitres XXXVII à XXXIX.

qui renforce l'idée d'anomalie, et c'est d'ailleurs l'une de ces anomalies verniennes à l'existence éphémère, comme les îles utopiques ou le navire *Chancellor* :

Il coupait la route du projectile et devait l'atteindre en quelques minutes. [...] ils étaient muets, immobiles, les membres crispés, en proie à un effarement farouche. Leur projectile, dont ils ne pouvaient dévier la marche, courait droit sur cette masse ignée, plus intense que la gueule ouverte d'un four à réverbère. Il semblait se précipiter vers un abîme de feu. [...] Si la pensée n'était pas détruite en eux, si leur cerveau fonctionnait encore au milieu de son épouvante [...] Le projectile semblait prêt à les heurter, quand le globe de feu éclata comme une bombe [...] Du globe énorme et redoutable, il ne restait plus rien que ces morceaux emportés dans toutes les directions, devenus astéroïdes à leur tour [...]

« L'invisible Lune, visible enfin ! » [...] Était-ce illusion [...], tromperie de l'optique ? Pouvaient-ils donner une affirmation scientifique à cette observation si superficiellement obtenue ? Oseraient-ils se prononcer sur la question de son habitabilité, après un si faible aperçu du disque invisible ?

Cependant les fulgurations de l'espace s'affaiblissaient peu à peu<sup>167</sup> [...]

L'inévitabilité apparente de l'impact se joint à une perte de contrôle *moteur* chez les personnages eux-mêmes, et l'idée d'anéantissement de l'esprit participe à l'effet d'apocalypse, ou de vision surnaturelle. Comme les ouragans verniens qui « se résolvent » en nappe électrique, l'astéroïde se dissout au dernier moment, de manière fractale d'ailleurs, comme le suggère la description de ses fragments, ses semblables à plus petite échelle. L'exclamation « L'invisible Lune, visible enfin ! » d'Ardan sacralise aussi le phénomène, et s'inscrit dans la même logique que la conclusion d'Aronnax à la fin de *Vingt mille lieues*, qui reprend l'Ecclésiaste : qui a jamais pu sonder *les profondeurs de l'abîme* ? Le capitaine Nemo et lui, autrement dit deux privilégiés. C'est aussi « l'abîme » qu'explore Axel, désigné comme tel à plusieurs reprises, et c'est dans l'abîme qu'il rencontre l'anthropoïde géant, qu'il s'obstine ensuite à nier, tout comme le narrateur de la *Lune* multiplie les marques de scepticisme juste après avoir décrit des apparences d'océans ou de forêts sur la face cachée. L'épisode est à la fois par excellence une scène *visuelle* et une découverte incertaine, au moins *a posteriori*<sup>168</sup> ; elle restitue presque le statu quo scientifique qui existait *avant* le Voyage extraordinaire, parce

---

<sup>167</sup> *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 378-380.

<sup>168</sup> L'effet dans le texte évoque un peu la madeleine de Proust. Le goût du thé où a trempé la madeleine, dit Proust dans *Du côté de chez Swann*, « ne peut que répéter indéfiniment, avec de moins en moins de force, ce même témoignage que je ne sais pas interpréter et que je veux au moins pouvoir lui redemander et retrouver intact à ma disposition [...] Maintenant je ne sens plus rien, [le souvenir] est arrêté, redescendu peut-être ; qui sait s'il remontera jamais de sa nuit ? » (1<sup>e</sup> partie, ch. I) L'effacement de la vision chez le protagoniste vernien correspond, elle, moins à la dégradation qui vient de l'oubli, qu'à une distance qui s'opère sur l'expérience extraordinaire – dans la perception et dans la bonne volonté à percevoir – au fur et à mesure que le héros quitte la scène et surtout une fois hors du domaine étrange (le centre de la terre, l'espace intersidéral).

qu'en dépit de ce qu'il a vu le protagoniste ne peut se prononcer : l'expérience quasi surnaturelle est par sa nature même peu transmissible ; le héros a beau « regarder de tous ses yeux », Verne est peu enclin à sacrifier le fantastique en révélant sans équivoque ce qu'il a vu.

Le nouveau modèle que les voyageurs tentent d'appliquer à l'explication de leur trajectoire, celui de l'ellipse, s'impose suite à un « raisonnement par l'absurde<sup>169</sup> » qui est soumis au lecteur au début du seizième chapitre : si l'on admet un mouvement parabolique, le boulet « aurait dû sortir assez rapidement du cône d'ombre », et ce n'est pas le cas ; le projectile approche du pôle sud lunaire, « [après] avoir passé par le pôle nord<sup>170</sup> ». L'exécution d'une demi-révolution autour de la lune semble suffire à impliquer une orbite complète. La voix narrative est curieusement ambiguë, polyphonique, à cet endroit du récit ; le texte semble accorder d'une part les conclusions qui s'imposent à partir des raisonnements attribués aux personnages savants – principalement Barbicane –, mais il y ajoute une manière de doctrine, qui relève plus de l'effet de science que d'un commentaire didactique : « Sa trajectoire avait-elle été encore une fois modifiée par le météore ? [...] Le projectile devait, cependant, décrire une courbe imperturbablement déterminée par les lois de la mécanique rationnelle » (p. 381). Ceci rappelle une remarque du chapitre préliminaire du second tome, à propos de la seconde des deux erreurs que contiendrait le télégramme de Belfast et Maston : « Erreurs de théorie sur le sort réservé audit projectile, car en faire un satellite de la Lune, c'était se mettre en contradiction absolue avec les lois de la mécanique rationnelle. » Verne, ou son narrateur, semblent souscrire à une vision étrangement fixiste du système solaire : les lois gouvernant les orbites des planètes et de leurs lunes impliqueraient que ces trajectoires sont imperturbables même par des objets qui ne font qu'obéir eux aussi à ces lois, et excluraient tout ajout d'un degré supplémentaire dans la hiérarchie des satellites. Verne concédait pourtant que le premier bolide croisé par les voyageurs était une autre « lune de la Terre », mais, encore par fixisme peut-être, il pourrait ne l'avoir admise que parce qu'elle préexiste au voyage et ne constitue pas un élément nouveau que l'activité humaine ajouterait à l'ordre cosmique. Cette voix à l'identité ambiguë ne persiste pas toutefois, et la focalisation échoit à nouveau à Barbicane, qui, privé de « sa » parabole, se trouve « véritablement emprisonné dans un cercle d'inconnues » (situa-

---

<sup>169</sup> Le même procédé est employé par Barbicane pour démontrer à Nicholl que les traînées lumineuses du cratère Copernic ne peuvent être des contreforts de montagnes, car elles projetteraient des ombres, « Or, elles n'en projettent pas » (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XII, p. 344).

<sup>170</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 383.

tion antonyme des espoirs de Michel exprimés lors du meeting), jusqu'à ce que l'approche du pôle sud lui livre enfin une nouvelle hypothèse. « Lune de Lune ! », conclut Ardan (p. 383), résumant un autre aspect fractal du voyage : le début d'ellipse que semble décrire l'obus est un simulacre de l'ellipse décrite par la Lune autour de la Terre, par la Terre autour du Soleil ; les plus ambitieuses entreprises humaines, semblerait dire le récit à ce stade, n'arrivent au mieux qu'à reproduire les motifs de la nature à une échelle plus réduite – et, à terme, ne faire qu'un avec la matière inanimée : « Puis, leur projectile ne serait plus qu'une masse éteinte, morte, semblable à ces inertes astéroïdes ». En somme, « la nuit de trois cent cinquante-quatre heures et demie » aura eu une fonction similaire à l'hiver gallien où les protagonistes d'*Hector Servadac* subissent une sorte de mort temporaire, qui menaçait d'abord d'être définitive et d'entraîner une assimilation des habitants de « Nina-Ruche » par leur moule géologique. Incapable d'achever sa vocation de boulet de canon, le véhicule devenu astre transforme avec lui ses occupants en la matière indifférenciée d'un astéroïde.

Une dernière remarque s'impose, avant de laisser derrière nous la partie « nocturne » du voyage, à propos de la symbolique de la trajectoire. On sait qu'au final, l'ellipse tout comme l'hyperbole ou la parabole s'avèreront ne pas correspondre au comportement réel du véhicule, et les héros retourneront sur la terre en vertu de cette même impulsion qui les accompagnait au départ. C'est, en quelque sorte, la terre qui les rappelle, ou une nécessité moins matérielle que littéraire qui dicterait que leur voyage ne puisse être autre chose qu'un aller-retour<sup>171</sup>. Or, lorsque, dans l'obscurité de la face cachée, le culot du projectile semble se tourner vers la Lune et fait espérer à Barbicane qu'il touche au but, l'obus, par cela même qu'il est « de l'autre côté », masqué par la Lune, pointe aussi indirectement *vers la Terre*. Il est donc possible que cette « boussole » de Jules Verne pointe discrètement vers la réelle influence cachée qui détient encore le contrôle du wagon-projectile, et qui le ramène à elle par un chemin détourné, en contournant la Lune.

La scène du dévoilement ultime, qui comme nous l'avons vu suscite un maximum absolu en termes de vision fantastique mais ne cède qu'un minimum en termes de savoir indubitable

---

<sup>171</sup> « [H. G. Wells] met en relief un des thèmes que Verne avait soigneusement écartés : si les héros verniens ne foulent pas le sol lunaire, ce n'est pas seulement qu'une erreur de calcul ou un bolide importun les en détourne, c'est que débarquer leur interdirait définitivement toute retraite ; les trois aventuriers n'escomptent pas regagner la Terre, bien que ce retour soit indispensable à la relation du voyage.

[...] le cercle doit se refermer, Phileas Fogg est attendu à son club londonien, Ulysse doit regagner Ithaque. » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, notice d'*Autour de la Lune*, p. 1246)

sur le domaine exploré, ne clôt donc pas l'investigation principale du voyage. D'une certaine manière, il y a inversion du schéma de *L'Île mystérieuse*, dans lequel les colons recherchent le secret de l'île dans les contreforts de la montagne puis se voient appelés à la crypte Dakkar ; ici les passagers du boulet subissent l'épisode épiphanique en premier, puis ils « [sondent les] trous mystérieux<sup>172</sup> » pendant que défilent sous leurs yeux les montagnes lunaires. La face cachée n'a pas substantiellement changé le statut général de la question des « Sélénites », et c'est dans les anfractuosités de la face éclairée que se poursuit la quête, dans un équivalent agrandi du mont Franklin et des basaltes du nord-ouest de l'île Lincoln. Autre inversion, c'est à ce stade proche de la fin du roman que le déplacement des voyageurs est comparé à l'entraînement par le « souffle d'un ouragan » (p. 389), allusion prospective à l'incipit de *L'Île mystérieuse*. Barbicane repère des neiges aux sommets des monts lunaires (p. 388), et ce avec beaucoup plus de certitude que les mers et forêts de la face cachée : la partie éclairée de l'astre offre le compromis de découvertes moins spectaculaires (relativement parlant ; les neiges suggèrent tout de même que l'air et l'eau y existent) mais incontestables. Les signes qui trahiraient des formes de vie, voire de la technologie, restent teintés d'équivoque ; en un sens Verne semble leur donner une crédibilité de « un contre deux » :

Michel Ardan crut pourtant reconnaître une agglomération de ruines qu'il signala à l'attention de Barbicane. C'était à peu près sur le quatre-vingtième parallèle [...] Cet amoncellement de pierres [...] figurait une vaste forteresse [...] Michel Ardan, avec son ardeur accoutumée, soutenait « l'évidence » de sa forteresse. Au-dessous, il apercevait les remparts démantelés d'une ville [...] Il distinguait tout cela, mais avec tant d'imagination dans le regard [...] qu'il faut se défier de son observation. Et cependant, qui pourrait affirmer, qui oserait dire que l'aimable garçon n'a pas réellement vu ce que ses deux compagnons ne voulaient pas voir ?<sup>173</sup>

Accessoirement, il est assez intéressant que ces traces possibles de civilisation soient repérées par 80° de latitude, près du pôle sud lunaire ; le roman, de ce chef, semble donner la réplique aux *Aventures du capitaine Hatteras*, où, tout aussi hypothétiquement, l'Atlantide est placée au pôle nord. Et le capitaine Hatteras rencontre une *trace* possible d'êtres humains (les débris du *Porpoise*) près du 80<sup>ème</sup> degré de latitude.

L'intérêt principal du passage est peut-être métatextuel, toutefois. Il reflète la tension permanente entre la tentation du fantastique ou du surnaturel et la science positive dans ce roman et d'autres ; Ardan est une minorité dans son micro-monde, et Verne lui aussi accorde

---

<sup>172</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XVII, p. 389.

<sup>173</sup> *Ibid.*, p. 389-390.

au moins un assentiment de principe<sup>174</sup> à la vision du monde d'Hetzel, dans l'esprit de laquelle sont écrits les *Voyages*. La concession donnée à « l'aimable garçon » est la même que celle qui conclut la description fantaisiste des deux hémisphères de la lune<sup>175</sup>. Elle peut aussi établir une complicité avec le lecteur : Verne, chez qui le déchiffrement et l'interprétation de textes sont omniprésents (documents de Grant, cryptogramme de Saknussemm...), anticiperait ce que d'autres seraient tentés de « voir » dans ses romans. La mise en abyme est illustrée par S. Verne lorsque, paraphrasant *Michel Strogoff*, elle conclut : « [c'est] en somme en quelque manière le travail auquel nous nous sommes livrée, en tâchant de regarder de tous nos yeux toutes les facettes de ces romans apparemment sans secrets<sup>176</sup> ».

Un peu à l'inverse du chapitre « Hyperbole ou parabole », dont le titre ne désigne que le sujet traité en début de chapitre alors que l'évènement le plus saillant est celui de l'explosion du bolide, « Tycho » présente d'abord différents reliefs lunaires – pics enneigés, apparences de « ruines » – à l'observation des voyageurs avant de culminer vers la fin avec le survol du cratère du même nom. La gradation vers Tycho se termine elle-même par un cratère, plus grand d'ailleurs mais présenté avec moins de lyrisme, le cirque Clavius. On suppose que ces cirques lunaires sont d'anciens volcans plutôt que des zones d'impact météorique, et la réflexion de Michel Ardan sur ce que devait en être l'aspect lorsqu'il était actif rejoint les pensées d'Axel sur le Sneffels ou des colons de l'île Lincoln sur le mont Franklin. « Cette Lune », dit Ardan, « n'est plus que la maigre carcasse<sup>177</sup> d'un feu d'artifice<sup>178</sup> ». À la

---

<sup>174</sup> « Nous avons donc affaire, dans le milieu où se développe le talent de Jules Verne, à une attitude en réalité fort commune à l'époque, et non sans rapport avec les croyances maçonniques du XIX<sup>e</sup> siècle. Tout en acceptant comme assurées toutes les données que leur fournit la science positiviste de l'époque, les hommes de ce groupe, intellectuels républicains pour la plupart, plus proches du XVIII<sup>e</sup> siècle qu'ils ne le croient, concilient une vision du monde scientifique avec la croyance que, néanmoins, ce monde est dominé par une puissance, qu'ils appellent parfois Dieu, plus souvent Providence, sans doute parce que ce dernier terme leur paraît moins marqué par le catholicisme. Tout en demeurant fidèle à des croyances plus orientées vers la religion, Jules Verne adopte en gros la même attitude [...] Il n'est pas question de juger cette attitude au nom de la logique, mais seulement de constater qu'elle est courante – et que la pensée moderne n'en est nullement exempte. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 682)

<sup>175</sup> « Et le fantaisiste Michel n'avait-il pas raison d'interpréter ainsi cette fantaisie des vieux astronomes ? » (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XI, p. 336)

<sup>176</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 170.

<sup>177</sup> « Au froid mortel des espaces interplanétaires correspond le froid de la lune ; astre mort, dont la fin glacée préfigure celle de la terre elle-même (A.L., chap. XVIII). Ce fantasme de la mort par le froid qui hante les imaginations de l'époque est aussi l'un de ceux qui fascinent Jules Verne, dont l'œuvre offre une galerie de

différence de la Terre, pour qui la suractivité volcanique n'est qu'un état primordial, suivi par une longue période propice à la vie, puis par le refroidissement et la stérilité, pour la Lune il semble que la frénésie plutonienne soit plutôt l'état normal qui domine la période ayant précédé son refroidissement. Du point de vue de son *histoire*, le monde sélénite est plus binaire ; on ne s'arrête pas beaucoup à l'idée qu'il y ait eu une quelconque période comparable à l'état présent de la Terre, et ce sont le chaos primordial et la mort finale qui dominent. Le centre de la terre chez Verne n'en diffère pas beaucoup, d'ailleurs, mais des aspects de ces deux pôles s'y observent : les formes de vie à demi fossilisées, et la furie des éléments décrite comme bien supérieure aux cataclysmes de la surface. Plus loin, Verne contredit quelque peu le postulat donné auparavant que la lune serait plus ancienne que la terre, lorsqu'il fait résumer à Barbicane ses conclusions sur son évolution :

[...] Alors, demanda Michel, la Lune serait donc un monde plus vieux que la Terre ?

–Non, répondit Barbicane avec conviction, mais un monde qui a vieilli plus vite.

[...] Sous l'influence de l'air, de l'eau, de la lumière, de la chaleur solaire, de la chaleur centrale, la végétation s'emparait des continents préparés à la recevoir, et certainement la vie se manifesta à cette époque, car la nature ne se dépense pas en inutilités, et un monde si merveilleusement habitable a dû être nécessairement habité<sup>179</sup>.

On retrouve ici le côté téléologique des savants verniens ; tout ce que la nature produit d'habitable est nécessairement destiné à être habité. Dans la même discussion, toutefois, c'est l'incertitude qui est soulignée, y compris sur l'âge réel de la lune, et le président du Gun-Club invite ses compagnons à éviter les « trop hautes spéculations » (p. 402) ; seule la conviction du sort commun de la Terre et de son satellite – la « mort thermique » – est résolument maintenue, et ce en termes plus décisifs que dans d'autres romans verniens, appuyée par le calcul du taux de décroissance de la chaleur centrale.

Le cratère de Tycho, bien que le texte lui assigne lui aussi une origine volcanique au même titre que Clavius, n'est pas décrit du point de vue du passé mouvementé que trahit son apparence, mais plutôt comme le résultat d'une transformation du phénomène plutonien en phénomène lumineux : c'est « une étoile lancée par la main du Créateur » (p. 393), une forme peut-être plus pure de l'élément du feu, qui subsiste après extinction de l'activité éruptive proprement dite, et qui suscite des formes géométriques d'origine naturelle mais semblables à

---

cadavres gelés, notamment celui du monstrueux Herr Schultze (*Cinq Cents Millions de la Bégum*). » (*De la Terre à la Lune*, introduction de S. Vierre, p. 37)

<sup>178</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XVII, p. 392.

<sup>179</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 400.

de gigantesques fortifications – ou castramétations, dit le texte (p. 394). En même temps, l'intensité du phénomène fait aussi penser à une (insoutenable) vision divine :

Tycho forme une telle concentration lumineuse, que les habitants de la Terre peuvent l'apercevoir sans lunette [...] A travers ce pur éther, son étincellement était tellement insoutenable, que Barbicane et ses amis durent noircir l'oculaire de leurs lorgnettes à la fumée du gaz, afin de pouvoir en supporter l'éclat<sup>180</sup>.

La comparaison est d'autant plus tentante que Moïse est nommé au début du chapitre suivant. La superposition du rayonnement du cratère comme vision quasi religieuse et des références répétées à l'architecture et aux possibilités grandioses de forteresses logées dans le cratère rend l'interprétation peu aisée. Tycho monopolise toute l'attention des voyageurs, au point que, suivant la formule là encore employée par Verne, « [tous] leurs sentiments [se concentrent] dans leur regard », suscitant des émotions comparables à celles de la vision de la face cachée, mais c'est une vision moins éphémère, moins « taboue », qui ne prend fin que par l'éloignement graduel du boulet. L'effet général semble en être de mettre un produit exceptionnel de la nature à portée de l'homme, qui, tout comme le feu plutonien a été « tempéré » par le temps et changé en simple phénomène lumineux, pourrait s'établir dans la forteresse naturelle et élever sa propre condition en acceptant l'invitation implicite que représente un cratère aux airs de citadelle : les excroissances d'un passé géologique tourmenté peuvent se prêter à une fin plus compatible avec la civilisation.

La phase finale du voyage commence aux approches de l'équateur lunaire, lorsque simultanément la courbe décrite par le wagon-projectile s'étire aussi vers le point neutre. C'est aussi le moment où il devient beaucoup plus visible à un observateur terrestre, puisque, rendu à l'équateur, il s'encadrerait à nouveau dans l'axe de la Columbiad, comme le remarquait le narrateur à un moment symétrique du voyage (ch. X). Ceci demande quelques mots sur le point de vue externe que Verne a donné sur le projectile, voire, de façon récursive peut-on dire, la manière dont les passagers conçoivent un tel point de vue<sup>181</sup>.

Dans la note de l'observatoire de Long's Peak à la fin de l'épisode du « Temps couvert », Belfast et Maston déclarent avoir aperçu le projectile se détachant sur le disque lunaire, et concluent que la tentative du Gun-Club n'a eu d'autre résultat que de doter la Lune d'un

---

<sup>180</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 393.

<sup>181</sup> « Ils revoyaient leurs amis du Gun-Club, et le plus cher de tous, J.-T. Maston. En ce moment, l'honorable secrétaire devait occuper son poste dans les montagnes Rocheuses. S'il apercevait le projectile sur le miroir de son gigantesque télescope, que penserait-il ? Après l'avoir vu disparaître derrière le pôle sud de la Lune, il le voyait réapparaître par le pôle nord ! » (*Ibid.*, ch. XIX, p. 411)

satellite. Or, le chapitre préliminaire du second tome, qui vient peu après cette lettre, affirme, par la voix d'un narrateur omniscient ou du moins qui en sait plus que le lecteur ou les personnages, que J.-T. Maston « perdait son temps » (p. 245) à scruter le ciel de son gigantesque télescope à la recherche de ses amis. Cela peut se déduire : l'observation de la lune dans son dernier quartier, qui donne lieu à la dépêche de Long's Peak, se fait le 11 décembre au soir<sup>182</sup>. Or, la chute du projectile vers la Terre à partir du point neutre commence le 8 décembre à une heure du matin, et presque exactement quatre jours plus tard, le wagon-projectile s'abat dans le Pacifique. Le 11 au soir, quelques heures plus tôt seulement, il est donc impossible que ce qu'ont vu Belfast et J.-T. Maston ait été le projectile. Il y a donc erreur, peut-être illusion. Ce qui nous est peut-être suggéré ici, c'est une « myopie de l'observateur » : certains voyages verniens sont si « extraordinaires » qu'une fois mis en branle, leurs seuls témoins fiables sont les voyageurs humains, les « actants », et non ceux qui tentent d'en suivre les évolutions à travers le verre d'un télescope, si puissant soit-il. Ce n'est pas que l'action sur sa trajectoire qui est rendue quasiment impossible à l'homme : l'observation même n'est faisable que sur le théâtre des événements. Le phénomène est quelque peu similaire à l'incrédulité à laquelle font face Axel et Lidenbrock à la conclusion de leurs aventures<sup>183</sup>. Il est même possible que cette « invisibilité à l'observateur externe » ait inspiré Edgar Rice Burroughs – dont on sait que son *Pellucidar*, son univers au centre du globe, emprunte en partie à Jules Verne. Premièrement, le temps à *Pellucidar* ne se déroule pas du tout au même rythme qu'à la surface ; des années peuvent s'écouler dans le monde du dessus ou en un lieu du centre du globe où il ne se produit pas beaucoup d'action, cependant qu'en un autre lieu souterrain où l'action est vive et précipitée, il ne semble s'écouler que quelques jours ou mois, d'ailleurs impossibles à mesurer précisément puisque la nuit n'y existe pas. Deuxièmement, dans le second roman de la série, le héros, David Innes, ne peut communiquer ses aventures à ceux de la surface que via un câble, à l'aide de signaux Morse. On sait que l'idée de communiquer avec la Terre par fil télégraphique est suggérée par Michel Ardan. Les deux auteurs ont puisé dans le même imaginaire, même s'il n'y a peut-être pas eu d'emprunt direct pour certains thèmes.

---

<sup>182</sup> Le 12 au soir dans le premier tome, qui devient le 11 dans *Autour de la Lune*. Les événements ultérieurs ne permettent pas d'éliminer l'une des deux possibilités par une incohérence réelle, mais le 11 nous paraît plus plausible ; la lune est observée sans relâche dès le début du mauvais temps, qui s'éclaircit le soir du 11.

<sup>183</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLV, p. 306.

*« Si des artilleurs ne sont maîtres de leurs boulets, ce ne sont plus des artilleurs ! Si le projectile commande au canonnière, il faut fourrer à sa place le canonnière dans le canon !  
De beaux savants, ma foi ! » (Autour de la Lune, ch. XIX, p. 405)*

L'ellipse que semble décrire le projectile autour de la lune s'avère donc elle aussi illusoire. *De la Terre à la Lune* est tout le contraire d'un voyage où les conclusions et les calculs humains sont confirmés par l'observation : à chaque étape de l'itinéraire, les trois voyageurs avec à leur tête Barbicane tentent de tirer de ce qu'ils voient des projections de leur trajectoire future, bref, à nouveau, cette tentative de « mainmise de la chronologie sur la météorologie (« cosmique » ici) » de Tournier, de déterminer l'avenir sur la base des « conditions initiales » (remises à jour localement) ; à chaque fois, les évolutions postérieures du boulet démentent leurs prédictions et plongent plus spécialement Barbicane dans une nouvelle perplexité :

[...] La position du projectile, relativement à la Lune, s'était modifiée, et, maintenant, son culot s'était tourné vers la Terre. [Ce] changement, constaté par Barbicane, ne laissa pas de le surprendre. [...] Pourquoi ne lui présentait-il pas sa partie la plus lourde ? Il y avait là un point obscur. [...] Il décrivait alors une ellipse très allongée, qui s'étendait probablement jusqu'au point d'égale attraction<sup>184</sup>.

On se rabat donc temporairement sur une ellipse anormale – excentrique, si l'on jouait sur les mots. « Révolution peu consolante », commente Ardan, « Passer à l'état d'humbles serviteurs d'une Lune que nous sommes habitués à considérer comme une servante ! » (p. 405) : le rapport de forces se rapproche de son nadir en ce qui concerne l'être humain, relativement aux éléments naturels. Si faible qu'il soit – ou qu'il se découvre – face aux influences externes, le héros vernien, même s'il n'est en grande partie que spectateur, n'est pas fataliste ; c'est toujours l'action, et une action souvent « explosive » et de toute manière drastique, qu'il choisit lorsque se prolonge une situation apparemment sans issue. Dans le cas présent, c'est Michel Ardan qui sert de catalyseur :

[...] -Mais que veux-tu faire ?

-Maîtriser ce mouvement qui nous emporte !

-Le maîtriser ?

-Oui, reprit Michel en s'animant, l'enrayer ou le modifier, l'employer enfin à l'accomplissement de nos projets.

[...] Je ne me plains pas ! La promenade me plaît ! Le boulet me va ! mais faisons tout ce qu'il est humainement possible de faire pour retomber quelque part, si ce n'est sur la Lune.

[...] nous avons un moyen bien simple de retarder cette vitesse qui nous éloigne de la Lune, [et] nous ne l'employons pas !

-Et quel est ce moyen ?

---

<sup>184</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 404.

-C'est d'utiliser la force de recul renfermée dans nos fusées.

[...] Quand le moment en sera venu. Remarquez, mes amis, que dans la position occupée par le projectile [...] nos fusées, en modifiant sa direction, pourraient l'écartier au lieu de le rapprocher de la Lune...

[...] Attendez alors. Par une influence inexplicable, le projectile tend à ramener son culot vers la Terre. Il est probable qu'au point d'égale attraction, son chapeau conique se dirigera rigoureusement vers la Lune [...] sous l'effort de nos fusées, peut-être pourrions-nous provoquer une chute directe à la surface du disque lunaire<sup>185</sup>.

Toute la « sortie » de Michel Ardan est axée sur une idée unique : changer le rapport de forces actuel, briser le monopole présentement aux mains de la nature sur la détermination de la trajectoire du projectile, faire intervenir un « moteur » humain, faire en sorte que le mouvement ne soit plus un « mouvement qui les *emporte* » mais au moins partiellement engendré par les forces et l'ingéniosité humaines. L'énoncé « Si des artilleurs ne sont maîtres... » peut être vu comme une sorte de manifeste. Il a fallu une portion entière du roman pour qu'explose la révolte explicite, verbalisée de l'homme contre une hégémonie perçue comme trop totale de la nature, une contingence qui a trop prise sur sa destinée. La force motrice supplémentaire proposée pour déclencher la rébellion que Michel appelle de ses vœux intervient sous la forme de la « force de recul renfermée dans [les] fusées ». Les engins sont censés être tirés par le culot du projectile, lequel tend à se tourner vers la Terre tandis que le cône se tourne vers la Lune. Circonstance inexplicable pour qui suppose que l'obus est strictement sous l'influence lunaire, et Barbicane renonce à la comprendre<sup>186</sup> ; il prend simplement acte de sa réalité empirique et décide de l'exploiter : les fusées, tirées par l'arrière (tourné vers la Terre), pousseront logiquement le projectile dans la direction opposée. Les voyageurs attendront l'arrivée près du point neutre, là où l'orientation du projectile servira le plus rigoureusement leurs fins, pour effectuer la tentative : ceci rejoint le thème de « recrutement optimal de toutes les forces disponibles » pour arracher le moyen de transport à un foyer d'attraction, à une situation d'immobilité, que l'on retrouve ailleurs dans les *Voyages* – le chariot embourbé de Glenarvan ou le renflouage du *Macquarie* dans *Les Enfants du capitaine Grant* par exemple. « Attendons patiemment », dit Barbicane, « Mettons toutes les chances de notre côté, et après avoir tant désespéré, je me reprends à croire que nous atteindrons notre but ! » (p. 409) ; plus loin il est précisé que le boulet se présente « de manière à utiliser tout le recul produit » par

---

<sup>185</sup> *Ibid.*, ch. XIX « Lutte contre l'impossible », p. 405-408.

<sup>186</sup> L'impulsion qui, nous explique à la fin le texte, accompagne encore le boulet et le ramènera vers la Terre, est donc un effet analogue à l'aimantation de la boussole dans *Voyage au centre de la terre* : à l'anomalie observationnelle répond l'anomalie motrice ou balistique.

les fusées. Il est rare que ces tentatives réussissent totalement ; Nemo y arrive dans le détroit de Torrès sans même avoir recours à ce « réglage fin », mais on sait le statut hors du commun qu'il occupe parmi les surhommes verniens.

La scène où les trois voyageurs tentent enfin de reprendre en main leur destinée est, comme celle du départ, ou encore de la fin du *Voyage au centre de la Terre*, ou de la nitroglycérine de l'ingénieur Cyrus Smith, une scène de mise à feu. C'est aussi une « fractale » qui rappelle un peu les deux précédentes ayant en commun la conclusion écrasante (une « chute ») du président Barbicane, qui termine un dialogue. L'intervention est préparée de sorte qu'« un mouvement déterminé vers la Lune suffirait, si léger qu'il fût, pour déterminer [la] chute » (p. 412). L'homme ici tente de reprendre à son compte le phénomène de la contingence aux résultats radicaux, de l'« effet papillon » : il « crée de la contingence artificielle », dans le but de la réexploiter dans un cadre déterministe, qui lui permettrait de reprendre barre sur la trajectoire suivie : briser le cycle (apparent) des révolutions éternelles autour de la Lune, déclencher une chute qui serait symboliquement une ascension finale vers son point d'arrivée espéré. Le résultat obtenu consacre la symétrie entre ce roman et *VCT* :

[...] « Nous tombons ! dit-il.

—Ah ! s'écria Michel Ardan, vers la Lune ?

—Vers la Terre ! répondit Barbicane.

[...] La vitesse conservée par le projectile l'avait porté au-delà du point mort. L'explosion des fusées n'avait pu l'enrayer. Cette vitesse, qui à l'aller avait entraîné le projectile en dehors de la ligne neutre, l'entraînait encore au retour. La physique voulait que, dans son orbe elliptique, *il repassât par tous les points par lesquels il avait déjà passé.*

C'était une chute terrible<sup>187</sup>...

Dans les deux romans, l'emploi des « grands moyens » à l'instant critique par les personnages aboutit bien à une fin de la phase de stagnation, *mais dans une direction opposée à celle espérée*. La mise en relief de la petitesse des moyens humains est extrême ici : non seulement la mise à feu des fusées n'a pas suffi, mais il s'avère qu'elle se faisait exactement (donc optimalement) contre la direction où la mystérieuse influence pousse le projectile, et cependant elle ne l'a nullement empêchée d'agir. Il n'y a même pas égalisation des forces et immobilisation du projectile au point neutre, mais il continue sa route comme si aucune tentative d'interférence n'avait eu lieu, en vertu de cette vitesse qui « l'entraînait encore au retour », fil d'Ariane « actif ». C'est une « chute terrible », dans le sens symbolique qui est le sien à la fin de nombreux *Voyages* : une évolution de l'action...sans nulle action possible de la part des

---

<sup>187</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 412-413.

protagonistes humains (qui à ce stade peinent à mériter encore le titre de protagonistes). Il faut peut-être tempérer ce verdict, cependant : le texte parle bien de la vitesse qui accompagnait le projectile au début...c'est-à-dire celle imprimée par le canon. Il serait donc peut-être plus exact de dire, comme le suggèrent des détails antérieurs, que chez Verne, l'œuvre humaine n'est pas à l'abri d'une « récupération » par la nature. Le domaine visé est hors du commun, de la sphère d'influence limitée de l'homme. L'action est humaine, mais parce qu'elle ne se fait pas dans un vide ontologique mais au sein du système de la nature, il lui est impossible d'éviter la saisie par les influences naturelles, avec leur cortège d'imprédictibilité, d'impunité à l' « espoir d'une horlogerie », ou d'une horlogerie circonscrite par les connaissances actuelles. La seule réaction possible face à ce renversement de situation nous est donnée par Barbicane à la fin du chapitre : la « sublime résignation », et l'exclamation « À la volonté du Ciel », de nature religieuse, dit le texte, mais qui, au connoté, traduit la même acceptation qu'un Lidenbrock inhabituellement calme face à l'éruption : le dessaisissement total du contrôle de la trajectoire au profit de forces extérieures à l'entreprise<sup>188</sup> est officiellement reconnu.

Remarquons le statut d' « audacieux » que prennent les trois voyageurs dans ce chapitre, employé dès lors comme une sorte d'épithète homérique, décernée par un narrateur admiratif de leur résolution à atteindre la lune quels qu'en soient les risques :

Et pas un de ces fous audacieux ne se souvenait de cette question qu'ils avaient eux-mêmes résolue négativement : Non ! la Lune n'est pas habitée. Non ! la Lune n'est probablement pas habitable ! Et cependant, ils allaient tout tenter pour l'atteindre ! (p. 409)

Par la suite, à propos des rétrofusées, il est dit que « maintenant les audacieux allaient les employer à provoquer un effet absolument contraire » (p. 410). Et l'approche du grand moment émeut les protagonistes, « Quelque audacieux qu'ils fussent » (p. 411). Cette récurrence même permet à un indice de l'échec imminent de s'insérer dans un énoncé optimiste, quelques minutes seulement avant la mise à feu : « Les chances se prononçaient pour les voyageurs ». Parce que le titre d'audacieux n'est pas répété là même où l'on s'attend au triomphe,

---

<sup>188</sup> « Or ce n'est pas du tout le texte publié par le *New-York Herald* que nous lisons, mais [...] un voyage dans l'au-delà. [...] lorsque les héros pensent que la mort est inévitable, puisque le boulet va s'écraser sur la terre, ils n'éprouvent ni peur ni déception. Au contraire, le très pragmatique Barbicane lui-même s'écrie dans un élan religieux : « (...) le résultat de notre voyage sera magnifiquement *élargi*. C'est son *secret lui-même que Dieu* nous dira ! (...) » Et Ardan réplique : « (...) l'autre monde tout entier peut bien nous consoler de cet astre infime qui s'appelle la Lune » (*A.L.*, chap. XIX, c'est [Simone Vierge] qui [souligne]). Les secrets de la lune ne sont qu'une approche, une forme symbolique des secrets suprêmes. La Science n'est qu'une image de la Connaissance. » (S. Vierge, *op. cit.*, introduction p. 35)

ces chances élevées ne peuvent être qu’illusoires. Lorsque les personnages sont à nouveau désignés au pluriel, ce sont « les trois amis » (p. 412), rendus donc à leur humanité<sup>189</sup>. Leur exploit équivaut à celui d’atteindre ou d’approcher le pôle, offrant *temporairement* un statut surhumain aux protagonistes d’*Hatteras*, et son caractère temporaire permet de les épargner et d’assurer le retour ; Ardan, Nicholl et Barbicane n’atteignent pas tout à fait la Lune, mais ils y seraient morts, et leur voyage hors du domaine terrestre s’immortalise lui-même, sans que le retour des voyageurs à une condition « sublunaire » n’invalide cette apothéose.

Le chapitre XX reporte la focalisation sur le monde terrestre, tout en gardant les passagers du wagon-projectile comme objet principal : la corvette *Susquehanna* effectue des sondages qui sont de certaine façon symétriques du voyage d’exploration de la lune, cherchant la limite extrême de l’océan Pacifique à cent lieues de la côte californienne ; l’équipage du bâtiment ne peut s’empêcher de discourir sur ceux qui sont partis découvrir le point suprême opposé. Ardan, Nicholl et Barbicane, malgré leurs attributs les prédisposant en tout point à ce rôle, n’ont pas été autorisés à être les « colons » de la Lune comme les évadés de Richmond l’ont été pour l’île Lincoln, ou Hector Servadac et ses compagnons pour la Terre-Chaude de Gallia ; ils n’ont été, au final, que les colons d’un monde intermédiaire et transitoire, le projectile. Vus par l’un des officiers de la corvette, ils endossent ce statut d’explorateur-colon comme potentialité : « campés au fond d’une vallée, sur le bord d’un ruisseau sélénite [...], le capitaine Nicholl commençant ses opérations de nivellement, le président Barbicane mettant au net ses notes de voyage, Michel Ardan embaumant les solitudes lunaires du parfum de ses londrès » (p. 417). Curieusement, on envisage même la colonisation au sens militaire, à l’aide d’une armée comprenant de l’*artillerie* : perspective qui semble entacher la vocation initialement démilitarisante du projet Barbicane, et, telle une réponse de même nature venue

---

<sup>189</sup> « Prompt à exalter les merveilles de la science et de la technique, Jules Verne est symétriquement porté à tempérer l’appétit de démesure qui s’empare du génie des hommes. Le risque est grand de voir ces explorateurs des mondes insondés quitter l’ordre du possible et s’éloigner ainsi du champ balisé des réalités humaines. [...] Non seulement ces hardis voyageurs se soustraient à leur condition [...], mais, de plus, tels des hommes devenus des dieux, ils s’élèvent toujours plus haut dans les cieux, accédant par là à une puissance insoupçonnée, qui pourrait bien se révéler destructrice ou fatale. [...] il appartient dans l’imaginaire vernien à quelques motifs privilégiés d’en offrir la mesure. [...] Si l’interrogation qui achève [le premier tome] vaut pour une suite, dont elle préfigure les péripéties aventureuses et les éventuelles complications, elle ressaisit également les lignes de force d’un symbolisme efficace : les trois astronautes placés sur orbite sont-ils sortis du champ du possible, ont-ils quitté l’ordre commun de l’humanité ? » (Henri Scepti, *op. cit.*, p. 1186-1187)

des cieux, l'obus retombe sur terre à cet instant même et « s'abattit avec le bruit du tonnerre sur le beaupré de la corvette qu'[il] brisa au ras de l'étrave<sup>190</sup> ».

Constatons d'abord l'importance du lieu où s'abat le projectile : c'est une « vallée sous-marine » (p. 414) d'une grande profondeur. A part l'utilité pratique d'une fosse océanique – elle sert à amortir le terrible choc du projectile qui, dit le texte, doit frapper la Terre « avec une vitesse de *cinquante-sept mille six cents lieues à l'heure* » –, ces vingt et un mille pieds d'océan sont en quelque sorte la pierre finale d'un édifice tout fait en « fractales » représentant montées, descentes et horizontales, où l'homme, dans divers sens du terme, ne fait, en fin de compte, que s'élancer vers les plus hauts sommets (dans ce roman la Lune, ailleurs par exemple le sommet de la Cordillère comme dans *Les Enfants du capitaine Grant*) ou pénétrer jusqu'aux plus grandes profondeurs, aux points les plus bas, au sens propre ou figuré. La dernière « chute » dans *De la Terre à la Lune* est si profonde qu'elle ne peut se contenter de les ramener sur terre : elle les fait d'abord plonger des kilomètres sous la surface de l'Océan, avant qu'il leur soit enfin permis de remonter. Notons aussi qu'à son arrivée, même s'il y a ressemblance avec l'aller – il est en flammes, à peine aperçu par les spectateurs –, le boulet prend les caractéristiques d'un phénomène naturel. C'est maintenant un « bolide », tout comme les deux astéroïdes croisés en chemin ; c'est une « masse ignée », comme l'éjecta d'un volcan ; il s'abat avec un « bruit de tonnerre » (p. 419) ; bref l'objet fait de la main des hommes est devenu un « météore », à la fois au sens de météorite et au sens météorologique rejoignant la perspective de Michel Tournier (dans, précisément, *Les Météores*) : il est totalement inattendu, soudain, et dévastateur ; il est sous l'emprise totale des forces naturelles à la fin de son parcours mais en acquiert aussi les traits. Toutefois, les héros miraculeusement revenus des espaces intersidéraux s'approprient une part du caractère surhumain de ce retour, ce qui apparaît dans la manière dont ils sont identifiés sans qu'il soit besoin de les nommer : « Commandant, ce sont « eux » qui reviennent ! », se contente de dire le midshipman, et cela suffit, de la même façon que Personne, Nemo, suffit à désigner le prince Dakkar une fois que lui aussi s'est immergé dans un milieu supra-humain à bord de la machine merveilleuse. L'expédition de sauvetage s'apparente d'ailleurs à un discret prologue de *Vingt mille lieues sous les mers*, et à tout le moins, elle répète à plus petite échelle le principe du projet Columbiad qui consiste à inventer « de A à Z » le paradigme technologique permettant la réalisation d'une tâche hors du commun : la totalité du premier tome pour inventer et mettre à exécution un moyen d'atteindre la lune ; presque deux chapitres pour aller, en sens inverse, explorer le

---

<sup>190</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XX, p. 419.

fond de la mer, afin de repêcher les voyageurs. Les moyens en question sont plus proches, d'ailleurs, de la vision de George Sand lorsqu'elle suggérait le sujet à Verne<sup>191</sup>, puisqu'on emploie des « chambres à air<sup>192</sup> » plutôt que des sous-marins. La confiance totale de J.-T. Maston dans le succès du sauvetage va jusqu'à attribuer symboliquement à ses amis des capacités surnaturelles : « L'air, c'est possible [...] mais le moral, jamais », dit-il lorsqu'est évoqué le risque d'asphyxie pour les occupants du boulet prisonniers du fond marin. Ceci fait écho à la désinvolture de Michel Ardan lors du meeting, qui, à la perspective de manquer d'air sur la lune, se contente de répondre qu'il ne respirerait qu'aux grandes occasions<sup>193</sup>... La formule reprend aussi la devise *spiro, spero* de Paganel, dans la troisième partie des *Enfants du capitaine Grant* lorsque tout espoir de retrouver Harry Grant semble perdu. C'est d'ailleurs encore « par grâce des forces externes », au moment où l'on s'apprête à abandonner les recherches malgré les protestations du secrétaire du Gun-Club, que le projectile est découvert :

« Une bouée par le travers sous le vent à nous. »

[...] En ce moment, un véritable rugissement se fit entendre. [...] il venait de se porter un coup formidable. [...] « Ah ! triples brutes ! quadruples idiots ! quintuples boobys que nous sommes !

–Qu'y a-t-il ? s'écria-t-on autour de lui.

–Ce qu'il y a ?...

–Mais parlez donc.

–Il y a, imbéciles, hurla le terrible secrétaire, il y a que le boulet ne pèse que dix neuf mille deux cent cinquante livres !

–Eh bien !

–Et qu'il déplace vingt-huit tonnes, autrement dit cinquante-six mille livres, et que, par conséquent, *il surnage !* »

Ah ! comme le digne homme souligna ce verbe « surnager ! » Et c'était la vérité ! Tous, oui ! tous ces savants avaient oublié cette loi fondamentale : c'est que [...] le projectile, après avoir été entraîné par sa chute jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan, avait dû naturellement revenir à la surface !<sup>194</sup>

On retrouve ici le précepte selon lequel « pour descendre il faut monter ». Une sorte de duel de forces motrices est mis en scène : d'abord, l'impulsion avec laquelle le boulet percute la surface de l'océan, *vers le bas*, qui l'entraîne jusqu'au fond de la fosse océanique, en une chute *amortie* par les couches d'eau (quoique, scientifiquement parlant l'eau à une telle vitesse

---

<sup>191</sup> « *Vingt mille lieues sous les mers* se rattache à la lecture d'une lettre dans laquelle George Sand exprimait le souhait facétieux de me voir laisser une fois voyager mes héros en cloches à plongeur. » (Jules Verne, cité dans D. Compère, J.-M. Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 130)

<sup>192</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XXII, p. 429.

<sup>193</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. I, ch. XX, p. 183.

<sup>194</sup> *Ibid.*, t. II, ch. XXII, p. 433-434.

d'impact acquiert la rigidité d'un bloc solide, et n'aurait pu l'amortir). Ensuite, la pesanteur spécifique de l'obus, dont la densité est moindre que celle de l'eau, crée une « poussée d'Archimède », *vers le haut*, qui, une fois épuisée l'énergie dont est animé le projectile, finit par prendre le dessus : après une brève stagnation – une « horizontale » locale au fond de la mer –, l'obus est repoussé à la surface. Remontée explosive qui a son homologue – celui-là narré en temps réel – dans l'épisode de la fosse atlantique de *Vingt mille lieues*. La conclusion aux accents de « *ce qu'il fallait démontrer* » hurlée par Maston peut être vue comme un bémol, une concession de fin de voyage accordée à un itinéraire achevé de manière cataclysmique et sous le contrôle écrasant de la Nature : le destin final du wagon-projectile, après sa Chute, n'est pas de demeurer au plus profond de l'Océan, dans le « superlativement bas » quand il avait tenté d'atteindre l'inconcevablement haut ; il remonte de ce « nadir », et même s'il n'atteint nul zénith, du moins, il *survage*. L'autre élément d'intertextualité toute vernienne dans cet extrait est le retour de cette espèce d'anadiplose, ce « –Qu'y a-t-il ? –Il y a que... » qui se manifeste souvent lors des révélations ou plus généralement dans les situations critiques, quoique l'effet le plus fréquent soit d'introduire une touche d'humour. La formule est même étendue par l'insertion d'un « Ce qu'il y a ? » rhétorique et la répétition du « il y a », en accord avec la personnalité emportée du secrétaire ; le procédé est généralement plus bref chez Verne<sup>195</sup>, mais dans ce contexte, il permet d'introduire sous un jour plaisant l'explication purement scientifique de la remontée du projectile. La scène représente aussi un exemple mineur de la recherche d'un objectif ou d'une personne « là où ils ne sont pas », dont la meilleure illustration est peut-être celle de la fin de la première partie du *Capitaine Grant*, quand le géographe découvre une nouvelle interprétation<sup>196</sup> du lieu du naufrage du *Britannia*. Ce qui n'est qu'une repartie comique dans un Voyage extraordinaire peut donc, là encore, être un thème primordial dans un autre. Les passagers du wagon-projectile, tout comme Harry Grant qui cherchait dans le Pacifique une île à offrir à son Ecosse natale, n'ont pas réussi à joindre la Lune aux trente-neuf Etats de l'Union, mais leur retour, décrit comme une

---

<sup>195</sup> Par exemple dans *Voyage au centre de la terre* :

« [...] la boussole affolée, secouée par les phénomènes électriques [...]

–Qu'as-tu donc ?

–Ce que j'ai ! Observez [...] tous les indices d'un tremblement de terre !

[...] non ! J'attends mieux que cela !

–Que voulez-vous dire ?

–Une éruption, Axel. » (Ch. XLIII, p. 292)

<sup>196</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 274.

apothéose<sup>197</sup> accomplit l'objectif annoncé dans le premier volume : agrandir le cercle des connaissances humaines<sup>198</sup>. L'échec d'une tentative d'accroissement radical permet dans le même mouvement un accroissement plus relatif, et la conclusion du roman, loin de renier les espoirs optimistes formulés lors du lancement de l'entreprise, célèbre les individus qui permettent ce lent progrès par l'excès même de leurs ambitions. De la même manière, la fiction vernienne, parce que le récit qu'elle propose a vocation démonstrative en dépit de ses inexactitudes scientifiques mi-avouées, réduit quelque peu sa propre invraisemblance à travers ce progrès très relatif qui s'effectue entre le début et la fin du *Voyage*. La fiction pose sur le mode de l'hypothèse un élargissement supplémentaire de l'horizon humain qui dépasserait la lune pour atteindre les planètes puis les étoiles (p. 439). A travers ce mécanisme de compromis entre degré de certitude et ampleur du progrès, elle exprime l'espoir que l'existence humaine, en surmontant ou en redirigeant ses instincts belliqueux, ne tarde pas à s'étendre à tout le moins au-delà des limites de son astre d'origine.

---

<sup>197</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XXIII, p. 439.

<sup>198</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. I, ch. XXVIII, p. 237.

#### IV-c) Voyages et aventures du capitaine Hatteras

*Rien d'écœurant en effet comme la vue de ce navire captif, qui ne repose plus dans son élément naturel, dont les formes sont altérées sous ces épaisses couches de glace ; il ne ressemble à rien ; fait pour le mouvement, il ne peut bouger ; on le métamorphose en maison de bois, en magasin, en demeure sédentaire, lui qui sait braver le vent et les orages ! (Hatteras, ch. XXV, p. 175)*

*Voyages et aventures du capitaine Hatteras* paraît en deux volumes, en 1864 et 1865. On place ce roman habituellement en deuxième position dans la chronologie des *Voyages extraordinaires*, entre *Cinq semaines en ballon* et le *Centre de la terre*. De beaucoup de façons, toutefois, il fonctionne comme un symétrique et un complément symbolique de *VCT*, rédigé vraisemblablement à la même époque. On a parfois dit que l'évocation d'une ouverture menant à l'intérieur du globe vers la fin du second tome, et la promesse « nous irons ensemble » si ce chemin s'avérait réel, annonçait le roman suivant ; mais le second volume d'*Hatteras* commence à paraître en mars 1865, après la première édition du *VCT*. Il reste possible que la rédaction de cette partie du roman soit antérieure à la publication du *Centre de la terre*, ou que Verne s'attendait à un tel ordre de parution. Quoi qu'il en soit, les deux *Voyages* illustrent encore la méthode particulière que suit Jules Verne pour « remplir<sup>1</sup> » l'espace encyclopédique des « mondes connus et inconnus », par une complémentarité des plans vertical et horizontal, un certain jeu sur la signification du « dessus » et du « dessous », le recouplement symbolique de lignes et de courbes. *Voyage au centre de la terre* et *Vingt mille lieues sous les mers* visent les extrema du dessous<sup>2</sup>, et *Hatteras* et *De la Terre à la Lune* ceux du dessus. *VCT* et *Hatteras* se complètent toutefois d'une autre manière : le cryptogramme de Sahnussem se contente de promettre au « voyageur audacieux » qu'il « [parviendra] au centre de la terre » : arriver, et rien d'autre ; même si les avantages du troglodytisme sont à un certain point vantés, ainsi que l'impressionnante richesse de la caverne du point de vue paléontologique, il n'est guère question de coloniser ce lieu, comme si le caractère sans lendemain de la

---

<sup>1</sup> « Ses trois premiers romans, *Cinq semaines en ballon*, *Aventures du capitaine Hatteras*, *Voyage au centre de la Terre* explorent l'un les airs, le second le pôle, c'est-à-dire l'extrémité psychologique de la planète, le troisième le cœur de celle-ci ; l'ensemble réimagine les quatre éléments. Quelle amplitude dès le départ, puisque son imagination couvre déjà le globe ! Elle ira plus loin, jusqu'au système solaire. » (Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 70)

<sup>2</sup> L'idée de *Vingt mille lieues* doit venir au moins en partie de la suggestion épistolaire de George Sand, et Verne a eu l'intention de rédiger le *Voyage sous les eaux* dès 1865 au plus tard.

visite était déjà connu du narrateur. John Hatteras entend très explicitement *planter le drapeau anglais* au pôle, et lui, sinon l'Américain Altamont, espèrent bien établir une colonie au voisinage du pôle, si hostile qu'il soit, comme en témoigne l'espèce d'oasis arctique baptisée « Arcadie Boréale<sup>3</sup> ». La lutte, jusqu'à la limite des forces humaines, contre l'hostilité des éléments, est aussi plus saillante<sup>4</sup> dans *Hatteras*, alors qu'il manque à ce voyage un motif géométrique global<sup>5</sup> (descente, horizontale et remontée de *VCT*, ou cercle, etc.), de sorte que les deux romans se partagent, somme toute, la majorité des thèmes verniens qui domineront la première quinzaine de *Voyages*. L'hostilité des éléments au centre de la terre est une menace latente qui se concrétise lors d'épisodes relativement brefs et violents, alors qu'elle est quasi permanente au pôle nord. Ceci rend un peu paradoxale la vocation colonisatrice d'Hatteras, et la nature du paradoxe peut être dégagée à partir de la typologie du surhomme vernien. Le capitaine pourrait être intégré à la première catégorie – celle où nous avons placé Nemo, puis ses « rivaux », puis le « surhomme sans la machine merveilleuse » – ; à première vue il appartiendrait à son troisième niveau, mais pourrait prétendre au second, aux côtés de Robur et Ker Karraje : il a une existence propre qui peut se concevoir indépendamment de toute communauté, et comme Nemo a atteint l'un des pôles de la terre sans y périr, ou presque, grâce à des qualités quasi surnaturelles. Mais c'est aussi un « explorateur-colon » : meneur d'hommes, motivé par un désir patriotique, il attache une grande importance à l'autorité sur son équipage et son « monde » miniature perdu dans les régions arctiques, et reproduit, peut-être malgré lui, certains traits du Robinson vernien pendant son voyage vers le nord. Hatteras ne demande qu'à *se mouvoir*, inlassablement, vers le nord, mais le *mobile* qu'aurait dû être son navire (puis le groupe cheminant à pied) se trouve figé à plusieurs reprises, le forçant à redéfinir ses objectifs dans un sens plus robinsonien de la colonisation. Il faut

---

<sup>3</sup> Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, t. I « *Les Anglais au pôle Nord* », ch. XVI, p. 362. Le docteur Clawbonny en dira : « [Voyez], quelques colons entreprenants ne pourraient-ils, à la rigueur, s'établir dans cette ravine ? Avec de l'industrie et de la persévérance, ils en feraient tout autre chose, non pas les campagnes des zones tempérées, je ne dis pas cela, mais enfin un pays présentable. » (*Ibid.*, p. 368)

<sup>4</sup> Pour *Voyage au centre de la terre*, on pourrait nommer l'épisode de la soif ou la persistance de Lidenbrock après l'échec apparent de sa traversée de la mer ; mais le premier serait plutôt une forme d'horreur que d'épreuve physique (comme la scène de remontée parmi les laves selon D. Compère) et n'avait pas pour but de progresser plus bas vers le centre, et le second est davantage une pose prométhéenne ponctuelle qu'un effort permanent contre des obstacles naturels : le voyage sous terre se fait pour la plus grande part soit en descendant, soit de manière « motorisée »...

<sup>5</sup> Localement toutefois, les constantes « géométriques et motrices » abondent.

hiverner, trouver du charbon, chasser, dresser des maisons de neige, appliquer des astuces de survie provenant le plus souvent du docteur Clawbonny ; à l' « hypoténuse » frustrante d'Otto Lidenbrock répond le parcours d'Hatteras, tortueux et surtout dominé par les intervalles d'immobilité relative. Le capitaine est en quelque sorte « pris au mot » par la nature polaire, et dans un environnement presque invivable qu'il serait préférable de traverser le plus rapidement possible, il se trouve forcé d'honorer plus littéralement que prévu son vœu de colonisation. L'épigraphie que nous avons choisie nous paraît exprimer au mieux cette « inversion maligne » de l'idéal du vaisseau-refuge : le *Forward* aurait dû effectuer sa prise de possession des terres arctiques par l'acte de la traversée, et l'hivernage forcé transforme le navire en demeure à la fois plus proche d'une colonie ordinaire – on peut le comparer au fort Espérance du *Pays des fourrures* – et antonyme des ambitions d'Hatteras.

Bien que les attributs surhumains semblent monopolisés par le capitaine, on réalise au fil du récit qu'une bonne part revient au docteur Clawbonny, la figure savante. Hatteras ne s'identifie qu'à la fin du onzième chapitre – l'échec de sa première expédition polaire et le désastre total de la seconde<sup>6</sup> le forcent à l'anonymat, sous peine de ne pas pouvoir recruter d'équipage –, et l'on pourrait s'attendre à ce que la prééminence de Clawbonny se limite à ces premiers chapitres avant de céder au capitaine, comme Procope cède son rôle à Palmyrin Rosette (*Servadac*). Il n'en est rien, et c'est même plutôt dans cette partie plus tardive du récit que le docteur manifeste le plus ses qualités : il s'agit donc bien d'une répartition simultanée des qualités surhumaines sur deux personnages ou plus. Clawbonny fait de prime abord penser à une figure quelque peu comique, un Paganel de l'Arctique ou presque un Passepartout pour ce qui est du tempérament, et la tendance à se laisser entraîner par un « moteur primaire » puis à le soutenir coûte que coûte. Sa bonne humeur quasi permanente (ce qui sera, bien entendu, éprouvé par les événements) rappelle aussi Penellan (*Un hivernage dans les glaces*) ou encore Pencroff, mais après démonstration de ses capacités, le maître d'équipage Johnson dira qu'il croit Clawbonny « capable de tout<sup>7</sup> », exactement comme Pencroff voit l'ingénieur Cyrus Smith<sup>8</sup>. Cette apparente inversion ne doit pas étonner : dans *L'Oncle Robinson*, la première version de *L'Île mystérieuse*, le meneur du groupe (le marin Flip<sup>9</sup>) avait les caractéristiques de

---

<sup>6</sup> Ceci est détaillé au chapitre XII de la première partie, « Le capitaine Hatteras » (p. 90-91).

<sup>7</sup> Jules Verne, *Aventures du capitaine Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 293.

<sup>8</sup> Johnson précise qu'il a acquis cette conviction à la suite de « la lentille de glace » (ainsi que la balle de mercure et la construction du Fort-Providence), tout comme Pencroff lorsque l'ingénieur allume un feu à l'aide d'une lentille de fortune confectionnée à partir des verres de deux montres.

<sup>9</sup> Voir la notice de *L'Île mystérieuse* par Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, p. 1124-1125.

Pencroff plutôt que de Cyrus Smith, et il n'est donc pas inhabituel chez Verne d'envisager un rôle majeur pour un personnage au naturel plus jovial qu'un Cyrus Smith ou un John Hatteras.

Le roman s'ouvre sur une annonce du *Liverpool Herald* sur le départ du brick le *Forward*, « pour une destination inconnue ». Les lecteurs des *Enfants du capitaine Grant* pourraient penser à la fin du chapitre « Eden » de la seconde partie du roman, où la dépêche télégraphique rapporte en des termes identiques le départ du *Duncan*, que l'on suppose à ce moment au pouvoir des convicts de Ben Joyce. Les deux bateaux ont effectivement en commun certains aspects du « navire fantôme<sup>10</sup> », et le nom<sup>11</sup> du voilier d'Hatteras porte en lui l'énigme de sa destination : il ne signale que la détermination absolue de son capitaine à aller de l'avant. Autre renvoi prospectif à des éléments de l'univers vernien, peut-être conscient : un *Nautilus* (navire de surface toutefois) est nommé à plusieurs reprises (ch. I). Il sert de focalisation externe pour décrire les préparatifs d'appareillage du brick (et en relever les singularités, via son équipage) : arrivée et test de la machine à vapeur (point commun supplémentaire avec le *Duncan*), embarquement des vivres – pour « cinq à six ans », dit le texte, ce qui fait encore écho à ce constat de la « mangeaille chez Jules Verne », la « hantise de manquer de nourriture<sup>12</sup> ». Verne s'empressera d'ailleurs de faire manquer le charbon puis de détruire une grande part de ces provisions, lorsqu'il fait brûler le brick à la fin de la première partie. Le pemmican est décrit de la même façon que dans *Un hivernage dans les glaces*, dont *Hatteras* est du reste une sorte de développement<sup>13</sup> : une « préparation indienne [...] qui renferme sous un petit volume beaucoup d'éléments nutritifs<sup>14</sup> ».

Verne « programme<sup>15</sup> » le second du bord, Richard Shandon, pour la future mutinerie, en lui donnant « un caractère jaloux et difficile<sup>16</sup> », et un peu plus subtilement la rivalité entre

---

<sup>10</sup> Le texte commente d'ailleurs : « pour peu qu'un incident inaccoutumé se produise, le navire se présente sous une forme fantastique, même aux esprits rebelles en matière de fantaisie » (ch. I, p. 8).

<sup>11</sup> Curieusement, ce nom a la même signification, « en avant », que celui du *Fram*, le navire qu'utilisera le Norvégien Nansen, trente ans plus tard (1893-1896), pour tenter d'atteindre le pôle en exploitant la dérive de la banquise.

<sup>12</sup> Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 116.

<sup>13</sup> Certes, la trame du récit est radicalement différente et l'objectif est de conquérir le pôle et non de retrouver des naufragés ; mais c'est l'aventure arctique d'un Jules Verne plus mature. Le voyage d'Hatteras suit en partie les traces des explorateurs Franklin et Ross, et découvre des vestiges du passage de ce dernier (les renards polaires marqués de colliers de cuivre) ; il cherche aussi à sauver les naufragés du *Porpoise*.

<sup>14</sup> Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 10.

<sup>15</sup> Voir à ce sujet notre section sur *Michel Strogoff* (III-3-a, note 19).

<sup>16</sup> Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 14.

Hatteras et Altamont, en mentionnant l'explorateur Américain Kane (p. 15), dont l'Anglais Hatteras déteste entendre le nom : l'hostilité « entre John Bull et l'Oncle Sam » commence chez Verne à son maximum, et sera plus légère dans la plupart des autres *Voyages*, comme par exemple chez le belliqueux J.-T. Maston. Hatteras est introduit incognito : c'est le matelot Garry (p. 18), dont on ne nous donne à peu près aucun détail suspect jusqu'à ce qu'il se révèle, mis à part une « obéissance » de principe aux ordres venant du capitaine anonyme ainsi qu'une réponse froide à une question de Shandon<sup>17</sup>. Du point de vue des déclinaisons du surhomme et des proportions respectives qu'elles prennent dans le roman, ceci rappelle Nemo : Hatteras est une influence énigmatique se manifestant pendant une portion relativement réduite du roman (et ses lettres rappellent l'équivoque entre Simon Ford et Silfax dans *Les Indes noires*), comme Nemo est d'abord le « monstre » et ne se montre à Aronnax qu'au huitième chapitre. Clawbonny, lui, entre en scène<sup>18</sup> avec la même volubilité que Paganel lorsqu'il rencontre John Mangles<sup>19</sup> (et le prend pour le capitaine Burton, du *Scotia*) : il a la loquacité et l'enthousiasme « méridionaux » que Verne aime à donner à ses personnages français, mais aussi, du moins au sens psychologique, cette propriété qu'a le héros vernien de « ne point se laisser mouvoir contre son gré<sup>20</sup> ». Un autre thème qui reviendra dans *Vingt mille lieues* est évoqué par Clawbonny, celui de l'« argonaute » et de l'enfermement bénéfique : « [l]e plus heureux des animaux », dit-il, « serait un colimaçon qui pourrait se faire une coquille à son gré<sup>21</sup> ». Mais c'est sans doute le « Dog-Captain » qui retient le plus l'attention dans ces premiers chapitres, le chien Duk, extension animale du capitaine, qui le « remplace » en attitude et en actes lorsqu'il n'est pas (officiellement) à bord – au point de se promener toujours du côté du vent sur la dunette (p. 24). Il commence la lignée des chiens fidèles et « clairvoyants » (ou autrement intelligents) des *Voyages extraordinaires* ; comme celui de Cyrus Smith, il tentera de se jeter à la mer lorsque Hatteras y est aspiré ; comme celui de Samuel Vernon (*Un capitaine de quinze ans*), il pousse « de lamentables hurlements<sup>22</sup> » en l'absence de son maître, et de plus, ce dernier est d'abord signalé par des initiales, K. Z. (comme le S. V. de Vernon, quoique les initiales d'Hatteras soient fictives). Ses aboiements

---

<sup>17</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. X, p. 75.

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 19.

<sup>19</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, ch. VI, p. 64-65.

<sup>20</sup> « [...] or, quand le docteur s'était enraciné quelque part, bien habile qui l'eût arraché ! » (Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 21).

<sup>21</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 22-23.

<sup>22</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 23.

sont perçus comme de mauvais augure par certains matelots, et on le prend pour « un animal d'espèce diabolique », ce qui bien entendu encourage à étendre cette perception au capitaine. Bien plus tard, un autre surhomme vernien se verra comparer au diable dans les chapitres précédant la révélation de son identité : Robur-le-Conquérant, à bord de l'*Epouvante*, cette machine que lui aussi tentera de pousser plus haut qu'il n'aurait peut-être dû<sup>23</sup>.

Le mystère, toutefois, n'est pas poussé jusqu'à ce degré d'acuité qu'auront d'autres énigmes de la première période vernienne, et le mot « inexplicable » n'est utilisé qu'une seule fois de ce chef, lorsque Clawbonny commente la façon dont commence le voyage (p. 27). Si l'énigme n'est pas profonde et ne présente pas cette accumulation d'indices ou de phénomènes étranges que l'on trouve dans d'autres romans, elle n'en suscite pas moins des réactions qui donnent au capitaine encore absent un statut fantastique. Shandon, qui préférerait supposer qu'il est le véritable capitaine et que l'auteur des lettres anonymes resterait en retrait, en parle – presque malgré lui, semble-t-il – comme de l'« intervention surnaturelle de cet inconnu <sup>24</sup> » (expression qui apparaîtra presque inchangée plusieurs fois dans *L'Île mystérieuse*) ; plus tard, la connotation devient quasiment religieuse lorsque le docteur demande au maître d'équipage Johnson : « Croyez-vous à l'existence de ce capitaine ?<sup>25</sup> ». Dans *Un capitaine de quinze ans*, divers indices amèneront Dick Sand à « perdre foi » en le guide Harris et en ses mensonges sur le lieu où s'est échoué le brick-goélette ; ici, un phénomène similaire mais en quelque sorte inverse se produit : Shandon se laisse guider par Hatteras via ses « indices » (ses lettres) mais, quand le capitaine se montrera enfin, il le reniera, quoique de manière latente, jusqu'à la mutinerie proprement dite – mais Hatteras décèlera dès l'abord que « voilà un homme froissé que l'orgueil a perdu ; je ne peux plus compter sur lui<sup>26</sup> ».

La présence d'un savant parmi les personnages implique qu'il contribue au didactisme du roman, même si celui-ci se transmet aussi via un narrateur extradiégétique. Verne emmène le lecteur vers le pôle, dans la partie occidentale de l'Arctique, et une géographie de ces régions doit être donnée, ainsi que, comme pour l'Antarctique de *Vingt mille lieues* et du *Sphinx des glaces*, un « remplissage » hypothétique des blancs qui existent encore sur la carte. Curieusement, il semble que la vocation « fractale » de Verne ait prévalu dans le tracé des terres du

---

<sup>23</sup> Ce n'est pas que symbolique : pour atteindre le point précis du pôle, Hatteras ne doit pas seulement avancer encore de trois quarts de mille (2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XXIII, p. 431), il doit littéralement s'élever jusqu'au cratère du volcan.

<sup>24</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 31.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 47.

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 96.

pôle : la « Nouvelle-Amérique » qu'il place entre 76 et 87° de latitude a la même forme que le Groenland, *mais en plus petit*, et figure une sorte d'excroissance au nord-ouest de ce quasi-continent. Même en géographie, Verne réinvente le préexistant dans des dimensions nouvelles – plus grand pour le sous-marin ou le canon, plus petit pour les nouvelles terres ?

La zoologie est elle aussi présente, avec une prédilection marquée pour l'énumération des espèces d'oiseaux<sup>27</sup> : nombre d'entre eux sont décrits lors de l'exploration de l'île Beechey au chapitre XX, mais dès le cinquième apparaissent les pétrels et puffins (p. 34), sortes de résidents obligatoires des contrées arctiques et antarctiques chez Verne, et que l'on retrouve lorsque le capitaine Nemo pousse vers le pôle Sud. Mais c'est l'histoire de l'exploration géographique qui tient le premier plan à la fois dans les passages didactiques en focalisation externe et les interventions de Clawbonny, car le voyageur vernien ambitionne toujours non pas seulement de dépasser, mais « de résumer et de compléter le travail des explorateurs précédents<sup>28</sup> ». Les listes d'explorateurs arctiques (où se répètent plusieurs noms d'ailleurs) sont extrêmement fréquentes<sup>29</sup>, et en relatant le passé du capitaine, le narrateur va jusqu'à énumérer les différentes régions d'une bonne partie du monde (principalement du Nouveau) en assignant à chacune le pays européen l'ayant découverte le premier<sup>30</sup> : donc, en quelque sorte, le « précédent » de la région polaire, c'est tout le reste du monde, un peu comme la Columbiad, pour Michel Ardan, c'est l'aboutissement de tous les moyens de transport précédents en commençant par les plus anciens. L'approche de Clawbonny est plus proprement une « relation », le récit avant le récit, et sur un mode très similaire à celui de Paganel, parfois de manière assez générale<sup>31</sup>, mais ayant par endroits des points communs précis : on peut le constater au chapitre V, d'abord dans la précision des hypothèses du docteur sur un voyage

---

<sup>27</sup> Cette préférence, ainsi que la tendance particulière à détailler la coloration du plumage des espèces énumérées, est peut-être empruntée au *Robinson suisse*, où le procédé se rencontre à plusieurs reprises, ou aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, où on le trouve principalement au chapitre XIV, « Albatros et pingouins ».

<sup>28</sup> Nous paraphrasons. A la fin des *Aventures du capitaine Hatteras*, le narrateur déclare : « Ce voyage, unique dans son espèce, sans précédent dans les fastes de l'histoire, résumait toutes les découvertes antérieures faites au sein des régions circumpolaires ; il reliait entre elles les expéditions des Parry, des Ross, des Franklin, des Mac Clure ; il complétait, entre le centième et le cent quinzième méridiens, la carte des contrées hyperboréennes, et enfin il aboutissait à ce point du globe inaccessible jusqu'alors, au pôle même. » (2<sup>e</sup> partie, ch. XXVII « Conclusion », p. 461)

<sup>29</sup> Voir *op. cit.*, p. 31, p. 43, p. 46, p. 90, p. 355, etc.

<sup>30</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 90.

<sup>31</sup> Le récit des expéditions polaires ayant suivi celle de Franklin (ch. XIV, p. 103-107) rappelle l'histoire de « Burke et Stuart » relatée par Paganel dans le chapitre du même nom des *Enfants du capitaine Grant*.

dont il ne faisait pas partie<sup>32</sup>, ensuite dans le commentaire de Shandon : « Vous êtes un puits, [docteur], et avec vous il n’y a qu’à tirer le seau » ; pour Glenarvan, Paganel serait plutôt un livre, là aussi avec une brève métaphore filée<sup>33</sup>. Même si Verne peut parfois se permettre des parenthèses didactiques sans lien direct avec la situation précise des voyageurs, la plupart de ces passages sont bien entendu occasionnés par la proximité d’une terre ou d’une mer dont on évoque les explorateurs récents ; le planisphère déroule donc de lui-même l’histoire. La lettre du chapitre IV ordonne au *Forward* de franchir le détroit de Davis et de remonter la mer de Baffin, qu’il atteint à la limite du cercle polaire à la fin du chapitre VII. C’est là que les difficultés réelles commencent, à peu près à la même latitude où le *Nautilus* paraît bloqué par la banquise<sup>34</sup>, et à la frontière symbolique se joint là aussi la trace d’un prédécesseur : le navire atteint « le bas-fond où toucha le *Victory*, vaisseau de Sa Majesté<sup>35</sup> ». Une nouvelle lettre (ch. IX), déposée en secret par « Garry » dans la cabine du second, va bientôt lui ordonner de se diriger sur le détroit de Smith, qui borde la mystérieuse terre qu’on appellera Nouvelle-Amérique<sup>36</sup> à l’est. On sait que le *Forward* n’y parviendra pas et devra prendre plutôt à l’ouest de la grande île<sup>37</sup>, et cet échec est préfiguré, quelques pages avant cette lettre, par un cul-de-sac de dimensions plus réduites : le navire est (temporairement il est vrai) piégé dans une « gorge » formée par l’épaisse banquise, et un iceberg qui lui barre le chemin dérive même vers lui ; suivant le même principe que dans *Un hivernage dans les glaces*<sup>38</sup>, il s’en faut

---

<sup>32</sup> « – Cela, vous ne me l’apprenez pas, mon cher docteur, car, étant mousse à bord du sloop de guerre le *Fly*... – En 1818, continua le docteur, à la fin de mars, comme qui dirait avril, vous avez passé entre deux grandes îles de glaces flottantes, par le quarante-deuxième degré de latitude.

– Ah ! c’est trop fort ! s’écria Shandon. » (Jules Verne, *Hatteras*, ch. V, p. 37)

C’est encore le pays visité « dans un fauteuil »... On peut aussi comparer la précision de Clawbonny à celle du géographe français lorsqu’il raconte la création de la province australienne de Victoria, « le 6 juin 1835, un mardi... » (Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 434).

<sup>33</sup> « – Vous parlez comme un livre, Paganel, répondit Glenarvan.

– Et j’en suis un, répliqua Paganel. Libre à vous de me feuilleter tant qu’il vous plaira. » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 171)

<sup>34</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 466-468.

<sup>35</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 58.

<sup>36</sup> Le sud de cette terre fictive correspond à l’île Ellesmere ; le reste est en réalité en plein océan.

<sup>37</sup> Cela rappelle aussi la fameuse bifurcation des galeries du *Voyage au centre de la terre* : Lidenbrock choisit le tunnel de l’est (ch. XIX, p. 144), mais ce sera une erreur, et le groupe devra rebrousser chemin puis prendre à l’ouest (quoique l’orientation générale du voyage soit différente).

<sup>38</sup> Les termes de la fin du IV<sup>e</sup> chapitre de cette nouvelle sont d’ailleurs repris presque exactement.

de deux minutes que le *Forward* soit détruit, grâce à la culbute inattendue de la montagne de glace (p. 59). Le capitaine Hatteras se rapproche encore un peu d'une pleine révélation en cette circonstance, en intimant anonymement le silence au matelot Pen : comme cela se vérifie dans *L'Île mystérieuse* dans un moment de désespoir de Pencroff, le blasphème chez un membre du groupe demande un rappel à l'ordre de la part du meneur. Un indice supplémentaire est donné au lecteur : c'est Garry qui tient la barre au moment critique de la culbute, et « [maintient] le *Forward* en bonne voie, malgré son effrayante embardée ». Une première « répétition » de la mutinerie de la fin du premier tome a lieu lorsque Pen tente de tuer, non pas le capitaine, mais le dog-captain, ce qui échoue, et le chien revient<sup>39</sup> sous une forme à première vue surnaturelle<sup>40</sup>. Ceci semble devoir protéger le capitaine, à l'avenir, d'une rébellion directe, et là encore l'équipage devra agir à son insu et s'en prendre à une autre extension de lui-même : il brûlera le *Forward*. En attendant, il faut que les vicissitudes de la progression vers le nord amènent une totale désagrégation de la discipline du bord<sup>41</sup> pour que Garry s'identifie enfin comme le capitaine Hatteras. Ceci crée un double effet de clivage et de continuité entre les deux parties du récit : s'il est très perceptible que l'on commence une toute nouvelle phase lorsque prend fin le long prologue où le capitaine restait dissimulé, la première phase a duré aussi longtemps que la « mécanique » du *Forward* et de son équipage était *fonctionnelle*, du point de vue de la progression vers le pôle. Dès qu'elle menace de céder, la relève est prise par Hatteras, puisque le dog-captain ne suffisait plus à maintenir la vocation « septentrionale » du voyage. Et si, avant la révélation, cette vocation était sous-tendue à la fois par le mystère du chien Duk<sup>42</sup> et les attributs de vaisseau-fantôme<sup>43</sup> du *Forward*, ces

---

<sup>39</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 78 et p. 81-83.

<sup>40</sup> M.-H. Huet y voit un rapprochement avec *Le Sphinx des glaces* : « Mais le roman de Poe ne semble en fait qu'un prétexte à cette aventure insensée, si proche plutôt des voyages d'Hatteras. Nous retrouvons le même fantastique qui donne à l'expédition ce caractère "extraordinaire" ; le chien d'Hatteras [...] était réapparu au grand effroi des marins, transfiguré par la réfraction [...] C'est aussi un animal gigantesque qui attend Len Guy et ses compagnons au Pôle : une montagne de glace aimantée, en forme de sphinx, qui a causé la mort d'Arthur Pym en arrachant les ferrures de son navire. » (*L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 134)

<sup>41</sup> Le brick débouche dans une ouverture circulaire de la banquise, qui n'a d'autre issue que le chenal d'où l'on vient, lui-même sur le point d'être bouché par un iceberg ; on tente en vain de rebrousser chemin et Pen et d'autres matelots échappent totalement au contrôle de Shandon (*Hatteras*, ch. XII, p. 85).

<sup>42</sup> Ceci culmine dans le chapitre « Le Pouce-du-Diable », où le navire semble menacé tour à tour par l'image du pic qui porte ce nom puis par celle du chien, déformées et agrandies par la réfraction.

<sup>43</sup> Il est ainsi décrit comme « ce navire sans but, sans destination connue, qui cherchait follement à s'élever vers le nord » (Jules Verne, *op. cit.*, ch. X, p. 71).

attributs-mêmes sont ceux qui conduisent au point de rupture puisque, comme le répète le texte, un vaisseau sans but explicite ne peut aller bien loin ; dès que Hatteras se découvre et met fin à cette incertitude en déclarant son vœu d'atteindre le pôle, c'est désormais lui qui assure la continuité du fantastique (retiré au navire et au chien) par les qualités surhumaines ou étranges qu'il manifeste. Enfin, notons qu'avant l'apparition d'Hatteras, l'anse circulaire où se trouve le brick est décrite comme sans issue une fois l'entrée refermée par l'iceberg, et la panique gagne l'équipage ; dès le chapitre suivant, la perspective change et il est question d'y ouvrir une brèche<sup>44</sup> : encore une fois, le contraste même permet la continuité dans le voyage.

L'un des points communs les plus fréquemment relevés<sup>45</sup> entre *Voyage au centre de la terre* et les *Aventures du capitaine Hatteras* est celui du labyrinthe, et c'est en premier lieu le cadre géographique qui s'y prête le plus dans le second : les terres à l'ouest du Groenland (dans l'actuel Nunavut, au nord du Canada) forment un vaste archipel, dans lequel Hatteras détaille le tracé des routes possibles vers le pôle<sup>46</sup>, à la manière d'un Samuel Fergusson s'adressant à Kennedy ou d'un Lidenbrock ordonnant à Axel d'observer la carte de l'Islande. Il faut aussi tenir compte des fils d'Ariane parfois contradictoires et fragmentés que représentent les voyages et observations des prédécesseurs, y compris ceux qui constituent plus un rival qu'un guide : l'Américain Kane, qu'Hatteras nomme à contrecœur, que remplacera plus tard un avatar fictif, Altamont. Le dédale est rendu plus complexe encore par le fait que les canaux se ramifiant entre toutes ces îles ne sont pas toujours navigables : la mer solidifiée superpose son propre labyrinthe à celui des terres<sup>47</sup>. S. Vierende a reconnu l'image des mythiques Symplégades dans une remarque de Clawbonny au chapitre X, qui à ce stade était encore d'ordre à peu près hypothétique ; lorsque Hatteras prend le commandement et utilise

---

<sup>44</sup> *Op. cit.*, ch. XIII, p. 96.

<sup>45</sup> « Comparons [*VCT*] et [*Hatteras*] (...) Nous verrons à quel point c'est la même histoire [...] Nous retrouverons, après les longues pérégrinations dans une obscurité qui s'illumine parfois de merveilles, mais pleine de [dangers], ce même thème de la mer libre, ici peuplée [...] de monstres des premiers âges, gloire de ce long ruisseau, fil d'Ariane des voyageurs [...] mer électrique, mer éclairée, [...] élément où Axel se baigne aussitôt qu'il peut se relever, patrie [...] de combats millénaires protégeant ce point central inaccessible, dont la route ouverte autrefois s'est maintenant refermée [...] » (Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or », *Arts et lettres*, n° 15, 1949, cité dans Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 192).

<sup>46</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 94-95.

<sup>47</sup> « La banquise joue nettement le rôle du labyrinthe, car les manœuvres pour parvenir au pôle sont faites de marches et contremarches, de passages qu'il faut forcer, d'obstacles que l'on doit contourner. » (S. Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 77)

les explosifs pour opérer une évasion à la Nemo<sup>48</sup> du bassin qui se resserre autour du brick, l'image se confirme de façon assez sinistre : « Le *Forward* franchissait à peine cette ouverture, que sa prison se refermait derrière lui » (p. 98). La configuration des îles arctiques arrache une exclamation au docteur<sup>49</sup>, et son échange avec le capitaine opère une sorte de va-et-vient entre téléologie et causalité classique : le tracé des côtes semble n'être aussi déchiqueté « que pour en rendre les approches plus difficiles », mais en même temps, il peut trouver son explication dans la rotation du globe aux époques reculées, et, en une fusion du dessein et de la causalité matérielle, « il y a une logique à tout ici-bas, et rien ne s'y est fait sans des motifs que Dieu permet quelquefois aux savants de découvrir » (p. 103). Ce labyrinthe, dans un premier temps, ne pose pas d'obstacle sérieux à Hatteras, qui s'y meut avec la même sûreté que Nemo dans les glaces australes, en même temps que cette même image du « théâtre cartésien<sup>50</sup> » qu'offre la fusion du capitaine et de son vaisseau : « comme un cheval sous un écuyer habile, [le *Forward*] obéissait à la pensée de son capitaine » (p. 98). Mais ceci ne dure que le temps d'établir l'habileté du capitaine, et donc de montrer ensuite son insuffisance à triompher d'un refus net de la part de la nature<sup>51</sup> : lui qui comptait traverser le détroit de Lancastre pour ensuite longer vers le nord la côte de l'île Devon, se voit forcé d'aller au sud, dans le passage du Régent puis le détroit de Franklin (ce qui permet de donner

---

<sup>48</sup> Le texte semble calquer le « Monsieur Aronnax, il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment » de Nemo lorsque, à propos du cercle de glaces qui rétrécit, le narrateur commente : « il devenait donc urgent d'y pratiquer une brèche, afin que le navire ne fût pas écrasé dans cet étau de montagnes ; aux moyens employés par John Hatteras, on vit bien que c'était un homme énergique » (ch. XIII, p. 96). Hatteras a recours à un canon sans boulet pour se libérer, le même procédé qu'utilise Robur-le-Conquérant contre les tornades.

<sup>49</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 102.

<sup>50</sup> Tout comme le *fantôme dans la machine*, l'expression se rapporte aux débats sur la philosophie de l'esprit, plus spécifiquement ceux en relation avec le dualisme cartésien. Ce dernier est alors décrit comme distinguant le corps physique d'une part et l'esprit d'autre part, le second représenté par un « homoncule » siégeant à l'intérieur du cerveau dans une sorte de théâtre et effectuant l'acte de perception ; cette image aboutit à une régression infinie du schéma, l'homoncule ayant lui-même besoin d'un théâtre cartésien. L'expression vient du philosophe Daniel Dennett (notamment *La Conscience expliquée*, Boston, Little, Brown & Co, 1991, 2<sup>e</sup> partie, ch. V). Nous avons trouvé que la cage du timonier dans *Vingt mille lieues* évoquait assez irrésistiblement ce concept.

<sup>51</sup> « Ainsi, non seulement le *Forward* ne pouvait gagner au nord, mais il ne devait pas s'arrêter un instant, sous peine d'être pris » (p. 119). Près du « nadir » de cette partie du voyage, lorsque le navire est entraîné jusqu'en-dessous du 70<sup>ème</sup> parallèle (alors que le voyage est censé avoir « commencé » au 72<sup>ème</sup>, point de départ des primes qu'Hatteras promet, degré par degré, à l'équipage), le texte souligne le caractère total de la défaite par l'inversion de la « poussée motrice » du voyage ; celle des glaces est plus forte que celle de l'hélice du navire.

des rappels historiques sur l'explorateur du même nom). La mer polaire est personnifiée, voire même sexualisée, « elle qui s'est trouvée ouverte pour un autre », enrage Hatteras<sup>52</sup>, à propos de la baie de Baffin qui, en une autre année, est restée suffisamment libre de glaces pour permettre le passage à un Américain, et qui le refuse à l'explorateur Anglais. Les différents chemins vers le pôle figurent des rues parallèles qui s'avèrent successivement fermées, et Hatteras doit pousser de plus en plus vers l'ouest et parfois vers le sud cependant que narrateur ou personnages énumèrent les chenaux possibles : détroit de Smith, détroit de Wellington ou canal de la Reine, détroit de Peel, tous pris par les glaces ; enfin le canal de Mac Clintock, où le capitaine persuade l'équipage de s'engager, en invoquant le sort tragique des hommes de John Franklin qui, depuis ce même point, s'étaient dirigés vers le sud : la conclusion qu'il en tire, logique ou non, est que le salut se trouve « au nord !<sup>53</sup> ». Le titre du chapitre XVIII s'accorde au retour de la mer libre devant le *Forward* : c'est « La route du nord », et le texte en profite pour détailler le nouveau statu quo, y compris les germes de la mutinerie qui terminera le premier volume, à travers les déclarations pessimistes de Shandon<sup>54</sup>. Un peu comme au chapitre « S. V. » dans *Un capitaine de quinze ans*, les rapports entre le chien et l'équipage – y compris Clawbonny – sont également décrits, et l'hostilité de Duk envers les matelots qui avaient tenté de le noyer est formulée selon les mêmes termes que la haine de Dingo vis-à-vis de Negoro : « il avait conservé une dent, et quelle dent ! contre Pen et Foker » (p. 126). Ce bras de mer de Mac Clintock, le plus vaste de ceux empruntés par le *Forward*, s'apparente quelque peu à la mer Lidenbrock ; à peu près libre de glaces, le navire y essuie une forte tempête<sup>55</sup> et y rencontrera, non pas des monstres antédiluviens, mais une baleine. Une formule similaire à celle qu'emploie Axel à la fin de la traversée y apparaît : « le brick [est] secoué comme un jouet d'enfant » (p. 132). L'épisode de la baleine<sup>56</sup>, lui, fait plutôt penser à une première et brève version de son homologue du *Capitaine de quinze ans*. Le cétacé, d'une longueur assez invraisemblable de cent trente pieds (40 mètres), peut-être parce que les extrêmes de la terre doivent susciter le gigantisme au même titre que les abysses dans *Vingt mille lieues*, est repéré d'abord par le plancton dont il se nourrit. On assiste, comme avec la baleinière du *Pilgrim*, à la manœuvre du harpon et de sa corde, qu'il faut

---

<sup>52</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 117.

<sup>53</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 124-125.

<sup>54</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 128-129.

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 131-132.

<sup>56</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 135-136. Il est curieux que cet incident ait lieu dans le bassin de Melville, à l'extrémité nord du canal Mac Clintock. Allusion de l'auteur au *Moby Dick* (1851) d'Herman Melville ?

mouiller pour protéger du frottement, et le canot est entraîné vers sa perte (l'écrasement entre deux icebergs), mais en fin de compte épargné (c'est la baleine qui est écrasée), et ce peut-être suivant ce principe de contestation<sup>57</sup> et de complémentarité, par lequel les baleiniers n'évitent la mort dans un roman que pour être tués – ou plutôt leurs homologues – par la jubarte qui déterminera le destin de Dick Sand et des siens<sup>58</sup>.

Un motif du *Voyage au centre de la terre* est reproduit à plus petite échelle dans cette partie du roman : Hatteras a son précédent, son Saknussemm, qui, tout comme Lidenbrock refuse de croire que les profondeurs terrestres soient faites de roches en fusion, fait espérer par son témoignage qu'il existe en été une mer libre « au-delà du 76<sup>ème</sup> parallèle ». C'est Edward Belcher, nommé à plusieurs reprises mais plutôt pour contraster ses observations avec la mer gelée à laquelle Hatteras se trouve confronté<sup>59</sup>. Plus globalement, le capitaine se réfère à la théorie – chimérique d'après son second – selon laquelle, au-delà du « pôle du froid » situé vers 78° de latitude<sup>60</sup>, le climat polaire doit s'adoucir graduellement jusqu'à des conditions similaires au cercle arctique. Et un peu comme le voyage de Lidenbrock biaise entre l'affirmation de la chaleur centrale et l'existence de conditions spéciales pouvant y faire exception, le voyage d'Hatteras aboutit bien sur une mer libre mais déçoit d'abord le héros par des hivers plus rigoureux que prévu, des passages bloqués, qui étaient dégelés pour d'autres explorateurs, etc. Le *Forward* réussit enfin, depuis l'ouest cette fois, à atteindre le canal Wellington puis celui de la Reine<sup>61</sup>, malgré la pénurie imminente de charbon, qui fait défaut sur l'île où Hatteras comptait se réapprovisionner<sup>62</sup>. Au prix d'un « Commencement de révolte » (ch. XXII), où Pen est envoyé à fond de cale, Hatteras atteint le lieu du premier hivernage de Belcher, sous l'île Cornwall<sup>63</sup>, et se trouve alors « cerné de toutes parts » (p. 158). La suite

---

<sup>57</sup> « Hatteras découvrait un volcan au Pôle nord dans un roman publié en 1864-5. Jeorling trouvera une montagne magnétique en forme de sphinx au Pôle sud dans un récit de 1897. Ce qu'il est curieux de relever, c'est que, dans le premier, l'idée d'une montagne magnétique était récusée [...]. Chaque texte serait-il accompagné d'un autre chargé de le démentir ? » (Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 240)

<sup>58</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII « La jubarte ».

<sup>59</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 156.

<sup>60</sup> Répété plus d'une fois, mais affirmé principalement au chapitre XIII, « Les projets d'Hatteras » (p. 94).

<sup>61</sup> Verne a fait décrire une boucle presque complète (vers le sud-ouest) à Hatteras au lieu de monter directement vers la passe recherchée, ce qui a pour résultat principal d'annuler l'avance qu'il avait prise sur la mauvaise saison, et donc de forcer un hivernage. Il faut que le héros vernien prenne les précautions que dicte la logique, mais aussi qu'elles soient insuffisantes.

<sup>62</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 137-142.

<sup>63</sup> Cornouailles septentrional dans le texte.

logique du commencement d'un siège, c'est, bien sûr, l'attaque des murailles du « château », et de fait, le chapitre XXIII s'appelle « L'assaut des glaçons ». Verne donne à l'aventure le motif du chasseur chassé : Hatteras tente d'abord de traverser quand même la banquise, et ce avec quelque succès, relaté en des termes<sup>64</sup> qui seront à peu près repris pour le *Nautilus* progressant vers le sud. Il finit par être immobilisé toutefois, et, avec force personnification, la banquise contre-attaque, menaçant d'écraser le brick (p. 164), et l'équipage se défend littéralement à coups de canon. Le salut provient d'une force externe, en suivant d'ailleurs le même schéma récurrent de la défaite du héros vernien où on le voit *d'abord* soulevé puis abattu, et ce d'une manière (que commente presque toujours le texte) impossible à enrayer<sup>65</sup> :

Un bloc énorme, grand comme le navire lui-même, parut alors s'élever le long de la coque [...] s'il se précipitait sur le *Forward*, tout était fini [...] Mais, à ce moment, le navire fut entièrement soulagé. On le sentit enlevé, et pendant un temps inappréciable il flotta dans l'air, puis il inclina, retomba sur les glaçons [...] Soulevé par cette marée montante, repoussé par les blocs qui le prenaient à l'arrière, il franchissait l'infranchissable banquise. [...] il retomba [...] sur un champ de glace ; il l'enfonça de son poids<sup>66</sup>, et se retrouva dans son élément naturel.

[...] le brick se trouvait au centre d'un bassin de glace ; celle-ci l'entourait [...] et, bien que la quille plongeât dans l'eau, il ne pouvait bouger ; mais s'il demeurait immobile, le champ marchait pour lui.

– Nous dérivons, capitaine ! cria Johnson [...]

[...] Comment, d'ailleurs, eût-il été possible de s'opposer à cet entraînement ?<sup>67</sup>

D'une façon analogue à l'*Halbrane* dans *Le Sphinx des glaces*, le *Forward* se voit confisquer sa mobilité puis mû lui-même par un radeau naturel. Et il est logique que ce radeau s'arrête (p. 166) à un « pôle » d'une certaine sorte, le pôle du froid en l'occurrence, par 78°15 de latitude ; le brick s'arrête en pleine banquise<sup>68</sup>, ce qui permet un implicite jeu de mots sur

---

<sup>64</sup> « Lorsque le brick arrivait au fond d'une passe fermée, il faisait alors l'office de béliet, et se précipitait à toute vapeur sur l'obstacle qu'il enfonçait. Quelquefois on le croyait définitivement arrêté ; mais un mouvement inattendu des streams lui ouvrait un nouveau passage, et il s'élançait hardiment ; pendant ces temps d'arrêt, la vapeur, s'échappant par les soupapes, se condensait dans l'air froid et retombait en neige sur le pont. Une autre cause venait aussi suspendre la marche du brick ; les glaçons s'engageaient parfois dans les branches de l'hélice, et ils avaient une dureté telle que tout l'effort de la machine ne parvenait pas à les briser ; il fallait alors renverser la vapeur, revenir en arrière, et envoyer des hommes débarrasser l'hélice à l'aide de leviers et d'anspects » (Jules Verne, *Hatteras*, ch. XXIII, p. 159-160)

<sup>65</sup> La réciproque ne se fait pas attendre, d'ailleurs : au début du chapitre suivant, une fois immobile, « nulle puissance humaine ne [peut] l'en arracher ».

<sup>66</sup> Ceci arrive à nouveau à la fin du chapitre « Faute d'air » de *Vingt mille lieues sous les mers*.

<sup>67</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XXIII, p. 164-165.

<sup>68</sup> Dans la réalité, il s'agit de l'emplacement de l'île Amund Ringnes, à l'ouest d'Ellesmere ou de la fictive Nouvelle-Amérique.

« cette partie des cartes marines où un large espace *blanc* figurait ces régions inconnues » (p. 158). L'homologie entre les différents solides ou fluides pouvant servir alternativement de milieu idéal ou de prison revient ici : le *Forward* « était étreint dans un champ de glace, comme dans un lit de granit<sup>69</sup> », ce à quoi fait écho une phrase d'*Autour de la Lune*<sup>70</sup>, qui décrit les voyageurs comme « définitivement murés dans leur boulet », ainsi que la conclusion d'Axel peu avant la fin du chapitre XXII du voyage sous terre<sup>71</sup>. Mais l'ambivalence même de la nature permet à l'ingéniosité du héros vernien de se déployer ; comme lors de l'*Hivernage* de *La Jeune-Hardie*, on transforme le carcan de glace en moule protecteur, la glace est « taillée en biseau<sup>72</sup> » autour du navire, et l'on y taille deux *escaliers*<sup>73</sup>, comme tant d'autres chez Verne, qui doivent leur matière première et parfois même leur forme finale au relief naturel et au travail des éléments<sup>74</sup>. Divers indices textuels suggèrent une transformation du navire en une sorte de château, où le moule de glace représente l'espèce de « blindage », qui paradoxalement le protège contre lui-même ou du moins le reste de l'eau environnante sous sa

---

<sup>69</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 167.

<sup>70</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. I, p. 247.

<sup>71</sup> Ceci est commenté par Simone Vierne :

« Dans le paragraphe suivant, la “scintillation du mica blanc” devient une apothéose, qui combine forme et trésor [...] La fin du chapitre, enfin, utilise encore une fois les ressources des noms de roche, mica, feldspath, quartz, pour aboutir à la “pierre dure par excellence”, dont le nom ne nous sera donné, avec une belle amplification de rythme, que dans la dernière phrase, solennelle et terrifiante, qui de surcroît clôt le chapitre : “Nous étions murés dans l’immense prison de granit”. » (*Jules Verne : mythe et modernité*, p. 36)

<sup>72</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 167.

<sup>73</sup> *Ibid.*, p. 168.

<sup>74</sup> On peut déceler dans ce chapitre et le suivant quelques déclinaisons du finalisme de Jules Verne en histoire naturelle. Il commente une particularité des renards arctiques de la sorte : « on les distinguait difficilement d'ailleurs sur ces plaines blanches dont ils possédaient la blancheur, car, avant les grands froids, ils changent de couleur et revêtent leur fourrure d'hiver. Le docteur constata, contrairement à l'opinion de certains naturalistes, que ce changement ne provenait pas du grand abaissement de la température, car il avait lieu avant le mois d'octobre ; il ne résultait donc pas d'une cause physique, mais bien de la prévoyance providentielle » (ch. XXV, p. 172-173). L'argument s'inscrit dans la lignée de celui de l'« horloger » de William Paley et d'autres formes de téléologie dont Verne devait être familier, à l'époque même où l'on débattait Darwin. On sait que le phénomène mentionné s'explique, du point de vue de la sélection naturelle, par la prédisposition des renards à réagir à des stimuli environnementaux saisonniers pouvant causer le blanchissement de leur fourrure avant les grands froids. Curieusement, un argument parfaitement analogue apparaît dans *Les Météores* de Michel Tournier, où la marche des saisons est décrite comme en quelque sorte acasale parce que l'hiver et l'été commencent avant et non après leurs solstices respectifs (ch. XV). L'erreur de logique des narrateurs de Verne et de Tournier est identique.

forme solidifiée ; c'est aussi cette coquille que réclamait plus tôt le docteur Clawbonny. Il faut à un refuge son âtre, et comme pour l'*hivernage dans les glaces*, on se chauffe grâce au tuyau du poêle – alors même que le charbon menace de s'épuiser. Le séjour au pôle du froid a aussi des implications astronomiques, et Verne détaille donc le cycle solaire<sup>75</sup> : raccourcissement graduel des jours, puis nuit polaire, durant près de quatre mois à cette latitude<sup>76</sup>, et d'autant plus longue que l'on se rapproche du vrai pôle. L'extinction de la lumière est allée à l'extinction du feu artificiel qui maintient la vie à bord du navire, et le titre du chapitre XXVI, « Le dernier morceau de charbon », semble refléter des inquiétudes plus générales sur la fin possible de la civilisation, que l'on retrouve<sup>77</sup> au début des *Indes noires*. Ce nadir des paramètres vitaux n'est complet qu'avec les extrêmes du froid<sup>78</sup>, et de même que pour les occupants du boulet du Gun-Club face au froid intersidéral, « [l]'haleine des hommes se condensait dans l'air et [...] elle retomba en neige autour d'eux<sup>79</sup> ». John Hatteras, sorte de créature fantastique bâtie sur mesure pour la conquête du pôle, se promène en totale impunité sur le pont, à l'opposé de l'équipage (et à l'image de Nemo bravant l'extrême opposée de température au voisinage des volcans de l'archipel grec), ce qui amène le docteur à dire qu'il porte en lui un foyer ardent ou à suggérer qu'il produit une chaleur perceptible<sup>80</sup>, « [comme] un charbon

---

<sup>75</sup> *Aventures du capitaine Hatteras*, ch. XXV, p. 173-174.

<sup>76</sup> Sur ce plan, Verne semble s'être mieux documenté que pour *Un hivernage dans les glaces*, où la nuit polaire, du 11 octobre au 8 janvier, n'est pas centrée sur le solstice.

<sup>77</sup> « [...] le dernier morceau de houille vient d'être extrait de la fosse Dochart ! » (Ch. I, p. 6)

<sup>78</sup> A la fin du chapitre, on constate une température de -44° en même temps que l'on « [jette] dans le poêle le dernier morceau de charbon du bord ». Au chapitre suivant, alors que l'on se rabat sur l'esprit-de-vin comme combustible, le minimum absolu (-52°C) est atteint. « C'est à peine s'il avait jamais été donné à l'homme de supporter une pareille température », dit le texte (*Hatteras*, ch. XXVII, p. 191).

<sup>79</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXVI, p. 182 (voir *Autour de la Lune*, ch. XIV, p. 367). Une première allusion à ce phénomène est faite au chapitre XXIII, mais il s'agit là de la vapeur s'échappant des soupapes du navire, plutôt que de l'haleine humaine, et tout en suggérant à l'identique un froid intense, l'effet en est moindre puisque l'homme n'en est pas le *patient* direct.

<sup>80</sup> A propos de ces deux répliques, S. Vierne remarque : « [...] ces [qualités physiques des héros] ne seraient qu'exceptionnelles, encore qu'indispensables pour soutenir les épreuves physiques imposées par toutes les initiations. Mais une autre qualité est plus [proprement] chamanique : la résistance au froid de Michel Ardan, celle d'Hatteras, émerveillant leurs compagnons. Pour ce dernier, en particulier, on ne peut s'empêcher de songer à la chaleur magique, au *furor* dont parle Eliade, lorsque nous entendons le "scientifique" Clawbonny dire [...]

On ne peut être plus près de la légende de Cuchulainn... [...] Dans le même ordre de qualités, la plupart sont dotés d'un pouvoir de vision à distance, que n'explique pas seulement la carrière de marins de certains d'entre eux. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 372)

incandescent » (p. 183). Que ce soit le savant Clawbonny qui fasse cette remarque place les deux personnages dans une sphère discursive où le commentaire de phénomènes physiques (et la résistance humaine à leurs effets) confine au surnaturel. Comme le dit S. Vierre :

[...] le héros moderne ne sera plus le guerrier antique ou le chevalier chrétien, mais le savant, l'ingénieur ; l'habile navigateur même, comme Hatteras, n'a plus guère de rapports avec son modèle Ulysse. [...] Tout l'art de Jules Verne a consisté à imaginer des héros dont les occupations et les aventures fussent analogiques, dans un contexte moderne, à celles des mages, des sorciers anciens<sup>81</sup>.

Tout le monde n'est pas aussi immunisé que le capitaine, et malgré les antiscorbutiques l'équipage commence à afficher des symptômes de maladie. Il faut, toutefois, qu'au moins un antagoniste contribue à l'appréhension du lecteur en résistant mieux que les autres, comme André Vasling, le second de *La Jeune-Hardie*<sup>82</sup> ; c'est le matelot Pen, dont l'hostilité envers Hatteras remonte à la tentative de tuer son chien. On perçoit d'ailleurs des parallèles entre les préparatifs de l'expédition à pied à la recherche de Jean Cornbutte et ceux de l'excursion d'Hatteras à la recherche du charbon<sup>83</sup>. Celle-ci est occasionnée par un nouveau « signe » de son prédécesseur favori, Edward Belcher : si Sankussem est, pour Lidenbrock, la garantie que le centre de la terre ne peut avoir une chaleur invivable, Belcher devient la preuve pour Hatteras qu'une source de chaleur doit exister dans les parages du pôle. Le charbon et l'esprit-de-vin sont épuisés et, presque contre les ordres du capitaine, on mutile son navire – extension de lui-même – pour obtenir du bois à brûler (p. 192) ; le jour du nouvel an (1861), nouveau nadir symbolique, Clawbonny apprend dans les relations de Belcher l'existence de charbon à cent milles de distance<sup>84</sup>. Hatteras prend le départ cinq jours plus tard avec trois autres hommes ainsi que des chiens de traîneau et le dog-captain ; comme les protagonistes de *l'Hivernage*, ils s'abritent en fin d'étape dans une « maison de neige » que Verne choisit ici d'angliciser en snow-house<sup>85</sup> ; contrairement à eux, ils n'établissent pas de dépôts de vivres en

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 752.

<sup>82</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. IX « La maison de neige », p. 67.

<sup>83</sup> Jules Verne, *Hatteras*, ch. XXVIII, p. 196-197.

<sup>84</sup> Un peu à la manière du cap Bathurst dans *Le Pays des fourrures*, il s'avèrera que le « radeau » de glace du *Forward* a dérivé au nord, jusqu'au 80<sup>ème</sup> degré, ce qui triple la distance réelle de l'hypothétique charbon. Hatteras cache ce sinistre fait à son équipage, et symétriquement, Shandon lui cache qu'il compte l'abandonner avec le reste de l'équipage dès son départ.

<sup>85</sup> Verne traduit en note de bas de page, de même que, pour *L'Île mystérieuse* où les héros sont aussi Anglo-Saxons, il traduit Granite-house en Palais de Granit (*Île*, 1<sup>ère</sup> partie, ch. XVIII, p. 227). Noter l'habitude de l'auteur d'employer le trait d'union (superflu) pour les noms composés anglais (Gun-Club, Reform-Club, halkett-boat, bowie-knife, Royal-Thames-Yacht-Club...).

cours de route pour le retour, à cause du risque de dérive de la banquise<sup>86</sup>. C'est toutefois ici un véritable igloo (p. 201) et non le refuge rectangulaire construit par Penellan et ses camarades. Le même risque couru par ces derniers, et qui donne son titre au chapitre X de l'*Hivernage*, oblige les quatre hommes à se relever à tour de rôle pour surveiller l'ouverture, car « on risquait d'être enterré vivant<sup>87</sup> ». Après les symboliques « cent milles en dix jours<sup>88</sup> », les voyageurs passent par une première itération, relativement légère, du duo<sup>89</sup> que constituent l'assaut des bêtes féroces et celui des éléments : ils sont entourés de *frost-rime*<sup>90</sup>, et des renards et des ours dévorent ou détruisent une partie des provisions. A partir de là, les difficultés ne font que croître, en direction d'une « horizontale locale » qui verra échouer la quête du charbon ; on ne parviendra pas à pousser jusqu'à l'endroit indiqué avant que les provisions n'atteignent leur point de non-retour, malgré le rationnement. Le groupe atteint la terre ferme, que l'on dénomme dans un premier temps le Nouveau-Cornouaille mais qui sera la Nouvelle-Amérique sur la carte vernienne ; mais ce succès partiel ne fait qu'augmenter la difficulté du terrain, et bientôt deux des marcheurs doivent s'atteler avec leurs chiens, halage humain que reproduiront Robert F. Scott et ses compagnons dans leur tragique expédition au pôle sud de 1911-1912. L'échec de l'expédition, ainsi que la culpabilité présumée d'Hatteras, culminent avec la mort de Simpson, qui semble maudire son capitaine dans ses derniers souffles<sup>91</sup>. Etrangement, c'est à la suite de cette accusation, face à laquelle il se refuse à courber la tête (p. 222), que la description d'Hatteras fait le plus penser à un mage, voire à un « Odin errant<sup>92</sup> » : « Arc-bouté sur son long bâton, il apparaissait comme le génie de ces régions hyperboréennes ». Il défie les éléments, et ce avec un succès (« droit au milieu des rafales », « tenace, indomptable, et semblant défier la tempête<sup>93</sup> ») qui en fait l'égal de Nemo attaché sur la passerelle du *Nautilus* face à l'orage. Les deux scènes ont lieu à la suite de la mort d'un

---

<sup>86</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XXIX, p. 201.

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 202. L'asphyxie est une « mort noble dont Verne menace parfois ses héros » (D. Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 64).

<sup>88</sup> Titre d'un chapitre d'*Un capitaine de quinze ans*. Hatteras franchit cent milles du 6 au 15 janvier.

<sup>89</sup> « Chez Jules Verne, on trouve en fait deux expressions principales de la mort initiatique : celle du combat contre le monstre, et celle du passage dans les éléments, avec une dominante terrestre, comme les références au labyrinthe nous l'indiquaient déjà. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 506)

<sup>90</sup> Commenté dans notre analyse du *Sphinx* dans la première partie du corps de thèse (ou partie III).

<sup>91</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XXXI, p. 221.

<sup>92</sup> Nous faisons allusion à la manière dont Tolkien voit son personnage Gandalf, c'est un *Odinic wanderer*.

<sup>93</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 222-223.

membre d'équipage, mais Hatteras se distingue par un aspect « sinistre dans son effarante immobilité », et la terreur qu'il inspire à Clawbonny et Bell (p. 222-223). On peut constater que le narrateur vernien soutient la plupart du temps l'autorité du capitaine du bord dans le roman, contre la mutinerie qui constitue une trahison, même pour éviter une mort quasi certaine ; ici, dans l'immédiateté du décès d'un marin, il semble plus ambigu, même si la description plus appréhensive qu'admiration tend à rehausser le statut surhumain d'Hatteras<sup>94</sup>.

Ce maximum de détresse de l'expédition ne peut toutefois être que le fait d'une « fractale », un minimum local du *Voyage*, ce qui est d'autant plus logique que c'est un *fragment* de l'équipage qui s'est détaché pour une expédition distincte du but global. Aussi, les facteurs qui permettront un redressement relatif commencent à se manifester par bribes dès la fin du chapitre XXX, et ils constituent, en même temps, les premières déclinaisons, de type « influence cachée », du personnage d'Altamont, qui ne se muera en figure surhumaine rivale d'Hatteras que plus tard. De fait, c'est le chien Duk, tout comme Top dans *L'Île mystérieuse*, qui détecte ces premiers signes. On découvre un cairn, où l'on déterre un papier portant une mention tronquée des noms d'Altamont<sup>95</sup> et de son navire (p. 215), un peu comme « le *Britannia*, de Glasgow » (*Grant*) ou « la *Maria-Stella*, du Vineyard » (*Île*) ; plus loin c'est un sextant et une gourde enfouis dans la neige (p. 220). Après la mort du harponneur, Hatteras prend acte de l'échec et entend revenir au navire, mais le manège de Duk reprend<sup>96</sup>, et l'on exhume alors le dernier survivant du *Porpoise*, qui porte un autre document endommagé<sup>97</sup>

---

<sup>94</sup> « Hatteras ne *veut pas* tenir compte d'autrui [...] on ne le voit [jamais] emporté par un sentiment de pitié ou de tendresse – au contraire de Nemo – [...] car il met au service de sa passion une énergie surhumaine [...] Il n'accomplit pas seulement tout ce qui est dans la limite des forces humaines, il veut aussi aller au-delà [...] Certes, sa persévérance est récompensée, au moins en apparence, puisque enfin le pôle sera atteint. La foi est nécessaire pour surmonter les obstacles de l'initiation et atteindre le point suprême. » (S. Vierge, *op. cit.*, p. 440)

A l'absence de pitié d'Hatteras, on peut toutefois opposer quelques contre-exemples : ce « premier sentiment de cette nature » que surprend le docteur lorsque le capitaine murmure « pauvres gens ! » à propos de son équipage (*Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 146), et la larme unique qui « glissant de sa paupière, vint se congeler sur sa joue pâle » à la mort de Simpson (ch. XXXI, p. 222).

<sup>95</sup> Hatteras est quelque peu hésitant à tenir compte de ces indices et tend à supposer que le sinistre n'a pas eu de survivants : en cela, il se rapproche un peu d'André Vasling (*Hivernage*), qui préfère croire Louis Cornbutte mort – sans atteindre toutefois le même degré de déni, n'étant pas l'antagoniste du roman. Vasling démontre une vilénie qui ne fera que croître, alors que l'évolution d'Hatteras tend plutôt à le réhabiliter en dissolvant une hostilité d'abord croissante envers le capitaine américain.

<sup>96</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXXII, p. 224-225.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 227.

permettant alors de déduire son nom, et son origine (Altamont, de New York) : les bases des dissensions du second tome sont posées, et contrairement à l'hostilité entre Hatteras et Shandon, elles appellent une résolution pacifique. L'ambivalence des traces qui mènent Hatteras à Altamont a par endroits des accents « robinsoniens » – le « génie de ces régions » soupçonne pour la première fois que son domaine n'est pas inhabité –, et l'on pourrait dire que tout l'épisode de la recherche vaine du charbon jusqu'à la rencontre de l'Américain est jalonné d'allusions dans ce sens. Des traces d'ours et de renards « se croisaient en tous sens<sup>98</sup> », Clawbonny « [coupe] ses [propres] traces » en s'égarant, ce qui fait penser à Robinson Crusoe face à l'empreinte qu'il trouve, se demandant si c'est la sienne ou celle d'un autre être humain ; beaucoup plus loin dans le second volume, ce sont les empreintes de Bell qui créent tout un mystère<sup>99</sup> (chapitres XX et XXI). Et comme l'empreinte trouvée sur une plage de l'île de Robinson, la découverte d'Altamont ne mène pas sur-le-champ à une rencontre proprement dite : inconscient, l'Américain restera « en réserve » jusqu'au chapitre II du second tome ; dans ce sens, le titre du premier volume reflète la nationalité unique qui y est représentée : *Les Anglais au pôle Nord*. Altamont est emporté sur le traîneau, dans un retour elliptique (« pendant vingt jours, du 31 janvier au 19 février... » ; « le 24 février, au matin, [Hatteras] s'arrêta subitement<sup>100</sup> ») vers le navire. Le sort de ce dernier donne à la fin du volume une certaine similarité avec celle de *L'Île mystérieuse* : il est *d'abord* incendié (par l'équipage qui le déserte, sauf le maître Johnson) puis il explose. Paradoxalement, c'est cette destruction du véhicule principal – prolongement et conclusion du sort exprimé dans notre épigraphe – qui fait que, à sa façon particulière, le second tome est plus décidément un roman de l'explorateur-colon : privé d'une grande part de sa mobilité, Hatteras, pour triompher du pôle, devra adopter pleinement ces régions qu'il ne comptait que traverser.

On peut comparer la situation du capitaine, au chapitre de l' « Inventaire », à celle d'Otto Lidenbrock lors de la déception de sa boussole, sur les rives opposées de la mer souterraine.

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, ch. XXIX, p. 201.

<sup>99</sup> « [Robinson Crusoe est] le livre de l'inquiétude humaine [...] une quête de l'homme revenu à son origine pour mieux se retrouver. C'est, semble-t-il, ce dernier aspect que J. Verne a retenu [...] Au milieu du désert de glace, Hatteras et ses compagnons sont dans une situation qu'ils jugent bien plus misérable que celle de Robinson [...] Près du pôle une situation robinsonnienne apparaît : “[...] la marque d'un soulier européen. [...] Le héros de Daniel de Foë ne fut pas plus stupéfait en rencontrant la marque d'un pied creusée dans le sable de son île.” » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 81-82)

<sup>100</sup> Jules Verne, *op. cit.*, ch. XXXII, p. 228.

Les éléments conjurés s'opposent à Lidenbrock<sup>101</sup> ; de même pour Hatteras : « les hommes, les éléments, tout conspirait contre sa tentative<sup>102</sup> ». Le titre du second tome suggère un retrait des personnages humains, ou alors des nationalités, par rapport au premier ; il souligne aussi la difficulté et le caractère potentiellement contradictoire de la colonisation que va tenter Hatteras : *Le Désert de glace*. Le nouveau statu quo correspond aussi à celui de Lord Glenarvan à la fin de la seconde partie des *Enfants du capitaine Grant*, dont une réplique de Clawbonny rappelle la conclusion : « vous avez pu lutter contre les obstacles de la nature et les renverser, non contre la perfidie et la faiblesse des hommes<sup>103</sup> », et en effet, Glenarvan et Hatteras sont à ce stade tous deux privés de leur navire, le second toutefois dans des circonstances plus critiques, qui en font littéralement un « naufragé » (p. 239). Elles sont suffisamment graves pour que, là où Shandon et l'équipage sont coupables de trahison pour avoir abandonné leur capitaine et détruit le navire, Verne ne semble pas condamner les autres compagnons d'Hatteras quand, en conséquence de ce développement, ils résistent à ses exhortations à continuer vers le pôle. Johnson, Bell et Clawbonny ne peuvent continuer une entreprise qui relève du suicide pour tout autre qu'Hatteras, et à ce stade l'on peut relever une divergence nette entre le capitaine et le narrateur dans la manière dont la poursuite vers le nord est présentée : Hatteras s'en tient à une téléologie foncièrement optimiste, où « [la] mer libre, dont l'existence est pourtant certaine, doit baigner des continents », et où l'existence certaine de continents près du pôle (donc de la possibilité d'y aller sans navire) est appuyée sur le postulat que « [la] nature est logique en tout ce qu'elle fait » (p. 246) ; aussitôt après, le narrateur émet une note discordante : « son esprit surexcité évoquait les tableaux enchanteurs de ces contrées d'une existence si problématique ». C'est Altamont qui offre une alternative à la poussée « centrifuge » de la mauvaise fortune : son navire, entraîné vers le nord alors qu'il cherchait le Passage du Nord-Ouest, se trouve échoué sur une côte par 120°15 ouest et 83°35 nord, plus près encore du pôle que n'est parvenu Hatteras ; malgré la jalousie que cela peut susciter chez l'Anglais, ce retournement signifie qu'à nouveau, « le salut est au nord, toujours au nord<sup>104</sup> »...

---

<sup>101</sup> « [L]’air, le feu et l’eau combinent leurs efforts pour s’opposer à mon passage ! » (Jules Verne, *VCT*, ch. XXXVII, p. 252)

<sup>102</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 235.

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 244.

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 247.

C'est à cette partie du récit que l'un des obstacles incontournables de l'aventure polaire, demeuré jusque-là à l'arrière-plan sans être entièrement passif (voir plus haut), se met à peser réellement sur les « naufragés » : un ours les traque, au moment même où leurs balles s'épuisent et où il ne leur reste qu'une charge de poudre, comme l'indique le titre du chapitre IV. Ce ne sont plus les provisions des voyageurs qui risquent d'être dévorées par les bêtes, mais eux-mêmes<sup>105</sup>. Le dénuement quasi-total permet de mettre en valeur le docteur Clawbonny selon une formule que Verne reprendra dans beaucoup plus de détail avec Cyrus Smith dans *L'Île mystérieuse* ; là aussi il semble que l'on n'a même pas les outils pour faire les outils, et à la confiance de Johnson, Bell répond : « Est-ce un dieu, pour faire des miracles ? » (p. 261). Clawbonny relèvera le défi, ce qui, en cette partie du récit, l'élève temporairement au-dessus d'Hatteras, dont l'énergie inépuisable n'aurait pas suffi. Le docteur supplée l'absence de balle en en fabriquant une à l'aide du mercure gelé ; au capitaine de se déguiser en phoque pour se faufiler jusqu'à l'ours et l'abattre<sup>106</sup>, dans une scène peut-être plus mémorable dans l'itération qu'en donne Michel Strogoff avec son couteau de chasseur sibérien. Le savant, le Robinson du pôle reprend encore la relève lorsque feu et briquet manquent pour cuire la viande, et dépassant même l'exploit de Cyrus Smith, il emploie non pas des lentilles, mais un morceau de glace pour accomplir l'acte prométhéen (p. 269-271). Les provisions, qui auraient dû s'épuiser le 15 mars, se voient donc renouvelées, et les voyageurs survivent donc au-delà du symbolique équinoxe de printemps, atteignant l'épave du *Porpoise* le 24 mars. Tout comme les habitants de l'île Lincoln à partir du XI<sup>ème</sup> chapitre de leur roman, Hatteras et ses compagnons ne se considèrent plus comme des naufragés mais « des colons arrivés à destination<sup>107</sup> » ; un indicateur géométrique des fortunes du voyage se glisse discrètement dans ce passage : « Leurs esprits suivaient la pente d'idées nouvelles ». Verne ne peut se priver de détailler l'inventaire des provisions du *Porpoise* tout comme il a fait celui du *Forward* (p. 277) ; y figure le charbon qui a si cruellement manqué à Hatteras et en partie

---

<sup>105</sup> « Mais il est deux sortes de dangers qui ont fasciné plus particulièrement l'imagination de l'auteur, et qui s'inscrivent plus nettement dans l'archétype initiatique. Il s'agit de la lutte contre les animaux sauvages, dieux thériomorphes du lieu, les ours, qui tentent de "dévorer" les voyageurs, et cela à plusieurs reprises [...] Les ours sont aussi liés à un autre danger, celui de l'ensevelissement, dans un épisode très dramatique [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 78)

« [...] l'ouragan, les ours perchés sur un iceberg menaçant lui aussi, enfin le maelström, figure la plus nette de la mer-mère dévorante. » (*Ibid.*, p. 81)

<sup>106</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 266-267.

<sup>107</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 276.

causé la mutinerie. La configuration de la côte est elle aussi décrite, et l'on y trouve à la fois des éléments du pôle Sud de *Vingt mille lieues sous les mers* et de l'île Lincoln : un îlot se dressant à proximité d'une terre plus étendue (p. 278), et vers l'intérieur, une montagne d'une hauteur de « cinq cents toises », proche des 3500 pieds du mont Franklin<sup>108</sup>. La géographie de la région est suffisamment complexe pour demander toute une nomenclature, comme au chapitre XI de *L'Île mystérieuse*, mais la discussion est beaucoup plus tendue, eu égard à la rivalité entre Hatteras et Altamont<sup>109</sup>. Verne use d'un stratagème similaire à celui qu'il utilisera dans les aventures d'*Antifer*, où le secret du trésor fragmenté entre plusieurs légataires crée une sorte de démocratie forcée ; ici, c'est l'ambiguïté du mérite global de l'expédition qui le distribue bon gré mal gré entre Anglais et Américains :

– Il me paraît difficile de prétendre [...] que le *Porpoise* n'ait pas atterri sur cette côte, et même en admettant qu'il y soit venu par terre, ajouta-t-il en regardant Hatteras, cela ne peut faire question.

– C'est une prétention que je ne saurais admettre, répondit gravement Hatteras en se contenant. Pour nommer, il faut au moins découvrir, et ce n'est pas ce que vous avez fait, je suppose. Sans nous d'ailleurs, où seriez-vous, monsieur, vous qui venez nous imposer des conditions ? À vingt pieds sous la neige !

– Et [...] sans mon navire, que seriez-vous en ce moment ? Morts de faim et de froid !<sup>110</sup>

Hatteras devra tolérer que la grande île où l'Américain a, le premier, conduit son navire<sup>111</sup>, soit baptisée Nouvelle-Amérique. Une autre forme de fragmentation obligatoire des moyens et de la paternité de l'expédition est d'ailleurs imposée par la géographie : l'île ne peut être franchie qu'avec le traîneau des Anglais, mais elle ne s'étend pas jusqu'au pôle, et Hatteras devra solliciter l'usage des débris du *Porpoise* pour fabriquer une chaloupe (« Américaine », donc) à transporter sur le traîneau, qui permette de pousser jusqu'au pôle si un bras de mer le sépare de l'extrémité nord de l'île. Le groupe s'installe quand même, et le docteur tentera par le didactisme de distraire les deux rivaux de leur querelle : ainsi un chapitre entier est dédié à une discussion sur les extrêmes du chaud et du froid (ch. IX), et la tendance se poursuit pendant « les plaisirs de l'hivernage » (ch. X) ; il faut, grâce à la compagnie de Clawbonny, que « cette existence de cinq hommes abandonnés à six degrés du pôle [semble] toute naturelle ; quand le docteur parlait, on croyait l'écouter dans son cabinet de Liverpool<sup>112</sup> ». On évoque

---

<sup>108</sup> 975 et 1067 mètres respectivement.

<sup>109</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 286-291.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 289.

<sup>111</sup> Elle englobe l'emplacement réel de l'île Axel Heiberg et de la plus grande Ellesmere jusqu'à une latitude élevée.

<sup>112</sup> « La nature comme la machine se défend et ne se laisse pas totalement posséder. Le professeur Lidenbrock ne parvient pas au centre de la terre, et, en atteignant le pôle Nord, le capitaine Hatteras est frappé de

les Robinsons de la fiction, que ceux de Verne doivent à la fois imiter et dépasser, en triomphant d'obstacles plus difficiles : l'absence d'outillage pour Cyrus et ses compagnons, la stérilité de la terre (une graine unique est évoquée : allusion prospective à l'unique grain de blé d'Harbert ?) pour Hatteras et les siens (p. 310). Le didactisme qui se veut amusant du docteur ainsi que les allusions robinsoniennes (qui suggèrent la reconstitution à peu près ex nihilo du confort moderne par les efforts combinés d'individus suffisamment instruits) mettent tous deux en abyme l'objectif de l'auteur lui-même<sup>113</sup>, la finalité des *Voyages extraordinaires* résumée dans l'« Avertissement de l'éditeur » au début de l'édition de 1867 (p. 1-2).

L'action est relancée par un nouvel « incident des traces », cette fois celles d'ours, dont la menace semble démultipliée par l'approche du pôle – ils sont cette fois cinq à assiéger la maison de neige des hiverneurs. Que ces derniers soient en nombre égal n'équilibre pas les chances, et tout comme les colons de l'île Lincoln forcés de se retrancher plutôt que de faire face à découvert à l'attaque du navire pirate, ils ne peuvent qu'attendre, leur impuissance soulignée par des termes similaires : « mais le moyen d'agir autrement ?<sup>114</sup> ». Verne réitère le schéma selon lequel le héros vernien s'attend à accomplir un certain déplacement, puis se voit pousser irrésistiblement dans la direction contraire par des forces naturelles : les ours, dans un premier temps, semblent avoir disparu, et trois des hiverneurs risquent donc une partie de chasse dans laquelle « [ainsi] équipés, vêtus, armés, ils pouvaient aller loin<sup>115</sup> ». Il n'en sera

---

“folie polaire” (...) L'absolu de la découverte, de la toute-puissance, du bonheur, ne peut être vécu. Alors que faire ? Aller (...) aussi près que possible du point inaccessible et là, faire comme Robinson sur son île, reconstituer la vie connue, la plus familière [...] » (Isabelle Jan, *Essai sur la littérature enfantine*, Paris, Les Editions Ouvrières, 1969, citée dans S. Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 193)

<sup>113</sup> « [...] le docteur Clawbonny “cherchait, autant que possible, à instruire, à distraire, à intéresser ses compagnons [...] il traitait à haute voix les sujets d'histoire, de géographie ou de météorologie qui sortaient de la situation même ; il présentait les choses d'une façon plaisante et philosophique, tirant un enseignement salutaire du moindre des incidents” (Jules Verne, *Hatteras*, p. 418). La démarche de Clawbonny rappelle de toute évidence celle de l'auteur ; elle évoque indirectement sa relation avec le lecteur et renvoie par contrecoup aux contraintes éditoriales qui lui sont fixées : l'éducation liée à la distraction, l'utilisation et la transmission d'un savoir, sa mise en forme littéraire, les conditions matérielles de l'écriture.

[...] Hetzel veut éduquer au sens large du mot et surtout enseigner une morale. [...] A l'origine de cette ambition encyclopédique, se profile l'idée que la connaissance est source de progrès moral. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 17-18)

<sup>114</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 322.

<sup>115</sup> Il est possible que Verne ait fait le choix simultané de cette expression lors de l'écriture d'*Hatteras* et de *Voyage au centre de la terre*. Dans le second, on trouve : « Ainsi vêtus, chaussés, équipés, il n'y a aucune raison pour ne pas aller loin » (ch. XI, p. 95).

pas ainsi, et la sortie ne dure qu'une heure : les chasseurs reviennent au « fort » pourchassés par les ours, et s'y retrouvent emprisonnés avec Johnson, tandis que le docteur se trouve à l'extérieur, en excursion à l'îlot voisin. La situation ressemble à l'emprisonnement de Cyrus, Spilett, Pencroff et Harbert au corral pendant que Nab se trouve à Granite-house, lorsque les six pirates survivants rôdent dans l'île Lincoln – et la solution sera aussi de nature explosive. On épuise d'abord les moyens de défense « profanes », en l'absence du docteur, c'est-à-dire divers stratagèmes pour tirer des coups de feu sur les bêtes depuis l'intérieur. Elles y trouvent rapidement la parade, et l'échec est constaté par une formule vernienne familière<sup>116</sup> :

–Qu'y a-t-il ? demanda Johnson.

–Ce qu'il y a ! il y a que ces maudits animaux entassent blocs sur blocs, qu'ils nous murent dans notre maison, qu'ils nous enterrent vivants !<sup>117</sup>

L' « inversion maligne » du refuge vernien est de retour, et, comme pour l'*Hivernage dans les glaces*, cet épisode de la maison de neige menaçant de se transformer en tombe s'étale sur deux chapitres entiers – ce qui, sous une certaine forme, est aussi le cas dans *Vingt mille lieues*. La catastrophe reproduit à une échelle réduite le dénuement des naufragés au début et à la fin de *L'Île mystérieuse* : au début, personne ne doute que Cyrus Smith, lui, saurait tirer parti de la situation, et à la fin, Nab affirme que si Nemo avait survécu, l'île n'aurait pas été détruite. Ici, l' « homme de foi » est Johnson, qui déclare que « si M. Clawbonny était ici [...] il saurait bien nous tirer d'affaire ! » (p. 332). Il ne se trompe pas ; le docteur finit par revenir en creusant une galerie sous la neige, et il emploiera l'élément du feu<sup>118</sup>, sous une forme à la fois moderne et un peu fantastique – l'électricité, pour faire détoner la poudre sous les ours

---

<sup>116</sup> Elle se répète 3 pages plus loin, lorsque Johnson entend des grattements qu'il attribue aux ours tentant de pénétrer dans l'abri : au « Qu'avez-vous ? » du capitaine, le maître d'équipage répond « Ce que j'ai ? rien ! ». Ce vague air de famille avec J.-T. Maston réapparaît d'ailleurs peu après :

« – Voyons, répondit le docteur en souriant, si l'on ne se tirait pas d'affaire dans cette circonstance, à quoi servirait d'avoir appris la physique ?

– Ah ! fit Johnson rayonnant, la physique ! » (Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 342)

On pense au « Oh ! la balistique ! » du secrétaire du Gun-Club (*De la Terre à la Lune*, ch. VII, p. 88).

<sup>117</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 331.

<sup>118</sup> « L'explosion qui délivre est elle-même en rapport avec le feu et divers procédés techniques sont complaisamment décrits par l'auteur, qui [insiste] sur leur double pouvoir : dévastateur et créateur. [...] Dans *Sans dessus-dessous*, cependant, et avec l'un des acteurs du premier roman, l'explosion devient dangereuse, et risque de renverser l'axe du globe. La solennelle « mise à feu » qui suit les détails largement exposés de la préparation de la nitro-glycérine, dans *L'Île mystérieuse*, permet de dégager l'accès à la grotte-demeure. C'est une mine qui délivre les héros [d'*Hatteras*], prisonniers de leur igloo et des ours, et le dessin de Riou traduit de façon lyrique cette explosion où l'électricité a joué son rôle. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 565)

appâtés par un cadavre de renard – pour vaincre les deux manifestations de la nature liguées contre eux, la neige et les bêtes féroces.

Le groupe est donc libéré de sa prison de glaces, ce qui est suivi symboliquement par le printemps boréal et la hausse, quoique irrégulière, des températures. Les animaux de l'Arctique « se printanisent<sup>119</sup> », suivant l'expression goûtée de Verne, et l'on rencontre même des loups, assez peu plausibles à une telle latitude ; l'auteur leur attribue une ruse qu'emploiera plus tard Jack London dans *Croc-Blanc* : ils attirent les chiens de traîneau (en imitant leur aboiement) pour les dévorer. Le sujet principal du chapitre est toutefois le problème de l'embarcation, qui doit permettre d'atteindre le pôle, et qu'Hatteras répugne à employer. La crise est d'abord reportée, Altamont consentant à fabriquer une chaloupe à partir des restes du *Porpoise*, pour « savoir jusqu'où s'étend cette terre de la Nouvelle-Amérique ». C'est au chapitre suivant que culminent les tensions entre les capitaines anglais et américain, savamment orchestrées autour du récit historique que fait le docteur (p. 356-360) de l'expédition de l'Anglais Mac Clure<sup>120</sup>, qui réalise – en combinant navire et traîneau, il est vrai – le passage du Nord-Ouest. C'aurait pu n'être qu'un de ces épisodes « de l'art pour l'art », disputes de savants, comme Barbicane et Nicholl à propos d'hyperbole et parabole, l'objet étant de déterminer si l'exploit de McClure est légitime. Mais la querelle des nationalités est en jeu, ce qui envenime considérablement la controverse, jusqu'au point de rupture<sup>121</sup>. Il faudra attendre la chasse aux bœufs musqués, deux chapitres plus loin, lorsque l'Américain sauve la vie de l'Anglais<sup>122</sup>, pour qu'elle soit résolue : Hatteras cesse de revendiquer le pouvoir absolu sur l'expédition, et Altamont, qui (ayant été évasif jusqu'à ce jour) admet que son navire ne cherchait que le passage du Nord-Ouest, est invité à partager la gloire d'un voyage vers le pôle. Entre ces deux incidents, et avant que l'entreprise ne reprenne une vocation résolument

---

<sup>119</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 345.

<sup>120</sup> L'auteur tend à détacher de la sorte les noms anglais en « Mac ».

<sup>121</sup> « [...] cela ne m'empêchera pas de garder mon avis.

– Gardez-le donc, s'écria Hatteras, et si bien, qu'on ne l'entende plus.

– Et de quel droit me parlez-vous ainsi ? reprit l'Américain en fureur.

– De mon droit de capitaine ! répondit Hatteras avec colère.

– Suis-je donc sous vos ordres ? riposta Altamont.

– Sans aucun doute ! et malheur à vous, si...

Le docteur, Johnson, Bell intervinrent. Il était temps ; les deux ennemis se mesuraient du regard. » (Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 361-362)

<sup>122</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 374-376.

« motrice » ayant le pôle pour seul attracteur, on traverse un dernier interlude mettant l'emphase sur la colonisation proprement dite, ne serait-ce que comme lointain espoir, d'où « L'Arcadie boréale » (p. 362-371). La profession de foi du docteur Clawbonny fait l'effet d'une réciprocité du verdict d'*Autour de la Lune* sur l'existence de vie lunaire : « je ne crois pas aux contrées inhabitables ; l'homme, à force de sacrifices, en usant génération sur génération, et avec toutes les ressources de la science agricole, finirait par fertiliser un pareil pays ! » (p. 367). Barbicane, Nicholl et Ardan affirment que la lune n'est sans doute pas habitée mais n'a pu manquer de l'être par le passé ; ici, les terres des confins du globe peuvent certainement l'être à l'avenir moyennant une ingéniosité suffisante. Le projet ne se conçoit pas nécessairement au détriment de la nature sauvage : ainsi le docteur dissuade-t-il Altamont de tirer sur un lièvre (p. 368). Au final, cette colonisation qui, à force d'être évoquée, semble frôler une forme de réalisation, aura servi d'épreuve transformative qui, en abattant les barrières du chauvinisme (Clawbonny explique qu'il était parti avec un Anglais et un Américain et revenu avec deux frères, et le chapitre XVII se termine en appelant les cinq voyageurs « des hommes » tout court), rend les protagonistes dignes du pôle. Les derniers jours au « Fort-Providence », après résolution des conflits de nationalité, sont ceux d'une colonie réussie.

Les approches du littoral nord de la Nouvelle-Amérique – donc de cette mythique mer libre que l'on est sur le point d'atteindre – voient réapparaître deux thèmes récurrents : les images de type géométrique voire même balistique, et la mise en scène des limites de la science – moins dans une logique de contestation que de l'attrait des savoirs situés au-delà de ces limites actuelles et qui pourraient être atteints par les explorateurs futurs. La « Marche au nord » (ch. XIX) se définit par rapport à la situation opposée où l'on se trouvait l'hiver précédent, lorsque « lui, l'homme du nord, il revenait vers le sud » (p. 385), que rappelle le narrateur en termes similaires à ceux qui décrivent Lidenbrock, l'homme des verticales contraint de voyager horizontalement. Cette marche commence peu après le solstice d'été, ne comprend pas d'obstacles considérables (un épisode de brouillard, une brève tempête, et l'énigme des traces de souliers), et amène sûrement les marcheurs aux rivages de la mer polaire avec une impression d'instantanéité, comme le suggère la description des avalanches dont il faut se méfier :

[...] [en Suisse ou en Norvège], en effet, se forme une boule, peu considérable d'abord, qui [...] tombe avec une rapidité croissante, [...] emploie un temps appréciable à se précipiter ; or, il n'en est pas ainsi dans les contrées frappées par le froid arctique ; le déplacement du bloc de glace y est inattendu, foudroyant ; sa chute n'est que l'instant de son départ [...] ; le boulet de canon n'est pas plus rapide, ni la foudre plus prompte ; se détacher, tomber, écraser ne fait qu'un pour l'avalanche des terres boréales, et cela avec le roulement formidable du tonnerre [...] Aussi, aux yeux des spectateurs stupéfaits, se

produisait-il parfois de véritables changements à vue ; le pays se métamorphosait ; la montagne devenait plaine sous l'attraction d'un brusque dégel<sup>123</sup> [...]

La caractérisation des éboulements arctiques offre un premier exemple de cette instantanéité « laplacienne » des chaînes causales que l'on a relevée dans *De la Terre à la Lune*, avec plusieurs allusions à l'artillerie (chute et instant de départ, roulement de tonnerre, boulet) qui sont peut-être consciemment prospectives. Il est d'ailleurs curieux que Verne emploie le terme « attraction » pour l'aplanissement d'une montagne par la fonte ou le glissement des neiges ; dès le début de la traversée maritime<sup>124</sup>, il réutilise le concept pour annoncer le retour de l'obsession « centripète » d'Hatteras : « ce point mystérieux vers lequel il se sentait attiré avec une insurmontable puissance », identique en cela à celle de Hunt<sup>125</sup> (*Le Sphinx des glaces*). Y contribue peut-être la disparition des obstacles en relief, accidents du terrain de la Nouvelle-Amérique ou irrégularités de la banquise : le récent ouragan a brisé les glaces, les icebergs « venaient de “lever l'ancre”<sup>126</sup> », selon l'expression employée dans *Un hivernage dans les glaces*, et une ligne droite jusqu'au pôle se conçoit donc plus facilement, en accord avec la doctrine « le salut est au nord ».

Le second thème apparaît au moins deux fois de part et d'autre de la découverte de « la mer libre !<sup>127</sup> » : d'abord les « formes de hummocks et d'icebergs » en pleine montagne, dont la présence est « inexplicable » même au savant docteur (p. 391) ; ensuite, une fois en mer à bord de la chaloupe, les oiseaux gigantesques et parfois d'espèce inconnue – rappelant inévitablement ceux d'*Arthur Gordon Pym* et leur *tékéli-li*, même si Verne attendra le *Sphinx* pour se permettre une référence explicite – qui défient les connaissances zoologiques de Clawbonny<sup>128</sup>. Les vastes ailes de volatiles « [couvrent] entièrement la chaloupe sous leur

---

<sup>123</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 392-393.

<sup>124</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 408.

<sup>125</sup> « [L]'intraitable Hatteras [...] a comme un frère dans le métis Hunt-Dirk Peters : ils ont tous les deux pendant un temps caché leur véritable identité, et tous les deux se distinguent, par leur attitude et leur caractère, de leurs compagnons de voyage. [...] » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 134)

<sup>126</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. VI, p. 50.

<sup>127</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 403. Ce genre de scène a beaucoup d'homologues dans les *Voyages extraordinaires* : au Centre de la terre, au pôle Sud dans *Vingt mille lieues sous les mers* ; il y a même des « fausses alertes », comme lorsque Jack Weldon croit voir la mer (et l'annonce par l'exclamation appropriée) quand ce n'est que le large fleuve Zaïre, dans *Un capitaine de quinze ans* (2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 532).

<sup>128</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 408. Citons à ce sujet M.-H. Huet et D. Compère :

« L'explication était un des chapitres fondamentaux des premiers romans. Ce qui apparaissait au début comme incroyable, impossible, inconcevable même, devait avoir une raison, et l'écrivain prouvait que l'exploit,

vol », ce qui a pour effet de représenter l'étendue plus vaste de « ce que l'on ne sait pas » (selon les termes de Cyrus Smith), et le statut surplombant des mystères de la nature par rapport aux connaissances humaines et aux parties « tracées » de la carte des savoirs.

La traversée maritime, la critique l'a souvent noté, est l'homologue de celle de *VCT* ; elle lui est aussi symétrique, de cette symétrie où intervient un jeu sur les mots, fréquente chez Verne : on traverse la mer du « dessus » de la terre tandis que Lidenbrock traverse celle du dessous. De plus, là où la mer souterraine est éclairée d'en haut par un mystérieux phénomène électrique qui se produit dans l'immense caverne<sup>129</sup> la diaphanéité du « bassin polaire » semble due à « quelque phénomène électrique, produit au fond des mers, [qui] en illuminait sans doute les couches les plus reculées<sup>130</sup> ». Et cette mer, comme dans l'esprit d'Axel, est « un abîme sans fond » (p. 410). Lors de la « lutte des éléments<sup>131</sup> » qui ne manquera pas de se produire dans les parages de l'île du pôle, il n'est donc guère surprenant « que l'électricité [joue] un rôle » (p. 427), ce qui unit de façon prospective *L'Île mystérieuse* et le *Centre de la terre*, par l'ouragan éminemment « électrique » et la connexité entre les forces atmosphériques et plutoniennes<sup>132</sup>. Il existe une autre symétrie possible qui lie les romans du centre et des deux pôles : dans la caverne souterraine, Axel se demande si les créatures qui l'habitent

---

s'il n'était pas immédiatement vraisemblable, était réalisable, et donnait à la fiction cet accès méthodique que seule la science pouvait permettre. [...] Or, deux, fois, et cela est remarquable, Jules Verne fait triompher l'irrationnel de la science ou du réel : dans *Les Aventures du capitaine Hatteras* l'auteur avait repoussé clairement la possibilité d'une montagne aimantée au Pôle ; et dans *Le Sphinx des glaces*, c'est cette montagne aimantée qui a causé le naufrage d'Arthur Gordon Pym. » (M.-H. Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 138)

« Mettre à l'épreuve le contrat éducatif passe aussi par la mise en évidence des limites de la science. Verne évoque maintes fois la perte du savoir. Un bon nombre de savants voient le sujet de leur travail leur échapper : la coquille sénestre découverte par Aronnax est brisée, l'observation de l'éclipse complète par Thomas Black ne peut avoir lieu, l'Hexapode exceptionnel découvert par Benedict se révèle n'être qu'un octopode ayant perdu deux pattes, le travail de Palmyrin Rosette sur la comète Gallia est tourné en dérision, etc. Les exemples pourraient être multipliés [...] de la « mise en défaut » de l'entreprise scientifique [...]

Surtout, le texte vernien met « la science en défaut\* » (*Hatteras*, p. 553) en posant le discours savant en concurrence avec d'autres types d'explications. » (D. Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 27-28)

\* : Daniel Compère se réfère à ce même passage où Clawbonny observe les oiseaux qui le survolent.

<sup>129</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXX, p. 202.

<sup>130</sup> Voir à ce sujet le commentaire de M. Butor cité plus haut dans l'étude de ce roman (note 45).

<sup>131</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 424.

<sup>132</sup> Cela signifie aussi, lorsqu'on tient compte de *Vingt mille lieues*, que chez Verne il faut qu'il y ait un volcan à chaque pôle du globe. La concomitance des phénomènes volcaniques et électromagnétiques rehausse aussi l'image d'un aimant borné par ces deux volcans polaires, et prépare au *Sphinx des glaces*.

ont « glissé par quelque convulsion du sol » jusqu’aux rivages de l’étrange mer, ou s’ils y ont véritablement vécu pendant des générations ; en d’autres termes, la question est de savoir si la caverne est un simple déversoir ou antichambre, ou un véritable monde à part. Aux deux pôles, il y a une tension du même genre, dans la mesure où une multitude d’indices textuels ne cessent d’en rappeler le statut singulier, magique, détaché du reste de la carte du monde, mais décrivent aussi des espèces connues, plus abondantes et plus grandes que leurs congénères des mers de moindre latitude, et où diverses espèces qui fuient l’avidité des pêcheurs et baleiniers<sup>133</sup> « glissent », elles aussi, jusqu’à ce bassin encore inexploré<sup>134</sup>, qui en devient, suivant des termes assez familiers, un « bestiaire marin<sup>135</sup> », un « vivier universel<sup>136</sup> ». On connaît le rôle longtemps insoupçonné de la vie océanique – plancton et autres – dans la production de l’oxygène atmosphérique, en quoi elle rivalise avec ou dépasse le règne végétal des terres émergées ; Verne se fait en quelque sorte prophétique lorsqu’il donne à l’air du pôle

---

<sup>133</sup> Une liste zoologique qui présage déjà fortement celles de *Vingt mille lieues* apparaît p. 412 (baleinoptères, physales, dauphins...) ; le narrateur déclare que des baleiniers qui réussiraient à franchir la banquise jusqu’à ce lieu « sont assurés d’y faire rapidement leur cargaison ». A comparer au chapitre « Le pôle Sud » de *Vingt mille lieues*, notamment la remarque plus individuelle sur Ned Land, « l’enragé chasseur aurait tout tué » (p. 485).

<sup>134</sup> On peut citer à ce sujet Simone Vienne : « Cette fidélité et cette cohérence se manifestent remarquablement par le [choix] des sujets, qui, la correspondance l’atteste, sont toujours de son fait. [...] [leur] succession, surtout pour les premiers romans, montre à l’évidence la constellation imaginaire d’une quête dont le thème est bien ces “points suprêmes” dont parlait Michel Butor, ces lieux inconnus porteurs des désirs et des rêves que l’on ne découvre et dont on ne revient que si l’on est un héros, un initié. [*Cinq semaines en ballon*] découvre le lieu proverbiallement impossible à atteindre, les sources du Nil, et pénètre dans les profondeurs d’un continent en partie encore vierge, *portentosa Africa* [...] On aura ensuite, encore plus nettement, le Pôle Nord, le centre de la terre, la lune : trois lieux liés à la mort. Le premier est un lieu étrangement paradisiaque avec une mer libre, une faune surabondante, entourée d’un désert glacé et mortel, et portant la mort à son centre même, puisque le Pôle est un volcan en activité – les oxymores se superposent ; [...] Il y a ainsi toute une typologie imaginaire [des] thèmes verniens, qui leur donne une profondeur pas inattendue, en fait, dans la mesure où l’aventure est bien rêvée. Ces lieux souvent utopiques et uchroniques, [hors] de l’expérience quotidienne, du vécu du lecteur, peuvent ainsi s’enrichir de tous leurs rêves, et représenter les formes modernes de ces lieux du Graal des anciennes légendes. Il y a même une correspondance symbolique nette entre la “gaste terre” qui entoure le château du Roi pêcheur et ces banquises, océans [...] qui entourent les lieux de découverte. [...] il faut nuancer cette thématique de la découverte du lieu sacré, qui entre en résonance avec la découverte d’autres figures [symboliques] : père, trésor, princesse. Ces nuances sont la marque à la fois de la personnalité du créateur et de son temps, et font évidemment l’originalité des romans de Jules Verne [...] » (*Jules Verne : mythe et modernité*, p. 137-138)

<sup>135</sup> *Aventures du capitaine Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 410-412. Le texte n’emploie pas ces termes dans ce roman mais les créatures sont énumérées et décrites.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 414.

une forte teneur en oxygène en même temps qu'il y crée un foisonnement de vie marine, et lui attribue ces effets enivrants (p. 412) qui seront poussés à l'extrême dans *Autour de la Lune*.

La « combustion » que subissent les protagonistes<sup>137</sup> fusionne les éléments de l'air et du feu, et leur donne « une énergie surhumaine », ce qui a une sorte de logique, en ce que, « inhalant du feu », tous les personnages possèdent à présent ce foyer interne que l'on attribuait à Hatteras seul : les héros qui dépassent le pôle du froid jusqu'au sanctuaire tempéré du pôle géographique se voient collectivement élevés, récompensés de leur persévérance ; mais il semble que ce relâchement des obstacles ait pour condition de se contenter de ce premier niveau<sup>138</sup> de réalisation, et les périls qui suivent sont le signe que le centre exact de ce sanctuaire exige un prix plus élevé : d'abord pour atteindre l'île (ce qui permet de placer un drapeau, donc de revendiquer la conquête du lieu), plus encore pour le point mathématique du pôle. L'approche de l'« île de la Reine » suscite aussi le cortège de connotations initiatiques et théologiques du voyage vernien : le feu Saint-Elme<sup>139</sup> « sans chaleur » qui empreint le brouillard arctique, « inexplicable » pour les voyageurs<sup>140</sup> mais authentifié par le témoignage de l'explorateur E. Sabine ; la pose de John Hatteras qui, à l'image de Lord Glenarvan<sup>141</sup> à certaines parties du *Capitaine Grant*, « [essaie] de percer les brumes de l'horizon », et, dans l'incertitude de la découverte d'une terre au pôle, est taraudé d'« anxieuses interrogations » (p. 414). L'argument en faveur d'une terre polaire est purement théorique, et formulé comme

---

<sup>137</sup> *Ibid.*, p. 413.

<sup>138</sup> « Cette [loi Antifer] est universelle [...] Elle organise les *Voyages extraordinaires*. Tout point désigne un cercle, est sur un cercle, [...] tout cercle désigne un point, est centré sur lui, vu à partir de lui. Butor l'a dit le premier, le point sublime est la promesse attractive de tout déplacement vernien. [...] Suivez [John] Hatteras dans sa marche vers le pôle : celui-ci est situé au milieu de cercles concentriques, il faut passer le maelström, un cyclone, une méditerranée, [...] un volcan... Le point mathématique est au centre du cratère. Chaque circonférence définit le pôle à son centre, mais le défend comme obstacle, ou scande la route comme un degré. [...] L'image formelle itère son schéma [...] L'imagination matérielle est la fonction des modèles, donc de la différence ; l'imagination formelle est la fonction de la structure, donc de l'itération. Elle répète un schéma dans la variance des choses.

[...] Il faut donc que le pôle soit installé derrière la quadruple barrière des degrés matériels, des cercles élémentaires. [...] Le volcan est, alors, le phare naturel : la route d'Empédocle, mortelle par tous azimuts. [...] Posséder le pôle est maîtriser le monde : tenir sous son pied les cercles et le point. Mais le pôle est au fond du cratère, Hatteras en devient fou, le volcan de l'île Lincoln explose, l'île au trésor de maître Antifer s'abîme sous les eaux. Le pôle est dans le cratère, comme la vérité dans le puits [...] » (Michel Serres, *Jouvenances*, p. 87-89)

<sup>139</sup> Il apparaît aussi au début de l'orage sur la mer Lidenbrock.

<sup>140</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 419.

<sup>141</sup> Voir Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXVI, et 3<sup>e</sup> partie, ch. IV.

l'un de ces nombreux *révélations des origines*<sup>142</sup> qui jalonnent les *Voyages* ; il n'en est que plus incertain<sup>143</sup>, et la configuration fictive que propose Jules Verne est un compromis : non pas un continent mais une île au pôle, avec un continent miniature situé plus au sud, celui que viennent de traverser les voyageurs. Le maigre ancrage théorique auquel se retiennent Hatteras et Clawbonny n'empêche pas la question, jusqu'à ce que les faits viennent la trancher, d'être du ressort de la foi – foi spéciale du domaine séculier que l'on rencontre si souvent chez Verne, comme la foi du charbonnier dans *Les Indes noires* : dans deux phrases consécutives, il n'est question que de « douter de l'existence » et de « croire à l'existence d'un continent<sup>144</sup> »...

L'imagerie du centre, et d'un centre isolé des contrées profanes, se poursuit avec la tempête qui s'empare de la chaloupe, entraînée jusqu'à « l'œil du cyclone<sup>145</sup> » ; la progression fractale qui réduit successivement le rayon de ces structures circulaires menant au point suprême passe ensuite de la tempête – phénomène atmosphérique de vaste étendue – au Maelström, phénomène beaucoup plus localisé. Bientôt c'est une logique des puits gravitationnels et des projectiles qui prend le dessus, comme dans *De la Terre à la Lune* ou lors de la fuite du *Nautilus* à la fin de *Vingt mille lieues* : la chaloupe « soulevée hors des flots, se [prend] à tourner », avant d'être projetée « hors du centre d'attraction », comparée explicitement<sup>146</sup> à un boulet de canon. La défaite du protagoniste vernien, ou l'arrivée sous forme de sursis, demande souvent l'arrachement total à son contrôle moteur ; l'embarcation subit ici ce processus, en prélude à ce que subit directement Hatteras à la fin, ou du moins à la fin du manuscrit du roman, où il est *d'abord* soulevé puis choit dans le cratère<sup>147</sup>. L'arrière-plan thématique de ces gouffres successifs est celui de l'hypothétique ouverture menant, depuis le

---

<sup>142</sup> La « cosmogonie vernienne » (locale) reprend (*Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXV, p. 445-446) une fois rendus à l'île du pôle, quand Hatteras escalade le volcan ; elle rappelle la genèse de l'Islande au chapitre XV du *Voyage au centre de la terre*, relatée par Axel alors qu'il gravit le Sneffels (p. 118-120).

<sup>143</sup> Et, du reste, ne fournirait aucune garantie à la lumière de la science moderne même s'il était correct : l'émergence de terres polaires dans les premiers jours du globe n'aurait pas impliqué qu'elles y restent jusqu'au temps présent, étant donnée la dérive des continents.

<sup>144</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XXI, p. 415.

<sup>145</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 419.

<sup>146</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 425.

<sup>147</sup> « C'est un sort semblable que connaissait le capitaine Hatteras dans la première version que nous avons pu lire sur le manuscrit que possède Jean Jules Verne : “[...] on revit l'infortuné lancé par l'explosion volcanique jusqu'à une immense hauteur [...] puis il retomba dans le volcan même” [...] La solution de la “folie polaire” adoptée dans la version définitive, si elle est moins spectaculaire, est finalement plus terrible. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 111)

pôle, au centre de la terre, que les personnages évoqueront plus loin mais qui, ici, tient davantage du monstre dévorateur<sup>148</sup>. L'enlèvement du « chef » est aussi l'un des éléments qui paraissent consubstantiels à l'épisode d'arrivée à l'île volcanique, puisque, s'il termine presque *Hatteras*, il se répète au début de *L'Île mystérieuse*. Cyrus Smith tombera du vaisseau aérien à quelques encablures de l'île et son chien Top l'y suivra pour disparaître pendant plusieurs chapitres ; Hatteras tombe à l'eau, et si l'on retient Duk pour quelque temps, lui aussi disparaît lors du débarquement, cherchant son maître<sup>149</sup>. Il y a même un abri et un élément topographique familier qui attend les protagonistes sur l'île de la Reine, « une grotte faite de rochers que leur chute avait arrangés en forme de caverne » (p. 431) : on reconnaît volontiers le précaire arrangement de rocs que sont les Cheminées de l'île Lincoln<sup>150</sup>.

Le refuge « au sommet du monde », où, en apparence, ne reste aucune distance à franchir – si ce n'est vers le sud –, invite à une pause didactique dans la narration, qui, suppose-t-on alors, précède immédiatement le voyage de retour ; de fait, le chapitre XXIV dans son entier a pour titre « Cours de cosmographie polaire ». On sent, toutefois, qu'il n'y a pas encore eu de résolution du récit, et l'attitude d'Hatteras fait même penser aux indices de démence de Robur-le-Conquérant dans les premières scènes où il apparaît en personne à bord de l'*Epouvante (Maître du monde)* ; le capitaine est « en proie à une impérieuse surexcitation ». On pense à l'expression de Dick Sand, « Ce n'est point un cheval qui arrive !<sup>151</sup> ». Hatteras n'a pas la physionomie du héros dont la quête est achevée, et il ressent encore le besoin de reformuler ce qui est son credo depuis le début du voyage : « il n'y a pas d'obstacles infranchissables, il y a des volontés plus ou moins énergiques<sup>152</sup>, voilà tout !<sup>153</sup> ». Altamont

---

<sup>148</sup> « Le premier tourbillon marin que l'on trouve chronologiquement dans l'œuvre est pourtant un « tourbillon » inventé, puisqu'il se place aux approches mêmes du pôle nord, à la fin des *Aventures du capitaine Hatteras*. [...] Les mots sont évocateurs : vitesse *vertigineuse*, enfoncement, *aspiration puissante, au fond du gouffre*, qui produit une *suction irrésistible* « qui les attirait et les engloutissait vivants ». [...] Or, il y a bien un homme qui est effectivement avalé par ce monstre, et c'est le héros, Hatteras. Il sera rejeté, « inanimé en apparence » sur l'île où se dresse le volcan du pôle. Il y a donc bien eu mort par avalement dans la mer monstrueuse... » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 529-530)

<sup>149</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 429.

<sup>150</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 43.

<sup>151</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 263.

<sup>152</sup> « Pour moi, [les héros de Verne] représentent exemplairement ce que Spengler appelle la civilisation faustienne [...] il y a un changement complet de l'esprit, le sentiment que l'on a du monde va muer. Là, c'est la poussée vers l'infini, vers l'inconnu [...] et qui est pour Spengler absolument typique de l'Occident.

lui-même ne relève ni ne semble s'en apercevoir, et lorsque Hatteras rappelle qu'il s'en faut de trois quarts de mille que l'on se trouve exactement au pôle, l'Américain ne l'interprète que dans le contexte de la discussion astronomique, animée par le docteur (p. 434). Diverses allusions prospectives sont faites aux romans verniens se rattachant au sujet (*De la Terre à la Lune, Sans dessus dessous, Servadac*) : ainsi il est question de l'immersion sous les eaux que subiraient les continents si le pôle terrestre était déplacé à l'équateur (p. 436) ; Clawbonny se moque de l'hypothèse de la comète, « Deus ex machina [que l'on appelle à son secours] toutes les fois qu'on est embarrassé en cosmographie » ; et l'on évoque l'extrême pesanteur qui règne à la surface du soleil, où, remarque Bell, il faudrait un cric pour le soulever<sup>154</sup>, image que réutilisera Michel Ardan<sup>155</sup>. L'effet global de la discussion est de susciter par l'information scientifique l'exploration des limites de la science du temps, et par ces limites la mythologie et la promesse de réponses plus concrètes (même négatives s'il le faut) dans de prochains *Voyages*<sup>156</sup> : ainsi sont évoqués à la fois le centre de la terre et l'Atlantide<sup>157</sup>.

---

[...] Il y a donc cette idée dominante que l'homme faustien est l'homme qui transgresse les limites, sans arrêt, et j'en reviens à Jules Verne. Je pense qu'Hatteras est un héros faustien. [...] Tout l'esprit des romans de Jules Verne, c'est : conquérir, explorer, annexer à la connaissance les choses qui ne le sont pas encore, aller où l'on n'est jamais allé. On ne se rend pas compte à quel point c'est étranger aux autres civilisations. » (Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 38-39)

<sup>153</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 433.

<sup>154</sup> *Ibid.*, ch. XXIV, p. 439.

<sup>155</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, fin du ch. VIII, p. 320.

<sup>156</sup> D. Compère cite la pièce de théâtre *Voyage à travers l'impossible*, où George Hatteras (le fils du capitaine) énumère les exploits de différents héros verniens qui l'ont précédé et affirme son intention de les dépasser ; il conclut : « Verne s'appuie sur des textes littéraires dans un rapport ambigu d'imitation et de contestation. [...] l'auteur avec lequel Verne entre le plus en relation intertextuelle est lui-même. [...] il joue avec l'imaginaire des autres écrivains et avec son propre univers. De ce fait [...] l'auteur établit avec son lecteur une plus grande complicité. » (*Jules Verne écrivain*, ch. V « Le ludotexte », p. 89)

<sup>157</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 437-440. Citons à ce propos Simone Vierende :

« Les lieux enfin en relation avec la mythologie se partagent à peu près deux groupes de références : celles faites aux Enfers et à ses voies d'accès, qu'il faut relier aux mentions de Pluton, et surtout l'Atlantide, l'un des lieux mythologiques et légendaires qui a le plus impressionné l'imagination vernienne [...] Il arrive même à Jules Verne, assez curieusement, de la placer au pôle nord, dans [*Hatteras*], suivant en cela l'astronome Bailly. En fait, ce n'est pas la référence qui importe, c'est que l'Atlantide est ici incorporée dans une série de suppositions merveilleuses sur le pôle nord [...] On pourrait aussi classer dans cette catégorie le lieu plus traditionnel de Thulé, qui revient lui aussi souvent sous la plume de Jules Verne, lieu extrême et magique, mais aussi présent dans les traditions gnostiques et franc-maçonniques. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 501)

L'intention à peine voilée d'Hatteras est révélée au chapitre XXV, celle d'*aller plus loin*, « comme tout le roman tendait à le faire comprendre », remarque S. Vierne<sup>158</sup>. Le niveau des difficultés croît donc, exemplifié par « les flancs de la montagne [qui] se rapprochaient de la perpendiculaire », de façon à causer tôt ou tard le renoncement des « profanes » ; ainsi Hatteras « ne [vit] plus dans la région des hommes » (p. 447), et en une inversion du lieu commun plaisant sur les hommes qui « tomberaient » une fois arrivés au pôle sud, on semble ici nous suggérer que le personnage risque de s'envoler vers les cieux. Un torrent de laves finit par arrêter les grimpeurs, et c'est ici que cette propension particulière du héros vernien à *bondir* qui semble délimiter « les surhommes du pôle » : Hatteras « par un effort surhumain, franchit le fleuve de laves<sup>159</sup> », suivi par son chien, et après quelque hésitation et un premier échec, Altamont finit par faire de même (p. 449). Clawbonny, dont les traits « surhumains » ont une vocation différente où l'exploit physique est de moindre importance, reste en arrière. Altamont lui-même est épargné en vertu, semble-t-il, d'une différence infinitésimale, étant derrière Hatteras au moment où il rattrape ce dernier pour l'empêcher de tomber dans le cratère : les mortels doivent se contenter d'une approximation du point suprême<sup>160</sup>, et ceux qui en demandent plus doivent le payer de leur vie, ou d'une mort symbolique<sup>161</sup> – la folie qui frappe Hatteras. Verne y tient, et fera de Nemo l'unique exception. On peut trouver chez S. Vierne une autre interprétation, où les raisons sont moins indissociables du lieu, tout en départageant de façon cohérente Hatteras et Nemo :

Mais l'égoïsme du but, même s'il est étendu à la passion patriotique, entache ces efforts et cette obstination car il devient vite orgueil et pure jalousie. [...] Ce qui condamne Hatteras [...] c'est que cette quête du Sacré avait au départ été motivée par des raisons trop profanes, au service desquelles il a mis des qualités déséquilibrées, excessives et insuffisamment désintéressées. L'absence de tout sentiment d'humanité en général, et le manque de sensibilité envers des particuliers, sauf de rares exceptions, sont bien plus nets que dans le cas du capitaine Nemo, et se traduisent très bien dans les conséquences : le capitaine

---

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 81.

<sup>159</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXV, p. 447.

<sup>160</sup> « On dirait de même qu'Axel n'arrive à sortir des entrailles de la terre que parce qu'il *n'a pas* atteint le Centre, trop sacré pour lui, et qui aurait entraîné sa mort, du moins dans la logique imaginaire, pour avoir dépassé les limites. [...] Hatteras, pour avoir voulu toucher le pôle, devient fou – autrement dit meurt au monde. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 644)

<sup>161</sup> « [...] Hatteras ne touchait au point sacré, le pôle, qu'en y sacrifiant sa vie, en se jetant dans la bouche du volcan. Son sauvetage in extremis n'est dû, on l'a vu, qu'à la prudence de Hetzel, qui ne veut pas que le héros meure à la fin d'un roman pour la jeunesse. Au reste, Jules Verne ne renonce pas tout à fait : Hatteras est devenu fou... » (S. Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 172)

est retranché des humains dans sa folie, qui seule subsiste et se traduit désormais par la manie qui le fait marcher obstinément vers le nord, dans le jardin de la maison de santé... Cette très curieuse invention de Jules Verne est particulièrement géniale, à notre avis. [Elle montre] une sorte de terrible dérision des qualités exceptionnelles et magiques dont avait été gratifié celui qui aurait pu être un Guide<sup>162</sup>.

Hatteras perd donc la raison, et son annihilation en tant qu'individu laisse un vestige d'une nature « vectorielle » : mort au monde, il ne reste véritablement de lui que la donnée d'une direction, qu'il répète indéfiniment dans la maison de Sten-Cottage<sup>163</sup>. La fin du roman, c'est-à-dire le voyage du retour, punit au passage la mutinerie de l'équipage du *Forward* (les voyageurs les trouvent morts de froid lorsqu'ils atteignent l'île du Devon septentrional<sup>164</sup>), élude par l'ellipse<sup>165</sup> l'exploit surhumain qui permet aux survivants d'atteindre les rives de la mer de Baffin malgré l'épuisement de leurs vivres, et crée encore deux curieuses intersections avec le *Centre de la terre* : le dernier obstacle, l'eau glacée qui sépare les héros du navire aperçu, est franchi en radeau<sup>166</sup> – mais un radeau naturel, un iceberg que l'on dote d'une voile de fortune – ; et le navire, Danois tout comme la *Valkyrie* qui embarque Lidenbrock à l'aller, les dépose à Korsør, d'où, pour atteindre Londres, ils passent « par Altona et Hambourg », d'où débute le voyage d'Axel. La symétrie est d'autant plus frappante qu'en émergeant de son périple souterrain, Axel, dans le cadre par trop chaud à son goût du sud de l'Italie, *aurait voulu* se trouver au Spitzberg ; les deux romans exaucent leurs vœux respectifs. L'élan irrépressible d'Hatteras, qui fait de lui un prédécesseur presque pleinement formé de Nemo, auquel ne manque guère que la fabuleuse machine, et pour qui « le salut est au nord », est somme toute celui des *Voyages extraordinaires* à leur début : d'un seul geste, Jules Verne jette son dévolu sur la totalité de la mappemonde. L'intention, non pas simplement d'atteindre, mais à terme de peupler, de rendre habitable les *terrae incognitae*, est déjà exprimée, mais en ces débuts l'explorateur-colon est encore pressé ; il n'a pas encore le temps de s'arrêter à l'île Lincoln ou de coloniser Gallia, et se contente d'esquisser des promesses, de laisser des amers, robinsonnades qui finissent à peine commencées, Arcadie polaire. La hâte et l'incomplétude du voyage

---

<sup>162</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 441.

<sup>163</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXVII « Conclusion », p. 463.

<sup>164</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 457.

<sup>165</sup> « Eux-mêmes, ils ne purent jamais retrouver dans leur mémoire le souvenir détaillé des huit jours qui s'écoulèrent après l'horrible découverte des restes de l'équipage. Cependant, le 9 septembre, par un miracle d'énergie, ils se trouvèrent au cap Horsburg » (2<sup>e</sup> partie, ch. XXVI, p. 459). L'ellipse est similaire à celle que nous relevons près de la fin de *Michel Strogoff*, lorsque Michel et Nadia atteignent les rives du Baïkal.

<sup>166</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, « Conclusion », p. 461. L'épiphanie du docteur est analogue à celle de l'astronome Thomas Black, qui à la fin du *Pays des fourrures*, permet de retarder la fonte du radeau de glace.

d'Hatteras ne sont pas des échecs mais l'expression à la fois du caractère nécessairement sommaire de l'encyclopédie, et de l'espoir à demi avoué – dont la réciproque apparaît dans les *Voyages* tardifs, qui évoquent l'épuisement de l'extraordinaire – que cette incomplétude subsiste, et que l'impulsion qui anime l'auteur aussi bien que son héros soit toujours renouvelée par de nouveaux pôles.

## IV-d) Les Enfants du capitaine Grant

*Les audacieux ouvriers, véritables cyclopes maniant les feux de la terre, travaillaient silencieusement. (Les Enfants du capitaine Grant, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 820)*

*Les Enfants du capitaine Grant*, le seul<sup>1</sup> *Voyage extraordinaire* en trois volumes et le plus long de tous, est le cinquième par ordre de publication. S'il se rattache prospectivement à *L'Île mystérieuse* et de façon plus ténue – purement transitive somme toute, via *l'Île – à Vingt mille lieues*, il appartient davantage au premier élan de la série, et est du reste le premier roman à se rapprocher d'un véritable tour du planisphère, puisqu'il décrit une partie de l'Ecosse et un grand nombre de pays méridionaux (traversés par le 37<sup>ème</sup> parallèle) et réussit même à instruire le lecteur de l'Inde, par l'habituel procédé de préterition didactique<sup>2</sup>. Deux des principaux thèmes récurrents du roman sont le déchiffrement et la robinsonnade (sous des déclinaisons inattendues), et c'est pour cette raison que nous voulons en faire deux analyses séparées, mettant l'accent sur l'« explorateur-colon » et l'énigme à dominante non humaine<sup>3</sup> respectivement. Ce sont donc les variantes, voire les perversions de la robinsonnade, ainsi que la lutte contre les éléments dans un sens plus large, qui nous intéressent davantage ici, au moins comme *noyau de départ* selon le principe énoncé dans notre introduction générale.

Le vide initial du planisphère que Verne s'attelle à remplir de ses *Voyages* a occasionné, nous l'avons vu, quelques premières tentatives à vocation un peu « totalisante » entre 1864 et 1877 : pôles (*Hatteras*, *Vingt mille lieues*), *Tour du monde*, Russie et Asie centrale (*Strogoff*), océan Arctique (*Le Pays des fourrures*), centre du globe et même le cosmos (*Lune*, *Servadac*) ; pourtant, il semble que la tentation d'un « Robinson moderne » (désigné comme tel dans certaines lettres) ait rivalisé avec cet objectif pendant toute cette première partie de la carrière de l'écrivain, et l'on peut en voir des traces<sup>4</sup> dès *Hatteras* ou même *Cinq semaines en*

---

<sup>1</sup> Avec *Mathias Sandorf*.

<sup>2</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, chapitre VII, p. 68-72.

<sup>3</sup> Ayrton s'y fera tout de même accorder une certaine place. Il s'insère toutefois – littéralement, dès la scène où il est introduit – dans un mystère préexistant, dont il tente de tirer profit.

<sup>4</sup> D'après la notice de Marie-Hélène Huet sur *L'Île mystérieuse* (citée dans notre analyse de *l'Île* du point de vue de l'explorateur-colon, en note 5), les avis sur l'époque de rédaction de *L'Oncle Robinson* sont partagés entre 1861 et 1869-70, les premiers échanges avec Hetzel à ce sujet datant de 1868 ou 1869 (voir *L'Île mystérieuse*, *Le Sphinx des glaces*, notice de *l'Île* p. 1126-1127). Il est donc plausible que lors de la rédaction des

*ballon*. Il en résulte qu'une variante de l'étrange effet que nous avons commenté à partir de notre épigraphe pour *Hatteras* réapparaît dans *Capitaine Grant*, dont la rédaction est sans doute plus proche de celle des premiers romans<sup>5</sup> que ne le laisse supposer la date de publication<sup>6</sup> (décembre 1865 à décembre 1867 en feuilleton, puis 1868 chez Hetzel). Les membres de l'expédition Glenarvan s'attendent dans un premier temps à aller directement à une destination bien définie (la Patagonie sur le 37<sup>e</sup> degré) pour secourir Harry Grant, plus tard à faire le tour du monde pour le trouver où qu'il ait pu avoir fait naufrage ; mais bientôt ce sont eux qui se trouvent être en danger, et souvent immobilisés pour un temps. Là où les leçons de géographie ou d'histoire naturelle *en passant* de Paganel ne représentaient une « colonisation » que symboliquement<sup>7</sup>, les obstacles inattendus qui interrompent ou ralentissent la recherche des naufragés du *Britannia* occasionnent diverses formes de robinsonnade, voire parfois des inversions maléfiques, ou destructrices (dans un sens neutre ou en faveur des protagonistes), du thème. La robinsonnade « ordinaire » est une recherche d'homéostasie, elle tend à établir un certain équilibre même dans la spirale ascendante du progrès technique ; lorsque le sommet de la montagne tabou, refuge accidentel, menace de devenir un piège fatal pour les assiégés, ces derniers inversent le sens de la robinsonnade et assurent leur survie par une *rupture* de l'équilibre : à l'opposé de ce qui arrive dans *L'Île mystérieuse*, ils causent délibérément une éruption dans un but salvateur ; tels qu'ils sont décrits dans cette tâche, leur statut surhumain rivalise aisément<sup>8</sup> avec celui des Robinsons « constructeurs » que l'on voit à l'œuvre dans l'île Lincoln, ou dans d'autres scènes du *Capitaine Grant*.

---

cinq premiers *Voyages* l'auteur ait été influencé non seulement par le désir de produire un Robinson mais aussi par la rédaction en cours ou déjà achevée du premier prototype de *L'Île*.

<sup>5</sup> Voir nos analyses de *VCT* et d'*Hatteras* pour certains points communs qu'ils entretiennent avec *Grant* ; dans plus d'un cas le fait que la ressemblance soit dans le *détail* suggère qu'elle ne vient pas que d'un lien thématique général mais peut résulter d'une rédaction en partie simultanée, du moins d'un ordre d'idées extrêmement similaire.

<sup>6</sup> « A quand remonte exactement le projet ? [...] On ne sait, définitivement peut-être [...]

[...] à compter d'août 1865, on peut suivre l'avancement de l'œuvre dans la correspondance de Verne avec Hetzel et avec sa famille. » (Jacques-Rémi Dahan, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », notice du *Capitaine Grant*, p. 1239-1240)

<sup>7</sup> Voir nos références précédentes à M. Serres, notamment sur le « voyage second » (*Jouvenances*, p. 12-13).

<sup>8</sup> Citons encore J.- R. Dahan à ce propos : « L'irrépressible désir de mettre au jour une robinsonnade [...] est sans doute l'une des plus constantes tentations de Verne, et se lit en filigrane dans bien des pages des *Enfants du capitaine Grant* : par exemple [...] lorsque Ayrton prend la place de Grant [...] mais aussi [...] lorsque l'expédition fait escale aux îles Tristan da Cunha. » (*Op. cit.*, p. 1240)

Le roman peut paraître réfractaire à une catégorisation axée sur la figure du surhomme, et ceci peut engendrer un malaise analogue à celui que l'on croit déceler chez S. Vierge dans son commentaire des romans qui se démarquent de l'archétype initiatique<sup>9</sup>. La paire Glenarvan-Paganel, ou peut-être Mangles-Paganel, peut faire penser à Hatteras-Clawbonny, deux héros complémentaires, l'un fournissant la poussée en avant de l'explorateur et l'autre l'érudition théorique et pratique nécessaire à la survie et à la colonisation. Mais premièrement, Glenarvan n'a pas d'intention colonisatrice ni patriotique (dans ce sens-là du moins ; il est vrai qu'il recherche Harry Grant en grande partie parce que c'est un compatriote – nouveau cas de transitivité où l'ambition d'une colonie écossaise qui motive Grant se transmet un tant soit peu à Glenarvan). Et deuxièmement, le titre du roman encourage plutôt à le concevoir comme initiation des jeunes Mary et Robert, initiation de puberté qui serait de même nature que celle d'Axel, avec Harry Grant comme homologue des « pères<sup>10</sup> » présents / absents que sont Lidenbrock, Saknussemm et le berger des mastodontes... Elle ne paraît pas très équilibrée, ce que l'on peut imputer à la fois aux préjugés d'époque et à la place limitée accordée à la femme chez Verne ; on peut même à première vue juger que le seul passage à l'âge adulte qui soit accordé à Mary Grant est son mariage avec John Mangles, mais nous trouvons un tel verdict réducteur. Mary serait plutôt le personnage vernien dont l'initiation est déjà quasi complète dès le début du récit (voir notre commentaire de *Strogoff*), ayant déjà vécu une vie d'adulte (comme mère de substitution de son frère Robert) avant l'âge de seize ans. Ce statut

---

« [...] C'est là qu'ils vont se trouver véritablement perdus, et [il] leur faudra bigrement d'*industrie*, de courage et de cœur pour s'en sortir [...] » (J. Verne parlant du troisième volume de *Grant*, lettre à Hetzel, date estimée 10 septembre 1866, *Correspondance inédite*, t. I, lettre XXIII, p. 44, in : *op. cit.*, notice p. 1242)

<sup>9</sup> Voir notre référence (note 82) dans l'analyse de *Face au drapeau* (Simone Vierge, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 64). Vierge ajoute à propos de la teneur initiatique (parcellaire) de *Cinq semaines en ballon* : « Joe est sauvé, apprendrons-nous plus tard, grâce à une très symbolique corde et une ancre. [...] Mais il ne s'agit là que d'un épisode [...] l'ensemble du roman ne parvient pas à s'ordonner selon ses modalités profondes. On peut se demander [...] s'il en allait de même dans le premier manuscrit que Jules Verne porta à Hetzel. [...] Il serait évidemment tout aussi gratuit de prétendre que le roman avait une forme plus proche de celle qui allait se manifester dans le *Voyage au centre de la terre*... » (*Ibid.*, p. 75)

<sup>10</sup> « Au temps de Jules Verne [...] la Terre, sans doute, est finie. [...] comme le dit Michel Serres, c'est l'âge des fils après celui des pères, l'apprentissage de Télémaque après l'errance d'Ulysse. L'aventure en Insulaire s'achève, mais pour recommencer à chaque génération nouvelle. Le XIX<sup>e</sup> siècle sera l'âge des Télémachies. [...] Télémaque revit dans les enfants du capitaine Grant qui ont pour Mentor lord Glenarvan et le distrait Paganel. Plus fortunés que le fils d'Ulysse, ils trouveront leur père sur un îlot du Pacifique. Car Ithaque, désormais, est partout. Il n'y a plus d'exil sur cette terre sans confins. [...] » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 370)

d'adulte est ensuite consolidé par le procédé de prétérition<sup>11</sup>, lorsque Mary déclare son intention de *se jeter aux pieds de la reine*<sup>12</sup>, geste paradoxalement très humble et très audacieux, pour la convaincre de secourir son père ; la consécration<sup>13</sup> arrive, estimons-nous, lorsque Mary, en allié et égal de Lady Helena, participe à la tentative de faire parler Ayrton. Mary fait céder un homme coupable – ou du moins y contribue – et en est récompensée en retrouvant son père innocent. L'initiation de Robert suit un schéma plus classique, quoique avec un certain goût d'inachevé<sup>14</sup> eu égard au jeune âge du garçon ; elle est aussi relativement secondaire dans le récit, ce qui n'encourage pas à l'employer comme fil conducteur, ne serait-ce que dans une mesure similaire au personnage d'Axel, que nous ne délaissions pas entièrement au profit de Lidenbrock dans notre analyse de *VCT*. Curieusement, les parties relativement isolées du roman où Robert semble s'y prêter sont aussi celles où il montre une affinité de type « mécanique » à l'image des héros verniens rencontrés jusqu'ici. Mais c'est aussi le cas de Paganel dans plus d'un épisode, où les déboires géographiques et cryptologiques du savant s'associent aux chutes, aux coups et même aux détonations ; le surhomme vernien « éclaté » est donc plutôt représenté, à notre sens, par le Français, ainsi que Glenarvan, Mangles et, à leur façon et par endroits, Ayrton et Mac Nabbs. Cette petite constellation doit toutefois être gérée avec prudence<sup>15</sup>, car elle n'a pas l'espèce de cohésion « immédiate », dans la complé-

---

<sup>11</sup> L'acte n'est pas consommé, mais uniquement parce que Mary sera dissuadée par la proposition de Lady Helena ; il n'aurait d'ailleurs pas réussi (p. 45), et a donc plus d'effet en demeurant inaccompli.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 45.

<sup>13</sup> La première tentative échoue, et quoique le texte soit légèrement ambigu, il semble qu'Helena ait été seule avec Ayrton lors de la seconde, mais ceci n'invalide pas le rôle de Mary Grant ou sa valeur symbolique.

<sup>14</sup> Et, de fait, on peut dire que le passage à l'âge adulte de Robert n'est parachevé que lorsqu'il réapparaît à la fin de *L'Île mystérieuse*, pour sauver Ayrton et les cinq évadés de Richmond.

<sup>15</sup> Si l'on garde à l'esprit la concomitance occasionnelle du « monomythe mécanique » et de l'évolution des personnages évoquée ci-dessus, ceci fait écho, du moins par analogie, à ces observations de Michel Serres (nous soulignons la référence à ce que nous avons choisi de concevoir comme le « schéma balistique » se terminant par le désastre ou le sursis) :

« Tout voyage est indexé d'une légende à trois entrées. Il est un déplacement dans l'espace ordinaire, [...] Il est une enquête scientifique, balayant lentement le cursus encyclopédique [...] Les deux premiers voyages forment généralement un cycle, réglé par la loi de *Maître Antifer*. Ils sont entravés par une série régulièrement accélérée de traverses croissantes. Aboutir se révèle de plus en plus difficile à mesure que le terme paraît approcher. A son plus près voisinage, le voyageur se trouve nu, sans ressource [...] livré à un cataclysme. Se produit alors un événement qui transfère l'impétrant dans un autre monde où s'organise un nouveau voyage, de type religieux, dont la nature révèle, en retour, les traverses des premiers comme les premiers stades d'une initiation. Comme dans l'*Odyssée*, l'*Exode*, ou tout autre voyage extraordinaire, trois cycles coexistent, bien

mentarité ou le conflit, comme Hatteras et Clawbonny ou Lidenbrock et Axel respectivement. Les types qui se manifestent sont chacun *sa propre justification* dans ce roman, et ce n'est nulle part plus évident que chez Paganel, illustration du mélange de tendresse et de contestation amusée qu'a Verne vis-à-vis des figures scientifiques. Il y a aussi un quasi-personnage que nous n'aurons garde d'ignorer, et qui acquiert dans le roman une consistance qui s'étendra même jusqu'à une grande partie de *L'Île mystérieuse* : le brick le *Duncan*.

Le « magnifique yacht » apparaît dès la première phrase du roman. Contrairement à certains autres romans commençant par la donnée de la situation géographique d'un navire (penser au *Pilgrim* dans *Un capitaine de quinze ans*), ce n'est pas une brève prolepse mais le début d'un enchaînement rigoureusement linéaire sur deux chapitres (il y aura des retours en arrière au III<sup>e</sup>). Nous avons proposé plus d'une fois que, selon une déclinaison assez ténue de la trajectoire d'un projectile dans les romans verniens, le *Voyage* ou une de ses phases commencent par un « coup de canon » donné plus ou moins symboliquement. Lorsqu'apparaît le requin qui délivrera la « bouteille à la mer » d'Harry Grant, le *Duncan* (qui porte le nom de deux rois d'Ecosse) se trouve dans le canal du Nord, sur le point d'entrer dans le golfe de la Clyde, en vue de retourner à Glasgow<sup>16</sup>. On peut reconnaître dans ce « *Firth of Clyde* » une de ces échancrures de la géographie vernienne, qui « rejettent » un vaisseau vers l'extérieur, ou vers le haut, etc. ; vu sur une carte, le golfe rappelle – quoique selon une orientation inverse – les « mandibules » du Golfe du Requin dans *L'Île mystérieuse*<sup>17</sup>. Ceci figure la « bouche à feu » dans laquelle le *Duncan* est en train de s'insérer, en apparence pour aller reposer au fond – c'est-à-dire de retourner à son port d'attache – mais en réalité pour être expulsé dans un voyage autour du monde par la « détonation » qu'est la trouvaille du document. Ce tour du monde exige un véhicule à la hauteur du défi, et les qualités du yacht sont en effet énumérées, une fois la détermination prise de chercher le capitaine Grant : solidité, puissance de sa

---

articulés ou parallèles : le périple ordinaire, extraordinaire parfois si l'on touche aux pôles ou frôle les planètes, le circuit intellectuel ou encyclopédique [...], le pèlerinage initiatique, religieux, mythique [...] La recherche du sens clair peut passer comme un modèle réduit des trois voyages : dévoiler l'inconnu, lieu, savoir ou épiphanie. [La] distribution des trois composantes varie beaucoup, de roman à roman [...] il faut faire tourner le prisme avec beaucoup de précaution pour que la lecture soit fidèle [...] » (Michel Serres, *Jouvenances*, p. 22-23)

<sup>16</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 8.

<sup>17</sup> Il n'y manque pas même l'île fermant partiellement le golfe appartenant à une plus grande terre – ici l'île d'Arran, mentionnée dans le texte.

machine<sup>18</sup>, vitesse hors du commun (qui le rend d'autant plus désirable pour des pirates, préfigurant ainsi le *Speedy* de l'Île). Le statut de « voyage second » est implicitement admis par l'allusion à Colomb<sup>19</sup> : « les premiers navires qui abordèrent le Nouveau Monde [...] étaient de dimensions bien inférieures<sup>20</sup> ». Il est intéressant que ce voyage à portée humanitaire et où l'on visite principalement des colonies se fasse pour secourir un colon (Grant, en quête d'une île du Pacifique à offrir à la cause de l'autonomie écossaise), lui-même désireux de se distancier, sinon de se libérer, de la tutelle anglaise. Une sorte de délinéation de l'« éthique du colonisateur » est donnée par bribes à travers le roman – sans qu'il semble y avoir le souci d'une voix unique ou d'une thèse définitive –, l'île déserte et fertile étant un cas idéalisé<sup>21</sup>. En un rare exemple de parité dans le jugement porté sur l'autodétermination des peuples européens et non européens, on voit Verne concéder une approbation tacite, dans la même foulée, des rêves d'Harry Grant et de « cette indépendance que les Indes et l'Australie ne peuvent manquer de conquérir un jour<sup>22</sup> ». En quelque sorte à la dernière extrémité de ce « spectre des déclinaisons coloniales » se trouve le gentil et étourdi Paganel, cas le plus bénin de l'explorateur se situant peut-être en-deçà<sup>23</sup> même du projet « pur » d'Harry Grant ou du but humanitaire de Glenarvan, il représente ce qu'il appelle « la science militante », avec la visée

---

<sup>18</sup> Le rapport entre puissance et tonnage chez le *Duncan* est similaire (voire supérieur) à celui du *Forward* d'Hatteras, environ trois quarts : cent soixante chevaux contre deux cent dix tonneaux, et cent vingt chevaux contre cent soixante-dix tonneaux respectivement.

<sup>19</sup> La *Santa María* jaugeait la moitié du *Duncan*, et la *Niña* et la *Pinta* encore moins.

<sup>20</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 47.

<sup>21</sup> La Nouvelle-Zélande offre un cas « mixte » assez complexe, dans la description vernienne. D'une part, le tableau horrifiant que Verne peint du cannibalisme (voir à ce sujet Frank Lestringant, *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Genève, Droz, 2016, éd. orig. Paris, Perrin, 1994) pourrait suggérer un cautionnement de la colonisation, justifiée par l'impératif de « civiliser » ceux qui s'adonnent à ces pratiques ; d'autre part, il faut noter que le ton de Verne n'est pas identique lorsqu'il évoque les missionnaires tentant de convertir librement les Maoris et se faisant tuer ou dévorer, et lorsqu'il rapporte les représailles contre l'occupation militaire anglaise. Noter également qu'il se permet tout de même un discret et ironique relativisme : on discute ainsi s'il est « logique ou non d'être mangé » (*Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 697), et l'on rappelle que « le cannibalisme a longtemps régné chez les ancêtres des peuples les plus civilisés [...] chez les Écossais particulièrement » (*Ibid.*, p. 701). Assez curieusement, c'est Mac Nabbs, qui d'un point de vue moderne émet les opinions les plus foncièrement raciales parmi les personnages (2<sup>e</sup> partie, ch. XVI), qui doute de prime abord du cannibalisme en Nouvelle-Zélande (p. 699).

<sup>22</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 39.

<sup>23</sup> Il fait d'ailleurs irruption dans le voyage *en marche*, apparaissant quand le yacht est déjà en pleine mer.

vernienne s'il en fut de « relier entre eux les travaux des grands voyageurs<sup>24</sup> ». A l'image d'Otto Lidenbrock, il est membre correspondant de nombreuses sociétés de par le monde – géographiques toutefois et non minéralogiques – ; il fait route vers les Indes « après avoir passé vingt ans de sa vie à faire de la géographie de cabinet », autrement dit vingt ans de pure théorie. La tension récurrente (et généralement comique) entre savoir pratique et savoir *a priori* est ici mise en abyme, puisque, lors même qu'il se présente, Paganel, à sa toute première incursion dans « le monde réel », vient déjà de se tromper de train et de navire<sup>25</sup> et ne s'aperçoit pas qu'il ne se dirige nullement vers l'Inde.

L'Amirauté ayant refusé de lancer, à l'image des expéditions à la recherche de Franklin, une mission de sauvetage du capitaine Grant, Glenarvan, sur les instances de lady Helena, se résout donc à chercher lui-même le lieu du naufrage, à partir des documents à demi effacés trouvés dans la bouteille du capitaine – documents dont la prétendue ambiguïté, qui à ce stade peut être imputée à la seule mauvaise foi des autorités anglaises<sup>26</sup>, s'avèrera bien réelle lorsqu'échoueront les interprétations successives. Nous nous intéressons ici à la relation détaillée du départ du *Duncan*, à la fin du cinquième chapitre : elle obéit au schéma du départ jalonné de bornes significatives et pouvant évoquer vaguement le réveil d'un animal marin, et dans ce cas particulier, entre en écho avec le second roman de la « trilogie », *Vingt mille lieues sous les mers*, où le départ de l'*Abraham Lincoln* est relaté en termes similaires<sup>27</sup>. Au niveau de la visualisation géographique, si le golfe de la Clyde ressemble vaguement à une

---

<sup>24</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. VI, p. 66.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 71.

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 42-43.

<sup>27</sup> « A ce moment le capitaine Farragut faisait larguer les dernières amarres qui retenaient l'*Abraham Lincoln* au pier de Brooklyn. [...] « Sommes-nous en pression ?

[...] – *Go ahead* », cria le commandant Farragut. [...] Les longs pistons horizontaux gémirent et poussèrent les bielles de l'arbre. Les branches de l'hélice battirent les flots avec [rapidité], et l'*Abraham Lincoln* s'avança majestueusement au milieu d'une centaine de ferry-boats et de *tenders* [...] qui lui faisaient cortège.

[...] Des milliers de mouchoirs s'agitèrent [...] et saluèrent l'*Abraham Lincoln* jusqu'à son arrivée dans les eaux de l'Hudson, à la pointe de cette presqu'île allongée qui forme la ville de New York.

Alors, la frégate [...] passa entre les forts [...] puis, modifiant sa marche pour prendre le chenal balisé qui s'arrondit dans la baie intérieure formée par la pointe de Sandy Hook, il rasa cette langue sablonneuse [...]

Trois heures sonnaient alors [...] Le pilote descendit dans son canot [...] Les feux furent poussés ; l'hélice battit plus rapidement les flots ; la frégate longea la côte jaune et basse de Long Island, et, à huit heures du soir, après avoir perdu [...] les feux de Fire Island, elle courut à toute vapeur sur les sombres eaux de l'Atlantique. » (Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 53-54)

gueule ouverte vers l'ouest, d'où va émerger le *Duncan* pour son départ, le New Jersey et Long Island, d'autre part, forment eux aussi, par la *Lower Bay* qui les sépare, une sorte d'égueulement ouvert celui-ci sur l'est ; le départ de la frégate à partir du *pier* de Brooklyn, s'amorce par la sortie de cette baie, sous les regards venant de part et d'autre, de Brooklyn et de la côte du New Jersey. En revenant à *Grant*, on note l'abondance des détails sur l'accroissement progressif des « forces motrices » du *Duncan*, et le départ en progression régulière, segmentée, et la confrontation des deux extraits révèle le rapport analogue que créent à la fois les similarités directes mais aussi les différences<sup>28</sup> : le capitaine Farragut emploie un pilote mais pas John Mangles ; la frégate américaine est entourée d'un cortège qui la suit alors que le yacht écossais commence dès l'abord par s'extraire des navires qui l'entourent ; les « bornes » géographiques (Brooklyn, Sandy Hook, Fire Island...) se suivent de manière espacée pour la frégate tandis qu'elles se succèdent toutes d'un trait (rochers de Dumbarton, golfe de la Clyde, mull de Cantyre) pour le yacht... Les scènes respectives, toutes deux visant à « dégolfer<sup>29</sup> » vers l'Atlantique, s'appuient sur des images de « cortège de départ » (intentionnel ou accidentellement symbolique<sup>30</sup>), de pilotage et de bornes successives à dépasser.

Le *Go ahead* de Farragut se superpose au *Go head*<sup>31</sup> de John Mangles à la fin du *Capitaine Grant* (lorsque le *Duncan* appareille de l'île Tabor, sa dernière destination liée au document, pour revenir en Ecosse) d'une manière qui mérite quelque attention. Nous savons qu'il y a discordance des dates dans la trilogie *Grant-Île-Lieues*. Le voyage de Glenarvan a censément lieu en 1864-65 ; ensuite, Ayrton est abandonné pendant « près de douze ans » ; Cyrus Smith et ses compagnons s'évadent de Richmond en 1865 et, un an et demi plus tard, ils trouvent Ayrton...qui est sur l'île Tabor depuis douze ans. En outre, le soir du 15 au 16 octobre 1868<sup>32</sup>,

---

<sup>28</sup> « A minuit, les feux furent allumés [...] des torrents de fumée noire se mêlèrent aux brumes de la nuit [...] A deux heures, le *Duncan* commença à frémir sous la trépidation de ses chaudières [...] la vapeur réchauffée siffla par les soupapes [...] le *Duncan* [...] largua ses amarres, et se dégagea des navires environnants, l'hélice fut mise en mouvement et poussa le yacht dans le chenal de la rivière. John n'avait pas pris de pilote ; il connaissait admirablement les passes de la Clyde [...] Une heure après, le *Duncan* rasa les rochers de Dumbarton : deux heures plus tard, il était dans le golfe de la Clyde ; à six heures du matin, il doublait le mull de Cantyre, sortait du canal du Nord, et voguait en plein Océan. » (Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 53-56)

<sup>29</sup> Nous reprenons un mot qui apparaît dans *Un capitaine de quinze ans* (ch. I, p. 19).

<sup>30</sup> Le yacht « [se dégageant] des navires environnants » se démarque en même temps par la noblesse de la quête entreprise.

<sup>31</sup> « *Go 'head !* est une abréviation de *Go ahead !* (« En avant ! », en anglais). Encore eût-il été souhaitable de ne pas omettre l'apostrophe marquant l'élision. » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, note sur le ch. XXI, p. 1313)

<sup>32</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 727-728.

les colons de l'île Lincoln vont à la rencontre du capitaine Nemo, qui par nécessité logique est sur l'île depuis au moins trois ans et demi ; or, les événements de *Vingt mille lieues*, où Nemo n'est pas encore seul et où le *Nautilus* n'est pas prisonnier de sa crypte, se déroulent entre avril 1867 et juin 1868. Pour remettre plus ou moins les pendules à l'heure, l'éditeur a dû repousser d'une dizaine d'années dans le passé la version des événements autour d'Harry Grant et Ayrton tels qu'ils sont rappelés dans *L'Île mystérieuse*. Cet ajustement a cependant conservé le rapport chronologique entre le *Capitaine Grant* et *Vingt mille lieues*, le premier ayant très vraisemblablement lieu avant le second. C'est aussi l'ordre de la publication des deux romans. Il est donc plausible que les répliques des capitaines respectifs du yacht et de la frégate se superposent délibérément : symboliquement, le *Go head* de John Mangles *met en branle* les événements de *Vingt mille lieues*, commencés avec le *Go ahead* du capitaine Farragut.

Le *Voyage* de Glenarvan, comme bien d'autres dans la série, s'effectue de l'est vers l'ouest, mais Verne doit d'abord positionner le yacht comme à une ligne de départ officielle, à l'extrémité traditionnelle des cartes Mercator, en commençant – l'interprétation première du document y pourvoit – par l'Amérique, alors qu'une circumnavigation vers l'est, sans « recul » initial, à partir de la longitude de l'Ecosse, verrait le *Duncan* aller d'abord vers l'Australie et finir par la Patagonie. L'Amérique du Sud a une place assez privilégiée dans le roman ; premiers des trois cadres principaux de la recherche du capitaine Grant et non le moins volumineux<sup>33</sup>, le texte continuera à y faire allusion pendant les parties suivantes. Harry Grant a choisi de nommer la Patagonie dès la première phrase<sup>34</sup> de son document, et ce choix dans la description du cadre géographique a des conséquences sur tout le voyage. L'erreur initiale de Paganel doit beaucoup à l'intérêt spécial que l'auteur a toujours porté sur le continent<sup>35</sup>. Sa

---

<sup>33</sup> En termes de volume textuel dédié à chaque région, la Patagonie, l'Australie et la Nouvelle-Zélande occupent environ 230, 275 et 195 pages dans notre édition. On peut même revoir à la baisse la portion australienne, que ce décompte définit à partir du chapitre « Les paris de Jacques Paganel » : quoique ce dernier concerne directement l'Australie, le suivant a exclusivement trait à l'ouragan rencontré sur l'océan Indien.

<sup>34</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 898.

<sup>35</sup> « L'impression vient que Jules Verne a tourné autour de plusieurs zones « narratogènes ». Il en va ainsi de l'Amérique du Sud [...] Un tropisme certain le porte également vers les territoires extrêmes de ce continent, la Terre de Feu du *Phare du bout du monde* et d'*En Magellanie*. Une logique repérable *a posteriori* conduit, en effet, une partie de l'œuvre sur le point de s'achever vers ces endroits désolés où, pour une brève durée, régnera le Kaw-Djer, ultime grande figure des « Voyages extraordinaires ». Les pôles, qui n'avaient pas encore été atteints en ce temps, exercent pareillement sur Verne une fascination qui rencontre celle de ses contemporains. [...] Par là, Jules Verne laisse entendre l'erreur qui guette la science et il nous adresse une leçon de relativité. » (Jean-Luc Steinmetz, *Capitaine Grant, Vingt mille lieues*, introduction p. XXVIII-XXIX)

traversée commence sous le signe de la « sous-estimation des difficultés », thème qui, quoique présent dans d'autres romans verniens, a dans celui-ci une omniprésence qui tient du rituel. Le *Duncan* traverse le détroit de Magellan et remonte jusqu'à la baie de Talcahuano sur le 37<sup>ème</sup> parallèle ; l'absence de traces du *Britannia* sinistré convainc les protagonistes de traverser le continent jusqu'à sa côte est, supposant que Grant, après son échouement, a été entraîné vers l'intérieur. Paganel et Mangles affirment sans hésitation<sup>36</sup> la facilité d'une telle tentative, où les voyageurs seront pourtant bien près de laisser la vie. On peut identifier une autre sous-estimation liée au même continent, mais à cheval sur deux romans : dans les Pampas, Glenarvan affrontera les « loups rouges », appelés aguaras ici et guaras dans *Un capitaine de quinze ans*, où le guide Harris les qualifie de « [loups] pour rire<sup>37</sup> ». *L'univerne* réapparaît ici : le jugement erroné d'un danger n'est pas toujours corrigé<sup>38</sup> dans le même *Voyage*.

La traversée andine possède quelques-uns des attributs de la « fractale » vernienne, le schéma de montée, d'horizontale ou pic des difficultés, et de descente précipitée et périlleuse. Il faut noter ce détail inhabituel que, dans ce roman, l'expédition est fractionnée en un groupe terrestre et un groupe maritime suivant des trajectoires analogues : les marcheurs grimpent, puis descendent en termes d'*altitude*, et les marins grimpent (vers le sud), puis descendent en termes de *latitude*, ayant doublé le cap Horn situé à la latitude sud 56° et revenant vers le nord, au 37<sup>e</sup> parallèle où ils doivent, s'ils arrivent les premiers, attendre les marcheurs sur la côte orientale de la Patagonie. La troupe terrestre se trouve forcée de prendre un passage plus difficile que les routes traditionnelles de la Cordillère, à cause de son insistance à effectuer la traversée près de la latitude indiquée par le document, 37°11'. La difficulté de l'ascension

---

La dernière phrase est un commentaire sur la distraction de Paganel.

<sup>36</sup> « -Bien ! bien ! Votre Honneur ! répondit John Mangles, et j'ajouterai que cette traversée du continent américain se fera sans périls.

-Sans périls et sans fatigues, reprit Paganel. Combien l'ont déjà accomplie déjà qui n'avaient guère nos moyens d'exécution, et dont le courage n'était pas soutenu par la grandeur de l'entreprise !

[...] -Des dangers ! s'écria Paganel. Qui a prononcé le mot *danger* ?

[...] d'un voyage enfin dont la durée sera d'un mois au plus ! C'est une promenade !

[...] -Une route facile et agréable [...] Un peu de montagnes en commençant, puis une pente douce sur le versant oriental des Andes, et enfin une plaine unie, gazonnée, un vrai jardin. » (*Grant*, ch. X, p. 104-105)

<sup>37</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 238.

<sup>38</sup> *Grant* (1867-68) paraît avant le *Capitaine* (1878), et l'on n'est donc pas « détrompé » dans l'ordre chronologique (et, soit dit en passant, l'animal réel n'a pas la férocité qui lui est ici attribuée), mais c'est tout de même le premier qui se veut exact, selon toute vraisemblance : les guaras ne sont pas vus directement dans le second roman, Harris – du reste un guide trompeur – ne fait que les mentionner.

vers les cols de la chaîne croît en quelque sorte proportionnellement à la pente elle-même. Le passage annoncé comme aisé et sûr à travers les Andes devient, à la suite du choix du paso d'Antuco, « tout au plus une voie de bétail », laquelle s'avère elle-même avoir été obstruée par un séisme récent, forçant le groupe à couper directement à travers les montagnes<sup>39</sup>. La croissance des difficultés<sup>40</sup> est scandée par la disparition progressive du vivant, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de végétation, à onze mille pieds ou environ 3350 mètres. Comme les forces humaines déclinent, ce n'est pas que la trajectoire qui tend vers l'horizontale, vu qu'ils montent de plus en plus lentement : leur posture même se rapproche du sol ; ils avancent « sur les genoux ». Le chapitre « À douze mille pieds dans les airs » se termine ainsi d'une manière « asymptotique » vis-à-vis de son titre, puisque le début du chapitre suivant annonce que l'altitude maximale atteinte est de « onze mille sept cents pieds ». Le point d'équilibre de la courbe peut être identifié au moment où, au plus près de l'épuisement des grimpeurs, Mac

---

<sup>39</sup> « [...] lorsque l'expédition parvient à la passe obstruée d'Antuco (1<sup>re</sup> partie, chap. XI), le muletier propose [...] de retourner en arrière [...] mais Paganel parvient à convaincre l'expédition de poursuivre ; est-ce seulement par crainte d'une perte de temps, ou plutôt parce qu'il refuse d'admettre que le monde réel contredise son savoir livresque ? » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, notice p. 1261)

<sup>40</sup> « Cette traversée de l'Amérique méridionale devait donc s'exécuter dans les conditions les meilleures, au point de vue de la sûreté et de la célérité. » (*Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 111)

« [...] Mais alors ces obstacles et ces dangers que comporte un passage dans les montagnes s'offraient à la fois. La lutte avec les difficultés naturelles allait véritablement commencer. » (*Ibid.*, ch. XII, p. 121)

[...] « Voulez-vous passer quand même ?

-Nous voulons vous suivre, répondit Tom Austin.

-Et même vous précéder, ajouta Paganel. De quoi s'agit-il, après tout ? de franchir une chaîne de montagnes, dont les versants opposés offrent une descente incomparablement plus facile ! [...] » (*Ibid.*, p. 125)

« [...] A cette heure, l'aspect des régions était entièrement métamorphosé. De grands blocs éclatants, d'une teinte bleuâtre dans certains escarpements, se dressaient de toutes parts et réfléchissaient les premiers rayons du jour. L'ascension devint très périlleuse alors. [...] A onze mille pieds, ces plantes elles-mêmes abandonnèrent le sol aride, et toute trace de végétation disparut. [...] Ce furent encore deux heures d'une ascension effrayante. On montait toujours pour atteindre les dernières sommités de la montagne. [...] Quelle que soit la volonté de ces hommes courageux, le moment vint donc où les plus vaillants défailirent, et le vertige, ce terrible mal des montagnes, détruisit non seulement leurs forces physiques, mais aussi leur énergie morale. [...] Bientôt les chutes devinrent fréquentes, et ceux qui tombaient n'avançaient plus qu'en se traînant sur les genoux.

Or, l'épuisement allait mettre un terme à cette ascension trop prolongée, et Glenarvan ne considérait pas sans terreur l'immensité des neiges, le froid dont elles imprégnaient cette région funeste, l'ombre qui montait vers ces cimes désolées, le défaut d'abri pour la nuit, quand le major l'arrêta, et d'un ton calme :

« Une hutte », dit-il. » (*Ibid.*, p. 129-132)

Nabbs repère une « casucha<sup>41</sup> ». La descente de la Cordillère se fera, elle, sous la forme d'une Chute, ou plutôt d'une glissade qui rappelle à la fois le massif rocheux qui emporte Axel avec lui<sup>42</sup> ou la poussée lavique qui propulse le radeau de Lidenbrock, Axel et Hans vers l'orifice du Stromboli<sup>43</sup>.

L'enlèvement<sup>44</sup> du jeune Robert Grant par le condor<sup>45</sup> peut être vu comme un baptême du feu pour l'orphelin de douze ans, qui, transporté « plus haut<sup>46</sup> » que sa position initiale, en est du même coup élevé vers l'âge adulte, ce qui sera confirmé d'abord par l'admiration de Thalcave pour le jeune garçon au chapitre XVIII puis par le dévouement de Robert lors de l'épisode des loups rouges. D'avoir été soulevé, « inanimé » – donc sous l'emprise totale de l'oiseau représentant les forces naturelles –, puis libéré, par le coup de fusil de Thalcave, d'une trajectoire qui aurait abouti à sa mort sous le bec du condor, Robert subit une initiation qui lui permettra par la suite de remplir un rôle plus actif dans l'expédition. Le baptême sous forme d'arrachement à la gravité, subi par un enfant, évoque fortement le concept de « phorie » employé par Michel Tournier<sup>47</sup>. L'introduction de Thalcave dans le récit se fait dans la logique de « la hiérarchie particulière<sup>48</sup> que donne Jules Verne aux peuples non européens, et qui valorise, par exemple, les Araucaniens comme Thalcave ou les Maoris comme Kai-Koumou au détriment des Ando-Péruviens ou des aborigènes australiens », comme nous

---

<sup>41</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, fin du ch. XII, p. 132.

<sup>42</sup> Voir Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVIII p. 195 et analepse ch. XXIX p. 198.

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. XLII-XLIII, p. 284-297.

<sup>44</sup> Il est précédé d'une forme d'ensevelissement rituel, comme le note Simone Vierre : « Pour passer le seuil, enfin, le thème de l'évanouissement, sorte de mort préparatoire, est assez constant : celui [...] de Robert Grant enseveli par le tremblement de terre, de Pierre Bathory, blessé grièvement, puis endormi par Antékirt d'un sommeil hypnotique... » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 505-506).

<sup>45</sup> « Puis l'énorme oiseau reparut pesamment chargé et s'élevant d'un vol plus lourd. Aux serres du condor un corps inanimé apparaissait suspendu et ballotté, celui de Robert Grant.

[...] une détonation retentit [...] et le condor, frappé à la tête, tomba peu à peu en tournoyant, soutenu par ses grandes ailes déployées qui formaient parachute. » (*Capitaine Grant*, ch. XIV, p. 153-155)

<sup>46</sup> J.-R. Dahan note que la légende de l'enlèvement d'un enfant par un condor « renvoie dans l'imaginaire collectif à de très anciennes images, tels celles de Ganymède enlevé par Zeus [...] ou de Sindbad volant après s'être attaché à la patte de Rokh [...] » (*op. cit.*, notice p. 1280).

<sup>47</sup> Principalement dans *Le Roi des aulnes* et plus implicitement dans *Les Météores*.

<sup>48</sup> Voir à ce sujet la notice (*op. cit.*, p. 1253), et plus spécifiquement au sujet du cannibalisme, p. 1254-1255. Le rapport de Verne au déterminisme racial reste ambigu, voire « oscillant » ; J.-R. Dahan note que côte à côte avec les affirmations multiples de la « basse origine » des sauvages, « [aux] yeux de Verne, homme de progrès, il n'est pas de fatalité raciale dont ne triomphe une éducation bien menée » (*op. cit.*, p. 1254).

les propositions dans notre étude de *Face au drapeau*. Les Patagons et les Maoris sont les facettes bénéfique et maléfique de ceux parmi les « sauvages » auxquels Verne attribue un statut supérieur<sup>49</sup> (du point de vue de l'intelligence, de la force) ; les premiers inspirent l'admiration et les seconds la terreur ou le dégoût. Guide à la sobriété contrastant avec le tempérament de Paganel, et qui rappelle Hans Bjelke (*VCT*), Thalcave, comme l'Islandais, voit sa fonction quelque peu inversée, étant donné l'itinéraire en ligne droite que suivent les voyageurs. Il est indispensable en tant qu'habitant ou génie de ces régions (« hantées », par le vent du nord<sup>50</sup> entre autres), et, par sa supervision et plus tard le prêt de sa monture aux aptitudes supérieures, il permet la poursuite de l'initiation de Robert Grant. Ceci nous amène à l'épisode du siège de la « ramada » par les loups-rouges, sans doute des loups à crinière (*Chrysocyon brachyurus*, effectivement appelé parfois *aguara*). La troupe de Glenarvan se trouve confrontée au manque d'eau pendant sa traversée des pampas argentines, et trouvant le lac Salinas à sec, Edward, Thalcave et Robert poussent en avant à la recherche d'une aiguade (ch. XVIII). Après avoir trouvé le rio Guamini, les cavaliers s'abritent dans une enceinte ou ramada pour la nuit, et seront assaillis par une immense meute d'aguaras. L'épisode suggère nombre de possibilités d'intertextualité, qui ne se limitent pas au précédent du *Robinson* de Defoe (l'attaque des loups dans les Pyrénées). Au niveau prospectif, on reconnaît – sans nous hasarder à affirmer une influence directe de Verne – *Croc-Blanc* de Jack London, où là aussi un petit nombre d'hommes (deux, en l'occurrence) subissent l'assaut d'un grand nombre de canidés<sup>51</sup> ; mais nous pensons surtout à J. R. R. Tolkien. Des points communs individuellement tenus mais – pris en totalité – laissant songeur peuvent être relevés entre le siège de la ramada et plusieurs sièges ou batailles du *Seigneur des Anneaux* ou même du *Hobbit*. Les aguaras de Verne assiègent d'abord sans succès la ramada, mais finissent par tenter de pénétrer par un autre point<sup>52</sup> ; c'est, de manière générale, un scénario préféré de Tolkien : vers la fin du *Hobbit*, la résistance entre les flancs du mont Solitaire réussit d'abord, puis les orques

---

<sup>49</sup> « Thalcave est un des noms donnés à l'Être suprême dans la religion araucanienne ("Tableau civil et moral des Araucans, nation indépendante du Chili", *Annales des voyages, de la géographie et de l'histoire*, t. XVI, cahier XLVI, 1811, p. 90) » (J.-R. Dahan, note 2 du chapitre XV (1<sup>e</sup> partie), *op. cit.*, p. 1281).

<sup>50</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 194.

<sup>51</sup> Dans les trois premiers chapitres de *Croc-Blanc*, deux aventuriers sont poursuivis à travers l'Arctique par une meute de loups qui finit par tuer l'un d'eux ainsi que leurs chiens de traîneau un par un ; le second homme se barricade derrière un cercle de flammes qui finit peu à peu par s'éteindre – et c'est exactement ce qui arrive dans l'épisode des loups rouges.

<sup>52</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 218.

contournent ses contreforts et se déversent sur les défenseurs<sup>53</sup>. Dans *Les Deux tours*, les *uruk-hai* n'arrivent pas à prendre la place haute du Fort-le-Cor et attaquent à la poudre sur un autre point (livre I, ch. VII). Le siège de Minas Tirith au troisième tome offre aussi quelques points communs, et là où Glenarvan s'exclame « et à coups de couteau, quand nous ne pourrions plus le faire à coups de fusil<sup>54</sup> », on pense à Peregrin et Beregond parlant de se battre à genoux quand il ne sera plus possible de rester debout<sup>55</sup>. Détail plus isolé et hasardeux : un personnage historique mentionné dans *Les Enfants du capitaine Grant* s'appelle Robert Proudfoot, et l'un des patronymes de hobbits que l'on rencontre dans le *Seigneur* est aussi Proudfoot. Enfin, dans le premier tome, les neuf membres de la « communauté » sont assaillis par des loups aux abords des Monts Brumeux, et le feu joue là aussi un rôle dans la bataille (livre II, ch. IV). Laissant donc à une investigation plus poussée le fin mot de ces curieux liens intertextuels, nous examinons la scène proprement dite :

Cependant, vers dix heures environ, après un assez court sommeil, l'Indien se réveilla.

[...] Bientôt une vague inquiétude apparut sur sa figure, si impassible qu'elle fût d'habitude.

[...] Thaouka fit entendre un hennissement sourd ; ses naseaux s'allongèrent vers l'entrée de la ramada. Le Patagon se redressa soudain. « Thaouka a senti quelque ennemi », dit-il.

[...] En parlant ainsi, Glenarvan voulait rassurer l'enfant ; mais il ne songeait pas sans une secrète terreur à cette légion de carnassiers déchaînés dans la nuit. Peut-être étaient-ils là par centaines, et trois hommes, si bien armés qu'ils fussent, ne pouvaient lutter avec avantage contre un tel nombre d'animaux.

[...] « [...] Il ne nous reste pas vingt coups à tirer ! » [...]

Le dénouement de ce drame sanglant approchait ; le feu tombait peu à peu, faute de combustible [...] Encore quelques minutes, et toute la horde se précipiterait dans l'enceinte.

[...] Glenarvan, aveuglé, s'entêtait et voulait se dévouer, quand soudain il fut repoussé violemment. Thaouka bondissait ; il se dressait sur ses pieds de derrière, et tout d'un coup, emporté, il franchit la barrière de feu et la lisière des cadavres [...] Et c'est à peine si Glenarvan et Thalcave eurent le temps d'apercevoir Robert qui, cramponné à la crinière de Thaouka, disparaissait dans les ténèbres. [...] Les loups-rouges, lancés sur les traces du cheval, s'enfuyaient dans l'ouest avec une fantastique rapidité. [...] c'est à peine s'ils purent entrevoir une ligne mouvante qui ondulait au loin dans les ombres de la nuit.

[...] –Et s'il tombe ? –Il ne tombera pas !<sup>56</sup> »

L'épisode est une fractale, qui commence par la mise en mouvement, le « redressement » de Thalcave averti du danger par son cheval (et par ses capacités d'ordre en quelque sorte

---

<sup>53</sup> J. R. R. Tolkien, *Le Hobbit* (ou *Bilbo le Hobbit*), ch. XVII (voir bibliographie).

<sup>54</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 215-216.

<sup>55</sup> J. R. R. Tolkien, *Le Retour du roi*, livre I, ch. I (voir bibliographie).

<sup>56</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 210-221. Noter la ressemblance des termes employés pour l'évasion de Robert et l'obus de la Columbiad à peine entrevu au ch. XXVI de *De la Terre à la Lune*.

fantastique), puis s'achemine vers un encerclement de plus en plus serré par les loups rouges, sorte de piège « gravitationnel » d'où l'on ne peut se sauver que par l'évasion d'un « projectile » qui attirera la meute affamée derrière lui. C'est ce qui advient quand Robert, le plus « léger » des trois et donc le plus susceptible d'échapper à ce centre d'attraction, s'échappe sur le dos de Thaouka, ce qui « lance » les canidés sur ses traces. L'épuisement des munitions – plus que « vingt coups » à tirer – est une condition nécessaire pour le corps à corps que Verne induit toujours lors du combat entre les hommes et les « monstres », quelle que soit la nature des derniers. Nous en avons au moins deux exemples dans *Vingt mille lieues* : dans le premier, le capitaine Nemo part à la pêche aux perles en se dispensant volontairement de ses fameuses balles électriques, ce qui ne lui laisse qu'un poignard pour combattre le requin<sup>57</sup> ; dans le second, les balles électriques n'éclatent pas dans les chairs trop molles des poulpes géants, et c'est donc au harpon et à la hache que l'équipage doit « remonter à la surface et massacrer toute cette vermine », selon les mots du capitaine Nemo<sup>58</sup>. Quant au siège par des canidés, il a aussi lieu dans *L'Île mystérieuse*, lorsque les colons sont assaillis par des culpeux attirés par leur basse-cour<sup>59</sup>. Dans les deux cadres respectifs, Verne semble trahir une tension entre le désir de s'en tenir aux latitudes modérées<sup>60</sup> – où il y a plus de terres à décrire et où une grande biodiversité est plus plausible – et la tentation de peindre des scènes plutôt « arctiques » en récupérant bon gré mal gré la faune locale : l'attaque d'une grande meute serait certes plus crédible s'il s'agissait de loups et surtout ces loups de plus grande taille aux meutes plus nombreuses vivant près du cercle arctique, alors que le « loup rouge », dans la réalité, ne vit guère en meute, et de plus, se rencontre le plus souvent dans des régions plus proches de l'équateur, où ce genre de scène est encore moins plausible. Verne prend soin de préfacier les périls qu'il impose à ses personnages par des données scientifiques assez exactes, mais ceci fait, il faut bien que l'« épreuve des monstres » ait lieu, et il se permet alors de mettre les faits avérés entre parenthèses, tout en invoquant le minimum de « circonstances atténuantes » nécessaires : les loups rouges ne sont pas dangereux en temps normal, mais ceux-ci en particulier sont affamés (p. 213), *donc* il faut suspendre l'incrédulité et s'autoriser à partager la peur des héros et leurs manœuvres désespérées. Naturellement, lors du dénouement, l'inquiétude première de Glenarvan vis-à-vis de Robert, outre le danger

---

<sup>57</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 320.

<sup>58</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 542.

<sup>59</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 431-433.

<sup>60</sup> Glenarvan traverse la Patagonie au 37<sup>ème</sup> degré et l'île Lincoln se trouve par environ 35° de latitude.

d'être rattrapé par les loups rouges, est celle de la « chute » : « Et s'il tombe ? », « Il ne tombera pas ! », répond Thalcave. Nous avons vu l'homologue de cet échange dans *Michel Strogoff* (roman qui abonde de poursuites à cheval où le courrier du czar tient sa promesse de « vivre et de passer ») où, là aussi, il est question de l'aptitude du héros à « conserver sa motricité », à ne pas se laisser choir ou arrêter.

Le paradoxe auquel nous avons fait allusion plus haut, celui du Robinson accidentel né de l'échec de la conquête « transversale », par le voyage rectiligne et la recherche immédiatement couronnée de succès, apparaît précisément lorsque les péripéties de la traversée des pampas puis de la province de Buenos Aires finissent par convaincre les protagonistes que « Harry Grant [...] n'est pas en Amérique », comme le conclut Paganel à la fin du chapitre XXI. Un désappointement identique mais plus local avait déjà frappé les voyageurs lorsque leur exploration du littoral ouest du continent et de la région andine les avait poussé à chercher vers l'est ; de part et d'autre des Pampas, il se produit après chaque déception un lâcher-prise qui les propulse vers l'Atlantique et la nouvelle lecture du document : avant les pampas, c'est la cataclysmique glissade de la « Descente de la Cordillère » ; après, c'est une glissade plus horizontale et plus « aquatique » qui finira par leur faire atteindre l'océan. L'intermède dans les branches de l'arbre géant est occasionné par un échouement tout à fait robinsonien : les protagonistes perdent leurs « vaisseaux » (« mais les chevaux, sauf Thaouka portant son maître, avaient pour jamais disparu<sup>61</sup> »), et le coup de grâce consiste en une vague finale et plus grande que toutes les autres : « l'énorme mascaret arriva. Une vague monstrueuse, haute de quarante pieds, déferla sur les fugitifs [...] une masse liquide pesant plusieurs millions de tonnes les roula dans les eaux furieuses ». La planche de salut est d'ailleurs repérée par le major<sup>62</sup>, tout comme la casucha au sommet des Andes et en des termes presque identiques. La métaphore d'une véritable île déserte est complétée par la suggestion d'une *assise* stable que l'on perçoit lorsque l'équilibre est restauré : « L'eau s'élevait jusqu'au sommet du tronc, à l'endroit où les branches mères prenaient naissance<sup>63</sup>. » Julien Gracq a commenté cet épisode et l'a relié au *Village aérien*<sup>64</sup>. L'ombu, cette sorte d'île au milieu d'un océan terrestre formé

---

<sup>61</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 260.

<sup>62</sup> « Tout salut semblait impossible, quand la voix du major (« une île ! », « une hutte », « Terre ! ») se fit entendre. « Un arbre, dit-il. » » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 259)

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 260.

<sup>64</sup> « Verne n'évoque pas, il décrit, seulement il décrit des paysages insolites [...] Il a un sens aigu [...] de tout ce qui fait vibrer les mythes de l'enfance. Je pense au *Village aérien*, par exemple [...] C'était encore possible à

par la crue, ne peut être que plus éphémère encore que les véritables îles verniennes, et doit lui aussi être détruit par un déchaînement des éléments. Son développement plus horizontal que vertical justifie que l'on en donne la circonférence (« soixante toises ») aussi bien que la hauteur, ce qui renforce sa parenté, sinon avec les îles verniennes, du moins avec des îlots comme celui de Kamyk-Pacha (*Antifer*) ou l'îlot du Salut qui avoisine l'île Lincoln. Comme dans cette dernière, on survit en apprenant, et aussi parce que l'on *sait déjà* comment tirer parti des ressources naturelles ; Paganel va même jusqu'à installer un « observatoire » à la cime de l'arbre, tel Palmyrin Rosette aux « étages » supérieurs<sup>65</sup> de la Terre-Chaude (*Servadac*). On fait du feu<sup>66</sup>, on s'aventure « dans la forêt<sup>67</sup> », etc. Mais la robinsonnade au sens littéral reste légère, plus une ponctuation thématique qu'un vrai point fort du récit, et elle est somme toute plus mémorable par son pendant négatif – qui fait écho à la destruction de l'île Lincoln. Elle est aussi presque entièrement prétexte à une autre forme d'acquisition et d'application du savoir : la confirmation de ce que soupçonne Paganel depuis deux chapitres – que Grant s'est échoué ailleurs –, et la nouvelle interprétation qui place le naufrage en Australie. L'ombu représente un de ces « paliers » dont parle Michel Serres<sup>68</sup> ; il équivaut peut-être à la pause à l'« îlot Axel » au milieu de la mer souterraine, et bientôt un orage vient déloger Glenarvan et ses compagnons pour leur faire traverser la seconde partie de la « mer ». Cet épisode, « Entre le feu et l'eau », mêle les constantes de type « moteur » à celles ayant trait à ces deux éléments primordiaux. Lorsque le sinistre nuage annonciateur de la catastrophe envahit la voûte céleste<sup>69</sup>, « [sa] force motrice [semble] résider en lui » (étant donné l'absence de vent). Ensuite, l'expression « l'espace était en feu » (p. 294) fait écho à un autre épisode d'orage

---

ce moment-là, c'est dans une Afrique qui n'était pas tellement connue [...] Je pense toujours, à propos d'arbres, à ce passage du *Capitaine Grant* où il y a l'inondation dans la pampa, à l'ombu, cet arbre extraordinaire où les voyageurs se réfugient, emménagent presque [...] Je trouve cela absolument merveilleux. Là le merveilleux resurgit mais il n'est pas contraire au rationnel. » (Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 97-98)

<sup>65</sup> On perçoit aussi une allusion possible au wagon-projectile de *De la Terre à la Lune*, ou du moins au refuge vernien « bourgeois », et ceci par l'opposition : Grant demande à Paganel s'il est à l'aise parmi les branches « peu capitonnées » de l'arbre (Jules Verne, *Capitaine Grant*, ch. XXIV, p. 285).

<sup>66</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 268.

<sup>67</sup> *Ibid.*, ch. XXIV, p. 280.

<sup>68</sup> Voir nos allusions à ce concept dans nos précédentes analyses de *Vingt mille lieues* et du *Voyage au centre de la terre* respectivement (partie III ou 1<sup>e</sup> partie du corps de thèse).

<sup>69</sup> Jules Verne, *Grant*, ch. XXV, p. 289.

dans *L'Île mystérieuse*, où « le ciel était en feu<sup>70</sup> », quand les colons vont à la rencontre de leur « génie » par une nuit agitée qui annonce le réveil prochain du volcan. L'image est poursuivie, l'ombu devenant une sorte de centre d'attraction pour l' « immense sphère de feu<sup>71</sup> » (p. 296), poussant les naufragés vers le bas, c'est-à-dire vers l'autre péril, celui de l'eau et des caïmans<sup>72</sup>. Comme ils le seront aussi sur la côte est de la Nouvelle-Zélande, Glenarvan et ses compagnons sont « Entre deux feux<sup>73</sup> ». L'élément de l'air est coopté par les deux autres : dans un premier temps, l'incendie « [enflamme] les nuages comme un amas de matières combustibles ». Ensuite, « les cataractes du ciel [s'ouvrent]<sup>74</sup> », et après un centre d'attraction fait de flammes, c'en est un autre, liquide<sup>75</sup> qui s'abat sur les voyageurs. Un centre « mouvant » vient déraciner un centre « fixe », l'ombu, remettant les voyageurs en état de mobilité, puisqu'il envoie l'arbre « à la dérive », en infligeant au passage la défaite symbolique<sup>76</sup> qui consiste à « culbuter » l'arbre, passage à l'horizontale qui en fait aussi un radeau naturel. Jules Verne poursuivra jusqu'au bout la métaphore de la navigation :

[...] Pendant deux heures, l'ombu navigua sur l'immense lac sans atteindre la terre ferme.

Vers trois heures du matin, cependant, le major fit observer que ses racines frôlaient parfois le sol. [...]

En effet, vingt minutes plus tard, un choc eut lieu, et l'ombu s'arrêta net.

« Terre ! terre ! » s'écria Paganel d'une voix retentissante. [...] Jamais navigateurs ne furent plus satisfaits de toucher<sup>77</sup>.

---

<sup>70</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 732.

<sup>71</sup> Un peu comme le phénomène d'éparpillement fractal du bolide dans *Autour de la Lune*, un autre représentant plus petit du même élément succède à cette sphère à la page suivante, « un globe enflammé de la grosseur du poing », qui finit par exploser, et rappelle celui qui menace le radeau de Lidenbrock (*VCT*, ch. XXXV, p. 243-245).

<sup>72</sup> Les « monstres » ont donc ici un rôle plus actif et plus menaçant que sur la mer Lidenbrock, et l'épisode des monstres et celui de la lutte des éléments se confondent. Les caïmans, tels l'ichtyosaure ou le plésiosaure du *Voyage au centre de la terre*, sont « [des] voraces sauriens » (*Capitaine Grant*, ch. XXV, p. 301).

<sup>73</sup> Titre du chapitre XVI de la 3<sup>e</sup> partie.

<sup>74</sup> Expression récurrente y compris dans ce même roman.

<sup>75</sup> « Dans le sud se formait peu à peu une énorme trombe [...] et un appel énergique, produit par son mouvement giratoire, précipitait vers lui tous les courants d'air environnants. » (*Grant*, ch. XXV, p. 299)

<sup>76</sup> Le statut de spectateurs des protagonistes, qui s'effacent devant des acteurs élémentiels (tout comme dans *VCT*), est explicité vers les dernières phases du « naufrage » : « Il est des circonstances où l'homme est impuissant à lutter, et dans lesquelles les éléments déchaînés ne peuvent être combattus que par d'autres éléments. » (*Ibid.*, p. 298-299)

<sup>77</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXVI « L'Atlantique », p. 301-302.

La fractale « maritime » sur la plaine inondée – que la comparaison à un lac rapproche encore de la mer Lidenbrock – s’achève par le traditionnel choc, qui marque la fin d’un nouveau tronçon dans la progression vers l’océan véritable (d’où le titre du chapitre, qui commence donc par un « faux »). Au final, une grande partie de cette traversée de l’Amérique aura été à peine plus « terrestre » que le voyage, effectué en parallèle, du *Duncan* contournant le cap Horn. La dernière quarantaine de milles se fait tout de même à pied sec, lorsque la troupe retrouve Thalcave et son cheval (p. 302), emportés lors de la crue. On relève alors une discrète allusion prospective au *Capitaine de quinze ans* : la nécessité d’aller à pied est justifiée par le fait qu’« [on] se trouvait trop au sud des estancias et des saladeros pour se procurer des moyens de transport<sup>78</sup> » : Dick Sand et ses compagnons, eux, passeront (ils le croiront au début du moins) plus au nord à travers le continent sud-américain, et précisément sur la route de ces estancias, quasi synonyme des « haciendas », comme celle de San Felice<sup>79</sup> où Harris leur promet de trouver de l’aide. Toutefois, contrairement à un thème majeur du voyage de Dick Sand, c’est l’absence de « déviation » qui est mise en exergue en cette fin de première partie. Le « fil d’Ariane<sup>80</sup> » du voyage est d’abord subtilement rappelé par la mention du cap Corrientes (p. 304), borne géographique très proche du 37<sup>ème</sup> parallèle ; puis, quand on atteint l’Atlantique proprement dit et qu’apparaît le *Duncan*, la conclusion du volume, plus explicite, met aussi l’emphase sur les éléments naturels comme obstacle, par opposition avec celle de la deuxième partie, où c’est « la perversité des hommes » qui aura raison de Glenarvan : « Ainsi s’était accomplie cette traversée de l’Amérique du Sud suivant une ligne rigoureusement droite [...] s’ils n’eurent pas à combattre le mauvais vouloir des hommes, les éléments, souvent déchaînés contre eux, soumirent à de rudes épreuves leur généreuse intrépidité<sup>81</sup>. » Ceci rejoint le souci de rigueur mathématique de Barbicane et de ses collègues dans *De la Terre à la Lune* ; mais géométriquement, Glenarvan s’en tiendra à peu près au parallèle choisi, et l’allusion à l’obstacle humain peut présager que c’est dans ce sens, un sens moral, que le voyage « déviera » en Australie.

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 304.

<sup>79</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XV, p. 211-212.

<sup>80</sup> « Cette fidélité et cette cohérence se manifestent remarquablement par le choix même des sujets, qui, la correspondance l’atteste, sont toujours de son fait. [...] D’autres voyages sont placés sous le signe du fil d’Ariane, représenté matériellement par un parallèle du globe terrestre dans *Les Enfants du capitaine Grant* [...] jusqu’à l’île où se trouve le père [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 137-138)

<sup>81</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>er</sup> partie, fin du ch. XXVI, p. 314.

La transition vers la partie océanienne du voyage de circumnavigation, au début du second volume du roman, se fait en quatre chapitres : les deux premiers résument deux océans (Atlantique et Indien) par les deux îles qui, au milieu de chacun, sont traversées par le 37<sup>ème</sup> parallèle, d'où les titres « Tristan d'Acunha<sup>82</sup> » et « L'île d'Amsterdam » ; le troisième est une sorte de prolepse thématique où Verne résume l'exploration australienne via le pari entre le géographe et le major ; le quatrième est un épisode de type « Chute » qui va catapulter le *Duncan*, sur une immense distance, jusqu'aux abords de la côte australienne, en lui causant des avaries qui auront des effets majeurs sur presque tout le reste du récit.

Paradoxalement, les chapitres à première vue centrés sur des îles parlent beaucoup de l'océan et de son franchissement, même s'ils sont le prétexte pour l'évocation des « robinsonnades réelles » dont ces îles ont été le théâtre : par exemple « Tristan d'Acunha » commence par l'explication de l'inégalité des degrés de longitude selon l'éloignement de l'équateur, à cause de la sphéricité de la terre ; ils font 111 kilomètres à l'équateur mais 89 seulement sur le 37<sup>e</sup> parallèle. Le caractère « partiel même dans la totalité » du tour du monde du *Duncan* est ainsi discrètement rappelé ; on n'effectue pas un grand cercle, et entre ce « raccourci » et le tour du monde plus comique d'une personne plantant un drapeau au pôle et en faisant le tour en quelques enjambées, il n'y a qu'une question de degré. De façon similaire, « L'île d'Amsterdam » commence par le réapprovisionnement du yacht au Cap, qui marque symboliquement la frontière entre deux océans. Les robinsons modernes sont plus présents dans ce chapitre, peut-être parce que l'on se rapproche insensiblement de l'île Tabor, et, autre présage des aventures postérieures, on évoque les sources quasi bouillantes de l'île, auxquelles répondent celles qui entourent le fleuve Waikato, en Nouvelle-Zélande, ainsi que les solfatares et le volcan Maunganamu.

Curieusement, le cadre géographique du chapitre « Les colères de l'Océan Indien » tend à en démentir le titre : le 13 décembre, lorsque le *Duncan* est encalminé, peu avant d'être assailli par l'ouragan, il se trouve par 113° de longitude et pénètre donc dans la partie de l'océan « surplombée » par la côte australienne. Ceci donne au restant du périple, jusqu'au cap Bernoulli (titre du chapitre suivant), des airs prononcés de « dernier segment », et de fait, en à peine trois jours de tempête, l'on va progresser de 23° supplémentaires : presque à l'image du *Pilgrim* dans *Un capitaine de quinze ans*, le *Duncan* dévore quinze milles à l'heure. La situation de départ est une « horizontale » : les calmes, c'est-à-dire la quasi-nullité prolongée

---

<sup>82</sup> Verne orthographie Tristan da Cunha à l'identique des *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (Tristan d'Acunha, aussi bien dans la traduction de Baudelaire que dans l'original).

de l'intensité du vent, privent le navire de l'usage de ses voiles, et il ne lui reste que son autre force motrice, la vapeur. Comme Dick Sand, c'est par le baromètre<sup>83</sup> que John Mangles est prévenu du gros temps qui s'annonce. Les signes de ce dernier, comparés tantôt à de la musique (« gigantesque archet », p. 374) et tantôt à de l'« artillerie », rappellent les indices perçus par Axel vers la fin du voyage souterrain, et qu'il interprète comme les prémices d'un tremblement de terre<sup>84</sup>. Une fois le vent revenu – bien au-delà de l'intervalle d'intensité où il aurait été utile sans être délétère –, le *Duncan* est privé de son autre force de locomotion, l'hélice, et dès lors sa détresse est décrite selon deux paramètres : son inclinaison et sa vitesse par rapport aux vagues. La première atteint son maximum lorsque « les bouts-dehors [fouettent] la crête des vagues<sup>85</sup> », c'est-à-dire que le gréement même du navire est au niveau des vagues menaçant de l'engloutir. La vitesse du navire, elle, est alternativement égale, supérieure et inférieure à celle des vagues, les deux derniers cas représentant le plus grand danger. Comme pour le *Pilgrim*, le salut du *Duncan* est de fuir aussi vite que possible devant l'ouragan, « fût-ce en lui cédant », et dans ces conditions, la terre est un bien plus grand péril que l'océan. Contrairement à Dick, John réussit à établir un *tourmentin*, la voile de tempête, et « laisser porter<sup>86</sup> », suivant l'expression déjà notée dans *Autour de la Lune*, qui apparaît ici au sens littéral. Et, comme Dick Sand, le capitaine du *Duncan* opte pour la précaution de dernière minute de « filer de l'huile » (p. 382), ce qui permet à la « chute » de la fractale d'être relativement moins fatale, puisque, même si la fureur de l'ouragan continue derrière le navire, ce dernier réussit à atteindre un bassin plus paisible. Verne décrit les effets de l'huile avec une fascination toute spéciale, en termes qui tendent vers une sorte de « phénoménologie de la physique » : le procédé « lubrifie » la mer, facilite « le glissement de ses molécules ». La passe providentielle<sup>87</sup>, entre les bancs de sable, qui permet à Mangles de sauver le yacht in extremis, est un élément qui sera réutilisé dans *Hector Servadac*, presque à l'identique, quoique l'image de Dieu fendant les falaises pour éviter la collision au navire – vaguement symétrique de celle de Moïse fendant les flots – soit plus implicite ici que dans le cas de la goélette *Dobryna*.

---

<sup>83</sup> Il tombe à vingt-sept pouces (2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 371), puis vingt-six (p. 373). A l'encontre de la plupart des autres *Voyages*, Verne paraît employer pour la hauteur barométrique des pouces français de 2.7cm (qu'il réserve habituellement à la taille des personnes, ainsi les personnages verniens de grande taille sont « des géants de six pieds » ou six fois douze pouces français) plutôt que le pouce anglais de 2.54cm.

<sup>84</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLIII, p. 291-292.

<sup>85</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 378.

<sup>86</sup> *Ibid.*

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 382-383.

Le cap Bernoulli ou cap Jaffa, entre Adélaïde et Melbourne, annonce l'extrémité de l'Australie sur le 37<sup>ème</sup> parallèle en vis-à-vis presque parfait du cap Corrientes pour la Patagonie. Un peu comme Glenarvan traverse l'Amérique dans une portion plus « maigre » que sa partie amazonienne et les Andes à une latitude où elles ont une élévation plus modérée, il traverse l'Australie assez loin de sa plus grande largeur. Ceci permet à Verne là encore d'annoncer à première vue un voyage assez facile pour ensuite, à l'aide de circonstances particulières et de facteurs humains, lui opposer des obstacles qui le rapprochent des périls rencontrés par les nombreux explorateurs qu'énumère Paganel et dont il est donc l'implicite successeur. Ce sont surtout les phases tardives du voyage qui nous intéressent dans cette section – sa portion à la fois la plus courte et la plus lente, entre le second versant des Alpes Australiennes et la côte orientale –, mais plusieurs détails antérieurs demandent d'abord quelque attention.

Le *Duncan*, son hélice avariée, se sépare à nouveau du « groupe terrestre » pour la faire réparer à Melbourne, commandé par le second de Mangles, Tom Austin. La troupe de Glenarvan rencontre par hasard Ayrton, à la ferme de Paddy O'Moore. Le quartier-maître du *Britannia* se trouve en Australie après y avoir été abandonné pour mutinerie par Harry Grant (devenant chef de convicts sous le nom de Ben Joyce), et ce avant sa dernière escale au Pérou et sa disparition – mais, cherchant un moyen de s'emparer du yacht écossais, il prétend le contraire, à savoir que le *Britannia* s'est échoué sur la côte australienne, lui à bord, et que Grant a sans doute survécu parmi les aborigènes à l'intérieur des terres. Ayrton guide la petite troupe sur la plus grande partie du parcours ; ses intentions traîtresses ne se dévoilent que graduellement, et pendant près de sept chapitres, le voyage ressemble plutôt à sa première itération sud-américaine, avec seulement en sourdine cette appréhension croissante que Verne recréera avec beaucoup d'intensité dans *Un capitaine de quinze ans*. Le voyage de découverte géographique et de rétrospective sur la colonisation du quasi-continent domine donc au début. En premier lieu, deux dualités, liées entre elles d'ailleurs, peuvent être relevées, qui trouvent aussi quelque écho dans d'autres *Voyages extraordinaires*. L'intérieur de l'Australie est en grande partie désertique, mais on en traverse la partie méridionale, qui ne l'est pas, ou peu : Verne fera en sorte que le désert soit toujours présent, par bribes, même à travers un paysage en grande partie verdoyant, traversé de rivières, etc. Un minéral, le quartz – fréquent au *Centre de la terre* mais associé au désert, à la soif et à l'or dans *Cinq semaines en ballon* (ch. XXIII) –, est rencontré à plusieurs reprises, d'abord comme élément inoffensif du paysage (chapitres XII, XIII et XIV), mais il deviendra un symptôme symbolique du « désert » et de la détresse du groupe au chapitre « Eden ». L'autre dualité est celle du désert et de la civilisation, cette dernière représentée surtout par son « agent » très prisé de Verne, le chemin

de fer. Ainsi un chapitre porte le titre « Le railway de Melbourne à Sandhurst », et l'attentat contre le train, perpétré par les convicts de Ben Joyce, fait pendant à la nature sauvage, ennemi humain de la civilisation qui tente de s'établir et de prospérer. L'opposition apparaît à travers le point de vue exogène de Paganel, qui traverse un pays colonisé par les Anglais<sup>88</sup> :

[...] Eh bien, faut-il le dire, mes amis, un chemin de fer en Australie, voilà qui me paraît une chose surprenante ! [...] parce que cela jure ! Oh ! je sais bien que vous autres, habitués à coloniser des possessions lointaines, vous qui avez des télégraphes électriques et des expositions universelles dans la Nouvelle-Zélande, vous trouverez cela tout simple ! Mais cela confond l'esprit d'un Français comme moi, et brouille toutes ses idées sur l'Australie. [...] des locomotives hennissant à travers les déserts, des volutes de vapeur s'enroulant aux branches des mimosas et des eucalyptus, [...] voilà ce qui étonnera tout autre qu'un Anglais ou un Américain. Avec vos railways s'en va la poésie du désert.

– Qu'importe, si le progrès y pénètre ! répondit le major<sup>89</sup>.

Ni l'une ni l'autre voix ne représente, sans doute, le point de vue de l'auteur, qui, comme sa perception de l'Inde sous le joug anglais, mêle probablement un peu des deux : tout en ayant ses réserves sur la colonisation proprement dite, Verne porte sur ce désert sillonné de rails et de fils électriques le regard résigné du voyageur qui le préférerait vierge mais admet que l'encyclopédie des savoirs ne peut être complétée sans qu'intervienne la technologie, et que cette technologie imprègne le milieu même qu'elle tente d'étudier. Une forme moins nuancée, plus fondamentalement perverse du processus est décrite dans « Les mines du mont Alexandre », lorsque l'on traverse la région des exploitations aurifères, où une sorte de simulacre de la « vraie<sup>90</sup> » civilisation est occasionné par l'appât du gain – perversion que résume Paganel de la sorte : « Creuser la terre, la retourner, la cultiver, puis l'ensemencer et lui demander toute une moisson pour ses peines, bon. Mais la fouiller à la façon des taupes, en aveugle comme elles, pour lui arracher un peu d'or, c'est un triste métier, et il faut être abandonné de Dieu et des hommes pour le faire !<sup>91</sup> ». Deux personnages donnent l'exemple de cette colonisation bénigne qu'évoque le géographe, ce sont les « éleveurs millionnaires », qui

---

<sup>88</sup> Colonisation que Verne parodie à travers le personnage du jeune Toliné, au chapitre « Un premier prix de géographie ». Le chauvinisme d'un Hatteras est alors poussé à l'extrême, à travers la vision du monde comiquement anglocentriste inculquée aux jeunes aborigènes. Ironiquement, si Toliné croit fermement que la lune « sera anglaise », Verne, qui introduit ici l'idée comme plaisanterie, se prend à peu près au mot, en lançant les Américains du Gun-Club à la conquête de la lune, l'année même où le *Capitaine Grant* commence à paraître.

<sup>89</sup> *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 470-471.

<sup>90</sup> « Le pays par excellence, mon garçon, ce n'est pas le pays de l'or, c'est le pays du fer ! », conclut Paganel à la fin du chapitre (*Ibid.*, ch. XIV, p. 510).

<sup>91</sup> On sait quelle amplitude Verne donnera à sa critique dans *L'Etoile du Sud* et *Le Volcan d'or*.

apparaissent au chapitre XVII ; cas extrême du Robinson dont la besogne est indûment facilitée (comme le dénonce Verne dans *L'Île mystérieuse*) par des apports externes (épave de navire...), ils ont tout de même la faveur de l'auteur, dans la mesure où l'espèce d'oasis qu'ils font fructifier à l'aide de l'argent paternel l'est par le travail plutôt que la chance, et s'oppose diamétralement à la logique des mines aurifères. Ils apportent aussi une nuance supplémentaire au regard de Verne sur le monde anglo-saxon<sup>92</sup>.

C'est au chapitre XVIII, lorsque la traversée des montagnes australiennes touche à son terme, que le travail de « sape » du traître Ayrton – pour immobiliser la troupe et la forcer à mander le *Duncan*, le livrant à l'assaut des convicts – atteint son point culminant. Lorsque la mystérieuse « épidémie » qui décime l'attelage du chariot fait sa quatrième victime, le texte se permet une conclusion de type « moteur » : « Les moyens de transport et de traction étaient réduits à trois bœufs et quatre chevaux » (p. 568). Le coup de grâce viendra sous la forme d'un épisode appartenant aux fractales d'évasion (généralement avortée) d'un centre d'attraction : l'embourbement du chariot.

[...] le chariot s'enfonça brusquement jusqu'au moyeu des roues.

[...] –Nous sommes embourbés », répondit Ayrton.

De la voix et de l'aiguillon, il excita ses bœufs, qui, enlisés jusqu'à mi-jambes, ne purent bouger. [...] On examina le lourd véhicule. Il se trouvait embourbé au milieu d'une vaste dépression du sol dans une glaise tenace. Le train de devant disparaissait presque en entier, et celui de derrière jusqu'au heurtequin de l'essieu. On aurait de la peine à retirer cette lourde machine, et ce ne serait pas trop de toutes les forces réunies des hommes, des bœufs et des chevaux.

[...] Ayrton s'étonnait de ne plus rencontrer les chevaux et les bœufs à l'endroit où il les avait conduits. [...] Deux bœufs et trois chevaux gisaient sur le sol, foudroyés comme les autres.

[...] En ce moment, Ayrton et les deux matelots travaillaient à l'arracher de sa vaste ornière. Le bœuf et le cheval [...] tiraient de toute la force de leurs muscles ; les traits étaient tendus à se rompre, les colliers menaçaient de céder à l'effort. Wilson et Mulrady poussaient aux roues, tandis que, de la voix et

---

<sup>92</sup> « Cette opposition établie par un Français entre l'Ecosse et l'Angleterre n'est pas seulement une construction mythique, fondée sur une rêverie personnelle [...] Elle autorise Verne, sans qu'il prenne le risque de passer pour xénophobe, à accueillir l'anglophobie de Michelet et de Toussenel, intimement liée à leur antisémitisme : ce que Verne dénonce dans l'Angleterre, c'est d'abord le règne du commerce et de l'or, instauré au mépris de l'autre, misérable ou colonisé. [Dans] *Les Enfants du capitaine Grant*, deux authentiques Anglais échappent toutefois à la condamnation : Michel et Sandy Patterson, les "éleveurs millionnaires". Pourquoi [...] sont-ils représentés [...] de façon aussi bienveillante ? [...] A nouveau, Verne affirme que, non plus que la fatalité raciale, il n'est de fatalité nationale ou sociale. L'homme doté de libre arbitre reste maître de son sort : mourant de faim dans son pays, l'Irlandais Paddy O'Moore émigre pour l'Australie où, dédaignant la fallacieuse besogne du mineur, il gagne son aisance par le travail de la terre et change son destin. » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, notice p. 1256)

de l'aiguillon, le quartier-maître excitait l'attelage dépareillé. Le lourd véhicule ne bougeait pas. La glaise, déjà sèche, le retenait comme s'il eût été scellé dans du ciment hydraulique. [John Mangles] fit arroser la glaise pour la rendre moins tenace. Ce fut en vain. Le chariot conserva son immobilité<sup>93</sup>.

C'est une de ces « horizontales locales » de la trajectoire vernienne, et il ne s'agit plus seulement de l'incapacité d'atteindre un objectif, d'aller d'un point A à un point B, mais de l'incapacité à *regagner sa mobilité*. Une dépression boueuse, ou un récif, fonctionnent comme un « puits de gravité », auquel le véhicule de main d'homme ne peut se soustraire, et ce malgré un soin particulier donné à la *convergence de toutes les forces* disponibles – ce qui réapparaîtra dans l'épisode du renflouage : Wilson et Mulrady pour la poussée, le bœuf et le cheval pour la traction, Ayrton stimulant ces derniers par le fouet. Les « colliers [menaçant] de céder sous l'effort » sont le signe d'une tension maximale, que l'on retrouve dans le grèvement du *Duncan* lors de l'ouragan ou la coque du *Nautilus* lorsqu'il plonge dans la fosse atlantique, etc. L'immobilisation totale du véhicule chevauche deux chapitres ; entre-temps, Ayrton mène à terme cette partie de son plan en se débarrassant des derniers animaux de trait, cependant que le major Mac Nabbs découvre sa trahison : le chapitre XIX verra donc la fin de la transition de l'obstacle naturel (apparent) à l'adversaire humain pleinement démasqué, autrement dit la bande de Ben Joyce qui prendra le relais sur la glaise retenant le chariot, et qui, par ses armes à feu, prolongera à sa façon l'immobilisation de la troupe, peut-être plus sûrement que le borbier. *Les Enfants du capitaine Grant* transporte ses protagonistes d'échec en échec tout en les rapprochant de la vérité, que ce soit localement, par la succession de marches et chevauchées ponctuées d'arrêts forcés, ou globalement, dans un tour du monde qui ne révèle nulle part les traces des naufragés mais atterrit inévitablement à l'île Tabor. Pendant la phase transitoire, entre l'échec du dégagement du chariot et la fuite d'Ayrton, les prémices de l'« horizontale » suivante sont déjà données, en même temps qu'est révélée une énième sous-estimation des difficultés existant au-delà :

–Remarquez, reprit John Mangles, que dans quatre ou cinq jours nous serons à Eden.

–Quatre ou cinq jours ! reprit Ayrton en hochant la tête, mettez-en quinze ou vingt, capitaine, si vous ne voulez pas plus tard regretter votre erreur !

–Quinze ou vingt jours pour faire soixante-quinze milles ! s'écria Glenarvan.

–Au moins, mylord. Vous allez traverser la portion la plus difficile de Victoria, un désert où tout manque [...] des plaines de broussailles sans chemin frayé [...] Il y faudra marcher la hache ou la torche à la main, et, croyez-moi, vous n'irez pas vite. »

[...] –J'ajouterai, reprit alors Ayrton, que les principaux obstacles ne viendront pas des embarras de la route. Mais il faudra traverser la Snowy, et très probablement attendre la baisse des eaux.

---

<sup>93</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII-XIX, p. 570-579.

[...] Ce matin, j'ai cherché un passage praticable, mais en vain. (p. 582-583)

Comme pour les barrières végétales, les « tikitika » qui ralentissent la navigation au fil de la rivière africaine dans *Un capitaine de quinze ans*<sup>94</sup>, les broussailles, plus qu'une « absence de chemin frayé », sont une sorte d'antonyme à l'industrie humaine qui crée des passages praticables et rapides à travers la nature : un obstacle presque *actif* au déplacement humain. En outre, nous avons un nouvel exemple du « verbe suivi par sa concrétisation », l'affirmation péremptoire d'Ayrton – qui exprime sa prédiction du reste correcte mais aussi son vœu caché –, *vous n'irez pas vite*, a une force prémonitoire : Glenarvan et ses compagnons ne traverseront le reste du continent australien qu'avec une extrême difficulté<sup>95</sup>. La Snowy, « plus grande que nature » un peu comme certains animaux marins chez Verne, est dite large d'un mille<sup>96</sup> ; il est vrai qu'elle est ici grossie par les pluies et la fonte des neiges. Verne fait quelque entorse à la plausibilité en la rendant à la fois très large et tumultueuse, deux effets à première vue contradictoires, de sorte qu'à la proposition de construire un canot, « Non, Wilson, [répond] Glenarvan, cette Snowy, ce n'est pas une rivière, c'est un infranchissable torrent<sup>97</sup> ». Quelques échos de l'« abîme » de la mer Lidenbrock comme la perçoit Axel apparaissent : la rivière est grossie d'« impétueuses avalasses, brisées en mille remous où se creusaient *des gouffres* ». Il peut être utile, pour affiner d'un nouveau « point de données » la moyenne des fractales d'attente météorologique (Lidenbrock à l'ombre du Scartaris, Maston face au temps couvert qui voile la lune, etc.), d'estimer la durée de celle-ci, quand Glenarvan et ses compagnons, bloqués par la rivière dont le pont de lianes a été brûlé par Ben Joyce, attendent la décrue. Le chariot est embourbé le 13 janvier<sup>98</sup> ; Ayrton est démasqué le lendemain, et Mulrady, envoyé à cheval pour prévenir le *Duncan* du danger, est blessé le soir même ; l'attente commence donc le 15 au sens strict. Le passage est décrit comme dès l'abord impossible (« [c'est] se vouer à la mort que de [l]'affronter »), et Verne trouve même à hausser encore le ton un peu plus loin, en rappelant là encore *VCT*, voire les derniers chapitres de *L'Île mystérieuse* : « Un torrent de laves eût coulé entre ses rives qu'elle n'eût pas été plus infranchissable ». Glenarvan emprunte, lui, au capitaine Nemo : tout comme ce dernier « [pensait, combinait, agissait] » et, prisonnier des glaces, cherche « quelque héroïque moyen » de

---

<sup>94</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 516.

<sup>95</sup> Jules Verne, *Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 624-627.

<sup>96</sup> Elle ne dépasse guère les 250 mètres de large ordinairement et à cette latitude, mais possède plusieurs ruisseaux tributaires et son état dans le roman est donc concevable.

<sup>97</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 598.

<sup>98</sup> *Op. cit.*, ch. XVIII, p. 567-568.

s'échapper, le lord écossais « cherchait à combiner quelque hardi moyen pour la traverser<sup>99</sup> ». Une première tentative à bord d'un canot improvisé échoue, puis viennent les premiers signes d'amélioration, qui décident le groupe à construire un véritable radeau : « Paganel, dans la matinée du 21, constata que l'élévation des eaux, au-dessus de l'étiage, commençait à diminuer<sup>100</sup> ». Un peu comme il décrit les symptômes de décroissance d'un ouragan (qui devient tempête, puis « grand frais » ou « brise à trois ris »), Verne annonce que « [le] torrent redevenait rivière, à courant rapide, il est vrai » (p. 621). Le radeau est achevé le lendemain de l'observation de Paganel ; donc selon l'interprétation, la compagnie est immobilisée devant la Snowy du 14 au 22 janvier ou peut-être du 15 au 21. L'adversité humaine est pleinement assimilée par les forces naturelles et a des conséquences similaires ; dans tous les cas, l'intervalle d'attente est similaire aux cinq à sept jours d'au moins trois autres épisodes de ce type.

La traversée proprement dite de la Snowy rejoint sur de nombreux points les fractales « balistiques » qui reproduisent en miniature le schéma de *De la Terre à la Lune* :

John Mangles avait installé sur le tribord [...] une sorte d'aviron pour soutenir l'appareil contre le courant et diminuer sa dérive. Quant à lui, debout à l'arrière, il comptait se diriger au moyen d'une grosse godille. [...] d'une poussée il le lança à travers les eaux de la Snowy. Tout alla bien pendant une quinzaine de toises. [...] l'appareil fut pris dans des remous, et tourna sur lui-même sans que ni l'aviron ni la godille pussent le maintenir en droite ligne. [...] une position [...] qui rendit impossible l'action des rames. [...] Aucun moyen n'existait d'enrayer ce mouvement giratoire du radeau. Il tournait avec une vertigineuse rapidité, et il dérivait. [...] Il se trouvait alors à un demi-mille en aval de son point de départ. [...] l'aviron de Wilson cassa net. Le radeau, non soutenu, fut entraîné. John voulut résister [...] Wilson, les mains ensanglantées, joignit ses efforts aux siens. [Enfin], ils réussirent, et le radeau, après une traversée qui dura plus d'une demi-heure, vint heurter le talus à pic de la rive. Le choc fut violent ; les troncs se disjoignirent, les cordes se cassèrent, l'eau pénétra en bouillonnant<sup>101</sup>.

L'impulsion première est donc donnée par le capitaine Mangles ; et « une quinzaine de toises » sera toute la partie de type « ascendant », autrement dit favorisant les efforts humains, qui lui sera accordée : le reste est un combat en grande partie au désavantage des passagers pour garder un peu de contrôle sur la trajectoire de leur véhicule. Il est deux fois question du tournoiement du radeau, s'opposant directement à l'idée de rectitude, d'un itinéraire défini par le gouvernail humain. Souvenons-nous de la discussion de Barbicane, Morgan, Elphiston et

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 618.

<sup>100</sup> L'homologue de ce genre de transition peut être repéré vers la fin du chapitre XVI de *VCT* : « [...] mais le dimanche, 28 juin, l'antépénultième jour du mois, avec le changement de lune vint le changement de temps... » (p. 131). On peut en relever d'autres, par exemple à la fin du premier volume de la *Lune*.

<sup>101</sup> Jules Verne, *Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 621-622.

J.-T. Maston sur le boulet à envoyer vers la Lune : « Quant à la forme du boulet [...] elle importe peu, puisque [...] le projectile se trouvera dans le vide ; je propose donc le boulet rond, qui tournera sur lui-même, si cela lui plaît, et se comportera à sa fantaisie ». C'est le radeau, ici, qui est animé d'un *mouvement giratoire* et se comporte à sa fantaisie, presque aussi livré à lui-même (en dépit de la godille) que l'obus ayant quitté la Columbiad. Pour traverser une rivière, il aura fallu le payer d'une dérive d' « un demi-mille » en aval, une manière de plus de voir l'homme comme largement « perdant » dans les compromis répétés qu'il doit négocier avec les obstacles naturels. L'arrivée sans dégâts des passagers se fait, comme dans *Un capitaine de quinze ans*, au prix de la destruction du radeau, qui n'aura ainsi résisté que le temps de la traversée aux forces naturelles qui tendaient à le faire céder.

Comme l'avait prédit Ayrton, Glenarvan et les siens « ne vont pas vite » pendant leur dernière marche vers Eden<sup>102</sup> et la côte australienne. En un lieu qui ne reproduit qu'à un degré très limité les périls du désert du centre de l'Australie – et où le texte même avait admis que Grant aurait été à peu de distance d'un secours certain<sup>103</sup> –, Verne amène ses personnages à vivre – en plus bref – les privations des grands explorateurs et à refaire leurs gestes. On revoit encore les débris de quartz<sup>104</sup>, minéral qui, pour l'épreuve de la soif, fonctionne comme une sorte d'accompagnement symbolique dans *Cinq semaines en ballon* et esthétique dans *VCT*. À l'image des voyageurs Burke et Stuart, Glenarvan et ses compagnons trouvent à s'hydrater et se sustenter grâce à la flore locale (les « céphalotes » et le « nardou »). Peu après toutefois, un paroxysme de l' « horizontale » vernienne, de la neutralisation quasi complète des efforts humains, est atteint : les éléments naturels sont à tel point ligués contre Glenarvan que le bois lui-même est « incombustible » (p. 627), ce qui exclut chaleur et dîner pour le groupe épuisé. Le *Duncan* n'est pas au rendez-vous à la baie Twofold, ce qui paraît indiquer sans équivoque que la bande d'Ayrton a réussi à s'en emparer. Il s'ensuit une de ces pauses évaluatives, dans leur variante servant à clore une partie ou un tome sur le mode dramatique, qui, par gradation (« les traces du capitaine Grant et des naufragés [semblent] être irrévocablement perdues ; cet insuccès [coûte] la vie de tout un équipage, [et] Lord Glenarvan [succombe] à la lutte<sup>105</sup>... »), constate l'échec en apparence définitif de l'entreprise.

---

<sup>102</sup> Petite ville qui donne sur Twofold Bay, le lieu présumé du naufrage du *Britannia*, sur le 37<sup>ème</sup> parallèle.

<sup>103</sup> Voir 2<sup>e</sup> partie, ch. IV « Les paris de Jacques Paganel et du major Mac Nabbs », p. 356.

<sup>104</sup> Jules Verne, *Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 626.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 631.

Pour que se poursuive le tour du monde même après le renoncement assumé des protagonistes, il faut à Verne un mécanisme quelconque pour empêcher le retour en Angleterre : il le trouve dans la relative rareté – concevable somme toute – des navires allant d’Eden aux grands ports australiens, d’où le rapatriement aurait été facile<sup>106</sup> ; c’est vers un autre port majeur, à l’est, qu’il faudra aller, à savoir Auckland, en Nouvelle-Zélande. La situation « motrice » des voyageurs est à l’opposé de ce qu’elle était au début, lorsqu’ils disposaient d’un moyen de transport hors normes. Le *Macquarie* n’est qu’un navire de cabotage, et c’est une sorte d’anti-*Duncan* : si c’est un brick tout comme le yacht écossais, de jauge similaire (250 tonneaux), c’est une « méchante carcasse<sup>107</sup> », un navire dont « [les] formes [renflées], l’évasement [des] fonds, la lourdeur de [l’arrière], [faisaient] un mauvais marcheur, le type parfait du “sabot”<sup>108</sup> », et qui « avance à peine [malgré un renfort de toiles] ». Son capitaine, Will Halley, « [passe] pour un assez bon pratique de ces mers que les récifs de coraux rendent très dangereuses », mais il s’avère ensuite être un ivrogne incompetent, ce qui invalide la première partie de cette description et porte l’emphase sur les périls du littoral néo-zélandais. La dégradation des moyens de transport, alliée au présupposé d’échec, fait qu’à l’échelle globale du roman, toute la troisième partie, depuis la fin de la phase australienne jusqu’à l’île Tabor, figure la Chute dans la trajectoire du roman : on n’espère plus atteindre le but, tout juste essaie-t-on de survivre, et la victoire viendra de la présence entièrement insoupçonnée de Harry Grant sur Maria-Thérèse. Si des répétitions fractales du schéma habituel peuvent être repérées à plus petite échelle, ces fluctuations n’empêchent donc pas que persiste sur toute cette partie du roman l’atmosphère générale de la courbe descendante, où le protagoniste se trouve au minimum de sa maîtrise sur sa destinée. « [J]amais navire ne navigua plus à la grâce de Dieu que le *Macquarie* de Twofold Bay », remarque le narrateur<sup>109</sup>, et, plus loin, après évocation « [des] massacres de la Nouvelle-Zélande », il ajoute « Tel était [ce pays] vers lequel courait le *Macquarie*, monté par un équipage stupide, sous le commandement d’un ivrogne<sup>110</sup> ». Les fortunes du voyage ne cessent d’empirer. Le brick porte en lui les signes annonciateurs de sa ruine, et il suffira d’une malchance bien moindre que l’ouragan rencontré

---

<sup>106</sup> La situation a quelques éléments communs à la fois avec Lidenbrock cherchant à aller d’Allemagne en Islande, et Phileas Fogg qui ne trouve pas de navire en partance de New York pour Liverpool et en est réduit à aller initialement vers Bordeaux.

<sup>107</sup> Jules Verne, *Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 669.

<sup>108</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 646.

<sup>109</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 657.

<sup>110</sup> *Ibid.*, p. 668-669.

sur l'océan Indien pour la provoquer ; ce sera l'incurie du capitaine et de son équipage qui entraînera son échouement sur des bancs de sable – finalisé par l'inévitable « soudain, un choc eut lieu<sup>111</sup> ». Un peu à la façon des points d'équilibre décrits par M. Serres dans le schéma narratif du *Chancellor*<sup>112</sup>, le *Macquarie* se trouve dans un entre-deux temporaire : « La vérité, mylord, répondit John Mangles, est que nous ne coulerons pas. Quant à être démolis par la mer, c'est une autre question » (p. 678). Le brick est donc immobilisé, et il a *dévié* au sud de la route qui l'aurait autrement conduit à Auckland. Le « youyou », l'embarcation qui aurait pu servir au sauvetage de tous, a disparu avec le capitaine et ses matelots, qui d'ailleurs, ne survivent pas à leur tentative, et de plus laissent derrière eux une épave inutilisable<sup>113</sup>. Comme l'explique le capitaine John Mangles, les deux alternatives sont de renflouer le navire et de voguer à nouveau vers Auckland, ou de construire un radeau et gagner la côte – alternative beaucoup plus hasardeuse à cause du danger représenté par les tribus Maories de l'intérieur des terres. Il faut, bien entendu, que les personnages aient à se mesurer à tous les périls que peut fournir la terre où leur chemin les mène ; aussi l'auteur s'assurera-t-il de ne pas leur permettre de renflouer le *Macquarie* – mais pas sans avoir pleinement satisfait le lecteur du réalisme de la tentative. Le chapitre « Les matelots improvisés » relate avec force détails comment les survivants tentent d'opérer une convergence de toutes les forces qu'il est possible de recruter pour dégager le navire de sa situation.

Comme dans le cas du capitaine Nemo échoué dans le détroit de Torrès, on nous rappelle la relative faiblesse des marées dans le Pacifique. Mais c'est toute une série d'influences que John Mangles entend « fédérer » et mettre de son côté : on remet l'opération au lendemain pour que les passagers réparent leurs forces ; le vent doit pousser la coque dans la bonne direction ; la marée, à son point culminant, le soulèvera ; et l'on procède au largage de toute cargaison superflue, comme pour alléger un aérostat. La répartition de la poussée humaine se veut elle aussi « finement réglée » : Paganel, Mac Nabbs et Olbinett, qui poussent d'un certain côté, ne sont pas connus pour posséder une force au-dessus ni au-dessous de la moyenne ; de l'autre côté, on a Glenarvan, qui est dans le même cas, avec Robert Grant, qui n'a que douze ans, logiquement de moindre constitution, et Mulrady, dont il a été dit explicitement qu'il a

---

<sup>111</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 676. Notons aussi cette autre constante que nous avons rencontrée dans les *Voyages* précédents : « Une vague le prit en dessous, le porta plus avant sur les récifs, et il retomba avec une violence extrême » (p. 676).

<sup>112</sup> Ceci s'applique aussi aux lieux d'équilibre successifs représentés par la pirogue des Maoris (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. X), la hutte ou Waré-Atoua (ch. XI) et la montagne tabou (ch. XIV).

<sup>113</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 708-709.

une force peu commune<sup>114</sup>, compensant le déficit représenté par Robert. Comme pour les préliminaires du dégagement du *Nautilus*, on constate des « craquements » et « tressaillements » ; lady Helena et Mary Grant se joignent à la poussée, et il se produit « un dernier cliquetis du linguet », mais, tout comme dans le piège boueux qui a retenu le chariot en Australie, le *Macquarie* n'est pas libéré. On confectionne un radeau à voile, et l'on finit par trouver non sans difficulté un atterrissage ; ici Verne semble admettre implicitement son usage fréquent d'une certaine expression : « Heureusement – heureusement cette fois – un choc eut lieu<sup>115</sup> » ; énième machine à usage unique du voyage, le radeau est amarré près du rivage mais ne sera plus utilisé. Il faut en effet que, sous prétexte d'un raccourci, les voyageurs abandonnent la sûreté du littoral et soient capturés<sup>116</sup> par la tribu maorie de Kai-Koumou. Verne insère son récit dans le cadre véridique de la « seconde guerre Taranaki » (1863-1866), l'échouement du brick ayant lieu le 2 février 1865. Il est possible que l'auteur ait eu à l'esprit les difficultés rencontrées par les forces britanniques<sup>117</sup> face à l'usage des *pa* (Verne orthographe *pah*), ces systèmes de palissades employés par les Maoris, et qui les mirent en échec, même à renfort d'artillerie, notamment lors de la fameuse bataille du 29 avril 1864. Verne parle en effet à deux reprises d' « inexpugnable position<sup>118</sup> ».

En prélude à l'usage qu'en feront plus tard les protagonistes, l'activité géologique de la Nouvelle-Zélande est décrite, et plus particulièrement l'histoire géologique du lac Taupo (p. 759). Ce « récit des origines » rappelle celui de l'Islande dans *Voyage au centre de la terre*. « Les eaux ont envahi [une] énorme cavité », comme dans l'île Lincoln, et, créant un fusil de Tchekhov à la mesure des *Voyages extraordinaires*, l'auteur précise que « Toute cette région bout comme une chaudière immense, suspendue sur les flammes souterraines ».

Le rival de Kai-Koumou, Kara-Tété, est tué par Glenarvan<sup>119</sup>, et en l'honneur du chef décédé la montagne où on l'enterre est *tabouée*, cependant que les captifs sont condamnés à mort ; l'agitation occasionnée par l'incident permet la fuite – séparée – de Robert et de

---

<sup>114</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 108.

<sup>115</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 714.

<sup>116</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 747.

<sup>117</sup> Les Blancs sont appelés Pakeha en Nouvelle-Zélande ; dans le roman ils sont nommés Pakeka. *Paketa* apparaît une fois dans certaines éditions mais non dans les anciens « Hetzel » et doit être une coquille ; Pakeka pourrait provenir d'un amalgame entre 'h' et 'k' dans les sources utilisées par l'auteur.

<sup>118</sup> *Op. cit.*, ch. X p. 752 et ch. XI p. 761.

<sup>119</sup> *Op. cit.*, ch. XI, p. 773.

Paganel. Le motif du *grattement* qui annonce la libération prochaine<sup>120</sup>, et qui réapparaîtra dans *Un capitaine de quinze ans* lorsque Dingo apporte un message à Dick Sand, signale ici le retour de Robert – entendu en premier par Mac Nabbs –, qui creuse un tunnel sous la hutte des prisonniers<sup>121</sup>. Le passage par-delà une palissade grâce à une galerie souterraine se répète aussi lorsque Cousin Bénédicte s'évade de la kitanda, même si pour Glenarvan et ses compagnons l'acte est délibéré, alors que l'entomologiste, peut-être encore plus distrait que son savant homologue, s'échappe sans même s'en apercevoir. Pourchassés par Kai-Koumou et ses hommes, les fugitifs retrouvent Paganel au sommet de la montagne. Conscient de l'impunité qui lui est conférée par le tabou, le géographe ne se retient pas de défier les poursuivants : « Criez ! hurlez ! époumonez-vous, stupides créatures ! dit Paganel. Je vous défie bien de gravir cette montagne ! [...] [mes amis], si ces brutes comptent sur nous pour exercer leur patience, ils se trompent. Avant deux jours, nous serons hors des atteintes de ces coquins !<sup>122</sup> » Le rythme est très similaire à celui du défi porté par Nemo à la frégate anglaise : « Frappe, navire insensé ! [...] Tu n'échapperas pas à l'éperon du *Nautilus*<sup>123</sup> ». À peu près au même niveau de progression du récit, Nemo coulera le deux-ponts et Paganel provoquera l'éruption du volcan, respectivement. Le géographe se rapproche aussi de Nemo par sa confiance totale dans l'évasion imminente du groupe, et ce avant que ne germe dans son esprit l'idée des « grands moyens », qui lui en donne le procédé concret.

Le texte s'achemine graduellement vers l'apocalypse artificielle du Maunganamu qui doit permettre la délivrance des « colons » du sommet de la montagne ; John Mangles commence par se désoler de l'impossibilité d'employer « tant de puissance mécanique », qui doit excéder « plusieurs millions de chevaux<sup>124</sup> ». En cela, il évoque indirectement un « acquis » de ce voyage particulier, puisque dans les Andes, les forces plutoniennes avaient accompli le vœu formulé ici par le capitaine, que le massif « nous entraîne lui-même ». Ensuite, vient une miniature de l'éruption :

En effet, la température des couches supérieures était très élevée [...] une colonne de vapeur d'eau se dégagea, et monta en sifflant à la hauteur d'une toise. [...] « Fermez le robinet ! » cria le major [...] Paganel, considérant d'un air singulier ce phénomène, murmurait ces mots :

---

<sup>120</sup> La méconnaissance temporaire de la personne qui creuse se retrouve aussi dans l'épisode où Clawbonny rejoint la maison de neige (*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 335).

<sup>121</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 790.

<sup>122</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 804.

<sup>123</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI « Une hécatombe », p. 577.

<sup>124</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 805.

« Tiens ! tiens ! hé ! hé ! pourquoi pas ?<sup>125</sup>

Ce jet d'une toise seulement crée le même précédent – à dépasser immensément – que constitue la Columbiad Rodman et ses « modestes » performances par rapport à l'objectif que se propose le Gun-Club dans les premiers chapitres de la *Lune* ; Paganel relèvera le défi, et en même temps réalisera d'une certaine façon le désir de Mangles. Il tait pourtant son idée pour un temps : c'est d'abord la robinsonnade « constructive » qui doit s'accomplir, si éphémère qu'elle soit, et l'on emploie la chaleur du sol pour faire cuire les aliments. « C'est un paradis que cette montagne », dit Paganel (p. 812), qui, reprenant sur le mode comique le projet du capitaine Grant sur cette surface « insulaire », propose d'y fonder une colonie. « En vérité, je cherche vainement ce qui nous manque sur ce confortable cône », conclut-il, ce qui fait prospectivement écho au jugement de Pencroff sur l'île Lincoln, une fois que l'on y trouve son bien-aimé tabac. Comme Cyrus Smith, il espère bien que l'« île » résistera à tout émoi géologique « jusqu'à notre départ ». L'idée de Paganel est finalement introduite en mêlant comique et grandiose :

[...] La superstition des indigènes a fait de cette montagne un lieu d'asile, il faut que la superstition nous aide à en sortir. Si je parviens à persuader Kai-Koumou que nous avons été victimes de notre profanation, que le courroux céleste nous a frappés [...] croyez-vous qu'il abandonne ce plateau [...] ?

[...] –Et de quelle mort horrible nous menacez-vous ? demanda Lady Helena.

–De la mort des sacrilèges, mes amis, répondit Paganel. Les flammes vengeresses sont sous nos pieds. Ouvrons-leur passage !

–Quoi ! vous voulez faire un volcan ! [...] Oui, un volcan factice [...] dont nous dirigerons les fureurs [...] Organisons une éruption artificielle à notre profit !<sup>126</sup>

Les cataclysmes artificiels sont une conséquence fréquente des agissements de l'homme chez Jules Verne : la Columbiad cause une tempête, Cyrus Smith « fait sauter l'île », selon l'hyperbole de Gédéon Spilett, et Lidenbrock crée un raz-de-marée qui le propulse au milieu d'une éruption, en tentant de détruire un roc qui lui barre le passage avec « cinquante livres de fulmicoton ». « Faire un volcan », selon les termes délibérément simples de Mangles, est un travail démiurgique par excellence, centre thématique de tout un écheveau de scènes ou de répliques verniennes qui, avant et après *Grant*, tendent à sa concrétisation. Il exigera les forces conjuguées de Glenarvan et de ses compagnons, et occasionnera une séquence qui est schématiquement la « sœur » d'une autre tentative audacieuse, dans *Autour de la Lune*. L'échappée du sommet du Maunganamu, après laquelle le groupe Glenarvan fuira jusqu'à la

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, p. 812.

<sup>126</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 817.

côte pour affronter sa dernière épreuve, « entre deux feux », est le déclencheur de la Chute<sup>127</sup> : les protagonistes culbutent le rocher qui maintenait prisonnières les humeurs du volcan, et cet évènement les lance sur une course de cent milles, et se prolonge ensuite en mer jusqu'à l'île Tabor ; c'est leur dernier labeur significatif. D'un autre côté, la mise à feu des fusées est le dernier acte téméraire qui met le projectile sur une trajectoire de chute libre<sup>128</sup> vers la Terre.

La qualification qui lie de manière décisive ces deux épisodes est « *les audacieux*<sup>129</sup> ». Pour leur suprême témérité, par laquelle au nom de la science ils tentent de choir sur une lune qu'ils croient par ailleurs inhabitable et où ils risquent de toute façon un atterrissage mortel, les passagers du wagon-projectile sont élevés temporairement au rang de surhommes. Paganet et ses compagnons, déterminant par la logique du « moindre effort » que leur cataclysme factice peut être déclenché par une tâche à la mesure de leurs forces limitées, emploient « leurs efforts simultanés » pour déplacer le roc<sup>130</sup> ; « les travailleurs se [font] leviers », acte primordial s'il en fut, usant de l'une des plus anciennes et des plus simples *machines*. L'« épithète homérique » est là aussi employée, dans un contexte de tension entre le statut surhumain des travailleurs et le risque d'échec voire de catastrophe qui pourrait résulter de leur hubris : « Ce volcan n'allait-il pas dévorer les audacieux qui lui creuseraient un cratère ? Pourrait-on maîtriser, diriger cette éruption [...] ?<sup>131</sup> » Déloger un roc qui barre la route à la continuation du voyage, c'est, bien entendu, une réédition de la dernière étape de *VCT*. Le succès des « audacieux ouvriers », associés directement à Héphaïstos par le nom de cyclopes (p. 820), les élèvera même implicitement à une posture évoquant Zeus lorsque « des ruisseaux d'eau bouillante et de laves roulaient vers le campement des indigènes », analogues à une punition par la foudre, lancée du haut de l'Olympe : quelles que soient les hésitations de Verne à approuver l'industrie, la science ou la religion comme prétexte suffisant à la domination européenne, le cannibalisme confirme sans appel l'infériorité des indigènes à ses

---

<sup>127</sup> A l'échelle locale de la partie néo-zélandaise du voyage, qui s'enclasse ensuite dans la phase descendante plus globale du récit, que nous délimitons plus haut entre l'embarquement sur le *Macquarie* et la fin du voyage.

<sup>128</sup> Ou plutôt échoue à enrayer sa chute, mais cela demeure équivalent du point de vue de la succession événementielle.

<sup>129</sup> Voir le passage cité dans notre étude de *De la Terre à la Lune*, tome II, ch. XIX « Lutte contre l'impossible », p. 409-412 (vers l'appel de note 189 dans l'analyse de ce roman).

<sup>130</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 820. Ils lui préparent ainsi un « plan incliné » (*Ibid.*, p. 818) qui facilite son glissement, comme dans bien d'autres romans, notamment *Le Sphinx des glaces* où l'on tente de remettre à la mer la goélette échouée sur un iceberg.

<sup>131</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 818.

yeux ; ils subiront donc le feu de leur propre montagne sacrée, et plus tard les feux des canons du *Duncan*. Un bref moment de suspense est ménagé avant le commencement de l'éruption : « Bientôt, quelques fissures et des jets de vapeur brûlante leur apprirent que la place devenait périlleuse. Mais un suprême effort arracha le bloc [...] », autrement dit il aurait été possible que l'instabilité causée par les travailleurs atteigne un niveau suffisant pour arrêter le travail mais insuffisant pour déclencher une éruption. Cette logique ne diffère pas fondamentalement de la tentative de tirer le chariot de l'ornière, ou de renflouer le brick, mais cette fois le « dernier effort » est couronné de succès. La « mise à feu » est signalée par « [une] colonne incandescente [qui] fusa vers le ciel », et ce verbe pourrait bien être une subtile allusion intertextuelle aux *fusées* qu'emploient Michel Ardan et ses compagnons au même stade de leur propre aventure<sup>132</sup>. L'amplification brutale du processus est signalée par le passage du « simple geyser » au « mont Hécla lui-même » (p. 822) – autre référence à l'Islande, donc au voyage de Lidenbrock. Les prisonniers, « cachés derrière l'enceinte de pieux, suivaient les effrayants progrès du phénomène », à l'image des colons de l'*Île mystérieuse*, qui, selon les paroles de Cyrus Smith, ne peuvent rien au réveil graduel du mont Franklin, « si ce n'est [se rendre] compte des progrès du phénomène<sup>133</sup> ». Nous avons donc affaire à quelques-unes de ces idiosyncrasies lexicales de Verne, similaires à l'expression « la réaction se fit alors<sup>134</sup> »... Dans le monde vernien, les forces plutoniennes – liées à la roche, aux feux souterrains, etc., sont plus puissantes, voire plus complaisantes (si les protagonistes assument le risque de « débordement » inattendu) que l'eau ou l'air, et les héros ont plus de succès lorsqu'ils invoquent Pluton que lorsqu'ils invoquent Neptune<sup>135</sup>.

La fin de la portion néo-zélandaise du *Voyage* modalise la nouvelle jonction entre les « marcheurs » et le yacht venu les sauver à la baie Plenty, d'une façon assez symétrique au « Retour à bord » (2<sup>e</sup> partie, ch. I) consécutif à la traversée de l'Amérique du Sud : phase ascendante et phase descendante du récit se font écho ; là où une seconde interprétation avait

---

<sup>132</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 409-412.

<sup>133</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 776.

<sup>134</sup> La mise en train de la guérison de Mulrady (blessé par le poignard de Ben Joyce) est d'ailleurs décrite en ces termes par Lady Helena (Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 613).

<sup>135</sup> « L'image de la terre domine donc, et cela se vérifie dans l'œuvre vernienne. De même que le nom de Neptune était relativement peu représenté par rapport à celui de Pluton – et lui était en général associé – Jules Verne, qui se dit pourtant marin dans l'âme, accorde à la terre une place prépondérante. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 537)

rendu l'espoir aux héros en Patagonie, après la Nouvelle-Zélande nul espoir ne subsiste, là même où une troisième interprétation existe et est tenue pour vraie par Paganel et Glenarvan<sup>136</sup>. Avec une sombre ironie, le texte remarque qu'« [en] ce moment, une ligne rigoureusement droite eût passé par l'axe du *Duncan*, l'île [Maria-Thérèse] et la baie Talcahuano<sup>137</sup> » : autrement dit l'île où Ayrton va être abandonné et le port qui a marqué le point de départ du tour du monde à la recherche du capitaine Grant. Plutôt qu'une plénitude, cette cyclicité suggère donc le vide, un « point mort » du voyage : « Le découragement fut profond à bord » (p. 876). Le principe du dénouement vernien typique – au moins des romans de la première période – est donc respecté. Personne ne s'attend au naufragé que l'on trouve sur l'île Tabor, en une sorte de réciproque de l'Ithaque d'Ulysse – à moins que le *Duncan* lui-même, microcosme de l'Ecosse, ne soit une Ithaque *mobile* qui vient vers le héros, ce qui, à la lumière de *L'Île mystérieuse*, ne serait en somme pas surprenant.

Deux remarques d'ordre plus global pour conclure. Harry Grant, prisonnier pendant deux ans et demi d'une île relativement fertile – elle fait répéter sa formule à Paganel, « c'est un paradis que cet îlot<sup>138</sup> » – mais trop petite pour constituer une colonie digne de son Ecosse, n'a pas accompli son ambition de colon, mais a tout de même réussi le rôle de Robinson, le « vrai », qui conclut les vellétés robinsoniennes dont Verne a jalonné son roman – hutte au sommet des Andes, que le séisme détruit, arbre géant mis en sursis par la crue et les éléments, montagne tabou, etc. Il faudrait à Grant « une terre vaste et riche de tous les trésors des premiers âges », et Glenarvan lui répond que « nous la chercherons ensemble ! », réponse qui rappelle le « nous irons ensemble ! » du docteur Clawbonny à la fin d'*Hatteras* : Grant implique *L'Île mystérieuse* tout comme *Hatteras* implique le *Centre de la terre*. Deuxièmement, Ayrton, sorte de pendant maléfique de Robert Grant – dont le passage à l'âge adulte ne sera terminé que quand il sauvera les naufragés de l'île Lincoln –, apparaît dès lors comme un personnage étrangement tronqué, prix, peut-être, de son rôle de liaison entre les deux romans. À l'élan de pitié de lady Helena au moment d'abandonner le convict, Glenarvan répond : « Il le faut, Helena. C'est l'expiation !<sup>139</sup> ». Ayrton est un personnage que l'on rencontre alors que sa chute dans l'immoralité est déjà passée, et que l'on ne reverra qu'après la fin de sa période d'expiation (il se repentira sur l'îlot), et précisément parce qu'elle est rendue nécessaire par le

---

<sup>136</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 875-876.

<sup>137</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 877.

<sup>138</sup> « Ses vieilles idées de Robinson lui remontaient au cerveau », précise le texte (*Ibid.*, ch. XXI, p. 892).

<sup>139</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 901.

dénouement du *Capitaine Grant*. Prospectivement, il en résulte que *L'Île mystérieuse* sera un roman où certains éléments du *Voyage extraordinaire* sont déjà achevés : le malfaiteur s'est repenti, il doit à présent revenir à l'humanité et finir sa réhabilitation par le travail ; le tour du monde est déjà fait, il faut à présent « le » coloniser en cultivant une île qui en réunit presque toutes les productions – et plus particulièrement, une grande partie de la faune et de la flore que l'on trouve tout le long de ce 37<sup>ème</sup> parallèle déjà exploré – ; enfin les déclinaisons du Robinson traditionnel ont été visitées, il faudra les dépasser, et aboutir ensuite à une « transcendance » encore plus explicite, le contact avec les puissances supérieures qui attendent les héros au centre de l'île.

## **IV-e) Le Volcan d'or**

*Elle constatait qu'il est des cas où l'énergie et la décision sont insuffisantes, et elle s'irritait d'être arrêtée par des forces naturelles contre lesquelles sa volonté était impuissante. (Le Volcan d'or, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 343)*

*Le Volcan d'or* (1906) est l'un des romans posthumes de Jules Verne, écrit à l'époque où l'auteur prenait de plus en plus d'avance sur le contrat qui lui imposait deux volumes (du même roman ou non) par an – malgré sa santé déclinante et les autres problèmes auxquels il était en butte depuis la mort d'Hetzel père. Il est clair que la version publiée contient de nombreuses modifications par rapport au manuscrit, apportées par Michel Verne, entre autres les deux religieuses (sœur Marthe et sœur Madeleine) remplacées par les cousines Edith et Jane Edgerton ; nous estimons toutefois la version remaniée suffisamment fidèle aux constantes de l'œuvre pour être analysée comme un roman vernien, et ce dans le même ordre d'idées que celui qui motive l'inclusion de *L'Épave du Cynthia* dans le corpus vernien pour D. Compère, dans *Approche de l'île chez Jules Verne*<sup>1</sup>, quoique de manière un peu symétrique puisque pour le *Volcan* l'intervention exogène est postérieure au rôle de Verne père. Nous ne voudrions pas non plus sous-estimer l'aptitude de Michel Verne à conserver ou à reproduire les caractéristiques des *Voyages extraordinaires* lors de ses remaniements ; ce sont ces caractéristiques qui nous intéressent, et tout bien considéré, celles qui proviennent de l'auteur et celles dues à l'habileté ou la fidélité thématique et structurale du fils peuvent prétendre à une importance comparable<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> « Enfin nous joindrons à cet ensemble *L'Épave du Cynthia*, roman paru sous la double signature de Jules Verne et d'André Laurie. La part de Jules Verne y est difficile à préciser. Charles-Noël Martin a « *eu sous les yeux le manuscrit de L'Épave du Cynthia. Il est daté de mai 1884 et il est entièrement de la main de Laurie* » écrit-il, et il en conclut que Verne l'a simplement « *rewrité* ». Nous sommes loin d'en être convaincu. D'abord Robert Taussat a retrouvé dans ce roman des thèmes purement verniens. Ensuite J. Verne y fait allusion dans une lettre adressée à Hetzel en avril 1880. Nous pensons que Verne n'a pas eu le temps de s'occuper de ce projet ; il en a fait un canevas sur lequel Laurie a travaillé, sous la direction de Verne et celle d'Hetzel. J. Verne a cependant dû rédiger lui-même certains passages. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 19)

Sur *Le Volcan d'or*, voir S. Vienne, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », p. 3.

<sup>2</sup> En gardant encore à l'esprit l'ordre inverse entre les apports exogènes et le rôle de Jules Verne, on peut invoquer comme exemple l'épisode du filet dans *L'Etoile du Sud*, qui à l'origine vient de Paschal Grousset, mais que Verne a remanié : la scène reproduit assurément un leitmotiv vernien.

Le roman peut être considéré comme l'une des « chasses au trésor » verniennes, du moins des romans où l'une des motivations principales d'un protagoniste est la richesse, avec un trésor particulier devenant le point focal à partir d'une certaine étape du récit (le legs de Kamyk-Pacha pour *Antifer*, le diamant éponyme pour *L'Etoile du Sud*, etc.). Ce n'est toutefois un « roman du centre » que de manière assez superficielle (même si nous en rencontrerons des aspects). Le *Golden Mount* n'a pas – à un degré vraiment frappant – les attributs initiatiques ou simplement « centripètes » de points suprêmes verniens tels que ceux commentés par M. Butor ou S. Vierne, centre de la terre, pôles, crypte de l'île Lincoln, « ruche » de la comète Gallia. Nous avons cité dans notre étude de *De la Terre à la Lune* la remarque de D. Compère sur la genèse de certains *Voyages*, à savoir, qu'ils tirent leur sujet « d'un lieu commun pris au sens littéral » ou « développent une phrase d'un texte vernien à la dimension d'un autre » ; *Le Volcan d'or* appartient à cette seconde catégorie, et fait écho à une boutade de Pencroff sur l'utilité possible de l'éruption du mont Franklin<sup>3</sup>. L'auteur a donc attendu très longtemps avant de développer cette idée, ce qui rappelle le délai considérable entre les débuts manifestes de sa fascination pour *Gordon Pym* et l'écriture du *Sphinx des glaces*.

Les cousins Ben Raddle et Summy Skim héritent d'un claim laissé par leur oncle décédé, qui faisait de la prospection aurifère dans le Yukon, près de la frontière entre le Canada et l'Alaska, non loin de Dawson. Ils décident de rendre visite au claim, initialement pour le vendre ; pendant leur voyage ils rencontrent Edith et Jane Edgerton, elles aussi en route pour Dawson, la première en vue d'occuper un poste d'infirmière et la seconde pour prospecter – occupation principalement masculine dans un contexte de Ruée vers l'or, ce qui cause l'ébahissement de Summy et sert de base à l'intrigue amoureuse entre les deux, parallèle à celle, plus discrète et pour tout dire plus « vernienne » – elle a le même ton que celle de Mary Grant et John Mangles (*Capitaine Grant*) – entre Edith Edgerton et Ben Raddle. Ce dernier est pris par la « fièvre de l'or » et, reproduisant un rapport de type Lidenbrock-Axel où c'est Summy qui joue le « compagnon forcé », il renonce à vendre le « claim 129 » et tente de s'enrichir à son tour. Les protagonistes se font des ennemis dans la personne de Hunter et de Malone, deux prospecteurs Texans<sup>4</sup>, avec qui les tensions, de part et d'autre de la frontière américano-canadienne, montent périodiquement sans toutefois aboutir au duel à mort ; puis une inondation fait disparaître le claim 129 et les possessions adjacentes, et Ben Raddle est blessé à la jambe, ce qui force les deux cousins à hiverner à Dawson au lieu de rentrer

---

<sup>3</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 769.

<sup>4</sup> Verne emploie le terme vieilli « Texiens ».

directement à Montréal, bredouilles. C'est là qu'apparaît Jacques Ledun, nouveau « prédécesseur », plus mystérieux<sup>5</sup> que l'oncle Josias Lacoste, qui, avant de mourir, lègue aux cousins et à Jane non un claim, mais les coordonnées d'un volcan au cratère rempli de quartz aurifère ; c'est là que commence la quête principale, qui occupe la deuxième partie du roman et se déroule principalement près du delta du Mackenzie<sup>6</sup>.

Nous avons vu dans *Les Enfants du capitaine Grant* de nouvelles déclinaisons du héros vernien de type explorateur-colon, et nous avons constaté l'opposition entre la mise en valeur des terres inhospitalières par des pionniers tels « les éleveurs millionnaires » ou l'Irlandais O'Moore d'une part, et la civilisation en quelque sorte factice qu'amène l'exploitation minière, d'autre part. Le *Volcan d'or* porte un regard tout aussi dépréciateur sur la fièvre de l'or, mais, de même que *L'Etoile du Sud*<sup>7</sup>, il se permet un horizon moral plus large, où les protagonistes eux-mêmes se laissent tenter sans que le texte fasse douter de leur bonté fondamentale, là où des personnages comme Paganel ou Glenarvan ne considèrent ce métier que de l'extérieur, pour le déclarer assez indigne. Ben Raddle est le « Hatteras » du Golden Mount, l'énergique homme d'affaires possédant les qualités nécessaires à le « conquérir », et plus généralement à s'enrichir ; sans être pleinement analogue à Clawbonny, Summy Skim est son égal en dévouement à Ben Raddle, et le suit donc même lorsqu'il juge ses ambitions trop extrêmes. Jane Edgerton possède un lien de parenté similaire avec Hatteras, voire même plus explicite : on se souvient de l'espèce de profession de foi du capitaine Anglais : *il n'y a pas d'obstacles infranchissables, il y a des volontés plus ou moins énergiques, voilà tout !* C'est presque exactement la conviction de Jane<sup>8</sup>, soumise ensuite à rude épreuve par les obstacles naturels, d'où le choix de notre épigraphe. La personnalité plus effacée d'Edith Edgerton pourrait paraître l'exclure du groupe des « explorateurs-colons » du roman, mais elle permet

---

<sup>5</sup> Et d'une affinité plus proche avec l'incontournable Arne Saknussemm.

<sup>6</sup> Les latitude et longitude données dans le texte correspondent à une position à moins de 50 kilomètres au nord-ouest d'Aklavik, dans les Territoires du Nord-Ouest. Verne précise aussi que le volcan est à environ cinq cents kilomètres au nord-est de Dawson.

<sup>7</sup> Ce n'est pas seulement que le héros de ce roman « s'abaisse » à chercher des diamants (pas pour eux-mêmes), mais qu'un personnage secondaire (Thomas Steel), lui aussi prospecteur, est présenté sous un jour positif. La condamnation de principe n'est donc pas intransigeante au niveau individuel.

<sup>8</sup> Elle hérite d'ailleurs sous une certaine forme de l'irascibilité d'un Lidenbrock ou d'un Hatteras, plus particulièrement suite à des ambitions frustrées. Ainsi, trois des occurrences du terme « irritation » ou ses dérivés se rapportent directement à Jane (plus de trois, si l'on ne se limite pas au sujet des obstacles naturels ou d'une énigme à résoudre) : outre l'épigraphe citée, le terme apparaît deux fois lorsque la prospectrice examine la carte de Jacques Ledun (Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 269-270).

en réalité le renversement ironique qui attend les protagonistes à la fin, après la dissolution de leurs espoirs de richesse, puisque c'est le labeur calme d'Edith, ne devant que peu ou pas à la spéculation, qui leur assure la fortune, ce qui peut faire d'elle le « vrai » colon que proposerait le roman en conclusion. Un personnage plus secondaire incarne peut-être une version plus « pure » – car plus totalement détachée de la prospection – du colon vernien dans ce cadre du Klondike de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : c'est le *scout*, Bill Stell<sup>9</sup>.

L'intrigue commence donc au printemps 1898, moins de deux ans après le début de la ruée vers l'or du Klondike ; la convocation adressée par le conseiller Snubbin aux deux cousins met en branle une série d'évènements qui figurent une « glissade », vers le Yukon et vers l'hiver, pendant laquelle Summy se laisse entraîner par Ben, concession par concession, jusqu'à des extrémités auxquelles il se refusait absolument de prime abord – ses sentiments encore inconscients pour Jane déterminant l'un des revirements principaux<sup>10</sup> –, jusqu'à ce que vienne l'inondation qui, paradoxalement, met fin au projet mais force les cousins à rester à cause de l'arrivée des grands froids. Le voyage proprement dit permet un certain nombre de passages didactiques<sup>11</sup>, notamment, bien sûr, sur les régions parcourues, et les étapes de la progression s'échelonnent régulièrement : départ le 2 avril, arrivée à Vancouver le 8, à Dawson le 3 juin ; arrivée des cousins au claim 129 le 10 juin, précédés de plusieurs jours par Jane, qui a mis son dévolu sur le « 127 bis ». Le cheminement de la prospectrice l'amène par pure coïncidence à ce placer proche de celui des cousins, sur le même affluent du Yukon nommé Forty Miles Creek. Le parcours du voyageur vernien tend à se définir par rapport à deux extrêmes – et, d'ailleurs, à rester aussi près que possible de ces pôles, en cherchant à éviter le milieu, le compromis parfois inévitable : soit c'est la géographie et au sens large les éléments qui dictent où l'on va et où l'on aboutit (habituellement dans le cas d'une quête d'ordre général, qui n'est pas spatialement ou symboliquement *ponctuelle*), soit c'est une

---

<sup>9</sup> « Le Scout faisait actuellement le métier de convoyeur pour les émigrants, que le retour de la belle saison appelait ou rappelait au Klondike [...] philosophe à sa manière, il prenait la vie par ses bons côtés, et, très satisfait de son sort, l'ambition ne lui était jamais venue d'imiter ceux qu'il conduisait aux territoires aurifères. L'expérience de tous les jours ne lui prouvait-elle pas, d'ailleurs, que la plupart succombaient à la peine, ou revenaient de ces dures campagnes plus misérables qu'auparavant ? » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 91-93)

<sup>10</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 210-211. Le mot « inexplicable » apparaît d'ailleurs au début du chapitre suivant, quoique le contexte ne soit pas aussi sérieux que celui des énigmes verniennes qui le suscitent typiquement.

<sup>11</sup> On peut citer la liste de compagnies minières dans la tirade de Raddle (*Ibid.*, ch. II, p. 19), l'énumération des vêtements et accessoires nécessaires à un voyage au Grand Nord (ch. III, p. 39) et l'évocation des gisements d'or et des territoires giboyeux des Rocheuses (ch. III, p. 47-48).

destination très spécifique qui accapare l'esprit du voyageur et définit alors un trajet souvent rectiligne au mépris des aléas de la géographie (la logique du *Voyage extraordinaire* veut d'ailleurs que ce second cas se transforme souvent totalement en le premier). Jane a bien une idée fixe, mais elle n'a pas de « pôle », et c'est donc dans le premier cas qu'elle se trouve : « Un affluent du Yukon lui barra bientôt la route. Elle obliqua au Sud-Ouest, et, sans même connaître le nom de cet affluent, en remonta la rive droite<sup>12</sup>. » Les « caprices [du] chemin » la rapprochent ou l'éloignent du creek et elle « ne manquait pas de s'engager dans ces ravins et les descendait consciencieusement ». Le caractère résolu, peu enclin à l'hésitation, de la jeune fille compose avec plutôt que de s'opposer au principe selon lequel la géographie – nous dirions ici l'hydrographie – guide les événements.

Du côté du claim 129, l'inimitié entre les Canadiens et les deux Texans ainsi que leurs camarades croît du fait que le placer des seconds soit en vis-à-vis direct des premiers, de l'autre côté de la frontière litigieuse, et que la partie la plus riche de la veine aurifère se situe manifestement près de la limite entre les deux. Summy Skim conserve son immunité à l'appât du gain, et se consacre à la chasse, tandis que son frère se laisse graduellement séduire par une exploitation sérieuse du claim. Skim entretient pourtant une hostilité plus personnelle vis-à-vis des Texans ; sa première interaction sérieuse avec Hunter rappelle même la *dernière* confrontation entre Michel Strogoff et Ivan Ogareff lorsque ce dernier s'attaquait à Nadia : Jane Edgerton est harcelée par le Texan, « [une] main puissante [saisit] le bandit à la gorge [et] [irrésistiblement], il allait rouler à dix pas<sup>13</sup> ». Plus symboliquement, Skim espère chasser l'orignal, ce à quoi il échoue malgré ses parties de chasse par ailleurs fructueuses, et bien plus tard, près du Golden Mount, c'est une nouvelle chasse à l'orignal avortée qui lui permettra de s'apercevoir de la proximité de la troupe de bandits. Les visées cynégétiques de Summy, ou leur aspect inachevé, s'associent donc à l'inimitié non résolue avec le Texan – et de même qu'il ne tuera pas personnellement Hunter, il n'attrapera pas d'orignal. L'approche de la bande Hunter-Malone dans le dernier acte rappelle d'ailleurs de certaines façons celle des pirates du *Speedy* dans *L'Île mystérieuse*, et l'expression d'impuissance du protagoniste vernien – employée en regard des pirates – apparaît aussi ici, quoique beaucoup plus tôt, lors de la bousculade sur la jetée avant l'arrivée du bateau devant emporter les cousins de Vancouver à Skagway : « Mais le moyen de devancer cet énergumène, qui jouait des coudes, sans

---

<sup>12</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 187.

<sup>13</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 80. Voir pour comparaison *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 332.

tenir aucun compte des injonctions des officiers et du capitaine, et repoussait ses voisins<sup>14</sup> », énième variante – ou, ici, sorte d'inversion maligne – du héros vernien réfractaire à la poussée, ou capable, lui, de déloger ou déplacer ses adversaires.

Différent, toutefois, de *Michel Strogoff*, le *Volcan d'or* est sur le plan de la dynamique actantielle plus classiquement vernien, et si les tensions américano-canadiennes à la limite des deux claims s'aggravent jusqu'à atteindre une promesse de duel<sup>15</sup> entre Skim et Hunter, ce duel sera non seulement reporté « par arbitrage des forces naturelles », comme il se doit, mais ne sera en fin de compte jamais directement résolu. Prélude obligatoire aux catastrophes naturelles, l'atmosphère en cette « nuit du 5 au 6 août » est saturée d'électricité<sup>16</sup> (ce qui est d'ailleurs typique des désastres verniens ayant lieu en fin d'été – la chaleur sous sa forme maligne). Un séisme secoue la région du Forty Miles Creek et y cause une inondation, et la nature assène ses coups « entropiques » à la manière d'un pendant destructeur des prouesses technologiques humaines : des arbres arrachés sont « entraînés avec la rapidité d'un express ». Dans la querelle des Canadiens et des Texans, la question de la frontière est résolue par une influence indépendante des deux volontés opposées, « tout le monde perd », ce qui conclut la première partie d'une façon qui présage quelque peu la fin de la seconde.

La nature moins archétypale du *Volcan d'or* par rapport aux principaux *romans du centre* est une question de degré, et si nous ne lui trouvons pas l'acuité perceptible dans l'île Lincoln ou au centre du globe, nous admettons toutefois un lien de parenté. L'intrigue du roman, tronquée en apparence par le cataclysme, est remise en train par l'apparition du *guide*, sans lequel l'aventure aurait pris fin, ou serait partie dans des directions hasardeuses et « peu verniennes », Ben Raddle, pendant sa convalescence, envisageant de se tourner vers d'autres terrains aurifères d'Amérique<sup>17</sup>, qui n'ont pas la résonance populaire du Klondike et n'auraient pu sustenter l'intrigue. Le mérite du sauvetage de Jacques Ledun, trouvé étendu dans la neige et mourant, échoit à la fois aux deux cousines et aux deux cousins, et dans l'immédiat, à Jane Edgerton et à Ben Raddle : en conséquence, le prospecteur Français partage sa reconnaissance entre eux deux ; il donne à la première la carte où figure la longitude (seule) de sa trouvaille – le volcan d'or –, et au second il communique la latitude<sup>18</sup> du mont

---

<sup>14</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, ch. IV, p. 64.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 237.

<sup>16</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 254.

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 263 et p. 273.

fabuleux. La donnée de l'une des deux coordonnées de base dans un premier temps peut renvoyer au principe du *Capitaine Grant*, mais c'est plutôt le mécanisme des *Aventures de maître Antifer* (écrit environ sept ans avant le *Volcan*, en 1892) : comme Kamylyk-Pacha, la multiplicité des bénéficiaires permet de lancer la quête sous le signe de la coopération humaine. Elle renforce aussi l'effet de l'arrangement préalable fait entre les personnages, à savoir, l'aide offerte par les cousins au transport d'Edith et Jane en échange d'une part de 10% de leurs bénéfices ultérieurs au claim 127 bis, à présent disparu : à ce précédent succède la nouvelle entente, consistant à partager les deux moitiés du secret de Ledun pour ensuite en retirer équitablement les bénéfices. Au niveau métatextuel, c'est Verne qui relance l'intrigue à travers ce Breton de Nantes<sup>19</sup>, Verne qui, né à Nantes, se considère lui aussi comme breton, et dont les lettres du prénom J-U-L-E-S<sup>20</sup> se retrouvent dans « Jacques Ledun ». Comme Saknussem, Ledun est le prédécesseur garant<sup>21</sup> de la réalité du but recherché, et comme lui

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, p. 266-269.

<sup>20</sup> Daniel Compère a relevé un certain nombre de ces jeux onomastiques possibles :

« [...] Autre forme de stockage de l'information, la mémoire de certains personnages pallie parfois l'absence de livres. [...] Un trajet sur les pas d'un voyageur antérieur est souvent marqué par des traces écrites, tout comme le texte vernien conserve des bribes visibles des textes des autres : les initiales d'Andrea Debono et d'Arne Saknussem sont gravées dans le roc (*Ballon*, p. 155, *Centre*, p. 324) ; le monogramme de Kamylyk-Pacha ponctue le trajet de ses héritiers (*Antifer*) [...] Ayant trouvé dans une bouteille un document écrit en trois langues, [...], mais rongé par l'eau de mer, Glenarvan (lang(ue) Verna ?) le recopie [...] » (*Jules Verne écrivain*, p. 127-128)

« Lorsqu'il s'agit de personnages connus, l'analogie est plus claire. John Branican (Branican) évoque la figure de l'explorateur John Franklin (RAN-IC/KI-N) ; le journaliste du *New York Herald*, Gédéon Spilett (Ile), renvoie au directeur de ce journal, Gordon Bennett (G-DON -ETT) ; le pseudonyme de Mathias Sandorf, Antekirtt, évoque celui d'Edmond Dantès : Monte-Cristo (-NTE K/RI-T). Afin d'assurer la bonne réception de l'analogie, Verne donne souvent une indication complémentaire dans le texte : le navire de J. Branican se nomme le *Franklin* ; le nom de Bennett est cité (Ile p. 456) ; *Mathias Sandorf* est dédié à [Dumas] fils. « Dans cet ouvrage, j'ai essayé de faire de *Mathias Sandorf* le Monte-Cristo des *Voyages extraordinaires*. » écrit Verne dans sa dédicace. [...] Verra-t-on dans le nom des Wagddis (Village) un rappel de Darwin (WA-DI, DA-WI) ? Le patronyme de Thomas Roch (Drapeau) renvoie-t-il à Jean Orth qui disparut mystérieusement vers 1890 (TH-RO, ORTH) ? « L'Affaire des frères Kip » (Kip p. 459) évoque-t-elle l'Affaire du Capitaine Dreyfus (D-S-FRE KIP, C-PI DRE-F-S) ? » (*Jules Verne : texte et intertexte*, p. 218)

<sup>21</sup> « Il semble du reste que les "missions contre le Monstre" ne nécessitent pas la présence d'un guide en chair et en os, du moins dans le roman. [...] Il arrive aussi que [le maître d'initiation] soit éloigné radicalement. Dans *Le voyage au centre de la terre*, le premier maître, celui qui "appelle" Lidenbrock, est un vieil alchimiste, mort depuis longtemps. Arne Saknussem se manifeste cependant à diverses reprises, et d'abord par le manuscrit runique, puis par sa signature aux moments cruciaux de l'expédition, au début de la descente, et juste avant la

il est « descendu dans le cratère » (p. 273) du volcan mythique, situé là encore « dans les régions hyperboréennes », dirait Verne, tout près des côtes septentrionales du Canada donnant sur l'océan Arctique, par 136°15 de longitude et 68°37 de latitude. Une nouvelle fois, Summy Skim sera dans un premier temps opposé au projet de trouver le volcan, avant d'apprendre que Jane y participerait ; ses remarques désinvoltes sur les derniers bouleversements préfigurent le dénouement du récit et donnent la permission, en quelque sorte, aux éléments de décider une fois encore de l'issue de l'aventure : « si Pluton et Neptune doivent encore collaborer au Klondike, j'espère bien que ce sera pour [en finir] avec cet affreux pays, pour le bouleverser et le submerger si bien qu'on ne puisse plus y recueillir une seule pépite [...] Après tout, dit-il, que Neptune et Pluton fassent ce qui leur plaît<sup>22</sup> ». On sait que l'éruption exaucera le vœu de Summy pour ce qui est du Golden Mount, mais sa seconde réplique se concrétise aussi, puisque le même séisme redressera le claim 129 inondé et permettra à Edith de le faire fructifier.

L'hiver 1898-1899 qui confine les protagonistes à Dawson est mis à contribution par l'auteur pour soumettre la capitale du Klondike et le Forty Miles Creek à une curieuse fluctuation du climat qui semble avoir la seule fonction d'introduire une circularité dans le récit, une transformation du même élément (l'eau) qui somme toute ne fait que maintenir le statu quo. Une neige exceptionnellement épaisse commence par recouvrir la ville, interrompant toutes les communications à la fois avec l'extérieur et entre ses bâtiments mêmes ; ensuite, un redoux fait fondre les neiges, causant une nouvelle inondation<sup>23</sup>, mais au résultat nul, tout bien considéré, relativement à l'état des choses précédant cette sorte de sinusoïde<sup>24</sup> narrative : « Si Ben Raddle avait conservé quelque espoir de rentrer en possession du 129, il dut y renoncer définitivement ». Le directeur de l'hôpital de Dawson, le Dr Pilcox, commente à la Pangloss les dernières sautes du temps, occasion pour des personnages verniens d'invoquer « la philosophie<sup>25</sup> », sur un mode assez récurrent dans les *Voyages* ; ainsi Summy Skim rétorque

---

sortie-renaissance, lorsque la route vers le centre paraît compromise et les explorateurs arrêtés. [...] Et c'est aussi le message d'un mort, quoique cette mort soit beaucoup plus récente, qui entraîne les héros du *Volcan d'or* vers la montagne magique et maléfique. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 304-305)

<sup>22</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 279-280.

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>24</sup> Ceci fait donc penser, schématiquement, au lent mouvement du brick sur la banquise dans *Un hivernage dans les glaces*.

<sup>25</sup> Au sens déjà rencontré dans notre analyse d'*Antifer*.

« [de] la philosophie à cinquante degrés au-dessous de zéro, je ne tiens pas cet article-là<sup>26</sup> », faisant écho à certaines répliques de personnages tels Joe, Clawbonny ou Glenarvan<sup>27</sup>. Le froid revient effectivement et se rapproche de ces valeurs maximales toujours évoquées dans les *Voyages* qui emportent les héros près des pôles, et ce au point de reproduire ce signe de l'extrême qui avait été établi dans *Hatteras* et *Autour de la Lune* : « l'haleine retombe en neige » (p. 284)... L'intervention de Jane fait céder Summy au projet de son frère, et laissant Edith à Dawson, ils se dirigent vers les coordonnées du Golden Mount, accompagnés de Patrick – le géant Irlandais entré au service de Jane – et de plusieurs mineurs Canadiens. Patrick accomplit plus d'un tour de force dans le roman : par exemple, son usage du cheval comme bouclier<sup>28</sup>, travail contre la gravité à visée bénéfique, rejoint symboliquement la « phorie » de Tournier. Mais plus frappant peut-être est son combat contre l'ours<sup>29</sup>. Assez curieusement, le cadre géographique probable de la scène d'après les indices textuels du voyage est celui des monts Richardson (Yukon), qui sont bien situés sur le chemin allant de Dawson à la position du Golden Mount ; or l'Irlandais s'appelle Patrick Richardson, et l'on peut se demander si cette correspondance est délibérée, ce genre de jeu onomastique n'étant pas étranger à Verne. Trois grizzlis attaquent le camp des voyageurs, et Summy, qui fait feu sur eux pour protéger Jane, n'en abat que deux et, désarmé, se voit charger par le dernier<sup>30</sup> ; l'Irlandais intervient et, à la suite d'un improbable combat<sup>31</sup> à mains nues, réussit à mettre l'ours en fuite. La description se veut celle d'une scène de type primordial, où, curieusement, la technique de *savate* de l'Irlandais représente – parce qu'elle ne suppose l'usage d'aucune arme – les forces de l'homme préhistorique, avant toute industrie ; ce dénuement à visée

---

<sup>26</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 284.

<sup>27</sup> Joe répond au docteur Fergusson qu'« il n'y a pas de philosophie qui tienne » (*Cinq semaines en ballon*, ch. XXIII, p. 186) ; Clawbonny rassure ses compagnons que « nous passerons... avec un peu de philosophie » (*Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 74) ; Glenarvan répond à l'optimisme de Paganel que « La philosophie, ça n'empêche pas d'être mouillé » (*Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXV, p. 291).

<sup>28</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 427.

<sup>29</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 318-320.

<sup>30</sup> En soi, ce bref moment constitue « l'épreuve du lion » pour Summy, puisque, tel Dick Sand ou Cyprien Méré, il fait face avec sang-froid (« et, de pied ferme, [il] attendit ») à une bête sauvage qui aurait eu de bonnes chances de le tuer.

<sup>31</sup> Cette scène où le serviteur de Jane se bat contre un ours peut être un renvoi à celle où Vendredi, le serviteur de Robinson Crusoe, fait de même, dans les Pyrénées. Dans les deux romans, le titre même du chapitre annonce le combat.

épique a aussi pour effet de présenter l'ours comme une force naturelle à l'état pur<sup>32</sup> plutôt qu'un animal spécifique : s'il n'y a donc pas de divinisation de l'homme dans cet épisode, l'espèce de parité symbolique dans la nature des deux opposants<sup>33</sup> présage le travail démiurgique qui sera tenté plus tard, mettant homme et nature, pour un temps, à tout le moins sur un pied d'égalité.

L'expédition atteint enfin les abords du delta du Mackenzie – cadre futur d'une grande partie du roman *Croc-Blanc* de Jack London –, auquel l'auteur semble prendre un intérêt particulier<sup>34</sup>. Il orthographe Mackensie, sans raison évidente, le fleuve devant son nom à l'explorateur écossais Alexander Mackenzie. Une coïncidence qui a peut-être frappé Verne est que Mackenzie a exploré le fleuve l'année de la Révolution française, et de plus, il atteint son embouchure et donc l'océan Arctique le 14 juillet... Verne déclare que « L'embouchure de ce Grand Fleuve constitue un important réseau hydrographique qui n'a peut-être pas de similaire en n'importe quelle région du nouveau et de l'ancien monde ». Le groupe progresse jusqu'à trois lieues seulement des rivages de la mer polaire lorsque le volcan est enfin repéré, le 9 juin, et ce de manière inattendue puisque ce mont ignivome censé être éteint est aperçu grâce à la fumée qui s'en dégage. Quoique suscitant la joie et non l'appréhension, la découverte du Golden Mount est relatée en des termes qui rappellent la détection des fumées, elles aussi inattendues, du mont Franklin dans *L'Île mystérieuse*<sup>35</sup> : « Bientôt le

---

<sup>32</sup> L'ours est ainsi « emporté par la plus furieuse des colères », tournure de phrase qui fait penser aux héros mythologiques « mus » par les dieux ; la description de son attaque est presque métonymique : « griffes dardées, crocs menaçants ».

<sup>33</sup> Dans le « glossaire vernien » de notre partie préliminaire, ce genre de scène se situerait thématiquement à la frontière entre les sections 1.4° et 2.1°, autrement dit la « conquête mythique aux résultats mitigés » et les « manifestations et interactions homme-nature ». Rappelons que dans la seconde, nous disions que « si la [catégorie précédente] appréhendait le voyage vernien davantage du point de vue de l'homme et du degré de succès de son entreprise, celle-ci se rapproche de la réciproque – le point de vue de la nature –, ou du moins mêle davantage les deux ».

<sup>34</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 326-327.

<sup>35</sup> Il y a même une allusion indirecte au thème de l'île déserte, au début du chapitre VII (p. 331) : les voyageurs constatent l'absence totale de traces humaines, et se demandent s'ils sont donc les premiers à explorer cette région et constater l'existence du volcan ; la suspicion du contraire, qui ne tardera pas, relie ce roman à celui des évadés de Richmond. Remarquons que D. Compère assimile les montagnes ou les sommets de montagnes verniennes à des environnements insulaires, dans *Approche de l'île chez Jules Verne*. D'autre part, le chapitre s'achevant par la constatation du réveil d'un volcan qu'on croyait éteint paraît, dans les deux cas, constituer le signal du « début de la fin », ou du lancement de la dernière « fractale » du récit. Noter toutefois que l'apparition des « pirates » près de l'« île » dans les deux romans a un ordre inversé par rapport à l'éveil du volcan.

soleil rayonna [...] tandis que, salué par les hurrahs des prospecteurs, apparaissait le mont prodigieux, le Volcan d'Or, dont le cratère s'empanachait de vapeurs fuligineuses<sup>36</sup>. » Le volcan est aperçu lorsque la brume se dissipe, et les vapeurs du mont Franklin apparaissent lorsque « l'hiver [s'achève] », et Cyrus Smith « [voit] une fumée qui se contournait au-dessus du cratère, dont les premières vapeurs se projetaient dans l'air<sup>37</sup>. » La caractérisation en même temps mécaniciste et fantastique du centre vernien fait fugitivement surface au début du chapitre suivant dans la description de la convoitise des protagonistes : ils « [semblent] attirés par la montagne comme par un énorme aimant » (noter que le *Volcan* est écrit très peu de temps après la parution du *Sphinx des glaces*, qui recèle un vrai mont magnétique). Raddle et Skim, toujours à leur différend sur le Golden Mount et ses mérites, filent un commencement de métaphore (de coffre de banque), que Raddle conclut en déclarant « nous saurons bien forcer la serrure<sup>38</sup> ». Cela peut évoquer un viol de la nature, et le « je saurai bien » vernien apparaît donc ici sous une forme symboliquement analogue à son usage par des antagonistes<sup>39</sup>. La personnification que cela implique réalise une discrète intertextualité avec *Hatteras*, où le capitaine disait de la mer « elle qui s'est trouvée ouverte pour un autre... » : pour le prédécesseur (Ledun), le volcan, éteint, avait permis l'accès à son or. Summy répond à son cousin par une simple interjection, et ce « d'un air dubitatif en considérant le sommet empanaché du volcan », ce qui, à quarante ans d'intervalle, conteste en quelque sorte la pose d'Otto Lidenbrock face au Sneffels : « il ne perdait pas [le volcan] des yeux [...] il semblait le prendre au défi et dire : "Voilà donc le géant que je vais dompter !"»<sup>40</sup> ». Le Golden Mount est bien plus petit que le Sneffels, faisant mille pieds d'altitude et deux kilomètres de circonférence, mais, comme le mont Franklin, il possède « un cône tronqué » (p. 334), et ceux qui l'escaladent sont eux aussi qualifiés d'ascensionnistes. Le guide Bill Stell en particulier dépasse ses compagnons en agilité, et comme le capitaine Nemo, cela le fait comparer à un chamois. La route vers l'or est fermée toutefois, non par un obstacle solide mais par les fumées toxiques se dégageant de la cheminée, qui fonctionnent comme le roc arrêtant la progression de Lidenbrock au terme de son voyage souterrain. « Il est évident, dit Ben

---

<sup>36</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 326-327.

<sup>37</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV, p. 723.

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 334.

<sup>39</sup> L'expression a donc des occurrences *bénignes* ou *malignes*, voire neutres ou ambivalentes selon la connotation perçue ; différents cas apparaissent dans ce roman même, par exemple la menace de Hunter à Krarak : « [...] trente hommes lancés à ta poursuite et qui sauraient bien te retrouver » (2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 303).

<sup>40</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, fin du ch. XIII, p. 110.

Raddle, que Jacques Ledun ne s'est pas heurté à l'obstacle qui nous arrête<sup>41</sup> » ; on sait que le narrateur de *VCT* conclut la même chose sur le « maudit roc » et le voyage de Saknussem<sup>42</sup>. La ressemblance va plus loin : pour passer, Lidenbrock fait sauter le rocher, ce qui amène accidentellement « toute une mer<sup>43</sup> » à s'engouffrer dans le tunnel ; Ben et Summy tenteront d'accéder à l'or en provoquant une éruption à coups de mine, qui doit amener un ruisseau alimenté par le Mackenzie à se déverser dans le volcan. A l'image d'Axel face à la galerie bouchée, c'est Jane qui se trouve [irritée] de ce que son chemin soit barré par des forces naturelles.

Le surgissement de la « suggestion démiurgique » a Jane pour déclencheur, la prospectrice demandant s'il « [n'existe] donc aucun moyen de la provoquer, cette éruption ?<sup>44</sup> » lorsqu'il ressort de la discussion que même le projet déjà herculéen d'éventrer la montagne à coups de mine<sup>45</sup> n'accomplirait pas le résultat désiré. Contrairement au cas de Paganel, qui a à peu près tout le mérite de l'idée d'« ignition » du Maunganamu, ici l'impulsion première est donnée par Jane, et ce germe permet ensuite à Ben Raddle<sup>46</sup> de développer l'idée à partir de spéculations théoriques<sup>47</sup> sur les causes des éruptions<sup>48</sup>. La confiance de Raddle, qui vient de la conviction d'avoir examiné la question sous toutes ses faces, rappelle celle de Barbicane lorsque, dans son discours au début de *De la Terre à la Lune*, il affirme qu'une vitesse de douze mille yards doit suffire à atteindre l'astre des nuits ; les termes sont familiers : « j'y ai profondément réfléchi, j'ai cherché tous les moyens de la réaliser », dit Ben. Ceci crée l'espoir d'un démenti du constat d'impuissance exprimé dans l'épigraphe ; Jane voit l'opportunité de revenir sur ce verdict d'invincibilité des forces chthoniennes : « Voilà un langage qui lui plaisait ! Agir, dominer les êtres et les choses, plier à sa volonté jusqu'à la nature, c'est vivre,

---

<sup>41</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 342.

<sup>42</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XL, p. 275-277.

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. XL, p. 281.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 352-353.

<sup>45</sup> Ceci constitue donc une répétition des velléités « verniennes » de perforer une montagne ou une falaise aux explosifs, tout comme le propose Pencroff dans *l'Île*, ce qui laisse Cyrus Smith sceptique.

<sup>46</sup> Donc, dans l'ensemble, l'ingénieur Ben Raddle approuve et développe ce que l'ingénieur Smith trouvait peu praticable. La polyphonie vernienne est toujours entretenue.

<sup>47</sup> Elles sont assez invraisemblables d'ailleurs, mais s'inspirent de théories qui avaient encore quelque crédit à l'époque, longtemps avant la tectonique des plaques. On peut percevoir des échos à la fois du point de vue d'Humphry Davy sur la géologie et l'origine du globe (exposés par Lidenbrock dans *VCT*) et du mécanisme de l'explosion de l'île « par le feu et l'eau » dans *L'Île mystérieuse*.

<sup>48</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 353-355.

cela ! » Le texte dit des cousines Edgerton que leurs natures sont « de modalité différente [mais] de qualité identique<sup>49</sup> » ; un autre cas d'analogie dans la dissemblance que l'on constate ici est celui de Jane et de Ben : ils partagent un type d'impulsivité et de soif d'aventure que n'ont pas Edith et Summy, parfaitement satisfaits d'une vie calme et sans grande richesse, mais l'appétit de Ben est plutôt orienté vers le capital concret ou à tout le moins la possession d'industries considérables, alors que celui de Jane est plus proche du surhomme vernien classique dont la volonté s'exerce plus directement sur l'environnement naturel – même si l'esprit pratique et les connaissances de Raddle permettent d'alimenter ces ambitions.

Raddle propose donc de creuser un canal mettant en communication la « chambre » volcanique et le Rio Rubber, branche du Mackenzie, dans l'espoir que la vaporisation de l'eau cause une éruption qui libère les richesses aurifères. En accord avec la logique de plusieurs épisodes verniens que nous avons rencontré, l'équipe creuse donc une galerie dans le flanc du mont jusqu'à ce qu'il ne reste qu'un à deux pieds d'épaisseur entre elle et la cheminée<sup>50</sup>. Un premier présage des troubles à venir est brièvement donné, de façon ambiguë puisque la fumée aperçue<sup>51</sup> est signalée par le guide Indien Neluto, qui, suite semble-t-il aux modifications de Michel Verne, ne risque jamais que des affirmations pyrrhoniennes à vertu comique, quoique son hypothèse initiale soit généralement la bonne, avant qu'il se hâte de la mettre en doute. Le chapitre suivant, « Une chasse à l'original », va donner la confirmation, créant une appréhension similaire à celle que suscite l'apparition d'un navire en vue de Granite-house, avant le début du « Secret de l'île » (3<sup>e</sup> partie de *L'Île mystérieuse*). Le creusement du canal, qui doit relier la galerie du Golden Mount au cours du rio, est entamé, et Summy Skim et Neluto partent chasser des élans avec le chien Stop, successeur approximatif et moins saillant de Top (*Île*) et de Dingo (*Un capitaine de quinze ans*). En Afrique, le vieux Tom et Dick Sand découvrent *des mains coupées* gisant sur le sol, peu après des aboiements furieux du chien Dingo<sup>52</sup>, qui trahissent le passage d'esclaves en fuite, donc aussi des malfaiteurs qu'ils fuyaient. Ici, entraînés par Stop dans une vaine poursuite des originaux, les deux hommes trouvent d'autres traces inattendues, y compris un instrument tranchant – le poignard du Texan Malone –, et le chapitre IX se termine sur une détonation qui prouve la proximité de la

---

<sup>49</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 75.

<sup>50</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 357-358.

<sup>51</sup> Ceci fait écho à un bref épisode de *l'Île*, lorsque Harbert grimpe à un arbre et croit apercevoir une fumée, avant de changer d'avis (2<sup>e</sup> partie « L'Abandonné », ch. I, p. 286-287).

<sup>52</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 267-268.

troupe de bandits. Le texte avait suggéré plus tôt que le secret du Golden Mount n'était pas, en fin de compte, l'exclusivité de Jacques Ledun, et certaines légendes amènent les deux Texans à partir à sa recherche. L'analogie, quoique discrète, est assez claire si l'on se rappelle l'équivalence entre monts et îles : les prospecteurs sont dans la même situation que Cyrus Smith et ses compagnons réalisant que « leur » île n'est pas aussi secrète qu'ils l'espéraient, à la fois par l'apparition des pirates et par le soupçon croissant de l'existence d'un « génie de l'île ». Enfin, la découverte de l'arme de Malone renvoie à Axel s'emparant du poignard de Saknussem, mais avec une *inversion maligne* : le Texan n'est ni un guide ni un prédécesseur, mais un malfaiteur qui arrive *après* les protagonistes, et plus ou moins sur leurs traces.

La disparition graduelle de l'espoir de passer inaperçu – pour les protagonistes et leur volcan d'or – est conforme à l'enchaînement de l'*Île*, et se conclut donc par l'imminence d'un combat inégal ; comme pour *Mathias Sandorf* à la Casa Inglese, on sera assiégé sur une montagne. Le rapport de forces diffère de ces deux autres récits toutefois ; Verne s'en tient à un sobre « deux contre un » (une vingtaine contre une quarantaine), en partie sans doute parce qu'ici il n'y aura pas de renfort comme pour le Dr Antékirtt et pas de torpille comme celle laissée par Nemo. La géométrie du siège est donnée<sup>53</sup>, défenses naturelles au nord, à l'est et à l'ouest, et défense artificielle constituée par le canal, que les assiégés, en achevant de le creuser jusqu'au cours du rio, remplissent d'eau. La sécurité supplémentaire que cela confère paraît assez minime ; il pourrait symboliser l'invocation de l'élément liquide contre les envahisseurs. Dès lors, une éruption aussi bien que l'extinction des vapeurs du volcan seraient toutes deux au désavantage de Raddle et de ses compagnons, puisque la première éjecterait l'or<sup>54</sup>, le livrant à Hunter et Malone tandis que le groupe canadien resterait immobilisé en bas du mont, et la seconde rendrait le cratère directement accessible aux Texans. Verne donne une structure ternaire à la petite guerre, du moins aux étapes où les Américains ont l'initiative. Le premier assaut se fait contre le canal et la barricade qui protège le campement des Canadiens ; il échoue (et Malone est tué), et est arrêté selon la même logique que celle qui fait changer de méthode aux pirates du *Speedy*<sup>55</sup> : Hunter comprend que « les assaillants finiraient par se faire tuer l'un après l'autre jusqu'au dernier », ce qui clôt le XII<sup>e</sup> chapitre. Le deuxième assaut<sup>56</sup> reprend le premier comme simple diversion, et Hunter et d'autres complices s'insinuent à

---

<sup>53</sup> *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 393-396.

<sup>54</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 410.

<sup>55</sup> *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 588-590.

<sup>56</sup> *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII « Le bouclier de Patrick », p. 420-429.

cheval derrière les défenseurs et attaquent leur camp. Cette manœuvre aussi échoue, mais Hunter réussit à enlever Jane sur son cheval comme bouclier humain pour s'enfuir par-delà le canal vers ses camarades. Cet enlèvement rappelle celui de Robert par le condor dans *Les Enfants du capitaine Grant*, et lui aussi est interrompu par un coup de fusil, provenant de Summy Skim : Jane tombe, puis le cheval s'abat aussi, et Hunter s'enfuit ; le tour de force de l'Irlandais Patrick, usant d'un cheval mort comme cuirasse, permet de la ramener indemne, avec le concours de Skim. L'assaut frontal ou « horizontal » ainsi que la prise à revers ayant échoué, les bandits, lors de leur troisième assaut<sup>57</sup>, attaquent *par en haut*, ce qui imite le rapport de supériorité symbolique entre les « éléments » et l'homme dans certains épisodes, et, par l'exclamation de Summy – « Mais ils vont donc nous jeter toute la montagne sur la tête !<sup>58</sup> » – présage quelque peu la suite des événements. Les protagonistes avaient rallié l'eau à leur secours, pour la défense, les antagonistes invoquent l'élément tellurique, à des fins offensives : montés au sommet du volcan, ils font rouler des quartiers de roche vers le bas, et dévastent le campement adverse<sup>59</sup>. Leur nouvelle position, toutefois, les rend vulnérables à un soudain épanchement du cratère, et Ben Raddle se décide donc à mettre le feu aux cartouches de poudre déposées contre la dernière épaisseur de roche isolant la cheminée volcanique ainsi que celles qui doivent rompre le barrage retenant les eaux du canal d'envahir la galerie (p. 438). Le texte entretient un moment de doute après l'explosion, décrivant les alternatives en termes d'issue de la « bataille titanesque » entre « le feu et l'eau ». Le caractère presque surnaturel de l'évènement<sup>60</sup>, est illustré par le savant mélange de la connotation prométhéenne et de l'idée que la nature donne au cataclysme des dimensions plus grandes que celles escomptées par l'homme :

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 434-436.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 435.

<sup>59</sup> Ceci est analogue aux boulets du *Speedy* qui dévastent la grotte des « colons » de Granite-house, mais l'attaque se fait ici selon un plan perpendiculaire à ce précédent vernien. L'orifice de la galerie « que masquaient les branchages » (*Ibid.*, p. 438) pourrait d'ailleurs être un renvoi subtil aux fenêtres de Granite-house, que cache la ramure (*L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 582 et p. 593).

<sup>60</sup> Citons à ce propos S. Vierre : « La technique ne peut rien contre les forces naturelles. Il faut obtenir le concours de ces puissances pour vaincre, à la fois le volcan gardien du trésor [...] et les forces maléfiques des hommes, sous la forme d'une troupe de bandits [...] Mais l'explosion qui devait libérer le trésor et les héros ne remplit pas sa première et essentielle mission. [...] Lorsque le but n'est pas l'or, mais un dessein proprement scientifique, comme la mesure du méridien terrestre, dans *Les Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe* (1872), le but est effectivement atteint. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 112)

Puis il se passa une étrange chose. La plaine entière parut onduler à perte de vue dans le Sud, et une poussière opaque s'éleva dont fut obscurci le disque éclatant du soleil<sup>61</sup>.

Les Canadiens furent saisis de terreur. Tous, jusqu'au plus brave, connurent la peur en concevant quelle invincible force leurs faibles mains avaient déchaînée<sup>62</sup>.

L'explosion principale ne se produit qu'un quart d'heure plus tard, et cette fois, l'échelle du cataclysme rivalise plus explicitement avec celui qui détruit l'île Lincoln : c'est « un morceau de montagne » qui se détache et tombe à la mer<sup>63</sup>. Ceci rappelle à la fois le bloc « pesant des milliards de livres » qui s'ébranle du sommet du mont Franklin<sup>64</sup> et la conclusion du désastre lorsque « [des] morceaux de montagnes retombèrent dans le Pacifique<sup>65</sup> ». Le morceau du massif détaché fait aussi que, comme pour le volcan de l'île Lincoln, l'éruption artificielle du Golden Mount prend une direction inattendue : elle se déverse dans l'océan polaire<sup>66</sup>. Les bandits avaient attaqué « par-dessus » ; les défenseurs contre-attaquent « par-dessous<sup>67</sup> », demandant l'arbitrage de la nature. Cette dernière punit effectivement les assaillants (la plupart meurent et les autres s'enfuient), mais elle jette à la mer les pépites du Golden Mount, ce qui réduit à néant tous les espoirs des protagonistes. L'hégémonie totale de la nature dans le dénouement va même jusqu'au « réglage fin » : non seulement Summy Skim n'aura pas la satisfaction de consommer son inimitié avec Hunter<sup>68</sup>, mais le « corps fou de l'espace<sup>69</sup> » qui s'éjecte du cratère et tue<sup>70</sup> le Texan s'avère être une énorme pépite d'or qui couvrira les dépenses de l'expédition et permettra de payer raisonnablement les participants – *et pas plus*<sup>71</sup>, rien de la fortune que l'on espérait obtenir en chargeant des chariots entiers des quartz

---

<sup>61</sup> On reconnaît ici, par ailleurs, le thème de la connexité entre les phénomènes plutoniens et célestes, présent dans *L'Île mystérieuse*.

<sup>62</sup> *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 439.

<sup>63</sup> *Ibid.*

<sup>64</sup> *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 786.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 797.

<sup>66</sup> *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 439-440.

<sup>67</sup> L'éruption qui surprend les attaquants pour ainsi dire sous leurs pieds (p. 441) rappelle donc thématiquement le capitaine Nemo, entre autres son usage de la torpille dans le canal où s'engage le brick des pirates.

<sup>68</sup> Skim en est donc réduit à sa victoire partielle mais symboliquement pertinente accomplie à la fin du deuxième assaut, lorsque, fidèle au leitmotiv vernien, son coup de feu fait *tomber* Hunter.

<sup>69</sup> Nous reprenons là l'expression qu'emploie Ch. Chelebourg pour désigner la comète vernienne (cité dans notre première analyse de *Servadac* ; voir *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 60).

<sup>70</sup> Le roc frôle même le statut de personnage par le verbe qui est plus tard employé pour rappeler son dernier « acte » : « Le bloc qui, après avoir exécuté Hunter... » (*Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 446).

<sup>71</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 443.

aurifères du volcan. L'auteur a le soin de préciser au moins implicitement que, si les pépites « uniformément » éjectées vers l'océan le sont indirectement par l'action de l'homme – et le cours inattendu de ses effets sur le volcan –, l'unique morceau qui prend une autre direction et assomme mortellement Hunter n'était qu'une anomalie, « dévié par des causes inconnues<sup>72</sup> » : le sous-entendu *chaotique* retire même un mérite partiel aux protagonistes.

Il faut ensuite que les personnages supportent, ou du moins assistent à la continuation du cataclysme dans lequel ils avaient placé leurs espoirs, et l'on se rapproche quelque peu du supplice de Tantale : on aperçoit « la poudre d'or, chauffée à blanc [...] [s'arrondissant] au-dessus du cratère<sup>73</sup> ». Verne emploie l'exclamation qui apparaît plusieurs fois pendant la destruction de l'île Lincoln<sup>74</sup> : « quel spectacle que celui de cette éruption dans sa première violence ! ». Il ne reste plus aux voyageurs qu'à reprendre la route de Dawson le lendemain ; mais les conséquences de leurs agissements n'ont pas encore révélé leur pleine ampleur, qui, par des voies détournées qui évoquent l'« effet papillon », finira par restaurer les ambitions de Raddle. Ce sont les ondulations aperçues plus tôt « à perte de vue vers le Sud », qui annoncent le phénomène constaté sur la route du retour :

[...] l'attention des conducteurs fut attirée par de nombreuses crevasses dont la terre était couturée [...] Les sillons plus profonds se firent en même temps plus rares. Ils semblaient se réunir par degrés, les uns aux autres, de telle sorte qu'il ne resta bientôt qu'un petit nombre de crevasses agrandies dont chacune totalisait celles qui avaient contribué à la former. Cette loi se poursuivit jusqu'au bout avec une rigueur mathématique. A soixante kilomètres du Golden Mount, il n'en existait plus qu'une seule, mais d'une telle taille que le nom de ravin lui eût mieux convenu. Cette cassure [...] paraissait donc se diriger presque exactement vers Dawson City [...] C'est une réaction secondaire du volcan [...]

On ne franchit le cercle polaire que le 12 août [...] Les hauteurs qui encadrent la capitale du Klondike apparurent le 3 septembre<sup>75</sup>.

La ramification suivie à rebours sous-entend fortement la notion de fractale ; par l'effet produit elle est l'homologue des affirmations de rigueur physique ou mathématique qui ponctuent certaines fins verniennes, comme par exemple la révélation de la trajectoire finale du projectile du Gun-Club<sup>76</sup>, et, de fait, la crevasse pointe vers Dawson, lieu du dénouement. Raddle, Jane et Summy recherchent Edith, qu'ils trouvent sur les lieux mêmes des claims 129

---

<sup>72</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 442.

<sup>73</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 444-445.

<sup>74</sup> « Quel spectacle que ce combat entre l'eau et le feu ! », « Quel spectacle douloureux », etc. (Jules Verne, *L'île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 790 et p. 794)

<sup>75</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 448-452.

<sup>76</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, fin du ch. XIX, p. 412-413.

et 127 bis : il s'avère que dès le 24 juillet, le vaste séisme occasionné par l'éruption avait, « de proche en proche<sup>77</sup> » – les notions mathématiques restent omniprésentes –, redressé les terrains inondés. Avertie par le contremaître Lorique, Edith avait donc repris la prospection des deux claims, du reste extrêmement riches, comme cela devenait déjà évident vers la moitié du roman, à la veille de la crue. Remplissant alors la variante plus bénigne – plus méritoire du point de vue des compétences requises – du chercheur d'or, dont Ben et Jane avaient tenté la version plus téméraire et dans un sens plus aisée –, elle assure donc à la totalité des « associés » d'être riches à millions, sans passer par le Volcan d'or. Et il s'agit non seulement de différentes façons de concevoir le prospecteur, mais aussi de modalités du surhomme vernien : au final, l'ébahissement de Ben Raddle<sup>78</sup> a davantage trait au labeur *civilisateur* de la jeune fille qu'à la richesse qui en découle.

Les aventuriers perdent donc l'or du volcan, et gagnent celui de la concession du Klondike par le même mécanisme : les vicissitudes rencontrées par Jane Edgerton se soldent par une conclusion un tant soit peu nuancée, où rien n'aurait été possible sans les hasards des phénomènes naturels, mais où « l'action n'est jamais inutile » (p. 472). Les auditeurs d'Edith « n'auraient pu dire ce qui les étonnait le plus, de ce caprice de la nature ou de la clairvoyance et de l'énergie de celle qui en avait si bien tiré parti<sup>79</sup> » : si le ton paraît instaurer un semblant d'égalité entre les actions de l'homme et les forces échappant à son contrôle, il reste ironique que cet équilibre n'ait pu être accompli que dans un contexte presque entièrement externe à la « quête » principale. La conclusion quelque peu alambiquée mais bien sûr prévisible est le double mariage d'Edith avec Raddle et de Jane avec Summy, décidé à la suite d'une discussion tronquée sur la répartition équitable du rendement des claims. Le texte se permet tout de même de glisser quelques notions mathématiques – sous des dehors de plaisanterie – destinées peut-être à éveiller la curiosité des plus jeunes lecteurs, lorsque Summy Skim raille<sup>80</sup> le sérieux des calculs de son cousin, d'une façon qui rappelle fortement les réactions de Michel Ardan<sup>81</sup> à ceux de Barbicane et Nicholl. A travers cette boutade, ce dont le texte se moque, en dernière analyse, ce sont les calculs ou les extrapolations à la justification circulaire que fait souvent Ben Raddle depuis le début du récit : devenir millionnaire sert à devenir milliardaire,

---

<sup>77</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 472.

<sup>78</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 473.

<sup>79</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 469.

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 477.

<sup>81</sup> Notamment au chapitre IV d'*Autour de la Lune* (p. 278).

fonder telle entreprise à succès a pour but d'en fonder d'autres encore au succès plus éclatant<sup>82</sup> ; Raddle n'est pas condamné dans le même sens que le serait un antagoniste, mais le texte lui reproche discrètement l'absence de pureté de vision d'un François Sarrasin<sup>83</sup>, qui aurait employé une telle fortune exclusivement à des fins utopiques. Une certaine ambiguïté est d'ailleurs maintenue sur le statut « inné ou acquis » de la fièvre qui le tient à la fin du roman lorsqu'il échafaude ses projets : certes, on peut déjà la détecter en son début, mais par endroits le texte peut inviter à y voir là encore l'irrésistible influence d'éléments nébuleux de la nature – l'or lui-même, ou le Golden Mount. « Il n'était pas en son pouvoir d'arrêter le fonctionnement de son cerveau<sup>84</sup> » ; on reconnaît aisément Axel, dans la terreur de l'éruption qui l'emporte à la fin de son voyage, qui déclare : « je subissais mes pensées, je ne les dominais pas !<sup>85</sup> ». A l'inverse de Lidenbrock, qui était – de par sa description même – « éruptif » dès le début de son histoire, Raddle, comme l'explique Edith, « a eu un volcan dans sa vie », et « il vous en reste toujours quelque chose » ; il ne faut donc « pas [lui] en vouloir<sup>86</sup> ». La nature détruit ou met en fuite ceux qui s'empareraient de ses richesses par le crime ; mais l'on constate ici une nouvelle variation sur le thème des déclinaisons de l'homme colonisateur, rencontrées dans *Les Enfants du capitaine Grant* où la fin demande l'échec total de sa version la plus sombre (Ayrton). Ben Raddle n'a pas des défauts tels que les forces naturelles le traiteraient comme un ennemi au sens ordinaire ; sa propre trajectoire en intersection avec ces forces réalise une sorte d'équilibre dans le conflit, où le dernier mot revient d'une certaine façon à elles, et où, quelle que soit l'issue finale, cette intersection agit dans les deux sens, et l'ingénieur n'obtient le minéral convoité qu'en acceptant définitivement la trace – et l'espèce de folie, non pas « polaire » comme Hatteras, mais « plutonienne » – du mont qu'il n'a pu pleinement conquérir. La fuite en avant motivée par sa soif de richesse ne diffère pas fondamentalement, au final, de la folle marche vers le nord qui termine la carrière du capitaine du *Forward*.

---

<sup>82</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 482.

<sup>83</sup> Le docteur Sarrasin, dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum*.

<sup>84</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 482.

<sup>85</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XLIII, p. 293.

<sup>86</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 490.

#### **IV-f) Hector Servadac**

*Mais que de fois, en causant, ils parlèrent de ce qu'ils auraient tenté pour rendre leur astéroïde habitable, s'il leur eût été impossible de le quitter un jour ! Que de projets à exécuter, que de travaux à accomplir [...] n'auraient-ils pas tenté quelque lointaine exploration pour découvrir une mine de combustible, un gisement de charbon aisément exploitable ? [...] Les feux intérieurs de Gallia n'étaient-ils pas épuisables ? (Servadac, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 306-307)*

Nous revenons à *Hector Servadac* pour en poursuivre l'analyse dans une perspective s'articulant davantage sur la colonisation des « mondes connus et inconnus » des *Voyages* et les figures aux attributs ou aux visées colonisatrices qui s'y manifestent<sup>1</sup>. L'excentricité, l'énigme ou les capacités hors du commun d'un Palmyrin Rosette nous intéressent donc moins ici, et nous nous tournons plutôt vers les personnages moins savants et leur rapport aux différents « foyers » – mot qui, dans un voyage interplanétaire et sur une comète où l'on trouve îles et volcan, invite plus d'un jeu de mots – auxquels l'auteur les confronte. La comète Gallia est une île de plus dans l'archipel vernien, mais c'est d'elle qu'on attend l'incertain rapatriement, et c'est donc aussi un navire – où, mise en abyme oblige, se meut un autre navire, la *Dobryna* – où les personnages sont des passagers involontaires. Leur enlèvement par la comète est donc une *infortune*, ce qui est bien censé se produire dans une aventure au sens classique, mais on constate que les protagonistes ne le voient pas longtemps ainsi : les prisons insulaires de Verne éprouvent les aptitudes des héros mais suscitent aussi le désir d'y rester, s'il devient plausible que l'on puisse y recréer le monde d'où l'on vient. Les colons de *L'Île mystérieuse* entendaient bien y finir leurs jours – sous quelques conditions –, n'était le tragique dénouement. Un même sentiment prévaut pour les héros de *Servadac*, et dans l'épigraphe que nous choisissons ici il est superposé à l'appréhension d'un séjour définitif, assumée mais en quelque sorte compensée par la perspective d'une colonisation réussie, si la

---

<sup>1</sup> « La plupart des romans de Jules Verne sont l'histoire d'une réalisation. L'intrigue tout entière repose sur une dynamique de l'accomplissement, à travers une série d'obstacles qui rendent le cheminement incertain et donnent plus de prix à la victoire finale. Le caractère de ces obstacles est principalement matériel lorsqu'il s'agit d'une réalisation d'ordre scientifique, tel l'obus lunaire, principalement physique lorsqu'il s'agit d'une exploration, tel le voyage d'Hatteras au Pôle, principalement psychologique lorsqu'il s'agit d'une révolution qui rencontre dans la duplicité des hommes son plus redoutable ennemi. [II] y a une réalisation qui rencontre ces trois types d'obstacles simultanément, c'est la création d'une ville, ou la colonisation d'une île autonome, dont la prospérité repose sur la domination des éléments naturels et l'organisation sociale du groupe colonisateur. » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 152)

comète restait habitable. Trois constantes du colon vernien sont exprimées dans le même passage : l'enthousiasme à l'idée des nombreux travaux à effectuer pour rendre vivable le milieu hostile ; la recherche de matières premières (ici l'exemple du charbon) pouvant améliorer le confort général et élever la colonie au-dessus de la pure subsistance ; enfin la crainte de l'entropie, du refroidissement peut-être imminent du globe (ici la comète) ou plus tard de l'univers et que ne compenserait pas l'industrie humaine. Les insulaires de Verne doivent réussir à quitter leur île, mais pas sans l'avoir cultivée au point de vouloir rester, de sorte qu'un cataclysme ou même la destruction de leur île doive brusquer la séparation<sup>2</sup>.

On se souvient qu'après la promesse de duel entre le capitaine Servadac et le comte Timascheff, rivaux pour la main de la jeune veuve, la focalisation du récit se limite au capitaine et à son ordonnance Ben-Zouf pendant un certains temps, cependant que s'enchaînent les phénomènes inexplicables consécutifs au passage de la comète. La plus grande partie de l'énigme – qui sera devinée par le lieutenant Procope au chapitre XV – demande une seule opération de l'esprit pour être résolue : le *rapetissement* ; aussi, les allusions au microcosme

---

<sup>2</sup> On peut citer à ce propos F. Lestringant et D. Compère :

« Les métamorphoses continues de la Terre dans *Les Voyages extraordinaires* offrent un spectacle des plus réjouissants, des plus réconfortants aussi, y compris dans leurs manifestations les plus violentes. Explosions, éruptions, submersions soudaines, qui souvent parachèvent le voyage d'exploration, tout en épargnant miraculeusement les héros, entrent pour beaucoup dans le plaisir de la lecture. [...] en multipliant à travers les mers ces catastrophes expérimentales qui sont autant de répétitions générales de l'apocalypse, mais étroitement localisées, la géographie de Jules Verne conjure l'angoisse de la fin et lui substitue la joie d'un éternel retour. Ces îlots expérimentaux permettent dans le même temps de renverser la hiérarchie entre l'homme et le monde. En miniaturisant le monde dans l'île, l'homme maîtrise le processus créateur qui dans la réalité le dépasse et l'englobe.

Ne jamais faire son deuil de l'Insulaire : telle est peut-être la leçon ultime de Jules Verne, comme une invite à un ressourcement inépuisable, comme un appel, en chacun de nous, à l'esprit d'enfance, comme la possibilité même d'une répétition infinie et infiniment féconde. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 378)

« Notre séquence de l'« Arrivée dans une île » constitue avec ses différentes actions (voyage, question, exploration, possession) une phase positive du récit. Il existe une séquence inverse qui est à la fois la phase suivante et complémentaire : le départ, la dépossession, la destruction de l'île, qui constitue la phase négative.

Beaucoup d'îles verniennes ont pour trait caractéristique commun d'être précaires : les unes ne sont que des volcans émergés, comme le pôle nord ([*Hatteras*]) ou comme [l'île Lincoln], ou encore un amas rocheux d'origine volcanique comme l'île Julia ([*Antifer*]). Ces deux dernières s'engloutissent sous les flots. D'autres explosent par l'intervention de la science [...] Toutes les îles ne sont pas détruites. Ce sont alors leurs occupants qui les abandonnent [...] » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 96)

Nous interprétons, on le sait, ces « phases positive et négative » comme la courbe ascendante et descendante de la trajectoire du *Voyage* ainsi que ses fractales.

abondent pendant les chapitres qui précèdent, avant que la méthode de Magellan – la circumnavigation effectuée par la goélette du comte – vienne démontrer que le tour du globe ne fait plus que 29° de longitude, et 2320 kilomètres de circonférence<sup>3</sup>. Une mise en abyme de ce constat se répète juste après le passage de la *Dobryna* par la miraculeuse ouverture à la limite est de la mer qui lui permet de passer aux antipodes de Gallia et revenir vers Gibraltar, où le texte résume la situation des Anglais<sup>4</sup> : « de continentaux qu’ils étaient la veille, le lendemain devenus insulaires<sup>5</sup> ». Le brigadier Murphy et le major Oliphant se trouvent, avec onze hommes de leur garnison initiale, isolés du reste sur un étroit îlot. Donc, un fragment de la Terre est arraché au sphéroïde et devient « île » de l’espace interplanétaire ; un fragment de la côte algérienne s’en détache et devient île au sens propre sur la mer gallienne – l’île Gourbi – ; enfin Gibraltar se détache de la péninsule ibérique et devient îlot, ou encore un fragment de Gibraltar lui-même devient une miniature de la garnison britannique. Le phénomène de fractale, reproduction à l’échelle réduite – géographique, démographique – est omniprésent. Il en est de même de Ceuta, d’où les Espagnols et Hakhabut sont enlevés avec leur propre fragment qui devient îlot au sud de celui des Anglais, et il y est fait allusion à cet endroit du récit<sup>6</sup>, quoique l’élucidation en vienne plus tard. Les Anglais chez Jules Verne sont des colonisateurs-nés, pour le meilleur (le ton est léger dans ce roman) et pour le pire (voir *L’Île mystérieuse* ou *L’Etoile du Sud*) ; l’une de leurs caractéristiques maîtresses est d’être aussi bien chez eux – et sujets à la discipline militaire – à Londres que dans les régions les plus

---

<sup>3</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 110.

<sup>4</sup> Cette partie du récit contient des allusions prospectives à *L’Invasion de la mer*, la plus explicite étant la note de bas de page (*Servadac*, ch. XIII, p. 95) sur le projet de mer intérieure de Roudaire et son imitation fictive par les Anglais. Nous citons les remarques respectives de Christian Chelebourg et Simone Vierne.

« [Cette idée] d’utiliser les ressources du génie civil pour doter l’Algérie d’une mer intérieure avait été avancée en 1873 par François-Elie Roudaire [...] dans la lignée des travaux de [Lesseps]. Sa concrétisation fictive au début de [*Servadac*] est l’occasion pour Verne de dauber les préoccupations d’orgueil national qui animaient de telles réalisations. [...] Quelle que soit son ironie géopolitique, c’est d’abord la dimension quasi onirique de tels projets qui retient l’attention du romancier. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l’espace*, p. 76)

« Cette hantise du continent submergé se présente déjà dans *Hector Servadac*, puisque durant toute la navigation à bord de la *Dobryna*, les héros croient l’Europe submergée [et] le monde réduit aux dimensions de ce qui s’appellera plus tard Gallia [...] D’une manière moins totale mais apparemment plus réaliste, le mascarade tourbillonnant qui, dans *L’Invasion de la mer*, annonce la formation de la “mer saharienne” est une forme atténuée de cette force destructrice [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 537)

<sup>5</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 92.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 95-97.

éloignées du monde, et l'espace interplanétaire ne fait pas exception, même s'ils ne croiront pas de prime abord aux affirmations du capitaine Français. Pour ce dernier, l'adaptation à l'éloignement de la patrie passe par l'organisation d'une communauté regroupant des nationalités diverses via des principes communs et en premier la nécessité de survivre. Ben-Zouf incarne un exemple plus comique de ces diverses façons de concevoir le chez-soi « décentré » : son centre à lui, c'est la butte Montmartre<sup>7</sup> – et d'une certaine façon le capitaine lui-même, auquel il est entièrement dévoué et qu'il suit partout – ; il s'adapte à toutes les situations et ne cherche ni à récriminer, ni à en déceler les causes, du moment qu'il lui est permis de « croire à » sa butte, d'en vanter la supériorité sur tous les autres lieux et, espère-t-il, convertir d'autres à cette croyance, principalement son capitaine. La butte est un condensé de tous les lieux dignes d'être visités dans le monde :

À l'entendre, il n'avait jamais vu, en n'importe quel pays, que des Montmartres, plus grands peut-être, mais à coup sûr moins pittoresques. Montmartre, en effet, n'a-t-il pas une église qui vaut la cathédrale de Burgos, des carrières qui ne le cèdent point à celles de Pentélique, un bassin dont la Méditerranée serait jalouse, un moulin qui ne se contente pas de produire une vulgaire farine, mais des galettes renommées, une tour Solférino qui se tient plus droite que la tour de Pise, un reste de ces forêts qui étaient parfaitement vierges avant l'invasion des Celtes, et enfin [...] une véritable montagne, à laquelle des envieux seuls osaient donner l'humiliante qualification de « butte » ?<sup>8</sup>

La suprématie de « son » microcosme sera contestée, à l'indignation de Ben-Zouf, par Palmyrin Rosette, lui opposant sa comète, qui possède à vrai dire davantage de traits avérés pour étayer son statut de micro-monde : dans sa dérision vis-à-vis des croyances de l'ordonnance, il effectuera l'« homothétie » inverse, qualifiant la butte non pas de montagne, mais de taupinière<sup>9</sup>. D'autre part, l'isolation de Servadac et Ben-Zouf sur l'île Gourbi induit un microcosme « démographique », en quelque sorte – là aussi à l'initiative de l'ordonnance –, et leur geste naturel est de réinventer les principes de la civilisation à une échelle réduite, hyper-simplifiée :

- « Eh bien, mon capitaine ? dit Ben-Zouf.
- Eh bien, Ben-Zouf ?
- Vous voilà gouverneur général de l'Algérie !
- Une Algérie sans habitants !
- Bon ! Est-ce que je ne compte pas ?
- Alors tu serais ?...

---

<sup>7</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 11-12.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>9</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 242-243.

– La population, mon capitaine, la population !<sup>10</sup>

L'échange le plus similaire à celui-ci dans l'œuvre de Verne est celui où les trois passagers du boulet du Gun-Club, se déclarant séparés à la fois du monde humain et lunaire – ni Terriens ni Sélénites –, forment eux aussi leur microcosme<sup>11</sup>. Verne, ne se hasardant pas à proposer des solutions pour la gouvernance de sociétés à l'échelle d'une nation entière, préfère réunir dans ses romans un petit nombre de personnes aux qualités spéciales, et qui, sous ce format, créent un idéal local de société prospère, qui, semble penser Verne, ne serait pas reproductible ni pour le « commun des mortels » ni pour une population plus grande que ses « microcosmes » – et, de fait, beaucoup de ses personnages viennent d'une puissance coloniale, mais, dans le refuge vernien, exercent leurs aptitudes à la mise en valeur de terres inhabitées plutôt que contre le gré d'une population préexistante. Les cinq naufragés de l'île Lincoln sont à la fois peu nombreux et très vertueux – travailleurs, érudits, altruistes... – ; de même les trois passagers de l'obus lunaire, ou la trentaine d'habitants de Gallia – et tous habitent des *cavités* spéciales : Granite-house, l'obus d'aluminium, Nina-Ruche.

La colonisation chez Verne implique toujours de savoir d'abord *où l'on est*, ainsi que les limites et les caractéristiques du nouveau domaine – l'une des premières préoccupations de Cyrus Smith une fois escaladé le mont Franklin est de calculer les coordonnées de l'île Lincoln, et il estime même son périmètre, alors que la superficie n'est omise que parce qu'elle est difficile à évaluer<sup>12</sup>. L'aventure gallienne ne se limite pas à un rapetissement mais comporte un arrachement, une transposition, et – c'est le cas de le dire à la fois dans le sens familier et parce que nous parlons d'*orbites* – un (mauvais) « tour » comme l'entendent D. Compère et François Raymond<sup>13</sup> : il faut que les protagonistes s'aperçoivent que la Terre a été escamotée, chose sur le moment impensable. Une discrète allusion au statut de « mobile » secondaire du nouveau planétoïde qui entraîne les protagonistes est faite lorsque le soleil – parce qu'on se

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 41-42.

<sup>11</sup> « – À nous l'empire de la Lune, dit Nicholl.

– À nous trois, constituons la république !

– Je serai le congrès, cria Michel.

– Et moi le sénat, riposta Nicholl.

– Et Barbicane le président, hurla Michel.

– Pas de président nommé par la nation ! répondit Barbicane.

– Eh bien, un président nommé par le congrès, s'écria Michel, et comme je suis le congrès, je te nomme à l'unanimité ! » (Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. VI, p. 310)

<sup>12</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 128.

<sup>13</sup> Cité dans notre première analyse de *Servadac* et celle du *Tour du monde*.

trouve à l'équateur de la comète – se couche de façon brusque, « comme fait un boulet<sup>14</sup> ». Servadac demande à Ben-Zouf s'il « a idée » de ce qui se passe, ce qui lui vaut une repartie vernienne familière, à la « il y a que... » : « J'ai idée, mon capitaine, que nous avons tout l'air de tirer notre dernière étape<sup>15</sup> ». Verne fait paraître fugitivement la Terre<sup>16</sup>, en injectant assez d'indices pour la faire reconnaître du lecteur (elle ne décrit pas d'arc comme le ferait le soleil, et ce dernier est décelé comme tel avant et après, à un intervalle de six heures qui correspond déjà à la réduction annoncée de la longueur du jour) et assez de flou pour qu'il soit plausible que les deux personnages restent dans l'ignorance ; elle reste simplement un « astre », et ceci est symboliquement nécessaire pour figurer pleinement le décentrement des personnages : capables d'analyse et dotés d'un certain savoir, il leur manque le regard sur soi, la réflexivité qui leur permettrait de reconnaître la Terre lors même qu'ils n'y seraient plus. Servadac et Timascheff croiront encore qu'il s'agissait de la comète lorsqu'ils comparent leurs souvenirs du phénomène<sup>17</sup> et ce n'est qu'après les révélations de l'astronome que le narrateur revient sur cette erreur<sup>18</sup>. Lorsque le problème du lieu et des incohérences astronomiques s'avère au moins temporairement insoluble, les protagonistes se rabattent sur la forme du domaine lui-même, et les perspectives de survie : on baptise l'île Gourbi, qui fait 3000 km<sup>2</sup> (un peu plus que l'île de la Réunion), et dont on fait, comme il se doit, l'inventaire des ressources :

[...] le capitaine jugea convenable de faire ce qu'ont fait tous les Robinsons avant lui, c'est-à-dire d'inventorier les ressources végétales et animales de son domaine. Bœufs, vaches, chèvres et moutons s'y trouvaient en assez grand nombre [...] Le gibier abondait, et il n'y avait plus à craindre qu'il abandonnât le territoire. Les céréales ne manquaient pas. Trois mois plus tard, les récoltes de blé, de maïs, de riz et autres seraient bonnes à engranger. Donc, la nourriture du gouverneur, de la population, des deux chevaux était assurée et bien au-delà<sup>19</sup>.

A l'échelle plus globale (littéralement), Gallia après l'effleurement de la Terre est un astre composite, une comète à laquelle s'ajoute une petite partie des océans, de l'atmosphère et des continents terrestres ; c'est donc un nouvel astre, et son commencement évoque bien une certaine cosmogonie – même si le but (extradiégétique) est de masquer le ciel aux personnages : pluie et orages se déchaînent, et « les phénomènes de l'époque diluvienne n'auraient pu s'accomplir avec une plus surprenante intensité [...] le 13, ce déluge cessa

---

<sup>14</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 31.

<sup>15</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 20.

<sup>16</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 35.

<sup>17</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 213.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 246.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 46.

comme par enchantement » (p. 47). L'écran nuageux a une autre fonction. La comète, allant vers son périhélie, se trouve plus proche du soleil que ne l'est la Terre, et la température monte sur l'île. C'est l'occasion pour Verne de faire une sorte de clin d'œil (un de plus) à *Michel Strogoff*, en réutilisant un concept clé du dénouement de ce roman : le danger de destruction par chaleur intense, et la vapeur comme bouclier protecteur. « [Sans] cet épais écran de vapeurs que les nuages interposaient entre le ciel et la surface de l'île, l'irradiation solaire eût éclairé les objets terrestres avec une vivacité tout à fait nouvelle » (p. 46). Dans *Michel Strogoff*, où pendant une grande partie du récit le lecteur (et les personnages) croyait Michel aveugle, la rétine détruite par la lame brûlante que le bourreau de Féofar-Khan avait approché de ses yeux, il s'avère lors de son duel final contre le traître Ogareff qu'il a conservé la vue, ce dont l'auteur donne l'explication :

Un phénomène purement humain, à la fois moral et physique, avait neutralisé l'action de la lame incandescente que l'exécuteur de Féofar avait fait passer devant ses yeux.

[...] Remontant à flots de son cœur à ses yeux, des larmes [...] s'étaient amassées sous ses paupières et, en se volatilissant sur la cornée, lui avaient sauvé la vue. La couche de vapeur formée par ses larmes, s'interposant entre le sabre ardent et ses prunelles, avait suffi à annihiler l'action de la chaleur. C'est un effet identique à celui qui se produit, lorsqu'un ouvrier fondeur, après avoir trempé sa main dans l'eau, lui fait impunément traverser un jet de fonte en fusion<sup>20</sup>.

On peut presque parler de mythologie (scientifique) vernienne, tant l'auteur semble donner de l'importance (sinon croire) à ce mécanisme ; ainsi dans *Autour de la Lune*, Barbicane prétend que même si la Terre avait à supporter une chaleur vingt-huit mille fois supérieure à celle qu'elle reçoit ordinairement du soleil, « cette chaleur, capable de vitrifier les matières terrestres et de vaporiser les eaux, eût formé un épais anneau de nuages qui aurait amoindri cette température excessive<sup>21</sup>. » Tous ces facteurs tendent à placer les personnages hors du temps et de l'espace. La réciproque étymologique de cette cosmogonie, le « lever de rideau », donc, ne tarde pas à se produire, même si ses révélations doivent être différées eu égard au manque d'expertise astronomique du capitaine et de son ordonnance. Servadac aperçoit à nouveau la Terre, mais la prend pour la lune – bien qu'elle paraisse avoir elle-même un satellite. Comme dans le schéma kuhmien d'une théorie incompatible avec l'observation – le modèle de Ptolémée invoquant des épicycles pour expliquer les mouvements des astres, par exemple –, il ne va pas à la conclusion simple mais choquante mais envisage celle, plus

---

<sup>20</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 335.

<sup>21</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. V, p. 290.

alambiquée, que la Lune elle-même a « volé » un satellite. On mentionne les fameuses rainures et le cirque Tycho chers à *Autour de la Lune*<sup>22</sup> :

Après une minutieuse observation, il crut pouvoir affirmer que ce n'était point la lune. Il ne reconnaissait pas sur ce disque pâli ces jeux de lumière et d'ombre qui lui donnent en quelque sorte l'apparence d'une face humaine. Il n'y retrouvait aucune trace des plaines ou mers, ni de cette auréole de rainures qui rayonnent autour du splendide mont Tycho.

[...] Mais, si ce n'est pas la lune, qu'est-ce donc alors ? s'écria le capitaine Servadac en frappant du pied. Ce n'est pas Vénus, ce n'est pas Mercure, puisque ces deux planètes n'ont pas de satellites ! Et, cependant, il s'agit là d'une planète dont l'orbite est contenue dans celle de la terre<sup>23</sup> [...]

Notons la brève scène d'observation et d'élimination, effectuées par un personnage la lunette à la main, pour identifier un objet inconnu : elle possède un homologue plus long mais très similaire dans *L'Île mystérieuse*, où Pencroff tente d'identifier le pavillon à la corne du navire (pirate) qui s'approche de l'île, et procède non pas par élimination des planètes possibles (Vénus, Mercure), mais des nationalités représentées par les couleurs du pavillon<sup>24</sup>. Dans les deux cas la vérité est inquiétante, puisque pour Servadac elle impliquerait qu'il erre dans l'espace interplanétaire puisqu'il s'avère observer la planète Terre de l'extérieur, et pour les colons de l'île Lincoln le pavillon noir révèle l'attaque imminente des pirates du *Speedy* ; toutefois ici cette révélation est réservée au début de la seconde partie du roman.

La chaleur extrême causée par le rapprochement du soleil amène une pousse très rapide des végétaux de l'île Gourbi<sup>25</sup>, qui rappelle les croyances, communes au XIX<sup>e</sup> siècle et répétées par Verne dans certains de ses romans, selon lesquelles Vénus, telle une serre<sup>26</sup>, doit posséder une végétation luxuriante. Verne suppose, ou du moins fait supposer à Servadac, que Vénus est habitable pour l'homme ; la durée du jour<sup>27</sup> y est aussi proche de sa valeur terrestre (« On

---

<sup>22</sup> Voir ch. XVII, p. 392-394.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. VII, p. 50.

<sup>24</sup> « Ce n'est point là un pavillon américain, disait de temps en temps Pencroff, ni un anglais, dont le rouge se verrait aisément, ni les couleurs françaises ou allemandes, ni le pavillon blanc de la Russie, ni le jaune de l'Espagne... on dirait qu'il est d'une couleur uniforme... voyons... dans ces mers... que trouverions-nous plus communément ?... le pavillon chilien ? mais il est tricolore... brésilien ? il est vert... japonais ? il est noir et jaune... tandis que celui-ci... » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 559-560)

<sup>25</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 51-52.

<sup>26</sup> Ce mythe sera définitivement réfuté, principalement par les sondes spatiales *Venera* et *Mariner*, dans les années 1960.

<sup>27</sup> Vénus tourne sur elle-même en 243 jours et autour du soleil en 223 jours terrestres, ce qui, par une étonnante transformation géométrique, résulte en un « jour », ou durée entre deux levers de soleil vénusiens, de 117 jours terrestres.

la voyait tourner sur elle-même en vingt-trois heures et vingt et une minutes, ce qui démontrait que la durée de ses jours n'avait pas changé », p. 55) ; il est possible que l'écrivain, d'habitude bien documenté, ait été abusé par des observations erronées de son temps. L'habitabilité supposée de Vénus ne rend pas rassurant son rapprochement (temporaire), toutefois, puisqu'il impliquerait, tout comme pour le wagon-projectile et le premier bolide qu'il croise après avoir quitté la Columbiad, une fatale collision. « Deux trains » qui se heurteraient, conclut Ben-Zouf (p. 55), reprenant ainsi le point de vue de Michel Ardan à un stade similaire de son aventure. Mercure, dont on n'approchera guère l'orbite – symétriquement à Saturne –, n'est que peu mentionnée, et le périhélie est atteint le 15 janvier, marqué par un pic de chaleur de « cinquante degrés centigrades ». Verne, s'il n'impose pas au lecteur l'expérience littéraire d'un journal astronomique et météorologique, distille ces données à travers le texte ; ce sera Palmyrin Rosette qui poussera le procédé à l'absurde en adoptant un calendrier gallien. Le texte note donc scrupuleusement que l'on remarque le début d'abaissement de la température<sup>28</sup> lorsque la goélette du comte – revenue de sa navigation sans but – achève les préparatifs de son second départ à fin d'exploration du littoral, à la fin du mois. Les « galliens » seront amenés à s'interroger sur les extrêmes de température qui les menacent, aussi bien par une possible chute vers le soleil (p. 67) que par une orbite voire une hyperbole qui les entraînerait à des distances arbitrairement vastes. Verne connaît évidemment la loi des carrés inverses<sup>29</sup>, et cependant il est amené à l'ignorer là même où il y fait allusion. *Autour de la Lune*, Verne exposait les opinions de Fourier et Pouillet, estimant ces températures à respectivement soixante et cent soixante degrés au-dessous de zéro<sup>30</sup> ; plus loin, Barbicane, Nicholl et Ardan effectuaient eux-mêmes une expérience visant à mesurer le vide sidéral, qui donne raison à Pouillet, avec une mesure de moins cent quarante degrés<sup>31</sup>. Dans *Servadac* il revient à un chiffre conservateur, peut-être moins par conviction que pour éviter de tuer ses personnages par un froid excessif ; le maximum des espaces sidéraux est ramené à 60 ou 70° en-dessous de glace<sup>32</sup>. Au sens strict, il n'y a pas vraiment de « température » là où « l'air

---

<sup>28</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. IX, p. 65-66.

<sup>29</sup> Il explique par exemple que la colonie « devait impunément supporter une température qui, au cas où Gallia se verrait entraînée jusqu'à l'orbite de Jupiter, ne serait plus que la vingt-cinquième partie de la température terrestre » (*Ibid.*, ch. XXI, p. 170), résultat dû à la distance de la géante gazeuse, cinq fois plus grande que celle de la Terre.

<sup>30</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. V, p. 291.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 368.

<sup>32</sup> Jules Verne, *Servadac*, ch. XVI p. 125, ch. XXIII p. 188 et 2<sup>e</sup> partie, ch. VI p. 266.

manque absolument » (p. 125), mais si l'on pardonne à l'auteur une contradiction purement technique, on suggérerait déjà au temps de Jules Verne, de par entre autres l'estimation<sup>33</sup> de Johann Lambert en 1779, que le « zéro absolu » devait se situer aux alentours de -270°C. Les impératifs de la narration – et de la survie des Galliens – priment sur l'exactitude scientifique.

La *Dobryna* part donc pour son voyage d'exploration, cependant que Ben-Zouf est laissé à l'île Gourbi, « investi de tous les pouvoirs du gouverneur [Servadac]<sup>34</sup> ». Là où aurait dû se trouver la côte libyenne, on ne trouve que le littoral fait de matière cométaire (la « côte bizarre<sup>35</sup> ») ; le cadastrage habituel du domaine de l'explorateur vernien prend un tour plus sombre que d'ordinaire puisqu'il bute continuellement contre une côte qui est plus une limite – celle d'un berceau, ou peut-être l'étreinte de griffes, comme le suggère le tracé irrégulier aux nombreux angles aigus – que la bordure de terres accueillantes. De même au nord « l'accès par mer n'était plus permis avec les rivages de Grèce et les ports de l'empire ottoman » (p. 87). La goélette passe par le « trou de serrure » providentiel d'une extrémité de la mer gallienne à une autre, et la rencontre avec les Anglais de Gibraltar, ainsi que le document jeté par l'astronome, leur permettent de conjecturer que « Gallia » est formée de fragments de la Terre<sup>36</sup>, dont le sort n'en demeure pas moins nébuleux. Dans le chapitre suivant, où « le capitaine Servadac [tient] dans sa main tout ce qui reste d'un vaste continent », la *Dobryna* longe le littoral de ce qui a été le nord-est de la Méditerranée, et en accostant la côte faite de matériau cométaire, les explorateurs ne trouvent que « quelques échantillons de l'ancien littoral<sup>37</sup> » ; Servadac trouve un morceau de marbre provenant d'une demeure bâtie au cap d'Antibes, seul vestige de la France qui soit resté sur Gallia. Un présage symbolique de cette scène apparaît dans le chapitre – l'éloignement du pays natal et sa réduction à un représentant minuscule – lorsque le narrateur, partant d'une remarque sur le refroidissement de l'atmosphère, décrit ensuite le ciel nocturne : il évoque Vénus, Mars, « et [cet] astre inconnu, qui, rangé dans l'ordre des planètes inférieures, précédait le soleil, tantôt à son coucher, tantôt

---

<sup>33</sup> D'autres savants ont tout de même avancé des estimations beaucoup plus fantaisistes à des époques similaires, mais après Lord Kelvin et le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, une valeur d'environ -273°C était assez commune dans le milieu scientifique, et très certainement à l'époque de la publication du roman, en 1877. Toutefois, on gardera à l'esprit que les -60° de Fourier procèdent d'un raisonnement sur la chaleur dissipée par la Terre depuis sa formation dans l'espace intersidéral, il ne prend pas pour acquis que ce dernier soit proche du zéro absolu.

<sup>34</sup> *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 66.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 86.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 111.

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 124.

à son lever » (p. 123) : de la Terre elle-même il ne reste que l'image amoindrie<sup>38</sup> et, de plus, non reconnue par les personnages. Un procédé quelque peu symétrique introduit la découverte de la Terre-Chaude : après le bref passage à l'île de Madalena, où l'on recueille la petite Nina rescapée du cataclysme, la goélette traverse les parages où devait se situer le sud de l'Italie, et à la hauteur de la Calabre – théâtre de la conclusion de *VCT* –, un volcan brille par son absence, présageant celui qu'on découvrira : « Mais plus de phare de Messine, plus de Sicile, pas même le sommet émergé de cet énorme Etna, qui se dressait, cependant, à une hauteur de trois mille trois cent cinquante mètres au-dessus du niveau de la mer<sup>39</sup>. » Alors qu'ils approchent l'île Gourbi par le sud, les voyageurs aperçoivent « [un] mont ignivome », miniature de l'Etna – celui-là ne fait que trois mille pieds de hauteur – mais en même temps signe que l'astre tout entier est géologiquement actif. Le « feu intérieur » est la garantie de survie de la colonie gallienne lorsque le froid rendra l'île Gourbi inhabitable, et, curieusement, c'est à l'arrivée que se réalise le désir altruiste du comte Timascheff de trouver des survivants, de n'importe quelle origine, à sauver et rallier à ce point focal, où « [aucune] différence de race, aucune distinction de nationalité ne pouvaient plus exister<sup>40</sup> ». Le chemin détourné – littéralement, puisqu'il suit l'arc de la Méditerranée au large de l'Algérie puis de la péninsule Ibérique puis des côtes françaises et italiennes – n'a produit que des résultats limités (on ne trouve que la petite Nina), mais le chemin « direct » (les survivants de Ceuta naviguent, sans décrire aucune circonférence, jusqu'à l'île Gourbi) a donné onze personnes de plus à la colonie pendant que la goélette effectuait son voyage. C'est à ce stade qu'un tournant du récit est atteint, celui où le froid commence à rendre la navigation impraticable ; fidèlement à l'habitude vernienne d'employer des bornes à affinité scientifique, à visée instructive, ce point n'est pas signalé par la température 0°C à laquelle on pourrait s'attendre<sup>41</sup>, mais -2°, soit le point de congélation de l'eau de mer (évoqué aussi, d'ailleurs, dans *Vingt mille lieues*).

Les vingt-deux « colons » découvrent donc la Terre-Chaude (ch. XX), portion de la côte sud de la mer gallienne, ou encore de la côte nord du continent méridional bordant cette mer,

---

<sup>38</sup> Le thème se répète encore au début du chapitre XVII, lorsque la comète commence à traverser la ceinture des astéroïdes : « Mais si les explorateurs de la *Dobryna* étaient privés de la lune, ils en avaient, du moins, la monnaie. À cette époque, une véritable grêle d'étoiles filantes sillonna l'atmosphère » (p. 130).

<sup>39</sup> *Hector Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 133.

<sup>40</sup> Sentiment plutôt progressiste pour l'époque, mais qui fait dissonance avec la manière dont Verne a écrit le personnage d'Isac Hakhabut. Les recherches de la *Dobryna* sur le pourtour méditerranéen symbolisent la volonté de secourir des rescapés potentiels de toutes origines, cette mer figurant ici une miniature du monde entier.

<sup>41</sup> *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 130.

où un volcan crée une oasis de chaleur dans ses entrailles creuses, dont la structure alvéolaire (p. 167) leur fait gagner le nom de Nina-Ruche (d'après le nom de la fillette italienne). On doit y mener « une existence de troglodytes<sup>42</sup> » ; ceci est dit avec une connotation légèrement péjorative mais Verne verra bien à mettre cette existence sous un jour positif plus loin dans le récit<sup>43</sup>, ce qui est généralement le cas pour ses communautés souterraines, Granite-house ou Nina-Ruche, Coal-City ou la grotte Lidenbrock. Ainsi dans *VCT* :

Je me réveillai donc, le dimanche matin [...] Et, quoique ce fût au plus profond des abîmes, cela ne laissait pas d'être agréable. D'ailleurs, nous étions faits à cette existence de troglodytes. Je ne pensais guère au soleil, aux étoiles, à la lune, aux arbres, aux maisons, aux villes, à toutes ces superfluités terrestres dont l'être sublunaire s'est fait une nécessité. En notre qualité de fossiles, nous faisons fi de ces inutiles merveilles<sup>44</sup>.

La nature fait donc « tous les frais » du logement des colons, comme Verne aime très souvent à le dire dans les *Voyages*. Ainsi, dans *Servadac*, « Cependant, la nature allait procurer aux colons précisément l'indispensable abri qu'il leur fallait pour lutter contre les froids de l'espace » et « là est la demeure que nous cherchons ! ajouta-t-il. Là est une habitation dont la nature fait tous les frais de chauffage !<sup>45</sup> ». Et dans *L'Île mystérieuse*, précisément juste avant la découverte de la caverne de Granite-house, on voit l'ingénieur Cyrus Smith dire qu' « [une] demeure dont la nature aurait fait tous les frais nous épargnerait bien du travail<sup>46</sup> ». Tout en étant également lié au concept de microcosme et de mini-sociétés idéales, cela fait partie du thème général de l'« enfermement chéri » (parfois dans un environnement artificiel, sous-marin ou obus lunaire ou éléphant à vapeur... ; et parfois dans une cavité naturelle), remarqué peut-être en premier par Roland Barthes<sup>47</sup> et commenté entre autres par Simone Vierne. Et si la crypte Dakkar de l'île Lincoln est séparée de la poche de magma du mont Franklin par une mince paroi rocheuse de quelques dizaines de mètres, Nina-Ruche, elle aussi en quelque sorte au centre d'un volcan, donne directement sur une coulée ou mieux une cascade de laves qui se déverse sur une baie faisant face à la mer, maintenant l'eau à l'état liquide même pendant le glacial hiver gallien<sup>48</sup>. Notons aussi une autre correspondance topologique discrète entre les

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 157.

<sup>43</sup> Voir notamment ch. XXI, p. 165-166.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXV, p. 175.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, ch. XX, p. 161-162.

<sup>46</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 193.

<sup>47</sup> Cité dans notre glossaire vernien dans l'entrée « *Moyen de locomotion, parfois d'aspect mythique, vaisseau-maison idéals* ».

<sup>48</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 188.

deux romans, non pas dans le cadre spatial pris au sens statique mais en termes de déplacements et de préfiguration : lorsque la chaloupe des voyageurs atteint le rivage, « ses passagers [débarquent] sur une partie de la côte opposée à celle dont le torrent lavique suivait les pentes pour se rendre à la mer » (p. 164) : comme dans *L'Île mystérieuse*, le statu quo « plutonien » est important du début à la fin, en l'occurrence la direction ordinaire d'épanchement des laves (le mont Franklin déverse les siennes au nord-est, ce qui laisse croire que le reste de l'île est hors de danger). La variante de ce thème dans *Servadac* consiste en ce que le péril viendra, non d'un changement inattendu du trajet des laves, mais en l'extinction des feux du volcan, là où pour Cyrus Smith et ses compagnons c'est l'éruption qui constituait un danger.

D'autres aspects de la configuration et de la métrique du volcan le relie au « monomythe » des *Voyages*. Il possède ainsi un « cône tronqué<sup>49</sup> », comme le mont Franklin de *L'Île mystérieuse*<sup>50</sup> ; il se situe à l'extrémité d'une péninsule, comme le Sneffels d'Islande se trouve au bout d'une « presqu'île en forme de rotule » dans *Voyage au centre de la terre*<sup>51</sup> ; il fait neuf cents à mille mètres de haut<sup>52</sup>, très proches des trois mille cinq cents pieds du mont Franklin. La cheminée du Sneffels fait elle aussi trois mille pieds de profondeur<sup>53</sup>. Du sommet du volcan, Servadac et Timascheff remarquent que la roche qui compose le territoire environnant est faite de ces « millions de lamelles cristallisées<sup>54</sup> » déjà remarquées auparavant sur le terrain gallien (p. 85-86, p. 123), avec un sol étrangement « neuf », dont aucune érosion n'a eu le temps de niveler les aspérités (parce que cette roche vient de l'espace et n'a pas séjourné des millions d'années sur terre). On peut y voir aussi une allusion de plus aux « fractales » verniennes : le sol de Gallia est fait de motifs identiques répétés des millions de fois. Du reste, c'est aussi la surface solidifiée de la mer gallienne, en hiver, qui se voit donner des caractéristiques uniques. L'hiver gallien approche comme la comète s'éloigne de plus en plus du soleil ; les températures descendront à -12°C le 26 mars<sup>55</sup>, et la solidification de la surface de la mer approche. Verne invoque un procédé scientifiquement plutôt douteux – Nina

---

<sup>49</sup> *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 179.

<sup>50</sup> *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 116.

<sup>51</sup> *VCT*, ch. VI, p. 53.

<sup>52</sup> *Servadac*, ch. XXII, p. 179-180. Le texte parle aussi de « trois mille pieds » (ch. XVII, p. 133).

<sup>53</sup> *VCT*, ch. XVII, p. 137.

<sup>54</sup> *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 180.

<sup>55</sup> Verne évoque souvent l'inversion des saisons dans l'hémisphère austral, où se déroulent beaucoup de ses romans ; ici, c'est la longueur de l'année gallienne (deux années terrestres) qui donne au mois de mars des caractéristiques automnales.

est invitée à lancer un morceau de glace à la surface des eaux<sup>56</sup> déjà très proches de la température de solidification, et l'impact semble causer une « réaction en chaîne » qui gèle la surface de la mer à perte de vue<sup>57</sup>, depuis la côte de la Terre Chaude jusqu'à l'île Gourbi et au-delà. Sans doute un aspect de plus de la fascination de l'auteur pour les interactions physiques, les équilibres délicats et ruptures d'équilibre spectaculaires, etc. Un peu comme certains personnages verniens (Michel Ardan dans *Autour de la Lune*, Axel dans *VCT*, Simon Ford dans *Les Indes noires*) vantent les mérites de la « clôture », de l'habitation close et éloignée des cités humaines (grotte, obus capitonné, houillère souterraine), du « monde sublunaire », Gallia semble même avoir une banquise « utopique » :

Quelle différence avec l'aspect que présentent ordinairement les mers polaires aux abords de la banquise ! Là, tout n'est qu'icebergs, hummocks, glaçons accumulés les uns sur les autres et exposés aux plus capricieuses ruptures d'équilibre. Les ice-fields ne sont, à vrai dire, qu'une agglomération de morceaux de glace irrégulièrement ajustés, d'éboulis que le froid maintient dans les positions les plus bizarres, de montagnes à base fragile, qui dominent les plus hautes mâtures des baleiniers.

Rien n'est stable sur ces océans arctiques ou antarctiques, rien n'est immuable, la banquise n'est pas coulée en bronze, et un coup de vent, une modification de la température, y produisent des changements à vue d'un effet saisissant. Ce n'est donc qu'une succession de féeriques décors. Ici, au contraire, la mer Gallienne était définitivement fixée, et plus nettement encore qu'à l'époque où elle offrait une surface sensible à la brise. L'immense plaine blanche était plus unie que les plateaux du Sahara ou les steppes de la Russie [...] Sur les eaux emprisonnées de la mer, cette cuirasse, s'épaississant avec l'aggravation des froids, garderait sa rigidité jusqu'au dégel... si le dégel devait jamais se produire !

Les Russes étaient habitués aux phénomènes de congélation des mers du Nord [...] Ils ne considérèrent donc pas sans surprise cette mer Gallienne, plane comme un lac, – ni sans satisfaction, non plus, car le champ de glace, parfaitement poli, se prêtait merveilleusement aux exercices du patinage<sup>58</sup>.

Ce n'est pas seulement une mer gelée utopique, à la planéité parfaite, c'est aussi une mer *ludique* : sa configuration permet l'exercice physique – nécessaire à la conservation de la vigueur des colons par ce froid et cette attraction gravitationnelle trop faible – par le jeu (le patinage). Élément supplémentaire d'un cadre idéalisé où une communauté miniature débarrassée des problèmes de la société humaine dans son ensemble, prospère par le jeu (constructif tout de même) plutôt que la contrainte ou le conflit.

---

<sup>56</sup> C'est la « physique amusante », expression qui apparaît dans le titre du chapitre, et avait été utilisée par Michel Ardan dans *Autour de la Lune*. L'un des mots d'ordre principaux du contrat hetzelien intervient ainsi à la conclusion d'un chapitre pour maintenir l'intérêt.

<sup>57</sup> *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. XXII, p. 182.

<sup>58</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 184-186.

Gallia ne quitte jamais le système solaire ; sa trajectoire est une ellipse allongée qui ne lui fait même pas atteindre l'orbite de Saturne. On pourrait spéculer que Verne aurait osé un voyage plus long si les lois de la physique avaient permis qu'une telle courbe se fasse en assez peu de temps ; mais même son tour réduit du système solaire demande deux années terrestres, et il ne semble pas avoir voulu en imposer davantage à ses « naufragés ». Toutefois, on rencontre l'une des rares allusions sérieuses au voyage interstellaire proprement dit dans cette partie du récit (nous soulignons) :

Comment auraient-ils oublié que la terre, gravitant déjà à des millions de lieues de Gallia, s'en éloignait toujours ? Pouvaient-ils supposer qu'ils la reverraient jamais, puisque ce bloc, détaché d'elle, s'enfonçait de plus en plus dans les espaces interplanétaires ? Rien ne prouvait même qu'il n'abandonnerait pas un jour ces espaces, qui sont soumis au pouvoir de l'astre radieux, pour courir le monde sidéral et se mouvoir dans *le centre d'attraction de quelque nouveau soleil*<sup>59</sup>.

Comment ne pas penser à la déclaration de Michel Ardan, lors du « meeting » de *De la Terre à la Lune*, qu' « On va aller à la Lune, on ira aux planètes, on ira aux étoiles [...] La distance n'est qu'un mot relatif, et finira par être ramenée à zéro<sup>60</sup> » ? Les *Voyages extraordinaires* ne peuvent peindre tout l'univers, ni emmener personnages et lecteurs jusqu'aux autres étoiles et galaxies, mais l'intention existe certainement au sens *directionnel* : la clôture des savoirs comme la clôture spatiale, géographique, existent comme désir même quand elles ne sont pas achevées dans les faits.

Le mystérieux auteur des messages jetés à la mer – et « inventeur » en quelque sorte de Gallia, puisqu'il l'a découverte et nommée, au moins au même titre que Timascheff et Servadac<sup>61</sup>, qui l'ont explorée – est trouvé à Formentera, dans les Baléares, et amené à la Terre-Chaude par le capitaine et le lieutenant Procopé. Palmyrin Rosette s'installe donc avec

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 187.

<sup>60</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XIX, p. 172-173.

<sup>61</sup> « La carte géographique est fort importante dans l'œuvre de Jules Verne : elle est un objet réel, mais aussi un objet poétique puisqu'elle représente la nature. Dans la plupart de ses romans, Verne place la carte du pays où ils se déroulent, allant parfois jusqu'à y tracer l'itinéraire décrit par les acteurs. [II] ne faut pas y voir un simple souci de précision ; dresser une carte est une activité comparable à l'écriture d'un roman.

“Est-il, en effet, une satisfaction plus vraie, un plaisir plus réel que celui du navigateur qui pointe ses découvertes sur la carte du bord ? Il voit les terres se former peu à peu sous ses regards, [...] et, pour ainsi dire, émerger du sein des flots [...] Puis les découvertes se complètent, les lignes se rejoignent, le pointillé des cartes fait place au trait. [...] Ah ! mes amis, un découvreur de terres est un véritable inventeur !” (*Les Enfants du capitaine Grant*) » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 75)

les autres résidents de la caverne, dans son « observatoire » à cent pieds au-dessus de la cavité principale de Nina-Ruche<sup>62</sup>, avec les allusions ou du moins les liens indirects à *L'Île mystérieuse* que cela implique ; Verne les multiplie d'ailleurs, consciemment ou non, dans sa description. On peut se souvenir que sur l'île Lincoln, Granite-house possède une sorte d'arrière-grotte secondaire, plus petite, située plus haut dans le couloir menant à l'orifice du déversoir du lac Grant<sup>63</sup>, qui sert de « grenier de la nouvelle demeure<sup>64</sup> ». Une ressemblance un peu plus subtile apparaît :

[...] il utilisa le déversoir de manière à amener jusqu'à la nouvelle demeure un filet des eaux douces du lac. Une petite saignée, faite au-dessous de leur niveau, produisit ce résultat, et cette dérivation d'une source pure et intarissable donna un rendement de vingt-cinq à trente gallons par jour. L'eau ne devait donc jamais manquer à Granite-House<sup>65</sup>.

Dans *Hector Servadac*, le liquide garant de vie qui est détourné pour les besoins de la grotte n'est pas l'eau, mais la lave : « Un simple filet de lave, dérivé de la grande chute, suffit à chauffer ledit observatoire<sup>66</sup>. » L'installation à Nina-Ruche et l'installation à Granite-house se font donc écho de plus d'une façon<sup>67</sup>. Ne nous étonnons pas d'ailleurs que le feu et l'eau soient traités de manière analogue ; Daniel Compère a étudié le phénomène<sup>68</sup>.

L'une des préoccupations principales de l'astronome français est le calcul des éléments de Gallia, ce qui fait écho – moyennant un radical changement de décor – au travail d'Hector

---

<sup>62</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 246.

<sup>63</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 220 et p. 228.

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 231.

<sup>65</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 239.

<sup>66</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 247.

<sup>67</sup> On peut d'ailleurs considérer ce passage particulier comme un exemple au moins mineur de moment démiurgique dans le roman : « Tout d'abord, le premier soin du capitaine Servadac et de ses compagnons fut d'employer au mieux des nécessités quotidiennes cette chaleur volcanique que la nature leur prodiguait gratuitement. En ouvrant aux filets de laves incandescentes des pentes nouvelles, ils les dérivèrent jusqu'aux endroits où ils devaient être utilisés. » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 167)

<sup>68</sup> « [...] Nous allons voir [que] l'eau peut brûler et que le feu peut être liquide. [...] Il en est de même pour le geyser : “*Je plonge dans l'eau qui coule en bouillonnant un thermomètre à déversement, et il marque une chaleur de cent soixante-trois degrés. Ainsi donc cette eau sort d'un foyer ardent.*” Cette eau bouillante nous permet d'évoquer maintenant les différentes formes que prend le feu dans *Voyage au centre de la Terre*. [...] Nous retrouvons l'eau brûlante à la fin du roman, lorsque le radeau remonte vers la surface et bientôt cette eau est remplacée par “*une sorte de pâte lavique [...]*” [...] Sur ce feu liquide, le radeau flotte aussi bien que sur la mer, mieux même puisqu'il dépose les voyageurs sains et saufs à la surface de la terre [...] » (D. Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, p. 64-66)

Servadac au début du roman : un levé topographique sur la côte de Mostaganem<sup>69</sup>. Outre son évocation dans un cadre plus philosophique, le « premier moteur » ou « moteur non mû » d'Aristote apparaît souvent chez Verne dans une variante épistémologique (ce qui fait alors penser à Descartes) ou technologique (les outils nécessaires à faire les outils, dans *L'Île mystérieuse*) ; ici, la clef de voûte nécessaire à Palmyrin Rosette pour « calculer Gallia » est le peson d'un kilogramme, sans lequel toute mesure serait faussée du fait de la gravité plus faible qui règne sur la comète. La visite à la tartane d'Isac Hakhabut (ch. VI et VII), dans le but de se procurer le peson, est l'occasion d'observer les effets de l'éloignement progressif de Gallia par rapport au soleil, son orbite devant s'étendre un peu au-delà de Jupiter. Ainsi le 31 juillet, la température atteint -35°C ; Verne ne manque pas de réutiliser une image d'*Autour de la Lune*, « pour peu que l'abaissement continue, la vapeur de notre respiration va retomber en neige autour de nous !<sup>70</sup> » ; ici ce n'est pas évoqué sous forme hypothétique mais comme un fait : « Les vapeurs de leur respiration se congelaient<sup>71</sup> ». Comme toujours pour les navires pris par les glaces dans les *Voyages extraordinaires*, la *Dobryna* et la *Hansa* sont soulevées par les glaces ; seulement, et sans doute pour faire la part de la moindre gravité sur Gallia, rendant les bateaux plus légers, l'auteur pousse le phénomène à des proportions inhabituelles ; la goélette et la tartane sont soulevées à vingt pieds de hauteur, et ce n'est pas le maximum qu'elles atteindront. Assimilées par le moule de glace façonné pour elles par les Galliens, elles constituent aussi une projection, secondaire, du milieu plus vaste de la banquise elle-même, perpétuant le leitmotiv du microcosme. Le navire comme métaphore y participe aussi :

Gallia continuait à graviter, emportant son petit monde avec elle. Petit monde, en effet, mais peu accessible jusqu'alors à l'influence des passions humaines ! [...] ces Galliens ne devaient se considérer que comme des passagers, faisant un voyage de circumnavigation dans le monde solaire<sup>72</sup>.

L'éloignement et l'isolation impliquent ou du moins favorisent un degré de purification morale, comme – à plus grande échelle – dans la mine des *Indes noires* ou la communauté d'Antékirtta (*Sandorf*) ; c'est d'ailleurs à ce moment du récit que l'on anticipe l'extrémum, l'aphélie que doit atteindre Gallia le 15 janvier (p. 307). Une petite ellipse – au sens narratologique – d'un mois permet à l'auteur de passer à un mode un peu plus descriptif, ralentissant les événements, réitérant la qualification de « troglodytes » des colons de Nina-Ruche (p. 307). Un premier niveau de colonisation a été atteint à ce stade – ou un second si

---

<sup>69</sup> Jules Verne, *Servadac*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 6 et p. 10.

<sup>70</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIV, p. 367.

<sup>71</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 263.

<sup>72</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 306.

l'on compte celui, littéralement *superficiel*, de l'île Gourbi –, l'installation durable dans la ruche volcanique ; le niveau suivant, qui implique un gain de profondeur, étant la survie après l'arrêt de l'éruption continue de la Terre-Chaude. Une telle éventualité paraît alors éloignée (mais chez Verne les épreuves évoquées comme excessives doivent bien se produire...) :

Évidemment, dans un avenir aussi lointain qu'on voudra le supposer, le sort de Gallia devait être celui qui semble réservé à tous les mondes de l'univers. Ses feux internes s'éteindraient. Elle deviendrait un astre mort, comme l'est maintenant la lune, comme le sera la terre. Mais cet avenir n'était plus maintenant pour préoccuper les Galliens – ils le croyaient du moins –, et ils comptaient avoir quitté Gallia bien avant qu'elle fût devenue inhabitable<sup>73</sup>.

Les habitants de Gallia ont toute confiance qu'ils auront quitté les lieux – même si l'existence, à tout prendre, leur y est assez plaisante – dans un futur hypothétique où la comète ne se prêtera plus à leur survie ; c'était aussi le cas des colons de l'île Lincoln :

– Tout cela est bel et bien, dit alors Pencroff, qui avait écouté de toutes ses oreilles, mais m'apprendrez-vous, monsieur Cyrus, si l'île Lincoln a été construite par vos infusoires ?

– Non, répondit Cyrus Smith, elle est purement d'origine volcanique.

– Alors, elle disparaîtra un jour ?

– C'est probable.

– J'espère bien que nous n'y serons plus.

– Non, rassurez-vous, Pencroff, nous n'y serons plus, puisque nous n'avons aucune envie d'y mourir et que nous finirons peut-être par nous en tirer<sup>74</sup>.

Quoique l'affirmation soit modérée par le « peut-être », elle n'est pas loin d'être sans réplique, étant donné le lien causal établi par la conjonction « puisque » : les colons ne resteront pas éternellement dans l'île, parce qu'ils le veulent bien ; le personnage vernien, et plus particulièrement *l'ingénieur*, est ou du moins espère bien être maître de sa destinée. Il y arrive jusqu'à un certain point, comme en témoigne le microcosme de civilisation ainsi que la prospérité qu'il réussit à établir où que l'auteur décide de le jeter – jeter littéralement dans le cas de *L'Île mystérieuse*.

Le crescendo des effets du froid – manifestation au ralenti des éléments naturels habituellement à l'œuvre chez Jules Verne – se poursuit tandis que Gallia approche de son éloignement maximum : ainsi à la fin de décembre le thermomètre descend à la fatidique limite (souvent mentionnée dans les *Voyages*) de -42° où le mercure gèle (p. 315), et où il faut se tourner vers le thermomètre à alcool ; on dépasse les -60° le 10 janvier<sup>75</sup>, quelques jours

---

<sup>73</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 308.

<sup>74</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 259-260.

<sup>75</sup> *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 332.

avant le fameux aphélie. Plus visuellement et « mécaniquement » spectaculaire, la surélévation des deux navires sous la poussée des glaces :

En même temps, l'effet prévu par le lieutenant Procope s'était manifesté sur les bords de cette crique, dans laquelle les deux navires avaient été mis en état d'hivernage. Les couches glacées, par un mouvement lent, mais irrésistible, s'étaient épaissies sous la carène de la *Hansa* et de la *Dobryna*. Près du promontoire de roches qui les abritait, la goélette et la tartane, surélevées dans leur cuvette de glace, atteignaient déjà un niveau de cinquante pieds au-dessus de la mer Gallienne.

La *Dobryna*, plus légère que la tartane, la dominait quelque peu. Aucune force humaine n'eût pu empêcher ce travail de surélévation de s'accomplir<sup>76</sup>.

*Aucune force humaine*, d'abord : pas plus que le navire sur l'élément liquide ne peut s'opposer à la tempête, espérant au mieux y survivre en se laissant entraîner aussi rapidement que possible, la *Dobryna* et la *Hansa* sont entraînées par une « houle » au ralenti, tout aussi impossible à enrayer. Le gel les soulève, le dégel les rabaissera, comme serait le cas de navires s'élevant sur une vague, mais sur une durée se mesurant en mois<sup>77</sup> plutôt qu'en secondes.

Au maximum de froid, qui figure une extinction partielle du soleil – du feu d'en haut – va correspondre une catastrophe symétrique. La nouvelle année arrive peu avant la mi-orbite, et pour la célébrer, le groupe sort se promener sur la glace – après un déjeuner fidèle à la « voracité » vernienne par son abondance de détails<sup>78</sup>. Prélude symbolique à l'extinction du volcan, on assiste à un coucher de soleil *sans rayon vert*<sup>79</sup>; l'auteur donne bien une explication plausible, mais l'intention prémonitoire est nette. Verne a dédié tout un roman au Rayon Vert, et il y fait allusion assez souvent ; on peut se permettre de compter celle-ci, même lorsqu'elle est faite par la négation et via une périphrase (« ce dernier jet de lumière verte... »). L'éruption volcanique permanente qui rendait la Terre-Chaude habitable s'interrompt ; Verne décrit le processus en des termes éminemment « thermodynamiques » :

L'équilibre ne s'était pas établi entre le dedans et le dehors<sup>80</sup>, mais cela ne pouvait tarder à se faire. On sentait que le calorique se retirait peu à peu. Le mont était comme un cadavre dont les extrémités se refroidissent pendant que le cœur résiste au froid de la mort.

« Eh bien, s'écria le capitaine Servadac, c'est au cœur même que nous irons demeurer ! »<sup>81</sup>

---

<sup>76</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 316.

<sup>77</sup> Nous reverrons ce phénomène dans *Un hivernage dans les glaces*.

<sup>78</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 320-321.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 323.

<sup>80</sup> On sait que la vie, ainsi que le *travail* physique, requièrent de la chaleur mais plus précisément un gradient de chaleur, d'où l'importance – dans l'effet de science chez Verne – des systèmes clos, donc du dedans et du dehors.

<sup>81</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 325.

La chaleur centrale reflue<sup>82</sup>, et le seul moyen de survivre est de descendre encore davantage vers le centre de la Terre – ou ici de Gallia. On connaît la fascination de Jules Verne – comme d’autres, au dix-neuvième siècle – pour l’idée de l’inévitable refroidissement de la Terre, qu’il exprime entre autres dans *L’Île mystérieuse* ; on assiste ici à une « fractale », à une répétition à l’échelle « planétésimale<sup>83</sup> », d’un tel désastre, et des moyens qui pourraient provisoirement empêcher la fin.

On a droit à nouveau à une scène ayant son homologue dans *L’Île mystérieuse*, mais aussi au *Centre de la terre* : on cherche à atteindre un but en déterminant le point le plus mince de la paroi qui empêche d’y accéder, avant de commencer à creuser. Les colons de l’île Lincoln le font à Granite-house pour percer la paroi donnant sur la face littorale du plateau de Grande-Vue<sup>84</sup> ; le guide Hans, ayant découvert qu’un torrent souterrain coule derrière le roc et pourrait sauver les trois voyageurs mourant de soif, détermine le point où le bruit de l’eau est à son maximum, pour s’y attaquer au pic<sup>85</sup>. Ce n’est pas tout :

Donc, en perçant cette galerie sur une longueur qui ne devait pas excéder sept à huit mètres, on rencontrerait l’ancien chemin des laves, et peut-être serait-il facile de le descendre.

On se mit immédiatement à la besogne. [...] Le pic, la pioche ne suffirent pas à entamer cette dure substance. Il fallut forer des trous de mine, et, au moyen de la poudre, faire sauter la roche. Le travail n’en marcha que plus rapidement, et, en deux jours, il fut mené à bonne fin<sup>86</sup>.

---

<sup>82</sup> Citons à ce propos S. Vierendeel : « Il s’agit bien d’un des volcans qui jalonnent, comme l’a très bien vu M. Carrouges, l’œuvre vernienne. Mais nous les interprétons différemment [...] tout symbole est plurivalent. Les volcans nous semblent en effet, chez Jules Verne, combiner les deux éléments, terre et feu. Le “mont ignivome”, comme l’appelle volontiers [Verne], c’est en effet le lieu où la terre vomit le feu intérieur qui est preuve de sa vie. [...] Ainsi, dans cette terre en réduction qu’est Gallia, le feu intérieur permet aux habitants de survivre. [Verne] imagine une grotte tout à fait extraordinaire, puisque la vaste caverne [...] resplendit de lumière, et est éclairée par “le torrent de lave qui se précipitait devant sa baie, largement ouverte sur la mer”, rideau de flamme qui évoque le rideau d’eau du Niagara à la grotte des vents. On voit donc ici, non seulement un paysage privilégié par la présence de tous les éléments, mais encore rendu merveilleux par cette invraisemblable fantaisie de la nature (et de Jules Verne...). Lorsque le volcan s’éteint, c’est la vie même de tous qui est menacée, et Jules Verne place symboliquement cet événement au moment de la fête du nouvel an, qui devait être fête de résurrection [...] C’est ici l’entrée dans une mort provisoire. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 569)

<sup>83</sup> Nous « adjectivons » le terme astronomique planétésimal / planétésimaux, qui désigne des agrégats primordiaux plus petits que des planètes aux débuts du système solaire ; le jeu de mots est d’autant plus applicable que Gallia est plus petite que la Terre (justifiant le suffixe) mais bien plus proche, en dimension, d’une planète que d’une comète ordinaire.

<sup>84</sup> *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 224-225.

<sup>85</sup> *VCT*, ch. XXIII, p. 167.

<sup>86</sup> *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 325-326.

C'est aussi *Vingt mille lieues sous les mers* que rappelle ce passage : une épaisseur similaire, de dix mètres, doit être creusée dans l'iceberg pour libérer le sous-marin revenant du pôle Sud de sa prison de glace, des centaines de mètres sous la surface de l'océan antarctique<sup>87</sup>. Il est même curieux que Verne ait si fréquemment employé le terme « alvéole » dans sa description de la section à creuser (« Suivant mes prévisions, pendant la nuit, une nouvelle tranche d'un mètre fut enlevée à l'immense alvéole. », etc.), terme qui bien entendu abonde<sup>88</sup> dans *Servadac* où les habitants de Gallia résident à « Nina-Ruche ». Là où l'équipage du *Nautilus* est menacé de l'écrasement par la glace, eau à laquelle il manque la chaleur, et doivent creuser une échappatoire à travers cette glace, les naufragés de Gallia sont menacés de mourir eux aussi par manque de chaleur ; ils tentent de creuser un passage vers les zones plus chaudes de la comète. Les premiers creusent pendant environ quatre jours pour se dégager, les seconds pendant deux jours.

On se rappelle la lettre de Verne à Hetzel que nous évoquions au début de notre analyse de *Mathias Sandorf*, et qui annonce l'arrivée des intrigues « combinées<sup>89</sup> » dans les *Voyages Hector Servadac*, quoique beaucoup plus « scientifique » que le *Monte-Cristo* vernien, use déjà substantiellement de ce procédé. Il s'agit toutefois moins de la combinaison de styles littéraires, ni même (entièrement) de types d'aventures, que d'une combinatoire (comme dirait Michel Serres) *interne*, qui, en conformité avec la conception du thème selon M. Collot, réutilise des schémas préexistants dans le monde des *Voyages extraordinaires* et les fait varier de

---

<sup>87</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 506.

<sup>88</sup> On peut considérer les alvéoles dans le monde vernien comme symbole récurrent de la visualisation de la nature dans une perspective de classification, d'ordonnement : représentation minérale de la *mathesis*.

<sup>89</sup> Nous citons ici le commentaire de Daniel Compère et François Raymond, qui se rapporte plus directement au présent contexte :

« Capitale est ici la lettre à Hetzel du 3 décembre 1883 : « [...] je n'ai plus », avoue l'auteur des « Voyages extraordinaires », « de sujets dont l'intérêt soit dans l'extraordinaire, Ballons, Capitaine Nemo, etc... Il me faut donc chercher à intéresser par la combinaison [...] » – c'est-à-dire, précise la suite, à « corser » les intrigues, à la manière du *Monte-Cristo*.

Auparavant déjà, l'intérêt des intrigues avait certes forcément contribué au succès des *Enfants du capitaine Grant* et de *Michel Strogoff*. Mais elles vont [...] se multiplier [...] contraindre la critique à voir enfin, dans les « Voyages extraordinaires », autre chose que du « scientifique » ou même du « roman scientifique ». » (D. Compère, F. Raymond, *Le Développement des études sur Jules Verne*, p. 12)

Les auteurs suggèrent ensuite que l'examen de l'usage de la science dans les *Voyages* comme « beaucoup moins « science » que discours descriptif » permet « d'appréhender enfin les plus méconnus d'entre les récits verniens – en tant que récits » (*Ibid.*, p. 13).

façon très reconnaissable ; l'intention stylistique – par opposition avec un pur accident de construction – est d'autant plus plausible qu'il manque à *Servadac* le fil conducteur de la « trajectoire balistique<sup>90</sup> » que nous pensons voir dans des romans-types tels que *De la Terre à la Lune* ou *Voyage au centre de la terre*.

La réaction des personnages à ce coup du sort comporte une parenthèse théologique, qui, du moins selon la lecture que nous avons adoptée jusqu'ici, ne manque pas d'ambiguïté :

– Comte Timascheff, répondit le capitaine Servadac, vous avez confiance en Celui qui peut tout ?

– Oui, capitaine, mais il peut vouloir aujourd'hui ce qu'il ne voulait pas hier. Il ne nous appartient pas de juger ses décrets. Sa main s'était ouverte... Elle semble se refermer...

– À demi seulement, répondit le capitaine Servadac. Ce n'est qu'une épreuve à laquelle il soumet notre courage ! Quelque chose me dit qu'il n'est pas vraisemblable<sup>91</sup> que l'éruption du volcan ait cessé par suite d'une extinction complète des feux intérieurs de Gallia. Très probablement, cet arrêt dans l'épanchement extérieur ne sera que momentané<sup>92</sup>. »

Nous verrons un exemple dans *Un hivernage dans les glaces* de l'aspect très « mécanique » de la fatalité. Ici, c'est plus explicitement Dieu lui-même qui est envisagé d'une manière très mécanique, quoique bien entendu au figuré. La menace non encore réalisée de mort par le froid pour tous les « colons » est représentée par une main divine à moitié refermée ; ainsi ouverte cette main suggère la prodigalité, la générosité, et fermée ou en cours de fermeture, elle rappelle plus une paire d'impitoyables mandibules, un peu comme le professeur Aronnax perçoit le rapprochement inexorable des parois de glace de la prison du *Nautilus*<sup>93</sup>. Dans la même réplique, Servadac se tourne presque aussitôt vers des considérations purement matérielles de la situation, de ses causes et de son évolution future. Même si l'on excluait cette interprétation, on retiendrait cependant que si ce n'est Dieu, le mode opératoire de *l'auteur*, de Jules Verne, est, lui, assez mécanique, et cela rejoint le paradigme général d'une

---

<sup>90</sup> Physiquement, l'orbite de Gallia est une forme de chute libre, donc une balistique, mais nous entendons plus spécifiquement le schéma parabolique qui, mis à part un petit nombre de romans verniens, n'est présent qu'à des degrés plus ou moins élevés d'abstraction. Voir la définition du mythe chez Michel Tournier (*Le Vent paraclet*).

<sup>91</sup> Ceci peut être inclus dans les constantes de type textuel en même temps qu'idéologique, la foi du protagoniste en une nécessité logique ou morale qui aille en sa faveur s'exprimant par « Quelque chose me dit que... » suivi de la négation de l'hypothèse pessimiste. « Quelque chose me dit, s'écria Harbert, qu'un homme aussi énergique que M. Cyrus n'a pas pu se laisser noyer comme le premier venu... » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 47). Le volcan est un mont « énergique », et même s'il n'a pas été noyé, il semble avoir perdu son feu, opposé élémentiel de l'eau.

<sup>92</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 326.

<sup>93</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 510.

narration où le « moteur » est scientifique, mécanisé / mécanisant, etc. Plus loin aussi, et quoique l'infériorité des forces humaines soit soulignée, « Dieu » comme signifié fait davantage penser à un « Grand Architecte de l'Univers » qu'à une divinité personnelle : « Aucune puissance humaine ne peut déranger la disposition géométrique de l'univers. Quel désordre, si chacun pouvait modifier la marche de sa planète ! Mais Dieu ne l'a pas voulu, et je crois qu'il a sagement fait<sup>94</sup>. » Notons le passé composé, impliquant peut-être que, telle une « cause première » ayant disposé la mécanique céleste et poussé le premier domino, en quelque sorte, le Dieu évoqué par Timascheff n'est pas interventionniste au sens traditionnel, et (relativement) plus proche de celui de Voltaire.

La colonie s'installe donc à « une profondeur de deux cent cinquante mètres par rapport à la surface de la mer Gallienne », par une température plus supportable de moins douze degrés<sup>95</sup>. On aménage une salle unique, et l'on fait « la guerre aux coins », pour empêcher l'accumulation de l'humidité (p. 331), comme les personnages du *Pays des fourrures*<sup>96</sup>, sur leur propre île dérivant dans l'espace extrémal et lui-même quasi cosmique de l'océan polaire et de la mer de Béring. Plus peut-être que dans d'autres cas de troglodytisme vernien – à l'exception peut-être du cas de Nell dans *Les Indes noires* –, le mythe de la caverne de Platon est ici assourdissant. Citons Ch. Chelebourg :

[...] Nina devient « l'âme de ce petit monde » [...] elle devient l'âme de ces morts imaginaires. Point d'ancrage platonicien de la métempsychose, cette enfant garantit le retour à la vie des cadavres sur lesquels elle se charge de veiller :

« Sept vilains mois que nous avons passés là, mon capitaine ! dit un jour Ben-Zouf. Avez-vous observé notre Nina pendant tout ce temps ?

– Oui, Ben-Zouf, répondit le capitaine Servadac. C'est un petit être tout à fait exceptionnel ! On aurait dit que toute la vie gallienne se concentre dans son cœur ! [...] » (*HS*, II, XV ; 464)

La « vie » paradoxale de ces morts animés qui nous rappellent les enfants de Coal-City, se résume dans cet être d'amour qu'est leur *bon ange*. Mais avant même de révéler aussi nettement sa vocation d'âme salvatrice, Nina, par le seul biais de son nom, inocule à ses compagnons de voyage le virus hypertextuel : les Galliens habitent en effet Nina-ruche ; cet essaim nous rappelle qu'au pays de Platon on gravait des abeilles sur les tombeaux, en signe de survie post-mortuaire. [...] Le mythe, chez Platon, sert à combler un vide de la connaissance. Jules Verne à sa manière se joue de cette fonction pour l'utiliser afin de véhiculer un savoir scientifique. Il le cantonne toutefois dans son rôle intertextuel en ne l'utilisant que

---

<sup>94</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV, p. 342.

<sup>95</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 329-330.

<sup>96</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII p. 102 et ch. XVIII p. 153.

comme un corpus anecdotique [...] L'écriture de *Hector Servadac* repose en fait sur un paradoxe énonciatif : elle est fantaisiste, légère, par nécessité didactique<sup>97</sup>.

L'hiver gallien reste toutefois relativement elliptique – plus, dirions-nous, que l'hivernage du *Forward* au pôle du froid (*Hatteras*) – ; il semble que la réussite initiale de la microsociété ait eu davantage d'importance pour Verne, et l'ultime degré de survie aux éléments hostiles, une fois décrit dans l'essentiel, n'appelle pas un volume textuel proportionné à sa durée dans le récit : il suffit que l'exploit soit fait et que les moyens aient été exposés. Le trajet de retour – qui n'a pas de point d'origine évident, d'ailleurs, à moins que l'on ne prenne l'aphélie lui-même – est marqué par quelques inversions, répétitions d'éléments rencontrés plus tôt dans le récit, et résolutions généralement de ton léger ou comiquement incomplètes. Commençons par un cas secondaire, exemple d'intertextualité « intra-vernienne » : lorsque Servadac se prépare à l'ultime voyage vers l'ouest, Ben-Zouf exprime son désir de l'accompagner par un « nom d'une butte !<sup>98</sup> ». Cette interjection, à un moment très tardif du roman, rappelle celle d'un personnage plus fameux mais au final assez similaire, Michel Ardan (*Autour de la Lune*), qui, lui, s'exclame « Nom d'un boulet !<sup>99</sup> ». Chaque exclamation met à contribution une « constante » de son roman, l'obsession de la Butte Montmartre chez Ben-Zouf et le boulet de canon dans *De la Terre à la Lune*. Ben-Zouf fait écho à Ardan de façon plus significative, quelques pages plus loin, reproduisant le « manifeste » du récit circumlunaire : « Si des artilleurs ne sont maîtres de leurs boulets, ce ne sont plus des artilleurs. Si le projectile commande au canonier, il faut fourrer à sa place le canonier dans le canon !<sup>100</sup> ». Et dans *Servadac* : « Comment, messieurs, dit alors Ben-Zouf, des savants comme vous, sauf le respect que je vous dois, ne sont pas capables de diriger cette satanée comète où ils voudront et comme ils le voudront ?<sup>101</sup> » On peut y voir Jules Verne se caricaturant lui-même : l'attitude ébahie du profane face aux merveilles de la science, et le mélange de déception et d'ironie lors de la réalisation de ses limites, deux tendances qui tiraillent le texte dans tant de *Voyages extraordinaires*. Servadac et Ben-Zouf tentent donc un nouveau voyage sur la mer gelée, mais où cette fois, le « moteur » – le vent – manque pour propulser le youyou reconverti en traîneau, et ils se déplacent donc en patinant ; le but lui non plus n'égale pas en noblesse celui de sauver le savant à Formentera : il s'agit d'une part de prévenir les Anglais à « Gibraltar »

---

<sup>97</sup> Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 69.

<sup>98</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 355.

<sup>99</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. IV, p. 283.

<sup>100</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 405.

<sup>101</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 365.

(c'est-à-dire l'îlot qui en reste) de la situation, mais d'autre part de « conquérir » l'îlot de Ceuta en y plantant le drapeau français ; l'entreprise échoue puisqu'il s'avère que les Espagnols, en abandonnant ce lieu, l'avaient vendu aux Anglais. Le major Oliphant réagit à l'idée d'une comète « avec un sourire de parfaite incrédulité », ce qui rappelle un autre major, Mac Nabbs qui, lorsque Paganel prétend posséder une énième interprétation du document : « Ah ! [fit-il] du ton de la plus parfaite incrédulité<sup>102</sup> ». S'agissant d'inversions ou de symétrie, on note que Gallia et la Terre se rapprochent, cependant que Timascheff et Servadac s'éloignent, sentant revenir la rivalité qui les opposait avant l'incident. Nérina sera perdue par Gallia tout comme elle avait été acquise, lors de la traversée de la ceinture des astéroïdes. Plus tard, l'animosité peu sérieuse entre Ben-Zouf et Palmyrin Rosette – basée principalement sur la rivalité entre Gallia et la butte Montmartre, ainsi que l'érudition de l'astronome et l'ignorance nonchalante de l'ordonnance – se voit offrir une conclusion tronquée, sous la forme d'un jeu de mots se référant aux derniers événements (Gallia se fend en deux) : « Voulez-vous que je le casse en deux, mon capitaine, que je le dédouble comme sa fichue comète ?<sup>103</sup> », dit Ben-Zouf.

La phase finale du *Voyage des Galliens* consiste en la préparation à l'atterrissage, ou plutôt à la collision. Elle promet d'être dangereuse, et c'est l'occasion pour l'auteur, via le narrateur, d'admettre que l'arrachement des personnages sans qu'il y ait victimes lors du premier effleurement de la Terre par la comète est une « machine » narrative assez peu crédible<sup>104</sup> : « En principe, il fallait regarder comme un véritable miracle que, lors du premier choc, le capitaine Servadac, ses compagnons, les animaux, en un mot tous les êtres enlevés à la terre, eussent survécu<sup>105</sup> ». La dialectique entre déterminisme (matérialiste ou divin) et action humaine, entre libre arbitre et intervention divine est évoquée une fois de plus :

« En prévision de cette éventualité, avons-nous quelque précaution à prendre ?

– Évidemment, capitaine, répondit le comte Timascheff ; mais est-il en notre pouvoir d'en prendre, et ne sommes-nous pas absolument à la merci de la Providence ?

---

<sup>102</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 872.

<sup>103</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 378.

<sup>104</sup> Le fait que le début *et* la fin (la phase de Chute) du voyage soient tous deux miraculeux permet par extension de dire que la totalité de la « trajectoire » s'effectue comme sursis offert par les forces externes. Avec à peu près la concession unique représentée par les pouvoirs spéciaux (réels ou imaginés) de Palmyrin Rosette, le roman est donc proche du premier modèle du monomythe, où la suprématie des forces naturelles ou même surnaturelles (étrangeté de la conclusion du roman...) est à peu près permanente, sans que cela contredise l'importance de l'*agir* chez les héros verniens.

<sup>105</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 364.

– Elle ne défend pas de s’aider, monsieur le comte, reprit le capitaine Servadac. Au contraire<sup>106</sup>. »

Sur cette dernière réplique, on peut encore citer le commentaire de Ch. Chelebourg :

Face à ce Dieu, le fatalisme du comte s’oppose au volontarisme [de] Servadac, qui reprend la morale de *L’Île mystérieuse* en soutenant que la Providence [ne défend pas de s’aider]. D’une part, [Verne] lutte avec son héros contre la tentation de laisser à la Providence le soin de démêler l’intrigue. De l’autre, il s’autorise tous les prodiges [...] Le *miracle* est la justification fantaisiste de l’impossible. [...] C’est l’agent de ces *miracles*, Dieu, qui [sauve] les Galliens, quelque épreuve qu’il leur impose<sup>107</sup> [...]

Des échos de *VCT* rejaillissent à l’approche de l’impact, qui, après tout, n’est pas si différent de la perspective d’être éjecté par un flot de laves par le cratère du Stromboli. En témoigne le procédé d’accumulation :

– Ainsi, messieurs, dit le capitaine Servadac, brisés, noyés, écrasés, asphyxiés ou rôtis, tel est le sort qui nous attend, quelle que soit la manière dont la rencontre se fera !<sup>108</sup>

Un Axel moins maître de lui, plus en proie à la panique et au désespoir, offre le « miroir » de cette réplique, lors de la montée vertigineuse dans la cheminée du volcan : « nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, lancés dans les airs avec les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes<sup>109</sup> [...] » Jules Verne a beau avoir vraisemblablement voulu insérer un petit cours de vocabulaire « accidentel » pour ses jeunes lecteurs dans ce passage – ce qui n’exclut en aucune façon un but stylistique, bien entendu –, c’est aussi un dialogue, un clin d’œil que se font les deux romans à treize ans de distance. Et tout comme une éruption est « la seule chance » que l’expédition Lidenbrock possède de revenir à la surface de la Terre<sup>110</sup>, une collision est le seul moyen pour les Galliens de revenir sur Terre... en un seul morceau, cela reste à déterminer. Le lieutenant Procope propose d’utiliser un ballon, suggestion dans laquelle Verne ne manque pas de réflexivité, réalisant, et admettant, que cette machine narrative est devenue assez démodée depuis *Cinq semaines en ballon*. Dès *L’Île mystérieuse*, elle est traitée moins pompeusement, plus comiquement que dans le premier roman ; ainsi quand Cyrus demande à Pencroff par quel moyen il compte s’évader de Richmond, le marin réplique « Par ce fainéant de ballon... », et

---

<sup>106</sup> *Op. cit.*, p. 365.

<sup>107</sup> Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 75.

<sup>108</sup> Jules Verne, *Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 367.

<sup>109</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLIII, p. 293.

<sup>110</sup> Le lecteur de *Voyage au centre de la terre* est facilement rendu perplexe par la désinvolture du professeur vis-à-vis de l’idée de retour, et du moyen de remonter toutes ces lieues de galeries en n’ayant que quelques mois de vivres, et cette « locomotive » naturelle semble être le moyen de le tirer d’embarras ; l’échec à atteindre le centre est la garantie de la survie des héros.

l'ingénieur comprend avant même que la phrase soit terminée<sup>111</sup>. Servadac s'exclame que « même dans les romans » on n'ose plus se servir des ballons, indice métatextuel de l'hésitation de l'auteur, ou alors de l'intention d'amuser le lecteur par la réutilisation sans vergogne de ce procédé.

L'auteur, sans laisser au lecteur beaucoup d'illusions sur la vraisemblance de la chose (« Et, pourtant, le lieutenant Procope répétait avec raison que la montgolfière, brusquement arrêtée dans son mouvement de translation, serait brûlée avec tous ceux qu'elle porterait, – à moins de miracle<sup>112</sup> »), propose tout de même un semblant de mécanisme pour faire survivre ses personnages à l'impact, un peu comme il a proposé l'eau faisant ressort comme moyen de sauver les passagers de l'obus de la Columbiad au contrecoup du départ dans *De la Terre à la Lune*, moyen tout aussi insuffisant en physique rigoureuse :

Cette atmosphère nous entraînera nécessairement avec sa vitesse acquise ; mais, avant la rencontre, elle pourra se confondre avec l'atmosphère terrestre, et il est possible que, par une sorte de glissement, le ballon passe de l'une à l'autre, en évitant le choc direct, et qu'il se maintienne en l'air, pendant que la collision se produira<sup>113</sup>.

L'explication scientifique, d'apparence mécaniciste, ne correspondant pas à une solution qui fonctionnerait réellement, a une valeur autre que scientifique ou didactique – presque poétique dirait-on : *l'homme est capable de résoudre des problèmes par la science (?)*. Point d'interrogation obligatoire, puisque cette affirmation est à la fois omniprésente et constamment remise en question ; ou encore, dans l'affirmation même se cache une question qui en est indissociable : *Tous les problèmes ?*

Une autre symétrie, mais se manifestant plutôt par « rupture du système » (pour reprendre le vocabulaire des oscillations mécaniques) que par la clôture normale du cycle, guette la goélette du comte Timascheff et la tartane d'Isaac Hakhabut. Lors de cette « houle au ralenti » à laquelle nous avons fait allusion, sur le dos des glaces en expansion devant le littoral de l'île Gourbi, les deux bateaux avaient atteint leur maximum d'élévation en juin, lorsque Gallia revenant vers le soleil recoupait l'orbite de Jupiter :

Un seul aspect du littoral s'était modifié. C'était le promontoire rocheux qui couvrait la crique. En cet endroit, le mouvement ascensionnel des couches de glace avait continué. Elles s'élevaient alors à plus de cent cinquante pieds. Là, à cette hauteur, apparaissaient la goélette et la tartane, complètement inaccessibles. Leur chute, au dégel, était certaine, leur bris inévitable. Aucun moyen n'existait de les sauver<sup>114</sup>.

---

<sup>111</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 25.

<sup>112</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 379.

<sup>113</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 369.

<sup>114</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 341.

Un peu comme la banquise arctique ou antarctique atteint son maximum d'expansion non pas au milieu de l'hiver, mais vers sa fin – suite à l'accumulation continuée des glaces aussi longtemps que les températures sont encore très en-dessous de zéro –, c'est une version « verticale » (plutôt qu'en superficie) de ce phénomène qui se réalise ici : l'irrésistible poussée des glaces sous la coque des navires atteint son point culminant lors du retour, et non au temps des plus grands froids. Leur sort est scellé peu de temps avant la rencontre entre Gallia et la Terre<sup>115</sup>. Microcosme civilisationnel oblige, c'est la « marine gallienne » qui est détruite, et c'est un fragment, un condensé de la planète Terre, du pays – idée également exprimée dans *Le Chancellor* – qui est perdu. On retrouve encore la fascination de Verne pour les soudaines culbutes en tous genres, surtout lorsqu'il s'agit de la dynamique des champs de glaces et icebergs (*Un hivernage dans les glaces, Vingt mille lieues, Hatteras*). Pour emprunter un terme à la physique et particulièrement à la thermodynamique – science clé du dix-neuvième siècle –, il fait faveur aux transformations « irréversibles » plutôt que réversibles : des changements brutaux d'équilibre faisant suite à un prélude lui graduel, « réversible ».

La marine gallienne n'est pas la seule « terre de substitution » qui va être, du moins symboliquement, détruite. Symétriquement au cataclysme initial du roman, un tremblement de terre a lieu, et la comète est fendue – au moment même où la fameuse lunette astronomique de Palmyrin Rosette se brise<sup>116</sup>. Si caricatural que soit son personnage, c'est une tragique double mutilation que subit l'astronome : homme-machine, il perd sa lunette, extension de son corps et de ses sens ; savant au génie méconnu, il perd la moitié de « sa » comète. Il y a aussi une métaphore d'ordre nationaliste, quoique plus secondaire peut-être : l'autre moitié est celle sur laquelle se trouve l'îlot restant de Gibraltar (et Ceuta), et il entraîne les Anglais (p. 373), brigadier Murphy et major Oliphant compris, dans l'espace... Il est curieux que les mystérieuses apparitions d'un nouvel astre dans le ciel soient si nombreuses dans *Hector Servadac* : il y

---

<sup>115</sup> « Toutefois, deux accidents prévus se produisirent alors et amenèrent la destruction de la marine gallienne. Au moment de la débâcle, la goélette et la tartane étaient encore élevées de cent pieds au-dessus du niveau de la mer. Leur énorme piédestal avait légèrement fléchi et s'inclinait avec le dégel. Sa base, minée par les eaux plus chaudes, ainsi que cela arrive aux icebergs de la mer Arctique, menaçait de lui manquer. Il était impossible de sauver les deux bâtiments, et c'était à la montgolfière de les remplacer. Ce fut pendant la nuit du 12 au 13 décembre que la débâcle s'accomplit. Par suite d'une rupture d'équilibre, le massif de glace culbuta tout d'un bloc. C'en était fait de la *Hansa* et de la *Dobryna*, qui se brisèrent sur les récifs du littoral. Ce malheur, qu'ils attendaient, qu'ils ne pouvaient empêcher, ne laissa pas d'impressionner douloureusement les colons. On eût dit que quelque chose de la terre venait de leur manquer. » (*Ibid.*, ch. XVII, p. 372)

<sup>116</sup> *Ibid.*, fin du ch. XVII, p. 373.

a d'abord l'arrivée du « bolide » lui-même près de la Terre ; puis Servadac, depuis la surface de la comète, aperçoit un astre « fantôme » qu'il prend pour la Lune et qui est en réalité la Terre ; puis surgit la « nouvelle lune », l'astéroïde Nérina, plus tard reperdu ; et enfin, avant que l'on n'atteigne à nouveau le « sphéroïde terrestre » : « Dans cette sombre nuit, un second satellite parut graviter autour de Gallia. » (p. 373) Ce roman, cousin en quelque sorte de *De la Terre à la Lune*, est plein de Lunes, lunes fuyantes<sup>117</sup>, tout comme le satellite terrestre sur lequel Ardan, Barbicane et Nicholl ne réussissent pas à atterrir.

La moitié de comète subit une diminution supplémentaire de sa durée de rotation, qui, déjà réduite à douze heures, devient de six heures seulement<sup>118</sup>. L'accélération des « jours » galliens suggère une précipitation des événements eux-mêmes, voire une sorte de compte à rebours du temps restant aux personnages, qui diminuerait par divisions successives, susceptibles de l'amener rapidement à une quantité négligeable. Verne y met un peu d'humour, en amenant Palmyrin Rosette à « malmener » à la fois les personnages et le lecteur non familier de la mécanique, lorsqu'on lui demande si la trajectoire de Gallia sera affectée par sa scission – ce qui n'est pas le cas. La virulence aussi bien que les aspects comiques de l'échange<sup>119</sup> semblent contribuer à un de ces « brouillages » verniens, comme on en a vu dans *De la Terre à la Lune* ou *Le Tour du monde*. Car si l'explication de l'astronome – selon laquelle il ne peut y avoir aucune modification de l'orbite gallienne, même après la fracture – semble correcte à première vue, elle cache une erreur que révèle la réflexivité : Rosette aurait logiquement énoncé la même chose s'il s'était trouvé sur la moitié « anglaise », or cette moitié ne revient pas sur terre. Nous revenons donc pour conclure à une hypothèse thématiquement analogue à celle qui terminait notre première analyse de *Servadac* : s'il reste possible que l'erreur soit innocente, il est tout aussi plausible que, comme pour l'incrédulité des scientifiques face au protagoniste savant, Verne ait fait de la permutation des points de vue (et des méprises qui peuvent en résulter), comme de la permutation en général, une constante stylistique de ses *Voyages extraordinaires*.

---

<sup>117</sup> Y aurait-il connexité avec *L'Etoile du Sud*, qui se termine par un chapitre intitulé « Une étoile qui file ! » ?

<sup>118</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 374.

<sup>119</sup> *Ibid.*, p. 377-378.

## Conclusion de la deuxième partie

On ne sera pas surpris, à ce stade de notre étude des *Voyages*, que le fil conducteur de notre seconde partie ne requière nullement qu'il existe des « romans de l'explorateur-colon » à proprement parler chez Verne : lors même qu'il n'y en aurait aucun – par exemple, si l'on amputait l'œuvre vernienne de *L'Île mystérieuse* –, on a vu, premièrement, que même le voyage pur, délesté de toute autre ambition, est un geste de saisie chez Verne, qui suscite aussi bien la masse textuelle de l'encyclopédie que le réseau de plus en plus serré des chemins de fer traversant l'Utah (*Tour du monde*) ou la province australienne de Victoria (*Capitaine Grant*). Deuxièmement, que le même voyageur vernien qui désire aller au plus court se retrouve invariablement, suivant cette généralisation de la loi Antifer, forcé de décrire un arc de cercle ou – ne serait-ce que via un cycle unique de montée et de descente – une portion de « sinusöïde », quitte à adopter pleinement l'espace du savoir ou l'espace physique traversé comme *séjour*, éventuellement robinsonien, pendant les portions lentes ou statiques du Voyage. « La loi du vouloir ou la loi du désir est identiquement la loi de l'attraction. La science de l'homme est une physique », dit Michel Serres, et, ce qui rejoint plus spécifiquement ce que nous proposons dans la conclusion de notre première partie, « [le] voyage est accompli [...] comme si le voyageur n'était qu'un objet [du] monde [...], invinciblement attiré par son but, comme l'est une planète par le soleil<sup>1</sup>. », ajoute-t-il. Le contenu dénotatif, voire même certains niveaux de connotation du roman vernien, ne font guère obstacle au déploiement simultané d'une courbe différente.

Ainsi quand le capitaine Grant déclare qu'il lui faudrait, plus que l'îlot Tabor, « une terre riche de tous les trésors des premiers âges », on a vu qu'il renvoyait implicitement à l'île Lincoln mais, par équivalence symbolique, ceci relie aussi le roman à la caverne de *VCT*, où s'entassaient aussi bien les fossiles que les créatures bien vivantes des époques passées, ou encore au *Nautilus* avec sa bibliothèque et son salon merveilleux, qui supplée l'absence de terre par la mobilité. On exagérerait à peine à dire que tous les *Voyages* mettent en scène ou aspirent à une telle « structure stratiforme », pour relier un peu facétieusement dans une paraphrase du *Centre de la terre*<sup>2</sup> l'analyse structurale et la géologie. Les *points suprêmes* de

---

<sup>1</sup> Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, p. 14.

<sup>2</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXII, p. 162. Le narrateur déclare d'ailleurs ces structures « remarquables par la régularité et le parallélisme de leur feuillets », nous soulignons.

Verne, si souvent identifiés à des « viviers universels », sont donc aussi des pôles de sédimentation maximale d'un certain référent, où un savoir, une substance ou leur usage pratique sont optimisés<sup>3</sup> : il n'y a de ce point de vue pas de différence entre l'océan polaire à la faune surabondante, l'île Lincoln et son invraisemblable diversité minérale, végétale et animale, ou même les innombrables ruines et épaves que survole le *Nautilus* dans son voyage sous les mers, où l'on peut aussi bien trouver des milliards en lingots d'or que les derniers secrets du naufrage de La Pérouse<sup>4</sup>.

Dans les six romans que nous venons d'étudier, le rôle actantiel de l'explorateur-colon comme point de départ de l'analyse a certes permis de dégager d'intéressantes combinaisons, et s'avère donc raisonnablement fructueux au niveau autoréférentiel, mais, sans n'être qu'un prétexte, il ne cesse de suggérer que l'essentiel est ailleurs. On peut donc aussi bien constater comment « [ces] voyages autour de la Lune, sous les mers, au centre de la Terre, sont une sorte de démonstration<sup>5</sup> » (de la portée croissante de l'humanité) que « [dégager] à grand-peine de comparatisme et d'induction, telle forme schématique de multiples formations culturelles [et] étudier systématiquement les rêves happés par cette forme et les distribuer autour d'elle [...] trouver les lois de cette grammaire, de cette syntaxe de l'imagination formelle<sup>6</sup> » ..., ce à quoi nous nous sommes quelque peu livré, sans rechercher l'exhaustivité. Mais le surhomme vernien colonisateur ou conquérant des points extrêmes paraît tendre à autre chose, ou même se fait punir pour n'avoir pas réalisé qu'il y était appelé ; son entreprise cartographique ou civilisatrice, souvent littéralement *superficielle*, est graduellement éclipsée au fil du roman (même dans le succès) par l'attraction d'un centre, car, semblent conclure plusieurs héros verniens, « c'est au cœur même que nous irons demeurer<sup>7</sup> ».

Le « centre » apparent de l'intrigue, ou l'attracteur thématique, se détourne du succès relatif de l'île Gourbi vers Nina-Ruche puis encore plus loin dans les profondeurs de la comète (au

---

<sup>3</sup> « Jules Verne a écrit l'*Odyssée* ou l'*Ulysse* de Joyce [en] quatre-vingts volumes. Chaque voyage est un morceau du cycle homérique [...] Le modèle grec est donné pour la mer intérieure et un savoir infini. Verne l'étend au monde clos du dix-neuvième siècle [...] Verne avait réduit tout le monde en une île. [...] Le monde, c'est ou la Méditerranée, plus ses franges connues et inconnues, ou l'univers elliptique, la Terre, ses entrailles et sa famille planétaire (ou, par image, l'île, le bateau, le radeau) ou la cité qui est bien insulaire, cosmique, et méditerranéenne. » (Michel Serres, *op. cit.*, p. 64-65)

<sup>4</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 224-225.

<sup>5</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 174.

<sup>6</sup> Michel Serres, *op. cit.*, p. 34-35.

<sup>7</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 325.

dénoté, à cause du défaut de chaleur), du plateau de Grande-Vue vers les entrailles du mont Franklin (parce qu'un savoir crucial manque de plus en plus clairement aux colons), et même du claim 129 sur la frontière du Yukon vers le cratère du Golden Mount sur les bords de l'Océan Glacial (par immersion des richesses aurifères suite à un cataclysme naturel<sup>8</sup>). Presque partout où ils vont, des volcans ou d'autres synthèses des éléments terre, feu et eau (geysers, solfatares...) semblent suivre les colons, à peu près indépendamment du degré de succès ou même de moralité de leur labeur ; volcan du pôle Nord, crypte Dakkar, cratère de Tycho (dont la vision insoutenable rivalise avec la révélation fugitive de la face cachée et de son habitabilité présumée) ou montagne tabou de la Nouvelle-Zélande, la colonisation est happée par la géologie. On peut même voir dans ce sens l'espèce de regard en arrière que semble jeter le narrateur vernien lorsque la comète Gallia, rejetant « la tentation de l'hyperbole », se remet à s'approcher du soleil au lieu de s'échapper vers les espaces interstellaires : il y a un cercle à boucler dans le *Voyage extraordinaire*, mais c'est l'infini qui attirait l'auteur, infini qui, en éloignant encore les colons du monde solaire, les aurait également poussé plus loin encore vers le noyau magmatique de leur comète. Le centre et ses secrets consolent de la finitude.

Dans l'*Approche de l'île chez Jules Verne*, D. Compère qualifie de séduisante la méthode de M. Serres, mais lui reproche « sa tendance à faire des rapprochements parfois arbitraires avec les mathématiques ou les mythologies au lieu de trouver des systèmes internes aux romans qu'il étudie<sup>9</sup> ». Sans nous prononcer sur cet arbitraire, nous sommes enclin à penser que l'omniprésente appropriation vernienne dissout aisément le conflit que recèle un tel constat, car Verne se saisit constamment des mathématiques et des mythologies et les fait siennes. Pour Serres, le voyage second consiste à déchiffrer la légende du premier, « et c'est cela, la science [...] [c'est] la totalité des légendes du monde » ; il constate l'ancienneté du mythe de la recherche de l'immortalité dans la culture, et le rôle de reprise et de prolongement de la science moderne, qui « permet de remonter en deçà de cette histoire », de sorte que « [le] voyage se dirige vers quelque chose de plus profond que la culture [...] vers un élément [anthropologique], essentiel [à] notre condition humaine<sup>10</sup>. » Comme « forme individuelle du connoté », itération vernienne de « morceaux du cycle homérique », la constante chthonienne

---

<sup>8</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*.

<sup>9</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 8.

<sup>10</sup> Régis Debray, Julien Gracq, Michel Serres, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec J.-P. Dekiss, partie Michel Serres, p. 123-124.

qui jalonne le parcours de l'explorateur, du colonisateur vernien, traduit peut-être un schème selon lequel l'homme cherche en la terre un miroir<sup>11</sup>, un meilleur point de vue sur la condition humaine, poursuivi à ses risques et périls – Hatteras est dévoré par le cratère du pôle, dans le manuscrit du roman. Cela pourrait expliquer la récurrence des « lunes fuyantes » et des apparitions d'astres inconnus voire « faux » dans *Hector Servadac*, ou la fin du roman lunaire où l'on chute vers la Terre là où l'on a cru, l'espace d'un instant, tomber vers la Lune, elle-même éminemment *plutonienne*. En reprenant certains des romans rencontrés jusqu'ici mais aussi d'autres représentant les trois périodes des *Voyages extraordinaires*, nous nous pencherons donc sur le cheminement du héros vernien face à la question, ou le processus de son déchiffrement, les nouveaux réseaux thématiques qu'elle met en évidence ou ceux qu'elle reprend ou reformule, et en dernière analyse sa contribution au monomythe vernien.

---

<sup>11</sup> Moyennant les inversions de l'*agent*, et le siège réel de l'intentionnalité du thème. Ce n'est certes pas le personnage qui se porte consciemment vers les déclinaisons géologiques de la nature, mais le schème mettant en jeu Sujet et Objet peut avoir pour fonction de traduire un tel désir, comme tendance « affectivement valorisée » de l'œuvre (pour reprendre M. Collot dans « Le thème selon la critique thématique », p. 3-4).



## **V – Troisième partie : la force mystérieuse**

## 1 – L’origine est humaine :

### 1-a) L’Île mystérieuse

*Seul, Cyrus Smith attendait avec sa patience habituelle, bien que sa raison tenace s'exaspérât de se sentir en face d'un fait absolument inexplicable, et il s'indignait en songeant qu'autour de lui, au-dessus de lui peut-être, s'exerçait une influence à laquelle il ne pouvait donner un nom. (L'Île mystérieuse, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 346-348)*

Nous avons vu dans *L'Île mystérieuse*, roman-pivot de la première période des *Voyages extraordinaires*, un cas hybride de plusieurs façons, qui réunit des variantes des deux « monomythes » verniens que nous avons proposés comme schémas de base. Nous avons étudié le roman du point de vue de l'explorateur-colon, et dans l'optique d'une interaction relativement (ou temporairement) équilibrée entre des forces ou des volontés extraordinaires issues d'acteurs humains ou élémentiels, se terminant tout de même par la destruction de l'expérience par ailleurs réussie de la robinsonnade, et du micro-monde de l'île Lincoln. Nous n'avons pas cherché à évacuer, de manière par trop artificielle, l'autre versant du monomythe, celui d'un rapport plus unilatéral, où le protagoniste vernien a un rôle plus uniformément subordonné, face au mystère de l'île, ou à la puissance cachée, ou au chemin de l'initiation. Nous nous tournons à présent de façon plus explicite vers des aspects de l'œuvre ayant trait au second<sup>1</sup> mythe vernien, qui à la différence de romans comme *Vingt mille lieues* où existe un degré de juxtaposition, se déroule à peu près de concert avec le premier. Verne n'a certainement pas limité les « influences externes » à Nemo seul, et il existe toute une constellation thématique qui se déploie dans le roman. Si nous reprenons encore l'interprétation du mythe

---

<sup>1</sup> À fin d'éviter toute confusion, noter ici que nous disons « second » simplement eu égard au schéma que nous avons étudié précédemment pour ce roman, qui dans ce contexte serait le « premier ».

En revanche, dans notre introduction de thèse, nous avons décrit le schéma d'interaction déséquilibrée à hégémonie de la nature ou de la force mystérieuse (« H1N », plus généralement H1B lorsque l'autre pôle actantiel n'est pas nécessairement la nature) en premier, et le « second monomythe » est alors celui de l'interaction plus équilibrée entre le surhomme et les forces externes (généralement « H2N », donc). Rappelons encore que « H1 » ne désigne pas nécessairement un protagoniste humain entièrement profane ou sans attributs du « surhomme vernien », mais simplement un acteur qui se trouvera contextuellement surclassé, ou un héros de moindre envergure. La robinsonnade sous l'égide de Cyrus Smith est une aventure de type H2N ; l'histoire des « colons » face à Nemo et au secret de l'île (que nous allons étudier ici) est de type H1H2, la présence du capitaine modifiant les rôles actantiels sous cette perspective. Voir les trois premières pages de notre première analyse de *l'Île*.

selon Tournier, où un certain schéma se décline à plusieurs reprises selon différents degrés d'abstraction, cette constellation peut être ordonnée selon une hiérarchie de thèmes qui vont de l'idée générale du déchiffrement, de l'énigme – on pourrait même parler de la notion populaire de *whodunit*, dans l'intrigue policière anglophone – et confinent, au maximum d'abstraction du mythe, à ce que nous avons appelé la théologie souterraine du roman vernien (voir 2° « Le Rapport à l'Objet » dans le glossaire vernien). Le fait que les degrés d'abstraction inférieurs dominant (ce que l'on pourrait d'ailleurs disputer) dans les deux premiers tiers du roman peut expliquer que S. Vierge considère qu'il y a quand même un rapport séquentiel plutôt qu'une coexistence des deux schémas ; elle ne manque toutefois pas de nuancer :

La seconde partie du roman, après cette phase préparatoire qui a surtout montré Cyrus Smith dans son rôle d'initié guidant un myste [...] change d'orientation [...] Car l'île recèle une puissance qui le dépasse, qui se manifeste en se cachant [...] [Elle] se fait de plus en plus insistante pendant toute cette seconde phase. Elle avait déjà été sensible, mais seulement aux yeux exercés de Cyrus Smith et de Spilett<sup>2</sup>.

Il y a bien un clivage assez net entre la partie du récit où le mystère de l'île est une sorte de secret d'initiés que Cyrus et dans une certaine mesure le reporter perçoivent mais ne communiquent pas à leur compagnons, et celle où le rapport de perplexité, de gratitude et d'involontaire soumission se généralise à tous les colons face à l'influence protectrice (on peut situer ce point là où l'on découvre les restes de la torpille du capitaine). Au final, tout dépend du choix de définir des divisions nettes ou de se plier à la nature graduelle de la progression, non exempte de transitions significatives<sup>3</sup>. Même l'idée d'un crescendo – recevable dans le cadre d'une première expérience de lecture – est contestable en rétrospective, puisque certaines occurrences du thème en donnent déjà la pleine amplitude dès les premiers chapitres : les différents degrés d'abstraction du mythe coexistent et peuvent être discernés et ordonnés, mais n'ont pas à suivre la chronologie du récit.

Le rapport des personnages au mystère de l'île s'échelonne dès leur arrivée, ou même avant, si l'on considère l'îlot qui lui est contigu, conformément à l'idée d'un « voyage au centre de l'île » qui se déroulerait par étapes depuis l'échouage de la montgolfière jusqu'à la

---

<sup>2</sup> Simone Vierge, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 203.

<sup>3</sup> « [...] Si nous revenons aux propos de Jean Taconnat, il est dit que les aventures en elles-mêmes n'importent pas. Ce qui compte, c'est "l'inconnu", la façon dont ces aventures se présentent, c'est-à-dire la logique du récit, la structure narrative. [...] Un autre exemple de la volonté de suivre une structure narrative soigneusement établie, apparaît dans une lettre de J. Verne à son éditeur en 1874 ; il y évoque l'enchaînement des événements racontés dans *L'Île mystérieuse* : "Ce que j'appelle le crescendo s'y développe d'une manière pour ainsi dire mathématique." » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 29)

découverte de la crypte Dakkar. Sur l'îlot, les naufragés ne peuvent connaître la nature de la terre où ils se trouvent, à cause de brumes :

[...] Cependant, Pencroff, avec ses yeux de marin habitués à percer l'ombre, croyait bien, en ce moment, distinguer dans l'ouest des masses confuses, qui annonçaient une côte élevée.

[...] « N'importe, dit Pencroff, si je ne vois pas la côte, je la sens... elle est là... là... aussi sûr que nous ne sommes plus à Richmond ! »<sup>4</sup>

Le passage mêle à la fois les niveaux les plus dénotatifs du mythe et les connotations religieuses. D'une part, la puissance de perception purement physique de Pencroff, un « profane », fait que c'est lui qui détecte le premier l'île plus grande qu'avoisine l'îlot, alors qu'il faudra les qualités plus abstraites de Cyrus Smith pour s'éveiller à l'existence du mystère de l'île ; d'autre part, le lexique employé a tout de la profession de foi, de celui qui « n'a pas besoin de voir pour croire ». Le contact des naufragés avec les couches les plus superficielles de l'énigme – l'île dans son intégralité, plutôt que ses parties ou ses habitants potentiels et leurs pouvoirs surnaturels – présage déjà la nature mystique de son centre. D'un autre côté, l'interjection « Malédiction ! » qui est le blasphème du héros vernien poussé à bout par la mauvaise fortune, échappe déjà à Pencroff dès la première partie du roman dans un contexte beaucoup plus anodin, lorsque l'on constate l'absence d'allumettes<sup>5</sup>. Une autre forme d'étagement ou encore de transitivité implicite apparaît dans les attitudes respectives du marin et du reporter vis-à-vis de la disparition de l'ingénieur. On sait que c'est d'abord Cyrus Smith qui est l'objet d'une forme de vénération par ses compagnons ; or, un rapport de type parareligieux envers un *sur-homme* dû expressément au mystérieux sauvetage de cet acteur par une puissance encore plus grande (Nemo, dans son scaphandre, sauve Cyrus de la noyade lorsqu'il tombe du ballon, suivi par son chien) implique, de façon transitive, le même rapport vis-à-vis de cette divinité plus cachée et plus puissante de l'île :

–Ainsi, c'est bien votre avis que notre compagnon a péri dans les flots ? demanda encore une fois le reporter. [...] Mon avis, à moi, dit Gédéon Spilett, [...] c'est que le double fait de la disparition absolue de Cyrus et de Top, vivants ou morts, a quelque chose d'inexplicable et d'invraisemblable.

–Je voudrais penser comme vous, monsieur Spilett, répondit Pencroff. Malheureusement, ma conviction est faite !<sup>6</sup>

Le mot « inexplicable » est déjà là – première occurrence dans le roman –, et, en substance, les deux personnages sont ici des « dénégateurs » verniens, même si ce qu'ils se refusent à croire diffère et dans les deux cas ne confine pas directement au religieux : Pencroff est un

---

<sup>4</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 35.

<sup>5</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 58.

<sup>6</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 75.

sceptique de l'idée d'invincibilité de l'ingénieur, qui, préfère croire Harbert, ne saurait avoir trépassé « *comme le premier venu* ». Spilett, lui, trouve invraisemblable la proposition presque inverse, même si l'objet de son incrédulité porte spécifiquement sur l'absence de traces. L'objet du désaccord trouve sa source dans le postulat de supériorité de l'ingénieur, mais son origine causale vient des pouvoirs d'intervention plus grands encore de Nemo.

Au sujet du dévoilement graduel de Nemo et des réactions des naufragés, S. Vierendeux a commenté : « Malgré la légère moquerie de Spilett, tout suggère que cette quête est proprement mystique – d'où d'ailleurs l'admiration de [Paul] Claudel. Mais là aussi, la quête méthodique échoue. Il faudra être "*appelé*"<sup>7</sup>. » Mais, à divers points du roman, les protagonistes sont « appelés » dans plusieurs sens du terme, souvent dans la pure matérialité des choses – comme un appel d'air dans une tempête vernienne, ou la pente d'un chemin, la poussée du vent, etc. En même temps, le fait d'être *poussé* vers l'énigme par des forces externes superpose la notion de succès des efforts des protagonistes – puisque les forces existantes les favorisent – et le présage de la phase de Chute, où ces forces qui les « poussaient » atteignent – sans beaucoup changer de nature – des proportions cataclysmiques. Dans *VCT*, on constate un dialogue thématique similaire entre le début ou le milieu du récit et les phases plus tardives, y compris de façon « fractale » : d'abord, le « Et quelle que soit la voie que la fortune donnera, nous la suivrons » du P<sup>r</sup> Fridriksson exprime à la fois la détermination du voyageur et la soumission aux contraintes naturelles qui pèsent sur l'itinéraire ; le « glissons, glissons » d'Axel et l'évocation du *facilis descensus averti* constate l'orientation géométriquement favorable du chemin, la pesanteur travaillant pour le voyageur et non contre lui comme dans l'ascension d'une montagne – et tout ceci prépare à une forme de poussée plus radicale et bien plus périlleuse qui s'exercera à la fin du récit, stade auquel elle n'est plus perçue comme favorable puisqu'elle constitue une menace de mort et propulse les voyageurs vers la surface du globe. A plus petite échelle, lors de l'égarement d'Axel, il erre dans des galeries à la pente de plus en plus forte, ce qui facilite d'abord sa progression, mais là encore, la descente se transforme vite en dégringolade, en plus d'un véritable éboulement. Dans *L'Île mystérieuse*, la « poussée » bénéfique dans un sens lui aussi matériel, ou du moins de facilité physique, se manifeste très tôt et a d'ores et déjà des causes « mystérieuses » : au sens le plus large, l'assistance physique vient du vent qui règne dans l'île, allié élémentiel mais qui peut représenter un danger sous sa forme d'ouragan (ce qui s'est déjà produit) ; mais elle vient aussi de l'aide portée par Nemo au chien Top ainsi que son transport de Cyrus Smith des écueils à la grotte

---

<sup>7</sup> Simone Vierendeux, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 310.

des dunes<sup>8</sup>. La thématique du glissement incontrôlable chez Verne tend à la fois à créer des formes relativement bénignes des fins cataclysmiques, et à préfigurer les étapes plus abstraites de progression vers un centre ou le mot d'une énigme : ainsi les naufragés allant à toutes jambes vers les dunes se dirigent aussi d'une certaine façon vers Nemo ou un indice de son existence, et leur progression est décrite en des termes similaires – surtout ceux exprimant poussée ou traction irrésistible – à ceux d'épisodes plus « proches » de l'influence mystérieuse : la découverte de Granite-house<sup>9</sup>, le « pèlerinage » nocturne vers le prince Dakkar<sup>10</sup>.

D'une certaine façon, ces premiers chapitres donnent un démenti au modèle du crescendo pris trop littéralement : il s'agit plutôt d'une première série de très nombreux détails inexplicables, après quoi cet aspect du récit se retire à l'arrière-plan pour ne s'imposer<sup>11</sup> que très graduellement. On rencontre d'abord un exemple de discrète transitivité : lorsque l'on retrouve l'ingénieur, Nab rapporte qu'il « [remarqua] sur le sable des empreintes de pas<sup>12</sup> » ; situation robinsonienne mais où ces *traces* trahissent implicitement Nemo en même temps que Cyrus, et Nemo est la vraie réponse robinsonienne à la question de l'île déserte ou habitée. Nab indique la direction du sud au chien afin de trouver ses compagnons, mais cela

---

<sup>8</sup> Pour le rôle du vent : « [Le] vent les poussait dans le dos [...] Courbés, le dos à la rafale, ils marchaient très vite [...] ils allaient souvent plus vite qu'ils ne voulaient... » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 83-84). L'élément naturel est à la limite du favorable, et une augmentation supplémentaire d'intensité commencerait à causer des *chutes* (« [ils] précipitaient leurs pas afin de ne point être renversés »). Pour le rôle de Top : « Cependant, comment son instinct avait-il pu le conduire jusqu'aux Cheminées, qu'il ne connaissait pas ? Cela paraissait inexplicable, surtout au milieu de cette nuit noire, et par une telle tempête ! Mais, détail plus inexplicable encore, Top n'était ni fatigué, ni épuisé, ni même souillé de vase ou de sable ! » (*Ibid.*, p. 81) Pour l'effort épargné à l'ingénieur (du reste inconscient) : « Ni la tête, ni le torse, ni les membres n'avaient de contusions, pas même d'écorchures, chose surprenante, puisque [son] corps avait dû être roulé au milieu des roches ; les mains elles-mêmes étaient intactes, et il était difficile d'expliquer comment l'ingénieur ne portait aucune trace des efforts qu'il avait dû faire pour franchir la ligne d'écueils » (ch. VIII, p. 88) ; « Il y avait pour eux quelque chose d'inexplicable à ce que Cyrus Smith [...] n'eût pas la trace même d'une égratignure » (p. 90).

<sup>9</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 222.

<sup>10</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 729-733.

<sup>11</sup> « Dans ses lettres à Hetzel, Verne insiste sur le *crescendo* qu'il ménage dès le début du roman. “*Double crescendo, du reste, l'un apparent et qui tient jusqu'à la troisième partie le devant de la scène : la progression dans l'installation des colons, rendue possible par le perfectionnement des techniques et leur variété. L'autre d'abord en sourdine comme en contrepoint, porte sur le mystère et forme la véritable structure du roman.*” En effet, les signes du mystère, de l'énigme, sont de plus en plus nombreux et de plus en plus étranges. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 97)

<sup>12</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 89.

n'empêche pas son exploit d'être difficile à croire : « On sait comment, guidé par un instinct que l'on peut regarder presque comme surnaturel, car l'animal n'avait jamais été aux Cheminées, Top y arriva cependant » (p. 90). L'absence manifeste d'un tiers crée l'incohérence de la situation, et Verne ne manque pas de résumer la chose en termes suggestifs, via le reporter : « C'est évident, en effet, fit observer [Spilett], mais ce n'est pas croyable ! » (p. 91). Vient ensuite le témoignage fort limité de l'ingénieur à son réveil, qui ne fait qu'épaissir le mystère. Cyrus a été saisi par *un courant de foudre* : imagerie motrice habituelle aux *Voyages*, mais peut-être aussi allusion à la foudre du capitaine Nemo ? Il coule et entraîne Top avec lui dans *l'abîme* (p. 94) : retour de cette désignation particulière du fond des mers ou des profondeurs, qui signale que le sauvetage viendra d'influences appartenant à ce royaume du dessous. Le reporter se demande « [si] par hasard quelque sauveur se fût rencontré là [...], pourquoi vous aurait-il abandonné après vous avoir arraché aux flots ? ». Une réponse religieuse dans le sens de la métaphore filée par le roman serait peut-être : parce que Nemo est une divinité à interventionnisme limité. Dans la pratique, le capitaine aurait pu se montrer davantage et donner plus de secours aux naufragés, et la tentative d'expliquer son retrait s'apparente à une théodicée à l'échelle de l'île. Conformément à ce qui sera une habitude pour ces deux personnages pendant une bonne moitié du roman, Smith et Spilett concluent qu'« [il] s'est passé là des choses inexplicables » tout en décidant de « [ne pas insister] pour le moment » et d'« [en causer] plus tard<sup>13</sup> ». Il appartient aux initiés et aux érudits de discuter des problématiques les plus difficiles, les moins abordables, dont ils n'instruisent pas sur-le-champ leurs disciples. Cyrus est tout de même tenté d'en finir avec l'énigme, ne serait-ce que par une explication bancale<sup>14</sup> : il aurait « marché comme un somnambule » et l'on conviendra « qu'à Top revenait tout l'honneur de l'affaire<sup>15</sup> ». La réponse « correcte », ou désirable dans la (ou l'une des) perspective(s) du roman, est définie par l'affirmation explicite d'une réponse fautive ou du moins incomplète : comme toute l'intrigue tend à le signifier, il y a une gradation des « sauveurs » : Top, Nemo, Dieu – noter que ce dernier est plus d'une fois désigné comme « l'Auteur de toutes choses » dans le texte, et que Cyrus dira à la fin que « toutes les actions remontent à Dieu ».

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 96.

<sup>14</sup> « Jules Verne, devant les signes de la puissance mystérieuse qu'il répartit soigneusement le long du roman, dans un crescendo concerté, oblige son héros soit à donner une explication logique, mais peu satisfaisante, soit à faire allusion à des forces surnaturelles, mais en les affectant d'un scepticisme de bonne compagnie. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 670-671)

<sup>15</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 96-97.

L'allusion par la négation<sup>16</sup> se répète lorsque les naufragés observent leur domaine du haut du mont Franklin : « L'île était-elle habitée ? [...] Nulle part on n'apercevait l'œuvre de la main humaine. [...] Jusqu'à plus complète exploration, on pouvait donc admettre que l'île était inhabitée<sup>17</sup>. » Symboliquement, ou pourrait dire que Verne établit ici une théologie se voulant rationnelle, en plaçant *la charge de la preuve* sur l'idée d'une présence cachée dans l'île : on n'y croira pas, jusqu'à ce qu'il y ait des indices dans ce sens. On peut d'ailleurs reprendre la formule de J.-L. Steinmetz évoquée lorsque nous étudions *De la Terre à la Lune*, à savoir que Verne dose savamment le registre de l'appréhension, cette fois lorsqu'il s'agit des attributs de l'île, dont le *mystère* grandit lentement, même indépendamment de l'énigme particulière de Nemo, et tend à en faire un actant. On perçoit ainsi la plus infime dose d'inquiétude ou du moins de perplexité à la fin du ch. XIV, après le calcul des coordonnées : « Et quand Cyrus Smith consultait ses souvenirs, il ne se rappelait en aucune façon qu'une île quelconque occupât, dans cette partie du Pacifique, la situation assignée à l'île Lincoln<sup>18</sup> ». Plus avant dans le récit, notamment lors de la recherche du déversoir du lac Grant, on est tenté de généraliser que tout ce qui se rapporte à la façon dont la nature « traite » les colons (offre un asile naturel, ou l'élimine par sa propre autodestruction, à la fin...) contient du mystère. La recherche d'une caverne – ayant constaté que les Cheminées sont trop vulnérables aux intempéries – est l'un des exemples principaux de cette première partie (*Les Naufragés de l'air*). La muraille uniforme qui se dresse sur la grève n'offre aucune anfractuosité valable ; « [attaquer] cette masse de granit, même à coups de mine, c'était un travail herculéen, et il était vraiment fâcheux que la nature n'eût pas fait le plus dur de la besogne<sup>19</sup> ». Les surhommes verniens, qui, nous l'avons vu, « dépassent de cent coudées » les robinsons ordinaires, doivent bel et bien accomplir des prouesses herculéennes, mais l'auteur leur en réserve de plus plausibles. Cyrus Smith, suivant en cela une logique rappelant celle de Nemo découvrant l'*Arabian Tunnel*<sup>20</sup>, détermine le côté du lac où « [le trop-plein] s'épanchait sous forme de cascade », et ce « nécessairement<sup>21</sup> », les lois de l'hydrographie étant aussi déterministes que tant d'autres déjà rencontrées. Il est « nécessaire [que] la nature eût offert un déversoir », mais

---

<sup>16</sup> Et donc, somme toute, étant donné la grande variabilité de ce procédé chez Verne, on pourrait tout simplement dire la prétérition.

<sup>17</sup> Jules Verne, *L'île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 132.

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 179.

<sup>19</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 194.

<sup>20</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 347.

<sup>21</sup> Jules Verne, *L'île mystérieuse*, ch. XVI, p. 195.

on n'en trouve aucun indice, et immanquablement, « l'ingénieur était fort surpris » : ce mystère ne doit rien à l'intervention de Nemo, il est propre à l'île<sup>22</sup>. La découverte vue comme inévitable mais différée dans la pratique entraîne une pose vaguement galiléenne chez l'ingénieur : *Pourtant ce déversoir existe*, dit-il (p. 200), ce qui évoque *et pourtant elle tourne*, et relève, somme toute, de considérations similaires, mécanistes. Comme le courant marin qui sévit entre la mer Rouge et la Méditerranée sous l'emplacement du canal de Suez, que Nemo exploite pour passer inaperçu entre les deux mers, l'ingénieur découvre un courant près de la berge du lac, et « [là] se produisait une sorte de dépression des eaux, comme si elles se fussent brusquement perdues dans quelque fissure du sol<sup>23</sup> ». Le déversoir souterrain est donc découvert, et la demeure issue d'un travail naturel est offerte aux colons au prix de l'exercice de leur facultés de raisonnement : « Smith avait sa part dans les remerciements, mais enfin, c'était la nature qui avait creusé cette caverne, et il n'avait fait que la découvrir<sup>24</sup> ».

L'espèce d'isomorphisme (y compris au sens étymologique) entre l'île mystérieuse et le « génie » mystérieux est extrêmement manifeste à ce stade de convergence du récit, où le massif de Granite-house et le lac Grant, contigus, offrent une image réduite de la mer (domaine du *Nautilus*) et des contreforts du mont Franklin (prison de Nemo). On a commenté la comparaison de l'île à un ptéropode dans notre analyse précédente ; quelques chapitres après le panorama du sommet du volcan, l'imagerie de la bête préhistorique et du monstre marin « refait surface » et à profusion. On se demande « [quel] était l'amphibie » qui a pu tuer le dugong<sup>25</sup>, « quel congénère des mastodontes ou autres monstres marins avait fait au dugong une si étrange blessure<sup>26</sup> ». Lors de la descente à travers le déversoir – mis à nu par l'explosion déclenchée par Cyrus, qui abaisse le niveau des eaux du lac –, les naufragés « [ne sont pas] sans éprouver une certaine émotion<sup>27</sup> », à progresser ainsi en domaine « chthonien », la défaite de l'élément aqueux ayant permis d'entrer en contact avec le noyau (ou sa périphérie) géologique de l'île. Verne « amorce » le fantastique chez le lecteur en évoquant « quelque

---

<sup>22</sup> Et cependant, Verne choisit de faire concorder les deux mystères : c'est près du lac que Top aboie pour la première fois « avec rage » (p. 200), comme c'est toujours le cas lorsque Nemo se trouve à proximité. C'est là que se produit l'incident du dugong, où Top est sauvé par Nemo, caché sous les eaux, qui poignarde l'animal et rejette le chien à la surface.

<sup>23</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 204.

<sup>24</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 265.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 201.

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 203.

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 219.

poulpe ou autre gigantesque céphalopode » ; en même temps, l'invertébré aux huit ou dix membres et aux dimensions colossales est un équivalent zoologique de l'hydre, et il fait pendant aux nombreuses ramifications des boyaux souterrains ; l' « abîme » absorbe le génie de l'île mais lui donne en contrepartie ses pouvoirs et ses secrets. Et comme, derrière l'ingénieur perdu dans les dunes se cache un autre « ingénieur », son véritable sauveteur, derrière le dugong se cache un autre « amphibie », qui habite et se meut à souhait dans tous les éléments grâce à la technologie. Cyrus Smith, d'ailleurs, perçoit confusément ce lien : sa remarque après l'incident du dugong<sup>28</sup> suggère pour la première fois l'idée que deux phénomènes inexplicables ou plus pourraient avoir une origine commune. Lors de la descente, la nature crée des « marches » qui facilitent la progression des explorateurs (p. 219), un peu comme Nemo laissera à l'extérieur le canot en tôle qui leur permettra d'entrer dans la grotte Dakkar, trois ans plus tard. Et ils se laissent glisser ou presque (p. 222), comme ce sera le cas lorsqu'il les appellera en leur demandant de « suivre le nouveau fil<sup>29</sup> ».

Schématiquement, Granite-house (qui a elle-même sa petite arrière-grotte, répétition fractale oblige), est une sorte de lointaine annexe à la caverne de Nemo, ou encore l'équivalent de la grotte-observatoire de Palmyrin Rosette loin au-dessus de Nina-Ruche, à une inversion près puisque c'est l'énigmatique savant qui s'isole au-dessus de la caverne principale dans *Hector Servadac*. Le caractère épiphanique (mais tronqué : Nemo y était, il n'est vu ou senti que par Top et disparaît dans le puits) de l'exploration est bien illustré par la demande en apparence anodine de Cyrus : « Mais il faut y voir clair – Nab, va couper quelques branches résineuses » (p. 219). Le narrateur suppose que jamais un autre être humain n'a traversé ces boyaux, mais on sait que les colons ont un prédécesseur, un Saknussem, et de fait, Cyrus imite Lidenbrock dans les entrailles du globe : il tient compte des détours du tunnel pour connaître sa direction<sup>30</sup>. Les aboiements de Top lui parviennent à grande distance, en vertu du même phénomène du « tuyau acoustique » (p. 222) qui sauva Axel lors de son égarement<sup>31</sup>. Et arrivés au fond de la caverne, non loin de la façade maritime<sup>32</sup> du plateau de Grande-Vue, les

---

<sup>28</sup> « Il y a là quelque chose que je ne puis comprendre. Mais comprenez-vous davantage, mon cher Spilett, de quelle manière j'ai été sauvé moi-même... » (*Ibid.*, ch. XVII, p. 204)

<sup>29</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 730.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 221 et p. 224.

<sup>31</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVIII, p. 190.

<sup>32</sup> « Outre le cas de ces deux mers intérieures, les îles sont volontiers en relation avec la mer, par des grottes sous-marines, en réalité anciens cratères ou creux volcaniques emplis par la mer. [...] le symbolisme du *regressus ad uterum* est en tout cas assez précis, dans ce cas. Dans la perspective initiatique, elles accentuent

colons réitérent les gestes de Hans à la recherche de l'eau : ils déterminent le point le moins épais de la paroi (p. 224), pour la percer à jour et créer la première fenêtre de Granite-house au-dessus de la grève. Le chemin détourné des ondes sonores symbolise l'écart entre la connaissance des colons et celle, plus instinctive mais plus pénétrante<sup>33</sup>, de Top, qui, pendant tout le roman, restera « en avant » des humains pour ce qui est de l'énigme de l'île, comme le soupçonne l'ingénieur : « Oui, je crois bien que Top en sait plus long que nous sur bien des choses ! ». Là encore, il aboie « avec fureur », « une rage étrange » (p. 222), mais le « céphalopode » n'est plus dans la grotte lorsque les colons rattrapent le chien.

Si l'astronome d'*Hector Servadac* emploie les cavités supérieures de la caverne comme observatoire, les colons de l'île Lincoln emploient le plateau au-dessus de Granite-house comme base industrielle, où ils effectuent leurs opérations chimiques et métallurgiques (chapitres XV à XX). La richesse de l'île en matières premières (on y trouve sans difficulté des dépôts peu profonds de charbon, de pyrite, de salpêtre...) laisse les colons songeurs<sup>34</sup>, et amène des interrogations à teneur philosophique sur la nature de l'île-monde, puis le monde lui-même et sa prodigalité. Cyrus Smith théorise que l'incessante activité des infusoires marins crée lentement de nouveaux continents, qui remplaceront, plus près de l'équateur, ceux que l'affaiblissement des feux centraux de la terre rendront, à terme, inhabitables. Cette explication est motivée par l'objection du finalisme, qui vient cette fois d'Harbert, plutôt que Pencroff : « Mais à quoi bon de nouveaux continents ? [...] la nature ne fait rien d'inutile<sup>35</sup> ». La représentation plutôt mythique de la prédiction scientifique amène une étrange incohérence (qui s'additionne à l'idée qu'il y aura de nouveaux continents *parce que* les terres actuelles

---

l'impression de pénétrer dans le Saint des Saints, surtout en ce qui concerne la dernière demeure du *Nautilus*. [...] «Quant à cette caverne que les colons exploraient alors, s'étendait-elle donc jusqu'au centre de l'île ?» [...] Cette description d'une grotte exemplaire à tous égards, la plus sacrée sans doute des grottes verniennes, permet de dégager les caractères généraux de ces entrailles terrestres privilégiées. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 543)

<sup>33</sup> Selon S. Vierne (*op. cit.*, p. 655-656), « [le sacré] a une puissance hors de toute dimension humaine, contre laquelle se heurtent, jusqu'à en mourir, ceux qui voudraient les réduire à des forces naturelles et explicables. Les hommes les plus simples ont parfois, là-dessus, des intuitions bien supérieures aux connaissances modernes : Kalumah et les Esquimaux, dans *Le Pays des fourrures*, savent traditionnellement et par intuition bien plus de choses que le lieutenant Hobson et miss Paulina Barnett. De même, durant le voyage vers le centre de la terre, le silencieux Hans "sent" l'eau salvatrice [...] ». Le point de vue de Top, conclut-elle, est du même ordre.

<sup>34</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 256.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 258.

finiront par ne plus suffire) : on ne sait pas avec certitude ce qui causera le refroidissement<sup>36</sup> de la Terre (le feu central reste une hypothèse), *mais on sait qu'elle se refroidira*. Nous ne pensons pas que Verne donne cet aspect acausal à l' « eschatologie<sup>37</sup> » scientifique dans le but de réfuter ces prédictions, il nous paraît plus probable qu'*au contraire*, son intérêt pour le discours à la fois scientifique et religieux vient précisément de la teneur eschatologique commune<sup>38</sup>, et que, donc, Verne n'exige pas du discours scientifique qu'il produise nécessairement une causalité imparable.

Cyrus Smith, dont on ne présupposera pas que sa voix se confond avec celle de Verne mais qui partage sans doute les scrupules de l'auteur, se permet de risquer des « prophéties » mais se trouve beaucoup moins à l'aise face à l'incursion plus directe du merveilleux – ou de sa possibilité – dans son existence, et ce n'est jamais plus évident que face au puits de la caverne<sup>39</sup> (nous soulignons) :

---

<sup>36</sup> « [...] la théorie selon laquelle la vie disparaîtra par suite d'un refroidissement du globe terrestre est répandue depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. D'abord popularisée dans les œuvres de Buffon [...] la thèse est reprise par la majorité des géographes et géologues du XIX<sup>e</sup> siècle, tels Conrad Malte-Brun, Félix de Bouchepon, Elisée Reclus, Jean Rambosson, pour ne citer que les sources habituelles de Jules Verne. » (Marie-Hélène Huet, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, notes de l'*Île*, note 7 du ch. XXI de la 1<sup>e</sup> partie, p. 1169).

<sup>37</sup> « On le voit, le motif initiatique est repris ici au niveau cosmique, et le recommencement du monde abolit la mort – abolit le temps [...] Cependant, le motif de la mort définitive de la terre demeure présent dans bien des romans, même s'il n'est pas dramatique parce que reculé dans un futur que ne connaîtront ni les héros, ni les lecteurs [...] » (Simone Vierende, *op. cit.*, p. 623)

<sup>38</sup> « Mais tout cela, mes amis, c'est le secret de l'Auteur de toutes choses, et [...] je me suis laissé entraîner un peu loin peut-être à scruter les secrets de l'avenir.

-Mon cher Cyrus, [ces] théories sont pour moi des prophéties, et elles s'accompliront un jour.

-C'est le secret de Dieu, dit l'ingénieur. » (Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 259)

Noter que, comme nous le constatons pour Gallia dans notre seconde étude de *Servadac*, les colons savent que l'île Lincoln, étant volcanique, disparaîtra un jour (p. 260), mais surestiment le temps qui lui reste.

<sup>39</sup> « Cyrus Smith [descend] dans le puits, aidé par [les] moyens de la raison – la lanterne, l'échelle, les armes – [...], et qui aboutit à un total échec : il ne peut conclure qu'à la présence d'un animal sous-marin, ce qui pourrait être une [belle] image des pulsions de l'inconscient mais n'est ici qu'une déduction logique, et se révèle fautive ; le moi (la raison) et le surmoi (les habitudes de pensées de l'ingénieur du XIX<sup>e</sup> siècle) sont incapables d'appréhender ce qui se cache dans les *profondeurs marines*. Il n'est pas étonnant [que Verne], entravé par les habitudes de pensée de son époque positiviste, les impératifs de l'œuvre "scientifique" entreprise, et les conseils d'Hetzel, se soit trouvé acculé à l'attitude expectative si [étonnante] de la part de ce rêveur d'aventures. [...] Les aspects rationalistes endorment notre méfiance [...] et, tandis que nous sourions des erreurs scientifiques tout en admirant la puissance de l'anticipation, les images font leur chemin, et dirigent notre rêverie, sans que nous ayons conscience de leur magie, comme pour toute magie qui se respecte. » (S. Vierende, *op. cit.*, p. 755)

Cyrus Smith remarqua souvent que, lorsqu'il s'approchait de ce puits sombre [...] Top faisait entendre des grognements singuliers. [...] Le puits aboutissait à la mer [...] Se ramifiait-il donc en étroits boyaux à travers la charpente de l'île ? Était-il en communication avec quelques autres cavités intérieures ? [...] L'ingénieur ne savait que penser, et *ne pouvait se retenir* de rêver de complications bizarres. [...] il *ne se pardonnait pas* de se laisser entraîner dans le domaine de l'étrange et presque du surnaturel<sup>40</sup> [...]

Simone Vierre a justement assimilé la réticence en quelque sorte *morale* de l'ingénieur à un surmoi, et le fait de *se laisser entraîner* à la fois fait écho à la victoire motrice des forces naturelles dans les *Voyages* et renforce l'idée que le savant et entreprenant Cyrus Smith se trouve sous l'empire d'une puissance plus grande encore, qui suscite en lui le désir de connaissance sans le satisfaire. Et une fois de plus, l'ingénieur « ne communiqua ses impressions qu'à [Spilett], trouvant inutile d'*initier* ses compagnons<sup>41</sup> ».

Une autre forme de superposition entre le mystère général de l'île et le mystère de Nemo apparaît dans les multiples expéditions entreprises par les colons où le but est souvent équivoque, ou pluriel : cataloguer les productions inconnues de l'île et/ou chercher des naufragés ou des habitants, trouver et en finir avec les six convicts et/ou trouver le bienfaiteur mystérieux, etc. On rencontre un exemple un peu plus mineur, occasionné par les passions cynégétiques du reporter (et le besoin de fourrures hivernales), peu avant l'incident du grain de plomb : « “Si l'île, comme on n'en peut douter, disait-il, renferme des animaux féroces, il faut penser à les combattre et à les exterminer [...]” [...] il devenait urgent de pousser une reconnaissance dans toute la partie ignorée de l'île Lincoln. » (p. 275) Exterminer les bêtes féroces et réduire la part d'inconnu dans le développement de l'île peuvent représenter deux facettes d'un même instinct, voire d'une révolte contre les aspects en quelque sorte non domestiques ou civilisés du domaine, donc dangereux. Nous ne commenterons pas le grain de plomb en soi, évoqué lors de notre première étude du *Centre de la terre*, et sur lequel nous renvoyons à la notice de M.-H. Huet sur *L'Île mystérieuse*<sup>42</sup>. On relève tout de même le retour d'une constante textuelle familière, qui apparaît suite au cri de Pencroff, lorsque ses dents occupées à la mastication du pécarri butent sur un objet *enfoui* qui n'est pas d'origine biologique. Au « Qu'y a-t-il ? » de l'ingénieur, le marin répond : « Il y a... il y a... que je viens de me casser une dent !<sup>43</sup> » Il est intéressant que la question et la répartie, qui se complètent – se relie – de façon comique, adviennent souvent à la suite d'une *rupture* : rupture de la dent du marin, coup au crâne (en

---

<sup>40</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 273-274.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 274.

<sup>42</sup> Voir p. 1124-1125 et p. 1144 dans l'édition déjà citée.

<sup>43</sup> Jules Verne, *Île*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 277.

fragile gutta percha) que se porte J.-T. Maston avant de hurler qu' « il y a que le boulet [...] surnage !<sup>44</sup> » Et épistémologiquement, l'incident cause aussi une rupture, exprimée en incipit du second tome : « [l'île] ne semblait pas habitée [...] Et, maintenant, voilà que tout cet échafaudage de déductions tombait devant un simple grain de métal<sup>45</sup>... ». Cyrus Smith et Gédéon Spilett évoquent à nouveau l'hypothèse d'une connexité entre les différentes énigmes de l'île, mais pour la première fois, la possibilité de forces supérieures à celles des colons – ou à leur pouvoir de déduction, de recherche – semble se présenter consciemment à l'ingénieur : « En somme, voulez-vous connaître mon opinion, mon cher Spilett ? [...] si minutieusement que nous explorions l'île, nous ne trouverons rien !<sup>46</sup> »

Prosaïquement, on suggère qu'un navire a dû faire naufrage sur l'île, à une date récente, que prouve le jeune âge du pécarî où s'est trouvé le grain de plomb. De toutes façons, rien de tout ceci ne cadre bien avec ce que l'on sait de Nemo, qui emploie plutôt des balles électriques ; pourtant, Verne laisse un indice supplémentaire, lui aussi plus simplement « humain » que les signes auxquels on s'attendrait du capitaine : la fumée entraperçue par Harbert. Smith recommande aux chasseurs de rester dans un rayon de deux milles de la caverne, et Harbert grimpe au *kauri* « dans une portion de la forêt voisine de la Mercy » ; enfin il est indiqué que la légère fumée apparaît « dans l'ouest » (p. 286-287). Les trois données cumulées pointent très nettement – sur la carte de l'île Lincoln – vers l'emplacement de la crypte Dakkar ; Verne y fait donc allusion comme par l'entrecroisement de coordonnées. Il est pourtant possible que la fumée, dont le garçon conclut d'ailleurs qu'il s'agissait d'une illusion, soit une fausse alerte, ou encore un incident laissé délibérément ambigu, l'auteur jouant sur les alternatives de doute et de croyance voire le *biais de confirmation*<sup>47</sup> des personnages et du lecteur, car un autre événement du même ordre a lieu peu après. Nab et Harbert se saisissent d'une tortue marine, qu'ils retournent et calent avec des galets en vue de revenir plus tard avec un chariot ; au retour, l'animal a disparu. Curieusement, la première pensée d'Harbert est que « M. Smith [sera] bien embarrassé » pour expliquer la chose, comme si l'ingénieur était de bien entendu la source indiquée pour la résolution de toutes les énigmes. Et face à la question : « Eh bien,

---

<sup>44</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XII, p. 434.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 279.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 283-284.

<sup>47</sup> D'une certaine façon, dans le tome III, Pencroff insinue (sans malice) que l'ingénieur est victime d'un tel biais – suite à l'accumulation des faits inexplicables – lorsqu'il s'étonne de l'explosion du brick pirate, explosion que le marin attribue à la soute aux poudres : « Voyons, monsieur Cyrus, de bon compte, est-ce que vous voudriez dire qu'il y a encore quelque chose de merveilleux dans cet événement ? » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 600)

répondit l'ingénieur, ce que la tortue ne pouvait faire sur le sable, il se peut qu'elle l'ait fait dans l'eau. Elle se sera retournée quand le flux l'a reprise, et elle aura tranquillement regagné la haute mer [...] Mais était-il bien convaincu de la justesse de cette explication ? On n'oserait l'affirmer. » (p. 290) Dans le même ordre d'idées que le « *Qui a allumé ?...* » (pour le feu créé par la lentille de Smith), la question implicite serait : existe-il un autre *moteur* que la tortue et la marée, qui aurait pu la déplacer<sup>48</sup>.

La caisse à outils trouvée à la Pointe de l'Epave n'est pas une fausse alerte à proprement parler, mais elle est « fausse » à rebours, dans la mesure où elle paraît dissoudre le mystère et conforter l'hypothèse d'un naufrage récent, mais comporte ses propres bizarreries qui suggèrent que là n'est pas l'explication réelle. L'épave est trouvée en un point de l'île symétrique à celui du repaire de Nemo, « aux antipodes » si l'on réutilise la métaphore de l'île comme monde. Narrativement parlant, cela peut rappeler comment le yacht de Lord Glenarvan arrive en Australie à la hauteur du cap Bernoulli, sur la côte ouest, et les péripéties australiennes du parcours se terminent exactement à la même latitude mais à l'autre extrémité, la côte est, où se trouve la baie Twofold. La dernière rencontre des colons avec Nemo et la plus décisive se passera en un lieu symétrique à la pointe de l'Epave, et, ouvrant les robinets du *Nautilus*, ils en feront eux-mêmes une épave, à la demande du capitaine. Même la perception de la côte par Cyrus (lors de l'excursion en pirogue) fait écho au littoral bizarre des basaltes de l'ouest : « il ne parlait pas, il regardait, et, à la défiance qu'exprimait son regard, il semblait toujours qu'il observât quelque contrée étrange<sup>49</sup> ». Sa défiance se reporte ensuite sur la caisse elle-même, parce que son contenu lui paraît trop exhaustif : « Rien n'y manque, en effet, murmura [Smith] d'un air pensif » (p. 301). Les hypothétiques propriétaires de la caisse – conçue méthodiquement – semblent s'être « préparés d'avance » à faire naufrage, comme le remarque Pencroff ; il en résulte une énigme assez similaire à celle du document du *Capitaine Grant* : Paganel est forcé d'imaginer que Grant et ses camarades se sont échoués sur la côte et (à cause du contenu du message qui semble le dire) s'attendaient à « devenir prisonniers de cruels indigènes » ; ici, les personnes ayant préparé la caisse s'attendaient à faire naufrage. Les deux explications sont alambiquées, pour la même raison. La caisse provient de Nemo, intermédiaire ou rival de la providence – au choix –, qui aide les colons une fois qu'ils se sont aidés eux-mêmes (ce à quoi fait allusion le verset marqué d'une croix rouge, que trouve Cyrus

---

<sup>48</sup> L'ingénieur exprime d'ailleurs quelque doute sur l'explication naturelle de l'incident, lorsque le retournement de la tortue est rappelé plus tard (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 332).

<sup>49</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 293.

dans la bible de Nemo), et leur envoie les compléments et les versions mieux fabriquées d'outils qu'ils ont déjà pris la peine de façonner, dans la limite de leurs moyens primitifs.

Les colons construisent donc une pirogue et se lancent dans une exploration de l'île, notamment pour découvrir d'éventuels naufragés. Ils ne découvrent ni hommes ni surnaturel bienfaiteur, mais ils rencontrent des singes, qui en sont un peu le versant opposé<sup>50</sup>, « car ces singes, vigoureux, doués d'une extrême agilité, pouvaient être redoutables<sup>51</sup> ». Darwin, comme le notait J.-L. Steinmetz à propos du *Voyage au centre de la terre*, « reste entre parenthèses<sup>52</sup> », à travers une sorte d'inversion qui se veut comique :

[...] des bandes de singes qui semblaient marquer le plus vif étonnement à la vue de ces hommes, dont l'aspect était nouveau pour eux. Gédéon Spilett demandait plaisamment si ces agiles et robustes quadrumanes ne les considéraient pas, ses compagnons et lui, comme des frères dégénérés !<sup>53</sup>

Les singes comme menace (plutôt que comme simples fauteurs de troubles, comme dans Granite-house) apparaîtront de façon plus explicite dans *Le Village aérien*, là aussi aux abords d'une rivière d'ailleurs, mais le symbolisme, comme on le verra, est assez similaire. Sur le moment, la quête, la « recherche des sources », s'en tient encore à un sens tout littéral : on remonte la Mercy jusqu'au point où elle n'est plus navigable, non loin de son surgissement ; puis on chemine à pied jusqu'à une nouvelle rivière, dont on cherche l'embouchure. Le « mystère » ne tarde pourtant pas à refaire surface, et ce peut n'être pas un hasard que l'auteur choisisse ces termes : « ...la luxuriante végétation laissait *pressentir* [la présence] d'un *réseau* hydrographique à l'intérieur du sol<sup>54</sup> ». Le « réseau » thématique du mystère et de l'appréhension basé sur des considérations de type topographique – comme pour le déversoir du lac – reprend ici : Cyrus Smith est « très étonné » (p. 322) que le reflux ne se fasse pas sentir dans le cours d'eau. Une fois de plus, pour les mystères purement physiques, il s'avère que l'explication est rationnelle, même si elle est donnée en ces mêmes termes donnant une tonalité mythique au discours de science, lors de la discussion sur les infusoires :

---

<sup>50</sup> « [...] Plus symbolique encore et significatif est l'envahissement de la caverne, refuge sacré et ultime, par les singes. L'île recèle en effet des puissances sacrées, mais elles sont ambivalentes, et ici, les forces animales, brutales, sont manifestées par cette attaque des singes, qui interdisent l'accès au refuge [...] l'aspect bénéfique du Sacré se manifeste à nouveau, car les singes sont pris d'une panique mystérieuse, et une main invisible relance très symboliquement l'échelle qui permet l'accès à la caverne. » (Simone Vierre, *op. cit.*, p. 205)

<sup>51</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 315.

<sup>52</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, préface p. XXI.

<sup>53</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 320.

<sup>54</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 319-320. Voir aussi 1<sup>e</sup> partie, ch. VI p. 66.

[...] ses eaux, au lieu de se jeter à la mer par une embouchure à pente douce, tombaient d'une hauteur de plus de quarante pieds [...] et des millions d'années, sans doute, s'écouleraient encore avant que les eaux eussent rongé ce radier de granit et creusé une embouchure praticable<sup>55</sup>.

Le groupe, arrêté par la « rivière de la Chute », longe la côte ouest de l'île jusqu'à son extrémité « serpentine », puis remonte le long de la côte orientale – en une étape assez invraisemblable d'ailleurs, où ils doivent traverser quarante milles (64km) en un jour<sup>56</sup> et l'on se demande si l'exploit n'est pas à mettre au compte des « surhommes » verniens, les évadés de Richmond n'ayant pas à proprement parler d'action d'éclat à leur actif<sup>57</sup>. Ils finissent par atteindre un point du littoral où l'on a l'espace d'un instant l'impression que Top vient à nouveau de déceler Nemo. Mais non : il vient de trouver l'enveloppe déchirée du ballon, qui gît au sommet des arbres. L'incident suggère doublement l'idée de tourner en rond : les colons croyaient trouver des naufragés, ou une révélation quelconque, mais ils retrouvent leurs propres traces, leur propre « épave<sup>58</sup> ». Il est aussi significatif que l'on ne comprend Top qu'en cessant de chercher à terre ce qui le perturbe et en regardant dans la troisième dimension ; le « non pas par-dessus, mais par-dessous » de Nemo est inversé, ce qui a pour effet à la fois de faire allusion à lui et de signifier qu'il s'agit d'une fausse alerte – la dernière de cette partie du récit, puisqu'un véritable fait inexplicable va se produire. La Mercy barre la route aux marcheurs pour revenir au plateau de Grande-Vue et à leur demeure, et Pencroff doit construire un radeau pour la traverser, mais Nemo a rompu l'amarrage de la pirogue laissée à la lointaine source de la rivière, pour l'amener exactement au bon endroit, le soir même où le groupe en a besoin (p. 343). Pencroff l'aperçoit comme « un petit objet *mobile* », ce qui peut constituer une discrète allusion à la devise du *Nautilus*. Nous verrons dans *Un capitaine de quinze ans* que Negoro est un pendant maléfique de Nemo ; or Negoro rompt la corde du loch du *Pilgrim*, et Nemo celle de la pirogue : les deux « génies » opposés retirent ou restituent leur motricité aux héros. Le narrateur explicite pour la première fois ce qui deviendra un leitmotiv du récit : « Si on eût été au temps des génies, cet incident aurait donné le droit de penser que l'île était hantée par un être surnaturel qui mettait sa puissance au service des

---

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 323.

<sup>56</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 332-333.

<sup>57</sup> Le zèle extrême dans la construction (avortée, au final) du navire vers la fin du roman pourrait s'y ajouter. Ce sont des exploits dans la durée, qui rappellent l'endurance de Michel Strogoff, plutôt que des tours de force comme ceux de Cap Matifou, etc.

<sup>58</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 339.

naufragés !<sup>59</sup> » Ce n'est pourtant pas là que s'arrête le chapitre, mais au pied des murailles de Granite-house, de façon à créer une continuité qui suscite brouillage et confusion sur le « vrai » génie : au moment même où resurgissent les soupçons de Smith et Spilett suite à l'incident de la pirogue, on trouve Granite-house occupé par des inconnus et son échelle d'accès retirée. Là encore « Top [aboie] avec colère », ce qui, à la lecture de l'ensemble du roman, semble particulièrement trahir Nemo, mais à ce stade le chien ne réagit sans doute qu'à la présence des singes qu'il sent cachés dans la grotte. L'équivoque continue avec – malgré l'humour de la situation – l'une des répliques les plus chargées de sous-entendu théologique de tout le roman<sup>60</sup>, voire des *Voyages extraordinaires* :

– Eh bien, s'il y a quelqu'un là-haut, répondit Pencroff en jurant, car l'impatience commençait à le gagner, je vais le héler, et il faudra bien qu'il réponde. »<sup>61</sup>

La situation est littéralement, *géométriquement* inégale, puisque l'homme se trouve sur la grève, et ce *quelqu'un* avec qui il veut communiquer se trouve caché à quatre-vingts pieds au-dessus de son niveau ; et Pencroff, dans une sorte de parodie de la prière, exige que *celui qui se trouve là-haut* lui réponde. Pour Cyrus, une force est à l'œuvre, « à laquelle il ne pouvait donner un nom », ce qui réitère le « Personne » qu'est Nemo. Pencroff finit par réaliser que les nouveaux hôtes de la grotte sont des singes – avec force énumération d'espèces de primates qu'il emploie comme des synonymes<sup>62</sup> –, et ceci pourrait à première vue dénouer le drame par la farce, l'éclat de rire, mais la connotation paraît plus sombre, d'autant plus que Pencroff, tout en traitant lui-même de farceurs les coupables, ne l'entend pas à la légère et il tue d'ailleurs l'un des primates. On pense à la réticence d'Axel à voir un homme (plutôt qu'un singe) dans le berger des mastodontes<sup>63</sup>, où Ch. Chelebourg perçoit le sous-entendu antidarwinien de Jules Verne<sup>64</sup>. L'évolutionnisme met la foi présumée de l'auteur face à des choix malaisés : abandonner Dieu ou abandonner le littéralisme<sup>65</sup>. La quête (pour l'instant implicite) du « génie » mystérieux de l'île, qui, dans ce chapitre, se solde par un échec assez ridicule, suggère la frustration « de chercher le Sacré et trouver un singe », que Verne trouve

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 344.

<sup>60</sup> Notre épigraphe provient du même chapitre, un peu plus loin (2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 346-348).

<sup>61</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 345.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 350.

<sup>63</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIX, p. 267-269.

<sup>64</sup> Voir Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 19-21.

<sup>65</sup> Nous renvoyons – entre autres – à notre commentaire des réflexions d'Aronnax sur la longueur des jours bibliques (chapitre « Vanikoro » de *Vingt mille lieues*, p. 216 ; voir notre première analyse du roman).

peu satisfaisante comme réponse aux questions des origines de l'homme. Pourtant, Nemo, remontant sans doute depuis le puits de la caverne, se trouvait bien « au-dessus » : il fait irruption dans la caverne, chasse les singes et rejette – sans se montrer – l'échelle par l'ouverture de Granite-house, permettant aux colons de réintégrer leur domicile. Un seul orang-outan reste dans la caverne, et les colons l'immobilisent en vue d'en faire leur domestique, Jup ; en une répétition de la fausse attribution du mérite (comme pour le sauvetage de Cyrus par Top), l'ingénieur déclare que « C'est lui qui nous a jeté l'échelle ! ». Cyrus Smith tente de résister au surnaturel, ou du moins ne veut pas y croire tant qu'une cause de substitution – un *agent* – reste possible. Plus tard, lorsque l'atlas trouvé dans la caisse révèle que l'île Lincoln se trouve à proximité de l'île Tabor, sa réaction un peu forcée à la suggestion du marin (de construire un voilier pour la visiter) va dans le même sens :

[...] [Quitter l'île pour quelques jours] le temps d'aller et de revenir, de voir ce que c'est que cet îlot !

-Mais il ne peut valoir l'île Lincoln !

-J'en suis sûr d'avance !

-Alors pourquoi vous aventurer ?

-Pour savoir ce qui se passe à l'île Tabor !

-Mais il ne s'y passe rien ! il ne peut rien s'y passer !<sup>66</sup>

Si la motivation du marin peut être vue comme fantasque, l'attitude de l'ingénieur paraît aussi quelque peu irrationnelle ; en somme, il reproduit le profil du « dénégateur », de la même façon que Ned Land lorsqu'il nie l'existence de la « licorne » géante<sup>67</sup>.

L'addition de Jup aux habitants de Granite-house épaissit le mystère du puits inférieur, puisqu'à présent l'orang joint ses propres grognements à l'inexplicable manège du chien. Revient alors vaguement l'image du monstrueux céphalopode qui aurait peut-être habité la grotte lorsqu'elle était inondée, et qui se serait enfui à l'arrivée des colons : « Il est évident, dit Gédéon Spilett, que ce puits est en communication directe avec la mer, et que quelque animal marin vient de temps en temps respirer au fond<sup>68</sup> ». Smith se décide à explorer le puits, « et, d'abord, être seul à savoir », ses compagnons pour l'heure étant des non-initiés. Il se demande si le puits – qui en apparence, aboutit simplement à la mer par le sous-sol de la grève – « [se ramifie] vers d'autres portions de l'île » ; le sous-entendu évident est qu'il aboutit d'une façon ou d'une autre à la crypte Dakkar, mais le lien paraît peu crédible, peut-être un vestige de versions antérieures du roman, un peu comme le grain de plomb. On peut se

---

<sup>66</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 416.

<sup>67</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 59-63.

<sup>68</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 423.

demander ce que faisait Nemo dans la caverne le jour de sa découverte, pour y être surpris par Top, qui courait en avant des colons ; s'il s'y était introduit en venant du lointain centre de l'île, de la mer via le puits, ou du lac<sup>69</sup> où il avait récemment tué le dugong, etc. Smith descend dans le puits et, eu égard aux saillies de la paroi, constate qu' « il eût été réellement possible à un être agile<sup>70</sup> de s'élever jusqu'à l'orifice ». L'être agile fait penser au vieux Silfax, insaisissable dans les boyaux de la Nouvelle-Aberfoyle (*Les Indes noires*), mais on peut se souvenir aussi que Nemo a l'agilité « d'un chasseur d'isard », lorsqu'il escalade les roches du pôle sud. Smith est confronté à l'insoluble problème d'un être apparemment fantastique qui laisse des traces ayant une certaine matérialité mais ne se laisse pas saisir par des moyens matériels<sup>71</sup>. Nemo va d'ailleurs littéralement leur tendre à bout de bras un objet venant entièrement de lui, la « bouteille à la mer<sup>72</sup> » signalant la situation d'Ayrton, repêchée lors d'une sortie d'essai du voilier *Bonadventure* :

[...] Harbert [...] plongea rapidement son bras dans l'eau et se releva en disant :

« Une bouteille ! »

[...] Cyrus Smith prit la bouteille [...] et il tira un papier humide, sur lequel se lisaient ces mots :

Naufragé... Ile Tabor : 153° O. long. – 37° 11 lat. S.

[...] un jour de retard, et cette bouteille pouvait se briser sur les récifs.

-En effet [...] c'est une chance heureuse que le *Bonadventure* ait passé par là, précisément quand cette bouteille flottait encore !

-Et cela ne vous semble pas bizarre ? demanda Cyrus Smith à Pencroff.

---

<sup>69</sup> Ainsi les « angles d'attaque » du justicier de l'île sont nombreux et surprenants, et sa présence au début du roman là où Cyrus tombe à l'eau, très loin de la crypte, est à peu près aussi étonnante que son exécution des six pirates au corral (à l'aide des balles électriques), sur les contreforts du mont Franklin. Indifférent aux obstacles « orographiques ou hydrographiques », il est, comme le dira l'ingénieur, maître des éléments (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 611).

<sup>70</sup> « Smith pense avant tout à un animal, et lui, le scientifique, n'a pas l'idée d'un homme muni d'un scaphandre. Et pourtant il y a une discrète allusion à Nemo : “Personne ! Rien !” [...] » (Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 310).

<sup>71</sup> « L'exploration méthodique, scientifique du puits, n'avait donné aucun résultat [...] Et pourtant, il demeurait persuadé qu'il y avait “quelque chose”, expression très symbolique – un homme paraît exclu, il faut donc que ce soit une puissance sacrée même si Smith n'en a aucune conscience claire. » (S. Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 205)

<sup>72</sup> « Si la robinsonnade est artificielle, c'est parce que Nemo, caché dans l'île, vient en aider le déroulement. Non seulement il intervient à plusieurs reprises pour aider les naufragés dans des situations périlleuses, mais surtout il s'arrange pour que leur aventure ressemble à celle de Robinson. Il laisse des empreintes de pas, jette un message à la mer et surtout envoie une malle qui contient une véritable “panoplie de Robinson” [...] » (D. Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 196-197)

-Cela me semble heureux, voilà tout, répondit le marin. Est-ce que vous voyez quelque chose d'extraordinaire à cela, monsieur Cyrus ? Cette bouteille, il fallait bien qu'elle allât quelque part, et pourquoi pas ici aussi bien qu'ailleurs ?<sup>73</sup>

On retrouve ici le problème des circonstances « finement réglées » ; dans la polyphonie des opinions mises en scène<sup>74</sup> chez Verne – dénotation directe des répliques ou allusions plus implicites –, l'échange entre Smith et Pencroff figure l'insatisfaction que peut susciter l'explication rationnelle, et que certains peuvent percevoir comme basée simplement sur le hasard ; d'où la tentation du surnaturel. On peut penser, par exemple, aux coïncidences numériques que l'on rencontre dans la vie quotidienne ou dans les proportions de certains monuments, et dont il est démontrable – par le raisonnement probabiliste ou autre – qu'elles n'ont rien de miraculeux. Seulement, Verne inverse la hiérarchie de plausibilité ; c'est Cyrus, le savant, qui trouve l'incident suspect et Pencroff qui croit à un simple hasard, et l'ingénieur a ici raison, la coïncidence est trop grande. Quoi qu'il en soit, tous deux tombent d'accord pour aller secourir le naufragé<sup>75</sup> de l'île Tabor : c'est Ayrton, exilé depuis près de douze ans par Lord Glenarvan. Spilett, Pencroff et Harbert le découvrent bel et bien, mais c'est une rencontre qui s'apparente à la rencontre du sauvage, voire de l'anthropophage, dans l'imaginaire occidental du XIX<sup>e</sup> siècle, et il est même brièvement pris pour un singe<sup>76</sup> : l'ignominie dans laquelle se trouvait Ben Joyce dans *Capitaine Grant* au niveau moral implique que pour se purifier<sup>77</sup> il passe par

---

<sup>73</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 443 et ch. XIII, p. 445.

<sup>74</sup> « Son originalité est de composer une œuvre personnelle à partir de l'orchestration de nombreux propos empruntés. C'est sans doute un paradoxe, mais la présence des voix des autres donne au texte vernien une richesse et une puissance bien plus grande qu'à celui qui n'est composé que d'une voix isolée. » (D. Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 62)

<sup>75</sup> « Comme [Nemo], Ayrton incarne l'orgueil et la révolte, la haine et la capacité d'entraîner avec lui d'autres révoltés mis au ban de la [société]. Mais Ayrton est un Nemo égaré, agent et victime d'un destin tronqué, une intelligence perdue qui n'a jamais possédé ce savoir dont toute grandeur découle. Si Nemo n'a pas d'héritier, il peut pourtant reconnaître en Ayrton un semblable déchu et désirer le sauver. [...] Là [réside] la plus grande originalité du roman, que la conquête de l'île, loin d'être le simple reflet de l'expansion coloniale qui s'accélère en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, s'achève sur l'expérience de la plus entière dépossession. Plus les colons explorent et plus ils découvrent que l'essentiel leur a échappé [...] il faudra tout perdre sur l'île, même la foi en un être doué de pouvoirs surnaturels [...] » (M.-H. Huet, *op. cit.*, notice de *L'Île mystérieuse*, p. 1146-1147).

<sup>76</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 463.

<sup>77</sup> Hetzel n'était pas favorable à la sauvagerie d'Ayrton et à sa durée. Voir la notice de M.-H. Huet sur les désaccords de l'éditeur avec Verne. On note que pour l'écrivain, « l'important est qu'étant sauvage il redevienne homme » (*op. cit.*, p. 1129). Huet y voit l'opposition de Verne à l'idée que la distance entre singes et hommes soit réductible : « La présence du singe apprivoisé Jup met en relief la sauvagerie d'Ayrton que de nombreuses

un état de déchéance plus généralisé et un échec de l'intellect dans sa globalité – la chute du masque d'innocence et de civilisation qui lui avait permis de tromper Glenarvan sur ses intentions (et de fait, on nous dit que « quand l'intelligence l'éclairait autrefois, la figure de cet homme devait avoir une sorte de beauté »). Le sauvetage d'Ayrton demande une intervention du capitaine sous forme d'*information* à la fois à l'aller et au retour : il tend le message aux colons, caché sous l'eau, puis il allume un feu qui signale la position de l'île afin d'éviter au sloop de Pencroff de se perdre dans le Pacifique. Le thème des sauveurs sauvés<sup>78</sup> apparaît, du reste, à une échelle plus vaste que le seul voyage à l'île Tabor. En même temps, l'opacité du mystère de Nemo n'est nulle part plus saillante que dans le fait que les colons parviennent à retrouver Ayrton (même s'il ne se montre pas à eux de son plein gré), à cent cinquante milles de chez eux, mais pas Nemo, prisonnier de l'île Lincoln et lui aussi condamné à la solitude, vivant à quelques milles seulement de Granite-house ; et de plus, c'est à travers lui que le premier sauvetage s'effectue : divinité discrète mais certainement agissante, Nemo intervient tant et si bien que le libre arbitre des colons est mis en question, et leurs actions peuvent paraître de simples épiphénomènes de sa volonté.

Le retour à l'île Lincoln figure une « horizontale » vernienne, un cheminement plus lent que prévu – le voilier met deux jours à atteindre Tabor et plus de quatre à revenir (ch. XIV) ; le dénouement, en termes d'atmosphère et même de structure de phrase, rappelle l'arrivée au sommet des Andes dans *Capitaine Grant*, et la terreur grandissante de Glenarvan avant que Mac Nabbs ne repère la hutte :

[...] Cependant la situation était mauvaise, et le marin avait lieu de se croire égaré sur cette immense mer, sans aucune possibilité de retrouver sa route !

[...] Vers deux heures du matin, il se leva tout à coup :

« Un feu ! un feu ! » s'écria-t-il.

---

années de solitude ont rendu à une forme d'abrutissement primitif. Le singe ne s'élève dans la chaîne des êtres que dans d'étroites limites ; par contraste, Ayrton, l'ancien convict redevenu semblable à une bête plus sauvage que l'orang-outang, sera sauvé de la solitude et pleinement rendu à son humanité. » (*Op. cit.*, p. 1142-1143)

<sup>78</sup> « [Jules Verne] pense que l'adaptation de l'homme à la solitude et à un milieu hostile n'est pas facile, et demande des qualités exceptionnelles – nous dirions, nous, des qualités initiatiques. Aussi veut-il faire sentir, en contrepartie de la colonisation réussie de Cyrus Smith, la dégradation de l'homme qui est affronté aux mêmes épreuves, mais sans une préparation morale [...] l'apparition du *Duncan*, au moment où les habitants de l'île sont perdus, permet un dénouement plein d'enseignements : c'est parce qu'ils ont sauvé Ayrton, en définitive, que Cyrus Smith et ses compagnons sont sauvés. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 195)

Et, en effet, une vive lueur apparaissait à vingt milles dans le nord-est. [...] il mit le cap sur ce feu qui brillait au-dessus de l'horizon comme une étoile de première grandeur<sup>79</sup>.

Le feu salvateur de Nemo est l'opposé du feu de grisou périlleux de Silfax, qui amène les navires à leur perte. Les faux signaux du « dernier pénitent » d'Aberfoyle se traduisent par le phénomène fantastique des Dames de Feu, tandis que Nemo, qui a plutôt tendance à être assimilé par les éléments naturels, se manifeste de telle sorte que l'on compare son feu non seulement à une étoile, mais une étoile dont on peut classer la magnitude, selon l'ancien système des « grandeurs ». Dans les deux cas d'ailleurs, on ne retrouvera pas de traces d'allumage d'un feu même lorsqu'il sera devenu évident que le phénomène n'est pas surnaturel.

Le retour d'Ayrton à l'humanité est graduel, activé en grande partie par le dévouement de Cyrus Smith, cependant que les colons débattent sans succès des incohérences soulevées par l'abrutissement vraisemblablement de longue date du convict et l'origine clairement récente du document<sup>80</sup>. Des traits de l'ancien Ayrton réapparaissent, mais sous un nouveau jour qui fait naître le héros plutôt que de réaffirmer le malfaiteur : le geste de se croiser les bras par exemple<sup>81</sup>. Il est « d'une force et d'une adresse prodigieuses », et, pour sauver Harbert (ce qui est logique, puisqu'il l'avait attaqué lorsqu'il n'avait pas sa raison), il abat un jaguar<sup>82</sup> à la manière de Michel Strogoff, armé uniquement d'un couteau. L'une de ses répliques rappelle bien Nemo : « Mes semblables !... Je n'en ai pas !<sup>83</sup> ». Enfin, il possède cette aptitude peu commune au saut que possèdent plusieurs héros verniens – du moins de l'opinion du marin : « Oh ! fit Pencroff, c'est bien là un homme à s'embarasser d'un ruisseau comme le Creek-Glycérine ! Il aurait vite fait de le franchir, même d'un seul bond ! » (p. 481). Ayrton a la capacité de s'enfuir, mais il ne le fait pas ou du moins finit par revenir ; on sait que l'ingénieur avait conçu et appliqué le projet de « faire une île du plateau de Grande-Vue », à l'aide de cours d'eau artificiels, et sur cette île dans l'île, comparable en dimension à l'île Tabor, Ayrton, parce qu'il consent et parce qu'il n'est pas seul, n'est pas un prisonnier et peut achever sa rédemption. Une conséquence inattendue de son retour à l'humanité est la révélation : « Je n'ai jamais jeté de document à la mer !<sup>84</sup> ». Le problème de l'*auctorialité* revient dans son sens le plus littéral qui soit : « qui a allumé ?... », « qui a retourné la tortue ? »,

---

<sup>79</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 469-470.

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 473 et ch. XVI, p. 487-488.

<sup>81</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 484 et ch. XVII, p. 501.

<sup>82</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 495.

<sup>83</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 484.

<sup>84</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 511.

« qui a détaché la pirogue ? », et, cas évident de mise en abyme de l'auctorialité du *texte*, « qui a écrit ?... ». Le mystérieux auteur vit dans le « puits de l'astrologue », comme Palmyrin Rosette (*Hector Servadac*). Smith se refuse à prolonger une discussion collective, mais il admet, en privé, partager le scepticisme de Spilett – scepticisme quant à l'idée qu'Ayrton ait écrit le document (« Aussi n'est-ce pas lui qui l'a jetée »), qui se traduit par une sorte d'agnosticisme généralisé, qui est un aveu – exaspéré – d'échec :

-Alors, vous croyez encore...

-Je ne crois rien, je ne sais rien ! [...] Je me contente de ranger cet incident parmi ceux que je n'ai pu expliquer jusqu'à ce jour !

-En vérité, Cyrus, dit Gédéon Spilett, ces choses sont incroyables ! [...] N'aurons-nous donc jamais le mot de ces énigmes ?

-Si ! répondit vivement l'ingénieur, si, quand je devrais fouiller cette île jusque dans ses entrailles !

-Le hasard nous donnera peut-être la clef de ce mystère !

-Le hasard ! Spilett ! Je ne crois guère au hasard<sup>85</sup>, pas plus que je ne crois aux mystères en ce monde.

Il y a une cause à tout ce qui se passe d'inexplicable ici, et cette cause, je la découvrirai. Mais en attendant, observons et travaillons<sup>86</sup>.

L'ingénieur, qui peu avant avait déclaré le contraire – que l'on ne trouvera pas le mot de l'énigme –, vacille en termes de consistance rationnelle là même où son trouble vient du défi à la rationalité que représentent les faits inexplicables. La dernière phrase peut être une allusion au *Candide* de Voltaire : quelque insolubles que soient les grandes questions philosophiques,

---

<sup>85</sup> « Pour une mentalité véritablement scientifique, tous les phénomènes non seulement sont explicables, mais aussi s'insèrent dans une chaîne de causalité qui ne peut en aucun cas être perturbée. Il n'y a pas de hasard au sens de fantaisie irrationnelle [...] Il n'y a que des probabilités plus ou moins grandes de voir apparaître certaines rencontres – y compris celles qui ont donné naissance à la vie. [...] le premier philosophe scientifique, Démocrite, le disait déjà, par la formule qui sert d'épigraphe au livre de M. Monod (*Le Hasard et la nécessité*) : Tout ce qui existe dans l'univers est le fruit du hasard et de la nécessité. [...] [Verne] admet bien *en principe* qu'il existe à tout une explication naturelle. [...] Cyrus Smith commence, sur un ton très neutre : [*Mes amis, je crois devoir appeler votre attention sur certains faits qui se sont passés dans l'île, et au sujet desquels je serais bien aise d'avoir votre avis*]. Mais il continue "Ces faits sont *pour ainsi dire surnaturels*". Le "pour ainsi dire" nous paraît particulièrement révélateur : [Verne] se retient, visiblement, devant le terme [...] parce qu'il ne correspond pas aux habitudes de pensée de son milieu. Le scientisme, qui a forme de dogme religieux à l'époque, et en particulier pour son éditeur Hetzel, joue ici nettement le rôle de surmoi refoulant la tendance profonde. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 669-670)

On retrouve cette hésitation (nous soulignons) chez Spilett (en accord avec Cyrus) lorsqu'il déclare : « J'ajouterais que cet inconnu me paraît disposer de moyens d'action qui tiendraient du surnaturel, *si dans les faits de la vie pratique le surnaturel était acceptable* » (Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 611).

<sup>86</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 513.

il faut « cultiver son jardin ». Smith n'abandonne pas totalement, loin s'en faut. Son désir de fouiller l'île « jusque dans ses entrailles » fait écho au *Voyage au centre de la terre*, et peut-être particulièrement au « maudit roc » qui, près de la fin, arrête Axel dans sa progression vers le centre du globe. Le commentaire de S. Vierne s'applique à tous deux :

Il est vrai qu'on ne parvient pas au but – autre sujet de déception des jeunes lecteurs... L'une des raisons, [est] purement scientifique. Mais le choix me semble avant tout d'ordre imaginaire. Il existe des degrés dans l'initiation. Le jeune Axel, pour l'instant, n'accède qu'à une partie du secret, qui avait été révélé complètement au maître ancien, [Saknussemm]. Une autre raison peut être d'ordre inconscient : pénétrer dans la terre-mère n'est pas sans rapport justement avec une descente dans l'inconscient ; il est manifeste que la pénétration se termine sinon par un viol, du moins par une effraction [...] Les deux explications, psychanalytique et mythique, se rejoignent d'ailleurs : le rocher qui garde le secret profond du temple, l'*anaktoron*, ne peut être ainsi pulvérisé : toute initiation exige de la patience<sup>87</sup>.

Smith tient en partie parole, puisque des reconnaissances sont faites dans diverses parties de l'île, et même si le prétexte à peine voilé est la simple exploration à fin utilitaire, « C'étaient d'autres traces que celles des animaux qu'il cherchait dans les portions les plus épaisses de ces vastes bois, mais jamais rien de suspect n'apparut à ses yeux<sup>88</sup> ». Du point de vue de la cadence narrative, le roman est peut-être à son rythme le plus rapide, presque elliptique, à ce point du récit ; il ne se passe guère que dix chapitres entre le premier et le second anniversaire de l'arrivée des naufragés dans l'île<sup>89</sup>, et cette espèce d'ellipse n'est sans doute pas étrangère à l'échec de la résolution d'un mystère à moitié admis. Un tournant va pourtant être bientôt franchi, celui de la communication du mystère à l'ensemble de la « communauté » par les deux initiés (partiellement), Smith et Spilett. Nous analysons la « force mystérieuse » dans ce roman parmi ceux « à dominante humaine<sup>90</sup> », mais nous avons constaté ci-dessus que l'île en elle-même est énigmatique, même si l'énigme est la plupart du temps subordonnée voire métaphorique par rapport à la présence de Nemo. Le tournant est bel et bien amorcé par de l'étrange relevant de la nature et surtout de la topographie, qui s'achemine de façon presque mécanique jusqu'à la chute du chapitre XIX, qui replace l'énigme dans un contexte résolument humain. Le voilier des colons est employé dans une circumnavigation, du 16 au 19 avril 1867, à partir du « port Ballon » et dans le sens horaire, contournant donc l'île vers le sud-ouest et remontant ensuite le littoral occidental – le moins exploré, et au sens large, domaine

---

<sup>87</sup> Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 171.

<sup>88</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 520.

<sup>89</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 384 et ch. XVIII, p. 524.

<sup>90</sup> Autrement dit dans la sous-partie V-1, dans la 3<sup>ème</sup> partie du corps de thèse (V). La « dominante non humaine » est étudiée en V-2 : *Le Pays des fourrures, L'Etoile du Sud...*

de Nemo. Le fantôme des transformations « irréversibles » (brusques, au sens thermodynamique) réapparaît ici, en même temps que des échos de la théorie de formation des diamants ainsi que du dépaysement extrême que l'on retrouve sur la comète Gallia : « sa contexture tourmentée semblait indiquer qu'une cristallisation s'était brusquement produite dans le basalte encore bouillant des époques géologiques. Entassement d'un aspect terrible, qui eût épouvanté les colons, si le hasard les eût jetés sur cette partie de l'île !<sup>91</sup> ». Les motifs prismatiques, les « blocs de toutes dimensions » rappellent bien sûr *Servadac*, ainsi que la fascination de Verne pour la Chaussée des Géants, et plus généralement pour les reliefs naturels d'apparence architecturale ; et de fait, on retrouve les pyramidions, tours, clochers auxquels Verne comparait les reliefs de la banquise dans *Hatteras*, et par un dédoublement du procédé, ces basaltes de la côte nord-ouest de l'île sont comparés à une banquise (p. 532). Du point de vue de l'imagerie minérale, la référence aux « côtes de fer<sup>92</sup> » a la même fonction poétique que le « tellurure d'or » qui compose le « cadre » cométaire de Gallia. Le séjour du dieu de l'île est lié au primordial, à la terre-mère, à un sous-sol qui n'est pas statique mais sujet à de grandes transformations<sup>93</sup>, fussent-elles passées. Face à une certaine portion de la côte, Top se remet à aboyer, de la même façon dont il aboie près du puits (p. 532) ; en ce même point, « le pied des roches baignait dans le ressac même des eaux », ce qui, en l'absence d'une anfractuosité émergée, paraît exclure qu'un « être quelconque » habite la région. On a vu que cette configuration fait écho à celle du lieu où Axel trouve le poignard de Saknussem et l'entrée de la galerie finale<sup>94</sup> ; le texte sous-entend sans nul doute que là se situe l'entrée de la crypte Dakkar – qui se trouve « non pas par-dessus (le niveau des eaux

---

<sup>91</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 531.

<sup>92</sup> « En géographie, [désigne] un rivage escarpé, formé de roches perpendiculaires et inabordables » (Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, note 1 sur le ch. XIX de la 2<sup>e</sup> partie, p. 1177).

<sup>93</sup> « *Le Forgeron divin* – [...] Héphaïstos vient au monde contrefait. Son père le juge trop laid pour habiter l'Olympe et il le jette sur l'île de Lemnos [...] Héphaïstos apprend son art dans une caverne sous-marine [...] Ses mains habiles forgent les foudres de Jupiter et d'autres chefs-d'œuvre [...] Le mythe de Vulcain, c'est donc l'histoire du forgeron divin.

*L'île de Lemnos* – [...] Selon certains mythologues aussi, « c'était au centre de la terre, dans les entrailles des volcans, et particulièrement sous le mont Etna, que ce dieu avait établi ses forges redoutables ». [Mais], selon Apollonios de Rhodes, l'atelier d'Héphaïstos « était localisé aussi dans le ciel. [...] [Son nom] signifie soit "errant", "flottant", soit "animé d'un mouvement de bas en haut" » [...] *L'Île mystérieuse* [apparaît] comme le roman le plus riche en connotations [...] Il est à remarquer que leur chef se nomme Smith qui signifie en anglais "forgeron". » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 130-131)

<sup>94</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIX, p. 271-272.

avant le jusant) mais par-dessous ». Nemo s'est toutefois mué d'un *dessous* neptunien en une signature plus hybride, qui assimile le plutonien ; nous avons croisé divers signes qu'emprisonné, il est cependant en un sens élevé, augmenté. Les colons, même en accostant, ne trouvent aucune trace suspecte, et ils poursuivent leur navigation en louvoyant vers le Golfe du Requin, ce qui n'est pas symboliquement indifférent. La difficulté d'entrer dans le golfe reproduit, en moins périlleux, la situation du *Bonadventure* au retour de l'île Tabor, et si l'on arrivera sans aide extérieure à y pénétrer, le feu allumé dans les hauteurs de Granite-house est naturellement évoqué<sup>95</sup>. Qu'un feu ait pu être visible depuis le plateau pour un observateur croisant à l'ouest de l'île reproduit d'ailleurs le thème des perspectives enchâssées et de la hiérarchie des « auteurs » (Top, Smith, Nemo) : un feu peut être vu d'un navire en danger par-delà la côte de l'île, les reliefs du cap Mandibule et les coulées de laves, et parallèlement, par-delà Cyrus Smith, le vrai mérite de l'allumage de ce feu revient au génie de l'île. Smith se décide à communiquer ses soupçons à tous les colons, ce qui suscite de prime abord une réaction désinvolte de Pencroff : « Surnaturels ! s'écria le marin en lançant une bouffée de tabac. Se pourrait-il que notre île fût surnaturelle ?<sup>96</sup> » Le marin a enfin obtenu la seule chose qui manquait à son île paradisiaque (le tabac), et sa pose, qui évoque un confort bourgeois, semble l'élever temporairement, en préparation à la chute considérable que sa vision du « monde » subira à la suite de l'implacable démonstration de Smith : « [Depuis] ce jour, Pencroff parut être soucieux. Cette île dont il faisait sa [propriété], il lui sembla qu'elle ne lui appartenait plus tout entière et qu'il la partageait avec un autre maître, auquel, bon gré, mal gré, il se sentait soumis<sup>97</sup>. » Le revirement est du même ordre que celui de Michel Ardan, satellisé autour de l'astre des nuits, remarquant qu'il n'est plus que le serviteur d'une lune habituellement considérée comme une servante. L'énumération des faits inexplicables est une métaphore de la quête ou de l'argumentation théologique, et Cyrus énumère les bienfaits ou les indices de l'existence du dieu de l'île<sup>98</sup>, dans la même perspective qu'au temps de Verne,

---

<sup>95</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 536.

<sup>96</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 542-543.

<sup>97</sup> *Ibid.*, p. 545.

<sup>98</sup> « Ils en viennent à se représenter leur bienfaiteur sous les traits que tant de peintres ont donné à Dieu [...] Vient enfin le jour où ce dieu les appelle [...] Au salut de Cyrus Smith, il répond : « *Je n'ai pas de nom.* » (p. 564). De même, dans l'Exode (III, 14) lorsque Moïse, sur le mont Sinaï, demande à Dieu de lui dire son nom, Dieu lui dit qu'il n'a pas de nom : « Je suis celui qui est. » [Donc] l'homme a rempli sa tâche sur la Terre ; l'île est devenue totalement son domaine ou royaume, et il [a atteint] à sa plus haute destination puisqu'il connaît son sauveur. Nous en sommes arrivés à l'Apocalypse (XXII, 4) de Jean : « Ils verront sa face. » Nemo meurt, mais il

ainsi qu'à l'époque un peu plus reculée de ses sources principales, diverses autorités y compris scientifiques comme Lyell, Darwin, Alfred Wallace (codécouvreur de la sélection naturelle), Cuvier..., débattent entre autres de l'idée du « réglage fin » des êtres vivants et de l'univers, ou de leur origine entièrement naturelle. Il ne fait pas de doute que Verne ait au moins eu vent d'une bonne partie de l'éventail d'opinions sur le sujet, l'examen des *Voyages extraordinaires* seuls en livre de très nombreuses allusions<sup>99</sup> et le contenu de ses lettres<sup>100</sup> atteste l'ambivalence de sa propre opinion. L'espèce de plaidoyer de Cyrus Smith présente une certaine symétrie, dans la mesure où il s'ouvre et se clôt sur un fait inexplicable présenté avec un certain détail, alors qu'au milieu l'on trouve l'énumération sommaire donnée d'un trait, dont l'impact se veut écrasant. Le passage est doublement métaphorique puisque si Nemo est une image de Dieu, l'accumulation des faits n'est pas censée prouver une cause surnaturelle mais simplement une cause intelligente, parce qu'elle a trop de régularité. L'ingénieur « ouvre le feu » sur le mystère de sa survie après être tombé à l'eau, et la façon dont il a été trouvé « à un quart de mille à l'intérieur de l'île<sup>101</sup>, et cela sans que j'aie eu conscience de ce déplacement<sup>102</sup> ». La conclusion de l'intervention de Smith, et sa motivation première, est l'incident du feu que l'on attribuait à tort à l'ingénieur, feu qui « projetait comme une nappe

---

n'est qu'une figure de Dieu, et [sa bienveillance continue au-delà de sa mort], et c'est encore grâce à lui que tous pourront être recueillis [...] La nouvelle colonie en Iowa correspond donc à la Jérusalem céleste annoncée dans l'Apocalypse. [...] Ainsi *L'Île mystérieuse* et les autres romans [insulaires] sont une initiation à la religion chrétienne. Les hommes y revivent l'histoire de l'humanité. » (Daniel Compère, *Approche de l'île*, p. 141-142)

<sup>99</sup> « Il n'est donc guère étonnant de voir Claudel parler de cette quête comme d'une sorte de parabole, que l'on pourrait appliquer à la recherche mystique d'un Jacques Rivière. Et cette thématique de la quête est en effet si forte, dans [*L'Île mystérieuse*], qu'elle nous paraît comme l'essence même de son écriture. » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 700)

<sup>100</sup> « [...] une des lettres à Hetzel précise bien les positions respectives des deux amis. A propos du soulèvement romain de 1867, Jules Verne pense qu'après tout, le gouvernement du Pape, qui a été préféré par les Romains, n'a pas à être critiqué. Il poursuit : [*Quant au côté religieux de la question, tout dépend de votre point de vue. Vous avez raison si votre existence terrestre est tout en ce monde, et vous avez tort si elle est peu de chose, ou rien, même, en comparaison de la vie future. Dans ce cas-là, peu importe comment on aura vécu, pourvu qu'on ait vécu, non seulement honnêtement, non seulement chrétiennement, mais catholiquement. Ne remuez pas, ne bondissez pas, car je vous embrasse.*] Il semble que par la suite, et peut-être sous l'influence d'Hetzel, Jules Verne ait abandonné le "catholiquement"... encore que, d'après un renseignement recueilli par J. Chesneaux, son ami, l'athée libertaire Nadar, le traitât de "catholicissime". » (*Ibid.*, p. 680)

<sup>101</sup> La distance à laquelle se trouve cette grotte des dunes n'est pas consistante à travers le roman et l'on lit un quart de mille, un demi-mille et un mille entier selon le cas.

<sup>102</sup> Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 543.

électrique » (p. 544), ce qui, même au figuré, le relie bien sûr à Nemo, tout en perpétuant sa tendance à se manifester comme un « météore », tels ces ouragans verniens qui se résolvent effectivement en nappes électriques. La conclusion est le pendant bénin de la « main criminelle » d'un Silfax ou d'un Negoro, « c'est une autre main que la nôtre qui l'a allumé » (p. 545), et si Nemo est encore décrit par principe comme « une influence inexplicable », la référence à la main relègue les monstres marins au rang de métaphore et officialise le statut sinon d'homme, du moins d'entité personnelle, du mystère de l'île.

Le statut divin de Nemo, lorsqu'il s'agit d'interpréter la vision véhiculée par *L'Île mystérieuse*, est un outil à double tranchant : il est suffisamment clair pour qu'il soit difficile de le contester en tant que tel, mais il rend l'interprétation ultime de cette « théologie souterraine du roman vernien » très ambiguë, ce qui nous paraît d'ailleurs délibéré. Nemo est le dieu du micro-monde de l'île Lincoln, mais Dieu est invoqué – de façon purement distincte de Nemo – dans l'île, ce qui suscite automatiquement la problématique de l'objet final de la reconnaissance des naufragés. Dans un roman où l'adhésion au déterminisme est très souvent réitérée, au moins implicitement, l'image de Dieu semble par moments ne pas différer d'une cause première qui n'interviendrait que peu ou pas, moins que Nemo en tout cas, qui serait alors vaguement réinterprété comme l'un de ses intermédiaires. L'ambiguïté du roman est développée en profondeur par Simone Vierne :

[Le] schéma initiatique [dans] les rituels aussi bien que dans l'imaginaire, exige que la vision du monde qui le sous-tend comporte une dimension sacrée. [...] Dieu se rapproche de la notion ancienne de Divinité, et parallèlement, elle préserve la croyance en un monde où tout ne s'explique pas en termes de lois naturelles. [...] cette œuvre peut apparaître comme une longue interrogation sur l'homme et le divin. [...] on pourrait même dire que ces invocations [de Dieu] sont des sortes d'habitudes de style, et il est facile d'opposer aux scènes où [Cyrus] invoque Dieu [...] la réflexion sur l'utilité de la prière en commun pour les équipages qui affrontent les hivernages polaires et qui paraît presque une démarcation de Voltaire trouvant la religion utile pour le peuple ! [On] peut voir dans la même réplique, se juxtaposer les notions de Dieu, de hasard, et de volonté humaine. [...] Au niveau de l'expression, donc, nous ne pouvons définir ce que recouvre le terme « Dieu » [...] Le proverbe « Aide-toi et le ciel t'aidera » qui paraît bien être la suprême sagesse, dans toute l'œuvre, va très loin dans le sens de l'action humaine. [...] nous pouvons classer ces images suivant deux [axes] : [dieu] lointain ou maléfique, [dieu] dérisoire ou mourant. Dans le premier cas, le dieu existe, mais d'une façon qui ne peut satisfaire le désir qui a présidé à la révélation, dans le [second], l'image est récusée, de façon ironique ou tragique. [...] Les Êtres Suprêmes sont remplacés, en particulier dans les rituels initiatiques, par les [Ancêtres] et c'est à cause de cette « inaction » des Êtres Suprêmes qu'on parle de *dei otiosi*. Un dieu aussi désincarné que celui auquel se réfère Jules Verne, semble ne plus avoir de rôle dans le cours de la vie humaine<sup>103</sup>.

---

<sup>103</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 683-684.

[...] Ne peut-on toucher le sacré parce qu'il est trop « fort » pour l'homme, ou bien parce qu'il se dérobe indéfiniment ? [...] Au point qu'une sorte de force maléfique semble doubler la Providence. [...] Remarquons [avec] J. Chesneaux que [Verne] emploie aussi le mot nature dans les mêmes circonstances que « dieu » ou « le hasard ». [...] « Mais tout cela, mes amis, c'est le *secret de l'Auteur de toutes choses* » [...] [Si] cette hésitation de terme est propice à une sacralisation de la nature [...] la réciproque est vraie : Dieu est aussi confondu avec le travail tout à fait biologique [des infusoires]. Et lorsque la nature n'est plus qu'une sorte de providence à base scientifique, l'effet est franchement de désacralisation. Car le Sacré, en perdant sa face bénéfique, semble livrer les hommes à la fantaisie d'un monde désastreux<sup>104</sup>.

[Il existe] une figure de Dieu plus tragique [...] celle du Dieu mourant [...] La figure de la toute-puissance est représentée de façon triple [...] Le Dieu chrétien est nommé, en effet, soit que [Smith] rappelle à ses compagnons le devoir de se soumettre à ses décrets, soit qu'il intervienne dans le déroulement de l'aventure (par exemple dans l'épisode du grain de blé). Mais, dans le premier cas, nous remarquons que son nom sert souvent dans des expressions toutes faites : « Dieu soit loué », « Que Dieu soit béni » [...] Car on ne peut donner un sens réellement religieux aux expressions, et les fêtes célébrées sont vraiment en petit nombre ! [...] Les événements les plus importants [...] s'ils sont apparemment attribuables à des bienfaits de la Providence, sont en réalité le fait de Nemo. [...] Lorsque Smith compte les « forces » en présence, dans la lutte qui oppose les colons aux convicts, il dit à Pencroff, sceptique sur les chances d'un combat à six contre cinquante [...] [*Cyrus ne répondit pas, mais il montra le ciel de la main.*] Seulement, dans ce cas aussi, c'est Nemo qui fait sauter le navire pirate à l'aide d'une torpille<sup>105</sup> [...]

[...] l'on trouve bien un Dieu, mais [loin] d'être le Dieu triomphant, il s'agit d'un Dieu mourant, et qui s'appelle, *Nemo, personne*. [...] La série des « signes » est ménagée, de façon à former un réseau de plus en plus serré, d'une part, et de moins en moins explicable rationnellement d'autre part. La question que posent ces « signes » est essentielle, et elle devient même la seule [...] : l'île est colonisée, elle est débarrassée de ses principes mauvais ; mais le Maître de l'île (du monde) demeure invisible. Il y a une sorte de Vide du Sens qui fait que l'aventure demeure suspendue à la Réponse<sup>106</sup>.

D'une certaine façon, les équivoques que crée la métaphore filée par l'influence de Nemo dans l'île sont plutôt un trait constitutif qu'une lacune du sous-texte théologique du roman, parce qu'elles reproduisent une contestation du religieux que l'on trouve chez Verne<sup>107</sup>, dans

---

<sup>104</sup> *Ibid.*, p. 691.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 697-698.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 705.

<sup>107</sup> Citons à ce propos J.-P. Dekiss : « Entre l'âge de vingt et trente ans, avant qu'il ne soit romancier, Jules Verne garde vis-à-vis de la religion catholique dans laquelle il a été élevé une position distanciée et ironique. C'est ce qu'atteste sa correspondance, comme certains de ses articles critiques. Ces écrits de jeunesse marquent un antidogmatisme et une ironie constante envers tout ce qui serait de l'ordre des certitudes. Position dont Jules Verne ne se départira plus. Il affirme par exemple : “[...] je suis par raison, par raisonnement, par tradition de famille chrétien et catholique romain. Rien dans mes ouvrages ne peut faire supposer le contraire<sup>1</sup>.” La formule, on le voit, est plutôt prudente. [Note 1 : « Amiens, le 28 octobre 1875 », lettre adressée à Marie Magnin, *Cahiers du Musée Jules Verne*, n°13, 1996, p. 5.] » (Jean-Paul Dekiss, *Jules Verne aujourd'hui*, p. 284)

son entourage et dans les voix de son temps, et que l'auteur n'a eu garde d'omettre dans sa représentation des sciences et visions du monde qui font partie intégrante<sup>108</sup> de son projet de *peindre la terre*. Le geste équivoque de Cyrus Smith, lorsque se prépare la bataille contre le *Speedy*, peut alors représenter moins une prise de position de l'auteur – puisqu'on ne sait pas avec certitude si elle invoque une aide providentielle ou l'assistance purement matérielle de Nemo – qu'une mise en garde, à savoir, que dans les batailles que doit gagner la civilisation moderne (« six ») contre les forces du chaos ou de l'effondrement des acquis sociaux et technologiques (« cinquante »), on ne peut pas obtenir de victoire durable sans tenir compte des problématiques philosophiques ou métaphysiques, quelle que soit, en fin de compte, la résolution qu'on y trouve, et que Verne ne prétend pas pouvoir donner.

La mine<sup>109</sup> immergée dans le canal séparant l'îlot du Salut de la façade côtière de l'île, qui cause l'explosion du brick<sup>110</sup>, fonctionne selon le schéma de ce que Tolkien appellera une *eucatastrophe* dans son essai *Du conte de fées*<sup>111</sup> ; elle intervient à un moment extrêmement critique pour les colons mais constitue elle-même une sorte de désastre, dont Verne n'essaie pas de diminuer l'horreur même si les victimes en sont des criminels<sup>112</sup>. Mais l'explication en

---

<sup>108</sup> Sur ce plan, nous adhérons au point de vue exprimé par D. Compère dans *Texte et intertexte* :

« [...] nombreux sont les discours idéologiques contenus dans le texte vernien, du conservateur à l'anarchiste, du raciste à l'humanitaire, de l'élitiste à l'égalitaire, encore faut-il apprécier quel est celui qui domine. [...] diverses recherches vernistes qui pratiquent la méthode des « superpositions », postulent l'« intrication des représentations du collectif et de l'intime » ou relèvent « les analogies entre la trame romanesque des œuvres de Jules Verne et le scénario initiatique ». Si ces recherches ont le mérite de s'en tenir au texte, elles visent néanmoins à y déceler la personnalité (plus ou moins cachée) de l'auteur et négligent les divers niveaux de médiation (les contraintes, l'écriture-récriture, le système évaluatif). [...] Le texte vernien représente un monde. Pour reprendre les termes de Roland Barthes, il est à la fois *mimesis*, imitation d'un réel, et *mathesis*, ensemble structuré de savoir. » (Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 20)

« Les références au travail, à la famille, à la patrie [...] à l'antimilitarisme, à l'anticléricalisme, au célibat, sont les moyens par lesquels le texte vernien représente les opinions de l'époque. [On] se gardera bien d'attribuer [ces] opinions à l'auteur qui se contente d'être à l'écoute des voix de son temps, "ou plus exactement d'entendre son époque comme un grand dialogue, de percevoir en elle non seulement telles ou telles voix, mais surtout des rapports de dialogue entre voix, leur interaction dans le dialogue"<sup>108</sup>. » [Note 108 de l'auteur : M. Bakhtine, *Problèmes de la poétique de Dostoïevski*, Lausanne, « L'Age d'homme », 1970, p. 106.] » (*Ibid.*, p. 216)

<sup>109</sup> Comme indiqué dans notre première analyse de *Vingt mille lieues*, « torpille » dans ces deux romans ne désigne pas l'engin motorisé mais simplement une mine dans le contexte naval.

<sup>110</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, fin du ch. III, p. 593.

<sup>111</sup> J. R. R. Tolkien, *On Fairy-Stories* (1939), voir bibliographie.

<sup>112</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 593-597.

est différée pendant plus d'un chapitre<sup>113</sup>, jusqu'à ce que Nab découvre le « morceau de cylindre brisé » :

–Une torpille ! s'écrièrent les compagnons de l'ingénieur.

–Et qui l'avait mise là, cette torpille ? demanda Pencroff, qui ne voulait pas se rendre.

–Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce n'est pas moi ! répondit Cyrus Smith, mais elle y était, et vous avez pu juger de son incomparable puissance ! »<sup>114</sup>

Ainsi le « génie de l'île » commence à prendre des allures résolument technologiques, humaines. Verne aurait pu faire une allusion plus forte au capitaine en faisant éperonner le *Speedy* par le *Nautilus*, comme l'a été le *Scotia*, avec sa blessure laissée par le « narval », mais le *Nautilus*, qui a subi sa mort symbolique dans le Maelström, ne doit plus *agir* au sens propre, il est consigné à la crypte Dakkar. La déflagration sous-marine, *par-dessous*, explique les aspects étranges de l'explosion et des débris du brick, que l'hypothèse de Pencroff – une explosion accidentelle de la soute aux poudres – ne peut entièrement expliquer<sup>115</sup>. Verne accorde même au marin une brève pose de Saint-Thomas en l'amenant à voir de ses propres yeux *les blessures* du navire (p. 603), qui ne peuvent logiquement provenir d'une explosion déterminée de l'intérieur. L'absence de dommages importants sur le pont, la quantité réduite de débris, la détonation qui « n'a pas été forte » (p. 599) et inversement les terribles dégâts infligés aux flancs du bateau réfutent l'hypothèse de la poudre et en même temps offrent un renvoi symbolique aux éperonnages du *Nautilus* : le *Scotia* subit « un choc, peu sensible, en somme<sup>116</sup> » ; Aronnax prisonnier du *Nautilus* lorsqu'il percute le deux-ponts anglais rapporte un choc « relativement léger<sup>117</sup> » ; dans les deux cas il en résulte une voie d'eau considérable. Les actions du surhomme Nemo ont littéralement un *impact* apparent assez réduit mais pouvoir de vie et de mort sur les humains ordinaires. Cyrus Smith réitère<sup>118</sup> donc son raisonnement à connotation théologique, où la métaphore est filée de façon à englober ce que

---

<sup>113</sup> L'un des exemples les plus connus d'eucatastrophe chez Tolkien est l'arrivée de la « flotte aux voiles noires » (*Le Retour du roi*, livre I, fin du ch. VI « La bataille des champs du Pelennor »). Il est d'ailleurs possible de considérer que ce cas aussi n'est expliqué que de façon différée, via les analepses données au chapitre IX, mais le responsable du sauvetage est connu dès l'abord, alors qu'il reste caché dans *L'Île mystérieuse*.

<sup>114</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, fin du ch. IV, p. 608.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 595-603.

<sup>116</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 37.

<sup>117</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 582.

<sup>118</sup> A propos de cette nouvelle énumération de l'ingénieur, voir notre commentaire en note de bas de page (note 16) dans notre analyse de *Maître du monde*.

S. Vierne appelait « la crainte inconsciente d'un retrait de Dieu<sup>119</sup> », les questionnements sur la difficulté d'une révélation directe, etc., ainsi même là où il déclare que l'on ne peut plus « mettre en doute la présence (Verne a la subtilité de ne pas dire « l'existence ») d'un être mystérieux » et que ses services sont « réels », il se demande quel intérêt il a « à se cacher après tant de services rendus ?<sup>120</sup> » L'espèce de providence que représente Nemo semble se situer à mi-chemin entre une providence traditionnelle qui intervient régulièrement dans le vécu des mortels et la vision de Voltaire<sup>121</sup> pour qui Dieu ne saurait se préoccuper du sort des hommes<sup>122</sup>, voire même plus proche de la seconde, ne serait-ce que par la vision hautaine qu'elle implique<sup>123</sup>.

L'épisode de la blessure et de la maladie d'Harbert (chapitres VI à XI), qu'Hetzl trouvait beaucoup trop long<sup>124</sup> amènera une intervention encore plus *technologique*, chimique pour ainsi dire, du capitaine ; mis à part son dénouement, il ne nous intéresse pas directement mais reproduit un schéma assez frappant que nous avons rencontré plus haut. On se rappelle que le

---

<sup>119</sup> Cité en note 18 dans notre analyse de *Strogoff* (voir S. Vierne, \_\_\_ *roman initiatique*, p. 690).

<sup>120</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 610.

<sup>121</sup> Que ceci ait ou non imprégné la genèse des « hommes pratiques et positifs » que sont les Américains Cyrus Smith, Spilett ou Barbicane, il est possible que Verne ait eu connaissance de l'homme politique américain Robert Ingersoll (1833-1899), déjà célèbre orateur au lendemain de la guerre de Sécession, et dont l'agnosticisme particulier à la fois rappelle Voltaire et se rapproche de la caractérisation que fait Simone Vierne de l'espèce de surmoi « hetzelien » de Verne (voir plus haut, S. Vierne, \_\_\_ *roman initiatique*, p. 683-684, p. 669-670 et p. 755). Ingersoll déclare, lors d'un discours plus tardif (1896) : « Je ne nie pas. Je ne sais pas – mais je ne crois pas. Je crois que le naturel est suprême – qu'à partir de la chaîne infinie aucun lien ne peut être perdu ou rompu – qu'il n'y a pas de pouvoir surnaturel qui puisse répondre à la prière – aucun pouvoir que le culte peut persuader ou changer – aucun pouvoir qui se soucie de l'homme. Je crois qu'avec des bras infinis, la Nature embrasse le tout – qu'il n'y a pas d'interférence – pas de chance – que derrière chaque événement se trouvent les causes nécessaires et innombrables. » Ce résumé ne se démarque pas beaucoup du dieu des voltairiens et s'identifie à un manifeste implicite de Cyrus Smith ingénieur, qui se voit contester par l'« inexplicable » de l'île.

<sup>122</sup> Au sujet de la façon dont Pencroff se figure le « génie » au chapitre V de la 3<sup>e</sup> partie, Simone Vierne remarque : « [...] Et Gédéon Spilett précise : “[...] c'est le portrait de Dieu le Père que vous nous faites là !” [...] Une figure qui nous paraît, malgré son allure anodine, assez bien représenter la puissance sacrée éloignée des humains, et ne se souciant nullement d'eux. » (*Op. cit.*, p. 687)

<sup>123</sup> « Cette protection invisible, qui réduisait à néant leur propre action, irritait et touchait à la fois l'ingénieur. L'infériorité relative qu'elle constatait était de celles dont une âme fière peut se sentir blessée. Une générosité qui s'arrange de façon à éluder toute marque de reconnaissance accusait une sorte de dédain pour les obligés, qui gâtait jusqu'à un certain point, aux yeux de Cyrus Smith, le prix du bienfait. » (*Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 700)

<sup>124</sup> Voir la notice de Marie-Hélène Huet à ce sujet (*op. cit.*, notice de l'*Île*, p. 1131).

fait inexplicable de la pirogue détachée de son amarre avait été suivi, avant clôture du chapitre, par un nouvel incident, qui pourtant n'a pas trait à Nemo et est dû aux puissances maléfiques ou du moins chaotiques de l'île, les singes qui envahissent la grotte. Or, cette sorte de dualité dissonante se répète pour ainsi dire avec gradation : Nemo va encore aider les colons en intervenant cette fois sur le sloop et non la pirogue, et immédiatement après a lieu l'attaque non des singes mais des six convicts. Pencroff, Spilett et Harbert visitent le port Ballon pour s'assurer de la sécurité du *Bonadventure*, et il est alors question d'employer le petit voilier pour retourner à l'île Tabor et y déposer une notice qui préviendrait Glenarvan du sauvetage d'Ayrton et de la position de l'île Lincoln. Mais Nemo en a déjà pris soin, ce que l'on ne saura que plus tard ; une fois de plus c'est l'amarre qui en donne un indice, puisque Pencroff y trouve un nœud qu'il n'emploie pas lui-même<sup>125</sup>. Curieusement, les « puissances malignes » se saisiront elles aussi<sup>126</sup> du sloop, puisque les convicts tenteront plus tard de s'enfuir dessus, en vain. En même temps, l'exclamation du marin « notre *Bonadventure* a navigué sans nous ! » (p. 626) l'intègre à la lignée des « navires-fantômes » comme le *Duncan*. Le chapitre se termine par une visite au corral, motivée par l'absence de réponse d'Ayrton au timbre électrique – il a été enlevé par les pirates –, et la chute d'Harbert sous le coup de feu d'un convict, chute qui se reproduit sous une nouvelle forme à la fin du ch. IX, cette fois à cause de la fièvre pernicieuse qui se manifeste en lui. La seule substance à pouvoir la combattre n'existe pas dans l'île<sup>127</sup> : ainsi, dans la première partie, Harbert trouve dans sa poche ce que Cyrus « n'aurait jamais pu produire », un grain de blé<sup>128</sup>, et dans la troisième, un « miracle » de même nature lui fait défaut. La providence de l'île, invoquée par un Harbert à l'agonie<sup>129</sup>, va donc intervenir ; « une suprême convulsion » du garçon fait fuir Nab, ce qui laisse Harbert seul dans sa chambre et permet à Nemo – venu du puits mystérieux, sans doute – de s'y glisser et de déposer la boîte de sulfate de quinine (p. 670). On retrouve le jeu de substitution et de hiérarchie des « auteurs » : Pencroff appelle désormais le reporter « docteur Spilett », pour les soins qu'il a apporté au jeune homme, mais « Restait à découvrir le vrai

---

<sup>125</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 624-625.

<sup>126</sup> A ce stade on peut trouver dans cette dualité – et l'équivoque sur l'auteur unique ou pluriel et ses intentions – une analogie avec le bon et le mauvais génie de la mine (Nell et Silfax) dans *Les Indes noires*.

<sup>127</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 669.

<sup>128</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 246.

<sup>129</sup> « Il suppliait cet être mystérieux, ce protecteur, disparu maintenant » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 669) : donc un sauveur qui revient alors que l'on doute de lui.

docteur<sup>130</sup> ». Harbert prend « quelques bains de mer » pendant sa convalescence, tout comme Axel, après sa chute dans les galeries souterraines, se baigne dans la mer Lidenbrock. Axel devra ensuite chercher les traces de Saknussem dans la caverne souterraine ; les colons, eux, se lancent dans une exploration ayant pour double but d'éliminer les convicts et de rechercher leur bienfaiteur, dans la longue presqu'île ainsi que « l'enchevêtrement de ces contreforts [...] de la base du mont Franklin », donc là aussi une sorte de *dédale*. Mais ils échouent sur les deux plans<sup>131</sup>, à peu près pour la même raison : Nemo ne leur permet pas de le trouver, c'est à lui de les appeler, et les convicts doivent leur échapper, parce que c'est au dieu de l'île de « punir »<sup>132</sup>. Les colons finissent par revenir au corral – que les convicts visitent occasionnellement pour s'approvisionner – et tentent une attaque surprise, mais Nemo les y devance, de peu d'ailleurs<sup>133</sup>, et exécute les pirates à l'aide de ses fameuses balles électriques, avant de s'éclipser, décelé seulement par Top et Jup. Le salut (la boîte de quinine) et la punition (les corps des convicts) apparaissent tous deux en pleine lumière, au détail près – assez suggestif – que dans le premier cas c'est un rayon du soleil (p. 670) et dans le second c'est la lumière de la lune<sup>134</sup>. On trouve Ayrton au corral, dont le récit semble suggérer que Nemo l'a transporté sur toute la distance depuis le repaire des convicts sur le mont Franklin<sup>135</sup> : sa *mobilité* indifférente aux obstacles (qui disparaît totalement à la fin) l'est aussi aux fardeaux. Ayrton, maltraité, n'a pas été tué par les convicts parce qu'ils reconnaissent en lui le malfaiteur qu'il était dans *Capitaine Grant* : « Ces misérables voulaient massacrer Ayrton ! Ils respectèrent Ben Joyce ! » Curieuse formule, qui préfigure, avec inversion, la rencontre des naufragés et du capitaine, qui leur fera le récit de sa vie passée : ils auraient pu trouver le prince Dakkar coupable, mais ils respectent Nemo. L'aphorisme récurrent est encore une fois paraphrasé par Smith : Nemo est « celui qui fait pour nous tout ce que nous ne pouvons faire nous-mêmes<sup>136</sup> ». Il est doté, le mot est dit, « d'une puissance véritablement inexplicable et en quelque sorte surhumaine » ; ironiquement, la réponse à la quête aux yeux des colons se résume

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 673.

<sup>131</sup> *Ibid.*, fin du ch. XI, p. 684.

<sup>132</sup> L'un des six pirates est poignardé par l'ingénieur, en état de légitime défense (*Ibid.*, ch. VII, p. 634).

<sup>133</sup> « Un des battants était ouvert !

« Mais que disiez-vous ? » demanda l'ingénieur en se retournant vers le marin et Gédéon Spilett.

[...] « Sur mon salut, dit Pencroff, cette porte était fermée tout à l'heure ! » (*Ibid.*, ch. XII, p. 692)

<sup>134</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 695-696.

<sup>135</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 699.

<sup>136</sup> *Ibid.*, p. 700.

« [au] nom d'un homme », mais on sait que Nemo est Personne<sup>137</sup>. Un peu comme le choc en apparence peu violent de son éperon ou l'explosion modérée de ses torpilles, « le justicier de l'île », comme l'appelle alors Smith, ne laisse que des traces infimes sur les corps des convicts, « un petit point rouge, sorte de contusion à peine visible ». Ils ont été « frappés », « foudroyés » (p. 700), et comme aucune hypothèse explicite n'est émise sur des balles électriques, c'est la connotation mythologique – la foudre de Zeus – qui s'en trouve privilégiée. En contexte moderne, on pense aussi à la troisième loi d'Arthur C. Clarke sur la science-fiction : *toute technologie suffisamment avancée est indiscernable de la magie*. Et en effet, suite à l'échec des recherches, « les plus folles hypothèses hantèrent leurs imaginations surexcitées », et Pencroff et Nab « se laissaient emporter dans le monde du surnaturel ». Il aura fallu atteindre ce point pour que les colons se sentent « en droit de croire que l'être mystérieux ne résidait pas à la surface de l'île » (p. 711), aberration pour un être humain, mais qui donne implicitement la réponse au mystère des aboiements de Top face aux basaltes où aucune cavité n'était visible *au-dessus* du niveau des eaux, lors de la croisière autour de l'île.

Nemo se révélera aux colons dans des conditions fidèles à l'étymologie de l'apocalypse, le lever du voile : le secret sera révélé alors que la destruction de l'île est imminente, et peut-être uniquement *parce que* cette fin est proche. Les signes de la présence du génie de l'île disparaissent complètement une fois les convicts morts et Harbert guéri<sup>138</sup>. C'est un aspect supplémentaire de l'ambiguïté de la « révélation » et de son sens ; en définitive elle peut paraître contingente : il est permis de croire que Nemo aurait gardé le silence s'il n'y avait pas eu la nécessité de prévenir Cyrus Smith de l'érosion désastreuse de la paroi qui sépare la chambre magmatique du mont Franklin de la crypte envahie par la mer. De plus, la scène du « pèlerinage » à la grotte a beau devoir sa beauté terrifiante à son cadre nocturne, concrètement il est possible que Nemo n'ait mandé les colons *le soir* que pour s'assurer qu'ils amèneraient avec eux un fanal, nécessaire par la suite pour atteindre la crypte. La nécessité

---

<sup>137</sup> On se souvient du thème de la Télémaachie dans ce roman ainsi que *Les Enfants du capitaine Grant*. Citons F. Lestringant : « Par-delà Fénelon, Jules Verne renoue avec Homère. Son héros le plus célèbre et le plus énigmatique s'appelle Personne, comme Ulysse enfermé dans la caverne du Cyclope. Nemo, précisément, est capturé vivant par la grotte où s'est aventuré le Nautilus et qui s'est refermée sur lui. Il n'en sortira pas. [...] Michel Serres l'a souligné, l'œuvre de Jules Verne, en qui l'on a tort de voir un prophète ou un auteur de science-fiction, est orientée, non vers l'avenir, mais vers le passé le plus archaïque, le temps immémorial du mythe qui est aussi un temps des îles. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 371)

<sup>138</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 722.

matérielle est en compétition permanente avec la métaphysique – comme explication ou comme « moteur » du récit – ou l’espoir de toucher au métaphysique. Nemo crée une extension du fil télégraphique qui relie le corral à Granite-house, en reliant à son tour le corral à la grotte sous-marine<sup>139</sup>, d’où il envoie un télégramme aux colons, peu après le réveil inattendu du volcan. Il serait difficile d’identifier une scène plus représentative du fantastique vernien<sup>140</sup>, où la pure matérialité des actions réussit à susciter les interprétations surnaturelles : la réaction de Nab à la sonnerie<sup>141</sup> a la même fonction que celle de Jack Ryan s’exclamant « Il faut que le vieux Nick ait passé par là !<sup>142</sup> » en constatant l’absence de l’échelle. On sait comment le dernier segment d’une trajectoire vernienne a tendance à se faire à grande vitesse, voire de façon explosive, c’est la « chute », qui d’ailleurs fait fi de la direction littérale du déplacement, vers le bas à la fin d’*Autour de la Lune* et vers le haut à la fin de *VCT*. Le mythe de la colonisation physique de l’île finit d’une manière se rapprochant de celle du second de ces romans, les colons étant saisis par un cataclysme et « expulsés », comme Lidenbrock par la bouche du Stromboli. Toutefois, on peut proposer que le second mythe qui y est superposé, celui de la présence mystérieuse, finit en cette nuit orageuse, et constitue une chute allant plus littéralement vers le bas : les colons on échoué dans leurs excursions « vers le centre »,

---

<sup>139</sup> Et donc, le domaine « séculier » des communications est radicalement étendu – transcendé par conséquent – pour atteindre le domaine sacré, à l’aide des mêmes outils technologiques. L’idée de relier l’obus de la Columbiad à la Terre (*Autour de la Lune*) par un câble a une connotation similaire : communiquer avec ou à travers les cieux par le fil électrique.

<sup>140</sup> Qui, du reste, emprunte beaucoup à Poe.

<sup>141</sup> Le jeu de mots sur l’électricité comme *agent* (introduit dans *Vingt mille lieues*) persiste donc implicitement dans *L’Île mystérieuse*. Citons S. Vierende : « Il est vrai aussi qu’à l’époque de [Verne], une aventure maritime doit au flair, au talent du capitaine bien plus que nous ne pouvons l’imaginer, avec les machines actuelles [...] Nos « robots » ne laissent plus guère ce « jeu » par où pouvaient se glisser des forces surnaturelles. [...] Aussi, [Verne] ne trouve-t-il pas d’autre « agent », comme il dit, pour faire mouvoir ses monstrueuses et merveilleuses machines [...] [Smith] utilise l’électricité pour communiquer avec le corral, mais ce fil [devient] fil d’Ariane, et conduit les héros auprès du mystère de l’île non sans que Nab se soit écrié, au premier appel : « Est-ce le diable qui sonne ? » Et c’est bien aussi une sorte de démon qui, toujours grâce à un fil électrique, entend tout ce qui se dit dans l’auberge des Carpathes, joue à effrayer les villageois [...] il s’agit là [...] d’une défaite de [Verne], qui ne peut [donner] d’explication, puisqu’il n’en est pas de concevable à l’époque. Mais, d’une part, il lui paraît possible d’extrapoler à partir de ce que l’on sait, et de faire de l’électricité un agent tout-puissant ; d’autre part, il ajoute un mystère à un mystère, en supposant une super-électricité. [...] Il n’en reste pas moins que celle-ci demeure, au sens propre, merveilleuse. C’est un principe spirituel, une *âme*. (Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 656-658)

<sup>142</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XII, p. 143.

explorant le puits inférieur, les vallées du mont Franklin, etc., mais à présent, le génie de l'île leur ordonne de « [venir] au corral en toute hâte<sup>143</sup> », et c'est en une seule soirée qu'ils vont arriver au centre thématique de l'île. Tel Axel descendant, glissant puis roulant parmi les pierres éboulées<sup>144</sup>, les colons se sentent « poussés en avant par quelque irrésistible force<sup>145</sup> », leur descente est « extrêmement périlleuse, mais ils ne comptaient pas avec le danger, ils n'étaient plus maîtres d'eux-mêmes, et une irrésistible attraction les attirait vers ce point mystérieux<sup>146</sup> ». Le thème de la fuite en avant a tendance chez Verne à s'associer au navire en perdition et au défaut de vélocité ; ce roman n'a pas de scène de navire face à une tempête au sens le plus traditionnel, mais le déchaînement des éléments dans la soirée du « secret de l'île » en reproduit une composante familière : « L'intervalle qui séparait chaque éclair de chaque coup de tonnerre diminuait sensiblement<sup>147</sup> ». Non seulement ce phénomène apparaît-il dans d'autres orages verniens – la tendance des cataclysmes extrêmes à effacer les discontinuités, l'approche asymptotique de « la détonation continue » –, mais l'élément du feu y imite la succession des vagues géantes qui menacent de prendre de vitesse un navire, et entre lesquelles il risque de s'engouffrer. En outre, le « météore [qui] allait bientôt dominer le mont Franklin et l'île entière » présage la fin de l'emprise de Nemo sur le destin de l'île ; il semble se nourrir de la vie qui échappe au capitaine. Nemo se sert de l'électricité pour la dernière fois pour lancer un télégramme, et va s'éteindre dans son sous-marin ; dès lors cette foudre de Zeus qui était sienne lui échappe et si cette nuit « [il] était possible [qu'elle] tonnât sur l'île même<sup>148</sup> », ce n'est plus de son ressort. En même temps, son aspect divin est de plus en plus explicite : « Il ne [les] aurait pas appelés, si les moyens devaient manquer pour arriver jusqu'à lui », et les colons sont prêts à oser un « saut de la foi », à donner leur vie pour avoir un aperçu de l'au-delà : « Faudrait-il donc se précipiter sous ces eaux [...] ? Dans l'état de sur-

---

<sup>143</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 728.

<sup>144</sup> L'éboulement est d'ailleurs mentionné comme risque (*Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 732).

<sup>145</sup> « Alain Buisine a parlé du “trop-plein énergétique” » qui, à partir de la caverne où repose le *Nautilus*, dirige les grands courants de l'œuvre. Les colons, auxquels Nemo a depuis longtemps symboliquement enlevé la maîtrise de l'île, sont désormais entraînés dans un déchaînement d'énergie qui culminera dans l'explosion finale (voir François Raymond, « Machines et énergétique », in *Jules Verne : Machines et imaginaires*, Minard, 1980, p. 25-51) [...] » (Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, note 3 sur le ch. XV de la 3<sup>e</sup> partie, p. 1182).

<sup>146</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 729 et p. 732.

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 731.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 728.

excitation morale et physique où ils se trouvaient, ils n’eussent pas hésité à le faire. » (p. 733)  
Et, quand la marée basse révèle l’orifice de la crypte, *un canot*<sup>149</sup> attend les colons.

La caverne, sans rivaliser en taille avec celle de *VCT* ou même des *Indes noires*, est la plus sacrée des *Voyages*, comme l’a vu S. Vierendeux ; elle est décrite en compagnie des cavernes réelles qui retiennent l’imagination de Verne, dont la grotte de Fingal<sup>150</sup>, qu’il met en scène dans l’un de ses romans. Et comme le cadavre que trouve Lidenbrock dans l’ossuaire, et dont il déclare qu’il y a été conservé « dans un but uniquement anthropologique », avec l’assentiment amusé d’Axel<sup>151</sup>, la nature « a creusé ces cryptes et les a conservées à l’admiration de l’homme ». Et au mystérieux phénomène électrique qui éclaire la caverne du centre, répondent les fanaux du *Nautilus* qui éclairent sa propre crypte<sup>152</sup>. C’est l’initié, Cyrus Smith, qui devine le premier l’identité du génie de l’île<sup>153</sup>. Nemo, vieilli par rapport à sa première existence un peu comme Sandorf / Antékirtt, a des airs de patriarche. Il semble revendiquer implicitement la divinité – « je n’ai pas de nom » –, ce que Cyrus récuse : « Je vous connais ! », répond-il. Et on nous laisse croire l’espace d’un instant que le second se trompe peut-être, puisque Nemo « fixa un regard ardent sur l’ingénieur, comme s’il eût voulu (et donc pu ?) l’anéantir<sup>154</sup> ». Du reste, Cyrus concédera qu’il « ignore, comme tout le monde, quels ont été les mobiles de cette étrange existence<sup>155</sup> » : *comme tout le monde*, autrement dit : *les voies de la providence sont impénétrables*. Seulement, Verne va neutraliser tout l’effet de ce prologue en livrant la pré-histoire très humaine du prince Dakkar<sup>156</sup>. Elle s’accompagne aussi d’incohérences chrono-

---

<sup>149</sup> « L’émotion de tous est quasi religieuse, et la marche est particulièrement silencieuse. Pour parvenir au lieu sacré, il faudra encore attendre sur le seuil, et suivre un boyau noir sur une barque bien proche de celle de Charon – en tout cas, les lecteurs de l’époque avaient assez de culture gréco-latine pour que la comparaison s’impose d’elle-même [...] la tonalité de toute la scène échappe à la logique – et débouche brutalement sur l’illumination surnaturelle de la caverne. » (Simone Vierendeux, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 311)

<sup>150</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 737.

<sup>151</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXVIII, p. 261.

<sup>152</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 738.

<sup>153</sup> « [...] [Nemo] se consacre pourtant entièrement à diriger l’initiation du petit groupe, mais en particulier celle de [son disciple direct], celui qui seul le « reconnaîtra » lorsqu’il se dévoilera enfin [...] ses interventions sont des « signes » que seul Cyrus sait interpréter. » (Simone Vierendeux, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 302)

<sup>154</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 741.

<sup>155</sup> *Ibid.*, p. 744.

<sup>156</sup> « S. Vierendeux remarque que la rencontre avec Nemo “pourra bien passer pour un véritable : Dieu est mort ! l’étude de la dévaluation de l’image de Dieu [...] pose un problème : toute initiation suppose qu’une solution est donnée à l’homme [...]”. Ici, au contraire, “un pessimisme très moderne amène l’auteur à douter que

logiques, autrement plus graves que celles dues à la liaison des événements de l'île Lincoln à ceux du *Capitaine Grant*. Dakkar dit avoir commencé son existence sous-marine depuis « trente années », ce qui impliquerait que le *Nautilus* aurait commencé sa carrière en 1838 ; il se réfère aux événements de *Vingt mille lieues* (que ce roman situe en 1867-68) comme s'étant déroulés « il y a seize ans », donc vers 1852. Aronnax rapportait pour sa part que le plus récent livre de Nemo datait de 1865, ce qui aurait dû impliquer que l'immersion du capitaine était toute récente. Le récit de Dakkar rapporte qu'il fait des études de l'âge de dix à trente ans et rentre en Inde en 1849, ce qui lui permet d'être présent à la révolte Cipayes, mais celle-ci se produit à une date (1857) incompatible avec le départ (censément postérieur) du *Nautilus*. À une date indéterminée, le capitaine a « soixante ans », et « six ans plus tard », il voit arriver les évadés de Richmond, en 1865, ce qui tendrait à situer vers 1799 la naissance de Nemo. Une simple soustraction de dix ans avait *partiellement* résolu le problème posé par la présence d'Ayrton dans *L'Île mystérieuse* ; les incohérences créées par l'identité de Nemo paraissent insolubles : celui pour qui les grands maîtres du siècle précédent sont des contemporains d'Orphée vit hors du temps, et la note désinvolte de Verne exprime peut-être ses réticences vis-à-vis des transformations imposées par Hetzel sur son personnage<sup>157</sup>. Le narrateur hésite, par ailleurs, face au jugement du colonialisme anglais en Inde : les formules sont prudentes, préférant décrire plutôt que juger ; le joug britannique s'est « trop pesamment peut-être alourdi », et « la civilisation ne recule jamais, et il semble qu'elle emprunte tous les droits à la nécessité » ; de même, Smith déclare que l'erreur de Nemo fut de « [lutter] contre le progrès nécessaire », et que cette erreur ne peut être jugée que par Dieu, non par les hommes<sup>158</sup>. Symboliquement, ce qui est en jeu dans le récit et l'échange qui le suit peut aussi bien être la culpabilité de Nemo, sa divinité<sup>159</sup>, la légitimité de la gratitude des naufragés, ou celle de la résistance au colonialisme ; il est frappant que coexistent dans les mêmes pages la notion de

---

*l'initiation...puisse aboutir à une révélation positive, dans le contexte qu'impose le monde d'aujourd'hui". » (S. Vierende, *Les Refuges dans les romans de Jules Verne*, citée dans D. Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 143-144)*

<sup>157</sup> D'après M.-H. Huet, Nemo est un personnage « dont Hetzel n'avait jamais pu accepter la révolte et dont il aura peine à accepter le pardon » (*op. cit.*, p. 1129).

<sup>158</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 752.

<sup>159</sup> « Claudel [...] est très déçu par ce qu'il juge une explication rationnelle [...] ce qui devait gêner Claudel sans qu'il en eût conscience, c'est qu'au lieu de Dieu, on trouve un homme, à la fois surhumain et mourant [...] Cela ressemble fort à ce que dans d'autres créations – aimées de Jules Verne – on appelle *Crépuscule des dieux*. » (Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 312)

« progrès nécessaire » et l'admission explicite que le prince Dakkar avait découvert une technologie supérieure<sup>160</sup> à celle que possède l'empire anglais qu'il admire<sup>161</sup>. On se demande dès lors si pour Verne, le droit qui doit « céder devant la force » ne s'applique pas tout aussi bien à l'Inde face à l'Angleterre qu'aux navires anglais face à l'éperon de Nemo. La rencontre des colons et du génie a beau être raisonnablement cohérente au dénoté, au niveau symbolique – pourtant assourdissant – elle s'apparente à une monumentale non-réponse. Verne ne se prononce pas<sup>162</sup> et semble avoir tenu à le dire, par le taillis de contradictions<sup>163</sup> que présente le dénouement du secret de l'île. On retrouve d'ailleurs le thème, sporadique mais présent, de la contingence : c'est *le hasard* qui fait assister Nemo à la chute du ballon des naufragés<sup>164</sup> ; la

---

<sup>160</sup> « Nemo n'est pas seulement un technicien supérieur en savoir et en puissance, qui a parfaitement assimilé la science du colonisateur anglais, et l'a même battu sur son propre terrain ; c'est aussi le chamane indien, ou plutôt le mage hindou qui commande aux forces de la nature et pressent ses plus secrets mouvements [...] Dans le monde réenchanté de Jules Verne, le dialogue de l'ingénieur et du magicien, à quoi se ramène en définitive toute aventure maritime, se conclut décidément par la victoire du second. (Frank Lestringant, *op. cit.*, p. 375)

<sup>161</sup> Jules Verne, *Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 748.

<sup>162</sup> « Jules Verne adopte une attitude ambivalente en ce qui concerne le déchiffrement de l'énigme du monde. Certes, l'homme est poussé à toujours aller plus avant dans ce déchiffrement, et il s'agit, non de connaissance mystique, mais bien de découverte scientifique [...] Pourtant, il apparaît que cette science est insuffisante pour mener à bien la totalité de la découverte. [...] En somme, Jules Verne ménage, tout au bout de la connaissance rationnelle, une sorte de zone “tabou”, de Sacré qu'il est interdit de transgresser, à moins d'avoir d'autres pouvoirs que ceux accordés aux profanes, si savants fussent-ils [...] cela implique aussi, par là même, que ce Sacré existe [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 655)

« [...] l'idéologie vernienne, croyances religieuses, convictions politiques, ne s'éclaire que par rapport à ce schéma dynamique profond. Leurs hésitations théoriques, la possibilité d'interprétations diamétralement opposées, ne prennent leur sens, et ne s'expliquent, que si l'on considère que la question posée [dans] toute son œuvre dépasse les motivations purement liées à son époque et à ses données personnelles. Si [Verne] paraît croire tour à tour [...] à la Providence divine, au hasard, et au déterminisme scientifique, c'est [que] son œuvre l'a amené à [se poser] la question à laquelle justement l'initiation parvenait à répondre : la place de l'homme dans le monde. [Qu'il] ait à la fois souhaité retrouver, dans une forme moderne, le même genre de réponse, sans toutefois être persuadé d'y parvenir – en désespérant même souvent – explique la dissonance de l'œuvre, sans rien enlever à la présence évidente de la question. » (*Ibid.*, p. 753)

<sup>163</sup> « Tous se trouvent bien devant un Dieu. Mais, et cela nous paraît essentiel, ce Dieu n'est qu'un homme – le Sacré est évacué – et sa faiblesse est encore accentuée par sa situation : il va mourir [...] Il n'est même plus sûr du sens qu'il avait donné à sa propre aventure. Il demande : « Ai-je eu tort, ai-je eu raison ? » et se soumet en somme au jugement des hommes. Smith a beau relier ses actes à Dieu [...] nous avons assez vu que ce Dieu conventionnel ne peut suppléer à cette défaillance de la divinité de Nemo lui-même. » (*Ibid.*, p. 706)

<sup>164</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 749-750.

façon dont Verne narre le sauvetage de l'ingénieur par Nemo a une sorte de passivité qui paraît significative : « Un bon mouvement entraîna le capitaine... et il sauva Cyrus Smith. » Voilà la Force mystérieuse de l'île qui se trouve elle-même *en aval* des forces d' « entraînement », comme si le récit dans le récit du prince Dakkar impliquait un réarrangement de la hiérarchie des déterminismes qui guident le *Voyage*. Est révélé ensuite l'exhaussement basaltique qui emprisonne le sous-marin : le dieu de l'île vaincu par Pluton<sup>165</sup>, et en même temps le présage symbolique de la « fermeture des soupapes », cette image récurrente qui scande le crescendo de l'éruption du volcan. Même la dernière énumération des miracles du capitaine par Smith fait plutôt l'effet d'une oraison funèbre avant l'heure. A la fin, une larme glisse des yeux du mourant (p. 752), ce qui rappelle le retour à l'humanité d'Ayrton<sup>166</sup>, tombé dans la bestialité suite à sa solitude ; or Nemo déclare qu'il « [meurt] d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul<sup>167</sup> ». Le sens de ce verdict est ambigu : la solitude de Nemo est moins due à un choix qu'à la disparition progressive de son équipage ; Verne glisse peut-être à mimot la suggestion, plus hetzélienne<sup>168</sup> que vernienne, que le microcosme rebelle du *Nautilus* n'est pas viable et que, trop opposé à la « vraie » civilisation, il équivaut à la solitude littérale, et y mène. En somme, l'ambivalence du dénouement de la quête de *L'Île mystérieuse* ne tient pas seulement dans ce qui est révélé aux protagonistes, mais, plus grave peut-être, dans le fait que le mentor lui-même s'éteint sur un aveu d'échec, ou d'ignorance<sup>169</sup>, malgré l'avantage que lui conféraient ses outils en apparence surhumains, propres à « sonder les profondeurs »,

---

<sup>165</sup> « Arrêté parfois dans les glaces ou au creux d'une énorme spirale. Et qui meurt, justement, de s'être laissé prendre ou emprisonner dans la caverne de l'île Lincoln, sous la cheminée du volcan. Seul, alors, vieux patriarche, Nemo va mourir, aussi, de l'immobilité. Les autres récits sont-ils munis d'une même structure, induite par ces annonces ou les produisant ? » (Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 124)

<sup>166</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XV, p. 481.

<sup>167</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 761.

<sup>168</sup> Les dernières paroles de Nemo sont de toute façon le fait d'Hetzel, il expire en disant « Dieu et Patrie ! » dans la version publiée, au lieu d' « Indépendance ! ».

<sup>169</sup> « Le rêve d'une initiation est ainsi à la fois exprimé et nié : trouver le sens du monde, s'y inscrire harmonieusement, et par là changer au point de devenir autre – et immortel – cela serait la réponse à toutes les questions que peut se poser l'homme sur lui-même et sa destinée [...] La science a ceci de tragique qu'elle ne fait que reculer les bornes du savoir, et substituer à une connaissance immédiatement satisfaisante, un appareil de règles complexes qui invite sans cesse à aller au-delà. Capable d'aménager et d'améliorer la vie matérielle des hommes, elle ne se préoccupe pas de leurs inquiétudes métaphysiques – l'adjectif indique assez qu'il s'agit d'un domaine où elle se refuse à entrer. Mais ces questions n'en demeurent pas moins présentes [...] Devant ce conflit, il ne reste à l'auteur qu'à rêver. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 729)

et ses connaissances qui dépassaient de loin celles d'Aronnax, l'océanographe représentant la science du présent. Lorsque Nemo aura disparu, les forces du « macrocosme » reprendront le dessus, quelle que soit la foi de Pencroff ou de Nab en ses capacités surnaturelles – ils croient, à tort selon Cyrus, que la destruction de l'île par les laves n'aurait pu avoir lieu de son vivant<sup>170</sup>. Au seuil de la mort, le capitaine, fidèle à un certain thème explicité dans *Michel Strogoff*, concentre toute sa vie dans son regard<sup>171</sup> ; sur ses instructions, après sa mort, le *Nautilus* subit un « ensevelissement » qui rappelle fort le cimetière de corail (p. 764), et les mots du capitaine qui terminaient la première partie de *Vingt mille lieues sous les mers*, « des requins et des hommes ! ». *L'enfermement chéri* représenté par le *Nautilus* selon Barthes est réitéré avec une sorte de surenchère avec la fin de Nemo, puisque non content de reposer au fond des mers, son séjour final est aussi « matriciel », intégré à la charpente de l'île. L'assimilation de Nemo à un passé incompatible avec « le progrès nécessaire » paraît alors moins refléter le jugement de l'auteur que celui de l'Histoire, et Verne semble plutôt vouloir non pas rejeter ou éliminer mais protéger encore davantage sa rêverie<sup>172</sup>, tout en reconnaissant les formidables obstacles qui s'opposent à sa concrétisation ailleurs que dans ces havres réduits, tout comme l'île Lincoln était l'un des ports d'attache du *Nautilus*.

Après la destruction de l'île, où tous les colons auraient dû mourir n'était l'insistance d'Hetzel, Jup, contrairement à Top, « [trouve] la mort dans quelque crevasse du sol<sup>173</sup> », sort étrangement similaire à celui de Nemo, en moins glorieux. L'éditeur avait voulu que Jup *et* Top survivent<sup>174</sup> ; Verne aurait donc résisté à ses instances de façon à ce que le roman se

---

<sup>170</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 796.

<sup>171</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 754 et p. 762.

<sup>172</sup> « Car c'est bien la tentation qui hante une grande partie de l'œuvre, celle de “se retirer”, de refuser de vivre dans le monde profane. [...] L'initié sait que le monde tel qu'il lui apparaissait auparavant et tel qu'il apparaît aux non-initiés est un monde qui n'a pas de sens. Mais précisément, l'initiation lui a permis de comprendre les rapports sacrés entre lui-même, la société, le milieu environnant et le cosmos. Aussi, bien loin de se “retirer”, il s'intègre au monde et à la [société], il y joue le rôle dont il a saisi la valeur lors de son initiation. Sa transmutation en a fait un élément indispensable au bon fonctionnement de l'ensemble. [...] Mais si, comme il semble chez [Verne], le sens du monde [est] en proie à de telles contradictions, de telles tensions, qu'il est impossible de le concevoir dans un rapport harmonieux avec soi et les autres, les hésitations mêmes qui viennent du désir profond du Sens, et de la conviction pessimiste que ce désir serait déçu, amènent l'auteur à essayer de refouler cette angoisse, de la voiler en imaginant un monde heureux où l'on ne serait pas obligé, justement, de “sortir” et d'affronter la déception. » (Simone Vierende, *op. cit.*, p. 712)

<sup>173</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 799.

<sup>174</sup> Voir Marie-Hélène Huet, *op. cit.*, note 1 sur le chapitre XX de la 3<sup>e</sup> partie, p. 1187.

termine sur la mort du dieu et du singe de l'île : renvoie-t-il dos à dos deux « révélations<sup>175</sup> » qui ne le satisfont ni l'une ni l'autre ? Il est dès lors curieux qu'Ayrton, un surhomme « manqué », et sauvé par Nemo, survive, après avoir temporairement tenu du singe lors de sa solitude ; il sauvegardera le coffret de bijoux légué par Nemo (p. 803), ce qui, symboliquement, achève *a posteriori* de justifier son sauvetage par Robert Grant. Car c'est le fameux yacht de Glenarvan qui « par une coïncidence providentielle », revient à l'île Tabor à l'époque de l'éruption, y trouve la notice de Nemo – le « dernier service » auquel croyait fermement Pencroff –, et fait voile juste à temps vers l'île Lincoln. Le thème du navire fantôme, qui réapparaît périodiquement et que l'on peine à identifier comme ami ou ennemi, signe de désastre ou de salut, est omniprésent dans la trilogie. Dans *Vingt mille lieues* ce n'est pas le *Duncan* mais, tour à tour, le *Nautilus*, la frégate à laquelle Aronnax et Conseil ne parviennent pas à revenir à la nage, le mystérieux navire coulé par Nemo dans le chapitre « *Ægri somnia* », enfin le vaisseau anglais qu'il éperonne dans « Une hécatombe ». Dans *L'Île mystérieuse*, c'est le *Speedy*, que l'on prend temporairement pour le *Duncan*<sup>176</sup>, avant que le « vrai » *Duncan* n'apparaisse à un Ayrton au bord de l'évanouissement, à la fin du roman<sup>177</sup>. Dans *Les Enfants du capitaine Grant*, le *Duncan* suscite souvent chez Glenarvan cette même frustration de la présence proche mais invisible que ressent Cyrus vis-à-vis du génie de l'île ; il est aussi un objet d'obsession pour Ayrton. C'est donc presque dans un sens religieux que le *Duncan*, sauveur de Glenarvan, d'Harry Grant, enfin d'Ayrton et des cinq évadés des Sudistes, couronne ainsi sa carrière en rapatriant « tout le monde » en somme, salvation en modèle réduit de l'humanité entière, qui devra tenter, au milieu des nombreuses imperfections et contradictions du monde profane – dans une colonie au milieu du continent américain, au lieu d'une île mystérieuse –, de mettre en valeur les acquis matériels ou moraux du *Voyage*.

---

<sup>175</sup> Si *L'Origine des espèces* date de 1859, la première édition française de *La Descendance de l'homme* paraît en 1872, alors que Verne est en pleine rédaction de *L'Île mystérieuse* ; elle a pu avoir autant d'influence non dite sur le roman que l'*Origine* en a eu sur le *Voyage au centre de la terre*.

<sup>176</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 553-555.

<sup>177</sup> Là encore nous ne pouvons que constater une ressemblance très frappante avec l'*euclatastrophe* de Tolkien, particulièrement celle liée à l'apparition des Aigles, que le personnage Bilbo reconnaît avant de s'évanouir (*Le Hobbit*, fin du ch. XVII). Nous avons suggéré que le *Duncan* évoque un peu le *Hollandais... volant*.

## **1-b) Vingt mille lieues sous les mers**

[II] faut nécessairement admettre l'existence d'un animal marin d'une puissance excessive.  
(*Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 42)

Nous revenons une dernière fois à l'univers de Nemo et du *Nautilus*, où de bien des façons nous effectuons à présent le raccordement entre *Vingt mille lieues sous les mers* et *L'Île mystérieuse*, notre objet principal étant la perception et les manifestations de Nemo selon un schéma qui, cinq ans plus tard, se reconnaît assez fidèlement dans les agissements du « génie » de l'île Lincoln. La première des deux versions du monomythe que nous avons défini dans notre introduction générale suppose la suprématie à peu près incontestée de forces externes (au narrateur, ou au protagoniste à première vue principal) dans le déroulement du Voyage extraordinaire ; plus particulièrement il peut orchestrer le renversement inattendu qui définit un « sujet-patient » et un « objet-agent ». Chasseur chassé, Aronnax poursuit le narval géant, qui retourne rapidement la situation et va jusqu'à lui tourner autour, pour finalement l'avalier ; dans l'île Lincoln, les cinq colons cherchent, « pourchassent » Nemo, au point de « tourner en rond » d'ailleurs<sup>1</sup>, sans résultat<sup>2</sup>, jusqu'à ce qu'il les appelle, les engloutisse en quelque sorte dans la crypte Dakkar. Après l'avalement par le monstre, c'est à un surhomme qu'a affaire le professeur, mais un surhomme qui, quoique sans doute le « vrai » protagoniste de *Vingt mille lieues* – d'où notre choix de l'étudier dans notre première partie –, reste décalé de la focalisation « officielle » du roman, qui passe par Aronnax. Il en résulte que Nemo comme licorne fabuleuse ou force énigmatique au-dessus des humains ordinaires subsiste même au-delà des sept chapitres où cela s'applique à première vue. De plus, Aronnax est amené à parler, par-delà sa perception personnelle, de Nemo perçu par des êtres humains à l'extérieur du *Nautilus* (baleiniers, etc.), ce qui étend encore la portée de ce point de vue dont le noyau est formé lors des premiers événements du roman et la poursuite du monstre.

---

<sup>1</sup> Voir notre commentaire sur l'enveloppe déchirée du ballon (retrouvée par Top, voir *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 337-339), dans notre seconde analyse de ce roman.

<sup>2</sup> Remarquons d'ailleurs que dans *Vingt mille lieues sous les mers*, le « monstre » disparaît pendant deux mois, juste après que soit prise la décision de lui donner la chasse : « ainsi que cela arrive toujours, du moment que l'on se fut décidé à poursuivre le monstre, le monstre ne reparut plus » (ch. II, p. 45). Or c'est aussi ce qui arrive dans la troisième partie de *L'Île mystérieuse* : peu après que les colons – suite à sa nouvelle et éclatante intervention – aient fermement décidé de le chercher, le « génie de l'île » cesse entièrement de se manifester, pendant sept mois (*L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 722).

Aronnax, à qui Neuville donne les traits de Jules Verne dans les illustrations, est un observateur et rapporteur idéal pour le « Voyage sous les eaux » ; mais ce statut renvoie aussi à l'absence de toute emprise sur le déroulement de l'aventure, et si cette passivité est peut-être moins explicite, moins *physique* que ne l'est celle d'Axel dans certains passages du *Voyage au centre de la terre*, on en trouve des indices un peu partout dans le roman. Elle se traduit parfois par des formules assez frappantes, comme au début du second tome lorsque le professeur réalise à la fois l'ampleur et l'opacité du mystère de Nemo : « En ce moment, rien n'est évident pour moi, je n'entrevois encore dans ces ténèbres que des lueurs, et je dois me borner à écrire, pour ainsi dire, sous la dictée des événements<sup>3</sup>. » Si cela fait de lui un témoin privilégié, qui double l'auteur lui-même en quelque sorte, c'est aussi sa subordination presque totale à d'autres « moteurs » qui est illustrée ici, et l'on peut en trouver des signes dès le second chapitre du roman, où il est introduit. « Dans l'impossibilité de me former une opinion, *je flottais* d'un extrême à l'autre » (nous soulignons), dit Aronnax pour marquer son indécision quant à l'explication des phénomènes et des collisions liées au « monstre ». Le verbe choisi est révélateur, il est la marque de ce qui n'a pas sa propre impulsion et est donc susceptible d'être entraîné dans n'importe quelle trajectoire par un *mobile* quelconque. La cause *proximale*<sup>4</sup> de la mise en branle du voyage est la lettre du secrétaire de la marine :

Trois secondes avant l'arrivée de la lettre de J.B. Hobson, je ne songeais pas plus à poursuivre la licorne qu'à tenter le passage du Nord-Ouest. Trois secondes après avoir lu la lettre de l'honorable secrétaire de la marine, je comprenais enfin que ma véritable vocation, l'unique but de ma vie, était de chasser ce monstre inquiétant et d'en purger le monde<sup>5</sup>.

Nous sommes déjà familiarisés avec les inversions verniennes où le « vecteur » annoncé d'un Voyage, représentant les ambitions humaines, se trouve remplacé par un itinéraire « égal et opposé<sup>6</sup> » par décret de forces externes ; ici, c'est plutôt le vecteur nul, l'inertie, qui sont instantanément remplacés par un vecteur résolument pointé vers le Pacifique nord. Aronnax « n'a pas de libre arbitre », en quelque sorte : les mécanismes de ses propres décisions ne lui sont pas accessibles, il ne peut que se réapproprier son choix a posteriori, choix déterminé entièrement par la réception de la lettre. Et, comme au bout de ce Voyage de l'*Abraham*

---

<sup>3</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 292.

<sup>4</sup> Nous empruntons à la science de l'éthologie, où l'on définit les causes proximales et les causes distales voire ultimes du comportement.

<sup>5</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 47.

<sup>6</sup> Nous paraphrasons la notion mathématique du « vecteur égal et opposé », c'est-à-dire dont la mesure est égale mais la direction exactement inverse.

*Lincoln* il y a l'avalement par le monstre, on peut alors dire que la cause *distale* de son voyage n'est pas Hobson ou Farragut, mais Nemo, qui dès ce moment l'appelle vers lui : il est le véritable attracteur dont la frégate américaine n'est que l'émissaire. « Flotter » a aussi des connotations robinsoniennes ; Aronnax est happé par le *Voyage* inattendu alors qu'il est déjà loin de sa patrie<sup>7</sup> et de son cabinet du Jardin des Plantes. Sa position est déjà dans une certaine mesure détachée de l'environnement profane des continents, et dès lors elle ne cessera de sauter d'île en île, et se terminera même dans un archipel (les Lofoten) plutôt que sur la « terre ferme » proprement dite, avant le rapatriement qui n'a lieu que dans l'épilogue. Préfigurant la dimension explicitement chthonienne qu'il aura dans *L'Île mystérieuse*, Nemo n'est pas une figure exclusivement « neptunienne » et l'on est parfois tenté de conclure que c'est moins la mer que l'insertion maritime d'« éclats de terre ferme » qui le définit vraiment. Même sous les eaux ce sont très souvent des îles qu'il cherche, et pour trouver l'Atlantide il nous fait traverser non pas seulement des forêts métaphoriques comme celles (faites d'algues) de l'île Crespo, mais de véritables taillis immergés. Le monstre, l'« écueil fuyant », est décrit comme « plus vaste qu'une baleine<sup>8</sup> », adjectif qui s'appliquerait plutôt à une île<sup>9</sup> qu'à un cétacé si grand fût-il. Il en résulte que l'île mystérieuse est un aboutissement plutôt que la première occurrence significative de ce thème vernien, puisque la « force énigmatique » avec déclinaisons insulaires<sup>10</sup> existe déjà – et ce serait peut-être un euphémisme de dire simplement « en germe » – dans *Vingt mille lieues*. L'insularité est le symbole et le moyen de la rupture de Nemo avec la civilisation ; un *écueil* est une île d'autant plus difficile à trouver – à réintégrer à la civilisation continentale – qu'elle est petite, parfois à fleur d'eau, et de coordonnées souvent disputées. L'île Tabor (*Capitaine Grant*) est mystérieuse parce qu'un triple document a été abîmé par l'eau de mer, parce que son nom est « faux » (ou plutôt

---

<sup>7</sup> Le Robinson de Defoe a déjà quitté l'Angleterre depuis des années lorsqu'il entreprend (à partir du Brésil) le voyage qui se terminera par son naufrage sur l'île déserte.

<sup>8</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 32.

<sup>9</sup> Voir à ce sujet le commentaire de Daniel Compère sur la métamorphose chez Verne – notamment de l'île en monstre et vice versa (*Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 68-69).

<sup>10</sup> « On pourrait dire que toutes les îles verniennes se retrouvent magnifiées et exaltées, dans *L'Île mystérieuse*. [...] L'île est essentiellement le surgissement de la terre au milieu de l'Océan, et c'est ce qui fait son mystère, sa valeur sacrée, et la possibilité pour elle d'être un lieu privilégié d'initiation. Surgissement qui est très souvent provisoire, comme les lieux sacrés sont soigneusement effacés après usage dans les rituels. Le volcanisme est ainsi une manière commode (mais aussi cosmique) d'expliquer la naissance et la disparition des îles, comme aussi l'ignorance à leur sujet du monde profane : elles ne sont pas « portées sur les cartes » [...] » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 538).

double, ce qui mettra Paganel en échec), et, hors de la fiction vernienne, parce que c'est en réalité une île fantôme qui n'existe pas sur les cartes modernes – un peu comme les Aurora dont il est question dans *Aventures d'Arthur Gordon Pym* – ; l'île Lincoln est hors de la route des navires et de toute façon une terre en sursis ; enfin l'écueil-monstre, que Ned, Conseil et Aronnax accostent tout à fait comme une île déserte<sup>11</sup>, tient son insaisissabilité de sa mobilité : son gisement est introuvable parce qu'il n'est réellement pas fixe, et non seulement à cause de la fantaisie des navigateurs. Il est dès lors logique que le narrateur décrive les débats sur la nature et l'existence du phénomène comme « l'interminable polémique des crédules et des incrédules » (p. 34). Il s'agit d'une apparition fantastique, voire même – étant donné le surhomme qui se révélera en fin de compte – une sorte de théophanie : sa toute première manifestation aux yeux du professeur est une *lumière*, à l'*insoutenable éclat*<sup>12</sup>, confinée toutefois au milieu aquatique ; une simple inversion verticale de l'illustration de Neuville<sup>13</sup> représentant frégate, canot et phosphorescence ovale placerait cette dernière dans le milieu du *dessus*, surplombant le milieu aérien où se trouvent les observateurs et étanche par rapport à lui. Le monstre sera insaisissable pour l'*Abraham Lincoln* parce qu'il habite cette autre dimension et peut seulement être *perçu* depuis le monde de la surface, non atteint.

Au fur et à mesure que l'on se rapproche de Nemo, la représentation de la « polémique » va du général vers le particulier. Entre autres, elle introduit Ned Land comme un « dénégateur » vernien, qui, peut-être précisément parce qu'il est le premier à apercevoir et à réaliser l'artificialité du monstre, n'acceptera jamais son statut de prisonnier de Nemo, doutera de ses pouvoirs, et mettra très longtemps à admettre que le capitaine est « un maître homme ». Dans un premier temps, il est question des incrédules en général, les Saint-Thomas, que l'on « invite à mettre le doigt sur les plaies du *Scotia* » (p. 40). Il devient indéniable que « quelque chose » existe, et comme un navire submersible paraît exclu, le champ des hypothèses est vite confiné à celui des animaux marins. Mais, précisément parce que l'océan est un milieu très

---

<sup>11</sup> « [...] il me sembla qu'un cri répondait au cri de Conseil.

[...] « Qu'as-tu vu ?

-J'ai vu... murmura-t-il, j'ai vu... mais ne parlons pas... gardons nos forces !... »

[...] En cet instant, un corps dur me heurta. [...] j'aperçus une figure qui n'était pas celle de Conseil [...]

« [...] plus favorisé que vous, j'ai pu prendre pied presque immédiatement sur un îlot flottant. »

[...] Je me hissai rapidement au *sommet* de l'être ou de l'objet à demi immergé qui nous servait de refuge. » (Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 88-90)

<sup>12</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 73.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 74.

peu connu, il s'agit moins d'un confinement que d'une formidable expansion du champ du possible, la permission du surnaturel derrière un masque zoologique<sup>14</sup>. Là encore se trouve l'espèce d'erreur féconde dans la hiérarchie des auteurs ou des moteurs verniens, comme pour la juxtaposition de la lettre d'Hobson et du « monstre » comme attracteur, ou de l'ingénieur Cyrus Smith et du « vrai » ingénieur de l'île, Nemo, etc. En effet, il s'avèrera que l'écueil fuyant n'est pas un monstre marin, *mais* le capitaine du *Nautilus* permettra précisément à Aronnax de sonder les mers et d'y rencontrer ces gigantesques crustacés et autres monstres qu'il évoque<sup>15</sup>. Le texte dose prudemment le « pourquoi pas ? » du poète et le scepticisme du savant : tout en affirmant la possibilité physique de créatures marines gigantesques, il montre la vulnérabilité de telles hypothèses, en rappelant que si elles séduisent tant, c'est davantage du fait de la nature humaine – encline à peupler l'inconnu des produits de son imagination – que d'arguments irréfutables en faveur de leur existence : « L'esprit humain se plaît à ces conceptions grandioses d'êtres surnaturels<sup>16</sup> ». Cette position médiane persistera d'ailleurs à travers le roman, puisque, si les profondeurs de l'abîme s'avèrent bien contenir diverses créatures souvent impressionnantes, elles ne confirment pas arbitrairement les fantaisies humaines, et donc ne sont sans doute pas un rêve du narrateur : le « Kraken démesuré dont les tentacules peuvent enlacer un bâtiment de cinq cents tonneaux<sup>17</sup> » n'existe pas, par exemple, et les plus grands céphalopodes que rencontrera le *Nautilus* ne font « que » huit mètres de long<sup>18</sup>. La science positive n'est donc pas nécessairement un obstacle à la poésie et peut l'assister, par la validation qu'elle peut donner à certains fantasmes humains, y compris via la réfutation de certains autres. L'absence d'une dichotomie par trop naïve se vérifie aussi dans le désaccord entre Ned Land et le professeur : ils ne sont pas présentés simplement comme un

---

<sup>14</sup> « Les monstres marins, les animaux réels mais monstrueux, les serpents de mer, évoquent aussi le monstre engloutisseur – le *Nautilus* n'en est que la version mécanique. Leur qualité d'êtres antédiluviens les rapproche de ces temps du Chaos, auxquels il faut retourner pour renaître. L'ensemble forme une constellation très riche, rappelée en contrepoint dans la plupart des romans [...] on a toujours l'occasion au cours d'un voyage dans une contrée inconnue, de frôler quelque animal exceptionnel – et aussi de se mesurer avec un de ces êtres d'exception que sont les bandits. Avatars de l'avelement rituel, ces motifs sont toujours symboles de mort. [...] Il existe des formes parallèles, qui mettent sur le plan du Sacré, la Mort, le Chaos indifférencié : la vie prénatale, la baleine de Jonas, le passage dans la tombe, le séjour sous la peau de bête ou le feuillage, la descente aux enfers ou l'envol au ciel. [...] » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 520)

<sup>15</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 44.

<sup>16</sup> *Ibid.*

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 34.

<sup>18</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 539.

incrédule et un croyant, mais plutôt comme deux « savants » à leur manière, l'un se basant plutôt sur l'observation empirique – biaisée il est vrai par sa profession –, l'autre sur la théorie – étayée toutefois par ce que la zoologie a déjà répertorié. Aronnax a conclu à un cétacé et probablement un narval grâce à un processus d'élimination<sup>19</sup>, et parce qu'il tend à supposer que toutes les subdivisions majeures (embranchements, classes, ordres, familles, sinon même genres et espèces) de la faune marine sont déjà connues<sup>20</sup>. Ned Land « ne croyait guère à la licorne » parce que, harponneur de profession, il pense que le vaste échantillon de mammifères marins qu'il lui a été donné de voir est suffisamment concluant pour supposer, lui aussi, qu'il les connaît tous, du moins dans la mesure nécessaire pour exclure que le « monstre » en soit un – d'où l'hypothèse d'un « poulpe gigantesque » plutôt que d'un cétacé, qu'il propose à Aronnax<sup>21</sup>. Ironiquement, il aurait suffi de réunir le scepticisme des deux personnages pour conclure à un bateau sous-marin, suivant le précepte cher à Sherlock Holmes, « lorsque vous avez éliminé l'impossible... ». Avec les mêmes connotations théologiques que l'argumentaire de Smith sur le grain de blé<sup>22</sup>, par lequel il démontre son immense utilité à Pencroff, Aronnax aligne des calculs – simples en somme mais qui imitent le ton d'une démonstration plus sibylline – pour convaincre le harponneur, avec des résultats mitigés :

-Vraiment ? dit Ned qui me regardait en clignant de l'œil.

-Vraiment, et quelques chiffres vous le prouveront sans peine.

[...] -Oui... en effet... peut-être, répondit le Canadien, ébranlé par ces chiffres, mais qui ne voulait pas se rendre.

-Eh bien, vous ai-je convaincu ?

-Vous m'avez convaincu d'une chose, monsieur le naturaliste, c'est que si de tels animaux existent au fond des mers, il faut nécessairement qu'ils soient aussi forts que vous le dites<sup>23</sup>.

Une logique dont Ned Land ne se départira pas est inaugurée ici : tout comme il accordera que Nemo est un maître homme *si* son *Nautilus* parvient à franchir la banquise, il se limite à

---

<sup>19</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 42-43.

<sup>20</sup> Ce qui, d'ailleurs, rappelle une déclaration fameuse de Lord Kelvin sur la « fin » de la physique, où les principes majeurs sont désormais connus et où il ne reste plus à améliorer que la précision des mesures. Ici, on suppose que les poulpes, calmars, baleines, narvals, etc., constituent réellement la totalité des créatures existantes, et que l'inconnu ne réside que dans des variantes exotiques d'espèces déjà cataloguées, avec des dimensions plus imposantes ou autres propriétés secondaires non encore observées, comme la phosphorescence. « Taxonomiquement », comme il plairait à Conseil, il n'y a rien de nouveau, est-il donc suggéré.

<sup>21</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 60.

<sup>22</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 246-249.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 61-63.

concéder que la « toute-puissance » du monstre serait admissible *si* les exploits qu'on lui attribue étaient avérés. A quelque nuance près et avec une intention comique plus marquée, la scène a son homologue dans l'échange entre Barbicane et Michel Ardan *Autour de la Lune*, où le Français a la même méfiance vis-à-vis de l'instrument d'initiés qu'est le calcul (« Petit casse-tête chinois qui permet d'obtenir des totaux indéfiniment variés<sup>24</sup> »). Le raisonnement mathématique est invoqué ici pour étayer plutôt une certitude – comme dans une démonstration cartésienne, ou lorsque Thomas d'Aquin affirme que l'on peut accéder à Dieu par la raison et non seulement par la foi – qu'une probabilité scientifique : et c'est pour cela que le professeur demande directement à Ned « [s'il a] des raisons particulières de [se] montrer si *incrédule* » (p. 59). La réponse de Ned se base sur une équivalence entre la validité des voix des scientifiques et celle du point de vue anecdotique, à condition que l'anecdote couvre un champ suffisamment étendu :

-Cependant, Ned, vous, un baleinier de profession [...] vous devriez être le dernier à douter en de pareilles circonstances !

-C'est ce qui vous trompe, monsieur le [professeur]. Que le vulgaire croie à des comètes extraordinaires qui traversent l'espace, ou [des] monstres antédiluviens qui peuplent l'intérieur du globe, passe encore, mais ni l'astronome, ni le géologue n'admettent de telles chimères. De même, le baleinier. J'ai poursuivi beaucoup de cétacés [...] mais si puissants et si bien armés qu'ils fussent, ni leurs queues, ni leurs défenses n'auraient pu entamer les plaques de tôle d'un steamer<sup>25</sup>.

Certains géologues du monde vernien contrediraient Ned Land (*Voyage au centre de la terre*), et plus tard certains astronomes aussi (*Servadac*). Il est également possible, indifféremment de la publication future d'*Hector Servadac*, que la réplique ait une dimension métatextuelle : le lecteur sait que les comètes, dans l'absolu, existent, et donc, par amalgame, la fiction de *VCT* s'en trouve elle aussi authentifiée ; l'incrédulité du harponneur, discréditée pour une hypothèse<sup>26</sup>, peut le paraître aussi pour l'autre.

Les attributs ainsi que le rôle du harponneur le placent dans une position qui tend à la fois à mieux percevoir le « monstre » et à le démystifier, même si les conclusions qu'il en tire peu-

---

<sup>24</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. IV, « Un peu d'algèbre », p. 279.

<sup>25</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 59-60.

<sup>26</sup> Nous citons ailleurs l'hypothèse de D. Compère sur Verne, « Chaque texte serait-il accompagné d'un autre chargé de le démentir ? ». Dans la même section, il remarque : « Comme on s'en rend compte, l'autoréférence joue sur l'ambiguïté entre le réel et l'imaginé. En se référant à des écrits antérieurs, le texte nouveau cherche à s'accréditer de leur prétendue réalité ; ou parfois, plus perversément, en renvoyant ces écrits dans l'imaginaire, il se donne par contrecoup un certificat de réalité. Etrange pouvoir que celui de parler d'un autre... » (*Jules Verne : texte et intertexte*, ch. IV « Les opérations intertextuelles », section 6 « Le système vernien », p. 230-231)

vent être inexactes. On sait que Ned Land est l'un de plusieurs personnages hors du commun destinés à être « engloutis » par celui qui réunit leurs qualités à un degré inégalé tout comme son sous-marin est capable d'imiter et de surclasser la frégate l'*Abraham Lincoln*. Comme Pencroff<sup>27</sup> – autre marin aimant la chasse, et qui se trouvera en position d'infériorité vis-à-vis de Nemo, notamment dans la scène symbolique de la grotte envahie par les singes –, Ned a une puissance de vision exceptionnelle<sup>28</sup>, même si Aronnax la déclarera ensuite inférieure à celle de Nemo<sup>29</sup>. Et comme le marin américain, il va se trouver dans une position où la communication (en général pour « protester » ou pour attaquer) avec l'entité supérieure lui est refusée<sup>30</sup> :

« [...] Avec votre permission, monsieur, [nous] lui dirons deux mots au lever du jour.

-S'il est d'humeur à vous entendre, maître Land, répondis-je d'un ton peu convaincu.

-Que je l'approche à quatre longueurs de harpon [...], et il faudra bien qu'il m'écoute !<sup>31</sup>

La première tentative de « communication<sup>32</sup> » de Ned Land, pour suivre son équivalence comique entre harponner le monstre et lui parler, se traduit immédiatement par une Chute vernienne : comme dans bien d'autres fins de *fractales*, « un choc effroyable se produisit » (p. 83), et Aronnax est happé par la sphère d'influence de l'être responsable de ce choc, « en aval » duquel il rencontrera Nemo un peu plus d'un chapitre plus tard. C'est à sa seconde tentative que Ned obtient enfin une réaction et est amené à bord du vaisseau sous-marin :

« Tant qu'il navigue horizontalement, murmura Ned Land, je n'ai rien à dire. Mais s'il lui prend la fantaisie de plonger, je ne donnerais pas deux dollars de ma peau ! »

[...] Notre salut dépendait uniquement du caprice des mystérieux timoniers [...]

« Eh ! mille diables ! s'écria Ned Land, frappant du pied la tôle sonore, ouvrez donc, navigateurs peu hospitaliers ! » [...] huit solides gaillards [...] nous entraînaient dans leur formidable machine<sup>33</sup>.

---

<sup>27</sup> Il tient même de l'homme machine : « [...] et certainement, si une terre se fût relevée à l'horizon, quand bien même elle n'eût apparu que sous l'apparence d'une insaisissable vapeur, le marin l'aurait indubitablement reconnue, car c'étaient deux véritables télescopes que la nature avait fixés sous son arcade sourcilière ! » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 128)

<sup>28</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 57.

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 98-99.

<sup>30</sup> Position aussi d'infériorité dans le plan vertical, mais là encore avec cette inversion qui fait que le dessous triomphe – Ned s'accroche aux sous-barbes du beaupré pour harponner le monstre qui doit passer en-dessous de lui –, alors que Pencroff est réellement surplombé par le « farceur » de Granite-house. La fin de la réplique de Pencroff est presque identique : « il faudra bien qu'il réponde » (Jules Verne, *Île*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 345).

<sup>31</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 76.

<sup>32</sup> Voir notre note 13 sur l'usage du terme « communication » dans notre analyse de *De la Terre à la Lune*.

<sup>33</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 92-94.

En une sorte de prolongation en plus petit de l'« horizontale » vernienne que constitue la poursuite du narval par la frégate, les trois naufragés se trouvent sur le dos du « monstre » qui navigue en surface, et la situation est stable à court terme – à long terme ils risqueraient bien sûr l'inanition. C'est lorsque le *Nautilus* commence à plonger qu'une résolution s'impose et, comme Nemo ne peut se permettre d'abandonner les trois hommes à la noyade, il « écoute » enfin Ned Land. Symétriquement, c'est en *écoutant* que l'on peut déduire la nature du monstre, notamment lors du jet du Canadien : « Tout à coup, son bras se détendit violemment, et le harpon fut lancé. J'entendis le choc sonore de l'arme<sup>34</sup> ». Aronnax, qui le rapporte, ne tire pas la conclusion qui pourrait déjà s'imposer ; c'est peut-être le cas de Ned, qui aura d'ailleurs confirmation lorsqu'il mettra le pied sur l'« îlot » ; rétrospectivement, il sera conclu que le capitaine Farragut avait deviné la vérité<sup>35</sup>.

Sans être assimilable à une vraie « balistique », la poursuite du monstre réunit effectivement des éléments récurrents de la fractale vernienne. L'évènement est d'abord précédé d'une « horizontale à la Christophe Colomb », si l'on peut se permettre cette dénomination. C'est l'un de ces épisodes où le héros vernien, n'arrivant pas à atteindre son objectif et pressé d'abandonner par ses compagnons, demande un petit nombre de jours supplémentaires, en comparant explicitement sa requête (ou en étant comparé par le narrateur) à celle du Génois peu avant son arrivée au Nouveau Monde. Lidenbrock avait demandé un jour à Axel ; Farragut en demande trois à son équipage. Bien entendu, le monstre se manifeste à la fin du troisième jour, quand tout espoir a à peu près disparu, tout comme Hans ne trouve enfin une source d'eau souterraine qu'après la fin de la journée demandée par Lidenbrock<sup>36</sup>. Le repérage de « la chose en question » par Ned Land représente le coup d'envoi de la « fractale ». Mais tout comme nous avons dit que la « phase ascendante » de la traversée de la Snowy par le radeau de Glenarvan ne s'étend que sur « une quinzaine de toises », l'ascendante de cette poursuite du narval est tout aussi brève, puisque toute confiance en l'aptitude de la frégate à triompher du cétacé s'évapore très vite et aboutit à une « horizontale » – une période pendant laquelle l'*Abraham Lincoln*, peut-on dire, ne gagne pas un pouce sur sa supposée proie – longue de plus de cinq cents kilomètres, puisque telle est la distance, évaluée par Aronnax, que le vaisseau aurait franchie, en une journée d'interminables poursuites. Le professeur s'attendait à ce que le monstre soit un représentant surdimensionné du narval, mais en performances et en

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 83.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 574.

<sup>36</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du ch. XXII, p. 164-165.

propriétés mécaniques il s'avère l'être aussi vis-à-vis de la frégate : il « chauffe » comme elle<sup>37</sup> et égale rigoureusement sa vitesse maximale avec beaucoup plus de facilité. Le « changement de rôles » que prédit Farragut avec la venue du jour (p. 75) n'a pas lieu, et le chasseur reste le plus souvent chassé. L'étonnement d'Aronnax est celui du protagoniste vernien en phase ascendante, qui s'attend à une certaine hiérarchie entre l'homme et les « monstres », adversaires en principe plus traditionnels et d'une défaite plus certaine que les « éléments », surtout si l'on tient compte de l'armement de la frégate, qui dépasse de loin celui des baleiniers de l'époque héroïque (balles explosives, canon chargé par la culasse). Or la cristallisation ultramoderne du preux chevalier et de sa monture caparaçonnée « fuyait et n'attaquait pas », « [elle est] poursuivie, elle qui devait poursuivre ». Aronnax ne réalise pas que l'adversaire possède un atout qui, tout en étant lui aussi technologique, dépasse la frégate plutôt en nature fondamentale qu'en degré, ce pour quoi c'est moins une arme qu'un « agent » : l'électricité de Nemo est un instrument de magicien<sup>38</sup> plus qu'un principe mécanique.

Vue par le narrateur, l'existence de Nemo avant les révélations des chapitres VII à X se caractérise par l'équivoque et l'hybridité. Elle instaure une constellation de « symptômes de la force mystérieuse », qui réapparaît de façon fort reconnaissable dans *L'Île mystérieuse*. Lorsque Nemo se dévoile graduellement à Cyrus Smith et ses compagnons, ses « apparitions » suggèrent, en substance : une proximité quasi permanente mais dont la distance est *maintenue* au point de frustrer les protagonistes ; l'impression d'une supériorité tantôt conjecturée et tantôt manifeste ; l'idée au moins vague d'un monstre marin ; des attributs qui rendent la coïncidence, l'animal marin ou le phénomène naturel de moins en moins plausibles, et un être intelligent aux intentions bénéfiques ou malicieuses (notamment lorsqu'il y a amalgame entre le « génie » et les singes) de plus en plus probable ; l'impression d'un dédain ou d'une attitude hautaine du « génie » envers le commun des mortels. *Toutes ces caractéristiques existent déjà dans la première partie de *Vingt mille lieues sous les mers*, et*

---

<sup>37</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 80.

<sup>38</sup> José-Gregorio Parada-Ramirez a ainsi remarqué que dans l'œuvre de Verne « Toute nouveauté et tout ce qui émerveille même un savant comme Aronnax, et bien évidemment le lecteur, est révélé à l'imparfait, notamment les techniques du bord, comme si la science ainsi racontée était le produit d'un acte de magie et non le résultat du génie humain. Aronnax est surpris lui-même de voir agir une force "surnaturelle" qui protège le *Nautilus* de toute intervention extérieure ; il comprendra par la suite qu'il ne s'agit que de l'électricité dûment maîtrisée par l'ingénieur et capitaine du sous-marin » (*Lecture documentée et analyse textométrique de l'œuvre de Jules Verne*, thèse de l'université de Nice-Sophia Antipolis, 2013, volume 1, section IV « Les parties du discours », ch. III, « Conclusion », p. 103).

sont même condensées dans leur quasi-totalité au chapitre « A toute vapeur », la « fractale » de l'*Abraham Lincoln* versus le *Nautilus*. Dans les phases de poursuivi et de poursuivant respectivement, la frégate « voulut s'éloigner<sup>39</sup>, mais le surnaturel animal se rapprocha avec une vitesse double de la sienne » puis « une heure encore, la frégate se maintint sous cette allure, sans gagner une toise ! [...] Les matelots injuriaient le monstre, qui, d'ailleurs, dédaignait de leur répondre<sup>40</sup> ». Ceci réunit à la fois l' « horizontale vernienne » où le protagoniste ne gagne rien dans sa progression face aux forces naturelles, la suggestion « latente » d'une immense *réserve* que l'adversaire n'emploie pas encore totalement, et l'intelligence presque enjouée, moqueuse du monstre, qui fait un peu penser aux lutins et « brawnies » auxquels croit Jack Ryan (*Les Indes noires*). Ces deux derniers traits s'exacerbent plus tard, d'autant plus que le capitaine de la frégate prend le risque énorme d'excéder son maximum officiel de pression pour dépasser les dix-neuf nœuds : « [Au] moment où il se disposait à frapper, le cétacé se déroba avec une rapidité que je ne puis estimer à moins de trente milles à l'heure. Et même, pendant notre maximum de vitesse, ne se permit-il pas de narguer la frégate en en faisant le tour !<sup>41</sup> ». Une performance *double* est déjà une sorte d'absolu presque mythique du combat inégal ; faire le tour de son ennemi non seulement inverse les rapports homme-nature qui tendent comme on le sait à l'*encyclopédie*, le cercle des savoirs, mais impliquent géométriquement un rapport de vitesse « entre deux et Pi », confirmé plus tard lorsque Nemo revendiquera un maximum de « cinquante milles à l'heure<sup>42</sup> ». La suggestion de l' « horizontale » est perceptible aussi dans le rapport non linéaire entre la pression des chaudières et la vitesse du navire : pour passer de 18 à 19 nœuds, Farragut est contraint de

---

<sup>39</sup> Aronnax se corrige lui-même, « la frégate s'éloigna » / « Je me trompe. Elle voulut s'éloigner... », procédé assez commun chez Verne et dont la visée peut varier, même si globalement il s'agit de susciter l'étrange à travers le souci même d'exactitude (voir aussi nos commentaires sur la prétérition et l'explication redondante, par exemple dans notre première analyse de *L'Île mystérieuse*).

« Il arrive que ce souci de nomination précise s'exprime par la *correction*, figure de rhétorique par laquelle on revient sur ce qui a été dit pour y substituer quelque chose qui convient mieux. « *Marchons ! marchons !* » déclare Lidenbrock. « *Il aurait dit plus justement "glissons", car nous nous laissons aller sans fatigue sur des pentes inclinées.* » [En] dépit de sa volonté de trouver le mot juste, le narrateur se résigne parfois à l'emploi de mots impropres : « *Quelques ruisseaux murmuraient sous ces ombrages, peu dignes de ce nom, puisqu'ils ne produisaient pas d'ombre.* » [...] Ce besoin, non satisfait, de mots nouveaux rejoint une certaine impuissance avouée par Axel pour décrire ce monde étrange. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 42)

<sup>40</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 75 et p. 79.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 80-81.

<sup>42</sup> *Ibid.*, fin du ch. XII, p. 145.

hausser sa pression de six atmosphères et demie à dix, au risque de sauter<sup>43</sup> : c'est le *rendement décroissant*, face à des forces qui ont bien plus de marge, et qui annonce l'échec imminent d'un protagoniste vernien « embourbé ». Farragut espère que malgré ce risque il aura le dessus à la longue, parce qu'il suppose que l'endurance du monstre a la finitude typique aux animaux, et la révélation de son erreur sous-entend la nature mécanique de l'adversaire. La Chute de la fractale, marquée principalement par celle, littérale, d'Aronnax, voit aussi la frégate malmenée à la manière d'un navire pris dans une tempête vernienne, et que les vagues balaient de la poupe à la proue : « deux énormes trombes d'eau s'abattirent sur le pont de la frégate, courant comme un torrent de l'avant à l'arrière<sup>44</sup> ». Le jet d'eau qui jusqu'ici n'était que l'amplification de celui des événements d'un cétacé, devient analogue au déchaînement des éléments eux-mêmes. Nemo sanctionne la frégate en lui retirant une part de sa motricité (son hélice et son gouvernail sont brisés) : elle ne coule pas et peut encore naviguer mais n'a pas le moyen de sauver les hommes tombés à la mer ; bientôt Aronnax perdra la sienne – par épuisement, dans un milieu qui n'est pas le sien et où il ne peut manquer de se noyer – ; et c'est donc par transbordement, en consentant à se faire dévorer, que le héros peut retrouver la mobilité et donc la vie.

La transition s'effectue pendant cette seconde phase horizontale, lorsque les naufragés ont « touché terre » et que le *Nautilus* est à la surface. Le fil normal des pensées du professeur, ses préjugés établis par son article du 30 avril (ch. II), sont brisés net par une réplique de Ned Land : *C'est que cette bête-là, monsieur le professeur, est faite en tôle d'acier !* Il faut alors qu'il « reprenne [ses] esprits, [revivifie] ses pensées, [contrôle lui-même] ses assertions<sup>45</sup> ». La scène est analogue aux grandes épiphanies du protagoniste vernien (« ...un revirement subit dans mon cerveau<sup>46</sup> »), dont l'un des exemples les plus saillants est la substitution de l'Afrique à l'Amérique dans l'esprit du *Capitaine de quinze ans* ; l'« îlot » qu'est le narval géant s'avère aussi ne pas être ce qu'il semblait. Curieusement, le statut de dénégateur est rétrospectivement attribué à Aronnax plutôt que Ned Land, lorsque la chose niée devient le sous-marin plutôt que la licorne : « Le doute n'était plus possible ! L'animal, le monstre, le phénomène naturel qui avait intrigué le monde savant tout entier [...] c'était un phénomène

---

<sup>43</sup> Ceci s'inscrit bien sûr dans la lignée des gestes typiquement « Américains » chez Verne : la Floride qui ne craint pas de sauter à la mise à feu de la Columbiad (*Lune*), le train qui traverse le pont délabré (*Tour du monde*), etc.

<sup>44</sup> *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 83.

<sup>45</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 89-90.

<sup>46</sup> *Ibid.*, p. 90.

plus étonnant encore, un phénomène de main d’homme ». Comme pour la machine volante de Robur, l’engin de Nemo fait sa supériorité en grande partie parce qu’il lui ouvre une troisième dimension qui, qu’elle soit dessus ou dessous, est fondamentalement surplombante par rapport au monde des hommes. Elle a même des propriétés isolantes : « [le *Nautilus*] trouve à quelques mètres au-dessous des eaux l’absolue tranquillité<sup>47</sup> ». On est amené à penser aux orbes célestes<sup>48</sup> de la Grèce antique : les roues concentriques d’Anaximandre, les épicycles de l’*Almageste* de Ptolémée, modèles qui, tout en ouvrant la voie à une investigation rigoureuse des mouvements des *mobiles* célestes, ont ancré durablement l’idée d’une séparation et d’une étanchéité entre les phénomènes terrestres et ceux des sphères supérieures – séparation que pulvérisera Newton, deux mille ans plus tard. D’ailleurs, si c’est une espèce de paternité (« la chair de ma chair<sup>49</sup> ») que revendique Nemo lorsqu’il se déclare « à la fois le capitaine, le constructeur et l’ingénieur » du *Nautilus*, cette accumulation en fin de phrase semble bien paraphraser « créateur », et faire du sous-marin une sorte de char d’Hélios.

Le début du voyage sous les mers se fait au chapitre au titre assez symbolique « Le Fleuve-Noir<sup>50</sup> », après une longue introduction du capitaine et de son vaisseau où Verne pousse le didactisme jusqu’à ménager un chapitre entier intitulé « Quelques chiffres<sup>51</sup> ». Loin du courant marin du Gulf Stream qui traverse les mers bordant son propre pays, Aronnax débute son voyage dans une sorte de courant antipode, au large du Japon. Nemo annonce le début du périple de façon fort officielle, même si, en accord avec cette substitution récurrente dans *Vingt mille lieues* et *L’Île mystérieuse*, il délègue (en partie) l’acte ou ses paramètres au personnage

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 153.

<sup>48</sup> Ce sous-texte peut être assez subtil par endroits mais il est néanmoins récurrent, et l’on peut le dégager de plus d’un point de vue. Sur l’influence des *Travailleurs de la mer* (V. Hugo) sur *Vingt mille lieues*, Henri Scepi commente : « [la mer] est saisie sous l’angle double d’une physique de la matière et d’une métaphysique du cosmos, laissant place donc aux rêveries libres sur les causes et les moyens de création, forgeant les conjectures les moins rationnelles sur le principe de vie – ou le “resplendissement ténébreux” – qui anime les êtres et les plie à ses lois intimes. De là, bien sûr, l’hypothèse du monstre, la pieuvre à laquelle pense Jules Verne [...] » (H. Scepi, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, notice de *Vingt mille lieues*, p. 1320).

<sup>49</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 152.

<sup>50</sup> « Dès le chapitre XIV de la première partie, le sous-marin se glisse dans le Fleuve-Noir, ce courant que le professeur Aronnax suit du regard [...] A cette impulsion initiale, qui désarrime symboliquement de tout ancrage terrestre le trio des captifs, répondent les étapes successives d’une expédition qui est [...] une descente au pays des merveilles. » (H. Scepi, *op. cit.*, p. 1325).

<sup>51</sup> Dans lequel on rencontre une abondance de chiffres qui rappelle le « v zéro carré » du chapitre algébrique d’*Autour de la Lune*. Verne va jusqu’à écrire « 7,8 » (la densité de l’acier) en toutes lettres (p. 148).

qui lui est subordonné. « Nous allons, si vous le voulez bien, relever [notre] position », dit-il, et il feint même de demander le signal du professeur pour descendre calculer la longitude<sup>52</sup>, même si cette courtoisie ne crée aucune illusion sur la hiérarchie réelle. Il va jusqu'à prendre le méridien de Paris comme longitude zéro<sup>53</sup>, mais toute la scène du point de midi – ainsi que l'illustration de Neuville<sup>54</sup> montrant Nemo sur la passerelle, armé du sextant et « capturant le soleil » en quelque sorte – ne fait que réitérer sa suprématie totale. « [Muni] de son sextant, [il] prit la hauteur du soleil, qui devait lui donner sa latitude. Il attendit pendant quelques minutes que l'astre vînt affleurer le bord de l'horizon [...] pas un de ses muscles ne tressaillait, et l'instrument n'eût pas été plus immobile dans une main de marbre<sup>55</sup>. » Comme bien d'autres surhommes verniens mais peut-être d'une façon plus palpable dans le texte, Nemo se saisit de son domaine et d'un itinéraire tout tracé par l'observation et le chiffre.

Le cheminement du *Nautilus* à travers trois océans et environ les trois premiers quarts du roman offre certains schémas d'alternance des obstacles ainsi que de l'objet d'étude, qui peuvent mériter une analyse détaillée, dans un esprit similaire aux commentaires de J.-Y. Tadié et M. Serres sur *Michel Strogoff* par exemple<sup>56</sup>. On peut aussi proposer qu'il y a homologie entre la promenade de l'île Crespo et celle de l'Atlantide (s'y répète notamment la rencontre d'arthropodes gigantesques), ou entre le chapitre sur Vanikoro et l'épisode de l'Atlantide (Nemo, historien en avance sur ceux de la surface, qui connaît à la fois le sort ultime de La Pérouse et la réalité de la civilisation perdue au milieu de l'Atlantique). Notre intérêt va toutefois se limiter à une autre forme d'itération, qui a l'homme pour objet principal. Qu'il soit Polonais ou Indien, le passé de Nemo renvoie indéniablement à la condition et au point de vue de l'indigène, du moins du représentant d'une nation opprimée par une plus grande

---

<sup>52</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 156-157.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 159. Cela sert de façon générale à dissimuler la nationalité de Nemo ; plus particulièrement, et même si à l'époque où il rédigeait ce passage Verne tenait peut-être encore pour un Nemo Polonais, le fait de ne pas utiliser le méridien plus conventionnel de Greenwich trahit implicitement l'animosité du prince Dakkar pour l'Angleterre. Les deux degrés et demi de différence entre Paris et Greenwich ont probablement contribué à un certain nombre d'incohérences dans les deux romans (longitude de l'île Tabor et de l'île Lincoln...), tout aussi insolubles que les problèmes de chronologie (voir à ce sujet la préface de William Butcher à l'édition traduite de *L'Île mystérieuse*, Wesleyan University Press, 2001).

<sup>54</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 158.

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 157.

<sup>56</sup> On rappelle que M. Serres identifie « trois épreuves par le feu » et « trois épreuves par la bête » (*Jouvences*, p. 58), et que pour J.-Y. Tadié « Le chapitre XV [de *Michel Strogoff*], “Le marais de la Baraba”, est fidèle à la règle de l'alternance entre les obstacles humains et les obstacles naturels [...] » (*Le Roman d'aventures*, p. 86).

puissance. De toutes les manières, le personnage représentant fonctionnellement l'indigène, contrastant avec ceux qui se réclament d'une nation plus industrielle, peut parfois être blanc chez Verne : Hans (*VCT*), Patrick (*Le Volcan d'or*), voire même – sur un mode plus léger – le Français Ben-Zouf (*Servadac*)... Nemo crée, sinon un paradoxe, du moins une inversion aux nombreuses ramifications dans les *Voyages extraordinaires*, parce qu'au sens vernien – où l'on ne peut nier que le discours sur les races ne se démarque pas beaucoup des opinions de l'époque –, il est bel et bien un indigène, *et il en rencontre d'autres*. Contrairement à l'interprétation que l'on peut être tenté de donner à certains autres *Voyages*, les aventures de Nemo ne mettent pas (principalement) en scène l'homme Européen et son regard sur les « sauvages » et la nature hostile du haut de sa supériorité technique et morale<sup>57</sup>. Curieusement, c'est la marine américaine qui se voit confrontée à un rajah du Bundelkund<sup>58</sup>, et ayant inventé une arme de guerre supérieure. Se pose implicitement la question de ce qui devient justifiable ou non pour les puissances coloniales si le rapport de forces était inversé. Verne ne cherche certainement pas à donner une réponse, et il met en scène Nemo bien plus pour la vigueur de l'archétype et l'attrait de l'absolu libertaire qu'il représente que comme modèle à suivre, mais la question est certainement posée. La rencontre des Papouas du détroit de Torrès et des pêcheurs de Ceylan met en scène un Nemo que ses prouesses technologiques placent au-dessus du colonisateur européen, si l'on suivait l'implicite hiérarchique établi par le droit du plus fort ou du plus industriel, etc., face à d'autres hommes dont le sépare donc un fossé encore plus grand que celui que perçoit l'Européen qui rencontre les indigènes. On ne peut éviter une certaine ambiguïté dans le cas des pêcheurs de Manaar, parce que ce sont les compatriotes de Nemo, mais il semble bien que le capitaine s'exprime dans l'absolu plutôt que de faire une allusion directe à l'Inde (on sait qu'il soutient aussi la révolte crétoise de

---

<sup>57</sup> « [...] Une nature du péril, puisque l'Occidental se trouve inadapté sur des territoires où l'anthropophagie est la figure hyperbolique de l'Autre, du tout Autre, l'image inacceptable du non-humain, dans plus de dix romans de Jules Verne, dans *Typee* de Melville, ou chez London et Conrad, sur des territoires où les codes de la civilisation occidentale sont, sinon niés, du moins mis à distance.

[...] le roman d'aventures a toujours été, c'est bien connu, plus ou moins tributaire d'un discours colonialiste. Mais on a peu remarqué que ce discours s'accomplit, sinon en trois temps, du moins en trois modalités : d'abord une conquête de l'espace, qui est d'emblée qualifié de "vierge", donc libre, ouvert à l'explorateur occidental (Daniel Defoe ou Prévost traduisent le mieux cette première étape), mais qui est aussi exploitable (voir, un siècle et demi plus tard, Jules Verne). Ensuite, pour mieux mimer, voire singer la population, un besoin de se déguiser en "indigène". [...] Enfin, troisième modalité de l'appropriation, il en découle que l'aventurier doit devenir le chef [...] » (Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas, *Poétiques du roman d'aventures*, p. 21)

<sup>58</sup> Voir Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 745-749.

1866-69) lorsqu'il déclare : « c'est un habitant du pays des opprimés, et je suis encore, et, jusqu'à mon dernier souffle, je serai de ce pays-là !<sup>59</sup> ». De même, la pitié de Nemo n'a sans doute pas de motivation spécifiquement nationale lorsqu'il évoque les souffrances et l'injustice du métier de pêcheur de perles<sup>60</sup>. Au détroit de Torrès, loin de l'Inde, l'équivoque n'a pas lieu d'être, et l'on peut juger de l'opinion du capitaine :

« [...] nous avons ramené une troupe de bipèdes dont le voisinage me paraît inquiétant.

–Quels bipèdes ?

–Des sauvages.

–Des sauvages ! répondit le capitaine Nemo d'un ton ironique. Et vous vous étonnez, monsieur le professeur, qu'ayant mis le pied sur une des terres de ce globe, vous y trouviez des sauvages ? Des sauvages, où n'y en a-t-il pas ? Et, d'ailleurs, sont-ils pires que les autres, ceux que vous appelez des sauvages ? [...] Pour mon compte, monsieur, j'en ai rencontré partout<sup>61</sup>.

Si Verne laisse la voix à la perspective traditionnelle via le narrateur (« Entre Européens et sauvages, il convient que les Européens ripostent et n'attaquent pas<sup>62</sup> »), il y mêle dans le même chapitre une mesure certaine de relativisme. La remarque sarcastique de Nemo est une allusion à son passé ou un commentaire général du colonialisme, ou des formes de colonialisme que Verne désapprouve ou dont il se permet de mettre en scène la désapprobation. Le rejet d'un essentialisme racial ou culturel délimitant l'emploi pertinent du terme « sauvage » implique, dans la bouche de Nemo, un aplanissement des différences entre humains en général. C'est là que réside ce que nous rapprochions d'un paradoxe : humain, Nemo traite indifféremment de sauvages tous humains qui le mériteraient par leurs actes quelle que soit leur origine, et de même sa sympathie<sup>63</sup> n'est pas arrêtée par des considérations nationales, sauf vis-à-vis de l'Angleterre ; *mais* cette forme d'équité doit beaucoup, au moins au connoté, à une immense supériorité technologique, dans un chapitre intitulé « La foudre du capitaine Nemo ». Nemo garde les Papouas à distance grâce à une électricité mythique qui fait de lui un dieu au séjour intouchable, et en vertu de laquelle pirogues des Papouas et *Abraham Lincoln*

---

<sup>59</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. III, p. 332.

<sup>60</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 307-308.

<sup>61</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 254.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 256.

<sup>63</sup> On note par exemple ses remarques sur « cette brave marine américaine » (ch. XIII, p. 152), le Français Dumont d'Urville, « Infortuné savant » (ch. XXII, p. 263-264), et sur les Papouas : « Au fond, ce sont de pauvres diables, [et] je ne veux pas que ma visite à l'île Gueboroar coûte la vie à un seul de ces malheureux ! » (p. 263), ce qui, en somme et nonobstant toute condescendance possible, a la même valeur que son désir assumé de ne pas sérieusement endommager l'*Abraham Lincoln*.

représentent des menaces à peu près d'égale insignifiance. Pour tous deux, il se manifeste comme une « force mystérieuse<sup>64</sup> », et une aventure vernienne conforme au « monomythe » : des centaines de Papouas assiègent un *Nautilus* en apparence sans défense, dont ils peuvent espérer triompher comme d'une baleine échouée, mais leur tentative se termine par une Chute<sup>65</sup>, par décret divin – le bouton électrique du capitaine. Aronnax, du reste, s'interroge parfois sur la façon dont Nemo – ou lui-même, ou un membre d'équipage du *Nautilus*, rendus identiques par le masque homogénéisant du scaphandre – peuvent paraître aux yeux des êtres humains qu'ils rencontrent. Papouas, pêcheur de Ceylan, Crétois dont l'émissaire amphibie est le nageur Le Pesce (chapitre « L'Archipel grec »), autant d'itérations de la rencontre avec l'homme et plus particulièrement l'homme dans une condition de lutte pour l'indépendance, qui rend Nemo plus enclin à s'identifier à lui – tout comme il sympathisera avec les colons de l'île Lincoln en les écoutant parler de la guerre de Sécession et la lutte contre l'esclavagisme. Et cependant, dans les deux romans, les limites qu'il impose à ses interventions ainsi que son immense supériorité technique lui donnent des allures fantastiques aux yeux des mortels, souvent sous la forme du monstre marin. Lorsque Nemo sauve le pêcheur de Manaar et lui offre le sachet de perles, Aronnax s'exclame : « Quelle dut être sa surprise, son épouvante même, à voir les quatre grosses têtes de cuivre qui se penchaient sur lui !<sup>66</sup> ». On note bien sûr la position inégalitaire que suggère le verbe, mais surtout, les *grosses têtes de cuivre* désignant les scaphandres sont suggestives ; elles peuvent représenter une forme de l'*œil* tel qu'il apparaît dans le roman, et plus particulièrement l'œil étrange de l'animal monstrueux. Un examen de la description (fréquente) des yeux d'animaux dans *Vingt mille lieues* peut dégager à peu près trois catégories selon la connotation : l'œil à peu près neutre de l'animal marin par excellence, en l'occurrence les espèces de poisson et, plus marginalement, les poissons cartilagineux tels requins et raies (qui par leur relative étrangeté confinent à la seconde catégorie) ; l'œil bizarre ou effrayant de l'animal plus étrange ou fantastique, généralement invertébré (yeux de l'araignée de mer<sup>67</sup>, des gros crustacés<sup>68</sup>, et bien sûr des poulpes<sup>69</sup>) ; enfin

---

<sup>64</sup> Pour nous permettre une nouvelle référence à la science-fiction moderne, l'apparition du *Nautilus* peut constituer aussi bien pour la Papouasie que pour l'Amérique un *problème hors contexte* (*Outside context problem*), selon le concept popularisé par l'auteur Iain Banks dans le roman *Excession* (1996), principalement dans la section II du second chapitre. On peut le disputer, notamment parce que le capitaine Farragut, lui, devine, dans les grandes lignes, ce qu'est le *Nautilus*.

<sup>65</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 266.

<sup>66</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 331.

<sup>67</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 195.

l'œil bénin voire beau des *mammifères* marins, ce qui a une certaine logique étant donné l'appartenance des humains à cette subdivision ainsi que, bien entendu, les légendes des sirènes (les « doux yeux » ou encore les « yeux veloutés » et le « regard de femme » des phoques<sup>70</sup>). On peut même proposer qu'en tant qu'apparition incompréhensible pour le pêcheur, les quatre plongeurs représentent un seul être fantastique, les sphères de cuivre étant les têtes d'une hydre portant chacune un œil, ce qui rejoint le monstrueux céphalopode qu'imaginent les naufragés de *L'Île mystérieuse*.

La pluralité des manifestations de Nemo ainsi que son aptitude à accéder successivement à divers territoires censés être interdits – avec gradation de l'interdit<sup>71</sup> d'ailleurs – tend à avoir le double effet d'étendre son « être » à des dimensions relevant plus du milieu naturel – un territoire par lui-même – que du monstre ou de l'entité localisée, et d'entraîner une récursivité de l'avalement du protagoniste-témoin qu'est Aronnax. Après avoir traversé l'océan Indien, le *Nautilus* entre en mer d'Oman, ce qui amène un dialogue dans lequel le harponneur doute que Nemo s'engage dans la mer Rouge pour des raisons d'accessibilité (il ne peut passer en Méditerranée), et le professeur en doute pour des raisons de sûreté (Nemo ne se risquerait pas dans les parages trop fréquentés), et aussi en raison de sa partialité, pour le moment, en faveur du prolongement du voyage, là où Ned préférerait s'enfuir au plus tôt. « [Un] bateau mystérieux », déclare ce dernier, ne se hasarderait pas dans le canal de Suez même s'il était

---

<sup>68</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 324.

<sup>69</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 539 et p. 545.

<sup>70</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 485-486.

<sup>71</sup> On peut citer à nouveau la notice sur *Vingt mille lieues*, ainsi que le commentaire de J.-Y. Tadié :

« De même, la conquête du pôle Sud par Nemo [peut] se révéler dans cette perspective absolue, un acte de transgression et de dépassement, délivrant l'individu de ses attaches humaines et naturelles. [...] [Ceci] nous enseigne que la stratégie de l'indirect et du flou, en désarrimant le personnage de Nemo de tout substrat historique déterminé, élève justement la figure héroïque de *Vingt mille lieues sous les mers* au rang d'une instance "absolue" et néanmoins fondamentalement politique, dont le discours autant que les actes font contrepoids aux valeurs écrasantes des grandes nations guerrières et marchandes. Nemo, donc, ou le nouveau Prométhée déchaîné. » (Henri Scepti, *op. cit.*, p. 1338)

« Au cœur de ses romans, Verne, comme Zola, place un grand objet fantasme : le ballon de *Cinq semaines*, le paquebot de *La Ville flottante*, le canon des *Cinq Cents Millions de la Bégum*, le *Nautilus* ; souvent, cet objet est habitable, et c'est le vieux rêve d'emporter avec soi sa maison. Parfois, le fantasme central, que le titre signale, n'est pas une chose. Ce peut être un lieu [...], ou tous les lieux à la fois, les traversées de continents, les tours du monde partiels (*Grant*) ou complets ; ou enfin un espace-temps : le record est une violence subie par les formes de la perception. » (Jean-Yves Tadié, *Le Roman d'aventures*, p. 94)

déjà achevé<sup>72</sup>. Mais Nemo prouvera bientôt que son territoire s'étend bel et bien à la « cuvette » méditerranéenne pourtant très sillonnée, et ce grâce à un moyen analogue (*Arabian Tunnel*) au puits sous-marin qui permet au « génie » d'accéder à la cavité de Granite-house. Le monstre marin revendique un territoire qui inclut bel et bien les mers contiguës à l'Europe, grâce à son contrôle des « boyaux » à l'intersection des royaumes de Pluton et Neptune. Aronnax se trompe sur l'audace du capitaine mais non sur l'impossibilité d'une évasion, et il conclut que « fanatique du *Nautilus*, j'étais incarné dans la peau de son commandant » (p. 333). Du reste, il assiste avec enthousiasme à la traversée sous-marine, et donc, en un dédoublement de la métaphore du fanatique « incarné », le professeur se laissant entraîner dans les profondeurs est absorbé par un tout hybride – les couches géologiques traversées par la « circulation » qui est celle de l'eau de mer dans les tunnels sous-marins – qui est en somme Nemo lui-même ou une extension de lui, faisant écho à la description de la mer comme superorganisme<sup>73</sup>. On sait, toutefois, que cette « progression vers le centre » finit par une répulsion grandissante puis le rejet et l'évasion. Les errements d'Aronnax dans le labyrinthe Nemo se terminent comme ceux de Lidenbrock au centre du globe, par une expulsion violente<sup>74</sup>, trajectoire qui là encore double celle de Nemo lui-même : le capitaine a cru un temps être totalement assimilé à la nature et en même temps maître d'elle, mais nous avons vu comment les péripéties du roman entraînent graduellement un divorce entre les deux, culminant avec la scène de l'orage puis celle du Maelström.

Il y a une image zoologique bien connue dans *Vingt mille lieues* qui, par-delà ses connotations les plus évidentes, nuance et enrichit la symbolique de l'animal marin évoquée ci-dessus ainsi que les modalités de l'« avalement » des trois prisonniers, tout en se rattachant discrètement à la composante chthonienne (et non seulement maritime) du mythe de Nemo et

---

<sup>72</sup> Nous citons cette réplique en note dans notre analyse de *Maître du monde* (note 13).

<sup>73</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 205.

<sup>74</sup> « Il y a une sorte de passion dans cette angoisse, celle du disciple déçu, qui ne peut s'empêcher de penser à son maître comme au « génie des mers ». Mais ce génie a envoyé cruellement par le fond une frégate qui, assurément, l'avait attaqué, mais sans lui causer le moindre mal. [...] Le « Partons ! Partons ! » d'Aronnax à ses compagnons est un cri d'arrachement [...] L'image suivante reprend en redondance, outre son autre valeur de renaissance, cette impression du divorce douloureux entre le disciple et le maître : le canot demeure accroché au flanc du *Nautilus* entraîné dans le Maelström, pendant un temps, puis au moment où Ned Land lui-même songe à resserrer les écrous, le canot est *arraché* et lancé « comme la pierre d'une fronde ». [...] à partir d'une même structure, certaines variations interviennent, sans que pour autant la nature initiatique des images en elle-même soit remise en cause. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 302)

par extension au *Centre de la terre*. Il s'agit du coquillage (animal et coquille), dont le rôle dans la thématique de la clôture chez Verne a été abondamment commenté par la critique. Le refuge confortable et bourgeois doublé d'un véhicule qui peut explorer la nature préexiste chez Verne à cette déclinaison zoologique qui sied à Nemo, on pense à la nacelle du ballon de Samuel Fergusson ou au boulet du Gun-Club, etc. L'être que vont rencontrer Aronnax, Conseil et Ned, conçu comme la fusion du capitaine et de son sous-marin, est un *nautilie* et aussi selon la suggestion de Conseil, un *argonaute* (p. 301). Il est curieux toutefois que là où la plupart des coquillages appartiennent plutôt aux gastéropodes (escargots, etc.) et aux bivalves, Verne ait choisi des représentants moins typiques du mollusque à coquille, pour caractériser Nemo : les deux exemples nommés sont en fait des céphalopodes, plus proches des pieuvres ou calmars. Nemo-Nautilus se rapproche donc de la créature monstrueuse, mais, en s'enveloppant d'une coquille, il peut davantage évoquer – temporairement au moins – les représentants plus inoffensifs de ce mode de vie. Et quand Aronnax et Conseil s'acclimatent à la vie du bord – ce qui est préfiguré par une remarque du second<sup>75</sup> à bord de la frégate –, ce n'est pas à un céphalopode qu'ils sont comparés : « [...] nous étions faits à notre coquille, et j'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon<sup>76</sup> », « je rêvais que mon existence se réduisait à la vie végétative d'un simple mollusque. Il me semblait que cette grotte formait la double valve de ma coquille<sup>77</sup>... » Le choix peut sous-entendre que les deux personnages prennent au moins leur parti du versant bénin de l'existence de Nemo. La fascination particulière de Verne pour le colimaçon tient sans doute dans la spirale et plus généralement la torsion de la masse corporelle commune aux gastéropodes : elle introduit les mathématiques dans le vivant. Le colimaçon, c'est la spirale d'apparence éminemment technologique insérée à la fois dans l'animal et le minéral ; et, quand un coquillage se laisse lui-même assimiler par le règne minéral, sans perdre sa géométrie, il devient un *fossile*, ce que sont, d'après Axel lui-

---

<sup>75</sup> « Nous serons bien ici, dis-je à Conseil.

–Aussi bien [...] qu'un bernard-l'hermite dans la coquille d'un buccin. » (*Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 53)

A la lumière des remarques ci-dessus, il est frappant que le bernard-l'hermite, métaphore idéale de la polyvalence de Nemo (c'est un crustacé, donc ni vrai coquillage ni céphalopode, qui s'approprie les traits du nautilie ou du colimaçon grâce à son *ingéniosité*), ne soit mentionné que deux fois dans le roman et nullement en allusion au capitaine. Le bernard-l'hermite est peut-être Nemo tel qu'Aronnax aurait préféré qu'il soit, et l'image du capitaine à laquelle le professeur et Conseil s'identifient le mieux, à bord du *Nautilus*.

<sup>76</sup> *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 273.

<sup>77</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 432.

même, les explorateurs du *Voyage au centre de la terre*, une fois « faits à cette existence de troglodytes ». L'échec de cette assimilation est symbolisé par l'espèce d'inversion maligne de la spirale à la fin du roman, par sa version maritime, le tourbillon norvégien.

Nous suggérons plus haut quelque parenté entre les épisodes des forêts de Crespo, de Vanikoro et de l'Atlantide. Mais si, dans une perspective moins ponctuelle, l'on continue l'examen du voyage du *Nautilus* en maintenant notre attention sur le « plan » (littéralement) géologique qui fait toujours assise au milieu où évolue le sous-marin, on peut remarquer une multiplication de cette constellation thématique, qui tend vers la ligne continue, un peu comme « le profil sous-marin de cette chaîne<sup>78</sup> » que relève Aronnax via les tâtonnements du *Nautilus* contre la paroi inférieure de la banquise antarctique. L'élément récurrent, accompagné des inversions et permutations courantes chez Verne, est le relief terrestre dont la saillie cause un surgissement, sous forme d'île s'il dépasse significativement la surface de l'eau, et d'écueil, volcan, cité immergée, etc., s'il se limite à une incursion partielle du géologique dans le milieu en trois dimensions de la mer. La première forme a des occurrences assez évidentes ; mais il existe des cas plus secondaires qui relèvent de la deuxième et qui, surtout dans le segment méditerranéen, préparent à l'Atlantide, en égrenant en quelque sorte une suite de synecdoques qui présagent le « tout<sup>79</sup> » : volcan de l'archipel grec, ruines (du temple d'Hercule) entrevues par Aronnax dans le détroit de Gibraltar (près duquel Platon plaçait sa mythique cité)..., tout ceci sera réuni dans le chapitre « Un continent disparu ». A mi-chemin de la traversée *sommaire* de la Méditerranée, Verne manifeste encore sa conscience aiguë de la tridimensionnalité du domaine du *Nautilus* :

Dans cet espace resserré entre le cap Bon et le détroit de Messine, le fond de la mer remonte presque subitement. Là s'est formée une véritable crête sur laquelle il ne reste que dix-sept mètres d'eau, tandis que de chaque côté la profondeur est de cent soixante-dix mètres. Le *Nautilus* dut donc manœuvrer prudemment afin de ne pas se heurter contre cette barrière sous-marine. [Je] montrai à Conseil, sur la carte de la Méditerranée, l'emplacement qu'occupait ce long récif<sup>80</sup>.

Conseil y voit justement un isthme immergé, ce qui amène naturellement des réflexions sur son émergence possible, et donc sur les forces géologiques qui sculptent le tracé des continents. Aronnax trouve peu probables de nouveaux changements, ce qui paraît contester à l'avance la théorie de Cyrus Smith sur de futurs continents, même si l'ingénieur invoquera les infusoires. Ce sont les feux internes qui, selon le professeur, sont déjà à un stade de déclin trop avancé

---

<sup>78</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 476.

<sup>79</sup> Commenté par S. Vierende dans *Jules Verne et le roman initiatique* (p. 610).

<sup>80</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 381-383.

pour causer encore des changements. La mer qui, comme le dit Nemo, couvre les sept dixièmes du globe, peut figurer – par le relief de ses fonds – une version agrandie des terres émergées, perdue pour l’homme, et donc métaphore de la mort imminente du peu (trois dixièmes...) qui reste encore, que ce soit par refroidissement ou par une réelle immersion. À Conseil qui invoque le soleil, Aronnax réplique par l’argument peu concret que l’astre du jour « [ne peut] rendre la chaleur à un cadavre » (p. 383), image saisissante mais peu démonstrative puisqu’elle requiert circulairement que l’interlocuteur croie déjà l’extinction des feux centraux aussi fatale à la terre que la mort d’un être vivant ; d’où l’impuissance présumée du soleil<sup>81</sup>. Bien que le chapitre « La Baie de Vigo » sépare les deux épisodes, toutes ces réflexions se rattachent en fin de compte à l’Atlantide, parce que toutes traitent de la question de l’évolution du monde, si elle est proche de sa fin, et si le ralentissement du changement (géologique) signifie aussi celui de la vie, donc l’extinction de la civilisation. Aux cadavres flottant sur les eaux et aux épaves de navires rencontrées pendant le voyage – autant de microcosmes de l’humanité – répond un quasi-macrocosme, la cité et continent de l’Atlantide, lugubre précédent qui hante l’imagination humaine. Simone Vierne a commenté dans le détail la visite au continent disparu<sup>82</sup>, du point de vue du scénario initiatique. Le crescendo qui culmine avec le nom tracé par Nemo à la pierre crayeuse, avec la « détente » qui se fait via le monologue interne verbeux d’Aronnax<sup>83</sup>, s’inscrit dans la même catégorie que les grandes épiphanies des *Voyages*<sup>84</sup>, comme la vision de la face cachée de la lune (*Autour de la Lune*). Cette perspective est largement recouverte par l’analyse de type initiatique, et nous ne chercherons donc pas à y ajouter un commentaire qui peinerait à constituer davantage qu’une répétition, mais quelques mots tout de même sur certains détails de cette scène. L’inutilité des lampes (p. 407) évoque bien les anciens rituels effectués dans une caverne, même si cela se

---

<sup>81</sup> Plus convaincante est la comparaison avec la Lune (même page), qui, par le soleil seul, ne retient pourtant que peu de chaleur – mais l’on sait que c’est le fait de l’absence d’atmosphère et donc d’effet de serre, et non l’absence de feux centraux. L’alternance de Verne entre des théories multiples de l’avenir du globe vient de l’absence d’un vrai consensus, et peut-être de sa conscience de l’imparfaite cohérence de ces modèles. Par exemple il cautionne implicitement l’idée que la Terre soit âgée de centaines de millions d’années, mais ceci rend peu crédible la prédiction de son refroidissement total dans seulement des centaines de millénaires, qui impliquerait que le processus devrait déjà être presque terminé.

<sup>82</sup> Simone Vierne, *op. cit.*, p. 610-614.

<sup>83</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 415-418.

<sup>84</sup> Notamment, dans notre « glossaire vernien », le sous-thème de l’accumulation d’indices et de la révélation (voir l’entrée 2.2° dans le glossaire).

rapproche d'une suggestion par la prétérition, et de fait, la profondeur de « trois cents mètres » est précisément celle dont Aronnax dit que la lumière solaire y disparaît ; on pense donc à un rituel entamé dans le noir total, mais où il est permis à l'initié d'allumer une torche une fois arrivé « au fond ». On aperçoit un lointain « point rougeâtre », dont on se rapproche, alors que « le fanal blanchâtre du *Nautilus* [commençait] à pâlir dans l'éloignement » : deux « attracteurs » différents, un peu comme la Terre et la Lune, avec Aronnax, en renonçant au « vaisseau-mère », se rapprochant dès lors d'une sorte de « point neutre ». Vient ensuite l'« escalier naturel », ou supposé tel (p. 408), mais qui pour une fois s'avèrera bien être de main d'homme. Par deux fois, le thème de l'ossuaire cher au *Voyage au centre de la terre* est évoqué : « Il me semblait que mes lourdes semelles de plomb écrasaient une litière d'ossements qui craquaient avec un bruit sec », « J'écrasais sous mes lourdes semelles ces squelettes d'animaux des temps fabuleux <sup>85</sup> » ; l'épisode reproduit en « fractale » les caractéristiques et même la faune et la flore (en partie pétrifiées) de la caverne Lidenbrock. Ainsi le taillis d'arbres morts est décrit comme « une houillère encore debout », ce qui rappelle le *surtarbrandur* ; les monstres sur lesquels spéculait le professeur au début du roman (sauf le narval géant) apparaissent ici, complétant un peu le bestiaire de *VCT* et faisant écho (ainsi qu'un démenti partiel peut-être) aux arguments de Ned Land lors de son premier désaccord avec le professeur : « un monde de crustacés » grouille entre les fucus, des « crustacés gigantesques », « homards géants », « crabes titanesques », « poulpes effroyables » et plus généralement des « choses énormes » remuent dans les *insondables trous*, termes qui relient symboliquement ce lieu à la caverne du centre, un peu comme y est relié le pôle Nord lorsqu'il est visité par Hatteras et Clawbonny. Sorte de prophète, presque bien-aimé (« j'admirais sa haute stature qui se découpait en noir sur le fond lumineux de l'horizon »), Nemo guide le professeur et l'encourage à continuer par une phrase seulement imaginée <sup>86</sup> mais qui est presque un « regarde de tous tes yeux, regarde ! » :

[...] Mais lui, secouant la tête, et me montrant le dernier sommet de la montagne, sembla me dire :  
« Viens ! viens encore ! viens toujours ! » (p. 414)

---

<sup>85</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 408 et p. 417-418.

<sup>86</sup> « Nemo fait un geste vers Aronnax [...] on remarquera le très insolite tutoiement du capitaine : c'est la seule fois en fait où il se produit, et il témoigne de la communion qui se réalise entre le Maître et le myste. En outre, il s'agit d'une expérience particulièrement solennelle, car c'est la seule expédition nocturne avec départ à minuit [...] La présence tout à fait extraordinaire, contre nature pourrait-on dire, de ce *volcan sous-marin*, unit dans un même lieu l'eau, la terre, le feu. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 613)

Les yeux d'Aronnax ne sont certes pas brûlés par la lame d'un bourreau, mais ils « [embrassent] un vaste espace éclairé par une fulguration<sup>87</sup> violente ». Lui qui s'était demandé si la lueur rouge avait une origine électrique – ce qui rappelle le mystérieux phénomène qui illumine le centre de la terre –, puis spéculé que Nemo le guidait vers l'une de ces villes sous-marines qu'il souhaitait fonder<sup>88</sup>, il s'aperçoit finalement que le météore n'est que l'opposé entropique de l'électricité humaine, le feu destructeur. Et si Nemo réacquiert fugitivement des caractéristiques divines puisqu'il « ressuscite à [ses regards] » une ville entière, ce n'est au final que l'image, la version momifiée d'une ville, « toute une Pompéi [enfouie] », son pouvoir ne permet que de susciter une énième image de mort qui s'ajoute aux couches sédimentaires d'ossements et d'épaves. Cela n'enlève nullement à son geste la suggestion de sorcellerie<sup>89</sup> ; les évocations fiévreuses qu'il déclenche chez Aronnax par le simple fait d'*écrire* le nom de l'Atlantide sur du basalte ressemblent à une silencieuse « révélation par le Verbe ». Dans ce cadre, et précisément parce que c'est une cité qui fut un temps émergée qui est mise en scène, il n'y a pas de différence entre les fluides marin ou atmosphérique. D'autant plus qu'Aronnax se demande par quel exploit ont été disposées « ces roches et ces pierres comme des dolmens... », son interrogation sur « quelque habitant de ces régions sous-marines » qui pourrait « tout à coup apparaître » (p. 410) est un équivalent exact de la question d'Axel, « Quelque homme de l'abîme errait-il encore sur ces grèves désertes ?<sup>90</sup> » Mais on sait que Nemo ne fait pas qu'induire l'hypothèse ou la visualisation du monstre, il se confond souvent avec lui, et la scène est donc très proche de celle du berger antédiluvien. Il y a peut-être un léger jeu de mots dans la description du capitaine « comme pétrifié » (p. 417) : lui qui vit hors du temps, s'entoure des œuvres d'art de toutes époques et rencontre des créatures encore plus anciennes, il tend à se fossiliser, processus qui sera achevé lors de l'exhaussement de la crypte

---

<sup>87</sup> Mot qui semble goûté de Verne ; il réapparaît par exemple dans *Autour de la Lune* et *Le Superbe Orénoque*.

<sup>88</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 409.

<sup>89</sup> Ceci rejoint curieusement un commentaire plus métatextuel de Michel Serres :

« Vous et moi faisons en ce moment des gestes fort comiques. Sorciers, africains ou sibériens, nous tapons sur des tambours à peaux tendues pour tenter de faire revenir l'ombre d'un disparu. [...] Nous nous adonnons à un rite de magie. Ne nous moquons plus des enchanteurs, que faisaient-ils, autrefois ? Comme nous : patapan sur des tam-tams ! Que tourne la table, que revienne le spectre de Jules Verne. [...] Vous m'interrogez sur un texte écrit en 1974, ce qui, pour beaucoup, aujourd'hui, rejoint une préhistoire vague [...] » (Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 168)

<sup>90</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du ch. XXXVIII, p. 263.

Dakkar. C'est à ce prix qu'il est propriétaire des ces régions interdites, d'où sa « muette extase », que l'on retrouve aussi lorsqu'il joue de l'orgue<sup>91</sup> et lorsqu'il conquiert le pôle<sup>92</sup>.

L'ambivalence « ontologique » de Nemo, qui n'est jamais perçu qu'à travers le narrateur, contamine quelque peu la « force énigmatique à dominante humaine » du Voyage sous les mers. Cette dominante est indéniable, mais il semble que sa force même tende à l'éroder, de multiples façons, notamment dans la mesure où la puissance de Nemo paraît le déshumaniser par moments, au point qu'Aronnax conçoit le vœu « [que] le justicier s'efface » (« Conclusion », p. 595). L'homme détenteur de capacités inconnues des mortels du temps présent n'est pas décrit comme une impossibilité, mais comme un mode d'existence qui implique des risques permanents de déséquilibre, qui séduisent et effraient. La technologie ou la magie auxquelles Nemo a accès font de lui un prédateur des superprédateurs, comme en témoigne la scène d'extermination des cachalots ; mais en même temps elles le sensibilisent à la vulnérabilité du vivant, tels les cétacés « trop vivement traqués par les chasseurs<sup>93</sup> », qui jusque dans le « vivier universel » des mers polaires risquent l'extinction, même par les armes plus modestes de l'humanité ordinaire. Les compagnons involontaires de Nemo ne sont pas insensibles à cette perspective, et quand Conseil remarque que le phoque détruisant une embarcation de pêcheurs est « dans son droit<sup>94</sup> », il reproduit cette position ambiguë, ou dénonciation hésitante dont sont semés les *Voyages* : il est peut-être permis que les pêcheurs chassent le phoque mais il est juste que cela s'accompagne d'un risque. Un même constat découle de la coexistence chez Nemo de sa réaction négative aux pulsions de chasse de Ned Land et sa remarque sur le « privilège réservé à l'homme<sup>95</sup> ». Il y a un va-et-vient entre l'homme se transformant en force naturelle ou en créature marine surpuissante – qui est en même temps une espèce d'incarnation de divinité – et l'homme adoptant une posture quasi religieuse vis-à-vis de ces forces<sup>96</sup>. Là réside le déséquilibre : l'homme ne réussit pas une symbiose parfaite avec la nature, qui, lors de ces réalisations intermittentes, lui donne ses pouvoirs et ses propriétés, y compris aux yeux des humains non initiés qui rapportent les

---

<sup>91</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 254.

<sup>92</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 479.

<sup>93</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 491.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 487. La même idée apparaît dans *Un capitaine de quinze ans* lors de la chasse à la baleine, voire même, sur un ton plus comique, dans les discours du cousin Bénédict sur les termites.

<sup>95</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII « Cachalots et baleines », p. 456-457.

<sup>96</sup> Ned Land, qui a pourtant été un « incrédule » au début du roman, déclare ainsi qu' « il faut tout croire de la part des baleines » (*Ibid.*, p. 454), lorsque le *Nautilus* atteint l'océan Antarctique.

« apparitions » de Nemo. Le divorce entre les deux n'advient pas qu'à la fin mais est consubstantiel même aux événements qui suggèrent la communion et l'accès aux plus profonds secrets de la nature : sous la banquise du pôle Sud, lorsque l'émerveillement atteint de tels sommets que les personnages « blasés sur tant de merveilles » se sentent désormais au-dessus des « misérables continents<sup>97</sup> » auxquels ils espèrent encore retourner un jour<sup>98</sup>, cette élévation est immédiatement suivie d'une inversion de la perspective, où le point de vue humain se trouve à nouveau confronté plutôt qu'identifié au divin :

– Eh ! mille diables ! oui, riposta Ned Land. C'est superbe ! Je rage d'être forcé d'en convenir. [...] Mais ce spectacle-là pourra nous coûter cher. Et, s'il faut tout dire, je pense que nous voyons ici des choses que Dieu a voulu interdire aux regards de l'homme ! »

[...] – Je suis ébloui, aveuglé ! » [Mes] regards se portèrent involontairement vers la vitre, mais je ne pus supporter le feu qui la dévorait<sup>99</sup>.

Ce n'est peut-être pas un hasard que cette sorte de saint des saints qu'atteignent les aventuriers en Antarctique, immédiatement suivi par la punition brûlante d'un hubris présumé, soit causé et même constitué par de la lumière (« [fulgurante] », encore<sup>100</sup>) réfléchi par l'eau *solidifiée*, l'élément mobile et source de vie sous sa forme *morte*. On l'a bien vu, le roman entier fourmille, même et surtout dans les scènes de grande découverte, d'expositions de la mort dans toutes ses variantes. Près de la fin du récit, dans le chapitre où Nemo cherche l'épave du *Vengeur* (et, d'ailleurs, « là où s'amoncellent les blocs [charriés] par la débâcle des glaces »), on rencontre « un vaste ossuaire de poissons [...] qui y périssaient par milliards<sup>101</sup> ». Le grouillement de la mort, ou peut-être la transformation de l'être humain en ces créatures supposées éteintes et qui ne peuplent plus que les profondeurs de l'abîme, sont encore mis en scène lorsque coule le deux-ponts pourfendu par Nemo : « C'était une fourmi-lière humaine surprise par l'envahissement d'une mer !<sup>102</sup> ». Malgré l'invitation manifeste à la rêverie<sup>103</sup>, le roman communique une angoisse qui en est indissociable, et qui, d'abord aussi

---

<sup>97</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 502.

<sup>98</sup> Ceci rejoint l'apothéose des trois voyageurs du Gun-Club, que leur condition de cosmonautes ou de Séléni-tes place au-dessus de « ce globe piteux qu'on appelle la Terre » (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. II, p. 260).

<sup>99</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 501-502.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 502.

<sup>101</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 562.

<sup>102</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 582.

<sup>103</sup> « Œuvre destinée à répondre aux attentes de l'enfance et de la jeunesse, moins dans un souci de thésaurisation aristocratique que dans l'esprit, qu'on sait activement soutenu par Hetzel, d'une démocratisation récréative du savoir, *Vingt mille lieues sous les mers* apparaît comme un traité des merveilles. » (H. Scepti, *op. cit.*, p. 1348)

latente que les soupçons initiaux du professeur sur Nemo, éclate lors de la séparation, qui rompt de façon définitive son aptitude à se réappropriier les exploits du *Nautilus*, peu de temps pourtant après avoir été « promu » par Nemo quasiment au rang d'égal<sup>104</sup>. Les alternatives de symbiose et de scission avec l'entité supérieure<sup>105</sup> font que l'on ne discerne plus si tous les « ossuaires » du roman représentent la ruine qui menace l'humanité laissée loin derrière par Nemo le jour où il a quitté la surface, ou la tendance autodestructive de l'homme muni de pouvoirs tels ceux de Nemo : car il s'avère bien que le « monstre » n'est que partiellement, non entièrement, innocent des innombrables sinistres dont on l'accuse « justement ou injustement<sup>106</sup> ». L'enchâssement des mythes, du « rapport au monstre » ou aux éléments, prévaut une fois de plus, et à la trajectoire de Nemo, qui atteint toutes les extrêmes de la terre avant d'être englouti par le maelström, répond celle de Ned Land, de Conseil ou d'Aronnax : le choc sonore d'un harpon révèle une coque métallique mais aussi un coup manqué, une rarissime coquille sénestre peut se briser, et il y a un prix que l'on paie à percer les secrets des monstres.

---

<sup>104</sup> Nous parlons de l'espèce d'omniscience que le capitaine reconnaît chez Aronnax (cité dans notre première analyse du roman ; voir *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 555).

<sup>105</sup> « Et tandis qu'[Aronnax] écoute les accents de l'orgue, il est tenté d'entrer et de braver [Nemo] face à face. Mais il n'a pas la stature nécessaire. Il ne peut que fuir, ce qu'il ne fait pas sans réticences, car il était bien trop fasciné par cette vie extra-terrestre au sens propre. » (Simone Vierne, *Jules Verne, mythe et modernité*, p. 100)

<sup>106</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 38.

### **1-c) Un capitaine de quinze ans**

*Vous avouerez, capitaine, [qu'il] est heureux pour vous qu'il se soit trouvé à bord un marin, un vrai celui-là ! Où serions-nous sans lui, grand Dieu !*  
(Un capitaine de quinze ans, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 439)

Lorsque paraît *Un capitaine de quinze ans* en 1878, Jules Verne a déjà exploré à plusieurs reprises dans ses *Voyages* le thème de l'égaré du voyageur, qui pour un temps se croit là où il n'est pas, avec des conséquences souvent néfastes : dès *Voyage au centre de la terre*, Otto Lidenbrock se trompe sur le côté de la mer souterraine sur lequel il se trouve ; les pionniers du *Pays des fourrures* (1873) se croient rattachés au continent alors qu'il dérivent sur l'Arctique ; plus comiquement, Paganel, pourtant excellent géographe, « a publié une [carte] d'Amérique, dans laquelle il avait mis le Japon<sup>1</sup> ». Verne, géographe tout aussi scrupuleux, va réussir l'énormité de présenter à ses lecteurs « une carte d'Afrique dans laquelle il a mis la Bolivie », pourrait-on dire. Tout comme le « jour gagné » du voyage de Phileas Fogg, la supercherie a sans doute préexisté au roman comme condition essentielle, et lorsque la « Note des éditeurs » en préface à *Hector Servadac* (1877) annonce *Un héros de quinze ans*, la précaution est d'ores et déjà prise de ne pas spécifier la région du monde explorée par le roman : il est « destiné à nous conduire dans les parties les plus curieuses et les plus nouvellement explorées du globe terrestre », sans plus. Il n'y a guère de « balistique » symbolique dans le périple maritime du *Pilgrim* puis celui, terrestre, de ceux qui survivent à son naufrage ; mais le roman présente dans une grande partie du voyage une conscience aiguë de la géométrie, et l'on peut identifier certaines « fractales » verniennes par endroits. Le « coup de canon » métaphorique par exemple – un peu différé, comme celui que nous proposons dans *Mathias Sandorf*, à savoir la colère du comte dans le donjon de Pisino – peut être identifié au dernier et terrible coup de queue de la baleine, qui, en tuant l'équipage du navire, fait de Dick Sand un capitaine improvisé et déclenche le voyage proprement dit, celui qui se fait sous le signe de l'extraordinaire. L'interminable traversée de l'océan, qui dérouté le novice, est une Horizontale, qui voit les côtes américaines échapper tel un mirage au navire malgré la rapidité de sa course. Beaucoup plus localement, la dernière cataracte dans laquelle Dick Sand tombe pour sauver ses compagnons est la Chute du voyage, qui conformément aux

---

<sup>1</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant* (1867-68), 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 71.

conditions habituelles, s'accomplit en chute libre et comporte des risques très élevés pour le personnage, dont la vie est néanmoins épargnée.

Si le point de l'océan où le brick-goélette rencontre la jubarte et où le capitaine Hull périt tragiquement peut représenter le début du *Voyage* véritable – il rappelle de certaines façons le lieu où l'*Abraham Lincoln* pourchasse le *Nautilus* en mer du Japon –, la première partie du roman maintient une sorte d'équivoque généralisé sur le « commencement » véritable. Par exemple la première phrase du récit est la donnée de coordonnées et d'une date, mais la suit presque aussitôt d'une analepse introduite par une description du *Pilgrim* et de ses activités. Le 2 février 1873 et les coordonnées 43°57 sud et 165°19 ouest, soit environ 700 nautiques à l'est de la Nouvelle-Zélande, correspondent à l'endroit où le navire rencontre l'épave du *Waldeck*, non à son point de départ, Auckland. Et son vrai port d'attache est San Francisco : en allant vers l'Amérique, le *Pilgrim* tente de rentrer, comme le bateau d'Ulysse. Le choix de l'incipit est peut-être motivé par le fait que la traite d'esclaves est l'un des sujets principaux du roman ; Tom et ses compagnons sont découverts à bord du *Waldeck* à demi morts de soif, et on les prend même d'abord pour des cadavres<sup>2</sup>, ce qui préfigure la mort symbolique que représente l'esclavage où ils tomberont plus tard dans le récit. Originaires de Pennsylvanie où ils sont des hommes libres, ils tentent de revenir à cette terre, mais seront incessamment menacés par l'eau : leur bateau est désemparé, puis le *Pilgrim* n'arrive pas à trouver la côte américaine et ne croise que des îles que l'on ne reconnaît d'ailleurs pas pour ce qu'elles sont (Tristan d'Acunha, le cap Horn) ; puis l'on atteint le continent, mais ce n'est pas celui qu'on escomptait, et l'eau n'a d'ailleurs pas fini de les y pourchasser. Sauf Hercule, leur libération sera d'ailleurs différée de quatre ans, et ce n'est qu'en 1877 – après avoir encore eu à traverser deux océans – qu'ils rejoignent leurs compagnons en Californie<sup>3</sup>. L'ambiguïté du point de départ n'est donc peut-être qu'une déclinaison de la coexistence des éléments terre et eau dans le roman, et de l'ignorance du lieu où l'on est, avec les nombreux périls qui s'ensuivront.

La pluralité des « commencements<sup>4</sup> » dans le roman suscite une récurrence du thème de l'examen des « forces en présence » ou de la pause évaluative, et de là, à celui de la sous-

---

<sup>2</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 41.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, « Conclusion », p. 551.

<sup>4</sup> Daniel Sangsue parle de « préambule dilatoire » dans le *Voyage en Angleterre et en Ecosse* (écrit par Verne en 1859 mais rejeté par Hetzel et finalement publié en 1989). Voir à ce sujet la présentation *Jules Verne et le récit de voyage humoristique* (D. Sangsue), session 6 (« Humour et contretemps ») du colloque de la Fondation Singer-Polignac « Arts, sciences et techniques : Jules Verne, une vision du XIX<sup>e</sup> siècle », diffusé en ligne le 5 juillet 2021 [consulté à partir du 6 juillet 2021], URL donné en bibliographie.

estimation des obstacles<sup>5</sup>. Ces derniers sont principalement les éléments naturels dans la partie maritime du roman, et sont représentés plus concrètement par l’immensité du Pacifique, l’imprévisibilité du temps et la jubarte. Du côté humain, s’y opposent les qualités du capitaine Hull, du novice Dick Sand et du *Pilgrim* ; de plus, lorsque Dick sera livré à lui-même comme capitaine du navire, il aura pour auxiliaire – et distillé de l’instrumentation scientifique permettant de prédire les conditions atmosphériques – le baromètre, dont Verne consacre deux pages à expliquer l’usage<sup>6</sup> : véritable manuel condensé de météorologie à destination du lecteur, et qui préface le « départ » plus tardif de la partie nautique du Voyage, juste avant que commence le mauvais temps. La caractérisation du brick-goélette tend à la fois à préparer l’habituel échec des ambitions humaines – l’un des meilleurs navires de la flottille de James Weldon, maniable, etc., il fera pourtant bel et bien naufrage – et à expliquer d’avance les deux océans qu’il va franchir au lieu d’un seul, puisque « il marchait supérieurement » (p. 8). Hull, dont le nom signifie curieusement « coque (de bateau) », est une itération de Ned Land : harponneur très compétent mais qui ne tuera pas le « monstre » et sera avalé par lui (dans un sens ou un autre). Il possède aussi cette qualité que Verne, à la fois friand et pudique vis-à-vis du registre familier, préfère mettre entre guillemets, comme pour Cyrus Smith<sup>7</sup> : il est « [débrouillard] » (p. 8). La menace qui pèse sur lui est définie d’avance : la saison de pêche a été mauvaise et les cétacés, « pourchassés à l’excès, se faisaient rares », de sorte que l’on se rabat sur une espèce plus dangereuse, la jubarte<sup>8</sup>. Une fois ceci établi, le péril n’est pas vraiment réitéré, et dans les derniers moments avant la chasse, la tendance est plutôt à la sous-estimation : il n’est question que du nombre de barils d’huile que remplira le lard d’une telle baleine, et Hull rassure Mrs Weldon : « Plus d’une fois, il m’est arrivé de chasser la baleine avec une seule embarcation, et j’ai toujours fini par m’en emparer. [II] n’y a là aucun danger

---

<sup>5</sup> Voir sections 1.4° et 3° respectivement, dans notre partie glossaire (II-1).

<sup>6</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 142-144.

<sup>7</sup> Jules Verne, *L’Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 17.

<sup>8</sup> La nomenclature est douteuse. La jubarte désigne ordinairement la baleine à bosse, mais Verne l’emploie comme synonyme de « fin-back » (p. 9), qui est le nom anglais du rorqual et non de la baleine à bosse. L’amalgame vient probablement du fait que cette dernière est elle-même parfois appelée « rorqual à bosse » ; même dans la nomenclature moderne il y a quelque conflit entre taxonomie scientifique et noms familiers. Au chapitre VI, on exclut explicitement l’hypothèse d’un « hump-back » (baleine à bosse), donc la jubarte de Verne est sans doute un rorqual. Il la désigne aussi comme « baleinoptère », or la baleine à bosse appartient au genre *Megaptera* tandis que le rorqual commun est rangé dans *Balaenoptera*.

pour nous, ni, par conséquent, pour vous-même<sup>9</sup>. » Il n'a pas tout à fait tort, et Verne introduit un élément supplémentaire pour invalider cette confiance : la jubarte a un baleineau<sup>10</sup>.

Le chaos et l'imprévisibilité sont aussi présents sous une forme comique, voire *nulle* dans le roman, à travers le personnage de Bénédic. Sa description physique rappelle fort un insecte<sup>11</sup>, leitmotiv du roman, incarné aussi par les bancs de krill (ch. VI) – qui ne sont pas des insectes mais tout de même des arthropodes –, les baleines (par jeu de mots sur le nom « baleinoptère » et le suffixe en commun avec plusieurs ordres de la classe des insectes, qui signifie aile ou nageoire) et divers insectes africains. Comme Paganel, Bénédic est distrait et myope ; ce ne sera pas l'île Tabor cachée derrière le nom Maria-Theresa qui lui assènera le coup final, mais une araignée « déguisée » en insecte, sorte de couronnement manqué de son apothéose comique, qui aurait consisté à se transformer symboliquement en insecte via le nom qu'il donne à sa « découverte », *Hexapodes benedictus*<sup>12</sup>. Cousin Bénédic est introduit avant même le protagoniste principal ; il incarne le versant bénin – presque orthogonal à l'intrigue car il n'influe guère sur le déroulement des événements – de la contingence : c'est un « [grand enfant] », qu'il n'est « pas prudent de [laisser] sortir seul » malgré sa cinquantaine ; il possède certains traits qui à première vue appartiendraient plutôt aux figures héroïques, « s'accommodant de tout [...] insensible au froid comme au chaud » (on pense même à Michel Strogoff), mais n'a aucune aptitude à les employer pour aider les autres. C'est aussi « un travailleur », mais là encore, dans un sens qui ne peut contribuer substantiellement aux aventures « extraordinaires », puisqu'il s'agit de son travail d'entomologiste, et le terme semble donc plutôt une allusion à la caste des « ouvriers » chez les insectes sociaux. Le fait même qu'il ne soit pas du tout un *moteur* du récit tout en accaparant un volume textuel conséquent suggère bien le *thème*, au sens d'un élément nécessaire et autosuffisant du roman indépendamment de son rôle pratique dans l'intrigue : même lorsqu'il est le « héros » d'une aventure somme toute assez mouvementée (celle de la manticore), l'épisode est narrativement quasi neutre puisque Hercule devra de toute façon intervenir encore une fois pour sauver Mrs Weldon et Jack : le savant distrait se justifie lui-même, et cela ne fait aucun doute dès le chapitre I, où Verne offre un cours magistral au lecteur sur la classification des animaux, des articulés, et finalement des

---

<sup>9</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 85.

<sup>10</sup> « Cette circonstance, le capitaine Hull le savait bien, devait rendre beaucoup plus difficile la capture de la jubarte. La mère allait évidemment se défendre avec plus de fureur, tant pour elle-même que pour protéger son “petit”... » (*Ibid.*, ch. VIII, p. 101-102).

<sup>11</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 12.

<sup>12</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 518.

insectes (hexapodes), dont l'arborescence est doctement annoncée par la formule « Et encore convient-il de préciser<sup>13</sup> »... Il exemplifie la spécialisation à outrance de certains savants verniens ; tout comme Conseil (*Vingt mille lieues*) « n'eût pas [distingué] un cachalot d'une baleine », Bénédicte, qui dédaigne même les articulés s'ils ne sont pas spécifiquement des insectes, « n'eût pas su distinguer un ver de terre d'une sangsue médicinale<sup>14</sup> ». Un peu comme Palmyrin Rosette est vissé à sa lunette astronomique ou absorbé par sa petite caverne, l'entomologiste a le couvre-chef « hérissé [d'insectes transpercés] », ce n'est « plus qu'une boîte d'histoire naturelle » : son sujet a tendance à envahir jusqu'à son corps, ou presque.

Dick Sand n'est pas seulement introduit après le personnage plus secondaire de Bénédicte, mais même dans le chapitre qui le désigne explicitement (ch. II, « Dick Sand »), la règle du commencement différé semble frapper encore, et c'est Negoro qui est présenté en premier. Il y a là aussi une vague suggestion de contingence, car « on ne pouvait deviner [d'où il venait], où il avait vécu », et « [quel] serait son avenir ? on ne le savait pas davantage » (p. 23) : mais c'est plutôt ici le pendant malin et non bénin ou neutre du « chaos », et la formule rappelle la caractérisation de Sarcany, « né au hasard, poussé au hasard, destiné à vivre au hasard<sup>15</sup> ». Cette précedence introduit subtilement l'avantage qu'aura durablement le Portugais sur le novice, en tant qu'instigateur principal de l'énigme que le second peinera à résoudre, et donc comme « influence mystérieuse » du roman.

Le novice représente une sorte d'aboutissement de la lignée commencée avec Robert Grant puis Harbert Brown ; il a le même âge que le second mais plus de maturité et d'expérience pratique, et la caractérisation de l'« oseur » par Verne<sup>16</sup> rappelle fort le « raisonnement de la bravoure » attribué à Harbert<sup>17</sup>. Tout comme le capitaine Hatteras, son nom le lie à un promontoire de la côte est américaine (Sandy-Hook) ; comme c'est à la côte ouest, où se trouve le port d'attache du *Pilgrim*, qu'il tente de revenir, cela peut symboliser la difficulté fondamentale de ce retour « depuis les antipodes ». La description du « capitaine de quinze ans » ne tend pas à en faire un adulte précoce dès l'abord. Par exemple sa taille ne dépasse pas la moyenne, mais, apte à employer loch, compas et baromètre et en même temps « très leste, très habile à tous les exercices physiques » (p. 24), ses qualités relèvent plus directement de la

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 14.

<sup>14</sup> *Ibid.*

<sup>15</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 3.

<sup>16</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 24.

<sup>17</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 284.

performance que de l'apparence, et comme il sera conclu à la fin du roman, « bien qu'on ne pût lui attribuer ce qu'on appelle des actions d'éclat, [la] fermeté, le courage, la constance déployés dans ses épreuves, avaient fait de lui une sorte de héros<sup>18</sup> ». La « constance » de Dick s'oppose à la *déviaton*, péripétie principale du voyage. Elle est d'abord préfigurée du point de vue du capitaine Hull, dont Dick Sand héritera ensuite : Hull « ne parvenait pas à mettre le navire en bonne route », à cause de la persistance des vents d'est (p. 29), de sorte qu'à la date où est découvert le *Waldeck*, on se trouve « dans la situation d'un marin qui chercherait plutôt à doubler le cap Horn qu'à rallier par le plus court le nouveau continent<sup>19</sup> », ce qui va bien sûr se concrétiser. Le tour de passe-passe<sup>20</sup> qui permettra à Verne d'emmener ses personnages en Afrique procède d'une logique du dénuement graduel aux airs de mécanique impitoyable qu'il réutilisera dans *Le Sphinx des glaces*<sup>21</sup>, et qui apparaît plus brièvement dans d'autres romans comme pour l'incipit de *L'Île mystérieuse*, voire même en un seul syntagme résumant le principe : « le *Britannia*, désemparé par six jours de tempête<sup>22</sup> ». Dick sera désemparé par la perte de son capitaine, de son équipage, de son navire, et du salut possible sur la côte en étant persuadé par Harris d'avancer de plus de cent milles à l'intérieur des terres. Mais comme l'égarément géographique doit se faire par déviation, il se manifestera surtout, telle une représentation symbolique de la boussole affolée à proximité d'un champ magnétique impossible à identifier, par des « phénomènes inexplicables », dont l'accumulation entraînera la terrible épiphanie qui clôt la première partie. La rencontre du *Waldeck* en fournit le premier maillon :

Mais, tout à coup, les allures du chien se modifièrent. A ces premiers aboiements qui invitaient les sauveteurs à venir, succédèrent des aboiements furieux. La plus violente colère excitait le singulier animal. [...] Ce que ne pouvait alors observer le capitaine Hull [...] c'est que la fureur du chien se manifesta précisément au moment où Negoro, quittant sa cuisine, venait de se diriger vers le gaillard d'avant<sup>23</sup>.

[...] « Negoro ! » cria-t-il.

A ce nom, le chien se dressa comme s'il eût été en arrêt, le poil hérissé, la gueule ouverte.

[...] –Moi ! répondit Negoro. Je ne l'ai jamais vu !<sup>24</sup>

---

<sup>18</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 550.

<sup>19</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. I, p. 20.

<sup>20</sup> Voir D. Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 71-72, cité dans notre première étude d'*Hector Servadac*.

<sup>21</sup> Voir notre première analyse de ce roman, section III-3-c.

<sup>22</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 895.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 35-36.

<sup>24</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 42.

[...] C'était ce chien, que la vue de Negoro semblait affecter d'une si désagréable façon. Il y avait là quelque antipathie véritablement inexplicable. [...] Deux ans auparavant, Dingo, errant, à demi mort de faim, avait été rencontré sur le littoral ouest de [l'Afrique], aux environs de l'embouchure du Congo<sup>25</sup>.

La narration bascule brièvement en focalisation zéro pour aiguiller le lecteur vers l'explication, mais la fonction en est principalement dramatique<sup>26</sup>, puisque l'animosité de l'homme et du chien est perçue peu après par l'équipage aussi ; après l'épisode des cubes « S. V. »<sup>27</sup>, initiales de l'ancien maître de Dingo volé et assassiné par Negoro près de la côte congolaise, « l'antipathie réciproque de l'homme et du chien s'était accrue » (p. 74). La réaction de Dingo au maître-coq est parfois exprimée en des termes qui rappellent celle de Top à la proximité du « génie » de l'île Lincoln : il aboie et donne les signes « de la plus extrême fureur<sup>28</sup> ». Que Top exprime de la fureur plutôt que de la pure inquiétude en présence de Nemo n'est d'ailleurs jamais vraiment expliqué, et la reprise du terme pour Dingo peut donc signaler qu'il relève fondamentalement de l'influence mystérieuse chez Verne, qu'elle soit bénéfique (Nemo) ou maligne (Negoro). Dans le même chapitre se manifeste le pendant bénin voire comique de l'« influence cachée », qui permet en même temps à Verne d'insérer du didactisme dans un cadre ludique :

---

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 48.

<sup>26</sup> Citons à ce sujet les commentaires de Daniel Compère :

« [...] l'auteur n'a jamais prétendu apporter un quelconque savoir secret, ni appartenir à une société occulte [...] L'intérêt n'est d'ailleurs pas de souligner [cette parenté structurelle avec les récits d'initiation], car elle n'est pas particulière à Jules Verne, mais de voir comment il s'y investit, l'actualise et la traite d'une manière personnelle. De même qu'il est intéressant d'observer comment l'auteur introduit dans son œuvre des personnages chargés de le représenter [...] dont le nom rappelle le sien comme le voyageur Samuel Vernon (*Un capitaine de quinze ans*), le vieux Jacobus Vandergaart (Ju-s V-N-ER) aux allures d'alchimiste (*L'Etoile du Sud*) [...] » (*Jules Verne, parcours d'une œuvre*, p. 86)

« L'interrogation, sous forme figurée, de Verne sur son pouvoir créateur constitue en fait sa propre réponse puisqu'il en résulte un nouveau livre. Ainsi peut-il affirmer avec plus de force l'existence de son texte en tant qu'objet artistique. Cette manière de souligner la fiction par un jeu de miroirs n'est pas sans rappeler certaines tentatives contemporaines dans le domaine romanesque ou cinématographique (Robbe-Grillet, Perec, Ferellini).

[Le] narrateur apparaît clairement en meneur de jeu de son récit lorsqu'il dévoile à l'avance ce qui doit suivre. [...] Fréquemment aussi, l'auteur se met en scène par l'intermédiaire de personnages qui fonctionnent comme des enseignes : ils signalent la présence de l'auteur et introduisent dans le récit son nom et son activité de création littéraire. Dans *Un capitaine de quinze ans* figure un personnage à la fois présent et absent. [...] “[...] Ce voyageur français se nomm[e] Samuel Vernon” (*Capitaine*, p. 57). [...] Ajoutons que les quatre dernières lettres du prénom de Jules Verne sont présentes dans “Samuel” [...] » (*Jules Verne écrivain*, p. 139-140)

<sup>27</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 62-70.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 67.

–Mais dans la cale du *Pilgrim*, reprint le capitaine Hull, peut-être trouveriez-vous quelques blattes, sujets peu intéressants d’ailleurs.

–Peu intéressants, ces orthoptères nocturnes qui ont encouru les malédictions de Virgile et d’Horace ! riposta cousin Bénédicte en se redressant de toute sa taille<sup>29</sup>. Peu intéressants, ces proches parents du “periplaneta orientalis” et du kakerlac américain, qui habitent…

–Qui infestent…, dit le capitaine Hull.

–Qui règnent à bord…, répliqua fièrement cousin Bénédicte.

–Aimable royauté !<sup>30</sup>…

La suprématie des émissaires “insectoïdes” des forces naturelles se vérifiera à nouveau dans le récit, comme lorsque les personnages à la merci de l’orage se réfugient dans des termitières, où ils manqueront d’être asphyxiés d’ailleurs. Ce sont aussi des « articulés » qui présagent le sort tragique de l’équipage : le « manger de baleine » teint subitement en rouge les eaux de la mer, peu avant que soit signalée la jubarte<sup>31</sup>. A la fin de l’épisode, la métaphore laissera place à l’horreur du sens littéral : « Il ne restait plus que quelques débris de la baleinière à la surface des eaux rouges de sang<sup>32</sup> ». Les discrètes tendances grivoises de Verne, en même temps que les vagues connotations érotiques qui accompagnent souvent le thème de conquête de la nature, réapparaissent lorsque la décision est prise d’attraper la jubarte :

–Je vous en prie, ne faites pas trop de mal à la pauvre baleine ! cria le petit Jack.

–Non, mon garçon ! répondit le capitaine Hull.

–Prenez-là tout doucement, monsieur.

–Oui…avec des gants, petit Jack !<sup>33</sup>

De même, plus subtile, la comparaison du baleinier à un horloger invariablement tenté de remonter une pendule<sup>34</sup>. Mais ceci rattache aussi l’aventure au déterminisme et à l’imprévisibilité, et comme dans *De la Terre à la Lune*, même des *mobiles* eux-mêmes en accord avec « la mécanique rationnelle », tel un astéroïde (ici le baleineau, mobile imprévu mais, avec le recul, non imprévisible) peuvent modifier le résultat prévu par les calculs. « Nulle précaution ne doit être négligée [dans la capture d’une jubarte] », et nulle ne l’est<sup>35</sup>, ce qui est analogue aux « calculs indiscutables » de Barbicane, qui seront eux aussi faussés par un élément contingent. La supériorité de la jubarte sur le canot du *Pilgrim* se manifeste de façon analogue à

---

<sup>29</sup> Cette pose est aussi familière chez Paganel, principalement lorsque son savoir est remis en question.

<sup>30</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 57-58.

<sup>31</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 76.

<sup>32</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 110.

<sup>33</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 90-91.

<sup>34</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 81.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 97.

celle du *Nautilus* sur l'*Abraham Lincoln*, et l'épisode est aussi une fractale vernienne. Il est mis en train par « l'impulsion [des avirons] » de la baleinière<sup>36</sup>, et comme d'autres fractales où un sous-épisode finit lui-même par un choc qui déclenche le segment suivant, la partie périlleuse commence à la fin de la silencieuse approche, lors du lancer de harpon du capitaine Hull, lequel est relaté avec une certaine cérémonie qui fait penser aux scènes de mise à feu, par exemple l'ingénieur Murchison comptant les secondes avant de déclencher la détonation de la Columbiad<sup>37</sup>. La segmentation de l'épisode est soulignée par le passage du chapitre VII au VIII, qui a lieu *après* l'impulsion des avirons, et le premier se termine un peu sinistrement : la baleinière « n'était plus qu'un point sur la mer » ; elle est sur le point d'être engloutie par des forces très supérieures à celles, humaines, qui la gouvernent pour le moment, et elle aura bientôt perdu cette impulsion première, qui, comme dans les *Voyages* précédemment étudiés, ne va pas tant être annulée que remplacée par une mobilité plus grande et mortelle. La transition vers la zone dangereuse est signalée encore une fois par le banc de krill : « Les avirons de tribord s'enfonçaient encore dans l'eau verte et limpide, pendant que ceux de bâbord, soulevant le liquide rougeâtre, semblaient ruisseler de sang<sup>38</sup> ». Cette position suggère aussi un déplacement tangentiel, où le canot est plutôt un satellite de la baleine qu'un assaillant. L'immobilité du cétacé s'explique *après* le lancer du harpon par la présence du baleineau ; la trajectoire de fuite de la jubarte est décrite en termes de sa direction par rapport à la surface : c'est d'abord une plongée oblique, qui devient ensuite *horizontale*, entre deux eaux, « à une égale vitesse », entamant alors le cycle de raccordements des lignes de harpon successives – autant de « sous-fractales » – permettant de suivre la baleine et d'éviter que sa traction n'attire l'embarcation sous les flots (p. 102-104). C'est la phase où la chasse semble stagner<sup>39</sup>, ni les chasseurs ni la baleine n'ayant l'avantage, mais le danger augmentant pour les premiers à chaque nouvelle ligne puisée dans celles disponibles. Cette phase n'est pas immédiatement suivie par une « chute », mais par un équilibre plus dynamique : les chasseurs deviennent chassés, mais à chaque assaut de la baleine les marins lui répondent d'une nouvelle volée de lances ; c'est tout de même une transition vers la Chute qui, dans ce cas particulier, ne se terminera

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 93.

<sup>37</sup> Et, de fait, le harpon est un projectile, Hull « le projeta de toute la vigueur de son bras ». Même s'il ne manquera pas vraiment son but, il échouera à tuer la baleine au même titre que le coup de canon de la Columbiad échoue à amener la conquête de la Lune, son projectile n'ayant fait que la contourner et non y alunir : lui aussi « n'avait évidemment pas pénétré dans quelque partie vitale » (*Ibid.*, ch. VIII, p. 103).

<sup>38</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 98.

<sup>39</sup> « [C]ette interminable poursuite » (*Ibid.*, p. 105).

pas par une grâce des forces naturelles. Les blessures de l'animal se multiplient, mais « en passant, il frappa si rudement l'eau de sa formidable queue, qu'une lame énorme s'éleva [...] [la] baleinière [se remplit à demi] » ; elle perd graduellement la capacité motrice qui est le salut de tous les véhicules verniens face à la nature en furie (p. 106). La détérioration de la situation est marquée par la *chute* d'Howik (« renversé de son banc »), les trois nouvelles lances « *déviées* » de leur but, et le bris de la godille, dont le rôle vital est rappelé par sa négative et en termes mécaniques : « Au lieu d'un levier dont la longueur était la force, il ne tenait plus à la main qu'un aviron relativement court. [Il] essaya de virer de bord. [Ce] fut impossible<sup>40</sup>. » La victoire traditionnelle des éléments, qui *soulèvent* d'abord leur victime avant la chute finale, est cette fois exacerbée par un coup de grâce qui empêche le sursis habituel aux fins verniennes :

Un terrible coup de queue du monstre venait de frapper la baleinière par-dessous.

L'embarcation, projetée dans l'air avec une violence irrésistible, retomba brisée en trois morceaux au milieu des lames furieusement entrechoquées par les bonds de la baleine.

[...] Mais la jubarte, au dernier degré de la fureur, se retourna, bondit, peut-être, dans les derniers soubresauts d'une agonie terrible, et, de sa queue, elle battit formidablement les eaux troublées dans lesquelles ces malheureux nageaient encore ! [...] tout être vivant avait disparu<sup>41</sup>.

La disparition du référent traditionnel se traduit souvent chez Verne par la survie ou la formation d'un microcosme, et c'est ce qui arrive lorsque la mort de l'équipage fait du novice le seul marin à bord : « Capitaine, maître, matelots, on peut dire que tout l'équipage se résumait maintenant en lui<sup>42</sup> ». Se pose alors la question de son aptitude à mener le navire et ses passagers à bon port, et Dick « [fait] en toute sincérité son examen de conscience », lequel met en exergue *a contrario* l'importance de la complétude du savoir pour garantir l'impunité au voyageur et au savant dans ses courses autour du globe :

Avec quatre ou cinq années de plus, Dick Sand eût connu à fond ce [métier] marin ! Il aurait pu se servir du sextant, cet instrument, que maniait chaque jour la main du capitaine Hull, et qui lui donnait la hauteur des astres ! [...] Ce firmament sur lequel les étoiles se meuvent comme les aiguilles d'une horloge parfaite, que nulle secousse ne peut déranger et dont l'exactitude est absolue, ce firmament lui eût appris les heures et les distances ! [...] Et maintenant, à l'estime, c'est-à-dire par la route mesurée au loch, relevée au compas et corrigée à la dérive, il devait uniquement demander son chemin. (p. 115-116)

Nous sommes confrontés à une situation inhabituelle dans les *Voyages extraordinaires*, en ce que le déterminisme absolu, allié de l'homme lui permettant de lire et de prédire les phéno-

---

<sup>40</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 108-109.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 109-110.

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 113.

mènes naturels, est déclaré indisponible dès le début, alors que dans les cas plus typiques il commence par être vu comme infaillible, avant d'être miné peu à peu par les forces de l'imprévisibilité. La mort de l'équipage étend un « voile d'ignorance » sur l'horloge céleste, et redéfinit les conditions initiales du voyage de Dick en le mettant d'entrée de jeu dans une situation d'imprévisibilité, de déplacements difficilement mesurables, etc., ce qui ne fera qu'empirer quand Negoro s'attellera à éliminer les deux derniers moyens d'obtenir des informations sur la route suivie : la boussole et le loch. L'objectif paraît pourtant accessible, comme le résume Mrs Weldon : « Eh bien, Dick, que nous atteignons Valparaiso ou tout autre point du littoral, peu importe ! Ce qu'il faut, c'est atterrir » (p. 117) ; il ne s'agit que d'aller approximativement vers l'est, et le continent sud-américain, dans son immensité, semble impossible à manquer. Mais nous savons ce qu'Impey Barbicane, par exemple, rétorquerait<sup>43</sup> à cette assurance : « mais si peu que ce soit, sur une distance de quatre-vingt-quatre mille lieues, il n'en [faut] pas davantage pour manquer la Lune !<sup>44</sup> ». Un astéroïde dévie l'obus du Gun-Club de sa trajectoire qui visait « le continent lunaire<sup>45</sup> » en plein centre, et un émissaire analogue du chaos, le morceau de fer de Negoro – deux forces coulombiennes, la gravité et le magnétisme – dévie le brick-goélette sur la largeur immense du Pacifique et lui fait manquer le continent américain. Une autre force perturbatrice est citée, les courants<sup>46</sup> ; Dick ne peut contrôler leur influence sans le sextant qu'il ne sait pas utiliser, et sa méthode de navigation à l'estime s'apparente donc à une vision en deux dimensions, qui peut donc être faussée si le *plan* sur lequel se meut le *Pilgrim* est lui-même sujet à la dérive : inversion maligne du *mobile* dans l'*élément mobile* du *Nautilus*. Plus symboliquement, Dick est un non-initié qui n'a pas les compétences permettant de déceler les forces *invisibles* : courants et perturbation délibérée de la boussole. Dès lors, le fait que le navire au début de son voyage « [donne] une légère bande sur tribord » (p. 129), allusion aux *amures* adoptées, signale aussi la direction de la déviation : tribord, pour un navire allant vers l'est, c'est le sud. La facilité apparente de la

---

<sup>43</sup> Nous mettons ici en abyme le constat de D. Compère, qu'il déduit des nombreuses autoréférences « intra-verniennes » qui souvent véhiculent un savoir dont peut bénéficier le protagoniste : « Non seulement le héros vernien part en voyage avec des connaissances précises sur ce qu'il risque de rencontrer, mais il emporte aussi avec lui la connaissance des autres romans de Jules Verne. » (*Jules Verne : texte et intertexte*, p. 230)

<sup>44</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, fin du ch. IX, p. 327.

<sup>45</sup> L'expression (dont la variante « continent sélénite ») apparaît au moins quatre fois dans *Autour de la Lune* (ch. III, V et VIII), et ce distinctement de la notion plus littérale des « continents lunaires », au sens des régions bordées par les « mers » lunaires.

<sup>46</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 122.

tâche suivie du démenti implicite ou explicite est aussi exprimée à travers l'expérience de la carte géographique, outil ambivalent qui, tout en mettant à portée de l'esprit humain des étendues géographiques autrement difficiles à visualiser et donc à posséder, le trompe par la nature même de l'abstraction qui le rend possible (le rapetissement) : « A la considérer ainsi, cette carte [...] devait donner à penser qu'il serait facile de rapatrier les passagers du *Pilgrim*. [...] Et cependant [...] le *Pilgrim*, figuré à l'échelle exacte, aurait été plus petit que le plus microscopique des infusoires ! Ce point mathématique<sup>47</sup>... » Tout comme la baleinière du capitaine Hull, le navire lui-même n'est donc qu'un point sur la mer, mais ce sera une conspiration humaine plutôt qu'un monstre marin qui causera son naufrage : la « force mystérieuse » à l'ontologie plurielle de *Vingt mille lieues* est en quelque sorte éclatée dans ce roman. Malgré un degré de non-dit, le texte ne laisse guère de doute au lecteur sur la culpabilité de Negoro dans les événements qui suivront ; il y a plus une ambiguïté de forme – donc à visée esthétique et symbolique – que de fond : la première des deux boussoles « se détacha et tomba sur le plancher<sup>48</sup> », et le narrateur, qui représente vaguement une focalisation interne centrée sur Dick Sand – ou un point de vue externe par lequel Verne feint l'ignorance pour instaurer une complicité avec le lecteur non dupe de ce jeu –, suggère même « qu'un coup de tangage ou de roulis l'eût détachée du barrotin<sup>49</sup> ». L'outillage du novice, déjà incomplet, perd la vertu scientifique du *contrôle des résultats*, puisque Dick ne peut plus vérifier les données d'une boussole par une autre<sup>50</sup>. D'autre part, la succession des agissements de Negoro est conforme au modèle du dévoilement graduel : après le bris apparemment accidentel de la première boussole, vient la déviation de la seconde où, cette fois, le texte « confesse » au moins partiellement l'identité du coupable :

[...] Le ciel était couvert d'épais nuages [...] Vers trois heures du matin, une sorte de phénomène d'hypnotisme se produisit alors, dont le vieux Tom n'eut même pas conscience [...] ses yeux [...] perdirent le sentiment de la vision, et il tomba dans une véritable somnolence anesthésique [...] Il ne vit pas une ombre qui se glissait sur le pont. [...] Le maître coq plaça sous l'habitacle un objet assez pesant [...] c'était un morceau de fer, dont l'influence venait d'altérer les indications du compas. L'aiguille aimantée avait été déviée, et au lieu de marquer le nord [...], elle marquait le nord-est.

[...] Tom [...] dut croire que le *Pilgrim* n'était pas en bonne direction.

Il donna donc un coup de barre... [...] Mais, avec la déviation de l'aiguille, qu'il ne pouvait soupçonner, ce cap, modifié de quatre quarts, fut le sud-est.

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 118.

<sup>48</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 133.

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 133-134.

<sup>50</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 140.

Et ainsi, pendant que, sous l'action d'un vent favorable, le *Pilgrim* était censé suivre la direction voulue, il marchait avec une erreur de 45° dans sa route !<sup>51</sup>

Le passage est en quelque sorte saturé par les déclinaisons de la *myopie* du protagoniste, induite par ce que l'on peut percevoir comme une seule influence protéiforme. Les nuages contribuent à la myopie la plus dénotative ; la somnolence de Tom, qui l'amènera à interpréter faussement le détournement de la boussole comme une déviation de son cap, fait vaguement penser au « sommeil de la raison » de Goya, et en effet, par amalgame entre succession et cause, elle « suscite des monstres » : l'ombre de Negoro se glisse sur le pont. Le mystérieux « phénomène hypnotique », qui rappelle l'espèce de magnétisme surnaturel de Mathias Sandorf (exercé sur Carpena) ou de Cyrus Smith (sur Ayrton), a une valeur proprement fantastique : le lecteur de Verne, averti des cas occasionnels d'un narrateur non fiable dans les *Voyages*, soupçonne inmanquablement que c'est Negoro qui a induit la somnolence de Tom d'une manière ou d'une autre ; on peut invoquer par exemple la fin des *Enfants du capitaine Grant*, où le texte trompe activement le lecteur sur l'explication du « cri dans la nuit » entendu par Mary et Robert, l'attribuant à « une de ces communications magnétiques qui lient mystérieusement les âmes entre elles<sup>52</sup> ». Le fantastique réside dans l'ambiguïté causale de la somnolence, et l'« auteur » véritable importe peu : il importe seulement que Negoro *apparaisse* parmi un écheveau d'agents possibles, d'une façon qui se reflètera dans les étranges tournures de phrase du récit qu'il fera plus tard à Harris. La Déviation est un phénomène magique qui ne se prête que partiellement – à cause de la vocation scientifique des *Voyages* – à une explication rationnelle ; à l'hypnose – auxquels les lecteurs de l'époque ajouteraient volontiers l'épithète « magnétique », même si le texte ne l'utilise pas – répond l'influence réellement magnétique du morceau de fer de Negoro. Tom perd temporairement connaissance, mise en abyme de la myopie plus étendue et plus durable du couple *Pilgrim-Dick Sand*, qui, comme par l'opération géométrique du *quart de tour*<sup>53</sup>, sans doute familière aux jeunes lecteurs de Verne, va cheminer à travers le Pacifique avec une parfaite exactitude « plus 45 degrés », puisque la boussole de l'habitacle, mise à part cette déviation, garde sa constance et est employée scrupuleusement. En quelque sorte symétriquement aux nuages qui facilitent le crime, les courants marins se font les complices *moteurs* de Negoro, en poussant

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 136-138.

<sup>52</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 884. Il est révélé plus tard que le phénomène n'avait rien de surnaturel et que les deux enfants avaient réellement entendu leur père, par la perception directe et non du fait d'une double hallucination.

<sup>53</sup> Au risque du pédantisme, dans ce cas les 45° représenteraient un huitième de tour.

le navire « plus au sud [que Dick] ne le supposait<sup>54</sup> ». La conspiration diabolique qui va faire « manquer la lune » au *Pilgrim* est le fait d'un cortège d'éléments naturels et peut-être surnaturels avec Negoro à leur centre, qui invalident les prémisses les plus fondamentales dont Dick a besoin pour naviguer ; c'est une sorte de *génie malin*. Dans notre classification des thèmes verniens, nous avons considéré le déchiffrement, le soupçon croissant et la « main criminelle » comme faisant partie à la fois d'une constellation thématique et d'un certain échelonnage des constantes verniennes à affinité théologique ; ce sont les « niveaux d'abstraction du mythe » selon la formule de Tournier, et nous en avons vu les degrés les plus prononcés entre autres dans *L'Île mystérieuse*. On se rappelle une phrase quelque peu circulaire de ce roman, « la façon dont [procède] le “génie de l'île” [est] non moins étrange que le génie lui-même<sup>55</sup> » – circulaire parce que le génie n'est de toute façon appréhendé qu'à travers ses méthodes. Plus subtilement peut-être, le même fantastique apparaît pourtant dans les méthodes de Negoro, à ceci près que son influence est maléfique. Smith déclare qu' « une main bienfaisante s'est constamment étendue<sup>56</sup> » sur les colons de l'île Lincoln ; pour le *capitaine de quinze ans*, c'est la « main coupable » (p. 140) ou la « main criminelle<sup>57</sup> » de Negoro.

La nature fractale de la segmentation du Voyage extraordinaire du *Pilgrim* apparaît en partie dans les différentes échelles géographiques où l'on peut percevoir l' « horizontale » vernienne. Par exemple la phase horizontale de la partie maritime voire du récit entier peut être délimitée depuis le départ consécutif à la mort de Hull jusqu'à l'approche des atterrages d'Angola (chapitre « Terre ! Terre ! »), car la totalité de la traversée frustrer les espoirs d'une prompte arrivée et dure le double de ce qu'elle aurait dû n'étaient les circonstances « inexplicables ». Mais en suivant les indices textuels, on y trouve des fluctuations locales, dont une ou plusieurs horizontales à plus petite échelle ; par exemple la phase d'expectative où le baromètre baisse dangereusement, et où Dick Sand fait donc serrer les voiles<sup>58</sup>. Deux intervalles contigus suggèrent la stagnation : « Pendant les trois jours qui suivirent, 20, 21 et 22 février, la force et la direction du vent ne se modifièrent pas sensiblement » (p. 145) ; « Pendant les treize jours qui s'écoulèrent du 24 février au 9 mars, l'état de l'atmosphère ne se modifia pas d'une façon sensible (p. 149) ». L'aspect *local* de ces « horizontales », par-delà

---

<sup>54</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 140.

<sup>55</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 672.

<sup>56</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 744.

<sup>57</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 287.

<sup>58</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI « Tempête », p. 144-145.

les simples considérations d'étendue ou de brièveté, est souligné par le fait que malgré les aspects statiques, au moins un paramètre continue d'empirer : dans le premier intervalle, le baromètre baisse encore, et dans le second, ses fluctuations erratiques font prédire (correctement) un temps orageux. La distance d'un peu plus de quatre mille nautiques à franchir jusqu'au Chili n'est pas censée demander une durée excessive, pour un voilier capable d'en couvrir deux cents par jour, et la perplexité du novice est curieusement amplifiée par le second degré, la focalisation externe, un peu comme le professeur Aronnax décrit les réactions de Nemo au soleil voilé du pôle : « Suivant son estime, la côte ne devait plus être éloignée. [...] Mais rien n'apparaissait encore du littoral américain. [Ceci] l'étonnait, et Mrs Weldon, à quelques mots qui lui échappèrent, comprit cet étonnement<sup>59</sup>. » Comme le dirait Lidenbrock, « c'est la mer qui est trop grande<sup>60</sup> », et l'effet est identique à celui du phénomène inverse de « la terre trop petite » rencontré par la *Dobryna* sur la comète Gallia (*Servadac*), lorsqu'une erreur compréhensible fera prendre Gibraltar pour Corfou aux navigateurs. Le mystère ne fera que s'épaissir avec l'accélération consécutive à un vent plus fort. L'action de « prendre des ris » est une réduction volontaire du pouvoir moteur du navire (par réduction de la surface de voilure). Au-delà d'une certaine puissance, les forces naturelles ne sont plus aussi aisément mises au service de l'homme et menacent d'avoir des effets délétères si certaines précautions ne sont pas prises ; plus avant dans le degré d'intensité, et même les précautions les plus ingénieuses de l'homme ne suffisent plus à empêcher ces forces de se retourner contre lui. Negoro, Neptune maléfique, ne paraît pas « homme à s'effrayer<sup>61</sup> » ; « un mauvais sourire [paraît] sur ses lèvres », et juché sur le beaupré, il semble bien relever un repère que le texte ne nomme pas<sup>62</sup>. Si l'on se contente de l'acte et non de son objet hypothétique, Negoro figure

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 150.

<sup>60</sup> Il en résulte d'ailleurs cette curieuse intertextualité avec *Voyage au centre de la terre* : alors que son oncle peste contre la largeur de la mer, dont on ne voit nulle part l'autre rivage malgré la rapidité du radeau, Axel se figure des cataractes qui existeraient loin en avant (ch. XXXIV, p. 233) ; or à la fin du *Capitaine de quinze ans*, le héros tombe bel et bien dans une cataracte.

<sup>61</sup> Toujours sous le signe de l'inversion maligne à la Tournier, on peut voir dans l'inconfortable séjour à fond de cale de Negoro (analepse au ch. II de la 2<sup>e</sup> partie, p. 292-293), qui explique son immunité au mal de mer (1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 23), l'équivalent d'une épreuve initiatique, qui lui donne prise sur l'élément marin.

<sup>62</sup> Il n'y a guère de doute que Negoro aperçoit le cap Horn le 12 mars (ch. XI, p. 154) et Tristan d'Acunha – que Dick prend pour l'île de Pâques – le 26 mars (ch. XII, p. 163-166) ; ceci rend assez nébuleux l'« indice à l'horizon » que cherche le Portugais le 23 février, dans le Pacifique (« Tempête », p. 146). Il ne peut s'agir de la vraie île de Pâques à cause de la direction sud-est du navire, qui était déjà à une plus haute latitude. Ce peut être un artefact de l'écriture en palimpseste de Verne, comme le grain de plomb dans *L'Île mystérieuse*.

un étrange symétrique malin de Tirésias ; plutôt qu'un aveugle qui serait « voyant », c'est un voyant qui aveugle le héros, et le prive d'informations capitales. Le fourvoiement de Dick Sand est d'autant plus crédible que la vraie mesure de la contradiction entre la vitesse du navire et l'absence de toute terre va bientôt lui échapper :

–La ligne a cassé !

–Cassé ! s'écria Dick Sand ! Et le loch est perdu ! »

[...] La ligne s'était rompue par son milieu. Et, cependant, cette ligne, c'était du filin de premier brin.

Il fallait donc que les torons<sup>63</sup>, au point de rupture, eussent été singulièrement usés !

[...] Mais l'avaient-ils été par l'usage, c'est ce que le novice, devenu défiant, se demanda. (p. 152)

La rupture mécanique par le milieu suggère que Negoro a « parfaitement visé » dans sa tentative de détruire le dernier lien de Dick avec la réalité mathématique des déplacements du *Pilgrim*. Le mystère de nature géographique – opaque pour le moment – s'accompagne à présent d'une énigme plus « policière » qui progresse en parallèle ; vu d'une autre façon, le novice est plus près de percer à jour l'influence mystérieuse à travers son effet sur ses outils propres que sur les éléments naturels, ou le continent qui lui échappe. La divinité maléfique de Negoro est plus contestable sur un certain plan que sur d'autres.

L'aggravation de la tempête, scandée de références chiffrées ou terminologiques (hauteur du baromètre en pouces, « tempête » ou « ouragan », etc.), atteint le point où la précaution de s'effacer devant son emprise ne suffit plus, et le hunier est tout bonnement arraché<sup>64</sup> lorsque Dick tente de le faire serrer (p. 154). Le « sourire méchant » de Negoro réapparaît, et, un peu comme « Hunt » aura cette propension à regarder toujours vers le Sud dans *Le Sphinx des glaces*, au point de n'avoir nul besoin d'un compas, le Portugais pointe « comme malgré lui » vers l'extrémité Sud du continent américain, le cap Horn<sup>65</sup>. Navigateur caché dont la main neutralise les actions de Dick Sand un peu comme l'influence de Nemo éclipse l'ingéniosité de Cyrus Smith sur « son » île, Negoro n'a plus besoin de pousser le *Pilgrim* vers le sud-est et va donc effectuer une dernière correction qui restaure un azimuth franchement oriental voire nord-est, son but n'étant guère de courir vers les glaces antarctiques auxquelles le texte fait vaguement allusion au premier chapitre (p. 8). Verne maintient jusqu'au bout la perspective erronée dont Dick est prisonnier, lorsque Negoro retire subrepticement le morceau de fer : « [le] vent venait de changer, ou du moins il semblait avoir changé de 45°. Et pourtant,

---

<sup>63</sup> Le terme ainsi que l'hypothèse trompeuse d'une simple usure, rappellent d'une part l'aventure d'Harry Ford dans les puits (*Les Indes noires*) et d'autre part la pirogue qui rompt son amarre dans *L'Île mystérieuse*.

<sup>64</sup> Verne « malmène » souvent ses navires de la sorte, voir *Capitaine Grant* (2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 378).

<sup>65</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, fin du ch. XI, p. 154.

chose [singulière], rien dans l'état de la mer n'indiquait ce changement [...] Aussi Dick fut-il obligé de laisser porter quatre quarts pour continuer à fuir devant la tempête<sup>66</sup> ». Le temps qu'aura mis le navire à traverser le Pacifique est de certaine façon un chiffre rond, exactement quatre semaines entre la pose et le retrait du morceau de fer (nuit du 13 au 14 février et nuit du 13 au 14 mars). A ceci près que le nouveau changement de cap est de toute façon imposé par la tempête, la symétrie des deux déviations donne l'apparence d'un large V à l'itinéraire du *Pilgrim* ; quoiqu'il n'y ait qu'une ressemblance ténue, cela n'est pas sans rappeler le *Voyage au centre de la terre*, du moins par le schéma de descente oblique et de remontée violente et destructive, dans un *plan* différent toutefois. La traditionnelle fuite devant la tempête est l'une des plus représentatives du thème chez Verne, malgré plusieurs précédents (mer Lidenbrock, *Duncan* face à l'ouragan...) :

[...] que l'on songe à ce que peut devenir un bâtiment qui n'a d'autre point d'appui qu'une mer démontée ! Et cependant, c'est à sa mobilité seule qu'il peut devoir son salut ! Il cède aux poussées du vent, et, pourvu qu'il soit solidement construit, il est en état de braver les plus violents coups de mer. [...] le foc fut emporté à son tour. Dick Sand dut renoncer à établir même un tourmentin, petite voile de forte toile, qui aurait rendu le navire plus facile à gouverner [...] Ces montagnes d'eau couraient plus vite que le brick-goëlette et menaçaient de le frapper en poupe, s'il ne s'élevait pas assez vite<sup>67</sup>.

La scène traduit l'écrasante supériorité déjà assumée des forces naturelles ; il ne s'agit plus pour l'homme de vaincre ou de maintenir un état d'égalité, mais de céder en minimisant les dégâts : l'unique moyen de survivre est de se laisser entraîner par la force motrice imposée sur le navire, en conservant assez de vitesse pour éviter que cette force passe de l'état de propulseur un peu brutal à celui d'assaillant direct contre lequel aucune résistance n'est possible. Cette stratégie est d'autant plus ardue que la tempête continue à voler au *Pilgrim* ses atouts un par un : après le hunier, le foc, et cette inadéquation de la protection « technique » est telle qu'un extremum non encore testé de l'ingéniosité humaine se trouve dépassé : on ne peut établir la voile de tempête. Mais le vent a toujours « prise sur sa coque », et l'on retrouve l'idée qu'« il n'en fallait pas plus » pour que même cet assaut réduit ait des effets périlleux. Paradoxalement, la vitesse excessive du voilier occasionne le paroxysme de l'horizontale vernienne, car l'observation empirique – négative – semble la neutraliser. « Et cependant, cette terre, c'était l'Amérique, qui est jetée comme une immense barrière entre l'Atlantique et le Pacifique, sur une longueur de plus de 120° !<sup>68</sup> » L'extrême longueur de

---

<sup>66</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 161.

<sup>67</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 156-157.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 162.

l'Amérique fait d'elle l'*inversion bénigne* d'un dangereux écueil, jeté sur la route des navires : on espère y « échouer », et la crainte de la rencontrer est remplacée par le désappointement de ne pas buter sur cette barrière. La posture des protagonistes est similaire à celle des héros du Gun-Club, lorsque l'obus qui aurait dû choir sur la lune ne fait qu'en raser le pôle nord (analogue du cap Horn) à faible distance ; une erreur d'une autre nature entraîne la perplexité de Lidenbrock, qui croyait « sa » mer large de trente ou quarante lieues, et n'en voit pas la fin après en avoir franchi deux cents. L'ignorance totale et la discrète suggestion d'une sorte de doute pyrrhonien refont surface :

Cette Amérique [...] où était-elle, si elle n'était pas là ? Que ce fût le continent [sud ou nord] – car tout était possible dans ce chaos –, le *Pilgrim* ne pouvait manquer l'un ou l'autre ! Que s'était-il passé depuis le début de cette effroyable tempête ? [...] Aussi [Dick Sand] ne cessait-il de dévorer la carte des yeux ! Mais [...] elle ne pouvait lui donner le mot d'une énigme qui, dans la situation que Negoro lui avait faite, était incompréhensible pour lui, comme elle l'eût été pour tout autre ! (p. 162-163)

La réalité géographique du *Pilgrim* est « perpendiculaire » à la spéculation de Dick : plutôt que d'avoir dérivé d'Amérique du Sud en Amérique du Nord, l'*axe de symétrie* dont il est victime est l'Amérique elle-même, vis-à-vis de laquelle il se trouve du côté opposé à celui qu'il suppose ; c'est donc une île en miroir de celle de Pâques qu'il confondra avec cette dernière, Tristan d'Acunha. Seul Negoro (« créateur » de cette « situation ») la reconnaît, et se retire « après avoir prononcé un nom que personne ne put entendre<sup>69</sup> » ; c'est l'itération solitaire, plus égoïste, du murmure de Smith à l'oreille de Spilett lorsqu'il devine l'identité du génie de l'île<sup>70</sup>. La confusion de Tristan d'Acunha avec l'île de Pâques a un curieux effet fractal sur la perception du voyage maritime : la seconde est à plus de 35° de la côte américaine<sup>71</sup> (p. 167), ce qui crée l'illusion que le navire n'a franchi qu'une soixantaine de milles par jour depuis le désastre de la jubarte. Il « n'a pas marché », comme le remarque Mrs Weldon, malgré l'évidence de sa vélocité ; si l'on exclut l'hypothèse surnaturelle d'un continent qui fuit, ceci suscite l'image d'un bateau qui *louvoie*, qui tire des bords, ce qui lui fait franchir une distance totale considérable mais en avançant très peu en ligne droite. Or, à bien plus grande échelle, c'est bien une sorte de zigzag que décrit le *Pilgrim* lorsqu'il contourne l'Amérique et remonte vers l'Afrique tropicale. Un peu comme Passepartout s' imagine faussement que sa montre est « d'accord avec le soleil » lorsque son décalage horaire est de douze heures<sup>72</sup>, Dick est

---

<sup>69</sup> *Ibid.*, ch. XII « À l'horizon », p. 166.

<sup>70</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 739.

<sup>71</sup> D'un autre côté, Tristan d'Acunha est à 25° de la côte angolaise.

<sup>72</sup> Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XXIV, p. 139.

« fondé à croire [qu'il] saurait conduire [son bâtiment] en lieu sûr » grâce au relèvement erroné de l'île de Pâques. Cette confiance lui vient « d'avoir eu connaissance de ce point isolé », grâce auquel « il n'allait pas tout à fait en aveugle » (p. 168). Par analogie avec l'ambition d'exhaustivité géographique des *Voyages*, on peut penser au « point d'appui » grâce auquel Archimède peut « soulever le monde », mais la formule a aussi des connotations plus proprement philosophiques : elle rappelle le doute systématique de Descartes, y compris au niveau du choix spécifique des termes et de la métaphore de la recherche d'une terre ferme<sup>73</sup> ; en aveuglant un par un les « sens » de Dick Sand, Negoro opère une version coercitive de la méthode cartésienne, et le novice a besoin d'au moins un point fixe pour construire le moindre raisonnement sur la réalité qui l'entoure.

La fin de la traversée maritime s'effectue à l'image de toutes les Chutes verniennes : arrivée (présumée) sur « la Lune », retour sur la Terre (de l'obus ou de la comète), retour à la surface du globe..., l'imminence de l'arrivée cause plus d'appréhension que de soulagement et souvent avec raison. Le salut des passagers ne peut se faire que par un compromis avec la nature déchaînée : « Je suis forcé de le perdre pour vous sauver ! », dit Dick à propos du navire, et

---

<sup>73</sup> Nous entendons particulièrement ces passages du *Discours de la méthode* et des *Méditations Métaphysiques* (nous soulignons) :

« Non que j'imitasse pour cela les sceptiques, qui ne doutent que pour douter, et affectent d'être toujours irrésolus : car, au contraire, tout mon dessein ne tendait qu'à m'assurer, et à *rejeter la terre mouvante et le sable, pour trouver le roc ou l'argile.* » (René Descartes, *Discours*, troisième partie)

« Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. [...] je pensai qu'il fallait [...] que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. [...] Et remarquant que cette vérité : *je pense, donc je suis*, était *si ferme et si assurée*, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas *capables de l'ébranler*, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. » (*Discours*, quatrième partie)

« Je m'efforcerai néanmoins, et suivrai derechef la même voie où j'étais entré hier, en m'éloignant de tout ce en quoi je pourrai imaginer le moindre doute [...] Archimède, pour tirer le globe terrestre de sa place et le transporter en un autre lieu, ne demandait rien qu'*un point qui fût fixe et assuré*. Ainsi j'aurai droit de concevoir de hautes espérances, si je suis assez heureux pour trouver seulement une chose qui soit certaine et indubitable. [...] enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : Je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce, ou que je la conçois en mon esprit. [...] C'est pourquoi je considérerai derechef ce que je croyais être avant que j'entrasse dans ces dernières pensées ; et de mes anciennes opinions je retrancherai tout ce qui peut être combattu par les raisons que j'ai tantôt alléguées, en sorte qu'il ne demeure précisément rien que ce qui est entièrement indubitable. » (*Méditations*, Méditation seconde)

donc dans un sens, la nature a « gagné » au même titre que la jubarte, en détruisant le moyen de locomotion humain. La passe qui apparaît entre les récifs au dernier moment, tel le chas d'une aiguille, est la concession qu'accordent les forces naturelles au navire en perdition. L'amortissement nécessaire à la survie au naufrage<sup>74</sup> est fourni par l'huile de baleine, et cette « solution » inverse curieusement, par un jeu de mots implicite, le statut de « solvant universel » de l'eau. La Chute littérale, la collision du *Pilgrim* avec le continent africain, est marquée par la formule laconique d'usage, « [soudain], un choc eut lieu » ; comme la baleinière soulevée par la queue de la jubarte, le brick-goélette est « soulevé par une lame formidable », et, dernière confirmation symbolique de sa défaite – comme l'acte de baisser pavillon –, « sa mâture était tombée ». La « vengeance » de la nature est rendue complète par l'éventrement de la coque du *Pilgrim*, qui fait écho aux blessures fatales faites à la jubarte.

Le reste de la première partie du roman – les cinq derniers chapitres, six avec le chapitre transitoire « Terre ! Terre ! » –, qui se déroule à terre, consiste essentiellement en l'exposition graduelle d'une supercherie par indices cumulés. On peut y voir deux portions distinctes : une sorte de prologue, qui ne donne que des indices compréhensibles uniquement *a posteriori*, c'est-à-dire les « aboiements lamentables<sup>75</sup> » du chien qui reconnaît la côte où est mort son maître et la rougeur coupable de Negoro face à la même réalisation (p. 183) ; puis le cheminement à travers l'Angola, où les indices sont compréhensibles *a priori*. Le « génie malin » dans ces deux portions est représenté respectivement par Negoro et Harris, mais le Portugais ne disparaît pas entièrement, puisque Dingo continue à déceler sa proximité<sup>76</sup>. D'une certaine façon, le succès de Negoro, mitigé uniquement par de vagues soupçons chez Dick Sand, légitime son statut de divinité maléfique du récit, alors que l'arc du personnage d'Harris est plutôt celui d'un « faux dieu » qui sera graduellement démasqué, et quelque temps après sa fuite, il meurt d'une façon sommaire et sans combat, poignardé par le novice, en blasphémant<sup>77</sup>. Dick va « perdre la foi » en Harris selon un processus « égal et opposé » à celui par lequel les colons de *L'Île mystérieuse* en viennent à croire à l'existence d'un mystérieux et surhumain bienfaiteur : c'est par l'accumulation d'indices incriminants que l'Américain passe d'un sauveur espéré et d'un guide à un traître. Le thème de la foi et du doute, bien qu'implicite, se

---

<sup>74</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 183-184.

<sup>75</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>76</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 261.

<sup>77</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. IX, p. 407-408. Verne ne se permet guère d'exclamations plus violentes que « malédiction ! », ou encore « mordieux », qui apparaît plusieurs fois dans *Servadac*, et dont la terminaison a le même effet euphémisant que « morbleu ».

signale assez tôt par cette curieuse superposition : lorsque Mrs Weldon réplique que c'est Dieu, et non le hasard qui les a conduits, Harris acquiesce vaguement « du ton d'un homme qui n'admet guère l'intervention providentielle dans les choses de ce monde » (p. 228) ; or, d'une part, Harris mourra de s'être fait lui-même passer pour un secours providentiel, et d'autre part, Weldon ne réalise pas que c'est plutôt Negoro qui a conduit le *Pilgrim* en un lieu néfaste. Les malheurs des deux personnages semblent venir symboliquement du fait qu'ils ne comprennent pas, ou contribuent à l'incompréhension, des « voies de la providence » dans l'univers où ils existent.

Le premier « phénomène inexplicable » trahissant l'erreur de Dick Sand sur le continent où il se trouve est la force des marées, qui sont censées être médiocres sur le littoral Pacifique<sup>78</sup> ; le phénomène inverse indique aussi une forme d'égarement géographique dans *Le Pays des fourrures*. Deux autres étrangetés, elles aussi relativement peu sensibles, s'y ajoutent dans ce chapitre, et elles semblent joindre la botanique et la zoologie à la liste des sciences dont Verne cherche, via le mystère même, à instruire son lecteur : il n'y a aucun palmier dans la forêt avoisinante, et le cousin Bénédicte est dépité de ne trouver aucune espèce d'insecte américaine. Il n'en tire d'ailleurs aucune conclusion, et ses observations futures sur l'étrangeté zoologique de la région n'éveilleront que les soupçons de Dick et Mrs Weldon, non les siens, ce qui peut rejoindre son rôle de représentant « causalement nul » des forces chaotiques que nous proposons plus haut. Il continuera en cours de route d'exemplifier comiquement la contingence et l'imprévisibilité à forme humaine :

Quant au cousin Bénédicte, il avait été aussi impossible de lui assigner un ordre de marche qu'à Dingo. [...] il détalait dans les hautes herbes [...] Mrs Weldon, inquiète, le rappela vingt fois [...] « [vous] me mettez dans la nécessité de vous faire enlever [...] [votre] boîte et votre filet [...] Même vos lunettes, que j'oubliais ! [...] » [Cette] triple menace eut pour effet de le faire tenir tranquille [...] pendant une heure environ. Puis, il recommença à s'éloigner [...] [et] il fallut bien le laisser agir à sa guise<sup>79</sup>.

Contrairement aux éléments naturels, l'impossibilité de contrôler Bénédicte n'implique aucun danger pour les protagonistes, mais elle n'en est pas moins réelle. Sorte d'abeille butineuse – peut-être une alternative plus pratique au savant ambitionnant de quadriller pouce par pouce toute l'étendue des savoirs – l'entomologiste ne se laisse jamais retenir longtemps par les trajectoires en ligne droite, ni par les « centres d'attraction » ; sa démarche répond un peu au large zigzag du *Pilgrim* qui permet à Verne de faire connaître en partie deux océans et deux continents au lecteur.

---

<sup>78</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 197.

<sup>79</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 225-226.

Harris, qui apparaît peu après le naufrage, ne présente pas en lui-même d'étrangeté trahissant son lieu réel, mais Verne lui donne quelques traits qui s'expliquent par les révélations ultérieures ou s'y accordent symboliquement : secrètement traitant d'esclaves déplorant le déclin de la traite, il vient de Caroline du Sud, le premier état de l'Union à avoir fait sécession en 1861 précisément à cause de la « menace » sur l'esclavage que représentait l'élection de Lincoln ; il serre vigoureusement la main de Dick mais ne salue les Noirs que d'un bref signe<sup>80</sup> ; enfin son cheval est de souche arabe<sup>81</sup>, ce qui tout en étant concevable est moins plausible en Amérique du Sud qu'en Afrique<sup>82</sup>. Harris ménage à l'avance la crédulité des naufragés en leur déclarant que « [le désert d'Atacama est] un pays à part dans cette vaste Amérique du Sud, dont il diffère sous bien des rapports » (p. 211), remarque qu'il sera forcé de répéter<sup>83</sup>. Tout comme la connaissance de l'astronomie et de l'usage du sextant aurait épargné à Dick Sand de tomber sans le savoir sous l'empire de Negoro, l'aventure « terrestre » signifie au jeune lecteur que les connaissances en histoire naturelle lui permettraient de triompher plus rapidement de l'énigme qui défie pendant douze jours la compréhension du novice. Les incohérences se manifestent d'abord sous la forme négative, l'absence d'un élément qui aurait dû abonder en ce lieu. L'arbre à caoutchouc, les colibris, les arbres à fébrifuge, les pyrophores recherchés par Bénédicte, les papegais n'apparaissent nulle part ; d'autres créatures devraient être perceptibles par le son, comme certains oiseaux<sup>84</sup> ainsi que les singes guéribas. Harris se contente, pour expliquer ces discordances, de l'argument selon lequel l'absence de preuve n'est pas la preuve de l'absence (« ces arbres ne sont pas faciles à distinguer »), et promet – lorsque la fièvre prend le petit Jack – d'obtenir du sulfate de quinine à l'hacienda où il prétend conduire les naufragés : situation similaire à l'épisode de la maladie d'Harbert dans *L'Île mystérieuse*, mais qui ici se résoudra « d'elle-même », car les génies cachés de ce roman ne sont

---

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 209.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 220.

<sup>82</sup> Ou du moins est-ce la réflexion que l'auteur tente probablement de produire. Le principe de parcimonie suggère que Verne n'aurait autrement pas mentionné la souche à laquelle appartient l'animal – révélée d'ailleurs en focalisation zéro, alors que Dick, lui, « ne put [en] reconnaître [l'espèce] » –, même si les chevaux arabes avaient déjà été introduits en Amérique par les conquistadores dès le XVI<sup>e</sup> siècle.

<sup>83</sup> Par exemple « vous verrez un singulier pays, qui contraste étrangement avec les régions du Pérou, du Brésil ou de la République Argentine. Sa flore et sa faune feraient l'étonnement d'un naturaliste » (*Capitaine*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 228) ; puis, sur l'inadéquation de la région avec le sens du mot *pampas*, « Mais ici, nous sommes dans une contrée dont l'apparence m'étonne moi-même » (*Ibid.*, ch. XVII, p. 243).

<sup>84</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 246.

ni bienfaisants comme dans l'île Lincoln ni opposés comme dans les cavernes d'Aberfoyle. Pendant un temps, les incohérences « positives », elles, sont assez clairsemées – ce qui est le plus parfaitement illustré par le rugissement du lion, qui ne viendra que pour couronner la série des faits inexplicables, après douze jours de marche –, ce qui représente à la fois un sursis pour les mensonges d'Harris et une protection temporaire pour les voyageurs ; voile d'invisibilité qui rappelle par exemple l'impunité des passagers d'une nacelle au début de *L'Île mystérieuse* ou à la fin de *Servadac*, accompagnée là aussi de l'ignorance du lieu géographique. Harris peut donc se permettre contre toute vraisemblance de rassurer Weldon sur la menace des prédateurs, justement plus rares en Amérique du Sud, et contrairement à Glenarvan (*Grant*), il a raison de ne manifester aucune crainte des « loups pour rire », les loups rouges des pampas (p. 238). C'est de la menace humaine qu'il se méfie, puisque la troupe ne doit être attaquée par les traitants d'esclaves qu'à l'instigation de Negoro, et l'Américain persuade le novice de ne pas allumer de feu ni d'employer les fusils : le sens est le même, celui de « ne pas éclairer les ténèbres », au risque de révéler ou d'attirer les « monstres » qui s'y cachent. Le voile va pourtant se retirer graduellement : des gazelles sont entraperçues (elles « passent avec la rapidité d'une trombe »), puis, plus clairement, des girafes. On pense aux inconsistances rencontrées par Paganel au Chili lorsque, ayant appris le portugais, il tente de communiquer avec des personnes parlant espagnol : il ne peut s'expliquer l'incompréhension mutuelle qu'en blâmant son accent ou, pire, en accusant son interlocuteur de mal énoncer ; fort similairement mais avec intention consciente de tromper, Harris peut soit jouer sur une vague ressemblance – il tente de faire passer les girafes pour des autruches, ou leur homologue américain, le nandou –, soit faire croire à Dick qu'il a mal vu. Les deux tactiques sont médiocres, et ne peuvent aboutir qu'à une désillusion prochaine, comme cela advient au géographe dans le chapitre « L'Espagnol de Jacques Paganel » des *Enfants du capitaine Grant*. La défiance du novice croît donc de concert avec ces inconsistances ; c'est le schéma à rebours de la métaphore de la « quête de Dieu » que filent les faits inexplicables qui défient l'entendement de Cyrus Smith. Dick en vient à regretter « de n'avoir pu s'échouer sur un autre point du littoral » (p. 247), plus près des villes ou bourgades, Harris lui ayant fait croire que les agglomérations les plus proches sont à plus de trois cents milles. C'est une « déviation » mineure que suppose le novice, d'avoir abordé trop au sud de Lima ou au nord de Valparaiso et autres cités chiliennes ; c'est donc sur l'*amplitude* de sa malchance qu'il se trompe, étant non pas quelques semaines de marche trop au nord ou au sud mais un océan entier à l'est.

Le voyage terrestre de la troupe de Dick Sand à travers la fausse Amérique joue sur la notion de raccourci réel ou illusoire. Harris prétend que l'hacienda de San Felice est à deux

cents milles mais qu' « [en prenant] à travers la forêt, notre parcours sera abrégé de quatre-vingts milles »<sup>85</sup>. Du 7 au 18 avril, environ 120 milles seront effectivement franchis, mais vers *rien*, et Harris, retardant de son mieux le moment de prendre la fuite et de rejoindre Negoro, devra admettre qu'il a « peut-être eu tort » de prendre par le plus court<sup>86</sup>. Dans sa tentative de revenir à la côte, Dick estimera plus facile de suivre le cours d'une rivière, cette même rivière dont les méandres étendent à deux cents milles la distance à franchir : le sens du raccourci s'inverse. D'autre part, Negoro disparaît juste avant la rencontre avec Harris, et si Dingo décèle sporadiquement qu'il suit la troupe, ce n'est que le dernier jour que « les aboiements du singulier animal redevinrent éclatants, parfois furieux, tels qu'ils étaient autrefois, lorsque Negoro paraissait sur le pont du *Pilgrim* » : le déplacement du Portugais figure une sorte d'arc qui s'éloigne puis converge à nouveau avec la ligne droite tentée par le capitaine de quinze ans, et malgré ce trajet symboliquement plus long, il reste *en avance* sur lui, du point de vue de sa connaissance de la situation réelle, exactement comme en mer, lorsque Dick croyait prendre le « court » chemin de la Nouvelle-Zélande au Chili mais décrit en réalité un trajet courbe qui l'amène jusqu'en Afrique. La convergence des deux trajectoires coïncide avec le « lever de rideau », l'apparition d'incohérences impossibles à ignorer : des traces indéniables du passage d'éléphants, une mouche tsé-tsé, que l'on ne trouve qu'en Afrique, des hippopotames, ainsi que le comportement du cheval d'Harris, qui ne montre aucun signe de « sentir l'écurie ». Il est trop tard toutefois, Dick se trouve déjà suffisamment loin à l'intérieur des terres pour les desseins de Negoro, il a déjà été *avalé par le monstre*, et la révélation tardive de la supercherie est annoncée en des termes que l'on trouvait à un point similaire de *Vingt mille lieues* : « [L'opinion] de Dick fut faite sur Harris. Il sentait en lui un traître !<sup>87</sup> » ; sur un ton moins sérieux, lorsqu'Aronnax lui demande son avis sur l'équipage du navire qui vient de les « avaler », Ned Land répond : « – Mon opinion est toute faite. Ce sont des coquins... – Bon ! et de quel pays ? – Du pays des coquins !<sup>88</sup> ». Esclavagistes reniés par leurs propres pays qui ne cautionnent plus la traite, le Portugais et l'Américain sont eux aussi d'une certaine façon apatrides. Le chapitre « Le mot terrible ! » constitue la phase de Chute de la partie « myope » de la traversée de l'Afrique, celle où l'on se croit en Amérique. L'ascendante serait le début de ce voyage, qui s'annonce court et facile, l'« horizontale » se manifeste après la

---

<sup>85</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 215.

<sup>86</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 267.

<sup>87</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 265.

<sup>88</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 102.

première semaine lorsque l'on s'étonne de ne pas arriver à l'hacienda, qui semble se dérober tout comme le faisait la côte américaine. La Chute n'est pas marquée que par l'aggravation des soupçons du novice mais aussi par la détérioration de la condition physique et psychologique des voyageurs (p. 259), cette dernière, à la fin du chapitre, « [touchant] à la terreur ». Symboliquement, et en partie à cause de la pratique de l'esclavage que Verne dénonce dans le roman, plus superficiellement des « bêtes fauves [qui] occupent le pays<sup>89</sup> », l'Afrique figure un double maléfique de l'Amérique du Sud, ce que les personnages perçoivent intuitivement avant de pouvoir l'inférer par des indices irréfutables, d'où l'« indéfinissable impression d'inquiétude » qu'ils ressentent ; il est possible que Verne pense même à l'emboîtement du tracé des côtes en vis-à-vis des deux continents, qui motivera plus tard la théorie de Wegener. Etant acquis que Verne était grand admirateur de Poe et en particulier de *Gordon Pym*, on est amené à penser à l'omniprésente connotation maléfique de la couleur noire dans ce dernier roman, et par opposition, à la terreur qu'inspire le blanc aux habitants de Tsalal : dans *Un capitaine de quinze ans*, la possibilité que l'on se trouve en réalité en Afrique inspire une telle horreur à Dick Sand qu'il s'interdit de l'énoncer, et l'interdit en quelque sorte à Dingo<sup>90</sup> ; ce n'est que quand un autre être humain (Tom) la rend tangible – en montrant des signes évidents d'avoir lui aussi deviné – que le novice, après lui avoir enjoint de se taire<sup>91</sup>, est en quelque sorte libéré, précisément parce qu'il n'est plus le seul initié.

Le terrible soupçon, l'horreur croissante, doublent en réalité ceux du lecteur réalisant qu'il lit un roman plus « sérieux » qu'il ne s'y attendait : les *Voyages extraordinaires* attirent en priorité un lectorat jeune, et Hetzel veille la plupart du temps à la congruence du ton et du contenu avec ce lectorat, mais on sait que Verne n'a jamais voulu s'y limiter<sup>92</sup>, et ce roman est l'un de ceux qui enfreignent le plus cette contrainte ; il est difficile de trouver ailleurs dans les *Voyages* de scène plus « adulte » – accompagnée d'une illustration, de surcroît – que celle où Tom trouve et montre à Dick le poignard, les fourches rompues, les taches de sang et les mains coupées<sup>93</sup>. D. Compère notait que « les scènes de désolation ou d'horreur [sont] nombreuses » dans *VCT*, telles « la traversée du [marécage] dans lequel apparaissent les lépreux

---

<sup>89</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 280.

<sup>90</sup> « Tu [sais] qu'il n'y a personne, et que nous sommes dans le désert ! » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 267)

<sup>91</sup> *Ibid.*, p. 268.

<sup>92</sup> « Jules Verne répète aussi qu'il ne veut pas être réduit à un public jeune : "Quand véritablement on n'écrit pas que pour les enfants, il ne faut pas être lu que par les enfants." <sup>20</sup> [Note 20 de l'auteur : Lettre à J. Hetzel, « mardi » (1870), B.N., vol. 73, fol. 132.] » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 28)

<sup>93</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 267-268.

[...] la lutte entre les monstres marins et la traversée de la plaine d'ossements, [la] découverte du corps humain momifié<sup>94</sup> » ; mais il semble que les « preuves » trouvées par Tom dans la clairière, qui préparent au chapitre réquisitoire « La Traite » introduisant le deuxième tome, marquent plus qu'une différence de degré dans la répulsion que veut communiquer l'auteur. C'est le resurgissement, localisé mais clair, d'un objectif vernien qui préexiste aux *Voyages* :

[*Cinq semaines en ballon*] paraît finalement en volume en janvier 1863. Verne semble alors envisager une fresque sociale, une *Comédie humaine* tournée vers l'avenir, une œuvre où il pourrait "secouer jusqu'en ses fondements la société moderne, par l'audace et la cruauté de ses peintures". Hetzel [...] en dissuade le jeune écrivain<sup>95</sup> [...]

*Un capitaine de quinze ans* est composé en quelque sorte de deux romans différents, reliés par le chapitre « Le mot terrible », mots qui explicitent le ton plus adulte du second. Le premier ne fait, somme toute, que retarder la révélation de ce qui le suit, à l'image d'Harris, qui d'ailleurs reviendra sur son expérience en énumérant les étrangetés qu'il a eu de plus en plus de mal à expliquer ; à la fin de l'énumération vient le pendant naturel du « mot terrible » qui l'avait contraint à s'enfuir : « Au même moment rugit le lion, brochant sur le tout<sup>96</sup>... ». Entre trompeur et trompé, la perception en quelque sorte archétypale de l'animal emblématique du continent africain est la même : ce n'est pas *un* lion, c'est « *le* lion ! » (p. 270), dira Tom. Quoique périlleuse, la nature présente une espèce de neutralité ; le rugissement éveille les protagonistes à la détresse réelle de leur situation mais en même temps chasse le « génie malin », qui va rejoindre son double et complice. La gradation du malaise psychologique, qui ne peut se résoudre que par une « terrible révélation », reproduit un schéma rencontré dans d'autres *Voyages*, par exemple la déviation du boulet du Gun-Club ou encore la réalisation de l'erreur de calcul de l'Observatoire de Cambridge<sup>97</sup> : l'exclamation de Dick qui clôt la première partie a un ton similaire au « Et nous retomberons sur la Terre ! » de Barbicane. Comme l'impulsion de la Columbiad qui accompagnait encore le projectile au retour à l'insu de ses trois passagers, la vitesse du navire de Dick Sand « avait été doublée, à son insu, par la force de l'ouragan<sup>98</sup> ». L'explication en rafale des phénomènes inexplicables figure le « changement de repère », le réarrangement épistémologique immédiat du scientifique qui vient de corriger une fausse prémisse de son modèle, et qui est indissociable d'une expérience

---

<sup>94</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 27.

<sup>95</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 81.

<sup>96</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 291.

<sup>97</sup> Voir Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. IV, p. 281-283.

<sup>98</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 271.

de « révélation ». Tout n'est cependant pas expliqué, du moins pour Dick, ce que signale discrètement la remarque « on sait pourquoi » (p. 271), qui brise fugitivement le flux des pensées du novice en y introduisant un rappel adressé au lecteur. Il faudra une seconde rétrospective, du point de vue d'« Harris et Negoro » (chapitre II de la 2<sup>e</sup> partie). Tout comme l'influence bénéfique de Nemo a eu besoin d'un coup de chance pour sauver les naufragés – le passage du *Duncan* à l'île Tabor à l'époque de la destruction de l'île et non plus tard –, la réussite du complot des traitants a requis leur rencontre fortuite peu après le naufrage du *Pilgrim*. Mais ceci mis à part, Negoro se déclare seul ordonnateur du destin de ses passagers : « Mais quant à être venu en vue de l'Angola, c'est par ma volonté, ma volonté secrète que cela s'est fait » (p. 297). Sarcasme ou prudence inhérente au personnage (il se retiendra par exemple de révéler à Harris l'argent volé qu'il compte récupérer), Negoro s'en tient pourtant à l'ambiguïté de la forme passive lorsqu'il énumère les incidents individuels ayant jeté le navire hors de sa route : « un jour, le loch est resté par le fond », « [Une] nuit, la boussole a été faussée ». Symboliquement, il semble s'agir d'un retrait de Negoro qui restitue en partie le fantastique de la scène d'« hypnose » de Tom à la barre du *Pilgrim* ; et couplé à la forme passive, le fait qu'après ces deux incidents Negoro ajoute que le bateau est « poussé par une violente tempête » encourage à interpréter le passage comme une assimilation du Portugais à une force naturelle et maléfique : la structure de ses phrases empêche de définir où finit la main humaine et où commence l'impulsion des éléments. Ironiquement, Negoro reprend le « je » lorsqu'il admet avoir rendu au compas « sa direction vraie » : bien que cela serve ses desseins, l'acte pris isolément est bénin, puisqu'il met fin à la tromperie, et Negoro est donc moins hésitant à l'avouer. Providence maléfique, Negoro surestime l'« impénétrabilité de ses voies » au novice : « [Dick] ne doit pas pouvoir le [comprendre] et peut-être ne le comprendra-t-il jamais » (p. 296). A ce stade, Dick n'a pas encore déduit la déviation de sa boussole, ce qu'il fera lorsque, se remémorant les actes de Negoro, il « [voit] sa main dans cette série d'accidents<sup>99</sup>... », et donc le jugement du Portugais peut paraître exact ; les pouvoirs des deux complices vont jusqu'à prédire la prochaine décision de Dick, à savoir qu'il chercherait à se procurer un « moteur » naturel pour revenir à la côte, autrement dit une rivière<sup>100</sup>. Il y a d'ailleurs alternance dans leur clairvoyance respective : c'est Harris qui prédit correctement ce que fera Dick, mais c'est Negoro qui est mis en alerte<sup>101</sup> par les bruissements trahissant l'approche de

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 305.

<sup>100</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 301.

<sup>101</sup> *Ibid.*, p. 294 et p. 302.

Dingo (d'autant plus méritoire qu'Harris, un habitué de la savane, ne soupçonne rien) ; après avoir tiré sur le chien, Negoro se trompe à son tour en le croyant mort.

La fuite d'Harris restitue à Dick, au moins sur le plan conscient, son rang de capitaine<sup>102</sup>, et il paraît logique que le novice se redirige aussitôt vers *l'eau*. Mais c'est aussi l'eau, sous des formes moins bénignes qu'il ne l'espère, qui va le poursuivre de sa vindicte, comme les vagues qui menaçaient de prendre de vitesse le brick-goélette. La recherche d'un cours d'eau fait écho au « train de bois » de Pencroff dans *L'Île mystérieuse*, et la certitude d'une rivière proche fait appel à cette logique étayée par la géométrie ou la topographie qui assiste souvent le héros vernien<sup>103</sup>; mais au lieu de faciliter les déplacements, l'élément liquide va à la fois le ralentir et le menacer par le haut : « de gros nuages barraient l'horizon » (p. 315), le sol se fait « plus marécageux<sup>104</sup> », « on [s'enfonce] jusqu'au genou dans la vase<sup>105</sup> », et « un formidable orage » menace d'éclater, donc d'inonder la plaine où « [à] deux pieds de la surface, on eût trouvé de l'eau » (p. 326). Pendant la traversée de la plaine, c'est le géant Hercule qui présente certains traits surhumains, ou se manifeste comme un élément naturel : il se fraye un passage à la hache à travers les broussailles « comme un feu dévorant<sup>106</sup> », et, un peu à l'image de Robur-le-Conquérant, promet au petit Jack de « casser l'éclair en deux » (p. 327), étant « plus fort que lui » (là où Robur est plus fort que l'air). L'épisode du marécage est un homologue de celui de « La Crue » (*Capitaine Grant*), où la métaphore de la navigation est poussée beaucoup plus loin puisque la troupe de Glenarvan navigue sur un tronc d'arbre flottant et, en trouvant enfin un terrain sec, le signale en criant « Terre !<sup>107</sup> ». Et comme la nature offre un refuge à Glenarvan (l'ombu), ce sont des termitières vides qu'elle accorde à Dick Sand ; leur apparition rappelle plutôt le moment désespéré au sommet des Andes lorsque Mac Nabbs signale soudain « une hutte », car c'est précisément une hutte que Dick appelle de ses vœux<sup>108</sup> juste avant le repérage des étranges monticules. Dans les deux épisodes, l'installation dans un abri inespéré est suivie par un dangereux phénomène naturel, dont les personnages sont prévenus par une espèce animale. La course éperdue des guanaques prévient Glenarvan de l'imminence d'un séisme ; l'absence des termites de leur édifice donne à Bénédicte la conviction

---

<sup>102</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 306.

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. III, p. 310.

<sup>104</sup> *Ibid.*, ch. IV, p. 323.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 325.

<sup>106</sup> *Ibid.*, p. 321.

<sup>107</sup> *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>er</sup> partie, ch. XXVI, p. 302.

<sup>108</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 327.

qu'elles pressentent un cataclysme prochain<sup>109</sup>. Il s'étonne aussi étourdiment de rencontrer dans les Pampas des insectes censés ne se trouver qu'en Afrique, et Dick, dans son insistance à cacher la vérité à ses compagnons et principalement à Mrs Weldon, se transforme donc lui-même en « guide trompeur », interrompant l'entomologiste<sup>110</sup> et cherchant par divers moyens à empêcher les conclusions tirées par lui et Tom de se faire jour chez les autres. Peine perdue d'ailleurs : Weldon a deviné<sup>111</sup>, peut-être depuis longtemps. Les termitières, toutefois, ne sont pas un refuge ou un auxiliaire naturel du même type que la grotte creusée par l'eau, ou l'escalier formé par érosion, et les protagonistes y pénètrent « par effraction ». Ils n'y seront pas assaillis par les maîtres des lieux, mais leur vie n'en sera pas moins menacée, et la discussion menée par Bénédicte, « moins oiseuse qu'on eût pu le croire », préfigure la menace non seulement via sa déduction d'un danger ayant fait fuir les termites, mais par sa glorification comiquement sinistre des insectes sociaux :

[...] Quelques milliers de ces névroptères auraient vite fait de vous réduire à l'état de squelette, s'ils vous rencontraient mort sur leur chemin ! [...] Vous en écraseriez cent mille, cinq cent mille, un million ! [mais] non pas un milliard, et un milliard vous dévorerait, vivant ou mort, jusqu'à la dernière parcelle ! »

[...] –Et ceux qui ont construit cette fourmilière ?... demanda Dick Sand.

–Ce sont les belliqueux ! répondit cousin Bénédicte, qui prononça ce nom comme il eût fait des Macédoniens ou autre peuple antique, brave à la guerre<sup>112</sup>.

Si les éléments sont divinisés dans les *Voyages*, les insectes sont à tout le moins personnifiés, et de surcroît élevés à un rang qui s'approche du mythique. Les chiffres exagérés qu'invoque Bénédicte semblent aussi créer une analogie entre les termites et l'eau qu'ils fuyaient : élément naturel inoffensif mais qui, en quantités suffisantes – et la nature peut certes en fournir –, est capable, ne serait-ce que « par submersion », de vaincre les plus vaillants hommes ou leurs vaisseaux les plus sûrs. En l'occurrence, l'eau qui n'avait pu mettre fin aux jours de Dick Sand en s'en prenant à son navire va tenter de le submerger, par la crue de la Coanza<sup>113</sup>, qui cause une inondation atteignant presque les sommets des imposantes termitières. L'épisode de submersion de la termitière, bien qu'il entre en intertextualité limitée avec plusieurs autres scènes des *Voyages*, rappelle surtout la « maison de neige » d'*Un hiver-*

---

<sup>109</sup> C'est le chapitre « Leçon sur les fourmis dans une fourmilière » (voir p. 336-339), titre très vernien, somme toute, de la même façon que *Vingt mille lieues* offre une leçon sur les océans en y plongeant en sous-marin.

<sup>110</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 331.

<sup>111</sup> *Ibid.*, fin du ch. V, p. 346.

<sup>112</sup> *Ibid.*, p. 339-341.

<sup>113</sup> La rivière s'appelle Cuanza sur les cartes actuelles. De même, (São Paulo da Assunção de) Luanda est désignée Saint-Paul de Loanda dans le roman.

*nage dans les glaces* ; une structure close se trouve entourée d'eau de tous côtés, sous sa forme solide, la neige, pour Jean Cornbutte et ses compagnons. Ces derniers tentant de juger de l'épaisseur de la neige sont horrifiés par le résultat, avant d'essayer du côté de la « porte » même, et c'est là que le bâton ferré trouve une issue et « un rayon brillant se précipita dans la maison de glace<sup>114</sup> ». Le danger d'asphyxie est le même, les prisonniers *sondent* pour connaître l'épaisseur de l'obstacle et voir à quelle hauteur la neige, ou l'eau, submerge leur refuge, et la délivrance finale est obtenue en creusant « au défaut de la cuirasse », soit l'ouverture préexistante de la hutte ou le sommet du monticule. Même lorsque l'on ne se trouve pas confronté à la pire des possibilités, l'appréhension est maintenue en l'envisageant<sup>115</sup> :

[...] Trente pieds d'eau sur la plaine auraient recouvert le cône de dix-huit pieds et refoulé l'air au-dedans [...] Le trou est bouché par les décombres [...] Si [...] ce trou était percé au-dessous du niveau de l'eau au-dehors [...] il faudrait le boucher rapidement, ou bien l'eau s'élèverait [...] Puis, on recommencerait l'expérience un pied au-dessus, et ainsi de suite. Mais si, enfin, à la partie supérieure de la calotte, on ne rencontrait pas encore l'air extérieur, c'est [...] que tout le village des termites avait disparu sous l'inondation ! [...] la baguette s'enfonça librement à travers la paroi [...] le niveau de l'eau monta [...] « A recommencer ! » dit froidement le jeune novice, après avoir rapidement bouché le trou [...] Dick Sand commença aussitôt à en forer un second [...] [...] l'eau monta encore [...] Il fallait [percer] un troisième trou au sommet de la calotte même [...] Si la troisième tentative échoue, l'eau remplira tout cet espace. [...] sa baguette s'enfonça rapidement à travers l'argile [...] l'air comprimé s'échappa... *mais un rayon de jour filtra à travers la paroi*<sup>116</sup>.

L'évasion de la termitière, toutefois, n'a pas les suites heureuses de la délivrance de Cornbutte, car si Dick Sand et les siens évitent l'asphyxie ou la noyade, ils sont aussi capturés<sup>117</sup> par les esclavagistes – sauf un. Hercule, physiquement l'homme le plus imposant et le plus fort de la compagnie de Dick Sand, a en quelque sorte trop d'impulsion intrinsèque

---

<sup>114</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XI, p. 74-81.

<sup>115</sup> Un procédé similaire voire plus englobant est noté par Daniel Compère : « Le narrateur aime à évoquer dans le cours du récit des situations conventionnelles par lesquelles ses personnages devraient obligatoirement passer [...] Cette hypothèse est aussitôt démentie par la phrase suivante [l'auteur cite *Cinq semaines en ballon*] : "Mais il reprit assurance en voyant le mercure baisser très sensiblement dans le baromètre." La situation menaçante est dissipée, à peine évoquée. C'est ici que se perçoit une infime distance, une nuance restrictive de l'auteur par rapport à la convention. L'épisode traditionnel est donc repris, détourné légèrement par le texte vernien qui lui confère le statut d'hypothèse, comme si le récit devait obligatoirement mentionner un tel épisode et réagir aussitôt pour le rejeter. » (*Jules Verne : texte et intertexte*, p. 306)

<sup>116</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 353-359. Nous soulignons.

<sup>117</sup> Ce retournement néfaste est analogue à celui de la capture de Glenarvan et des siens en Nouvelle-Zélande (Jules Verne, *Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 747).

pour se laisser retenir par le « centre de gravité » de la pirogue où sont menés les captifs : « Hercule, d'un bon irrésistible, s'élança sur le sol » (p. 362). Comme *agent*, il se présente comme l'opposé de Bénédicte qui échappe aux « centres » de par sa nature chaotique et n'agit guère sur les événements. Dingo mis à part, Hercule est alors la seule force susceptible d'entraîner la libération ultérieure des captifs ; il succède (et s'oppose) à Negoro comme influence externe qui évolue latéralement au vecteur de la « destinée principale », c'est-à-dire la caravane en route pour Kazonndé qui entraîne tous les autres personnages.

La dernière étape de la « correction » géographique du cadre du roman se fait au chapitre suivant, où le narrateur confirme que c'est bien la Coanza qui a fait crue : « [l'un] des fleuves de l'Angola, [elle] se jette dans l'océan Atlantique, à cent milles du point où s'était échoué le *Pilgrim*. [...] Dick Sand avait donc sagement agi en cherchant vers le nord quelque rivière navigable. La rivulette qu'il avait suivie venait se jeter dans la Coanza même<sup>118</sup>. » Indirectement, cela révèle un mensonge supplémentaire d'Harris : le lieu du sinistre du *Pilgrim* n'est pas si éloigné de toute bourgade, que ce soit le point fictif de la côte chilienne ou le littoral angolais, puisque Luanda se trouverait à une distance modeste au nord. Le héros aurait pu clore l'aventure bien plus tôt n'étaient certaines « déviations », et Dick regrette même de ne pas avoir abattu Negoro et Harris quand il en avait l'opportunité (p. 370) ; la situation est à présent inversée, et eux aussi semblent non seulement vouloir l'épargner mais même le protéger, comme le lui révèle le chef Arabe Ibn Hamis<sup>119</sup> : sournoise symétrie, qui ne trahit nullement de bonnes intentions. Negoro destine Dick à « vingt-quatre heures de torture<sup>120</sup> », qui s'ajouteront aux souffrances du cheminement jusqu'au marché de Kazonndé ; sévices dont la nature restera non dite, même si, dans sa scène d'exécution, il est dit que le corps du novice « portait les marques des tortures qu'on lui avait déjà fait subir par ordre de Negoro<sup>121</sup> ». À Kazonndé, la mort accidentelle du roi entraîne des préparatifs d'enterrement qui impliquent des exécutions rituelles, où le novice doit être ajouté aux nombreuses victimes, et c'est à la veille de la cérémonie – donc la confirmation de son pouvoir de vie et de mort sur Dick, lui qui l'a fait épargner et va le faire exécuter – que Negoro affronte enfin son adversaire. En accord avec sa personnalité, il révèle son rôle dans les mésaventures précédentes en des termes (que nous donnons en épigraphe) aux connotations d'une évidence railleuse, notamment

---

<sup>118</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 364.

<sup>119</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 388.

<sup>120</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 440.

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 448.

le « grand Dieu !<sup>122</sup> », qui, par jeu de mots, ironise sur le statut divin que s'attribue le traitant, le seul « vrai » capitaine du *Pilgrim* et du destin de ses passagers, selon lui. Mais là même où Negoro est au plus près de l'explicitation de son rôle de divinité maligne, cette dernière est remise en question : rien de ce qu'il dit n'impressionne le novice, c'est lui qui perd tout sang-froid face aux réponses de Dick, et il ne réussit, au final, qu'à desserrer sans s'en apercevoir les liens qui l'immobilisaient (p. 442). Il lui *rend (en partie) sa motricité*, après avoir été maître de celle du *Pilgrim*. Un peu comme Nemo dans l'île Lincoln, la « force mystérieuse » a tendance à rapetisser dès lors qu'elle se révèle aux protagonistes. Le léger redressement des fortunes du héros est aussi confirmé par la *communication restaurée*, indirectement, via les grattements de Dingo à l'extérieur du baracon (p. 443-444), qui, de même que ceux de Robert Grant pour les prisonniers de la hutte maorie<sup>123</sup>, annoncent la libération prochaine, même si elle est différée pour Dick Sand. Il devra pourtant son salut exclusivement à l'intervention d'Hercule, et le desserrement de ses liens semble ne servir qu'à la préfiguration, puisque le novice sera de toute manière extrait de la hutte et lié à un poteau. Les funérailles de Moini Loungga contiennent des éléments d'« ingénierie » qui semblent symboliser le piège mortel, antonyme total du navire dont Dick aurait pu se croire le maître :

A l'extrémité de la grande rue de Kazonndé, coulait un ruisseau profond et torrentueux [...] Ce ruisseau, il s'agissait de le détourner, afin de mettre son lit à sec ; c'est dans ce lit que devait être creusée la fosse royale [...] [Les] indigènes s'employèrent activement à construire un barrage qui obligeât le ruisseau à se frayer un lit provisoire à travers la plaine de Kazonndé. Au dernier tableau de la cérémonie funèbre, ce barrage serait rompu, et le torrent reprendrait son ancien lit. [Negoro] destinait Dick Sand à compléter le nombre des victimes qui devaient être sacrifiées sur la tombe du roi. [...] La fosse apparut [...] Elle était tapissée de corps noirs, et vivants [...] Cinquante esclaves attendaient là que le torrent se refermât sur elles [...] Par un raffinement de cruauté, on laissa filtrer le courant d'amont, au lieu de le précipiter par une rupture instantanée de la digue. La mort lente au lieu de la mort rapide ! [...] On vit Dick Sand, submergé jusqu'aux genoux, tenter un dernier effort pour rompre ses liens. [Mais] l'eau monta<sup>124</sup>...

Le détournement du ruisseau à des fins « funéraires » – c'est-à-dire la noyade des personnes à sacrifier, dont Dick Sand – rappelle les travaux similaires de l'ingénieur Smith et de ses compagnons pour transformer le plateau de Grande-Vue en « île » ; c'est leur versant malin, l'ingéniosité de l'homme et son habileté à réexploiter les éléments de la nature sont employés non à des fins constructives, mais destructives. Dick est, une énième fois, en danger d'être tué par l'élément aqueux, qui semble n'avoir de cesse d'accomplir ce résultat depuis le début du

---

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 439.

<sup>123</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 790-791.

<sup>124</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 437-449.

voyage. Le « raffinement de cruauté » consistant à laisser l'eau s'écouler lentement et non soudainement fait aussi que Dick échappe à la mort par pur choc des masses d'eau, et rend possible l'intervention d'Hercule. De manière purement fortuite, le novice bénéficie d'un effet analogue à cette « lubrification » de la mer en furie par les barils d'huile de baleine, qui, sans empêcher l'« immersion » finale, permet pourtant la survie du protagoniste.

Hercule devra aussi faire évader Mrs Weldon et son fils de la factorerie où ils sont captifs, en se faisant passer pour un sorcier (un *mgannga*) et en usant de l'autorité qu'il en tire<sup>125</sup>, mais le sauvetage n'aura pas empêché la mère d'écrire la lettre à Mr Weldon exigée par Negoro, qui doit permettre de la rançonner. La dynamique entre le traitant et la mère rappelle celle d'Ivan Ogareff et Marfa Strogoff ; Ogareff promet qu'il « [saura] bien la faire parler, cette vieille sorcière !<sup>126</sup> », et Negoro, devant le refus de Weldon, ne fait pas autrement, et avec la tournure habituelle : « Vous écrirez cette lettre ! [...] Votre enfant est, comme vous, en mon pouvoir, et je saurai bien !<sup>127</sup> ... ». Ogareff tente de faire parler la mère et la menace pour trouver le fils ; Negoro menace le fils pour faire parler (écrire) la mère. Le Portugais se prépare donc à donner rendez-vous à l'armateur californien à un port du sud de l'Angola, mais il se dirige d'abord vers le nord pour récupérer l'argent volé à Samuel Vernon, près des bouches du Congo. Enième « déviation » d'abord inexplicquée, à laquelle Henri Meyer dédie une illustration<sup>128</sup>. Mais la transaction sera compromise, et avant l'épisode du *mgannga*, Verne se permet un interlude comique (et entomologique...) où il fait évader Bénédict à moitié par ses propres moyens – si l'expression peut convenir à un agent aussi erratique :

Cousin Bénédict [...] dans ces rayons du soleil de midi, [entendait] bruire tout un monde d'insectes. [...] Soudain, comme ses yeux se fermaient à demi, il entendit un frémissement [...] Enfin, l'insecte [...] vint se poser sur sa tête. [...] Le Spartiate se laissant dévorer la poitrine par un renard, le Romain gardant entre ses doigts des charbons ardents, n'étaient pas plus maîtres d'eux-mêmes que cousin Bénédict, qui descendait incontestablement de ces deux héros. [...] Malheureusement, la manticoire entendit ce cri, qui fut [suivi] d'un éternuement, lequel secoua l'appendice sur lequel elle reposait<sup>129</sup>.

Comique et tragique se mêlent dans la scène, puisque la comparaison presque mythologique, ainsi que l'appartenance au moins honoraire de l'épisode à la lignée des « événements verniens ayant lieu à midi », coexistent avec une parodie des forces du chaos et de la

---

<sup>125</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 499-505.

<sup>126</sup> Jules Verne, *Michel Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 148.

<sup>127</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 461.

<sup>128</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 480.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 485-489.

contingence – l'éternuement du savant qui ruine ses chances de poursuivre l'observation de la manticores tuberculeuse. Elle est suivie par une parodie de l'habituel blasphème vernien lors des situations désespérées, « Malédiction ! », que Bénédicte profère deux fois d'ailleurs ; la répétition diminue le sens d'une « révolte » sérieuse en trivialisant l'interjection. L'épisode dans sa globalité peut constituer une fractale vernienne : le frémissement qui « [met] aussitôt en éveil » Bénédicte correspond à un coup d'envoi, une mise en branle de la trajectoire qui va l'éjecter de la kitanda dont il est prisonnier avec Weldon et Jack ; l'éternuement est un séisme en miniature ; la fin de l'épisode est une forme de « Chute » (nous soulignons) :

Cousin Bénédicte avait perdu la tête [...] Soudain, comme il passait près d'un hallier, un être gigantesque bondit et s'abattit sur lui. Puis, comme cousin Bénédicte eût fait de la manticores, cet être *le saisit* d'une main à la nuque, de l'autre au bas du dos, et, sans avoir eu le temps de se reconnaître, il fut *emporté* à travers la futaie<sup>130</sup>.

L'« être gigantesque » joue le même rôle que la « lame formidable » qui soulève le *Pilgrim*, et comme ce dernier, Bénédicte a perdu ses facultés. Du reste, les sens et la *portée d'action* du savant sont drastiquement réduits dès avant l'incident par la perte de ses lunettes ; ce statu quo implique une hégémonie des « forces naturelles », acceptée tacitement par Bénédicte lorsqu'il se dit « Laissons-le venir à portée » (p. 487) : une poursuite en règle, dans son état de myopie, mènerait à l'échec ; il doit laisser l'animal choisir sa trajectoire. Cela échoue, toutefois, et c'est l'« horizontale » qui en résulte : Bénédicte poursuit vainement l'insecte qui « [procède] par petits sauts », rappelant comiquement le paradoxe d'Achille et la tortue, selon lequel le premier était censé ne jamais rattraper la seconde, selon Zénon d'Elée. Sans s'en apercevoir, le savant passe via une taupinière par-dessous la palissade et à l'extérieur de la factorerie, ce qui parodie le voyage de Lidenbrock, « [entré] dans un volcan » et « ressorti par un autre » ; au géologue « défiant les dieux<sup>131</sup> » répond l'entomologiste qui s'exclame « je ne t'abandonnerai pas ! Je te poursuivrai jusqu'à ce que je t'atteigne !... » (p. 493). Il s'évade grâce à son comportement étourdi, mais il faut une force plus délibérée, Hercule, pour le réaiguiller de sa trajectoire contingente vers celle que suivent les autres personnages, sans quoi son évasion aurait aussi bien pu lui coûter la vie : « et, pendant un bon mille, il s'enfonça ainsi, au risque d'être rencontré par quelque indigène ou attaqué par quelque fauve ». Elle permet plutôt à Hercule d'apprendre le lieu où est retenue Weldon, et une partie des rescapés du *Pilgrim* se trouvent donc réunis pour reprendre le plan initial de Dick, après une parenthèse de plusieurs chapitres qui aura permis à Verne d'instruire le lecteur de la traite africaine, des

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, fin du ch. XV, p. 494.

<sup>131</sup> Voir *VCT*, ch. XXXVII, p. 252 et ch. XLIV, p. 304 respectivement.

voyages de Livingstone, et de déplacer ses personnages vers l'intérieur, ce qui va leur permettre de dériver (par confluences successives) vers le fleuve Zaïre lui-même plutôt que sur la Coanza, en leur ménageant un retour plus ardu.

Ce retour, qui réutilise le « train de bois », peut être conçu comme ayant deux phases, séparées par l'« épreuve du lion ». La première est un voyage peu mouvementé au fil de l'eau ; après la confrontation avec le fauve, viennent des causes d'appréhension plus durable : « Quant à douter que ce fût bien ici le pays des anthropophages, Dick Sand ne le pouvait pas<sup>132</sup> ». Le radeau herbeux sur lequel dérivent Dick, Weldon, Hercule, Bénédicte et Jack reproduit quelque peu le chapitre du *Capitaine Grant* « Où l'on mène la vie des oiseaux », sur l'ombu. On retrouve le danger annoncé de chute dans des cataractes, réel ici<sup>133</sup>, fictif dans *VCT*, et là aussi, comme pour le bloc de pierre qui arrête Axel, il se rencontre des « barrages » naturels qu'il faut percer, même si nul pyroxyle ne peut y être employé, et c'est la force humaine – celle d'Hercule, muni d'une hache –, qui brise l'obstacle. Autre parodie et « miniature » d'un épisode des *Voyages*, Bénédicte « avait [espéré] qu'on ne passerait pas », tout comme Palmyrin Rosette aurait préféré tomber sur Jupiter<sup>134</sup>. La rencontre avec le lion, qui « vole » l'antilope abattue par Dick<sup>135</sup>, constitue une épreuve de sang-froid du héros, sans conséquence sur la progression du récit mais qui ponctue l'ascension du novice vers le statut d'adulte ; il n'y a pas vraiment d'action et l'exploit consiste précisément – plutôt que de « ne point se laisser déplacer », comme d'autres héros de Verne – à résister à la tentation de fuir par soi-même. Dick et le lion se défient du regard pendant deux minutes, tout comme Cyprien Méré, lors d'une scène à valeur identique, « attendit deux ou trois minutes le bon plaisir de monseigneur le lion<sup>136</sup> ». Dick démontre son courage dans une situation de survie individuelle, et l'étape suivante consistera à braver la mort pour sauver ses compagnons.

Une dernière déviation va faire converger – ou presque – les voyageurs avec Negoro : l'apparition inopinée des cataractes du Zaïre le force à accoster la rive gauche, et c'est là que Dingo reconnaît le lieu du décès de son maître, et retrouve la hutte de Samuel Vernon. Si l'on prend Dingo comme personnage à part entière, le fait qu'il dépiste Negoro et le tue au prix de sa propre vie réalise un schéma classique de la vengeance du héros ; toutefois, ce dénouement

---

<sup>132</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 525.

<sup>133</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 513.

<sup>134</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 293-295.

<sup>135</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 522-523.

<sup>136</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XIII, p. 134.

est aussi « vernien », pour plusieurs raisons : premièrement, c'est une sorte de force naturelle (comme l'ours d'*Un hivernage...* ou le bloc aurifère dans *Le Volcan d'or*) qui abat Negoro, et non le héros, Dick Sand, qui aura dû se contenter d'Harris. Deuxièmement, Negoro s'est en quelque sorte autodétruit, son itinéraire « déviant », qui va au nord au lieu de se diriger sur Mossamédès<sup>137</sup> et ce pour récupérer l'or du Français alors qu'il aurait de toute façon obtenu la rançon de James Weldon, le fait mourir de sa propre cupidité. Troisièmement, le Portugais mort est décrit comme « frappé, on peut le dire, par la justice divine, et sur le lieu même où le crime avait été commis<sup>138</sup> », termes similaires à ceux qu'emploie Verne pour les convicts « foudroyés » par celui que Cyrus appellera aussitôt « le justicier de l'île », près du corral où ils avaient tiré sur Harbert et kidnappé Ayrton (*L'Île mystérieuse*<sup>139</sup>). La dernière fractale d'*Un capitaine de quinze ans* clôt le roman – ou presque – par un exploit qui, d'une certaine manière, parachève la transition initiatique du Capitaine Sand à l'âge adulte, par le sacrifice ultime – consenti mais heureusement non consommé puisqu'il y survit.

[...] Le courant, sans être très fort, [s'accroissait] [...] une dizaine d'indigènes se précipitaient sur [l'embarcation] [...] Dick Sand dirigea son fusil vers celui des indigènes qui manœuvrait l'embarcation, et la godille [...] volait en éclats. [...] la pirogue, n'étant plus maintenue par la godille, avait pris le fil de l'eau. Le courant l'entraîna avec une vitesse croissante, [et] elle ne fut plus qu'à cent pieds des chutes. [...] Dick Sand tentait de les sauver en précipitant les cannibales avec lui dans l'abîme. [...] cette barque, par cela même qu'elle flottait la quille en l'air, pouvait servir à le sauver. [En] effet, deux dangers étaient à redouter [...] l'asphyxie par l'eau, l'asphyxie par l'air. Or cette coque renversée, c'était comme une boîte dans laquelle il pourrait peut-être maintenir sa tête hors de l'eau [...] il sentit l'irrésistible courant l'entraîner, et la chute presque perpendiculaire se produire [...] La pirogue s'enfonça dans l'abîme creusé par les eaux au pied de la cataracte, et, après avoir plongé profondément, revint à la surface du fleuve<sup>140</sup>.

Le dernier danger d'origine humaine menaçant les voyageurs est celui des cannibales qui les rattrapent sur le Zaïre, et il a lieu dans des circonstances où les forces naturelles – le courant entraînant vers la cataracte – atteignent un nouvel extremum, dont Dick va cette fois profiter : prisonnier de la pirogue avec les cannibales qui la dirigent vers la rive où ses

<sup>137</sup> Moçâmedes aujourd'hui, au sud de l'Angola. Elle est nommée plusieurs fois au chapitre XV (2<sup>e</sup> partie).

<sup>138</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 540.

<sup>139</sup> On relève aussi une intertextualité plus mineure avec ce même roman : la lutte entre Dingo et Negoro n'est qu'*entendue* par les voyageurs avant leur arrivée sur les lieux, et ils perçoivent seulement qu'« un homme était aux prises avec le vigoureux animal » ; lors d'une chasse dans l'île Lincoln, les naufragés entendent eux aussi une lutte entre le chien Top et un adversaire non identifié : « Aux aboiements de Top se mêlaient des grognements singuliers [...] A peine entrés dans le taillis, ils virent Top *aux prises avec un animal* qu'il tenait par une oreille » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 109, nous soulignons).

<sup>140</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 543-547.

compagnons sont sur le point d'être rejoints et capturés, il fait ce qu'avait fait la jubarte<sup>141</sup> à la baleinière du capitaine Hull : il détruit son instrument de gouverne, la livrant à la force de l'eau. La description froide et calculée de la situation de Dick lors de la Chute – « l'asphyxie par l'eau, l'asphyxie par l'air » –, rappelle ce passage de *Vingt mille lieues*:

« Messieurs [...], il y a deux manières de mourir dans les conditions où nous sommes. »

Cet inexplicable personnage avait l'air d'un [professeur] qui fait une démonstration à ses élèves.

« La première, reprit-il, c'est de mourir écrasés. La seconde, c'est de mourir asphyxiés<sup>142</sup> [...] »

Il y a là deux périls examinés méthodiquement par un personnage d'exception qui garde son sang-froid même dans la plus grande détresse – périls liés au *confinement*, qui s'avère omniprésent dans l'œuvre de Verne et en particulier dans ce roman, où Dick échappe à la noyade lors du naufrage du *Pilgrim*, puis la crue, puis attaché avec les victimes à sacrifier aux funérailles du roi, et enfin dans une cataracte, où un objet externe sert une fois de plus (comme pour la fourmilière) de « cage à air » qui le sauve des deux formes d'étouffement. Vient enfin la « chute presque perpendiculaire », et, tout comme le projectile du Gun-Club (qui « après avoir été entraîné par sa chute jusqu'aux plus grandes profondeurs de l'Océan, avait dû naturellement revenir à la surface<sup>143</sup> »), la pirogue effectue cette nécessaire immersion, dernière plongée de Dick au fond de son élément et d'où il ressort symboliquement délesté de sa condition de novice. Le héros ne conteste pas la neutralité ou l'ambivalence fondamentale des éléments, source d'une grande partie de ses périls mais aussi milieu consubstantiel à la profession qu'il tente d'apprendre, et donc, il accède à l'âge adulte via les mêmes chaînes causales que celles qui avaient compromis sa sûreté ; Negoro – esclavagiste donc ennemi de l'autodétermination et de tout monomythe personnel – est détruit par une suite similaire de déviations, pour avoir tenté de substituer sa volonté uniformément malveillante à ces influences chaotiques.

---

<sup>141</sup> « Ce qui montre que si Jules Verne a été très impressionné par le spectacle des chutes réelles, c'est qu'il avait en lui déjà une sorte d'attrance horrifiée pour cette force cosmique. Dans *Capitaine de quinze ans*, elle termine les épreuves initiatiques du héros [...] le héros ressort vivant, parce qu'il a eu le sang-froid de retourner sa pirogue et de s'y accrocher ; il renaît ainsi définitivement, tandis que les cannibales sont « déchirés par les rochers avant même d'avoir atteint les profondeurs de l'abîme », autrement dit par les dents du monstre, qui les avale ensuite. » (Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 533)

<sup>142</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 504-505.

<sup>143</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XXII, p. 434-435.

## 1-d Voyage au centre de la terre

– Mais elle n'est pas venue seule ! m'écriai-je ; elle n'a pas été se tordre d'elle-même ! quelqu'un nous a précédés !...

– Oui ! un homme. (*Voyage au centre de la terre*, ch. XXXIX, p. 271)

Nous avons rencontré un exemple où le *Voyage extraordinaire* se prête tout spécialement à la perspective du dévoilement d'une « force mystérieuse » dans les premiers chapitres, puis s'avère présenter encore de nouvelles déclinaisons du même ordre thématique dans le reste du roman : nous parlons particulièrement de *Vingt mille lieues sous les mers*, et des sept premiers chapitres mettant en scène le « narval géant ». Mais dans notre glossaire vernien, nous avons placé l'influence énigmatique au sein d'une constellation plus vaste, qui relève de ce que nous avons appelé le « Rapport à l'Objet » chez Verne, et qui inclut les thèmes du déchiffrement, du labyrinthe, de l'auctorialité. Or le *Voyage au centre de la terre* reproduit le schéma ci-dessus précisément à travers ces thèmes voisins : le cryptogramme de Saknussem domine le début du roman, mais l'influence de l'alchimiste et ses ramifications thématiques se déploient au-delà<sup>1</sup> de cette première partie. Comme le note D. Compère :

Les cinq premiers chapitres du *Voyage au centre de la Terre*, consacrés à la lecture du cryptogramme, constituent une sorte de mise en abyme du roman ou plus précisément son modèle réduit : Lidenbrock erre entre les lettres du document chiffré comme il errera ensuite sous terre [...] La découverte du fait que Saknussem a écrit son message « à l'envers » (p. 39), annonce l'explication finale du « renversement des pôles » qui a affecté la boussole au cours d'un orage (p. 372)<sup>2</sup>.

Le premier évènement du roman est l'arrivée du professeur à sa maison de Hambourg, avec le manuscrit de Snorre Turluson, auteur islandais du XII<sup>e</sup> siècle, et le narrateur commente que Lidenbrock « [était] bibliomane à ses moments perdus », et que son estime d'un livre requiert qu'il soit « introuvable, ou tout au moins illisible ». D'une part, on retrouve le « stade du

---

<sup>1</sup> « Il semble du reste que les « missions contre le Monstre » ne nécessitent pas la présence d'un guide en chair et en os, du moins dans le roman. [...] Il arrive aussi que [le maître d'initiation] soit éloigné radicalement. Dans le *voyage au centre de la terre*, le premier maître, celui qui « appelle » Lidenbrock, est un vieil alchimiste, mort depuis longtemps. Arne Saknussem se manifeste cependant à diverses reprises, et d'abord par le manuscrit runique, puis par sa signature aux moments cruciaux de l'expédition, au début de la descente, et juste avant la sortie-rennaissance, lorsque la route vers le centre paraît compromise et les explorateurs arrêtés. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 304-305)

<sup>2</sup> Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 129-130.

miroir » noté par D. Compère chez Verne, la « créature livresque plongée dans les livres<sup>3</sup> », et d'autre part on peut réinterpréter la caractérisation du géologue à travers la mise en abyme constatée par Compère : si le *Voyage* dans son ensemble est l'image agrandie et la métaphore du déchiffrement qui en occupe la première phase, on peut voir dans le chemin du centre de la terre cet introuvable dont Lidenbrock est friand ; plus localement, la « bonne » cheminée du Sneffels qui permet l'accès au centre est « illisible » sans la clé offerte par l'ombre du Scartaris. Inversement, le secret de Sankussem émerge inopinément d'un tout plus grand, le « parchemin crasseux qui glissa du bouquin [de Turluson] et tomba à terre<sup>4</sup> », et l'on peut imaginer qu'autrement Lidenbrock ne l'aurait trouvé que bien plus tard<sup>5</sup> ; feuille unique qui fait vaguement écho au *monogramme* de Kamyk-Pacha (*Antifer*), elle est *enfouie* dans le manuscrit comme la signature gravée de l'alchimiste est cachée dans certaines galeries difficiles d'accès du labyrinthe souterrain.

Quoique sur le mode humoristique, le cryptogramme est d'emblée appréhendé comme le serait une révélation d'ordre religieux, et établit par la même occasion le statut de sceptique (le « capitaine Nicholl du *Centre de la terre* ») d'Axel : « Les runes [...] suivant la tradition [furent] inventés par Odin lui-même ! Mais regarde donc, admire, *impie*, ces types qui sont sortis de l'imagination d'un dieu ! » (p. 28). Là où le professeur spécule que le document pourrait receler une grande découverte, Axel pense « pour [son] compte [qu'il] n'y avait absolument rien » : même tournure du « dénégateur vernien » que celle qui réapparaît chez Cyrus Smith quand, devant l'enthousiasme de Pencroff pour une visite à l'île Tabor, il s'exclamera : « Mais il ne s'y passe rien ! il ne peut rien s'y passer !<sup>6</sup> ». Même s'il initie son lecteur à des notions de base de la cryptologie – populaire notamment depuis le *Scarabée d'or* de Poe –, il importe plus à Verne de mettre en scène le *chiffre* et l'occulte que de les exposer en profondeur, sans quoi l'on s'attendrait peut-être à une énumération en règle des méthodes de cryptage et de décryptage, comme l'auteur le fait parfois pour la zoologie ou la géographie. De même, remarquons que la première hypothèse de Lidenbrock sur la manière dont a été

---

<sup>3</sup> Cité dans notre étude de *Servadac* (III-3-e), en note 125. Voir *Jules Verne écrivain*, p. 126.

<sup>4</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. II, p. 28.

<sup>5</sup> Trop tard pour les calendes de juillet, peut-être, quitte à attendre les suivantes ? Mais l'on sait par *De la Terre à la Lune* que les opportunités astronomiques que l'on peut calculer et projeter à une date ultérieure au cadre temporel avéré du récit ne sont que des expériences de pensée que Verne ne mettra pas en scène : tel le périhélie suivant de la Lune, la mettant à nouveau dans l'axe de la Columbiad 18 ans après la première « fenêtre de lancement » (voir t. I, fin du ch. IV).

<sup>6</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 416.

codé le document (le réarrangement en colonnes de cinq ou six) est déjà correcte, si improbable que cela puisse être étant données toutes les autres possibilités. C'est en vain – en *aval* de la première tentative qui, à son insu, était un succès, moins la nécessité de lire à l'envers – que le géologue déploie ses compétences cryptologiques plus avancées et tente d'autres combinaisons. Comme pour une révélation d'ordre sacré, ce n'est pas la complexité des méthodes ou la force brute qui dévoile le mystère, mais le geste de nature appropriée. En d'autres termes, la vérité est simple, limpide, et cela vaut encore plus pour la dernière partie du décodage, qui consiste seulement à inverser le texte. Une sorte de muse semble livrer le secret à Axel : comme une extension sous forme sculpturale (*fossilisée* ?) de Graüben, qui lui donne la clé du labyrinthe en le persuadant de partir avec son oncle, la naïade sculptée sur le fourneau de la pipe apparaît peu avant la révélation<sup>7</sup>, et elle est carbonisée, préfigurant la descente vers le noyau incandescent ; son rôle de guide vaguement érotisé est réitéré plus tard – identifié cette fois au ruisseau Hans-bach – lorsque Axel « [caresse] la tiède naïade<sup>8</sup> ». Le voyage au centre de la terre est en grande partie cataclysmique (et non simplement ponctué ou achevé par des cataclysmes), il semble en découler que l'expérience mystique de la découverte du sens inclut certains aspects des catastrophes verniennes qui ont ordinairement lieu plus loin dans le récit. Ainsi, lorsque le départ de Lidenbrock à la fin du chapitre III délègue implicitement la tâche au neveu, ce dernier commence par déclarer que « [l'affaire] du vieux document [le préoccupait] étrangement » et que « [sa] tête bouillonnait », prélude normal à une révélation, mais de plus, il est « pris d'une vague inquiétude » et a « le pressentiment d'une catastrophe prochaine », ce qui relève beaucoup plus des indicateurs « pré-moteurs » du *Voyage extraordinaire* : on retrouve par exemple les mêmes termes du point de vue de Lord Glenarvan juste avant le tremblement de terre dans les Andes<sup>9</sup>. Les événements qui acheminent Axel vers la réponse paraissent assez fortuits mais, mis bout à bout, créent une impression d'inévitabilité :

J'étais en proie à une sorte d'hallucination ; j'étouffais ; il me fallait de l'air<sup>10</sup>. Machinalement, je m'éventai avec la feuille de papier, dont le verso et le recto se présentèrent successivement à mes regards. [Quelle] fut ma surprise, quand [...] je crus voir apparaître des mots parfaitement lisibles<sup>11</sup>...

---

<sup>7</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. IV, p. 39-40.

<sup>8</sup> *Ibid.*, ch. XXIV, p. 171. Notons qu'il en résulte une parenté thématique entre Graüben et Nell (*Les Indes noires*), même si la première ne guide pas littéralement le protagoniste à travers les galeries souterraines.

<sup>9</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 141.

<sup>10</sup> Ce même enchaînement rend cette scène de révélation assez similaire à certaines scènes de « rencontre amoureuse » ou de « coup de foudre ». Comparer par exemple à ce passage de *Dominique* (voir bibliographie),

En d'autres termes, la contingence apparente des raisons qui dévoilent le texte à Axel réside somme toute dans le fait qu'elles sont extérieures à une délibération consciente ; à leur manière, elles n'en sont pas moins déterministes, et le mot « machinalement » prend alors un sens plus littéral. Le recto et le verso s'offrent alternativement aux yeux du personnage ; il découvre la « face cachée », tout comme celle de la lune est révélée aux héros du Gun-Club<sup>12</sup>, presque aussi fugitivement d'ailleurs. La lune est illuminée littéralement – par un volcan puis l'explosion d'un bolide –, mais « une lueur se fit » dans l'esprit d'Axel, qui s'aperçoit que le professeur « avait eu raison pour la disposition des lettres, raison pour la langue du document ! Il s'en était fallu de “rien”... ». Ce « rien » a la même valeur que « le mot rongé “abor”<sup>13</sup> » qui défie jusqu'au bout la sagacité de Paganel ; les deux savants errent là même où ils se rapprochent du secret. La connotation métaphysique de ce secret est soulignée par son appréhension *immédiate*, à l'opposé du raisonnement laborieux : « Il me suffisait d'y jeter un regard pour devenir possesseur du secret. » (p. 42) A la résolution intuitive du « novice » devra pourtant s'ajouter le déchiffrement de l'expert, puisque c'est Lidenbrock qui expliquera le sens de certains mots nébuleux<sup>14</sup>. C'est ce même savoir pratique qui permet au professeur de faire taire les réticences de son neveu, dont les objections portent sur des problèmes posés par les deux « labyrinthes » : le *sens* des mots du cryptogramme même après découverte de la clé (Yocul, Sneffels, Scartaris...), et la viabilité d'un voyage sous terre. Cette dernière dépend du débat entre les défenseurs de la théorie de Davy et ceux de la chaleur centrale, et il ne va guère à l'avantage d'Axel que sa position soit une version extrême de la seconde, selon laquelle il régnerait au centre de la terre une température de deux millions de degrés – ce que Lidenbrock a beau jeu de réfuter. Ses propres arguments sont toutefois aussi peu convain-

---

où le dénouement de la scène se fait aussi par une forme d'*inversion*, où le protagoniste déplace son point d'observation *de l'autre côté* :

« [...] j'en étais astreint, tant l'état d'extrême irritabilité nerveuse où je me trouvais [...] me rendait vulnérable et me prédisposait à souffrir sans motif. J'étais assis près de Madeleine, d'après une ancienne habitude [...] Tout à coup l'idée me vint de changer de place. Pourquoi ? Je n'aurais pu le dire. Il me sembla seulement que la lumière des lampes me blessait et qu'ailleurs je me trouverais mieux. En levant les yeux [...] Madeleine me vit assis de l'autre côté de la table, précisément vis-à-vis d'elle. “Eh bien !” dit-elle avec un air de surprise. [Mais] nos yeux se rencontrèrent ; je ne sais ce qu'elle aperçut d'extraordinaire dans les miens qui la troubla légèrement et ne lui permit pas d'achever. » (Eugène Fromentin, *Dominique*, fin du ch. V, p. 83-84)

<sup>11</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. IV, p. 42.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XV, p. 379.

<sup>13</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 899.

<sup>14</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VI, p. 51-54.

cants, voire illogiques lorsqu'il invoque une limite nécessaire à la chaleur interne<sup>15</sup>. Il réussit toutefois à contrer l'argument le plus empirique d'Axel, l'existence même des volcans : elle ne prouve pas, selon lui, une chaleur interne, mais provient de phénomènes limités à l'écorce terrestre<sup>16</sup>, ce qui ne peut être confirmé ou infirmé qu'en tentant le voyage. Curieusement, la dichotomie théorique dont semble dépendre le succès du voyage reproduit les représentations de l'homme et de la nature ainsi que du masculin et du féminin que la critique a repérées dans le roman<sup>17</sup> : la « chimie de surface » telle que la décrit Humphry Davy implique une solidité (l'intérieur de la terre est froid) que paradoxalement Lidenbrock est à même de *pénétrer*, lui dont la volonté est « plus dure que le granit » ; la chaleur centrale, elle, implique un intérieur visqueux voire liquide, donc symboliquement des forces qui réagissent au protagoniste non en tentant de le stopper mais par enveloppement, submersion, et qui finalement lui enlèvent tout contrôle et le redirigent dans leur propre « courant ». Dans le roman, la chaleur centrale n'est jamais entièrement réfutée ; elle ne s'exerce pas au degré auquel s'attend Axel mais se manifeste plus qu'assez pour dicter le cours du *Voyage* ; similairement, Axel cède périodiquement à certains arguments de son oncle mais réaffirme ensuite l'hypothèse du feu central, notamment lors du remarquable « récit des origines » de la formation de l'Islande :

[...] je refaisais dans mon esprit toute l'histoire géologique de l'Islande [...] Cette île [est] sortie du fond des eaux à une époque relativement moderne [...] on ne peut attribuer son origine qu'à l'action des feux souterrains. [Dans] ce cas, la théorie d'Humphry Davy [...] les prétentions de mon oncle, tout s'en allait en fumée. [...] Avant l'existence des volcans, elle était faite d'un massif trappéen, lentement [soulevé] par la poussée des forces centrales. [...] Une large fente se creusa [...] par laquelle [s'épancha] toute la pâte trachytique. Le phénomène s'accomplissait alors sans violence ; l'issue était énorme [...] grâce à cet épanchement, l'épaisseur de l'île s'accrut [et], par suite, sa force de résistance [...] quelle

---

<sup>15</sup> Lidenbrock déclare : « N'a-t-on pas cru jusqu'à Fourier que la température des espaces planétaires allait toujours diminuant, et ne sait-on pas aujourd'hui que les plus grands froids des régions éthérées ne dépassent pas [-50°] ? Pourquoi n'en serait-il pas ainsi de la chaleur interne ? Pourquoi, à une certaine profondeur, n'atteindrait-elle pas une limite infranchissable, au lieu de s'élever jusqu'au degré de fusion des minéraux les plus réfractaires ? » (Ch. VI, p. 56) Les deux raisonnements sont proprement absurdes : 1° Quelle qu'en soit la valeur numérique, la limite du froid sidéral correspond tout simplement à l'absence littérale d'énergie, donc à des conditions par définition impropres au fonctionnement du vivant\*, et la question du « plus ou moins froid » en devient non pertinente ; 2° Qu'il y ait ou non une limite inverse dictée par une quelconque symétrie, Lidenbrock n'a aucune raison théorique d'en invoquer une qui soit propre à l'intérieur du globe, et inférieure aux températures *avérées* qui déterminent la fusion des minéraux connus – donc trop élevées pour des explorateurs.

\* : Mais le raisonnement de Fourier n'est pas sans cohérence, moyennant des prémisses assez différentes.

<sup>16</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. VI, p. 57.

<sup>17</sup> Voir notamment D. Compère, *Approche de l'île* (p. 60), cité dans notre 1<sup>ère</sup> analyse de *VCT* en note 67.

quantité de fluides élastiques s'emmagasina dans son sein, lorsqu'elle n'offrit plus aucune issue [...] [leur] puissance mécanique fut telle qu'ils soulevèrent [l'écorce] et se creusèrent [des] cheminées. [...] Alors aux phénomènes éruptifs succédèrent les phénomènes volcaniques. [...] Telle fut la succession des phénomènes qui constituèrent l'Islande ; tous provenaient de l'action des feux intérieurs<sup>18</sup> [...]

A l'expérience de Davy qu'invoque Lidenbrock, Axel répond ici par une expérience de pensée, qui – moyennant certains postulats sur les conditions initiales – ne manque pas de force argumentative, encore une fois à cause de la rigueur mécanique de son enchaînement, principalement l'effet de rétroaction (le *feedback loop* des anglophones) de l'épanchement « doux » des laves qui détermine sa propre transition vers les violences éruptives. Ceci n'empêche pas la connotation mythologique propre à ces interludes de *cosmogonie vernienne* : l'écoulement de la pâte trachytique évoque une naissance et forme « [de] vastes nappes ou [des] masses mamelonnées », et le récit se termine par cette réciproque du « il était une fois » que nous remarquons au chapitre V de *De la Terre à la Lune*. Il préfigure en « fractale » la formation de la terre entière dont Axel aura une vision au chapitre XXXII. Outre sa cohérence interne, sa théorie a l'avantage d'être corroborée par certains détails relevés sur place, alors que l'expérience de Davy ne prouve pas d'elle-même son application à l'échelle du globe. La genèse de l'Islande voit d'abord « [s'échapper] les déjections basaltiques, dont la plaine que nous traversons [offrait] à nos regards les plus merveilleux spécimens » (p. 119). Plus symboliquement, le phénomène a l'avantage de laisser des traces à connotation mythologique : les basaltes du fjord de Stapi que les voyageurs rencontrent juste avant le Sneffels forment ces structures d'apparence architecturale qui fascinent Verne. La nature, « précédant les architectes des premiers âges, [a] créé un ordre sévère, que ni les splendeurs de Babylone ni les merveilles de la Grèce n'ont jamais dépassé<sup>19</sup> », et le narrateur s'empresse de comparer le paysage à la Chaussée des Géants ainsi qu'à la grotte de Fingal, mise en scène plus tard dans *Le Rayon vert*. Curieusement, la réalité de la chaleur centrale semble inspirer moins de ressentiment chez Axel que la possibilité que l'alchimiste ait raison : il est appelé « ce malencontreux Saknussem<sup>20</sup> » lorsque le neveu s'inquiète du risque d'égarement dans les galeries du volcan et de son possible réveil, mais quand la preuve de son passage est découverte gravée sur une roche du cratère, c'est « ce nom mille fois maudit<sup>21</sup> ». La gradation peut aussi provenir simplement de l'exaspération d'Axel face à un indice supplémentaire. Mais on peut

---

<sup>18</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XV, p. 118-120.

<sup>19</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 110.

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 114.

<sup>21</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 128.

bien y voir la différence entre Saknussem comme pur mystificateur n'ayant reconnu qu'une quelconque galerie ne menant nulle part – donc un simple élément perturbateur, *malencontreux* – et un Saknussem qui s'impose *par le verbe* à l'attention de l'oncle et du neveu<sup>22</sup> : le maudire équivaut à reconnaître son pouvoir ne serait-ce que négativement<sup>23</sup>, et le pendant positif finira par se manifester près de la fin, lorsque Axel reverra la signature de l'alchimiste et emploiera cette fois les mots « hardi et fantastique voyageur<sup>24</sup> ». Les noms ont, de toute façon, dans les énigmes verniennes, un pouvoir disproportionné ; dans *L'Île mystérieuse*, « le mot de cette énigme [ne pouvait] être que le nom d'un homme doué d'une puissance [...] surhumaine ». A plus forte raison lorsque le nom trahit en lui-même un acte, et est écrit d'une façon qui agit sur le milieu, telles des runes gravées. Dans cette perspective, l'inquiétante trace de dents que Hans repère sur le morceau de fer<sup>25</sup> ne fait que préfigurer les sillons laissés dans la roche par le poignard de Saknussem : les surhommes verniens vont, dans des romans ultérieurs, s'identifier fréquemment à des monstres marins, et l'on peut voir la fusion parfaite de la signature et de la dent du monstre dans les brèches que laisse l'éperon du capitaine Nemo dans la coque des navires. « [Ce] sont des dents dont l'empreinte s'est incrustée dans le métal », dira Axel, qui « ne [peut] détacher [ses] regards de cette barre à demi rongée » ; or ce qui le fascine et l'effraie dans les traces du voyageur de l'autre côté de la mer réside précisément dans la nécessité causale qu'elles impliquent : la lame rouillée qui « s'est ébréchée sur les rocs » n'a pas pu « venir seule », elle « n'a pas été se tordre d'elle-même », et c'est avec une sorte de solennité que Lidenbrock répond « Oui ! un homme » à l'hypothèse d'Axel : l'influence mystérieuse qui cause ces inquiétantes déformations de solides inanimés est de même nature<sup>26</sup>, sinon de même effet dans le roman, et de telles traces impressionnent davantage que toutes les lieues « forées » par Lidenbrock vers le centre de la terre.

---

<sup>22</sup> Les runes gravées dans le roc ne sont évidemment pas une preuve, mais un peu comme l'aspect évocateur des basaltes de Stapi, elles ont aux yeux du narrateur le poids d'un « argument par l'assertion (seule) ».

<sup>23</sup> Le roc est comparé à « un énorme piédestal fait pour la statue d'un Pluton », et, dans la continuité du statut d'« impie » qu'Axel acquiert au second chapitre, son oncle lui dit « douteras-tu encore ? » (Ch. XVI, p. 128)

<sup>24</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIX, p. 272.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. XXXIII, p. 225-226.

<sup>26</sup> Le lecteur du roman pourrait trouver immédiatement évident l'auteur des runes et donc étrange la suite de répliques qui précède la réalisation d'Axel et Lidenbrock, mais ceci s'explique à deux niveaux. Les voyageurs ne rencontrent aucune trace de l'alchimiste depuis la cheminée jusqu'à la fin de la traversée maritime des mois plus tard, et l'espèce de déréalisation opérée par la caverne et ses merveilles rend par trop saugrenue (voire « illisible ») une trace humaine, un peu à la façon d'une empreinte de pas robinsonienne. En second lieu et symboliquement, les personnages ont « oublié » (jusqu'à ce moment) le caractère surnaturel de l'alchimiste, et

La partie du voyage qui commence au pied du Sneffels et s'achève au fond de sa cheminée est une « fractale » vernienne, géométriquement parlant : les voyageurs gravissent le volcan – phase ascendante –, puis sont bloqués au sommet pendant des jours, attendant que l'ombre du Scartaris révèle leur route, donc ne montant ni ne descendant – phase horizontale –, et enfin descendant en droite ligne de « trois mille pieds », jusqu'au plancher de l'île, commencement réel du voyage – c'est la descente, tout au moins dans le sens directionnel et non au sens habituel de la Chute impliquant la domination des forces naturelles et la perte du contrôle moteur. Comme nous l'avons remarqué auparavant, l'*ascension* du Sneffels est de celles qui permettent de *descendre* comme fin ultime ; elle est marquée par l'épreuve de la trombe, *mistour*, qui constitue vis-à-vis du « point suprême » des voyageurs une force *centrifuge*, elle risque de les entraîner « trop haut » : « cette trombe s'inclinait, elle devait inévitablement nous enlacer [...] la trombe s'abattit sur la montagne, qui [tressaillit] ; les pierres saisies dans le remous du vent volèrent en pluie [...] Sans la précaution du guide, nos corps [...] fussent retombés au loin<sup>27</sup> ». Le vent a un effet déstabilisant qui s'oppose à celui de la terre, du roc, et il aurait provoqué l'échec de l'expédition, d'abord en les arrachant à la gravité, puis en causant la Chute (« retombés... »). L'intérêt du concept de *phorie* employé par M. Tournier réapparaît ici, et un lien intertextuel assez complexe peut être établi entre cette scène (et des déclinaisons thématiques similaires à travers ce roman) et l'image de « l'homme porte-enfant<sup>28</sup> » ainsi que le jour positif ou négatif sous lequel il apparaît chez Tournier. Le personnage d'Abel du *Roi des Aulnes* réapparaît dans *Les Météores*, peint de façon très péjorative par Paul, celui des deux jumeaux qui tient le plus à garder son frère près de lui, à l'empêcher de *quitter le foyer gravitationnel*, en quelque sorte. Dans la scène de la fête foraine où le garagiste joue son bref

---

c'est une « erreur » (une impiété ?) de leur part de percevoir différemment les dents d'un monstre antédiluvien et le stylet de Saknussem, deux manifestations de la « force mystérieuse » à l'œuvre.

<sup>27</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XV, p. 123-125.

<sup>28</sup> On cite ici l'entrée du « 6 octobre 1938 » du journal d'Abel, dans *Le Roi des aulnes* de Tournier :

« Et puis *phorie* qui dérive de φορέω, porter. [...] Mais il serait encore plus littéral de dire qu'il *porte* simplement avec bonheur. [...] cette idée fondamentale de portage, de *phorie*, elle se trouve aussi dans le nom même de Christophe, le géant Porte-Christ [...] de même encore qu'elle s'incarne à nouveau dans ces automobiles auxquelles je consacre en renâclant le meilleur de moi-même, mais qui n'en sont pas moins dans leur trivialité l'instrument porteur d'homme, anthropophore, *phorique* par excellence. »

mais important rôle, son acte sacrilège, « antigravitationnel », consiste à soulever Jean<sup>29</sup>. Abel est perçu comme la force colossale qui arrache Jean à la fois à la gravité tirant vers le bas, à l'élan centrifuge qui tire latéralement, et métaphoriquement, à l'utérus maternel dans lequel Jean et Paul étaient inséparables, avant l'acte de naissance qui rend possibles tous les éloignements dans lesquels Paul voit la menace suprême. Dans l'œuvre de Verne, les itinéraires des protagonistes effectués en environnement « géologique », gravir une montagne, explorer une caverne, descendre vers le centre de la terre, suggèrent un symbolisme soit de défloration de la Terre, soit de retour vers l'utérus maternel. La force *éolienne* est une machine anti-gravité de Verne ; de même la *trombe* (de sens assez large chez Verne, qui peut inclure la tornade), force ambivalente au même titre que les objectifs humains, qui tend à séparer l'homme de la surface de la terre, que cela représente péril ou salut. Dans *L'Île mystérieuse*, le ballon est « porté comme une boule au sommet d'une trombe<sup>30</sup> », qui le maintient dans les couches aériennes, au-dessus de la surface de l'océan ; en outre, à la fin de l'épisode de l'attaque

---

<sup>29</sup> « Nous étions à proximité d'un de ces jeux de force qui consistent à projeter sur des rails en pente un [chariot roulant] [...] Le garagiste [...] *sans effort apparent* [l'envoya] à grand bruit dans le flanc du navire [...] Nous arrivâmes ainsi aux abords d'un haut manège [...] L'essentiel du manège était constitué par un vaste cylindre dressé verticalement. [...] Le cylindre se mit à tourner sur lui-même [...] il vous fut impossible de résister à la force centrifuge qui vous chassait vers la paroi. Emportés par un *tourbillon*, vous étiez donc collés comme des mouches contre un mur [...] suspendus dans le vide [...] Tu gisais [...] Lentement, avec des mouvements dont la gaucherie traduisait l'effort colossal qu'ils coûtaient, il avait plié les genoux [...] et commençait, par je ne sais quel *miracle* de sa volonté, à se placer en posture accroupie. [...] la force centrifuge le retenait. [...] je compris avec [stupéfaction] qu'il tentait de *se dresser*, qu'il prétendait se lever [...] tel Atlas écrasé par le globe terrestre, [...] il se tenait maintenant debout, droit comme un i, à l'horizontale [...] [emporté] dans ce chaudron infernal. [...] je le [vis] tendre sa main gauche vers ta main droite et [*s'en saisir*], *t'attirer à lui* [...] et il commença à se relever dans un effort plus intense que la première fois. [...] tu gisais dans ses bras [...] mort, semblait-il, d'une mort qu'expliquait suffisamment l'épreuve triple que tu venais de subir, l'écrasement sur la tôle, *l'arrachement* à cette glu invisible, et maintenant l'étreinte de *ces bras de bête préhistorique* [...] il te déposa à terre avec une douceur où il y avait de la tendresse et du regret. [...] Mes réflexions [m'inclinent] à attacher une importance décisive à cette fête foraine [...] à ce port, à cet emport qu'il te fit subir après t'avoir arraché à l'invisible enlèvement centrifuge. [...] Mais c'est surtout dans le personnage du garagiste [...] que je lis désormais à livre ouvert. [...] Son geste, sa geste ne sont que trop faciles à interpréter. Il t'a arraché [...] comme on *extirpe un enfant du ventre de sa mère* en travail, pour t'enlever dans ses bras, t'assumer, te faire participer à cette posture monstrueuse – *debout à l'horizontale* – écrasé par une force colossale qui annule la pesanteur. » (Michel Tournier, *Les Météores*, p. 175-180, nous soulignons, sauf les dernières italiques qui sont de l'auteur)

<sup>30</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 8.

pirate, leur brick, « irrésistiblement soulevé sur une sorte de trombe liquide<sup>31</sup> », est ainsi empêché d'atteindre la terre, les rivages de l'île Lincoln, et détruit – même si dans ce cas particulier, la trombe est causée par Nemo. Le *mistour* du Sneffels tend à faire subir aux voyageurs une forme réduite et tragique de la balistique vernienne, le sort des pierres qu'elle soulève, et sans l'aide de Hans, ils seraient retombés « comme le produit de quelque météore inconnu<sup>32</sup> ». Des rapports de transposition, inversion, etc., sont décelables entre l'imagerie vernienne et celle qui apparaît dans la phorie de Tournier. Par exemple, le manège des *Météores* est une sorte de trombe, mais qui écrase les personnages contre le sol par sa rotation, là même où elle les « emporte » comme le font les vents et tourbillons verniens des navires en fuite ou des ballons en perdition ; Abel est l'autre versant de cet emportement, bénéfique voire sacré de son point de vue et malin dans la perspective de Paul.

La descente dans le cratère, à travers le point de vue d'Axel, est analogue au chargement d'une bouche à feu, et suscite les mêmes appréhensions, plus irrationnelles toutefois que celles que l'on trouve dans *De la Terre à la Lune* lorsque le pyroxyle puis l'obus sont abaissés dans la Columbiad ; on a vu que pour Axel, le Sneffels n'est qu'un tromblon qui menace de faire feu. Ce cratère est un monde en miniature, qui reproduit certaines caractéristiques du macrocosme : « Certaines parties du cône formaient des glaciers intérieurs<sup>33</sup> ». On ne peut pas aller de front vers le centre mais en décrivant « des ellipses très allongées ». Au fond de ce gouffre antichambre, la cheminée est triple, et le pic du Scartaris est « le stylet d'un immense cadran solaire, dont l'ombre à un jour donné marquait le chemin du centre du globe » (p. 130). La logique du récit demande qu'un « réglage fin » puisse, en reliant la terre et le ciel, rendre le *Voyage* possible : trois siècles de changements géologiques ne doivent pas fausser la machine cosmique qui indique une entrée à l'exclusion des deux autres ; l'homme compte encore une fois sur la prééminence du déterminisme, donc de la prévisibilité, ce qui le met à l'opposé et aussi à la merci de la météorologie, des nuages, donc de l'ombre – discernable ou pas – du Scartaris. Lidenbrock n'a que six jours<sup>34</sup> avant que ne passent les calendes du mois, ce qui occasionne une « fractale météorologique » (nous soulignons) :

La journée se passa, et aucune ombre ne vint s'allonger sur le fond du cratère. [...] Le 26, rien encore.  
[...] Mon oncle ne se contenait plus. [...] Le lendemain, le ciel fut encore couvert ; mais le dimanche, 28

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 593.

<sup>32</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XV, p. 125.

<sup>33</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XVI, p. 127.

<sup>34</sup> Le texte indique ou permet de déduire que les voyageurs atteignent le sommet le 23 juin au soir, le fond du cratère le 24 à midi ; les calendes de juillet s'achèvent le 30.

juin, l'antépénultième jour du mois, avec le changement de lune vint le changement de temps. Le soleil versa ses rayons à flots dans le cratère. [...] Entre toutes, [l'ombre] du Scartaris se dessina comme une vive arête et se mit à tourner [...] À midi [...] elle vint lécher doucement le bord de la cheminée centrale.

« C'est là ! s'écria le professeur, c'est là ! Au centre du globe ! » ajouta-t-il en danois<sup>35</sup>.

Le jour où l'attente prend fin est désigné trois fois de suite, les syllabes orales s'égrenant en rythme 3-3-8 (ou 4-3-8 avec le « mais »), ce qui donne du poids et une sorte de solennité au terme volontairement érudit qu'emploie le narrateur. C'est un événement vernien marqué par le zénith du soleil<sup>36</sup>, faisant écho à la verticale parfaite de la Columbiad. On se rappelle l'épisode du « Temps couvert » à la fin du premier tome du roman lunaire :

---

<sup>35</sup> *Op. cit.*, ch. XVI, p. 131.

<sup>36</sup> Et cette verticalité coïncide souvent avec une culmination physique ou psychologique de l'épopée vernienne – ou de l'espoir de réussite, tout allant presque au gré de Lidenbrock, en l'occurrence. Cet épisode figure un peu une sous-fractale de la phase ascendante du Voyage au centre de la terre. On a rencontré le cas peut-être moins saillant de la rencontre tragi-comique de Bénédicte avec la manticore (*Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 485-495), mais nous voulons citer particulièrement ces deux autres exemples :

« –Sommes-nous au pôle ? [...] »

–Je l'ignore, me répondit-il. A midi nous ferons le point.

[...] Je n'emploierai que mon chronomètre [...] Si demain, 21 mars, à midi, le disque du soleil [...] est coupé exactement par l'horizon du nord, c'est que je suis au pôle Sud. [...] Pourtant, cette affirmation n'est pas rigoureuse, parce que l'équinoxe ne tombe pas nécessairement à midi. [...] mais l'erreur ne sera pas de cent mètres, et il ne nous en faut pas davantage. [...] Si la disparition du demi-disque du soleil coïncidait avec le midi du chronomètre, nous étions au pôle même. » (*Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 489)

« Harbert, demanda-t-il au jeune garçon, ne sommes-nous pas au 15 avril ? [...] demain sera un des quatre jours de l'année pour lequel le temps vrai se confond avec le temps moyen [...] le soleil passera au méridien juste au midi des horloges [...] si le temps est beau, je pourrai obtenir la longitude de l'île [...] »

Le lendemain, 16 avril [...] Cyrus Smith [conclut que l'île] était située [...] entre le 35° et le 40° parallèle. [Restait] à obtenir la longitude [...] ce que l'ingénieur tenterait de déterminer [lorsque] le soleil passerait au méridien. [...] le moment où cette ombre atteindrait son minimum de longueur serait le midi précis [...] l'ombre de la baguette diminuait peu à peu, et quand il parut à Cyrus Smith qu'elle recommençait à grandir :

« Quelle heure ? dit-il.

[...] Il existait [...] cinq heures de différence entre le méridien de Washington et celui de l'île Lincoln [...] il s'ensuivrait que l'île était située [...] par le 152° degré de longitude ouest. » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII-XIV, p. 163-177)

Les deux épisodes sont remarquablement similaires, et dans un certain sens Smith comme Nemo « n'emploient que leur chronomètre » (l'ingénieur emploie une baguette pour marquer la mi-journée). La marge d'erreur admise par Nemo est de même nature que celle inhérente à l'ombre du Scartaris et aux dimensions de la cheminée du Sneffels qu'elle doit effleurer.

[...] le 4 décembre [...] il eût été possible de suivre la trace du projectile, qui aurait apparu comme un point noir sur le disque éclatant de la Lune. Mais le temps demeura impitoyablement couvert, ce qui porta au paroxysme l'exaspération publique. On en vint à injurier la Lune qui ne se montrait point. [...] Le 5, même temps. [...] Le 7, le ciel sembla se modifier un peu [...] les nuages épaissis défendirent la voûte étoilée contre tous les regards. [Alors] cela devint grave. En effet, le 11, à neuf heures onze minutes du soir, la Lune devait entrer dans son dernier quartier. Après ce délai, elle irait en déclinant [...] les chances de l'observation seraient singulièrement amoindries [...] Il faudrait alors attendre jusqu'au 3 janvier [...] Le 8, rien. Le 9, le soleil [reparut] comme pour narguer les Américains. [...] Le 10, pas de changement. [...] Mais le 11, une de ces épouvantables tempêtes [...] se déchaîna<sup>37</sup> [...]

Une tempête dévoile le disque lunaire aux observateurs du Gun-Club, et la lune – ou ses effets gravitationnels – dévoilent la bonne cheminée à Lidenbrock. Cette attente d'une transformation météorologique – souvent liée à l'astre des nuits – qui permettrait la continuation du voyage, la rupture d'une *horizontale locale* qui bloque les voyageurs, et d'une durée proche d'environ une semaine, n'existe pas deux, mais au moins quatre fois dans les *Voyages extraordinaires*. Les deux autres sont l'attente face à la *Snowy* en crue (*Capitaine Grant*) et, plus notablement, l'épisode du détroit de Torrès (*Vingt mille lieues*) : c'est encore l'influence lunaire qui permet à Nemo de « passer » ; là aussi il compte entièrement sur l'exactitude d'un facteur astronomique immuable, et là aussi il existe au moins une mesure de contingence implicite, une variation minimale de la marée étant bien capable de laisser le *Nautilus* définitivement échoué. L'analogie réitère le constat que chez Verne, l'information ou l'observation (déterminer la bonne cheminée) a la même valeur que l'acte, la force ou le mouvement (renflouer le *Nautilus* et quitter le détroit de Torrès), que ce soit de manière générale ou du point de vue de l'ambition encyclopédique du voyageur vernien. Inversement, c'est plutôt une posture de subordination voire de dévotion (probablement inconsciente) que présente Lidenbrock lorsque, identifié lui-même à l'horloge solaire (« Mon oncle tournait avec elle. »), il attend la grâce des forces atmosphériques : « Ses regards, invariablement tournés vers le ciel... » (p. 131) ; comme pour la cave de la maison de Königstrasse, la bonne cheminée pointe vectoriellement vers un objectif immensément plus éloigné, « Au centre du globe ! », comme le dit le professeur à Hans à la fin du chapitre XVI. Le narrateur note qu'il est 1h13 du soir, vraisemblablement en ce même 28 juin, mais Verne s'emmêle quelque peu dans ses dates au cours des chapitres suivants : si la plupart des jours qu'il donne sont conformes au calendrier de 1863 (dimanche 24 mai, dimanche 28 juin...), le « lundi 1<sup>er</sup> juillet » que note le géologue au chapitre XVIII n'a de sens ni sur le calendrier réel, ni dans la chronologie du

---

<sup>37</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XXVII, p. 234-235.

récit puisque le ch. XIX commence par un « mardi 30 juin », et l'on doit supposer que Lidenbrock était censé marquer le 29. La fractale, ou encore l'idée de « répétition générale » pour un évènement ultérieur, se manifeste ici : les chapitres XVII et XVIII commencent tous deux par l'affirmation que le véritable voyage débute : lorsqu'on pénètre par la cheminée centrale, puis lorsqu'on atteint le fond, au voisinage du niveau de la mer. Cette seconde borne est constatée « [à] huit heures du matin », et à huit heures du soir, un amer plus anonyme mais tout aussi symbolique est atteint, la petite grotte où de mystérieux souffles atteignent les voyageurs<sup>38</sup>. Cette pause est l'occasion de raviver la controverse qui oppose l'oncle et le neveu. Bien que le point de vue d'Axel soit globalement plus correct, il comporte une erreur d'extrapolation abusive similaire à celle qui fait croire à Barbicane (*Autour de la Lune*) que les bolides s'enflamment d'eux-mêmes, à une altitude où l'atmosphère terrestre « ne saurait s'étendre » : on sait au XIX<sup>e</sup> siècle que la pression de l'air est divisée par deux tous les cinq kilomètres d'altitude, et en prolongeant trop loin cette loi l'on s'imagine qu'à cent ou deux cents on trouve le vide quasi intégral. De même, Axel sait que la température augmente *d'un degré tous les soixante-dix pieds* de profondeur, mais cette loi empirique ne prévaut pas jusqu'au centre. Les avis d'Axel et Lidenbrock ou de Barbicane et Nicholl peuvent coexister à cause de la rareté de l'information *avérée*, cette connaissance de terrain que les machines verniennes tentent d'aller chercher. Axel veut bien se faire conciliant et, étonné par la température modérée, choisit un cas particulier, « à travers le gneiss », où le chiffre est d' « un degré pour cent vingt cinq pieds », mais cela ne suffit pas à raccorder théorie et pratique :

[...] Prenons cette dernière hypothèse, qui est la plus favorable, et calculons.

—Calcule, mon garçon.

[...] onze-cent vingt-cinq pieds de profondeur.

[...] d'après mes observations, nous sommes arrivés à dix mille pieds au-dessous du niveau de la mer.

—Est-il possible ?

—Oui, ou les chiffres ne sont plus les chiffres ! »

[...] La température, qui aurait dû être de quatre-vingt-un degrés en cet endroit, était de quinze à peine.

Cela donnait singulièrement à réfléchir<sup>39</sup>.

Du point de vue de la trajectoire vernienne, ce petit épisode peut être considéré comme un homologue de celui où les passagers du wagon-projectile se demandent s'ils ont dépassé la hauteur maximale de six milles sur laquelle avait parié Nicholl et que le boulet, selon lui, ne dépasserait pas, ou s'ils sont retombés dans la mer, avant de conclure, là aussi par la consta-

---

<sup>38</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XVIII, p. 141.

<sup>39</sup> *Ibid.*, fin du ch. XVIII, p. 143.

tation d'une certaine *chaleur*<sup>40</sup>, que la détonation de la Columbiad les a bien envoyés dans l'espace. Ici, Axel et Lidenbrock concluent à un avancement inespéré – au moins pour l'un d'entre eux – de leur entreprise, par la mesure de certains paramètres de profondeur et de température. La tension, voire l'appréhension dans le roman scientifique vernien, qui participent du plaisir de la lecture, sont en partie construites par la réalisation par le narrateur d'un épaissement du voile d'ignorance qui sépare l'homme des vérités ultimes de la nature : ses calculs peuvent décrire l'environnement où il se trouve un peu au-delà de la sphère familière dans laquelle il vit ; mais s'avance-t-il un peu au-delà de ces limites pour explorer des lieux lointains et peu accessibles, ses équations semblent se lézarder, puis crouler sous la contradiction des faits concrets, posant impérieusement la question de ce qu'il y a à la place de cette vision erronée. L'appréhension est créée par l'élargissement du domaine perçu de l'inconnu ; l'inconnu, quand l'imaginaire humain s'en empare, suscite des monstres ; et ce sont des monstres (« antédiluviens ») qu'Axel va rencontrer plus bas dans les profondeurs du globe.

L'épisode de la soif, qui s'étend de la fin du chapitre XIX à celle du chapitre XXIII, est la conséquence de l'erreur de direction de Lidenbrock, en l'absence d'une marque de Saknussem qui départagerait les galeries rencontrées le 30 juin. Le choix n'est pas évident : on devrait préférer une cheminée lavique, car ce sont les ramifications du Sneffels qui sont censées mener au centre<sup>41</sup>, mais l'on ne peut espérer trouver de l'eau dans une galerie « faite de laves, de schistes, de houilles<sup>42</sup> », comme l'admettra rétrospectivement Lidenbrock. Au final, les « racines » laviques du volcan ne sont qu'un indicateur initial qui se dissout à une plus grande profondeur pour laisser place, après des transitions minérales successives, au granit<sup>43</sup>, composant par excellence des souterrains verniens, et c'est là que l'on trouvera la source salvatrice<sup>44</sup>. Une manœuvre subtile permet à Verne d'introduire de façon fluide le didactisme au sein de la narration : Axel ne devine pas l'erreur via l'absence de lave ou de granit, mais la *présence* de couches fossilifères, ce qui revient au même<sup>45</sup>. On se trouve, et la notion fascine

---

<sup>40</sup> « [Nous] marchons ! Cette étouffante chaleur transsude à travers [les parois] ! Elle est produite par son frottement sur les couches atmosphériques » (Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. II, p. 255).

<sup>41</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XIX, p. 148.

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 160.

<sup>43</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 161.

<sup>44</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 166.

<sup>45</sup> Comme le constate Ch. Chelebourg : « Ainsi [Verne] fait-il preuve d'une habile stratégie pédagogique [...] Le cours est d'autant plus vivant que les étapes en sont scandées par les réflexions d'Axel [...] la dimension didactique du récit, qui tient à l'orientation du voyage par l'examen des fossiles, se trouve-t-elle dramatisée – la

assez Verne pour qu'il le dise plusieurs fois, « *en pleine époque de transition*<sup>46</sup>, en [période] silurienne ». Même si Axel parle surtout de *temps*, le concept est d'abord stratigraphique et provient principalement du géologue *allemand* Abraham Werner ; il désigne les couches tardives de l'ère primaire confinant à l'ère secondaire, mais plus particulièrement le Silurien<sup>47</sup>. On sait que la « mauvaise » galerie monte au lieu de descendre, donc vers des couches plus récentes, et de fait, Axel remarque plus loin que « la création avait fait un progrès évident », puis « [il] devenait évident que nous remontions l'échelle de la vie animale dont l'homme occupe le sommet<sup>48</sup> ». A ce sujet, Ch. Chelebourg commente :

Des observations de Cuvier et Brongniart sur la disposition géologique des fossiles [...] Verne développe les conclusions qui s'imposaient mais que Cuvier n'admit jamais. Cette vision [progressiste], s'appuie sur les découvertes du naturaliste pour critiquer à mots couverts son fixisme [...] Mais qu'on ne s'y trompe pas, cela ne constitue pas une rupture radicale avec Cuvier [...] En projetant [une échelle des êtres], Verne s'inscrit [dans une ancienne tradition] de l'histoire naturelle [...] En cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, elle n'avait plus [crédit] [en] biologie. C'est sans doute en poète que [Verne] emploie ce terme qui avait été en vogue dans les mystiques romantiques de la réincarnation<sup>49</sup>.

Le positionnement de Verne par rapport à Cuvier est, à notre sens, caractérisé ici avec une grande précision, mais nous ne partageons pas le dernier jugement de l'auteur : nous pensons que Verne prenait le concept obsolète d'échelle du vivant assez littéralement, et non pas seulement en poète, d'abord à cause d'autres indices dans les premiers *Voyages* et ensuite parce que la description incorrecte des thèses évolutionnistes (probablement pas délibérée) réapparaît dans son œuvre, notamment *Le Village aérien*. Verne semble admettre, au plus, un finalisme évolutionniste où l'homme est le couronnement d'un processus qu'il ne veut pas concevoir comme dépourvu de direction prédéterminée<sup>50</sup>, et au moins, une parenté entre

---

science est proprement mise en scène. » (*Jules Verne, la science et l'espace*, p. 9) Voir aussi son commentaire sur « la science en marche », que nous citons au début de notre étude du *Tour du monde en quatre-vingts jours*.

<sup>46</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XIX, p. 147, répété ensuite deux fois au début du chapitre XX (p. 150).

<sup>47</sup> En géologie moderne, trois périodes supplémentaires (Dévonien, Carbonifère, Permien) s'insèrent entre la fin du Silurien et le début proprement dit de l'ère secondaire. L'absence de datation radiométrique n'est pas la moindre des raisons de l'état encore un peu vague de la classification géologique vers 1863-67, comme l'atteste par exemple l'âge de cent mille ans que « les géologues les plus renommés » donnent au Pliocène selon le texte (*Ibid.*, ch. XXXVIII, p. 258).

<sup>48</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 150.

<sup>49</sup> Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 16-17.

<sup>50</sup> Cela ne va pas à l'encontre des commentaires de Ch. Chelebourg : « L'arrière-plan idéologique mêle clairement théologie et téléologie. L'homme est venu en son temps ; la « création » [au sens religieux] est réinterprétée comme la progressive mise en place d'un monde habitable par notre espèce [...] [Verne] partage en

espèces d'où l'homme est excepté. Des toutes façons, les relectures simplistes de Darwin dans le contexte victorien étaient populaires au-delà de la seule Angleterre, et ce genre d'inexactitude n'excède pas de beaucoup certaines erreurs de physique que l'on trouve dans les *Voyages*. En somme, Verne se trouve le plus à l'aise lorsqu'il appréhende le déploiement progressif d'une vie de plus en plus complexe que montrent les couches fossilifères, en gardant la dimension causale de ce déploiement dans le non-dit<sup>51</sup>, mais ce non-dit affleure comme malgré lui (nous ne l'entendons pas au sens le plus naïf et ne nions aucunement l'évidente réflexivité de Verne), y compris à travers des détails comme cette « époque de transition » qu'Axel déclame presque.

Sans que cela soit explicité, le groupe semble atteindre le Carbonifère<sup>52</sup> le jour suivant («vendredi», donc le 3 juillet) puisqu'il traverse une houillère ; même si Axel continue ses observations scientifiques, on s'approche de la phase critique de la quête de l'eau, et le dévoilement graduel de la houillère en acquiert un symbolisme menaçant : « je remarquai que la réverbération de nos lampes sur les parois diminuait singulièrement. [...] À un moment où le tunnel devenait fort étroit, je m'appuyai sur sa paroi de gauche. Quand je retirai ma main, elle était entièrement noire. » (p. 151) Lidenbrock remarque laconiquement qu'il s'agit d' « une mine sans mineurs<sup>53</sup> », et le ton acerbe de sa réplique suivante semble presque dénoncer la

---

cela une opinion alors [dominante] ; en ces années marquées par les premières et retentissantes polémiques autour du transformisme, un tel point de vue devait lui interdire les territoires philosophiques sur lesquels évoluait Darwin, adversaire farouche de toute finalité théologique. *L'Origine des espèces* était paru en Angleterre en 1859, cinq ans avant *Voyage au centre de la Terre*. [...] Au début de 1867 paraît une seconde version [de *VCT*], celle que nous connaissons. Au texte initial, Verne a ajouté les [épisodes de] l'homme fossile [...] [l'événement] qui a inspiré cette addition : la découverte d'une mâchoire humaine [...] près d'Abbeville. [...] Il semble que Verne ait attendu [qu'elle] ait été authentifiée par les autorités compétentes : elle le fut en 1865 [...] mais l'on sait aujourd'hui que ladite mâchoire était un faux. [La] démarche du romancier témoigne de sa prudence à l'égard des informations scientifiques. Il [...] refuse de trancher une polémique en cours. [...] Cette approche [...] témoigne du sérieux avec lequel Verne endosse sa fonction de vulgarisateur [...] Sans le dire de manière explicite [...] En 1867 [Verne] considérait donc le darwinisme comme invalidé [...] » (*Op. cit.*, p. 18-20)

<sup>51</sup> « Darwin, connu, bien sûr, de Verne, reste entre parenthèses. Verne ne pousse pas plus loin l'aventure. » (Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, préface p. XXI)

« L'idée d'une évolution animale n'intervient pas dans le récit. [...] Les thèses transformistes de Lamarck et de Quatrefages ne sont qu'effleurées. » (*Ibid.*, notice de *VCT*, p. 1142)

<sup>52</sup> Le Dévonien est nommé à la page précédente.

<sup>53</sup> Ces mots sont repris en sous-titre de l'illustration de Riou, qui montrent deux espèces de colonnes d'aspect irrégulier, reflétant l'ambiguïté de la mine qu'Axel croit un instant artificielle mais dont « les voûtes [ne sont pas] étançonnées, et [ne se] tenaient que par un miracle d'équilibre ». Le phénomène se veut bien naturel

coexistence même du péril et du didactisme dans cette partie du texte. Cela n'empêche pas un obligatoire « récit des origines » de suivre peu après, où Axel mêle l'histoire de la transformation des forêts primordiales à des considérations sur la chaleur respective qu'émettent la terre et le soleil au commencement du monde. On rencontre ici l'un des premiers exemples chez Verne de cette vision de la serre des premiers jours, où la pousse vigoureuse des plantes primitives est attribuée au feu central alors que « fleurs [et] parfums » requièrent la lumière solaire<sup>54</sup>. Là aussi on peut se demander si l'auteur crée en poète une mythologie qui suppose le lecteur non dupe ; on sait depuis 1779 que la pousse des plantes vertes dépend de la lumière solaire et non de la chaleur du sol.

Plus avant dans l'initiation et plus près de la mort, Axel rencontre, au moins au figuré, la forme noble du charbon : « Aux schistes succédèrent les gneiss [...] les micaschistes [...] [le] mica blanc. [La] lumière [répercutée] [...] croisait ses jets de feu sous tous les angles, et je m'imaginai voyager à travers un diamant<sup>55</sup> creux<sup>56</sup>... ». C'est aussi un stade plus avancé de la transformation des créatures disparues qu'il étudie en minéral, et Axel lui-même, par déshydratation, est menacé en quelque sorte du même processus. Il faudra d'abord qu'il *tombe*, et subisse sa première mort symbolique (« A moi ! je meurs ! »), mineure il est vrai, avant que Hans découvre la source bouillante cette nuit-là. Aux errements dans le labyrinthe, où l'expédition prend une fausse route, revient sur ses pas jusqu'au carrefour, avance de quelques heures dans la nouvelle galerie puis paraît définitivement immobilisée, se superpose donc la figure peu prononcée d'une fractale, qui se répétera lors de l'égarement d'Axel lui aussi conclu par une chute ; nous avons vu que l'épisode plus bref de la découverte de l'eau en représente une autre, plus proprement « mécanique ». La progression vers le centre est segmentée, ponctuée par de multiples « grotte[s] assez vaste[s] », qui préfigurent la caverne principale à trente lieues sous terre. Un puits presque vertical (« Mon oncle ne put s'empêcher

---

toutefois, et rappelle fortement le dessin de Jules Férat sous-titré « Des sigillaires gigantesques » dans *Les Indes noires* (ch. III « Le sous-sol du Royaume-Uni », p. 17). L'amalgame est plus saillant, car présent explicitement dans le texte, au chapitre précédent, où l'on rencontre « une succession d'arceaux », une « architecture religieuse », des substructions qui « ressemblaient aux ouvrages des castors », etc. (*VCT*, ch. XIX, p. 144)

NB : pour *Les Indes noires* nous employons ici la pagination de l'édition en in-8° de 1907, ce qui est uniquement le cas pour les illustrations (voir bibliographie).

<sup>54</sup> *VCT*, ch. XX, p. 153.

<sup>55</sup> « Ce voyage à travers un diamant creux coïncide avec le texte *Laura* de George Sand », note J.-L. Steinmetz (*op. cit.*, note 1 sur le ch. XXII, p. 1159). Développé dans la notice de *VCT*, p. 1135.

<sup>56</sup> *VCT*, ch. XXII, p. 162.

de battre des mains en calculant la roideur de ses pentes »), signe du retour de circonstances favorables, va amener les voyageurs de deux lieues et demie à seize lieues de profondeur en à peine quatre pages et une dizaine de jours, en une répétition de la descente au fond du Sneffels : cette dernière était ponctuée par les longueurs de corde successives, et ici, l'escalier naturel, la « vis tournante<sup>57</sup> » exige que l'on s'arrête « de quart d'heure en quart d'heure » pour prendre du repos<sup>58</sup>. Le Hans-bach s'écoule lui aussi le long de cette vis, un peu comme la dérivation faite par Cyrus Smith pour actionner l'ascenseur hydraulique va se déverser dans le puits de Granite-house<sup>59</sup>. Axel le compare à « quelque génie familier » qui les guide, et « [sa] bonne humeur prenait volontiers une tournure mythologique » : énième incarnation du guide principal du récit – Sakkussem –, découverte par l'autre guide, Hans. Il peut s'agir d'une coïncidence, mais la première référence à un « génie » intervenant dans la destinée des naufragés dans *L'Île mystérieuse* se produit aussi près d'un cours d'eau, lorsque les colons récupèrent miraculeusement leur pirogue<sup>60</sup>. L'aboutissement de cette route segmentée et à forte pente est la caverne où se réveille Axel « le dimanche matin » (19 juillet), et l'on s'y repose une journée entière ; elle incarne l'idéal troglodytique<sup>61</sup>, au même titre que le boulet lunaire, si calme et confortable qu'il fait rejeter ses semblables à Michel Ardan<sup>62</sup> comme Axel rejette les superfluités du monde « sublunaire ». Malgré la brièveté du séjour dans cette grotte, elle incarne davantage l'installation dans une habitation naturelle et troglodytique que la caverne du centre de la terre, dont l'immensité rompt la connotation de cloître et suscite « des mots nouveaux » et une imagerie différente. Dans ce sens, elle est plus proche de Granite-house avec ses fenêtres arrondies creusées dans le roc même<sup>63</sup>. Que la caverne Lidenbrock représente un monde plutôt qu'un cloître, et plus généralement un niveau d'existence fondamentalement différent<sup>64</sup>, est illustré par l'« éveil » d'Axel et l'insistance sur la *lumière* :

---

<sup>57</sup> Préfigurée, *en plus petit*, par la vis tournante de la tour de Vor-Frelsers-Kirk (*Ibid.*, ch. VIII, p. 72-74).

<sup>58</sup> *Ibid.*, ch. XXIV, p. 172.

<sup>59</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 390.

<sup>60</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 344.

<sup>61</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXV, p. 175.

<sup>62</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. III, p. 267.

<sup>63</sup> Voir *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII p. 225 et ch. XIX p. 230.

<sup>64</sup> « La séparation définitive d'avec le monde des profanes se déroule avec une extrême solennité, et les symboles s'y accumulent [...] A mesure que l'on descend, les épreuves symboliques se succèdent [...] Il se réveille dans un site tout à fait improbable scientifiquement parlant (les références aux élucubrations du capitaine Synnes sont presque provocantes !) mais doté d'une constellation symbolique extrêmement riche : une immense grotte contient une mer intérieure, si amniotique qu'il s'y baigne nu pour y achever son retour à la vie, et elle est

D'abord je ne vis rien. Mes yeux déshabitués de la lumière se fermèrent brusquement. [...] une lumière « spéciale » en éclairait les moindres détails [...] accusaient évidemment une origine purement électrique. C'était comme une aurore boréale, un phénomène cosmique continu, qui remplissait cette caverne capable de contenir un océan. [...] Mais, en somme, ce n'était pas le soleil [...] L'effet en était triste, souverainement mélancolique. Au lieu d'un firmament brillant d'étoiles, je sentais par-dessus ces nuages une voûte de granit qui m'écrasait de tout son poids, et cet espace n'eût pas suffi, tout immense qu'il fût, à la promenade du moins ambitieux des satellites<sup>65</sup>.

La caverne figure la plus profonde des couches fossilifères rencontrées jusqu'ici ; elle en achève la série et les englobe, mais pour cela même elle est un royaume de mort, et sa beauté doit être de plusieurs tons plus sombre que le « vrai » jour de la surface de la terre. Les plantes et animaux au degré de pétrification décroissant – confinant à la fin aux créatures vivantes – ne se sont pas encore manifestés, et pour le moment Axel peut se croire dans une vaste tombe. L'origine « évidemment électrique » de la lumière tend à la placer dans le champ du physiquement possible sans diminuer la valeur fantastique<sup>66</sup>. La même logique prévaut pour les nuages difficiles à expliquer que le protagoniste verra sur la mer ; S. Vierende note l'espèce d'autocontestation que renferme la tentative d'explication scientifique et ajoute : « C'est que ces nuages sont doublement nécessaires : ils font de ce paysage un pays de mort, et s'accordent avec la triste lumière qui éclaire la mer intérieure, qui est "*d'origine électrique*" – donc très fantastique surtout pour l'époque, d'autant qu'elle est assimilée à une aurore boréale, à un "*phénomène cosmique continu*"...<sup>67</sup> ». La petitesse perçue de cet espace clos – du moins

---

éclairée par un phénomène électrique, non expliqué, lié aux aurores boréales, phénomène magique [...] » (Simone Vierende, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 124)

<sup>65</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXX, p. 200-202.

<sup>66</sup> Citons à ce propos Ch. Chelebourg : « Une formule résume la situation à laquelle Axel et le romancier sont dès lors confrontés : "*A des sensations nouvelles, il fallait des mots nouveaux, et mon imagination ne me les fournissait pas*". Le sujet vernien se prend à rêver d'une langue originale, capable de restituer la poésie des lieux où l'entraîne son imagination, affranchie des contraintes du réalisme. Il y a quelque chose de baudelairien dans son désir. [...] La dilatation de la perspective s'intensifie en butant, pour ainsi dire, contre les inévitables substructions minérales du milieu chthonien [...] Le rêveur est en demande d'adhésion à l'incroyable [...] La dénégation n'a ici qu'une valeur de suggestion, bientôt prolongée par l'interrogation en forme de doute. L'esprit est saisi, surpris au sens fort, si bien que l'imagination prend son relai sur le mode de la fantasmagorie. [...] La caverne grouillante de fossiles vivants témoigne de son goût pour un *étrange* situé aux confins de l'*impossible*. Sous le patronage d'un *extraordinaire* hérité de Poe, la rêverie cosmographique assume, chez Verne, ce que Bachelard nomme la *fonction de l'irréel*, et la charge de compenser l'austérité du propos didactique en la mettant au service de son déploiement. Ainsi, éducation et récréation font-elles corps au sein de la diégèse, au point d'estomper les frontières de la réalité, comme celles qui séparent la fantaisie du savoir. » (*Op. cit.*, p. 23-27)

<sup>67</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 163.

comparé aux cioux où gravitent les satellites connus – ne suffit pas, et s’oppose peut-être à la dimension encyclopédique, ce dont le signe le plus suggestif est l’impuissance<sup>68</sup> à donner des noms adéquats à ce que l’on voit. On peut aussi voir dans la déception d’Axel un certain regret de l’auteur, rendu plus explicite un peu plus loin via la comparaison : « Je croyais assister, dans quelque planète lointaine, Uranus ou Neptune, à des phénomènes dont ma nature “terrestrielle” n’avait pas conscience<sup>69</sup> ». Lui qui citera la *Pluralité des mondes* de Fontenelle dans *De la Terre à la Lune* aurait peut-être préféré placer son cadre sur l’une de ces deux planètes, mais, se serait-il peut-être expliqué, « les moyens de translation manquent<sup>70</sup> (pour le moment) » : il faudra attendre les progrès des fusées dans les années 20 à 40 pour que la science-fiction à vocation « réaliste » s’engage plus résolument dans l’espace interplanétaire. Notons d’ailleurs que quand Verne promène réellement ses personnages dans le système solaire (*Servadac*), il s’empresse là aussi de les placer dans une caverne...

Lorsque la possibilité d’un passé vivant et non seulement inhumé commence à s’imposer, Axel est pris d’une appréhension qui est celle du savant « de fauteuil » (un Paganel) confronté aux « travaux (trop) pratiques » qui sont la marque des *Voyages*. Ce bouleversement est présagé par la tranquille mise en ordre des géodes siliceuses (précédée par la phrase « *Le plus sage était de rester* » !) par Axel, suivie au chapitre suivant par son parfait antonyme lorsque Lidenbrock apprend le secret du cryptogramme : « il jonglait, c’est à ne pas le croire, avec ses précieuses géodes<sup>71</sup> ». Axel, neveu studieux, n’a pas d’objection à classer tranquillement des échantillons, mais, à l’image du mythe de Platon, il est peu désireux d’aller au-delà de ces *projections* et encore moins de voir les ombres prendre vie. C’est plus la peur que l’intérêt qui lui fait dire « Mais, si des animaux antédiluviens ont vécu dans [ces régions], qui nous dit que l’un de ces monstres n’erre pas encore [...] derrière ces rocs escarpés ?<sup>72</sup> » Les indices ren-

---

<sup>68</sup> « C’est l’impuissance du langage devant l’inconnu. Car connaître, c’est pouvoir nommer. [Le] pouvoir du savant s’exerce par le langage [...] [Les explorateurs] peuvent aussi tenter de cerner une chose en énumérant une suite de noms qui lui conviendraient : “[...] *des dislocations, des ruptures, des retraits, des fendilles. Le couloir actuel était une fissure de ce genre.*” (p. 183). De même, pour confirmer l’existence de l’homme quaternaire, Lidenbrock énumère toutes les découvertes d’ossements géants. La liste de mots a pour but de faire exister la chose. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 43)

<sup>69</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXX, p. 204.

<sup>70</sup> Nous paraphrasons une réponse de l’écrivain dans les *Entretiens avec Jules Verne* (citée dans notre analyse de *Robur*), « car, enfin, si les astres existent, c’est pour que j’y aille, et... vous aussi. Il n’y a que les moyens de translation qui manquent : on les trouvera !... » (*Op. cit.*, p. 21).

<sup>71</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. V, p. 49.

<sup>72</sup> *Ibid.*, ch. XXX, p. 208.

contrés sont aussi perçus comme plus vivants parce qu'ils sont plus *récents*, plus haut dans cette échelle des êtres que mentionnait Axel dans le labyrinthe : la « ménagerie » que les voyageurs foulent de leur pas réunit des animaux de l'ère secondaire voire même d'époques plus tardives encore (p. 208) ; quant à l'explication de leur présence et de la coexistence des fossiles de différentes couches<sup>73</sup>, on l'attribue sommairement à l'effet de perturbations géologiques : le chaos *ordonne*. L'inquiétude d'Axel génère une fausse dichotomie dans la visualisation fantastique : si la caverne n'est pas une tombe, elle renferme peut-être *tout* ce qu'il y a de vivant et d'ordinaire à la surface, et son imagination tend alors à peupler les alentours à la Pangloss : la baie ressemble à un petit port, Axel « [s'attend] presque à y voir quelque navire sortant toutes voiles dehors... ». On est alors frappé que juste après l'évocation de ce voilier, le neveu reproduise une pose semblable à celle de Glenarvan cherchant le *Duncan* : « Je cherchais alors à percer les brumes lointaines, à déchirer ce rideau... » (p. 209). Une appréhension d'un autre ordre lui fait demander la profondeur où l'on se trouve et la distance horizontale parcourue, qui le placent à 35 lieues sous l'Ecosse – cas subtil d'intertextualité prospective puisque, là où Axel se défend d'avoir peur « que le ciel [lui] tombe sur la tête », dans *Les Indes noires* c'est un lac qui va se déverser dans le sous-sol écossais. Lidenbrock répond que « la voûte est solide ; le grand architecte de l'univers l'a construite en bons matériaux<sup>74</sup> ». On note d'une part le thème d'inversion des attentes par les forces naturelles, la solidité de l'écorce terrestre n'excluant pas la violence des forces pluto-niennes, et la crainte d'Axel étant plus tard réalisée « à l'envers » (c'est lui qui sera propulsé en une « chute » vers la surface). D'autre part, on retrouve les références religieuses à effet de compromis chez Verne, cette « attitude [fort commune] à l'époque, et non sans rapport avec les croyances maçonniques du XIX<sup>e</sup> siècle » remarquée par S. Vierende<sup>75</sup>. Mais lorsqu'il met

---

<sup>73</sup> « De l'autre côté de la mort, le temps n'existe plus. Dans l'espace paléontologique de la caverne [...] la chronologie relative est abolie. Là, des plantes arborescentes de "*l'époque de transition*" [...] ont abrité des monstres tertiaires et quaternaires [...] L'organisation imaginaire de ce lieu vise non à la cohérence, mais à la complétude historique [...] C'est cet anachronisme, caractéristique de la perspective panoramique, qui permet l'intégration du constat de Cuvier à la fiction : l'abolition poétique du temps collabore ainsi à la diégétisation de la science. [Elle] s'explique peut-être également par une spécificité des débuts de la paléontologie : soumises aux hasards des fouilles, les recherches en anatomie comparée éclairaient l'histoire du vivant de façon nécessairement désordonnée. [...] Tout l'art de Verne consiste à avoir su transformer ce défaut scientifique en atout poétique. » (Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 10-11)

<sup>74</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXI, p. 213.

<sup>75</sup> Nous citons plus longuement dans notre analyse du roman lunaire (voir \_\_\_ *roman initiatique*, p. 682).

l'expression « grand architecte de l'univers » dans la bouche d'un savant allemand fictif né au début du XIX<sup>e</sup> siècle, Verne pense peut-être particulièrement à certains déistes allemands du siècle précédent, tels Lessing, Reimarus, Mendelssohn ou Leibniz, dont la conception de la « religion naturelle » (plus « modérée » que celle de Voltaire aux yeux de Verne) rejetait le cléricisme tout en postulant un Dieu bon plutôt qu'indifférent ou encore impersonnel à la Spinoza – et l'on note, quoique le contexte de détresse puisse en mitiger le sens, qu'Axel se met à prier lors de son égarement (ch. XXVII-XXVIII). À défaut de déduire décisivement le point de vue de Verne lui-même, on peut dire que « ce qu'il se permet de mettre en scène<sup>76</sup> » assez favorablement ne diffère pas beaucoup au début et près de la fin de sa carrière. Dans la préface à notre édition de *Vingt mille lieues*, Chelebourg remarque :

[Nemo] apparaît une dernière fois dans [la pièce] *Voyage à travers l'impossible*. [Verne] lui fait alors tenir des propos d'un cléricisme réactionnaire tellement outrancier qu'il les retranchera peu avant la première représentation. Je cite [...] “[Et] sur quelles bases inébranlables repose cette société moderne qui enlève aux déshérités de ce monde l'espérance d'un monde meilleur ! Mais s'il n'existe pas d'autre vie que la vie terrestre [...] la vertu est duperie [...]” [Ces] propos sont d'un bourgeois qui aurait lu Sade, l'aurait compris et s'en serait par trop effrayé. (p. 25)

C'est, en somme, la même inquiétude que celle de Dostoïevski dans *Les Frères Karamazov*, et elle ne procède pas d'un environnement idéologique radicalement différent, étant donné la popularité des œuvres et de la langue françaises dans la Russie du temps de cet auteur et la notoriété de Bakounine et d'autres en France au début de la carrière de Verne<sup>77</sup>. Quelles que soient ses croyances en dernière instance, Verne à tout le moins *préfererait* un ancrage de nature transcendante à la fois pour la morale et la « vision » du monde au sens plus littéral, incluant l'*architecture* du monde physique, et a fortiori l'écrasante voûte de granit. Il est d'ailleurs curieux que très peu de temps après s'être inquiété de l'épaisseur de roc qui maintient l'Ecosse au-dessus de sa tête, Axel exprime des doutes sur l'aptitude du bois *pétrifié* à flotter sur la mer<sup>78</sup>. Et son oncle le rassure dans le sens inverse : non, la transition du bois vers le roc n'est ici pas assez avancée pour empêcher un radeau de naviguer. Sous ses dehors timorés, le neveu, par ses inquiétudes mêmes, manifeste une curiosité scientifique plus fondamentale que celle de l'oncle, puisque ce qui l'inquiète provient du fait qu'il s'interroge sans cesse sur ce qu'impliquent les fossiles « trop vivants » qu'il rencontre : son « Rapport à

---

<sup>76</sup> Termes que nous avons employés dans notre seconde analyse de *Vingt mille lieues*.

<sup>77</sup> Voir M.-H. Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 61-62 (citée dans notre première étude de *Vingt mille lieues*, voir note 9).

<sup>78</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXI, p. 214-215.

l'Objet », quoique empreint de crainte, est de certaines façons plus profond que celui de Lidenbrock, et c'est peut-être ce qui lui fait octroyer le statut de narrateur, comme Aronnax narre l'épopée du capitaine auquel il est subordonné.

À peu près sans autre transition, le radeau lancé sur la mer Lidenbrock va rencontrer un premier signe vivant, *biologique* de l'immensité des forces auxquelles se préparent à se mesurer les voyageurs : « des algues immenses vinrent onduler à la surface des flots ». Axel, qui, comme le fera le professeur Aronnax, écrit son journal de bord « pour ainsi dire sous la dictée des évènements<sup>79</sup> », commente les dimensions surnaturelles de ces fucus dans le même ordre d'idées qui resurgira dans *Vingt mille lieues*, en mettant l'emphasis sur la robustesse qu'implique le domaine où elles évoluent, « sous des pressions de quatre cents atmosphères ». Mais Axel applique aux algues ce qu'Aronnax invoquera pour le monstre marin, et là où *Vingt mille lieues* parle de krakens pouvant entraîner par le fond un bateau, ici il ne s'agit que de bancs de sargasses « assez considérables pour entraver la marche des navires ». Il ne peut d'ailleurs s'empêcher d'attribuer à ces végétaux une qualité quasi tellurique, comme si une forme de vie qui s'étend littéralement « hors de la portée de la vue » doit nécessairement cacher un principe analogue aux épanchements décrits dans la genèse de l'Islande. Axel parle de « la puissance végétative de ces plantes », terme qui n'est pas étranger aux anciennes thèses vitalistes quoique encore en usage au XIX<sup>e</sup> siècle.

Quelle force naturelle pouvait produire de telles plantes, et quel devait être l'aspect de la terre aux premiers siècles de sa formation, quand, sous l'action de la chaleur et de l'humidité, le règne végétal se développait seul à sa surface ! (p. 218)

Comme dans *Vingt mille lieues*, l'épopée géologique coexiste avec « [les] époques bibliques de la création » – selon les termes d'Axel – dans un même discours. C'est surtout un réel superlatif, où les forces chthoniennes plus accentuées occasionnent des homologues plus imposants des formes de vie modernes : ils sont « taillés sur un patron gigantesque<sup>80</sup> ». C'est encore le thème de la serre primitive qui retient l'attention de Verne ; l'inaccessibilité du centre de la terre à l'observation – ainsi que sa chaleur, plausible mais à la valeur exacte inconnue, donc libre de varier dans la fiction – stimule l'imagination au même titre que l'atmosphère opaque qui voile la surface de Vénus, et dont les formes de vie possibles – et leur « puissance végétative » – fascinent peut-être encore plus le romancier<sup>81</sup>.

---

<sup>79</sup> *Ibid.*, ch. XXXII, p. 218.

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XXX, p. 205.

<sup>81</sup> Ce n'est pas un cas isolé. Jusqu'au début de l'ère spatiale, les œuvres de fiction et même une certaine proportion de scientifiques considéraient une vie vénusienne complexe comme fort plausible, et l'idée qu'un

Le second jour de la traversée (14 août), Hans attrape un poisson du Dévonien, qui paraît conforme à ses homologues connus des paléontologues à l'exception près qu'il ne possède pas d'yeux, ce que le texte n'explique pas directement. C'est la représentation quelque peu acausale, la monstration qui se justifie par elle-même, d'un contenu scientifique qui apparaît là encore : on ne nous dit pas si les poissons sont aveugles parce que (par exemple) la lumière non solaire ne pénètre pas aussi loin sous l'eau que dans les mers de la surface et dispense donc ces créatures de la nécessité de la vision, ou si cette absence n'est qu'une caractéristique symbolique pour un poisson qui strictement parlant est *cavernicole*. Justifier la chose en termes d'adaptation importe moins pour Verne que l'acte de la pêche et de l'identification scientifique. Et c'est encore dans un sens plutôt panglossien qu'Axel spéculer sur les volatiles préhistoriques, car, raisonne-t-il, « Les poissons leur fourniraient une suffisante nourriture ». Que les animaux succèdent aux plantes suggère d'emblée la totalité, par cette tendance vernienne à l'anticipation hyperbolique qui fait que, souvent, s'éloigner de beaucoup de l'équateur fait automatiquement évoquer les régions polaires, et s'élever dans les airs suscite la possibilité de l'espace sidéral : Axel rêve à toutes les créatures préhistoriques connues<sup>82</sup>, et part bientôt dans le sens inverse à celui de leur dévoilement dans la caverne, vers les origines :

[...] Mon rêve alors devance l'apparition des êtres animés. Les mammifères disparaissent, puis les oiseaux, puis les reptiles de l'époque secondaire, et enfin les poissons, les crustacés, les mollusques, les articulés. Les zoophytes de la période de transition retournent au néant à leur tour. [...] la chaleur propre du globe s'accroît sans cesse et neutralise celle [du soleil]. La végétation s'exagère. [...] Les siècles s'écoulent comme des jours ! Je remonte la série des transformations terrestres [...] l'état liquide va remplacer l'état solide sous l'action d'une chaleur plus intense [...] les vapeurs enveloppent la terre, qui peu à peu ne forme plus qu'une masse gazeuse, portée au rouge blanc, grosse comme le soleil et brillante comme lui ! [Au] centre de cette nébuleuse [...] je suis entraîné dans les espaces planétaires ! [...] Quel rêve ! Où m'emporte-t-il ? [...] Une hallucination s'est emparée de mon esprit<sup>83</sup>...

Les deux derniers verbes dont Axel est l'objet – et non le sujet – créent un dédoublement qui fait de lui le patient de ses propres pensées, à la manière d'une personne *possédée* par une

---

effet de serre extrême entraîne à sa surface des températures de plusieurs centaines de degrés (ce que prédisait par exemple Carl Sagan vers la fin des années 1950) a mis longtemps à obtenir l'unanimité. Curieusement, c'est après l'époque de Verne que l'imagerie des forêts tropicales et marécages dominant Vénus s'est le plus développée, notamment à la suite des affirmations de Svante Arrhenius dans *Le Destin des étoiles* (1918).

<sup>82</sup> Ce qui, comme le protagoniste lui-même ne le fait pas pour s'instruire ou en instruire un autre comme dans d'autres scènes ou romans verniens, relève alors de l'« ambition d'exhaustivité extradiégétique », celle de l'auteur vis-à-vis du lecteur sans l'entremise – elle-même fréquente – de l'éducation prétextée d'un personnage.

<sup>83</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXII, p. 222-223.

influence démoniaque ou divine ; métaphoriquement la nature et son histoire se sont immiscées dans son esprit et donc, comme il se doit pour le héros vernien dans cette situation, il risque de *tomber*, conséquence logique de cette perte du contrôle et sur ses pensées et sur son équilibre au bord du radeau. La nouvelle genèse est plus générale que celle de l'Islande, voire universelle. De façon analogue à sa position spatiale au sein du globe, la « chaleur centrale » est un point de commencement, et dans cette perspective, une cosmogonie quelque peu géocentrique séduit davantage Verne qu'un récit des origines centré sur le soleil, qui n'est que mentionné : la chaleur solaire n'est qu'une chaleur « moderne », au mieux nécessaire aux fonctions vitales des créatures relativement récentes, et la Terre est l'acteur principal qui naît de la « nébuleuse primordiale » ; même les autres planètes, dont plusieurs sont plus grandes qu'elle et qui naissent du même disque d'accrétion, restent entre parenthèses. Pour un lecteur moderne, il faut avoir garde de sous-estimer l'importance de cette chaleur des premiers jours aux yeux d'un auteur du XIX<sup>e</sup> siècle : bien avant la découverte de la fusion nucléaire – feu du soleil – et de la décroissance radioactive – qui contribue à une grande part de la chaleur résiduelle terrestre –, la science n'arrivait à expliquer un tant soit peu ces deux phénomènes qu'en « extrayant » une valeur suffisante de la chaleur libérée par la coalescence de la nébuleuse solaire<sup>84</sup> – théorie que l'on doit principalement à Kant puis à Laplace. Soit dit en passant, ceci explique en partie la terreur inspirée par l'entropie, dans un modèle où toute chaleur n'est que la survivance perpétuellement décroissante d'un phénomène ne relevant que des *conditions initiales*. Un mot trahit peut-être à lui seul les priorités de l'auteur, ou du moins le prisme à travers lequel il conçoit l'exposition d'un contenu scientifique : « mon imagination m'emporte dans les merveilleuses hypothèses de la paléontologie » (p. 220). Le même constat se dégage<sup>85</sup> du rôle de la machine chez Verne – quelque peu absente dans ce roman, sinon par exemple représentée par l'innovation des lampes Ruhmkorff :

---

<sup>84</sup> D'où les sous-estimations de l'âge du système solaire à cette époque, notamment par Lord Kelvin qui, pour ces mêmes raisons, n'a cessé de les revoir à la baisse : si la luminosité du soleil et la chaleur terrestre ne provenaient que des résidus de l'accrétion primordiale, les calculs ne permettaient guère de dépasser quelques dizaines de millions d'années, sans quoi les astres devraient être déjà refroidis.

<sup>85</sup> Et, dans un verdict plus général sur l'œuvre : « [...] Littérature *populaire* autant et plus que littérature "enfantine", comme le savent ses spécialistes [...] Littérature didactique, sous couleur du roman ? c'est faire prévaloir indûment, sur les "*jeux ardents de la fiction*", ou sur la "*fable*", ce que Michel Foucault nomme "*le murmure sans corps de la science*" – ou, plutôt, de sa vulgarisation. [...] Par-delà le résumé de "*toutes les connaissances géographiques, géologiques, astronomiques, physiques amassées par la science moderne*", par-delà même "*l'instruction qui amuse, l'amusement qui instruit*" claironnés par Hetzel, ce que l'on recherchait

À Marie A. Belloc, venue le rencontrer à son domicile amiénois en 1895, Jules Verne confiait : « [...] j'ai de la chance d'être né dans une période de découvertes remarquables, et peut-être plus encore d'inventions merveilleuses. » Ainsi, les « inventions » lui apparaissent-elles plus caractéristiques encore de son époque, et surtout plus stimulantes pour l'imagination, que les « découvertes ». C'est dire que la technologie prime à ses yeux sur le scientifique. L'adjectif *merveilleux* dit clairement qu'il voit dans la technique un aliment de choix pour sa fantaisie, un outil diégétique capable d'assurer la synthèse du réalisme et de la rêverie<sup>86</sup>.

Le commencement proprement dit reste d'une certaine façon interdit (« Où m'emporte-t-il ? »), et le retour de cette « tentation capiteuse de l'abîme » est une sorte de rappel à l'ordre. L'avertissement de Lidenbrock et la main de Hans se manifestent simultanément (p. 223), mais le sauvetage n'est dû qu'au chasseur, ce qui reproduit le schéma de leur rencontre initiale, avec le verbiage de l'un et l'économie de mouvements de l'autre<sup>87</sup>. Lidenbrock « n'a pas rêvé, lui<sup>88</sup> », ses préoccupations sont plus concrètes et ont davantage trait aux segments individuels du voyage qu'au centre ultime : ici, les limites de la mer qu'il traverse. Dès qu'il devient évident qu'elle dépasse les trente ou quarante lieues escomptées, Axel se dit qu'elle est « infinie<sup>89</sup> » ; de même, une fois que la lumière de la caverne perdue au-delà de deux jours et deux « nuits », on ne considère pas l'hypothèse – arbitraire après tout – qu'il puisse exister des nuits durant elles-mêmes plusieurs jours, et le phénomène lumineux est supposé permanent. C'est avec un pic pour lest – comme pour creuser jusqu'au centre – que l'oncle « sonde à plusieurs reprises ». Ceci n'a pas pour seule conséquence de souligner son échec à mesurer, à « arpenter » (dans les deux sens du terme, traverser et mesurer) la mer Lidenbrock : elle réveille aussi les « monstres antédiluviens » du rêve d'Axel :

[...] ce morceau de fer a été vigoureusement serré entre deux corps durs. [...] Est-ce un monstre des espèces perdues qui s'agite sous la couche profonde des eaux, plus vorace que le squal, plus redoutable que la baleine ? [...] Mon rêve de la nuit dernière va-t-il devenir une réalité ? [...] Le monde appartenait alors aux reptiles [qui] régnaient en maîtres dans les mers jurassiques. [...] Les sauriens actuels [...] les plus redoutables, ne sont que des réductions affaiblies de leurs pères des premiers âges ! (p. 225-226)

---

dans les “Voyages extraordinaires”, c'était moins la science que ses “merveilles” [...] » (D. Compère, F. Raymond, *Le Développement des études sur Jules Verne*, p. 6)

<sup>86</sup> Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 87.

<sup>87</sup> L'équivalence Lidenbrock/Hans et Paganel/Thalcave s'étend d'ailleurs au fait que le second acteur, guide caractérisé par un mutisme contrastant avec le savant impétueux ou impressionnable, est perçu comme un indigène au sens traditionnel, et cela ne fait pas de doute dans *VCT* : le terme est employé comme adjectif pour désigner la langue islandaise (ch. X, p. 84) et comme nom lors de l'introduction de Hans (ch. XI, p. 89).

<sup>88</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 224.

<sup>89</sup> *Ibid.*, p. 225.

Qu'un objet de l'industrie humaine – et un métal parmi les plus durs – cède à la pression des dents d'un animal préfigure le dépassement des forces humaines, en particulier par l'animal des premiers temps, toujours gigantesque dans le bestiaire vernien. Il équivaut au patriarche, et ces animaux sont bien décrits comme les « pères » de ceux d'aujourd'hui – autre concession ambiguë au transformisme. Ces pères sont identifiés par Hans via la marque qu'ils laissent, de la même façon que Lidenbrock identifie les runes islandaises de Sakkussem, et le coupable est nommé en danois (« Tänder ! »), telle une formule magique. La connotation mythologique prime sur la zoologie pure, et les monstres généralement perçus comme (et qui s'avèreront être) des « sauriens », donc devant respirer à la surface, sont pourtant décrits comme des « habitants des cavernes sous-marines<sup>90</sup> ». Et lorsqu'ils apparaissent, ils résument plusieurs des créatures fantasmées par Axel. Comme le remarque D. Compère :

Semblablement, certains éléments naturels se présentent comme le résultat d'un amalgame de plusieurs autres éléments. [...] L'éponge est « un être intermédiaire entre la plante et l'animal » ([*Vingt mille lieues*], p. 337). Quant à la girafe, elle est « cheval par le cou, bœuf par les pieds et les jambes, chameau par la tête » ([*Aventures de trois Russes...*], p. 91). Non seulement, Verne explore toutes les cases du savoir, mais il tente aussi d'examiner ce qui pourrait se trouver dans les interstices qui les séparent. [...] Nous sommes ici dans le domaine de l'incertain où le savoir scientifique cède la place au savoir mythique (légendes, croyances, superstitions)<sup>91</sup>.

L'hybride suivant que l'on rencontre est l'îlot-baleine, qui réunit aussi les éléments de la terre, de l'eau, et implicitement du feu. Comme le geyser implique qu'une chaleur *souterraine* existe à une plus grande profondeur que l'îlot lui-même, il représente un démenti à la théorie du volcanisme de surface d'Humphry Davy, ce que Lidenbrock préfère ignorer<sup>92</sup>. L'îlot, atteint dans la soirée du 20, représente le milieu de la traversée au même titre que l'escale à l'île d'Amsterdam (*Capitaine Grant*) dans l'océan Indien, où Glenarvan et ses compagnons rencontrent d'ailleurs des sources bouillantes, et dans les deux cas, une violente tempête va suivre. En quatre jours, le radeau va franchir une distance comparable à celle de la première semaine – voire double, selon un phénomène récurrent de sous-estimation, puisque là où Axel estime que l'on est à deux cents lieues de l'îlot – lui-même situé en-dessous de l'Angleterre –, il s'avèrera que la nouvelle cheminée par où s'effectuera le retour aboutit à un volcan du sud de l'Italie. L'orage sur la mer Lidenbrock reproduit ce péril des « travaux pratiques » qui hante Axel, car il lui fait vivre certains aspects de la Terre des premiers jours, voire même

---

<sup>90</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 227.

<sup>91</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 301.

<sup>92</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIV, p. 237.

l'expérience de Davy invoquée par le géologue, où « la terre a été échauffée par la combustion de sa surface [...] les vapeurs atmosphériques se précipitèrent en pluie sur le sol ; et [...] elles déterminèrent de nouveaux incendies avec explosions et éruptions<sup>93</sup> ». Dans la mer souterraine, sorte de tube à essai où Axel est prisonnier<sup>94</sup>, chaudron<sup>95</sup> et antichambre du feu central dont il craint la réalité tout en y croyant, « L'atmosphère se charge de vapeurs qui emportent avec elles l'électricité formée par l'évaporation des eaux salines », et il se sent « impressionné, comme l'est sur terre toute créature à l'approche d'un cataclysme<sup>96</sup> ». On ne sait pas si le protagoniste régresse à un niveau d'entendement animal ou au contraire accède à l'intuition plus aiguë des bêtes, forme d'initiation, et c'est peut-être la cause commune qui importe : l'orage imminent a des propriétés fantastiques, ou du moins mal expliquées. Les grêlons qui « frappent le métal de nos outils » semblent reproduire une version miniature et incandescente de l' « assaut des glaçons » dans *Hatteras*, et les détonations et « globes de feu qui éclatent comme des bombes » semblent bien assimiler la furie des éléments à une attaque de nature militaire. La pluie qui « forme une cataracte mugissante » réalise symboliquement la crainte qu'avait eue Axel quelques jours plus tôt ; et elle fait penser à la mer polaire « chaude » des aventures de *Gordon Pym*, qui confine à une cataracte et est survolée par d'immenses oiseaux : trois chapitres plus tôt, Axel imaginait des volatiles « plus grands que l'autruche » qui « déploient leurs vastes ailes et vont donner de la tête contre [...] la voûte granitique<sup>97</sup> ». Dans ce chaos, Hans est encore et toujours le point d'ancrage inébranlable, il est même « effrayant » plutôt qu'effrayé, et s'oppose au statut de patient d'Axel, et d' « agent détrôné » du colérique professeur. Citons S. Vierende :

[Verne] attache beaucoup d'importance à la fonction de l'aide, puisque sans la présence de ces êtres proches encore des forces telluriques, l'aventure échouerait. [...] Hans [...] d'une taille et d'une force peu communes, roux (est-ce une manière de montrer sa singularité magique ?), adopte à sa première présentation l'attitude favorite des [héros] verniens, « les bras croisés, immobile... ». Muet, il l'est d'autant plus que le narrateur et novice Axel ne comprend pas l'islandais. Il [ne communique] qu'avec le « père » ini-

---

<sup>93</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 57.

<sup>94</sup> Et dont il craint à tout moment la rupture par suite de conditions par trop brutales de l' « expérience » : « Je vois des zigzags [qui] [...] vont frapper la voûte de granit. Si elle allait s'écrouler ! » (*Ibid.*, ch. XXXV, p. 242)

<sup>95</sup> La chaleur est décrite comme excessive à plusieurs reprises, et la fin de l'entrée du 23 août dans le journal d'Axel en donne une sorte de culmination par le non-dit : « Je regarde le thermomètre ; il indique... [Le chiffre est effacé.] » (p. 243) On nous dit même que « la mer entre en ébullition », non entièrement sous l'action de la chaleur mais associée à « une vaste action chimique qui s'opère » (p. 242).

<sup>96</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXV, p. 238-239.

<sup>97</sup> *Ibid.*, ch. XXXII, p. 222.

tiatique [...] il est lié à toutes les forces telluriques bienfaisantes : il découvre le ruisseau sauveur [...] fil d'Ariane, et le fait jaillir [...] Il [prend] une allure franchement magique, lors de la traversée de la Méditerranée souterraine. Dans la tempête électrique, la dernière vision d'Axel [est] celle de « Hans toujours à sa barre » et « crachant du feu sous l'influence de l'électricité qui le pénètre ! » Et il ajoute : [Son] masque effrayant est celui d'un homme antédiluvien, contemporain des ichtyosaures et des mégathériums. [Tel] Charon, il mène la barque et tient la torche [...] Génie de la terre, de l'eau et du feu, Hans sauve une fois encore Axel [...] Il est donc un génie, un homme à part, dont on ne peut percer les pensées<sup>98</sup> [...]

Les diverses combinaisons d'éléments, dans la trame desquelles les héros doivent tenter de passer indemnes, ont presque toutes en commun l'électricité, qui, selon la formule fréquente dans les *Voyages* et qui apparaîtra dans la remontée finale, « joue un rôle », ellipse qui en ménage le côté magique. Les éléments et les personnages en sont imbibés ; l'empire des forces naturelles sous leur « incarnation » électrique est si grand qu'elles se saisissent des personnages eux-mêmes puisqu'il est question d'un « feu qui couve » en eux.

Le statut « Horizontal » de cette portion du voyage est suggéré par l'hypothèse d'Axel que « cela ne finira pas » et que l'atmosphère une fois perturbée n'a nulle raison de ne pas garder indéfiniment cet état de trouble : c'est la stagnation qui menace, une stagnation *dynamique*, puisque le radeau ne peut y survivre longtemps avant d'être détruit par cette « tempête perpétuelle » (qui fait vaguement penser à la Tache Rouge de Jupiter). La direction du radeau est elle aussi « constante », le sud-est, et la mi-tempête, du point de vue schématique, est signalée quand « à midi la violence de l'ouragan redouble » ; là encore un événement clé du récit se produit à midi. C'est à ce moment où même l'oncle Lidenbrock, dompté, consent à amener la voile, que se produit l'épisode du « disque de feu ». Sa première conséquence (ou du moins corrélation, voir notre première analyse du roman) est d'arracher mât et voile, qui s'envolent, « semblables au ptérodactyle », c'est-à-dire, dans notre perspective, à un être doué de sa propre force motrice et n'ayant nul besoin de la force de l'homme. Enlever la voile qui constituait l'essentiel du « moteur » du radeau ne sera pas suffisant pour le stabiliser, puisque en l'absence du vent contre la voile, l'eau déchaînée a prise sur le véhicule. Le globe électrique se comporte comme un nouveau *centre d'attraction* par lequel les personnages sont subjugués aussi bien mentalement (« Hans, qui le regarde fixement ; [mon oncle], qui se précipite à genoux pour l'éviter ») que physiquement (« ...mon pied, que j'essaie de retirer. Je ne puis y parvenir », « les clous de ma chaussure adhèrent violemment<sup>99</sup> »). Son *mouvement giratoire* qui menace de saisir Axel fait aussi penser à la puissance attractive d'un tourbillon, comme le

---

<sup>98</sup> Simone Vierre, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 311-312.

<sup>99</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXV, p. 245.

Maelström qui menace d’emboutir le *Nautilus*. Le texte glisse un indice au lecteur sur le rôle à venir de la boussole, puisque le disque de feu « a aimanté tout le fer du bord » (p. 245). L’explosion du globe, en libérant les personnages de son emprise, les libère aussi symboliquement de l’horizontale interminable de la mer Lidenbrock, puisque la terre ferme se manifeste peu après : l’épisode se produit le 24 août selon le journal d’Axel, et ce dernier entend « la mer qui se brise sur des rochers » le 25. La terreur de la mer déchaînée semble laisser des traces d’une certaine forme chez le narrateur, après la fin du journal : il note que « [des] rocs superposés<sup>100</sup> » leur offrent un abri contre l’orage<sup>101</sup>, et le lendemain le déjeuner est pris « sur un cap élevé<sup>102</sup> ». La boussole, qui paraît intacte, joue alors un « tour », littéralement, à Lidenbrock : elle lui fait croire qu’il a rebroussé chemin, ce qui l’étonne étant donné la constance apparente du vent (p. 251), inversion à valeur identique à la fausse « saute de vent » dans *Un capitaine de quinze ans*. L’illusion d’avoir franchi une distance excessive qui se réduit à zéro en termes de résultats est similaire au mystère de la côte américaine introuvable que Dick Sand ne parvient pas à résoudre, car « sa vitesse a été doublée à son insu ». Et dans *Autour de la Lune*, c’est l’impulsion résiduelle que les voyageurs sous-estiment (et qui « [les] entraînait encore au retour<sup>103</sup> »), cependant qu’ils contournent la lune comme Dick contourne la pointe sud-américaine, dépassent le point neutre au lieu de s’y immobiliser ou de choir sur la lune. Lidenbrock s’imagine avoir franchi une moitié de mer seulement et, pire, d’être revenu sur ses pas, mais il en a traversé toute la largeur, et de plus, a dérivé loin au sud-est : sa boussole inversant les pôles, il se croit au nord-ouest, sous l’Arctique. Déviation et tromperie semblent entretenir une proximité fictive entre le *VCT* et le voyage d’*Hatteras*, à cette symétrie près qu’ils se déroulent ou semblent se dérouler dans les parties orientales et occidentales des régions arctiques<sup>104</sup>, respectivement.

---

<sup>100</sup> Décrits plus loin comme une « grotte ouverte à toutes les brises » ; ces deux détails combinés en font un équivalent des Cheminées de l’île Lincoln.

<sup>101</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXVI, p. 246.

<sup>102</sup> *Ibid.*, p. 249.

<sup>103</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XIX, p. 413.

<sup>104</sup> Le périple de la *Jeannette* (1878), mentionné dans *Sans dessus dessous* avec des allusions possibles dans d’autres *Voyages*, et qui inspirera le voyage – au tracé similaire – du *Fram* de Nansen, rappelle un peu le voyage au centre de la terre : dérive en « arc » suivant la courbure du pôle, arc s’incurvant loin du monde habité tout comme le voyage souterrain de l’Islande à l’Italie se fait « en dessous » et non à travers l’Europe continentale ; et dans tous les cas, on se rapproche du « point suprême » sans l’atteindre (Lidenbrock n’atteint que trente ou quarante lieues sous terre, la *Jeannette* dépasse 77° de latitude, Nansen atteindra 86°N). Ces deux voyages sont en quelque sorte « géométriquement verniens ».

En somme, c'est à peu près fortuitement que l'expédition Lidenbrock traverse la mer souterraine, sans qu'aucun signe de Saknussem n'en signale la nécessité, et c'est tout aussi fortuitement qu'elle ne rebrousse pas chemin lorsque le géologue, se croyant sur les mêmes rivages, s'obstine à vouloir refaire la traversée : sans la décision de reconnaître les environs, Axel et son oncle n'auraient pas rencontré les *fossiles*, qui, d'une façon qui rappelle Hansel et Gretel, les mèneront indirectement à l'ancre de l'alchimiste qui leur offre la seule voie par laquelle un retour est concevable – remonter de trente lieues par le chemin de l'aller paraît plus qu'ardu et, de toute façon, Lidenbrock n'a d'autre intention que de pousser vers l'avant, donc le voyage ne peut se terminer que par cette droite qui se fait cercle / cycle, constatée par M. Serres<sup>105</sup>. On a vu que le hasard, par là même qu'il guide les événements indépendamment des forces humaines, est une forme de nécessité, et il participe donc au premier modèle du monomythe vernien, où la survie des voyageurs, la destination finale voire la géométrie globale du voyage sont déterminées par des influences externes. Notons que ce « sentier fossile » (au figuré) existe déjà avant les ajouts de l'édition de 1867, qui vont de la phrase « le sol changea subitement d'aspect » (ch. XXXVII) à « des observations plus pratiques<sup>106</sup> » (ch. XXXIX). Dans la première édition, la reconnaissance poussée par Axel et son oncle les amène à rencontrer « d'innombrables coquillages », « d'énormes carapaces [ayant] appartenu à ces gigantesques glyptodons », et c'est un peu plus loin qu'apparaît le fameux poignard. Si le Tertiaire – époque postérieure à l'ère secondaire dont Axel a aperçu jusque-là les fossiles et créatures – n'est nommé que dans les chapitres ajoutés ultérieurement, il est déjà question de carapaces « de la période pliocène<sup>107</sup> », qui appartient au tertiaire : même dans cette première édition, il y a gradation du passé vers le présent jusqu'à ce que se manifeste l'artefact purement technologique. La question de la diversité réelle des occupants de la caverne est analogue à celle que se posent les héros du roman lunaire, « La Lune est-elle habitée ? », et qui croient d'ailleurs apercevoir « un immense ossuaire<sup>108</sup> ». Les fossiles rencontrés rappellent aussi la comparaison de la péninsule islandaise terminée par le Sneffels à un os avec une rotule à son bout, qui en devient prémonitoire. Là où Michel Ardan proposait que l'ossuaire lu-

---

<sup>105</sup> « [...] beaucoup d'autres critiques ont, en effet, répété que les héros de Jules Verne allaient de l'avant et que seule la ligne droite les intéressait. Voyons... apprenons d'abord un peu de géométrie ! Sur le globe, si vous cheminez en ligne droite assez longtemps, vous reviendrez au point de départ : la mappemonde représente une sphère. » (M. Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 58).

<sup>106</sup> D'après J.-L. Steinmetz, *op. cit.*, note 3 du ch. XXXVII, p. 1163.

<sup>107</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXVII, p. 254.

<sup>108</sup> Jules Verne, *Autour*, ch. XII, p. 345.

naire serait formé par « les [dépouilles] de mille générations éteintes », Axel base l'hyperbole sur l'énormité du travail scientifique que sa découverte impliquerait : « l'existence de mille Cuvier n'aurait pas suffi à recomposer les squelettes [de ce] magnifique ossuaire ». Avec le recul, le constat d'Axel dans les galeries du Sneffels, que l'on remontait « l'échelle des êtres vivants dont l'homme occupe le sommet », se généralise au voyage entier, mais perd le sous-entendu rassurant que les voyageurs sont les seuls à se trouver en haut de cette hiérarchie : les « autres habitants » de l'intérieur du globe sont de moins en moins inorganiques, de plus en plus tangibles, et il en résulte une sorte de divergence qui fait de l'aboutissement logique du processus un Autre monstrueux, plutôt qu'un semblable. Axel ne s'attendait pas à ce que le secret du centre de la terre s'avère d'une nature autre que « minérale », en quelque sorte. « Mais une question grave se présentait [...] Jusqu'ici, les monstres marins, les poissons seuls, nous étaiement apparus vivants ! Quelque homme de l'abîme errait-il encore sur ces grèves désertes ?<sup>109</sup> » L'« abîme » encore évoqué avec l'article défini confère une sorte de fantasmagorie à cet « homme », précisément pour avoir élu domicile en un lieu associé à la mort et au passé lointain. La découverte de la tête humaine, puis des corps entiers – momifiés mais non fossilisés cette fois – a le même effet que le poisson aveugle qui prépare à la rencontre du plésiosaure et de l'ichtyosaure. Le discours passionné du professeur ainsi que la rétrospective paléontologique du narrateur sonnent bien comme une thèse que véhiculerait le roman, mais il n'est pas aisé de démêler laquelle<sup>110</sup>. Tout compte fait, et outre nos remarques antérieures sur les réserves de Verne vis-à-vis du transformisme, la tirade du chapitre XXXIX lui est plutôt

---

<sup>109</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du ch. XXXVIII, p. 263.

<sup>110</sup> « L'addition de 1867 est située à un endroit stratégique du roman [...] La fiction [reflète] l'idéologie anthropocentriste, ou plutôt *anthropotropique* [...] La description de l'homme quaternaire [...] développe les opinions anti-darwiniennes de MM. Van Beneden et Dumon, diffusées et soutenues par M. de Quatrefages [...] [La] rencontre du berger antédiluvien obéit à deux ordres de cohérence textuelle, l'un narratif, l'autre idéologique. [...] Elle [redouble] la démarche d'ensemble d'un voyage qui nous mène des fossiles à des monstres bien réels. Cette trajectoire romanesque reproduit en outre le travail que [Verne] dut effectuer pour rédiger ce récit, et qui consistait à redonner vie aux fossiles – la fiction apparaît [comme] une métaphore de sa composition. [...] Du point de vue idéologique [...] Cet épisode est pour [Verne], l'occasion d'« *admettre l'existence de quelque animal dont la structure se rapproche de la structure humaine, de quelque singe des époques géologiques* » [...] La taille de ce monstre [...] [évoque] les *grands* anthropoïdes [...] parmi lesquels les darwiniens voyaient l'ancêtre de l'homme. [...] Verne ne veut pas véhiculer comme une réalité un fait qui pourrait aller dans le sens du darwinisme [...] Il évoque cette sorte de singe pour faire pendant à la découverte de l'homme quaternaire et dire, à sa manière, que le premier est chimérique tandis que le second est [bien réel]. Quoi qu'il en soit, il ne peut se retenir de rêver sur l'homme primitif. » (Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 19-21)

orthogonale : si l'extrême ancienneté d'un être humain d'apparence moderne a l'effet d'un discret rejet de « formes intermédiaires », elle est évoquée dans le cadre d'une polémique à peu près dépassée en 1863 : on n'a pas affaire à un reflet de Huxley *versus* Wilberforce, mais plutôt à des thèses vaguement *catastrophistes*<sup>111</sup> où le désaccord réside dans le degré d'ancienneté de l'homme fossile<sup>112</sup>. Que Verne penche évidemment vers la réalité de « l'homme quaternaire » tient surtout à ce que l'image de l'homme primitif coexistant avec des monstres antédiluviens le fascine sur le plan poétique ; elle peut passer pour audacieuse, moderne, opposée à des visions plus bornées, tout en renvoyant dos à dos ce qu'il perçoit comme les extrêmes de son temps. L'homme peut revendiquer une appartenance au passé ancien<sup>113</sup>, à l'encontre de ces incroyables, comme il peut s'envoler dans l'espace intersidéral (de la caverne aux étoiles, il lève le tabou de multiples cercles concentriques), affirmera plus tard Ardan, en contrepoint du fixisme de « certains esprits bornés<sup>114</sup> ». Le caractère mystique de la réalisation est souligné par la désignation « les saint Thomas de la paléontologie » ; la découverte de ces corps est clairement prédestinée, elle « appelle » le voyageur, puisqu'ils ont été conservés « dans un but uniquement anthropologique », dit Lidenbrock, et les deux marcheurs, guère maîtres d'eux-mêmes, vont de l'avant, « *poussés* par une ardente curiosité » (p. 263). La crainte d'un *homme de l'abîme* a une fonction d'amorçage, qui explique en partie que la vue d'animaux vivants *terrestres* suscite autant d'émoi bien qu'elle soit postérieure à celle des monstres marins ; mais ces mastodontes, qui par métonymie (leurs trompes) suggèrent l'hydre

---

<sup>111</sup> Visions, exemplifiées par Cuvier, où la succession des êtres préhistoriques est ponctuée par des extinctions tel le Déluge, et où l'idée d'évolution comme mécanisme est à peu près absente.

<sup>112</sup> « Cette évocation permet à Verne, comme il le fait souvent, de prendre parti dans une querelle scientifique, celle qui opposait les savants de l'école d'Abbeville, les partisans de Boucher de Perthes, et les savants officiels défenseurs des théories dépassées, en particulier Elie de Beaumont. [...] Mais l'œuvre de Verne est un ensemble dans lequel toute affirmation est accompagnée de son démenti. Parallèlement à [VCT], Verne écrivait une nouvelle intitulée "Le Humbug" (publiée dans *Hier et demain* en 1910). On y assiste à la découverte du squelette d'un homme, "un géant de plus de quarante mètres de haut". [...] Puis on découvre que cette affaire est un *humbug*, c'est-à-dire une mystification, un *canard*. » (D. Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 17-18)

<sup>113</sup> Il est possible que Verne se soit inspiré, pour l'édition de 1867 qui contient cet épisode, de l'ouvrage *Geological Evidences of the Antiquity of Man* de Charles Lyell (1863). Nous en prenons à témoin des indices textuels de ce même chapitre XXXVIII tels « Des débris nouveaux [avaient permis] d'assigner une haute antiquité à la race humaine » et « l'authenticité de son antique origine ». Que Verne ait manifesté de l'intérêt pour Lyell est d'autant plus plausible que l'ouvrage, qui émet certaines réserves vis-à-vis de Darwin, prend un point de vue à peu près intermédiaire entre ce dernier d'une part et le fixisme de Cuvier d'autre part.

<sup>114</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. XIX, p. 172.

(p. 266), servent surtout cette fonction de transitivité du grandiose via les subordinations successives (*immanior ipse*), et qui, ici, donne à l'épisode suivant des airs de théophanie :

[...] venez, mon oncle, venez ! Nulle créature humaine ne peut [braver] la colère de ces monstres.

–Nulle créature humaine ! répondit mon oncle, en baissant la voix. Tu te trompes, Axel ! Regarde, regarde là-bas ! Il me semble que j'aperçois un être vivant ! un être semblable à nous ! un homme !

[...] un nouveau fils de Neptune [...] c'était un géant, capable de commander à ces monstres. Sa taille dépassait douze pieds. Sa tête, grosse comme la tête d'un buffle, disparaissait dans les broussailles d'une chevelure inculte. On eût dit une véritable crinière [...] Il brandissait de la main une branche énorme, digne houlette de ce berger antédiluvien. [...] nous [étions] accablés sous une stupéfaction qui touchait à l'abrutissement. Nous courions malgré nous. C'était une vraie fuite<sup>115</sup> [...]

La gradation constatée jusqu'alors peut être interprétée comme la phase ascendante d'une courbe locale, se stabilisant au point culminant qui est la vision du géant – vaguement mosaïque, avec sa houlette –, et aboutissant à la « vraie fuite », qui s'assimile à une chute : acheminement brutal, involontaire hors de la scène qui a causé leur émoi. Il est significatif que, quoique à l'insu des voyageurs, la scène se passe de l'autre côté de la mer : les yeux d'Axel se sont « ouverts à la lumière » après sa mort symbolique dans l'éboulement, mais sa nouvelle vision a demandé une traversée supplémentaire, tout comme, dans le voyage lunaire, les mers et les forêts n'existent que sur la face cachée. Le dévoilement temporaire de cette face est aussi décrit comme une expérience extrême<sup>116</sup> ; et par la suite, les voyageurs restent sceptiques de leurs propres observations (oui, la lune a été habitée, non, elle n'est plus habitable). Ici, on a affaire à un « père<sup>117</sup> terrible [renié] aussitôt qu'aperçu<sup>118</sup> ». Verne place son narrateur dans une posture inconfortable, où le lecteur ne peut que douter de ce déni rétrospectif ; à tout le moins, même si l'on rejetait le berger comme un simple « singe des premières époques géologiques », les cadavres de taille ordinaire, non fossilisés, rendent incohérent un déni en bloc de la possibilité d'hommes vivants : fossiles de cent mille ans, cadavres datant peut-être de quelques siècles, mais une exclusion totale d'habitants au présent ? La parcimonie s'y oppose. Verne ménage un scepticisme de forme mais tient à ce que

---

<sup>115</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIX, p. 267-269.

<sup>116</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XV, p. 379-380.

<sup>117</sup> Michel Serres constate aussi qu'au *centre de la terre* « surabondent les figures du père: l'oncle savant, d'abord ; le prédécesseur Saknussem, ensuite, dont on suit les marques le long du dédale ; mais surtout l'espèce d'anthropopithèque [...] *immanior ipse*, lui-même plus monstrueux encore. Voilà un exemple de passage d'une science, la géologie, à une étrange trinité paternelle. » (M. Serres, *op. cit.*, p. 84)

<sup>118</sup> Daniel Compère, *op. cit.*, p. 59.

l'hypothèse<sup>119</sup> survive au *Voyage*. Il est dès lors ironique que le texte reporte à dix pages le constat que « notre raison, notre jugement, notre ingéniosité n'ont plus voix au chapitre<sup>120</sup> » : c'est le cas, peut-on dire, depuis le début, comme l'atteste ici la désorientation causée par le relief de la côte : « [c'est] à s'y méprendre », Axel fait part de « [son] indécision », etc. Encore dupe de la boussole, Axel suppose qu'il a subi une déviation mineure et se trouve simplement « un peu au-dessous » de Port-Graüben, comme Dick Sand croit avoir manqué la côte chilienne et abordé en Bolivie. Autrement, raisonne-t-il, « nous retrouverions au moins nos propres traces », mais ce sont celles d'un autre qu'ils vont rencontrer, et, en un jeu de mots possible, cette trace est une dague « de celles que les gentilshommes portaient à leur ceinture pour donner le coup de grâce<sup>121</sup> » : c'est précisément en ce lieu que les forces naturelles vont porter le coup de grâce aux ambitions de Lidenbrock. Le poignard accumule en quelque sorte l'impact de toutes les surprises passées, il termine l'initiation du neveu qualifié d' "impie" au début du roman, puisqu' « à moins d'être d'une insigne mauvaise foi, [il ne peut] plus mettre en doute l'existence » de Saknussem et ses exploits – et son caractère sur-humain est souligné par la répétition jubilatoire de son nom (« Arne Saknussem ! Toujours Arne Saknussem ! »). Les initiales A. S. rappellent le « N » du pavillon de Nemo, et l'entrée de la galerie rappelle topographiquement celle de la crypte Dakkar<sup>122</sup> : « Nous arrivâmes ainsi à un endroit où le rivage se resserrait. La mer venait presque baigner le pied des contreforts, laissant un passage large d'une toise au plus. Entre deux avancées de roc, on apercevait l'entrée d'un tunnel obscur » (p. 271). Mais comme le reste du voyage doit se dérouler sous le signe du cataclysme, Axel ne pénétrera dans ce tunnel – au-delà du roc qui l'obstrue – qu'après sa transformation en l'opposé total du chemin tracé, de l'escalier naturel, etc. : après l'explosion, Axel n'aperçoit qu' « un insondable abîme ». La suite se caractérise par la continuité totale entre la phase de descente et la remontée vers la surface ; elles mettent en jeu la même chaîne causale commencée par le pyroxyle de Lidenbrock, et donc, nonobstant la

---

<sup>119</sup> « Axel croit voir se réaliser son rêve, mais sans pouvoir par la suite affirmer qu'il ne s'agissait pas à nouveau d'une vision "insensée". Il s'agit ici de la révélation typique, qui abolit le temps en reliant directement l'homme à son passé le plus ancien ; malgré les précautions de Jules Verne, on le sent nettement emporté, lui aussi, par cette vision. » (Simone Vierne, *op. cit.*, p. 606)

<sup>120</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. XLI, p. 278.

<sup>121</sup> *Ibid.*, ch. XXXIX, p. 271.

<sup>122</sup> « La voussure d'une vaste excavation commençait à se dessiner au-dessus des eaux [...] Le sommet de l'arc tracé par la voussure dominait son niveau de huit pieds au moins. C'était comme l'arche d'un pont, sous laquelle passaient les eaux, mêlées d'écume. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 735)

direction littérale, constituent collectivement la Chute du *Voyage*. L'itinéraire depuis l'ancre de Saknussem jusqu'au cratère du Stromboli se fait par le raccordement de plusieurs catastrophes de nature géologique, mais qui réunissent tous les éléments. Axel, comme au début du roman, a « le sentiment d'une catastrophe prochaine », et son impotence en tant qu'*agent* atteint son degré le plus explicite : « une invincible épouvante s'empara de mon cerveau et ne le quitta plus », « je subissais mes pensées, je ne les dominais pas ! » ; en même temps, le mouvement du radeau est décrit à la forme passive, « nous étions rejetés par une poussée éruptive » – l'homme ne dominant pas la nature mais la subissant. Axel a subi, ou est en passe d'achever les initiations qui s'imposent, et il n'est donc pas contradictoire que son tempérament peu stoïque des débuts reprenne ses droits lorsque vient l'heure du déchaînement des éléments. Le caractère impressionnable du neveu s'oppose au laconisme de l'oncle, et l'on peut voir dans les substantifs et participes décrivant le sort auquel Axel s'attend (« des laves incandescentes, des roches en feu [...] nous allons être repoussés, expulsés, rejetés, vomis, lancés [avec] les quartiers de rocs, les pluies de cendres et de scories, dans un tourbillon de flammes ») une parenthèse didactique où Verne instruit par le plaisir de la liste la partie jeune de son lectorat. La façon dont l'hypothèse (inexacte, d'ailleurs) du séisme vient à l'esprit d'Axel reproduit en outre une « pose du héros vernien » : elle est « d'abord vague, incertaine », mais « se changeait en certitude dans [son] esprit », « Je la repoussai, mais elle revint avec obstination », jusqu'au moment où il révèle enfin sa conclusion : « Mon oncle ! [...] Observez [...] tous les indices d'un tremblement de terre ! » Un processus similaire se manifeste chez Nemo, prisonnier des glaces du pôle<sup>123</sup>. Du reste, le neveu n'est pas loin de la vérité, et il obtient de son oncle une réponse éminemment « géométrique » : par-delà tous les périls d'une éruption, Lidenbrock pousse le pragmatisme jusqu'à un paroxysme peut-être jamais atteint jusque-là, en choisissant de n'y voir que le côté directionnel<sup>124</sup> : elle entraîne les « naufragés » vers la surface, et c'est là l'élément positif que l'on peut arracher à une situation par ailleurs désespérée. L'oncle réalise une sorte de victoire psychologique en choisissant de

---

<sup>123</sup> « [Le] capitaine Nemo réfléchissait, silencieux, immobile. Visiblement, une idée lui traversait l'esprit. Mais il paraissait la repousser. Il se répondait négativement à lui-même. Enfin, ces mots échappèrent de ses lèvres : "L'eau bouillante ! murmura-t-il." » (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 511-512)

<sup>124</sup> Ceci s'apparente à une réplique de Phileas Fogg, qui, à la suggestion de fuir la tempête en se réfugiant dans l'un des ports de la côte, répond qu'il n'en connaît qu'un seul, Shanghai, c'est-à-dire sa destination finale (Jules Verne, *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, ch. XXI, p. 118-119). L'effet est plus ironique mais fonctionne là aussi en remplaçant l'appréhension dénotative d'une situation par une réinterprétation déroutante de type directionnel (vers l'avant, vers la délivrance ou la destination escomptée, etc.).

ne retenir que le caractère « ascendant » de son mouvement, transformant cette Chute en une victoire partielle. La disparition graduelle de l'eau pour faire place à de la lave<sup>125</sup> (un « train de lave », pourrait-on dire) marque une victoire de plus du feu sur l'eau, comme dans l'éruption du mont Franklin que le lac Grant n'a pu endiguer. Les approches du moment final font un dernier écho à notre imagerie de la « chute », de cette montée qui est schématiquement une descente – et une descente aux enfers, puisqu'elle voit les voyageurs, entrés par le chemin indiqué par Saknussemm, se rapprocher toujours plus près du foyer infernal d'un volcan, jusqu'à son orifice même. On a ainsi au dernier paragraphe l'image d'un tourbillon qui (en temps ordinaire) absorberait les voyageurs vers le bas plutôt que de les propulser vers le haut, suggérée par le « mouvement giratoire dont fut pris le radeau ». Enfin, l'instant final nous donne un parallèle direct, sans équivoque, avec le coup d'envoi d'un canon<sup>126</sup> : la symétrie avec le voyage lunaire est parachevée, et l'on pense à la fois à la Columbiad et au tromblon que se figurait Axel dans l'orifice du Sneffels.

L'auteur ménage l'opacité du mystère de la boussole à la polarité inversée jusqu'à la toute dernière page, mettant à contribution l'un de ses « agents » favoris – ce qui deviendra encore plus évident dans *Vingt mille lieues* – comme explication physique, et soulignant, a posteriori, l'importance de l'épisode du disque de feu sur la mer Lidenbrock. Dans une des dernières phrases du roman, le professeur s'exclame que « c'était donc un tour de l'électricité ? », ce qui donne le ton pour le reste des *Voyages* et, malgré l'explication purement scientifique, fait resurgir les doutes des chapitres précédents : la lumière « purement électrique » de la caverne a peut-être joué des tours aux voyageurs, les abusant sur ce qu'ils ont vu. La même ambiguïté subsiste au niveau théorique, soulignée par une curieuse répétition (nous soulignons) :

[...] il exprima son vif regret de ce que les *circonstances*, plus fortes que sa volonté, ne lui eussent pas permis de [poursuivre] jusqu'au centre de la terre [...] Pour mon compte [...] je croirai toujours à la chaleur centrale ; mais j'avoue que certaines *circonstances* encore mal définies peuvent modifier cette loi sous l'action de phénomènes naturels<sup>127</sup>.

---

<sup>125</sup> Il y a dans le roman une sorte de porosité thématique entre ces éléments, qui permet parfois de gommer les dangers qu'ils peuvent physiquement représenter. Daniel Compère remarque, à propos de l'argument d'Axel sur la pression croissante de l'air, « Ainsi, par une sorte de contamination, l'air peut devenir solide », et sur la remontée dans le volcan : « Sur ce feu liquide, le radeau flotte aussi bien que sur la mer [...] Le feu sauve les voyageurs et au cours de leur périple, il ne se montre jamais vraiment dangereux. L'idée du feu central n'inquiète pas Lidenbrock. » (*Op. cit.*, p. 64 et p. 66)

<sup>126</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, fin du ch. XLIII, p. 298.

<sup>127</sup> *Ibid.*, ch. XLV, p. 307.

Tout comme se superposent dans le roman vernien l'observation et l'action, la science et l'aventure, une nécessité relativement unifiée – même si elle se décline, comme le mythe selon Tournier, en des niveaux de métaphore multiples – semble déterminer le résultat du *Voyage* à la fois en termes de degré de réussite et de conclusions scientifiques sur l'agencement des éléments de la Nature ; et les forces du protagoniste, même si elles ont par là même pu être éprouvées ou développées, n'y jouent qu'un rôle mineur. Nous terminons sur ces mots de Simone Vierne :

On dirait de même qu'Axel n'arrive à sortir des entrailles de la terre que parce qu'il *n'a pas* atteint le Centre, but trop sacré pour lui, et qui aurait entraîné sa mort, du moins dans la logique imaginaire, pour avoir dépassé les limites. [...] Hatteras, pour avoir voulu toucher le pôle, devient fou – autrement dit meurt au monde. Strogoff accomplit sa mission héroïque, mais Marcel Bruckmann, s'il échappe à Schultze, ne parvient nullement à l'éliminer<sup>128</sup>...

---

<sup>128</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 644.

## 1-e) Les Indes noires

*Qui fait trembler le gisement pendant les nuits d'orage, qui met sur la trace du filon encore inexploité, qui allume le grisou et préside aux explosions terribles, sinon quelque génie de la mine ? [...] Est-il donc, en effet, un milieu mieux disposé qu'une sombre et profonde houillère pour les ébats des génies, des lutins, des follets et autres acteurs des drames fantastiques ? Le décor était tout dressé, pourquoi les personnages surnaturels n'y seraient pas venus jouer leur rôle ? (Les Indes noires, ch. VI, p. 70-72)*

La fin des années 1870 marque le début de l'épuisement de l'extraordinaire géographique dans les romans de Verne. *L'Île mystérieuse*, paru en 1874-75, résume et conclut la première période des *Voyages extraordinaires* et leurs thèmes principaux, tout en n'étant lui-même pas un roman où domine le déplacement spatial ou le « point suprême » au sens le plus dénotatif. En même temps, ce roman confirme l'importance du monde souterrain chez Verne comme pendant mystique du monde connu et siège des secrets et du déchaînement des forces naturelles. Il termine cette première série comme *Voyage au centre de la terre* l'inaugure presque, et du reste, le commencement véritable des *Voyages*, *Cinq semaines en ballon*, nous fait lui aussi découvrir un secret « enfoui » dans une gangue géologique : la source du Nil, « rivière bouillonnante » enserrée par « une gorge profonde et sinueuse<sup>1</sup> ». Parce que la clôture du monde avance inexorablement, le voyageur vernien est amené à s'arrêter en certains points qui n'étaient à peu près que des escales de voyages antérieurs plus grandioses, même si cela demande quelque nuance et que la tentation de « se poser » pour incarner Robinson Crusoé remonte aux tous premiers romans. La caverne est une représentation close, finie, du monde ; sa forme qui vient le plus spontanément à l'esprit est grossièrement sphérique, et de plus elle intègre assez couramment un objet pertinent de discours scientifique : soit sa structure même, pour la géologie, soit un contenu ayant son intérêt propre, comme les fossiles ou encore la houille. Lorsque l'on considère *Les Indes noires* (1877), on pense volontiers à la « mine sans mineurs » de *VCT*<sup>2</sup> ; mais tout bien considéré la caverne principale, immense, du second préfigure aussi le premier : car si l'instigateur de l'expédition ne pense qu'à la traverser au plus vite, le narrateur la conçoit bien plus comme un *séjour*, que le temps passé à l'explorer et à trouver la galerie « de sortie » tend à confirmer. Le *Voyage* dominé par un lieu fixe permet d'explorer des cases du savoir autres que l'espace

---

<sup>1</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. XVIII, p. 142.

<sup>2</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XX, p. 151.

géographique : l'île Lincoln prodigue des connaissances en botanique, zoologie et chimie, *Hector Servadac* se passe en grande partie dans une caverne à l'immobilité illusoire et explore en réalité le système solaire ; il paraît la même année que *Les Indes noires*. Remarquons aussi que quand Axel débouche dans la caverne Lidenbrock, il déduit qu'il se trouve en-dessous de l'Écosse, et se demande jusqu'où se prolonge la mer souterraine et la cavité qui la contient ; or la Nouvelle-Aberfoyle se trouve elle aussi sous l'Écosse, et à sa découverte, on se demande « à quelle distance se reculait sa paroi opposée<sup>3</sup> ». Le commencement de ce roman le relie aussi de façon assez frappante à un autre des premiers *Voyages extraordinaires* : *De la Terre à la Lune*. Il est question dans les deux cas de l'épuisement de ce qui représentait le point focal de l'existence d'un groupe d'hommes hors du commun, la fin de la guerre pour les artilleurs du Gun-Club et la disparition du charbon pour les mineurs de la fosse Dochart. Le narrateur vernien se lamente, au moins ironiquement, sur le jour où « les détonations cessèrent [et] les mortiers se turent<sup>4</sup> » aussi bien que l'extraction du « dernier morceau de houille<sup>5</sup> » ; il manque au vieil overman, Simon Ford, un *nouveau filon*, tout comme il manque au belliqueux J.-T. Maston un *casus belli* pour s'engager dans une seconde guerre<sup>6</sup>. Les protagonistes sont peints sous le signe d'une ambiguïté morale un peu comique : les artilleurs sont des « Anges Exterminateurs, au demeurant les meilleurs fils du monde », et James Starr appartient à « la respectable corporation de ces ingénieurs qui dévorent peu à peu le sous-sol carbonifère du Royaume-Uni ». Et pour finir, l'opportunité d'un grand renouveau arrive dans une lettre, qui emploie des termes identiques : Barbicane promet aux membres du Gun-Club qu'« il leur fera une communication de nature à les intéresser vivement », et Simon Ford invite Starr au puis Yarow où « il lui sera fait une communication de nature à l'intéresser ». La ressemblance littérale s'arrête là, puisque si les artilleurs iront chercher « dans un autre ordre d'idées<sup>7</sup> » (mais toujours avec un canon...) un projet digne d'eux, *Les Indes noires* ne changent pas radicalement le référent : au sens strict, la Nouvelle-Aberfoyle n'est qu'un filon de plus ; mais elle diffère de l'ancienne en ce que l'essentiel de son développement semble être représenté par une vaste et unique cavité, alors que le filon d'origine nous est surtout présenté en termes de galeries, ramifications, etc. Le cottage des Ford se trouve d'ailleurs dans une clairière qui

---

<sup>3</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. X, p. 110.

<sup>4</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 51.

<sup>5</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. I, p. 6.

<sup>6</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. II, p. 60.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 58.

est aussi « une vaste excavation » : le principe des précurseurs miniatures du *Centre de la terre* est donc présent ici, et la fosse Dochart pourrait figurer les galeries en amont de la caverne Lidenbrock, laquelle aurait son homologue dans la Nouvelle-Aberfoyle. Cette dernière est plus « riche », de même que le centre de la terre recèle bien plus de fossiles que les tunnels explorés par Lidenbrock dans sa descente. L'« architecture » du nouveau gisement en fait davantage un nouveau *monde*, il est consacré par l'hybridité élémentielle – il y a une mer intérieure ou du moins un lac, et d'ailleurs, il est aussi surplombé par un lac de surface –, et il se transformera en agglomération souterraine dans un sens plus littéral et plus complet que son prédécesseur, et ce plus encore dans le manuscrit que dans la version publiée du roman<sup>8</sup>. Comparable par la taille à l'inévitable Mammoth Cave du Kentucky<sup>9</sup>, la caverne ne possède pas de « lumière spéciale » d'origine naturelle comme au centre de la terre, et c'est donc une électricité humaine qui devra l'éclairer. Comme c'est souvent le cas chez Verne, cet « agent » est plus magique<sup>10</sup> que physique : la description de Coal-City ne fait guère allusion à la façon dont l'électricité qui éclaire l'excavation est générée (peut-être par combustion de ce même charbon disponible sur place ?) ; elle vient simplement de « machines électromagnétiques<sup>11</sup> » et ce sésame suffit à l'expliquer, sans que la source d'énergie soit nommée, ce qui est d'autant plus significatif que d'autre part, on explique bien la circulation des wagons « par une force hydraulique ».

La « force mystérieuse » de ce roman peut se concevoir de multiples façons. Si l'on dénombre tous les protagonistes qui y participent, c'est une trinité : Silfax-harfang-Nell, le second étant un acteur pivot, initialement au service du vieux pénitent mais aussi féroce protecteur de la jeune fille, et se retournant contre Silfax à la fin du roman, sans jamais toutefois être « absorbé » comme actant, puisqu'il ne se départira pas de son hostilité envers Harry Ford, ne se laissera pas apprivoiser, et continuera à hanter la caverne, donc à avoir sa *mobilité* propre. D'autre part, si l'on appréhendait cette force en s'en tenant aux acteurs humains ainsi qu'à la symbolique la plus explicite dans le roman – Harry prétend « punir et

---

<sup>8</sup> Voir Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 715. Verne imagine initialement « tout un comté, une Angleterre souterraine, heureuse, doublant la première ».

<sup>9</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. IX, p. 103.

<sup>10</sup> Et plus généralement, la caverne elle-même : « De toute manière, l'aspect paradisiaque (et sacré) de cette ville est nettement marqué par les deux versions [du roman]. On y est heureux, à l'abri de toutes les misères de la surface ; Simon Ford trouverait naturel d'y devenir deux fois centenaire, donc de vaincre la condition humaine. » (*Ibid.*, p. 258)

<sup>11</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XIII, p. 154.

récompenser » (ch. XIV), et parle du « bon génie et du mauvais génie » (ch. XV) –, on a plutôt une dualité classique du bien et du mal, qui cadre avec l’ambivalence fondamentale des forces surnaturelles dans l’œuvre. Enfin, une perspective davantage centrée sur la thématique du déchiffrement et de la *main criminelle*<sup>12</sup> fait ressortir Silfax comme source principale de l’étrange dans le roman : l’essentiel de la chaîne narrative et de la série des phénomènes inexplicables s’ouvre et se referme sur les actions du dernier pénitent de la vieille Aberfoyle. Comme Negoro (*Un capitaine de quinze ans*), Silfax est une divinité maléfique, qui peut de certaines façons prétendre à l’exclusivité de ce statut de force insaisissable et supérieure aux simples mortels, mais qui échoue quand même et est défaite par ce pendant bénin (Nell) qui lui paraissait à première vue subordonné malgré les propriétés fantastiques similaires, ou symétriques, qu’il possédait aussi. La dernière tentative criminelle du pénitent paraît à tout le moins catalysée par la « perte » de Nell via son prochain mariage avec Harry, et il est possible que Silfax s’en soit tenu à des attentats plus réduits si son mobile était resté confiné au ressentiment envers Simon Ford, qui lui a « volé » sa mine. Et il en serait sans doute demeuré insaisissable. L’enlèvement de Nell vers les deux tiers du roman ne représente pas seulement le dévoilement d’une « moitié » du secret, c’est un divorce qui rend la force mystérieuse de plus en plus instable, visible et en fin de compte faillible, elle qui jouissait d’une impunité si parfaite avant la séparation qu’on y voyait un lutin unique et ambivalent de la mine.

Le roman commence par « Deux lettres contradictoires », ce qui, remarque S. Vierende, rappelle les cryptogrammes<sup>13</sup> de *VCT*. Il n’y a pas de code, mais la contradiction, l’écriture différente ainsi que l’anonymat de la seconde lettre font penser aux multiples langues que croit voir Axel dans le document de Saknussemm (ch. IV). Et au début du second chapitre, le [ Brusque arrêt ] du cours des idées de James Starr, qui s’exclame « Qu’est-ce que cela veut dire ? », reproduit – moyennant la nuance qu’implique la différence de tempérament – le coup de poing sur la table et le « Ce n’est pas cela ! [cela] n’a pas le sens commun ! » de Lidenbrock<sup>14</sup>. L’ingénieur part d’Edimbourg, point littoral donc « de surface » sur la carte écossaise, et va à Stirling en traversant les méandres du Forth – le golfe puis la rivière du même nom –, ce qui figure déjà une *progression vers le centre* via une galerie liquide. L’apparition d’Harry à la gare de Callander, qui clôt le second chapitre, est celle d’un habitant

---

<sup>12</sup> Ces mots apparaissent au chapitre XII (p. 136), à la suite de l’incident des Dames de Feu qui cause l’échouement du *Motala* sur la côte d’Irvine (côte ouest de l’Écosse donnant sur le golfe de la Clyde).

<sup>13</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 257.

<sup>14</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. III, p. 38.

permanent de la houillère, qui restaure le lien de Starr au monde souterrain : d'où le passage abrupt à une parenthèse didactique sur la formation du charbon, qui occupe l'essentiel du chapitre suivant. C'est un nouveau récit des origines, où se répondent la succession des ères géologiques et la superposition des strates qu'elles forment, et donc la pression qui transforme les végétaux des premiers jours en gisements houillers. On peut remarquer chez Verne le caractère quelque peu elliptique, « contracté », de la partie de l'histoire de la terre qui précède les plantes et les formes animales simples – le précambrien, dirions-nous aujourd'hui –, et l'on peut dire que cette tendance culmine ici au point de suggérer une simultanéité entre l'âge des énormes plantes primitives et celui où la chaleur originelle<sup>15</sup> maintient la croûte terrestre en état de fusion partielle – l'instabilité de la seconde expliquant la submersion et le tassement des premières. Verne semble établir un vague compromis entre la « chimie de surface » d'Humphry Davy et la chaleur interne, comme pour le *Centre de la terre*, et l'effervescence atmosphérique de la terre primitive est assimilée à des « milliards de bouteilles d'eau de Seltz ». Cette comparaison isolée dans les *Voyages* est synonyme, thématiquement, de la bouteille de Leyde, évoquée plus fréquemment ; on sait que cette dernière employait à l'origine de l'eau, avant son remplacement par la feuille métallique, et de toute façon, l'électricité est un *fluide* chez Verne. Plus généralement, l'énergie sous une forme encapsulée, parfois susceptible de détoner, est omniprésente dans l'œuvre, telles les balles du capitaine Nemo, la boule de feu au centre de la terre, et ici, la lampe inventée précisément par Davy – « notre bon génie », l'appelle Simon Ford<sup>16</sup>, ce qui joue sur le thème préexistant du génie de la mine et fait en même temps allusion à la lampe d'Aladdin –, qui conjure le risque d'explosion inhérent au grisou présent dans les houillères. La menace d'épuisement du charbon met en abyme l'inexorabilité à plus long terme du refroidissement terrestre<sup>17</sup>, et

---

<sup>15</sup> D'où la « phénoménale végétation » qui « se produit peut-être » sur Vénus et Mercure (*Les Indes noires*, p. 23), équivalence qui reste dans le non-dit dans *Voyage au centre de la terre*. Il est significatif que Verne choisisse l'expression « planètes inférieures », plutôt qu'« intérieures » par exemple : le soleil joue un rôle analogue à la chaleur interne, et la métaphore de superposition des couches géologiques semble se jouer dans différents plans, dont le plan de l'écliptique...

<sup>16</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. VII, p. 84.

<sup>17</sup> « La mort glacée du globe n'est pas spécifique à l'époque : Descartes, Buffon, les Romantiques voient ainsi la fin du monde. Mais elle frappe Jules Verne et ce motif est repris dans les romans où est évoqué l'épuisement des houillères (*Voyage au centre de la terre*, *Les Indes noires*) : les filons de houille sont les *veines* de la terre, à laquelle elles fournissent l'énergie indispensable. Et le « sang » se tarit. » (S. Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 96)

représente la possibilité d'une fin de la société industrielle bien avant la mort par le froid, sauf « si quelque nouveau combustible [remplace] le charbon » (p. 28). Curieusement, l'optimisme relatif du roman – après découverte du filon, s'entend – ne semble pas souffrir du fait que contrairement à *De la Terre à la Lune*, le nouveau projet où s'engagent les protagonistes ne se démarque guère de celui que l'on venait d'épuiser (la guerre de Sécession ; l'ancienne houillère d'Aberfoyle) : le Gun-Club pourrait se consacrer indéfiniment au voyage intersidéral, alors que la Nouvelle-Aberfoyle n'est qu'un sursis qui ne dépasse l'ancienne mine que d'une mesure quantitative somme toute limitée, et ne change guère la certitude que « [le] troisième millénaire de l'ère chrétienne ne sera pas achevé, que la main du mineur aura vidé [ces magasins]<sup>18</sup> » naturels que sont les houillères du globe. Verne *se contente* de cette finitude temporelle et spatiale, qui correspond à un pessimisme<sup>19</sup> sur plusieurs niveaux, civilisationnel, spirituel, initiatique... On est donc assez loin du grandiose et de la « poussée vers l'infini<sup>20</sup> » des « radiales de l'œuvre<sup>21</sup> », sans que la conscience de ces problèmes ait été absente des premiers *Voyages* ; le caractère plus local des *Indes noires* se prête tout aussi bien au projet systématique de « peindre la terre<sup>22</sup> ». La Nouvelle-Aberfoyle est une « île » vernienne, et le renouveau de l'exploitation houillère est aussi insulaire dans le temps : la mine est abandonnée « depuis dix ans », et la trouvaille de l'overman et de son fils, en mettant fin à cette discontinuité, est analogue au relevé d'une île non répertoriée, que James Starr n'aurait pas repérée, « bien que les sondages eussent été portés jusqu'à la profondeur de [deux mille] pieds ». Verne va du global – ou au moins du national – au particulier et au fictif, et termine son « récit des origines » et sa parenthèse didactique en un bref paragraphe, dont les mots charnières, assez habiles somme toute, sont « [or], précisément à l'époque où se passe

---

<sup>18</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. III, p. 30.

<sup>19</sup> « [...] ces causes particulières ne font que donner une tonalité, allégresse, joie profonde, désespoir, à un problème beaucoup plus général, qui se pose non seulement à l'auteur mais à tout homme : y a-t-il une possibilité de changement total de l'être, de sorte que l'homme s'insère dans un monde compris comme une Totalité sacrée, connaissable non par la raison, et la science, mais par l'intuition, l'illumination ? [...] l'auteur semble, en définitive, renoncer à engager une bataille qui lui apparaît, sinon perdue d'avance, du moins d'une issue très problématique. Ainsi imagine-t-il avec prédilection une vie séparée, comme celle, exemplaire, des *Indes noires*. » (S. Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 719)

<sup>20</sup> Voir notre citation (note 152) dans l'analyse d'*Hatteras* (Julien Gracq, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec J.-P. Dekiss, p. 38)

<sup>21</sup> Ainsi nommées par Julien Gracq, cité dans notre analyse du *Tour du monde* (*Ibid.*, p. 72)

<sup>22</sup> « Dans *Les Indes noires*, il y a le récit de mes voyages en Angleterre et ma visite des lacs écossais. » (Verne cité par D. Compère, J.-M. Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 94)

cette histoire, l'une des [houillères de l'Ecosse] avait été épuisée ». La voix savante cède aisément à la diégèse, et le fils de l'overman attendant un James Starr dans l'expectative réapparaît à la gare de Callander. L'ingénieur est d'avance sceptique de la légitimité de la lettre de Silfax qui démentait celle des Ford, et les réponses d'Harry ne le surprennent donc pas (p. 33) : la lettre, décrite dès le chapitre I sous un jour douteux, sert surtout à amorcer dans l'esprit du lecteur l'idée d'une présence cachée derrière les phénomènes que rencontreront les personnages dans la mine. Silfax est une sorte d'inversion maligne de Saknussem, qui veut empêcher Starr de pénétrer dans le puits d'accès de la fosse Dochart, d'ailleurs comparé à « la bouche de quelque volcan éteint<sup>23</sup> ». L'échange d'informations entre les deux personnages cause un transfert au moins partiel de la « quête du secret », du moins de la sensibilité aux « phénomènes inexplicables », ce qui est justifié rétrospectivement par des faits connus d'Harry<sup>24</sup>. Starr devrait peut-être se méfier davantage d'une malveillance qui le poursuivrait, mais quand une pierre tombe à ses pieds dans la première galerie de la mine, c'est Harry qui la soupçonne d'avoir été lancée<sup>25</sup>. L'équivoque entre l'accident et l'attaque délibérée reproduit la réaction à la pierre qui met fin aux « quelques jours à terre » des héros de *Vingt mille lieues* : comme le remarque Conseil, « [une] pierre ne tombe pas du ciel, ou bien elle mérite le nom d'aérolithe<sup>26</sup> ». Cette pierre est lancée par les indigènes de Gueboroar ; la pierre qui manque de frapper Starr vient de celui qui se voit comme l'indigène de la nouvelle houillère. L'ingénieur n'y voit qu'une coïncidence, la voûte cédant au moment précis de son passage, et, peut-être pour avoir perdu son acclimatation à la mine pendant ses dix ans « dans le monde sublunaire », il n'entend pas non plus les pas que perçoit le jeune homme derrière eux<sup>27</sup>. Lorsque, au cottage, Simon Ford est à son tour confronté à la lettre mensongère, il s'exclame « Qui donc a pu pénétrer assez avant dans le secret de ma pensée ?<sup>28</sup>... » Plutôt que le mystère, c'est la révélation du sens du document de l'alchimiste qui fait dire au narrateur de *VCT* « Un homme avait eu assez d'audace pour pénétrer !<sup>29</sup>... ». Les inversions s'accumulent

---

<sup>23</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. IV, p. 43.

<sup>24</sup> Faits énumérés au chapitre VI, « Quelques phénomènes inexplicables ».

<sup>25</sup> *Op. cit.*, ch. IV, p. 51.

<sup>26</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 253.

<sup>27</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, p. 52-53.

<sup>28</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 64.

<sup>29</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. IV, p. 43.

donc, et avant de se manifester un peu comme un *anti-Nemo*<sup>30</sup>, Silfax pervertit plutôt les attributs de Saknussem, ou alors imite Negoro, qui lui aussi s’empare de l’esprit des autres et leur interdit le savoir au lieu de le leur donner.

La logique ternaire des chapitres, qui dans une certaine mesure prévaut dans l’ensemble du roman et enchaîne deux chapitres dominés par la narration et un chapitre explicatif, didactique ou rétrospectif, possède à tout le moins une seconde itération, puisque la descente dans la fosse et la rencontre avec la famille Ford sont suivies par le chapitre VI intitulé « Quelques phénomènes inexplicables ». Comme pour l’apparition d’Harry à la gare, il n’y a pas d’écoulement temporel dans cet intervalle, et la narration reprend avec le départ des protagonistes depuis le cottage des Ford – même si une forme de progression est accomplie par la donnée de l’heure du départ, le chapitre VII s’ouvrant par « Midi sonnait... ». Celui qui le précède met quelque peu en abyme le roman, ou son rapport général au surnaturel. Il accomplit une modalisation récurrente chez Verne : le surnaturel « dans les faits de la vie pratique<sup>31</sup> » est déclaré plus ou moins inacceptable, cependant que les phénomènes qui en suscitent la croyance sont mis en scène ; puis ce surnaturel est réfuté par le dévoilement graduel de l’explication scientifique, *mais* on arrive à la conclusion du roman ou de l’épisode avec l’impression nette d’un refus de trancher, principalement parce que le roman est *hanté* par le surnaturel, ce qui mitige toute explication logique qui pourrait lui succéder<sup>32</sup>. On peut y

---

<sup>30</sup> « Un certain nombre de textes nouent entre eux des relations réciproques par allusion. *Les Indes noires*, par exemple, évoque discrètement les romans qui lui sont presque contemporains : la présence mystérieuse d’un être tout-puissant qui se cache dans les profondeurs (*Ile*), les personnages aveugles comme dans *Michel Strogoff*, le refuge menacé d’inondation comme dans *Un capitaine de quinze ans*, la vie souterraine et la découverte d’un ciel comme dans *Hector Servadac*. » (Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 341)

<sup>31</sup> Termes employés dans *L’Île mystérieuse* (3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 611). Le chapitre VI des *Indes noires* le relie nettement à ce roman, mais en posant la série des « indices » comme faisant partie d’un passé récent et ayant déjà fait son effet dans l’esprit du protagoniste.

<sup>32</sup> Un constat similaire émerge de l’analyse du *Château des Carpathes* – postérieur de plus de douze ans aux *Indes noires* – par S. Vierne :

« [Science] et croyance jouent un contrepoint savant, qui se continue en une véritable orchestration [...] Et cela ne va pas sans ambiguïté, comme est ambiguë la phrase du premier paragraphe : « *D’ailleurs, il ne se crée plus de légendes au déclin de ce pratique et positif XIX<sup>e</sup> siècle* » (*Le Château des Carpathes*), dans les contrées qui les ont vues fleurir – comme la Transylvanie, où pourtant, le cadre s’y prête, dit Jules Verne. [...] Le sens n’est donc [...] pas si simple qu’on pourrait le croire : malgré le ton un peu condescendant sur lequel le narrateur rapporte les légendes, on peut d’abord s’interroger sur le « *il ne se crée plus de légendes...* » « *pratique et positif XIX<sup>e</sup> siècle* » qui peut aussi bien exprimer un regret. Mais surtout, il faut, comme l’a fait Jacques Neefs, étudier la manière dont sont représentés dans le texte les deux pôles de cette attitude [...] Ainsi la science permet

superposer le va-et-vient d'un Verne qui veut bien assimiler et chanter les bienfaits d'une science positive, mais qui, en aval du projet éducatif qu'accomplissent ses romans, veut croire ou conserver l'idée de croire, même sans que l'objet soit spécifié. Le chapitre VI commence par constater la prédominance des mythes dans les terres de l'Ecosse, malgré « [l'instruction] libéralement étendue dans le pays », qui n'a pas pu les « réduire » (p. 69). Y souscrire relève de la « crédulité » et de la « superstition », et Simon et Harry les rejettent parce qu'ils sont « plus instruits et de tempérament plus positif que les autres » ; face aux nombreux indices de la présence d'un être insaisissable dans la houillère, il ont la même attitude que Cyrus Smith : certitude qu'il ne s'agit pas d'un agent surnaturel, et certitude que l'explication finira par venir, soulignée par un « attendons » auquel il ne manque que le « et travaillons » de l'ingénieur américain, présent de toute façon en sous-entendu. Et cependant, le « crédule » le plus enthousiaste du roman est aussi un personnage sympathique et bientôt héroïque, Jack Ryan, et l'overman et son fils possèdent eux aussi une foi inébranlable qui, du moins avant le présent du récit, se passe de la preuve matérielle : la « foi du charbonnier ». Harry Ford perçoit puis « traque » une série croissante de phénomènes étranges, qui vont du bruit d'un pic jusqu'à la découverte concrète (comme les *plaies* d'un navire défoncé que l'on peut *toucher du doigt*, le *Scotia* dans *Vingt mille lieues sous les mers* par exemple) d'un pilier éventré, en passant par les cas intermédiaires de l'indice *visuel* (des ombres et des lueurs) et de l'indice *auditif* plus prononcé que le simple coup de pic (des détonations lointaines). Cette vaine poursuite est aussi une « progression vers le centre » puisque la découverte de la crypte y fera suite, et de la même façon que l'incompréhensible cryptogramme puis les galeries (littérales) du Sneffels dans l'expérience de Lidenbrock, elle constitue une *épreuve du labyrinthe* pour Harry. L'aptitude surhumaine de Silfax à trouver des tunnels lui permettant d'échapper au jeune homme reproduit l'aspect déroutant des galeries où s'égare Axel :

---

en fait le surgissement, dans le monde réel, d'une forme de fantastique qui prend sa source au plus profond de l'inconscient. Même rationnellement expliqués, les phénomènes demeurent soumis à une charge symbolique d'autant plus forte [...] qu'ils sont liés à la vision, la voix, la maîtrise du temps, la mort. [...] ceux qui arrivent à surmonter le drame, qui est celui de toute existence devant l'amour et la mort [...] sont aussi ceux dont le mode de vie, dont les croyances, sont condamnés à brève échéance. Verne a personnellement la tentation d'une attitude très régressive [...] Déjà *Les Indes noires* mettait en scène le mariage du héros avec l'Ange, à condition de vivre désormais dans le monde souterrain de la mine. Cette union étrange du désir accompli et de l'industrie était une solution tout à fait irréaliste. Quinze ans plus tard, *Le Château des Carpathes*, tout en niant le fantastique et l'autre monde, l'autre scène, montre que la science ne fait que permettre son surgissement. Il n'est pas sûr que le problème, depuis, ait été résolu. » (S. Vierendeel, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 352-355)

Il est évident qu'à ce moment, une bifurcation de la galerie s'ouvrit devant moi, tandis que le Hansbach obéissant aux caprices d'une autre pente, s'en allait avec mes compagnons vers des profondeurs inconnues ! [...] Mais fallait-il monter ou descendre ? Monter évidemment ! [...] Je devais arriver ainsi [à] la funeste bifurcation. [...] J'essayais de reconnaître ma route à la forme du tunnel [...] à la disposition des anfractuosités. [...] cette galerie ne pouvait me ramener à la bifurcation. Elle était sans issue. Je me heurtai contre un mur impénétrable [...]<sup>33</sup>

Il paraît absurde qu'Axel puisse s'engager dans une galerie puis, en rebroussant chemin, se trouver face à une impasse, et la seule explication rationnelle consiste à invoquer un tunnel facile à manquer, où il se serait engagé sans s'en apercevoir, et difficile à retrouver; ce n'est pas invraisemblable puisque loin d'être dans un réseau souterrain bien tracé, il est « [perdu] dans un labyrinthe dont les sinuosités se croisaient dans tous les sens ». La clé du labyrinthe ne se conçoit que si le champ des hypothèses est étendu de la galerie bien dessinée aux fissures irrégulières que l'on ne saurait inspecter toutes, et il en est de même pour Harry à la poursuite du génie de la mine : « en projetant subitement une vive lumière vers une anfruosité suspecte, il avait cru voir passer une ombre. Il s'était élancé... Rien, alors même qu'aucune issue n'eût permis à un être humain de se dérober à sa poursuite !<sup>34</sup> » Il est donc sous-entendu qu'existent des issues par où une créature non humaine aurait pu s'échapper ; mais pour avoir vécu si longtemps dans la mine, Silfax<sup>35</sup> a des aptitudes surhumaines. De la même façon que Nemo, en contrepartie de son assimilation par le sous-sol de l'île, qui le retient prisonnier, peut s'y déplacer à volonté, Silfax peut employer n'importe quelle issue qu'offre la houillère au mépris des contraintes ordinaires ; on peut même voir dans la confusion d'Harry le reflet de cette *troisième dimension* que les non initiés ignorent et où le surhomme se déplace librement ; il inspecte toutes les échappatoires, lui semble-t-il, mais l'on peut imaginer qu'il ne daigne pas regarder vers le haut, et manque une quelconque cheminée que l'agilité de Silfax lui rend accessible. Lorsque le harfang éteint la lampe des explorateurs, il vient *du dessus*, et en est d'autant plus invisible que le texte ne l'explique pas – c'est l'illustration de Jules Férat<sup>36</sup> qui le montre, associée à la phrase « un vif déplacement de l'air s'opéra ». Et Harry ne trouvera Nell qu'en se libérant du plan, voire de la dimension unique

---

<sup>33</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVII, p. 184-187.

<sup>34</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. VI, p. 75.

<sup>35</sup> Et peut-être Nell. Le sous-entendu semble pointer davantage vers le vieux pénitent, parce que seul lui a intérêt à provoquer les détonations entendues, mais s'il a vécu plus longtemps dans la houillère que Nell, celle-ci a l'avantage symbolique d'être née dans la mine (ou peu s'en faut, voir ch. XX).

<sup>36</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. X, p. 72. Nous employons ici la pagination de l'édition en in-8° de 1907 (première des deux gravures dans ce chapitre), ce qui est uniquement le cas pour les illustrations.

de la *galerie*, il *plonge* dans le puits mystérieux. Notons aussi que l'argument émis dans son désaccord avec l'ingénieur sur la pierre tombée à ses pieds porte sur la *trajectoire*, qu'elle n'aurait pu avoir « si elle n'eût été mue par une impulsion étrangère » (p. 78). Les trajectoires doivent avoir un auteur<sup>37</sup>. En une très curieuse superposition, Ford promet à Starr au chapitre suivant « la preuve matérielle que ce gisement existe », le gaz trahissant la houille, désigné par la formule révélatrice « notre vieil ennemi, le grisou ! » (p. 82), ce qui, par jeu de mots, fait penser au vieux pénitent *grisonnant* qui se cache dans la houillère<sup>38</sup>. Peu après d'ailleurs, le pénitent et sa façon de procéder sont décrits par l'overman. Incolore, difficile à déceler, léger (donc fuyant *vers le haut*) et potentiellement mortel, le grisou a des propriétés similaires à Silfax lui-même. Le geste du pénitent, qui provoque de petites explosions préventives du gaz afin de l'empêcher de s'accumuler et d'en produire une d'ordre cataclysmique, se prête bien à une métaphore d'une sorte d'âge héroïque de la science : c'est le geste de Prométhée empreint d'une modération qui en évite les extrêmes avec les désastres qui en découlent. Dans la chronologie hésiodique des âges de l'humanité, le pénitent semblerait appartenir à cette ère des demi-dieux, et l'âge de fer, celui de l'humanité ordinaire, le *présent*, est consacré par des techniques qui réussissent à mettre entièrement « en bouteille » le feu divin, ce qui parachève de le rendre inerte et maniable : c'est ce qu'accomplit la lampe Davy.

La rétrospective sur les « phénomènes inexplicables » se prolonge dans le chapitre VII, mais moins pour elle-même que parce que le cheminement vers le nouveau filon est ponctué par les échanges de l'ingénieur et de l'overman sur la découverte du second. Dans un esprit similaire à la découverte du tunnel sous-marin par Nemo (qui relie la mer Rouge à la Méditerranée), c'est une activité scientifique et même expérimentale, avant le couronnement qui marque la fin du chapitre, et l'importance de cet aspect – ainsi que son homologie avec une quête mythique – est reflété par la longueur du récit de Ford, qui va presque jusqu'à s'excuser (« voulez-vous me permettre de vous raconter ce que j'ai fait... et comment je l'ai fait... à ma façon [...] ? ») : il tient à faire exister par la parole cette quête qui autrement paraît doublement consignée au néant, puisqu'elle n'existe que dans le passé du roman et s'est

---

<sup>37</sup> « La question *qui ?* relève de la croyance, du fantasme et du légendaire : de l'image. Elle relève de la caverne. La posent ceux qui vivent, au fond, enchaînés dans les ténèbres. [...] les *Indes noires* distribuent parfaitement la triade du savoir : la croyance imaginaire du fond, la vision par « la lumière de l'astre électrique », la révélation au soleil. Trois niveaux repèrent le monde : la mine, la terre, le ciel. » (Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, p. 25)

<sup>38</sup> Au chapitre XX, Simon – qui a 65 ans – estime que le pénitent a quinze ou vingt ans de plus que lui (p. 262).

faite en secret et en dehors de la communauté des mineurs, convaincue de l'épuisement définitif d'Aberfoyle. Ford n'a même pas la possibilité du sondage, par manque de matériel<sup>39</sup>, et il devra donc *sonder* par la raison. Il est guidé par des *feux*, ce qui introduit une légère équivoque dans la paternité ou du moins l'autonomie de la découverte : ces feux proviennent-ils de combustions spontanées du grisou, ou d'expériences furtives de Silfax (qui a trouvé le premier ce second filon), et dans le second cas, le fait d'avoir bénéficié des effets secondaires des recherches d'un autre diminue-t-il un tant soit peu le mérite de la trouvaille ? Mais c'est peut-être le rapport de l'homme de science à l'inconnu qui importe plus ici : Ford déclare qu'il ne connaissait pas la cause de ces feux, « [mais] enfin, [ils] n'étaient évidemment dus qu'à la présence du grisou, [et] le grisou, c'était le filon de houille<sup>40</sup> ». Sur l'orientation inexplicable du boulet du Gun-Club, nous avons dit que « Barbicane renonce à la comprendre ; il prend simplement acte de sa réalité empirique et décide de l'exploiter », et l'overman montre la même flexibilité et le même sens pratique dans ce contexte. D'ailleurs il *vérifie* son hypothèse en provoquant à son tour des micro-explosions.

La route empruntée par les explorateurs suit « la galerie principale » pendant deux milles, et aboutit, après un total de quatre milles, là où « venait mourir le filon carbonifère » ; avec le puits Yarow et la clairière du cottage, ceci donne aux segments de la quête une impression de rigoureuse égalité. Un peu comme pour le parchemin de Saknussemm, le secret est simple, et commence là où le protagoniste a interrompu ses efforts, les jugeant vains. Le point où se faisait le dégagement de grisou a été bouché, ce qui dérouta de prime abord les explorateurs, mais il ne peut les arrêter ; en cela il ne diffère pas de la lettre, à l'aspect négligé et à l'écriture différente de celle des Ford : même si un effort a bien été fait dans le sens de la tromperie ou de la dissimulation, c'est plus un geste rituel de dissuasion qu'une manœuvre se voulant en elle-même efficace – tout compte fait, une démonstration territoriale. « Lui ! [s'écrie] Harry. Ce ne peut être que lui !<sup>41</sup> », exclamation identique à celle de Cyrus lorsqu'il devine l'identité du génie de l'île mystérieuse<sup>42</sup>. Les actions du pénitent ne font que surexciter la curiosité des mineurs, et à ce stade, établissent la certitude que « [la] main de l'homme est dans tout cela ». Quelques coups de pic rétablissent l'exhalaison de grisou et donc les détonations révélatrices,

---

<sup>39</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. VII, p. 83.

<sup>40</sup> *Ibid.*

<sup>41</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 93.

<sup>42</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 739.

et le chapitre suivant, « Un coup de dynamite », réitère et amplifie ce geste, afin de livrer passage non plus au gaz mais aux mineurs.

La description de la Nouvelle-Aberfoyle (ch. IX) continue la logique des chapitres III et VI, et dans un « didactisme » fictionnel – puisque la caverne délimitée par des éléments de la géographie de l’Ecosse est imaginaire –, elle présente l’immense cavité en des termes qui reprennent le procédé du « Roman de la lune »<sup>43</sup> ou de la digression interstellaire d’*Hector Servadac*<sup>44</sup>. Ces deux romans invoquent respectivement « un observateur [à la] vue infiniment pénétrante » placé « à ce centre inconnu » du monde, et « un être doué d’une puissance de vision infinie », placé sur la constellation de la Chèvre. L’expérience de pensée que propose Verne pour offrir les Indes noires au regard du lecteur est moins ambitieuse mais bien herculéenne : c’est une « coupe » – conçue littéralement, comme il convient dans l’imaginaire vernien –, puisque « des ingénieurs [enlèvent] d’un bloc toute cette portion de la croûte terrestre » qui masque le sous-sol en question à un observateur survolant le pays. Pour de tels démiurges, ce n’est qu’un « énorme couvercle » (p. 103). Il se trouve que l’Ecosse, enserrée par la Forth à l’est et la Clyde à l’ouest, a peu de largeur à cette latitude, ce qui permet à Verne, sans trop défier la vraisemblance en dépassant les Mammoth Caves, d’imaginer une grotte qui rivalise de dimension avec le pays qui la surmonte<sup>45</sup> ; c’est une raison symbolique de plus d’y voir un « monde ». La caverne est une « ruche » aux nombreuses alvéoles, renvoi à plusieurs autres *Voyages*, et elle partage à la forme hypothétique une qualité de la caverne Lidenbrock : elle « eût suffi à loger tous les ichthyosaures, les mégathériums, et les ptérodactyles<sup>46</sup> de l’époque géologique ! ». C’est « une sorte de comté souterrain », et pour être habitable il ne lui manque que le soleil, ou « la clarté d’un astre spécial », renvoi à la « lumière spéciale » de *VCT*. Un peu comme la clairière des Ford est aérée par un orifice menant au puits Yarow<sup>47</sup>, la Nouvelle-Aberfoyle possède des « éventoirs naturels » ; en même temps qu’il établit ce fait, Verne « aère » aussi d’une autre façon, en déclarant la poche de grisou résorbée (p. 109) : ayant servi d’indicateur pour repérer la houillère, elle ne constitue plus qu’une nuisance à présent, et on l’évacue littéralement du roman ; le lecteur peut

---

<sup>43</sup> Titre du chapitre V de *De la Terre à la Lune*.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 314-315.

<sup>45</sup> L’Ecosse ne dépasse que modestement les trente milles anglais entre les deux golfes mentionnés. La Nouvelle-Aberfoyle fait quarante milles et « [s’enfonce] même sous le canal du Nord » (p. 104).

<sup>46</sup> Noter que sans aller jusqu’à la taxonomie, Verne respecte la vocation *sommaire* en nommant trois créatures respectivement marine, terrestre, volante.

<sup>47</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. V, p. 54.

supposer que l'excavation faite à la dynamite a contribué à la diluer. Mais l'absence de grisou, qui trahit une obturation récente, a le même sens une fois à l'intérieur de la nouvelle houillère : symboliquement et en sens inverse, elle devrait avertir les explorateurs que le retour va leur être interdit. Le dialogue de l'overman et de l'ingénieur développe une préfiguration à plus long terme à partir de l'absence d'indicateurs : Starr déclare que « sans boussole, je suis ici comme un marin [...] au milieu des brumes », à quoi Ford répond que leur situation diffère de celle d'un marin « qui a [toujours] l'abîme sous ses pieds », puisque dans la caverne « nous n'avons pas à craindre de jamais sombrer<sup>48</sup> », étant en terre ferme. C'est le retour du précepte « non pas par-dessus, mais par-dessous » (et son inverse) : l'abîme et la submersion guettent bel et bien les protagonistes, mais d'en haut, puisque c'est le lac Katrine – mentionné et *entendu* immédiatement après cet échange – qui menace d'envahir Aberfoyle. Sur un ton léger, cette catastrophe qui se produira neuf chapitres plus loin semble même « appelée » par un bref moment d'hubris, lorsque Ford propose de creuser jusqu'aux « tréfonds du canal du Nord » et Starr renchérit ironiquement<sup>49</sup> de trouser le lit de l'Atlantique et d'aller jusqu'au centre du globe<sup>50</sup>. Dans l'immédiat, le danger vient du harfang de Silfax, qui se manifeste sous la forme d'« un vif déplacement de l'air [...] comme s'il eût été déplacé par un battement d'ailes invisibles » ; un peu comme la première boussole du *Pilgrim* que Negro fait choir ou la seconde qu'il dévie avec un morceau de fer (*Un capitaine de quinze ans*), la lampe Davy tombe et s'éteint. Parce qu'il n'est pas vu, le volatile fonctionne comme une extension de Silfax, voire une incarnation, exactement comme Robur se présente pour la première fois dans *Maître du monde* comme « une sorte de halètement régulier, accompagné d'un puissant battement d'ailes<sup>51</sup> » : le bruit de sa machine volante. Pourtant, les protagonistes ne s'attardent pas cette fois sur l'hypothèse d'un accident : « Il devenait évident qu'ils avaient un adversaire<sup>52</sup> ». Privés de lumière, ils continuent vers l'entrée de la grotte à tâtons, et, plus explicitement que dans l'épisode de l'égarement d'Axel, on trouve l'opposition entre la « bonne » galerie, large et droite, et les « orifices, anfractuosités latérales » ou « boyaux de taupinières » qu'il faut éviter. Comme pour Axel, le bon sens qui aurait dû permettre de quitter le labyrinthe échoue, et l'on se heurte à une impasse ; Harry et ses

---

<sup>48</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 113.

<sup>49</sup> Voir notre commentaire de ce passage dans la première analyse de *Vingt mille lieues* (III-1).

<sup>50</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. X, p. 115.

<sup>51</sup> Jules Verne, *Maître du monde*, ch. I, p. 10.

<sup>52</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. X, p. 119.

compagnons risquent de mourir d'inanition dans la caverne obscure<sup>53</sup>. Ils ne peuvent être libérés que par des forces externes, dans plusieurs sens du terme : Jack doit venir à la rescousse depuis le monde de la surface ; Nell doit les maintenir en vie (depuis la vieille houillère, externe au « monde » souterrain qu'est la Nouvelle-Aberfoyle) et guider les sauveteurs, endossant son rôle de fantastique apparition et de lutin bienveillant ; et de plus, la descente de Jack dans la fosse Dochart requiert d'abord l'épisode transitoire des Dames de Feu, phénomène surnaturel et maléfique, par ailleurs causé par Silfax.

Le narrateur adopte d'emblée le point de vue de Simon ou Harry Ford sur la nature positive du phénomène qui « hante » le château de Dundonald sur la côte d'Irvine :

Ces flammes avaient-elles forme humaine, comme on l'assurait ? Méritaient-elles ce nom de « Dames de feu » que leur avaient donné les Ecosseis du littoral ? Ce n'était évidemment là qu'une illusion de cerveaux portés à la crédulité, et la science eût expliqué physiquement ce phénomène<sup>54</sup>.

Inversion maligne de *l'étoile de première grandeur*<sup>55</sup>, du feu allumé par Nemo sur le plateau de l'île Lincoln pour guider le *Bonadventure*, les Dames de feu proviennent de la combustion délibérée du grisou<sup>56</sup>, jaillissant à l'emplacement des ruines du château via une galerie du sud de la houillère et menant à la surface du sol<sup>57</sup>. Après avoir éteint la lampe des explorateurs, Silfax allume un faux phare que le navire *Motala* perdu dans les brumes prend pour le feu d'Irvine. La flamme « [semble] s'envoler du sommet de la tour [...] et, un instant après, elle s'y [rattache] de nouveau par sa pointe bleuâtre » (p. 131) : elle se comporte comme une tornade qui ne se connecte pas en permanence à la surface de la mer, et donc elle *paraît provenir du ciel*, ce qui sied aux attributs de divinité maléfique du pénitent. Comme le conclut James Starr au chapitre XV, les auteurs du crime imitent les pilliers d'épaves, et « eussent volé les débris [du *Motala*], si Jack Ryan et ses compagnons ne se fussent pas trouvés là ». Blessé sur les rochers du rivage en tentant de sauver les naufragés, Jack est

---

<sup>53</sup> Et donc meurent symboliquement. Sauvé par Nell, Harry (dont le rapport au(x) « génie(s) » est plus personnel et qui le(s) soupçonne depuis plus longtemps) s'acquitte de cette dette en l'accompagnant dans sa « renaissance » à la lumière du jour (ch. XVII-XVIII).

<sup>54</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XI, p. 127.

<sup>55</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 470 et ch. XX, p. 544.

<sup>56</sup> Ce que déduit James Starr au chapitre XXI (p. 277).

<sup>57</sup> Découverte par Harry au chapitre XV. Les réactions à la découverte sont l'écho de la perception qu'a Verne de la science positive, et ses doutes sur le regard optimiste que porterait un Hetzel ou un Auguste Comte sur une société ayant évacué le surnaturel : « Voilà, dit-il, de quoi convaincre les superstitieux de la mine. Adieu, les brawnies, les lutins et les Dames de feu ! [« Je ] ne crois pas, monsieur Starr, répondit Harry, que nous ayons lieu de nous en féliciter ! Leurs remplaçants ne valent pas mieux et peuvent être pires, assurément ! » (p. 189)

temporairement alité, épreuve symétrique à celle que ses amis subissent dans le monde souterrain à la même période. Il part ensuite à la recherche de son ami Harry, absent à la fête d'Irvine, et rencontre à son tour des « phénomènes explicables » : sa lampe à l'entrée du puits Yarow a disparu, les échelles inférieures permettant l'accès à la fosse ont été retirées et – comme il le constate en revenant avec des agents munis de cordes – brûlées. Les actions du mauvais génie ont là encore trait à l'usage maléfique du feu et de la lumière. « Il faut que le vieux Nick ait passé par là ! », se dit Jack, ce qui dans un sens est proche de la vérité. On n'est aussi pas loin de la thématique du « fil coupé » que l'on rencontre dans *L'Île mystérieuse* et surtout *Michel Strogoff*. Lorsque l'exploration du cottage des Ford ne donne aucun résultat et que Jack et ses compagnons se demandent que faire, « [l']obscurité [est] profonde » ; le « bon » lutin va se manifester à ce moment pour rétablir le fil d'Ariane<sup>58</sup>. Il déploie des capacités identiques à celles de l'être qu'Harry n'avait pu attraper par le passé, à savoir l'agilité et l'aptitude à utiliser les issues les plus obscures, antonymes du tunnel principal : « cet être disparaissait derrière quelque remblai ; puis, on le revoyait au fond d'une galerie transversale », « d'étroits tunnels s'entrecroisaient comme les allées d'un labyrinthe », « [il] lui suffisait d'éteindre sa lanterne et de se jeter au fond de quelque refuge obscur [pour] échapper à ses poursuivants ». De même, le point où ce guide disparaît, ayant rempli sa mission, ne semble pas correspondre à l'entrée découverte par Simon Ford : c'est « une étroite ouverture [...] à l'extrémité d'un étroit boyau » ; la Nouvelle-Aberfoyle possède donc une entrée « d'initiés », autre que celle forée à la dynamite par Ford et bouchée par Silfax.

Le sauvetage du groupe de James Starr peut marquer la fin d'une première partie, dans un roman qui n'est pas explicitement découpé de la sorte et paraît en un seul volume. S'il y aura plus loin des renvois aux événements et à leurs suites, le passage au chapitre XIII effectue néanmoins une ellipse de trois ans, durée nécessaire pour que soit construite *Coal City*, décrite sous une focalisation vaguement « touristique », un peu comme l'autre utopie que décrit Jules Verne à la même époque, la Franceville du docteur Sarrasin (*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*). Suivant la formule vernienne habituelle, la Nouvelle-Aberfoyle est un lieu où « l'électricité jouait un rôle » (p. 154), et c'est « un agent de lumière et de chaleur ». Etant donné l'acquis symbolique du mot « agent » (qui réapparaît à la page suivante) dans les *Voyages*, on peut y voir une allusion supplémentaire aux génies de la mine et à leurs usages diamétralement opposés de l'élément du feu. A Jack qui lui demande s'il prétend « punir »,

---

<sup>58</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XII, p. 148.

Harry répond « Punir et récompenser<sup>59</sup> ». L'emploi intransitif de ces verbes apparaît aussi dans *Mathias Sandorf*<sup>60</sup>, avec la même signification ; dans *L'Île mystérieuse* aussi, les protagonistes effectuent des recherches dans le double but de récompenser (leur bienfaiteur) et de punir (les convicts). Le désaccord amical entre Jack et Harry sur la nature des événements inexplicables de la houillère prend une forme particulière au chapitre « Suspendu à un fil » : le premier propose que le bon et le mauvais génie ne font qu'un, malgré l'hétérogénéité de leurs actions, car « [ces] êtres, qui vivent dans les abîmes... ne sont pas faits comme nous ! ». Face à l'incrédulité d'Harry, il invoque les actions de « quelque fou », ce que son ami rejette parce que l'être en question a trop clairement « de la suite dans les idées<sup>61</sup> ». Un fou est normalement tout de même un *qui*, mais étant chaotique, il est équivalent à une cause non humaine ; d'une certaine façon il y a inversion du désaccord habituel, selon lequel Jack croit à un *qui* et Harry à une explication matérielle des phénomènes physiques. Ici, il perçoit les actes d'un agent rationnel, et il énumère la série des faits mystérieux, ce qui, comme pour Smith certaines fois qu'il s'adresse à ses amis ou à Pencroff en particulier, « ébranla sérieusement » la confiance de Ryan<sup>62</sup>. Le rejet du surnaturel coexiste avec une caractérisation qui le suscite : Harry [voit] dans tout cela une pensée criminelle, « un être insaisissable jusqu'ici, mais non pas surnaturel ». Quoique tous les faits du roman soient explicables en termes naturels, les croyances superstitieuses survivent à la fin du récit aussi bien à l'échelle du cadre global – Aberfoyle et, en surface, le comté de Stirling – qu'à celle plus spécifique des protagonistes qui y souscrivaient au début, et même, Jack est le dernier personnage vivant que mentionne le roman<sup>63</sup>, sa tendance à l'embellissement légendaire toujours intacte. Paradoxalement, après le chapitre « Suspendu à un fil », cette tendance s'éclipse ou passe à l'arrière-plan jusqu'à la fin : illustration supplémentaire du principe chez Verne selon lequel la soif de transcendance persiste en aval du triomphe de l'explication matérielle. Après le sauvetage de Nell, qui met en évidence la forme humaine du « génie », « [Jack] s'était vu forcé de convenir que sa croyance aux lutins faiblissait dans une certaine mesure », et la galerie menant à la colline de Dundonald porte « un nouveau coup » à sa crédulité<sup>64</sup> ; pendant

---

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 167.

<sup>60</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I-II.

<sup>61</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XIV, p. 167-168.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 168-170.

<sup>63</sup> « C'est grâce à ce joyeux compagnon qu'on chante encore dans les veillées écossaises la légende de l'oiseau du vieux Silfax, l'ancien pénitent des houillères d'Aberfoyle. » (p. 289, dernière phrase du roman)

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 187.

les huit chapitres restants, il ne fait guère qu'*agir*<sup>65</sup>, ce qui met à peu près fin à l'intérêt du personnage, et donc souligne l'importance du chapitre XIV. Jack exprime deux fois la même idée générale : « [si] tu mettais tout cela sur le compte des lutins de la mine, tu aurais l'esprit plus tranquille ! », « pourquoi se donner tant de mal pour expliquer une série de faits, qui s'expliquaient si aisément par une intervention surnaturelle des génies de la mine ?<sup>66</sup> » Superposée au « attendons [...] Tout cela s'expliquera quelque jour » de l'overman, elle symbolise le point de vue de Verne vis-à-vis de la science et du surnaturel, qui est plus une interrogation qu'une thèse : finira-t-on par expliquer tous les phénomènes de la mine / du monde, et est-il légitime de pallier l'incomplétude et l'inconfortable austérité de l'explication physique par des causes surnaturelles ? Ces dernières déçoivent parce qu'elles n'expliquent le mystère qu'en étant elles-mêmes mystérieuses, et la première déçoit parce que le besoin humain que trahit la demande d'explication n'est pas de nature entièrement rationnelle. Le rapport des différents personnages aux « génies de la houillère » peut être vu comme une permutation de celui que l'on trouve dans *L'Île mystérieuse*, un réarrangement de la façon dont les réactions à un mystère sont distribuées sur les personnages. Par exemple parmi les colons de l'île Lincoln, ce sont Pencroff et Nab qui croient au surnaturel, mais ils ne participent aux spéculations sur le secret de l'île que tard dans le récit, et ce sont Cyrus et Spilett qui échangent leurs observations sur le sujet pendant les deux premières parties, et l'ingénieur effectue son exploration du puits de Granite-house de son propre chef et n'en instruit le reporter que par la suite ; dans *Les Indes noires*, « le croyant et le sceptique » débattent de l'énigme dès le chapitre XIV, et c'est dans ce même chapitre qu'Harry évoque un puits mystérieux, qu'il explorera avec l'aide de Jack. L'équivalent des conciliabules de Smith et Spilett<sup>67</sup> sur la présence mystérieuse ne se fait pas entre les deux jeunes gens mais entre « James Starr, Simon et Harry, [qui] causaient souvent de ces choses » (ch. XV). L'excursion au puits – situé « sous la portion du massif qui supporte le [lac] Lomond » – représente « une [exploration] du gisement suivant sa coupe verticale », termes symboliquement révélateurs si l'on se rappelle que la première partie du récit représente surtout une exploration horizontale à

---

<sup>65</sup> Le rôle capital de Jack dans le sauvetage d'Harry relève bien de l'*action*, mais c'est aussi une épreuve initiatique en miniature pour ce personnage plus secondaire qu'Harry, dans laquelle, lui qui vit davantage à la surface et cependant aime chanter le surnaturel censé occuper les profondeurs, doit plonger dans la houillère et y résoudre un problème de nature purement positive.

<sup>66</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XIV, pages 167 et 172.

<sup>67</sup> « [Smith et Spilett] s'entretenirent longuement de ces choses » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 283) ; « [Spilett] s'entretint de ces choses avec l'ingénieur » (*Ibid.*, ch. XX, p. 542).

partir des anciennes limites de la houillère. Selon la formule de M.-H. Huet, « [plus] les [personnages] explorent et plus ils découvrent que l'essentiel leur a échappé<sup>68</sup> » ; cette affirmation concerne les colons de l'île Lincoln mais elle s'applique aussi à l'exploration « horizontale » d'Aberfoyle, qui certes met au jour un nouveau filon mais n'éclaircit pas le mystère véritable. Harry doit *plonger* et affronter « le monstre », le harfang qui gardait Nell abandonnée au fond du puits par Silfax, pour découvrir en quelque sorte la première moitié du secret (et, comme bien d'autres héros verniens, ce n'est pas lui qui triomphera de l'antagoniste principal). Il réussit à blesser le harfang mais pendant la remontée, halé par ses camarades, doit subir une seconde épreuve, celle de la force ou de l'endurance pure : lorsque la corde tailladée par l'oiseau se rompt, il en rattrape l'extrémité d'une main en retenant Nell de l'autre, et son bras doit donc supporter le poids de deux personnes ; exploit vernien s'il en fut, où le protagoniste ne se hisse pas contre la pesanteur mais voit sa poigne céder peu à peu, en résistant juste assez longtemps pour éviter un désastre (ses amis l'extrait du puits au dernier moment) : on pense à la scène où Cap Matifou retient l'énorme masse du trabacolo pendant quelques secondes et empêche ainsi une collision avec le yacht du D<sup>f</sup> Antékirtt<sup>69</sup>. Cette plongée dans l'axe vertical de la houillère, à la recherche d'un savoir non scientifique, n'en est pas moins analogue à une exploration des couches géologiques, et c'est bien une sorte de fossile qui en émerge : « On aurait trouvé une jeune fille enfermée dans la roche schisteuse, comme un de ces êtres antédiluviens qu'un coup de pic délivre de leur gangue de pierre, que l'affaire n'eût pas eu plus d'éclat<sup>70</sup> ». D'une part, on retrouve ici la spéculation effarée d'Axel lors de son égarement<sup>71</sup> sur l'exhumation de son corps fossilisé à trente lieues sous terre. D'autre part, cette caractérisation plaisante du génie bénin<sup>72</sup> engendre des connotations plus sombres lorsqu'on l'étend à son pendant malin : le vieux Silfax est en quelque sorte « antédiluvien » en tant que vieil Adam de la Nouvelle-Aberfoyle, par ce même parallélisme

---

<sup>68</sup> Marie-Hélène Huet, *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de *L'Île mystérieuse*, p. 1147.

<sup>69</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 167.

<sup>70</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XV, p. 184.

<sup>71</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXVII, p. 187.

<sup>72</sup> Ch. Chelebourg commente ce même passage : « L'imaginaire établit de la sorte un lien synecdochal fort entre la mine et son *bon génie* : Nell semble actualiser les potentialités animantes du gisement, elle est bien la créature rêvée des profondeurs terrestres, celle qui incarne la puissance vitale du minerai. La comparaison établit aussi le caractère merveilleux de sa naissance au monde des hommes ; elle constitue l'équivalent d'un enfantement héroïque. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l'espace*, p. 41)

de la géologie et du fantastique, l'acte de « défossiliser » un tel être suggère aussi celui de raviver un mort, et la fantasmagorie qui en découle.

L'adaptation de Nell au niveau certes souterrain, mais plus humain du monde des mineurs d'Aberfoyle, au-dessus de celui du puits mystérieux, doit passer par une visite à la surface, qui constitue une manière pour Harry d'obtenir un « consentement éclairé » de la jeune fille à l'épouser : elle doit au moins connaître ce monde pour décider si elle veut rester dans celui du dessous. Symétriquement, Nell a suffisamment d'individualité pour ne pas être inconditionnellement séduite par Coal-City ou par la surface : elle aussi initie Harry, ne serait-ce qu'à travers une seule réplique, à la beauté inconnue de son monde à elle<sup>73</sup>. L'excursion à la surface comprend quelques éléments qui réapparaîtront dans *Le Rayon vert* (1882) : Nell, dont le nom est le diminutif d'Helena – le même que l'héroïne de ce roman postérieur, Helena Campbell – aperçoit le phénomène optique en question, précédant un lever du soleil sur Edimbourg<sup>74</sup>. On se transporte de la côte est de l'Ecosse à Dumbarton sur la côte ouest, ce qui, un peu hâtivement sans doute, représente tout de même un « survol » du territoire même de la houillère, et l'on visite « le pays des lacs » (ch. XVIII), à bord d'un steamer nommé le *Sinclair*, comme le protagoniste du *Rayon vert*, Olivier. On découvre ensuite le lac Katrine, à bord du *Rob-Roy*; c'est là qu'Harry demande Nell en mariage, et sa réponse positive semble entraîner aussitôt l'assèchement brutal du lac, comme une répétition cataclysmique du « Elle et lui ? Jamais ! » de Silfax à la fin du chapitre XVI, lorsqu'il espionne le cottage, et comme s'il possédait des pouvoirs d'intervention instantanés. Silfax a « le bras long » : depuis son obscur domaine, il peut influencer à des milles de distance le monde du dessus, et, concrétisant littéralement son attribut *anté-diluvien*, il inonde la houillère. On se souvient que chez l'astronome Palmyrin Rosette, la capacité d'observation équivaut, dans un sens comique il est

---

<sup>73</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XV, p. 195.

M. Serres a commenté cette réplique de Nell dont il cite une partie : « L'imagination vernienne est matérielle ; l'analyse de Bachelard ne cesse de se confirmer. [Il] existe, de surcroît, une *imagination formelle*. J'entends par là celle des formes, des schémas, des opérations de transfert. Elle est à l'œuvre dans [...] les mythologies les plus délirantes [...] Il y a une syntaxe fantasmagorique de la translation, de la rotation, de la symétrie ou de l'inversion, du transport et de la transformation. [...] La mine est une terre, mais c'est un monde renversé. [...] Ouvrez les yeux, dans ces abîmes, et vous verrez “des cercles qui s'entrecroisent devant le regard et d'où on ne voudrait plus sortir [...]”. Cercles et points sont issus de l'imagination formelle, fonction responsable des résultats généraux de l'analyse structurale : quelque chose comme un schématisme buissonnant dont la science doit se méfier, doit se libérer tout autant que de l'alchimie élémentaire. » (Michel Serres, *Jouvences*, p. 33-34)

<sup>74</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XVII, p. 223.

vrai, à une capacité d'influer sur les forces cosmiques, et l'on craint qu'il ne cause l'engloutissement de Gallia dans Jupiter. Silfax épie les Ford en venant de « certaines galeries si étroites qu'on devait les croire impraticables », et ses yeux « perçaient la plus profonde obscurité<sup>75</sup> » ; des aptitudes analogues lui livrent la connaissance du sous-sol écossais nécessaire à causer l'effondrement<sup>76</sup> des « piliers naturels qui soutenaient la partie du massif, dans lequel se creusait le lit du lac », de sorte que « les eaux avaient baissé par suite d'infiltrations<sup>77</sup> ». Le thème de *l'acte qui suit le verbe* est ici doublement présent : le cataclysme se produit au moment du « oui » de Nell et exactement deux chapitres après le « jamais » de Silfax. L'attentat n'a pas l'effet désiré, puisque l'eau envahit une portion inférieure de la houillère et n'atteint pas les parties exploitées ou habitées, mais cela ne lui enlève pas un certain effet d'omnipotence à la Nemo : l'ingénieur Starr, en des termes similaires à l'ingénieur de *L'Île mystérieuse*, prédit que l'on « [trouvera] les preuves de la malveillance, mais non le malfaiteur<sup>78</sup> » ; l'examen des piliers rappelle celui de l'épave du brick pirate voire les recherches dans les contreforts du mont Franklin. Comme le disait Smith à propos du déversoir du lac Grant, l'overman s'exclame « Cependant il existe ! », à propos du malfaiteur. Verne rehausse la connotation théologique en ajoutant un commentaire du narrateur : « A qui n'eût pas connu l'ensemble des faits qui lui servaient de base, l'opinion de James Starr [...] devait sembler [inadmissible] »<sup>79</sup>. Nous pourrions, nous, dire que les non initiés ne peuvent croire à l'influence mystérieuse que s'ils étaient exposés à une écrasante *énumération*, comme celle par laquelle Cyrus Smith convainc ses compagnons<sup>80</sup> de l'existence du « génie ». Et il est tout aussi vrai dans *Les Indes noires* que l'homme ne résout pas le mystère par ses propres moyens, puisqu'il faudra que Silfax *se nomme* de lui-même, à travers sa lettre de menace<sup>81</sup>.

---

<sup>75</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 207.

<sup>76</sup> C'est aussi une inversion maligne de l'acte salvateur de Hans (*VCT*), qui fait jaillir de l'eau en déterminant le point le plus mince de la paroi de granit. Silfax exploite le fait qu'entre la caverne et le lac « l'étage des terrains secondaires se réduisait à une mince couche » (Jules Verne, *Les Indes noires*, p. 250).

<sup>77</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XIX, p. 252.

<sup>78</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 252.

<sup>80</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 542-544.

<sup>81</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XIX, p. 259.

Au niveau de l'« intratextualité vernienne », nous relevons ici une inversion assez curieuse : la lettre de Silfax dit « Malheur à tous ! », et Starr réagit en demandant à l'overman des explications sur Silfax ; or dans *L'Etoile du Sud*, c'est l'homme lésé, Jacobus Vandergaart, qui vient en quelque sorte abattre le malheur sur l'antagoniste, John Watkins, et le chapitre XXIII s'achève sur un « coup de théâtre » vernien (décrit comme tel au début du

Les approches du désastre final sont marquées par une « journée torride » et orageuse<sup>82</sup>, comme cette mauvaise saison d'été durant laquelle s'éveille le volcan de l'*Île mystérieuse*. L'élément du feu envahit le lexique des préparatifs du mariage (« disques électriques », « courants intenses », « soleils », « vives lueurs », « kaléidoscopes de feux »). Les lampes qui éclairent Aberfoyle représentent, comme la lampe Davy, une version bénigne de l'acte prométhéen, et c'est au phénomène diamétralement opposé, l'accès entièrement destructeur au feu de la terre, que vise Silfax. Sa méthode rappelle le cataclysme qui préside au dénouement de *VCT*, l'explosion du roc qui « par suite d'une secousse quelconque, [a] brusquement fermé ce passage<sup>83</sup> » et par conséquent barrait le chemin aux voyageurs. Silfax, lui, « [prépare] à l'avance » la chute subite d'« un de ces énormes rochers » surplombant le lac souterrain, ce qui libère le grisou, et il élève une mèche allumée pour causer une explosion à l'échelle de la houillère entière<sup>84</sup>. Le harfang sert de prolongement à son bras, trop court pour atteindre les hautes couches où le gaz s'est accumulé ; ce clivage entre la volonté maligne et l'aboutissement du crime parachève le déclin qui d'une certaine façon avait commencé lors de la séparation entre Silfax et Nell : l'oiseau n'est pas un satellite suffisamment fidèle du « mauvais génie », et l'on peut dire que Nell parvient à le happer dans son propre champ d'attraction ; il s'éloigne de la voûte, épargnant la houillère, et Silfax se noie dans l'élément qui n'avait pu détruire ceux qu'il poursuivait de sa haine. Réciproquement, l'émissaire animal ambivalent tempère, comme il se doit chez Verne, la victoire des protagonistes : Jack et Harry ne parviennent pas à s'emparer du vieillard, et si par intention c'est Nell qui met Silfax en échec, la cause « proximale » est une force naturelle, qui après des années de fidélité se détourne de lui (littéralement) lorsque sa folie atteint sa conclusion logique, à savoir la destruction de ce qu'il ne pouvait posséder.

---

chapitre suivant) : Cyprien Méré réagit au désastre en demandant à Watkins la main de sa fille. Sa réplique a une forme et une cadence assez similaire à celle de James Starr, malgré le ton très différent.

<sup>82</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XXI, p. 278-279.

<sup>83</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XL, p. 275.

<sup>84</sup> Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XXI, p. 281-283.

## **1-f) Le Village aérien**

« Décidément, c'est un guide, déclara Max Huber, un guide d'une parfaite complaisance !... Si nous savions seulement où il nous mène...  
– Qu'il nous sorte de ce labyrinthe, répondit John Cort, et je ne lui en demande pas davantage !... (Le Village aérien, ch. XII, p. 161)

*Le Village aérien* (1901) appartient chronologiquement à la troisième période des romans de Verne, qui, si nous nous rapportons à nouveau à la caractérisation de D. Compère<sup>1</sup>, est marquée par le retour de l'extraordinaire ainsi qu'un certain nombre de « suites » à des *Voyages* antérieurs ou à des romans écrits par d'autres auteurs. Compère remarque que l'unité de l'œuvre apparaît entre autres dans trois thèmes, la machine, le voyage et le fantastique<sup>2</sup>. La première est à peu près absente du *Village aérien*, si ce n'est sous la forme – somme toute assez riche en connotations – de la boîte à musique du D<sup>r</sup> Johausen. Le récit est bien celui d'un voyage, mais le voyage est quelque peu gommé par son évidence même, car les grandes distances et la furie des éléments ne constituent pas l'obstacle principal, dans une Afrique encore mystérieuse mais dont l'exploration n'offre plus l'arrière-plan quasi mythique qu'ont eu les voyages de Burton et Speke pour *Cinq semaines en ballon* ou ceux de Livingstone et Stanley pour *Un capitaine de quinze ans*. Le cadre historique dans lequel Verne écrit le *Village* est plutôt celui du Partage de l'Afrique ; dans un roman un peu plus tardif comme la *Mission Barsac*, il en résulte un commentaire assez sérieux – avec l'indécision que l'on connaît chez l'auteur – du colonialisme<sup>3</sup> ; mais dans celui-ci, le ton se veut léger, notamment parce que ce n'est pas l'objet principal du récit (sauf peut-être à un degré de connotation

---

<sup>1</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 26-27.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> « L'expansion commence à rencontrer de sérieux obstacles [...] l'enseignement diffusé dans les territoires occupés contribue à répandre des idées de souveraineté nationale. Tout cela préoccupe l'écrivain qui donne la mesure de son inquiétude dans *L'Etonnante Aventure de la mission Barsac* : l'incapacité de la Chambre à décider d'une politique cohérente en matière coloniale, conduit à l'envoi en Afrique de deux députés aux idées diamétralement opposées. Barsac affirme que les Noirs sont civilisés [...] Baudrières, de son côté, affirme que les Noirs sont barbares [...] Barsac est certainement plus sympathique que Baudrières, mais ils échouent tous les deux. [Verne] ne suggère aucune solution précise et se borne à critiquer assez violemment la situation de la France en Afrique. [Ce] que le monde contemporain a pu susciter dans les derniers romans de [Verne], semble être seulement une critique négative qui démolit certains principes en se gardant de rien suggérer. » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 150)

parmi d'autres), et si le roman s'ouvre sur une évocation un peu moqueuse du « Congo américain », c'est dans le même esprit que lorsque Verne qualifie les artilleurs Yankees d'Anges Exterminateurs<sup>4</sup>. Verne se contente de critiquer par l'allusion (« [avant] d'aller coloniser au dehors, mieux vaut coloniser au-dedans<sup>5</sup> ») ainsi que le ridicule : fractionnement systématique du continent au profit de nombreuses nations européennes énumérées dès la seconde page, qui est discrètement contrasté avec les efforts des explorateurs et des missionnaires. Verne a toujours vu ces derniers d'un meilleur œil, même s'ils sont mentionnés ici sous le signe de l'autoparodie, sans doute précisément parce que leur époque est à peu près révolue<sup>6</sup> : le narrateur vernien égrène habituellement ses listes sans sourciller, mais un simple verbe en détruit ici le sérieux<sup>7</sup> : « [le choc] coupa net la nomenclature des conquérants africains que *déroulait* Max Huber ». Il y a superposition d'un colonialisme perçu comme excessif – quel que soit le degré d'acquiescement de Verne à des formes considérées comme plus justifiées – et d'une exploration géographique qui, si elle n'est pas strictement achevée, s'en approche assez pour susciter un sentiment de clôture imminente. Il en résulte que le désappointement comique du Français Max Huber, qui ne trouve guère plus que du « curieux » en Afrique équatoriale là où il espérait de l'extraordinaire, suggère plus généralement une sorte de pause réflexive de l'homme occidental : arrivé à ce qui semble être un maximum d'expansion et d'industrialisation dans ces années 1890, et s'apercevant que le

---

<sup>4</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 50.

<sup>5</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. I, p. 2.

<sup>6</sup> « [...] il ne s'agit pas d'un récit "scientifique", mais d'un texte satirique et parodique, dans lequel Verne déconstruit allégrement les stéréotypes du roman d'aventures et du roman colonial, donnant à [voir] les mécanismes de la fiction, et l'obsolescence du genre, épuisé sous sa propre masse éditoriale [...] Que nous dit [Verne] ? Que l'Afrique est devenue une bibliothèque – n'en doutons pas, c'est de sa propre bibliothèque que Verne fait ici l'inventaire – et que cette bibliothèque, non seulement a épuisé le genre du récit d'exploration, mais surtout, qu'elle a épuisé le référent. [...] A l'obsolescence du genre, donc, énoncé dans l'alignement des stéréotypes diégétiques recensés par John, répond le constat de l'épuisement du référent, énoncé dans l'alignement des fiches bibliographiques recensées par Max. [...] Voilà quatre décennies que les récits de notre écrivain alimentent une collection spécifiquement créée par [Hetzel] [...] et voilà que le premier chapitre du premier récit de Verne publié au XX<sup>e</sup> siècle nous dit qu'il n'y a plus de voyages extraordinaires. » (Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas, *Poétiques du roman d'aventures*, p. 177-178)

<sup>7</sup> Il y a tout de même des exceptions dès les premiers romans, notamment lorsque l'énormité du projet encyclopédique oblige Verne à atténuer la lourdeur didactique : au sérieux à peu près uniforme des énumérations de Pierre Aronnax s'oppose l'humour avec lequel sont exposées les prodigieuses connaissances de Paganel.

résultat est loin d'être aussi uniformément louable qu'on aurait pu le supposer, il est amené à reporter son attention des « sommets » vers les racines, sacrées ou profanes.

Le bassin du Congo, l'une des dernières parties relativement inexplorées de l'Afrique, en devient un centre ; c'est le filon insoupçonné d'Aberfoyle (*Indes*) ou la caverne enfouie à trente lieues sous terre (*VCT*). Verne choisit cette région comme habitat du « chaînon manquant », bien qu'à cette époque l'Afrique comme berceau de l'humanité – suggéré par Darwin – ne fasse pas l'unanimité et que l'Asie soit encore un candidat populaire chez les savants, suivant en cela l'opinion d'Ernst Haeckel et Eugène Dubois entre autres. Le paradoxe du *Village aérien* est qu'il se présente comme explicitement critique du transformisme mais met en scène une créature se prêtant à la continuité entre l'homme et les grands singes, et contrairement au narrateur du *Centre de la terre* après sa rencontre avec le berger des mastodontes, la découverte des Wagddis n'est pas niée a posteriori. « Mon quatre-vingt-quatrième ouvrage », dit Verne, « ...décrit la vie quotidienne du chaînon manquant, puisque je crois qu'un jour, on révélera l'existence de cet étrange intermédiaire entre le singe et l'homme. Et j'ai situé mon chaînon manquant dans une forêt africaine, dans un endroit où il y a de grandes chances qu'on le trouve, car c'est l'un des rares coins du monde qui n'ait pas encore été entièrement exploré<sup>8</sup>. » On peut dire, à la rigueur, que la déclaration n'engage pas beaucoup l'auteur, et ne relègue pas la contestation que présente le roman au rang de simple voix narrative totalement distincte de l'opinion de Verne ; l'écart entre cette déclaration de l'auteur et le ton du roman n'en demeure pas moins surprenant. Le *Village* est rédigé longtemps après la mort d'Hetzel père, qui, tout en étant lui-même de conviction plus séculière que Verne, était plus soucieux de ne pas choquer un lectorat chrétien moins accoutumé, à l'époque, aux thèses évolutionnistes ; mais on sait qu'Hetzel fils avait une moindre influence sur l'écrivain, ce qui rend l'opinion de ce dernier assez difficile à déduire. Certains indices peuvent pointer vers une vision proche de celle d'Alfred Wallace, qui, se démarquant de Darwin, souscrivait à une vision spiritualiste de l'origine de certaines capacités mentales de l'homme, et avait une conception finaliste de l'évolution : par exemple le texte insiste sur « des dissemblances [dans] l'ordre intellectuel et moral » entre l'homme et les grands singes<sup>9</sup>. Dans ce cas, on pourrait voir la méthode d'exposition du roman comme un compromis de Verne, qui, s'attendant à un lecteur porté *a priori* à rejeter le transformisme, et ménageant sa propre préférence – fascination pour l'évolution d'une part, réticence à en accepter une

---

<sup>8</sup> D. Compère, J.-M. Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 179.

<sup>9</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIV, p. 183.

conception matérialiste ou non anthropocentriste d'autre part –, raconte une sorte de fable qui caricature le darwinisme. C'est, en fin de compte, un nouvel exemple de la prétention vernienne, où l'auteur nie à peu près une thèse particulière mais – ce qui pour lui est peut-être déjà osé, vis-à-vis de son lectorat – l'a quand même évoquée l'espace d'un roman entier, ce qui est une forme de promotion en soi.

Le « blanc sur les cartes » tel que le définit Jules Verne dans ce roman, c'est la « Grande Forêt » de l'Oubanghi, qui s'étend à l'est jusqu'à la longitude du lac Victoria et à l'ouest jusqu'à celle de Brazzaville. Max Huber et John Cort, après une excursion jusqu'au Darfour, reviennent vers Libreville, et envisagent d'abord de contourner cette forêt à peu près inconnue par l'ouest ; ils espèrent trouver à sa limite sud la rivière Oubanghi, grand affluent du Congo, et de là terminer aisément leur voyage. La perte de la caravane, à la suite de l'attaque des éléphants, persuade les survivants de tenter de raccourcir leur trajet par une traversée plus directe, en espérant, suivant la même logique que le *Capitaine de quinze ans* en Angola, trouver un affluent qui faciliterait le cheminement jusqu'à l'Oubanghi<sup>10</sup>. Dans cette perspective, la forêt représente ce *séjour* accidentel où le voyageur est aiguillé par les circonstances, là où il ne comptait que *passer*, voire *descendre* (vers le centre de la terre, vers le sud, etc.) et s'apparente thématiquement et géométriquement à la caverne ou à la mer Lidenbrock. Avant d'y pénétrer, John Cort suggère plaisamment à son ami qu'il y trouvera peut-être « des êtres humains à trois jambes » (p. 15), ce qui – par-delà une référence possible au sphinx d'Œdipe – préfigure le chaînon manquant, via l'idée d'un stade intermédiaire entre la démarche des primates et la bipédie humaine. Du point où commence le récit, par 9° nord et 22° est<sup>11</sup>, jusqu'au village des Wagddis, une combinaison d'indices suivis et de mésaventures déterminent l'itinéraire, mais symboliquement, comme pour le voyage de Lidenbrock, il y a toujours un *guide* d'une certaine sorte : le foreloper Khamis, les feux dansants sur lesquels s'interrogent les protagonistes, le docteur Johausen, l'insaisissable guide Wagddi, et au connoté, la piste des ancêtres de l'homme. C'est donc en partie le fait que l'objet même de la « quête » soit, sinon humain, du moins humanoïde, qui nous fait placer ce roman sous le signe de la « force mystérieuse à dominante humaine », au même titre que les *Indes noires* ou *VCT*. Rappelons la remarque de M. Serres sur la triple progression du projet encyclopédique :

[Le] simple repérage des cultures – hommes, peuples et usages – ne suffit pas : il convient d'en faire des sujets d'étude. [...] lorsque les géomètres mesurent un arc de méridien en Afrique du Sud, ils

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. IV, p. 56-59.

<sup>11</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 12. Les coordonnées correspondent au nord-est de l'actuelle république Centrafricaine.

progressent à la fois, dans cette entreprise de science dure, dans l'espace du désert du Kalahari, et au milieu des Hottentots et des Zoulous qu'ils ne connaissent pas. L'espace, les hommes et le savoir : les trois éléments sont là !<sup>12</sup>

A cause de la question même soulevée par l'objet du roman, la partie anthropologique du trio s'étend en quelque sorte à la primatologie. Et à plusieurs reprises dans le roman, la tentation de rejeter, sinon le sujet dans sa globalité, du moins la réponse évolutionniste, se manifeste via le narrateur : « En ce moment, il y avait mieux à faire qu'à essayer de résoudre, en vertu de cet axiome que la nature ne procède pas par sauts, la question de savoir si tous les êtres vivants se raccordent entre eux<sup>13</sup> » ; « Bien d'autres questions les préoccupaient à cette heure – questions autrement graves que ce problème d'anthropologie relatif à un type moitié homme et moitié singe<sup>14</sup> », etc. Il n'y a pas de désaccord bien marqué entre Max et John sur la question darwinienne, contrairement au cas de Jack et Harry dans les *Indes noires*, et cependant ces étranges remarques du narrateur peuvent jouer un rôle similaire à celui de Jack Ryan, dans sa réticence à chercher une explication matérielle aux phénomènes de la mine. Daniel Compère note que le singe « permet à l'ironie vernienne de s'attaquer à la morale, à la science et à la religion<sup>15</sup> ». Bien que Verne ne se soit sans doute jamais départi d'une certaine réserve vis-à-vis de Darwin, on connaît son goût de l'ironie, et, ne serait-ce que comme mise en scène distanciée du point de vue positiviste qui lui est familier, on conçoit facilement que le *Village aérien* transpose la désinvolture de Jack Ryan – « pourquoi se donner tant de mal pour expliquer [ces faits], qui s'expliquent [aisément] par une intervention surnaturelle... ? » – à celle d'un Max Huber ou d'un John Cort, tenté de ne plus « se donner tant de mal » dans le labyrinthe de l'Oubanghi, là où l'origine de l'homme « s'explique si aisément » en adoptant le point de vue littéraliste de la création séparée, et d'un être humain distinct du règne animal. Que Verne, en dernière analyse, préfère ou non ce point de vue – ou lui assigne une plus grande plausibilité que les légendes dont il jalonne ses romans, fantômes du château des

---

<sup>12</sup> Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 31.

<sup>13</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. IX, p. 119.

<sup>14</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 155.

<sup>15</sup> D. Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 333. Compère note aussi la mention de l'« arbre éjaculateur », qui ne sera pas directement nommé mais décrit dans la version publiée ; « [t]out comme au Moyen Age n'importe quel texte sacré pouvait être moqué en étant transposé sur le plan grivois, Verne détourne le langage scientifique en y laissant entendre une voix érotique. Le discours scientifique est également détourné à travers la caricature du darwinisme que Verne dessine dans ce roman. » (p. 334)

Carpathes ou génies de la houillère<sup>16</sup> – importe moins que l’usage général du surnaturel, via des exemples à portée plus ou moins métaphorique, en vis-à-vis de l’explication positive.

Le fait que Max Huber, tout en exprimant à plusieurs reprises son incrédulité vis-à-vis de l’hypothèse d’un chaînon manquant, déclare sa soif d’extraordinaire entièrement satisfaite par la découverte des Wagddis – alors que toutes les curiosités rencontrées précédemment le laissaient insatisfait – renforce cette interprétation. Rétrospectivement, la vision extraordinaire du berger antédiluvien de *VCT* gagne aussi en cohérence, là où une lecture qui exclut le parti pris esthétique de polyphonie pourrait trouver incohérent que Verne nous livre un « anthropothèque » peint aussi hardiment et renié aussi violemment par le narrateur.

Nous avons rencontré dans *Les Indes noires* les déclinaisons – bénignes ou destructives – de l’acte prométhéen comme leitmotiv, consistant principalement en l’inflammation du grisou et l’usage de l’électricité. Il en est de même dans *Le Village aérien*, et dans un sens peut-être plus littéral, ou plus « originel » : la toute première manifestation de la présence mystérieuse, ce sont les « feux suspects qui se déplaçaient à la lisière de la forêt » à la fin du chapitre I ; et le « brusque dénouement » du ch. XVIII se fait grâce à la détonation de la carabine de Max, aboutissement technologique de la maîtrise du feu, dont les Wagddis ne connaissent que la forme la plus simple. Cela ne les empêche pas d’être pris pour des êtres humains à part entière, et lorsqu’ils sont menacés par les éléphants et fuient par la forêt, les protagonistes croient échanger le péril que représentent les pachydermes par celui d’une rencontre avec des indigènes – « [le] danger est moins pressant là-bas qu’ici », dira Khamis –, ce qui peut passer pour une allusion de plus à la nature intermédiaire de ces êtres. Une mort certaine, et une péripétie qu’il a déjà connue dans ses voyages et qui ne lui offre rien d’ « extraordinaire », force Max à se cacher dans le *labyrinthe* de la forêt d’Oubanghi, qui oppose « un insurmontable obstacle » aux éléphants tout en posant un danger plus incertain, sur un itinéraire plus tortueux. La

---

<sup>16</sup> Ceci rejoint la superposition « mécanique du monde et mécanique du texte » (voir notre introduction de thèse ainsi que notre première analyse d’*Hector Servadac*). Sur *Servadac*, Ch. Chelebourg remarque : « Incarnation chrétienne des acteurs du pandéterminisme fantastique, le Dieu de Verne remplace ces lutins et ces farfadets, ces bons et mauvais génies dont Tzvetan Todorov a souligné qu’ils “suppléent une causalité déficiente”. Il relaie activement l’imaginaire féerique qu’il adapte à la morale bourgeoise. » (*Jules Verne, la science et l’espace*, p. 75)

Citons aussi le commentaire de S. Vierne : « Il apparaît aussi que la mythologie est peu distincte dans l’esprit de Jules Verne de tout ce qui forme le fond légendaire des croyances humaines. Elle indique même à peu près tout ce qui est le fait de croyances non fondées sur la science et la raison. Il s’en faut que Jules Verne, du reste, répudie toujours ces croyances. » (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 489)

connotation de l'égarement et la plongée dans le passé sont exprimés via la description de la forêt, où abondent les arbres « gigantesques<sup>17</sup> », ce qui peut passer chez Verne pour un synonyme d'antédiluvien ; et de plus, l'ambiguïté géographique : « un Brésilien perdu sous ces profonds massifs se serait cru au milieu des forêts vierges du bassin de l'Amazone<sup>18</sup> » – renvoi, par ailleurs, à la tromperie du *Capitaine de quinze ans*, où l'on prend une région africaine contiguë pour la Basse Bolivie. En même temps, la survie dans cet environnement semble exiger, ou alors causer<sup>19</sup> une tendance contraire, l'adaptation à ce lieu spécifique : « [les difficultés], ce n'est pas pour effrayer des chasseurs africanisés comme nous le sommes », dit par exemple l'Américain (p. 66), répétant par là une dérivation comique récurrente chez Verne (« tartarisé », « printanisé », etc.). La simplification de l'évolutionnisme dans le *Village* le ramène, ou peu s'en faut, à un étalement chronologique de l'« échelle des êtres », en même temps qu'une hiérarchie naïve<sup>20</sup> – mais populaire entre autres dans le contexte victorien où émerge la thèse de Darwin – de l'humanité basée sur l'usage des technologies : l'homme industriel est vu comme une culmination non seulement culturelle mais biologique de l'évolution, et l'homme préindustriel est perçu comme plus proche de l'animal, notion que l'on rencontrait déjà via les opinions du major dans *Capitaine Grant*. Ceci explique que malgré leur statut intermédiaire entre homme et bête, les Wagddis non seulement maîtrisent le feu mais l'usage des flèches et de la voile (ch. XV), alors que dans la réalité, ces deux dernières inventions sont très tardives et ne sont observées que chez l'homme moderne<sup>21</sup>. Il en

---

<sup>17</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. V, p. 62.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Dualité pertinente dans un roman qui traite de la sélection naturelle, par laquelle les traits nécessaires à la survie sont ceux qui, par conséquent, sont sélectionnés et, donc, exacerbés dans les générations suivantes.

<sup>20</sup> Verne véhicule le présupposé, commun à l'époque, d'une coévolution linéaire de la nature et de la culture, où les transformations anatomiques menant du singe à l'homme ont pour vis-à-vis la progression depuis le feu et les outils simples jusqu'aux techniques postérieures au Néolithique, d'où découle la sous-estimation de la sophistication cognitive qu'impliquent même les modes de vie antérieurs à la métallurgie ou l'agriculture, que les Wagddis ne possèdent pas. On sait aujourd'hui que certaines formes de religiosité, qui font défaut aux créatures de Verne, remontent à une époque plus reculée que l'usage de l'arc et des flèches, tout en impliquant d'ores et déjà des facultés proches de celles de l'homme moderne.

<sup>21</sup> Et hypothétiquement Neanderthal, chez lequel l'emploi de la voile n'est pas exclu, et dont l'intelligence ne différerait pas radicalement d'*Homo sapiens*. De l'émergence de la bipédie jusqu'à l'homme moderne, l'outillage des ancêtres de l'homme ne s'enrichit que lentement, et les techniques que Verne accorde aux Wagddis n'existaient pas chez les hominidés réels qui s'en rapprochent par la description, le plus évident étant *Homo erectus*, dont la panoplie – sauf pour les formes tardives – n'excédait guère le feu et le biface.

résulte que le versant négatif de cette adaptation comique évoquée par John Cort est la dégradation quasi physique par exposition excessive à un mode de vie primitif : resté trop longtemps « parmi les singes », le docteur Johausen sombre dans une folie simiesque<sup>22</sup>.

La profusion du végétal, outre sa connotation « primordiale », induit chez Max Huber une rêverie qui relie le roman au *Voyage au centre de la terre*, où l'apparition des algues gigantesques fait rêver Axel de monstres préhistoriques et du commencement du monde. La rêverie vernienne part des limites du réel, ou du constat de sa grande diversité, pour prolonger ces limites ou imaginer un champ du possible qui excède l'étendue de ce qui est avéré ; ce principe est ici appliqué à l'humanité : l'évocation des « types étranges » (p. 68), de peuples différents par l'apparence, les mœurs ou la taille, présage la rencontre d'êtres plus éloignés encore de la norme qui est le contraire de l'extraordinaire recherché par Max ; la mention « des êtres à un degré inférieur de l'humanité, des êtres quasi fabuleux » en juxtaposition implique l'équivalence, sur le plan de l'exotisme recherché. Cette forme d'extraordinaire est proposée comme une alternative, peut-être supérieure, à la recherche des « points suprêmes » :

[...] si l'on veut pénétrer les derniers secrets du globe, faut-il donc aller jusqu'aux extrémités de son axe [...] Pourquoi, au prix d'effroyables dangers [...] tenter la conquête des [pôles] ?... Qu'en résulterait-il ?... La solution de quelques problèmes de météorologie, d'électricité, de magnétisme terrestre !... Cela vaut-il que l'on ajoute tant de noms aux nécrologies des contrées australes et boréales ?... Est-ce qu'il ne serait pas plus utile [...] de fouiller les aires infinies de ces forêts et de vaincre leur farouche impénétrabilité ?<sup>23</sup>

L'allusion métatextuelle ne dénigre nullement les *Voyages* précédents mais admet, sur une note amusée, leur appartenance au passé, et la nécessité de trouver de nouvelles voies, peut-être plus pratiques. L'autodérision vernienne va plus loin, puisque c'est à peu près à la même époque que Verne publie *Le Sphinx des glaces*, où précisément on rencontre des phénomènes « de magnétisme », près du pôle. Mais le *Sphinx* est une expédition de sauvetage, non une tentative préméditée d'atteindre un extremum géographique ; pour leur part, Max, John, leur protégé Llanga et leur guide Khamis rencontrent accidentellement des traces de « naufrage » : un radeau délabré, puis un cadenas, enfin une cage, qui contient le carnet du docteur ainsi que des outils rappelant quelque peu la caisse miraculeuse de *L'Île mystérieuse*, ou encore la

---

<sup>22</sup> Ceci peut aussi refléter la disposition plus hostile de l'auteur envers les Allemands après la guerre de 1870 – par comparaison avec *Voyage au centre de la terre*, par exemple. L'allusion est plus indirecte (la Triplice est tout de même mentionnée, ch. XVII) et en même temps plus railleuse que dans *Les Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879), où le conflit de nationalités est plus explicite, plus sérieux et par ailleurs exprimé en termes raciaux (voir par exemple le contenu du journal de Marcel, ch. V).

<sup>23</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. V, p. 67.

cabane d'Ayrton, qui, comme Johausen, est une sorte de Robinson ayant perdu son humanité. Le savant fictif a comme plusieurs autres chez Verne un précédent véridique, l'Américain Richard Garner, auteur de l'article *The Simian Tongue* (1891) sur la possibilité d'un langage chez les primates, dont descendrait le langage humain. L'hypothèse de Garner découle précisément de son intérêt pour Darwin, et permet donc à Verne d'arriver à son sujet principal d'une façon somme toute élégante : elle fait intervenir l'analogie implicite entre l'évolution linguistique – connue et admise à l'époque, et offrant un cas vérifiable de transformation continue et graduelle<sup>24</sup> – et l'évolution biologique. La contestation, toutefois, se manifeste aussi dès le début : un présupposé essentialiste, privilégiant le « tout ou rien » (« la pensée a précédé la parole », « penser exige la faculté de généraliser – faculté dont les animaux sont dépourvus », « ...ces règles, conformes au bon sens, [Garner] n'en voulait tenir aucun compte<sup>25</sup> ») permet à Verne de ridiculiser l'idée d'un embryon de langage chez certains animaux. Il admet toutefois que « la question n'avait pu être résolue par les études incomplètes » de Garner, et c'est Johausen qui doit approfondir la question sous une forme fictive, en conduisant ses recherches – suivant la prédilection vernienne – dans le cadre naturel de l'objet d'étude, plutôt que dans un laboratoire ou « à vingt minutes de la mission des Pères<sup>26</sup> ». Il « disparaît », deux ans avant les événements du roman, d'une façon qui rappelle l'impression rétrospective qu'offre le voyage de Lidenbrock « happé » pour ainsi dire par le sol islandais, et qui réapparaît des mois plus tard à Hambourg. Il y a d'ailleurs un renvoi un peu plus explicite à *VCT* dans ce même chapitre :

« Il y a quelque chose là... dit-il.

–Peut-être une clef?... répondit Max Huber.

–Et pourquoi une clef?... demanda John Cort.

---

<sup>24</sup> La caractérisation que donne Verne du darwinisme est inexacte, toutefois : c'est, selon lui, « la doctrine [de] la transmission par hérédité des qualités physiques, non des défauts » (p. 100), et « c'est ce qu'il aurait fallu démontrer, et ce qui ne l'est pas », ajoute-t-il. Le sous-entendu de Verne semble être que les défauts pourraient tout aussi bien être héréditaires, et que la thèse de Darwin dépend de la supposition contraire. Ce n'est pas le cas : la sélection naturelle consiste précisément en ce que les traits indifféremment délétères ou avantageux soient transmissibles ; les « défauts » réduisent les chances de survie, ce qui mène à l'accumulation de traits avantageux. On trouve des traces de cette logique même avant Darwin, chez Diderot par exemple, qui suggère « ...que les monstres se sont anéantis successivement ; que toutes les combinaisons vicieuses de la matière ont disparu... » (*Lettre sur les aveugles à l'usage de ceux qui voient*, 1749).

<sup>25</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. VIII, p. 98.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 99.

–Eh ! mon cher John... la clef du mystère !<sup>27</sup> »

Entre Axel et Lidenbrock, il y a jeu de mots sur « la clef de la porte » et « la clef du document<sup>28</sup> ». Ici toutefois, l'échange ne précède pas une révélation majeure, et ce qu'aperçoit John Cort s'avère n'être qu'une caisse en fer-blanc, qui aura le privilège relativement secondaire de contenir la « clef de l'évasion » qui sera employée à la fin du roman : « une centaine de cartouches [...] [de même calibre] que les carabines du foreloper... » (p. 108). Les voyageurs se figurent déjà être en cours d'évasion – de la forêt d'Oubanghi, s'entend –, et ils réparent le radeau du docteur en vue de descendre le « rio Johausen », mais, à l'image de plusieurs autres tromperies ou inversions<sup>29</sup> géométriques des *Voyages*, ce cheminement va au moins dans un premier temps les entraîner plus près du centre... Leur investigation des traces laissées par le savant ne leur permet pas de déduire ce qu'il est devenu, et leur échec est exprimé en termes similaires à celui des colons de l'île Lincoln (« Personne ! Rien ! »<sup>30</sup>) à la recherche du « génie » : « Rien !... rien !... Pas un seul indice ! ». Et un peu comme la nature insaisissable de ce génie suscite les rêveries surnaturelles de Nab et Pencroff, le Français Max « allait rêver [...] de singes parlants », et « la grande forêt lui [réapparaît] avec [...] ses profondeurs [...], villages perdus sous les grands arbres<sup>31</sup>... ». On sait que la trouvaille du roman sera un village perdu *sur* les grands arbres : nouvelle occurrence de la règle *non pas par-dessus, mais par-dessous*, à une inversion près. Ce n'est pas la seule allusion véhiculée « géométriquement » au thème du *Village* : le rio que descendent les voyageurs est bordé par des arbres formant canopée au-dessus du cours d'eau même, « pont végétal sur lequel des clowns agiles, ou tout au moins des quadrumanes, auraient pu se transporter<sup>32</sup> ». Le chaînon manquant s'insère entre ces deux possibilités, et le conditionnel en exprime la nature hypothétique. Une bande de singes bien réelle tente d'attaquer le radeau via le pont de lianes, et c'est la technologie humaine – les fusils – qui les en empêche<sup>33</sup> : façon pour Verne de contester le transformisme en orchestrant l'échec des singes à franchir le fossé les séparant de la condition humaine. Il l'exprime aussi via les échanges entre Max et John : l'Américain parle d'un « vide à combler » sans lequel on ne sera pas « [fondé] à croire que l'homme descend du singe », et

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 108.

<sup>28</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. V, p. 48.

<sup>29</sup> Penser, par exemple, à l'inexplicable orientation du boulet dans *Autour de la Lune*.

<sup>30</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII.

<sup>31</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. V, p. 110.

<sup>32</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 118.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 121-122.

Max renchérit que « lors même [que le type intermédiaire] existerait, la question soulevée par la doctrine darwinienne ne serait pas encore résolue » (p. 118-119) : incrédulité personnelle de Verne ou précaution destinée à ménager son lectorat, cette dernière affirmation confine à un parti pris fixiste, rejetant indéfiniment la possibilité de l'ancêtre simiesque même dans le cas d'une future confirmation empirique. Verne ménage une incertitude de principe qui lui permet de s'adonner au plaisir de mettre en scène un anthropoïde se situant entre l'homme et le singe tout en laissant de côté les implications possibles.

Symboliquement, la façon dont le jeune Wagddi Li-Maï est introduit rappelle ce principe de la « loupe » vernienne que nous évoquons dans notre première analyse de *Servadac* : l'objet d'étude scientifique est *détaché* afin d'être inspecté de plus près. Llanga aperçoit un tronc d'arbre à la dérive, qui a été « brisé à cinq ou six pieds au-dessous de sa fourche » : métaphore de la place qu'occupent les Wagddis dans la généalogie humaine, dont une portion – un échantillon – est prélevée, et mise à la dérive dans le même courant que celui qui entraîne les voyageurs. L'adoption de Li-Maï n'est pas sans refléter, du moins au connoté, les préjugés raciaux du roman<sup>34</sup> : « puisque les deux amis avaient adopté le jeune indigène, il était bien permis à celui-ci d'adopter un petit singe<sup>35</sup> », parallélisme au sous-entendu hiérarchique transparent, et qui invite peut-être à lire de la même façon la scène du sauvetage : « [voyant] Llanga soutenir un corps à la surface de la rivière, ils lui tendirent la main pour l'aider à remonter sur la berge<sup>36</sup> » : la chaîne qui en est formée peut symboliser l'échelle du vivant, en même temps qu'une métaphore du colonialisme vu comme une éducation (*remonter sur la berge*) de l'indigène par le colon. L'acte de quitter le cours d'eau peut aussi être une allusion à la transition évolutive du poisson à l'amphibien, et les débuts de la vie terrestre. Li-Maï est d'abord pris pour un singe, sauf par Llanga, et il n'éveille la curiosité de Max et de John qu'en exhibant un trait typiquement humain, la parole : il appelle sa mère en usant du mot congolais *ngora*, que les Wagddis ont appris du D<sup>r</sup> Johausen. C'est donc en quelque sorte via un trait de l'esprit que Li-Maï amène les deux amis à examiner son apparence physique, qui le rapproche elle aussi de l'humanité<sup>37</sup>. Max passe de l'exclamation « Curieux !... très curieux ! » à « voilà bien qui passe toute raison ! » en l'espace d'une page, marquant ainsi

---

<sup>34</sup> Basés, là encore, sur la hiérarchie technologique ou culturelle : ainsi selon le narrateur, les Wagddis ne sont « guère inférieurs » aux tribus africaines s'adonnant au cannibalisme (ch. XIII, p. 172), et Max Huber doute, au moins sur le ton de la plaisanterie, du statut humain des « naturels de la Polynésie » (ch. XVI, p. 212-213).

<sup>35</sup> *Le Village aérien*, ch. XI, p. 137.

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 135.

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 145-146.

l'arrivée de l'Extraordinaire tant attendu, dans une forêt qu'il commençait à trouver entièrement banale (p. 140). L'hybridité physique du jeune Wagddi en fait une sorte de cryptogramme, et il porte lui-même autour du cou une médaille qui rappelle le monogramme de Kamyk-Pacha ou le manuscrit de Saknussem : le nom du docteur y est gravé (p. 147) ; il semble montrer la voie vers les profondeurs de l'ancestralité humaine comme les initiales de l'alchimiste montrent le chemin du centre de la terre. Mais il faut une *chute* pour que le héros vernien « plonge dans son sujet »<sup>38</sup> : le radeau est pris dans un remous, auquel il ne peut échapper car il « perd sa motricité » comme beaucoup d'autres embarcations verniennes (la godille est brisée), et détruit dans une chute d'eau<sup>39</sup>. Comme pour le sauvetage d'Axel après son égarement, cette chute est suivie d'une ellipse, et le chapitre suivant nous livre les personnages étendus dans un lieu inconnu, dont le narrateur suppose, en un renvoi implicite à l'« antichambre » de la caverne Lidenbrock où Axel entend le bruit de la mer, qu'il s'agit « d'une caverne, en un lieu impénétrable à la lumière diurne<sup>40</sup> ». Ils ignorent « [par] quel enchaînement de circonstances » ils s'y trouvent, et Llanga et Li-Maï manquent à l'appel ; mais Max se souvient bientôt d'avoir vu une douzaine d'hommes qui « suivant toute probabilité, [nous ont] retirés du rio » (p. 156), sauveteurs qui, à l'image du capitaine Nemo, disparaissent après avoir joué leur rôle et semblent « [tenir] peu à notre gratitude ». Ainsi au premier aperçu d'un Wagddi (Li-Maï) sans examen attentif, il est pris pour un singe, et au second, on suppose qu'il s'agissait d'êtres humains. La perception de l'« influence mystérieuse » tourne autour de sa vraie nature, ce qui d'ailleurs ne changera pas fondamentalement après la rencontre proprement dite puisque le texte ne tranchera pas sur son statut de chaînon manquant ; après le singe et l'homme, sa troisième manifestation sera du type que l'on trouve dans *Les Indes noires* : le « lutin » insaisissable qui guide les héros dans le noir. Khamis aperçoit la lumière d'une torche, qui, par prétériorité, est immédiatement comparée à un feu follet : le narrateur déclare qu'elle ne peut pas l'être, « étant donnée sa fixité » ; elle s'oppose aux feux aperçus au début du roman et qui sont littéralement « follets », pourrait-on dire, et cependant a la même origine. Elle ne tarde pas à se mouvoir, d'ailleurs, et guide les marcheurs à travers « un boyau de verdure », dans les « massifs de la forêt » : il ne fait pas de doute que le bassin de l'Oubanghi équivaut thématiquement aux profondeurs caverneuses des autres

---

<sup>38</sup> Nous reprenons l'expression de D. Compère à propos de la tendance vernienne à prendre un lieu commun au sens littéral (*Texte et intertexte*, p. 207, cité dans notre analyse de *De la Terre à la Lune* en note 17).

<sup>39</sup> *Le Village aérien*, fin du ch. XI, p. 151.

<sup>40</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 152.

romans verniens<sup>41</sup>. Il faut « marcher vers cette lumière, puisqu'elle ne vient pas à nous<sup>42</sup> » : le mystère de l'homme primitif ne se révèle pas volontiers à l'entendement humain, et la phrase a même des connotations initiatiques. Le guide se comporte comme un mirage (p. 162), ce qui réitère peut-être symboliquement l'affirmation de Max au chapitre IX, « c'est sans doute [que le chaînon manquant] n'a jamais existé ». En même temps, le fait de suivre un Wagddi à travers les ramifications de l'Oubanghi reprend le thème de la piste du « prédécesseur » (Saknussemm, etc.), dans un sens nouveau. Huber compare le feu – qui réapparaît le lendemain – à l'étoile des rois mages, et étant donné la suite des événements, ceci recrée l'idée de *farce*, rencontrée dans *L'Île mystérieuse* lors de l'épisode de la caverne envahie par des singes, le désappointement résultant d'une « quête des origines » qui exhume des racines par trop profanes : « [de] tels voyages [sont] disproportionnés avec ce qu'on entend en retirer », dit Simone Vierne<sup>43</sup>, qui cite les exemples du *Château des Carpathes*, du *Village aérien* et de *Maître Antifer*. Cette impression est renforcée à la fin du chapitre lorsque Max, le soir venu, « [croit] entendre le son d'un instrument qui jouait [...] la valse du *Freyschütz* de Weber !... » : symbole de raffinement culturel qui jure avec ce qui sera découvert au chapitre suivant (qui porte le titre du roman), et qui rappelle le « piano dans le désert » qui intrigue Paganel dans l'épisode des « Eleveurs millionnaires<sup>44</sup> ».

L'arrivée au village Wagddi est signalée à l'inverse de l'arrivée à la caverne du centre de la terre : plutôt qu'une lumière aveuglante, on constate que « l'obscurité était plus profonde encore en cette partie de la forêt », ce qui est dû à l'épaisseur de la canopée. Le guide n'a pas reparu « depuis soixante heures », et les provisions sont épuisées ; on retrouve l'expression d'impuissance récurrente dans les *Voyages* : les hypothèses que font les personnages sur le lieu où ils se trouvent sont insatisfaisantes, « mais le moyen d'être plus explicite ?<sup>45</sup> ». L'ima-

---

<sup>41</sup> Et, comme au centre de la terre ou en Aberfoyle, « [sur] plusieurs points, quelques sentiers [...] coupaient celui que choisissait le guide, et, sans lui, Khamis n'aurait su lequel prendre ».

<sup>42</sup> *Op. cit.*, ch. XII, p. 160.

<sup>43</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 646. Vierne reprend plus loin, sur l'aspect initiatique du roman : « Sans probablement en avoir pleine conscience, Jules Verne, qui croit seulement donner une image de ces humanoïdes qui ne soit pas trop contestable aux yeux des lecteurs raisonnables, se laisse aller à tracer la figure d'un dieu primitif qui n'est que l'être humain dans sa pire déchéance [...] D'autant que dans le cadre de l'aventure initiatique, la découverte du Sacré, pour les héros, se trouve justement culminer dans cette scène. [...] Sur le plan symbolique, ce que trouvent, au bout de leur quête, John Cort, et surtout Max Huber, c'est un dieu déchu. » (*Ibid.*, p. 697)

<sup>44</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 541.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIII, p. 166.

gerie de la caverne s'intensifie : les arbres « [ressemblent] aux bas piliers d'une substruction colossale », et l'on trouve même des plantes géantes, qui rappellent les champignons pétrifiés du centre de la terre (p. 167). D'ailleurs, là où les voyageurs avaient tenté d'aller vers le sud-ouest afin de quitter la forêt et de trouver le confluent du rio avec le fleuve Oubanghi, on nous dit que « [l'instinct de Khamis] l'incitait à penser qu'il s'était toujours dirigé vers l'est » lorsque le groupe suivait le guide mystérieux : cela peut sous-entendre que l'on se trouve au centre même de la « Grande forêt ». Apparaissent alors les Wagddis, qui entraînent Max, John et Khamis à leur « caverne » surélevée plutôt que souterraine. Les voyageurs retrouvent « ce soleil dont [ils] avaient été privés depuis qu'ils avaient quitté le cours du rio », et « [voient] se développer devant eux une plate-forme » : ce passage d'une sorte de huis-clos à un milieu surplombant et en partie artificiel rappelle étrangement les aventures d'Evans et Prudent à bord de l'aviateur de Robur-le-Conquérant. Mais c'est moins la machine ou l'habitat fantastiques que les habitants dont l'aspect éveille l'intérêt des captifs, et leur apparence, révélée par étapes<sup>46</sup>, a été commentée en détail par Ch. Chelebourg. Bien que les Wagddis présentent un mélange de traits humains et simiesques, la mise en regard<sup>47</sup> de leur description et des prédictions anatomiques de Darwin révèle une dissonance qui peut paraître délibérée de la part de Verne ; Chelebourg commente :

[...] pas de récusation théorique du transformisme, mais une description de l'espèce qui s'oppose point par point à toute idée d'origine simienne de l'homme. [...] si l'on prend la peine de mettre en regard le portrait d'un [Wagddi], Llanga, et les caractères que Darwin prête à nos ancêtres dans *La Descendance de l'homme*, le parti pris de contradiction apparaît systématique. [...] ce portrait d'un [Wagddi] doit beaucoup aux travaux de M. de Quatrefages. C'est à lui notamment que Llanga<sup>48</sup> est redevable de ses pieds ; il soutenait en effet que l'homme, étant un marcheur, ne pouvait en aucun cas descendre d'un grimpeur<sup>49</sup>.

Si la pertinence de cette mise face à face des traits des Wagddis et du chaînon manquant « théorisé » est indéniable, nous restons quelque peu sceptique de son interprétation : plutôt qu'un rejet univoque, nous sommes enclin à y voir une sorte de modalisation, dans un portrait aux couches multiples, où Verne aurait introduit cette série de marques de contestation tout en peignant une créature qui n'est clairement pas tout à fait humaine. Nous en prenons à témoin qu'au niveau explicite, le narrateur oppose des dissemblances « dans l'ordre intellectuel et moral », alors que sur le plan anatomique il admet sans ambages que « [ces] ressemblances

---

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 171 et ch. XIV, p. 181-183.

<sup>47</sup> Voir Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 21-22.

<sup>48</sup> L'auteur voulait sans doute dire Li-Maï, le jeune Wagddi.

<sup>49</sup> *Op. cit.*

[ont] pu jusqu'à un certain point engendrer la doctrine de la variabilité des espèces », en ajoutant ensuite, avec le supplément de doute que suscite le discours rapporté, « On les a même regardées comme décisives » (p. 183). Verne donne aux Wagddis des traits humains sous forme atténuée ou simplifiée, des traits associés aux singes « les moins grimaçants [...] les plus sérieux », ou encore extrapolés à partir des singes les plus humanoïdes auxquels il ajoute un degré supplémentaire de similarité à l'homme. Ce constat semble bien coexister, malgré l'apparente contradiction, avec les indices textuels assez convaincants d'une préférence pour les thèses d'Armand de Quatrefages<sup>50</sup>. Démêler les connotations intentionnelles est malaisé, car Verne – sans doute en partie par souci encyclopédique – expose les opinions de plusieurs transformistes différents, pour enchaîner avec des affirmations dont la portée individuelle ou générale est ambiguë : il évoque ainsi le polygénisme de Vogt, souscrivant à une origine évolutive mais séparée des races humaines, puis il revient à la possibilité de traits réellement humains chez les Wagddis et conclut : « Alors seulement, il serait possible de se prononcer d'une façon péremptoire entre les thèses des monogénistes et des polygénistes<sup>51</sup> ». La caractérisation du débat est d'autant plus confuse que ni l'une ni l'autre doctrine n'est l'exclusivité du transformisme ; l'amalgame vient peut-être de ce que Quatrefages, globalement fixiste et probablement préféré par Verne, ait été monogéniste<sup>52</sup>. De plus, conclure que les Wagddis « eussent ces caractères de moralité, de religiosité spéciaux à l'homme [...] l'aptitude pour les arts<sup>53</sup> », etc., et donc qu'ils « se rattachent à l'humanité », comme l'admettra le Français à la fin du roman<sup>54</sup>, pourrait tout aussi bien aller dans le sens du fixisme, si Verne se permettait à nouveau une logique du tout ou rien. Des aptitudes trop ambiguës seraient alors écartées comme un cas curieux d'intelligence simiesque. Cela constituerait, de fait, une pétition de principe, puisqu'une découverte empirique est alors interprétée arbitrairement dans le sens que l'on présuppose. Malgré tout, Verne reste fidèle<sup>55</sup> à une volonté de mettre en scène une controverse scientifique sans se prononcer définitivement : en d'autres termes, et un peu comme il déclare ne pas « inventer » mais prolonger la réalité tech-

---

<sup>50</sup> Nommé deux fois dans *VCT*, contre cinq fois pour Cuvier.

<sup>51</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIV, p. 183.

<sup>52</sup> Mais Darwin l'était aussi, d'où le manque de clarté du passage.

<sup>53</sup> *Op. cit.*, p. 184.

<sup>54</sup> Ils ont, dit-il, « le sourire et les larmes », comme le prouvent les adieux entre les trois hommes en fuite du village Wagddi et Li-Maï et son père, qui ne peuvent se résoudre à les suivre afin de ne pas quitter la mère, La-Maï.

<sup>55</sup> Voir à ce sujet Ch. Chelebourg, *op. cit.*, p. 17-20, cité en partie dans notre seconde étude de *VCT*.

nologique, l'écrivain se permet d'exprimer des préférences ne découlant pas irréfutablement des faits observés mais ne va pas jusqu'à déclarer résolu un problème qui ne l'est pas. Par exemple, et même si contrairement au contenu antidarwinien du roman il n'y consacre qu'une mention en passant et une note de bas de page, on met au crédit de Verne d'avoir cité la découverte de l'*homme de Java* (p. 171) dans un paragraphe se terminant par les mots « prévisions de Darwin » ; ceci est plus significatif qu'il n'y paraît, étant donné qu'à l'époque, même à l'intérieur de l'école transformiste<sup>56</sup> ce fossile aujourd'hui parmi les représentants les plus populaires du fameux *Homo erectus* n'était pas vu comme tel, et l'opinion d'Eugène Dubois ne sera généralement acceptée que des décennies plus tard. Le paragraphe en question peut être considéré comme un « cas d'école » de la façon dont Verne à la fois insère du discours scientifique dans ses romans et en tire des effets qui débordent la finalité didactique : à la page précédente, on est encore dans la pure diégèse lorsqu'apparaissent les Wagddis, et que les protagonistes n'arrivent pas à « reconnaître s'ils avaient affaire à des hommes ou à des quadrumanes » ; le narrateur se résout à les appeler des « sylvestres ». Ensuite se fait l'*ascension* vers la voûte forestière, à la fin de laquelle Max convient que « décidément, cela rentrait dans la catégorie des choses extraordinaires », et que donc, le but du roman – ou du moins le prétexte au contenu scientifique – est atteint. Et la toute première remarque consécutive à cette ascension, c'est la « station, identique à celle de l'homme », des Wagddis, qui leur donne « droit à ce qualificatif d'*erectus*... », mot permettant d'évoquer la découverte de Dubois. De façon un peu plus particulière à ce roman, la parenthèse est close par cette prétérition rencontrée plus haut, qui excuse le didactisme : « [Khamis, Max et John] durent remettre à plus tard leurs observations à ce sujet. Que ces êtres dussent ou non se placer entre l'animal et l'homme, leur escorte [...] les poussa vers une case... », ce qui rétablit la diégèse – temporairement d'ailleurs, puisque des variantes plus « estompées » de ce procédé permettent à Verne de répéter ce schéma sur le reste de ce chapitre ainsi que le suivant, « Les Wagddis ». La transition entre les deux se fait par la mention du Père-Miroir, qui, comme la découverte d'un artefact ou d'initiales gravées, est une borne sur le chemin du prédécesseur et une manifestation dépersonnifiée (voire dématérialisée) de celui-ci. Ce nom,

---

<sup>56</sup> De même que le désaccord sur l'Afrique et l'Asie comme berceau de l'humanité, il y avait désaccord sur les fossiles attribuables à un « chaînon manquant » et ceux correspondant simplement à des primates préhistoriques extérieurs à la lignée humaine, ainsi que sur la sélection naturelle comme mécanisme principal de l'évolution – laquelle attendra la « synthèse moderne » du milieu du siècle. Le biologiste Ernst Mayr, l'une des figures de proue de cette synthèse, range le fameux *Java Man* dans le genre *Homo* en 1950.

Msélo-Tala-Tala en Congolais, suggère contextuellement l'ancêtre dont la découverte permettrait à l'homme de mieux se connaître, ce qui peut passer pour une parfaite convergence des buts de la science et de la quête initiatique, ou du savant et du poète. La précision que donne le narrateur, « c'est ainsi que les Congolais désignent un homme qui porte des lunettes », peut paraître détruire cet effet par le mondain et le grotesque, mais par une sorte d'inversion, elle diffère encore la « farce » qui attend les protagonistes lorsqu'ils rencontreront Johausen : un homme portant des lunettes remplace, au connoté, la première figure de l'ancêtre par celle de l'homme curieux – comme Max Huber – qui *regarde de tous ses yeux*, voire plus. Les romans antérieurs de Jules Verne donnent toutefois des précédents qui peuvent prévenir contre cette lecture optimiste : par exemple le roi Moini Loungga, qui porte les lunettes du cousin Bénédict<sup>57</sup>. En attendant l'apparition du monarque, on rencontre de nouveaux signes de son influence, qui établissent un rapport intertextuel supplémentaire avec le *VCT* : « John fut frappé par la répétition de deux ou trois mots allemands, – entre autres celui de “vater”<sup>58</sup> » : la tribu des Wagddis, ou leur langue, *est le cryptogramme*, et son examen génère cette même impression babélique qui laisse Axel perplexe lorsque, tentant de déchiffrer le texte de l'alchimiste, il croit trouver « quatre idiomes différents dans cette phrase absurde ! »<sup>59</sup>. Ceci à la différence près que les mots allemands et congolais que reconnaît John sont bien réels<sup>60</sup>.

Les caractéristiques marquant le statut intermédiaire des Wagddis impliquent la plupart du temps une polarité homme-singe, mais certains exemples évoquent plus généralement l'intersection homme-animal, qui en soi contient un sous-entendu anthropocentriste, comme semble le confirmer la mention du « règne hommal » (p. 183), que Verne emprunte à Quatrefages : sorte de surenchère sur la vision essentialiste des espèces, qui fait de l'homme une *super-espèce*, que la taxonomie placerait au même niveau que le règne animal entier, plutôt que comme une branche contingente de la famille des hominidés, sous-ordre des catarrhiniens,

---

<sup>57</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 422.

<sup>58</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIV, p. 180.

<sup>59</sup> Jules Verne, *VCT*, ch. IV, p. 41.

<sup>60</sup> On retrouve une différence du même ordre en comparant le cryptogramme et le message du capitaine Grant : « Quant au message proprement dit, sans doute est-il utile de poser en prémisse qu'il n'est cryptogramme que par hasard. Grant a prudemment pris soin d'écrire son message en trois langues [...] la rédaction de cette pierre de rosette de papier ne vise initialement qu'à la compréhension la plus large, à la différence des cryptogrammes du capitaine Kidd (“Le Scarabée d'or”) et d'Arne Saknussemm (*Voyage au centre de la Terre*) [...] c'est l'état lacunaire du triple message de Grant, rongé par l'eau de mer, et lui seul, qui le mue en cryptogramme [...] » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, notice de *Grant*, p. 1251-1252)

ordre des primates..., etc. L'organisation du village aérien et son étendue – il fait cinq kilomètres de tour – trahit « un art supérieur à celui des oiseaux, des abeilles, des castors et des fourmis » : caractère intermédiaire entre l'œuvre de l'homme et celle des animaux bâtisseurs en général plutôt que des singes dans ce cas, et qui fait curieusement écho – via la mention de la *circonférence* du village – à un choix lexical qui apparaît à la page précédente : « cet *anneau* qui manque pour rattacher le règne animal au règne "hommal"... ». Verne se tourne ensuite vers la question de l'esprit, et après de nouveaux détails sur le langage des Wagddis – en partie inné, semble-t-il, et en partie fait de mots congolais et allemands appris du D<sup>r</sup> Johausen –, il accorde à ses hominoïdes « [l'affectivité], à défaut de la religiosité, qui se rencontre chez les sauvages les plus arriérés<sup>61</sup> », ce qui peut passer pour une qualité intermédiaire : dans l'état peu avancé des connaissances de l'époque sur les primates, on pouvait considérer qu'ils ne possèdent pas des « qualités affectives ». Même constat pour l'aptitude au rire, considérée comme le propre de l'homme ou presque<sup>62</sup>. Verne revient par intermittence à ce problème des qualités morales, en une répétition plus espacée de sa façon d'exposer l'apparence physique des Wagddis, signe à la fois de l'importance plus grande de la question et de la difficulté de la résoudre : pendant les « trois semaines d'études », John va donc relever « une certaine moralité » chez la tribu qui le retient prisonnier, et le sens de la propriété et de la famille ; il va jusqu'à évoquer l'hypothèse d'une âme<sup>63</sup>, qui résume les réticences de Verne à accepter le gradualisme : sans doute trouve-t-il a priori difficile d'accepter qu'une âme soit divisible ou réductible, ce qui peut expliquer l'insistance sur l'appartenance *ou non* à l'humanité là même où l'on discute de caractéristiques qui paraissent intermédiaires ; en somme, Verne ne peut s'empêcher de poser le débat et de l'éluder presque immédiatement. Il finit par clore le sujet – pour ce chapitre – sur une note d'humour : les Wagddis sont certainement humains s'ils connaissent la guerre<sup>64</sup> (p. 203). Il s'ensuit une scène non de guerre mais de combat contre les bêtes, où l'on rencontre à nouveau des traits « anachroniques » qui appartiendraient plutôt à l'homme moderne : usage d'arcs et de flèches, « chef » portant des plumes à la tête comme ornement ; mais c'est peut-être la notion même d'une attaque par des animaux nombreux menaçant le village qui rehausse l'aspect humain des assiégés, qui se

---

<sup>61</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIV, p. 191-192.

<sup>62</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 196.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 201.

<sup>64</sup> Aujourd'hui, il ne fait pas beaucoup de doute que la guerre au sens propre existe chez les chimpanzés, en particulier – mais non exclusivement – depuis les travaux de Jane Goodall.

retrouvent face à l'invasion des potamochères<sup>65</sup> dans une posture identique à celle des colons de l'île Lincoln assaillis par les culpeux, ou du groupe de Glenarvan combattant les loups-rouges au corps à corps. Contrairement au plateau de Grande-Vue (*L'Île mystérieuse*) toutefois, le village aérien malgré ses dimensions n'a pas de terres cultivées (p. 201) et seules les huttes sont menacées de destruction : la condition néolithique demeure le propre de l'homme chez Verne. Un sens de la musique et du rythme pleinement développé manque aussi aux Wagddis – du moins selon les critères peut-être fantaisistes de Max<sup>66</sup> –, et leur aptitude à danser suggère « moins l'homme que le singe », ce qui poursuit la série des verdicts ambigus, où l'hésitation semble culminer par une cascade de concessions et rétractions : « [ils] ne paraissent pas avoir le sentiment de la mesure », « [en] somme, ils sont sensibles à la musique », « [et] les animaux le sont aussi », « quelques-uns, du moins », « [ils] se rapprochaient de l'homme [...] parce qu'ils mettaient eux-mêmes cet art en pratique » (p. 214). Il est logique que la révélation ultime soit précédée d'un « battement » maximal dans les alternances du débat, ce qui peut expliquer que la nature humaine ou bestiale de la fête wagddie soit l'objet principal d'un chapitre pourtant intitulé « Sa Majesté Msélo-Tala-Tala » : l'apparition du roi n'occupe que la chute du chapitre. Les prémices du désappointement imminent sont aussi plus perceptibles, notamment par le retour de l'ironie mêlant – du moins par l'allusion – sacré et profane. C'est l'exécution médiocre de la chanson de la *Grâce de Dieu* (sur l'orgue du docteur) qui fait éclater la colère comique de Max ; de plus, on voit réapparaître une formule qui, dans *L'Île mystérieuse*, relie la recherche du génie de l'île à la rencontre des singes envahisseurs : « “Ah ! par exemple... c'est trop fort, cela !...” s'écria Max Huber. [Trop] fort, en vérité<sup>67</sup>... » (p. 216). A ce stade, on est tenté de voir d'un œil moins indifférent que les scènes faisant intervenir douze Wagddis (ou une douzaine) soient si fréquentes dans le roman (au moins cinq occurrences). La danse des Wagddis se fait « au son d'instruments [rudimentaires] [...] dans [lesquels] une douzaine de vigoureux exécutants soufflaient à se crever les poumons » : Verne parodierait-il les douze apôtres<sup>68</sup> ? Max et John estiment que les Wagddis

---

<sup>65</sup> *Op. cit.*, ch. XV, p. 206.

<sup>66</sup> *Op. cit.*, ch. XVI, p. 216.

<sup>67</sup> « “Ah ! mille pipes ! Voilà qui est fort ! s'écria [Pencroff].

–Trop fort ! murmura l'ingénieur, qui s'élança le premier sur l'échelle. » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 355)

<sup>68</sup> D. Compère présente une interprétation similaire : « Evolutionnisme bouffon, darwinisme inversé, la déchéance du docteur Johausen est l'occasion d'une autre caricature. Le docteur Johausen [...] c'est évidemment le pape ou tout au moins son double découronnant, son envers carnavalesque [...] ». Il remarque aussi que « [la

ne possèdent pas de vraie religiosité si leur vénération ne s'adresse qu'à un homme, sauf « [si] ce potentat n'est qu'une idole [en bois ou en pierre]<sup>69</sup> » : on retrouve au connoté le thème de l'assimilation par l'élément solide, du savant absorbé par son propre sujet ; ce n'est pas exactement ce qui arrive à Johausen, et cependant il s'est bien transformé en la gent simiesque qu'il étudie. Les protagonistes ne s'en aperçoivent pas sur-le-champ, et comme ils forment le projet de lui rendre une visite dans sa case, Verne en profite pour insérer une discrète allusion autoréférentielle : « En somme, débarrassée de ses agréments fantaisistes, la proposition valait la peine d'être prise en considération<sup>70</sup>. » *Le Village aérien* ne dit pas autre chose de la théorie de Darwin, à la différence près qu'il l'accompagne délibérément d'agréments fantaisistes : c'est sans doute en cela, suggère peut-être Verne, que le roman est pour lui un exercice littéraire, plus que la discussion avec vague arrière-plan diégétique d'un sujet scientifique.

Un peu comme la recherche du génie de l'île Lincoln, l'incursion nocturne vers la case du monarque suscite trois fois le pronom indéfini « Personne » – par John Cort puis par le narrateur<sup>71</sup> – ; même la première des deux pièces de la hutte s'avère être vide, ce qui, dans ce roman au ton parodique omniprésent, peut équivaloir à la vaine exploration des vallées ou des basaltes autour du mont Franklin par Cyrus Smith et ses compagnons : on est bien près de la crypte Dakkar, mais l'on ne touche pas encore au but. Et tel Nemo mourant, qui ne peut protéger les colons, on dit de Johausen que « Nous ne pouvons pas compter sur l'intervention de cet inconscient... » ; car si le docteur est indemne, il a néanmoins sombré dans une folie simiesque. C'est même une « bête humaine » (p. 228) : allusion de Verne au roman de Zola<sup>72</sup>,

---

date du 15 avril où se déroule la fête correspond d'ailleurs à la fête de Pâques [...] et confirme [l'intention de Verne] d'ajouter à son récit une satire religieuse [...] Morale, science, religion sont moqués dans ce texte subversif qui ne s'épargne pas lui-même... » (*Jules Verne : texte et intertexte*, p. 335-336)

<sup>69</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XVI, p. 212.

<sup>70</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 223.

<sup>71</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 224-226.

<sup>72</sup> Il est arrivé à Zola de commenter Verne ; bien que ce dernier n'ait pas été aussi bien vu de son vivant (comme auteur écrivant pour les adultes), on les caractérise parfois comme des rivaux. Citons par exemple :

« Avec ce stockage de savoir, l'auteur se constitue une mémoire. Comme chez Zola, la note vient s'intégrer à un dossier préparatoire en vue d'un roman. [...] Ce goût du document que manifestent à l'époque non seulement Zola, mais aussi Flaubert et les Goncourt, correspond à la volonté de décrire méthodiquement le réel, d'ouvrir le texte littéraire à un discours technique séduisant et parfois exotique, et de classer ce réel dans une entreprise systématique. [...] l'œuvre vernienne entre en relation avec de nombreux textes littéraires, tant ceux des parrains (Hugo, Scott, Dickens) et des modèles (Poe, Defoe) que des collègues (Stevenson, Dumas), voire des rivaux (Zola, Laurie). » (D. Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 43-44)

de parution très récente lorsque le premier rédigeait le *Village* ? Quoi qu'il en soit, malgré la très grande différence de ton, l'intertextualité avec *L'Île mystérieuse* est à peu près incontournable, comme l'a montré S. Vierne, et le point commun est globalement de nature religieuse<sup>73</sup>. La déchéance de Johausen est à la fois une itération grotesque de celle de Nemo et une reprise tragique de celle d'Ayrton : Nemo « meurt d'avoir cru que l'on pouvait vivre seul » ; Johausen « meurt » d'avoir cru que la société simiesque était un substitut suffisant à la société humaine, et contrairement à Ayrton, sa transformation en singe ne paraît pas réversible. Les Wagddis peuvent constituer une reprise en plus osé de Jup, l'orang de l'île mystérieuse – noter que Verne leur donne un « duvet roux », un « pelage roussâtre », et les compare favorablement à l'orang-outan, « homme des bois<sup>74</sup> » – qui malgré ses qualités n'accède pas tout à fait à la condition humaine. Sur le mode ironique, le fossé infranchissable entre l'homme et le singe que semblent sous-entendre les cas d'Ayrton et de Jup est franchi dans *Le Village aérien* ; la caricature linéaire du transformisme, où l'homme est « un singe perfectionné » et le singe « un homme en dégénérescence<sup>75</sup> » trahit la préoccupation principale de l'auteur : s'il est plausible que Verne souscrive davantage au darwinisme que ne le laissent supposer les voix de Max, de John ou du narrateur, il semble simultanément y voir une impasse sur le plan initiatique : l'*extraordinaire* est à peine atteint, sur fond d'auto-parodie, et en somme, la recherche du sens « dans l'axe vertical », vers un statut divin pour Nemo ou vers les racines simiesques pour Johausen ou Max Huber, pose des problèmes

---

« Le projet vernien n'a pas toujours été bien perçu [...] Critiques et lecteurs s'accordent pour considérer que l'auteur intègre la science à la littérature. S'il ne s'agissait que de cela, la démarche vernienne n'aurait rien d'original. A la même époque Flaubert, les Goncourt, Lautréamont, Zola, sans parler de vulgarisateurs scientifiques comme Flammarion, en font autant. » (D. Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 6)

<sup>73</sup> « Une autre variation rend encore plus problématique la figure du Graal, la révélation du sacré et ses conséquences. Dans *Le Village aérien* [...] qu'ont trouvé les héros, dans le roman, et qui seul finalement compte pour l'imaginaire et la lecture mythique ? Une divinité qui a sombré dans l'idiotie, dont les héros doivent se séparer très vite [...] pour ne pas risquer de devenir comme elle. [...] Ce n'est pas seulement [le Père-miroir] qui est grotesque, c'est toute la conception du sacré [...] Mais face à ce dieu grotesque, totalement dévalorisé, la figure de Nemo, dans *L'Île mystérieuse* était-elle à ce point différente ? Certes, le ton est moins agressif, peut-être faudrait-il dire moins désespéré. Mais il y a, déjà, un étrange écho dans l'attitude où on les découvre tous les deux : à demi couchés sur un divan, et les deux gravures qui correspondent aux textes sont aussi étrangement analogues [...] les gravures suivantes insistent assurément sur la figure de divinité providentielle. » (Simone Vierne, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 142-143)

<sup>74</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XIII, p. 173.

<sup>75</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 183.

d'ordre similaire. Nous avons proposé en commentant les *Indes noires* que Verne, sur fond d'anticléricisme, « veut croire ou conserver l'idée de croire <sup>76</sup> », attitude alors assez commune – on pense au testament de Victor Hugo, mort en 1885 –, et qui, à l'époque où il écrit le *Village*, peut devoir quelque chose à Darwin lui-même, qui disait dans une lettre de 1879 : « [D'une] façon générale (et de plus en plus à mesure que je vieillis, mais pas toujours), le terme d'agnostique correspond le mieux à mon état d'esprit... », en ajoutant qu'il trouve valable la position d'évolutionniste théiste. On peut superposer cette ambivalence à la façon dont Verne libère ses protagonistes du village Wagddi : une « double détonation » des carabines de Max et John, à la suite de laquelle « [deux] Wagddis [sont] atteints, et la foule hurlante se dissipa <sup>77</sup> ». Il y a donc incertitude sur le « meurtre du père », et son rejet est de certaines façons moins violent que celui d'Axel vis-à-vis du géant du centre de la terre. Le statut même de *voyage second*, qui vient compléter les observations parcellaires des premiers explorateurs, est plus douteux que dans les *Voyages* précédents, car la dernière page décrit son rôle traditionnel comme à venir plutôt que pleinement réalisé : « tôt ou tard une expédition devra prendre avec ces étranges Wagddis un contact plus intime, dans l'intérêt de la science anthropologique moderne ». Les expériences à la méthodologie peu rigoureuse de Garner sont suivies par celles, plus poussées mais plus fantasques du fictif Johausen, puis par l'examen plus lucide mais non concluant des deux protagonistes tout aussi fictifs : Verne transpose le caractère insaisissable du chaînon manquant à la substance même de ses *Voyages extraordinaires*. En une fin de siècle qui voit l'exploration géographique réduire la *surface* de l'inconnu, que l'on peut désormais délimiter par l'espèce de quadrilatère au centre de l'Afrique que figure le bassin de l'Oubanghi, ces romans révèlent qu'en profondeur l'épuisement des savoirs n'est qu'illusoire, et que, ne serait-ce que dans l'entreprise scientifique, la chaîne toujours plus longue des prédécesseurs – aussi fascinants qu'imparfaits – a encore l'assurance d'une continuité toujours renouvelée.

---

<sup>76</sup> « Cela dit, même si Jules Verne, grâce à Dieu, n'a pas été un fabricant d'opinions, il avait sa petite idée, et elle me semble au fond religieuse. Ostensiblement scientifique, elle correspondait à son temps où une religion en chassait une autre. Il fait sienne une croyance de type confessionnel, chrétienne en l'occurrence, parce que c'est un homme qui, très sagement, ne veut pas se mettre en porte à faux avec son milieu et avec son époque. Et dans le même temps, il introduit la foi dans le progrès scientifique : tout par la vapeur et par l'électricité ! » (Régis Debray, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 287)

<sup>77</sup> Jules Verne, *Le Village aérien*, ch. XVIII, p. 231.

## 2 – Une origine à dominante non humaine

### 2-a) Les Enfants du capitaine Grant

– Mais alors, dit Lady Helena, quelle est la vérité au milieu de tant de contradictions ?  
(Les Enfants du capitaine Grant, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 94)

Le déchiffrement est un thème majeur des *Voyages extraordinaires*, et dans le sens le plus inclusif, il apparaît dès *Cinq semaines en ballon*<sup>1</sup>. La particularité des *Enfants du capitaine Grant*, c'est de placer le lecteur face à une mise en abyme que l'on peut considérer comme unique dans l'œuvre : un roman en apparence limpide et aux *caractères* peu complexes, dont le moteur principal est un document lui-même non codé, et qui cependant défie l'interprétation jusqu'à la toute fin. Dès la première partie, la portion sud-américaine de la recherche du capitaine Grant, le savant du groupe s'exclame : « Nous nous sommes trompés ! Nous nous trompons encore ! Nous nous trompons toujours !<sup>2</sup> ». Le sens dénotatif est déjà contenu dans la première phrase, puisqu'à ce stade il n'y a eu qu'une seule lecture du document ; le fait qu'elle soit triplée de la sorte ainsi que le passage au présent lui confère – mis à part une allusion possible aux *trois* langues du message – une valeur durative, voire même de vérité générale, ce qui se vérifiera en fin de compte, puisque Paganel ne devinera jamais indépendamment la clé du mystère. Les romans de Verne invitent le lecteur à découvrir les différents savoirs, avec une prédilection pour la géographie, en accord avec le projet positiviste d'améliorer l'homme par la connaissance ; le texte d'Harry Grant suscite le projet humanitaire de Glenarvan, qui l'amène à explorer toute une bande de latitude, là où sa destination réelle n'est qu'un îlot de quelques hectares perdu dans le Pacifique.

Le *Duncan*, sorte de Taj Mahal à la propriété toute vernienne d'être *mobile*<sup>3</sup>, construit par le lord écossais pour sa nouvelle épouse Helena Tuffnel, fait ses essais « à quelques milles au dehors du golfe de la Clyde », et se voit aussitôt offrir une vocation bien supérieure au

---

<sup>1</sup> Les sources du Nil représentent « cette énigme que les savants de soixante siècles n'ont pu déchiffrer » (Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. II, p. 10).

<sup>2</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 274.

<sup>3</sup> C'est aussi, comme bien des navires verniens, un microcosme, « morceau détaché du comté de Dumbarton », dont les qualités nautiques mettent les parties du globe à portée de main, car « l'Océan, c'est le lac Lomond » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 59).

« voyage d'agrément<sup>4</sup> », à l'occasion d'une pêche au requin-marteau, dans l'estomac duquel on trouve<sup>5</sup> non pas Jonas, mais une bouteille qui est une sorte de fossile à reconstituer : « Voyez les matières pétrifiées qui la recouvrent, ces substances minéralisées [...] sous l'action de l'eau de mer ! » C'est une sorte de gangue, recouvrant une bouteille aux parois « capables de supporter une pression de plusieurs atmosphères<sup>6</sup> ». Dans d'autres romans verniens, cette pression créerait de la houille ou du diamant ; ici, elle dégrade le message anglais, français et allemand des trois naufragés écossais, dégradation salutaire toutefois, puisqu'elle entraînera une aventure où aucun des protagonistes ne meurt et où l'entreprise réussit, presque par hasard toutefois, comme le veut le modèle vernien.

Plus que la plupart des autres *Voyages* – et bien que la chose ne soit que rarement explicite, dans de brefs passages clés – le roman traite d'épistémologie, et remet en question les intuitions humaines, et le rapport à ce qui paraît évident ou irréfutable à première vue. La première interprétation du document est jugée unique et certaine, aussi bien par Glenarvan et ses compagnons que par Paganel, quelques chapitres plus tard (p. 74). Dans *VCT*, Lidenbrock est sûr de ses intuitions sur le chiffre du parchemin ; quand son décryptage ne transforme pas le texte en une « phrase d'une magnifique latinité<sup>7</sup> », il frappe la table du poing et s'exclame que *cela n'a pas le sens commun*. Paganel est d'un naturel plus doux et plus étourdi, et ce sera lui qui subira des violences venant de l'extérieur : il tombe ou se fait frapper ou moquer par Mac Nabbs. Mais contrairement au récit de *VCT*, il n'est pas détrompé sur-le-champ, car il n'y a pas moyen de réaliser l'erreur en *testant* une clé après l'autre. Le texte implique un monde, parce qu'il ne désigne pas un lieu précis, et il faut faire le tour du monde pour trouver l'erreur. Voilà pourquoi la confiance initiale de Lidenbrock se reproduit mais sur une bien plus longue durée dans *Capitaine Grant* ; ce n'est qu'à la fin de la traversée de l'Amérique que Paganel sera forcé de reconnaître que « Ce n'est pas cela ! cela n'a pas le sens commun ! » Notre analyse de *VCT* se veut axée sur l'*influence mystérieuse à dominante humaine* ; que cette seconde étude de *Grant* ouvre la série des romans « à dominante non humaine » peut se justifier en partie par ce simple fait : le premier traite du « malencontreux Saknussem », alors que dans le second, c'est le « malencontreux document<sup>8</sup> » qui importe le plus. On ne rencontre *aucune*

---

<sup>4</sup> C'est en ces termes que Paganel perçoit initialement le voyage du yacht (*Ibid.*, ch. VII, p. 73).

<sup>5</sup> Ceci n'est pas sans ressembler à l'« exploration » du gésier de l'autruche *Dada*, dans *L'Etoile du Sud* (1884). Il n'en est que plus plausible que le roman n'est pas entièrement de la main d'André Laurie.

<sup>6</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 14.

<sup>7</sup> Jules Verne, *VCT*, fin du chapitre III, p. 38.

<sup>8</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 596.

trace de Grant après le document initial, et le seul être humain qui soit lié au passé du capitaine, Ayrton, est un menteur, et a été séparé de lui *avant* le naufrage. Tout le voyage est défini par le texte, et c'est le texte qui triomphe<sup>9</sup> à la fin : Paganel échoue, de justesse il est vrai.

Glenarvan et Paganel sont les deux personnages les plus directement concernés dans le roman par l'ambiguïté du document, qui suscite en eux des réactions somme toute similaires mais à partir de prémisses différentes : le lord nous est présenté comme une nature énergique mais globalement calme ; dans les premiers chapitres, il s'enthousiasme brièvement lors de sa « démonstration » – par ailleurs raisonnablement convaincante, et basée sur la distinction entre « [ce que] l'on sait, [ce que] l'on peut conjecturer, [et ce] qu'on ne sait pas » – mais est autrement assez maître de lui-même, et la seule émotion forte qu'il manifeste peu après est son indignation face au refus de l'Amirauté<sup>10</sup>. Le géographe, lui, est d'une nature exaltée du début à la fin, mais, un peu comme l'oxygène dans *Autour de la Lune*, des facteurs nouveaux, surtout liés au document et plus généralement au déchiffrement, vont le surexciter encore davantage, ce qui n'est pas étranger au côté comique du roman. Glenarvan part d'un principe humanitaire qui le force à faire face à des obstacles scientifiques ou physiques – du pareil au même chez Verne, puisque la compréhension du monde passe par l'exploration géographique semée d'embûches<sup>11</sup>. Paganel, sans nullement être insensible au but altruiste du voyage, est d'emblée consulté pour son érudition de géographe et ne cessera de voir cette érudition contestée par les échecs ultérieurs. Cette contestation prend une forme humaine et comique via Mac Nabbs ; lui qui paraît défini<sup>12</sup> par la réplique « [il] m'est impossible de ne pas être de votre avis » (p. 14), il est le seul à ne pas être impressionné<sup>13</sup> par l'immense savoir de Paganel, bien que sa distraction soit, elle, communément admise ; son scepticisme le *circonscrit* en

---

<sup>9</sup> C'est de certaine façon Paganel qui l'élève au statut d'agent : « Tu peux te vanter d'avoir mis le cerveau d'une douzaine de braves gens à une rude épreuve ! » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 596).

<sup>10</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 42-43.

<sup>11</sup> « C'était l'homme énergique, jusque-là heureux et puissant, auquel la puissance et le bonheur manquaient tout à coup. » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 670)

<sup>12</sup> « Le major, contrairement à tous ses principes, lui qui de sa vie n'avait discuté avec personne, était chaque jour aux prises avec Paganel. Il faut croire que le savant l'excitait particulièrement. » (*Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 283-284)

<sup>13</sup> « [...] Verne l'a placé en vis-à-vis de Paganel comme un constant contradicteur [...] [Alors] que chacun s'ébahit de l'universalité des connaissances du Français, seul l'irrévérencieux Mac Nabbs prend [...] la liberté de ne pas accepter ses thèses pour vérité révélée, et ménage un rafraîchissant contrepoint à l'érudition parfois pesante du géographe, lequel s'offusque de la plus comique façon aux outrages faits à sa science. » (J.-R. Dahan, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, notice de *Grant*, p. 1260)

quelque sorte, puisqu'il est à la fois sceptique de ses connaissances a priori *et* des nouvelles interprétations qu'il propose après avoir avoué les erreurs précédentes. Mac Nabbs est « anti-encyclopédique », il sous-entend que Paganel n'a pas tant fait le tour du monde que « tourné en rond ». C'est lui qui est, le premier, mis en présence du géographe (ch. VI), et bien que l'on puisse s'attendre à ce qu'il soit surpris de rencontrer ce personnage, c'est plutôt ce dernier qui le perçoit un peu comme un cryptogramme : « L'agitation de cet inconnu contrastait singulièrement avec la placidité du major ; il tournait autour de [lui], il le regardait, il l'interrogeait des yeux » (p. 62). Et la description de Paganel semble bien le destiner à déchiffrer des énigmes, moyennant une dose substantielle de parodie : il est « sec et maigre » et « [ressemble] à un long clou à grosse tête » : le physique effacé et efficient qui laisse l'essentiel du « volume » du personnage à la prouesse intellectuelle. C'est un peu une fusion de Phileas Fogg et Passepartout : âgé de quarante ans comme le premier, surchargé d'instruments de *mesure*, il a la distraction et la volubilité du second. Sa première mésaventure a déjà des proportions « mondiales », puisque, se trompant de train et de navire, il vogue plus ou moins vers les antipodes de sa destination ; à cette révélation, « personne à bord, sauf le major, ne put garder son sérieux ». Le major, d'ailleurs, ne rit presque jamais ; il réagira à l'avant-dernière distraction du géographe par un coup de poing, et sera, plaisamment du moins, l'instigateur de la dernière (son mariage). Il est curieux que Paganel soit persuadé de son erreur en voyant le nom du navire sur la roue du gouvernail (là où la parole de Glenarvan et Mangles ne lui suffit pas) : « “Le *Duncan* ! le *Duncan* !” fit-il en poussant un véritable cri de désespoir !<sup>14</sup> » Par-delà l'exagération comique, le fait qu'un simple nom semble avoir une signification si désastreuse pour le géographe préfigure le statut quasi mythique du yacht dans ce roman et l'*Île mystérieuse*, ainsi que l'obsession d'Ayrton<sup>15</sup>.

Le *Duncan* entraîne donc le distrait géographe et ses hôtes vers l'hémisphère sud, voyage scandé par les passages de Madère, Ténériffe et le Cap Vert, où Paganel – qui se laisse rapidement séduire par le projet de Glenarvan – renonce successivement à débarquer. Cette « descente » est plutôt la partie ascendante de la courbe du voyage<sup>16</sup>, la phase où l'optimisme est à son maximum. L'équateur est franchi « sous une belle brise du nord », donc poussant dans la bonne direction ; c'est l'un des rares *Voyages* où se fait le « passage de la ligne », et

---

<sup>14</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 70.

<sup>15</sup> Mentionnée dans notre première analyse du *Sphinx des glaces* (III-3-c).

<sup>16</sup> Et, dans ses romans de l'hémisphère austral, Verne emploie les mots « s'élever en latitude » pour désigner l'acte de s'éloigner de l'équateur *vers le sud*.

l'on peut le comparer au « point neutre » d'*Autour de la Lune* au-delà duquel les passagers du wagon-projectile entrent dans le champ gravitationnel lunaire, dans lequel se déroulent la plupart des événements de ce second tome. La quasi-révolution autour de la Lune est analogue au 37<sup>ème</sup> parallèle. Le continent sud-américain est contourné via le détroit de Magellan, une autre « borne » à la ponctualité trompeuse où la narration se dilate et Paganel instruit son auditoire<sup>17</sup>, et le lecteur, de l'histoire de l'exploration géographique (ch. IX). Mais l'on se tourne rapidement vers l'anthropologie, qui se prête mieux au « doute systématique » présent en filigrane dans tout le roman ; comme dans d'autres *Voyages*, les légendes et énigmes non résolues génèrent à la fois une pléthore de spéculation et la tentation de les rejeter purement et simplement : ainsi des Patagons, dont le nom et la taille sont le sujet de tant de désaccord que Paganel feint de ne pas croire à leur existence. La question de Lady Helena, « quelle est la vérité au milieu de tant de contradictions ? », à l'objet à première vue anodin, met en abyme le roman entier ; Paganel lui offre une réponse « syncrétique<sup>18</sup> » mais trop comique pour résoudre réellement le mystère, et conclut : « A moins [qu'ils] n'existent pas, ce qui mettrait tout le monde d'accord<sup>19</sup> ». Notons que l'île Tabor n'existe pas pour Paganel, qui n'a tenu compte que du nom « Maria-Thérèse », jusqu'à ce que le double nom lui soit rappelé vers la fin. L'absence de preuve n'est pas une preuve d'absence, mais elle exacerbe certainement le doute, et c'est ce qui se produit lorsque les voyageurs explorent l'archipel de Chiloé puis font enquête à Concepción (Chili) pour trouver des traces de naufrage. L'intrigue secondaire de « l'espagnol de Paganel », qui en réalité apprend le portugais, commence déjà à faire ses effets (p. 99) ; mais ce sont des préoccupations plus concrètes qui animent Glenarvan. La réalité observable *aurait dû* se plier au modèle, et en l'absence d'explication, Glenarvan tente de trouver en Paganel soit un écho de sa propre confusion, soit une alternative ; en termes vaguement kuhniens, nous pourrions dire que le géographe, auquel un nouveau modèle fait pour l'instant défaut, propose un « épicycle », un ajustement partiel qui explique l'absence d'indices d'un naufrage mais s'accorde à la première interprétation :

« Paganel ! je m'en rapporte à votre sagacité. Est-ce que l'interprétation que nous avons faite de ce document est erronée ? Est-ce que le sens de ces mots est illogique ? »

---

<sup>17</sup> Avec un major toujours aussi peu intéressé (p. 92), qui rappelle une scène du *Voyage au centre de la terre* : « – Oui ! Vas-tu me demander maintenant de t'expliquer ce mot ? – Je m'en garderai bien », répliquai-je avec l'accent d'un homme blessé dans son amour-propre. [Mais] mon oncle continua de plus belle et m'instruisit, malgré moi, de choses que je ne tenais guère à savoir. » (Jules Verne, *VCT*, ch. II, p. 28)

<sup>18</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 94.

<sup>19</sup> *Ibid.*

Paganel ne répondit pas. Il réfléchissait. [...] –Et, dès lors, n'est-il pas évident que les naufragés, au moment où ils écrivaient ces lignes, s'attendaient à devenir prisonniers des Indiens ?

–Je vous arrête là [...], répondit enfin Paganel, et si vos autres conclusions sont justes, la dernière, du moins, ne me paraît pas rationnelle [...] je ne vois pas pourquoi les naufragés, après avoir été entraînés par les Indiens vers l'intérieur du continent, n'auraient pas cherché à faire connaître, au moyen de cette bouteille, le lieu de leur captivité. [...] Ou, à défaut de la mer [...] les fleuves qui s'y jettent !<sup>20</sup> »

Comme pour les révolutions scientifiques, cette façon de procéder n'est pas nécessairement le signe d'un esprit étroit, et les changements radicaux de paradigme évidents a posteriori ne le sont guère avant l'opération mentale qui leur donne lieu, si l'on nous pardonne une légère circularité. On sait gré aux héros du *Capitaine Grant* d'avoir en bonne conscience « éliminé » même les options qui paraissaient exclues par le message, et Paganel accorde que « si, contre toute prévision, [il] se trompe encore », il ne resterait qu'à « remonter jusqu'au bout le 37<sup>ème</sup> parallèle », et faire avec lui le tour du monde. Parce que la sagacité peut faire défaut, ou le préjugé occulter des solutions inattendues, le héros pallie les insuffisances de la démarche positive par un esprit ouvert qui, paradoxalement, crée un cercle, ici un degré de latitude – et donc lui livre les secrets *du monde*, ou au moins du globe. Glenarvan, plus directement investi dans la recherche de son compatriote, a une conscience plus aiguë d'un certain principe implicite du *Voyage* : l'échec scientifique implique le danger. D'où une tendance à l'anxiété, qui exclut le *repos*, y compris pendant les *pauses*. Dans les Andes (ch. XIII), cet effet est occasionné par l'« avalanche », terme prémonitoire – il y aura aussi avalanche de matière inerte –, des guanaques, et le goût insipide de leur chair qui, selon Paganel, signifie que le troupeau vient de « [fournir] une longue course ». L'image d'un animal précurseur de séismes – oiseau de tempête – qui aurait quitté depuis longtemps l'état de repos figure une *onde de choc*, une perturbation mouvante de la charpente terrestre, qui, lancée depuis longtemps, ne va pas tarder à atteindre les voyageurs. L'activité volcanique de l'Antuco (p. 135) sert d'annonciateur au « moteur » qui se chargera de leur faire descendre la Cordillère :

[...] Seul, Glenarvan ne dort pas. De secrètes inquiétudes le tenaient dans un état de fatigante somnolence. [...] Quelle terreur les précipitait donc vers les abîmes de l'Antuco, et quelle en était la cause ? Glenarvan avait le pressentiment d'un danger prochain. [...] A un certain moment, il crut surprendre des grondements éloignés, sourds, menaçants, comme les roulements d'un tonnerre qui ne viendrait pas du ciel. [...] Glenarvan rentra plus inquiet, se demandant quel rapport existait entre ces ronflements souterrains et la fuite des guanaques. Y avait-il là un effet et une cause ?

[...] Glenarvan sentit le sol manquer à ses pieds [...] Ses compagnons, [réveillés] et renversés pêle-mêle, étaient entraînés sur une pente rapide. [...] « Un tremblement de terre ! » s'écria Paganel. [...] Cette

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 101-102.

portion du globe est travaillée par les feux de la terre, et les volcans de cette chaîne [récente] n'offrent que d'insuffisantes soupapes à la sortie des vapeurs [...] ce plateau, auquel se cramponnaient sept hommes accrochés à des touffes de lichen [...] glissait avec la rapidité d'un express [...] Pas un cri n'était possible, pas un mouvement pour fuir ou s'enrayer. [...] Que l'on songe à la puissance d'une masse pesant plusieurs milliards de tonnes, lancée avec une vitesse [croissante] sous un angle de cinquante degrés.

Ce que dura cette chute indescriptible, nul n'aurait pu l'évaluer. [...] Tout d'un coup, un choc d'une incomparable violence les arracha de leur glissant véhicule. Ils furent lancés en avant et roulèrent sur les derniers échelons de la montagne<sup>21</sup>.

Les appréhensions de Glenarvan, comme le montre le vocabulaire employé, sont celles de l'homme aux prises avec la difficulté du déchiffrement des phénomènes naturels, tentant de tisser des liens de causalité afin de réduire autant que possible – mais globalement en vain – la part d'imprévisible dans ce que la nature jette sur son chemin. Il est assez douteux que cette inquiétude ait modifié le résultat final, et ce n'est donc que symboliquement que l'insomnie du lord, en faisant de lui un témoin<sup>22</sup> – pourtant passif – de l'arrivée du cataclysme, l'élève sur le plan actantiel ; il *pressent* le déchaînement de la nature, ce qui suffit à l'établir comme héros vernien, même dans ce contexte de subordination. Il sonne l'alerte (p. 142), et Paganel complète ce rôle de pure forme en reconnaissant « un tremblement de terre » (p. 143), mais ceci n'épargne pas les occupants de la casucha. Par la suite, le plateau, glissant comme une locomotive, ou comme un radeau auquel s'accrochent les voyageurs afin de ne pas *chuter*, de ne pas devenir eux-mêmes projectiles, rappelle le radeau de Lidenbrock charrié par les eaux puis les laves ; et l'épisode ne déroge pas au dénouement traditionnel de type *soudain, un choc se produisit*. Verne joue avec la focalisation pour accentuer l'effet de désorientation et de cataclysme : on ne peut pas *évaluer* la durée de la glissade, ni *comparer* la violence du choc<sup>23</sup> à un phénomène connu, mais l'on sait précisément la mesure de la pente (50°)... En même temps, et même si un prix devra être payé – l'enlèvement de (Ganymède ?) Robert –, les voyageurs semblent protégés par le fait que leur radeau soit naturel, portion détachée du substrat global qui, à la manière d'un iceberg (*Le Pays des fourrures, Le Sphinx des glaces*), les sépare du chaos de même forme qui règne en-dessous ; cette portion se chiffre en milliards de tonnes, à comparer au milliard de livres dont le volcan est décoiffé à la fin de *L'Île mystérieuse*<sup>24</sup>. Et

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 141-145.

<sup>22</sup> Voir notre commentaire du début du séisme, comparé à l'explosion provoquée par Lidenbrock devant l'« antre » de Saknussem, dans notre première analyse de *VCT* (vers la note 112).

<sup>23</sup> Et, ce qui est de règle chez Verne même en étant superflu au niveau dénotatif, ce mouvement est là encore impossible à enrayer (pour une puissance humaine).

<sup>24</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 786.

comme pour l'éruption dans l'île Lincoln, le séisme est causé par l'insuffisance des « soupapes » volcaniques. Après le feu de la nature – ou du moins ses conséquences sur la charpente andine –, vient le feu de l'homme, le coup de fusil de Thalcave qui sauve Robert Grant. Le guide apparaît comme une réponse mi-sérieuse aux élucubrations du géographe sur l'existence des Patagons, six chapitres plus tôt. Mais en réalité, la dimension épistémologique de son irruption dans le récit est triple : au-delà du sens « anthropologique », Thalcave révèle à Paganel qu'il n'a jamais appris l'espagnol, et symboliquement, il lui signifie qu'il n'a pas non plus appris « la langue » du document, et donc qu'il ne peut prétendre parvenir jusqu'à Grant. Déchiffrer le document requiert une forme de *repli* dans les suppositions initiales : *gonie* peut désigner la Patagonie mais ne signifie pas nécessairement que le naufrage y a eu lieu ; *contin* peut ne pas être le mot *continent* à moitié effacé et, le serait-il, le point précédent s'y appliquerait, et n'exclut pas d'emblée des lieux tels que la Nouvelle-Zélande ; etc. A ce stade du récit, Paganel fait le contraire, tentant de forcer une conclusion que les faits nouveaux rendent obsolète<sup>25</sup>. La déconfiture n'en est que plus profonde, et le moment de la réalisation se fait en termes similaires à la première « distraction » (« Le *Duncan* ! le *Duncan* ! »), alors que l'hilarité générale subit une gradation – c'est un rire *homérique*, qualité qui réapparaît plus tard lors de la distraction néo-zélandaise.

[...] Voici le livre dans lequel je m'exerce journellement [...] Oui, mon ami, les *Lusiades* du grand Camoëns, ni plus ni moins !

–Camoëns, répéta Glenarvan, mais, malheureux ami, Camoëns est Portugais ! C'est le portugais que vous apprenez depuis six semaines !

–Camoëns ! *Lusiades* ! portugais !... »

Paganel ne put en dire davantage. Ses yeux se troublèrent sous ses lunettes, tandis qu'un éclat de rire homérique éclatait à ses oreilles<sup>26</sup> [...]

On se souvient que le Français « a publié une [carte] d'Amérique, dans laquelle il avait mis le Japon » ; on a ici un autre cas où la compétence et les connaissances détaillées du savant coexistent avec la confusion la plus grotesque : il a réussi l'exploit d'apprendre en profondeur une nouvelle langue, sans savoir ce qu'elle *est*, ce qui peut inviter à diverses lectures philosophiques. Géographe mis au défi de montrer l'intérêt pratique de sa science – et qui double évidemment Verne –, il se retrouve régulièrement dans la posture de celui qui sait tout, sauf

---

<sup>25</sup> « [...] les *distractions* de Paganel sont d'abord l'expression d'un divorce entre la connaissance académique et la vie. L'incompréhension entre Thalcave et Paganel à propos de la langue espagnole ne peut être aux yeux du savant que de la responsabilité du Patagon : « “Je ne comprends pas parce que cet indigène parle mal !” répliqua le géographe, qui commençait à s'impatienter. » » (J.-R. Dahan, *op. cit.*, notice p. 1261)

<sup>26</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 161-162.

l'essentiel, et par opposition, Thalcave a le don de saisir promptement l'aspect clé de la quête et de le rendre limpide, ce qui lui donne le droit d'*interrompre* Paganel : « [...] il allait recommencer [...] ses [démonstrations], quand le Patagon l'arrêta [...] Que la volonté [de votre Dieu] s'accomplisse alors [...] nous marcherons dans l'est, et s'il le faut, jusqu'au soleil !<sup>27</sup> » ; par là même, le Patagon apporte un démenti symbolique à son apparente inutilité, lui qui, un moment plus tôt, s'étonnait d'être davantage guidé que guide – à cause de l'itinéraire des voyageurs suivant le 37<sup>ème</sup> degré, que le géographe tente d'expliquer par-delà la barrière de la langue. Thalcave redécouvre l'extension logique de l'entreprise, un tour du monde, et lui ajoute une dimension icarienne. Plus loin, dans les Pampas, il clôt une discussion oiseuse – car faite à coups d'*ad hominem* plutôt que d'arguments sérieux – entre le géographe et le major, l'un affirmant que les Gauchos sont des pasteurs inoffensifs, l'autre des bandits ; là encore et quoique dans un contexte plus léger, le Patagon surprend par une sorte de rupture de paradigme : il se place en dehors du débat (même si lui se méfie des Gauchos et que Paganel lui-même changera peu ou prou d'avis au chapitre XX) et se contente de l'expliquer par une perturbation de l'esprit humain, plutôt qu'en termes de sa logique interne. L'humeur de Paganel est donc due à une cause naturelle, ou surnaturelle (le vent du nord), qui « [irrite] le système nerveux dans le sud de l'Amérique », et, insiste le narrateur, « il fallait attribuer cette faiblesse à une cause [extérieure] ». Malgré le fantastique de l'explication, qui rappelle les effets de l'oxygène dans *De la Terre à la Lune*, on est tenté de discerner là aussi des sous-entendus philosophiques. Le Patagon invoque une influence mystérieuse « sans comprendre le sujet de la querelle<sup>28</sup> », ce qui est à peu près l'inverse de la position épistémologique du géographe vis-à-vis de la langue portugaise. Lorsque sera révélée sa distraction du chapitre « Aland Zealand », Paganel est décrit implicitement comme possédé par quelque force extérieure : « Ce qu'il faisait, il ne le savait plus ; ce qu'il voulait faire, pas davantage ! ». Verne ne prend pas vraiment parti lorsqu'il fait passer le salut de ses personnages par l'intervention – inconsciente donc fondamentalement irrationnelle – du savant, distraction qui par ailleurs n'aurait pu avoir lieu sans la déduction toute logique qu'il venait de faire (sur la signification du mot *aland*) : on est bien près du paradoxe d'Epiménide, dans la mesure où le raisonnement scientifique<sup>29</sup> est

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 176.

<sup>28</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 194.

<sup>29</sup> A un niveau plus général, on peut citer le commentaire de J.-L. Steinmetz sur la pensée vernienne :

« S'il n'y a pas de méthode vernienne, il est sensible, du moins, que très tôt s'est mise en place [...] une manière repérable, voire strictement imitable – ce qui est une preuve. Lorsque Verne compose *Cinq semaines en ballon* (1863), on peut être assuré qu'il a conscience d'une création particulière, le "roman scientifique" [...] On

célébré tout en suscitant l'étrange ou le surnaturel, et ce dernier s'amplifie de l'autorité que possèdent les savants, sorciers de la modernité.

Ce chapitre ainsi que le suivant entrent en intertextualité avec certains autres *Voyages* ; on a vu ailleurs des allusions au *Capitaine de quinze ans* auxquelles s'ajoute au chapitre XVIII le nandou, là aussi qualifié d'autruche, mais des échos de *VCT* apparaissent aussi. On rencontre un ossuaire – quoique le mot ne soit pas employé, à la différence du *Centre* ou de la *Lune* – constitué des restes d'un troupeau de bœufs<sup>30</sup>, présage de celui, immergé, qui annonce la crue. Darwin est aussi présent, implicitement : le texte mentionne les fossiles (« antédiluviens ») du Tertiaire « que les Indiens attribuent à de grandes races de tatous disparues<sup>31</sup> » – autrement dit les glyptodons, abondamment étudiés par le naturaliste anglais et nommés par Cuvier – ainsi que le second voyage du *Beagle*, c'est-à-dire celui où Darwin accompagne Fitz-Roy en Amérique<sup>32</sup>. Robert s'emparera même d'un tatou vivant, selon la progression du fossile au vivant que l'on trouve dans *VCT*, et ce chapitre « À la recherche d'une aiguade » fait écho à celui de la vaine recherche de l'eau par Axel, Lidenbrock et Hans dans des galeries riches en fossiles. Notons aussi que Thalcave attribue l'ossuaire des bœufs à l'action du « feu du ciel », la foudre (p. 185) : dualité discrète qui prépare donc au chapitre « Entre le feu et l'eau ».

Après le baptême du feu quelque peu littéral de Robert Grant<sup>33</sup>, les obstacles physiques de la soif et des bêtes féroces sont remplacés par le mystère laissé jusque-là à l'arrière-plan, à savoir l'absence de tribus indiennes dans les plaines (p. 229, p. 232), due en réalité à la guerre civile ; énigme secondaire, elle permet de signaler en passant un problème fondamental du plan de Glenarvan, qui persistera aussi en Australie : même sans le contexte d'une guerre civile, l'hypothèse d'un capitaine Grant captif des tribus indiennes – susceptibles de se déplacer à souhait – rend peu utile le 37<sup>e</sup> parallèle comme indication géographique<sup>34</sup>. Mais un revers plus sérieux évacue rapidement cette lacune théorique : on espérait trouver Grant

---

se tromperait, certes, à parler de vision. Plus matérielle, plus causaliste, la pensée de Verne est liée à des réalités technologiques. Elle ne se dissipe jamais en vaines rêveries. Verne calcule l'angle de l'action, suppute les procédures. Pour lui, les pouvoirs de la science, les propriétés physiques sont des acteurs à part entière, incarnés par un personnel doué d'une intelligence supérieure, ingénieurs et savants, inventeurs. » (Jean-Luc Steinmetz, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, préface p. XL-XLI)

<sup>30</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 184.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 182.

<sup>32</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 199.

<sup>33</sup> L'épisode des Loups-rouges, voir notre première analyse du *Capitaine Grant* (IV-d).

<sup>34</sup> *Op. cit.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 245.

prisonnier des Poyuches, selon une rumeur rapportée par Thalcave ; il s'avère que le prisonnier n'était autre qu'Auguste Guinnard (p. 247), aventurier réel auquel Verne rend hommage dans le roman : Grant, doublement fictif, être de papier qui de plus ne se trouve pas en Patagonie mais est confondu pour un temps avec un rescapé bien réel, suggère ici un jeu discret de Verne sur les Robinsons de Defoe ou de Wyss et celui, réel, qui donne son nom à l'île Alejandro Selkirk. Par-delà le désappointement général, la réaction de Glenarvan retient l'attention, et rappelle un peu Lidenbrock<sup>35</sup> :

Il le relisait avec une colère peu dissimulée. Il cherchait à lui arracher une interprétation nouvelle.

« Ce document est pourtant bien clair ! répétait Glenarvan. Il s'explique de la manière la plus catégorique sur le naufrage [et le lieu de] captivité ! » [« Eh bien, non ! » répondit le géographe en frappant la table du poing, cent fois non ! Puisque [Grant] n'est pas dans les Pampas, il n'est pas en Amérique. Or, où il est, ce document doit le dire, et il le dira, mes amis, ou je ne suis plus Jacques Paganel !<sup>36</sup> »

La réponse du géographe semble même compléter cette réaction « à la Lidenbrock », la détermination qu'elle exprime offrant un pendant moins comique à l'épisode où le professeur se promet de ne prendre ni repos ni nourriture jusqu'au décryptage du manuscrit, enfermant en même temps Axel et Marthe avec lui. Ici, Glenarvan semble incarner la révolte de la raison humaine face à l'inexpliqué, révolte à l'état pur qui est l'impulsion première de l'investigation scientifique ; Paganel, tout en héritant lui-même de cet élan, se charge du déchiffrement proprement dit, et parce que les deux personnages incarnent des facettes de l'ambition encyclopédique plutôt que des types distincts de savants, le rôle de Glenarvan n'est donc pas superflu. Ceci se confirme au début du chapitre suivant : « [le] caractère audacieux et résolu [de Glenarvan] ne lui permettait pas d'accepter cet insuccès [...] sa tête était en feu. Paganel, agacé par la difficulté, retournait de toutes les façons les mots du document... » (p. 249) On peut y voir un présage des circonstances où surgira la nouvelle interprétation : l'inspiration viendra à Paganel *à la tête* de l'arbre géant, laquelle ne tardera pas à *prendre feu*. Cet arbre est à lui seul une sorte de forêt, et avant la crue qui forcera les voyageurs à s'y réfugier, une sorte de symétrie macabre de ce refuge leur est posé comme une énigme : un *taillis* formé par les cornes d'innombrables bœufs enlisés, qu'identifie Thalcave sous la forme sentencieuse « Les cornes

---

<sup>35</sup> Pour s'en tenir à l'analogie entre le message de Grant et le cryptogramme, on peut citer son attitude aux chapitres III et V de *VCT* lorsqu'il tente vainement de trouver la clé de Saknussem ; mais la révélation au Fort Indépendance marque une « horizontale » vernienne, et l'on peut donc y comparer l'impatience du professeur sur l'interminable mer souterraine : « J'ai la tête encore alourdie par la violence de mon rêve. Mon oncle n'a pas rêvé, lui, mais il est de mauvaise humeur... », etc. (Jules Verne, *VCT*, ch. XXXIII, p. 224).

<sup>36</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 248.

sortent de terre, mais les bœufs sont dessous<sup>37</sup>. » Le texte suscite l'appréhension là encore par le danger inhérent à l'échec de l'explication, mais aussi par le fait que c'est le *guide* et natif de ces contrées qui « observait avec anxiété cet état de choses qui ne lui semblait pas ordinaire », à savoir la plaine détremée ; cette anxiété est amplifiée par le dédoublement de la figure du guide : Thalcave est d'autant plus inquiet que son cheval aussi – qui représente la perception instinctive des menaces de la nature – « s'effraie [manifestement] de quelque danger ». La réponse à une énigme insoluble ne peut être que « motrice » : à la question de ce qu'il convient de faire, le Patagon répond avec son laconisme habituel qu'il faut « marcher vite » (p. 253). Selon l'expression consacrée, l'approche de la crue est signalée par les mots « les cataractes du ciel s'ouvrirent » ; ce déluge, on l'affronte en *patient* et non en tant qu'agent, « mieux [vaut] le *recevoir* stoïquement », et bientôt l'on est « entraîné » par le courant « avec une incomparable violence ». Les voyageurs sont en quelque sorte déracinés, comme l'ombu qui va leur servir d'asile, et ceci peut aussi symboliser la rupture paradigmatique qui rendra possible une nouvelle lecture du document. L'arbre joue le même rôle que les termitières dans *Un capitaine de quinze ans*, le salut offert par les éléments naturels – marqué aussi par l'éphémère, puisqu'il ne tardera pas à devenir trop périlleux pour que s'y poursuive la robinsonnade. Notons la discrète intertextualité entre l'approche de l'arbre-refuge et celle de la côte de *l'Île mystérieuse* : le cheval de Robert « nage comme un poisson<sup>38</sup> », tout comme le jeune Harbert lorsqu'il traverse le canal<sup>39</sup>. La dernière vague géante – descendante de tous ces mascarets qui concluent les naufrages robinsoniens – noie toutes les montures<sup>40</sup>, sauf le cheval de Thalcave, à cause de leur lien privilégié : Thaouka « fait partie du Patagon », comme le dira Paganel au chapitre suivant (p. 270), ils forment une sorte de centaure dont l'hybridité le garantit contre les fureurs de la nature, à laquelle il se rattache. Ce n'est peut-être pas un hasard si Thalcave, qui avait reconnu les effets étranges du « vent du nord », dérive avec son cheval « vers le brumeux horizon du nord » (p. 262). Il ne réapparaîtra que quand les « naufragés » toucheront à nouveau terre, au chapitre XXVI. Entre ces deux événements, le groupe de Glenarvan passe du désespoir de jamais retrouver Grant à une nouvelle certitude de savoir où il s'est échoué, et l'ombu est détruit par le feu et l'eau : équivalent fractal de l'intrigue de *L'Île mystérieuse*, à propos de laquelle D. Compère disait : « Tout le roman

---

<sup>37</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 251.

<sup>38</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 260.

<sup>39</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. III, p. 38.

<sup>40</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 260.

fonctionne par l'énigme à résoudre et l'on peut dire que l'explosion de l'île est la métaphore de l'énigme résolue<sup>41</sup>. » Glenarvan est prêt à faire le tour du monde si nécessaire, « [mais] la question à résoudre n'est pas celle-là [...] Devons-nous abandonner définitivement [...] [nos recherches] sur le continent américain ?<sup>42</sup> ». Faisant preuve de la lucidité calme qui le caractérise, Mac Nabbs réitère l'équivalence entre la difficulté d'ordre scientifique et le sens du « danger » : « c'est encourir une grande responsabilité que de vous répondre *hic et nunc*. Cela demande réflexion. Avant tout, je désire savoir quelles sont les contrées que traverse le 37<sup>e</sup> degré de latitude australe. » Il faut donc un *tour d'horizon* littéral, et Paganel, perché en haut de l'arbre, est le mieux placé pour l'effectuer, lui qui peut se représenter en esprit tout le planisphère. Il est « une voix qui venait du ciel » (p. 273) : sorte d'oracle voire même de divinité, le savant va lui-même recevoir une inspiration venue d'en haut, et c'est bien une épiphanie soigneusement orchestrée qui se produit, presque mécaniquement :

[...] En quittant l'Amérique, le 37<sup>e</sup> parallèle sud traverse l'océan Atlantique.

[...] –Il rencontre les îles Tristan d'Acunha.

–Bien.

–Il passe à deux degrés au-dessous du cap de Bonne-Espérance.

[...] –Allez toujours.

–Il coupe l'Australie par la province Victoria. [...] –En sortant de l'Australie...

Cette dernière phrase ne fut pas achevée. Le géographe hésitait-il ? Le savant ne savait-il plus ? Non ; mais un cri formidable, une exclamation violente se fit entendre dans les hauteurs de l'ombu. [Paganel] dégringolait de branche en branche. [...] le major, d'un bras vigoureux, l'arrêta au passage. [...] Encore une de vos éternelles distractions ?

–Oui ! oui ! répondit Paganel [...] une distraction... phénoménale cette fois !

[...] nous cherchons le capitaine Grant là où il n'est pas !<sup>43</sup>

Malgré le démenti du narrateur, on peut remarquer que le savant *réalise* qu'il ne sait pas, acte socratique qui se généralise au roman dans sa globalité. Paganel sait ce qu'il y a au-delà de l'Australie, mais réalise que son savoir géographique n'est pas utile ici ; la connaissance brute ne sert à rien si l'on ne sait pas où regarder, ce qui rappelle les remarques de S. Vierne – principalement en commentaire de *L'Île mystérieuse* – sur la recherche du sacré<sup>44</sup>. Chez

<sup>41</sup> Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 97.

<sup>42</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 272.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 273-274.

<sup>44</sup> L'équivalence entre déchiffrement ou interprétation d'un texte et recherche « du » texte sacré, et entre le texte et le monde, se retrouve par exemple chez Umberto Eco (*Le Pendule de Foucault*) :

« Mon ami, lui disait Diotallevi, tu ne comprendras jamais rien. Il est vrai que la Torah, je parle de la visible, n'est qu'une des permutations possibles des lettres de la Torah éternelle [...] Et en permutant les lettres du Livre

Paganel, la réalisation de l'erreur se traduit par une Chute (il *dégringole*), et c'est le major, remplissant un rôle analogue à celui de Hans (mais qui s'étend au domaine intellectuel), qui enrayer cette chute. L'épiphanie<sup>45</sup> du « voyant » du groupe implique naturellement que se manifestent des *incrédules* : d'abord Glenarvan, qui « se borna à faire un geste de dénégation », et donne la réplique au géographe « du ton de la plus profonde incrédulité<sup>46</sup> ». La connotation théologique de la discussion apparaît dans la réponse désinvolte que donne Paganel à la question du sens du mot tronqué *gonie* : « *Cosmogonie ! théogonie ! agonie !...* » : il n'en sait rien, et en réalité, sa première interprétation, Patagonie, était correcte. En même temps, le géographe démontre le même type de flexibilité que l'on a noté chez Barbicane face au mystère de l'orientation du boulet (*Lune*) et Simon Ford pour celui des feux de la houillère (*Indes*) : « Cela m'est indifférent [...] le mot n'a aucune importance », dit-il ; l'essentiel est que, étant admis que Grant n'est pas en Patagonie, ce fragment ne peut indiquer que c'est là qu'il faut poursuivre les recherches, et il est plus pertinent de tourner son attention vers le reste du document. En bon savant, Paganel *discrimine*, non pas au sens moral<sup>47</sup> mais au sens de l'aptitude à distinguer les éléments potentiellement insolubles et peu heuristiques de ceux qui, même en étant incomplets, peuvent susciter un progrès dans le déchiffrement. Le major, lui, exemplifie une autre compétence épistémologique, que l'on peut résumer par la réflexivité, autrement dit une conscience « récursive » de ses propres biais :

---

au cours des siècles, on pourrait arriver à retrouver la Torah originelle. Mais ce qui compte, ce n'est pas le résultat. C'est le processus, la fidélité avec laquelle tu feras tourner à l'infini le moulin de la prière et de l'écriture, découvrant la vérité petit à petit. Si cette machine te donnait tout de suite la vérité, tu ne la reconnaîtrais pas car ton cœur n'aurait pas été purifié par une longue interrogation. » (Ch. V, p. 47)

« Nous avons péché contre la Parole, celle qui a créé et maintient le monde debout. [...] De même que dans le corps de l'homme il y a des membres et des articulations et des organes, de même dans la Torah, d'accord ?

[...] –Mais nous, nous plaisantions avec l'histoire, avec l'écriture des autres...

–Y a-t-il une écriture qui fonde le monde et ne soit pas le Livre ? [...] Mélanger les lettres du Livre signifie mélanger le monde. On n'en sort pas. N'importe quel livre, même l'abécédaire [...] Des rabbins, tous des rabbins. Ils parlent tous de la même chose. [...] Pour manipuler les lettres du Livre, il faut beaucoup de piété, et nous, nous n'en avons pas eu. Tout livre est tissé du nom de Dieu, et nous avons anagrammatisé tous les livres de l'histoire, sans prier. [...] Si tu altères le Livre, tu altères le monde. » (Ch. CX, p. 699-700)

<sup>45</sup> « [...] un éclair a traversé mon cerveau, et la lumière s'est faite. » (*Capitaine Grant*, ch. XXIV, p. 276)

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> On peut comparer ce processus à la façon dont, par opposition avec le cas stéréotype de l'ordinateur évaluant tous les « coups » possibles, un joueur d'échecs humain « discrimine » aussi dans ce sens : il n'évalue, avant de jouer, qu'une faible fraction de tous les coups imaginables, la plus pertinente.

Cependant le major [...] demanda à faire une simple observation. [...] Mon but [n'est pas] d'affaiblir les arguments de mon ami Paganel [...] Mais je désire qu'ils soient soumis à un dernier examen afin que leur valeur soit incontestable et incontestée. [...] Quand, [il y a cinq mois], nous avons étudié les trois documents, leur interprétation nous a paru évidente. Nulle autre côte que la côte occidentale de la Patagonie [...] Nous n'avions même pas à ce sujet l'ombre d'un doute. [...] Plus tard [lorsque] Paganel [...] s'embarqua à notre bord [...] il approuva sans réserve nos recherches [...] Et cependant, nous nous sommes trompés [...] Un aveu, rien de plus, l'aveu que l'Australie paraît être maintenant le théâtre du naufrage du *Britannia* aussi évidemment que l'Amérique le semblait naguère.

–Nous l'avouons volontiers, répondit Paganel.

–J'en prends acte, reprit le major, et j'en profite pour engager votre imagination à se défier de ces évidences successives et contradictoires. Qui sait si [...] il ne semblera pas "évident" [que les recherches] doivent être recommencées ailleurs ? » [Glenarvan] et Paganel se regardèrent. Les observations du major les frappaient par leur justesse<sup>48</sup>.

L'argument du major ne promet pas une sorte de doute pyrrhonien où nulle vérité ne peut être atteinte, mais il appelle à tenir compte du taux d'échec des recherches passées, en soumettant même ce qui paraît évident à « un dernier examen ». Le roman lui-même sous-entend que la "bonne" interprétation existe, même si au final il faudra qu'elle soit donnée par l'auteur du texte ; en d'autres termes, la vérité en elle-même existe peut-être, mais il n'est pas sûr qu'elle soit connaissable. Ceci apparaît a contrario par le fait que les interprétations objectivement erronées génèrent, sinon des incohérences, du moins des lourdeurs qui trahissent leur inexactitude : « certains passages vous paraîtront "forcés", entre autres le mot *agonie*, qui me choque », admit encore Paganel lors de sa dernière lecture<sup>49</sup>. Même après examen, le major suggère de relâcher quand même aux îles Tristan et Amsterdam, situées sur le 37<sup>e</sup> parallèle (ce qui permettra d'évoquer les robinsonnades véridiques qui y ont eu lieu), et le géographe s'exclamera : « L'*incrédule* major<sup>50</sup> ! il y tient ! ». Mais à divers degrés, tous les protagonistes sont, de toute façon, des sceptiques, condition nécessaire aux ajustements successifs qui permettront de poursuivre le tour du monde avec quelque espoir. Verne va jusqu'à mettre en scène ce scepticisme dans le domaine de la zoologie : peu après l'interprétation « australienne », acceptée par le groupe, le géographe et le major se disputent comiquement sur « l'utilité des bêtes féroces », ce qui rappelle un peu Voltaire et fait l'effet d'une théodicée parodique. Mac Nabbs soutient « que Noé a mal agi » en incluant sur l'arche des « animaux aussi malfaisants qu'inutiles », et Paganel que la férocité n'existe pas « scientifiquement parlant », et qu'à

---

<sup>48</sup> Jules Verne, *Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 323-324.

<sup>49</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 874.

<sup>50</sup> Expression qui se répète plus tard à propos d'un oiseau néo-zélandais (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 738).

tout le moins les bêtes féroces servent « à faire des classifications<sup>51</sup> ». On passe de la contestation du texte à celle de la cohérence de la nature ; là aussi le problème est posé sans être résolu. Une autre variante du thème, plus proche de l'attitude de Cyrus Smith face à l'énigme de l'île Lincoln, apparaît lorsque le groupe atteint le rivage atlantique de la Patagonie, et attend l'arrivée du yacht qui contournait le continent via le cap Horn pendant qu'ils le traversaient :

Bientôt le long murmure de la mer montante frappa leurs oreilles. [...] Ils cherchèrent le *Duncan*, sans l'apercevoir. [...] Seul Glenarvan veilla [...] Glenarvan ne pouvait se faire à l'idée de savoir le *Duncan* si près de lui. [...] Il errait sur le rivage désert que les flots couvraient de leurs paillettes phosphorescentes.

[...] Je ne me trompe pas, se dit-il, j'ai vu un feu de navire [...] Ah ! pourquoi mes regards ne peuvent-ils percer ces ténèbres ! » [...] A l'aube naissante, tout le monde fut mis sur pied à ce cri :

« Le *Duncan* ! le *Duncan* !<sup>52</sup>...

Comme dans les Andes, Glenarvan se caractérise par une sensibilité plus aiguë à une certaine influence externe, et dont le rôle est de pure exposition, puisqu'elle n'influe pas sur les événements : au final, tout le monde verra le *Duncan* et y sera transporté sain et sauf. Tout comme l'ingénieur s'offusque de la présence évidente du génie de l'île et de son invisibilité, Glenarvan ne peut se contenter de la quasi-certitude de la proximité du yacht, il veut *voir*. La phosphorescence de l'eau donne un ton fantastique à la scène ; y répond le feu, lumière au singulier et d'origine artificielle, puis la lumière solaire, qui lève l'ambiguïté et révèle le navire salvateur.

Au niveau dénotatif, l'obsession du *Duncan* chez Glenarvan n'a rien de suspect, c'est l'attachement du lord à son yacht (qui rappelle celui de Pencroff au *Bonadventure*) et à son équipage, mais cette obsession aura son pendant malin chez Ayrton, dans la deuxième partie. Ayrton, quartier-maître du *Britannia*, est abandonné en Australie par Grant, à cause de leurs tempéraments incompatibles – l'un rebelle, l'autre inflexible – qui avaient culminé avec la tentative de mutinerie du premier ; Grant s'échoue ensuite à l'île Tabor, et Ayrton devient chef de convicts sur le "continent australien", puis offre ses services à la ferme de Paddy O'Moore « dans une intention criminelle<sup>53</sup> ». S'y présentent alors Glenarvan et les siens, après la mise à la côte du *Duncan* au cap Bernoulli, et Ayrton change promptement de plans, s'emparer d'un navire étant plus alléchant que piller une ferme ; version humaine de l'indéchiffrable document, Ayrton *se fait passer pour lui-même*, puisque, comme le texte de Grant, il ne ment guère sur qui il est, et trompe surtout par la nature fragmentaire de ses affirmations.

---

<sup>51</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 283.

<sup>52</sup> *Ibid.*, ch. XXVI, p. 305-309.

<sup>53</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 595.

Ce dédoublement de l'énigme dissocie le couple Paganel / Mac Nabbs : à partir de ce point, le major est à peu près seul à prêter attention aux traits ou aux actes suspects d'Ayrton, et Paganel, entièrement dupe du quartier-maître, ne se préoccupe que du document, ce qui n'est pas beaucoup dire puisque jusqu'à révélation de la duperie il n'a que peu de raison de revenir sur sa seconde interprétation. Il valide toutefois en tant que savant le caractère praticable de la traversée, en une nouvelle sous-estimation des difficultés à venir : « ...ce 37<sup>e</sup> parallèle coupe la province de Victoria, un pays anglais s'il en fut [...] C'est un voyage qui se fait en calèche [...] une promenade de Londres à Edimbourg. Pas autre chose. » Glenarvan demande son avis à Helena, ce à quoi elle répond : « Ce que nous pensons tous [...] En route ! en route ! », réplique qui équivaut fort bien au leitmotiv d'Hatteras, « Au nord ! au nord ! », et si elle n'emploie pas de point cardinal (l'est en l'occurrence), c'est que le voyage se faisant selon un méridien rend cette donnée à peu près indifférente. Cette seconde portion du parcours va durablement assombrir le ton du roman, et l'on peut citer un détail, peut-être fortuit, qui le résume : rétrospectivement, on s'aperçoit que l'ouragan sur l'océan Indien a une vertu un peu « panglossienne », car il cause une avarie qui sauvera le *Duncan*, en nécessitant des réparations à Melbourne et donc reportant le moment où Ayrton pourrait amener sa bande à s'en emparer. Pendant la traversée australienne, Paganel prétendra que l'air local « adoucit les mœurs », et permet de réformer les convicts qui y vivent ; or, une fois Ayrton démasqué, Mac Nabbs terminera son récit par la conclusion « je revins au campement avec la certitude que tous les convicts ne se moralisent pas en Australie, n'en déplaise à Paganel » : la phrase sonne comme un démenti à « tout est bien dans le meilleur des mondes ». La sous-estimation des périls dans cette partie du récit vient aussi de la tromperie délibérée d'Ayrton, qui agit un peu comme Negoro ou Silfax, en dissimulant certaines informations et en cherchant à en obtenir d'autres. Il prétend ainsi que le passage de la rivière Wimerra « ne [lui] semble pas dangereux<sup>54</sup> », mais suite à « un heurt impossible à prévoir », dit prudemment le narrateur, le chariot est endommagé et le cheval de Glenarvan défermé, ce qui offre un prétexte à faire venir un maréchal-ferrant de Black-Point, en réalité complice de Ben Joyce, qui fixera au cheval un fer trop reconnaissable. C'est seulement via le point de vue du major qu'on nous révèle la blessure suspecte du personnage, laissée par ses menottes<sup>55</sup>. Lorsqu'il confessera ses crimes, Ayrton emploiera d'ailleurs quelque peu ce mode impersonnel que l'on a vu chez Negoro, qui laisse ambigu un coupable pourtant évident : « Les chevaux et les bœufs tombèrent peu à peu

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 449.

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 467-468.

empoisonnés par le gastrolobium<sup>56</sup> ». Ben Joyce doit aussi se dissimuler lui-même, en évitant quand il le peut de traverser des villes : il convainc ainsi le groupe de contourner Carlsbrook, « afin, disait-il, de gagner du temps » (p. 469). Curieusement, le malaise croissant qui accompagne cette traversée de l’Australie – et qui rappelle celui qui se fait sentir en « Bolivie » dans *Un capitaine de quinze ans* – atteint peut-être son paroxysme dans une scène où Ayrton est absent – l’attentat à Camden-Bridge –, donc sans la tension que peuvent apporter les réactions du coupable. Verne y parvient en utilisant Glenarvan comme double de la répulsion et de l’appréhension qu’il cherche à susciter chez le lecteur :

Un effroyable accident avait eu lieu, non une rencontre de trains, mais un déraillement. [...] De larges traces de sang, des membres épars [...] Aussi, à ces paroles de Glenarvan : « Voilà un grand malheur ! » répondit-il tranquillement :

« Mieux que cela, mylord.

-Mieux que cela ! s’écria Glenarvan, choqué de la phrase, et qu’y a-t-il de mieux qu’un malheur ?

-Un crime ! » répondit tranquillement l’officier de police. [...]

-A qui [attribuez-vous ce crime] ? » [...] Ceux qui ont fait le coup, dit-il, sont des gens familiarisés avec l’usage de ce petit instrument. » [Et] parlant ainsi, il montra une paire de « darbies », espèce de menottes faites d’un double anneau de fer muni d’une serrure. [...] -Mais alors vous soupçonnez ?...

-Des gens qui ont “voyagé gratis sur les bâtiments de Sa Majesté”.

-Quoi ! des convicts ! s’écria Paganel [...] -Je croyais, fit observer Glenarvan, que les transportés n’avaient pas droit de séjour dans la province de Victoria ?

-Peuh ! répliqua l’officier de police, s’ils n’ont pas ce droit, ils le prennent ! [...] je me trompe fort ou ceux-ci viennent en droite ligne de Perth. Eh bien, ils y retourneront, vous pouvez m’en croire<sup>57</sup>. »

L’imperturbabilité de l’officier offre une sorte d’écho ironique à l’attitude de Glenarvan au début du roman, lorsqu’il examine la bouteille repêchée : « on eût dit un coroner<sup>58</sup> relevant les particularités d’une affaire grave ». Les « membres épars » donnent à la scène d’horreur une forte similarité avec la fourche et les mains coupées que découvre Tom dans *Un capitaine de quinze ans* ; nous disions en analysant ce roman que le soupçon et l’horreur croissante sont aussi « ceux du lecteur réalisant qu’il lit un roman plus “sérieux” qu’il ne s’y attendait » ; l’effet n’est pas très différent ici, quoique avec une moindre dimension métatextuelle et davantage de sous-entendus sur la sûreté du voyage et la trahison d’Ayrton, qui brille littéralement par son absence. On ne se situe pas vraiment dans le style policier, dans la mesure où les grandes lignes de l’énigme ne sont pas difficiles à deviner pour le lecteur, et c’est sans

---

<sup>56</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 870.

<sup>57</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 472-479.

<sup>58</sup> Le mot coroner est d’ailleurs employé peu après l’épisode du pont, au chapitre XV, dans l’article de J. P. Mitchell sur les développements de l’enquête (p. 520).

doute plus l'esthétique et la mise en scène – celle du soupçon, du déchiffrement, etc. – qui importent à Verne. De même, c'est un peu par jeu que le narrateur sous-entend puis écarte la culpabilité d'Ayrton lorsque, sortis de l'étrange forêt d'eucalyptus, on atteint la ville de Seymour, et que le major se procure un numéro de l'*Australian and New-Zealand Gazette* :

« On connaît les auteurs du crime commis sur le chemin de fer de Sandhurst.

–Et ils sont arrêtés ? demanda vivement Ayrton.

–Non, répondit Mac Nabbs, sans paraître remarquer l'empressement du quartier-maître, empressement très justifié, d'ailleurs, dans cette circonstance.

[...] –Avant de me prononcer, répondit le major, je désirerais connaître l'opinion d'Ayrton. »

[...] « Je pense, dit-il, que nous sommes à deux cents milles de Melbourne, et que le danger, s'il existe, est aussi grand sur la route du sud que sur la route de l'est. [...] sauf meilleur avis, j'irais en avant. [...] Ne serait-il pas opportun d'envoyer au *Duncan* l'ordre de rallier la côte ?

–A quoi bon ? répondit John Mangles. Lorsque nous serons arrivés à la baie Twofold, il sera temps d'expédier cet ordre. [...] –Bien ! » répondit Ayrton, qui n'insista pas<sup>59</sup>.

C'est la première fois que resurgit l'intérêt d'Ayrton pour le yacht depuis le chapitre VIII, soit cent pages d'intervalle, et ce n'est sans doute pas excessif, le texte ayant donné à ce point du récit un indice assez transparent via la réplique de Glenarvan : « restez donc à bord, et il ne tient qu'à vous que ce navire ne devienne le vôtre » (p. 422). Du reste, Verne tend à gommer encore davantage les soupçons accumulés, lorsque le voyage dépasse le district Victoria et s'engage dans le Murray : la rencontre avec la tribu aborigène<sup>60</sup> confirme à plusieurs reprises, par les connaissances d'Ayrton, la véracité de son récit, du moins le fait qu'il ait dû passer un certain temps parmi eux – même si, en réalité, une bien plus grande partie de ses deux ans en Australie se soit passée en compagnie des convicts. Au cours des trois chapitres suivants, la caractérisation d'Ayrton va graduellement passer de la neutralité – voire même d'une dissimulation active de sa vilénie – à une identification totale au point de vue du major Mac Nabbs, qui le soupçonnait dès le début. En fait, les deux « courbes » représentent deux voies

---

<sup>59</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 519-522.

<sup>60</sup> Qui, par ailleurs, constitue quasiment une mise en abyme du *Village aérien*, du point de vue des clichés sur les races humaines et le débat sur leur parenté respective vis-à-vis du singe. Mac Nabbs représente le point de vue qui tend à nier l'humanité des indigènes, cependant que lady Helena l'affirme, en se basant sur divers détails tels l'usage du boomerang, la simulation du combat ou l'aptitude à imiter l'émeu pour le piéger. La « médiane » des deux points de vue, représentée globalement par le narrateur (p. 525-528, p. 532-538), ne se démarque guère de la caractérisation des Wagddis, ou de l'avis exprimé par Max Huber sur certains peuples indigènes. Par-delà ces clichés, on perçoit là encore le thème de la nature humaine sous les rapports spirituel, moral et anthropologique déjà repérés dans *L'Île mystérieuse*, *VCT* et d'autres romans, et une préfiguration du sort d'Ayrton, qui, exilé sur l'île Tabor, se transformera « en singe » faute de contact avec la civilisation.

différentes vers le déchiffrement des énigmes en général : toutes deux se basent sur l'observation et la conjecture (selon la méthode préconisée par Glenarvan), mais la première est plus « crédule », donc susceptible de se tromper plus longtemps et de changer brutalement de point de vue, la seconde plus sceptique : Mac Nabbs doute dès l'abord d'Ayrton, mais il accumule lentement ses soupçons, et « n'aurait pu formuler une accusation directe<sup>61</sup> » sans preuve décisive. Peu avant le « coup de théâtre », les deux courbes, même si elles ont décrit une variation d'amplitude très inégale, convergent sur le même résultat : ainsi John Mangles lui aussi « sentait s'accroître ses défiances contre Ayrton » (p. 588). La trahison du quartier-maître est d'abord suffisamment subtile pour se confondre avec les facteurs naturels : on entame la traversée des Alpes australiennes, qui selon cette loi particulièrement manifeste dans *Capitaine Grant*, sont d'abord sous-estimées *a priori* ; ce sont, dit Paganel, « des montagnes de poche », on les franchira « sans [s'en] apercevoir<sup>62</sup> », et à la même page, la nature donne la réplique au savant : « ce ne fut pas sans grandes difficultés » que l'on s'engage dans ces montagnes ; le narrateur note prudemment que « les ais du [chariot] gémissaient aux heurts inattendus qu'Ayrton, si habile qu'il fût, ne parvenait pas à éviter ». Un peu plus loin, le cheval de Mulrady meurt subitement, d'une façon qui rappelle les balles électriques de Nemo, et le mot « foudroyé » sera employé plus tard ; ici le texte laisse filtrer un léger soupçon : « Ayrton [...] *parut* ne rien comprendre à cette mort instantanée » (p. 561). Le texte donne l'incident, son auteur et son mécanisme dans cet ordre, avec un assez court intervalle mais sans lien évident : le gastrolobium est mentionné vers la fin de la traversée alpine, à la fois dissimulé et en évidence, puisqu'on le nomme en même temps que d'autres essences végétales (eucalyptus, mimosas, fougères) mais qu'il est le seul à être entre guillemets<sup>63</sup>. La grêle qui assaille les voyageurs suggère dans une certaine mesure une attaque délibérée de la montagne, les grêlons étant des « projectiles » – on compare leur violence aux pierres d'une fronde –, et sur le plan symbolique, notons qu'ils forcent les voyageurs à se réfugier *sous* les roches, eux qui voulaient passer *par-dessus* ces Alpes (p. 563). Le bilan de cette traversée est donc que le chariot arrive en bas de la chaîne, amputé d'un cheval et d'une partie de sa robustesse (« fort cahoté, fort disjoint »). Il finira par être « capturé » par le borbier, mais il perd d'abord une plus grande part de ses « moteurs », par des *chutes* successives :

[...] [Ses] compagnons le virent [s'abattre] comme une masse.

---

<sup>61</sup> *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 592-593.

<sup>62</sup> *Ibid.*, ch. XVIII « Les Alpes australiennes », p. 559.

<sup>63</sup> *Ibid.*, p. 565.

[...] –J'ai, cher ami, que je n'ai plus de cheval, répondit Paganel en se dégageant de ses étrières.

[...] –Mort, foudroyé, comme celui de Mulrady !

[...] « Voilà qui est singulier, dit John Mangles.

–Très singulier, en effet », murmura le major.

[...] Or, avant la fin du jour, le mot « épidémie » sembla devoir se justifier. Un troisième cheval, celui de Wilson, tomba mort, et, circonstance plus grave peut-être, un des bœufs fut également frappé<sup>64</sup>.

La révélation se fait, un peu comme pour Glenarvan, dans le contexte symbolique de l'insomnie : le soir du 13 janvier, le major se réveille « après un mauvais sommeil », et « [ses] yeux à demi fermés [sont] *frappés d'une vague lumière* ». Il découvre la bande de Ben Joyce à la fin du chapitre, mais la vérité reste plus ou moins cachée au lecteur jusqu'à la fin du suivant (« Un coup de théâtre »), selon une logique identique au *Capitaine de quinze ans*, où Dick « ne ferma plus l'œil de la nuit » à la fin du chapitre XVII mais ne prononce le *mot terrible* qu'à la conclusion du suivant. Entre-temps, l'insistance d'Ayrton à faire venir le yacht à la baie Twofold commence à trahir moins le souci de faire réussir l'entreprise qu'une obsession suspecte : « Ah ! toujours le *Duncan* ! Et en quoi sa présence à la baie nous facilitera-t-elle les moyens d'y arriver ? », finit par éclater Mangles ; mais Verne ménage habilement son coup de théâtre, et il fait non seulement répondre Ayrton d'une façon relativement convaincante, mais range Mac Nabbs à son avis, là encore pour des raisons d'apparence logique. C'est le « battement », l'amplitude maximale de l'incertitude avant la révélation, comme constaté dans le *Village aérien*. Mangles aussi se rapproche de la vérité par un indice de type « lumineux » : l'« éclair de satisfaction » des yeux d'Ayrton lorsqu'il obtient l'autorisation de porter lui-même la lettre ordonnant au *Duncan* de quitter Melbourne. La chute du chapitre résout toutes les contradictions, les superpositions, en *réunissant* les identités qui paraissaient distinctes : le major déclare que le nom du quartier-maître « se prononce Ayrton, mais [s'écrit] Ben Joyce ! » (p. 589), ce qui produit « l'effet d'un coup de foudre », assez littéral puisque le traître décharge son pistolet sur Glenarvan. Coup de feu somme toute inoffensif, et de plus, *panglossien* au même titre que l'avarie du yacht : la blessure, sans gravité, force le lord à déléguer l'écriture de la lettre au distrait géographe, qui se comporte alors comme un représentant des « forces du chaos », au même titre que le cousin Bénédict (*Capitaine*), voire plus décidément. Mais à sa façon, le savant est plus « cohérent » qu'il n'y paraît, étant donné l'équivalence entre la traversée géographique et l'épopée « cryptologique » ; ayant laissé au major l'énigme d'Ayrton, Paganel a la responsabilité de celle du capitaine Grant, et comme il devient manifeste que ce dernier n'est pas en Australie, les distractions de Paganel, « absorbé

---

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 566-568.

dans une idée fixe [...] ne [pensant] qu'à son document faussement interprété<sup>65</sup> », doivent sauver les voyageurs en Nouvelle-Zélande comme le major l'a plus ou moins fait au bord de la Snowy. Le géographe déchiffre un message pendant qu'il en rédige un autre, et son comportement fait penser à un système physique s'acheminant vers la « résonance » puis la rupture ; son agitation croît continuellement jusqu'à la « détonation », similaire au bond de J.-T. Maston ému par la conclusion de Barbicane<sup>66</sup> :

[Ses] yeux se portèrent, par hasard, sur le numéro de l'*Australian and New Zealand*, qui gisait à terre. Le journal replié ne laissait voir que les deux dernières syllabes de son titre. Le crayon de Paganel s'arrêta [...] plus bas, il répétait : « *Aland ! Aland ! Aland !* » [...] Il s'était levé. Il avait saisi le journal. Il le secouait [...] Paganel ressemblait à un homme qu'une folie subite vient de frapper. [...] Puis il acheva sa lettre et la présenta à la signature de Glenarvan. [...] Puis, il quitta le chariot, gesticulant et répétant ces mots incompréhensibles : « *Aland ! Aland ! Zealand !*<sup>67</sup> »

Paganel vient enfin de se libérer de sa première interprétation du mot tronqué, dont il croyait qu'il signifiait « à terre » ; en même temps, il « se libère » du chariot, qui ne peut plus le contenir. Il lui reste tout de même un problème à résoudre, un « périhélie de Mercure »<sup>68</sup>, le mot *contin* qui semble désigner un continent<sup>69</sup>. Au premier degré, il garde pour lui ses conclusions car « joyeux et désespéré d'aller visiter la Nouvelle-Zélande<sup>70</sup> », il estime que Grant ne peut avoir survécu dans le contexte de la guerre anglo-maorie, et ne garde une lueur d'espoir que pour des raisons émotives, en vertu de sa devise *spiro, spero*<sup>71</sup>. Mais symboliquement, c'est aussi parce qu'il doit perfectionner son nouveau « modèle » scientifique, et la troisième lecture du document n'émerge qu'une fois le mystère résolu. Il passe donc à l'arrière-plan, ou plutôt il réintègre son rôle didactique et ludique dans le récit (il instruit ses compagnons du passé et du présent de la Nouvelle-Zélande), de même que Mac Nabbs s'efface, ayant rempli son rôle « stabilisateur » (mécaniquement et épistémologiquement). Le *Duncan* semble perdu, et le texte se reporte sur l'homme avec qui il faisait corps, Glenarvan. Le voyage de Twofold vers Auckland est inutile du point de vue de la quête, supposée terminée, et il semble en

---

<sup>65</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 601.

<sup>66</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, fin du chapitre IX « La question des poudres », p. 110. Il est d'ailleurs curieux que ce soit la quantité *excessive* de poudre qui ait fortuitement permis au projectile de dépasser le point neutre, alors que l'erreur de l'Observatoire de Cambridge avait mené au calcul d'une vitesse initiale insuffisante.

<sup>67</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XX, p. 601-602.

<sup>68</sup> Nous employons cette métaphore dans la première étude de *L'Île mystérieuse* (IV-a).

<sup>69</sup> Expliqué *a posteriori* dans *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 647.

<sup>70</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 644.

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 645.

résulter que la « pose » du lord est identique des deux côtés de la mer, avant le départ et peu avant l'échouage sur la côte zélandaise :

La douleur avait durci les traits de Glenarvan. Pendant quelques minutes, le lord regarda l'immensité des flots, cherchant peut-être d'un dernier regard quelque navire perdu dans l'espace. Puis ses yeux s'éteignirent, il redevint lui-même [...] (Ch. I, p. 642)

[...] le plus à plaindre était Lord Glenarvan. [...] Le jour, la nuit même, sans s'inquiéter des torrents de pluie et des paquets de mer, il restait sur le pont [...] Ces flots muets, il semblait les interroger. Cette [brume], ces vapeurs amoncelées, il eût voulu les déchirer d'un geste [...] (Ch. IV, p. 670)

Glenarvan incarne moins l'érudition du géographe ou la logique calme du major que l'impulsion « à l'état pur » de la quête héroïque, et l'échec suscite donc en lui des réactions d'ordre plus pathétique ; le *Duncan* s'identifie donc davantage au Sacré tel que le voit S. Vierre dans les romans verniens, il est pour Glenarvan l'équivalent, plus spirituel, de l'énigme à déchiffrer, et par-delà le deuil de son équipage présumé mort, l'impuissance à le repérer dans les brumes génère une frustration identique à celle de Paganel face au document.

Le brick *Macquarie* n'arrivera jamais à Auckland, il est *dévié*, et l'on échoue vers le 38<sup>ème</sup> degré de latitude, au lieu du 37<sup>ème</sup>. Paganel entend marcher vers le nord jusqu'au confluent des rivières Waipa et Waikato, au-dessus du village de Ngarnavahia<sup>72</sup>, pour ensuite rallier Auckland : intention analogue à celle de « dépasser le point neutre » dans le voyage lunaire ; ici aussi, les voyageurs seront interceptés par un « centre d'attraction » inattendu, autrement dit capturés par la tribu de Kai-Koumou lors de leur halte – le brouillard leur cachant son campement tout comme l'inondation et l'obscurité de la fourmilière empêchent le *capitaine de quinze ans* de prévoir sa capture. Un peu à l'image des points d'équilibre successifs<sup>73</sup> décrits par M. Serres dans *Le Chancellor*, les prisonniers échappent aux Maoris pour être happés par un nouveau cercle – le tombeau palissadé au sommet de la montagne tabou, après le *pa* du village –, en quelque sorte concentrique à la première prison puisque l'on y est encore plus sûrement captif, et de plus, dans le domaine de la mort. On se tourne vers la Providence, et le hasard livre aux voyageurs le verset du psaume 90, *Parce qu'il a espéré en moi, je le délivrerai*<sup>74</sup>, message similaire à celui que lisent les colons de l'île Lincoln dans la bible de Nemo (*Quiconque demande reçoit, et qui cherche trouve*). L'évasion réussit grâce aux « grands moyens de Paganel », et le groupe se dirige vers la baie Plenty, dans l'espoir d'y trouver des établissements de missionnaires, et atteint en une douzaine de jours la pointe

---

<sup>72</sup> Le nom moderne est Ngaruawahia.

<sup>73</sup> Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 112-114.

<sup>74</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 808.

Lottin (ch. XVI). L'itinéraire est quelque peu forcé ; si Austin a reçu la lettre lui ordonnant de croiser vers 37° de latitude, il aurait dû se trouver loin au nord-est de cette pointe, il s'en faut d'une centaine de milles. Verne toutefois donne une justification (p. 826) pour cet itinéraire, sans lequel les marcheurs atteindraient rapidement des lieux trop sûrs et peuplés ; il les décale donc au sud-est et amène le *Duncan* à leur hauteur plutôt que par 37°11 sud. En cours de route, malgré les privations, le didactisme ne fait pas défaut, surtout la zoologie, qui s'empreint même d'échos « antédiluviens » lorsque l'on entrevoit les moas<sup>75</sup>, « contemporains des mégathériums et des ptérodactyles<sup>76</sup> ». Paganel poursuit en vain les mythiques « autruches » de la Nouvelle-Zélande tout comme Dick Sand ne parvient pas à attraper les « girafes » encore plus mythiques de l'Amérique du Sud où il croit se trouver.

Arrivés à la côte, on est au plus bas de la courbe locale de cette partie néo-zélandaise du voyage et seule une intervention externe, miraculeuse, peut sauver les voyageurs : « pour la première fois, l'énergie morale fut près de les abandonner » (p. 837). L'effondrement moral implique celui de la confiance en la providence, d'où le geste de Mac Nabbs lorsqu'apparaît le *Duncan*, que l'on croit aux ordres de Ben Joyce : « Le major ne put retenir une malédiction qu'il lança contre le ciel. C'en était trop ! » (p. 839). Le yacht est repéré par Glenarvan, dont la « clairvoyance » se manifeste toujours ; on pense à la détresse ou au choc qu'exprime le « Là !...Là ! » du Malouin (*Maître Antifer*) ou de Dirk Peters (*Sphinx*) :

Que faisait alors Glenarvan ? Debout, à l'arrière du canot, il cherchait à l'horizon quelque secours chimérique. Qu'attendait-il ? [...] Avait-il comme un pressentiment ? [Tout] à coup, son regard s'enflamma, sa main s'étendit vers un point de l'espace. « Un navire !... » [...] ils virent les traits du lord se contracter, sa figure pâlir, et l'instrument tomber de ses mains<sup>77</sup>.

C'est l'envers vaincu, impuissant, de Nemo lorsqu'il observe un navire anglais de sa lunette ; c'est aussi celui du lord lui-même lorsque, dans des circonstances plus heureuses, il examinait la bouteille – quoique sans instrument optique – extraite du requin. Le canot est pris entre les feux des pirogues maories et du bateau « pirate », et Mangles est sur le point de le saborder, lorsque Robert reconnaît Tom Austin : la hache qui « resta suspendue au bras de John » représente la « grâce » offerte aux protagonistes dans cette phase de Chute. Dans un schéma similaire à celui de la traversée de l'Amérique, et qui aurait eu lieu au large de l'Australie et non de la Nouvelle-Zélande n'étaient la trahison d'Ayrton et la distraction de

---

<sup>75</sup> Ces imposants ratites se sont cependant éteints le plus probablement au XV<sup>e</sup> siècle, et seules des sources non confirmées suggèrent la survie de spécimens jusqu'aux années 1800 – ambiguïté sur laquelle joue Verne.

<sup>76</sup> *Op. cit.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 835-836.

<sup>77</sup> *Op. cit.*, p. 838-839.

Paganel, les « marcheurs » et les « marins » semblent avoir été lancés sur une *trajectoire de collision* : les uns traversant l'île, les autres la contournant pour les accueillir de l'autre côté, et se manifestant de manière « finement réglée ». La chance, l'imprévisibilité, semblent revêtir les caractéristiques du déterminisme.

Pendant les explications, à bord du yacht, on retrouve le « dialogue en cascade<sup>78</sup> », ainsi que le cri de détresse du géographe, tel celui où il répète le nom du *Duncan* lorsqu'il s'aperçoit qu'il n'est pas sur le *Scotia* : « “La Nouvelle-Zélande !” dit-il avec un accent impossible à rendre » ; après s'être trompé de bateau, il va jusqu'à envoyer un navire à mille milles du lieu escompté. « Un [rire] homérique », là encore, « gagna tout l'équipage » ; Paganel semble perdre l'esprit, il trébuche, puis « [ses] mains, au hasard, se raccrochèrent à une corde [...] une [détonation] éclata. [...] Le géographe fut renversé [...] et disparut par le capot<sup>79</sup> ». Comme lors de l'épisode de Camoëns, l'hilarité générale ou le sarcasme du major « achèvent » le savant, qui perd son contrôle émotif mais aussi moteur, allant jusqu'à déclencher un coup de canon accidentel. Suivant la règle, la révélation de la faillibilité du héros se conclut par une chute, physique ou métaphorique. Glenarvan demande au géographe « par quelle étrange association d'idées, par quelle surnaturelle aberration d'esprit » il a pu remplacer un nom par un autre, mystère en somme équivalent à l'absurdité du mot *contin* pour désigner un archipel. Paganel ne répondra qu'après la décevante « transaction » avec Ayrton, où ce dernier obtient d'éviter la potence en étant abandonné sur une île déserte, en échange de ses derniers secrets sur son passé avec Harry Grant (ch. XVIII-XIX).

-Je crains bien [que Grant] soit à jamais perdu ! [Qui] pourrait leur dire où est leur père ?

-Moi ! répondit Paganel. Oui ! moi.

[...] -Et par qui le savez-vous ?

-Par cet éternel document.

-Ah ! fit le major du ton de la plus parfaite incrédulité<sup>80</sup>.

Ces réactions du major se multiplient dans cette partie, comme une extension connotative de son « blasphème » dans le canot pris entre deux feux, il « ne croit plus à rien », dirait-on, et un peu plus tôt, lorsque Helena semble avoir enfin obtenu l'acquiescement d'Ayrton, il « ne put retenir un mouvement bien naturel d'incrédulité ». La formule désinvolte « par cet éternel document » et la réaction du major évoquent quelque peu le scepticisme consécutif aux guerres de religion, au XVI<sup>e</sup> siècle : Mac Nabbs « se méfie du prêtre » qu'est Paganel, et qui

---

<sup>78</sup> Entre Glenarvan et Austin, chapitre XVII, p. 845.

<sup>79</sup> *Ibid.*, p. 847.

<sup>80</sup> *Ibid.*, ch. XIX, p. 872.

interprète l'écriture à son avantage. Le géographe aligne toutefois ses arguments ; s'il résout le problème du fragment *contin...pr... indi...* par « continuellement en proie à une cruelle indigence », il admet la dissonance du mot « agonie » pour *gonie*, et, souligne le narrateur en écho aux remarques du major quarante chapitres plus tôt, « [son] interprétation était admissible [mais], précisément parce qu'elle paraissait aussi vraisemblable que les précédentes, elle pouvait aussi être fausse ». C'est donc plutôt un fait empirique qui a le plus de poids sur la réaction du lord et du major : « Cependant, puisque les traces du *Britannia* ne s'étaient rencontrées ni [en] Patagonie, ni [en] Australie [...] les chances étaient en faveur de la Nouvelle-Zélande » (p. 875). Inversement à cette logique d'élimination, Paganel admet avoir commis une sorte de biais d'échantillonnage, qui explique ses erreurs passées : « *Aland* était précisément un mot du document anglais [...] mes recherches s'exerçaient [sur] le document français, plus complet que les autres, et où manque ce mot important » (p. 873) : quoique plus implicite que les énumérations géographiques ou zoologiques, on voit que cet aspect épistémologique du didactisme vernien est omniprésent dans le roman.

La recherche du capitaine Grant est, du point de vue du déchiffrement ainsi que du voyage physique, un échec. Non seulement les protagonistes ne trouvent pas la clé du document, mais leur traversée des trois régions du monde où ils recherchent les naufragés les met dans un dénuement comparable à ceux qu'ils tentent de sauver. Ceci n'est pas invalidé par le fait, tout aussi exact, qu'ils arrivent bien près du succès ; Paganel n'a cessé de se rapprocher<sup>81</sup> de la vérité, à peu près à la seule exception du mot Patagonie<sup>82</sup> qu'il a reconnu lors de la *première* interprétation, avant de se fourvoyer. C'est ironiquement grâce à Ayrton que les survivants du *Britannia* sont rapatriés : sans la « transaction », il n'est guère probable que le *Duncan* ait relâché à Maria-Thérèse, et même en suivant le 37<sup>e</sup> parallèle pour revenir vers le Chili, il est facile de passer hors de vue de l'îlot. Ayrton est un « opposant » assez déroutant. Criminel par l'intention et probablement par les actions passées, concrètement il est bien près d'être un meurtrier, en poignardant Mulrady ; et cependant il a presque tous les traits du héros vernien, ce qui laisse d'autant plus perplexe qu'après son expiation, on ne voit guère ces traits se manifester sous le jour positif : son personnage dans *L'Île mystérieuse* n'« existe » guère, mis à part dans les chapitres relatant son retour à l'humanité et quelques scènes à visée rétrospective (tels ses échanges avec Pencroff). Même en tenant compte de la simplicité *générale* des personnages, celui d'Ayrton dans le troisième volume de *L'Île* est fort effacé et se réduit à son

---

<sup>81</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 899.

<sup>82</sup> Grant ne s'est pas échoué en Patagonie, mais « à quinze cents lieues de la Patagonie ».

zèle et son habileté au travail, son abnégation, ainsi que son exploit final (il récupère le coffret de Nemo). Lorsqu'il est introduit dans le chapitre qui porte son nom, Ayrton se voit attribuer une qualité que possèdent Nadia Fedor (*Strogoff*) et Thomas Roch (*Drapeau*) : « il avait souffert et beaucoup, bien qu'il parût homme à supporter les souffrances, à les braver, à les vaincre<sup>83</sup> ». On relève très peu de marques classiques de vilénie dans son attitude générale, jusqu'à ce qu'il soit démasqué voire au-delà ; appelé sur le pont du *Duncan*, « une rapide rougeur [colore] ses traits impassibles<sup>84</sup> », à l'image de Negoro, sur le pont du *Pilgrim*, reconnaissant la côte angolaise<sup>85</sup>. Tous ses actes à première vue arrogants ou provocants dans le chapitre « Ayrton ou Ben Joyce ? » s'avèrent, au pire, moralement neutres si on les évalue isolément plutôt que dans le contexte de sa culpabilité : ils pourraient aussi bien passer pour de la bravoure si un innocent se comportait à l'identique. Lorsque les efforts d'Helena le persuadent enfin de révéler ses secrets, il manifeste un détachement de soi qui semble préfigurer son expiation et son abnégation futures, voire une forme de sagesse : « il semblait qu'il traitât pour un autre que pour lui<sup>86</sup> ». La colère qu'il suscite en l'équipage du *Duncan* par un geste insignifiant<sup>87</sup> est un « négatif » de l'autorité absolue de Nemo sur ses hommes. Et, lorsque le yacht l'abandonne sur l'île, sa pose est caractéristique du capitaine<sup>88</sup>, « les bras croisés, immobile comme une statue sur un roc<sup>89</sup> ». Sorte d'ancêtre manqué de Nemo, Ayrton trahit peut-être le besoin d'une figure « surhumaine » de quelque côté de la morale qu'elle se trouve ; sa

---

<sup>83</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 399.

<sup>84</sup> *Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 853.

<sup>85</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 183.

<sup>86</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 867.

<sup>87</sup> *Ibid.*, ch. XVIII, p. 860.

<sup>88</sup> « Comme on l'apprendra [...], la première faute d'Ayrton fut de se révolter contre le capitaine Grant : "Son caractère ne m'allait pas. Je ne sais pas plier ; or, avec Harry Grant, quand sa résolution est prise, toute résistance est impossible, mylord. [...] Néanmoins, j'osai me révolter. [...] Que j'aie eu tort ou non, peu importe [...]" [...] pourquoi Ayrton a-t-il si violemment désiré obtenir un navire, au point de ne reculer devant aucune exaction [...] ? Il ne s'en explique que de façon succincte : [devenir] « le maître de l'Océan » ; c'est-à-dire, n'en doutons pas, se livrer librement à la piraterie. [...] La figure d'Ayrton, révolté romantique, prend alors toute sa signification : le drapeau noir qu'il veut faire monter au grand mât du *Duncan* fait de lui un précurseur au petit pied du capitaine Nemo, dont il ne possède pas encore la stature. [...] Selon toute vraisemblance, Verne n'ignore pas que le mont [Tabor], près du lac de Tibériade, est [lié] à la Transfiguration du Christ : l'île Tabor est donc le lieu où est appelée à s'accomplir la transfiguration d'Ayrton ; c'est [là] qu'il pourra mourir à lui-même pour renaître [...] » (Jacques-Rémi Dahan, *op. cit.*, notice p. 1264-1265). Noter que le « que j'aie eu tort ou non... » rappelle le « Ai-je eu tort, ai-je eu raison ? » de Nemo à la fin de *L'Île mystérieuse* (3<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 752).

<sup>89</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, fin du ch. XXI, p. 902.

nature thématique est soulignée par le fait qu'elle n'est pas entièrement nécessaire dans le fonctionnement du récit : par exemple, Verne ne donne pas suite à l'attitude de défi<sup>90</sup> du convict, lorsqu'il prétend – peut-être correctement – que les autorités anglaises auraient bien du mal à prouver sa culpabilité<sup>91</sup> ; cette brève tirade se suffit à elle-même, et Ayrton finira quand même par demander l'exil comme grâce.

L'île Tabor préfigure l'île Lincoln par la fausse éruption qui s'y produit<sup>92</sup>, en réalité le feu allumé par Grant. Glenarvan observe que si elle est d'origine volcanique, on peut craindre qu'une éruption l'emporte, et Paganel répond que c'est peu probable, en vertu de sa stabilité sur plusieurs siècles, argument que répèteront les colons de l'*Île* : un danger évité dans un roman se réalise dans un autre. Grant, que l'on n'a pas pu trouver, qui ne devrait pas se trouver sur l'île Tabor, se manifeste pour la première fois sous le signe du narrateur non fiable<sup>93</sup> : son « cri dans la nuit » est décrit comme une double hallucination de Mary et Robert, avec le même sérieux que pour l'hypnose magnétique dans d'autres romans (p. 884). Il faut trois pages pour que le doute soit enfin introduit : « la science pure ne l'admettrait pas », dit Paganel; en effet, il n'y a pas eu illusion simultanée des sens. La fin des épreuves des enfants du capitaine est marquée par une Chute : Grant « [ouvre] les bras, et [tombe] sur le sable, comme foudroyé » ; chute dont il se remet toutefois, et qui peut exprimer, plutôt que l'échec littéral, le triomphe d'une certaine contingence dans le dénouement du *Voyage*. Il faut pourtant qu'une autre « chute » conclue, elle, les déboires de Paganel :

[Sans] doute, monsieur Paganel, répondit Harry Grant, Maria-Thérèse sur les cartes anglaises et allemandes, mais Tabor sur les cartes françaises ! » [À] cet instant, un formidable coup de poing atteignit l'épaule de Paganel, qui plia sous le choc [...] « Géographe ! » dit Mac Nabbs avec le ton du plus parfait mépris. [Mais] Paganel n'avait même pas senti la main du major. Qu'était-ce auprès du coup géographique qui l'accablait !<sup>94</sup>

Le géographe ne tombe pas littéralement mais l'on perçoit, comme dans l'épisode *Aland Zealand*, des indices de « rupture du système », voire d'une sorte de désagrégation. « Mais que pensait [Paganel] pendant le récit [de] Grant ? [Il] retournait une millièème fois dans son cerveau les mots du document [...] Paganel n'y tint plus [...] “Capitaine, s'écria-t-il, me

---

<sup>90</sup> « Ce scélérat aurait pu être un homme » dira Mac Nabbs ; on en revient donc à la conclusion de S. Vierne, qui s'applique à Sarcany, Ayrton, etc. : « Le monstre *aurait pu* être un héros... » (*roman initiatique*, p. 512)

<sup>91</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 856.

<sup>92</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 877.

<sup>93</sup> Voir notre analyse du *Capitaine de quinze ans* (V-1-c).

<sup>94</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 899.

direz-vous enfin ce que contenait votre indéchiffrable document ?” » Alors que l’aventure est terminée, Paganel, mortel et faillible, demande à leur auteur le sens vrai « des écritures »... Moins sérieusement, dans ces derniers chapitres, le géographe s’est transformé en une sorte de cryptogramme, car on a gravé des signes sur son corps, qu’il cherche à dissimuler, surtout à l’œil inquisiteur du major : « [La] physionomie du digne savant n’était plus la même. Il [s’enveloppait] dans son vaste [châle]<sup>95</sup> », « il [se boutonne] avec une vivacité singulière<sup>96</sup> », « Paganel [demeurait] hermétiquement renfermé dans ses habits et encravaté au fond d’un cache-nez [...] enveloppé d’une vaste houppelande, comme si le mercure eût gelé dans le thermomètre<sup>97</sup> ». La révélation de son secret se solde par un mariage, créant une intertextualité avec *Le Tour du monde* : d’une part, les tatouages faits à Paganel par la tribu de Hihiy (ch. XIV-XXII) « [devaient] faciliter son signalement, si jamais la police se mettait à ses trousses », allusion prospective à Phileas Fogg (ou au vrai voleur, James Strand) ; d’autre part, le mariage de l’excentrique Paganel, « dernière distraction qu’il pût se permettre<sup>98</sup> », surprend au même titre que celui de Fogg, décrit au début du roman comme une imperturbable machine dont on n’attendrait pas une telle anomalie... On peut prendre plus ou moins littéralement l’idée que les distractions du géographe prennent fin avec le roman, mais la quête en elle-même a plutôt amplifié une caractéristique préexistante. Ses aventures cryptogéographiques, superposant le texte à la mappemonde, laissant à Paganel une trace permanente de son excentricité, identifient aussi *sapiens*, l’être humain avide de sagesse, à l’objet et au véhicule de sa quête ; loin de moquer les trébuchements inévitables de l’activité scientifique, elles en célèbrent<sup>99</sup> la féconde imperfection.

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 805.

<sup>96</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 848.

<sup>97</sup> *Ibid.*, ch. XXII, p. 904. Ainsi, via l’hypothèse comique, Verne ajoute le climat arctique (le major mentionne plaisamment Saint-Pétersbourg) aux environnements rencontrés dans ce tour du monde à une latitude tempérée.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 905.

<sup>99</sup> « On a vu que, même s’il conserve une forme d’esprit critique, même s’il se permet de jeter à l’occasion un regard amusé sur les savants, Jules Verne se plaît à en faire les héros d’une forme de légende dorée. » (Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l’espace*, p. 23)

## 2-b) Le Sphinx des glaces

*Mais j'étais saisi dans un engrenage qui me tirait vers l'inconnu, cet inconnu des contrées polaires, cet inconnu, dont tant d'intrépides pionniers avaient en vain tenté de pénétrer les secrets !... Et, cette fois, qui sait si le sphinx des régions antarctiques ne parlerait pas pour la première fois à des oreilles humaines ?... (Le Sphinx des glaces, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 138-139)*

Nous avons commencé notre première analyse du *Sphinx des glaces* par la constatation de l'intérêt qu'exprime Verne tout au long de son œuvre pour Edgar Poe, et sa cristallisation longtemps différée dans ce roman probablement écrit en partie en 1895<sup>1</sup>. Notre point focal cette fois est le mystère vernien « à dominante non humaine », qui certes ne coexiste pas de façon naïvement binaire avec les personnages énigmatiques ou les « surhommes » verniens de l'œuvre, et peut faire partie d'une longue réflexion de l'auteur, qui suscite diverses nuances et permutations du thème à travers plusieurs *Voyages*. Le capitaine Nemo, lorsqu'il déclare sa rupture avec les valeurs de la société civilisée, apparaît à Aronnax tel le sphinx devant Œdipe<sup>2</sup> ; mais à la fin du roman, quand la rupture est presque consommée entre le surhomme et le profane, ce dernier se sent entraîné dans le *domaine de l'étrange*<sup>3</sup> et non plus par un attracteur humain, et il évoque la figure humaine voilée entr'aperçue par « le fabuleux Gordon Pym » : d'une certaine façon, la tendance personnifiante du mythe fait que le glissement d'une figure personnelle vers l'abstrait ou l'inanimé (énigme à déchiffrer, territoire étrange ou insondable...) finit irrésistiblement par susciter à nouveau une figure anthropomorphe<sup>4</sup>, en quoi se résume l'énigme ou qui à tout le moins annonce ou garde le domaine extraordinaire – tel Hans Bjelke pendant la tempête électrique, assimilé, on l'a vu, à Charon par S. Vierre. Il n'y a pas de sphinx dans le roman de Poe, mais la « note de fin » évoque une traduction égyptienne de la mystérieuse « figure 4 » du labyrinthe<sup>5</sup>. Les deux scènes de *Vingt mille lieues* que nous relierons ici peuvent donc partager un même rapport prospectif avec *Le Sphinx des*

---

<sup>1</sup> Voir Jean-Luc Steinmetz, *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice du *Sphinx*, p. 1188.

<sup>2</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 118.

<sup>3</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 585.

<sup>4</sup> On peut y voir le pendant mythologique des lignes droites verniennes qui, comme le remarque M. Serres, finissent par devenir des cercles quand on les prolonge, comme les parallèles terrestres.

<sup>5</sup> De plus, une nouvelle de Poe porte le titre *The Sphinx*, et a elle aussi été traduite par Baudelaire.

*glaces*, et si la description du sphinx du pôle s'en tient aux références grecques<sup>6</sup>, une association d'idées demeure plausible, d'autant plus que Verne a fait de son sphinx un véritable phénomène géologique, plus proche – visuellement et en tant qu'élément d'un paysage – de celui de Gizeh<sup>7</sup>, dont il a environ cinq fois la hauteur et la circonférence<sup>8</sup>. Quoi qu'il en soit, c'est thématiquement le sphinx œdipien qui domine le roman ; assurément meurtrier, il est aussi poseur d'énigmes, ce qui est préfiguré *a contrario* par la métaphore du narrateur que nous mettons en épigraphe : le sphinx de Thèbes tue ceux qui ne trouvent pas la réponse, et Jeorling espère que le sphinx antarctique lui *parlera*, là où *tant d'intrépides pionniers avaient en vain tenté de pénétrer les secrets* de ce domaine. Il a d'ailleurs eu à affronter pour un temps une forme de mutisme de la part de Len Guy d'abord, Hunt ensuite. La mention d'un sphinx, d'une transparence assez déconcertante si on la considère comme préfiguration, se comprend mieux comme *thème* mineur du roman, dans le sens qu'emprunte M. Collot lorsqu'il cite (entre autres) Roland Barthes, pour cerner une définition qui déborde la simple idée de répétition : « Le thème est itératif [...] il constitue, par sa répétition même, l'expression d'un choix existentiel<sup>9</sup> » : dans ce contexte, le manque de subtilité du présage importe peu. Dans la seconde partie, Jeorling rêve qu'il accoste les terres antarctiques et aperçoit « une sorte de sphinx, qui domine la calotte australe... le sphinx des glaces... [II] va à lui... [...] Il [lui] livre

---

<sup>6</sup> Il est « accroupi dans l'attitude du monstre ailé que la mythologie grecque a placé sur la route de Thèbes » (Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 431).

<sup>7</sup> Dans *Un capitaine de quinze ans*, Verne mentionne dans la même phrase le « sphinx à tête de mort », qui apparaît dans une nouvelle de Poe, et « [les] ateuchus sacrés que les Egyptiens de la haute Egypte vénéraient comme des dieux » (2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 452), et très curieusement, dans *Maître Antifer*, c'est à un Egyptien que s'adresse le Malouin lorsqu'il lui demande de « [parler clair], et non pas à la façon de vos sphinx, qui s'amuse à poser des rébus au pauvre monde » (1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 67), alors que cette particularité appartient plutôt à la créature grecque. Si ces indices n'avaient pas été aussi diffus, nous serions plus tenté d'y voir un jeu délibéré de l'auteur ; l'espèce de non-dit qui semble entourer le sphinx de Gizeh n'en est pas moins perceptible à l'échelle globale des *Voyages*. Il fait penser à une remarque de D. Compère sur *VCT*, celle-ci d'ordre lexical : « [II] existe incontestablement une anagramme qui court à travers le roman à partir du mot *caverne* et qui joue avec les mots : *Arne, crâne, Avernî, cadavre, lave, centre, verne.* » (*Un voyage imaginaire...*, p. 73, section « Le jeu des mots ».)

<sup>8</sup> « Cinquante » et « deux à trois cents toises » respectivement (2<sup>e</sup> partie, ch. XV). Sa position « les pattes étendues, accroupi... » (p. 431) est plus typique des sphinx égyptiens que grecs, mais Verne pense peut-être aux représentations du sphinx par des artistes européens à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, à la posture plus variable et plus généralement inspirées de la légende grecque.

<sup>9</sup> Roland Barthes, *Michelet par lui-même*, Editions du Seuil, 1954, cité dans Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », p. 3.

les secrets de [ces régions]<sup>10</sup>... » Il est significatif que cette seconde mention prémonitoire d'un sphinx ait lieu immédiatement avant le naufrage, dont nous avons commenté l'aspect fortement « mécaniciste » dans notre première étude du roman. Dans sa rêverie du « début de campagne » (titre du chapitre X), Jeorling se sent « saisi dans un *engrenage* qui [le tire] vers l'inconnu », ce qui dédouble l'aspect mécanique, tout en jouant sur la signification de l'« inconnu » : le sens abstrait ou la figure quasi personnelle du sphinx polaire, qui elle-même se confond presque avec celle de Pym, « farouche gardien du pôle », comme le dira le narrateur lors du second épisode<sup>11</sup>. La relative absence d'une figure résolument surhumaine dans le roman est compensée par ces visualisations qui rappellent l'apparence du capitaine Hatteras aux yeux de Clawbonny, ou encore la figure de Sahnussemm ou du berger préhistorique pour Axel et son oncle. Et certes, la situation des hommes de l'*Halbrane* rappelle encore ce constat que « [Selon P. Macherey], Lidenbrock est pressé, parce qu'il est en retard sur quelqu'un<sup>12</sup> » ; à cette inversion près que littéralement parlant, les voyageurs atteindront le 84<sup>e</sup> parallèle (au-delà de Tsalal) avec deux mois d'avance<sup>13</sup> sur le journal de la *Jane* : le 29 décembre (1839) au lieu du 29 février (1828). On note le discret parallélisme avec les événements du *Capitaine Grant* et de *L'Île mystérieuse*.

Nous avons évoqué, au début de notre première étude du *Sphinx*, l'importance de la « traction vers le sud » que le roman hérite de *Gordon Pym*, et ce principalement du point de vue de Dirk Peters. Mais précisément à cause de l'ambiguïté de l'*attracteur*, de ce pôle décentré, la tendance se remarque aussi chez les autres protagonistes, pour d'autres raisons : avec à la fois le vague et l'air d'inévitabilité d'un oiseau migrateur pour qui la saison ne commence pas tout à fait, Len Guy, aux Kerguelen, interrogé par Jeorling sur sa destination, « [jette] un long regard vers l'horizon du sud<sup>14</sup> ». Cette partie du récit s'apparente à la fois à ce qu'Aronnax appelle « l'interminable polémique des crédules et des incroyables »<sup>15</sup> et aux premiers chapitres de *VCT*. D'une part, Jeorling est, à la façon du neveu du géologue allemand, un « dénégateur » qui, « pour [son] compte, [pensait] qu'il n'y avait absolument

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 315.

<sup>11</sup> *Ibid.*

<sup>12</sup> Daniel Compère, *Un voyage imaginaire de Jules Verne...*, p. 54.

<sup>13</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 276.

<sup>14</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 31.

<sup>15</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 34.

rien<sup>16</sup> », pendant que Lidenbrock « erre entre les lettres du document chiffré comme il errera ensuite sous terre<sup>17</sup> » et que le navire de Len Guy décrit aussi une sorte de méandre qui l'amène d'abord à Tristan d'Acunha avant de plonger vers le sud. D'autre part, l'Américain admet implicitement le caractère insoluble (à première vue) de cette « polémique », tout comme Aronnax voit le débat scientifique sur le narval géant, ou l'insistance de Ned Land à douter de « la licorne » : « j'eusse été mal venu à discuter de nouveau avec [le capitaine] [...] et à reprendre une argumentation qui n'aurait pu le convaincre<sup>18</sup> ». On pense aussi à un renoncement plus tardif d'Aronnax, cette fois vis-à-vis de Nemo, qui refuse de libérer ses trois captifs : comme lui, à ce stade, Len Guy devient « plus sombre, plus renfermé<sup>19</sup> ». Dans ce chapitre aussi le protagoniste, observant Len Guy, remarque que « ses regards parcouraient obstinément l'horizon méridional, qu'ils cherchaient à percer<sup>20</sup> ». Ceci se passe avant la rencontre avec le glaçon portant Patterson, et fait donc écho à l'équipage de l'*Abraham Lincoln* observant sans grand espoir un océan où le narval reste introuvable, ou Lidenbrock s'escrimant sans résultat sur le cryptogramme – dont l'homologue ici est à la fois le journal de Pym et l'océan austral. C'est aussi une habile combinaison du thème du « capitaine fantasmagorique au bâtiment mystérieux<sup>21</sup> » et de la recherche frustrée d'une entité cachée, tel Glenarvan cherchant à apercevoir le *Duncan* par-delà les brumes : Len Guy est le capitaine d'un vaisseau fantôme qui cherche un autre vaisseau fantôme, et ce d'après la même focalisation (le regard de Jeorling). Verne reproduit encore quelques éléments du *Voyage au centre de la terre* dans ces premiers chapitres : à l'approche de Tristan d'Acunha, on repère « de gigantesques fucus [...] de six cents à douze cents pieds<sup>22</sup> », comparables aux sargasses de la mer souterraine, qui apparaissent deux chapitres avant l'arrivée à l'îlot Axel. Et, à la fin de l'escale, le regard que porte Jeorling sur la table du capitaine ne diffère guère de celui d'Axel près de la cheminée du

---

<sup>16</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. III, p. 31. Jeorling de son côté, remarque que Len Guy s'est rendu à Vandalia pour chercher Peters, « et il ne l'avait point rencontré... Je le crois bien ! [car] il n'avait [jamais] existé... » (*Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 82).

<sup>17</sup> Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 129.

<sup>18</sup> Jules Verne, *op. cit.*

<sup>19</sup> *Op. cit.* Les rapports Guy-Jeorling et Nemo-Aronnax sont donc à peu près symétriques dans leur évolution, le premier commençant sous le signe du refus puis du désaccord avant de se transformer graduellement en alliance.

<sup>20</sup> *Op. cit.*

<sup>21</sup> Termes employés au chapitre II (p. 20), et cités dans notre épigraphe de la première analyse du *Sphinx*.

<sup>22</sup> *Op. cit.*, ch. VII, p. 97.

Sneffels, lorsqu'il voit, gravé dans la roche, *ce nom mille fois maudit*<sup>23</sup> : « Sur cette table s'étalait aussi un volume [...] Et, sur la couverture, brillait ce titre comme s'il eût été imprimé en lettres de feu : *Aventures d'Arthur Gordon Pym*<sup>24</sup> ». La comparaison semble même faire écho aux profondeurs volcaniques où Lidenbrock s'apprêtait à descendre à un point analogue de son périple. Le nom de Pym, toutefois, est « maudit » pour Len Guy, non pour Jeorling. Un mélange de présages « positifs » et de prétérition annonce à intervalles réguliers les événements ultérieurs, qui leur feront suivre, bon gré mal gré, l'essentiel de l'itinéraire du précurseur. Par exemple Jeorling déclare qu' « il ne s'agit point de dépasser le 84<sup>e</sup> parallèle », à quoi Hurliguerly répond « Que sait-on !<sup>25</sup> ». Et le premier répète qu'il n'est guère admissible que Hunt ait un autre but que le leur « au-delà de Tsalal », ce qui sous-entend le contraire aussi bien sur ses visées que sur l'issue du voyage. On repense volontiers aux courants « centripètes » de la fin du roman de Poe (que Verne rappelle et même amplifie, parlant de « cette vitesse extraordinaire des courants qui les entraînaient vers le pôle », p. 81), lorsque, par opposition, le capitaine répète que « L'île Tsalal est le seul point qui nous attire, et puissions-nous ne pas engager notre navire au-delà !<sup>26</sup> ». C'est la peur de la Déviation et de l'infini que ressent aussi Impey Barbicane lorsque se manifeste l'éventualité de ne pas s'arrêter sur la surface lunaire, seul point qui était censé attirer son wagon-projectile ; sur le sphéroïde terrestre, l'infini, symboliquement, c'est d'aller au-delà du pôle, jusqu'à ce que le sens de la boussole s'inverse.

L'*Halbrane* fait une nouvelle escale aux Falkland (ch. IX), où l'on recrute les matelots supplémentaires, nécessaires dans la pratique mais aussi pour que se produise ensuite la mutinerie, et où Hunt se joint à l'expédition. Le narrateur décrit bien entendu la faune et la flore locales (p. 123), et il fait usage d'une épithète assez poétique : il est question des pluies versées sur l'archipel par « le ciel magellanique », similaires à celles de la Scandinavie. La symétrie des latitudes et des climats est renforcée par ce choix lexical, en quelque sorte « transversal par nature », puisqu'il sous-entend les latitudes australes correspondant au périple de Magellan. Elles font aussi écho au roman *En Magellanie*, qu'écrit Verne à peu près en même temps que le *Sphinx*, et que Michel Verne publiera sous le titre *Les Naufragés du*

---

<sup>23</sup> Arne Saknussemm, en caractères runiques (Jules Verne, *VCT*, ch. XVI, p. 128).

<sup>24</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. VII, p. 106.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 122.

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 142.

*Jonathan*. L'auteur ne se prive pas de jouer avec ces notions sur un ton plus léger, d'ailleurs, rappelant un peu la façon dont Michel Ardan raille le sérieux de ses deux compagnons :

Hurliguerly leur avait fait entendre que Jem West casserait la tête à quiconque ne marcherait pas droit.

Son chef lui laissait toute latitude à cet égard.

« Une latitude, ajoutait-il, qui s'obtient en prenant la hauteur de l'œil avec le poing fermé ! »<sup>27</sup>

Suivant scrupuleusement l'itinéraire de la *Jane*, on arrive au gisement des mythiques Aurora, sans en trouver trace. « [Nous] fûmes [convaincus] que, si jamais des îles avaient existé dans le voisinage [...] il n'en restait plus aucun vestige », dit le journal de Pym<sup>28</sup>. Le voyage vernien double encore une fois celui du prédécesseur, mais en même temps, le groupe d'îles disparues au-delà de Tsalal aura bel et bien laissé des vestiges ; la récurrence mêlée de contestation est constitutive de l'« écriture en palimpseste<sup>29</sup> » de Verne, que ce soit dans ses romans qui se veulent explicitement des « suites » ou dans le cadre plus général des récits verniens comme « voyages seconds ». Arthur Pym, lors de la recherche des Aurora, bénéficie d'« un temps singulièrement beau et agréable », mais l'*Halbrane*, elle, « essuya plusieurs grains », de sorte que le nouvel équipage doit « [faire] preuve d'adresse<sup>30</sup> », ce qui permet de mettre en relief les aptitudes de Hunt. S'il fait le travail de trois hommes, comme le dit Jeorling, il se caractérise lui aussi par cette rétention d'information qui, à défaut de poser explicitement une devinette au héros, semble représenter le trait constitutif du « sphinx » dans ce roman. Car, dit le bosseman, « que tirer d'un marsouin qui [...] ne dit mot à personne ? », et le narrateur, personnage peut-être un peu moins « profane », déclare : « [Je] le dévisageais non sans une réelle curiosité. [D'autre] part, il me semblait que ses regards honoraient les miens d'une certaine insistance. » (p. 142) On revient aussi quelque peu sur sa description physique, qui rappelle de certaines façons celle de Gildas Trégomain (*Antifer*), dont Hunt possède la poigne ; Verne ne répète pas la comparaison à une puissante machine<sup>31</sup>, mais le matelot a une force qui menace de faire [venir] en bas « la poulie et la vergue avec », ce qui

---

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 139.

<sup>28</sup> Edgar Poe, *Aventures d'Arthur Gordon Pym* (traduction de Baudelaire), ch. XV, p. 186 (voir bibliographie).

<sup>29</sup> « [Verne] innove par une écriture en palimpseste, véritablement glissée entre les feuillets [de *Gordon Pym*] ou les surlignant. Le récit de Poe valait comme un ouvrage initiatique qu'il fallait savoir déchiffrer et dont, en dernière instance, il était permis de soupçonner la supercherie. [...] Verne a éprouvé un réel plaisir à piloter son embarcation [...] il ne se sent [pas] tenu de combler les vides, de remplir les blancs sur la carte. » (J.-L. Steinmetz, *op. cit.*, notice p. 1194)

<sup>30</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 140-141.

<sup>31</sup> Il le fera beaucoup plus loin et à l'identique, par la bouche du bosseman : les mains de Hunt, dit-il, « courberaient des plaques de tôle » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 293).

revient au même. Tout rapprochement possible avec Dirk Peters est interrompu par les réflexions du capitaine ou du narrateur, qui s'empresse de reprendre l'inventaire des îles australes aux alentours du 30<sup>ème</sup> méridien : la Nouvelle-Géorgie, l'île Traversay, les Sandwich et les Orcades du Sud<sup>32</sup>, justifiant quelques rétrospectives sur le capitaine Cook. Ce dernier a presque touché au continent polaire dans son second voyage (1772-75), quoique loin du méridien d'Arthur Pym ; mais Weddell, lui, s'est avancé dans le même « couloir » :

[Cook] reconnut plus tard que les Sandwich ne formaient qu'un archipel. Toutefois, son opinion relative à l'existence d'un continent polaire plus au sud n'en est pas moins formelle. [...] si ce continent existe, il faut en conclure qu'il présente une large échancrure – celle par laquelle Weddell<sup>33</sup> et mon frère ont pu pénétrer à six ans de distance. Que [Cook] n'ait pas eu la chance de découvrir ce passage, puisqu'il s'est arrêté au 71<sup>e</sup> parallèle, soit ! D'autres l'ont fait après lui, d'autres vont le faire<sup>34</sup>...

Cette échancrure, désignée au même chapitre comme « une profonde entaille entre les 30<sup>e</sup> et 40<sup>e</sup> méridiens » (p. 137), c'est l'imaginaire vernien qui se déploie là où les blancs sur les cartes ou les inconnues de la science lui permettent de telles spéculations. La carte de l'« Antarctide » que donne Verne coupe si parfaitement en deux les terres connues du continent que l'on y voit volontiers une ironie délibérée, une illustration humoristique du sophisme de l'*appel à l'ignorance* : là où existe encore de l'incertitude, on peut se permettre les images les plus hardies, du moins lorsqu'on est poète – et la poésie vernienne, comme il se doit, n'hésite guère à faire de l'« orthogonal »... Il devient évident, à ce stade (et avant que la note du ch. X de la seconde partie le confirme), que les voyages de William Guy, Len Guy et Nemo ont lieu dans le même *univerne* : c'est depuis l'Atlantique sud, suivant un méridien similaire, que le *Nautilus* va naviguer sous l'épaisse banquise et atteindre le pôle<sup>35</sup> ; là, il y a bien un îlot ainsi qu'une terre plus vaste à proximité, et il faut que ce continent soit fendu en son milieu pour autoriser un tel voyage, et réconcilier la véracité des prédictions de Cook avec la réalité du voyage de Weddell et la faisabilité de celui de Nemo (et Pym). La certitude géographique du narrateur, déjà assez élevée par inférence, sera consolidée plusieurs fois ; aux chapitres X et XI de la seconde partie il se permet de parler d'un « large détroit », qui,

---

<sup>32</sup> Verne, goûtant comme toujours l'anglicisme, écrit New South Orkneys, quoique selon cette curieuse habitude d'ajouter des traits d'union (voir notre note 85 sur la *snow-house* dans l'étude d'*Hatteras*).

<sup>33</sup> Verne note – correctement – que Weddell a atteint le 74<sup>e</sup> degré (ch. V, p. 71). On retient l'admiration évidente de l'écrivain pour ce navigateur, « simple pêcheur de phoques », comme il le dit aussi bien dans ce roman (ch. X, p. 137) que dans *Vingt mille lieues* (2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 493).

<sup>34</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 147.

<sup>35</sup> Il semble l'atteindre entre 50 et 55° environ (d'après trois mentions différentes, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII), mais la déviation est minime étant donné le rétrécissement des degrés de longitude près des pôles.

conclut-il enfin, « coupe en deux le continent polaire<sup>36</sup> ». Mais pour le traverser, et arriver aux mers plus tempérées des spéculations géographiques voire celles, *chaudes*, du récit de Pym, il faut « forcer la banquise », dit le narrateur, un peu comme Ben Raddle veut « forcer la serrure » du *Volcan d'or*<sup>37</sup>. La constance des vents d'est favorables au voyage, s'ajoutant aux coïncidences ayant permis l'entreprise, est interprétée dans un sens théologique par Jeorling et Len Guy, même si le premier s'autorise des tournures un peu prudentes : « je l'avoue – et cet aveu ne me gêne en rien –, je commence à devenir superstitieux<sup>38</sup> ». La réponse du capitaine va d'ailleurs directement à l'encontre d'une prémisse implicite de Gédéon Spilett<sup>39</sup> : « Qu'y a-t-il de déraisonnable à admettre l'intervention d'une puissance surnaturelle dans les plus ordinaires circonstances de la vie ? » Par une sorte d'induction appliquée au sort favorable, Guy propose qu' « après avoir tant fait pour nous guider vers nos compatriotes de la *Jane*, Dieu ne voudra pas nous abandonner ». A son habitude, Verne ne répond pas entièrement par l'affirmative ou la négative, dans son omnipotence d'écrivain : on rapatriera William Guy, mais à un prix exorbitant en vies humaines ; et d'autre part, si l'on mêlait religieux et séculier dans l'œuvre, on remarquerait que cette même forme d'induction est rejetée par l'auteur lorsqu'on l'applique aux jeux de hasard, dans *Mathias Sandorf*<sup>40</sup>. En somme, le protagoniste vernien tend à croire, à l'issue sinon à un certain stade du *Voyage*, à « un lien mystérieux... une chaîne » (p. 154), tout en acceptant que ce dessein providentiel n'est pas exempt de tragédie. Jeorling ne manque pas de remarquer « que ce sauvetage comportait bien des malchances », observation qu'il épargne au capitaine.

Le franchissement du cercle polaire<sup>41</sup> marque l'entrée, sinon un pas significatif dans la direction du domaine fantastique d'Arthur Pym, et cette transition se traduit par la multiplication des allusions à l'œuvre de Poe, et plus généralement à un certain folklore et à une vision romantique des voyages maritimes et polaires. L'apparition des *packs*<sup>42</sup> marque une déclinaison purement physique du thème du labyrinthe, et permet en même temps à Verne

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 383.

<sup>37</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 334.

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 153.

<sup>39</sup> Le justicier de l'île dispose de moyens surnaturels, « si dans les faits de la vie pratique le surnaturel était acceptable », dit le reporter (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 611).

<sup>40</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 4<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 445.

<sup>41</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, fin du ch. XI, p. 162.

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 168.

de faire usage des « langages spécialisés<sup>43</sup> », en l'occurrence la nomenclature anglaise des types d'icebergs et de cassures des icefields puis de la banquise proprement dite : d'abord les palchs et les streams (p. 168), puis au début du chapitre XIII les « floes et brashs » (p. 180) ; il est plausible que Verne goûte cette consonance au même titre que certaines allitérations notées dans *De la Terre à la Lune* ou le *Centre de la terre*<sup>44</sup> ; le mot *strate* apparaît d'ailleurs dans la description de « ces masses », et sans outil de comparaison, comme si l'assimilation géologique du labyrinthe glaciaire était un acquis (p. 181). La comparaison aux menhirs « debout comme au champ de Carnac » laisse songeur : si l'orthographe inhabituelle de « Carnac » peut être imputée à une préférence déjà notée chez Verne<sup>45</sup>, ce peut être par paronymie une discrète allusion au temple égyptien de *Karnak* et donc indirectement, là encore, au sphinx, dans un paragraphe où l'on trouve *des pyramides à pointes aiguës*<sup>46</sup>, d'ailleurs. Verne crée aussi une atmosphère mêlant la mélancolie à un certain degré d'horreur, similaire à celle qu'il admire chez Poe : on est entouré de « débris ternes et blafards, souillés de fientes d'oiseaux », dont certains ont « une apparence lépreuse<sup>47</sup> » ; d'autre part, on peut voir dans les icebergs qui « dominaient la mâture ! » (p. 181) une référence directe au poème *The Rime of the Ancient Mariner*, de Samuel Coleridge<sup>48</sup>, dont Verne avait probablement connaissance, ne serait-ce que via *L'Albatros* de Baudelaire, qui s'en inspire. La tonalité lugubre semble imprégner en partie la perception de la faune : ainsi les phoques apparaissent sous un jour beaucoup plus péjoratif que dans d'autres *Voyages*, ils sont « collés [aux

---

<sup>43</sup> « Dans l'extrême diversité de l'intertexte vernien, trois grandes catégories m'apparaissent : les textes littéraires, les ouvrages documentaires et les langages spécialisés [...] De nombreuses notes de Verne [portent] sur ce que j'appelle les langages spécialisés. Ce sont des termes techniques relevant d'un lexique particulier (géographie, mathématiques, navigation, armée, droit, etc.), noms propres de personnes et de lieux, mots empruntés à une langue étrangère [...] Le texte vernien apparaît donc comme le lieu de rassemblement non seulement des connaissances de l'époque sur le monde, mais aussi des langages qui véhiculent ces savoirs. Il met en scène les « voix multiples » du XIX<sup>e</sup> siècle. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 43-44)

<sup>44</sup> Voir Simone Vierne, *Jules Verne, mythe et modernité*, p. 36 ; voir aussi notre note de bas de page (30) sur la fonte de la Columbiad et l'idée de l'étagage « au moyen d'étrésillons », dans l'analyse de la *Lune*.

<sup>45</sup> Voir notre note (94) sur « le littoral lybien » dans l'analyse de *Mathias Sandorf*.

<sup>46</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 181.

<sup>47</sup> Daniel Compère voit l'influence d'Edgar Poe dans certaines descriptions similaires des chapitres XIII, XXXVIII, etc., du *Voyage au centre de la terre (Un voyage imaginaire..., p. 27)*.

<sup>48</sup> Et plus précisément le vers « *And ice, mast-high, came floating by / As green as emerald* ». Voir bibliographie.

icebergs] comme d'énormes sangsues<sup>49</sup> » ; il semblerait que Verne cherche à compenser sa répugnance à adhérer pleinement aux aspects les plus surnaturels du roman de Poe en renvoyant à la suggestion et à la métaphore, et en rappelant certaines étrangetés du voyage de la *Jane* – comme l'apparition incongrue d'un ours énorme « de l'espèce arctique<sup>50</sup> » – comme pour en excuser l'absence dans celui de l'*Halbrane*. Ces singularités sont surtout rappelées sous la forme interrogative, et le narrateur est tenté de les imputer à l'« imagination prestigieuse, excessive, dérégulée » de l'auteur de *Gordon Pym*<sup>51</sup> ; même là où il concède que le « journal » proviendrait d'Arthur Pym et relaterait un voyage véridique, il suppose – un peu comme Axel niant, avec le recul, la vision du berger antédiluvien – qu'« [un] esprit imaginatif [aurait] éprouvé de singulières surexcitations<sup>52</sup> ». En une sorte de surenchère par rapport au jeu sur l'auctorialité des *Aventures d'Arthur Pym*, Verne introduit des éléments célèbres d'autres œuvres de Poe dans ces spéculations de son narrateur : l'influence surnaturelle du décor polaire susciterait les *Nevermore* du corbeau qui apparaît au poète<sup>53</sup>, énième sphinx au propos sibyllin analogue à du mutisme, et inversement, c'est l'« Ange<sup>54</sup> du bizarre » – titre d'une nouvelle de Poe – qui a dû « [inspirer] les étrangetés » du récit de Pym<sup>55</sup>. On a là aussi une « chaîne », où le mystère du pôle et de Pym se matérialise – ou presque – de diverses façons, jusqu'à la culmination celle-là concrète du sphinx des glaces : si son évacuation du fantastique peut décevoir, Verne insistera tout de même sur sa parenté avec l'univers de Poe, car, dira le narrateur juste avant l'ultime apparition :

Je me souvenais de ce [que Poe] dit de l'Ange du bizarre, « [qui] préside aux contretemps dans la vie, et dont la fonction est d'amener ces accidents qui peuvent étonner, mais qui sont engendrés par la logique des faits... » Pourquoi ne verrions-nous pas apparaître cet ange à l'heure suprême ?<sup>56</sup>...

---

<sup>49</sup> On peut comparer ce choix inattendu – pour une créature habituellement décrite comme bénigne voire belle – à celui d'H. P. Lovecraft, qui s'inspirera aussi largement de Poe, et qui affuble les manchots antarctiques de l'épithète « grotesque » dans *Les Montagnes hallucinées* (ch. I), mot très récurrent dans le roman.

<sup>50</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 204.

<sup>51</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 195.

<sup>52</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 164.

<sup>53</sup> *Ibid.* Il s'agit d'un renvoi au poème *The Raven* (1845). A moins de supposer un temps de narration postérieur au voyage, ceci constituerait un anachronisme, car le voyage de l'*Halbrane* a lieu en 1839-40.

<sup>54</sup> Traditionnellement une créature ailée, ce qui contextuellement la relie au sphinx de Verne, « accroupi dans l'attitude du monstre ailé... » (*Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 431).

<sup>55</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 195.

<sup>56</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 423.

L'intermédiaire de la citation authentifie la fiction vernienne comme héritière de celle de Poe, malgré la différence de degré dans le fantastique que s'autorisent les deux auteurs. Le narrateur entend « contrôler pas à pas » le récit de Pym, et « dégager le vrai du faux<sup>57</sup> ». Et même, les paroles incomprises de Hunt pendant le sommeil de Jeorling (« Pym... le pauvre Pym ! [...] il ne faut jamais oublier le pauvre Pym ! », p. 202) s'apparentent à une reprise du “*nevermore*” à la différence près que l'inexplicable et l'impression d'irréalité seront temporaires. Verne résume, en somme, la différence fondamentale de son approche, lorsque son narrateur parle d' « indiquer mathématiquement la différence dans la situation respective des deux goélettes » (p. 198). La déception que peut constituer le mont magnétique que l'on trouvera à la fin, entièrement réel mais muet, symbolise peut-être le prix à payer pour une rêverie sanctionnée par l'approche scientifique, d'où une certaine remise en question :

–Et pourquoi pas jusqu'au pôle, monsieur Jeorling ?

[...] –Est-ce que cela vaudrait la peine de courir de nouveaux dangers, dis-je, et est-il si intéressant de pousser jusque-là cette passion des conquêtes géographiques ?<sup>58</sup>...

Verne doit aussi ménager des compromis avec les données climatiques, assez invraisemblables, de l'aventure de Pym ; il pose une banquise là où l'ont rencontrée les navigateurs polaires, un continent là d'où doivent se détacher, selon Cook, des fragments de la « barrière<sup>59</sup> » – cette forme permanente et plus épaisse de la banquise –, mais entre les deux<sup>60</sup>, on trouve – du moins dans l'été austral, en décembre – des températures comparables à celles attestées par le journal de Pym. En conséquence, « les icebergs [s'égouttaient] en multiples ruisseaux », et « il y avait à se garer des culbutes, [causées par] le déplacement de leur centre de gravité, par suite de l'usure de la base immergée<sup>61</sup> ». C'est le divulgâcheur, le *spoiler* vernien, que l'on trouve sous une forme ou une autre dans la plupart des *Voyages* ; outre ce qui semble être une fonction esthétique de sa récurrence même, il n'élimine pas nécessairement le suspens, puisque l'éventualité décrite aussi bien que l'explication physique

---

<sup>57</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 195.

<sup>58</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 199-200. Cette interrogation est reprise dans plus de détail dans *Le Village aérien*, voir notre commentaire du passage (ch. V, p. 67) dans l'analyse de ce roman (note 23), où l'on remarque d'ailleurs un autre lien intertextuel avec le *Sphinx*.

<sup>59</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 187.

<sup>60</sup> Un entre-deux difficile à définir, puisque Verne s'en tient à sa légende des derniers degrés de latitude plus tempérés que le « pôle du froid » situé vers 78° environ. L'appui continental de cette barrière censée ne jamais fondre complètement reste donc assez nébuleux.

<sup>61</sup> *Op. cit.*, p. 191.

n'aboutissent pas toujours au même type de « confirmation » : on sait que dans l'*Hivernage dans les glaces*, la culbute ne détruit pas le navire.

L'*Halbrane* atteint l'îlot Bennett (ch. XV), première terre entièrement fictive et appartenant à la géographie de *Pym* ; en conséquence, si Len Guy la « dévorait des yeux » (p. 207), Hunt la regarde « avec plus d'obstination encore ». C'est que Dirk Peters reproduit précisément cette loi des extrema que décrit M. Serres dans les aventures verniennes : tant qu'il n'a pas terminé sa « chute », Peters, telle la feuille qui tombe à l'automne<sup>62</sup>, possède encore une « énergie potentielle », donc une impression d'inachevé et une irrésistible attraction vers l'inconnu qui prolonge la direction de l'îlot. Plus d'une fois, et à une inversion près, la pose du métis face à ce territoire qu'il a connu dans le passé du récit rappelle celle de Negoro devant le littoral angolais<sup>63</sup> : à l'îlot Bennett, « [il] manœuvrait avec une remarquable précision [...] à croire qu'il connaissait cet atterrissage » (p. 208), et sur l'île Tsalal, il gravit « une énorme masse rocheuse » et, observant les alentours, « [semble] être dans l'attitude d'un homme “qui ne s'y reconnaissait pas” !<sup>64</sup> » ; les illustrations sont aussi similaires, représentant respectivement Hunt<sup>65</sup> et Negoro<sup>66</sup> debout sur une éminence rocheuse. Que le personnage « s'y reconnaisse » ou non, le geste de réminiscence géographique ne dépend donc pas du statut d'opposant ou d'adjuvant, ce qui se vérifie pour certaines autres mimiques de personnages verniens. L'interprétation vernienne du récit de *Pym* semble suivre un principe analogue à celui du mirage ou de la paréidolie : ce qui paraissait fantastique s'avère ordinaire, ou au plus étrange, une fois soumis à un examen rigoureux ; ainsi le promontoire, « vu de près, ne présentait plus un entassement de balles roulées » (p. 208). Sur l'îlot, on trouve, gravé sur une planche, un nom partiellement effacé – celui de la *Jane*, de Liverpool (p. 212) –, à la charge émotionnelle rappelant un peu celui de Saknussem (VCT), mais dont l'évidence par inférence rappelle surtout le *Britannia*, de Glasgow<sup>67</sup>, qu'il faudra aussi

---

<sup>62</sup> Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 112 et p. 119.

<sup>63</sup> « [Sa] face rougit légèrement et [ses] traits se contractèrent. Negoro connaissait-il donc ce point du continent [...] ? (Un capitaine de quinze ans, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 183)

« Negoro arpentait la grève, se retournait [...] comme un homme qui eût cherché à rassembler des souvenirs et à les fixer. Connaissait-il donc cette contrée ? » (*Ibid.*, ch. XIV, p. 190)

<sup>64</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 221.

<sup>65</sup> *Ibid.*, illustration p. 217.

<sup>66</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, illustration p. 191.

<sup>67</sup> Ou encore le *Maria-Stella*, du Vineyard (Île), et le *Florida*, du Sunderland (*Lieues*), quoique ceux-ci ne soient pas effacés : autant d'épaves verniennes, ou du moins de navires *absents* d'une façon ou d'une autre.

rechercher « jusqu'aux antipodes »... Le phénomène du fantastique qui s'estompe « vu de près » se double aussi d'une sorte de rapetissement : il n'est guère plausible que l'île Tsalal telle qu'elle est décrite dans le roman de Poe fasse seulement les « neuf à dix milles de circonférence » que lui donne Verne<sup>68</sup> ; plus tard et pour des raisons différentes, on ne trouvera que « cinq ou six têtes d'îlots<sup>69</sup> [...] des cailloux [de huit à dix toises] » au lieu du groupe d'îles censé exister au-delà de Tsalal. A Tsalal, l'étrangeté de l'attitude de Hunt suscite une formule familière, dans sa variante destinée à expliquer l'état de trouble ou de colère d'un protagoniste (J.-T. Maston, Palmyrin Rosette...) :

« Qu'a-t-il donc ?... me demanda le capitaine Len Guy [...]

–Ce qu'il a, répliquai-je, je ne sais, capitaine. Mais [...] tout est bizarre chez cet homme<sup>70</sup> [...]

Jeorling ajoute que tout est « inexplicable » dans ses manières : terme qui s'est fait attendre dans ce roman, car il n'apparaît que deux fois dans toute la première partie, ce qui peut surprendre dans un roman « à mystère » au même titre que *L'Île mystérieuse*, où le mot est un leitmotiv. La désolation de Tsalal et l'étonnement qu'elle suscite rappellent l'aspect désert de l'île Tabor et le délabrement de la cabane, où Pencroff, Spilett et Harbert s'attendaient à trouver un naufragé lucide et aux aguets. La « relecture » vernienne du noir omniprésent – à l'exclusion du blanc – dans Tsalal est le noir résultant d'« une poussière de laves » et de « l'action des forces plutoniennes<sup>71</sup> ». Moins dramatique que d'autres itérations du thème, une « révélation » se fait dans l'esprit du narrateur, et il conclut que c'est un tremblement de terre, et non une éruption<sup>72</sup>, qui a « remué de fond en comble » le sol de l'île (p. 225), évacuant du même coup les « étrangetés naturelles » de Tsalal du récit plus réaliste de Verne, soit parce qu'elles sont à présent enfouies comme le suggère Jeorling, soit parce qu'elles n'ont jamais existé. Parce que le désastre a eu lieu dans le passé du récit et laisse une image figée de mort et de désolation, la scène est une sorte de reprise de celle du bateau fantôme<sup>73</sup> aperçu par Pym et les autres rescapés du *Grampus*, à plus forte raison lorsque, suivant Hunt « à travers la

---

<sup>68</sup> *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 218.

<sup>69</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 269. Le phénomène est inverse de l'agrandissement de l'îlot de Kamyk-Pacha (*Antifer*).

<sup>70</sup> *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 221

<sup>71</sup> *Ibid.*, p. 221-222.

<sup>72</sup> Cette révélation se fait après que les explorateurs aient marché vers « le centre de l'île » (p. 219). On retient qu'à la fin du *Voyage au centre de la terre*, Lidenbrock révèle à Axel, inversement, que le phénomène qui se prépare est « une éruption, et non un tremblement de terre ».

<sup>73</sup> *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, ch. X (« Le brick mystérieux » dans la traduction de Baudelaire), p. 125-127.

vallée, de deux portées de fusil », les explorateurs découvrent « des monceaux d'ossements, des amas de sternums, de tibias, de fémurs [...] des agglomérations de crânes avec quelques touffes de cheveux, [un amoncellement] qui avait blanchi à cette place<sup>74</sup> ». Le sinistre datant d'une décennie et non de quelques jours ou semaines, Verne opte donc pour un état de décomposition bien plus avancé, plus proche du fossile en quelque sorte, et il emploie des termes très similaires à ceux du ch. XXXVIII de *VCT*, y compris l'incontournable mot « ossuaire », qui synthétise en quelque sorte l'horreur et le fantastique issus de Poe et la tendance « bibliomane » et encyclopédique de Verne. L'ossuaire, toutefois, n'a pas la même origine que le bouleversement géologique : ce dernier, comme on le saura par le récit de William Guy<sup>75</sup>, ne date que d'octobre 1839, longtemps après le départ de Patterson et alors que la goélette de Len Guy est déjà aux Falkland en début de campagne. L'auteur exploite une lacune du roman de Poe pour expliquer le second désastre : le chien Tigre disparaît des *Aventures* de Pym après la conclusion de la mutinerie du *Grampus* ; Verne suppose qu'il survit au naufrage, au voyage antarctique et à l'embuscade de Klock-Klock (sans causer – jusque-là – aucun émoi chez les Tsalalais, inexplicablement), puis sème la terreur parmi les habitants de l'île – à cause de sa couleur blanche –, ainsi que la rage, via ses morsures. Les Tsalalais sont décimés et les survivants fuient vers l'archipel au sud de Tsalal, où le séisme qui aura lieu onze ans plus tard les achèvera ; sur l'île, les ossements du « responsable » sont repérés par Hunt à peu de distance de ceux des victimes (p. 227). Les labyrinthes que Verne appelle élégamment « gouffres hiéroglyphiques<sup>76</sup> » – car ils contiennent d'étranges gravures<sup>77</sup> mais sont aussi eux-mêmes des espèces de hiéroglyphes dont Pym donne « le contour général<sup>78</sup> » – ont disparu dans le cataclysme, « et tout ce qui donnait à l'île Tsalal un aspect surnaturel », coupure<sup>79</sup> aussi nette que celle qui partage le continent polaire. L'irruption de la fiction de Poe dans celle de Verne implique aussi une action inverse, l'excision de ce qui ne saurait figurer dans un *Voyage extraordinaire* ; en même temps, il y a un certain sens où ceci n'est pas thématiquement inhabituel chez l'écrivain : on connaît la fréquence des reliefs naturels « comme

---

<sup>74</sup> *Le Sphinx des glaces*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 225.

<sup>75</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV « Onze ans en quelques pages ».

<sup>76</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 195, et 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 272.

<sup>77</sup> *Figure 4* du roman de Poe (ch. XXIII, p. 254 dans la traduction de Baudelaire).

<sup>78</sup> Figures 1-2-3 au même chapitre (p. 251-253).

<sup>79</sup> Inversement, ce qui le remplace tend à se répéter à l'identique : la noirceur, les éboulis, etc. sont aussi bien un aspect de Tsalal que de la désolation qui entoure le Sphinx.

taillés de main d'homme » dans le monde vernien, et par jeu de mots, c'est précisément ce que présente *Le Sphinx des glaces*.

L'insistance de Hunt, au moment où Len Guy envisage de renoncer à sa quête à la fin de la première partie du récit, le convainc – ou plutôt convainc Jeorling, qui se chargera du reste – de continuer le voyage, ce qui prend d'ailleurs deux chapitres entiers. La marque vernienne de la confusion, rencontrée plus tôt à la troisième personne, réapparaît : Jem West demande « Qu'as-tu à nous dire ? », et Hunt répond « J'ai à dire... », etc.<sup>80</sup> La jonction entre le monde de Poe et de Verne s'opère en quelque sorte par à-coups, un peu comme le transfert en deux temps de l'*Halbrane* sur l'iceberg flottant : Hunt prétend d'abord avoir *connu* Dirk Peters, reproduisant ainsi partiellement cette esthétique de la confusion et du récit *de seconde main* qu'entretient *Gordon Pym*, roman où même Edgar Poe est cité à la troisième personne. Hunt, de bonne foi mais souffrant « d'une certaine difficulté à exprimer ses idées<sup>81</sup> », se comporte comme une version bénigne d'Ayrton : comme ce dernier gagne la confiance des protagonistes en mettant bout à bout ce qu'il sait avec les faits déjà connus sur le voyage d'Harry Grant, le métis se limite en grande partie à confirmer ce que lui répètent Len Guy et Jeorling<sup>82</sup> ; et s'il hésite sur les aspects surnaturels rapportés par le journal de Pym, il reprend un ton affirmatif là où réside son obsession : l'idée qu'Arthur Pym est vivant, quelque part au sud, tout comme Ayrton n'a de certitude que sur la nécessité d'aller à la baie Twofold et d'y mander le *Duncan* qu'il convoite. Verne place au 29 février 1828 le moment où Peters et Pym s'enfuient de Tsalal sur leur canot<sup>83</sup>, et de façon quelque peu incohérente, à « trois semaines plus tard » (p. 244) celui où Peters revient à Tsalal<sup>84</sup> sur son glaçon à la dérive. Il ne voit nulle trace des hommes de la *Jane* ; comme on l'apprendra plus tard, William Guy et les siens observent depuis leur crevasse l'effet de l'apparition de Tigre sur les Tsalalais le 22 février, et n'osent sortir qu'« après que ceux qui n'avaient pu s'enfuir eussent péri jusqu'au dernier dans cette épidémie de rage<sup>85</sup> ». Il semble que dès le moment de la « bifurcation » entre Poe et Verne, qui détache Peters du canot de Pym, il ne peut plus interagir avec d'autres éléments de la

---

<sup>80</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 238.

<sup>81</sup> *Ibid.*

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 239-242.

<sup>83</sup> Ceci sera dit au ch. IV, p. 276. C'est un ajout de Verne : le roman de Poe révèle seulement que les rescapés quittent le labyrinthe rocheux le 20 février, le journal s'interrompt le 22 mars et le départ du canot n'est pas daté.

<sup>84</sup> Peters « avait mis dans sa poche le carnet d'Arthur Pym » (ch. I, p. 243-244) et le rapatrié en Amérique. Le journal s'interrompt le 22 mars, donc Peters ne peut être revenu à l'île qu'au moins quelques jours plus tard.

<sup>85</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 409-411.

fiction de Poe ; c'est une sorte d'orphelin du texte qui sera ensuite absorbé par l'épopée de l'*Halbrane*, et curieusement, il est secouru au-delà du cercle antarctique par le baleinier *Sandy Hook*<sup>86</sup>. On sait que Dick Sand, orphelin véritable, a été trouvé « sur [la] pointe de Sandy Hook<sup>87</sup> », et le lien intertextuel est sans doute délibéré. L'assimilation s'achève à la fin du premier chapitre, d'une façon qui rappelle Ayrton concluant, dans son récit de *L'Île mystérieuse*, « Je n'ai pas besoin de vous dire, messieurs, que Ayrton ou Ben Joyce et moi, nous ne faisons qu'un !<sup>88</sup> ». Hunt est Dirk Peters. Ceci ne suffit pas à convaincre Len Guy et encore moins l'équipage, et Jeorling doit intervenir, imprégné de la verve du métis, et lorsqu'il parle « du courage d'aller plus avant... là... là<sup>89</sup>... », il semble même préfigurer l'exclamation de Peters face à la dépouille de Pym<sup>90</sup>.

Le chapitre « Le groupe disparu » entre encore en intertextualité avec l'*Île*, mais aussi *Vingt mille lieues*, via le thème implicite de l'Atlantide et du catastrophisme « neptunien », la submersion, même si, ce qui n'étonne pas chez Verne, la cause première est plutonienne. Nemo fait découvrir les ruines de l'Atlantide à Aronnax dans le chapitre « Un continent disparu », où l'un des indices préparant à la révélation est que l'on aperçoit sous l'eau des taillis, non pas des plantes marines comme dans la « forêt de l'île Crespo », mais de vrais arbres immergés. Ici aussi le narrateur précise qu'à l'emplacement des îles censées exister au-delà de Tsalal, on aperçoit sous l'eau des « végétations terrestres », des plantes « qui n'appartiennent pas à la flore marine<sup>91</sup> ». Des récifs affleurent, et il paraît évident que « le sol qui [donnait] naissance [aux plantes] s'était récemment affaissé » (p. 271) ; la description de ce qui reste de la plus grande « île » rappelle le massif émergé de Granite-house à la fin de *L'Île mystérieuse*, et cette investigation d'un archipel immergé fait penser, en miniature, au discours « eschatologique » de Cyrus Smith : « l'aspect de notre globe sera un jour complètement transformé, [et] par suite de l'exhaussement de nouveaux continents, les mers couvriront les anciens, [et] dans les siècles futurs, des Colombes iront découvrir les îles du Chimborazo, de l'Himalaya ou du mont Blanc, restes d'une Amérique, d'une Asie et d'une Europe

---

<sup>86</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 245.

<sup>87</sup> *Un capitaine de quinze ans*, ch. II, p. 24.

<sup>88</sup> *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 509.

<sup>89</sup> *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 255.

<sup>90</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 437. Dans notre analyse des *Mirifiques Aventures de Maître Antifer*, nous comparions la réaction de Dirk Peters à celle de Pierre Antifer apercevant le monogramme de Kamyk-Pacha (*Antifer*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 205-206).

<sup>91</sup> *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 270.

englouties<sup>92</sup>. » Au-delà de ces îles, le cheminement jusqu'au point fatidique où Hearne entend la confession de Peters et où apparaissent les icebergs offre un léger paradoxe : « du 29 décembre au 9 janvier », Verne fait avancer la goélette d'à peine deux degrés de latitude, et de plus, c'est là (par 86°33) « que s'effectua la séparation des deux fugitifs » (p. 284-285), alors même que dans les deux romans les embarcations bénéficient d'un courant favorable, et que Pym et Peters dérivent de la fin février au 22 mars. Verne n'évite pas vraiment l'inconsistance et cite encore le journal parlant d' « une distance énorme » et « d'une horrible vélocité<sup>93</sup> » ; s'il demeure étrange que l'*Halbrane* ne couvre qu'une centaine de milles en dix jours, la rapidité du canot de Pym est en quelque sorte transposée à la partie de son périple postérieure à la fin du journal : Dirk ne tombe à l'eau qu'au 86° degré, mais Pym, lui est peut-être « allé jusqu'au pôle », spéculent Guy et Jeorling. Le récit *diffère* les conséquences physiques de ses prémisses, en parallèle au « retrait » du fantastique, et le narrateur note que l'on n'aperçoit aucun des phénomènes extraordinaires décrits à la même latitude par Pym<sup>94</sup>. De façon analogue à la « chaîne sous-marine » que trace Aronnax via les mesures successives de l'épaisseur de la banquise antarctique<sup>95</sup>, la donnée récurrente de la température trace une courbe se déroulant en parallèle à la progression vers le sud (puis le nord, par-delà le pôle) et l'avancement de la saison estivale ; Verne biaise entre la moiteur surnaturelle de l'Antarctide de Pym et le réalisme scientifique, et donne des chiffres entre 0 et 10°C (chapitres IV à XIII), à l'exception du jour du « coup de grâce » où il se permet une pointe de 11° (ch. VIII) pour justifier la culbute de l'iceberg : en somme, son climat anormalement tiède respecte la « classification de Köppen », selon laquelle un climat est polaire si la moyenne du mois le plus chaud ne dépasse pas les dix degrés<sup>96</sup>.

A un degré du pôle, l'*Halbrane*, à l'image du narrateur « saisi dans un engrenage », est « enlevée comme avec un énorme bras de levier<sup>97</sup> » par le retournement de la montagne de glace ; à peine ce nouveau statu quo est-il constaté (et avant le glissement désastreux de la goélette) que Jeorling se demande : « [quelque] pesante masse de glace viendrait-elle se jeter sur [l'iceberg], et déraperait-il au choc ? » ; c'est encore le « divulgâcheur vernien », qui

---

<sup>92</sup> *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 259.

<sup>93</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 283.

<sup>94</sup> *Ibid.*

<sup>95</sup> *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 476.

<sup>96</sup> Ce système apparaît en 1884. Il est possible que Verne ait eu connaissance de Wladimir Köppen, qui par ailleurs était, comme lui, un promoteur de l'espéranto.

<sup>97</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII « L'ice-berg culbuté », p. 322.

annonce la reprise du déplacement vers le sud, deux chapitres plus loin. Cette transition par saccades vers la partie « en chute libre » du voyage (l'homme ne peut plus ni se propulser de lui-même, ni choisir sa direction) est suivie par un cheminement constant, sous l'influence d'un courant qui entraîne les naufragés « avec une vitesse de deux milles à l'heure<sup>98</sup> », ce qui n'est pas sans rappeler le *Nautilus* s'engageant dans le Fleuve-Noir peu après le choc qui transfère Aronnax et ses compagnons de la frégate au sous-marin. Le point suprême de type géographique est atteint – ou non – le 1<sup>er</sup> février, date laissée implicite<sup>99</sup> ; Jeorling « [essaie en vain] de percer du regard l'impénétrable manteau grisâtre » : là où Nemo a triomphé, lui n'a pas plus de succès que Cyrus tentant d'apercevoir des traces du « génie de l'île » en sondant le puits souterrain, là même où il sait que « pourtant il y a quelque chose !<sup>100</sup> », ou encore Glenarvan, lui aussi incapable de distinguer le *Duncan* par-delà les brumes<sup>101</sup>, qui par ailleurs semblent résumer la « malchance qui nous accable depuis quelque temps », pour le bosseman (p. 368) : comme toujours, il y a corrélation entre le mauvais sort dans ses aspects concrets et l'impossibilité de (sa)voir. Lorsque ce rempart se dissout enfin, à la suite d'une hausse barométrique, l'émotion du narrateur n'est pas loin d'égalier Michel Ardan s'exclamant « L'invisible Lune, visible enfin ! » :

Indescriptible changement de décor qu'une baguette magique n'eût pas accompli en moins de temps et avec plus de succès ! En peu d'instant, le ciel fut dégagé jusqu'aux dernières limites de l'horizon, et la mer reparut, illuminée par les obliques rayons du soleil [...] « Terre ! » [...] La terre, cette fois... oui !... c'était la terre [...] d'une teinte noirâtre [...] et, des longitudes occidentales [...] nous étions passés aux longitudes orientales<sup>102</sup>.

Outre la fin du « temps couvert » qui permet aux lunettes du Gun-Club de chercher le projectile à la surface de la lune, le passage semble beaucoup emprunter à la scène où la surface lunaire est fugitivement éclairée par l'explosion du bolide : l'inversion des longitudes au-delà du pôle rappelle la fin du contournement de l'astre des nuits, la coloration du littoral celle des sombres « mers » lunaires à la nature ambiguë, etc. Ce dévoilement des terres antarctiques préfigure la révélation ultime, car il y a là aussi une sorte de « sphinx », ou presque : « un cap assez aigu, surmonté d'un morne, dont la silhouette figurait une énorme tête de

---

<sup>98</sup> *Ibid.*, ch. X, p. 355.

<sup>99</sup> Le narrateur note l'apparition des brumes le 31 janvier (*Ibid.*, ch. X, p. 362), et au début du chapitre suivant, « le lendemain », estime en accord avec Hurliguerly que le pôle doit être derrière eux.

<sup>100</sup> *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XI, p. 426.

<sup>101</sup> *Les Enfants du capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXVI et 3<sup>e</sup> partie, ch. IV.

<sup>102</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XI, p. 375-376.

phoque<sup>103</sup> ». On accoste, ou plutôt l'iceberg, comme une multitude d'autres, atteint la côte d'Halbrane-Land, où l'on doit se résoudre à hiverner, à cause de l'insuffisance du canot, dans lequel le maître de pêche et ses douze complices ne tardent pas à s'enfuir ; à ce point du récit l'expédition est indéniablement un échec, et il faudra « un miracle » pour la sauver : Verne envoie littéralement les naufragés de la *Jane* vers ceux de l'*Halbrane*, à bord d'un autre canot celui-là suffisant pour les deux groupes réunis. Comme pour l'arrivée du *Duncan* en vue des vestiges de l'île Lincoln<sup>104</sup>, il y a encore quelque chose de finement réglé dans les péripéties des « rescapés des deux romans », qui se retrouvent alors que ceux du premier groupe ont épuisé leurs vivres<sup>105</sup>, « n'ayant pas mangé depuis quarante-huit heures<sup>106</sup> ». On pense aussi à la séparation entre l'ancienne et la nouvelle Aberfoyle (*Les Indes noires*), où le « bon génie » de la mine permet le sauvetage des captifs de la caverne alors qu'ils sont sur le point de périr d'inanition. Verne, « bon génie » du récit, fait dire au narrateur que la jonction des deux groupes est un « incident providentiel, [pour] ceux qui admettent l'intervention de la Providence au cours des choses humaines<sup>107</sup> ». D'ailleurs, la chronologie du retour vers le nord aura une particularité que l'on constatait aussi dans *Un hivernage dans les glaces* – moyennant la substitution de l'équinoxe au solstice, et de la côte aux icefields : le départ se fait le 21 février, et l'on perd de vue Halbrane-Land un mois plus tard<sup>108</sup>. Vis-à-vis du roman de Poe, on constate aussi que le premier segment du voyage du *Paracuta* (d'Halbrane-Land à la découverte ultime) correspond d'assez près aux dernières dates du journal de Pym. Au géant blanc de Poe va répondre le sphinx de Verne. A l'approche du second, on rencontre quelques phénomènes vaguement apparentés à ceux qui précèdent l'apparition du premier, mais aussi quelques éléments du *Voyage au centre de la terre*. Le canot, dont le nom est une variante de celui du barracuda présente dans le récit de Poe, possède un mât établi par le bosseman et Jem West,

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 379.

<sup>104</sup> Notons aussi que la « connexité entre les troubles de l'air et les troubles des portions intérieures du globe » (*Île*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 768) est aussi évoquée dans le récit de William Guy : après la destruction de Tsalal, les survivants tentent en vain d'aller au nord car « il régnait une brise d'une violence extrême, due aux phénomènes sismiques qui avaient troublé les profondeurs du sol comme les profondeurs du ciel » (« Onze ans en quelques pages », p. 416).

<sup>105</sup> Comme les survivants de l'île Lincoln, au quatrième anniversaire de leur arrivée dans l'île.

<sup>106</sup> *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 417.

<sup>107</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 401.

<sup>108</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 439 et p. 442.

mais n'est pas capable de naviguer au plus près<sup>109</sup>, tout comme le radeau de Lidenbrock. On quitte la région « capitonnée »<sup>110</sup> où l'intersection du fantastique de Poe et de la spéculation climatologique de Verne suspend le froid perpétuel des très hautes latitudes, et l'on dépasse bientôt le 79<sup>ème</sup> parallèle (p. 425), région où les rigueurs antarctiques reprennent leurs droits et qu'il faut donc quitter au plus vite en allant vers le nord<sup>111</sup>. Cette direction signifie aussi que l'on se maintient – de justesse, car « le soleil se traînait au ras de l'horizon » – dans les zones où la nuit polaire n'a pas encore commencé, et l'on assiste à un phénomène similaire à l'orage sur la mer Lidenbrock, où règne un jour perpétuel. C'est « une tempête de neige électrique, aux flocons [dont] le contact produisait des aigrettes lumineuses », et électrifie leurs cheveux et leurs barbes : tout le lexique de l'épisode de *VCT* renaît ici, et l'apparence fantomatique de Hans se généralise au groupe entier. On ne rencontre pas de monstres antédiluviens<sup>112</sup>, ni les « larges agitations [à] la surface des flots » indiquant leur arrivée imminente<sup>113</sup>, mais l'apparition du sphinx des glaces fait penser Jeorling à « un mastodonte de dimension mille fois supérieure à ces énormes éléphants des régions polaires » (p. 431). Sur le sort de Pym et la description de son cadavre “momifié”, J.-L. Steinmetz remarque :

La découverte du corps de Pym peut être comparée avec celle d'un homme préhistorique par Otto Lidenbrock et son neveu Axel, les héros du *Voyage au centre de la Terre* [...] Sur un mode plus plaisant, *Sans dessus dessous* (1889, chap. V) signalait, publiée dans *Punch*, une caricature du savant J.-T. Maston, auteur d'un projet d'exploitation de houillères arctiques. On le voyait rivé au sol du pôle par le crochet en métal qui lui servait de main et subissant ainsi de façon grotesque l'attraction du pôle magnétique nord<sup>114</sup>.

Par-delà les nombreux degrés de métaphore « attractive » que l'on trouve dans les *Voyages*, Verne a fini par placer un aimant littéral dans son roman ; sa force dépasse de très loin l'intensité connue du champ magnétique terrestre, ce qui peut être vu comme une manière

---

<sup>109</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 423.

<sup>110</sup> A l'image de certains refuges verniens, comme le wagon-projectile d'*Autour de la Lune*.

<sup>111</sup> « Que cette moyenne ne faiblît pas [...] et toutes les chances seraient pour que les passes ne fussent point fermées ou que la banquise pût être contournée » (Jules Verne, *Sphinx*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 427-428).

<sup>112</sup> « [La] réhabilitation du mythe culmine dans la découverte finale de l'énigme [...] Ce Sphinx antédiluvien [...] dit assez le caractère archaïque de la rêverie vernienne, [abritée], derrière l'explication pseudo-scientifique de [l'électromagnétisme]. Mais il y a plus : ce sphinx [apparaît] comme la résurgence d'une vieille légende géographique, celle de la montagne d'aimant [...] Rien de nouveau [sous] le soleil de Jules Verne. Ou plutôt si ! L'insolite tient à ces remontées, en contexte moderne [...], d'une mémoire mythique refoulée depuis des siècles et parée désormais du prestige de la technologie dernier cri. » (Frank Lestringant, *Le Livre des îles*, p. 371-372)

<sup>113</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXIII, p. 227.

<sup>114</sup> Jean-Luc Steinmetz, *op. cit.*, note 14 sur le ch. XV du *Sphinx des glaces* (2<sup>e</sup> partie), p. 1225.

vernienne de se rapprocher de Poe, ou simplement un procédé vernien par excellence, le fait scientifique comme tremplin pour se lancer dans la rêverie la plus débridée. Le narrateur, dans ses réflexions sur la nature du phénomène, va jusqu'à parler d' « innombrables spires, sinuant à travers les entrailles du sol » (p. 435), qui induiraient ce champ magnétique : aussi à l'aise dans son insertion de « travaux pratiques » que lorsqu'il orchestre les débats d'Axel et Lidenbrock<sup>115</sup> dans un cabinet de géologue, Verne semble à peine renoncer à oser le mot *solénoïde*. Le fait que la première phrase où apparaît le mont magnétique<sup>116</sup> ait une similarité à la fois très décelable et un peu vague avec celle du géant blanc de Poe<sup>117</sup>, symbolise peut-être le parti pris vernien d'hommage et de contestation. L'introduction du sphinx comme *phénomène*, comme fait d'expérience, peut représenter une nouvelle itération du retrait du surnaturel par rapport à *Arthur Gordon Pym*, dans la mesure où le regard du narrateur, à la fois disposé à la rêverie et soucieux de rigueur empirique, décrit d'abord le sphinx – sans inhiber une première réaction superstitieuse face à ce colosse<sup>118</sup> sculpté uniquement par les forces naturelles – puis les phénomènes qu'il induit, et ne fait le lien entre les deux que quand celui-ci devient indéniable. Dans un premier temps, il se détourne de la description de la curieuse formation rocheuse pour déclarer que « de plus étranges phénomènes allaient attirer notre attention, provoquer [...] notre épouvante... ». Le canot accélère, se déplaçant inexplicablement plus vite que le courant qui l'emporte, ce qui – jusqu'à ce qu'on devine la cause physique – accomplit le même effet de fantastique que le mouvement de la goélette *Ebba* du comte Artigas, qui se déplace sans principe moteur apparent<sup>119</sup> et pique du nez, entraînée en réalité par un engin sous-marin, électrique et invisible – aussi mystérieux, par conséquent, que le magnétisme terrestre aux yeux de Verne. Le sphinx magnétique est, tel un pôle où s'entrecroisent tous les méridiens, le point de superposition de toutes les déclinaisons de

---

<sup>115</sup> Où apparaissent volontiers les mots « bobine », « bouteille de Leyde », etc.

<sup>116</sup> « Et alors se dessina, à un quart de mille, une masse qui dominait... » (*Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 430).

<sup>117</sup> « Mais voilà qu'en travers de notre route se dressa une figure... » (*Aventures d'Arthur Gordon Pym*, fin du ch. XXV, p. 273)

<sup>118</sup> L'emplacement du sphinx de Verne est relativement proche – quoique de l'autre côté de son détroit fictif – des fameux monts Erebus et Terror, qui ont retenu l'attention de l'écrivain. J.-L. Steinmetz estime que l'adjectif employé dans *Robur-le-Conquérant*, où ils sont décrits comme « deux torches colossales », va dans le sens littéral et préfigure le *Sphinx* (*op. cit.*, notice p. 1189), pendant naturel et bien plus imposant de la sixième merveille du monde.

<sup>119</sup> Voir notre analyse de *Face au drapeau*, III-2-c.

l' « attracteur » vernien, aucune n'invalidant l'autre : si l'obsession « australe » de Peters ou sa faculté surnaturelle à détecter la direction du sud, sont remplacées par la force centripète purement physique du sphinx, l'explication rationnelle et fort détaillée que propose le narrateur est immédiatement suivie de l'aveu paradoxal, en incise, qu'il y est conduit *par instinct*<sup>120</sup>. Le monstre « grandit » à mesure que l'on s'en approche « sans rien perdre de ses formes mythologiques », et les personnages ont l'impression d'être « attirés vers lui par la force de son attraction magnétique », même si là encore « ce ne devait être qu'illusion des sens ». Le fantastique vernien naît de la répétition presque obsessionnelle<sup>121</sup> du surnaturel et de son démenti, ou de l'explication méthodique qui échoue régulièrement à dissoudre l'expérience de l'ineffable ou du merveilleux<sup>122</sup>.

Le dernier mot, pourtant, semble plutôt revenir à la nécessité physique, peut-être parce que le récit de Verne, qui est une *suite*, ne s'arrête pas brutalement en cette Terre du Sphinx, où « il était imprudent de prolonger notre relâche<sup>123</sup> », contrairement à la « fin » du roman de Poe. Le sphinx scelle le sort de Pym et des rebelles menés par Hearne par « [ses] effets aussi terribles que naturels », note le narrateur (p. 435), et en somme, le constat tout matériel que « [le] temps pressait, et un retard de quelques jours nous eût imposé d'hiverner au pied de la banquise » a au moins autant de force que les déterminismes de nature plus ambiguë qui ont entraîné les hommes de l'*Halbrane* jusqu'au pôle et au-delà. On peut percevoir ici un certain parallélisme entre le *Sphinx* et le *Centre de la terre* : le « centre », ou la révélation qui impressionne le plus le protagoniste, est somme toute physiquement concevable, ou du moins

---

<sup>120</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 435.

<sup>121</sup> « Surprenant parti pris, le coup de barre qu'impose Verne au récit initial [...] ce qui apparaît *a priori* comme une correction de Poe contient une forme inattendue de surenchère. Cette démarche aurait pu se confondre avec un désamorçage complet de l'extraordinaire. Or, selon une dialectique plus subtile, [une certaine] requalification du réel permet à l'histoire de Poe d'être ainsi justifiée jusque dans ses éléments extraordinaires. » (J.-L. Steinmetz, *op. cit.*, notice p. 1195)

<sup>122</sup> « *Même si une certaine religiosité continue de planer sur l'univers souterrain des Indes noires, n'est-on pas dans la surréalité d'une féerie naturaliste comme on est dans la surréalité d'une féerie géologique dans Voyage au centre de la Terre ? L'imaginaire des mythes et celui des sciences peut-il être le même ?*

[...] Voilà un exemple [...] de connexion entre le voyage vers un savoir et celui qui entraîne une vision mythique. [...] L'entreprise de Jules Verne (comme celle du positivisme) consiste à associer religion et science, à faire travailler la première dans le même sens que la seconde. Les *Voyages extraordinaires* suggèrent que les forces exprimées dans les mythes et les monothéismes concourent avec celles qui travaillent la science. » (Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, p. 84)

<sup>123</sup> Jules Verne, *Le Sphinx des glaces*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 437.

descriptible en termes se voulant naturalistes, mais, aussi bien pour le mont magnétique que pour le berger géant des mastodontes, la rencontre est brève, terrible de certaines façons, a des accents quasi mystiques presque en dépit du narrateur, et est suivie par une forme de démenti. On pense à certaines affirmations d'Axel, « J'aimais mieux admettre, en vérité, que cette cheminée [...] ne permettait pas à la température de se propager... », « J'aime mieux admettre l'existence de quelque animal... », « Je ne puis admettre sa théorie [...] j'avoue que certaines circonstances encore mal définies peuvent modifier cette loi <sup>124</sup> » ; l'Antarctide de Poe réimaginée par Verne semble représenter la concrétisation d'un tel point de vue. La chaîne providentielle évoquée par Jeorling et Len Guy prend, en fin de parcours, une connotation matérialiste, qui paraît récapituler les courants, contre-courants et collisions d'icebergs auxquels Verne a confié l'itinéraire de ses héros. A la dernière page du roman, le narrateur parle *des hasards et des nécessités* qui « nous ont entraînés vers le pôle austral plus loin que nos devanciers », allusion transparente à Démocrite et à son monde de corpuscules lisses ou crochus, où même les dieux sont composés d'atomes et ne se préoccupent guère du sort des mortels. S'il reste nécessaire de garder à l'esprit les remarques de certains critiques sur la polyphonie vernienne <sup>125</sup>, il est peu probable que les choix lexicaux qui closent le roman soient triviaux. L'intervalle de onze ans qui sépare les événements principaux de *Gordon Pym* de ceux du *Sphinx des glaces* – plus court par nécessité narrative – semble avoir le même effet que le demi-siècle entre le roman de Poe et sa suite vernienne, celui des avancées scientifiques et géographiques : le roman tel que le conçoit Verne doit émerveiller par un extraordinaire qui naît des lois naturelles, et il suffit à la voix savante de les soupçonner – comme Jeorling pressentant la nature magnétique de l'action du sphinx même s'il ne fait que spéculer sur le mécanisme exact et ne saurait la circonscrire par de vraies équations – pour que la vocation naturaliste soit réalisée, aussi bien que la mythologie qui en tire toute sa force.

---

<sup>124</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, chapitres XXV, XXXIX et XLV.

<sup>125</sup> « [...] les échos de discours idéologiques du XIX<sup>e</sup> siècle se font entendre dans les “Voyages extraordinaires”. Proposer une lecture politique de ces romans est cependant une gageure et ne peut déboucher que sur le constat de pensées contradictoires. [...] [Verne] met en scène [ses personnages], les fait agir et parler. [...] Il existe un respect minimum que la critique doit s'imposer [...] [II] consiste à ne pas fonder une interprétation [...] sur l'attribution à l'auteur (personne réelle) de propos tenus par un personnage (fictif). » (Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 86)

## 2-c) Le Pays des fourrures

*L'irrésistible courant l'avait reprise dans ses eaux, et, depuis lors, avec une vitesse excessive que rien ne pouvait enrayer, poussée par ces violentes brises du sud-est, elle avait dérivé jusqu'à ce point dangereux, situé entre deux attractions contraires, qui toutes deux pouvaient amener sa perte et celle des infortunés qu'elle entraînait avec elle ! (Le Pays des fourrures, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 294)*

*Le Pays des fourrures* (1872-1873) peut être considéré comme la conclusion des incursions « polaires » de la première période vernienne : *Voyage au centre de la terre* visitait l'Islande avec une brève allusion au Spitzberg, *Aventures du capitaine Hatteras* traversait les parties connues et inconnues de la portion occidentale de l'Arctique, *Vingt mille lieues sous les mers* explorait un océan glacial Antarctique à peu près fictif – bien avant le vrai « âge héroïque » de sa découverte – et se terminait en mer de Norvège. Verne effectue à présent un large crochet – à peu près nord, ouest puis sud – qui lui permet de présenter au lecteur une large portion des Territoires du Nord-Ouest, de la mer polaire au large de l'Alaska, puis de la mer de Béring, en revenant vers les Aléoutiennes. Ce faisant, à son habitude, il « relie entre eux » à la fois les travaux des explorateurs précédents et les itinéraires d'autres *Voyages extraordinaires*. Il complétera davantage son domaine arctique en emmenant Maître Antifer en Norvège (1894) et Ben Raddle au Yukon et au delta du Mackenzie (1906). On cite souvent *L'Île mystérieuse* comme « roman carrefour » de l'œuvre<sup>1</sup>, mais *Le Pays des fourrures*, plus obscur, rivalise aisément avec lui en renvois à d'autres *Voyages* ; publié peu avant *l'Île*, il lui est d'ailleurs extrêmement similaire malgré le cadre géographique très différent, et s'en rapproche même plus que ne le fait *Hatteras* par rapport au *Centre de la terre*<sup>2</sup>. On constate certes une forte dissemblance dans les proportions respectives du voyage initial et des premiers stades de la colonisation, à peu près inversées dans les deux romans : *l'Île* commence par un voyage très bref et une robinsonnade très détaillée ; la colonie du Fort Espérance n'est guère un roman « chimique » ou technologique que très sporadiquement, par exemple par la réduction des coquillages en chaux pour la maçonnerie<sup>3</sup>. Mais ceci mis à part, il s'agit sensiblement du même récit : un domaine de type insulaire est rendu habitable par un groupe d'explorateurs

---

<sup>1</sup> Par exemple : Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 118. Compère mentionne aussi *Sans dessus dessous* (p. 108), où il est par ailleurs question du pôle nord.

<sup>2</sup> Voir Michel Butor, « Le point suprême et l'âge d'or », *Arts et Lettres*, 1949, cité dans Simone Vierne, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*. Voir notre analyse d'*Hatteras* (IV-c), note 45.

<sup>3</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 107.

unis et ingénieux, puis il s'avère condamné à une annihilation totale, révélation faite des mois à l'avance, et les « colons » en sont réduits à être les spectateurs à peu près passifs d'une longue et tragique dissolution, à laquelle ils tentent de survivre. Les deux îles doivent leur caractère éphémère à des propriétés de leur substrat : une fatale configuration géologique où conspirent l'eau et la lave pour l'île Lincoln ; un « sous-sol » en réalité fait de glace flottante pour le cap Bathurst, qui, détaché du continent, ne peut manquer de se dissoudre et de couler au dégel – dissolution d'ailleurs analogue à l'invasion de l'île Lincoln par le feu, avant son explosion finale.

Une expédition dirigée par le lieutenant Jasper Hobson est envoyée du Fort Reliance, sur la rive nord-est du Grand Lac de l'Esclave, pour fonder un nouvel établissement au profit de la Compagnie de la Baie d'Hudson au-delà du 70<sup>ème</sup> parallèle nord. Le groupe est accompagné par la voyageuse Paulina Barnett, ainsi que l'astronome Thomas Black, désireux d'observer une éclipse totale devant avoir lieu à cette latitude le 18 juillet de l'année suivante (1860). Peut-être parce que cela répond aux objectifs encyclopédiques précis de l'auteur, l'itinéraire décrit une sorte de S oblique plutôt que d'aller directement au cap Bathurst pourtant mentionné dès le départ : on s'achemine d'abord du lac de l'Esclave au lac de l'Ours (direction NNO) en passant par le Fort Enterprise, puis il revient au nord voire au nord-est jusqu'à l'embouchure de la Coppermine donnant sur la Baie du Couronnement et l'océan glacial ; enfin l'on suit le littoral vers le nord-ouest, jusqu'au cap, auquel Verne donne une extension glaciaire flottante camouflée par de la terre meuble, péril à retardement analogue<sup>4</sup> à l'incendie du *Chancellor* ou aux fissures de la crypte Dakkar.

Le voyage commence après un préambule en grande partie didactique de trois à quatre chapitres, où ne manquent pas les énumérations, à l'habitude de Verne, ainsi que des allusions

---

<sup>4</sup> « Dérivant sur un bloc énorme de glace [...] les héros du roman risquent sans cesse le naufrage, non sur un bateau, comme le Chancellor, mais sur une formation aussi naturelle que le monde. L'île flottante, dérivante, court les mêmes dangers que le monde, elle en donne donc un modèle réduit. [...] Les gens se conduisent donc sur cette île à l'inverse des héros ingénieurs de *L'Île mystérieuse*. Celle-ci [construit] l'émergence d'une civilisation, avec ses progrès techniques, [et] ses modes de vie sophistiqués. Mais dans *Le Pays des fourrures*, l'île qui descend les latitudes [...] fond, et va fatalement disparaître. Le récit met en scène l'entropie, symétrique du progrès. La fin du XIX<sup>e</sup> siècle tremble à l'idée que l'entropie croissante menace le monde. [L'île] et ses habitants, métaphores du monde, prosopopées du monde, risquent de mourir. [...] N'oubliez surtout pas qu'en deux siècles à peu près, toutes les espèces à fourrures furent quasi exterminées dans le Grand Nord. » (Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 64)

Nous citons une réflexion complémentaire de M. Serres dans la 1<sup>ère</sup> analyse de *Vingt mille lieues*, en note 26.

appuyées à la chasse excessive, que condamne l'auteur, surtout lorsqu'elle n'a d'autre objet que le luxe et entraîne l'extinction d'espèces (non nuisibles) de leur habitat primordial – raison donnée à l'expédition vers le nord, à la recherche de nouvelles aires de chasse. L'onomastique présente quelque intérêt, à la fois du point de vue des constantes verniennes encyclopédiques ou « centrifuges » et celui de l'« intratextualité » pure, autrement dit les renvois internes qui semblent relever du jeu et de l'arbitraire. On trouve les deux catégories dans la liste des voyageurs donnée au chapitre IV : le soldat Belcher est une allusion à l'explorateur Edward Belcher copieusement mentionné dans les rétrospectives historiques d'*Hatteras* ; Garry porte le même nom que le pseudonyme employé par Hatteras lorsqu'il se fait passer pour un matelot ; l'écossaise Madge qui accompagne Barnett renvoie prospectivement au personnage des *Indes noires* ; Mac Nap rappelle le major Mac Nabbs (*Capitaine Grant*). Les échanges entre personnages à visée d'exposition dans les premiers chapitres font aussi allusion à des romans verniens : le dévoué sergent Long se voit demander s'il obéirait si Hobson lui ordonnait d'aller au pôle (comme Hatteras), ce à quoi il répond bien sûr affirmativement ; l'enthousiasme d'Hobson qui amuse Barnett<sup>5</sup> rappelle Paganel et Lady Helena (*Grant*) ; sa théorie selon laquelle il vaut mieux visiter les pays froids l'hiver et les pays chauds l'été (p. 39-42) sera réitérée quelques années plus tard dans *Michel Strogoff*. Le départ est marqué par une interrogation dramatique sur les fortunes possibles du voyage, à l'image d'autres fins de chapitre verniennes<sup>6</sup> : « Mais la nature ne devait-elle pas créer d'insurmontables obstacles devant les pas du courageux lieutenant ? C'est ce que personne ne pouvait prévoir !<sup>7</sup> » L'ironie, similaire au leitmotiv *non pas par-dessus, mais par-dessous*, réside dans le fait que mis à part des péripéties relativement mineures, la nature arctique s'attaquera au projet d'Hobson d'une façon à peu près inverse : plutôt que de s'opposer à sa progression vers le nord, elle l'entraînera beaucoup trop loin.

Le cercle polaire, cet équateur des voyages arctiques verniens, est atteint suivant un parallélisme que permet la géographie du Grand Nord : on part de la pointe nord-est du lac de l'Esclave, on atteint le fameux cercle à la pointe nord-est du lac du Grand Ours, au Fort Confidence. Ce lac « est une véritable mer méditerranée<sup>8</sup> », et il faut donc qu'une fragile

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 42.

<sup>6</sup> « Où va ce navire ? Il suit la route périlleuse sur laquelle se sont perdus tant de naufragés ! Il n'a pas de destination certaine ! Il doit s'attendre à tous les périls et savoir les braver sans hésitation ! Dieu seul sait où il lui sera donné d'aborder ! Dieu le conduise ! » (Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, fin du ch. II, p. 22).

<sup>7</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, fin du ch. IV, p. 30.

<sup>8</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 58.

embarcation y affronte une tempête, comme dans les autres pseudo-méditerranées de Verne (*VCT*, *Hatteras*, etc.) ; ce qui se produira. Mrs Barnett, version féminine de Paganel mais ayant déjà, contrairement à lui, de l'expérience pratique, a déjà « passé les deux tropiques » mais franchit le cercle arctique pour la première fois ; elle s'apparente ainsi davantage à Gédéon Spilett, qui est « de la race [...] des Stanley et autres<sup>9</sup> », autrement dit des pionniers de l'exploration géographique. Stanley ne s'est pas encore fait connaître en 1859, mais Barnett est tout de même comparée à Livingstone, ainsi que d'autres grands noms de l'exploration africaine, australienne et arctique<sup>10</sup>, omniprésents dans les « listes » de ces premiers *Voyages*. « Il faut tout voir », dit Barnett, ce qui reprend des paroles de Conseil dans *Vingt mille lieues*<sup>11</sup> mais préfigure surtout *regarde de tous tes yeux, regarde*. Lors de l'escale au lac du Grand-Ours, on ne tente certes pas une circumnavigation qui constituerait l'acte encyclopédique le plus symbolique, mais l'on va tout de même le traverser, et en droite ligne plutôt qu'en longeant le rivage<sup>12</sup> suivant cette tendance du voyageur vernien qui a pour résultat fréquent de le mettre en danger. L'approche du mauvais temps est signalée par une formule récurrente chez Verne, quoique non exclusive aux périls strictement maritimes : si l'aspect du ciel « s'était subitement modifié<sup>13</sup> », tout comme « l'horizon du sud change subitement d'aspect » sur la mer Lidenbrock<sup>14</sup> avant l'orage, on relève les mêmes termes<sup>15</sup> en prélude à l'épisode de l'homme fossile et du berger des mastodontes. Comme pour un navire désarmé sur une mer véritable, il faut fuir devant la tempête (p. 69), et bientôt Hobson, Barnett et le vieux marin Norman ne sont « plus maîtres de leur embarcation, ils [subissent] les caprices de la tempête ». Le dénouement (apparent) se fait selon les règles, car « un choc violent se produit » (p. 70) ; les passagers coulent, et le vieux marin n'y survivra pas, mais le lieutenant et la voyageuse sont sauvés par des émissaires de la nature polaire : les Inuits dans leurs kayaks insubmersibles<sup>16</sup>, qui sont décrits comme plus indissociablement adaptés à leur envi-

---

<sup>9</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 18.

<sup>10</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 30.

<sup>11</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 227.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, ch. VIII, p. 59.

<sup>13</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 66.

<sup>14</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXXV, p. 240.

<sup>15</sup> « ... le sol changea subitement d'aspect » (*Ibid.*, ch. XXXVII, p. 254).

<sup>16</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, ch. IX, p. 75.

ronnement que ne le sont les Indiens, plus susceptibles, selon Verne, d'être « britannisés<sup>17</sup> ». Jasper Hobson va finalement suivre le conseil du chef des Indiens-Lièvres lui enjoignant de ne pas cheminer directement au nord et de suivre le cours de la Coppermine<sup>18</sup>, et symboliquement ce choix peut représenter une « leçon » apprise de l'épisode du lac, à savoir celle de céder devant l'élément naturel et de suivre ses méandres. La décision est d'abord propice, puisque l'on atteint en quatre jours les rivages de la mer, mais l'on n'a pas atteint la latitude voulue, et il faudra quatre semaines de recherches le long de la côte pour que le choix tombe enfin sur le cap Bathurst (p. 95). Entre-temps, une situation robinsonienne sur le mode parodique se produira : on trouve des empreintes, mais des empreintes indiquant qu' « on [a] dansé » en ce lieu, et que le danseur est un Français<sup>19</sup>... Ceci peut renvoyer aux empreintes trouvées par Hatteras et ses compagnons, mais surtout, prospectivement, au *Volcan d'or* : l'éruption de ces chasseurs français dans le récit, qui aurait pu être lourde de conséquences (rivalité amicale ou vraie animosité), n'a que des effets de peu de durée sur l'expédition, puisqu'elle sera séparée à son insu du continent ; cette possibilité avortée se réalisera, dans des circonstances fort similaires, dans le voyage de Ben Raddle et Summy Skim dans une partie contiguë du Grand Nord, quelques centaines de milles à l'ouest. Mais l'on atteint le promontoire sans autre incident ; on mesure la latitude – le 70<sup>ème</sup> degré ayant ici la même importance qu'à le Pôle Sud pour le capitaine Nemo lorsqu'il accoste l'îlot antarctique avec son *Nautilus* –, et avec la même solennité que Pierre Aronnax, on annonce le midi des horloges (p. 99-100) : le but est atteint, on se trouve par 70°44' de latitude, et comme Nemo voit le soleil se coucher pour six mois, les voyageurs du fort Reliance observent, eux, le soleil de minuit. Verne joue sur les mots, faisant déclarer au narrateur que l'emplacement du fort en est « irrévocablement arrêté », alors qu'au contraire il se prépare à « motoriser » son île, comme pour l'*Île à hélice*, ou, symboliquement, *Une ville flottante*.

La suite des événements va voir surgir des similarités croissantes avec *L'Île mystérieuse*, y compris au niveau des constantes dites de configuration ou de topographie, mais en même temps, on rejoint la logique du *Capitaine de quinze ans* : car l' « on n'est pas où l'on croyait être », et c'est une lente accumulation d'indices qui va le révéler ; si cela s'accorde aussi au crescendo lié au « génie de l'île », et que le secret sera là aussi gardé un temps par deux

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 64. Inversion du néologisme de type « tartarisé », etc., qui chez Verne qualifie plus souvent l'assimilation de la couleur locale par le protagoniste européen.

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 66 et ch. X, p. 76.

<sup>19</sup> *Ibid.*, fin du ch. XI, p. 91-92.

« initiés » (comme Cyrus et Spilett), le phénomène n'est pas de nature humaine, et il porte plus sur l'inexplicable géographique que les coïncidences bénéfiques et contre nature. On constate l'absence totale de pierres ou de galets sur le prétendu promontoire<sup>20</sup>, « par une étrangeté assez inexplicable » (p. 107). Cela ne dissuade pas les voyageurs, qui inaugurent leur installation par un acte quelque peu démiurgique : « Le charpentier Mac Nap fit ramasser plusieurs tonnes [de coquillages], et [un] four fut construit afin de [décomposer] le carbonate [...] On obtint ainsi une chaux propre aux travaux de maçonnerie » (p. 107). Verne reprendra le thème dans bien plus de détail dans l'île Lincoln. Et selon cette même logique du thème inachevé ou effleuré dans un roman pour être développé dans un autre, on « [voit] passer au large d'énormes souffleurs, des baleines [...] et il n'était pas impossible qu'un de ces mammifères vînt s'échouer [...] C'était [le seul] moyen que les [colons] eussent de s'en emparer. » C'est ce qui se produit dans *L'Île mystérieuse*<sup>21</sup>, où l'on prélève le lard de l'animal échoué. Les occupants du cap Bathurst construisent aussi une demeure éclairée « au moyen d'un œil-de-bœuf », comme Granite-house, et pour se prémunir du gel, ils devront faire « la guerre aux coins » (ch. XIII, ch. XVIII), à l'image des protagonistes d'*Hatteras* ou *Servadac*. Le nouvel établissement s'appelle le fort Espérance, et un peu comme l'île Lincoln, « s'il ne figure pas actuellement sur les [cartes], c'est qu'un sort terrible l'attendait [...], au détriment de la cartographie moderne ». On chasse les tétras, comme Pencroff et Harbert lors de leur première excursion, et selon une discrète permutation, on chasse aussi des lièvres qui « se laissaient tuer assez stupidement », comme les volatiles attrapés par le marin et le jeune garçon<sup>22</sup>. On ne trouve pas de « thé d'Oswego » mais l'on trouve du « thé du Labrador », etc. Les Naufragés de l'Air rencontreront leur premier phénomène inexplicable sérieux « à huit milles du premier campement<sup>23</sup> » (l'ingénieur dans la grotte des dunes) ; or Jasper Hobson va constater le sien dans le chapitre « A quinze milles du cap Bathurst ». La marée semble peu sensible, alors que celles des mers arctiques sont censées avoir plusieurs mètres d'amplitude (p. 118-119) : le cap, en réalité un iceberg accoté au rivage, n'y adhère que partiellement et sa flottabilité le soulève donc sur presque toute cette amplitude. Un embryon d'énumération s'amorce déjà, le narrateur rappelant aussitôt le mystère précédent (l'absence de pierres). L'excursion amène Hobson et Barnett au-delà du point de rattachement du cap au continent, et, comme temporei-

---

<sup>20</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 101.

<sup>21</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 406-409.

<sup>22</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. VI, p. 69.

<sup>23</sup> Termes employés dans le résumé en sous-titre du chapitre VII de *L'Île* (1<sup>e</sup> partie).

rement frustré du vocabulaire géologique pour des raisons de pure logique, Verne, de nouveau sur la (vraie) terre ferme, s'adonne au lexique minéralogique avec une complaisance qui rappelle *Voyage au centre de la terre*<sup>24</sup> :

Le feu des époques géologiques, et non l'eau, avait évidemment produit ces terrains [...] [des] blocs erratiques [...] sur un sable noirâtre, au milieu de laves vésiculaires, s'éparpillaient [ces] silicates alumineux compris sous le [nom] de feldspath [...] A sa surface scintillaient d'innombrables labradorites [...] des pierres ponces et des obsidiennes<sup>25</sup>.

La première phrase réitère la préférence vernienne pour les phénomènes plutoniens plutôt que neptuniens, et la supériorité de Vulcain dans son univers, même dans un contexte plutôt « amphibie ». On se promène parmi diverses espèces de pinnipèdes, comme Aronnax et Conseil au pôle sud. Il n'est pas permis à l'interlude de durer, toutefois, et l'attention se porte sur « des collines ignivomes », signe de l'instabilité de la région, et dont le « cône tronqué » (p. 123) en fait des sœurs du mont Franklin (*Île*), donc de mauvais augure. Mais la présence des morses conduit indirectement à la constatation d'une autre particularité de la région :

[Le] littoral du cap [...] est accore comme un mur de courtine. Son rivage ne présente aucune déclivité. Il semble qu'il ait été coupé à pic. C'est encore là, madame, une inexplicable singularité de ce territoire, et quand nos pêcheurs voudront pêcher sur ses bords, leurs lignes ne devront pas avoir moins de trois cents brasses de fond ! [...] je suis porté à croire qu'il y a bien des siècles, une rupture violente [...] aura [séparé] une portion du continent, maintenant engloutie dans la mer Glaciale !<sup>26</sup>

L'analogie avec l'*Île* est remarquable. D'abord, accessoirement, on pense au rivage accore du Golfe du Requin, où Pencroff file cinquante brasses sans trouver de fond, et Harbert estime que même une sonde cinq à six fois plus longue ne suffirait pas<sup>27</sup> – ce qui donne les trois cents brasses estimées par Hobson. Mais c'est surtout le relief d'apparence architecturale que veut reproduire Jules Verne, et qui apparaît à l'identique dans la description du littoral de l'île Lincoln face au canal qui la sépare de l'îlot :

Au deuxième plan, se détachait une sorte de courtine granitique, taillée à pic, couronnée par une capricieuse arête à une hauteur de trois cents pieds au moins. Elle se profilait ainsi sur une longueur de trois milles, et se terminait brusquement à droite par un pan coupé qu'on eût cru taillé de main d'homme<sup>28</sup>.

Cette sorte d'équerre naturelle est l'un des coins de la portion de l'île où Cyrus Smith et ses compagnons effectuent la plupart de leurs travaux ; ils entreprendront de *faire une île du*

---

<sup>24</sup> Voir le commentaire de S. Vienne (*Mythe et modernité*, p. 36) dans notre étude de *De la Terre à la Lune*.

<sup>25</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 122.

<sup>26</sup> *Ibid.*, fin du ch. XV, p. 126.

<sup>27</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 541.

<sup>28</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 37.

*plateau de Grande-Vue*. Quoique sans les mêmes prouesses d'ingénierie, c'est à peu près ce que feront les colons de la Compagnie d'Hudson d'une partie de leur cap, puisqu'ils en arpentent rarement toute l'étendue ; toutefois les termes que nous venons de citer apparaissent dans *Le Pays des fourrures* pour qualifier la rupture naturelle et non les transformations artificielles : « Jasper Hobson raconta [ce] qui s'était passé depuis [que] le tremblement de terre avait rompu l'isthme et fait une île des [territoires] du cap Bathurst<sup>29</sup> ». En attendant, des éléments inexplicables supplémentaires se font encore attendre, et c'est seulement le second qui est réaffirmé à l'occasion de l'équinoxe<sup>30</sup>, où les marées, censées être plus fortes, sont là encore quasi nulles : c'est l'astronomie, vocation un peu déçue dans ce roman, qui renforce donc la singularité du fait, et curieusement Thomas Black n'est aucunement mentionné. L'arrivée du gel va mettre en suspens le mystère des marées, en unissant hydrographie et géologie dans la même gangue solide, et elle suscite en même temps des curiosités « architecturales » à la surface de l'océan même<sup>31</sup>, telles que celles qui se rencontrent dans *Hatteras* ou *Vingt mille lieues*. Les illusions d'optique causées par la réfraction – comme dans l'excursion de Louis Cornbutte dans *l'Hivernage*<sup>32</sup> – font leur apparition, et toujours dans une logique du franchissement voire du saut d'obstacles : « les distances [...] n'apparaissaient plus telles qu'elles étaient. C'étaient cinq ou six pieds à franchir entre deux glaçons, quand l'œil n'en mesurait qu'un ou deux. » On effectue les dernières chasses avant les grands froids, et lorsque des proies mettent en échec la ténacité des chasseurs, on les salue « d'un “au revoir” très significatif » (p. 140), comme le fera Pencroff pour les mouflons du mont Franklin. Avec l'hivernage vient la claustration et ses inconvénients psychologiques, et en l'absence d'un Dr Clawbonny pour veiller au maintien de l'activité physique et du niveau moral, Paulina Barnett devient « l'âme de ce petit monde<sup>33</sup> ». Les mêmes mots caractériseront la petite Nina dans *Servadac*<sup>34</sup>, avec des connotations angéliques plus prononcées, ce qui rapproche les deux personnages de la notion victorienne de *l'angel in the house*, que l'on

---

<sup>29</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 311.

<sup>30</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 135.

<sup>31</sup> « Ces icebergs, pittoresquement entassés, étaient magnifiques. Ici, on eût dit les ruines blanchies d'une ville, avec ses monuments, ses colonnes [...] là, une contrée volcanique, au sol convulsionné, un entassement de glaçons, formant des chaînes de montagnes avec leur ligne de faite, leurs contreforts, leurs vallées, – toute une Suisse de glace ! » (*Ibid.*, ch. XVII, p. 142)

<sup>32</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XV, p. 106.

<sup>33</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 147.

<sup>34</sup> Jules Verne, *Hector Servadac*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 340.

trouve chez Dickens et que Verne, qui l'a beaucoup lu<sup>35</sup>, connaissait probablement. Toutefois, Barnett, veuve et sans enfants, ne se plie pas entièrement à ce stéréotype ; c'est même une figure « bisexuelle », dont la dualité des traits<sup>36</sup> rappelle la description des hémisphères lunaires dans *De la Terre à la Lune*<sup>37</sup>. Comme dans d'autres domaines, ceci ne marque pas une quelconque rupture de Verne avec les valeurs de son temps mais une brève exploration de personnages déviant, dans un sens mélioratif mais somme toute limité, des normes attendues de leur groupe ou de leur culture<sup>38</sup>. Cela demeure notable, relativement à ses autres romans où évoluent des personnages féminins, et peut-être davantage lors de l'épisode où un ours tente de forcer la porte de l'habitation, et où Barnett « saisissant alors un des pistolets passés à la ceinture de Jasper Hobson, attendit avec sang-froid l'instant où la tête de l'ours s'introduisait entre le chambranle et la porte, et elle le déchargea dans la gueule ouverte de l'animal<sup>39</sup> ». De ton plus comique mais à teneur similaire est le rôle de Mrs Joliffe, à qui son distrait mari le caporal est de facto subordonné<sup>40</sup>. En somme, on ne peut pas exclure la possibilité d'un phénomène analogue à celui que l'on a rencontré pour certaines autres positions idéologiques de l'auteur, à savoir l'hypothèse que Verne ait été conservateur dans la vie pratique et par habitude d'écriture tout en ayant une sorte d'« inconscient<sup>41</sup> » libertaire.

---

<sup>35</sup> « [...] je ne peux pas dire que j'admire les soi-disant romanciers psychologiques. Cependant, je fais exception pour Daudet et de Maupassant [...] mon auteur favori est, et a toujours été, Dickens. Je ne connais pas plus d'une centaine de mots anglais, et j'ai donc dû le lire en traduction. [...] j'ai lu tout Dickens au moins dix fois [...] » (D. Compère, J.-M. Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 92-93) Notons que le concept en soi ne provient pas de Dickens et subit des variations voire des contestations possibles dans son œuvre.

<sup>36</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 147. Verne lui donnait déjà une démarche masculine au début du roman (ch. I, p. 7).

<sup>37</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, t. II, ch. XI, p. 336-337.

<sup>38</sup> Cela se vérifie lors de sa remarque sur le monopole des hommes sur la recherche de « la raison physique des choses » (*Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VIII, p. 277), ou lorsque sa vaillance est vue comme « supérieure à son sexe » (2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 348).

<sup>39</sup> *Ibid.*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 179.

<sup>40</sup> « [...] il se serait perdu cent fois, si la petite Mrs Joliffe ne l'eût guidé d'une main sûre » (*Ibid.*, ch. I, p. 7). « [...] on décida [que] les rênes du véhicule, comme celles du ménage, appartiendraient de droit à Mrs. Joliffe » (ch. V, p. 38). « Pendant l'absence [d'Hobson et de Long], le commandement du fort revenait hiérarchiquement au caporal Joliffe, c'est-à-dire à sa petite femme » (2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 223).

<sup>41</sup> Citons à ce propos S. Vierne : « [selon Jean Chesneaux], débarrassé de la tutelle d'Hetzel et des nécessités de la "morale bourgeoise" du *Magasin d'Education et de Récréation*, Jules Verne aurait exprimé bien plus clairement sa contestation des valeurs de la société dont il fait partie. Jean Chesneaux d'ailleurs, avec prudence (je lui avais communiqué la teneur des lettres sur l'affaire Dreyfus, et les diverses protestations de modération

Quelques allusions de plus à *Autour de la Lune* – dont l'édition in-8° paraît à la même époque que le début de la publication en feuilleton des *Fourrures* – apparaissent dans les chapitres hivernaux. La description de la banquise usait déjà de l'image « [des] ruines blanches d'une ville », qu'emploie Michel Ardan lorsqu'il observe la surface lunaire, peu avant le survol de Tycho. Les extrêmes de froid sont l'occasion de rappeler ce fait qu'expliquait déjà Barbicane<sup>42</sup> : « Ses instruments lui brûlaient les mains. [...] Que la chaleur soit violemment introduite dans la chair par un corps brûlant, ou qu'elle en soit violemment retirée par un corps glacé, l'impression est la même<sup>43</sup>. » Ce froid atteint les -37°C, et -7° à l'intérieur de la demeure malgré le poêle, de sorte que « [défense] absolue fut faite d'ouvrir la porte [...] car la vapeur [...] se fût immédiatement changée en neige. Déjà dans le couloir la respiration des hommes produisait un phénomène identique<sup>44</sup>. » Ainsi, une hypothèse qui alarmait Ardan<sup>45</sup> devient réalité au cap Bathurst. Le troisième « phénomène inexplicable » est aussi décelé à la faveur de ce froid excessif, dont le soldat Marbre profite pour creuser une trappe dans le sol durci : en une discrète illustration du « monde à l'envers » auquel on trouve des allusions au début de *Servadac* ou dans le thème central de *Sans dessus dessous*, il trouve de la glace *en-dessous* de la terre. Hobson suppose qu'il s'agit d'une ancienne couche de permafrost (p. 155-156), mais, à l'instar de Cyrus expliquant le retournement de la tortue marine, on peut s'inter-

---

politique que Jules Verne exprime tout au long de sa correspondance), renvoie à l'inconscient, au moins pour partie, cette contestation. » (Simone Vierre, *\_\_\_ une vie, une œuvre, une époque*, p. 409)

Ainsi que M.-H. Huet : « On a suggéré que le modèle du Kaw-Djer pourrait être Jean Orth, ex-archiduc d'Autriche [...] On a proposé aussi Kropotkine que [Verne] aurait rencontré par l'intermédiaire d'Elisée Reclus. Ces deux suppositions se valorisent mutuellement dans la mesure où elles confirment combien l'écrivain est proche de la réalité historique [...] il [importe] de [noter] le fait que [Verne] a personnifié avec une certaine précision les mouvements essentiels de la pensée contemporaine. [Toute] la sympathie de [Verne] va au Kaw-Djer qui [démontre] que l'anarchisme rêvé par les idéalistes est impossible en société, mais qu'il reste la forme de pensée, le style de vie le plus naturel à l'homme [...] Ce que le monde contemporain a pu susciter dans les derniers romans de Jules Verne, semble être seulement une critique négative qui démolit certains principes en se gardant de rien suggérer : le socialisme et le communisme sont des théories inacceptables, l'anarchisme n'est pas adapté à la société telle qu'elle existe, et les diverses tendances de la politique coloniale française sont également vouées à l'échec. [...] » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 149-151)

<sup>42</sup> Jules Verne, *Autour*, ch. XIV, p. 367-368.

<sup>43</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 153-154.

<sup>44</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 167.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Autour*, p. 367.

roger sur sa conviction, sachant que ce même incident va amorcer les soupçons de Marbre, qui se confirmeront lors de l'incident de l'eau salée dans la fosse.

Les Inuits réapparaissent dans le récit selon une logique, récurrente chez Verne, de l'équivalence ou du moins de la continuité thématique entre l'action et la perception (ou la connaissance) : leur première apparition interrompt la courbe descendante de Barnett et Hobson sur le point de se noyer dans le lac du Grand-Ours ; la seconde se limite à la réalisation non dite que le cap Bathurst tout entier risque l'immersion, et en en offrant un indice aux protagonistes et au lecteur, ces visiteurs « plaisamment [regardés] comme “une espèce intermédiaire entre l'homme et le veau-marin”<sup>46</sup> » réaffirment symboliquement leur rôle d'adjuvants et d'affinité marine et glaciaire. Plus tard, Kalumah réalisera la troisième itération, en interceptant à son tour la « courbe centrifuge » de l'île flottante au large de l'Alaska, et là aussi avec des conséquences plus subtiles qu'une modification « motrice » du statu quo : elle rejoindra les colons de Bathurst et les aidera par son expérience de la glace et sa « [connaissance parfaite] [des] territoires de la Nouvelle-Géorgie » (p. 302). Kalumah est introduite lors de cette première visite, contact qui la lie à l' « orbite » des protagonistes – sur le point de débiter littéralement d'ailleurs, avec le séisme du 6 janvier, soit trois semaines plus tard, qui va désarrimer l'iceberg. En même temps, plus collectivement, « les Esquimaux [s'étonnent] de trouver une factorerie [au] cap Bathurst. [Ils] secouèrent même la tête en voyant cet établissement. Désapprouvaient-ils [sa] construction sur ce point du littoral ? » Tout en s'inscrivant dans la continuité des indices cumulés sur la vraie nature du promontoire, ce bref passage nourrit davantage l'effet d'énigme qu'il ne remplit un rôle purement logique ; en effet, Hobson et Barnett arriveront à la vérité assez indépendamment et la perplexité des Inuits ne sera rappelée qu'avec le recul, d'abord par inférence du point de vue d'Hobson et Barnett<sup>47</sup>, puis plus directement et en ces termes :

[...] l'Esquimau, son beau-frère, n'avait point paru autrement surpris de cette catastrophe. Une sorte de [légende] répandue parmi les tribus nomades de l'Amérique septentrionale, disait que ce territoire du cap Bathurst s'était rattaché au continent depuis des milliers de siècles, mais qu'il n'en faisait pas partie, et qu'un jour il s'en détacherait par un effort de la nature. [...] Kalumah ignorait cette tradition, qui, d'ailleurs, ne reposant sur aucun document sérieux, n'était sans doute qu'une de ces nombreuses légendes<sup>48</sup> de la cosmogonie hyperboréenne<sup>49</sup> [...]

---

<sup>46</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 158.

<sup>47</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 229.

<sup>48</sup> « Il apparaît aussi que la mythologie est peu distincte dans l'esprit de Jules Verne de tout ce qui forme le fond légendaire des croyances humaines. [...] Dans *Le Pays des fourrures* [...] les Esquimaux connaissaient les

La connaissance de type occulte conserve donc son ambivalence dans le texte ; selon les termes de S. Vierne, l'auteur « [affecte] un scepticisme de bonne compagnie<sup>50</sup> », mais il y a un prix à payer, dans l'aventure vernienne, à ignorer ces signes du reste peu décisifs sur le plan rationnel. Des symptômes plus matériels ne vont cependant pas tarder, et ils jouent sur la présence ou l'absence inattendue du feu et de la lumière – à l'époque de Noël, d'ailleurs –, comme pour l'extinction des feux de la Terre-Chaude le premier jour de l'an dans *Hector Servadac*. Une éruption se produit, que l'on compare aux phénomènes célestes (p. 166) à la façon de l'éveil orageux<sup>51</sup> du volcan de l'île Lincoln, et elle survient dans les premiers jours de 1860 cependant que le froid lui donne la réplique en se rapprochant encore de son maximum (-52°C le 5 janvier...). Outre le jeu avec les éléments et les grandeurs physiques, Verne suit ici ce principe de la variation annuelle des hivers arctiques – responsables du succès inégal des explorateurs, comme dans *Hatteras* –, car il en ira différemment l'année suivante. La gradation du soupçon et de l'appréhension se fait sur un mode plus proche de *L'Île mystérieuse* lorsque la focalisation revient un instant à Jasper Hobson seul : « [II] entendait, à travers les couches souterraines, certains roulements sourds [...] un formidable travail pluto-nien s'accomplissait dans les entrailles du globe [...] Mais ces appréhensions, très vagues d'ailleurs, il les garda pour lui<sup>52</sup>. » On retrouve à la fois la tendance de Cyrus à garder par-devers lui ses observations, et le résultat de son examen des substructions du mont Franklin à la fin de la troisième année dans l'île<sup>53</sup>.

Le chapitre XXI, « Les grands ours polaires », peut représenter une discrète extension du parallélisme que nous avons cru voir entre le lac de l'Esclave et le lac du *Grand-Ours*, par lequel l'expédition se déplace de 600 milles au nord. Le déplacement vers le nord reprend, à l'insu des occupants du cap, précisément lors de la venue des grands ours. Les habitants du

---

périls attachés au cap Bathurst. Les “étrangers”, malgré leur science, auraient été bien inspirés de se renseigner à ce sujet, même si, comme le souligne Jules Verne, cette tradition ne “reposant sur aucun document sérieux, n'était sans doute qu'une de ces nombreuses légendes de la *cosmogonie hyperboréenne*”. Car enfin, la réalité a confirmé la légende... » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 489)

<sup>49</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 286.

<sup>50</sup> Simone Vierne, *op. cit.*, p. 671.

<sup>51</sup> Verne emploie dans les deux cas le terme *connexité* : entre éruptions et météores pour l'Île, entre éruptions et séismes (ch. XXII, p. 182) pour le *Pays des fourrures*. La parenté des éruptions, séismes et « phénomènes électriques » est de toute façon un acquis de l'univers vernien depuis la fin du *Voyage au centre de la terre*.

<sup>52</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 168-169.

<sup>53</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 706-708.

fort Espérance sont assiégés, d'une façon assez analogue à Hatteras au Fort-Providence<sup>54</sup>, par des forces en quelque sorte antonymes du maçon et du bâtisseur : ils attaquent par le grenier et leur force leur permet de démolir les briques de chaux et d'atteindre les occupants du fort. On retrouve aussi un thème d'*Un hivernage dans les glaces*, le froid extrême face auquel l'organisme humain est si fragile que même une brève sortie pour ramener du bois s'avère presque impossible (p. 178-180). C'est l'arbitrage des forces naturelles qui va offrir un dénouement favorable aux assiégés, là même où commence un corps à corps à l'issue très douteuse<sup>55</sup>. Le rapport intertextuel entre les deux romans recrée le phénomène d'enchâssement d'influences externes de niveau inégal : à la fin de *Hivernage*, le duel de Louis et André est résolu par l'intervention d'un ours, qui gronde et rugit ; ici, l'attaque des ours est interrompue lorsque « quelques grondements terribles se firent entendre » (p. 182), le séisme qui neutralise et remplace ces animaux comme représentant du verdict de la nature, et qui sauve les protagonistes tout en mettant leur île à la dérive.

Les conséquences topographiques du tremblement de terre rappellent un peu, en miniature, celles qui se seraient produites si le projet insensé de *Sans dessus dessous* (1889) avait réussi, projet qui en 1872 n'est encore qu'en gestation, J.-T. Maston ayant formé l'idée de redresser l'axe terrestre dans *De la Terre à la Lune*. Une partie du cap est « [découronnée] », le sol s'abaisse vers l'ouest et se relève vers l'est, et il en résulte que « les eaux du lac et de la Paulina-river, dès [le dégel], se déplaceraient horizontalement suivant le nouveau plan, [inondant] une portion du territoire de l'ouest<sup>56</sup> ». La pente générale « [s'accuse] en descendant de l'est à l'ouest », autre exemple de l'effet « boussole » chez Verne, car il indique la direction future de la nouvelle île, vers le courant du Kamtchatka. La composition volcanique du sol inquiète Hobson, ce qui fait écho à la fragilité et au peu de cohésion de la charpente de l'île Lincoln<sup>57</sup>. La débâcle arrive, et en juin, on commence à s'étonner que le détachement que devait envoyer le capitaine Craventy du fort Reliance n'apparaisse toujours pas. Hobson, soucieux, en conclut énigmatiquement que l' « on ne vient [pas] au cap Bathurst [...] "aussi

---

<sup>54</sup> *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII-XIII.

<sup>55</sup> Le lieutenant s'empare d'une hache et rallie ses compagnons pour une lutte désespérée contre les ours qui s'introduisent dans l'habitation : ce geste rappelle celui de John Mangles à la fin du chapitre « Entre deux feux » du *Capitaine Grant*, lorsqu'il s'apprête à saborder le canot sur le point d'être attaqué à la fois par la pirogue maorie et (en apparence) les canons du *Duncan*.

<sup>56</sup> *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 184.

<sup>57</sup> Voir *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 770.

facilement” qu’on le voudrait<sup>58</sup> », ce qui rappelle curieusement l’inaccessibilité d’un domaine celui-là humain, selon les mots de Nemo, « on n’entre pas ainsi par les panneaux du *Nautilus*, même quand ils sont ouverts. » On décèle même vaguement le thème de la « recherche de l’auteur », lorsque la voyageuse, par élimination, déduit des paroles d’Hobson qu’il ne craint ni les animaux, ni les hommes, donc « ce sont les éléments... » (p. 195). Nous proposons dans notre seconde analyse du *Capitaine Grant* que « l’échec scientifique implique le danger », et ceci se vérifie en ce point du récit : les pressentiments qui tourmentent Hobson sont dus à « certaines particularités inexplicables », au fait que « [la formation] de ce bout de continent ne me paraît pas claire !<sup>59</sup> ». Les choses viennent d’ailleurs d’empirer : après la marée plus faible que prévu (un pied seulement), c’est la marée nulle – parce que l’iceberg est à présent totalement détaché. A ce stade, le lieutenant balbutie presque (p. 196), et il rappelle l’exclamation irritée de Cyrus : « Je ne crois rien, je ne sais rien !<sup>60</sup> » Le secret, ou du moins ce nouveau développement du mystère du cap Bathurst, est à présent gardé par Hobson et Barnett, qui représentent dès lors les deux « initiés », au même titre que Smith et Spilett. Une autre conséquence logique du détachement du cap se manifeste bientôt : le gibier pullule<sup>61</sup>, ne pouvant plus circuler entre l’île et le continent.

Les derniers jours avant l’éclipse sont relatés en termes proches de la *fractale météorologique* vernienne (p. 197-198). L’importance cruciale de cette occasion est soulignée par l’intervalle excessif entre cette éclipse totale et la suivante (1860-1896), de même que le périégée lunaire particulier qui rend possible le projet du Gun-Club ne se reproduira que 18 ans plus tard<sup>62</sup>. Un problème de nature moins « déterministe » : le temps couvert qui menace d’empêcher l’observation, d’où la détresse de Black, qui rappelle celle de Lidenbrock à l’ombre du Scartaris, ou encore des protagonistes du *Rayon vert*. Le temps finit par se mettre au beau, mais, le 18 juillet, l’éclipse qui aurait dû être totale n’est que partielle, car l’on n’est plus dans la bande de latitude requise. Hors de lui – même s’il ne devine pas la vérité sur le moment – l’astronome reprend une réaction fameuse de J.-T. Maston via le « Qu’y a-t-il ? – Il y a que... » vernien (p. 202). Le cap n’est plus par 70°44’, mais 73°7’. « Une révélation soudaine [se fait] dans [l’esprit] » d’Hobson, car, comme Dick Sand, « Il n’était pas où il avait

---

<sup>58</sup> *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 194.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 195.

<sup>60</sup> *L’Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 513.

<sup>61</sup> *Le Pays des fourrures*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 196.

<sup>62</sup> *De la Terre à la Lune*, ch. IV, p. 73.

cru être !<sup>63</sup> » Dans ce contexte, le mot terrible est le participe « dérivé » (dans la dernière phrase du chapitre), car il consacre le bouleversement physique qui vient d'être révélé et « déstabilise » presque littéralement la cosmologie de ce monde miniature, en substituant un substrat à un autre. Verne admet implicitement une légère incohérence possible du mystère qu'il a construit : « Il était même remarquable que l'orientation de la presque île n'eût pas changé [...] ce qui tenait sans doute [...] à la direction rectiligne du courant [...] si les points cardinaux se fussent modifiés par rapport au cap Bathurst, si l'île eût tourné sur elle-même, [les occupants] eussent compris ce qui s'était passé<sup>64</sup>. » Le clivage s'accroît entre « les gens du commun » et les dépositaires du secret : on laisse croire que la déception liée à l'éclipse n'a de sens que dans le domaine obscur où se spécialise Thomas Black (p. 206-207), sans répercussions « séculières », dirait-on. Black, en une itération littérale du thème, « montrait le poing au soleil » (p. 208) ; il en veut aux puissances d'en haut – dont il n'a pas déchiffré l'influence véritable –, et va sombrer dans une apathie comparable à cet autre astronome, Palmyrin Rosette, lorsque « sa » comète gravite vers la Terre au lieu de s'échapper dans les espaces interstellaires. Hobson élargit le secret à Black, Madge et le sergent Long ; la résolution des phénomènes inexplicables ne sonne guère comme une victoire et cette partie de l'échange se conclut par un aveu d'impuissance face aux forces qui se sont emparées du véhicule flottant<sup>65</sup> : « Où il plaira à Dieu ! », dit Hobson<sup>66</sup>. Mais la fonction de ce premier chapitre ne peut être achevée avant l'énumération et le détail de la clé du mystère, car « ainsi s'expliquent toutes les singularités », dit Paulina Barnett. Le lieutenant commence par un très bref « récit des origines », similaire à celui de la genèse de l'île Clermont-Tonnerre<sup>67</sup>, puis, à la manière de Cyrus Smith, il aligne les phénomènes étranges et leurs explications (p. 212). La possibilité d'un messager aérien – comme l'albatros de l'île mystérieuse – est aussi évoquée, et ceci donne un prétexte à Verne de revenir à la fois sur l'expédition de Ross, qui emploie un procédé similaire avec des renards arctiques, et sur son *Voyage extraordinaire* qui

---

<sup>63</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII « Le mot terrible ! », p. 271. Les deux romans sont divisés en deux parties séparées par la réalisation.

<sup>64</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 205.

<sup>65</sup> Fidèle à sa tradition lexicale, Verne ne manque pas d'ajouter un peu plus loin : « D'ailleurs [...] pouvaient-ils enrayer la course de l'île errante ? [...] Non. » (*Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 213) Hobson conclut aussi, à propos du mouvement de l'île, que « Où elle nous mènera, nous irons », ce qui reprend à peu près la citation latine du P<sup>r</sup> Fridriksson dans *Voyage au centre de la terre* (fin du ch. XI, p. 96).

<sup>66</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 211.

<sup>67</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIX « Vanikoro », p. 216.

s'y rattache, celui d'Hatteras<sup>68</sup>, qui, comme Nemo dans une note de bas de page du *Sphinx des glaces*, est un personnage historiquement « réel »<sup>69</sup>. Vient ensuite, dans les échanges des personnages, l'étape de la résignation, où les inconvénients et les dangers de leur situation coexistent avec l'idée d'un moyen de locomotion quasi idéal, voisin des obus, ballons, galeries souterraines et sous-marins de Verne, via une tirade de Barnett qui, inversement à une scène de la première partie, fait cette fois sourire le lieutenant<sup>70</sup>. Les protagonistes n'oublient nullement « que l'île [menaçât] à chaque instant de fondre et de s'effondrer dans l'abîme ». Ceci termine l'obligatoire « tour de l'île », et la narration s'accélère, comme l'annonce le titre du chapitre V. L'une des raisons en est la construction d'un bateau d'une trentaine de tonnes, qui d'une certaine façon, fusionne et contracte celles du *Bonadventure* de Pencroff et du navire plus imposant que les colons tentent d'achever avant la destruction de l'île Lincoln ; de taille intermédiaire, le bateau du Fort Espérance aura le même sort, puisqu'il sera anéanti par le choc de la banquise (ch. XVII). Hobson persiste à maintenir le faux-semblant sur la finalité de ce projet ; il « ne voulait pas laisser soupçonner les changements survenus à l'île », et de même, refuse la suggestion de Marbre d'entreprendre une chasse à la baie des Morses, qui n'existe plus<sup>71</sup>. La nature de la dissimulation visant à « protéger » les non initiés d'une vérité inquiétante, ainsi que les inconsistances cumulées qui s'ensuivent (avec des résultats prévisibles), rappellent l'attitude du Capitaine de quinze ans vis-à-vis de Mrs Weldon, qui devine d'elle-même qu'elle ne se trouve pas en Amérique. Les explications évasives du lieutenant en viennent même à rappeler celles d'Harris – qui tentait de faire prendre la faune africaine pour celle de la Bolivie à Dick Sand –, au fur et à mesure que les indices se précisent, telle la fosse creusée par Marbre, qui se remplit d'eau salée à cause de la mer en-dessous (p. 248). En même temps c'est un nouveau symptôme de dégradation : l'île se mine par le dessous, et l'eau de mer pénètre, annonçant, aussi sûrement que celle qui s'infiltre par la caverne du *Nautilus* vers le magma du mont Franklin, l'anéantissement imminent du fragile domaine. Le retour des froids tardant à enrayer le processus, Hobson est donc ravi de l'arrivée d'un ouragan le poussant vers le sud-ouest, donc le continent (dont on rencontre un lointain

---

<sup>68</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. III, p. 226.

<sup>69</sup> « Non seulement le héros vernien part en voyage avec des connaissances précises sur ce qu'il risque de rencontrer, mais il emporte aussi avec lui la connaissance des autres romans de Jules Verne. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 110)

<sup>70</sup> Jules Verne, *op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IV, p. 240.

<sup>71</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. V, p. 246.

signe, le varech échoué sur le rivage), ce qui déconcerte ses compagnons, à la manière de la joie perverse de Lidenbrock ou de Negoro contemplant la « lutte des éléments<sup>72</sup> ».

La poussée de l'ouragan réintroduit, en filigrane, l'idée d'une trajectoire, par l'accélération donnée à l'île, et donc, inévitablement, le risque de la « collision », qui semble devoir se faire par l'isthme même d'où le cap s'est détaché. Hobson et Long, dont le rapport à ce stade du récit évoque celui du capitaine Servadac et de sa fidèle enseigne Ben-Zouf<sup>73</sup>, bravent donc la tempête pour reconnaître le point d'« impact » probable, et la perspective d'une chute de grêle leur fait d'ailleurs évoquer leur passé militaire (« ça vous est arrivé, à vous comme à moi, de passer à travers la mitraille »). L'accroissement de la tempête suscite cette image familière du renversement entre mer et terre, exprimée dans *l'Île* via la mer « passant par-dessus l'îlot [du Salut] ». « On eût pu croire », dit le narrateur, « [que] l'Océan, arraché de son lit, allait passer tout entier par-dessus l'île errante<sup>74</sup>. » Ce chapitre traite d'« un feu et un cri », à la façon du capitaine Grant tel qu'il apparaît en partie lorsque le *Duncan* atteint les parages de l'île Tabor : comme lui, l'inuit Kalumah se manifeste mais on ne la trouve pas ce jour-même. Le mystère est amorcé par la constante vernienne « mais alors... », traditionnellement accompagnée du bruit des vagues<sup>75</sup> ; inaugurée dans *VCT*, il est logique qu'elle réapparaisse ici, où l'on se déplace sur une sorte de radeau ; mais elle est quelque peu éclatée dans ce chapitre, ce que l'on peut attribuer à une raison symbolique, car c'est l'île aussi qui se fragmente :

[Une] large étendue d'eau apparaissait dans l'ombre [...]

« Non, [dit Hobson], la mer est plus à gauche. [...]

–Mais alors, c'est...

–C'est une fracture de l'île [...] ce n'est qu'une simple entaille que nous pourrons tourner<sup>76</sup>.

Mais ce n'est que trois pages plus loin que la mer est indirectement perçue, via le bruit du ressac, et encore à grand renfort de points de suspension (p. 269) ; on ne la verra qu'à l'aube, après la disparition du feu, mais il y a bien une discrète superposition de la mer et du feu, ou peut-être de la nature arctique et de son émissaire humain Kalumah, d'après la façon fugitive dont ils se manifestent. Pour distinguer la mer, d'ailleurs, « toute leur vie se concentrait dans leur regard » (p. 269), formule familière ; mais c'est le feu qu'ils verront. Le vent tourne, toutefois, poussant l'île au nord-ouest ; elle atteint bientôt 170° de longitude, au nord de la

---

<sup>72</sup> *Op. cit.*, ch. VI, p. 255.

<sup>73</sup> Long répond « Présent » à l'appel d'Hobson (ch. VII, p. 267), à la manière de Ben-Zouf ou Michel Ardan.

<sup>74</sup> *Op. cit.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 263.

<sup>75</sup> Nous avons rencontré ce thème vernien dans *Mathias Sandorf*, *VCT* et *Le Chancellor*.

<sup>76</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 266.

mer de Béring. Elle subit en même temps un sort analogue au *Pilgrim*, contournant le littoral américain au lieu de l'atteindre. Les courants de Béring et du Kamtchatka jouent le rôle de l'hyperbole et de la parabole dans *Autour de la Lune*, susceptibles d'entraîner l'île vers des sorts tous deux périlleux<sup>77</sup>. Mais un effet de fractale va se produire à ce stade : si le sort du « mobile » de l'île Victoria doit se décider entre les mers polaires et la dérive vers le sud, l'iceberg va passer à peu de distance de la pêcherie côtière où était retournée Kalumah après sa visite de décembre ; et donc, apercevant l'objet à la dérive<sup>78</sup>, c'est elle qui allume le feu aperçu, puis se lance à la suite de l'île sur son kayak, qui devient à son tour le mobile sujet à des influences contraires. Kalumah subit une « horizontale », une lutte de plusieurs heures entre ses efforts pour pagayer vers l'île rejetée au large et le courant qui pousse son kayak plus aisément qu'il ne propulse l'iceberg ; son aventure s'achève par une forme de « chute », puisque son embarcation est submergée, et c'est une vague qui échoue l'Inuit sur le rivage de l'île<sup>79</sup> ; l'excursion de Barnett et Madge – peu après celle du lieutenant – permet de la sauver. L'ambiguïté quelque peu prolongée sur la distance réelle d'un continent invisible n'est pas sans rappeler l'apparition « fantôme », car non dite sauf via une mimique de Negoro, du cap Horn dans *Un capitaine de quinze ans*, à travers les brumes<sup>80</sup>. D'autre part, la révélation différée de l'auteur d'un feu mystérieux fait écho au feu du « génie de l'île », qui permet au *Bonadventure* de rentrer au port<sup>81</sup>. De certaines façons, la « pause évaluative »<sup>82</sup> qui fait suite à l'arrivée de Kalumah et ce qu'elle implique a des accents plus dramatiques que celle du milieu du roman après le « mot terrible ». Il faut dire que l'île n'a jamais été aussi près d'être sauvée, et peu de temps après commence l'inexorable déclin consécutif à un hiver insuffisamment froid d'abord, à la dérive vers le sud ensuite. « [Si] le vent eût soufflé une heure de plus [...] [l'île] eût heurté le littoral [...] une saute de vent, fatale, funeste, avait repoussé l'île au large de la côte ! » : on a affaire à l'inversion maligne des conditions « finement réglées<sup>83</sup> »

---

<sup>77</sup> *Ibid.*, ch. II, p. 214-218.

<sup>78</sup> « Une chose énorme », dit le texte (*Ibid.*, ch. IX, p. 287), mots employés pour l'« écueil fuyant » (le *Nautilus*) au début de *Vingt mille lieues*. C'est aussi « une masse énorme » (même paragraphe), comme le bolide incandescent qui dévoile la face cachée de la Lune à Ardan, Nicholl et Barbicane (*Autour*, ch. XV, p. 377).

<sup>79</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 291.

<sup>80</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XI « Tempête », p. 154.

<sup>81</sup> *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV (p. 470) et fin du ch. XIX (p. 536).

<sup>82</sup> Comme le remarque Jean-Yves Tadié en commentant *Strogoff*, « Verne fait, comme souvent, le bilan de la situation de son héros [...] » (*Le Roman d'aventures*, p. 86).

<sup>83</sup> Le narrateur parlera d'ailleurs plus loin d'« un froid insuffisant et mal réglé » (ch. XI, p. 307).

chez Verne. Le narrateur poursuit avec ce passage que nous mettons en épigraphe<sup>84</sup> ; il résume une situation typiquement vernienne, et place l'île Victoria à une sorte de « point d'égalité attraction », tel le boulet du Gun-Club à deux étapes critiques de son voyage<sup>85</sup>. Même s'il y aura de nombreux rebondissements, le sens général des événements après ce point neutre est celui de la dissolution : qu'un chapitre porte le titre « Le courant du Kamtchatka » représente moins la tendance réelle qu'une brève diversion dont la menace ne s'accomplit que partiellement ; l'île, après quelques jours d'immobilité<sup>86</sup> va dériver vers le nord<sup>87</sup> pendant deux semaines avant d'être prise par un hiver trop doux, après lequel elle dérivera vers le sud. L'influence du courant du Kamtchatka crée une rétroaction, comme nous le remarquons pour *VCT* : poussée vers le nord, l'île va au-devant du froid qui l'arrêtera. Les « premiers indices de glace » apparaissent le 16 septembre, et le narrateur renvoie à un leitmotiv des *Voyages*, celui de la lubrification artificielle des flots : « [la] neige avait pour [effet] de calmer la houle, ainsi que fait l'huile que les marins “filent” pour apaiser momentanément [la mer] » (p. 300). Curieusement, c'est à ce stade du voyage où le véhicule va s'immobiliser qu'il perd enfin son invariance par rapport aux points cardinaux : « pour la première fois, elle éprouva un mouvement de rotation [d'un] quart de la circonférence [...] [cette] rotation parut coïncider avec un mouvement de translation plus rapide encore » (p. 301). La translation dans le monde vernien n'est souvent qu'une variante de la courbe ou de l'ellipse vécue localement, et ces deux mouvements simultanés sont les équivalents du mouvement planétaire de révolution autour du soleil et de rotation autour d'un axe. L'île, comme le boulet lunaire tel que le concevait initialement Barbicane, « tourne sur [elle-même] et [se comporte] à sa fantaisie<sup>88</sup> ».

La traversée de la banquise en traîneau est une épreuve<sup>89</sup> par laquelle passent les héros de l'*Hivernage* et d'*Hatteras* ; mais *Le Pays des fourrures* est plutôt un roman où le danger vient de l'anomalie climatique, les extrêmes du pays où l'on est décevant les attentes. On conçoit

---

<sup>84</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 294.

<sup>85</sup> *Autour de la Lune*, ch. VIII et ch. XIX.

<sup>86</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. X, p. 294 et p. 298.

<sup>87</sup> L'île dérive d'une dizaine de milles par jour du 10 au 26 septembre, à partir du 70° degré, mais la fin du chapitre donne 77° comme latitude finale dans notre édition (p. 301), alors que le suivant donne 72° (p. 303). Nous pensons donc que c'est le second chiffre qui est correct.

<sup>88</sup> *De la Terre à la Lune*, fin du ch. VII, p. 96.

<sup>89</sup> Dans ce roman, on peut aussi y voir une « prétérition » accidentelle des épreuves des naufragés de la *Jeannette*, mais ce navire ne s'échouera dans les glaces arctiques que plusieurs années après la publication du *Pays des fourrures*.

d'abord le projet de gagner le continent en traîneau, mais la banquise ne s'y prêtera pas. Verne compare l'hiver précédent et l'hiver qui approche, remarquant que « la mauvaise saison ne s'annonça pas avec sa rigueur accoutumée ». Là où l'envahissement des laves et le peu de cohésion du sous-sol menacent l'île Lincoln d'une destruction totale, c'est la fragilité des icefields environnants qui condamne indirectement l'île Victoria. La souffrance qu'exprime Hobson est l'écho de celle de Pencroff, celle du colonisateur qui voit les fruits de son long labeur s'évaporer : « J'avais mis toute mon intelligence, toute mon énergie à établir ce fort [...] je ne me consolerais jamais d'avoir été forcé de l'abandonner !<sup>90</sup> » L'espèce de stratification de la colonie sur la base de la connaissance des « mots terribles » qui décrivent la situation implique que la révélation se fasse à deux reprises, comme dans *Un capitaine de quinze ans*, où la réalisation survenant à mi-récit est doublée des mots chuchotés par Mrs Weldon à l'oreille du novice : « Je sais tout, mon pauvre Dick<sup>91</sup> [...] » La tentative de traverser les glaces paraît imminente, et Hobson ne peut plus retarder le moment d'initier le reste de la colonie. Mais si elle surprend la plupart d'entre eux, elle ne constitue qu'une permission de rompre le faux-semblant pour les soldats Marbre, Mac Nap et Raë, qui avaient deviné, et dont le raisonnement est expliqué sur le mode de l'« accumulation d'indices<sup>92</sup> » comme pour Dick ou Cyrus. La mer, toutefois, n'est qu'« imparfaitement solidifiée<sup>93</sup> », et cette coexistence néfaste des phases liquide et solide de l'élément aqueux semble se propager à d'autres aspects de la nature environnante : le jour – raccourci par l'approche du solstice – est blafard, « la lune [est] trouble, à demi noyée dans la brume humide », et la réfraction crée des illusions d'optique. La « déception » au niveau des températures se traduit par une déception au sens étymologique, la tromperie des sens. Le moindre des oiseaux « [paraît] plus grand qu'un condor ou un gypaète », et, tel le chien Duk qui effraie l'équipage d'Hatteras, l'ours solitaire de l'île Victoria apparaît à Paulina Barnett comme un monstre de cinquante pieds de haut<sup>94</sup>, incapable lui aussi de quitter l'iceberg : cet animal n'est plus le représentant de l'hostilité des éléments comme dans la première partie, mais une autre victime de « cette nature polaire, qui se défend si énergiquement contre les investigations humaines » (p. 316). Ironiquement, ce sont les colons qui sont *investis* – assiégés –, plus tôt par la bande d'ours et ici par l'eau qui

---

<sup>90</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 302.

<sup>91</sup> *Un capitaine de quinze ans*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. V, p. 346.

<sup>92</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 310-311.

<sup>93</sup> D'où, par ailleurs, « [les] culbutes des icebergs, rongés à leur base, qui cherchaient un nouvel équilibre » (ch. XII, p. 315), selon le même principe des autres *Voyages* « glaciaires » ainsi que de *Vingt mille lieues*.

<sup>94</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 315-316.

ronge leur île. Verne décrit un hiver plus tiède encore que celui de la fin de l'*Hivernage dans les glaces*, où une moyenne de  $-16^{\circ}$  en mars fait parler de « précoce saison d'été » (ch. XVI) et où l'on n'atteint le zéro que deux mois plus tard environ. Aussi la première reconnaissance effectuée pour tester la viabilité d'un voyage en traîneau se solde-t-elle par un échec (ch. XIII), et l'on doit se rabattre sur l'option maritime (« [la] construction du bateau fut activement poussée<sup>95</sup> »). Le médiocre pic de froid est atteint et dépassé, et après l'excursion à pied il est donc question d'une reconnaissance en bateau pour explorer les passes ; on retrouve alors la tendance de Verne à alterner les phénomènes continus et brusques : une tempête disloque la banquise, et la transforme en un chaos qui recrée ces images architecturales, illusion de « ruines d'une ville immense<sup>96</sup> », pyramidions, etc., symbole, peut-être, de la civilisation manquée du cap Bathurst. Verne fait persister cet état intermédiaire du paysage, auquel manquent l'intégrité nécessaire au passage des traîneaux et la fonte totale qui le rendrait pleinement navigable ; c'est dans cet environnement que sont mises en valeur les qualités de Kalumah, qui, tel Nemo sur l'îlot du pôle<sup>97</sup>, se déplace sur les glaçons « comme un chamois dans les roches alpestres » (p. 340). Cela n'évite pourtant pas aux explorateurs l'épreuve du labyrinthe : ils s'égarant, suite à un énième jeu vernien sur le « changement de repère » et la désorientation géographique, dans lequel soleil et boussole semblent se contredire, car, de même que le fort Espérance a été détaché tout entier du continent, le champ de glaces que l'on traversait et que l'on supposait fixe s'est retourné tout entier, inversant les points cardinaux (p. 346). C'est l'Inuit qui a la première l'intuition de cette « supercherie » des forces naturelles ; ce sera aussi elle qui devine que, éjectée du « point neutre » par la débâcle d'avril, l'île n'est pas reprise par le courant du Kamtchatka mais dérive vers le sud, donc la dissolution<sup>98</sup>. Tel un avion long-courrier suivant un itinéraire courbe au-dessus du pôle, les voyageurs repassent le cercle polaire en sens inverse – ce cercle franchi à pied l'année précédente –, et en même temps, l'île subit une nouvelle rotation qui fait à nouveau pointer le cap Bathurst vers le nord, ce qui

---

<sup>95</sup> *Ibid.*, ch. XIV, p. 327.

<sup>96</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 338.

<sup>97</sup> *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIV, p. 491.

<sup>98</sup> *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 355. Plus loin le narrateur dira que « l'île s'en allait au sud, c'est-à-dire à l'abîme » (ch. XVIII, p. 363), nous soulignons. Ce point cardinal est synonyme de la submersion imminente – celle-ci dans l'axe vertical et non selon une direction géographique –, qu'il implique. Plus tard, la maison, à la suite des bouleversements du cap Bathurst, « [crève] le sol de glace et [s'enfonce] dans l'abîme » (*Ibid.*, p. 370). La dernière occurrence du terme dans le roman est légèrement plus optimiste : le véhicule des rescapés se réduit comme peau de chagrin mais « L'abîme n'en avait pas encore pris un seul » (ch. XXIII, p. 398).

accentue encore l'idée d'un « tour du monde » symbolique : « le soleil avait successivement salué tous les points de son littoral<sup>99</sup> ». On passe au milieu du détroit de Béring, ce qui aurait pu permettre le rapatriement ; un peu comme il détruira l'*Halbrane* dans le *Sphinx*, Verne va parer à cette facilité en détruisant l'embarcation, via un mécanisme rencontré dans *Hatteras*, l'assaut des glaçons. Par la même occasion, il recrée la « termitière » du *Capitaine de quinze ans*, ou la scène d'ensevelissement ; plusieurs des colons se trouvent piégés sous les débris et la glace. Le narrateur n'a pas l'impassibilité de Nemo évoquant les deux morts qui menacent les personnages sous la banquise (écrasés ou étouffés), mais il énonce lui aussi les deux possibilités, « Ecrasés ou noyés ! », auxquelles s'ajoute un ennemi plus occasionnel des héros verniens, l'accumulation d'acide carbonique<sup>100</sup>. On est sauvé in extremis, bien entendu, mais au prix du bateau et du dernier espoir de toucher terre dans le fameux détroit. L'île se dirige vers les Aléoutiennes, et il en résulte un véritable printemps des zones tempérées, écho ironique fait aux réflexions de Barnett sur un véhicule idéal permettant, par le mouvement, de choisir son climat ; le processus accéléré (p. 379) ainsi que la température contextuellement excessive (elle atteint par moments 20°) rappellent l'été précoce sur la comète Gallia vers la fin de son orbite (*Hector Servadac*). C'est du reste une inévitabilité quasi cosmique<sup>101</sup> qui est exprimée du point de vue de Barnett lorsqu'elle observe ces changements :

Pouvait-elle changer l'état de son domaine éphémère ? Pouvait-elle lier cette île errante à l'écorce solide du globe ? Non, et le sentiment d'une suprême catastrophe était en elle. Elle en avait l'instinct, comme ces centaines d'animaux qui pullulaient [...] se rapprochaient de plus en plus de leurs anciens ennemis, les hommes [...] C'était comme une reconnaissance tacite, instinctive de la supériorité humaine, et précisément dans une circonstance où cette supériorité ne pouvait rien !<sup>102</sup>

Le sentiment qui taraude tant de héros verniens tels Axel, Glenarvan, etc. à la veille de grands cataclysmes réapparaît donc, à la différence près que ce qui suit constitue une manifestation pour la plus grande part graduelle – sans en être moins angoissante – de l'entropie ; l'homme est à la merci de processus lents et inexorables aussi bien que des phénomènes dont le spectaculaire peut à première vue retenir davantage l'attention. En même temps, la direction plein sud de la dérive, qui amène l'île, le 25 mai, par 56° de latitude mais à la même

---

<sup>99</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII, p. 358. Verne pense peut-être au dénouement du *Tour du monde en quatre-vingts jours*, publié la même année, et où l'explication finale emploie une imagerie similaire.

<sup>100</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 373.

<sup>101</sup> Il est question plus loin de « la fatalité ou plutôt l'immutabilité de la direction des courants » (ch. XX, p. 383) ; Verne projette la « mécanique rationnelle » chère à *De la Terre à la Lune* dans le domaine de l'océanographie.

<sup>102</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 379.

longitude<sup>103</sup> que celle obtenue des mois plus tôt (170°), symbolise clairement la Chute vernienne. On se met toutefois à dévier au sud-ouest à partir de là, car autrement l'iceberg rallierait trop aisément l'une des Aléoutiennes. Cet effet d'asymptote est prolongé encore par le détachement des glaçons qui imprimaient une vitesse appréciable à l'île ; comme les onaggas de l'île Lincoln aux yeux de l'ingénieur Smith<sup>104</sup>, c'étaient des « moteurs », et le soldat Kellett prédit avec raison qu'« [avant] ce soir, nous aurons perdu notre hélice ! ». Le désespoir d'Hobson revient sur le mode collectif, avec la même métaphore que celle qui traduit les impressions des colons de l'île Lincoln condamnée<sup>105</sup> : « ils l'aimaient cette île Victoria [...] qu'ils avaientensemencée, et qui [avait] résisté jusqu'alors à tant de cataclysmes » (p. 388). On construit un radeau pour remplacer le bateau perdu, mais une formule qui rappelle celle d'Axel près de la fin de *VCT* prévient le lecteur qu'il n'y aura pas de nouvelle traversée : ce n'est qu'un « assemblage de poutres et de planches » (p. 388), qui ne survivrait que dans des conditions optimales. Il est perdu selon un procédé récurrent dans ce roman ainsi que l'*Île*, celui de la surestimation de l'intégrité de « mondes » qui ne sont en réalité que des fractions contingentes du tout : il paraît impossible que l'embarcation amarrée à double tour, et dans le lagon et non sur le littoral, puisse disparaître ; mais c'est possible, si le « monde » entier se fendait suivant une ligne passant par ce lagon, privant les rescapés des six septièmes de leur île<sup>106</sup>. Ils sont « assiégés » par les progrès tantôt continus et tantôt brusques de la dissolution comme les colons de l'*Île* sont assiégés sur le plateau de Grande-Vue par les progrès de l'éruption avec le lac Grant comme ultime barrière. C'est d'ailleurs, un peu comme on le constate dans *Le Chancellor* sous d'autres formes, une « fragmentation » à récurrence, car l'« île qui se fait îlot » perdra encore sa plus grande partie à la fin du chapitre pour n'être plus qu'un glaçon. Entre-temps, le traditionnel faux espoir du navire à l'horizon – qui ne repère pas les naufragés ou les ignore – apparaît et disparaît, achevant la spirale descendante des espoirs des occupants de l'île. Son approche rappelle en outre celle du *Speedy*<sup>107</sup> au début de la troisième partie de *L'Île mystérieuse*, navire pirate qui trompera d'une autre façon les espérances. L'explication possible du détournement du bateau renvoie aussi aux débuts de *Vingt mille lieues* : on apprend à travers Jasper Hobson que les navires craignent les icebergs, « écueils

---

<sup>103</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 383.

<sup>104</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. VII, p. 370-371.

<sup>105</sup> « [...] cette île qu'ils avaient fécondée, [cette] île qu'ils aimaient, qu'ils voulaient rendre si florissante un jour ! » (*Ibid.*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 785)

<sup>106</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 394.

<sup>107</sup> Notamment l'allure qu'il adopte, tribord amures (*Ibid.*, p. 397).

errants<sup>108</sup> » qui peuvent entraîner leur perte. Le désespoir général entraîne une version plus bénigne de la folie qui s'empare des naufragés du *Chancellor* : « Kellet [poussa] alors des rires extravagants. Puis il se roula sur le sol. » Madge, voix quelque peu panglossienne du récit<sup>109</sup>, n'est plus capable d'affirmer à Barnett qu'elle espère encore. L'érosion du glaçon devient telle que l'on ne peut plus en sacrifier des morceaux pour obtenir de l'eau potable. Du point de vue élémentiel, la crise est à peu près symétrique de celle du *Nautilus* dans l'impasse sous-marine créée par les icebergs ; en de telles circonstances, le surhomme vernien par excellence déclare qu'*il faut tenter quelque héroïque moyen, ou nous allons être scellés dans cette eau solidifiée comme dans du ciment*<sup>110</sup>. Jasper Hobson, lui « se demandait s'il n'y aurait pas un moyen quelconque d'arrêter la dissolution de l'îlot<sup>111</sup> ». Comme dans les cas de *Sandorf* ou de *Robur*, Verne n'essaie pas, on le voit, d'imiter à la lettre la pose ou l'imperturbabilité de son héros, c'est l'itération avec variations qui importe, car comme l'a remarqué S. Vierende, « Jules Verne avait bien senti qu'il tenait non seulement une situation "absolue" mais un personnage absolu, avec le capitaine Nemo<sup>112</sup>. » Les qualités du surhomme sont aussi réparties sur plus d'un personnage dans ce roman, un peu comme Glenarvan et Paganel se partageant énergie et érudition<sup>113</sup>, et ce n'est donc pas Hobson qui trouvera l'idée homologue de l'eau bouillante de Nemo. Il fait tout de même établir une voile, parachevant la métaphore du navire (p. 403). Et, lorsque la terre est enfin repérée, ce véhicule qui possède à présent une composante éolienne se rattache au véritable navire aérien de *L'Île mystérieuse*, par un impératif *dehors tout ce qui pèse* (qui fait larguer toutes leurs possessions et même la nacelle aux Naufragés de l'air), sa fonte étant l'équivalent de l'« hémorragie » du ballon enlevé aux Sudistes. Pour les deux véhicules, l'énoncé des distances successives de la terre que l'on tente d'atteindre se fait à peu près sur le mode géométrique<sup>114</sup>, qui convient sans doute davantage à Verne que la monotonie d'un décompte linéaire, cependant qu'il orchestre le suspens, entre ces bornes, par des moyens autres que quantitatifs. Vers la fin, l'ellipse après l'énumération des mesures désespérées en prolonge la fonction et l'amplifie : « Enfin, ces hommes énergi-

---

<sup>108</sup> *Ibid.*

<sup>109</sup> A la manière de Penellan dans l'*Hivernage*, et en des termes similaires.

<sup>110</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 510-511.

<sup>111</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 402.

<sup>112</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, p. 217.

<sup>113</sup> Voir notre seconde analyse de ce roman (V-2-a).

<sup>114</sup> Pour le ballon : trente milles, un mille, deux encablures. Pour l'iceberg : douze milles, quatre, trois, puis un quart de mille.

ques employèrent tous les moyens imaginables pour retarder la [catastrophe]. Mais tout cela était insuffisant. » Ceci peut avoir une dimension autoréférentielle : peut-être Verne avoue-t-il qu'il manque encore un « effet de science » à son roman d'aventures géographique ; peut-être dans ce cas a-t-il condamné son astronome à cette apathie prolongée précisément afin de fournir à travers lui la réplique à une telle accusation. Thomas Black trouve l'idée de pomper l'air ambiant dans un réservoir sous pression puis de le libérer à la surface de l'iceberg, et il en résulte que « sous la pression de l'air, l'eau, en se volatilissant [...] produisait un froid rigoureux ; puis, cet air comprimé, pour se détendre, empruntait sa chaleur à la surface dégelée, et celle-ci se recongelait... » (p. 407). L'air froid est l'agent de Black comme l'eau chaude est celui de Nemo, et la symétrie est entérinée par le choix lexical : les occupants du sous-marin sont menacés d'être « scellés comme dans du ciment », mais sur le dernier vestige de l'île Victoria, « [partout] où une fracture allait se produire, le froid [...] en cimentait les bords »...

*Le Pays des foudres*, malgré des prémisses peut-être un peu inhabituelles par rapport aux premiers *Voyages*, révèle donc une richesse surprenante de permutations de thèmes verniens déjà rencontrés, et il résout à sa façon le paradoxe apparent des romans de la première période, à savoir le récit aux accents clairement saint-simoniens ou à tout le moins favorablement disposé envers les grandes entreprises civilisatrices mais où le projet annoncé échoue invariablement. Nous avons rencontré une variante de la réponse vernienne à la fin de notre première analyse de *L'Île mystérieuse*, et le principe reste le même ici. La courbe décrite par les envoyés du fort Reliance est presque trop claire, montant vers le nord (avec une discrète allusion « vectorielle » par laquelle ils jettent leur dévolu sur le pôle, loin au-delà du 70<sup>ème</sup> parallèle), manquant son but puis s'abîmant lentement mais sûrement dans les latitudes basses. Cette « balistique » est causée par le détachement d'une sorte de sous-continent, comme les astéroïdes et comètes de la *Lune* ou *Servadac* sont des planètes miniatures ; or le premier paragraphe de la seconde partie du roman remarque, en manière d'excuse pour le malheureux Jasper Hobson, que « Tout autre y eût été trompé comme lui. Aucune prévision humaine ne pouvait le mettre en garde contre une telle éventualité » : il ne mérite pas plus de reproche que Barbicane pour n'avoir pas prévu l'erreur de l'Observatoire de Cambridge, ou l'imprévisible bolide qui dévie son obus lunaire. Vers la fin du même chapitre, Paulina Barnett réitère qu'il n'y a rien à lui reprocher et ajoute que « [la] nature a tout fait, elle est la seule coupable ! ». La même réplique qui consacre le statut d'Agent de la nature insiste en même temps que la défaite de l'homme n'est pas un échec ; elle peut constituer la réfutation préventive d'une sorte de *non sequitur* sur la croyance aux capacités humaines : Jasper Hobson a agi en héros et en pionnier selon tous les critères raisonnables, et la marche inexorable du monomythe,

mettant en jeu des forces que le protagoniste vernien n'est pas tenu d'égaliser mais de combattre intelligemment, n'invalide pas ce verdict. Un peu comme à la suite de la « mort » symbolique de John Hatteras, la parole à la fin du récit est laissée au savant<sup>115</sup>, comme pour confirmer l'importance de l'idée salvatrice d'un Thomas Black qui pendant le reste du roman avait été réduit au silence par la nature polaire. L'astronome sort de son mutisme parce que l'explorateur n'a pas vraiment échoué, et son regard est prospectif : de même qu'Harry Grant qui poursuivra sa recherche d'une colonie écossaise après la fin de son séjour sur l'île Tabor, ou le Gun-Club qui fonde la *Société nationale des Communications interstellaires* après l'« échec » du voyage vers la Lune, il voit moins dans les revers qui jalonnent l'aventure humaine l'impossibilité ou le tabou que l'indication des voies de recherche à venir, et il donne rendez-vous au lecteur vingt-six ans dans le futur « aux limites de la mer polaire », promesse que Verne tiendra à sa façon, en écrivant *Le Sphinx des glaces*.

---

<sup>115</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIV, p. 410.

## 2-d Le Chancellor

*Cependant, « il y a quelque chose » ! Les matelots, souvent groupés, causent entre eux et se taisent à notre approche. Plusieurs fois, j'ai saisi le mot « panneau » qui a déjà frappé M. Letourneur. Qu'y a-t-il donc dans la cale du Chancellor qui exige tant de précautions ? Pourquoi les panneaux sont-ils si hermétiquement condamnés ? Véritablement, nous aurions un équipage ennemi, prisonnier dans l'entrepont, que nous ne prendrions pas de mesures plus sévères pour l'y garder étroitement !*  
(Le Chancellor, ch. VIII, p. 28)

*Le Chancellor* (1874-1875), *Voyage extraordinaire* en partie inspiré du naufrage de la *Méduse*, peut être considéré comme l'un des « romans de l'entropie » de Verne, chez qui ce thème, quoique récurrent, n'occupe habituellement pas une place aussi dominante à l'échelle d'un roman entier. Ce qui menace les protagonistes du début à la fin, c'est l'abîme, terme qui apparaît plusieurs fois pour désigner la mer en passe de les engloutir ; mais c'est aussi, de toute évidence, un abîme moral : comme dans l'histoire véridique du radeau de la *Méduse*, comme dans le récit fictif d'*Arthur Gordon Pym*, les périls et les privations matérielles poussent l'homme vers des extrêmes de sauvagerie qui culminent par le cannibalisme. L'entropie apparaissait déjà via son contraire ou du moins son opposant dans *Le Tour du monde* (1872-1873), l'emploi optimal de la machine et de l'énergie, mais aussi vers la fin, plus directement, sous la forme du navire qui se consume lui-même sous les ordres de Phileas Fogg ; elle est l'antagoniste principal du *Pays des Fourrures* (1872-1873), où elle érode peu à peu l'île de glace où un microcosme de civilisation se trouve piégé ; enfin elle est le pendant négatif – dans la dernière partie du roman – des progrès techniques de *L'Île mystérieuse* (1874-1875), qu'elle détruit par le feu et l'eau, et la publication en feuilleton de ce dernier roman encadre celle, plus brève, du *Chancellor*, roman bien plus compact. C'est aussi un roman qui paraît tronqué de la première moitié de la courbe du *Voyage extraordinaire* : il n'y a guère de phase ascendante parce qu'il n'y a pas d'entreprise ou d'ambition humaine au sens habituel : il ne s'agit que de traverser l'Atlantique, un peu comme les navires de la ligne Cunard au début de *Vingt mille lieues sous les mers*, et, pour jouer sur les mots, ce n'est même pas le « voyage second » – celui des savants après celui des explorateurs – puisque le trois-mâts « accomplit en ce moment son troisième voyage entre Charleston et Liverpool<sup>1</sup> ». Ce n'est peut-être pas un hasard que *Le Chancellor*, venant vers la fin de la première période vernienne, soit suivi par *Michel Strogoff* (1876), où, à peu près au contraire, on dévie du schéma vernien en

---

<sup>1</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. I, p. 2.

mettant en scène un protagoniste à l'héroïsme déjà avéré, et qui est lui-même, avons-nous proposé, une « machine au mouvement perpétuel », triomphante de l'entropie. Les deux romans se compensent peut-être, tout en étant très différents. On peut être tenté de noter l'absence de didactisme ou du moins de tendance encyclopédique comme caractéristique majeure du roman ; toutefois une telle suggestion nous apprend bien plus par ses insuffisances que par sa vérité superficielle : premièrement, on apprend de la géographie dans *Le Chancellor*, ainsi que de la nomenclature maritime, et le nom et certaines propriétés d'un nouvel explosif puissant (le picrate), dans la lignée du pyroxyle (*VCT, Lune*) et de la panclastite (*Sandorf*) ; deuxièmement, le roman promeut l'activité scientifique y compris dans son application la plus pratique par la mise en scène, notamment de l'ingénieur dessinant des épures<sup>2</sup>, ce en quoi *Le Chancellor* se rapproche des *Cinq Cents Millions de la Bégum* (1879), où l'on peut percevoir un retrait similaire de l'extraordinaire géographique ; troisièmement, la science est, quoique subtilement, « le ressort même » de la progression du récit, pour reprendre les termes de Marius Topin<sup>3</sup>, et comme l'a analysé Michel Serres :

[...] ce récit court ne donne aucune citation scientifique, ne met en scène aucun savant, ne fait aucune mention d'une découverte quelconque. Mais la mécanique, admirablement décrite, y organise le plan et la succession des événements. Une science non dite travaille le texte. [...] ce vaisseau va, l'une après l'autre, courir *toutes* les catastrophes que la mer rend possibles [...] Jules Verne définit, en tous les lieux par lesquels le bateau et sa charge passent, un type d'équilibre différent : un équilibre statique, puis cinématique, puis dynamique, puis thermodynamique, hydrodynamique même, etc. [...] Ces figures successives donnent des exemples parfaits d'une authentique science de l'équilibre, certes non dite, jamais citée, nullement explicitée, toujours en images naïves [...] Latente dans le récit, elle en organise la structure, le travaille, le développe, bref, le produit. Ou, inversement, le récit engendre cette science et la développe<sup>4</sup>.

On peut voir d'emblée dans cette tendance mécanisante du *Chancellor* l'une des facettes de la « force mystérieuse à dominante non humaine » ; malgré le caractère fondamentalement humain des épreuves du roman, on constate surtout que « le réel rappelle sans arrêt ses règles immuables<sup>5</sup> », en grande partie sous la forme de souffrances induites par des nécessités physiques. Du point de vue général du « Rapport à l'Objet » chez le protagoniste vernien, on est

---

<sup>2</sup> Ce que fait Falsten (ch. XVII, p. 76).

<sup>3</sup> Cité dans Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte* ; voir l'analyse de *Mathias Sandorf* (note 31).

<sup>4</sup> Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec J.-P. Dekiss, p. 99-100.

<sup>5</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, préface p. XII.

d'abord confronté à l'énigme, lentement dévoilée, du feu à bord<sup>6</sup> ; ensuite, outre quelques énigmes très secondaires (par exemple la façon morbide dont le bosseman se procure des appâts), c'est au déclin physique et moral que l'on a affaire, à un Océan personnifié – qui est dès le début hostile ou presque, sans ce revirement graduel que l'on observe dans *Vingt mille lieues* –, et à des valeurs humaines qu'il devient de plus en plus ardu de maintenir, processus qui culmine, de façon caractéristique chez Verne mais peut-être plus explicite qu'à l'ordinaire, par le blasphème ou la révolte contre la providence, d'ailleurs amorcée par quelques indices apparaissant dans la première moitié du récit ; car « c'en est trop !<sup>7</sup> », dira le narrateur à la fin du chapitre XLIII.

*Le Chancellor* a pour sous-titre « Journal du passager J.-R. Kazallon », et contrairement à *Face au drapeau* où le journal de Gaydon laisse place à une focalisation externe<sup>8</sup> au dernier chapitre, il occupe ici la totalité du roman. Les chapitres correspondent plus ou moins à des jours du calendrier, parfois pris individuellement ; courts pour la plupart, ils introduisent d'abord le navire, son équipage et ses passagers, en même temps que les indices du désastre imminent, explicité à la fin du ch. VIII lorsque l'énergique second, Robert Kurtis, se confie au narrateur : « Eh bien, oui ! [Le] feu est à bord !<sup>9</sup> ». Le capitaine Huntly, lui, est caractérisé par sa couardise, ce qui est symboliquement signalé par le fait qu'il se décale de l'itinéraire normal (il manque donc de constance, de résolution), décision prise<sup>10</sup> avant la détection du feu à bord<sup>11</sup>, qui ne peut donc en être la cause : celle-ci doit donc être une sorte de « folie » (p. 23), une distraction qui est l'homologue péjoratif et sans l'aspect comique de celle de Paganel (*Grant*), qui lui aussi « dévie » son navire et l'envoie « trop à l'est », en Nouvelle-Zélande. La déviation offre un prétexte à Verne pour évoquer la mer des Sargasses, qui le fascine depuis *Vingt mille lieues* et même indirectement le *Centre de la terre* ; on trouve aussi dans ces premiers chapitres quelques données plus purement géographiques, ainsi que des éléments d'intertextualité : par exemple, le narrateur mentionne le cap Hatteras, assez gratui-

---

<sup>6</sup> Elle occupe, dans les premiers chapitres, une fraction du roman comparable à celle du mystère du narval géant dans *Vingt mille lieues sous les mers* : 8 chapitres sur 57, contre 7 chapitres sur 47.

<sup>7</sup> La même formule est employée lorsque le major Mac Nabbs atteint ce stade dans la troisième partie du *Capitaine Grant* (ch. XVI « Entre deux feux », p. 839).

<sup>8</sup> Ce qui, chose commune chez Verne, doit être nuancé de quelques touches d'omniscience ; voir la dernière page de ce roman (*Face au drapeau*, ch. XVIII, p. 350-351).

<sup>9</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. VIII, p. 31.

<sup>10</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 16.

<sup>11</sup> Celle-ci a lieu le soir du 14 octobre (*Ibid.*, ch. VII, p. 23-24).

tement puisque les coordonnées relevées sont en réalité très éloignées de ce cap<sup>12</sup>, et il semble donc que Verne goûte tout simplement ce nom, qu'il a donné à son héros du pôle nord et qu'il nomme aussi au début de *Face au drapeau*. De plus, la description de la cargaison du *Chancellor* fait un renvoi cette fois extérieur à l'œuvre : le narrateur note que la cargaison de coton a été soigneusement tassée, la même précaution longuement commentée<sup>13</sup> dans le *Gordon Pym* de Poe, ce dont Verne avait certainement connaissance via la traduction de Baudelaire. Quant aux Bermudes, vers lesquelles on se dirige dans un premier temps, elles n'ont pas encore acquis leur sinistre réputation du XX<sup>e</sup> siècle, mais elles sont le prétexte pour Verne d'évoquer ce à quoi il consacre une réplique bien plus longue de Cyrus Smith dans *L'Île mystérieuse* (rédigée à peu près à la même époque), sur « le travail incessant des infusoires<sup>14</sup> » : l'archipel bermudien « est destiné à s'accroître », par un « principe du travail de la nature », car « les madrépores travaillent incessamment à construire de nouvelles Bermudes, qui [formeront] un nouveau continent<sup>15</sup> ». Et comme au début de *l'Île*, on apprend la différence entre un « grand frais » et un vent de tempête, au début du chapitre suivant lorsque la vitesse excessive du vent le place dans la seconde catégorie ; il est assez atypique que ceci se produise dans la mer des Sargasses, où il est plus souvent question de navires encalminés : on quitte cette partie de l'océan précisément au moment où le vent « est revenu à “bon frais”<sup>16</sup> ». C'est aussi le moment où « [la] température commence à devenir très chaude », premier indice du feu à bord, peut-être seulement symbolique puisque l'équipage ne le détectera que dans la soirée, causant un bruit qui réveille Kazallon ; le Français M. Letourneur rapporte ensuite un nouvel indice, les paroles échangées par l'équipage, qui rappellent un peu le cri « Maelström ! Maelström ! » entendu par Aronnax lorsque les hommes de Nemo manifestent une agitation similaire à la fin de *Vingt mille lieues sous les mers* : « Il m'a semblé [surprendre] ces paroles : “Vite ! vite ! aux panneaux ! aux panneaux !”<sup>17</sup> ». Le danger de nature purement physique, mais encore inconnu, prend figure humaine dans l'esprit du

---

<sup>12</sup> « [Nous] ne devons pas être très éloignés des Bermudes, c'est-à-dire au large du cap Hatteras. Le [point] a donné 32°20' [nord] et 64°50' [ouest] » (*Ibid.*, ch. V, p. 15). Le relèvement se trouve à un bon millier de kilomètres de ce cap, tout près des Bermudes, et ne se situe même pas à la même latitude mais à trois degrés plus au nord.

<sup>13</sup> Edgar Poe, *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, traduction de Baudelaire, ch. VI, p. 78-81 (voir bibliographie).

<sup>14</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXI, p. 257.

<sup>15</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. V, p. 18.

<sup>16</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 23.

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 25.

narrateur, peut-être parce qu'il le perçoit à travers les conciliabules et les précautions des hommes d'équipage ; c'est « un équipage ennemi, prisonnier dans l'entrepont » ; mais ce choix vient sans doute davantage de la tendance bien humaine à personnifier l'inconnu et le danger, c'est le pendant négatif du « génie de l'île Lincoln », caché sous sa charpente granitique. La chaleur grandissante peut dans un premier temps être attribuée à la latitude décroissante du navire allant vers le sud, même lorsque les matelots « [arrosent] le pont plusieurs fois par jour » (p. 30). La chaleur devient étouffante dans les cabines, ce qui représente une itération, avec inversion du rapport de forces entre l'homme et la nature (ou l'homme et le danger, quel qu'il soit), de l'épisode de l'archipel Grec, où Aronnax étouffe aux côtés d'un Nemo impassible : dans ce second cas, la source de chaleur (une éruption sous-marine) est thématiquement identique mais externe, et Nemo peut s'en éloigner à son gré, l'inconfort n'est qu'une circonstance à laquelle il peut mettre fin en un instant ; Kazallon, lui est prisonnier du *Chancellor* et forcé de subir cette chaleur. Il finit par s'apercevoir que c'est le pont qui est anormalement chaud, non l'atmosphère, ce qui amène l'aveu de Kurtis (p. 31). Un peu comme les fuites de grisou dans *Les Indes noires*, une ouverture cachée, que l'on ne trouvera pas, permet à l'air de pénétrer dans la cale et d'entretenir l'incendie (ch. IX). On se redirige vers le sud-ouest pour gagner les terres les plus proches, ce qui devrait assurer le sauvetage des passagers selon le procédé expliqué par Kurtis<sup>18</sup> : et donc, il faut qu'il y ait gradation du péril, conformément à cette logique des paliers successifs que l'on a évoquée précédemment<sup>19</sup>. Le négociant Ruby, à l'encontre du règlement, a embarqué une bonbonne de picrate à bord, qui risque de sauter sous l'influence de la combustion du coton : comme pour le Maelström, ainsi que le chapitre final de la première partie du *Capitaine de quinze ans*, cette révélation est un « mot terrible » : « Mais un mot – mot “épouvantable”<sup>20</sup> dans les

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 34-35.

<sup>19</sup> « [...] La chute d'une feuille, à l'automne. Elle se détache de l'arbre et plane un moment. Au bout de ce palier, suspendue [...] en un point stationnaire, invisible, de rupture d'appui ; elle rebrousse son chemin et retrouve une assiette nouvelle. Ainsi, longtemps, par hasards et loi, jusqu'à terre. [...] elle tombe d'équilibre en équilibre. [...] Ouragan, de nouveau. L'équilibre sur un palier, n'est plus possible sur le suivant. Le *Chancellor* ne peut tenir la cape, il vire, bord sur bord, il fuit devant le vent, le cul dedans. [...] la spirale croissante est au voisinage du maximum tolérable [...] » (Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 112-114). Voir aussi p. 119, citée dans notre première analyse de *VCT* (III-3-d).

<sup>20</sup> Le sens de ces guillemets n'est pas évident. Verne les emploie habituellement lorsqu'il veut insérer un terme familier ou spécialisé dans un discours plus soutenu ; ici, c'est peut-être la marque plus générique d'une certaine hésitation, qui s'explique peut-être par le fait qu'il emploie littéralement les termes « mot terrible » au chapitre suivant, quoique avec prétérition : « [le] mot terrible ne s'est pas échappé [de la bouche de Ruby] »

conjonctures actuelles – me fait bondir ! et ce mot, ou plutôt ces mots, “picrate de potasse”, sont répétés à plusieurs reprises<sup>21</sup> ». Le navire « n’est plus qu’un volcan<sup>22</sup> » ; le *Chancellor* est une énième île éphémère de l’archipel vernien, et comme l’île Lincoln, d’abord menacée par l’éruption, puis par une destruction totale par le contact de l’eau et des laves dans la chambre magmatique, le navire, couvant d’abord un feu déjà destructeur, risque à présent de sauter. Ce n’est pas aussi inévitable que l’irruption de la mer par la paroi fissurée du mont Franklin, toutefois, et selon la formule de l’ingénieur Falsten, qui rappelle l’impassibilité de Nemo<sup>23</sup>, « L’explosion n’est pas nécessaire [...], elle n’est que contingente<sup>24</sup> » ; le mot « démonstration » ne tarde pas, d’ailleurs, et Falsten va jusqu’à employer le terme *ergo* (p. 47). D’autre part, la réaction diamétralement opposée, émotionnelle, du commandant en second est l’analogie de celle de Pencroff, désespéré par l’inévitable désagrégation de son île : « Monsieur Kazallon, me dit-il sans chercher à cacher son émotion, ce *Chancellor*, que j’aime, le voir dévorer par le feu et ne pouvoir rien, rien !... » (p. 48). Il se reprend toutefois, et « chiffre » la situation à la manière de Cyrus Smith<sup>25</sup> : « Nous sommes attachés à un fourneau de mine, et la mèche est allumée », dit-il à Kazallon, « froidement » cette fois. Ce faisant il démontre à la fois sensibilité morale et aptitude à évaluer objectivement les situations critiques, ce qui rend prévisible la scène du lendemain (23 octobre) : le capitaine Huntly lui abandonne le commandement<sup>26</sup>. Le narrateur juge que ce changement « ne peut tourner qu’au bien de tous », mais il s’ensuit que le péril doit aussi augmenter à son tour : au chapitre XIII, « la mer est très dure », et les voyageurs sont donc menacés par trois éléments à la fois. Cette « navigation sur un brûlot » remet discrètement en question le segment final de

---

(*Le Chancellor*, ch. XI, p. 45), pourtant affolé en apprenant qu’il y a feu à bord (p. 43). Ruby, dans sa panique, révèle cet état des choses aux passagers (sans mentionner le picrate, pour l’instant), et là aussi il s’agit de « sinistres mots » (p. 43). Son état empire proportionnellement à la détresse du navire, et sa fin rappelle celle de Silfax criant « Le grisou ! » dans *Les Indes noires* : « [...] le fou pousse des cris éclatants, et ces mots s’échappent de sa bouche : – Le picrate ! le picrate ! Nous allons tous sauter ! sauter ! sauter !... [Puis], sans qu’on ait le temps de l’arrêter, il se précipite par le panneau dans la fournaise ardente. » (Fin du ch. XIII, p. 57)

<sup>21</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, fin du ch. X, p. 40.

<sup>22</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 44.

<sup>23</sup> « [...] il y a deux manières de mourir dans [ces] conditions [...] Cet inexplicable personnage avait l’air d’un professeur de mathématiques qui fait une démonstration à ses élèves. » (Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 504-505)

<sup>24</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XII, p. 47.

<sup>25</sup> Voir *L’Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XIX, p. 794 (« ...tôt ou tard [le feu] gagnera la soute aux poudres »).

<sup>26</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XII, p. 49-50.

*VCT* (tout en rappelant un peu la partie centrale, l'orage sur la mer souterraine) : car là où Axel navigue impunément sur un torrent de laves dont seule l'épaisseur d'un radeau le sépare, à bord du *Chancellor* « il est impossible de marcher [sur le pont], même avec d'épaisses chaussures » ; Verne revendique ainsi un réalisme supérieur aux *Voyages* précédents.

Avec l'accroissement du danger, apparaît le « meneur<sup>27</sup> », le personnage rebelle qui tend à entraîner d'autres contre le capitaine, que l'on rencontre déjà dans *Un hivernage dans les glaces* (André Vasling) et qui réapparaîtra dans le *Sphinx* (Hearne) – tout en étant aussi apparenté à Ayrton : c'est Owen, qui tente de s'emparer du canot, et comme dans le cas de Hearne ou Negro, il faut une menace de mort pour l'en dissuader (p. 56). Une seconde tentative a lieu au chapitre suivant, inévitable après la révélation de Ruby, et l'embarcation est détruite par une vague<sup>28</sup> : il ne reste plus au navire que la baleinière, insuffisante pour sauver tout le monde, et qui disparaîtra à son tour lorsqu'elle sera volée par l'ex-capitaine et trois autres (ch. XXVII). On arrive alors à un « palier » littéral, puisque le *Chancellor* va s'échouer, et cette « chute » locale de la trajectoire vernienne s'effectue dans les règles : on aperçoit le danger (des brisants), mais sans pouvoir enrayer le mouvement imprimé par la mer ; le navire est « [enlevé] sur le dos d'une lame monstrueuse » et « soudain, un choc se produit<sup>29</sup> ». Le rythme de la narration se dilate ici au point qu'un chapitre représente moins d'un jour, et le ch. XV narre la « suite de la nuit du 29 octobre » (p. 61). La collision crée une voie d'eau, et, comme dans *L'Île mystérieuse*, il en résulte une lutte entre le feu et l'eau, avec ce constat récurrent que l'affaiblissement graduel de l'incendie n'écarte pas le danger d'explosion<sup>30</sup> (p. 62). Mais *Le Chancellor* suit une logique différente, et la bonbonne de picrate est un « fusil de Tchekhov » qui ne doit pas exploser avant son temps : l'incendie va continuer à diminuer, et on la récupérera au chapitre XX.

On se trouve alors « par 18°5' de latitude nord et 45°53' de longitude ouest », dans un isolement comparable à celui de l'île Lincoln puisque les terres les plus proches sont « à huit cents milles<sup>31</sup> ». Et, là où les « naufragés de l'air » diraient « Cyrus est là, voyez Cyrus ! », M. Letourneur répond à une question de Kazallon qu'il a confiance absolue en Robert Kurtis, c'est « une grâce du Ciel que [le capitaine] lui ait remis le commandement ». Son statut de

---

<sup>27</sup> Le personnage est décrit plus en détail au chapitre XXIII (p. 107). Il a la quarantaine, comme Hearne ou encore Ned Land, lui aussi d'un caractère emporté.

<sup>28</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XIV, p. 58.

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>30</sup> Dans *l'Île*, on trouve cette remarque au chapitre XIX, p. 794 (3<sup>e</sup> partie).

<sup>31</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XVI, p. 72.

surhomme vernien est souligné par sa subordination même à une puissance plus élevée encore. C'est donc la confiance en ces deux autorités qui sera éprouvée par les événements ultérieurs ; en attendant, l'effet de « palier » se généralise : le baromètre remonte, il y a « symptôme d'un calme durable » dans l'état de l'atmosphère, et le narrateur décrit les activités ou l'attitude des passagers et hommes d'équipage. En particulier, l'ingénieur Falsten, sans être un personnage principal, présente des traits habituels aux savants verniens, ceux qui vivent « dans le puits de l'astrologue » (*Servadac*), isolés du reste de la société et à première vue peu utiles : « [il] s'absorbe [dans] ses chiffres<sup>32</sup>, ou trace des épures de machines avec plan, coupe et élévation. Plût au ciel qu'il pût inventer quelque [appareil] qui permît de renflouer le *Chancellor* ! ». Ceci reproduit le caractère peu sociable de Palmyrin Rosette ou du cousin Bénédicte, mais c'est aussi une allusion plus directe à Thomas Black, l'astronome du *Pays des fourrures*, paru peu avant ce roman (1872-1873) : lui aussi de peu d'aide aux autres rescapés et « sombre, muet, [semblant] ne plus être de ce monde<sup>33</sup> », et qui, précisément et contre toute attente, trouvera le moyen de « renflouer » temporairement l'île de glace lors du dénouement<sup>34</sup>. La description se tourne ensuite au « domaine » lui-même, à l'occasion d'une excursion qualifiée justement de « circumnavigation » (p. 78), terme qui vaut chez Verne aussi bien pour un vrai tour du monde, un tour de l'île (île Lincoln, etc.) ou pour un îlot « dont la longueur [fait] un quart de mille ». Comme l'île Lincoln, il est d'origine volcanique<sup>35</sup>, ce qui suscite l'incontournable comparaison aux îles Julia ou Santorin, ainsi qu'une plaisante allusion métatextuelle, moquant la fantaisie de l'écrivain : « vous prétendez disposer de la nature en souverain ! vous voulez qu'elle élève et engloutisse un écueil à votre volonté, selon votre besoin personnel<sup>36</sup> [...] ». Verne y place aussi une grotte qui est la miniature de celle de Fingal sur l'île Staffa (p. 83), qu'il mettra elle-même en scène quelques années plus tard dans le *Rayon vert* (1882). Enfin, en une sorte de concession à la « boulimie » vernienne<sup>37</sup>, peut-

---

<sup>32</sup> Au chapitre XXVIII aussi, il « chiffre encore sur son carnet », rappelant ainsi Nicholl (*Autour de la Lune*).

<sup>33</sup> Jules Verne, *Le Pays des fourrures*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 382.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XXIII, p. 406.

<sup>35</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XVIII, p. 78.

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 80.

<sup>37</sup> De fait, et à un niveau plus littéral que l'ambition d'épuiser les savoirs, la « faim » ou le désir excessif d'un élément faisant défaut sont fréquents chez Verne : l'air dans le chapitre « Faute d'air » de *Vingt mille lieues*, l'eau au *Centre de la terre* (ch. XXI), l'eau et la nourriture dans *Le Chancellor*, avec un paroxysme qui lui fait aussi assimiler l'air vers la fin : « Nous ne demandons qu'une chose à cette brise, c'est qu'elle rafraîchisse nos poitrines, c'est qu'elle mêle un peu de vapeur à l'air sec qui nous dévore » (ch. XLVI, p. 205).

être un peu frustrée sur le plan de l'encyclopédisme géographique – peu de pays sont après tout décrits dans ce roman –, c'est l'îlot entier qui se voit donner la forme d'un jambon, Ham-Rock. Verne « dévore » cet îlot où doivent faire halte une poignée d'affamés. On rencontre un précepte qui est le leitmotiv de *L'Île mystérieuse* (*aide-toi et le ciel t'aidera*) : « Je ne veux rien, si ce n'est remercier Dieu [...] il remettra [notre navire] à flot [...] Et nous l'aiderons dans toutes les mesures de nos forces [...] car c'est la loi de l'humanité de s'aider soi-même. » Mais précisément parce qu'elle les évoque ensemble, cette réplique confronte le religieux et le séculier et leurs influences respectives sur la destinée humaine ; à la même page, Kazallon estime qu'« il est bien peu de marins dont l'âme soit [fermée] aux impressions religieuses » (p. 80), affirmation qui sera contestée dans le reste du roman. Au chapitre XXII, lorsque la voie d'eau du *Chancellor* reprend, Letourneur invoque Dieu et Falsten répond « Est-ce que Dieu est à bord ?<sup>38</sup> » [en haussant les épaules]. Quoique plus explicite que la norme, le cas n'est pas isolé dans l'œuvre de Verne, même s'il est plutôt réservé aux opposants là où Falsten oscille entre un personnage neutre et un adjutant. Il rappelle Harris<sup>39</sup>, dans *Un capitaine de quinze ans*, qui répond à Mrs Weldon « du ton d'un homme qui n'admet guère l'intervention providentielle dans les choses de ce monde<sup>40</sup> ». L'obturation de la voie d'eau est de prime abord un succès, au moins le temps de quitter le récif, et le renflouage est relaté soigneusement. La première tentative, malgré une marée de syzygie, ne réussit pas à dégager le navire, comme pour le *Macquarie* (*Capitaine Grant*) et contrairement au *Nautilus* (*Lieues*) ; elle réalise toutefois ce qui est évoqué comme hypothèse dans *Vingt mille lieues* : l'équipage jette les ancres et tente de tracter le bateau<sup>41</sup> en poussant sur les barres du guindeau, comme le suggérait Ned Land. Le *Chancellor* « revient dans le bassin qui lui sert maintenant de prison », ce qui crée une certaine analogie avec la crypte Dakkar (*Île*) : le *Nautilus* pénètre dans cette caverne par un orifice initialement au niveau de la mer, mais qui se refermera derrière lui suite à un exhaussement graduel ; le *Chancellor*, lui, passe par-dessus le radier basaltique grâce à la vague qui le soulève, mais ne dispose plus de ce moyen pour ressortir. D'autre part, abaisser de quelques pouces le niveau de cet obstacle à coups de pic prendrait trop longtemps<sup>42</sup>, et cette solution n'est donc pas retenue, contrairement à ce qui

---

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XXII, p. 103.

<sup>39</sup> Harris est originaire de la Caroline du Sud, et Falsten, quoique Anglais, « dirige une vaste usine hydraulique dans la Caroline du Sud » (*Ibid.*, ch. IV, p. 14).

<sup>40</sup> Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 228.

<sup>41</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XX, p. 95-96.

<sup>42</sup> *Ibid.*, ch. XXI, p. 96-97.

arrive dans la prison de glace du *Nautilus*<sup>43</sup>. Comme dirait Axel dans *VCT*, « C'est trop dur pour le pic [...] C'est trop long pour la pioche » : on emploiera donc les explosifs, et plus précisément le fameux picrate de potasse<sup>44</sup>. Comme celle de Lidenbrock, la mèche brûle pendant dix minutes, et quoique sans le compte à rebours de *De la Terre à la Lune*, l'attente est solennelle, et la dislocation du radier est célébrée par « un hurrah général ». Immédiatement après la libération de type « explosif », on reprend le labeur plus lent et continu : le *Chancellor* est halé sur ses ancres pour sortir de la passe, et l'on remarque une partie des balles de coton ainsi que des pierres comme lest ; bien qu'il s'agisse de mesures logiques, l'effet de stagnation, d'un travail de Sisyphe, est palpable, et l'on pense à la remarque de M. Serres sur *La Jangada*, « [c'est] un roman "suspendu" [...] La lente et longue navigation retarde, retarde, retarde... la décharge énergétique émotionnelle<sup>45</sup>. » Le narrateur note que l'on a « seulement » huit cents milles à franchir<sup>46</sup>, mais ce parcours, modeste pour un bon navire, va s'éterniser à la façon du mythe d'Achille et de la tortue, par dégradation du moyen de transport.

L'eau envahit à nouveau la cale, et le voilier sombre, mais « l'engloutissement s'arrête [lorsque] le pont est à deux pieds déjà au-dessous du niveau de la mer », et le chapitre XXV s'achève sur les mêmes mots que ceux de l'échouement sur Ham-Rock : « le *Chancellor* reste immobile<sup>47</sup> ». Le niveau de détresse suivant est celui qui verrait les naufragés forcés de se réfugier sur le radeau qu'ils tentent alors de confectionner ; mais l'embarcation rompt ses amarres et part à la dérive. La fermeté de Kurtis empêche l'équipage d'estropier le navire, en

---

<sup>43</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 507-513.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XXI, p. 97-100.

<sup>45</sup> Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 52.

<sup>46</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XXII, p. 101.

<sup>47</sup> « [...] toutes les positions dans lesquelles ce vaisseau s'arrête décrivent des figures de quasi-équilibre. A peine se trouvent-elles rompues par un coup de théâtre ou une circonstance imprévisible que l'on revient à une autre sorte d'équilibre, long, comme si l'on suspendait sans arrêt une terminaison que l'on pressent fatale. Ce bateau va-t-il faire naufrage, les matelots et passagers vont-ils mourir ? Oui ? Non ? L'on reste sur un plateau de danger maximal pendant longtemps, et puis une catastrophe advient. Alors revient une situation d'équilibre pire où un danger pire menace mais ne se réalise pas, et de nouveau advient une autre catastrophe, et un danger toujours plus pressant [...] [la feuille morte] plane, puis décroche et se remet à planer [...] On dirait qu'elle tombe par les voies et les temps, non les plus courts, comme la bille, mais par les routes et les durées les plus longues possibles. Et sur ce point, je viens de le dire, Jules Verne accumule des modèles d'énergie : thermiques – ce feu, ces explosifs –, hydrauliques – cette marée maximale, ce manque d'eau douce, cet équilibre instable de coque à demi-coulée [...] » (Michel Serres, *op. cit.*, p. 53)

abattant ses mâts pour construire un nouveau radeau : lui considère encore le *Chancellor* comme un « moteur » viable, et son mot d'ordre sonne comme le « Je vivrai et je passerai » de Michel Strogoff : « Que pas un fil ne soit coupé sans mon ordre ! Le *Chancellor* est en équilibre ! Le *Chancellor* ne coulera pas encore !<sup>48</sup> » La précarité même de cet équilibre semble soulignée par une recrudescence du mot « abîme » pour désigner la mer : il apparaît trois fois en une douzaine de pages (ch. XXVI, ch. XXIX). Le lent naufrage reprend en effet, et même, « [il] est probable que [la] coque se disloque » (p. 126). Après l'intervalle de type continu, une nouvelle rupture d'équilibre se produit : « soudain, le navire s'enfonce si précipitamment, que [les hommes] sont forcés de couper leur amarre », laissant le nouveau radeau à la dérive ; on ne le récupère qu'à l'instant où le *Chancellor*, ou plutôt la pointe de ses mâts qui émergeait encore, sombre enfin. A la prison d'Ham-Rock se substitue donc « une sorte de quadrilatère irrégulier, mesurant environ quarante pieds [sur] vingt<sup>49</sup> », réduction proportionnelle aux fortunes décroissantes des naufragés, dont il ne reste que dix-huit. La vitesse de ce radeau est faible, trop faible peut-être, sorte d'antonyme à la vitesse excessive du radeau de Lidenbrock poussé par l'air dense de la caverne de *VCT* : la moyenne de dix à douze milles par jour<sup>50</sup> peut paraître exagérément pessimiste dans les conditions décrites, et est peut-être choisie davantage pour les besoins de l'intrigue que sur la base d'une réelle vraisemblance. L'équivalence entre radeau et îlot est évoquée par les personnages eux-mêmes – Kazallon et Letourneur fils<sup>51</sup> –, et, un peu comme l'île Lincoln se trouve hors de la route des navires, qui passent au nord pour aller à Panama ou au sud pour doubler le cap Horn, le radeau navigue dans une région peu fréquentée, « entre les lignes des Antilles et celles du Brésil » (p. 136). Les chapitres suivants sont marqués par l'agonie de Walter, qui souffre d'une fièvre nécessitant le sulfate de quinine<sup>52</sup> : procuré à Harbert par un « miracle » de Nemo dans *L'Île mystérieuse*, il fait défaut ici. Le radeau, lui, doit survivre à un violent orage, et Verne paraît même créer une sorte de « caverne » autour de l'embarcation : « On dirait que la voûte céleste est capitonnée par ces nuages<sup>53</sup> », et la foudre ne tarde pas à se manifester.

---

<sup>48</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XXV, p. 115. Comme cette prédiction qui a force de commandement se réalise, on pense donc au thème vernien de l'action suivant le « Verbe », comme pour le discours de Barbicane ou son versant malin chez Ivan Ogareff.

<sup>49</sup> *Ibid.*, ch. XXX, p. 132.

<sup>50</sup> *Ibid.*, ch. XXXI, p. 136.

<sup>51</sup> *Ibid.*, ch. XXXII, p. 140.

<sup>52</sup> *Ibid.*, ch. XXXIII, p. 146.

<sup>53</sup> *Ibid.*, ch. XXXIV, p. 153.

Contrairement à l'entêtement de Lidenbrock, la vergue est aussitôt amenée, et il semble qu'en cédant ainsi devant les menaces du temps, les personnages sont épargnés, et se font accorder cette posture paradoxale : enlevés par une lame et à peu près certains de chavirer, « nous avons pu dominer du regard cette mer » (p. 157), et le radeau se stabilise. L'épisode coûte tout de même la vie à deux d'entre eux, et se termine à la manière du naufrage du *Nautilus* dans le Maelström, pour le narrateur du moins : comme Aronnax, « [sa] tête ayant porté sur l'angle d'un espar, [il perd] connaissance<sup>54</sup> ». Les vivres sont alors plus réduits que jamais, et là aussi, il se crée une impression de pérennité via la fragmentation allant jusqu'à l'infinitésimal : « [Falsten] a divisé sa ration en autant de parts qu'il fait [de repas] par jour. [Si] un seul doit survivre, Falsten sera celui-là<sup>55</sup>. » L'effet se généralise même au reste des naufragés, jusqu'à un certain point<sup>56</sup>.

Pour obtenir un supplément de pitance – en attrapant des poissons –, on se trouve dans la même situation que les colons de l'île Lincoln : « Ils ne possédaient même pas les outils nécessaires à faire les outils<sup>57</sup> » ; en l'occurrence, il n'y a pas d'amorce, et donc, explique le bosseman du *Chancellor*, il faut attraper un premier poisson pour en appâter d'autres avec sa chair<sup>58</sup>. Il finira par trouver un moyen, dont la morbidité justifie qu'il ne soit révélé qu'a posteriori et à mi-mot : le pied de Walter, qui vient de mourir<sup>59</sup>. Entre-temps, l'équipage déjà divisé en vient aux mains (ch. XXXVIII), en une scène qui rappelle les combats des naufragés affaiblis de *La Jeune-Hardie*, dans *Un hivernage dans les glaces* où cet affaiblissement quelque peu inégal est dû à la pénurie d'antiscorbutiques plutôt qu'à l'inanition. Un peu comme Louis Cornbutte se demande pourquoi la santé de ses ennemis (Vasling et ses complices) se soutient (ils volent des citrons de la cambuse), Kazallon voit d'un œil soupçonneux l'endurance relative de l'obséquieux Hobbart : il s'avère par la suite que le maître d'hôtel a volé des provisions<sup>60</sup>. Owen, le meneur, vole de l'eau, lui, mais la nature l'en punit promptement et fatalement, car cette eau s'avère empoisonnée. En même temps qu'agonise cette victime d'une eau trompeuse, les naufragés sont la proie d'un faux espoir : une voile à l'horizon, qui, réelle ou imaginée, ne tarde pas à disparaître. Entourés d'eau, ils subissent les

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, fin du ch. XXXV, p. 158.

<sup>55</sup> *Ibid.*, ch. XXXVI, p. 160.

<sup>56</sup> *Ibid.*, ch. XXXVII, p. 163.

<sup>57</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XIII, p. 153.

<sup>58</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XXXVII, p. 164-165.

<sup>59</sup> *Ibid.*, XLI, p. 183-185.

<sup>60</sup> *Ibid.*, ch. XLVI, p. 208.

mêmes souffrances que les héros de *Cinq semaines en ballon* en plein désert, à cause de la chaleur qui règne aux approches de l'équateur : « un thermomètre marquerait cent quatre degrés (Fahrenheit) à l'ombre – s'il y avait de l'ombre sur ce radeau<sup>61</sup> ». Plus tard, un nouveau navire est repéré, avec certitude cette fois ; c'est, comme le *Speedy* qui aborde l'île Lincoln<sup>62</sup>, un brick qui navigue tribord amures (p. 192), et comme lui, il n'apporte pas le salut escompté ; son approche vire à l'asymptote, il n'aperçoit pas le feu allumé par les rescapés, et finit par s'éloigner. Kazallon atteint donc à son tour le stade du blasphème, « comme a blasphémé le bosseman ! », il « ne [peut] avoir confiance en ce Dieu qui rend nos épreuves plus terribles encore en y mêlant des alternatives d'espoir<sup>63</sup> » : variante maligne de l'« hallucination » des enfants du capitaine Grant, lorsqu'ils entendent la voix de leur père sur la côte de l'île Tabor, et que « Dieu les éprouve d'une terrible façon », suivant les mots de John Mangles. Ce n'est pourtant qu'un « minimum local », ou du moins subjectif, et la première allusion à un stade plus avancé – voire absolu – d'infamie apparaît logiquement après une nouvelle alternative d'espoir, la « pêche » aux requins. C'est le bosseman qui ose demander au capitaine Kurtis de « tirer au sort » ; le capitaine ne répond pas, « mais la question est posée<sup>64</sup> ». Et de fait, au début du chapitre suivant, les survivants « [jettent] les uns sur les autres des regards sauvages » ; Verne fait aussi une nouvelle allusion au *Gordon Pym* de Poe : « L'équipage d'un navire qui passerait croirait voir une épave couverte de morts<sup>65</sup>. » A nouveau, le salut possible et les désillusions se compensent à peu près : il se met à pleuvoir, mais les voiles du radeau – on ne s'en aperçoit que trop tard – sont imbibées de sel, et l'eau recueillie par elles est donc saumâtre ; de plus, « la faim, par une conséquence naturelle [de la soif un instant calmée], nous a repris avec plus de violence<sup>66</sup> ». On ne peut s'emparer d'un requin, à moins – préterition qui renvoie à une scène de *Vingt mille lieues* – « de se jeter à la mer, pour attaquer ces monstres [au couteau], ainsi que font les Indiens des pêcheries de perles ». D'ailleurs, au chapitre XLIV, un matelot manque de se faire « happer » par un squalle, verbe un peu trop goûté par Ned Land<sup>67</sup>. La « solution » offerte à l'équipage, du moins une

---

<sup>61</sup> *Ibid.*, ch. XLIII, p. 190.

<sup>62</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 558.

<sup>63</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XLIII, p. 195.

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XLIV, p. 201.

<sup>65</sup> Arthur Pym et ses compagnons, dérivant sur l'épave du *Grampus*, voient passer un « navire fantôme », dont le pont est jonché de cadavres (*Gordon Pym*, ch. X, p. 125-128).

<sup>66</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. XLVI, p. 204.

<sup>67</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. II, p. 316.

partie, est le cannibalisme : Hobbart, après la révélation de son vol, se suicide, et plusieurs des survivants se repaissent de son cadavre ; André, le jeune fils infirme de M. Letourneur, jette secrètement les restes à la mer, à la fureur des matelots. Le cuisinier Jynxtrop se tue à son tour, et il paraît impossible au narrateur « que chaque jour, maintenant, ne compte pas quelque nouvelle victime<sup>68</sup> » ; bientôt il devient convaincu d'être le prochain, ce qui appelle logiquement un dénouement quelconque.

Cette partie du récit offre quelque similarité, à une inversion près, avec la fin de la tempête sur la mer Lidenbrock : souvenons-nous qu'au paroxysme de l'orage, Axel s'exclame « Cela ne finira pas ! Pourquoi l'état de [l'atmosphère], une fois modifié, ne serait-il pas définitif ? » ; le jour suivant dans son journal de bord, il entend le ressac, et ses derniers mots sont « Mais alors<sup>69</sup>... ». Plutôt qu'une permanence du déchaînement (à terme, mortel) de la Nature, Kazallon, lui, réclame une *fin* – avec les mêmes conséquences – des efforts des protagonistes et de l'intégrité de leur radeau, en des termes qui personnifient l'élément liquide : « Pourquoi se donner tant de peine (à consolider le radeau) ? Qu'elles se disjoignent donc enfin, ces planches. Que cet Océan nous engloutisse ! C'est trop lui disputer notre misérable vie !<sup>70</sup> » Le jour suivant<sup>71</sup>, Kazallon entend des cris d'oiseaux, et Kurtis murmure « Mais alors... la terre serait donc proche !<sup>72</sup>... ». L'approche du salut doit se produire dans un état d'hébétude, et d'ailleurs, pour les naufragés du *Chancellor*, après que plus d'un ait été abusé par des illusions de plus en plus absurdes, tel Flaypol qui aperçoit la terre, la taverne de Cardiff, etc<sup>73</sup>. De plus, le narrateur « ne croit plus à la terre » : si son navire a failli être consumé par les flammes, sa vision du monde est accaparée par l'élément aqueux, et selon lui « [le] globe n'est plus qu'un sphéroïde liquide ».

Plutôt que de s'accroître de façon sensible – elles ont déjà plus ou moins atteint leur maximum –, les signes d'un nadir moral du récit se diversifient, c'est le dernier « palier<sup>74</sup> », et

---

<sup>68</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. L, p. 217.

<sup>69</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, fin du ch. XXXV, p. 246.

<sup>70</sup> Jules Verne, *Le Chancellor*, ch. LI, p. 219.

<sup>71</sup> Même s'il peut s'agir d'une coïncidence, notons qu'Axel écrit sa note ci-dessus à l'entrée du 24 août, et le « mais alors » apparaît au 25. Dans le cas de Kazallon, il s'agit des 24 et 25 janvier.

<sup>72</sup> *Op. cit.*, ch. LII, p. 223.

<sup>73</sup> *Op. cit.*, ch. LI, p. 221.

<sup>74</sup> Ne plus croire à la terre, c'est la répétition « élémentielle » du blasphème vernien ou du « poing tourné vers le ciel » (voir section 2.2° du glossaire). Pour Verne – qui a fait dire à Kazallon que peu d'âmes de marins sont fermées aux impressions religieuses, avant de laisser le mauvais sort s'acharner sur cette proposition de départ –,

il est logique qu'il se produise alors qu'apparaissent les premiers signes de proximité de la terre : c'est l'équivalent du changement de signe d'une dérivée, comme nous le suggérons dans notre glossaire et dans l'analyse du *Tour du monde*. Dans ce roman apparaissait l'*autophagie*, sous la forme du navire se consumant pour continuer d'avancer ; ici, le phénomène se répète plus littéralement, puisque Kazallon se repaît de son propre sang<sup>75</sup>, et plus inutilement, l'acte ne servant qu'à « tromper [son] mal » sans procurer un « combustible » réel au fonctionnement du « véhicule ». Robert Kurtis représente une trajectoire analogue à celle du narrateur moyennant un décalage positif : il ne se donne pas le droit de prendre sa propre vie, et cherche encore la terre au moment où Kazallon cesse d'espérer l'apercevoir. À l'image de Glenarvan sur la côte argentine mais à l'inversion près qu'il se trouve lui-même sur une embarcation, Kurtis « cherche à percer cet opaque rideau de brumes » (p. 224). Lorsque la disparition du brouillard semble confirmer la vision du monde « panthalassique » de Kazallon – la terre entière est recouverte d'eau, les continents n'existent pas –, Kurtis « ne prononce pas un seul mot », ce qui équivaut au monologue du narrateur et représente l'espoir réduit au silence. L'apparition du soleil n'a donc pas eu sa connotation traditionnelle, elle ne fait que véhiculer une information – accablante –, après quoi le brouillard revient et « [rétrécit] le cercle dont le radeau forme le centre » (p. 225) ; un cercle plus réduit a la même signification qu'une mer infinie. On ne peut plus reporter davantage le tirage au sort, mais cela n'empêche pas l'effet de temporisation de continuer : Letourneur père est désigné par le sort (ou plutôt son fils, mais il inverse leurs noms en douce), mais l'acte infâme n'est pas consommé sur-le-champ, miss Herbey demande une grâce d'un jour pour le condamné, soutenue ensuite par le narrateur, Kurtis et Falsten. Ce dernier illustre d'ailleurs discrètement une autre forme de « palier » moral, représenté par l'acte d'écriture, fondateur de la civilisation : lors du tirage, Kazallon « ne [peut] dire comment [les] noms se sont trouvés au fond d'un chapeau », mais est certain que Falsten a dû les écrire ; quoique moralement neutre, cette aptitude sous-entend la survivance de traces d'humanité chez le personnage et par extension le groupe. Dès lors, l'attention des rescapés ne se porte plus guère que sur les deux pôles des fortunes possibles du voyage : l'horizon et l'« abîme » moral, c'est-à-dire la personne de Letourneur, qui ne représente plus que le manger du lendemain. « Comme moi, Robert Kurtis observe la mer. Miss Herbey, Falsten, le bosseman lui-même concentrent toute leur vie dans

---

le fait de nier l'existence de la terre, de ne plus croire au salut ou de s'adonner au cannibalisme exprime la même déchéance de différentes façons plutôt que de l'intensifier.

<sup>75</sup> *Op. cit.*, ch. LII, p. 225.

leur regard<sup>76</sup>. » L'expression se répète deux pages plus loin mais pour caractériser Kurtis seul, lorsque le soleil se lève sans amener de voile à l'horizon : « [sa] face est livide, il ne semble plus vivre que par le regard » ; c'est aussi l'apparence du capitaine Nemo peu avant sa mort, et suggère que l'« abominable exécution » qui se prépare n'en diffère pas sur le plan moral. D'où la rupture qui se produit lorsque Letourneur tente de temporiser une dernière fois, en amenant à son paroxysme la logique de la fragmentation : il demande à ne pas être tué sur-le-champ, et propose que l'on dévore ses bras dans un premier temps (p. 237) ; l'équipage y consent, sauf Kurtis, Kazallon et Letourneur fils. La mêlée qui s'ensuit est, par son objet et par le chaos qu'elle représente, un analogue moral du Maelström où plonge le *Nautilus* à la fin de son voyage. Kazallon tombe à la mer « repoussé violemment par un des matelots », mais c'est moins un acte intentionnel qu'un accident quasi mécanique, et il équivaut à la perte de conscience d'Aronnax lorsque le canot du sous-marin se détache et tombe dans le tourbillon. Aronnax se retrouve miraculeusement aux Lofoten, et Kazallon avale involontairement de l'eau de mer, qui s'avère ne pas être salée<sup>77</sup>. L'Amazone est « le seul fleuve [qui puisse] dessaler l'Océan jusqu'à vingt milles de son embouchure<sup>78</sup> » ; la terre est donc proche. En même temps, il est en partie trop tard pour le gros de l'équipage : « Robert Kurtis et André avaient lutté contre *ces cannibales* ». La désignation entérine leur déchéance, et fait pendant à l'épithète homérique normalement donnée aux héros verniens lors de leurs plus grands exploits (en fin de *Voyage* ou en fin de « fractale » majeure), *les audacieux*. Verne épargne les onze derniers survivants en même temps qu'il accomplit la trajectoire descendante jusqu'au bout, au moins dans un certain sens ; la « coutume de la mer » n'est pas en fin de compte commise mais la puissance de suggestion suffit à en faire vivre les horreurs, ou peu s'en faut, via le narrateur. Ceci rappelle le « compromis » vernien dans certains romans comme *L'Île mystérieuse*, où les personnages devaient mourir mais sont épargnés sur l'insistance d'Hetzel, après avoir toutefois assisté à la destruction de leur île. La réplique du capitaine Kurtis, « la terre est invisible, mais elle est là ! », rappelle d'ailleurs celle de Pencroff au début de *l'Île* ; en même temps, le sauvetage à la fin des deux romans est effectué par un « agent » d'une invraisemblance comparable : le *Duncan*, arrivé au moment opportun ; le Gulf Stream, dont il

---

<sup>76</sup> *Op. cit.*, ch. LIV, p. 233.

<sup>77</sup> *Op. cit.*, fin du ch. LV, p. 237.

<sup>78</sup> *Op. cit.*, ch. LVI, p. 239.

paraît quelque peu douteux qu'il pousse *vers la côte*<sup>79</sup>. Sur ce plan, la remarque du narrateur est révélatrice : « il est évident que nous avons dû descendre plus au sud » : atterri presque exactement à l'équateur (0°12' de latitude nord), le radeau était donc temporairement allé dans l'hémisphère méridional ; métaphoriquement, cela signifie que la contingence seule a maintenu le meurtre à but anthropophage à l'état d'hypothèse.

Le radeau est simplement « repris » par le courant océanique, qui avait été mentionné aux chapitres V et VI – on devait le suivre pour arriver à Liverpool, n'étaient les choix erratiques du capitaine Huntly – et ne réapparaît qu'à la toute fin pour sauver les onze survivants, qui rejoignent promptement une ligne transatlantique « dont [un steamer] [les] reconduira en Europe » : un peu comme dans *Un capitaine de quinze ans*, le voyage plus anodin que l'on comptait faire à l'origine est achevé par un chemin détourné – un retour à Ithaque. La soudaineté du dénouement peut être comparée au cas d'*Hector Servadac*, où l'on revient sur Terre sans vraie explication, après avoir terminé une orbite dont l'aboutissement aurait dû être fatal. Ici, on pourrait dire que le *Chancellor* sort de l'« orbite » du Gulf Stream, et y revient de façon tout aussi fortuite, après une *aventure* qui, malgré le sens propre du terme, n'est que déterminismes successifs. Nous disions pour *Servadac* que le déplacement et l'arrachement avaient une fonction analogue à celle de la loupe<sup>80</sup> ; ici, ce n'est pas la géographie méditerranéenne que Verne expose à la lentille du microscope, c'est plutôt la nature humaine, ses limites physiques et psychologiques. Il n'est pas répondu – du moins pas sans grande équivoque – à la question de la victoire ou de la défaite morale des rescapés, comme groupe ou individuellement, puisque plus d'une interprétation est possible et que certains détails peuvent en récuser – ou, moralement, en « racheter » – d'autres, et somme toute, cela ne fait que renforcer l'effet de roman scientifique : les capacités humaines sont étudiées voire quantifiées jusqu'au bout, et leur finitude ne représente pas plus une condamnation que ne le fait la finitude certaine de la Terre, ou la finitude potentielle des savoirs.

---

<sup>79</sup> « [...] le courant du Gulf Stream a repris le radeau et l'y a porté. Sans cette circonstance, nous étions perdus. » (*Op. cit.*, ch. LVII, p. 240)

<sup>80</sup> Ou encore le tube à essai. Appliquée au sort du *Chancellor*, cette image donne un sens nouveau à l'effet de « caverne » de la voûte nuageuse, ou au rétrécissement du champ visuel par le brouillard, rencontrés plus haut.

## 2-e) Cinq semaines en ballon

*Ces obstacles si dangereux paraissaient approcher avec une rapidité extrême ou, pour mieux dire, le vent très fort précipitait le Victoria vers des pics aigus [...] les hautes cimes arrivaient sur les voyageurs à faire croire qu'elles se précipitaient sur eux ; ils étaient loin de les dominer [...] La provision [d'eau] fut également jetée au dehors [...] ; mais cela fut encore insuffisant. (Cinq semaines en ballon, ch. XLI, p. 323)*

Le projet didactique des *Voyages extraordinaires* est selon toute vraisemblance postérieur au premier roman de la série dans l'esprit de l'auteur, comme nous le suggérons dans notre introduction générale. Quelle que soit la part de clairvoyance et de pur hasard dans l'influence d'Hetzel, qui persuade Jules Verne de modifier les objectifs qu'il semble avoir eu en 1862, beaucoup de « constantes verniennes » sont reconnaissables dans *Cinq semaines en ballon*, y compris au niveau du rapport au savoir et de la mise à contribution des structures de la science dans la logique du récit. « Il est vraisemblable », écrit D. Compère, « que Hetzel a invité Verne à poursuivre plutôt le genre du roman encyclopédique trouvé avec *Cinq semaines en ballon* et esquissé dans les nouvelles écrites depuis 1851<sup>1</sup> », référence à la partie de la vie de l'écrivain qui a suivi son arrivée à Paris (1848), où son père le destinait à des études de droit.

Peu à peu se dessine la perspective d'une série de récits ancrés dans l'actualité et utilisant les découvertes de la science pour s'élancer avec elle « dans le domaine de l'inconnu » (46). Placé devant la nécessité d'une documentation sérieuse, Verne se plonge dans un travail encyclopédique, il « travaille beaucoup » et va « fort souvent à la bibliothèque qui [lui] offre d'inépuisables ressources » (47)<sup>2</sup>.

Hetzel peut avoir consciemment voulu faire revenir Verne à ces tendances de ses débuts d'écrivain, ou Verne aurait judicieusement puisé dans les compétences acquises à cette époque afin de s'adapter aux visées de l'éditeur lorsqu'il fonde le *Magasin d'éducation et de récréation* ; quoi qu'il en soit, ce mode opératoire ne le quittera plus, et sera même amplifié une fois que l'auteur accepte pleinement le nouveau projet et officiellement avec le premier contrat lui imposant de produire trois volumes par an. Ainsi dira-t-il à Robert Sherard :

[...] Je peux vous assurer que je suis un grand lecteur et que j'ai toujours lu un crayon à la main. [...] je viens ici chaque jour après le repas de midi, je me mets immédiatement au travail et je lis d'un bout à

---

<sup>1</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 81.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 15. Les deux citations que donne D. Compère proviennent respectivement (d'après les notes 46 et 47 de l'auteur, p. 28) d'une lettre citée par Allotte de la Fuÿe, qui serait adressée par Verne à son père vers novembre 1850, et une autre lettre de mai 1852 (Bulletin de la Société Jules Verne, n°78, 1986, p. 45).

l'autre quinze journaux différents, toujours les quinze mêmes, et je peux vous dire que très peu de choses échappent à mon attention<sup>3</sup>.

Il y a une sorte de logique à ce que *Cinq semaines en ballon* ne semble pas préméditer le projet global<sup>4</sup> des *Voyages*, dans la mesure où elle ne fait pas géométriquement partie de ce que Julien Gracq appelle les radiales de l'œuvre (on ne vise pas un pôle, un parallèle ou un méridien...), tout en en définissant une tendance majeure : celle de remplir les « blancs sur les cartes » et de « relier entre eux les travaux des explorateurs ». L'ambition du docteur Fergusson est extrêmement spécifique : rattacher les points extrêmes atteints respectivement par les Anglais Burton et Speke et l'Allemand Heinrich Barth, c'est-à-dire très approximativement les approches du lac Victoria d'une part, la région limitrophe du Tchad et de l'actuelle Centrafrique d'autre part<sup>5</sup> ; et au passage, découvrir les sources du Nil.

Verne ne croit pas particulièrement à la montgolfière comme véhicule de l'avenir<sup>6</sup>, et en somme, ses héros sont bien plus à la merci des éléments que ne le seront les passagers du *Nautilus* qui, comme le dirait Robur-le-Conquérant, est plus fort que le fluide dans lequel il évolue. Le ballon fonctionne plutôt comme représentation du présent, peut-être analogue (en

---

<sup>3</sup> Daniel Compère, Jean-Michel Margot, *Entretiens avec Jules Verne*, p. 91.

<sup>4</sup> Nous voulons dire, plus spécifiquement, qu'elle ne reflète pas la tendance des premiers romans à définir en hâte l'ossature générale de la série entière par les espaces géographiques très vastes qu'ils embrassent d'ores et déjà, de sorte que les Voyages plus tardifs se réserveront le « remplissage » plus méthodique de la mappemonde. *Cinq semaines en ballon* échappe quelque peu à ce premier mouvement.

<sup>5</sup> Au chapitre IV où cet objectif est détaillé, Fergusson note que Barth « s'était arrêté à 4° de latitude nord et à 17° de longitude ouest ». Nous estimons qu'il s'agit d'une erreur de Verne et qu'il désignait en réalité la longitude 17° est, autrement ces coordonnées donneraient un point situé en plein Atlantique ; moyennant cette correction, le point marqué par Fergusson est compatible avec le tracé connu du voyage de Barth en 1850-53. Ceci cadrerait aussi avec l'idée de « franchir une étendue de pays de plus de douze degrés » (Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. IV, p. 29), soit entre ce 17° méridien est et les 29° atteints par Burton et Speke (*Ibid.*).

<sup>6</sup> [...] *J'aimerais que vous me racontiez comment vous avez écrit ce roman [...] Aviez-vous des connaissances sur le fonctionnement d'un ballon, une quelconque expérience ?*

-« Aucune, répondit M. Verne. J'ai écrit *Cinq semaines en ballon* non pas comme une histoire centrée sur une ascension en ballon, plutôt sur l'Afrique. [...] il n'y avait pas d'autres moyens d'emmener mes voyageurs à travers l'Afrique que dans un ballon [...] Comment peut-on fabriquer un ballon capable de faire face à des courants qui font six, sept ou huit mètres par seconde ? C'est un rêve pur et simple, encore que je crois que si la question est résolue un jour, ce sera avec une machine qui sera plus lourde que l'air, selon le principe de l'oiseau qui peut voler bien qu'il soit plus lourd que l'air qu'il déplace. » (*Entretiens avec Jules Verne*, p. 90-91)

plus hasardeux) au chemin de fer<sup>7</sup> – qui connaît une véritable explosion au milieu du siècle – dans des régions où il est encore impossible de se déplacer en locomotive et où les voyages d’exploration se mesurent davantage en mois et en années qu’en jours ; Fergusson remarquera qu’ « après deux jours de voyage nous avons parcouru [...] cinq cents [milles] [...] Burton et Speke mirent quatre mois et demi à faire le même chemin !<sup>8</sup> ». Par l’élévation aussi bien que la célérité, le ballon réduit l’immensité de l’Afrique à la dimension d’un planisphère, et Verne dédie une grande partie du long préambule du roman (similaire en cela à celui qui précède le commencement du *Voyage au centre de la terre*) à l’explication physique et technique du fonctionnement de son ballon : portance soigneusement quantifiée de la double enveloppe, principe du chalumeau et du calorifère qui lui permettent de contrôler son altitude pour chercher les courants favorables : c’est, à n’en pas douter, l’exploration d’un *espace* du savoir, aussi importante pour Verne<sup>9</sup> que les descriptions géographiques, d’où le volume textuel qui lui est accordé. Ces explications, données en discours direct via Fergusson lui-même à bord

---

<sup>7</sup> « Associée à l’idée de puissance et de vitesse irrépressible, la machine est devenue le symbole du progrès. C’est dans ce sens que l’on peut à la rigueur parler de *Mythe de la machine*, comme l’un des mythes fondateurs du monde à partir du XIX<sup>e</sup> siècle [...] le chemin de fer, la machine par excellence, a permis d’une part le développement des communications, et d’autre part la transformation totale des conceptions de temps et d’espace, de mouvement et de vitesse. C’est par sa force à la fois majestueuse et brutale que la machine à vapeur imprime dans l’imaginaire collectif un signal de transformation radicale du monde [...] La locomotive entre dans l’imaginaire des hommes, en France, à partir des années 1840. » (Tommaso Meldolesi, in *De Prométhée à la machine à vapeur*, sous la direction d’Aline Le Berre (voir bibliographie), p. 213-214)

<sup>8</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, fin du ch. XIV, p. 103.

<sup>9</sup> On peut citer à ce propos les commentaires de J.-L. Steinmetz et H. Scepti :

« L’une de ses originalités, son avance par rapport aux écrivains contemporains, tient dans l’intérêt constant qu’il manifeste pour les réalisations industrielles. [...] La machine certes est un intermédiaire qui permet la conquête de l’univers, mais Verne perçoit aussi en elle une sorte de poésie du temps présent, puissante et précise à la fois, libre de tout futurisme excessif qui la subordonnerait à l’hégémonie de la technique. [...] On se condamnerait à ne pas comprendre Verne si l’on faisait de lui un aveugle adepte de la modernité. [...] Ce qui l’intéresse, comme Baudelaire, c’est l’inconnu. Il est imaginatif celui qui se sert de la science comme d’un tremplin (d’un alibi) pour réaliser son rêve, celui de redire le monde à sa manière et d’entrer tout vivant dans l’impossible. (Jean-Luc Steinmetz, in *Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, préface p. XXIX-XXX)

[...] [Verne a] un goût très prononcé, instinctif autant que réfléchi, pour les mécaniques savantes. En 1893, au journaliste Robert Sherard, Verne confiait : “[...] quand j’étais jeune, j’adorais observer le fonctionnement d’une machine. [...] Ce goût m’est resté toute la vie et aujourd’hui, j’ai toujours autant de plaisir à observer une machine à vapeur ou une belle locomotive en marche qu’à contempler un tableau de Raphaël ou du Corrège.” » (Henri Scepti, *op. cit.*, notice de *Vingt mille lieues*, p. 1332)

du navire qui l'emporte vers Zanzibar, le relie prospectivement, par leur ton, au capitaine Nemo, et particulièrement à cette phrase révélatrice, qui précède la description de son système de scaphandre sans le tuyau traditionnel : « [...] mais dans ces conditions, l'homme n'est pas libre.<sup>10</sup> » Elle trahit a contrario une philosophie qui se généralise aux principes de son sous-marin, son canot, l'usage de l'électricité, etc.<sup>11</sup> *Mobilis in mobili* est là en germe. Fergusson se définit lui aussi par rapport aux ballons ordinaires, par la mobilité plus grande que lui confère son système, et il en résume les avantages à Kennedy :

Si j'ai trop chaud, je monte, si j'ai froid, je descends ; une montagne, je la dépasse ; un précipice, je le franchis ; un fleuve, je le traverse ; un orage, je le domine ; un torrent, je le rase comme un oiseau ! Je marche sans fatigue, je m'arrête sans avoir besoin de repos ! Je plane sur les cités nouvelles ! Je vole avec la rapidité de l'ouragan, tantôt au plus haut des airs, tantôt à cent pieds du sol<sup>12</sup> [...]

Les choses ne se passeront pas, bien entendu, avec un succès aussi uniforme, et les prédictions du docteur ne se réalisent souvent que de façon mitigée, voire même à l'inverse : il faudra subir un orage avant de pouvoir finalement s'élever au-dessus (ch. XVI) ; le dernier fleuve ne sera pas tout à fait franchi (ch. XLIII), etc.

Il est possible que nous sous-estimions la conscience de Verne de son œuvre à venir, et qu'il y ait eu préméditation là où nous tendons à croire plutôt à des noyaux thématiques préexistants que Verne aurait ensuite adaptés aux exigences d'Hetzel. D. Compère remarque que le roman renvoie à bien des *Voyages futurs*<sup>13</sup> ; J.-L. Steinmetz que « c'est dans [ce] roman inaugural [que] s'établissent les bases de la narration vernienne : des explorations ou explorants engagés dans un parcours problématique, les étapes de ce parcours, un public pour

---

<sup>10</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 180.

<sup>11</sup> Voir Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII-XIII.

<sup>12</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. III, p. 21. Ce passage entre en intertextualité avec *Michel Strogoff*, avec là encore la dialectique « intra-vernienne » basée sur la différence de degré ou l'action réelle d'une part et hypothétique, souhaitée ou métaphorique d'autre part, etc. « Michel Strogoff sentait en lui comme un désir farouche de s'élancer à travers la steppe, de franchir à vol d'oiseau la distance qui le séparait d'Irkoutsk, d'être aigle pour s'élever au-dessus des obstacles, d'être ouragan pour passer à travers les airs » (Jules Verne, *Strogoff*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 156)

<sup>13</sup> « Du point de vue des allusions prospectives [...] [ce roman] en contient de nombreuses, comme si Verne avait voulu y noter des motifs à reprendre ensuite. "Après ce voyage-là on en fera bien d'autres" (p. 57) est-il d'ailleurs annoncé. Ces autres voyages auxquels renvoie le premier texte sont explicitement [*Le Tour du monde*] (p. 5), la visite de la Lune (p. 17) : *De la Terre à la Lune*, et le voyage dans les étoiles (p. 57) : *Hector Servadac*. Certaines scènes annoncent aussi d'autres romans : le vertige de l'abîme (p. 222) (*Centre*) ; la géodésie menée les armes à la main (p. 150) (*Russes*) ; le ballon emporté par un ouragan (p. 54-5) (*Ile*). *Cinq semaines en ballon* ou la préface d'une œuvre à venir. » (Daniel Compère, *Texte et intertexte*, p. 240-241)

le suivre, la précision toponymique et scientifique – qui aboutirait vite au bourrage de crâne si différents procédés ne la relativisaient et ne la raillaient presque, à leur manière<sup>14</sup>. » Par ailleurs, démontrer – ce qui est sans doute faisable – qu’il manque à ce roman la “robustesse” des grandes lignes du monomythe repérables dans *VCT*, *De la Terre à la Lune* ou *Vingt mille lieues* nous exposerait à une sorte d’*ignoratio elenchi*, autrement dit un raisonnement qui prouve trop : des lacunes de même teneur se retrouvent dans d’autres *Voyages*, même parmi les vingt premiers. Il est plus prudent d’affirmer que Verne écrivain avait de longue date des préférences<sup>15</sup> qu’il a su appliquer habilement à un projet qu’il n’attendait pas de prime abord, et avec une fluidité qui lui a permis de se réapproprier les directives d’Hetzel à sa façon<sup>16</sup>. Citons le commentaire de Ch. Chelebourg :

Sous le patronage implicite d’un Jean-Sébastien Bach, Eglisak et sa fugue représentaient les aspirations artistiques les plus pures de Jules Verne, celles qu’il confiait à Hetzel, dès 1864, alors qu’il acceptait de remanier [*Hatteras*] sur les conseils de l’éditeur : « [Je] vais vous dévoiler toute ma pensée, mon cher Hetzel ; je ne tiens pas énormément à être un arrangeur de faits ; par conséquent je serai toujours prêt à modifier pour le bien général. Ce que je voudrais devenir avant tout, c’est un *écrivain*, louable ambition que vous approuverez pleinement. » [...] La diégèse, à ses yeux, l’originalité de la fiction et l’intensité du suspense ne sont rien comparés à l’art littéraire<sup>17</sup>.

Une vision rétrospective peut donner l’impression de versions partiellement formées des constantes verniennes que l’on trouve dans les *Voyages* postérieurs à l’officialisation du projet Verne-Hetzel, la découverte des mondes connus et inconnus. Par exemple Samuel Fergusson tient des deux premiers types de surhomme vernien que nous avons proposés ; sans avoir l’intensité d’un Nemo ou même de Sandorf ou Strogoff, c’est un meneur, un explorateur, un savant soucieux d’optimiser les degrés de liberté que lui offrent la machine et l’ingéniosité

---

<sup>14</sup> Jean-Luc Steinmetz, in *Voyage au centre de la terre et autres romans*, préface p. X.

<sup>15</sup> On peut en repérer dans *Un hivernage dans les glaces*, originellement publié en 1855, puis réédité en 1874.

<sup>16</sup> « Le XIX<sup>e</sup> siècle est marqué par l’affirmation d’une nouvelle figure dans le monde du livre : l’éditeur. Avec lui naissent les notions de commande aux auteurs, de catalogue, de collection, de clientèle. [...] Verne s’en accommode, reconnaissant d’ailleurs que l’éditeur l’a révélé à lui-même : il évoque dans une lettre « votre Verne, celui que vous avez inventé »<sup>23</sup> [...] S’appuyant sur l’obligation d’utiliser le savoir contemporain, il crée une œuvre littéraire. [...] A la différence de Wells qu’il qualifie d’« écrivain purement imaginaire », Verne estime que lui-même n’invente pas [...] Plus intéressant que les machines verniennes – *Nautilus*, *Albatros*, *Géant d’Acier*, etc. – Verne crée à partir du monde réel un univers totalement imaginaire de profondeurs glauques, étendues glacées, déserts brûlants, cavernes accueillantes, îles mystérieuses, villes englouties [...]. Au pays de l’imaginaire, Jules Verne est le maître du jeu. [Surtout], le discours du savoir devient texte littéraire. » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 30) Note 23 de l’auteur : « “jeudi” (septembre 1867), B.N., vol. 73, fol. 66. »

<sup>17</sup> Christian Chelebourg, *Jules Verne, la science et l’espace*, p. 114.

humaine, et il a une passion pour Robinson Crusoé qu'il finit par susciter chez ses compagnons<sup>18</sup>. L'itinéraire approximatif du *Victoria* décrit une courbe audacieuse, à peu près hyperbolique, commençant vers le nord ou le nord-ouest avant de s'adoucir dans la direction ouest, qui traverse de vastes portions « connues et inconnues » de l'Afrique, avec une narration qui se ralentit significativement dans les secondes : ainsi les sources du Nil et la traversée de la région « de raccordement » de l'Ukéréoué au lac Tchad, monopolisent près de 18 chapitres, plus de la moitié du voyage proprement dit pour une distance qui n'en représente que le tiers. Il en résulte que l'on ne peut pas aisément démêler, ni même (peut-être) ordonner chronologiquement, les deux objectifs que se donne Verne lorsqu'il déclare :

Mon but a été de dépeindre la Terre, et pas seulement la Terre, mais l'univers [...] Et j'ai essayé en même temps d'atteindre un idéal de style. On dit qu'il ne peut pas y avoir de style dans un roman d'aventures, mais ce n'est pas vrai ; cependant j'admets qu'il est beaucoup plus difficile d'écrire de tels romans dans un bon style littéraire que les études de caractères qui sont tellement en vogue aujourd'hui<sup>19</sup>.

Le planisphère, la carte géographique – et son graduel remplissage via les explorations successives et leurs recoupements – sont omniprésents dans *Cinq semaines en ballon* ; ils constituent même une variation de ce *stade du miroir* que remarque D. Compère chez des personnages verniens, celui de la créature livresque plongée dans la lecture des livres<sup>20</sup>. Grâce au ballon, dit Fergusson, « la carte africaine se déroule sous mes yeux<sup>21</sup> » ; le voyage métaphorique que le « maître » impose à l' « élève »<sup>22</sup> en lui enjoignant de suivre sur une carte l'itinéraire qu'il se propose ou celui des explorations précédentes a la même fin argumentative, didactique et ludique que son homologue du *Voyage au centre de la terre*<sup>23</sup> ; enfin au départ de Zanzibar, lorsque « [l'île] [s'offre] tout entière à la vue [...] comme sur un vaste planisphère », on apprend que le docteur possède « [une] excellente carte qui lui [sert] de guide », et due, comme les cartes sélénographiques de Barbicane<sup>24</sup>, à un savant allemand, Petermann<sup>25</sup>. Le principe de la « science sans douleur »<sup>26</sup> est déjà à l'œuvre, dans la mesure

---

<sup>18</sup> « [Kennedy proposa] à son ami le docteur de s'établir dans cette forêt, d'y construire une cabane de feuillage, et d'y commencer la dynastie des Robinsons africains. [La] proposition n'eut pas autrement de suite, bien que Joe se fût proposé pour remplir le rôle de Vendredi. » (*Cinq semaines en ballon*, fin du ch. XVII, p. 136)

<sup>19</sup> *Entretiens avec Jules Verne*, p. 92.

<sup>20</sup> Cité dans la 1<sup>e</sup> analyse de *Servadac* et la 2<sup>e</sup> analyse de *VCT* (voir *Jules Verne écrivain*, p. 126).

<sup>21</sup> *Cinq semaines en ballon*, ch. II, p. 21.

<sup>22</sup> Autrement dit Fergusson et Kennedy, voir ch. V, p. 32-35.

<sup>23</sup> Voir *VCT*, ch. VI.

<sup>24</sup> Il s'agit de la *Mappa selenographica* de Beer et Moedler (Mädler), dans *Autour de la Lune* (ch. X, p. 330).

<sup>25</sup> *Cinq semaines en ballon*, ch. XII, p. 84.

où le discours savant s'insère dans le récit de la même manière que l'on décrirait un quelconque outil – lunette, baromètre, etc. – faisant partie de la panoplie de l'explorateur ; elle introduit une certaine image du savant « pratique » du XIX<sup>e</sup> siècle, celui qui se fait fort d'emmener son laboratoire avec lui, en même temps qu'une sorte de « bijection », ou l'espoir d'une bijection, entre le monde réel à découvrir et son image capturée, par une opération de la pensée, sur la carte géographique. Fergusson tente aussi de faciliter l'interface entre ces deux univers, par la *langue* : il s'applique à améliorer, avant le début du voyage, sa connaissance des langues et idiomes du pays à parcourir<sup>27</sup>. Plus sérieux que Paganel, il s'inscrit plutôt dans la lignée qui culminera avec le capitaine Nemo, rajah indou qui parle et comprend parfaitement français, anglais et latin et sans guère d'accent.

Il existe d'autres indices annonciateurs du surhomme vernien dans le personnage du docteur. Avant même son entrée en scène et son « discours » d'un laconisme qui évoque vaguement un *Que la lumière soit*, on se demande si Fergusson *existe*, ce à quoi un membre de la société géographique répond, paraphrasant Voltaire, que dans le cas contraire il faudrait l'inventer<sup>28</sup>. Sa caractérisation en tant qu'« agent » semble suivre ensuite une pente vaguement décroissante, et en conformité avec le traditionnel rapport à la nature et aux autres forces qui influent sur la direction du *Voyage*. Ainsi, après la vague divinisation, on rencontre la notion plus égalitaire – mais farouchement libertaire – du héros qui « se souciant peu de commander, [n'aimait] pas à obéir » (p. 6). Un peu plus loin, les images deviennent en même temps plus « motrices » et plus suggestives de l'empire des forces externes :

[...] il se disait poussé plutôt qu'attiré dans ses voyages, et parcourait le monde, semblable à une locomotive, qui ne se dirige pas, mais que la route dirige.

---

<sup>26</sup> « Mis en vente le 31 janvier 1863, *Cinq semaines en ballon* a fait immédiatement de Jules Verne un auteur célèbre, dans ce genre particulier qui restera le sien, le roman pour les adolescents, destiné à leur apprendre sans douleur les sciences de leur temps. Il est évident cependant que les adultes aussi lisaient ces ouvrages : Hetzel était un trop bon éditeur pour ne pas avoir senti que la nouveauté du propos correspondait à un besoin général du temps [...] Cependant au projet conscient de description encyclopédique est lié un sens plus profond, qui donne à l'ensemble de l'œuvre une unité qu'on ne trouve évidemment pas dans les décors [...] L'aventure est aussi une quête, quête personnelle matérialisée par le voyage géographique, mais qui ne perd pas pour autant de sa signification symbolique. » (Simone Vierre, *\_\_\_ une vie, une œuvre, une époque*, p. 121-122)

<sup>27</sup> « Depuis longtemps déjà, il s'était appliqué à l'étude de la langue arabe et de divers idiomes mandingues ; grâce à ses dispositions de polyglotte, il fit de rapides progrès. » (Ch. V, p. 29) La seconde phrase sera reprise presque mot pour mot lorsque Paganel tentera d'apprendre l'espagnol (Jules Verne, *Capitaine Grant*, 1<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 86).

<sup>28</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. I, p. 3.

« Je ne poursuis pas mon chemin, disait-il souvent, c'est mon chemin qui me poursuit. »<sup>29</sup>

On reconnaît là une variante de la phrase latine de Fridriksson, qui clôt le ch. XI de *VCT*, impression confirmée lors de la discussion entre Dick et Samuel, où le docteur explique que grâce à la constance des alizés, il ira « [où] vaudra la Providence ; mais cependant de l'est à l'ouest<sup>30</sup> ». Il faudra tout de même obliquer au nord, d'abord pour chercher, au-delà de l'équateur, les sources du Nil, ensuite afin de traverser l'Afrique dans sa grande largeur, plutôt que de déboucher sur le golfe de Guinée – ce qui impliquerait de traverser non pas le Sahara mais le bassin du Congo, que Verne explorera plus tard dans *Le Village aérien*. Fergusson ne laisse guère plus de place au libre arbitre lorsqu'il répond aux objections de Dick, portant sur les dangers du voyage : il les évacue par un emploi double du *proche en proche*, appliqué d'une part au péril comme une quantité de nature continue où le degré importe peu (« [tout] est danger dans la vie ; il peut être [dangereux] de s'asseoir devant sa table »), d'autre part au déterminisme absolu, dont un corollaire est le caractère illusoire du temps et le fait que passé et futur sont confondus dans une même inévitabilité (« il faut [considérer] ce qui doit arriver comme arrivé déjà [car] l'avenir n'est qu'un présent un peu plus éloigné<sup>31</sup> »). Le démon de Laplace reste entre parenthèses, et ce qui intéresse davantage Verne, c'est probablement la possibilité d'une interprétation bénigne voire louable d'un fatalisme inspiré de la science (fataliste, « mais dans le bon sens du mot », insiste Fergusson), où le héros ne renonce point à l'action ou à sa soif de découverte car il se place en aval d'une chaîne causale qui inclut ses propres désirs et les impératifs de la recherche du savoir, et donc ne les invalide pas.

Il peut paraître étrange qu'un roman « de la météorologie », comme dirait peut-être Michel Tournier, attribue une telle importance au déterminisme, alors que le véhicule du voyage est en quelque sorte mû par définition par les forces chaotiques de l'atmosphère. Mais thématiquement parlant, la contradiction est illusoire. Le déplacement foncièrement mécaniste

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, ch. I, p. 8.

<sup>30</sup> « La traduction met en regard deux langues [...] et [deux] courbes. Le tout premier voyage commence à Zanzibar, une île, non loin de l'équateur. Il donne un ballon aux alizés, champ de forces assez régulier, de l'est à l'ouest. [...] [courbe] tracée sur la carte, mais parcourue [aussi] dans l'air. Le *Victoria*, c'est dit, est le rocher de Sisyphe [...] il se traîne par bonds décroissants [...] L'aérostatique sur le désert, comme l'hydrostatique sur la mer. Par le gaz et le feu, selon la verticale, par les vents et le soleil, selon l'horizontale. L'épure des cinq semaines trace deux mêmes cartes, en plan et en élévation. [...] Le récit voyage du plus long et rêve du plus court. On théorise sans contraintes, alors qu'elles sont le lieu de la pratique. Aller au plus bref, de contrainte en contrainte, c'est la dernière loi. » (Michel Serres, *Jouvences sur Jules Verne*, p. 202-203)

<sup>31</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. III, p. 19.

du ballon dans l'axe vertical, par changements rigoureusement calculés de sa pesanteur spécifique, importent plus que les aléas du déplacement horizontal, dont on n'attend qu'une vague progression est-ouest ; les alizés sont un Gulf Stream (*Le Chancellor*), un courant du Kamtchatka (*Le Pays des fourrures*), etc. Ce n'est pas un hasard que Fergusson rappelle Barbicane, dont il a l'âge (40 ans), la physionomie<sup>32</sup>, la personnalité, et une scène d'introduction très similaire ; on s'attend presque à ce qu'il soit « enlevé de l'estrade » et porté en triomphe, comme le président du Gun-Club, et c'est à notre sens un autre exemple d'une scène vernienne qui a trouvé son plein accomplissement et sa forme « classique » dans un roman légèrement plus tardif de la première période des *Voyages*. Le précédent qui rattache intimement *Cinq semaines en ballon* à *De la Terre à la Lune*, c'est sans nul doute l'*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal* (1835), la nouvelle où le protagoniste s'élance vers la Lune en montgolfière, et qui a probablement contribué au goût de Verne pour le canular (le *hoax*, le *humbug*). On sait l'influence qu'a eu Edgar Poe sur Verne, qui, dans le contexte de la publication de ce premier voyage extraordinaire, se résume fort bien ainsi :

Son livre – *Cinq semaines en ballon* – fut lu dans les huit jours, imprimé dans le mois. [...] Ce fut une [révélation]. Un genre nouveau était créé. C'était de l'Edgar Poe avec la gaieté en plus et l'hallucination en moins, la science et l'imagination associées dans une harmonie parfaite. [...] l'imagination de Verne possède tant et de si précieuses ressources, que le lecteur doute et se demande *si cela est arrivé*. Quel est le point précis qui sépare la fiction de la vérité ?<sup>33</sup>

Cette différence clé entre les deux auteurs se vérifie rigoureusement dans l'œuvre, et est exemplifiée par le « discours » du docteur, constitué du seul mot *excelsior*, et suivi un peu plus tard des explications sur le fonctionnement de l'aérostat : en d'autres termes, « Toujours plus haut, mais en accord avec les principes connus de la science ». Notons aussi cette discrète intertextualité avec *VCT* : Lidenbrock a des difficultés avec le mot *gigantostéologie*, lourd d'allitérations, et il le prononce enfin, fort irrité, devant un auditoire imaginé ; Fergusson prononce impeccablement et impassiblement un mot qui contient une allitération en s, face à un auditoire réel. Les deux hommes n'ont que faire des louanges et « [professent] “subjectivement”<sup>34</sup> ». Le discours de Fergusson est bien plus bref que celui de Barbicane au début du roman lunaire, et son objet est connu à l'avance, mais il suscite une réaction similaire. « Des toasts nombreux » sont portés en l'honneur des voyageurs s'étant illustrés dans l'exploration africaine, le dernier étant destiné à Fergusson, le seul qui ne soit pas

<sup>32</sup> Voir *Ballon*, ch. I, p. 3-4, et *De la Terre à la Lune*, ch. II, p. 57, ch. III, p. 63, ou encore ch. XX, p. 186.

<sup>33</sup> *Entretiens avec Jules Verne*, p. 27-29.

<sup>34</sup> *VCT*, ch. I, p. 20.

mentionné par ordre alphabétique<sup>35</sup> (p. 9), ce qui le distingue de ses prédécesseurs, par-delà la simple opposition entre réalité et fiction, comme celui dont « l'incroyable tentative [doit] relier [et] compléter la série des découvertes africaines » (nous soulignons), grâce à la supériorité de son mode de locomotion. Quelques années plus tard, dans l'univers vernien, le capitaine Nemo va plus loin que tous les explorateurs précédents dans les mers australes, grâce au *Nautilus*, et il se nomme lui-même en conclusion d'une énumération – chronologique celle-ci – de ses prédécesseurs dans l'exploration antarctique<sup>36</sup>.

Dans les trois chapitres suivants, un plus petit nombre d'explorateurs figurant dans la liste du début du roman sont évoqués avec quelque détail, voyageurs dont les tentatives, partant principalement de l'est, du nord et du nord-ouest, créent un mouvement de tenaille autour de la portion inconnue du continent, et particulièrement les sources du Nil. Ce n'est pas l'objet des voyages de Barth, qui offrent plutôt à Verne un prétexte pour visiter l'incontournable Tombouctou et traverser l'Afrique dans toute sa largeur, mais ses investigations poussent bel et bien vers le sud-est, s'arrêtant à quelque distance des Grands Lacs africains où se déroulent les voyages de Burton et Speke. L'attracteur du *Voyage* vernien peut procéder organiquement de ce genre d'« intersection », selon le terme employé par le *Daily Telegraph* dans l'article sur Fergusson (ch. II), et l'on peut même dire que l'*utopie* de l'île Lincoln résulte de l'intersection de centres d'intérêt zoologiques, botaniques et minéralogiques empruntés à trois continents, ce qui nous donne cette île aux productions d'une variété improbable, dont la situation importe peu (sinon suivant la nécessité de la placer hors de la route des navires) et qui n'existe réellement plus à la fin du roman. Fergusson révèle graduellement les éléments de son « nœud » à lui, au cours des conversations qui l'opposent à Kennedy – personnage qui diffère radicalement de lui mais davantage pour constituer un allié et un complément qu'un ennemi<sup>37</sup>, un peu comme J.-T. Maston se dit l'*alter ego* de Barbicane –, ce qui en atténue le didactisme tout en rehaussant, via la dualité de ces personnages, la caractérisation du héros

---

<sup>35</sup> S. Vierende commente que « Ni la science ni la technique n'échappent à cette contestation : par exemple, dans le premier chapitre, la liste des explorateurs antérieurs à Fergusson, donnée par ordre alphabétique en une énumération d'une page entière, semble parodier d'avance tous les passages didactiques ! » (*Op. cit.*, p. 137)

<sup>36</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV, p. 493-494.

<sup>37</sup> Ceci fait de lui une sorte d'inversion bénigne de Vasling, l'adversaire de Louis Cornbutte. Kennedy « était bien décidé à s'opposer, par tous les moyens possibles, au départ de son ami » (ch. III, p. 23) ; lorsque Jean Cornbutte projette de partir à la recherche de son fils, Vasling sait que l'arrivée de l'hiver la rendra impossible, « [aussi] résolut-il d'apporter de nombreux obstacles à cette expédition » (Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. VIII, p. 62).

vernien. On rencontre une première forme du « Je vivrai et je passerai » de *Strogoff*, peut-être même plus pure puisque c'est particulièrement à la *chute* qu'elle s'oppose : « Nous ne tomberons pas, fit-il. [“Mais enfin, si nous tombons ?”] – Nous ne tomberons pas<sup>38</sup>. » L'opposition resurgit même discrètement sous forme métaphorique, lorsque Kennedy effectue le voyage « sur la carte » selon les instructions du docteur, et, s'arrêtant au bord du lac Ukéréoué, déclare qu' « [un] peu plus, je tombais dans le lac ! » (p. 33). Elle est ensuite reprise de façon plus totale et comique lorsqu'apparaît le domestique Joe : Kennedy et lui représentent « le doute et la croyance », « la prudence clairvoyante [et] la confiance aveugle » (p. 38) ; leur rapport “métonymique” avec le docteur<sup>39</sup> couronne la série des connotations surhumaines, qui du reste se limite à peu près à ces chapitres d'exposition. Toutes les qualités des héros souffriront à peine à traverser les obstacles qui jalonnent le continent, mais, à l'image des aéronautes français évoqués par le docteur après le départ de Zanzibar, « [ils tombèrent], mais comme doivent tomber des savants, sans se faire aucun mal<sup>40</sup> ».

La réalité géographique fait que l'objectif principal du voyage se trouve à très peu de distance du point de départ, même en admettant les incertitudes sur l'emplacement de la source du Nil, « cette énigme que les savants de soixante siècles n'ont pu *déchiffrer* » (p. 10). En cela, le roman s'apparente à *VCT* dans la mesure où le lieu où se produit l'extraordinaire est un vaste domaine et non un point ; Lidenbrock se trouve déjà dans ce domaine dès l'instant où, peu après son départ d'Hambourg, il s'introduit dans l'orifice du Sneffels, à plus forte raison lorsqu'il arrive à trente lieues sous terre ; Fergusson quitte Zanzibar le 18 avril et trouve le Nil dès le 23, après quoi, loin d'en avoir fini avec l'“extraordinaire”, il ne cesse de le rencontrer à travers les milliers de milles qui le séparent du fleuve Sénégal<sup>41</sup>. L'article du *Telegraph* définit d'ailleurs cet objectif puis ajoute « [quant] au point d'arrivée, à la Providence seule il est réservé de le connaître » (p. 11) ; plus loin, une réplique du docteur définit implicitement l'axe longitudinal qu'il s'agit de suivre : « on se lèverait à Zanzibar pour aller se coucher à Saint-Louis ». Curieusement, sur le plan du raccordement des voyages précédents, l'exploit de Fergusson est un échec partiel : la direction des vents l'empêche de reconnaître le littoral sud du lac Ukéréoué<sup>42</sup>, et son approche par l'est et le sud ne réussira pas à atteindre l'extrémité

---

<sup>38</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. V, p. 30.

<sup>39</sup> « Si Fergusson était la tête et Kennedy le bras, Joe devait être la main » (*Ibid.*, ch. VI, p. 37).

<sup>40</sup> *Ibid.*, ch. XIII, p. 92.

<sup>41</sup> Le voyage en ballon se termine aux chutes de Gouina, à 600 km de Saint-Louis, que l'on atteindra par les moyens « conventionnels ».

<sup>42</sup> *Op. cit.*, ch. XVIII, p. 139.

méridionale traditionnelle des explorateurs venant du nord, c'est-à-dire Gondokoro<sup>43</sup>, qui, mentionnée plusieurs fois, disparaît du récit dès que Fergusson admet qu'on aura de la peine à la gagner<sup>44</sup>. En contrepartie, on survole les mythiques montagnes de la Lune, que signalent des récits contradictoires depuis l'Antiquité, et que Verne place près de la pointe nord du Tanganyika, « s'arrondissant en demi-cercle [...] [comme] une fortification naturelle... ». Verne donne raison à Speke contre Burton sur l'existence de cette chaîne, dont il recouvre certains pics de « la trace de neiges éternelles », ce qu'il fera aussi pour les montagnes de la Lune<sup>45</sup>. On survole cette contrée pendant que Fergusson spéculé sur l'avenir des continents ; sans aller jusqu'à invoquer la théorie du refroidissement qui apparaîtra dans *Autour de la Lune* et *L'Île mystérieuse*, il prédit leur déclin par épuisement des ressources, et l'apparition, en Afrique équatoriale, de « quelque grand royaume, où se produiront des découvertes plus étonnantes encore que la vapeur et l'électricité », hypothèse que Verne développera dix ans plus tard dans la tirade similaire de Cyrus Smith (l'eau comme source d'énergie). A Joe qui espère voir se réaliser ces prévisions, le docteur répond « Tu t'es levé trop matin », tout comme Nab le dira à Pencroff<sup>46</sup>. Aux approches du secret du Nil, le thème du labyrinthe, quoique implicite, est omniprésent : après le demi-cercle des monts de la Lune, qui empêchent les aéronautes d'aller plus à l'ouest et donc les remettent dans la bonne voie, le survol de « cette terre de la Lune, [qu'il] nous est donné de voir » révèle « des haies impénétrables », des villages que « les euphorbes gigantesques [entourent] de fortifications naturelles, en s'entremêlant aux branches coralliformes des arbustes », et l'on aperçoit les innombrables ramifications du fleuve Malagazari<sup>47</sup>, qui provient du Tanganyika. Un éléphant qui est aussi un serpent et une baleine<sup>48</sup>, sorte d'Ariane protéiforme ou d'inversion bénigne du minotaure, va tracter le ballon dans la bonne direction, quoique à grand péril et dans une scène qui rappelle quelque peu la course folle d'Annibal Pantalacci qui s'emmêle dans le fourré de lentisques<sup>49</sup>. On n'est pas loin de l'imagerie des monstres antédiluviens du *Centre de la terre*, et d'ailleurs, on va

---

<sup>43</sup> Située non loin de Djouba dans l'actuel Soudan du Sud, et à 500 km du lac Victoria.

<sup>44</sup> *Op. cit.*, ch. XIX, p. 149.

<sup>45</sup> Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. XVII « Tycho », p. 388.

<sup>46</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XI, p. 423. Un autre passage de type « eschatologique » mais traitant de la régénération des continents plutôt que celle des sources d'énergie se trouve au ch. XXI de la 1<sup>e</sup> partie (p. 256-259).

<sup>47</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. XVI, p. 119.

<sup>48</sup> *Ibid.*, ch. XVII, p. 129-133.

<sup>49</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XVII.

effectivement survoler un lac qui est aussi une mer où les orages ne sont pas rares, et où l'on fait halte sur *une île*<sup>50</sup>. Les vents insuffisamment favorables qui empêchent le docteur d'avoir une vue d'ensemble du lac Victoria relèvent aussi du labyrinthe, ils font que l'on ne découvre la géographie africaine que de façon parcellaire, qu'il faut ensuite compléter par inférence plutôt que par perception directe – mais la partie essentielle sera bien observée directement, peu après le traditionnel passage de l'Equateur (p. 141) :

De hautes montagnes dressaient leurs pics arides à cette extrémité du Nyanza ; mais entre elles une gorge profonde et sinueuse livrait passage à une rivière bouillonnante [...] et ce fleuve existe [...] Et cette goutte d'eau qui s'enfuit sous nos pieds va certainement se confondre avec les flots de la Méditerranée ! C'est le Nil !<sup>51</sup>

Le caractère sacré du « centre » recherché est illustré par les obstacles qui en interdisent l'accès, par le doute – souligné *a contrario* au moment de la découverte, il « existe » – sur sa réalité ou la possibilité de le trouver, et la réutilisation de la logique « de proche en proche » rencontrée plus haut, cette fois pour exprimer une sorte de parenté avec toute l'hydrographie du Vieux Monde, et il n'est pas étonnant qu'un centre énigmatique entretienne un lien, causal ou autre, avec un tout plus vaste, un peu comme les innombrables galeries où s'égaré Axel convergent sur la mer Lidenbrock. Les habitants de cette région sont hostiles, et « [pressentent] des étrangers et non des dieux. [Il semble] qu'en remontant aux sources du Nil on vînt leur voler quelque chose » : détenteurs du secret, ils ne sont pas aussi naïfs que d'autres peuples survolés par l'engin fantastique du docteur. La confirmation finale vient des initiales du prédécesseur gravées sur le roc, non pas A. S. (Saknussemm) mais A. D. pour le véridique Andrea Debono<sup>52</sup>. Le ballon est ensuite entraîné au nord-nord-ouest au lieu du nord ; plutôt que la forêt équatoriale, Verne y place un désert qui est aussi une fabuleuse mine de quartz aurifère<sup>53</sup>, où Joe doit affronter une tentation qui est presque littéralement une ancre retenant l'aérostat. On va aussi endurer des extrêmes de température que l'on ne rencontre nulle part ailleurs dans les *Voyages*, à l'exception de l'ascension dans la cheminée du Stromboli à la fin de *VCT*. Il semble qu'entre les deux « méditerranées » du lac Victoria et du lac

---

<sup>50</sup> Jules Verne, *Ballon*, ch. XVIII, p. 146-147.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 142-143.

<sup>52</sup> « Autre forme de stockage de l'information, la mémoire de certains personnages pallie parfois l'absence de livres. [...] Un trajet sur les pas d'un voyageur antérieur est souvent marqué par des traces écrites, tout comme le texte vernien conserve des bribes visibles des textes des autres [...] » (Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 127)

<sup>53</sup> Par 4°55 nord et 22°23 est (*Ballon*, ch. XXIII, p. 188), on se trouve non loin de l'emplacement actuel de Bangassou, près de la frontière entre la Centrafrique et le Congo Démocratique actuels.

Tchad, Verne ait voulu placer son extremum de sécheresse et de chaleur. Les héros doivent passer le « test du miroir », puisqu'ils prennent un mirage<sup>54</sup> leur renvoyant l'image de leur aérostat pour un équipage rival qui leur dispute le sinistre domaine. Verne chiffre la croissance des températures, jusqu'à leur maximum de 60°C, que l'on atteint, curieusement, en plein centre de l'actuelle République Centrafricaine<sup>55</sup> ; on n'est pas non plus très loin de la forêt où Verne placera le village des Wagddis, trente ans plus tard. L'épisode de la soif se termine par l'« épreuve du lion », après quoi l'une de ces trombes verniennes, « une immense colonne [tournoyant] avec [rapidité] », annonce la libération imminente et la reprise du voyage rapide<sup>56</sup>, qui les amène bientôt dans l'actuel Tchad, et donc relie symboliquement la piste de Speke à celle du docteur Barth<sup>57</sup>. Le lac Tchad est « la Caspienne de l'Afrique<sup>58</sup> », à la faune abondante, où Kennedy s'attend à trouver une véritable « ménagerie » (p. 251), terme qui réapparaîtra au *Centre de la terre* pour qualifier l'immense ossuaire. Mais avant la « chasse de Kennedy » (termes du résumé en sous-titre du ch. XXXIII), il faudra traverser une nouvelle épreuve, où Joe ira au-delà de son sacrifice de l'or, délestant le ballon de son propre poids<sup>59</sup> pour lui permettre de survivre à la déchirure qui lui est infligée. C'est l'homologue, volontaire celui-là, de la chute de Cyrus au début de *L'Île mystérieuse*, qui permet au ballon d'atteindre le rivage. Les puissants gypaètes ont ici un rôle inverse de celui qu'on leur donnera dans *L'Etoile du Sud* : au lieu de soulever (un malfaiteur), ils font choir le véhicule des héros, qui va perdre son enveloppe externe et une partie de sa portance<sup>60</sup>. L'aventure de Joe parachève sa rédemption après les faiblesses temporaires de la vallée aurifère, et l'élève à un statut supé-

---

<sup>54</sup> *Ibid.*, ch. XXV, p. 203-204.

<sup>55</sup> « Il était midi ; le relèvement donna 19°35' de longitude et 6°51' de latitude » (*Ibid.*, ch. XXVI, p. 210). Le docteur mesurera aussi une température plus élevée encore au chapitre suivant, mais non à l'ombre (p. 228).

<sup>56</sup> « Mais rien [n'égale] l'habileté déployée lors de la longue séquence du désert où le ballon est encalminé [...] ou au contraire lors de la poursuite [lors] de la recherche et du sauvetage de Joe, ou surtout lors des derniers sauts du ballon alors poursuivi par les cruels marabouts d'Al-Hadji. [...] Tout cet épisode d'ailleurs semble reprendre en quelque sorte la structure du récit : ce voyage réputé si calme par Joe, à la fin du roman, est sans cesse sur le point de se terminer en catastrophe, et le récit sur le point de s'arrêter. Puis il repart, et les aventures rebondissent comme le ballon à la fin de l'aventure. » (Simone Vierre, *\_\_\_ une vie, une œuvre, une époque*, p. 126-127) Nous soulignons.

<sup>57</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. XXIX, p. 233.

<sup>58</sup> *Ibid.*, ch. XXXI, p. 250.

<sup>59</sup> Illustration par conséquent assez singulière, presque ludique, du « héros vernien anti-gravitationnel », qui d'ordinaire concrétise ce thème en se soulevant ou bondissant plutôt que par la négation de sa pesanteur.

<sup>60</sup> *Op. cit.*, ch. XXXII, p. 255-258.

rieur à celui qu'il avait avant ces épreuves<sup>61</sup>. On ne quitte pour de bon le voisinage du lac qu'à la fin du chapitre XXXVI, où le ballon « [prend] une ligne oblique vers l'ouest », et est poussé par un « vent excessif » qui l'emporte au-delà du 10° degré de longitude : le dépassement des deux mers intérieures, symboliquement des sortes de bourbiers ou dédales, cause une accélération de la narration. L'arrivée à Zinder et Aghadès (dans l'actuel Niger), qui représente des centaines de milles de progression, est mentionnée presque en passant<sup>62</sup>, et un peu plus loin, le narrateur déclare, avec un laconisme qui renferme une ironique contradiction, que l'on franchit « cent quatre-vingts milles d'une longue monotonie ». Tombouctou est décrite comme une cité légendaire arrivée au stade de la décadence, et elle semble coïncider avec les prémices de la phase de « Chute » du voyage, en quelque sorte annoncée par un rappel de l'aveu d'ignorance que contenait l'article du *Telegraph* : « Et maintenant, dit le docteur, le ciel nous conduise où il lui plaira !<sup>63</sup> » ; on n'en sait pas plus qu'alors sur le point où se terminera le voyage, et l'on n'a même plus la certitude passée (basée sur les alizés), puisque la direction ouest est devenue un souhait (de Kennedy) plutôt qu'une certitude. Il est exaucé, toutefois, au prix d'une certaine dérive vers le sud : on suit à peu près la direction du fleuve Niger, passant par les points à peu près alignés que sont Tombouctou, le lac Débo et la ville de Ségou, et le déclin du *Voyage* se signale par le fait que le docteur ne cherche plus guère à effectuer de nouvelles découvertes (on ne cherchera pas les sources du Niger) mais à atteindre les établissements français<sup>64</sup>. La chaleur a usé l'enveloppe du ballon, et l'hydrogène vital fuit graduellement, lors même que l'on a des montagnes à dépasser, celles qui « [séparent] le bassin du Niger du bassin du Sénégal<sup>65</sup> ». L'exploit est narré de façon à concentrer en une page de nombreux leitmotivs du *Voyage extraordinaire* : l'impératif de *passer* (« Il faut absolument passer par-dessus »), la forme passive ou l'inversion du rapport de forces face à la nature (les obstacles « paraissaient approcher [ou], pour mieux dire, le vent très fort précipitait le *Victoria* vers des pics aigus [...] les hautes cimes arrivaient sur les voyageurs à faire croire qu'elles se précipitaient sur eux »), le constat explicite de sa suprématie (« ils étaient loin de les dominer »), et l'insuffisance répétée des meilleurs efforts de l'homme (« La provision [d'eau] fut également jetée [...] mais cela fut encore insuffisant<sup>66</sup> »). Joe

---

<sup>61</sup> Simone Vierne, *roman initiatique*, p. 75.

<sup>62</sup> Jules Verne, *Cinq semaines en ballon*, ch. XXXVII, p. 291-297.

<sup>63</sup> *Ibid.*, ch. XXXIX, p. 311.

<sup>64</sup> *Ibid.*, ch. XL, p. 317.

<sup>65</sup> *Ibid.*, ch. XLI, p. 318.

<sup>66</sup> *Ibid.*, ch. XLI, p. 323.

commente que « c'est triste de s'en aller morceau par morceau », ce que devront endurer bien d'autres protagonistes verniens de diverses façons, et la solution sera donc « singulière » et radicale, demandant un mélange d'abnégation et de cet effet de tour de passe-passe mathématique dont on a vu d'autres formes dans ce roman : Joe débarrasse le ballon de son poids sans tout à fait le quitter, il se fait piéton pendant l'intervalle qui permet au Victoria de dépasser les cimes, puis grimpe à nouveau dans la nacelle (p. 325). Ce sont des enjambées « magiques », qui suppléent la magie déficiente de la machine ; de même, lorsque le ballon estropié tente désespérément de fuir les marabouts d'Al-Hadji, le narrateur parle de l' « étrange spectacle de [ces] enjambées gigantesques [...] semblables à Antée, [paraissant] reprendre une force nouvelle dès qu'ils touchaient terre ! ». On pense à une asymptote, ce à quoi se réduit cette série de bonds décroissants lorsqu'elle confine à l'infinitésimal. « Le ciel nous abandonne », dit alors Kennedy, « il faudra tomber<sup>67</sup> » ; mais enfin, la chute, qui s'effectue bien avant d'avoir tout à fait franchi l'Afrique (on est loin du littoral atlantique), se fait en l'échange de la survie, et le ballon atteint le fleuve Sénégal, où les voyageurs sont secourus.

Verne termine donc son roman sur un essoufflement littéral, retardé encore et encore par les défis qui « cartographient » à leur façon les ressources de l'ingéniosité humaine. La fin du *Voyage*, tout comme nous le constatons dans notre étude du *Village aérien*, sous-entend une récursivité de l'incomplétude : même le voyage qui avait pour but de relier, vérifier, combler les lacunes de l'Encyclopédie, a pour conclusion évidente la nécessité de recoupements supplémentaires, « nous pourrions avant peu contrôler les [découvertes de] Fergusson dans cette [contrée] comprise entre les quatorzième et trente-troisième degrés de longitude<sup>68</sup> ». Le tissu de plus en plus dense qui naît de l'entrecroisement des investigations humaines garantit à la fois une amélioration continue et une fin toujours différée ; l'énormité de l'obstacle naturel est, en dernière analyse, bénéfique, et Verne, dans ce premier volume où l'on est étonné de voir autant de références à la Lune, Saturne ou Jupiter (ch. IX), semble déjà nous dire en matière d'assurance, que la finitude de la mappemonde ne l'arrêtera pas, et que sa rêverie trouvera si nécessaire à se perpétuer dans le champ inépuisable des espaces sidéraux.

---

<sup>67</sup> *Ibid.*, ch. XLIII, p. 338.

<sup>68</sup> *Ibid.*, ch. XLIV, p. 347.

## 2-f) Un hivernage dans les glaces

« Cette goélette, démâtée de son mât de misaine, courait vers le gouffre, à sec de toile. [...] Louis Cornbutte [fit] mettre la chaloupe à la mer [...] ils disparurent au milieu de la brume. » (Un hivernage dans les glaces, ch. II, p. 14)

« [Le] dégel n'était pas commencé alors, [et] par conséquent, le Froöern a dû être arrêté promptement par les glaces... – Et sans doute brisé en mille pièces ! » (Ch. IV, p. 31)

« Le Froöern avait été entraîné [...] Là, il fut brisé par les glaçons qui flottaient au dégel, et les naufragés furent emportés, avec une partie des débris dont était construite leur cabane, sur le rivage méridional de l'Île Shannon. (Ch. XII, p. 89-90)

*Un hivernage dans les glaces*, publié en 1855 au *Musée des familles*<sup>1</sup> et repris chez Hetzel en 1874, peut être considéré comme la préface générale aux romans et épisodes<sup>2</sup> « polaires », assez nombreux, de Jules Verne. La nouvelle, « avec la recherche d'un disparu et l'évocation des dangers des régions arctiques [...] pose des motifs narratifs qui seront développés dans [*Hatteras*], *Le Pays des Fourrures* et *Le Sphinx des glaces*. La notion d'esquisse peut être étendue à l'ensemble du texte vernien<sup>3</sup>. » Même si le cadre géographique est plutôt la partie occidentale de l'Arctique, Verne est indéniablement influencé par l'expédition de John Franklin (1845-47) et celles lancées par l'Amirauté britannique à sa recherche dans les années suivantes, sous l'impulsion de Lady Jane Franklin<sup>4</sup>, peut-être principalement le voyage tout récent de McClure, qui était revenu en Angleterre en 1854 après avoir été retenu plus de trois ans par la banquise. Dix chapitres (II à XI) sur seize traitent de la recherche de trois hommes d'équipage de *La Jeune-Hardie*, le brick de commerce de Jean Cornbutte, entraînés vers l'Arctique lors de la tentative de sauvetage d'une goélette désemparée, le *Froöern*. C'est donc en quelque sorte l'énigme centrale du roman, même si les « constantes » habituelles des *Voyages* dominés par un mystère ne sont pas en grand nombre, ce qui peut s'expliquer par la brièveté du texte et par le fait qu'il s'agisse d'une œuvre de jeunesse. Le thème du déchiffrement se perçoit indirectement par le caractère hasardeux des conjectures qui permettent aux protagonistes de retrouver les naufragés : l'expédition à partir du port d'attache (Dunkerque) consiste en une sorte de large zigzag, les voyageurs optant d'abord pour la direction de l'est

---

<sup>1</sup> Moins d'un an après *Maître Zacharius*, dans le même périodique.

<sup>2</sup> Nous faisons allusion à l'incursion de Nemo au pôle sud (*Vingt mille lieues sous les mers*), celle de *Robur* au pôle nord, voire, par extension, les extrêmes de froid endurés dans *Servadac*, *L'Île mystérieuse*, etc.

<sup>3</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 343.

<sup>4</sup> Ceci inspirera le *Capitaine Grant* (1867) et *Mistress Branican* (1891).

par l'exclusion de l'Islande comme lieu de naufrage (« la bourrasque venait de l'ouest<sup>5</sup> ») et donc vers la Norvège, puis repartant à l'ouest (et bien entendu le nord) sur la base de la bouteille à la mer du *Froöern* trouvée à Bodoë<sup>6</sup>, au message d'ailleurs très vague, et même après les informations données par les Inuits<sup>7</sup>, la restriction du champ de recherches à l'île Shannon paraît quelque peu forcée. C'est cette improbabilité, parce qu'elle implique soit une chance considérable, soit une grande habileté à déduire les effets des courants et des *packs* sur les débris du navire, qui concrétise le thème du labyrinthe et de l'énigme à décrypter. Le premier à apercevoir (indirectement) Louis Cornbutte, c'est son adversaire, André Vasling<sup>8</sup>, et sa posture renvoie prospectivement (avec inversion) à la scène où Harbert décele peut-être une fumée qui trahit le « génie de l'île » mais décide – sincèrement, pour sa part – qu'il n'a rien vu<sup>9</sup>. Autre permutation reliant l' « énigme » à celle de *L'Île*, Louis Cornbutte est presque mourant lorsqu'on le trouve, peu après le signalement du nuage de fumée, tout comme l'est Cyrus Smith quand les Naufragés de l'air le trouvent dans la grotte des dunes. Toutefois, les motifs dominants du récit gravitent surtout autour de notions physiques, dans plus d'un sens du terme, et ce même après que l'on ait retrouvé les rescapés : ce n'est pas seulement la dureté des conditions d'hivernage, mais la lutte entre les factions rivales qui sont décrites avec une minutie qui s'étend même à la « mécanique » impitoyable du combat singulier.

L'aventure de *L'Hivernage dans les glaces* peut être vue comme le résultat d'une attraction exercée par les régions polaires, qui, de façon « transitive », happe les protagonistes qui s'en approchent et ceux qui tenteraient de venir à leur secours. Il est possible que cette imagerie à tendance mécanisante doive quelque chose aux *Aventures d'Arthur Gordon Pym*, d'Edgar Poe, qui fascine Verne : le pôle sud, caché derrière le mystérieux « rideau blanc », semble générer un courant d'une puissance peu commune<sup>10</sup> qui entraîne le canot d'Arthur Pym à peu

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. III, p. 23.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 26.

<sup>7</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 40.

<sup>8</sup> « Au moment où Penellan allait descendre le monticule, il jeta un coup d'œil sur André Vasling. Il le vit tout à coup regarder avidement d'un côté, puis tressaillir et pâlir.

“Qu'avez-vous, monsieur Vasling ? lui demanda-t-il.

– Ce n'est rien ! répondit celui-ci. Descendons, et avertissons à quitter au plus vite ces parages, que nous n'aurions jamais dû fouler !” » (*Ibid.*, ch. XI « Un nuage de fumée », p. 83)

<sup>9</sup> Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 286-287.

<sup>10</sup> « [...] nous dûmes avancer vers le sud d'une distance énorme [...] un très fort courant nous poussa continuellement [...] nous nous précipitions vers le sud, sous l'influence d'un courant puissant » (Edgar Poe, *Gordon Pym*, ch. XXV, p. 268)

près dès sa fuite de Tsalal, à sept degrés du pôle. Verne a en quelque sorte dédoublé ce schéma de l'influence attractive du pôle, et nous en résumons les éléments dans notre épigraphe : la goélette norvégienne, privée de ses capacités de mouvement et de gouverne, est entraînée vers le tourbillon du Maelström ; sa détresse « attire » la chaloupe de la *Jeune-Hardie* avec Cornbutte, Nouquet et Cortrois à son bord ; goélette et chaloupe sont ensuite unies par un sort commun, happées par la brume ; cette intervention, toutefois, cause l'un de ces effets de « fronde gravitationnelle » que l'on rencontre parfois chez Verne, éjectant navire et canot hors de l'influence du tourbillon mais vers un autre champ d'attraction, la banquise, comme le suggère le message du *Froöern*. La saison froide n'étant pas terminée, on peut espérer que les naufragés ont été arrêtés par le gel avant de dériver trop loin au nord, mais Vasling – la voix du pessimisme – remarque que cela implique aussi la destruction des deux embarcations par les glaces. Ironiquement, ce pronostic est exact, mais il permet le transport des survivants « et de leur maison » (leur cabane construite à partir des débris du *Froöern* : la fusion des destins respectifs crée un « bateau de Thésée » presque littéral) en un lieu relativement prévisible : mécanisme vernien s'il en fut. Malgré la narration bien plus austère et concise – il s'agit littéralement du journal de bord, écrit par Vasling, trop heureux de se croire débarrassé de son capitaine –, le rôle du Maelström est peut-être plus important encore ou du moins plus complexe qu'il ne le sera, quinze ans plus tard, à la fin de *Vingt mille lieues*<sup>11</sup>. L'interaction de la chaloupe et du *Froöern* – le second assimilant la première, causant la destruction des deux<sup>12</sup> et la dérive de leurs survivants vers l'Arctique – est la réciproque exacte de celle du *Nautilus* et de son canot de tôle, qui, lui, en est violemment éjecté, cessant de partager son sort. Dès que se fera le raccordement entre la *Jeune-Hardie* et les survivants des deux navires à l'île Shannon, il se produit une nouvelle fragmentation :

---

<sup>11</sup> « [...] le *Nautilus*, protection redondante, ne craint pas les tempêtes [...] Mais il se trouve [en] danger, très caractéristique, d'étouffement et d'avalement. La pieuvre [...] arrête le sous-marin et manque de tuer Ned Land [...] c'est, selon le même thème, l'étreinte glacée de la [banquise], qui étouffe les navigateurs et menace d'écraser le navire. [Ces incidents] annoncent le danger ultime, qui reprend le même thème [...] c'est la mer elle-même qui devient monstre dévorant, le vortex du maelström [...] qui fait entendre de terribles « mugissements », tandis qu'on entend se briser les eaux sur les roches aiguës du fond, véritables dents du monstre [...] l'allusion au nombril de l'Océan, expression consacrée, dit [Verne], lui confère une valeur de lieu le plus essentiel de la mer – comme à Delphes la pierre nombril du monde... Or [Verne] est véritablement fasciné par ces tourbillons dévorateurs, qui avaient déjà hanté E. Poe. » (Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 526)

<sup>12</sup> « Les naufragés se trouvaient alors au nombre de cinq, [Cornbutte, Cortrois, Nouquet, Jocki et Herming]. [Le] reste de l'équipage norvégien [avait] été submergé avec la chaloupe au moment du naufrage. » (Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XII, p. 90)

Louis entend reprendre le commandement du navire venu à son secours, et les deux Norvégiens se détachent de lui<sup>13</sup> et de Nouquet pour s'allier à Vasling. Nous avons évoqué l'analogie des boules de billard dans notre première analyse du *Sphinx des glaces*, pour décrire les moyens employés par l'auteur pour placer ses personnages dans le type de situation – en termes de véhicule, de direction et de lieu géographique – auquel il les destine, et la même combinaison de chaos et de déterminisme est à l'œuvre dans cette nouvelle. Ceci la relie aussi – par-delà le point commun évident de la recherche de naufragés – aux *Enfants du capitaine Grant* : le rapport écrit par Vasling<sup>14</sup> ressemble assez au triple document d'Harry Grant, et en supposant qu'il y ait des survivants, ce texte, couplé au message du *Froöern*, définit implicitement un vaste champ d'investigations, ce qui rappelle le cercle (sur le 37<sup>e</sup> degré) qu'implique le message lacunaire de Grant. Glenarvan avait connaissance du départ de Grant depuis Callao (Pérou), et savait que le naufrage avait eu lieu le 7, le 17 ou le 27 juin (1862) ; à partir de là, il devait tenter des conjectures guidées par l'intersection avec le 37<sup>e</sup> parallèle. Jean Cornbutte va se livrer à un processus similaire. Il va en Norvège, où il trouve un nouvel indice ; puis il « se [dirige] sur le cap Brewster<sup>15</sup>, [sur] la côte orientale du Groenland, par le [70<sup>e</sup>] degré de latitude<sup>16</sup> » : on est dans un grand foyer d'investigations, un peu comme la Patagonie pour Glenarvan, et l'on rencontre *les naturels* (comme Thalcave, ou les Araucaniens en général, ou les Poyuches...), dont on espère des indications plus précises, ce qui se réalise en partie (p. 39-40). L'accès à ce domaine passe par une épreuve qui deviendra classique dans les *Voyages polaires* : celle d'être à la merci d'un iceberg à la dérive, qui écraserait aisément le bateau de sa masse, mais qui – indépendamment des efforts inutiles de l'équipage – se retourne au moment opportun et les épargne. Verne explique le phénomène en termes<sup>17</sup> qui formeront la base de commentaires similaires, faits par un narrateur ou un personnage, dans

---

<sup>13</sup> Symboliquement, s'entend. Herming et Jocki étaient déjà hostiles envers Louis et les siens, mais, jusqu'à leur découverte, tous les cinq constituaient une entité singulière du point de vue de l'emplacement et du sort. La mort de Cortois au moment même où les hommes du brick les découvrent annonce la scission explicite.

<sup>14</sup> *Op. cit.*, ch. II, p. 14.

<sup>15</sup> Le cap Brewster et l'« île Liverpool » (Liverpool Land) – qui donne son nom au chapitre V – se situent à la même latitude que l'île Jean-Mayen, ce qui permet à Verne de donner une certaine symétrie au voyage du brick : la *Jeune-Hardie* sera délivrée des glaces au retour à la hauteur de cette île (*op. cit.*, ch. XVI, p. 125).

<sup>16</sup> *Op. cit.*, fin du ch. III, p. 29.

<sup>17</sup> « [...] à l'époque du dégel, [ces masses] voguent dans un équilibre parfait ; mais en arrivant dans l'Océan, où l'eau est relativement plus chaude, elles ne tardent pas à se miner à leur base, qui se fond peu à peu et qui d'ailleurs est ébranlée par le choc des autres glaçons. Il vient donc un moment où le centre de gravité de ces masses se trouve déplacé, et alors elles culbutent entièrement. » (*Op. cit.*, ch. IV, p. 35)

plusieurs autres romans. Près du cap Brewster, on s'informe auprès des Inuits, on se procure des chiens de traîneau, et l'on s'engage « dans les passes du nord » ; le zénith des espoirs de l'expédition est sous-entendu par une donnée astronomique<sup>18</sup> : le soleil de minuit « atteignait le plus haut point des spirales qu'il décrivait au-dessus de l'horizon ». Mais l'on atteint bientôt une « horizontale locale », signalée par le ralentissement brutal de la progression, qui tend à immobiliser le brick « à la hauteur de la baie de Gaël-Hamkes » (p. 41). L'agent de ce ralentissement est la solidification de la mer – à la fois due à la progression vers le nord et à l'avancement de la saison –, ce qui préfigure à la forme concrète la spéculation d'Axel dans *VCT* : la descente finira par devenir impossible, la pression transformant l'air en liquide voire en solide. Lidenbrock répond négligemment que l'on mettra des cailloux dans ses poches, et emploie pioche et pyroxyle pour percer le granit ; l'équipage de *La Jeune-Hardie* utilise les scies et la poudre. L'horizontale paraît à première vue de peu de durée, puisque, après vingt heures de labeur, « le brick fut remorqué au-delà du banc qui l'avait si longtemps retenu », mais ce n'est que l'un de ces exploits « nécessaires » du voyage vernien, à l'image du travail de béliet du *Nautilus* dans les glaces antarctiques ; dès la page suivante, Verne arrête le brick plus définitivement en des termes qui seront repris dans *Vingt mille lieues*, lorsque le sous-marin est enfin dans l'impossibilité de continuer en surface : « [le] 12 septembre, la mer n'offrit plus qu'une plaine solide, sans issue<sup>19</sup> [...] ». L'écrivain place cette baie de Gaël-Hamkes « [par] le [76°] degré de latitude », ce qui est inexact et correspond davantage à l'île Shannon, plus au nord, où seront trouvés les naufragés ; ceci peut venir de l'imprécision des cartes de l'époque, ou servir un effet de flou délibéré<sup>20</sup>, sorte d'écho ou d'homologue d'ordre épistémologique du flou qui naît à la fois de la dérive d'une banquise en apparence immobile – nécessitant la mise à jour régulière des coordonnées – et de l'incertitude sur le lieu où se sont échoués les débris du *Froöern*. Le seul progrès accompli dans la semaine suivante consiste à établir le brick plus à l'abri dans la baie, et cette espèce de « sur-place » (on ne gagne pas en latitude) semble être consacré par le caractère un peu arbitraire du bris du gouvernail<sup>21</sup> (suite au tremblement de glaces) : il n'empêche nullement les marins de

---

<sup>18</sup> Donnée qui semble d'ordre principalement symbolique, car, comme cela se vérifie plus loin, Verne fait erreur dans sa caractérisation du jour polaire ; ce maximum placé au 10 août se produit en réalité au solstice, ce à quoi le texte fait d'ailleurs allusion au chapitre VII (p. 53).

<sup>19</sup> *Op. cit.*, ch. VI, p. 43.

<sup>20</sup> On pense, par exemple, à la façon dont Verne a « déplacé » la ville de Kolyvan, en Sibérie, pour servir les besoins de son récit (*Michel Strogoff*). Voir Daniel Compère, *Jules Verne écrivain*, p. 27.

<sup>21</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, fin du ch. VI, p. 52.

« disposer habilement des courants [...] de manière à se frayer une route » et de placer le brick « à deux encablures de la terre<sup>22</sup> » pour l'hivernage ; sa fonction est donc, là encore, probablement symbolique. Le thème du moule naturel va faire son apparition dans l'œuvre vernienne, d'une façon qui sera reprise sur le mode de l'hypothèse par le capitaine Nemo, lorsqu'il souhaite que l'aptitude de son *Nautilus* à « résister comme un bloc plein<sup>23</sup> » lui permette de se laisser prendre par les glaces sans être écrasé. « [Il] était à craindre », dit le narrateur de l'*Hivernage*, que [la pression de la glace] ne fût dangereuse ; « mais Penellan [...] la fit alors tailler en biseau autour de la coque, si bien qu'elle se rejoignit sous le navire, dont elle prit la forme ; enclavé dans un lit, le brick n'eut plus à craindre dès lors la pression des glaces<sup>24</sup> [...] » La survie est possible grâce à la synergie de l'industrie humaine et de la nature : le navire se prémunit contre la menace de l'élément naturel qui l'entoure en épousant la forme, mais il faut tailler la glace de la manière adéquate (Penellan attend qu'elle ait vingt pieds d'épaisseur) pour que la redistribution des forces en jeu rende cela possible. Ce même élément acquiert alors la vertu inverse d'isolant thermique, auquel s'ajoutera le chauffage actif (par le poêle) de l'intérieur du navire, qui, inaugurant le concept récurrent de « la guerre aux coins » dans les *Voyages extraordinaires*, est transformé en une pièce unique, car « la glace et l'humidité trouvaient moins de coins pour s'y blottir » (p. 55). Une nouvelle fragmentation doit alors se produire, et eu égard à la solidification du milieu environnant, ce n'est pas un canot mais un traîneau qui va se séparer du vaisseau-mère, permettant à Verne d'explorer les épreuves « terrestres » (quoique en grande partie à distance de la côte) du voyage arctique. Le choix de la direction à prendre ressemble fort à un sophisme, mais un sophisme fort savoureux une fois accepté comme exercice de style :

La côte orientale du Groenland s'avance perpendiculairement vers le nord. [...] Dans cet espace de cinq cents lieues, qui sépare le Groenland du Spitzberg, aucune terre n'avait encore été reconnue. Une seule île, l'île Shannon, se trouvait à une centaine de milles dans le nord de la baie de Gaël-Hamkes [...] Si donc le navire norvégien [...] avait été entraîné dans cette direction, en supposant qu'il n'eût pu atteindre l'île Shannon, c'était là que [les naufragés] avaient dû chercher asile pour l'hiver<sup>25</sup>.

On pourrait aisément objecter que l'échouage avait pu se faire contre le « continent » même plutôt que l'île Shannon, qui n'en est qu'à dix milles, et le champ du possible longe par conséquent toute la côte sur une distance indéterminée vers le nord, rendant le sauvetage très

---

<sup>22</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 53.

<sup>23</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVI, p. 511.

<sup>24</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. VII, p. 54.

<sup>25</sup> *Ibid.*, ch. VIII, p. 60.

hasardeux. L'image d'une côte orientée perpendiculairement au nord peut évoquer la verticalité d'une falaise à laquelle on ne peut adhérer, ce qui fait de l'île Shannon une sorte de saillie ; ainsi Verne invite-t-il habilement le lecteur à accepter le seul voisinage de l'île comme lieu probable de l'hivernage des rescapés. L'effet est même renforcé par l'idée que la transition entre banquise et terre ferme est presque imperceptible<sup>26</sup> à cause du revêtement neigeux. Curieusement, Verne marque le commencement de la nuit polaire peu avant le départ du voyage « terrestre » : le premier advient le 11 octobre, le second le 23. C'est une inconsistance de plus qu'il faut attribuer soit à une erreur, soit peut-être à un présage néfaste (on trouvera Cortois mort, et Jean Cornbutte subit des souffrances qui préfigurent le scorbut qui le tuera plus tard<sup>27</sup>) : en effet, la nuit polaire à cette latitude commence plutôt vers début novembre et s'achève vers la deuxième semaine de février<sup>28</sup>. La seconde hypothèse est plausible : l'arrivée de la nuit annonce les grands froids, dont la menace est soulignée immédiatement après, et donc la nécessité de partir au plus tôt. Les six marcheurs vont franchir « une cinquantaine de lieues » en dix jours par leurs propres moyens, avant que la fatigue et le mauvais vouloir de Vasling les forcent à faire halte et même à décider de retourner au sud ; ceci rappelle quelque peu le déroulement des « cent milles en dix jours » du *Capitaine de quinze ans*. Mais surtout, c'est une étrange inversion du segment final de *VCT* : on se souvient que le cataclysme va propulser Lidenbrock dans la direction contraire à celle qu'il escomptait ; or ici les fureurs de la nature vont se saisir de la « maison de neige » construite par les voyageurs (ch. IX), à la veille d'un retour anticipé, et « le bloc entier [dérive] à plus de vingt-cinq milles au nord-est, et dès lors les prisonniers [subissent] le sort de leur prison flottante<sup>29</sup> » ; cette sorte de série fractale de déplacements décroissants sera conclue avec le nuage de fumée aperçu « à cinq ou six milles environ [dans le nord-est] » (p. 84). Le segment médian est effectué entièrement sous l'impulsion de la tempête, qui ensevelit la maison de neige et pousse le banc de glace la supportant pendant plusieurs jours. L'asphyxie et la mort par le froid guettent les prisonniers ; avec l'accumulation de la neige, « il se peut que [l'on soit] ensevelis à dix pieds sous la glace », situation analogue à la termitière du *Capitaine de quinze ans*, inondée par la crue de la Coanza. Une ébauche de l'« autophagie » que l'on verra

---

<sup>26</sup> *Ibid.*, ch. XI, p. 86.

<sup>27</sup> *Ibid.*, ch. IX, p. 68.

<sup>28</sup> Et de toutes les façons, l'intervalle choisi par Verne (du 11 octobre au 8 janvier, voir ch. VIII et ch. XVI) n'est pas centré sur le solstice, ce qui est astronomiquement exclu quelle que soit sa longueur.

<sup>29</sup> *Op. cit.*, ch. XI, p. 82.

dans le *Tour du monde* (le steamer se consumant lui-même) apparaît ici : on sacrifie l'esprit-de-vin nécessaire au chauffage et à la cuisson pour faire fondre la glace ; le procédé dédouble même la menace d'enterrement sous la neige, puisque la chaleur fait ruisseler de l'eau *liquide* sur les travailleurs<sup>30</sup>. Dans la termitière, la hausse du niveau intérieur de l'eau rétrécit l'espace disponible ; dans la maison de neige, c'est l'abaissement inattendu du plafond que constate Penellan en se réveillant<sup>31</sup>, équivalent du resserrement des parois qui effraie Pierre Aronnax dans *Vingt mille lieues*. Verne emploie aussi l'*asymétrie*, comme une forme de malchance, pour augmenter encore l'appréhension :

Au bout de deux heures de travail, bien que la galerie eût déjà cinq pieds de profondeur, le bâton ferré ne put encore trouver [d'issue]. « Il n'est pas possible, dit Jean Cornbutte, que la neige soit tombée avec une telle abondance ! Il faut qu'elle ait été amoncelée par le vent sur ce point<sup>32</sup>.

Contrairement à Hans Bjelke qui tente d'*accéder* à l'eau en attaquant le granit avec son pic une fois trouvé le point de moindre épaisseur<sup>33</sup>, Penellan, qui le trouve à l'aide d'un bâton, cherche à s'extraire d'une prison faite d'eau solidifiée, pour trouver l'autre fluide vital à l'extérieur, et achève le travail au coutelas<sup>34</sup>. Mais l'on est au-delà du point de non-retour : provisions et traîneau ont disparu ; on les retrouvera, mais il faut d'abord que la quête soit accomplie, et que les sauveteurs atteignent les naufragés alors qu'ils sont eux-mêmes dans un dénuement comparable. L'île Shannon, c'est la terre ferme, mais aussi le retour du combustible, et donc Pierre Nouquet « [jette] du bois dans le poêle, et bientôt une température supportable s'établit dans la cabane ». On est dans une situation similaire à celle d'Hatteras et Altamont retrouvant l'épave du *Porpoise*, et l'on entend, si nécessaire, « [brûler] ce qui reste du *Froöern*<sup>35</sup> ». Louis manifestera d'ailleurs un autoritarisme similaire à celui d'Hatteras, mais ici la révolte se fera ouvertement, quoique plus tard<sup>36</sup>. Sur le chemin du retour, Verne joue encore sur les thèmes de la division et de la jonction : à la même page, on constate que Vasling est en passe de s'assurer l'allégeance d'Aupic et des Norvégiens, et – partis avec un nouveau traîneau construit à partir de l'épave – on retrouve le traîneau perdu ainsi que les

---

<sup>30</sup> *Op. cit.*, ch. X « Enterrés vivants », p. 77.

<sup>31</sup> *Op. cit.*, début du ch. XI, p. 79.

<sup>32</sup> *Op. cit.*, ch. X, p. 78.

<sup>33</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXIII, p. 167.

<sup>34</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XI, p. 81.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. XII, p. 89.

<sup>36</sup> Hatteras est trahi en son absence par son second, Shandon, et défié plus honorablement par Altamont, ce qui sera résolu pacifiquement (Jules Verne, *Aventures du capitaine Hatteras*, 2<sup>e</sup> partie, ch. XVII).

vivres, qui facilitent eux-mêmes la jonction finale, autrement dit le retour à bord. L'espèce de « trajectoire » au ralenti que décrit le brick sous l'action des glaces est alors déjà en train :

Vers le 7 décembre [...] ils aperçurent la baie où hivernait *La Jeune-Hardie*. Quel fut leur étonnement en apercevant le brick juché à près de quatre mètres en l'air sur des blocs de glace ! [...] Les glaces [...] avaient saisi le lit sur lequel reposait le navire. Leur pesanteur spécifique tendant à les ramener au-dessus de l'eau [...] le brick s'était trouvé soudain élevé hors des limites de la mer. [...] L'exhaussement du navire ne l'avait pas ébranlé [...] Lorsque la saison du dégel serait venue, il n'y aurait plus qu'à le faire glisser sur un plan incliné, à le lancer, en un mot, dans la mer redevenue libre<sup>37</sup>.

Le processus reproduit celui des vagues : le phénomène de l'onde crée l'illusion d'un mouvement vers l'avant, alors qu'en réalité, en un point donné, les molécules d'eau ne font que monter et descendre. Ici, c'est en quelque sorte le long hiver arctique qui représente une ondulation ; parce qu'il s'est laissé assimiler par le moule glaciaire, le brick s'identifie à une goutte d'eau subissant ce mouvement purement vertical, qui se termine là où il avait débuté :

Cette clarté perpétuelle et cette chaleur incessante, quoique excessivement faibles, ne tardèrent pas à agir sur les glaces. [II] fallait prendre de grandes précautions pour lancer *La Jeune-Hardie* du haut lit de glaçons qui l'entouraient. Le navire [fut] solidement étayé, et il parut convenable d'attendre que les glaces fussent brisées par la débâcle ; mais les glaçons inférieurs, reposant dans une couche d'eau déjà plus chaude, se détachèrent [...] le brick redescendit insensiblement. Vers les premiers jours d'avril, il avait repris son niveau naturel. [...] Le navire tressaillit, car il avait retrouvé sa ligne de flottaison<sup>38</sup> [...]

Cette notion d'« exhaussement » naturel qui met le vaisseau marin dans l'incapacité de naviguer aura une forme plus définitive – car géologique – dans *L'Île mystérieuse*, lorsque la crypte Dakkar se referme derrière le *Nautilus* ; la libération imminente du brick est annoncée par des *tressaillements*, comme ceux du sous-marin dans le détroit de Torrès<sup>39</sup>, où il aurait pu être définitivement immobilisé. D'autres « trajectoires », à peu près aussi immuables que celle du carcan de glace qui étreint le navire, vont décider du drame humain qui se déroule à bord : André Vasling s'est trouvé plusieurs alliés, mais, lors d'une première escarmouche – où l'on sent déjà que la santé des rebelles (qui ont volé les citrons, aux propriétés antiscorbutiques) est meilleure que celle de la faction Cornbutte –, il estime « Vous êtes encore trop forts pour nous ! Nous ne voulons nous battre qu'à coup sûr<sup>40</sup> » ; en d'autres termes, il perçoit bien la courbe descendante des fortunes de ses adversaires, mais veut attendre que ce déclin finisse – inévitablement, à moins qu'ils récupèrent les réserves volées – par compenser son infériorité

---

<sup>37</sup> *Un hivernage dans les glaces*, ch. XII, p. 92-93.

<sup>38</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 121-123.

<sup>39</sup> *Vingt mille lieues*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XXII, p. 265.

<sup>40</sup> *Un hivernage dans les glaces*, ch. XIV, p. 102.

numérique. Il ne se trompe guère, comme le montrera le déroulement du combat final ; pour mériter d’y survivre, Louis Cornbutte devra passer par une épreuve d’une autre forme, mêlant fugitivement le thème de l’hallucination à celui de la plongée dans les profondeurs plus typique du monomythe campbellien. Les deux factions ont, chacune de son côté, décidé de passer à l’attaque au plus tôt ; mais au jour fatidique, Louis cède à un impératif plus altruiste, ou peut-être plus fondamental, celui de procurer des vivres à l’équipage, et il sort chasser. Mais « il éprouvait alors un sentiment singulier, qui lui tournait la tête. C’était ce qu’on appelle le “vertige blanc”. » Son œil en est « dévié », dit le texte, et lui-même « s’éloigna plus loin qu’il ne voulait ». Un phénomène purement naturel – la réfraction – va le priver du plus précieux des cinq sens, et ce sera la sensation de froid (qui le fait « [revenir] au sentiment de conservation ») ainsi que l’odorat – il sent l’odeur de graisse imprudemment mise à cuire par Vasling à bord du navire – qui le sauveront ; on n’est certes pas dans la position de Tirésias<sup>41</sup>, ni d’une rencontre avec une figure similaire, mais les indices symboliques sont là. Les distorsions visuelles font que Louis, « sautant d’un glaçon sur la plaine, [tombe] lourdement, car il avait fait un saut de dix pieds, lorsque la réfraction lui faisait croire qu’il n’en avait que deux à franchir<sup>42</sup> » : on peut interpréter l’incident comme une première forme, plus passive, de certains sauts d’obstacles qui, dans des *Voyages* ultérieurs, deviennent constitutifs de la tendance « anti-mécanique » du héros vernien, ou de la victoire temporaire sur des forces physiques telle la gravité. En approchant du navire, et donc de l’explication de l’odeur de graisse brûlée qui l’inquiétait déjà, Louis n’est pas loin d’une sorte de « mot terrible », et en effet, en termes similaires à ceux du *Capitaine de quinze ans*<sup>43</sup>, il se trouve « en proie à une préoccupation qui [...] dégénéra bientôt en terreur ». L’apparition des ours, déformés par l’illusion d’optique, souligne leur statut d’élément naturel, au même titre que la banquise environnante, ce sont « des masses colossales » dont les mouvements font d’abord penser à « quelque tremblement de glaces<sup>44</sup> ». En même temps, l’exagération de leur taille préfigure la scène fantastique de l’apparition du chien Duk (*Aventures du capitaine Hatteras*), pris pour un monstre gigantesque par l’équipage du *Forward*, dans des circonstances similaires.

---

<sup>41</sup> Ni, à un autre niveau d’intertextualité, Michel Strogoff face à la lame du bourreau.

<sup>42</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XV, p. 106.

<sup>43</sup> « Tous étaient sous une indéfinissable impression d’inquiétude qui touchait à la terreur. » (Jules Verne, *Un capitaine de quinze ans*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII « Le mot terrible ! », p. 269-270)

<sup>44</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. XV, p. 107.

Dans l'avant-dernier chapitre, la focalisation se reporte sur *La Jeune-Hardie*, et principalement Penellan et Vasling ; Louis ne réapparaîtra que lorsque le second l'apercevra dans le mât de misaine, et de plus, son premier acte dans la lutte qui s'amorce sera de sauver son ennemi. Les ours sont une menace mortelle mais aussi un assaillant a priori neutre vis-à-vis des dissensions de l'équipage ; Verne déploie une sorte d'arithmétique macabre pour produire son dénouement, et curieusement, la seule perte réelle que subissent les protagonistes ne viendra pas du combat proprement dit, mais des ravages de la nature (le père de Louis succombe au scorbut). Les alliés du héros sont évacués avec une rapidité proportionnelle à leur état de santé : Gervique et Gradlin restent cloués au lit, Nouquet est rapidement terrassé par Herming, ce qui logiquement détériore encore davantage la situation de ses camarades ; un schéma similaire se répète entre Turquiette et le second Norvégien, faisant pencher encore la balance, et rendant futile la lutte plus équilibrée entre le charpentier et Aupic, et entre Penellan et Vasling. Les derniers alliés de Cornbutte sont à leur tour garrottés, et la conclusion de cette espèce de mécanique lancée par l'altercation entre le timonier et le second du brick paraît aussi imminente qu'inévitable – jusqu'à ce qu'interviennent les trois ours, mécanisme supérieur qui rend caduque la tendance précédente. Amis et ennemis en abattent deux par balles, mais non sans qu'ils aient eux-mêmes tué deux des rebelles, et cette asymétrie purement fortuite restaure les chances des protagonistes. Les deux rivaux forment eux-mêmes une sorte d'engrenage : « Louis Cornbutte et André Vasling se saisirent chacun au collet, et se tinrent de façon à ne pouvoir plus reculer [...] Ils se portèrent de violents coups, qu'ils ne parèrent qu'à demi, car le sang coula bientôt de part et d'autre. » Mais là aussi, leurs efforts respectifs s'avèrent de peu d'influence sur le résultat final, car « [ils] se sentirent saisis tous les deux dans une étreinte puissante », celle du dernier ours. Par une sorte de fiat, Penellan, qui est censé avoir été attaché, se libère, poignarde Herming, et, comme retenu par le sursis accordé d'en haut, il ne fait pas feu sur le traître mais sur l'ours, qui « [ouvre] un instant les pattes », libérant Louis, mais « les refermant dans une suprême agonie, tomba en entraînant le misérable [Vasling], dont le cadavre fut broyé sous lui. » En d'autres termes, le timonier met fin à l'intervention naturelle mais n'est pas autorisé à en décider l'arbitrage ultime ; telle une chaîne d'assemblage, la force naturelle avance inexorablement, saisit les « pièces » adéquates et évacue les autres, et elle agit comme les glaces qui enserrant le navire, par écrasement, sans laisser au héros ou au traître le loisir d'accomplir par lui-même une victoire décisive. Les deux autres marins garrottés se voient attribuer un rôle symboliquement « impotent » : ils

« étaient parvenus à briser leurs liens<sup>45</sup> », ce qui préluderait traditionnellement à un rebondissement de l'issue d'une bataille<sup>46</sup>, mais cela leur permet uniquement de transporter Herming moribond ; l'acte consacre la supériorité morale des protagonistes et n'influe pas sur un dénouement déjà décidé. Selon un principe similaire, on se refuse à manger la chair des ours, peut-être à cause du tabou qui entoure la viande de carnassier, et malgré les vivres restreints ; la nature se charge d'y suppléer par le retour des oiseaux comestibles. On brûle des parties du navire pour se chauffer, et cette autre trajectoire descendante est interrompue avant de pouvoir devenir fatale : « la chaleur fut précoce cette année » (p. 120). La délivrance est en quelque sorte indexée par le solstice : le brick quitte la baie le 21 *mai*, et met *un mois* à quitter les glaces (p. 123). En résumé, *Un hivernage dans les glaces* corrobore – avant même la série proprement dite des *Voyages extraordinaires* – la caractérisation de M. Serres :

Jules Verne invente des circonstances [...] en se mettant dans la situation de mettre en scène ou en dynamique des structures de la science qu'il a comprises. Il invente le récit selon sa compétence [...], sa compréhension, ne recopie pas des lectures, mais invente aveuglément, selon la profondeur de sa culture. Lorsque *Le Chancellor* définit des modes d'équilibre dynamique [...] il montre que l'auteur a réellement compris la mécanique générale, la dynamique, même la mécanique céleste, et ainsi de suite. Alors, telle ou telle science devient décisive pour l'émergence et la poursuite du récit. Ici, pas de science-fiction, pas d'anticipation, mais, parfois, surgie de cette latence, de l'invention authentique<sup>47</sup>.

Cette compréhension une fois mise en œuvre, le retour au port, quoique symétrique de l'aller, doit être plus aisé, et il s'y mêle un effet de détente qui imprègne aussi la rigueur et la tendance à la quantification des chapitres précédents : on rencontre les mêmes obstacles, mais là où un iceberg manque de détruire le navire de « deux minutes<sup>48</sup> », vers la fin le brick est « à deux doigts » de sa perte<sup>49</sup>. Le timonier Penellan disait, à la fin du premier incident, que « [tout] est pour le mieux [en ce monde] », et cet aphorisme panglossien se répète quatre fois, dont une sur le mode de la contestation<sup>50</sup>. Il n'est pas clair que le récit étaye ou réfute entièrement son point de vue ; et de façon analogue au fonctionnement des forces naturelles, il est possible que l'adage soit tout simplement détourné du sens que lui attribue le personnage, pour s'appliquer au Voyage et non aux visées humaines : tout tend à ce que l'aventure ait lieu,

---

<sup>45</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 118.

<sup>46</sup> Verne n'a aucune raison *pratique* de les faire libérer autrement que par leurs camarades victorieux, Louis et Penellan, ce qui renforce l'idée de redondance de l'action humaine.

<sup>47</sup> Michel Serres, *Jules Verne : l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 102.

<sup>48</sup> Jules Verne, *Un hivernage dans les glaces*, ch. IV, p. 35.

<sup>49</sup> *Ibid.*, ch. XVI, p. 125.

<sup>50</sup> *Ibid.*, ch. VI, p. 47.

de sorte qu'une expédition à but purement humanitaire soit entraînée loin de Dunkerque – dans le domaine géographique de l'*ordinaire*, où écrit l'auteur –, jusqu'à une latitude qui rivalise avec celle des premiers hivernages du *Capitaine Hatteras*<sup>51</sup>. Le meilleur des mondes est celui où la rêverie vernienne peut se déployer, et démontrer la possibilité<sup>52</sup> de l'Extraordinaire, en entraînant le lecteur, dans cette nouvelle de jeunesse, à la limite des terres connues, que Verne s'empressera de franchir dans ses romans ultérieurs.

---

<sup>51</sup> Jules Verne, *Hatteras*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XII, p. 90.

<sup>52</sup> « Si nous définissons le fantastique comme ce qui nous entraîne, au-delà du monde familier, dans un univers autre, merveilleux ou menaçant, *Les Voyages extraordinaires* offrent un grand nombre de ces paysages imprévisibles, étranges même, où nous mènent d'incroyables machines : comme si la science, elle-même source de fantastique, nous permettait un accès méthodique à cet autre domaine où tout reste à découvrir. [...] Il [s'agit] de prouver qu'en 1861, 1863, 1866 ces lieux inexplorés sont à la portée de l'humanité. Ces voyages autour de la Lune, sous les mers, au centre de la Terre, sont une sorte de démonstration [...] » (Marie-Hélène Huet, *L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 173-174)

## 2-g) L'Étoile du Sud

*En effet, si l'on parvenait à reconnaître la route suivie par les eaux, pourquoi n'arriverait-on pas, en la remontant, au point initial d'où sont partis les diamants, là où il y en a sans doute bien plus grande quantité que dans les petits réservoirs actuellement exploités ? Ce serait une démonstration complète de ma théorie [...] Mais ce n'est pas moi qui la ferais... » (L'Etoile du Sud, ch. III, p. 31)*

L'inclusion de *L'Etoile du Sud* dans notre corpus est motivée par des raisons similaires à celles qui nous ont amené à étudier *Le Volcan d'or*, malgré les modifications non négligeables apportées par Michel Verne à ce dernier roman. *Le Diamant bleu*, plus tard intitulé *L'Etoile du Nord* puis *L'Etoile du Sud*, est un roman écrit par Philippe Daryl, autrement dit Paschal Grousset, en 1880. L'apport de Verne à la version finalement publiée sous son nom en 1884 est relativement incertain mais à peu près symétrique des proportions du *Volcan d'or*, où c'est Verne père qui est l'auteur, avec remaniements posthumes par son fils. Il serait sans doute aisé de lire *L'Etoile du Sud* à travers le prisme *de tropes et non de thèmes*, dirait-on, autrement dit davantage des « universaux » de la littérature que des constantes plus particulières à Verne ; ou encore, bien entendu, d'un point de vue centré sur Grousset et son œuvre. Simone Vierende remarque que s'y associent « les deux motifs du trésor et de la princesse. Pour obtenir la main d'Alice, "prisonnière" de l'avidité d'un père monstrueux – grossier, buveur, malhonnête – Cyprien fabrique (croit fabriquer) un diamant artificiel. Sa seule valeur, pour lui, réside dans la délivrance de la jeune fille<sup>1</sup>. » Nous justifions *Le Volcan d'or* « dans le même ordre d'idées que celui qui motive l'inclusion de *L'Épave du Cynthia* dans le corpus vernien pour D. Compère<sup>2</sup> ; nous croyons, à l'image de R. Taussat pour le *Cynthia*, percevoir des thèmes verniens dans *L'Etoile du Sud*, mais notre remarque sur la pertinence de cette impression s'applique à plus forte raison ici : « Nous ne voudrions [pas] sous-estimer l'aptitude de Michel Verne à [reproduire] les caractéristiques des [*Voyages*] ; ce sont ces

---

<sup>1</sup> Simone Vierende, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 580.

<sup>2</sup> « Enfin nous joindrons à cet ensemble *L'Épave du Cynthia* [...] La part de Jules Verne y est difficile à préciser. Charles-Noël Martin a « eu sous les yeux le manuscrit de *L'Épave du Cynthia*. Il est daté de mai 1884 et il est entièrement de la main de Laurie » écrit-il, et il en conclut que Verne l'a simplement « réécrit ». Nous sommes loin d'en être convaincu. D'abord Robert Taussat a retrouvé dans ce roman des thèmes purement verniens. Ensuite J. Verne y fait allusion dans une lettre adressée à Hetzel en avril 1880. [Verne] en a fait un canevas sur lequel Laurie a travaillé, sous la direction de Verne et celle d'Hetzel. J. Verne a cependant dû rédiger lui-même certains passages. » (Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 19)

caractéristiques qui nous intéressent, [et] celles qui proviennent de l’auteur et celles dues à l’habileté ou la fidélité thématique et structurale du fils peuvent prétendre à une importance comparable ». Les rapports étant inversés ici, il n’est bien entendu pas question de la « fidélité » de Grousset à l’écriture vernienne, mais de l’émergence de motifs identifiables à cette écriture dans le produit final, quelle qu’ait été la combinaison auctoriale exacte<sup>3</sup> qui les a produits. Schématiquement, le « voyage » principal du roman se rattache volontiers au *Voyage au centre de la terre* et à *L’Île mystérieuse* : en premier lieu, on descend, vers le nord, des latitudes modérées du Griqualand en direction de l’Equateur, du moins au-delà du Limpopo<sup>4</sup>, vers un centre qui est le lieu d’une curiosité géologique en même temps que la confirmation empirique d’une théorie énoncée au début du roman. En second lieu, la façon dont la grotte merveilleuse agit comme discret « attracteur » du récit, décelable avec le recul et sans que la totalité du roman consiste en un voyage littéral ou délibéré vers ce point suprême, rappelle la crypte Dakkar : au quintuple emboîtement que voit S. Vierende dans la seconde<sup>5</sup> répond l’enfouissement à récurrence<sup>6</sup> qu’elle remarque dans *L’Etoile du Sud*. Vis-à-

---

<sup>3</sup> « [II] s’agissait de ré-écrire de façon à le rendre publiable, un manuscrit du communard Paschal Grousset, exilé à Londres, et à qui Hetzel était désireux de venir en aide. [...] Le manuscrit original étant perdu, il est impossible de juger de l’apport vernien autrement que par hypothèse. » (Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas, *Poétiques du roman d’aventures*, p. 183)

<sup>4</sup> Le Vandergaart-Kopje se trouve vers 29° de latitude sud (Jules Verne, *L’Etoile du Sud*, ch. I, p. 3), et la grotte de Tonaïa, au-delà du tropique du Capricorne et du fleuve Limpopo, aux alentours du 22° selon toute vraisemblance. Narrativement parlant, Kimberley et Potchefstrom (dans l’actuelle Afrique du Sud) se trouvent tous deux « à une phrase de distance » du Kopje, respectivement à pied (quelques milles) et à l’est du district des diamants, et en diligence (environ deux cents milles) au nord-est.

<sup>5</sup> « Quant à Nemo, dans *L’Île mystérieuse*, sa fin n’est pas seulement une sorte de réconciliation morale avec la société : en tant que “divinité”, il montre sa faiblesse. Qu’il meure *enfermé*, dans la prison du *Nautilus*, lui-même enseveli dans la mer, à l’intérieur de la caverne, elle-même protégée par la montagne et par sa position dans une île, cette prison cinq fois redondante et emboîtée, c’est bien celle de la Mort définitive, sans survie possible – d’autant que pour finir, l’île est engloutie [...] » (Simone Vierende, *roman initiatique*, p. 720)

<sup>6</sup> « [...] la transmutation des trésors en bonheur de l’humanité n’est pas tellement différente. L’or n’est dans les deux cas qu’un instrument. [...] Le diamant retrouvé – enfoui symboliquement, et pour la *troisième* fois, mais transmuté, puisque sa couleur a changé – est alors *reconnu* pour un diamant véritable, le monstre *reconnu* pour un voleur et l’amour vrai enfin *reconnu* et récompensé. Cette redondance de la découverte est ici, après l’occultation, très symbolique ; le diamant a été en réalité découvert par Matakita alors qu’il était enfoui sous la terre, et sa découverte avait provoqué *l’ensevelissement* du découvreur, qui le cache dans son poing *fermé* ; puis Matakita *l’enfouit* à son tour dans le four très alchimique qu’a construit Cyprien [...] enfin, l’autruche de Miss Alice *l’avale*, et il faut l’opérer pour le récupérer, comme il avait fallu dégager Matakita et comme il avait fallu

vis des forces de la nature, ou du hasard, ou du secret à découvrir, le récit se déroule globalement suivant le premier schéma du monomythe vernien, celui d'une subordination relativement uniforme du protagoniste vis-à-vis de l'Objet. Pour résumer un peu abruptement : Cyprien Méré tente, pour obtenir la main d'Alice Watkins, de *trouver* des diamants de valeur, échoue, puis il tente d'en *créer*, ce qui paraît à première vue réussir, mais le mérite ne lui revient aucunement et il perd donc immédiatement l'énorme diamant ; il est ensuite entraîné loin au nord, où il constate à la fois la preuve du succès *de la partie non démiurgique* de ses ambitions (la théorie de formation des diamants) et la preuve de la supériorité des œuvres de la nature même vis-à-vis de « son » diamant, à savoir la grotte remplie de gemmes face auxquelles l'Étoile du Sud est un caillou dérisoire. Il rattrape son serviteur Matakkit mais ne trouve ni le moyen de l'innocenter, ni la pierre elle-même ; de retour au Griqualand, il réalise qu'il n'a jamais réellement fabriqué de diamant, et c'est inconsciemment, alors qu'il est revenu à une activité purement scientifique et désintéressée, qu'il sème les germes de la défaite de John Watkins – en révélant l'erreur de coordonnées qui a coûté son Kopje au lapidaire Vandergaart. L'action, comme dans les romans purement verniens, a toujours un sens – y compris celle qui « échoue » symboliquement, car elle n'en élève pas moins le héros, à la façon d'une épithète homérique –, mais les intentions conscientes, les ambitions déclarées des protagonistes sont en grande partie supplantées par d'autres forces à l'œuvre, qui produisent le dénouement.

On peut regarder comme significatif que la théorie du protagoniste sur la formation des diamants ne figure pas dans son mémoire<sup>7</sup> mais dans « la [lettre] confidentielle [à] l'adresse de son maître [de] l'Académie des sciences... ». Ceci a pour effet de rabaisser le *statut épistémique* de cette hypothèse : contrairement au reste de son mémoire, il lui manque un degré de confirmation empirique. Inversement, cela l'élève implicitement au rang de « mythe à effet de science », ce qui se concrétisera plus tard par l'expérience fantastique de la grotte merveilleuse, où l'auteur n'hésite pas à placer un diamant de vingt mètres (!). Bien que la lettre soit en somme un monologue – l'interlocuteur n'aura pas le loisir de répondre ni d'objecter dans le récit – elle accomplit un rôle similaire à celui des débats d'Axel et Lidenbrock en

---

l'éclatement du four pour permettre la seconde découverte. La quête de la Princesse prend ici tout son sens, à la fois psychanalytique et initiatique, de révélation de choses cachées, inaccessibles aux profanes [...] En outre, Matakkit, instrument du destin, et involontaire Hermès, a ramené le diamant du domaine de la mort "car c'était bien de la mort qu'il revenait", insiste Jules Verne. » (*Ibid.*, p. 580)

<sup>7</sup> « Ce que je n'ai pas cru devoir consigner dans mon mémoire officiel, [parce que] ce n'est pour moi qu'une hypothèse... » (Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. III, p. 30).

prélude au voyage au centre de la terre ; le voyage a pour objet et est conditionné par les questions ayant trait aux conditions qui règnent dans les profondeurs terrestres ; il n'est possible que dans la mesure où une certaine théorie (celle de Lidenbrock) possède au moins un grain de vérité, et ne la confirme jamais entièrement. Le passage de la lettre que nous avons choisi pour épigraphe résume le Voyage extraordinaire et en détermine le motif, dans une perspective à la fois scientifique (« une [démonstration] de ma théorie ») et quelque peu initiatique (reconnaître *la route des eaux*, donc remonter à la source ; remonter *au point initial*). Le regard détaché que porte l'ingénieur sur ce qu'il appelle les « petits réservoirs » – c'est-à-dire les mines aux richesses inouïes comme le Vandergaart-Kopje, mais négligeables par rapport à ce qui doit exister à la source, au *centre* – reprend la conception du diamant comme « rien d'autre que » du vulgaire charbon cristallisé introduite plus tôt dans le même chapitre, dans l'échange entre Cyprien et Alice. Il s'accorde aussi à la dénonciation de la cupidité et de la « fièvre de l'or » omniprésente dans les romans de Verne. Mais il entre tout particulièrement en intertextualité avec *VCT* : tout comme la caverne Lidenbrock est une immense bibliothèque fossilifère, qui reprend – à plus de trente lieues sous terre – en plus grand et en plus exhaustif les modestes « ossuaires » de la surface, « le point initial d'où sont partis les diamants » théorisé par Cyprien représente le domaine quasi interdit, à la fois point d'origine causal et centre mythique, qui fait pendant, beaucoup plus près de l'équateur et donc du « milieu » de la terre, aux gisements « profanes », accessibles aux mineurs et aux scientifiques « ordinaires ». La conformation de ce réservoir découle du raisonnement théorique du savant, qui allie – comme on l'a souvent vu chez Verne – la dominante plutonienne au catastrophisme neptunien. Dans les premiers chapitres de *VCT*, Lidenbrock justifie la plausibilité du voyage de Saknussemm par la remise en question de la chaleur centrale et par l'exposition de la théorie de Davy ; ici, Cyprien Méré présente son propre « récit des origines » et le définit par opposition avec d'autres modèles qu'il rejette, notamment via l'emploi du raisonnement par l'absurde<sup>8</sup> et de l'hypothèse falsifiable<sup>9</sup>. Il écarte le modèle volcanique, l'« action de violentes rafales », et la formation « sur place sous l'action du feu », en faveur du « transport par les eaux [des

---

<sup>8</sup> « Comment [ce feu] n'aurait-il pas modifié les calcaires de toutes sortes », « ce qui n'arriverait certainement pas s'ils avaient été apportés tout formés... », « [comment] auraient-ils résisté aux frottements... » (*Ibid.*, p. 30-31).

<sup>9</sup> Le modèle des corps en suspension dans une capsule liquide veut qu'ils se déposent au fond et autour des bords, or « c'est précisément ce qui se produit dans le Kopje », « le fait est si bien constaté que... », etc. (*Ibid.*)

éléments de la cristallisation<sup>10</sup>] » suivi de la « formation sur place » (sous l'action de la chaleur et de la pression). Même les aspects purement mécaniques de cette genèse offrent des parallèles avec certaines spéculations de *VCT*. On considère par exemple ces deux passages :

– Je ne comprends pas la présence de pareils quadrupèdes dans cette caverne [...] le terrain sédimentaire a été formé par les alluvions, et a remplacé les [roches] de l'époque primitive.

– Eh bien ! [...] ce terrain-ci est un terrain sédimentaire. [...] À une certaine époque, la terre n'était formée que d'une écorce élastique [...] des affaissements du sol se sont produits, et [une] partie des terrains sédimentaires a été entraînée au fond des gouffres subitement ouverts<sup>11</sup>.

Je fus donc conduit à faire cette remarque, que la mer devait autrefois occuper cet espace. [...] [Ceci] pouvait [expliquer] l'existence de [cette mer], à quarante lieues au-dessous de la surface du globe [...] elle provenait évidemment des eaux de l'Océan qui se firent jour à travers quelque fissure. Cependant, il fallait admettre que cette fissure était actuellement bouchée, car [...] cet immense réservoir, se fût rempli dans un temps assez court<sup>12</sup>.

La caverne Lidenbrock et les couches fossiles ordinaires de la surface d'une part, la grotte aux diamants et les « petits » gisements du Griqualand d'autre part, forment deux espèces de *dipôles*, où le contraste entre les deux « pôles » réside dans la différence radicale d'échelle et l'opposition sacré/profane, origine/aboutissement, surface/profondeur, basses et hautes latitudes, etc. L'idée d'un glissement ou du transport par les eaux s'accorde elle aussi à la métaphore du dipôle via la notion de flux électrique ou magnétique. Elle sous-entend aussi que tout Voyage d'investigation devra se faire à contre-courant, et Cyprien Méré déclare d'emblée que *ce n'est pas lui qui le ferait* : ce sont des influences extérieures à sa volonté qui décideront du contraire, et le lanceront « à travers le Transvaal », sur un chemin en quelque sorte surplombant celui des eaux, sorte de Hans-bach<sup>13</sup> tari des couches diamantifères.

La transition du métier de mineur – dont le matérialisme aussi bien que le piètre rendement répugnent à Cyprien Méré – à celui de « créateur » de diamant se fait sous l'impulsion d'Alice Watkins<sup>14</sup>, peu après l'éboulement qui manque de tuer le Cafre Matakita<sup>15</sup>. Son argument

---

<sup>10</sup> Soit dit en passant, ce modèle paraît en même temps analogue et inverse de la théorie moderne, selon laquelle les diamants se forment à de grandes profondeurs, puis sont effectivement charriés sur un mode « catastrophiste » dans la mesure où le phénomène est rapide et brutal, mais il s'agit de remontées de kimberlite de nature volcanique, et non d'un transport par les eaux.

<sup>11</sup> Jules Verne, *Voyage au centre de la terre*, ch. XXX, p. 208.

<sup>12</sup> *Ibid.*, ch. XXXVII, p. 254.

<sup>13</sup> Le ruisseau et fil d'Ariane du *Voyage au centre de la terre*.

<sup>14</sup> « [Roman] Atypique surtout parce que, précisément, le réel y fait l'objet d'un ré-enchantement a-réaliste, et que le récit devient conte merveilleux allégorique. On ne sait si [l'ingénieur] [...] est un scientifique ou un alchimiste ; on ne sait si [Alice], pour l'amour de qui Cyprien se lance dans ses travaux, est la véritable Étoile du

principal tient à ce que Méré, en tant que scientifique, connaît tout ce qu'il y a à savoir sur les diamants et leur formation, « et c'est à un labeur ingrat et *machinal* » (nous soulignons) qu'il les demande. Pour cette raison, son associé Thomas Steel, auquel manque toute connaissance théorique, y trouve bien plus de succès, car, à l'image de certains autres personnages verniens, il est lui-même une sorte de machine, ou de mobile lancé sur une trajectoire : il travaille « sans y penser, par suite de la vitesse acquise<sup>16</sup> », et lorsqu'il frictionne Matakkit pour le ranimer, fait montre d'une poigne aussi énergique que « [s'il] avait été en train de [polir] l'arbre de couche d'une [machine] de douze cents chevaux<sup>17</sup> »... Le début de ce chapitre mentionnait une autre connaissance du Français, Pharamond Barthès, qui lui propose lui aussi une association potentiellement lucrative mais où sa science ne lui confère aucun avantage (la chasse aux abords du Limpopo). Ces deux personnages ont des rôles assez analogues dans le récit, et n'y coexistent pas, d'ailleurs ; Steel disparaît ou presque lorsque commence la vocation « démiurgique » de Méré, et le vol du diamant (en réalité avalé par l'autruche *Dada*) envoie l'ingénieur sur une trajectoire qui finira par converger avec Pharamond Barthès, grâce à qui, indirectement, il découvrira le mythique réservoir de gemmes. Méré croit à ses chances de fabriquer un diamant pour deux raisons assez « verniennes » : d'abord, il a des précédents, du moins à l'échelle réduite du diamant industriel<sup>18</sup> ; ensuite, en les mêmes termes que Barbicane parlant de la question d'un obus lunaire<sup>19</sup>, il a « analysé, étudié sous tous les aspects » les terrains diamantifères (p. 75). Dans le même ordre d'idées, l'ingénieur a l'avantage des « travaux pratiques », chers au savant vernien : « [tous] ces savants [sont] des théoriciens [...] Moi, je puis bénéficier de leurs travaux [...] ». On perçoit aussi des connotations initiatiques, voire même une vague divinisation<sup>20</sup> dans la succession des verbes d'action,

---

Sud, ou si cette étoile est le diamant qui focalise toutes les passions avant de disparaître une première fois puis d'éclater [...] au terme d'un banquet où justice a été rendue à chacun. » (A.-M. Boyer, D. Couégnas, *op. cit.*, p. 184)

<sup>15</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. VII, p. 70-74.

<sup>16</sup> *Ibid.*, ch. V, p. 43.

<sup>17</sup> *Ibid.*, ch. VII, p. 69.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 74.

<sup>19</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. II, p. 62.

<sup>20</sup> Bien qu'il s'agisse sans doute d'une coïncidence mineure, on remarque que la conclusion de Méré, « [si] quelqu'un doit [réussir], c'est moi... Ce doit être moi ! » rappelle la certitude *après le fait* de Cyrus sur Nemo : « c'est lui ! [ce] ne peut être que lui ! » (Jules Verne, *L'Île mystérieuse*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XV, p. 739).

à l'effet rappelant certaines répliques de « surhommes » verniens<sup>21</sup> : « Ils n'ont pas étudié le diamant [dans] son terrain natif, à son berceau [...] J'ai extrait le diamant de mes propres mains ! J'ai analysé, étudié<sup>22</sup>... ». Par ailleurs, on se demande si l'emploi du canon dans la grande expérience n'est pas précisément une allusion à la Columbiad du Gun-Club, mais il paraît peu plausible que le procédé employé par Cyprien soit dû à Verne plutôt qu'à Grousset<sup>23</sup>. L'échec de l'expérience « par rupture du système » – comme l'on dit parfois en mécanique, notamment pour les « oscillateurs » – rappelle aussi le fameux canon du secrétaire du Gun-Club : il éclate lors de sa première mise à feu, mais J.-T. Maston soutient qu'il aurait sans doute battu les records de balistique s'il avait résisté<sup>24</sup>. L'incident concrétise aussi, à échelle réduite, une menace évitée à la fin des *Indes noires*, l'explosion du grisou, appelé ici « gaz des marais » et utilisé délibérément par Cyprien pour simuler les conditions de formation des diamants. C'est le creuset<sup>25</sup> démiurgique plutôt que l'utopique houillère qui est détruit par « la formidable pression » des gaz<sup>26</sup>. L'auteur aurait pu donner à l'expérience les signes du succès, puisque l'ingénieur croira ensuite trouver un diamant artificiel logé dans le canon – diamant en réalité naturel et déposé au préalable par Matakkit – ; la dislocation du dispositif avertit donc symboliquement qu'il y a supercherie.

---

<sup>21</sup> On se rappelle par exemple l'espèce d'hubris *a contrario* de Robur que nous commentons dans notre analyse de *Maître du monde* (III-2-b) : « vous êtes venu », « vous êtes monté », « vous [n'avez] pas [trouvé] »...

<sup>22</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, fin du ch. VII, p. 75.

<sup>23</sup> Simone Vierne juge l'apport de Verne à ce roman « plus obscur » que pour *L'Héritage de Langévol* (*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*). « Hetzel avait reproché à Grousset que le “roman de son roman” – autrement dit l'histoire d'amour – fût bien froid. [C'est] Hetzel qui a dû faire lui-même les retouches, car [Verne] disait déjà en 1863 : “Je suis très maladroit à exprimer les sentiments d'amour [...]”. Pour le roman lui-même, l'une des lettres de 1883 annonce qu'il va tout changer. “Je tiens à prolonger jusqu'au bout l'affaire du faux diamant artificiel [...]”. Dans une autre lettre, il annonce : “Je garde l'épisode de l'autruche et du diamant avalé tel qu'il est”. Mais il modifie celui du filet aux oiseaux, qui n'enlèvera qu'une seule personne [...] [On] voit que [Verne] apportait avant tout aux romans de [Grousset] sa technique [...] [Plus] ou moins consciemment, son imagination infléchissait la trame qui lui était fournie, de sorte que ces œuvres ne sont pas profondément différentes des siennes propres. » (S. Vierne, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », *Annales de Bretagne*, 1966)

<sup>24</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. I, p. 50 et ch. VII, p. 90.

<sup>25</sup> Parallèlement à l'anagramme (Arne, caverne, crâne, Avernî, etc.) qu'identifie D. Compère à travers *Voyage au centre de la terre*, nous croyons voir un phénomène similaire dans ce roman, via les mots creuset, cruche, ruche, autruche... Nommés littéralement ou métaphoriquement (« cette boule, d'un rouge noirâtre [...] faisait une espèce de cruche close... », ch. IX, p. 84), tous ont contenu le diamant à un moment donné.

<sup>26</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. IX, p. 83.

L’*Etoile du Sud* est un faux, elle sera donc « confisquée », ce qui sera préfiguré via divers indices, qui pour la plupart semblent devoir quelque chose à la boulimie vernienne<sup>27</sup> – bien que l’idée d’avalement par *Dada* semble venir de Grousset. John Watkins décide de donner un banquet afin de « satisfaire son goût de ripaille », et un grand nombre de personnes vont y assister car « [telle est] l’influence de l’estomac sur [leurs] opinions » – ainsi que « [les] animaux de la ferme [...] et surtout [les] autruches de miss Watkins<sup>28</sup> ». La vorace autruche s’empare du diamant à l’insu de tous, et l’on soupçonne Matakkit, qui s’enfuit pour éviter les représailles. Un John Watkins furieux déclare qu’« [on] le lui cherchera jusque dans les entrailles », et ironiquement, Cyprien Méré remarque que pour avaler une telle pierre « il faudrait que Matakkit eût un estomac d’autruche<sup>29</sup> ». Les quatre prétendants à la main d’Alice – l’Allemand Friedel, le Napolitain Pantalacci, l’Ecosse Hilton et le Français Méré – s’associent pour rattraper le « voleur » et obtenir ainsi la main de la jeune fille, « profondément humiliée de se voir jetée comme l’enjeu d’une telle partie<sup>30</sup> ». Cette alliance pragmatique favorise l’ingénieur dans la mesure où, livré à lui-même dans le Transvaal, il serait encore plus désavantagé qu’un Jacques Paganel, car ses connaissances ne sont pas seulement par trop théoriques mais totalement inadaptées à la « quête » : « Cyprien avait beau être de première force en calcul différentiel et intégral, il ne connaissait pas l’ABC de la vie du Veld<sup>31</sup> » ; il est du reste exposé à la malveillance de ses rivaux<sup>32</sup>, dont seuls ses compagnons Lî et Bardik (qui jouent alors un rôle rappelant un peu le Parsi du *Tour du monde*, pendant la traversée de l’Inde) peuvent le protéger. Par ailleurs, le choix du vieux

---

<sup>27</sup> Nous renvoyons aux remarques ainsi qu’aux références faites dans nos premières analyses de *Vingt mille lieues*, *Robur* et *VCT* (III-1, III-2-a et III-3-d), ainsi que l’analyse du *Chancellor* (V-2-d). Voir Christian Chelebourg, *op. cit.*, p. 42, ainsi que Michel Serres, Jean-Paul Dekiss, *\_\_\_l’enchantement du monde*, p. 116-119.

<sup>28</sup> Jules Verne, *L’Etoile du Sud*, ch. XI, p. 107.

<sup>29</sup> De façon générale, le préjugé racial contre les Cafres dans le roman est représenté chez les antagonistes par l’assimilation à un animal : Watkins croit que « l’estomac d’un Cafre [est] capable de tout » (*Ibid.*, ch. XII, p. 117), rejetant la boutade de Méré, et plus tard James Hilton, qui évite de peu d’être mordu par une vipère grâce à l’intervention de Bardik, s’abstient de « serrer la patte » de son sauveur (*Ibid.*, ch. XIV, p. 143).

<sup>30</sup> Ceci préfigure une tendance plus spécifique aux *Voyages* plus tardifs. « L’extraordinaire revient dans la troisième période des romans verniens (1889-1919) [...] Cette période est aussi caractérisée par la multiplication de ce que l’on appellera des *romans-jeux*. Déjà *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* et *L’Etoile du Sud* se présentaient implicitement comme des jeux de société. » (Daniel Compère, *Un voyage imaginaire...*, p. 8)

<sup>31</sup> Jules Verne, *L’Etoile du Sud*, ch. XIII, p. 123.

<sup>32</sup> Qui sont donc le versant malin de Thomas Steel, personnage qui s’associe aussi financièrement avec Cyprien mais demeure loyal par principe et non pas seulement par pragmatisme.

cheval décharné (au lieu du poulain fringant n'ayant pas encore survécu à la fièvre du Veld), sur le conseil de Bardik, rappelle un peu l'opposition que fait Verne entre « le pays de l'or » et « le pays du fer<sup>33</sup> », ou encore, bien entendu, entre l'inutile diamant et le précieux charbon. Le choix de la direction à prendre (« droit vers la source du Limpopo, [loin des] possessions anglaises » que Matakkit doit vouloir fuir) paraît en même temps assez logique et quelque peu forcé, c'est la ligne droite favorable au didactisme vernien, et le narrateur instruit d'emblée le lecteur sur le Transvaal et les trois régions distinctes du Veld. Cyprien Méré subit l'« épreuve du lion », que l'on rencontre aussi dans *Un capitaine de quinze ans*, et où le prédateur africain par excellence est d'abord pris, curieusement, pour une fourmilière, phénomène quasi géologique<sup>34</sup> qui jouait déjà un rôle dans les aventures de Dick Sand. Il en tuera un autre peu après, au nord du Limpopo, dans une scène rappelant un peu le combat de Strogoff contre l'ours des monts Oural, mais en usant du revolver plutôt que du couteau de chasse, qui dans ce roman doit mettre en valeur les aptitudes du Chinois Li<sup>35</sup>. Plus on se rapproche de Matakkit, et plus s'affaiblissent les raisons pratiques d'une action collective ; après la mort de Friedel – par pure imprudence –, Hilton finit broyé – un peu comme André Vasling dans *Un hivernage dans les glaces* – pour la même raison, dans les soubresauts d'agonie d'un éléphant, qui était censé débarrasser l'Afrikaander et le Napolitain de Cyprien Méré. Bardik disparaît à la fin du chapitre XV, un peu arbitrairement peut-être, enlevé par un groupe de Cafres qui s'emparent aussi des bœufs de trait, et ne sera retrouvé que de retour au Griqualand (ch. XX) : il faut que le dernier adversaire soit encore capable à lui seul de menacer le héros, ainsi que Matakkit. Pantalacci vole les deux chevaux de ses compagnons pendant leur sommeil et s'assure plusieurs heures d'avance pour rattraper un fugitif désormais à moins de dix milles de distance. A l'approche du dénouement, le moyen de locomotion est en quelque sorte délesté des traces de la technologie et prend plus de couleur locale : on perd les bœufs et le chariot, puis les chevaux ; la carriole de Matakkit sera endommagée et il saute à dos d'autruche ; Cyprien et Li remplacent leurs chevaux par des girafes audacieusement capturées (ch. XVI) ; Annibal Pantalacci est désarçonné alors qu'il est bien près de s'emparer de Matakkit. Le « Steeple-chase africain » pousse cette espèce de gradation à un paroxysme déroutant : le Napolitain est *arrêté* par un vaste filet à oiseaux, puis *enlevé* par les plus puissants d'entre

---

<sup>33</sup> Jules Verne, *Les Enfants du capitaine Grant*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV « Les mines du mont Alexandre », p. 510.

<sup>34</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XIII, p. 133-134.

<sup>35</sup> *Ibid.*, ch. XV, p. 155.

eux, les gypaètes incapables de s'en libérer<sup>36</sup>, qui, par « un effort prodigieux » de « [toutes] ces rames aériennes réunies, tous ces muscles pectoraux », soulèvent le « réseau » entier ; selon une logique similaire, le malfaiteur ne parvient pas à se détacher à temps mais les mailles qui le retiennent à l'essor cèdent bel et bien une fois dans les airs, d'où la chute fatale. Nous sommes tenté de voir dans cet épisode un précurseur de plus de la *phorie* chère à Tournier : méliorative dans *Le Roi des aulnes*, maléfique dans *Les Météores* (du point de vue du jumeau Paul, du moins), elle scelle ici le sort du dernier rival de Cyprien, sans lui en laisser le mérite<sup>37</sup> – et ce de façon quelque peu « balistique », comme le fragment aurifère qui tue le Texan Hunter, avant qu'un duel puisse se produire entre lui et Summy Skim<sup>38</sup>.

Marie-Hélène Huet a dit de l'énigme de l'*Île mystérieuse* que « [plus] les colons explorent et plus ils découvrent que l'essentiel leur a échappé<sup>39</sup> » ; ceci se vérifie, peut-être un peu plus subtilement, dans *L'Etoile du Sud*, notamment à travers les indices à la fois évidents avec le recul ou symboliquement perceptibles au lecteur mais opaques aux personnages lancés à la recherche d'un diamant resté au Vandergaart-Kopje. Entre autres, ces autruches omniprésentes qui leur signalent, sans être comprises, qu'ils se fourvoient entièrement, même si une révélation d'un autre ordre les attend. Cyprien, laissé seul par Lî qui part chercher de l'aide, tente de gravir une montagne pour se faire une idée de la région où la poursuite l'a amené, mais tel Lidenbrock à l'ombre du Scartaris, son ascension est rendue vaine par le plafond nuageux qui réduit la visibilité, et il redescend – aux Enfers, en quelque sorte, car il est atteint de fièvre, et plonge dans un délire exacerbé par la proximité de bruyants et nombreux charognards<sup>40</sup>. Il est sauvé par « l'autruche qui parle », titre du chapitre XVIII, car c'est ainsi que lui apparaît d'abord Pharamond Barthès, dans son déguisement de chasse. La rencontre est assez robinsonnienne, d'autant plus que le chasseur interpelle Méré par les mots « Mon pauvre camarade, que diable fais-tu par ici ?<sup>41</sup> ». L'être fantastique ramène le héros à la réalité ; il guérit rapidement, Lî revient au camp et l'on se dirige sur la capitale du roi Tonaïa où Matakît a été

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, ch. XVII « Un steeple-chase africain », p. 173-174.

<sup>37</sup> Il a fait ses preuves à la fois contre les lions et via l'épisode « extraordinaire » de la course de girafes, qui est sa propre justification, comme bien d'autres constantes verniennes.

<sup>38</sup> Jules Verne, *Le Volcan d'or*, 2<sup>e</sup> partie, fin du ch. XIV, p. 442.

<sup>39</sup> Marie-Hélène Huet, in *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012, notice de l'*Île*, p. 1147.

<sup>40</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XVIII, p. 178-180.

<sup>41</sup> Dans le roman de Daniel Defoe, le perroquet Poll réveille un Robinson lui aussi épuisé par les mots « *Poor Robin Crusoe ! Where are you ? Where have you been ?...* » (ch. X « Tames Goats » dans l'édition anglaise).

capturé et, en une sorte de répétition de l'écroulement où il a failli mourir enseveli, il est captif de la grotte aux diamants et sur le point d'être exécuté et dévoré. C'est un lieu « interdit », où le statut privilégié de Pharamond permet tout de même aux voyageurs de pénétrer – et on les y conduit les yeux bandés, en une marche de « deux heures [au moins]<sup>42</sup> ». Le sol est « couvert d'un sable fin », qui fait penser à la caverne Lidenbrock, et au lieu de fossiles ou de monstres antédiluviens, « la nature [semblait] s'être complue à épuiser toutes les combinaisons de teintes et d'effets », ainsi que « toutes les formes », dans un travail « en dehors des conceptions humaines » ; le verbe « thésauriser » semble sceller la vocation vernienne du lieu fantastique<sup>43</sup>, où, comme pour tous les héros verniens, « le doute n'est plus permis ». Cyprien exécute d'ailleurs le geste de Saint-Thomas, en frottant un banc de cristal « avec la bague qu'il portait au doigt pour s'être assuré qu'il résistait à la rayure ». Il s'agit donc bien d' « un de ces réservoirs », mot qui réapparaît pour la première fois depuis la lettre qui en postulait l'existence au début du roman. La découverte de la grotte merveilleuse est analogue à l'achèvement d'une encyclopédie, ou d'un *tour du monde*, et ceci rend cette partie du récit similaire sur plus d'un plan à la fin de la troisième phase des *Enfants du capitaine Grant*, autrement dit de la traversée de la Nouvelle-Zélande, lorsque « les traces du *Britannia* semblaient être irrévocablement perdues<sup>44</sup> ». Aussi bien sur l'île Tabor que dans le gésier de *Dada*<sup>45</sup>, on retrouvera ces traces de façon à peu près fortuite, et ce après un nouveau coup porté à l'amour-propre du jeune savant, car Matakite, pour protéger Cyprien Méré, finit par révéler que le diamant n'était pas artificiel : il n'est donc qu'un faux demiurge, un ingénieur « qui ne savait même pas fabriquer du diamant ! », dira John Watkins<sup>46</sup>. Et il semble que le diamant lui-même ne puisse survivre bien longtemps à la révélation, un peu comme l'île Lincoln ne survit que quelques mois à la résolution du *secret de l'île*, et est réabsorbée par le plancher océanique dont elle est issue. Jacobus Vandergaart, curieux croisement entre un Hermès messager et un Nemo vengeur, préfigure l'éclatement du diamant tout comme il l'a en quelque sorte enfanté. C'est lui qui l'a extrait de sa gangue et taillé, après avoir quitté le *Kopje* pour quatre

---

<sup>42</sup> Remarquons que le cheminement de Nemo et Aronnax jusqu'aux ruines de l'Atlantide est aussi un voyage dans l'obscurité, à la durée incertaine mais dont la plus grande partie est achevée « [deux] heures après avoir quitté le *Nautilus* » (Jules Verne, *Vingt mille lieues*, 2<sup>e</sup> partie, ch. IX, p. 412).

<sup>43</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XIX, p. 191-193.

<sup>44</sup> Jules Verne, *Capitaine Grant*, 3<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 857. Le ch. XIX de *L'Etoile du Sud* s'achève sur le constat qu' « il n'y avait plus à se faire illusion [...], [l']*Etoile du Sud* était irrémédiablement perdue » (p. 196).

<sup>45</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XXII, p. 222-226.

<sup>46</sup> *Ibid.*, ch. XXIII, p. 228.

semaines en laissant à sa porte le message *Absent pour affaires* ; il le réutilise quatre mois plus tard lorsque Cyprien découvre l'erreur géodésique<sup>47</sup> par laquelle il a été spolié par Watkins. Les prémices du désastre consistent en cette « chaleur malsaine » de la fin de l'*Île* et des *Indes noires*<sup>48</sup> : « Il faisait une chaleur accablante », « Une chaleur lourde et accablante [...] transformait [les] convives en autant de machines électriques, prêtes à donner des étincelles. [...] il n'y avait qu'une solution possible à une pareille pression atmosphérique : c'était un de ces orages<sup>49</sup>... ». On le voit, les parallèles avec la tempête souterraine de *VCT* sont nombreux, mais il s'agit moins d'une culmination que d'une *résolution*, comme le montrent plusieurs indices textuels, et l'orage, dont le déclenchement coïncide avec une sorte de « rayon vert<sup>50</sup> », est un pendant météorologique à la grotte merveilleuse, car lui aussi ressemble « à une conjuration de tous les éléments de la nature » (p. 236). Poussière de carbone, le diamant « redevient poussière » en étant en quelque sorte mandé par un phénomène analogue au réservoir minéralogique qui en est la source – symboliquement, puisqu'au niveau causal son explosion à ce moment précis peut n'être qu'une coïncidence : elle n'avait été différée que par l'influence protectrice de l'estomac de *Dada*<sup>51</sup>. Ce qui est constaté à la fin, c'est, comme le remarquent A.-M. Boyer et D. Couégnas, « l'échec [et] l'inanité des diverses tentatives d'*action* des [personnages]<sup>52</sup> ». Peut-être le cachet vernien n'est-il nulle part plus palpable qu'à la fin du récit, qui se termine bien entendu par un mariage, suppléant largement la perte du diamant aux yeux des protagonistes, justifiant les souffrances passées et superposant un aboutissement plus traditionnel aux acquis géographiques et scientifiques du roman, eux-mêmes empreints de cet effet de *sur-place* et de circularité (le réservoir des diamants restera secret). Le diamant – l'étoile – n'est qu'un mobile, à la trajectoire finie mais aussi nécessaire (dans plus d'un sens du terme), et sa destruction n'est rien de plus que la réalisation physique de ce que disait déjà Verne à travers le secrétaire du Gun-Club : « je laisserai de côté le boulet physique, le boulet

---

<sup>47</sup> *Ibid.*, ch. XX, p. 205-206.

<sup>48</sup> Dans ce roman, l'explosion est évitée de justesse. La Nouvelle-Aberfoyle le jour du mariage interrompu d'Harry et Nell fonctionne comme une miniature de la caverne Lidenbrock lors de l'orage ; il s'agit d'une « journée torride du mois d'août », et l'atmosphère « s'y saturait d'électricité [...] à se demander [si] quelque orage n'allait pas éclater... » (Jules Verne, *Les Indes noires*, ch. XXI, p. 278-279).

<sup>49</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, ch. XXIII, p. 229 et ch. XXIV, p. 236.

<sup>50</sup> « Tout à coup, un éclair vint jeter une teinte verdâtre sur les visages [...] Puis, sans transition, les cataractes du ciel s'ouvrirent. [...] Le diamant avait disparu. » (*Ibid.*, ch. XXIV, p. 237)

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 238.

<sup>52</sup> Alain-Michel Boyer, Daniel Couégnas, *op. cit.*, p. 186.

qui tue, pour n'envisager que le boulet mathématique, le boulet moral. » Le diamant tue celui qui en faisait une fin en soi – le fermier Watkins –, et récompense ceux qui n'y voyaient qu'un curieux morceau de charbon, dont l'éclatement permet leur union et élucide le dernier élément de son mystère, et, comme le disait déjà le narrateur vernien quelques années plus tôt : « En vérité, ne ferait-on pas, pour moins que cela, le Tour du Monde ?<sup>53</sup> »

---

<sup>53</sup> Dernière phrase du *Tour du monde en quatre-vingts jours* (ch. XXXVII, p. 217). Ce roman aussi se termine par un mariage où Phileas Fogg gagne son pari mais perd la totalité de la somme en dépenses diverses.

## Conclusion de la troisième partie

Bien que la nature de notre approche privilégie explicitement de dégager la forme et l'agencement de constantes propres à l'univers vernien, à tout le moins de l'insertion d'« universaux » dans la singularité qu'ils acquièrent chez Verne, le point focal de cette troisième partie devait inévitablement entraîner davantage de convergence avec le monomythe proprement campbellien. Au-delà des correspondances évidentes entre l'étude du rapport à la « force mystérieuse » et le schéma d'une quête initiatique, les « constantes » rencontrées dans la douzaine de romans précédents suscitent des résonances assez frappantes lorsque l'on relit *Le Héros aux mille et un visages*, par exemple ce passage du Prologue (nous soulignons) :

En outre, nous n'avons même pas à risquer seuls l'aventure, *car les héros de tous les temps l'ont tentée avant nous* : le labyrinthe est parfaitement connu ; il nous suffit de suivre le fil sur les pas du héros. Et, là où nous pensions trouver un monstre, nous trouverons un dieu ; là où nous pensions tuer l'autre, c'est notre propre ego que nous sacrifierons ; là où nous pensions cheminer vers un monde extérieur, nous atteindrons le centre de notre propre existence ; *là où nous pensions être seuls, nous serons avec le monde tout entier*<sup>1</sup>.

La première proposition fait penser à une connotation que l'on a tout particulièrement remarquée dans *Cinq semaines en ballon* et le *Village aérien*, celle d'une récursivité de la découverte et du recouplement dans les sciences : on n'a même plus un « voyage second » mais un voyage énième, une mesure scientifique toujours plus fine, un Voyage extraordinaire qui ne contrôle et relie entre eux les Voyages précédents que pour – déjà – en appeler un nouveau, au but identique. L'évidence de l'association d'idées ne contredit en aucune façon le fait, tout aussi indéniable, que cette connotation n'est pas synonyme du précepte campbellien cité plus haut, puisque – sans qu'il y ait à nier la ressemblance manifeste<sup>2</sup> –, les précédents du

---

<sup>1</sup> Joseph Campbell, *Le Héros aux mille et un visages* (traduction française, voir bibliographie), Prologue, fin de la section 1 « Le mythe et le rêve », p. 30.

<sup>2</sup> D'une certaine façon, le rapport est analogue à celui entre l'*air* et l'*aéré*, tels qu'ils sont mis à contribution dans l'exemple proposé par M. Collot :

« Le thème selon la thématique, c'est plutôt l'ensemble des significations qu'une œuvre prête à ces référents ou à ses références : il s'agit moins d'un objet extérieur à l'œuvre que d'une catégorie sémantique qui lui est propre. Par exemple, le thème de l'« aéré » étudié chez Proust par Jean-Pierre Richard ne se confond ni avec l'air que nous respirons ni avec ce que nous en lisons par ailleurs : il est fait des connotations spécifiques dont se charge dans la *Recherche* cette qualité élémentaire. » (Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », p. 4-5)

héros vernien n'ont pas et n'ont pu agir à des époques arbitrairement reculées, que le labyrinthe vernien n'est point parfaitement connu, et que souvent il n'est même concevable que grâce à la machine merveilleuse ou quelque autre artifice du *Voyage*. Là encore, nous choisissons d'évoquer cette interprétation singulière, se rattachant davantage à une conception de l'activité scientifique, tout en étant conscient de déclinaisons plus évidentes, comme le thème du guide, de l'ancêtre, du mystérieux alchimiste dans les romans verniens.

La dernière phrase soulignée peut elle aussi mettre en relief des motifs assez divers dans l'œuvre vernienne. Un passage de *La Chasse au météore* que cite D. Compère – quoique dans une optique légèrement différente, rebondissant sur les « structures point-cercles » commentées par M. Serres – peut nous rapprocher de la perspective qui nous intéresse, au vu des résultats de cette troisième partie :

[...] La matière n'est qu'une apparence ; elle n'a pas d'existence réelle. [...] Il faut admettre un principe immatériel qui ne sera pas la matière. Ce premier principe immatériel, c'est l'énergie [...] [Elle] remplit l'univers et oscille éternellement entre deux limites : l'équilibre absolu, qui ne pourrait être obtenu que par sa répartition uniforme dans l'espace, et la concentration absolue en un seul point, qu'entourerait dans ce cas un vide parfait. [...] La substance, éternellement détruite, se recompose éternellement. (*La Chasse au météore*, ch. X)

[...] Ce système qui règle les actions des personnages et leurs rapports, les opinions, les comparaisons et le récit lui-même, est donc bien une structure telle que nous l'avons définie<sup>3</sup> en tête de ce chapitre<sup>4</sup>.

Il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur l'usage peut-être peu rigoureux du concept d'énergie dans l'extrait, sans doute plus loisible dans les nombreuses perspectives ésotériques usant de termes tels la force ou l'énergie que dans un passage visant clairement à un effet de science voire à une sorte de réalisme ontologique. Si le narrateur du *Météore* livre ici l'énoncé d'une structure consubstantielle aux *Voyages extraordinaires* qui le précèdent, ou éclairant peut-être l'inconscient de l'écrivain, nous pouvons la rattacher à un phénomène perceptible assez tôt dans notre analyse mais avec une fréquence accrue dans cette troisième partie : l'extrême pluralité des schémas de fragmentation, distillation, assimilation, rupture, etc.

L'île Lincoln est un microcosme heureux, mais aussi voué à la désagrégation parce qu'il est composite ; les cavités-refuges verniennes se muent dans *Un capitaine de quinze ans* alternati-

---

<sup>3</sup> D. Compère fait ici allusion à la définition de Jean Piaget, qu'il cite au début du chapitre : « *Un système de transformations qui comporte des lois en tant que système et qui se conserve ou s'enrichit par le jeu même de ses transformations, sans que celles-ci aboutissent en dehors de ses frontières ou fassent appel à des éléments extérieurs.* » (*Le Structuralisme*, Paris, Presses Universitaires de France, « Que sais-je ? », 1968, cité dans Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 11)

<sup>4</sup> Daniel Compère, *op. cit.*, p. 13-14.

vement en pièges mortels et en « cloches » pouvant sauver de l'étouffement ; le déchiffrement du document d'Harry Grant, loin d'être une marche inexorable vers le fin mot de l'énigme, voit Paganel s'escrimer sur de multiples « paradigmes » successifs, chaque transition étant ponctuée par une rupture ou une Chute. Le monde de Nemo, de certaine façon entièrement concentré dans son « écueil fuyant », s'identifie peut-être moins à la mer qu'à d'innombrables parcelles de terre plus ou moins immergées ; et lui-même paraît tantôt incarné de façon ponctuelle et tantôt identifié à des profondeurs géologiques, ou aux assises rocheuses qui sous-tendent *Arabian Tunnel* et semblent avaler le professeur Aronnax aussi sûrement qu'il l'a été par le *Nautilus*. Le neveu de Lidenbrock est plus enclin à jouer avec des projections du « référent ultime », d'inoffensives géodes, qu'à se risquer à la source même, où par ailleurs il s'attendait plutôt à une Réponse elle aussi de nature « minérale » et est frappé de terreur lorsqu'elle prend la forme du vivant, du monstre et de l'Autre. La nature singulière, duelle ou ternaire des forces mystérieuses d'Aberfoyle fluctue comme en réponse à la menace d'invasion par la mer – forme non *contenue* du petit lac intérieur – ou d'explosion du grisou – forme maligne d'une force naturelle avant sa « mise en bouteille » par l'ingéniosité de la lampe Davy ou des microexplosions préventives du pénitent.

On peut poursuivre une telle énumération, sans tomber dans un degré de généralité qui dissoudrait l'intérêt des exemples en rejoignant simplement la structure triviale du schéma quinaire, mais terminons plutôt en notant, précisément, que la récurrence des énumérations argumentatives constitue aussi un exemple. La liste croissante des phénomènes inexplicables, des indices du « bon » chiffre d'un cryptogramme, de l'action d'un génie bienfaisant ou criminel, suggère et en fin de compte mène vers la force mystérieuse de la même façon que le chemin de Saksussemm menant à la gigantesque caverne est jalonné de mines et de grottes de dimensions plus réduites et qui y sont apparentées, ou encore que les gisements du Griqualand vis-à-vis de la grotte de Tonaïa théorisée (et thésaurisante) à l'avance par Cyprien Méré<sup>5</sup>.

Il y a eu quelque intérêt à séparer comme nous l'avons fait les dominantes humaine et non humaine de l'influence mystérieuse, mais on a bien vu, là encore, que la nature remarquablement « fongible » des combinaisons actantielles et des niveaux de métaphore qui s'y prêtent remet en question et déborde rapidement toute velléité « taxonomique »<sup>6</sup>. Les surhommes verniens tentent de se rapprocher des puissances supérieures et sont même perçus comme

---

<sup>5</sup> Jules Verne, *L'Etoile du Sud*, chapitres III et XIX.

<sup>6</sup> A comparer, si l'on poursuit l'emprunt aux sciences biologiques, à la complexité et l'« épaisseur » d'une approche phylogénique, et à ses avantages certains.

elles par d'autres observateurs ; ce qu'ils cherchent en somme, c'est cette concentration en un point dont parle le narrateur de *La Chasse au météore*, une façon quelconque de dépasser les apparences, les indices matériels de la force mystérieuse, et peut-être, mettre fin à ces « oscillations », à ces cycles de destruction et de reconstitution. Ce « pouvoir disproportionné » (de l'évocation) des *noms* que nous relevions dans des romans tel *Capitaine Grant* ou *VCT*, en est peut-être un symptôme de plus ; les connotations babéliques des déboires de Paganel ou encore de la tribu Wagddienne reflèteraient alors la foison de signifiants qui peinent à cerner un référent : le message, la bonne théorie scientifique, etc. Et Verne orchestre savamment des controverses scientifiques ou philosophiques, qui souvent ne sont pas et n'ont pas à être des représentations fidèles et précises de la réalité « extraverdienne » ; il fait poindre l'effet d'un compromis acceptable, l'espoir d'une « reconstitution », d'une « mise en bouteille du fluide énergétique », mais n'offre pas de résolution définitive, ni (en général) de thèse univoque et présentée comme sienne. Au protagoniste qui « pensait être seul » dans le texte de Campbell correspond alors le clivage sujet-objet, ou le héros se concevant séparément de l'énigme ou des forces naturelles, ou le savant considérant l'espoir d'une explication finale et donc d'une réponse de forme *finie* au projet scientifique. La constante tellurique et troglodyte, au moins aussi assourdissante dans cette partie que dans les précédentes, serait un symptôme de la réponse donnée à la fin de l'extrait campbellien : « être avec le monde tout entier », chez Verne, c'est, par exemple, vivre l'expérience sensorielle de la « section d'une sphère » que représente la vie dans une anfractuosité géologique, fenêtre sur le tout – le sphéroïde terrestre –, interface idéalisée avec la totalité littérale des couches sédimentaires. L'impossibilité d'une incarnation permanente, l'inévitabilité des oscillations, permutations..., signifient que la quête initiatique aussi bien que le projet scientifique tendent en somme à chercher des points de convergence, à placer un prisme au bon point concentrique, qui capture fugitivement une partie de la réalité du monde, lorsque le bon alignement – la fulguration d'un mont ignivome de la face cachée – amène une pause dans la cacophonie des voix contradictoires qui équivalent au néant, ou simplement au *bruit*. Rappelons un passage du « Thème selon la critique thématique » :

Le monde ne se présente jamais comme une « réalité » brute, mais comme investi de qualités sensibles qui sont toujours déjà porteuses de significations. « La qualité » est, selon Sartre, « révélatrice de l'être » : [Les significations matérielles, le sens humain des aiguilles de neige, du grenu, du tassé, du gras, etc., sont aussi réelles que le monde, et venir au monde c'est surgir au milieu de ces significations<sup>7</sup>.]

---

<sup>7</sup> Jean-Paul Sartre, *L'Être et le Néant*, Paris, Gallimard, 1943, p. 691.

[...] dans une autre perspective, Greimas<sup>8</sup> a pu parler d'une « sémiotique du monde naturel » ; il y a une logique élémentaire des qualités sensibles [...] Et l'élaboration des significations littéraires prend appui sur cette couche primitive des significations sensibles qui constituent, selon la critique thématique, « la matière et comme le sol de l'expérience créatrice »<sup>9</sup>.

Que les problèmes épistémologiques que rencontre le protagoniste vernien semblent si souvent « homéomorphes » à un labyrinthe, dont « la clé ne se conçoit que si le champ des hypothèses est étendu de la galerie bien dessinée aux fissures irrégulières... (et le passage de la deuxième à la troisième dimension) », comme on le proposait par exemple pour *Les Indes noires*, déborde peut-être le seul lien mythologique. Le contact privilégié avec un substrat purement géologique, et sa mise en scène avec toute l'ambivalence de ses forces, signifierait alors le compromis du sujet vernien à la recherche de la réalité ultime, que l'on ne peut pas approcher de plus près que ce *sol de l'expérience créatrice*, que la donnée brute de ses « sèmes nucléaires », dont le reflet vernien serait le toucher d'une surface de granit ou de basalte. C'est un même compromis – et donc une pénétration d'esprit analogue – que réalise un protagoniste comme Barbicane ou Simon Ford lorsqu'il admet l'inexplicable mais soutient qu'il demeure *causal*<sup>10</sup>, et qu'ayant pris acte de son indéniable manifestation, l'on peut même alors en tirer quelque enseignement. Il peut être inattendu, voire éjecter le héros à l'opposé de sa destination présumée, mais à l'issue de sa courbe, il « [finit] bien par tomber dans quelque centre d'attraction<sup>11</sup> », autrement dit une autre approximation de la « concentration absolue en un point » que théorise le narrateur vernien, un sphéroïde. Il importe peu, dans ce cas, que les cataclysmes sévissant à sa surface résultent de la « chaleur centrale » ou de perturbations elles-mêmes superficielles comme le soutient Davy ; pour embrasser la réalité dans son ensemble il faut impérativement aller percevoir ce que recèle le centre, car c'est la superposition de toutes ses strates qui fait exister le mince épiphénomène de l'Ordinaire où, plus qu'il ne se doit pour Verne peut-être, gravite l'humanité.

---

<sup>8</sup> Algirdas Julien Greimas, « Conditions d'une sémiotique du monde naturel », *Du sens*, Paris, Editions du Seuil, 1970, p. 49-91.

<sup>9</sup> Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », p. 5-6.

<sup>10</sup> Et l'on peut voir l'application narrative d'un principe similaire dans les cas où Verne crée un « effet de causalité » – différé à souhait – plutôt que d' « acquiescer » sur-le-champ à la logique purement physique de son *Voyage*.

<sup>11</sup> Comme l'espère Michel Ardan (Jules Verne, *Autour de la Lune*, ch. IX, p. 325).



## VI – Conclusion

Nous nous sommes proposé d'étudier, en nous inspirant de l'approche thématique, une portion substantielle des *Voyages extraordinaires* de Jules Verne avec pour hypothèse de travail principale l'idée d'un « monomythe vernien » : l'existence d'un réseau thématique reconnaissable dans une grande partie de l'œuvre, faisant intervenir des variations et des permutations de thèmes en partie propres à Verne et qui n'en invalident pas l'unité globale, unité reconnaissable sinon au niveau de l'enchaînement narratif, du moins en termes de relations récurrentes, pouvant se définir autrement qu'à travers la succession événementielle.

Cette proposition procédait d'un va-et-vient entre nos expériences de lecture de Verne et un premier aperçu de travaux critiques sur l'auteur, processus qui s'est évidemment nourri de lui-même une fois mis en train ; nous nous sommes imprégné davantage de certaines approches que d'autres, et nous avons à plusieurs reprises mené notre raisonnement d'une façon analogue, ou se définissant en partie par rapport à elles – rarement en termes d'opposition, souvent comme une sorte de reprise où intervient une différence clé qui découlait de l'approche que nous voulions adopter.

L'une de nos idées directrices a été l'espèce de dualité actantielle paradoxale entre « sujet » et « objet » chez Verne, qui tendent au fil du récit – et à récurrence, à l'échelle de segments plus réduits – vers les formes inattendues de « patient » et d' « agent » respectivement, là où l'on est fondé à supposer plus ou moins l'inverse. Dans cette dynamique, le premier terme est presque toujours humain, souvent une sorte de « surhomme » vernien d'une certaine envergure – nous disions « H2 » pour les cas les plus absolus et « H1 » pour les autres, souvent loin d'être de simples profanes. Le second terme varie davantage, mais en prenant la Nature pour exemple, il en résultait deux « monomythes » de base, H1-N et H2-N, qui ne diffèrent pas radicalement par le statu quo final mais où, dans le premier, le renversement qui cède aux forces naturelles (l'Objet) les rênes du Voyage est plus total et parfois presque immédiat, voire le moteur premier du récit.

Ce dernier constat se prêtait par ailleurs à plus d'une interprétation qui se vérifie tout autant chez Verne, car, propositions-nous, un « monomythe mécanique » fait pendant à l'épopée des personnages, et les forces physiques, les notions scientifiques, n'apparaissent pas comme simples curiosités ni même seulement comme leitmotive mais règlent la logique du récit, ses structures à grande ou à petite échelle – au point de justifier à l'occasion l'idée de « fractale

vernienne ». Cette « science motrice » peut être appréhendée comme une composante – majeure certes – du travail opéré par le texte vernien, noté par la critique, consistant à assimiler la diversité des discours de son temps – les registres de langage, les idéologies, le vocabulaire savant, etc. La « philosophie » de Jules Verne, dit M. Serres de façon fort synthétique, « tente de concilier les problèmes concernant la politique ou la morale avec la nouvelle manière de penser qu’induit la géométrie<sup>1</sup> ».

Nous avons donné la priorité (cela reste une question de degré) à une analyse des *Voyages* de grain assez fin, plutôt qu’à une mise en perspective générale des « thèmes verniens », même si notre partie préliminaire ou glossaire vernien opère une ébauche de la seconde, qui a été d’une certaine utilité dans la rédaction. Et de fait, l’une des idées principales ayant survécu à l’analyse et s’étant développée à travers elle peut se résumer comme suit : *les Voyages extraordinaires sont lisibles et invitent activement à être lus dans l’optique des structures de la science, “au plus près” de ces structures*, aussi bien au sens de leur formulation physique que par une plus grande proximité au texte. Un exemple simple qui couvre d’un seul geste cette polysémie est celui, récurrent dans l’œuvre, de la description de l’état d’esprit d’un personnage ou de son comportement à l’aide de termes tels « le carré inverse de la distance ». C’est la diégétisation de la relation de type coulombien, l’attraction électromagnétique et plus souvent gravitationnelle, dont la forme strictement mathématique de type  $1/r^2$  est beaucoup moins fréquente dans le texte, parce qu’il n’y a pas lieu de l’utiliser pour Verne. Un second exemple plus rare, mais qui introduit plus explicitement le *rapport à l’espace* du voyageur vernien, est celui de la deuxième loi de Kepler sur les mouvements orbitaux : un mobile décrivant une ellipse autour d’un centre<sup>2</sup> mettra un temps égal à terminer deux arcs différents, si les aires balayées par le rayon sont elles-mêmes égales. Notre commentaire des romans choisis s’est permis, par moments, de se porter du plus local et du strictement textuel à des structures à plus grande échelle, et il nous est arrivé, par exemple, de faire des observations sur la logique globale d’une trilogie – *Capitaine Grant*, *Vingt mille lieues* et *L’Île mystérieuse*, en l’occurrence –, mais dans l’ensemble nous sommes resté plus près de la « lexie » que du roman ou de la série entière des *Voyages*.

---

<sup>1</sup> Michel Serres, *Jules Verne, l’enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 183-184.

<sup>2</sup> Physiquement parlant, ce serait plutôt le foyer de l’ellipse, mais l’on garde ici à l’esprit l’usage vernien de ces notions : en quelque sorte, il se démarque d’au moins un degré de la *mathesis* lorsqu’il la met au service de la diégèse.

Bien que cela crée inévitablement des lacunes dans ce que l'on pourrait appeler une hiérarchie des niveaux d'analyse, nous y voyons une tentative – dans un esprit vernien s'il en fut de « travaux pratiques » – de réponse à la question de M. Serres que nous citons dans notre introduction, et qui joue sur le sens de la « légende » : « Mon entreprise critique consiste à poser la question : Comment faut-il lire Jules Verne ? Puis-je écrire sa “légende” ?<sup>3</sup> » L'usage du singulier n'est pas à prendre littéralement, de toute évidence. A la question de la nécessité ou non d'une critique unitaire pour une œuvre aussi « profondément intégrée par ses divers signifiants », D. Compère et F. Raymond répondent :

Jamais au contraire, mieux qu'à propos de Verne, n'apparaît l'opportunité d'une critique *plurielle* [...] Il ne s'agit pas seulement ici de recherches « interdisciplinaires » [mais] d'approches venant littéralement de tous les points de l'horizon<sup>4</sup> [...]

L'unité de l'œuvre, dans ce contexte, est appréhendée comme suit :

[Elle est] parcouru d'un *espace littéraire* où le « genre » assigné – récits d'aventures pour la jeunesse – est précédé, et à l'occasion remplacé, par d'autres formes d'écriture ; ou subtilement transgressé [...] un petit nombre de thèmes obsessionnels et de structures narratives s'y déploient en une gamme de variations, qui font de Verne moins l'explorateur des possibles de l'avenir que des possibles *narratifs*<sup>5</sup> [...]

Nous avons donc conduit notre analyse en prenant implicitement comme des injonctions certaines idées qui reviennent assez régulièrement dans la critique vernienne, ou encore en opérant, sur le « champ presque illimité [des] *terrae incognitae*<sup>6</sup> » de l'œuvre, une sorte de mise en abyme, qui ne diffère pas beaucoup de l'idée de récursivité de la recherche rencontrée par exemple dans *Cinq semaines en ballon* et *Le Village aérien*. Ainsi, c'est moins dans l'ambition d'une théorie finale que dans celle de poursuivre l'induction en la croisant de velléités de structure, d'un début de théorisation, que nous avons réagi à ce commentaire de l'approche de M. Serres :

La démarche de M. Serres n'est pas seulement de sommation, et de réflexion, mais de prospection. [...] De même que « le récit voyage au plus long et rêve au plus court », la méthode proposée « *repousse lentement le théorème par la pression des exemples. Elle attend la théorie, la suspend, la diffère, l'espère* ». [...] Dès lors s'instaure, ou se retrouve, une connaissance de l'œuvre vernienne non plus fondée sur sa soumission à une norme, ou à une théorie, mais à une connaissance véritablement « *appliquée* », « *inductive* »<sup>7</sup> [...]

---

<sup>3</sup> Michel Serres, *Jules Verne aujourd'hui*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 125.

<sup>4</sup> Daniel Compère, François Raymond, *Le Développement des études sur Jules Verne*, p. 30-31.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 29-30.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 31.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 19-21. L'ouvrage cite (italiques avec guillemets) Michel Serres, *Jouvenances sur Jules Verne*, p. 234.

Le choix de notre corpus présente-t-il un certain biais de confirmation ? Nous ne pouvons le nier, ni, par ailleurs, l'existence de simples préférences de lecteur. Ceci rend notre approche plus subjective que celles qui prennent pour référent la totalité de l'œuvre voire y appliquent un raisonnement proprement statistique, comme par exemple chez J.-G. Parada-Ramirez<sup>8</sup>. Mais là encore, c'est une forme de compromis que nous avons adopté, en tentant de réunir si possible les avantages de plusieurs approches différentes, par exemple celles de Michel Butor et Michel Carrouges, où Simone Vierne a perçu certaines insuffisances :

Ce qui est gênant cependant, c'est que M. Butor utilise seulement quelques-uns des très nombreux romans verniens, et que [si] ces thèmes sont importants, encore faudrait-il prouver qu'il s'agit là des véritables pôles autour desquels s'ordonne l'œuvre *entière*. [...] [Si M. Carrouges] fait appel, pour sa part, à un très grand nombre de romans, il ne peut le faire que sous forme d'énumérations. En outre, il laisse de côté les « volcans heureux » et l'aspect bénéfique de la terre-mère<sup>9</sup>.

La logique des trois parties de notre corps de thèse (III, IV, V), qui couvrent vingt-quatre *Voyages* et tendent à séparer les dominantes humaine et non humaine de l'« influence mystérieuse » ainsi que le type de surhomme vernien, a permis de parer jusqu'à un certain point au risque de tomber dans l'énumération, là même où nous avons constaté des récurrences de thèmes d'un roman à l'autre, voire des modulations du même thème qui se prêtent aux « dominantes » successivement adoptées. Les conclusions des trois parties, tout en se voulant de portée générale, ont convergé sur une certaine interprétation de la constante « tellurique » chez Verne. Il en ressort, pour résumer, que le géologique vernien est thématiquement mélioratif tout en étant moralement ambivalent ; qu'il scande voire segmente et même conclut la « balistique » du voyageur vernien de façon à figurer, peut-être, une « expérience du miroir », un répertoire du vrai et du faux<sup>10</sup> ; enfin qu'il peut représenter, dans

---

<sup>8</sup> Voir José-Gregorio Parada-Ramirez, *Lecture documentée et analyse textométrique de l'œuvre de Jules Verne*, 2013. Par exemple, sur la méthode employée : « Grâce aux technologies nouvelles, le traitement [...] de plusieurs millions de mots à la fois est désormais possible. La qualité des résultats est déterminée par des lois mathématiques et impartialement rigoureuses. Ce fait permet donc de faire des analyses beaucoup plus précises [...] Loin de la simple analyse intuitive, nous avons [fait] appel à la textométrie afin de maîtriser de manière plus contrôlée les plus de 6 millions de mots que contiennent les 59 fichiers de notre base de données [...] Cette méthode laisse alors peu d'espace à l'imprécision et à l'empirisme et ouvre la voie à une description rigoureuse et si, l'on veut, plus neutre [...] » (Ch. II « Les outils et les méthodes d'exploitation du corpus, p. 12-13)

<sup>9</sup> Simone Vierne, *Jules Verne et le roman initiatique*, p. 15.

<sup>10</sup> Nous entendons ici la coexistence non seulement de l'information authentique mais aussi des fausses apparences, hypothèses erronées, faux diamants et fausses lunes (voir la conclusion de la deuxième partie du corps de thèse). La sommation consciencieuse des connaissances en devient un geste littéraire plutôt qu'exclusivement didactique, parce que Verne l'enrichit par un « recensement » de l'*inconnu*, des spéculations et

la quête de sens du protagoniste à l'intersection entre la science et la mythologie, une sorte de compromis phénoménologique<sup>11</sup>, l'équivalent sensoriel de l'« approximation aussi fine que l'on veut » du mathématicien, dont les formes extrêmes et nécessairement fugitives sont les scènes d'épiphanie verniennes.

La géologie paraît susciter le plus grand nombre d'occurrences d'une fusion symbolique – ponctuelle ou s'inscrivant dans la durée – entre les protagonistes et l'Objet. Le phénomène est loin de se limiter aux fins de roman, ni même aux fins de « fractale » vernienne. Il invite à s'interroger sur la pertinence des dualités adoptées *a priori*. Par exemple, les deux versions de base du monomythe s'avèrent plutôt être les pôles d'un *spectre* du possible, indexé du degré de succès des protagonistes, ou de résurgence de l'Objet. Sans vouloir trop nous attarder sur des subtilités sémantiques, on peut aussi contester dans certains cas l'idée d'inversion systématique du statut passif de l'Objet : l'impression peut n'être qu'un *accident de construction* ; un diamant profondément enfoui et « résistant » aux tentatives de l'extraire n'est pas à proprement parler actif. Le simple fait d'être un sujet inséré dans un monde soumis à des lois physiques amène le Sujet, lorsque sa main – poussant à travers la trame du réel – se tend pour se refermer sur un Objet, à construire l'image d'un adversaire actif. Ce qui, peut-être, nous dit davantage sur l'humain que sur l'objet.

Verne « construit » les retombées, les ramifications de la collision entre homme et nature comme en grande partie tributaire d'une nature personnifiée, et il écrit ses personnages, à de nombreux points du récit, comme des mobiles mus par des forces en grande partie d'affinité naturelle ou assimilables à ce que l'on sait de l'Objet (cryptogramme...). Et ces deux gestes à peu près réciproques sont littéraires, indépendamment de l'importance (avérée) de la science dans ce mouvement. La dualité de départ demeure donc légitime parce que, par-delà l'exactitude descriptive, elle est heuristique, et qu'entre les extrêmes, thématiques ou chronologiques, se déploie – polysémie oblige – la parabole vernienne. H1B et H2B, dualité<sup>12</sup> asymétrique car ils ne sont pas diamétralement opposés, font penser à l'entropie<sup>13</sup>, ou à cette parodie populaire

---

des théories obsolètes, des mythes et légendes, et par la voix accordée à la fantaisie et la mise en scène de l'échec ou de l'erreur scientifiques.

<sup>11</sup> Outre la conclusion de la 3<sup>ème</sup> partie du corps de thèse, voir par exemple notre commentaire d'une « phénoménologie de la physique » dans la première analyse du *Capitaine Grant* (vers l'appel de note 86).

<sup>12</sup> Comme nous l'expliquons dans notre introduction, « B » désigne l'Objet dans le cas général, ne se limitant pas à la Nature en vis-à-vis du protagoniste généralement humain.

<sup>13</sup> Notion physique dont la définition varie considérablement à la fois selon l'époque et selon la discipline scientifique où elle est employée. Nous entendons ici particulièrement le principe selon lequel un travail

des lois de la thermodynamique : *Vous ne pouvez pas gagner, vous ne pouvez pas atteindre l'égalité, vous ne pouvez pas quitter le jeu*<sup>14</sup>. Et le héros vernien n'est-il pas presque toujours en butte à l'entropie sous une forme ou une autre ? L'*univerne* est jalonné de points d'émergence, d'éruption d'un élément ou d'un autre, de phénomènes hautement énergétiques dont le héros (l'ingénieur) « emprunte la force mécanique » : le verbe choisi reflète le caractère fondamentalement transitoire de l'énergie ; il est impossible de la posséder entièrement, car elle ne fait jamais que *passer* à travers un système, en libérant de la chaleur, sous-produit final qui signale une énième victoire de l'entropie.

Quelle que soit la nature de l'Objet, l'homme chez Verne a affaire *au monde*, hommes compris, et l'étude du *Voyage extraordinaire* suggère avec une évidence croissante que les distinctions entre ces concepts sont loin d'être étanches, au point que les scènes « paroxystiques » – ainsi que certains indices textuels plus discrets – semblent nous livrer le surhomme vernien comme un *météore* parmi d'autres, une « trombe » qui est sous-système de la tempête cosmique. Il n'est plus besoin d'identifier une cause exclusive, humaine *ou* naturelle, du « temps couvert » à la fin du premier tome de *De la Terre à la Lune*, ou de l'éruption « artificielle » du Maunganamu (*Capitaine Grant*). Ces déchaînements énergétiques ne diffèrent pas fondamentalement de l'hécatombe causée par le *Nautilus* transperçant la frégate, ou même que le geste de Nemo – habituellement si impassible – lorsque, transfiguré, il terrasse Ned Land et menace de le clouer sur l'éperon du sous-marin. Le statut d'agent est lui-même susceptible de dissolution, car quel que soit l'effroi qu'elles peuvent susciter, les tempêtes verniennes les plus « actives » (y compris comme désignation métaphorique de l'homme en plein travail démiurgique, etc.) sont de toute façon *déterminées*, et leur puissance n'a pas grand-chose à voir avec une quelconque conception de leur « liberté ». Nous avons vu combien il est vrai chez Verne que « l'échec scientifique implique le danger », et les nombreuses « escapades » épistémologiques que contiennent ses romans pourraient donc poser implicitement la question : un météore peut-il comprendre les météores ? Moins

---

physique implique toujours une certaine déperdition d'énergie ; dans un système clos, on ne peut jamais gagner de l'énergie, on peut au mieux espérer en exploiter la quasi-totalité. Elle se dissipe ensuite sous forme de chaleur : voir, dans *Autour de la Lune*, l'échange entre Michel Ardan et Barbicane sur la conversion du mouvement physique en chaleur (ch. VI, p. 295-296). L'entropie est présente implicitement dans des romans comme *Le Pays des fourrures*, *Le Chancellor* ou *L'Île mystérieuse* ; voir nos analyses de ces *Voyages* où nous citons par exemple les commentaires de Michel Serres à ce sujet.

<sup>14</sup> On l'attribue souvent – d'où le nom de théorème de Ginsberg – au poète Allen Ginsberg, d'après un numéro de la revue *Coevolution Quarterly* en 1975, mais il en existe des variantes plus anciennes.

philosophiquement<sup>15</sup>, et pour revenir à des aspects plus autoréférentiels du roman vernien, l'espèce de chaos déterministe orchestré par tant de *Voyages* nous rappelle le commentaire que nous avons fait sur Samuel Fergusson (fataliste, « mais dans le bon sens du mot »), qui nous a paru se placer « en aval d'une chaîne causale qui inclut ses propres désirs et les impératifs de la recherche du savoir, et donc ne les invalide pas », d'où la bénignité de son fatalisme de scientifique.

Plus schématiquement, considérons (comme « structurellement vernienne »...) la scène de *L'Etoile du Sud* où Annibal Pantalacci se débat dans les mailles d'un immense filet, lui-même bientôt enlevé par les puissants volatiles. L'analyse thématique de Verne semble aboutir à la conclusion que, dans la mesure où il existe une « structure » récurrente, l'analogie n'est en aucun cas tenue d'identifier l'actant vernien à Pantalacci<sup>16</sup>, plutôt qu'à l'une quelconque des mailles du filet, ou l'un des gypaètes, ou même l'un des muscles individuels de ces volatiles, puisqu'ils sont presque promus au statut de sujet dans la scène<sup>17</sup>. Cette conclusion paraît consolider l'intérêt d'une lecture « au plus près du texte » : pour emprunter encore à l'histoire des sciences, elle suggère que s'il y a monomythe vernien, « âme du texte », c'est moins une glande pinéale de Descartes<sup>18</sup>, identifiable *ponctuellement*, qu'un phénomène diffus, un réseau – par ailleurs dynamique –, plus proche des études modernes sur la conscience humaine, qui portent par exemple sur les *corrélats neuronaux* : ni siège unique du phénomène ni neurones individuels qui l'occasionneraient. Nous voyons dans une telle métaphore une généralisation possible de ce constat de J.-L. Steinmetz sur une certaine catégorie d'actants verniens :

A évoquer des centres attractifs possibles, à scruter cette passion presque monomaniaque que Verne nous fait éprouver et qui transforme bel et bien notre lecture en voyage, nous nous apercevons aisément qu'il nous rend les complices de plusieurs personnages hauts en couleur, véritables truchements de sa pensée ou de sa volonté : les excentriques. [...] Sans la présence de ces êtres hors pair, ses romans se réduiraient à n'être que feuilletons touristiques. Or ces individus en forment l'âme, ils en commandent la nécessité, ils intiment le but<sup>19</sup>.

---

<sup>15</sup> Car la chose fait penser, par exemple, aux idées de Douglas Hofstadter.

<sup>16</sup> Ce qui en soi n'est déjà pas trivial, puisque l'on assimile dans ce cas le phénomène des inversions malignes (Annibal étant un opposant), de l'ambivalence voire de l'instabilité des traits « surhumains » dans l'œuvre.

<sup>17</sup> Jules Verne (coauteur André Laurie), *L'Etoile du Sud*, ch. XVII, p. 174.

<sup>18</sup> Verne y pense-t-il lorsqu'il écrit les scènes se passant dans la cage du timonier du *Nautilus* ?

<sup>19</sup> Jean-Luc Steinmetz, in Jules Verne, *Voyage au centre de la terre et autres romans*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016, préface p. xv.

Démêler, plus généralement, les différents nœuds de ce réseau et ses « lignes de force », peut se faire en prenant exemple sur des personnages verniens : Lidenbrock notant scrupuleusement les angles et les orientations des galeries empruntées dans le labyrinthe qui s'étend sous le Sneffels, ou Aronnax dessinant, relèvement par relèvement, le tracé de la chaîne sous-marine inversée que forme la banquise antarctique. Mais disons plutôt avec Daniel Compère que l'investigation doit porter « sur le texte considéré lui-même comme un système significatif. Il s'agit, en géologue, de repérer les éléments qui l'ont constitué et d'étudier leurs transformations, afin de mettre en évidence sa spécificité<sup>20</sup>. » Notre étude des *Voyages extraordinaires* suivant la typologie de l'« agent » a en même temps permis d'extraire un certain nombre de constantes se structurant autour de telles entités non arbitraires, et révélé une certaine contingence de la typologie elle-même, du moins dans le clivage homme-nature ou plus généralement sujet-monde. Autorisons-nous quelques mots sur la deuxième partie – axée sur l'« explorateur-colon » – en particulier, car son statut par nécessité transitoire ne doit pas induire une sous-estimation de son importance.

Il y a plus d'une perspective donnant à penser que le « surhomme de type 2 » est une sorte d'illusion. Ce n'est pas seulement que la grande mobilité actantielle et hiérarchique dans les romans de Verne (indifférente à, voire facilitée par la simplicité apparente des personnages) fait que ses Servadac, ses Barbicane ou ses Cyrus Smith ne retirent aucune permanence du schéma qu'ils accomplissent, aucune imperméabilité aux renversements souvent catastrophiques du *Voyage*. Car il s'avère aussi que plusieurs de ses explorateurs-colons procèdent d'une vocation presque opposée (Hatteras...), dont la frustration engendre la *robinsonnade*, cas particulier de la colonisation, ou compromis, comme le boulet capitonné dont on fait un monde à défaut de coloniser la Lune. Prise en étau entre le surhomme et la force mystérieuse, notre deuxième partie en dénonce la différence de certaine façon illusoire (ou tributaire de la focalisation adoptée...), et met en abyme la vulnérabilité de l'entreprise du colon vernien : même dans le succès – par ailleurs nullement raillé par l'auteur, semble-t-il –, celle-ci se révèle subordonnée à des problèmes plus fondamentaux, ou à des processus – pour imperceptibles qu'ils soient à première vue – plus inexorables. Et ceci a le mérite de lever certaines contradictions apparentes : pas plus que Nemo ne se contredit lorsqu'il invite Aronnax à chasser dans ses forêts de l'île Crespo, Verne n'est incohérent lorsqu'il conclut tragiquement la courbe de l'explorateur-colon, au point que dans des versions non publiées, Hatteras meurt au lieu d'être frappé de folie, et les colons de l'île Lincoln sont tués par

---

<sup>20</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 9.

l'explosion de leur île plutôt que de reconstituer leur domaine en Iowa. Ce n'est pas que les progrès techniques, les acquis de la civilisation ou l'ingéniosité les rendant possibles soient futiles, mais qu'en définitive l'intérêt qu'ils suscitent est presque toujours – les pulsions humaines étant ce qu'elles sont – absorbé par des préoccupations d'un autre ordre. Les anti-robinsonnades, aussi bien dans le sens de la dissolution d'une colonie heureuse, que celui des cataclysmes artificiels parfois délibérés et même utiles, sont la forme la plus simple des « permutations » dont on sait que l'œuvre opère sur ses thèmes, non une anomalie. Elles closent donc le roman ou certaines de ses fractales « selon la plus immanente, et finalement la plus pressante, des *nécessités*<sup>21</sup> ». Verne met aussi en scène des *velléités* de colonisation ou de progrès technique qui ne se concrétisent pas, comme par exemple lorsque coexistent l'optimisme naïf de Pencroff demandant des fusils à l'ingénieur, le réductionnisme simpliste de Spilett énumérant les ingrédients nécessaires (soufre, fer...), et la lucidité de Cyrus Smith qui sait que ce vœu n'est pas réalisable. On pense aussi au désaccord sur les dimensions à donner au canon lunaire, des deux cents pieds insuffisants (car extrapolés linéairement) au demi-mille irréalisable que réclame Maston ; ou encore au débat d'Aronnax et Ned Land sur le « monstre » : tous deux ont tort d'une certaine façon, sans que cela contredise l'intérêt de l'exposition d'un processus scientifique, valorisé par la récurrence et souvent l'humour qui l'entoure. L'enlèvement, la robinsonnade existent, car il faut bien s'arrêter ou ralentir pour connaître ; la rupture catastrophique du système a lieu, parce que l'entendement humain est hanté par ces images de désastre là même où l'industrie triomphe, et parce qu'il faut *finir* pour voir la courbe décrite et *réfléchir* sur le schéma réalisé. L'exposition qui ne peut s'empêcher la réflexivité, le « hors sujet » (par rapport à l'objet annoncé, dénotatif) et la contestation se voit aussi dans les phénomènes d'enlèvement des surhommes, des auteurs ou de la cause « réelle » (ou pertinente) d'un fait d'expérience, constatés dans certains romans. On la retrouve encore dans les « suites », où, paradoxalement, la reprise vernienne du fantastique de Poe constitue une transformation similaire à l'insertion vernienne du discours scientifique ou de la fable saint-simonienne. Au final, point d'« illusion » d'un explorateur-colon ou du caractère mélioratif de « la mise en valeur des terres incultes<sup>22</sup> », mais la réalisation – par

---

<sup>21</sup> François Raymond, « Jules Verne ou le mouvement perpétuel », p. 44, cité dans Daniel Compère, *Approche de l'île chez Jules Verne*, p. 97.

<sup>22</sup> Expression de Marie-Hélène Huet, qu'elle oppose à « l'occupation d'un territoire dont la population résiste », Verne favorisant la première et dans une certaine mesure dénonçant la seconde (*L'Histoire des Voyages extraordinaires*, p. 149).

l'abandon d'une réification excessive – de son statut « intégrant », voire synecdochal, par rapport au monomythe.

Le clivage souvent indéniable et en même temps très instable entre sujet et objet verniens, entre profane et surhomme, entre le héros et la force mystérieuse, fait que « la quête de type religieux va aiguiller les personnages sur des problèmes d'ordre séculier<sup>23</sup> », *et vice versa*. L'influence « supérieure » peut se fondre dans la cacophonie des déterminismes naturels – trombes, éruptions, « nécessités » psychologiques –, qui à leur tour peuvent parfois être quantifiées, exploitées sinon par des profanes, du moins par des « surhommes » verniens de modeste envergure. Et c'est l'une des raisons principales de voir dans les constantes verniennes une invitation à appréhender, par-delà les actants, le système et même *le système physique*. Nemo ou Robur « happent » Aronnax ou John Strock dans leur orbite ; la métaphore est tout à fait recevable, mais le soin avec lequel Verne paraît saturer sa diégèse d'*effets mécanisants* – rendant presque passifs ces couples d'actants – peut pousser à la conclusion, comme nous le disions pour *Maître du monde*, que « ni l'un ni l'autre ne sont agents ; tout est trajectoire. » Là aussi, le principe du palimpseste vernien prévaut, et aussi bien du point de vue interne des multiples facettes du monomythe que par rapport à d'autres lectures de Verne, ce constat n'est qu'un *moment* significatif de l'analyse, qui n'implique pas l'exclusion mais l'articulation fructueuse avec d'autres lectures. Nous avons proposé que la courbe de nombreux *Voyages extraordinaires* était une « balistique », ou une généralisation de la balistique de *De la Terre à la Lune*. Prise trop littéralement, cette image est bien entendu fautive, et cela apparaît dès notre première caractérisation où nous qualifions d'« horizontale vernienne » le milieu de la courbe. Plus judicieusement, Verne, qui, si nous l'identifions à J.-T. Maston, s'intéresse moins au boulet qui tue qu'au *boulet moral*<sup>24</sup>, semble puiser régulièrement dans l'imaginaire suscité par la courbe mathématique du projectile lorsqu'il déroule le tissu de son *Voyage*. Les planètes, dit-il, sont aussi des projectiles, et ceci étant admis, les déclarations – souvent laconiques – les plus folles des surhommes verniens en acquièrent une sorte d'évidence poétique : *Partirai dedans*, dit Michel Ardan à propos du boulet censé ne contenir que des échantillons terrestres. *À nous maintenant*, dit Lidenbrock après avoir jeté son paquetage dans l'abîme vertigineux du Sneffels. Nous avons évoqué plus d'une fois le mythe comme édifice à plusieurs étages, plusieurs niveaux de métaphore, comme le voit Michel Tournier ; on peut en admettre aussi des ramifications latérales. Ainsi à

---

<sup>23</sup> Comme nous le constatons dans la première analyse de *L'Île mystérieuse*.

<sup>24</sup> Jules Verne, *De la Terre à la Lune*, ch. VII « L'hymne du boulet », p. 88.

certaines lectures, qui peuvent s'opposer au schéma circulaire de la loi Antifer – Julien Gracq voit dans le voyage vernien la fuite en avant de l'homme faustien, Jean-Paul Dekiss note la singularité de Nemo, qui « [prend la tangente] et [échappe] à l'éternel retour en échappant à la société » –, Michel Serres répond, en substance, que la ligne droite qui semble obséder les héros verniens se trouve être un cercle en géométrie sphérique<sup>25</sup>. On pense aux épisodes verniens où nous avons identifié une transformation géométrique à partir du même schéma : homothétie, quart de tour, cycle de montée et de descente vu comme un segment de sinusöide... L'extension « latérale » du mythe est possible grâce au *changement de repère* géométrique. Et les départs « explosifs » (souvent au figuré) et les arrivées ou fins de fractale se faisant par collision peuvent conférer un degré d'objectivité à la parabole du projectile.

Lors même qu'il peut exister une infinité d'interprétations valables, celles-ci se doivent d'exercer une certaine « retenue »<sup>26</sup>, une certaine *méthode* qui puisse rendre incommodes les pétitions de principe et autres biais nuisibles à l'analyse. On se souvient du point de vue de D. Compère, qui plaide pour « un respect minimum que la critique doit s'imposer [et qui] consiste à ne pas fonder une interprétation [sur] des citations déformées, sur des rapprochements arbitraires<sup>27</sup> [...] ». Mais, pour prolonger ce qui était dit dans la conclusion de la troisième partie à propos des *sèmes nucléaires*, citons la réponse que donne M. Collot au « reproche d'impressionnisme » porté contre la critique thématique :

[L'intervention de la subjectivité] est étroitement limitée par les autres implications de notre définition du thème. [...] les « significations matérielles » sont fondées sur des propriétés objectives des choses [...] le goût du visqueux n'est guère susceptible de signifier un désir d'autonomie ou de légèreté. On ne peut pas faire dire n'importe quoi à une chose ou à une qualité sensible : elle est porteuse d'une série de significations virtuelles, en nombre limité [...] Le critique reconnaît ces virtualités sémantiques sur la base d'une expérience du monde sensible qu'il partage dans une large mesure avec l'écrivain et qu'il investit dans sa lecture<sup>28</sup>.

Le choix d'étudier les romans « au plus près » du texte, mais aussi « des structures de la science » que Verne « [met] en scène ou en dynamique<sup>29</sup> » via les situations qu'il invente, rend peut-être notre approche moins phénoménologique, et crée un certain décalage dès l'abord avec ces sèmes nucléaires à partir desquels se déploie la lecture thématique, mais nous

---

<sup>25</sup> Jean-Paul Dekiss, Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, p. 169-172.

<sup>26</sup> Considérer, par exemple, ces infinités mathématiques strictement incluses dans des infinités plus vastes, les entiers impairs parmi les entiers naturels ou ceux-ci parmi les nombres réels.

<sup>27</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : parcours d'une œuvre*, p. 86.

<sup>28</sup> Michel Collot, « Le thème selon la critique thématique », p. 8.

<sup>29</sup> Michel Serres, *op. cit.*, p. 102.

espérons avoir conduit une lecture raisonnablement analogue<sup>30</sup>. A tout le moins, nous avons tenté de nous placer au-delà du premier geste de simple recensement qui, prévient M. Collot, *n'est pas* un acte critique, indépendamment de sa rigueur ou de sa qualité en soi – comme dans l'exemple de Bachelard qu'il propose<sup>31</sup>.

Notre troisième conclusion poursuivait un certain commentaire, entamé dans les deux premières, de la dominante chthonienne chez Verne. Nous revenons une dernière fois à l'« influence mystérieuse » elle-même, qui malgré toutes ses déclinaisons est demeurée étroitement liée au « monomythe mécanique » dans notre analyse. Ici, le titre *Mythe et modernité* nous inspire, et Simone Vierende a bien vu cette indissociabilité non seulement entre la fascination et l'inquiétude de Verne envers le progrès technique – d'où toutes ces scènes accomplies ou fantasmées d'apocalypse<sup>32</sup> –, mais entre ces appréhensions confinées à l'apocalyptique et leur versant naturel, les déchaînements ploutoniens et neptuniens, la mort lente par le froid...

Car si les « monstres » ont tant de visages chez Verne, si le brasier primordial s'identifie aussi aisément à la déflagration du pyroxyle ou l'éclatement d'une bouteille de Leyde, et si l'enchevêtrement de connotations contradictoires, d'auctorialité incertaine et de focalisations instables fait que l'humain et son empreinte se superposent<sup>33</sup> souvent aux turbulences du monde physique, c'est que pour Verne les sentiments identiques qu'ils inspirent érodent la différence et importent plus. Verne recrée une amplification de notre réaction au réel et au concevable – et l'effet qu'ils ont l'un sur l'autre, en partie grâce aux progrès scientifiques et techniques. Les doux et innocents Pescade et Matifou paraissent issus « d'une génération

---

<sup>30</sup> « [Un] auteur, contre vents et marées de la mode et de la critique, a été tenu par des créateurs, poètes [...] pour un de ceux qui a compté parmi leurs maîtres à rêver. A d'autres, il a paru remplir le programme [...] tracé par son ami et éditeur : introduire les jeunes lecteurs dans notre monde moderne [...] même si le désir de rendre cette vérité attrayante peut mener à [l'extraordinaire]. Chercher comment s'articulent ces lectures plurielles devrait tendre à montrer l'originalité autant que la valeur de l'œuvre, justifier à la fois sa lecture et la manière de la lire. [C'est] accepter aussi ce dont Jean Starobinski était bien conscient : “c'est l'utilisateur de la méthode qui décidera – à ses risques et périls et sans pouvoir pour cela recourir à une technique préétablie – si la méthode lui a donné satisfaction ; bref, si elle a permis de rendre compte du sens de l'œuvre”. S'agissant de romans d'aventures, il nous faut donc prendre le risque. » (Simone Vierende, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 15)

<sup>31</sup> Michel Collot, *op. cit.*, p. 8.

<sup>32</sup> Simone Vierende, *Jules Verne : mythe et modernité*, p. 71-72.

<sup>33</sup> Ils se manifestent alors à l'image de ce que Pierre Aronax appelle des « espèces ou même des genres nouveaux, d'une organisation essentiellement “fondrière” [...] qu'un caprice [ramène] à de longs intervalles vers le niveau supérieur de l'Océan » (Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. II, p. 42).

spontanée<sup>34</sup> », alors que le mystérieux D<sup>r</sup> Antékirtt donne par moments l'impression de s'être créé lui-même<sup>35</sup>, et les deux extrêmes, la divinité et le chaos, font partie des « points suprêmes » qui interpellent l'homme dans la quête du sens. Les *Voyages extraordinaires* mettent en scène les formes multiples d'un Autre surdimensionné, la terreur qu'elles nous inspirent, et demandent si l'on est fondé à lui en tenir rigueur, voire s'y laisser assimiler. La voix qui tend à cristalliser cette expérience et à nous mettre face à la question se démarque le plus souvent des voix qui s'identifient à ces images de l'Autre : ainsi Axel ou Glenarvan, nous l'avons vu, sont plus près du mystère et plus enclins à cette forme d'inquiétude<sup>36</sup> que les figures d'autorité ou de science comme Lidenbrock ou Paganel.

Ceci confirme-t-il, ou nuance-t-il l'idée qu'il n'y a pas de science-fiction chez Verne ? Nous ne trouvons pas essentielle la question de l'usage ou non de dénominations anachroniques, mais nous ne nous y opposerions pas et ne sommes pas convaincu par l'argument de M. Serres<sup>37</sup>. D'abord, Verne enfreint bel et bien certaines lois physiques dans ses romans ; mais surtout, si l'on examine les ouvrages contemporains de science-fiction, on s'aperçoit que les mêmes critères qui excluraient de cette catégorie les romans verniens s'appliqueraient tout aussi bien à nombre de romans modernes qui y sont volontiers assimilés. On peut ne pas anticiper le sous-marin – en usage bien avant Verne – mais anticiper une augmentation très sensible de ses performances, ses usages. De même pour la fusée par rapport à la « SF » moderne : cette dernière part de découvertes et de spéculations technoscientifiques préexistantes, imagine un prolongement plausible du présent en se permettant parfois quelques entorses à la science rigoureuse, quelques ajouts utiles à la fiction mais restant inexpliqués (telle l'électricité « spéciale » de Nemo), et tente de produire du romanesque, du mythique à

---

<sup>34</sup> Jules Verne, *Mathias Sandorf*, 2<sup>e</sup> partie, ch. I, p. 154.

<sup>35</sup> Du moins le proposons-nous dans l'analyse du roman.

<sup>36</sup> Nous admettons que ceci demeure relatif. On pense à Cyrus Smith, même si dans ce cas particulier il faut se souvenir que l'ingénieur, à la fin, *renonce* à juger Nemo, et même le déclare au-dessus des jugements de l'histoire et de la raison humaine.

<sup>37</sup> « Notre ignorance a fait de l'œuvre de Verne un rêve de la Science. Elle est une science des rêves. La fiction des *Voyages* est, dit-on, une science-fiction. Cela est faux, tout bonnement. Jamais une règle mécanique n'y est outrepassée [...] » (*Jouvences sur Jules Verne*, p. 82).

Ou encore : « [II] n'y a pas de science-fiction chez Jules Verne. La science y reste intégralement positiviste, et la technique parfois antérieure [...] Du coup, je réponds mieux à votre question : la science-fiction diffère de l'anticipation, puisque l'on peut anticiper tout autre chose que de la science, un état de la société, par exemple, comme le font les utopies. » (*Jules Verne, l'enchantement du monde*, conversations avec Jean-Paul Dekiss, p. 94)

partir de ces spéculations. Ces ajouts, ces entorses coexistent aisément avec l'anticipation technique ; les figures savantes dans ces romans varient fort dans leurs rôles et le jour sous lequel elles apparaissent ; et des auteurs peuvent mettre en scène des formes inédites du mythique, voire du *cultuel* dans un contexte technologiquement futuriste, nourries par lui.

Notre compréhension de nous-mêmes et de l'univers n'a fait qu'accroître les possibilités du grandiose humain et naturel, voire une convergence croissante des deux. Le firmament et les grandes structures galactiques fascinent mais les supernovae et les collisions cataclysmiques de trous noirs et d'étoiles à neutrons terrifient ; elles terrifient d'autant plus que, sans « réduire la distance à zéro », asymptote des conquérants verniens, l'on réalise de plus en plus qu'aucune loi physique ne s'oppose à ce que l'on finisse par *aller y voir*<sup>38</sup>, même si ces mêmes lois nous rappellent aussi, comme à J.-T. Maston, que la distance n'est pas un vain mot – on n'arrivera probablement jamais plus vite que ne le pourrait un photon.

Les surhommes de Verne se révoltent contre les limitations du *plan* et colonisent le volume : « Et je concevais la fondation de villes nautiques [...] cités indépendantes ! », dit Nemo<sup>39</sup> : que le rêve soit réalisable ou irrévocablement condamné à une « inversion maligne » comme la bande de Kerr Karraje dans la Tasse Renversée de *Face au drapeau*, il ne fait que mettre en abyme le rêve vernien d'un univers entier habité selon des *combinaisons* heureuses. « [Une] poignée d'entre [les ancêtres de l'humanité] sortit [d'Afrique] et peupla, peu à peu, la totalité du monde. *Homo sapiens*, peut-être, mais surtout, vous le voyez, *Homo viator*. [...] De niche en niche, nous errons, jusqu'à risquer l'absence de niche. *Homo errator* : espèce vagabonde<sup>40</sup>. » Ce n'est peut-être pas le propre de l'homme, et de loin, si l'on inclut les hypothèses de dispersion cosmique du vivant par panspermie : même les microorganismes pourraient en être « coupables ». Et, à la limite extrême des extrapolations que l'on trouve déjà dans *De la Terre à la Lune* ou *Hector Servadac*, les spéculations modernes nous livrent elles aussi, encore par l'expansion mutuelle du réel et du concevable, une image de l'Autre qui peut paraître vernienne<sup>41</sup> dans le sens le plus effrayant : on sait d'après certains travaux

---

<sup>38</sup> Nous reprenons à nouveau les termes de Michel Serres (*Jules Verne aujourd'hui*, p. 125).

<sup>39</sup> Jules Verne, *Vingt mille lieues sous les mers*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XVIII, p. 206-207.

<sup>40</sup> Michel Serres, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, p. 24.

<sup>41</sup> On peut voir une instrumentalisation d'inspiration « vernienne » d'expériences de pensée ou de notions scientifiques postérieures à Verne dans certains romans de P. Deville, dont le second, *Longue vue* (Paris, Les Éditions de Minuit, 1988), fait usage du Démon de Maxwell. Voir à ce sujet la présentation *Jules Verne d'un siècle à l'autre* (Patrick Deville et Henri Scepi), session 1 (« Verne, écrivain en son temps ») du colloque de la

que sans enfreindre les lois connues de la physique, une civilisation technologique qui choisirait l'expansion maximale – que ce soit ou non la nôtre – pourrait avoir de tels effets qu'elle influencerait l'expansion *de l'univers*, et sa propagation serait modélisable de façon analogue à certaines variantes de l'inflation et des « transitions de phase » cosmologiques<sup>42</sup>. Vue par une autre, une telle civilisation – « mise en scène », donc, sous la forme d'un Autre superlatif –, émettrait à mesure de son expansion des signaux détectables qui feraient irruption dans l'univers observable de la seconde, et s'amplifieraient, transformant des amas galactiques sur son passage (en laissant intacts les mondes déjà habités, ou pas), « leur empruntant leur force mécanique » puis laissant filtrer, là encore, le rayonnement thermique qui n'est que la forme finale d'une énergie qui ne peut que passer ou se transformer, jamais disparaître...

On s'en effraierait sans doute, on la jugerait peut-être, mais le dilemme « vernien » que contient une telle spéculation procède toujours du va-et-vient entre météores humain et naturel : lequel est-on en droit de condamner ; qu'advient-il lorsque l'on ne peut plus guère distinguer les deux ; existe-t-il – puisque la marche du progrès rend au moins certains degrés en-deçà de ces extrêmes « la réserve certaine de l'avenir<sup>43</sup> » – une structure particulière de cette fusion vertigineuse du vivant et du cosmos qui soit *bonne*, et réalisable à l'exclusion des autres ? Des expériences de pensée aussi rigoureusement quantifiées que celles que nous venons d'évoquer auraient alors le même effet que les exagérations poétiques, quoique souvent chiffrées, de Michel Ardan lors du meeting : « hyperbolisation délibérée qui dénonce l'autre extrême », disions-nous, ou une invitation à faire des enjambées mesurées hors du fameux cercle de Popilius.

Dans la seconde analyse de *Vingt mille lieues*, nous commentons le « grouillement de la mort » dans le roman comme suggérant alternativement « la ruine qui menace l'humanité laissée loin derrière par Nemo le jour où il a quitté la surface, ou la tendance autodestructive de l'homme muni de pouvoirs tels ceux de Nemo ». Mais par-delà l'autodestruction, qui n'est

---

Fondation Singer-Polignac « Arts, sciences et techniques : Jules Verne, une vision du XIX<sup>e</sup> siècle », diffusé en ligne le 5 juillet 2021 [consulté à partir du 6 juillet 2021], URL donné en bibliographie.

Noter qu'au sens strict, le concept du démon de Maxwell existe depuis 1867, mais par rapport au démon laplacien – dont on trouve des échos dans les *Voyages extraordinaires* –, il est plus obscur et Verne n'en avait peut-être pas connaissance.

<sup>42</sup> Pour citer l'un de plusieurs articles évalués par des pairs sur le sujet, voir Stephan Jay Olson, « Homogeneous Cosmology With Aggressively Expanding Civilizations », *Classical and Quantum Gravity*, numéro 32, 2014.

<sup>43</sup> Jules Verne, *Robur-le-Conquérant*, ch. XVIII, p. 220.

qu'une facette de plus de l'identification aux forces naturelles<sup>44</sup>, les romans de Verne amènent à s'interroger sur ce qu'il convient de faire en aval de la déconstruction des essentialismes. Ils ne cessent de nous présenter le surhomme comme Autre, comme simple mortel et comme météore, et ils nous livrent aussi aux déchaînements naturels, et nous font réaliser que nous sommes au final davantage hantés par le risque d'en être le « patient » ou le spectateur que par une quelconque identité indissoluble, réifiée, de la « main criminelle » (ou bienfaitrice) : terreur face à un séisme et outrage face à un Sujet, les quatre termes de ce parallélisme sont à peu près interchangeable chez Verne. On repense alors au rapprochement que nous faisons entre Nemo vu par les humains – Papouas ou Occidentaux – et le concept de science-fiction moderne du *problème hors contexte* au sens d'Iain Banks<sup>45</sup> : notre réaction à une manifestation technologiquement supérieure et *autre*, qu'elle prenne la forme de l'échange pacifique, de l'hostilité ou de la vénération, nous force à ajouter encore un degré de complexité à nos réflexions sur notre propre avenir, et sur la répartition la plus désirable des forces cosmiques et des forces techniques agissant sur le substrat naturel d'où nous sommes issus.

Nous voyons dans ce qui précède une itération de plus des mises en abyme verniennes, de ces énoncés à première vue limpides mais repris « littéralement » que remarquait D. Compère, car c'est dans plus d'un sens que se vérifie la conclusion de *Texte et intertexte* :

En ouvrant son œuvre à toute une époque, Verne organise la diversité des langages dans un objet artistique. [Cette] démarche se retrouve chez d'autres artistes du XIX<sup>ème</sup> siècle fascinés eux aussi par l'évolution des savoirs, le développement des moyens de communication et de déplacement, la naissance d'un nouveau public [...] [L'œuvre] manifeste la volonté d'exhaustivité de l'auteur, comme s'il voulait y mettre toute son époque. « Refaire l'univers<sup>46</sup> » : la formule de l'éditeur débouche sur une entreprise encyclopédique de mise en ordre du réel, et aussi sur la création d'un texte littéraire. Les « Voyages extraordinaires » mettent en scène le XIX<sup>ème</sup> siècle, le mettent en mots. Est-ce l'explication de leur succès au sein d'un large public ?<sup>47</sup>

C'est donc en accord avec cette idée de l'incessant travail de réécriture du texte vernien mis en évidence par la perspective intertextuelle que l'on peut résumer les acquis de notre tentative de lecture de l'œuvre vernienne par ce même verdict que fit M. Tournier sur Venise :

---

<sup>44</sup> Forces qui, elles aussi, peuvent détruire ou régénérer des portions de la biosphère, et ne manifestent aucune garantie de l'un ou de l'autre : penser à l'extinction du Permien, ou aux « sursauts gamma » pouvant stériliser des planètes entières.

<sup>45</sup> Nous y faisons référence dans la seconde analyse de *Vingt mille lieues sous les mers* (note 64).

<sup>46</sup> Ceci paraphrase l'« avertissement de l'éditeur » qui apparaît au début des *Voyages extraordinaires* à partir de l'édition 1867 des *Aventures du capitaine Hatteras*.

<sup>47</sup> Daniel Compère, *Jules Verne : texte et intertexte*, p. 489-490.

[...] Venise n'est pas seulement une ville spectaculaire, mais *spéculaire*. Spéculaire – du latin *speculum*, miroir –, Venise l'est à plus d'un titre. Elle l'est parce qu'elle se reflète dans ses eaux et que ses maisons n'ont que leur propre reflet pour fondation. Elle l'est aussi par sa nature foncièrement *théâtrale* en vertu de laquelle Venise et l'image de Venise sont toujours données simultanément, inséparablement. [...] Les images lui étant données ici à chaque pas, [le touriste] fait des copies à tour de bras. Au demeurant, c'est toujours lui-même qu'il photographie<sup>48</sup>...

En nous permettant le parti pris, le biais d'observation qui consiste à parcourir le texte vernien selon les schèmes, le treillis qui apparaissent à la lumière des notions scientifiques<sup>49</sup> et de l'idée de science et ses implications au XIX<sup>e</sup> siècle, nous trouvons que Verne a tenté de représenter le monde aux dimensions du champ visuel d'un lecteur à travers un prisme et des outils similaires, et que, résolvant à sa façon le problème de l'absence des études psychologiques, « des subtilités du cœur humain<sup>50</sup> » dans son œuvre, il aboutit au résultat, spéculaire à l'infini, du resurgissement inévitable de l'humain dans les constructions qu'il élabore pour voir le monde, et du murmure persistant de la nature physique dans les modèles qu'il crée pour se comprendre lui-même.

---

<sup>48</sup> Michel Tournier, *Les Météores*, ch. XV, p. 403.

<sup>49</sup> De la même façon, dirions-nous, que Verne fait le choix lexical particulier de décrire une simple scie comme « un instrument qui [peut] diviser les fibres ligneuses du bois. » (*L'Île mystérieuse*, 1<sup>e</sup> partie, ch. XX, p. 245).

<sup>50</sup> Nous reprenons ici les termes de Simone Vierne lorsqu'elle résume la solution initiatique à ce problème (*Jules Verne et le roman initiatique*, p. 753).



## Bibliographie

### Note sur la bibliographie :

La plupart de nos lectures des *Voyages extraordinaires* ont été faites sur deux formats :

– Des éditions imprimées, qui sont relativement datées, ce qui est le cas de six romans.

*L'Île mystérieuse*, *Un capitaine de quinze ans* et *Les Enfants du capitaine Grant* ne sont pas annotées. *Voyage au centre de la terre*, *De la Terre à la Lune* et *Vingt mille lieues sous les mers* sont cependant préfacées et/ou annotées respectivement par Jean-Pierre Goldenstein, Simone Vierne et Christian Chelebourg.

– D'anciennes éditions, pour les romans dont nous ne possédons pas de copie physique, et dans ce cas, pour simplifier l'accès au lecteur, nous avons tenté d'utiliser celles disponibles sur Gallica, en choisissant l'édition originale là où c'était possible. Ceci s'applique aux dix-huit autres romans du corpus.

On remarquera toutefois que nous citons aussi des éditions critiques récentes du *Centre de la terre et autres romans*, de *Michel Strogoff et autres romans*, de *Vingt mille lieues et Capitaine Grant*, et enfin de *l'Île* et du *Sphinx*. Mais nous les plaçons dans la bibliographie critique plutôt que dans le corpus parce que c'est dans ce sens que nous en avons fait usage, et que – sauf exception toujours signalée dans la rédaction –, nous n'en avons pas utilisé la pagination lorsque nous citons le texte vernien.

## Critique littéraire et travaux en rapport avec l'auteur et l'œuvre :

BACHELARD, Gaston, *La Poétique de l'espace*, Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France (7<sup>e</sup> édition), 1998, éd. orig. Paris, Quadrige / Presses Universitaires de France, 1957.

BALLY, Charles, *Traité de stylistique française*, Heidelberg, C. Winter, 1929, éd. orig. 1909.

BARONI, Raphaël, *La Tension narrative : suspense, curiosité et surprise*, Paris, Editions du Seuil, 2007.

BARTHES, Roland, « Nautilus et bateau ivre », *Mythologies*, Paris, Editions du Seuil, 1957.

BARTHES, Roland, *Le Degré zéro de l'écriture*, Paris, Editions du Seuil, 1972, éd. orig. Paris, Editions du Seuil, 1953.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *Psychanalyse et littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1978.

BELLEMIN-NOËL, Jean, *Vers l'inconscient du texte : essai* (Nouvelle édition revue et augmentée), Paris, Presses Universitaires de France, 1996, éd. orig. Paris, PUF, 1979.

BIGEREL, Jérémy, *Jules Verne : le roman du savoir. Valeurs et fonctionnement de l'écriture savante dans les romans de Jules Verne (1828-1905)*, thèse de doctorat en Langue et Littérature françaises, sous la direction de Mireille Dereu, Nancy, Université Nancy 2, 2005.

BLANCHOT, Maurice, *L'Espace littéraire*, Paris, Gallimard, 1988, éd. orig. Paris, Gallimard, 1955.

BORDAS, Eric *et alii*, *L'Analyse littéraire : notions et repères*, Paris, Armand Colin, 2005, éd. orig. Paris, Nathan, 2002.

BOYER, Alain-Michel, COUÉGNAS, *Poétiques du roman d'aventures*, Nantes, Cécile Defaut, 2004.

BRÉMOND, Claude, *Logique du récit*, Paris, Editions du Seuil, 1973.

BURGAUD, Philippe, PERRUSSEL Raymond, « Vingt mille lieues sous les mers Sans dessus dessous », *Bulletin de la Société Jules Verne*, volume 148, 2003.

BUTCHER, William, *Verne's Journey to the Centre of the Self: Space and Time in the Voyages Extraordinaires*, Houndmills (Basingstoke), Palgrave Macmillan, 1990.

BUTOR, Michel, « Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne », *Arts et Lettres*, volume 15, p. 3-31, 1949.

CALAS, Frédéric, *Leçons de stylistique*, Paris, Armand Colin, 2011.

CAMPBELL, Joseph, *The Hero With A Thousand Faces*, New York, Meridian Books, 1956, éd. orig. New York, Pantheon Books, 1949.

CAMPBELL, Joseph, *Le Héros aux mille et un visages*, traduit de l'américain par Henri Crès, Paris, Robert Laffont, 1978, éd. orig. New York, Pantheon Books, 1949.

CARROUGES, Michel, « Le mythe de Vulcain chez Jules Verne », *Arts et Lettres*, volume 15, p. 32-58, 1949.

CHELEBOURG, Christian, *Jules Verne, la science et l'espace : travail de la rêverie*, Paris-Caen, Minard, « Lettres Modernes », 2005.

CHESNEAUX, Jean, *Jules Verne : un regard sur le monde : nouvelles lectures politiques*, Paris, Bayard, 2001.

CHESNEAUX, Jean, « La Nature chez Jules Verne : un ancrage de résistance », *Ecologie & politique*, volume 26, 2002.

CHEVALIER, Jean, GHEERBRANT, Alain, *Dictionnaire des symboles. Mythes, rêves, coutumes, gestes, formes, figures, couleurs, nombres*, Paris, Seghers, 1973-1974, éd. orig. Robert Laffont, 1969.

COLLOT, Michel, « Le thème selon la critique thématique », *Communications*, volume 47, numéro 1, p. 79-91, 1988.

COMPÈRE, Daniel, RAYMOND, François, (avec la collaboration de DUMAS, Olivier, ROBIN, Christian), *Le Développement des études sur Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1976.

COMPÈRE, Daniel, *Approche de l'île chez Jules Verne*, Minard, « Lettres Modernes », 1977.

\_\_\_, *Un Voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre*, Minard, « Lettres Modernes », 1977.

COMPÈRE, Daniel, *Jules Verne : texte et intertexte*, thèse de doctorat d'état en Littérature française, sous la direction de Philippe Hamon, Rennes, Université de Haute-Bretagne Rennes II, 1987.

\_\_\_, *Jules Verne écrivain*, Genève, Librairie Droz, 1991.

\_\_\_, *Jules Verne, parcours d'une œuvre*, Paris, Encrage, 1996.

COMPÈRE, Daniel, MARGOT, Jean-Michel, *Entretiens avec Jules Verne, 1873-1905*, Genève, Slatkine, 1998. (Textes anglais traduits par Sylvie Malbrancq)

COMPÈRE, Daniel, « Les déclinaisons de Robinson Crusoé dans L'Île mystérieuse de Jules Verne : Robinson, la robinsonnade et le monde des choses », *Etudes françaises*, Volume 35, numéro 1, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1999.

DE FREITAS MOURÃO, Ronaldo Rogério, « Jules Verne et le paradoxe du circumnavigateur », *La GéoGraphie*, Volume 178, numéro 1520, 2006.

DEHS, Volker, « Les tirages des éditions Hetzel, une mise au point », *Revue Jules Verne*, numéro 5, p. 89-94, 1998.

DEKISS, Jean-Paul, SERRES, Michel, *Jules Verne, l'enchantement du monde*, Paris, Editions Le Pommier, « Poche – Le Pommier », 2010.

DEKISS, Jean-Paul, conversations avec DEBRAY, Régis, GRACQ, Julien, SERRES, Michel, *Jules Verne aujourd'hui*, Paris, Editions Le Pommier, « Essais », 2013.

DELEUZE, Gilles, *L'île déserte et autres textes : textes et entretiens, 1953-1974*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2002.

DIRKX, Paul, *Sociologie de la littérature*, Paris, Armand Colin, 2000.

DUCHESNE Alain, LEGUAY Thierry, *Roland Barthes et le capitaine Nemo*, Paris, Gallimard, 1992, éd. orig. Paris, L'Infini, 1984.

DUMAS, Olivier, WEISSENBERG, Eric, « De la Terre à la Lune : une prévision ignorée et inaccomplie », *Bulletin de la Société Jules Verne*, volume 155, 2005.

DUMAS, Olivier, « Une erreur persistante dans « Voyage au centre de la Terre » », *Bulletin de la Société Jules Verne*, volume 174, 2010.

DUPRIEZ, Bertrand, *Gradus : les procédés littéraires : dictionnaire*, Paris, Union générale d'éditions, 1987, éd. orig. 1980.

DUPUY, Lionel, « La Métaphore au service de l'imaginaire géographique : Vingt mille lieues sous les mers de Jules Verne (1869) », *Cahiers de géographie du Québec*, Volume 55, numéro 154, 2011.

DUPUY, Lionel, « Une métaphore de la démarche géographique et de l'histoire du XIX<sup>e</sup> siècle : L'Île mystérieuse de Jules Verne (1874-75) », *Cybergeo*, volume 550, 2011.

DUPUY, Lionel, « Les « Voyages extraordinaires » de Jules Verne ou le roman géographique au XIX<sup>e</sup> siècle », *Annales de géographie*, volume 690, 2013.

DUPUY, Lionel, « Un exemple de roman géographique (et pédagogique) au XIX<sup>e</sup> siècle : Les Enfants du capitaine Grant (Jules Verne, 1867-68) », *Bulletin de l'Association de géographes français*, volume 90, 2013.

DUPUY, Lionel, « Poétique de la ruine et imaginaire géographique dans les « Voyages extraordinaires » de Jules Verne », *Sociétés : Revue des Sciences Humaines et Sociales*, volume 120, De Boeck Supérieur, 2013.

DUPUY, Lionel, « Le dialogue des imaginaires. Formes du monstrueux et merveilleux géographique dans *Voyage au centre de la Terre* (Jules Verne, 1867) », *Cahiers de géographie du Québec*, volume 61, numéro 172, p. 117-131, 2017.

ECO, Umberto, *Vertige de la liste*, Paris, Flammarion, 2009, éd. orig. Milan, Bompiani, 2009.

ELLENA, Laurence, *Sociologie et littérature : la référence à l'œuvre*, Québec, L'Harmattan, 1998.

FORNASIERO, Jean, « L'Île mystérieuse dans le maelström de l'histoire », *Australian Journal of French Studies*, Volume 42, numéro 3, 2003.

GENETTE, Gérard, *Figures III*, Paris, Editions du Seuil, 1972.

GONDOLO DELLA RIVA, Piero, « Camille Flammarion, lecteur de *De la Terre à la Lune* », Paris, *Bulletin de la Société Jules Verne*, volume 122, 1997.

GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*, Paris, Larousse, 1966.

HAMON, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, éd. orig. Paris, Presses Universitaires de France, 1984.

HERMAN, Jan, « De la narratologie à la génétique textuelle : l'enseignement des liminaires », in FRAISSE, Luc (dir.), *L'histoire littéraire à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle*, p. 563-578, Paris, Presses Universitaires de France, 2005.

HERSCHBERG-PIERROT, Anne, *Stylistique de la prose*, Paris, Eric Bordas, 1996, éd. orig. Paris, Belin, 1993.

HUET-BRICHARD, Marie-Catherine, *Littérature et mythe*, Paris, Hachette-Education, 2001.

HUET, Marie-Hélène, *L'Histoire des Voyages extraordinaires : essai sur l'œuvre de Jules Verne*, Paris, Minard, « Lettres Modernes », 1973.

LAFARGUE, Didier, « Voyage au centre de la Terre : un voyage initiatique dans les profondeurs de l'âme humaine », *Bulletin de la Société Jules Verne*, volume 178, 2011.

LE BERRE, Aline (dir.), *De Prométhée à la machine à vapeur : cosmogonies et mythes fondateurs à travers le temps et l'espace*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, « Espaces Humains », 2004.

LESTRINGANT, Frank, *Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, Genève, Librairie Droz, 2002.

\_\_\_\_\_, *Le Cannibale. Grandeur et décadence*, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée, Genève, Droz, 2016, éd. orig. Paris, Perrin, 1994.

LÉVY, Clément, WESTPHAL, Bertrand (dirs.), *Géocritique : état des lieux / Geocriticism : A Survey*, Limoges, Presses Universitaires de Limoges, « Espaces Humains », 2016.

MARIMOUTOU, Jean-Claude, RACAULT, Jean-Michel, *L'Insularité : thématique et représentations : actes du colloque international de Saint-Denis de la Réunion, avril 1992*, Paris, L'Harmattan, 1995.

MELMOUX-MONTAUBIN, Marie-Françoise, REFFAIT, Christophe (dirs.), *Les Voyages extraordinaires de Jules Verne : de la création à la réception*, Amiens, Encrage, « Romanesques », 2012.

MORÉ, Marcel, *Le Très curieux Jules Verne*, Paris, Gallimard, 1960.

MORTELIER Christiane, « La Source immédiate de L'Île mystérieuse », Paris, *Revue d'histoire littéraire de la France*, Volume 97, numéro 4, 1997.

MOURA, Jean-Marc, *L'Europe littéraire et l'ailleurs*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998.

NOIRAY, Jacques, « L' « Effet de science » dans « Vingt mille lieues sous les mers » », *Francofonia*, volume 51, 2006.

OUSSELIN, Edward, « De Nemo à Dakkar : la représentation paradoxale du colonialisme chez Jules Verne », *Nineteenth Century French Studies*, Volume 42, numéros 1-2, 2013-2014.

PARADA-RAMIREZ, José-Grégorio, *Lecture documentée et analyse textométrique de l'œuvre de Jules Verne*, volume 1, thèse de doctorat en Langue et Littérature françaises, sous la direction de Véronique Magri-Mourgues, Université de Nice-Sophia Antipolis, 2013.

PIVIDAL Raphaël, *Le Capitaine Nemo et la science*, Paris, Bernard Grasset, 1972.

POULET, Georges, *La Conscience critique*, éd. orig. Paris, José Corti, 1971.

RACAULT, Jean-Michel, « Le Volcan dans l'île ou l'interprétation d'une catastrophe. Robinsonnade, utopie et histoire dans *Le Cratère* de Fenimore Cooper et *L'Île mystérieuse* de Jules Verne », in BOSQUET, Marie-Françoise, SYLVOS, François, (dir.), *L'Imaginaire du volcan*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 191-213, 2005.

RAYMOND, François, « Jules Verne, ou le mouvement perpétuel. Essai de patanalyse appliquée. », *Subsidia Pataphysica*, numéro 8, 1969.

RAYMOND, François, VIERNE, Simone (dirs.), *Jules Verne et les sciences humaines (Jules Verne Colloque de Cerisy 11-07-1978)*, Paris, Union Générale d'Éditions, 1979.

REUTER, Yves, *L'Analyse du récit*, Paris, Nathan, 2000.

- RICHARD, Jean-Pierre, *L'Univers imaginaire de Mallarmé*, Paris, Editions du Seuil, 1961.
- ROQUES, Sylvie, *Jules Verne et l'invention d'un théâtre-monde*, Paris, Classiques Garnier, « Etudes sur le théâtre et les arts de la scène », 2018.
- SANCHEZ-CARDENAS, Michel, *Voyage au centre de la terre-mère*, Paris, Albin-Michel, 2005.
- SAYRE, Robert, *La Sociologie de la littérature : histoire, problématique, synthèse critique*, Paris, L'Harmattan, 2011.
- SERRES, Michel, *Jouvenances sur Jules Verne*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1974.
- SPANGLER, May, « L'Utopie post-coloniale de L'Île mystérieuse », *Francofonia*, volume 44, 2003.
- TADIÉ, Jean-Yves, *Le Roman d'aventures*, Paris, Presses Universitaires de France, 1982.
- TOURNIER, Michel, *Le Vent paraquet*, Paris, Gallimard, « Collection Blanche », 1977.
- VAREILLE, Jean-Claude, *Le Roman populaire français : 1789-1914 : idéologies et pratiques : la trompette de la Bérésina*, Québec, Nuit blanche, 1994.
- VERNE, Jules, *Voyages extraordinaires : Les Enfants du capitaine Grant, Vingt mille lieues sous les mers*, édition publiée sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Rémi Dahan et Henri Scepi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012.
- \_\_\_, *L'Île mystérieuse, Le Sphinx des glaces*, sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Marie-Hélène Huet, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2012.
- \_\_\_, *Voyage au centre de la terre et autres romans*, sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Rémi Dahan, Marie-Hélène Huet, et Henri Scepi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2016.
- \_\_\_, *Michel Strogoff et autres romans*, sous la direction de Jean-Luc Steinmetz, avec la collaboration de Jacques-Rémi Dahan, Marie-Hélène Huet, et Henri Scepi, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 2017.
- VIERNE, Simone, « L'authenticité de quelques œuvres de Jules Verne », *Annales de Bretagne*, tome 73, numéro 3, p. 445-458, 1966.
- VIERNE, Simone, *Jules Verne et le roman initiatique : contribution à l'étude de l'imaginaire*, Paris, Editions du Sirac, 1973.
- \_\_\_, contributions de CHOCHÉYRAS, Jacques, DESSAINT, William, EYSSERIC, Elisabeth, LEJEUNE, Claire, SANSOT, Pierre, SCHNETZLER, Jean-Pierre, VERJAT, Alain, *Itinéraires imaginaires*, Grenoble, Université des Langues et Lettres de Grenoble, 1986.
- \_\_\_, *Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, Paris, Editions Balland, 1986.

VIERNE, Simone, *Jules Verne, mythe et modernité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1989.

WESTPHAL, Bertrand, *La Géocritique : réel, fiction, espace*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2007.

### **Corpus primaire, supports principaux dans l'œuvre vernienne :**

VERNE, Jules, *Un hivernage dans les glaces*, Paris, Hetzel, 1879, éd. orig. Paris, *Musée des Familles*, 1855. (in-4°)

\_\_\_, *Cinq semaines en ballon*, Paris, Hetzel, 1863. (in-18°)

\_\_\_, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, Hetzel, 1867, éd. orig. Hetzel, 1866 (in-8°).

\_\_\_, *Voyage au centre de la Terre*, préfacé par Jean-Pierre Goldenstein, Paris, Pocket, « Classiques », 1991, éd. orig. Hetzel, 1864.

*De la Terre à la Lune*, introduit par Simone Vierne, Paris, Flammarion, 1978, éd. orig. Hetzel, 1865-1870, 2 vol. (Nous employons toujours la pagination de cette édition du roman, sauf exception indiquée dans la rédaction.)

*De la Terre à la Lune*, Paris, Hetzel, 1906. (Edition en format in-8° que nous citons pour les illustrations.)

*Les Enfants du capitaine Grant*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, éd. orig. Hetzel, 1868.

*Vingt mille lieues sous les mers*, préfacé par Christian Chelebourg, Paris, Librairie Générale Française, « Le Livre de poche », 1990, éd. orig. Hetzel, 1868.

*Le Pays des fourrures*, \_\_\_, 1907, éd. orig. Hetzel, 1873. (in-8°)

*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, \_\_\_, 1873 (in-8°).

*L'Île mystérieuse*, Paris, Librairie Générale Française, 2002, éd. orig. Hetzel, 1875.

*Le Chancellor*, Paris, Hetzel, 1883, éd. orig. \_\_\_, 1875. (in-18°)

*Michel Strogoff*, \_\_\_, 1876 (in-8°).

*Hector Servadac*, \_\_\_, 1877 (in-8°).

*Les Indes noires*, \_\_\_ 1877. (Nous employons toujours la pagination de cette édition au format in-18° du roman, sauf exception indiquée dans la rédaction.)

*Les Indes noires*, Paris, Hetzel, 1907. (Edition en format in-8° que nous citons pour les illustrations.)

*Un capitaine de quinze ans*, Paris, Librairie Générale Française, 2004, éd. orig. Hetzel, 1878.

*L'Etoile du Sud*, Paris, Hetzel, 1906, éd. orig. 1884. (in-8°)

*Mathias Sandorf*, \_\_\_\_, 1885. (in-8°)

*Robur-le-Conquérant*, \_\_\_\_, 1886 (in-8°).

*Mirifiques Aventures de maître Antifer*, \_\_\_\_, 1894 (in-8°).

*Face au drapeau*, \_\_\_\_, 1896 (in-18).

*Le Sphinx des glaces*, \_\_\_\_, 1897 (in-8°).

*Le Village aérien*, \_\_\_\_, 1901. (in-8°)

*Maître du monde*, \_\_\_\_, 1904. (in-8°)

*Le Volcan d'or*, \_\_\_\_, 1906 (in-8°).

### **Autres œuvres verniennes mentionnées :**

VERNE, Jules, *Maître Zacharius*, Paris, *Musée des Familles*, 1854.

\_\_\_\_, *Une ville flottante*, Paris, Hetzel, 1871.

*Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, Hetzel, 1872.

*Une Fantaisie du docteur Ox*, *Musée des Familles*, 1872.

*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, Hetzel, 1879.

*Tribulations d'un Chinois en Chine*, 1879.

*La Maison à vapeur*, 1880.

*L'Archipel en feu*, 1884.

*L'Epave du Cynthia* (cosigné avec André Laurie), 1885.

*Le Rayon vert*, Hetzel, 1882.

*Sans dessus dessous*, \_\_\_\_, 1889.

*Mistress Branican*, 1891.

*Le Château des Carpathes*, 1892.

*L'Île à hélice*, 1895.

*Le Superbe Orénoque*, 1898.

*Seconde Patrie*, 1900.

*Les Frères Kip*, 1902.  
*Un drame en Livonie*, 1904.  
*L'Invasion de la mer*, 1905.  
*Le Phare du bout du monde*, 1905.  
*La Chasse au météore*, 1908.  
*Les Naufragés du Jonathan*, 1909.  
*L'Eternel Adam*, in *Hier et demain*, Paris, Hetzel, 1910.  
*L'Etonnante Aventure de la mission Barsac*, 1919.  
*Voyage [à reculons] en Angleterre et en Ecosse*, Paris, Cherche-Midi Editeur, 1989.  
*L'Oncle Robinson*, Paris, Cherche-Midi Editeur, 1991.  
*Le Volcan d'or*, version originale Jules Verne présentée et annotée par Olivier Dumas, Paris, L'Archipel, 1996.

### **Autres œuvres liées au corpus :**

BANKS, Iain, *Excession*, Londres, Orbit Books, 1996.  
BURROUGHS, Edgar Rice, *At The Earth's Core*, Chicago, A.C. McClurg, 1914.  
\_\_\_\_\_, *Pellucidar*, A.C. McClurg, 1915.  
COLERIDGE, Samuel Taylor, *The Rime of the Ancient Mariner*, in *Lyrical Ballads*, John & Arthur Arch, Londres, 1798.  
DEFOE, Daniel, *The Life And Most Surprising Adventures Of Robinson Crusoe, Of York, Mariner; Who lived eight and twenty years in an uninhabited island on the coast of America, near the mouth of the great river Oroonoke. With an account of his deliverance thence and his after surprising adventures*, Dampierre, G.E.J.M.A.L., 1797, éd. orig. Londres, W. Taylor, 1719.  
DESCARTES, René, *Discours de la méthode*, Paris, A.-A. Renouard, 1824, éd. orig. La Haye, 1637.  
DEVILLE, Patrick, *Longue vue*, Les Éditions de Minuit, 1988.  
\_\_\_\_\_, *Méditations métaphysiques*, Paris, A.-A. Renouard, 1825, éd. orig. Paris, 1641.  
DOSTOÏEVSKI, Fedor Mikhaïlovitch, *Les Frères Karamazov*, Moscou, *Le Messenger Russe*, 1879-1880.

ECO, Umberto, *Le Pendule de Foucault*, Traduit par Jean-Noël Schifano, Paris, Bernard Grasset, « Le Livre de Poche », 1990, éd. orig. Milan, Bompiani, 1988.

FROMENTIN, Eugène, *Dominique*, Paris, Bookking International, « Classiques français », 1994, éd. orig. Paris, Hachette & C<sup>ie</sup>, 1863.

HÉSIODE, *Théogonie*, traduit par Henri Joseph Guillaume Patin, Paris, imprimerie de G. Chamerot, 1872.

LONDON, Jack, *Croc-Blanc*, traduit par Paul Gruger et Louis Postif, Paris, G. Crès et C<sup>ie</sup>, 1923, éd. orig. *White Fang*, New York, Macmillan Publishers, 1906.

LOVECRAFT, Howard Phillips, *At the Mountains of Madness*, Street & Smith, 1936.

POE, Edgar Allan, *The Narrative of Arthur Gordon Pym of Nantucket*, New York, Harper & Brothers, 1838.

\_\_\_, *Les Aventures d'Arthur Gordon Pym de Nantucket*, traduit par Charles Baudelaire, Paris, Michel Lévy, 1875.

POE, Edgar Allan, *The Angel of the Odd*, New York, John Inman, 1844.

\_\_\_, *The Raven in The Raven and Other Poems and Tales*, New York, Wiley & Putnam, 1845.

PROUST, Marcel, *Du côté de chez Swann*, Paris, Bernard Grasset, 1913.

TOLKIEN, John Ronald Reuel, *The Hobbit, or There and Back Again*, George Allen & Unwin (Royaume Uni), 1937.

\_\_\_, *On Fairy-Stories*, in *Essays Presented to Charles Williams*, Oxford, Presses Universitaires d'Oxford, 1947 (présenté à l'origine dans une conférence de l'Université de St Andrews, Ecosse, 1939).

\_\_\_, *La Communauté de l'Anneau*, traduit par Francis Ledoux, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1972, éd. orig. *The Fellowship of the Ring*, Londres, George Allen & Unwin (Royaume Uni), 1954.

\_\_\_, *Les Deux tours*, \_\_\_, éd. orig. *The Two Towers*, \_\_\_, 1954.

\_\_\_, *Le Retour du roi*, \_\_\_, éd. orig. *The Return of the King*, \_\_\_, 1955.

TOURNIER, Michel, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, avec postface de Gilles Deleuze, Paris, Gallimard, « Folio », 1977, éd. orig. Gallimard, 1967.

\_\_\_, *Le Roi des aulnes*, Paris, Gallimard, « Folio », 1970.

\_\_\_, *Les Météores*, Paris, Gallimard, « Folio », 1980, éd. orig. Gallimard, 1975.

VOLTAIRE (AROUET, François-Marie), *Candide ou l'Optimisme*, in *Romans et contes*, édition établie par Frédéric Deloffre et Jacques Van den Heuvel (avec la collaboration de

Jacqueline Hellegouarc'h), Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1979, éd. orig. Genève, Gabriel Cramer, 1759.

WYSS, Johann David (édité par WYSS, Johann Rudolf), *Le Robinson suisse, ou histoire d'une famille suisse naufragée*, traduit de l'allemand par Frédéric Muller, 18<sup>e</sup> édition illustrée, Tours, Alfred Mame et fils, 1870-1871, éd. orig. *Der Schweizerische Robinson*, Zurich, Orell, Füssli & Co, 1812.

### **Autres ouvrages cités, articles scientifiques et liens internet :**

*Arts, sciences et techniques : Jules Verne, une vision du XIX<sup>e</sup> siècle*, colloque de la Fondation Singer-Polignac, Paris, diffusé en ligne les 5, 6 et 7 juillet 2021 [consulté à partir du 6 juillet 2021]. Disponible à l'adresse : <https://singer-polignac.tv/arts-sciences-et-techniques-jules-verne-une-vision-du-xixe-siecle/>

CROVISIER, Jacques, *Hector Servadac (1877) et les comètes de Jules Verne*, article disponible à l'adresse : [https://lesia.obspm.fr/perso/jacques-crovisier/JV/verne\\_HS.html](https://lesia.obspm.fr/perso/jacques-crovisier/JV/verne_HS.html)

FEYNMAN, Richard, *There's Plenty of Room at the Bottom: An Invitation to Enter a New Field of Physics*, conférence de l'*American Physical Society*, Caltech, 29 décembre 1959.

KUHN, Thomas, *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago Press, 1962.

LAPLACE, Pierre-Simon de, *Essai philosophique sur les probabilités* (5<sup>e</sup> édition revue et augmentée), Paris, Bachelier, 1825, éd. orig. Paris, Courcier, 1814.

OLSON, Stephan Jay, « Homogeneous Cosmology With Aggressively Expanding Civilizations », *Classical and Quantum Gravity*, numéro 32, 2014.

## Index des noms propres

### Quelques notes sur la présentation de l'index :

– Nous donnons la profession ou autre caractéristique d'une personne ou d'un personnage pour parer à certaines homonymies. Par exemple c'est le philosophe et non le compositeur Mendelssohn qui est nommé dans la thèse (même si les prénoms devraient permettre la distinction). De même pour les noms de navires, etc. Pour la même raison, nous indiquons le pays pour certaines villes (voire l'Etat pour certaines cités américaines).

– Pour lever une ambiguïté possible, nous ajoutons « personnage » entre parenthèses aux noms de personnages verniens *relativement* peu connus (*a contrario*, nous ne le faisons pas pour Nemo ou Michel Ardan, etc.), ou lorsqu'il y a risque d'homonymie avec une personne réelle. Pour les personnages que nous jugeons particulièrement obscurs, homonymes d'une figure mythologique, ou faisant partie de romans moins célèbres voire hors de notre corpus primaire, c'est le titre du roman que nous ajoutons entre parenthèses (se référer à la liste des abréviations, section II-2 de la thèse).

– Nous indiquons l'auteur à la suite d'un titre d'ouvrage critique uniquement lorsqu'il est précédé ou suivi alphabétiquement par des titres de romans verniens qui pourraient créer une confusion (se référer à la bibliographie et à la liste des abréviations).

– Nous avons traité certaines antonomases communes chez Verne (exemple : « Les Saint-Thomas de la paléontologie »), ainsi que des cas d'adjectivation, comme des occurrences valides du nom propre en question. En outre, certains personnages souvent cités mais dont le nom n'est pas donné dans le roman sont inclus dans l'index, via la profession ou autre expression les désignant (par exemple le bosseman du *Chancellor*). Dans le cas très particulier de Ben-Zouf, qui est un surnom, nous mettons le prénom (qui n'apparaît que deux fois dans le roman) entre parenthèses.

– Les romans ayant pour titre le nom du protagoniste sont donnés dans l'ordre alphabétique normal, on trouvera donc le roman *Mathias Sandorf* (nous prenons la précaution d'ajouter « roman » entre parenthèses) en M mais le personnage éponyme en S.

– Certains concepts ou « objets-fantasmes » (au sens de Jean-Yves Tadié, voir note 71 dans l'analyse de *Vingt mille lieues* en V-1-b) sont donnés avec l'auteur qui leur est associé, lorsque l'inclusion nous a paru nécessaire, ou plus utile que la donnée du titre du roman (par exemple : « Minas Tirith (Tolkien) » pour cette cité fictive).

– Lorsque l'appellation courante le permet, par exemple « fleuve Sénégal » ou « mont Franklin », nous donnons les lieux géographiques sous la même forme que les noms et prénoms de personnes (par exemple « Niger, fleuve »). Dans le cas contraire ou si une indication plus spécifique est requise, nous employons les parenthèses : par exemple on dira « Etna (volcan) » et non « Etna, mont », ou encore « Bermudes (archipel) » et non « Bermudes, îles ».

– Sauf lorsque cela s'oppose à l'usage le plus courant, nous orthographions les noms des personnes selon la langue d'origine : Moses (et non Moïse) Mendelssohn, Ulysses (et non Ulysse) Grant, etc. Nous ne modifions pas l'usage vernien de noms fictif toutefois : ainsi Gédéon Spilett ne devient évidemment pas Gideon, bien qu'il s'agisse d'un personnage américain.

– Les occurrences d'un nom propre ne sont exhaustives que si elles sont en petit nombre ; par exemple pour des noms extrêmement fréquents comme Nemo ou Cyrus Smith nous omettons les occurrences relativement peu pertinentes (dans certaines énumérations, par exemple) et délimitons aussi certaines parties de la rédaction où ils apparaissent à peu près à chaque page.

## A

Aberfoyle, 34, 401, 482, 766-69, 840, 894-912, 917, 927, 984, 1072, 1076.  
Aborigène, 203, 668, 678-79, 955.  
*Abraham Lincoln* (frégate), 17, 24, 86, 121, 151, 175, 190, 336, 376, 537, 663, 792, 798-801, 806, 819, 826, 969.  
Achille, 141, 591, 851, 1024.  
Adriatique, mer, 263, 268, 279, 284, 290, 474.  
Ajax (chef des Locriens), 386.  
Alaska, 298, 695, 989, 999.  
*Albatros (Robur)*, 140, 147, 153-75, 183, 188, 196, 200, 213, 223, 443, 626, 974.  
Alberti, Léon Battista, 490.  
Aléoutiennes, îles, 989, 1010-11.  
Alexandre II (tsar), 412.  
Alexandrie, 451.  
Algérie, 183, 397, 403, 408, 421, 715, 723.  
Allotte de La Fuÿe, Marguerite (née Pichelin), 1032.  
*Almageste*, 803.  
Alpes Australiennes, 678, 956.  
Altamont (personnage), 30, 329, 549, 624, 638, 642, 645, 654, 1055.  
Altona, 345, 655.  
Américain, 470-78, 496, 550-56, 579, 642, 707, 779, 802, 866.  
Amundsen, Roald, 305.  
Anaximandre, 803.  
Ando-Péruvien, 203.  
Angara, 232, 237, 240, 249.  
*L'Ange du bizarre*, 975.  
Angleterre, 78, 93, 305, 442, 446, 680, 787, 793, 806, 870, 881, 895, 898, 1048.  
Angola, 394, 458, 831, 837, 844, 848-53, 918.  
Antarctide, 315, 319, 327, 333, 972, 982, 988.  
Antarctique, 26, 125, 131, 169, 172, 305, 320, 334, 435, 481, 543, 625, 815, 989.  
Antée, 1047.  
Antékirtt, docteur (cf. Sandorf, Mathias), 227, 254-61, 265, 268, 273-301, 314, 668, 707, 785, 911, 1092.  
Antékirtta, 254, 257, 283-87, 294-99, 396, 524, 729.  
Antifer, Pierre-Servan-Malo, 5, 27, 30, 56, 258, 345, 449-66, 473-74, 967, 981, 989.  
Antifer, Thomas, 446.  
Antilles (archipel), 199, 303, 1025.  
Antuco, 667, 942.  
Aouda (personnage), 454, 474, 483.  
Apollo (Projet), 549.  
Apollonios (Apollonius) de Rhodes, 285, 772.  
*Approche de l'île chez Jules Verne*, 13, 32, 42, 68, 94, 120, 145, 277, 333, 356, 382, 397, 405, 488, 509, 518, 540, 547, 639, 651, 694, 703, 714, 727, 744, 749-52, 772-74, 786, 793, 859, 949, 1061, 1075, 1088.

Aquin, Thomas d'–, 797.  
*Arabian Tunnel*, 111, 114, 332, 754, 809, 1076.  
 Arago, François, 104, 556.  
 Araucanien, 203, 668, 1051.  
 Arcadie, 621, 646, 655.  
 Archimède, 525, 618, 836.  
 Arctique, 168, 305, 319, 403, 622, 645, 657, 669, 701-3, 740, 818, 884, 989, 1048-50.  
 Ardan, Michel, 29, 42, 49, 70, 99, 110, 136, 150-52, 159, 170, 233, 263, 293, 342, 348, 363, 374, 381, 391, 411, 483, 498, 522, 549-51, 559, 567-617, 626, 635, 646, 653, 691, 711, 721, 726, 741, 773, 797, 872, 885, 971, 983, 998, 1005, 1078, 1085, 1094.  
*L'Archipel en feu*, 253, 278.  
 (Grand) Architecte de l'Univers, 406, 735.  
 Argonautes, 82, 285.  
 Ariane, 366, 1043.  
 Ariane, fil d'–, 222, 495, 629, 675, 783, 883, 908, 1043.  
 Aristote, 729.  
 Arkansas, 191.  
 Aronnax, Pierre, 17, 24, 32, 76-145, 149, 154-57, 176, 185-93, 203, 208, 211-14, 232, 255, 282-88, 306-13, 328, 341, 375, 381, 395, 417, 463, 469, 479, 511, 542, 552, 603, 624, 630, 648, 764, 778, 791-817, 832, 841, 877, 916, 966-69, 981, 993-95, 1030, 1055, 1071, 1076, 1087-91.  
 Arrhenius, Svante, 878.  
 Artigas, comte d'– (cf. Ker Karraje), 22, 25, 65, 120, 202-19, 225, 276, 288, 422, 484, 986.  
 Atacama, désert d'–, 394, 839.  
 Atlantide, 77, 118, 132, 213, 495, 606, 653, 793, 804, 811-14, 981, 1071.  
 Atlantique, 83, 111, 123, 129, 142, 162, 185, 207, 213, 279, 315, 332, 347, 360-62, 370, 382, 416, 457, 471, 481, 499, 663, 672-76, 804, 834, 848, 906, 949, 972, 1015, 1033.  
 Auckland (Nouvelle-Zélande), 685, 819, 958-59.  
 Aurora, îles, 304, 315, 794, 971.  
 Australie, 97, 223, 285, 337, 396, 445, 452, 481, 517, 662, 673-87, 761, 946-62.  
*Australian and New-Zealand Gazette*, 955.  
*Autour de la Lune*, 29, 40, 52, 66, 99, 105, 109, 121, 159, 163, 170, 178, 195, 251, 325, 343, 355, 374, 381, 392, 427-35, 453, 474, 497, 522, 546-616, 634-35, 646, 653, 674, 689-91, 702, 710, 719-21, 729, 783, 797, 803, 812, 828, 843, 854, 924, 939, 985, 998, 1006, 1022, 1043, 1078, 1085.  
 Autriche, 255-56, 269, 442, 998.  
*Aventure sans pareille d'un certain Hans Pfaal*, 1040.  
*Aventures d'Arthur Gordon Pym*, 142, 281, 302, 314, 322, 446, 501, 526, 676, 794, 971, 978, 986, 1018, 1049.  
*Aventures de trois Russes et de trois Anglais dans l'Afrique australe*, 67, 235, 272, 318, 382, 408, 708, 881.  
 Axel, 16, 26, 55, 63, 102, 118, 135, 142, 177, 181, 208, 212, 232, 250, 265, 287, 314, 333, 340-94, 424, 437, 443-44, 449, 464, 507, 534, 542, 566, 586, 596, 602, 610, 629, 634, 642, 648, 654, 659, 677, 695, 705, 726, 738, 756, 771, 781, 785, 801, 814, 832, 856-92, 894, 901, 906, 911, 922-26, 931, 946, 978, 985-88, 1010, 1028, 1044, 1052.  
 Axel, îlot, 377, 398, 566, 673, 969.

Ayrton, Tom, 93, 206, 217, 233, 259, 301, 311-15, 334, 451, 481, 487, 504, 514, 529-32, 536, 547, 657-92, 678-84, 692, 766-70, 781, 923, 935, 939-40, 952-64, 980, 1021.

## B

Bab-el-Mandeb, détroit de –, 474.  
Babel, tour de –, 931, 1077.  
Bach, Jean-Sébastien, 1036.  
Bachelard, Gaston, 873, 912, 1091.  
Back-Cup, 120, 200, 203-28, 531.  
Bacon, Francis, 455.  
Badlands, 159.  
Baffin, mer de –, 627, 631, 655.  
Baïkal, lac, 236, 655.  
Bakhtine, Mikhaïl, 777.  
Bakounine, Mikhaïl, 79, 534, 876.  
Baléares, îles, 283, 419, 424, 480, 727.  
Balleny, John, 308, 332.  
Baltimore (Maryland), 150, 538, 551, 591.  
Balzac, Honoré de –, 238, 570.  
Banks, Iain, 807, 1095.  
Barbican, Impey, 29, 42, 52, 99, 105, 109, 115, 136, 170, 312, 343, 385, 432, 551-615, 645, 675, 683, 705, 711, 717, 741, 779, 797, 825, 843, 867, 894, 950, 970, 998, 1013, 1025, 1037, 1066, 1078, 1087.  
Bardik (*L'Etoile du Sud*), 1068-69.  
Barnett, Paulina, 757, 990-99, 1002-6, 1010, 1013.  
Barth, Heinrich, 1033, 1041, 1045.  
Barthès, Pharamond, 1066, 1070-71.  
Barthes, Roland, 42, 47, 79, 145, 414, 724, 777, 789, 967.  
Bathory, Etienne (personnage), 257, 261, 275, 281.  
Bathory, Pierre (personnage), 257, 273-79, 288, 299, 668.  
Bathurst, cap, 36, 403, 407, 636, 990, 993-1003, 1009.  
Baudelaire, Charles, 119, 142, 262, 302, 322, 501, 526, 676, 974, 1018, 1034.  
*Beagle* (navire), 104, 946.  
Beaumont, Elie de –, 104, 887.  
Beer, Wilhelm (cf. Mädler), 1037.  
Belcher, Edward, 632, 636, 991.  
Belfast, J.-M. (personnage), 559, 580, 588, 604, 609.  
Bénédict, cousin, 33, 53, 206, 410, 688, 815, 821-25, 838, 845-52, 865, 931, 957, 1022.  
Bengale, golfe du –, 454.  
Benjamin, Walter, 521.  
Bennett, îlot, 319, 321, 977.  
Ben-Zouf (Laurent), 27, 31, 53, 397-441, 449, 714-37, 805, 1005.  
*Berbera* (bateau), 456-57.

Bergen (Norvège), 446-63.  
 Béring, mer de –, 735, 989, 1006, 1010.  
 Bermudes (archipel), 229, 1018.  
 Bernoulli, cap, 676, 678, 761, 952.  
 Bernoulli, théorème de –, 153.  
 Bible, 105, 243, 493.  
 Bigerel, Jérémy, 16.  
 Bjelke, Hans, 26, 64, 130, 200, 208, 340-42, 349-56, 365-66, 372-78, 383-95, 437, 443, 449, 571, 586, 591, 668, 732, 757, 799, 805, 861, 872, 878, 880-83, 913, 950, 966, 985, 1055.  
 Black, Thomas (personnage), 648, 655, 990, 996, 1003, 1013.  
 Blount, Harry, 243, 244, 251.  
 Bolivie, 818, 889, 921, 954, 1004.  
 Boltzmann, Ludwig, 473, 589.  
 Bombay, 454, 475.  
*Bonadventure* (sloop), 451, 505, 529, 531, 536, 545, 766, 773, 780, 907, 952, 1004, 1006.  
 Bonaparte, Napoléon, 446.  
 Bonne-Espérance, cap de –, 949.  
 Bonnet, Charles, 95.  
 Bordeaux, 471, 481, 685.  
 Bosseman (du *Chancellor*), 1017, 1026-27, 1029.  
 Boyer, Alain-Michel, 550, 805, 916, 1062, 1072.  
 Braun, Wernher von –, 227.  
 Brazzaville, 918.  
 Bréhat, Alfred de –, 10.  
 Brémond, Claude, 15, 77.  
 Brésil, 793, 839, 1025.  
 Bretagne, 448.  
 Breton, 258, 700.  
 Brewster, cap, 1051, 1052.  
 Brindisi, 270, 284, 474.  
*Britannia* (navire), 618, 638, 658, 666, 678, 684, 823, 951, 962, 977, 1071.  
 Brown, Harbert, 50, 61, 237, 243, 261, 311, 350, 415, 420, 501-5, 521, 528, 533, 706, 751, 760, 769, 779-82, 822, 853, 948, 995, 1025, 1049.  
 Bruckmann, Marcel (*Bégum*), 237, 422, 573, 892.  
 Buco, gouffre du –, 263, 266, 277.  
 Buffalo (Etat de New York), 191.  
 Buffon, Georges-Louis Leclerc, comte de –, 95, 134, 529, 758, 897.  
 Buisine, Alain, 483-84, 784.  
 Bull, John, 470, 624.  
 Bundelkund, 805.  
 Burroughs, Edgar Rice, 150, 340, 610.  
 Burton, Richard Francis (cf. Speke), 624, 915, 1033-34, 1041, 1043.  
 Butcher, William, 514, 804.  
 Butor, Michel, 12, 16, 81, 115, 329, 456, 509, 629, 648-50, 695, 989, 1083.

## C

- Cabet, Etienne, 79.  
 Calabre, 723.  
 Calais, 445.  
 Californie, 121, 819.  
 Callander, gare de –, 896, 899.  
 Callao (Pérou), 1051.  
 Cambridge, Observatoire de –, 555, 560, 587, 594-97, 843, 958, 1013.  
 Campbell, Joseph, 81, 185, 234-35, 1057, 1074, 1077.  
 Campbell, Helena (*Le Rayon vert*), 447, 912.  
 Canada, 629, 695, 701.  
 Canaries, îles, 307, 313.  
*Le Cannibale. Grandeur et décadence*, 662.  
 Cap Vert, 940.  
 Carbonifère (époque géologique), 869-70.  
 Carnac, alignements mégalithiques de –, 974.  
*Carnatic* (paquebot), 458, 474, 476.  
 Caroline du Nord, 194, 205.  
 Caroline du Sud, 839, 1023.  
 Carpathes (Carpates), 178, 281, 340, 783, 900, 920, 927.  
 Carrouges, Michel, 81, 200, 371, 732, 1083.  
 Carthage, 298.  
 Casa Inglese, 147, 227, 254, 277, 292, 297, 707.  
 Caspienne, mer, 163, 199, 1045.  
 Catholicisme, 198, 776.  
 Cattaro, bouches de –, 269-70, 276, 286.  
 Cayley, George, 153.  
 Cène, 390.  
 Centrafricaine, République, 1033, 1044.  
 César, Jules, 187.  
*César Cascabel* (roman), 167, 332.  
 Ceuta, 256, 293-95, 397, 422, 715, 723, 737, 740.  
 Ceylan, 106, 805, 807.  
*Le Chancellor* (roman), 36, 49, 60, 98, 114, 212, 327, 355, 406, 416, 426, 483, 498, 545, 603, 686, 959, 990, 1011, 1015-31, 1040, 1059, 1068, 1085.  
*Chancellor* (navire), 49, 327, 355, 416, 426, 483, 603, 990, 1012, 1018-31.  
 Charleston (Caroline du Sud), 218, 1015.  
 Charon, 785, 883, 966.  
 Charybde (cf. Scylla), 289, 435.  
*La Chasse au météore*, 1075, 1077.  
 Chatham, île, 155, 171-72, 185, 196.  
 Chelebourg, Christian, 58, 89, 102, 156, 189-90, 197, 362, 373, 400, 405, 507, 527, 709, 715, 735-38, 764, 868-76, 880, 886, 911, 920, 929, 965, 1036.

Chesneaux, Jean, 298, 467, 774, 776, 997.  
 Chili, 313, 669, 832, 840-41, 941, 962.  
 Chiloé, île de –, 941.  
 Chine, 67, 158, 160, 474.  
 Christianisme, 466.  
*Les Cinq Cents Millions de la Bégum*, 134, 148, 163, 180, 203, 237, 262, 285, 422, 479, 516, 573, 608, 712, 808, 908, 922, 1016, 1067.  
*Cinq semaines en ballon*, 10, 36, 46, 50, 76, 90, 148, 151, 165, 167, 263, 302, 453, 474, 498, 620, 649, 659, 678, 684, 702, 738, 893, 915, 937, 945, 1027, 1032-46, 1074, 1082.  
 Cipayes, révolte des –, 78, 115, 254-55, 786.  
 Clarke, Arthur C., 782.  
 Claudel, Paul, 534, 751, 774, 786.  
*Claudius Bombarnac* (roman), 332.  
 Clavius (cratère lunaire), 607-08.  
 Clawbonny, docteur, 27, 30, 53, 127, 528, 621-54, 659-61, 688, 692, 696, 702, 968, 996.  
 Clermont-Tonnerre, île, 104-6, 1003.  
 Clifton, Mrs. (personnage), 32.  
*Clovis Dardentor* (roman), 178.  
 Clyde, golfe de la –, 315, 661-64, 896, 905, 937.  
 Coanza, rivière, 846-48, 852, 1054.  
 Cocteau, Jean, 485.  
 Coleridge, Samuel Taylor, 974.  
 Collin de Plancy, Jacques, 94.  
 Collot, Michel, 14, 215, 489, 561, 733, 745, 967, 1074, 1078, 1090-91.  
 Colomb, Christophe, 327, 359-60, 662, 799.  
 Columbiad (canon du Gun-Club, cf. Rodman pour le canon véridique), 29, 42, 109, 156, 222, 224, 318, 357, 419, 434, 478, 494, 555, 560-95, 609, 626, 721, 739, 802, 826, 843, 856, 864-68, 891, 974, 1067.  
 Compère, Daniel, 9-14, 18-20, 32, 42, 55, 62, 64, 71, 80-81, 86, 102, 113, 145, 159, 165, 167, 201-2, 207, 210, 232, 250, 254, 275-77, 302, 374, 382, 389, 397, 405, 414, 436, 445, 468, 488, 493-94, 497, 503, 510, 514, 540, 547, 554-55, 632, 643, 648, 700, 733, 744, 749, 774, 855, 888, 900, 933, 968, 988, 1032, 1048, 1061, 1068, 1075, 1082, 1087-90, 1095.  
 Comte, Auguste, 9, 79, 105, 546, 907.  
*Le Comte de Monte-Cristo*, 147, 253, 255, 280, 284, 295.  
 Conan Doyle, Arthur (cf. Holmes, Sherlock), 177, 593.  
 Concepción, 941.  
 Congo (région ou bassin du), 215, 458, 916-17.  
 Congo, fleuve, 824, 850, 918, 931, 1039.  
 Congo, République du –, 459.  
 Congo Démocratique, 1044.  
 Conseil (personnage), 20, 32, 52, 82, 89, 92, 97, 105, 116-17, 127, 132, 192, 222, 269, 341, 479, 482, 512, 796, 810-11, 815, 822, 899, 992.  
 Cook, James, 304, 320, 972, 976.  
 Copenhague, 340, 345-46.  
 Copernic, Nicolas, 412, 604.

Coppermine, rivière, 990, 993.  
 Coran, 285.  
*Le Corbeau (The Raven)*, 975.  
 Cordillère des Andes, 368, 392, 616, 666-72, 942.  
 Corfou, île, 413, 418, 832.  
 Cornbutte, Jean, 636, 847, 1041, 1048, 1051, 1054-55.  
 Cornbutte, Louis, 251, 638, 996, 1026, 1041, 1048-49, 1057-58.  
 Corrientes, cap, 675, 678.  
 Corryvreckan, gouffre de –, 47, 290.  
 Cort, John (personnage), 34, 915, 918-24, 927, 934.  
 Couégnas, Daniel, 550, 805, 916, 1062, 1066, 1072.  
 Coulomb, Charles-Augustin, 459, 828, 1081.  
 Couronnement, baie du – (Coronation Bay), 990.  
 Crespo, île, 101-4, 107, 216, 793, 804, 811, 981, 1087.  
 Crète, 79, 115.  
 Croatie, 260-61, 268.  
 Cronos (divinité), 432.  
 Crusoé, Robinson (personnage), 461, 639, 893, 1037.  
 Cunard, ligne transocéanique, 190, 481, 1015.  
 Cuvier, Georges, 94, 280, 377, 417, 529, 774, 869, 875, 887, 929, 946.  
 Cyclopes (mythologie), 657, 690.  
 Cydonia, visage de –, 597.  
 Czar (tsar), 233-52, 256, 270-71, 292, 399, 672.

## D

*Dada* (autruche), 37, 938, 1066, 1068, 1071-72.  
 Dahan, Jacques-Rémi, 10, 203, 453, 467, 569, 605, 658, 664, 667-69, 680, 931, 939, 963.  
 Dahomey, 161, 168.  
*Daily Telegraph*, 243, 1041.  
 Dakar, 458, 463.  
 Dakkar, prince (cf. Nemo), 78, 93, 107, 115, 255, 279, 282, 285, 474, 540, 616, 752, 785, 787-88, 804.  
 Dakkar (crypte), 120, 194, 228, 377, 421, 519, 540, 606, 724, 750, 760, 772, 791, 815, 889, 934, 1023, 1056, 1062.  
 Danemark, 340.  
 Darfour, 918.  
 Darwin, Charles, 34, 95, 104, 371, 634, 700, 762, 774, 870, 887, 917-23, 928-30, 933-36, 946.  
 Davy, Humphry, 363, 391, 705, 858-60, 881, 897, 903, 914, 1064, 1076, 1078.  
 Dawson City, 695-702, 710.  
 Debono, Andrea, 700, 1044.  
 Debray, Régis, 12, 78, 525, 744, 936.  
 Defoe, Daniel, 28, 118, 468, 525, 530, 669, 793, 805, 947, 1070.  
 Dehs, Volker, 467.

Dekiss, Jean-Paul, 12, 18, 78, 95, 102, 234, 510, 525, 536, 776, 987, 1068, 1090.  
 Deleuze, Gilles, 502, 517, 521.  
 Delphes, 1050.  
 Démocrite, 554, 558, 770, 988.  
 Dennett, Daniel, 630.  
 Descartes, René, 134, 331, 729, 836, 897, 1086.  
 Deville, Patrick, 1093.  
 Dévonien (époque géologique), 869-70, 878.  
*Le Développement des études sur Jules Verne*, 13, 26, 81, 210, 733, 880, 1082.  
 Dickens, Charles, 302, 934, 997.  
 Diderot, Denis, 923.  
 Dingo (chien), 534, 631, 688, 706, 824, 837-42, 845-49, 852.  
 Diogène de Sinope, 451.  
*Dobryna* (navire), 397-425, 677, 713-15, 722-31, 740, 832.  
 Dochart, fosse, 58, 635, 894-99, 907.  
 Dostoïevski, Fedor, 777, 876.  
 Douvres, 445.  
 Dublin, 483.  
 Dubois, Eugène, 917, 930.  
 Duk (chien), 624, 638, 652, 1008.  
 Dumas, Alexandre (fils), 700.  
 Dumas, Alexandre (père), 94, 238, 255, 934.  
 Dumas, Olivier, 13, 1100.  
 Dumbarton (Ecosse), 664, 912, 937.  
 Dumont d'Urville, Jules, 596, 806.  
*Duncan* (yacht), 35, 217, 308, 315, 334, 406-10, 416, 600, 623, 661-66, 675-92, 768, 780, 790, 844, 875, 937-44, 952-63, 969, 980-84, 1005, 1030.  
 Dundonald, château de –, 907, 909.  
 Dunkerque, 1048, 1060.  
 Dupuy, Lionel, 1101.

## E

*Ebba* (navire), 204-12, 218, 986.  
 Eco, Umberto, 949.  
*L'Ecole des Robinsons*, 113, 474.  
 Ecosse, 10, 456, 463, 618, 657, 661-65, 680, 692, 819, 875-76, 894-901, 905, 912.  
 Eden (Australie), 623, 678, 681, 684-85.  
 Eden (jardin d'–), 90.  
 Edgerton, Edith, 31, 695-97, 701, 711.  
 Edgerton, Jane, 31, 694-99, 705-6, 711.  
 Edimbourg, 462, 473, 896, 912, 953.  
 Eiffel, tour, 149.

Eliade, Mircea, 635.  
 Eliot, T. S., 466.  
 Ellesmere, île, 627, 633, 642.  
 Enfers (les), 235, 250, 339-40, 355, 564, 653, 891, 1070.  
*Les Enfants du capitaine Grant*, 9, 30, 35, 78, 98, 147, 167, 172, 189, 203, 219, 223, 245, 284, 313, 334, 349, 368, 392, 406, 409, 467, 475-77, 481, 513, 517, 612, 617, 657-92, 696, 708, 712, 782, 790, 803, 818, 823, 845, 857-58, 927, 937-64, 983, 1034, 1069.  
 Engel, Johann, 570.  
 Enogate (personnage), 63, 449, 457, 464.  
*Entretiens avec Jules Verne*, 89, 159, 176, 253, 302, 445, 484, 617, 917, 997, 1033, 1037, 1040.  
*L'Epave du Cynthia*, 694, 1061.  
 Epicure, 558.  
 Epiménide, 945.  
*Epouvante* (machine), 140, 181-193, 197, 200, 218, 484, 561, 625, 652.  
 Erebus, mont, 170, 172, 986.  
 Erié, lac, 191, 193.  
 Esclave, Grand Lac de l'– (Canada), 990-91, 1000.  
 Espérance, fort, 622, 989, 994.  
 Esquimau (cf. Inuit), 757, 999.  
 Etats-Unis, 148, 158-160, 191, 207, 218, 272, 446, 470, 552.  
*L'Eternel Adam*, 178, 416.  
 Etna (volcan), 254, 277, 292, 376, 723, 772.  
*L'Etoile du Sud*, 37, 53, 113, 155, 227, 255, 277, 344, 446, 540, 556, 679, 694-96, 741, 824, 852, 913, 938, 1043, 1045, 1061-72, 1076, 1086.  
*L'Etonnante Aventure de la mission Barsac*, 915.  
 Evans, Phil, 150, 154-55, 172, 185, 192, 196, 208.  
 Exode, 90, 660, 773.  
 Extrême-Orient, 203, 474.

## F

*Face au drapeau*, 25, 45, 65, 120, 177, 202-29, 238-39, 289, 298, 312, 322, 458, 531, 669, 986, 1017, 1093.  
*On Fairy Stories (Du conte de fées)*, 777.  
 Falkland, îles, 281, 313-14, 323, 335, 970, 979.  
 Falsten, William, 1016, 1020-23, 1026, 1029.  
 Farragut, capitaine, 17, 24, 32, 76, 86, 109, 192, 315, 537, 663-65, 793, 799-802, 807.  
 Farragut, David (amiral), 76.  
 Faust (personnage), 54, 100, 129, 197, 653, 1090.  
 Fedor, Nadia, 206, 232, 235-36, 249, 256, 268, 655, 698, 963.  
 Fénelon, François, 782.  
 Féofar-Khan, 233, 243, 250, 291, 347, 719.  
 Férat, Jules, 239, 405, 871, 902.

Fergusson, Samuel, 36, 50, 151, 165, 263, 334, 357, 475, 629, 702, 810, 1033-43, 1047, 1086.  
*Ferrato* (navire), 269, 290.  
 Ferrato, Andréa, 268-69, 271, 290.  
 Ferrato, Luigi, 268-69, 288, 290, 294.  
 Ferrato, Maria, 268, 290.  
 Feyerabend, Paul, 13.  
 Feynman, Richard, 362.  
 Figuié, Louis, 453, 601.  
 Fingal, grotte de –, 47, 215, 290, 785, 860, 1022.  
 Fitz-Roy, Robert, 104, 946.  
 Fix (détective), 458, 471, 476, 486.  
 Flammarion, Camille, 134, 433, 596, 935.  
 Flaubert, Gustave, 10, 522, 934-35.  
 Flip (personnage), 622.  
 Floride, 301, 452, 546, 555, 562, 578, 802.  
 Fogg, Phileas, 28, 43, 46, 99, 232, 236, 316, 345, 415, 425, 431, 434, 453-58, 462, 467-86, 490, 552, 575, 605, 685, 818, 890, 940, 965, 1015, 1073.  
 Foiba, rivière, 263, 266-67, 271.  
 Fontenelle, Bernard Le Bovier de –, 94, 874.  
 Ford, Harry, 407, 895-96, 901.  
 Ford, Simon, 129, 401, 624, 726, 894-99, 908, 950, 1078.  
 Formentera, île, 283, 397-98, 421, 424-26, 480, 727, 736.  
 Formose (Taïwan), 477.  
 Forty Miles Creek, 697, 699, 701.  
*Forward* (navire), 308, 315, 319, 328, 622-41, 655, 662, 712, 736, 1057.  
 Foucault, Michel, 483, 879.  
 Fourier, Joseph, 721, 859.  
*Flyer* (avion), 183.  
*Fram* (navire de Nansen), 169, 623.  
 Franceville (*Bégum*), 205, 516, 573, 908.  
 Franklin, Jane (Lady), 1048.  
 Franklin, John, 631, 700, 1048.  
 Franklin (mont), 29, 114, 228, 243, 292, 350-53, 377, 406, 494, 499, 509-11, 517-18, 532-39, 542, 565, 642, 691, 695, 704, 709, 725, 744, 755, 766, 781-84, 891, 934, 995-96, 1000, 1004, 1020.  
*Les Frères Karamazov* (Dostoïevski), 876.  
*Les Frères Kip*, 251.  
 Freud, Sigmund, 81, 94, 294, 371, 432, 534, 545, 586.  
 Fridriksson, professeur, 350, 387, 440, 751, 1003, 1039.  
 Friedel (*L'Etoile du Sud*), 1068-69.  
 Fromentin, Eugène, 858.  
*Froöern* (navire), 1048-52, 1055.

## G

- Gaël-Hamkes, baie de –, 1052-53.  
Galilei, Galileo (Galilée), 755.  
Gall, Franz Joseph, 570.  
Gallia (comète), 31, 43, 51, 222, 225, 397-414, 417-21, 424-27, 430-38, 441-44, 480, 500, 511, 578, 648, 695, 715, 718, 721-34, 737, 739-44, 772, 832, 913, 1010.  
Gandalf (Tolkien), 937.  
Ganymède (mythologie), 668, 943.  
Garner, Richard, 923.  
Gauchos, 945.  
Genèse, 26, 171, 320, 398, 495.  
Genette, Gérard, 120, 142, 661, 676, 729.  
*Géocritique : état des lieux (Geocriticism : A Survey)*, 501-2, 521.  
*La Géocritique : réel, fiction, espace*, 517.  
Géorgie du Sud, 315.  
Gibraltar, 119, 279, 291, 397-98, 413, 416-18, 454, 715, 736, 811, 832.  
Gide, André, 522.  
Ginsberg, théorème de –, 1085.  
Giono, Jean, 507.  
Gizeh, 967.  
Glasgow, 463, 638, 661, 977.  
Glenarvan, Edward, 31, 83, 219, 231, 301, 318, 392, 406, 415, 445, 451, 481, 529, 650, 659, 684, 767, 857, 939-41, 959.  
Golden Mount, 695-703, 706, 709, 710, 712, 744.  
Gomery, Adrien de Gerlache de –, 305.  
Gondokoro, 1043.  
Goodall, Jane, 932.  
Goya, Francisco de –, 830.  
Graal, 150, 339, 649, 935.  
Gracq, Julien, 12, 54, 64, 78, 475, 561, 653, 672, 744, 898, 1033, 1090.  
Grad (*Maître du monde*), 186, 201.  
*Grampus* (navire), 302, 317, 326, 335, 978, 1027.  
Grande-Bretagne (cf. Angleterre), 446, 552.  
Grande-Vue, plateau de –, 243, 254, 495, 517, 523, 528, 542, 756, 769, 849, 933, 996, 1011.  
Grands Lacs (Afrique), 1041.  
Granite-house, 194, 228, 237, 243, 293, 300, 416, 421, 502, 518, 520, 524, 528-39, 543, 546, 599, 636, 708, 717, 724, 728, 732, 752, 755-57, 762-65, 773, 798, 809, 872, 910, 981, 994.  
Grant, Harry (personnage), 30, 301, 427, 451, 617-18, 658-62, 665, 672, 678, 685, 692, 937, 950, 961-64, 1014, 1051, 1076.  
Grant, Mary, 659-60, 687, 695, 830, 964.  
Grant, Robert, 228, 547, 659-60, 668-71, 708, 822, 830, 943, 948, 964.  
Grant, Ulysses (général), 500.  
Gratiolet, Louis Pierre, 570.

Graüben, 63, 208, 344, 369, 389, 395, 449, 464, 857, 889.  
 Great-Eyry, 120, 177, 181-89, 194-95, 213.  
 Greimas, Algirdas Julien, 15, 77, 1078.  
 Groenland, 304, 626, 629, 1051, 1053.  
 Grousset, Paschal (André Laurie, Philippe Daryl), 37, 151, 694, 1061-62, 1067-68.  
 Guattari, Félix, 517, 521.  
 Gueboroar, île, 139, 806, 899.  
 Guinée, golfe de –, 446, 458, 462, 1039.  
 Guinnard, Auguste, 947.  
 Gulf Stream, 200, 803, 1030-31, 1040.  
 Gun-Club, 136, 150, 263, 310, 343, 440, 456, 474, 538, 550-569, 575-609, 636, 679, 689, 810, 816, 835, 858, 866, 894, 898, 983, 1002, 1007, 1014, 1040, 1067.  
 Guy, Len, 26, 119, 306, 308-36, 447, 628, 967-73, 977-81, 988.  
 Guy, William, 309, 311, 322-23, 333, 336, 972-73, 979-80, 984.  
*Gymnote* (sous-marin), 156, 218.

## H

Haeckel, Ernst, 917.  
 Hakhabut, Isac, 397, 422-25, 431, 440-41, 458, 715, 723, 729, 739.  
*Halbrane* (navire), 26, 305-38, 447, 530, 633, 968-71, 975-87, 1010.  
 Hambourg, 346, 395, 655, 855, 923, 1042.  
 Hammerfest, 463.  
 Hamon, Philippe, 10, 80.  
 Ham-Rock, 1023-24.  
*Hansa* (tartane), 397, 425, 729, 731, 740.  
 Hans-bach, 361, 365-66, 375, 387, 801, 857, 872, 902, 1065.  
 Harfang (*Les Indes noires*), 895.  
 Harris (*Un capitaine de quinze ans*), 413, 460, 625, 675, 837, 839, 844, 848, 1004.  
 Hart, Simon (Gaydon, *Face au drapeau*), 207-29, 312, 1017.  
 Harvey, Bob (personnage), 300, 481, 531.  
 Hatteras, John, 26, 30, 78, 93, 140, 155, 169, 303-4, 316, 326, 474, 606, 620-56, 659, 679, 696, 745, 822, 953, 991, 993, 1004, 1014, 1087.  
 Hatteras, cap, 207, 1017.  
 Healthful-House, 204-5, 210, 220.  
 Hearne (personnage), 310, 317, 323, 326, 329, 335, 982, 987, 1021.  
 Hébrides (archipel), 215, 290.  
 Hécla, mont, 691.  
*Hector Servadac* (roman), 16, 27, 31, 158, 165, 205, 215, 253, 333, 396-444, 470, 500, 600, 605, 673, 713-41, 745, 756, 797, 852, 894, 905, 920, 996, 1031, 1093.  
 Hegel, Georg Friedrich, 116, 465.  
 Héphaïstos (cf. Vulcain), 690, 772.  
 Herbey, miss (*Le Chancellor*), 1029.

Hercule (*Un capitaine de quinze ans*), 821, 845, 847, 850.  
 Hercule, temple d'—, 811.  
 Hermès, 115, 243, 1063, 1071.  
 Herming (*Hivernage*), 1050-51, 1058-59.  
*Le Héros aux mille et un visages*, 81, 234, 1074.  
 Herschel, John, 556.  
 Hésiode, 446, 903.  
 Hetzel, Louis-Jules, 414, 917.  
 Hetzel, Pierre-Jules, 10, 78, 82, 279, 298, 332, 408, 441, 508, 535, 547, 654, 726, 786, 788, 842, 917, 1032.  
 Hilton, James (*L'Etoile du Sud*), 1068-69.  
 Himalaya, 175, 416, 981.  
*L'Histoire des Voyages extraordinaires*, 11, 20, 68, 79, 178, 221, 279, 287, 447, 496, 534, 552, 564, 628, 647-48, 713, 743, 876, 915, 998, 1060, 1088.  
 Hobbes, Thomas, 331.  
*Le Hobbit*, 669.  
 Hobson, Jasper, 403, 757, 792-95, 990-1005, 1008, 1011-13.  
 Hofstadter, Douglas, 1086.  
*Hollandais volant* (navire), 306, 316, 790.  
 Holmes, Sherlock (cf. Conan Doyle), 177, 593, 796.  
 Holt, Martin (*Le Sphinx des glaces*), 317, 335.  
 Homère, 8, 196, 217, 614, 690, 743-44, 782, 944, 1030, 1063.  
*Homo erectus* (cf. homme de Java), 921, 930.  
 Hong-Kong, 458, 474, 476.  
 Hongrie (cf. Magyar), 256, 261, 278-79, 448.  
 Hooke, Robert, 76.  
 Horn, cap, 382.  
 Hottentot, 554, 919.  
 Huber, Max (personnage), 34, 915-27, 931-35, 955.  
 Huet, Marie-Hélène, 11, 20, 29, 79, 117, 178, 221, 278, 287, 353, 456, 468, 483, 495, 504, 516, 528, 535, 545, 552, 564, 628, 648, 713, 743, 767, 784, 786, 789, 876, 911, 915, 998, 1060, 1070, 1088.  
 Hugo, Victor, 172, 494, 803, 934, 936.  
 Hull, capitaine, 447, 819-29, 854.  
 Hunt (cf. Peters, Dirk), 35, 281, 306, 315-26, 331, 336, 833, 967, 970, 976-81.  
 Hunter (*Le Volcan d'or*), 695, 698, 708, 1070.  
 Hunter, Tom (*De la Terre à la Lune*), 552.  
 Huntly, John Silas (*Le Chancellor*), 1017, 1020, 1031.  
 Hurliguerly (*Le Sphinx des glaces*), 302, 306-9, 316, 327, 329-36, 970-71, 983.  
 Huxley, Thomas Henry, 103, 887.  
 Huygens, Christian, 94.  
 Hypperbone, William, 466.

## I

Icare, 54, 148, 152, 158, 183, 197, 199-200, 342.

*L'Île à hélice*, 993.

*L'Île mystérieuse*, 28, 32, 92-94, 119, 145, 198, 242, 259, 292, 306, 348, 350, 377, 465, 493-548, 565, 580, 606, 639, 657, 674, 724, 734, 742, 748-805, 823, 832-37, 853, 861, 872, 893, 900, 910, 913, 924, 935, 948, 973, 993, 1011-15, 1025-27, 1070.

Illinois, 332.

Inde, 79, 447, 454, 679, 786, 805.

*Les Indes noires*, 34, 46, 58, 61, 101, 129, 155, 186, 282, 299, 401, 407, 453, 482, 493, 521, 537, 556, 599, 624, 651, 726, 766, 780, 801, 833, 857, 871, 893-914, 919, 926, 987, 1020, 1072.

Indien, océan, 35, 106, 318, 332, 416, 456, 477, 481, 665, 676, 686, 808, 881, 953.

Ingersoll, Robert, 779.

Inuit (cf. Esquimau), 992, 999, 1049, 1052.

*L'Invasion de la mer* (roman), 11, 177, 579, 715.

Iowa, 480, 515, 548, 774, 1088.

Irkoutsk, 83, 231-34, 238-48, 295, 297, 324, 388, 1035.

Irvine (Ecosse), 896, 907-8.

Islande, 58, 135, 177, 307, 333, 340, 346-51, 356, 362, 387, 395, 453, 629, 651, 687, 691, 725, 859-60, 884, 989, 1049.

Istrie, 267, 269.

Ithaque, 605, 659, 692, 1031.

## J

Jan, Isabelle, 209, 643.

*Jane Guy* (navire), 302, 304, 320, 326, 336, 968, 984.

*La Jangada*, 245, 313, 447, 1024.

Janus, 80.

Japon, 83, 85, 90, 476, 499, 803, 818-19, 944.

Java, homme de –, 930.

Jean-Mayen, île, 394, 1051.

*Jeannette* (navire réel), 168, 305, 884.

*Jeannette* (navire fictif), 151, 168.

Jeorling (personnage), 26, 306, 312-38, 487, 632, 967-82, 985, 988.

Jésus-Christ, 862, 963.

*La Jeune-Hardie* (navire), 315, 319, 634, 636, 1026, 1048, 1050-52, 1056, 1058.

Jocki (*Hivernage*), 1050-51.

Jolivet, Alcide (personnage), 232, 243, 412, 451.

Jonas, 87, 278, 440, 795, 938.

*Jouvences sur Jules Verne*, 18, 60, 82, 98, 115, 142, 249, 258, 343, 395, 465, 518, 742, 788, 903, 919, 959, 977, 1019, 1039, 1082, 1092.

Joyce, Ben (cf. Ayrton), 217, 219, 312, 335, 481, 623, 678-82, 691, 767, 781, 953-63, 981.

Joyce, James (auteur), 743.

Juhel (personnage), 63, 449, 453-55, 464.

*Jules Verne aujourd'hui*, 12, 35, 54, 78, 90, 234, 475, 525, 536, 546, 653, 673, 744, 776, 898, 936, 1082, 1093.

*Jules Verne écrivain*, 71, 232, 254, 275, 332, 414, 436, 474, 493, 522, 643, 700, 824, 842, 855, 934, 969, 989, 1004, 1036, 1044, 1052.

*Jules Verne : l'enchantement du monde*, 18, 98, 102, 117, 278, 313, 340, 396, 510, 554, 814, 987, 990, 1016, 1059, 1068, 1081, 1090-93.

*Jules Verne : mythe et modernité*, 115, 140, 161, 175, 226, 242, 245, 314, 402, 534, 561, 564, 570, 596, 634, 649, 675, 817, 873, 935, 974, 1091.

*Jules Verne : parcours d'une œuvre*, 34, 62, 64, 147, 202, 207, 272, 401, 426, 445, 568, 767, 824, 915, 988, 1087, 1090.

*Jules Verne et le roman initiatique*, 12, 19, 78, 81, 93, 121, 127, 134, 137, 179, 188, 228, 233, 237, 259, 266, 277-78, 299, 322, 394, 495, 504, 548, 597, 602, 607, 629, 635, 644, 652-55, 659, 668, 701, 732, 749, 753, 774-75, 783, 785-88, 793, 795, 811, 854-55, 883, 892, 898, 920, 927, 1000, 1050, 1061, 1083.

*Jules Verne, la science et l'espace*, 58, 89, 189, 197, 362, 373, 715, 736, 869, 911, 920, 965, 1036.

*Jules Verne : texte et intertexte*, 10, 80, 102, 113, 201, 262, 299, 554, 558, 632, 700, 766, 777, 797, 828, 847, 881, 900, 934, 1095.

*Jules Verne : une vie, une œuvre, une époque*, 47, 50, 63, 89, 280, 339, 485, 507, 643, 654, 751, 771, 785, 901, 998, 1045.

Julia, île, 331, 445, 454, 465, 528, 714.

Jupiter (divinité, cf. Zeus), 772.

Jupiter (Jup l'orang), 421, 765, 767, 789.

Jupiter (planète), 53, 223, 397, 420-21, 430, 432-37, 596, 721, 729, 739, 852, 883, 913, 1047.

## K

Kai-Koumou (personnage), 203, 294, 668, 687, 689, 959.

Kalumah (personnage), 757, 999, 1005, 1009.

Kamtchatka, courant du –, 1001, 1006-9, 1040.

Kamylk-Pacha, 28, 258, 275, 446, 451-59, 462-65, 674, 695, 700, 856, 926, 978, 981.

Kane, Elisha (explorateur), 596, 624, 629.

Kansas, 187.

Kant, Immanuel, 556, 879.

Kara-Tété (personnage), 295, 687.

Karnak, 974.

Katrine, lac (Ecosse), 906, 912.

Kaw-Djer, 515, 665, 998.

Kazallon, J.-R. (personnage), 1017-30.

Kazonndé, 848-49.

Kenoraf, îlot, 254, 297, 301.

Kennedy, Dick (personnage), 629, 1041, 1046.

Kentucky, 895.  
 Kepler, Johannes, 418, 1081.  
 Kerguelen, îles, 307-8, 315, 323, 968.  
 Ker Karraje (cf. Artigas), 25, 65, 120, 183, 202-21, 226, 276, 289, 312, 531, 621.  
 Khamis (personnage), 918, 920, 922, 926-30.  
 Kierkegaard, Sören, 534.  
 Kin-Fo (*Tribulations*), 160.  
 Kiouni (éléphant), 475.  
 Kirdall, lac (*Maître*), 187, 189-90.  
 Klock-Klock (village), 979.  
 Klondike, 31, 697, 699, 701, 710-11.  
 Kolyvan, 232, 243, 399, 485, 1052.  
 Königstrasse, 439, 866.  
 Kopje, 1062-64, 1070.  
 Köppen, Wladimir, 982.  
 Korpanoff, Nicolas, 239, 244.  
 Köstrik, capitaine, 289.  
 Krasnoïarsk, 242.  
 Kuhn, Thomas, 412, 719, 941.  
 Kurtis, Robert (personnage), 60, 1017, 1021, 1029-30.

## L

Lagrange, Joseph-Louis, 406.  
 Lamarck, Jean-Baptiste, 95, 272, 870.  
 Lambert, Johann, 722.  
 Land, Ned, 60, 76, 84, 87, 91, 99, 109, 112-13, 120, 125-30, 148, 162, 204, 239, 257-59, 297, 341, 458, 463, 482, 493, 499, 516, 542, 549, 554, 649, 765, 794-802, 809, 813, 815-17, 820, 841, 969, 1023, 1027, 1050, 1085, 1088.  
 La Pérouse, Jean-François de –, 743, 804.  
 Laplace, Pierre-Simon de –, 406, 465, 473, 555, 560, 647, 879.  
 Laplace, démon de –, 556, 599, 1039, 1094.  
 Lautréamont (Isidore Ducasse), 10, 935.  
 Lavater, Johann Kaspar, 570.  
 Le Berre, Aline, 184, 1034.  
 Ledun, Jacques (*Le Volcan d'or*), 31, 696, 699-700, 705, 707.  
 Leibniz, Gottfried Wilhelm, 355, 876.  
 Lesseps, Ferdinand de –, 111, 715.  
 Lessing, Gotthold, 876.  
 Lestringant, Frank, 26, 43, 171, 213, 319-20, 398, 455, 495, 659, 662, 714, 782, 787, 985.  
 Letourneur (père), 1015, 1018, 1021, 1023, 1025, 1028-30.  
 Letourneur, André (*Le Chancellor*), 1028, 1030.  
 Lévy, Clément, 502, 521.

Leyde, bouteille de –, 343-44, 897, 986, 1091.  
 Li (*L'Etoile du Sud*), 255, 1068, 1070.  
 Libreville, 918.  
 Lidenbrock, mer, 132, 163, 200, 216, 264, 268, 341, 347, 360, 365, 369-72, 378-81, 384, 387, 418, 540-42, 567, 580, 586, 631, 650, 674, 682, 781, 877, 881, 884, 918, 985, 992, 1028, 1044.  
 Lidenbrock, Otto, 26, 42, 58, 124, 177, 182, 212, 248, 281, 316, 340, 347, 353, 357, 370, 373, 386, 423, 428, 450, 509, 601, 622, 639, 704, 818, 883, 985.  
 Lilliputiens, 150.  
 Lima (Pérou), 840.  
 Li-Maï (personnage), 925, 928-29.  
 Limpopo, fleuve, 1062, 1066, 1069.  
 Lincoln, île, 28-32, 53, 114, 131, 144, 163, 171, 180, 190, 194-96, 200, 225, 242, 254, 286, 292, 297, 352, 358, 376-77, 396, 406, 420, 431, 465, 483, 494-96, 501, 504, 514-16, 520-48, 578, 599, 606-7, 641-44, 650-52, 658, 671, 673, 689, 692, 699, 709-10, 717, 724, 728-32, 742-43, 748, 754, 757-60, 765, 768, 775, 780, 788-91, 794, 804, 824, 840, 849, 864-65, 884, 894, 907, 924, 934, 944, 952, 964, 984, 990, 994-95, 1000, 1004, 1008, 1011, 1019-22, 1025-27, 1041, 1071, 1075.  
 Lincoln, Abraham (président), 839.  
 Liverpool, 425, 468, 482, 572, 642, 977, 1015, 1031.  
 Liverpool, île, 1051.  
 Livingstone, David, 852, 915, 992.  
*Le Livre des îles : Atlas et récits insulaires de la Genèse à Jules Verne*, 26, 43, 171, 213, 320, 398, 455, 495, 659, 714, 782, 985.  
 Llanga (personnage), 922, 925, 928.  
 Loango (Congo), 459-60, 463.  
 Loch Ness, 189.  
 Lofoten, îles (Loffoden), 90, 142, 463, 793, 1030.  
 Lomond, lac, 910, 937.  
 London, Jack, 645, 669, 703.  
 Londres, 79, 469, 484, 655, 715.  
 Long's Peak, télescope de – (*De la Terre à la Lune*), 580, 609-10.  
 Louis IX (Saint-Louis), 416, 548, 601.  
 Loungga, Moini, 849, 931.  
 Lovecraft, Howard Phillips, 435, 975.  
 Lumières (les), 8, 112, 172.  
*Lusiades* (les), 944.  
 Lyell, Charles, 774, 887.

## M

Mac Nabbs, major, 64, 245, 285, 312, 662, 668, 681, 684, 737, 768, 938-40, 949, 951, 953, 955-61, 964, 1017.  
 Macé, Jean, 10.  
 Macherey, Pierre, 345, 501, 514, 968.

Mackenzie, fleuve, 696, 703, 989.  
 Mackenzie, Alexander, 703.  
*Macquarie* (navire), 98, 133, 144, 481, 612, 685-90, 959, 1023.  
 Madère, 313, 940.  
 Mädler (Moedler), Johann, 1037.  
 Maelström, 17, 45, 84, 90, 139, 143-44, 169, 172, 200, 288, 593, 651, 778, 809, 884, 1018, 1026, 1030, 1050.  
*Magasin d'éducation et de récréation*, 9, 158, 570, 1032.  
 Magellan, détroit de –, 167, 666, 941.  
 Magellan, Fernand de –, 715, 970.  
*En Magellanie* (roman), 665, 970.  
*Magna Graecia*, 290.  
 Magnusson, Arni, 340.  
 Magyar, 256.  
*La Maison à vapeur*, 236, 474.  
*Maître du monde*, 11, 24, 65, 120, 140, 155, 162-65, 175, 177, 180-96, 200-2, 211, 213, 218, 652, 778, 809, 906, 1067, 1089.  
*Maître Zacharius*, 9, 54, 179, 483, 1048.  
 Malais, 204-5.  
 Malaisie, 203.  
 Malone (*Le Volcan d'or*), 695, 706-7.  
 Malouines, îles (cf. Falkland), 315.  
 Malte, 253, 286, 288-89, 758.  
 Mammoth Cave, 895, 905.  
 Manche (la), 142, 383.  
 Mangles, John (personnage), 31, 223, 315, 334, 447, 627, 660, 664-66, 677, 681, 683, 686, 688, 955-57, 960, 1001, 1027.  
 Maori, 203, 294, 662, 668-69, 686-88, 959.  
*Mappa selenographica*, 1037.  
 Margot, Jean-Michel, 89, 159, 176, 253, 302, 484, 1033.  
 Mariannes, fosse des –, 123.  
*Mariner* (sondes spatiales), 720.  
 Mars (planète), 223, 421, 430, 597.  
 Marseille, 419, 445, 473.  
 Martin, Charles-Noël, 164, 694.  
 Marx, Karl, 79, 534.  
 Mascate, 453-54.  
 Maston, J.-T., 29, 153, 184, 272, 291, 310, 316, 343, 440, 452, 471, 478, 551-52, 557-75, 580, 585, 604, 609-10, 617-18, 644, 684, 760, 894, 958, 978, 985, 1001, 1041, 1067, 1088-9, 1093.  
 Matakkit (personnage), 1062-65, 1068, 1070.  
*Mathias Sandorf* (roman), 22, 26, 43-45, 116, 139, 147, 165, 183, 208, 212, 227, 233, 236, 245, 252-302, 311, 383, 412, 424, 448, 452, 474, 520, 551, 584, 700, 707, 818, 822, 830, 909, 973, 1005, 1092.  
 Maunganamu (volcan), 31, 35, 55, 109, 676, 688-9, 705, 1085.  
 Maxwell, James Clerk, 436, 589, 1094.

Maxwell, démon de –, 1093.  
 Mayr, Ernst, 930.  
 Ma-Yumba, 459-60.  
 MacClure, Robert, 645, 1048.  
 Medicine-Bow (Wyoming), 470, 477.  
 Méditerranée, mer, 26, 83, 112, 115-18, 163, 254, 269, 275, 279, 283, 289, 297, 301, 332, 370, 376, 381, 398, 408, 412-19, 426, 438, 447, 465, 482, 716, 723, 743, 755, 811, 903, 1044.  
*La Méduse* (navire), 1015.  
 Méhémet-Ali, 447.  
 Melbourne, 678, 953-57.  
 Melville, Herman, 631, 805.  
 Mendelssohn, Moses (philosophe), 876.  
 Mercator (projection), 665.  
 Mercure (planète), 411, 434, 526, 720-21, 958.  
 Mercy, rivière, 501, 505, 531, 760, 762.  
 Méré, Cyprien, 37, 53, 113, 702, 852, 914, 1061-72, 1076.  
*Les Météores* (Tournier), 65, 472, 584, 616, 634, 668, 862-64, 1070, 1096.  
 Mexique, golfe du –, 199.  
 Meyer, Henri, 850.  
*Michel Strogoff* (roman), 25, 231-52, 270, 291, 324, 454, 496, 533, 607, 789, 908, 991, 1015.  
 Michelet, Jules, 104, 279, 680, 967.  
 Michigan, lac, 180, 185.  
 Milne-Edwards, Henri, 104.  
 Minas Tirith (Tolkien), 670.  
 Minotaure, 314, 366, 1043.  
*Mirifiques Aventures de maître Antifer*, 27, 257, 275, 409, 445-66, 474, 528, 642, 700, 856, 960.  
*Mistress Branican*, 147, 302, 700, 1048.  
 Mobile Bay, 76.  
*Moby Dick*, 87, 109, 631.  
 Moïse, 112, 417, 609, 677, 773, 888.  
 Molière (Jean-Baptiste Poquelin), 179.  
 Monaco, 254, 295.  
*Les Montagnes Hallucinées*, 435, 975.  
 Montaut, Henri de –, 569.  
 Monte-Carlo, 254, 294-95.  
 Montmartre, 449, 716, 736.  
 Montréal, 696.  
 Morganton (Caroline du Nord), 213.  
 Moscou, 83, 116, 231, 243, 248, 295, 388.  
 Mostaganem, 398, 729.  
 Mourad (personnage), 447, 451.  
 Moyen-Orient, 445.  
 Msélo-Tala-Tala (Père Miroir), 34, 930-35.  
 Murchison, Roderick Impey (géologue), 581.

Murchison (personnage), 478, 577, 581, 826.  
Murphy, brigadier, 715, 740.  
Murphy, loi de –, 539.  
Murray, John (océanographe), 305.  
*Musée des familles*, 1048.

## N

Nab (Nabuchodonosor, *L'Île mystérieuse*), 92, 261, 300, 337, 499, 508, 534, 644, 752, 756, 778, 782, 789, 910, 1043.  
Nadar (Gaspard-Félix Tournachon), 15, 569, 574.  
Nantes, 94, 168, 448, 550, 700.  
*Les Naufragés du Jonathan*, 198, 515, 971.  
*Nautilus* (de Robert Fulton), 89.  
*Nautilus* (sous-marin nucléaire américain), 89.  
*Nautilus* (Verne), 29, 47, 82-160, 169, 172, 183, 193, 200, 204, 212, 228, 257, 284, 323, 332, 358, 381, 436, 572, 574, 633, 743, 778, 782, 786, 789, 795, 799-808, 815, 819, 866, 884, 983, 1006, 1030, 1050, 1056, 1076, 1085.  
Neanderthal, homme de –, 921.  
Nebraska, 159, 480.  
Negoro (personnage), 33, 61, 375, 381, 422, 460, 631, 763, 822-54, 900, 906, 953, 963, 977, 1005, 1021.  
Nell (personnage), 34, 299, 735, 780, 857, 895, 902, 907, 909-14, 1072.  
Neluto, 706.  
Nemo, capitaine (cf. Dakkar), 17, 22, 24, 32, 76-146, 148, 155, 161, 166, 206, 222, 239, 255, 262, 275, 278, 288, 306, 313, 331, 495, 525, 543, 654, 671, 764, 768, 779-817, 824, 833, 849, 900, 935, 960, 966, 981, 993, 1012, 1030, 1035, 1071, 1076, 1089, 1093.  
Néolithique, 921.  
Neptune (divinité), 132, 200, 217, 434, 506, 691, 701, 809, 832, 888.  
Neptune (planète), 420, 434, 874.  
Nérina (lune/astéroïde), 424, 430, 441, 511, 737, 741.  
Neuville, Alphonse de –, 428, 477, 792, 794, 804.  
Neuze, rivière, 207, 214.  
Newton, Isaac, 46, 76, 110, 209, 283, 404, 410, 438, 459, 550, 557, 574, 589, 803.  
Niagara, 187, 191, 193, 545, 732.  
Nicholl, capitaine, 29, 42, 109, 136, 150, 159, 170, 342, 348, 363, 385, 391, 411, 427, 432, 483, 498, 522, 563, 567, 573-76, 581-96, 600, 615, 645, 721, 741, 856, 867, 1006, 1022.  
Nietzsche, Friedrich, 86, 221, 534.  
Niger, 1046.  
Niger, fleuve, 1046.  
Nijni-Novgorod, 246, 250, 399.  
Nil (fleuve), 37, 263, 339, 649, 893, 937, 1033, 1037-44.  
Nina (*Servadac*), 723, 725, 735, 996.  
Nina-Ruche, 215, 225, 398, 422, 433, 437, 440, 605, 717, 724, 728, 733, 743, 756.

Noé, 951.  
Nordiste (Etats-Unis), 15, 126, 551, 559.  
Nord-Ouest, Territoires du – (Canada), 696, 989.  
Norvège, 85, 90, 142, 205, 462, 646, 989, 1049, 1051.  
Nouvelle-Géorgie, 972, 999.  
Nouvelle-Zélande, 406, 445, 452, 481, 509, 662, 665, 674-79, 685-92, 744, 819, 841, 847, 944, 958, 960-62, 1017, 1071.  
Nunavut, 629.

## O

Océanie, 516, 676.  
Ocracoke, 214.  
Odyssée (Homère), 52, 81, 660, 743.  
Œdipe, 93-94, 250, 918, 966.  
Ogareff, Ivan, 25, 232-52, 255-59, 286, 291, 294, 399, 451, 533, 698, 850, 1025.  
Oliphant, major, 397, 715, 737, 740.  
Omaha (Nebraska), 425, 480-81.  
Oman, mer d'–, 452, 457, 808.  
Omsk, 246, 399.  
*L'Oncle Robinson* (roman), 356, 622, 657.  
Orcades du Sud, 127, 317.  
Oregon, 516.  
*De l'Origine des espèces* (Darwin), 95, 103, 514, 790.  
Orloff, Nicolas, 233.  
Orphée, 157, 340, 596, 786.  
Oubanghi, 918-20, 924-28, 936.  
Oural, monts, 248-52, 533, 1069.  
Ours, Grand Lac de l'– (Canada), 990-92, 999, 1000.  
Ouzbek, 232, 247.  
Ovide, 196.  
Owen (*Le Chancellor*), 1021, 1026.

## P

Pacifique, océan, 83, 85, 97, 104, 121, 160, 171, 242, 332, 396, 399, 416, 457, 485, 495, 499, 509, 528, 546, 610, 615, 618, 662, 686, 754, 768, 792, 820, 828, 834, 838, 937.  
Paganel, Jacques, 30, 52, 64, 167, 189, 245, 285, 307, 313, 349, 409, 427, 440, 470, 513, 517, 617, 622-27, 658-74, 678-92, 696, 705, 737, 761, 794, 818, 825, 840, 858, 880, 916, 927, 937-65, 991, 1012, 1068, 1076.  
Pakeha, 687.  
Paley, William, 634.

Pampas, 409, 413, 672, 846, 945, 947.  
 Pamplico Sound, 207, 214.  
 Panama, 1025.  
 Panama, isthme de –, 200.  
 Pangloss, 499, 524, 541, 701, 875, 878, 953, 957, 1059.  
 Pantalacci, Annibal, 1043, 1068-69, 1086.  
 Papoua, 106, 204, 226, 805-6, 1095.  
 Papouasie, 106, 807.  
 Pâques, île de –, 832, 835.  
 Parada-Ramirez, José-Gregorio, 800, 1083.  
 Paris, 162, 804, 1032.  
*Paris au XX<sup>e</sup> siècle*, 10.  
 Parker, Richard (Ned Holt), 317, 326.  
 Parnasse, 432.  
 Passepartout, 312, 454, 472-76, 480, 482, 485, 622, 835, 940.  
 Pasteur, Louis, 272.  
 Patagonie, 307, 396, 445, 658, 665, 671, 678, 692, 944, 947, 950-52, 962, 1051.  
 Patterson (*Le Sphinx des glaces*), 35, 310, 322, 979.  
*Le Pays des fourrures*, 35, 90, 167, 224, 403, 407, 417, 598, 622, 636, 655, 735, 771, 818, 838, 989-1014, 1022, 1085.  
 Pelennor, bataille des champs du – (Tolkien), 778.  
 Pellucidar (E. R. Burroughs), 340, 610.  
 Pencroff, Bonadventure, 61, 237, 259, 284, 286, 306, 309, 314, 376, 406, 451, 461, 476, 494, 498-509, 513, 516, 519, 521-25, 527, 532-35, 538-42, 545, 622, 689, 695, 720, 738, 750, 757-69, 773, 778, 789-90, 798, 856, 909, 952, 962, 995-96, 1004, 1008, 1020, 1030, 1088.  
*Le Pendule de Foucault*, 949.  
 Penellan (personnage), 622, 637, 1012, 1049, 1053, 1055, 1058-59.  
 Pennsylvanie, 819.  
 Permien (époque géologique), 869, 1095.  
 Pérou, 678, 839, 1051.  
 Pesce, le – (Nicolo Pescei), 115, 284, 290, 807.  
 Petermann, August Heinrich, 1037.  
 Peters, Dirk (cf. Hunt), 26, 35, 281, 303, 307, 316, 323, 335-37, 450, 457, 461, 501, 647, 960, 968-72, 977, 980.  
 Petersburg (Virginie), 500.  
 Petite Ourse, 352-53, 595.  
*Le Phare du bout du monde*, 302, 665.  
 Piaget, Jean, 1075.  
 Pigassof, Nicolas, 243-44, 451.  
*Pilgrim* (navire), 308, 318, 347, 382, 416, 447, 457, 600, 631, 661, 676, 763, 818-22, 825-38, 844, 848-51, 854, 906, 963, 1006.  
 Pillaji, pagode de –, 474.  
 Pisino (Pazin), 43, 257, 260-63, 265, 269, 282, 291, 818.  
 Platon, 117, 313, 735, 811, 874.

Pléiade, Bibliothèque de la –, 9, 29, 78, 90, 119, 124, 163, 203, 231, 253, 308, 453, 495, 658, 911, 966, 1034, 1070, 1086.

Plenty, baie de –, 691, 959.

Pluton (divinité), 200, 217, 506, 653, 691, 701, 788, 809, 861.

Poe, Edgar Allan, 26, 35, 119, 142, 262, 281, 298, 302, 307, 312, 319-25, 338, 435, 545, 628, 842, 856, 873, 934, 966-67, 970-81, 984-88, 1018, 1027, 1040, 1049, 1088.

Poincaré, Henri, 536, 559.

« Le point suprême et l'âge d'or à travers quelques œuvres de Jules Verne » (cf. Butor, Michel), 16, 629, 989.

Polybe, 285.

Polynésie, 925.

Polyphème (cyclope), 289.

Pompéi, 814.

Poncey, Jean-Pierre, 467.

Popilius, cercle de –, 572, 599, 1094.

*Porpoise* (navire), 304, 606, 623, 638, 641, 645, 1055.

Port Famine, 167.

Potchefstrom (Afrique du Sud), 1062.

Pouillet, Claude, 721.

Poyuches, 947, 1051.

Proche-Orient, 416, 445.

Procopé, lieutenant, 27, 31, 402, 410-12, 415-18, 425, 430, 443, 480, 622, 714, 727, 738.

Prométhée, 8, 54, 143, 199, 438, 503, 507, 509, 547, 578, 621, 641, 808, 903, 914.

*De Prométhée à la machine à vapeur*, 184, 1034.

Protée, 132, 191, 245, 830, 1043.

Proudfoot (Tolkien), 670.

Proudfoot, Robert (Verne), 670.

Proudhon, Pierre-Joseph, 79.

Proust, Marcel, 603, 1074.

Prudent, Uncle, 150, 154, 162, 172, 175, 185, 192, 196, 211.

Ptolémée, 412, 719, 803.

## Q

Quatenaire, ère, 556, 874, 886.

Quatrefages, Armand de –, 870, 886, 928, 931.

## R

Rabelais, François, 102, 230, 510.

Raddle, Ben, 31, 695-701, 704, 712, 973, 989, 993.

Rance (rivière), 449-50, 461.

Raymond, François, 13, 18, 62, 81, 210, 439, 539, 717, 733, 784, 1082, 1088.  
*Le Rayon vert* (roman), 28, 166, 215, 290, 402, 457, 568, 860, 912, 1022.  
 Reclus, Elisée, 758, 998.  
 Reform-Club, 99, 431, 471, 473, 484, 636.  
 Reich, troisième, 227.  
 Reimarus, Hermann Samuel, 876.  
 Reliance, fort, 990, 993, 1001, 1013.  
 Reuter, Yves, 77.  
 Révolution industrielle, 8, 112.  
 Reykjavik, 349-50.  
 Richard, Jean-Pierre, 113, 1074.  
 Richardson, monts (Yukon), 702.  
 Richardson, Patrick (*Le Volcan d'or*), 702, 708, 805.  
 Richmond (Virginie), 15, 166, 171, 295, 314, 383, 399, 424, 476, 494, 497, 500, 509, 615, 660, 664, 703, 738, 750, 763, 786.  
 Riffaterre, Michael, 558.  
 Riou, Edouard, 644, 870.  
 Rivière, Jacques, 774.  
 Robbe-Grillet, Alain, 509, 522, 824.  
*Robinson Crusoé* (roman), 28, 118, 144, 669.  
 Robin, Christian, 13, 1100.  
*Le Robinson suisse*, 28, 117, 302, 468, 516, 524, 626.  
 Robur (personnage), 22, 24, 120, 140, 147, 177, 202, 211, 213, 288, 331, 484, 652, 906.  
*Robur-le-Conquérant* (roman), 24, 77, 147, 152-71, 175, 179, 182, 187, 194-98, 211, 287, 308, 412, 442, 445, 475, 546, 556, 625, 630, 845, 928, 986, 1033, 1094.  
 Roch, Thomas (personnage), 25, 161, 202, 205-10, 213, 219-27, 238, 298, 700, 963.  
 Rodman, Thomas Jackson (artilleur), 566.  
 Rodman (canon), 560, 689.  
*Le Roi des aulnes* (Tournier), 216, 668, 862, 1070.  
 Rosette, Palmyrin, 27, 31, 205, 222, 283, 397, 402-5, 410, 413, 418, 421, 427-44, 575, 622, 648, 673, 713, 721, 729, 737, 740-41, 756, 770, 822, 852, 912, 1003.  
 Ross, John (explorateur), 596, 623, 1003.  
 Ross, banquise de –, 131.  
 Rouge, mer, 83, 104, 110, 112, 333, 417, 454, 474, 482, 755, 808, 903.  
 Roussel, Raymond, 439.  
 Royaume-Uni (cf. Angleterre), 453, 556, 871, 894.  
 Rubber, rio, 706.  
 Ruée vers l'or, 31, 695, 697.  
 Ruhmkorff, Heinrich, 58, 341, 428-29, 879.  
 Ryan, Jack (personnage), 186, 407, 783, 801, 901, 907, 919.

## S

- Sagan, Carl, 878.
- Sahara, désert du –, 726, 1039.
- Saint-Laurent, fleuve, 185.
- Saint-Louis (Sénégal), 1042.
- Saint-Malo, 455-56.
- Saint-Michel* (yacht), 253.
- Saint-Pétersbourg, 965.
- Saknussem, Arne, 33, 340, 418, 429, 446, 457, 543, 607, 620, 632, 659, 700, 707, 756, 772, 781, 896, 899, 904, 926, 938, 968, 1064, 1076.
- Salut, îlot du –, 43, 171, 196, 254, 377, 406, 418, 497, 531, 673, 777.
- Sam, Oncle, 624.
- San Salvador, île, 360.
- Sand, George (Amantine Dupin), 82, 89, 278, 617, 620, 871.
- Sand, Dick (personnage), 33, 83, 144, 194, 206, 269, 310, 378, 438, 458, 594, 601, 625, 652, 675, 688, 818, 822, 828, 837, 841, 844, 852, 854, 884, 960, 981, 1004.
- Sandorf, Mathias (personnage), 22, 27, 233, 252-301, 314, 349, 525, 818, 830.
- Sandorf, comtesse Réna, 276.
- Sandorf, Sava, 258, 271, 273, 276, 299.
- Sangarre, 233, 236-38, 244, 246-47, 286, 291.
- Sangsue, Daniel, 819.
- Sans dessus dessous* (roman), 11, 165, 178, 200, 320, 329, 332, 404, 416, 456, 474, 538, 653, 884, 985, 998, 1001.
- Santa Maria* (navire), 662.
- Santorin, île, 114, 453, 465, 1022.
- Saouk (personnage), 447-48, 451-52, 457-63.
- Sargasses, mer des –, 1017-18.
- Sarrasin, François, 180, 205, 516, 712, 908.
- Sartre, Jean-Paul, 1077.
- Saturne (planète), 420, 430, 435, 721, 727, 1047.
- Savarèna* (navire), 275, 289.
- Scandinavie, 445, 970.
- Scartaris, 346, 456, 490, 579, 682, 856, 858, 862-65, 1002, 1070.
- Scepi, Henri, 9, 29, 90, 552, 556, 565, 615, 803, 808, 816, 1034.
- Schiaparelli, Giovanni, 597.
- Schultze, professeur (*Bégum*), 134, 148, 163, 180, 422, 479, 608, 892.
- Scotia* (navire, *Les Enfants du capitaine Grant*), 624, 961.
- Scotia* (navire, *Vingt mille lieues sous les mers*), 84, 141, 189, 778, 901.
- Scott, Robert Falcon, 170, 305, 637.
- Scylla (récif) (cf. Charybde), 289, 435.
- Sécession, guerre de –, 76, 89, 214, 254, 257, 476, 493, 500, 550, 553, 564, 779, 807, 898.
- Seconde Patrie* (roman), 302.
- Le Seigneur des Anneaux*, 241, 669, 778.

Selkirk, Alejandro, 503, 947.

Sénégal, fleuve, 1042, 1046-47.

Senoûsiste, 289, 294, 297, 299-300.

Serkö (personnage), 207, 210, 217-23, 289.

Serpentine, presqu'île, 196, 544.

Serres, Michel, 12, 18, 28, 35, 51, 60, 78, 82, 90, 94, 116, 142, 188, 234, 249, 278, 304, 339-43, 374, 395, 406, 409, 446, 459, 475, 518, 536, 546, 553, 623, 659-61, 733, 742-44, 788, 814, 888, 903, 912, 918, 959, 977, 990, 1016, 1039, 1059, 1081, 1090, 1093.

Servadac, Hector (personnage), 397, 400, 403-8, 418, 422, 426, 441, 487, 602, 714, 716-22, 725-27, 734-39, 1005.

Shackleton, Ernest, 305.

Shandon, Richard, 623-25, 627-28, 631, 636, 640, 1055.

Shanghai, 476-77, 890.

Shannon, île, 1049-55.

Sherard, Robert (journaliste), 1032, 1034.

Sicile, 288-91, 376, 416, 453, 465, 723.

Silfax, 34, 299, 401, 422, 624, 766, 769, 775, 780, 953, 1020.

Silurien (époque géologique), 581, 869.

Sinaï, mont, 773.

Sinclair, Olivier (personnage), 290, 568.

Singer-Polignac, Fondation, 819, 1094.

Sisyphe, 1024, 1039.

Skagway (Alaska), 698.

Skim, Summy, 31, 695-98, 701-11, 993, 1070.

Smith, Cyrus, 27, 29, 31, 45, 53, 61, 102, 144, 151, 169, 180, 186, 206, 223, 225, 233, 260, 275, 284, 288, 292, 337, 348-53, 357, 390, 399, 407, 415, 420, 426, 431, 476, 494-546, 551, 598, 622, 641, 644, 689, 705, 717, 724, 748-85, 795, 830, 833, 840, 856, 865, 872, 901, 910, 913, 934, 983, 1002, 1018, 1087-88, 1092.

Sneffels (volcan), 44, 123, 181, 454, 542, 595, 651, 704, 725, 901, 1042, 1087, 1089.

Snowy, rivière, 266, 682-83, 799, 866, 958.

*Société Jules Verne*, 1032.

Sorlingues (archipel), 85.

*Speedy* (navire), 29, 126, 227, 292, 408, 415, 421, 451, 460, 481, 505, 531, 535, 662, 698, 707, 720, 777, 790, 1011, 1027.

Speedy, Andrew (personnage), 467, 481-82.

Speke, John Hanning (cf. Burton), 915, 1033-34, 1041, 1043, 1045.

Spencer, Herbert, 95.

Spengler, Oswald, 54, 197, 652.

*Le Sphinx des glaces*, 26, 35, 64, 119, 170, 281, 302-31, 336-38, 353, 410, 446, 450, 530, 597, 625, 628, 633, 647, 695, 823, 833, 922, 943, 966-88, 1004, 1014, 1051.

Spilett, Gédéon, 87, 144, 225, 243, 261, 306, 377, 424, 499, 507-16, 523-27, 533, 537, 541, 545, 689, 749-53, 759, 765, 770, 779-81, 835, 910, 973, 992, 1002, 1088.

Spinoza, Baruch, 876.

Spitzberg (cf. Svalbard), 142, 394, 446, 456, 464, 655, 989, 1053.

Spoutnik, 583.  
 Staffa, île, 47, 215, 1022.  
 Stanley, Henry Morton, 992.  
 Starobinski, Jean, 1091.  
 Steel, Thomas (personnage), 696, 1066, 1068.  
 Steinmetz, Jean-Luc, 78, 119, 124, 171, 231, 244, 248, 253, 329, 346, 586, 665, 762, 945-46, 971, 985-87, 1034-36, 1086.  
 Stell, Bill (*Le Volcan d'or*), 697, 704.  
 Stevenson, Robert-Louis, 292, 445, 934.  
 Stirling (Ecosse), 896, 909.  
 Stop (chien), 706.  
 Strand, James (personnage), 965.  
 Strock, John (personnage), 181, 187, 192-95, 1089.  
 Strogoff, Marfa, 237, 247, 294, 850.  
 Strogoff, Michel (personnage), 25, 83, 231-52, 255, 272, 345, 469, 489, 570, 641, 698, 1035, 1069.  
 Stromboli (volcan), 85, 169, 228, 254, 265, 372, 394, 443, 537, 546, 582, 668, 738, 783, 890.  
 Sudiste, 242, 420, 478, 494, 500, 790, 1012.  
 Suez, 111, 185, 200, 453, 474, 755, 808.  
 Suisse, 646, 996.  
*Le Superbe Orénoque* (roman), 147, 245, 357, 814.  
 Svalbard (archipel), 462-64.  
 Swift, Jonathan, 150, 168.  
 Symplégades, 127, 193, 629.  
 Syrtiques, îles, 284-85.

## T

Tabor (Maria-Thérèse), île, 102, 245, 284, 301, 315, 476, 500, 526-30, 547, 664, 676, 681, 692, 742, 765-69, 773, 790, 793, 804, 821, 844, 856, 941, 963-64, 978, 1005, 1027, 1071.  
 Taconnat, Jean (*Clovis Dardentor*), 749.  
 Tadié, Jean-Yves, 213, 226, 233, 236, 238, 242-44, 249-50, 254, 261, 280, 469, 584, 620, 808.  
 Taj Mahal, 937.  
 Talcahuano (Chili), 666, 692.  
 Talmud, 90.  
 Tanganyika, lac, 1043.  
*Tankadère* (goélette), 476-78, 600.  
 Tantale, supplice de –, 710.  
 Taranaki, deuxième guerre, 687.  
 Tartare, 232, 236, 243, 297, 347, 399.  
 Taupo, lac, 687.  
 Taussat, Robert, 694, 1061.  
 Tchad, 1033, 1045.  
 Tchad, lac, 1037, 1045.

Tchekhov, Anton, 191, 687, 1021.  
 Télémachie, 258, 320, 659, 782.  
 Télémaque, 340, 659.  
 Ténériffe (Canaries), 940.  
*De la Terre à la Lune*, 19, 29, 38, 85, 93, 109, 121, 127, 165, 184, 263, 301, 318, 343, 363, 382, 434, 471, 485, 544, 549-620, 647, 675, 683, 705, 727, 739, 825, 860, 894, 898, 958, 997, 1024, 1085, 1093.  
 Terre-Chaude (*Servadac*), 31, 225, 398, 421-23, 480, 548, 615, 673, 723, 730-31, 1000.  
 Texan (Texien), 698-99, 707.  
 Texas, 562.  
 Thalcave (personnage), 203, 349, 409, 668-70, 675, 880, 944-47, 1051.  
 Thaouka (cheval), 670-72, 948.  
 Thèbes (Grèce), 967.  
 « Le thème selon la critique thématique », 14, 215, 489, 561, 745, 967, 1074, 1077, 1090.  
 Thermopyles, 528.  
 Thésée, 314, 366.  
 Thésée, bateau de – (concept), 1050.  
 Thomas (Saint), 362, 508, 778, 794, 887, 1071.  
 Thompson, William (Lord Kelvin), 106, 434, 722, 796, 879.  
 Thornycroft, 257, 276, 484.  
 Tibériade, lac de –, 963.  
 Tiffauges, Abel (personnage), 862-64.  
 Timascheff, comte, 27, 404, 411, 415-21, 425, 441, 714, 723, 737, 739.  
 Tirésias, 250, 833, 1057.  
 Tobolsk (Sibérie), 248.  
 Todorov, Tzvetan, 259, 920.  
 Toledo (Ohio), 191.  
 Tolkien, John Ronald Reuel, 669.  
 Tom (*Un capitaine de quinze ans*), 379, 706, 830, 844.  
 Tombouctou, 162, 1041, 1046.  
 Tomsk, 242, 245, 249, 399.  
 Tonaïa (personnage), 1062, 1070, 1076.  
 Top (chien), 405, 499, 561, 751-55, 763, 781, 789, 824.  
 Topin, Marius, 262, 1016.  
 Torah, 949-50.  
 Toronthal, Silas (personnage), 254, 258-64, 271, 273, 276, 281, 286, 294-96, 299, 301, 452.  
 Torrès, détroit de –, 17, 83, 97-99, 106, 131, 226, 257, 346, 394, 465, 613, 686, 806, 866, 1056.  
*Le Tour du monde en quatre-vingts jours*, 28, 236, 312, 425, 445, 467-86, 743, 835, 890, 1010.  
 Tournier, Michel, 65, 100, 216, 244, 259, 472, 489, 584, 611, 616, 634, 668, 702, 734, 749, 832, 862-64, 892, 1039, 1070, 1089, 1096.  
 Transvaal, 1065, 1068.  
 Trégomain, Gildas (personnage), 28, 448-52, 454, 461, 465, 489, 971.  
*Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, 160, 474.  
 Trieste, 259, 267, 284, 295.  
 Tristan d'Acunha, île, 308, 313-15, 676, 819, 832, 949, 969.

Tromsø (Norvège), 463.  
Tsalal, île, 35, 119, 307, 309, 311, 321, 323, 334, 336, 501, 842, 968, 970, 977-81, 984, 1050.  
Tsiolkovski, Konstantin, 564.  
Tuffnel, Helena (Lady Glenarvan), 660, 663, 687, 689, 691, 937, 941, 955, 991.  
Tunisie, 415, 453.  
Turleson, Snorre, 855-56.  
Turner, Tom (*Robur*), 162, 166, 175.  
Turpin, Eugène, 298.  
Twofold, baie, 684-85, 761, 955-58, 980.  
Tycho (cratère lunaire), 110, 607-9, 720, 744, 998, 1043.

## U

U-Boot, 156.  
Ukéréoué, lac, 263, 1037, 1042.  
Ulysse, 80, 158, 275, 289, 605, 636, 659, 692, 782, 819.  
*Un capitaine de quinze ans*, 33, 50, 86, 194, 251, 310, 327, 349, 375, 378-81, 394, 413, 457-58, 590, 594, 624, 631, 637, 666, 682, 763, 815, 818-53, 865, 884, 896, 906, 931, 954, 963, 967, 977, 1003, 1006, 1008, 1023, 1057, 1075.  
*Un drame en Livonie*, 11.  
*Un hivernage dans les glaces*, 37, 59, 251, 315, 318-19, 329, 393, 425, 452, 622-23, 627, 635-36, 647, 701, 734, 740, 847, 984, 996, 1001, 1021, 1026, 1036, 1041, 1048-59, 1069.  
*Un voyage imaginaire de Jules Verne : Voyage au centre de la terre* (D. Compère), 19, 62, 86, 210, 241, 250, 340, 345, 374, 414, 468, 474, 507, 544, 637, 728, 801, 843, 968.  
*Une fantaisie du docteur Ox*, 591.  
*Une ville flottante*, 993.  
Uranus (planète), 420, 874.  
Ursiclos, Aristobulus (*Le Rayon vert*), 28, 402, 410, 568.  
Utah, 742.

## V

Valparaiso, 828, 840.  
Vancouver, 697.  
Vandalia (Illinois), 969.  
Vandergaart, Jacobus, 824, 913, 1063, 1071.  
Vanikoro, île, 764, 804, 811, 1003.  
Vasling, André, 251, 452, 636, 638, 1021, 1026, 1041, 1049-51, 1054-58, 1069.  
Veld (Afrique du Sud), 1068-69.  
*Venera* (sondes spatiales), 720.  
Verne, Michel, 202, 461, 694, 706, 970, 1061.  
Victoria, province de – (Australie), 953-54.

Vierne, Simone, 12, 19, 37, 63, 88, 140, 178, 198, 215, 245, 280, 314, 485, 513, 607, 636, 695, 749, 759, 775, 873, 892, 935, 1000, 1061, 1083, 1091.

Vigo, baie de –, 115, 119, 125, 453.

*Viking* (sondes spatiales), 597.

*Le Village aérien*, 34, 95, 104, 215, 460, 529, 672, 762, 869, 915-36, 955, 976, 1039, 1047, 1074, 1082.

Ville, Léon, 298.

*Vingt mille lieues sous les mers*, 9, 17, 20, 24, 32, 43, 55, 76-145, 148, 175, 203, 226, 253-57, 277-80, 297-301, 308, 323, 329-32, 357, 376, 408, 436, 459, 463-69, 474, 479, 512, 530, 549, 552, 563, 570, 593, 616, 633, 663, 671, 723, 733, 743, 754, 789-817, 854, 899, 966, 989, 992, 1003, 1015-20, 1024, 1035, 1048, 1093.

Virgile, 285, 355, 825.

Virginie, 495, 499.

Voie lactée (galaxie), 433, 436.

*Le Volcan d'or*, 31, 59, 541, 679, 694, 712, 744, 805, 853, 973, 1061, 1070.

Voltaire (François-Marie Arouet), 735, 770, 775, 779, 876, 951, 1038.

*Voyages et aventures du capitaine Hatteras*, 30, 37, 76, 127, 137, 207, 304, 308, 316, 319, 328, 429, 528, 615, 620-59, 688, 702, 772, 989-92, 1001, 1036, 1057, 1060, 1095.

*Voyage au centre de la terre*, 60, 85, 94, 114, 124, 130-32, 142, 158-60, 182, 187, 194, 208, 212, 216, 224, 264-68, 325, 339-94, 410, 416-24, 429, 439, 444-56, 490, 534, 537, 563, 581, 589-91, 595, 613, 620, 629, 648, 674, 677, 682-84, 723-26, 738, 742, 751, 772, 785, 813, 858-924, 929-31, 938, 946, 967-70, 979, 985, 992, 1024, 1036-42, 1045, 1054, 1064-65, 1072.

*Voyage en Angleterre et en Ecosse*, 819.

Vulcain (cf. Héphaïstos), 81, 518, 549, 564, 772, 995.

## W

Wagner, Richard, 199.

Wallace, Alfred Russell, 774, 917.

Watkins, Alice, 1061-65, 1068.

Watkins, John Stapleton, 344, 540, 913, 1063, 1068, 1071.

Weddell, James, 972.

Wegener, Alfred, 842.

Weldon, Jack (personnage), 378, 825, 839, 845.

Weldon, James (personnage), 820, 853.

Weldon, Mrs. (personnage), 820, 828, 832, 835, 838, 846, 850, 1004, 1008, 1023.

West, Jem (personnage), 309, 323, 326, 331, 336, 971, 980, 984.

Westphal, Bertrand, 502, 517, 521.

Wilberforce, Samuel, 103, 887.

Wilkes, Charles, 305, 308, 316, 338.

Wilson, Edward Osborne, 105.

Wilson, Joe (personnage), 466, 498, 1042, 1044-45.

Wyoming, 478, 480.

Wright, frères (Orville et Wilbur) (cf. *Flyer*), 150, 183.

Wyss, Johann David, 28, 117, 302, 468, 503, 516, 947.

## Y

Yankee (cf. Nordiste), 470, 478, 549, 552, 555, 570, 916.

Yarow, puits (*Les Indes noires*), 894, 904, 908.

Yokohama, 458, 474, 476.

Yukon, 695, 697, 702, 744, 989.

## Z

Zabédiero, camp (*Strogoff*), 245, 247.

Zaïre, fleuve, 378, 647, 852.

Zambuco (personnage), 298, 447, 454, 457, 459, 462, 464.

Zanzibar, 1035, 1037, 1039, 1042.

Zénon d'Élée, 591, 851.

Zeus (divinité), 107, 139, 432, 449, 668, 690, 782, 784.

Zola, Emile, 10, 808, 934-35.

Zoulou, 554, 919.



## Le Monomythe vernien : constantes et schémas récurrents dans les Voyages extraordinaires de Jules Verne

### Résumé

Les romans de Jules Verne intègrent à leur trame et à leurs principes de fonctionnement une certaine perspective sur l'histoire des idées, ce qui apparaît particulièrement au niveau des notions scientifiques, sans s'y limiter. On étudie une part substantielle des *Voyages extraordinaires* en s'inspirant de la critique thématique, en portant une attention particulière à la façon dont le texte adapte les « sciences exactes », et en dégagant les éléments d'une certaine logique actantielle à partir des rapports homme-nature et de la caractérisation de certains protagonistes d'exception, « surhommes verniens ». Bien que le projet didactique d'Hetzel soit respecté, l'œuvre glorifie moins la clôture des savoirs qu'elle ne les réutilise à sa façon pour créer – et s'interroger sur la possibilité – d'une mythologie moderne. L'interrogation est consubstantielle à une grande partie des schémas récurrents générés par le travail qu'effectue le texte vernien sur les discours et savoirs de l'époque : le roman qui instruit sur un certain savoir réaffirme à la fin la nécessité de nouvelles recherches ; le déterminisme rigoureux qui fait le succès du savant vernien se saisit de la trajectoire de ses aventures avec la même inévitabilité ; les formes du surhomme ou du « monstre » estompent le clivage homme-nature et posent davantage la question d'une fusion fructueuse, appréhendée dans sa matérialité ou dans le sens de la quête spirituelle. Le Voyage offre des réponses mais non une clôture, via la rencontre ou l'expérience de formes concentrées, « extraordinaires », du référent convoité.

**Mots-clés :** Jules Verne ; Voyages extraordinaires ; lecture thématique ; roman d'aventures ; récit d'anticipation ; science-fiction ; imaginaire géographique ; déterminisme

## Jules Verne's Monomyth: constants and recurring patterns in Jules Verne's Extraordinary Journeys

### Summary

The *Extraordinary Journeys* of Jules Verne make use of a singular outlook on the history of ideas in their narrative mechanisms. This is particularly true of but not limited to scientific concepts. We use an approach inspired from thematic literary analysis to study a sizeable part of this series of novels, paying particular attention to the manner by which the text repurposes the “exact sciences”, and unraveling an actantial system whose main starting points are the relationship between man and nature and the characterization of exceptional protagonists, the “vernian supermen”. While Hetzel's didactic ambitions are fulfilled, the novels do not glorify the exhaustion of diverse forms of knowledge so much as use them in their own way to create – and inquire as to the feasibility – of a modern mythology. Such interrogation is integral to many of the recurring patterns yielded by the operations of Verne's writing over the sciences and discourses of its time: a novel that educates its reader on a given subject concludes by reasserting the need for further investigation; the strict determinism which underlies the vernian scientist's success also governs the trajectory of his adventures with equal inevitability; the various “superhuman” or “monstrous” incarnations of the protagonists erode the man-and-nature duality and shift focus to the question of a successful melding, seen in the material sense or as a spiritual quest. The *Journey* offers some non-definitive answers, via experiences or encounters with concentrated, “extraordinary” forms of the object sought after.

**Keywords :** Jules Verne ; Extraordinary Journeys ; thematic analysis ; adventure novel ; speculative fiction ; science fiction ; geographical fiction ; determinism

UNIVERSITÉ SORBONNE UNIVERSITÉ

### ÉCOLE DOCTORALE :

Intitulé de l'ED : ED 3 – Littérature française et comparée

Adresse de l'ED : Maison de la Recherche, 28 rue Serpente, 75006 Paris, FRANCE

**DISCIPLINE :** Littérature française